



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>

5214.37 (2)

B

Harvard College
Library

FROM THE LIBRARY OF
HERBERT WEIR SMYTH

Class of 1878

Eliot Professor of Greek Literature

GIVEN IN HIS MEMORY
BY HIS FAMILY

1937

LAMONT LIBRARY

TRANSFERRED
TO
HARVARD COLLEGE
LIBRARY

GRAMMAIRE COMPARÉE
DU GREC ET DU LATIN
—
SYNTAXE

Cours *Riemann et Goelzer*

LATIN

L'Année préparatoire de Latin, avec exercices en regard des règles et lexiques (*classes élémentaires*) : Théorie et exercices. — Vocabulaire. — Exercices oraux. — Thèmes et versions. — Lexiques latin-français et français-latin. — 1 volume in-18 jésus, cartonné..... 1 fr. 25

La Première année de Latin (*classe de Sixième*). Thèmes et versions. — Exercices de mémoire. — Lexiques latin-français et français-latin. 1 volume in-18 jésus cartonné..... 1 fr. 50

Le même, livre du Maître. 1 volume in-18 jésus, broché..... 1 fr. 25

Exercices Latins de Première année, avec Lexiques (*classe de Sixième*). 1 volume in-18 jésus, cartonné..... 2 fr. »

La Deuxième année de Latin (*classes de Cinquième et de Quatrième*). — Revision de la Première année. — Thèmes et versions. — Exercices de mémoire. — Notions de prosodie. — Lexiques. 1 volume in-18 jésus, cartonné..... 2 fr. 50

CET OUVRAGE SE VEND ÉGALEMENT EN DEUX PARTIES :

1° **Éléments de Grammaire latine**, sans Exercices (Théorie de la *Première* et de la *Deuxième année de Latin*). 1 vol. in-18 jésus, cartonné..... 1 fr. 50

2° **Exercices latins de Deuxième année** (extraits de la *Deuxième année de Latin*), avec Lexiques. 1 vol. in-18 jésus, cartonné..... 1 fr. 50

Le même, livre du Maître. 1 volume in-18 jésus, broché..... 2 fr. 50

La Troisième année de latin (*grammaire latine complète*) (*classe de Quatrième et classes supérieures*). — Étude des formes. — Syntaxe. — Latinismes et Gallicismes. 1 volume in-18 jésus, cartonné..... 3 fr. 50

GREC

La Première année de Grec (*classe de Cinquième*), avec exercices en regard des règles, conforme aux programmes de 1890. — Thèmes et versions. — Lexiques grec-français et français-grec. 1 volume in-18 jésus, cartonné..... 1 fr. 50

Le même. Corrigé des Exercices. 1 volume in-18 jésus, cartonné..... 1 fr. 25

Exercices grecs de Première année (*classe de Cinquième*), par M. BARBIER, professeur au collège de Compiègne. 1 volume in-12, cartonné..... 2 fr. »

Le même, livre du Maître. 1 volume in-18 jésus, broché..... 1 fr. 50

La Deuxième année de Grec (*grammaire grecque complète*) (*classe de Quatrième et classes supérieures*). — Revision de la « Première année ». — Théorie de la « Deuxième année ». 1 volume in-18 jésus, cartonné..... 3 fr. »

Exercices grecs de Deuxième année (*classe de Quatrième*). Ouvrage correspondant à la première partie de la *Deuxième année de Grec* de MM. RIEMANN et GOELZER. 1 volume in-18 jésus, cartonné..... 2 fr. »

Le même, livre du Maître. 1 volume in-18 jésus, broché..... 1 fr. 50

Exercices Grecs de Deuxième année (*classe de Troisième*), ouvrage correspondant à la seconde partie de la *Deuxième année de Grec* de MM. RIEMANN et GOELZER. 1 volume in-18 jésus, cartonné..... 2 fr. »

Le même, livre du Maître (*sous presse*).

GRAMMAIRE
COMPARÉE
DU GREC ET DU LATIN

SYNTAXE

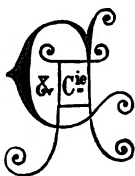
PAR

Othon RIEMANN
Maître de conférences à l'École normale
supérieure.

&

Henri GOELZER
Maître de conférences à l'École normale
supérieure.

OUVRAGE DESTINÉ A L'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR
(Licence ès lettres, Agrégations des Lettres et de Grammaire).



PARIS
ARMAND COLIN ET C°, ÉDITEURS
5, RUE DE MÉZIÈRES, 5

—
1897
Tous droits réservés.

~~5214.37~~
~~✓ 13~~
~~520.4~~
~~820.5~~
~~850.5~~
~~57832~~
✓

HARVARD COLLEGE LIBRARY
FROM THE LIBRARY OF
HERBERT WEIR SMYTH
APR. 15, 1941

5214, 37, (2),
B
✓

1)

AVERTISSEMENT

Le présent volume a été rédigé par moi, en grande partie sur les notes qui ont servi à Riemann à faire son cours de grammaire à la Sorbonne et plus tard à l'École normale. Tous ceux qui ont été les élèves de ce maître regretté savent avec quel soin, avec quelle conscience et aussi avec quelle sûreté de méthode il préparait ses leçons. A ceux-là je n'ai pas besoin de dire que l'état des manuscrits laissés par Riemann a rendu ma tâche relativement facile. J'ai eu à ma disposition une ample collection de faits et d'exemples bien choisis et bien classés : il m'a suffi le plus souvent de les contrôler et d'en tirer les règles ou les remarques appropriées. Le plan général de l'ouvrage m'était indiqué par l'ordre même des leçons. Je l'ai scrupuleusement suivi, sauf en ce qui concerne l'emploi des modes dans les propositions subordonnées : sur ce point j'ai cru bon d'adopter une disposition qui permet de suivre aisément le développement historique des constructions étudiées. D'ailleurs Riemann remaniait sans cesse son cours, le complétait ou le corrigeait à mesure que les progrès de la science grammaticale et son expérience personnelle lui faisaient apercevoir une modification nécessaire. Il eût certainement adopté celle-ci : je la lui avais signalée et il l'avait approuvée. Tout le monde sait que nous avons été unis pendant quelques années — malheureusement trop courtes — par les liens d'une collaboration étroite. L'étude en commun de toutes les questions de syntaxe grecque et latine nous avait conduits à une complète unité de vues. Je n'ai donc pas besoin d'indiquer quelles sont dans le présent volume les parties qui sont entièrement de moi : il y en a un certain nombre, mais j'espère qu'on ne verra surtout que l'unité de l'œuvre.

HENRI GOELZER.

INTRODUCTION

La syntaxe a fait de grands progrès dans notre siècle. Nous ne sommes plus au temps où l'ignorance de la grammaire était si grande, que dans une phrase de Xénophon, comme *εἰ φοβοῦνται μὴ παρέχωσιν*, un éditeur corrigeait *παρέχουσι*¹. Les faits sont mieux connus, les règles mieux établies : ces résultats sont dus pour la plus grande part à l'école philologique allemande qui reconnaît pour chef Godefroi Hermann ; en France, les études de syntaxe, longtemps négligées, sont aujourd'hui en honneur, grâce aux travaux et aux efforts de notre ancien maître à l'École normale, Ch. Thurot, grâce aussi au zèle infatigable et à l'exemple de feu Eug. Benoist, professeur de poésie latine à la Faculté des lettres de Paris.

Il semblerait que la grammaire comparée, si florissante aujourd'hui et représentée parmi nous par des maîtres éminents, ait dû avoir sur l'étude de la syntaxe une influence féconde : il n'en est rien. Les linguistes, en effet, n'ont guère, jusqu'ici, étudié que les *formes* des divers idiomes de la famille indo-européenne, et, d'autre part, les travaux² mêmes de syntaxe comparée sont encore incomplets et soulèvent de grandes controverses. C'est que la syntaxe comparée se heurte à une grosse difficulté.

On appelle syntaxe l'ensemble des règles établies pour l'emploi des formes ; or ces règles sont fondées en grande partie sur le *sens* que chaque peuple attache aux formes de sa langue et non sur la valeur *étymologique* qu'elles pouvaient avoir, car le sens de cette valeur était perdu, le plus souvent, depuis longtemps. Par conséquent, la syntaxe comparée pourra bien, quand elle existera complètement, expliquer en gros l'origine de certaines constructions

1. Voy. MADVIG, *Griechische Syntax*, 1^{re} édit., p. VIII.

2. Jusqu'à ces dernières années, il n'existait que des travaux fragmentaires de syntaxe comparée, parmi lesquels il convient de citer Delbrück, *Syntaktische Forschungen* : I. *Ablativ, Localis, Instrumentalis im Altindischen, Lateinischen, Griechischen und Deutschen* (1867) ; II. *Der Gebrauch des Conjunctivi u. Optativi im Sanskrit u. Griechischen* (1871) ; IV. *Die Grundlagen der griechischen Syntax* (1879), HALL, *Verlag der Buchhandlung des Waisenhauses*. — E. WINDISCH, *Untersuchungen über den Ursprung des Relativpronomens in den indogermanischen Sprachen* (dans le t. II des *Studien de Curtius*). — JOLLY, *der Conjunctiv u. Optativ. u. die Nebensätze im Zend u. Altpersischen im Vergleich mit dem Sanskrit u. Griechischen* ; Id., *Geschichte des Infinitivs im Indogermanischen* (1873). — BRÉHAIGNE, *de conjunctivi et optativi in indo-europæis linguis informatione et vi antiquissima*, Paris, Vieweg, 1877. Mais, si ces ouvrages sont encore utiles à consulter, ils n'éclaircissent que certains points de détail, et perdront beaucoup de leur intérêt, quand sera achevé l'œuvre de K. BAUMANN et de B. DELBRÜCK (*Grundriss der vergleichenden Grammatik der indo-germ. Sprachen*, Strasbourg, Trübner), véritable monument élevé à la grammaire comparée des langues indo-européennes. Mais la partie consacrée à la syntaxe n'est point encore achevée et, quand elle le sera, les observations que nous faisons ci-dessus n'en subsisteront pas moins.

grecques ou latines, mais jamais elle ne dispensera d'étudier la syntaxe grecque ou latine¹.

Quoi qu'il en soit, et malgré les progrès sérieux qu'ont faits en notre siècle les études de syntaxe, ce serait une erreur de croire qu'il n'y a plus rien ou presque plus rien à faire. Il s'en faut de beaucoup que toutes les questions soient résolues. Soit qu'on ne cherche dans la syntaxe qu'un moyen de bien entendre les auteurs, soit qu'on veuille étudier l'histoire de la langue, complément nécessaire de l'histoire littéraire, les grammaires existantes sont, on peut bien le dire, encore insuffisantes aussi bien pour le latin que pour le grec. Il y a encore de nombreuses recherches à faire, et dès lors il convient de se demander suivant quelle méthode il faut procéder.

Tout d'abord, avant d'établir une règle quelconque, il est nécessaire de réunir une collection de faits soit complète, soit suffisante. Certaines questions ne sont mal connues que parce qu'il n'y a pas eu assez de faits réunis : c'est le cas pour l'emploi des adjectifs comme substantifs en grec et en latin, pour l'emploi de l'article, pour l'emploi de l'aoriste, en grec, etc. D'autre part, telle ou telle règle traditionnelle est fondée sur des faits mal connus. Quand on affirme, par exemple, que *prohibere* avec l'infinitif est un solécisme, on oublie que c'est la construction ordinaire de ce verbe ; de même la prétendue règle donnée par certains grammairiens de l'emploi du pronom *ipse*, pour éviter l'équivoque, n'est vraie que pour les prosateurs de l'époque impériale ; chez les écrivains classiques, *ipse* est toujours demandé par le sens, et alors le réfléchi est sous-entendu ; de même encore, c'est à la suite d'informations insuffisantes que les grammairiens ont longtemps donné pour l'emploi de *quominus* une règle inexacte : il n'est pas vrai de dire, en effet, que *quominus* s'emploie indifféremment comme *ne* ou comme *quin* après les verbes d'empêchement. De l'ensemble des exemples réunis, il ressort que *quominus* s'emploie surtout après des expressions négatives, plus rarement avec des verbes non accompagnés d'une négation. Enfin on enseignait, jusqu'à ces dernières années, que l'idée d'*avec* se rendait indifféremment en grec par σύν avec le datif ou par μετά avec le génitif. Or, il résulte des patientes recherches de Tycho Mommsen² que, si l'on met à part la formule σύν θείοις, la préposition σύν n'est employée que par les poètes et par Xénophon, tandis que les prosateurs attiques préfèrent μετά avec le génitif.

Mais il ne suffit pas de réunir une collection d'exemples aussi complète que possible ; en les réunissant, il faut prendre certaines précautions : voir d'abord

1. Voici, entre beaucoup, deux exemples qu'on peut produire à l'appui de cette assertion. Une question intéressante, c'est l'emploi, en latin, des substantifs comme adjectifs : *hostis victor*, etc. Sur ce point la grammaire comparée ne peut que brouiller les idées. Elle nous apprend bien, en effet, qu'à l'origine tous les substantifs étaient des épithètes, des adjectifs. Mais, ce qui est curieux, et ce sur quoi elle ne nous fournit aucune explication, c'est que, lorsque dans l'usage ces épithètes sont devenues des substantifs, certains redeviennent adjectifs dans quelques locutions. Autre exemple : on dit en latin *discruciarī animi* (Ter.), *pendere animi* (Cic., *Tusc.*, IV, 16, 35), etc. Dans ces formes de langage, *animi* est-il un génitif ou un locatif ? Les linguistes y voient, peut-être avec raison, une forme de locatif. Mais les Latins y voyaient sans doute un génitif, puisque, d'après l'analogie de *anxia animi*, ils disaient *anxia mentis*. Au contraire, pour *Romæ, domi, Carthagini*, les Latins avaient l'idée confuse que ce ne sont pas des génitifs ou des datifs : ainsi certains grammairiens anciens disent que ce sont des adverbes, tantôt de même forme que le génitif (*secundum genetivum*), tantôt de même forme que le datif (*secundum dativum*), ce qui est parfaitement exact. La grammaire comparée n'apporte donc ici encore qu'une solution insuffisante.

2. TYCHO MOMMSEN, *Beiträge zu der Lehre von den griechischen Präpositionen*, Berlin, Weidmann, 1895.

si les textes, tels qu'on les cite, sont donnés par les meilleurs manuscrits, puis s'assurer si les textes donnés par les bons manuscrits sont garantis par la nature des formes employées. Ainsi, dans les manuscrits, les confusions sont fréquentes entre *erat* et *erant* (*erāt*), *esse* et *essent*, *possit* et *posset*, *sunt* et *sint*, *indignatur* et *indignaretur*, *superavit* et *superarit*, *magna* et *magnā*, etc. Dans les cas douteux, les textes où de telles formes se rencontrent n'ont aucune autorité¹.

Enfin, il faut voir si la construction grammaticale jugée remarquable n'est pas telle qu'on puisse croire le texte altéré. C'est là sans doute un point délicat, et il faut ici beaucoup de mesure et de bon sens; mais il est des cas où l'on ne peut hésiter. Ainsi l'on peut être sûr qu'en grec *ἄν* avec le futur est un *solécisme* : c'est une construction inconnue même à Homère²; donc, partout où on la rencontre, on n'hésitera pas à corriger le texte. On corrigera de même *prohibitus fui*, si on le trouve chez un auteur classique : c'est une incorrection propre sans doute à la langue vulgaire, puisqu'on en a des exemples chez Plaute et chez Justin, mais absolument inconnue aux écrivains classiques. Enfin, on ne doit pas lire dans Tite-Live (XXV, 16, 10) *ad quam perficiendum* : c'est une faute de copiste pour *ad quam perficiendum*; jamais on ne trouve chez l'auteur *ad placandum deos*, par exemple. Par contre Madvig³ va trop loin lorsque, dans Tite-Live (I, 35, 3) : « quippe qui non primus, quod quisquam indignari mirarive posset, sed tertius Romæ peregrinus regnum affectet, » il corrige *quisquam* en *quispiam*; on peut expliquer *quisquam* en disant que la proposition incidente se rapporte à une hypothèse qu'on écarte, et que *quisquam* est amené par le *non* qui précède⁴. Madvig va trop loin encore quand il corrige *dum* en *cum*, partout où il le trouve chez Tite-Live suivi de l'imparfait du subjonctif. Cet emploi de *dum* avec l'imparfait du subjonctif appartenait peut-être au latin populaire, mais Tite-Live n'est pas le seul auteur de son temps qui, sur ce point, s'écarte de l'usage classique; Virgile et Tibulle, et avant eux Varron, usent de cette construction peu correcte.

1. Par exemple, A. FRIGELL (*Epilogomena ad T.-Livii librum primum*, pp. 49-50) a tenté d'établir que non seulement l'imparfait ou le plus-que-parfait, mais aussi le présent et le parfait du subjonctif peuvent s'employer en latin dans les phrases où il y a une idée de répétition. Sur les dix passages de César cités par Frigell, deux (VI, 17, 3 et VI, 19, 2) doivent être écartés, d'abord parce que *superaverint* et *superarit*, bien que donnés par les mss. de la première classe peuvent être des fautes de copiste pour *superaverunt* et *superavit*. De même, les exemples cités par MADVIG (*Gr. Synt.*, p. 198, REM. 1) ne sont pas tous concluants pour la possibilité de l'omission du participe ὦν : ἀγέτων <ὦν?>, πολλῶν <ὦν?> ἐνδεής. On pourrait multiplier les exemples; en voici deux autres : ΔΑΜΑΝ (*Hist. Synt.*, t. I, § 298, 5) cite les constructions *esse* ou *habere in potestatem*, mais aucun des exemples produits n'est incoutestable; les copistes ont peut-être lu *in potestate* (= *potestatem*) là où l'auteur avait écrit *in potestate*. Ce qui rend, en tout cas, cette hypothèse plausible, c'est que jamais on ne lit *in vincula habere*. ACUL-GELLE (I, 7, 17; XVII, 2, 11) confirme l'expression *in mentem fuit* chez Plaute et la locution *in medium relinquam* chez Claudius Quadrigarius; mais c'étaient sans doute des locutions vicieuses usitées seulement dans la langue populaire et inadmissibles dans des auteurs comme Cicéron ou T.-Live.

On prétendait autrefois que T.-Live employait avec l'accusatif les verbes *egredi*, *excedere* pris au sens de « sortir ». Frigell a démontré (*Epilogomena*, etc., p. 43 et suiv.) que cette observation était fautive, p. 46 : *Omnes illi accusativi... in em, am, um exeunt, quæ mutatio ex e vel a vel u facile ac sæpe facta est*.

2. Cf. *Rev. de phil.* 1882, p. 204. Dans Thucydide (II, 80) λέγοντες ὅτι... ῥαδίως ἂν Ἀχαρνανίαν σχόντες καὶ τῆς Ζαχύνθου καὶ Κεφαλληνίας κρατήσουσι, il faut supprimer ἂν, qui est une dittographie de la syllabe suivante (ἄν).

3. Dans ses *Emendationes Livianæ*, cf. son édition de T.-Live (Copenhague, 1873 et suiv.).

4. Voy. RIEMANN, *Études sur... T.-Live* (2^e édit.), pp. 174-175.

Toutes ces précautions prises, il reste encore à bien interpréter les passages. Beaucoup de prétendues règles reposent sur des contresens. Quand Schultz et Gossrau disent, par exemple, que chez Plaute *clam* est construit avec le génitif, comprennent-ils le passage auquel ils se réfèrent, *Merc.*, 44 : « *Res abibat clam patris?* » Que penser d'Hildebrand (programme de Dorturand, 1854) qui, comme exemple de *reddi* synonyme d'*effici*, cite Cicéron (*de Inv.*, I, 95) : « *si ratio alicujus rei reddetur falsa?* » De même dans sa *Theorie des lateinischen Stiles* (2^e édit., 1843, p. 8), Grysar, énumérant les différences qu'on peut remarquer entre la langue de Tite-Live et la langue de Cicéron ou de César, cite chez Tite-Live les expressions *nemo unus*, *quilibet unus*, *quisquam unus*, qu'il traite de pléonasmes. Il y a là une double erreur : ces expressions ne sont pas des pléonasmes, et on les rencontre chez Cicéron aussi bien que chez Tite-Live. Dans Tite-Live, comme chez Cicéron, *unus* conserve partout son sens propre, demandé dans chaque passage par une opposition exprimée ou sous-entendue, et, comme le dit fort bien Weissenborn, remplace le singulier de l'adjectif *singuli*, lequel n'existe pas¹. Le même Grysar (*ibid.*, p. 9) cite comme pléonisme (*Tite-Live*, II, 47, 11) : « *funera deinde duo deinceps collegæ fratrique ducit*, » mais il oublie que *deinceps* a ici le sens ordinaire de « successivement ».

Il peut arriver aussi qu'on se trompe dans l'énoncé d'une règle, faute de tenir compte des circonstances. Si (*p. lege Manil.*, 5, 14) Cicéron dit « *Corinthum* (féminin) *patres vestri, totius Græciæ lumen, extinctum* (neutre) *esse voluerunt* », c'est que l'apposition au sujet, avec laquelle s'accorde l'attribut, est plus rapprochée du verbe que le sujet. Mais ailleurs il dira : « *Pompejus, nostri amores, ipse se affixit*, » parce que le sujet *Pompejus* est représenté devant le verbe par le pronom *ipse*. De même César (*de B. g.*, II, 6, 3), a écrit : « *cum tanta... multitudo lapides ac tela conjicerent*, » parce qu'il s'agit ici d'une foule nombreuse et que cette idée amène le pluriel ; mais il n'aurait probablement pas dit : « *cum ea multitudo... tela conjicerent* ». Tite-Live (XXXV, 26, 9) a bien dit : « *cetera classis, prætoria nave amissa, quantum quæque remis valuit, fugerunt* ; » mais il n'aurait sans doute pas dit : « *cetera classis fugerunt* ; » ce sont les propositions intercalées : « *prætoria nave amissa* » et « *quantum quæque (navis) remis valuit* », qui amènent le pluriel, parce qu'à l'idée de *classis* elles substituent l'idée de *naves*². Enfin, l'on trouve dans les lettres des correspondants de Cicéron *haud dubiumst* construit, non avec *quin* et le subjonctif, mais avec l'accusatif et l'infinitif ; mais Schmalz³ a remarqué que la construction avec l'infinitif et l'accusatif n'est employée que parce que la proposition subordonnée précède la proposition principale : la phrase commence comme s'il devait y avoir, par exemple, « *perisse me una certumst*, » mais, au dernier moment, *certumst* est remplacé par son équivalent logique *haud dubiumst*. Au contraire, là où la proposition subordonnée doit suivre la proposition principale, Pollion, Trebonius, Cicéron le fils se servent de *non dubito quin*⁴. Si l'on n'avait pas pris garde aux circonstances dans

1. RIEMANN, *Ét. sur... T.-Live* (2^e édit.), pp. 176-177.

2. RIEMANN, *ibid.*, p. 255, n. 4.

3. RIEMANN, *ibid.*, p. 256, n. 1.

4. J. H. SCHMALZ, *Festschrift zur XXXVI Versammlung deutscher Philologen*, p. 88.

5. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, p. 284, n. 1.

lesquelles ces auteurs se servent de la construction avec l'accusatif, on leur aurait imputé gratuitement une façon d'écrire qui n'apparaît, à proprement parler, que chez Cornélius Népos et chez Tite-Live.

De prétendues incorrections s'expliquent aussi par l'influence de la *symétrie*. Un auteur sacrifie souvent les exigences de la grammaire à celles du style. Dans la phrase de Thucydide (I, 143, 1, εἰ τε καὶ κινήσαντες τῶν Ὀλυμπιάσιν ἢ Δελφοῖς χρημάτων...), le datif Δελφοῖς est amené par Ὀλυμπιάσιν, qui est en réalité une forme de locatif; mais on ne dirait pas τῶν Δελφοῖς χρημάτων. C'est pour une raison de symétrie que Cicéron a écrit (*de Nat. deor.*, I, 27, 75) : « species ut quædam sit deorum quæ nihil *concreti* habeat, nihil *solidi*, nihil *expressi*, nihil *eminentis*... », bien que l'adjectif *eminens* soit de la troisième déclinaison et ne puisse pas, d'après la règle¹, s'employer au génitif après *nihil*. On expliquera de même (*in Verr.*, II, 3, 21, 54) : « ... condemnatur. *Quanti*? fortasse quæritis. Nulla erat edicti poena certa : *frumenti ejus omnis* quod in areis esset, » où *frumenti* est justifié par *quanti*²; César (*de B. c.*, III, 58, 4) : « cogebantur *Corcyra* atque *Acarnaniâ*... pabulum supportare, » où l'analogie du nom de ville *Corcyra* a amené l'ablatif du nom de pays sans *ex*³; Cicéron (*ad Att.*, XI, 16, 1) : « in *Asiâ*..., in *Illyrico*, in *Cassiano negotio*, in *ipsa Alexandriâ*, in *urbe*, in *Italiâ*, » où la présence de la préposition *in* devant *Alexandria* est due sans doute à la place qu'occupe *Alexandria* dans une énumération de noms de pays précédés de *in*⁴; Cicéron (*de Fin.*, I, 1, 3) : « non *parandu* nobis solum ea, sed *fruenda* etiam est, » où l'emploi de *fruenda*, contraire à l'usage, s'explique par *paranda*⁵, etc.

Enfin, l'on se gardera bien d'oublier la valeur littéraire du morceau, qu'on étudie au point de vue de la grammaire. Nombreuses sont les fautes de goût qu'on peut relever chez certains commentateurs ou grammairiens. On connaît celles qui ont rendu fameux le critique Peerlkamp; il serait trop facile de les rappeler. Il vaut mieux citer quelques erreurs du même genre commises par des savants chez qui l'on sera surpris de ne pas trouver plus de finesse. Dans Virgile (*Géorgiques*, I, 318 sqq.), on lisait jusqu'à ces derniers temps :

« Omnia ventorum concurrere proelia vidi,
Quæ gravidam late segetem ab radicibus imis
Sublimem expulsam eruerent; ita turbino nigro
Ferret hiems...

Madvig a vu qu'il fallait corriger *ita* en *ut*, correction timidement présentée déjà par Heyne. Mais, avant Madvig, il n'est pas d'explication bizarre qu'on n'ait donnée pour rendre compte du subjonctif *ferret*. Une des moins étonnantes est celle de Heyne, de Wunderlich et de Ladewig : selon ces critiques, l'imparfait *ferret*, dans le sens du conditionnel, s'explique par le mouvement de la pensée du poète, qui ramène par l'imagination la saison absente à la place de celle où se passe réellement l'action : « ainsi l'hiver, si l'hiver régnait

1. RIEHMANN, *Synt. lat.* (nouvelle édit., Paris, Klincksieck, 1890), p. 98.

2. Id., *ibid.*, p. 111, n. 2.

3. Id., *ibid.*, p. 119, n. 3.

4. Id., *ibid.*, p. 128, n. 1.

5. Id., *ibid.*, p. 454, n. 1.

encore, emporterait..., etc.¹. » Comme si Virgile pouvait comparer les effets de la tempête du printemps à ce qui se passe dans une autre saison ! Qui ne voit, au contraire, que l'image se complète et s'achève, si on lit :

... expulsa^m eruerent, ut turbine nigro
Ferret hiems culmumque levem stipulasque volantes?

Ailleurs, Virgile, *Géorgiques*, III, 341 sqq., s'exprime ainsi :

Sæpe diem noctemque, et totum ex ordine mensem
Pascitur, itque pecus longa in deserta sine ullis
Hospitiis : tantum campi jacet.

Croirait-on qu'au lieu de l'explication ordinaire : *tant sont vastes ces plaines !* explication si simple et si naturelle, Ladewig voulait prendre *tantum* pour un adverbe, *campi* pour un locatif, donner *pecus* comme sujet à *jacet*, et traduire : « le bétail repose seulement sur le sol des plaines ? » Il n'avait pas pris garde que *tantum campi jacet* est le développement de *longa in deserta* du vers précédent.

On voit par tout ce qui précède que « faire des catalogues d'exemples n'est pas qu'une œuvre de patience, un métier où l'œil et la main ont plus à faire que l'intelligence. Ce n'est pas tout de réunir des exemples : il faut savoir les comparer entre eux, marquer les ressemblances et les différences, reconnaître dans un fait grammatical les circonstances essentielles et celles qui ne sont que des accidents, tenir compte des raisons particulières qui dans chaque cas ont pu modifier l'expression et faire choisir telle construction de préférence à telle autre, enfin se défier avant tout des distinctions subtiles et ne pas se hâter d'imaginer des règles que les faits viennent démentir ensuite. Tout cela demande une grande rigueur de méthode, beaucoup de critique, de netteté d'esprit et de bon sens, un sentiment très fin de la langue qu'on étudie, je dirais même beaucoup de goût, si ce terme n'était pas peut-être trop ambitieux en pareille matière² ».

Voilà pourquoi il est si difficile de poser une règle : on ne saurait agir avec trop de défiance, même quand on est à peu près sûr de n'avoir omis aucun exemple et de les avoir tous bien interprétés. Il ne faut pas oublier non plus, en effet, que nous n'avons du grec et du latin qu'une connaissance toute fragmentaire : nous ne possédons pas la dixième partie de la littérature latine ; ce que nous avons conservé de la littérature grecque n'est rien en regard de ce qui n'est pas arrivé jusqu'à nous.

Enfin, une fois la règle posée, il reste à en faire l'histoire, c'est-à-dire à montrer comment elle s'est établie et quelle fortune elle a eue ; c'est l'objet de ce qu'on appelle la syntaxe historique. Mais, précisément parce que nous n'avons ni tous les auteurs latins ni tous les auteurs grecs, nous avons le devoir d'être très circonspects dans nos affirmations. Pour pouvoir prétendre qu'une construction a été introduite à telle époque plutôt qu'à telle autre, ou qu'entre deux constructions équivalentes tel auteur ou telle époque a choisi l'une ou l'autre, il faut non seulement que les exemples qui nous restent paraissent justifier cette conclusion, mais encore qu'ils soient assez nombreux pour rendre peu

1. Voy. Virgile, éd. Benoist (3^e tirage, 1884), p. 130. — Dans les *Additions* au même volume, p. 347, M. Benoist s'est rangé à l'opinion de Madvig.

2. RIEMANN, *Études sur... Tite-Live*, introduction, p. 2.

plausible l'opinion contraire. Enfin la syntaxe historique suppose que nous avons sur l'usage de chaque auteur des renseignements complets et exacts; or il s'en faut de beaucoup que nous ayons entre les mains d'aussi précieux documents. Pour le grec, le travail n'est qu'ébauché : sous la direction de M. Martin Schanz, un groupe de professeurs a entrepris une série de monographies réunies sous le titre commun de *Beiträge zur historischen Syntax der griechischen Sprache* (Würzburg, Stuber, 1882-1896¹). Toutes sont sérieusement faites, quelques-unes sont excellentes; mais on sent qu'une pareille œuvre, avant d'être terminée, exigera encore bien du temps et bien des efforts, quoique, dans leurs recherches, les auteurs se soient déterminés le plus souvent à s'arrêter à Aristote. En attendant nous pouvons, il est vrai, consulter les nombreuses dissertations publiées sur tel ou tel point de syntaxe ou bien sur tel ou tel auteur; on en trouvera la liste dans E. Hübner, *Grundriss zu Vorlesungen ü. die griechische Syntax* (Berlin, W. Hertz, 1883); mais tous ces matériaux n'ont pas la même valeur, et, si nombreux qu'ils soient, ils ne sont pas encore suffisants pour qu'on entreprenne dès aujourd'hui d'en faire un ouvrage achevé et durable. On entrevoit seulement quelques faits : la syntaxe d'Homère, bien que souvent très différente de la syntaxe attique, nous permet de remonter presque aux origines des diverses constructions; la prose ionienne nous fournit quelquefois la transition entre l'usage d'Homère et l'usage attique; — dans l'usage attique, il convient de faire plusieurs distinctions : on considérera à part l'usage de Thucydide chez qui la langue, encore en voie de formation, est souvent embarrassée de phrases trop chargées d'idées et par conséquent de propositions incidentes, l'usage de Platon et celui des orateurs qu'on peut en somme appeler l'usage classique, enfin l'usage de Xénophon dont l'atticisme est mélangé d'éléments étrangers ou poétiques; quant à la syntaxe des tragiques, elle est fondée sans doute sur les mêmes règles générales que la syntaxe des prosateurs attiques, mais elle les applique avec la plus grande hardiesse. Aristophane se sert à la fois de la syntaxe des tragiques et de celle des prosateurs classiques : aussi régulier que ceux-ci dans le dialogue, il se montre, dans les parties lyriques, aussi hardi que ceux-là. Telles sont les remarques générales qu'on peut faire : c'est quelque chose, mais c'est encore peu de chose.

Pour le latin, il semble qu'on soit beaucoup plus avancé. Nous possédons un travail considérable dû à M. Dräger, *Historische Syntax der lateinischen Sprache* (2^e édit., Leipzig, Teubner, 1878-1884); c'est l'œuvre d'un homme consciencieux, elle est remplie de faits et d'observations; mais l'entreprise était trop lourde pour un seul. Quelle que soit la science de M. Dräger, quelque soin qu'il ait apporté à réunir, à choisir et à disposer ses matériaux, il lui est arrivé (et comment s'en étonner?) de commettre des erreurs, de conclure un peu préci-

1. Treize fascicules ont paru : I. FR. KARNS, *die Präpositionen bei Polybios*; II. STEPH. KECK, *über den Dual bei den griechischen Rednern mit Berücksichtigung der attischen Inschriften*; III. JOS. STURM, *geschichtliche Entwicklung der Constructionen mit πρὶν*; IV-V. PH. WEBER, *Entwicklungsgeschichte der Absätze*; VI. L. GRÜNEWALD, *der freie formelhafte Infinitiv der Limitation*; VII. FR. BIRKLEIN, *Entwicklungsgeschichte des substantivierten Infinitivs*; VIII. P. SCHMITT, *Über den Ursprung des Substantivsatzes mit Relativpartikeln im Griechischen*; IX-X. A. DYROFF, *Geschichte des Pronomen reflexivum*; XI-XII-XIII. O. SCHWAB, *historische Syntax der griechischen Comparison in der klassischen Literatur*.

pitamment parfois, et surtout de négliger ou d'omettre certains détails importants. Ce qu'il a fait, ce dont il faut lui savoir gré et lui faire honneur, c'est « d'avoir tracé comme une espèce de cadre où tous ceux qui s'occupent de grammaire latine pourront faire entrer les observations isolées qu'ils auront occasion de faire sur tel ou tel point de la syntaxe. A la longue le cadre se trouvera rempli, et l'on finira par avoir pour la syntaxe latine un répertoire de faits pareil à celui que Neue¹ a donné pour la flexion des mots² ». Cela ne tardera guère si l'on en juge par la quantité de travaux spéciaux à la syntaxe de tel ou tel auteur qui ont paru à l'étranger et en France depuis dix ans³. Mais on ne saurait trop le répéter; quelque reconnaissance qu'on doive aux auteurs de ces monographies pour la peine qu'ils se sont donnée et nous ont épargnée, on ne doit pas accepter leurs conclusions les yeux fermés; nous devons toujours user du droit de contrôle et de vérification.

On distingue dans l'histoire de la langue latine trois grandes périodes : l'époque archaïque, l'époque classique et l'époque impériale⁴.

L'époque archaïque est représentée pour nous surtout par Plaute et par Térence. Leur langue est assez pure et se rapproche de l'usage classique, mais elle contient néanmoins une quantité de mots, de formes et de tours dont les uns tombèrent de bonne heure en désuétude et ne se retrouvent plus que chez les amateurs d'archaïsmes, et dont les autres furent proscrits par la prose classique.

L'époque classique est celle de Cicéron, de César, de Salluste, de T.-Live et de Cornélius Népos; mais il ne faut pas oublier, qu'au sens étroit du mot, Cicéron et César sont les seuls auteurs vraiment classiques; les trois autres sont moins sévères dans le choix des mots ou des constructions qu'on employait à leur époque; de plus la syntaxe de T.-Live, quand on la compare à celle de Cicéron, présente déjà des symptômes de décadence⁵.

Enfin l'époque impériale est celle où les germes de décadence et de corruption se développent de plus en plus, jusqu'au moment où la langue latine se dissout et se transforme, pour donner naissance aux divers idiomes qu'on nomme les langues romanes.

Comme en grec, il faut faire une place spéciale à la syntaxe poétique. Même à l'époque classique, des poètes comme Virgile ou Horace emploient des tours inconnus à la bonne prose ou empruntés au grec. Plus tard quand la prose

1. NEUE, *Formenlehre der latein Sprache*, 3^e édit., faite par les soins de Wagener, Berlin, 1890.

2. RIEMANN, *Études sur... Tite-Live*, p. 7. L'entreprise dont nous parlons sera accomplie plus tôt que nous ne pensions. Les tomes III et IV de l'*Historische Grammatik der latein. Sprache*, qui seront mis en vente par la librairie Teubner, de 1897 à 1899, contiendront une syntaxe historique complète de la langue latine, où les questions soulevées par Dräger seront traitées et élucidées par un groupe de savants comme MM. Blase, Golling, Landgraf, Schmalz, Thüssing, Wagener et Weinhold. Voy. le plan de l'ouvrage dans Welflin, *Archiv.*, etc., t. X (1896), p. 150.

3. On trouvera la liste des principaux dans Riemann, *Études...* p. 5, n. 8. De plus, un grand nombre de dissertations sont, non seulement annoncées, mais encore discutées dans le précieux recueil de Welflin, *Archiv für lateinische Lexikographie und Grammatik* (Leipzig, Teubner). Enfin Hübner donne dans son *Grundriss zu Vorlesungen u. d. lat. Gramm.* (Berlin, Weidmann, 1881, 2^e édit.) une liste assez complète des travaux de toute sorte qui ont été publiés jusqu'en 1880 sur chaque point de la syntaxe latine. Consulter aussi les tables de la *Revue des Revues* dans la *Revue de Philologie*.

4. Sur cette question, voy. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, introduction, et *Syntaxe latine* (introduction), Paris, Klincksieck, 1890.

5. Voy. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, introduction, § 4.

littéraire se transforme, elle fait à la poésie de nombreux emprunts, et, à la fin, il n'y a plus de différence entre la syntaxe des poètes et celle des prosateurs.

Enfin il y avait à Rome entre la langue écrite et la langue parlée une ligne de démarcation dont il faut tenir grand compte, quand on étudie la syntaxe latine. Sans vouloir prétendre qu'entre les deux la séparation fût absolue, on est bien obligé de reconnaître que la langue parlée se distinguait de la prose littéraire par certaines particularités plus ou moins marquées, selon qu'on les relève chez des auteurs médiocres ou chez des écrivains très instruits. Nous possédons sous le titre de *de Bello hispaniensi* une relation de la guerre soutenue par César en Espagne contre les partisans de Pompée et, dans cet ouvrage mal écrit, bien qu'appartenant par sa date à l'époque classique, nous relevons une foule d'incorrections qui sont devenues la règle dans les langues romanes; il semble par conséquent qu'il soit légitime d'y voir des façons de parler *populaires*¹. On peut en dire autant de certains tours qu'on lit dans Varron, dans Vitruve et surtout dans les passages du *Satiricon* où Pétrone fait parler soit des affranchis, soit des gens de condition inférieure. C'est dans ces ouvrages ou dans ces parties d'ouvrages que nous trouvons les traces les moins contestables du latin populaire. Quand on rencontre aussi les mêmes formes ou les mêmes constructions soit dans les inscriptions dues à des gens du peuple, soit dans les langues romanes, on peut conclure en toute certitude. Mais, à défaut de ce contrôle, qui n'est pas toujours possible, il est d'autres moyens d'arriver à des conclusions, sinon aussi rigoureuses, du moins très acceptables. Lorsque dans les auteurs que nous venons de citer ou bien chez d'autres encore, on trouve des façons de parler absolument rejetées par tous les prosateurs de l'époque classique, y compris T.-Live, non seulement dans leurs ouvrages les plus soignés, mais même dans ceux qui, comme les *lettres* de Cicéron, se rapprochent le plus du ton de la conversation familière, ne peut-on décider — presque avec certitude — que ces incorrections appartenaient à la langue populaire?

Mais il ne faut pas confondre la langue populaire ou vulgaire avec le langage familier. « Lorsqu'on écrit, on emprunte, en général, la plupart des constructions grammaticales dont on se sert à la langue qu'on parle soi-même et qu'on entend parler autour de soi; mais il y a des façons de s'exprimer qu'on emploie en parlant, et qu'on n'emploierait peut-être pas dans un ouvrage écrit; c'est ainsi qu'on rencontre dans les *lettres* de Cicéron un certain nombre de tours qui ne se trouvent jamais dans ses discours ou ses traités littéraires. Tout écrivain fait donc un choix parmi les constructions, comme parmi les mots, que lui offre la langue parlée; *ce choix peut être plus ou moins sévère*; or, on a remarqué que certains auteurs, Cornélius Népos, Salluste, T.-Live, emploient sans scrupule, dans leurs ouvrages, des tours grammaticaux qui étaient sans doute en usage dans la langue *parlée* de leur temps par la bonne société, mais

1. On mettait autrefois sur la même ligne le *de Bello africano*; mais M. Landgraf a montré (*Untersuchungen zu Caesar und seinen Fortsetzern*, Erlangen, Deichert, 1888) que les constructions remarquables qu'on y rencontre sont ou archaïques ou poétiques ou enfin empruntées à la langue de la conversation, telle que la parlaient les gens instruits du temps; il en conclut que l'auteur pourrait bien être Asinius Pollion. Voy. aussi C. Asini Polionis *de Bello africo commentarius*, par Ed. Wœlfelin et A. Miodon'ski (Leipzig, Teubner, 1889).

que Cicéron, plus soigneux de la pureté de son style, semble avoir évités dans ses œuvres littéraires. Ainsi, lorsqu'une construction qui se trouve chez Salluste, T.-Live ou Cornélius Népos ne se rencontre pas chez César et n'a pas été admise non plus par Cicéron dans ses discours ou ses traités, mais se trouve dans les *lettres* de Cicéron (souvent aussi en même temps chez les comiques), il y a apparence que cette construction, sans être précisément incorrecte, appartenait cependant plutôt au langage familier, qu'à la prose littéraire, au moins suivant le sentiment de Cicéron ou de César.

« Il faut, du reste, faire encore une restriction pour ce qui regarde cette pureté de la langue de Cicéron; il ne semble pas y être arrivé du premier coup, et l'on a cru remarquer que, dans ses premiers ouvrages, le *de Inventione* (669-85 av. J.-C.), le *pro Quinctio* (673-81), le *pro Roscio Amerino* (674-80), etc., il avait employé certaines expressions et certaines constructions appartenant peut-être au langage familier, et dont il semble s'être abstenu soigneusement dans ses ouvrages postérieurs, surtout dans ses derniers discours¹. »

Enfin on a pu supposer avec vraisemblance que César, dont les *Mémoires* sont avant tout un pamphlet politique s'adressant au peuple, avait employé parfois (surtout dans le *de Bello civili*) des façons de parler qui semblent avoir appartenu au langage familier².

Toutes ces distinctions à faire, jointes aux difficultés que nous avons énumérées plus haut, rendent très délicate la tâche du grammairien. Mais ce sont les conditions mêmes d'un travail sérieux et solide; il n'est pas permis de s'y soustraire. Toutefois, si nous avons tant de peine à dégager des faits grammaticaux les règles générales qui dominent chacune des syntaxes grecque et latine, notre peine est moindre, une fois que, ces premiers résultats obtenus, nous entreprenons de comparer entre elles la syntaxe grecque et la syntaxe latine. Il s'agit tout simplement alors de disposer dans des cadres convenant aussi bien au latin qu'au grec les principaux documents réunis, de les comparer et de noter les ressemblances ou les différences. Ce travail a déjà été fait plusieurs fois, mais d'une façon indirecte. L'enseignement du grec et du latin, en France comme à l'étranger, repose sur des grammaires qui étudient séparément mais parallèlement chacune des deux langues. C'est ainsi que procède notamment R. Kühner : sa grammaire latine complète (*ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache*, 2 vol., Hannover, Hahn, 1878-1879) est faite sur le même plan que sa grammaire grecque complète (*ausführliche Grammatik der*

1. RIEMANN, *Syntaxe latine* (2^e édit.), p. 6 et suiv.

2. Consulter WALLRUF (*Bemerkungen über das Vulgarlatein*, Philologus, XXXIV, p. 137 sqq.) qui a le premier attiré l'attention sur ces questions; HELLMUTH, *de sermonis proprietatibus quæ in prioribus Ciceronis orationibus inveniuntur*, et KÖHLER, *de auctorum Belli Africani et Belli Hispaniensis latinitate* (dans les *Acta seminarii philologici Erlangensis*, I, 1878); TRIELMANN, *de sermonibus proprietatibus quæ leguntur apud Cornificium et in primis Ciceronis libris*, Strasbourg, 1879; KRAUT, *Über das vulgäre Element in der Sprache des Sallustius*, Progr. de Blaubeuren, 1881; UNI, *quatenus apud Sallustium sermonis latini plebeji aut cotidiani vestigia appareant*, Paris, Hachette, 1885; les études de Schmalz sur la langue des correspondants de Cicéron dans la livraison de février-mars de la *Zeitschrift f. Gymn.*, 1881, dans le Progr. du gymn. de Mannheim, 1881, et dans la *Festschrift zur XXXVI Versammlung deutscher Philologen*, 1882, p. 76-101; J. FRAUX, *Bemerkungen zur Syntax des Vitruv*, Progr. du gymn. de Bamberg, 1885; A. VON GUERICKE, *de linguae vulgaris reliquiis apud Petronium et in inscriptionibus parietariis Pompeianis*, Gumbinnen, 1875; cf. J. SEGEBACK, *observationes grammaticæ et criticæ in Petronium*; H. GÖLLER, *Étude... sur la latinité de saint Jérôme et Grammaticæ in Sulpicium Severum observationes*, Paris, Hachette, 1884, etc.

griechischen Sprache, 2^e édit., Hannover, Hahn, 1870-1872)¹, et des renvois permettent au lecteur de se reporter sans cesse de l'une à l'autre. De même la syntaxe grecque de Madvig est construite en partie sur le même plan que sa syntaxe latine, et dans la traduction française qu'en a donnée M. l'abbé Hamant², on a placé — à côté du chiffre de chaque paragraphe — d'autres chiffres qui renvoient aux paragraphes correspondants de la grammaire latine³. Enfin, en composant sa syntaxe latine⁴, Riemann a adopté, autant qu'il était possible, l'ordre suivi dans la petite syntaxe grecque de A. von Bamberg, traduite et appropriée aux besoins des étudiants français par Ch. Cucuel⁵. Mais, en France, personne jusqu'ici n'a réuni les deux syntaxes dans le même ouvrage, de façon à ce qu'on aperçoive, pour ainsi dire d'un seul coup d'œil, en quoi elles se ressemblent et en quoi elles diffèrent. C'est ce que nous tentons de faire ici.

La syntaxe latine présente, on le sait, de nombreux points de contact avec la syntaxe grecque; cela n'a rien d'étonnant, puisque les deux langues appartiennent à la même famille; mais, comme elles ont eu longtemps une existence tout à fait indépendante, il est naturel aussi qu'elles se séparent sur beaucoup de points. C'est à quoi n'ont pas pris garde nombre de grammairiens qui cherchent à expliquer certaines constructions latines par des emprunts directs faits à la langue grecque. Cela peut être vrai de certains tours poétiques; il paraît bien certain, pour prendre un exemple, que l'emploi de l'infinitif après les verbes signifiant « donner, prendre, abandonner » soit emprunté au grec par les poètes⁶. Mais dans la prose classique, les *hellénismes* de ce genre sont des exceptions, et, en général, il faut, avant de conclure à une *imitation voulue de la syntaxe grecque*, s'assurer que les lois mêmes de la langue latine ne fournissent pas l'explication cherchée⁷.

Ainsi, comparer les deux syntaxes grecque et latine partout où elles sont d'accord, signaler et expliquer les cas où elles diffèrent, suivre en même temps, autant que ce sera possible, le développement historique des diverses constructions, mais insister surtout sur l'usage qu'on peut appeler classique; enfin ne donner aucune règle qui ne soit appuyée sur un assez grand nombre d'exemples sûrs ou, en tout cas, contrôlés: tel est le plan que nous nous sommes proposé en commençant cette étude et que nous croyons avoir fidèlement suivi.

1. Une 3^e édition faite par les soins de M. F. Blass est en cours de publication.

2. *Syntaxe de la langue grecque* (principalement du dialecte attique), par Madvig, traduite par M. l'abbé Hamant avec une préface de O. Riemann, Paris, Klincksieck, 1884.

3. *Grammaire latine de Madvig*, traduite en français par M. Theil, Paris, Didot.

4. *Syntaxe latine* par O. Riemann, 3^e édit., revue par M. l'abbé Lejay, Paris, Klincksieck, 1894.

5. *Règles fondamentales de la syntaxe grecque* d'après l'ouvrage d'A. von Bamberg, seconde édition, entièrement remaniée par Ch. Cucuel sous la direction de O. Riemann, Paris, Klincksieck, 1888.

6. Cf. HORACE, *Carm.*, I, 26, 1-3... « tristitiam et metum | tradam protervis in mare Creticum | portare ventis, au lieu de « portanda ventis ».

7. Voir sur cette question le travail exact et consciencieux de J. BÉRENGER, *Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine* (Paris, Klincksieck, 1895).

GRAMMAIRE COMPARÉE DU GREC ET DU LATIN

LIVRE PREMIER

SYNTAXE DE LA PROPOSITION SIMPLE

CHAPITRE PREMIER

SYNTAXE D'ACCORD

§ 1. — Règles générales de l'accord.

1. — **Accord du verbe avec le sujet.** — En grec et en latin, le verbe s'accorde *en général* avec le sujet, d'après les mêmes règles qu'en français.

Ex. : Mon père *est* là : ὁ ἐμὸς πατήρ **πάρεστιν**, *pater adest.* — Mon père et ma mère *sont* là : ὁ ἐμὸς πατήρ καὶ ἡ ἐμὴ μήτηρ **πάρεισιν**, *pater et mater adsunt.* — Vous et moi nous *apprenons* : ἐγὼ καὶ σὺ **μανθάνομεν**, *ego et tu discimus.* — Mon père et moi nous *sommes souffrants* : ἐγὼ καὶ πατήρ **ἀσθενοῦμεν**, *ego et pater ægrotamus.* — Vous et votre père vous *êtes souffrants* : σὺ καὶ ὁ σὸς πατήρ **ἀσθενεῖτε**, *tu et pater ægrotatis.*

2. — Toutefois, en grec, lorsque le sujet est un *pluriel neutre*, le verbe se met ordinairement au *singulier*.

Ex. : PLAT., *Protag.*, 320, c : θεοὶ μὲν ἦσαν, θνητὰ δὲ γένη οὐκ ἦν.

REMARQUE. — Les exceptions à cette règle sont *très fréquentes* chez Homère. Selon Delbrück¹, les Grecs n'auraient à l'origine employé le singulier du verbe avec un pluriel neutre que dans les cas où ce pluriel désigne un *ensemble*, un *tout*, par exemple après νῶτα, le dos, κρέα, la chair, ἄστρα, l'ensemble des astres (le ciel opposé à γῆ), ὄρεα, la chaîne de montagnes, μῆλα, le petit bétail, ἕα, provisions de voyage, γρήματα, la fortune, τίσαντα, la balance, etc. Là où l'idée de *pluralité* domine, les Grecs auraient employé le *pluriel* du verbe.

Ce qui est sûr, c'est que l'usage classique lui-même n'est pas bien établi. Tandis que les poètes dramatiques et Platon semblent suivre la règle τὰ ζῶα τρέχει, Thucydide, Xénophon et Aristote s'en écartent souvent.

Ex. { THUC., IV, 88 : τὰ τέλη² Λακεδαιμονίων Βρασίδαν **ἐξέπεμψαν**. — } § 24
XÉN., *An.*, I, 7, 17 : φανερά **ἦσαν** καὶ ἱππων καὶ ἀνθρώπων ἔγνη
πολλά. *An.*, I, 7, 20 : καὶ τῶν ὅλων τοῖς στρατιώταις **πολλὰ** ἐπὶ
ἀμαξῶν **ἦγοντο**. *Hell.*, I, 1, 23 : γράμματα... **τάλωσαν**.

1. DELBRÜCK, *Grundlagen der gr. Syntax*, p. 25 sqq.

2. L'expression τὰ τέλη équivaut en réalité à οἱ ἄρχοντες.

3. — Le grec ayant conservé le duel, il semblerait que le verbe *dût* se mettre au duel toutes les fois qu'il se rapporte à *deux sujets* ou à *un sujet au duel*; mais en réalité on emploie aussi bien en pareil cas le pluriel que le duel, sans qu'il y ait aucune différence de sens¹.

EX. : XÉN., *Mém.*, II, 3, 18 : οὕτως... **διάκεισθον** σύ τε καὶ ὁ ἀδελφὸς ὥσπερ εἰ τῷ χεῖρε, ἃς ὁ θεὸς ἐπὶ τῷ συλλαμβάνειν ἀλλήλοιν ἐποίησεν, ἀφαιμένω τούτου **τράποιντο** ἐπὶ τὸ διακωλύειν ἀλλήλω.

REMARQUE. — Déjà chez Homère le pluriel est employé au lieu du duel². Mais les orateurs attiques se montrent en général plus rigoureux : avec un sujet au duel ils emploient presque toujours le duel du verbe³. Plus tard le duel disparaît devant le pluriel⁴.

4. — Par analogie sans doute avec la construction τὰ ζῶα τρέχει, certains poètes (et particulièrement Pindare⁵) emploient le verbe au singulier avec des noms de choses au pluriel (μασ. au fém.).

EX. : PIND., *Olymp.*, 10, 4 sqq. : μελιγάρυες ὕμνοι ὑστέρων **ἀρχαὶ** λόγων **τέλλεται**. — HIPPOX., *fragm.* p. 41 : δὴν' ἡμέραι γυναικὸς **ἔστιν** ἡδιστα, ὅταν γαμῇ τις κάκφ' ἐρ' τεθνηκυῖαν.

REMARQUE. — Cette construction est *exceptionnelle* en prose; on la trouve pourtant.

EX. : PLAT., *Banq.*, 188 b : πάχαι καὶ χάλαζαι καὶ ἐρυσίθαι ἐκ πλεονεξίας καὶ ἀκοσμίας περὶ ἀλλήλα τῶν τοιούτων **γίγνεται** ἐρωτικῶν. *Rép.*, 463 a : χρὴ δίκαιον εἶναι, ἵνα δοκοῦντι δικαίῳ εἶναι **γίγνηται** ἀπὸ τῆς δόξης ἀρχαὶ τε καὶ γάμοι. — ANDOC., I, 145 : ἀφ' ὧν ἐμοὶ ξενία καὶ φιλότῃτες πρὸς πολλοὺς καὶ βασιλείας καὶ πόλεις καὶ ἄλλους ἰδὲ ξένους **γεγέννηται**.

5. — Par une extension illogique de ~~cette construction~~, Hérodote et les Attiques emploient *ἔστιν* et *γίγνεται*, au commencement d'une proposition, avec un sujet au pluriel ou même avec plusieurs sujets désignant des personnes.

EX. : HÉROD., I, 26 : **ἔστι** μεταξὺ τῆς τε παλαιῆς πόλιος καὶ τοῦ νηοῦ ἑπτὰ στάδιοι (cf. VII, 34). — PLAT., *Rép.*, 462, e : **ἔστι** μὲν που καὶ ἐν ταῖς ἄλλαις πόλεσιν ἄρχοντές τε καὶ δῆμος...

On trouve aussi (mais plus rarement) l'imparfait ἦν ainsi construit au commencement d'une phrase.

EX. : SOPH., *Trach.*, 520 : **ἦν** δ' ἀμφίπλεκτοι κλίμακες.

1. Voy. *Revue de Philologie*, juillet 1881, p. 163.

2. Voy. DELBRÜCK, *Grund. d. gr. Synt.*, pp. 15-18.

3. Voy. ST. KUCK, *über den Dual bei den griechischen Rednern*, etc., p. 211, dans le premier volume des *Beiträge de Schanz*.

4. Voy. WINKER, *Grammatik des neutestamentlichen Sprachidioms* (7^e édit. revue par Lünemann, Leipzig, Vogel, 1867).

5. De là le nom de σχῆμα Πινδαρικόν ou Βοιωτικόν donné à cette construction par les grammairiens grecs; cf. APOLLONIUS DYSCOLUS, *de Synt.*, p. 228 sqq. Sur cette question, voy. *Revue de Philologie*, 1880, pp. 171-172.

REMARQUE. — Kühner¹ rapproche cette construction des locutions françaises : *il est des hommes, il est cent usages, qui, etc.* En réalité c'est tout autre chose; car, en français, le sujet véritable est annoncé par le pronom neutre *il* (*illud*), qui est le sujet grammatical du verbe.

6. — Quant aux locutions bien connues *ἔστιν οἷ, ἔστιν οὗς* (ou *οὔστινας*), *ἔστιν ὧν, ἔστιν οἷς*, correspondant aux différents cas de *ἐνιοι* (lat. *nonnulli*), il faut vraisemblablement, non pas les rattacher à l'emploi de *ἔστιν* dans les constructions précédemment étudiées, mais les expliquer par l'analogie des tours si communs au dialecte attique, comme *ἔστιν ὅτε* (= *ἐνίοτε*), *ἔστιν οὐ, ἔστιν ὅπως*, etc.

EX. : XÉN., *Cyr.*, II, 3, 18 : οἱ μὲν βάλλοντες **ἔστιν οἷ** καὶ ἐτύγχανον καὶ θωράκων καὶ γέρρων, οἱ δὲ καὶ μήρου... — PLAT., *Phædr.*, 111 d : **ἔστι δ' οὗς** καὶ βραχυτέρους τῷ βάθει τοῦ ἐνθάδε εἶναι καὶ πλατυτέρους. — XÉN., *Mém.*, I, 4, 2 : εἰπέ μοι... **ἔστιν οὔστινας** ἀνθρώπους τεθαύμακας ἐπὶ σοφίᾳ; — THUC., III, 92 : Λακεδαιμόνιοι τῶν ἄλλων Ἑλλήνων ἐκέλευον τὸν βουλόμενον ἔπεσθαι, πλὴν Ἰώνων καὶ Ἀχαιῶν καὶ **ἔστιν ὧν** ἄλλων ἐθνῶν. — PLAT., *Phædon*, 62 a : **ἔστιν οἷς** βέλτιον τεθνάναι ἢ ζῆν.

REMARQUES. — I. Cependant, au nominatif, on trouve plus souvent *εἰσὶν οἷ* que *ἔστιν οἷ*².

II. Xénophon construit de la même façon l'imparfait *ἦν*.

EX. : *Hell.*, III, 1, 7 : **ἦν δὲ ἄς** ἀσθενεῖς οὔσας... ὁ Θίβρων ἐλάμβανε. *Ibid.*, VII, 5, 17 : τῶν δὲ πολεμίων **ἦν οὗς** ὑποσπόνδους ἀπέδωσαν. *Anab.*, I, 5, 7 : **ἦν δὲ** τούτων τῶν σταθμῶν οὗς πᾶν μακροῦς ἤλαυνεν.

III. Par imitation du grec, Properce a osé dire *est quibus*, III, 9 (7), 17 (= IV, 8, 17, *ed. L. Müller*).

EX. : *Est quibus Eleæ concurrît palma quadrigæ,
Est quibus in celeres gloria nata pedes.*

7. — Si l'on met à part ces anomalies et les particularités relevées plus haut, toutes les exceptions à la règle générale de l'accord du verbe avec le sujet peuvent se grouper en deux catégories; elles sont ou *logiques* ou *grammaticales*.

Les exceptions sont *logiques* quand le verbe ne s'accorde en nombre qu'avec un des sujets, pour marquer qu'il s'agit d'actions qui se font *séparément*.

EX. : Ps. XÉN., *de Repub. Ath.*, 1, 2 : καὶ οἱ πένητες καὶ ὁ δῆμος πλέον **ἔχει** τῶν γενναίων καὶ τῶν πλουσίων (καὶ répété institue une double comparaison dont chacune est indépendante de l'autre). — XÉN., *Anab.*, I, 10, 1 : Βασιλεὺς καὶ οἱ σὺν αὐτῷ (= avec les siens) **διώκων εἰσπίπτει** εἰς τὸ Κύρειον στρατόπεδον (καὶ οἱ σὺν αὐτῷ forme en réalité une parenthèse³).

1. *Ausführl. Gr. der gr. Sprache*, 2^e part., t. I, p. 61.

2. Voy. KÜHNEN, *op. cit.*, *ibid.*, t. II, p. 909; KOCH, *Gr. gr.* (trad. Rouff), p. 264.

3. C'est ainsi qu'il faut expliquer l'anomalie apparente qu'on relève dans Horace, *sat.* II, 6, 65 sqq. Voy. plus loin, p. 23.

Cic., *Acad.*, 2, 35 : **hoc mihi et Peripatetici et vetus Academia concedit** (chacune des deux écoles de son côté). P. Mur., 7 : **Et proavus L. Murenæ et avus prætor fuit** (ils ne l'ont pas été en même temps)¹. Brut., 8 : **Leontinus Gorgias, Thrasymachus Calchedonius, Protagoras Abderites, Prodicus Ceus, Hippias Eleus in honore magno fuit** (chacun de son côté avait son groupe distinct d'admirateurs)². De Orat., III, 18 : **Nam Speusippus... et Xenocrates... et Polemo et Crantor nihil ab Aristotele... magno opere dissensit** (chacun à son tour). — Liv. : **Hostilio Sardinia, Manilio Sicilia, Porcio Gallia evenit** (il s'agit ici de faits séparés, de tirages au sort successifs)³.

On peut dire que les exceptions sont *grammaticales*, quand le verbe s'accorde en nombre simplement avec le sujet le plus rapproché.

Ordinairement le verbe est placé avant les sujets et s'accorde seulement avec le premier.

Ex. : DÉM., XXIII, 143 : **ἦκεν ὁ Θερσαγόρας καὶ ὁ Ἐξήκестος εἰς Λέσβον καὶ ὥκουν ἐκεῖ**. XLV, 54 : **ἔστιν ἡ τούτου μήτηρ καὶ ὁ τῆς ἐμῆς γυναικὸς πατὴρ ἀδελφοί**. — PLAT., *Protag.*, 311d : **εἰπέ μοι, ὦ Σώκρατες τε καὶ Ἰππόκρατες**.

CÉS., B. C., I, 2 : **intercedit M. Antonius, Q. Crassus, tribuni plebis**. — Cic., *ad Fam.*, VIII, 8 : **huic SC. intercessit C. Cælius, C. Pansa, tribuni plebis**. Verr., II, 4, 42 : **dixit hoc apud vos Zosippus et Ismenias, homines nobilissimi**.

Mais souvent aussi le verbe s'accorde avec le dernier des sujets exprimés. En pareil cas, l'exception est ordinairement justifiée par l'idée qu'il s'agit d'exprimer. Il peut en effet arriver :

a) ou bien que le dernier terme résume ceux qui précèdent,

Ex. : LYCURGUE, 79 : **οἱ παῖδες καὶ τὸ γένος ἅπαν (résumé)... μεγάλους ἀτυχήμασι περιπίπτει**. — DÉM., p. coron., 218 : **ἐν' εἰδῆτε, ἡ ἐμὴ συνέχεια καὶ πλάνοι καὶ ταλαιπωρίαι καὶ τὰ πολλὰ ψηφίσματα... τί ἀπειργάσατο** (τὰ πολλὰ ψηφίσματα est le résultat de tout ce qui précède). — PLAT., *Rép.*, 613 : **ἄθλοί τε καὶ μισθοὶ καὶ δῶρα** (termes à peu près synonymes) **γίγνεται**,

b) ou bien que le dernier sujet exprimé soit le dernier terme d'une gradation,

Ex. : LIV., XXXI, 18 : **ætas et forma et super omnia Romanum nomen te ferociorem facit**,

1. Mais ailleurs, *ad Fam.*, 4, 6 : « **Et Q. Maximus et L. Paullus et M. Cato iis temporibus fuerunt** », parce qu'ils vécurent tous à cette époque.

2. Remarquez de plus l'*asyndeton*.

3. En pareil cas, le pluriel est irrégulier, quoiqu'il se trouve chez Tite-Live et surtout chez Tacite.

- c) ou bien que deux ou plusieurs termes expriment une seule et même idée,

Ex. : Cic., *ad Fam.*, V, 8 : **Senatus populusque Romanus** (= l'État romain) *intellegit*¹. *Off.*, III, 5, 22 : **Societas hominum et communitas evertatur necesse est** (une même idée rendue par deux termes distincts). — Cés., *B. G.*, I, 4 : **Gallos... a Belgis Matrona et Sequana** (une seule ligne de frontière) *dividit*,

- d) ou bien que le dernier terme soit le plus général,

Ex. : Cic., *Tusc.*, III, 3 : **ad corporum sanationem multum ipsa corpora et natura valet**.

Enfin l'accord du verbe avec le dernier sujet exprimé s'explique souvent parce qu'il y a *anaphore*².

Ex. : Cic., *ad Att.*, IX, 10 : **Nunc mihi nihil libri, nihil litteræ, nihil doctrina prodest**³.

8. — Mais, souvent aussi, l'accord du verbe avec le dernier sujet exprimé ne s'explique pas par de semblables raisons et il faut voir dans ce fait simplement une tolérance de l'usage.

Ex. : PLAT., *Tim.*, 82^e : **σάρκες καὶ νεῦρα ἐξ αἵματος γίνονται**.

Cic., *de Off.*, III, 6 : **Beneficentia, liberalitas, bonitas, justitia funditus tollitur** (remarquez toutefois ici l'*asyndeton*).

REMARQUE. — Il ne faut pas voir une exception réelle à la règle d'accord du verbe avec le sujet dans une figure très fréquemment employée par les poètes grecs, et qui consiste à placer le verbe au pluriel *entre* deux sujets au singulier.

Ex. : HOM., *Iliade*, XX, 138 : **εἰ δέ κ' Ἄρης ἄρχωσι μάχης ἢ Φοῖβος Ἀπόλλων**.
Odyss., X, 513 : **ἔνθα μὲν εἰς Ἀχέροντα Πυριφλεγέθων τε ῥέουσιν Κώκυτός τε...**

Il n'y a là qu'une figure de construction. Les grammairiens anciens l'appelaient *σχιζμα* Ἀλκμανικόν, du nom d'Alcman, qui paraît s'en être servi très fréquemment. Nous n'avons de ce poète lyrique que très peu de fragments, et dans aucun de ceux qui nous ont été conservés nous ne trouvons d'exemple de cette figure⁴.

9. — Au lieu d'être unis par la conjonction *et*, deux sujets sont quelquefois unis par la préposition *avec*.

1. En pareil cas, le singulier est presque nécessaire (voy. DUBOIS, *op. cit.*, I^{er}, 152 sqq.). Dans T.-LIV., XXXVII, 45 « **cum senatus populusque Romanus pacem comprobaverint** », il serait facile de corriger *comprobaverit*; mais il vaut mieux penser qu'il y a eu deux décisions distinctes, l'une du sénat, l'autre du peuple. — De même T.-LIV., IX, 6, **cunctus senatus populusque egressi**, parce qu'il y a deux sujets bien distincts, le sénat *en corps* et *à sa suite* le peuple.

2. On appelle *anaphore* une figure qui consiste dans la répétition d'un même mot au commencement de plusieurs propositions.

3. En pareil cas, le pluriel est très rare, voy. MADVIO, *Gr. lat.* (trad. Theil, § 213, b. Rem. 2).

4. Sur cette figure, voy. *Rev. de Phil.*, 1880, pp. 171-172.

En pareil cas, le verbe se met au pluriel, rarement en grec, assez souvent en latin.

Ex. : THEC., III, 109, 2 : Δημοσθένης μετὰ τῶν συστρατηγῶν σπένδονται Μαντινεῦσιν.

TÉR., *Heaut.*, III, 1, 63 : **Syrus cum illo vostro consusurrant.** — CIC., *Phil.*, 12, 11 : **Sulla cum Scipione... leges inter se condicioneseque contulerunt** (dans cet exemple, les sujets sont séparés du verbe par trois lignes de texte). — NÉR., *Phoc.*, 2 : **Demos-thenes cum ceteris qui bene de re publica meriti existimabantur populi scito in exsilium erant expulsi.** — T.-LIV., XXI, 60, 7 : **ipse dux cum aliquot principibus capiuntur.**

10. — Quand les sujets sont unis par une conjonction disjonctive, le verbe peut se mettre au pluriel en grec.

Ex. : ISÉE, 5, 5 : ἔμελλον ἀπολογήσασθαι Λεωχάρης ἡ Δικαιογένης.
PLAT., *Lois*, 838 : ὅταν ἀδελφὸς ἡ ἀδελφὴ τῷ γένωνται καλοῖ.

Toutefois, après ἢ... ἢ, οὐτε... οὐτε répétés, le pluriel est rare.

Ex. : EUR., *Alceste*, 360 (372) : ... καὶ μ' οὔθ' ὁ Πλούτωνος κύων | οὔθ' οὐπὶ κώπη ψυχοπομπὸς ἂν Χάρων | ἔσχον.

§ 22 En latin, on met régulièrement le singulier après *aut*, *vel*, *nec* répétés.

Ex. : CIC., *Off.*, II, 20 : **In hominibus juvandis aut mores spectari aut fortuna solet.** P. *Balb.*, 7 : **Nihil mihi novi neque M. Crassus neque Cn. Pompejus ad dicendum reliquit.**

Toutefois, on met plutôt le pluriel, quand les sujets sont de différentes personnes.

Ex. : **Hoc neque ego neque tu fecimus.**

Quand les sujets sont unis simplement par *aut*, on met le singulier ou le pluriel, d'après l'idée qu'il s'agit d'exprimer.

Ex. : CIC., *Tusc.*, V, 9 : **probarem hoc, si Socrates aut Antisthenes diceret** (il suffirait qu'un des deux le dit). *De Off.*, I, 41 : **nec quemquam hoc errore duci oportet ut, si quid Socrates aut Aristippus contra morem consuetudinemque civilem fecerunt** (même si tous les deux l'ont fait), **idem sibi arbitretur licere.**

11. — On a vu plus haut (§ 1), d'après les exemples cités, que le verbe ne s'accorde pas seulement en nombre avec le sujet, mais aussi en nombre et en personne.

Il faut ajouter que, quand les sujets sont de *personne* différente, le verbe doit se mettre au pluriel.

Ex. : *Vous et lui vous êtes souffrants* : σὺ καὶ ἐκείνος ἀσθενεῖτε, *tu et ille ægrotatis.*

Les exceptions à cette règle sont, comme les précédentes, ou *logiques* ou *grammaticales*.

a) Exceptions *logiques*.

Ex. : XÉN., *Mém.*, IV, 4, 7 : οὐτε σὺ οὔτ' ἄν ἄλλος οὐδεὶς **δύναιτ'** ἀντε-
πεῖν (n'importe qui, *pas plus que toi*, ne pourrait répliquer).

Cic., *Brut.*, 92 : cum quæsturam nos, consulatum Cotta, ædili-
tatem **peteret Hortensius** (il s'agit d'actes distincts)¹. *Ad. Att.*,
II, 1 : ego itemque ii consules qui post me fuerunt rempu-
blicam defendere **solebant** (comme moi, ils ne cessaient de...).
— NEP., *Them.*, 9, 3 : idem multo plura bona feci (patri tuo),
postquam in tuto **ipse** (moi) **et ille** (lui) in periculo esse
cæpit (les sujets agissent d'une manière indépendante l'un de
l'autre). — Cic., *ad. Att.*, IV, 17 : **et ego et Cicero meus flagi-
tabit** (il n'y aura pas que moi). — Hor., *Sat.* II, 6, 63 sqq. : « O
noctes cenæque Deum, quibus ipse meique | Ante Larem
proprium **vescor** » (ipse meique, moi *et mes amis*, forme une
sorte de parenthèse).

b) Exceptions *grammaticales*.

Ex. : PLAT., *Gorg.*, 515 : οἶδα σαφῶς καὶ ἐγὼ καὶ σὺ ὅτι ... — XÉN.,
Anab., VII, 7, 16 : ἐγὼ **λέγω** καὶ Σεύθης ταῦτά. II, 1, 16 : σὺ
τε Ἕλλην **εἶ** καὶ ἡμεῖς (exceptions justifiées par la place du verbe).

Cic., *ad Fam.*, VIII, 16 : si apud te nos, si gener tuus **valet** (anaphore).

12. — **Accord de l'attribut.** — L'attribut se rapportant au sujet se met au *nominatif* en grec et en latin.

Ex. : La pauvreté est *pénible* : ἡ πενία **χαλεπή** ἐστίν, **paupertas molesta est**. — Miltiade fut nommé *général* : ὁ Μιλτιάδης ἡρέθη **στρατηγός**, **Miltiades prætor electus est**.

L'attribut se rapportant au complément direct se met à l'*accusatif*.

Ex. : Rendre quelqu'un *heureux* : ποιεῖν τινα **ὄλδιον**, **aliquem beatum reddere**. — Les Athéniens nommèrent Miltiade *général* : οἱ Ἀθη-
ναῖοι εἰλοντοὺν Μιλτιάδην **στρατηγόν**, **Athenienses Mil-
tiadem elegerunt prætorem**.

13. — Quand l'attribut se rapporte à *deux* ou à *plusieurs* sujets, réunis par une conjonction copulative, il se met au *pluriel*, si le verbe est au pluriel. Pour le genre, on applique alors les règles suivantes :

1. Tacite a dit moins bien (*dial.* 42) : « ego te poetis, Messalla antiquariis crimina-
bimur. »

- 1° Si les sujets sont des noms ^{d'êtres animés} ~~de personnes~~ de genre différent, l'attribut se met au pluriel masculin.

Ex. : Mon père et ma mère sont *heureux* : ὁ ἐμὸς πατὴρ καὶ ἡ ἐμὴ μήτηρ
ἄλδριοι εἰσιν, pater et mater beati sunt.

- 2° Si les sujets sont des noms *de choses* de même genre, l'usage ne paraît pas le même en grec et en latin. Tandis qu'en latin on met *régulièrement* l'attribut au même genre que les sujets, il semble bien¹ que le grec préfère employer le pluriel neutre.

Ex. : PLAT., *Euthyd.*, 279 : εὐγένοιαι τε καὶ δυνάμεις καὶ τιμαὶ ἐν τῇ
ἐαυτοῦ **δηλὰ** ἐστὶν ἀγαθὰ ὄντα.

REMARQUE. — Dans la prose classique latine, un adjectif se rapportant à la fois à plusieurs substantifs féminins qui désignent des choses ne se met jamais au neutre. L'emploi du neutre en pareil cas, au lieu du féminin, semble être une particularité de la langue de certains auteurs (par exemple Salluste) :

SALL., *Jug.*, 38 : nox atque praeda... *remorata sunt*; *ibid.*, 52 : plerosque *velocitas et regio hostibus ignara tutata sunt*. — TAC., *Hist.*, II, 20 : *pax et concordia... jactata sunt*.

On trouve pour la première fois dans Lactance un attribut au pluriel neutre se rapportant à deux sujets masculins : cette construction est barbare.

LACT., *Opif.*, 11, 20 : *ad quas partes cum potus et cibus mista pervenerint*.

- 3° Si les sujets sont des noms *de choses* de genre différent, l'attribut se met au pluriel neutre.

Ex. : PLAT., *Menex.*, 246 : οὗτε σώμκτος κάλλος καὶ ἰσχὺς, δειλῶ καὶ
κακῶ συνοικοῦντα, **πρέποντα** φαίνεται, ἀλλ' ἀπρεπῆ. —
XÉN., *Mém.*, III, 1, 7 : λίθοι τε καὶ πλίνθοι καὶ ξύλα καὶ κέραμος,
ἀτάκτως ἐρριμμένα, οὐδὲν **χρήσιμὰ** ἐστὶν.

LIV., XXXV, 21, 3 : (nuntiatum est) **Formiis portam murumque
de cælo tacta (esse).**

- 4° Si les sujets sont *des noms de personnes associés à des noms de choses*, le grec et le latin se déterminent d'après les idées exprimées.

Ex. : ESCHINE, 12, 118 : ἡ τύχη καὶ Φίλιππος ἦσαν τῶν ἔργων **κύριοι**
(ἡ τύχη est personnifiée). — PLAT., *Rép.*, 562 : ἡ καλλίστη πολιτεία
τε καὶ ὁ κάλλιστος ἀνὴρ **λοιπὰ** ἐν ἡμῖν εἴη διελεθεῖν (le
κάλλιστος ἀνὴρ n'est considéré ici que comme *sujet* d'entretien). —
HÉR., VII, 11 : αὐτοὶ τε ἄνθρωποι καὶ ἡ γῆ αὐτῶν **ἐπώνυμοι**
τοῦ καταστρεψαμένου καλέονται (l'idée dominante ici est celle
de ἄνθρωποι).

1. On ne peut rien affirmer d'après les exemples cités dans les grammaires. En effet, dans tous ceux que donnent Krüger, Madvig ou Kühner, le pluriel neutre peut s'expliquer en vertu de la règle 15 et se traduire par *choses*, etc.

TÉR., *Andr.*, 891 : **domus, uxor, liberi *inventi* (sunt)** (l'idée dominante est celle de **liberi**). — SALL., *Jug.*, 49, 5 : **ipsi (milites) atque signa militaria *obscurati*** (*ipsi* est le terme le plus important). — LIV., XXI, 50, 11 : **rex regiaque classis (= regii classiarum) una *profecti* (sunt)**. V, 15, 22 : **patres decrevere legatos sortesque oraculi Pythici *expectandas* (esse)**. (Ici c'est la réponse de l'oracle qui est l'objet important.) XL, 10, 6 : **(Romani) regem regnumque Macedoniae sua *futura* sciant** (le roi et le royaume sont considérés comme *des objets* qui appartiendront aux Romains). XLIV, 24, 2 : ***inimica* inter se esse liberam civitatem et regem (= regiam potestatem)**.

572

REMARQUE. — Mais il arrive souvent que l'accord de l'attribut se fait tout simplement avec le dernier des sujets exprimés, ou que, l'attribut étant placé en tête de la proposition, il s'accorde *régulièrement* avec le premier des sujets.

Ex. (premier cas) : CIC., *Phil.*, 5, 4, 12 : **populi provinciaeque *liberatae* (sunt)**; (second cas) : SALL., *Jug.*, 77 : ***Missae* eo cohortes quattuor et C. Annius praefectus**.

14. — Quand, avec deux ou plusieurs sujets, le verbe est mis au singulier, l'attribut s'accorde en genre avec *le sujet le plus rapproché*.

Ex. : PLAT., *Lois*, 784 : ὁ μὲν σωφρονῶν καὶ σωφρονοῦσα **ἔστω πάντα εὐδόκιμος** (fé-m.). — XÉN., *Cyr.*, V, 50, 1 : καὶ νόμος καὶ φόβος **ἱκανὸς** ἔρωτα καλύειν.

573

CIC., *Fin.*, V, 12, 35 : **corporis nostri partes totaque figura et forma et *statura* quam *apta* ad naturam *sit* apparet**.
P. CLUENT., 53, 146 : **mens et animus et consilium et *sententia* civitatis *posita* est in legibus**.

REMARQUE. — Cependant l'accord a lieu quelquefois avec le sujet *le plus important*, bien qu'il soit le plus éloigné.

Ex. : PLANCUS AP. CIC., *ad Fam.*, X, 24 : **amor tuus ac iudicium de me utrum mihi plus dignitatis in perpetuum an voluptatis cotidie sit *allaturus* non facile dixerim**.

15. — Quand le sujet est un *nom* (masculin ou féminin) désignant, non pas un objet pris isolément, mais *toute une classe*, non un individu en particulier, mais *toute une espèce*, l'adjectif attribut peut se mettre au neutre : il a dans ce cas la valeur d'un substantif¹.

Ex. : HOM., *Odyss.*, XIV, 225-6 : καὶ πόλεμοι καὶ ἄκοντες **εὐξέστοι καὶ ὄϊστοι | *λυγρά*** (sont des choses tristes). — PLAT., *Phædon*, 105 e : **θάνατον ἢ ψυχὴ** (litt. : quelque chose d'immortel). *Crit.*, 51 a : μητρός τε καὶ πατρός καὶ τῶν ἄλλων προγόνων ἀπάντων **τιμιώτερόν** ἐστὶν ἢ πατρίς καὶ **σεμνότερον καὶ ἀγιώτερον**. *Euthyd.*, 279 b : εὐγένειαί τε καὶ δυνάμεις καὶ τιμαὶ **δῆλὰ** ἐστὶν ἀγαθὰ ὄντα (sont choses évidemment bonnes).

1. C'est la règle donnée par Koen, *Gr. gr.* (tr. Rouff), p. 221.

CIC., *Tusc.*, II, 13, 31 : **Turpitudō pejus est quam dolor** (une chose pire). *De Fin.*, III, 11, 39 : **stultitiā... et temeritatē et injus- titiā et intemperantiā... esse fugiēda** (des choses à fuir).
— VIRG., *Æn.*, IV, 569 : **varium et mutabile semper | Femina**.

REMARQUE. — Toutefois il convient de faire observer qu'à part certains adjectifs qu'il met volontiers au neutre, comme **extremum, commune, proprium**,

Ex. : *Ad Fam.*, VI, 21 : **omnium rerum mors est extremum**,

Cicéron préfère en général employer une périphrase avec **res**.

Ex. : *Tusc.*, III, 3 : **est gloria solida quædam res**.

16. — Quand le sujet du verbe est un infinitif ou une proposition infinitive, on considère l'infinitif ou la proposition infinitive comme l'équivalent d'un substantif neutre, et l'attribut se met au neutre.

Ex. : XÉN., *Anab.*, II, 5, 41 : **δίκαιον ἀπόλλυσθαι τοὺς ἐπιποροῦντας**.

CIC., *p. Quint.*, 31, 95 : **Miserum est exturbari fortunis omnibus...; acerbum est ab aliquo circumveniri, acerbius a propinquo; calamitosum est bonis everti...; funestum est a forti atque honesto viro jugulari...; indignum est a pari vinci aut superiore...; luctuosum est tradi alteri cum bonis...; horribile est causam capitis dicere**.

REMARQUES. — I. En pareil cas, le grec met souvent l'adjectif neutre au pluriel : cette construction est particulièrement fréquente chez les poètes et chez Thucydide.

PIND., *Olymp.*, 1, 52 : **ἐμοὶ δ' ἄπορα γαστρίμαργον μακάρων τιν' εἰπεῖν**.
— SOPH., *Aj.*, 887 : **σχέτλια γάρ | ἐμὲ γε τὸν μακρῶν ἀλάτταν πόνων | οὐρίῳ μὴ πελάσαι δρόμῳ**. *Phil.*, 524 : **ἀλλ' αἰσχροῖα μέντοι σοῦ γέ μ' ἐνδεέστερον | ξένῳ φανῆναι πρὸς τὸ καίριον πονεῖν**. — EUR., *Or.*, 413 : **οὐ δεινὰ πάσχειν δεινὰ τοὺς εἰργασμένους**. — HÉRODOTE, I, 91 : **τὴν πεπωμένην μοῖραν ἀδύνατά ἐστιν ἀποφυγεῖν καὶ θεῶ**. — THUC., IV, 1 : **ἀδύνατα ἦν ἐν τῷ παρόντι τοὺς Λοκροὺς ἀμύνεσθαι**.

II. Dans les expressions impersonnelles composées d'un adjectif verbal et du verbe être exprimé ou sous-entendu, l'adjectif verbal se met très souvent aussi au pluriel neutre.

HOМ., *Od.*, XI, 456 : **οὐκέτι πιστὰ γυναιξίν**. — SOPH., *Ant.*, 677 sqq. : **οὕτως ἀμυντέ' ἐστὶν τοῖς κοσμουμένοις | κοῦτοι γυναικὸς οὐδαμῶς ἡσητέα**. — HÉROD., III, 61 : **Σμέρδιος τοῦ Κύρου ἀκουστέα εἶη**. — THUC., I, 86 : **οὐς οὐ παραδοτέα τοῖς Ἀθηναίοις ἐστίν, οὐδὲ δίκαια καὶ λόγοις διακριτέα..., ἀλλὰ τιμωρητέα ἐν τάχει**.

III. En employant ainsi le pluriel neutre sans différence de sens avec le singulier, les Grecs montrent qu'ils ne considéraient pas le pluriel neutre comme signifiant nécessairement une idée de pluralité. On a déjà vu (§ 2, REM.) qu'à l'époque homérique on trouvait un certain nombre de pluriels neutres qui se construisaient toujours avec un verbe au singulier, parce qu'ils signifiaient un *tout*, un *ensemble*. Nous ajouterons ici que ταῦτα, τίς, etc., s'emploient souvent même en parlant d'un seul objet.

XÉN., *Anab.*, I, 1, 7 : **Τισσαφέρνης προαισθόμενος τὰ αὐτὰ ταῦτα βουλευομένους...** (le même projet). — PLAT., *Gorg.*, 508 a : **σύ δέ μοι δοκεῖς οὐ προσέχειν τὸν νοῦν τούτοις, καὶ ταῦτα σοφὸς ὢν** (et cela tout sage que tu es).

IV. Une pareille construction, ne se rencontre en latin que tout à fait exceptionnellement et probablement par imitation du grec.

Ex. : PLAUT., *Men.*, 357 : *mihi mira videntur* | *Te hic stare foris, fores quoi pateant.* — INSCR. (citée dans le *Rhein. Mus.*, 1872, p. 134) *cui vota erant ut parentibus ista pararet.*

Pour ce dernier exemple, la présence de *ista* permet de supposer qu'il y a une espèce d'attraction, d'où *vota erant*, au lieu de *votum erat*.

17. — **Accord du sujet et du participe formant apposition.** — Le participe en apposition au sujet s'accorde avec le sujet, d'après les mêmes règles que l'attribut (voy. § 12 sqq.).

Ex. : PLAT., *Menex.*, 246 : οὔτε σώματος κάλλος καὶ ἰσχύς, δειλῶ καὶ κακῶ συνοικοῦντα, πρέποντα φαίνεται ἀλλ' ἀπρεπῇ (le pluriel neutre parce que les sujets sont des noms de choses de genre différent). — XÉN., *Mém.*, III, 1, 7 : λίθοι τε καὶ πλίνθοι καὶ ξύλα καὶ κέραμος, ἀτάκτως ἐρριμμένα, οὐδὲν χρήσιμά ἐστιν (même cas). — *Comic. fragm.* 99, 2 : λύπη..., ὀργή τ', εἰς ἓνα ψυχῆς τόπον | ἐλθόντα, μανία τοῖς ἔχουσι γίγνεται (cf. § 13, 2°).

REMARQUES. — I. En grec, lorsque le participe est en apposition avec un sujet au duel exprimé ou sous-entendu, il se met au duel ou au pluriel sans différence de sens.

Ex. : HOM., *Il.*, V, 244 sq. : "Ἄνδρ' ὁρώ κρατερῶ ἐπὶ σοὶ μεμαῶτε μάχεσθαι, Ἴν' ἀπέλεθρον ἔχοντας. — PLAT., *Euth.*, 273d : ἐγελασάτην ἅμφω βλέψαντες εἰς ἀλλήλους. *Ibid.*, 274c : πίρεσμεν ὡς ἐπιδείξοντε καὶ διδάξοντε.

II. L'usage latin ne présente pas de particularités.

18. — **Accord du substantif et de l'adjectif qualificatif.** — L'adjectif *qualificatif* ne suit pas la même règle d'accord que l'adjectif attribut.

Quand il se rapporte pour le sens à plusieurs substantifs, il ne s'accorde jamais avec l'ensemble de ces substantifs.

1° Quand il y a lieu de donner plus de clarté ou plus de force à l'expression, on répète l'adjectif devant chaque substantif, en grec.

Ex. : DÉM., 19, 227 : ἔν σῶμα καὶ ψυχὴν μίαν ἔχων¹.

2° En général, l'adjectif qualificatif s'accorde en genre et en nombre avec le substantif *le plus rapproché*².

Ex. : THUC., I, 102, 4 : πρὸς Θεσσαλοὺς ἀμφοτέροις οἱ αὐτοὶ ὄρκοι καὶ ξυμμαχία κατέστη. — PLAT., *Gorg.*, 470 c : τὸν καλὸν κάγαθὸν ἄνδρα καὶ γυναῖκα εὐδαίμονα εἶναι φημι, τὸν δὲ ἀδικὸν καὶ πονηρὸν ἄθλιον. — DÉM., 19, 1 : δεήσομαι πάντων ὑμῶν μηδεμίαν μὴτε χάριν μὴτ' ἄνδρα ποιεῖσθαι περὶ πλείονος ἢ τὸ δίκαιον.

CIC., *ad Fam.*, 1, 9 : *Cæsaris omni et gratia et opibus sic fruor*

1. Remarquez de plus le *chiasme*.

2. Cf. KATZON, *Gr.*, *Sprachl.*, § 58, 2. 2.

ut meis. *De imp. Pomp.*, 23 : ab auro gazaque *regia* manus cohibere. — Cks., *B. G.*, III, 5, 2 : C. Volusenus, tribunus militum, vir et consilii *magni* et virtutis. — SALL., *Cat.*, 52 : qui semper domos, villas, signa, tabulas *vostras* pluris quam rem publicam fecistis. — T.-LIV., XXI, 4, 2 : *eundem* vigorem in vultu vimque in oculis, habitum oris lineamentaque intueri.

REMARQUES. — I. Les exceptions à cette règle sont rares et en tout cas justifiées le plus souvent par une raison logique.

HOM., *Il.*, XI, 244 : ἔπειτα δὲ ^{1, 2} *χίλι' ὑπέστη* | αἶγας ὁμοῦ καὶ ὄϊς (*χίλια* s'accorde avec *μῆλα* que le poète a dans l'esprit et dont l'idée est analysée par αἶγας et ὄϊς). — XÉN., *An.*, I, 5, 6 : ὁ σίγλος δύναται ἐπὶ τὰ ὀβολοὺς καὶ ἡμιὸβόλιον *ἄττικους* (accord avec ὀβολοὺς, qui est le substantif le plus important). *Écon.*, 7, 15 : *σωφρόνων* ἔστι καὶ ἀνδρὸς καὶ γυναικὸς οὕτω ποιεῖν ὅπως τὰ ὄντα ὡς βέλτιστα ἔξει (le sens est : « c'est le devoir d'un ménage » et *σωφρόνων* s'accorde avec l'idée de ménage représentée par le mari et la femme).

T.-LIV., V, 4 : labor voluptasque, *dissimillima* natura, societate quadam inter se juncta sunt (*dissimillima* forme une apposition et signifie « choses très dissemblables »). *Ibid.*, V, 44 : Gallis natura corpora animosque (parenthèse) *magna* magis quam firma dedit (l'accord se fait avec le mot qui est considéré comme le plus important). *Ibid.*, XXIV, 2, 3 : urbem ac portum mœnibus *validam* (l'accord de *validam* avec urbem s'explique, parce que urbem est considéré comme le terme le plus important; c'est comme s'il y avait urbem cum portu). — SALL., *Jug.*, 57, 5 : sudis, pila, præterea picem sulphure et tæda mixtam *ardentia* mittere (le pluriel neutre *ardentia* est nécessaire; car il faut marquer que l'adjectif se rapporte à la fois aux trois substantifs).

II. De la règle il résulte qu'une expression comme « toutes les mers et toutes les terres » peut prendre en latin quatre formes différentes :

1. Terræ omnes omniaque maria.
2. Omnes terræ et maria.
3. Terræ omnes et maria.
4. Terræ et maria omnia.

Les poètes emploient aussi la tournure terræ et omnia maria (voyez Koldewey, *Z. f. Gymn.*, 1877, p. 337 sq.).

Ex. : CATULLE, LVI, 2 : dignamque auribus et tuo cachinno. — PROP., III, 13, 19 : non nomen nec me tua fama tenebit. — HOR., *Carm.*, I, 5, 6 : heu quotiens fidem | *Mutatosque* Deos flebis.

Cette figure est surtout fréquente chez Horace.

19. — Une expression comme « les langues latine et grecque » peut se dire en latin soit comme en français : *linguæ Latina et Græca*, soit, en sous-entendant le mot lingua avec le second adjectif : *lingua Latina et Græca*.

Ex. : Cks., *B. G.*, II, 23, 1 : *legionis nonæ et decimæ*. — CIC., *Phil.*, II, 29, 104 : *arationes Campana et Leontina*. — BRUT. AP. CIC., *ad Fam.*, XI, 19 : *quarta et Martia legiones*. — T.-LIV., XL, 41 : *prima et tertia legione*.

Toutefois, le pluriel est de règle, quand il s'agit de noms propres.

Ex. : CÆC., *p. Balb.*, 13 : **Cn. et P. Scipiones.**

Salluste est peu régulier, quand il écrit, *Jug.*, 42, 1 : **Ti. et C. Gracchus.**

REMARQUE. — En grec, l'usage était probablement le même qu'en latin.

§ 2. — Accord grammatical sacrifié au sens.

20. — Les règles générales de l'accord peuvent être, dans toutes les langues, sacrifiées au sens ou modifiées par une attraction.

En grec et en latin, on dit que l'accord grammatical est sacrifié au sens (*σύνταξις πρὸς σύνεσιν*, *constructio ad sensum*), quand, pour faire l'accord, on considère plutôt l'idée exprimée que le genre ou le nombre du mot avec lequel l'accord doit avoir lieu.

Ainsi, chez les Tragiques grecs, lorsque le verbe est employé à la première personne du pluriel, au lieu du singulier, le participe qui s'y rapporte se met très souvent au singulier.

Ex. : EURIPIDE, *Herc. fur.*, 1206 : *ἰκετεύομεν ἄμφι σὺν γενειάδα καὶ γόνυ καὶ χεῖρα προσπίτνων.*

C'est ainsi qu'en français l'on dit : « nous sommes *convaincu*, vous êtes *venu*, etc. »

REMARQUE. — Chez les Tragiques aussi, quand une femme parle d'elle-même à la première personne du pluriel, l'adjectif qui s'y rapporte se met au masculin.

Ex. : SOPH., *Elect.*, 399 : *πιστούμεθ', εἰ γρή, πατρὶ τιμωρούμενοι.* — EURIPIDE, *Alc.*, 383 : *ἀρκοῦμεν ἡμεῖς οἱ προθηήσκοντες* σέθεν.

On ne peut guère expliquer cette particularité qu'en supposant que c'était un moyen d'indiquer nettement et clairement l'emploi figuré de la première personne du pluriel.

Une femme peut cependant aussi employer un verbe au pluriel et continuer par un participe au féminin singulier.

EURIP., *Iphig. en Taur.*, 349 : *ἡγριώμεθα | δοκοῦσ' Ὀρίστην μηκέθ' ἥλιον βλέπειν* (cf. *ibid.*, 579, et *Hercul. fur.*, 858).

21. — En dehors de ces particularités de la langue poétique, il y a beaucoup d'autres cas où le grec sacrifie au sens soit l'accord en nombre, soit l'accord en genre.

A. — ACCORD EN NOMBRE SACRIFIÉ AU SENS.

22. — Avec un nom collectif, le verbe, l'adjectif ou le participe peuvent se mettre au pluriel.

Ex. : THUC., II, 24, 3 : *ἀνηρέθιστο ἡ πόλις καὶ τὸν Περικλέα ἐν ὀργῇ εἶχον.* — PLAT., *Lois*, 948 : *μέρος τι ἀνθρώπων τὸ παράπαν οὐχ ἡγοῦνται θεοὺς, οἱ δὲ οὐ φροντίζειν ἡμῶν διανοοῦνται.* — XEN., *An.*, II, 1, 6 : *τὸ στράτευμα ἐπορίζετο αἶτον, κόπτοντες τοὺς βοῦς καὶ ὄνους.* *Hell.*, I, 4, 13 : *ὁ ἐκ τοῦ ἄστεως δῆλος ἡθροίσθη πρὸς τὰς ναῦς, θαυμάζοντες...*

REMARQUE. — On trouve même le pluriel après οὐδείς.

Ex. : XÉN., *Hell.*, II, 2, 3 : οὐδείς ἐκοιμήθη (= πάντες ἐν ἀργυπνίᾳ ἦσαν) τοὺς ἀπολωλότας πενθοῦντες.

23. — En latin¹, le pluriel après un singulier collectif est assez fréquent à l'époque archaïque.

Ex. : ENN., *Ann.*, I, 54 : *pars... saxa jactant*. — PLAUT., *Trin.*, I, 1, 13 : *faciunt pars hominum....* Most., I, 2, 33 : *magna pars morem hunc induxerunt*. — CATO (*ap. Gell.*, III, 7, 19) : *omnis Græcia... decipere*. Id. (*ap. Gell.*, XIV, 2, 26) : *si quis quid alter ab altera peterent*.

À l'époque classique au contraire, on n'emploie le pluriel du verbe que lorsque le nom collectif auquel ce pluriel se rapporte est dans une autre proposition.

Ex. : CIC., *Off.*, II, 12, 41 : *cum premeretur initio multitudo ab iis, qui majores opes habebant, ad unum aliquem confuebant*. *Fin.*, II, 1 : *Cum uterque me intueretur seseque ad audiendum significarent paratos*. *Arch.*, 12, 31 : *ex eo numero, qui semper apud omnes sancti sunt habiti atque dicti*. CÉS., *B. G.*, I, 2 : *civitati persuadet ut... exirent...*².

Rem. p. 873

Chez Salluste, qui imite la syntaxe archaïque, la règle est déjà suivie avec beaucoup moins de rigueur.

Ex. : JUG., 73, 3 : *plebes... acceperant*. *Id.*, 14, 15 : *pars in crucem acti, pars bestiis objecti sunt*.

Mais c'est surtout chez les poètes et chez Tite-Live que sont fréquentes les dérogations à la règle suivie par les prosateurs classiques. La construction d'un nom collectif avec un verbe ou un adjectif au pluriel devient aussi libre et aussi hardie qu'en grec.

(Voy. VIRG., *En.*, XI, 309. — OV., *Mét.*, I, 59, 92, 173; III, 629; V, 212; XII, 53. *Her.*, IV, 114. — T.-LIV., II, 19; XXIII, 44; XXIV, 3; XXVI, 35; XXI, 26, etc.).

REMARQUE. — Après mille, « un millier » suivi d'un génitif pluriel, l'ancienne langue mettait le verbe au singulier. Voy. A. GELLE (I, 16) qui cite Cicéron, *p. Mil.*, 20 : *facile mille hominum versabatur valentium*. Mais, en pareil cas, T.-Live et les prosateurs postérieurs mettent toujours le pluriel.

1. Sur cette question, voy. DÆMON, I, p. 170 sqq. (2^e éd.); ZUMPT, §§ 336-337; KÜHNEN, II, p. 16 sqq.; RIEHMANN, *Études*, etc., pp. 255-256.

2. Sur la phrase de César, *B. G.*, II, 6, 3, *cum tanta multitudo... tela conjicerent*, voy. ci-dessus, *Introd.*, p. 9.

B. — ACCORD EN GENRE SACRIFIÉ AU SENS.

24. — Avec des expressions au pluriel neutre ou au féminin singulier, désignant des personnes du genre masculin, le participe ou l'attribut peuvent se mettre au masculin.

Ex. : THUC., IV, 15 : ἔδοξεν αὐτοῖς τὰ τέλη καταβάντας ἐς τὸ στρατόπεδον βουλευεῖν παρὰ χρεῖμα ὀρῶντας, ὅ τι ἂν δοκῇ.
— PLAT., *Lach.*, 180 e : τὰ μεῖράκια τάδε, πρὸς ἀλλήλους διαλεγόμενοι, θαμὰ ἐπιμένονται Σωκράτους. — XEN., *Cyr.*, VII, 3, 8 : ὃ ἀγαθὴ καὶ πιστὴ ψυχὴ, οἷχῃ δὴ ἀπολιπὼν ἡμᾶς. *Ib.* I, 2, 12 : αἱ μένουσαι φυλαί... διαγωνιζόμενοι πρὸς ἀλλήλους διατελοῦσιν. — DEM., 21, 117 : ταῦτ' ἔλεγεν ἡ μαρὰ καὶ ἀναιδὴς αὕτη κεφαλὴ, ἐξεληλυθὼς...

REMARQUE. — Chez les poètes, cet accord irrégulier se fait même entre le substantif et l'adjectif qualificatif.

Ex. : HOM., *Iliade*, XXII, 84 : φίλε τέκνον. — ESCHYLE, *Choéph.*, 893 : φίλτατ' Αἰγίσθου βίᾱ. — EURIPIDE, *Troy.*, 740 : ὃ φίλτατ', ὃ περισσὰ τιμηθεῖς, τέκνον. — ARISTOPH., *Ach.*, 873 : κολλικοφάγε Βοιωτίδιον.

25. — En latin, l'accord de l'attribut avec le genre *naturel* du sujet se rencontre quelquefois, mais moins souvent qu'en grec. §23

Ex. : T.-LIV., X, 1, 3 : *capita... conjurationis... virgis cæsi ac securi percussî.*

Il semble même que Cicéron ne fasse ce genre d'accord que d'une proposition à une autre :

Ex. : CIC., *p. Sest.*, 17 : duo importuna *prodigia* (des monstres), *quos improbitas tribuno plebis constrictos addixerat.* *Ad Fam.*, I, 9, 15 : illa *furia* (= Clodius), *qui*, etc.

§ 3. — Accord grammatical modifié par une attraction.

26. — Lorsque l'attribut est un substantif d'autre nombre ou d'autre genre que le sujet, le verbe s'accorde ordinairement avec l'attribut, si l'attribut est placé entre le sujet et le verbe.

Ex. : PLAT., *Menez.*, 91 : οἱ σοφισταὶ φανερά ἐστι λῶθη τε καὶ διασθορὰ τῶν συγγιγνομένων. — THUC., IV, 102 : τὸ χωρίον τοῦτο πρότερον ἑννέα ὁδοὶ ἐκαλοῦντο. — PLAT., *Bar.*, III, p. 392 : τὴν ἡδονὴν διώκετε ὡς ἀγαθὸν ὄν. *Bar.* 3. 34 C

TÉR., *Adelph.*, 6 : Synapothnescontes Diphili comœdia est. — CIC., *p. Balb.*, 3 : Hoc crimen nullum est, nisi honos *ignominia putanda est.*

REMARQUES. — I. Cette attraction est de règle en latin, quand le sujet est un infinitif ou une proposition infinitive.

Ex. : CIC., *Parad.*, 6, 3 : *contentum rebus suis esse maximæ sunt certissimæque divitiæ.*

II. L'attraction n'a pas lieu en latin, quand il importe au sens que l'accord du verbe se fasse avec le sujet et non avec l'attribut.

Ex. : JUST., I, 2 : *Semiramis puer esse credita est* (on prit Sémiramis pour un garçon).

27. — Quand le sujet est un nom propre de ville, accompagné d'une apposition formée en grec par πόλις, en latin par *urbs*, *oppidum* ou *civitas*, le verbe, ainsi que l'attribut, s'accorde avec le mot πόλις, *urbs*, *oppidum*, etc., au lieu de s'accorder avec le sujet.

Ex. : ESCHINE, 3, 133 : Θῆβαι πόλις ἀστυγείτων μεθ' ἡμέραν μίαν ἐκ μέσης τῆς Ἑλλάδος ἀνήρπασται.

T.-LIV., II, 31 : *Corioli oppidum captum est.*

REMARQUES. — I. En dehors de ce cas, le verbe ou l'attribut s'accorde quelquefois avec une apposition ajoutée au sujet et plus rapprochée du verbe que le sujet.

Ex. : CIC., *p. imp. Pomp.*, 5, 11 : *Corinthus patres vestri, totius Græciæ lumen, extinctum esse voluerunt.* { 823

II. Quand à un sujet pluriel on ajoute, comme apposition, les pronoms ἕκαστος, ἄλλος, etc., *quisque*, *alter*, *alius*, etc., l'accord du verbe n'est pas, *en général*, modifié par l'apposition.

Ex. : PLAT., *Charm.*, 153 : ὡς εἶδον μ' εἰσίνοντα, εὐθὺς πόρρωθεν ἡσπάζοντο ἄλλος ἄλλοθεν. *Protag.*, 361 : ἐγὼ τε καὶ σύ μακρὸν λόγον ἑκάτερος ἀπετείναμεν.

T.-LIV., II, 7 : *Ambo exercitus Vojens Tarquiniensisque suas quisque abeunt domos.* III, 50 : *Decemviri perturbati alius in aliam partem castrorum discurrunt.*

Toutefois, le verbe ou l'attribut s'accorde plutôt avec l'apposition, quand il est question de deux faits *séparés*, accompagnés de circonstances tout à fait *indépendantes*.

CÉS., *B. G.*, I, 53, 4 : *duæ filiæ harum (conjugum) altera occisa, altera capta est.* — T.-LIV., 41, 18 : *Duo consules ejus anni alter morbo, alter ferro periit.*

Et même en grec, quand l'apposition précède le verbe, il peut arriver que les pronoms ἕκαστος, ἄλλος, etc., déterminent l'accord du verbe.

THUC., I, 141, 6 : πάντες τε ἰσόψηφοι ὄντες καὶ οὐχ ὁμόφωλοι ἐφ' ἑαυτὸν ἕκαστος σπεύδῃ. — XÉN., *An.*, II, 1, 15 : οὗτοι ἄλλος ἄλλα λέγει.

Cette attraction se trouve aussi en latin, bien que plus rarement, à ce qu'il semble.

CIC., *de Fin.*, V, 24, 72 : *ceteri particulas accipere conati suam quisque voluit afferre sententiam.* — BRUL., 55, 204 : *siquidem istis, cum summi essent oratores, duæ res maximæ altera alteri defuit.*

III. Quand deux sujets sont unis par la particule η marquant comparaison, c'est souvent avec le dernier sujet que s'accorde le verbe ou l'attribut.

Ex. : PLAT., *Théét.*, 209 : τῶν κοινῶν οὐδὲν σὺ μᾶλλον ἢ τις ἄλλος ἔχει. —
DÉM., IV, 12 : ἡ τύχη αἰεὶ βέλτιον ἢ ἡμεῖς ἡμῶν αὐτῶν ἐπιμελούμεθα.

Cette attraction se rencontre aussi en latin, après *quam* ou *quantum*.

SALL., *Jug.*, 74 : *Magis pedes quam arma Numidas tutata sunt.* — CIC., *Verr.*, I, 46 : *Num digniores homines existimasti eos, qui habitabant in provincia, quam nos, qui æquo jure uteremur* (p. *uterentur*)? *Ad Fam.*, VI, 4 : *Me non tantum litteræ quantum longinquitas temporis mitigavit.*

Mais cette construction ne pourrait pas avoir lieu, si le verbe était exprimé avant les particules η , *quam*, etc. L'usage est donc ici encore déterminé aussi par la règle en vertu de laquelle le verbe ou l'attribut peut s'accorder avec le dernier des sujets exprimés.

On expliquera de la même manière quelques attractions remarquables comme :

PLAT., *Rép.*, 485 d : ὅτω γε εἰς ἓν τι αἰ ἐπιθυμῶσι σφόδρα ῥέπουσιν, ἴσμεν που ὅτι εἰς τῆλλα τούτω ἀσθενέστεραι, ὥσπερ βεῦμα ἐκείσε ἀπωχέτευμένον (on attendrait ἀπωχέτευμέναι).

Dans cet exemple, ὥσπερ βεῦμα joue le rôle d'une apposition avec laquelle s'accorde le participe ἀπωχέτευμένον traité comme un attribut (voy. *supr.*, § 17).

CIC., *Phil.*, IV, 4, 9 : *quis illum igitur consulem* (s.-e. *putat*), *nisi latrones, putant?* *Brut.*, 75, 262 : *nudi enim sunt* (commentarii *Cæsaris*) *recti et venusti, omni ornatu orationis, tanquam veste detracta.*

IV. Après *amplius* (*quam*), *plus* (*quam*), *minus* (*quam*) suivis d'un nom de nombre, c'est toujours avec le nom de nombre que s'accordent en latin le verbe et l'attribut.

T.-LIV., XXXIX, 31, 43 : *nec plus quam quattuor milia hominum effugerunt.*

En grec on a, entre autres tournures, la faculté de dire οὐ πλείους ἢ τετρακισχίλιοι στρατιῶται ἀπέφυγον. Si l'on employait la tournure οὐ πλεόν ἢ τετρακισχίλιοι στρατιῶται, il est vraisemblable qu'on devrait mettre aussi le verbe au pluriel.

§ 4. — Attraction du démonstratif et du relatif.

28. — En grec et surtout en latin, quand un démonstratif ou un relatif qui, d'après le sens, *devraient être au neutre*¹, est accompagné

1. Ceci est très important. En effet l'attraction ne doit nullement avoir lieu quand le démonstratif ou le relatif est au masculin ou au féminin. Les passages suivants, cités par Dräger (p. 184), sont donc absolument réguliers : T.-LIV., I, 39, 3, *scire licet hunc* (cet homme) *lumen quondam rebus nostris dubiis futurum*; III, 38, 3, *eam* (elle) *impedimentum dilectui fore*. Cf. CIC., *Tusc.*, IV, 23, 52, *an est quicquam similis insanis quam ira? Quam bene Ennius initium dixit insanis.* L'exemple de CICÉRON, *de Fin.*, II, 22, 70, *Epicurus (hoc enim vestrum lumen est)*, ne contredit point cette remarque; il pourrait y avoir tout aussi bien *hic enim vestrum lumen est*, seulement cette phrase signifierait « car c'est lui qui est votre lumière », au lieu que la phrase telle que Cicéron l'a écrite signifie « car c'est là votre lumière ». Il y a donc des cas où l'une et l'autre construction est possible. Voy. RIEMANN, *Attraction du démonstratif et du relatif en latin*, dans les *Mélanges Renier*, p. 212.

d'un substantif attribut, le démonstratif ou le relatif prennent le genre du substantif attribut.

EX. : PLAT., *Rep.*, 462 : ἦδε ἀρχὴ τῆς ὁμολογίας, ἐρέσθαι ἡμᾶς αὐτοῦς.

— LYS., 12, 37 : ταύτην ἐσχάτην δίκην δυνάμεθα παρ' αὐτοῦ λαβεῖν. — XÉN., *An.*, IV, 8, 4 : οἶμαι ἐμὴν ταύτην πατρίδα εἶναι. *Mém.*, IV, 8, 4 : Σωκράτης εἶπεν ὅτι διαγεγένηται πρᾶττων τὰ δίκαια καὶ τῶν ἀδίκων ἀπεχόμενος, ἦν περ νομίζοι καλλίστην μελέτην ἀπολογίας εἶναι.

SALL., *Cat.*, 51, 14 : quæ apud alios iracundia dicitur, ea in imperio superbia atque crudelitas appellatur.

REMARQUE. — Cette attraction est de règle chez les prosateurs classiques latins¹; mais les Grecs la négligent assez souvent.

PLAT., *Soph.*, 238 : ταῦτα τῶν ἀποριῶν ἡ μεγίστη. — ARIST., *Gren.*, 21 : εἰτ' οὐ γὰρ ὕβρις ταῦτ' ἐστὶ καὶ πολλὴ τρυφή. — XÉN., *Cyr.*, VIII, 3, 45 : εὐδαιμονίαν τοῦτο νομίζω, τὸ πολλὰ ἔχοντα πολλὰ καὶ δαπανᾶν. — PLAT., *Lois*, 744 : ἡ πόλις τοῦ μεγίστου νοσήματος οὐ μεθέξει, ὃ δὲ δαστασιν ἢ στάσιν ὀρθότερον ἂν εἴη κεκληῖσθαι.

29. — Quand la proposition où se trouve le démonstratif ou le relatif est négative ou dubitative, l'attraction n'est pas obligatoire en latin, mais elle semble plus correcte à l'époque classique.

EX. : CIC., *Phil.*, VII, 4, 14 : quanquam illa legatio non est. *In Verr.*, II, 4, 19, 40 : si hæc ratio potius quam amentia est. *De Orat.*, II, § 157 : in hac arte, si modo est hæc ars.

REMARQUES. — I. L'attraction ne paraît pas avoir été obligatoire là où le substantif attribut était un mot grec.

CIC., *Orat.*, 11, 36 : sed in omni re difficilimum est formam, quod χαρακτήρ Græcè dicitur (ce qu'on appelle en grec...), exponere optime (leçon des manuscrits). — NÉP., *Cim.*, 3, 1 : testarum suffragiis, quod illi ὁσπραχισμὸν vocant (leçon des manuscrits). — Id., *Con.*, 9, 3 : necesse est enim, si in conspectum veneris, venerari te regem, quod προσκύνησιν illi vocant (leçon des manuscrits).

II. A l'époque impériale l'attraction pouvait être négligée dans des cas où elle ne l'était pas à l'époque classique.

EX. : TAC., *Hist.*, I, 49 : ut, quod segnitia erat sapientia vocaretur.

30. — Il ne faut pas confondre l'attraction du relatif dont il vient d'être question, et d'après laquelle on met au genre et au nombre du substantif attribut un pronom relatif qui, logiquement, aurait pour antécédent un pronom démonstratif au neutre singulier désignant une idée tout à fait indéterminée, — avec l'attraction très différente

1. Les prosateurs de l'époque impériale ne s'y astreignent pas. Voy. REM. II l'exemple de TACITE, *Hist.*, I, 49. Dans certains cas aussi l'attraction est négligée par les prosateurs classiques, mais c'est, en général, quand la clarté l'exige. Voy. sur cette question les détails donnés par RIEMANN, *Mélanges Rénier*, pp. 311-318.

d'après laquelle le relatif, au lieu de s'accorder en genre et en nombre avec un *substantif* antécédent désignant une idée parfaitement déterminée, prend le genre et le nombre du substantif attribut, comme dans cette phrase de Tite-Live (III, 57, 4) : **et illi carcerem ædificatum esse quod domicilium plebis Romanæ vocare sit solitus.** 824

31. — Enfin l'attraction a lieu régulièrement, en latin, dans les propositions relatives *explicatives*, c'est-à-dire dans les propositions relatives formant des espèces de parenthèses, qu'on pourrait enlever sans nuire au sens de la proposition principale.

EX. : CÉS., B. G., VII, 68, 1 : **Alesiam (quod est oppidum¹ Mandubiorum) iter facere cœpit.**

Les exceptions sont rares et se rencontrent surtout à l'époque impériale.

REMARQUES. — I. Dans les propositions relatives *déterminatives*, c.-à-d. dans les propositions relatives qui servent à déterminer le sens de l'antécédent, et qu'on ne saurait supprimer sans nuire au sens de la proposition principale, l'usage correct veut que le relatif s'accorde plutôt en genre et en nombre avec son *antécédent*.

EX. : T.-LIVE, XXII, 20, 7 : **ibi urbe, quæ caput insulæ est, biduum nequiquam summo labore oppugnata.**

Toutefois CICÉRON a écrit, *de Leg.*, I, 7, 22 : **animal hoc providum..., quem vocamus hominem...**

II. En grec, l'attraction du relatif et de l'attribut a lieu assez souvent dans les propositions relatives *déterminatives* aussi bien que dans les propositions relatives *explicatives*.

EX. : HÉRODOTE, II, 17 : ἡ ὁδὸς πρὸς ἣν τρέπεται, τὸ² καλεῖται Πηλοῦσιον στόμα. V, 108 : τὴν ἄκρην, αἷ χελεύνται κληῖδες τῆς Κύπρου. VII, 54 : Περσικὸν ξίφος, τὸν ἀκινάκην καλεῖται. — PLAT., *Philebe*, 29 e : ταῦτόν δὲ λαβὲ καὶ περὶ τοῦδε (neutre), ὃν κόσμον λέγομεν. *Phédre*, 255 c : ἡ τοῦ βεύματος ἐκείνη πηγὴ, ὃν ἱμερον Ζεὺς Γανυμήδους ἐρῶν ὠνόμασε. 825

III. Sur l'attraction du relatif avec l'antécédent, voy. le chapitre des *propositions relatives*.

§ 5. — Attraction avec le superlatif.

32. — Il peut arriver que le superlatif, au lieu de prendre le genre de son complément, s'accorde par attraction avec le substantif dont il est l'attribut.

EX. : PLAT., *Gorgias*, p. 487 : πάντων δὲ καλλίστη ἐστὶν ἡ σκέψις... περὶ τούτων. (On attendrait *καλλίστον*.)

Cic., *de Nat. deor.*, II, 52 : **Indus est omnium fluminum maximus.**

Mais cette attraction n'est nullement obligatoire ; la construction logique est aussi la plus fréquente.

1. Il y a là une ellipse ; l'expression complète serait *quod oppidum est oppidum Mandubiorum*.

2. C'est encore la forme du relatif dans Hérodote.

§ 6. — Irrégularités diverses.

33. — Un relatif peut avoir pour antécédent un pronom personnel *non exprimé*, mais dont l'idée est contenue dans un *adjectif possessif* ou dans un autre mot.

XÉN., *Cyr.*, V, 2, 15 : καὶ οἰκία γε πολὺ μείζων ἢ ὑμετέρα τῆς ἐμῆς, οἷ γε οἰκίᾳ μὲν χρῆσθε γῇ, etc.

SALL., *Jug.*, 85, 28 : *vostra consilia accusantur, qui mihi summum honorem et maximum negotium imposuistis.*
— CÉS., *B. G.*, I, 40, 5 : *factum ejus hostis periculum... nuper in Italia servili tumultu, quos tamen aliquid usus ac disciplina quæ a nobis accepissent sublevarent.*

34. — En grec, un relatif peut être mis au pluriel, bien que l'antécédent soit au singulier, quand l'antécédent a la valeur d'un mot collectif. Toutefois cette construction est plus fréquente en poésie qu'en prose.

Ex. : HOM., *Odyss.*, XII, 97 : κῆτος, ἃ μυρία βόσκει ἀγέστονος Ἀμφι-
τρίτη. *Ibid.*, XIX, 40 : ἡ μάλα τις θεὸς ἔνδον, οἱ οὐρανὸν
εὐρὺν ἔχουσιν. — EURIPIDE, *Hel.*, 440 : Ἑλλήν πεφυκῶς οἷσιν
οὐκ ἐπιστροφαί. — PLAT., *Rép.*, 554 a : ἀρχμηρός γέ τις ὢν καὶ
ἀπὸ πάντος περιουσίαν ποιούμενος, θησαυροποῖς ἀνὴρ,
| οὗς δὴ καὶ ἐπαινεῖτο πλῆθος. — DÉM., VIII, 310 : ἀνδρὶ καλῷ
| τε καὶ ἀγαθῷ, ἐν οἷς οὐδαμοῦ σὺ φανήσῃ γεγονώς.

35. — De même, quand le relatif a le *sens collectif*, le grec peut le mettre au singulier, bien que l'antécédent soit au pluriel.

Ex. : HOM., *Il.*, XI, 367 : νῦν αὖ τοὺς ἄλλους ἐπιείσομαι, ὃν κε κτερίω.
— EUR., *Hec.*, 359 : δεσποτῶν ὤμων φρένας | τύχοιμ' ἄν, ὅστις
ἀργύρου μ' ὠνήσεται. — THUC., VII, 29 : πάντας ἐξῆς, ὅτῳ
ἐντύχοιεν, καὶ γυναιχας κτείνοντας. — PLAT., *Rép.*, 556 d :
ἀσπάζεταιται πάντας, ὧς ἂν περιτυγχάνῃ. — XÉN., *Anab.*, II, 5, 32 :
ᾧτινι ἐντυγχάνοιεν, πάντας ἔκτεινον.

REMARQUE. — En latin, cette construction est tout à fait exceptionnelle.

Ex. : PLAUTE, *Capt.*, 457 : *fugitant omnes hanc provinciam, quoi (= cuicumque) optigerat.* — TÉR., *Heaut.*, 393 : *quojus non maxumest consimilis vostrum, hi se ad vos adplicant.*

36. — En latin, un génitif peut être ajouté comme apposition à un adjectif possessif, parce que l'adjectif possessif contient implicitement l'idée d'un pronom personnel au génitif.

Ex. : CIC., *Phil.*, 2, 43, 111 : *tuum hominis simplicis pectus.*

CHAPITRE II

SYNTAXE DES CAS

37. — On sait que le grec et le latin ont laissé perdre certains des huit cas¹ de la déclinaison indo-européenne primitive. En grec, l'instrumental et le locatif se sont confondus dans le datif, l'ablatif avec le génitif. En latin, l'instrumental et le locatif ont été remplacés par l'ablatif.

REMARQUE. — Quand les Latins étaient obligés d'employer un mot grec qui, d'après les règles de la syntaxe, aurait dû être à l'ablatif, ils le mettaient au datif; ils trouvaient que c'était ce cas qui avait avec leur ablatif le plus de ressemblance.

Ex. : *Nihil est clarius ἐναργεῖς — pro φαντασίῳ — de Ἀμαλθεῖς — in majore ἱπορίῳ — quid opus est σχολίῳ?* etc.

38. — On s'est demandé de nos jours² quel était le sens primitif des cas. On admet aujourd'hui que les seuls cas, dont le sens propre soit de marquer un rapport de lieu, sont l'ablatif et le locatif, et que les autres (par exemple, l'accusatif, le datif et le génitif) ont marqué des rapports grammaticaux, avant d'être employés à marquer des rapports de lieu.

A. — VOCATIF.

39. — A proprement parler, le *vocatif* n'est pas un cas, puisqu'il n'entre en rapport logique avec aucun terme de la proposition³. Il équivaut à une interjection ou à une proposition.

1. Vocatif, nominatif, accusatif, datif, génitif, ablatif, instrumental, locatif.

2. Les anciens grammairiens grecs et latins n'ont même pas esquissé une théorie des cas; on sait qu'ils se préoccupaient peu de syntaxe. A la fin du xvi^e siècle seulement, le P. Sanchez, jésuite espagnol, imagina dans sa grammaire latine (*Minerva*) un système qui fut longtemps en honneur dans les écoles; en voici les traits essentiels : — Tout accusatif qui n'est pas sujet d'un infinitif ou complément d'un verbe actif est gouverné par une préposition. — Tout ablatif dépend d'une préposition. — Le génitif est toujours gouverné par un nom. — Partout où le nom ou la préposition ne sont pas exprimés, il faut les sous-entendre. Cette théorie des ellipses fut adoptée et enseignée par les grammairiens de Port-Royal et elle ne fut renversée qu'en 1801 par Godefroi Hermann. Ce philologue montra que les diverses constructions où Sanchez voulait voir des ellipses s'expliquaient tout naturellement par les lois mêmes de la langue grecque et de la langue latine. Les linguistes ont essayé d'établir une nouvelle théorie et de démontrer que les cas obliques signifiaient d'abord des rapports de lieu. Le génitif, par exemple, aurait marqué à l'origine le point de départ; de là, l'éloignement, la séparation, le rapport du tout à la partie, l'origine, la cause, la possession. L'accusatif aurait signifié le terme d'un mouvement, puis l'étendue et la limite du mouvement; de là il aurait fini par exprimer toute autre espèce de mesure et enfin l'objet direct de l'action, etc. Cette théorie trop systématique est aujourd'hui abandonnée en partie. Voy. G. GERTIUS, *Ueber die localistische Auffassung der Casus* (Verhandl. der 22. Philologenvers. in Meissen), Leipzig, 1864; H. HENSELMANN, *Zur Casuslehre*, Munich, 1873; F. HOLZWEISSIG, *Wahrheit u. Irrthum der localistischen Casustheorie*, Leipzig, 1877; B. DELBACH, *Vergleichende Syntax der indogermanischen Sprachen*, 1^{re} partie, p. 174 sqq. (dans le t. III du *Gründriss der Vergleichenden Grammatik der indog. Sprachen* de K. BARONIAN et B. DELBACH).

3. C'est ce que comprenaient déjà les Stoïciens; aussi, considérant le vocatif comme une proposition,

REMARQUE. — Les Grecs avaient le sentiment que le vocatif est en réalité une proposition entière; en effet, quand le vocatif est en tête de la phrase, les mots qui suivent peuvent être rattachés au vocatif par la conjonction δέ.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 282 : Ἀτρεΐδῃ, σὺ δὲ παῦε τὸν μένος. — EURIPIDE, *Oreste*, v. 1058 : Πολύδῃ, σὺ δ' ἡμῖν τοῦ φόνου γενοῦ βραβεύς. — XÉN., *Anab.*, VI, 6, 12 : ὦ ἄνδρες στρατιῶται, ἐμοὶ δ' οὐ φαῦλον δοκεῖ εἶναι τὸ πρᾶγμα.

On peut citer aussi une construction qu'on trouve ordinairement dans la langue homérique et qui consiste à faire suivre le vocatif des conjonctions γάρ ou ἐπεὶ. Ces conjonctions servent à indiquer par avance les raisons d'un jugement qui va être énoncé, mais on ne pourrait pas les employer, si le vocatif n'était pas l'équivalent d'une proposition entière.

Ex. : HOM., *Odys.*, X, 501 : ὦ Κίρκη, τίς γὰρ ταύτην ὁδὸν ἡγεμονεύσει; | εἰς Ἄϊδος δ' οὐπω τις ἀφίκετο νηὶ μελαίνῃ. *Ibid.*, I, 231 : ξεῖν' ἐπεὶ ἄρ δὴ ταῦτα μ' ἀνείρεαι ἡδὲ μεταλλᾷς (c.-à-d. je vais te le dire, puisque tu me le demandes).

Cet usage se retrouve dans Hérodote.

Ex. : I, 8 : Γύγη, οὐ γὰρ σε δοκέω πείθεσθαι μοι λέγοντι περὶ τοῦ εἶδος τῆς γυναικός, ποίεε ὅπως ἐκείνην θηγήσεται... Cf. I, 124; III, 63; 83, etc.

40. — On met au vocatif le nom de la personne à qui l'on adresse la parole ou qu'on appelle.

En grec, le vocatif est ordinairement précédé de l'interjection ὦ. En latin, le vocatif s'emploie le plus souvent sans interjection.

Ex. : XÉN., *Anab.*, VI, 6, 12 : ὦ ἄνδρες στρατιῶται, ἐμοὶ δ' οὐ φαῦλον δοκεῖ εἶναι τὸ πρᾶγμα.

CIC., in *Varr.*, II, 4, 1, 1 : genus ipsum prius cognoscite, *judices*.

Quand le vocatif équivaut à une apostrophe exprimant une émotion violente (surprise, joie, colère, etc.), les Grecs n'emploient pas ω, mais les Latins, au contraire, font précéder le vocatif de l'interjection, quand ils veulent donner à l'exclamation quelque chose de véhément.

Ex. : XÉN., *Mémor.*, II, 8, 1 : Πόθεν, ἔφη, Εὐθηρε (exclamation de surprise), ραίνῃ; Ὑπὸ μὲν τὴν κατάλυσιν τοῦ πολέμου, ἔφη, ὦ Σώκρατες, ἐκ τῆς ἀποδημίας. *Cyr.*, II, 2, 7 : ἄνθρωπε (drôle), τί ποιεῖς.

CIC., in *Pis.*, 26 : O tenebræ, o lutum, o sordes, o paterni generis oblite!

l'avaient-ils appelé προσαγορευτικὸν πρᾶγμα (DIOG. LAERT., VI, 67). Mais les grammairiens grecs l'ayant mis au nombre des cas lui donnèrent le nom de κλητικὴ (s.-e. πτωσίς) que les Latins ont traduit par *vocativus* (s.-e. *casus*).

REMARQUE. — Toutefois il y a quelques dérogations à cette règle générale. Ainsi les orateurs remplacent quelquefois par ἄνδρες Ἀθηναῖοι l'appel ordinaire ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, et cela, sans qu'on puisse justifier l'omission de ὦ par une raison tirée des intentions de l'auteur. De même les poètes latins emploient souvent le vocatif précédé de o ailleurs que dans les apostrophes véhémentes. Mais il y a peut-être dans cet emploi imitation du grec.

41. — En grec comme en latin, le vocatif est en général *intercalé* dans la phrase, et même, *lorsque cela est possible*, on le met ordinairement après un mot contenant déjà l'idée de la deuxième personne.

EX. : PLAT., *Phil.*, 11 a : ὅρα δὴ, Πρώταρχε, τίνα λόγον μέλλεις παρὰ Φιλήθου δέχεσθαι ; *Lach.*, 198 a : σὺ δὲ, Νικία, λέγε ἡμῖν πόλιν ἐξ ἀρχῆς.

CIC., *p. Rosc. Am.*, 1 : credo ego vos, judices, mirari...

Quand le vocatif est placé au commencement de la phrase, c'est que l'on veut donner une grande force à l'apostrophe.

EX. : XÉN., *Mém.*, II, 1, 26 : ὦ γύναι, ἔφη, ὄνομα δέ σοι τί ἐστίν ;

SALL., *Jug.*, 14 : Patres conscripti, Micipsa pater meus, etc.

REMARQUES. — I. En grec, l'interjection ὦ est quelquefois séparée du vocatif par le verbe ἔφη.

EX. : PLAT., *Banq.*, 174 e : εὐθὺς δ' οὖν ὡς ἰδεῖν τὸν Ἀγάθωνα ὦ, φάναι, Ἀριστοδότῃ, εἰς καλὸν ἔχεις.

Le mot ἔφη peut aussi s'intercaler entre le vocatif et l'adjectif qui s'y rapporte.

EX. : XÉN., *Cyr.*, II, 2, 7 : ὦ ἄνδρες, ἔφη, φίλοι. Cf. *ibid.*, III, 1, 30 ; VIII, 5, 20.

II. Quand le vocatif est qualifié par un adjectif, il est souvent indifférent de placer le vocatif ou l'adjectif le premier. Par exemple, on dira aussi bien ὦ παῖ καλῇ (PLAT., *Phèdre*, 244 a) que ὦ καλῇ παῖ. Mais il y a des cas où l'idée à exprimer exige que l'auteur se détermine plutôt pour une construction que pour une autre. Ainsi dans SOPH., *Électre*, v. 86 : ὦ φάος ἄγνόν, le mot φάος est le premier, parce que c'est l'idée de lumière opposée à celle de ténèbres qu'il importe ici de faire ressortir. Au contraire, dans SOPH., *Ajax*, v. 529 : ὦ φίλ' Αἴας, Tecmesse veut dès l'abord manifester son affection à Ajax.

III. Les poètes se permettent quelquefois de placer l'interjection entre l'adjectif et le substantif.

EX. : HOM., *Il.*, IV, 189 : φίλος ὦ Μενέλαε ; XVII, 716 : ἀγαλλεῖς ὦ Μενέλαε.

Les poètes répètent aussi quelquefois l'interjection devant l'adjectif, pour donner à l'appel quelque chose de pressant.

EX. : HOM., *Il.*, VI, 55 : ὦ πέπον ὦ Μενέλαε. — SOPH., *Phil.*, 799 : ὦ τέκνον ὦ γενναῖον.

IV. Quand le vocatif est un adjectif accompagné du pronom de la deuxième personne, le pronom doit suivre l'adjectif.

EX. : PLAT., *Hipp.*, 290 : ὦ σοφὲ σὺ.

42. — Dans la langue poétique, on trouve souvent au vocatif, par attraction, un adjectif qui, construit comme attribut, devrait être régulièrement au nominatif.

EX. : THÉOCR., XVII, 66 : **ὄλθιε** κῶρε γένοιτο (au lieu de ὄλθιος, κῶρε, γένοιτο). — SOPH., *Phil.*, 760 : ἰὼ **δύστηνε** σύ, **δύστηνε** δῆτα διὰ πόνων φανείς (au lieu de ὅς ἐφάνης δύστηνος)¹.

REMARQUE. — Les poètes latins ont imité cette construction.

EX. : TIBULLE, *Éleg.*, I, 7, 53 : **Sic venias hodierno**. — HOR., *Sat.* II, 6, 30 : **Matutine pater seu Jane libentius audis** (au lieu de **seu Jane, si Janus libentius audis**).

Toutefois il ne faut pas confondre cet emploi particulier du vocatif en latin avec celui qu'on trouve dans les phrases suivantes :

HOR., *Epist.*, I, 1, 1 : **Prima dicte mihi, summa dicende Camena**
| **Mæcenas**. — VIRG., *Én.*, II, 282 : **Quibus, Hector, ab oris,**
| **Exspectate, venis**².

En effet, dans ces deux exemples et dans d'autres semblables, l'adjectif est épithète et s'accorde grammaticalement avec son substantif qui est au vocatif.

B. — NOMINATIF.

43. — Le nominatif³ est le cas du sujet, et c'est naturellement aussi le cas où l'on met l'attribut du sujet.

L'attribut peut être rattaché au sujet par les verbes qui signifient *être* ou *devenir* (εἰμί, **sum** ; γίγνομαι, **fio**) et par tous ceux qui expriment la même idée avec des nuances diverses⁴.

44. — Le terme qui fait fonction de sujet étant complètement indépendant dans la proposition, le nominatif, cas du sujet, était

1. Quelquefois même le vocatif de l'appel peut être omis :

EX. Fragment de CALLIMAQUE (*Schol. Par. ad Apollon. Rh.*, II, 866) : ἀντί γὰρ ἐκλήθης Ἰμβρασε Παρθενίου (au lieu de ἀντί γὰρ Παρθενίου ἐκλήθης, Ἰμβρασε, Ἰμβρασος).

2. Dans VIRGILE, *Én.*, IX, 485, le texte est douteux ; les bons manuscrits donnent **Hœu! terra ignota canibus data præda Latinis** | **Alitibusque jaces, et non date**.

3. *Nominatif* vient du latin **nominativus** (s.-e. **casus**), terme traduit du grec ὀνομαστικὴ (s.-e. πτώσις), *lit.* la forme propre du nom. C'est en effet au nominatif qu'on citait toujours un mot, quand on avait besoin de le faire.

4. 1° *Idee d'existence* : chez les poètes : πέλω, πέλομαι (*je me meus* = je suis), τελέθω (*je m'élève* = je suis), τέτυγμαι (*je suis fait* = je suis), ἐτύχθην (*j'étais fait* = j'étais), κυρῶ (*je suis par hasard, je me trouve être* = je suis) ; chez Hérodote : καθέστηκα et κατέστην (*je m'établis* ou *je suis établi* = « je suis » ou « je fus » ; cf. dans les langues romanes *stare, estar*, « être », du latin *stare*), δύναμαι (*je suis par signification, je vauz*) ; dans la langue courante ὑπάρχω, « je suis réellement », πέρω, « je suis naturellement », μένω (*je suis continuellement* = je demeure), lat. *maneo* (même sens).

2° *Idee de devenir* : ἀΰξνομαι (*je crols* = je deviens), ἀΰρομαι (*je m'élève* = je deviens), lat. *evado, exorior, exsisto, nascor*.

employé par les Grecs dans certaines énumérations de personnes ou d'objets, qui semblent complètement détachées de la phrase.

EX. : ESCHYLE, *Perses*, 34 sqq. : ἄλλους δ' ὅ... Νεῖλος ἔπεμψεν **Σουσιάνης, Πηγασταγῶν** Αἰγυπτογένης, ὃ τε τῆς ἱερᾶς Μέμφιδος ἄρχων... — PLAT., *Soph.*, 266 d : τίθημι δύο δικῇ ποιητικῆς εἶδη · **θεία** μὲν καὶ **ἀνθρωπίνη**. — DÉM., XXIII, 207 : τὴν Θεμιστοκλέους μὲν οἰκίαν... ὅρᾳ τῶν πολλῶν οὐδὲν σεμνοτέρην οὖσαν, τὰ δὲ τῆς πόλεως οἰκοδομήματα τοιαῦτα, ὥστε μηδενὶ τῶν ἐπιγιγνομένων ὑπερβολὴν λελεῖσθαι, **προπύλαια** ταῦτα, **νεώσοικοι**, **στοαί**, **Πειραιεύς**.

45. — On sait que dans toutes les langues on met en tête de la phrase le mot sur lequel on veut attirer l'attention. Pour lui donner encore plus d'importance et pour le détacher, en quelque sorte, du reste de la phrase, les Grecs peuvent le mettre au nominatif, quand c'est un substantif.

EX. : XÉN., *Écon.*, I, 14 : οἱ δὲ **φίλοι**, ἣν τις ἐπίστηται αὐτοῖς χρῆσθαι, ὥστε ὠφελεῖσθαι ἀπ' αὐτῶν, τί φήσομεν αὐτοὺς εἶναι. — PLAT., *Cratyle*, 403 a : ὁ δὲ **Ἄιδης**, οἱ πολλοὶ μὲν μοι δοκοῦσιν ὑπολαμβάνειν τὸ ἀειδὲς προσειρῆσθαι τῷ ὀνόματι τούτῳ, καὶ φοβούμενο· τὸ ὄνομα Πλούτωνα καλοῦσιν αὐτόν.

C'est pour la même raison que l'on trouve un nominatif sujet dans une proposition dépendante, alors que l'ensemble de la construction ferait attendre un autre cas.

EX. : XÉN., *Anab.*, II, 5, 41 : **Πρόξενος** καὶ **Μένων** ἐπέειπερ εἰσὶν ὑμέτεροι εὐεργέται, πέμψατε **αὐτοὺς** δεῦρο¹.

46. — On trouve en latin, particulièrement chez Tite-Live, un emploi hardi du nominatif *ipse* ou *quisque* intercalé dans une proposition abrégée au gérondif ou à l'ablatif absolu. Ce nominatif se rapporte au sujet logique de la proposition abrégée et s'appuie grammaticalement sur le sujet de la proposition principale².

EX. : TITE-LIVE, XXXIX, 49, 3 : quibus dum locum ad evadendas angustias, cogendo **ipse** agmen, præbet (= cum **ipse** agmen cogeret). II, 38, 6 : instigando... suos **quisque** populos effecere ut... XXXIII, 36, 1 : ad liberandas suæ **quisque** regionis civitates... XXXII, 24, 4 : relictis suis **quisque** stationibus... concurrerunt.

1. Cette construction est très ancienne; on la trouve déjà dans Homère, cf. *Il.*, VI, 395 : Ἀνδρομάχη, θυγάτηρ μεγαλήτορος Ἡετίωνος | Ἡετίων, δὲ ἔναϊεν ὑπὸ Πλάχω... (Ἡετίων se rattache à δὲ.)

2. Cf. BICHSEL, *Études sur la langue... de Tite-Live*, 2^e édit., pp. 259-261.

REMARQUES. — I. Au lieu d'*ipse* ou de *quisque*, on trouve quelquefois, mais rarement, un autre nominatif employé de la même façon.

Ex. : TITE-LIVE, IX, 29, 8 : *insitam pertinaciam familiæ gerendo solus, censuram obtinuit...* III, 72, 2 : *ne pessimum facinus... admitterent, iudices in suam rem litem vertendo...* XLI, 10, 13 : *contione adveniens de Manlio et Junio habita, non ultra triduum moratus Romæ... in provinciam... abiit (= cum contionem adveniens habuisset).*

II. Il arrive même quelquefois que le nominatif intercalé ne se rapporte pas au sujet logique de la proposition abrégée.

Ex. : TITE-LIVE, XXXVIII, 47, 7 : *Causam apud vos... accusantibus meis ipse legatis dico.*

Cette irrégularité tient au goût particulier que les Latins avaient pour l'emploi de *ipse* au nominatif, même dans les cas où le sens aurait demandé une autre construction : c'est parce qu'on dit *sibi ipse nocet*, là même où il faudrait *sibi ipsi nocet* qu'on dit (Liv., II, 9, 5) *nec hostes modo timebant, sed suosmet ipsi* (au lieu d'*ipsorum*) *cives*, et qu'on peut dire, comme ci-dessus, *accusantibus meis ipse legatis*.

III. Enfin le nominatif est parfois intercalé dans une proposition participiale *non absolue*.

Ex. : T.-LIV., XXXI, 30, 6 : *delubra sibi fuisse, quæ, quondam pagatim habitantes... consecrata, ne in unam quidem urbem contributi majores sui deserta reliquissent (= quæ, cum quondam pagatim habitantes consecrassent).*

IV. Dans le style indirect, la proposition, qui, au style direct, serait principale, devient proposition infinitive; il en résulte que, si la construction dont il vient d'être question est employée au style indirect, les nominatifs *ipse*, *quisque*, etc., doivent être remplacés par des accusatifs.

Ex. : T.-LIVE, XXII, 34, 10 : *id consules, ambos ad exercitum morando, quæsisse (= dum ambo ad exercitum morantur).*

V. Cette construction semble être une particularité de la langue de Tite-Live; on n'en cite ailleurs que des exemples isolés chez Cicéron (*de Dom.*, 55, 140), Salluste (*Cat.*, 18, 5; *orat. Philippi*, 6); Valère-Maxime (III, 2, 2); Plin l'Ancien (XXXV, 23, 90); Q.-Curce (III, 8, 24); Tacite (*Germ.*, 37; *Ann.*, XIV, 4) et Plin le Jeune (*Ép.* III, 4, 2).

47. — Le nominatif étant presque partout confondu avec le vocatif pour ce qui est de la forme, on comprend qu'on rencontre le nominatif employé là où l'on attendrait le vocatif.

En grec, c'est un tour poétique, très rare en prose et qu'on ne trouve presque jamais qu'avec un nom propre.

Ex. : HOM., *Il.*, III, 277 : Σεῦ πάτερ Ἰδὴθεν μεδέων κούδιστε μέγιστε
| **Ἡέλιος** θ' ὅς πᾶντ' ἐφορᾷς καὶ πᾶντ' ἐπακούεις... —
SOPH., *Ajax*, 529 : ὦ φίλ' **Αἴας**. — HOM., *Il.*, IV, 189 : φίλος ὦ
Μενέλαε.

En latin, c'est une particularité de l'ancienne langue, conservée par les poètes.

Ex. : PLAUTE, *Asin.*, 657 sqq. : **da, meus ocellus, mea rosa, mi anime, mea voluptas... argentum mihi.** — T.-LIVE, I, 24, 7 : **audi tu, populus Albanus** (reproduction d'une vieille formule)¹. — VIRG., *En.*, VI, 835 : **Projice tela manu, sanguis meus!**

REMARQUES. — I. Il ne faut pas confondre avec l'emploi dont il vient d'être question une construction grecque dans laquelle le nominatif n'est mis qu'en apparence pour le vocatif.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 231 : **Δημόδορος βασιλεύς**, ἐπεὶ οὐ τι δανοῖσιν ἀνάσσεις. — *Il.*, V, 403 : **σχέτλιος, ὄβριμοεργός**, ὃς οὐκ ὄθεται αἵσιν ἀνέχων.

Dans le premier exemple, *δημόδορος βασιλεύς* est une proposition abrégée dans laquelle *εἰ* est sous-entendu ; dans le second, les mots *σχέτλιος* et *ὄβριμοεργός* sont des nominatifs exclamatifs (voy. ci-après, § 48).

II. L'apposition au vocatif se met régulièrement en grec au nominatif avec l'article.

Ex. : PLAT., *Protag.*, 337 c : ὦ ἄνδρες οἱ παρόντες. — XÉN., *Cyr.*, IV, 5, 17 : ἴθι μὲν οὖν σύ, ὁ πρεσβύτατος.

Quand le nominatif précédé de l'article paraît employé pour le vocatif, c'est qu'il est construit en apposition avec la désinence personnelle du verbe ou avec *σύ*, ὑμεῖς sous-entendus.

Ex. : ARISTOPHANE, *Grenouilles*, 521 : ὁ παῖς, ἀκολούθει δεῦρο. — XÉN., *Cyr.*, III, 3, 20 : ὦ Κύρῃ καὶ οἱ ἄλλοι Πέρσαι.

Les poètes latins semblent avoir imité l'usage grec, qui a passé de leurs poèmes dans la prose de certains écrivains.

Ex. : VIRG., *En.*, I, 664 : **Nate, meæ vires, mea magna potentia solus.** — JUVÉNAL, *Sat.* IV, 24 : **Succinctus patria quondam, Crispine, papyro.** — PLINÉ L'ANCIEN, VII, 30 : **Salve, primus omnium parens patriæ appellate, primus in toga triumphum linguæque lauream merite.**

Mais, à côté de cela, on trouve régulièrement :

71 CATULLE, 7¹, 1 : **Rufe, mihi frustra et nequiquam credite amice.**

Toutefois on ne cite pas d'exemple analogue chez les auteurs classiques. Sans doute ils auraient préféré dire : **Rufe, qui... creditus es**, de même qu'ils auraient dit : **salve, qui appellatus es.**

III. Les Grecs construisent en apposition au vocatif *σύ* sous-entendu le pronom démonstratif *οὗτος* suivi du nominatif du nom de la personne à qui l'on s'adresse.

SOPH., *Aj.*, 89 : ὦ οὗτος Αἴας, ἡοῦ! Αἴαν. — PLAT., *Banq.*, 172 a : ὦ Φαλαρέυς, ἔφη, οὗτος Ἀπολλόδωρος, σὺ περιμένεις ;

1. Dans T.-LIVE, VIII, 9, 4, on peut expliquer *agedum, pontifex publicus populi Romani, præi verba* « en ta qualité de pontife, etc., lis-moi la formule ». Mais il est peut-être plus simple d'expliquer *pontifex publicus* comme un nominatif en fonction de vocatif *pontifex publice*.

48. — En grec, comme en latin, le nominatif peut s'employer dans les *exclamations*.

EX. : SOPH., *Aj.*, 981 : ὦ τάλαις ἐγώ, τάλαις.

CIC., *Phil.*, XIII, 18, 37 : **O conservandus civis**, etc.

C. — ACCUSATIF.

49. — L'accusatif¹, en grec et en latin, sert à déterminer et à compléter le sens du verbe.

REMARQUE. — Cette définition embrasse tous les emplois de l'accusatif. Mais si l'on veut savoir quel est de tous ces emplois le plus ordinaire, on voit que dans toutes les langues de la famille indo-européenne c'est celui de complément direct. Si loin que l'on remonte dans l'histoire de ces langues, on découvre que l'accusatif a eu pour objet de désigner la personne ou la chose sur laquelle s'exerce directement l'action marquée par le verbe.

A l'accusatif complément direct se rattache : d'une part, l'accusatif servant à qualifier l'action marquée par le verbe (emploi d'où dérive l'accusatif adverbial), et, d'autre part, l'accusatif employé pour marquer le terme où aboutit un mouvement.

Enfin l'accusatif s'emploie pour marquer l'extension dans l'espace ou dans le temps.

§ 1. — Accusatif complément direct.

50. — L'usage peut seul apprendre les verbes grecs ou latins qui, employés transitivement, se construisent avec un accusatif complément direct. Il suffira de remarquer que l'usage varie d'une langue à l'autre et aussi, dans la même langue, d'une époque à une autre.

Ainsi, tandis que le latin considère le verbe **nocere** comme intransitif, les Grecs rendent la même idée par le verbe βλάπτειν, qui est transitif et se construit avec l'accusatif. De même εὐεργετεῖν τινά, faire du bien à quelqu'un : κακουργεῖν τινά, faire du tort à quelqu'un correspondent au latin **bene facere alicui** ou **erga aliquem**, **nocere alicui**; cf. ὠφελεῖν τινά, **prodesse alicui**, εὖ ou καλῶς λέγειν², εὐλογεῖν, **bene dicere alicui**, etc., etc.

En latin, certains verbes, comme **potior**, **fungor**, **vescor** et **fruo**, qui étaient transitifs à l'époque archaïque, sont devenus intransitifs à l'époque classique; au contraire, des verbes comme **curare**, **vitare** et **decet**, construits avec le datif par les auteurs archaïques, sont devenus transitifs pour les prosateurs classiques.

1. Le mot *accusatif* vient du latin **accusativus**, traduction maladroite du grec αἰτιατική (s.-c. πτώσις), *prop.* « le cas qui sert à désigner l'effet d'un acte ». Il aurait fallu dire **causativus** ou **effectivus**.

2. Dans ces locutions l'adverbe εὖ peut être remplacé par ἀγαθῶ qui est un accusatif de qualification, cf. § 62, 3°. De même on peut dire κακὰ ὄραν, κακὰ ποιεῖν, etc., au lieu de κακῶς ὄραν (ποιεῖν), etc.

REMARQUES. — I. Pour l'emploi de l'accusatif avec certains verbes, l'usage a obéi dans la plupart des cas à la grande loi de l'analogie ou (mais plus rarement) à l'influence d'un grand écrivain.

Ainsi la construction grecque de βλάπτειν avec l'accusatif tient à ce que ce verbe signifiant proprement « léser, endommager », on lui a donné pour régime celui des verbes de même sens. Βλάπτειν, une fois entré dans la catégorie de ces verbes, a entraîné avec lui tous ceux qui expriment une idée analogue, comme ἀδικεῖν, « faire tort à, » ὀδρεῖν, s'emporter contre, outrager, βιάζεσθαι, faire violence à, etc.

De plus, comme les contraires s'attirent, les verbes signifiant rendre service (ὠφελεῖν, ὀνίανναι, θεραπεύειν, εὖ ou καλῶς ποιεῖν, εὐεργετεῖν, etc.) se sont construits aussi avec l'accusatif.

De même, si les anciens auteurs latins construisaient *fungor*, *fruor*, etc., avec un accusatif, c'est que ces mots éveillaient en eux, le premier l'idée d'accomplir, d'exécuter quelque chose et le second l'idée d'atteindre un objet désiré. Plus tard le rapport qui lie le verbe à son complément a été envisagé d'une autre façon, et on l'a considéré comme l'instrument de l'action signifiée par le radical. On pourrait faire la même remarque pour *potior* qui, signifiant proprement posséder, était naturellement un verbe transitif, mais qui devait naturellement aussi changer de construction en prenant le sens de se mettre en possession de.

Ces changements de constructions liés à des changements de signification se produisent par le seul fait du progrès des idées et du langage. Ils sont dus quelquefois à la volonté d'un grand écrivain, qui imprime ainsi à la langue la marque de sa personnalité; mais, en pareil cas, il est rare qu'ils deviennent d'un usage courant ou même qu'ils survivent à l'auteur. C'est ainsi que la construction *propinquare amnem* employée pour la première fois par Salluste (*Hist.*, fragm., 4, 62) ne se retrouve que dans Tacite, *propinquare domos* (*Ann.*, XII, 13, 1), mais on sait que Tacite a beaucoup imité Salluste, surtout dans les tours qui flattaient son goût pour l'originalité.

II. Les poètes se sont montrés très libres dans la construction des verbes avec l'accusatif. Mais tandis que la syntaxe poétique grecque n'a eu que très peu d'influence sur la syntaxe de la prose, parce que les deux langues étaient presque complètement distinctes, les constructions créées ou remises en honneur par les poètes latins ont fini par passer dans la prose.

Ainsi les constructions hardies que voici n'ont jamais passé dans la prose grecque ou y sont exceptionnelles¹ :

PIND., EUR., χορεύω θεόν, célébrer un dieu par un chœur de danse; SOPH., *Aj.*, 40 : ἀίσσω² χεῖρα, agiter vivement la main. — Διφρηλατῶ τὸν οὐρανόν (SOPH., *Aj.*, 845), parcourir le ciel en char. — Προβαίνω τὸν ἕτερον πόδα (PIND., *Olymp.*, VIII, 63), avancer l'autre pied.

Mais, en latin, les prosateurs de l'époque impériale ont emprunté aux poètes, entre autres hardiesses, les constructions suivantes :

Penetrare locum (VIRG., PLIN., TAC., JUSTIN), *properare aliquid* (PLAUT., SALL., VIRG., HOR., TAC.), *tremere aliquid* (LUCIL., VIRG., HOR., LIV., SEN., LACT.), *gravari aliquid* (VIRG., HOR., SEN. RH., SEN. PH., TAC.), *assuescere bella* (VIRG., cf. LIV., XXI, 33, 5 : *in via ac devia assueti*), *manare aliquid* (HOR., VIRG., PLIN.), *sudare mella* (VIRG., cf. PLIN., JUSTIN., SOLIN., S. JÉR.), etc.

1. On en rencontre quelques-unes dans Platon et dans Xénophon, mais on peut soutenir que dans les passages où on les trouve il s'agit de citations et non de tournures que l'auteur eût employées pour son propre compte.

2. Ἀίσσω signifie proprement « s'élancer »; c'est un verbe poétique.

III. Les impersonnels latins **pænitet**, **pudet**, **tædet**, **piget**, **miseret** se construisent avec l'accusatif d'un nom de personne, parce qu'ils signifient primitivement « (telle chose) *remplit* (telle personne) *de repentir* (ou *de mécontentement*), *de honte*, *de dégoût*, *de lassitude*, *de pitié*. » C'est ce qu'on voit dans les exemples empruntés à l'époque archaïque.

Ex. : PLAUTE, *Pseud.*, I, 3, 47 : **id quod pudet facilius fertur quam illud quod piget**. — TER., *Adelph.*, IV, 7, 36 : **non te hæc pudet?**

Dans Cicéron on trouve encore **pudet**, **pænitet**, etc., avec un sujet au neutre, quoiqu'il ne soit pas sûr que Cicéron se rendit encore un compte exact de la construction ; il est possible qu'il ait considéré le neutre comme un accusatif adverbial :

Ex. : *Tusc.*, V, 28, 80, **sapientis est proprium nihil quod pænitere** (s.-e. *eum possit facere*).

Quoi qu'il en soit, il reste des traces de l'ancienne construction, même à l'époque classique, et particulièrement dans les phrases où les verbes **pænitet**, **piget**, etc., sont accompagnés d'un infinitif ou d'une proposition subordonnée. Dans **dicere pudet** et dans **a senatu quanti fiam minime me pænitet** (Cic.), c'est l'infinitif ou la proposition subordonnée qui est le sujet de **pudet**, **pænitet**.

Mais peu à peu on prit l'habitude de construire ces verbes sans sujet exprimé ; ils devinrent ainsi *impersonnels*, et, une fois qu'on en eut oublié le sens primitif, on les employa avec un nom de chose au génitif.

IV. Sur les verbes latins à sens moyen qui se construisent avec un complément direct à l'accusatif, voy. ci-dessous, *emploi des voir*.

51. — Beaucoup de verbes intransitifs deviennent transitifs quand ils sont composés de prépositions.

Ainsi, en grec, les verbes de mouvement, composés principalement avec **διά**, **μετά**, **παρά**, **περί**, **ὑπέρ**, **ὑπό**, prennent une signification transitive, soit propre, soit figurée.

Ex. : **διαβαίνω ποταμόν**, franchir un fleuve — **διαπλεῦσαι τὸν βίον** (PLAT., *Phæd.*, 85 d), faire la traversée de la vie — **διεξέρχομαι βίον** (PLAT., *Phæd.*, 108 c), **πόνους** (SOPH., *Phil.*, 1419), traverser la vie, des épreuves pénibles, **διεξέρχομαι τι** (PLAT., *Lois*, 783 e), exposer en détail quelque chose — **μετέρχομαι τὸ ἀνδρεῖον** (THUC., II, 39), rechercher le courage, **μετέρχομαι τινα** (PLAT., *Protag.*, 322 a), poursuivre quelqu'un, le châtier — **παραβαίνω νόμον**, transgresser, violer une loi — **παρειμί τινα** (ISOCRATE, 475 c), produire quelqu'un (devant une assemblée) — **παρέφγομαι νόμον**, transgresser la loi — **περίειμι τὴν Ἑλλάδα** (XÉN., *Anab.*, VII, 4, 33), parcourir la Grèce — **περίστασθαι λόφον** (XÉN., *Cyr.*, III, 4, 5), cerner une colline, **π. ἄνθρωπον** (THUC., III, 55 ; IV, 40), presser ou menacer un homme — **ὑπερβαίνειν νόμους**, transgresser les lois — **ὑπέρχομαι τινα** (XÉN., *Rep. Laced.*, 8, 2), s'insinuer auprès de quelqu'un, le flatter — **ὑφίστασθαι κινδύνους** (THUC., II, 61 ; IV, 59), affronter des dangers — **ὑποδύομαι αἰτίαν** (DÉM., 624, 49), affronter une accusation, etc., etc.

REMARQUES. — I. Avec les verbes composés d'autres prépositions, l'emploi de l'accusatif est plus rare. Ainsi l'on trouve exceptionnellement :

ἐπιστρατεύω τινά (THUC., IV, 60; 92; EUR., *Iph. Aul.*, 1154), attaquer quelqu'un (la construction ordinaire est τινί ou ἐπί τινι), προσπαίζειν τινι (PLAT., *Mener.* 235. c), au lieu de τινί, railler quelqu'un, προσοικεῖν πόλιν (THUC., I, 24; ARIST., *Polit.*, I, 8, 7), au lieu de πόλει, habiter auprès d'une ville.

Mais, en général, les verbes composés d'autres prépositions que celles qui ont été ci-dessus énumérées s'emploient avec l'accusatif, seulement quand ils ont le sens figuré.

Ex. : PLAT., *Phédon* 58 : εἰσῆι με ἔλεος (à côté de εἰσέρχεται μοι δέος. — PLAT., *Rép.*, I, p. 336). — *Rép.*, 461 b : τοῦ γεννᾶν ἐκβαίνειν τὴν ἡλικίαν, dépasser l'âge d'avoir des enfants. — Ἐξίσταμαι οὐδένα κίνδυνον (DÉM., 460, 2), je ne recule devant aucun danger. — Ὑπεξίσταμαι τινι (PLAT., *Phil.*, 43 a), éviter quelqu'un. — THUC., III, 69 : ἡ θάλασσα ἐπῆλθε τῆς πόλεως μέρος τι, la mer envahit une partie de la ville.

Il faut ajouter que les poètes emploient très librement cette construction. Si l'on prend pour exemple le verbe ἐπέρχεται, on trouve :

Ἔρως ἄνδρας ἐπέρχεται (SOPH., *fragm.*, 607), l'amour se glisse dans le cœur des hommes. — Ἐπέρχονται πολλὴν γαῖαν (HOM., *Odys.*, IV, 268), parcourir beaucoup de pays. — δόμους (SOPH., *Él.*, 1297), visiter une maison. — ναοὺς χοροῖς (SOPH., *Ant.*, 153), parcourir les temples en formant des chœurs de danse. — Ἐπέρχομαι τι (HÉS., *frag.* 14, 4; EUR., *Andr.*, 688; ARISTOPH., *Cheral.*, 618), raconter ou exposer quelque chose, etc.

Cf. EURIPIDE, *Andr.*, 983 : εἰσπίπτειν ζυμφοράν, tomber dans le malheur. — ESCHYLE, *Pers.*, 152 : προσπίτνειν τινά, tomber (à genoux) devant quelqu'un pour l'adorer. — HOM., *Il.*, VII, 421 (cf. *Od.*, XIX, 433) : ἡέλιος... προσέβαλλεν ἀρούρας, le soleil frappait les champs de ses rayons. Etc.

II. Un certain nombre de verbes composés avec κατά deviennent transitifs et servent à exprimer l'idée que l'action signifiée par le verbe s'exerce sur l'objet pour le détruire¹.

Ex. : XÉN., *Anab.*, VII, 1, 27; PLAT., *Mener.*, 243 c : καταπολεμεῖν τινά, épuiser quelqu'un par la guerre. — DÉM., 442, 21 : καταπολιτεύομαι τινι, accabler quelqu'un par des moyens politiques; 347, 20 : καταναυμαχεῖν τινι, vaincre quelqu'un dans un combat naval. Cf. καταποροῦμαι (ESCH., XIII, 34), καθιποτροφῶ τὴν οὐσίαν (IS., 55, 22), consumer son patrimoine en faisant bonne chère, en élevant des chevaux. 5, 43

Les poètes ont développé cet usage.

Ex. : ARISTOPH., *Cheral.*, 286 (cf. *Acharn.*, 711) : καταβοήσομαι βοῶν σε, je t'accablerai de mes cris. *Cheral.*, 287 : κατακεκράζομαι σε κρίζων, je t'assourdirai de mes cris.

52. — En latin, ce sont surtout les prépositions *circum*, *per*, *præter*, *super*, *subter* et *trans* qui servent à former des verbes composés transitifs; mais on trouve aussi certains composés de *ob*, *præ*, *ante*, *sub*, *ad*, *in*, *cum*, *inter* et *ex* construits avec un complément direct à l'accusatif.

1. Comparez les verbes allemands composés avec *nieder*, comme *niederbohren* « tuer d'un coup d'épée ou de poignard »; *niederbrechen* « abattre en brisant »; *niederbrennen* « réduire en cendres », etc.

Des verbes composés avec **ob**, les seuls qui soient transitifs à toutes les époques de la langue et même à l'époque classique, sont **obire** et **obsidere**. Les autres ne se rencontrent qu'avant ou après Cicéron.

Ex. : **Obambulo** (PLAUT., OV.), **obrepo** (PLAUT.), **obequito** (AMM.), **oblatro** (SIL.), etc.

Les composés de **præ** ou de **ante**, signifiant « l'emporter sur », s'emploient généralement mieux avec le datif qu'avec l'accusatif. Ainsi **præsto alicui** est la construction classique, **præstare aliquem** se rencontre chez Varron, chez Cornélius Népos, dans le VIII^e livre du *de Bello Gallico* et chez Tite-Live. **Anteo** est le seul de ces verbes qui se rencontre au passif (chez Cicéron).

Subire se construit ordinairement avec l'accusatif; le datif est poétique (voy. Madwig, *Gr. lat.*, § 224 A, REM. I.). Quant à **succedere**, il n'est transitif qu'à partir de Salluste et de Tite-Live (cf. XXII, 28, 12)¹.

Parmi les composés de **ad**, les seuls transitifs à l'époque classique sont : **accolo**, **adeo**, **adorior** et **aggredior**. — **Advolare rostra** est une construction hardie qu'on trouve cependant chez Cicéron (*ad Att.*, I, 14, 5)². César lui-même semble avoir créé **adnare naves** (*de B. civ.*, II, 44, 1), mais ces exemples sont isolés. Beaucoup des composés de **ad** sont poétiques, quand ils sont ainsi construits, ou appartiennent soit à la langue poétique, soit à la langue post-classique; tels sont : **advehi** (VIRG., TAC.), **afflare** (VIRG., LIV.), **allabi** (VIRG.), etc., — **accedere** (SALL.), **accidere** (PLAUT.), **adjacere** (NEP., LIV.), **advolvi genua** (SALL.), etc. — Bien que ces tours soient en apparence assez hardis, on trouve couramment chez Cicéron, sans doute par analogie avec **diligenter audire aliquem** ou **aliquid**, des constructions comme **attendere primum versum legis**, **attendere aliquem magnopere**, etc.

La plupart des composés de **in** (sauf **inflare**, **ingredi**, **inire**) ne se trouvent employés transitivement qu'en dehors de l'époque classique. Hirtius (*de B. G.*, VIII, 27), Salluste et Tite-Live construisent ordinairement **invadere** avec l'accusatif seul; Cicéron emploie toujours **in**, excepté *ad Fam.*, XVI, 12, 2, où le *Mediceus* donne **mirus invaserat furor... improbis**, construction populaire qui se trouve aussi chez Accius³ et chez Varron. César emploie **invadere** absolument. — **Incessit** (**timor**, **cura**, etc.) **aliquem** se trouve chez Tite-Live comme construction ordinaire. Avant lui, on ne la trouve qu'une fois chez Salluste, qui emploie deux fois le datif; le datif est aussi dans César (*de B. civ.*, III, 74, 2). —

1. C'est à tort qu'on cite CÉSAR (*de B. G.*, II, 6, 2) et CICÉRON (*de domo*, 44, 116); dans le premier passage les mss. ont **portas succedunt**, qui donne un sens très satisfaisant, et dans le second il faut lire sans doute **tectum cui succederet** (les mss. donnant **qui**).

2. SCHWARTZ, *Lat. Syntax* (dans le *Handbuch* d'Iwan Müller, t. II, p. 263), considère cette construction comme un cas particulier de l'accusatif après les verbes de mouvement.

3. Cité par NONIUS, liv. II, s. v. **vastities**, p. 197 de l'éd. Quicherat.

Incurrere avec l'accusatif est d'abord chez Salluste, puis chez Tite-Live. — **Incursare**, transitif chez Plaute, l'est aussi chez Tite-Live. — **Insido** et **insideo** sont transitifs chez les historiens dans des locutions de la langue militaire, en parlant d'une position qu'on occupe. — **Invehi urbem** est, à ce qu'il semble, une création de Tite-Live¹.

En dehors de l'expression **coire societatem**, qui est classique, et de **concursare domos**, employé dans Cicéron dans le sens de « courir de maison en maison », les verbes composés de **cum** sont intransitifs à la bonne époque. Il faut faire une exception pour la locution **convenire aliquem** (terme de droit signifiant « citer quelqu'un en justice » qui, par extension, a donné les expressions **convenire dolum**, **culpam**, etc., poursuivre en justice pour fourberie, etc.).

Les composés de **ex** sont en général intransitifs. **Evadere**, transitif chez Lucilius et chez Virgile, a passé avec ce sens dans la langue de Tite-Live. — Pour **egredior** et **excedo**, jamais un auteur latin ne les a construits avec l'accusatif, quand ils sont pris dans le sens propre de « sortir ». Au contraire, **egredior** chez César, Salluste et Tite-Live, **excedere** chez Salluste et Tite-Live, **exire** chez Térence sont transitifs dans le sens figuré de « dépasser, franchir »².

Enfin aucun composé de **inter** ne se rencontre avant Tite-Live avec le sens transitif.

On peut conclure que la construction transitive de verbes intransitifs composés de prépositions devient chez Tite-Live, ainsi que chez Salluste et Cornélius Népos, plus fréquente qu'elle ne l'était chez Cicéron et chez César³.

53. — En grec et en latin, certains substantifs ou adjectifs verbaux gardent la construction transitive du verbe⁴.

Toutefois, en grec, la construction d'un substantif verbal avec un accusatif complément direct est exceptionnelle, même chez les poètes.

On cite :

SOPH., *OEd. Col.*, 584 : τὰ δ' ἐν μέσῳ | ἡ λῆστιν ἰσχεις ἡ δὲ οὐδενός ποιεῖς (où λῆστιν ἰσχεις équivaut à ἐπιλανθάνη, tu oublies).
Electr., 123 : τάχεις... οἰμωγὰν | τὸν Ἀγαμέμνονα (où τάχειν οἰμωγὰν équivaut à οἰμῶζειν qui, chez les poètes, se construit avec l'accusatif). — EURIPIDE, *Herc.*, 65 : μάντις ἦσθ' ἄρ' οὐ καλὸς τάδε⁵.

Il est rare aussi que les adjectifs verbaux s'emploient en grec

1. Dans CIC., *de Rep.*, VI, 11, 11, on lit maintenant *in Capitolium invectus*.

2. Cf. FRIGELL, *Epilog. ad T. Livii librum I*, p. 43 sqq.

3. Voy. O. RIEMANN, *Études sur... Tite-Live*, 2^e éd., p. 262.

4. Cette construction se retrouve dans la plupart des langues indo-européennes. Le sanskrit, le zend, le slave, comme le latin et le grec, connaissent le tour *dator divitias*. Cf. DELBŒCK, *Synt. Forsch.*, p. 31.

5. Toutefois on peut se demander, pour ce dernier exemple, si τάδε n'est pas un accusatif de relation.

avec un accusatif complément direct. Seul ἔξαρκος est d'un usage courant avec εἰμί et γίγνομαι, pour remplacer ἐξαρκούμαι. Les autres adjectifs ne se rencontrent guère que chez les poètes.

Ex. : PLAT., *Charm.*, 158, c : ἔξαρκός εἰμι τὰ ἐρωτώμενα (cf. Lys., 98, 41).

— XÉN., *Cyr.*, III, 3, 9 : ἐπιστήμονες ἦσαν τὰ προσήκοντα.

— PLAT., 2 *Alcib.*, 141, d : οἶμαι δέ σε οὐκ ἀνήκοον εἶναι· ἐνιά γε χθιζά τε καὶ πρῶτζα γεγεννημένα, tu n'es pas sans savoir que certaines choses ont eu lieu... — ESCHYLE, *Sept c. Th.*, 351, éd. Wecklein : (δμωίδες) τλήμονες εὐνὰν αἰχμῶτον, (captive) réduites à partager (litt. : supportant) la couche du vainqueur. — SOPH., *Ant.*, 787 : καὶ σ' ὅτ' ἀθανάτων φύξιμος οὐδαί· οὐθ' ἀμερίων ἐτ' ἀνθρώπων. — EURIPIDE, *Iph. Aul.*, 1255 : τὰ τ' οἰκτρὰ συνετός εἰμι καὶ τὰ μῆ².

54. — En latin, l'usage est un peu plus étendu qu'en grec, mais il paraît propre à la langue des comiques, et, en tout cas, il n'est pas admis dans le style soutenu de l'époque classique.

Pour les substantifs, on trouve :

Prolog. Amph., 34 : *justa... orator* (= *oraturus*). — PLAUT., *Amph.*

519 : *quid tibi hanc curatior rem?* (= *cur hanc rem curas?*). *Asin.*, 920 : *quid tibi hunc receptio ad test meum virum?* *Aul.*, III, 2, 9 : *quid tibi nos, mendice homo, tactior?* *Men.*, 999 : *quid me vobis tactior?* *Truc.*, II, 7, 62 : *quid tibi hanc aditior?* *Quid tibi hanc notior, usquam, amicam meam?* Cf. *Aul.*, IV, 10, 44; *Cas.*, II, 6, 54; *Curc.*, 626; *Poen.*, V, 3, 29³.

A ces locutions, on peut ajouter *infittas ire* qui, employé par les comiques, se retrouve dans Cornélius Népos et Quinte-Curce avec la valeur de *infittari* et suivi d'un complément direct à l'accusatif.

Parmi les adjectifs, il faut citer les adjectifs en *-bundus* qui se construisent quelquefois avec un accusatif complément direct. Mais, d'une part, ces adjectifs sont presque tous inusités à l'époque classique, et, d'autre part, les auteurs classiques qui les emploient ne les construisent pas avec un complément. Il paraît certain que cette construction est un archaïsme (cf. SISENN., *Hist.* 4, *fragm.* 55 [cité par A.-Gelle, XI, 15, 7, voy. *Non.*, 471, 23] *populabundus agros*) imité assez timidement par Salluste et par Tite-Live, mais qui passe dans la langue de l'époque

1. C.-à-d. ἔρωτα.

2. Si l'on adoptait la conjecture de Nauck ἀχάρπωτος il faudrait ajouter à cette liste SORN., *Aj.*, 176, νίχας ἀχάρπωτος χάριν (= μὴ καρπωσαμένη χάριν). Le *Laurentianus* a νίχας ἀχάρπωτον χάριν qu'on fait dépendre de ψευθεῖσα du v. 178, « frustrée de la récompense d'une victoire dont elle n'a pas recueilli le fruit. »

3. Cf. DRAGON, *ouv. cit.*, t. I, p. 357 et suiv. (2^e éd.).

impériale (Q.-CURCE, SÉCRONE, JUSTIN) et devient une des particularités du style d'APULÉE¹.

REMARQUE. — On parlera plus loin (à propos des *formes nominales du verbe*) du gérondif et du supin en *-um* qui peuvent recevoir un complément direct, s'ils appartiennent à un verbe transitif. De même voy. plus loin pour l'adjectif verbal en *-urus* et pour l'adjectif verbal en *-ndus* employé au neutre impersonnel.

55. — Certains verbes transitifs, qui sont composés d'une préposition, peuvent avoir deux compléments à l'accusatif : l'un complément direct, et l'autre dépendant de l'idée de la préposition contenue dans le verbe.

En grec, cet usage est assez rare, mais il existe.

EX. : HÉR., VII, 24 : τὸν ἰσθμὸν τὰς νέας διεύσας, ayant traîné les vaisseaux à travers l'isthme. I, 163 : τεῖχος περιβάλλεσθαι τὴν πόλιν. — THUC., III, 81 : ὑπερενεγκόντες τὸν Λευκαδίων ἰσθμὸν τὰς ναῦς, ayant transporté les vaisseaux par-dessus l'isthme. — ARRIEN, *Anab.*, V, 5, 11 : τοὺς ἐλέφαντας διαβιβάσας τὸν Ὑδάσπην². — EUR., *Hel.*, 1566 : ἐξάνηρπασαν ταῦρον φέροντες δ' ἐισέθεντο (sc. ταῦρον) σέλματα, ils l'embarquèrent (*litt.* : le placèrent dans le vaisseau).

En latin, le double complément se rencontre surtout avec les verbes *traduco*, *traicio* et *transporto*³. On dit *traducere*, *traicere* ou *transportare legiones Rhenum*, mais l'usage n'est pas borné à l'emploi de ces verbes, car on lit, dans Cicéron (*de Divin.*, II, 28, 62, *anguis... vectem circumjectus*, et, chez les poètes, des constructions comme celles-ci :

(LUCR., I, 87 : *infula virgineos... circumdata comptus*. — VIRG., *En.*, XII, 508 : *transadigit... costas... ense*. — HOR., *Odes.*, I, 14, 19 sqq. : *interfusa nitentes | Vites æquora Cycladās*. — A. *Poet.*, 194 : *neu quid medios intercinat actus*.

REMARQUE. — Certaines constructions passées de la langue technique dans la langue ordinaire ne s'expliquent pas autrement. Telles sont *adigere aliquem arbitrum* (CIC., *de Off.*, III, 66 ; p. *Rosc. com.*, 25 ; *top.*, 43), mener quelqu'un devant un arbitre⁴, *adigere aliquem iusjurandum* (CIC., CÉS.), contraindre quelqu'un à un serment. De même avant de dire *animadvertere*, on a dit en latin *animum advertere*, et cette locution, qui signifiait tourner son attention vers quelque chose, était régulièrement accompagnée de l'accusatif de la chose. Enfin *animum inducere*, se mettre dans l'esprit, est suivi d'une proposition infinitive qui est le complément direct de cette expression (COMIQUES, CIC.).

1. Cf. DABON, *ouv. cit.*, t. I, p. 357 (2^e édit.).

2. Par analogie, la construction de ces verbes a été étendue à πορεύω, « faire passer, transporter, » Cf. SORN., *Trach.*, 559 sq. : δὲ τὸν βαθύρρου ποταμὸν Εὐήνον βροτοὺς μισθοῦ πόρευσεν χειρὶν... — EUR., *Alc.*, 143, γυναῖξ' ἀρίστην λίμναν Ἀγεροντίαν πορεύσας.

3. Au passif, le complément construit avec l'idée de la préposition reste naturellement à l'accusatif : cf. CÉSAR, *de B. G.*, II, 4, 1. plerosque Belgas... Rhenum... antiquitus traductos. — De B. *civ.*, III, 76, 1. *traductoque exercitu flumen*.

4. Toutefois on disait *ad arbitrum* à l'époque archaïque. Voy. le dictionnaire de GEORGE.

56. — Les verbes signifiant « attribuer, par la pensée, la parole ou l'action, telle qualité à tel objet » se construisent avec deux accusatifs : l'un complément direct, l'autre attribut.

1° Verbes signifiant *faire de quelqu'un..., rendre quelqu'un..., choisir, élire...* :

XÉN., *Anab.*, I, 1, 2 : Δαρειὸς Κῦρον σατράπην ἐποίησε καὶ στρατηγὸν ἀπέδειξε πάντων... *Mém.*, III, 5, 5 : ὁ φόβος εὐτακτοτέρους ποιεῖ (s.-e. τοὺς ἀνθρώπους). — LYS., XXVIII, 4 : Θρασύβουλος τοὺς κόλακας τοὺς αὐτοῦ πλουσιωτάτους τῶν πολιτῶν ἐποίησεν. — THUC., VIII, 82 : οἱ στρατιῶται Ἀλκιβιάδην στρατηγὸν εἵλοντο. — XÉN., *Anab.*, III, 2, 5 : Ἀριαῖον ἡθέλομεν βασιλέα κχθιστάναι. *Hell.*, VI, 2, 11 : χειροτονεῖν τινα στρατηγόν, etc.

PLAUT., *Pæn.*, V, 4, 66 : is *me heredem fecit*. — CÉS., *de B. civ.*, III, 79, 4 : (fama) *itinera infesta reddiderat*¹. — CIC., *ad Att.*, X, 16, 6 : *te vegetum nobis in Græcia siste*. — CÉS., *de B. G.*, V, 54, 1 : *quem Cæsar apud eos regem constituerat*.

REMARQUE. — Au passif, le complément direct devient le sujet et naturellement le substantif ou l'adjectif attribut se met au nominatif.

XÉN., *Anab.*, I, 9, 7 : (Κῦρος) στρατηγὸς... πάντων ἀπεδείχθη. — ESCH., III, 28 : (Δημοσθένης) οὐτ' ἔλαχε² τειχοποιὸς οὐτ' ἐχειροτονήθη ὑπὸ τοῦ δήμου.

CIC., *Tusc.*, V, 35, 100 : in qua (vita) *sapiens nemo efficietur unquam* (cf. n. 1). *P. Bulb.*, 47, 174 : *Bellicenus, homo per se magnus, simili ratione prope summus evaserat*³.

2° Verbes signifiant *nommer, appeler* :

EX. : HOM., *Od.*, IX, 366 : Οὗτιν δέ με κικλήσκουσιν | μήτηρ ἦδ' πατήρ.
— OI °Ελληνες τοὺς ἄλλους πάντας βαρβάρους ὠνομαζον⁴. — ESCHYLE, *Eum.*, 48 : οὔτοι γυναῖκας ἀλλὰ Γοργόνας λέγω (s.-e. αὐτάς).

1. Si l'attribut est, comme ici, un *adjectif*, *facere* peut être remplacé par *reddere*; mais quand on emploie le tour par le passif, on se sert de *fio* ou de *efficio*, jamais de *reddo*, qui se trouve seulement à la basse époque, par exemple chez CÆSAR, FLORIUS et JUSTIN.

2. Λαγχάνω, « obtenir par le sort, » a pris le sens de « être désigné par le sort » et est devenu le passif de κληρῶ. Cf. DEM., 57, 47.

3. *Evado* marque un résultat atteint après un long temps, après bien des efforts. *Evasit* signifie donc « il réussit à devenir », « il finit par devenir » (ex. *nunquam evasit orator*), et ne peut jamais être employé comme simple synonyme de *fuit* ou de *factus est*.

4. L'expression *τίθεσθαι τινι ὄνομα* suit l'analogie de *ὀνομάζειν τινα*, dont elle est synonyme, c'est-à-dire qu'on met à l'accusatif le nom qu'on donne à quelqu'un. EX. : PLAT., *Rep.*, 369 c : ταύτῃ τῇ συνοικίᾳ ἐθέμεθα πόλιν ὄνομα. Les expressions *ὄνομα μοι ἐστὶ* et *ὄνομα* (ou *ἐπωνυμίαν*) ἔχω étant considérées l'une et l'autre comme le passif de *ὀνομάζω*, le nom dont quelqu'un est appelé se met au nominatif. EX. HOM., *Od.*, VII, 54, Ἀρήτη δ' ὄνομ' ἐστὶν ἐπώνυμον. — EURIPIDE, *Troy.*, 1233, τλήμων ἱατρὸς ὄνομ' ἔχουσα. — XEN., *Anab.*, I, 5, 4, ἐνταῦθα ἦν πόλις μεγάλη, ὄνομα δ' αὐτῇ Κορωότης. — Par analogie, HÉRODOTE a même osé dire, I, 199, Μελίττα καλέουσι τὴν Ἀφροδίτην.

La construction latine *nomen mihi est Cæsari* est complètement inconnue au grec.

Cés., de b. civ., III, 31, 1 : *Scipio imperatorem se appellaverat.*

— Liv., I, 3, 2 : *Iulium gens Julia auctorem nominis sui nuncupat.*

REMARQUE. — Au passif, l'attribut se met naturellement au nominatif.

EX. : PLAT., *Lois*, 681, d : αὐτοὶ νομοθέται κληθήσονται. — DÉM., XVIII, 46 : ἀντὶ γὰρ φίλων καὶ ξένων, ἃ τότε ὀνομάζοντο (cf. ci-dessous, REM. II), νῦν πόλακες καὶ θεοὶς ἐχθροὶ ἀκούουσιν¹.

CIC., *Tusc.*, II, 18, 43 : *omnes rectæ animi affectiones virtutes appellantur. De off.*, II, 11, 40 : C. Cælius, is, qui *sapiens* usurpatur². —

SALL., *Cat.*, 24, 1 : *consules declarantur M. Tullius et C. Antonius.*

3° Verbes signifiant *tenir pour, regarder comme* :

EX. : XÉN., *Hier.*, 11, 14 : νόμιζε τὴν μὲν πατρίδα οἶκον, τοὺς δὲ πολίτας ἐταίρους, τοὺς δὲ φίλους τέκνα σεαυτοῦ.

PLAT., *Rép.*, IX, p. 578 : ἀθλιωτάτην ταύτην τῶν πόλεων κρίνω. — DÉM., 18, 43 : οἱ Θέτταλοι φίλον, εὐεργέτην, σωτήρα τὸν Φίλιππον ἡγοῦντο.

PLAUT., *Aul.*, II, 2, 38 : *te civem sine mala omni malitia | semper sum arbitratus et nunc arbitror.* — CIC., de *Off.*, II, 3, 10 : qui parum perspiciunt, hi sæpe, versutos homines et callidos admirantes, *malitiam sapientiam* judicant. — NEP., *Tim.*, 2, 2 : (Timoleon) *eam præclaram victoriam* ducebat, in qua plus esset clementiæ quam crudelitatis.

REMARQUES. — I. Avec les verbes qui signifient *penser* et *dire*, le rapport entre le complément direct et l'attribut est marqué le plus souvent en grec par εἶναι, en latin par *esse*. Toutefois ces infinitifs peuvent être sous-entendus, comme dans les exemples ci-dessus. Par analogie avec cette construction, on trouve dans PLATON, *Protag.*, 311 : σοφιστὴν δὴ τοι ὀνομάζουσι γε... τὸν ἄνδρα εἶναι.

Avec ceux qui signifient *sentir, montrer, trouver, savoir*, le rapport est marqué en grec par le participe du verbe εἶμι, qui toutefois peut aussi manquer.

EX. : ISÉE, I, 41 : διαθήκας ἥδη πολλοὶ ψευδεῖς (s.-e. οὐσας) ἀπέφηναν. De même au passif, XÉN., *Anab.*, V, 6, 13 : εἰ που ἦττους (s. e. ὄντες) τῶν πολεμίων ληφθῆσόμεθα.

II. Au lieu d'exprimer par un nom l'attribut du complément direct, on peut employer un pronom neutre et dire, par exemple, τί σε καλῶμεν. Toutefois, comme, au passif, le pronom neutre reste à l'accusatif,

EX. : τοῦτο καλοῦμαι. — DÉM., XVIII, 46 : ἃ τότε ὀνομάζοντο,

il est préférable de voir dans ce complément un cas particulier de l'accusatif de qualification. Voir ci-dessous, § 63.

1. Le verbe ἀκούω « entendre parler sur son compte, d'où être appelé », peut servir de passif aux verbes signifiant « appeler, nommer ». En latin, la langue littéraire connaît l'expression *hene* (ou *male*) *audire* « avoir bonne (ou mauvaise) réputation ». Mais c'est seulement dans la langue populaire qu'on trouve *audio* employé comme synonyme de *dicor*; CATULLE et HORACE se servent de ce tour. De même on trouve dans PLAUTE, *Rud.*, I, 5, 28, *ego hujus fani sacerdos clueo*.

2. *Usurpo* « employer (dans la conversation) », a fini par signifier « dénommer, nommer ».

En latin, on trouve des exemples comme :

CIC., *de Fin.*, II, 15, 50 : **quid hoc loco intellegit honestum?** qu'entend-il... par l'honnête?

Mais le cas n'est pas le même : c'est **quid** le complément direct et **honestum** l'attribut.

III. En latin, on évite, en général, d'employer des constructions comme celles-ci :

LIV., IX, 46 : **filio suo magistro equitum creato**. — SUET., *Oct.*, 17 : **remisit... Antonio hosti judicato amicos omnes**.

Toutefois, Cicéron a dit dans un cas analogue : *ad Fam.*, VII, 30 : **quo mortuo nuntiatio**, et CÉSAR, *de B. civ.*, III, 100, 3 : **ante praelium in Thessalia factum cognitum**¹.

57. — L'attribut peut exprimer la conséquence de l'action.

EX. : PLAT., *Rép.*, 565, c : τοῦτον τρέφειν τε καὶ αὐξεῖν **μέγαν**. — ANDOC., III, 7 : ἡ εἰρήνη τὸν δῆμον τῶν Ἀθηναίων **ὕψηλόν** ἔρε καὶ κατέστησεν ἰσχυρόν (cf. PLAT., *Rép.*, 494 : **ὕψηλόν** ἐξαίρει αὐτόν). — XÉN., *Anab.*, I, 5, 8 : ἐσπηδῆσαντες εἰς τὸν πηλὸν **μετεώρους** ἐξεκόμισαν τὰς ἀμάξας. — SOPH., *OEd. Col.*, 919 : καίτοι σε Θῆβαι γ' οὐκ ἐπαίδευσαν **κακόν**. *Elect.*, 13 sqq. : ἡνεγχα, κἀξέσωσα κἀξεθρεψάμην... πατρὶ **τιμωρὸν** φόνου.

Au passif, l'attribut se met naturellement au nominatif.

EX. : DÉM., IX, 21 : **μέγας** ἐκ μικροῦ Φίλιππος ἡῤῥηται. — THUC., II, 75, 6 : ἤρετο τὸ ὕψος τοῦ **τείχους μέγα**.

Cette construction est plus rare en latin, où elle est surtout poétique.

EX. : VIRG., *Georg.*, IV, 547 : **placatam Eurydicen vitula venerabere cæsa** (= Eurydicen vitula cæsa venerabere, ut placetur). *En.*, X, 103 : premit **placida** æquora pontus (= ut placida sint). — OY., *Mét.*, IV, 802 : **ut attonitos** formidine terreat **hostes** (= ut attoniti sint).

Tite-Live a emprunté cette figure aux poètes et il en offre plusieurs exemples.

EX. : XXI, 33, 3 : **immobiles defixit** (= defixit ita ut immobiles essent). *Ibid.*, 59, 4 : **confertos... recepit** (= recepit... ita ut conferti starent). XXII, 40, 2 : **salvam servaverit**. *Ibid.*, 43, 40 : **castra posuerat aversa** a Vulturno. *Ibid.*, 53, 6 : **torpidos defixisset**, etc.².

58. — Certains verbes ont, en grec et en latin, une construction

1. Voy. *Jahresbericht* de BUNSIAN, 1877, p. 395.

2. Le même usage existe en allemand, où l'on trouve, par exemple, *totd schlagen, gefangen nehmen*, etc.

particulière. Au complément direct exprimant l'objet sur lequel s'exerce leur action, ils ajoutent un autre complément direct signifiant la personne qui subit l'action. En réalité, il y a, dans les locutions de ce genre, mélange de deux constructions. *Grammaticam doceo* signifie proprement : j'enseigne la grammaire, tandis que *doceo pueros* signifie : j'instruis les enfants. L'expression composée *doceo pueros grammaticam* signifiera : j'instruis les enfants en grammaire.

De même, en grec, αἰτεῖν τι signifie : demander quelque chose, et αἰτεῖν τινα, prier quelqu'un de donner. L'expression composée αἰτεῖν τινα σημαίνει : prier quelqu'un de donner quelque chose.

Cette construction est plus fréquente en grec qu'en latin¹.

On la trouve avec les verbes διδάσκειν, enseigner, παιδεύειν, instruire, κρύπτειν et ἀποκρύπτεσθαι, cacher, αἰτεῖν, demander, πράττεσθαι, faire payer, ἐρωτᾶν et ἐρέσθαι, interroger, ἀνα- et ὑπομνήσκειν, faire souvenir, rappeler, ἐνδύειν et ἀμφιεννύειν, revêtir, ἐκδύειν, dépouiller, ἀφαιρεῖσθαι et συλᾶν, dépouiller, enlever, ôter².

EX. : ANTIPOHON, V, 14 : ὁ χρόνος καὶ ἡ ἐμπειρία τὰ μὴ καλῶς ἔχοντα ἐκδιδάσκει³ τοὺς ἀνθρώπους. — LYS., XXXII, 7 : Διογείτων τὴν θυγατέρα ἐκρύπτει⁴ τὸν θάνατον τοῦ ἀνδρός. — XEN., Cyr., VIII, 3, 41 : πολλοὶ με σίτον αἰτοῦσι. *Mém.*, I, 6, 11 : Σωκράτης οὐδένα τῆς συνουσίας ἀργύριον ἐπράττετο⁵. *Anab.*, III, 2, 41 : ἀναμνήσω ὑμᾶς καὶ τοὺς κινδύνους. *Hier.*, 1, 3 : ὑπέμνησάς με τὰ ἐν τῷ ἰδιωτικῷ βίῳ. *Cyr.*, I, 3, 47 : παῖς μέγας, μικρὸν ἔχων χιτῶνα, ἕτερον παῖδα μίκρον, μέγαν ἔχοντα χιτῶνα, ἐκδύσας αὐτόν, τὸν μὲν αὐτοῦ ἐκεῖνον ἡμφίεσε, τὸν δὲ ἐκείνου αὐτὸς ἐνέδυ. — HOM., II, 1, 182 : ὡς ἔμ' ἀφαιρεῖται Χρῦσηττα Φοῖβος Ἀπολλων.

1. Elle est plus ancienne que le grec et le latin. Comme on la trouve en sanscrit avec les verbes signifiant « demander » et « dépouiller », il est vraisemblable qu'elle appartenait à la langue primitive indo-européenne. En tout cas, il est intéressant de remarquer que, dans Homère, c'est surtout avec les verbes « demander » et « dépouiller » qu'on trouve le double accusatif. La plupart des autres locutions sont postérieures à Homère et doivent être considérées comme des acquisitions successives de la langue grecque.

2. Διδάσκειν τινα « instruire quelqu'un », διδάσκειν τι « enseigner quelque chose » ; — παιδεύειν τινα « former quelqu'un », παιδεύειν τι « enseigner quelque chose » ; — κρύπτειν τινα « tenir quelqu'un dans l'ignorance », κρύπτειν τι « cacher quelque chose » ; — πράττεσθαι τινα « faire payer quelqu'un », πράττεσθαι τι « recouvrer quelque chose » (toutefois on ne trouve pas πράττεσθαι τινα en dehors de l'expression composée) ; — ἐρωτᾶν τινα « interroger quelqu'un », ἐρωτᾶν τι « demander quelque chose » ; — ἀναμνήσκειν τινα « faire ressouvenir quelqu'un », ἀναμνήσκειν τι « rappeler quelque chose » ; — ἀμφιεννύειν τινα « couvrir, habiller quelqu'un » (rare) ; ἀμφιεννύειν τι « faire revêtir quelque chose » (ne paraît pas se rencontrer en dehors de l'expression composée) ; — ἐκδύειν suit l'analogie de ἐνδύειν ou ἀμφιεννύειν, parce qu'il exprime l'idée contraire. De même ἀφαιρεῖσθαι et συλᾶν suivent l'analogie de ἐκδύειν, parce qu'ils expriment une idée voisine.

3. Par analogie, Platon construit de la même façon les verbes τρέφειν et ἐθίζειν. EX. : *Rep.*, 414 d, ἡμεῖς αὐτοὺς ἐτρέφομεν τε καὶ ἐπαιδεύομεν. — *Lois*, 706, d, ἡθὴ πονηρὰ οὐδέποτε ἐθίζειν δεῖ καὶ ταῦτα (« et cela ») τὸ τῶν πολιτῶν βέλτεστον μέρος. Remarquez que dans le premier exemple τρέφειν est rapproché de παιδεύειν.

4. Même construction pour le verbe poétique κεύθειν. Cf. HOM., *Od.*, III, 187 ; XXIII, 273.

5. Par analogie, on construit de la même façon εἰσπράττειν « forcer à payer » (ISOCC., 111 e) et ἐκίλειν « prélever » : cf. ESCU., III, 113, οἱ Λοχοῖοι τέλη τοὺς καταπλέοντας ἐξέλεγον. De

Au passif, le nom de la personne devient le sujet du verbe, mais le nom de la chose reste à l'accusatif.

EX. : XÉN., *Econ.*, 12, 12 : ἀδύνατοί εισί τινες ταύτην τὴν ἐπιμέλειαν διδασκῆναι. — THUC., VIII, 5 : Τισσαφέρνης ὑπὸ βασιλέως ἐτύγγανε πεπραγμένος τοὺς ἐκ τῆς ἑαυτοῦ ἀρχῆς φόρους. — XÉN., *Cyr.*, VI, 1, 12 : ὅσοι τε τῶν πολεμίων ὅπλα ἀφῆρηνται, τάχῃ ἄλλα ποιήσονται, ὅσοι τε ἵππους ἀπεστέρηνται, ταχὺ πάλιν ἄλλους κτήσονται. — ISOCR., *Arch.*, 19 : Ἡρακλῆς τὰς βοὺς ὑπὸ Νηλέως καὶ τῶν παιδῶν ἐσυλήθη.

REMARQUES. — 1. Quelques-uns de ces verbes prennent aussi une autre construction. Ainsi, bien que souvent employé avec un double accusatif, le verbe ἀποστερεῖν, suivant qu'il signifie dépouiller ou enlever, peut se construire aussi :

1° Avec l'accusatif de la personne et le génitif de la chose :

ἀποστερεῖν τινά τινος (XÉN., *Mem.*, I, 2, 63), dépouiller, priver quelqu'un de quelque chose, cf. *lat.*, *aliquem aliqua re privare*;

2° Ou avec le génitif de la personne et l'accusatif de la chose :

ἀποστερεῖν τινός τι (XÉN., *Hell.*, IV, 1, 20), enlever quelque chose à quelqu'un.

De même ἀφαιρεῖσθαι τινός τι s'emploie au sens de prendre quelque chose à quelqu'un (cf. LYS., 168, 36), et l'on dit, par analogie sans doute, τὰ ὅπλα τοῦ πλῆθους παρηροῦντο, ils enlevaient les armes à la multitude (XÉN., *Hell.*, II, 3, 41). Quant à ἀφαιρεῖν, il se construit ordinairement avec l'accusatif de la chose et le datif de la personne avec le sens de dérober quelque chose à quelqu'un.

Enfin, avec les verbes qui signifient demander, on met souvent la personne qui est l'objet de la demande au génitif avec la préposition παρά.

EX. : XÉN., *Anab.*, I, 3, 16, ἡγεμόνα αἰτεῖν παρὰ τούτου¹.

II. Il ne faut point rapporter à la règle dont il s'agit ici le cas où l'accusatif du nom de chose qui accompagne soit un verbe passif, soit un verbe actif (construit déjà avec l'accusatif d'un nom de personne) est le neutre d'un pronom. Ces cas rentrent dans la règle donnée au § 63.

III. Il ne faut pas confondre avec ces constructions les tours poétiques dans lesquels l'un des deux accusatifs est uni à l'autre au moyen d'une ellipse plus ou moins forte, comme dans SOPHOCLE, *Aj.*, 1108 : καὶ τὰ σέμν' ἐπη κόλαζ' ἐκείνους, châtier-les en leur adressant des paroles sévères (cf. schol. κολάζων ἐκείνους λέγε τὰ σέμνα ἐπη).

59. — En latin, les verbes qui se construisent avec un double accusatif (celui de la personne et celui de la chose) sont beaucoup moins nombreux qu'en grec.

En dehors de *doceo aliquem aliquam rem*, qui est très classique,

même, par analogie avec αἰτεῖν (ἀπαιτεῖν, ἐξαιτεῖν), on trouve avec deux accusatifs les verbes ἐξετάζειν (XÉN., *Cyr.*, VI, 2, 35 : PLAT., *Gorg.*, 513, B), ἱστορεῖν (EUR., *Phénice*, 624) et, chez les poètes, προστρέπειν « implorer » (SOPH., *Aj.*, 831), λίσσεσθαι (HOM., *Od.*, τ. 210), λιτανεύειν (PIND., *Ném.*, 5, 32).

1. Pour plus de détails, voy. KÜHNEN, *Ausf. Gr. d. gr. Spr.*, § 411, Anm. 10.

au sens de instruire quelqu'un en quelque chose¹, on trouve, accompagnés d'un double accusatif :

1° *Celo*, mais seulement dans la langue familière et dans la prose de l'époque impériale².

2° Quelques verbes signifiant : prier (quelqu'un) de donner. Par exemple : *posco* (Cic.), *flagito* (Cic.)³, *oro* (TITE-LIVE, SÉCR.) et *rogo*, dans l'expression officielle *rogare populum tribunos, ædiles*, inviter le peuple à nommer des tribuns, des édiles, etc.

3° Le verbe *rogo*, dans l'expression consacrée *rogare aliquem sententiam*, demander à quelqu'un de dire son avis⁴.

60. — Ces verbes s'emploient rarement au passif avec un complément de chose à l'accusatif; cette construction est même presque inconnue à l'époque classique, où l'on ne trouve guère à citer que l'expression très usitée *rogari sententiam*, quelques exemples de *doceor* suivi de l'infinitif (cf. Cicéron [*de Orat.*, I, 43, 194] : *docemur... auctoritate, nutuque legum, domitas habere libidines* [voy. aussi *ibid.*, 57, 244 et *de Fin.*, II, 5, 15]) et *flagitor* (CÉS., *de B. civ.*, I, 87, 3). *Doceor* est ordinairement remplacé par *disco*.

REMARQUE. — Cette construction était plus développée à l'époque archaïque, grâce sans doute à l'influence des poètes comiques, qui imitaient librement le tour grec correspondant. En tout cas, outre les verbes cités plus haut, on rencontre à cette époque *reposco*, *exposco*, *postulo*, *exoro aliquem aliquam rem* et d'autres tours plus extraordinaires, comme :

PLAUT., *Men.*, 700 : *consulam hanc rem amicos, quid faciundum censeant*⁵.

— AFRAN. (cité par NON., p. 497, 29) : *id aurum me condonat litteris*.

— TÉR., *Phorm.*, 947 : *argentum, quod habes, condonamus te*. —

PLAUT., *Curc.*, 630 : *quem (anulum) parasitus hic te elusit* « (l'anneau) que ce parasite a obtenu de toi par ruse ».

1. « Apprendre à quelqu'un à jouer de la lyre » se dit *docere aliquem fidibus* (canere est sous-entendu). « Apprendre à quelqu'un le latin » se dit *docere aliquem latine* (PLINUS J., *Ep.*, VII, 4, 9). Enfin, quand *docere* signifie « renseigner, informer », il prend pour complément *de* et l'ablatif; cf. CÉS., *de B. Gall.*, VII, 40, 3; Cic., *p. Cluent.*, 90, 198. Quand *docere* « enseigner » ne doit pas être suivi d'un nom de personne, on le remplace ordinairement par *tradere*. Ex. : « J'enseigne la philosophie, *trado philosophiam*. »

2. La construction classique est *celare aliquem de aliqua re*; cf. Cic., *p. Dej.*, 6, 18.

3. Toutefois la construction ordinaire de *posco* et de *flagito*, comme d'ailleurs des verbes *postulo*, *exigo*, *contendo*, *imploro*, est *aliquid ab aliquo*. Par contre, la locution *orare aliquid ab aliquo* (VIRG., *Æn.*, XI, 358) est inconnue à la prose classique, et *rogare aliquid ab aliquo* se trouve seulement dans des passages où l'on sent l'influence de la langue familière (SALL., *Jug.*, 64, 1; Cic., *ad Fam.*, XIII, 1, 2).

4. *Interrogo* est construit une fois avec deux accusatifs chez Cic., *Tusc.*, I, 24, 57 : « *Pusionem quandam Socrates interrogat quædam geometrica*. » Par analogie, sans doute, Horace emploie ainsi le verbe *percontari*. Ex. : *Epist.*, I, 20, 26 : « *Forte meum si quis te percontabitur ævum*. » Dans la phrase de Tite-Live, XXXIX, 42, 1 : « *Eam quoque esse quæ percontari vellet* (au style direct il y aurait : *sunt quæ eam quoque percontari vellet*), » le pronom neutre *quæ* doit s'expliquer en vertu de la règle du § 63. Il faut entendre de même tous les exemples dans lesquels le complément de chose est représenté par le neutre d'un pronom; cf. ci-dessus, § 58, Rem. II.

5. Toutefois *hanc rem* annonçant la proposition interrogative indirecte qui suit peut être considéré comme le substitut de *id* et s'expliquer en vertu de la règle du § 63; cf. la note 5, p. 65.

Il faut ajouter les exemples du passif :

- Q. METELL. (cité par A.-GELLE, XV, 14, 2) : *sese pecunias maximas exactos esse*. — CECIL., § 5 : *illud exigor portorium*. —
 TÉR., Eun., 17 : *habeo alia multa quæ nunc condonabitur*. —
 PLAUT., Stich., 58 : *qui manet, ut moneatur semper servos homo officium suum* (cf. Pseud., 150), etc.

De plus, ces constructions ont passé dans la langue poétique et, de là, dans la prose de l'empire.

- EX. : Ov., Mét., IX, 699 sqq. : « *Opemque | Exorata fero* » ; Mét., I, 137 sqq. : *nec tantum segetes alimenta que debita dives | Poscebatur humus* (cf. Fast., IV, 670 ; 721). — A.-GELLE, IV, 18, 12 : *ægre passus, quod... rationem pecuniæ posceretur*. —
 PLIN LE JEUNE, Ép., VII, 12, 6 : *totum libellum improbabis, negabisque ullius pretii esse, cujus pretium reposceris*. —
 T.-LIV., XXXII, 23, 1 : *populi Achæorum cum sententias perrogarentur*. — Q.-CURCE, VI, 39, 28 : *dum consulitur Hammon arcanum et occultum scelus*, etc.

Enfin, il est vraisemblable que certains de ces tours s'étaient maintenus, grâce à l'esprit conservateur de la langue religieuse et de la langue judiciaire. C'est le cas pour les formules *damnare* (ou *condemnare*) *aliquem decem milia sestertium* ou *damnari* (*condemnari*) *decem milia sestertium* citées par Gajus (IV, §§ 32 ; 43 ; 46 ; 47 ; 86 ; 166 A). Ulpien (Dig., XXVII, 6, 7, princ.) et Papinien (Dig., XXVI, 9, 3, 1).

§ 2. — Accusatif complément qualificatif.

61. — Au lieu de déterminer l'action du verbe en exprimant l'objet sur lequel elle s'exerce, l'accusatif peut ajouter à l'action marquée par le verbe une qualification qui en rende le sens plus précis. Par exemple, quand je dis *μυθηρὸν βίον ζῆν* ou *miseram vitam vivere*, je qualifie, à l'aide des mots *μυθηρὸν βίον* et *miseram vitam*, l'action des verbes *ζῆν* et *vivere* de la même façon que le feraient les adverbes *μυθηρῶς* ou *miserabiliter*.

On peut donc appeler cet accusatif *accusatif de qualification*¹.

62. — Cet emploi de l'accusatif est plus fréquent et plus libre en grec qu'en latin².

1. C'est la dénomination proposée par Ch. Thurot. Schömann avait donné à ce complément le nom d'*objectum internum* (c.-à-d. « objet ou complément intérieur »), et c'est par ce terme ou par l'équivalent allemand *inneres Objekt* que la plupart des grammairiens allemands le désignent ordinairement. D'autres, considérant que le plus souvent l'accusatif ainsi construit est celui d'un substantif verbal de même racine que le verbe, ont donné à cette construction le nom de *figura etymologica*.

2. Toutefois il est propre à toutes les langues de la famille indo-européenne. Cf. PIERRE, *die sogenannten Græcismen im Gebrauche des lat. Accusatives* (Progr. Iglau, 1879), p. 15 ; B. DELBRÜCK, *Syntakt. Forschungen*, IV, p. 31 sq. ; EDMANN, *Untersuchungen über die Syntax der Sprache Otfrieds*, II, § 96 sqq. ; MIKLOSICH, *vergl. Gramm. der slav. Sprachen*, IV, p. 385 sqq.

On construit ainsi¹ :

1° L'accusatif d'un substantif verbal^{a)} de même racine que le verbe ou du moins^{b)} de sens équivalent; ce substantif *doit être*, en règle générale, accompagné d'un adjectif ou d'une autre détermination :

a) HOM., *Il.* 1, 74 : ἀρίστην βουλὴν βουλευεῖν. *Odys.*, IX, 303 : ἀπώλωμεθ' αἰπὺν δλεθρον. — ANDOCIDE, I, 31 : ἀρασάμενοι τὰς μεγίστας ἄρας ὕμιν. — EUR., *Elect.*, 686 : πτώμα θανάσιμον πεσῆ. *Hipp.*, 319 : Θησεύς τιν' ἡμάρτηκεν εἰς σ' ἁμαρτίαν. *Bacch.*, 925 : τὴν Ἴνοῦς στάσιν ἐστάναι. — THUC., III, 13, 1 : ἐνομιζόμεν ἀποστήσασθαι διπλὴν ἀπόστασιν. — XÉN., *Anab.*, I, 3, 15 : στρατηγήσοντα ἐμὲ ταύτην τὴν στρατηγίαν, etc., etc. — PLAT., *Phèdre*, 238 c : δοκῶ τι σοὶ θεῖον πάθος πεπονθέναι. *Ibid.*, 240 d : πᾶσαν αἰσθησιν αἰσθανομένῳ. — DÉM., XXVIII, 3 : χορηγεῖ καὶ τριτταρχεῖ καὶ τὰς ἄλλας λητουργίας λητουργεῖ.

PLAUT., *Rud.*, 597 : *mirum* atque *inscitum somniavi somnium* (cf. *ibid.*, 508; 511; *Pseud.*, 525; *Pers.*, 34; 346; *Bacch.*, 1076; *Mil.*, 699; 938; *Asin.*, 286; *Pœn.*, III, 5, 44)². — TÉR., *Ad.*, 859 : *vitam durum quam vixi* (cf. *Andr.*, 964; *Eun.*, 586 sqq.; *Phorm.*, 495). — CATON, *R. R.*, 134, 2 : *bonas preces precor*. — CIC., *Cato maj.*, 21, 77 : ego vestros patres... *vivere* arbitror et *eam* quidem *vitam*, quæ est sola vita nominanda. *Ad Fam.*, V, 2, 7 : magna voce *juravi verissimum pulcherrimumque jus jurandum*. *De leg. agr.*, II, 17, 44 : cur (isti decemviri) non *eosdem cursus* hoc tempore quos L. Cotta L. Torquato consulibus *concurrerunt*. — SALL., *Cat.*, 7, 6 : *dum tale facinus faceret* (cf. *Jug.*, 5, 4). — VIRG., *En.*, XII, 680 : *hunc, oro, sine me furere ante furorem*. — T.-LIV., VII, 30, 20 : *adnuite nutum numenque vestrum invictum Campanis*. — A.-GELLE, *Noct. Att.*, épil., § 49 : *nullas vigilias vigilarunt* (cf. II, 11, 4; V, 11, 2; IX, 9, 15).

1. Nous adoptons à peu de choses près le groupement imaginé par G. Curtius. Les objections de Golling (voy. *Gymnasium*, 1884, n° 11 et 12), bien que très intéressantes et très instructives, ne nous ont point paru tout à fait convaincantes.

2. Voy. d'autres exemples dans l'édition du *Pseudolus*, de F. Loewz, *Einleit.*, p. 40 sq. Il n'est pas étonnant qu'on rencontre chez Plaute un si grand nombre d'exemples de cette construction; il y cherchait très souvent une source de comique, et il flattait en même temps le goût de ses contemporains. Il ne faut pas oublier en effet que les vieux Romains recherchaient instinctivement l'union de deux mots apparentés par la forme ou par le sens pour produire une expression énergique, comme *occidione occidere* « faire une destruction complète », *voce vocare* « appeler à haute voix », *rex regum* « le roi suprême », *amicus amico* « un véritable ami », *stulte stultus* « imbécile fleffé », etc. (Notez de plus l'allitération.) Ces locutions et d'autres du même genre, dont quelques-unes se sont conservées dans les formules religieuses et judiciaires, avaient servi de modèle à une foule d'expressions savoureuses qui étaient devenues proverbiales. Ex. : *consum censere*, *noxam nocere*, *postilionem postulare*, *actum agere*, *doctum docere*, *victos vincere*, *nihil hoc certo certius*, etc. Or il est visible

- b) HOM., *Il.*, XI, 241 : **κοιμήσατο χάλκεον ὕπνον** (cf. XÉN., *Hier.*, 6, 7).
Odys., I, 166 : **ἀπόλωλε κακὸν μόρον**. — THUC., I, 112, 5 : **Λακε-
 δαιμόνιοι τὸν ἱερὸν καλούμενον πόλεμον ἐστράτευσαν**. —
 ESCHYLE, *Pers.*, 297 : **πῆδημα** (bond) κοῦφον ἐκ νεῶς ἀφῆλατο
 (bondit). — SOPH., *Ant.*, 1309 : **ἀνταίχῃ** (s.-e. **πληγῇ**) **ἐπαισεν**.
 — THUC., V, 103 : **τῆς δόξης, ἦν... πιστεύετε**. — XÉN., *Hell.*,
 I, 2, 11 : **ἐξηλθον δέ τινας καὶ ἄλλας ἐξόδους ἐς τὴν
 ἡπειρόν**... — ISOCR., XIX, 24 : **ἡσθένησε ταύτην τὴν νόσον**.

Les exemples sont très rares en latin :

PLAUT., *Aul.*, V, 1, 21 : ***garrire nugas***. *Cas.*, I, 1, 30 : ***lucēbis
 novæ nuptæ facem***. — CIC., *Cat. maj.*, 10, 31 : ***tertiam jam
 ætatem hominum Nestor vivebat*** (cf. PLAUT., *Amph.*, 1023).
De Orat., I, 9, 37 : ***Sabinorum conubia conjunxisse***. — HOR.,
Carm., II, 17, 26 : ***populus frequens | Lætum crepuit sonum***.
Ibid., IV, 9, 19 sqq. : ***pugnavit... dicenda Musis prælia***.

REMARQUES. — I. Il est inutile d'ajouter à cet accusatif de qualification un adjectif ou un complément déterminatif :

- 1° Quand le substantif accompagné de l'article exprime par lui-même une détermination précise.

EX. : THUC., VIII, 58, 7 : **κοινῇ τὸν πόλεμον** (la présente guerre) **πολεμοῦντων**.

- 2° Quand l'accusatif est au pluriel, parce que le pluriel ajoute au substantif l'idée qu'exprimerait l'adjectif *plusieurs*.

EX. : PLAT., *Gorg.*, 483 : **πρὸς τὸ αὐτοῖς σύμφερον καὶ τοὺς νόμους τίθενται καὶ
 τοὺς ἐπαίνους ἐπαινοῦσι καὶ τοὺς ψόγους ψέγουσιν**. — ANTIPH.,
 V, 77 : **χορηγίας ἐχορήγει** (cf. DÉM., XLV, 85). — ARISTOPH., *Thesm.*,
 793 : **μανίας μαίνεσθε**, vous entrez chaque fois en fureur.

- 3° Quand le substantif exprime par lui-même une idée plus restreinte que le verbe.

EX. : **ἄρχειν ἀρχήν** (HÉRODOTE, III, 80 ; THUC., I, 93), exercer un commandement, une charge (particulière), **φυλακὰς φυλάττειν** (XÉN., *Anab.*, II, 6, 10), monter la garde, **φόρον φέρειν** (ARIST., *Ois.*, 191 ; XÉN., *Anab.*, III, 1, 9), payer (apporter) le tribut, **πομπὴν πέμπειν** (THUC., VI, 56), mener la procession, **δρόμον θέειν** (HÉR., VIII, 74) ou **δραμεῖν** (AR., *Guépes*, 376), disputer le prix de la course.

que ces sortes de locutions ressemblent beaucoup aux tournures dans lesquelles entre l'accusatif de qualification. Mais on comprend aussi que les écrivains autres que Plaute se soient montrés moins empressés à s'en servir. Leur goût, devenu plus fin grâce à l'imitation des modèles grecs, s'accommodait mal de quelques-unes de ces formules parfois un peu trop lourdes ; ils ont donc fait un choix, mais en même temps qu'ils devenaient plus sévères et proscrivaient des tours comme **cavere cautius, cupide cupere, cursim currere, madide maderē**, etc., ils se montraient plus timides même dans l'emploi de constructions dont leurs modèles grecs leur fournissaient pourtant bien des exemples analogues. Cicéron n'emploie que très rarement l'accusatif de qualification, et c'est seulement après lui que les poètes et les prosateurs se montrent un peu moins réservés. Sur la *figura etymologica* en latin, voy. G. LAMOURA, dans les *Acta seminarii philolog. Erlangensis*, t. II, pp. 1-69, 509-513. Il a résumé ses idées dans la nouvelle édition qu'il a donnée de concert avec H. Schmalz des *Vorlesungen über lat. Sprachwissenschaft* de REISIG-HAASE, t. III, p. 638 et suiv. (n. 556 c). On lira avec fruit les observations judicieuses de J. BREXOUS, *Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 216 et suiv.

Le tour δουλεύειν δουλείαν¹ (PLAT., XÉN.), se retrouve en latin : *servire servitutum* (CIC., *Phil.*, II, 17, 42), avec le même sens, vivre dans une entière servitude, vivre en esclave. C'est une vieille locution de droit romain (cf. CIC., *Top.*, 6), dont la forme rappelle celle de formules très anciennes aussi, par ex. : *noxam nocere* (LIV., IX, 40, 9), causer un grave préjudice, *votum vovere* (LIV., XXIII, 49, 48), faire un vœu solennel, etc. A part ces expressions consacrées par l'usage, le latin n'offre que rarement des tours analogues à ceux du grec. On peut citer PLAUTE, *Rud.*, 258 : *preces expetessere* (au lieu de *precari*), sans aucune détermination, et LIV., XXIX, 42, 4 (*Ætolos*) *ad petendam et paciscendam subegit pacem*.

II. La langue poétique emploie des tours beaucoup plus hardis.

Ex. : avec les verbes signifiant s'asseoir, κάθημαι ἔδραν (ἔδρα étant mis dans le sens d'action de s'asseoir)

et avec les verbes signifiant marcher.

Ex. : προβαίνειν κῶλον δεξιόν (EUR., *Phén.*, 1412), s'avancer de la jambe droite²; — πῶδα πεζέων (EUR., *Alc.*, 872), allant à pied par terre; — τίνος ποθ' ἔδρας τίσδε μοι θοάζετα (SOPH., *Oed. R.*, 2), si l'on prend θοάζω comme synonyme de σπεύδω, se hâter³.

III. Un certain nombre d'adjectifs dérivés de verbes intransitifs ou rappelant par leur sens l'idée de verbes intransitifs se construisent en grec avec un accusatif de qualification.

Ex. : PLAT., *Rép.*, 579, d : ἔστιν ὁ τῷ ὄντι τύραννος τῷ ὄντι δουλος τὰς μεγίστας θωπείας καὶ δουλείας. *Apol.*, 22 e : μήτε τι σῶφος ὦν τὴν ἐκείνων σοφίαν μήτε ἀμαθὴς τὴν ἀμαθίαν. — THUC., V, 34 : ἀτιμος τὴν τοιαύτην ἀτιμίαν. Toutefois cet accusatif complément d'adjectifs se confond avec l'accusatif de la partie ou du point de vue⁴.

IV. Quelques-unes des constructions signalées plus haut se retrouvent au passif.

Ex. : PLAT., *Menex.*, 243, e : ὁ οἰκεῖος ἡμῖν πόλεμος οὕτως ἐπολεμήθη (cf. XÉN., *Cyr.*, III, 5, 40; *Hell.*, IV, 8, 4). — THUC., II, 65, 41 : ἄλλα τε πολλὰ ἡμαρτήθη καὶ ὁ ἐς Σικελίαν πλοῦς.

En latin ce tour est rare et peu correct.

CORN. NEP., *Hann.*, 5, 1 : *hac pugna pugnata*. — SALL., *Jug.*, 54 : *proelium* (la bataille en question) *male pugnatum ab suis*. — HOR., *Carm.*, III, 49, 4 : *et pugnata sacro bella sub Ilio*, etc.⁵

1. L'expression signifie en elle-même « être esclave au sens littéral du mot », c'est-à-dire qu'en employant ainsi l'accusatif on veut indiquer que le mot est pris dans toute la force du terme. Voilà pourquoi on trouve parfois, en grec, surtout chez les poètes, des locutions comme μόχθον μοχθεῖν (EUR.) « se donner une véritable peine » ; λήτρον λήρεϊς (ANIST. *Plut.*, 517) « tu radotes vraiment », etc.

2. Toutefois cette expression, comme celle de Pindare avec laquelle elle a quelque analogie (*Olymp.*, VIII, 63 : προβαίνειν πῶδα), peut contenir, non pas un accusatif de qualification, mais un accusatif de relation (acc. de la partie). Cf. ci-dessous, § 74, 1°.

3. Il y a deux interprétations différentes pour ce vers; l'une remonte à l'antiquité (cf. PLUT., *de aud. poet.*, c. 5) et prend θοάζω pour l'équivalent de καθέζομαι ou θαλάσσω « être assis »; l'autre appartient à Hermann, qui entend *quam mihi sessionem festinatis*?

4. Il n'en est pas moins vrai que l'on peut considérer comme équivalent d'un verbe intransitif le verbe εἶναι accompagné d'un de ces adjectifs pris comme attribut. C'est parce que σῶφος εἶμι équivalait à un verbe intransitif signifiant « être habile » qu'on le construit avec σοφίαν, et il est permis de supposer que la construction de beaucoup d'accusatifs de relation (cf. § 74, 3°), employés comme compléments avec les adjectifs, est une extension de ce cas particulier.

5. Cf. KITTEN, *Ausf. Gr. d. lat. Spr.*, t. II, p. 209.

2° L'accusatif d'un substantif dont le sens est tel qu'il peut remplacer, *à lui seul*, un substantif tiré du verbe et accompagné d'une détermination :

Ex. : XÉN., *Hell.*, I, 6, 37 : ἔθυσεν τὰ εὐαγγέλια, pour cette bonne nouvelle il offrait un sacrifice aux dieux¹. — THUC., I, 126, 6 : Ὀλύμπια νικᾶν, remporter la victoire aux jeux Olympiques². — PLAT., *Gorg.*, 436 a : τὴν γνώμην νικᾶν, faire triompher son avis dans une discussion. — HÉRODOTE, V, 22 : ἀγωνίζεσθαι στάδιον, disputer le prix du stade³.

Le latin ne présente que quelques exemples de cette construction.

Ex. : ENNIUS (cité par CIC., *Cat. maj.*, 3, 14) : **vicit Olympia**. — CIC., *de Off.*, III, 10, 42 : **qui stadium currit** (p. **stadii cursum currit**). — HOR., *Sat.*, I, 5, 63 : **saltare Cyclopa**, danser la danse du Cyclope (Cf. *Ép.*, II, 2, 125 : **nunc Satyrum, nunc agrestem Cyclopa movetur**⁴). — SÉN., *Claud.*, 33 : **aleam studiosissime lusit**. — JUVÉNAL, II, 2 : **odi | qui Curios simulant et Bacchanalia vivunt**.

Enfin il faut peut-être voir dans l'expression classique **occumbere mortem**, succomber à la mort, un cas particulier de la construction qui vient d'être étudiée⁵.

REMARQUE. — C'est ainsi qu'on peut expliquer les locutions poétiques bien connues πῦρ πνεῖν (HÉS., *Théog.*, 819 ; XÉN., *Hell.*, VII, 5, 12), respirer le feu, c.-à-d. être ardent, être enflammé, πνεῖν μένεα (HOM., *Il.*, II, 356 ; III, 8, etc. ; OD., XXII, 203), respirer le

1. L'expression est abrégée et équivaut à θυσίαν ἔθυσεν τῶν εὐαγγελίων. Comparez les locutions du même genre : θύειν τὰ ἐπινίκια (PLAT., *Bang.*, 173 a) « offrir un sacrifice en l'honneur d'une victoire » ; θύειν διαβατήρια (XÉN., *Hell.*, III, 4, 3) « offrir un sacrifice pour obtenir un résultat favorable dans une expédition au dehors » ; θύειν γενέθλια (EUR., *Ion.*, 653 ; PLAT., *Alc.*, I, 121 c) « célébrer par un sacrifice l'anniversaire d'une naissance » ; θύειν τὰ Λύκεια (XÉN., *Anab.*, I, 2, 10) « célébrer par un sacrifice les fêtes de Zeus Lykæos ». De même avec le verbe τέμνειν employé par les poètes au sens de « égorger des victimes », par suite « sacrifier », on trouve ὄρχια τέμνειν (HOM., *Il.*, II, 124) « égorger une victime pour cimenter un traité », et par suite « prononcer un serment solennel, conclure un traité », etc.

2. On a dit successivement νικᾶν καλλίστην νίκην, puis νικᾶν νίκην (XÉN., *Cyr.*, VII, 1, 10) « remporter une victoire », νικᾶν μάχην (XÉN., *An.*, VI, 5, 23) « gagner une bataille », νικᾶν ναυμαχίαν (THUC., PLAT., DÉM.) « gagner une bataille navale », et enfin, par une abréviation d'expression semblable, νικᾶν Ὀλύμπια, cf. PINO., *Ol.*, IV, 34 ; XIII, 42 : νικᾶν δρόμον « gagner le prix de la course », pour δρόμου νίκην νικᾶν. (Cet emploi du verbe νικᾶν était consacré ; voy. les inscriptions d'Olympie.) — Le verbe ἡττάσθαι, qui exprime l'idée contraire « être vaincu », entre aussi dans des locutions comme ἡττάσθαι μάχην (DÉM., p. 444, 5 « perdre une bataille », et ἡττάσθαι δίκην (PLAT., *Lois*, 880 c, DÉM., p. 1177, 5) « perdre son procès ».

3. Pour ἀγωνίζεσθαι ἀγῶνα σταδίου. Le verbe ἀγωνίζεσθαι entre, comme νικᾶν, dans beaucoup d'expressions abrégées,

Ex. : ἀγωνίζεσθαι δίκην, (LYS., 98, 14 ; DÉM., p. 653, 26) « soutenir un procès » ; ἀγωνίζεσθαι φόνον (EUR., *Andr.*, 330), p. ἀγ. φόνου δίκην « avoir à se défendre contre une accusation de meurtre », etc.

C'est aussi une abréviation d'expression qui explique la locution : ἀγωνίζεσθαι δράμα « faire représenter une pièce » (ARIST., *Poet.*, 741), ou (en parlant de l'acteur) « jouer une pièce » (DÉM., p. 418, 5).

4. **Movetur** a le sens moyen et signifie « danse ».

5. Avec **occumbere**, l'accusatif **mortem** est le cas le plus ordinaire ; **morte** ou **morti** sont beaucoup plus rares.

courage. πνεῖν ζόνον (ESCH., *Agam.*, 1309), respirer le meurtre, Λακωνικόν πνεῖν (ARISTOPH., *Lys.*, 276), avoir des sentiments spartiates, etc., πῦρ δεδορκώς (HOM., *Od.*, XIX, 446), lançant un regard de feu, etc., σκύτη βλέπειν (ARIST., *Guépes*, 643), avoir les yeux de quelqu'un qui reçoit ou qui va recevoir les étrivières, etc.

En latin, beaucoup d'expressions analogues sont usitées, même en prose et à la bonne époque. Telles sont *redolere antiquitatem* (CIC.), exhaler un parfum d'antiquité, *anhelare scelus* (CIC.), respirer le crime, *spirare tribunatum* (LIV.), p. *spiritus tribunicios*, etc.¹; *sonare hominem* (VIRG.), avoir le son d'une voix humaine, est poétique.

3^e L'accusatif neutre d'un adjectif, qui équivaut pour le sens à l'accusatif d'un substantif accompagné d'une détermination.

Ex. : HOM., *Od.*, XXII, 447 : αἶν' ὀλοφυρόμεναι (p. αἶνους ὀλοφυρμούς ὀλοφυρόμεναι). — XÉN., *Anab.*, VI, 4, 2 : ὑβρίζειν δεινά. VI, 1, 5 : ἥλλοντο ὑψηλά. *Mém.*, II, 6, 25 : τοῖς φίλοις τὰ δίκαια βοηθεῖν.

En dehors de certaines expressions toutes faites, comme ὀζὺ βλέπειν, ὀζὺ ἀκούειν, avoir la vue perçante, l'ouïe fine. μέγα λέγειν, dire à haute voix. μέγιστον δύνασθαι, avoir une très grande influence, etc., l'emploi de l'accusatif neutre singulier est poétique. En prose, c'est, en règle générale, l'accusatif pluriel neutre que l'on construit ainsi².

Les Latins connaissent aussi cette construction, mais elle est très rare à l'époque archaïque et la prose classique correcte semble l'éviter. En tout cas, elle ne l'emploie que dans un très petit nombre d'expressions déterminées.

Ex. : CIC., *Tusc.*, II, 24, 56 : *exclamare majus*, crier assez fort. — P. Arch., 10, 26 : *Cordubæ natis poetis, pingue quiddam sonantibus atque peregrinum*.

Les poètes, au contraire, font de l'accusatif neutre (singulier ou pluriel) l'emploi le plus fréquent.

Ex. : CACÉRON (trad. d'*Aratus*), *De Nat. deor.*, II, 43 : *truculenta tuetur*. — LUCR., III, 86 : *sincerum sonare*; V, 34 : *acerba tuens* (Cf. VIRG.). — CATULL., XLII, 8 : *turpe incedere*; LI, 5 : *dulce ridentem* (cf. HOR., *Carm.*, I, 22, 23). — VIRG., *Égl.*, III, 8 : *transversa tuentibus hircis*; *En.*, V, 49 : *transversa fremunt*; VI, 50 : *mortale sonans*; VII, 287 : *torvum clamare*; VI, 288 (cf. IX, 632) : *horrendum stridens*; VIII, 248 : *insueta rudentem*, etc. — HOR., *Sat.*, I, 3, 26 : *tam cernis acutum*; *ibid.*, I, 8, 41 : *resonare triste et acutum*;

1. On pourrait ajouter à cette liste *sudare sanguinem* (LIV.), *electra* (VIRG.); mais il semble plus naturel de voir dans *sudare* un verbe intransitif pris transitivement.

2. Il est difficile de donner les raisons de ce choix. Les origines de la construction ont été étudiées par LA ROCHE et, d'après lui, par DELBRÜCK; voy. les réflexions que la question leur suggère : LA ROCHE, *Hom. Stud.*, p. 27-32; BRUGMANN-DELBRÜCK, *Grundriss*, etc., t. III, 1^{re} partie, p. 616 sqq.

Carm., II, 12, 14 : **lucidum fulgentes**; *ibid.*, II, 19, 6 : **turbidum lætatur**; *ibid.*, III, 27, 67 : **perfidum ridens**; *Ep.*, 2, 1, 166 : **spirat tragicum**, etc.¹.

Les exemples abondent aussi chez les autres poètes de l'empire. Certains *prosateurs* (SALL., TAC.) emploient de cette manière l'adjectif neutre **immensum**, et Tacite a même dit, à la manière des poètes, *Ann.*, IV, 60 : **falsum renidens vultu**. Mais c'est surtout Apulée qui fait de cette construction l'usage le plus étendu (*Mét.*, II, 7 : **dulce condiens** et **suave quater**; V, 28 : **Venus irata solidum**; VI, 24 : **canora personabant**; VI, 16 : **renidens exitiabile**, etc.²). Pour les écrivains des bas temps l'emploi de l'adjectif neutre avec un verbe était considéré comme un tour ordinaire; Ammien Marcellin³ en offre beaucoup d'exemples, et les écrivains ecclésiastiques eux-mêmes s'en servent fréquemment. On sait d'ailleurs que cet usage se retrouve dans les langues romanes et particulièrement en français : *chanter juste, parler haut et clair*, etc.

REMARQUE. — Sur le modèle de (μέγαν πλοῦτον πλουτεῖν (cf. LUC., *Tim.*, 48, πλουτεῖν πλοῦτον ὑπερμεγέθη)) les poètes ont créé des expressions comme μέγα πλούσιος.

La locution μέγα εὐδαιμών (cf. μέγα εὐδαιμονεῖν) se trouve dans Xénophon (*Cyr.*, V, 1, 28), mais c'est vraisemblablement un tour poétique (cf. ESCHYLE, *Prom.*, 647). Quoi qu'il en soit, des constructions de ce genre peuvent être considérées comme l'origine de certaines locutions, dans lesquelles on explique quelquefois l'accusatif en lui donnant la valeur d'un accusatif de relation (ou accusatif adverbial). En effet ces deux emplois se confondent souvent et il est parfois difficile de décider auquel des deux on a affaire.

4° L'accusatif neutre d'un pronom ou d'un adjectif pronominal.

Ex. : HOM., *Il.*, III, 399 : **ταῦτα** λιλαιέαι ἡπεροπεύειν (= τάδε τὰ ἡπεροπεύματα). V, 185 : **τάδε** (= ταύτην τὴν μανίαν) μαίνεται. — XÉN., *Anab.*, I, 3, 18 : ἐρωτᾷτε τὸν Κῦρον τί βούλεται ἡμῖν χρῆσθαι (= τίνα βούλεται **χρεῖαν** ἡμῖν χρῆσθαι). — THUC., IV, 12 : **τοιαῦτα** ἐπέσπερχε. — ISOCR., I, 13 : εὐσέβει **τὰ** πρὸς τοὺς θεούς. — DEM., XVIII, 292 : **ταῦτα** λυπεῖσθαι καὶ **ταῦτα** χαίρειν τοῖς πολλοῖς, etc.

On connaît les expressions ἐν (οὐδέν, πάντα) εὐδαιμονεῖν, ὠφελεῖν, βλάπτειν, etc., si fréquentes à toutes les époques de la langue.

Cet emploi est extrêmement étendu en latin, où l'on construit ainsi, à toutes les époques de la langue, non seulement l'accusatif neutre d'un pronom ou d'un adjectif pronominal, mais aussi l'accu-

1. Voy. DREGER, *ouv. cit.*, t. I², p. 388.

2. Cf. KRETSCHMANN, *De latinitate Apuleji*, p. 50.

3. Sur Ammien Marcellin, voy. l'étude de Hassenstein, p. 10.

satif neutre de certains adjectifs exprimant une idée de quantité (*unum, omnia, multa, cetera, pleraque, nihil*). On dit :

Ex. : *hæc gemebant; illud stomachor; id lugeo; quid* (en quoi) *tibi obsto? unum studere; cetera assentior Crasso; hoc* (*accus.*) *dubitatur* (*pass. impers.*), etc.

63. — Un verbe transitif, déjà accompagné de son complément direct, peut avoir aussi, surtout en grec, un second complément à l'accusatif de qualification.

Ex. : PLAT., *Apol.*, 19, b : Μέλητός με ἐγράψατο τὴν γραῖφην ταύτην¹. *Laches*, 188, d, ἀρμονίαν καλλίστην ἡρμολάμην τὴν λύραν². — XÉN., *Cyr.*, VIII, 3, 37 : ἐμὲ γὰρ ὁ πατήρ τῶν τῶν παιδῶν παιδείαν αὐτὸς ἐπαίδευεν. *Econ.*, VII, 2 : καλοῦσί με τοῦτο τὸ ὄνομα. — ISOCR., VIII, 58 : μετὰ τὴν μάχην ἦν ἐνίκησαν Θηβαῖοι Λακεδαιμονίους, etc.

Les Latins n'emploient cette construction que dans le cas où l'accusatif de qualification est le neutre d'un pronom ou d'un adjectif pronominal³. On dit très bien :

hoc te obsecro; hoc te vehementer rogo (p. oro); *id me rogas* (p. interrogas); *quod deos precati eritis; si quid me vis*, si tu as besoin de moi pour quelque chose⁴; *te hoc consulo*⁵; *quæ te volumus percontari; id ipsum quod me mones; quod te jamdudum hortor; quæ te aliquid juberent*, etc.

64. — Il est naturel de rattacher à cette construction celle des verbes grecs signifiant partager, diviser.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, VII, 5, 13 : Κῦρος τὸ στράτευμα κατένειμε δώδεκα μέρη.

En effet, quand ces verbes sont au passif, le complément qualificatif reste à l'accusatif.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, 1, 2, 4 : διήρηται αὕτη ἡ ἀγορά τέτταρα μέρη⁶.

1. Union de deux constructions : γράφεσθαι τινα « assigner (par écrit) quelqu'un en justice » (en parlant d'une action publique), et γράφειν τινα « intenter une action publique ».

2. Ἀρμόζεσθαι λύρα signifie « accorder une lyre », et ἀρμόζεσθαι ἀρμονίαν τινα « tirer un accord ».

3. Virgile a bien dit (*Georg.*, III, 497 sqq.) *et pede terram | Crebra ferit*, mais c'est un exemple à peu près isolé.

4. *Velle aliquem* « avoir besoin de quelqu'un », appartient à la langue familière.

5. Le pronom *hoc* est quelquefois remplacé, surtout chez les comiques, par son équivalent *hanc rem*.

Ex. : PLAUT., *Mén.*, 687 : *consulam hanc rem amicos*.

C'est de la même façon qu'il faut expliquer :

SALL., *Jug.*, 79, 1 : *eam rem (= id) nos locus admonuit*.

6. Dans la construction passive, ce complément devient le sujet (cf. ci-après, emploi des voix).

Ex. : XÉN., *Cyr.*, 1, 2, 3 : δώδεκα γὰρ καὶ Περσῶν φυλαὶ διήρηται. « il y a aussi douze tribus chez les Perses ».

§ 3. — Accusatif de lieu ou de direction (*question quo*).

65. — En grec comme en latin, l'accusatif pouvait, même seul et sans l'intermédiaire d'une préposition, marquer le terme d'un mouvement¹; mais ce tour, assez fréquent dans la période archaïque de la langue grecque, a fini par tomber en désuétude, surtout dans la prose classique. En latin, il s'est maintenu dans un cas particulier, mais en dehors de ce cas il a eu la même fortune qu'en grec.

On le trouve chez Homère particulièrement avec les verbes *ἰκνέομαι*, *ἰκάνω*, *ἰκω*², qui peuvent être suivis d'accusatifs désignant soit des personnes.

Ex. : Ἀρήτην, Τηλέμαχον, Αἰθίοπας, μητέρα, μνηστῆρας,

soit des choses considérées comme le but du mouvement indiqué par le verbe.

Ex. : Ἄργος, Τροίην, Ὀλυμπον, οὐρανόν, γῆν, πτολίεθρον, νῆσον, δώματα, κλισίην, γούνατα, χροά, etc.

Les autres poètes ont naturellement suivi Homère, ici comme ailleurs; mais la prose emploie toujours en pareil cas une préposition, même devant les noms de ville, à moins qu'elle ne préfère se servir d'une des formes adverbiales en -δε ou en -ζε, qu'on trouve déjà dans les poèmes homériques employées concurremment avec l'accusatif, pour indiquer l'endroit vers lequel est dirigé un mouvement³.

66. — L'ancienne langue latine et la langue populaire employaient l'accusatif de direction dans certaines locutions.

Ex. : *exsequias ire*, aller à un enterrement (TÉR., *Phorm.*, 1026. — Ov., *Am.*, II, 6, 2), *alicui suppetias advenire* ou *venire, proficisci, ire*, etc., aller, venir, etc., au secours de quelqu'un (PLAUTE, *Menechm.*, 1001. — AUCT. DE B. AFR., 5, 25, 39, etc.), *infittias ire*, *litt.* se porter à l'action de nier (COMIQUES, CORNELIUS NEPOS. T.-LIVE, etc.).

1. Cette construction appartenait à la langue indo-européenne primitive, puisqu'on la retrouve en sanscrit et dans la langue de l'*Avesta*. Certaines langues germaniques l'employaient aussi; enfin il y en a des traces dans le slave. Cf. BRUGMANN-DELBÄCK, *Grundriss der vergl. Gr.*, t. III, p. 363 sqq.

2. Plus rarement avec δύω, δυόμαι, δύνω, et même avec ἔρχομαι, εἶμι, βαίνω, νεόμαι. Cf. BRUGMANN-DELBÄCK, *ouv. cit.*, p. 364 et La Roche, *Akkusativ bei Homer*, p. 92 sqq.

3. Sur ces formes en elles-mêmes, voy. les tables de notre volume : *Phonétique, Étude des formes*. Les principales sont : 1° chez Homère : ἄλαδε (ou même εἰς ἄλαδε), οἰκόνδε, ὄνδε, δόμονδε, ἔραζε, ἡμέτερόνδε (δόμον), Ὀλυμπόνδε, κλισίηνδε, etc.; 2° dans la langue ordinaire (pour les noms de villes) : Πυθῶδε, Ἀλμοῦντάδε (Aristophane); — Ἀθῆνάζε, Μεγαράδε, Ἐλευσινάδε, Ὀλυμπιάζε, Μουνιχιάζε, Θριῶζε, etc.; — 3° et pour certains substantifs : χαμᾶζε, θύραζε, οἶκαδε. Il est inutile d'ajouter qu'avec un nom de ville on peut dire aussi, par exemple, εἰς Ἀθῆνας. D'ailleurs, pour beaucoup de noms de villes, on ne rencontre pas d'adverbes en -δε ou en -ζε.

En dehors de ces expressions, l'accusatif d'un nom commun ne s'employait peut-être pas sans préposition, même dans la langue archaïque ou familière, pour marquer le terme où aboutit un mouvement¹.

67. — Les seules exceptions à cette règle sont les suivantes :

1° Dans les expressions *venum ire* (d'où *venire*) et *venum dare* (d'où *vendere*), *venum* est l'accusatif d'un substantif qui signifie la vente.

2° L'accusatif du supin s'emploie comme accusatif marquant le but avec les verbes de mouvement (voy. le chapitre sur les formes nominales du verbe). 5586.

3° Les accusatifs *foras*, à la porte², *rus*, à la campagne, et *domum* (*domos*), celui-ci quand il signifie chez soi (chez eux)³, s'emploient régulièrement sans préposition avec un verbe de mouvement.

4° Avec les verbes signifiant aller, etc., on met à l'accusatif sans préposition les noms de villes et de petites îles (qui n'ont qu'une seule ville, de même nom que l'île elle-même).

REMARQUES. — I. Si l'on trouve chez certains auteurs l'accusatif de la question *quo* employé sans préposition avec des noms de grandes îles et même avec des noms de pays⁴, cela tient ou bien à une extension de l'usage qui vient d'être constaté ou plus vraisemblablement à l'influence de la syntaxe populaire⁵.

II. — Les poètes, qui suivent une syntaxe plus libre que les prosateurs, se dispensent d'exprimer *in* ou *ad* même devant un nom commun.

Ex.: VIRG., *Æn.*, VI, 638 : *devenere locos lætos et amœna vireta*. — *Ibid.*, 695 sq. ; *tua me... imago... hæc limina tendere adegit*, etc.

Il est probable que ces constructions sont, comme beaucoup d'autres, empruntées à la

1. Voyez cependant la Rem. II.

2. Cet accusatif est devenu adverbe et signifie « dehors », mais c'est en réalité un ancien accusatif pluriel (cf. gr. ὅπου).

3. Il faut distinguer les expressions : *eo domum meam* (*tuam, alicujus*, etc.) des expressions : *eo in domum meam* (*tuam, alicujus*). Les premières signifient proprement : « je vais chez moi, chez toi, chez un tel » (cf. *domos suas discesserunt* « ils se séparèrent et s'en allèrent chez eux » ; les secondes signifient : « je vais dans ma maison, dans la maison, dans la maison d'un tel, etc. » L'emploi de l'une ou de l'autre de ces tournures est souvent indifférent.

4. *Dioscor.*, *ouo.*, cité, t. I^{er}, p. 393 sqq., donne les exemples suivants : *Sardiniam* (CIC., *de imp. Cn. Pomp.*, 12, 34 ; *FLOR.*, II, 2, 15) ; *Cyprum* (CORN. NEP., IV, 2, 1) ; *Chersonesum* (CORN. NEP., I, 2, 1, 6) ; *Cariam* (PLAUT., *Curc.*, II, 3, 6) ; *Alidem* (= *Elidem*) (Id. *Capt.*, III, 4, 41) ; *Ægyptum* (CIC., *de Nat. deor.*, III, 22 ; CÉS., *De B. civ.*, III, 106 ; LIV., XXXI, 43 ; CORN. NEP., XIV, 4, 1 ; TAC., *Ann.*, II, 59 ; JUSTIN., XV, 2) ; *Lusitaniam* (AUCT. DE B. HISP., 35) ; *Epirum* (T.-LIV., VIII, 24) ; *Etruriam* (T.-LIV., X, 37) ; *Hellespontum* (T.-LIV., XXXVII, 31) ; *Peloponnesum* (T.-LIV., XXXI, 42 ; XLII, 44 ; XLV, 10) ; *Orientem* (LAMPR., *Al. Sev.*, 63) ; *Germaniam superiorem* (SILITUS, *Hadr.*, 1), etc. Mais dans une partie des exemples que l'on cite pour la prose classique, la préposition *in* a pu être omise par un copiste, et dans quelques-uns l'omission de *in* tient à une raison de symétrie. C'est le cas pour l'exemple suivant de Cicéron (*De imp. Cn. Pomp.*, 12, 34) : « *Siciliam adiit, Africam exploravit, inde Sardiniam... venit*, » sans compter qu'après *in*, abréviation de *inde*, la préposition *in* aurait fort bien pu avoir disparu. C'est le même cas pour le passage suivant de Salluste (*Jug.*, 28, 6) : « *Rhegium atque inde Siciliam...* ».

5. Ce qui tendrait à le faire croire, c'est que les exemples cités sont surtout empruntés aux auteurs qui ont subi cette influence.

langue archaïque, ce qui donne à penser que dans cette langue l'emploi de l'accusatif pour marquer le terme d'un mouvement n'était pas borné au petit nombre de locutions qui est parvenu jusqu'à nous.

III. — Si l'omission de la préposition devant un nom de pays appartient à la syntaxe populaire, l'emploi de *in* devant un nom de ville se trouve presque exclusivement dans le latin vulgaire. Mais il faut soigneusement mettre à part le cas où *in* se rencontre avec un nom propre de lieu désignant à la fois une ville et un port. Cicéron emploie *in Piræa* ou *in Piræum*, parce qu'il a en vue le port et non la ville¹; au contraire, son correspondant Serv. Sulpicius dit *Piræum* (sans *in*), parce qu'il songe à la ville (cf. *ad Fam.*, IV, 12, 1).

IV. — Les meilleurs prosateurs emploient *ad* devant un nom de ville :

1° Quand ils veulent indiquer que le mouvement marqué par le verbe a son terme, non pas à l'intérieur de la ville, mais aux environs.

Ex. : Cic., *de Sen.*, 4, 10 : *adulescentulus miles ad Capuam profectus est* (il s'agit du camp devant Capoue);

2° Quand ils indiquent une direction dans un certain sens, sans verbe exprimé.

Ex. : Cic., *Phil.*, XII, 9, 22 : *tres viæ sunt ad Mutinam*.

V. — Quand l'accusatif du nom propre de ville ou de petite île est accompagné d'une apposition, il faut exprimer la préposition *in* devant l'apposition. L'omission de la préposition est rare et peu correcte. Il en est de même du cas où l'accusatif du nom de ville est accompagné d'un adjectif épithète. C'est par abus qu'Horace a pu dire, *Carm.*, III, 5, 55 sq. : *tendens Venafranos in agros | Aut Lacedæmonium Tarentum*. Il aurait fallu, en prose correcte, *aut Tarentum, in Lacedæmoniam urbem*. En effet, contrairement à ce qui a lieu en grec, l'usage de la prose latine ne permet pas qu'un nom de ville soit accompagné d'un adjectif qualificatif. On peut dire *Corinthus ipsa*, *Corinthus sola*, *Corinthus tota*, etc., mais on doit dire *Corinthus, urbs pulcherrima*, etc.

68. — Les substantifs verbaux qui signifient mouvement ou direction vers se construisent en latin avec l'accusatif *domum* et avec l'accusatif des noms de ville. Toutefois si cette construction se rencontre à toutes les époques de la langue, elle ne paraît pas très fréquente. Pacuvius, Accius et Lucilius emploient le mot *domuitio* (p. *domum itio*), que Dictys et Apulée ont recueilli par affectation d'archaïsme. Mais l'expression *domum itio* en deux mots se trouve aussi chez Cicéron (*de Div.*, I, 32, 68); ailleurs (p. *Sest.*, 63; *in Pis.*, 3) il emploie *domum reditus*. Enfin on peut citer de lui, *Phil.*, II, 42 : *reditus Romam*², et *ibid.*, XI, 2 : *nocturnus introitus Smyrnam*. César n'offre

1. Voyez ce qu'il dit, *ad Att.*, VII, 3, 10 : « Non enim hoc (c.-à-d. la préposition *in*) ut oppido præposui, sed ut loco. »

2. On peut remarquer qu'avec *domum*, Cicéron et César mettent toujours le substantif verbal après, tandis qu'avec un nom propre de ville le substantif verbal peut être avant : T.-Live ne s'astreint déjà plus à cette règle.

qu'un exemple d'un tour analogue, *de Bello G.*, I, 5 : **spe domum reditionis sublata**¹. Dans T.-Live les locutions de ce genre sont beaucoup moins rares.

Ex. : XXII, 61, 13 : **ante consulis Romam adventum**; XXV, 33, 4 : **XXX, 32, 10 : reditus domum**; XXXII, 13, 2 : **iter a Gomphis Ambraciam**; XXXIX, 35, 7 : **legationem Romam suscipere**, etc.

§ 4. — Accusatif servant à marquer l'extension dans l'espace ou dans le temps.

A. — Dans l'espace.

69. — L'accusatif s'emploie en latin pour indiquer les *dimensions* d'un objet : **hasta sex pedes longa**; **via pedes viginti lata**; **murus decem pedes altus**, etc.

REMARQUE. — L'accusatif de dimension s'emploie rarement avec **crassus** (CATON; PLINÉ), jamais avec **profundus**².

70. — En grec et en latin, l'accusatif marque l'*espace parcouru* par quelqu'un.

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 2, 6 : Κύρος... ἐξελάνει διὰ Φρυγίας σταθμὸν ἕνα, παρασάγγας ὀκτώ.

Cic., *p. Quinct.*, 25, 78 : **neminem esse qui possit... triduo septingenta milia passuum ambulare**. *P. Dejol.*, 13, 42 : **negat unquam se a te... pedem** (d'une semelle) **discessisse**. *Acad. pr.*, II, 31, 100 : **si jam ex hoc loco proficiscatur Puteolos stadia triginta**, etc. (pour parcourir un espace de trente stades).

1. L'exemple tiré du *de Bell. civ.*, I, 53 : **domum concursus**, n'est pas très probant, parce que l'accusatif dépend, non de **concursum**, mais de l'expression **concursum fiebant**.

2. Cette construction paraît propre au latin; elle ne se rencontre pas en grec, et l'on n'en cite pas d'exemples empruntés aux autres langues de la famille indo-européenne. Elle est peut-être sortie d'un emploi qui a lui-même une origine singulière. L'ancien ablatif **pondo**, « en poids », s'employait en latin avec **libra**; on prit l'habitude de sous-entendre le mot **libra**, et **pondo**, considéré comme un pluriel entre indéclinable signifiant « livres », finit par entrer dans un certain nombre de locutions.

Ex. : **Esse pondo**, « être en poids... », construit avec l'accusatif dans le sens de « peser tel ou tel poids ». (Cf. VARRON, *de l. Lat.*, V, § 182; COLUMELLE, XII, 28, 1.)

Dans cette locution, l'accusatif servant à évaluer le poids doit s'expliquer, sans doute, comme un ancien accusatif d'apposition; en effet, **pondo esse sex libras** est l'équivalent logique de **pondus habere sex libras**. Or, une fois cette locution passée dans l'usage, on l'abrégea, et **pondo** accompagné d'un accusatif (sans que le verbe **esse** fût exprimé) s'employa pour signifier « du poids de... ».

Ex. : T.-LIVE, XXVI, 47, 7 : **paterae aureæ... libras ferme omnes pondo**, « presque toutes du poids d'une livre. »

Cela étant, on peut supposer avec vraisemblance que l'accusatif employé pour exprimer une mesure en poids fut, par extension, considérée comme un cas pouvant servir à indiquer d'autres mesures, et particulièrement la dimension.

— T.-LIVE, VII, 32, 6 : **quicquid** (de quelque espace que...) **ab Urbe longius proferrent arma...**; XXVIII, 37, 3 : **navibus ad Pityusam insulam centum milia ferme** (en parcourant une distance d'environ cent milles) **a continenti... trajecit**¹.

71. — L'accusatif s'emploie dans les deux langues pour marquer la *distance*, avec les verbes signifiant s'éloigner ou être éloigné.

THUC., II, 5, 4 : ἀπέχει ἡ Πλάταια τῶν Θηβῶν **σταδίους ἑβδομήκοντα**. VI, 49, 3 : Μέγαρα ἀπέχει Σδρακουσῶν οὔτε πλοῦν πολὺν οὔτε ὁδόν. — XÉN., *Hell.*, II, 4, 21 : διέγειν **σταδίους ὡς πεντεκαίδεκα**.

CÉS., *de B. Gall.*, I, 49, 3 : **hic locus ab hoste circiter passus sexcentos aberat**. VII, 72, 4 : (turres) **quæ pedes octoginta inter se distarent**, etc.

72. — Cette tournure est une extension de celle qui vient d'être étudiée. Par une nouvelle extension de sens, le grec et le latin emploient l'accusatif avec d'autres verbes que ceux-là, pour marquer à *quelle distance* de tel ou tel endroit se passe un fait.

XÉN., *Hell.*, II, 4, 5 : Θρασύβουλος ἔθετο τὰ ὅπλα ὅσον **τρία στάδια** ἀπὸ τῶν φρουρῶν.

CÉS., *de B. Gall.*, I, 22, 5 : **milia passuum tria** ab eorum castris castra **ponit** (cf. T.-LIVE, XXVI, 13, 41). — T.-LIVE, XXV, 15, 4 : **consules ad Beneventum esse, diei iter a Capua**. *Ibid.*, 21, 47 : **tria milia** (esse) **a Placentia**, etc.

REMARQUES. — I. Quand on exprime en latin l'idée de la distance à l'aide des mots **spatium** et **intervallum** accompagnés d'un génitif, on met *régulièrement* ces mots à l'ablatif avec les verbes **abesse** ou **distare**.

Ex. : PLANC. (chez CIC., *ad Fam.*, X, 17, 1) : **abesse bidui spatio**. — CÉS., *de B. civ.*, I, 48, 1 : **abesse septem milium intervallo**, etc.

Avec d'autres verbes que **abesse** ou **distare**, l'ablatif **spatio** ou **intervallo** est *obligatoire*.

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, III, 47, 5 : **cum... duum milium spatio consedisset**; *de B. civ.*, II, 38, 3 : **sex milium passuum intervallo a saburra considerat**.

Mais en dehors de ces deux cas particuliers, l'emploi de l'ablatif est *peu classique*.

1. Cet emploi est, on le voit, plus libre et plus hardi en latin qu'en grec. Néanmoins il a vraisemblablement dans les deux langues la même origine : il se rattache à l'accusatif employé avec les verbes signifiant *aller* ou *voyager* et qui est un véritable accusatif complément direct. On a commencé par dire πλεῖν ὑγρα κέλευθα (HOM.), πλεῖν θάλατταν (XÉN.) « parcourir [en navigant] les routes humides, la mer » ; **redire viam**, « revenir [en parcourant] la même route », **ambulare terram** « parcourir la terre [en se promenant] » ; puis on a dit : ὁδὸν ἄγω (ἡγέομαι, ἡγεμονεύω, ἄρχω) « je montre le chemin », *litt.* « je sers de guide (ou de chef) en parcourant le chemin », etc., et enfin l'accusatif a paru le cas naturel pour signifier le chemin parcouru, la route que l'on suit, etc.

Quand le point de départ n'est pas indiqué, on se sert en grec de ἀπό, et, en latin, de a ou ab, qui peuvent alors se traduire par à une distance de...¹.

II. — L'accusatif s'emploie aussi pour indiquer, *au figuré*, à quelle distance une personne ou une chose est d'une autre à tel ou tel égard, c'est-à-dire *de combien* elle lui est supérieure ou inférieure.

En grec, *devant un comparatif*, on peut employer aussi πολύ et ὀλίγον, au lieu de πολλῶ et ὀλίγῳ. On dit *toujours*, dans le même cas, τί, τι, οὐδέν (μηδέν) μείζων (ἐλάττω, etc.).

En latin, ce n'est guère qu'avec *les verbes* exprimant supériorité ou infériorité (*præstare, antecedere, vincere, cedere, etc.*) que *la prose classique* emploie l'accusatif de cette façon.

Ex.: CIC., *de imp. Cn. Pomp.*, 13, 39 : *miramur hunc hominem tantum excellere ceteris. De inv.*, II, 1, 1 : (Zeuxin) *muliebri in corpore pingendo plurimum aliis præstare. P. Rosc. Am.*, 22, 63 : *aliquem, qui tantum immanitate bestias vicerit, etc.*

Devant *les comparatifs*, l'emploi de l'accusatif au lieu de l'ablatif est une façon de parler *rare*, qui appartient surtout à *la langue familière* et qui devient fréquente à partir de Tite-Live (cf. aussi JUV., X, 197; STACE, *Theb.*, VI, 701; IX, 559, etc.)².

B. — Dans le temps.

73. — L'accusatif s'emploie pour exprimer la durée³.

Hom., *Od.*, VI, 295 : ἔνθα καθεζόμενος μέιναι χρόνον. II., I, 592 : πᾶν δ' ἡμαρ φερόμην. — THUC., IV, 118, 7 : αἱ σπονδαὶ ἐνιαυτὸν ἔσονται. — XÉN., *Anab.*, I, 2, 6 : ἐνταῦθα ἔμεινεν ἡμέρας ἑπτὰ. — MÉN., *Sent.*, 547 : Ψευδόμενος οὐδεὶς λανθάνει πολὺν χρόνον.

ENN., *Ann.*, X, frg. 5 : *sollicitari.... noctesque diesque.* — CIC., *Tusc.*, I, 39, 94 : *bestiolæ quædam unum diem vivunt. Ib.*, V, 20, 57 : *duodequadraginta annos tyrannus Syracusanorum fuit Dionysius.* — T.-LIV., V, 22, 8 : (Vejorum urbs) *decem æstates hiemesque continuas circumssessa, etc.*⁴.

1. Cf. DIODORE DE SICILE, IV, 56 : ἀπὸ τετταράκοντα σταδίων τῆς θαλάττης. — PLIN., *H. N.* V, 32 (40), 141 : *Clarissima autem Lesbos a Chio quinque et septuaginta milia passuum.*

2. Suivant DRÆGER (*ouv. cit.*, I³, 397), c'est par une extension de cet usage que Caton aurait dit : *triduum aut quadriduum post*. Mais ne faut-il pas lire *triduo*, etc.? La faute s'expliquerait par une confusion entre *triduo* et *triduom* (écrit *triduō*). De même dans Tacite (*Ann.*, VI, 25) : *quintum decimum Kal. Novembris*, les mots *quintum decimum* doivent être une faute; on doit lire *quinto decimo* (sous-entendu *ante*) *Kal. Nov.* Cf. ci-après, *Ablatif*. Même observation pour *Ann.*, XII, 69, *tertium ante Idus Octobris*, où il faut lire *tertio*.

3. Cet accusatif peut être rattaché à l'accusatif de qualification. Quand on dit : εὐδαίμονα βίον ζῆν, *felicem vitam vivere*, l'accusatif qualifie simplement l'action marquée par le verbe; mais l'imagination de celui qui emploie ce tour ajoute à l'idée exprimée celle de durée; de là cette conception, que l'accusatif peut signifier la durée. Ce tour est commun à presque toutes les langues indo-européennes. Cf. C. GARDICHS (*der Accusativ im Veda*, p. 175 sqq.) et B. DELBRÜCK (*Synt. Forsch.*, I, V, § 117, p. 170).

4. Plaute a dit, par extension de cet usage (*Aul.*, 4) : *multos annos est quom.*

REMARQUES. — I. L'emploi de l'ablatif, au lieu de l'accusatif, pour exprimer l'étendue dans le temps, c'est-à-dire la durée, est rare chez Cicéron et chez César, mais devient plus fréquent chez T.-Live et à l'époque impériale.

II. — Pour marquer une durée ininterrompue, le grec se sert de *παρά* avec l'accusatif ou de *δίς* avec le génitif, et le latin de *per* avec l'accusatif.

Ex. : PLATON, *Rép.* 412 d : *παρά πάντα τὸν βίον*. — ISOCR., III, 24 : *παρά τὸν πόλεμον*. — HÉROD., IX, 43 : *διὰ παντὸς τοῦ χρόνου* (et, par abrég., *διὰ παντός* [cf. THUC., I, 76, 4]). — THUC., I, 70, 8 : *δι' ὅλου τοῦ αἰῶνος*. — SOPH., *El.*, 1024 : *δι' αἰῶνος*, etc.

CIC., *Brut.*, 83 : *per idem tempus* (cf. SÆT., *Galb.*, 10; *Vesp.*, 7). — T.-LIVE, I, 7 : *ætates per multas*, etc.

III. — L'idée de durée est quelquefois un peu effacée.

Ex. : PLATON, *Phèdre*, 229 : οὐκ ἀγδὲς κατὰ τὸ ὑδάτιον ἰέναι ἄλλως τε καὶ **τῇδε τὴν ὥραν** τοῦ ἔτους τε καὶ τῆς ἡμέρας (*litt.* c'est surtout agréable, pendant la durée de cette saison et tant que dure cette heure-ci de la journée¹). Cf. *Lois*, 767 a. — ESCH., III, 7 : τῇδε τὴν ἡμέραν, où l'on attendrait τῇδε τῇ ἡμέρᾳ.

Ordinairement le grec emploie le datif, comme le latin l'ablatif², quand il s'agit de marquer le moment précis où se fait une action. C'est par abus qu'Hérodote emploie τοῦτον τὸν χρόνον au lieu de ἐν τούτῳ τῷ χρόνῳ³.

IV. — Pour marquer *depuis combien de temps* telle ou telle situation existe, on se sert d'un accusatif de durée accompagné d'un nom de nombre *ordinal*. Le temps réellement écoulé est alors inférieur d'une unité au temps marqué par le nom de nombre ordinal.

Ex. : XÉN., *Anab.*, IV, 5, 24 : θυγάτηρ **ἐνάτην ἡμέραν** γεγαμημένη, une fille mariée depuis huit jours, *litt.* qui se trouve au neuvième jour de son mariage. — PLAT., *Protag.*, 309 d : Πρωταγόρας ἐπιδεδήμυχε **τρίτην ἡμέραν**. Protagoras est ici depuis deux jours, *litt.* c'est le troisième jour que Protagoras est ici.

CIC., *in Cal.*, 1, 2 : *vicesimum jam diem patimur hebescere aciem eorum auctoritatis*. — LIV., XXVII, 39, 9 : *quo (Punico bello) duodecimum annum Italia urebatur*.

Le grec ajoute souvent le démonstratif οὗτος, en pareil cas.

Ex. : DÉM., VIII, 2 : ἡ σπουδὴ ἐστὶ περὶ τῆς στρατείας, ἣν **ἐνδέκατον μῆνα τούτον**⁴ Φιλίππος ἐν Θράκῃ ποιεῖται.

L'emploi du nom de nombre *cardinal* avec οὗτος se rencontre aussi, mais plus rarement.

Ex. : LYS., VII, 10 : τίθνηκε ταῦτα **τρία ἔτη**, il est mort depuis deux ans.

1. Peut-être τῇδε τὴν ὥραν est une mauvaise lecture ; il serait aisé de corriger τῇδε τῇ ὥρᾳ.

2. Notez la différence qu'il y a, en latin, entre *nocte ac die*, « le jour et la nuit », et *noctes diesque*, « tout le jour et toute la nuit ».

3. Il est vrai qu'Hérodote se sert même de νύχτα ou de τὰς νύχτας, au lieu de νυκτός. Cf. ci-après, *Génitif de temps*, § 137.

4. Sans article, parce qu'en réalité le substantif est attribut, στρατεῖαν ποιεῖται τοῦτον (τὸν μῆνα) ὄντα ἐνδέκατον μῆνα.

En latin, le nom de nombre *cardinal* ne s'emploie que dans l'expression *triginta* (etc.) *annos natus*, né depuis trente ans, âgé de trente ans, à laquelle le grec répond par τριάντα (etc.) ἔτη γεγονώς.

V. — Pour marquer *combien de temps il y a que tel ou tel fait est arrivé*, on emploie en grec l'accusatif du nom de nombre *ordinal*, avec οὗτος (sans article).

Ex.: DÉM., III, 4 : ἀπηγγέλθη Φίλιππος ὑμῖν ἐν Θράκη **τρίτον ἢ τέταρτον ἔτος** τοῦτ' Ἡραῖον τεύχος πολιορκῶν,

et, en latin, l'accusatif du nom de nombre *cardinal*, mais seulement quand il est précédé de *abhinc*.

Ex.: PLAUTE, *Cas.*, 39 : *abhinc annos factumst sedecim*. — CIC., de *Divin.*, II, 57, 118 : *Demosthenes abhinc annos prope trecentos fuit*¹.

L'ablatif avec *abhinc* ne se rencontre que dans le langage familier.

VII. — L'accusatif de la durée se trouve aussi en latin avec un substantif verbal.

Ex.: CÉS., de *B. Gall.*, II, 35, 4 : *dies quindecim supplicatio*. — T.-LIV., XXXIX, 22, 4 : *addita et unum diem supplicatio*.

§ 5. — Accusatif marquant une extension figurée².

74. — De l'accusatif exprimant une extension réelle dans l'espace et dans le temps dérive logiquement l'*accusatif de la partie* ou *accusatif de relation*. Il marque en effet :

1° La *partie* de tel ou tel objet à laquelle *s'étend* telle action ou telle manière d'être³.

1. Au lieu de *abhinc*, on peut employer pour rendre la même idée trois autres tournures :

1° PHÉDRAK, I, 1, 10, *ante hos sex menses* (« il y a six mois ») *male... dixisti mihi*.

2° CIC., de *leg. agr.*, II, 18, 49, *vos mihi prætori biennio ante* (« il y a deux ans », cf. § 171)... *personam hanc imposuistis*.

3° PLIN., *H. N.*, XIV, § 43, *septem his annis... inventa est vitis uno die deflorescens*, m. à m. : « à une époque qui rentre dans l'espace de sept ans qui vient de s'écouler, » entendez : « il y a sept ans. » Cf. CIC., in *Verr.*, II, 4, 18, 39, *illud argentum se paucis illis diebus misisse Lilybæum*. Au style direct, il y aurait : *paucis his diebus* (« il y a quelques jours »)... *misit*.

2. Cet accusatif s'appelle aussi *accusatif de relation*, parce qu'il marque par rapport à quoi est vraie telle ou telle affirmation. C'est par lui-même, comme on va le voir, que l'accusatif a cette valeur particulière. Aucune préposition n'est sous-entendue : s'il était encore nécessaire de le démontrer, on n'aurait qu'à citer la locution : ὑγιής τὰ κατὰ τὸ σῶμα, « sain pour les choses qui regardent le corps ».

3. L'origine de la construction doit sans doute être cherchée dans des exemples comme ceux-ci :

HOM., *Il.*, IV, 501 : τὸν ῥ' Ὀδυσσεὺς βάλε δουρὶ **κόρσῃν** (cf. *ib.*, XX, 401 ; XI, 240).

XIX, 354 : ἵνα μὴ μιν λιμὸς ἀτερπὴς γούναθ' ἔχοιτο. XXIV, 170 : τὸν δὲ τρώμος ἔλλαβε γυῖα. — OED., XVIII, 391 : ἡ ῥά σε οἶνος ἔχει φρένας. XVI, 15 : κύσσε δὲ μιν κεφαλὴν τε καὶ ἄμφω φάσα καλά.

Tous les accusatifs soulignés sont en réalité les compléments directs de verbes qui tous, proprement ou figurément, signifient « atteindre », et ils sont compléments au même titre que les pronoms remplaçant les noms des personnes touchées par l'action du verbe. Une expression comme βαλεῖν τινα κόρσῃν équivalant en réalité à βαλεῖν τινα, βαλεῖν κόρσῃν « atteindre quelqu'un [et lui] atteindre la tempe ». Comment s'est produite l'abréviation d'expression, c'est ce qu'il est aisé d'imaginer : le second accusatif a été construit comme apposition déterminative. Le tour était trop commode pour ne pas se répandre et s'étendre à d'autres emplois. On s'en servit d'abord avec le passif : ἀσπίδι ταυρείῃ κεκαλυμμένος εὐρέας ἄμους (*Il.*, XVI, 360), ἀπετηθήσαν τὰς κεφαλὰς (Xen., *Cyr.*, VIII, 8), puis la construction s'étendit à toutes sortes de verbes ou d'adjectifs.

Ex. : HÉR., II, 111, 2 : κάμνειν τοὺς ὀφθαλμούς. — XEN., *Mém.*, I, 6, 6 : ἀλγεῖν τὸν πόδα. Cyr., III, 3, 9 : οἱ στρατιῶται εὖ μὲν εἶχον τὰ σώματα πρὸς τὸ δύνασθαι στρατιωτικούς πόνους φέρειν, εὖ δὲ τὰς ψυχὰς πρὸς τὸ καταφρονεῖν τῶν πολεμίων. — ESCH., III, 153 : γένεσθέ μοι μικρὸν χρόνον τὴν διάνοιαν μὴ ἐν τῷ δικαστηρίῳ, ἀλλ' ἐν τῷ θεάτρῳ. — MÉN., *Fragm.*, 75 : βέλτιόν ἐστι σῶμά γ' ἢ ψυχὴν νοσεῖν. — HOM., *Il.*, II, 217 : χολὸς... ἔτερον πόδα, etc.

2° Le point de vue auquel on peut étendre, pour ainsi dire, une affirmation¹.

Ex. : ὄνομα, et par extension, γένος (HOM., γενεήν), et une foule d'autres accusatifs, comme μῆκος, εὖρος, βάθος, ὕψος, μέγεθος, etc., au point de vue de la longueur, de la largeur, de la profondeur, de la hauteur, de la grandeur, etc.; certains substantifs s'emploient à l'accusatif pour exprimer d'une façon plus précise le point de vue où l'on se place, pour qualifier telle ou telle personne, tel ou tel objet, comme τὸ κάλλος, τὴν ἀρετὴν, etc., au point de vue de la vertu, de la beauté, etc.

3° Le point de vue auquel tel sujet possède telle ou telle qualité.

Ex. : XEN., *Mém.*, III, 9, 3 : οἱ εὐφρόστεροι καὶ οἱ ἀμβλύτεροι τὴν φύσιν. Cyr., VIII, 4, 8 : δεινὸς τὴν τέχνην. — DÉM., LVI, 2 : δίκαιος τὸν τρόπον. — ARISTOPHANE, *Plut.*, 558 : ἡ πενία τοῦ πλούτου βελτίονας ἄνδρας παρέχει καὶ τὴν γνώμην καὶ τὴν ἰδέαν².

REMARQUE. — En latin, si l'on excepte les expressions très usitées *magnam partem*, en grande partie, *maximam partem*, pour la plus grande partie, *partim* (ancien accusatif devenu adverbe)³, l'emploi de l'accusatif de relation est inconnu à la prose classique; c'est un hellénisme recherché par les poètes, et qui se rencontre seulement en prose chez les auteurs qui admettent des constructions poétiques⁴.

1. Cette construction, comme celle dont il vient d'être question, appartenait déjà à la langue primitive indo-européenne. Voy. DELBRÜCK, *Synt. Forsch.*, IV, p. 32 sqq.

2. On trouve dans BRUGMANN-DELBÄCK, *ouv. cit.*, t. III, p. 390 sqq., une classification des adjectifs qui sont accompagnés de cet accusatif de relation. Ce sont : 1° les comparatifs et superlatifs; 2° les adjectifs signifiant égalité ou ressemblance; 3° ceux qui expriment, en général, une qualité physique ou morale. Pour l'origine de quelques-unes de ces constructions, cf. ci-dessus, § 62 b, *Rem.* III (p. 61 et n. 4).

3. C'est ce que montrent des phrases du genre de celle-ci : T.-LIVE, XXVI, 46, 48, *partim copiarum ad tumultum expugnandum mittit, partim ipse ad arcem ducit*, où l'accusatif *partim* joue le rôle du complément direct. Mais bien avant T.-Live, *partim* était déjà considéré comme une sorte de substantif indéclinable. Cf. CATON (cité par A.-GELLE VII [VI], 3, 16) : *atque haud scio an partim eorum fuerint* (où *partim* joue le rôle d'un nominalif); Id. *ibid.*, X, 13, *cum partim illorum* (où le même mot tient la place d'un ablatif). C'est d'emplois de ce genre qu'est venue au mot *partim* la valeur et le sens d'un adverbe distributif : ce sens se trouve déjà dans un vers d'Ennius (*Ann.*, frg. 443) : *hic insidiantes (sous-entendu partim) vigilant partim requiescunt*. Mais dans Plaute, *partim* n'apparaît pas encore comme adverbe. Cf. NECK, *lat. Formenlehre*, I², p. 205. BRUGMANN-DELBÄCK, *Grundriss*, etc., t. III, 1^{re} partie, p. 603 sqq.

4. C'est ainsi qu'on trouve dans Virgile, *En.*, V, 97; VI, 243 : *nigrantes terga juvencos*.

§ 6. — Accusatif adverbial¹.

75. — On emploie très souvent l'accusatif avec la valeur d'un adverbe. A ce propos, on peut citer un grand nombre d'accusatifs marquant :

1° Le temps,

τὸ νῦν, maintenant, τὸ πάλαι, jadis, τὸ πρίν, auparavant, τὸ μετὰ ταῦτα, ensuite, τὸ ἀπὸ τοῦδε, depuis lors, ἀκμήν (Xén., *Anab.*, IV, 3, 26), au moment même OU il n'y a qu'un moment, tout récemment, τὴν ἀρχήν et quelquefois ἀρχήν, dès le commencement, etc.²

Primum, d'abord, tum ipsum, précisément alors, nunc ipsum, précisément maintenant, plerumque, la plupart du temps, id temporis, à ce moment-là (p. eo tempore)³, etc.

XII, 468 : *hoc concussa metu mentem*. — T.-LIVE, XXI, 710 : *femur tragula... ictus* (cf. *Dict. de R. Afr.*, 78 : *pilo... caput ictus*; 85 : *bracchium gladio percussus*). — *Tac. Germ.*, 17 : *nudæ brachia ac lacertos*. — *VIRG.*, *En.*, VIII, 114 : *qui genus (estis)?* — T.-LIVE, I, 22, 2 : *cetera egregium* (« à tous les autres points de vue »). Voy. sur l'accusatif de relation en latin l'excellent article de G. Landgraf, *Archiv...* de WOLFFLIN, t. X, p. 309 et suiv.

1. Sur les origines de cette construction, voy. BAUGHMAN-DELBÜCK, *ouv. cit.*, t. III, 1^{re} partie, p. 596 sqq. — Parmi les accusatifs employés adverbialement, les uns se rattachent à l'accusatif de qualification, les autres à l'accusatif de relation, d'autres à l'accusatif de la question *quo*, quelques-uns enfin à l'accusatif employé comme apposition. Plusieurs de ces constructions ont été déjà expliquées (cf. § 62, *b*, *Rom.* III et § 74), d'autres le seront tout à l'heure. En voici quelques-unes qui présentent un certain intérêt. Le vers d'Homère, *Il.*, XI, 596 : ὥς οἱ μὲν μάρναντο δέμας πυρὸς αἰθομένοιο renferme le substantif δέμας (*pr.* « corps, forme »), qu'on prend ordinairement pour un adverbe signifiant « à la façon de » ; mais on peut en rendre littéralement la valeur, en traduisant par « ils combattaient un combat [qui rappelait la] manière du feu », c'est-à-dire en faisant de δέμας l'équivalent d'un accusatif de qualification. Delbrück pense que les accusatifs δίκην « suivant la règle de... », à la manière de... », et τρόπον « à la manière de... » ont été d'abord des accusatifs de qualification. Il cite le vers d'Eschyle, *Sept. c. Th.*, 85 : βρέμει δ' ἀμαχέτου δίκαν ὕδατος ὀροσέπου. Mais il me semble qu'il faudrait au moins supposer une abréviation d'expression et que la locution βρέμει δίκαν ὕδατος est sortie de βρέμει βρόμον, δίκαν (apposition) ὕδατος. On verra aussi que l'accusatif de qualification a donné au latin beaucoup d'expressions adverbiales ou d'adverbes. Il n'est pas jusqu'aux adverbes en -tim ou en -sim que la linguistique ne soit parvenue à ranger dans cette catégorie. Si l'on considère, en effet, que dans Plaute, *Amph.*, I, 1, 120, on lit : *statim stant signa* « les astres demeurent cloués en place », mot à mot « les astres sont immobiles d'immobilité », il est permis de voir dans *statim* l'accusatif de l'ancien substantif **statis* (cf. gr. στάσις) construit avec *stant* comme accusatif de qualification. Une fois que les substantifs en -tis eurent été remplacés par les substantifs en -tio, le mot *statim* cessa d'appartenir à la catégorie des substantifs et fut rattaché, comme adverbe, à l'idée du verbe *stare*, de là le sens de « à l'état d'immobilité », « sans bouger », puis « sur-le-champ », « à l'instant », etc. Sur le modèle de *statim*, ont été formés *cæsim* « en taillant », « de taille » (par opposition à « d'estoc »), *carptim* « en cueillant », d'où « par morceaux », puis « à part », etc. Voy. ce qui est dit à propos de ces adverbes dans notre *Phonétique et Étude des formes*.

2. Ces locutions se rattachent à peu près toutes sans peine à l'accusatif de relation : « pour ce qui est du moment présent », « pour ce qui est de ce qui s'est passé ensuite », « pour ce qui est du commencement », etc., etc. Quant à ἀκμήν, on peut le rapprocher de l'emploi de l'accusatif servant à marquer le temps, même quand l'idée de durée est un peu effacée. Nous avons vu, p. 72, n. 3, qu'Hérodote emploie νῦντα de cette façon.

3. Dans le style *familiier*, on trouve aussi *commodum* « justement », très fréquent chez Plaute, chez Térence, dans la correspondance de Cicéron et chez Apulée. L'origine de ces locutions est la même que pour les équivalents grecs.

2° La place qu'occupe une action dans une série d'actions semblables.

Ex. : τὸ πρῶτον, pour la première fois, τὸ δεύτερον, pour la seconde fois, τὸ τελευταῖον, pour la dernière fois, etc.

Primum, pour la première fois, **tertium**, **quartum**, etc., pour la troisième, la quatrième fois, etc., **ultimum** (**postremum**), pour la dernière fois, et dans T.-Live (I, 29, 3) **ultimum illud**¹, *litt.* cette fois-là étant la dernière², etc.

3° La manière.

Ex. : τρόπον τινά, **quodam modo**, τίνα τρόπον; **quo modo?** πάντα τρόπον (aussi fréquent que παντὶ τρόπῳ), **quoquo modo**, οὐκ οἶδ' ὄντινα τρόπον, **nescio quo pacto**, τρόπον τινός, **alicujus more** ou **modo**, δίκην, à la manière de (cf. Esch., *Choéph.*, 193 : δίκην ἀγγέλου. — PLAT., *Lois*, 705 e : δίκην τοξότου. — Esch., *Sept. c. Th.* : δίκην ὕδατος. — PLAT., *Lois*, 773 c : δίκην κρατῆρος)³, τὴν ταχίστην, le plus rapidement possible⁴, etc.

A ces locutions il faut ajouter une foule d'adjectifs neutres ayant une valeur modale et signifiant

les uns une idée de quantité :

Ex. : τόσον, ὅσον, πολύ, τοῦλάχιστον, au moins.

Multum, **tantum**, **quantum**, etc., **summum**, au plus, **minimum**, au moins, **ceterum**, pour ce qui est du reste, etc.;

les autres une manière d'être :

Ex. : ἡδύ, δεινόν, ὀξύ, etc.

Commodum, à propos⁵, **facile**, **difficile**, **suave**, **sublime**, **hilaré**, etc.⁶.

1. Tous ces accusatifs sont en réalité des accusatifs de relation.

2. Les latins hésitaient entre l'accusatif et l'ablatif pour exprimer certains de ces rapports. Cicéron a employé **tertio** (*p. Dej.* 5, 14) au sens de « pour la troisième fois », et A. Gelle nous a raconté (*N. A.*, X, 1) que, consulté lors de la dédicace du théâtre de Pompée, sur la question de savoir s'il fallait écrire **tertium** ou **tertio consul**, le grand orateur avait spirituellement conseillé d'écrire **tertio**, eu abrégé.

3. Ce sont aussi des accusatifs de relation (auxquels le latin répond par l'ablatif de manière). Cependant voyez l'opinion de Delbrück rapportée ci-dessus, p. 75, n. 2.

4. Cette locution n'est que l'abréviation de l'expression τὴν ταχίστην ὁδὸν également usitée en grec (cf. Xén., I, 2, 20); elle se ramène donc à l'accusatif de l'espace parcouru. Il en est de même de τὴν εὐθείαν « en ligne droite, directement ».

5. Expression modale qui a pris un sens temporel; voy. ci-dessus, § 75, 1°. Cf. en grec, SOPH., *Aj.*, 34 : ἀπὸ τῆς ἐφῆκεας, **commodum ades**.

6. Ces accusatifs sont pour la plupart des accusatifs de qualification; quelques-uns seulement des accusatifs de relation. Employés d'abord exclusivement avec des verbes, ils ont fini par modifier des adjectifs et même d'autres adverbes. Voy. ВРАЩЕНІЕ-ДЕЛІАТСКІ, *ouv. cit.*, t. III, 1^{re} part., p. 618 sqq.

4° Le motif.

Ex. : τί, pourquoi¹? ταὐτὸν τοῦτο ou αὐτὰ ταῦτα, pour cela même, etc.

Quid? pourquoi? **quod**, à cause de ceci que...

et dans la construction bien connue,

Ex. : **nihil est quod...**, il n'y a pas de raison pour que (*litt.* à cause de laquelle) .. ou **quid est quod...?** quelle raison y a-t-il pour que...?²

5° La portée qu'il faut donner à une affirmation (cf. ci-dessus, § 74).

Ex. : Τί, **aliquid**, dans une certaine mesure, οὐδὲν (μηδέν), **nihil**, en aucune façon, τὴν ἀρχὴν ou ἀρχήν, d'abord, avant tout, et par suite absolument, d'οὐ ἀρχήν οὐ (μή), absolument pas³, τᾶλλα, **cetera**, pour le reste, (τὰ) πάντα, **omnia**, en tout, complètement.

6° Des rapports divers.

Ex. : τοῦναντίον, au contraire, τὸ λοιπόν, pour le reste ou dorénavant, τὸ σύμπαν, en tout, (τὸ) μέγιστον, avant tout, ἀμφοτέρα (THUC., PLAT.), de deux manières ou des deux manières à la fois, etc.

REMARQUES. — I. Les Grecs emploient comme adverbes πρόφασις, soi-disant, χάριν, pour l'amour de, προίκα et δωρεάν, gratis⁴. Le substantif χάριν peut même s'employer avec un adjectif possessif, ἐμὴν χάριν, σὴν χάριν. Dans certains cas, il joue le rôle d'une préposition, ex. : ARISTOPH., *Plut.*, 53 : τοῦ χάριν, à cause de quoi? Χέν., *Mém.* I, 2, 54 : τούτου χάριν, à cause de cela.

Enfin les Attiques emploient ὕπαρ καὶ ὄναρ, en état de veille comme en songe, et par suite en apparence et en réalité (cf. PLAT., *Phèdr.*, 277 e; *Théét.*, 158 b)⁵.

1. *Littéral* : « relativement à quoi... ? » Ces accusatifs neutres expriment proprement le point de vue auquel on se place ; ce sont des accusatifs de relation (voy. § 74). Cf. aussi la formule de transition si fréquente dans Lucrèce : **quod superest**, avec ellipse de l'antécédent id.

2. Le latin archaïque faisait de **quod**, employé au lieu de **propter quod**, un usage encore bien plus étendu. Cf. TAC., *Heaut.*, 3 : **deinde quod** (« le motif pour lequel ») **veni eloquar**. De même id s'employait couramment, au lieu de **ideo** ou de **propterea**.

Ex. : TAC., *Eun.*, 1005 : **nunc id** (« pour ceci, en vue de ceci »), **ut conveniam Parmenonem**.

3. La négation peut se placer avant ou après ἀρχήν. Cf. ANTIPOH., V, 73 : ἐν τῷ παραχρῆμα οὐκ ἔστιν ἀρχὴν ὁρθῶς βουλευέσθαι : « si l'on ne se donne pas le temps de réfléchir, il est absolument impossible de prendre une bonne résolution ». DEM., c. *Aristocr.*, 92 : τὴν ἀρχὴν γὰρ ἔξῃν αὐτῷ μὴ γράζειν, « car il n'avait absolument pas le droit de rédiger (ce décret) ».

4. Cf. Δωτιγγ., « gratis », dans Hérodote. Ces accusatifs sont devenus des adverbes, parce qu'ils étaient construits primitivement en apposition à d'autres accusatifs. Cf. HOM., *Il.*, XIX, 303 : ἐπὶ ὃ ἔιστανάγοντο γυναικας | Πατρόκλον πρόφασιν (« comme prétexte »), σφῶν δ' αὐτῶν κήδε' ἐξίστη. — *Il.*, XV, 743 : ὅστις δὲ Τρώων κοίλῃσ' ἐπὶ νηυσὶ φέροιτο, | σὺν πυρὶ κηλείω χάριν (« comme une faveur témoignée à ») Ἐκτορος ὀτρύναντος. Dans Hérodote le substantif χάριν s'emploie même avec l'article, cf. V, 99 : οἱ οὐ τὴν Ἀθηναίων χάριν (« par amitié pour les Athéniens ») ἱσπρατεύοντο, ἀλλὰ τὴν αὐτῶν Μιλησίων. Les autres formes, προίκα et δωρεάν, sont plus récentes : la première est fréquente chez Aristophane, la seconde apparaît pour la première fois seulement chez Polybe : l'une et l'autre ont le sens littéral de « comme pur don, en pur don ». Cf. ΒΑΥΘΜΑΝΣ-ΔΕΙΛΒΑΤΣΚ., *our. cil.*, t. III, 1^{re} part., p. 601 sq.

5. On peut expliquer aussi cette locution par un ancien accusatif d'apposition. Cf. EURIPIDE, *Iph. Taur.*, 517 sq. : Τροίαν ἴσως οἶσθ' ἥς ἀπανταχοῦ λόγος | ὥς μήποτ' ὤφελόν γε μὴδ' ἰδὼν ὄναρ (on peut traduire littéralement « comme apparition »). — ESCYLE, *Prom.*, 485 : κάκρινα πρῶτος ἔξ ὀνείρατων ἢ χρὴ ὕπαρ γένεσθαι (« comme réalité »).

II. — Le latin *vicem* accompagné d'un adjectif possessif ou d'un génitif signifie :

1° A la façon de,

Ex. : CIC., *ad Att.*, X, 8, 7 : **Sardanapali vicem in suo lectulo mori**. — SALL. *de Rep. Rom.*, p. 497, 26) : **vicem pecorum obtruncabantur**.

2° Pour le compte de (surtout avec des mots qui expriment un sentiment).

Ex. : CIC., *de domo*, 4, 8 : **mihi uni necesse erit et meam et aliorum vicem pertimescere** ?

mais aussi dans d'autres cas,

Ex. : T.-LIVE, I, 9, 15 : **cum suam vicem** (pour son propre compte, c.-à-d. pour sa part), **functus officio sit**. — XXV, 38, 3 : **cogor vestram omnium vicem** (pour vous tous) **unus consulere**¹.

III. — L'expression *instar*² est considérée dans certains cas comme un accusatif adverbial. Toutefois partout où l'on rencontre ce prétendu accusatif adverbial on peut l'expliquer par une apposition. C'est le cas pour cet exemple de Cicéron, *in Verr.*, II, 5, 44 : **navem cybæam maximam, triremis instar** (m. à m. équivalent d'une trirème), et pour tous ceux où *instar* peut être traduit sans peine par équivalent. Même dans le vers de Catulle (*Carm.*, 115, 1) : **habes instar triginta jugera prati**, où *instar* signifie pas moins que, on peut supposer qu'on a affaire à une expression abrégée et que la phrase complète serait **habes prati jugera, triginta (jugerum) instar**; c'est le contexte qui donne à *instar* la valeur particulière qu'il a dans ce passage. Enfin dans ce vers de Virgile, *Æn.*, XII, 923 : **volat atri turbinis instar**, où *instar* paraît pour la première fois avec la valeur de tout comme, de même que, il est aisé de voir qu'*instar* peut être pris pour un nominatif construit en apposition avec le sujet de *volat*³. Il faut donc conclure que *instar* n'est jamais adverbe. Quant à l'expression composée *ad instar*, qu'on ne rencontre pas avant Apulée et Tertullien, c'est une locution faite sur le modèle de *ad exemplum*.

IV. — De même, les expressions *virile secus*, de sexe mâle, *muliebre secus*, de sexe féminin, semblent bien appartenir à la catégorie de l'accusatif adverbial.

Ex. : T.-LIVE, XXVI, 47, 4 : **liberorum capitum virile secus ad decem milia capta**⁴.

V. — Dans la langue familière, on pouvait dire *aliquid id* (ou *hoc*) *genus*⁵, au lieu de *aliquid ejus* (*hujus*) *generis*, et de même *quod genus*, au lieu de *cujus generis*.

Ex. : CORNIF., *Rhet. ad Her.*, II, 30, 48 : **quod genus ii sunt a quibus**, etc.

1. Bien qu'on n'en ait pas la preuve directe, il est vraisemblable que cet accusatif adverbial est sorti de constructions dans lesquelles il était en apposition et qu'on a dit, par exemple, *munus explere vicem alicujus*, avant de dire *fungi officio vicem alicujus*. A partir du premier siècle de l'empire, on trouve l'ablatif *vice* et les locutions adverbiales *ad vicem*, *in vicem* employés au lieu de l'accusatif *vicem* (Col., Plin., Tac., A.-Gelle, Justin).

2. Cf. WIELLFIN, *Archiv. f. lat. Lexicogr.*, t. II, p. 581 sqq. Suivant Wœlfelin, *instar* est un substantif dont la signification fondamentale est « poids qui fait équilibre », par suite « pendant », d'où « poids, mesure, équivalent, type, modèle ». Le mot ne se rencontre qu'au nominatif et à l'accusatif.

Ex. : *instar* est (ou *videtur*) *alicujus rei* (Cic., Cæs.) ou *instar habere, obtinere, putare*, etc.

3. Pour que l'on pût dire que *instar* n'est jamais qu'un accusatif adverbial, il faudrait qu'on rencontrât des phrases comme : *ducibus reorum instar vinctis*, usage tout à fait inconnu en latin.

4. Toutefois rien n'empêche de supposer qu'à l'origine c'étaient des locutions employées comme appositions au nominatif ou à l'accusatif, et que c'est peu à peu qu'elles devinrent expressions adverbiales, parce qu'on les considérait comme invariables.

5. Voy. par ex. Cic., *ad Att.*, XIII, 12, 3.

On trouve aussi **omne genus** pour **omnis generis**.

Ex. : LUCR., II, 821 : **omne genus... coloribus**. — VARR., *de Re rust.*, III, 5, 41 : **avibus omne genus**.

Enfin l'on rencontre des expressions comme celles-ci :

CIC., *p. Cluent.*, 51, 141 : **cum id ætatis** (pour **ejus ætatis**) **filio**; *Phil.*, VIII, 2, 5 : **cum illud esset ætatis** (pour **illius ætatis**). — TAC., *Ann.*, XII, 18 : **nemo id auctoritatis** (pour **ejus auctoritatis**)¹.

§ 7. — Accusatif d'apposition.

76. — L'accusatif peut servir d'apposition à toute une phrase; mais il faut se garder de croire que cette construction se rencontre aussi souvent qu'on le dit.

En grec, au commencement d'une proposition, on trouve souvent un adjectif neutre sans verbe, annonçant ce qui va suivre; cet adjectif neutre n'est pas nécessairement à l'accusatif. Il y a des cas où c'est un nominatif.

Ex. : PLAT., *Phédon*, 66 : **δυὸν θάτερον** (s.-ent. **γενήσεται**) **ἡ οὐδαμοῦ ἔστι κτήσασθαι τὸ εἰδέναι ἢ τελευτήσασιν**. — PS.-DÉM., XXV, 89 : **τὸ τῆς παροιμίας** (s.-ent. **ἔστι**), **ὁρῶντες οὐχ ὁρῶσι καὶ ἀκούοντες οὐκ ἀκούουσιν** (cf. PLAT., *Gorg.*, 477 : **τὸ λεγόμενον** [« comme on dit »], **κατόπιν ἐορτῆς ἤκομεν**). — XÉN., *Hell.*, VI, 3, 8 : **τὸ πάντων ἐναντιώτατον αὐτονομία** (c'est-à-dire **ὁ πάντων ἐναντιώτατόν ἐστιν...**) **καθίστατε δεκαδαρχίας** (cf. *Cyr.*, V, 5, 24, **τὸ πάντων μέγιστον καὶ κάλλιστον, τὴν μὲν σὴν χώραν αὐξανομένην ὄρεας, τὴν δὲ τῶν πολεμίων μειουμένην**).

1. Toutes ces locutions ont été étudiées en détail par Wœlfelin (*Archiv. f. lat., Lex.*, V, 387 sqq.). Il ressort clairement de son exposé que **genus** avec **id**, **omne** ou d'autres adjectifs analogues, a d'abord été construit en apposition avec un nominatif ou un accusatif. Par exemple, dans ce fragment de Caton, *de Re rust.*, 8, 2 : **coronamenta omne genus... facito ut serantur**, si l'on veut se rendre compte de la valeur primitive du tour, il faudra traduire mot à mot : « des fleurs pour guirlandes, chaque espèce. » Mais cet emploi conduit à prendre **omne genus**, **id genus**, etc., au même sens que **Plaute** et **Térence** donnaient à **omnis modi**, **ejus modi**, etc.; aussi crut-on pouvoir construire **id genus**, **omne genus** avec n'importe quel cas; de là des phrases comme : **alii id genus rebus** (VARR., *de Re rust.*, III, 7, 47), ou **pascuntur omne genus objecto frumento** (VARR., *de Re rust.*, III, 6, 3), etc. Il arrive même qu'on laisse au lecteur le soin de suppléer le substantif que modifie l'expression :

Ex. : VARR., *de re rust.*, I, 16, 4 : **in hoc genus** (s.-ent. **prædiis**).

Quant à **quod genus**, on ne le trouve jamais construit qu'en apposition à un nominatif ou à un accusatif; mais l'auteur de la *Rhétorique à Herennius*, Cicéron et Lucrèce l'emploient librement pour remplacer **quomodo** (LUCR., III, 276; CIC., *de Inv.*, II, 54; 162, 163) ou **sicut** (LUCR., III, 266. 276; V, 478). C'est sur le modèle de **id genus** que semblent s'être formées les locutions comme **id ætatis**; mais on peut croire aussi que l'expression **id temporis** (cf. § 75) a pu avoir aussi une certaine influence sur son développement. Quoi qu'il en soit, la langue latine littéraire a évité toutes ces constructions; elles n'apparaissent pas avant Caton, sont rares dans Cicéron, et ne se retrouvent que dans le latin d'Afrique, par affectation d'archaïsme. La preuve qu'elles avaient quelque chose d'artificiel, c'est que la langue du quatrième siècle ne les connaît presque plus. Enfin, il faut remarquer que les Grecs n'ont jamais employé τούτο γένος avec la valeur du latin **id (hoc) genus**.

Dans quelques cas seulement on trouve de vrais accusatifs.

EX. : PHILÉMON, 103 : ἀμφοτέρων οὗτος, εὐτυχεῖ τε καὶ ὀρροεῖ (c'est comme s'il y avait ἀμφοτέρων τελεῖ). — PLAT., *Gorg.*, 508 : εἰμὶ ἐπὶ τῷ βουλομένῳ, ἂν τε τύπτειν βούληται, εἰάν τε, τὸ ἔσχατον (s.-ent. βούληται), ἀποκτεῖναι.

77. — L'apposition à toute une phrase, soit au nominatif, soit à l'accusatif, est moins fréquente en latin qu'en grec, au moins dans la bonne langue. On connaît les expressions *mirabile dictu* (ou *visu*), *horrendum*, *infandum*, etc. Ce sont dans la plupart des cas des nominatifs¹. T.-Live a dit (peut-être sous l'influence de Virgile), VII, 26, 5 : *dictu mirabile* (nominatif), *tenuit non solum ales captam semel sedem, sed...*

On trouve bien, dans Cicéron, quelques appositions mises à l'accusatif, mais c'est ordinairement *rem* qui est ainsi employé et qui est toujours amené très naturellement par la construction :

EX. : *Tusc.*, I, 43, 102 : *admoneor ut aliquid etiam de... sepultura dicendum existimem, rem non difficilem* (apposition à l'idée de *dicere*). — *De Orat.*, II, 49, 79 : *quinque faciunt quasi membra eloquentiæ... rem sane non reconditam* (apposition à *quinque membra*).

Comme exemple réel d'apposition à toute une phrase on ne trouve guère chez lui que celui-ci :

Phil., II, 34, 85 : *non enim objectum (diadema) sustuleras, sed attuleras domo, meditatum et cogitatum scelus* (accus.)².

Mais dans Sénèque et dans Tacite, les exemples sont plus nombreux³.

REMARQUE. — L'accusatif en apposition peut marquer l'intention ou le résultat.

EX. : EURIPIDE, *Hel.*, 482 : Ἐλένην κτάνωμεν, Μενελέω λύπην πιπράν. — SALL., *fragm.*, I, 49, 12 : *plebis innoxiae patrias sedes occupavere pauci satellites, mercedem scelerum* (c.-à-d. ut esset merces...). — 4, 20, 8 : *Eumenem prodidere Antiocho... pacis mercedem*. — T.-LIVE, I, 43, 5 : *monumentum ejus pugnae, ubi primum... equum Curtius in vado statuit, Curtium locum appellarunt*. — TACITE, *Ann.*, I, 3, 1 : *Augustus subsidia dominationi Claudium Marcellum, M. Agrippam geminatis consulatibus extulit, etc.*

1. En dehors des adjectifs ainsi employés, on trouve des appositions à toute une phrase qui sont certainement au nominatif.

EX. : CIC., *Tusc.*, I, 26, 55 : *nec Homerum audio, qui Ganymedem a diis raptum ait ut Jovi bibere ministraret : non justa causa cur Laomedonti tanta fieret injuria*.

2. Cf. *Revue de Philologie*, année 1881, p. 101-102.

3. Il faut se garder aussi de voir des appositions partout. Ainsi quelques-unes des prétendues appositions signalées par les grammairiens sont ou des propositions indépendantes (cf. CIC., *Tusc.*, I, 35, 86 : *ineptum sane negotium*) ou des exclamations soit au nominatif soit à l'accusatif (cf. CIC., *de Fin.*, II, 23, 75 : *rem videlicet difficilem et obscuram*. — *Orat.*, 16, 52 : *rem difficilem, di immortales...*, etc.).

§ 8. — Accusatif exclamatif.

78. — En latin, *mais non en grec*, l'accusatif précédé ou non d'une interjection s'emploie dans les exclamations.

Ex. : CIC., *de Orat.*, III, 2, 7 : *o fallacem hominum spem..!*

REMARQUES. — I. L'accusatif exclamatif peut être suivi de la particule interrogative *ne*.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 5, 25, 62 : *huncine hominem! hancine impudentiam, judices! hanc audaciam!*

II. L'emploi de l'accusatif exclamatif s'explique par celui de l'accusatif précédé de *en* ou de *ecce*, équivalents de notre expression française *vois, voyez*. Ces locutions se rencontrent surtout chez les *comiques*, qui se servent volontiers aussi d'expressions composées.

Ex. : *Eccum* (p. *ecce eum*), *eccam* (p. *ecce eam*), *ellum* (p. *en'lum*, c.-à-d. *en illum*), *ellam*, etc., le voici, la voici, etc.

En avec l'accusatif se rencontre aussi chez Cicéron (*in Verr.*, II, 1, 37, 93; *Phil.*, V, 6, 15). Mais *ecce* est toujours, chez lui, suivi du nominatif, et l'on trouve une fois (*p. Dej.*, 6, 17) *en* avec le même cas¹.

D. — LE DATIF² PROPREMENT DIT³.

§ 1. — Datif complément d'un verbe, d'un adjectif ou d'un adverbe.

79. — **Datif avec les verbes.** — Le datif est proprement le cas du complément indirect⁴, c'est-à-dire qu'il s'emploie comme complément indirect des verbes transitifs et comme complément unique de certains verbes intransitifs, à peu près, comme, en français, le substantif précédé de la préposition *à*⁵.

Seuls l'usage et les dictionnaires peuvent apprendre quels sont les

1. C'est qu'alors *ecce* (ou *en*) est considéré comme l'équivalent de *adest*.

2. Du latin *dativus*, traduction du grec ἡ δοτική (sous-entendu πρὸς τινί), proprement le cas qu'on emploie avec le verbe « donner », le cas de l'attribution.

3. Au point de vue de la syntaxe, le datif latin est pur de tout mélange ; mais le datif grec a hérité de fonctions qui appartenaient à deux cas primitifs, le locatif et l'instrumental. Il a donc deux emplois bien distincts : 1° il sert à marquer les mêmes rapports que le datif latin ; 2° il remplace deux anciens cas, l'*instrumental* et le *locatif* et correspond alors à une partie des emplois de l'*ablatif* latin.

4. B.-Delbrück a montré (*Synt. Forsch.*, IV, 52 sq.) qu'on peut donner du datif proprement dit cette définition générale : c'est le cas auquel on met le substantif pour indiquer la personne ou la chose que concerne ou à laquelle s'adresse l'action signifiée par le verbe.

5. Cette construction se retrouve en sanscrit avec certains verbes de même sens qu'en grec et en latin ; elle appartenait donc à la langue indo-européenne primitive.

verbes qui se construisent avec le datif, mais on peut cependant, à ce propos, faire quelques remarques essentielles.

En grec et en latin, les verbes transitifs qui prennent ou peuvent prendre, outre un complément direct à l'accusatif, *un complément indirect au datif*, sont ceux qui signifient : donner, envoyer, dire, promettre, imposer, conseiller, reprocher. Cet usage se retrouve à toutes les périodes des deux langues et il est inutile d'en donner des exemples.

80. — En grec et en latin, c'est l'usage qui détermine quels sont les verbes intransitifs qui se construisent avec un complément unique au datif; mais, d'une part, les deux langues ne s'accordent pas à employer le datif avec les verbes de même sens et, d'autre part, l'usage peut varier d'une époque à une autre ou même d'une forme verbale à une autre forme verbale ayant cependant le même sens.

1° Ainsi tandis que le grec fait de βλάπτειν un verbe transitif, le latin considère *nocere* comme intransitif, et, d'autre part, au verbe grec ἑπείθεσθαι, suivre, intransitif, le latin répond par le verbe *sequi*, transitif, etc.

2° Certains verbes grecs, qui se rencontrent ordinairement avec l'accusatif de la chose et le datif de la personne, peuvent être pris absolument, c'est-à-dire être considérés comme verbes intransitifs et ne se construire qu'avec le datif de la personne comme complément indirect. Ainsi, tandis qu'on dit ἐγκαλεῖν τινί τι, reprocher quelque chose à quelqu'un, on dira ἐγκαλεῖν τινί, élever une plainte contre quelqu'un; comparez ὀνειδίζειν (ἐπιτιμᾶν) τινί τι, reprocher quelque chose à quelqu'un et ὀνειδίζειν (ἐπιτιμᾶν) τινί, adresser des reproches à quelqu'un, etc.

3° Quelquefois l'usage a attribué des constructions différentes à des verbes de même sens ou de sens analogue. Ainsi, l'on dit εὐχέσθαι τι τοῖς θεοῖς, demander quelque chose aux dieux (dans ses prières), mais αἰτεῖν τινά τι, demander quelque chose à quelqu'un (cf. § 58) et, au moyen, δεῖσθαι τινος, prier quelqu'un. De même, tandis que les verbes signifiant suivre (ἑπείθεσθαι, ἀκολουθεῖν), se construisent avec le datif, les verbes signifiant poursuivre, donner la chasse à (διώκειν, θηρᾶν) prennent l'accusatif. Mais il peut arriver que le changement de construction tienne à une différence de sens; on comprend, par exemple, que ὀνινάναι, ὠφελεῖν, être utile (c.-à-d. aider) se construisent avec l'accusatif, tandis que λυσιτελεῖν, συμφέρειν, être utile (c.-à-d. être avantageux) est suivi du datif.

4° Enfin certains verbes changent de construction en changeant de voix.

Ex. : Λοιδορεῖν, injurier, s'emploie avec l'accusatif, λοιδορεῖσθαι, adresser des reproches, avec le datif; πείθειν, chercher à persuader, engager, πείσαι, persuader, prend un accusatif pour complément; mais πείθεσθαι (syn. de ὑπακούειν), obéir, se construit avec le datif, etc. De même κελεύειν, ordonner,

se construit avec l'accusatif d'un nom de personne suivi d'un infinitif (*litt.* engager quelqu'un à faire telle ou telle chose), tandis que le composé moyen παρακαλεῖσθαι, encourager, c.-à-d. adresser des encouragements, se trouve toujours avec le *datif* de la personne.

5° Certains verbes latins sont tantôt transitifs et construits avec l'accusatif, tantôt intransitifs et construits avec le datif. Ainsi, dans la langue archaïque, *curo* (PLAUTE, cf. APUL., et LES PÈRES DE L'ÉGLISE), donner ses soins à, *vito* (PLAUT.), prendre garde à, et *decet* (PLAUT., TER., cf. SALL., [*Hist.*, I, 106], A.-GELLE, APULÉE), il sied à, se trouvent construits avec le *datif*¹. — Le verbe *ausculto*, synonyme d'*audio* dans la langue familière, est construit par Plaute tantôt avec le datif et tantôt avec l'accusatif, tandis que Cicéron (*p. Rosc. Am.*, 36, 104) n'emploie que le datif; l'un prend le mot dans le sens d'écouter et de prêter l'oreille à, l'autre, uniquement dans le sens de prêter attention. *Æmulari*, imiter, se construit avec l'accusatif; *æmulari*, envier, avec le datif (par analogie avec *invidere*); *temperare* et *moderari* se construisent plutôt avec le datif dans le sens de modérer, avec l'accusatif dans le sens de régler, gouverner², etc. *Comitor* au sens d'escorter, se construit avec l'accusatif; toutefois, au sens figuré, Cicéron met toujours le datif.

Ex. : *Tusc.*, V, 24, 68 : *tardis mentibus virtus non facile comitatur* (*p. comes est*).

Dans l'un et l'autre cas, les écrivains postérieurs emploient ordinairement l'accusatif.

6° Mais souvent la construction flotte entre l'accusatif et le datif, sans que le changement de cas entraîne un changement de sens, c'est ce qui a lieu pour *adulari* (*acc.* chez Cicéron, *dat.* chez Corn. Népos et T.-Live), flatter, *præstolari* (*dat.* chez Cic., *acc.* chez Tér., Cés. et Cic.), attendre, et *obtreclare* (*dat.* chez Cic., *acc.* chez T.-Live), dénigrer.

REMARQUES. — I. En faveur de la construction *me aliud fatum manet*, une destinée différente m'attend, on ne peut alléguer de la bonne époque qu'un fragment d'ANTOINE cité par CICÉRON (*Phil.*, XIII, 20, 45). Le tour se retrouve dans VIRGILE, d'où il a passé dans la langue de la prose (T.-LIVE, TACITE, Q.-CURCE). Quant à *cujus quidem tibi fatum... manet* (Cic., *Phil.*, II, 5, 11) est en réserve pour toi, le datif s'explique comme datif d'avantage ou de désavantage (cf. ci-après, § 89).

1. Cela tient au rapport que la langue archaïque établit entre l'action marquée par le verbe et son complément ; la traduction française en donne une idée suffisante. Cette considération explique les variations de l'usage pour d'autres verbes : le choix de l'accusatif ou du datif dépendait toujours de l'idée qu'on attachait au verbe employé.

2. Cette règle souffre des exceptions. Ainsi *moderari* signifiant « gouverner » se trouve construit avec le datif (Cic., *Tusc.*, V, 25, 70 ; *Orat.*, 16, 51), et il semble même que le datif soit nécessaire lorsque *moderari* « gouverner » a pour complément un nom de personne. D'autre part, dans le sens de « modérer », on trouve l'accusatif avec *moderari* (SALL., *Jug.*, 82, 2), sans doute aussi avec *temperare*, puisqu'on rencontre le passif *temperari* (Cic., *Phil.*, XII, 11, 26). Dans l'exemple de Cicéron (*p. Marc.*, 3, 8) : « *victoriam temperare* », le texte *victoriam* n'est pas sûr.

II. La langue populaire ou vulgaire peut fournir les exemples suivants :

Invidere alicui aliquam rem (construction employée par le poète ACCIUS et blâmée par CICÉRON, *Tusc.*, III, 9, 20); **mederi morbum** (TÉRENCE, VITRUVÉ, CASSIUS FELIX, etc.), tandis que la construction classique est **mederi morbo** (CIC.); **parcere pecuniam** (PLAUT.), **oleas** (CATON), **fetus** (LUCR.) **talenta** (VIRG.), en regard de la construction classique **parcere sumptu** [dat.]; **hoc mihi dolet** (PLAUT., TER., CIC., *de Orat.*, I, 53, 230; *p. Mur.*, 20, 42), etc.

L'incorrection la plus grave est celle qu'on trouve dans TACITE (*Ann.*, IV, 72; XIII, 45, 40) où, par analogie avec **impero**, le verbe **jubeo** est accompagné du datif¹.

III. Les verbes **dono**, **circumdo**, **aspergo** et **intercludo** admettent une double construction. On dit :

donare aliquid alicui, faire un cadeau à quelqu'un et **aliquem aliqua re**, gratifier, pourvoir quelqu'un de quelque chose; **circumdare murum urbi**, élever un mur autour d'une ville et **circumdare urbem muro** (abl.), entourer une ville d'un mur, **aspergere aram sanguine**, arroser l'autel de sang et **aspergere sales orationi**, assaisonner un discours de mots d'esprit (lui donner l'assaisonnement de mots d'esprit), **intercludere alicui iter**, fermer le chemin à quelqu'un ou **intercludere aliquem itinere**, couper quelqu'un de sa route.

IV. La place du complément indirect est déterminée par les intentions de l'écrivain et l'effet qu'il veut produire; toutes les règles se résument en celle-là. Mais il faut faire une exception pour la formule si ordinaire en latin **mihi crede**. Dans la langue littéraire, il semble bien que *toujours* **mihi** précède l'impératif; **crede mihi** appartient à la langue familière². Mais on dira :

crede hoc mihi, **crede igitur mihi**; **crede, inquam, mihi**, etc.

En d'autres termes, quand **mihi** est séparé de **crede** par un autre mot, c'est **crede** qui doit se mettre le premier.

84. — Datif avec les verbes composés. — En grec et en latin, on construit avec le datif certains verbes composés transitifs ou intransitifs.

1. En grec, on emploie surtout ainsi les composés de σύν, un grand nombre de composés de ἐν et de ἐπί, enfin quelques composés de παρά, περί, πρός et ὑπό³.

1. Dans T.-Live (XXVII, 16, 8) : **Fabius interroganti scribæ quid fieri signis vellet ingentis magnitudinis... Deos iratos Tarentinis relinqui jussit**, le datif **interroganti** dépend vraisemblablement du participe **respondens** que l'auteur a dans l'esprit.

2. Voy. SCHMALZ, *Zeitschr. f. Gymn.*, 1881, p. 114-116. D'après lui, la construction **mihi crede** se rencontre chez Cicéron (*discours et œuvres philosophiques*), chez Horace (*Satires et Épîtres*) : au contraire la construction **crede mihi** se trouve dans Cicéron (*Lettres à Atticus*), chez les correspondants de Cicéron (sauf de rares exceptions, ex. : *ad Fam.*, XVI, 16, 1), neuf fois sur dix dans les épîtres d'Ovide *ex Ponto*, enfin chez Pétrone.

3. Pour un grand nombre de ces verbes, il est douteux que le datif représente un datif primitif. Au contraire, il semble bien évident qu'avec les verbes composés de σύν ou de ἐν, par exemple, le datif qui est proprement le complément de la préposition, remplace ici un *instrumental* (ou *comitatif*) primitif, et là un *locatif*. En effet, on sait que dans l'expression σύν τινι, le datif τινι est un comitatif et que dans la locution ἐν πρῶτῳ, le datif πρῶτῳ tient la place d'un locatif. Il conviendrait donc de déplacer l'étude de ces verbes et d'en reporter une partie là où il est question du datif instrumental, et l'autre partie au chapitre du datif locatif. Toutefois, comme ces verbes composés se construisent avec le datif surtout quand ils sont pris au sens figuré, et qu'en pareil cas on peut soutenir que le datif est dû au sens particulier pris par le verbe, c'est-à-dire à l'analogie d'un autre verbe construit régulièrement avec le datif proprement dit, il a paru possible de respecter ici l'ordre traditionnel suivi par les grammairiens.

Le datif se rencontre surtout quand les verbes sont pris au sens figuré, mais, si de l'ensemble de la phrase se dégage nettement l'idée d'un rapport *local*, on préfère répéter devant le complément la préposition comprise dans le verbe.

Ainsi l'on dira :

MÉN., *Fr.*, 741 : φίλος φίλῳ δὴ συμπονῶν αὐτῷ πονεῖ. — XÉN., *Mém.*, I, 1, 13 : (ὁ θεός) τὴν ψυχὴν κρατίστην τῷ ἀνθρώπῳ ἐνέφουσε. I, 2, 10 : τῇ βίᾳ πρόσεισιν ἐχθραί. — ARISTOPH., *Guép.*, 441 : πολλὰ ἔνεστι τῷ γήρα κακά, etc.

Mais on dira :

ARISTOPH., *Plut.*, 763 : ἄλγιστ' οὐκ ἔνεστιν ἐν τῷ θυλάκῳ. Cf. ἐμμένειν ἐν τῇ τάξει, demeurer ferme à son rang, en regard de ἐμμένειν ταῖς συνθήκαις, demeurer fidèle aux conventions.

REMARQUES. — I. Les composés de ἵμαι et de κείμαι, se construisent *ordinairement* avec le datif, même quand ils sont pris au sens propre.

II. Les verbes de mouvement, composés avec παρά, περί, ὑπό, sont transitifs et se construisent avec l'accusatif. Au contraire, les composés de ἐν peuvent indiquer un mouvement et se construire avec le datif.

Ex. : XÉN., *Hipp.*, VIII, 20 : οἱ ἐνέδραις ἐμπίπτοντες ἐκπλήττονται. — PLAT., *Rep.*, VI, 499 : ἔρωσ φιλοσοφίας ἐμπίπτει τοῖς ἀνδράσιν.

Toutefois il est possible de se demander si de pareils exemples ne s'expliquent pas par l'influence de la syntaxe poétique : car, si l'on trouve chez HOMÈRE ἐμπίπτειν πόντῳ (*Od.*, IV, 508), πέτρῃ (*Il.*, IV, 108), νηυσὶν (*Il.*, XVI, 413), exemples dans lesquels le datif a la valeur du *locatif*, les prosateurs emploient souvent l'accusatif précédé de εἰς, par ex. : ἐμπίπτειν εἰς τάφρους (XÉN., *Cyr.*, III, 3, 64), εἰς δεσμωτήριον (DINARQUE et DÉMOSTHÈNE), etc.

III. Quelques-uns des composés de σύν signifient faire quelque chose en compagnie de, et par suite aider quelqu'un à.

Ex. : συναγωνίζεσθαι τινί (THUC., I, 143, 2), soutenir quelqu'un dans une lutte, συναδικεῖν τινί (THUC., I, 37, 4; XÉN., *Anab.*, II, 6, 27), aider quelqu'un à faire du mal, etc.

2. En latin, beaucoup de verbes composés de *ad*, *ante*, *circum*, *cum*, *de*, *ex*, *inter*, *ob*, *post*, *præ*, *sub* ou *super* se construisent avec un datif, soit comme complément *indirect*, s'ils sont transitifs, soit comme complément unique, s'ils sont intransitifs. En général, les verbes de cette catégorie admettent aussi la répétition de la préposition. Quoique l'emploi de l'une ou de l'autre construction soit en grande partie une question d'usage, on peut dire que les prosateurs de l'époque classique préfèrent ordinairement répéter la préposition lorsqu'il y a l'idée d'un *mouvement* ou d'un *rapport de lieu*, c'est-à-

dire lorsque le verbe est pris dans toute la force de son sens primitif¹.

Ainsi, **adesse**, dans le sens de être présent à, se construit en général avec **ad** ou **in**.

Ex. : **adesse ad iudicium, in consilio**.

Mais, dans le sens de venir en aide à, il prend toujours un complément au datif.

Ex. : **adesse amicis**, assister, aider ses amis².

De même **inferre**, porter ou jeter contre, se construit dans la prose classique avec **in** et l'accusatif; l'emploi du datif est poétique, sauf dans des expressions toutes faites, où le sens de **inferre** est plus ou moins effacé.

Ex. : **inferre bellum, manum, vim alicui**, prendre l'offensive, mettre la main sur quelqu'un, lui faire violence; de même **inferre ignem** (ignes) **aggeri, operibus** (Cés., de B. Gall., VII, 22, 4; de B. civ., II, 2, 6; 14, 1), expression qui signifie simplement mettre le feu à³.

REMARQUE. — Les poètes, T.-LIVE et les prosateurs de l'époque impériale emploient souvent le datif dans des cas où la prose classique aurait préféré répéter la préposition comprise dans le verbe.

Ex. : VIRGILE, *Georg.*, I, 316 sq. : **cum flavis messorum induceret arvis** (au lieu de **in arva**).

Peut-être aussi la construction de certains de ces verbes avec le datif appartenait-elle au style *familiér*. En tout cas, on trouve **invadere** avec le datif, dans CICÉRON, *ad Fam.*, XVI, 12, 2, et **includere orationi** dans CIC., *ad Att.*, I, 13, 5.

82. — Datif avec certains noms verbaux. — Certains substantifs verbaux dérivés de verbes qui se construisent avec le datif, reçoivent quelquefois eux-mêmes, en grec et en latin, un datif pour complément.

Ex. : THUC., V, 35, 2 : ὑπώπτειον ἀλλήλους κατὰ τὴν τῶν χωρίων ἀλλήλοις οὐκ ἀπόδοσιν, relativement à la non-reddition réciproque de quelques places. III, 10, 3 : ξύμμαχοι ἐγενόμεθα οὐκ ἐπὶ καταδουλώσει τῶν Ἑλλήνων τοῖς Ἀθηναίοις, non en vue de l'asservissement des Grecs aux Athéniens (Cf. THUC., III, 70, 3 : Ἀθηναίοις τὴν Κέρκυραν καταδουλοῦν).

1. Cf. QUINTILIEN, IX, 3, 1 (sur **incumbere**) : Verborum vero figuræ et mutata sunt semper et, utcumque valuit consuetudo, mutantur. Itaque si antiquum sermonem nostro comparemus, pæne jam quicquid loquimur figura est, ut... **incumbere illi non in illum**.

2. Dans cet emploi, le datif peut s'expliquer comme un datif d'intérêt : **adesse amicis**, c'est proprement « être présent pour ses amis », « prêter à ses amis l'appui de sa présence. »

3. Dans CICÉRON, p. *Flacco*, 2, 5 : **Catilinam signa patriæ inferentem**, la construction du datif s'explique par l'analogie de **bellum inferre** dont **signa inferre** est synonyme. Cf. RIEMANN, *Études sur la langue et la grammaire de T.-Live*, 2^e édit., p. 264 sqq. ; KCHNER, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 76, 9.

PLAUTE, *Amph.*, 166 : *opulento homini dura... servitus est.*
Rud., 502 : *quid mihi scelesto tibi erat auscultatio?* —
 CIC., *de Leg.*, I, 15, 42 : *justitia est obtemperatio scriptis*
legibus institutisque populorum. — CÉS., *de B. civ.*, I, 5,
 5 : (César) *expectabat suis lenissimis postulatis res-*
ponsa. — T.-LIVE, XXIII, 35, 7 : *ne qua exprobratio cuiquam*
veteris fortunæ (§ 104) discordiam inter ordines sereret
(on dit exprobrare aliquid alicui). XXVI, 19, 8 : *his*
miraculis... fides.

83. — On construit avec le datif beaucoup d'adjectifs grecs et latins qui se rattachent par le radical ou par le sens aux verbes qui prennent un datif pour complément. Ce sont les adjectifs qui signifient utile, nécessaire, etc., ou le contraire.

EX. : PLAT., *Rép.*, 389, a : τῷ ὄντι θεοῖσι μὲν ἄχρηστον ψεῦδος, ἀνθρώποις χρησιμὸν ὡς ἐν φαρμάκῳ εἶδει. *Ibid.*, 559 a : ἡ ἐδεσμάτων ἐπιθυμία βλαβερὰ μὲν σώματι, βλαβερὰ δὲ ψυχῇ πρὸς τε φρόνησιν καὶ τὸ σωφρονεῖν.

CÉS., *de B. Gall.*, VII, 78, 1 : *inutiles bello* (par analogie avec *nocere*). — SALL., *Jug.*, 98, 3 : *opportunus usui* (par analogie avec *prodesse*). — CIC., *Brut.*, 4, 25 : *ipsa mihi tractatio litterarum salutaris fuit.*

REMARQUES. — I. C'est seulement dans la *langue latine vulgaire* qu'on trouve avec le datif les adjectifs dérivés de verbes, comme *studiosus* ou *gratulabundus*.

EX. : PLAUT., *Miles gl.*, 801 : *qui nisi adulterio studiosus rei nulli alia est improbus.* — JUSTIN, IX, 8, 4 : *fuit rex armorum quam conviviorum apparatibus studiosior.* VI, 8, 3 (Epaminondas) *velut gratulabundus patriæ exspiravit.*

II. T.-LIVE, par analogie avec le verbe *confidere*, a construit *fretus* avec le datif (IV, 37, 6; VI, 13, 1; 31, 6; VIII, 22, 7). La construction ordinaire est l'ablatif.

84. — **Datif avec les verbes de contact.** — On construit, avec le datif, certains verbes qui expriment l'idée d'un *rapprochement*, d'un *contact*, et qui sont pour la plupart suivis, en français, de la préposition avec¹.

1. Ici encore, il est vraisemblable que, dans beaucoup de cas, le datif grec nous cache un *instrumental* (ou *comitatif*). Par exemple, cela est à peu près certain pour ὁμιλεῖν, ὁμοιος et κοινός, car les verbes et les adjectifs correspondants en sanscrit sont construits avec l'*instrumental*. De même les mots signifiant « combattre » ont en sanscrit leur complément à l'*instrumental*. Toutefois, comme dans certains cas, le latin répond à cette construction par l'emploi du datif, on peut se demander si le grec et le latin n'auraient pas envisagé d'une autre façon que le sanscrit le rapport qui unit ces verbes à leur complément. En tout cas, le plus simple est de reconnaître que le datif de contact est un mélange du datif proprement dit et de l'*instrumental* (ou *comitatif*). Là où le latin met le datif, comme le grec, on a affaire dans les deux langues à un datif proprement dit; au contraire, là où le latin n'emploie pas le datif (par exemple : loqui, pugnare cum aliquo), le datif grec correspondant nous cache un *instrumental* (ou *comitatif*). Si cette hypothèse est juste, une construction comme pugnare alicui serait un emprunt fait au grec. Cf. DELBRÜCK, *Synt. Forsch.*, V, p. 59; HOLZWEISSIG, *die Wahrheit u. Irrthum der lokal. Casustheorie*, p. 19 sqq.

1. En grec, les verbes les plus fréquemment employés ainsi sont ceux qui signifient mêler, unir, lier, au propre et au figuré.

Ex. : *μιγνύναι τί τινι*, mêler une chose avec une autre¹, *συμμιγνύναι*, se rencontrer avec quelqu'un (aborder un ami, en venir aux mains avec un ennemi), *κοινωνεῖν*, *μετέχειν τινί τινος* (EUR., *Her.*, 8; PHILIPPE cité par DÉM., 160, 22), avoir part avec quelqu'un à quelque chose, *ἀνακοινοῦν τινί τι* (PLAT.), communiquer quelque chose à quelqu'un (*communicare aliquid cum aliquo*), *ἀνακοινοῦσθαι τινι περί τινος* (PLAT. XÉN.), consulter quelqu'un sur une affaire (*consulere aliquem de aliqua re*), etc., *ὁμολογεῖν*, *συμφωνεῖν τινι*, être d'accord avec quelqu'un².

A ces verbes on peut ajouter ceux qui signifient ressembler, rendre semblable OU comparer.

Ex. : *ἰοικέναι*, ressembler à, *ἴσοῦν*, égaler, rendre égal à, *ὁμοιοῦν*, rendre semblable à, *εἰκάζειν*, comparer à, etc.

2. Viennent ensuite les verbes suivants, qui marquent une réciprocité d'action entre le sujet et l'objet, qu'il s'agisse d'ailleurs de relations amicales ou de relations hostiles³.

- a) Combattre, lutter (au propre ou au figuré), *μάχεσθαι*, *πολεμεῖν*, *ἀγωνίζεσθαι*, *ἐρίζειν*, *ἀμιλλᾶσθαι*, *ἀμφισβητεῖν*, — *διαφέρεσθαι* (être en désaccord)⁴, *δικάζεσθαι* (être en procès), *ἀντιποιεῖσθαι τινί τινος*, prétendre en même temps qu'un autre à quelque chose, lui disputer quelque chose; de même *χειρας* ou *μάχην* *συνάπτειν*, *διὰ πολέμου* (ou *μάχης*) *ἵναι*, *ὁμόσε* (ou *εἰς χειρας*) *ἵναι*, en venir aux mains.
- b) Se réconcilier, συν-, δι-, *καταλλάττεσθαι*. — Conclure une trêve, *σπένδεσθαι*, *σπονδᾶς* (*συνθήκας*) *ποιεῖσθαι*.
- c) S'entretenir avec quelqu'un, *διαλέγεσθαι τινι*. — Entrer en pourparlers avec quelqu'un, *εἰς λόγους ἵναι τινί*. — Fréquenter quelqu'un, *ὁμιλεῖν τινι*⁵. — Avoir avec quelqu'un des relations bonnes (OU mauvaises), *προσφάρεσθαι τινι* *καλῶς* (ou *κακῶς*).

1. Par exemple : *μιγνύναι ὕδωρ οἶνῳ* (datif), *miscere aquam vino* (datif); mais on dit aussi : *μιγνύναι οἶνον ὕδατι*, *miscere vinum aqua*, ὕδατι ayant alors le sens instrumental. D'ailleurs *μιγνύναι* peut se traduire par « ajouter à » quand il est construit avec le datif proprement dit.

Ex. : XÉN., *Mém.*, IV, 3, 6 : τὸ ὕδωρ *μιγνύμενον* *πᾶσι τοῖς τρέφουσιν* ἡμᾶς *εὐκατεργαστότερα* [« plus faciles à digérer »] *ποιεῖ αὐτά*.

2. On ajoute ordinairement à cette liste le verbe *γαμίζεισθαι τινι* « se marier avec quelqu'un » (en parlant d'une femme), mais il vaut peut-être mieux considérer le datif complètement comme un datif d'intérêt (§ 89, 1°, Rkm., III) signifiant *au profit de*. On expliquerait de même le tour latin correspondant : *nubere alicui* « mettre le voile de mariée au profit de quelqu'un ».

3. Cf. RIEMANN et CUCCHI, *Règles fondamentales de la syntaxe grecque* (d'après l'ouvrage d'A. von Bamberg), p. 71 (Paris, Klincksieck, 1888).

4. Remarquez la différence qu'il y a entre *διαφέρεσθαι τινι* « être en désaccord avec quelqu'un », et *διαφέρειν τινός* « l'emporter sur quelqu'un ».

5. Mais comme on dit aussi *χρησθαι τινι*, et qu'à cet emploi le latin répond par *utor aliquo*, on peut se demander si le datif ne tient pas ici la place d'un instrumental primitif.

REMARQUES. — I. Les verbes disputer, combattre, peuvent aussi se construire avec *πρός* et l'accusatif.

Ex. : *πολεμεῖν* *πρός* *τινα*, faire la guerre *contre* quelqu'un, etc.¹

II. Les locutions formées avec *ποιεῖσθαι* pour exprimer des relations *bienveillantes* ou *hostiles* se construisent très souvent avec *πρός* et l'accusatif.

Ex. : *ποιεῖσθαι* *πρός* *τοὺς Ἀθηναίους* *σπονδὰς* (*συμμαχίαν*, *εἰρήνην*, *φιλίαν*, *πόλεμον*), conclure avec les Athéniens, un traité, une alliance, faire la paix avec eux, faire alliance avec eux, leur faire la guerre. Au passif, on dira (avec *γίγνεται*) : « On fait alliance avec les Athéniens, *γίνεται* *συμμαχία* *πρός* *τοὺς Ἀθηναίους*, » et (par une abréviation d'expression facile à comprendre) « l'alliance conclue avec les Athéniens, *ἡ* *πρός* *τοὺς Ἀθηναίους* *συμμαχία* ».

85. — En latin, les verbes qui se construisent avec le datif de contact sont en très petit nombre, si l'on excepte les verbes composés de prépositions que leur sens permettrait de citer ici, mais qui, pour la construction, rentrent dans la règle générale donnée ci-dessus (§84, 2). Parmi les verbes simples on ne peut guère citer que *miscere*, ajouter à (un mélange de)², *jungere*, ajouter, lier, relier, associer, *hærere*, adhérer, s'attacher ou être attaché à, etc. Encore convient-il d'ajouter que tous ces verbes peuvent avoir une autre construction et qu'on dit souvent *jungere cum*, et *hærere ad*...

REMARQUES. — I. A l'imitation du grec, les poètes latins construisent avec le datif les verbes signifiant combattre, lutter contre.

Ex. : LUCR., III, 6 sq. : *quid enim contendat hirundo cycnis?* — CATULLE, LXII, 64 : *noli pugnare duobus*. — VIRG., *Égl.*, V, 8 : *solus tibi certet Amyntas* (cf. *Égl.*, VIII, 54; *Géorg.*, II, 138). *En.*, IV, 38 : *placitone etiam pugnabis amori?* etc.

Cette construction a passé dans la prose de l'époque impériale.

Ex. : PLINE LE JEUNE, *Ep.*, VIII, 8, 4 : *rigor aquæ certaverit nivibus*.

II. Les écrivains de l'époque postérieure mettent quelquefois au datif le complément du verbe *loqui*, cf. PALLADIUS, *de Re rust.*, I, 1 : *multi dum diserte loquuntur rusticis*, etc.

III. C'est encore par imitation du grec que les poètes ont construit avec le datif les verbes signifiant être différent de, être en désaccord avec quelqu'un, etc.

Ex. : HOR., *Sat.*, I, 4, 48 (*comœdia*) *pede certo differt sermone*. I, 6, 92 : *longe mea (sc. vox) discrepat istis*. *Carm.*, II, 2, 18 : *dissidens plebi*.

Cette construction a passé dans la prose impériale. Voyez les dictionnaires aux mots *differe*, *discrepo*, *disto*, *dissentio*, etc.

1. Il ne faut pas confondre *πολεμεῖν* *τινι* ou *πρός* *τινα* « faire la guerre à quelqu'un », avec *πολεμεῖν* *μετὰ* *τινος*, c'est-à-dire *συμπολεμεῖν* ou *συμμαχεῖν* « faire la guerre de concert avec quelqu'un ».

2. Cf. ci-dessus, p. 88, n. 1.

86. — Datif avec les adjectifs. — Par analogie avec les verbes de cette catégorie, on construit avec le datif :

1° En grec, les adjectifs qui marquent un *rapprochement*, un *contact* (réel ou figuré), comme *ὁμορος*, voisin, — *κοινός*, commun à, — *φίλος*, ami, *εὖνους*, bienveillant¹, — *ἐχθρός*, *πολέμιος*, ennemi, *ἐναντίος*, hostile, — *συγγενής*, parent, — *ὁμοιος*, *παραπλήσιος*, semblable, — *ἴσος*, égal, — *διάφορος*, qui est d'opinion différente.

REMARQUES. — I. *Κοινός* se construit aussi avec le génitif. Voy. ci-après, § 128.

II. Quand *διάφορος* signifie différent de, il se construit avec le génitif, par analogie avec *διαφέρω*, cf. 147, REM. III. Quant à *ἐναντίος*, opposé à, il peut aussi bien se construire avec le génitif qu'avec le datif. Quand il est construit avec le génitif, il suit l'analogie de *διάφορος*.

III. Par analogie avec *ὁμοιος* on trouve *ὁ αὐτός*, le même que, suivi du datif.

Ex. : PLAT., *Protag.*, 331, c : *σύ δὲ τίν' ἄν ψήφον θεῖο; τὴν αὐτὴν ἐμοὶ ἢ ἄλλῃ;*

Il y a dans cette expression une abréviation semblable à celle qu'on trouve avec *ὁμοιος*. Au lieu de dire en effet *ὁμοίαν τὴν γνώμην ἔχω καὶ σύ*, le grec préfère dire *ὁμοίαν (ἴσην, παραπλήσιαν) σοὶ τὴν γνώμην ἔχω*.

2° En latin, les adjectifs qui, comme en grec, expriment l'idée d'un *rapprochement*, d'un *contact* (réel ou figuré), c'est-à-dire qui marquent une idée d'égalité (*æquus*, *par*), de *ressemblance* (*similis*), de *voisinage* (*vicinus*, *propinquus*, *propior*, *proximus*, *affinis*, *finitimus*), de *communauté* (*communis*), de *parenté* (*cognatus*, *affinis*, *propinquus*), etc., ainsi que ceux qui expriment des idées contraires à celles-là (*iniquus*, *impar*, *dispar*, — *dissimilis*, — *alienus*, etc.), et de même les adjectifs signifiant bienveillant ou hostile (*gratus*, *ingratus*, — *amicus* et *inimicus*, *carus*, *benevolus*, — *familiaris*, *intimus*, *propitius*, *fidus* et *infidus*, *adversus*, *contrarius*, *infestus*, *infensus*, *æquus* et *iniquus*, *alienus*, etc.).

REMARQUES. — I. CICÉRON construit plus souvent *similis* avec le *génitif* qu'avec le *datif*; au contraire, T.-LIVE semble préférer le *datif* au *génitif*. L'emploi du *génitif* est obligatoire dans l'expression *veri similis* et le *génitif* a plus d'autorité dans les cas où le complément de *similis* est un *pronom personnel*. On dit *similis mei, nostri*, très rarement *similis mihi*.

II. *Communis* se construit mieux avec le *génitif* qu'avec le *datif*, parce que le sens propre de l'adjectif est qui est le bien commun de, sens qui appelle naturellement l'emploi du *génitif* possessif. Toutefois l'emploi du *datif* est obligatoire dans l'expression *communis alicui cum aliquo*, et le *datif* a plus d'autorité que le *génitif* quand le complément de *communis* est un *pronom personnel*².

1. Mais le datif avec *εὖνους* peut être aussi bien au datif d'intérêt. Cf. § 89.

2. Ces observations s'appliquent aussi à l'adjectif *proprius*. Cicéron construit régulièrement *proprius* avec le *génitif* possessif; mais avec un *pronom personnel* il dira, *p. Sull.* 3, 9 : *tempus agendi tuit mihi magis proprium quam ceteris*.

III. Quand les adjectifs *par, æqualis vicinus, finitimus, propinquus, cognatus, affinis, amicus, inimicus, familiaris, adversarius*, etc., sont employés substantivement, ils prennent régulièrement pour complément un génitif possessif ou le remplacent, quand il y a lieu, par un adjectif possessif.

Ex. : *inimicus Cæsaris et meus inimicus.*

IV. Par imitation de la tournure grecque τὴν αὐτὴν σοὶ γνώμην ἔχω, les poètes latins emploient *idem* avec le datif.

Ex. : Hor., *Ép.*, II, 3, 467 : *invitum qui servat idem facit occidenti.*

Cette construction se retrouve dans JUSTIN, II, 4, 11.

87. — Aux adjectifs précités il faut ajouter *aptus, idoneus, accommodatus*, etc.

Quand ils signifient simplement convenant à..., en rapport avec..., ils peuvent se construire avec le *datif*¹.

Ex. : Cic., *de Fin.*, V, 9, 24 : (omne animal coepit) ea, quæ naturæ sentit *apta*, appetere; ergo *omni* animali illud, quod appetit, positum est in eo, quod naturæ est *accommodatum*.

Mais, quand leur sens devenant plus spécial, ils répondent au français propre à telle ou telle fin, on les construit de préférence avec *ad* et l'accusatif.

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, II, 55, 139 : (ossa) commissuras habent et *ad stabilitatem aptas et ad artus finiendos accommodatas*. *Ad Fam.*, V, 16, 1 : *minime sum ad te consolandum accomodatus*. — CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 22, 1 : *castra erant ad bellum ducendum aptissima naturâ loci*.

88. — **Datif avec les adverbes.** — Se construisent enfin avec le datif les adverbes grecs et latins dérivés des adjectifs cités.

Ex. : XÉN., *Hiér.*, 6, 3 : ὁ τύραννος μέθην καὶ ὕπνον *ὁμοίως* (à l'égal de)² ἐνέδρα φυλάττεται.

En latin on peut citer les adverbes *convenienter* et *congruenter*.

REMARQUE. — T-LIVE construit avec le datif l'adverbe *juxta*, dans le sens de à l'égal de (cf. XXIV, 19, 6).

1. Mais on trouve aussi *ad* et l'accusatif, cf. Cic., *de Orat.*, I, 54, 231 : ... ut, si mihi calceos Sicyonios attulisses, non uteror, quamvis essent habiles et apti *ad pedem*.

2. De même qu'avec ὁμοίος et αὐτός (cf. ci-dessus, § 86, 1°, Rem. III), on trouve avec ὁμοίως une remarquable abréviation d'expression.

Ex. : XÉN., *Mém.*, IV, 8, 10 : Σωκράτης, ἐπιμελείας ἔτυχεν ὑπ' ἀνθρώπων οὐχ ὁμοίως τοῖς αὐτὸν ἀποκτείνανσι (c'est comme s'il y avait οὐχ ὁμοίως τῇ ἐπιμελείᾳ τῇ τῶν ἀποκτεινάντων αὐτόν).

§ 2. — Datif d'intérêt.

89. — Le datif s'emploie aussi en grec et en latin pour désigner la personne intéressée dans le fait énoncé par la proposition, c'est-à-dire qu'il correspond en général à notre proposition pour¹. On le rencontre ainsi construit :

1° Pour indiquer la personne à l'avantage ou au désavantage de laquelle se fait l'action signifiée par le verbe (c'est ce qu'on appelle quelquefois *dativus commodi vel incommodi*).

XÉN., *Anab.*, II, 3, 15 : αἱ βάλλαντο τοῖς δεσπόταις ἀπόκεινται (sont mis en réserve pour...). — PLAT., *Rép.*, III, 398 : μέθῃ φύλαξιν ἀπρεπέστατον. — DÉM., XVIII, 205 : οὐ τῷ πατρὶ καὶ τῇ μητρὶ μόνον γεγενήμεθα, ἀλλὰ καὶ τῇ πατρίδι. — Cf. ISÉE, III, 32 : λαγχάνειν τοῦ κλήρου τῇ γυναικί, prétendre à l'héritage dans l'intérêt de sa femme.

CIC., *de Off.*, III, 15, 63 : non solum nobis divites esse volumus, sed liberis, propinquis, amicis. P. Rosc. Am., 17, 49 : Sex. Roscius prædia coluit aliis, non sibi. — TÉR., *Ad.*, 115 sq. : si quid peccat... mihi peccat, s'il fait des sottises, c'est au détriment de ma bourse qu'il en fait².

REMARQUES. — I. C'est par une extension très naturelle de cet usage qu'on trouve au datif le nom de la personne (ou de la divinité) en l'honneur de qui l'on fait telle ou telle chose.

Ex. : HÉRODOTE, VI, 138 : Ἀρτέμίδι ἐορτὴν ἄγειν. — XÉN., *Banq.*, 4, 31 : ὑπανίστανται δέ μοι καὶ θάκων καὶ ὁδῶν ἐξίστανται. — ARISTOPH., *Nuées*, 271 : ἱερὸν χορὸν ἵστατε Νύμφαις. — XÉN., *Hell.*, IV, 3, 21 : ἐκέλευε στεφανοῦσθαι πάντας τῷ θεῷ. — Cf. SOPH., *Aj.*, 688 : ταῦτά τῃ δέ μοι τᾶδε | τιμᾶτε, c.-à-d. *honoris causa mihi tribute*.

CIC., *in Pis.*, 12, 26 : quisquam in curiam venienti assurrexit? In Verr., II, 2, 8 : hominem Veneri absolvit, sibi condemnat. De Rep., I, 43, 67 : iis de via decedendum sit. — T.-LIVE, X, 29 : spolia... Jovi Victori cremavit.

1. Le datif d'intérêt n'est, en somme, qu'une dépendance du datif complément indirect, si, comme nous l'avons vu (p. 81, n. 4), on peut, avec Delbrück, dire du datif que c'est le cas auquel on met le substantif pour désigner la personne ou la chose que concerne la chose énoncée. Par lui-même, le datif d'intérêt ne signifie pas autre chose que la part prise par le complément à l'action marquée par le verbe, et c'est le contexte seul qui détermine si l'action est faite à son avantage ou à son désavantage. Voy. RUMPEL, *zur Casustheorie*, p. 286, et HÜSCHMANN, *zur Casustheorie*, p. 71, cités par G. Landgraf dans l'*Archiv...* de Wölfflin, VIII, p. 46. Aiosi *cano tibi* signifie proprement : « mon chant s'adresse à toi, » par suite : « je chante en ton honneur. » Cette construction est indo-européenne.

2. Cf. aussi les expressions : *suscipere sibi* (CIC., *p. Flacco*, 5, 13) « prendre pour soi », et *habere sibi* (T.-LIVE, IX, 11; XXVI, 50, 12) « avoir pour soi, garder pour soi ».

II. On trouve même des noms construits avec le *datif d'intérêt*.

Ex.: C. I. A., ζύλα καὶ ἄνθρακες τῷ μολύβδῳ, du bois et des charbons pour (faire fondre) le plomb. — DÉM., III, 20 : Φίλιππον ἔατε πόλεις Ἑλληνίδας ἀνδραποδίζεισθαι δι' ἀπορίαν ἐφοδίων τοῖς στρατευομένοις.

III. En latin, il faut rattacher au datif d'avantage les constructions suivantes :

nubere alicui (cf. ci-dessus, p. 88, n. 2), **vacare alicui rei**, être de loisir pour quelque chose, consacrer ses loisirs à quelque chose¹, **temperare alicui**, épargner quelqu'un (litt. être modéré au profit de quelqu'un)², **cupere alicui**, vouloir du bien à quelqu'un, **consulere alicui**, veiller sur quelqu'un (litt. prendre des mesures, agir en faveur de quelqu'un)³, **prospicere** ou **providere alicui**, veiller sur quelqu'un (litt. regarder en avant dans l'intérêt de quelqu'un), **prospicere alicui rei**, veiller sur quelque chose⁴, etc. — On peut citer aussi **quid huic homini facias?** (Cic., p. Cæc., 11, 30), que pourrait-on faire à cet homme? (comment se conduire à son égard?) **quid faceret huic conclusioni?** (Cic., Acad., II, 30, 96), comment en aurait-il usé à l'égard de ce raisonnement? et enfin l'expression figurée **quid sibi vult...**? qu'on traduit ordinairement par que veut dire...? ou que signifie...? mais dont la traduction exacte serait que prétend...? (litt. que veut pour soi?)⁵.

IV. Enfin, on trouve en latin (surtout dans la langue familière et dans la langue poétique) certains verbes signifiant écarter construits avec un datif d'avantage.

Ex.: PLAUT., *Cure.*, 605 : **obsecro, parentis ne meos mihi prohibeas**. — Cic., *Tusc.*, III, 22, 77 : **ut sibi virtutem traderet turpitudinemque depelleret**⁶. *Ad Fam.*, V, 20, 4 : **ut multa tam gravis Valerianis prædibus ipsique T. Mario depelleretur**. *P. red. in sen.*, 8, 19 : **qui metum bonis, spem audacibus, timorem huic ordini, servitutem depulit civitati**. — VIRG., *Georg.*, III, 155 (æstrum) **arcebis gravido pecori**. *Égl.*, VII, 47 : **solstitium pecori defendite** (= arcete). — PERSE, I, 83 sq. : **capiti pericula pellere**, etc.⁷.

2° Avec εἶναι, γίγνεσθαι, ὑπάρχειν⁸, en grec, avec *esse* en latin, afin de marquer la personne pour laquelle, au profit de laquelle

1. Tandis que **vacare aliqua re** signifie « être exempt de quelque chose ».

2. Mais **temperare sibi** signifie « se modérer ». Cf. ci-dessus, p. 83.

3. **Consulere aliquem** signifie « consulter quelqu'un ». De là le mot plaisant de Cicéron : **consuli quidem te a Cæsare scribis, sed ego tibi ab illo consuli mallem**.

4. Cf. **prospicere** ou **providere exercitui frumentum** « pourvoir aux provisions de blé nécessaires à l'armée ». Dans Cicéron (*ad Att.*, V, 1, 3 : **antecesserat Statius, ut prandium nobis videret**), le verbe simple **videret** est mis pour **provideret**.

5. Voy. Cic., *de Orat.*, II, 67, 269 : **quid tibi vis, insane?** « que prétends-tu...? » *De Sen.*, 18, 66 : **avaritia senilis quid sibi velit non intellego**. — T.-Liv., III, 67, 7 : **pro deum fidem, quid vobis vultis?**

6. Mais cet exemple n'est pas aussi concluant que les autres, parce que **sibi** est en réalité le complément de **traderet**, et qu'on peut sous-entendre **a se** devant **depelleret**.

7. C'est ainsi qu'en grec, et principalement chez les poètes, les verbes signifiant « écarter » sont construits avec le datif. Cf. εἰργεῖν τινί (Εσχυρία, *Sept. c. Th.*, 416) : ἀμύνειν τινί τι (Hom., *Il.*, XXI, 15) et absolument ἀμύνειν τινί (cf. Hom., *Il.*, IX, 435 : ἀμύνειν νηυσί) « écarter (qqch.) dans l'intérêt de qqch, d'où défendre, protéger ». Erc., *Suppl.*, 897 : ἀμύνειν χώρᾳ. Arist., *Chœr.*, 577 : ἀμύνειν τῇ πόλει (cf. Thuc., II, 60, 3) et enfin : ἀλέξειν τινί τι (Hom., *Il.*, IX, 254) « écarter quelque malheur dans l'intérêt de quelqu'un », et ἀλέξειν τινί « défendre ou protéger quelqu'un, littéralement « écarter les dangers dans l'intérêt de quelqu'un » (Hom., *Il.* III, 9 ; Xén., *Cyr.*, IV, 3, 2), etc.

8. Et chez les poètes avec φύναι, πεφυκέναι, μένειν. Cf. Soph., *El.*, 860 : **πᾶσι θανατοῖς ἔφυ μόρος**. *Trach.*, 440 : **χαίρειν πέφυκεν οὐχὶ τοῖς αὐτοῖς ἀέ.** *Ant.*, 564 : **οὐ μένει | νοῦς τοῖς κακῶς πρᾶσσουσιν**, etc.

une chose existe, c'est-à-dire afin de signifier que telle ou telle personne *possède* telle chose¹. Ce tour se rencontre dans toutes les périodes des deux langues².

Ex. : HOM., *Il.*, IX, 144 : τρεῖς δέ μοι εἰσι θύγατρες. — PLAT., *Rep.*, 329, e : τοὺς πλουσίοις πολλὰ παραμύθια φασιν εἶναι. — XÉN., *Anab.*, VII, 7, 32 : σοῦ μὲν κρατοῦντος, δουλεία ὑπάρχει αὐτοῖς, κρατομένου δέ σου, ἐλευθερία, etc.

TÉR., *Phorm.* 454 : suos *quoique* mos (est). — CIC., *Tusc.*, I, 2, 3 : quo minus honoris erat *poetis*, eo minora studia fuerunt.

REMARQUES. — I. Au lieu de dire *mihi nomen est Tullius* (cognomen *mihi datum* ou *inditum est Cicero*, *puero* [parentes *prænomen dixerunt Marcum*], on peut dire aussi, par attraction, *mihi nomen est Tullio* (cognomen *mihi datum* ou *inditum est Ciceroni*, *puero* parentes *prænomen dixerunt Marco*³). Toutefois l'expression particulière *nomen* ou *cognomen habere* se construit très correctement avec le génitif d'un *adjectif* pris substantivement ou d'un *substantif abstrait*.

Ex. : CIC., *de Sen.*, 2, 6 : propterea quasi *cognomen jam habebat in senectute sapientis*. *De Off.*, I, 19, 63 : animus paratus ad periculum... *audaciæ... nomen habeat* (cf. ci-après, § 108, REM. I).

En dehors de ce cas, la construction de *nomen* (cognomen,...) *est* avec le génitif est rare et peu correcte.

Ex. : VELL., I, 11, 2 : Q. Metellus,... cui ex virtute *Macedonici nomen inditum*. — TAC., *Hist.*, IV, 18 : *castris quibus Veterum nomen est*.

Le tour employé par SALLUSTE, *Hist.*, I, 75 (éd. Krütz), ...cui *nomen oblivionis condiderant*, trouve son excuse en ce fait que *oblivionis* désigne une chose.

II. En latin, le datif de possession ne s'emploie qu'en parlant d'une *possession réelle* ou d'un *état de choses qui existe pour tel ou tel, à son profit*. Aussi les prosateurs de l'époque classique évitent-ils de dire *Ciceroni magna fuit eloquentia* (parce qu'il s'agit ici d'une des qualités de Cicéron); ils ne disent pas non plus : *huic provinciæ urbes sunt opulentissimæ tres*. En pareil cas, l'usage correct demande qu'on emploie in et l'ablatif : *in Cicerone magna fuit eloquentia* — *in provincia urbes sunt*, etc. Mais cette règle qui n'est déjà pas toujours observée par Salluste⁴ tomba de bonne heure en désuétude et l'on a remarqué que Q.-Curce ne l'applique plus du tout⁵.

1. L'emploi du datif possessif appartenait vraisemblablement à la langue indo-européenne primitive.

2. Dans ces locutions, le datif n'est pas tout à fait le synonyme du génitif possessif; il y a, en effet, une différence de sens marquée entre les deux phrases : ἦσαν αὐτῷ ἐπὶ μῦθαι et ἦσαν αὐτοῦ ἐπὶ μῦθαι. La première phrase répond à la question « qu'est-ce qu'il avait ? » et la seconde à « qu'est-ce qui avait sept mines ? » La même remarque s'applique au latin : erat ei domus et erat ejus domus. C'est pour cette raison que dans T.-Live (XXII, 45, 5 : cui sors ejus diu imperii erat) Riemann a cru devoir corriger la leçon du manuscrit P et écrire *cujus sors diu ejus imperii erat*, littéralement : « à qui appartenait le lot qui consistait à commander ce jour-là. »

3. Cette attraction est inconnue en grec. « Il se nomme Hélenus » se dit : ὀνομάζεται αὐτῷ Ἑλένος, ou ὀνομάζεται ὄνομα Ἑλένος, ou enfin : ὄνομα αὐτῷ κεῖται Ἑλένος. De même : « Je le nomme Hélenus, je lui donne le nom d'Hélenus » se dit : ὄνομα τίθημι αὐτῷ Ἑλένον. Enfin : « Cet individu s'attira le surnom de sycophante », οὗτος προσέλαβε τὴν ἐπωνυμίαν συκοφάντη, renferme un tour particulier dont il a été question ci-dessus, § 56, p. 52; cf. *ibid.*, n. 4.

4. Cf. Drexler, *hist. Synt. d. lat. Spr.*, t. I^{er}, p. 434.

5. Cf. Voigt (introd. de son éd. de Q.-Curce, Leipzig, 1874, 2^e éd.), p. 30, qui cite entre autres exemples, III, 2, 17 : erat Dareo mite ac tractabile ingenium. IV, 10, 32 : si quid tibi tui regis reverentia est.

3° Avec un verbe passif au parfait ou à un temps dérivé du parfait, afin d'indiquer la personne *pour laquelle* telle ou telle action est (sera, a été) un *fait accompli*.

EX. : INSCR. ATT. (cf. MEISTERHANS, *Gramm.*, 2^e éd., p. 136, 172) : ἐψηφίσταται τῇ βουλῇ, litt. *pour le conseil*, le vote est un fait acquis. — ANTIPHON, V, 32 : εἴ τι μοι τοιοῦτον εἴργαστο, litt. *si pour moi* un crime pareil existait à l'état de fait accompli. — LYSIAS, XXIV, 4 : τοσαῦτά μοι εἰρήσθω. — XEN., *Anab.*, I, 8, 12 : πάνθ' ἡμῖν πεποιήται, etc.¹.

CIC., *ad Fam.*, V, 19, 2 : *mihi consilium captum jamdiu est*.² — PLAUTE, *Epid.*, III, 4, 31 : *argenti quinquaginta mi illa emptast minis*. — CIC., *Tusc.*, II, 1, 2 : *disputatione, quæ mihi nuper habita est* (que j'ai soutenue et qui existe pour moi à l'état de fait accompli). — SALL., *Jug.*, 70, 2 : *ex hoc facto illi gloria opesque inventæ (sunt)*, ce qui avait été *pour lui* une source de gloire et de profit, etc.

REMARQUES. — I. Par analogie avec ces constructions, on finit, en latin, par employer le datif comme complément de formes d'aoriste passif.

EX. : CIC., *Tusc.*, II, 4, 10 : *est igitur ambulanti ad hunc modum sermo ille nobis constitutus*. *Ad Att.*, VIII, 3, 7 : *legionem Fausto conscriptam*.

Cette construction, assez rare chez Cicéron, devient plus fréquente chez Tite-Live et se généralise chez les écrivains postérieurs.

II. Enfin les poètes et certains prosateurs, comme Tacite, emploient *avec une forme quelconque du passif* le datif³, au lieu de *ab* et de l'ablatif, pour désigner l'auteur de l'action⁴.

1. BUCHANAN, *Griech. Gr.*, p. 209, fait remarquer que dans les phrases de ce genre le datif et l'instrumental se touchent de très près et qu'il est souvent difficile de les séparer l'un de l'autre. Toutefois il est des cas où l'on voit nettement que le datif exprime une nuance de sens particulière ; une locution comme : τοσαῦτά μοι εἰρήσθω, présente la personne désignée comme considérant le résultat de son action (cf. KOCH, trad. Rouff, p. 318). C'est là l'usage classique et régulier de ce datif ; mais dans la langue courante on en vint à employer ce cas au lieu de ὑπό avec le génitif. L'exemple le plus curieux est celui-ci que cite Meisterhans (§ 47, datif, 4), d'après une inscription : ἀπὸ τοῦ ὠφλημένου Σωπὸλιτι ἀργυρίου « au moyen de l'argent dû *par Sopolis* », et non « dû à Sopolis ».

2. En latin, cet emploi particulier du datif semble bien se rattacher au datif possessif dont il vient d'être question. *Res mihi cognita est* équivaut en effet à *rem habeo cognitam*, périphrase qui sert à exprimer plus fortement que le parfait *cognovi* qu'on est en possession du résultat de l'examen fait. Comparez CIC., *dic. in Cæc.*, 4, 11 : *meam fidem quam habent spectatam jam et cognitam*, et 6, 20 : *eum... cuius fides est nobis cognita*. D'autre part, on sait que l'idée de possession est souvent très effacée. De même qu'on dit en français : « J'ai une opinion très arrêtée, » « j'ai du plaisir à le voir », sans qu'il y ait dans ces locutions l'idée d'une *possession réelle*, de même en grec et en latin, le datif avec *est* donne naissance à des expressions d'un sens très général, signifiant que tel ou tel état de choses existe pour telle personne. C'est à ces locutions-là que se rattache le datif complément des parfaits passifs.

3. En grec, on trouve aussi le datif avec des formes autres que celles du parfait ou des temps qui en dérivent, mais cet emploi est très rare.

EX. : THUC., I, 51 : τοῖς Κερκυραίοις οὐχ ἑωρωντο αἱ νῆες (« étaient invisibles pour... ») — MEN., *Sent.*, 511 : ταλῆθες ἀνθρώποισιν οὐχ εὗρίσκεται (« est introuvable pour... »).

4. KIECKHEF., *ausf. Gr. d. lat. Spr.*, t. II, p. 240, cite trois exemples de ce tour dans Tite-Live ; mais

Ex. : VIRG., *Én.*, III, 390 : *cuncta malis habitantur mœnia Graïs*. *Ibid.*, 412 : *læva tibi tellus et longo læva petantur* | *Æquora circuitu*, etc. — TAC., *Agr.*, 40 : *Gallis in meridiem etiam inspicitur*. *Germ.*, 16 : *nullas Germanorum populis urbes habitari*, etc.

A l'époque classique, les verbes passifs **probari** et **intellegi** sont les seuls qui admettent cette construction avec le datif.

Ex. : CIC., *de Orat.*, III, 40, 37 : *ut... id a me genus exprimi sentiretis quod maxime mihi ipsi probaretur*¹. *De Sen.*, 41, 38 : *semper... in his studiis laboribusque viventi non intellegitur quando obrepit senectus*.

III. Il ne faut pas confondre les constructions dont on vient de parler avec celles dans lesquelles le datif a le sens très net du datif d'*avantage*.

Ex. : CIC., *de Nat. deor.*, II, 48, 123 : *sic dissimillimis bestiolis communiter cibis quæritur* (il y aurait à l'actif *sic dissimillimæ bestioliæ sibi cibum quærent*). *In Verr.*, II, 5, 43, 118 : *cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur* (= *qui sibi mercedem comparabat*). *Tusc.*, V, 24, 68 : *sumatur... nobis quidam præstans vir optimis artibus* (= *sumamus nobis virum quandam*), etc.

4° Avec l'adjectif verbal en -τέος et avec l'adjectif verbal en -ndus pour marquer que telle ou telle obligation existe *pour* telle personne².

Ex. : XÉN., *Mém.*, III, 6, 3 : ὡφελήτέα σοι ἡ πόλις ἐστίν. — DEM., VI, 28 : περὶ τῶν ὁμῶν πρακτέων.

CIC., *in Verr.*, II, 3, 43 : *sentio moderandum mihi esse jam orationi meæ*. *De Orat.*, I, 23, 105 : *gerendus est tibi mos adolescentibus*.

Dans chacun de ces deux exemples, l'autre datif est le complément direct du verbe : *moderari orationi*; — *morem gerere adolescentibus*.

dans le premier (I, 23, 10) il faut considérer *quærentibus utrinque* comme un ablatif absolu sans sujet exprimé (cf. ci-après, *Ablatif*) et traduire : « comme on cherchait des deux côtés ; » quant au troisième exemple (XXII, 34, 8), Madvig a corrigé : *contemni a patribus*, au lieu de *contemni patribus*. En revanche, Kühner ne cite pas une phrase de Cicéron où *mihi* paraît bien être mis pour *a me* : *ad Attic.* XVI, 13 a, 1 : *ante scripta epistula... prior mihi legi cœpta est*. On prend ordinairement *legi* comme synonyme de *recitari* dans ce passage ; mais la suite de la lettre ne permet pas d'accepter cette interprétation.

1. Dans le sens de « être approuvé » on trouve aussi le verbe **probari** avec un complément à l'ablatif précédé de *ab*, et ce tour est très classique, cf. CIC., *ad Fam.*, XI, 14, 1 : *mea consilia... a te probari*. Il est inutile de citer les passages où *aliquid probari alicui* est le passif régulier de *probare aliquid alicui* « faire approuver quelque chose à quelqu'un ».

2. Tandis qu'en grec la construction du datif est la seule autorisée avec l'adjectif verbal en -τέος, on peut, en latin, employer *ab* avec l'adjectif verbal en -ndus ; mais dans ce cas, le sens est différent.

Ex. : CIC., *de har. resp.*, 3, 5 : *eum nunquam a me esse accusandum putavi*. Le sens est : « Je n'ai jamais cru qu'il convint qu'il fût accusé *par moi* (plutôt que par un autre). »

Avec *mihi*, il faudrait traduire : « Je n'ai jamais cru que ce fût pour moi un devoir de l'accuser », ce qui, dans le cas présent, n'aurait aucun sens. Voy. sur cette question AUDOUIN, *Rev. de phil.*, XI, p. 69-74.

§ 3. — Datif de sentiment.

90. — En grec et en latin, on ajoute souvent au verbe le datif d'un pronom personnel, pour désigner une personne qu'on suppose devoir prendre un intérêt quelconque à l'action marquée par le verbe¹.

Ce tour très vif et parfois très énergique se rencontre souvent en grec, mais surtout dans la langue de la conversation familière et naturellement aussi dans les dialogues, dans la satire et dans le style épistolaire.

On emploie ainsi le pronom de la première personne.

Ex. : HOM., *Il.*, XIV, 501 : *εἰπέμεναι μοι*, Τρῶες, ἄγαυοῦ Ἰλιονῆος | πατρὶ φίλῳ καὶ μητρὶ γοήμεναι, Troyens, dites, *je vous prie*, au père... d'Ilionée... de verser des larmes.... Od., IX, 42 : *ὥς μή τις μοι ἀτεμυδόμενος κίοι ἴσης*, *je ne veux pas* que personne s'en aille dépourvillé de la part égale qui lui revient. — XÉN., *Cyr.*, I, 3, 2 : ὁρῶν δὲ τὸν κόσμον τοῦ πάππου, ἐμβλέπων αὐτῷ, ἔλεγεν (Κῦρος)· ὦ μητέρα, ὥς καλός μοι ὁ πάππος, *que je trouve* beau mon grand-père! — PLAT., *Rép.*, 389, d : τί δέ; σωφροσύνης ἄρα οὐ δεήσει ἡμῖν τοῖς νεανίαις (*dirons-nous, penserons-nous donc que...*). — DÉM., XVIII, 178 : τοῦτ' ἐγὼ πάντῃ μοι προσέχετε τὸν νοῦν, *prêtez, je vous prie*, votre attention à ceci.

Et aussi le pronom de la deuxième personne :

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 3, 14 : ὦ παῖ, ἣν μένης παρ' ἐμοῖ, πρῶτον μὲν τῆς παρ' ἐμὲ εἰσόδου σοι οὐ Σάκκας ἄρξει (l'idée signifiée par σοι correspond à peu près au français : « Vois-tu cela? » — LUCIEN, *Dial. des morts* : ἀπ' ἐκείνου τυφλός εἰμί σοι, ὦ Πόσειδον (tu sais maintenant toute l'histoire), etc.

En latin, les premières traces de cette construction paraissent se trouver dans l'expression vive et familière *em tibi* si fréquente chez les comiques, quand il est question de coups, et avec laquelle on doit sous-entendre *habeto*, ce qui rattache directement le tour au datif d'intérêt². On la reconnaît ensuite dans les locutions *em (en) tibi*

1. Cet emploi du datif est propre à toutes les langues : on le retrouve en français et l'on connaît le vers de Boileau : « Prends-moi le bon parti, laisse là tous les livres. » Sous prétexte que l'on peut supprimer le pronom au datif sans changer le sens général de la phrase, certains grammairiens avaient cru devoir dire qu'en pareil cas le pronom était *explétif*. Mais c'était méconnaître l'importance particulière de cette tournure, qui sert à exprimer que la personne désignée prend part moralement ou intellectuellement à l'action du verbe. Le premier, Buttmann a proposé d'appeler ce datif *dativus ethicus*, terme peu clair qu'on peut traduire en français par l'expression moins obscure dont nous nous sommes servis. Les explications qui précèdent montrent que ce datif de sentiment est une variété du datif d'intérêt.

2. Cf. cette inscription d'une balle de fronde trouvée à Ascoli : *em tibi malum malo*. Voy. ZANON-NESTRA (*Ephem. epigr.*, VI, p. 36) cité par LAMBRON (*Archiv...* de Wœlfelin, t. VIII, p. 49), auquel j'emprunte ces exemples.

adest, adsunt, etc., (cf. **PLAUTE**, *Mil.*, 847; **APUL.**, *Mét.*, I, 18; **JUL. VAL.**, II, 14)¹, puis dans l'expression **en vobis** créée par T.-Live sur le modèle de la précédente (cf. V, 18, 3) mais qui eut peu de succès². Parallèlement à la locution **em** ou **en tibi** se développe **ecce tibi**, d'abord assez timide-ment (cf. **PLAUT.**, *Stich.*, 577), puis plus hardiment chez l'auteur de la Rhétorique à Hérennius, dans Varron, dans Cicéron (surtout dans sa correspondance), dans Virgile, Pline le Jeune et Minucius Félix. Enfin les particules **en** ou **ecce** sont remplacées souvent par **at** ou par **hic** dans les expressions **at tibi** et **hic tibi**³, celle-ci particulièrement fréquente à l'époque de Cicéron.

En dehors de ces cas, le datif du pronom personnel se trouve *surtout* dans les interrogations vives ou dans les apostrophes, plus rarement dans les propositions ordinaires.

EX. : **PLAUTE**, *Mil.*, I, 1, 5 : **nam ego hanc machæram mihi** consolari volo. — **CATON**, *de Re rust.*, 70, 15 : **hoc vinum durabit tibi** usque ad solstitium (tu le verras). — **TÉR.**, *Eun.*, 1053 : **mihi** illam laudes? — **CIC.**, *in Verr.*, 3, 213 : **tu mihi** istius audaciam defendis (dans ces deux phrases **mihi** exprime l'indignation de celui qui parle). — **VIRG.**, *Én.*, I, 136 : **post mihi** non simili pœna commissa luetis. V, 162 : **quo tantum mihi** dexter abis? *Ibid.*, 391 : **ubi nunc nobis** deus ille magister? — **HOR.**, *Ép.*, I, 3, 15 : **quid mihi** Celsus agit? que fait *mon cher* Celsus? — **T.-LIVE**, XXII, 60, 25 : **hæc vobis** istorum per biduum militia fuit! — **PLINE LE JEUNE**, *Ép.*, IV, 11, 2 : **quos tibi**, fortuna, ludos facis? — **FRONTON**, p. 35, 16 : **vide tibi** istos equites. Cf. p. 23, 15 : **plane multum mihi** facetiarum contulit **istic** **Oratius Flaccus**. — **APUL.**, *Mét.*, IX, 5 : **sicine otiosus ambulabis mihi?**

REMARQUES. — I. L'emploi de ce datif est ordinairement borné aux pronoms de la première et de la deuxième personne.

En grec, on trouve quelques rares exemples du pronom de la troisième personne.

EX. : **PLATON**, *Rép.*, 343, a : εἰπέ μοι, ἔφη ὁ Σωκράτης, τίτῃ σοι ἔστι; τί δαί; ἤν δ' ἐγώ· οὐκ ἀποκρίνεσθαι χρεὴν μᾶλλον ἢ τοιαῦτα ἐρωτᾶν; Ὅτι τοί σε, ἔφη, κορυζῶντα περιορᾷ καὶ οὐκ ἀπομύττει δεόμενον, ὅς γε αὐτῇ οὐδὲ πρόβατα οὐδὲ ποιμένα γινώσκεις.

1. Quelquefois le verbe **adesse** doit être suppléé. Cf. **CATULLE**, LXI, 149 : **en tibi domus**. Térence emploie le même tour, mais sans **em** ou **en**. Voyez le lexique de Térence de *Lemaire* (Paris, 1828) : **mulier tibi adest**; **Phædria tibi adest**; **una adsunt tibi**; **jam hæc tibi** aderit supplicans; **illam simul tibi** hic ego adfuturam hodie scio, etc. Dans aucune de ces constructions le datif ne peut être considéré comme le complément du verbe; il indique la personne qui doit prendre intérêt à la présence d'un tel. Cf. **RIEMANN**, *Études*, etc., p. 263, n. 1, de la 2^e édition.

2. On ne la retrouve que dans **APULÉE**, *Apol.*, 63; **SYMM.**, *Ep. I.*, 11, 2; **GRÉG. DE TOURS**, *Hist. fr.*, VII, 38. Cf. **A. KÖHLER**, *Archiv...* de Wölfflin, VI, 37.

3. Voy. aussi **SALL.**, *Cat.*, 52, 11 : **hic mihi** quisquam mansuetudinem et misericordiam nominat! « Hé! qu'on vienne me parler de douceur et de compassion! » Ce serait une erreur de prendre **mihi** pour le complément indirect de **nominat**.

En latin les poètes emploient quelquefois la troisième personne.

Ex. : HOR., *Sat.*, I, 4, 34 sq. : **dummodo risum | excutiat sibi**, pourvu qu'il ait le plaisir de faire rire. — OV., *Fast.*, VI, 173 : **piscis adhuc illi populo sine fraude natabat**.

Ovide remplace même souvent le pronom de la troisième personne par un participe.

Ex. : MÉT., VI, 656, **quærenti iterumque vocanti... prosiluit**. *Ib.*, VII, 320 : **mirantibus** (balatum) **exilit agnus**.

Ces datifs sont déjà presque des datifs du point de vue, cf. §§ 91 sqq.

II. On peut rattacher à cet emploi du datif certaines expressions qui marquent les sentiments avec lesquels quelqu'un accueille une *action* ou une *affirmation*.

Ex. : τοῦτό ἐστιν ἐμοὶ βουλομένῳ, ἡδομένῳ, ἀσμένῳ, ἀγχομένῳ, cela arrive alors que j'en suis content ou fâché, cela m'est agréable ou désagréable.

Certains auteurs latins (Salluste, T.-Live, Tacite) ont essayé d'introduire en latin l'expression **hoc mihi volenti est**, traduction d'une des locutions grecques citées. Cf. T.-LIVE, XXI, 50, 10 : **quibusdam volentibus novas res fore** (un changement de régime sera bien accueilli de certaines gens ; litt. se présentera à certaines gens qui le désirent).

§ 4. — Datif de relation.

91. — Le datif pouvant exprimer, d'une manière générale, l'intérêt qu'une personne prend à tel ou tel fait, on comprend qu'on ait été amené à l'employer pour désigner la personne *par rapport à laquelle* une affirmation est vraie. Mais il semble qu'il faille chercher l'origine de cet usage dans des phrases où le datif peut se traduire par au jugement de... ou aux yeux de...

En grec, cette construction est fréquente surtout chez les Tragiques.

Ex. : SOPHOCLE, *OEdipe à Colone*, 1446 : ἀνάξιαί γὰρ πᾶσιν (lat. **omnibus, omnium** **judicio**) ἐστε δυστυχεῖν. *Ant.*, 904 : καίτοι σ' ἐγὼ ἐτίμησα τοῖς φρονοῦσιν εὖ¹ (aux yeux des gens raisonnables). *Aj.*, 1282 : ἄρ' ὑμῖν οὗτος ταῦτ' ἔδρασεν ἔνδικα ; *OEdipe-Roi*, 616 : καλῶς ἔλεξεν εὐλαβουμένῳ πεσεῖν (aux yeux de quiconque veut éviter les faux pas). — EURIPIDE, *Médéc*, 580 : ἐμοὶ γὰρ ὅστις ἄδικος ὦν σοφὸς λέγειν | πέφυκε, πλείστην ζημίαν ὀρλισκάνει. — XÉNOPHON, *Mém.*, IV, 6, 4 : ὁ τὰ περὶ τοὺς θεοὺς νόμιμα εἰδὼς ἂν ἡμῖν εὐσεβὴς ὠρισμένος εἴη². — DÉMOSTHÈNE, XX, 54 : ὁ λόγος αἰσχροὺς τοῖς σκοποῦμένοις, etc.³.

1. L'adverbe εὖ retombe sur ἐτίμησα.

2. Il n'est peut-être pas téméraire de penser que ce sont des constructions comme celles-ci qui ont créé l'usage dont nous rendons compte ici. Dans cette phrase, en effet, le datif ἡμῖν peut être encore rattaché grammaticalement au participe parfait ὠρισμένος avec le sens indiqué ci-dessus, § 89, 3° ; plus tard, on se dispensa d'exprimer le rapport d'une façon aussi complète et le datif seul servit à rendre l'idée.

3. Le rapport est souvent indiqué en grec d'une façon plus expresse, à l'aide de la préposition παρά qu'on ajoute au datif. Cf. HÉRODOTE, III, 160 : Ζωπύρου οὐδεὶς ἀγαθοεργίην Περσέων ὑπερεβάλετο

REMARQUE. — On ajoute ordinairement au datif de la personne la particule *ὥς*, pour exprimer que le fait énoncé par le verbe n'est vrai que par rapport à la personne désignée.

Ex. : SOPHOCLE, *Ant.*, 1161 : Κρέων γὰρ ἦν ζηλωτός, *ὥς ἐμοί*, ποτε, aux yeux d'un homme comme moi (dans ma situation) Créon paraissait digne d'envie¹. *Œdipe à Colone*, 76 : ἐπείπερ εἶ | γενναῖος *ὥς ἰδόντι* πλὴν τοῦ δαίμονος, car, pour qui te voit, tu as l'âme généreuse, malgré la mauvaise fortune. — PLATON, *Rép.*, 389 d : σωφροσύνης δὲ *ὥς πλήθει* (du moins au jugement de la foule) οὐ τὰ τοιαῦτα μέγιστα (sous-ent. ἐστίν), ἀρχόντων μὲν ὑπηκόους εἶναι, αὐτοῦς δὲ ἄρχοντας τῶν ἡδονῶν.

Dans quelques exemples, la particule *ὥς* a un sens encore plus précis et signifie que la personne désignée l'est à l'exclusion de toutes les autres :

Ex. : SOPHOCLE, *Œdipe à Colone*, 20 : μακρὰν γὰρ *ὥς γέροντι* προὔσταλ' ἰδὼν, car elle est longue, du moins pour un vieillard, la route que tu as faite. — PLATON, *Sophiste*, 226 c : ταχεῖαν *ὥς ἐμοί* σκέψιν ἐπιτάττεις, tu m'imposes un examen bien court, du moins pour moi (je ne parle pas pour les autres)².

92. — Ce datif se rencontre aussi fréquemment en latin, à toutes les périodes de la langue³ :

Ex. : ENNIUS, *Ann. fr.*, v. 284 (Vahlen) : Hostem qui feriet, *mihi* (à mes yeux) erit Karthaginensis. — PLAUTE, *Amph.*, 909 : Uti me purgarem *tibi*⁴. — CIC., *Parad.*, 36 : An ille *mihi* liber, cui mulier imperat? — CÆLIUS AP. CIC. (*ad Fam.*, VIII, 1, 4) : Tui politici libri *omnibus* (au jugement de tous) vigent. — VIRGILE, *Égl.*, I, 7 : Erit ille *mihi* semper deus (cf. *En.*, XI, 416)⁵. — SÉNÈQUE, *de Benef.*, VII, 24, 2 : Ille *tibi* vivit. — TACITE, *Ann.*, I, 42 : An cives (appellem), *quibus* tam projecta senatus auctoritas est. — PLINE LE JEUNE, *Ep.*, I, 3, 5 : Tu *mihi* enitere, ut *tibi* ipse sis tanti, quanti videbāris *aliis* si *tibi* fueris. — SALVIEN, *Épist.*, IX, 14 : Scriptor ille humilis est in oculis suis et vilis *sibi*⁶.

παρὰ Δαρσίῳ κριτῇ. SOPHOCLE, *Trach.*, 589 : δοκεῖς παρ' ἡμῶν οὐ βεβουλεύσθαι κακῶς. HÉRACLÈS, VII, 12 : Λυκούργον παρὰ τούτοις μέτριον καὶ ἐπιεικῆ δοκούντα εἶναι.

On peut comparer, en latin, l'usage que fait Tacite de la préposition *apud* avec l'accusatif, dans le même sens :

Hist., I, 29 : Aut perire hodie necesse est, aut, quod æque *apud bonos miserum est, occidere*.

1. Cet emploi de *ὥς* se rattache étroitement à celui dont il sera question plus loin (*Conjonction*) ; la particule sert là, comme ici, à exprimer que le fait est vrai dans l'opinion de tel ou tel sujet.

2. Voyez KUMMEL, *ouv. cité*, t. II, 367 sq. et cf. RUMPEL, *ouv. cité*, p. 282 sq.

3. Voyez sur ce sujet l'intéressante monographie de CH. HAUSER, *der partizipiale Dativ des örtlichen und geistigen Handpunktes nach Ursprung und Gebrauch bei den lateinischen Schriftstellern* (Gymn. Programm., Bozen, 1878). Landgraf l'a utilisée dans l'étude citée, *Archiv...* de Wölfflin, t. VIII, p. 50 sqq.

4. Cf. CÉSAR, *de B. Gall.*, I, 28, 1 : Si *sibi* purgati esse vellent, « s'ils voulaient être justifiés à ses yeux. »

5. Les poètes remplacent souvent le pronom *mihi* (*tibi*) par l'expression plus concrète *oculis meis* (*tuis*).

Ex. : TIBULLE, *Eleg.*, IV, 13, 3 : Nec jam te præter in urbe
Formosa est *oculis* ulla puella *meis*.

6. Remarquez *in oculis suis* remplaçant *sibi*. Ces exemples sont empruntés à l'étude de Landgraf

93. — Mais c'est surtout le datif du participe que le latin, comme le grec d'ailleurs, emploie pour exprimer *par rapport à qui* telle ou telle affirmation est vraie.

Ce tour sert ordinairement pour indiquer la situation réelle qu'occupe la personne au point de vue de laquelle on se place, mais on l'emploie aussi au figuré, pour signifier le point de vue de l'esprit.

En grec, cela est surtout fréquent pour indiquer^{a)} une *position géographique* ou^{b)} une *circonstance de temps*.

Souvent le participe au datif n'est pas accompagné du nom de la personne qui reste indéterminée.

- a) HÉRODOTE, VI, 33 : ἀπὸ Ἰωνίης ἀπαλασσόμενος ὁ ναυτικός στρατὸς τὰ ἐπ' ἀριστερὰ ἐσπλέοντι τοῦ Ἑλλησπόντου αἶρεε πάντα. — THUCYDIDE, I, 24, 1 : Ἐπιδαμνός ἐστι πόλις ἐν δεξιᾷ ἐσπλέοντι τὸν Ἴόνιον κόλπον. — XÉNOPHON, *Cyr.*, VIII, 6, 20 : λέγεται (Κῦρος) καταστρέψασθαι πάντα τὰ ἔθνη, ὅσα Συρίαν ἐκδάντι οἰκεῖ μέχρι ἐρυθρᾶς θαλάσσης.
- b) HOMÈRE, *Il.*, XXIII, 109 : μυρομένοισι δὲ τοῖσι φάνη ῥόδο-δάκτυλος Ἥως. — HÉRODOTE, VI, 27 : παισὶ γράμματα διδασκόμενοι ἐνέπασε ἡ στέγη. — THUCYDIDE, III, 29, 2 : ἡμέραι μάλιστα ἦσαν τῇ Μιτυλήνῃ ἐαλωκυῖα ἑπτὰ, ὅτ' ἐς τὸ Ἐμβατον οἱ Λακεδαιμόνιοι κατέπλευσαν¹. — XÉNOPHON, *Anab.*, VI, 1, 10 : Ξενοφῶντι διὰ τῆς μεσογαίας πορευομένῳ οἱ ἵππεις προκαθεύοντες ἐντυγχάνουσι πρεσβεύταις. — PLATON, *Protag.*, 321, c : ἀποροῦντι δὲ αὐτῷ ἔρχεται Προμηθεύς.

En latin, l'usage est le même qu'en grec, à cette différence près que les Grecs préfèrent employer le datif singulier², tandis que les Latins se servent plus volontiers du pluriel³.

signalée ci-dessus. Voy. *Archiv.* de Wölfflin, t. VIII, p. 51. Je dois beaucoup, comme on s'en apercevra encore tout à l'heure, à ce travail si complet et si bien ordonné.

1. Dans des expressions de ce genre, il est rare qu'il n'y ait pas un participe déterminant le nom au datif. C'est par exception que Thucydide a écrit, I, 13, 4 : ἔτη δὲ μάλιστα καὶ ταῦτῃ τῇ ναυμαχίᾳ (« depuis cette bataille navale ») ἐξήκοντα καὶ διακόσια ἐστὶ μέχρι τῆς τελευταίας τοῦδε τοῦ πολέμου (cf. *Demosthenes*, p. 541, 10 : ἔτη ὀκτώ τῇ κρίσει ἐκείνῃ διαγεγονότα, « huit ans se sont écoulés depuis ce jugement »). Il ne faut pas confondre cette construction avec celle-ci, qui est très correcte, *Thuc.*, V, 20 : εὐρήσει δέκα ἔτη τῷ πρώτῳ πολέμῳ διαγεγεννημένα. Cette phrase veut dire que la guerre a duré dix ans et non pas que dix ans se sont écoulés depuis la première guerre.

Le datif τῷ πρώτῳ πολέμῳ est construit avec διαγεγεννημένα comme complément d'un verbe passif, διαγιγνέσθαι signifiant souvent « passer jusqu'au bout ».

2. Toutefois cf. *Xenophon*, *Anab.*, III, 2, 22 : οἱ ποταμοὶ προέουσι πρὸς τὰς πηγὰς διάβατοι γίγνονται. *Thucydides*, IV, 56, 1 : τοῖς Ἀθηναίοις τότε τὴν παραθαλάσσιον θεωῦσι τὰ μὲν πολλὰ τρύχασαν (οἱ Λακεδαιμόνιοι). Cf. *Thuc.*, IV, 120 ; VIII, 24 ; *Xen.*, *Hell.*, II, 1, 27. Se fondant sur cette observation, Landgraf (*l. l.*, p. 52) croit pouvoir, d'après *Waelzlin* (*Act. semin. phil. Erlang.*, t. II, p. 140), reconnaître l'influence du grec dans les passages où le singulier est employé au lieu du pluriel (*T.-Liv.*, XXVI, 24, 11 ; 26, 2 ; XXVIII, 18 ; XXXII, 4, 3 ; *Plin.* l'ancien, *Hist. nat.*, III, 3). Pour que cette assertion fût exacte, il faudrait qu'il fût bien évident que, dans cette construction, le pluriel est en latin la règle et le singulier l'exception ; une statistique exacte et complète manque encore. Toutefois il convient d'ajouter que l'usage des poètes (et celui de Virgile en particulier) semble donner raison à Landgraf.

3. Comme cette tournure est étrangère à la langue latine archaïque et que parmi ceux qui s'en servent

EX. : CÉSAR, *de B. civ.*, III, 80, 1 : **Gomphos pervenit, quod est oppidum primum Thessaliæ venientibus** ab Epiro. — T.-LIVE, I, 8, 5 : **locum, qui nunc sæptus descendentibus** inter duos lucos est. XLII, 15, 5 : **escentibus** ad templum a Cirra... maceria erat¹.

REMARQUES. — I. A partir de Tite-Live cette construction devient commune; on la rencontre surtout chez les historiens, aussi bien chez les auteurs de l'*Histoire Auguste* que déjà chez Tacite; mais les exemples sont aussi nombreux dans Sénèque et dans Pline; enfin saint Jérôme en a fait un emploi étendu dans son petit traité *de situ et nominibus locorum Hebraicorum*. Mais les poètes du siècle d'Auguste et surtout les poètes postérieurs évitent de s'en servir.

II. La forme de participe employée est ordinairement celle du présent. Le parfait ne se rencontre pas avant Virgile (*Én.*, II, 713 : **Est urbe egressis tumulus**), qui voulait éviter sans doute d'introduire dans un vers une forme intolérable comme *egredientibus*. Quoi qu'il en soit, Virgile a été suivi par Pomponius Mela (II, 97 : **egressis fretum obvia insula**)², par Pline l'Ancien (*Hist. nat.*, XIV, 12 : **Padum transgressis**, IV, 61 : **circumvectis Criumetopon**) et par Tacite (*Ag.*, 10 : **sed transgressis enorme spatium velut in cuneum tenuatur**)³.

III. En grec, comme en latin, on remplace assez souvent le datif par une proposition conditionnelle ou temporelle.

EX. : HOM., *Il.*, XXI, 155 : ἤδε δέ μοι νῦν ἡὼς ἐνδεχάτη, ὅτ' ἐς Ἴλιον εἰλῆ-
λουθα (cf. *Odys.*, XXIV, 309 sq.; ISÉE, VI, 14). Comparez TACITE (*hist.*, III, 71 : **subeuntibus**) et STACE (*Silves*, II, 2, 34 : **si subeas**).

Cette substitution est rendue nécessaire en latin quand le participe devrait être au passé; c'est ainsi que Salluste a dû écrire, *Cat.*, 55 : **ubi descenderis** ad lævam.

94. — Au lieu d'exprimer un point de vue réel, le participe peut exprimer, en quelque sorte, le point de vue de l'esprit.

EX. : HÉRODOTE, I, 4 : ἀληθεί δὲ λόγῳ **χρεωμένῳ** οὐ Κορινθίων τοῦ
δημοσίου ἐστὶν ὁ θησαυρός. — THUC., II, 49, 5 : τὸ μὲν ἐξῴθεν
ἀπτομένῳ σῶμα οὐκ ἄγαν θερμόν ἦν. — PLATON, *Rép.*, 589, c :
πρὸς ἡδονὴν **σκοπομένῳ** ὁ ἐπαινέτης τοῦ δικαίου ἀληθεύει.

C'est à cette construction qu'il faut rattacher le tour bien connu *συνελόντι* (εἰπεῖν) ou (ὥς) *συνελόντι* εἰπεῖν, à dire les choses comme (elles se présentent) pour quelqu'un qui résume.

le plus volontiers on compte Vitruve, chez qui l'influence du grec est sensible, on pourrait être tenté d'y voir un hellénisme introduit en latin. Mais cette conclusion serait trop absolue. Landgraf a montré (*l. l.*, p. 52) qu'elle est vraisemblablement sortie de la construction qui a été précédemment étudiée (§ 92) et qu'on peut résumer dans la formule *mibi est aliquid* « à mes yeux telle ou telle chose existe ». La seule différence, c'est qu'au datif simple on a ajouté un participe.

1. Voyez dans KÜHNAST, *Livianische Syntax*, p. 123, les exemples de ce tour, plus fréquent chez T.-Live que chez aucun autre auteur.

2. Il est intéressant de remarquer que Pomponius Mela semble préférer un autre tour à cet emploi du datif. Cf. II, 1, 1 : **per eundem annum in Mæotida remeantibus** ad dexteram Europa est, modo sinistro lateri innavigantium apposita; et III, 8, 75 : **Carmanii navigantium dextera positi**.

3. Voy. LANDGRAF, *l. l.*, p. 52 sq.

En latin, la construction ne paraît devenir fréquente qu'à partir de Tite-Live : encore faut-il remarquer que, comme Salluste, il emploie souvent une proposition conditionnelle (cf. SALL., *Hist.*, IV, 61, 3 : **si vero æstimare voles** et T.-LIVE, VI, 11, 4 : **si quis vere æstimare velit**). Toutefois c'est chez lui qu'on trouve pour la première fois la formule devenue plus tard si commune **vere æstimanti** (cf. XXXVII, 58, 5)¹.

§ 5. — Datif servant à marquer la destination, l'usage, l'effet de telle ou telle chose.

95. — Cet emploi du datif, inconnu en grec², est sorti en latin des constructions précédemment étudiées. Entre les deux constructions **cano tibi**, je chante pour toi (en ton honneur) et **receptui cano**, je sonne pour la retraite, il y a cette seule différence que dans la première le datif désigne une personne et dans la seconde une chose ; mais dans l'une comme dans l'autre, le datif désigne l'objet en vue duquel se fait l'action.

La construction dans laquelle se montre le mieux la valeur particulière de ce datif est celle où il dépend d'un verbe marquant mouvement ou destination, comme **ire**, **venire**, **mittere**, **arcessere**, **capere**, **constituere**, **deligere**, **destinare**, **quærere**, **petere**, etc. Ordinairement le datif de destination est accompagné d'un autre datif désignant soit

1. On remarquera que dans ces sortes de formules le singulier est la règle et le pluriel l'exception (pour le pluriel, cf. T.-LIVE, VII, 10, 6 ; TAC., *Hist.*, II, 50 ; IV, 17 ; III, 8 ; FAUSTON, p. 58 *Naber.*). Landgraf explique en ces termes cette dérogation à la règle qu'il a donnée (cf. ci-dessus, § 93). L'emploi plus fréquent du singulier, dit-il, tient peut-être à ce que, dans la latinité classique, le datif du participe des verbes signifiant « considérer, examiner » servait à désigner la personne même de l'écrivain ; on connaît les formules si fréquentes au début des dialogues, des lettres, des discours de Cicéron : **cogitanti mihi**, **quærenti mihi**, etc. Plus tard, Virgile étendit cet emploi, comme dans le vers, *Æn.*, VIII, 212 : **quærenti** (« pour Hercule qui cherchait ses bœufs ») **nulla ad speluncam signa ferebant**, et la nouvelle formule créée par lui exerça une influence sérieuse sur la construction étudiée.

2. Mais cette construction n'est pas propre au latin ; on la retrouve aussi en sanscrit, cf. B.-DELVAÏCK, *die Grundlagen*, etc., p. 54. La formule ἀγαθῇ τύχῃ (ἀγαθῇ τύχῃ τῇ Ἀθηναίων) qu'on lit sur l'inscription de Chalcis, l. 40-41, n'est pas un datif de but : c'est un instrumental ou un datif de manière ; cf. en latin : **bono (malo) publico**. Le grec construit comme attribut le nom que le latin met au datif pour indiquer l'effet ou le résultat.

Ex. : XEN., *Mém.*, II, 3, 6 : ὁ ἀδελφὸς ἐμοί, ὅπου ἂν παρῇ, **ζημία μᾶλλον ἢ ὠφέλειά ἐστιν**.
Hell., III, 1, 16 : ἐκείνῳ αὐτῇ ἡ χώρα **δῶρον ἐκ βασιλείας ἐδόθη**. — ISOCHR., I, 2 : ἀπείσταλλά σοι τόνδε τὸν λόγον **δῶρον**.

Quelquefois aussi le rapport est marqué par une préposition.

Ex. : DÉM., p. 920, 96 : ἀναφέρειν τὴν ἀπόδοσιν **εἰς τινα**.

C'est par exception que le latin substitue au datif de destination le nominatif ou l'accusatif, comme le grec. Cf. cependant CICÉRON, *de Fin.*, II, 18, 50 : **cujus mors tibi emolumentum futura sit**. — VIRGILE, *Égl.*, III, 191 : **idem amor exitium pecori pecorisque magistro**. — T.-LIVE, II, 22, 6 : **coronam auream Jovi donum in Capitolium mittunt**. — TACITE, *Germ.*, 44 : **neque nobilem neque ingenuum, ne libertinum quidem, armis præponere regia utilitas est** (pour *regibus utilitati est*).

la personne qui est l'objet indirect de l'action, soit la personne intéressée dans l'action.

Ex. : **virtus non datur dono nobis** (*complément indirect*); **venire auxilio alicui** (*datif d'avantage*).

Cette construction avait ses racines dans le fond même du latin, comme le prouvent les nombreux exemples qu'on en trouve dans la langue de l'agriculture et surtout chez les écrivains militaires. César seul en fournit une grande quantité :

Ex. : **arcessere auxilio** (*de B. Gall.*, III, 11, 2); **venire, succurrere, mittere, submittere auxilio; subsidio ducere, adducere, ire, venire; praesidio relinquere**¹, **mittere, ducere, educere; receptui canere; locum castris capere; diem constituere concilio, colloquio, pugnæ; locum diligere castris, colloquio, domicilio; diem dicere colloquio; tempus dare colloquio** (*de Bell. civ.*, I, 11, 3); **diem petere indutiis** (*de Bell. Gall.*, IV, 12, 1); **hortatur, ut se imperio**² **natos meminerint** (*de B. Gall.*, VII, 37, 2), etc.³

A quelques-unes de ces expressions comme

receptui canere, mittere praesidio; currere, venire, proficisci subsidio, Cicéron ajoute **mittere aliquid alicui muneri**, envoyer à quelqu'un quelque chose *pour que ce soit un présent* (*in Verr.*, II, 5, 25, 64) et **dare alicui pecuniam fœnori**, donner à quelqu'un de l'argent *pour qu'il rapporte des intérêts*.

Dans la langue de Caton et de Varron on trouvait déjà le datif employé d'une manière assez libre avec des verbes qui ne suggéraient pas par eux-mêmes l'idée de destination.

Ex. : CATON, *de Re rust.*, 60 : **granatui** (*pour la récolte des grains*) **videto ut satis viciæ seras**. — VARRON, *de R. r.*, I, 60 : **de olivitate oleas esui optime condi scribit Cato orcites**, touchant la récolte des olives, Caton dit qu'on met très bien en réserve *pour la consommation* l'espèce appelée orchis. *Ibid.*, III, 5, 4 : **cibatui**

1. Il est intéressant de remarquer qu'avec le mot **praesidium**, T.-Live préfère employer le tour par **ad** avec l'accusatif, sans doute pour exprimer avec plus de netteté le rapport de destination.

Ex. : III, 5 : **L. Valerius ad praesidium urbis relictus** (cf. IV, 27, 1; VI, 22, 1; XXIV, 12, 4; XXVI, 42, 1; XXVIII, 46, 10).

Quelquefois même, mais beaucoup plus rarement la préposition **in** remplace **ad**.

Ex. : XXVIII, 28, 2 : **in praesidium missa legio** (cf. IV, 61, 10; IX, 24, 1; XXXI, 16, 17).

2. Cf. Cic., *p. Cluent.*, 13, 43 : **quod se non suis commodis... natum esse arbitrabatur**. Mais avec **natus** Cicéron emploie de préférence **ad** avec l'accusatif.

3. Cf. LANDORAF, *l. l.*, p. 56.

*offas positas. Sat. Men., 262 : lecto strato, matellam, ceteras res esui usuique præ se portant. De ling. lat., X, 27 : eam dicimus muliebrem, quæ de eo genere est, quo indutui mulieres ut uterentur est institutum*¹.

Mais c'est Virgile qui étendit le plus l'usage de ce datif. On trouve chez lui, à côté de constructions qui ne sont guère que des variétés de l'usage ordinaire, comme

En., II, 216 : auxilio subire; XII, 733 : subsidio subire; V, 686 : auxilio vocare deos; VIII, 535 : arma auxilio ferre,

des tours bien plus libres et bien plus hardis, où le datif est employé au lieu de la préposition *ad*, pour marquer le but.

Ex. : *En., VIII, 606 : bello lecta juvenus; II, 798 : collecta exilio pubes; II, 315 : manum glomerare bello; III, 540 : armare bello equos; XI, 707 : se accingere pugnæ; X, 259 : me pugnæ paro*²; *XI, 649 : unum latus exserta pugnæ; VII, 482 : accendere bello animos.*

Parmi les prosateurs qui ont subi le plus l'influence de la syntaxe poétique Tacite tient, on le sait, le premier rang; il n'y a, par conséquent, rien d'étonnant à ce qu'il ait suivi Virgile sur ce point; aussi trouve-t-on chez lui, entre autres exemples hardis :

Ann., I, 23 : centurionem morti deposcit; I, 51 : incessit itineri et prælio. II, 7 : honori patris cum legionibus decurrit. IV, 72 : tributo aderant. XIII, 32 : factum est senatus consultum ultioni juxta et securitati. XV, 54 : vulneribus (i. e. ad vulnera sananda) ligamenta parare, etc.

REMARQUES. — I. Par analogie avec *receptui canere* on pouvait dire en latin *receptui signum*, litt. le signal donné par la trompette pour ordonner la retraite (cf. CIC., *Phil.*, XIII, 15). On comprend donc que la langue ait étendu l'usage du datif de destination même après une foule de substantifs qui ne se rattachent nullement à des verbes. Beaucoup de ces tours, selon la remarque de Landgraf, servaient dans la langue de l'agriculture et de la médecine à remplacer certains mots composés que le latin était impropre à former, et ce procédé se retrouve en français, dans des expressions comme la bouteille à l'encre, le pot au lait, etc. Cf. CATON, *Agr.*, 10, 4 : *opercula doliis*; 5, 3 : *satui semen*, blé de semence; V, 8 : *pabulum ovibus*; 11, 4 : *ornamenta bubus*; 70, 1 : *bubus*

1. Cf. LANDGRAF, *l. l.* On remarquera que dans ces exemples le datif de destination est celui des substantifs verbaux en -us. L'emploi de ces substantifs dans cette construction, remis en honneur par Tacite, devint surtout fréquent chez Apulée. Cf. LANDGRAF, *l. l.*, p. 60, 61.

2. Cette construction de *parare* se retrouve dans Ovide et dans Justin; mais c'est sans doute par imitation de ce tour que T.-Lève a construit avec le datif le participe adjectif *paratus* (I, 1, 8; XXI, 53, 11).

medicamentum; APULÉE, *Mét.*, I, 23 : **oleum unctui et lintea tersui**, etc. L'usage de ce datif est ordinaire avec les mots **locus, dies, initium, finis, causa, materia, signum, ornamentum, tegimentum, remedium**.

De même, il ne semble pas douteux qu'il faille voir un datif de destination dans les locutions bien connues de la langue du droit **tutor liberis, patronus (advocatus); alicui, heres alicui**, parce que ces expressions se rattachent à d'autres plus complètes.

Ex. : **heres alicui institutus, tutor liberis constitutus**, etc.

Peut-être aussi faut-il voir dans l'expression militaire **legatus Lucullo**, un datif de destination, parce qu'on disait **legatum sibi legare**. Mais il paraît douteux qu'après les mots **servus, libertus, pater, mater, sobrinus, sobrina, avunculus, patruus, filius, sodalis, hospes**, etc., le datif soit autre chose qu'une extension du datif de possession, comme, en français, dans la locution familière la fille à Jérôme¹.

II. Pour les expressions dans lesquelles le datif est accompagné d'un adjectif verbal en **-ndus**, cf. ci-après, ch. de l'*adjectif verbal*.

96. — Au datif servant à marquer la destination se rattache la construction de **esse** avec un double datif, dont l'un est un datif d'avantage ou de désavantage (§ 89, 1°) et dont l'autre marque la conséquence ou l'effet de telle ou telle chose :

Ex. : **aliquid mihi est usui, fructui, dedecori, auxilio, bono, detrimento, fraudi, lucro, saluti, calamitati, impedimento, admirationi, amori, odio, dolori**, etc., quelque chose tourne à mon avantage, à mon profit, à ma honte, etc., quelque chose est pour moi une source d'ennuis, de chagrins, quelque chose m'est un objet d'admiration, d'amour, de haine, etc.; **hoc mihi cordi (= curæ) est**, j'ai cela à cœur, etc.

REMARQUES. — I. Cette construction du double datif a quelque analogie avec celle du double accusatif après les verbes **facere, creare**, etc. (§ 56); le datif de la chose, **cordi**, complète l'expression **aliquid est mihi**, de la même façon que l'accusatif attribut **consulem** complète l'expression **facere aliquem**².

II. Les substantifs qui sont joints au verbe **esse** pour marquer la destination sont, en règle générale, des mots abstraits ou tout au moins des mots concrets pris dans un sens abstrait, comme dans **aliquid mihi est cordi (= curæ)** ou dans **aliquid mihi est frugi (= fructui, utilitati)**.

1. Tandis que la langue classique borne cet usage du datif possessif à un petit nombre de locutions toutes faites (*imperator legatus fuit, illi quæstor fueram*, etc.), les poètes et les prosateurs de l'époque impériale, à partir de T.-Live, reviennent à la liberté de la langue archaïque ou familière; Cf. T.-Live, VII, 23, 4 : **auctor patribus**; VIII, 4, 5 : **Romam caput Latio esse**; XXV, 18, 4 : **Crispino Badius Campanus hospes erat**, etc. — Tacite, Ann., I, 22 : **plures seditioni duces**. I, 24 : **rector juveni**. III, 14 : **custos saluti**. II, 23 : **Druso proavus**. IV, 60 : **Sejano fautores** (mais ici le datif est dû peut-être à l'analogie de *favere*); II, 46 : **paci firmator**; VI, 43 : **Tiberio auxiliator** (toutefois songer à *auxilior*); XI, 8 : **is rex Hiberis**, etc. Cet usage, étendu encore par Apulée, se maintient jusqu'à la fin de la langue latine.

2. Cf. Kühner, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 252, qui cite les deux études de FRANZ NIELSEN, *der factitive Dativ in den Ciceronischen Schriften* (Progr. Krotoschin, 1874), et *der factitive Dativ bei Röm. Dichtern u. Prosaikern* (Progr. Scheidemühl, 1877).

III. On évite d'employer un adverbe pour modifier ces expressions, et les exemples suivants renferment des incorrections.

CATON (cité par MACROBE, *Sat.*, III, 5, 10) : *Juppiter, si tibi magis cordi est nos ea tibi dare potius quam Mezentio, uti nos victores facias.* — LUCILIUS (cité par NONIUS, 88, 32) : *et quod tibi magnopere cordi est, mihi vehementer displicet.* — T.-LIVE, XXXV, 23, 1 : *minus ea bella, quæ gerebantur, curæ patribus erant quam expectatio nondum cœpti cum Antiocho belli.*

Mais on peut ajouter au substantif abstrait un adjectif qualificatif et dire

Ex. : *hoc mihi magnæ (majori, maximæ) ou parvæ (minori, minimæ) curæ est.*

marquant une idée de quantité
O. Hermann Rev. Vnde. 1890. p. 63

97. — L'expression *est mihi* pouvant être souvent remplacée par *habeo*, on disait aussi, pour marquer le résultat :

habeo aliquid quæstui, cela m'est une source de profit, *habeo religioni*, ce m'est une source de scrupules, *habeo ludibrio*, cela m'est un objet de dérision, etc.

98. — Pour exprimer le résultat de l'interprétation que l'on donne de la conduite d'une personne, on se sert encore du datif de destination dans les constructions bien connues :

Ex. : *dare alicui aliquid crimini ou culpæ; dare (ou ducere) alicui aliquid vitio ou laudi; vertere alicui aliquid vitio; tribuere alicui, aliquid ignaviæ, superbiæ*, etc., faire à quelqu'un un crime ou un mérite de quelque chose, lui imputer quelque chose à lâcheté, à orgueil, etc.

§ 6. — Datif marquant le but¹.

99. — Chez les poètes et dans la langue postérieure de la prose, on sait que le datif s'emploie avec les verbes de mouvement, au lieu de l'accusatif précédé de *ad* ou de *in*, pour marquer le terme auquel aboutit un mouvement.

Ex. : VIRG., *Æn.*, VI, 177 sq. : *aramque sepulcri | Congerere arboribus cæloque* (= *ad cælum*) *educere* certant. II, 553 : *lateri* (= *in latus*) *capulo* *tenuis* *abdedit* *ensem*.

1. Cf. NACHHAFT, *der Gebrauch des lokalen Dativs bei Homer*, Vienne, 1867. — H. SCHROETTER, *der Dativ zur Bezeichnung der Richtung in der lat. Dichtersprache* (Progr. Sagan, 1873). — H. PRINS, *de dativi apud priscos scriptores usu* (Strasbourg, 1878). — THIELMANN, *das Verbum dare*, Leipzig, 1882, p. 12 sqq. — SCHNEFFLER, *die Syntakt. Gracismen*, p. 50 sqq. — LANDGRAF, *l. l.*, p. 69 sqq.

Si cet usage apparaissait pour la première fois dans Virgile, on pourrait soutenir avec quelque vraisemblance que c'est un emprunt fait par lui à la syntaxe poétique grecque.

EX. : HOM., *Od.*, IX, 287 : ἀναίζας ἐτάροις, s'étant élancé vers ses compagnons. — SOPHOCLE, *Antig.*, 1236 : ἤρεισε πλευραῖς μέσσον ἔγχος¹, il a enfoncé avec force son épée dans la poitrine.

Mais, s'il est vrai que ce datif est particulièrement développé chez Virgile, chez Ovide et chez Stace, il ne faut pas oublier que Plaute emploie *morti dare* (*Merc.*, II, 44) en regard de *ad mortem dare*. Cette construction appartenait donc vraisemblablement à la langue familière²; ce qui semble, en tout cas, le prouver, c'est qu'elle n'est pas propre seulement aux poètes ou à ceux qui les imitent, mais qu'elle se retrouve dans le *de Bello Hisp.*, 16 : multis... vulneribus affectos oppido (= in oppidum) represserunt; c'est enfin qu'elle apparaît encore en pleine vigueur dans la langue des bas temps et jusque dans les écrits de Grégoire de Tours (cf. LANDGRAF, *ouv. cité*, p. 76)³.

E. — LE GÉNITIF⁴ PROPREMENT DIT⁵.

100. — On peut donner du génitif proprement dit cette définition générale, qu'il détermine le substantif comme l'accusatif détermine le verbe. Par extension, il a servi à déterminer des verbes, des adjectifs et des adverbes.

I. — Génitif joint à un substantif.

101. — Rattaché comme complément à un substantif, le génitif ne possède par lui-même qu'une signification assez vague, tout à fait

1. DELBRÜCK, *ouv. cit.*, p. 54, rapporte d'autres exemples, mais qui ne sont pas concluants; ainsi dans HOMÈRE, *Il.*, III, 318 : θεοῖσι δὲ χεῖρας ἀνέσχον, où ἀνέχω signifie « tendre »; de même dans αἰματόεσσα δὲ χεῖρ πέδιῳ πέσεν, πέδιῳ est un locatif (cf. πεσὶν χαμαί); de même κυνέη βάλε est encore un locatif désignant le casque en peau de chien où le coup est porté. Enfin dans l'*Iliade*, I, 3 : Ἄτρεϊ προΐαψεν, il faut traduire, non pas « envoyer dans les enfers », mais « envoyer à Hadès ».

2. C'est-à-dire au fond même de la langue latine, ce qui n'a rien d'étonnant, puisque les emplois analogues du grec et du sanscrit (cf. DELBRÜCK, *l. l.*) semblent indiquer que la construction était primitive.

3. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que les adverbes en *o* qui marquent le terme où aboutit un mouvement (*eo*, *quo*, etc.) sont presque certainement d'anciens datifs.

4. Du latin *genetivus* ou *genitivus*, traduction maladroite du grec ἡ γενική (s.-e. πῶσις), « le cas qui désigne le genre ou l'espèce. » En choisissant le nom de *genetivus*, les grammairiens latins ont songé à *genetrix* et semblent n'avoir vu dans le génitif que le cas exprimant un rapport de filiation.

5. Le génitif latin s'est conservé, au point de vue de la syntaxe, pur de tout mélange avec d'autres cas (voy. cependant ci-après, p. 173, n. 5); mais le génitif grec a hérité des fonctions de l'ablatif primitif employé en tout qu'ablatif.

analogue à celle qu'aurait un adjectif. Que l'on compare en effet

metus regius et **metus regis**, la crainte qu'on a du roi, **hospitalis filius** (PLAUTE, *Pœn.*, 75) et **hospitis filius**, le fils de son hôte, **servilis percontatio** (CICÉRON, *de Orat.*, II, § 327) et **servorum percontatio**, les interrogations adressées aux esclaves, **enumeratio oratoria** (CIC. *Brut.*, 93, 319) et **oratorum enumeratio**, **opus laboriosum** et **opus magni laboris**, στέφανος χρυσοῦς et στέφανος χρυσοῦ¹, etc.

Pour cette raison, on peut distinguer avec Ch. Thurot un *génitif épithète* et un *génitif attribut*, le premier déterminant et complétant directement le sens du substantif, le second déterminant et complétant le sens du substantif par l'intermédiaire d'un verbe.

§ 1. — Génitif possessif.

102. — L'emploi le plus ordinaire du génitif consiste à désigner l'objet auquel appartient celui qui est signifié par le terme complété (*génitif possessif* ou d'*appartenance*²).

Quand les deux substantifs sont des noms de personnes, le substantif construit au génitif marque les divers rapports de parenté, d'alliance ou de société qui unissent les hommes. Quand le substantif au génitif est un nom de personne et que l'autre est soit un nom de chose concret (pays, etc.) soit un nom de chose abstrait de qualité (éclat, pureté) ou d'état (pauvreté, richesse), enfin quand les deux substantifs sont des noms de choses, le substantif au génitif signifie l'objet auquel l'autre appartient à un titre quelconque, comme *propriété*, *produit*, *effet*, *ouvrage*, etc., et exprime tous les rapports que peut marquer en français la préposition de³.

REMARQUES. — I. L'usage s'est établi de faire rentrer dans le génitif *possessif* des emplois où le rapport de possession n'est exprimé que très indirectement.

THUC., I, 140, 4 : οἱ Λακεδαιμόνιοι καλεῖσσι τὸ Μεγαρέων ψήφισμα καθεστρεῖν (abroger le décret relatif aux *Mégariens*, rendu contre les *Mégariens*). —

III, 114, 1 : μετὰ τὴν τῆς Αἰτωλίας συμφορὰν (après le désastre arrivé en *Étolie*). — ANTIPHON, V, 9 : οὐ κάκουργός εἰμι, οὐδ' ἔσχατος τῶ τῶν

1. Toutefois il ne faut pas oublier que les deux constructions ne peuvent pas toujours s'employer l'une pour l'autre

Ex. : **dignitas consularis** « dignité de consul », et **dignitas consulis** « dignité du consul », et que souvent l'une ou l'autre des deux constructions n'existe pas. Ainsi le génitif explicatif (voy. ci-après) ne saurait être remplacé par un adjectif. Quant à l'hypothèse de certains linguistes que le génitif avait à l'origine une forme adjectivale, elle ne repose que sur l'analogie apparente d'un adjectif comme *δημόσιος* avec la forme primitive du génitif *δημο-σγο*. Or il faut renoncer à ce rapprochement, car *δημόσιος* vient de *δημόσιος* (cf. V. HENRI, *Précis*, etc., § 151, 2).

2. Cette construction existe aussi en sanscrit.

3. Cette définition si complète et si exacte est empruntée aux notes manuscrites de Ch. Thurot.

4. Mais voy. ci-après, p. 116, Rem. 17.

κακούργων νόμῳ (et je ne tombe pas sous le coup de la loi relative aux malfaisants). — PLATON, *Lois*, 943 e : **ὅπλων ἀποβολῆς** ἔστω δίχῃ ριφέντων, il y aura procès pour le cas où l'on aura jeté au loin ses armes.

CICÉRON, *de Orat.*, II, 41 : **usus nostri quasi quædam monita**, quelques préceptes puisés dans notre expérience. — *Ibid.*, I, 46 : **causæ publicæ iudiciorum, contionum, senatus**, les affaires d'État, plaidées devant les juges, l'assemblée, le sénat. — CÉSAR, *de B. Gall.*, V, 54 : **Remos Cæsar pro recentibus Gallici belli officiis** (en récompense des services rendus dans la guerre contre les Gaulois) **præcipuo honore habuit**. — SALLUSTE, *Orat. Phil.*, § 3 : **exercitum opprimundæ libertatis**, une armée destinée à étouffer la liberté. — T.-LIVE, IX, 45, 48 : **oratores pacis petendæ**¹, des ambassadeurs chargés de demander la paix. XXIII, 43, 4 : **si Trasumenni quam Trebiæ, si Cannarum quam Trusumenni pugna nobilior esset** (au lieu de l'expression plus ordinaire **Cannensis pugna**)².

II. Le grec, qui dispose de l'article, peut exprimer, au moyen d'un génitif complé- ment de l'article au neutre, la chose qui appartient à un autre objet à titre de propriété (dans le sens propre ou figuré).

EURIPIDE, *Orest.*, 725 : **κοινὰ τὰ τῶν φίλων**. *Herc. fur.*, 633 : **πάντα τ' ἀνθρώπων ἴσα**. *Troy.*, 612 : **τὸ τῆς ἀνάγκης δεινόν** (la force de la nécessité). — THUC., VII, 48, 5 : **τὰ τῶν Συρακοσίων** (les ressources des Syracusains) **ἔφη ἦσσω τῶν σφετέρων εἶναι**. — PLATON, *Lois*, 712 : **τὸ τῶν ἐφόρων** (le pouvoir des éphores) **θαυμαστὸν ὡς τυραννικὸν γέγονεν**. *Ibid.*, 896e : **τὰ τῆς ψυχῆς** (l'âme et tout ce qui s'y rattache) **τῶν τοῦ σώματος ἐστὶ προσβύτερα**. *Laches*, 188 : **ἐθέλει κατὰ τὸ τοῦ Σόλωνος** (suivant le mot, la maxime, le précepte de Solon) **καὶ ἀξιοῖ μανθάνειν ὥσπερ ἂν ζῇ**. — XÉN., *Anab.*, I, 3, 6 : **τὰ Κύρου** (la conduite de Cyrus) **οὕτως ἔχει πρὸς ἡμᾶς ὥσπερ τὰ ἡμέτερα πρὸς ἐκείνους**. — DÉM., XIV, 34 : **ἀνάγκη τὰ τῶν Ἑλλήνων φρονεῖν**.

Le latin, qui n'a point l'article à sa disposition, se sert quelquefois des pronoms **hic** ou **ille**, comme dans l'expression **illud Pherecydis**. Mais, en pareil cas, ce n'est pas par τὸ Φερεκύδου, c'est par τοῦτο Φερεκύδου, que le grec eût rendu l'idée. En d'autres termes, les pronoms **ille** ou **hic** ajoutent à l'expression un sens particulier : ce mot, ce trait, ce principe connu (ou fameux), de Phérécyde.

Cf. CIC., *Brut.*, 21, 83 : **at oratio Lælii de collegiis non melior quam de multis quam voles Scipionis : non quo illa Lælii** (le discours si renommé de Lælius) **quicquam sit dulcius, etc.** *P. Arch.*, 11, 28 : **nullam enim virtus aliam mercedem... desiderat præter hanc laudis et gloriæ** (celle dont je vous parle en ce moment).

Mais, si les pronoms latins **hic** et **ille** disent plus que l'article dont le grec se contenterait sans doute en pareil cas, il n'en est pas moins vrai que l'absence d'article en latin est pour beaucoup dans cet emploi.

Quand le sens général de la phrase ne permet pas d'employer ainsi **hic** ou **ille**, pour

1. Dans les expressions de ce genre, l'idée de destination est exprimée par l'adjectif verbal en -ndus, qui est, dans certains cas, une sorte de participe de l'action future.

2. On peut ajouter les constructions suivantes : **post diem tertium ejus diei**, litt. « le troisième jour se rattachant à ce jour, c.-à-d. le troisième jour après (Cic., *ad Att.*, III, 7, 1) ; **sextum post cladis annum** (TAC., *Ann.*, I, 62). C'est à cet emploi du génitif qu'on peut rattacher le génitif **ejus diei** construit avec **pridie** et **postridie**, qui dépend en réalité du substantif **dies** contenu dans ces mots.

suppléer à l'absence d'article, on se sert en latin du mot *res* ou d'un autre substantif. Dans les phrases où l'article grec ne ferait que rappeler l'idée d'un nom précédemment exprimé (comme en français, celui, celle), le latin a la ressource de répéter le substantif.

Ex. : Scipionis orationes meliores sunt orationibus Lælii.

Mais, en général, on construit la phrase de façon à ne pas répéter le substantif : en effet, on le *sous-entend*, quand il devrait être répété au même cas, ou lorsqu'il y a, la seconde fois, une *préposition*, pour indiquer le cas qui est sous-entendu :

Ex. : Scipionis orationes meliores sunt quam Lælii. — Cic., *in Verr.*, 1, 30 : *flebat uterque... pater de filii morte, de patris filius* (περὶ τῆς [sc. ξυμφορᾶς] τοῦ πατρὸς). *Phil.*, XI, 4, 9 : *quis est qui possit sine Trebonii maxima contumelia conferre vitam Trebonii cum Dolabellæ?*¹

III. En grec, quand le possesseur est un pronom, il peut être indiqué à l'aide du pronom personnel, mais aussi à l'aide de l'adjectif possessif de la manière suivante :

- α) *Avec ou sans idée de réflexion* : τὸν ἐμὸν ἵππον (θαυμάζω ou θαυμάζει), τὸν ἵππον τὸν ἐμόν (θαυμάζω ou θαυμάζει).
- β) *Sans idée de réflexion* : τὸν ἵππον μου ou μου τὸν ἵππον θαυμάζει.
- γ) *Avec idée de réflexion* : τὸν ἐμαυτοῦ ἵππον, τὸν ἵππον τὸν ἐμαυτοῦ θαυμάζω — τὸν ἡμέτερον αὐτῶν ἵππον, τὸν ἵππον τὸν ἡμέτερον αὐτῶν (αὐτῶν n'est pas nécessaire) θαυμάζομεν, etc. (σφέτερον αὐτῶν peut être remplacé par ἐαυτῶν).

Αὐτοῦ correspondant au latin *ejus* se place comme μου, σου, etc. ; αὐτοῦ, ipsius, et τούτου, ἐκείνου se placent comme ἐμαυτοῦ, etc.

Les exceptions à cette règle sont assez rares, du moins à la bonne époque de la langue ; car, dans la langue postérieure (voy. par ex. le *Nouveau Testament*), μου, σου, etc., sont intercalés entre l'article et le substantif. Toutefois, on a remarqué que μου, σου, etc., peuvent être régulièrement intercalés soit après un adjectif, ou un adverbe, tenant lieu d'un adjectif.

Ex. : XÉN., Hell., VII, 4, 20 : οἱ ἄλλοι αὐτῶν σύμμαχοι. *Cyr.*, VIII, 8, 3 : τῇ πρόσθεν αὐτῶν δόξῃ,

soit après une particule,

Ex. : SOPHOCLE, Œd.-R., 62 : τὸ... μὲν γὰρ ὁμῶν ἄλγος.

Inversement τούτου et ἐκείνου ne sont pas toujours intercalés², mais le fait est rare.

IV. En latin, contrairement à ce qui a lieu en grec, le génitif *possessif* des pronoms personnels ne s'emploie pas *ordinairement*, mais se remplace par l'adjectif possessif correspondant (ὁ φίλος μου, *amicus meus*). Toutefois on trouve déjà dans Cicéron les commencements de l'autre construction.

Phil., IV, 1, 1 : *frequentia vestrum incredibilis. Ad Att.*, VII, 13, 3 : *is splendor est vestrum* (p. *vester*). Cf. *SALL., Cat.*, 33, 4 : *maiores nostrum*.

1. Ces exemples sont moins hardis que ceux-ci :

Ex. : Cic., ad Att., XII, 21, 1 : *Catonem primum sententiam putat... dixisse... ; et, cum ipsius Cæsaris tam severa fuerit... consularium putat leniores fuisse. Ibid.*, XII, 22, 3 : *de hortis etiam atque etiam te rogo... Paratissimi sunt Drusi* (« ceux de Drusus »)... *Proximos puto Lamiae*. — *T.-LIV.*, XXIX, 34, 4-5 : *id... egit, ut... numerum equitum augeret; nec aliarum gentium* (« ceux des autres peuples ») *aspernatus maxime tamen Numidas... conduit*.

2. Voy. *Revue de Philologie*, 1881, p. 63.

De plus, l'on emploie *généralement* les génitifs possessifs **nostrum**, **vestrum**, et non les adjectifs **noster**, **vester**, quand le génitif du pronom personnel est accompagné du génitif **omnium**¹, cf. Cic., *in Verr.*, II, 4, 12, 27; *de Orat.*, III, 10, 37; III, 55, 288. De même Cicéron a écrit, *ad Fam.*, II, 6 : **unius tui studio**. César (*de B. Gall.*, IV, 28) présente un exemple de ce génitif possessif : **magno sui cum periculo**. Tite-Live semble l'avoir évité, mais Sénèque y prend goût et Tacite s'en sert très librement :

Hist., III, 34 : **a primordio sui**. IV, 24 : **primo sui incessu**. *Ann.*, II, 54 : **nostris origine**. XII, 37 : **longam sui absentiam**, etc.

Après lui, Apulée en fait un fréquent usage et on le trouve naturellement aussi dans les traductions latines de la Bible.

Cependant cette extension du génitif possessif des pronoms personnels n'est point due à l'influence de la syntaxe grecque². « Dans certains cas le génitif possessif avait sa raison d'être : soit pour le sens, quand il fallait appuyer sur l'idée de la personne qui subit quelque chose, comme dans César : **magno sui cum periculo**, avec un grand danger personnel, soit pour une raison accidentelle, comme dans **unius tui studio**, où **tui** est amené par l'attraction de **unius**, soit encore pour une raison de symétrie, comme dans Q.-Curce, IX, 2, 25 : **nec mei nec hostium exercitus numero**, où **mei** est opposé à **hostium**. Il suffit que le génitif possessif ait pu dans quelques exemples, se confondre avec le génitif de l'objet (voir ci-après), pour que dans la suite cette confusion se soit généralisée sans distinction³. »

V. En grec, le génitif possessif est employé tout seul, pour marquer le rapport de fils à père, de femme à mari, de subordonné à chef. On dira, par exemple, Δημοσθένης Δημοσθένους Παιανιεύς (formule officielle), ou, s'il est nécessaire de distinguer Démosthène d'un homonyme, Δημοσθένης ὁ Δημοσθένους. Voici d'autres exemples :

ARISTOPH., *Assembl.*, 46 : τὴν Σμικυθίνως οὐχ ὁρᾷς Μελισσίτην. —
XÉN., *Anab.*, I, 2, 15 : εἶχε τὸ εὐώνυμον Κλέαρχος καὶ οἱ Κλέαρχου
(les soldats de Cléarque). Cf. *ibid.*, I, 5, 13 : ἤλαυνεν ἐπὶ τοὺς Μένωνος.

En latin, de même, le génitif *tout seul* (sans l'addition des mots *uxor* et *servus*) peut marquer le rapport de dépendance qui existe entre une femme et son mari ou un esclave et son maître.

Ex. : Cic., *de Div.*, I, 46, 104 : **Cæciliam Metelli** (femme de Métellus). — ORELLI, *Inscript. Lat. select.*, I, n° 2874 : **Jucundus Domitiæ Bibuli**, Jucundus esclave de Domitia, femme de Domitius Bibulus.

Cet emploi est très latin⁴; il n'en est pas de même de celui qui consiste à mettre un génitif tout seul pour marquer le rapport de dépendance qui existe entre un fils et son père, comme dans cet exemple :

Cic., *in Verr.*, II, 4, 62, 138 : **Diodorus Timarchidi**, Diodore, fils de Timarchides. — T.-LIVE, XXVIII, 12, 13 : **Hasdrubal Gisgonis**.

1. Le plus souvent **omnium** précède. Un tour comme celui-ci, Cic., *in Cat.*, I, 6 14 : **voluntati vestrum omnium parui**, est rare; rare aussi la construction : **in nostro omnium fletu** (*p. Mil.*, 34, 92).

2. Voy. BARRON, *Étude sur les Hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 103 (Paris, Klincksieck, 1895).

3. Voy. BARRON, *l. l.*

4. Il ne renferme d'ailleurs aucune ellipse; c'est comme s'il y avait : « la Cécilia de Métellus », « le Jucundus de Domitia ». De même en Italie, on trouve certains noms de famille en *-i* qui sont des génitifs; on a dit d'abord : **Niccolo Niccoli** (Niccolo fils de Niccoli), puis **Niccoli** s'est employé tout seul.

Des tours analogues peuvent être considérés comme des emprunts faits au grec, d'autant plus qu'on ne les rencontre guère en latin qu'en parlant de Grecs ou, en général, d'étrangers¹.

VI. *En grec*, le style familier fait souvent l'ellipse d'un mot signifiant demeure entre les prépositions ἐν, εἰς (quelquefois ἐξ) et le génitif désignant la personne à laquelle appartient la demeure :

EX. : PLAT., *Protag.*, 320 : Περικλῆς Κλεινίαν καταθέμενος ἐν Ἀρίφρονος ἐπαίδευσεν. *Théét.*, 200 : μανθάνειν ἐν κιθαριστοῦ. *Prem. Hipp.*, 304 : εἰσῆλθον οἴκαδ' ἐς ἑμαυτοῦ. *Protag.*, 326 : ἐκ διδασκάλων ἀπὸ λίσσασθαι.

Enfin l'on connaît les expressions consacrées φοιτᾷν ἐς διδασκάλου (ou διδασκάλων) et surtout εἰς Ἀίδου ou ἐν Ἀίδου.

En latin, on peut ne pas exprimer le mot qui signifie temple entre la préposition ad et le génitif qui désigne le dieu auquel le temple est consacré.

EX. : *habitabat ad Jovis Statoris*, il habitait près du temple de Jupiter Stator.

La même ellipse se rencontre encore, dans le même cas, mais *plus rarement* :

Après *a* (Cic., *ad Fam.*, XIV, 2, 2. — T.-LIVE, X, 47, 4); après *ante* (Cic., *Phil.*, 6, 5, 13); après *prope* (T.-LIVE, III, 48, 5); après *in* (Cic., *ad Att.*, XVI, 14, 1). On trouve même dans T.-LIVE, II, 7, 12 : *ubi nunc Vicæ Potæ est*, où se trouve maintenant le temple de Vica Potæ, passage que Madvig a voulu corriger ainsi : *ubi nunc Vicæ Potæ <ædes> est*.

103. — Le génitif possessif peut être rattaché au substantif par le moyen d'un verbe (*génitif attribut*)².

1. *En grec*, ce verbe est, en général εἶναι, γίγνεσθαι, et, chez les poètes, πεφυκέναι ou φῦναι, synonymes de εἶναι³.

EX. : PHILÉMON, *Fragm.*, 31 : δοῦλοι βασιλέων εἰσίν, ὁ βασιλεὺς θεῶν, ὁ θεὸς ἀνάγκης. — DÉM., IX, 56 : ἦσαν ἐν Ὀλύμπῳ τινὲς μὲν Φιλίππου, τινὲς δὲ τοῦ βελτίστου. — PLATON, *Soph.*, 203a : πατὴρ τίνος ἐστὶ καὶ μητὴρ ὁ Ἔρως; *Ménon*, 94 : Θουκυδίδης οἰκίας μεγάλης ἦν. — XÉN., *Anab.*, VII, 3, 19 : Ξενοφῶν πόλεως μεγίστης ἦν. — THUC., II, 29, 2 : Τηρεὺς καὶ Τήρης οὐ τῆς αὐτῆς θράκης ἐγένοντο.

On connaît les expressions

ἑαυτοῦ γίγνεσθαι, ne relever que de soi-même et μὴ (οὐχ) ἑαυτοῦ γίγνεσθαι, n'être plus maître de soi.

1. L'influence du latin s'est fait aussi sentir sur le grec. MEISTERHANS (*Gr. der Att. Inschriften*, p. 167) remarque qu'à l'époque romaine on ajoute οἶός dans la formule officielle désignant un citoyen.

2. Construction qui se retrouve en sanscrit.

3. Il ne faut pas confondre les constructions qui sont étudiées ici avec celles dont il sera question plus loin, § 149.

Cet emploi est très étendu.

Cf. THUC., III, 39, 2 : ἀπόστασις τῶν βίαιόν τι πασχόντων ἐστίν, la défection suppose une oppression violente. I, 142, 9 : τὸ ναυτικὸν τέχνης ἐστίν, la marine est affaire de pratique et de métier.

En latin, c'est ordinairement le verbe *esse* ou le verbe *fio* qui servent d'intermédiaires.

Cic., *ad Fam.*, II, 13 : *ego totus Pompei sum*. *Ibid.*, IX, 15 : *hic versus Plauti non est*. — T.-LIVE, XXXIII, 13 : *Thebæ populi Romani belli jure factæ sunt*.

REMARQUES. — I. Quand le sujet du verbe est un infinitif, le génitif attribut équivaut aux expressions françaises le propre, l'ordinaire, le fait, le devoir, le signe, la marque, la destinée, le lot de, etc.

MÉNANDRE, *Sent.*, 121 : δις ἑξαμαρτεῖν ταύτὸν οὐκ ἀνδρὸς σοφοῦ. *Ibid.*, 463 : πενίαν φέρειν, οὐ παντός, ἀλλ' ἀνδρὸς σοφοῦ.

Cic., *Phil.*, 12, 2 : *Cujusvis hominis est errare, nullius, nisi insipientis, in errore perseverare*.

II. — Quelquefois, mais rarement, le sujet est un nom de personne et le génitif un nom de chose.

EX. : THUC., I, 113, 2 : ὅσοι τῆς αὐτῆς γνώμης ἦσαν, tous ceux qui étaient de la même opinion (politique), qui appartenait au même parti. — ARISTOPH., *Plut.*, 246 : ἔγωγε τοῦτου τοῦ τρόπου πως εἰμι ἀεί. — DÉM., XXV, 88 : οὐ τῶν αὐτῶν οὔτε λόγων οὔτε ἔργων ἐστὶν ἡ νεότης τῷ γήρῳ¹.

2. Le génitif possessif se rencontre aussi comme attribut, en grec et en latin, après des verbes signifiant attribuer à quelqu'un telle ou telle qualité (par la pensée, la parole ou l'action) et employés soit au passif, soit aussi à l'actif.

EX. : MÉN., *Sent.*, 302 : ἀεὶ νομίζονθ' οἱ πένητες τῶν θεῶν. — DÉM., XL, 34 : τοῦ αὐτοῦ ἐμοὶ καὶ πατρὸς καὶ δήμου προσαγορεύεται, on le désigne par le même nom de père et de dème que moi. — XÉN., *Agés.*, 1, 33 : οἱ Πέρσαι τὴν Ἀσίαν ἑαυτῶν ποιοῦνται. — EUR., *Phén.*, 392 : δούλου τόδ' εἶπας, μὴ λέγειν ἅ τις φρονεῖ. — DÉM., I, 10 : τὸ μὲν γὰρ πολλ' ἀπολωλεκέναι... τῆς ἡμετέρας ἀμελείας ἂν τις θεῖη δικαίως (on le mettrait justement sur le compte de notre négligence).

SALL., *Jug.*, 79, 8 : *Græci optionem Carthaginensium faciunt...* *Ibid.*, 85, 34 : *neque gloriam meam, laborem illorum faciam*, et je ne ferai pas de la gloire mon partage, de la peine le leur. — Cic., *ad Fam.*, IV, 9 : *tempori cedere semper sapientis habitum est*.

Mais, en somme, l'emploi du génitif possessif attribut est moins étendu en latin qu'en grec.

1. Il faut bien se garder de prendre ces génitifs pour des génitifs de qualité : il n'y en a pas en grec.

§ 2. — Génitif de l'objet. — Génitif du sujet.

104. — Une expression comme ὁ φόβος τῶν ἐχθρῶν, *metus hostium*, la crainte des ennemis peut, suivant les cas, signifier ou bien la crainte qu'on éprouve des ennemis ou bien la crainte qu'éprouvent les ennemis. Le contexte seul peut indiquer le sens qu'on doit adopter. Dans le premier cas, on dit du génitif que c'est un *génitif de l'objet*, et, dans le second cas, que c'est un *génitif du sujet*¹.

Par conséquent, à côté d'un substantif verbal, le génitif désigne l'objet ou le sujet de l'action exprimée par ce substantif.

a) Génitif de l'objet :

HOM., *Il.*, VI, 335 : Τρώων... χόλῳ, par colère contre les Troyens (cf. SOPH., *Aj.*, 41)². *Od.*, XV, 8 : μελεδήματα πατρός, inquiétudes touchant son père. — PLAT., *Cril.*, 52 b : οὐκ ἐπιθυμία σε ἄλλης πόλεως ἔλαθεν. *Lois*, 840 c : ἡ τῶν ἡδονῶν νίκη, la victoire sur les plaisirs, etc.

PLAUT., *Asin.*, II, 1, 31 : *inopiæ excusatio*. — CIC., *Leg.*, II, 7 : *quam multos divini supplicii metus a scelere revocavit?* — T.-LIV., II, 33 : *auxilii latio*. IX, 7 : *pudor intuendæ lucis*, etc.

b) Génitif du sujet :

HOM., *Il.*, XV, 438 : τῷ σ' αὖ νῦν κέλομαι μεθέμεν χόλον υἱος ἔηος — EURIPIDE, *Hipp.*, 1402 : μελεδήματα θεῶν. — XEN., *Anab.*, I, 2, 48 : φόβος βαρβάρων³, etc.

SALL. AP. GELL. (IX, 12) : *id bellum excitabat metus Pompei*. — T.-LIV., XXXI, 23 : *metus hostium*, etc.

Le génitif du sujet se confond le plus souvent avec le génitif possessif (voy. ci-dessus, § 102, REMARQUES).

REMARQUES. — I. *En grec*, le génitif de l'objet ne s'emploie pas seulement avec des substantifs tirés de verbes qui se construisent soit avec le génitif, soit avec l'accusatif⁴ ;

1. Quelques grammairiens se servent des expressions : *génitif objectif*, *génitif subjectif*. Ce double emploi du génitif se retrouve en sanscrit et devait appartenir à la langue primitive. Cf. B.-DELGADCK, *Grundr.*, etc., p. 39.
2. Ce tour a été imité par Virgile (*En.*, II, 413 : *ereptæ virginis ira*), à qui T.-Live l'a vraisemblablement emprunté, cf. I, 3 : *ira prædæ amissæ*, et XXVII, 7, 13 : *ira fugæ*.
3. On enseigne que le grec distinguait par la construction le *génitif du sujet* du *génitif de l'objet* : ainsi φόβος τῶν ἐχθρῶν aurait signifié « la crainte qu'on a des ennemis » et ὁ τῶν ἐχθρῶν φόβος « la crainte que les ennemis éprouvent ». Mais cette distinction n'est pas fondée et, en réalité, ὁ φόβος τῶν ἐχθρῶν peut avoir l'un et l'autre sens.
4. Même avec l'*accusatif de qualification* : en effet, comme on dit νικᾶν ναυμαχίαν, Thucydide a pu dire μὲν νίκη ναυμαχίας. Mais on pourrait voir là un génitif explicatif. Voy. § 107.

mais on s'en sert fort librement avec des substantifs tirés de verbes dont le complément se met ^{a)} au datif ou ^{b)} est précédé d'une préposition.

- a) Ex.: THUC., I, 8, 3 : οἱ ἤσσονες ὑπέμενον τὴν τῶν κρεισσόνων δουλείαν. I, 3, 4 : οἱ Ἕλληνας οὐδὲν πρὸς τῶν Τρωικῶν δι' ἀμείξαν ἀλλήλων ἔπραξαν. — PLATON, *Lois*, 854 : τῶν κακῶν συνουσίας φεύγει ἀμεταστρεπτί. — (ISOCR., XV, 57 : ὁ λόγος τοὺς Ἕλληνας παρακαλεῖ ἐπὶ τὴν τῶν βαρβάρων (contre les barbares) στρατείαν.
- b) HOM., *Od.*, V, 345 : νόστος γαίης Φαιήκων (cf. *ibid.*, XXIII, 68). — HÉRODOTE, VI, 135 : ἡσυχίη τῆς πολιορκίης. — THUC., I, 108, 5 : ἐν ἀποδίασει τῆς γῆς, pendant la descente à terre. — PLAT., *Gorg.*, 479 d : ἐμμονή τοῦ κακοῦ, persévérance dans le mal (cf. ἐμμένειν ἐν τῷ κακῷ). — *Timée*, 74 b : πρόβλημα χειμῶνων, abri contre les intempéries. — XÉN., *An.*, II, 5, 7 : τὸν θεῶν (contre les dieux) πόλεμον. *Ib.*, IV, 5, 13 : ἐπιχοῦρμα τῆς χιόνος, abri contre la neige. — DÉM., IV, 5 : ἐπιτειγίσματα τῆς αὐτοῦ χώρας (contre son territoire); etc.

On peut rapprocher de cet usage l'expression de Thucydide,

I, 140, 4 : τὸ Μεγαρέων ψήφισμα, le décret relatif aux Mégariens¹ (cf. ci-dessus. § 102, REM. I).

II. *En latin*, l'emploi du génitif de l'objet est un peu moins libre qu'en grec, bien qu'on trouve couramment des expressions comme *studium alicujus rei* (cf. *studere alicui rei*) et *voluptatum fructus* (cf. *frui voluptatibus* [abl.]); mais cela, mis à part, on rencontre aussi :

- a) Ex.: PLAUT., *Amph.* (prol. 108) : *usuram corporis* (cf. *uti corpore* [abl.]). — CIC., *de Off.*, I, 28, 97 : *excellētia praestantiaque animantium reliquarum* (cf. *prae stare alicui*). Cf. *Orat.*, 55, 184; 57, 191; 59, 204 : *similitudo alicujus rei*. *De Leg.*, I, 73 : *obsequium corporis* (cf. *obsequi alicui*).
- b) PLAUT., *Epid.*, II, 2, 97 : *consultatio nuptiarum* (= *de nuptiis*). *Cas.*, V, 2, 13 : *illecebram stupri* (= *ad stuprum*). — CIC., *p. Mur.*, 13 : *cujus belli victor*². *De Nat. deor.*, I, 12 : *in deorum* (touchant les dieux) *opinionē*. *Ad Fam.*, I, 9, 2 : *propter tuam propugnationem salutis meae*. *Pro Arch.*, 10, 23 : *hoc maximorum... periculorum incitamentum* (un encouragement à affronter les périls)³. — CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 48 : *dubitatio adventus legionum*. *De Bell. cir.*, I, 47 : *haec ejus diei opinio*. — T.-LIV., II, 21 : *errores temporum* (= *de temporibus*). XXVII, 30, 7 : *litorum impulsu* (cf. THUC., I, 108, 5 : ἐν ἀποδίασει τῆς γῆς), etc.

1. De même l'expression homérique (*Il.*, II, 396) : *κύματα παντοίων ἀνέμων* (*unda variis ventis excitatae*) peut se rattacher à cet emploi du génitif de l'objet. Par contre (*Od.*, V, 292), *ἀελλαι παντοίων ἀνέμων* renferme, non pas un génitif de l'objet, mais un génitif explicatif. Voy. § 107.

La langue poétique possède un grand nombre de tours hardis dus à l'emploi du génitif de l'objet. Cf. KÜHNEN, *op. cit.*, t. II, § 414, p. 286 sq.

2. Cette locution est doublement hardie : le génitif de l'objet remplace *in bello*; de plus, il est très rare qu'on le donne comme complément à un substantif concret. Plaute avait déjà dit (*Amph.*, II, 2, 6) : *victor belli*. Cicéron dira avec moins de hardiesse (*Ep.*, IX, 6, 3) : *civilis belli victoria*; cf. SEXT. (*Jul.*, 75).

3. Cicéron a soin de remplacer le génitif de l'objet par une préposition quand la clarté l'exige ou quand le complément du substantif verbal doit être un pronom personnel.

Ex.: *de Nat. deor.*, I, 2 : *pietate adversus deos sublata*. *De Officiis*, I, 4 : *amor in eos qui procreati sunt*. *Ad fam.*, III, 12 : *de summo meo erga te amore*. Voy. DRAGON, *op. cit.*, t. II², p. 469.

III. Quelquefois un substantif qui implique l'idée d'une action est accompagné à la fois d'un *génitif du sujet* et d'un *génitif de l'objet*.

Ex. : HÉRODOTE, VI, 2 : Ἰστιάος ὑπέδυνε τῶν Ἴωνων τὴν ἡγεμονίην τοῦ πρὸς Δαρεῖον πολέμου (le commandement des Ioniens dans la guerre contre Darius). — THUC., III, 115, 6 : τὴν τοῦ Λάχης τῶν νεῶν ἀρχήν. — PLAT., *Phèdre*, 244 c : τὴν γε τῶν ἐμφρόνων ζήτησιν τοῦ μέλλοντος.

CIC., *Tusc.*, II, 15, 35 : labor est functio quædam vel animi vel corporis gravioris operis et muneris. — CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 30, 1 : tametsi pro veteribus Helvetiorum injuriis populi Romani (p. in populum Romanum) ab his pœnas bello repetisset.

IV. En latin, le *génitif de l'objet* est quelquefois remplacé par un adjectif¹.

Ex. : CIC., *de Orat.*, II, 79, 327 : *servilis percontatio*, le fait d'interroger un esclave. — SALL., *Jug.*, 41, 2 : *metus hostilis*, la crainte qu'on avait des ennemis.

Il est plus rare que le *génitif du sujet* soit remplacé par un adjectif².

Ex. : CIC., *ad Att.*, VI, 1, 19 : *erratum fabrilis*.

erratum fabrilis Ter. *aut. 602*

105. — Quand le complément du substantif verbal devrait être le *génitif d'un pronom personnel*, l'usage n'est pas le même en latin qu'en grec.

Le grec remplace *régulièrement* le *génitif du pronom* par l'*adjectif possessif* correspondant³, quand il s'agit du *génitif de l'objet*. Ainsi ὁ ἡμέτερος φόβος ne peut signifier *ordinairement* que la crainte qu'on a de nous.

Au contraire, les *génitifs* μου, σου, ἡμῶν, ὑμῶν servent *régulièrement* de *génitifs du sujet*. Ainsi ὁ φόβος ἡμῶν signifiera la crainte que nous éprouvons.

En latin, l'usage est tout différent. Ce n'est que par exception que l'*adjectif possessif* remplace le *génitif de l'objet*, comme dans Cicéron, *de Off.* I, 39, 139 : habenda ratio non sua solum, sed etiam aliorum. On attendrait *sui*. Ailleurs Cicéron a écrit (*ad Att.*, XIII, 1, 3) : vehementer tuâ sui memoriâ delectatur. Ce tour est le seul régulier, et, en même

1. Ce tour est exceptionnel en grec et ne se rencontre que chez les poètes, cf. EUB., *Iph. Taur.*, 72 : Ἑλλήν φόνος. SORAN., *Aj.*, 65 : πολυκρῆως φόνος (p. φόνος πολλῶν κερασφόρων). Cf. EUB., *Iph. Taur.*, 1112 : νόστον βαρβάρων ἦλθον (p. νόστον βαρβάρων, c.-à-d. εἰς βαρβάρους) (Pourtant Hérodele a dit, mais par imitation des poètes, VII, 190 : ἀχαρις συμφορὴ παιδοφόνος « le triste destin d'un homme qui tue ses enfants. »)

2. En grec, ce tour est exclusivement poétique.

Ex. : ESCHYLE, *Perse*, 8 : νόστω τῷ βασιλείῳ.

3. A la troisième personne on dit naturellement : διὰ φιλίαν αὐτοῦ, etc. Mais ce cas mis à part, on peut dire d'une manière générale que, sauf chez Homère, le *génitif des pronoms personnels* est peu usité. KITTEN (op. cit., § 414, p. 286 sq.) cite SORAN., *Aj.*, 998 : ὁξεῖα γὰρ σου βάσις « la prompte renommée », Xen., *Cyrop.*, VI, 3, 10 : ἡμῶν (= περὶ ἡμῶν) δ', ἔφη, λόγος τις ἦν. Cf. SORAN., *El.*, 1036 : προμηθίας δὲ σοῦ, et THUC., I, 73, 1 : αἰσθόμενοι δὲ καταβοήν οὐκ ὀλίγην οὖσαν ἡμῶν.

Ex. de Platon 673

temps, il fournit un exemple de l'usage suivi par les écrivains classiques, quand le pronom personnel serait un *génitif du sujet*. En pareil cas on lui substitue l'adjectif possessif correspondant : *tua memoria*, le souvenir que *tu* (lui) *gardes*¹.

106. — Le *génitif* de l'objet ne s'emploie pas comme *génitif attribut*. E. 1. 1. 2. 2

§ 3. — Génitif explicatif.

107. — On peut ajouter à un substantif un autre substantif au *génitif* destiné à marquer en quoi consiste l'objet désigné par le premier. C'est ce qu'on appelle *génitif explicatif*.

Cet emploi est rare en grec et presque exclusivement poétique.

EX. : HOM., *Odyss.*, V, 292 : ἄελλαι παντοίων ἀνέμων, *litt.* ouragans consistant en vents de toute espèce. — SOPH., *Ant.*, 626 : παίδων τῶν σῶν (en fait d'enfants qui soient à toi) νέατον γέννημα. *Phil.*, 274 sq. : βορᾶς ἐπωφέλημα, secours consistant en nourriture. — ARISTOPH., *Chev.*, 905 : μισθοῦ τρύβλιον (un salaire en guise de plat, *litt.* un plat consistant en un salaire) ῥοφῆσαι. *Nuées*, 1 : τὸ χρῆμα τῶν νυκτῶν ὅσον, etc.

Enfin on connaît les locutions poétiques

εὐνῆς λέκτρον, σῦός ^{καὶ τῆς} χρῆμα, ^ἡ νηὸς σκάφος, ἀρμάτων ὄχοι, μάχης ἀγών, etc.

En dehors de ces constructions, on trouve quelquefois, même en prose, des tours comme ceux-ci :

PLAT. *Phil.*, 11 : ἡ τοῦ χαίρειν διάθεσις, l'humeur joyeuse, *litt.* la disposition consistant à être joyeux. *Apol.*, 29¹ : ἀμαθία αὐτῇ ἡ ἐπονείδιστος ἡ τοῦ οἴεσθαι εἰδέναι ἃ οὐκ οἶδεν, l'ignorance la plus blâmable, celle qui consiste à croire qu'on sait ce qu'on ignore.

On remarquera que dans ces deux locutions et dans d'autres semblables le *génitif explicatif* consiste en un infinitif précédé de l'article.

1. Quelques-unes des exceptions citées ne sont qu'appareutes ; ainsi l'exemple cité par Madvig, *lat. Sprachl.*, § 297 c (Rem.) : *custodem urbis et vestrum* (Cic., *in Cat.*, 3, 12) ne porte pas, parce que *vestrum* peut être l'accusatif de *vester*. Quant à la phrase de Cicéron, *ad Att.*, VII, 9, 4 : « *habe meam rationem.* » *Habe tu nostrum*, il est aisé de corriger *nostrum* en *nostram*, et l'irrégularité disparaît. Ce qui est vrai, c'est qu'à l'époque impériale les écrivains ne s'astreignent plus à suivre la règle qui vient d'être donnée.

Sur les causes de cette licence, voy. BRENOUS, *ouv. cit.*, p. 103 sqq. et cf. ci-dessus, p. 111 sq.

REMARQUES. — I. Contrairement à ce qui a lieu en latin (cf. ci-après, § 108, REM. I), jamais en grec le mot signifiant nom n'est accompagné du génitif. Ainsi l'on dira τὸ ὄνομα ὁ Μακρίτατος (DÉM., XLIII, 77) ou bien τὸ τοῦ πατρὸς ἐμοῦ ὄνομα Σωσίαν τῷ υἱῷ ἐθέμην (DÉM., XLIII, 74), c'est-à-dire que le nom propre se construit en apposition à ὄνομα.

II. De même des constructions comme Ἰλίου πόλις (EUR.), Κισθίνης ὄρος (CRATINUS), ou encore τὸ ὄρος τῆς Ἰστώνης (cf. THUC., IV, 46, 1) sont exceptionnelles et surtout poétiques; cf. Ἰλίου πτολίεθρον, dans Homère¹.

III. Toutefois on peut rattacher au génitif explicatif certains exemples cités par les grammairiens sous la rubrique « génitif de matière », comme

οὐσία χρυσοῦ ἢ ἄλλου τινὸς κτήματος (PLAT., *Phèdre*, 240) ou ἄλσος ἡμέρων δένδρων (XÉN., *An.*, V, 3, 12)².

Mais cette attribution reste douteuse.

108. — En latin, le *génitif explicatif* se construit soit comme *génitif épithète*, soit comme *génitif attribut*.

a) Comme *génitif épithète* :

EX. : PLAUT., *Amph.*, II, 2, 1 : **res voluptatum**. — CIC., *in Verr.*, II, 4, 51, 113 : **propter eam causam sceleris**, pour ce motif, c.-à-d. à cause de ce crime. P. MUR., 10, 23 : **aliis ego te virtutibus continentiae, gravitatis, justitiae, fidei... dignissimum judicavi** (les mérites qui consistent à être désintéressé, grave, etc.). — T.-LIVE, XXIII, 30, 3 : **frugum alimenta carnisque**, de la nourriture consistant en blé et en viande. XXI, 5, 11 : **Carpetanorum cum appendicibus Olcadum Vaccæorumque centum milia fuere**, les Carpétans étaient au nombre de cent mille en comptant les contingents supplémentaires formés par les Olcades et les Vaccéens. (SÉN., *Ép.*, XVI, 5, 1 : **Fabiani libros qui inscribuntur artium civilium**). — QUINTILIEN, II, 2, 10 : **illa vero vitiosissima quæ jam humanitas vocatur, in vicem qualiacumque laudandi**, cette fâcheuse et prétendue politesse qui consiste à louer. — TAC., *Ann.*, XIII, 2 : **signum petenti tribuno dedit optimæ matris**, il lui donna pour mot d'ordre *optima mater*, etc.

REMARQUES. — I. A cet usage se rattache l'emploi des mots **appellatio, nomen, verbum** ou **vox** suivis du génitif³, comme dans

domini appellatio, nomen carendi, vox voluptatis, nomen poetæ (cf. CIC., *p. Arch.*, 19), etc.

1. Dans l'expression de Platon, *Rép.*, 621 : ὁ τῆς Ἀθήνης ποταμός, le génitif peut être un génitif possessif, et l'on se demande si l'on ne doit pas traduire « le fleuve de l'Oubli ».

2. Cf. KATZ, *Gr. Sprachl.*, § 47, 8.

3. En français, on dit aussi volontiers « le mot de plaisir », etc., quand c'est l'idée exprimée par le mot qui est en cause. Mais on dira : « dans le mot *tempête* la pénultième est longue. » Dans ce dernier

Quelquefois le substantif au génitif indique l'espèce dont le substantif complété est le genre.

Ex. : T.-Liv., XXIV, 3, 4 : *abietis* (sing. coll.) *arboribus*, une forêt de sapins. — COLUM., XI, 2 : *arbor fici*, etc.

II. C'est encore à cet emploi du génitif qu'il faut rapporter des expressions familières comme

PLAUTE, *Mil.*, 1434 : *scelus viri*, scélérat d'homme. *Pers.*, II, 2, 22 : *deliciae pueri*, un amour d'enfant. *Asin.*, II, 4, 67 : *flagitium hominis*, un monstre d'homme (cf. TÉR., *Eun.*, IV, 42, 9 : *monstrum hominis*), etc.

III. Quand un nom propre géographique est accompagné d'un nom commun, l'usage correct veut qu'on mette les deux substantifs *en apposition*.

Ex. : *urbs Roma*, la ville de Rome, *flumen Sequana*, la rivière de Seine.

L'emploi du *génitif explicatif* en pareil cas était peu correct et appartenait sans doute au langage familier.

Ex. : CIC., *ad Att.*, V, 18, 1 : *in oppido Antiochiæ* (mais on pourrait lire *in oppido Antiochia*¹). — VIRG., *En.*, I, 247 : *urbem Patavi*. VI, 659 : *Eridani amnis*. VII, 714 : *flumen Himellæ*. — T.-Liv., XLIII, 4, 6 : *flumine Loracinae*. — TAC., *Ann.*, VI, 40 (cf. XV, 46) : *promunturium Miseni*.

b) Comme *génitif attribut* :

CIC., *in Cat.*, 2, 8 : *unum genus est eorum, qui...* — T.-LIVE., XXIII, 35, 6 : *ea maxima pars volonum erant*², cette partie de l'armée consistait principalement en volontaires. XXIV, 16, 4 : *et ea major pars equitum*³, et cette partie se composant surtout de cavaliers...

§ 4. — Génitif de matière⁴.

109. — Le génitif complément d'un substantif peut désigner, en grec, la *matière* dont un objet est fait.

cas, le latin met le mot dont il s'agit, *cité sans l'addition du mot verbum*, au cas demandé par la construction,

Ex. : *manifestum est tempestatem producere pœnultimam*.

Quelquefois aussi il le laisse au nominatif. Enfin les grammairiens disent aussi : *id quod est* ou simplement *illud* « le mot ».

Ex. : *ut in eo quod est cur*, par exemple dans le mot *cur*. Cf. Quint. : *conjecit est ab illo jact* « *conjecit* vient du mot *jact* ».

1. Le *Mediceus* donne *Anthiocie*; Wesenberg écrit *Antiochia*.

2. Pour l'accord, voy. ci-dessus § 23.

3. Le génitif explicatif dépend logiquement du participe présent du verbe être dont l'idée est sous-entendue.

4. Ce génitif existe en lithuanien (cf. DUBAŖICK, *Grundl.*, p. 39) ; donc il n'est pas possible de voir dans le grec un génitif remplaçant l'ablatif latin. Le génitif de matière est un génitif proprement dit et devait appartenir à la langue primitive.

a) Comme *génitif épithète* :

Ex. : HOM., *Od.*, XXI, 7 : κώπη **ἐλέφαντος**. II., XVIII, 564 : ἔρκος **κασσιτέριοι**. — PLAT., *Phédon*, 111 : ἐκεῖ λέγουσι βεῖν πολὺ πῦρ καὶ πυρὸς ποταμοὺς μεγάλους. *Lois*, 705 a : νόμισμα **ἀργύρου καὶ χρυσοῦ**. — XÉN., *Anab.*, VI, 2, 4 : κρήνη **ἡδέος ὕδατός** ἐστὶν ἐπ' αὐτῇ τῇ θαλάττῃ. — ESCHINE, III, 187 : τότε μὲν ἦν ὁ τοῦ θαλλοῦ στέφανος τίμιος.

b) Comme *génitif attribut* :

Ex. : THUC., I, 93, 2 : οἱ θεμέλιοι **παντοίων λίθων** ὑπόκεινται (= οἱ θεμέλιοι οἱ ὑποκείμενοι παντοίων λίθων εἰσίν). — XÉN., *An.*, III, 4, 10 : ἡ κρηπὶς ἦν **λίθου** ξεστοῦ κογχυλιάτου. *Cyr.*, V, 22 : **φοίνικος** αἱ θύραι πεποιημέναι. *Id.*, VI, 1 : τὸν δίφρον τοῖς ἡνιόχοις ἐποίησεν **ισχυρῶν ξύλων**. — DÉM., XXII, 70 (cf. XXIV, 177) : οἱ στέφανοι **ρόδων** ἦσαν, ἀλλ' οὐ **χρυσίου**, etc.

REMARQUE. — Ce génitif n'existe pour ainsi dire pas en latin. Toutefois l'on peut citer :

CÉS., *de Bello Gall.*, VII, 25, 2 : *sævi ac picis... glæbas*, des boules de suif et de poix. — CIC., *de Div.*, I, 43 : *sæpe lapidum, sanguinis nonnunquam, terræ interdum, quondam etiam lactis imber defluxit*.

Au lieu de *imber lapidum*, Cicéron et Tite-Live disent *imber lapideus*. *οὐδὲν αἰετοῦ*

§ 5. — Génitif partitif¹.

110. — Comme complément d'un substantif, le génitif peut désigner le *tout* dont l'objet signifié par l'autre substantif est une des parties; c'est ce qu'on appelle le *génitif partitif*.

a) Comme *génitif épithète* on le trouve

1° Après tous les mots qui indiquent une idée de *division*, c.-à-d. *en grec et en latin*, après des substantifs signifiant nombre, multitude, foule, partie, etc., μέρος τι (τὰ δύο μέρη) **τῆς στρατιᾶς**. **magna pars hominum, navium multitudo**, etc.

ou encore *en grec*, après toute sorte de substantifs.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, II, 2, 22 : ἄνδρ' οἶδα τοῦ δήμου. — THUC., VIII, 92, 7 : ἐβόηθη **Ἀρίσταρχος καὶ τῶν ἱππέων** νεανίσκοι.

1. Le génitif partitif se retrouve dans toutes les langues de la famille indo-européenne. Voy. BRUNHAK-DELSAËCK, *ouvr. cit.*, t. III, p. 335 sqq.

2° Après des *mots employés substantivement*, c'est-à-dire après des noms de nombre (δέκα τῶν στρατηγῶν, *milia passuum*); mais tandis que le génitif après les noms de nombre est d'un usage courant en grec, on ne le trouve en latin qu'après *milia*, à toutes les périodes de la langue (voy. aussi ci-après, § 112, 1°, n. 1). Le génitif partitif après les autres noms de nombre est très rare en latin avant Tacite¹.

3° Après les adjectifs et participes accompagnés de l'article, en grec.

EX. : ARISTOPHANE, *Plut.*, 490 : οἱ χρηστοὶ τῶν ἀνθρώπων. — THUC., V, 64 : οἱ Ἀρκάδων ἡμέτεροι ξύμμαχοι ὄντες². — DÉM., XXI, 47 : εἰάν τις ὑβρίζει ἕως τινὰ ἢ παῖδα ἢ γυναῖκα ἢ ἄνδρα τῶν ἐλευθέρων ἢ τῶν δούλων, γραφέσθω ὁ βουλόμενος Ἀθηναίων.

REMARQUES. — I. En latin, la prose classique ne connaît point, en général, la construction du génitif partitif avec un adjectif (ou participe) masculin ou féminin au positif. T.-Live paraît être le premier qui ait écrit

*expediti militum, circumfusi militum, ultimi militum, reliqui peditum*³.

Après lui on trouve :

PLINE, *H. N.*, VIII, 8 : *lanarum nigrae nullum colorem bibunt*. XI, 50 : *canum degeneres*, et dans TACITE, *Ann.*, III, 39 : *leves cohortium*. III, 61 : *supplicibus Amazonum*. XIV, 8 : *obvius seniorum*, etc.

Peut-être faut-il chercher la raison de l'extension prise par cette tournure dans des constructions comme celle-ci :

T.-LIVE (cf. XXXII, 35, 6, éd. Weissenborn) : *delecti patrum*⁴,

où le mot *delecti* implique l'idée d'un superlatif (voy. ci-après, p. 123, 5°). Mais c'est surtout à l'influence de la syntaxe grecque qu'on doit attribuer la fortune qu'elle a eue en latin; on peut ajouter que la langue latine n'y répugnait point.

II. Il en est de même pour la question du génitif partitif construit avec un adjectif ou un participe neutre⁵. C'est un emploi qui semble avoir été étranger à la prose de l'époque archaïque et de l'époque classique (en exceptant, bien entendu, la construction de *dimidium, tantum, quantum*, etc., avec le génitif, voy. ci-après, § 112). On trouve

1. Cf. DRUGER, *Hist. Synt. d. lat. Spr.*, 1^{re}, p. 106 et p. 447 sqq.

2. Dans les exemples du genre de celui-ci, la place du génitif est irrégulière; on attendrait en effet : Ἀρκάδων οἱ ἡμέτεροι ὄντες ξύμμαχοι.

En effet, il faut distinguer deux cas : le génitif est *possessif* ou il est *partitif*.

1° Ordre avec le *génitif possessif* : ὁ (τῶν) Ἀθηναίων δῆμος, ou ὁ δῆμος ὁ (τῶν) Ἀθηναίων, ou enfin ὁ δῆμος τῶν Ἀθηναίων, rarement τῶν Ἀθηναίων ὁ δῆμος.

2° Ordre avec le *génitif partitif* : τῶν ἱππέων νεανίσκοι, Ἀρκάδων οἱ ἡμέτεροι ξύμμαχοι, rarement οἱ Ἀρκάδων ἡμέτεροι ξύμμαχοι.

3. Cf. KÜHNAST, *Livianische Synt.*, p. 78. — O. RIEMANN, *Études... sur T.-Live*, 2° éd., p. 268.

4. Cf. HOR., *Carm.*, I, 10, 19 : ... *superis deorum* | *Gratus et imis*. — TAC., *Ann.*, XV, 20 : *prævalidi provincialium*.

5. Cf. RIEMANN, *Études*, etc., 2° éd., p. 162.

bien dans Cicéron des comparatifs et des superlatifs au pluriel neutre, suivis du génitif, mais l'un des exemples cités est du *Timée*, qui est traduit du grec, les autres sont tirés de la correspondance qui, on l'a démontré¹, est pleine de tours empruntés ou imités du grec. Quant à la phrase de CÉSAR, *de Bell. civ.*, III, 105, 4 : *in occultis ac reconditis templi...*, quæ Græci ἄδοντα appellant, Kühner a fait remarquer justement² que la construction est due à l'influence immédiate du grec. Il ne reste qu'un passage de César, *de Bell. Gall.*, VI, 26, 2 : *ab ejus summo* (du sommet de cette corne) *sicut palmæ ramique late diffunduntur*, qu'on ne puisse contester. Mais, si l'on songe que cette construction extrêmement rare dans la prose latine avant Salluste se répand de plus en plus après lui, il est permis de conclure que l'influence du grec y est pour quelque chose. Il est hors de doute, en tout cas, que Salluste a voulu imiter sur ce point la tendance bien connue de son modèle Thucydide à multiplier les expressions abstraites³ qui sont souvent chez lui « d'une psychologie très fine et très précise ». Mais si Salluste n'avait pas trouvé en latin le germe de ces expressions nouvelles, si la langue nationale n'avait pas déjà associé le génitif à *dimidium*, *tantum*, *quantum*, etc., on n'aurait pas toléré des constructions comme *medio diei*, *incerto noctis*, *in æquo campi*, etc. C'est parce qu'elles étaient dans l'analogie générale du latin qu'elles ont pu se propager et se multiplier.

III. Les poètes ont été plus loin encore, en employant le génitif après des adjectifs au pluriel neutre, sans qu'il y ait la moindre idée partitive. Horace dit, *Carm.*, II, 1, 23 : *cuncta terrarum*, au lieu de *cunctas terras*; Lucrèce et Virgile se servent de *strata viarum*, pour signifier *viæ* (silice) *stratæ*, etc. On explique ces tournures par des emprunts faits à la syntaxe poétique grecque.

Ex. : SOPH., *Antig.*, 1209 : ἀσημα... βοῆς (pour βοῇ ἄσημος). — EUR., *Phén.*, 1500 : ἀβρά παρητῆος (pour ἀβράν παρητῆα).

Mais il est au moins curieux de constater que les poètes latins ont développé un emploi, en somme, fort rare en grec⁴.

4° En grec, après l'article avec un adverbe ou avec une préposition suivie de son complément.

PLATON, *Rép.*, VII, p. 513 : τὸ καταντικρὺ αὐτῶν τοῦ σπηλαίου, la partie de la caverne qui était en face d'eux.

5° En grec et en latin, après les comparatifs employés au lieu du superlatif et après les superlatifs.

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 4, 2 : ὁ πρεσβύτερος τῶν παίδων παρὼν ἐγένετο (cf. *major Pisonum*, l'aîné des deux Pisons). — DÉM., XVIII, 87 : οἱ Ἀθηναῖοι πάντων ἀνθρώπων πλείστῳ σίτῳ χρῶνται ἐπεισάκτῳ⁵.

1. Voy. ΒΕΚΚΕΥΣ, *Études sur les hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 67 sqq.

2. Cf. ΚΕΠΠΕΛΑ, *ausf. Gr. d. lat. Spr.*, II, 1, p. 174; cf. p. 317. — ΒΕΚΚΕΥΣ, *ouv. cit.*, p. 97.

3. Thucydide avait subi en cela l'influence de Gorgias. Voy. Thucydide, t. 1, éd. A. Croiset, p. 105 sq. de l'*Introduction*.

4. Cf. ΒΕΚΚΕΥΣ, *ouv. cit.*, p. 98 sqq.

5. La langue poétique a étendu cet emploi du génitif partitif à toutes les expressions qui ont la valeur d'un superlatif.

Ex. : ΗΟΜ., *Il.*, XI, 248 : ἀριδείκετος ἀνδρῶν, « remarquable entre les hommes, c.-à-d. le plus remarquable des hommes » (la particule inséparable ἀρι- donne à l'adjectif la force d'un

On connaît le tour latin fortissimus *Græcorum*¹.

REMARQUE. — Les adverbes au superlatif suivent la même construction.

Ex. : THUC., I, 48, 4 : εὐώνυμον δὲ χέρας (εἶχον) αὐτοὶ οἱ Κορίνθιοι ταῖς ἀριστα τῶν νεῶν πλεούσαις. — PLAT., *Théét.*, 195 : ὀρθότατα ἀνθρώπων λέγεις. — LYSIAS, XXI, 6 : ἡ ναὺς ἀριστα ἐπλεῖ παντὸς τοῦ στρατοπέδου.

CIC., *Brut.*, 20, 78 : Sulpicius Gallus omnium nobilium maxime Græcis litteris studuit.

6° Après les pronoms et les adjectifs pronominaux : en grec, après ὁ μὲν... ὁ δέ... (οἱ μὲν... οἱ δέ...) τις et τίς, ποῖος (ὁποῖος), πόσος (ὁπόσος), ἐκάτερος, ἕκαστος, etc.; en latin, après aliquis, quisquam, nemo, quisque, alter, etc.

Ex. : PLAT., *Rep.*, 468^d : δίκαιον τιμᾶν τῶν νεῶν ὅσοι ἀγαθοί².
Théét., 193 : τὸν μὲν γινώσκω ὑμῶν, τὸν δ' οὐ.

REMARQUES. — I. En latin, il faut noter la différence qu'il y a entre nemo mortalis, aucun mortel et nemo mortalium, personne parmi les mortels.

II. Le mot *uterque* s'emploie toujours avec le génitif des pronoms, mais avec un substantif il est considéré comme adjectif : ainsi l'on dit bien *uterque eorum*, *uterque nostrum*, mais on doit dire *uterque consul*.

Avec unus Cicéron emploie le génitif d'un pronom démonstratif ou relatif, renvoyant à un groupe de personnes ou d'objets dont il vient d'être question dans ce qui précède³.

Ex. : *De Nat. deor.*, III, 20, 51 : arcus... ex nubibus efficitur... : quarum una, etc. *Ibid.*, III, 21, 54 : soles ipsi quam multi a theologis proferrunt! Unus eorum, etc.

En dehors de ce cas, il emploie toujours la préposition *ex* ou *de*, mais les autres prosateurs et les poètes ne s'astreignent pas à cette règle.

superlatif). Cf. les expressions homériques δία θεσάων (*Il.*, V, 38, etc.), « divine entre les hommes, c.-à-d. très auguste » ; δία γυναικῶν, « divine entre les femmes, c.-à-d. très illustre » ; πρόσθα θυγατρῶν (*Od.*, III, 432), « respectable entre les filles. »

Ce tour est particulièrement fréquent dans les apostrophes.

Ex. : HOM., *Od.*, XIV, 361 : ὦ δειλὲ ξείνων (cf. *ibid.* XIV, 443 : XXI, 288 ; EUR., *Ale.*, 460).

Hérodote a emprunté ce tour aux poètes (cf. IV, 126 : δαιμόνιε ἀνδρῶν, *lit.* « divin entre les hommes, c.-à-d. tout simplement : homme excellent »), et Ennius, suivi par Virgile, l'a fait passer dans la poésie latine, cf. EUR., *Ann.*, 72 : sancta deorum, et VIRG., *En.*, IV, 576 : sancte deorum.

Il convient aussi de signaler ici une particularité de la syntaxe des Tragiques, qui consiste à remplacer le superlatif par la répétition au génitif de l'adjectif au positif.

Ex. : SOPH., *Œd. à Col.*, 1238 : κακὰ κακῶν. *El.*, 849 : δειλαῖα δειλαίων κυρεῖς. EUR., *Andr.*, 520 : ἀνοία μεγάλη λείπειν ἐχθροὺς ἐχθρῶν, ἐξὸν κτείνειν.

1. L'adjectif *medius* suit l'analogie des superlatifs. Cf. CÉSAR, *de Bell. Gall.*, VI, 13, 10 : quæ regio totius Galliæ media habetur.

2. Cf. en latin T.-LIVE, II, 22, 6 : qui captivorum remissi ad suos fuerant (entendez : « ii captivorum qui... »).

3. Cf. *Revue de phil.*, t. XII, p. 176 sqq.

7° Après le neutre des pronoms employés substantivement.¹⁾

Ex. : PLAT., *Rép.*, VI, p. 507 : τῷ ὁρώμεν ἡμῶν αὐτῶν τὰ ὁρώμενα ;
avec quelle partie de nous-mêmes voyons-nous les objets vus ? —
XÉN., *Équit.*, 4, 1 : ἐν τοιούτῳ τῆς οἰκίας, ὅπου πλειστάκις
ὁ δεσπότης ὄψεται. — THUC., II, 17, 5 : οἱ Ἀθηναῖοι ἐν τούτῳ
παρασκευῆς ἦσαν. IV, 3, 2 : ἐπὶ πολὺ τῆς χώρας.

On peut citer en latin le génitif partitif loci après les ablatifs hoc, eo, eodem, quo.

Ex. : eo loci, quo loci, au lieu de eo loco, quo loco, etc.

REMARQUES. — I. Un génitif partitif peut dépendre aussi d'un adverbe de lieu ou de temps.

XÉN., *Cyr.*, VI, 1, 42 : παρασκευαζόμεθα ἐμβαλεῖν ποῦ τῆς τῶν πολεμίων χώρας. — PLAT., *Rép.*, III, p. 403 : οὐκ οἶσθα ὅπου γῆς εἰ. — THUC., II, 4, 4 : ἄλλοι ἄλλῃ τῆς πόλεως ἀπώλλυντο. — PLAT., *Rép.*, I, p. 329 : οἱ ἄλλοι, ὅσοι ἐνταῦθα ἦλθον ἡλικίας. Lois, IX, p. 878 : οἱ ἄνω τοῦ γένους, ceux qui dans la lignée se trouvent en haut, c.-à-d. les ancêtres. — ARISTOPHANE, *Ois.*, 1498 : πηνίκα τῆς ἡμέρας ;

Dans le latin archaïque surtout, on rencontre le génitif partitif après certains adverbes de lieu.

Ex. PLAUT., *Cistell.*, II, 1, 53 : ibidem loci res erit.

Les génitifs le plus fréquemment employés de cette façon sont locorum, terrarum, gentium.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 5, 55, 143 : ubicunque terrarum et gentium violatum jus civium Romanorum est, ad communem libertatis causam pertinet.

On peut ajouter quelques locutions comme

postea loci, plus tard, interea loci, cependant, adhuc locorum, jusqu'ici, jusqu'à présent, ad id loci ou locorum, jusque-là, jusqu'à cette époque².

Enfin, les adverbes eo, huc, quo, s'emploient avec le génitif d'un substantif abstrait, pour exprimer jusqu'à quel point de l'objet désigné s'est étendu le mouvement.

Ex. : SALL., *Jug.*, 5, 2 : eo... vecordiae processit...

II. En grec, l'adjectif singulier qui signifie la partie d'un tout (cf. πολὺς, ἥμισυς, λοιπός et les analogues) s'accorde souvent en genre avec le génitif partitif, au lieu de s'employer au neutre.

Ex. : ὁ ἥμισυς, ὁ λοιπὸς τοῦ χρόνου.

ISOCR., VI, 18 : Εὐκτῆμων ἐβίω ἔτη εἴξ καὶ ἐνενήκοντα τούτου δὲ τοῦ χρόνου τὸν πλεῖστον ἐδόκει εὐδαίμων εἶναι. — XÉN., *Cyr.*, III, 2, 2 : πολλὴ τῆς χώρας τοῖς Ἀρμενίοις ἐρημος ἦν.

Avec d'autres adjectifs cette construction est plus rare.

Ex. : THUC., I, 2, 3 : τῆς γῆς ἡ ἀρίστη.

1. Voy. toutefois, ci-après § 111.

2. Mais il faut ajouter que l'emploi de ces locutions appartient plutôt à la langue familière qu'à la langue classique.

8° Quelquefois l'idée de division n'est pas indiquée par un mot.

Ex. : THUC., II, 33, 3 : ἀποβάλλουσιν ἄνδρας σφῶν αὐτῶν, ils perdent quelques-uns de leurs hommes. I, 27, 2 : ξυνέπλεον Παλῆς Κεφαλλήνων, parmi les Céphalléniens, les habitants de Palé. IV, 38, 1 : ξυνῆλθον ἐς λόγους Κλέων καὶ ἐκεῖνων Στόφων. VI, 3, 2 : Συρακούσας Ἀρχίας τῶν Ἡρακλειδῶν ὥκισεν. — XÉN., *Hell.*, I, 6, 16 : Κόνων καταφεύγει εἰς Μυτιλήνην καὶ τῶν δέκα στρατηγῶν Λέων καὶ Ἐρασινίδης¹. (Cf. XÉN., *Hell.*, V, 4, 2.)

REMARQUE. — Ce tour s'emploie surtout quand on veut désigner un endroit particulier dans un pays.

Le génitif désigne le pays et s'emploie avec l'article, tandis que le mot signifiant l'endroit ne l'a que rarement ou jamais. Cela tient sans doute à ce que le pays est supposé plus connu que l'endroit particulier dont il s'agit².

Ex. : THUC., I, 111, 1 : Ἀθηναῖοι ἐστράτευσαν τῆς Θεσσαλίας ἐπὶ Φάρσαλον. — XÉN., *Hell.*, II, 4, 10 : οἱ Ἀθηναῖοι ὠρμίσαντο τῆς Χερρονήσου ἐν Ἐλεούντι.

En latin, on trouve déjà chez César, *de B. Gall.*, VI, 44, 1 : *Durocortorum Remorum*, et *de B. civ.*, III, 38, 7 : *Asparagium Dyrrachinorum*. A l'époque impériale, on rencontre souvent aussi des noms de villes comme *Augusta Taurinorum*, *Augusta Trevirorum*. Ces locutions expliquent que T.-Live ait pu introduire en latin les constructions suivantes, sans doute imitées du grec :

Ex. : XXVIII, 6, 7 ; 7, 3 : *Phocidis Elatia, Demetrium Phthiotidis*. Cf. aussi T.-LIVE, XXIII, 30, 9 : *Regini tantummodo regionis ejus*, la ville de Regium, seule de toutes les villes de cette contrée, et TAC., *Hist.*, II, 45, 5 : *Albigaunum interioris Liguriæ revertere*.

b) Comme *génitif attribut* :

On trouve le génitif partitif employé *en grec* avec les verbes εἶναι, γίγνεσθαι et aussi avec ceux qui signifient penser, dire, nommer, choisir.

PLATON, *Rép.*, p. 294, a : τῆς βασιλικῆς ἐστὶν ἡ νομοθετικὴ. — *Rép. des Lacéd.*, I, 1 : Ἡ Σπάρτη τῶν ὀλιγανθρωποτάτων πόλεων ἐστίν. — ISOCR., XV, 235 : Σόλων τῶν ἐπὶ τὰ σοφιστῶν ἐκλήθη. — DÉM., LV, 31 : Κάλλαρὸν ἐπεγράψατο τῶν ἐμῶν δούλων. — ARISTOTE, *Rhet.*, II, 23 : Λακεδαιμόνιοι Χίλωνα τῶν γερόντων ἐποίησαν.

1. Voy. aussi les exemples suivants :

XÉN., *Banq.*, 2, 1 : ἔρχεται ὀρχηστρίς τῶν τὰ θαύματα δυναμένων ποιεῖν. — *Anab.*, I, 8, 1 : Παταγύας, ἀνὴρ Πέρσης τῶν ἀμφὶ Κύρον πιστῶν. — THUC., III, 86, 1 : τῆς Ἰταλίας Λοκροὶ μὲν Συρακουσίων ἦσαν, Ῥηγῖνοι δὲ... Λεοντίνων.

En latin, cette construction est assez rare (cf. T.-LIVE, IX, 27 : *consulum Sulpicius in dextro, Postelius in lævo cornu consistunt*). Mais on pouvait dire, CIC., *pro cons.*, 2 : *venio ad ipsas provincias, quarum Macedonia... graviter a barbaris vexatur*, sans exprimer *una* après *quarum*.

2. Cf. MADVIO, *Synt. de la langue grecque* (trad. par M. l'abbé Hamant), p. 63.

En latin ce tour est assez rare, mais on le rencontre quelquefois chez les poètes avec les verbes *esse*, *facere* ou *fieri*, *existimari*, etc.

PLAUTE, *Mil.*, 1015 : *si harunc Baccharum es.* — HOR., *Carm.*, III, 13, 13 : *fies nobilium tu quoque fontium.* *Ép.*, I, 9, 13 : *scribe tui gregis hunc.* — T.-LIVE a dit aussi XXVII, 8, 4 : *decemvirum sacris faciundis creatus*, nommé pour faire partie des décemvirs.

De plus, on peut considérer qu'il y a un génitif partitif dans les locutions

lucri facere aliquid (Cic., *in Verr.*, II, 3, 75, 174) : faire entrer quelque chose dans son gain, dans ses profits,

et dans les expressions familières

æqui bonique (ou *æqui boni*) *facere aliquid* (cf. Cic., *ad Att.*, VII, 7, 4), *boni consulere aliquid* (cf. PLAUTE, *Truc.*, II, 4, 75. — VARR., *de Ling. lat.*, I, 7, 4. — COL., X, *præf.*, 5. — PLINE, *Hist. nat.*, VIII, 16, 44. — QUINT., I, 6, 32, etc.), prendre son parti de quelque chose, dont le sens littéral paraît être considérer quelque chose comme *faisant partie* de ce qui est bon.

§ 6. — Génitif d'espèce, de quantité ou du contenu.

111. — Cet emploi du génitif se rattache assez étroitement à celui dont il vient d'être question, et souvent il est malaisé de distinguer l'un de l'autre.

En grec, l'usage n'en est pas très étendu.

EX. : PLAT., *Euthyd.*, 299 : ἔχει μὲν χρυσίου τρία τάλαντα, στατήρα δὲ χρυσοῦ. — XÉN., *Mém.*, III, 11, 5 : κρείττον (ῆ) βοῶν φίλων ἀγέλην κεκτῆσθαι. *Hell.*, IV, 4, 12 : ὀρώσι σωροὺς σίτου, ξύλων, λίθων, etc.

REMARQUE. — Le génitif de quantité est *plus rarement* rattaché à un adjectif neutre ou à un pronom neutre. Néanmoins on trouve

THUC., IV, 130, 1 : ἦν γὰρ τι στασιασμοῦ ἐν τῇ πόλει. — PLAT., *Apol.*, 41c : ἀμύχανον εὐδαιμονίας, etc.

Toutefois certaines expressions sont assez communes¹.

EX. : THUC., I, 118, 2 : ἐπὶ μέγα ἐχώρησαν δυνάμεις. — PLAT., *Gorg.*, 527 : εἰς τοσοῦτον ἤκομεν ἀπαιδευσίας. — DÉM., XXI, 194 : εἰς τοῦτο θράσους καὶ ἀναιδείας ἀφίκετο. III, 3 : εἰς πᾶν προεληλυθε μοχθηρίας τὰ παρόντα. Cf. THUC., VII, 55, 1 : οἱ Ἀθηναῖοι ἐν παντὶ δὴ ἀθυμίας ἦσαν.

1. Mais voyez ci-dessus, § 110, 7°.

112. — Les constructions de ce 'genre sont beaucoup plus développées en latin qu'en grec.

On trouve le génitif :

1° Après tous les substantifs qui marquent une idée de quantité :

Ex. : TÉR., *Phorm.*, 68 : **montes auri pollicens**. — CÍC., *ad Quir. p. red.*, 5, 14 : **flumine sanguinis**. In *Verr.*, II, 3, 61, 140 : **sestertium** quinque milia¹ mercedis. — T.-LIVE, XXI, 59, 8 : **ab neutra parte sescentis plus peditibus et dimidium ejus** (la moitié de ce nombre) **equitum cecidit**.

2° Après des adjectifs ou des pronoms neutres employés au nominatif ou à l'accusatif, c'est-à-dire après **multum**, une grande quantité de², **aliquantum**, une quantité notable de, **plus**, **amplius**, une plus grande quantité de, **plurimum**, une très grande quantité de, **paulum**, une petite quantité de, **minus**, une moins grande quantité de, **minimum**, une très petite quantité de, **nimum**, une trop grande quantité de, un excès de, **tantum**, une aussi grande quantité de, **quantum**, quelle grande quantité de, **nihil**, rien en fait de, **aliquid**, une certaine quantité de, **quid**, quelle quantité de, **quiddam**, une certaine quantité de, **quicquid**, **id**, **hoc**, **illud**³, etc.

Ex. : CÍC., in *Verr.*, II, 5, 49, 128 : **hoc tantum laboris itinerisque**, cette si grande somme de fatigues et de voyages. *Cato maj.*, 10, 32 : **potest exercitatio et temperantia etiam in senectute conservare aliquid pristini roboris**. *Ad Fam.*, IX, 25, 1 : **cogito navicularum habere aliquid in ora maritima**. — CÉS., de *Bell. Gall.*, III, 46, 2 : **Veneti navium quod ubique fuerat in unum locum coegerant**, etc.

1. Le pluriel **milia** signifie « des milliers », ce qui explique le génitif dont il est suivi. Au singulier, **mille** peut signifier « un millier » et, par conséquent, avoir la valeur d'un substantif ; dans cette acception il peut être suivi du génitif de quantité,

Ex. : QUADRIG. AP. GRILL. (I, 6) : **ibi occiditur mille hominum**. — CATON, *Orig.*, 1 : **mille passuum**. — VARR. : **plus mille et centum annorum**. — CÍC., *Phil.*, 6, 5 : **mille nummum**. — CÉSAR, de *B. G.*, I, 12 : **circiter mille passuum**, etc.

Ce tour est particulièrement fréquent chez T.-LIVE. Toutefois on peut dire qu'en règle générale, les Latins préfèrent considérer **mille** comme un adjectif indéclinable et mettre le substantif qu'il qualifie au cas demandé par le rôle qu'il joue dans la proposition.

2. Le grec ne connaît pas ces constructions. Voy. RIEMANN et GÖRLER, *Deuxième année de Grec*, p. 318.

3. Employé comme complément des pronoms neutres démonstratifs, relatifs, indéfinis ou interrogatifs, le génitif de quantité ne conserve pas toujours, dans l'usage, la force de sa signification primitive. Si l'on peut le reconnaître encore, à la rigueur, dans des constructions comme : **justitia nihil expetit præmii** (« la justice ne réclame rien en fait de récompense »), ou **id muneris expoposcerunt** (« ils demandèrent ceci en fait de récompense »), il n'en est plus de même dans l'expression : **quid hoc rei est** ? (« qu'est-ce que cela signifie ? ») et dans d'autres semblables. Cependant entre **quid rei** ? et **quæ res** ? il y a cette différence que la première est plus vive peut être et plus précise que la seconde.

SYNTAXE DES CAS.

129

REMARQUES. — I. Cette construction est de règle, toutes les fois qu'on veut insister sur l'idée de quantité. Voilà pourquoi on trouve certains de ces adjectifs et de ces pronoms neutres construits même avec des *génitifs pluriels*.

Ex.: CÍC., in *Cat.*, 3, 40, 25 : *tantum civium*. In *Verr.*, II, 2, 54, 135 : *accusatorum... quicquid erat*. — T.-LIVE, XXIX, 25, 1 : *quantum militum in Africam transportatum sit*. XXIX, 45, 6 : *quantum militum plurimum*, le nombre le plus considérable de soldats que... — SALL., *Jug.*, 62, 5 : *equorum et armorum aliquantum*.

On trouve même,

TÉR., *Andr.*, 745 : *quid... hominum!* que d'hommes!

II. T.-LIVE, suivi en cela par les prosateurs de l'empire, a augmenté le nombre des adjectifs neutres pouvant se construire avec le génitif de quantité; c'est ainsi qu'il ajoute à la liste, par exemple, *immensum, parvum, exiguum*.

Ex.: T.-LIVE, XXVII, 27, 3 : *Exiguum campi*, etc.

III. Quand l'idée de quantité n'existe pas, on dit simplement *tantum studium*, un si grand rôle. *tanta opera*, de si grands ouvrages, *tam multa opera*, de si nombreux ouvrages, etc.

IV. Ce génitif de quantité peut être celui d'un adjectif neutre pris substantivement, mais seulement quand l'adjectif est de la *deuxième déclinaison*. Ainsi l'on dira *nihil novi*, mais on devra dire *nihil memorabile*¹. De même, si l'adjectif est accompagné d'un complément, on n'emploie pas le tour par le génitif.

Ex.: *nihil expectatione vestra dignum dico*.

V. Il est *incorrect* de dire *aluminis parvo*, avec un peu d'alun, et *peu correct* d'employer le tour *in tantum altitudinis* ou *ad id ventum inopiæ*. La première construction ne se rencontre que chez les écrivains médiocres comme Pline (cf. XX, 70); la seconde apparaît chez T.-LIVE (cf. XXVII, 28, 40; XXIII, 49, 43), mais est proscrite par l'usage des bons auteurs; ceux-ci évitent d'employer l'accusatif de l'adjectif ou du pronom neutre, quand il doit être précédé d'une préposition.

3° Après certains adverbes (cf. ci-dessous, § 135).

§ 7. — Génitif de qualité ou génitif descriptif.

413. — Le substantif construit au génitif comme complément d'un autre substantif peut servir à caractériser une personne ou un objet. Ce génitif est accompagné d'un adjectif ou d'une détermination (nom de nombre, participe ou bien pronom)². Ainsi employé, il s'appelle

1. Sur CÍC., de *Nat. deor.*, I, 27, 75 : *nihil expressi, nihil eminentis*, voy. ci-dessus, *Introd.*, p. 40.

2. Des constructions comme *homo justus et morum* ou *homo litterarum* ne se rencontrent que dans des écrivains comme Apulée et Symmaque : elles sont tout à fait incorrectes. Cependant on dit en latin *homo frugi* p. *homo frugi bonæ* (le mot *frugi* étant une forme arch. du génitif *frugi[s]*), parce que l'adjectif *frugalis* est inusité au positif.

génitif descriptif ou *génitif de qualité*, et désigne soit la qualité essentielle, caractéristique d'une personne ou d'un objet, soit la classe ou l'espèce à laquelle il appartient, soit la mesure d'un objet, soit enfin ce que demande une personne ou un objet.

114. — Génitif indiquant une qualité distinctive. — On le trouve très fréquemment en latin^a comme génitif épithète et^b comme génitif attribut :

a) Génitif épithète :

EX. : PLAUTE, *Capt.*, III, 1, 11 : **Lacones imi subselli viros.** *Aul.*, II, 4, 46 : **trium litterarum homo** (= FVR). — CIC., *p. Rosc. Am.*, 6 : **plurimarum palmarum vetus gladiator.** *Ad Fam.*, VII, 1, 2 : **ludi... non tui stomachi** (de ton goût). — CÉS., *de B. Gall.*, III, 5 : **vir et consilli magni et virtutis** (s.-ent. *magnæ*). III, 16 : **omnis juvenus, omnes etiam gravioris ætatis.** — T.-LIVE, II, 23 : **Appius, vehementis ingenii vir.** — AULU-GELLE, VI, 15 : **homo multi studii.**

REMARQUE. — Le génitif de qualité est ordinairement rattaché à un substantif de sens général, comme *homo*, *vir*, *dux*, etc. Toutefois on trouve des exceptions, mais seulement chez les poètes ou chez les prosateurs de l'époque impériale.

EX. : HORACE, *Sat.* I, 1, 33 : **parvula magni... formica laboris** (s.-ent. *animal*). — T.-LIVE, XXII, 60, 5 : **T. Manlius Torquatus, priscæ ac nimis duræ... severitatis** (s.-ent. *homo*). XXXVI, 14, 7 : **Athamania... asperi ac prope invii soli** (s.-ent. *regio*).

b) Génitif attribut :

EX. : CATON, *de Re rust.*, 1 : **instrumenti ne magni siet.** — CIC., *Tusc.* V, 1 : **virtus tantarum virium non est, ut...** (la vertu n'a pas assez de force pour...). — CÉS., *de B. Gall.* V, 6, 1 : **eum magni animi, magnæ inter Gallos auctoritatis** (s.-ent. *esse*) **cognoverat.**

REMARQUES. — I. On enseigne que dans l'emploi particulier dont il vient d'être question le génitif de qualité *peut* être remplacé par l'ablatif. Toutefois il convient de remarquer que les deux tournures n'étant pas absolument équivalentes, on ne peut pas toujours les employer indifféremment l'une pour l'autre. Ainsi, quand il s'agit de désigner une manière d'être *extérieure*, *passagère*, c'est toujours de l'ablatif que l'on se sert. On dit **esse bono animo**, avoir bon courage, parce qu'il s'agit ici d'une disposition du moment, qui peut varier; de même Tite-Live et Tacite emploient **adverso rumore esse**, avoir l'opinion contre soi, parce que les dispositions du public peuvent changer : le génitif serait impossible. Au contraire, s'il faut exprimer soit une qualité physique *essentielle* tenant à la constitution même du sujet, soit une qualité morale et permanente, on peut mettre le génitif ou l'ablatif¹. Cornélius Népos (*Dat.*, 3, 2) a indiqué fort bien

1. Toutefois les anciens écrivains, particulièrement Cicéron, emploient plus souvent l'ablatif que le génitif.

SYNTAXE DES CAS.

131

la différence que l'on faisait entre le génitif et l'ablatif de qualité, quand il a écrit **hominem maximi corporis terribilique facie**, l'ablatif désignant proprement une circonstance accessoire, tout extérieure, tandis que le génitif signifie une qualité caractéristique tenant à la constitution même de l'homme. Toutefois, il est des cas où la différence de sens n'est pas bien appréciable.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, IV, 8 : **Neque monere te audeo, præstanti prudentia virum, neque confirmare, maximi animi hominem.** *Ibid.*, I, 7 : **eximia spe, summæ virtutis adulescentem.**

Dans ces deux phrases, Cicéron semble bien n'avoir eu d'autre intention que d'éviter la monotonie, en variant le tour.

II. Cet emploi du génitif de qualité n'existe pas en grec, à proprement parler¹. On trouve seulement chez les poètes des constructions comme

EUR., *Iph. en Taur.*, 134 (*éd. Köchly*) : **χόρτων εὐδένδρων ἐξαλλάξας**
Εὐρώπην. *Héc.*, 198 : **ὦ δυστάνου μᾶτερ βιοτᾶς.**

145. — Génitif indiquant la classe ou la catégorie. — On le trouve très fréquemment en latin.

a) *Génitif épithète :*

Ex. : **homo infimi generis**, homme de basse naissance; **omnium generum**, beaucoup d'hommes de toutes sortes; **vir ordinis senatorii**, homme de rang sénatorial, etc.

REMARQUES. — I. A cet emploi du génitif se rattachent les locutions **ejusmodi**, **hujus** ou **hujusce modi**, **istius modi**, etc.

II. En pareil cas, on ne remplace pas ordinairement le génitif par l'ablatif. Toutefois, avec **genus** on trouve quelquefois l'ablatif.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 22, 29 : **novo quodam genere imperator**, etc.

L'ablatif **genere** est surtout fréquent à l'époque impériale.

Ex. : SEN., *de Benef.*, II, 7, 2 (ou 8, 1) : **omni genere quod des, quo sit acceptius, adornandum est**; cf. *ibid.*, 10, 3; *Ep.*, 77, 13. — PLIN., *H. N.*, VIII, 26, etc.².

De même, au lieu de **ejus generis**, **alius generis**, on emploie ordinairement **ex hoc genere**, **ex alio genere**.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 5, 21, 53 : **cur eis quicquam præterea ex alio genere imperasti?** *Ibid.* : **cur eis quoque statuisti quantum ex hoc genere frumenti empti darent?**

1. On le remplace soit par un adjectif accompagné d'un accusatif de relation, θαυμάσιος τὸ κάλλος (= **mira pulchritudinis**), soit par un adjectif suivi de l'infinitif, εὐπρεπὲς ἵδειν, soit enfin par le participe ἴδων avec un complément.

2. On cite quelquefois QUINTILIEN, X, 5, 2 : **quin etiam libros Platonis atque Xenophontis edidit hoc genere translatos**. Mais on voit qu'ici l'ablatif **hoc genere** est un ablatif de manière qui dépend de **translatos**.

b) *Génitif attribut* :

Ex. : *homo fuit infimi generis*, etc.¹

116. — Génitif d'évaluation. — Ce génitif sert à désigner, en grec et en latin, soit le nombre des années, soit le prix ou les dimensions d'un objet, soit enfin le nombre formé par un groupe d'objets ou de personnes, etc.

time, price, dimensions, number

a) *Génitif épithète* :

Ex. : THUC., VII, 2, 4 : *ὀκτὼ σταδίων ἤδη ἐπετετέλεστο τεῖχος*. — XÉN., *Hell.*, III, 2, 11 : *Ἐφεσος ἀπέχει ἀπὸ Σάρδεων τριῶν ἡμερῶν ὁδόν*. *Anab.*, I, 2, 12 : *τῇ στρατιᾷ ἀπέδωκε Κύρος μισθὸν τεττάρων μηνῶν*.

CÉS., *de Bello civ.*, III, 46, 5 : *erat eo loco fossa pedum quindecim*. — NÉR., *Mill.*, 4, 1 : *classem quingentarum navium* (cf. *ib.*, 7, 1; *Them.*, 2, 2; 3, 2). *Arist.*, I, 2 : *exsilio decem annorum*, etc. (construction très fréquente à toutes les périodes de la langue).

b) *Génitif attribut* :

Ex. : THUC., IV, 66, 3 : *τὸ τεῖχος σταδίων ἦν ὀκτώ*. VII, 59, 2 : *ὁ λιμὴν ὁ μέγας εἶχε τὸ στόμα ὀκτὼ σταδίων*. — PLAT., *Parm.*, 140 : *ἴσον ὃν τῶν αὐτῶν μέτρων ἔσται ἐκαίῃς ὃ ἂν ἴσον ᾖ*. *Lois*, 721 a : *γαμεῖν δεῖ ἐπειδὴν ἐτῶν ἢ τις τριάκοντα μέχρι ἐτῶν πέντε καὶ τριάκοντα*. — XÉN., *Anab.*, I, 4, 11 : *ἐξελεύσιν ἐπὶ τὸν Εὐφράτην ποταμόν, ὄντα τὸ εὖρος τεττάρων σταδίων*. *Hell.*, VI, 2, 16 : *δυοῖν ἤδη μηνῶν ὥφειλε τὸν μισθόν*, etc.

NÉR., *Them.*, 2, 5 : *hujus enim classis mille et ducentarum navium longarum fuit*² (cf. *Iph.*, 2, 4; *Eum.*, 8, 5; *Att.*, 17, 1), etc.

REMARQUE. — Cornélius Népos et Tite-Live emploient ce tour d'une façon plus hardie encore, quand ils sous-entendent l'idée du verbe dont le génitif est logiquement l'attribut.

Ex. : NÉR., *Agés.*, 8, 2 : *cum annorum octoginta* (sc. ὧν) *in Ægyptum iisset* (cf. *Eum.*, 13, 1; *Cato*, 1, 2; *Att.*, 17, 1). — T.-LIVE, XXV, 5, 8 : *iis perinde stipendia procederent ac si septem decem annorum* (en gr. ὄντες ἐτῶν ἐπτὰ καὶ δέκα) *aut majores milites facti essent*. XXX, 26, 7 : *Q. Fabius moritur exactæ ætatis* (= *cum esset exactæ ætatis*). XXX, 37, 9 : *novem... annorum* (en gr. ὧν ἐννέα ἐτῶν) *a vobis profectus*, etc.

1. On trouve quelquefois aussi l'ablatif.

Ex. : Cic., *p. Planc.*, 6, 14 : *hic familia consulari est, ille prætoria*. *P. Sest.*, 26, 57 : *erat eodem genere eisdemque majoribus, eadem vetustate societatis*. *Phil.*, 2, 16, 41 : *qua facie fuerit, qua statura, quo municipio, qua tribu*.

2. Ce cas particulier peut s'expliquer par l'ellipse de *classis*, comme attribut de *fuit*.

447. — Génitif indiquant ce que réclame telle personne ou tel objet.

a) *Génitif épithète :*

Le tour est rare en grec, où l'on ne trouve guère que des constructions comme *πρᾶγμα πολλοῦ πόνου*, affaire qui exige beaucoup de peine.

En latin, c'est très fréquent :

Ex. : Cæc., *ad Fam.*, IX, 26, 4 : **non multi cibi hospitem, multi joci**¹.

Ad Attic., IV, 16 : **res plurimi oti**, affaire qui exige beaucoup de loisir. — Vatin. ap. Cæc., *ad Fam.*, V, 10, a, 3 : **quasi vero non justissimi triumphi in Dalmatia res gesserim**, comme si je n'avais pas accompli en Dalmatie des actions qui devraient m'assurer légitimement le triomphe. — T.-Live, XLIV, 46, 7 : **per facillimæ custodiæ pontem**, etc.

b) *Génitif attribut :*

PLAT., *Gorg.*, 461 b : οὐκ ὀλίγης συνουσίας ἐστίν. Lois.² 642 : ταῦτα καμπόλλων ἐστὶ λόγων. — EUR., *Phén.*, 719 : τοῦθ' ὁρῶ πολλοῦ πόνου.

SUÉT., *Galba*, 22 : **cibi plurimi traditur**. — CAPITOL., *Ver.*, 4 : **somni fuit permodici**.

II. — Génitif complément d'un verbe².

448. — L'emploi du génitif complément d'un verbe est beaucoup plus étendu en grec qu'en latin.

Mais il est impossible de dresser la liste complète des verbes qui se construisent avec le génitif : on ne peut les connaître que par l'usage ou par la pratique du dictionnaire. Ce qui importe, c'est de ranger par catégories les principaux de ces verbes, en tâchant de

1. Cette phrase renferme deux exemples différents du génitif descriptif : le second (**multi joci** « capable de montrer beaucoup d'esprit ») exprime la qualité distinctive de la personne, le premier ne peut être rendu que par « qui ne demande pas à manger beaucoup ». Traduire par « capable de manger beaucoup » serait contraire au sens ; car le contexte porte : **nihil est quod adventum nostrum extimescas**, etc.

2. Bien que nous ayons pris soin de séparer les cas où le génitif grec est un véritable génitif de ceux où il correspond à l'ablatif latin proprement dit, nous ne nous dissimulons point que ce partage est la plupart du temps très difficile à faire. Ce qui augmente l'embarras, c'est qu'il y a eu vraisemblablement aussi en latin confusion entre le génitif et l'ablatif ; car certains emplois du génitif latin ne semblent s'expliquer que si l'on admet que le génitif y remplace un ablatif primitif. On est tenté de supposer qu'avant la séparation du grec et du latin, le génitif avait commencé à empiéter sur l'ablatif. En grec, il finit par l'absorber tout entier ; en latin, l'ablatif se maintint ; mais du moins, à l'époque archaïque, quelques constructions renferment des génitifs analogues aux génitifs-ablatifs du grec. Plusieurs de ces emplois, après l'époque archaïque, disparaissent de la langue courante et sont de nouveau remplacés par l'ablatif.

découvrir et d'expliquer les raisons qui ont fait préférer le génitif à tout autre cas¹.

Voici dans quel ordre on pourrait étudier ces diverses constructions :

1° Le génitif se joint à un verbe pour déterminer l'idée sous-entendue^{a)} d'un accusatif complément direct ou^{b)} d'un accusatif qualificatif.

a) Cette catégorie comprend tous les verbes qui signifient avoir part à, recevoir une part de, etc., ou, en d'autres termes, tous ceux qui renferment l'idée d'une *participation*.

Le génitif dépend vraisemblablement du mot μέρος (ou μοῖραν), complément direct sous-entendu du verbe.

EX. : XÉN., *Anab.*, V, 3, 9 : πάντες οἱ πολῖται καὶ οἱ πρόσχωροι μετείχον τῆς εὐρυτείας. *Mém.*, IV, 3, 14 : ἀνθρώπου ψυχὴ τοῦ θεοῦ μετέχει². — PLAT., *Lois*, 721^b : τὸ ἀνθρώπινον γένος μετέλληθεν ἀθανασίας. — XÉN., *Mém.*, IV, 3, 12 : δι' ἐρμηνείας πάντων τῶν ἀγαθῶν μεταδιδόμεν τε ἀλλήλοις διδάσκοντες καὶ κοινωνοῦμεν. — PLAT., *Rép.*, 429 a : προσήκει τῆς ἐπιστήμης μεταλαγχάνειν.

REMARQUES. — I. Le latin classique ne connaît pas ces constructions. Mais, par imitation du grec, Plaute a dit (*Cistell.*, I, 3, 7) : *paternum servom sui participat consilii*.

II. L'analogie a étendu cette construction à des verbes intransitifs comme κοινωνεῖν, avoir part à, ou impersonnels comme μέτεσσι μοι, j'ai part à, et προσήκει μοι, il me revient une part de.

EX. : PLAT., *Banq.*, 218 : πάντες κεκοινωνήκατε τῆς φιλοσόφου μανίας. *Rép.*, 550 : ἐν ὀλιγαρχίᾳ πένησιν οὐ μέτεστιν ἀρχῆς. — XÉN., *Mém.*, IV, 5, 11 : ἄνδρι ἥττονι τῶν διὰ τοῦ σώματος ἡδονῶν πάμπαν οὐδεμιᾷ προσήκει ἀρετῆς.

III. La même construction s'est étendue aux verbes signifiant manger, boire, quand il s'agit d'une quantité déterminée de nourriture ou de boisson dont on n'a pris qu'une partie³.

EX. : XÉN., *An.*, IV, 7, 20 : τῶν κηρίων ὅσοι ἔφαγον ἄφρονες ἐγίνοντο, tous ceux qui avaient mangé des rayons de miel perdaient l'esprit. — XÉN., *Anab.*, III, 1, 3 : ἀθύμως ἔχοντες ὀλίγοι σίτου ἐγεύσαντο⁴.

1. Je ne me suis pas résigné à suivre à peu près docilement l'ordre proposé par les grammairiens et notamment par A. von Bamberg, voy. *Règles fondamentales de la Syntaxe grecque* (2^e éd. remaniée par C. Cucuel sous la direction de O. Riemann. Paris, Klincksieck, 1888), p. 52 et suiv. J'ai tâché surtout de faire voir comment les diverses constructions naissent les unes des autres, et me suis attaché à mettre, autant que possible, en évidence l'enchaînement des causes.

2. Ce qui prouve qu'on est fondé à sous-entendre, en pareil cas, le complément direct μέρος ou μοῖραν, c'est que l'on trouve réellement μετέχειν μοῖραν τιнос (HÉR., IV, 145), ou μέρος τινός (ESCHYLE, *Agam.*, 507; XÉN., *Cyr.*, VII, 5, 54). Cette construction appartenait à la langue indo-européenne primitive. Cf. B.-DELBÄCK, *Grundlagen*, etc., p. 40.

3. Le génitif n'est possible qu'en ce cas. On dira, en effet (avec l'accusatif) : θῆρες κρέα ἐσθίοντες « des bêtes sauvages se nourrissant de chair », parce que l'expression est générale. De même τὸ κώνειον πίνειν « boire la ciguë », signifie qu'on boit ou qu'on doit boire le tout.

4. Voy. KCHER, *ouv. cité*, p. 303. La construction du génitif avec les verbes de cette catégorie existe

Et au sens figuré :

PLAT., *Phèdre*, 227 : τῶν λόγων ὑμῶς Λυσίας εἰστίξ, Lysias vous régala¹ de ses discours¹. *Lois*, 634 a : γεύειν τῶν ἡδονῶν. — EUR., *Héc.*, 373 : γεύεσθαι πόνων.

IV. L'idée que l'action s'exerce seulement sur une partie de l'objet peut être rendue, en grec, par le génitif seul, sans que le verbe employé se rattache de près ou de loin à ceux dont il a été question ci-dessus. Mais il ne semble pas douteux cependant que cette construction soit une extension de celle qui vient d'être étudiée : de ce qu'avec certains verbes le génitif signifiait une part ou une partie de (tel ou tel objet), les Grecs prirent l'habitude de croire que cette signification particulière et accidentelle était une des significations fondamentales du génitif.

Ex. : THUC., III, 89, 3 : ἡ ἐπὶ κλυσις παρεῖλε τοῦ φρουρίου (l'inondation emporta une partie du fort). I, 30, 2 : τῆς γῆς ἔτεμον (cf. II, 56, 6; VI, 75, 2; 105, 3). — XÉN., *Anab.*, I, 5, 7 : ἔταξε Γλόυν καὶ Πίγρητα λαβόντας τοῦ βαρβαρικοῦ στρατοῦ (ayant avec lui des gens de l'armée barbare) συνεκδιβάζειν τὰς ἀμάξας. *Hell.*, V, 4, 8 : τούτους ταχὺ τῶν ἐκ τῆς στοᾶς ὅπλων καθελόντες (ayant enlevé une partie des armes) ὥπλισαν. — LYSIAS, XXI, 15 : πολὺ μᾶλλον ὑμῖν προσήκει τῶν ὑμετέρων ἔμοι² διδόναι (m'accorder une part de vos libéralités).

V. C'est grâce à la faculté d'employer le génitif pour marquer que l'action s'exerçait sur une partie seulement de son objet que les Grecs pouvaient exprimer des nuances de signification assez délicates, comme celles-ci :

En effet, tandis que κατέαγε τὴν κεφαλὴν (voy. § 74, 1^o) signifiait il est brisé pour ce qui est de la tête (il a la tête fracassée), κατέαγε τῆς κεφαλῆς (cf. ARISTOPH., *Acharn.*, 1180) voulait dire il s'est fait une fracture à la tête (litt. il est brisé à un endroit de la tête)².

Enfin dans des phrases comme celles qui suivent :

XÉN., *Hipp.*, 6, 9 : ἄγει τῆς ἡνίας τὸν ἵππον (il conduit le cheval par la bride). *Anab.*, I, 6, 10 : ἐλάβοντο³ τῆς ζώνης τοῦ Ὀρόντα⁴ (ils prirent Orontas par la ceinture).

ainsi en sanscrit et est, par conséquent, proethnique; voy. B.-DELIAUCK, *Grundlagen*, etc., p. 40. — On serait tenté, avec quelques grammairiens, de rattacher aux constructions qui viennent d'être étudiées un exemple comme ἀπολαύειν ποσῶν (XÉN., *Cyr.*, VII, 5, 81); on pourrait y voir d'autant plus volontiers une construction due à l'analogie de γένειν ou de γεύεσθαι que le sanscrit, lui aussi, met au génitif le complément des verbes « manger, boire, jouir de » (cf. B.-DELIAUCK, *ouvr. cité*, p. 40). Mais il ne faut pas oublier que la préposition ἀπό entrant dans la composition du verbe ἀπο-λαύειν, le sens primitif doit être « retirer une jouissance de... », ce qui oblige à voir dans le complément non pas un génitif proprement dit, mais un génitif-ablatif. D'ailleurs l'ablatif est le cas auquel se met régulièrement en latin le complément du verbe frui, analogue, pour le sens, à ἀπολαύειν.

1. La traduction française pourrait faire croire que le génitif remplace ici un ablatif instrumental. Pour écarter cette supposition, il suffira de rappeler que le grec dit aussi : ἐστὶν τινα ἰχθύσι (PLAT., *Rép.*, 404, b), « régaler quelqu'un de poissons ». Le génitif exprime donc ici une toute autre idée.

2. C'était sans doute en songeant à des tournures semblables que J. Grimm déterminait, comme il suit, les rapports de l'accusatif et du génitif (voy. B.-DELIAUCK, *Grundlag.*, p. 39) :

Der Accusativ zeigt die vollste entschiedenste Bewältigung eines Gegenstandes durch den im Verbo des Satzsubjects enthaltenen Begriff. Geringere Objectivierung liegt in dem Gen., die thätige Kraft wird dabei gleichsam nur versucht und angehoben, nicht erschöpft.

3. Dans le dialecte attique, le verbe λαμβάνεσθαι (moy.) et le verbe ἔχεσθαι (moy.) sont à peu près les seuls qui se construisent avec ce génitif. Mais les poètes, et surtout Homère, emploient aussi les formes actives λαβεῖν et εἰλεῖν.

4. Pour le génitif τοῦ Ὀρόντα, voy. ci-après, § 118, 3^o, p. 141.

et dans d'autres semblables, le génitif pouvait servir à exprimer la partie par laquelle on touche quelqu'un ou quelque chose¹.

b) Il faut suppléer l'idée d'un accusatif qualificatif avec ὄζω et πνέω, sentir, avoir OU exhaler l'odeur de.

EX. : ARISTOPH., *Acharn.*, 196 : αὐται μὲν ὄζουσ' ἀμβροσίας καὶ νέκταρος, — SOPH., *Fragm.*, 147 : πνεῖν μύρου².

REMARQUE. — C'est sans doute par une ellipse analogue qu'on expliquerait la construction homérique :

Od., V, 72 : λειμῶνες μαλακοὶ τοῦ ἡδὲ σελίνου | θήλεον (*entendez l'ouïe et seλίνου θαλλοὺς θήλεον*, faisaient croître des pousses de violette et d'ache).

2° A la construction des verbes qui se rapportent au sens du goût se rattache vraisemblablement celle des autres verbes relatifs aux opérations des sens³.

C'est ainsi qu'on trouve le génitif avec ὀσφραίνομαι, percevoir une odeur, ἀκούειν (poét. κλύειν et αἰεῖν) et ἀκροᾶσθαι, percevoir par le sens de l'ouïe, d'où entendre, écouter, αἰσθάνεσθαι, percevoir (en général).

EX. : ARISTOPH., *Gren.*, 654 : κρομμύων ὀσφραίνομαι (je sens *une odeur* d'oignons)⁴. — XÉN., *Anab.*, IV, 2, 8 : ἀκούσαντες τῆς σάλπιγγος (ayant entendu *le son* de la trompette). — PLAT., *Protag.*, 314 b : ἴωμεν καὶ ἀκούσωμεν τοῦ ἀνδρός (allons l'entendre lui-même)⁵. — ISOCR., XIV, 6 : δέομεθ' οὖν ὑμῶν μετ' εὐνοίας ἀκροάσασθαι τῶν λεγομένων. — XÉN., *Cyr.*, I, 3, 10 : οὐκ

1. Dans l'un et l'autre cas, le génitif s'explique par ce fait qu'on ne touche *qu'une partie* de la ceinture ou de la bride. C'est du moins la raison donnée par les grammairiens. Le latin, qui, en pareil cas, emploie l'ablatif instrumental (cf. PLAUT., *Asin.*, 668 : *prehendere aliquem auriculis*), ne considère pas le rapport de la même manière.

2. Ce qui prouve que pour expliquer ce génitif, il faut sous-entendre un accusatif qualificatif (ὀσμὴν avec ὄζω, πνεῦμα ou ὀσμὴν avec πνέω), c'est qu'on trouve, par exemple, dans XÉN., *Cyn.*, 2, 4 : ὁμοιον ὄζειν (= ὁμοίαν ὀσμὴν ὄζειν), et dans HOM., *Od.*, IV, 46 : ἴδω πνεῖν (= ἴδω πνεῦμα πνεῖν). Voy. ci-dessus, § 62, 3°, p. 63.

3. Cette construction existe en sanscrit et remonte, par conséquent, à la période protohénique. Cf. B.-DRLABTCH, *Grundr.*, p. 40.

4. Le génitif du nom de chose est la seule construction possible avec ὀσφραίνομαι.

5. En règle générale, le verbe ἀκούειν se construit *toujours* avec le génitif de la personne que l'on écoute, que l'on entend. Les exceptions ne sont qu'apparentes ; dans des phrases comme celles-ci (ARISTOPH., *Thesmoph.*, 164 : καὶ Φρύνιχος, τοῦτον γὰρ οὐκ ἀκήκοας, | αὐτὸς τε καλὸς ἦν καὶ, etc. PAIZ, 603 : τὰμὰ δὲ ξυνίετε | ῥήματ', εἰ βούλεσθε ἀκούσαι τήνδ' ὅπως ἀπώλετο), le verbe ἀκούειν est pris comme synonyme d'εἰδέναι et se construit comme lui : τοῦτον ἀκήκοας équivaut au latin *hunc nosti* ; quant au second exemple, il renferme un hellénisme bien connu : « si vous voulez savoir *cette-ci* comment elle a péri », au lieu de : « si vous voulez savoir comment elle a péri ».

Mais quand le complément d'ἀκούειν est un nom de chose, on peut le mettre à l'accusatif ou au génitif. Il semble que l'accusatif soit employé de préférence, quand il s'agit d'une chose déterminée (ταύτην τὴν κραυγὴν ἀκούειν, par exemple), et aussi quand le verbe signifie « entendre » et non « écouter, prêter l'oreille à », c'est-à-dire quand il est pris dans l'acception la plus générale (cf. HOM., *Il.*, X, 354 : δοῦπον ἀκούσας. XÉN., *Anab.*, IV, 4, 21 : ἀκούσαντες τὸν θόρυβον). Au contraire, quand ἀκούειν est synonyme d'ἀκροᾶσθαι et signifie « écouter », le nom de la chose se met de préférence au génitif.

ἀκροώμενοι δὲ τοῦ ᾄδοντος ᾠμνυετε ἄριστα ᾄδειν (sans écouter le chanteur, vous juriez qu'il chantait le mieux du monde).

— XÉN., *Banq.*, I, 16 : ὡς ᾔσθετο τοῦ γέλωτος. *Hell.*, IV, 1, 4 : τῆς κραυγῆς ᾗσθοντο¹. (Cf. HOM., *Il.*, I, 37 : κλυθί μεν. EUR., *Bacch.*, 576 : κλύετ' ἐμᾶς κλύετ' αὐδᾶς. — HOM., *Od.*, IX, 401 : οἱ δὲ βοῆς ἀκίοντες... (entendant un cri); XXVIII, 11).

REMARQUES. — I. Quand le verbe ἀκούειν signifie apprendre quelque chose de quelqu'un, il se construit aussi avec le génitif de la personne; mais sur ce génitif, voy. ci-après, § 153, 2°.

II. Dans le sens de écouter, c'est-à-dire obéir, le verbe simple ἀκούειν (et chez les poètes, κλύειν) se construit aussi avec le génitif de la personne.

Ex.: HOM., *Od.*, VII, 11 : θεοῦ δ' ὡς δῆμος ἄκουεν. — SOPH., *El.*, 340 : τῶν κρατούντων ἐστὶ πάντ' ἀκουστέα. — MÉN., *Fragm.*, 384 : νέος ὢν ἀκούειν τῶν γεραιτέρων θέλει. — HÉR., III, 62 : προαγορεύει ἡμῖν Σμέρδιος βασιλῆος ἀκούειν. — XÉN., *Cyr.*, VIII, 3, 6 : ὅπως δ' ἂν ἦδιον παραγγέλλοντός σου ἀκούωσι (Cf. EUR., *Or.*, 436 : οὐτοί μ' ὑβρίζουσ' ὢν πόλις τανὺν κλύει).

On emploie quelquefois la même construction avec ἐπακούειν (cf. HÉS., *Œuv.*, 273) et même avec ὑπακούειν (cf. HÉR., III, 101; THUC., II, 62, 3; XÉN., *Cyr.*, VIII, 1, 20), bien que celui-ci prenne ordinairement un datif pour complément.

Enfin c'est l'analogie de ces verbes qui explique l'emploi du génitif avec πεῖθεσθαι, obéir, chez Hérodote et chez les poètes.

Ex.: HÉR., VI, 12 : μὴ πεῖθόμεθα αὐτοῦ. — EUR., *Iph. en Aulide*, 726 : πεῖθεσθαι γὰρ εἶθισμαι σέθεν.

Toutefois le datif est seul correct avec πεῖθεσθαι.

III. Le verbe πυνθάνεσθαι, apprendre, être informé de, est quelquefois accompagné du génitif de la chose dont on est informé (au lieu de περί suivi du génitif).

Ex.: HOM., *Il.*, XVII, 686 : ἄγε δεῦρο..., ὅφρα πύθῃται | λυγρῆς ἀγγελίης. — ESCHYLE, *Choéph.*, 835 : πυνθάνου δὲ τῶν ξένων. — SOPH., *El.*, 35 : ὢν πεύσει. *Oed. à Col.*, 513 : (ἔραμαι πύθεσθαι) τὰς δειλαιὰς ἀπόρου φανείσας | ἀλγυδόνας...

C'est une extension hardie de l'usage dont il a été question à propos du verbe αἰσθάνεσθαι, mais la construction est exceptionnelle².

1. Le verbe αἰσθάνομαι signifie proprement « percevoir par les sens (par l'odorat, par la vue, surtout par l'ouïe) » et figurément « percevoir par l'intelligence », d'où « s'apercevoir de, apprendre, comprendre », etc. Quand il est pris au sens propre, on le trouve souvent avec le génitif de la chose perçue, plus rarement avec l'accusatif. Quand il est pris au sens figuré, il suit plus ordinairement l'analogie des verbes signifiant « apprendre, savoir, comprendre » et se construit avec l'accusatif. Cependant on trouve, même en ces cas, quelques exemples du génitif de la chose et même du génitif de la personne.

Ex.: XÉN., *Cyr.*, V, 3, 20 : ᾗσθημένος τοῦ γεγεννημένου (mais *ibid.*, III, 1, 4 : ὡς ᾗσθετο τὰ γυγνόμενα). *Anab.*, I, 1, 8 : βασιλεὺς τῆς πρὸς ἑαυτὸν ἐπιβουλῆς οὐκ ᾗσθάνετο. *Mém.*, I, 4, 13 : τίνος ἄλλου ζώου ψυχὴ θεῶν τῶν τὰ μέγιστα καὶ κάλλιστα συνταξάντων ᾗσθῆται, ὅτι εἰσί; et surtout *Hell.*, IV, 2, 19 : Λακεδαιμόνιοι οὐκ ᾗσθοντο προσιώντων τῶν πολεμίων. Thucydide a même dit (V, 83) : ᾗσθοντο τευχίζόντων (au lieu de αὐτῶν τευχίζόντων).

2. Dans la phrase de Thucydide (IV, 6, 1) : ἐπύθοντο τῆς Πύλου κατεσλημμένης, on a vraisemblablement affaire à un génitif absolu.

IV. Avec συνιέναι, comprendre, on trouve aussi parfois un génitif de personne ou de chose pour complément.

EX. : HÉRODOTE, I, 47 : κωφοῦ συνίημι. — THUC., I, 3, 4 : ὅσοι ἀλλήλων ξυνιέσαν (tous ceux qui se comprenaient entre eux). — PLAT., *Tim.*, 71 : λόγου συνήσειν ἔμελλεν.

Il est difficile de ne pas voir dans cet emploi, d'ailleurs assez rare, une extension de la construction en usage avec ἀκούω, écouter, faire attention à¹.

V. Toutes ces constructions sont inconnues au latin classique, mais on trouve dans le latin biblique des transcriptions pures et simples du génitif grec.

EX. : VULGAT., *Jerem.*, 23, 22 : si audissent *verborum meorum*. *Luc.*, 20, 20 : ut apprehenderent *verborum ejus*. *Jud.*, 2, 20 : non obaudierunt *vocis meae*.

3° Aux verbes exprimant des sensations on peut rattacher ceux qui expriment^{a)} un sentiment ou^{b)} une émotion de l'âme et se construisent aussi avec un complément au génitif².

a) Ce sont les verbes : ἐπιθυμεῖν, ἐφίεσθαι, ὀρέγεσθαι, ἐρᾶν, désirer : πεινῆν, avoir faim de, διψῆν, avoir soif de; ἐπιμελεῖσθαι, φροντίζειν, avoir souci de, κήδεσθαι, s'inquiéter de, μέλει μοι, je me préoccupe de, je m'intéresse à. ἀμελεῖν, ne pas s'inquiéter de, ὀλιγωρεῖν, négliger, etc.

EX. : XÉN., *Mém.*, II, 6, 30 : τῶν μαθημάτων πάλα ἐπιθυμῶ (cf. HÉR., II, 66; ESCHYLE, *Agam.*, 216, etc.). — EUR., *Phénic.*, 532 : τί τῆς κακίστης δαιμόνων ἐφίεσαι φιλοτιμίας (cf. THUC., I, 128, 3 : SOPH., *El.*, 143; PLAT., *Phil.*, 20 b, etc.)³. — XÉN., *Banq.*, 4, 42 : οἷς μάλιστα τὰ παρόντα ἀρκεῖ ἥκιστα τῶν ἀλλοτρίων ὀρέγονται (cf. PLAT., *Rép.*, 485 d)⁴; 4, 36 : πεινώσι χρημάτων. — PLAT., *Rép.*, 562 : δημοκρατουμένη πόλις ἐλευθερίας διψήσασα. — XÉN., *Mém.*, I, 4, 17 : ἡ τοῦ θεοῦ φρόνησις ἅμα πάντων ἐπιμελεῖται. — PLAT., *Crit.*, 44 : τί ἡμῖν τῆς τῶν πολλῶν δόξης μέλει; τῶν ἐπιεικεστάτων μᾶλλον ἄξιον φροντίζειν. — XÉN., *Cyr.*, VIII, 7, 15 : ἑαυτοῦ κήδετα ὁ προνοῶν ἀδελφοῦ. — ISOCR., I, 48 : τοῖς σπουδαίοις οὐχ οἷόν τε τῆς ἀρετῆς ἀμελεῖν. III, 48 : μηδενὸς ὀλιγωρεῖτε.

1. Par contre, on peut expliquer d'une autre façon les locutions : ἀποδέχομαι τινός « j'accepte ce que dit quelqu'un », « je suis de son avis » (cf. ἀνέχομαι τινός). On a dû commencer par dire : ἀποδέχομαι τινός τι « j'accepte quelque chose de la part de quelqu'un (gén.-ablatif) », ou encore : ἀποδέχομαι τινός ποιοῦντός ou λέγοντός (gén.-abl. absolu) τι, comme on dit ἀνέχομαι τινός ποιοῦντός τι (gén.-abl. absolu), puis, par abus, on en vint à dire : ἀποδέχομαι, ἀνέχομαι τινός.

2. Ces verbes sont de même accompagnés du génitif en sanscrit (cf. B.-DELIAÛCK, *Grundr.*, p. 40).

3. Il est possible aussi que ce verbe suive l'analogie de στοχάζεσθαι : « viser », qui se construit avec le génitif; car ἐφίεσθαι signifie « lancer, envoyer vers », et le moyen ἐφίεσθαι a fini par signifier aussi « viser ».

4. Le verbe ὀρέγεσθαι signifie proprement « s'étendre vers, viser », d'où « aspirer à... » (cf. HOM., *Il.*, VI, 466 : οὗ παιδὸς ὀρέξατο « il tendit les bras vers son enfant »). On peut donc lui appliquer la même remarque qu'au précédent (voir ci-dessus, note 3).

REMARQUES. — I. Même quand il signifie aimer, le verbe ἐρᾶν se construit avec le génitif; il en est de même d'ἐρασθῆναι, s'éprendre d'amour. C'est l'idée de *désir* qui domine dans ces constructions. Au contraire φιλεῖν, aimer d'amitié et ποθεῖν (lat. *desiderare*), regretter, soupirer après, veulent leur complément à l'accusatif.

II. C'est peut-être par analogie avec les verbes de ^{désir} que ἀντιποιεῖσθαι, faire valoir ses droits sur, se construit avec le génitif de la chose qu'on dispute.

Ex.: THUC., IV, 122, 4: τῆς πόλεως ἀντιποιοῦντο.

Mais quand ἀντιποιεῖσθαι signifie s'arroger, prétendre à, le génitif s'explique autrement (voy. ci-après, § 121, REM. II).

III. Cet emploi du génitif est inconnu au latin classique. Mais, par imitation du grec, les écrivains archaïques ont construit avec un complément au génitif certains verbes de désir.

Ex.: ACCIUS AP. CIC., de Nat. deor., III, 29, 72: qui te nec amet nec studeat tui. — PLAUTE, Mil., 963: quæ cupiunt tui.

Les écrivains de la décadence ont repris ce tour:

Ex.: APULÉE, de deo Socr., 22, extr.: veræ beatitudinis esurit et sitit. — SYMM., Ep., 1, 8 in.: jam dudum vestri cupiunt Lucrina tacita.

De même, on trouve dans le latin biblique des transcriptions pures et simples du génitif grec.

Ex.: VULG., Hebr., 8, 9: ego neglexi illorum.

b) Ce sont certains verbes employés surtout par les poètes avec un complément au génitif, et particulièrement ἡδεσθαι, se réjouir (au fond du cœur) de¹.

Ex.: SOPH., Phil., 715: πώματος ἡσθη (cf. PLAT., Phèdre, 239 a). — EUBULOS, 67, 10: Ἑλλάδος ἔγωγε τῆς τάλαιπώρου στένω. — THUCYDIDE, II, 62, 3: οὐδ' εἰκὸς χαλεπῶς φέρειν αὐτῶν. Cf. I, 77, 3: οὐ τοῦ πλέονος μὴ στερισκόμενοι χάριν ἔχουσιν, ἀλλὰ τοῦ ἐνδεοῦς χαλεπώτερον φέρουσιν², ils ne se montrent pas reconnaissants qu'on leur permette de conserver plus qu'on ne leur devrait laisser, mais ils s'irritent à la pensée de ce qu'on leur enlève.

4° Aux verbes s'occuper de, prendre souci de, se rattachent ceux qui signifient se souvenir et le contraire oublier, c.-à-d. μνησθῆναι, se souvenir de, μεμνησθαι, garder le souvenir de, ἐπιλανθάνεσθαι, oublier, etc., qui se construisent avec le génitif³.

1. Il faut se garder de grossir outre mesure la liste de ces verbes. Bien qu'en sanscrit (cf. B.-DELIAÛCK, die Grundlagen der gr. Synt., p. 40) les verbes signifiant « se réjouir, s'indigner », etc., soient accompagnés d'un complément au génitif, il est vraisemblable que les verbes grecs correspondants sont, comme on le verra plus loin (§ 121), construits avec un génitif marquant la cause et n'ayant point de rapport avec le génitif dont il est question en ce moment. C'est le cas, notamment pour στένειν, ὀλοφύρεσθαι « gémir sur, à propos de », ὀργίεσθαι, χαλεπῶς φέρειν « s'indigner, s'irriter de ».

2. Τοῦ ἐνδεοῦς peut être aussi un génitif de cause. Voy. ci-après, § 121, Rem. I, n. 1.

3. Le génitif est aussi le cas auquel on met, en sanscrit, le complément des verbes signifiant « se souvenir ». Cf. B.-DELIAÛCK, op. cit., p. 40.

Ex. : HOM., *Il.*, XV, 487 : ἀνέρες ἔστε, φίλοι, μνήσασθε δὲ θούριδος ἀλκῆς. — ISOCR., I, 26 : τῶν ἀπόντων φίλων μέμνησο πρὸς τοὺς παρόντας... I, 47 : ἐν πᾶσι τοῖς ἔργοις οὐχ οὕτω τῆς ἀρχῆς μνημονεύομεν ὥς τῆς τελευτῆς αἴσθησιν λαμβάνομεν. — LYSIAS, XXXI, 25 : τῶν αὐτῶν ἐστὶ τοὺς τε κακοὺς τιμᾶν καὶ τῶν ἀγαθῶν ἀμνημονεῖν. — XÉN., *Mém.*, I, 2, 21 : τῶν νοητικῶν λόγων ἐπιλαθόμενον οὐδὲν θαυμαστὸν καὶ τῆς σωφροσύνης ἐπιλαθέσθαι.

REMARQUES. — I. Le verbe μνημονεύειν se construit plus ordinairement avec l'accusatif, surtout s'il a pour complément un nom de chose.

Ex. : ISOCR., II, 35 : ἐὰν τὰ παρεληλυθότα μνημονεύης, ἄμεινον περὶ τῶν μελλόντων βουλεύσεις (cf. ESCHYLE, *Pers.*, 786 ; SOPH., *Ph.*, 121 ; HÉR., I, 36 ; XÉN., *Mém.*, II, 7, 7, etc.).

Il en est de même des autres verbes de cette catégorie, quand ils signifient garder ou ne pas garder dans la mémoire.

Ex. : PLAT., *Théét.*, 166 a : ἄρ' οἷόν τε τὸ αὐτὸ μεμνησθαι ἅμα καὶ μὴ εἰδέναι : — DÉM., VI, 12 : οὐκ ἀμνημονεῖ τὰς ὑποσχέσεις. — EUR., *El.*, 264 : τὰς τύχας τὰς κακὰς ἐπέλαθοντο, τὰς δὲ μὴ κακὰς ἔσωζον¹.

II. En latin, les verbes *memini* (*recordor*), se souvenir de, *admonere*, faire souvenir quelqu'un de, *oblivisci*, oublier, etc., se construisent avec le génitif.

Ex. : CIC., *de Fin.*, V, 1, 3 : *vivorum memini, nec tamen Epicuri licet oblivisci. de Div.*, I, 30, 63 : (*animus*) *meminit præteritorum, præsentia cernit*, etc. — CÉS., *de B. Gall.*, I, 13, 4 : *reminisceretur... pristinæ virtutis Helvetiorum*. — CIC., *in Pis.*, 6, 12 : *cum aliquo dolore flagitiorum suorum recordabitur*. — SALL., *Cat.*, 21, 4 : (*Catilina*) *admonerat alium egestatis*². — CIC., *Tusc.*, III, 30, 73 : *est proprium stultitiæ aliorum vitia cernere, oblivisci suorum*.

La locution *venit in mentem* se construit comme *memini* dont elle est l'équivalent.

Ex. : NÆVIUS AP. PRISC. (VI, 6) : *ei venit in mentem hominum fortunas* (arch. p. *fortunæ*). — TÉR., *Phorm.*, 154 : *ubi veniat in mentem ejus adventi*. — CIC., *de Fin.*, V, 1, 2 : *venit enim mihi Platonis in mentem*.

III. Les verbes latins dont il vient d'être question admettent aussi d'autres constructions.

a) Quand *memini* et *obliviscor* ont pour complément un nom de chose, on trouve souvent ce complément à l'accusatif.

Ex. : PLAUTE, *Pæn.*, IV, 4, 102 : *ecquid meministi tuum parentum nomina?* — CIC., *p. Planc.*, 33, 80 : *qui patriæ beneficia meminērunt*³.

1. Le simple λαμβάνεσθαι est toujours accompagné du génitif; mais le composé ἐπιλαμβάνεσθαι peut prendre, même en prose, un accusatif pour complément.

2. On construit de même *commonere* (PLAUT., *Rud.*, 743 ; CORNÉL., *at Her.*, IV, 33, 44) et, dans TACITE (*Ann.*, I, 87), le simple *monere* est suivi du génitif.

3. L'accusatif est exigé par le sens, le verbe *memini* voulant dire ici « garder dans sa mémoire », et *obliviscor* signifiant « ne pas garder dans sa mémoire ». Au contraire avec un complément au génitif ces verbes signifient « avoir (ou ne pas avoir) le souvenir de... »

Quand le complément est un nom de personne, seul **memini** peut se construire avec l'accusatif.

Ex. : CÍC., *Phil.*, 5, 6, 17 : **Cinnam memini, Sullam vidi. De Or., III, 50, 194 : **Antipater ille Sidonius, quem tu probe, Catule, meministi.****

b) Le verbe **recordor** est ordinairement accompagné d'un complément de chose à l'accusatif.

Ex. : CÍC., *de sen.*, 5, 13 : **expugnationes, ... bella, triumphos recordari.**

Quand le complément de **recordor** est un nom de personne, il se met régulièrement à l'ablatif précédé de **de**.

Ex. : CÍC., *p. Sull.*, 2, 5 : **recordare de ceteris, quos adesse huic vides. Tusc., I, 6, 13 : **velim scire ecquid de te recordere.****

c) Les verbes **admonere** et **commonere** se construisent plus souvent avec **de** et l'ablatif qu'avec le génitif.

Ex. : CÍC., *ad Att.*, XI, 16, 5 : **ut Terentiam moneatis de testamento. Ad Q. fr., III, 1, 4, 14 : **epistula in qua de æde Telluris et de porticu Catuli me admones, etc.****

On trouve aussi (dans la langue familière) **memini de aliquo**, songer (penser) à quelqu'un, et **memini de aliqua re**, songer (penser) à quelque chose, faire mention de quelque chose.

Ex. : PLAUTE, *Asin.*, 939 : **de palla memento.** — CÍC., *ad Att.*, XV, 27, 3 : **de Herode meminero. Phil., 2, 36, 91 : **meministi ipse de exsulibus¹.****

3° Aux verbes construits avec le génitif pour indiquer que l'action s'exerce seulement sur une partie de son objet on rattache, en grec, ceux qui signifient viser à, toucher, saisir et les verbes de sens analogue ou contraire.

Les principaux sont : **στοχάζεσθαι**, viser, viser à, **ἐπικνεῖσθαι** ou **ἐξικνεῖσθαι**, atteindre, **τυγχάνειν**, rencontrer, obtenir, **ἀποτυγχάνειν**, **ἀμαρτάνειν**, ne pas obtenir, manquer, **σφάλλεσθαι**, **ψεύδεσθαι**, être trompé, déçu, etc. — **ἅπτεσθαι**, toucher, **λαμβάνεσθαι**, saisir, **ἔχεσθαι**, se tenir à, **ἀντέχεσθαι**, s'attacher à, **πειράσθαι**, tenter, attaquer, — **ἄρχειν** et **ἄρχεσθαι**, commencer².

EX. : XÉN., *Cyr.*, I, 6, 29 : **ἀνθρώπων στοχάζεσθαι** (cf. surt. au sens figuré, PLAT., *Gorg.*, 465, a : **στοχάζεσθαι τοῦ ἡδεος**. — ISOGR., VIII, 28 : **στοχάζεσθαι τοῦ δέοντος**)³. — DÉM., XX, 122 :

1. L'idée de « faire mention de » est rendue quelquefois aussi en latin par **memini** accompagné du génitif. Mais l'exemple qu'on cite (CÍC., *de B. civili*, III, 108, 2), ne paraît pas avoir pour lui l'autorité de César, s'il est vrai que les chapitres 108 et 112 de ce livre aient été écrits en partie par Asinius Pollion.

2. Cette construction paraît manquer en sanscrit. Mais le génitif s'explique très bien en grec et semble être une variété du génitif partitif : on ne vise, on ne touche, en effet, qu'à une partie de l'objet.

3. On trouve de même chez les poètes : **τοξεύειν** « viser avec une flèche », et **ἀκοντίζειν** « lancer un javelot » construits avec le génitif du but à atteindre.

EX. : HOM., *Il.*, XXIII, 835 : **ἥς ἄρ' ἀνώγει τοξεύειν** (cf. SOPH., *Ant.*, 1033; EUR., *Ion.*, 1411). — *Il.*, XVII, 304 : **Ἐκτωρ δ' αὖτ' Αἴαντος ἀκόντισαι δοῦρ** (cf. 525; 608).

C'est vraisemblablement par l'analogie de ces verbes qu'il faut expliquer la construction homérique du verbe **δοῦρᾶσθαι** « s'élancer » avec le génitif.

EX. : HOM., *Il.*, XXI, 595 : **Πηλεΐδης ὠρμήσας Ἀθήνορος ἀντιθέσει.**

μετρίων ἐν εἰρήνῃ τις καὶ πολιτεία δύναιτ' ἂν ἐφικέσθαι. εὐνοίας, δικαιοσύνης, ἐπιμελείας. — XÉN., *Mém.*, II, 1, 20 : αἱ διὰ καρτερίας ἐπιμελῆσαι τῶν καλῶν τε καγαθῶν ἔργων ἐξικνεῖσθαι ποιοῦσιν. — ISOCR., III, 11 : δικαιοτάτον μὴ τοὺς ἀνομοίους τῶν ὁμοίων τυγχάνειν¹. — PLAT., *Soph.*, 267 : πάντες ἀποτυγχάνουσι τοῦ δοκεῖν εἶναι δίκαιοι. — EUR., *Andr.*, 373 : γυνὴ ἀνδρὸς ἀμάρτανους' ἀμαρτάνει βίου. — PLATON, *Rép.*, 431 a : σφαλεῖς τῆς ἀληθείας κείσομαι περὶ ἃ ἥκιστα δεῖ σφάλλεσθαι. *Ibid.*, 413 a : τὸ ἐψεύσθαι τῆς ἀληθείας κακόν.

XÉN., *Cyr.*, V, 1, 16 : πυρὸς ἔστι θιγόντα μὴ εὐθὺς καίεσθαι, ὁμῶς δὲ ἔγωγε οὔτε πυρὸς οὔτε ἔρωτος ἐκὼν εἶναι ἄπτομαι. — THUC., VIII, 97, 2 : διεκελεύοντο ἀνθάπτεσθαι τῶν πραγμάτων. — XÉN., *Hell.*, IV, 1, 38 : ἐλάβετο τῆς χειρὸς² αὐτοῦ. — THUC., I, 140, 1 : τῆς μὲν γνώμης... τῆς αὐτῆς ἔχομαι (cf. HOM., *Il.*, IX, 102 : σέο δ' ἔξεται. — HÉR., I, 93; VI, 8; III, 72; VII, 5, etc.³). — PLAT., *Rép.*, 329 a : ἃ τοιοῦτων ἔχεται (*ea quæ cum iis rebus sunt conjuncta, c.-à-d. similia*). BANQ., 217 d : ἀνεπαύετο οὖν ἐν τῇ ἐχομένῃ ἐμοῦ κλίνῃ (sur le lit qui touchait au mien, qui était voisin du mien). — DÉM., XVIII, 185 : ἀντέχεσθαι τῆς ἐλευθερίας.

HOM., *Il.*, XXIV, 390 : πειρᾶσθαι τινος. — HÉR., III, 134 : τῆς Ἑλλάδος ἀποπειρᾶσθαι. — THUC., II, 81, 2 : ὅπως... περὶ ὧν τοῦ τεύχους⁴.

THUC., I, 144, 3 : πολέμου οὐκ ἄρξομεν, ἀρξαμένους δὲ ἀμυνόμεθα (nous ne prendrons pas l'initiative de la guerre, mais nous saurons repousser ceux qui l'auront engagée)⁵. — XÉN., *Cyr.*, I, 5, 13 : πειρᾶσθε σὺν τοῖς θεοῖς ἄρχεσθαι παντὸς ἔργου. *Εκπ.* 1.5.1. 6.1 : ἔρχονται οἱ πολέμιοι ἄρχοντες ἀδίκων χειρῶν.

1. Le verbe poétique κυρῶ, « atteindre, obtenir, avoir en partage », suit la même construction.

Ex. : EUR., *Fragm.* : εἴ τις κυρεῖ | γυναικὸς ἐσθλῆς εὐτυχεῖ κακὸν λαβόν.

2. Sur ce génitif voy. ci-dessus (§ 118, 1°, Rem. III). Cette construction est la seule correcte en prose ; mais chez les poètes on trouve : λαβεῖν τινά τινος. Cf. *Phil. Wochenschrift*, t. II, p. 635.

3. Voy. R. KÜHNEN, *auführl. Gr. der gr. Spr.*, 2^e éd., t. II, p. 297 sqq.

4. Dans l'ancienne langue, c'est toujours au génitif que l'on met l'objet sur lequel se fait la tentative ou l'attaque ; on trouve aussi l'actif πειρᾶν dans le même sens et avec la même construction.

Ex. : HOM., *Il.*, XII, 301 : π. μῆλων. — HÉR., VI, 82 : π. πόλιος. — THUC., I, 61, 4 : πειρᾶν τοῦ χωρίου.

C'est seulement dans la langue postérieure qu'on trouve l'accusatif en pareil cas (cf. PLUTARQUE, *Moral.*, 1122 a). Mais, quand le verbe signifie « chercher à séduire », on le trouve construit avec l'accusatif même à l'époque classique (cf. LYSIAS, p. 92, 40 ; ARIST., *Plutus*, 1067 ; PLAT., *Phèdr.*, 227 c, etc., — et au passif, THUC., VI, 54).

5. Cet exemple montre bien la nuance de signification qui sépare la forme moyenne de la forme active : ἄρχεσθαι c'est « commencer quelque chose qu'on continuera », ἄρχειν c'est « faire quelque chose le premier et pour la première fois », « prendre l'initiative de quelque chose » ; quand on choisit cette forme, on veut donc marquer que c'est un tel qui commence et non tel autre.

SYNTAXE DES CAS.

143

REMARQUES. — I. Le verbe poétique ἀντάω signifiant rencontrer, obtenir, avoir part à, se construit avec le génitif.

Ex. : HOM., *Il.*, VII, 158 : ἄ. μάχης (rencontrer un combat, c.-à-d. un adversaire). — PINDARE, *Olymp.*, 11, 42 : ἀλώσιος ἀντάσις.

On le retrouve chez Hérodote avec la même construction.

Ex. : *Il.*, 119 : ξεινίων ἤντησε μεγάλων¹.

II. C'est aussi le génitif que l'on trouve avec les verbes poétiques δράσσεσθαι, prendre, mettre la main sur, θιγγάνειν et ψαύειν, toucher.

Ex. : HOM., *Il.*, XIII, 392 (cf. XVI, 485) : κεῖτο ταυνοσθεις | βεβρυχώς κόνιος
δεδραγμένος αἵματοέσσης. I, 591 : ἤδη με ῥίψε ποδὸς τεταγών... — EUR., *Hel.*, 222 : οὐκ' ἐσθ' ὅτου θίγοιμ' ἄν ἐνδοκώτερον.

On trouve aussi dans le latin postérieur, par imitation du grec :

VULGATE, *Matth.*, 9, 21 : si tetigero tantum vestimenti ejus.

III. La langue latine classique ne connaît pas les constructions de ce genre ; elle n'emploie le génitif que dans l'expression consacrée *rerum potiri*, être maître du pouvoir ou se rendre maître du pouvoir.

Cependant dans la langue archaïque on trouve l'actif *potire*, faire participer à, mettre en possession de et le passif *potiri*, tomber au pouvoir de, construits avec un complément au génitif.

Ex. : PLAUTE, *Amph.*, 178 : eum nunc potivit pater servitutis. *Capt.*, 92 :
postquam meus est rex potitus hostium (cf. 144). — LUCRÈCE, IV, 766 :
eum mortis letique potitum.

De même, Cicéron emploie quelquefois le déponent *potiri*, mettre la main sur, s'emparer de, avec un complément au génitif.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, I, 7, 5 ; si exploratum tibi sit posse te illius regni
potiri. *De Fin.*, I, 18, 60 : voluptates, quarum potiendi spe inflam-
mati... *De Off.*, III, 32, 113 : (castra) quorum erant potiti Pœni.

César n'a qu'un seul exemple de cette construction (*de B. Gall.*, I, 3, 8)². Par contre, Salluste la préfère à l'ablatif (cf. *Cat.*, 47, 2 ; *Jug.*, 13, 5 ; 25, 10 ; 75, 2) et Cornélius Népos en offre quelques exemples (cf. 10, 5, 5 ; 17, 2, 1, etc.). Enfin T.-Live et Tacite s'en servent dans certains cas.

Il semble résulter de ces observations que, la locution *rerum potiri* étant mise à part, la langue classique évitait de construire *potiri* avec un génitif. Toutefois il semble bien que le génitif avec *potiri* ne soit pas un hellénisme.

1. Les verbes analogues à ἀντάω sont assez nombreux dans la langue poétique ; comme celui-ci, ils se construisent avec le génitif, quand l'idée à exprimer est celle d'un désir ou d'une participation. C'est ce qui a lieu, par exemple, pour ἀντιάω (HOM.), « rencontrer, c.-à-d. obtenir, par suite, avoir sa part de, jouir de », ἀντιάζω (SOEN.), « rencontrer, c.-à-d. obtenir », ὑπαντάω (SOEN., *Phil.*, 748), synonyme de συγγίνω, ἀντιβολέω (HOM., *Hes.*, *PMG.*) « rencontrer, obtenir, prendre part à », etc. Voy. R. KÜHN, *ouv. cit.*, p. 302.

2. Encore faut-il ajouter que la correction d'un reviseur du ms. B (*totius Galliarum imperio* au lieu de *totius Galliarum potiri*) a été approuvée par Vielhaber (*Zeitsch. f. österr. Gymn.*, t. XII, p. 46) et par Rud. Schneider (cf. *Berliner Zeitschr. für das Gymnasialwesen*, 1886, p. 429).

Au contraire, des locutions comme celles-ci :

TAC., *Ann.*, VI, 45 : *nihil abnuentem dum dominationis apisceretur...*
Ibid., III, 55 : *Servius Galba rerum adeptus est*,

locutions qui ne semblent pas avoir existé en latin avant l'époque impériale, sont vraisemblablement des adaptations de la tournure grecque ἀπτεσθαί τινος.

On expliquera de même par un hellénisme (cf. σφάλλεσθαι δόξης) l'expression de Plaute, *Epid.*, I, 2, 55 : *sermonis fallebar*¹.

6° Les verbes grecs signifiant commander se construisent aussi ordinairement avec le génitif.

Ce sont principalement : περιγίγνεσθαι, devenir maître de, surpasser, κρατεῖν, être le maître de, régner sur, βασιλεύειν, être roi de, régner sur, τυραννεῖν, être maître absolu, exercer un pouvoir souverain sur..., ἄρχειν, être le premier, aller en tête, commander, régner sur, ἡγεῖσθαι, στρατηγεῖν, ἡγεμονεύειν, être chef, commander².

EX. : ISOCR., IV, 91 : ἡ ἀρετὴ τοῦ πληθοῦς περιγίγνεται. — THUC., I, 1, 1 : ὁ Μίνως τῆς νῦν Ἑλληνικῆς θαλάσσης ἐπὶ πλεῖστον ἐκράττησεν. — PLAT., *Banq.*, 195 : ἔρωσ τῶν θεῶν βασιλεύει³. — THUC., I, 113, 5 : Πολυκράτης Σάμου ἐτυράννει ἐπὶ Καμβύσου. — XEN., *Econ.*, 21, 12 : θεῖον τὸ ἐθελόντων ἄρχειν. — PLAT., *Mén.*, 97 : φρόνησις μόνη ἡγεῖται τοῦ ὀρθῶς πράττειν. — THUC., V, 61, 1 : Λάχης ὀπλιτῶν καὶ ἱππέων ἑστρατήγει. — PS.-DÉM., LXI, 37 : τὴν ἐν ἀνθρώποις διάνοιαν ἀπάντων εὐρήσομεν ἡγεμονεύουσιν.

REMARQUES. — I. Κρατεῖν τινα signifie vaincre quelqu'un (cf. νικάω τινα).

EX. : THUC., II, 39, 2 : τοὺς περὶ τῶν οἰκείων ἀμυνουμένους μαχόμενοι (= μάχη) τὰ πλείω κρατοῦμεν.

1. L'expression *desipiebam mentis* (PLAUT., *Epid.*, I, 2, 35) offre un cas tout différent. Le génitif *mentis* est dû à l'analogie de *animi* (locatif pris pour un génitif) dans des locutions comme *pendere animi*, etc. Voy. ci-après, § 164, Rem. IV.

2. Le génitif s'explique tout naturellement : c'est parce qu'on disait βασιλεύς τινων qu'on a pu dire βασιλεύειν τινῶν, et la construction de βασιλεύειν s'est étendue aux autres verbes, et particulièrement à κρατεῖν pris au sens de « régner sur ». Ce n'est pas, en effet, parce qu'on disait κράτος τῶν Περσῶν qu'on a pu dire κρατεῖν τῶν Περσῶν. Au contraire, c'est parce que κρατεῖν τῶν Περσῶν signifiait « régner sur les Perses » que κράτος τῶν Περσῶν a pu signifier « autorité sur les Perses ». Quant aux verbes signifiant « commander, être chef », ils prennent un complément au génitif, parce qu'on disait : ἡγεμὼν τῆς γῆς, par exemple. Pour περιγίγνεσθαι, il semble bien que le génitif soit dû à l'influence de la préposition περὶ, qui, avec le génitif, signifie « par-dessus, au-dessus de » au propre et au figuré. Cf. d'ailleurs l'expression homérique (*Il.*, I, 187) : περὶ πάντων ἔμμεναι ἄλλων. C'est par erreur que Kühnemann (p. 336) rattachant ces différents verbes à ceux qui expriment une comparaison, voyait dans leur complément un génitif-ablatif et non un génitif proprement dit. B.-DANIEL, *die Grundlagen, der gr. Syntax*, p. 40, a montré qu'avec ces verbes la construction primitive était bien celle du génitif et non pas celle de l'ablatif.

3. Cf. dans Homère le verbe ἀνάσσω.

EX. : *Il.*, X, 32 : (Ἀγαμέμνων) μέγα πάντων | Ἀργείων ἦνασσαν.

II. Quand ἡγεῖσθαι signifie servir de guide, il se construit avec le datif.

Ex.: XÉN., *Cyr.*, II, 4, 27 : κέλευε σοι τοὺς ἡγεμόνας τὴν ῥάστην ὁδὸν ἡγεῖσθαι.

III. — Les poètes latins et les écrivains de la décadence (surtout les auteurs ecclésiastiques) ont emprunté au grec la construction du génitif avec les verbes signifiant commander.

Ex.: HOR., *Carm.*, III, 30, 12 : *Daunus agrestium | regnavit populorum.* — APULÉE, *Ascl.*, 39 : *cælestes dii catholicorum dominantur.* — TERTULL., *Apol.*, c. 26 : *nunquam dominaturi ejus.* — LACT., *ira Dei*, 14, 3 : *dominari omnium rerum.* — VULGATE, *Matth.*, 20, 25 : *dominantur eorum.* *Ibid.*, *ibid.* : *principantur eorum.* — S. JÉRÔME, *in Is.*, XV ad 54, 4 sq. : *quia factor tuus ipse dominabitur tui.*

7° C'est aussi un génitif proprement dit que prennent pour complément les verbes ἐπιμπλύναι, πληροῦν, remplir, γέμειν, être plein, et, par analogie, ceux qui signifient avoir quelque chose en abondance, comme εὐπορεῖν¹.

PLAT., *Banq.*, 197 : ἔρωσ ἡμᾶς ἀλλοτριότητος μὲν κenoί, οἰκισιότητος δὲ πληροί. — DÉM., VIII, 71 : οὐκ ἐμπλήσετε τὴν θάλατταν, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τριηρῶν. XVIII, 235 : Φιλίππος χρημάτων εὐπορεῖ².

REMARQUE. — En latin, les verbes qui signifient remplir sont accompagnés tantôt du génitif et tantôt de l'ablatif. Le génitif paraît surtout fréquemment à l'époque archaïque. Cependant on en trouve aussi des exemples chez Cicéron.

Ex.: *De Senect.*, 14, 46 : *convivium vicinorum cotidie compleo.* *In Verr.*, II, 1, 46, 119 : *Piso multos codices implevit earum rerum.* *Ad Fam.*, IX, 18, 4 : *ollam denariorum implere.*

Dans T.-Live, impleo est plus souvent construit avec le génitif qu'avec l'ablatif; mais chez les écrivains postérieurs l'ablatif semble plus fréquent. On peut conclure que la langue hésitait entre les deux tournures; mais, si l'on songe que l'adjectif plenus n'est presque jamais accompagné de l'ablatif chez les bons auteurs, on admettra que le génitif devait être plus correct que l'ablatif³.

1. Avec les verbes qui marquent une idée d'abondance, le génitif est bien un génitif proprement dit, employé en tant que génitif; car cette construction se retrouve en sanscrit et dans d'autres langues de la famille indo-européenne. Voy. B.-DELMÄÜCKE, *die Grundlagen*, etc., p. 41, qui explique comme il suit l'origine de cette construction :

Zur Verbeutlichung des Entstehens dieses proethnischen Typus denke man an den doppelten Acc. bei Berauben. Wie man sagt : „jemand berauben etwas“, so sagt man auch : „jemand befüllen, füllen etwas“, dieses etwas aber, weil man dabei nur einen Theil einer größeren Sache im Sinne hat, tritt in den Genetiv.

2. Par analogie avec les verbes d'abondance, ESCHYLE (*Fragm.*, 239), PLATON (*Rép.*, 521 a), XENOPHON (*Anab.*, VII, 7, 28), etc., construisent πλουτεῖν « être riche (en quelques chose) » avec le génitif, au lieu du datif. De même, on trouve dans SOPHOCLE βρύειν, « pousser en abondance, se couvrir d'une quantité de » avec le génitif (cf. *Œdip. à Col.*, 16 : χῶρος βρύων δάφνης, ἐλάας, ἀμπέλου).

3. Les poètes ont aussi construit abundare et scatere avec un génitif.

Ex.: LUCIL. AP. NON. (p. 408, 7) : *quarum abundemus rerum et quarum indigemus.* — LUCRÈCE, V, 39 : *terra ferarum... scatit.*

Bien qu'on puisse, à la rigueur, expliquer cet emploi par l'influence d'analogies latines, il semble bien difficile de ne pas admettre que Lucilius et Lucrèce imitaient surtout le grec; car si les tournures qu'ils ont

La langue latine a étendu aux verbes qui marquent une idée de *privation* ou de *disette* la construction des verbes signifiant une idée d'*abondance*¹. En tout cas, le génitif est employé deux fois avec *careo* à l'époque archaïque (cf. TÉR., *Heaut.*, II, 4, 20; LÉV. AP. GELL., XIX, 7, 7) et souvent avec *egeo*, même par les écrivains les plus corrects.

EX. : PLAUTE, *Amph.*, 819 : *si pudoris egeas*, etc. — CIC., *ad Fam.*, IX, 3, 2 : *gravitas morbi facit, ut medicinæ egeamus*. *Ad Att.*, VII, 22, 2 : *egeo consilii*. — CÉS., *de B. Gall.*, VI, 11, 4 : *ne quis auxilii egeret* (seul exemple chez cet auteur). — SALL., *Cat.*, 51, 37 : *neque consilii neque audaciæ eguere*. *De B. Jug.*, XXXI, 29 : *haud sæpe consilii egeas*. — T.-LIV., III, 28, 10 : *sanguinis se Æquorum non egere*, etc. Cf. TAC., *Ann.*, IV, 20; XII, 20; 48; 66; XIII, 3³.

Mais on croit remarquer que l'ablatif est aussi fréquent que le génitif. Au contraire, avec *indigeo*, Cicéron préfère le génitif : il est vrai que César et T.-Live n'emploient que l'ablatif et que chez les autres écrivains la proportion est à peu près égale entre l'ablatif et le génitif. Par conséquent, il y avait une grande liberté dans l'emploi de ces deux cas avec les verbes de *disette* et chaque écrivain se déterminait dans son choix d'après des raisons de sens ou d'euphonie.

149. — Génitif avec les verbes composés de prépositions.

— Avec les verbes composés des prépositions *κατά*, *ἐπί*, *πρό*, *ὑπέρ*, le génitif s'explique par l'analogie de chaque préposition.

Ainsi les verbes composés de *κατά*, qui expriment ou impliquent un sentiment défavorable, hostile, prennent un complément au génitif, parce que *κατά* signifiant contre se construit avec le génitif⁴.

EX. : ISOCR., V, 79 : *χρὴ μὴ καταφρονεῖν τοῦ πλήθους*. — DINARQUE, I, 16 : *τίς οὐκ ἂν καταγλάσσειεν ὑμῶν*; — PLATON, *Théét.*, 149 a : *μὴ μου κατείπης πρὸς τοὺς ἄλλους*.

De même avec les verbes composés de *πρό* et de *ὑπέρ*, le génitif dépend de la préposition.

EX. : ISOCR., I, 41 : *πολλοῖς ἡ γλῶττα προτρέχει τῆς διανοίας*. — ANDOCIDE, IV, 1 : *πολίτου ἀγαθοῦ νομίζω προκινδυνεύειν ἐθέλειν*

employées avaient été des emprunts à la langue latine et non des créations individuelles, on en retrouverait quelques traces ailleurs que chez eux.

1. On explique ordinairement cet emploi du génitif par une confusion qui se serait produite, avant la séparation des langues, entre le génitif et l'ablatif. Mais, puisqu'on sait que dans les langues les contraires s'attirent, pourquoi ne pas admettre que le latin a été tout naturellement conduit à construire les verbes signifiant « vider, priver », etc., comme ceux qui signifiaient « remplir » ?

2. La leçon est douteuse, le mot qui suit *medicinæ* commençant par un *e*.

3. « On trouve, dit DASEN (ouv. cit., I², p. 359), l'accusatif avec *egere*, à l'époque archaïque » et il cite PLAUTE (*Menechm.*, 121), CATON (dans A.-GELLE, XIII, 23, 1), etc. Mais il est à remarquer que les accusatifs sont *quidquam*, *multa* et *nihil*; ces constructions rentrent donc tout simplement dans le cas qui a été examiné ci-dessus, § 62, 4^o.

4. C'est parce qu'on disait *λέγειν κατά τινος* (cf. SOHN., *Phil.*, 63) qu'on a pu dire *κατείπειν τινος* (Platon), et *καταβοᾶν τινός* (cf. THUC., I, 67). Mais les constructions de ce genre ne sont pas primitives, elles appartiennent en propre au grec; de plus il n'y en a aucune trace dans Homère et elles n'apparaissent qu'assez tard. Pour la construction des verbes composés aussi de *κατά* et signifiant « accuser » ou « condamner », voy. ci-après, § 123, Rkm. II.

τοῦ πλήθους (s'exposer au danger pour le peuple)¹. — XÉN., *Cyr.*, VIII, 7, 16 : τίνα ἅπάντων κέλλιον προτιμᾶν ἢ τὸν ἀδελφόν : *Anab.*, V, 4, 9 : οἱ πολέμιοι ὑπερκάθηται ἡμῶν. — THUC., IV, 93, 3 : ὑπερεφάνησαν τοῦ λόφου. — XÉN., *Agés.*, 11, 2 : Ἀγησίλαος οὐκ ἀνθρώπων ὑπερεφρόνει, ἀλλὰ θεοῖς χάριν ᾗδει.

Enfin l'on trouve, mais plus rarement, un génitif de même nature avec le verbe ἐπιβαίνειν.

EX. : PLAT., *Lois*, 778 e : τοὺς πολέμιους τῶν ὄρων τῆς χώρας οὐκ ἰάσομεν ἐπιβαίνειν (cf. la locution ἐπὶ τῆς γῆς εἶναι).

120. — Génitif de cause. — A côté de l'accusatif ou du datif servant au verbe de complément proprement dit, le génitif s'emploie pour marquer la cause².

1° *Verbes marquant une affection de l'âme.*

121. — Ce sont les verbes ἄγαμαι, θαυμάζω τινά, admirer (quelqu'un à cause de...), ζηλῶ, εὐδαιμονίζω, μακκαρίζω τινά, regarder quelqu'un comme heureux à cause de, φθονῶ τινι, porter envie à quelqu'un à cause de, οἰκτείρω τινι, plaindre quelqu'un à cause de quelque chose, etc.

EX. : PLATON, *Rép.*, 426 : τοὺς θέλοντας θεραπεύειν τὰς πόλεις οὐκ ἄγασαι τῆς ἀνδρείας τε καὶ εὐχερείας. — THUC., VI, 36, 1 : τοὺς περιφόβους ὕμης ποιοῦντας τῆς μὲν τολμῆς οὐ θαυμάζω, τῆς δὲ ἀξυνεσίας. — DÉM., XV, 15 : συγχαίρω (s.-ent. ὕμιν) τῶν γεγενημένων. — PLAT., *Rép.*, 561 e : τὸν ἰσονομικὸν ἄνδρα πολλοὶ ἂν καὶ πολλὰι ζηλώσειαν τοῦ βίου. — PLAT., *Banq.*, 191 : δοκοῦσί μοι πάντες τοὺς ἀνθρώπους εὐδαιμονίζειν τῶν ἀγαθῶν ὧν ὁ θεὸς αὐτοῖς αἵτιος. — AGATHON (cité par Stobée, 38, 23) : σοφίας φθονῆσαι μᾶλλον ἢ πλούτου καλόν.

REMARQUES. — I. On peut ajouter à la liste les verbes αἰνῶ (poét.), ἐπαίνῶ τινα, louer quelqu'un de quelque chose, μέμφομαι τινι, blâmer quelqu'un de quelque chose, ὀργίζομαι τινι, être irrité contre quelqu'un à cause de quelque chose (ainsi que leurs synonymes poétiques), avec lesquels on met au génitif le nom de la chose qui est l'objet de l'éloge ou du blâme.

EX. : ISOCR., XV, 36 : τοῦ μὲν γενέσθαι προέγοντα τῶν ἄλλων εἰκότως ἂν τις τὴν τύχην αἰτίασαιτο, τοῦ δὲ καλῶς καὶ μετρίως περὶ ἡσθαι τῇ φύσει δίκαιως ἂν ἅπαντες τὸν τρόπον τὸν ἐμὸν ἐπαινέσειαν. — ESCHYLE, *Prom.*, 63 : τοῦδ' ἂν οὐδεὶς ἐνδίκως μέμψαιτό μοι.

1. La préposition πρό, qui entre dans la composition des verbes προκινδυνεύειν, προτιμᾶν, etc., signifie « devant, en avant de » et par conséquent, au figuré, « pour la défense de, pour » ou encore « de préférence à (en mettant quelqu'un ou quelque chose avant un autre ou une autre) ». Mais il est possible aussi qu'avec προτιμᾶν, le génitif soit analogue à celui qu'on trouve après les verbes exprimant une idée de comparaison.

2. Le sanscrit et le latin emploient en pareil cas le génitif ; ce serait donc une erreur de considérer ce cas comme remplaçant un ablatif proprement dit marquant le point de départ. C'est pourtant l'opinion de Боллукисис, *опр. cit.*, § 23.

Cette construction du génitif de cause est d'ailleurs des plus fréquentes en grec, à toutes les périodes de la langue, et cela chez les prosateurs comme chez les poètes¹.

II. Il faut sans doute voir aussi un génitif de *cause* dans le génitif employé avec les verbes ἀμφισβήτω, ἐναντιοῦμαι, ἀντιποιοῦμαι, pour désigner la chose sur laquelle on est en désaccord avec quelqu'un.

Ex.: ISÉE, XII, 193 : Εὐμολπος ἀμφισβήτησεν Ἐρεχθεὶ τῆς πόλεως. —
THUC., I, 136, 4 : Θεμιστοκλῆς Ἀδμήτῳ χρείας τινὸς ἐναντιώθη.
— XÉN., *Anab.*, II, 3, 23 : οὐκ ἀντιποιούμεθα βασιλεὶ τῆς ἀρχῆς.

III. Les verbes θαυμάζω et ἄγαμαι ont fini par avoir au génitif leur complément proprement dit. On avait sans doute commencé par dire θαυμάζω μάλιστα τούτου τῆς διανοίας (LYS., III, 44) et ἄγασθαι τῶν γιγνομένων, où le génitif de la chose peut encore passer pour un génitif de cause. Mais on en vint à dire ἄγαμαί σου διότι... (XÉN., *Mém.*, IV, 2, 9) et οὐ θαυμάζω τῶν ὑπὲρ τῆς ἰδίας δόξης ἀποδνήσκειν ἐθελόντων (ISOCR., VI, 93), exemples dans lesquels les génitifs désignant des personnes remplaçant le complément direct qu'on attendrait ; car la construction ordinaire de ces verbes est l'accusatif de la personne :

Ex.: THUC., I, 51, 4 : ἐθαύμαζον τοὺς Κορινθίους πρύμναν κρουομένους. —
PLAT., *Banq.*, 219 : ἄγαμαι τὴν τούτου φύσιν,

et le génitif semble moins correct.

IV. Il faut distinguer des constructions dont il vient d'être question celles dans lesquelles le génitif est, en réalité, un *génitif possessif* dépendant du complément des verbes θαυμάζω, ἄγαμαι, etc.

Ex.: XÉN., *Cyr.*, III, 4, 15 : εἰ ἄγασαι τοῦ πατρὸς... ὅσα βεβούλευται (le gén. πατρός dépend de ὅσα). *Agés.*, VIII, 4 : καὶ τοῦτο ἐπαίνῳ Ἀγισιλάου (le gén. Ἀγισιλάου dépend de τοῦτο).

122. — Dans le latin classique le génitif de cause se rencontre seulement avec les verbes *misereror*, ressentir de la pitié, de la compassion, *d'ou* avoir pitié², et avec les impersonnels *miseret*, *pœnitet*, *pudet*, *piget*, *tædet*. Il est inutile de donner des exemples d'une construction aussi commune.

1. Thucydide l'a employée peut-être d'une façon remarquable avec l'expression composée χαλεπῶς φέρειν, synonyme de ὀργίζεσθαι (voy. cependant ci-dessus, § 118, 3° b). } 137

Ex.: II, 62, 3 : οὐδ' εἰκὸς χαλεπῶς φέρειν αὐτῶν, « il n'est pas raisonnable de se fâcher pour cela ». I, 77, 3 : οὐ τοῦ πλέονος μὴ στερισχόμενοι χάριν ἔχουσιν, ἀλλὰ τοῦ ἐνδεοῦς χαλεπώτερον φέρουσιν « ils ne sont pas reconnaissants de ce qu'on ne leur a pas enlevé la plus grande partie de ce qu'ils avaient, mais ce qui les indigne c'est ce qui leur manque ».

2. *Misereror* « témoigner par la parole sa pitié pour quelqu'un », se construit chez Plaute, chez Cicéron et chez Salluste avec l'accusatif. Mais à l'époque archaïque et chez les écrivains de la décadence le verbe se confondait souvent avec *misereror* et se construisait alors avec le gén. (cf. Acc. AP. Nov., p. 45, 12; SIL., XI, 384; MIVC. FELIX, *Octav.*, 28; JUSTIN, XV, 3, 6; XLIII, 4, 8).

Quant à *misereror* lui-même, on le trouve dans le latin de la décadence (et surtout dans le latin biblique) construit avec le datif (cf. HROIS., *Fab.*, 58 : *cui Venus postea miserta est*). Pour le latin biblique, voy. RAKSCH., *Italia u. Vulgata*, 2° éd., p. 413, et H. GONZALEZ, *Étude... de la latinité de S. Jérôme*, p. 313. Ce qui a dû contribuer à rendre l'emploi du datif à peu près général dans le latin ecclésiastique, c'est que *misereri* était pris souvent dans le sens de « faire l'aumône ».

REMARQUES. — I. **Pudet me tui** (*litt.* j'ai honte à cause de toi) peut avoir un double sens; il signifie, selon les cas, soit j'ai honte de toi, soit aussi j'ai honte parce que tu es là, je rougis devant toi. Pour ce dernier sens, cf. **puDET deorum hominumque**, formule très fréquente en latin, et cette phrase :

BRUTUS AP. CIC., *ad Brut.*, I, 17, 6 : **vivat... supplex et obnoxius, si neque ætatis neque honorum neque rerum gestarum pudet**, si son âge, ses honneurs et ses belles actions ne le font pas rougir de sa conduite.

Ennius avait même osé dire (voy. la citation faite par Cicéron, *Orat.*, 46, 155) : **patris mei meum factum** (gén. pl. archaïque) **pudet**, devant mon père je rougis de mes actions.

II. Dans la langue archaïque et dans le style familier on rencontre aussi le génitif de cause

avec **fastidio**, avoir du dégoût pour :

Ex. : PLAUTE, *Aulul.*, II, 2, 67 : **fastidit mei**. Cf. TURPIL. AP. NON., p. 496, 19; LUCIL. AP. NON., *ibid.*, 18 : **difficiles sumus, fastidimus honorum**;

avec **saturō**, inspirer le dégoût de :

Ex. : PLAUT., *Stich.*, I, 1, 18 : **hæ res vitæ me saturant**¹;

avec **vereor**, éprouver un sentiment de crainte respectueuse, respecter, avoir égard à :

Ex. : AFRAN. AP. NON., p. 496, 27 : **nemo vereatur tui**. *Ibid.*, 28 : **tui veretur**. *Ibid.*, 30 : **uxorem, quæ non vereatur viri**. — PACUV. AP. NON., p. 496, 31 : **Tindareo fieri contumeliam, cujus a te veretur** [passif] maxime. — TÉR., *Phorm.*, 971 : **neque hujus sis veritus feminæ primariæ**. — CIC., *ad Att.*, VIII, 4, 1 : **ne tui quidem testimonii veritus**. — APUL., *Mét.*, II, 2 : **vereor ignotæ mihi feminæ**;

après **me veretur** (impers.), avoir honte devant :

Ex. : PACUV. AP. NON., p. 496, 32 : **nihilne te populi veretur, qui vociferare in via?** — ACCIUS AP. NON., *ibid.* ; **si tui veretur te progenitoris**;

et après **me reveretur** (impers.), avoir de la déférence pour :

Ex. : VARR. AP. NON., p. 496, 32 : **non te tui saltem pudet, si nihil [s.-ent. te] mei revereatur**.

Le génitif s'explique dans ces constructions par l'analogie de **tædet** et de **pudet**.

III. Au contraire, il convient de voir des imitations voulues de la syntaxe grecque dans les exemples suivants :

VIRG., *En.*, XI, 125 : **justitiæne prius mirer belline laborum** (cf. θαυμάζειν τινός). — HOR., *Sat.* II, 6, 82 sq. : **neque illi | Sepositi ciceris nec longæ invidit avenæ** (cf. φθονεῖν τινί τινος²). — SILIUS, IV, 260 : **laudabat leti juvenem** (cf. ἐπαινεῖν τινά τινος). XVI, 166 : **quem ceperat ipse | ...animique probarat** (même cas). — APULÉE, *Mét.*, VIII, 2 : **morum improbat** (cf. μέμφομαι τινί τινος). VII, 26 : **seræ victoriæ gratulabar** (cf. ἐπαινεῖν τινά τινος). IV, 27 : **tristitiæ animi, languoris corporis damnumque ceteri anxiatum iri** (cf. ἀλγεῖν, ἄχυνσθαι τινός), etc.

1. Il est possible que le génitif s'explique ici par une double analogie, celle des verbes signifiant « remplir » et celle des verbes signifiant « inspirer du dégoût ».

2. Ktæman (*ausf. Gr. der lat. Sprache*, t. II, 1^{re} partie, p. 347) cite à tort HORACE, *Carm.*, II, 11, 5 : **nec trepides in usum poscentis ævi**. Le génitif **ævi** dépend de **in usum** et non de **trepides**.

2° *Verbes relatifs à des actes judiciaires.*

123. — Avec les verbes qui signifient accuser, condamner, absoudre, etc., le nom du crime visé dans la plainte ou dans la condamnation se met au génitif.

Cette construction se rencontre, en grec, avec les verbes αἰτιῶσθαι, accuser, διώκειν, poursuivre en justice, φεύγειν, être poursuivi en justice, γράφεισθαι, poursuivre en justice (par un acte d'accusation écrit), ἐλεῖν, convaincre de, ἀλῶναι, être convaincu de, κρίνειν, rendre une sentence, δικάζειν, connaître de, juger (un délit), τιμωρήσασθαι, punir de, etc.

Ex. : XÉN., *Agés.*, 1, 33 : αἰτιῶσθαι ἀλλήλους τῶν γεγενημένων, s'accuser mutuellement de ce qui est arrivé. — LYS., XI, 12 : διώκω μὲν κακηγορίας, τῇ δ' αὐτῇ ψήρῳ φόνου φεύγω, j'intente un procès pour diffamation, en même temps que je suis poursuivi pour meurtre. — PLAT., *Eutyphr.*, 5, c : ἐμὲ ὁ Μέλητος οὕτως ὀξέως καὶ ῥαδίως κατείδεν, ὥστε ἀσεβείας ἐγράψατο. — XÉN., *Mém.*, 1, 2, 49 : κατὰ νόμον ἐξῆν παρανοίας ἐλόντι (à celui qui l'avait convaincu de folie) τὸν πατέρα δῆσαι. — DÉM., XXXIX, 18 : ψευδομαρτυριῶν ἀλώσεσθαι προσδοκᾷ. — LYS., XXVII, 3 : οἱ πρέσβεις δώρων ἐκρίθησαν, ils ont été mis en jugement pour corruption. — XÉN., *Cyr.*, 1, 2, 7 : οἱ Πέρσαι δικάζουσιν ἀχαριστίας. *Anab.*, VII, 1, 25 : ἦν δὲ Λακεδαιμονίου τοὺς παρόντας τῆς ἐξαπατῆς τιμωρησώμεθα.

REMARQUES. — I. Pour le génitif θανάτου, employé avec les verbes de cette catégorie, voy. ci-après, § 125, 2°.

II. Avec les verbes accuser, condamner, qui sont composés de κατά, le nom de la personne se met au génitif (cf. ci-dessus, § 149), celui du crime ou du châtiment, à l'accusatif.

Ex. : LYS., XXV, 5 : τὰ τῶν τριάκοντα ἁμαρτήματα ἐμοῦ κατηγοροῦν, ils mettaient sur mon compte les fautes commises par les trente tyrans¹. — ISOCR., VIII, 17 : οἶμαι πάντας ὑμᾶς καταγνώσεσθαι πολλὴν ἀνοίαν καὶ μανίαν τῶν τῇν ἀδικίαν πλεονεξίαν εἶναι νομιζόντων. — LYS., XXV, 26 : ἐνίων ἐπεισαν ὑμᾶς ἀκρίτων θάνατον καταψηφίσασθαι, ils vous ont persuadés de condamner à mort sans jugement quelques personnes.

III. Il est rare que le nom de crime ou de châtiment se mette au génitif, au lieu de l'accusatif.

Ex. : DÉM., XXI, 5 : παρανόμων ἢ παραπρεσβείας ἡμελλόν αὐτοῦ κατηγορεῖν. — POLYBE, IV, 35 : κατακεκρίσθαι θανάτου.

124. — En latin, on construit aussi au génitif le nom du crime visé avec les verbes *accuso*, *incuso*, *insimulo*, *ago*, accuser, poursuivre en justice, *arcesso*, *postulo*, assigner en justice, *convinco*, *arguo*, *coarguo*, convaincre, *damno*, *condemno*, condamner, *absolvo*, *libero*, acquitter, absoudre, etc.

1. Telle est la construction ordinaire de κατηγορῶ. Mais on trouve aussi κατηγορῶ τινός, περί τίνος (THEC., VIII, 85) et même κατηγορῶ τινός, τίνος (DÉM., V, 15).

EX. : NEP., *Milt.*, 7, 5 : **Miltiades proditiōis est accusatus**. — CIC., in *Verr.*, II, 1, 49, 128 : **Verrem insinulat avaritiæ et audaciæ**. *Ad Fam.*, VII, 22 : **aliquem furti agere**. — SALL., *Jug.*, 32, 1 : **quos pecuniæ captæ arcessebant**. — CÉS., de *B. civ.*, III, 83, 2 : **postulavit L. Afranium proditiōis**. — CIC., de *Amic.*, 17, 64 : **hæc duo levitatis et infirmitatis plerosque convincunt**. *P. Rabir.*, 9, 26 : **non intellegis quos homines... summi sceleris arguas?** In *Verr.*, II, 5, 59, 153 : **meum crimen avaritiæ te nimis coarguit**. — NEP., *Them.*, 8, 2 : **Themistocles absens proditiōis est damnatus**. — CÉS., de *B. Gall.*, VII, 19, 5 : **summæ se iniquitatis condemnari** (être reconnu coupable de). — CORNIF., *Rhet. ad Her.*, II, 13, 19 : **absolvit injuriarum eum**... — T.-LIVE, *XLI*, 19, 6 : **senatus nec liberat ejus culpæ regem neque arguit**.

REMARQUES. — I. L'analogie de ces verbes explique certaines constructions, comme **damnari voti**, se voir condamné à cause d'un vœu qu'on a fait, *c'est-à-dire* se voir condamné à accomplir le vœu qu'on a fait, *par suite* être exaucé, et certaines expressions juridiques comme **pecuniæ judicati** (T.-LIVE, *XXIII*, 14, 3), condamnés pour dettes¹, **damni infecti promittere** (CIC., *Top.*, 4, 22), promettre (des dommages-intérêts) pour cause (en vue) de dégâts éventuels, **injuriarum satisfacere alicui** (CORNIF., *Rhet. ad Her.*, IV, 27, 37), se justifier auprès de quelqu'un du délit d'injures.

II. Dans certaines expressions, le génitif de cause est remplacé par **de** avec l'ablatif. Par exemple, le génitif de **vis** étant inusité, on disait toujours **accusare, damnare aliquem de vi**. Mais, même en dehors de cette tournure, les jurisconsultes disaient indifféremment **damnare aliquem majestatis** ou **de majestate**, etc.

Une locution intéressante, c'est **accusare** ou **damnare inter sicarios**, accuser ou condamner quelqu'un (en le faisant figurer parmi les meurtriers), accuser quelqu'un de meurtre, condamner quelqu'un pour meurtre².

125. — Génitif de prix³. — Le génitif s'emploie encore en grec et en

1. L'emploi de **judicare** dans le sens de « condamner » est inconnu à Cicéron et à César. De même il faut noter, comme une particularité, la tour : **judicare alicui alicujus rei** « reconnaître quelqu'un coupable de quelque chose et proposer une peine contre lui ».

EX. : TITUS-LIVE, *XXVI*, 3, 9 : **Sempronius perduellionis se judicare Cn. Fulvio dixit** « Sempronius dit que, jugeant Cn. Fulvius coupable, il proposait contre lui la peine prévue pour le crime de complot contre la sûreté de l'État ».

Le datif paraît être ici une extension du datif d'avantage ou de désavantage. La construction ordinaire est : **perduellionem alicui judicare** (cf. TITUS-LIVE, I, 26, 7 ; *XLIII*, 16, 11), comme on disait : **dicere multam alicui**.

2. Dans une phrase comme **quo scelere damnatus** (CIC., *Phil.*, 13, 12, 27), l'ablatif **scelere** indique la raison de la condamnation (cf. ci-après, § 192, 6°). Ce n'est pas le même cas que celui de l'ablatif **crimine** ou **nomine** dans des constructions comme celles-ci :

NEP., *Milt.*, 8, 1 : **Miltiades crimine Pario est accusatus** (cf. *Alcib.*, 4, 1). — CÉS., de *B. civ.*, III, 21, 1 : **eo nomine erat damnatus**.

L'ablatif signifie ici le moyen, l'instrument ; comparez CIC., *p. Cluent.*, 57, 103 : **accusatus est eadem fere lege et crimine**. *Ibid.*, 41, 116 : **condemnatus est aliis criminibus, frequentissimis... testibus**, etc.

3. On trouve en sanscrit le génitif employé pour désigner l'enjeu d'une partie ou le prix d'un objet mis en

latin pour marquer le prix. Mais l'usage est plus restreint en latin, où l'ablatif remplace le génitif dans certains cas déterminés.

- 1° En grec, le génitif équivaut à la locution au prix de dans les expressions où entrent les verbes signifiant vendre (πωλεῖν, ἀποδίδοσθαι, πιπράσκειν) ou acheter (ὠνεῖσθαι, πρίασθαι).

EX. : EPICHRME (cité par Stobée, 1, 101) : τῶν πόνων | πωλοῦσιν ἡμῖν πάντα τὰ γὰθ' οἱ θεοί, c'est au prix de nos peines que les dieux nous vendent tous leurs biens. — XÉN., *Mém.*, II, 10, 4 : οἱ ἀγαθοὶ οἰκονόμοι, ὅταν τὸ πολλοῦ ἄξιον μικροῦ ἐξῇ πρίασθαι (quand il est possible d'acheter à bas prix), τότε φασὶ δεῖν ὠνεῖσθαι. *Cyr.*, III, 1, 36 : σὺ δὲ, ὦ Τιγράνη, λέξον μοι, πόσου ἂν πρίαίω, ὥστε τὴν γυναῖκα ἀπολαβεῖν. Ἐγὼ μὲν, ἔφη, ὦ Κύρε, κὰν τῆς ψυχῆς πριαίμην, ὥστε μήποτε λατρεῦσαι ταύτην. — ISOCRATE, II, 31 : δόξα χρημάτων (à prix d'argent) οὐκ ὠνητή. — XÉN., *Hiér.*, 9, 11 : οὐκ ἔστιν ἐμπορεύματα λυσιτελέστερα ἢ ὅσα ἀνθρώποι θάλων ὠνοῦνται.

Il en est de même avec les verbes qui impliquent une action qui se paie.

EX. : EUR., *Fragm.*, χρημάτων οὐκ ἂν λάβοις γενναϊότητα κάρτην. — XÉN., *Hiér.*, 6, 10 : οἱ τύραννοι μισθοῦ (au prix d'un salaire)¹ φύλακας ἔχουσιν, ὥσπερ θεριστάς (cf. THUC., IV, 124, 4; V, 6, 2; DINARQUE, I, 111, etc.). — PLATON, *Apol.*, 20, b : πόσου² διδάσκει; πέντε μῶν. *Philèbe*, 60 : ὁβολοῦ τὸ πρῶτον ἡμῖν ἐνέχεεν καὶ τεττάρων χαλκῶν μετὰ ταῦτα.

Enfin c'est par une extension de ces divers emplois qu'on trouve le génitif de prix avec εἶναι, valoir et γίγνεσθαι, finir par valoir, venir à coûter.

EX. : DÉM., XIX, 200 : τριῶν δραχμῶν πονηρός ἐστι. — XÉN., *Écon.*, 20, 23 : οἱ ἐξεργασμένοι ἀγροὶ πολλοῦ ἀργυρίου γίνονται.

REMARQUE. — Le génitif peut signifier aussi pour prix de³.

vente. De même, dans le grec homérique, le verbe περιδίδομαι « gager, parier », se construit avec le génitif de l'enjeu (cf. *Il.*, XXIII, 485 : τρέποδος περιδῶμεθα. — *Odyss.*, XXIII, 78 : ἐμάθεν περιδύσομαι αὐτῆς). L'emploi général du génitif de prix en grec semble être sorti de cet emploi particulier constaté chez Homère. En latin, le génitif de prix se rencontre avec les verbes signifiant « évaluer » et avec ceux qui sont relatifs à des actes judiciaires, pour indiquer dans certains cas la peine qu'on requiert ou qu'on inflige. Mais sur ce point le génitif est en concurrence avec l'ablatif. Les fluctuations de l'usage semblent tenir à ce que, déjà avant que le latin fût séparé des autres langues, le génitif avait commencé à empiéter sur l'ablatif. Voy. ci-dessus, p. 133, note 2 et ci-après, p. 173, n. 5.

1. Il est rare que ce génitif soit remplacé par μετὰ μισθοῦ, comme dans THUC., VII, 57, 9.

2. Cette construction semble indiquer que le génitif de prix doit être rattaché au génitif de qualité ; le sens littéral est en effet : « Il donne des leçons de combien ? » Si cette hypothèse était bien établie, elle permettrait d'expliquer ce qui se passe en latin, où le génitif de prix est souvent remplacé par l'ablatif. On sait en effet que l'ablatif de qualité est aussi fréquemment employé que le génitif de qualité.

3. Du sens de « au prix de » on a passé à celui de « pour prix de » ; l'intermédiaire est « en échange de ».

SYNTAXE DES CAS.

Ex. : ARISTOPH., *Paix*, 848 : οὐκ ἂν ἔτι δοίην τῶν θεῶν
rais plus des dieux un triobole. — DÉM., III, 22 : τὰ
τίχα χάριτος τὰ τῆς πόλεως πράγματα (*litt.*
d'un instant les affaires de l'État, c'est-à-dire on a sac
faveur d'un instant). Cf. DÉM., VIII, 70 : οὐχ οἱ τ
τὰ μέγιστα τῆς πόλεως ἀποωλεχότες.

2° Le génitif de prix se construit aussi, en ἰ
ἀξιοῦν, juger digne de, τιμᾶν, évaluer, fixer la
parlant du juge) et τιμᾶσθαι, réclamer un
(en parlant des parties).

Ex. : ISOCR., IV, 154 : οἱ βάρβαροι Θεμιστοκλέα τί
ἤξιωσαν. — PLAT., *Lois*, 880, c : τρία ἐπ
δικαστήριον πλείονος αὐτῷ χρόνου
LYSIAS, *fragm.*, 44 : τὴν αἰκίαν χρημῶ
PLAT., *Gorgias*, 486, b : ὁ κατήγορος β
τιμᾶσθαι.

REMARQUES. — 1. Ce dernier exemple montre que le gén
les verbes signifiant accuser, condamner, absoudre, doit être consi
prix. C'est ainsi qu'il faut l'expliquer dans des locutions comm
intenter à quelqu'un une action capitale (*litt.* accuser quelqu'un d'un cri
ou κρίνειν θανάτου, rendre une sentence capitale (*litt.* juger que le

II. L'expression τιμᾶσθαι πολλοῦ (HER., III, 154; P
XIX, 159) signifie tenir en haute estime. Elle est quelquefois
ποιεῖσθαι (PLAT., *Protag.*, 328^{ff}); mais, bien que le génit
exprimer le prix qu'on attachait à tel ou tel objet, les Gre
seul par περὶ avec le génitif dans les locutions περὶ πολλῶ
de cas, estimer beaucoup, περὶ πλείονος ποιεῖσθαι, faire plus d
estimer comme valant *plus que beaucoup*), περὶ παντός ποιεῖσθ
n'importe quoi (*litt.* comme valant plus que tout).

Par fausse analogie avec ces constructions on a dit ποιεῖσ
peu. περὶ οὐδενὸς ποιεῖσθαι, ne pas estimer du tout, etc., locut
n'a proprement aucun sens.

3° Le latin n'emploie le génitif de prix que
faites d'une manière toute générale, à l'aide
devenue une manière d'adverbe². Mais
est relativement restreint; car le latin hé
le génitif.

1. Le verbe προπίνειν signifie proprement « boire à la santé de quel
le sens particulier que le verbe prend dans la phrase de Démosthène
souvent cadeau de la coupe à celui qui la recevait.

2. Quand il s'agit d'une évaluation précise, c'est l'ablatif que l'on em
est d'usage, quand l'évaluation (même faite d'une manière toute généra
substantif (cf. ci-après, § 188, 2°). Enfin, même en dehors de ces deux
voir, empiète encore sur le génitif.

a) Avec *tous* les verbes qui signifient apprécier, évaluer, etc., on trouve toujours les génitifs *pluris* (*majoris* dans la langue vulgaire), *minoris*, *tanti* et *quantī*. On disait donc en latin *esse*, *constare pluris*, coûter plus cher, *emere*, *vendere pluris*, acheter, vendre plus cher, *facere*, *æstimare pluris*, évaluer à un plus haut prix, estimer davantage, etc.

EX. : CIC., *de Amic.*, 14, 39 : *tertius (amicitiæ) finis deterrimus (est), ut, quanti quisque se ipse faciat, tanti fiat ab amicis.* — NÉP., *Dat.*, 5, 2 : *Datames invidiam aulicorum exceptit, qui ullum unum pluris quam se omnes fieri videbant.*

b) Avec le verbe *esse*, coûter, valoir et avec *facere*, *habere*, *pendère*, *ducere*, *putare*, *taxare*, *existimare*¹, estimer, apprécier, évaluer, on trouve les génitifs *magni* (*multi* dans la langue vulgaire), *parvi*, *plurimi*, *maximi*, *permagni*, *minimi*, *nihili* et *tantuli*.

EX. : SALL., *Cat.*, 12, 2 : *sua parvi pendere, aliena cupere.* — CÉS., *de Bell. Gall.*, IV, 21, 7 : *cujus auctoritas in iis regionibus magni habebatur.*

c) Avec n'importe quel autre verbe signifiant acheter, vendre, évaluer, etc., on trouve toujours les ablatifs *magno*, *parvo*, *plurimo*, *permagno*, *minimo*, *nihilo* et *tantulo*.

EX. : CIC., *in Verr.*, II, 3, 16, 40 : *magno decumas vendidi.* — SÉN., *de Ben.*, III, 12 : *quædam magno dantibus constant.*

Voici deux exemples qui montrent bien l'usage que les Latins faisaient respectivement du génitif et de l'ablatif de prix :

EX. : HON., *Sat.* II, 3, 155-6 : *sume hoc ptisanarium oryæ. | — Quanti emptæ? — Parvo.* — PLAUTE, *Épid.*, 296 : *quanti potest minimo illa emi?* à quel prix peut-on l'acheter en l'achetant au plus bas prix possible?

REMARQUES. — I. On trouve dans le style familier :

non flocci facere ou *pendère aliquid* — *non habere aliquid nauci* — *nauci non esse*² — *non pensi esse* (*litt.* ne pas valoir une quantité appréciable au poids³) — *non assis æstimare* ou *unius assis æstimare aliquid*, etc.

1. Pas toujours avec *æstimare*, qui se construit aussi avec l'ablatif, quoique *peut-être* plus rarement. Cf. SCHMALZ, *Zeitschr. f. Gymnas.*, 1881, p. 99-100.

2. Ed. LOCH (*de genetivi apud prisicos scriptores Latinos usu*, progr. de Barlenstein, 1886) a montré que *nauci facere* et *nauci non facere* ne se rencontrent pas. Cf. *Jahresbericht* de Bursian, 8^e année, rapport sur Plaute, p. 3.

3. Le mot *pensi* est entré dans diverses locutions qu'il ne faut pas confondre. En effet, au point de vue du sens, il n'y a, par exemple, aucun rapport entre des expressions comme celles-ci : *Neque quibus id modis pareret quicquam pensi habebat* ou *nihil pensi atque moderati habere*, et une locution comme : *neque fas neque fidem pensi habebant*. Dans celle-ci, *pensi* est un véritable génitif de prix ; mais dans les deux premières expressions, *pensi* dépend soit de *nihil* soit de *neque... quicquam*, et doit être considéré comme un génitif de quantité.

La plupart de ces mots au génitif sont destinés à renforcer la négation¹ et les constructions où ils entrent sont de simples équivalents de *nihili facere aliquid*, *nihili esse*; de là l'emploi du génitif. Quant aux expressions comme *unius assis aestimare aliquid*, elles s'expliquent par l'analogie de *parvi facere aliquid*².

Quelquefois l'expression au génitif dépend du verbe *esse* sous-entendu, surtout quand ce verbe devrait être employé au participe, lequel n'existe plus en latin : on dit couramment *servus nihili*, *homo nihili*³, *non nauci homo*⁴, *non semissis homo* (VATIN. AP. CIC., *ad Fam.*, V, 10 a, 1), etc. et plus rarement (voy. ci-dessous, n. 2) : *homo nauci* (PLAUTE. *Truc.*, II, 7, 49; cf. *Bacch.*, 1102)⁵.

Enfin à ces locutions se rattachent des tournures où le génitif neutre d'un pronom démonstratif ou de l'adjectif neutre *tantum* (appuyé par un geste) exprime le peu de cas qu'il faut faire d'un objet.

EX. : TÉR., *Ad.*, 163 : *hujus non faciam*, je m'en soucierai comme de cela (avec un geste mesurant une toute petite quantité sur le bout du doigt ou sur l'ongle). Cf. *non tanti facere* (avec un geste), pas ça⁶.

II. De même qu'en grec, le génitif θανάτου sert à exprimer le prix auquel est fixée la peine à subir, on trouve en latin le génitif *capitis* dans les expressions comme *aestimare litem capitis* (CIC., *p. Clu.*, 41, 116). *damnare aliquem capitis*⁷, et par extension *capitis anquirere*, requérir la peine capitale, *capitis arcessere*, accusare, *absolvere*⁸.

1. On peut les rapprocher des mots français « pas, point, mie, goutte » employés avec une valeur analogue.

2. Ces expressions s'employant surtout pour faire valoir une négation, il est rare qu'on les rencontre dans une phrase affirmative.

3. Chez les comiques, on apostrophe même un homme en lui criant : *nihili* ! (s.-ent. *homo*).

4. On peut se demander si l'expression *non nauci homo* est sortie de la locution *non habere aliquem nauci* ou si c'est au contraire la locution *non habere aliquem nauci* qui est sortie de l'expression *non nauci homo*. Cette dernière explication est, en tout cas, très simple : dans cette hypothèse, *non nauci homo* renfermerait un génitif de qualité construit comme génitif épithète ; de là on serait passé à *non nauci esse*, où le même génitif de qualité aurait été construit comme attribut, et enfin, par une dernière extension, *non habere aliquem nauci*.

5. Madvig range aussi dans la catégorie du génitif de prix les expressions : *æqui boni(que) facere aliquid* (T.-LIV., XXXIV, 22, 13) « estimer quelque chose comme une chose juste et bonne, en être content », et *boni consulere* (même sens, d'où) « agréer » (expression archaïque reprise par les écrivains de l'époque impériale). Mais il est préférable de voir dans ces locutions un emploi spécial du génitif partitif et traduire : « considérer quelque chose comme faisant partie de ce qui est juste et bon ». En tout cas, cela paraît plus simple. De plus il y a analogie entre ces expressions et la locution *lucri facere* (= *lucro apponere*) *aliquid*, dans laquelle *lucri* ne peut s'expliquer que comme génitif partitif. Voy. ci-dessus, § 110 b, p. 127.

6. C'est ce qui explique pourquoi *tanti non est* signifie « cela n'en vaut pas la peine », *litt.* cela ne vaut pas tant [que ça], *nihil est tanti* « cela n'en vaut vraiment pas la peine », et au contraire, *tanti est* « cela en vaut la peine ».

EX. : CÆL. AP. CIC., *ad Fam.*, VIII, 14, 1 : *tanti non fuit Arsacem capere, ut earum rerum... spectaculo careres*.

Le sens primitif de l'expression *est mihi tanti* se retrouve encore dans les phrases où elle est employée avec la valeur de la locution française « cela m'est égal (*litt.* cela vaut pour moi autant [que ça]) », avec un geste.

EX. : CIC. *in Cat.*, 3, 7 : *est mihi tanti. Quirites, hujus invidiæ tempestatem subire, dummodo a vobis belli periculum depellatur*.

7. Par analogie, T.-LIV. a dit (XLII, 43, 9) : *capitalis pœnæ... damnare*.

8. De ce qu'on dit : *quanti... lis estimata est* (CIC., *in Verr.*, II, 4, 10, 22) « à quel prix le point en litige est-il évalué ? » on serait peut-être amené à conclure que dans l'expression : *aestimare litem capitis*, le génitif *capitis* s'explique par l'analogie de *quanti* ou de tout autre génitif employé de la même façon. Mais cette explication serait inexacte. En effet, on verra plus loin (§ 188, 2°) que toute évaluation précise se met à l'ablatif (cf. *aestimare litem quatuor millibus sestertium*, dans CIC., *in Verr.*, II, 80, 184); or *caput* exprime bien une évaluation précise, et c'est même pour cela,

III. Le génitif de prix se rencontre aussi dans certaines *expressions générales* désignant les amendes pécuniaires. C'est ainsi que condamner quelqu'un à payer le double, le quadruple, etc., se disait en latin, *damnare aliquem dupli, quadrupli, etc.*

Cf. CIC., *in Verr.*, I, 13, 38 : *minoris sestertium tricies*¹... *hominem... non posse damnari*, qu'il ne pouvait pas être condamné à payer moins de trois millions de sesterces. — T.-LIVE, V, 32, 8 : *se collaturos quanti damnatus esset*, ils se cotiseraient pour payer le montant de l'amende à laquelle il aurait été condamné.

Cet emploi du génitif rentre, en somme, dans celui dont il a été question dans la règle générale du § 125, 3^o.

IV. Enfin, pour marquer quelle est l'importance (c'est-à-dire, en somme, la valeur) d'une chose, on peut construire les adverbes de prix au génitif avec les verbes *interest* ou *refert* (§ 126). Mais cet emploi n'est pas obligatoire, et l'on dit aussi bien *multum* ou *magno opere interest* que *interest magni*.

126. — Avec *interest*, il importe³, on met au génitif le nom de la personne à laquelle telle ou telle chose importe.

Ex. : CIC., *de Fin.*, II, 22, 72 : *interest omnium recte facere*. *Tusc.*, I, 43, 102 : *Theodori nihil interest, humine an sublime putescat*.

Au lieu des génitifs *mei, tui, sui, nostri, vestri*, on emploie les ablatifs féminins *mea, tua, sua, nostra, vestra*⁴.

apparemment, que l'on dit très bien en latin : *damnare aliquem capite*. La véritable explication doit donc être cherchée ailleurs, et l'on peut se demander si *æstimare litem capitis* ne serait pas une abréviation d'expression pour *æstimare litem (esse litem) capitis*. On disait : *inferre alicui litem capitis*, comme on dit en grec : *χρῆτων δραχμῶν δίκην φέρω* (DEM., 53, 25), expressions dans lesquelles le génitif est une sorte de génitif descriptif (cf. ci-dessus, § 116). Rien n'empêche donc d'admettre qu'on ait pu dire : *æstimare litem (esse litem) capitis*, et de conclure qu'une fois l'expression abrégée sous la forme de *æstimare litem capitis*, l'analogie du génitif *capitis* a conduit à construire *damnare, condemnare, etc.*, avec le génitif du nom de la peine. Il est à remarquer qu'on ne dit jamais *mortis* au lieu de *capitis*. Cela tient au formalisme bien connu des Romains. Comme on n'avait jamais employé que *capitis* dans les expressions juridiques en question, les Romains se firent scrupule de modifier en quoi que ce fût la locution consacrée.

1. *Quam* est sous-entendu comme très souvent en latin, devant le nom de nombre qui suit *minoris*.
2. Par analogie, T.-LIVE a dit aussi (XXVI, 3, 8) : *quoad vel capitis vel pecuniæ judicasset privato* « en attendant qu'il eût définitivement prononcé quelle peine (soit la mort, soit l'amende) l'accusé devrait subir ». On peut dire que la construction employée ici par T.-Live ne s'écarte pas de la règle générale : car l'ensemble de la phrase donne aux expressions employées (*capitis* et *pecuniæ*) une valeur toute générale. Il est plus simple d'adopter cette explication que de supposer que *capitis* seul est correct (en vertu de la REX. II) et que *pecuniæ* a été mis au génitif par une raison de symétrie, comme dans une phrase de Cicéron, où les conditions, il faut bien le reconnaître, ne sont pas tout à fait les mêmes (*in Verr.*, II, 3, 24, 54) : *condemnatur : « Quanti ? » fortasse queritis. Nulla erat edicti pœna certa : frumenti ejus omnis quod in arcis esset*. Ici, *frumenti*, bien que ne se trouvant pas dans la même phrase que *quanti*, est néanmoins amené par ce génitif.

3. *Interest* signifie proprement « cela fait une différence ». Cf. CIC., *Tusc.*, I, 43, 102, exemple cité ci-dessus.

4. Il est possible que ces ablatifs soient des locutions adverbiales avec ellipse de *parte*, ellipse analogue à celle qui a donné naissance aux adverbes *hæc, eâ, illæc, quâ, etc.* L'ellipse de *parte* rendrait compte aussi de l'emploi du génitif : en effet, *interest omnium* serait pour *interest parte omnium* « cela fait une différence du côté de tout le monde, pour ce qui est de tout le monde, pour tout le monde ». Cette explication viendrait aussi pour *refert*, dont l'étymologie est très obscure (v. ci-après, p. 157, n. 2).

Ex. : CIC., *ad Fam.*, XVI, 4, 4 : **tuā et meā maxime interest te valere.**

T.-LIVE, XXIV, 8, 17 : **magis nullius interest quam tuā,**

T. Otacili, non imponi cervicibus onus, sub quo considas.

— SUEt., *Cés.*, 86 : **ferunt (Cæsarem) dicere solitum non tam suā quam rei publicæ interesse, uti salvus esset.**

127. — Le verbe **refert**, synonyme d'**interest**, est d'un emploi plus rare¹. Toutefois on le trouve dès les temps anciens et à toutes les époques de la langue, construit avec les ablatifs **meā, tuā**, etc.

Ex. : PLAUTE, *Rud.*, 966 : **nihilo pol pluris tuā hoc quam quanti illud refert meā.** — TÉR., *Ad.*, 881 : **id meā minime refert, qui sum natu maxumus.**

Mais la construction de **refert** avec le génitif d'un nom de personne paraît peu correcte et appartient surtout à la langue de l'époque impériale².

REMARQUES. — I. L'usage classique n'admet pas qu'un génitif soit construit en apposition à l'idée du pronom personnel contenu dans les formes **meā, tuā**, etc. Par conséquent, on dit **vehementer interest vestra, qui patres estis**, mais non **vestrā patrum**. Enfin on ne dit pas non plus **mea (tua, etc.) ipsius interest**³.

II. Quand le complément d'**interest** ou de **refert** est un nom de chose, il se construit avec **ad**, « par rapport à... », et l'accusatif, à l'époque classique.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, XVI, 1, 1 : **magni ad honorem nostrum interest quam primum ad urbem me venire**⁴.

1. Remarquez aussi qu'en dehors de l'infinitif, du présent et de l'imparfait de l'indicatif, le verbe ne se rencontre presque pas.

2. On a longtemps expliqué **refert** comme étant formé de l'ablatif **re** et de l'impersonnel **fert** (apparemment pris comme synonyme de **est**). Cette explication avait l'avantage de rendre compte de l'emploi de **meā, tuā**, etc. (Cf. КИРКА, *ausf. Gr. d. lat. Spr.*, t. II, p. 336). Mais elle est aujourd'hui abandonnée, probablement parce qu'il n'est guère aisé de rendre compte de l'emploi de **fert**. Aucune de celles qui ont été proposées depuis quelques années n'est vraiment satisfaisante. Voy. l'article de F. Schœll dans l'*Archiv...* de Wœlfflin, t. II, p. 213 et suiv., où les diverses opinions sont résumées et discutées. Toutefois, Schœll en a oublié une, celle d'АНРЕСС (*Beiträge zur gr. u. lat. Etym.*, p. 169 sqq. Cf. p. 53 sqq., et v. *Zeitschr. f. Gymnas.*, 1880, p. 473), qui rend compte de la construction de la manière suivante : **re(m) fert** (= *utilitatem; fructum*) **mea (parte)**. Mais, dans cette hypothèse, on ne voit pas trop comment **rem fert** aurait donné **refert**. M. Louis Havet m'en suggère une autre; **refert** viendrait de **res fert**, dont on aurait fait **reffert** (cf. *diffido*, p. *disfido*, etc.), prononcé **reffert**, mais écrit **refert** à l'époque de Plaute et pris plus tard pour un verbe composé. Les ablatifs **meā, tuā**, etc., se rencontrant dès l'origine et, en tout cas, chez Plaute, où ils sont garantis par la métrique, il faut, je pense, les expliquer comme ci-dessus, p. 156, n. 4.

3. Sur cette question, cf. *Philol. Wochenschrift*, t. II, p. 41.

4. L'accusatif avec **ad** est remplacé par le datif chez certains écrivains dont la langue est peu correcte.

Ex. : PLAUTE, *Truc.*, II, 4, 40 : **quoi rei id te adsimulare retulit?** — TAC., *Ann.*, XV, 65 : **non referre dedecori, si citharædus demoveretur et tragædus succederet.**

Ce tour se rencontre même chez Plaute avec un nom de personne.

Ex. : PLAUTE, *Pseud.*, 1085 : **quanti refert ei nec recte dicere, qui...**

Mais il ne faut pas confondre avec cet emploi incorrect du datif celui qu'on trouve chez Horace,

Sat., I, 1, 50 : **dic, quid referat intra | naturæ fines viventi, jugera centum an | mille aret...**

Dans cet exemple, **dicenti** est un datif d'intérêt.

L'emploi du génitif en pareil cas est très rare, et, bien qu'on cite quelques exemples de Cicéron¹, c'est un tour qui ne devient fréquent qu'à l'époque impériale.

EX. : QUINT., IX, 4, 44 : **plurimum refert compositionis**, quæ quibus anteponas. — PLIN LE JEUNE, *Ep.* VIII, 22, 4 : **quem insignire exempli nihil**, non insignire *humanitatis plurimum refert*, etc.

III. Avec **refert** ou **interest**, on peut marquer l'importance de la chose en question soit à l'aide de certains adverbess au génitif (cf. § 125, 3°), soit à l'aide des adverbess à l'accusatif neutre **multum**, **plus**, **plurimum**, **minus**, **minimum**, **nihil**, **tantum**, **quantum**, **aliquantum**, soit enfin au moyen des adverbess **magnopere**, **magis**, **maxime**, **minime**².

III. — Génitif complément d'un adjectif ou d'un adverbe.

128. — Génitif possessif. — Par analogie avec la construction étudiée § 102, les adjectifs marquant la possession sont ordinairement suivis d'un complément au génitif, en grec et en latin.

Les principaux sont, *en grec*, **ἴδιος**, qui appartient en propre, **οἰκεῖος**, propre (à quelqu'un), particulier³, **κοινός**, commun⁴, **ἱερός**, consacré à.

EX. : DÉM., II, 28 : οἱ κίνδυνοι τῶν ἐφεστηκότων ἴδιοι, μισθὸς δ' οὐκ ἔστιν. — PLATON, *Tim.*, 34 a : κίνησιν ἀπένειμεν αὐτῷ τὴν τοῦ σώματος οἰκείαν. — XÉN., *Anab.*, IV, 5, 35 : ἤκουσεν αὐτὸν (τὸν ἵππον) ἱερὸν εἶναι τοῦ Ἥλιου.

REMARQUE. — C'est sans doute par analogie avec les adjectifs marquant un rapport de propriété qu'on trouve le génitif avec les adjectifs **ἐπιχώριος**, particulier à, propre à⁵, **πρέπων**, approprié à, d'où digne de (rare), **πρόσφορος**, approprié à (poét. et rare) et aussi (mais très rarement) avec l'adverbe **πρέποντως**, d'une manière appropriée à, c.-à-d. digne de.

EX. : PLAT., *Banq.*, 189 b : τοῦτο μὲν γὰρ ἂν κέρδος εἴη καὶ τῆς ἡμετέρας Μούσης ἐπιχώριον. — SOPH., *Aj.*, 534 : πρέπον γε τᾶν ἦν δαίμονος τοῦμοι τόδε. — PLAT., *Rép.*, 400 b : βουλευσόμεθα, τίνας ἀνελεύθε-

1. Il faut mettre à part les génitifs qui désignent des choses personnifiées ou même des personnes comme **civitas**, **respublica** « l'ensemble des citoyens », « l'État », par exemple. Cf. Cic., *de Leg.*, 2, 38 ; *Brut.*, 256 ; *ad Q. fr.*, II, 4, 1, etc.

2. Les verbes **refert** et **interest** sont ordinairement impersonnels, à moins qu'ils n'aient pour sujet logique la proposition infinitive ou la proposition subordonnée qui suit. Il est très rare qu'ils aient un sujet au nominatif.

EX. : LECR., IV, 984 : usque adeo magni refert studium atque voluptas. — CIC., *ad Att.*, III, 19, 1 : non quo meā interesset loci natura.

Mais le tour devient fréquent chez Plin l'Ancien (Cf. *Hist. nat.*, VII, 5 ; XI, 112, etc.).

3. Les adjectifs **ἴδιος** et **οἰκεῖος** se construisent aussi avec le datif, quand ils signifient, le premier « propre à... », le second « apparenté à... » ou « qui convient à... ». Le datif s'explique par la règle § 86.

4. L'adjectif **κοινός** est plus souvent suivi du datif que du génitif. L'emploi du génitif a paru à quelques grammairiens s'expliquer par l'analogie du verbe **κοινωνεῖν** (v. § 118, 1^o, a, REM. II). Cf. KČANEN, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, § 416, 1 et 423, 9 Ann. 8.

5. Dans l'expression de Sophocle : οὐπιχώριοι χθονός (*Œd. r.*, 939), le génitif **χθονός** est un génitif partitif ; entendez : « ceux du pays qui sont indigènes ».

ρίας και ὕδρεως ἢ μανίας και ἄλλης κακίας πρέπουσαι βίσεις (suppl. εἰσίν). — EUR., *fragm.*, 508 sq. : τὰ πρόσφορα | τῆς νῦν παρούσης συμφορᾶς αἰτήσομαι. — PLAT., *Mener.*, 239, c : πρεπόντως τῶν πραξάντων.

La construction ordinaire est le datif.

129. — En latin, ce sont les adjectifs **proprius**, qui est la propriété de, **communis**, qui est la propriété commune de, **sacer**, consacré à (*litt.* qui est la propriété sacrée de).

EX. : CIC., *Philipp.*, 3, 11, 29 : **libertas propria Romani generis**. — *Tusc.*, V, 13, 39 : **idque virtutis est proprium**. — CIC., *Orat.*, 17, 54 : (**memoria**) **communis est multarum artium**. — *De Leg.*, I, 7, 23 : **civitas communis deorum atque hominum**. — PLAUTE, *Men.*, V, 5, 38 : **ego te sacram coronam surripuisse scio Jovis**. — PLIN., *Hist. nat.*, VIII, 21 : **Axim sacram Liberi patris**.

L'adjectif **alienus**, étranger à, exprimant une idée contraire à celle de **proprius**, suit quelquefois la même construction¹.

REMARQUES. — I. **Communis** et surtout **proprius** se construisent plus correctement avec le génitif qu'avec le datif (cf. ci-dessus, § 86, 2°). Toutefois on dit toujours **communis alicui cum aliquo** et quand le complément de **proprius** ou **communis** est un pronom personnel, *il semble* qu'on le mette régulièrement au datif².

EX. : CIC., *p. Sull.*, 8, 9 : **tempus agendi fuit mihi magis proprium quam ceteris**³.

II. L'adjectif **sacer** pris apparemment comme synonyme de **sacratus**, en ce cas) ne se construit avec le datif que chez les poètes (cf. HOR., *Carm.*, II, 12, 19; *Epod.*, 7, 20; OV., *Mét.*, VII, 623; X, 109) et chez les prosateurs dont le style a une couleur poétique (cf. TAC., *Ann.*, XV, 53) ou présente ordinairement des incorrections (cf. PLIN., *Hist. nat.* XVI, 4, 33).

130. — **Génitif objectif**. — 1° Les adjectifs dérivés de verbes construits avec le génitif prennent aussi, naturellement, un complément au génitif.

1. Il convient de remarquer que ce tour est assez rare (cf. LUCRÈCE, III, 821; IV, 69; CICÉRON, *de Fin.*, I, 4, 11; AC., I, 11, 42; SALLUSTE, *Cat.*, 40, 3). La construction ordinaire est **alienus ab**, avec l'ablatif du point de départ (cf. CICÉRON, *de Fin.*, III, 19, 63; 20, 68; *Tusc.*, II, 15, 35; *de Off.*, I, 9, 30; *p. Sull.*, 10, 31, etc.; CÉSAR, *de Bell. civ.*, II, 27, 27) ou **alienus** avec l'ablatif seul (cf. CICÉRON, *ad Fam.*, VI, 17, 3; *de Dir.*, I, 38, 82; II, 51, 103; *Tusc.*, V, 34, 98, etc.). Quant à la construction d'**alienus** avec le datif, elle est relativement rare et s'explique par l'analogie des adjectifs marquant un rapport de parenté. Voy. ci-dessus, § 86, 2°.

2. Au lieu du pronom personnel, on peut employer l'adjectif possessif correspondant.

EX. : CIC., *p. Sull.*, 3, 9 : **nulla est... in re publicâ mea (= mihi) causa propria**.

3. L'exemple de CICÉRON (*ad Fam.*, XIV, 3, 1 : **calamitas utriusque nostrum communis**) ne prouve rien contre la règle, car **utriusque** n'est pas un pronom personnel.

Ce sont :

- a) les adjectifs ἐπήκοος, κατήκοος, ὑπήκοος¹, qui prête l'oreille à, qui écoute, et συνήκοος, qui entend ou qui écoute avec.

EX. : ESCHYLE, *Choéph.*, 974 : τῶνδ' ἐπήκοοι κακῶν. — PLAT., *Rép.*, 499, a : λόγων καλῶν ἐπήκοοι γεγονάσιν. *Mén.*, 71 e : κατήκοος τοῦ ἀνδρός (cf. HÉROD., I, 72, etc.). *Tim.*, 70 a : κατήκοος τοῦ λόγου. *Lois*, 711 e : οἱ ξυνήκοοι τῶν λόγων.

- b) les adjectifs signifiant qui se souvient ou ne se souvient pas, qui pense ou ne pense pas à, par exemple μνήμων (poét.), qui se souvient, ἀμνήμων, qui ne se souvient pas, ἐπίληθος (Hom., et poét.), qui fait oublier, ἐπιμελής, qui se soucie de, ἀμελής, insoucieux de, περίφοβος, qui pense avec effroi à (ESCHYLE, THUC., PLAT.), ἄφροντις (poét.), sans souci de, ἀτημελής (poét.), négligent, et par extension φειδωλός, économe de, δύσερως, qui aime follement ou misérablement épris de, etc. : en latin, *memor*, qui se souvient, *immemor*, oublieux de, etc.

EX. : ANTIPHON, II, α, 7 : ἡ ἐπιθυμία τῆς τιμωρίας ἀμνήμονα τῶν κινδύνων καθίστη αὐτόν. — PLAT., *Lois*, 900 : ἐπιμελεῖς σμικρῶν εἰσιν οἱ θεοὶ οὐχ ἥττον ἢ τῶν μεγέθει διαφερόντων. — XÉN., *Cyr.*, VII, 5, 63 : οἱ ἀνθρώποι στερισκόμενοι τῆς ἐπιθυμίας οὐκ ἀμελέστεροι γίγνονται τῶν προστασσομένων. — PLAT., *Phèdre*, 239 b : περίφοβος τοῦ καταφρονηθῆναι². *Rép.*, 518. b : φειδωλὸς χρημάτων.

L'emploi du génitif avec *memor* et *immemor* est trop connu pour qu'il soit nécessaire d'en donner des exemples.

REMARQUE. — Certains adverbes grecs, comme λίθρᾳ, à l'insu de, λαθραίως (poét.), κρύφα (THUC., I, 101, 2), en cachette de, κρύβδᾳ (ép.) et κρύβδην (poét.), à l'insu de, sont suivis d'un génitif qu'on peut expliquer par l'analogie des adjectifs qui se rattachent au verbe ἐπιλανθάνεσθαι (poét. λανθάνεσθαι).

2° Les adjectifs grecs qui signifient *participation* ou *absence de participation* à telle ou telle chose, comme μέτοχος, qui a part à, ισόμοιρος, qui a part égale à, ἄμοιρος, ἄκληρος, qui n'a point sa part de, ἄγευστος, qui n'a pas goûté à, se construisent avec le génitif.

1. Ces trois adjectifs se construisent aussi, mais plus rarement, avec le datif ; on les rencontre avec le génitif, même quand ils signifient « obéissant », « soumis ». C'est ainsi qu'on dit (cf. PLAT., *Rép.*, 463 d) : ὑπήκοον δεῖ εἶναι τῶν γονέων « (l'enfant) doit être soumis à ses parents ».

2. On pourrait aussi expliquer cette locution par un génitif de cause. Voir ci-après, § 131.

EX. : PLATON, *Lois*, 689 e : σοφίας ὁ κατὰ λόγον ζῶν μετόχος. — ISOCR., VI, 25 : ὁ νόμος κελεύει ἅπαντας τοὺς γνησίους ἰσομοίρους εἶναι τῶν πατρῶων. — PLAT., *Banq.*, 202 : πῶς ἂν θεὸς εἴη ὁ γε τῶν καλῶν καὶ ἀγαθῶν ἄμοιρος; — ISOCR., I, 20 : ἐβουλήθη τοὺς ἀδελφιδοὺς ἀκλήρους ποιῆσαι τῶν ἑαυτοῦ. — PLATON, *Rép.*, 576 a : ἐλευθερίας καὶ φιλίας ἀληθοῦς τυραννικῇ φύσει ἀεὶ ἄγευστος.

En latin, on construit avec le génitif les adjectifs **particeps**, qui a sa part de, **expers**, qui n'a point sa part de, **consors**, qui participe à, associé à, **exsors** (POËT. et T.-LIVE), qui ne partage pas, exclu de, **compos**, qui est maître de, qui possède, **potens** (PLAUTE, POËT., T.-LIVE, etc.), maître de, **impotens** (T.-LIVE, JRSIN), qui n'est pas maître de (cf. **impos**, PLAUTE, SÈNEQUE).

EX. : CIC., *de Leg.*, I, 7, 22 : homo **particeps est orationis et cogitationis**. *De Off.*, I, 16, 50 : **rationis et orationis expertes**. *Brut.*, I, 2 : **socium et consortem gloriosi laboris amiseram**. — VIRG., *En.*, VI, 428 : **exsortes dulcis vitæ** (cf. T.-LIVE, XXII, 44, 7 : **exs. culpæ**). — CIC., *Tusc.*, V, 13, 36 : **omnes virtutis compotes beati sunt**, etc.

REMARQUES. — I. Par analogie avec ces adjectifs on trouve construits avec le génitif :

1° A l'époque classique, l'adjectif **exheres**, déshérité de.

2° Chez les poètes et chez les écrivains postérieurs, les adjectifs **exsul** (HOR., OV.), **extorris** (STACE), **exutus** (SIL.), **profugus** (TAC.), **fugitivus** (VAL.-MAX.), **solutus** (HOR.), **liber** (VIRG., HOR.), etc.

II. La construction de **similis**, de **dissimilis** et d'**affinis** avec le génitif s'explique aussi par l'analogie des adjectifs signifiant participation. Mais on sait que le datif est plus ordinaire et plus correct que le génitif¹.

3° On peut rattacher à ces adjectifs ceux qui marquent, en quelque sorte, participation à une chose par la connaissance qu'on en a : ce sont, par exemple, **ἐμπειρος**, qui a l'expérience de, habile en, **ἄπειρος**, sans expérience de, ignorant de, **ἐπιστήμων**, qui est instruit de, **ἀήθης**, qui n'a pas l'habitude de, etc.

EX. : THUC., I, 80, 2 : οἱ Ἀθηναῖοι θαλάσσης ἐμπειρότατοι ἦσαν. — MÉN., *fragm.*, 438 : ὁ γραμμάτων ἄπειρος οὐ βλέπει βλέπων. (Cf. ISOCR., I, 52 : δεῖ τοὺς παιδείας ὀρεγομένους μηδενὸς ἀπείρως ἔχειν.) — PLAT., *Gorg.*, 508 : τὸν μέλλοντα ὀρθῶς ῥητορικὸν ἔσεσθαι δίκαιον δεῖ εἶναι καὶ ἐπιστήμονα τῶν δικαίων. — THUC., IV, 34, 2 : ἐκπληξίς τε ἐνέπεσεν ἀνθρώποις ἀήθεσι τοιαύτης μάχης.

1. Kühner remarque justement qu'on n'emploie **similis** avec le génitif que si l'adjectif peut être traduit par « qui est le portrait, la représentation exacte de... ». Voy. *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 328.

En latin, on construit avec le génitif les adjectifs signifiant *désir, connaissance, habitude* (ou les idées contraires). Les uns ^{a)} sont tirés de verbes actifs, les autres ^{b)} sont construits avec le génitif, d'après l'analogie des premiers. Ce sont :

- a) **avidus, cupidus** (poét. **avarus**), désireux de, avide de; **gnarus**, qui sait, expert, habile dans, **ignarus**, qui ne sait pas, inhabile dans; **consciens**, qui a conscience de, **insciens, nesciens**, qui ne sait pas, **providus**, qui prévoit, qui veille sur, **improvidus**, qui ne prévoit pas, etc.

Ex. : SALL., *Jug.*, 15, 4 : **avidus potentiae**¹. — CIC., *de Or.*, I, 11, 47 : **contentionis cupidores quam veritatis**. *Brut.*, 64, 228 : **gnarus rei publicæ**. *P. Balb.*, 20, 47 : **ignarus belli**. *Ad Fam.*, V, 5, 1 : **homo omnium meorum in te studiorum... consciens**. *Brut.*, 85, 292 : **omnium rerum insciens**. *De Nat. deor.*, II, 22, 58 : **natura... provida utilitatum**. — T.-LIVE. XXVI, 39, 7 : **improvidus futuri certaminis**, etc.

- b) **studiosus** (par analogie avec **cupidus**), qui a du goût pour, **peritus**, habile dans, **imperitus**, ignorant de, inhabile dans (par analogie avec **gnarus** et **ignarus**); **prudens**, qui sait, **imprudens**, ignorant de, **rudis**, inexpérimenté, inhabile; **insolens, insuetus**, qui n'a pas l'habitude de, etc.

Ex. : CIC., *Tusc.*, V, 3, 9 : **sapientiae studiosos**². — NÉP., *Thém.*, 2, 3 : **peritissimos belli navalis fecit Athenienses**. — CIC., *p. Balb.*, 20, 47 : **imperitus foederis, rudis exemplorum**. — NÉP., *Conon*, 1, 2 : **prudens rei militaris**. — CIC., *de Inv.*, II, 31, 95 : **imprudentes legis**. *Ad Att.*, II, 21, 3 : **insolens infamiae**. — CÉS., *de B. civ.*, II, 36, 1 : **insolens belli** (cf. SALL., *Cat.*, 3, 4 : TAC., *Ann.*, XV, 67). — CÉS., *de B. Gall.*, VII, 30, 4 : **insuetus laboris** (cf. *de B. civ.*, I, 44, 4), etc.

REMARQUES. — I. L'analogie des adjectifs qui signifient sachant ou habile se reconnaît encore dans deux expressions très classiques : **consultus juris**³ et **certiorem facere aliquem alicujus rei**⁴.

1. On cite deux exemples d'**avidus** avec le datif; mais dans le premier (PLAUTE, *Pseud.*, 183), Ritschl a corrigé **vinò** en **vinì**, et dans le second (TAC., *Hist.*, I, 7 : **servorum manus subitis avidæ**), le mot **subitis** peut être à l'ablatif (« dans tous les changements subits de la fortune »). En soi, l'emploi du datif ne serait pas extraordinaire, puisqu'on trouve **avidus** construit avec **in** et l'accusatif (cf. T.-LIVE, V, 20, 6; VII, 23, 6; XXII, 21, 2).

2. Le datif avec **studiosus**, bien que plus conforme à l'étymologie du mot, est une construction qui appartenait à la langue vulgaire (cf. PLAUTE, *Mil. gl.*, 801; JUSTIN, IX, 8, 4). Il faut en dire autant de **studiosus** avec **ad** et l'accusatif (cf. VARR., *de Ling. lat.*, I, 17, 7).

3. On trouve aussi l'ablatif.

Ex. : CIC., *p. Mur.*, 12, 76 : **jure consultus**,

construction rare et qui ne se retrouve que dans Aurelius Victor; c'est l'ablatif du point de vue.

4. Toutefois, il est digne de remarque que, partout où César a l'occasion d'employer **certiorem facere**

Ex.: Cic., *Phil.*, 9, 5, 18 : *magis juris consultus quam justitiæ. Ad Att.*, IX, 2, 6, § 2 : *certiorem me sui consilii fecit.*

II. Les poètes et les écrivains postérieurs à César ont augmenté le nombre des adjectifs de ce genre pouvant se construire avec le génitif; ainsi l'on trouve :

præscius (VIRG., TAC.), *præsagus* (VIRG.), *doctus* (VIRG., SIL., A.-GELLE), *indoctus* (HOR.), *docilis* (HOR.), *indocilis* (SIL.), *expertus* (VIRG., TAC.), *inexpertus* (TAC.), *certus* (SÉN., SIL., TAC.), *incertus* (AUCT. DE B. AFR., OV., LIV.), *callidus* (TAC., AUSONE, CLAUD.), *scius* (LACT., MACR.), *scitus* (OV.), etc.¹

4° Les adjectifs grecs en -ικός dérivés de verbes actifs se construisent avec le génitif.

Ex. : XÉN., *Mém.*, III, 1, 6 : παρασκευαστικὸν τῶν εἰς τὸν πόλεμον τὸν στρατηγὸν εἶναι χρὴ καὶ ποριστικὸν τῶν ἐπιτηδείων τοῖς στρατιώταις. *Ibid.*, IV, 5, 7 : τοῦ ἐπιμέλεσθαι ὧν προσήκει (suppl. ἐπιμέλεσθαι) οἷσι τι κωλυτικώτερον ἀκρασίας εἶναι; — PLAT., *Eutyphr.*, 3 : Ἀθηναίοις οὐ σφόδρα μέλει, ἂν τινα δεινὸν οἴωνται εἶναι, μὴ μέντοι διδασκαλικὸν τῆς αὐτοῦ σοφίας.

5° Beaucoup d'autres adjectifs dérivés de verbes actifs se construisent aussi avec le génitif.

Ex. : PLAT., *Rép.*, 548 b : φιλαναλῶται ἄλλοτρίων, prodigues du bien d'autrui (cf. ἀναλίσκω). *Ib.*, 475 e : τοὺς ἀληθινοὺς τίνας λέγεις; τοὺς τῆς ἀληθείας φιλοθεάμονας (cf. θεῶμαι). — XÉN., *Cyr.*, I, 6, 38 : δεῖ φιλομαθῆ σὲ ἀπάντων εἶναι (cf. μανηθάνω). — PLAT., *Rép.*, 409 : γέρων ὀψιμαθῆς γέγονε τῆς ἀδικίας οἷόν ἐστιν. *Banq.*, 191 : ὁ ἔρως φιλόδωρος εὐμενείας, ἄδωρος δυσμενείας (cf. δίδωμι). *Rép.*, 464, d : οὐ πάντες ὁμοπαθεῖς λύπης τε καὶ ἡδονῆς εἰσιν (cf. πάσχω). — XÉN., *Cyr.*, VI, 1, 37 : Κύρος ἦν πρῶτος καὶ συγγνώμων τῶν ἀνθρωπίνων ἁμαρτημάτων (cf. συγγινώσκω). — ARISTOTE, *Écon.*, 3 : οὐ μόνον τοῦ εἶναι, ἀλλὰ καὶ τοῦ εἶναι σύνεργα ἀλλήλοις τὸ θῆλυ καὶ τὸ ἄρρεν ἐστίν.

En latin, on trouve avec le génitif :

a) Un certain nombre de participes présents pris substantivement.

Ainsi l'on rencontre à l'époque archaïque : *amans*, *cupiens*, *concupiens* (ENN. AP. CIC., *de Div.*, I, 48), *persequens* (PLAUT., *Cas.*, II, 1, 13), *fugi-*

aliquem (ou le tour par le passif, *certior factus*), il met le complément à l'ablatif précédé de la préposition *de*. Voy. le *Lexicon Cæsarianum* de R. Mengo et S. Preuss, art. *certus*. De même, Cicéron emploie moins souvent le génitif que la préposition *de* et l'ablatif.

1. Voyez une liste encore plus complète dans R. Kühn, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 323 sq.

tans, gerens, sciens; chez Cicéron, qui va très loin dans cet emploi : amans, amantior, amantissimus tui, etc., *religionum* colentes (p. *Planc.*, 33), *alieni* appetens (de *Orat.*, II, 31), *sitientem me virtutis tuæ*¹ (p. *Planc.*, 5), *solitudinis* fugiens (CIC. AP. LACT., *ir. Dei*, 6, 10), *officii* diligentissimus (p. *Cæll.*, 30), *legum* neglegentior (in *Verr.*, II, 3, 62), *observantem sui* (p. *Rab. Post.*, 16), *mei* observantissimus et *sui juris dignitatisque* retinens (ad *Q. fr.*, I, 2, 11), *cujusvis generis* intellegens (de *Fin.*, II, 20), *legum* metuentes (p. *red. in sen.*, 2), *regendæ reipublicæ* scientissimus (de *Orat.*, I, 49), *sui negotii bene gerens* (p. *Quinct.*, 19, 62), *cum civitate... conficientissima litterarum* (p. *Flacc.*, 19), *efficiens utilitatis* (de *Off.*, III, 3), *perferentes injuriarum* (de *Orat.*, II, 43). Après Cicéron, cette construction ne semble pas faire de progrès. Tite-Live et Tacite n'en présentent que quelques exemples. De plus, il est digne de remarque que César ne s'en est servi qu'une fois (de *B. civili*, I, 69 : *fugiens laboris*).

Quelques-uns seulement de ces participes-adjectifs se rattachent à des verbes intransitifs : c'est le cas pour *abstinens pecuniæ* (HOR., *Carm.*, IV, 9, 37; cf. SÉN., de *Benef.*, IV, 11, 1; PLINE LE JEUNE, *Ep.*, 6, 8; CAPITOLIN, *Ant. P.*, 2)².

b) Des adjectifs en *-ax* tirés de verbes actifs. Mais on n'en trouve qu'un seul exemple chez Cicéron (*Læll.*, 14, 50 : *nihil appetentius similitum sui nec rapacius*), et la construction paraît surtout poétique. Virgile, Horace et Ovide emploient ainsi *tenax*, *capax*, *fugax*, *audax*, qui ont passé dans la prose de l'époque impériale.

REMARQUES. — I. Chez les poètes on trouve des constructions plus hardies.

EX.: SOPH., *Aj.*, 798 sq. : τήνδε δ' ἔξοδον | ὀλεθρίαν **Αθαντος** ἐλπίζειν φέρει (cf. ὀλλομαι). *Ib.*, 778 sq. : τάχ' ἂν | γενοίμεθ' αὐτοῦ σὺν θεῷ σωτήριοι (cf. σῶζω). *Antig.*, 365 : σοφόν τι τὸ μηχανόεν **τέχνας** ὑπὲρ ἐλπιδ' ἔχων (cf. μηχανῶμαι), possédant une industrie ingénieuse au delà de tout ce qu'on peut imaginer.

II. En latin, les poètes emploient aussi hardiment le génitif après l'adjectif *timidus*, qui craint.

EX.: HOR., *A. P.*, 28 : *timidusque procellæ*. — OV., *Mét.*, V, 400 : *timidus... deorum* (cf. SÉN., de *V. beat.*, 21 : *timidus lucis*)³.

Ce génitif est ce qu'on appelle le *génitif de relation* (voy. ci-après, § 132).

1. C'est par analogie de *sitiens* que *jejunus* « affamé, altéré », se construit aussi avec le génitif.

EX.: CIC., *Orat.*, 30, 106 : *jejunæ multiplicis... orationis aures*.

2. DROSEN (*hist. Synt. der lat. Spr.*, t. I^{er}, p. 483) cite aussi APULÈS, *Mét.*, I, 26 : *obstinationis suæ me ingratissimè obœdientem* (cf. ὑπακούω avec le génitif). Mais il est facile de corriger *obstinationi*.

3. Mais avec *trepidus*, il semble que le génitif soit un *génitif de cause* (cf. § 131).

EX.: VIRG., *Én.*, XII, 589 : *trepidus rerum* (cf. T.-LIVE, V, 11, 4; SÉN., II, 234. — TAC., *Ann.*, VI, 21).

III. Cicéron emploie *fastidiosus* avec le génitif.

Ex.: *Brut.*, 70, 247 : *Memmius (orator fuit) perfectus litteris, sed Græcis; fastidiosus sane Latinarum.*

Cette construction n'est donc pas exclusivement poétique, bien qu'on la trouve chez Horace (*Carm.*, III, 1, 37). Toutefois ce qui est vrai, c'est que beaucoup des adjectifs dérivés ou non de verbes, qu'on trouve en latin construits avec le génitif, n'ont été usités qu'assez tard et souvent empruntés par les prosateurs aux poètes. C'est le cas notamment pour *curiosus* (PLINE L'ANCIEN), *incuriosus* (TAC.), *securus* (HOR., QUINT.), etc.

6° Les adjectifs marquant abondance se construisent en grec et quelquefois en latin avec le génitif¹.

En grec, ce sont les adjectifs πλήρης, μεστός, πλούσιος, plein de, rempli de, riche de, etc.².

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 2, 7 : παράδεισος ἀγρίων θηρίων πλήρης. *Ibid.*, 22 : πεδίων δένδρων παντοδαπῶν σύμπλεων. — DÉM., XVIII, 217 : χαρᾶς καὶ ἐπαίνων ἡ πόλις ἦν μεστή. — PLAT., *Rép.*, 521 a : ἄρῃουσιν οἱ τῷ ὄντι πλούσιοι οὐ χρυσοῦ, ἀλλ' οὗ δεῖ τὸν εὐδαίμονα πλουτεῖν, ζωῆς ἀγαθῆς τε καὶ ἔμφορος.

En latin, à part *plenus*, qui, à la bonne époque³, se construit correctement avec le génitif, et *refertus*⁴, *completus*⁵, qu'on trouve ordinairement avec le génitif d'un nom de personne, les adjectifs qui marquent abondance sont ordinairement suivis de l'ablatif⁶.

REMARQUES. — I. Cependant l'analogie de la construction de *plenus* s'est étendue, particulièrement chez les poètes, à un assez grand nombre d'adjectifs signifiant une idée d'abondance.

Ex. : *abundans* (poét., rare chez les écrivains classiques), *repletus* (cf. T.-LIVE, VI, 25, 9 : *repletus puerorum ac mulierum*, cas exceptionnel), *largus* (poét.), *fertilis* (SALL., T.-LIVE, Q.-CURCE), *profusus* (SALL.), *liberalis* (SALL.), *benignus*, libéral (HOR.), *municus* (CLAUD.), *prodigus* (HOR.), *effusus* (VELL.), *fecundus* (HOR., SIL., TAC.), *fetus*, plein de (CLAUD.), *prosper* (HOR.), *cumulatus* (PLAUT., CÆCIL. AP. NON.), *ornatus* (PALLAD.), *opulentus* (HOR., T.-LIVE, TAC.), *locuples* (APUL., *Mét.*, VIII, 1), *uber* (poét.), *dives* (poét.), *onustus* (PLAUTE, AUCT. B. AFR.), *satur* (TÉR., HOR., COL.), etc.

1. En sanscrit de même, l'adjectif « plein » se construit avec le génitif. La construction est donc proethnique. Pour les adjectifs signifiant « disette », voir ci-après, § 146, 1°.

2. Tels sont encore πολυχτήμων (EUR., *Ion*, 581), δασύς « touffu, couvert d'arbres, boisé » ; (XÉN., *Anab.*, II, 4, 14; assez rare), κατηρεφής « recouvert, bien couvert » (cf. ANACRÉON., fr. 135 Bergk), ἄφρατος « riche, opulent » (HOR., HES., ΠΥΘΟΧ.), ἐπιστεφής « plein jusqu'au bord, rempli » (HOR.), etc.

3. Cf. QUINT., IX, 3, 1 et voy. HILDEBRAND, *Progr. du gymnase de Dortmund*, 1851, p. 8-9. C'est à partir de Tite-Live que la construction avec l'ablatif devient moins rare ; elle était peut-être d'origine populaire.

4. L'adjectif *refertus* se construit régulièrement avec le génitif d'un nom de personne et l'ablatif d'un nom de chose. Les exceptions sont plus fréquentes dans le premier cas que dans le second.

5. Hildebrand a établi (*l. l.*) que la règle était la même pour *completus* que pour *refertus*. Cf. CIC., *in Verr.*, II, 5, 57, 147 : *completus mercatorum carcer*.

6. Sur la nature de cet ablatif, voir ci-après, § 188, 1°.

II. L'analogie des contraires a conduit aussi les poètes latins et leurs imitateurs à construire avec le génitif les adjectifs signifiant *disette*, comme

vacuus (SALL., *Jug.*, 90, 1; TAC., *Ann.*, XV, 8; POÉT.), **parcus** (HOR., LUCAIN, SIL., TAC., SUÉT., JUSTIN), **brevis**, p. **parcus** (VOPISC., *Bonos.*, 2), **sterilis** (VELL., TAC.), **egenus** (VIRG., T.-LIVE), **indigus** (VIRG., PLINE, TAC.), **tenuis** (SIL.), **viduus** (OV.), **pauper** (HOR.), etc.

Cependant on trouve, même chez Cicéron, avec un complément au génitif, les adjectifs **inops** et **inanis**.

Ex.: CIC., *de Orat.*, II, 40, 40 : **inops humanitatis** (cf. *de Amic.*, 15, 53).
P. MUR., 12, 26 : **inanissima prudentiæ reperta sunt**¹.

131. — Génitif de cause. — De même qu'avec les verbes relatifs à des actes judiciaires, le génitif s'emploie, en grec et en latin, avec des adjectifs de sens analogue, par exemple, avec ὑπόδικος, accusé de, responsable de, ὑπεύθυνος, responsable de, αἷτιος, coupable de, ἔνοχος, exposé à une accusation de, accusé de, etc., et, en latin, **reus** (classique), accusé de, **insons** (T.-LIVE), innocent de; **noxius** (TAC.), coupable de; **innoxius** (Q.-CURCE), innocent de; **suspectus** (T.-LIVE), suspect de; **manifestus** (SALL.), convaincu de; **innocens** (TAC.), innocent de, etc.².

Ex.: PLAT., *Lois*, 907 e : ἀσεβείας ὑπόδικος. — DEM., XVIII, 117 : ὑπεύθυνος ἀρχῆς. *Ibid.*, 196 : ὑπεύθυνος τῆς αὐτῆς ἀγνοίας³.
— LYSIAS, XIV, 4 : τολμῶσι γὰρ τινες λέγειν, ὡς οὐδεὶς ἔνοχος ἐστὶ λειποταξίου οὐδὲ δευλίας.

CIC., *in Verr.*, II, 2, 38, 94 : **si quis absentem Sthenium rei capitalis reum facere vellet**. — T.-LIVE, XXII, 49, 7 : **insontem culpæ** (cf. XXXIV, 32, 8). — SALL., *Cat.*, 52, 36 : **de manifestis rerum capitalium supplicium sumendum**.

132. — Génitif de relation. — On est convenu de ranger sous ce titre certains emplois du génitif, dans lesquels ce cas, construit comme complément d'un adjectif, exprime la raison de l'idée signifiée par l'adjectif et peut se traduire par pour ce qui est de, par rapport à⁴.

1. Sur toutes ces questions, voy. l'exacte et complète dissertation de A. HADSTEN, *de genitivi adjectivis accommodati in lingua latina usu*, Halle, 1882.

2. On peut ajouter à cette liste : **argutus** (PLAUT.) « accusé de »; **affinis** (CIC., *in Verr.*, II, 2, 38, 94; *de Inv.*, II, 44, 129) « impliqué dans, complice » (mais le datif est le cas le plus ordinaire); **obnoxius** (T.-LIVE, VIII, 28, 9. CODE JUSTIN.), **compertus** (T.-LIVE, VII, 4, 4; XXXII, 1, 8) « convaincu de ».

3. Le datif avec ὑπεύθυνος « responsable », ne se rencontre que dans la grécité postérieure.

Ex.: ὑπεύθυνος τομβωρυχίᾳ (INACH.) « responsable d'une violation de sépulture ». (Cf. *Philol. Wochenschrift*, t. II, p. 365).

Quand ὑπεύθυνος signifie « soumis à l'autorité de » ou « dépendant de », il peut se construire soit avec le génitif (ex.: DEM., p. 741, 1; 1114, 21), soit avec le datif (DEM., p. 291, 19; 306, 4, etc.). Quand il signifie « exposé à », il s'emploie avec le datif (cf. LYCOURG., p. 166, 17).

4. Ce génitif existe en grec, en latin et dans les langues germaniques; il appartient donc à la langue primitive. Il se rattache au génitif de cause; mais, dans quelques cas, on peut voir une extension de l'emploi du génitif après les adjectifs d'abondance. Voy. B.-DELBÄCK, *vergl. Synt.*, p. 334 sq.

En grec (et même dans la meilleure prose classique), ce génitif se joint à toutes sortes d'adjectifs.

EX. : PLAT., *Phéd.*, 58 e : Σωκράτης εὐδαιμών μοι ἀνὴρ ἐφαίνετο καὶ τοῦ τρόπου καὶ τῶν λόγων, heureux dans sa contenance et dans ses paroles (c'est-ici un véritable génitif de cause). — XÉN., *Cyr.*, IV, 6, 9 : ἔστι μοι θυγάτηρ γάμου ἤδη ὥραία. *Mém.*, IV, 3, 7 : τὸ πῦρ ἐπικούρον μὲν ψύχους (qui protège contre le froid, litt. : qui protège pour ce qui est du froid...) ἐπικούρον δὲ σκότους. — PLUTARQUE, *Sol.*, 12 : τυφλός ἐστι τοῦ μέλλοντος ἀνθρώπος (Cf. XÉN., *Banq.*, 4, 12). — MÉNANDRE, *fragm.*, 60 : φύσει ἔστ' Ἐρως τοῦ νουθετοῦντος¹ κωφόν. — PLAT., *Rép.*, 380 c : σύμψηρός σοι τούτου τοῦ νόμου. *Timée*, 20 : Κριτίας οὐδενός² ἰδιώτης ἦν.

REMARQUE. — Cette construction est très fréquente avec les adjectifs composés d'ἀ privatif.

EX. : XÉN., *Mém.*, II, 1, 31 : τοῦ πάντων ἡδίστου θαύματος ἀέματος. — DÉM., XV, 33 : χρὴ τοὺς πολιτευομένους ὀλιγαρχικῶς ἀτίμους τοῦ συμβουλεύειν ὑμῖν αὐτοῖς ποιεῖσθαι. — ISOCR., XII, 126 : Κέκροψ ἄπαις ἦν ἀρρένων παίδων. — PLAT., *Rép.*, 619 : ἀλίσκονται, ἅτε πόνων ἀγύμναστοι³.

433. — *En latin*, cet emploi du génitif n'existe guère que dans la langue archaïque, chez les poètes, et, par influence de la syntaxe poétique, chez les prosateurs de l'époque impériale⁴.

EX. : ENNIUS AP. CIC., *de Or.*, I, 45, 199 : *summarum rerum incerti* (cf. PLAUTE, *Rud.*, I, 3, 32; *Auct. b. Afr.*, 7). — SALL., *Hist.*, IV, 73 (*Dielsch*) : *æger consili. Jug.*, 96, 1 : *sollers omnium. Hist.*, III, 81 : *dubius consili. II*, 91 : *lætus frugum pabulique*⁵.

Les exemples sont particulièrement nombreux chez Virgile, qui

1. Ce génitif peut s'expliquer par l'analogie des verbes « écouter, entendre » signifiant l'idée contraire; d'ailleurs on dit κωφός τῶν λεγομένων (Hippocrate) « sourd à ce qu'on dit ».

2. Ce génitif peut s'expliquer aussi par l'analogie d'ἄπειρος, *imperitus*, dont ἰδιώτης est ici synonyme.

3. Le génitif est dû ici encore à l'analogie d'ἀγύμναστος avec ἄπειρος.

4. L'analogie a fait beaucoup pour étendre en latin l'usage du génitif complément d'adjectifs. Ainsi, sur le modèle de *gnarus alicujus rei*, on a construit *imbrium divina avis* (HON., *Carm.*, IV, 6, 43), « oiseau qui sait d'avance quand il pleuvra ». De même, dans Plaute (*Trin.*, 454 : *satin tu sanus mentis aut animi tui ?*), il semble bien qu'on ait un effet de l'analogie avec *compos animi*. Mais l'analogie ne saurait tout expliquer, et il n'est pas douteux que l'imitation de la syntaxe grecque a été pour beaucoup dans l'extension de l'emploi du génitif de relation avec les adjectifs. HAUPTMANN (ouv. cité) a constaté que pour 73 adjectifs ainsi construits à l'époque archaïque, on en trouvait 175 à l'époque d'Auguste, et 189 dans les siècles suivants. La plupart de ces innovations sont dues aux poètes qui trouvaient dans la libre imitation du grec un moyen de donner à leur style une couleur moins terne que celle du latin ordinaire et aussi l'avantage de compenser le manque ou la rareté des mots composés. Sur cette question, voy. BARNES, *Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine* (Paris, Klincksieck, 1895), p. 121 sqq.

5. Beaucoup de ces adjectifs suivent l'analogie de ceux qui signifient « sachant », « habile », « expérimenté » et le contraire (ex. : *sollers, incertus, dubius*, etc.) ou de ceux qui signifient « plein de » (ex. : *lætus*). Cela prouve que la langue latine ne répugnait pas à cette construction et que, si les poètes ont pu l'étendre et la développer comme ils l'ont fait, c'est qu'elle avait ses racines dans le fond latin.

emploie avec un complément au génitif : *felix, infelix, certus* (décidé à), *fessus rerum, ambiguus futuri, maturus ævi, dubius viæ, veri effeta, veri vana, libera fati, læta laborum, fortunatus laborum, trepidæ rerum*. Par imitation de Virgile sans doute, T.-Live et Tacite font un grand usage de ce tour¹, qui se perpétue jusqu'aux derniers temps de la langue².

134. — On joint un génitif aux adverbess de manière construits avec ἔχειν³ ou avec un verbe de sens analogue, pour déterminer le sens de l'expression ; c'est un cas particulier du génitif de relation : le génitif équivaut à l'expression française au point de vue de.

Ex. : XÉN., *Hell.*, III, 4, 16 : ἡ τάξις ἄριστα σωματῶν εἶχεν. IV, 5, 15 : ἐδίωξαν ὡς τάχους ἕκαστος εἶχεν. — PLAT., *Gorg.*, 507 : ἀκο-
λασίαν φευκτέον ὡς ἔχει ποδῶν ἕκαστος ἡμῶν. *Rép.*, 456 :
πῶς ἔχεις δόξης τοῦ τοιοῦδε πέρι. — DÉM., XVIII, 277 : ὡς ἂν
ὕμεις πρὸς ἕκαστον ἔχητε εὐνοίας, οὕτως ὁ λέγων ἔδοξεν εὖ
φρονεῖν. — PLAT., *Phil.*, 62 a : οὗτος ἰκανῶς ἐπιστήμης ἔξει.
— THUC., I, 36, 2 : τῆς τε γὰρ Ἰταλίας καὶ Σικελίας⁴ καλῶς
παράπλου καίται, (Corcyre) est admirablement située en vue d'un
(litt. relativement à un) trajet par mer vers l'Italie et la Sicile.

On trouve aussi dans Hérodote et chez les poètes des expressions comme celles-ci : πῶς ἀγῶνος ἦκομεν ; (cf. EUR., *Électre*, 751), εὖ ἦκειν *χημάτων* et d'autres semblables.

REMARQUES. — I. Ces expressions sont ordinairement employées sans article. Mais la règle n'est pas sans exception.

Ex. : THUC., III, 92, 3 : Ἡράκλεια τοῦ τε πρὸς Ἀθηναίους πολέμου καλῶς
ἔδοκει καθίστασθαι, τῆς τε ἐπὶ Θράκης παρόδου χρησίμως ἔξειν⁵.

II. Le grec a étendu fort loin l'emploi du génitif de relation. On le trouve même dans des phrases où il ne se rattache à aucun adjectif, à aucun adverbe.

Ex. : PLAT., *Gorgias*, 509 d : τί δὲ δὴ τοῦ ἀδικεῖν (pour ce qui regarde le fait d'être
injuste ?) ; — XÉN., *Écon.*, 3, 11 : ἵππος ἦν κακουργῆ, τὸν ἰππία
κακίζομεν τῆς δὲ γυναικὸς (quant à la femme), εἰ κακοποιεῖ, ἴσως
δικαίως ἂν ἡ γυνὴ τῇν αἰτίαν ἔχοι.

1. Pour T.-Live, voy. RIEMANN, *Études*, etc., 2^e éd., p. 270 ; et pour Tacite, voy. H. GONZIER, éd. class. de Tac., *Hist. libri*, I et II, p. 190.

2. « Les adjectifs qui se sont le plus multipliés à l'âge d'Auguste et dans les temps qui ont suivi, sont précisément ceux qui expriment une qualité de l'âme ou du corps... ; ils doivent pour une bonne part leur construction avec le génitif à l'influence de la langue grecque. » BARNOUS, *ouv. cit.*, p. 134. Parmi les exemples qu'on cite généralement, je trouve celui-ci d'Horace, *Carm.*, II, 6, 7 : *Sit modus lasso maris et viarum* | *Militisæque*, mais il ne me paraît pas concluant ; car les génitifs *maris*, etc., peuvent dépendre de *modus*.

3. Ἐχειν avec un adverbe équivaut à εἶναι avec l'adjectif correspondant.

4. Ces génitifs dépendent de παράπλου.

5. On met régulièrement l'article quand le génitif est remplacé par l'accusatif de relation.

Ex. : PLAT., *Rép.*, 407^c : φύσει τε καὶ διαίτη ὑγιεινῶς ἔχουσι τὰ σώματα. — XÉN. *Cyn.*, 12, 3 : αἰεὶ ἔστι τοῖς τὰ σώματα καὶ τὰς ψυχὰς εὖ ἔχουσιν εὐτυχῆσαι.

III. On lit dans Tacite, *Ann.*, XV, 53 : *tum jacentem... tribunum... ut quisque audientiae habuisset, accurrerent trucidarentque*, et l'on voit généralement dans ce tour un hellénisme (cf. THUC., I, 22, 3 : ὡς ἐκατέρων τις εὐνοίας ἢ μνήμης ἔχον); mais on peut se demander si Tacite n'a pas pris *ut* comme synonyme de *quantum*.

135. — Génitif joint à des adverbes. — Parmi les constructions du génitif complément d'adverbes, il en est un certain nombre dont il a été question plus haut, parce qu'elles s'expliquent soit par l'analogie des substantifs (§ 102, p. 110, n. 1; § 110, 4°; 5°, REM.; 7°, REM.; § 112), soit par celle des adjectifs (§ 130, 1°, REM.; 3°; 134).

Il ne reste à signaler, *en grec et en latin*, que l'emploi du génitif après certains adverbes de quantité pris substantivement (ἄλις, ἄδην — *satis, parum, nimis, adfatim*, etc.).

EX. : HÉRODOTE, IX, 27 : *παλαιῶν μὲν οὖν ἔργων ἄλις ἔστω* (cf. XÉN., *Cyr.*, VIII, 7, 25; *Anab.*, V, 7, 12). — HOM., *Il.*, XIX, 423 : οὐ λήξω, πρὶν Τρῳᾶς ἄδην ἐλᾶσαι πολέμοιο. — PLATON, *Charm.*, 153 d : τῶν τοιούτων ἄδην εἴχομεν¹.

CÉS., *de B. Gall.*, III, 23, 7 : *castris satis praesidii relinquere*. — NÉP., *Cim.*, 2, 1 : *habebat satis eloquentiae*. — SALL., *Catil.*, 5, 4 : *satis eloquentiae, sapientiae parum*. — CIC., *Orat.*, 51, 170 : *nimis insidiarum* ad capiendas aures adhibere videtur, si etiam in dicendo numeri ab oratore quaeruntur. — T.-LIVE, XXVII, 17, 7 : *armorum affatim erat captorum Carthagine*.

Ce génitif est un génitif de l'espèce et s'explique par l'analogie des constructions dont il a été parlé ci-dessus (§ 112, 2°).

REMARQUES. — I. A l'époque archaïque et dans la langue familière *abunde* et *largiter* se construisaient de même avec le génitif.

EX. : PLAUTE, *Rud.*, 1188 : *credo... illic inesse argenti et auri largiter*. — SALL., *Cat.*, 58, 9 : *commeatus abunde*. — SUÉT., *Cæs.*, 86 : *ferunt (Caesarem) dicere solitum se jam pridem potentiae gloriaeque abunde adeptum*.

II. L'adverbe *partim* pris substantivement (cf. p. 74, n. 3) est construit, même chez Ciceron, avec un génitif partitif.

EX. : CIC., *de Div.*, II, 55, 113 : *nec Apollinis opertis credendum existimo, quorum partim ficta aperte, partim effutita temere sunt*.

¹. Le grec, qui n'emploie pas de tour correspondant au latin *multum auri*, ne fait pas non plus un très grand usage des adverbes ἄλις ou ἄδην avec le génitif. « Assez d'or » s'exprime en grec par ἐπὶ πλείω χρυσός plus volontiers peut-être que par ἄλις χρυσοῦ.

IV. — Emplois du génitif particuliers au grec.

136. — Génitif de lieu¹. — Le génitif se rencontre assez souvent chez Homère pour marquer le lieu où l'on est (question *ubi*).

EX. : HOM., *Il.*, XVII, 372 : νέφος οὐ φαίνεται πάσης | γαίης οὐδ' ὀρέων.
Odys., XIV, 96 : (ζωή) οὐ τινι τόσση ἀνδρῶν ἡρώων, οὐτ'
 ἡπείροιο μελαίνης | οὐτ' αὐτῆς Ἰθάκης. XXI, 108 : οὐτε
 Πύλου ἱερῆς οὐτ' Ἀργεος οὐτε Μυκῆνης. *Il.*, IX, 218 :
 αὐτὸς ἀντίον ἔζεν Ὀδυσσεύς θείοιο | τοίχου τοῦ ἐτέροιο.

On trouve aussi très fréquemment chez lui le génitif *πεδίοιο*, dans la plaine (cf. *Il.*, II, 801 ; V, 597 ; XIII, 820 ; XXIII, 372 ; 449 ; *Od.*, VIII, 122, etc.).

Ces diverses constructions ont passé de la langue épique dans celle des tragiques.

EX. : SOPH., *Oedipe roi*, 236 : τὸν ἄνδρ' ἀπαυδῶ τοῦτον, ὅστις ἐστί,
 γῆς | τῆσδ(ε) ... μὴ εἰσδέχεσθαι. — EUR., *Phénic.*, 451 : τόνδ'
 εἰσεδέξω τειχέων (syn. de πολίσματος) πείσασά με. — SOPH.,
Aj., 1274 : ἐρκέων ποθ' ὑμᾶς οὗτος ἐγκεκλεισμένους ἐρρύσατο.

Mais, dans la prose attique, cet emploi est borné à certaines locutions toutes faites².

EX. : THUC., IV, 47, 2 : ἐπετάχονον τῆς ὁδοῦ τοὺς σχολαίτερον προσ-
 τόντας, ils pressaient ceux qui allaient trop lentement *leur chemin*.
 IV, 33, 3 : προελάμβανον ῥαδίως τῆς φυγῆς³, ils prenaient
 facilement l'avance *dans la fuite*. — XEN., *Anab.*, V, 4, 30 : ἐπο-
 ρεύοντο τοῦ πρόσω, ils allaient en avant. Cf. chez les tragi-
 ques τῆσδε τῆς ὁδοῦ (SOPH., *Oed. R.*, 1478), sur ce chemin,
 et, chez Aristophane, τῆς αὐτῆς ὁδοῦ (*Paix*, 1155), sur le
 même chemin.

Enfin il se retrouve dans les adverbes de la question *ubi* (αὐτοῦ, οὐδαμοῦ, etc.)⁴.

1. Ce génitif doit être rattaché au génitif partitif : ἡπείροιο « en un point du continent ». Il ne paraît pas se rencontrer en sanscrit.

2. Quand les grammairiens grecs ont à citer un texte de la manière suivante : « au livre VI, à la fin », ils disent βιβλίῳ Ζ' (cf. ci-après § 166), τέλει ou τοῦ τέλους. Cf. *Bull. de corr. hell.*, t. IV, pp. 452, 453, 454, 455, etc.).

3. Le génitif τῆς φυγῆς s'explique par l'analogie de τῆς ὁδοῦ. En effet φυγή, c'est le chemin qu'on fait en fuyant. Il est inutile de faire remarquer que le génitif τῆς ὁδοῦ (ὁδοῖο) est très fréquent chez Homère après les verbes de mouvement. Cf. ΚΑΨΑΞ, *gr. Sprachlehre*, Dialect., § 46, 1.

4. On ajoute quelquefois à cette liste certains génitifs comme ἀριστερᾶς, λαιᾶς, δεξιᾶς (cf. Eua., *Cycl.*, 681 : ποτέρας τῆς χειρὸς [ἐστίχασιν]). Mais il est douteux qu'on ait affaire, dans ces expressions, à un génitif de lieu. C'est bien plutôt un génitif-ablatif du point de départ, signifiant « du côté de... », comme en latin a avec l'ablatif ou l'ablatif seul dans les expressions dextrā, sinistrā.

REMARQUE. — Il faut encore reconnaître un génitif partitif dans celui avec lequel se construit εὐθύ, tout droit sur ou vers...

Ex. : PLAT., *Lys.*, 203 a : ἐπορεύομην ἐξ Ἀκαδημίας εὐθύ¹ Δουαίου.

137. — Génitif de temps². — Le génitif s'emploie en grec pour former des locutions adverbiales de temps. Il signifie alors :

1° Ou bien le moment où une chose arrive, mais d'ordinaire dans des expressions toutes générales, comme ἦρος, au printemps, θέρους, en été, χειμῶνος, en hiver, νυκτός, de nuit, ἡμέρας, de jour, ὀρθρου, au point du jour, μεσημβρίας, à midi, δείλης, dans l'après-midi, ἑσπέρας, au soir³, τοῦ λοιποῦ, à l'avenir⁴.

Ex. : SOPH., *Acr. fr.*, 63 : θάρσει, γύναι · τὰ πολλὰ τῶν δεινῶν, ὄναρ |
πνεύσαντα νυκτός, ἡμέρας μαλάσσεται. — ESCHINE, III, 24 :
ποίου μηνός καὶ ἐν τίνι ἡμέρᾳ καὶ ἐν ποίᾳ ἐκκλησίᾳ ἐχειρο-
τονήθη Δημοσθένης;

REMARQUE. — Employées avec l'article, ces expressions peuvent avoir, d'après le contexte, un sens distributif : τῆς ἡμέρας, par jour, τοῦ μηνός, par mois, τοῦ ἐνιαυτοῦ, par an, etc.

Ex. : THUC., III, 17, 2 : ὁ ὀπλίτης δραχμὴν ἐλάμβανε τῆς ἡμέρας, une drachme par jour. I, 138, 6 : Μαγνησία προσφέρει πεντήκοντα τάλαντα τοῦ ἐνιαυτοῦ.

2° Ou bien le temps dans l'espace duquel une chose arrive ou n'arrive pas :

Ex. : PLATON, *Gorgias*, 448 a : οὐδείς μ' ἠρώτηκε καινὸν οὐδὲν πολλῶν ἐτῶν. *Lois*, 642 a : Ἐπιμενίδης εἶπεν ὅτι Πέρσαι οὐχ ἤξουσιν δέκα ἐτῶν (cf. en français : ils ne viendront pas de dix ans). — THUC., V, 14, 2 : οἱ Λακεδαιμόνιοι ᾤοντο ὀλίγων ἐτῶν καθαιρήσειν τὴν τῶν Ἀθηναίων δύναμιν. — ISOCR., XVII, 18 : ὀλίγου χρόνου πειράσεται τὰ χρήματα ἀποδοῦναι.

1. Cf. chez Homère et chez Hérodote ἰθύς et ἰθύ, dans le même sens et avec le même emploi.

Ex. : HOM. *Il.*, VII, 254 : (Θύελλα) ἰθύς νηῶν κοινήν φέρεν (cf. XVI, 584 ; XVII, 233). — HÉRODOTE, VI, 95 : ἔχον τὰς νέας ἰθύ τοῦ Ἑλλησπόντου.

2. Comme le génitif de lieu, celui-ci se rattache fort bien au génitif partitif : νυκτός « à un moment de la nuit ». Le génitif de temps se retrouve en sanscrit, dans les langues germaniques et dans les langues slaves. Cf. B. DELANÇON, *Vergl. Synt.*, p. 356 sqq.

3. La langue distingue ordinairement ἡμέρας « le jour, de jour », de τῆς ἡμέρας « ce jour-là, pendant la journée », etc. Mais quelquefois aussi on trouve l'article là où on ne l'attendrait pas.

Ex. : XEN., *Æcon.*, 9, 4 : ἡ οἰκία χειμῶνος μὲν εὐχλῆος ἐστὶ, τοῦ δὲ θέρους εὐσυχος.

4. On distingue τοῦ λοιποῦ, « une fois dans l'avenir » de τὸ λοιπὸν (§ 73), « durant tout le temps à venir ».

Ex. : XEN., *Hell.*, II, 3, 29 : ὃν ἂν προδίδοντα λαμβάνωσι, τούτῳ οὐδείς ἂν σπείσαιτο τοῦ λοιποῦ. *Anab.*, II, 3, 5 : το λοιπὸν ὃ μὲν ἤρχεν, οἱ δ' ἐπείθοντο.

138. — Le génitif de temps s'emploie quelquefois au lieu du datif (cf. ci-après § 169).

Ex. : Ἐλαφηβολιῶνος μηνός (ἐν) Ἐλαφηβολιῶνι μηνί
 τῆς αὐτῆς ἡμέρας τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ
 τοῦ αὐτοῦ θέρους ἐν τῷ αὐτῷ θέρει
 τῆς ἐπιούσης ἡμέρας τῇ ἐπιούσῃ ἡμέρᾳ
 τῆς παρελθούσης ἡμέρας τῇ παρελθούσῃ ἡμέρᾳ
 Etc., etc. Etc., etc.

Cf. XÉN., *Hell.*, I, 1, 13 : τῆς ἐπιούσης νυκτὸς ἀνηγάγοντο καὶ τῇ ἄλλῃ ἡμέρᾳ περὶ ἀριστου ὥραν ἦγον εἰς Προικόννησον.

REMARQUE. — Quand l'expression qui désigne le temps est accompagnée d'un nom de nombre ordinal ou des démonstratifs ὅδε, οὗτος, ἐκεῖνος, c'est presque toujours le datif que l'on emploie. Les exceptions sont rares (cf. HÉR., II, 47, 1; THUC., VII, 40, 2; PLAT., *Cril.*, 44). τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ τῇ αὐτῇ ἡμέρᾳ

139. — **Génitif absolu.** — C'est au génitif de temps qu'il faut sans doute rattacher la construction du génitif absolu dont il sera question plus loin au chapitre du *Participe*.

140. — **Génitif exclamatif.** — Construit dans certaines propositions exclamatives, le génitif grec marque la *cause* qui nous fait pousser des exclamations de surprise, de douleur, de joie, etc.¹.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, III, 1, 39 : φεῦ τοῦ ἀνδρός. — ARIST., *Acharn.*, 1210 : τάλας ἐγὼ τῆς ἐν μάχῃ ξυμβολῆς βαρείας. — PLAT., *Euthyd.*, 303 : ὦ μακάριοι σὺν τῆς θαυμαστῆς φύσεως. *Ibid.* : ὦ Πόσειδον δεινῶν λόγων. — ARIST., *Acharn.*, 86 : τίς εἶδε πῶποτε βούς κριθάνιτας; τῶν ἀλαζονευμάτων (quelles fanfaronnades!)

REMARQUE. — Les poètes latins ont imité cette construction; mais on n'en cite que deux exemples :

Ex. : CATULLE, IX, 5 : o mihi nuntii beati! — PROPERCE, IV, 7, 21 : fœderis heu taciti!

141. — **Génitif de but.** — Il arrive quelquefois en grec que le génitif sert à exprimer l'intention dans laquelle une action est faite : c'est ainsi qu'il faut expliquer l'emploi de l'infinitif précédé du neutre de l'article au génitif.

Ex. : PLAT., *Gorg.*, 457 e : μή με ὑπολάβῃς οὐ πρὸς τὸ πρᾶγμα φιλο-
 νικοῦντα λέγειν, τοῦ καταφανὲς γενέσθαι, ἀλλὰ πρὸς σέ.
 — THUC., I, 4, 1 : τό τε ληστικόν, ὡς εἰκός, κατήρει ἐκ τῆς
 θαλάσσης ἐφ' ὅσον ἐδύνατο, τοῦ τὰς προσόδους μᾶλλον ἰέναι

1. On peut se demander si le génitif grec n'est pas employé à la place de l'ablatif-instrumental dans cette acception particulière. Mais, comme il est possible de le rattacher logiquement au génitif de relation dont il a été question ci-dessus (§ 132) et qui paraît bien être un génitif proprement dit, il a paru qu'on pouvait conserver à cette rubrique la place qu'on lui donne ordinairement dans les grammaires.

αὐτῷ. I, 23, 5 : διότι δ' ἔλυσαν, τὰς αἰτίας προέγραψα πρῶτον καὶ τὰς διαφοράς, τοῦ μή τινα ζητῆσαι ποτε ἐξ ὅτου τοσοῦτος πόλεμος τοῖς Ἑλλήσι κατέστη. Cf. II, 22, 1; 2; 32, 1; 75, 1; 93, 4, etc.

Ce génitif se rattache, selon toute vraisemblance, au génitif de relation; car il peut être rendu littéralement par relativement à ce fait que...

REMARQUE. — Tacite a emprunté ce tour à Thucydide¹.

Ex.: *Hist.*, IV, 25 : *tum e seditiosis unum vinciri jubet magis usurpandi juris, quam quia unius culpa foret.* *Ann.*, II, 69 : *Germanicus Egyptum proficiscitur cognoscendæ antiquitatis.*

Avant Tacite, on n'en trouve qu'un exemple, chez Térence :

Ad., 270 : *ne id adsentandi magis, quam quo habeat gratum facere existumes.*

et cet exemple paraît bien être traduit littéralement du modèle grec que l'auteur avait sous les yeux². Ce qui a rendu tolérable en latin cet emprunt fait au grec, c'est que l'on disait *oratores pacis petendæ*, en employant, pour marquer la destination, le génitif de l'adjectif verbal construit avec un substantif sujet, du complément de la proposition (cf. ci-dessus, § 102, REM. I). L'originalité du tour emprunté au grec par Térence et par Tacite tient à ce que le génitif de l'adjectif verbal (remplaçant τοῦ et l'infinitif) ne s'appuie plus, comme chez César, Salluste ou T.-Live, sur un mot déterminé, sujet ou complément de la phrase³.

F. — ABLATIF PROPREMENT DIT⁴. — GÉNITIF GREC CORRESPONDANT A L'ABLATIF PROPREMENT DIT⁵.

142. — Fonction de l'ablatif. — L'ablatif signifie proprement le point de départ, l'endroit d'où quelque chose est éloigné ou séparé.

1. Il est à remarquer qu'on le rencontre seulement dans les *Histoires* et dans les trois premiers livres des *Annales*. Il semble donc que Tacite avait fini par le trouver trop hardi. Ce qui est sûr, c'est que personne ne l'imita : on ne voit pas qu'aucun écrivain, après lui, ait employé le génitif pour marquer le but.

2. Cf. Zumpt, *Lat. Grammatik*, § 764.

3. Sur cette question, voy. Bauxois, *Étude sur les hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 113 sqq.

4. Varron avait vu que ce cas était propre à la langue latine et il l'appelait tantôt *Latinus casus*, tantôt *sextus casus* (cf. de *Ling. lat.*, X, 62). Mais, comme cette dénomination cadrait mal avec celles qu'on avait empruntées plus ou moins adroitement aux grammairiens grecs, pour désigner les autres cas, l'expression employée par Varron ne prévalut pas, et, dans Quintilien, comme déjà dans Festus, c'est le mot *ablativus* qui sert à désigner le sixième cas de la déclinaison latine, et c'est lui qu'emploient les grammairiens. Le terme vient de ce que l'ablatif est le cas avec lequel se construisent les verbes d'éloignement ou de séparation dont le verbe *auferre* était pris pour type. Priscien se sert quelquefois du mot *comparativus*, songeant à l'ablatif employé comme complément du comparatif (*fortior Hectore*).

5. C'est le génitif qui a hérité, en grec, des emplois de l'ablatif proprement dit. Mais on peut se demander, d'après certains faits de syntaxe latine, si l'absorption de l'ablatif par le génitif, complément réalisée en grec, n'avait pas commencé à s'opérer aussi en latin, avant la période historique. C'est ainsi que les verbes et les adjectifs qui signifient *disette* sont construits à l'époque archaïque et chez les poètes, non pas avec l'ablatif qui serait le cas naturel (cf. ci-après, p. 190, n. 3), mais bien avec le génitif. On peut, il est vrai, expliquer ce fait de syntaxe par l'analogie des contraires (cf. ci-dessus, p. 146, n. 1); mais voici un autre cas dans lequel l'emploi du génitif, au lieu de l'ablatif, paraît bien dû à une confusion ancienne

143. — Ablatif d'éloignement. — On construit avec l'ablatif proprement dit les verbes qui signifient s'éloigner ou éloigner un objet de quelque endroit (question *unde*).

En pareil cas, l'ablatif est tantôt employé seul et tantôt accompagné des prépositions *ab*, *de* ou *ex*.

L'usage est si variable qu'il est souvent impossible de donner des règles précises¹.

Une seule est certaine, c'est qu'avec les verbes signifiant s'en aller, s'éloigner, venir de, etc., on emploie sans préposition :

1° Les ablatifs *domo*, de chez soi, de chez eux², et *rure*, de la campagne³.

2° L'ablatif des noms de villes ou de petites îles (cf. § 67, 4°).

REMARQUES. — I. On trouve chez certains auteurs de l'époque impériale l'ablatif de la question *unde* employé sans préposition avec des noms de grandes îles et même avec des noms de pays⁴. Ce fait, assez rare en somme, s'explique par l'influence de la syntaxe poétique. Voy. la remarque II.

entre les deux cas. On trouve souvent chez Plaute *omnium* (*multarum* ou *ceterarum*) *rerum* « à tous égards », « à bien des égards », « à d'autres égards », construit avec *credere* « se fier à... »

Ex. : PLAUTE, *Asin.*, I, 4, 53 : *qui omnium rerum ipsus semper credit*. *Truc.*, II, 2, 52 : *nunquam, edepol, mihi quisquam homo mortalis posthac duarum rerum credit* (c.-à-d. « je veux qu'on ne croie pas désormais à deux de mes paroles »).

Il est bien difficile d'expliquer ce génitif autrement que comme un génitif substitut de l'ablatif signifiant le point de vue auquel on veut restreindre une affirmation. Il est vrai que l'on considère généralement l'ablatif de point de vue, non pas comme un ablatif proprement dit, mais comme un ablatif-instrumental (cf. ci-après, § 194). Mais les Latins pouvaient considérer le rapport autrement : au lieu de regarder le point de vue auquel on se place comme la cause qui permet de porter telle ou telle affirmation, il leur était loisible d'employer *ab* et l'ablatif (cf. *a re frumentaria laborare*) et par conséquent de considérer l'objet ainsi désigné comme le point de départ de l'affirmation.

1. Voy. DRAGAN, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, I^a, 501. Sur la question en général, voy. HILDEBRAND, *Progr. Dortmund*, 1858-59 ; KÜHNEN, *Ausf. Gr. d. lat. Spr.*, II^a, p. 266 ; et sur l'usage archaïque, voy. l'excellent travail de G. ERHARD, *de ablativi, locativi instrumentalis apud priscos scriptores latinos usu* (*Jahrb. f. class. Philol.*, Suppl., t. X, p. 575 sqq.). Il appartient à la lexicographie, bien plus qu'à la grammaire, de dresser l'inventaire des diverses constructions. Mais d'une manière générale on peut dire que, seules, la langue archaïque et la langue poétique emploient librement l'ablatif seul de la question *unde* avec un nom commun.

2. *Domo*, ainsi employé, peut être accompagné d'un adjectif possessif.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 5, 30, 77 : *domo tuâ*.

On trouve aussi *a domo tuâ* (Cic., *in Verr.*, II, 5, 15, 38), et la préposition est nécessaire après un adjectif ou un adverbe marquant éloignement. Voy. DRAGAN, *ouv. cité*, I^a, p. 498.

3. L'ablatif *humo* (de la question *unde*) ne devient fréquent en prose qu'à partir de T.-Live, qui l'a emprunté à Virgile dans des tournures comme : *se tollere humo* (*Georg.*, III, 9), etc.

4. DRAGAN, *ouv. cité* (t. I^a, p. 496) fait remarquer que, pour le latin archaïque, on ne cite qu'un exemple de PLAUTE (*Most.*, 440) : *Egypto advenio domum* ; dans Cicéron il n'y a pas de trace de cette construction ; dans CÉSAR (*de B. civ.*, III, 58 : *Corcyra atque Acarnania... pabulum supportare*), l'ablatif *Acarnania* s'explique par une raison de symétrie (cf. ci-dessus, *Introduction*, p. 10) ; dans SALLUSTE (*Hist. fragm.*, 4, 20, 21, Kritz), les ablatifs *Mesopotamia* et *Armenia* sont des ablatifs de la question *qua* et non de la question *unde* ; dans le *de Bello Alex.*, 25, il est aisé de corriger *terrestri itinere* [e] *Syria Ciliciaque adduci* ; enfin, pour une raison semblable, Weissenborn lit dans T.-LIVE, XLV, 13, 9 : *litteræ deinde* [e] *Macedonia allatæ*. Les exemples, très rares à l'époque archaïque et nuls à l'époque classique, deviennent fréquents à partir de Vellejus Paterculus (cf. VALL., I, 4, 4 ; CURT., IV, 3, 7 ; 9, 1 ; 12, 11 ; X, 5, 12 ; TAG., *Hist.*, II, 79 : *Syria remeans* ; III, 15 : *Britannia Galliaque et Hispania* ; ANN., I, 3 : *remeantem Armenia*, etc., etc.). Mais les puristes, comme Quintilien, voyaient des solécismes dans ces constructions (cf. QUINT., *Inst. or.*, I, 5, 38).

II. Les poètes suppriment la préposition même devant un nom commun, non pas seulement quand le verbe est composé avec **ab**, **de**, **ex**, etc., mais encore avec toute espèce de verbe signifiant séparation ou éloignement¹.

Ex.: ENN., *Ann. fr. inc.*, 52 : **raucum sonus ære cucurrit**. — VIRG., *Géorg.*, I, 366 : (**stellas**) **præcipites cælo labi**. En., VI, 191 : (**columbæ**) **cælo venere volantes**. — HOR., *Sat.* I, 1, 114 : **carceribus missos... curtus**. Etc., etc.

Certains prosateurs (T.-LIVE, TACITE) ont suivi l'usage des poètes.

Ex.: T.-LIVE, XXI, 56, 1 : (**elephantos**) **mediâ acie in extremam agi jussit Hannibal** (cf. VIRG., *Géorg.*, III, 203). XLIV, 35, 5 : **præcipites agendos castris**. XXV, 26, 5 : **Hippocraten... reppulit... munimentis**. XXV, 26, 5 (cf. 36, 2) : **revocat prælio suos Scipio** (cf. VIRG., *Géorg.*, IV, 88 : **ubi... ductores acie revocaveris**). — TAC., *Hist.*, III, 29 : **cum tela testudine laberentur**. *Ann.*, XV, 54 : **promptum vagina pugionem** (cf. HOR., *Epod.*, 2, 47), etc.

L'emploi de **procul** avec l'ablatif (au lieu de **procul ab**) est inconnu à Cicéron, à César, à Cornélius Népos et à Salluste. C'est une incorrection qui commence à se développer chez T.-Live (cf. II, 13, 6; III, 22, 4; IV, 10, 5; 22, 2; 58, 12; V, 34, 9; 45, 2; 5; IX, 2, 2, etc.), et devient presque la règle chez Tacite².

III. L'emploi de la préposition **ex** devant un nom propre de ville est tout à fait incorrect et n'appartenait vraisemblablement qu'à la langue vulgaire.

Ex.: PLAUT., *Pseud.*, 737 : **servos, ex Garysto qui huc venit**. 1174 : **quotumo die | ex Sicyone pervenisti huc?** *Bacch.*, 232 : **advenerit ex Epheso**. — TÉR., *Andr.*, 70 : **ex Andro commigravit**³.

IV. A la question *unde*, les meilleurs prosateurs emploient **ab** devant un nom de ville :

1° Quand ils veulent indiquer que le point de départ du mouvement signifié par le verbe est situé non pas dans la ville, mais aux environs.

Ex.: CIC., *Philipp.*, 12, 5, 11 : **denuntiaturum est ne Brutum obsideret, a Mutinâ discederet** (il avait dressé son camp aux alentours de Modène). — CÉS., *de B. Gall.*, VII, 43, 5 : **ab Gergovia discederet** (cf. *ib.*, VII, 59, 1). *De B. civ.*, III, 24, 4 : **Libo decessit a Brundisio** (il quitta le port)⁴, etc.

2° Quand il y a simplement l'idée d'une direction depuis tel endroit jusqu'à tel autre, sans qu'il y ait un verbe exprimant un mouvement réel.

Ex.: CÉS., *de B. civ.*, III, 8, 4 : **a Salonis ad Oricum** (cf. § 67, REM. III) **portus, stationes litora que omnia longe lateque classibus occupavit**. *De B. Gall.*, VII, 45, 4 : **erat a Gergovia despectus in castra**.

1. Voy. dans R. KCHEN (ouv. cité, II^a, p. 266 sqq.) une liste très complète de ces verbes.

2. Tacite n'a employé **procul ab** que trois fois. Voy. KREBS-SCHWALZ, *Antibarbarus der lat. Spr.*, s. v. **PROCL**.

3. Mais dans TERENCE (*Eun.*, 113 : **abreptam e Sunio**), l'ablatif de la question *unde* avec **ex** s'explique très bien : Sunium n'est pas considéré comme le nom d'une ville, mais comme le nom d'un pays. C'est par la même raison que Cicéron a écrit, *p. lege Man.*, 12, 33 : **ex Miseno... ejus ipsius liberos... a prædonibus esse sublatos**. Voy. L. HAVET, *Rev. de Phil.*, XI, p. 76 et cf. ci-dessus, § 67, REM. III.

4. Voy. ci-dessus, § 67, REM. III.

En dehors de ces deux cas, l'emploi de la préposition **ab** devant un nom propre de ville ne se rencontre que dans la langue familière.

Ex.: CÍC., *ad Fam.*, IV, 12, 2 : **ab Athenis** proficisci in animo habebam. *In Verr.*, II, 2, 40, 99 : non ego a **Vibone** Veliam venissem..

Cette construction est une des particularités de la langue de T.-Live¹.

Ex.: T.-LIVE, XXI, 15, 3 : **quinto... mense quam ab Carthagine** profectus sit in Italiam pervenisse (cf. XXI, 5, 7; 59, 2, etc.; XXIII, 18, 14; XXV, 22, 11, etc.; XXVI, 15, 8, etc.).

V. Le verbe **abesse**, être à telle ou telle distance de, se construit régulièrement avec **ab**, même quand le complément est un nom propre de ville.

Ex.: CÍC., *p. Clu.*, 9, 27 : (Tea)num Apulum) **abest a Larino** duodecim milia passuum². — CÉS., *de B. Gall.*, VII, 38, 1 : **cum** (Litavicus) milia passuum circiter triginta **ab Gergovia** abesset.

Au contraire, **abesse**, être absent de, se construit avec l'ablatif *seul* du nom de ville.

Ex.: CORNÉLIUS NÉPOS, *Chabr.*, 3, 4 : **aberat Athenis** libenter³.

Par analogie avec **abesse**, être éloigné de, l'expression **longe ab** s'emploie même devant un nom de ville.

Ex.: PLAUTE, *Pers.*, 151 : **longe ab Athenis esse**. — CÍC., *in Verr.*, II, 2, 22, 53 : non longe a **Syraculis**. — CÉS., *de B. Gall.*, VII, 16, 4 : **locum castris deligit... ab Avarico** longe milia passuum sedecim.

VI. Pour dater une lettre, on considère le nom de la ville où l'on écrit ^{a)} tantôt comme un nom de la question *unde*, ^{b)} tantôt comme un nom de la question *ubi*.

a) Ex.: CÍC., *ad Fam.*, XIV, 2 : **data a. d. III nonas Octobres Thessalonica**.

b) CÍC., *ad Fam.*, XIV, 1 : **data a. d. VI. Kalendas Decembres Dyrrhacii**⁴.

VII. Quand l'ablatif du nom propre de ville ou de petite île est accompagné d'une apposition, il faut exprimer la préposition (**a** ou **ex**) devant l'apposition.

Ex.: CÍC., *p. Font.*, 14, 31 : **generis antiquitas, quam Tusculo, ex clarissimo municipio, profectam videmus**. — CÉS., *de B. Gall.*, VIII, 4, 2 : **Vercingetorix expellitur ex oppido Gergovia**.

Toutefois Cicéron dit, sans préposition :

In Verr., II, 1, 19, 51 : **duo (signa)... quæ ipsa Samo sublata sunt**. Cf. § 67, REM. V.

1. Cf. RIEMANN et BENOIST, *T. Livii ab urbe condita libri XXIII, XXIV, XXV* (éd. classique, Paris, Hachette, 1883), p. 348. Sur la question générale, voy. SCHWATZ, *Zeitschrift f. Gymn.*, 1881, p. 100-101.

2. Dans CICKSON (*Acad. pr.*, I, 1 : **paulumque cum ejus villâ abessemus**), tous les manusc., à l'exception d'un seul (G), ont l'ablatif sans préposition ; mais on se demande si l'on ne devrait pas corriger : **cum ab ejus villâ**, car cet emploi de l'ablatif seul est exceptionnel.

3. Dans SALLUSTE (*Cat.*, 40, 5), presque tous les éditeurs lisent : **Brutus ab Roma aberat**, en se fondant sur un passage de Priscien (III, 66, 12). Mais, à part le ms B, qui écrit **ab** au-dessus de la ligne, les autres ont soit **Romæ**, soit **Roma**.

4. Voy. *Revue de Philologie*, t. XII, p. 136-137.

144. — *En grec*, le génitif de la question *unde* correspondant à l'ablatif latin doit toujours être précédé d'une préposition (ἐξ, ἀπό), même quand c'est le génitif d'un nom de ville¹.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 269 : ἐκ Πύλου ἐλθὼν | τηλόθεν ἐξ ἀπίης γαίης.

Dans la prose classique, on dit toujours ἐξ Ἀθηνῶν *venir d'Athènes*. On peut aussi employer la forme Ἀθηνῆθεν, dans laquelle le suffixe -θεν indique le point de départ. Ce suffixe existe aussi dans un certain nombre d'autres mots (noms propres ou noms communs), comme Ἐλευσινόθεν — οἰκόθεν, χαμᾶθεν (att.) et χαμόθεν (langue commune), θυράθεν².

145. — **Ablatif de séparation.** — Par analogie avec l'ablatif de la question *unde*, on emploie en latin, l'ablatif avec ou sans préposition après les verbes marquant séparation et signifiant s'abstenir de, écarter, exclure, délivrer, priver de, chasser de, etc. Ici encore, l'usage varie avec les époques et même avec les écrivains. L'emploi de l'ablatif seul ou de l'ablatif précédé d'une préposition est déterminé par le sens particulier qu'on attache au verbe et par la nature du rapport qu'on établit entre le verbe et son complément. Cependant on peut, à propos des plus importants de ces verbes, faire les observations suivantes :

1° Avec *se abstinere*, se tenir à l'écart de, s'abstenir de, on emploie sans différence de sens appréciable ^{a)} l'ablatif avec *ab* ou ^{b)} l'ablatif sans préposition.

a) Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 3, 3, 4 : *ab iis se abstineant maxime vitiiis, in quibus alterum reprehenderint.* *Acad.*, II, 17, 55 : *a quibus ne tu quidem jam abstinebis.* — T.-LIVE, XXXIV, 35, 10 : *se ipse suosque ab iis (civitatibus) abstineret.* — SÉN., *Controv.*, I, 2, 9 : *a sacerdote se non abstinuisset pirata.* — LACTANCE, V, 10, 16 : *se a rapinis abstinere.*

1. Seuls les poètes se contentent du génitif sans préposition après un verbe qui exprime mouvement.

Ex. : HOM., *Il.*, XX, 125 : πάντας Θυλόμποιο κατήλθομεν. — SORN., *Électre*, 324 : θόμον ὄρω | ... Χρυσόθεμιν ἐντάφια χερσὶν φέρουσαν. *Philoct.*, 630 : δείξει νσῶς ἄγον' ἐν Ἀργείοις μέσοις (cf. 613 ; *Ed. roi.*, 142, etc.) — EUR., *Med.*, 70 : παῖδας γῆς ἔλπν Κορινθίας.

Quelquefois même, mais plus rarement, le génitif de la personne est construit comme le génitif de la chose après certains verbes qui se rattachent, pour le sens, à des verbes de mouvement.

Ex. : HOM., *Od.*, VIII, 499 : ὁρμηθεὶς θεοῦ ἤρχετο, φαῖνε δ' αἰοιδῆν « (Démocodocus) poussé par un dieu, commençait et faisait entendre sa voix ». — PINO., *Nem.*, I, 11 : ἀρχαὶ δὲ βέβληνται θεῶν. — SORNOCLE, *Ed. roi.*, 1163 : ἐμὸν μὲν οὐκ ἔγωγ', ἐξεάμην δὲ τοῦ.

2. Chez Homère, et même chez les poètes attiques, le suffixe -θεν remplace souvent le suffixe du génitif.

Ex. : ἐξ οὐρανόθεν (pour ἐξ οὐρανοῦ), chez Homère ; σέθεν (pour σοῦ), chez Homère, les lyriques et les tragiques.

- b) Ex. : Cic., *de Div.*, I, 45, 102; *de Fin.*, III, 11, 38 : **litibus et jurgiis, dedecore se abstinere**. — CORN. NÉPOS, *Att.*, 22, 3 : **cibo se abstinere**. — T.-LIVE, VIII, 2, 7; XXXIV, 3, 6 : **armis, foro se abstinere**. — QUINTILIEN, VII, 2, 34 : **omni se convicio abstinere**¹. Etc.

Toutefois l'addition de **ab** est nécessaire devant un nom de personne : c'est ainsi qu'on disait toujours : **abstinere manus ab aliquo**.

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, VII, 47, 5 : **ne a mulieribus quidem atque infantibus abstinerent**. — T.-LIVE, II, 16, 9 (V, 47, 10; XXI, 6, 4) : **ab obsidibus, a ceteris militibus, a Saguntinis abstinere**. — SÉN. RH., *Controv.*, I, 2, 9 (voir l'exemple ci-dessus).

Au contraire, avec **temperare**, s'abstenir de, ne pas abuser de, on emploie presque exclusivement l'ablatif avec **ab**, à l'époque classique.

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, I, 7, 4 : **temperare ab injuriā**. — T.-LIVE, VI, 17, 8 : **in quo a sociis temperaverat**.

2° Le verbe **arcere**, écarter, se construit, dès l'époque archaïque, avec l'ablatif seul, quand il est pris au sens propre : c'est ainsi qu'on dit :

arcere aliquem Italiā, Galliā, Peloponneso, provinciā, provinciæ ou regni finibus (cf. Cic., *Phil.*, 5, 13, 37; T.-LIVE, VIII, 2, 11; XXI, 17, 6; 26, 6; XXVI, 20, 2, etc.; Tac., *Hist.*, II, 12; Ann., IV, 31; XVI, 35, etc.)².

Au contraire, **arcere aliquem ab aliqua re** est employé de préférence, à l'époque classique, quand le complément désigne un état moral³.

Ex. : Cic., *Parad.*, III, 2, 23 : **arcere homines ab improbitate omni**.
De Off., I, 34, 122 : **maxime hæc ætas a libidinibus arcenda**.
De Leg., I, 14, 40 : **quod si homines ab injuriā pœna, non natura arcere deberet**.

1. On trouve aussi les deux constructions, sans différence de sens, avec **abstinere** (intrans.) signifiant « s'abstenir, se priver de ».

2. Voyez aussi les constructions si connues et si classiques :

Reditu, aditu, transitu, sedibus, foribus, flumine, vado, curiā, templo, litoribus, ascensu, aquā, com meatibus, populationibus, portibus et litorum appulsu arcere aliquem (cf. Cic., *Phil.*, II, 2, 4; *Tusc.*, I, 37 in.; T.-LIVE, XXVI, 25, 5; Cic., *de Leg.*, 2, 10, 25; Tac., *Ann.*, XV, 60; *Hist.*, IV, 19; Q.-CURCE, IV, 9, 7; T.-LIVE, XXVI, 41, 6; XXXVII, 37, 11; Cic., *Phil.*, 2, 40, 104; Tac., *Ann.*, XV, 55; *Hist.*, II, 17; IV, 26; 82; T.-LIVE, II, 23, 12; VII, 25, 12; 35, 3; XXII, 59, 5; XXIV, 34, 16; XXV, 9, 6; XXXVII, 30, 7).

3. C'est par exception que T.-Live a écrit (III, 21, 7) : **ut populum Romanum licentiā arceas**.

Mais, si le complément à l'ablatif est un nom de personne, il doit être toujours précédé de la préposition *ab*. On disait :

arcere aliquem a sese.

L'analogie d'*arcere* est suivie par *movere*, quand il signifie écarter, et surtout, au figuré, exclure. Le complément à l'ablatif seul est de règle dans des constructions comme : *movere aliquem loco* (au sens propre), *movere aliquem statu*, *movere aliquem loco* ou *ordine senatorio*, *senatu*, *tribu*, *possessionibus*. Au contraire, on disait couramment, à l'époque classique :

*se movere ex urbe, de Cumano, castra movere ex eo loco, etc.*¹.

3° Avec les verbes signifiant délivrer de, la construction est déterminée par la nature du verbe employé.

Ainsi *liberare* est régulièrement accompagné de l'ablatif seul, chez Cicéron, quand l'ablatif est un nom de chose², et de l'ablatif avec *ab*, quand c'est un nom de personne : il en est de même avec *absolvere*.

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 49, 63 : *omnium rerum naturā cognitā levamur superstitione, liberamur mortis metu*. *Div. in Cæc.*, 17, 56 : *qui a Venere se liberaverunt*. *P. Rosc. com.*, 12, 36 : *neque a Fannio judicio (instrum.) se absolvat* (mais on dit *absolvere aliquem curā, suspicione, bello, peccato, cæde*).

1. Les composés de *movere* ont une syntaxe différente. Le verbe *demovere* est le seul qui se rapproche un peu du simple ; on trouve en effet :

Tuo loco demovere (Cic., *p. Planc.*, 22, 53) ; *hostes gradu demoti* (T.-Live, VI, 32, 8), et chez Tacite : *demovere aliquem præfecturā* (Ann., XIII, 28), *Suriā* (Ann., II, 43), *curā rerum* (Ann., XIII, 14), *ordine demotum* (texte douteux) *reddidit senatui* (Ann., XIII, 11).

Mais, d'autre part, Cicéron emploie exclusivement les constructions : *demovere aliquem de statu, de sententia, a causā, demovere labem a re publica*, et l'on peut dire, en somme, que, avec *demovere*, l'ablatif est ordinairement précédé de *de* et même de *ab* ou de *ex*.

Amovere avec l'ablatif seul est poétique ; il se construit en prose avec *ab* ou *ex*. De même *commovere* avec l'ablatif seul est rare (cf. SIERCKA, *Hist. fragm.* [ap. Non., p. 58, 20] ; Virg., *En.*, V, 213) ; il se construit ordinairement en prose avec *ex*.

Ex. : *se ou castra commovere ex loco*.

Dimovere ne se construit dans SALLUSTE (cf. *Jug.*, 42, 1) qu'avec *ab* et l'ablatif ; à l'imitation de VERGILE (*En.*, III, 589 ; XI, 210), T.-Live emploie l'ablatif seul (cf. IX, 29, 10 ; XXII, 43, 11). *Emovere* ne paraît pas se rencontrer en prose avant T.-Live : bien qu'à l'imitation des poètes et surtout de Virgile il le construise quelquefois avec un complément à l'ablatif sans préposition, il dit aussi : *emovere aliquem e foro* (XXV, 4, 10), *emovere aliquem ex agro* (XLI, 21, 11), *de medio* (VI, 38, 8). Toutefois, par analogie avec *movere*, on trouve chez lui : *emovere aliquem curiā, ædificiis, senatu, tribu*.

Quand *removere* signifie « ôter », il se construit chez Cicéron avec *de* et l'ablatif.

Ex. : *P. Rosc. Am.*, 8, 23 : *plura clam de medio removebat*.

Au sens de « écarter », il ne paraît se rencontrer que chez les poètes postérieurs de l'époque impériale, qui emploient l'ablatif seul.

Enfin *summove* se construit régulièrement avec *ex* et l'ablatif (cf. Cæs., *de B. civ.*, II, 11, 3). Tite-Live et Suetone emploient l'ablatif sans préposition. Voy. KÜHNEN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, II, 1, p. 269 sq.

2. Il est rare qu'en pareil cas Cicéron emploie *ab* ou *ex* (voy. cependant *Tim.*, 6 ; *in Verr.*, II, 5, 23). Chez T.-Live, l'usage est indécis ; on trouve tantôt l'ablatif seul et tantôt l'ablatif avec *ab*.

Au contraire, avec **solvere**, il semble bien que l'ablatif seul soit de règle¹. Il faut remarquer de plus que **solvere**, délivrer, ne se construit à l'ablatif qu'avec un nom de chose.

Ex. : Cic., *p. Cæcina*, 34, 98 : **ut religione civitas solvatur**. *P. Rab. Post.*, 5, 12 : **quā (lege) non modo ipse, sed totus etiam ordo solutus ac liber est**. *De Re publ.*, I, 18, 30 : **quod ea respondebat, quæ eos, qui quæssissent, et cura et negotio solverent**.

En tout cas, les verbes **supersedere**², se dispenser de (cf. Cés., *de B. Gall.*, II, 8, 1; Cic., *ad Fam.*, IV, 2, 4, etc.), **levare** (cf. Cic., *de Fin.*, I, 19, 63), **exonerare** (cf. T.-LIVE, X, 21, 5) et **exsolvere** (PLAUTE, Cic., T.-LIVE), débarrasser, délivrer de, ne se construisent jamais qu'avec l'ablatif seul.

4° Avec les verbes priver de, manquer de, l'ablatif seul est presque de règle.

Ex. : Cic., *de Fin.*, V, 29, 89 : **Democritus dicitur oculis se privasse**. *De Sen.*, 6, 17 : **consilio, auctoritate, sententiā non modo non orbari sed etiam augeri senectus solet**. *P. Planc.*, 9, 22 : **est gravius spoliari fortunis, quam non augeri dignitate**.

Cependant avec **vacare**, être privé de, exempt de, on trouve aussi, bien que plus rarement, à ce qu'il semble, l'ablatif précédé de **ab**.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, VII, 3, 4 : **vacare culpā magnum est solatium**. *De Off.*, I, 2, 4 : **nulla vitæ pars vacare officio potest**. T.-LIVE, II, 48, 9 : **res publica et milite illic (c.-à-d. dans cette guerre) et pecuniā vacet**.

Cic., *Brut.*, 78, 272 : **nullum tempus illi (cf. § 89, 1°) unquam vacabat aut a forensi dictione aut a scribendo**. — Cés., *de B. civ.*, III, 25, 4 : **hæc a custodiis classium loca maxime vacabant**³.

1. Dans l'exemple de CICÉRON (*de Leg. agr.*, I, 9, 27) : **soluti a cupiditatibus, liberi a delictis**, le mot **soluti** a la valeur d'un adjectif et est construit comme son correspondant **liberi**. Au contraire dans l'exemple du *p. Rab. Post.*, 5, 12, c'est la construction de **solutus** qui a entraîné celle de **liber**.

2. Le verbe **supersedere** est construit une fois avec le datif (par analogie avec les verbes signifiant « renoncer [pour le moment] à », chez l'auteur du *de B. Afr.*, 75, 2 : **supersedere pugnæ**. Les auteurs de la fin de l'empire en ont fait un verbe actif (cf. A.-GELLE, II, 29, 13 : **affines operam, quam dare rogati sunt, supersederunt**), probablement par analogie avec les verbes signifiant « différer, remettre à plus tard ». D'ailleurs l'auteur de la *Rhétorique à Herennius* avait déjà employé le passif (cf. II, 17, 26 : **hæc causa non visa est supersedenda**). Mais, à l'époque classique, le passif ne se rencontre que sous la forme impersonnelle. Voy. les lexiques.

3. César a employé une autre fois **vacare** avec ce sens-là, et il est à remarquer que là aussi (*de B. civ.*, III, 76, 3), il a employé l'ablatif avec **ab**. Cette construction était donc, aux yeux d'un puriste comme César, au moins aussi correcte que l'autre.

Enfin, c'est l'ablatif seul qu'on emploie avec les expressions *interdicere alicui aliqua re*¹ et *intercludere aliquem aliqua re*².

REMARQUES. — I. On rattache quelquefois à ces constructions la locution *invidere alicui aliqua re*, ravis à quelqu'un quelque chose (par malveillance), lui faire tort de quelque chose, mais c'était une incorrection³; on ne la rencontre pas avant T.-Live (cf. II, 40, 11 : *non inviderunt laude sua mulieribus*), mais elle est assez fréquente chez Sénèque et chez Tacite (voy. la remarque de Nipperdey, à propos de *Ann.*, I, 22). Il y a plus : la construction que Quintilien oppose à celle-ci, à savoir *invidere alicui aliquid*, ne se rencontre que chez les poètes et chez T.-Live (cf. XLIV, 30, 4). A la bonne époque, on ne trouve jamais que *invidere alicui*, ou *invidere alicui rei*.

Ex. : *invidere dignitati tuæ* (cf. CIC., *ad Fam.*, I, 7, 2).

II. Chez les poètes, l'emploi de l'ablatif seul est naturellement fort étendu, avec tous les verbes qui marquent séparation ou éloignement.

Ex. : HOR., *A. P.*, 392 : (*homines*) *cædibus et victu fædo deterruit Orpheus*⁴. *Ep.*, I, 15, 29 : *qui civem dignosceret hoste* (cf. *ibid.*, II, 2, 44. *Carm.*, I, 1, 32 : *me... secernunt populo*. *Ars poet.*, 397 : *publica privatis, secernere sacra profanis*⁵. — OV., *Trist.*, I, 10, 28 : *Seston Abydena separat urbe fretum* (cf. LUCAIN, *Ph.*, IV, 75; IX, 524). — HOR., *Ep.*, I, 10, 29 : *non poterit vero distinguere falsum*. I, 7, 48 : *foro nimium distare Carinas*. Etc.

On peut ajouter à cette liste *abhorrere aliqua re* (au lieu de *ab aliquâ re*), bien que cette construction se trouve peut-être déjà chez Cicéron⁶.

146. — Suivent l'analogie des verbes de séparation les adjectifs qui signifient éloignement réel ou figuré. Les uns se construisent avec l'ablatif seul, les autres avec l'ablatif précédé de *ab*, quelques-uns enfin se construisent tantôt avec l'ablatif seul, tantôt avec l'ablatif précédé de *ab*, d'après la nuance de signification qu'ils expriment.

1. C'est du moins la seule construction qui soit classique; si l'on met à part une phrase de Cicéron (*Aer. resp.*, 12 : *ut huic furias vox interdicere*), la locution *interdicere alicui aliquid* est rare et postérieure à l'époque classique (cf. VAL.-MAX., II, 7, 9 : *interdixit etiam ei convictum hominum*).

2. Tel est, en tout cas, l'usage à peu près invariable de César. Voy. R. MENON et S. PÉREZ, *Lexicon Caesarianum* (Leipzig, Teubner, 1890), s. v. *INTERCLUDERE*. On dit aussi (voy. *Antibarbarus*, éd. Schmalz), *intercludere aliquem ab aliqua re*, quand le complément à l'ablatif est un des mots : *urbs*, *flumen*, *mare*, *castra*, etc., et désigne un endroit dont l'accès est fermé ou avec lequel les communications sont coupées.

Ex. : T.-LIVE, XXVI, 40, 4 : *neque intercludi ab Agrigento... poterat*. — CÉS., *de B. Gall.*, VII, 1, 6 : *ut Cæsar ab exercitu intercludatur*. *De B. civ.*, I, 43, 2 : *ab oppido et ponte et commeatu omni... se interclusurum adversarios* (dans César, il n'y a que quatre exemples de cette construction).

3. Voy. ce qu'en dit Quintilien (IX, 3, 1) : Si antiquum sermonem nostro comparemus, pæne jam quidquid loquimur figura est, ut *hac re invidere*, non ut omnes veteres et Cicero præcipue, *hanc rem...*

4. En prose, la construction ordinaire est : *deterrere aliquem ab aliqua re*. Cicéron n'emploie qu'une seule fois *de* et l'ablatif (*de Div.*, II, 39, 81).

5. La construction classique est : *secernere ab...*; de même pour *separare*.

6. En effet, dans le *de Fato*, 4, 8, là où C. F. W. Müller écrit : *ut alii a talibus vitiis abhorreant*, les manuscrits ne donnent pas la préposition *a*.

1° Se construisent avec l'ablatif seul les adjectifs **orbis**, **nudus**, privé de, et **extorris**, banni *et par ext.* dépouillé, privé de¹.

Ex. : Cíc., *ad Fam.*, IV, 13, 3 : **orbis**² *iis rebus omnibus, quibus et natura me et consuetudo assuefecerat.* *Ad Fam.*, VII, 13 a, 1 : **huic tradita urbs est nuda** *præsidio*. — SALL., *Jug.*, 16, 11 : **Jugurtha Adherbalem extorrem patria, domo, inopem affectit** (cf. T.-LIVE, XXVII, 37, 6).

REMARQUE. — L'adjectif **immunis** se construit ordinairement en prose avec le génitif. Mais cette construction ne se rencontre pas avant T.-LIVE³.

2° L'adjectif **liber**⁴ se construit avec **a** devant un nom de personne et ordinairement⁵ avec l'ablatif seul d'un nom de chose.

Ex. : Cíc., *de Fin.*, I, 15, 49 : **robustus animus et excelsus omni est liber cura et angore.** *Ad Att.*, XV, 16 b : **loca ab arbitris libera.**

3° L'adjectif **alienus** se construit avec **a** devant un nom de personne ou quand il signifie hostile à.

Ex. : CÉS., *de B. civ.*, II, 27, 2 : **totius exercitus animos alienos esse a Curione.** — Cíc., *de Fin.*, III, 19, 63 : **ab homine non alienum** (cf. *ib.*, 20, 68; *Tusc.*, II, 15, 35). *De Off.*, I, 9, 30 : **humani nihil a se alienum putat** (cf. TÉR., *Heaut.*, 77).

Quand il signifie étranger à⁶ et que le complément est un nom de chose, la préposition *peut* manquer.

1. Le sens propre de l'adjectif **extorris** montre clairement quelle est l'origine de la construction avec l'ablatif.

On pourrait ajouter à cette liste l'adjectif **inanis**; toutefois il se peut que l'ablatif complément de **inanis** ne soit pas un ablatif de séparation, mais un ablatif analogue à celui qu'on trouve après les adjectifs de diselle (voy. ci-après, § 155). La question serait de savoir à quelle analogie cet adjectif et quelques autres ont obéi; mais cela est bien délicat.

2. Quand **orbis** est pris au sens figuré, il est quelquefois construit avec **ab** et l'ablatif, mais ce tour est rare et KÜHNER (*ouv. cit.*, p. 277) n'en cite qu'un seul exemple de CICÉRON, *p. Flacc.*, 23, 54 : **orba fuit ab optimatibus illa contio**; l'autre est d'OVIDE (*Her.*, 6, 156).

3. L'ablatif, soit seul, soit précédé de **ab**, est moins autorisé. KÜHNER (*ouv. cit.*, t. II, 1, p. 277) ne cite que T.-LIVE (I, 43, 8 : **una centuria facta est immunis militia**) et VELLEJUS PATERCULUS (II, 35, 2 : **Cato omnibus humanis vitiis immunis semper fuit**). Le dictionnaire de Klotz donne comme exemples de l'ablatif précédé de **ab** :

VELL., II, 14 : **domus libera a conspectu immunisque ab omnibus arbitris.**
— PLINIE L'ANCIEN, *Hist. nat.*, XXXII, 4 (14) : **immunes dentes a dolore.**

4. Voy. sur cette question et sur la construction poétique de **liber** avec le génitif, HAUSTEIN, *ouv. cit.*, p. 23; ODERMUELLER, *der Sprachgebrauch des M. Annæus Lucanus* (Münich, 1886), p. 51; LAOUBONNE, *de vita et elocutione C. Plinii Secundi* (Upsal, 1872), p. 149; H. GÖRZEN, *Grammaticæ in Sulpiciano Severum observationes* (Paris, 1883), p. 42 sqq.

5. Dans CÉSAR, *de B. Gall.*, VII, 56, 4 : **liberi ab aqua**, l'adjectif **liber** signifie « dégagé », ce qui justifie, en quelque manière, l'emploi de la préposition.

6. Chez T.-LIVE, **alienus** est toujours avec le datif (cf. I, 20, 3 : **sacerdotium genti conditoris haud alienum**). Cette construction n'est pas conforme à l'usage classique et appartenait vraisemblablement à la langue familière. On trouve aussi chez CÉLIUS (cf. Cíc., *ad Fam.*, VIII, 12, 2) : **malui collegæ ejus, homini alienissimo mihi... me obligare**; et quand **alienus** signifie « mal disposé pour, défavorable », Cicéron le fait suivre quelquefois du datif (cf. *p. Cæc.*, 9, 24; *ad*

Ex. : Cic., *ad Fam.*, VI, 17, 3 : **alienus dignitate**. *De Div.*, I, 38, 82 (cf. II, 51, 105) : **alienum majestate**. *Tusc.*, V, 34, 98 (cf. *p. Tull.*, 4) : **alienus naturā**, etc.

REMARQUE. — **Expers** avec l'ablatif, au lieu du génitif, est une construction antérieure à l'époque classique (voy. ci-après, § 155).

De même **compos**, en possession de, se construisait avec l'ablatif chez les anciens auteurs; on retrouve ce tour chez l'auteur du *Culex* et chez T.-Live.

Ex. : ACC. AP. NON., p. 521, 27 : **magnis compotem et multis malis**. — NEX. AP. NON., p. 456, 25 : **eam nunc esse inventam probris compotem scis**. — *Culex*, 189 : **compos mente**. — T.-LIVE, III, 70, 13 : **præda ingenti compotem exercitum reducant**.

147. — Le **génitif grec** correspond à l'ablatif latin, quand il se construit avec un certain nombre de verbes, les uns intransitifs, les autres transitifs, signifiant éloigner de, s'éloigner de ou être éloigné de, au figuré comme au propre.

Ex. : THEC., IV, 3, 2 : ἀπέχει σταδίους μάλιστα ἡ Πύλος τῆς Σπάρτης τετρακοσίους, Pylos est distante de Sparte de quatre cents stades environ. III, 51, 3 : ἡ νῆσος οὐ πολὺ διέχει τῆς ἡπείρου. I, 81, 4 : πολὺ διαφέρειν οὐ δεῖ νομίζειν ἄνθρωπον ἀνθρώπου, il ne faut pas s'imaginer qu'un homme diffère beaucoup d'un homme. — XEN., *Æcon.*, 14, 10 : ἀνὴρ φιλότιμος ἐθέλει αἰσχροῶν κερδῶν ἀπέχεσθαι, un homme honorable tient à s'abstenir de gains honteux. *Mém.*, I, 2, 22 : πολλοὶ χρημάτων δυνάμενοι φείδεσθαι, capables d'économiser. *Hell.*, VII, 1, 24 : τοῦ ἀκολουθεῖν ὅποι ἂν τις παρακαλῇ φείσεσθαι, vous vous dispenserez (litt. vous vous abstenrez) d'aller partout où l'on vous mandera. — DEM., p. 1394, 18 : οὐ φείδομαι ψυχῆς, ne pas ménager sa vie. — HER., II, 80 : εἶχειν τινὶ τῆς ὁδοῦ, céder le passage à quelqu'un. — DEM., V, 25 : Φιλίππῳ νυνὶ κατὰ συνθήκας Ἀμφιπόλεως παραχωρήκαμεν, nous venons de céder par un traité Amphipolis à Philippe. — XEN., *Mém.*, II, 3, 16 : παρὰ πᾶσιν ἀνθρώποις νομίζεται καὶ ὁδοῦ παραχωρῆσαι (céder le haut du pavé) τὸν νεώτερον τῷ πρεσβυτέρῳ καὶ λόγων ὑπεῖξαι (laisser parler avant soi, litt. lui céder la parole). *Agés.*, 2, 2 : οἱ Θέτταλοι ἐκόλυον τὸν Ἀγρίσιλον τῆς παρόδου, empêchaient Agésilas

Att., I, 1), et cette construction qu'on retrouve chez CORNÉLIUS NEPOS (*Thém.*, 4, 5) devient la règle à l'époque impériale. Voy. LAMPOLAR, de *Ciceronis elocutione in orationibus pro P. Quinctio et pro S. Roscio Amerino conspicua* (Würzburg, Stuber, 1878), p. 222. Quant à la construction d'**alienus** avec le génitif qu'on trouve exceptionnellement chez Lucrèce (III, 821; VI, 69), chez CICÉRON (*de Fin.*, I, 4, 11; *Acad.*, I, 11, 42) et chez SALLUSTE (*Cat.*, 50, 5), c'est peut-être un archaïsme, c'est-à-dire un reste d'une époque où le génitif latin avait commencé à empiéter sur le domaine de l'ablatif (cf. ci-dessus, p. 173. n. 5). On peut aussi, quand **alienus** est précédé de **non** (comme c'est le cas pour l'exemple de Salluste : **neque aliena consili**), dire que l'adjectif est construit avec le génitif par analogie avec **particeps**.

de passer. — ISOCRATE, p. 73, d : εἰργεῖν τινὰ τῶν ἱερῶν, exclure quelqu'un des sacrifices. — LYS., p. 105, 24 : εἰργεῖν τινὰ τῆς ἀγορᾶς, exclure quelqu'un de l'assemblée. — HÉRODOTE, II, 124 : ἀπείργειν τινὰ θυσιέων, exclure quelqu'un des sacrifices. — THUC., II, 39, 1 : οὐκ ἔστιν ὅτε ξηνηλασίαις ἀπείργομέν τινα ἢ μαθήματος ἢ θεάματος. — ISOCR., XII, 27 : τὰ μαθήματα ἀποτρέπει τοὺς νέους πολλῶν ἀμαρτημάτων, la science détourne les jeunes gens de bien des erreurs. — XÉN., Hell., VI, 2, 13 : ἐπαυσαν Τιμόθεον τῆς στρατηγίας, ils forcèrent Timothée à renoncer à ses fonctions de stratège, ils le relevèrent de son commandement. — PLAT., Prem. Hippias, 372 a : πολὺ μείζον με ἀγαθὸν ἐργάσει ἀμαθίας παύσας τὴν ψυχὴν ἢ νόσον τὸ σῶμα, tu me feras beaucoup plus de bien en délivrant mon âme de l'ignorance que mon corps de la maladie. — ARIST., Lysistrata, 1160 : μάχεσθε καὶ παύεσθε τῆς μοχθηρίας, vous combattez et vous ne cessez de lutter méchamment. — ISOCR., I, 14 : λῆγε τῶν πόνων ἔτι πονεῖν δυνάμενος. — XÉN., Agés., 7, 1 : ὑφίεσθαι πόνων, se relâcher de ses fatigues. — PLAT., Men., 246 e : πᾶσα ἐπιστήμη χωριζομένη ἀρετῆς (séparée de la vertu) πανουργία, οὐ σοφία φαίνεται. — EUR., Or., 1522 : δοῦλος ὦν φοβέει τὸν Ἄϊδην, ὃς σ' ἀπαλλάξει κακῶν; — PLAT., Gorgias, 477 : κακίας ψυχῆς ἀπαλλάττεται ὁ δίκην διδούς. — XÉN., Anab., VI, 6, 15 : ἀπολύω ὑμᾶς τῆς αἰτίας, je vous dégage de toute accusation¹.

REMARQUES. — I. En comparant le grec ἄρχεσθαι τινος avec le latin *ordiri ab aliqua re*, on pourrait être tenté de croire que le génitif grec représente l'ablatif latin². Mais cette explication ne saurait convenir qu'à des constructions, comme celle-ci :

HOM., II., IX, 97 : σέο δ' ἄρξομαι. Odyss., XXI, 142 : ἀρξάμενοι τοῦ χώρου³,

dans lesquelles le génitif marque le point de départ du mouvement.

1. Tous ces verbes sont employés couramment par les auteurs attiques. Chez les poètes et déjà chez Homère, il y en a d'autres, comme γάζεσθαι « s'éloigner, se retirer de » (ex. : γ. πυλάων, HOM., II., VII, 172; καλεῖσθαι, II., XI, 504; μάχεσθαι, II., XV, 426); ἀλύσκειν « fuir, se soustraire à » (ex. : SOPH., Ant., 488 : οὐκ ἀλύξετον μόρου κακίστου); ἐρωεῖω « se retirer vivement de » (ex. : HOM., II., XII, 172 : μήπω τις ἐρωεῖτω πολέμοιο, cf. II., XIII, 776; XIV, 101); ἐρύεσθαι « tirer d'un danger, délivrer, sauver » (ex. : HOM., II., V, 456 : οὐκ ἂν δὴ τόνδ' ἄνδρα μάχης ἐρύσαιο, etc.); ἐρητύνειν, « écartier de, empêcher » (ex. : EUR., Phén., 1260 : ἐρητυσσον τεχνὰ δεινῆς ἀμύλλης), etc. — D'autre part, quelques-uns des verbes usités en prose dans un autre sens, prennent pour complément, chez les poètes, un génitif-ablatif, parce qu'ils sont rattachés aux verbes d'éloignement. C'est ainsi que ἔχεσθαι est traité comme ἀπέχεσθαι « se tenir loin de, s'abstenir », quo ἀπέχειν est pris pour synonyme de εἰργεῖν « tenir à l'écart », σῶζεσθαι comme équivalent de ἀπαλλάττεσθαι « être débarrassé, délivré de... », et ἀναπνεῖν, comme synonyme de παύεσθαι « cesser ».

EX. : HOM., II., XIII, 630 : στήσεσθε Ἄρηος, c.-à-d. « vous vous absteniez de combattre » (cf. HES., VI, 65, 2 : οἱ Αἰγινήται ἔσχοντο τῆς ἀγωγῆς). — II., VI, 277 : Τυδεὺς υἱὸν ἀπίσγεν Ἴδλου ἱρῆς. — EUR., Troy., 684 : προθυμῖαν ἔχουσι σωθῆναι πόνων. — HOM., II., XIX, 227 : πότε κέν τις ἀναπνεύσει πόνοιο.

2. Voy. HOLZWEISSIG, *ouv. cit.*, p. 11-12.

3. Cf. B. DELIBATCK, *Vergl. Syntax.*, p. 207.

Au contraire, avec ἄρχεσθαι μύθων, ἄρχειν λόγου, etc., et, d'une manière générale, avec tous les compléments, qui signifient l'action que l'on commence à faire, le génitif est un génitif proprement dit. Cf. ci-dessus, § 118, 5°, p. 141 sq.

II. Avec certains verbes, le rapport d'éloignement est exprimé d'une façon plus précise par les prépositions ἀπό et ἐξ, ou, du moins, on emploie volontiers ce tour dans les cas où il y a, d'une façon claire et nette, l'idée d'un rapport de lieu. C'est ainsi qu'on emploie avec ἀπό les verbes διέχειν, χωρίζειν, εἴργειν, ἀπέχειν, ἀφίστασθαι¹. Toutefois, l'emploi du génitif seul, en pareil cas, semble être plus étendu en grec que l'emploi correspondant de l'ablatif seul en latin. La seule règle précise qu'on puisse donner, c'est que le verbe ἐλευθεροῦν, débarrasser, délivrer de, se construit avec un génitif précédé de ἀπό, quand le complément est un nom de personne².

Ex. : THUC., II, 71, 2 : Παισανίας γὰρ... ἐλευθερώσας τὴν Ἑλλάδα ἀπὸ τῶν Μήδων.

III. De même que ἐλευθεροῦν, débarrasser, délivrer de, l'adjectif ἐλεύθερος se construit aussi avec le génitif (cf. ESCHYLE, *Choéph.*, 1060 ; EUR., *Héc.*, 869 ; PLATON, *Lois*, 756 d, etc.).

IV. D'après l'analogie de διαφέρειν, on construit avec le génitif-ablatif διάφορος, différent de, ἐναντίος, opposé à, ainsi que l'adverbe διαφερόντως, à un degré différent de.

Ex. : PLAT., *Rép.*, 360 c : οὐδὲν διάφορον³ τοῦ ἑτέρου ποιεῖ, ἀλλ' ἐπὶ ταῦτον ἴασιν ἀμφοτέρω. *Protag.*, 317 b : ἐγὼ οὖν τοῦτων τὴν ἐναντίαν ἅπασαν ὁδὸν ἐλήλυθα⁴. — XÉN., *Hier.*, 7, 4 : (ὁμοίως οἱ τύραννοι) τιμᾶσθε διαφερόντως τῶν ἄλλων ἀνθρώπων.

V. En latin, dans la langue archaïque et poétique, on trouve, pour rendre l'idée de séparation, le génitif, au lieu de l'ablatif. Ce peut être, ou bien un reste de la syntaxe primitive gréco-italique (cf. ci-dessus, p. 173, n. 5) ou bien une imitation voulue de la syntaxe grecque⁵.

Ex. : AFRAN. AP. NON. (p. 498, 17) : me quom privasti tui (cf. gr. ἀποστέρειν τινά τινος). — PLAUTE, *Rud.*, 247 : me omnium jam laborum levans

1. Les poètes, au lieu d'employer ἀπό avec le génitif, se servent, en pareil cas, des verbes composés avec ἀπό, suivis du génitif.

Ex. : ESCHYLE, *Fragm.*, 222 : ὁδοὶ γε πολλοὶ ἀπάγουσ' ἀμαρτίας. — ΜΕΝ., *Fragm.*, 649 : εἰ τᾷλλ' ἀφαιρεῖν ὁ πολὺς εἰωθεν χρόνος | ἡμῶν, τό γε φρονεῖν ἀσφαλέστερον ποιεῖ.

De même, ils préfèrent, dans le même cas, se servir d'autres verbes composés, comme μεθιστάναι, « délivrer de », μεταστῆναι « sortir de, être délivré de », μεθίεναι (tr.) « laisser aller, détendre », μεθίεναι (intr.) « se relâcher », ἀνίεναι « se relâcher de », μεθορμίζειν « éloigner en faisant changer de place », etc., avec un complément au génitif.

Ex. : EUR., *Hel.*, 1441 : ὦ Ζεῦ, βλέψον πρὸς ἡμᾶς καὶ μετᾶστησον κακῶν. *Rhes.*, 295 : ἐξετίμεσθα καὶ μετᾶστημεν φόβου (cf. THUC., II, 67, 1 : βουλόμενοι πείσαι τε αὐτόν, εἰ δύναιτο, μετᾶστάντα τῆς Ἀθηναίων ξυμμαχίας στρατεύσαι κτλ.). — HOM., II, XVII, 539 : κῆρ ἄχεος μετέηκα (cf. HES., IX, 33, 3 : Σπαρτιτῆται μετίεσαν τῆς χρησιμοσύνης, « renoncèrent à leur désir d'acquiescer »). — HESIOD., I, 156 : ὑπείεις τῆς ὀρχῆς ἔφη οἱ κείθεσθαι. — ANIST., *Paiz.*, 318 : ἐξολεῖτέ μ', ὦνδρες, εἰ μὴ τῆς βοῆς ἀνήσετε. — EUR., *Alc.*, 798 : μεθορμίζει σε πύτλος ἐμπεσὼν σκύφου.

2. Sur la question en général, voy. R. KÜHN, *ausf. Gramm. d. gr. Sprache*, II, 1, p. 342, RHEM. 2.

3. Quand διάφορος signifie « qui est d'opinion différente, hostile », il se construit avec le datif. Cf. ci-dessus, § 86, 1°, p. 90.

4. Sur ἐναντίος, voy. ci-dessus, § 86, 1°, RHEM. II, p. 90.

5. Voy. BAKHUS, *ouv. cit.*, p. 109, qui croit que l'influence grecque a été décisive.

(cf. gr. λύειν ου κουφίζειν τινά τινος). — TIBULLE, I, 7, 40 : *pectora tristitiæ dissoluenda dedit*. — QUADRIG. AP. GELL., IX, 13, 8 : *Gallus manu significare cœpit, utrique ut quiescerent pugnæ*. — VIRGILE, *En.*, X, 441 : *tempus desistere pugnæ*. — HOR., *Carm.*, II, 9, 17 : *desine mollium | tandem querelarum* (cf. SIL., X, 84 : *consul non desinit iræ*). *Carm.*, III, 27, 70 : *abstineto... irarum calidæque rixæ*. — PETRONE, *Sat.*, 49 : *ego crudelissimæ severitatis non potui me tenere* (cf. pour tous ces verbes les tours grecs correspondants ἀπέχεσθαι, ἀφίστασθαι, παύεσθαι τινος, etc.).

Par analogie avec ces verbes ou par imitation du grec, les poètes et les écrivains qui recherchent l'archaïsme emploient avec un génitif les adjectifs *liber* (VIRG., HOR.)¹, *nudus* (SALL.), *vacuus* (SALL.), *purus* (HOR.), le participe *desolatus* (SIL., VIII, 590), pour *privatus*, et l'adverbe *longe* (APUL.)².

148. — Ablatif d'origine. — *En latin*, c'est aussi avec l'ablatif proprement dit qu'on construit les participes passés *natus*, *ortus* et les mots analogues signifiant né de, originaire de, issu de³.

1° On emploie presque toujours *sans préposition* les ablatifs qui désignent la *famille*, la *condition*, etc., d'où quelqu'un est sorti.

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, IV, 42, 4 : *Piso Aquitanus, amplissimo genere natus*. *Ibid.*, VII, 77, 3 : *summo in Arvernibus loco ortus*. *Ibid.*, VII, 37, 1 : *amplissimâ familiâ nati adulescentes*.

2° L'ablatif qui désigne la mère ou le père dont quelqu'un est né *peut* être précédé de la préposition *ex*, mais ce n'est pas une règle absolue⁴.

CIC., *de Nat. deor.*, II, 24, 62 : *quod ex nobis natos liberos appellamus*. — T.-LIVE, XLIII, 3, 2 : *ex militibus Romanis et ex Hispanis mulieribus... natos se memorantes*.

1. Voyez ce qui a été dit ci-dessus, p. 182, n. 4.

2. D'autres emplois du génitif se rencontrent après les verbes ou adjectifs exprimant une idée de disette. Voy. ci-après, p. 190 sq.

3. Quand *esse* signifie « sortir de », il se construit avec *ex* et l'ablatif.

Ex. : CIC., *p. Plane.*, 6, 14 : *reliquos video esse ex equestri loco*.

En général, l'ablatif d'origine qui accompagne les verbes signifiant « naître » (ou « donner la naissance ») est précédé de *ex*. Une construction comme : *nasci aliquo* (CIC., *p. Rosc. Am.*, 16, 46) est assez rare.

4. Voy. KREBS-SCHWALZ, *Antibarbarus*, s. v. *nasci*. Quand le nom propre du père n'est pas cité, on se sert ordinairement de l'ablatif sans préposition.

Ex. : CIC., *p. Rosc. Am.*, 16, 46 : *pater certo nasci*. — NÉR., *Cim.*, 1, 2 (cf. *Epam.*, 2, 1) : *eodem patre natus*. — SÉN. RH., *Contr.*, X, 29, 16 : *pater principe equestris ordinis natus*. — SUTR., *Ner.*, 33 : *quæstorio patre nata*.

Quand le nom propre de la mère n'est pas cité, on met souvent l'ablatif avec *ex*.

Ex. : CIC., *de Orat.*, I, 40, 183 : *cum ex utraque (uxore) filius natus esset*. (Cf. *ad Fam.*, XIII, 8, 1 ; *de Rep.*, II, 21, 37).

Mais on peut aussi employer l'ablatif seul.

Enfin quand le nom propre est cité, l'ablatif s'emploie ordinairement seul.

Ex. : CIC., *de Nat. deor.*, III, 17, 44 : *quos omnes Erebo et Nocte natos ferunt* (cf. *ibid.*, III, 16, 42 ; 20, 51 ; *de Fato*, 13, 30, etc.).

3° L'ablatif du nom d'un ancêtre d'où quelqu'un descend est régulièrement précédé de **ab**.

Ex. : Cic., *p. Mur.*, 31, 66 : **quoniam ab illo** (Catone proavo) **ortus es** (cf. Nép., *All.*, 18, 3 et Cic., *p. Planc.*, 27, 67 : **a me ortus**, moi qui n'ai pas d'ancêtres). — Cés., *de B. Gall.*, II, 4, 1 : **Belgas esse ortos a Germanis**. — T.-Live, VII, 32, 13 : **patricius eras et a liberatoribus patriæ ortus**.

149. — *En grec*, l'ablatif d'origine est remplacé par le génitif dans les expressions γίγνεσθαι τινος, εἶναι τινος, naître de quelqu'un, être fils de quelqu'un, descendre de quelqu'un.

Ex. : Xén., *Anab.*, I, 1, 1 : **Δαρειού καὶ Παρυσάτιδος παῖδες γίγνονται δύο**. — Eur., *Ion.*, 803 : **μητρὸς δ' ὅποίας ἐστίν, οὐκ ἔχω φράσαι**¹.

REMARQUE. — On trouve souvent γίγνεσθαι ἐκ τινος (Hom., *Il.*, V, 548; HÉR., VII, 11; Eur., *Iph. in Aul.*, 406, etc.) et c'est toujours ἀπὸ τινος γίγνεσθαι que l'on emploie, quand on veut signifier tirer son origine de quelqu'un².

150. — Pour indiquer la patrie dont on est originaire on emploie ordinairement un adjectif.

Ex. : CORN. NÉP., *Mill.*, 1, 1 : **Miltiades, Cimonis filius, Atheniensis**.
Paus., 1, 1 : **Pausanias Lacedæmonius**. Etc., etc.

Mais on trouve aussi soit l'ablatif seul soit l'ablatif précédé de **ex**³.

Ex. : Cés., *de B. civ.*, 1, 24, 4 : **N. Magius Cremonā**. *De Bell. Gall.*, V, 27, 1 : **Q. Junius ex Hispaniā quidam**.

C'est à l'ablatif qu'on mettait le nom de la tribu à laquelle apparte-

1. B.-DESMANDES, *Vergl. Synt.*, p. 207, n'admet pas qu'après εἶναι le génitif remplace un ablatif primitif; se fondant sur les autres langues de la famille indo-européenne, il y voit un génitif proprement dit. Pourtant on peut se demander si le grec, en construisant εἶναι avec un génitif d'origine, ne suivait pas tout simplement l'analogie de γίγνεσθαι. On comprend, à la rigueur, que dans une phrase comme celle-ci (Xén., *Anab.*, VII, 2, 19 : σὺ πόλειως μεγίστης εἶ), le génitif πόλειως soit un génitif possessif, parce qu'on peut traduire « tu appartiens à une très grande cité ». Mais dans le vers d'Euripide cité, cela n'est pas possible. Quant au génitif avec γίγνεσθαι, c'est évidemment un génitif-ablatif; car, en sanscrit, le verbe correspondant s'emploie avec l'ablatif. Cette construction remonte aux plus anciens temps de la langue grecque (cf. Hom., *Od.*, XV, 248 : τοῦ δ' οὐκ εἰς ἐγένοντο Ἀλκμαίων Ἀμφιλοχός τε. *Il.*, XXI, 89 : τῆς δὲ δῶα γενόμεσθα).

2. Les poètes étendent la construction du génitif d'origine aux verbes φῶναι, βλαστεῖν, etc.

Ex. : SOPH., *Trach.*, 401 : ὦν δ' ἔβλαπτεν, οὐκ ἔχω λέγειν.

Ei, par analogie. Sophocle va jusqu'à dire :

Phil. 3 : κρατίστου πατρὸς Ἑλλήνων τραφεῖς.

3. En pareil cas, T.-Live emploie très fréquemment **ab** et l'ablatif (cf. I, 50, 3 : **Turnus Herdonius ab Aricia**), mais cet usage est peu correct et semble appartenir plutôt à la langue familière qu'à la prose littéraire.

nait un citoyen romain; voyez, par exemple, ces désignations *officielles* :

P. Rupilius P. f. Men., P. Rupilius, fils de Publius, originaire de la tribu Ménénia. — **Serv. Sulpicius Q. f. Lem. Rufus**, Servius Sulpicius Rufus, fils de Quintus, originaire de la tribu Lemonia¹.

451. — *En grec*, pour indiquer le dème auquel appartient un citoyen athénien, on emploie ordinairement un adjectif en -εύς dérivé du nom du dème.

Ex. : Δημοσθένης Δημοσθένους Παιανιεύς, Démosthène, fils de Démosthène, originaire du dème Pæanie.

C'est la forme officielle. Mais on peut employer aussi soit un adverbe en -θεν, soit la préposition ἐκ suivie du nom du dème au génitif.

452. — A l'ablatif d'origine on peut rattacher :

1° L'ablatif de matière, qui, en règle générale, doit être précédé de **ex**, mais qu'on rencontre aussi sans préposition chez Virgile et chez les prosateurs, de l'époque impériale.

Ex. : VIRG., *Én.*, II, 765 : crateresque **auro solidi** (cf. TAC., *Ann.*, II, 33 : **vasa auro solida**). — PLINIE L'ANCIEN, *Hist. nat.*, XXXVI, 86 : **omnes lapide polito fornicibus tecti**. — TAC., *Ann.*, XII, 16 : **mœnia non saxo, sed cratibus et vimentis ac media humo**².

2° L'ablatif employé avec **ab** après les verbes passifs³ ou après un verbe intransitif équivalant, par le sens, à un passif, quand le sujet logique d'où part l'action est un nom de personne.

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, I, 7, 4 : **memoria tenebat L. Cassium consullem occisum... ab Helvetiis**. — CIC., *de Off.*, II, 7, 26 : **non ex insidiis interiit** (= interfectus est),... **non a paucis**. — T.-LIVE, XXI, 51, 2 : **captivi... a consule... venierunt** (furent vendus). — CIC., *ad Att.*, VI, 2, 10 : **salvebis a meo Cicerone** (c.-à-d. sois salué par..., reçois les salutations de...). — QUINT., IX, 2, 12 : **rogatus an ab reo fustibus vapulasset** (s'il avait été battu à coups de bâton).

1. Sur les inscriptions grecques où se trouvent des transcriptions de cette façon officielle de désigner les citoyens romains, on lit le nom de la tribu au datif; mais l'adscript étant souvent négligé, il semble souvent que ce soit le nominatif. Voy. *Revue critique*, 1881, p. 41-42.

2. On peut se demander pourtant si dans la plupart de ces exemples l'ablatif ne remplace pas l'instrumental. Le seul argument sérieux qu'on puisse faire valoir en faveur de l'ablatif proprement dit, c'est que dans la construction classique l'ablatif de matière est précédé de la préposition **ex** dont la fonction est de signifier l'origine. Mais en grec le génitif ne remplace pas un ablatif primitif, comme le prouve la comparaison avec les autres langues de la famille, par exemple le sanscrit védique, le lithuanien et le slave. Voy. B.-DELACROIX, *Vergl. Synt.*, p. 340 et cf. ci-dessus, p. 120, note 4.

3. Mais non pas le génitif grec avec **ὑπό**, car **ὑπό** veut dire « sous l'influence de » et ne marque pas l'origine; ce qui marque l'origine c'est la construction peu correcte (voy. *Revue des Revues*, t. V, p. 314) : **ἐκ τινος, παρά τινος, ἀπό τινος**, au lieu de **ὑπό τινος**.

De même avec *fio*, verbe intransitif, qui sert de passif à *facio*.

Cés., de *B. civ.*, I, 41, 4 : *opus... a tertia acie fiebat. Ib.*, I, 74.
5 : *idem hoc fit a principibus Hispaniæ.*

REMARQUES. — I. On emploie aussi l'ablatif précédé de *ab*, quand le sujet logique d'où part l'action est une chose que l'on considère comme personnifiée.

Ex. : Cic., de *Off.*, I, 20, 68 : *vinci a voluptate* (le plaisir est comparé à un ennemi contre lequel on a à lutter).

En dehors de ce cas, *ab* et l'ablatif avec un nom de chose est une incorrection, propre peut-être à la langue *familière* (bien qu'on la trouve même chez CÉSAR, de *B. Gall.*, III, 13, 9).

II. Quand le sujet d'où part l'action est un nom *d'animal*, le verbe passif se construit aussi avec *ab*¹.

Ex. : Cic., ad *Fam.*, VII, 1, 3 : *sed quæ potest homini esse polito delectatio, cum aut homo imbecillus a valentissimâ bestiâ laniatur aut præclara bestia venabulo transverberatur?* — T.-LIVE, XXI, 5, 15 : *quidam... ab elephantis obtriti sunt.*

III. Quand le complément du verbe passif est un nom de chose, c'est l'ablatif sans préposition que l'on emploie; mais dans ce cas l'ablatif latin correspond au datif grec et c'est proprement un instrumental marquant la cause. (Pour cette question, voy. ci-après, § 187.)

153. — 1° Les verbes *latins* qui signifient apprendre quelque chose *de quelqu'un* se construisent avec l'ablatif précédé de *ab*, *ex* ou *de*. L'ablatif marque en pareil cas l'origine de l'information.

Ex. : Cés., de *B. Gall.*, II, 31, 4 : *pro suâ clementiâ ac mansuetudine, quam ipsi ab aliis audirent...* *Ibid.*, VI, 37, 9 : *ut ex captivo audierant* (cf. Cic., *Læli.*, 4, 14; ad *Fam.*, IX, 2, 4; de *Leg.*, II, 19, 47). — Cic., *Brut.*, 72, 252 : *de hoc* (de Cicéron que voici) *hujus generis* (en fait d'éloquence) *acerrimo existimatore sæpissime audio, illum omnium fere oratorum Latine loqui elegantissime* (cf. ad *Fam.*, XI, 12, 2; ad *Att.*, XVI, 7, 8; in *Verr.*, II, 3, 57, 130; de *Orat.*, III, 33, 133; de *Rep.*, II, 15, 28). — Cés., de *B. Gall.*, IV, 19, 1 : *hæc ab iis cognovit. Ibid.*, IV, 23, 5 : *quæ ex Voluseno cognosset*².

1. Cette règle est fondée sur l'usage des bons écrivains. SCHULTZ, *lat. Sprachlehre*, § 284, Ann. 3, prétend qu'en parlant d'animaux on n'emploie pas l'ablatif avec *ab* et il cite : *bubus arare, equo vehi*. Mais il a confondu deux cas : dans les exemples qu'il allègue l'ablatif est un instrumental, parce que ce qu'il s'agit d'exprimer c'est le moyen employé pour labourer, pour se transporter, etc. De même, si l'on voulait dire « faire nourrir ses enfants par une chèvre », c.-à-d. par le moyen d'une chèvre, il faudrait dire : *curare ut liberi caprâ alantur*. Mais quand il s'agit d'exprimer nettement *de quel animal part l'action*, c'est l'ablatif avec *ab* qu'il faut employer.

2. Avec *cognoscere*, Cicéron emploie ordinairement *ex* (rarement *ab*) et l'ablatif du nom de la personne qui a donné l'information, tandis que César emploie presque aussi souvent l'une des deux tournures que l'autre.

2° *En grec*, ἀκούειν se construit avec le génitif de la personne, seul ou accompagné de παρά, dans le sens de apprendre quelque chose de quelqu'un. Ici, le génitif a le sens de l'ablatif latin.

EX. : PLAT., *Apol.*, 17 b : ἐμοῦ ἀκούσεσθε πᾶσαν τὴν ἀλήθειαν. — XÉN., *Anab.*, 1, 2, 5 : ἤκουσε παρὰ Τισσαφέρους τὸν Κύρου στόλον¹.

De même, πυνθάνεσθαι, avec le génitif de la personne, signifie comme πυνθάνεσθαι παρὰ τινος, apprendre quelque chose de quelqu'un (cf. ESCHYLE, *Supp.*, 185; SOPH., *OEd. R.*, 333; ARIST., *Gren.*, 1417; HÉROD., II, 91; XÉN., *Cyr.*, IV, 1, 2; PLATON, *Banq.*, 179 e) OU s'informer de quelque chose auprès de quelqu'un (cf. XÉN., *Anab.*, V, 5, 25; PLAT., *Gorg.*, 453 e), etc.².

154. — **Ablatif de disette**³. — *En latin*, les verbes qui signifient manquer de se construisent ordinairement avec l'ablatif⁴. Tels sont *egere* et *careo*.

EX. : CIC., *Tusc.*, V, 35, 102 : **quotidie nos ipsa natura admonet, quam paucis, quam parvis rebus egeat**⁵. *Ibid.*, V, 22, 63 : **miserum est carere consuetudine amicorum**.

155. — L'analogie des verbes de *disette* est suivie par les adjectifs *inops*, *inanis*, *cassus* (poét.) et *expers* (plutôt archaïque), privé de⁶.

1. On trouve aussi chez les poètes et dans la prose ionienne les prépositions πρὸς ou ἐκ.

EX. : HOM., *Il.*, XIV, 524 : ὑπὲρ σίθεν αἰσχε' ἀκούω πρὸς Τρώων. — SOPH., *Aj.*, 1235 : ταῦτ' οὐκ ἀκούειν μεγάλα πρὸς δούλων κακὰ « entendre de pareilles choses de la bouche d'esclaves, n'est-ce pas affreux ? » — HÉROD., 1, 118 : ἤκουσε πρὸς τοῦ βουκόλου τὸ πρήγμα. III, 62 : ἀκούσας ταῦτα ἐκ τοῦ κήρυκος (cf. HOM., *Od.*, XV, 374).

Thucydide est le seul auteur qui offre un exemple de la préposition ἀπό.

I, 125, 1 : οἱ δὲ Λακεδαιμόνιοι ἐπειδὴ ἀφ' ἀπάντων ἤκουσαν γνῶμην...

Mais les mots ἀφ' ἀπάντων se rattachent plutôt à γνῶμην (= τὴν ἀφ' ἀπάντων γνῶμην) qu'au verbe ἤκουσαν.

Le verbe poétique χλύειν a naturellement les mêmes constructions (cf. HOM., *Od.*, XIX, 93 : ἐξ ἐμεῦ ἐχλύες. — SOPH., *Oed. R.*, 429 : ἦ ταῦτα ὀτρ' ἀνεκτὰ [« n'est-il point intolérable »] πρὸς τοῦτου χλύειν;).

2. On trouve aussi ἐκ τινος chez SOPHOCLE (*Oed. à Col.*, 1260), πρὸς τινος chez HÉRODOTE (III, 68) et enfin ἀπό τινος chez ESCHYLE (*Choéph.*, 737).

3. Pour la construction des verbes et des adjectifs signifiant une idée d'abondance, voy. ci-dessus, § 118, 7° (p. 145) et cf. § 130, 6° (p. 165). On a cru longtemps que les verbes ou adjectifs qui marquent l'abondance devaient être réunis en une seule règle avec ceux qui marquent la disette : en effet, à part quelques exceptions peu importantes, les uns et les autres se construisent en grec avec le génitif et en latin avec l'ablatif. Mais la comparaison avec les autres langues de la famille indo-européenne ne permet pas d'attribuer à la construction la même origine dans les deux cas. Avec les verbes ou adjectifs qui marquent la disette, l'ablatif latin est un ablatif proprement dit exprimant la privation, c'est-à-dire la séparation de..., et le génitif grec remplace un ablatif primitif; au contraire, avec les verbes ou adjectifs qui marquent l'abondance, le génitif grec est un génitif proprement dit (voy. ci-dessus, § 118, 7° avec la note) et l'ablatif latin remplace un instrumental (voy. ci-après, § 188, 1°).

4. A l'exception toutefois du verbe *indigere*, qui se construit mieux avec le génitif qu'avec l'ablatif. Cf. ci-dessus, § 118, 7°, REM. (p. 145).

5. Pour *egere*, voy. ci-dessus, § 118, 7°, REM. (p. 145).

6. L'adjectif *exheres* se trouve une fois chez Plaute avec l'ablatif.

EX. : MOST., 234 : **ut ego exheredem meis bonis me faciam...**

EX. : CIC., *Brut.*, 70, 247 : **non inops verbis**. *Ad Att.*, II, 8, 1 : **nulla abs te per hos dies epistula inanis¹ aliqua re utili et suavi venerat**. — VIRG., *Én.*, II, 85 : **nunc cassum lumine lugent**. — PLAUTE, *Pers.*, 509 : **ea res me domo expertem facit** (cf. *Asin.*, 45; *Amph.*, 713; TURPIL. AP. NON., p. 500, 23). — SALL., *Catil.*, 33, 1 : **plerique patriæ, omnes fama atque fortunis expertes sumus**.

156. — *En grec*, le génitif remplace l'ablatif avec les verbes δέισθαι, avoir besoin, demander; ἀπορεῖν, σπανίζεσθαι, manquer de, κενοῦν, ἐρημοῦν, vider de, ἀποστερεῖν, priver, dépouiller de, στέρεσθαι, se trouver dépouillé de.

EX. : GNOM. : ὁ μηδὲν ἀδικῶν οὐδενὸς δεῖται νόμου. — XÉN., *Anab.*, II, 2, 41 : τῶν ἐπιτηδείων οὐκ ἀπορήσομεν. *Hier.*, 10, 1 : φιλίαν κτησάμενος ἄρχων οὐδὲν ἔτι δεήσεται δορυφόρων. *Hier.*, 1, 14 : τοῦ ἡδίστου ἀκροάματος ἐπαίνου, οὐποτε σπανίζετε. — PLAT., *Banq.*, 197 d : (ὁ Ἑρως) ἡμᾶς ἀλλοτριότητος μὲν κenoί, οικειότητος δὲ πληροί. — DEM., XXIX, 3 : οὗτος ἐμὲ τῶν πατρῶων ἀπάντων ἀπεστέρηκε. — XÉN., *Anab.*, III, 2, 2 : χαλεπὰ τὰ παρόντα, ὅποτε ἀνδρῶν στρατηγῶν τοιούτων στερόμεθα.

REMARQUES. — I. L'impersonnel δεῖ correspondant au latin *opus est*² se construit comme δέομαι avec un complément au génitif. On dit δεῖ μοί τινος, j'ai besoin de quelque chose; πολλοῦ δεῖ, il s'en faut de beaucoup, ὀλίγου δεῖ, il s'en faut de peu³.

II. Quand δέομαι est suivi d'un pronom ou d'un adjectif neutre comme complément, le pronom ou l'adjectif doit être à l'accusatif (cf. ci-dessus § 62, 3° et 4°).

EX. : δέομαι τι, j'ai besoin de quelque chose, δέομαι οὐδέν, je n'ai besoin de rien.

III. Le verbe δέομαι suivi du génitif d'un nom de personne signifie ordinairement prier.

EX. : δέομαί σου, je te prie; τοῦτό σου δέομαι, je t'en prie. Cf. ESCH., III, 61 : δεήσομαι ὑμῶν μετρίαν δέησιν, je vous adresserai une juste prière, c.-à-d. je vous demanderai une chose juste.

1. Toutefois *inanis* signifiant « vide de », se construit parfois avec un génitif.

EX. : CIC., *de Orat.*, I, 9, 37 : *omnia plena consiliorum, inania verborum videmus*.

Mais dans cet exemple, il semble bien que le génitif soit amené par une raison de symétrie (cf. *plena consiliorum*); à moins que ce soit l'analogie des contraires qui ait conduit à mettre le génitif après un adjectif de disette, comme on l'avait mis avec un génitif d'abondance.

2. Entre les deux locutions il n'y a qu'une analogie de sens; la construction de δεῖ diffère tout à fait de celle d'*opus est* (cf. ci-après, § 188, 14° [p. 224]). Avec *opus est* l'ablatif latin est un instrumental; avec δεῖ, le génitif grec remplace un ablatif signifiant la chose dont on est privé, c'est-à-dire, en somme, séparé.

3. Le tour impersonnel peut être remplacé par le tour personnel sans que la construction change : πολλοῦ δέω ἔχειν « je suis loin d'avoir », τοσούτου δέω ἔχειν ὥστε... « je suis si loin d'avoir... que... »

IV. Le verbe ἀποστερεῖν se construit ordinairement¹ avec l'accusatif de la personne et le génitif de la chose (toutefois voy. § 58, REM. I), mais le passif στέρεσθαι veut toujours son complément au génitif.

157. — Les adjectifs grecs marquant la disette se construisent aussi avec le génitif. Ce sont ἐνδεής ou ἐπιδεής, qui manque de, ἔρημος, γυμνός, κενός, vide, privé de, ἀγνός, pur de, etc.

EX. : PLAT., *Rép.*, 381 c : οὐ γὰρ που ἐνδεᾶ γε φήσομεν τὸν θεὸν κάλλους ἢ ἀρετῆς εἶναι. — XÉN., *Mém.*, IV, 4, 24 : φῶλον ἀγαθῶν ἔρημοι. — PLAT., *Lois*, 759 c (cf. 840 d) : φόνου ἀγνός.

158. — **Ablatif de comparaison**². — Après le *comparatif* des adjectifs ou des adverbes, le latin remplace souvent par un *ablatif*³ la conjonction *quam* suivie d'un nominatif ou d'un accusatif.

EX. : CIC., *de Leg.*, I, 7, 22 : *quid est in homine ratione divinius?* — CÉS., *de B. Gall.*, VII, 19, 5 : *nisi eorum vitam sua salute habeat cariores.* — T.-LIVE, XXIII, 3, 4 : *ut potiores irā salutem atque utilitatem vestram habeatis.*

REMARQUES. — I. L'ablatif de comparaison se rencontre, à l'exclusion de tout autre tour, dans un latinisme bien connu.

EX. : CÉS., *Fragm.*, 143, 3 : *quo mihi gravius abs te nil accidere potest*, le plus grave ennui que tu puisses me causer.

C'est le seul cas où le comparatif ne peut pas se construire avec *quam*⁴.

II. On enseigne qu'une phrase comme celle-ci : « Pourquoi croire Hérodote plus véridique qu'Ennius? » devrait se rendre en latin par : *Herodotum cur veraciorem ducam quam Ennius erat?* Mais, en réalité, on pouvait aussi bien dire, comme Cicéron, *de Div.*, II, 56, 115 : *Herodotum cur veraciorem ducam Ennio?* La vraie règle, c'est qu'en pareil cas l'ablatif ne peut remplacer la proposition avec *quam*, que si le comparatif lui-même est au *nominatif* ou à l'*accusatif*.

EX. : CIC., *Læli.*, 8, 26 : *nihil est amabilius virtute.* *De Orat.*, II, 37, 154 : *non tulit ullos hæc civitas aut gloriā clariores aut auctoritate graviores aut humanitate politiores P. Africano, C. Lælio, L. Furio.*

1. Il peut aussi (mais plus rarement) se construire comme ἀπαρτισταί avec deux accusatifs, celui de la personne et celui de la chose (voy. ci-dessus, § 58).

EX. : DÉR., XXVIII, 13 : τὴν τιμὴν ἀποστερεῖ με.

2. Voy. ED. WÆFFLIN, *der Ablativus comparisonis* (dans l'*Archiv* de Wæfflin, t. VI, p. 447 et suiv.).

3. Cet ablatif peut se ramener à l'ablatif du point de départ. Quand on dit *doctior Petro*, c'est en partant de Pierre pris comme terme de comparaison qu'on affirme la supériorité de tel ou tel. Cette construction appartenant à la plupart des langues indo-européennes doit être considérée comme protoethnique. Voy. B. DELANCK, *Vergl. Synt.*, p. 216 et dans les *Götting. Gelehrt. Anz.* (1884, n° 13) le compte rendu fait par PISCHKE, du travail de H. ZIMMER, *Vergleichende Syntax des indo-germanischen Komparativs*, etc. (Berlin, 1884). Je rappelle ici l'étude d'Otto Schwab que j'ai déjà signalée dans l'*Introduction* (p. 12, n. 4) : *Historische Syntax der griechischen Comparison in der klassischen Litteratur* (Würzburg, 1893, 1894, 1895).

4. L'ne tournure analogue existe en grec avec le génitif de comparaison.

EX. : ISOCH., I, 5 : τῆς ἀρετῆς ἐπικίεσθαι δύνασθε, ἥς οὐδὲν κτῆμα σεμνότερον οὐδὲ βεβαιότερόν ἐστιν.

SYNTAXE DES CAS.

193

En dehors de ces deux cas, l'ablatif, au lieu de **quam**, est tout à fait exceptionnel. Horace s'est exprimé d'une façon peu correcte en disant :

Ép., I, 40, 41 : **pane egeo, jam mellitis potiore placentis.**

159. — *En grec*, le génitif-ablatif de comparaison peut remplacer la conjonction *ἢ* suivie non seulement d'un nominatif ou d'un accusatif, mais quelquefois même d'un autre cas. L'usage du génitif est donc beaucoup plus libre en grec que l'usage correspondant de l'ablatif en latin.

Ex. : ISOCR., I, 37 : **πολλῶν χρημάτων** κρείττων ὁ παρὰ τοῦ πλήθους ἔπαινος. — PLAT., *Apol.*, 39 a : **πονηρία θάπτον θανάτου** τρέχει. — ISOCR., I, 46 : ἡγοῦ τῶν ἀκουσμάτων πολλὰ **πολλῶν** εἶναι **χρημάτων** κρείττω. — PLAT., *Gorg.*, 479 : ἀθλιώτερόν ἐστι μὴ ὑγιοῦς σώματος (= ἡ μὴ ὑγιεῖ σώματι) μὴ ὑγιεῖ ψυχῇ ξυνοικεῖν. — THUC., I, 85, 2 : ἔξεστι δ' ἡμῖν (sc. βουλεύειν) **μᾶλλον ἐτέρων** (= μᾶλλον ἢ ἐτέροις) διὰ ἰσχύος. — ARISTOTE., *Polit.*, V, 7, 15 : ἐν στρατηγίᾳ δεῖ βλέπειν εἰς τὴν ἐμπειρίαν **μᾶλλον τῆς ἀρετῆς** (= ἡ εἰς ἀρετὴν). — THUC., VIII, 52, 1 : πλείοσι ναυσὶ **τῶν Ἀθηναίων** (= ἡ οἱ Ἀθηναῖοι εἶχον) παρήσαν.

REMARQUE. — On trouve, *en latin*, quelques exemples du génitif après un comparatif. Comme ce tour se rencontre surtout chez les écrivains dont la langue est incorrecte, on enseigne ordinairement que c'est un vulgarisme.

Ex. : PLIN., *Hist. nat.*, VII, 31 : **salve** (M. Tulli), **omnium triumphorum lauream adepte majorem!** — APUL., *Mét.*, IX, 38 : **nec tamen sui molliorem.**

Mais on peut se demander si ce n'est pas plutôt un hellénisme; car Vitruve (cf. V, 1, 3 : **superiora inferiorum fieri contractiora**), Symmaque et Ammien Marcellin (dont la langue est pleine de locutions grecques) s'en sont servis aussi. En tout cas, il n'est pas douteux que les écrivains ecclésiastiques n'aient emprunté directement cette construction au grec¹.

160. — 1° *En latin*, les ablatifs **æquo** (CIC.), **justo**, **solito**, **dicto** (POÉT. et T.-LIVE), **spe**, **expectatione**, **opinione**, **necessario**, etc., construits comme compléments du comparatif, remplacent une proposition entière.

Ex. : CIC., *Brut.*, I, 1 : **opinione omnium majorem animo cepi dolorem**, j'ai ressenti un chagrin plus grand qu'on ne le croyait généralement. *De Am.*, 16, 58 : **neque verendum est ne plus æquo quid in amicitiam congeratur.** — CÉS., *de B. Gall.*,

1. Voy. ED. WOLFEL, *der Genetivus comparationis und die präpositionalen Umschreibungen* (dans l'Archiv de Welflin, t. VII, p. 115 et suiv.). Cf. H. GONZLER, *Étude lexicographique et grammaticale de la latinité de saint Jérôme*, p. 322. A cet endroit, j'ai commis la même lourderie que DANKER (*Hist. Synt. d. lat. Spr.*, § 212) en citant TACITE (*Ann.*, IV, 63) et SEXTON (*Aug.*, 38); dans ces deux exemples **quam** est sous-entendu et la construction est très naturelle. Cf. SCHULTZ, *lat. Gramm.*, p. 366-7 et voy. *Phil. Rundschau*, t. I, p. 25. Pour la question de l'hellénisme, voy. BREZOUS, *ouv. cité*, p. 140.

VII, 16, 3 : cum longius *necessario* procederent. — T.-LIVE, IV, 24, 1 : ea res aliquanto *expectatione* omnium tranquillior fuit. VIII, 15, 7 : Minucia Vestalis suspecta propter mundiorum *justo* cultum. XXXIII, 19, 11 : imbris continuis citatior *solito* amnis. Etc.

2° En grec existe aussi un emploi elliptique du génitif-ablatif complément du comparatif; mais ce tour est beaucoup plus étendu que le tour correspondant du latin.

Ex. : XÉN., *Mém.*, II, 1, 22 : ἡ Κακία ἐκεκαλλώπιστο τὸ μὲν χρῶμα ὥστε λευκοτέραν καὶ ἐρυθροτέραν τοῦ ὄντος δοκεῖν φαίνεσθαι. — ISOCRATE, II, 7 : Εὐαγόρας καταδεεστέραν τὴν δόξαν τῆς ἐλπίδος ἔλαβεν. — ESCHINE, III, 80 : Φίλιππος Θηβαίους περαιτέρω τοῦ καιροῦ καὶ τοῦ ὑμετέρου συμφέροντος ἰσχυροῦς κατεσκεύασεν. — XÉN., *Mém.*, III, 11, 1 : κρείττον ἦν λόγου τὸ κάλλος τῆς γυναικός. — THUC., I, 84, 3 : ἀμαθέστερον τῶν νόμων τῆς ὑπεροφίας παιδευόμεθα καὶ σωφρονέστερον ἢ ὥστε αὐτῶν ἀνηκουστεῖν (c'est comme s'il y avait ἀμαθέστερον παιδευόμεθα ἢ ὥστε νόμους ὑπερορᾶν). — LYS., XII, 96 : ἡγούμενοι τὴν αὐτῶν ἀρχὴν βεβαιότεραν εἶναι τῆς παρὰ τῶν θεῶν τιμωρίας, croyant leur domination trop solidement assise pour avoir à redouter la vengeance des dieux. — DÉM., II, 24 : οἱ πρόγονοι κρείττω τὴν ἐπὶ τοῖς ἔργοις δόξαν τῶν φθονούντων κατέλιπον (une gloire si grande qu'elle est au-dessus des attaques de l'envie).

161. — Par analogie avec la construction du comparatif, le grec met au génitif le complément de certains adjectifs au positif qui impliquent l'idée d'une comparaison; tels sont περισσός, supérieur à¹, ἄλλος (et par analogie ἄλλοιός, ἄλλότριος), ἕτερος, différent de²; δεύτερος, qui vient après; et enfin les adjectifs en -πλάσιος et en -στος³.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, VIII, 2, 22 : ἃ ἂν εἰδῶ περιττὰ ὄντα τῶν ἐμοὶ ἀρκούντων, τούτοις τὰς ἐνδείας τῶν φίλων ἐξακοῦμαι. — PLAT., *Charm.*, 163 : ποίησιν πράξεως καὶ ἐργασίας ἄλλο ἐνόμιζε. *Mén.*, 87 : πότερόν ἐστιν ἐπιστήμη ἢ ἀρετὴ ἢ ἄλλοιον ἐπιστήμης; *Gorg.*, 500 c : ἕτερόν τὸ ἡδὺ τοῦ ἀγαθοῦ. — ECR., *Arch.*, 30 : τυραννὶς τῶν θεῶν δευτέρα νομίζεται (qui vient immédiatement après les dieux). — ISOCR., XVI, 31 : Ἰππόνικος ἦν γένει οὐδενός

1. Le verbe περισσεύω suit, pour la construction, l'analogie περισσός, dont il est dérivé.

Ex. : XÉN., *Bag.*, 4, 34 : τάρχοῦντα ἔχει καὶ περισσεύοντα τῆς δαπάνης.

2. L'adjectif qui, en sanscrit, signifie « autre, différent », se construit avec l'ablatif. Voy. B.-DUMAS, *Vergl. Synt.*, p. 216.

3. Cf. en latin *duplex quam* (COLL., I, 8, 8; PLIN., XIX, 1 [2]; QUINT., II, 3, 3), *multiplex quam*... (T.-LIVE, VII, 8).

ὑστερος τῶν πολιτῶν¹. — MÉNANDRE, *Sent.*, 399 : ἐκ φειδωλίας κατέθετο μῖσος διπλάσιον τῆς οὐσίας. — PLAT., *Rép.*, 587 : τριπλασίου τριπλάσιον ἀριθμῷ ἀληθοῦς ἡδονῆς ἀφέστηκε τύραννος. — XÉN., *Econ.*, 8, 22 : μυριοπλάσια ἡμῶν πάντα ἔχει ἡ πᾶσα πόλις. — LYSIAS, XIX, 39 : πολλοστὸν μέρος ἦν τὰ χρήματα ὧν ὑμεῖς προσεδοχάτε.

REMARQUES. — I. Cicéron semble avoir imité la construction grecque de δεύτερος, quand il a dit :

Orat., I, 4 : nam in poetis non Homero soli locus est... aut Archilocho aut Sophocli aut Pindaro, sed horum vel secundis (τούτων δευτέρους). *Brut.*, 69, 242 : Q. Arrius, qui fuit M. Crassi quasi secundarum (sc. partium actor)².

II. La langue latine archaïque construisait *alius*, autre que, avec l'ablatif, et cette construction se retrouve dans une lettre de Brutus et Cassius (chez Cic., *ad Fam.*, XI, 2, 2); de même *æque*, pareillement que est suivi de l'ablatif chez Plaute. Enfin Salluste (*Hist.*, IV, 14, *éd. Kritz*) et Ovide (*Fast.*, VI, 804) construisent avec l'ablatif *par* signifiant, de mêmes dimensions, de même rang que...

162. — De même, en grec, on construit avec le génitif-ablatif les verbes qui renferment une idée de comparaison, comme πλεονεκεῖν, avoir l'avantage sur, ἡττᾶσθαι, avoir le dessous, se laisser vaincre, μειονεκεῖν, être dans une situation inférieure, ὑστερεῖν, arriver plus tard (que quelqu'un) ou arriver trop tard (pour quelque chose); περιγίγνεσθαι, περιεῖναι, l'emporter sur, προέχειν, ὑπέρχειν, dépasser, surpasser; λείπεσθαι, ἀπολείπεσθαι, rester en arrière de³.

EX. : PLAT., *Lois*, 635 d : τὰυτόν πείσονται τοῖς ἡττωμένοις τῶν φόδων.
— XÉN., *Hell.*, V, 2, 5 : ἡττῶντο τοῦ ὕδατος. — DÉM., XVIII, 244 : οὐδαμοῦ ἡττηθεὶς ἀπῆλθον τῶν παρὰ Φιλίππου πρέσ-

1. Mais il ne faudrait pas voir un génitif de comparaison dans une phrase comme celle-ci :

PLAT., *Méxer.*, 240 : Λακεδαιμόνιοι τῇ ὑστεραίᾳ τῆς μάχης ἀρίκοντο.

C'est un génitif possessif analogue à celui que nous trouvons en latin dans des constructions comme :

CIC., *ad Att.*, III, 7, 1 : post diem tertium ejus diei (cf. pridie, postridie ejus diei)

et qui a passé dans les locutions françaises : « la veille, le lendemain de ce jour. » D'ailleurs, voy. ci-dessus, p. 110, note 1.

2. Toutefois, dans ce dernier exemple, on pourrait expliquer le génitif *Crassi* comme dépendant de l'idée contenue dans l'expression *secundarum*, et qui est celle-ci : « Arrius était le second de Crassus. » Quant au premier exemple, le tour employé par Cicéron l'obligeait à ne pas se servir de la construction ordinaire : *ab his secundis* (car on dit ordinairement : *ab hoc secundus* « qui vient immédiatement après celui-ci ») eut formé une locution à peu près incompréhensible. Sur la construction de *secundus*, voy. KRAUS-SCHWALZ, *Antibarbarus der lateinischen Sprache*.

3. On enseigne qu'avec ceux de ces verbes qui sont composés de περί, ὑπέρ ou πρό, le génitif est un génitif proprement dit dépendant de la préposition. Cela est hors de doute pour ceux de ces verbes qui remontent aux origines de la langue; mais pour ceux qui se sont formés plus tard, ils ont fort bien pu suivre l'analogie des verbes impliquant une idée de comparaison; or, s'il en est ainsi, le génitif dont ils sont suivis remplace bien un ablatif primitif. En tout cas, la question n'a point encore été tranchée, et il a paru convenable de grouper ensemble des verbes qui se rapportent à un même ordre d'idées.

δεων. — XÉN., *Hier.*, 4, 4 : ^{1, 18 1 2 2 1} **μεγάλου ἀγαθοῦ** μεῖονεκτεῖ. *Anab.*, I, 7, 12 : Ἀβροκόμας ὑστέρησε **τῆς μάχης** ἡμέρας πέντε, Abrocomas arriva cinq jours trop tard pour la bataille. *Agés.*, 2, 1 : ὑστερήσει **τῆς πατρίδος**. *Cyr.*, III, 1, 19 : τάχει περιεγένου **αὐτοῦ**. *Agés.*, 5, 2 : (Ἀγησίλαος) ἡγεῖτο ἄρχοντι προσήκειν οὐ μαλακίᾳ, ἀλλὰ καρτερίᾳ **τῶν ἰδιωτῶν** περιεῖναι. — THUC., II, 62, 4 : γνώμη προέχειν **τῶν ἐναντίων**. — DEM., 51, 24 : ἀπολείπεσθαι **τινος**, être distancé par quelqu'un, lui être inférieur (cf., au fig. : ἀπολείπεσθαι **καιροῦ**, laisser échapper l'occasion [*litt.* rester en arrière]).

REMARQUE. — On construit, comme προέχειν, avec le génitif, des verbes intransitifs correspondant au latin **præesse** (προεστάναι, προστατεύειν)¹ et quelques verbes transitifs προιστάναι (lat. **præficere**), προτιμᾶν, προκρίνειν, προαιρεῖσθαι, préférer².

Au contraire, on construit ὑπερβάλλειν (et le moyen ἐπερβάλλεσθαι) avec l'accusatif de la personne (cf. XÉN., *Hell.*, VII, 3, 6); il en est de même de ὑπερέχειν (cf. EUR., *Hipp.*, 1365 : ὅδ' ὁ σωφοσύνη **πάντας** ὑπερέχων).

Quant à ἐφεστάναι, être préposé à et ἐφιστάναι, proposer à, ils se construisent avec le datif, qui dépend de l'idée contenue dans la préposition.

Ex. : ESCH., *Agam.*, 1202 : μάντις μ' Ἀπόλλων **τῷδ'** ἐπέστησεν **τέλει**. — PLAT., 1 *Alcib.*, 122 b : ἐφιστάναι στρατηγὸν **τῷ στρατοπέδῳ**. — ARIST., *Guêpes*, 955 : (ἐφεστάναι) **προβατίοις**.

G. — LE LOCATIF

§ 1. — Le locatif³ proprement dit⁴.

163. — Définition. — Le locatif était un ancien cas dont la fonction était de marquer *le lieu* ou aussi, par extension, le temps dans lequel l'action se fait (questions *ubi* et *quando*).

Il ne reste plus que quelques traces de ce cas en grec et en latin : χαμαί, **humī**, οἶχοι, **domi**; Πυθοί, à Delphes, Μεγαροί, à Mégare; Romæ, Lugduni, ruri, Carthagini, militiæ, pridie, postridie (p. *posteri* die), cotidie (p. *quotidie*)⁵, diequarti ou diequarte, diequinti ou diequinte, etc.

164. — Locatif désignant le lieu de l'action. — En latin, le

1. Pour ces verbes on peut se demander s'ils ne suivent pas l'analogie de ceux qui signifient « commander » (cf. ci-dessus, § 118, 6°) ou si le génitif ne dépend pas de la préposition πρό « devant » ou « avant ». Dans l'un ou l'autre cas, le génitif serait un génitif proprement dit : cela n'est pas douteux.

2. Le génitif avec ces verbes doit dépendre de la préposition : en ce cas, c'est un génitif proprement dit.

3. Le mot *locatif* est un néologisme grammatical, dérivé du latin *locus*, sur le modèle de *rocatif*.

4. J'ai reçu trop tard pour en tirer parti l'étude suggestive de M. V. HANSEN, *La relation locative dans les langues italiques* (Paris, J. Maisonneuve, 1897).

5. L'orthographe **quotidie** est blâmée par Quintilien (I, 7, 16) : c'était pourtant la seule qui fût conforme à l'étymologie. En effet, la première partie du mot paraît être le *locatif* d'un adjectif qui signifie « chaque » et qui se retrouve, avec le même sens, dans l'expression bien connue : **quotannis** (= *omnibus annis*), ainsi que dans plusieurs expressions archaïques ou populaires : **quotdiebus**, **quotmensibus** (JURISCONS.), **quotkalendis** (PLAUT., *Stich.*, 63). Cf. **quotquot annis** et **quotquot mensibus** (VARRON). Voy. RICHMANS, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 126, n. 2.

locatif existait encore pour tous les noms de villes ou de petites îles (cf. ci-dessus, § 67, 4°) de la première ou de la deuxième déclinaison employés au singulier; on se servait aussi de **domi**, à la maison, de **militiæ** (opposé à **domi**), à l'armée¹, de **humi**, par terre², et à la troisième déclinaison de **ruri**, à la campagne, de **Tiburi**, à Tibur, de **Carthagini**, à Carthage, etc.³.

REMARQUES. — I. Le locatif étant considéré par les Latins comme une forme adverbiale⁴, il en résultait que :

1° On ne pouvait pas dire **Corinthy, ex quâ** (ou **in qua** ou **in quam**)...; mais il fallait dire **Corinthy, unde** (ou **ubi** ou **quo**)...

2° Quand le nom de ville devait être accompagné d'une détermination, il se mettait à l'ablatif.

Ex. : Cic., *ad Att.*, XI, 16, 1 : **in ipsâ Alexandriâ**⁵.

De même, on aurait dit : **in urbe Alexandriâ**.

II. Contrairement à la règle précédente (REM. I), on pouvait dire **domi meæ, tuæ**, etc., **alienæ**, chez moi, chez toi, etc., chez autrui, ou bien encore **domi Cæsaris**, chez César. **In domo meâ**, etc., **in domo Cæsaris** avaient un sens un peu différent et signifiaient *dans ma maison*, etc., *dans la maison* de César. Voy. ci-dessus, § 67, 3°, note 3.

III. On rencontre quelquefois, par exception, le locatif des noms de *grandes îles* ou même de *pays*, quand ces noms sont de la première ou de la deuxième déclinaison. C'est ainsi que César a employé **Cypri** (*de B. civ.*, III, 106, 1), Cornélius Népos, **Chersonesi** (*Milt.*, 2, 4) et Cicéron, **Græciæ** (*de Rep.*, III, 9, 14), etc.

IV. Il faut peut-être considérer comme un locatif le génitif **animi**, dans son cœur, construit (surtout dans le *style familier*) avec certains verbes ou adjectifs exprimant un *état passager* de l'âme.

1. Il est rare qu'on emploie **militiæ** seul, comme dans SALLUSTE, *Jug.*, 84, 2 : **plerosque militiæ, paucos fama cognitos accire**.

2. Par analogie, les poètes disent aussi **terræ**. Cf. Ov., *Am.*, III, 2, 25 : **jacent tua pallia terræ**.

3. Toutefois, seule la forme **ruri** est d'un emploi général ; le locatif des noms de ville de la troisième déclinaison est rare et c'est l'ablatif qui le remplace presque toujours.

4. Voy. ce que dit SAvvics (cité par Nux, *lat. Formenlehre*, 1², p. 242), *Comm. in Donat.* (p. 1793 Putsch) : « Nomina civilium nunquam recipiunt præpositiones, quando funguntur vice adverbiorum. Verum tamen si ad locum significant, accusativi forma sequenda est, ut *Carthaginem vado*; si de loco, secundum septimum loquimur, ut *Carthagine venio*; si in loco, duplex regula est. Nam si nomen fuerit secundæ declinationis, *adverbium in loco* fit secundum formam genitivi; dicimus enim *Deli fui*, *Beneventi fui*, quoniam hujus Deli, hujus Beneventi genitivus est; si autem nomen erit alterius cujus-cunque declinationis, tunc formam sequimur dativi casus; dicimus enim *Carthagini fui*, *Tiburi fui*, quoniam huic Carthagini, huic Tiburi dativus est. »

Les grammairiens latins prenaient faussement ces formes en -i pour des datifs.

5. Remarquez l'addition de **in** amenée par la présence de l'adjectif. Remarquez aussi que le nom de ville n'aurait pas pu être accompagné d'un adjectif qualificatif : pour exprimer cette idée : « dans le beau Paris, » le latin eût été obligé de dire : **Lutetiæ, in urbe pulcherrimâ**. Mais quand l'adjectif fait partie du nom même de la ville, rien n'empêche qu'on le mette, lui aussi, au locatif, si le nom de ville est de la première déclinaison.

Ex. : T.-Liv., XXXII, 9, 3 : **Suessæ Auruncæ**.

Ainsi Virgile aurait pu dire **Longæ Albæ**, au lieu de **Longâ Albâ** (*Én.*, VI, 766). Mais avec **Carthago Nova**, il fallait dire **Carthagine Novâ**, parce que **Carthago** est de la troisième déclinaison.

GRAMMAIRE COMPARÉE DU GREC ET DU LATIN.

Ex. : TÉR., *Ad.*, 610, a : **discrucior animi**. — CIC., *Tusc.*, IV, 16, 35 : **pendere animi**. In *Verr.*, II, 2, 34, 84 : **angi animi**. — T.-LIVE, I, 7, 6 : **incertus animi**, etc.¹

65. — Locatif désignant le moment de l'action. — Ceatif n'est plus guère représenté en grec que par l'adverbe **όσπ-χι**, chaque jour (ARIST., *Plutus*, 1006; THUC., VII, 26; etc.); en latin, il n'en e que quelques traces. Aux exemples cités plus haut et qui sont sque tous archaïques (cf. § 163) on peut ajouter **belli**, en temps de re², **vesperi** (à côté de **vespere**), le soir, **die crastini**, **die proximi**, ain, le lendemain (cf. PLAUTE, *Mén.*, 1135 : **auctio fiet... mane sane sep- li**, la vente se fera dans huit jours au matin)³.

2. — Le datif grec et l'ablatif latin jouant le rôle de locatif.

66. — Datif grec de lieu. — Pour marquer l'endroit où se fait action (question *ubi*), le datif ne s'emploie que très rarement, en se grecque, sans préposition. On dit pourtant d'ordinaire avec tains noms de dèmes de l'Attique : **Ελευσίνι**, à Eleusis, **Μαραθῶνι**, arathon (au lieu de **ἐν 'Ελευσίνι**, **ἐν Μαραθῶνι**), etc.

EMARQUES. — I. Au contraire, certains autres noms de dèmes prennent toujours la osition **ἐν**.

Ex. : **ἐν 'Ελαιοῖ**, **ἐν Κοίλῃ**, **ἐν Κολλύτῳ**, etc.⁴

'autres ont un locatif, comme **Θορικῷ**, **Φαληροῖ**, etc.
ul l'usage peut apprendre ces différents cas.

. Par raison de symétrie⁵, on trouve quelquefois un datif sans préposition employé té d'un locatif ou du nom d'un dème.

Ex. : PLAT., *Méner.*, 245 a : **ἡσγύνετο τὰ τρόπαια, τί τε Μαραθῶνι καὶ Σαλαμῖνι καὶ Πλαταιαῖς**. — LYSIAS, XIX, 63 (cf. PLAT., *Lys.*, 205) : **ἐνίκησεν Ἴσθμοῖ καὶ Νεμέα**. — THUC., I, 143, 1 : **κινήσουσι τῶν Ὀλυμπιασιν ἢ Δελφοῖς χρημάτων**.
usage des constructions comme Εἰς ῥασιγὴν ἔκδοσιν εἰς τὸν Νεμέαν.

Sur cette question, voy. BREKOS, *ouv. cité*, p. 126, n. 2, où sont citées les principales opinions s ; il est très difficile de prendre un parti.

Le locatif **belli** (comme **militiæ**) « au temps de guerre », s'oppose toujours à **domi** chez les écrivains iques.

Ex. : **domi bellique** ou **domi militiæque** ou **belli domique** ou enfin **vel domi vel belli**. s les auteurs archaïques et les poètes emploient **belli** isolément. Voy. ci-dessus (p. 197, n. 1) ai a été dit de **militiæ**.

Voy. G. EBRARD, *de Ablativi, Locativi, Instrumentalis... usu*, p. 606.

Remarquez aussi que certains noms de dèmes n'étant pas usités, ou disait par exemple : **ἐν μδωνιδῶν** « dans le dème Skambonides », **ἐς** (ou **ἐν**) **Σημαχιδῶν** « dans le dème Sémakhides », **ἐν ἀντιδῶν** « dans le dème Kydantides », etc. Voy. MEISTERHANS, *op. cité*, p. 176, et cf. ci-dessus, 2. REM. VI.

. Voy. ci-dessus, *Introd.*, p. 10.

III. Les poètes emploient très librement le datif-locatif. Dans Homère¹ on trouve construits au datif :

1° Des noms de contrées (*Φρυγίη νάεσχε*, etc.).

2° Des noms se rapportant aux grandes divisions du monde, comme *αἰθέρι*, *οὐράνῳ*, *οὐρεσι*, ou aux endroits où l'homme agit le plus souvent, comme *ἀγρῶ*, *δόμῳ*, *νόμῳ*, *πόντῳ*, *αἰγιαλῶ*, *χέρσῳ*, *πεδίῳ*, *χθονί*, *μάχῃ*, *βουλῇ*, *ἀγορῇ*, *τραπέζῃ*, etc.

3° Des noms désignant certaines parties soit du corps humain, soit d'un objet quelconque, comme *ὤμῳ* et *ὤμοισι*, *κεφαλῇ*, *χρῶτι*, *καρδίῃ*, *φρεσί*, *θυμῶ*, *ἄκρο-τάτῃ* *κορυφῇ*, *ἐσχατῇ* *πολέμοιο*, *μύζῳ* *Ἀργεος*, *μέσῳ* *ἔρκει*, *πρώτῃσι* *πύλῃσι*, *γουνῶ* *ἄλωις*, *βένθεσι* *λίμνῃσι*, *τάρφεσιν* *ὕλῃσι*, etc. Les autres poètes ont suivi l'exemple d'Homère.

IV. Les formes *Ἀθῆνῃσιν*, à Athènes, *Πλαταίαισιν*, à Platées, etc., sont d'anciens datifs pluriels employés *adverbialement*. Mais, au point de vue de l'étymologie, tous les datifs pluriels en *-σι(v)* sont des formes de locatif.

167. — Ablatif de lieu. — Pour remplacer le locatif, qui n'est usité que dans un petit nombre de cas (cf. ci-dessus, § 163), le latin emploie l'ablatif, quand il s'agit de marquer l'endroit où se fait une action.

L'ablatif est ordinairement précédé de la préposition **in**².

168. — Cette règle souffre un certain nombre d'exceptions.

Ainsi l'on n'exprime pas la préposition **in** :

1° Devant les *noms de villes*, qui sont au pluriel ou à la troisième déclinaison.

Ex. : **natus est Athenis** ou **Lacedæmone**.

REMARQUE. — Cette règle s'applique même à des cas comme celui-ci :

Cic., *ad Att.*, XVI, 6, 2 : **Athenis tuis**³.

2° Devant l'ancien ablatif **foris** devenu adverbe.

1. Voy. ΜΟΚΚΟ, *A Grammar of the Homeric dialect*, 2^e éd. (Oxford, 1891), p. 139.

2. Il semble même que dans la langue archaïque ou familière l'ablatif seul ou précédé de **in** tendait à supplanter le locatif pour les noms de ville de la première ou de la deuxième déclinaison.

Ex. : PLAUT., *Bacch.*, 306 : **in Epheso**. — JUSTIN, XX, 3, 9 : **Corintho**.

Mais il ne faut rien exagérer et surtout se garder de grossir sans nécessité la liste des passages où l'on peut relever cette incorrection. Ainsi dans Cicéron (*Brut.*, 18, 72 : **captum Tarento... Livium**), et dans César (*de B. civ.*, I, 34, 1 : **Corfinio captum**), les ablatifs **Tarento** et **Corfinio** ne remplacent pas un locatif : ce sont des ablatifs proprement dits, des ablatifs de la question *unde*, comme le prouve cet exemple :

In Verr., II, 4, 57, 129 : **ex Macedonia captum**, « emmené prisonnier de Macédoine. »

Enfin, chez Cic., *ad Att.*, VIII, 3, 6 : **in Cajetā** s'explique par une raison analogue à celle qui a été donnée ci-dessus, § 67, Rem. III. Voy. aussi L. HAVET, *Rev. de Phil.*, t. XI, p. 76.

3. Voy. SCHULTZ, *Lat. Sprach.* (Paderborn, Schöningh, 7^e éd., 1871), p. 319. Pour CICÉRON (*ad Att.*, XI, 16, 1), voy. *Introd.*, p. 10.

3° Quand les mots **terrā**, sur terre, **mari**, sur mer, sont opposés l'un à l'autre (comme dans l'expression **terrā marique**, par exemple), et même quand ils sont employés isolément.

Ex. : Vatin. ap. Cic., *ad Fam.*, V, 9, 2 : **terrā marique**¹ **conquirere**.
— Corn. Nép., *Con.*, 1, 1 : **magnas res mari gessit**. — T.-Live, XXIII, 40, 2 : **ut terrā rem gereret**.

4° Ordinairement devant l'ablatif de **locus**, quand il est accompagné d'un adjectif; *quelquefois* devant l'ablatif de **pars** ou de **regio**, quand il est accompagné d'un adjectif.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, VII, 20, 2 : **remoto, salubri, ameno loco**. *Ibid.*, XV, 4, 10 : **altissimo et munitissimo loco**. *De Off.*, 1, 40, 112 : **ordinem sic definiunt : compositionem rerum aptis et accommodatis locis**². — Cés., *de B. civ.*, III, 69, 3 : **eā parte se recipiebat**. III, 112, 7 : **reliquis oppidi partibus est pugnatum**. — T.-Live, XXIII, 8, 8 : **hortus erat posticis ædium partibus**. V, 8, 7 : **eā regione, quā M. Sergius præerat, castra adorti sunt**.

5° Souvent devant **loco**, quand il signifie en son lieu, à propos³.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, IX, 16, 4 : **etsi posuisti loco versus Accianos**. XI, 16, 1 : **epistulæ offendunt non loco redditæ**.

6° Souvent devant **loco** ou **numero** dans les expressions suivantes :

Ex. : Cic., *ad Fam.*, V, 3, 1 : **fratris loco esse**, être comme un frère, tenir lieu de frère. *Dir. in Cæcil.*, 19, 61 : **parentis loco esse**. — Cés., *de B. Gall.*, VII, 77, 3 : **neque hos habendos civium loco** (cf. *de B. civ.*, II, 25, 3, etc.). *De B. Gall.*, VI, 6, 3 : **hostium se habiturum numero confirmat**... *ib.*, V, 27, 2 : **obsidum numero** (en qualité d'otage) **mitti**⁴.

1. Sur cette locution consacrée voy. SCHWALZ, *Prog. Mannheim*, 1881, p. 48; TRIERMANN, *Apoll.*, p. 20, Ann.; LANDGRAF, *Bayer. Gymn.*, t. XVI, p. 279; OTTO (dans l'*Archiv...* de Wœlfelin, t. IV, p. 15). On trouve aussi, mais rarement, **terrā mari** (cf. T.-Live, XII, 3, 1; XLIV, 22, 8), plus souvent **terrā et mari** (cf. Cic., *ad Att.*, X, 4, 3) ou **mari atque (ac) terrā** (cf. Cic., *in Verr.*, II, 2, 2, 4; SALL., *Catil.*, 53, 2; FLOR., II, 8, 11). Il est extrêmement rare que l'ordre des deux termes soit interverti. On cite comme une curiosité **mari terrāque** (T.-Live, XXXVII, 11, 9; 52, 3. Cf. aussi ce passage de T.-Live (XXIII, 26, 2 : **ut Gnaeus terrā, Publius navibus rem gereret**), où **mari** est remplacé par **navibus**).

2. Cet usage remonte à la période archaïque. Voy. HOLTZE, *Synt. prisc. script. latinorum*, t. I, p. 480; R. KICHNA, *Ausf. Gr. d. lat. Spr.*, t. II, 1, p. 258, b; DRÄGER, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, 1^{re}, p. 520 et suiv.

3. On trouve aussi, en pareil cas, **suo** ou **idoneo loco**. L'emploi de **in loco** appartient peut être à la langue familière (cf. TER., *Ad.*, 216 : **pecuniam neglegere in loco**; HOA., *Carm.*, IV, 12, 28 : **dulce est desipere in loco**). C'est d'ailleurs une expression figurée pour **in tempore**. Mais il n'est pas vrai de dire comme Dräger (*our. cit.*, p. 521) que Cicéron ne l'emploie pas. Cf. *in Verr.*, II, 5, 14, 37.

4. Il est à remarquer que César emploie aussi fréquemment la préposition **in** que l'ablatif seul avec **numero**. Cicéron hésite aussi entre les deux tournures. Voy. KREBS-SCHWALZ, *Antibarbarus*, s. v. **NUMERUS**.

in loco = en son lieu
en bonne main

7° Souvent enfin devant l'ablatif d'un substantif accompagné de **totus** et quelquefois aussi devant l'ablatif d'un substantif accompagné de **omnis**, de **medius** ou de **universus**.

Ex. : Cic., *p. Flacc.*, 13, 30 : **qui... toto mari dispersi vagabantur**. — CORN. NÉP., *Chabr.*, 1, 3 : **hoc... totā Græciā¹ famā celebratum est**. — CÉS., *de B. civ.*, 1, 2, 2 : **delectus totā Italiā habiti**. — Cic., *in Verr.*, II, 2, 54, 136 : **Timarchidem omnibus oppidis per triennium scitote regnasse**. — CÉS., *de B. civ.*, III, 5, 1 : **hiemare Dyrrhacii, Apolloniæ, omnibusque oppidis maritimis constituerat** (cf. *ibid.*, *ib.*, 2 : **omni orā maritimā classem disposuerat**). — Cic., *de Rep.*, III, 20, 30 : **cum sit nullus medio mari testis**. — CÉS., *de B. civ.*, III, 89, 2 : **media acie** (cf. T-LIVE, XL, 32, 4). — T-LIVE, XXIII, 19, 9 : **medio amni**. — JUSTIN, XII, 5, 4 : **fremere omnes universis castris cœpere**.

REMARQUE. — En dehors des cas qui viennent d'être énumérés, l'omission de la préposition **in** se rencontre surtout chez les poètes et chez les écrivains qui les imitent. Toutefois il semble aussi qu'on en trouve un certain nombre d'exemples dans ce qu'on appelle la langue familière; et c'est par l'influence de cette langue qu'on est convenu d'expliquer les anomalies qu'on rencontre même chez Cicéron et chez César. En voici une : Cicéron, au lieu de la tournure régulière : **Antiochiæ, in urbe celebri** a écrit :

P. Arch., 3, 4 : **Antiochiæ (nam ibi natus est loco nobili), celebri quondam urbe et copiosa... celeriter antecellere omnibus ingenii gloriâ contigit**. Voy. sur cette question, DRÆGER, *ouv. cit.*, I³, p. 525 et suiv.

169. — **Datif grec de temps**. — Le datif remplace, en grec, le locatif, pour marquer d'une façon précise le moment où se passe une action ou la date d'un événement (question *quando*).

On construit, en pareil cas, au datif sans préposition :

1° Les mots signifiant jour, nuit, mois, année, lorsqu'ils sont accompagnés d'une détermination (article, adjectif, nom de nombre ordinal, génitif) indiquant de quel jour, de quel mois, etc., il s'agit.

1. Sur l'emploi de l'ablatif seul ou de l'ablatif précédé de **in** avec **totus**, voy. *Revue de Philologie*, t. XII, p. 178 et suiv. RIEMANN (*Syntaxe latine*, 2^e éd., p. 129, n. 4) résume ainsi les résultats de ses recherches :

« Il faut distinguer deux cas : 1° Dans les phrases où il s'agit d'une action qui s'étend à un certain espace tout entier, on trouve presque toujours l'ablatif sans préposition (voir les deux premiers exemples cités dans le texte). Mais des exemples pareils doivent peut-être plutôt être considérés comme des ablatifs de la question *quâ* (*totā Græciā = per totam Græciam*, cf. § 189). 2° Là, au contraire, où il s'agit de savoir quelles sont, dans les limites d'un espace donné, les personnes ou les choses qui répondent à telle ou telle condition, l'ablatif du substantif accompagné de **totus** s'emploie tantôt avec **in**, tantôt sans **in** : Cic., *de prov. cons.*, 4, 7 : **qui locus... in Græciā totā tam sanctus fuit...**? à côté de : *P. leg. Manil.*, 11, 31 : **quis... toto mari locus... tam firmum habuit præsidium...**? T-LIVE, XXIX, 14, 8 : *P. Scipionem... in totā civitate virorum bonorum optimum esse*, à côté de : XXVI, 38, 12 : **erant Rhodiæ (naves) longe omnium celerissimæ totā classe**. »

EX. : XÉN., *Hell.*, I, 1, 13 : **τῇ ἄλλῃ ἡμέρᾳ** περὶ ἀρίστου ὥραν ἦγον εἰς Προικόννησον (cf., avec ellipse du mot *ἡμερᾶ* : *τῇ προτεραίᾳ*, *τῇ ὑστεραίᾳ*, *τῇ προτέρᾳ*, *τῇ πρώτῃ*, *τῇ δευτέρᾳ*, etc.). — ESCHINE, II, 90 : Ἰερὸν ὅρος κατείληψε Φίλιππος Ἐλαφροβολιῶνος μηνὸς **ἕκτῃ** (sc. *ἡμέρᾳ*) φθίνοντος. — THUC., I, 117, 3 : οἱ Σάμιοι ἐξεπολιορκήθησαν **ἐνὰ τῷ μηνί**. — PLAT., *Lois*, 767 : μέλλει νέος ἐνιαυτὸς μετὰ θερινὰς τροπὰς **τῷ ἐπιόντι μηνί** γίγνεσθαι. — THUC., I, 103, 1 : οἱ ἐν Ἰθώμῃ **τετάρτῳ ἔτει** ξυνέβησαν. — ARIST., *Acharn.*, 81 : **τῇ πανσελήνῳ** (s.-entl. ὥρᾳ), au moment de la pleine lune. *Nuées*, 1197 : **ἐνῇ καὶ νέᾳ** (la précédente lune et la nouvelle, c.-à-d. le dernier jour du mois). — THUC., II, 28, 1 : τοῦ δ' αὐτοῦ θέρους **νουμηνία** κατὰ σελήνην, le premier jour du mois. — ANDOCIDE, I, 137 : **χειμῶνος ὥρᾳ**, dans la saison d'hiver.

2° Les mots désignant des fêtes.

EX. : ARISTOPHANE, *Ois.*, 1519 : **Θεσμοφορίους** νηστεύομεν. — PLATON, *Banq.*, 174 a : χθὲς αὐτὸν διέφυγον **τοῖς ἐπινικίοις**, pendant les fêtes de la victoire. — DÉM., XVIII, 54 : **Διονυσίοις τοῖς μεγάλοις, τραγωδοῖς καινοῖς** (cf. LUCIEN, *Tim.*, 51).

REMARQUES. — I. Quand les mots signifiant jour, mois, etc., ne sont pas accompagnés d'une détermination, ils se construisent avec la préposition *ἐν*¹.

EX. : MÉN., *Sent.*, 150 : **ἐν νυκτί** βουλὴ τοῖς σοφοῖσι γίγνεται. — XÉN., *Écon.*, 17, 3 : δοκεῖ βέλτιον εἶναι **ἐν τῷ χειμῶνι** παχέα ἱμάτια φορεῖν.

Toutefois dans ces expressions toutes générales, c'est ordinairement le *génitif* que l'on emploie. Voy. ci-dessus, § 137, 1°. p. 171.

II. Quand les mots jour, nuit, mois, année sont accompagnés d'un adjectif démonstratif, on ajoute très souvent *ἐν*. Ainsi à côté de *τῇδε* (ταύτῃ, ἐκείνῃ) *τῇ ἡμέρᾳ*, on trouve très souvent **ἐν τῇδε** (ταύτῃ, ἐκείνῃ) *τῇ ἡμέρᾳ*.

III. On ajoute *presque toujours* *ἐν* aux mots *χρόνος* et *καιρός*. Ainsi l'on dit ordinairement **ἐν** τούτῳ ou ἐκείνῳ *τῷ χρόνῳ*, *τῷ καιρῷ*. ε. κ. ρ. α. α. α. α.

IV. On ajoute *toujours* *ἐν* aux expressions formées d'adjectifs ou d'adverbes employés substantivement, comme *ἐν ὑστέρῳ*, *ἐν τῷ παρόντι*, *ἐν τούτῳ*, *ἐν τῷ τότε*, *ἐν τῷ παρὰ χῆμα*. τοῖς

1. On ajoute aussi la préposition *ἐν*, quand la date est indiquée par tel ou tel événement.

EX. : ESCHINE, II, 123 : φής με **ἐν τῇ προτέρᾳ** πρεσβεΐᾳ λαθεῖν σαυτὸν συνεστηκότα ἐπὶ τῇν πόλιν, **ἐν δὲ τῇ ὑστέρᾳ** αἰσθέσθαι.

Mais cette règle paraît ne s'être établie qu'assez tard ; les exceptions sont fréquentes, surtout chez Thucydide, qui écrit :

Τῇ προτέρᾳ παρουσίᾳ (I, 128, 3), ἐκείνῃ τῇ ἐσθολῇ (II, 20, 1 ; 3 ; cf. HEN., VI, 92), μάχῃ ἐν τῇ ἡμετέρᾳ χώρᾳ γενομένη (III, 54, 2 ; cf. HEN., IX, 102), τῇ προτέρᾳ ἐκκλησίᾳ (I, 44, 1 ; cf. ESCHINE, II, 65 ; III, 34), à côté de *ἐν τῇ ὑστεραίᾳ* (sc. ἐκκλησίᾳ).

170. — Quand on veut indiquer, non pas la date d'un fait, mais l'espace dans les limites duquel se place tel ou tel événement, on emploie nécessairement la préposition *ἐν* avec le datif.

Ex. : LYSIAS, XIX, 60 : *ἐν ἑβδομήκοντα ἔτεσιν οὐδ' ἂν εἰς λάθοι πονηρός ὢν.*

REMARQUE. — De même *ἐν* est nécessaire, quand on veut marquer combien de temps il faut pour que telle ou telle chose se fasse¹.

Ex. : THUC., II, 58, 3 : ὁ μὲν οὖν Ἀγνων... ἀνεχώρησεν..., ἀπὸ τετρακισχίλιων ὀπλιτῶν χιλίους καὶ πεντήκοντα τῇ νόσῳ ἀπολίσσας *ἐν τεσσαράκοντα μάλιστα ἡμέραις*². — DIPHILE, *fr.*, 99 : ἔργον συναγαγεῖν σωρὸν *ἐν πολλῷ χρόνῳ*, | *ἐν ἡμέρᾳ* δὲ διαφορῆσαι ῥάδιον. — MÉN., *Sent.*, 492 : οὐ ῥάδιον ἀνοίξαι *ἐν μικρῷ* μεταστῆσαι *χρόνῳ*. — LYS., II, 54 : οὐ ῥάδιον τὰ *ἐν ἅπαντι τῷ χρόνῳ* πραχθέντα *ἐν μιᾷ ἡμέρᾳ* ὀτλωθῆναι.

Toutefois on dit aussi souvent *μιᾷ ἡμέρᾳ*, *μιᾷ νυκτί* que *ἐν μιᾷ ἡμέρᾳ*, *ἐν μιᾷ νυκτί*, en un seul jour, en une seule nuit³.

Ex. : THUC., VI, 27, 1 : Ἐρμαῖ *μιᾷ νυκτί* οἱ πλείστοι περιεκόπησαν τὰ πρόσωπα.

171. — **Ablatif de temps.** — L'ablatif sert en latin à remplacer le locatif, quand il s'agit de marquer le *moment précis* où se fait une action (question *quando*).

On construit, en pareil cas, à l'ablatif *sans préposition* :

1° Les substantifs signifiant heure, jour, nuit, mois, année, été, hiver, temps, époque, etc.

Ex. : CÆC., *de Nat. deor.*, II, 67, 69 : *quā nocte natus est Alexander, eādem Dianæ Ephesiæ templum deflagavit.* — CÆC., *de B. Gall.*, VII, 44, 6 : *ne nocte* (de nuit) *ex oppido perfugerent.* IV, 29, 1 : *eādem nocte accidit, ut...*⁴ De B. civ., II, 23, 2 : *hic locus... habet non incommodam æstate stationem.* De

1. L'omission de *ἐν* en pareil cas est rare à la bonne époque, même chez les poètes (voy. ΚΑΤΟΙΚΑ, *ouv. cité*, 2^e partie, *Syntaxe poétique et dialectale*, p. 45, REX. IX). Quand la préposition manque, c'est que le datif remplace l'instrumental; en tout cas, on peut le considérer comme tel. Voy. en latin : *Agamemnon vix decem annis urbem unam cepit*, où l'ablatif est un instrumental (cf. ci-après, § 188, 4^e) indiquant le nombre d'années qu'il a fallu pour prendre Troie.

2. Pour rendre cette idée : « en moins de (vingt jours », etc.), le grec se sert ordinairement de la préposition *ἐντός* suivie du génitif.

Ex. : THUC., IV, 39, 3 : *ἐντός γὰρ εἰκοσιν ἡμερῶν ἤγαγε τοὺς ἄνδρας, ὥσπερ ὑπέστη.* COMP. IΣΑΚ. ΑΤΤ., I, 57, 6; 2, 14 : *ἐντός τριάκοντα ἡμερῶν.* Voy. MEISTERHANS, *ouv. cité*, p. 167, 14.

3. Mais si l'adjectif *μιᾷ* n'est pas exprimé, il faut de toute nécessité dire : *ἐν ἡμέρᾳ* « en un jour ».

4. Le latin ne distingue pas comme le grec *νυκτός* « de nuit » et *ἐν νυκτί*, ou (sans préposition, avec l'article, un démonstratif, etc.) *τῇ νυκτί*, *ταύτῃ τῇ νυκτί*, etc.

B. Gall., IV, 1, 1 : *eā, quæ secuta est, hieme...* VI, 37, 1 : *hoc ipso tempore Germani equites interveniunt*¹.

Les substantifs désignant les fêtes.

Ex. : PLAUTE, *Cas. prol.*, 27 : *ludis*, à l'époque des jeux. — CIC., *Brut.*, 18, 73 : *Livius docuit fabulam ludis Juventatis*. *Ad Fam.*, XII, 25, 1 : *Liberalibus* (sc. ludis) *litteras accepi tuas*. *Ibid.*, *Quinquatribus* *frequenti senatu causam tuam egi*. *Ad Att.*, II, 19, 3 : *gladiatoribus*, au moment des combats de gladiateurs. Etc.

Des substantifs désignant tel ou tel événement qui sert à en dater un autre² :

CÉS., de B. Gall., I, 50, 3 : *solis occasu suas copias Ariovistus reduxit* (on dirait aussi *ortu solis*). — CIC., de imp. Pomp., 8, 20 : *Lucili adventu maximæ Mithridatis copiarum omnibus rebus ornatae atque instructae fuerunt*. (Cf. CÉS., de B. Gall., III, 23, 4; VII, 5, 2; 65, 5; V, 54, 2, etc.) *In Cat.*, I, 3, 7 : *discessu ceterorum*. *Brut.*, 18, 73 : *Senensi proelio*, à l'époque de la bataille du Métaure (près de Sienne). — CORN. NÉP., *Pel.*, 4, 2 : *Leutricæ pugna*. — CIC., *Cat. maj.*, 6, 16 : *Pyrrhi bello* (cf. *secundo bello Punico*). — T.-LIVE, XXIII, 14, 4 : *commissione Græcorum* (sc. ludorum), lors de la célébration des *ludi Græci*. — CIC., *Phil.*, 8, 3 : *bello vacationes valent, tumultu non valent*.

MARQUE. — Toutefois, en pareil cas, l'addition de *in* n'est pas une faute et se rencontre assez souvent.

Avec les mots *tempus*, *tempestas* et *ætas*, on ajoute quelquefois *in*, mais, en pareil cas, *in* prend un sens figuré. Ainsi *tempore* (toujours chez Cicéron) ou *in tempore* (cf. gr. *ἐν*) signifie « à propos » ; *in tempore hoc* (TER., *Andr.* 819) « dans cette circonstance » ; *in tempore civitatis* « dans cette grave situation, dans ce danger de l'État » (CIC., *Phil.*, 5, 4) ; *in tempore* ou *in tali tempore* « dans une situation si grave » (cf. SCHWALZ, *über den Sprachgebrauch des Asinius Pollio*, p. 85) ; *alia in tempestate* (SALL., *Jug.*, 78, 2) « dans une autre situation, avec un autre état de l'atmosphère » ; SALL., *Jug.*, 66, 3 : *milites palantes, inermes, et in tali die* (« un jour de fête ») *ac sine imperio aggrediuntur* ; T.-LIVE, I, 18, 1 : *us Sabinis habitabat consultissimus vir, ut in illa quisquam ætate* (« à une aussi reculée [et si arriérée] ») *esse poterat*. Pour l'usage de Cicéron, voy. SCHULTZ, *our. cit.*,

les substantifs désignant un des âges de la vie, l'usage classique exige l'emploi de la préposition *in*.

Ex. : *in pueritia*, *in adolescentia*, *in juventute*, *in senectute*, *in vita*,

et ces substantifs sont accompagnés d'un adjectif.

Ex. : *summâ, extremâ senectute* ; *ineunte ætate*, etc.

À la latinité postérieure, l'emploi de *in* devant un ablatif de temps se généralise de plus en plus. MARON, *our. cit.*, t. I^{er}, p. 532.

Cette construction est tout à fait exceptionnelle en grec. Voy. ci-dessus, p. 202, n. 1.

Ex. : CÉS., de B. cir., I, 47, 2 : **primo congressu** (mais *ibid.*, I, 46, 4 : **in primo congressu**), au premier choc. — CIC., ad Att., IX, 8, 3 : **tertio consulatu**. De Orat., I, 1, 3 : **consulatu**¹ (à l'époque de mon consulat) **devenimus in medium rerum omnium certamen atque discrimen** (mais T.-LIVE, XXIII, 34, 15 : **subegerat in consulatu Sardos**; cf. XXV, 2, 4 : **cui Sicilia provincia in prætura fuerat**). — T.-LIVE, XXIV, 1 13 : **pace ac bello**; II, 1, 1 : **pace belloque** (mais CIC., in Verr., II, 4, 4, 7 : **cum in pace, tum etiam in bello**²).

De même, on dit **principio** ou **in principio** (CIC., de Orat., I, 48, 209), au début.

172. — L'ablatif de temps s'emploie aussi pour marquer *l'espace dans les limites duquel* tel ou tel événement se place.

L'ablatif *seul* sert à désigner *depuis combien de temps* une chose n'a plus lieu.

Ex. : CIC., p. Rosc. Am., 27, 74 : **qui Romam multis annis** (depuis beaucoup d'années) **non venit**.

Mais, en dehors de ce cas particulier, l'ablatif peut être employé ^{a)} seul ou ^{b)} précédé de la préposition **in**.

a) Ex. : CIC., in Verr., II, 3, 8, 21 : **Verres tot annis... inventus est qui hæc... everteret**. — SALL., Jug., 38, 9 : **ut diebus decem** (dans l'espace de dix jours) **Italiâ decederet**.

b) Ex. : SALL., Jug., 28, 2 : **decrevere... uti in diebus proxumis decem Italiâ decederent**³. — CORN. NÉP., de Reg., 2, 3 : **neque in tam multis annis**⁴ **cujusquam ex sua stirpe funus vidit**.

REMARQUES. — I. Dans la bonne langue, on emploie *toujours* la préposition **in** avec l'ablatif, quand il s'agit de marquer *combien de fois* une action se répète *par heure, par jour*, etc.

1. Cette construction de **consulatu**, etc., est tout à fait exceptionnelle, il faut bien le reconnaître; on la retrouve chez TACITE :

Hist., I, 48 : **Vinius proconsulatu Galliam Narbonensem severe integreque rexit**. *Ann.*, III, 28 : **sexto demum consulatu Cæsar Augustus...**, **quæ triumphatu jusserat, abolevit**.

2. T.-Live emploie indifféremment **bello** et **in bello**; voy. M. MÜLLER (éd. de T.-Live, appendice au livre II, p. 152 et suiv.). Mais, quoique Cicéron emploie aussi **bello** tout seul, au lieu de **in bello**, il semble bien qu'il se sert surtout de la première des deux constructions, quand **bello** est accompagné d'un adjectif ou d'un génitif.

3. Un exemple comme celui-ci : SALL., Jug., 96, 1 : **Sulla sollertissimus omnium in paucis tempestativus factus est**, ne rentre pas dans le cas particulier dont il est question ici. On attendrait plutôt l'ablatif instrumental. Voy. ci-dessus, p. 203, n. 1 et ci-après § 188, 4°.

4. On enseigne quelquefois qu'on peut, en pareil cas, employer **intra** avec l'accusatif. Mais il faut remarquer qu'une expression comme **intra dies centum** peut signifier soit « dans l'espace de cent jours (d'ici à cent jours) », soit « en moins de cent jours » (cf. gr. ἐντός; avec le gén., ci-dessus, p. 203, n. 2. On trouve aussi **inter**, qui peut signifier « dans l'espace de »).

Ex. : CIC., de imp. Pomp., 23, 68 : **qui inter tot annos unus inventus sit quem socii... venisse gaudeant**.

C'est une extension de l'emploi bien connu de **inter** signifiant « pendant » (cf. **inter prælium**).

Ex. : PLAUT., *Bacch.*, 1127 : **ter in anno**. — CIC., *Tusc.*, V, 35, 100 : **his in die saturum fieri**. De *Nat. deor.*, II, 40, 102 : **sol binas in singulis annis reversiones facit**¹.

II. L'expression **paucis diebus**, en peu de jours, peut signifier aussi peu de jours après.

Ex. : CÉS., *de B. civ.*, II, 21, 4 : **ipse Tarraconem paucis diebus pervenit**. — SALL., *Jug.*, 13, 6 : **paucis diebus Romam legatos mittit**. *Ibid.*, 35, 9 : **ipse paucis diebus profectus est** (cf. 39, 4)².

De même **paucis diebus quibus...** signifie peu de jours après que...

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, III, 23, 2 : **oppidum paucis diebus, quibus eo ventum erat, expugnatum cognoverant** (cf. *ib.*, IV, 18, 1; V, 26, 1; *de B. civ.*, I, 48, 1; II, 32, 5)³. Cf. PLANC. AP. CIC., *ad Fam.*, X, 18, 4 : **ipse diebus octo, quibus has litteras dabam** (huit jours après la date de cette lettre), **cum Lepidi copiis me conjungam**. — CIC., *p. Rosc. Am.*, 37, 105 : **mors Sex. Roscii quadriduo, quo is occisus est** (quatre jours après le meurtre), **Chrysogono nuntiatur**⁴.

III. On ajoute à l'ablatif le démonstratif **hic** pour indiquer que le moment présent est compris dans l'espace de temps passé ou à venir qu'on a en vue.

Ex. : CIC., *de Rep.*, I, 37, 58 : **ergo his annis quadringentis** (il y a aujourd'hui quatre cents ans) **Romæ rex erat?** — *Sonn. Scip.*, 2 : **hanc urbem hoc biennio evertes** (dans deux ans à partir d'aujourd'hui)⁵.

173. — Ablatif absolu. — C'est à l'ablatif de temps qu'il faut sans doute rattacher la construction de l'ablatif absolu. Souvent en effet une proposition à l'ablatif sert à déterminer le moment où a lieu l'action signifiée par la proposition principale et il est fort possible que ç'ait été là le *point de départ* du développement ultérieur de cette construction, bien que, dans certains cas, l'ablatif absolu puisse se rattacher à l'ablatif d'accompagnement.

Quoi qu'il en soit, la question de l'ablatif absolu appartient surtout à la théorie du participe et c'est au chapitre du *Participe* qu'il en sera traité.

174. — Ablatif au lieu de l'accusatif. — L'ablatif se rencontre *quelquefois* au lieu de l'accusatif (voy. ci-dessus, § 72 et § 73) pour exprimer une idée d'étendue soit dans l'espace, soit dans le temps.

1. Les exceptions à cette règle sont assez rares à l'époque archaïque (cf. cependant CATON, *R. R.*, 157, 4) : elles deviennent plus fréquentes chez les poètes (cf. VIREN., *Ægl.*, II, 42; III, 34) et surtout chez les écrivains de l'époque postérieure (cf. SPART., *Hadr.*, 9, etc.).

2. L'emploi de **in**, en pareil cas, paraît appartenir à la langue familière.

Ex. : TEN., *Andr.*, 104 : **ferme in diebus paucis, quibus hæc acta sunt** (« peu de jours après ces événements »), **Chrysis vicina hæc moritur**.

3. Voy. ZUMM., *Lateinische Grammatik* (Berlin, Dümmler, 12^e éd., 1865), § 484; DROGON, *ouv. cité*, § 224, 8, t. I^{er}, p. 533.

4. On pourrait rattacher à ces locutions les ablatifs **longo intervallo** ou **intervallo** tout seul (cf. CIC., *p. Mur.*, 9, 21 : **cum longo intervallo veneris**; OR., 66, 222 : **nisi intervallo dixisset**) : mais il vaut peut-être mieux y voir soit un ablatif d'accompagnement (§ 180), soit un ablatif de manière (§ 183).

5. Voy. aussi ci-dessus, p. 73, n. 1.

L'emploi de l'ablatif pour désigner l'étendue dans l'espace est exceptionnel, sauf dans les cas signalés plus haut (§ 72, REM. 1)¹.

Quant à l'ablatif de *durée*, très rare chez Cicéron et chez César, il devient plus fréquent à partir de T.-Live.

Ex. : T.-LIVE, XXI, 2, 1 : *bello quod... novem annis gessit* (cf. *ib.*, 4, 10; XXII, 30, 9; 60, 40; 61, 9; XXII, 15, 3; 28, 6; XXVI, 9, 2; 51, 3, etc.).

H. — L'INSTRUMENTAL².

175. — Définition. — L'instrumental était un ancien cas de la déclinaison indo-européenne, qui servait à rendre les mêmes idées que notre préposition avec, c'est-à-dire à marquer tantôt une idée d'*accompagnement* tantôt une idée d'*instrument* ou de *moyen*³.

L'instrumental ayant disparu en grec et en latin⁴, les fonctions de ce cas ont été dévolues, en grec, au *datif*; en latin, à l'*ablatif*.

§ 1. — Le datif grec et l'ablatif latin exprimant une idée d'accompagnement.

176. — Datif grec d'accompagnement. — Le datif sans préposition s'emploie pour marquer une idée d'*accompagnement*

1° Avec les verbes *ἑπείσθαι*, *ἀκολουθεῖν*, suivre, accompagner et avec les verbes de sens analogue⁵.

REMARQUE. — Avec *ἑπείσθαι* et *ἀκολουθεῖν* on emploie quelquefois la préposition *μετά* et le génitif, au lieu du datif seul, pour insister sur l'idée d'accompagnement.

Ex. : XÉN., *Hell.*, V, 2, 19 : *μετά τῶν κρατούντων ἑπείσθαι κερδαλέον ἐστίν.*
— ISOCR., XIV, 15 : *τοῖς μὲν σώμασι μετ' ἐκείνων ἀκολουθεῖν ἡναγχίζοντο, ταῖς δ' εὐνοίαις μεθ' ὑμῶν ἦσαν.*

En pareil cas, les verbes prennent à peu près le sens de marcher aux côtés de⁶.

1. Quelques emplois sont douteux. Ainsi dans CÉSAR (*de B. Gall.*, IV, 35, 3 : *quos tanto spatio secuti*) et dans T.-LIVE (XXVI, 51, 4 : *legiones in armis quattuor millium spatio decucurrerunt*), il faut peut-être voir des ablatifs de la question *qua*. Voy. ci-après, § 189.

2. Le mot *instrumental* date du XIV^e siècle, où il est adjectif et signifie « qui sert d'instrument, de moyen »; les grammairiens modernes en ont fait un substantif servant à désigner le cas qui, dans certaines langues, signifie l'instrument, le moyen.

3. On donne quelquefois le nom de *sociatif* ou *comitatif* au cas qui exprime l'idée d'accompagnement et l'on réserve alors le nom d'*instrumental* au cas signifiant l'instrument ou le moyen.

4. Cependant il en reste des traces dans la formation de certains adverbes ou de certaines locutions adverbiales. Voy. B.-DELMAT, *Vergl. Synt.*, p. 575 sqq.

5. Voy. B.-DELMAT, *die Grundlagen d. griechischen Syntax*, p. 59. Pour les verbes signifiant contact amical ou hostile, voy. ce qui a été dit ci-dessus, p. 87, n. 1; et pour les verbes composés avec *σύν*, voy. aussi ci-dessus, p. 84, n. 3.

6. Les verbes *ἑπείσθαι* et *ἀκολουθεῖν* signifient aussi « suivre les conseils de », « obéir à »; employés de cette façon, ils se construisent aussi avec le datif, mais c'est alors un datif proprement dit analogue à celui qu'on trouve après *πειθεῖσθαι* « obéir à ».

° En parlant d'opérations militaires, on met au datif, à côté d'un verbe signifiant marcher¹, le nom qui désigne les troupes que le général a avec lui.

Ex. : THUC., I, 61, 4 : ἐπορεύοντο τρισχίλοις μὲν ὀπλίταις ἑαυτῶν, ἱππεῦσι δὲ ἑξακοσίοις. — XÉN., Cyr., V, 3, 35 : ἱπποῖς τοῖς δυνατωτάτοις καὶ ἀνδράσι πορευόμεθα².

° Avec l'adverbe ἄμα, en même temps que, avec et peut-être avec ὁμοῦ, en compagnie de, en même temps que, le datif remplace un instrumental primitif.

Ex. : HOM., II., IX, 682 : ἄμ' ἧοι φαινομένηφιν (Cf. THUC., I, 48, 2 : καὶ ἄμα ἔφ' πλέοντες et les expressions connues ἄμ' ἡμέρα, ἄμα τῇ ἡμέρᾳ). XVI, 257 : ἄμα τινὶ στείχειν. V, 867 : ὁμοῦ νεφέεσσιν. — ESCHYLE, Perses, 426 : οἰμωγῇ ὁμοῦ κωκύμασιν. — XÉN., Eq., 7, 1 : τὰς ἡνίας ὁμοῦ τῇ χαίτῃ³.

REMARQUE. — L'idée d'accompagnement est souvent rendue en grec par le pronom joint au datif.

Ex. : HÉR., III, 126 : ἱππεὺς αὐτῷ ἱππῷ. — THUC., II, 90, 6 : μίαν δὲ (νῦν) αὐτοῖς ἀνδράσιν (avec les hommes qui le montaient)⁴ εἶλον ἧδη (Cf. XÉN., Hell., I, 2, 12)⁵.

77. — Par extension, le datif sert aussi à marquer :

° Les circonstances qui accompagnent une action.

° La manière dont l'action se fait.

78. — **Datif indiquant les circonstances d'une action.** — latif grec exprime quelquefois les circonstances qui accompagnent l'action⁶.

Ex. : THUC., VIII, 27, 6 : οἱ Ἀθηναῖοι ἀτελεῖ τῇ νίκῃ ἀπὸ τῆς Μιλήτου ἀνέστησαν. — XÉN., Anab., I, 7, 4 : κραυγῇ πολλῇ ἐπίσιν.

On trouve déjà dans HOMÈRE (Od., XI, 160) : ἦ νῦν δὲ Τροίηθεν ἀλώμενος ἐνθάδ' ἰκάνεις | εἰ καὶ ἐπαροῖσι πολλὸν χρόνον...

Xénophon aurait pu dire aussi : λαβόντες ἱπποὺς τοὺς δυνατωτάτους... πορευόμεθα, en tant soit le participe λαβών, soit ἄγων, soit ἔχων, qui servent, comme on sait, à rendre l'idée de préposition « avec ».

L'adverbe ὁμοῦ a fini par signifier « près de » ; employé ainsi il se construit encore avec le datif.

x. : XÉN., Hell., IX, 5, 15 : ὀπλίταις ὁμοῦ γίνεσθαι « arriver près des hoplites ».

Le démonstratif ajoute au sens une idée qu'on pourrait rendre en français par *eux aussi*.

Le pronom αὐτός ainsi employé est très rarement accompagné de l'article. Cf. cependant SOPH., 7 : αὐταῖσι παῖς χνῆμασιν, et voy. *Revue critique*, 1881, t. II, p. 295.

Cet usage remonte aux origines de la langue grecque. Cf. HOM., II., XXIII, 696 : οἳ μιν ἄγον... ἰομένοισι πόδεσσιν. On retrouve ce datif dans la formule si fréquente sur les inscriptions : ἦ τύχη (τῶν Ἀθηναίων) ; cette formule indique les circonstances dont on souhaite que soit remplie l'exécution des mesures prises par le peuple.

REMARQUE. — Ce datif peut être dans certains cas remplacé par *μετά* avec le génitif.

Ex. : PLAT., *Apol.*, 34 c : *ἰκέτευσεν... μετά πολλῶν δακρύων*. — LYS., II, 55 : *μετά πλείστων πόνων... ἐλευθέραν... ἐποίησαν τὴν Ἑλλάδα*.

Mais on dira : *δρόμῳ*, en courant (THUC., VI, 103, 3), *φυγῇ*, en déroute (THUC., IV, 115, 2; PLAT. *Banq.*, 221 a). De même c'est bien le datif qu'on attend dans une phrase comme celle-ci :

THUC., I, 49, 3 : *διέκπλοι δ' οὐκ ἦσαν, ἀλλὰ θυμῷ καὶ βῶμῃ τὸ πλεόν ἐναυμάχουν ἢ ἐπιστήμῃ*.

Il est vrai que ces trois datifs (le dernier surtout) sont presque déjà des datifs de *moyen*.

179. — Datif de manière. — Le datif grec sert à exprimer la manière dont se fait une action.

Ce datif est usité d'abord dans certaines expressions toutes faites qui ont la valeur d'adverbes, comme *βίᾳ*, par force, *δόλῳ*, par ruse, *σπουδῇ*, à la hâte ou bien avec conscience, avec zèle, ou enfin sérieusement; *σιγῇ*, en silence, *ἡσυχῇ*, tranquillement, *ἀνάγκῃ*, par nécessité, *κομιδῇ*, avec soin et ordinairement tout à fait; *πεζῇ*, à pied, *δημοσίᾳ*, *κοινῇ* (lat. *publice*), *ιδίᾳ* (lat. *privatim*), *δίχῃ*, justement, *ἐπιμελείᾳ*, avec diligence¹.

En dehors de ces locutions adverbiales, on n'emploie ainsi que le datif d'un substantif accompagné soit d'un *adjectif*, soit d'un *génitif*.

Ex. : *τούτῳ τῷ τρόπῳ*, de cette manière, *ἄλλῳ τρόπῳ*, d'une autre manière, *οὐδενὶ τρόπῳ*, d'aucune manière, *παντὶ τρόπῳ*, de toute façon, etc.; *βίᾳ τίνος*, en faisant violence à quelqu'un, *c.-à-d.* malgré quelqu'un, etc.

REMARQUE. — On emploie du reste plus souvent, pour signifier la manière, des adverbes, *δικαίως*, avec justice, *ἀληθῶς*, en vérité, etc., ou des expressions formées au moyen de prépositions.

Ex. : *μετὰ τοῦ λόγου*, avec raison, conformément à la raison, *μετὰ δικαιοσύνης*, ἐν *δίχῃ*, justement, etc.

180. — Ablatif exprimant une idée d'accompagnement. — L'ablatif latin remplace l'instrumental primitif et exprime une idée d'accompagnement :

1° Avec les participes *comitatus*, accompagné de, *stipatus*, entouré d'une foule de, *junctus*, *conjunctus*, uni à, en compagnie de².

Ex. : CÆC., *p. Cæl.*, 14, 37 : *ideo viam munivi, ut eam tu alienis viris comitata celebrares?* (cf. T.-LIVE, XXXVIII, 52, 5; VIRG.,

1. Les poètes emploient ce datif assez librement.

Ex. : HOM., *Il.*, XVIII, 572 : *μολπῇ τ' ἱγυμῷ τε ποσὶ σκαίροντες ἔποντο*. *Od.*, XIII, 76 : *καθίζον ἐπὶ κληῖσιν ἕκαστοι κόσμῳ*. — SOPH., *Œd. r.*, 51 : *ἀσφαλείᾳ* (= ἀσφαλῶς). *Ant.*, 620 : *σοφίᾳ*, « avec sagesse ». — EUR., *Alc.*, 286 : *δῶμα ναλεῖν τυραννίδι*, etc.

2. Les poètes construisent ainsi *maritus* et, par extension, le verbe *maritare*.

Ex. : HOM., *Carm.*, III, 5 (5-6) : *conjugē barbarā maritus*. — OVI., *Hér.*, 3, 134 : *fratres marita soror*. — HOE., *Épod.*, 2, 14 : *vitium propagine alta maritat populos* (cf. COL., XI, 2, 79 : *ulmi quoque vitibus recte maritantur*). ^{15/}

En., I, 312; II, 580; IX, 48; X, 186; *Tac.*, *Agr.*, 40; *Ann.*, XIV, 8).
Phil., 2, 3, 6 : **stipatus armatis** (cf. *T.-Liv.*, III, 56, 2). *Ibid.*,
 5, 7, 20 : **mendicitas aviditate conjuncta**.

2° En parlant d'opérations militaires, on met à l'ablatif, à côté d'un verbe signifiant marcher, le nom qui désigne les troupes que le général a avec lui.

Ex. : *Cés.*, de *Bell. civ.*, I, 41, 2 : **omnibus copiis... ad Ilerdam¹ proficiscitur**. — *T.-Live*, XXI, 26, 3 : **profectus... sexaginta longis navibus** (cf. XXVIII, 38, 1).

REMARQUE. — En pareil cas, l'addition de *cum* à l'ablatif est très fréquente²; elle est presque obligatoire, quand le chiffre des troupes emmenées est indiqué d'une façon précise.

Ex. : *Cés.*, de *B. Gall.*, I, 38, 1 : **Ariovistum cum suis omnibus copiis ad occupandum Vesontionem... contendere**. (Cf. *Ibid.*, I, 2, 1; IV, 21, 3; VII, 62, 10; 79, 1, etc.). — *De B. Gall.*, III, 1, 13 : **P. Crassum cum cohortibus legionariis duodecim et magno numero equitatus in Aquitaniam proficisci**.

3° Avec la préposition *cum*, avec, *c.-à-d.* en compagnie de..., l'ablatif tient la place d'un instrumental primitif.

Ex. : *Cés.*, de *B. civ.*, II, 39, 1 : **Curio cum omnibus copiis exierat**.
 de *B. Gall.*, I, 47, 1 : **de his rebus... agere cum eo**.

181. — Par extension, l'ablatif d'accompagnement sert aussi à marquer :

1° les circonstances qui accompagnent une action ;

2° la manière dont l'action se fait.

182. — Ablatif indiquant les circonstances d'une action.

— L'ablatif exprime souvent les circonstances qui accompagnent une action; cet emploi de l'ablatif est plus étendu que l'emploi correspondant du datif grec.

Ex. : *Cic.*, de *Fin.*, II, 21, 69 : **pulcherrimo vestitu et ornatu regali in solio sedentem**. — *T.-Live*, XXI, 35, 1 : **saltus... haud sine clade, majore tamen jumentorum quam hominum pernicie superatus est**. XXII, 46, 6 : **Hispani linteis... tunicis... constiterant**.

Dans ce cas, on emploie fréquemment, au lieu de l'ablatif seul, l'ablatif précédé de *cum*.

Ex. : *Cic.*, *In Verr.*, II, 4, 24, 54 : **in hac officina majorem partem diei cum tunica pulla sedere solebat**. — *T.-Live*, II, 45, 10 : **cum majore sua quam hostium jacturā dimicavit**.

1. Voy. ci-dessus, § 67, Rem. IV, 1°.

2. Voyez les exemples de César dans R. Menoz et S. Pakus, *Lexicon Cæsarianum*, s. v. copia.

REMARQUE. — On peut rattacher à cet emploi particulier de l'ablatif les expressions **commodo rei publicæ, bono, malo publico**¹. Cf. T.-LIVE, XXV, 4, 7 : **cum vim eam contra rem publicam et pernicioso exemplo factam senatus decreasset.** 183

183. — Ablatif de manière. — A cet emploi de l'ablatif se rattache celui qui sert à indiquer la manière dont se fait une action. Il est très fréquent en latin.

On le rencontre d'abord dans certaines expressions toutes faites, qui sont de véritables locutions adverbiales, comme **consilio**, à dessein, **ordine**, avec ordre, selon les règles, **ratione, via, arte**, avec méthode, **vi**, avec violence, **jure**, avec raison, **injuriâ**, à tort, **consuetudine**, comme d'habitude (cf. **moribus**, Cæ., p. Sest., 41, 88), **cursu**, en courant, **pedibus**, à pied, **silentio**, en silence, **casu**, par hasard, **agmine**, en ordre de marche, **vitio creatus**, nommé contrairement aux lois, d'une façon irrégulière, etc.².

En dehors de ces locutions adverbiales, qui sont relativement en petit nombre, l'ablatif de manière ne peut s'employer qu'accompagné soit d'un adjectif soit d'un génitif.

Ex. : Cæ., de Nat. deor., II, 28, 71 : **deos semper purâ, integrâ, incorruptâ et mente et voce veneremur.** De Rép., VI, 15, 15 : **stellæ circos suos orbesque conficiunt celeritate mirabili.** Phil., 1, 5, 12 : **quis unquam tanto damno senatorem coegit?** Ib., 1, 4, 9 : **Brutum vidi; quanto meo dolore non dico.** — CORN. NÉP., 1, 2, 2 : **Miltiades summâ æquitate res constituit Chersonesi.**

L'adjectif peut être remplacé par un génitif surtout après les ablatifs qui veulent dire à la manière de (**more, modo, ratione**)³, mais, même en dehors de ce cas on trouve :

Cæ., de Orat., 1, 57, 242 : **bonâ veniâ hujus optimi viri dixerim.** — T.-LIVE, III, 19, 7 : **pace alicujus loqui.** — Cés., de B. Gall., VII, 1, 5 : **qui... sui capitis periculo Galliam in libertatem vindicent.** Ib., VI, 44, 1 : **exercitum Cæsar duarum cohortium damno reducit.**

1. Ce qui prouve que c'est bien un ablatif, c'est que d'une part on trouve **per commodum rei publicæ**, au lieu de **commodo rei publicæ**, et que d'autre part Tacite voulant éviter l'expression consacrée **bono publico**, a écrit : Ann., XVI, 11 : **publicâ fortunâ extinctam.** Pour la tournure grecque équivalente, cf. ci-dessus, p. 103, n. 2 et p. 208, n. 6.

2. Tous ces exemples appartiennent à l'époque classique. L'ancienne langue en employait d'autres, comme **voluntate**, « volontairement »; **astu, dolo** « avec ruse »; **curriculo**, « en toute hâte »; **gratiis**, « gratuitement »; **ingratiis**, « malgré soi »; **ergo**, « en fait, réellement » (cf. PLAUT., Mil., 1233 : **ergo istus metus me macerat**), etc. La langue de l'époque impériale en créa d'autres, comme **consensu**, « avec accord » (cf. Tac., Ann., XIV, 9, 1 : **hæc consensu produntur**); **miraculo** (gr. θαυμαστός), « d'une façon qui tient du prodige » (cf. PLIN., Hist. nat., XXXIV, 73 : **miraculo pictam**), etc. Quant aux ablatifs **optato, peroptato, sortito**, etc., ce sont d'anciens ablatifs absolus qui ont tout à fait pris une valeur adverbiale. Il en sera question au chapitre du *Participe*.

3. Cependant un tour comme **ejus more, hujus more, illius more**, se remplace régulièrement par **eo more, hoc more, illo more**; il y a là une attraction. Voy. E. BENOIST, *Stylistique latine*, § 100, 1^{re} (2^e éd. de la trad. fr. par MM. Bonnet et Gache, Paris, Klincksieck, 1890).

On peut ajouter les expressions fréquentes dans la langue militaire : **ductu** (**imperio, auspiciis**) **alicujus aliquid facere** (cf. **contubernio** [= **ductu**]) **alicujus**, dans SALL., *Jug.*, 64, 4 et dans SUÉT., *Cæs.*, 2 *init.*).

REMARQUE. — Quand on ne peut employer ni les locutions toutes faites dont il a été question ci-dessus, ni un ablatif de manière accompagné d'une détermination, on se sert ^{a)} de la préposition **cum** avec l'ablatif ou ^{b)} de la préposition **per** avec l'accusatif.

- a) Ex. : PLAUTE, *Pers.*, 198 : **rem hanc cum curâ** geras. — CIC. de *Divin.*, I, 29, 60 : **multa facere impure ac tætre cum temeritate atque impudentia**. de *Fin.*, II, 11, 34 : **vivere cum intelligentiâ rerum earum, quæ naturâ evenirent**. III, 8, 29 : **beate vivere, honeste, id est cum virtute, vivere**. V, 11, 31 : **cum dolore**. De *Orat.*, II, 85, 345 : **cum fide... cum æquabilitate**. Or., 52, 174 : **cum severitate... cum voluptate**¹.
- b) Ex. : Chez CICÉRON : **per simulationem**, avec feinte, **per summum dedecus**, d'une manière ignominieuse, **per tumultum ac trepidationem**, avec désordre et précipitation, **per ludum et jocum**, en manière de plaisanterie, **per ridiculum**, ironiquement. — CÉS., de *B. Gall.*, IV, 13, 1 : **per dolum atque insidias**. De *B. civ.*, I, 9, 2 : **per contumeliam**, outrageusement, etc.².

184. — Ablatif de qualité³. — L'ablatif d'un substantif accompagné d'un adjectif (ou parfois d'un génitif⁴) peut servir à caractériser une personne ou un objet.

Employé pour marquer une qualité distinctive et essentielle, il ne se distingue guère du génitif de qualité.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, IV, 8, 1 : **neque monere te audeo, præstanti prudentia virum, nec confirmare, maximi animi hominem**⁵.

Au contraire, l'ablatif de qualité ne saurait être remplacé par le génitif, là où il est employé pour marquer la *disposition d'esprit* où telle personne se trouve à un certain moment, ou bien un caractère *extérieur*, un *détail accessoire* qui frappe dans l'apparence de telle personne ou de tel objet.

1. On peut employer aussi **cum** avec l'ablatif accompagné d'un adjectif; il n'y a entre les deux locutions qu'une simple nuance de signification. Ainsi **hunc librum summâ diligentia legi** signifie simplement : « j'ai lu ce livre avec un très grand soin : » mais **hunc librum cum summâ diligentia legi** signifie : « j'ai lu ce livre et j'ai apporté le plus grand soin à cette lecture. » Cf. R. КЮННА, *ausf. Gramm., d. lat. Spr.*, t. II, 1, p. 301, Rm. 30.

La préposition **cum** ne peut être employée ni avec un ablatif comme **modo, more**, etc., ni avec un mot exprimant une intention ou un sentiment (**ea mente, hoc consilio, æquo animo**), ni avec un mot exprimant une condition (**pacem his condicionibus fecit...**), ni enfin avec les mots désignant les parties du corps (**nudo capite incedere**).

2. On voit par ces exemples que le sens des locutions où entre la préposition **per** n'est pas tout à fait le même que le sens de celles où entre la préposition **cum**; dans celles-ci c'est le sens du *comitatif* (si l'on peut ainsi parler), dans celles-là, c'est le sens de l'instrumental, qui domine.

3. Cet ablatif de qualité se rattache à l'ablatif de manière, comme le prouvent les exemples suivants :

trulla (cum) aureo manubrio; esse meliore condicione ou **eodem statu; cf. nunquam pari periculo Carthago fuerat**.

Il est propre au latin, qui en a développé l'usage d'une façon assez étendue.

4. Voy. CÉS., de *B. Gall.*, III, 13, 4 : **transtra... confixa clavis ferreis digiti pollicis crassitudine**, « fixés avec des clous de la grosseur du pouce ».

5. Voy. ci-dessus, § 113 et § 114, Rm. I, p. 129 et p. 130.

Ainsi l'on dira toujours avec l'ablatif : *bono animo sum*, j'ai bon courage (en ce moment); de même *læto, tristi, tranquillo, anxio animo esse* sont des expressions qui s'appliquent à une disposition d'esprit considérée à un certain moment¹; de même enfin César ne pouvait pas employer d'autre cas que l'ablatif dans le portrait qu'il nous a laissé des Bretons :

De B. Gall., V, 14, 3 : *capillo sunt promisso atque omni parte corporis rasā præter caput et labrum superius.*
Cf. *CORN. NÉPOS, Dat.*, 3, 1 : *Thuyn, hominem maximi corporis terribilique facie, quod niger et capillo longo barbâque erat promissâ.*

REMARQUES. — I. Cet ablatif de qualité est ordinairement rattaché à un nom commun (voy. l'exemple de Cornélius Népos ci-dessus); on évite de le construire directement avec un nom propre. Pourtant Cicéron a écrit

P. Planc., 21, 52 : *L. Philippus, summâ nobilitate et eloquentiâ.*

Mais on attendrait :

Philippus, vir (ou homo) summâ... eloquentiâ.

II. Comme le génitif de qualité, l'ablatif de qualité est souvent rattaché à un substantif par l'intermédiaire du verbe *esse*.

Ex. : *Cés.*, *de B. Gall.*, V, 14, 3 : *Omnes... Britanni... horridiore sunt in pugnâ aspectu.* (Voy. aussi les exemples cités § 184.)

Il peut même arriver que l'ablatif de qualité dépende du substantif par l'intermédiaire du verbe *esse* sous-entendu.

Ex. : *Cés.*, *de B. Gall.*, III, 24, 3 : *impeditos in agmine et sub sarcinis infirmiore animo* (sc. ὄντας) *adoriri cogitabant.* — *T.-LIVE*, XXIX, 3, 11 : *nequaquam pari ad patienda ea robore* (= cum nequaquam pari robore essent).

§ 2. — Le datif grec et l'ablatif latin exprimant une idée d'instrument.

185. — Datif d'instrument et de moyen. — Le datif grec sert à remplacer l'instrumental primitif, pour marquer l'*instrument* ou, au figuré, le *moyen* dont on se sert pour faire quelque chose.

En règle générale, les noms de choses sont les seuls dont le datif s'emploie ainsi; c'est ainsi qu'on trouve :

THUC., IV, 43, 3 : *βᾶλλοντες τοῖς λίθοις.* — *XÉN.*, *Cyr.*, IV, 3, 21 : *ὁ μὲν* (sc. ἱπποκένταυρος) *δυοῖν ὀφθαλμοῖν προσηρᾶτο καὶ δύοῖν ὥτοιν ἤκουεν· ἐγὼ δὲ τέτταρσι μὲν ὀφθαλμοῖς*

1. Dans cette phrase de Cicéron, *p. Planc.*, 5, 12 : *fuit et animi satis magni et consilii*, le génitif désigne des qualités générales et permanentes.

GRAMMAIRE COMPARÉE DU GREC ET DU LATIN.

τεκμαροῦμαι, τέτταρσι δι' ὥσι προαισθήσομαι. Πολλὰ γάρ φασι καὶ ἵππον ἀνθρώποις τοῖς ὀφθαλμοῖς προορῶντα δηλοῦν, πολλὰ δὲ τοῖς ὥσι προακούοντα σημαίνειν. *Id.*, IV, 3, 18 : προνοεῖν ἔξω πάντα τῇ ἀνθρωπίνῃ γνώμῃ, ταῖς δὲ χερσὶν ὀπλοφορήσω, διώξομαι δὲ τῷ ἵππῳ, τὸν δ' ἐναντίον ἀνατρέψω τῇ τοῦ ἵππου βώμῃ.

MARQUES. — I. Quand on parle d'une personne, *par le moyen de*,... se rend par διὰ le génitif¹.

Ex. : XÉN., *Anab.*, II, 3, 17 : ἔλεγε... δι' ἐρμηνέως, il parlait par le moyen (par l'intermédiaire) d'un interprète².

Toutefois, quand les personnes peuvent être considérées comme des instruments et assimilées à des choses, on peut se servir du datif instrumental.

Ex. : THUC., IV, 60, 2 : κακῶς ἡμᾶς αὐτοὺς ποιοῦντων τέλεσι τοῖς οἰκειοῖς.
= δαπνίσαις)
 pourquoi on le trouve si souvent en parlant de corps d'armée, d'esclaves, etc.

Ex. : THUC., IV, 11, 1 : οἱ Λακεδαιμόνιοι τῷ τε κατὰ γῆν στρατῷ προσέβαλλον τῷ τειχίσματι καὶ ταῖς ναυσὶν ἅμα³.

6. — De ce sens instrumental du datif dépend la construction verbes ζημιοῦν et κολάζειν, punir, γινώσκειν, reconnaître (au moyen de,) ; τεκμαίρεσθαι, conjecturer d'après, conclure de, κρίνειν, juger par, d'après. atif exprime le moyen qui sert à faire l'action marquée par le e.

Ex. : HÉROD., VI, 136 : ὁ δῆμος ἐζημίωσε (Μιλτιάδεα) πεντήκοντα ταλάντοισι (cf. VI, 21). — THUC., IV, 65, 3 : τοὺς μὲν φυγῇ ἐζημίωσαν⁴... — PLAT., *Rép.*, 492 d : κολάζειν τινὰ θανάτῳ. THUC., I, 8, 1 : γνωσθέντες τῇ σκευῇ τῶν ὀπλῶν. — XÉN., *Cyr.*, I, 3, 5 : τίνι δὴ σὺ τεκμαιρόμενος λέγεις ; *Hier.*, 4, 8 : οὐ τῷ ἀριθμῷ οὔτε τὰ πολλὰ κρίνεται οὔτε τὰ ἱκανά, ἀλλὰ πρὸς τὰς χρήσεις.

avec l'accusatif d'un nom de personne, διὰ signifie « grâce à », mais non « par le moyen de... ». Ex. : XÉN., *Cyr.*, V, 2, 35 : διὰ τοὺς εὖ μαχομένους... αἱ μάχαι κρίνονται, « c'est grâce à ceux qui se battent bien que l'issue des batailles est déterminée ».

La préposition διὰ suivie du génitif d'un nom de chose sert aussi à exprimer le moyen.

Ex. : PLAT., *Phéd.*, 83 a : ἀπατῆς... μεστὴ ἡ διὰ τῶν ὀμμάτων σκέψις, « elle est pleine d'erreurs la connaissance qui se fait par le moyen des yeux ».

Les poètes emploient le datif instrumental avec plus de liberté que les prosateurs.

Ex. : SOPH., *Ant.*, 164 : ὑμᾶς δ' ἐγὼ πομποῖσιν (= per nuntios)... ἔσται ἰκίσθαι. — EUR., *Her.*, 392 : (στρατηγὸν χρεὶ) οὐκ ἀγγέλοισι τοὺς ἐναντίους ὁρᾶν. Cf. R. KÜHNKE, *ausf. Gramm. d. gr. Spr.*, 378, 4.

Les exemples qu'il cite ne sont pas concluants (par ex., pour SOPH., *Électre*, 226 sq., voy l'édition) ; quant à ceux qui sont empruntés aux prosateurs l'un, celui de Thucydide (I, 25, 4) ne porte que προκαταργόμενοι signifie διδόντες τὰς καταρχάς, « servant la meilleure part dans un sacrifice » atif Κορινθίῳ ἀνδρὶ est un complément indirect ; les autres (ceux de Xénophon) rentrent dans la générale, car il y est question d'esclaves ou de manœuvres, instruments passifs.

Pour l'emploi de ζημιοῦν τινὰ avec l'accusatif neutre d'un adjectif (XÉN., *Cyr.*, III, 1, 30 : μὴ βν ζημιώσης πλεῖω), voy. ci-dessus, § 63.

187. — Ablatif d'instrument ou de moyen. — L'ablatif latin sert à remplacer l'instrumental primitif, pour marquer l'*instrument* ou, au figuré, le moyen dont on se sert pour faire quelque chose.

En règle générale, les noms de choses sont les seuls dont l'ablatif s'emploie ainsi :

Ex. : CÉS., de *B. Gall.*, V, 42, 3 : *gladiis cæspites circumcidere... cogebantur*. De *B. civ.*, II, 35, 2 : *humerum apertum gladio appetit*. — SALL., *Jug.*, 10, 4 : *non exercitus noque thesauri præsidia regni sunt, verum amici, quos neque armis cogere neque auro parare queas, officio et fide pariuntur*. *Ib.*, 10, 6 : *concordiâ parvæ res crescunt, discordiâ maxumæ dilabuntur*. — CIC., de *Sen.*, 5, 17 : *non viribus aut velocitatibus aut celeritate corporum res magnæ geruntur, sed consilio, auctoritate, sententiâ*.

REMARQUES. — I. Quand on parle d'une personne, par le moyen de... se rend par *per* avec l'accusatif.

Ex. : CÉS., de *B. Gall.*, I, 12, 2 : *ubi per exploratores Cæsar certior factus est*. De *B. civ.*, III, 46, 4 : *suos per Antonium cohortatus*¹.

II. Toutefois, quand les personnes peuvent être considérées comme des instruments passifs et assimilées à des choses, on peut se servir de l'ablatif instrumental.

Ex. : CIC., *p. Mil.*, 18, 47 : *jacent suis testibus* (= *testium dictis*)². — CÉS., de *B. civ.*, II, 18, 3 : *hæc se certis nuntiis, certis auctoribus comperisse*. — De *B. Gall.*, VII, 2, 2 : *obsidibus cavere* (cf. l'expression juridique *prædibus cavere* [CIC., in *Verr.*, II, 3, 54]), prendre ses sûretés au moyen d'otages (au moyen de personnes qui servent de caution).

Voilà pourquoi on trouve si souvent cet ablatif en parlant de *soldats*, d'*esclaves*, etc., qui sont des instruments dans la main de leur général, de leur maître, etc.

Ex. : CÉS., de *B. Gall.*, I, 8, 1 : *Cæsar ea legione, quam secum habebat, militibusque, qui ex provincia convenerant, a lacu Lemanno ad montem Juram murum perducit*. *Ib.*, VII, 69, 7 : *hæc (castella) noctu excubitoribus ac firmis præsidiis tenebantur*. — SERV. SULP. AP. CIC., ad *Fam.*, IV, 2, 2 : *lecticariis meis in urbem eum referre coactus sum*. — CIC., ad *Att.*, IV, 3, 2 : *armatis hominibus sunt expulsi*³. *P. Mil.*, 9, 26 : *servos, quibus silvas publicas depopulatus erat*⁴.

1. On emploie aussi la préposition *per* avec un nom de chose, pour exprimer l'idée d'instrument ou de moyen.

Ex. : CÉS., de *B. Gall.*, VII, 47, 6 : *nonnullæ de muris per manus demissæ sese militibus tradebant*. De *B. civ.*, III, 82, 4 : *ne per ejus auctoritatem deceptus videretur*.

2. Mais *p. Mil.*, 20, 54 : *uxore pæne constrictus*, l'ablatif sans préposition désigne la cause passive de l'embarras de Milon.

3. Dans CICÉRON (ad *Fam.*, X, 15, 1) : *assiduus internuntiis* peut être un ablatif absolu.

4. Les emplois de l'ablatif d'instrument sont plus hardis chez les poètes et chez les prosateurs de l'époque impériale. Mais il ne faut pas citer HONORIUS, *Ep.*, I, 1, 94 : *curatus* (sens moyen : « m'étant fait coiffer ») *inæquali tonsore capillos*, car cet emploi de l'instrumental est très régulier : le barbier (sans doute un esclave ou un affranchi), n'est considéré que comme un instrument. De même,

188. — On doit rattacher à l'ablatif d'instrument les constructions suivantes :

1° L'emploi de l'ablatif avec les verbes qui expriment une idée d'*abondance*, et, par analogie, avec les adjectifs de sens correspondant¹.

Ex. : Cic., *de Sen.*, 16, 56 : *villa abundat porco, hædo, agno, gallina, lacte, melle*. *De univ.*, 5 : *deus bonis omnibus replevit mundum*. *De Nat. deor.*, I, 13, 34 : *Ponticus Heracles puerilibus fabulis refersit libros*. — CORN. NÉP., *Ham.*, 4, 1 : *Hamilcar equis, armis, viris, pecuniâ totam locupletavit Africam*. — Cic., *p. Sest.*, 10, 23 : *eosdem (Epicureos) dicere ajebat nihil esse præstabilius otiosâ vitâ et plenâ et confertâ voluptatibus*².

REMARQUE. — C'est sans doute l'analogie des verbes d'abondance qui a conduit le latin à employer l'ablatif avec *potior*, en dehors des constructions étudiées ci-dessus (§ 118, 5°, REM. III, p. 143)³.

2° L'emploi de l'ablatif pour marquer le prix auquel on achète un objet (sur le génitif, voy. ci-dessus, § 125, 3°)⁴.

L'ablatif est obligatoire, quand il s'agit d'une évaluation précise.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 3, 85, 196 : *Quanti frumentum sit considera. — Video esse binis sestertiis*, je vois qu'il coûte deux sesterces par mesure⁵. — *Ib.*, II, 4, 7, 43 : *denariis quadringentis Cupidinem illum putasset*, s'il avait estimé à quatre cents deniers cette statue de Cupidon.

mais pour une autre raison, il ne faut pas tenir compte de *Carm.*, I, 6, 2, où il faut sans doute lire *aliti* au lieu de *alite*. Pour T.-Live, la plupart des emplois qu'il fait de l'ablatif d'instrument sont très corrects (voy. RICHMAN, éd. classique de la troisième décade de T.-Live). Mais Tacite se sert de l'ablatif là où il serait plus régulier de mettre la préposition *ab*.

1. Le sanscrit emploie, en pareil cas, soit l'instrumental, soit le génitif. Voy. B.-DUBOIS, *Vergl. Synt.*, p. 250 ; *die Grundr. d. gr. Synt.*, p. 41. Le grec homérique et le grec classique emploient le génitif ; toutefois chez les poètes tragiques on trouve le datif instrumental.

Ex. : EURIPIDE, *Or.*, 1363 : *δακρύοισι γὰρ Ἑλλάδ' ἄπασαν ἔπλησε* (de même avec *βρύειν* et *βρίθειν*, cf. ESCU., *Ag.*, 163).

Par analogie, on a quelques rares exemples de *πλήρης* (EUA., *Bacch.*, 18) et de *ἄφνειος* (TIMOC., 24, 106) avec le datif instrumental.

2. Ce n'est pas la construction régulière de *plenus*. Cet adjectif ne se rencontre que par exception avec l'ablatif chez Cicéron et chez César ; il est un peu plus fréquent chez T.-Live. Mais c'est seulement à l'époque de Quintilien que l'ablatif prédomine. Pour l'exemple ci-dessus cité, il ne peut venir à l'appui de l'emploi de l'ablatif ; car *voluptatibus* est construit avec *conferta* plutôt qu'avec *plena*.

3. Peut-être aussi faut-il voir un effet de l'analogie des verbes d'abondance et particulièrement du verbe *potior*, dans la construction archaïque de *compos* avec l'ablatif. Toutefois voy. ci-dessus, p. 183.

4. Sur cette délicate question voy. ED. WOLFFLIN, *der Genitiv des Wertes und der Ablativ des Preises* (dans l'*Archiv...* de Wölfflin, t. IX, p. 101 et suiv.)

5. Il ne faut pas se méprendre sur un exemple comme celui-ci : Cic., *de Off.*, III, 23, 92 : *emat denario quod sit mille denarium*. Ici, *esse* signifie « valoir » et non « coûter » ; par conséquent le génitif est un génitif analogue à celui qui a été étudié ci-dessus, § 116.

De même, quand le prix d'une chose est évalué d'une manière générale à l'aide d'un substantif, comme or, argent, salaire, etc., c'est l'ablatif du substantif qu'il faut toujours employer.

Ex. : CIC., *p. Mil.*, 32, 87 : **pecuniā** se a iudicibus redemerat. *P. Rosc. Am.*, 46, 133 : **authepsa illa, quam tanto pretio mercatus est.** *De Inv.*, 1, 50, 94 : **Eriphyle auro viri vitam vendidit.**
— T.-LIVE, XXXI, 24, 6 (cf. XXXIII, 7, 11) : **mercede** (pour un salaire) **militare.**

REMARQUE. — Par analogie avec la construction des verbes qui signifient valoir, coûter, on met à l'ablatif le complément des adjectifs **dignus** et **indignus** dont le sens primitif est qui *vaut*, qui ne *vaut pas* telle ou telle chose.

Ex. : CIC., *de Rep.*, III, 4, 7 : (**viros**) **summa laude dignos**¹.

3° L'emploi de l'ablatif pour désigner la *peine* dont on frappe un accusé ou un coupable.

Ex. : **multare aliquem morte, pecuniā, exsilio; hostes victos agro, stipendio multare, etc.**

REMARQUE. — Le verbe **damnare** avec l'ablatif est d'un emploi assez rare. Néanmoins on trouve régulièrement :

CIC., *in Ferr.*, II, 3, 28, 69 : **quinguenis millibus damnari mavultis?**
— T.-LIVE, XXXVIII, 35, 5 : **duodecim clipea aurata ab ædilibus curulibus... sunt posita ex pecuniā quā frumentarios damnarunt.** X, 1, 3 : **Frusinates tertia parte agri damnati**, condamnés à perdre le tiers de leur territoire².

4° L'emploi de l'ablatif pour marquer le *temps* qu'on met à faire quelque chose.

Ex. : CORN., *Nép., Épam.*, 5, 6 : **ille (Agamemno) cum universa Græcia vix decem annis unam cepit urbem.**

5° L'emploi de l'ablatif avec le verbe **miscere** pour signifier la chose au moyen de laquelle se fait le mélange.

1. Le verbe **dignor** suit l'analogie de **dignus** dont il dérive. A l'époque archaïque on disait **carus auro** « qui vaut son pesant d'or »; de même **æquus** et **par**, considérés comme synonymes de **dignus**, s'employaient anciennement avec l'ablatif. On trouve encore **par**, « digne de », avec l'ablatif chez un des correspondants de Cicéron (cf. MATIUS AP. CIC., *ad Fam.*, XI, 28, 1). Toutefois voy. ci-dessus, § 161, REM. II.

2. « Condamner à mort » se dit **capitis** ou **capite damnare** (voy. ci-dessus, p. 150 sq.); **morte damnare** ne se trouve que dans la latinité de l'époque impériale (cf. SÉN., *Ep.*, 71, 15 : **omne humanum genus morte damnatum est**); **ad mortem damnare** ne se rencontre pas avant Tacite (*Ann.*, XVI, 21) et cette expression paraît lui appartenir; il a dit aussi (*Ann.*, VI, 38) : **ad extremum supplicium damnare**. Enfin c'est seulement à l'époque impériale qu'on trouve des expressions comme **ad bestias**, **ad opus damnare** (SUÉT., *Cal.*, 27; *Nér.*, 31). Peut-être y a-t-il là une analogie avec les expressions archaïques : **ad supplicium**, **ad mortem dare**. Cf. THEILMANN,

Ex. : **miscere vinum aquā**, *propr.* transformer le vin en un mélange au moyen de l'eau qu'on y ajoute.

6° L'emploi de l'ablatif avec le verbe **mutare**, pour signifier l'objet au moyen duquel se fait le changement¹.

Ex. : **mutare pacem bello**², *propr.* changer l'état de paix en faisant la guerre, *c.-à-d.* échanger la paix contre la guerre.

7° L'emploi de l'ablatif **sacramento** avec **rogare** et de l'ablatif **jurejurando** avec **adigere**.

8° L'emploi de l'ablatif avec **assuetus** et **insuetus**.

Ex. : CIC., *de Orat.*, III, 15, 58 : **homines labore assiduo et quotidiano assueti**³, **cum tempestatis causa opere prohibentur, ad pilam se aut ad talos conferunt**. — T.-LIVE, XXVIII, 18, 6 : **ut Syphacem, barbarum insuetumque moribus Romanis, sibi conciliaret**.

9° L'emploi de l'ablatif dans les locutions suivantes :

PLAUT., *Bacch.*, 334 : **nescit, quid faciat auro** (*pr.* il ne sait que faire au moyen de son or [d'où que faire de son or]). — CIC., *in Verr.*,

¹ *Verbum DARE*, p. 120 sqq. Quant à l'expression **morti damnare**, qu'on trouve dans LUCRÈS, 1229 : **morti damnatus ut esset** à côté de **morti dabantur** (VI, 1142), elle ne reparait chez les écrivains de la basse époque. Cf. l'*Antibarbarus* (éd. SCHMALZ), s. v. **DAMNARE**, **CONDAMNARE**, H. GÖRLER. *Latinité de saint Jérôme*, p. 315 sq. Mentionnons pour mémoire la tournure employée dans la langue du droit (cf. GAJUS, IV, §§ 43, 46, 17, 50, 51) : **condemnare (damnare) quem decem milia sestertium**, et due à l'analogie de **exigere aliquid aliquem**, locution balque citée par A.-GELLE (XV, 14, 2. Voy. ci-dessus, p. 58, l. 1).

² Avec **mutare** « échanger », l'ablatif de l'objet contre lequel on échange quelque chose peut être précédé de **cum**.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 3, 8, 19 : **cum amplificatione vectigalium nomen Hieronicæ legis mutare noluerunt**.

même avec **commutare** et **permutare**. Cf. KREBS-SCHMALZ, *Antibarbarus*, s. v. **MUTARE**. C'est le emploi classique de **cum** correspondant au français « avec » pour signifier le moyen.

³ On trouve dans Salluste et dans T.-Live la construction illogique : **mutare pace bellum**, au lieu de **mutare pacem bello**.

Ex. : SALL., *Jug.*, 38, 10 : **quæ quia mortis metu mutabantur** (on acceptait ces conditions, quoique dures, pour être, en échange, délivré de la crainte de la mort). — T.-LIVE, V, 30, 3 : **victrice patria victam mutare** (là où il faudrait logiquement **victricem patriam victa mutare**).

⁴ C'est comme s'il y avait « accoutumés à ne pas rester inactifs à force de travailler ». L'emploi du **if** avec **assuetus** et **insuetus** ne devient fréquent en latin qu'à partir de T.-Live. De même, c'est seulement chez les poètes et chez les prosateurs à partir de T.-Live, qu'on trouve les verbes **assuefacio**, **suefio**, **assuesco** (**suesco**), **insuesco** construits avec le datif (cf. VING., *Én.*, VII, 490 ; T.-LIVE, 17, 10 ; XXIV, 48, 12 ; TAC., *Ann.*, II, 44 ; XI, 29). Au lieu du datif, on trouve aussi **ad** avec **suefacio** dans CÉSAR (cf. *de B. Gall.*, VI, 28, 4 : **uri... assuescere ad homines... non possunt**). On trouve aussi SALLUSTE (cf. *Hist.*, III, 62[84]), cité par PRISCIEEN (VI, 64 : **adsuetum ad omnis vis controversarum**), dans T.-LIVE (cf. III, 52, 11 : **nec suo sanguine ad supplicia patrum plebem suefaciant**) et dans SÉNÈQUE (cf. *Troyennes*, 152 : **non adsuetas ad sceptrum manus**). On trouve la même construction avec **insuetus** « qui n'est pas habitué à... » (Cf. CÉS., *de B. civ.*, I, 78, 3 : **rpura insueta ad onera portanda**). Mais ces derniers exemples (sauf celui de CÉSAR) sont

II, 2, 16, 40 : *quid hoc homine facias?* (cf. p. Sest., 13, 29). — SALL., *Cat.*, 52, 25 : *dubitabitis, quid deprehensis hominibus faciatis?* — TER., *Heaut.*, 462 : *quid te futurum censes, quem assidue exedent.* — CIC., *ad Fam.*, XIV, 1, 5 : *quid puero misero fiet?*¹

10° L'emploi de l'ablatif avec les verbes qui veulent dire enfermer, cacher, recevoir².

Ex. : CÉS., *de B. civ.*, III, 66, 5 : *minora castra inclusa majoribus* (cf. III, 67, 5). — CIC., *de Divin.*, I, 36, 79 : *quam (vim) terræ cavernis includunt.* *De Sen.*, 15, 51 : *viriditas herbescens vaginis jam... includitur.* *De Orat.*, III, 48, 184 : *verba versu includere.* — T.-LIVE, XXXVIII, 60, 6 : *carcere includere hostium duces.* XLV, 25, 3 : *oratio exstat, Originum quinto libro inclusa.* Cf. VI, 8, 9; XXXVI, 47, 11 : *muris, mœnibus urbis se includere*³. — CÉS., *de B. Gall.*, I, 40, 8 : *cum multis menses castris se ac paludibus tenuisset.* I, 48, 4 : *Ario-*

incorrects. De tout ce qui précède il semble donc que l'on puisse tirer la règle suivante pour la construction des verbes signifiant « habiter, accoutumer à... » :

Quand le complément de ces verbes est un nom de chose il se construit régulièrement à l'ablatif. Quand c'est un nom de personne, il se construit avec *ad* et l'accusatif.

1. Remarquer les constructions suivantes :

CIC., p. *Cœcina*, 11, 30 : *quid tu huic homini facias?* (« que faire à cet homme? »); *Ad Att.*, VII, 3, 2 : *quid tibi faciam, qui illos libros devorasti?* *Acad.*, II, 30, 96 : *quid faceret huic conclusioni?* (« qu'edt-il fait en présence de cette conclusion? »)

Dans ces diverses tournures le datif est soit un datif d'intérêt soit un datif de relation.

Au lieu de l'ablatif instrumental (*facere aliquid aliqua re*) on trouve quelquefois l'ablatif proprement dit précédé de *de*.

Ex. : PLAUTE, *Æpid.*, I, 2, 48 : *quid de illa fiet fidicina?* — TER., *Ad.*, 996 : *de fratre quid fiet?* — CIC., *ad Fam.*, XIV, 1, 3 : *de familia, quo modo placuisse scribis amicis, faciemus.* IX, 47, 1 : *fac, ut sciam, quid de nobis futurum sit.* — CORN. NÉP., *Thém.*, 2, 6 : *miserunt Delphos consultum, quidnam facerent de rebus suis.*

Cette construction paraît être d'une moins bonne langue que l'ablatif-instrumental. En tout cas, la préposition *de* marquant l'origine, on comprend qu'elle puisse s'employer dans ce cas particulier. Mais c'est par abus qu'on la rencontre pour marquer l'instrument, comme dans ce vers d'OVIDE :

MÉT., VI, 88 : *percussam... sua... de cuspidē terram* (cf. en français « frapper la terre de (= avec) sa lance »).

Quand *facere* signifie « fabriquer », le nom désignant la matière qui sert à fabriquer se met à l'ablatif avec *ex* (cf. T.-LIVE, XXIII, 5, 12 : *pontibus ac molibus ex humanorum corporum strue faciendis*). C'est par exception qu'on trouve l'ablatif seul.

2. Cf. en grec la construction du verbe *δέχεσθαι*, « recueillir, accueillir » avec le datif instrumental.

EX. : SOPH., *Fragm.*, 479 : *δέχεσθαι τι κάδοις.* — EUR., *Bacch.*, 1086 : *αἱ δ' ὥσιν ἤχην οὐ σαφῶς δεδεγμέναι.* — EUR., *Or.*, 47 : *δέχεσθαι τινα στήλαις.* — THUC., IV, 102, 4 : *καὶ τότε δεξάμενοι αὐτὸν τῇ πόλει.*

3. On construit aussi *includere in aliquid* et *includere in aliqua re*. Mais la première de ces constructions s'emploie seulement quand *includere* signifie « forcer à entrer », « faire entrer dans » (cf. CIC., *Orat.*, 4, 19 : *eos in eam formam non poterat includere*; *ad Att.*, I, 16, 10; *ad Q. Fr.*, III, 1, 7, 24 : *pæne orationem in epistulam inclusimus*). Quant à la seconde, on s'en sert pour signifier l'endroit dans lequel on renferme quelqu'un ou quelque chose (cf. CIC., *ad Att.*, I, 10, 3 : *typos quos in tectorio atrio possim includere.* *Tusc.*, I, 15, 24 : *similem sui speciem inclusit in clipeo Minervæ.* *In Verr.*, II, 2, 53, 123 : *armatos in cella Concordiæ includere.* VOY. KREBS-SCHWALTZ, *Antibarbarus*, s. v. *includere*.

vistus exercitum castris continuit. — CIC., *p. Balb.*, 14, 32 :
ne quem populus Romanus Gaditanum recipiat civitate.
 T.-LIVE, XXVI, 25, 12 : **eum ne quis urbe, tecto, mensā,
 lare** reciperet¹.

REMARQUES. — I. C'est sans doute par analogie avec cette dernière construction qu'on dit en latin **invitare aliquem tecto**.

Ex. : CIC., *Phil.*, 12, 9, 23 : (*tota familia*) **me... hospitio** invitabit.

II. Pris au figuré, le passif **contineri** signifie consister en² et se construit avec l'ablatif instrumental, comme l'actif **continere**, contenir, retenir, enfermer³.

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, VII, 2, 2 : **quo more eorum gravissima cærimonia continetur**. — CIC., *de Off.*, I, 9, 29 : **eas res quibus justitia continetur**.

11° L'emploi de l'ablatif avec les verbes signifiant faire un sacrifice.

Ex. : PLAUTE, *Æpid.*, II, 1, 9 : **sacrificas | illico Orco hostiis**. — T.-LIVE, XXV, 12, 13 : **decemviri sacrum facerent... Apollini capris duabus albis**. XLI, 17, 4 : **senatus quadraginta majoribus hostiis** consules sacrificare⁴ jussit. — CIC., *de Leg.*, II, 12, 29 : **illud ex institutis pontificum non mutandum est, quibus hostiis immolandum**⁵ cuique deo.

12° Peut-être l'emploi de l'ablatif dans des locutions comme celles-ci :

T.-LIVE, XXIV, 10, 7 : **sanguine pluisse** (*litt.* que Jupiter fit tomber de la pluie *en se servant de* pierres⁶). XXXVII, 3, 3 (cf. XLII, 20, 6; XLV, 16, 5) : **pluit terrā**. XXVII, 11, 5 : **lacte pluisse**. I, 31, 1 : **pluit lapidibus**⁷.

1. Plus rare est la locution **accipere aliquem tecto** ; encore plus rare : **excipere aliquem tecto, domo, civitate, urbe, mœnibus, finibus, mensā**, etc.

2. Pour rendre cette idée le latin sert aussi de **consistere in...** (cf. CÉS., *de B. Gall.*, VI, 21, 3 : **vita omnis [Germanorum] in venationibus atque in studiis rei militaris consistit**). L'emploi de **consistere** avec l'ablatif seul est poétique (LUC.) et celui de l'ablatif précédé de **ex** est exceptionnel (cf. CÉS., *de B. civ.*, III, 14, 3). Au contraire **constare ex aliqua re**, « consister en quelque chose » est très latin, mais n'a pas du tout le même sens que **constare in aliqua re** (ou quelquefois : **constare aliqua re**) : l'expression signifie proprement « dépendre de quelque chose ».

3. C'est là l'origine de la construction de **contentus aliqua re**, « satisfait de quelque chose » : **contentus** devenu adjectif est proprement le participe du verbe **contineri** « être renfermé ou se renfermer dans les limites de... »

4. Même construction avec **facere** « faire un sacrifice » (PLAUTE, *Stich.*, 251 : **quot agnis fecerat?** — VIRG., *Egl.*, 3, 77 : **faciam vitulā**. Cf. PLIN., *Hist. nat.*, XXIX, 14 : **Genitæ Mæne catulo res divina fit**).

5. Toutefois avec **immolare**, on emploie ordinairement la tournure **immolare rem deo** (cf. CIC., *de Nat. deor.*, III, 36, 88 : **Pythagoras Musis bovem immolasse dicitur**).

6. Cf. en grec, HÉR., I, 87 : ὕδατι ὕδατι λαβροτάτω. XEN., *Hell.*, I, 1, 16 : ὕδατος (gén. absol.) πολλῶν.

7. Cette construction est plus ordinaire que l'emploi de l'accusatif qu'on trouve pourtant chez Cicéron (*de Div.*, II, 27, 8 : **pluit sanguinem**) et chez T.-LIVE (XXVIII, 27, 16 : **lapides pluit**). Dans les deux passages il y a l'infinitif : nous avons rétabli le style direct et nous avons substitué l'indicatif à l'infinitif pour bien faire comprendre la construction. Cf. en grec, PIND., *Ol.*, 7, 50 : πολλὸν ὕδατος χροσόν.

REMARQUE. — Ce n'est pas un ablatif de même genre, c'est plutôt un ablatif d'abondance, qu'on trouve dans les expressions *sudare sanguine*, *manare sanguine*, etc.

Ex. : T.-LIVE, XXII, 1, 8 (cf. XXVII, 4, 14) : *scuta duo sanguine sudasse* (cf. ENN. AP. NON., 504, 33; LUCRÈCE, VI, 943, 1147; VIRG., *En.*, II, 582). — CIC., *de Div.*, I, 34, 74 : *Herculis simulacrum multo sudore manavit* (cf. T.-LIVE, XXVIII, 41, 4). *De Div.*, II, 27, 58 : *Atratum fluvium fluxisse sanguine* (cf. OV., *Mét.*, VIII, 400; IX, 57, etc.).

13° L'emploi de l'ablatif avec les verbes *utor*, *fungor*, *fruo*¹, *vescor*.

Ex. : CIC., *de Nat. deor.*, III, 28, 70 : *multi deorum beneficio perverse utuntur*². II, 60, 151 : *vescimur bestiis et terrenis et aquatilibus et volatilibus*. *Tusc.*, I, 45, 109 : *nemo parum diu vixit, qui virtutis perfectæ perfecto functus est munere*. *Brut.*, 2, 9 : *quibus sapientiæ laude perfrui licuit*.

14° Enfin l'ablatif employé avec l'expression *opus est*³, synonyme de la locution archaïque *usus est*, qui se construisait régulièrement avec l'ablatif instrumental⁴.

Ex. : PLAUT., *Pseud.*, 601 : *novo consilio nunc mihi opus est*.

— CIC., *de Leg.*, III, 2, 5 : *magistratibus opus est, sine quorum prudentia ac diligentia esse civitas non potest*.

1. Sur la construction archaïque des verbes *utor*, *fruo* et *fungor*, voy. un article de P. LANGEN dans l'*Archiv...* de Wœlfelin, t. III, p. 329 et suiv.

2. En grec, le verbe *χρῆσθαι* se construit avec le datif instrumental, quand il a pour complément un nom de chose (cf. HES., III, 1117 : οὗτοι ὧν, οἵπερ ἔμπροσθεν ἐώδεσαν χρῆσθαι τῷ ὕδατι, οὐκ ἔχοντες αὐτῷ χρῆσθαι, συμφορῇ μεγάλη διαχρέονται. THUC., I, 77, 6 : οὗτε τοῦτοις [τοῖς νομίμοις] χρῆται).

Quand le complément est un nom de personne, c'est aussi le datif qu'on emploie; mais dans des locutions du genre de celle-ci : *χρῶμαι σοι*, le datif est *peut-être* un datif proprement dit dû à l'analogie des verbes qui signifient « avoir des relations (bonnes ou mauvaises) avec quelqu'un ». Voy. ci-dessus, § 84, 2°, c, p. 88.

On peut rattacher à la construction du verbe *χρῆσθαι* des locutions comme celles-ci :

HESCH., IV, 127 : φωνῇ νομίζουσι Σκυθικῇ, « ils sont familiers avec la langue des Scythes ».

IV, 63 : ὅτι νομίζουσι, « ils connaissent les sangliers » (cf. II, 50 : νομίζουσι Αἰγύπτου; οὐδ' ἠρώσι οὐδέν, « les Égyptiens ne sont pas du tout habitués aux demi-dieux, c.-à-d. n'accordent aucune espèce d'attention [de culte] aux demi-dieux »). — THUC., II, 38, 1 : ἀγῶσι μὲν γε καὶ θυσίαις διστησίαις νομίζοντες (= χρώμενοι ὡς νομίμοις). Cf. I, 77, 6 : οὗτε τοῦτοις [τοῖς νομίμοις] χρῆται οὐθ' οἷς ἡ ἄλλη Ἑλλάς νομίζει.

3. Sur l'origine probable de cette expression *opus est*, voy. un article de Wœlfelin dans l'*Archiv...*, t. IV, p. 325 : *opus* serait un génitif archaïque (cf. *Venerus*, *Castorus*, etc. *INSCA.*), qui se serait conservé à côté de la forme régulière, mais postérieure, *opis*. Si cette hypothèse est exacte, il faudrait chercher le point de départ de l'emploi de *opus est* dans des phrases comme : *nihil opus est aliqua re* ou *si quid opus est aliqua re*, dont le sens primitif serait : « rien en fait d'utilité ou de secours (cf. ci-dessus, § 112, 2°, et la note 2 de la page 128) n'existe par le fait de telle ou telle chose. » En ce cas, l'ablatif pourrait être un ablatif proprement dit, un ablatif de point de départ. Mais l'hypothèse n'est point encore complètement démontrée. — Au lieu d'*opus est*, la langue vulgaire employait l'expression : *opus habere* (cf. COL., IX, 1, 5), qu'on retrouve chez saint Augustin et saint Jérôme.

4. On disait, en effet, à l'époque archaïque : *mihi usus est aliqua re*, et on trouve encore dans un rapport militaire cité par CICÉRON, *ad Att.*, IX, 6, 3 : *naves quibus usus non est*; chez VIRGILE, *Georg.*, III, 559 : *nam neque erat coriis usus*; *En.*, VIII, 441 : *nunc viribus usus (est)*; chez T.-LIVE, XXX, 41, 8 : *reduceretque naves quibus consuli usus non esset*; enfin chez A.-GELLES, II, 15 : *præmiis atque invitamentis usus fuit*.

GRAMMAIRE COMPARÉE DU GREC ET DU LATIN.

REMARQUE. — Avec **opus est**, le nom de la chose dont on a besoin peut se mettre au nominatif.

Ex. : PLAUT., *Capt.*, 162 : *maritumi milites opus sunt*. — CIC., *ad Fam.*, II, 6, 4 : *dux vobis et auctor opus est*¹.

L'ablatif est nécessaire quand **opus est** est accompagné d'un accusatif adverbial comme *nihil* ou *quid*.

Ex. : PLAUTE, *Pseud.*, 349 : *quid opus est gladio?* — TÉR., *Andr.*, 32 : *nil istac opus est arte*. — CIC., *de Orat.*, II, 46, 191 : *nihil opus est simulatione et fallaciis*.

Quant à la construction de **opus est** avec le génitif, elle est rare et étrangère à la prose latine; elle s'explique sans doute par l'analogie de *egeō*².

Ex. : T.-LIVE, XXII, 51, 3 : *ad consilium pensandum temporis opus esse*. XXIII, 21, 5 : *quantum argenti opus fuit*. — PROP., II, 8, 46 (III, 1 [10], 42) : *magni nunc erit oris opus*. — QUINT., XII, 3, 8 : *si (orator) nosse, quid quisque senserit, volet, lectionis opus est*. — APUL., *Mét.*, IX, 39 : *mihi operæ ejus opus est*³.

§ 89. — **Ablatif de la question qua**. — On peut rattacher à l'ablatif instrumental l'emploi de l'ablatif de la question *qua*, qui a pu tout d'abord avoir tout simplement le sens de *par où* ou *par lequel*, mais qui a pu aussi bien signifier proprement le chemin *dont on se sert* pour aller à tel ou tel endroit.

Cet ablatif se rencontre en latin non seulement avec les pronoms *hic*, *illac*, *qua* (s.-ent. *via* ou *partē*), etc., mais aussi, surtout chez les historiens, avec divers substantifs.

Ex. : PLAUTE, *Curc.*, I, 1, 35 : *ire publicā viā*. — CIC., *ad Att.*, V, 14, 1 : *nunc iter conficiebamur æstuosā et pulverulentā viā*. In Pis., 23, 55 : *Cælimontanā* (s.-ent. *portā*) *introducere... in Esquilinā introduisset... quā tu portā introieris, modo ne triumphali*. — CÉS., *de B. Gall.*, VII, 43, 5 : *legionem unam eodem jugo* (par la même crête) *mittit*. De B. civ., I, 70, 4 :

On trouve de même **usus est** (mais seulement chez Plaute) avec le nominatif de la chose dont on a besoin :

Ex. : PLAUTE, *Bacch.*, 705 : *quantillum usust auri tibi?* Merc., 854 : *egomet mihi fero, id usust*.

Il n'est point nécessaire de supposer qu'on a affaire à un hellénisme, bien qu'on trouve en grec : *μάχη προθυμίας μάλλον ἢ τέχνης ἔργον εἶναι* et qu'on ait été tenté d'expliquer **opus** comme synonyme de *negotium* (cf. PLAUTE, *Mil.*, 523 : *transcurre curriculo ad nos, ita negotium*). Le rapprochement est inexact. Voy. FA. SCHÖLL, dans l'*Archiv...* de Wœlfliin, t. II, p. 17 sqq.

KCHNER (*ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 286) signale comme étrange la construction d'**opus** avec l'accusatif. Mais les deux exemples qu'il cite ne sont pas sûrs : dans le premier (PLAUTE, *Truc.*, 902) l'accusatif *cibum* est écarté par Spengel; dans le second (CATON, *de Re rust.*, 15, 2), **opus** est corrigé par Keil. De même dans PLAUTE (*Pseud.*, 385 [373 éd. Lorenz]), il faut lire : *ad eam usust homine astuto, docto, cauto, callido*. Pourtant on trouve dans la basse latinité (LAUD. MAM., 65, 15) : *attentiorum mihi lectorem opus est*. Cf. ENOCHBRECHT, *Untersuchungen über die Sprache des Claudianus Mamertus* (Vienne, Gerold, 1885), p. 37, et ZIEGLER, *Der Dialog Fulgentius* (Würzburg, 1867), 2^e partie, p. 43.

uti... *jugis Octogesam perveniret.* — T.-LIVE, XXII, 3, 6 : *medio Etruriæ agro* (= *per medium... agrum*) *prædatum profectus.* *Ib.*, 18, 6 : *jugis ducebat* (cf. 14, 1 : *per juga... Fabio ducente*). *Ib.*, 15, 3 : *cum... sciret per easdem angustias quibus intraverat Falernum agrum reditum.*

REMARQUES. — I. L'ablatif de la question *qua* peut toujours être remplacé par la préposition *per*, quand il s'agit d'une région à parcourir ou à traverser.

Mais on trouve presque exclusivement les ablatifs *viâ*, *itinere*, *itineribus*.

II. *Par extension*, le latin emploie l'ablatif dans le sens de *per* avec l'accusatif, là même où l'analyse ne découvre aucune idée d'instrument.

Ex. : CÉS., de *B. Gall.*, VII, 38, 10 : *nuntios totâ civitate* (cf. ci-dessus, p. 201, n. 4) *dimittit.* — CIC., p. *Flacc.*, 13, 30 : *qui... toto mari dispersi vagabuntur.* — CORN. NEP., *Chabr.*, 1, 3 : *hoc... totâ Græciâ famâ celebratum est.* — CÉS., de *B. Gall.*, IV, 10, 3 : *longo spatio per fines Nantuatium... citatus fertur.* IV, 35, 3 : *quos tanto spatio secuti.* — T.-LIVE, XXVI, 51, 4 : *legiones in armis quattuor millium spatio decurrerunt.* XXIX, 32, 7 : *ala equitum dispersa lato campo.*

190. — En grec, les adverbes *ταύτη*, *ἡ*, *πῇ*, que les linguistes considèrent comme d'anciens pronoms masculins à l'instrumental singulier¹, sont, pour les grammairiens grecs, des datifs avec lesquels on doit sous-entendre *ὁδῶ*.

Quoi qu'il en soit, le datif *ὁδῶ* est le seul que le grec emploie à la question *qua*.

Ex. : THUC., II, 97, 1 : *ὁδῶ... ἐξ Ἀβδήρων εἰς Ἴστρον ἀνὴρ εὐζωνος ἐνδεκαταῖος τελεῖ*, *par la route de terre un bon marcheur ira d'Abdère à l'Ister en onze jours.*

Mais, en dehors de ce cas particulier, on se sert ordinairement de la préposition *διὰ*, à travers, avec le génitif.

Ex. : DÉM., XIX, 314 : *διὰ τῆς ἀγορᾶς πορεύεται.*

191. — **Datif grec de cause.** — Au sens instrumental se rattache le sens *causal*.

On comprend donc que le datif, remplaçant en grec l'instrumental, puisse s'employer pour marquer la *cause*.

Il désigne alors, soit la *cause* dont l'action directe produit tel ou tel effet, soit la *raison* pour laquelle tel ou tel fait a lieu.

1° On met au datif sans préposition le complément du verbe passif, quand c'est un nom de chose.

1. Cf. V. HENRY, *Précis de gramm. comparée du Grec et du Latin*, § 187, 8°; mais voyez aussi G. MEYER, *Griechische Grammatik*, § 388. Sur ces formes en général, voyez ce qui est dit dans notre *Phonétique et Étude des formes*.

Cette construction est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en donner des exemples¹.

REMARQUE. — On remplace *quelquefois* le datif par la préposition ὑπό avec le génitif.

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 5, 5 : ἀπολέσθαι ὑπὸ λιμοῦ, mourir de faim.

2° On met au datif sans préposition le substantif qui exprime la cause (νόσῳ, φαρμάκῳ τελευτᾷ, mourir de maladie, mourir par le poison) ou l'occasion de telle ou telle action.

Ex. : SOPH., *fragm.*, 12 : σοφοὶ τύραννοι τῇ σοφῶν συνουσίᾳ. *Phil.*, 387 : οἱ ἀκοσμοῦντες διδασκάλων λόγοισι γίγνονται κακοί. THUC., I, 84, 2 : εὐπραγίαις οὐκ ἐξυβρίζομεν. — ARIST., *Assemblée des f.*, 605 : οὐδεὶς οὐδὲν πενίᾳ δράσει.

Cette construction est particulièrement fréquente avec les verbes exprimant une affection de l'âme, se réjouir, s'enorgueillir de, rougir, avoir honte de, être importuné, fâché, s'indigner de, s'affliger de, etc.

Ex. : HIPPOTHOON, *fragment* (éd. Nauck) : φθόνος χάριστος ἀδικιώτατος θεὸς | κακοῖς τε χαίρει ἀγαθοῖς ἀλγύνεται. — PHILÉMON : ὁ θεὸς ἔργοις τοῖς δικαίοις ἡδεταί. — XÉN., *Econ.*, 21, 5 : οἱ ἀγαθοὶ ἄρχοντες τούτους ἀγαλλομένους ἔχουσι τῷ πείθεσθαι ἓνα ἕκαστον. — ARIST., *Chen.*, 1355 : αἰσχύνομαι ταῖς πρότερον ἁμαρτίαις. — XÉN., *Anab.*, V, 7, 20 : ἡχθόμεθα τοῖς γεγενημένοις (cf. *Hell.*, I, 6, 7). *Hell.*, V, 3, 3 : ἡγανάκτησε τῇ τολμῇ αὐτῶν.

REMARQUES. — I. Les verbes qui expriment une affection de l'âme peuvent avoir aussi au datif avec ἐπὶ le complément signifiant l'objet qui fournit au sentiment l'occasion de se manifester.

Ainsi l'on dit ἀλγεῖν ἐπὶ τινι, souffrir de quelque chose, *litt.* au sujet de quelque chose; de même στενάζειν, gémir, s'affliger, ἀγάλλεσθαι, s'enorgueillir, λυπεῖσθαι, s'affliger, θαυμάζειν, s'étonner, ἀγανακτεῖν, s'indigner, αἰσχύνεσθαι, rougir de, ἄχθεσθαι, être importuné, fâché, χαίρειν, ἡδεσθαι, se réjouir, γελᾶν ἐπὶ τινι, rire de quelque chose.

L'addition de la préposition ἐπὶ est obligatoire avec μέγα φρονεῖν, s'enorgueillir de.

II. Les expressions composées χαλεπῶς, βαρέως φέρειν (cf. lat. *ægre* ou *graviter ferre*) et le verbe ἀγαπᾶν, se contenter de, peuvent avoir une double construction : soit l'accusatif, soit le datif.

Ex. : PLAT., *Mélex.*, 248 : βαρέως φέρομεν τὰς συμφοράς. *Ib.*, 240 : ἀχπῶσι τὴν ἐν τῷ παρόντι σωτηρίαν. — XÉN., *Anab.*, I, 3, 3 : χαλεπῶς φέρω τοῖς παροῦσι πράγμασι. — DÉM., I, 14 : ἀγαπήσας τοῖς πεπραγμένοις.

1. Il ne faut pas confondre cette construction avec celle où le datif exprime, non pas la cause, mais le moyen qui sert à réaliser l'action du verbe.

Ex. : MEN., *Sent.*, 542 : χρηστὸς οὐ πονήροισι τιτρώσεται λόγοις. — PLAT., *Nép.*, 382 a : τίνι χρὴ κρίνεσθαι τὰ μέλλοντα καλῶς κριθήσεσθαι; ἀρ' οὐκ ἐμπειρία τε καὶ φρονήσεαι καὶ λόγῳ;

3° Le datif instrumental exprime aussi le *motif* d'une action¹.

Ex. : THUC., I, 95, 3 : οἱ ξύμμαχοι τῷ Πausανίου **ἐχθει** παρ' Ἀθηναίους μετετάξαντο. III, 82, 9 : τὰ μέσα τῶν πολιτῶν **φθόνῳ** τοῦ περιεῖναι διεφθείροντο. II, 65, 6 : Περικλῆς τοὺς Ἀθηναίους **ὕδρει** θαρσοῦντας κατέπλησσει ἐπὶ τὸ φοβεῖσθαι. IV, 87, 3 : ὀφείλομεν κοινοῦ τινος ἀγαθοῦ **αἰτία** τοὺς μὴ βουλομένους ἐλευθεροῦν. VII, 84, 1 : ἡπείγοντο τοῦ πειεῖν **ἐπιθυμία**. — XÉN., Cyr., III, 1, 38 : ὅποσα **ἀγνοία** οἱ ἄνθρωποι ἐξαμαρτάνουσι, πάντα ἀκούσια ταῦτ' ἐγὼ νομίζω.

REMARQUE. — On peut remplacer ce datif par la préposition *ὑπό* avec le génitif.

On dit *ὑπὸ λύπης* (XÉN., An., III, 1, 3, etc.), par chagrin, *ὑπὸ δέους* (THUC.), par crainte, de peur, *ὑπὸ φθόνου*, par envie, *ὑπ' ὀργῆς*, par colère, *ὑπ' ὀδύνης* (PLAT., Banq., 218 b), de douleur, *ὑπ' ἀναισχυντίας* (PLAT., Banq., 192 a), par impudence, etc.

4° Enfin le datif peut indiquer la *raison* pour laquelle un fait a lieu.

Ex. : THUC., III, 98, 5 : Δημοσθένης... τοῖς πεπραγμένοις (en raison de, à cause de ce qui s'était passé) φοβούμενος τοὺς Ἀθηναίους...

REMARQUE. — Toutefois cet emploi du datif est relativement rare et l'on exprime plus souvent cette idée à l'aide de la préposition *διὰ* avec l'accusatif.

Ex. : XÉN., Mém., IV, 5, 3 : ὅστις ἄρχεται ὑπὸ τῶν διὰ τοῦ σώματος ἡδονῶν καὶ διὰ ταύτας (en raison de ces plaisirs) μὴ δύναται πράττειν τὰ βέλτιστα, νομίζει τοῦτον ἐλεύθερον εἶναι²;

192. — Ablatif de cause. — A l'ablatif d'instrument se rattache l'ablatif de *cause*, qui désigne soit la cause dont l'action directe produit tel ou tel effet, soit la *raison* pour laquelle tel ou tel fait a lieu.

1° On met à l'ablatif sans préposition le complément du verbe passif, quand c'est un nom de chose : *mærore conficior*, je suis accablé de chagrin.

1. C'est ce qu'on peut appeler la *cause intérieure*. Cf. A. von BAMBERG, *Règles fondamentales de la Syntaxe grecque*, ouvrage adapté par C. Cucuel et O. Riemann, 2^e éd. (Paris, Klincksieck), p. 79.

2. Il ne faut pas confondre cet emploi de *διὰ* avec le suivant :

ISOCS., IV, 91 (οἱ Ἀθηναῖοι) **δεῖ** ἀρετὴν ἀλλ' οὐ διὰ τύχην ἐνίκησαν.

Dans ce dernier exemple *διὰ* signifie « par le moyen de, grâce à » et exprime les circonstances de l'action mieux que le datif qu'on a, par exemple, dans des phrases comme celle-ci :

XÉN., Mém., I, 4, 9 : οὐδὲν γνῶμη ἀλλὰ τύχῃ πάντα πράττεις (cf. § 178).

En règle générale, *διὰ* avec l'accusatif d'un nom de chose signifie « à cause de », et *διὰ* avec le génitif d'un nom de chose signifie « par le moyen de ». Mais il y a des cas où l'on ne peut sans subtilité essayer de trouver une différence de sens entre les deux tournures.

Ex. : DEM., VI, 6 : δεηθῆναι πάντων ὁμοίως ὑμῶν βούλομαι τοὺς λογισμοὺς ἀρῶσαί μου διὰ βραχέων, **δεῖ** οὕς τάναντί' ἐμοὶ παρέστηκε προσδοκᾶν καὶ **δεῖ** ὧν ἐχθρὸν ἡγοῦμαι Φίλιππον.

GRAMMAIRE COMPARÉE DU GREC ET DU LATIN.

aux verbes passifs se rattachent les verbes intransitifs *perire*, *rire*, etc.

Ex. : Cic., *ad Att.*, V, 20, 3 : **vulnus accepit eoque interiit.**

REMARQUES. — I. Quand le complément du verbe passif est un nom de personne ou d'une chose personnifiée, on le met à l'ablatif avec la préposition *ab*. Voy. ci-dessus, 1, 2°.

Certains substantifs peuvent être considérés ^{a)} tantôt comme des noms de personnes, ^{b)} tantôt comme des noms de choses.

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, VI, 43, 3 : **frumenta a¹ tantā multitudinē jumentorum atque hominum consumebantur.** — T.-LIVE, XXV, 23, 8 : **captus ab Romanis navibus erat** (l'auteur a en vue non pas la flotte mais les équipages). XXVI, 40, 2 : **Agrigentum... tenebatur... a Carthaginiensium valido praesidio².** Cf. III, 47 : **repelli a globo mulierum.** VII, 18 : **relicti a parte populi.**

Ex. : CÉS., *de B. civ.*, I, 15, 3 : **magna parte militum deseritur.** — Cic., *p. Arch.*, 10, 22 : **hunc Heracliensem multis civitatibus expetitur.** — T.-LIVE, XXII, 56, 6 : **regnum Hieronis classe Punica vastari.**

° On emploie l'ablatif à côté de certains verbes ou de certains adjectifs qui expriment un sentiment, se réjouir, s'affliger, s'irriter de, etc., heureux, joyeux, fier de, etc., pour exprimer la cause ou l'occasion qui fait naître ce sentiment ³.

Ex. : Cic., *Lael.*, 13, 47 : **propriū est animi bene constituti et lætari bonis rebus et dolere contrariis.** *Cato maj.*, 8, 25 : **ut adolescentibus bona indole præditi sapientes senes delectantur⁴, sic adolescentes senum præceptis gaudent, quibus ad virtutum studia ducuntur.** *Tusc.*, I, 13, 30 : **nemo mæret suo incommodo.** — CÉS., *de B. Gall.*, I, 14, 4 : **quod suā victoriā tam insolenter gloriarentur.** — T.-LIVE, III, 1, 3 : **tribunicis se jactare actionibus.** — Cic., *Tusc.*, IV, 17, 37 : **ardeat desiderio** (cf. *ardere dolore, amore, cupiditate*).

La préposition *a* est attestée par l'accord des mss. *Andinus, Leidensis I, Oxoniensis, Thuanus, nianus, Vindobonensis I*, et acceptée par la plupart des éditeurs.

Dans quelques passages, l'emploi de *ab* devant un nom de chose est amené par la symétrie de la phrase.

Ex. : T.-LIVE, V, 21 : **Veientes, ignari se jam ab suis vatibus, jam ab externis oraculis proditos.** XXI, 33, 5 : **simul ab hostibus, simul ab iniquitate locorum Pœni oppugnabantur.**

Il faut se garder de confondre cette construction avec celle dont il sera question ci-après, 28, n° 5.

Delectari aliquo signifie « être heureux de la société de quelqu'un, se plaire avec quelqu'un » : *delectari ab aliquo* aurait un tout autre sens : « être mis en gaieté ou en joie par quelqu'un ». Cf. *Div. in Cæcil.*, 13, 44 : **cujus (Hortensii) ego ingenium... ita probe ut me ab eo delectari facilius quam decipi putem posse.**

tate, irā, bello, etc.). *De Orat.*, I, 54, 233 : *cujus (Socratis) responso sic iudices exarserunt, ut...* *Ad Att.*, V, 11, 1 : *non dici potest, quam flagrem desiderio urbis* (cf. *flagrare cupiditate, amore, odio, studio, amentia*, etc.). — *T.-LIVE*, I, 2, 3 : *minime lætus novæ origine urbis*. XXI, 2, 1 : *his anxius curis* (cf. XXV, 40, 12; XL, 54, 2). — *Cic.*, *de Leg. agr.*, 2, 35, 95 : *Campani semper superbi bonitate agrorum et fructuum magnitudine, urbis salubritate, discriptione, pulchritudine*.

REMARQUES. — I. Les verbes *lætor, gaudeo, doleo, mæreo* et les adjectifs *lætus, anxius, sollicitus* s'emploient souvent avec la préposition *de*, au point de vue de et l'ablatif.

On trouve aussi cette construction, mais *plus rarement*, avec *glorior*.

II. Sur la construction de *doleo*, etc., avec un complément direct, voy. ci-dessus, p. 45, REM. II ; sur la construction de *doleo*, etc., avec le neutre d'un pronom à l'accusatif, voy. ci-dessus, § 62, 4^e, p. 64 et suiv.

III. Les verbes *lætor, delector, glorior, angor, offendor, erubesco*, etc., s'emploient quelquefois aussi avec *in* et l'ablatif¹.

Ex. : *Cic.*, *in Verr.*, II, 5, 46, 121 : *lætari tu in omnium gemitu*². *De Leg.*, II, 7, 17 : *in hoc admodum delector* (cf. *ad Fam.*, VI, 4, 4). *De Nat. deor.*, III, 36, 87 : *in virtute recte gloriamur*. *Ad Att.*, II, 1, 5 : *in eo se jactasset*. *Tusc.*, III, 11, 25 : *ut in eo rectum videatur esse ang.* *Ad Att.*, IX, 6, 1 : *in eo ipso offendetur* (au lieu de *in ea re offendetur*). *De Leg.*, I, 14, 41 : *o rem dignam, in quā non modo docti verum etiam agrestes erubescant*.

3° C'est un ablatif de même nature qu'on trouve en général avec les expressions qui signifient avoir confiance ou qui a confiance.

Ex. : *Cic.*, *de Off.*, I, 23, 80 : *hæc sunt opera magni animi et excelsi et prudentiâ consilioque fidentis* (cf. *Tusc.*, V, 14, 40). — *CORN. NÉP.*, *Cim.*, 2, 5 : *Thasios opulentiâ fretos³ suo adventu fregit*. — *Cic.*, *Tusc.*, II, 26, 63 : *eius judicio stare* (me reposer sur, me fonder sur) *nolim*. *De Off.*, I, 10, 32 : *illis promissis standum non esse*.

1. *In*, avec l'ablatif, signifie, en ce cas « à propos de », « à l'endroit de ». C'est aussi le sens qu'il a dans d'autres constructions, par exemple dans les phrases suivantes :

Ex. : *Cic.*, *de imp. Cn. Pomp.*, 19, 56 : *in salute communi* (« quand il s'agissait du salut commun ») *populus Romanus dolori suo maluit... obtemperare*. *Phil.*, 14, 3, 9 : *refugit animus... eaque dicere reformidat quæ L. Antonius in Parmensium liberis et conjugibus effecerit*. — *SALL.*, *Cat.*, 52, 12 : *sint misericordes in furibus* (« à l'endroit des voleurs ») *æarii*. — *Cic.*, *de Orat.*, II, 61, 248 : *quod idem in bono servo* (« à propos d'un bon esclave ») *dici solet* (cf. *ad Q. fr.* II, 6, 5 : *in amicitia P. Lentuli vituperatur*).

2. Cet exemple montre bien comment du sens local on a pu passer au sens causal, « alors que tout le monde gémit », par suite : « à l'occasion de la douleur générale. »

3. Voy. cependant p. 228, n. 4.

REMARQUE. — Quand **fido** et **confido** ont pour compléments des noms de personnes, ils se construisent *toujours* avec le datif, à l'époque classique.

Ex. : CIC., *ad Att.*, VI, 6, 4 : **puer bene sibi fidens**. — T.-LIVE, XXIII, 26, 2 : **neutri parti virium satis fidens** (c.-à-d. **neque pedestribus neque navalibus copiis** considérées comme des personnes)¹.

Quand **confido** a pour complément un nom de chose, il se construit très souvent avec le datif².

Ex. : CIC., *Phil.*, V, 1, 2 : **nisi vestræ virtuti constantiæque confiderem**. *Ad Att.*, XVI, 16 a, 5; 1, 9, 2 : **arcæ nostræ confidito**³.

Toutefois le participe **confisus** est ordinairement accompagné de l'ablatif à la bonne époque⁴.

4° L'ablatif peut signifier encore l'influence extérieure qui pousse quelqu'un à agir de telle ou telle façon. Ainsi s'expliquent les expressions :

facere aliquid consilio, auctoritate, jussu (injussu), rogatu, efflagitatu, mandatu, hortatu, coactu, permissu, concessu (etc.) **alicujus**, faire (telle ou telle chose) sur le conseil, l'ordre (sans l'ordre), sur la demande, sur l'exhortation, etc., de quelqu'un.

REMARQUE. — On peut dire aussi **facere aliquid de sententia, de consilio, de voluntate alicujus**.

5° L'ablatif exprime aussi le motif d'une action.

Ex. : CIC., *de Fin.*, I, 10, 33 : **in culpa sunt, qui officia deserunt mollitiâ animi**. *De Off.*, I, 11, 36 : **cum amore pugnandi in exercitu remansisset**. *De Orat.*, I, 22, 99 : **quod ego non superbiâ neque inhumanitate faciebam**.

REMARQUES. — 1. On enseigne quelquefois⁵ que, pour rendre en latin des idées comme « il fit telle chose *par* haine, *par* colère, *par* curiosité, etc. », il faut mettre **ira, odio, timore**, etc., **permotus, adductus, impulsus**, etc. C'est une erreur⁶ : on rencontre très bien, en ce cas, l'ablatif tout seul, particulièrement chez T.-Live.

Ex. : T.-LIVE, XXI, 26, 2 : **abscesserant enim metu hostes**. XXII, 41, 2 : **victoribus effuse sequentibus metu insidiarum obstitit Paullus consul**⁷.

1. L'ablatif du nom de la personne devient fréquent à partir de T.-Live.

Ex. : T.-LIVE, XXIV, 5, 12 : **nec nisi tam potenti duce confisos rem tantam ausuros fuisset**.

2. Ce datif est un datif d'attribution : « accorder sa confiance à ... ».

3. KÜHNER (*ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 344, REM. 19) essaie d'expliquer ces emplois du datif en disant que **vestræ virtuti** est mis pour **vobis virtutis compotibus** et que **arcæ nostræ** équivaut à **mihî arcam** (sc. **pecuniam**) **habentî**. Mais cette explication est bien forcée.

4. Cela tient vraisemblablement à ce que, dans ce cas particulier, **confisus** suivait l'analogie de **fretus** qui signifie proprement « tenu, soutenu par... ». L'ablatif pourrait donc être aussi, dans ce cas particulier, un ablatif de moyen.

5. Cf. R. KÜHNER, *ausf. Gramm. d. lat. Spr.*, t. II, p. 291, REM. 15.

6. Voy. NECKLSBACH-MÜLLER, *Lateinische Stilistik* (7^e éd.), p. 389, 3.

7. Ce qui est incorrect, c'est l'emploi que certains écrivains font de **ab** en pareil cas.

Ex. : BALBUS AP. CIC., *ad Att.*, IX, 7, b, 3 : **scio, me ab singulari amore ac benevolentia... tibi scribere**. — T.-LIVE, XXVI, I, 3 : **ab ira**. XXVII, 17, 5 : **a spe**, etc.

II. La préposition *præ* ne s'emploie *ordinairement* qu'en parlant d'une cause qui empêche quelque chose d'avoir lieu, c'est-à-dire dans une phrase négative.

Ex. : CÍC., *Tusc.*, I, 42, 101 : *solem præ jaculorum multitudine... non videbitis*¹.

6° L'ablatif signifie la *raison* pour laquelle tel ou tel fait a lieu. Mais cet emploi est borné à quelques mots comme *quare*, à cause de quoi², *ea re* ou *eo*, à cause de cela et ne se rencontre qu'assez rarement dans la prose classique.

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, V, 34, 3 : *levitate armorum et cotidiana exercitatione nihil iis noceri posse*. — CÍC., *de Fin.*, II, 26, 83 : *si fructibus et emolumentis et utilitatibus amicitias coleamus*.

On ne le trouve fréquemment que dans T.-Live.

Ex. : XXII, 21, 6 : *vetustate* (= *propter vetustatem*). XXIII, 2, 1 : *longā felicitate*. XXIV, 17, 4 : *errore viarum... exiguitate temporis*. XXV, 9, 1 : *velocitate... levitate*. XXVI, 29, 2 : *expectatione... stantes*. XXVIII, 23, 4 : *aviditate ingenii humani*. XXX, 18, 15 : *vulnere ducis*. Etc.

REMARQUE. — Cette idée est généralement rendue en latin par la préposition *propter*³ avec l'accusatif.

7° Enfin, l'ablatif équivaut souvent aux expressions françaises d'après, selon, etc., non seulement dans les expressions bien connues *meā sententiā*, *meo iudicio*, etc., à mon avis, d'après moi, etc., mais encore dans des phrases comme celles-ci :

Ex. : CORN. NÉP., *Cim.*, 1, 1 : *custodiā tenebatur neque legibus Atheniensium* (en vertu des lois athéniennes) *emitti poterat, nisi pecuniam... solvisset*. — T.-LIVE, XXIII, 10, 6 : *cum... negaret lege foederis id cogi posse*. *Ib.*, 21, 6 : *Romæ... propter penuriam argenti tresviri mensarii rogatione M. Minucii... facti*.

REMARQUE. — Quelquefois l'ablatif instrumental est remplacé par l'ablatif proprement dit avec *ab*, *de* ou *ex*. En pareil cas, la tournure exprime un rapport d'origine et non un rapport de cause.

1. L'emploi de *præ* dans une phrase affirmative appartenait peut-être au langage familier. Toutefois on lit dans T.-LIVE :

§ 3^{ve} VI, 40, 1 : *cum præ indignitate rerum stupor silentiumque... ceteros Patrum defixisset*.

2. T.-Live se sert même de *quibus* (abl. plur. neutre.) en pareil cas (cf. XXIX, 18, 9).

3. En pareil cas *ob* est rare. Voy. KREBS-SCHMALZ, *Antibarbarus*, etc., et surtout ED. WELFFLEN dans l'*Archiv*, t. I, p. 161. Mais *quamobrem* est plus usité que *quare*, « à cause de quoi ».

93. — Datif grec du point de vue. — Le datif instrumental s'emploie, en grec, pour indiquer le point de vue auquel on veut restreindre une affirmation. Il peut, en ce cas, se traduire par *pour* ou *à*. On le trouve employé non seulement dans quelques locutions toutes faites, comme ἔργῳ, τῷ ὄντι, en fait, en réalité, λόγῳ, ὀνόματι, εὐληθείᾳ, en apparence, en réalité, mais encore dans d'autres cas.

EX. : XÉN., *Cyr.*, II, 3, 6 : ἐγὼ οὔτε ποσὶν εἰμι ταχὺς οὔτε χερσὶν ἰσχυρός. *Anab.*, II, 6, 9 : στυγνὸς ἦν καὶ τῇ φωνῇ τραχύς. — ISOCR., X, 37 : (Θησεύς) διετέλεσε τὸν βίον τῇ μὲν ἐξουσίᾳ τυραννῶν, ταῖς δ' εὐεργεσίαις δημαγωγῶν.

XÉN., *Mém.*, II, 7, 7 : ἰσχύειν τοῖς σώμασι. *Anab.*, I, 5, 13 : ἀπορῶντες τῷ πράγματι.

XÉN., *Hell.*, VII, 3, 6 : οὗτοι πάντας ἀνθρώπους ὑπερβεβλήκασιν τόλμῃ τε καὶ μιαιφίᾳ. *Id.*, *ib.*, I, 4 : ἐμπειρίᾳ γε πολὺ προέχετε τῶν ἄλλων.

REMARQUE. — Cet emploi du datif paraît être plus étendu que celui de l'accusatif de la même partie (voy. ci-dessus, § 74).

En effet, l'accusatif de la partie ne désigne ordinairement que la *partie matérielle* de la partie à laquelle on veut restreindre le sens d'une affirmation. En dehors de cet emploi, l'accusatif ne s'emploie que dans un petit nombre d'expressions toutes faites, comme Λυδὸς τὸ γένος, un homme de race lydienne, ποταμὸς (τὸ) εὖρος τεττάρων πλέθρων (τὸ) εὖρος, *An.*, II, 5, 1), un fleuve de quatre cents pieds de largeur, χίλιοι τὸ πλῆθος, au nombre de mille, πόλις ὄνομα (τοῦνομα) Καίται, une ville du nom de Cænæ¹, etc.

Il faut remarquer de plus que ces expressions ne peuvent pas dépendre d'un verbe. Ainsi il ne faut pas dire ὑπερβάλλειν πλῆθει, surpasser en nombre, etc.

94. — Ablatif du point de vue. — L'ablatif instrumental sert à indiquer le point de vue auquel on veut restreindre une affirmation. On le trouve employé non seulement dans quelques locutions toutes faites, comme *re*, en fait, *specie*, en apparence, *nomine*, de nom, *re vera*, en réalité², mais encore dans beaucoup d'autres cas.

EX. : SALL., *Cat.*, 59, 4 : æger *pedibus*. — CIC., *in Vat.*, 7, 17 : *omnium facile omnibus rebus* (à tous égards) *infimus*. — T.-LIV., XXII, 15, 9 : *omni parte virium impar* (inférieur aux Carthaginois), à *quelque point de vue* que l'on considérât ses forces. XXVII, 28, 5 : *si quo* (à quelque égard) *operâ eorum opus esset*. — CIC., *de Off.*, I, 18, 61 : *maxime populus Romanus animi*

On trouve quelquefois ὀνόματι, mais c'est peut-être une altération de la glose ὀνομά τι. Cf. *Qua rei criticæ ratione... Xenophontis textus constituendus sit*, p. 67.

La forme archaïque *reapse* (pour *re eapse*) se rencontre encore chez Cicéron (*de Dir.*, I, 37, c.).

magnitudine excellit (cf. *de Div.*, I, 41, 91). *De Orat.*, II, 67, 270 : **Socratem opinor in ironia dissimulantiaque longepore et humanitate omnibus præstitisse** (cf. *CORN. NÉP., Att.*, 18, 5). *Tusc.*, I, 4, 3 : **doctrinā Græcia nos et omni litterarum genere superabat.**

REMARQUE. — L'ablatif ne s'emploie ainsi qu'en parlant du point de vue auquel on peut considérer l'objet. Le rapport qu'on peut établir avec une chose extérieure se marque au moyen de la préposition *ad*.

Ex. : *Cic., in Verr.*, II, 4, 52, 117 : **situ... præclaro ad aspectum.**

La situation où se trouve un objet par rapport à quelque chose se marque aussi en certains cas par la préposition *ab*.

Ex. : *Cés., de B. Gall.*, VII, 10, 1 (cf. *de B. civ.*, III, 9, 5) : **ne ab re frumentariā... laboraret.** — *Cic., Brut.*, 43, 161 : **... nisi qui a philosophia, a jure civili, ab historia fuisset instructor** (cf. 66, 233).

195. — Datif grec de mesure ou de différence. — Le datif instrumental s'emploie, à côté d'un comparatif ou d'un mot qui implique une idée analogue à celle d'un comparatif, pour marquer de combien tel ou tel objet est supérieur ou inférieur, etc., à tel autre.

Ex. : **τρισὶν ἡμέραις ὕστερον (πρότερον)**, trois jours après (avant), *litt.* à un moment postérieur (antérieur) *de trois jours.* — *PLAT., Lois*, 698 : **δέκα ἔτεσιν** πρὸ τῆς ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχίας ἀφίκετο Δάτις. — *LYSIAS*, VII, 4 : **ὀλίγω** δὲ πρὸ τῶν τριάκοντα Ἀντικλῆς παρ' αὐτοῦ περιάμενος ἐξεμίσθωσεν. — *MÉN., Fragm.*, 130 sq. : **πολλῷ** κρείττον ἐστὶν ἐμφανῆς φίλος ἢ χρυσὸς ἀφανῆς. — *XÉN., Cyr.*, VIII, 3, 40 : **τοσούτῳ** ἥδιον ζῶ ὅσῳ πλείω κέκτημαι.

REMARQUES. — I. Au lieu de *πολλῷ* et de *ὀλίγω*, on trouve ^{quelquefois} *πολύ* et *ὀλίγον* devant un comparatif.

Ex. : *MÉN., fragm.*, 782 : **πολὺ** χειρόν ἐστὶν ἐρεθίσαι γραῦν ἢ κύνα. — *PLAT., Protag.*, 317 : νῦν ἂν λέγοις περὶ ὧν **ὀλίγον** πρότερον μνεῖαν ἐποίου.

Mais on emploie *toujours* *τί, τι, οὐδέν (μηδέν)* devant un comparatif.

II. Les datifs *πολλῷ, μακρῷ, ὅσῳ* se joignent aussi au superlatif.

Ex. : *PLAT., Lois*, 858 e : **δεῖ τὰ περὶ τοὺς νόμους γεγραμμένα φαίνεσθαι διαπυτυττόμενα μακρῷ κάλλιστά τε καὶ ἄριστα.** *Lys.*, 201 e : **ἐθέλω ὅσῳ περ** γεραιτάτος εἰμι, **τοσούτῳ** προθυμότατα μανθάνειν.

196. — Ablatif de mesure ou de différence. — L'ablatif remplace l'instrumental devant un comparatif ou un mot de sens

que pour marquer de combien tel ou tel objet est supérieur ou sur, etc., à tel autre.

Ex. : **tribus diebus ante (post)**, trois jours avant (après)¹. — Cic., *Tusc.*, IV, 27, 58 : **quo major est in animis præstantia et divinius, eo majore indigent diligentia.** *De Off.*, I, 26, 90 : **ut recte præcipere videantur, qui monent, ut, quanto superiores simus, tanto nos geramus summissius.** — Cés., *de B. Gall.*, IV, 36, 4 (cf. VI, 38, 1) : **paulo (multo) infra**, VI, 19, 4 : **paulo supra**. *De B. civ.*, III, 66, 4 : **paulo ultra**. — Quint., XI, 3, 140 : **aliquo supra**. — Cic., *de Nat. deor.*, I, 13, 30 : **nec multo secus Speusippus**. *De Fin.*, IV, 18, 51 : **virtutem omnibus rebus multo antepontis.** — Cés., *de B. Gall.*, VI, 27, 1 : **magnitudine paulo antecedunt**. — Corn. Nép., *Eum.*, 8, 5 : **(via) altero tanto longiorem habebat anfractum** (deux fois plus long, litt. plus long d'encore une fois une quantité égale). — Plaute, *Mén.*, 667 : **bis tanto pluris palla**, un manteau coûtant trois fois plus cher. — Cic., *in Verr.*, II, 3, 19, 49 : **duâbus partibus... amplius frumenti**, trois fois plus de blé. *De Nat. deor.*, I, 35, 99 : **quam molestum est uno digito plus habere** (avoir un doigt de plus). — T.-Live, II, 7, 6 : **uno plus Tuscorum cecidisse in acie**, du côté des Étrusques il y eut un mort de plus (que du côté des Romains). V, 30, 7 : **legem unâ plures tribus antiquarunt quam jusserunt**, pour repousser la loi il y eut une tribu de plus que pour la voter.

REMARKS. — I. Au lieu des ablatifs **multo, tanto, quanto, aliquanto**, etc., on ployer les accusatifs **multum, tantum**, etc., mais c'est assez rare.

es ablatifs **multo, tanto**, etc., se joignent aussi au superlatif.

Ex. : Cic., *p. imp. Cn. Pomp.*, 1, 1 : **mihi semper conspectus vester multo jucundissimus est visus.**

pourrait dire aussi **tribus ante (post) diebus**. Mais remarquez la différence qu'il y a entre ces et celles-ci : **tertio die ante (post)**, **tertio ante (post) die**. Ici c'est l'ablatif locatif; l'ablatif instrumental, qui est employé.

CHAPITRE III

LE VERBE

§ 1. — Emploi des voix.

197. — On appelle voix¹ les formes que prend le verbe suivant que le sujet de la proposition est l'auteur ou l'objet immédiat ou à la fois l'auteur et l'objet direct ou indirect de l'action².

A. — VOIX ACTIVE³.

198. — La voix active est la forme que prend le verbe pour marquer que le sujet de la proposition est l'auteur de l'action signifiée par le verbe.

199. — Les verbes actifs sont *transitifs* ou *intransitifs*⁴.

On appelle verbes *transitifs* ceux dont l'action s'exerce directement et immédiatement sur son objet.

On appelle *intransitifs* les verbes dont l'action n'a pas d'objet direct et immédiat.

200. — Mais, comme on peut toujours considérer l'action signifiée indépendamment de l'objet sur lequel elle s'exerce, il arrive très souvent que des verbes transitifs sont employés intransitivement.

Il faut distinguer trois cas :

1° Certains verbes ordinairement employés avec un complément direct peuvent être employés *absolument*; l'idée du complément à suppléer est laissée dans le vague :

Ainsi, en grec, δίδοναι, donner, ἔχειν, posséder, τολμᾶν, oser, προστιθέναι, ajouter⁵.

En latin, on emploie absolument *amare*, *potare*, *facere*, etc., mais on trouve aussi des locutions comme *turbulentior inde annus excepit* [« suivit »] (Liv., II, 61, 1), à côté de *tristem hiemem gravis ætas excepit*

1. Le mot *voix* est emprunté du latin *VOX*, qui, chez Priscien (VIII, 11), signifie « la forme d'un mot » et que les modernes ont entendu spécialement de la forme du verbe. On croit que le mot de « voix » a été employé pour la première fois, en ce sens, par un grammairien du xvii^e siècle, Jacques Weller, dans sa *Grammatica græca nova*, publiée à Leipzig en 1635.

2. Cette définition est celle de Ch. Thurot : même observation pour celles qui suivent.

3. Les grammairiens latins ont traduit par *activa verba* l'expression grecque ἐνεργητικὰ ῥήματα. Varron (X, 32) s'était servi de *verba faciendi* et A. Gello (XVIII, 12) de *verba agentia*, expressions qui n'ont pas prévalu.

4. Ces termes sont empruntés de Priscien (XIII, 23 ; 24) qui a traduit les expressions d'Apollonius Dyscole (*Synt.*, p. 204, 11) διαβιβασμός, διαβιβαστικός, ἀδιαβιβαστος, par *transitio*, *transitivus*, et *intransitivus*.

5. On remarquera que les verbes français cités présentent le même changement de signification.

(succéda à...); l'expression *eludere aliquem* a conduit à dire *absolument* : *eludere* « faire l'insolent », etc.

2° Dans certaines expressions toutes faites on sous-entend le complément direct du verbe qui, à l'origine, était toujours exprimé; le verbe semble, en ce cas, devenir intransitif :

Ainsi :

ἄγειν [s.-ent. τὸ στράτευμα], marcher (cf. *ducere* [s.-e. *exercitum*]), expression de la langue militaire;

αἶρειν [s.-ent. ἀγκυραν], lever l'ancre, partir (cf. *solvere* [s.-ent. *naves*] et *movere* [s.-e. *signa*]), décamper, partir, seulement dans la langue de l'armée ou de la marine;

ἐλαύνειν, marcher (avec différentes nuances, suivant la nature du complément sous-entendu) : [s.-e. τὸν ἵππον], aller à cheval; [s.-ent. τὸ ἄρμα], aller en voiture; [s.-e. τὴν ναῦν], faire voile;

καταλύειν [s.-e. τὰ ὑποζύγια, τοὺς ἵππους], dételier, c.-à-d. faire halte;

κατέχειν [s.-e. τὴν ναῦν], aborder (cf. *appellere* [s.-e. *navem*]);

προσέχειν [s.-e. τὸν νοῦν], faire attention (cf. *attendere* [s.-e. *animum*]); etc.

REMARQUE. — Pour quelques-unes de ces expressions on avait si peu conscience de l'ellipse du complément direct qu'on était arrivé à dire :

ἐλαύνειν ἵππῳ (XÉN., *Anab.*, I, 8, 1) — *αἶρειν ταῖς ναυσί, τῷ στρατῷ...*

— *In portum classe appulere* (LIV., XXX, 10, 9).

3° Enfin certains verbes changent réellement de sens et prennent une signification intransitive ou réfléchie.

Ainsi en grec *κλίνειν*, pencher (cf. lat. *inclinare*), *πράττειν* (avec un adverbe), réussir (bien ou mal).

Ex. : *καλῶς πράττειν*, être heureux dans ses affaires, *ὀρμαῖν*, se mettre en mouvement, partir, etc.

De même *ἔχειν* (avec un adverbe), se trouver dans telle ou telle situation.

Ex. : *καλῶς ἔχει* (cf. lat. *bene habet*), cela va bien, etc.

On trouve en latin *præcipitare*, tomber, *terra movet* (LIV., XXXV, 40, 7), la terre tremble, *vertere*, tourner; *remittere*, se relâcher, etc.

201. — Certains verbes grecs flottent, en quelque sorte, entre la signification transitive et la signification intransitive. Ce sont ceux qui ont, à l'actif, des temps premiers et des temps seconds. Dans ce cas

l'aoriste I^{er} et le parfait I^{er} ont le sens transitif,
l'aoriste II et le parfait II ont le sens intransitif.

Quand il n'y a qu'un parfait, il a le sens intransitif et sert ordinairement de parfait au passif ou au moyen intransitif.

Présent ¹ .	Futur.	Aoriste.	Parfait.
ἵστημι, je place, ἵσταμαι, on me place,	στήσω, je placerais,	ἔστησα, je plaçai,	— ἔστηκα, je me suis placé, je me tiens.
κατα-δύω, j'enfoncé, κατα-δύομαι, je m'en- foncé,	καταδύσω, je plongerai,	κατέδυσα, je plongeai, κατέδυν, je m'enfonçai,	— καταδέδυνα, je suis plongé ou enfoncé.
φύω, je fais naître, φύομαι (moyen intr.), je nais,	φύσω, je ferai naître,	ἔφυσα, je fis naître, ἔφυν, je naquis,	— πέφυκα, je suis né, je suis par nature.
ἐγείρω, j'éveille, ἐγείρομαι, je m'éveille,	ἐγερῶ, j'éveillerai,	ἤγειρα, j'éveillai,	— ἐγρήγορα, je suis éveillé.
σῆπω, je fais pourrir, σῆπομαι, je pourris (intr.).			— σέσηπα, je suis pourri.
τήχω, je liquéfie, τήχομαι, je suis liquéfié,	τήξω, je liquéfie- rai,	ἔτηξα, je liqué- fiaï,	— τέτηκα, je suis fondu.
πήγνυμι, j'enfoncé, πήγνυμαι, on m'en- foncé.	πήξω, j'enfoncerai,	ἔπηξα, j'enfonçai,	— πέπηγα, je suis fixé.
ῥήγνυμι, je brise, ῥήγνυμαι, on me brise,	ῥήξω, je briserai,	ἔρρηξα, je brisai,	— ἔρρωγα, je suis brisé.
ἀποσβέννυμι, j'éteins, ἀποσβέννυμαι, je m'é- teins,	ἀποσβέσω, j'étein- drai.	ἀπέσβεσα, j'étei- gnis, ἀπέσβην, je m'éteignis,	ἀπέσδηκα, je suis éteint.
πείθω, je persuade, πείθομαι, je me laisse persuader, j'obéis,	πείσω, je persua- derai, πείσομαι, j'obéirai,	ἔπεισα, je per- suadai,	πέπεικα, j'ai persuadé.
φαίνω, je montre, φαίνομαι, je me montre, j'apparais,	φανῶ, je montrerai,	ἔφηνα, je mon- trai,	πέφαγκα, j'ai montré. πέφηνα, j'ai paru.
ἀπόλλυμι, je détruis, ἀπόλλυμαι, je suis perdu, je péris,	ἀπολῶ, je détrui- rai,	ἀπώλεσα, je dé- truisis,	ἀπολώλεκα, j'ai détruit. ἀπόλωλα, je suis perdu, je suis mort.

1. Ce tableau est emprunté à A. Klotz, *Griechische Schulgrammatik* (Berlin, Weidmann), p. 145.

202. — Si des verbes transitifs peuvent devenir intransitifs, il est des verbes intransitifs qui peuvent être pris transitivement¹.

En grec, comme en latin, les poètes ont usé de cette faculté avec une grande hardiesse, mais les prosateurs classiques eux-mêmes en offrent beaucoup d'exemples. Toutefois, en règle générale, c'est la composition d'un verbe intransitif avec telle ou telle préposition qui en fait un verbe transitif. Voy. ci-dessus, § 51 et § 52.

203. — Il arrive souvent, surtout en grec, qu'on emploie l'actif pour désigner une action que le sujet ne fait pas lui-même, mais fait exécuter par autrui².

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 4, 10 : Κύρος τὸν παράδεισον **ἐξέκοψε** καὶ τὰ βασίλεια **κατέκαυσεν**. *Anab.*, IV, 4, 5 : προπέμψας ἑρμηνεία **εἶπεν** (il fit dire) ὅτι βούλοιτο διαλεχθῆναι τοῖς ἄρχουσιν.

On emploie particulièrement ainsi ἀποκτείνειν, faire périr, θάπτειν, faire enterrer, οἰκοδομεῖν, faire bâtir (et les verbes de sens analogue), παιδεύειν, faire instruire, etc.

En latin on trouve :

CIC., in *Verr.*, IV, 25, 56 : **Cum vellet (Piso) sibi anulum facere** (faire faire), **aurificem jussit vocari...** — LIV., I, 28, 10 : (Tullus Hostilius,) **duabus admotis quadrigis, in currus earum distentum illigat** (fait attacher) **Mettium**. Etc.

B. — VOIX MOYENNE.

204. — La voix moyenne³ est la forme que prend le verbe quand le sujet de la proposition est à la fois l'auteur et l'objet direct ou indirect de l'action.

REMARQUE. — Par abréviation, quand la voix moyenne indique que le sujet est à la fois l'auteur et l'objet direct de l'action, on dit que le *moyen* est *direct* ; il est *indirect*, quand il indique que le sujet est l'auteur et l'objet indirect de l'action.

205. — Il s'en faut de beaucoup que la voix moyenne se rencontre dans tous les verbes ; il y en a un grand nombre où elle fait complètement défaut. L'usage seul peut apprendre si tel ou tel verbe a un moyen et dans quel sens il est pris.

206. — Le moyen *direct* correspondant en français à un verbe réfléchi est assez rare en grec.

1. Sur les verbes intransitifs et transitifs lire dans le beau livre de M. BAËL, *Essai de sémantique* (Paris, Hachette, 1897), le ch. XX (La force transitive), p. 209 et suiv.

2. Pour désigner cet emploi spécial du verbe actif, quelques grammairiens ont proposé le nom de *causatif*.

3. C'est la traduction du terme μεσότης employé par Apollonius Dyscole, *Synt.*, p. 210, 8.

Dans le petit nombre de verbes qui expriment le retour direct de l'action sur le sujet on peut citer :

1° Ceux qui expriment une action *matérielle* (ce sont les plus nombreux), comme
λουσθαι, se baigner, ἀλείφεσθαι, χρίεσθαι, oindre son corps, κοσμεῖσθαι, s'orner, στεφανοῦσθαι, se couronner, etc. ἀπαγγέλλεσθαι

2° Ceux qui expriment une action *morale*, comme
ἀπέχεσθαι, s'abstenir, παύεσθαι (m. à m. se faire cesser), cesser, etc.

Mais, en général, pour exprimer une action dont l'objet est le sujet même qui l'accomplit, les Grecs employaient régulièrement la voix active avec le pronom réfléchi.

Ex. : Ἀπέχτεινεν **ἑαυτόν**, il se tua.
Μὴ θέλῃς λυπεῖν **σεαυτόν**, ne te chagrine pas.

REMARQUES. — I. Ordinairement le moyen exprime si peu par lui-même le retour de l'action sur le sujet, qu'on trouve quelquefois, dans ce sens, les formes du moyen complétées par le pronom réfléchi :

PLAT., *Rép.*, III, p. 393 : Ἀποκρύπτομαι **ἑμαυτόν**, je me dissimule... —
XÉN., *Anab.*, I, 8, 29 : οἱ μὲν φασὶ βασιλεῖα κελεῦσαι τίνα ἐπισφάζει αὐτόν (Ἀρταπάτην) Κύρῳ, οἱ δ' **ἑαυτόν ἐπισφάξασθαι** (qu'il s'égorgea lui-même) σπασάμενον τὸν ἀκινάκην.

II. Le moyen *direct* est quelquefois employé dans un sens *causatif* (cf. ci-dessus, § 203, p. 236, n. 1).

Ex. : XÉN., *Hell.*, II, 4, 1 : ἐκέλευον ἀπογράφεσθαι πάντας, ils ordonnèrent à tout le monde de se faire inscrire (c.-à-d. de s'enrôler). Cf. *Cyr.*, II, 1, 18, 19 ; *ISOCR.*, p. 87, 25.

III. Le moyen est remplacé quelquefois par le passif. Ainsi employée la voix passive correspond ordinairement aux réfléchis français employés avec la signification intransitive.

Ex. : κινηθῆναι, se mettre en mouvement, ἀπαλλαγῆναι, s'éloigner, σωθῆναι, se sauver, ἐπιχειθῆναι (THUC., I, 80, 3), se presser, ἐναντιωθῆναι, s'opposer, etc.

Toutefois quelques-uns de ces verbes passifs à sens moyen peuvent se construire avec un complément à l'accusatif, comme φοβηθῆναι τοὺς πολεμίους, redouter les ennemis¹, αἰσχυνθῆναι τίνα, rougir de quelqu'un.

IV. Plusieurs verbes transitifs changent de sens, quand ils sont employés à la voix moyenne : les uns deviennent intransitifs, les autres (moins nombreux) prennent la signification passive.

Ex. : γεύω, je fais goûter; moy. γεύομαι (je me fais goûter à moi-même), je goûte
ἵστημι, je me place; moy. ἵσταμαι, je me place, je me tiens
φαίνω, je montre; moy. φαίνομαι, je parais
οἰκίζω, j'établis; moy. οἰκίζομαι, je m'établis
ἀπόλλυμι, je pers (perdo); moy. ἀπόλλυμαι, je pérís (pereó).

1. Comparez l'actif φοβεῖν « effrayer » et le moyen φοβηθῆναι « s'effrayer de, d'où redouter. »

207. — Le moyen exprime *ordinairement* que le sujet est en même temps l'objet *indirect* de l'action. Les nuances sont très diverses et souvent difficiles à définir.

1° Le sujet est intéressé dans l'accomplissement de l'action.

Ex. : αἰτῶ, je demande;	moyen : αἰτοῦμαι, je demande <i>pour moi</i>
— αἰρῶ, je prends;	moyen : αἰροῦμαι, je prends <i>pour moi</i> , je choisis
— ἄγω, je conduis;	moyen : ἄγομαι γυναῖκα, je prends femme
— ἄρχω, je commence une chose (qui pourra être continuée par un autre);	moyen : ἄρχομαι, je commence une chose (que je continuerai) ¹
— θύω, je sacrifie;	moyen : θύομαι, je sacrifie <i>pour moi</i> (pour connaître l'avenir)
— πράττω χρήματα, je fais rentrer de l'argent;	moyen : πράττομαι χρήματα, je fais <i>mes</i> rentrées
— φυλάττω τινα, j'observe quelqu'un;	moyen : φυλάττομαι τινα (j'observe quelqu'un <i>dans mon propre intérêt</i>), je me tiens en garde contre quelqu'un.

Etc., etc.

REMARQUE. — Le rapport avec le sujet est marqué quelquefois par l'adjonction du pronom réfléchi. C'est ce qui a lieu surtout quand il y a antithèse :

Ex. : DÉM., XVIII, 66 : τί τὴν πόλιν, Αἰσχίνην, προσῆκε ποιεῖν, ἀρχὴν καὶ τυραννίδα τῶν Ἑλλήνων ὁρῶσαν ἑαυτῷ κατασκευαζόμενον Φίλιππον.

2° Le sujet applique à l'action son esprit, sa volonté ou ses ressources.

Ainsi à l'actif παρέχειν, procurer, causer, répond le moyen παρέχεσθαι, fournir de ses propres deniers ; à ἀποδείξαι, montrer, répond ἀποδείξασθαι, montrer quelque chose de soi (p. ex. ἀποδείξασθαι ἔργα, produire des actions personnelles, ἀποδείξασθαι γνώμην, exprimer son opinion personnelle) ; à λαμβάνειν τι, recevoir quelque chose, comparer λαμβάνεσθαι τινος, étendre la main sur quelque chose, saisir quelque chose.

C'est par ce sens particulier du moyen que s'expliquent les nombreuses locutions où entre le moyen ποιεῖσθαι. Au lieu d'employer un verbe simple, on se sert de ποιεῖσθαι avec l'accusatif d'un substantif verbal, quand il y a lieu d'insister sur la part que le sujet prend à l'action. Ainsi tandis que πόλεμον ποιεῖν signifie amener la guerre, πόλεμον

1. Comparez ces deux phrases de Χάροπος, *Cyr.*, VI, 1, 6 : ἐπειδὴ πρεσβύτερός εἰμι Κύρου, εἰκός ἄρχειν με λόγου, « puis-je que je suis plus âgé que Cyrus, il est juste que j'ouvre la délibération », et *Anab.*, III, 2, 7 : τοῦ λόγου ἤρχετο ὥδε, « il commençait ainsi son discours ». Voy. aussi ci-dessus p. 142, n. 5.

ποιεῖσθαι signifie faire la guerre (**πολεμεῖν**); comparez **θήραν ποιεῖν**, faire les préparatifs d'une chose et **θήραν ποιεῖσθαι**, chasser (**θηρᾶν**), etc.¹

REMARQUES. — I. Ainsi employé le moyen se distingue très peu de l'actif; c'est ce qui explique la présence dans la conjugaison grecque de nombreux futurs moyens à signification active (comme **ᾄσομαι**, je chanterai, **ἀκούσομαι**, j'entendrai, **γελᾶσομαι**, je rirai, **σιγήσομαι**, **σιωπήσομαι**, je me tairai, je garderai le silence, etc.), et l'emploi par les poètes des verbes **ὄρεσθαι**, voir, **ἀκούεσθαι**, entendre, **κλαίεσθαι**, pleurer, etc., qui sont de véritables déponents.

II. Ce genre de moyen se rencontre aussi avec des verbes intransitifs; il exprime alors d'une façon beaucoup plus nette que la voix active, l'état, la condition ou la manière d'être.

Ex. : **πολιτεύειν**, être citoyen, **πολιτεύεσθαι**, vivre comme un citoyen, vivre sous tel ou tel gouvernement; **στρατεύειν**, faire une expédition (en parlant du général), **στρατεύεσθαι**, être sous les drapeaux; **ταμιεύειν**, être intendant, **ταμιεύεσθαι**, agir en intendant, ordonner sagement, etc.

3° Le sujet fait faire *pour lui* l'action marquée par le verbe :

Ex. : **δανείζω**, je prête (de l'argent) à intérêt, **δανείζομαι**, je me fais prêter, j'emprunte; **μισθῶ**, je donne à bail, **μισθοῦμαι**, je me fais donner à bail, je loue; **παρατίθημι**, je sers (quelque chose sur la table), **παρατίθεμαι**, je me fais servir (à table), etc.

XÉN., *Cyr.*, I, 6, 2 : **ἐγὼ γάρ σε ταῦτα ἐδίδαξάμην**, je t'ai fait enseigner ces choses. I, 3, 17 : **ποιήσασθαι χιτῶνα ἢ περιᾶσθαι**, se faire faire ou s'acheter une robe.

ou bien il la laisse faire sur lui :

Ex. : MÉNANDRE (fragm.) : ...οὗτος κράτιστός ἐστ' ἀνὴρ | ὅστις **ἀδικεῖσθαι** (se laisser maltraiter) πλείστ' ἐπίσταται βρότων.

208. — Le moyen direct et le moyen indirect peuvent exprimer une idée de *réciprocité* quand le sujet est au *pluriel*.

Moyen direct : **ἐκυνούντο**, ils s'embrassaient *les uns les autres*.

Moyen indirect : LYSIAS, XXXII, 4 : **τὴν ἀφανῆ οὐσίαν ἐνείμαντο (οἱ ἀδελφοί)**, les deux frères se partageaient les biens meubles.

209. — Un certain nombre de verbes employés à la voix moyenne n'ont pas de voix active; on les appelle *verbes déponents*². Tels sont

1. Le déponent **γίγνασθαι** sert de passif au moyen **ποιεῖσθαι** employé en ce sens.

Ex. : XÉN., *Anab.*, IV, 1, 18 : ὅλην τὴν ἡμέραν ἡ ἀνάθασις αὐτοῖς **ἐγένετο**, « cette ascension leur avait pris la journée tout entière ».

2. Dans ce que les Grecs appelaient *μεσότης* (cf. ci-dessus, p. 236, n. 2), les grammairiens latins distinguaient *genus commune* comprenant les verbes qui ont tantôt le sens actif, tantôt le sens passif (ex. : *criminor te*, *criminor a te*) et *genus deponens* comprenant ceux qui ont la forme *passive* et le sens actif.

βούλομαι, δύναμαι, etc. Pour le sens, beaucoup de ces déponents se partagent entre le moyen direct et le moyen indirect.

Ex. : ὀρέγεσθαι (s'étendre vers quelque chose), convoiter (moyen direct). —
κτᾶσθαι, acquérir pour soi, νεανιεύεσθαι, agir (ou parler) comme
un jeune homme (moyen indirect).

210. — La voix moyenne a presque complètement disparu en latin. Toutefois elle y est encore représentée.

1° Un assez grand nombre de formes passives ont nettement le sens réfléchi (moyen direct).

Ainsi à côté de *lavor*, on me lave, existe le moyen *lavor*, je me baigne. De même *alor*, je me nourris, *congregor*, je me réunis, *effundor*, je me répands, *exerceor*, je m'exerce, *imprimor*, je me grave, *moveor*, je me meus, *occultor*, je me cache, *purgor*, je me justifie, *relaxor*, je me donne du relâche, je me repose, etc., sont des moyens et non pas seulement des passifs¹.

Ex. : Cés., de *Bell. Gall.*, II, 22, 1 : *Panico vetere atque hordeo corrupto omnes alebantur*. — Cic., de *Off.*, I, 44, 157 : *Apium examina congregantur*. — Liv., XXXIX, 49, 8 : *Ad spectaculum omnes effunduntur*. — Cic., de *Nat. deor.*, II, 20, 51 : *Stellæ tum occultantur, tum rursus aperiuntur, tum celerius moventur, tum tardius, tum omnino ne moventur quidem*.

REMARQUES. — I. Quelques-uns de ces verbes moyens peuvent avoir un participe présent et un gérondif à sens réfléchi.

Ex. : Cic., de *Orat.*, II, 71, 287 : *Cum ceteris in campo exercentibus* (« qui s'exercent »). *Ad Att.*, IX, 7, 7 : *Tibi ambulandum, ungendum* (te frictionner). Cf. *ferentem* (« se dirigeant », de *feror*), CORN. NÉP., *Dat.*, 4, 5 ; *lavans* (« se baignant ») et *lavandi causa* (« pour se baigner »), T.-LIVE, XLIV, 6, 1, et XXV, 17, 1, etc.

II. Souvent, à côté de la forme moyenne, on trouve employée dans le même sens, une périphrase formée au moyen de l'actif et du pronom réfléchi.

Cic., *Læli.*, 15, 54 : (Fortunati) *efferrunt fere fastidio et contumacia* (on dit aussi *se efferrunt*). — T.-LIV., XXXIX, 49, 8 : *ad spectaculum omnes effunduntur* (mais César, *B. C.*, II, 7, 3 : *omnis se multitudo effudit*).

L'usage peut seul indiquer laquelle des deux constructions est préférable.

Ex. : T.-LIV., IV, 4, 6 : *Ne affinitatibus, ne propinquitatibus immisceamur, cavent* (patricii). (On emploie plus ordinairement *se immiscere* avec le datif).

1. Le nombre des formes passives à sens réfléchi varie naturellement suivant les diverses époques de la langue latine. Celles que nous donnons ici sont classiques ; d'autres appartiennent à la période archaïque, comme *dispertior* (PLAUT., *Curc.*, 189), « je me sépare », *pingor* (PLAUT., *Pœn.*, I, 2, 11), « je me arde », *polior*, « je me lisse », etc. ; le plus grand nombre se rencontre chez les poètes et chez les prosateurs de l'Empire.

CIC., *in Verr.*, II, 2, 18 : *Ipse tu tua defensione implicabere* (La périphrase *se implicare* est plus rare¹).

2° Le moyen indirect est représenté (*mais seulement chez les poètes*) par un certain nombre de *participes passés* qui, au lieu d'être employés, comme dans la langue ordinaire, avec le sens passif, équivalent à des participes de sens actif qui seraient accompagnés d'un pronom réfléchi au datif.

Ces participes passés peuvent être accompagnés d'un accusatif complément direct.

Ex. : VIRG., *Én.*, XI, 877 : *Percussæ pectora*, s'étant frappé la poitrine.
XII, 64-5 : *Lacrimis... perfusa genas*.

On trouve même dans la prose de Tite-Live le participe *indutus* (= *qui sibi induit*) employé de la même façon avec un complément direct. Mais cet usage était sans doute particulier à la langue familière; car on le constate déjà plusieurs fois chez Plaute².

REMARQUES. — I. Il est rare, même chez les poètes, qu'on trouve le moyen indirect représenté par des formes autres que le participe passé. Toutefois le verbe *induor* est d'un usage assez fréquent (cf. VIRG., *Én.*, VII, 640; OV., *Mét.*, I, 270).

Par analogie avec ce verbe on a même dit *cingor* et *accingor* (VIRG., *Én.*, II, 510; IV, 493) et aussi *exuor*, se dépouiller de (OV., *Mét.*, VII; cf. STACE, *Théb.*, VI, 835). Mais des constructions comme *qui purgor* (= *mihi purgo*) *bilem* (HOR., *Ép.*, II, 3, 362) sont exceptionnelles.

II. Il ne faut pas confondre avec cet emploi du moyen les tours *poétiques* dans lesquels l'accusatif est construit comme complément direct, non pas avec la forme verbale elle-même, mais avec l'idée qu'elle éveille dans l'esprit.

Ex. : VIRG., *Géorg.*, III, 499 : *Victor equus fontes... avertitur*. (Le verbe *avertitur* signifie à la fois se détourne et a du dégoût pour...).

3° La voix moyenne est encore représentée par les verbes dits *déponents* (cf. ci-dessus, § 207, 2°, REM. I et § 209, p. 239).

REMARQUES. — I. Dans le latin *archaïque* il existait à côté de presque tous les verbes déponents, des formes actives dont quelques unes se sont maintenues dans la langue, parce qu'elles avaient un sens particulier, distinct de celui du déponent.

Ainsi *pignerare* c'est donner en gage, et *pignerari* c'est se faire donner, c.-à-d. prendre

1. Il est arrivé (surtout chez les poètes et chez les prosateurs de l'époque impériale) que cette périphrase a perdu son sens réfléchi et s'est employée non plus au lieu de la voix moyenne, mais au lieu de la voix passive.

E. : VIRG., *Én.*, XI, 454-5 : ... *Hic undique clamor | Dissensu vario magnus se tollit* (« s'élève ») *ad auras*.

Cet emploi particulier a passé dans notre langue. Le français, en effet, évite autant qu'il le peut l'emploi du passif et le remplace par des formes réfléchies.

2. J. BARRON (*Étude sur les Hellenismes dans la syntaxe latine*, p. 247) conteste cette explication; mais il oublie qu'en latin, à côté de *induere aliquem veste* on construit *induere alicui tunicam* (cf. CIC., *Tusc.*, II, 8, 20). Toutefois G. LANDGRAF (cf. *Archiv. de Wœlfliu*, t. X, p. 219) est persuadé que, dans des constructions comme *tunicam indutus*, on a affaire à de véritables hellenismes.

en gage. De même on dit **fundus licet**, une terre est mise en vente, mise aux enchères; mais **liceor** signifie proprement *je fais que tel objet soit mis aux enchères pour moi*, c'est-à-dire je prends part aux enchères, *je mets enchère*.

II. Quelquefois la forme active archaïque a péri, mais le sens qu'elle avait expliqué la forme classique. Tel est le cas pour la forme archaïque **potire**, rendre quelqu'un maître de, d'où la forme classique **potiri**, se rendre maître de.

III. Mais, le plus souvent, il n'y avait pas de distinction de sens entre la voix active et la voix moyenne, et c'est pour cela que la voix active s'est perdue. Toutefois cette disparition n'a jamais été complète; car, d'une part, la langue *vulgaire* a conservé certaines formes actives (**amplecto**, PLAUT., PETR.; **arbitro**, PLAUT.; **contemplo**, PLAUT., APUL.; **populo**, PLAUT., VIRG., AUS.), d'autre part, le latin classique emploie encore certains verbes tantôt à la voix active, tantôt comme verbes déponents (à la voix moyenne): **luxurio** ou **luxurior**; **mereo** ou **mereor**; — **assentio**, **fenero**, **ludifico**, à côté des formes plus classiques **assentior**, **fenoror**, **ludificor**; — **communicor**, **comperior**, **elucubror**, **punior**, à côté des formes plus usitées **communico**, **comperio**, **elucubro**, **punio**, etc.¹. — Enfin plusieurs verbes se conjuguent sur la *voix active* au présent et aux temps qui en dérivent, tandis qu'ils suivent la *voix déponente* au parfait et aux temps qui en sont formés; **audeo**, **ausus sum**; **soleo**, **solutus sum**, etc. Au contraire, tandis qu'on dit correctement **revertor**, **revertebar**, **revertar**, etc., on n'emploie, à l'époque classique, que **reverti**, **reverteram**, **revertero**, etc.

IV. Le latin *archaïque* et le latin *populaire* ont conservé encore d'autres traces de la conjugaison latine primitive : à côté de formes déponentes correspondant à la voix moyenne on trouve des formes à sens passif tirées d'un primitif actif :

Ex. : **abominor**, VERR. AP. PRISC., être abhorré; **admetior**, DIG., être mesuré; **adoror**, PRISC., être admiré; **aggrederer**, CIC. AP. PRISC., que je fusse attaqué; **aspornor**, CIC. AUCT. B. AFR., être méprisé; **comitari**, être accompagné; **complector**, CURIO AP. PRISC., être embrassé; **criminor**, CIC., être incriminé; **depopulor**, LACT., être ravagé; **detestor**, APUL., AUG., être détesté, **exsecrari**, CATO, être exécuté; **hortaretur**, VARR. AP. PRISC., qu'il eût été exhorté; **morari**, CÆL., être retardé; **partiri**, CIC., COL., être partagé; **polliceri**, ULP. AMBR., être promis; **sequi**, CORNIF., être suivi; **tueri**, VARR., être protégé; **uti**, NÆV. AP. GELL., être employé; **ulcisci**, SALL., être puni².

Enfin on sait que, même à l'époque classique, beaucoup de verbes déponents ont un participe passé à sens passif : **adeptus**, **comitatus**, **commentatus**, **confessus**, **depulatus**, **ementitus**, **imitatus**, **meditatus**, **mensus**, **moderatus**, **necopinatus**, **partitus**, **sortitus**, etc.

4° On peut aussi faire rentrer dans la voix moyenne certaines formes, qui, passives à l'origine, ont perdu plus ou moins leur sens primitif et sont devenues synonymes de verbes intransitifs. C'est le cas pour **videri** qui s'emploie sans doute, même à l'époque classique, au sens de être vu, mais qui signifie plus ordinairement sembler, paraître. De même le verbe **gigni** avait pris l'acception restreinte de naître (cf. **gignentia**, les plantes, dans Salluste, *Jug.*, 79, 6 et 93, 6).

1. La prose classique continue même à employer la forme active **-to** à l'impératif de certains verbes déponents, bien qu'elle ait laissé tomber toutes les autres formes actives de ces mêmes verbes. Ainsi, bien qu'**arbitro** pour **arbitror** soit inusité à l'époque classique, CICERO dit **arbitrato** (*de Nat. deor.*, II, 29, 74).

2. Voy. une liste plus complète dans DAROZ, *ouv. cit.*, t. I, p. 156 et suiv.

C. — VOIX PASSIVE.

211. — La voix passive¹ indique que le sujet du verbe est l'objet direct et immédiat de l'action. Par conséquent, si le complément direct d'un verbe transitif signifie l'objet direct et immédiat de l'action, ce complément deviendra le sujet du verbe à la voix passive.

212. — De là résultent *logiquement* plusieurs conséquences.

1° Les verbes intransitifs *ne devraient pas* avoir de passif, puisque l'action qu'ils signifient ne s'exerce pas directement et immédiatement sur un objet.

a) Toutefois, *en grec*, le complément employé au génitif ou au datif avec un verbe actif devient très souvent le sujet du verbe à la voix passive, particulièrement si c'est un nom de personne :

Ainsi l'on dit *ἄρχειν τινός*, régner sur quelqu'un et οἱ *ἀρχόμενοι*, les sujets, *καταφρονεῖν τινος*, mépriser quelqu'un et *καταφρονεῖται*, il est un objet de mépris, *πιστεύειν τινί*, se fier à quelqu'un et οὗτος ὁ ἀνὴρ ὑπ' αὐτῶν *πιστεύεται*, cet homme jouit de leur confiance.

Ex. : XÉN., *Hier.*, 11, 6 : νικῶν μὲν οὐκ ἂν θαυμάζοιο, ἀλλὰ φθονοῖτο, νικώμενος δ' ἂν καταγελῶ (act. καταγελᾶν τινος). *Mém.*, IV, 2, 33 : Παλαμῆδην πάντες ὕμνουσιν, ὡς διὰ σοφίαν φθο- νηθεῖς ὑπὸ τοῦ Ὀδυσσέως ἀπώλετο (act. φθονεῖν τινί).

REMARQUES. — I. Quand les verbes composés de *κατά* et signifiant accuser, condamner² sont construits au passif, c'est l'accusatif du nom de chose qui devient le sujet du verbe, et le nom de la personne reste au génitif.

Ex. : LYSIAS, XIII, 39 : θάνατος αὐτῶν *κατεγνώσθη*, la peine de mort fut prononcée contre eux. — XÉN., *Apol.*, 27 : οὐ πάλαι ἴστέ ὅτι, ἐξ ὅτου περ ἐγενόμην, *κατεψηφισμένος ἦν* μου ὑπὸ τῆς φύσεως ὁ θάνατος; Ne savez-vous pas depuis longtemps que du jour où je suis né, la nature avait prononcé contre moi l'arrêt de mort?

II. Quand les verbes *πιστεύω*, *ἐπιτάττω*, *ἐπιτρέπω* signifiant confier quelque chose à quelqu'un sont employés à la voix passive, ils peuvent prendre pour sujet le complément indirect, qui dans la construction se met au datif, et garder à l'accusatif le complément direct du verbe actif.

Ex. : THUC., I, 140, 5 : ἄλλο τι μείζον εὐθὺς *ἐπιταχθήσεσθαι*, vous recevrez aussitôt quelque injonction plus pressante.

1. Les grammairiens latins ont traduit par *verba passiva* l'expression grecque παθητικὰ ῥήματα (cf. DARRAS D'HALLU., *Deux. lettre à Ammée*, 7; AROU., *Disc.*, *Conj.*, 481, 30. D'après le grammairien Pompée (*Gramm. lat.*, ed. KEIL, t. V, p. 227), Plinius employait déjà *passivum* (et *activum*). C'est le mot qui a prévalu : on a laissé tomber les expressions *species patiendi* (VARRON, *Ling. Lat.*, X, 33); *patiendi declinatio* (NIGID. FIGULUS AP. GELL., XVII, 7), *patiendi modus* ou *natura* (QUINT., *Inst. orat.*, I, 6, 26; 6, 10).

2. Κατηγορεῖν τινός τι « accuser quelqu'un de quelque chose », καταγιγνώσκειν, καταδικάζειν, καταψηφισθαι, κατακρίνειν τινὸς θάνατον « condamner quelqu'un à mort ».

b) *En latin*, la construction du grec est inconnue à la prose classique¹; seule la langue *vulgaire* ou *familière* emploie des passifs comme **noceri, persuaderi, permitti**, etc.

EX. : VITR., II, 9, 14 : **Larix... ab carie... non nocetur**. — CECINA (chez CICÉRON, *ad Fam.*, VI, 7, 2) : **persuasus est** (p. ei **persuasum est**). — C. I. L. (t. I, n° 206, l. 159) : **permissus est**, est autorisé à...

Toutefois les poètes, par imitation du grec, ont osé dire :

invidetur (φθονοῦμαι), HOR., *A. P.*, 56; **imperor** (ἄρχομαι), HOR., *Ep.*, I, 5, 21; **triumphatæ gentes**, VIRG., *Georg.*, III, 33, etc.

c) Mais l'usage latin autorise une autre construction à peu près inusitée en grec. En effet, beaucoup de verbes intransitifs peuvent être employés à la voix passive *impersonnellement*; dans cette construction le verbe a, en quelque sorte comme sujet, l'action signifiée par le radical, et la voix passive signifie que cette action se fait.

EX. : **curritur**, on court; **ventum est**, on est venu; **mihi parcitur**, on me ménage; **mihi invidetur**, on me porte envie; **mihi maledicatur**, on médit de moi; **mihi obtrectatur**, on me dénigre.

Le sujet logique de l'action peut être marqué par la préposition **ab** avec l'ablatif.

EX. : CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 30, 1 : **cum a Cotta... resisteretur**, comme il y avait de la résistance de la part de Cotta.

REMARQUES. — I. Bien que le passif *impersonnel* soit presque inusité en grec, on trouve cependant certains parfaits employés ainsi. Tel est **παρεσκευάσται**, les préparatifs sont faits, etc.

EX. : ANTIPH., I, 31 : **βεβοήθηται**... τῷ νόμῳ, secours a été porté à la loi. V, 75 : ὁμῶς δ' οὖν **κεκινδυνεύσεται**, quoi qu'il en soit, on en aura couru le risque.

II. Il ne faut pas confondre avec cette construction l'emploi des verbes λέγεται, on dit, ἐδηλώθη, on découvrit, accompagnés d'une proposition subordonnée.

EX. : ANTIPH., V, 70 : ἐν τούτῳ **ἐδηλώθη** τῷ τρόπῳ ἀπωλώλει τὰ χρήματα, à ce moment on découvrit comment l'argent avait disparu².

Dans ce cas, la proposition subordonnée sert de sujet au verbe passif.

2° Le complément ~~direct~~ qui qualifie l'action signifiée par le verbe actif *ne devrait pas* devenir le sujet du verbe à la voix passive, car ce complément ne signifie pas l'objet sur lequel l'action s'exerce.

1. C'est exceptionnellement qu'on trouve chez CICÉRON, *p. Marc.*, 3, 9 : **ejusmodi res... obstrepi clamore militum videntur**.

2. Cf. O. RIEMANN et CH. CUCUET, *Règles fondamentales de la Syntaxe grecque* (d'après A. von Bamberg), 2^e édit. (Paris, Klincksieck, 1888), p. 91.

Cependant *en grec*, le complément qualificatif devient très souvent sujet du verbe au passif.

Ex. : PLAT., *Méne.*, 243 e : ὁ οἰκείος ἡμῖν πόλεμος οὕτως ἐπολεμήθη (à l'actif on dirait πολεμεῖν πόλεμον οἰκείον).

REMARQUE. — En latin ce tour est rare et peu correct. Cornélius Népos a bien dit (*Hann.*, 5, 1) *hac pugna pugnata*, mais c'est un auteur dont la latinité est loin d'être pure.

De même les verbes exprimant une affection de l'âme (*lugeo, doleo, horreo, gemo, fleo, ploro*) et qui se construisent à l'actif avec l'accusatif neutre d'un pronom (cf. § 63, 4^o [p. 64]) ne s'emploient pas en général au passif avec ce pronom pour sujet.

3^o Les verbes passifs ne doivent pas avoir de complément signifiant l'objet direct et immédiat de l'action.

Mais ils peuvent avoir un complément *direct* qualificatif de l'action.

a) En grec, cette construction est habituelle.

Ex. : PLAT., *Gorg.*, 520 c : ἄλλην εὐεργεσίαν τις εὐεργετηθεῖς. 494 a : τὰς ἐσχάτας λυπεῖται λύπας. — LYSIAS, XIII, 50 : ἡ κρίσις, ἣν ἐκρίθη. — PLAT., *Lois*, 836 d : ταῦτα... οὐδεὶς ἂν πεισθεῖη ποτέ.

b) En latin, les verbes qui signifient avertir, exhorter, etc., et d'autres qui se construisent au passif avec un sujet au nominatif peuvent se construire avec l'accusatif de qualification.

Ex. : CIC., *Lael.*, 24 : non audimus ea *quæ* a natura monemur.

REMARQUES. — I. On vient de voir que les verbes passifs ne peuvent pas logiquement se construire avec le complément qui signifie l'objet direct et immédiat de l'action.

Cependant les verbes qui ont à la voix active un double complément direct, l'accusatif de la personne et celui de la chose (§ 58), peuvent (surtout en grec) se construire au passif avec l'accusatif de la chose¹.

Ex. : PLAT., *Méne.*, 236 a : μουσικὴν ὑπὸ Λάμπρου παιδευθεῖς, ῥητορικὴν ὑπ' Ἀντιφῶντος. *Mén.*, 87 ε' : οὐδὲν ἄλλο διδάσκεται ἄνθρωπος ἢ ἐπιστήμην. — XÉN., *Mém.*, IV, 3, 14 : ἐάν τις τὸν ἥλιον ἀναιδῶς ἐγγχειρῇ θεᾶσθαι, τὴν δψιν ἀφαιρεῖται.

En latin cet usage est assez limité. En dehors de l'expression très usitée *interrogatus sententiam*, on ne trouve guère à l'époque classique que le participe *doctus* (SALL., *Hist. fr.*, 1, 40) suivi d'un complément de chose à l'accusatif. Mais cette construction développée chez les poètes, particulièrement chez Ovide, à l'imitation du grec, finit par passer dans la prose de l'époque impériale².

II. En grec, un complément au datif pouvant devenir sujet du verbe passif et dési-

1. Il semble, dans ce cas, que des deux actions dont l'idée est contenue dans le verbe, l'une, celle qui s'exerce sur la personne, prenne la signification passive, tandis que l'autre, celle qui s'exerce sur la chose, garde la signification active.

2. Voy. KUTZEN, *Ausführl. Gr. der lat. Spr.*, § 73, 4.

gnant *ordinairement* une personne, l'accusatif de la chose se construit avec le passif et signifie à peu près le même rapport que l'accusatif de relation.

Ex. : XÉN., *Anab.*, II, 6, 1 : οἱ στρατηγοὶ ἀποτμηθέντες τὰς κεφαλὰς ἐτελεύτησαν (à l'actif il y aurait τοῖς στρατηγοῖς ἀπέτεμε τὰς κεφαλὰς).

XÉN., *Cyr.*, V, 2, 32 : πολλοὺς εὐρήσομεν ἔτι τραύματα ἐπιδεδεμένους ἃ ὑπὸ τῶν ἡμετέρων ἔλαβον (à l'actif il y aurait πολλοῖς ἐπιδέδεκε τὰ τραύματα).

En latin cette construction ne se rencontre que chez les poètes ou dans la prose poétique.

Ex. : VIRG., *Én.*, II, 273 : perque pedes trajectus lora tumentes (à l'actif il y aurait trajicere alicui lora per pedes). *Égl.*, III, 186 sq. : dic quibus in terris inscripti nomina regum | Nascuntur flores (il y aurait à l'actif in floribus inscribunt nomina).

Tacite a dit avec autant de hardiesse :

Hist., III, 74, 5 : modicum sacellum Jovi conservatori aramque posuit casus suos in marmore expressam (p. ubi casus... expresserat).

243. — En grec quelques verbes moyens ont des aoristes passifs de forme et de sens.

Ex. : αἰρεθῆναι, être choisi (*moyen* ἐλέσθαι, choisir), αἰτιαθῆναι, être regardé comme responsable de (*moyen* αἰτιᾶσθαι, rendre responsable), βιασθῆναι, être vaincu (*moyen* βιάζεσθαι, forcer, violenter), δεχθῆναι, être reçu (*moyen* δέχεσθαι, recevoir), ἐργασθῆναι, être bien travaillé (*moyen* ἐργάζεσθαι, travailler), κτηθῆναι, être acquis (*moyen* κτᾶσθαι, acquérir), μεταπεμφθῆναι, être mandé (*moyen* μεταπέμπεσθαι, mander), etc.

REMARQUES. — I. Beaucoup de verbes moyens, qui n'ont pas de voix active, ont un aoriste passif à signification passive, comme ἐπιμέλεσθαι, s'occuper de, ἐπιμελεσθῆναι, être chargé de, etc. Quelques-uns ont deux aoristes, l'un de forme passive, l'autre de forme moyenne, mais tous deux à signification active, comme πολιτεύεσθαι, prendre part aux affaires publiques, *aor.* ἐπολιτευσάμην ou ἐπολιτεύθην, je pris part aux affaires publiques.

II. Le latin n'a rien de pareil, si ce n'est que l'usage correct exige qu'à côté d'un infinitif passif on emploie, non pas les formes de parfait actif cœpi et desii, mais les formes passives cœptus sum, desitus sum.

Ex. : CIC., *Brut.*, 7, 26 : qua in urbe... primum... litteris oratio est cœpta mandari. *Id.*, *ibid.*, 32, 123 : veteres orationes... a plerisque legi sunt desitæ.

Toutefois quand l'infinitif passif a le sens d'un moyen, on peut employer cœpi et desii.

Ex. : CIC., *Brut.*, 27, 106 : plura fieri (gr. γίνεσθαι) judicia cœperunt. *Verr.*, II, 4, 59, 133 : judicia severa Romæ fieri desierunt. — CORNIF., *ad Herenn.*, IV, 10, 14 : cœpit... defricari (se faire frotter)¹.

1. Pour cette question, voy. RIEMANN, *Études sur la langue et la grammaire de Tite-Live*, 2^e éd., p. 208.

214. — Le passif de certains verbes étant peu ou point usité, on y supplée par certains verbes intransitifs. Ainsi le passif de

ἀποκτείνω, tuer,	est ἀποθνήσκω, être tué, périr (de la main de),
εὖ ποιῶ, faire du bien à,	— εὖ πάσχω, être bien traité,
εὖ λέγω, dire du bien de,	— εὖ ἀκούω, avoir une bonne réputation, être loué,
διώκω, accuser (être demandeur),	— φεύγω, être accusé (être défendeur),
ζημιῶ, punir,	— δίκην δοῦναι, être puni,
ἀπολύω, absoudre,	— ἀποφεύγω, être absous,
αἰρῶ, prendre (sur le fait), con-	— ἀλίσκομαι, être convaincu de, perdre son vaincre de, procès,
βάλλω, bannir,	— πίπτω, être banni,
τίκτω, enfanter,	— γίγνομαι, naître de,
τέθεικα, avoir établi,	— κείμεναι, être établi,
καληρῶ, choisir par le sort,	— λαγχάνω, être choisi par le sort.

Ex. : Xén., *Anab.*, V, 1, 15 : ἀπέθανεν ὑπὸ Νικάνδρου, (Dexippe) ^{fut mis à mort} périt de la main de Nicandre. — Isocr., VI, 41 : οὐδὲν οὕτω δεινὸν ἐστὶν ὡς τὸ κακῶς ἀκούειν ὑπὸ τῶν πολιτῶν (être diffamé par ses concitoyens). — Xén., *Hell.*, IV, 8, 20 : ἦλθον εἰς Λακεδαίμονα οἱ ἐκπεπτωκότες Ροδίων ὑπὸ τοῦ δήμου (ceux des Rhodiens bannis par le peuple). VI, 4, 37 : παῖδες αὐτῷ οὐκ ἐγίγνοντο ἐκ τῆς γυναικὸς, il n'avait point d'enfants de sa femme. — Isocr., I, 36 : πείθου τοῖς νόμοις τοῖς ὑπὸ τῶν βασιλέων κειμένοις. — Ps.-Démosth., LVII, 47 : εἰ ἔλαχον ἱερεὺς, si le sort m'avait donné les fonctions sacerdotales.

215. — En latin le passif de *vendere* et celui de *perdere* sont inusités aux formes autres que *venditus*, *vendendus*, *perditus* et *perdendus*¹, du moins dans la prose classique. On y supplée par les verbes intransitifs *veneo*, être vendu, se vendre et *pereo*, être perdu, se perdre.

REMARQUES. — On sait que le verbe *facio* n'est usité au passif qu'au participe *factus* et aux temps qui en sont formés. Les autres temps sont empruntés au verbe intransitif *fi*.

De même *arefio*, *calefio*, etc., servent de passifs à *arefacio*, *calefacio*, etc. Par contre, on dit *conficior*, *deficior*, *efficior*, etc.

216. — Un certain nombre de verbes ont, en grec, un futur moyen à sens passif. Tels sont :

ἀδικῶ, *fut.* ἀδικήσομαι, je serai victime d'une injustice², ἀυξάνω,

¹ Les temps passés composés de *venditus* et de *perditus* avec le verbe *sum* sont naturellement usités aussi.

² Cf. *ΕΞΗΡΙΠΕ*, *Iph. Aut.*, 1437 ; *THUC.*, V, 56 ; *XÉN.*, *Cyr.*, III, 2, 18 ; *ISOCR.*, II, 46 ; *PLAT.*, *Gorg.*, 509 ; *ARIST.*, *Polit.*, III, 13, 13 ; *DÉM.*, XX, 164 ; XXI, 30 ; 220 ; XXIII, 115.

fut. αὐξήσομαι, je serai augmenté¹, οἰκῶ, *fut.* οἰκήσομαι, je serai administré², ταράττω, *fut.* ταραξομαι, je serai agité³, φυλάττω, *fut.* φυλάξομαι, je serai gardé⁴.

D'autres verbes ont un double futur passif, l'un à forme moyenne, l'autre à forme passive. Tels sont :

ἄγω, *fut.* ἄξομαι et ἀχθήσομαι, je serai conduit⁵; βλάπτω, *fut.* βλάψομαι et βλαθήσομαι, on me fera du tort⁶, ἀποστερῶ, *fut.* ἀποστερήσομαι et ἀποστερηθήσομαι, je serai dépouillé⁷, τιμῶ, *fut.* τιμήσομαι et τιμηθήσομαι, je serai honoré⁸, τρέφω, *fut.* θρέψομαι et τραφήσομαι, je serai nourri⁹.

217. — Le sujet du verbe actif devenu le complément du verbe passif se construit en grec et en latin de diverses manières selon la nature du complément ou selon l'idée à exprimer.

1° *En grec*, on met ordinairement le complément au génitif précédé de ὑπό ou au datif sans préposition.

La première construction signifie que le complément est l'auteur ou la cause de l'action.

Ex. : XEN., *Anab.*, V, 1, 15 : ἀπέθανεν (voy. ci-dessus, § 214) ὑπὸ Νικάνδρου (Nicandre est l'auteur du meurtre). I, 3, 5 : πολλὰ τῶν ὑποζυγίων ἀπώλετο ὑπὸ λιμοῦ (la famine fut la cause de leur perte)¹⁰.

L'autre construction signifie plutôt une idée de *moyen* ou d'*instrument* avec les noms de chose (cf. ci-dessus, § 185), de *possession* ou d' avec les noms de personne (cf. ci-dessus, § 89, 3°).

2° *En latin*, le complément se met ordinairement à l'ablatif précédé de *ab* ou sans préposition.

1. Cf. XEN., *Cyr.*, V, 1, 12; PLAT., *Rép.*, 497.

2. Cf. THUC., VIII, 67; PLAT., *Rép.*, 520; ISOCH., XII, 1, 3; ESCHINE, I, 22; ARIST., *Pol.*, II, 1, 3; III, 14, 1; PS.-DÉM., LVII, 62.

3. THUC., VII, 36; 67; XEN., *Cyr.*, VI, 1, 43.

4. SOPH., *Phil.*, 48; XEN., *Écon.*, 4, 9.

5. Voy. pour ἄξομαι : ESCHYLE, *Ag.*, 1632; PLAT., *Rép.*, 458; pour ἀχθήσομαι : PLAT., *Hipp. maj.*, 292.

6. Voy. pour βλάψομαι : THUC., I, 81; VI, 94, 4; pour βλαθήσομαι : ISOCH., I, 25; PLAT., *Ménon*, 77.

7. Voy. pour ἀποστερήσομαι : EUR., *Herc. fur.*, 137; THUC., VI, 91; DÉM., XXIV, 210; XXXIX, 11; XL, 10; pour ἀποστερηθήσομαι : LYS., XII, 78; DÉM., I, 22; ISOCH., VII, 34 (*ms. Urbinas*).

8. Voy. pour τιμήσομαι : ESCHYLE, *Ag.*, 581; SOPH., *Antig.*, 219; EURIPIDE, *frag.* 362, 49 (Dind., 5^e éd.); THUC., II, 87, 9; PLAT., *Rép.*, 426; *Hipp. maj.*, 284; XEN., *Hier.*, 919; *Cyr.*, VIII, 7, 15; DÉM., XIX, 30. Τιμηθήσομαι est beaucoup plus rare à l'époque classique, cf. THUC., VI, 80; DÉM., XIX, 223.

9. Voy. pour θρέψομαι (outre HIPPOCR., VII, 482; 518), THUC., VII, 49; XEN., *An.*, VI, 5, 20; PLAT., *Rép.*, 372; 568; ARIST., *de Anim.*, III, 12, 3. Pour τραφήσομαι, on ne le trouve que dans PS.-DÉM., LX, 32; plus tard, il devient d'un emploi assez fréquent. Voy. VEITCH, *Greek verbs irregular and defective*, nouv. éd. (1887).

10. Voy. ci-dessus, § 191, 3°, REM. (p. 225).

Il est précédé de *ab*, quand c'est une personne ou une chose personnifiée. Seuls les poètes ou ceux qui les imitent étendent cette construction aux noms de choses (voy. ci-dessus, § 152, 2° et les REMARQUES, pp. 188-9; cf. p. 215, n. 4).

Il est employé sans préposition quand c'est un nom de chose (voy. § 187).

Pour les noms d'animaux, voy. § 152, 2°, REM. II (p. 189).

REMARQUES. — I. Au lieu des constructions ordinaires avec *ὕπο* et le génitif, ou avec le datif sans préposition, on trouve en grec d'autres tournures, particulièrement chez les poètes.

Ainsi Homère met au datif avec *ὕπο* le complément d'un verbe passif, usage qui se retrouve en prose attique, mais restreint aux verbes signifiant être élevé ou instruit (cf. PLAT., *Rép.*, 301 c : Ἀχιλλεύς ὑπὸ τῷ σοφωτάτῳ Χείρωνι τεθραυμένος)¹. Le néo-ionien emploie *ἐκ* (ἐξ) avec le génitif, pour marquer que le complément est le point de départ de l'action, et cette construction se retrouve chez les poètes, chez Thucydide (cf. I, 20, 2) et chez Platon (cf. *Tim.*, 74 b).

Ce sont encore les poètes qui emploient *πρός* avec le génitif pour indiquer que tel ou tel résultat est dû à la présence de telle personne (cf. HOM., *Il.*, XI, 831; SOPH., *Phil.*, 1070, etc.). Cette construction se trouve aussi chez Hérodote (cf. I, 61; II, 75; III, 115; VII, 209, etc.).

D'ailleurs quand les poètes ou certains prosateurs emploient une construction différente de la construction ordinaire, c'est qu'ils ont besoin de marquer avec plus de précision certaines circonstances ou conditions de l'action. Ainsi *παρά* avec le génitif de la personne se rencontre, non seulement chez les poètes, mais encore chez des prosateurs comme Platon et Xénophon, avec *πέμπεσθαι*, *δίδοσθαι*, *ώφελείσθαι*, *συλλέγεσθαι*, *λέγεσθαι*, *σημαίνεισθαι*, etc. pour marquer que le point de départ de l'action doit être cherché auprès de telle ou telle personne, ou que telle chose a été faite de la part de telle personne. Thucydide emploie souvent *ἀπό* avec un nom de personne dans le même sens ou dans un sens analogue².

II. En latin on trouve quelquefois le datif au lieu de l'ablatif avec ou sans *ab*. Mais cette construction offre un sens particulier qui a été étudié § 89, 3° (p. 95).

§ 2. — Emploi des temps³.

A. — SENS DES TEMPS DE L'INDICATIF.

218. — L'action signifiée par le verbe se rapporte au présent, au passé ou à l'avenir. Tout verbe doit donc avoir un *présent*, un *passé* et un *futur*, mais chacun de ces trois temps fondamentaux peut exprimer

1. Dans Homère, le datif équivalant vraisemblablement à un locatif primitif et la construction marque le plus souvent une circonstance de lieu. Dans l'exemple cité de Platon, comme dans tous les passages analogues, *ὕπο* avec le datif peut être traduit littéralement par « sous la surveillance, sous la direction de »...

2. V. Μύμνα, *ouv. cit.*, § 378, 11.

3. Les stoïciens paraissent avoir les premiers établi une théorie des temps (cf. BAKKER, *Anecd.*, p. 894), et il est probable que, chez les Latins, Varron s'en est inspiré (cf. *de Ling. Lat.*, IX, 90-98). Les Grecs distinguent trois temps : *ὁ ἐνεστώς* (s.-e. χρόνος), *ὁ παρεληλυθώς* et *ὁ μέλλων* (cf. DENIS LE

des nuances particulières suivant les rapports qu'il a avec les diverses manières de concevoir l'action.

Or, en grec, les formes verbales dérivées du radical peuvent exprimer trois manières d'être de l'action; l'une peut exprimer que l'action est en train de se faire, qu'elle est commencée, mais non terminée, et qu'elle dure encore (*actio imperfecta*); l'autre, que l'action est terminée, accomplie (*actio perfecta*) et qu'on la considère dans ses résultats; enfin la troisième peut signifier l'action verbale pure et simple, sans aucune idée de durée.

En latin, il y a deux séries de formes verbales qui *proprement* expriment deux manières d'être de l'action. L'une peut signifier que l'action est en train de se faire, qu'elle est à tel ou tel moment de son développement; l'autre, que l'action est accomplie et qu'on la considère dans ses résultats.

Quant à l'idée verbale pure et simple, elle peut être *figurément* exprimée par les formes du radical de l'action imparfaite.

Ainsi, en latin comme en grec, non seulement tout verbe signifie une action *présente, passée ou future* par rapport au moment où l'on parle, mais encore la forme du radical employé peut servir à indiquer *à quel point de son développement* l'action est parvenue.

THRACE, p. 638; *Scholies de Denys le Thrace*, pp. 889-892). Les Latins ont traduit ces trois termes respectivement par *præsens* (s.-e. *tempus*), *præteritum* et *futurum* (cf. VARNON, *l. l.* et PRISCIAN, VIII, 39). Mais les stoïciens considérant, non pas le temps en lui-même, mais l'action dans ses progrès, avaient établi des nuances assez délicates. Ainsi, dans le présent (*ἐνεστώς*), ils distinguaient l'*ἐνεστώς ἀτελής* (c.-à-d. le présent non accompli), l'*ἐνεστώς παρατατικός* (le présent qui dure), et l'*ἐνεστώς συντελικός* ou *τέλειος* (c.-à-d. le présent accompli ou parfait). De même dans le passé, ils distinguaient le *παρωχημένος παρατατικός* (c.-à-d. le passé qui dure, le plus-que-parfait) et le *παρωχημένος συντελικός* (c.-à-d. le passé accompli). Plus tard ces distinctions furent négligées par les grammairiens, qui se contentèrent d'établir dans le passé quatre différences (cf. DENYS LE THRACE, p. 53): *παρατατικός*, *παρὰκειμένος*, *ὑπερσυντελικός* et *ἀόριστος*. Les Latins ont traduit ces termes (cf. PRISCIAN, VIII, 39) le premier par *imperfectum*, le deuxième par *perfectum* et le troisième par *plus-quam-perfectum*. Quant à l'aoriste, qui chez eux se confondait avec le parfait, ils n'ont pas eu à lui donner un nom.

L'explication des trois termes traduits est ainsi donnée par PRISCIAN, *l. l.*: « Facile... *dinoscitur utrum multo ante (plus-quam-perfectum) an nuper (perfectum) sint facta, an cœperint quidem, nondum tamen sint perfecta (imperfectum)* ».

Denys le Thrace (*l. l.*) dit de l'aoriste: *ἀόριστος δ' ἐκλήθη πρὸς ἀντιδιαστολὴν τοῦ παρὰκειμένου καὶ ὑπερσυντελικοῦ* (« pour le distinguer du parfait et du plus-que-parfait »), ce qui veut dire que l'aoriste désigne une action passée sans marquer qu'elle est récente ou accomplie depuis longtemps.

Enfin les grammairiens grecs appelaient *μετ' ὀλίγον μέλλων* un futur usité seulement chez les Attiques et qui est pour nous le futur antérieur; l'expression *μετ' ὀλίγον* indique qu'ils considéraient l'action marquée par ce futur comme prochaine. Les Latins prenaient le futur antérieur pour une forme du subjonctif, sans doute parce qu'il se rencontre souvent dans les propositions dépendantes et qu'il a quelque ressemblance avec le parfait du subjonctif.

Cette théorie, tout imparfaite qu'elle est, s'est perpétuée jusqu'aux temps modernes. De nos jours, G. Curtius a développé sur la signification des temps en grec une théorie nouvelle très simple et très séduisante. Cf. G. CURTIUS, *Griechische Grammatik*, 9^e édit., ch. xx; *Erläuterungen z. m. griech. Gramm.*, p. 178-189. Combattue par CH. THOMAS (*Mém. de la Soc. de Ling.*, t. I, p. 111 sqq.), cette théorie peut néanmoins être acceptée dans ses traits essentiels, et peut être étendue même au latin, à la condition qu'on la débarrasse des exagérations systématiques qu'elle renferme. Voy. O. RIEMANN, *la Question de l'aoriste grec* (Mélanges Graux, p. 585 sqq.).

Il faut signaler enfin la théorie toute récente que B. DEJANÉCK a donnée des temps dans la deuxième partie de sa *Syntaxe* (Strasbourg, K. J. Trübner, juin 1897), théorie qui mérite d'être étudiée et discutée en détail.

219. — Ces idées sont résumées dans le tableau suivant :

1 ^{er} Temps exprimant l'action en train de se faire, <i>actio imperfectu</i> (temps formés du radical du présent) :			
Grec.		Latin.	
PRÉSENT (ὁ ἐνεστώς)	ἀποθνήσκω, je me meurs. γράφω, je suis occupé à écrire.	PRÉSENT (<i>præsens</i>)	morior, je me meurs. scribo, je suis occupé à écrire.
PASSÉ (ὁ παρατατικός)	ἀπέθνησκον, je me mourais. ἔγραφον, j'étais occupé à écrire.	PASSÉ (<i>præteritum</i>)	moriebar, je me mourais. scribebam, j'étais occupé à écrire.
FUTUR (ὁ μέλλων)	Emprunté au radical n° 3.	FUTUR (<i>futurum</i>)	Appartient pour la forme au radical n° 1, mais pour le sens, au radical n° 3.
2 ^e Temps exprimant l'action accomplie et considérée dans ses résultats, <i>actio perfecta</i> (temps formés du radical du parfait) :			
Grec.		Latin.	
PRÉSENT (ὁ παρακείμενος, ὁ ἐνεστώς συντελικός)	τέθνηκεν, il est mort. γέγραπεν, il a fini d'écrire.	PRÉSENT	interii, je suis mort. scripsi, j'ai fini d'écrire.
PASSÉ (ὁ ὑπερσυντέλικος)	ἔτεθνήκει, il était mort. ἔγεγράφει, il avait fini d'écrire.	PASSÉ	perierat, il était mort. scripseram, j'avais fini d'écrire.
FUTUR (μετ' ὄλγον μέλλων)	τεθνήξει, il sera mort. γεγραφέται ἡ ἐπιστολή, on aura fini d'écrire la lettre.	FUTUR	— scripsero, j'aurai fini d'écrire.
3 ^e Temps exprimant l'idée verbale pure et simple sans aucune idée de durée (temps formés du radical de l'aoriste et du radical du futur ¹) :			
Grec.		Latin.	
PRÉSENT	N'existe pas (cf. § 229).	PRÉSENT	Emprunté au radical n° 1 (scribo, j'écris).
PASSÉ	ἀπέθανεν, il mourut. ἐβασίλευσεν, il fut roi ou il devint roi. ἔγραψεν, il écrivit. ἀποθανεῖται, il mourra.	PASSÉ	interiit (<i>aor.</i>), il mourut. — scripsi (<i>aor.</i>), j'écrivis, j'ai écrit.
FUTUR	βασιλεύσει, il sera roi ou il deviendra roi ² . γράψω, j'écrirai.	FUTUR	Emprunté au radical n° 1 scribam, j'écrirai.
<p>1. Il faut dire temps formés du radical de l'aoriste et du radical du futur, car l'indico du futur grec n'est pas le même que celui de l'aoriste. cf. Δικταίτς, <i>die Grundlagen der griechischen Syntax</i>, p. 98.</p> <p>2. Les exemples ἐβασίλευσεν, « il devint roi » et βασιλεύσει, « il deviendra roi », montrent qu'en grec le radical de l'action verbale pure et simple peut, en certains cas, signifier le fait d'<i>entrer</i> dans tel ou tel état. Selon Δικταίτς (<i>ouv. cité</i>, p. 111-112), il y aurait même eu en grec, à l'origine, des présents exprimant aussi l'entrée de l'action dans la réalité. Pour lui les formes d'aoriste second comme ἔστη ne seraient pas autre chose que des imparfaits formés du radical de ce présent et des locutions comme βάζω ἔθι auraient signifié proprement et primitivement « mets-toi en mouvement et va ».</p>			

GRAMMAIRE COMPARÉE DU GREC ET DU LATIN.

20. — On distingue quelquefois les temps du verbe en *temps principaux* et *temps secondaires*.
 Les temps *principaux* sont le *présent*, le *parfait*, le *futur* et le *futur rieur grec*; les temps *secondaires* sont l'*imparfait*, l'*aoriste grec*, l'*arfait latin* (équivalant à l'*aoriste*) et le *plus-que-parfait*.

I. — *Temps de l'action non encore accomplie.*

A. — *Présent.*

21. — **Présent marquant une action qui dure.** — Par nition, l'indicatif présent est la forme verbale que l'on emploie nd on veut indiquer que l'action *dure* et qu'elle *est en train de se* .

Ex. : γράφω, **scribo**, (au moment où je parle) je suis occupé à écrire. — **Annum jam audis Cratippum** (d'après C^{ic}., *de Off.*, I, 1, 1). **Πόλις οἰκοδομεῖται**, **urbs ædificatur**, la ville *se bâtit* (on bâtit la ville).

22. — Il suit de là que l'indicatif présent peut être employé aussi :

° Pour indiquer un *effort*, une *tentative* (l'action qui est en train de se faire n'aboutira peut-être pas) :

Ex. : H^{om}., *Il.*, IX, 261 : σοὶ δ' Ἀγαμέμνων | ἄξια δῶρα **δίδωσι** (il te donne, c.-à-d. il t'offre) **μεταλλάξαντι χόλοιο**. Cf. X^{én}., *Cyr.*, I, 3, 14. — Isocr., V, 12 : ταύτην (τὴν δόξαν) **πείθουσιν** (ils cherchent à persuader, ils engagent) **ἡμᾶς ἀποβαλεῖν**.

PLAUT., *Mil.*, 36 : **quid illuc quod dico?** qu'est-ce donc que je *veux dire?* — C^{ic}., *de Off.*, III, 13, 53 : **domum... vendo**, je *cherche à vendre* (je mets en vente) une maison. — T.-Liv., XXII, 60, 13 : **reduces (vos) in patriam ad parentes, ad conjuges ac liberos facit** (il veut vous ramener).

° Pour indiquer une action qui *se répète* soit dans le présent soit dans tous les temps, c'est-à-dire une *habitude prise*, une *coutume* (il y a un rapport évident entre la *durée* et la *répétition* continue d'une même action) :

Ex. : PLAT., *Phédon*, 58 a : πλοῖον ἐς Δῆλον Ἀθηναῖοι **πέμπουσιν** (envoient tous les ans). — D^{ém}., XIX, 46 : οὐδὲν θαυμαστόν, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, μὴ ταῦτ' ἔμοι καὶ Δημοσθένης δοκεῖν· οὗτος μὲν γὰρ ὕδωρ, ἐγὼ δ' οἶνον **πίνω**.

C^{ic}., *de Leg.*, III, 1, 2 : facile omnes, cum **valemus**, consilia **ægotis damus**.

REMARQUES. — I. C'est parce que le présent sert à marquer un fait habituel ou une action répétée qu'on l'emploie aussi dans les sentences, dans les maximes générales et enfin pour l'expression d'une vérité toujours actuelle.

Ex. : EURIPIDE, *Fragm.*, 734 : ἀρετὴ δέ, καὶν θάνητις, οὐκ ἀπόλλυται. — HOR., *Carm.*, II, 14, 1 sq. : Eheu fugaces, Postume, Postume, labuntur anni... III, 2, 13 : Dulce et decorum est pro patria mori.

Ὁ ἄνθρωπος θνητός ἐστιν. — Homo mortalis est.

II. Le grec et le latin, comme le français, emploient le présent dans les locutions « on lit dans Cicéron... », « Xénophon raconte que... » parce que le fait rappelé ou rapporté est toujours *actuel*, en quelque sorte.

223. — Emplois figurés du présent. — Comme tous les mots, les formes verbales qui appartiennent au présent, peuvent prendre des acceptions figurées et dérivées. C'est ainsi qu'on trouve le présent employé tantôt au lieu du passé, tantôt au lieu du futur.

224. — Présent au lieu du passé. — En grec, comme en français, on se sert du présent en parlant d'un temps qui vient à peine de s'écouler.

Ex. : EUR., *Méd.*, 85 : ἄρτι γιγνώσκεις (tu viens de t'apercevoir) τὸδε |
ὡς πᾶς τις αὐτὸν τοῦ πέλας μᾶλλον φιλεῖ. — TÉR., *Ad.*, 239 :
modo dolores, mea tu, occipiunt primulum.

225. — Une action passée dont les effets subsistent au moment de la parole ou dont on considère les résultats actuels peut être exprimée par le présent.

En pareil cas, le grec et le latin rattachent souvent l'action au passé en employant à côté du présent les adverbes πάλαι (πάρως. HOM.), ποτέ, dudum, jam dudum, jam diu, etc.

Ex. : HOM., *Odyss.*, VII, 201 : αἰεὶ γὰρ τὸ πάρος γε θεοὶ φαίνονται
ἐναργεῖς | ἡμῖν, εὖτ' ἔρδωμεν ἀγακλειτὰς ἐκατόμβας. —
EUR., *Rh.*, 322 sqq. : ἀλλ' οὐδὲν αὐτῶν (τῶν φίλων) δεόμεθ',
οἵτινες πάλαι | μὴ ξυμπονοῦσιν, ἡνίκ'... Ἄρης | ἔθραυε
λαίῳ τῇσδε γῆς. *Elect.*, 416 : ἡσθήσεται | ζῶντ' εἰσακούσας
παῖδ', ὃν ἐκσφύζει ποτέ. — DÉM., XX, 141 : μεγίστας δίδοτε
ἐκ πάντος τοῦ χρόνου δωρεὰς τοῖς τοῖς γυμνικοῦς νικῶσιν
ἀγῶνας.

PLAUT., *Stich.*, IV, 1, 23 : quam dudum in portum venis? *Asin.*,
III, 3, 150 : jamdudum est intus. — TÉR., *Heaut.*, V, 1, 9 :
quid illic jamdudum gnatus cessat cum Syro? — CIC.,
Catil., 1, 5 : quod te jamdudum hortor. *Lael.*, 22, 82 : quæ
jamdudum tractamus (cf. 18, 63). — SEN., *Epist.*, LXX, 22 :
quare non omne tormentum... jamdudum effugio?

226. — Mais le grec et le latin donnent la valeur du parfait au présent de certains verbes, sans qu'il soit nécessaire d'y ajouter aucun adverbe; p. ex : νικῶ et κρατῶ, je suis vainqueur (cf. lat. *vinco*), ἡττῶμαι, je suis vaincu, ἀδικῶ, je suis dans mon tort, προδίδωμι, je suis un traître, διώκω, je joue le rôle d'accusateur (de demandeur), φεύγω, je suis accusé (défendeur) ou exilé ou en fuite¹.

Ex. : XÉN., *Anab.*, II, 1, 4 : ἀπαγγέλλετε Ἀριαίῳ, ὅτι ἡμεῖς γε νικῶμεν βασιλέα, καί, ὡς ὁρᾶτε, οὐδεὶς ἡμῖν ἐτι μάχεται. — THUC., II, 5, 5 : οἱ προδιδόντες. — XÉN., *Anab.*, V, 7, 29 : εἰ μὲν ἀδικεῖ ὕμᾱς, οἴχεται ἀποπλέων· εἰ δὲ μὴ ἀδικεῖ, φεύγει ἐκ τοῦ στρατεύματος.

LIV., II, 7, 2 : *vincere* (= *victorem esse*) bello Romanum. XXI, 43, 13 : ab *Herculis columnis... vincentes* huc pervenistis. XXIV, 1, 6 : *refugientes* pauci aliam omnem multitudinem in *potestate hostium esse* afferebant.

REMARQUES. — I. Les présents ἀκούω (poét. κλύω), πυνθάνομαι, μαθάνω, αἰσθάνομαι, γινώσκω et, en latin, *audio*, *accipio*, *video*, *cognosco*, s'emploient souvent en parlant d'une nouvelle que l'on a *apprise*, d'une remarque que l'on a *faite*, etc.; mais dans presque tous les cas le présent s'explique très bien par lui-même et c'est *seulement en apparence* qu'il tient la place d'un passé.

Ex. : HOM., *Il.*, XV, 403 : νῆσός τις Συρίη κικλήσκειται, εἴ που ἀκούεις (c.-à-d. si par hasard tu l'as entendu nommer et si tu m'entends en ce moment). — XÉN., *Anab.*, I, 9, 28 : ἐξ ὧν ἀκούω (c.-à-d. d'après ce que j'ai toujours entendu dire, et d'après ce que j'entends dire encore à chaque instant).

CIC., *de Orat.*, I, 60, 255 : *multi oratores fuerunt, ut illum Scipionem audimus* (même traduction que ci-dessus), etc.

PLAT., *Banq.*, 216 c : οὐδεὶς ὕμῶν τοῦτον γινώσκει (c.-à-d. personne parmi vous n'a-t-il pas appris à connaître Socrate et ne le connaît-il pas?).

CIC., *Tusc.*, IV, 3, 5 : *quibus adulescentibus Diogenem et... Carneadem video ad senatum missos esse legatos* (c.-à-d. j'ai toujours fait et je fais encore la remarque que...).

II. Les présents ἦκω et οἴχομαι ont toujours le sens du parfait : « je suis venu, je suis parti. »

227. — Dans toutes les langues et particulièrement en grec et en latin, on emploie dans un récit le présent, au lieu du passé, quand on veut mettre le fait en quelque sorte sous les yeux du lecteur ou de l'auditeur. C'est ce qu'on appelle le *présent historique*.

Ex. : THUCYDIDE, I, 59, 1 : αἱ δὲ τριάκοντα νῆες τῶν Ἀθηναίων ἀφικνοῦνται ἐς τὰ ἐπὶ Θράκης καὶ καταλαμβάνουσι Ποτιδαίαν. Cf. *ibid.*, 136 (le ch. tout entier). — XÉN., *Anab.*, I, 7, 16 :

¹. Cf. en grec οἱ φεύγοντες « les fuyards » et aussi « les exilés ».

ταύτην δὲ τὴν τάφρον βασιλεὺς μέγας ποιεῖ ἀντὶ ἐρύματος,
ἐπειδὴ πυνθάνεται Κύρον προσελαύνοντα¹.

TÉR., *Andr.*, 105 sqq. : *Chrysis vicina hæc moritur...; egomet quoque ejus causa in funus prodeo...; ecfertur, imus*, etc. — CIC., in *Verr.*, II, 4, 18, 38 sq. : *sic cupiditate inflammatus est...; ut Diodorum ad se vocaret ac posceret. Ille... respondet Lilybæi se non habere (pocula)...; tum iste continuo mittit homines...; scribit ad quosdam Melitenses...; rogat Diodorum*, etc.

REMARQUES. — I. On trouve parfois chez les poètes grecs et latins le présent de l'indicatif employé au lieu du passé *même en dehors du récit*.

a) Les poètes dramatiques grecs s'en servent dans les interrogations vives et passionnées se rapportant au passé :

Ex. : SOPH., *Oed.-R.*, 113 : πότερα δ' ἐν οἴκοις ἢ 'ν ἀγροῖς ὁ Λαίος | ἡ γῆς ἐπ' ἄλλης τῷδε συμπίπτει φόνω, *viens habiter présent*

b) Les poètes latins l'emploient toutes les fois qu'ils croient devoir faire, en quelque sorte, assister le lecteur au fait qu'ils rappellent.

Ex. : CORP. INSCR. LAT., t. I, n° 30 (inscr. en vers saturniens du tombeau de L. Cornelius Scipio Barbatus, gravée après l'an 258 av. J.-C.) : « *Taurasia... cepit, subigit omne Loucanam opsidesque abdoucit.* » — VIRG., *Én.*, II, 274 sq. : « *Quantum mutatus ab illo | Hectore, qui redit (que je crois voir encore revenir du combat) exuvias indutus Achilli!* » Cf. *Én.*, I, 665 ; VIII, 141.

II. Chez les poètes latins on trouve souvent des substantifs qui expriment une condition *durable* (comme *donum*, *munus*, etc.) remplacés par une proposition relative de signification analogue dont le verbe, au lieu d'être au passé, est au présent.

Ex. : VIRG., *Én.*, IX, 265 : *Cratera anticum, quem dat Sidonia Dido*. Cf. *ibid.*, 359 sq. : *Cingula... quæ mittit dona*... — XI, 172. — X, 518 : *juvenes... quos educat Ufens*.

On peut rapprocher de cet emploi du présent celui qu'on trouve chez les poètes grecs avec les verbes τίκτω, γεννώ, φύω, « être père, être mère », θνήσκω, « être mort », ὄλλυμαι, être détruit.

Ex. : EURIP., *Bacch.*, 2 : Διόνυσος, ὃν τίκεται ποθ' ἡ Κάδμου κόρη². — SOPH., *Oed.-R.*, 437 : τίς μ' ἐκφύει βροτῶν. *Ibid.*, 118 : θνήσκουσι, ils sont morts³.

1. En grec, le présent historique est très usité ; on le trouve même dans des cas où il surprend et où le français ne pourrait pas l'employer, comme dans Xén., *Anab.*, I, 1, 1 : Δαρείου καὶ Παρυσάτιδος γίγνονται παῖδες δύο « Darius et Parysatis eurent deux fils ». Cependant, cf. ci-dessous, Rem. II.

2. Voy. Vire., *Égl.*, VIII, 45 : *duris in cotibus illum | ... Garamantes | Nec generis nostri puerum nec sanguinis edunt*. Cf. *Georg.*, I, 279 ; *Én.*, VIII, 141 ; I, 630. — PHOË., *Elég.*, IV, 1, 121 : *Umbria te... edit*.

3. La prose classique emploie de la même façon le participe ἀποθνήσκων, cf. *Isocr.*, IV, 31. On trouve de même dans un texte de loi cité par Dem., XLVIII, 57 : τοὺς ἀπογινόμενους θάπτειν.

228. — Présent au lieu du futur. — Un fait à venir peut paraître si rapproché ou si sûr qu'on peut l'exprimer au moyen du présent.

Ex. : HOM., *Il.*, XI, 363 sq. : ἡ θήν σ' ἐξάνῶ γε (*je suis sûr de t'achever*), καὶ ὕστερον ἀντιβολήσας, | εἴ που τις καὶ ἐμοιγε θεῶν ἐπιτάρροθός ἐστιν. — Oracle cité par HÉROD., VII, 140 : οὗτε γὰρ ἡ κεφαλὴ μένει ἐμπεδον οὔτε τὸ σῶμα | ... οὔτε τι μέσσης (c.-à-d. πόλιος) | λείπεται, ἀλλ' ἄζηλα πέλει· κατὰ γὰρ μιν (c.-à-d. πόλιν) ἐρείπει | πῦρ. — THUC., IV, 95, 2 : ἐν μιᾷ μάχῃ τήνδε τε (τὴν χώραν) προσκτᾷσθε καὶ ἐκείνην μᾶλλον ἐλευθεροῦτε.

On connaît l'emploi du verbe εἶμι dont le présent signifie ordinairement « j'irai »; cf. le fr. *j'y vais*.

En latin, ex. : CIC., *ad Att.*, XIII, 40, 2 : **quid mi auctor es? Advolone an maneo?** — CÉS., *de Bello civ.*, III, 94, 6 : **tuemini, inquit, castra...; ego reliquas portas circumeo et castrorum praesidia confirmo?**

REMARQUES. — I. Cet emploi particulier du présent explique pourquoi on le rencontre en latin dans une proposition conditionnelle dépendant d'une proposition principale dont le verbe est au futur. ~

PLAUT., *Truc.* IV, 4, 23 : **si aufers puerum... omnis mihi spes animam efflaverit**¹. — CIC., *ad Fam.*, XVI, 1, 2 : **si statim navigas, nos Leucade consequere**. — SALL., *Cat.*, 58, 9 : **si vincimus, omnia nobis tuta erunt**... — T.-LIVE, XXIII, 5, 15 : **si parem fortunæ vestrae fidem habetis, nec Hannibal se vicisse sentiet nec Romani victos esse**.

II. Quelquefois, en grec et en latin, la proposition principale est au présent et la conditionnelle au futur. En ce cas, le présent marque que le fait exprimé dans la proposition principale est une conséquence *immédiate* de la proposition conditionnelle.

Ex. : EUR., *Andr.*, 381 : ἦν θάνης σύ, παῖς ὅδ' ἀκφεύγει μόρον. — XÉN., *Anab.*, IV, 7, 3 : τῇ στρατιᾷ οὐκ ἔστι τὰ ἐπιτῆδεια, εἰ μὴ ληψόμεθα τὸ χώριον.

PLAUT., *Rud.*, 168 : **salvæ sunt, si illos fluctus devitaverint**. — CATON., *R. R.*, 1, 7 : **de omnibus agris, optimoque loco si emeris jugera agri centum, vinea est prima**...

1. Sur cet emploi du futur antérieur, voy. ci-après, § 255, Rem. II.

2. Dans certains cas, qu'il ne faut pas confondre avec ceux-ci, le présent de l'indicatif, après une proposition conditionnelle au futur ou à l'impératif (cf. ci-après, § 269), ne tient pas lieu du futur, mais conserve sa signification propre.

1° Il sert à exprimer un fait *actuel* :

Ex. : CIC., *de Leg. agr.*, 1, 9, 27 : **si vos vestrum mihi studium ad communem dignitatem defendendam profitemini** (« si maintenant vous déclarez publiquement »), **perficiam**, etc.

De plus, dans ce dernier exemple, le présent implique cette idée que l'appui donné à Cicéron sera durable.

2° Il sert à constater un fait *réel et permanent* :

Ex. : PLAUT., *Asin.*, 373 : **cavebis** (fut. remplaçant l'impératif) **ne me attingas, si sapis** (« si tu es réellement un homme sensé »). — CIC., *de Leg. agr.*, 1, 9, 29 : **deserite eos a**

229. — Présent exprimant l'action pure et simple. — Comme il n'y a point en grec de présent tiré du radical verbal pur pour exprimer l'action verbale pure et simple sans aucune idée de durée, le présent de l'indicatif est tout naturellement appelé à le suppléer.

Ex. : ἀστράπτει, il fait des éclairs, δίδωμι, je donne, je fais un présent, θαυμάζω, je suis saisi d'admiration, πείθω, je me fais écouter, etc.

REMARQUE. — Le présent de l'indicatif, en latin, s'emploie de la même façon.

Ex. : fulgurat, il fait des éclairs; do, je fais un présent.

B. — Imparfait.

230. — Imparfait marquant la durée de l'action dans le passé. — L'imparfait exprime, en les rapportant au passé, les mêmes manières d'être de l'action que le présent.

Ainsi l'imparfait signifie ordinairement que l'action *durait* ou qu'elle *était en train de se faire* :

Ex. : ἔγραφον, scribebam, j'étais occupé à écrire. — Ἡ πόλις ὤκοδομεῖτο, urbs ædificabatur, la ville se bâtissait, on bâtissait la ville.

REMARQUE. — Dans les phrases comme celles-ci :

Cés., de B. Gall., I, 38, 4 : idque (oppidum) natura loci sic muniebatur ut magnam ad ducendum bellum daret facultatem. De B. civ., III, 26, 4 : qui portus ab Africo tegebatur. — CICÉRON, in Verr., II, 4, 55, 122 : tabulis interiores templi parietes vestiebantur

l'imparfait semble employé à contresens, parce qu'il signifie, non pas qu'à tel moment du passé telle ou telle action était en train de se faire, mais bien qu'elle était faite. Toutefois il convient de remarquer qu'à l'actif on dirait (voy. ci-après, § 232) :

oppidum natura loci muniebat, — portum mons ab Africo tegebat, — tabulæ templi parietes vestiebant,

c'est-à-dire que ces imparfaits expriment au passif simultanément dans le passé comme ils l'exprimeraient à l'actif.

231. — Par suite l'imparfait peut être employé aussi :

1° Pour indiquer un *effort*, une *tentative* (l'action qui était en train de se faire n'a pas abouti ou n'aboutira peut-être pas) :

Ex. : Ἐπειθὼν, je cherchais à persuader. — Οὐκ εἶων, je ne voulais pas permettre. — THUC., VII, 56 : ἦν ἄξιος ὁ ἀγὼν, ὅτι οὐχὶ Ἀθηναίων μόνον οἱ Συρακούσιοι περιέγιγνοντο (avaient l'espoir de vaincre) ἀλλὰ καὶ τῶν ἄλλων ζυμμάχων. — THUC.,

quibus, nisi prospicitis (« si vous n'êtes pas hommes à voir les choses de loin »), brevi tempore deseremini. — Ad Fam. XVI, 1, 2 : videto, si me amas (« si tu as réellement de l'affection pour moi »), ne te... hæ litteræ moveant.

V, 39 : διὰ ταῦτα οἱ Λακεδαιμόνιοι ἐποίησαντο τὴν ἑυμαχίαν καὶ τὸ Πάνακτον εὐθὺς **καθηρεῖτο** (on commença sans tarder à renverser Panakton)¹. — ESCHINE, III, 83 : Φίλιππος Ἀλόννησον **ἐδίδου** (voulait donner, offrait), Δημοσθένης δὲ ἀπηγόρευε μὴ λαμβάνειν.

CÉS., de B. G., VII, 47, 2 : **a tribunis militum legatisque... retinebantur** (on cherchait à les retenir). — VIRG., *En.*, VI, 468 : **lenibat dictis animum, lacrimasque ciebat**².

2° Pour indiquer une action qui *se répétait* ou une habitude prise, une coutume qui existait à une certaine époque du passé :

Ex. : THUC., II, 45, 1 : ἐπὶ Κέρροπος... ἡ Ἀττικὴ... κατὰ πόλεις ᾤκειτο³ καὶ αὐτοὶ ἕκαστοι **ἐπολιτεύοντο καὶ ἐδουλεύοντο**⁴... — XÉN., *Mémor.*, I, 1, 5 : ὅστις ἀφικνοῖτο τῶν παρὰ βασιλέως πρὸς Κῦρον, πάντας οὕτω διατιθεῖς **ἀπεπέμπετο** ὥσθ' ἑαυτῷ μᾶλλον φίλους εἶναι ἢ βασιλεῖ. Καὶ τῶν παρ' ἑαυτῷ βαρβάρων **ἐπεμελεῖτο** ὥς πολεμεῖν ἱκανοὶ εἴησαν. *Ibid.*, I, 2, 5 : Σωκράτης τοὺς ἑαυτοῦ ἐπιθυμοῦντας οὐκ **ἐπράττετο** χρήματα (n'avait pas l'habitude d'exiger de l'argent). — THUC., I, 29, 1 : Κορίνθιοι οὐδὲν τούτων **ὕπηκουον** (n'étaient pas gens à y consentir).

CIC., *Acad.*, II, 23, 73 : **sophistæ appellabantur ii, qui aut ostentationis aut quæstus causa philosophabantur**. — SUÉT., *Octav.*, 74 : **convivabatur** et assidue nec unquam nisi recta...; **convivia nunquam et serius inibat et maturius relinquebat**;... **cenam ternis ferculis... præbebat**, etc. Cf. *ibid.*, 75, 76, 77.

REMARQUES. — I. En grec, quand il s'agit dans un récit d'exprimer la répétition d'un fait isolé dans le passé, on se sert non pas de l'imparfait, mais de l'aoriste avec πολλὰκις.

II. Pour l'emploi de l'imparfait avec ἄν destiné à marquer la répétition de l'action, il en sera question plus loin, à propos de l'indicatif, § 302, 2°.

3° Pour indiquer dans la narration historique le développement graduel de l'action :

Ex. : XÉN., *Hell.*, IV, 1, 48 : τὸ μὲν πρὸς ἐσπέρας τεῖχος ἐν ὀλίγαις ἡμέραις πανὺ καλὸν ἐξετείχισαν, τὸ δὲ ἔϋον μᾶλλον καθ' ἡσυχίαν **ἐτείχιζον** (quant à la brèche du levant elle fut [litt. elle était] réparée à loisir).

1. Toutefois cet imparfait peut aussi avoir la valeur d'un imparfait descriptif. Voir ci-dessous, 3° et 4°.

2. Voy. d'autres exemples dans КѢНКА, *ausführl. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 92.

3. Pour l'imparfait ᾤκειτο (« avait une population répartie entre plusieurs cités »), voyez ci-après, § 232.

4. Ces imparfaits expriment à la fois la simultanéité dans le passé (§ 232) et l'idée d'une coutume existant à une certaine époque du passé.

Bien que cet emploi de l'imparfait soit une particularité du grec, on en trouve quelques exemples en latin, cf. T.-LIVE, XXI, 46, 4 : *consistit* (prés. hist.) *utrumque agmen, et ad proelium sese expediebant* (ils se mirent à faire leurs préparatifs en vue de la bataille).

4° L'imparfait alterne avec l'aoriste dans un récit, quand il s'agit de présenter une *description*, un *tableau*. Voy. ci-après, § 256, REM. III.

232. — L'imparfait sert en grec et en latin, comme en français, à signifier la *simultanéité dans le passé*, c'est-à-dire à exprimer que des actions passées étaient en train de s'accomplir, ou que des états antérieurs subsistaient au moment où avait lieu l'action racontée. L'idée de simultanéité résulte du contexte et non de l'imparfait lui-même, qui conserve son sens propre.

Dans cet emploi particulier, l'imparfait sert surtout à rappeler des événements ou des circonstances qui doivent expliquer ou motiver l'action principale (cf. ci-après, § 262) :

Ex. : THUC., IV, 57, 1 : προσπλέοντων οὖν ἔτι τῶν Ἀθηναίων οἱ Αἰγινῆται τὸ... τεῖχος ἐκλείπουσιν, ἐς δὲ τὴν ἄνω πόλιν, ἐν ᾗ ὤκουν, ἀπεχώρησαν· καὶ αὐτοῖς τῶν Λακεδαιμονίων φρουρὰ μία τῶν περὶ τὴν χώραν, ἥπερ καὶ *ἔυνετείχιζε*, ἔυνεσελθεῖν μὲν ἐς τὸ τεῖχος οὐκ ἠθέλησαν..., ἀλλ' αὐτοῖς κίνδυνος *ἐφαίνετο* ἐς τὸ τεῖχος κατακλῆσθαι· ἀναχωρήσαντες δὲ ἐπὶ τὰ μετέωρα... *ἡσύχαζον*... — XEN., *Anab.*, I, 2, 10 : Ξενίας ὁ Ἀρκὰς τὰ Λύκαια ἔθυσσε καὶ ἀγῶνα ἔθηκε· τὰ δὲ ἄλλα *ἦσαν* στελεγγίδες χρυσαί· *ἐθεώρει* δὲ τὸν ἀγῶνα καὶ Κύρος. — Id., *ibid*, I, 2, 11 : Κύρος ἐξελαύνει εἰς Καύστρου πεδῖον, πόλιν οἰκουμένην· ἐνταῦθ' ἔμεινεν ἡμέρας πέντε· καὶ τοῖς στρατιώταις *ὠφείλετο* μισθὸς πλέον ἢ τριῶν μηνῶν καὶ πολλάκις ἰόντες ἐπὶ τὰς θύρας *ἀπῆτουν*· ὁ δὲ ἐλπίδας λέγων *διῆγε* καὶ δῆλος *ἦν* ἀνιώμενος...

CÉSAR, de B. G., VII, 69 : Cæsar Alesiam circumvallare instituit.

Erat oppidum in colle summo, cujus collis radices duo duabus ex partibus fluminis subleuebant, etc. — CIC., de Off., III, 27, 100 : (Regulus) Carthaginem rediit neque eum caritas patriæ retinuit nec suorum; neque vero tum *ignorabat* se ad exquisita supplicia proficisci, sed *jurandum conservandum putabat*. — NEP., *Thémist.*, 1, 3 : totum se dedit reipublicæ...; multum in judiciis privatis *versabatur*, sæpe in contionem populi *prodibat*, etc.

REMARQUES. — I. On dit de même au passif :

Cés., de B. Gall., I, 39, 5 : horum vocibus ac timore paulatim ei, qui

GRAMMAIRE COMPARÉE DU GREC ET DU LATIN.

magnum in castris usum habebant, milites centurionesque, quiue equitatu præerant, perturbabantur. Cf. ci-dessus, § 230, REM.

L'emploi de l'imparfait servant à marquer simultanéité dans le passé se rencontre dans les propositions subordonnées (*relatives* ou *temporelles*).

l. — Emplois figurés de l'imparfait. — Comme le présent, l'imparfait prend dans certains cas des acceptions figurées.

Le présent de certains verbes νικῶ, ἀδίκῶ, etc. (cf. ci-dessus, § 226) confondu avec le sens du parfait, correspond un imparfait qui a le sens du plus-que-parfait, ἐνίκων, j'étais vainqueur, ἠδίκουν, j'étais dans le tort, etc.

ARQUE. — Les imparfaits ἦκον et ὤχόμην ont tantôt le sens du plus-que-parfait, celui de l'aoriste : « j'étais venu » ou « je vins », « j'étais parti » ou « je partis ».

l. — On trouve quelquefois l'imparfait employé en apparence *au présent* ; c'est qu'on se reporte au moment du passé où a eu lieu l'action.

Ex. : HOM., *Il.*, XVI, 29 : σὺ δ' ἀμήχανος ἔπλευ (Patrocle reproche à Achille son obstination dans la colère. Les Achéens, dit-il, sont réduits à l'extrémité. Les meilleurs d'entre eux sont blessés... et les médecins sont occupés à les secourir. Mais toi, tu demeures inflexible. » Si, dans le texte, Patrocle dit à Achille : « Tu étais inflexible, » c'est qu'il songe à l'impassibilité du héros en présence du désastre des Grecs ; c'est comme s'il y avait : « et pendant que ces maux fondaient sur les Grecs, tu restais impassible. » — PLAT., *Crit.*, 47 d : διαφθοροῦμεν ἑκείνου καὶ λωβησόμεθα, ὃ τῷ μὲν δικαίῳ βέλτιον ἐγίγνετο, τῷ δὲ ἀδίκῳ ἀπώλλυτο (c'est comme s'il y avait ὃ τῷ μὲν δικαίῳ βέλτιον γίγνεσθαι, τῷ δὲ ἀδίκῳ ἀπώλλυσθαι ἐλέγετο ἑκαστότε ὑφ' ἡμῶν περὶ τῶν τοιούτων διαλεγομένων)¹. — XÉN., *Anab.*, I, 4, 9 : ἰχθύων, οὓς οἱ Σύροι θεοὺς ἐνόμιζον.

CIC., *de Nat. deor.*, II, 47, 121 : **pastum animantibus large et copiose natura eum, qui cuique aptus erat** (*au moment où elle l'a fait*), **comparavit.** — De même CIC., *Tusc.*, II, 18, 43 : **vide, ne, cum omnes rectæ animi affectiones virtutes appellentur, non sit hoc proprium nomen omnium, sed ab ea, quæ una ceteris excellebat, omnes nominatæ sint.** — *De Nat. deor.*, I, 34, 96 : **cur igitur, cum ceteris rebus inferiores simus** (*c.-à-d. aux dieux*) **forma pares sumus? Ad similitudinem enim deo propius accedebat humana virtus quam figura** (*car, d'après vous, c'était plutôt par sa vertu que par sa forme que l'homme se rapproche de la divinité*).

REMARQUE. — En grec, on emploie souvent l'expression ἦν ἄρα, quand on veut marquer qu'on est désabusé et qu'on ne peut conserver une opinion qu'on croyait autrefois justifiée.

Ex. : HOM., *Il.*, XVI, 33 : οὐκ ἄρα σοί γε πατήρ ἦν Πηλεΐδης (« Ainsi donc Pélée n'était pas ton père. » Nous dirions : « Non, Pélée n'a jamais été ton père. » — *Od.*, XVI, 418 sqq. : Ἀντίνο', ὕβριν ἔχων, κακαμήχανε, καὶ δέ σε φασιν | ἐν δόμῳ Ἰθάκης μεθ' ὁμήλικας ἔμμεν' ἄριστον | βουλῇ καὶ μύθοισι· σὺ δ' οὐκ ἄρα τοῖος ἔησθα (c.-à-d. l'expérience m'a appris qu'il n'en était rien, que ta réputation était usurpée). (Cf. *Od.*, IV, 107; IX, 230; XIII, 209.) — SOPH., *Phil.*, 978 : οἱμοι' πέπραμαι κάπῳ λ' ὅδ' ἦν ἄρα | ὁ ξυλλαβὼν με (le voilà donc celui qui m'a surpris); *lill.* c'était donc lui [lui que je croyais incapable d'une telle action]¹. — PLAT., *Gorg.*, 516 d : οὐκ ἄρ' ἀγαθὸς τὰ πολιτικὰ Περικλῆς ἦν ἐκ τοῦτου τοῦ λόγου, ainsi donc d'après ce raisonnement Périclès n'était pas un habile homme d'État [il nous faut renoncer à cette opinion]).

235. — L'imparfait s'emploie surtout au lieu du présent quand, dans un récit, on détermine une position géographique; bien que le fait énoncé demeure toujours vrai, on le rapporte au moment où l'on en a fait l'observation.

Ex. : XÉN., *Anab.*, IV, 8, 1 : ἀφίκοντο ἐπὶ τὸν ποταμόν, ὃς ὠρίζε τήν τε τῶν Μακρῶνων χώραν καὶ τήν τῶν Σκυθινῶν. — *Id.*, *ibid.*, II, 4, 12 : ἀφίκοντο πρὸς τὸ Μηδίας καλούμενον τεῖχος· ἀπειχε δὲ Βαβυλῶνος οὐ πολὺ.

CÉS., de B. Gall., II, 45, 2-3 : in fines Ambianorum pervenit... Eorum fines Nervii attingebant.

236. — Par une abréviation d'expression, que le français connaît aussi, le grec et le latin peuvent exprimer, au moyen de l'imparfait, qu'à tel moment du passé un fait pouvait être prévu comme devant être la conséquence de tel ou tel acte.

Ex. : PLAT., *Banq.*, 190 c : οὔτε γὰρ ὅπως ἀποκτείναιεν εἶχον... (αἱ τιμαὶ γὰρ αὐτοῖς καὶ ἰσὰ τὰ παρὰ τῶν ἀνθρώπων ἠφανίζετο [p. ἐμελλῶν ἀφανίζεσθαι]), οὔτε ὅπως ἐφ' ἐν ἀσελγαίνειν, les dieux ne savaient comment faire ni pour détruire le genre humain (car du même coup ils perdaient les honneurs et le culte que leur rendaient les hommes), ni pour supporter plus longtemps leur insolence.

CIC., *p. Mil.*, 42, 32 : Milone interfecto Claudius hæc assequatur (p. assecuturus erat), ut..., au meurtre de Milon Claudius gagnait (p. devait gagner) ceci que...

1. Nous pourrions dire de même en français : « Ainsi donc, c'était lui ! » au lieu de dire : « Ainsi donc, c'est lui [qui a fait cela] ! » On voit comment cette acception particulière de l'imparfait se rattache au sens général de simultanéité dans le passé.

De même, dans une phrase comme celle-ci : « Voici ce que je désirais », hoc erat in votis, etc., l'imparfait exprime un fait simultané à une action considérée comme passée (s.-ent. « quand j'y pensais »). Mais, comme l'expression même peut indiquer que le souhait n'a pas été réalisé, on comprend aisément que dans des propositions de ce genre l'imparfait ait pu parfois signifier : « voici ce que j'aurais voulu ». C'est là l'origine d'un emploi de l'imparfait dont il sera question plus loin.

237. — L'imparfait s'emploie quelquefois en grec pour marquer un fait antérieur à une action passée, quand on considère le fait au moment de son développement.

Ex. : XÉN., *Anab.*, II, 1, 3 : Ἀριαῖος ἐν τῷ σταθμῷ ᾧν ἔθεν τῇ προτεραίᾳ ὠρμῶντο, Ariée se trouvait à l'étape même d'où ils partaient (c.-à-d. d'où ils étaient partis) la veille.

238. — Dans certains cas l'imparfait du français peut rendre exactement l'imparfait grec et l'imparfait latin (cf. § 232).

Ex. : ΑΝΤΙΡΗΘΗΝ, V, 29 : τὸ πλοῖον ἦκεν, ἐν ᾧ ἐπλέομεν (on pourrait dire aussi en français : sur lequel nous naviguions). — ΘΥΚ., II, 23 : ἀπέστειλαν τὰς ἑκατὸν ναῦς..., ὥσπερ παρεσκευάζοντο, ils firent partir (s.-ent. après les avoir équipés) les cent vaisseaux qu'ils étaient en train d'équiper. — XÉN., *Anab.*, I, 1, 1 : ἐπεὶ δὲ ἡσθένει Δαρῖος καὶ ὑπώπτει τελευτῇ τοῦ βίου, ἐβόλευτο τῷ παιδί ἀμφοτέρω παρῆναι, comme Darius s'affaiblissait et qu'il entrevoyait sa fin prochaine, il voulut que ses deux fils fussent auprès de lui.

REMARQUE. — En latin, cette observation se vérifie surtout dans tous les cas où l'imparfait a une valeur descriptive et alterne avec le parfait-aoriste.

Voy. CÉS., *de Bell. civ.*, I, 29 et 30. — CIC., *in Verr.*, II, 4, 18. — T.-LIVE, III, 36 et suiv.

239. — **Imparfait du style épistolaire latin.** — Les Latins, considérant que, lorsqu'une lettre arrive à destination, beaucoup des faits relatés appartiennent désormais au passé, avaient adopté l'usage, en écrivant une lettre, de mettre à l'imparfait tous les verbes qui exprimaient des actions présentes pour l'auteur de la lettre, mais passées pour le destinataire.

Ex. : CIC., *ad Attic.*, IX, 10, 1 : nihil habebam quod scriberem, je n'ai rien à t'écrire. — *Ad Fam.*, I, 8, 7 : rem te valde bene gessisse rumor erat. *Expectabantur* litteræ tuæ,... — *Ibid.*, X, 20, 1 : ita erant omnia, quæ istinc afferebantur, incerta, ut, quid ad te scriberem, non occurreret.

240. — On met le présent quand on veut marquer que le fait en question sera encore vrai et actuel pour celui qui lira la lettre.

Ex. : CIC., *ad Att.*, X, 6, 1 : me adhuc nihil præter tempestatem moratur, rien ne m'arrête ici que le mauvais temps.

S'il y avait eu morabatur, Atticus aurait pu comprendre que le mauvais temps arrêtait Cicéron au moment où il écrivait, mais qu'il n'aurait peut-être pas été parti depuis.

REMARQUES. — I. L'imparfait de l'indicatif a si bien, dans cet emploi, un sens tout à fait spécial qu'on le trouve modifié par des adverbes, comme **hodie** et **nunc**, qui ne peuvent se rapporter qu'au présent.

Ex. : CÍC., *ad Att.*, V, 12, 3 : **plura scribam ad te, cum constitero; nunc eram** (pour le moment je suis) **plane in medio mari.**

II. Les exceptions à la règle sont très rares chez Cicéron¹. On la trouve appliquée même chez les poètes (cf. HOR., *Ép.*, I, 10, 49 : **hæc tibi dictabam**)². Pline le Jeune ne s'y astreint plus. Cela tient à ce que pour cet écrivain la forme épistolaire n'est le plus souvent qu'un prétexte à descriptions, à narrations ou à dissertations. Mais dans sa correspondance avec Trajan, il se conforme en général à l'usage de Cicéron. Symmaque et Sidoine Apollinaire, imitateurs de Pline le Jeune, le suivent aussi en cela³.

II. — Temps de l'action accomplie.

A. — Parfait.

241. — Le parfait et les temps qui sont formés du même radical marquent l'entier achèvement de l'action⁴.

C'est ce qu'on voit dans des exemples comme ceux-ci :

HOM., *Il.*, XXI, 81, sq. : ἥως δὲ μοι ἐστὶν | ἥδε δωδεκάτη, ὅτ' ἐς Ἴλιον εἰλήλουθα. — PLAT., *Théét.*, 144 b : ἀκήκοα μὲν τοῦνομα, μνημονεύω δ' οὐ. — XEN., *Anab.*, I, 2, 5 : Κύρος δὲ ἔχων, οὓς εἴρηκα, ὠρμάτο ἀπὸ Σαρδῶων. — CYR., II, 1, 18 : τέλος εἶπεν · Ἀκηκόατε πάντα... — *Ibid.*, I, 3, 18 : (Ἀστυάρχης) τῶν ἐν Μήδοις πάντων δεσπότην ἑαυτὸν πεποίηκεν. — DEM., XXXVII, 64 : οἱ (c.-à-d. ἐπίτροποι, les administrateurs) καὶ τὴν διαθήκην ἡφανίσασιν καὶ τὰς μὲν σφετέρως αὐτῶν οὐσίας ἐκ τῶν ἐπικαρπιῶν διωκήκασιν καὶ

1. Cf. R. KÖHNEN, *ausführl. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 116. Quelques-unes de ces exceptions pourraient disparaître, à l'aide d'une légère correction. C'est ainsi que dans la lettre *ad Att.*, XII, 47, 3 : **tabellarium meum hodie expectamus**, il serait aisé de corriger **expectabamus**.

2. Mais non pas chez VIRG., *Géorg.*, IV, 558 : **hæc... canebam**. Dans ce vers l'imparfait marque que l'action s'est prolongée autant que le séjour de Virgile à Naples.

3. Voy. KRAUT, *Syntax u. Styl des jüng. Plinius*, p. 38.

4. Les grammairiens donnent parfois au parfait employé dans ce sens le nom de parfait logique (*perfectum logicum*), parce qu'il signifie une idée conforme à celle que la raison attribue à son radical, ou parfait absolu (*perfectum absolutum*), parce qu'il exprime sans restriction l'idée d'entier achèvement.

Cette idée d'entier achèvement s'explique très bien, si l'on songe à la signification primitive que le parfait devait à sa forme. De ce que le radical du parfait est précédé du redoublement, il résultait que le parfait avait pour objet de signifier l'action du radical avec toute la force et toute l'énergie possibles. C'est ce qu'on peut vérifier en examinant le sens du parfait dans Homère. Ainsi βέβηκα est toujours employé pour exprimer la marche puissante des dieux ou des héros ; δέδορκα signifie « je vois » dans tout la force du terme et par suite « je suis vivant » (*Il.*, I, 88 ; *Od.*, XVI, 439 ; cf. le participe δέδορκώς chez les tragiques). Comparez βέδρορκα « je pousse de terribles rugissements », χέκληκα « je fais entendre des cris perçants », πέποιθα « j'ai une entière confiance », etc. Il est aisé de voir comment on est passé au sens d'entier achèvement : quand nous disons familièrement : « je suis perdu, perdu », nous exprimons par la répétition du mot ce que le grec rendait par l'emploi de la racine redoublée, mais en même temps nous indiquons que l'action signifiée par le verbe est entièrement accomplie ; il en était de même en grec pour certains de ces verbes. Une fois qu'on se fut habitué à voir ce sens particulier dans quelques-uns des parfaits employés, on ne tarda pas à l'étendre à tous les autres.

τάρχαϊα τῶν ὑπαρχόντων ἐκ τῶν ἐμῶν πολλῶ μείζω πεποιήκασιν, τῆς δ' ἐμῆς οὐσίας... ὅλον τὸ κεφάλαιον ἀνηγήκασιν. — ISOCHR., VIII, 49 : ὁ πόλεμος ἀπάντων ἡμᾶς ἀπεστέρηκεν· καὶ γὰρ πενεστέρους πεποίηκε καὶ πολλοὺς κινδύνους ὑπομένειν ἡνάγκασε¹ καὶ πρὸς τοὺς Ἑλληνας διαδέδλωκε καὶ πάντας τρόπους τεταλαιπώρηκεν ἡμᾶς.

242. — En latin le parfait, quand il est pris dans le sens du parfait, présente des emplois semblables à ceux du parfait grec.

Ex. : TERN., *Hec.*, 612 sq. : *i intro et compone, quæ tecum simul Ferantur. Dixi.* — CIC., *de imp. Cn. Pomp.*, 3, 7 : *delenda est vobis illa macula Mithridatico bello superiore concepta, quæ penitus jam insedit ac nimis inveteravit in populi Romani nomine, etc.*

REMARQUE. — Au passif latin, c'est la forme composée du participe passé joint à *sum, es*, etc., qui sert à marquer l'action entièrement accomplie ; ainsi la ville est fondée (c'est une chose faite) se dira *urbs condita est*².

243. — Le parfait ne marque pas seulement l'entier accomplissement de l'action ; par extension, il exprime très souvent que tel ou tel résultat est acquis.

En effet, quand je dis ἡ πόλις ἔκτισται, *urbs condita est*, la ville est fondée, bâtie, je n'exprime pas seulement cette idée qu'on a fini de la bâtir, je veux dire qu'elle existe actuellement à l'état de ville. Le parfait signifie donc aussi une situation présente qui résulte d'un état antérieurement accompli³.

Ex. : HOM., *Od.*, XII, 73, sq. : οἱ δὲ δῶω σκόπελοι ὁ μὲν οὐρανὸν εὐρὺν ἱκάνει | ὅξείη κορυφῇ, νεφέλη δὲ μιν ἀμφιέδθηκεν (a complètement enveloppé et par conséquent entoure). — XEN., *Anab.*, I, 4, 8 : ἀπολελοίπασιν ἡμᾶς Ξενίας καὶ Πασίων· ἀλλ' εὖ γε μέντοι ἐπιστάσθωσαν, ὅτι οὔτε ἀποδεδράκασιν (ils ne sont pas hors de danger), οἶδα γὰρ ὅπη οἴχονται, οὔτε ἀποπεφύγασιν (ils ne sont pas à l'abri de mes atteintes), ἔχω γὰρ τριήρεις ὥστε ἐλεῖν τὸ ἐκείνων πλοῖον.

1. Pour l'emploi de cet aoriste, voy. ci-dessous, § 256, REM. III.

2. La différence de sens entre *amatus sum* et *amatus fui* est bien connue : *amatus sum* indique une action passée subie par le sujet ; *amatus fui* signifie un état qui pour le sujet a existé dans le passé. Voy. RICHMAN, *Études sur... T.-Live* (2^e éd.), p. 213 sqq. et cf. ci-après, p. 277, n. 1.

3. C'est parce que les Grecs attachaient cette signification au parfait qu'ils en remplaçaient souvent les formes personnelles par une périphrase composée du participe parfait uni au verbe εἶμι. De même le plus-que-parfait et le futur antérieur signifiaient pour eux une situation passée ou future résultant d'une action passée. Le parfait a donc logiquement la valeur d'un présent, et il en était vraisemblablement ainsi dans la langue indo-européenne primitive. En zend, le parfait ne se rencontre presque jamais avec la valeur d'un passé (cf. BAATHOLOMÆ, *Arische Forschungen*, p. 235 sqq.) ; en sanscrit, il a fini par être employé comme l'aoriste grec dans les récits ; mais cet usage ne s'est développé qu'assez tard ; primitivement le parfait sanscrit ne servait qu'à exprimer, soit une action exécutée avec énergie ou considérée comme se répétant indéfiniment, soit une action entièrement accomplie. Cf. DELMONT, *Grundlagen der gr. Syntax*, p. 94 sq.

C'est pour cela que beaucoup de parfaits ont le sens du présent¹, comme :

τέθνηκα je suis mort, **κέκτημαι** (j'ai acquis, d'où) je possède, **οἶδα** (j'ai vu), je sais, **ἔγνων** (j'ai appris à connaître, je me suis rendu compte), je saisis, je comprends, **μέμνημαι** (je me suis mis dans l'esprit), il me souvient, **κέκλημαι** (on m'a nommé), je m'appelle, **τεθαύμακα** (j'ai vu avec admiration), je suis émerveillé, **ἔρρωμαι** (je me suis fortifié), je suis bien portant, **ἐγρήγορα** (je suis réveillé), je veille, etc., etc.².

244. — En latin, ce sens particulier du parfait se retrouve dans les formes suivantes employées avec la valeur du présent :

odi, je hais ; **memini** (gr. μέμνημαι), je me souviens, **novi** (j'ai appris à connaître), je connais, je sais ; **cognovi** (gr. ἔγνων), **percepi** (j'ai pris connaissance), je sais ; **didici** (j'ai appris), je sais ; **perspexi** (j'ai observé attentivement), je connais ; **consedi** (je me suis assis), je suis assis ; **consuevi** (je me suis habitué), j'ai l'habitude ; **decrevi** (j'ai pris la résolution), je suis résolu, etc.

REMARQUES. — I. Pour remplacer le parfait et exprimer à la fois l'action passée et l'état actuel qui en résulte, on trouve quelquefois en grec et presque exclusivement chez les poètes le verbe ἔχω accompagné d'un participe aoriste, rarement d'un participe parfait.

Ex. : SOPH., *Phil.*, 1362 : σοῦ δ' ἔγωγε θαυμάσας ἔχω τόδε. — PLAT., *Phèdre*, 257 c : τὸν λόγον δέ σου πάλαι θαυμάσας ἔχω, ὅσῳ καλλίω τοῦ προτέρου ἀπειργάσω.

Dans ces constructions, ἔχειν est *intransitif* et signifie être ou se trouver dans tel état.

II. Il ne faut pas confondre cet emploi avec celui dans lequel ἔχειν *transitif* et signifiant avoir, posséder, est construit avec le participe parfait (actif ou moyen), pour exprimer la possession assurée par l'action du participe.

Ex. : XÉN., *Anab.*, 1, 3, 14 : πολλὰ χρήματα ἔχομεν ἀνηρπακότες. IV, 7, 1 : χωρία ὥκουν ἰσχυρὰ οἱ Ταῖοι, ἐν οἷς καὶ τὰ ἐπιτήδεια πάντα εἶχον ἀνασκευασμένοι.

III. Au lieu de θαυμάσας ἔχω on emploie aussi en grec une périphrase composée du participe parfait et du verbe ὑπάρχω.

Ex. : DÉM., XV, 1 : ἅπαντες ὑπάρχειν ἔγνωκότες μοι δοκαῖτε.

IV. En latin, la périphrase *scriptum habeo* est très usitée à toutes les époques de la langue et sert à montrer beaucoup plus fortement que ne ferait *scripsi* qu'à tel moment donné on est en possession de tel ou tel résultat.

Ex. : PLAUTE, *Pseud.*, 581 : illa omnia missa habeo. — TÉR., *Eun.*, 384 : nostramque adolescentiam habent despiciatam. — CIC., *Div. in Cæcil.*, 4,

1. Ils ont si bien la valeur d'un présent qu'on les voit souvent employés comme on emploierait des présents ordinaires ; par exemple, dans un récit, on trouve ἔγνων remplaçant un présent historique :

XÉN., *Hell.*, VII, 1, 41 : Ἐπαμεινώνδας... ἔγνων στρατευτέον εἶναι ἐπὶ τὴν Ἀχαΐαν. Πεισὶαν οὖν πείθει προκαταλαβεῖν τὸ ὄνειον.

2. Dans beaucoup de verbes, il y a cette différence entre le présent et le parfait que le présent signifie l'action en train de se faire et que le parfait exprime un état résultant de l'action accomplie. Ainsi, tandis que θάλλω signifie « je me couvre de feuilles, de fleurs ou de fruits », τέθηλα signifie « je suis en fleur, je suis verdoyant, je suis couvert de fruits ». Comparez παρόδημαι « je suis frappé de crainte, je suis troublé », δέδοικα « j'ai pris peur, j'ai peur » avec φοβοῦμαι « je commence à avoir peur », εἰδώς « j'ai crainte », ἐντεθόμηναι « je suis pénétré de cette pensée » et ἐνθυμούμαι « je réfléchis,

11 : *Siculi ad meam fidem, quam habent spectatam¹ jam et diu cognitam, confugiunt.*

Avec *scriptum habui*, on exprime à la fois le rapport marqué par l'aoriste et celui qu'exprime le parfait.

Ex. : CORN. NÉPOS, *Atticus*, 17, 3 : *Atticus principum philosophorum ita percepta habuit præcepta, ut iis ad vitam agendam, non ad ostentationem uteretur.* — T.-LIVE, XXII, 4, 4 : *clausum lacu ac montibus et circumfusus suis copiis habuit hostem.*

245. — Emplois figurés du parfait. — Bien que, par le sens, le parfait grec se distingue nettement de l'aoriste, il est arrivé qu'on les a confondus quelquefois. Sur cette question voy. ci-après, § 236, REM. III.

REMARQUE. — Le parfait peut s'employer en grec et en latin pour marquer qu'une action passée a été accomplie rapidement :

Ex. : *πεποιήκασιν, fecerunt*, ils ont eu bien vite fait d'accomplir l'action.

Quelquefois même le parfait latin équivalait à un présent et peut se rendre par se hâter de.

Ex. : VIRG., *Én.*, X, 304 : *omnis campis diffugit* (a vite fait de s'enfuir en tous sens) *arator.*

246. — Le parfait s'emploie figurément au sens du futur, quand on veut marquer qu'on est absolument sûr de l'avenir; l'action qui va s'accomplir est considérée comme déjà achevée.

Ex. : HOM., *Il.*, XV, 128 : *μαϊνόμενε, φρένας ἤλέ, διέφθορας* (cf. le français : tu es perdu, et le latin *actum est de te*). — SOPH., *Phil.*, 75 : *εἴ με τόξων ἐγκρατῆς αἰσθήσεται, δλωλα* (cf. le lat. *perii, interii*). — XÉN., *Anab.*, 1, 8, 12 : *κἄν τοῦτο (τὸ στρατεύμα) νικῶμεν, πάνθ' ἡμῖν πεποιήται.* — PLAT., *Phéd.*, 80 d : (ἡ ψυχὴ) ἡ τοιαύτη καὶ οὕτω πεφυκυῖα, ἀπαλλαττομένη τοῦ σώματος, εὐθὺς διαπεφύσεται καὶ ἀπόλῳεν.

En latin, cet emploi du parfait se rencontre surtout dans les propositions principales auxquelles se rattachent des propositions conditionnelles au futur antérieur :

Ex. : PLAUT., *Amph.* 320 : *perii, si me aspexerit.* — TÉR., *Eun.*, 1064 : *si te in platea offendero hac post unquam, ... periisti.* — CIC., *ad Fam.*, XII, 6, 2 : (Brutus) *si conservatus erit, vicimus.* — T.-LIVE, XXI, 43, 2 : *si eundem (animum) mox in æstimanda fortuna vestra habueritis, vicimus.*

B. — Plus-que-parfait.

247. — Plus-que-parfait au sens propre. — Le plus-que-parfait est, avec le parfait, dans le même rapport que l'imparfait avec le présent. Il exprime donc proprement soit l'entier achèvement

je songe », *ἐπιτεθύμηκα* « je suis rempli du désir » et *ἐπιθυμῶ* « je désire », *ἐσπούδακα* « je suis plein de zèle » et *σπουδάζω* « je m'applique », etc.

1. Ordinairement, dans le latin des Comiques, la périphrase avec *habeo* ne se distingue pas nettement pour le sens de la forme simple du parfait. On sait que dans les langues romanes c'est la forme périphrastique qui a pris la place de la forme simple.

dans le passé, soit les résultats passés d'une action accomplie.

Ex. : **ἐκεκτῆμην**, j'étais en possession ; **ἔτεθνήκει**, il était mort ; **ἔτεθαπτο**, il était enseveli ; **noveram**, je savais ; **urbs condita erat**, la ville était bâtie¹.

248. — Sens figurés du plus-que-parfait. — Dans un récit, on met quelquefois le plus-que-parfait pour indiquer que certaines actions ont été tellement rapides qu'elles étaient, en quelque sorte, accomplies au moment où d'autres se produisaient.

Ex. : HOM., *Il.*, V, 636 : τὸν δ' ἔλιπε ψυχὴ, κατὰ δ' ὄφθαλμῶν **κέχυτ' ἀγλὺς** (et déjà le brouillard de la mort était répandu sur ses yeux). — THUC., IV, 47, 1 : ὥς δὲ... ἐλήφθησαν, **ἐλέλυντό τε αἱ σπονδαί** (la trêve était déjà rompue) καὶ τοῖς Κερκυραίοις **παρεδεδόντο** οἱ πάντες. — XÉN., *Anab.*, V, 2, 15 : καταθέμενοι τὰ ὅπλα, ἐν χιτῶνι μόνον ἀνέβησαν, καὶ ἄλλος ἄλλον εἶλε καὶ ἄλλος **ἀνέβηθει** καὶ **ἠλώκει** τὸ χωρίον (les autres étaient déjà montés et la place était prise). *Anab.*, VI, 2, 8 : εὐθὺς τὰ τε χρήματα ἐκ τῶν ἀγρῶν συνῆγον καὶ αἱ πύλαι **ἐκέκλειντο** (en un clin d'œil les portes se trouvaient fermées), καὶ ἐπὶ τῶν τειχῶν ὅπλα ἐραίνετο.

249. — Il existe en latin un usage analogue, mais plus étendu qu'en grec.

Ex. : T-LIVE, IV, 20, 3 : postquam recepere se regii in loca tuta, **verterat** periculum in Romanos. VII, 25, 10 : inter cetera tristitia ejus anni consul alter Ap. Claudius in ipso belli apparatu moritur, **redierantque** res ad Camillum. — Q.-CURCE, X, 17, 18 : nec muris urbis luctus continebatur, sed proximam regionem ab ea, deinde magnam partem Asiæ cis Euphraten tanti mali fama **pervaserat**.

250. — Dans un certain nombre d'exemples empruntés à la langue familière, le plus-que-parfait latin exprime cette sorte d'étonnement naïf qu'on éprouve en présence de l'inattendu. On n'en peut rendre le sens qu'en supposant une ellipse du genre de celles-ci : « Je ne savais même pas comment », « au moment où j'y pensais le moins », etc. Quelquefois aussi l'ellipse est plus particulière. Cf. PROPERCE, *Élég.*, II, 22 (29), 1-7, **hesterna... cum potus nocte vagarer** | ... **Obvia, nescio quot pueri, mihi turba minata** | **Venerat**... | **Sed nudi fuerant** (mais, autant que j'avais pu le voir, ils étaient nus).

1. De même qu'on emploie en latin **consueverat** et **assueverat** au sens de **solebat**, de même les plus-que-parfaits **cognoverat**, **perspexerat**, **perceperat** peuvent tenir la place de **sciebat**, et **statuerat**, **constituerat**, **decreverat**, etc., celle de **in animo habebat**.

Le plus-que-parfait de certains verbes de mouvement ou de sens analogue s'emploie aussi avec la valeur de l'imparfait, parce que l'on considère le résultat du mouvement dans le passé.

Ex. : **venerat** (= **aderat**) « il était là » ; **reverterat** « il était de retour » ; **recesserat** « il était loin » ; **verterat** « il était changé » ; **adoleverat** « il était grand », etc.

Voyez HOFFMANN, *die lat. Zeitpart.*, p. 17 sqq.

2. Voy. ci-dessus, n. 1.

REMARQUE. — La périphrase latine *scriptum habebam* sert à marquer plus fortement que ne ferait *scripseram* qu'à tel moment du passé on était en possession du résultat indiqué :

Ex. : CÉS., de B. Gall., I, 15, 1 : *quem (sc. equitatum) ex omni provincia coactum habebat.*

251. — Dans les propositions subordonnées où le temps se marque, non plus par rapport au moment où l'on parle, mais par rapport au temps de la proposition principale, il peut arriver en grec, mais surtout en latin, que le plus-que-parfait de l'indicatif, perdant le sens particulier qui a été indiqué (§ 247), s'emploie tout simplement pour signifier une action antérieure à une action déjà passée.

Ex. : THUC., III, 26 : *ἐδῆσαν... τῆς Ἀττικῆς τά τε πρότερον τετμημένα... καὶ ὅσα ἐν ταῖς πρὶν ἐσβολαῖς παρελέλειπτο.* — XÉN., Cyr., VI, 2, 9 : *ἦλθον οἱ Ἴνδοι ἐκ τῶν πολεμίων οὓς ἐπεπόμφει Κῦρος ἐπὶ κατασκοπῇ¹.*

CIC., de Am., 3, 11 : *summam spem civium, quam de eo jam puero habuerant, continuo adulescens incredibili virtute superavit.* — NEP., Pausan., 5, 5 : *Pausanias eodem loco sepultus, ubi vitam posuerat.*

REMARQUES. — 1. Les Latins, particulièrement les historiens et parmi eux surtout Salluste et Tite-Live, emploient très souvent le plus-que-parfait au lieu du parfait-aoriste, quand ils reviennent, en quelque sorte par parenthèse, sur des événements antérieurs à ceux qu'ils sont en train de raconter.

Ex. : SALL., Cat., 36, 4-5 : *ea tempestate mihi imperium populi Romani multo maxime miserabile visum est. Cui cum ad occasum ab ortu solis omnia domita armis parerent, domi otium atque divitiis... affluerent, fuere tamen cives qui seque remque publicam obstinatis animis perditum irent. Namque duobus senati decretis ex tanta multitudine neque præmio inductus conjurationem patefecerat, neque ex castris Catilinæ quisquam omnium discesserat; tanta vis morbi ac veluti tabes plerosque civium animos invaserat.* Cf. Cat., 18, 6; 24, 1; 50, 4; 56, 2; Jug., 42, 1; 64, 4; 72, 1.

Les plus-que-parfaits *patefecerat* et *discesserat* servent à indiquer des faits qui auraient dû être racontés par Salluste avant la phrase précédente où il porte un jugement sur la société romaine au temps de Catilina. En reprenant ces faits dans une sorte de parenthèse, il veut donner les motifs de son jugement : *fuere, qui seque remque publicam obstinatis animis perditum irent.* L'imparfait ou le parfait-aoriste auraient un tout autre sens².

1. Cet emploi est rare en grec, où le rapport d'antériorité marqué en français par le plus-que-parfait s'exprime au moyen de l'aoriste (voir ci-après, § 259, REM.). Mais quand on emploie le plus-que-parfait, on ajoute à l'idée exprimée une nuance que l'aoriste ne pourrait pas rendre : en effet le plus-que-parfait marque la situation où se trouvait le sujet avant que fût accomplie l'action du verbe principal. Ici encore le plus-que-parfait garde donc une partie de son sens propre.

Pour l'emploi de l'imparfait, en pareil cas, cf. ci-dessus, § 237.

2. La suite des idées peut être résumée ainsi : « Le Sénat promit l'amnistie... A ce moment l'empire romain me semble avoir été dans la situation la plus déplorable. Alors que l'univers dompté obéissait à ses lois, il avait à l'intérieur des ennemis acharnés à sa ruine; en effet (namque), malgré deux décrets du Sénat, l'appât des récompenses n'avait déterminé personne à dénoncer la conjuration. » — Sur le plus-que-parfait dans Salluste, voy. BUEHMANN, *Observationes Sallustianæ* (Progr. de Hamm, 1871).

Les autres exemples qu'on trouve chez les auteurs s'expliquent par la même raison ou par des raisons analogues.

Ainsi l'emploi fréquent de *dixeram* (cf. PLAUT., *Capl.*, prol. 47; I, 2, 85; *Mén.*, pr. 37; *Bacch.*, IV, 9, 33; POMPON. MELA, II, 6, etc.), de *ut dicere institueram* (CIC., p. *Cæcina*, 5), de *demonstraveram* (CÉS., de *B. Gall.*, IV, 27) et d'autres formes analogues s'explique de la façon la plus simple par cette considération que l'auteur veut rappeler un fait dont il avait parlé, avant de passer à autre chose. Il faut d'ailleurs noter d'une façon générale que le latin est particulièrement exact à marquer le rapport d'antériorité qui existe entre deux faits ou deux actions¹.

II. De même que *epistula scripta* est peut correspondre au grec ἡ ἐπιστολὴ γέγραπται et signifier actuellement la lettre est écrite (on a fini de l'écrire), de même *epistola scripta erat* peut correspondre au grec ἡ ἐπιστολὴ ἐγγράπτο et signifier (à tel moment du passé) la lettre était écrite (on avait fini de l'écrire).

Mais, en latin, l'usage a donné à cette périphrase un autre sens, et on l'emploie surtout dans les propositions subordonnées pour indiquer une action antérieure à une action déjà passée.

Ex. : *tumultum, qui exortus erat, brevi oppresserunt.*

III. Il est arrivé en latin, particulièrement dans la langue familière et surtout dans la langue vulgaire, que la périphrase *scriptus erat* a été remplacée par *scriptus fuerat*.

Régulièrement ces deux périphrases n'ont pas le même sens; la première a tantôt l'une, tantôt l'autre des deux significations que nous avons dites, mais elle sert toujours à exprimer le plus-que-parfait de l'action subie; la seconde ne peut signifier qu'une chose, c'est que « à tel moment du passé telle ou telle situation avait cessé d'exister » (plus-que-parfait de l'état).

Ex. : T.-LIVE, I, 27, 4 : *tribus militibus fortuna publica commissæ fuerat* (elle avait été entre leurs mains, mais elle n'y était plus).

IV. Toutefois le plus-que-parfait avec *fueram* pouvait s'employer aussi comme véritable plus-que-parfait de l'action, en parlant d'un fait antérieur à un autre fait exprimé au moyen du plus-que-parfait ordinaire.

Ex. : T.-LIVE, XXX, 38, 6 : *Romæ trepidatum fuerat jussusque erat T. Claudius mature classem in Siciliam ducere.*

Mais en dehors de ces deux cas la périphrase avec *fueram* n'a pas de raison d'être.

V. Dans le *style épistolaire*, le parfait est souvent remplacé par le plus-que-parfait.

Ex. : CIC., *ad Att.*, IX, 40, 4 : *nihil habebam quod scriberem : neque enim novi quicquam audieram et ad tuas omnes rescripseram pridie* (on dit en français : je n'ai rien appris de nouveau et j'ai répondu hier à toutes les lettres).

Le plus-que-parfait étant proprement l'imparfait de l'action accomplie, on comprend qu'il joue ici, par rapport au parfait, le même rôle que l'imparfait par rapport au présent (cf. ci-dessus, § 239).

p. 1 et suiv. De plus, dans son édition de Salluste (Paris, Hachette, 1888), F. ANTOINE fait justement remarquer (*Cat.*, 18, 6) que l'auteur emploie le plus-que-parfait beaucoup plus souvent que les autres historiens, parce qu'il veut rompre la monotonie que donnerait au récit l'emploi exclusif du parfait aoriste.

1. Voy. ci-après (§ 235) une autre application de cette règle et ajoutez les exemples suivants qui montrent avec quel soin et quelle exactitude le latin marque le rapport de temps qui existe entre la proposition subordonnée et la proposition principale :

CIC., *Parad.*, 2, 18 : *quocumque aspexisti, ut furis, sic tuæ occurrunt injuriæ.*

BRUT., 1, 1 : *cum mihi de Q. Hortensii morte esset allatum, opinione omnium majorem animo cepi dolorem.*

Toutefois, il y a certains emplois du plus-que-parfait qui ne peuvent s'expliquer de cette façon et dans lesquels ce temps n'a pas d'autre valeur que celle d'un imparfait. Cette particularité se rencontre surtout chez les écrivains dont la langue est familière ou vulgaire, par exemple chez Plaute, chez l'auteur du *de*

C. — Futur antérieur.

252. — En *grec*, le futur antérieur exprime proprement le résultat ur d'une action accomplie.

Ex. : **τεθνήξει**, il sera mort, **ἐστήξω**, je serai debout, **γεγράφεται ἡ ἐπιστολή**, on aura fini d'écrire la lettre.

253. — Il peut exprimer aussi la conséquence immédiate d'une ion accomplie dans l'avenir (cf. ci-dessus, § 248).

Ex. : **LYSIAS**, XXVII, 7 : ἂν καταψηφισάμενοι τούτων θανάτου τιμήσῃτε, τῇ αὐτῇ ψήφῳ τοὺς τε ἄλλους κοσμιωτέρους ποιήσετε ἢ νῦν εἰσι, καὶ παρὰ τούτων δίκην εἰληφότες ἔσεσθε. — **DÉM.**, XIV, 2 : εἰ παρελθὼν εἰς ὅστισοῦν δύναίτο διδάξει, τίς παρασκευὴ χρήσιμος ἔσται τῇ πόλει, πᾶς ὁ παρὼν φόβος λελύσεται.

REMARQUES. — I. Les verbes dont le parfait a le sens du présent, ont au futur érieur le sens du futur simple.

Ex. : **μεμνήσομαι**, je me rappellerai, **κεκτήσομαι**, je posséderai, **κεκλήσομαι**, je m'appellerai, etc.

I. *Jamais* le futur antérieur grec ne s'emploie pour marquer un fait passé par rapport n fait qui appartient encore à l'avenir. C'est le subjonctif aoriste avec ἄν qui exprime e relation de temps.

254. — En *latin*, le futur antérieur exprime proprement qu'à un ment donné de l'avenir on aura fini de faire l'action.

Ex. : **scripsero**, j'aurai fini d'écrire.

255. — Mais dans les propositions subordonnées où le temps se rque par rapport au temps de la proposition principale, le futur érieur peut signifier simplement une action passée par rapport ne proposition principale au futur.

Ex. : **CIC.**, de *Orat.*, II, 65, 361 : **ut sementem feceris, ita metes.** — **T.-LIVE**, XXIV, 38, 5 : **qui prior strinxerit ferrum, ejus victoria erit.**

REMARQUES. — I. Le futur antérieur, surtout dans le langage familier, a parfois un ; si effacé qu'il pourrait être remplacé par le futur simple¹.

o *Africo*, chez celui du *de Bello Hispaniensi*, Vitruve, Tertullien, saint Cyprien, etc. L'origine de incorection ou de cette anomalie se trouve peut-être dans l'emploi abusif de **fueram**, que la langue aire confondait tantôt avec **fui**, tantôt avec **eram**. Mais c'est surtout dans le latin africain que l'abus at fréquent, parce que la langue punique n'exprimait que le temps et non les diverses manières d'être 'action. Il s'est passé pour le plus-que-parfait de l'indicatif quelque chose d'analogue à ce qui s'est é pour le plus-que-parfait du subjonctif, qui, employé à chaque instant dans la langue vulgaire à la e de l'imparfait du subjonctif, est devenu en français l'imparfait du subjonctif. Non seulement la langue aire devait, en certains cas, préférer le plus-que-parfait à l'imparfait de l'indicatif, parce que la forme un était plus pleine que celle de l'autre, mais elle devait être guidée aussi par l'analogie des verbes fs et des verbes déponents. Voy. ci-après, **REM.** IV.

Il est hors de doute que la langue latine a pour le futur antérieur une certaine prédilection. On re chez Cicéron lui-même **potuero, voluero, licuerit, placuerit**, etc., là où l'on attendrait le simple.

Ex : **CIC.**, *Brut.*, 5, 21 : **ego vero, si potuero, faciam vobis satis** aurait ici quelque subtilité à dire que c'est l'application de la règle § 245).

Ex. : PLAUTE, *Pseud.*, 376 : si tu argentum attuleris, cum illo perdidero fidem. — CIC., *ad Fam.*, XVI, 1, 2 : quod valetudini tuæ maxime conducet, si feceris, maxime obtemperaris voluntati meæ.

On emploie particulièrement ainsi le futur antérieur *videro, videris*, etc.

Ex. : CIC., *de Fin.*, I, 10, 35 : quæ fuerit causa mox *videro*... — T.-LIVE, II, 40, 9 : de his *videris*, tu verras ce que tu as à faire, etc.

II. Mais le futur antérieur ajoute souvent au sens cette idée que l'action sera vite accomplie.

Ex. : CIC., *ad Att.*, V, 1, 3 : Pomponia, inquit, tu invita mulieres, ego *accivero* pueros, et surtout *ad Att.*, IX, 7, 5 : de triumpho tibi assentior; quem quidem totum facile et libenter *abjecero*, j'aurai bien vite fait d'y renoncer¹.

III. Les verbes dont le parfait a le sens du présent ont au futur antérieur le sens d'un futur simple.

Ex. : *meminero, novero, cognovero*, etc.

IV. La périphrase *scriptus ero* sert proprement de futur antérieur au passif *scribor*, c'est-à-dire qu'elle signifie qu'à tel moment de l'avenir l'action sera accomplie. On peut l'employer aussi, dans une proposition subordonnée, comme il a été dit ci-dessus, pour signifier une action passée par rapport à une proposition principale au futur. Mais, de même que nous avons vu, surtout dans la langue de l'empire, la forme *fueram* remplacer *eram*, de même *fuero* a été mis souvent à la place de *ero*.

La périphrase *scriptus fuero* ne devrait cependant s'employer que pour marquer un état de choses qui, à tel moment de l'avenir, aura cessé d'exister².

Elle paraît justifiée aussi quand il s'agit de marquer une action antérieure à celle qu'indique, dans la même phrase, le futur antérieur ordinaire avec *ero*.

Ex. : CIC., *Tusc.*, IV, 15, 35 : si quando adepta erit id quod ei fuerit concupitum.

Mais, en dehors de ces cas particuliers, la confusion de *scriptus ero* et de *scriptus fuero* appartient surtout au langage familier³.

III. — Temps de l'action pure et simple.

A. — Aoriste grec.

256. — Sens propre de l'aoriste. — L'aoriste exprime purement et simplement que tel ou tel fait appartient au passé; c'est, par excellence, le temps de la narration historique.

De même Plaute et Térence (un peu moins souvent) emploient le futur antérieur au lieu du présent.

Ex. : PLAUTE, *Bacch.*, 211 : immo hercle *abiero* potius. — Cf. CÉSAR, *de B. Gall.*, IV, 25, 3 : ego certe *manum officium rei publicæ atque imperatori præstituro*.

Cet emploi, qui était peut-être une des particularités de la langue archaïque et familière, se retrouve dans Cicéron surtout, dans T.-Live et chez des auteurs qui, comme Apulée et Fronton, recherchent les archaïsmes. Voy. SCHMALZ, *Lat. Gramm.*, § 28.

1. Le même usage devait exister en grec. Cf. ARISTOPHANE, *Plut.*, 1027 : Τί γὰρ ποιήσῃ (ὁ θεός); — *Φράζεαι καὶ παρράξεται*.

2. Comme dans cette phrase de T.-LIVE, II, 23, 5 : quia... villa *incensa fuerit* (depuis il l'avait rebâtie), *direpta omnia, pecora abacta*.

3. Voy. RIEMANN, *Études... sur T.-Live*, 2^e éd., p. 225.

'Απέθανεν signifie donc il mourut ou il est mort (à ce moment-là), il est mort (courageusement)¹.

De même ἐπολέμησαν οἱ Ἀθηναῖοι signifiera les Athéniens firent ou ont fait la guerre.

REMARQUES. — I. L'aoriste sert même à constater un fait passé en dehors du récit. C'est ainsi qu'on lit sur des inscriptions votives : ἀνέθηκεν ou ἀνέθεν (p. ἀνέθεσαν), — sur des bases de statues : ἐποίησε, à côté de ἐποίηι, — sur des décrets : ἔδοξεν τῇ βουλῇ (CORP. INSCR. ATT., t. I, n° 32), — dans les comptes : τὰδε παρέδωσαν, ἐπέτειε ἐπέγενετο, ou encore Ἀθηναῖοι ἀνῆλθωσαν ἐς Κέρκυραν τὰδε..., καττίτερος ἐωνήθη ἐς τὸ ἄνθεμον..., ξύλα ἐωνήθη τὼ κλίμακx ποιῆται ἐν οἶν τὼ ἀγάλματι ἐσηγέσθη (CORP. INSCR. ATT., t. I, n° 319)².

Enfin les Grecs exprimaient au moyen de l'aoriste notre formule j'ai reçu et lu (votre lettre).

Ex. : CAUER, *Delectus inscriptionum Græcarum*, etc., n° 49, κομισάμενοι τὸ ψάρισμα τὸ παρ' ὑμῶν ἀνέγνωμεν.

II. Dans un récit les Grecs emploient l'imparfait, à côté de l'aoriste³.

L'aoriste sert simplement à constater que tel fait a eu lieu dans le passé, tandis que l'imparfait transporte le lecteur ou l'auditeur au milieu des événements et lui représente en quelque sorte l'action au moment même où elle était en train de se faire⁴.

On peut donc dire que l'imparfait substitue un tableau ou une description au récit d'un fait passé exprimé au moyen de l'aoriste.

Ex. : THUC., III, 15, 1-2 : ζυμάρχους τε τοὺς Λασβίους ἐποιήσαντο (récit d'un fait passé) καὶ τὴν ἐς τὴν Ἀττικὴν ἐσβολὴν τοῖς τε ζυμάρχοις παροῦσι κατὰ τήγης ἐφράζον (on se représente les explications données) ἵεναι ἐς τὸν Ἰσθμὸν τοῖς δύο μέρεσιν ὡς ποιησόμενοι, καὶ αὐτοὶ πρῶτοι ἀφίκοντο (simple fait) καὶ ὅλους παρεσκευάζον (on se représente les préparatifs : ils s'occupèrent à préparer des machines pour tirer les navires)... Καὶ οἱ μὲν προθύμως ταῦτα ἐπρασσον (description des travaux entrepris par les alliés des Lacédémoniens)· οἱ δὲ ἄλλοι ζύμμαχοι βραδέως τε ξυνελέγοντο (imparfait marquant une idée de durée) καὶ ἐν καρποῦ ζυγομιδῇ ἦσαν (imparfait marquant la simultanéité) καὶ ἄρρωστίx τοῦ στρατεύειν. — XÉN., *Hell.*, IV, 4, 1 : μετὰ τοῦτο τε μὴν ἀφείλθη μὲν κατὰ πόλεις τὸ ἄλλο στράτευμα, ἀπόπλευσε δὲ καὶ ὁ Ἀγησίλαος ἀπ' οἴκου. Ἐκ δὲ τούτου ἐπολέμουν Ἀθηναῖοι μὲν καὶ Βοιωτοί... Ὅρωντες δὲ οἱ Κορίνθιοι ἐαυτῶν μὲν τὴν χώραν δhouμένην... οἱ πλείστοι καὶ βέλτιστοι αὐτῶν εἰρήνης ἐπεθύμησαν καὶ συνιστάμενοι ἐδίδασκον ταῦτα ἀλλήλους⁵.

1. On sait que cette idée : « il est mort maintenant » ou « il est mort il y a deux ans » se rend en grec par le parfait τέθηκεν.

2. Voy. les exemples recueillis par DELAUNAY, *Grundlagen der gr. Syntax*, p. 102 sq. Ces emplois de l'aoriste s'expliquent par cette considération que ceux qui gravaient l'inscription pensaient à l'époque où on la lirait, et songeaient qu'à ce moment-là les aoristes employés représenteraient naturellement le passé.

3. Le sanscrit se servait aussi de l'imparfait dans le récit, mais avec le même sens que l'allemand emploie son prétérit.

4. L'imparfait signifie proprement une action qui durait dans le passé. Cf. ci-dessus, § 230.

5. Régulièrement il faudrait que, dans tous les récits, on eût à l'aoriste tous les verbes exprimant simplement un fait passé sans idée de durée. Si l'on trouve parfois des imparfaits là où l'aoriste semblerait plus naturel, cela tient à ce que l'imparfait paraît avoir été le temps le plus ancien de la narration, comme le prouvent le sanscrit et l'ancien perse (cf. DELAUNAY, *ouv. cité*, p. 105). Le grec, en employant l'aoriste concurremment avec l'imparfait, a voulu exprimer certaines nuances particulières que nous avons indiquées, mais il a pu quelquefois aussi négliger de le faire. Enfin, les difficultés que nous rencontrons dans certains textes tiennent souvent à ce que nous ne savons pas souvent, au juste,

III. L'aoriste et le parfait ont fini par être confondus; ainsi dans deux décrets de Teos datant du second siècle avant J.-C., on trouve d'une part *ἐπειδὴ Τήιοι ἀπεστάλ-
ξαντι* et sur l'autre *ἐπειδὴ Τήιοι ἀπέστειλαν*¹. Mais dans l'ancienne langue on peut dire que la distinction était toujours faite.

On cite bien des cas où l'on pouvait employer indifféremment l'un ou l'autre des deux temps; la vérité, c'est qu'ils conservent l'un et l'autre leur valeur propre, mais que pour le sens de telle ou telle phrase donnée, il importe assez peu qu'on emploie l'un ou l'autre. Comparez, par exemple :

DÉM., XIX, 72 : ὦν (attraction pour ᾶ) *ἀπήγγειλεν*, ὦν ὑπέσχετο, ὦν *πεφενάκιε* τὴν πόλιν, les nouvelles (fausses) qu'il nous a annoncées, les promesses (mensongères) qu'il nous a faites, la manière dont il s'est joué de notre ville, et au contraire, XIX, 177 : ἐπέδειξα (αὐτὸν) οὐδὲν ἄλλθες *ἀπηγγελῶτα*, ἀλλὰ *φανακίσανθ'* ὑμᾶς, j'ai démontré qu'il ne vous avait annoncé que des nouvelles fausses et qu'il s'était joué de vous.

Il s'agit là de faits qui sont passés; donc on peut employer, en parlant d'eux, l'*aoriste*; — mais, d'autre part, il est *actuellement* vrai qu'Eschine s'est joué d'Athènes; c'est une vérité présente; donc le *parfait* se comprend aussi².

La nuance qui sépare le parfait de l'aoriste étant parfois presque imperceptible, on comprend que la langue ait fini par ne plus la marquer.

257. — Sens figurés de l'aoriste. — L'aoriste s'emploie souvent en parlant de ce qui vient de se passer³.

Toutefois, ce tour très fréquent dans la langue homérique et chez les poètes tragiques ne s'est pas développé dans la prose classique, sauf dans certaines phrases d'une allure toute familière. Ordinairement l'aoriste, ainsi employé, est accompagné d'un adverbe, comme νῦν, qui rapproche le temps passé du moment présent.

Ex. : HOM., II., II, 111 sqq. : Ζεὺς με μέγα Κρονίδης ἄτη ἐνέδησε βαρεῖη, | σχέτιος, ὃς πρὶν μὲν μοι ὑπέσχετο καὶ κατένευσεν | Ἴλιον ἐκπέρσαντ' εὐτείχεον ἀπονέεσθαι, | νῦν δὲ κακὴν ἀπάτην βουλευσατο... II., III, 438 sqq. : μὴ με, γύναι, χαλεποῖσιν ὀνειδέσι θυμὸν ἐνιπτε. | Νῦν μὲν γὰρ Μενέλαος ἐνίκησεν σὺν Ἀθηνῇ, | κείνον δ' αὖτις ἐγώ...

Mais souvent il n'est pas nécessaire d'ajouter un adverbe, le contexte suffisant à indiquer la nuance particulière de sens qu'exprime l'aoriste.

Ex. : SOPH., *Aj.*, 270 : πῶς τοῦτ' **ἔλεξας**, οὐ κάτοιδ' ὅπως λέγεις⁴.

si ce que nous prenons pour un aoriste n'était pas primitivement un imparfait ou réciproquement. On dit bien que ἔργον, ἔλεγον, ἔγραφον sont des imparfaits, parce qu'on peut les rattacher à des radicaux de présents comme φημί, λέγω, γράφω : pourquoi ἔδην, ἔφυγον, etc., dont la formation paraît semblable à celle des imparfaits cités, sont-ils rangés dans la catégorie de l'aoriste? Uniquement parce qu'on ne connaît pas de présents formés avec leurs radicaux.

1. Cf. CAUEN, *Delectus*, etc., n° 51 et 52.

2. Cf. REHMANN et CUCUCCI, *Règles fondamentales de la Syntaxe grecque* (d'après l'ouvrage d'A. von Bamberg), nouvelle édit., p. 95, Paris, Klincksieck, 1888).

3. Cet usage était très fréquent en sanscrit, et cette langue n'emploie presque l'aoriste que dans ce sens-là. Cf. DELSART, *die Grundlagen*..., p. 107 sq.

4. Voy. d'autres exemples dans KÜHNEN, *ausf. Gr. d. gr. Spr.*, § 386, 9.

Il faut rapprocher de ces exemples l'emploi, si fréquent dans le dialogue, des aoristes ἥσθην, ἐπήνεσα, ἐγέλασα, etc., pour indiquer que la joie, l'éloge, le blâme, etc., auraient déjà pu être exprimés antérieurement au moment où on les exprime.

Le français est obligé de traduire par le présent¹.

EX. : SOPH., *Aj.*, 536 : ἐπήνεσ' ἔργον καὶ πρόνοιαν ἣν ἔθου, je loue ta conduite et la prévoyance que tu as fait paraître

(ce sentiment étant né dans l'âme d'Ajace pendant que Tecmesse parlait, le grec emploie l'aoriste, temps du passé). De même

LUCIEN, *Dial. des m.*, 16, 2 : ἐγέλασα, tu me fais rire.

258. — Dans un certain nombre de verbes, et particulièrement dans ceux dont le radical du présent exprime un état, l'aoriste marque qu'à un certain moment du passé tel ou tel état de choses a commencé, que le sujet est entré dans telle ou telle situation. Exemple :

ἄρχω, je suis archonte,	ἦρξα, je devins archonte.
βασιλεύει, il est roi,	ἐβασίλευσεν, il devint roi.
δουλεύει, il est esclave,	ἐδούλευσεν, il tomba en esclavage.
ἔχω, je possède,	ἔσχον, j'obtins.
πλουτῶ, je suis riche,	ἐπλούτησα, je devins riche.
πολεμῶ, il fait la guerre,	ἐπολέμησεν, il commença la guerre.
βλέπω, je regarde,	ἔβλεψα, je jetai un regard.
νοσῶ, je suis malade,	ἐνόσησα, je tombai malade.
γελᾷ, il est en train de rire.	ἐγέλασεν, il éclata de rire.
Etc., etc.	Etc., etc.

REMARQUE. — Il est bien entendu que ces aoristes n'expriment pas uniquement l'entrée de l'action dans la réalité ; il est des cas où ils expriment simplement que l'action signifiée par le radical appartient au passé. C'est le contexte qui permet de déterminer, par exemple, si ἐπολέμησεν signifie il fit la guerre ou il commença la guerre.

259. — Dans les propositions relatives ou temporelles, l'aoriste s'emploie pour marquer une action antérieure à une action déjà passée.

EX. : XÉN., *Anab.*, 1, 1, 2 : Κῦρον μεταπέμπεται (Δαρείος) ἀπὸ τῆς ἀρχῆς ἧς αὐτὸν σατράπην ἐποίησεν. — *Anab.*, 1, 9, 9 : ἐπεὶ Κῦρος Τισσαφέρνει ἐπολέμησε, πᾶσαι αἱ πόλεις ἐκοῦσαι Κῦρον εἰλοντο ἀντὶ Τισσαφέρνους.

REMARQUE. — L'aoriste peut, même dans une proposition principale, exprimer le même rapport de temps que notre *plus-que-parfait* ou que notre *passé antérieur*, à la condition que l'idée d'antériorité se dégage nettement et naturellement du contexte².

1. Voy. KÜHNER, *l. l.*, et KATZGER, *Griech. Sprachlehre*, § 53, 6, 3.

2. L'aoriste par lui-même ne signifie rien autre chose que l'action passée ; c'est l'idée contenue dans l'ensemble du passage qui permet de décider à quel moment précis du passé l'action appartient.

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 10, 19 : ἄδειπνοι ἦσαν οἱ πλείστοι... ἦσαν δὲ καὶ ἀνα-
ριστοι· πρὶν γὰρ δὴ καταλῦσαι τὸ στράτευμα πρὸς ἄριστον, βασιλεὺς
ἐφάνη.

260. — On trouve très souvent dans les maximes¹ ou dans les
pensées générales l'aoriste employé pour signifier un fait d'expérience.

Ex. : MÉN., *fragm.*, 290 : οὐδεὶς ἐπλούτησεν ταχέως δίκαιος ὢν. —
ISOCR., *Dém.*, 1 : τὰς τῶν φαύλων συνουσίας ὀλίγος χρόνος
διέλυσε, τὰς δὲ τῶν σπουδαίων φιλίας οὐδ' ἂν ὁ πᾶς αἰὼν
ἐξαλείψειεν.

REMARQUES. — I. L'emploi de cet aoriste a eu naturellement son origine dans des
phrases où le fait d'expérience est nettement indiqué au moyen d'adverbes signifiant
déjà, souvent, jamais, toujours, etc.

Ex. : THUC., II, 89, 5 : πολλὰ στρατόπεδα ἤδη ἔπεισεν ὑπ' ἐλασσόνων. —
PHILÉMON, *fragm.*, 116 : πολλάκις ἔγων τις οὐδὲ τήναγκαῖα νῦν αὔριον
ἐπλούτησ', ὥστε γατίρους τρέφειν. — PLATON, *Critias*, p. 108 :
ἀθυμοῦντες ἄνδρες οὕτω τρόπαιον ἔστησαν.

II. Un fait d'expérience peut être exprimé aussi au moyen du présent ou du parfait.
Mais le sens n'est pas le même : en employant l'aoriste, le grec se contente d'indiquer
l'expérience même qu'il a faite, laissant aux autres le soin d'exprimer la vérité qui s'en
dégage². En employant le présent, le grec veut, comme le français et comme toutes
les autres langues, signifier une vérité générale qui trouve son application dans tous les
temps. Enfin, en employant le parfait, les Grecs veulent marquer que le fait
rappelé est actuellement vrai, que c'est une vérité présente.

Ex. : GNOM., ἄναθ' ὁ λιμὸς γλυκεία πλὴν αὐτοῦ ποιεῖ. — XÉN., *Mém.*, IV, 2,
35 : πολλοὶ διὰ δόξαν καὶ πολιτικὴν δύναμιν μέγαρα κακὰ πεπόνθασιν.

Quelquefois l'aoriste et le présent se trouvent réunis dans la même phrase.

Ex. : PLAT., *Rép.*, VIII, p. 566 : ὁ τύραννος ταῖς μὲν πρώταις ἡμέραις προσ-
γελά τε καὶ ἀσπάζεται πάντας ὑποσχνέται τε πολλὰ καὶ ἰδίᾳ καὶ
δημοσίᾳ, χρεῶν τε ἡλευθέρωσε καὶ γῆν διένειμε δῆμῳ τε καὶ τοῖς
περὶ αὐτὸν καὶ πᾶσιν ἱερώς τε καὶ πρῶος εἶναι προσποιεῖται.

III. Il ne faut pas confondre cet aoriste avec celui qu'on trouve dans certaines
comparaisons homériques, comme par exemple dans l'*Iliade*, III, 23 sqq. :

ὥστε λέων ἐχάρη μεγάλῳ ἐπὶ σώματι κύρσας,
εὐρὼν ἢ ἔλαφον κεραδὸν ἢ ἄγριον αἶγα
πεινᾶων· μάλα γάρ τε κατεσθίει, εἴπερ ἂν αὐτὸν
σεύωνται ταχέες τε κύνες θαλεροὶ τ' αἰζηοί·
ὥς ἐχάρη Μενέλαος...

L'aoriste ἔχηρ du v. 23 signifie une action qui est entrée dans la réalité ; on atten-
drait le présent, comme dans κατεσθίει, mais le sens ne serait pas le même ; car, en
grec, le présent signifie proprement une action qui dure ou qui est en train de s'accom-
plir. Le grec n'ayant pas de présent pour exprimer l'action qui entre dans la réalité est
contraint d'employer l'aoriste ; n'ayant pas de forme verbale pour dire : « de même qu'un
lion entre dans des transports de joie... », il est obligé de dire : « de même qu'un lion a été
transporté de joie... ».

1. De là l'expression d'aoriste gnomique qu'on trouve dans certaines grammaires.
2. Cf. KOCH, *Gr. grecque* (trad. fr. de l'abbé Rouff), § 98, 5, Rsm.

B. — Parfait latin correspondant à l'aoriste grec.

261. — A l'absence d'aoriste proprement dit le latin supplée par le parfait. *Scripsi* correspond donc à la fois à ἔγραψα et à γέγραφα et se traduit, selon les cas, tantôt par j'écrivis ou j'ai écrit, tantôt par j'ai fini d'écrire.

262. — Le parfait employé en tant qu'aoriste sert à raconter les faits passés; il est, par excellence, le *temps de la narration historique*.

Comme en grec, le parfait-aoriste latin alterne avec l'imparfait.

Tandis que le parfait-aoriste se rencontre surtout dans les propositions principales contenant le récit des faits saillants, l'imparfait est employé dans les propositions accessoires où sont exprimées les circonstances qui expliquent ou motivent les actions principales (cf. ci-dessus, § 232).

Cic., *de Off.*, III, 27, 100 : (Regulus) Carthaginem *rediit* neque eum caritas patriæ *retinuit* nec suorum; neque verum *ignorabat* se ad exquisita supplicia proficisci, sed jusjurandum conservandum *putabat*. Tusc., I, 2, 4 : in Græcia musici *floruerunt*, *discebantque* id omnes, nec, qui *nesciebat*, satis excultus doctrina *putabatur* (le fait saillant c'est floruerunt, les autres ne sont qu'accessoires). *Ibid.*, 30, 72 : ita enim *censebat* itaque *disseruit* (Socrates) : duas esse vias, etc. (c'est comme s'il y avait : cum ita *censeret* [fait accessoire], ita *disseruit* [fait important]). — T.-LIVE, XXXII, 23, 7-8 : atrox prælium *ortum est*, ac primo multitudine facile *expellebantur* Romani; assumptis deinde auxiliis *æquabant certamen* (les actions marquées par les deux imparfaits expliquent le parfait *ortum est*¹).

REMARQUE. — Les circonstances accessoires qu'exprime ordinairement l'imparfait en corrélation avec le parfait-aoriste peuvent être signifiées aussi par le parfait-aoriste; mais, en ce cas, on les envisage comme de simples événements appartenant au passé, on ne les considère pas expressément dans leurs rapports avec les faits principaux.

Ex. : Cic., *de Off.*, II, 22, 76 : omni Macedonum gaza, quæ *fuit* maxima, potitus Paullus... nihil domum suam *intulit*. — T.-LIVE, III, 52, 3 (plebeji) via Nomentana, cui tum Ficulensi nomen *fuit*, profecti castra in monte Sacro locavere.

De même on peut mettre au parfait-aoriste une action qui logiquement devrait être signifiée par le plus-que-parfait, quand on veut simplement la considérer comme passée, sans indiquer expressément qu'elle est antérieure à une autre action passée.

Ex. : CÉS., *de B. civ.*, III, 18, 5 : bello perfecto ab eis Cæsar hæc facta cognovit, qui sermoni *interfuerunt*. — SALL., *Jug.*, 70, 1 : Bomilcar, cujus impulsu Jugurtha deditionem, quam metu *deseruit*, inceperat. — T.-LIVE, I, 1, 1 : (constat) Enææ Antenorique..., quia pacis reddend-

1. Cf. R. KÜHNER, *ausf. Gr. d. lat. Spr.*, § 33, 8.

dæque Helenæ semper auctores fuerunt, omne jus belli Achivos abstinuissæ.

263. — Au passif, l'aoriste est exprimé exclusivement par la périphrase *scriptus est*, à qui l'usage a attribué ce sens.

« Sous Auguste on ferma le temple de Janus » se dit *Augusto principe, Janus clausus est*. L'emploi de *clausus* fuit pour exprimer l'aoriste est une incorrection propre à la langue vulgaire¹.

264. — Pour exprimer une vérité d'expérience démontrée par les faits, les Latins emploient très correctement le parfait-aoriste avec les mots *multi, nemo, sæpe, plerumque*, etc.

Ex. : CÆC., *de Fin.*, I, 45, 49 : *ob debilitatem animi multi parentes, multi amicos, nonnulli patriam plerique autem se ipsos penitus perdiderunt*. — SALL., *Cat.*, 11, 3 : *avaritia pecuniæ studium habet, quam nemo sapiens concupivit*. — VIRG., *Géorg.*, I, 287 : *multa adeo gelida melius se nocte dedere*.

Mais l'emploi du parfait-aoriste sans aucun mot signifiant jamais, toujours, souvent, ne se rencontre que chez les poètes et chez les prosateurs de l'époque impériale.

Ex. : VIRG., *Géorg.*, I, 49 : *illius immensæ ruperunt horrea messes*. — SÉN., *Const., sap.*, 11, 2 : *nam et pueri os parentum feriunt et crines matris turbavit laceravitque infans et sputo aspersit aut nudavit* *incorrectione duorum legendæ*

C. — Le futur.

265. — En grec, l'indicatif du futur exprime, en les rapportant à l'avenir, soit l'idée verbale *pure et simple* soit le fait d'*entrer* dans tel état. Il signifiera donc :

- 1° Simplement que quelque chose *arrivera* ou *existera* dans l'avenir, *ἀποθανεῖται*, il mourra, *βασιλεύσει*, il sera roi, etc.
- 2° Que tel ou tel état de choses *commencera* à un moment donné de l'avenir.

Ex. : *βασιλεύσει*, il deviendra roi, *ἄρξει*, il arrivera au pouvoir, *ἔξω* (de *ἔχω*, posséder), j'entrerais en possession, etc.

266. — En latin, l'indicatif du futur marque :

- 1° Simplement que quelque chose arrivera ou existera dans l'avenir, *morietur*, il mourra, *scribet*, il écrira, etc., sans que ces formes expriment autre chose qu'une idée de temps.

1. Voy. ci-dessus p. 8 et p. 264, n. 2. Voici un exemple qui fera bien comprendre la différence qu'il y a entre *clausus est* et *clausus fuit*.

CÆC., *p. Sest.*, 25, 55 : *legum, cum earum quæ latæ sunt, tum vero quæ promulgatæ fuerunt*, et les projets de lois qui furent votés et ceux qui sont restés affichés un certain temps.

- 2° Qu'à un moment donné de l'avenir, *on sera en train de faire* l'action, c'est-à-dire que l'action sera *commencée*, et non encore finie, **scribet**, il sera en train d'écrire, **regnabit**, il régnera, etc.

REMARQUE. — Dans la latinité postérieure le futur simple est déjà remplacé quelquefois par la périphrase qui donnera le futur des langues Romanes (**dicere habeo**, je dirai).

Ex. : S. JÉRÔME, *in Eccl.*, 1 : **quæ nunc fiunt... hi qui nasci habent scire non poterunt**¹.

A l'époque classique la périphrase **habeo dicere** s'emploie dans un tout autre sens : j'ai à dire, c.-à-d. je puis ^{ou je dois} dire (gr. ἔχω λέγειν). Ce sens particulier, la latinité impériale l'exprime au moyen du verbe **habeo** suivi du gérondif en ~~-dum~~ ou de l'adjectif verbal en **-ndus** (cf. **habeo dicendum**, **habeo dicenda omnia**). On rencontre ce tour pour la première fois chez Sénèque le Rhéteur, puis chez Sénèque le Philosophe, chez les deux Pline, dans le *Dialogue des Orateurs*, chez Suétone et surtout chez les écrivains ecclésiastiques d'Afrique.

267. — A l'expression du futur, on peut rattacher en grec l'emploi de μέλλω avec l'infinitif du *futur* ou du *présent*², en latin l'adjectif verbal en **-urus** accompagné du verbe **sum**.

Ces deux périphrases signifient :

- 1° Ou que l'on est *sur le point* de faire l'action.

Ex. : μέλλουσι μάχεσθαι, ils sont sur le point de combattre. — VARR., *de Re rust.*, III, 16, 30 : **cum (apes) jam evoluturæ sunt, consonant vehementer**.

- 2° Ou qu'on a l'*intention* de la faire.

Ex. : THUC., VII, 15 : δ τι μέλλετε (s.-ent. πράττειν) εὐθὺς πράττετε, ce que vous avez l'intention de faire, faites-le tout de suite. — SALL., *Jug.*, 5, 1 : **bellum scripturus sum quod populus Romanus cum Jugurtha gessit**.

- 3° Ou qu'on est *destiné* à la faire.

Ex. : HOM., *Od.*, XVIII, 138 : καὶ γὰρ ἐγὼ ποτ' ἐμελλον ἐν ἀνδράσιν ὀλβίος εἶναι, car j'étais destiné à être heureux parmi les hommes. — SALL., *Jug.*, 14, 3 : **quoniam eo miseriarum venturus eram**.

- 4° Enfin qu'il *faut s'attendre* à ce que telle ou telle chose arrive.

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 9, 28 : εἰ ποτε (Κῦρος) πορεύοιτο καὶ πλείστοι μέλλοιεν ὀφείσθαι, προσκαλῶν τοὺς φίλους ἰσπουδαιολογεῖτο, quand Cyrus était en route et qu'il *pouvait s'attendre* à ce que beaucoup de personnes le verraient, etc.

1. Voy. FR. THEILMANN, « Habere » mit dem Infinitiv und die Entstehung des romanischen Futurums (Archiv de Wölfflin, t. II, p. 48 et suiv. ; p. 157 et suiv.).

2. L'emploi de μέλλω avec l'infinitif aoriste est très rare.

REMARQUE. — La périphrase grecque précédée de *εἰ* et la périphrase latine précédée de *si* servent aussi à rendre l'idée du verbe français vouloir dans des phrases comme celles-ci :

PLAT., *Protag.*, 334 d : σύντεμνέ μοι τὰς ἀποκρίσεις καὶ βραχυτέρας ποίει, *εἰ μέλλω σοι ἔπεσθαι*, abrège et fais les réponses plus courtes, *si tu veux* que je te suive (*litt.* si du moins je dois te suivre).

CIC., *de Fin.*, II, 26, 85 : me igitur ipsum ames oportet... *si veri amici futuri sumus*, si vous voulez que nous soyons de vrais amis (*litt.* si du moins nous devons être de vrais amis)¹.

B. — SENS DES TEMPS DANS LES MODES AUTRES QUE L'INDICATIF².

268. — A part quelques cas particuliers (cf. ci-après, §§ 275, 279, 280), les différentes formes des modes autres que l'indicatif n'expriment pas une idée de temps : elles ne marquent pas que, *par rapport au moment où l'on parle*, telle action est passée, présente ou future.

C'est donc par abus qu'on dit : les *temps* de l'impératif, du subjonctif, de l'optatif : en réalité, ce sont des *formes* que l'étymologie rattache soit au radical du présent, soit au radical de l'aoriste ou du parfait, mais qui, par elles-mêmes, n'expriment qu'une idée étrangère à la notion de temps : presque toujours (du moins, en grec) elles marquent simplement que l'action est arrivée à *tel ou tel point de son développement*³.

1. Μέλλω et l'adjectif verbal latin servent l'un et l'autre à signifier que l'on se propose un but qui mérite d'être atteint, mais que, pour l'atteindre, il est nécessaire d'accomplir l'action de la proposition principale.

De là vient qu'en grec μέλλω s'emploie souvent comme synonyme de « je dois » ou « il faut que je... » De là enfin le sens de πῶς οὐ μέλλω ; et de τί οὐ μέλλω ; « comment ne devrai-je pas... » ? expression de la langue familière.

Ex. : PLAT., *Protag.*, 309 c : πῶς οὐ μέλλεις τὸ σοφώτερον κάλλιον φαίνεσθαι ; *ῥέπ.*, 330 a : τί δ' οὐ μέλλεις γελοῖον εἶναι ;

2. Logiquement ce chapitre ne devrait venir qu'après l'étude complète des modes dans les propositions indépendantes et dans les propositions dépendantes ; car beaucoup d'observations s'appliquent à des constructions employées ailleurs que dans la proposition simple (dont nous nous occupons dans cette première partie de l'ouvrage). Toutefois il a paru qu'il valait mieux grouper en un seul corps de doctrine tout ce qu'on sait sur l'emploi des temps en grec et en latin, que d'en présenter une étude morcelée en deux ou trois parties.

3. Il y a donc sur ce point une différence très nette entre l'indicatif et les autres modes : seul l'indicatif peut exprimer à la fois le temps de l'action et le degré de son développement ; les autres modes n'ont, par eux-mêmes, que la seconde fonction. En grec, cela se comprend de soi : comme c'est l'augment qui est le signe du passé et que l'augment ne sort pas de l'indicatif, il suit de là qu'en dehors de l'indicatif les formes verbales ne peuvent pas marquer le passé ; de même les formes du futur sont les seules qui puissent marquer l'avenir ; or, en dehors de l'indicatif, le futur n'a qu'un mode, l'optatif, et deux formes nominales, l'infinitif et le participe, qui, si l'on met à part le participe, ne s'emploient que rarement et dans un seul cas particulier (cf. ci-après, § 275, 3° et § 280, 1°, c). Mais il faut bien prendre garde que cette théorie s'applique surtout au grec ; le latin, qui n'a qu'un seul mode (le subjonctif) pour le subjonctif et l'optatif grec, a établi dans ce mode une distinction que le grec ne fait pas (cf. ci-après, § 279) : à côté du subjonctif proprement dit, il a un véritable subjonctif passé ; de même, à l'impératif, il a une série de formes qui, à proprement parler, se rapportent au futur (cf. ci-après, § 271). Toutefois le latin est d'accord avec le grec sur beaucoup de points, et s'il convient de signaler d'avance des divergences qui tiennent à ce que les deux langues se sont développées isolément, il n'y a pas lieu d'exagérer l'importance du désaccord ni de séparer le latin du grec dans l'étude de ce point particulier.

proposition sub-
ordonnée à la
proposition prin-
cipale (cf. § 279)

I. — *Impératif*¹.

269. — L'impératif, en vertu de sa fonction même, ne peut que se rapporter à l'*avenir*, mais par lui-même il n'exprime aucune idée de temps.

En grec, il peut avoir trois formes, l'une (λῦε) exprimant l'action en voie d'accomplissement; l'autre (λίσυκώς ἔσθι)² signifiant l'action accomplie; la troisième enfin (λύσον) signifiant l'idée verbale pure et simple.

270. — Par conséquent, on enseigne :

1° Qu'avec les verbes signifiant une action le présent appelle l'attention sur la durée de l'action et que l'aoriste désigne l'action indépendamment de la durée³.

Ex. : LUCIEN, *Dialogues des morts* : πῆτασον τὸ ἱστίον, εὖθουνε τὸ πηδάλιον, *déplie la voile, tiens la barre droite*.

REMARQUE. — Dans la pratique cette distinction ne se rencontre pas toujours.

Ex. : ANTIPHON, V, 80 : ἀλλ' ὑμεῖς βοηθήσατέ μοι... ὑμεῖς οὖν ἐμοὶ τε βοηθεῖτε καὶ τῷ νόμῳ.

Bien souvent l'emploi de l'une ou de l'autre forme semble arbitraire; quelquefois c'est l'usage qui indique la règle. Ainsi l'orateur dit à celui qui lit les pièces, *λέγε*, jamais *λέξον*, et presque toujours *ἀναγνώθι*, très rarement *ἀναγίνωσσε*. Pourtant ces expressions sont absolument synonymes⁴.

2° Qu'avec les verbes qui signifient un état, l'aoriste exprime *souvent* l'entrée du sujet dans cet état.

Ex. : DÉM., *μισήσατε* (prenez en aversion) τοὺς ὑπὲρ Φιλίππου λέγοντας (dans une maxime générale on dirait : *μίσει* τοὺς πονηροὺς).

1. Ce terme a été emprunté aux grammairiens latins qui tous, à l'exception de Varron, traduisent par *imperativus* le grec προσταχτική (s.-e. ἐγκλισίς). Cf. DEKYS LE THÉACRE (éd. G. Uhlig), p. 47. Varron, suivant en cela la doctrine de Protagoras et celle des péripatéticiens, ne séparait pas les modes des temps et des personnes et voyait dans l'impératif le dernier des six aspects (ou espèces, *species*) qu'il reconnaissait dans le verbe : *species temporalis*, *species personarum*, *species rogandi*, *species respondendi*, *species optandi* et *species imperandi* (cf. VARR., *de Ling. lat.*, X, 31). Voy. L. JON, *de grammaticis vocabulis apud Latinos* (Paris, 1893), p. 101 sqq.

2. Le parfait n'a proprement d'impératif qu'au *passif* (λύσο). A l'*actif*, on ne rencontre dans la bonne langue qu'un petit nombre d'impératifs du parfait : ils appartiennent à cette petite catégorie de verbes dont le parfait a le sens d'un présent : *τέθναθι*, *τεθνάτω*, *ἔσταθι*, *ἑστάτω*, etc. ; chez les tragiques : *ἄνωγε*, *γέγωνε* (« dis, annonce ») ; chez Aristophane : *κεκράγετε*, *κεχρήνετε* (forme garantie par le témoignage d'Hérodien). Chez Aristote et chez les écrivains postérieurs, on trouve : *ἐπανατεταλχέτω* (Aristote), *βεβηκέτω* et *ἀχχοκέτω* (Lucien), etc. ; mais de telles formes ne sont pas classiques.

3. D'après MEISTERHANS (*Gramm. der Alt. Inschriften*, § 48), cette théorie se vérifie rigoureusement par les inscriptions.

4. Voyez CH. THUNOT, *Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. I (1869), p. 411 sqq. — O. RIEMANN, *la Question de l'aoriste grec* (Mélanges Graux, p. 583 sqq.).

3° Le parfait conserve son sens propre et signifie :

- a) L'entier achèvement de l'action (τέλειον, possède).
- b) Une chose qui doit être faite immédiatement (πείρασσο, finis-en tout de suite).

REMARQUE. — A la troisième personne du singulier passif, il exprime que l'on considère comme épuisé le sujet dont on vient de parler.

Ex. : ISOCR., *Panégyr.*, 14 : περὶ τῶν ἰδίων ταῦτά μοι προειρήσθω.

271. — En latin, l'impératif a deux formes, l'une qu'on appelle impératif présent, et l'autre, impératif futur.

La première^{a)} s'emploie dans la langue classique en parlant d'une action dont on demande l'accomplissement *immédiat* ; la seconde^{b)} ne s'emploie correctement qu'en parlant d'actions dont l'accomplissement n'est exigé qu'*après un certain intervalle de temps*¹.

- a) Ex. : PLAUTE, *Aulul.*, 40 : **exi**, inquam! age, **exi**! *Ib.*, 46 : illuc **recede** ab ostio. — TÈR., *Ad.*, 267 : **omitte** vero tristitiam tuam. *Ib.*, 278 : **Syre**, **insta**. — CIC., *in Verr.*, II, 4, 1, 1 : genus ipsum prius **cognoscite**, iudices. Etc., etc.
- b) Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 1, 1 : vos eam (rem) suo, non nominis pondere **penditote** (c.-à-d. en prenant votre temps). *Tusc.*, I, 43, 104 : bacillum propter me, quo abigam (volucres et feras), **ponitote** (quand je serai mort). *Ad. Fam.*, III, 9, 2 : ad me litteras, ut quam primum lætitiâ afficiar, **mittito** (c.-à-d. écris-moi le plus tôt possible, mais non pas sur-le-champ).

272. — Toutefois l'emploi de l'impératif en -to n'est absolument obligatoire que dans les *textes de lois*, les *préceptes*, etc., où l'on a en vue des actes qui doivent être accomplis dans tous les temps ou, plus exactement, toutes les fois qu'on en trouvera l'occasion.

D'autre part, il est *presque obligatoire*, quand le moment de l'action à faire est déterminé par une proposition au futur.

Ex. : CIC., *p. Sest.*, 13, 31 : **si...** de me ipso plura dicere **videbor**, **ignoscitote**².

REMARQUES. — I. Certaines formes d'impératif en -to remplaçaient, dans l'usage, les formes correspondantes de l'impératif ordinaire et s'employaient alors sans aucun

1. Voyez CH. THOMAS, *Revue de Philologie*, IV, p. 113 et suiv. ; O. RIEMANN, *Revue de Philologie*, X, p. 161 et suiv.

2. Cicéron, qui s'est conformé ici à l'usage ordinaire de son temps, y a-t-il dérogé dans la phrase suivante ?

In Verr., II, 4, 47, 105 : de quo si paulo altius ordiri ac repetere memoriam religionis **videbor**, **ignoscite**.

Bien qu'**ignoscite** soit donné par tous les manuscrits, on se demande s'il ne faudrait pas corriger et lire **ignoscitote**.

sens particulier ; c'est ainsi qu'on disait *toujours scito, scitote, et ordinairement putato, sic habeto*, sache que¹.

Dans la langue archaïque et familière l'impératif en *-to* était d'un usage beaucoup plus étendu. Plaute emploie *dicito*, concurremment avec *dic*, *dato*, au lieu de *da* (*Rud.*, 568), *accipito*, au lieu de *accipe* (*ib.*, 719), *illic astato ilico* (*ib.*, 825), etc. Cicéron lui-même, surtout dans sa correspondance ou dans ses premiers discours, se sert de certaines formes en *-to*, là où l'on attendrait l'impératif ordinaire.

II. La troisième personne de l'impératif en *-to* n'est fréquente que dans les textes de lois et chez les écrivains de la période archaïque, particulièrement Plaute et Térence, à qui les poètes postérieurs semblent l'avoir empruntée. Les auteurs classiques n'emploient que *esto*, soit, devenu une sorte de particule concessive; ils ont rigoureusement pros crit toutes les autres formes de troisième personne en *-to*.

II. — Subjonctif².

273. — Subjonctif grec. — Le subjonctif grec ne marque pas, à proprement parler, le temps³, mais il a trois formes, l'une (λύω) exprimant l'action en voie d'accomplissement; l'autre (λελυκώς ὢ ou λελύκω) signifiant l'action accomplie; la troisième enfin (λύσω) signifiant l'idée verbale pure et simple.

Par conséquent, on enseigne :

1° Qu'avec les verbes signifiant une action, le présent du subjonctif appelle l'attention sur la durée et l'action et que l'aoriste du subjonctif signifie l'action indépendamment de la durée.

Ex. : Μὴ μέλλωμεν, ne tardons pas. — Εἴπωμεν ἢ σιγῶμεν, faut-il parler ou *garder* le silence? — Τοὺς φίλους εὖ ποιεῖ, ἵνα αὐτὸς εὖ πράττης, fais du bien à tes amis, afin d'être *heureux* toi-même. Etc., etc.

1. Peut-être faut-il ajouter *tibi habeto* (Cic., *P. Flacc.*, 15, 36) « garde pour toi ».

2. Ce terme vient du latin *subjunctivus*, traduction du grec ὑποτακτικὴ (s.-e. ἑγκλισίς). D'après Diomède (*Grammat. Latini*, éd. Keil, t. IV, p. 340), ce mot subjonctif vient de ce que cette forme verbale n'ayant pas de sens par elle-même, a besoin d'être unie à une autre qui en détermine le sens. Il est plus simple de penser que subjonctif (*subjunctivus*) signifie le mode de la subordination, puisque pour les Latins, c'était, par excellence, la forme verbale employée dans les propositions subordonnées.

Les grammairiens latins antérieurs à Priscien donnaient aussi au subjonctif le nom de conjonctif (*conjunctivus*), de jonctif (*junctivus*) ou d'adjonctif (*adjunctivus*). Quelques-uns même établissaient une distinction entre le subjonctif et le conjonctif, mais sans dire sur quoi ils la fondaient.

3. Mais on peut dire que par leurs fonctions, les diverses formes du subjonctif se rapportent au présent ou à l'avenir. Quand je dis ὥμεν « allons », j'exprime une résolution dont l'accomplissement va suivre plus ou moins vite; de même τί ποιῶμεν; « que faire? » signifie une action qui se place au moment même de la parole, etc. De plus, quand il est employé soit dans les propositions suppositives proprement dites, soit dans les propositions suppositives temporelles ou relatives, l'aoriste du subjonctif marque antériorité relativement au moment marqué dans la proposition principale :

Ἐάν τοῦτο ποιήσῃ, δταν τοῦτο ποιήσῃ, ὅστις ἂν τοῦτο ποιήσῃ « au cas où il *aura* fait cela », « lorsqu'il *aura* fait cela », « quiconque *aura* fait cela. »

Il répond alors au futur antérieur ou au parfait du subjonctif des Latins. Mais en dehors de ces trois cas (et dans les propositions dépendantes surtout), il est absolument vrai de dire que le subjonctif n'exprime pas par lui-même l'idée de temps. En fait, le grec n'a pas de formes spéciales pour représenter ce qu'on pourrait appeler le subjonctif futur du sanscrit, dont il existe quelques formes destinées à marquer que le sujet a l'intention de faire telle ou telle chose. Voy. B. DELANCK, *die Grundlagen*, etc., pp. 98-99.

2° Que quand le verbe signifie un état, l'aoriste du subjonctif marque souvent que le sujet entre dans cet état.

EX. : ARISTOPH., *Plut.*, 464 : ἦν γὰρ ὁ Πλοῦτος νυνὶ βλάβῃ (recouvre la vue)... | ὡς τοὺς ἀγαθοὺς τῶν ἀνθρώπων βαδιεῖται. — PLATON, *Phèdre*, 231 c : οἱ γ' ὅσων ἂν ὕστερον ἐρασθῶσιν (ils se seront épris) ἐκείνους αὐτῶν περὶ πλείονος ποιήσονται. — XÉN., *Cyr.*, I, 6, 16 : οἱ ἰατροὶ, ὅταν τινες νοσήσωσι (tombent malades), τότε ἰῶνται τούτους.

REMARQUE. — Toutefois la différence entre les deux formes (subjonctif présent et subjonctif aoriste) est souvent imperceptible.

EX. : XÉN., *Cyr.*, V, 5, 13 : ἦν τι ἐγὼ φανῶ κακὸν πεπονηκώς, ὁμολογῶ ἀδικεῖν ἂν μέντοι μηδὲν φαίνωμαι κακὸν πεπονηκώς μηδὲ βουληθεῖς, οὐ καὶ σὺ αὐτὸ ὁμολογήσεις μηδὲν ὑπ' ἐμοῦ ἀδικεῖσθαι ;

3° Le parfait du subjonctif conserve la signification qu'il a à l'indicatif : il exprime que l'action est achevée ou que tel résultat est acquis.

EX. : THUC., VIII, 74 : ἵνα, ἦν μὴ ὑπακούωσι, τεθνήκωσι, afin que quiconque ne leur obéirait pas, fût un homme mort (ἀποθάνωσι signifierait fût mis à mort), — ARISTOPH., *Ois.*, 1350 : (ἀνδρεῖόν γε πάνυ νομίζομεν) ὅς ἂν πεπλήγῃ πατέρα, νεοττός ὢν, pour nous il y a grand courage à battre son père, quand on n'est encore qu'un petit poussin. *Cheval.*, 1149 sq. : ἔπειτ' ἀναγκάζω πάλιν ἐξεμεῖν | ἄττ' ἂν κεκλόφωσί μου. — PLATON, *Rép.*, 376 a : ὅν ἂν γνώριμον (κύων ἰδῇ), ἀσπάζεται, καὶ μηδὲν πώποτε ὑπ' αὐτοῦ ἀγαθὸν πεπόνθη (en latin : *etiamsi nunquam beneficium ab eo acceptum habebit*).

274. — **Subjonctif latin.** — Le subjonctif latin correspondant à la fois au subjonctif et à l'optatif grecs, on ne peut en traiter qu'après avoir examiné la valeur des formes verbales non seulement du subjonctif, mais encore de l'optatif grec.

III. — Optatif¹.

275. — L'optatif grec n'exprime le temps que dans le style indirect, c'est-à-dire que dans le style indirect les formes de l'optatif servent à indiquer le présent, le passé ou l'avenir par rapport au moment où se trouve placé le sujet dont on donne la pensée ou les paroles.

1. Le mot « optatif » est emprunté du mot *optativus*, qui servait aux Latins soit à traduire le terme grec ἡ εὐχτική (s.-e. ἐγκλιτική), soit à exprimer ce qui, dans le subjonctif latin, correspondait à l'optatif grec. Voy. L. JON, *ouv. cité*, p. 103 et p. 106.

Dans ce cas,

1° L'optatif présent exprime le présent :

Ex. : εἶπεν ὅτι ἀποθνήσχοι, il dit qu'un tel *se mourait* (style direct : ἀποθνήσκει, il se meurt).

2° L'optatif aoriste exprime le passé :

Ex. : εἶπεν ὅτι ἀποθάνοι, il dit qu'un tel *était mort* (style direct : ἀπέθανεν, il est mort).

3° L'optatif futur exprime l'avenir :

Ex. : εἶπεν ὅτι ἀποθανοῖτο, il dit qu'un tel *mourrait* (style direct : ἀποθανεῖται, il mourra.)

REMARQUE. — L'optatif futur ne s'emploie *jamais* que dans le style indirect pour remplacer l'indicatif futur. Il se rapporte donc toujours à l'avenir.

276. — En dehors de ce cas, l'optatif grec ne marque pas par lui-même le temps¹, mais il a trois formes : l'une (λύοιμι) exprimant l'action en voie d'accomplissement ; l'autre (λελυκώς εἶην ou λελύκοιμι) signifiant l'action accomplie ; la troisième enfin (λύσαιμι) signifiant l'idée verbale pure et simple.

277. — Par conséquent, on enseigne :

1° Qu'avec les verbes signifiant une action, le présent de l'optatif peut appeler l'attention sur la durée de l'action et que l'aoriste de l'optatif signifie ordinairement l'action indépendamment de la durée.

1. Mais s'il ne marque pas le temps par lui-même, il peut signifier, grâce au contexte, divers rapports de temps. Ainsi l'optatif, qu'on appelle *présent*, peut s'employer dans le sens d'un imparfait pour marquer une action antérieure au moment où se trouve placé le sujet dont on rapporte les paroles au style indirect.

Ex. : εἶπεν ὅτι (τότε) ἀποθνήσχοι « il dit qu'à ce moment-là un tel se mourait ».

De plus, l'optatif dit *aoriste* marque antériorité relativement au moment indiqué dans la proposition principale :

1° Dans le style indirect :

Ex. : Χάμ., *Hell.*, I, 7, 5 : διηγούντο ὅτι αὐτοὶ μὲν ἐπὶ τοὺς πολεμίους πλείοιεν, τὴν δὲ ἀναίρεσιν τῶν ναυαγῶν προστάξαιεν « ils expliquaient qu' (au moment où on les accusait d'avoir manqué à leurs devoirs), ils étaient occupés à poursuivre l'ennemi, mais qu'ils avaient prescrit de recueillir les naufragés ».

2° Dans les propositions suppositives proprement dites et dans les propositions suppositives temporelles ou relatives dépendant d'un verbe principal à un temps historique :

Ex. : εἰ τοῦτο ποιοίη, cum hoc fecerat, etc.

C'est ce que C^s. T^su^sor (*Cours professé à l'École normale*) exprimait de la manière suivante, réunissant les deux règles en une seule :

« Quand l'optatif est employé dans une proposition dépendante à cause du temps historique de la proposition principale, les temps de l'optatif marquent *simultanéité*, *antériorité*, *postériorité* relativement à un temps historique. Le présent de l'optatif est synonyme de l'imparfait de l'indicatif, l'aoriste et le parfait, du plus-que-parfait. »

2° Que quand le verbe signifie un état, l'aoriste de l'optatif marque souvent que le sujet entre dans cet état.

Ex. : DÉM., XIX, 9 : πολλὰ κατηγορεῖν ἔχω ἐξ ὧν οὐκ ἔσθ' ὅστις ἂν οὐκ εἰκότως μισήσειεν αὐτόν (ne le prendrait pas en aversion).
V, 16 : εἰ πολεμήσαιμεν (si nous *entreprenions* la guerre) δι' Ὁρωπόν, οὐδὲν ἂν ἡμᾶς παθεῖν ἡγοῦμαι. — THUC., II, 42, 4 : οὔτε πενίας ἐλπιδι ὥς κἂν ἔτι διαφυγὼν αὐτὴν πλουτή-
σειεν (deviendrait riche), ἀναβολὴν τοῦ δεινοῦ ἐποίησατο.

REMARQUE. — Mais il arrive très souvent que le présent et l'aoriste de l'optatif sont employés sans qu'on puisse découvrir les raisons qui ont déterminé le choix de l'écrivain¹.

IV. — Subjonctif latin.

278. — Le subjonctif latin tient lieu à la fois du subjonctif et de l'optatif grecs.

Comme le subjonctif grec, il a trois formes : l'une (*amem*) signifiant que l'action est en voie d'accomplissement; l'autre (*amaverim*, *parfait*) signifiant que l'action est accomplie; la troisième enfin (*amaverim*, *aoriste*) signifiant l'action verbale pure et simple².

Ex. : *scribam*, que je sois en train d'écrire (à côté de *volo scribas*, je veux que tu écrives). *Scripserim*, que j'*aie* fini d'écrire. *Ne scripserit*, qu'il n'écrive pas.

Comme l'optatif grec, il a aussi trois formes.

Ex. : *Valeas*, demeure en bonne santé. — *Nequiquam Capitolium servaverim*, j'aurais sauvé en vain le Capitole. — *Salvus sit*, puisse-t-il guérir ! — *Scripserim*, il se pourrait que j'écrive.

REMARQUE. — Ce qui prouve que dans les exemples cités le subjonctif ne marque aucune idée de temps par lui-même, c'est que non seulement *scribam* et *scripserim* peuvent indiquer le même temps, mais que l'une et l'autre forme, selon les cas, peut désigner soit une action présente, soit une action future. Ainsi *dicat aliquis* peut signifier aussi bien supposons qu'on dise (*aujourd'hui*) que supposons qu'on dise (*un jour*). De même *utinam jam salvus sit* et *utinam jam sanatus sit* (parfait du subjonctif) se rapportent l'un et l'autre au *présent*; mais il suffira de remplacer *jam* par *mox* pour que les mêmes formes verbales se rapportent à l'*avenir*. Donc les formes du subjonctif latin n'expriment, dans certains cas, que l'idée même du mode sans aucune idée de

1. Cf. TANNOT (*Mémoires de la Société de Linguistique de Paris*, t. I, p. 111-125), parlant de l'emploi simultané de l'infinitif présent et aoriste, fait remarquer fort justement que l'occasion d'employer l'infinitif revient si souvent qu'il faudrait que l'écrivain se fût demandé presque à chaque membre de phrase s'il devait choisir le présent ou l'aoriste, effort de réflexion incompatible avec la rapidité de la parole. Cette observation peut s'appliquer non seulement à l'infinitif, mais aux modes impératif, subjonctif et optatif.

2. En latin, le présent *scribam* peut marquer aussi, comme l'indicatif *scribo* (cf. ci-dessus, § 229), l'idée verbale pure et simple.

temps : la seule chose qu'elles expriment en plus de l'idée du mode, c'est que l'action est arrivée à tel ou tel point de son développement : par exemple, que l'action est en train de se faire (**scribam**) ou qu'on a fini de la faire (**scripserim**).

279. — Mais, à la différence de ce qui a lieu pour le subjonctif grec, le subjonctif latin peut dans certains cas marquer réellement une idée de temps. De plus, le latin possède au subjonctif une double série de formes, les unes se rapportant au présent, les autres se rapportant au passé.

1° Les formes **scribam** et **scripserim** peuvent marquer réellement une idée de temps.

Quand je dis **quæro quid scribas**, l'emploi de **scribas** implique cette idée que vous écrivez ou que vous êtes en train d'écrire en ce moment.

De même, quand je dis **quæro quid scripseris**, la forme **scripseris** joue le rôle d'un aoriste et signifie que l'action d'écrire est passée.

Enfin la phrase **non dubito quin æger futurus sit**, je suis sûr qu'il sera malade, rapporte à l'avenir le fait d'être malade¹.

On pourrait dire de ces formes qu'elles constituent le subjonctif proprement dit.

2° Aux formes **scribam** et **scripserim** s'opposent les formes **scriberem** et **scripsissem**, qui, d'une manière générale, expriment que l'ensemble de la phrase appartient au passé.

a) En effet (comme le subjonctif proprement dit dans les propositions indépendantes), elles signifient un ordre, une supposition, un souhait, etc., mais la supposition porte sur un fait passé (**at dares**, supposons qu'on eût donné); l'ordre ou le souhait ne sont plus qu'un regret sur ce que telle ou telle chose n'a pas eu lieu (**ne poposcisses**, tu n'aurais pas dû le demander).

REMARQUE. — Entre **scriberem** et **scripsissem** il y a à peu près la même différence qu'à l'indicatif entre l'imparfait **scribebam** et l'aoriste **scripsi**.

Toutefois l'usage n'a pas seulement attribué à **scriberem** la fonction d'exprimer une action qui dure ou se répète, tandis que **scripsissem** signifiait simplement un fait passé : il est des cas où **scriberem** et **scripsissem** ne sont séparés que par des nuances de sens imperceptibles, d'autres où **scriberem** s'emploie à l'exclusion de **scripsissem**, etc. Voy. ci-après, §§ 332, 334, 2°, 335.

b) Dans la plupart des propositions subordonnées, le subjonctif passé s'emploie lorsque la proposition principale est au passé. En ce

1. On pourrait ajouter des exemples comme ceux-ci :

Nemo est qui hoc credat (actuellement), **qui hoc crediderit** (dans le passé), **qui hoc crediturus sit** (dans l'avenir). — **Quis est quid hoc credat** (actuellement), **crediderit** (dans le passé), **crediturus sit** (à l'avenir). — **Cum... sustineas... tanta negotia solus**, « puisque vous êtes seul à l'heure qu'il est pour supporter le poids de si grandes affaires. — Etc., etc.

cas *scriberem* représente *scribam* transporté dans le passé, et *scripsissem* représente *scripserim* transporté dans le passé.

En effet, *rogo te ut scribas* transporté dans le passé devient *rogabam te ut scriberes*.

De même *scio quid scripseris* transporté dans le passé devient *sciebam quid scripsisses*.

On pourrait appeler *subjonctif passé* les formes *scriberem* et *scripsissem* employées soit dans les propositions indépendantes soit dans les propositions dépendantes¹.

C. — SENS DES TEMPS DANS LES FORMES NOMINALES DU VERBE².

I. — *Infinitif*³.

280. — Infinitif grec. — L'infinitif grec n'exprime le temps que dans deux cas :

1° *Dans le style indirect*, les formes de l'infinitif servent à indiquer le présent, le passé ou l'avenir par rapport au moment où se trouve placé le sujet dont on donne la pensée ou les paroles.

Dans ce cas,

a) L'infinitif présent exprime le présent.

Ex. : εἶπεν αὐτὸν ἀποθνήσκειν, il dit qu'un tel se mourait (style direct : ἀποθνήσκει, il se meurt).

b) L'imparfait aoriste exprime le passé :

Ex. : εἶπεν αὐτὸν ἀποθανεῖν, il dit qu'un tel était mort (style direct : ἀπέθανεν, il est mort).

c) L'infinitif futur exprime l'avenir :

Ex. : εἶπεν αὐτὸν ἀποθανεῖσθαι, il dit qu'un tel mourrait (style direct ; ἀποθανεῖται, il mourra)⁴.

1. GOSNAU, dans sa *Grammaire latine*, appelle *conjonctif* le subjonctif proprement dit (ou présent), et *subjonctif*, le subjonctif passé.

2. On appelle formes nominales du verbe l'infinitif et le participe, qui, au point de vue de l'étymologie, ne sont pas des modes, mais l'un (l'infinitif), un substantif verbal, et l'autre (le participe), un adjectif verbal.

3. Ce terme est emprunté du latin *infinitivus*, c.-à-d. « qui exprime l'action du verbe d'une manière indéterminée ». Entre les diverses traductions du grec ἀπαρέμματος (s.-e. ἔγκλισις), c'est celle qui a prévalu. Voy. L. JON, *ouv. cité*, p. 106 sq.

Quelquefois on oppose, sous le nom de *verbum infinitum*, les formes non personnelles du verbe aux formes personnelles comprises sous le nom de *verbum finitum*.

4. En dehors de cet emploi, l'infinitif futur ne se rencontre guère qu'après μέλλω et (sans doute, par analogie) après les verbes signifiant « projeter, vouloir, souhaiter, etc. ».

Ex. : THUC., IV, 121, 1 : τὸν πόλεμον διανοοῦντο προθύμως οἶσιν. VI, 57, 2 : τὸν λυπήσαντα σφᾶς ἐδούλοντο τιμωρήσεσθαι. VI, 6, 1 : οἱ Ἀθηναῖοι ἐφείντο τῆς Σικελίας ἀρξεν.

Ici c'est le sens général de la phrase qui exprime l'idée de futur ; ce n'est pas la forme verbale choisie qui l'exprime par elle-même.

REMARQUE. — L'infinitif qu'on appelle présent s'emploie dans le sens d'un *imparfait* et signifie simultanéité relativement à l'action du verbe principal ou à l'instant déterminé soit par un complément circonstanciel soit par le sens général.

EX. : XÉN., *Anab.*, V, 8, 1 : Ξενοφώντος κατηγορήσαντινες φάσκοντες **παίεσθαι** ὑπ' αὐτοῦ, Xénophon fut accusé par des gens qui prétendaient qu'il les *battait*. — DÉM., XX, 119 : ταῦτα αὐτοὶ τε ποιεῖτε καὶ τοὺς προγόνους ὀργίζεσθε ἐν μὴ τις φῇ **ποιεῖν**, c'est ce que vous faites vous-mêmes et vous vous irritez si l'on vous dit que vos ancêtres ne le *faisaient* pas.

2° L'aoriste de l'infinitif accompagné de l'accusatif sujet et précédé de l'article neutre a le sens du passé, quand il s'agit de l'expression d'un fait.

EX. : ANTIPHON, I, 28 : θαυμάζω δὲ ἔγωγε τῆς τόλμης τοῦ ἀδελφοῦ... **τὸ διομόσασθαι** (s.-ent. αὐτόν) ὑπὲρ τῆς μητρὸς εὖ εἰδέναι, je m'étonne de l'audace de mon frère et je suis surpris qu'il *ait juré*... — XÉN., *Mém.*, I, 2, 1 : θαυμαστὸν φαίνεται μοι **τὸ πεισθῆναι** τινας, ὡς Σωκράτης τοὺς νέους διέφθειρεν, il me paraît étonnant qu'on *ait pu persuader* à certaines gens que Socrate corrompait la jeunesse. — PLATON, *Lachès*, 190 e : αἷτιος (s.-ent. εἰμί) **τὸ σὲ ἀποκρίνασθαι** μὴ τοῦτο. — DÉM., XIX, 61 : **τὸ μηδεμίαν** τῶν πόλεων **ἀλῶναι** πολιορκίᾳ μέγιστόν ἐστι σημεῖον τοῦ διὰ τούτους **πεισθέντας** τοὺς Φωκίους **ταῦτα παθεῖν**, le fait qu'aucune des villes (Phocidiennes) n'a *été prise* à la suite d'un siège en règle est la meilleure preuve que c'est pour s'être laissé persuader par ces gens-là que les Phocidiens *ont subi* ce traitement.

281. — En dehors de ces cas particuliers, on peut dire d'une manière générale que l'infinitif ne marque pas par lui-même le temps ; mais il a trois formes, l'une (λύειν) exprimant l'action en voie d'accomplissement ; l'autre (λελυμένα) exprimant l'action accomplie ; la troisième enfin (λῦσαι) signifiant l'idée verbale pure et simple.

282. — Par conséquent on enseigne :

1° Qu'avec les verbes signifiant une action, le présent de l'infinitif peut appeler l'attention sur la durée de l'action et que l'aoriste de l'infinitif signifie ordinairement l'action indépendamment de la durée.

EX. : PHILÉMON, *fragm.*, 27 : χαλεπὸν τὸ **ποιεῖν**, τὸ δὲ **κελεῦσαι** ῥᾶδιον. — DÉM., II, 26 : πολὺ ῥᾶον ἔχοντας **φυλάττειν** ἢ **κτῆσασθαι** πάντα πέφυκεν. Etc.¹.

1. Cette théorie se vérifie dans un grand nombre de cas, mais elle est insuffisante, parce que les exceptions sont presque aussi nombreuses que les applications de la règle ; aussi l'on trouve à l'aoriste des

2° Que quand le verbe signifie un état, l'aoriste de l'infinitif marque souvent que le sujet entre dans cet état.

Ex. : βασιλεύειν, *être* roi, βασιλεύσαι, *devenir* roi, monter sur le trône; νοσεῖν, *être* malade, νοσῆσαι, *tomber* malade; μισεῖν, haïr, μισῆσαι, prendre en aversion. Etc.

LYSIAS, XVIII, 18 : τοῖς θεοῖς εἰς ὁμόνοιαν εὐχεσθῆς καταστῆναι μᾶλλον ἢ τὴν μὲν πόλιν στασιάζειν (se troubler) τοὺς δὲ λέγοντας ταχέως πλουτῆσαι (devenir riches). — DÉM., IX, 53 : δεῖ τοὺς ὑπὲρ Φιλίππον λέγοντας μισῆσαι¹. Etc.

3° Que le parfait exprime, comme à l'indicatif, l'entier accomplissement de l'action ou la situation qui résulte d'un acte antérieurement accompli.

Ex. : PLAT., *Crit.*, 46 : οὐ βουλεύεσθαι ὥρα, ἀλλὰ βεβουλεύεσθαι.

REMARQUE. — Un certain nombre de parfaits conservent naturellement, à l'infinitif, la valeur de présents qu'ils ont à l'indicatif.

Ex. : PLATON, *Phèdre*, 234 d : δοκῶ σοι παίζειν ἢ ἀσπουδανέειν; *Phédon*, 64 a : κινδυνεύουσι γὰρ ὅσοι τυγχάνουσιν ὁρθῶς ἀπτόμενοι φιλοσοφίας λεληθέναι τοὺς ἄλλους ὅτι οὐδὲν ἄλλο αὐτοῖς ἐπιτηδεύουσιν ἢ ἀποθνήσκειν τε καὶ τεθνάναι. — DÉM., XXI, 201 : ὅς τὸ ὑμᾶς δεδιέναι δοκεῖν αἰσχρὸν ἡγείται, τοῦτον οὐκ ἀπολωλέναι δεκάκις προσήκει;

283. — Infinitif latin. — L'infinitif *latin* n'exprime le temps que dans un seul cas : dans les propositions infinitives dont le sujet est à l'accusatif et où l'on rapporte, au style indirect, la pensée ou les paroles de quelqu'un (cf. ci-dessus, § 280).

En effet, dans une phrase comme dixit illum tum maxime proficisci, l'infinitif présent proficisci marque une action présente par rapport au moment où se trouve placé celui dont on cite les paroles (*style direct* : proficiscitur).

verbes qui, par essence, signifient durée (ἐτόλμησε μένειν), et d'autre part on trouve au présent des verbes qui expriment essentiellement une action transitoire (ίέναι). De plus, l'aoriste de l'infinitif s'emploie très souvent d'une action qui dure, et, réciproquement, le présent de l'infinitif, d'une action passagère (δεῖ γάρ με καὶ ταῦτα ὑμᾶς δεδάξαι — εἰτοιμος ἡ πέμπειν). Enfin, la différence entre l'aoriste et le présent est souvent si imperceptible qu'on trouve les deux formes employées dans la même phrase ou dans deux phrases successives :

Ex. : ANTIPHON, I, 10 : βασιανιστὰς αὐτοὺς ἐκέλευον γίγνεσθαι et I, 11 : θέλων αὐτὸς βασιανιστὴς γενέσθαι — LYSIAS, c. *Agoratos*, 69 : προσήκει ὑμῖν τούτου καταψηφίζεσθαι... δεῖ ὑμᾶς θάνατον αὐτοῦ καταψηφισασθαι (cf. ναυμαχεῖν et ναυμαχεῖν dans THUC., II, 83, 1 et 3), etc. Voy. G. CUVIL, *Essai sur la langue et le style de l'orateur Antiphon* (Paris, 1886), § 53, et cf. ci-dessus, p. 285, n. 1.

1. La nuance de signification qui, dans les verbes marquant un état, sépare l'aoriste du présent, a été pour la première fois indiquée par ARISTOTE, *Morale à Nicomaque*, X, 2, 9 : ἡσθῆναι... ἔστι ταχέως, ὥσπερ ὀργισθῆναι, ἡδεσθαι δὲ οὐ, « on peut parler de rapidité quand il s'agit de devenir joyeux, comme de se mettre en colère, mais non quand il s'agit d'être joyeux.

Dans une phrase comme **dixit illum decem diebus ante profectum esse**, l'infinitif aoriste **profectum esse** marque une action passée par rapport au moment où se trouve placé celui dont on cite les paroles (*style direct* : **profectus est**).

Enfin dans une phrase comme **dixit illum postero die profecturum esse**, l'infinitif futur **profecturum esse** marque une action future par rapport au moment où se trouve placé celui dont on cite les paroles (*style direct* : **proficiscetur**).

REMARQUES. — I. Tandis qu'en grec (cf. ci-dessus, § 280, 1^o REM.), l'infinitif appelé présent peut s'employer avec le sens d'un imparfait dans toute proposition infinitive dépendant d'un verbe qui signifie dire ou croire, cet usage n'existe guère en latin que pour les infinitifs présents dépendant des verbes **memini** et **recordor** ou de l'expression **memoriâ teneo**.

Ainsi la phrase **memini me scribere** signifiera je me souviens que j'écrivais, tandis que **memini me scripsisse** se traduira par je me souviens que j'ai écrit¹.

II. En dehors de ce cas, le latin ne marque pas ordinairement², à l'infinitif, la distinction qu'il fait, à l'indicatif, entre l'aoriste et l'imparfait : c'est l'infinitif aoriste qui sert à rendre l'un et l'autre.

Par exemple, la phrase de Cicéron (*in Verr.*, II, 5, 40, 27) : **cum... ver esse coëperat, ... dabat se labori atque itineribus** serait devenue au style indirect : **dicunt Verrem, cum ver esse coëpisset, dedisse se labori atque itineribus**, et, si l'on avait voulu marquer la répétition de l'action, on aurait emprunté la périphrase **solere** avec l'infinitif : **dicunt Verrem, cum ver esse coëpisset, solitum esse dare se labori atque itineribus**.

284. — Sauf dans le cas du paragraphe précédent, l'infinitif latin n'exprime par lui-même que le degré du développement de l'action ou l'action verbale pure et simple.

Hoc fieri velim signifie je voudrais que cela se fasse (à un moment quelconque de l'avenir) et pourtant **fieri** est la forme du présent. De même **hoc factum esse velim** signifie je voudrais qu' (à tel moment de l'avenir) cela soit une chose faite, et pourtant **factum esse** est la forme du parfait. Ici le parfait, là le présent se rapportent donc à une action future : la seule différence qu'il y ait, au point de vue du sens, entre

1. Quand **memini** rappelle un fait dont on a été témoin, c'est aussi le présent de l'infinitif que l'on emploie avec la valeur d'un imparfait.

Cic., *de Amic.*, 3, 11 : **Memini Catonem anno ante, quam est mortuus, mecum et cum Scipione disserere**.

Quand on n'a pas été témoin du fait, on emploie l'infinitif parfait suivant la règle générale.

Cic., *P. Sest.*, 22, 50 : **Memineram, judices... C. Marium, ... cum vim prope justorum armorum profugisset, primo senile corpus paludibus occultasse demersum**.

Cette remarque est de CH. TUCKER, *Cours professé à l'École normale* (notes autographiées, p. 92 sq.).

2. Toutefois on ne peut pas dire que les Latins aient absolument ignoré l'emploi de l'infinitif présent pour signifier l'imparfait, même dans d'autres constructions que celles des verbes **memini**, **recordor**, etc. En écrivant la phrase suivante :

P. Arch., 4, 8 : **Heracleæne esse tum (= tum cum lex ferebatur) adscriptum negabis?**

Cicéron veut exprimer cet idée : **Heracleæ adscriptus erat cum lex ferebatur** et non pas **Heracleæ adscriptus est**. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 154 b, REM. IV.

les deux formes tient à ce que *fieri* désigne une action qui est *en train* de se faire, tandis que *factum esse* signifie une action qui doit être *achevée* : c'est une notion étrangère à l'idée de temps.

Dans le vers d'Horace (*Carm.*, IV, 1, 35) : *dulce et decorum est pro patria mori*, l'infinitif présent *mori* désigne, si l'on veut, que le fait de mourir est présent par rapport au verbe principal. Mais, si l'on change le verbe principal et qu'on suppose la phrase *gestit pro patria mori*, la même forme *mori* désignera une action à venir.

Prise en elle-même, la forme *mori* ne signifie donc pas autre chose que l'action verbale pure et simple.

REMARQUES. — I. L'infinitif *scripsisse* est tantôt un *aoriste* et tantôt un *parfait*.

Employé comme *parfait*, cet infinitif n'a ni le sens d'un imparfait, ni *ordinairement* celui d'un plus-que-parfait.

Quand il y a lieu, au style indirect, d'exprimer à l'infinitif l'idée du plus-que-parfait de l'indicatif, ce sont les périphrases *scriptum habuisse*, pour l'actif, et *scriptum fuisse* pour le passif que l'on emploie le plus souvent.

Ainsi j'affirme qu'à tel moment j'avais fini d'écrire la lettre se dirait en latin : *dico me tum scriptam habuisse epistulam* ou *dico tum scriptam mihi* (cf. ci-dessus, § 89, 3^o) *fuisse epistulam*.

II. Les Latins emploient souvent le parfait de l'infinitif pour exprimer l'entier achèvement de l'action, là où le français néglige parfois de marquer cette nuance¹.

Ex. : HOR., *Ép.*, II, 3, 328 : *Poteras dixisse*, tu pourrais avoir déjà répondu. — T.-LIVE, XXXVII, 19 : *Bellum ante hiemem perfecisse possumus*, nous pouvons avoir terminé la guerre avant l'hiver.

Cet usage est particulièrement fréquent après *satis est*, *satis habeo*, *contentus sum*, et après les futurs *pœnitebit*, *pudebit*, *pigebit*, *juvabit*, *melius erit*, qui marquent ce qui suivra l'accomplissement de l'action signifiée par l'infinitif².

Ex. : T.-LIVE, III, 48, 3 : *quiesse erit melius*, restez tranquilles : cela vaudra mieux (*c.-à-d.* vous vous trouverez bien d'avoir suivi ce conseil)³. — HOR., *Ép.*, II, 3, 416 : *Nunc satis est dixisse*. — VELLE., II, 103, 5 : *contenti simus id unum dixisse*. — TAC., *Agr.*, 3 : *non tamen pigebit... memoriam prioris servitutis ac testimonium præsentium honorum composuisse*.

1. Nos écrivains du XVII^e siècle la marquaient encore :

MOLIERE : « Je ne sais si j'aurai bien fait d'avoir enterré, dans mon jardin, dix mille écus. » — VAUDEVILLE : « Nous disons... Mécènes, mais nos poètes... disent d'ordinaire Mécène. On n'oserait pourtant l'avoir dit en prose. » — BALZAC : « Il n'y a point de doute... que la plupart des rois dont on parle... ne voulussent avoir changé leur réputation pour votre vie. »

2. Cf. TRUBOT, *Cours professé à l'École normale* (notes autographiées, p. 93).

3. Il ne faut pas confondre ces emplois du parfait avec ceux-ci :

Ex. : CIC., *ad. Att.*, XIV, 10, 2 : *melius fuit* (« il aurait mieux valu ») *perisse illo infecto... quam hoc videre*. *Phil.*, 2, 46, 117 : *nec intellegis satis esse viris fortibus didicisse, quam sit re pulchrum...*

Dans le second exemple, l'infinitif parfait *didicisse* est synonyme de *scire* ; c'est un parfait employé avec la valeur d'un présent. Dans le premier exemple, le parfait *perisse* a la valeur d'un aoriste et est employé, conformément à une règle générale du style latin, pour marquer que l'action est antérieure à celle du verbe *videre*.

De même après *volo*, *malō*, *nolo*, *oportuit*, *deceit*, *convenit*, *debueram*, *oportuerat*, etc., on emploie l'infinitif parfait souvent à l'actif et ordinairement, au passif, sans *esse*.

Ex. : T.-LIVE, XXII, 59, 10 : *Nec premendo alium me extulisse velim*. XXIV, 16, 11 : *neminem nota strenui aut ignavi militis notasse volui*. XXIV, 16, 9 : *omnes ait malle laudatos a se*.

Ces parfaits signifient nettement que l'action doit être envisagée comme une chose faite¹.

III. Les poètes latins ont étendu cet emploi de l'infinitif parfait. Au lieu de construire, comme c'est la règle en prose, l'infinitif présent avec certains verbes signifiant volonté ou pouvoir, ils se servent du parfait, pour exprimer avec force qu'ils envisagent l'entier achèvement de l'action à tel ou tel moment de l'avenir.

Ex. : VIRG., *En.*, VI, 78-9 : *Bacchatur vates, magnum si pectore possit | excussisse deum*. — HOR., *Carm.*, III, 4, 51-2 : *fratresque tendentes opaco | Pelion imposuisse Olympo*.

II. — Participe².

285. — *En grec*, les diverses formes du participe (λύων ou λελῶ-κώς, λύσας et λύσων) peuvent marquer réellement une idée de temps, c'est-à-dire qu'ils peuvent indiquer le rapport de temps qui existe entre la proposition participiale et la proposition principale³ : λέξας pourra signifier ayant parlé, λέγων, parlant, λέξων, devant parler. En d'autres termes, la forme participiale employée pourra marquer un rapport d'antériorité, de simultanéité ou de postériorité.

REMARQUES. — I. Le participe appelé présent exprime simultanéité relativement à l'action principale, soit dans le présent, soit dans le passé : dans ce dernier cas, il a la valeur d'un imparfait.

1. Dans la langue archaïque, on employait couramment comme formule de défense *ne quis fecisse velit*, dans laquelle l'infinitif parfait avait à peu près perdu sa valeur propre et qui était un simple équivalent de *ne quis faciat* (cf. C. I. L., t. I, p. 196, *Sénatuse. des Bacchanales*, I. 3, 7, 11, 12, 14, 15, 16, 20, 21). T.-Live a souvent reproduit ces formules du vieux style dans des propositions prohibitives.

Ex. : T.-LIVE, XXXIX, 17, 3 : *edixerunt deinde, ne quis quid fugæ causa vendidisse neve emissee vellet* (cf. *ib.*, 14, 8 : *ne quis, qui Bacchis initiatus esset, coissee aut convenisse sacrorum causa velit*, *ne quid talis rei divinus fecisse*).

2. Emprunté du latin *participium*, traduction du grec μετοχή (Denys le Thrace, p. 60). Le mot *participium* est déjà dans Varron (*de Ling. lat.*, VIII, 58). Les stoïciens, qui ne le séparaient pas du verbe, l'appelaient πτωχικόν ou μετοχικόν ῥήμα. Les grammairiens grecs postérieurs à Aristarque en firent une partie du discours, mais à tort : car le participe tient essentiellement du verbe en ce qu'il marque le temps et peut recevoir un complément direct ou indirect ; il ne s'en distingue qu'en ce que, comme l'adjectif, il a une déclinaison et peut se construire soit comme épithète, soit comme attribut.

3. C'est ce qui distingue le participe de l'infinitif et des modes du verbe. Tandis que la relation de temps, qui existe entre une proposition principale et une proposition dépendante à l'infinitif (λύειν, λύσαι ou λελυκέναι), au subjonctif (λύω, λύσω ou λελύκω), ou à l'optatif (λύοιμι, λύσαιμι, λελύκοιμι), ressort du sens même de la phrase et non de la forme verbale employée dans la proposition dépendante, avec le participe c'est la forme même employée (λύων ou λελύκως, λύσας et λύσων) qui définit et détermine le rapport de temps établi entre la proposition participiale et la proposition principale.

Ex.: LYSIAS, XIX, 35 : Ἐπίστασθε Κόνωνα μὲν ἄρχοντα, Νικοφῆμον δὲ ποιοῦντα ὃ τι ἐκεῖνος προστάττοι, vous savez que Conon commandait et que Nikophémós exécutait ses ordres. — XÉN., *Hell.*, I, 1, 30 : οἱ πρὸς Ἑρμοκράτην προσομιλοῦντες μάλιστα ἐπόθησαν τὴν τε ἐπιμέλειαν καὶ προθυμίαν, ceux qui avaient affaire à Hermocrate regrettaient surtout sa sollicitude et son empressement. *Mém.*, III, 5, 4 : Ἀθηναῖοι, οἱ πρότερον πορβοῦντες τὴν Βοιωτίαν (qui ravageaient jadis la Béotie), φοβοῦνται μὴ Βοιωτοὶ δῆλωσιν τὴν Ἀττικὴν.

Quelquefois le participe pris dans le sens d'un *imparfait* est accompagné de τότε, alors, ou de ποτέ, un jour.

Ex.: EUR., *El.*, 975 : μητροκτόνος νῦν φεύξομαι, τόθ' ἄγνός ὢν. *Ib.*, 1202 : φρονεῖς γὰρ ὅσα νῦν τότε οὐ φρονοῦσα· δεινὰ δ' εἰργάσω. — PLAT., *Gorg.*, 519 a : τοὺς τότε παρόντας αἰτιάσονται συμβούλους. *Critias*, 115 b : ἡ τότε ποτὲ οὔσα ὑφ' ἡλίῳ νῆσος.

II. Le participe parfait, quand il exprime la situation qui résulte d'une action antérieurement accomplie, c'est-à-dire quand il correspond logiquement à un participe présent, peut avoir quelquefois, comme le participe présent, la valeur d'un imparfait.

Ex.: οὐκέτι εἶδε τοὺς πρόσθεν ἐκεῖ ἐστῶτας, il ne vit plus les soldats qui auparavant étaient là.

286. — Mais, comme les autres formes verbales, le participe peut indiquer aussi que l'action est arrivée à tel ou tel degré de son développement ou bien signifier l'action verbale purement et simplement. Ainsi :

1° Le participe présent exprime souvent ^{a)} que l'action est en train de se faire, ^{b)} qu'on essaie de la faire, ^{c)} qu'elle se répète.

- a) Ex.: LYSIAS, XIII, 61 : ἐκείνος μὲν τοίνυν καὶ ὑπὸ σοῦ ἀπολλύμενος (qui, par ton fait, était en danger de mort) τοιoutosί ἐγένετο...
- b) Ex.: PLATON, *Protag.*, 317 a : ἀποδιδράσκοντα μὴ δύνασθαι ἀποδρᾶναι, essayant de fuir sans pouvoir y réussir. — ISOCR., I, 18 : αἰσχρόν ἐστι διδόμενόν τι ἀγαθόν παρὰ τῶν φίλων μὴ λαβεῖν, il est mal de ne pas accepter ce que des amis nous offrent.
- c) Ex.: PLATON, *Gorg.*, 449 b : ἐθέλησον κατὰ βραχὺ τὸ ἐρωτώμενον ἀποκρίνεσθαι, tâche de répondre brièvement à mes questions. — DÉM., VI, 30 : (λέγοντας) ὡς ἐγὼ ὕδωρ πίνων εἰκότως δύστροπος καὶ δύσκολός εἰμι τις ἄνθρωπος, prétendant qu'un buveur d'eau comme moi est naturellement intraitable et morose.

Le participe conserve surtout cette nuance de signification quand il est pris substantivement : οἱ λέγοντες, les orateurs, οἱ ἀδικοῦντες, les malfaiteurs. οἱ φεύγοντες, les fuyards ou les exilés, οἱ προδιδόντες

(THUC., II, 5, 7), les traitres, οἱ μεθ' ἡμῶν **κινδυνεύοντες** (Dém., XIV, 9), ceux qui combattent avec nous, nos alliés. Etc.

2° Le participe aoriste exprime parfois l'idée verbale pure et simple, quand il se rattache à un verbe employé à l'aoriste ou au futur¹.

HOM., II., V, 470 : ὧς εἰπὼν (par ces paroles) ὤτρυνε μένος καὶ θυμὸν ἐκάστου. — PLAT., *Phédon*, 60 c : εὖ ἐποίησας ἀναμνήσας με, tu as bien fait de m'avertir. *Apol.*, 39 a : ἐν ταῖς μάχαις πολλάκις τὸ ἀποθανεῖν ῥᾶον ἢν τις ἐκφύγοι καὶ ὅπλα ἀφείς καὶ ἐφ' ἱκετείαν τραπόμενος τῶν διωκόντων, l'on échapperait facilement à la mort soit en *jetant* ses armes soit en *implorant* la pitié des vainqueurs. — EUR., *Hipp.*, 356 : ἀπαλ-λαχθήσομαι βίου θανοῦσα, la mort me délivrera de la vie.

REMARQUE. — Quelquefois le participe aoriste associé à l'aoriste de l'indicatif employé dans la proposition principale, sert à marquer que l'action secondaire a précédé l'action principale avant de se poursuivre simultanément avec elle.

EX. : PLATON, *Protag.*, 331 e : θαυμάσας εἶπον, *surpris*, je dis. — XÉN., *Cyr.*, IV, 4, 23 : ἐπομόσας ἔφη, il dit *en s'engageant par serment*.

3° Avec un verbe signifiant un état, le participe aoriste *peut* signifier le fait d'*entrer* dans cet état.

Ainsi νοσήσας se traduira, selon le sens général de la phrase, tantôt par *ayant été* malade, tantôt par *étant tombé* malade. De même ἀπιστήσας, δείσας signifieront tantôt *ayant éprouvé*, tantôt *ayant conçu* de la défiance, de la crainte, etc.

287. — **Participe latin.** — Comme le participe grec, le participe latin exprime presque toujours réellement un rapport de temps, c'est-à-dire que le participe *aoriste* (*locutus*) signifie un fait passé, le participe *présent* (*loquens*), un fait présent, le participe *futur* (*locuturus*), un fait à venir, par rapport à l'action énoncée dans la proposition principale.

REMARQUES. — I. Le participe présent peut avoir, comme en grec, la valeur d'un imparfait.

EX. : CIC., *de Sen.*, 16, 55 : Curio ad focum *sedenti* (était assis... quand...) Samnites magnum auri pondus attulerunt. *Orat.*, 2, 9 : *insidebat* (in mente Phidiae) species pulchritudinis eximia quædam, quam *intuens* (qu'il contemplait pour...) ...ad illius similitudinem artem et manum dirigebat.

1. Toutefois, dans cet emploi particulier, l'aoriste du participe signifiant la cause du fait énoncé par le verbe principal, la forme choisie répond à une nécessité logique : car la cause précède l'effet.

II. Le participe *locutus* peut avoir deux sens, celui de l'aoriste et celui du parfait. Dans ce dernier cas, il signifie ordinairement l'entier achèvement de l'action : *locutus* marque alors qu'au moment indiqué par la proposition principale, telle ou telle personne a fini de parler.

III. Quand le participe parfait équivalait logiquement au participe présent, il peut, comme le participe présent, avoir la valeur d'un imparfait.

Ex. : *valebat apud eos clarorum hominum memoria etiam mortuorum* (quand ils étaient morts, après leur mort).

IV. Le latin n'ayant pas de participe présent passif, il arrive parfois qu'il y supplée en employant le participe passé¹.

Ce tour est exceptionnel chez César et chez Cicéron, sauf quand le participe est à l'ablatif absolu.

Ex. : Cés., de *B. Gall.*, IV, 40, 4 : *in plures diffluit partes, multis ingentibusque insulis effectis* (en formant une quantité de grandes îles). — Cic., de *Amic.*, 22, 84 : *ea (virtute) neglecta* (= si *ea* *neglegitur*), qui se amicos habere arbitrantur, tum se denique errasse sentiunt, cum eos gravis aliquis casus experiri cogit. *Ib.*, 27, 100 : *amare nihil est aliud nisi eum ipsum diligere, quem ames, nulla indigentia, nulla utilitate quæsita* (sans songer à l'intérêt).

Mais à partir de Tite-Live il devient plus fréquent.

Ex. : T.-LIVE, II, 36, 1 : *servum... sub furca cæsum* (τυπτόμενον) *medio egerat circo*. XXIII, 1, 6 : *præ se actam* (ἄγόμενην) *prædam ostentantes* (cf. 29, 14). 42, 6 : *per annos centum cum populo Romano bellum gessimus, nullo externo adjuti* (n'étant aidés, sans être aidés) *nec duce nec exercitu*. Etc.².

V. Le participe aoriste de certains verbes déponents signifiant un état peut, comme le participe aoriste des verbes grecs de même signification, indiquer le fait d'entrer dans cet état.

Ainsi *veritus* signifiera tantôt ayant (*jadis*) éprouvé de la crainte, tantôt ayant conçu de la crainte (sentiment qui persiste encore au moment de l'action marqué par le verbe principal); de même *diffusus*, ayant éprouvé ou ayant conçu de la défiance. Etc.

Il ne faut pas confondre avec cet emploi celui du participe passé d'un verbe déponent construit en apposition au sujet du verbe principal, pour marquer que l'action ainsi désignée est antérieure à l'action principale.

Ex. : Cés., de *B. Gall.*, V, 7, 3 : *dies circiter quinque et viginti in eo loco commoratus...*, *dabat operam ut in officio Dumnorigem contineret* (c'est comme s'il y avait : *dies circiter quinque et viginti commoratus est... et dabat operam...*).

1. Ordinairement on supplée de deux manières au défaut du participe présent passif :

1° Aux cas obliques, on se sert de l'adjectif verbal en -ndus.

Ex. : *superstitione tollenda religio non tollitur*.

2° On emploie le relatif ou une conjonction avec une des formes personnelles du verbe.

Ex. : *urbs quæ capitur* (ou *capiebatur*) — *urbs, cum capitur* (ou *cum caperetur*).

2. Il convient d'ajouter qu'à partir de T.-Live le participe passé sert non seulement à suppléer à l'absence du participe présent passif, c'est-à-dire à signifier une circonstance qui accompagne l'action principale, mais encore à marquer une circonstance qui suit l'action principale.

Ex. : T.-LIVE, XXVIII, 46, 5 : *regionem... vendere quæstores jussi, indicio quoque permissio* (= et *indicium quoque permissum est*).

D'ailleurs le participe passé devient d'un usage si étendu qu'on le rencontre même avec des verbes déponents pour remplacer un participe présent, qui existe pourtant.

Ex. : T.-LIVE, XXIII, 27, 3 : *Hasdrubal cohortatus milites ut palatos* (— *palantes*)... *aggrederentur*.

VI. La plupart des verbes n'ayant pas de participe aoriste à sens actif¹, il en résulte que certains auteurs y suppléent à l'aide du participe présent.

Ex.: SALL., *Jug.*, 113, 1 : *hæc Maurus secum diu volvens* (= cum diu volvisset) tandem promisit. — T.-LIVE, XXVII, 43, 3 : *eum primo incertis implicantes* (= cum eum primo implicuissent)² responsis, ut metus tormentorum admotus fateri vera coegit, edocuerunt litteras se ab Hasdrubale ad Hannibalem ferre. XLV, 10, 6 : *diu negantes* (= eos, cum diu negassent)³ perpulerunt ut moram navigationis brevem pro salute sociæ urbis paterentur. — TAC., *Agr.*, 9 : *reverentem* ab legatione legionis divus Vespasianus inter patricios adscivit. *Hist.*, II, 4 : *pauca in præsens et solita respondens*, petito secreto futura aperit. *Ann.*, XII, 48 : *Quadratus cognoscens* proditum Mithridaten... vocat consilium⁴...

VII. Le participe futur n'existe pas au passif en latin; quant à l'actif, on ne le rencontre guère qu'à partir de T.-Live. Avant T.-Live, c'est un adjectif verbal que les prosateurs emploient toujours joint au verbe *sum*.

§ 3. — Emploi des modes dans les propositions indépendantes.

288. — On appelle *modes*⁵ les modifications que subissent les formes personnelles du verbe suivant les rapports de la chose énoncée

1. Seuls en possèdent un les verbes déponents et un petit nombre de verbes à forme active, généralement *intransitifs*.

Ex.: *adultus* « devenu grand », *assuetus* « ayant pris l'habitude, habitué », *cenatus* « ayant diné », *conjuratus* « ayant conspiré », *juratus* « ayant prêté serment », *obsoletus*, « vieilli, passé de mode », *potus* « ayant bu », *pransus* « ayant déjeuné ».

2. Toutefois, il faut noter ici que l'emploi du participe présent exprime une nuance que le verbe au plus-que-parfait n'aurait pu marquer. Ce qu'a voulu dire T.-Live, c'est que les quatre cavaliers gaulois avaient *essayé* d'embrouiller Q. Claudius. Cette préoccupation de l'historien excuse l'inexactitude d'expression qu'il a commise, au point de vue logique, dans l'emploi du présent au lieu de l'aoriste.

3. Ici encore le présent a l'avantage d'insister sur l'obstination du refus dont il fut très difficile de triompher. L'inexactitude dans l'expression du rapport de temps est compensée par la précision avec laquelle est marqué l'état d'esprit des Romains.

4. Il est certain que *logiquement et correctement* il faudrait l'aoriste et non le présent dans ces trois phrases de Tacite. Mais on sent que l'écrivain a trouvé dans l'emploi du présent le moyen d'exprimer surtout que l'action principale a suivi *immédiatement* l'action signifiée par le participe : « Agricola était à peine de retour que... » « Aussitôt après lui avoir répondu... » « A la nouvelle que... » Bien que cet usage soit proscrit par les écrivains proprement classiques, il n'en est pas moins intéressant de constater que des auteurs comme T.-Live et Tacite ont senti que le présent pouvant exprimer à la fois la durée de l'action en elle-même et la simultanéité de l'action par rapport à celle d'un verbe principal, ils avaient le droit d'essayer de s'en servir, pour marquer avec toute la précision désirable l'idée qu'ils considéraient comme essentielle.

5. L'idée du mode (comme d'ailleurs les noms des différents modes) a été empruntée par les Latins aux grammairiens grecs. Les philosophes stoïciens, qui, on l'a vu (ci-dessus, p. 249, n. 3), avaient esquissé aussi une théorie des temps, distinguaient dans le verbe, non pas les différents modes que nous reconnaissons aujourd'hui, mais les différentes formes de propositions (ἀξιώματα) dans lesquelles se rencontrent les formes verbales que nous appelons *modes*. Ainsi ils distinguaient des propositions impératives (προσταχτικά), impératives (ἀπαγορεύσεις), précatives (εὐχτικά), etc., mais de tout cela ils n'avaient pas dégagé l'idée du mode. Tout au plus peut-on dire qu'Aristote comprenait les modes parmi ce qu'il appelait πτώσεις ῥήματος, « formes fléchies du verbe ». Ce furent les grammairiens qui, après divers tâtonnements, imaginèrent de faire cette distinction dans le verbe et trouvèrent le terme qui devait l'exprimer. Apollonius Dyscole (*Synt.*, 76, 21) se servait pour cela du mot διαθεσις, assez impropre, puisque le même désignait aussi la qualité du verbe (transitif ou intransitif, actif, passif ou moyen, etc.); aussi n'a-t-il pas prévalu malgré l'autorité de son auteur. On a préféré le mot ἐγκλίσεις déjà employé par Denys d'Halicarnasse (*Compos.*, p. 41, 14) pour désigner les flexions du verbe, particulièrement la flexion des modes, par

avec les vues de l'esprit ou les affections de l'âme de celui qui parle¹.

L'emploi des modes dépend donc des vues de l'esprit ou des affections de l'âme de celui qui parle.

On peut dire encore que l'emploi des modes dépend de la nature des propositions, puisque, en grammaire, on appelle proposition l'expression complète d'une pensée.

On distingue deux grandes espèces de propositions : les propositions *indépendantes* et les propositions *dépendantes*.

Les propositions indépendantes sont celles qui ne font pas partie d'une autre proposition.

Une proposition dépendante fait partie d'une autre proposition appelée proposition principale, à laquelle elle est unie par une conjonction ou particule².

REMARQUE. — L'emploi des modes dans les propositions dépendantes n'est, comme on le verra plus tard, qu'une conséquence de l'emploi des modes dans les propositions indépendantes. La particule ou conjonction, qui unit la proposition dépendante à la proposition principale, ne fait qu'indiquer avec plus de précision la nature du rapport exprimé par le mode.

289. — On enseigne ordinairement les divers emplois des modes en suivant l'ordre des propositions; mais il est préférable d'étudier chacun des modes séparément, si l'on veut avoir une idée nette des diverses acceptions dans lesquelles il a été pris, ou si, en d'autres termes, on veut suivre aisément l'histoire de son développement. C'est cette méthode-là que nous adoptons.

A. — INDICATIF.

290. — **Sens propre de l'indicatif³.** — On appelle *indicatif* la forme que prend le verbe pour signifier que la chose énoncée est

opposition aux cas des noms (πρώτης) et restreint par Denys le Thrace (p. 47, éd. l'hlig) à la signification de notre mot *modes*. La véritable traduction latine du mot grec est *inclinationes*, et c'est le terme qu'emploie le grammairien Diomède (cf. *Gramm. lat.*, éd. Keil, t. I, p. 338). Mais on lui a préféré le mot *modi* dont Quintilien se sert (I, 5, 41) pour désigner ce qu'il appelle les états ou qualités du verbe. Sur cette question, voy. STAUNAL, *Geschichte der Sprachwissenschaft bei den Griechen und Römern*, p. 309 sqq.; 628 sqq. Cf. L. JON, *ouv. cité*, p. 101 sqq.

1. Cette définition est celle de Ch. Thurot.

2. Une proposition dépendante peut jouer le rôle de sujet, de qualificatif ou de complément dans la proposition principale.

Elle est sujet dans une phrase comme celle-ci : « Il est juste que les méchants soient punis. »

Elle joue le rôle de qualificatif dans cette phrase : « Celui qui mentira sera puni ». Les mots « qui mentira » qualifient « celui ».

Elle joue le rôle d'un complément direct dans cet exemple-ci : « Je vois que toutes les entreprises sont inutiles contre sa personne, » et d'un complément circonstanciel dans cette phrase : « On éuerve la justice quand on est trop indulgent ».

Une proposition dépendante n'existant pas sans proposition principale et l'union d'une proposition principale avec une proposition dépendante constituant ce qu'on appelle une *phrase*, il ne sera question de l'emploi des modes dans les propositions dépendantes que dans le livre deuxième du présent ouvrage (*synthèse de la phrase*).

3. Le mot « indicatif » est emprunté du latin *indicativus* (s.-ent. *modus*), traduction de la locution

considérée comme réelle et comme existant en dehors de toute vue de l'esprit et de toute affection de l'âme¹.

On l'emploie donc d'abord et tout naturellement quand on énonce un fait réel ou constant.

Ex. : τὸ ῥόδον ἀνθεῖ, *rosa floret*. — Ὁ ἄνθρωπος θνητός ἐστίν, *homo mortalitatis est*.

291. — C'est aussi l'indicatif que l'on emploie dans les propositions interrogatives et dans les propositions négatives.

Par les propositions interrogatives on demande si la chose énoncée est réelle.

Dans les propositions négatives on affirme que la chose énoncée n'existe pas.

292. — **Sens figurés de l'indicatif.** — Comme toutes les formes du langage, l'indicatif peut être employé non seulement au sens propre mais aussi dans des sens figurés et dérivés.

1^o Ainsi, en grec, les locutions restrictives ὀλίγου ou ὀλίγου δεῖν (cf. ci-dessus, § 136, REM. I), ὀλίγου ἐδέησα, etc. (suivie de l'infinitif), à peu de chose près, τὸ ἐπ' ἐμοί (soi, etc.), autant qu'il dépend de moi (de toi, etc.) n'influent nullement sur le mode employé; c'est encore l'indicatif qui sert à exprimer les affirmations même ainsi restreintes.

Ex. : ὀλίγου ou ὀλίγου δεῖν ἀπέθανον ou bien ὀλίγου ἐδέησαν ἀποθανεῖν, un peu plus, ils seraient morts. — THUC., VIII, 35 : ὀλίγου εἶλον τὴν πόλιν, peu s'en fallut qu'ils ne prissent la ville (*un peu plus ils auraient pris la ville*). II, 77, 5 : τοῦτο δὲ (τὸ πῦρ) μέγα τε ἦν καὶ τοὺς Πλαταιᾶς... ἐλαχίστον ἐδέησε διασθεῖραι. — XÉN., *Anab.*, VI, 6, 23 : αὐτοὶ τε τὸ ἐπὶ τούτῳ ἀπολώλαμεν, si cela ne dépendait que de lui, nous serions perdus (*litt. autant que cela dépend de lui, nous sommes perdus*).

Il en est de même en latin, où *propemodum*, *prope* ou *pæne* sont employés à côté de l'indicatif.

Ex. : *Pæne* (ou *prope*) *mortuus est*, un peu plus il serait mort.

grecque λόγος ἀποφαντικός, par laquelle les Péripatéticiens désignaient une proposition indicative. La véritable traduction du mot par lequel les grammairiens grecs désignaient l'indicatif (ἡ ὀριστική, s.-ent. ἔγκλισις) serait *finitivus* ou *definitivus* qu'on trouve chez certains grammairiens, mais qui n'a pas prévalu. Voy. L. JON, *ouv. cité*, p. 104.

1. La forme même de l'indicatif décèle cette signification particulière; car l'indicatif n'a pas, comme le subjonctif ou l'optatif, de caractéristique spéciale : il ne renferme, à l'occasion, que les suffixes des différents temps et, au présent, que les divers éléments caducs qui déterminent la classe du verbe.

REMARQUES. — I. Dans des phrases comme celle-ci :

T.-LIVE, II, 10, 2 : *pons sublicius iter pæne hostibus dedit, ni unus vir fuisset...*

il y a une ellipse : après *dedit* il faut sous-entendre les mots et *re vera dedisset*.

C'est aussi par ellipse que T.-Live a pu dire :

II, 50, 10 : *vincebatque auxilio loci paucitas* (suppl. *et omnino vicisset*), *ni jugo circummissus Vejens in verticem collis evasisset*, et grâce à l'avantage de la position, la troupe, malgré son faible effectif, *allait l'emporter*, quand les Vêiens chargés de faire un mouvement tournant par les hauteurs réussirent à atteindre le sommet de la colline.

II. C'est grâce à une ellipse de même nature que le grec se sert de l'aoriste du verbe *κινδυνεύω* pour exprimer l'idée de notre conditionnel passé.

Ex. : THUC., III, 74, 2 : ἡ πόλις *ἐκινδύνευσε* πᾶσα διαφθαρῆναι (*s.-ent.* et elle aurait réellement été détruite), εἰ ἄνεμος ἐπεγένετο τῇ φλογὶ ἐπίφορος ἐς αὐτήν. — ESCHINE, III, 123 : εἰ μὴ δρόμῳ μόλις ἐξεφύγομεν (cf. § 259) εἰς Δελφούς, *ἐκινδυνεύσαμεν* ἀπολέσθαι.

III. Pour donner plus de force et de vivacité à l'expression d'une idée, le grec, le latin et le français, par un procédé *oratoire* bien connu, substituent à l'expression du conditionnel l'emploi d'un *temps passé* de l'*indicatif* (cf. ci-dessus, § 236).

Ex. : EUR., *Herc. fur.*, 538 : καὶ τᾶμ' *ἔθνησκε* τέκν', ἀπολλύμην δ' ἐγώ, *mes enfants allaient périr et c'en était fait* aussi de moi (Cf. XÉN., *Anab.*, V, 8, 2). — SÉNÈQUE, *de Ira*, I, 11, 5 : *perierat imperium* (c'en était fait de Rome...). *si Fabius tantum ausus esset quantum ira suadebat.*

p. 26'

IV. Dans les interrogations vives et familières le grec met l'*indicatif* là où l'on attendrait en français le verbe pouvoir au conditionnel suivi de l'*infinitif*.

Ex. : HOMÈRE, *Il.*, IV, 26 : πῶς *ἐθέλεις* ἄλιον θεῖναι πόνον ἧδ' ἀτίλειστον; *Il.*, I, 123 : πῶς γάρ τοι *δώσουσι* γέρας μεγάθυμοι Ἀχαιοί; (comment les Grecs *magnanimes pourraient-ils te donner une récompense*?) — HÉRODOTE, I, 75 : κῶς γὰρ ὅπισω πορευόμενοι *διέδυσαν* αὐτόν (comment en revenant sur leurs pas *auraient-ils pu passer* le fleuve?). — PLATON, *Phil.*, 50 c : *μανθάνομεν* οὖν, ὅτι θρήνου περί πάντα ἐστὶ τὰ νῦν δὴ διαπερανθέντα· πῶς γὰρ οὐ *μανθάνομεν*; cf. *Gorg.*, 480 b; *Banq.*, 214 a; *Rép.*, 377 e; 530 d; *Théét.*, 155 e. — XÉN., *Mém.*, I, 1, 5 : πιστεύων δὲ θεοῖς πῶς οὐκ εἶναι θεοὺς *ἐνομίζεν*; *Ib.*, I, 2, 23 : πῶς οὖν οὐκ *ἐνδέχεται* σωφρονήσαντα πρόσθεν αὐτοῖς μὴ σωφρονεῖν¹;

Pour les expressions πῶς οὐ μέλλω; τί οὐ μέλλω; voy. ci-dessus, p. 279, n. 1.

2° Avec les verbes ou avec les expressions qui signifient *possibilité* ou *obligation*, le grec et le latin emploient souvent l'*indicatif*, là où le français se sert du *conditionnel* ou du *conditionnel passé*; c'est quand il s'agit d'exprimer que, si la chose énoncée ne se fait pas, ne se fera pas ou n'a pas été faite, du moins la possibilité ou l'obligation de la faire a existé réellement.

1. Cf. R. KÜSTER, *ausf. Gramm. d. gr. Sprache*, p. 168, 2.

a) *En grec*, on emploie ainsi **ἐξῆν, παρῆν, ἦν, οἶοντ' ἦν, ὑπῆρχε**, il était possible (c.-à-d. il serait *ou* il eût été possible), on pouvait (c.-à-d. on pourrait *ou* on aurait pu); — **ἔδει**, on devait (c.-à-d. on devrait *ou* on aurait dû)¹; **χρῆν** ou **ἐχρῆν**, il fallait (c.-à-d. il faudrait *ou* il aurait fallu); **προσῆκε**, il convenait (c.-à-d. il conviendrait *ou* il eût convenu); — des expressions comme **ἀνάγκη** (ou **ἀναγκαῖον**) **ἦν**, il était (il serait, il eût été) nécessaire; **καιρὸς ἦν**, il était (il serait, il eût été) à propos; **εἰκὸς ἦν**, il était (il serait, il eût été) naturel; **καλὸν** (**κάλλιον**) **ἦν**, il était (il serait, il eût été) beau (plus beau); **καλῶς εἶχε**, il était (il serait, il eût été) avantageux *ou* convenable; **ἀμεινον ἦν**, il était (il serait, il eût été) meilleur; **κρεῖττον ἦν**, il était (il serait, il eût été) préférable; **δίκαιον ἦν**, il était (il serait, il eût été) juste; **ἄξιον ἦν**, il était (il serait, il eût été) digne; **αἰσχροδὸν ἦν**, il était (il serait, il eût été) honteux; — et enfin des adjectifs verbaux en **-τέος** au neutre, accompagnés de **ἦν**².

Ex. : XÉN., *Hell.*, II, 3, 41 : **ἐξῆν** ταῦτα ποιεῖν. — DÉM., XXVIII, 10 : τῆν μὲν διαθήκην ἡφανίσκατε, ἐξ ἧς ἦν εἰδέναι περὶ πάντων τῆν ἀλήθειαν. XX, 63 : **ἔδει** σε... τοὺς ἐχθροὺς, εἰ δύνασαι, πείσαι. — PLATON, *Rép.*, 343 a : οὐκ ἀποκρίνεσθαι **χρῆν** μάλλον ἢ τοιαῦτα ἐρωτᾶν; 450 d : **καλῶς εἶχεν** ἡ παραμυθία. *Euthyd.*, 304 d : καὶ μὴν, ἔφη, **ἄξιόν γ' ἦν** ἀκοῦσαι. — ANTIPHON, V, 28 : **εἰκὸς γὰρ ἦν**... νῦν δέ... — XÉN., *Mém.*, II, 7, 10 : θάνατον ἄντ' αὐτοῦ προαιρετέον **ἦν**. — DÉM., XVIII, 199 : οὐδ' οὕτως ἀποστατέον τῇ πόλει τούτων **ἦν**... Etc.³.

1. Et chez les poètes ὤφελον (plus rar. ὤφειλον), « je devais », c'est-à-dire « j'aurais dû », « il aurait fallu que je... ».

Ex. : HOM., *Il.*, XXIII, 546 : ὤφελον ἀθανάτοισιν εὐχεσθαι, « il aurait dû adresser des prières aux immortels ».

Cette expression a fini, dans le grec classique, par signifier un regret.

Ex. : SOPH., *El.*, 113 : ὤφελον πάροιν ἐκλιπεῖν βίον, « j'aurais dû quitter (d'où plutôt aux dieux que j'eusse quitté) la vie auparavant ».

2. On rapproche quelquefois de cette construction celle de l'imparfait ἔμελλον avec l'infinitif employé pour signifier qu'on *aurait fait* telle ou telle chose, si telle ou telle condition s'était trouvée remplie. Mais le rapprochement est forcé et l'origine de la locution est toute différente.

Ex. : HÉRODOTE, II, 43 : εἶγε παρ' Ἑλλήνων ἔλαβον οὐνομά τευ δαίμονος, τούτων... μάλιστα ἔμελλον μνήμην εἶξιν.

et 1° Cette phrase signifie littéralement : « si c'était des Grecs que les Égyptiens eussent reçu le nom du dieu, il fallait s'attendre (cf. ci-dessus § 267, 4°) qu'ils conservassent particulièrement leur souvenir ». De ce sens, il n'y a pas loin à celui-ci : « ils *auraient conservé*... ».

De même en latin, l'adjectif verbal en **-urus** avec l'indicatif du verbe **sum** a fini par être employé pour rendre l'idée du conditionnel.

Ex. : T.-LIV., XXXVIII, 47, 4 : quos ego, si tribuni me triumphare prohiberent, testes citatus fui rerum a me gestarum (litt. : « c'est eux que j'avais l'intention de citer comme témoins de mes actions, au cas où les tribuns s'opposeraient à mon triomphe »), d'où : « ce sont eux que j'aurais cités comme témoins, si les tribuns s'étaient opposés à mon triomphe ».

3. L'infinitif et le participe de ces verbes peuvent conserver ce sens spécial de l'indicatif.

Ex. : XÉN., *Mém.*, I, 3, 3 : οὔτε θεοὶς ἔφη καλῶς εἶχεν, εἰ ταῖς μεγάλαις θυσίαις μάλλον ἢ ταῖς σμικραῖς ἔχαιρον, « il disait aussi qu'il ne serait pas convenable pour les dieux

ce sont

REMARQUES. — I. On emploie ainsi l'*indicatif* dans la proposition principale, même à côté d'une proposition conditionnelle, quand il s'agit d'une possibilité ou d'une obligation indépendante de la condition exprimée.

Ex. : THUC., I, 38, 5 : καλὸν δ' ἦν, εἰ καὶ ἡμαρτάνομεν, τοῖσδε μὲν εἶξαι τῇ ἡμετέρᾳ ὀργῇ, ἡμῖν δὲ αἰσχροὺς βιάσασθαι τὴν τούτων μετριότητα, et, quand nous aurions des torts, il *serait* beau à eux de céder à notre colère, comme il *serait* honteux à nous de faire violence à leur modération. — DÉM., IX, 6 : εἰ μὲν οὖν ἅπαντες ὡμολογοῦμεν, Φίλιππον τῇ πόλει πολεμεῖν, οὐδὲν ἄλλο *ἔδει* τὸν παρίοντα λέγειν καὶ συμβουλεύειν, ἢ ὅπως ἀσφαλέστατα αὐτὸν ἀμυνόμεθα, si donc nous nous accordions tous à dire que Philippe est en guerre avec notre état, l'orateur n'*aurait* d'autre devoir que de conseiller par sa parole les moyens les plus sûrs de le repousser.

II. Ces verbes et ces locutions ne sont accompagnés de ἄν (cf. ci-après, § 302) que dans un cas : c'est pour signifier que la possibilité ou l'obligation n'*existe pas* ou n'a point existé.

Ex. : HOM., II., III, 41 : καὶ κε τὸ βουλοίμην, καὶ κεν πολὺ κέρδιον ἦεν (il *serait* plus avantageux (mais en réalité il n'est pas plus avantageux)), ἢ οὕτω λώβην τ' ἔμεναι καὶ ὑπόψιον ἄλλῳ. Cf. *Odys.*, IX, 228. — THUC., I, 74, 4 : εἰ δὲ προσεχωρήσαμεν... τῷ Μήδῳ... οὐδὲν ἄν ἔτι *ἔδει* ὑμᾶς... ναυμαχεῖν, si nous avions cédé aux Perses, vous n'auriez eu nul besoin de livrer une bataille navale (mais nous n'avons pas cédé et il vous a fallu livrer, etc.). — LYS., XII, 48 : εἴπερ ἦν ἀνὴρ ἀγαθός, *ἐχρῆν* ἄν... μὴ παρανόμως ἀρχεῖν, s'il avait été honnête homme, il aurait dû ne pas gouverner contrairement à la légalité (mais il n'était pas honnête et il a dû, etc.). — DÉM., IV, 1 : εἰ ἐκ τοῦ παρεληλυθότος χρόνου τὰ δέονθ' οὕτοι συνεβούλευσαν, οὐδὲν ἄν ὑμᾶς νῦν *ἔδει* βουλευέσθαι, si, dès le temps passé, ces hommes vous avaient donné les conseils nécessaires, vous n'auriez pas besoin de délibérer maintenant¹.

b) *En latin*, on trouve ainsi construits à l'*indicatif* les verbes *possum*, *debeo*, *oportet*, *decet*, les locutions *opus est*, *æquum* (*æquius*) *est*, *melius* (*optimum*) *est*, *longum est*, etc., et enfin l'adjectif verbal en -*ndus* avec le verbe *sum*.

L'emploi de ces tournures appelle quelques observations.

qu'ils prissent plus de plaisir aux gros sacrifices qu'aux petits ». — PLATON, *Crit.*, 44 b : πολλοῖς δόξω... ὡς οἷός τ' ὦν σε σώζειν, εἰ ἤθελον ἀναλίσκειν χρήματα, ἀμελῆσαι, « aux yeux de beaucoup de gens, je passerai pour un homme qui, aurait pu te sauver à la condition de consentir à dépenser de l'argent, mais qui a négligé de le faire ».

1. Il arrive souvent qu'à une hypothèse fausse les Grecs opposent ce qui est la réalité, au moyen de la particule νῦν δέ. « mais au lieu de cela », « mais en fait ». En pareil cas, l'emploi de la particule ἄν est nécessaire dans la proposition qui exprime l'hypothèse fausse (*ἔδει* ἄν... νῦν δέ οὐ δει...).

Ex. : PLATON, *Rép.*, 328 c : ὦ Σώκρατες, οὐδὲ θαμίζεις ἡμῖν καταβαίνειν εἰς τὸν Πειραιᾶ· χρῆν μὲντοι· εἰ ἐγὼ ἔτι ἐν δυνάμει ἦν τοῦ ῥαδίως πορεύεσθαι πρὸς τὸ ἄστυ, οὐδὲν ἄν σε *ἔδει* λέναι, ἀλλ' ἡμεῖς ἄν παρὰ σὲ ἦμεν· νῦν δὲ σὲ χρὴ πυκνότερον δεῦρο λέναι, « Socrate, tu ne descends pas souvent au Pirée pour venir nous voir : ce n'est pas bien ; si j'étais encore en état de me transporter facilement à la ville, tu n'aurais nul besoin de venir : c'est nous qui irions te voir ; mais puisque c'est impossible, il te faut nous faire des visites plus fréquentes ». — DÉM., *Cyr.*, III, 3, 17 : εἰ μὲν μείζων κίνδυνος ἔμελλεν ἡμῖν εἶναι ἐκεῖ ἢ ἐνθάδε, ἴσως τὸ ἀσφαλέστατον ἦν ἄν αἰρετέον· νῦν δὲ ἴσοι μὲν ἐκείνοι· ἔσονται... — DÉM., XIX, 58 : εἰ μὲν μὴ καὶ παρὰ τοῖς αὐτοῦ φίλοις καὶ παρὰ τῷ δαιτῇ προεργασμένοις ἀδικεῖν τούτους ἐποίεῖτο τοὺς λόγους, ἦτον ἄν ἦν ἄξιον θαυμάζειν· νῦν δέ...

α) On se sert du présent de l'indicatif **possum, debeo, oportet**, etc., quand il s'agit d'exprimer cette idée que je pourrais ou je devrais faire telle ou telle chose (*mais que je n'ai pas l'intention de la faire*).

Ex. : PLAUTE, *Trin.*, II, 2, 92 : **multa ego possum dicta docte et quamvis facunde loqui**. — CIC., *de Sen.*, 16, 59 : **possum persequi permulta oblectamenta rerum rusticarum, sed ea ipsa quæ dixi sentio fuisse longiora** (cf. *p. Rab. Post.*, 17, 47; *p. Flacc.*, 5, 12; *p. Cæli.*, 22, 53 : *in Pis.*, 28, 68; *ad Fam.*, II, 15, 3; XIV, 4, 1, etc.). — CIC., *in Verr.*, II, 3, 53 : **at debet nos certiores facere, quò pacto se habeat provincia; debet, verum tamen non cogitur**. *De Off.*, I, 14, 44 : **æquius est**. II, 15, 54 : **quid est stultius?** *In Verr.*, II, 1, 60 (cf. *p. Cluent.*, 13; *de Nat. deor.*, II, 64) : **longum est**, il serait trop long (cf. CORN. NÉP., *Att.*, 5, 4)¹.

β) On se sert de l'imparfait de l'indicatif **poteram, debebam, oportebat**, etc., pour signifier ceci : j'aurais dû faire telle chose (*mais je ne la fais pas*).

Ex. : CIC., *Tusc.*, III, 4, 7 : **ego poteram morbos (appellare) et id verbum esset e verbo, sed in consuetudinem nostram non caderet** (cf. *de Fin.*, III, 10, 35). *De Fin.*, II, 35, 119 : **et quamquam aliquid ipse poteram, tamen invenire malo paratiores familiares nostros**. *De Div.*, II, 43, 91 : **oculorum fallacissimo sensu judicant ea, quæ ratione atque animo videre debebant**. *De Nat. deor.*, III, 32, 79 : **debebant illi quidem (dii) omnes bonos efficere, si quidem hominum generi consulebant**. *In Cat.*, I, 1, 2 : **ad mortem te, Catilina, duci jussu consulis jampridem oportebat**. *P. imp. Cn. Pomp.*, 17 : **quod si Romæ Cn. Pompejus privatus esset hoc tempore, tamen ad tantum bellum is erat diligendus atque mittendus**. — SÉN., *Ép.*, 76, 20 : **non erat faciendum, si esset...** — CIC., *de Nat. deor.*, I, 30, 84 : **quam bellum erat confiteri potius nescire quod nescires!** *Phil.*, 8, 10, 28 : **jus non erat**. Etc.

γ) On se sert du parfait de l'indicatif **potui, debui, oportuit**, etc., pour exprimer cette idée : j'aurais pu, j'aurais dû faire telle chose (*mais je ne l'ai point faite*).

1. Cette expression est remplacée par **immensum est** chez les poètes et chez les prosateurs de l'époque impériale (cf. OV., *Fast.*, IV, 573; SÉN., *Const. sap.*, 18, 1; PLIN., *Hist. nat.*, III, 28). Tacite et les écrivains postérieurs emploient l'expression **longum fuerit** (voy. ci-après, § 332, 2°). Cf. TAC., *Hist.*, II, 2; CAPITOL., *Pert.*, 2.

EX. : CIC., *in Verr.*, I, 11, 33 : **fructum illius laudis, qui ex perpetua oratione percipi potuit**, in alia tempora reservamus. *Orat.*, 9, 32 : cum mutila quædam et hiantia locuti sunt, quæ vel sine magistro facere **potuerunt**, germanos se putant esse Thucydidas. — T.-LIVE, V, 4, 9 : aut non suscipi bellum **oportuit**, aut geri pro dignitate populi Romani oportet. — CIC., *Tusc.*, IV, 17, 40 : **moderatus igitur ferre debuit**. *In Verr.*, II, 4, 9, 21 : **navem imperare ex fœdere debuisti**; remisisti in triennium. *Ad Att.*, VIII, 3, 3 : quæ condicio non **accipienda fuit** potius quam relinquenda patria?

REMARQUE. — Bien que la différence entre **poteram** et **potui**, **debebam** et **debui** soit ordinairement très nette, il arrive parfois qu'on emploie ces locutions l'une pour l'autre.

EX. : CIC., *Cat.*, I, 2, 5 : **hoc, quod jampridem oportuit**. *Cat.*, 2, 2, 3 : **interfectum esse L. Catilinam... jampridem oportebat**.

Toutefois, on peut dire que le sens n'est pas dans les deux cas absolument le même : la première phrase signifie proprement : depuis longtemps j'aurais dû avoir fait périr Catilina, mais je ne l'ai pas fait, tandis que la seconde signifie : depuis longtemps j'aurais dû avoir fait périr Catilina, mais vous voyez que je ne le fais pas mettre à mort.

8) Enfin on se sert du plus-que-parfait de l'indicatif **potueram**, **debueram**, **oportuerat**, etc., pour signifier ceci : *antérieurement à tel moment du passé j'aurais pu ou j'aurais dû faire telle chose (mais je ne l'avais point fait au moment dont il s'agit)*.

EX. : CIC., *de Div.*, II, 64, 133 : **non potueras**¹ hoc igitur a principio, citharista, dicere ? — T.-LIVE, V, 33 : **expulso cive, quo manente... capi Roma non potuerat**. — CIC., *p. Mur.*, 25, 51 : **erupit (aor.) e senatu triumphans gaudio, quem omnino vivum illinc exire non oportuerat**. — T.-LIVE, XXXV, 37 : **oratione habita, qualis habenda ab Alexameno fuerat**, societati Achæorum Lacedæmonios adjunxit. — SÉN., *Ép.*, 77, 3 : **hoc, etiamsi senex non essem, fuerat sentiendum**.

REMARQUES. — I. Avec les verbes ou les locutions indiquant obligation ou possibilité on trouve l'indicatif dans la proposition principale, même à côté d'une proposition conditionnelle au subjonctif, quand il s'agit d'une possibilité ou d'une obligation indépendante de la condition énoncée.

EX. : CIC., *Phil.*, 2, 38, 99 : **omnibus eum contumeliis onerasti, quem patris loco, si ulla in te pietas esset, colere debebas**.

Ici **debebas** est nécessaire parce que le sens est : « *c'était ton devoir de le vénérer comme un père* ». Pour comprendre la proposition conditionnelle, il faut suppléer : « *et tu le vénérerais en effet comme un père, si tu avais le moindre sentiment de reconnaissance* ».

L'ellipse est analogue à celle dont il a été question ci-dessus, § 292, REM. I.

1. Telle est la leçon des meilleurs mss : les autres ont **poteras**.

II. Toutefois, il est des cas où le latin emploie *possim*, *possem* ou *potuissem* là où, d'après l'usage ordinaire, on attendrait *possum*, *poteram* ou *potui*. C'est ainsi qu'en français on dit *je pourrais* ou *j'aurais pu* là où la logique exigerait qu'on dît *je pouvais* ou *j'ai pu*.

Ex. : Cic., *Phil.*, 2, 4, 8 : *quo me teste convincas? an chirographo? qui possis?* (cf. *ad Q. fr.*, 1, 1, 15 : *qui potes reperire...?*) — SALL., *Cat.*, 7, 7 : *memorare possem* quibus in locis maxumas hostium copias populus Romanus parva manu fuderit..., ni ea res longius nos ab incepto traheret. — Cic., *Phil.*, 2, 27, 67 : *non modo unius patrimonium quamvis amplum..., sed urbes et regna celeriter tanta nequitia devorare potuisset* (p. potuit)¹.

III. Il ne faut pas confondre cette construction avec celle où le subjonctif est naturellement amené par l'idée à exprimer.

Ex. : Cic., *P. Rosc. Am.*, 20, 55 : *ei qui hunc accuset possim aliquo modo ignoscere*. *P. Cluent.*, 6, 18 : *Cluentio ignoscere debebitis quod hæc a me dici patiatur : mihi ignoscere non deberetis, si tacerem*. *De Div.*, II, 8, 20 : *nisi revertisset, in eo conclavi ei cubandum fuisset quod proxuma nocte corruit : ruina igitur oppressus esset*.

Dans ces différents exemples, la possibilité ou l'obligation dont il s'agit est subordonnée à une condition (cf. ci-dessus, § 292, 2, a, REM. II), qui n'est pas, n'a pas été ou ne sera pas remplie².

293. — Indicatif exprimant un ordre ou une défense. — En grec, on se sert de l'*indicatif futur* à la 2^e personne pour exprimer un ordre : c'est une formule adoucie, au lieu de l'*impératif*³ : elle est fréquente à toutes les époques de la langue.

Ex. : HOM., *Il.*, X, 88 : ὦ Νέστορ..., γνῶσθαι Ἀτρεΐδην. *Odyss.*, II, 270 : Τηλέμαχ', οὐδ' ὅπιθεν κακὸς ἔσσεια οὐδ' ἀνότημων. — XÉN., *Hell.*, II, 3, 34 : ἡμεῖς οὖν, ἐὰν σωφρονῇτε, οὐ τούτου, ἀλλ' ὑμῶν φείσεσθε.

REMARQUE. — Comme on le voit par ce dernier exemple, c'est la négation où qu'on emploie avec l'indicatif futur pour exprimer une défense. On emploie μή quand on veut

1. Le subjonctif *possem* remplace quelquefois l'indicatif après un comparatif suivi de *quam*.

Ex. : CORN. NÉP., *Paus.*, 3, 2 : *epulabatur more Persarum luxuriosius quam qui aderant perpeti possent* (= poterant. cf. Cic., *de Leg. agr.*, 2, 28, 73), « il prenait ses repas à la manière des Perses et avec plus de faste que les assistants n'auraient pu en supporter ».

Sur cette construction, voy. *Revue de Philologie*, t. IV, p. 186 sq.

2. Toutefois la tendance du latin à employer l'indicatif dans ces sortes de locutions est si générale et si forte qu'on trouve *decebat*, *æquum erat*, etc., là même où la logique exigerait l'imparfait du subjonctif.

Ex. : Cic., *Tusc.*, III, 1, 2 : *quod si tales nos natura genuisset ut eam ipsam... perspicere... possemus, haud erat sane quod* (« on n'aurait pas besoin de... ») *quisquam... doctrinam requireret*.

3. C'est ainsi qu'en français l'on dit *vous ferez* au lieu de *faites*. En s'exprimant ainsi l'on veut marquer qu'on s'attend à ce que la personne fasse ce qu'on lui demande, mais qu'on s'en rapporte à elle jusqu'à un certain point.

insister sur l'idée de défense et non sur l'idée de futur; en pareil cas, le futur est considéré comme l'équivalent de l'impératif, et la formule polie disparaît.

Ex.: LYSIAS, XXIX, 13 : φανερόν... ποιήσετε ὅτι..., καὶ μηδεμίαν αὐτοῖς ἄδειαν δώσετε.

294. — En latin, cet emploi du futur est aussi fréquent qu'en grec.

Ex.: PLAUTE, *Asin.*, 372 : tu *cavebis* ne me attingas, si sapis. — CIC., *ad Fam.*, VII, 20, 2 : *valebis* meaue negotia *videbis* meque, dis iuvantibus, ante brumam exspectabis.

REMARQUE. — On rencontre quelquefois aussi la 3^e personne.

Ex.: CIC., *de Off.*, I, 6, 18 : quod vitium effugere qui volet, *adhibebit* ad considerandas res diligentiam. *Ad Fam.*, III, 9, 4 : hæc igitur tibi erunt curæ meque totum et mea et meos commendatos habebis.

295. — A cet emploi de l'indicatif futur se rattache une construction dans laquelle le même temps, sous la forme interrogative et avec une négation, sert réellement à exprimer un ordre; il ne s'agit plus seulement ici d'une formule polie : le ton peut être ironique ou amer.

Ex.: οὐ παύσῃ λέγων; tu ne cesseras pas de parler? — EUR., *Andr.*, 1067 : ...οὐχ ὅσον τάχος | χωρήσεται τις Πυθικὴν πρὸς ἑστίαν...; — PLAT., *Gorg.*, 466 a : οὐκουν ἀποδείξεις τοὺς ῥήτορας νοῦν ἔχοντας;

REMARQUE. — Dans ces sortes de phrases, l'emploi de la négation présente un cas particulier.

Il peut arriver que la phrase renferme deux futurs, dont l'un exprime proprement un ordre et l'autre une défense, et, dans ce cas, il semble que le futur signifiant un ordre soit précédé de οὐ et que le futur signifiant une défense soit précédé de μή.

Ex.: EUR., *Hipp.*, 498 sq. : ... οὐχὶ συγκλήσεις στόμα | καὶ μὴ μεθήσεις αὐθις αἰσχρίστους λόγους; — PLAT., *Banq.*, 175 a : οὐκουν καλεῖς αὐτὸν καὶ μὴ ἀφήσεις;

Mais, en réalité, dans des cas semblables, la négation οὐ (οὐχί, οὐκουν) porte sur la phrase tout entière, sur le second verbe comme sur le premier : οὐχὶ συγκλήσεις; puis οὐ μὴ μεθήσεις¹;

296. — Ces sortes de propositions se rencontrent aussi en latin; mais le latin emploie le présent de l'indicatif concurremment avec le futur.

a) Ex.: PLAUTE, *Bacch.*, 627 : *non taces*, insipiens? — TÉR., *Andr.*, 743 : *non mihi respondes?* *Adelph.*, 781 : *non manum abstines*, mastigia?

b) Ex.: CIC., *Tusc.*, 8, 1, 17 : Quid? si te rogavero aliquid, *non respondebis?* (Entendez : veux-tu répondre, quand je t'interroge?).

1. Comparez οὐχ ἀφήσεις αὐτόν; « est-ce que tu ne vas pas le lâcher? » (c.-à-d. veux-tu bien le lâcher?) et οὐ μὴ ἀφήσεις αὐτόν; « est-ce que tu ne vas pas te garder de le lâcher? » (c.-à-d. veux-tu bien ne pas le lâcher?).

Sur l'origine de cet emploi de οὐ μὴ pour exprimer une défense, les grammairiens sont loin d'être d'accord. Il faudrait trouver une explication qui ne séparât pas οὐ μὴ ἀφήσεις de οὐχ ἀφήσεις; Voy. GOOSWIK, *Syntax of the moods and tenses of the greek verb* (nouv. édit., 1807), §§ 297-301 et *Appendice II*, p. 389 et suiv.

297. — L'indicatif futur sert enfin quelquefois, *en grec*, comme en français, à remplacer l'impératif employé pour signifier une *concession*, une *permission* (cf. § 307).

Ex. : SOPH., *Oed. à Col.*, 936 : πρὸς ταῦτα πράξεις (vous pouvez faire) οἷον ἂν θέλης.

298. — **Indicatif dans les propositions délibératives.** — En *grec* (mais en grec seulement), l'indicatif futur s'emploie quelquefois, au lieu du subjonctif, dans les propositions interrogatives qui expriment l'incertitude sur ce qu'on doit faire (*propositions délibératives*).

Ex. : PLAT., *Protag.*, 333 c : πότερον οὖν πρὸς ἐκείνους τὸν λόγον ποιήσομαι ἢ πρὸς σέ; *Gorg.*, 505 c : τί ποιήσομεν; μετὰξὺ τὸν λόγον καταλύομεν; Ἀὐτὸς γινώσκει.

Quelquefois on trouve dans la même phrase le futur de l'indicatif employé à côté du subjonctif (cf. ci-après, § 311, avec la Rem. III).

Ex. : EUR., *Ion.*, 758 : εἴπωμεν ἢ σιγῶμεν; ἢ τί δράσομεν; *El.*, 967 : τί δῆτα δρῶμεν; μητέρ' ἢ φονεύσομεν;

REMARQUES. — I. De même, dans les exhortations qu'on s'adresse à soi-même sous forme interrogative, on trouve fréquemment, *en grec*, le futur précédé de la négation οὐ, au lieu du subjonctif.

Ex. : EUR., *Méd.*, 878 : ... οὐχ ἀπαλλαχθήσομαι | θυμοῦ;

II. Il peut arriver qu'une *interrogation vive* au futur, exprimant un doute ou une incertitude sur ce qu'on doit faire (cf. § 311, Rem. III), prenne, par extension de sens, la valeur d'une protestation indignée (cf. § 312).

Ex. : ARISTOPH., *Acharn.*, 312 : ταῦτα δὲ τολμᾶς λέγειν; εἴτ' ἐγὼ σοῦ φείσομαι; (et après cela, moi, je te ménagerai?);

299. — **Indicatif concessif.** — L'indicatif peut servir à exprimer, *en grec et en latin*, qu'on suppose comme vrai ce qu'on n'admet pas ou ce qui n'est que possible.

Ex. : DÉM., XVIII, 274 : ἀδικεῖ τις ἐκὼν· ὀργή καὶ τιμωρία κατὰ τούτου. Ἐξήμαρτέ τις ἄκων· συγγνώμη ἀντὶ τῆς τιμωρίας τούτου. XXII, 26 : ἀσθενέστερος εἶ· τοῖς ἀρχουσιν ἰσχυροῦ.

CIC., *Parad.*, 6, 1, 44 : *filiam quis habet* : *pecunia est opus*.

300. — En *grec*, quand l'indicatif est précédé de καὶ δὲ, il équivaut au français eh bien! soit! je vous accorde, j'admets que...

Ex. : EUR., *Méd.*, 386 : καὶ δὲ τεθναῖσι· τίς με δέξεται πόλις; *El.*, 1059 : καὶ δὲ παρεῖκνεν· εἴτα πῶς ἄνεν νεώς | σωθησόμεθα; — XÉN., *Anab.*, V, 7, 9 : ποιεῖ ὑμεῖς ἥκειν εἰς Φᾶσιν· καὶ δὲ καὶ ἀποβαίνομεν· γινώσcesθε δὲ που ὅτι οὐκ ἐν τῇ Ἑλλάδι ἐστέ!

1. En pareil cas καὶ δὲ peut être remplacé par ἤδη.

Ex. : XÉN., *Hell.*, VII, 1, 12 : ἤδη ἡγήσεσθε κατὰ θάλασσαν...· οὐκοῦν ὑμεῖς Εἰλώτων ἡγήσεσθε.

301. — Indicatif exprimant un souhait. — En grec, pour exprimer un souhait *irréalisable* ou un regret sur ce que telle chose n'a pas lieu ou n'a pas eu lieu, on se sert d'un temps passé de l'indicatif précédé de εἶθε (poét. αἶθε) ou de εἰ γάρ, si seulement...! L'imparfait se rapporte au *présent*, l'aoriste au *passé*.

La négation est μή.

Ex. : EUR., *Heracle*, 131 : εἶθ' ἦσθα δυνατὸς δρᾶν ὅσον πρόθυμος εἶ, si seulement la force égalait chez toi l'intention! Alc., 536 : εἶθ' ἠϋρο-
μεν σ' : Ἀδμητε, μὴ λυπούμενον, si seulement, Admète, nous ne t'avions pas trouvé dans l'affliction! — XÉN., *Mém.*, I, 2, 46 : εἶθε σοὶ τότε συνεγενόμην, ah! si j'avais été alors avec toi!

REMARQUE. — La même idée est rendue quelquefois aussi en grec par l'aor. 2 ὤφελον, ὤφελες, ὤφελεν¹, etc., μὴ ὤφελον, ὤφελες, ὤφελεν, etc., avec l'infinitif présent, s'il s'agit du présent; avec l'infinitif aoriste, s'il s'agit du passé. On dit aussi εἶθε (poét. αἶθε) ὤφελον, etc., εἰ γάρ ὤφελον, etc., et ὥς ὤφελον, etc.

Ex. : HOM., *Il.*, XXIV, 254 : αἶθ' ὤφέλετε, ah! que n'avez-vous...! — ESCH., *Pers.*, 915; ARIST., *Gren.*, 955 : ὥς ὤφελες. — PLAT., *Rép.*, 432 c : εἰ γάρ ὤφελον. — XÉN., *Cyr.*, IV, 6, 3 : ὥς μή ποτ' ὤφеле..., plutôt aux dieux que jamais il ne...².

302. — Indicatif avec ἄν. — La valeur de l'indicatif se trouve complètement modifiée par la particule ἄν, le cas échéant³, qui donne à la proposition où elle se trouve un sens conditionnel ou dubitatif.

1° L'indicatif imparfait ou aoriste accompagné de ἄν (hom. κε ou κεν) sert à exprimer qu'à l'occasion telle ou telle chose pouvait se produire dans le passé.

Ex. : HOM., *Il.*, IV, 421 : δεινὸν δ' ἔβραχε χαλκὸς ἐπὶ στήθεσιν ἄνακτος | ὀρνυμένου· ὑπὸ κεν ταλασίφρονά περ δέος εἶλεν (m. à m. : le cas échéant, la crainte s'est emparée d'un homme même d'une âme courageuse, c.-à-d. un tel bruit d'armes était [d'où eût été] de nature à faire trembler un homme même d'une âme courageuse)⁴. *Odyss.*, IV, 546 sq. : ἦ γάρ μιν ζῶόν γε κιχήσεαι, ἦ κεν Ὀρέστis | κτεῖνεν ὑποφθάμενος· σὺ δέ κεν τάφου ἀντιβολήσας (ou tu le rencontreras vivant, ou il se peut qu'Oreste

1. Rarement par l'imparfait ὤφελον. Sur ὤφελον, voy. ci-dessus, p. 300, n. 1.

2. Dans la grécité postérieure ὤφελον et ὤφελε sont même devenus invariables et employés avec l'indicatif, absolument comme le latin *utinam* avec le subjonctif.

Ex. : CALLIMAQUE, *Epig.*, 18, 1 : ὤφελαι μὴδ' ἐγένοντο θοαὶ νῆες. — NOUV. TEST., *Corinth.*, 4, 8 : ὤφελον ἐδασυλεύσατε. — ARRIEN, *Diss.*, 2, 18 : ὤφελόν τις μετὰ ταύτης ἐκοιμήθη.

3. L'origine de la particule ἄν est incertaine. Mais son correspondant homérique κε ou κεν paraît se rattacher à κός, pronom indéfini éolien et dorien, équivalent de τις. G. H. Mueller a proposé de rattacher ἄν (= ἄμ) à ἄμο-, thème de l'indéfini ἄμός, qui, en dorien, signifie « quelque », et qu'on retrouve dans les mots οὐδαμοῦ, οὐδαμοί, etc. Mais, en tout cas, la parenté de ἄν et de an latin ne paraît pas douteuse.

4. Cette phrase peut servir à montrer comment l'indicatif accompagné de ἄν a fini par exprimer l'idée que le français rend par le conditionnel.

ail trouvé l'occasion de prendre les devants et de le tuer, etc.). — SOPH., *Phil.*, 572 : πρὸς ποῖον ἂν τόνδ' (c.-à-d. πρὸς ποῖον ἂν ὄντα τόνδε, équivalent de ποῖος ἂν ἦν ὅδε πρὸς ὄν) αὐτὸς οὐδυσσεὺς ἐπλεῖ; quel pouvait bien être cet homme vers qui Ulysse en personne a pu entreprendre de venir par mer? — ARIST., *Gren.*, 1022 : τοὺς ἔπτ' ἐπὶ Θήβας · | ὁ (sc. δρᾶμα) θεασάμενος πᾶς ἂν τις ἀνὴρ ἡράσθη δάιος εἶναι, drame qu'on n'a jamais pu voir sans être saisi de sentiments guerriers¹. — THUC., VI, 2 : Σικελοὶ δὲ ἐξ Ἰταλίας διεβησαν ἐς Σικελίαν... ἐπὶ σχεδίων..., τάχα ἂν δὲ καὶ ἄλλως πῶς ἐσπλεύσαντες (s.-e. διεβησαν), les Sicèles passèrent d'Italie en Sicile sur des canots, mais peut-être ont-ils employé aussi, *le cas échéant*, quelque autre moyen de transport. — PLAT., *Apol.*, 48 c : ἐν ταύτῃ τῇ ἡλικίᾳ..., ἐν ᾗ ἂν μάλιστα ἐπιστεύσατε, à l'âge où vous *pouviez* être le plus confiants du monde. — XÉN., *Hell.*, III, 4, 48 : ἐπερρώσθη δ' ἂν τις κακείνῳ ἰδὼν, on ne pouvait pas assister à ce spectacle sans reprendre courage. — DÉM., IX, 13 : οἶεσθ' αὐτόν, οἱ ἐποίησαν οὐδὲν ἂν κακόν (qui, *à l'occasion*, ne *pouvaient* lui causer aucun tort)..., τούτους... ἐξαπατᾶν αἰρεῖσθαι μᾶλλον ἢ προλέγοντα βιάζεσθαι;

REMARQUE. — C'est sans doute une simple extension de cet emploi particulier² qu'il faut voir dans les locutions bien connues *ὥμουν ἂν*, je *pouvais* croire, *ῥετό τις ἂν*, *ἐγὼ τις ἂν*, *ἥσθετό τις ἂν*, *εἶδες ἂν*, *ἡγήσω ἂν*, etc. (cf. en latin : *putares, crederes, diceres, cerneres, videres*), on *pouvait* croire, on *pouvait* penser, on *pouvait* dire, on *pouvait* s'apercevoir, etc. (d'où : on *aurait pu* croire, penser, dire, s'apercevoir, etc.).

Ex. : HOM., *Il.*, XVI, 638 sq. : οὐδ' ἂν ἔτι φράδμων περ ἀνὴρ Σαρπηδόνα δῖον | *ἔγνων*. *Od.*, XXIV, 61 : ἐνθα κεν οὐτιν' ἀδίακρυτον γ' ἐνόησας (cf. *ib.*, 90). — EURIP., *Iphig. à Aulis*, 1582 : θαῦμα δ' ἦν αἰφνης ὀρᾶν · | πληγῆς κτύπον γὰρ πᾶς τις ἥσθετ' ἂν σαφῶς. — XÉN., *Anab.*, I, 5, 8 : θᾶπτον, ἡ ὥς τις ἂν *ῥετο*, μετεώρους ἐξεκόμισαν τὰς ἀμάξας. — DÉM., XVIII, 225 : ἂ μῆτε προήδει μηδεὶς μῆτ' ἂν *ῥήθη* τῇμερον ῥηθῆναι.

L'emploi de l'imparfait ou de l'aoriste dans ces sortes de locutions ne permet pas de les rapporter au présent : elles expriment toujours qu'à tel ou tel moment du passé, telle ou telle opinion (idée, conception, etc.) était possible³.

2° L'indicatif imparfait ou aoriste accompagné de ἂν (hom. *xs* ou *κxv*) sert à signifier que l'action du verbe avait lieu ou a eu lieu *toutes les fois* que la condition nécessaire à son accomplissement était ou a été remplie⁴.

1. Dans ces sortes de phrases, la particule ἂν sert à appeler l'attention sur la condition exprimée par le participe, condition nécessaire pour que l'action se produise. Le rôle de la particule est le même quand la condition, au lieu d'être exprimée par un participe, est indiquée à l'aide d'une proposition complète (hypothétique, relative, temporelle). Cf. ci-après, p. 309, l'exemple de Thucydide cité (VII, 71).

2. Quelques grammairiens voient dans ces expressions un cas particulier de la construction étudiée ci-après, p. 310, b. Mais n'est-il pas plus simple de les expliquer comme nous faisons ici?

3. De là l'expression *potentiel du passé* par laquelle certains grammairiens désignent l'imparfait ou l'aoriste accompagné de ἂν, quand il est employé dans cette acception.

4. Il eût été plus logique de parler de cette construction (comme aussi de celle dont il sera question tout à l'heure) dans la deuxième partie de l'ouvrage, où il est traité, non plus de la proposition simple, mais de la syntaxe de la phrase. En effet, ce qui donne à l'indicatif accompagné de ἂν les divers sens dont nous

Ex. : HÉRODOTE, III, 119 : ἡ γυνὴ τοῦ Ἰνταφέρνεος φοιτέουσα ἐπὶ τὰς θύρας τοῦ βασιλέως **κλαίεσκε ἂν καὶ ὀδυρέσκετο**, la femme d'Intaphernès se rendait aux portes du palais et *chaque fois*¹ elle répandait des larmes et laissait éclater ses gémissements. — THUC., VII, 71, 3 : εἰ μὲν τινες ἰδοῖεν πῇ τοὺς σφετέρους ἐπικρατοῦντας, **ἀνεθάρσυσάν τε ἂν καὶ πρὸς ἀνάκλησιν θεῶν... ἐτρέποντο**, chaque fois qu'ils voyaient les leurs avoir l'avantage, ils reprenaient de l'assurance et ils se mettaient à invoquer les dieux. — PLAT., *Apol.*, 22 b : ἀναλαμβάνων οὖν τὰ ποιήματα **διηρώτων ἂν** αὐτοῦς, τί λέγοιεν. — XÉN., *Anab.*, II, 3, 11 : εἰ τις αὐτῷ δοκοίη τῶν πρὸς τοῦτο τεταγμένων βλαχεύειν, **ἔπαιεν ἂν**, si quelqu'un lui paraissait faire le paresseux parmi ceux qu'il avait chargés de cette besogne, il ne manquait pas de le frapper².

3° Il ne faut pas confondre l'emploi de la particule ἂν dont il vient d'être question avec celui qui sert à signifier que l'action *aurait lieu* ou bien *aurait eu lieu*, si la condition dont elle dépend *se trouvait* ou *s'était trouvée* remplie.

L'indicatif imparfait avec ἂν correspond alors au conditionnel présent employé comme présent, et l'indicatif aoriste avec ἂν correspond au conditionnel passé³.

a) CONDITIONNEL PRÉSENT.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, V, 5, 34 : εἰ τι ἐμοῦ ἐχέδου, οὐδενὸς **ἂν** οὕτως μ' ἀποστερεῖν ἐφυλάττου, ὥς ἀξιώματος καὶ τιμῆς, si tu avais quelque souci de moi, *tu le garderais* de me priver surtout de considération et d'honneur⁴. — XÉN., *Anab.*, II, 1, 4 : εἰ μὴ ὑμεῖς ἤλθετε, **ἐπορευόμεθα ἂν** ἐπὶ βασιλείᾳ, si vous n'étiez pas venus,

allons nous occuper, c'est le contexte, c'est-à-dire l'union de la proposition principale avec une proposition dépendante complète (ou abrégée sous la forme d'un participe). Mais il faut considérer, d'une part, que l'on reviendra sur ces constructions dans la deuxième partie de l'ouvrage et, d'autre part que, parlant des emplois figurés et dérivés de l'indicatif, il était impossible d'omettre ici le plus important.

1. *Littéralement* : « le cas échéant », c.-à-d. toutes les fois qu'elle se rendait (φοιτέουσα, cf. ci-dessus, p. 308, n. 1) aux portes du palais. » On voit comment s'explique le sens spécial de la particule ἂν dans cet emploi et dans les emplois analogues.

2. Remarquez l'exemple suivant, dans lequel l'idée de répétition se dégage du contexte, sans que la condition nécessaire à l'accomplissement de l'action soit marquée expressément par un participe ou par une proposition dépendante.

Ex. : EUN., *Phénic.*, 401, Jocaste : πόθεν δ' ἐβόσκου, πρὶν γάμοις εὐρεῖν βίον; Polynice : ποτὲ μὲν ἐπ' ἡμᾶρ εἶχον, εἰτ' οὐκ εἶχον ἂν (« mais il y avait des cas où je n'avais rien »).

K. K. (ausf. *Gramm. der gr. Spr.*, t. II, p. 173, 5) cite bien HES., *Od.*, II, 104 : ἔνθα κεν ἡματιῇ μὲν ὑφαίνεσκον μέγαν ἱστόν, | νύκτας δ' ἀλλύεσκον, ἐπεὶ δαίδαξ παραθεῖτο.

Mais dans ce passage les meilleurs textes portent ἔνθα καί.

3. On donne quelquefois à l'indicatif modifié de cette façon le nom de *mode de la non-réalité* ou *mode irréel*. En effet, la forme de phrase employée sert essentiellement à exprimer cette idée que l'action marquée par le verbe n'a pas lieu ou n'a pas eu lieu, parce qu'elle dépendait d'une condition qui ne s'est pas trouvée remplie.

4. Il est aisé de rattacher cette acception dérivée au sens propre de la particule ἂν : traduite littéralement, la phrase de Xénophon signifie : « quand tu avais quelque souci de moi, tu te gardais, le cas échéant, de me priver... » ; on supplée aisément ceci : « mais en réalité tu n'as (maintenant) nul souci de moi et tu ne te gardes pas de me priver... ». L'intelligence complète ce que la forme de la phrase laisse simplement entendre.

nous marcherions contre le roi. — ISOCR., *Archid.*, 87 : οὐχ οὕτως ἂν προθύμως ἐπὶ τὸν πόλεμον ὑμᾶς παρεκάλουν, εἰ μὴ τὴν εἰρήνην ἐώρων ἐκ τοῦ πολέμου καλὴν καὶ βεβαίαν γεννησόμενην, je ne mettrais pas tant de zèle à vous conseiller la guerre si je ne voyais pas que de la guerre sortira une paix excellente et durable. — LYS., XXXII, 23 : ὁπότερον τούτων ἐποίησε Διογείτων, οὐδενὸς ἂν ἦττον Ἀθηναίων πλούσιοι ἦσαν, que Diogiton eût adopté l'une ou l'autre de ces lignes de conduite, *ils seraient* aussi riches qu'aucun autre Athénien.

b) CONDITIONNEL PASSÉ.

EX. : PLAT., *Apol.*, 32 : ἴσως ἂν ἀπέθανον, εἰ μὴ ἡ τῶν τριάκοντα ἀρχὴ διὰ ταχέων κατελύθη, sans doute j'aurais péri, si le gouvernement des Trente n'avait été promptement renversé. — DÉM., IV, 5 : εἰ ὁ Φίλιππος τότε ταύτην ἔσχε τὴν γνώμην, ὥς χαλεπὸν πολεμεῖν ἐστὶν Ἀθηναίοις, οὐδὲν ἂν, ὧν νυνὶ πεποίηκεν, ἔπραξεν, si Philippe avait eu à cette époque l'opinion qu'il est dangereux d'être en guerre avec Athènes, il n'aurait rien *entrepris* de ce qu'il a achevé aujourd'hui. — ESCHINE, II, 86 : εἰ ἐγὼ ἐτόλμων τοῦτο ποιεῖν, ἐπέτρεψας ἂν, ὦ Δημόσθενες, καὶ οὐκ ἐνέπλησας βοῆς καὶ κραυγῆς τὴν ἀγοράν; si j'en avais le courage, j'aurais-tu permis, Démosthène, et n'aurais-tu pas rempli la place de tes éclats de voix¹?

REMARQUE. — A cet emploi particulier de l'indicatif avec ἂν se rattache la locution ἐβουλόμην ἂν (lat. *vellem*), je voudrais bien².

EX. : XÉN., *Cyr.*, VII, 8, 16 : ἐβουλόμην δ' ἂν οὕτως ἔχειν (je voudrais bien qu'il en fût aujourd'hui ainsi) : νῦν δὲ πάντα τὰναντία εὐθύς ἐξ ἀρχῆς πράττων προσπένεσθαι τῷ Ἀπόλλωνι. — ISOCR., XVIII, 51 : ἐβουλόμην ἂν ὑμᾶς ὁμοίως ἐμοὶ γινώσκειν αὐτόν.

On trouve assez souvent aussi ἐβουλόμην (*sans* ἂν), probablement par analogie avec les locutions dont il a été question ci-dessus (§ 292, 2 a)³. β. 300

1. On emploie quelquefois le plus-que-parfait avec ἂν. Mais, en ce cas, ou bien le plus-que-parfait est l'équivalent d'un imparfait, ou bien il sert à exprimer l'entier achèvement de l'action.

EX. : PLAT., *Apol.*, 31 : εἰ ἐγὼ πάλαί ἐπεχείρησα πράττειν τὰ πολιτικὰ πράγματα, πάλαί ἂν ἀπολώλη (« il y a longtemps que je serais mort ») καὶ οὐτ' ἂν ὑμᾶς ὠφελέσκη οὐδὲν οὐτ' ἂν ἐμαυτόν (« et je n'aurais pas pu vous être utile ni m'être utile à moi-même [comme je l'ai été jusqu'au bout] »).

2. Logiquement cette locution devrait se rapporter au passé et signifier « j'aurais voulu » ; mais l'usage lui a attribué la valeur d'un conditionnel présent, à cause de l'idée particulière contenue dans le verbe « vouloir ». Ce qu'on exprime ainsi c'est un souhait qui n'est plus réalisable, c'est-à-dire un regret sur ceci que la réalité ne répond pas aux intentions qu'on avait et qu'on aurait encore.

3. Quelques grammairiens ajoutent ici les expressions dont nous avons rendu compte ci-dessus, p. 308. REMARQUE. « L'ne chose qui n'a pas eu lieu, disent-ils (cf., par ex. CECIL-RIEMANN, *Règles fondamentales de la syntaxe grecque*, 2^e éd., § 91, REM. II), parce que la condition d'où elle dépendait ne s'est pas trouvée remplie, a pu être regardée comme possible à un certain moment du passé, alors qu'on ne savait pas encore si la condition se remplirait ou non : ἐνθα δὲ ἔγνω ἂν τις, *tum vero cernebas*, « on pouvait alors s'apercevoir... » ; τίς ἂν ᾤετο, *quis crederet*? « qui pouvait alors croire...? » Mais la traduction même que l'on donne de ces expressions prouve qu'il est plus simple de les rattacher, comme cas particulier, au § 302, 1^o. Le cas n'est pas le même pour le latin, qui, n'ayant pas à sa disposition une particule comme ἂν, emploie une des formes du subjonctif passé (§ 334).

B. — IMPÉRATIF.

303. — Sens de l'impératif¹. — L'impératif est la forme que prend le verbe pour signifier un ordre (ou une défense, quand il est accompagné d'une négation).

304. — Emploi de l'impératif. — 1° *En grec*, on exprime un *ordre positif* par l'impératif².

Ex. : ISOCR., *Dém.*, 16 : τοὺς μὲν θεοὺς φοβοῦ, τοὺς δὲ γονέας τίμα.
ARISTOPH., *Chev.*, 118 : ἔρχεον πιεῖν.

2° Un *ordre négatif* (c'est-à-dire *une défense*) s'exprime à la seconde personne par l'impératif *présent* précédé de la négation μή.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 363 : ἐξαύδα, μὴ κεῖθε νόψ (cf. *Odyss.*, XVI, 168). *Il.*, IV, 231 : Ἀργεῖοι, μὴπω τι μεθίετε θούριδος ἀλκῆς. —
PLAT., *Apol.*, 21 a : μὴ θορυβεῖτε. Etc.

À la troisième personne, la défense se fait *quelquefois* (voy. ci-après, § 313) au moyen de l'impératif *aoriste* précédé de la négation μή.

Ex. : HOM., *Od.*, XVI, 301 : μήτις ἔπειτ' Ὀδυσῆος ἀκουσάτω ἔνδον ἰόντος. — ESCHYLE, *Prom.*, 332 : μηδέ σοι μελησάτω. — XÉN., *Cyr.*, VII, 5, 73 : καὶ μηδεῖς γε ὑμῶν ἔχων ταῦτα νομισάτω ἀλλότρια ἔχειν. — ESCHINE, III, 60 : μήτ' ἀπογνώτω μηδὲν μήτε καταγνώτω. Etc.

REMARQUE. — Pour exprimer une défense, on peut, à la 2° personne, remplacer l'impératif *présent* par le *subjonctif aoriste* et, à la 3° personne, on remplace le plus souvent l'impératif *aoriste* par le *subjonctif aoriste*.

Ex. : HOM., *Od.*, XV, 263 : εἰπέ μοι εἰρομένῳ νημερτέα, μηδ' ἐπικεύσης. — DÉM., XVIII, 10 : μηδὲ φωνὴν ἀνάσχησθε, ἀλλ' ἀναστάντες καταψηφίσασθε. — PLATON, *Lois*, 882 b : ὁ κεκτημένος... δεδεμένον αὐτὸν μὴ λύση. — DÉM., XVIII, 199 : καὶ μου μηδεὶς τὴν ὑπερβολὴν θαυμάσῃ ἀλλὰ μετ' εὐνοίας ἃ λέγω θεωρησάτω.

Quelquefois les deux constructions sont réunies dans la même phrase.

Ex. : ESCHYLE, *Eum.*, 800 : ὑμεῖς δὲ τῇ γῇ τῇδε μὴ βαρὺν σὸτον | σκήψησθε, μὴ θυμοῦσθε, μηδ' ἀκαρπία τεύξετε... — SOPH., *Œd. à Col.*, 731 : ὃν μὴτ' ὀκνεῖτε μὴτ' ἀφῆτ' ἔπος κακόν. — XÉN., *Cyr.*, VIII, 6, 12 : μῆτε αὐτοὶ ποτε ἀνευ πότου σίτον παραθήσθε, μῆτε ἵπποις ἀγυμνάστοις χόρτον ἐμβάλλετε. — DÉM., XXI, 211 : μὴ κατὰ τοὺς νόμους δικάσητε, ὡς ἄνδρες δικασταὶ μὴ βοηθήσητε τῷ πεπονθότι δεινῷ μὴ εὐορκεῖτε ἡμῖν δότε τὴν χάριν ταύτην.

1. Voy. ci-dessus, p. 280, n. 1. Ajoutons ici que Brugmann a proposé de donner le nom d'*injonctif* à certaines formes qui, n'appartenant pas étymologiquement à l'impératif (cf. BRUGMANN, *Gr. Grammatik*, § 143), sont néanmoins cataloguées sous ce nom (comme σχές, ἄγες, εἴς, φέρετε, δότε, δείξατε, φέρετον, etc.) et que Delbrück comprend sous le nom d'*injonctif*, non seulement les formes ci-dessus, mais, en grec, des constructions comme μὴ ποιήσης et en latin des constructions comme *ne feceris*. Voy. B. DELBRÜCK, *vergl. Syntax*, 2^e partie, §§ 116, 117, 118 et 124. Ce savant suppose qu'à l'aoriste l'*injonctif* se serait confondu avec le *subjonctif*.

2. Pour l'emploi des formes diverses de l'impératif, voy. ci-dessus, § 270.

305. — En latin, l'impératif ne s'emploie qu'à la *deuxième personne* pour exprimer un *ordre positif*.

Ex. : **fac** (dans la langue ordinaire), **facito** (dans les cas prévus ci-dessus, § 274, b, et § 272).

REMARQUE. — L'emploi de la 3^e personne de l'impératif est très rare, *sauf dans les textes de lois*. On la remplace par la 3^e personne du subjonctif (cf. ci-après, § 319).

306. — Un *ordre négatif* (c'est-à-dire une *défense*) s'exprime en latin par le subjonctif (Voy. ci-après, § 318).

REMARQUE. — **Ne fac** ne se rencontre qu'exceptionnellement en prose et paraît être un tour *familier* ou *poétique* (cf. SERV. SULP., AP. CIC., *ad Fam.*, IV, 5, 5; CIC., *ad Att.*, XII, 22, 3; T.-LIVE, III, 2, 9, etc.).

Au contraire, la périphrase avec **noli**¹ ou **nolite** suivi de l'infinitif est d'un usage très commun².

De même, on rencontre assez souvent **fac**, **ne** et le subj. (cf. CIC., *ad Fam.*, XVI, 11, 1), **cave**, **ne** et le subj. (cf. PLAUTE, *Amph.*, 845; *Asin.*, 373, etc.), **cave** avec le subj. (cf. CIC., *ad Fam.*, XVI, 12, 6 : *cave festines...*; *p. Lig.*, 5, 14), **vide**, **ne** avec le subj. (cf. PLAUTE, *Capit.*, 584; *Curc.*, 335 sq.; *Mil.*, 1279 sq.).

307. — **Sens dérivés de l'impératif.** — 1^o En grec et en latin, l'impératif s'emploie aussi pour donner, non pas précisément un ordre, mais une *permission*.

Ex. : HOM., *Il.*, IV, 29 : ἔρδ' ἀτὰρ οὐ τοι πάντας ἐπαινέομεν θεοὶ ἄλλοι. — SOPH., *Ant.*, 1037 : κερδαίνετ', ἐμπολάτε τὸν πρὸς Σάρδεων | ἡλεκτρον, εἰ βούλεσθε, καὶ τὸν Ἰνδικὸν | χρυσόν· τάρφ δ' ἐκείνον οὐχὶ κρύψετε.

T.-LIVE, XXII, 50, 15 : **liberi atque incolumes desiderate patriam, immo desiderate, dum patria est, dum cives ejus estis.** Etc.

2^o Cet usage explique que l'impératif soit pris souvent dans un sens concessif, c'est-à-dire pour exprimer qu'on admet ou qu'on accorde ce qui est en question ou ce qui n'est que possible.

Ex. : SOPH., *Ant.*, 1168 sqq. : πλούτει τε γὰρ κατ' οἶκον, εἰ βούλει, μέγα | καὶ ζῆ τύραννον σχῆμ' ἔχων· ἐὰν δ' ἀπῇ | τούτων τὸ χαίρειν, τᾶλλ' ἐγὼ καπνοῦ σκιᾶς | οὐκ ἂν πριαίμην ἀνδρὶ πρὸς τὴν ἡδονήν. — PLATON, *Banq.*, 201 c : οὕτως ἐχέτω, ὥς σύ λέγεις. *Phil.*, 14 a : πολλαὶ ἡδοναὶ γιγνέσθω. Cf. aussi

1. Au lieu de **noli**, la langue archaïque et poétique emploie **parce** (cf. PLAUTE, *Pers.*, 312; VINO., *En.*, III, 42; T.-LIVE, XXXIV, 32, 20, etc.). **mitte** (TER., *Andr.*, 904; OV., *Mét.*, III, 614, etc.) ou **omitte** (HOM., *Ép.*, I, 8, 79), **fuge** (cf. HOM., *Carm.*, I, 9, 13) ou **absiste** (cf. VINO., *En.*, VI, 399).

2. En grec, la locution correspondante μή βουληθήτε avec l'infinitif ne se rencontre que comme latinisme. Voy. *Revue critique*, 1881. 2^e partie, p. 314.

la locution ἔστω, soit, qui est déjà dans Homère (cf. *Il.*, VII, 34 : ὦδ' ἔστω)¹.

En latin, l'impératif s'emploie ainsi à la seconde personne.

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 13 : *tolle hanc opinionem, luctum sustuleris.*
IV, 24, 53 : *tracta definitiones fortitudinis; intelleges eam stomacho non egere.*

REMARQUE. — A la troisième personne, l'impératif concessif est remplacé par le subjonctif (voy. ci-après, § 319), sauf dans la locution *esto*, soit.

C. — SUBJONCTIF GREC.

308. — Sens du subjonctif grec. — On a dit quelquefois² que le subjonctif³ grec signifie proprement une action éventuelle ; mais la seule chose qu'on puisse dire, c'est que ce sens est un des plus anciens : on le rencontre très souvent chez Homère.

Ex. : *Odyss.*, XII, 383 : δύσομαι εἰς Ἄϊδαο καὶ ἐν νεκύεσσι φαίνω, je pénétrerai chez Hadès et (dans ce cas) je brillerai au milieu des morts. *Il.*, I, 262 : οὐ γάρ πω τοίους ἴδον ἀνέρας, οὐδὲ ἴδωμαι, je n'ai pas encore vu de semblables héros et sans doute il ne m'arrivera pas d'en voir. *Il.*, VI, 459 : καὶ ποτέ τις εἴπησιν, et il arrivera un jour que l'on dira. Etc.

REMARQUES. — I. Ce subjonctif est quelquefois, chez Homère, accompagné des particules καί (καὶ) ou ἄν, qui marquent d'une façon expresse l'idée d'éventualité.

Les Attiques n'emploient jamais ce subjonctif (soit seul, soit accompagné de ἄν) dans une proposition principale ; mais dans les propositions dépendantes (relatives, conditionnelles et temporelles), ils combinent la particule ἄν avec le relatif ou les particules conditionnelles et temporelles qu'ils font suivre du subjonctif.

II. Chez les Attiques, dans une proposition principale, c'est le futur qui remplace le subjonctif pour signifier une action éventuelle. Mais on sait que le subjonctif ou le futur ont entre eux, pour la forme et pour le sens, les rapports les plus étroits : les subjonctifs ἔδομαι, γέω, etc., servent de futurs, et d'autre part le futur peut remplacer le subjonctif avec ἄν dans des propositions conditionnelles comme celle-ci (Esch., III, 147) : εἰ μὴ χρυσὴ στεφάνῳ στεφανωθήσεται, ἀγανακτεῖ⁴.

1. Le mot εἴην, soit, n'est pas une forme verbale, mais une sorte d'interjection, qui se rattache peut-être à εἴα.

2. Voyez, par exemple, Kock, *Grammaire grecque*, § 105, 3.

3. Pour l'origine de ce terme, voy. ci-dessus, p. 282, n. 2.

4. Cf. Kock, *Grammaire grecque*, p. 405 de la traduction française. — C'est parce que l'on sentait encore à l'époque homérique la parenté qu'il y a entre le subjonctif et le futur qu'on trouve les particules καί (καὶ) et ἄν jointes, dans l'*Iliade* et dans l'*Odyssée*, à des formes qui sont bien des futurs, quoique dans certaines d'entre elles (δῶσω, λοίσσομαι, etc.) l'étymologie puisse voir des subjonctifs.

Ex. : *Il.*, XIV, 267 : ἄλλ' ἴθι, ἐγὼ δὲ καὶ τοὶ Χαρτίων μίαν ὀπλοτεράων | δῶσω ὀπυιέμεναι καὶ σὴν κεκλησθαι ἄκοιτιν. *Odyss.*, VI, 221 : οὐκ ἄν ἐγωγε λοίσσομαι. *Od.*, XIX, 557 : μνηστῆρσιν φαίνετ' ὄλεθρος πᾶσι μάλ'· οὐδέ καὶ τις θάνατον καὶ κῆρα ἀλύξει.

En dehors des poèmes homériques et de la poésie lyrique, l'emploi de ἄν avec l'indicatif futur est une construction inconnue à la langue grecque. Cf. *Revue de Philologie*, 1882, p. 204.

309. — Le subjonctif est plutôt la forme que le verbe prend *en grec* pour exprimer la volonté qu'a le sujet de faire ou de faire faire l'action¹.

En effet, la *première personne du singulier* du subjonctif correspond (comme on le voit chez Homère) au français je veux suivi d'un infinitif.

Ex. : *Il.*, XXII, 450 : **ἴδωμ'** (je veux voir²) ὅτιν' ἔργα τέτυκται.

De même, chez Homère aussi et chez les poètes, la *première personne du singulier* du subjonctif, précédée de la négation *μή* ou de ses dérivés, correspond au français je ne veux pas suivi d'un infinitif.

Ex. : *Hom.*, *Il.*, I, 26 : **μή** σε, γέρον, κοίλῃσιν ἐγὼ παρὰ νηυσὶ **πιχέω**³.
— *Soph.*, *Oed.* à *Col.*, 174 : ὦ ξείνοι, **μή** δῆτ' ἀδικηθῶ.

310. — C'est pour cela que dans la langue classique, le subjonctif (*présent* ou *aoriste*) employé à la première personne exprime la *résolution* qu'on a de faire quelque chose soi-même ou de concert avec d'autres.

1° Dans le premier cas, on met le subjonctif à la première personne du singulier précédée de *ἄγε* (quelquefois *ἴθι*) et ordinairement de *φέρε*, allons! eh bien! voyons⁴!

Ex. : *HÉRODOTE*, VII, 103 : **φέρε**, **ἴδω**. — *SOPH.*, *Phil.*, 1452 : **φέρε** νῦν **στείχων** **χώραν** **καλέσω**. — *EUR.*, *Herc. fur.*, 529 : **φέρ'** **ἐκπύθωμαι**. — *PLAT.*, *Phédon*, 63 b : **φέρε** δή, ἡ δ' ὅς, **πειραθῶ** πρὸς ὑμᾶς ἀπολογήσασθαι.

1. On peut ramener à celui-là tous les sens du subjonctif, même celui dont il vient d'être question (§ 308). Il est clair, en effet, que l'idée de « vouloir » est voisine de l'idée de futur : c'est ainsi qu'on dit en allemand *ich will sehen, ob...*, « je veux voir si... », pour signifier : « je verrai si... », je vais voir si... ». De même en France, dans certains parlers provinciaux de l'Est, on dit : « il veut pleuvoir » pour « il va pleuvoir ».

2. On trouve encore des exemples de cet emploi spécial du subjonctif dans le dialecte attique, particulièrement chez les poètes et chez Platon.

Ex. : *EUR.*, *Herc. fur.*, 1059 : σίγα, πνοᾶς **μαθῶ**. *Heract.*, 559 : **μή** τρίσης μιάσματος τοῦμοῦ μετασχεῖν, | ἀλλ' ἐλευθέρως θανῶ. *Hipp.*, 567 : ἐπίσχετ', αὐδὴν τῶν ἔσωθεν **ἐκμαθῶ** (cf. *id.*, 1354; *Bl.*, 962; *Soph.*, *Ph.*, 359). — *PLAT.*, *Rép.*, 457 : λέγε δῆ, **ἴδω**.

Quelquefois ce subjonctif est précédé de *δεῦρο*.

Ex. : *EUR.*, *Bacch.*, 341 : **δεῦρό** σου **στέψω** χάρα.

3. On dit bien en français : « que je ne te rencontre pas auprès des vaisseaux », mais ce n'est pas un subjonctif pur, puisqu'il y a « que ».

Il ne faut pas rattacher à cet emploi du subjonctif précédé de *μή* celui dans lequel le subjonctif précédé de *μή* ou de *μή οὐ* se rattache à une proposition principale non exprimée.

Ex. : *PLAT.*, *Gorg.*, 462 e : **μή** ἀγροικότερον ἢ τὸ ἀληθὲς εἰπεῖν, « peut-être y aurait-il un peu de rusticité à dire la vérité ». *Phédon*, 67 b : **μή** οὐ θμεῖτόν ῃ, « peut-être ne sera-ce pas permis... ».

2 Dans cette construction-là, en effet, on sous-entend comme proposition principale *φοβοῦμαι, δέδοικα, δεινόν ἐστιν*, etc.

4. Cet usage existe déjà dans Homère.

Ex. : *Il.*, VI, 340 : ἀλλ' **ἄγε** νῦν ἐπίμεινον, ἀρήια τεύχεα δῶω. IX, 60 : ἀλλ' **ἄγ'** ἐγὼν... **ἔξείπω**.

Dans ce dernier passage, le futur se rencontre à côté du subjonctif : καὶ πάντα **δεῖξομαι**. Le sens est celui-ci : « eh bien! voyons! que je parle et je raconterai tout. »

2° Dans le second cas, on met le subjonctif à la première personne du pluriel : il peut être précédé d'ἄγε (qqf. ἴθι) ou de φέρε¹.

Ex. : HOM., *Il.*, II, 236 : οἴκαδ' ἐπερ... νεώμεθα. *Odyss.*, XXII, 77 : ἔλθωμεν δ' ἄνα ἄστυ. — EUR., *Oreste*, 1258 : χωρεῖτ', ἐπειγώμεθα... *Ino*, 24 : φειδώμεθ' ἀνδρῶν εὐγενῶν, φειδώμεθα κακούς δ' ἀποπτύωμεν ὥσπερ ἄξιοι. — XÉN., *Cyr.*, VIII, 1, 5 : παρῶμέν τε... ἀσκῶμέν τε... παρέχωμέν τε...

HOM., *Il.*, IX, 26 : ἀλλ' ἄγετε... πειθώμεθα² πάντες. — ARISTOPH., *Nuées*, 860 : ἀλλ' ἴθι, βάδιζ', ἴωμεν. — PLATON, *Protag.*, 332 : ἴθι δὴ ἀναλογισώμεθα τὰ ὠμολογημένα ἡμῖν. *Polit.*, 294 : φέρε νῦν ἀναλάβωμεν πάλιν τῇ μνήμῃ τὰς ἐπιτάξεις. — XÉN., *Cyr.*, V, 5, 15 : ἄγε σκοπῶμεν τὰ ἡμοῖ πεπραγμένα πάντα καθ' ἑν ἕκαστον. V, 3, 34 : ἄγετε καταλίπωμεν ἕκαστοι τοὺς μετ' αὐτῶν ἐπιτηδαιοτάτους πορεύεσθαι.

REMARQUE. — Quand la proposition est négative, on se sert de la négation μή devant la première personne du pluriel.

Ex. : SOPH., *Ajax*, 108... μὴ δοκῶμεν ὀρώντες ἄν (= ἄ ἄν) ἡδόμεθα | οὐκ ἀντιτίσειν αὐτίς ἄν λυπώμεθα. — THUC., III, 9, 2 : μὴδὲ τῷ χειρὸς δόξωμεν εἶναι. — PLATON, *Gorg.*, 505 : μὴ ἀτελῆ τὸν λόγον καταλίπωμεν. *Phèdre*, 271 c : μὴ πειθώμεθα. *Phil.*, 20 a : μὴ οἴώμεθα... — XÉN., *Anab.*, VII, 1, 29 : μὴ μαινώμεθα...

344. — Dans une proposition interrogative, le subjonctif (présent ou aoriste) employé surtout à la première personne du singulier ou du pluriel³ sert à marquer qu'on est dans le doute sur la résolution qu'on doit prendre⁴ ou dans l'incertitude sur ce qu'on va faire, sur ce qui va arriver, etc. C'est ce qu'on appelle le subjonctif *délibératif* ou *dubitatif*.

Ex. : HOM., *Od.*, XV, 509 : πῇ γὰρ ἐγώ, φίλε τέκνον, ἴω, τεῦ δώμαθ' ἱκάνω; *Il.*, XI, 404 : ὦμοι ἐγώ, τί πάθω (que vais-je souffrir?)

1. Quelquefois aussi de ἔα, qui est proprement un cri d'encouragement : « eh bien ! allons ! »

Ex. : PLATON, *Soph.*, 239 b : ἔα σκεψώμεθα.

Il ne faut pas confondre cette interjection avec l'impératif du verbe ἔειπν, « permettre ».

2. On voit par cet exemple et par celui de Xénophon cité plus bas que l'impératif ἄγε peut être remplacé par le pluriel, quand le subjonctif de résolution doit être mis au pluriel. Il n'en est pas de même de φέρε, qui reste toujours au singulier, étant pris pour une véritable interjection.

Ex. : PLATON, *Gorg.*, 455 a : φέρε δὴ ἴδωμεν. *Protag.*, 330 b : ἀλλὰ φέρε δὴ σκεψώμεθα.

3. La deuxième personne ne se rencontre, dit-on, que dans l'interrogation indirecte.

Ex. : ARIST., *Ois.*, 164 : τί σοι πιθώμεσθ'; — "Ο τι πιθήσῃς;

Peisthétæros répond à la Huppe en reprenant, sous forme d'interrogation indirecte, les termes mêmes de sa question : « tu me demandes s'il faut que vous obéissiez ». On dit, en français, exactement de la même façon : « s'il faut que vous obéissiez ? »

Mais logiquement il n'y a pas d'impossibilité à ce qu'on mette en question la résolution d'un autre. Comparez, en latin,

TER., *Eun.*, 74 : quid agam nescio. — Quid agas, nisi ut te redimas ... et ne te adfliges?

Pour l'emploi de la troisième personne, voy. p. 316, REM. I.

4. C'est le tour interrogatif qui donne au subjonctif le sens dubitatif. Comparez en effet ἴωμεν. « allons » et ἴωμεν; « allons-nous ? » c'est-à-dire « devons-nous aller ? » « faut-il que nous allions ? »

c.-à-d. que va-t-il m'arriver?). — ESCHYLE, *Supp.*, 279 : τί γένωμαι, que vais-je devenir? *Ib.*, 1049 : τί πάθω; τί δὲ δρῶ; τί δὲ μήσωμαι; — HÉR., IV, 118 : τί γὰρ πάθωμεν μὴ βουλομένων ὑμέων τιμωρέειν; — EUR., *Ion*, 758 : εἴπωμεν ἢ σιγῶμεν¹;

Quand la proposition est négative, la négation employée est μή.

EX. : XÉN., *Écon.*, 4, 4 : ἄρα, ἔφη ὁ Σωκράτης, μὴ αἰσχυνοῦμεν τὸν Περσῶν βασιλέα μιμήσασθαι²;

REMARQUES. — I. Il peut arriver que le subjonctif délibératif soit employé à la troisième personne du singulier.

Il est un cas en effet où cette construction est logique : c'est quand l'auteur s'exprime à l'aide d'un pronom indéfini, pour effacer, en quelque façon, sa propre personne ou celle des auditeurs.

EX. : DÉM., XVIII, 124 : πότερόν σέ τις, Δίσχινη, τῆς πόλεως ἐχθρὸν ἢ ἐμὸν εἶναι φῆι; (en réalité Démosthène pourrait dire et il veut dire πότερον... φῶ); — PLAT., *Phil.*, 15 c : πόθεν οὖν τις ἀρξεται; (c'est comme s'il y avait πόθεν ἀρξώμεθα;) ³.

II. Le subjonctif délibératif est souvent précédé de βούλει ou de βούλεσθε⁴.

EX. : SOPH., *Ph.*, 761 : βούλει, λάβωμαι δῆτα καὶ θίγω τί σου; — XÉN., *Mém.*, II, 1, 1 : βούλει, σκοπῶμεν; (cf. *ib.*, III, 5, 1; IV, 2, 13; 16). — EUR., *Hec.*, 1042 : βούλεσθ', ἐπεισπέσωμεν; — XÉN., *Banq.*, 6, 3 : ἢ οὖν βούλεσθε, ὑμῖν διαλέγωμαι⁵;

III. Le subjonctif délibératif est quelquefois remplacé par le futur ou par le présent de l'indicatif (cf. ci-dessus, § 298).

1° Le futur de l'indicatif signifie simplement ce qui arrivera et correspond, non plus au français devoir, falloir, mais au verbe aller suivi de l'infinitif.

EX. : PLAT., *Rép.*, 397 d : τί οὖν ποιήσομεν; (qu'allons-nous faire?) ... πότερον εἰς τὴν πόλιν πάντας τούτους παραδεξόμεθα ἢ τῶν ἀκράτων τὸν ἕτερον ἢ τὸν κεκραμένον; — DÉM., XX, 4 : ἀρ' οὖν θησόμεθα νόμον διὰ ταῦτα μὴδὲ τὸ λοιπὸν ἐξεῖναι τῇ βουλῇ μὴδὲ τῷ δήμῳ μήτε προβουλεύειν μήτε χειροτονεῖν μηδέν;

1. Remarquez : PLAT., *Banq.*, 212 : δεξέσθε ἡμᾶς ἢ ἀπίωμεν; « voulez-vous nous recevoir ou faut-il que nous partions? »

2. Quand on rencontre la négation οὐ, c'est qu'elle porte sur un autre mot que sur le subjonctif.

EX. : PLATON, *Gorg.*, 514 c : φῶμεν ταῦτα ὀρθῶς λέγεσθαι ἢ οὐ;

C'est comme s'il y avait ... ἢ οὐκ ὀρθῶς λέγεσθαι;

3. Il est extrêmement rare que le subjonctif délibératif à la troisième personne ait pour sujet un nom de chose. On cite :

DÉM., XX, 117 : τίνας ἔνεκα ἐπ' ἡμῶν πρῶτον καταδειχθῇ τοιοῦτον ἔργον; « pourquoi un tel fait doit-il être donné pour la première fois en exemple à notre époque? »

Telle est la leçon du ms Σ. et la vulgate καταδειχθῆναι, quoi qu'en dise Ktunra (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, t. II, p. 186, 5), doit être considérée comme fautive.

4. SOPHOCLE (*Œd. roi*, 651; *El.*, 80) se sert de même de ἐθέλεις.

5. Il est peu probable que le subjonctif dépende de βούλει et que nous ayons affaire ici à une proposition subordonnée. Pour se rendre compte de la construction, il suffit de comparer le français : « Examinons, voulez-vous? » qui équivaut bien à « voulez-vous que nous examinions? » mais qui est, en réalité, tout autre chose.

2° Le *présent* de l'indicatif indique que la décision doit être prise sur-le-champ : c'est donc proprement un futur prochain (cf. ci-dessus, § 228).

Ex. : PLAT., *Banq.*, 214 : πῶς οὖν, ὃ 'Αλκιβιάδῃ, **ποιοῦμεν**; οὕτως οὔτε τι **λέγομεν** ἐπὶ τῇ κύλικι οὔτ' **ἐπάρδομεν**, ἀλλ' ἄτεχνῶς ὥσπερ οἱ διψῶντες πίομεθα;

312. — A l'emploi du subjonctif délibératif se rattache très étroitement celui que quelques grammairiens appellent *subjonctif exclamatif*. οὐκ

En effet, on se sert en grec du subjonctif présent ou aoriste pour se demander, parfois avec indignation, s'il faut donc, pour contenter telle ou telle personne, agir de telle ou telle manière¹.

Ex. : ARISTOPH., *Lys.*, 530 : σιώπα. — Σοὶ γ', ὃ κατάρατε, **σιωπῶ** γῶ; *Gren.*, 1135 : Αἰσχύλε, παραινῶ σοι **σιωπᾶν**... — 'Εγὼ **σιωπῶ** τῷδε; — XEN., *Mém.*, 1, 2, 36 : μῆδὲ σὺ διαλέγου νεώτεροις τριάκοντα ἐτῶν. **Μῆδὲ**, ἄν τι ὠνώμαι, ἔφη, ἣν πωλῇ νεώτερος τριάκοντα ἐτῶν, **ἔρωμαι**, ὅπόσου πωλεῖ;

REMARQUE. — On peut rattacher encore à l'emploi du subjonctif dont il vient d'être question celui qui sert à repousser (souvent avec indignation) une *supposition inadmissible*².

Ex. : DÉM., XXII, 64 : εἰτ' ταῦθ' οὗτοι **πεισθῶσιν** (veux-tu qu'ils se laissent persuader) ὑπὲρ αὐτῶν σε ποιεῖν καὶ τὰ τῆς σῆς ἀναίσθησίας καὶ πονηρίας ἔργα ἐφ' αὐτοὺς **ἀναδέξωνται** (veux-tu qu'ils en prennent la responsabilité);

313. — Le subjonctif grec sert quelquefois enfin à remplacer l'impératif (cf. ci-dessus, § 304), pour exprimer une *défense*³.

L'impératif aoriste étant à *peu près* inusité dans les défenses, sauf peut-être à la troisième personne (cf. ci-dessus, § 304, 2°)⁴, on se sert du subjonctif aoriste précédé de *μή*.

1. La seule différence qu'il y ait entre cette construction et la précédente, c'est que, dans celle-là, la question est faite sur un ton indigné et préjuge une réponse négative, tandis que dans celle-ci on s'attend bien à une réponse négative, mais sans élever le ton.

2. Dans cette construction, à vrai dire, il n'y a plus aucune idée de délibération; on se demande avec indignation, non pas, comme tout à l'heure, s'il *faudrait* vraiment, pour contenter quelqu'un, agir de telle ou telle façon, mais bien si telle ou telle façon est *possible, croyable*, etc.

3. L'emploi du subjonctif, au lieu de l'impératif, pour exprimer un ordre, est irrégulier en grec. On citait autrefois :

SOPH., *Phil.*, 300 : φέρ', ὃ τέκνον, νῦν καὶ τὸ τῆς νήσου μάθης.

Mais Nauck et les éditeurs récents corrigent : μάθε.

Dans une inscription d'Élide postérieure à Alexandre (CAUEN, *Delectus*, etc., 2° éd., n. 264, l. 32), on trouve la troisième personne du subjonctif pour exprimer un ordre : τὸ δὲ ψάρισμα τὸ γεγονὸς... ἀναστῆθ' ἐν τῷ ἱερὸν τῷ Διὶ τῷ Ὀλυμπίῳ, et un peu plus loin (l. 36) : ἐπιμέλειαν ποιεῖται Νικόδρομος ὁ βωλογράφος.

Ces exemples n'ont aucune autorité.

4. KATZEN (Griechische Sprachlehre, § 54, 2, 2) cite :

ARIST., *Thesm.*, 870 : **μή ψεύσων**, ὃ Ζεῦ, τῆς ἐπιούσης ἐλπίδος. — DÉM., XIX, 77 : ὦν ὑμᾶς οὗτος ἐξηπάτησε **μή δῶτα δέχην**. — SOPH., *Aj.*, 1334 : **μή ἢ βία σε μηδαμῶς νικῆσάτω**.

Voyez d'autres exemples recueillis par Condos, Λόγιος Ἑρμῆς, 138 sqq. Quant à l'exemple d'Eschine (III, 193 : *μή θέσθε νόμον μηδένᾱ*) que cite Madvig, il n'est pas très concluant, car il est facile de corriger *μή θέσθε*. Voyez aussi un article de R. HANSEN dans les *Neue Jahrbücher*, 1880, p. 366.

this is merely
a series of a
servant
about the
change.

1970

C. R. 19.30

EX. : DÉM., XXI, 211 : *μή κατὰ τοὺς νόμους δικάσητε, ὦ ἄνδρες δικασταί, μή βοηθήσητε τῷ πεπονθότι δεινῷ...* — PLAT., *Lois*, 882 b : *ὁ κεκτημένος... δεδμενὸν αὐτὸν μή λύση.*

REMARQUE. — Dans les *maximes générales*, on préfère *ordinairement* l'impératif présent au subjonctif aoriste précédé de *μή*, parce qu'il s'agit d'une action qui doit être répétée dans tous les temps (cf. ci-dessus, § 270, 1°).

EX. : SOPH., *Phil.*, 112 : *θεὸν νόμιζε καὶ σέβου, ζήτει δὲ μή.*

En dehors de ce cas, le choix entre l'impératif présent et le subjonctif aoriste précédé de *μή* est déterminé soit par l'usage, soit par la volonté de l'écrivain, soit (dans quelques cas seulement) par la nécessité d'exprimer une nuance de signification particulière. C'est ainsi, par exemple, qu'on dira *μή φοβοῦ*, si l'on veut dire ne crains pas, tandis que *μή φοβηθῇς* signifie ne t'effraie pas (cf. ci-dessus, § 273, 2°).

D. — OPTATIF GREC.

314. — Sens propre de l'optatif¹. — Il semble qu'on puisse dire de l'optatif grec que c'est le mode de l'éventualité possible², le subjonctif étant, en quelques-uns de ses emplois tout au moins, le mode de l'éventualité probable. En d'autres termes, le subjonctif et l'optatif s'accordent tous deux en ce qu'ils expriment que la chose énoncée est une pure conception de l'esprit, mais ils diffèrent l'un de l'autre en ce sens que le subjonctif implique cette idée qu'on veut voir ou qu'on s'attend à voir la chose énoncée se réaliser, tandis que l'optatif indique seulement qu'il est possible qu'elle se réalise.

315. — Optatif homérique sans ἄν. — Comme mode de la possibilité ou *mode potentiel*³, l'optatif est ordinairement accompagné de la particule *ἄν*, mais à l'époque homérique l'addition de la particule n'était pas nécessaire.

Chez Homère (et particulièrement dans l'*Iliade*⁴), l'optatif employé seul répond donc à notre verbe pouvoir suivi de l'infinitif et signifie
^{a)} *que la chose énoncée est possible*, ^{b)} *qu'elle est soumise à une condition*,
^{c)} *qu'on engage à la faire* (impératif adouci), enfin ^{d)} *qu'on admet qu'elle puisse se faire*.

1. Pour l'origine de ce terme, voir ci-dessus, p. 283, n. 1. En choisissant le nom de εὐχτική (s.-ent. ἐγκλιτική) pour désigner ce mode, les Grecs ont considéré un des sens seulement de l'optatif, celui du *souhait*.

2. C'est, à peu de chose près, la définition de G. CURTIUS qui s'exprime ainsi dans sa *Grammaire grecque classique*, § 515 (p. 307 de la trad. Clairin) : « L'optatif indique en général une chose regardée comme possible. » Voyez aussi KOCH, *Gramm. grecque*, tr. Rouff (A. Colin et C^e), p. 402. Dans sa thèse sur l'*Optatif grec* (Paris, Vieweg, 1897), H. VANDAELE me paraît avoir établi d'une façon à peu près certaine la justesse de cette définition générale. Mais presque tous les grammairiens rattachent ou cherchent à rattacher tous les sens de l'optatif à celui du *souhait*. Voy. encore B. DELANÈCKE, *vergl. Syntax*, 2^e partie, § 121.

3. Ce terme est une invention des grammairiens modernes ; le mot latin *potentialis* a été formé d'après l'adverbe *potentialiter* qu'on trouve chez saint Augustin, mais dans un sens différent.

4. Voy. ΚΑΙΣΑΡ, *Gr. Sprachl.*, II, p. 97 (§ 54, 3, 9) et G. WOLFF, *das fehlende ἄν bei dem unabhängigen Optativus potentialis in Drama* (Rh. Mus., 1863, p. 602 sqq.). H. VANDAELE (*ouv. cit.*, p. 2 sqq.) cite 17 exemples de l'*Iliade* et 4 seulement de l'*Odyssée*.

Quand il y a lieu de mettre une négation, c'est où qui est employé, parce que les propositions de ce genre sont assimilées à celles qui énoncent un fait. Exemples :

- a) **Hom., Od., III, 231 :** *ρεῖα* θεός γ' ἐθέλων καὶ τηλόθεν ἄνδρα *σάωσαι*, un dieu *peut* facilement, s'il le veut, *sauver* un homme, même de loin.
- b) **Hom., Il., XIX, 321 :** οὐ μὲν γάρ τι κακώτερον ἄλλο πάθοιμι, | οὐδ' εἰ κεν τοῦ πατρὸς ἀποφθιμένοιο πυθοίμην, c'est qu'en effet il ne *peut* m'arriver rien de pire, non, pas même si j'apprenais le trépas de mon père. — **Hésiode, Théog., 725 :** ... *χάλκεος ἄκμων* | ἐκ γαίης κατιῶν δεικᾶτη ἐς Τάρταρ' ἔκοιτο, une enclume d'airain tombant de la terre *arriverait* (= peut arriver) le dixième jour dans le Tartare¹.
- c) **Hom., Od., IV, 193 :** *πίθοιό* μοι, tu *peux* m'en croire (crois-moi). **Il., IV, 93 (cf. VII, 43) :** ἦ ῥά νύ μοί τι *πίθω*ω; peux-tu, oui, peux-tu m'en croire? (allons, crois-moi, obéis-moi)². — **Hom., Il., II, 340 :** ἐν πυρὶ δὴ βουλαὶ τε *γενοίετο* μήδεά τ' ἄνδρῶν, (*litt.* ils *peuvent* bien s'en aller, ils s'en iront *sans doute*, je pense, *d'où*) qu'ils s'en aillent donc en feu (= se perdre) les résolutions et les desseins des hommes³!
- d) **Hom., Od., XIV, 193 :** *εἴη* μὲν νῦν νῶϊν ἐπὶ χρόνον ἡμὲν ἰδωδῇ | ἡδὲ μέθυ..., ἄλλοι δ' ἐπὶ ἔργον *ἔποιεν*. | ῥηιδίως κεν *ἔπειτα* καὶ εἰς ἐνιαυτὸν ἅπαντα | οὗ τι διαπρήξαιμι, λέγων ἐμὰ κήδεα θυμοῦ, *admettons que nous eussions* toujours cette nourriture et ce vin doux et que d'autres fussent occupés aux travaux, il ne me serait pas facile, même en y employant une année entière, de te raconter toutes les douleurs de mon cœur.

REMARQUE. — Cet emploi de l'optatif sans ἄν est exceptionnel chez les Attiques. On n'en trouve que quelques exemples chez les Tragiques⁴ et chez les Comiques. Quant aux prosateurs, ils semblent l'éviter soigneusement : beaucoup de prétendus emplois de l'optatif sans ἄν qu'on relève chez Platon et chez les Orateurs doivent être négligés, parce que l'optatif s'explique soit par le style indirect⁵, soit par tout autre raison. Néanmoins, il serait exagéré de vouloir corriger tous les passages où l'optatif sans ἄν paraît choquer les idées reçues, et, en tout cas, il y a dans les Tragiques plusieurs exemples où le mètre employé s'oppose absolument à ce que l'on change le texte. Il semble donc qu'on peut conclure que, *tout en n'étant pas complètement perdu*, l'usage homérique de l'optatif au sens potentiel s'est de plus en plus effacé devant l'emploi de ἄν, et cela se comprend, puisque la particule rendait avec précision des nuances déli-

1. L'exemple de **PINDARE** (*Olymp., 3, 45* : οὗ μιν διώξω· κεινὸς εἴην) cité par **KÜHNEN** (*ausf. Gramm. d. gr. Spr.*, p. 191, 3) est contestable, parce qu'on peut entendre : « que je sois fou (si je l'entreprends) ! »

2. On trouve aussi chez Homère la troisième personne de l'optatif employée pour signifier une sorte de prescription enveloppée dans une forme sentencieuse. Cf. **Hom., Od., V, 8**; **XVIII, 141**.

3. Cet exemple contiendrait donc une ironie amère. Mais peut-être vaudrait-il mieux rattacher cet emploi de l'optatif à l'optatif de souhait : « qu'ils s'en aillent donc en fumée vos desseins d'autrefois (puisque vous ne voulez pas agir). » Voy. **ΜΟΝΝΟ**, *Homeric grammar*, § 299, c (2^e éd., p. 271).

4. Voy. **ΚΑΙΣΕΡ**, *Gr. Sprachlehre*, II, p. 97 (§ 54, 3, 8), et le travail de **G. WOLFF** cité p. 318, n. 4.

5. Cf. **PLATON**, *Phédon*, 87 d; 95 d, etc.

cates que l'optatif tout seul marquait assez confusément : les Attiques aimaient trop la netteté et la clarté pour se contenter d'une expression imparfaite.

316. — Optatif avec *ἄν* ou mode potentiel. — Déjà dans Homère, mais dans la langue classique principalement, l'optatif avec *ἄν* (hom. *κε* ou *κεν*) sert à exprimer l'idée de possibilité, soit dans une proposition principale soit dans une proposition indépendante.

1° L'optatif présent ou aoriste avec *ἄν* s'emploie dans une proposition principale pour marquer que tel ou tel fait *pourrait bien* arriver dans un avenir plus ou moins prochain, *si telle ou telle condition venait à se réaliser*.

EX. : PLAT., *Mén.*, 90 c : *εἰ βουλοίμεθα Μένωνα τόνδε ἀγαθὸν ἰατρὸν γενέσθαι, παρὰ τίνας ἄν αὐτὸν πέμποιμεν διδασκάλους*, si nous voulions faire de Ménon que voici un bon médecin, chez quels maîtres *l'enverrions-nous*¹?

REMARQUE. — L'optatif aoriste ne se distingue guère de l'optatif présent : il n'a pas le sens passé, mais il peut avoir les autres sens de l'aoriste à l'indicatif (cf. ci-dessus, §§ 257-258).

2° L'optatif présent ou aoriste avec *ἄν* s'emploie dans une proposition indépendante pour rendre les divers sens de notre verbe pouvoir suivi de l'infinitif. Quand il y a lieu de l'employer, la négation est *οὐ* (voy. ci-dessus, § 315).

a) La chose énoncée est considérée comme possible.

EX. : HOM., *Il.*, VII, 410 : *ἐμοὶ δέ κε κέρδιον εἴη*, il vaut *peut-être* mieux pour moi. XI, 213 : *πῶς ἄν ἔπειτ' Ὀδυσῆος ἐγὼ θεοῖο λαθοίμην*, comment *est-il possible* après ceci que j'oublie le divin Ulysse? — EUR., *Andr.*, 85 : *πολλὰς ἄν εὖροις μηχανάς* γυνὴ γὰρ εἶ, tu *peux trouver* beaucoup d'expédients, car tu es femme. — LYS., XVIII, 17 : *πάντες ἄν ὁμολογήσαιτε* (tous vous reconnaitrez sans doute) *ὁμόνοιαν μέγιστον ἀγαθὸν εἶναι* πόλει. — SOPH., *El.*, 1450 : *ποῦ δῆτ' ἄν εἴεν οἱ ξένοι; δίδασκέ με, οὐδὲν* *peuvent être* les étrangers? apprends-le-moi. — PLAT., *Cratyle*, 402 a : *δις ἐς τὸν αὐτὸν ποταμὸν οὐκ ἄν ἐμβαίης*, on ne peut entrer deux fois dans le même fleuve. *Protag.*, 315 b : *ὁ μὲν ἀγαθὸς ἀνὴρ γένοιτο' ἄν ποτε καὶ κακός, ὁ δὲ κακὸς ἀνὴρ οὐκ ἄν ποτε γένοιτο κακός, ἔστι γὰρ αἰεὶ*, l'homme vertueux *peut devenir* vicieux, mais *il est impossible* que l'homme vicieux devienne vicieux, il ne cesse pas de l'être. — DÉM., IV, 10 : *λέγεται τι καινόν; γένοιτο γὰρ ἄν τι καινότερον* (eh! *peut-il y avoir* rien de plus nouveau...) ἢ Μακεδῶν ἀνὴρ Ἀθηναίους καταπολεμῶν.

1. La condition, au lieu d'être exprimée par une proposition dépendante, peut l'être au moyen d'un participe.

EX. : EUR., *Herc.*, 1016 : *θανεῖν μὲν οὐ χρέζω, λιπὼν δ' ἄν οὐδὲν ἀχθοίμην βίον*.

b) La chose énoncée est considérée comme possible, mais on veut adoucir l'affirmation.

Ex. : ΠΟΗ., *Il.*, III, 41 : καὶ κε... βουλοίμην. *Od.*, III, 232 : βουλοίμην δ' ἂν ἔγωγε...¹ — SOPH., *Aj.*, 969 : τί δῆτα τοῦδ' ἐπεγγελοῦμαι ἂν χάτα; qu'ont-ils donc à se moquer ainsi d'Ajaks? — PLAT., *Rép.*, 394 e : εἰς ἕκαστος ἐν μὲν ἂν ἐπιτήδευμα καλῶς ἐπιτηδεύοι, πολλὰ δ' οὐ, ἀλλ' εἰ τοῦτο ἐπιχειροῖ, πολλῶν ἐραπτόμενος πάντων ἀποτυγχάνοι ἂν, ὥστ' εἶναι πού ἐλλόγιμος, chacun peut s'appliquer avec succès à une seule occupation, mais non à plusieurs; que si on l'essayait, on risquerait en touchant à beaucoup de choses de la manquer toutes, etc.². *Lois*, 906 e : δεινὴν γὰρ εἰκόνα λέγοις ἂν (tu as l'air de dire) λέγων τὸν λόγον τοῦτον. — XÉN., *Mém.*, III, 5, 7 : ὥρα ἂν εἴη λέγειν, peut-être est-il temps de parler. — DÉM., XX, 116 : ἕτερόν τι τοῦτ' ἂν εἴη, cela c'est une autre affaire.

REMARQUES. — I. Les Attiques ajoutent souvent à l'optatif avec ἂν les adverbes ἴσως et τάχα, peut-être, peut-être bien, qui atténuent l'affirmation d'une manière plus sensible encore.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, V, 4, 35 : τάχ' οὖν εἴποι τις ἂν, ou dira peut-être.

II. Mais, d'autre part, l'optatif avec ἂν acquiert souvent dans les propositions négatives la valeur d'une affirmation énergique.

Ex. : ΠΟΗ., *Il.*, VI, 129 : οὐκ ἂν ἔγωγε θεοῖσιν ἐπουρανίοισι μαχοίμην, non je ne saurais combattre (je ne veux pas combattre...) — ARISTOPH., *Gren.*, 581 : οὐκ ἂν γενοίμην Ἡρακλῆς ἂν, que non! je ne veux pas être Hercule. *Acharn.*, 236 : οὐ γὰρ ἂν ἀπέλθοιμ', ἀλλὰ κόψω τὴν θύραν, je ne veux pas m'en aller; je casserai plutôt la porte. — DÉM., XXI, 191 : φημί καὶ οὐκ ἂν ἀρνηθεῖν, j'affirme et ne veux pas m'en dédire³.

c) Ainsi employé, l'optatif avec ἂν exprime souvent une fine ironie.

Ex. : ESCHYLE, *Prom.*, 976 : νοσοῦμ' ἂν, εἰ νόσημα τοὺς ἐχθροὺς στυγεῖν. — SOPH., *Œd. à Col.*, 826 : ὑμῖν ἂν εἴη τήνδε καιρὸς ἐξάγειν | ἄχουσιν, εἰ θέλουσα μὴ πορεύσεται⁴.

d) De même qu'en français nous disons *par politesse* : vous pouvez ou vous pourriez faire ceci, au lieu de dire : faites ceci, de même en grec on se sert de l'optatif avec ἂν pour signifier poliment un ordre.

1. Chez les Attiques, βουλοίμην ἂν s'emploie (comme le latin *velim*) pour exprimer un souhait qui peut encore se réaliser, tandis que ἐβουλόμην ἂν (en latin *vellem*) signifie un souhait qui n'est plus réalisable ou plus exactement un regret du passé (cf. ci-dessus, § 302, Rem.). Entre βουλοίμην ἂν τοῦτο οὕτω γενέσθαι et ἐβουλόμην ἂν τοῦτο οὕτω γενέσθαι, il y a donc la même différence qu'en français entre « je voudrais bien qu'il en advienne ainsi » et « je voudrais bien qu'il en fût (maintenant) ainsi ».

2. La seconde partie de l'exemple depuis ἀλλ' εἰ τοῦτο... rentre dans le cas prévu page 320, 1°.

3. Il faut voir dans cet emploi particulier de l'optatif un effet de la prédilection des Grecs pour la *litote*.

4. Il y a dans cette phrase un ordre déguisé sous une formule ironiquement polie : l'exemple appartient donc à la fois à la catégorie c) et à la catégorie d).

Ex. : HOM., *Od.*, XX, 135 : οὐκ ἄν μιν νῦν, τέκνον, ἀναίτιον αἰτιόω. — ESCHYLE, *Sept chefs*, 261 : λέγοις ἄν ὡς τάχιστα, καὶ τάχ' εἴσομαι. — SOPH., *Ant.*, 444 : σὺ μὲν κομίζεις ἄν σεαυτὸν ἢ θέλεις (cf. en fr. : vous pouvez vous retirer). *El.*, 1491 : χωροῖς ἄν σὺν τάχει. — PLAT., *Parm.*, 126 a : λέγοις ἄν, ἔφη, τὴν δέησιν (cf. *Rép.*, 614 a ; *Phil.*, 23 c ; *Polit.*, 227 d ; *Phèdre*, 227 c : λέγοις ἄν... *Rép.*, 608 d : ἀκούεις ἄν... ; *Phèdre*, 229 b : προάγοις ἄν... Etc.).

REMARQUES. — 1. De même que l'impératif peut signifier une prière, de même l'optatif avec ἄν, équivalent de l'impératif, sert à exprimer une demande respectueuse adressée à un personnage éminent ou à un dieu.

Ex. : SOPHOCLE, *Oedipe à Col.*, 725 : ὦ φίλτατοι γέροντες, ἐξ ὧμῶν ἐμοὶ | φαίνεται ἄν ἡδὴ τέρμα τῆς σωτηρίας. *Électre*, 637 : κλύεις ἄν, Φοῖβε...

II. Quand l'optatif avec ἄν, ainsi employé, est dans une proposition interrogative, il peut exprimer un souhait.

Ex. : SOPH., *Phil.*, 794 sq. : Ἀγάμεμνον, ὦ Μενέλαε, πῶς ἄν ἀντ' ἐμοῦ | τὸν ἴσον χρόνον τρέφοιτε τήνδε τὴν νόσον ; (*litt.* comment pourriez-vous bien entretenir... c.-à-d. puissiez-vous entretenir...).

C'est pour cela que l'optatif avec ἄν peut exprimer un souhait dans les propositions interrogatives introduites par πῶς, plus souvent par τίς.

Ex. : SOPHOCLE, *Électre*, 660 : πῶς ἄν εἰδείην ; (comment pourrais-je savoir ? c.-à-d. je voudrais bien savoir). *Phil.*, 531 : πῶς ἄν ὑμῖν ἐμφανῆς | ... γενοίμην ; — EUR., *Médée*, 97 : ἰὼ μοί μοι, πῶς ἄν ὀλοίμαν ; (*litt.* puissé-je mourir, mais comment ?).

ESCHYLE, *Agam.*, 1423 : φεῦ τίς ἄν ἐν τάχει μόλοι ; — SOPH., *Oed. à Col.*, 1100 : τίς ἄν θεῶν σοι τόνδ' ἄριστον ἀνδρ' ἰδεῖν | δοίη ;

III. L'optatif avec ἄν peut être l'équivalent de l'impératif employé dans un sens concessif (cf. § 307, 2°).

Ex. : PLAT., *Rép.*, 427 d : ὥκισμένη μὲν τοίνυν... ἤδη ἄν σοι... εἴη... ἡ πόλις...

e) Enfin dans une proposition interrogative exprimant l'incertitude sur ce que l'on doit faire, l'optatif avec ἄν remplace parfois le subjonctif (cf. ci-dessus, § 311) ou le futur (cf. ci-dessus, § 298).

Ex. : ARISTOPHANE, *Plut.*, 374 : ποῖ τίς ἄν τράποιτο ; *Gren.*, 296 : ποῖ δῆτ' ἄν τραποίμην ;

317. — Optatif sans ἄν exprimant un souhait. — L'optatif seul sert ordinairement en grec à exprimer un souhait.

1° Quand le souhait est exprimé d'une manière vive, l'optatif est souvent précédé de εἴθε ou de εἰ γάρ, si seulement...¹ ! La négation employée est μή.

1. Il est aisé de voir comment du sens de possibilité l'optatif a passé au sens de souhait. Il suffit de comparer la phrase : « tu *peux* mourir (je ne m'en inquiéterai guère) » à celle-ci « *puisses-tu mourir* ! » Il n'y a entre les deux qu'une différence de ton. De même, en grec, si l'on examine ce vers :

Hom., *Il.*, VI, 164 : τεθναίης, ὦ Προῖτ', ἢ κάκτανε Βελλεροφόντην,

on voit que la traduction littérale en est : « tu *peux* mourir (c.-à-d. meurs) ou tue Bellérophon, » mais que la phrase contient implicitement l'expression d'un souhait : « *Puisses-tu mourir, si tu ne tues Bellérophon !* » L'intermédiaire entre les deux sens est celui de l'impératif exprimé comme il a été dit ci-dessus, § 315 c.

Ex. : HOM., *Od.*, III, 205 : **εἰ γὰρ**¹ ἐμοὶ τοσσόνδε θεοὶ δύνανται **παραθεῖν**. — EUR., *Hipp.*, 1410 : **εἰ γὰρ γενοίμην**, τέκνον, ἀντί σοῦ νεκρός. *Bacch.*, 1253 : **εἴθε** παῖς ἐμὸς εὐθηρὸς **εἴη**. — SOPH., *Aj.*, 1264 : **εἴθ'** ὑμῖν ἀμφοῖν νοῦς **γένοιτο** σωφρονεῖν. — XEN., *Hell.*, IV, 1, 38 : **εἴθ'**, ὦ λῶστέ, σὺ τοιοῦτος ὢν φίλος ἡμῖν **γένοιτο**.

2° L'optatif seul peut exprimer le souhait, sans qu'il soit nécessaire d'ajouter **εἴθε** ou **εἰ γάρ**.

Ex. : HOM., *Od.*, I, 386 : **μὴ σέ γ'** ἐν ἀμφιάλῳ Ἰθάκῃ βασιλῆα Κρονίων | **ποιήσσειεν**. *Il.*, XXII, 304 : **μὴ μὰν ἀσπουδί γε καὶ ἀκλειῶς ἀπολοίμην**. — SOPH., *Aj.*, 550 : ὦ παῖ, **γένοιτο** πατρός εὐτυχέστερος. *Antig.*, 928 : **μὴ πλείω κακὰ | πάθοιεν**, ἧ καὶ δρῶσιν ἐκδίκως ἐμέ. — XEN., *Cyr.*, VI, 3, 11 : ἀλλ', ὦ Ζεῦ μέγιστε, λαβεῖν μοι **γένοιτο** αὐτόν, ὥς ἐγὼ βούλομαι.

REMARQUE. — Dans les formules de protestation, l'optatif (soit seul, soit accompagné de **εἴθε** ou de **εἰ γάρ**) est souvent précédé de οὕτως et suivi d'une proposition avec ὥς (*exprimée ou sous-entendue*), qui sert à restreindre le souhait au cas où telle condition se trouve remplie.

Ex. : HOM., *Il.*, XIII, 825 : **εἰ γὰρ ἐγὼν οὕτω γε Διὸς** (que ne suis-je le fils de Zeus aussi certainement que...) παῖς αἰγιόχοιο | **εἴην**²..., | ὥς νῦν ἡμέρῃ ἦδε κακὸν φέρεῖ Ἀργείοισι | πᾶσι μάλα... — EUR., *Medée*, 715 : οὕτως ἔρω σοι πρὸς θεῶν τελεσφόρος | **γένοιτο** παίδων καὶ τὸς ὄλβιος θάνοις³. — ARISTOPH., *Nuées*, 520 : οὕτω νικήσαιμι τ' ἐγὼ καὶ νομιζοίμην σοφός. | ὥς ὑμᾶς ἡγούμενος εἶναι θεατὰς δεξιούς,... πρῶτους ἤξιωσ' ἀναγεῦσ' ὑμᾶς. — LUCIEN., *Philopseude*, 27 : οὕτως **ὀναίμην**, ἔφη, τούτων, ὥς ἀληθῆ... πρὸς σέ ἐρῶ (*puissé-je ne profiter de ces choses que dans la mesure où il est vrai que je serai sincère avec toi*)⁴.

1. Chez les poètes on trouve souvent **εἰ** employé pour **εἰ γάρ**.

Ex. : HOM., *Il.*, XXIV, 74 : **εἴ τις καλέσσει** θεῶν Θέτιν (cf. *Il.*, X, 111). — EUR., *Héc.*, 836 : **εἴ μοι γένοιτο** φθόγγος.

2. Cet exemple offre une particularité : il semble que l'optatif γ soit employé dans le sens d'un souhait qui n'est plus réalisable. Cf. ci-après, p. 337, n. 1.

3. Ici, c'est la proposition restrictive (quelque chose comme ὥς ἄντομαί σε, etc.) qui est sous-entendue tout entière.

Cf. DEM., XXVIII, 20 : οὕτως **ὀναίσθε** τῶν ὄντων ἀγαθῶν ὑμῖν, **μὴ** περιδιδτέ με ἀπολλύμενον. LV, 24 : λέγω ἅπερ ἤκουσα· οὕτω μοι πολλὰ ἀγαθὰ **γένοιτο** (suppl. ὥς νῦν τάληθῃ λέγω).

Dans quelques cas, la proposition avec οὕτως forme une parenthèse :

Ex. : ARIST., *Thesmoph.*, 469 : καὶ τὴ γὰρ ἔγωγ', οὕτως ὀναίμην τῶν τέκνων, | μισῶ τὸν ἀνδρ' ἐκείνον, εἰ μὴ μαίνομαι, « et moi aussi (puissé-je ne jouir de mes enfants qu'à cette condition) je hais cet homme, et il faudrait être folle pour ne point le haïr ».

4. KICKER (ausf. *Gramm. der gr. Spr.*, p. 194) explique par l'ellipse d'une proposition à l'optatif précédée de οὕτως l'emploi poétique et rare de ὥς avec l'optatif pour exprimer un souhait.

Ex. : HOM., *Il.*, XVIII, 107 : ὥς ἔρις ἔκ τε θεῶν ἔκ τ' ἀνθρώπων ἀπόλοιτο. *Od.*, I, 47 : ὥς ἀπόλοιτο καὶ ἄλλος, ὃ τις τοιαῦτά γε ῥέζοι. Cf. SOPH., *El.*, 126.

Mais, comme dans le latin archaïque on rencontre aussi **ut** (et même **qui**) suivi du subjonctif présent (équivalent de l'optatif grec, cf. ci-après, § 335) pour énoncer un souhait, il est plus vraisemblable d'expliquer le tour grec de la même façon qu'on explique le tour latin (cf. ci-après, § 335, REM. II).

Quelquefois la formule de protestation n'est accompagnée ni de οὕτως ni de ὥς : la restriction est exprimée par le contexte ou par une proposition conditionnelle pure et simple.

EX. : ARIST., *Cher.*, 833 : καὶ σ' ἐπιδείξω | ..., ἢ μὴ ζῶν, | δωροδοκῆσντα. *Achayn.*, 324 : ἐξολοίμην, ἦν ἀκούσω. — SOPH., *OEd. R.*, 644 : μὴ νυν ὀναίμην (puissé-je ne pas être heureux, c.-à-d. que je sois malheureux)..., εἰ σέ τι | δέδρακα. — HÉROD., VII, 11 : μὴ γὰρ εἶην ἐκ Δαρείου γεγωνῶς, μὴ τιμωρησάμενος Ἀθηνάϊους (cf. IX, 79).

3° Enfin l'optatif de souhait s'emploie en grec, même quand le désir n'est pas vif et sans que le tour soit exclamatif.

EX. : EUR., *fragm.* 839 (Nauck) : δύσμορφος εἶην μάλλον (j'aimerais mieux être laid) ἢ καλὸς κακός. — ARIST., *Guêpes*, 1431 : ἔρδοι τις ἦν ἕκαστος εἰδείη τέχνην, il est à souhaiter que chacun fasse son métier¹. — PLATON, *Lois*, 730 : ἀληθείας ὃ γενήσεσθαι μέλλων μακάριός τε καὶ εὐδαίμων ἐξ ἀρχῆς εὐθὺς μέτοχος εἶη (il est désirable qu'il participe à...). — MÉN., *Sent.*, 366 : μὴ μοι γένοιθ' ἃ βούλομ', ἀλλ' ἃ συμφέρει, je ne souhaite pas ce que je désire, mais ce qui m'est utile.

Cf. XÉN., *Hipp.*, 1, 8 : ὃ αὐγὴν μὴ προπετὴς πεφύκοι, il est désirable qu'il ne vienne pas au monde avec le cou en avant.

E. — SUBJONCTIF LATIN CORRESPONDANT AU SUBJONCTIF GREC².

318. — **Subjonctif remplaçant l'impératif.** — 1° En latin, un *ordre positif* s'exprime à la troisième personne par le subjonctif présent³.

EX. : PLAUTE, *Mil.*, 81 : qui autem auscultare volet, **exsurgat**⁴ **foras**. — CIC., *de Off.*, I, 31, 114 : suum quisque **noscat** **ingenium**... Etc.

2° Un *ordre négatif*, c'est-à-dire une *défense*, s'exprime ^{a)} à la deuxième personne par **ne** et le subjonctif *aoriste* (cf. ci-dessus, § 278)⁵, ^{b)} à la troisième personne par **ne** et le subjonctif *présent* ou le subjonctif *aoriste*⁶.

1. On remarquera aussi que, dans cet exemple, l'optatif se rapproche, par le sens, de l'impératif.

2. Sur la question en général, voy. B. DELBŒCK, *vergl. Synt.*, 2^e partie, p. 384 et suiv.

3. La troisième personne de l'impératif en -to ne se rencontre que dans les *textes de lois* : en dehors de ce cas, on ne le trouve jamais dans la prose classique, mais Plaute, Térence et les poètes l'emploient volontiers.

4. Le même emploi existe en français : « Saure qui peut. » — « Qui m'aime me *suire*. » — « Ne vous déplaîse. » — LA FONTAINE, *Fables*, III, 3 : « Quiconque est loup, *agisse* en loup. » — Mais dans la phrase : « Qu'il parte, » le subjonctif n'est pas pur, puisqu'il y a « que ».

5. Sur cette construction voy. B. DELBŒCK, *vergl. Synt.*, 2^e partie, § 124 : *der alte Injunktiv Aoristi im Lateinischen*.

6. Sauf dans les *textes de lois*, l'emploi de l'impératif en -to dans une proposition négative, c'est-à-dire après **ne** (**neve**, etc.) est extrêmement rare en latin.

- a) EX. : PLAUTE, *Mén.*, 415 : **ne feceris**. — CIC., *Tusc.*, I, 41, 98 : **ne vos quidem, judices, mortem timueritis**. *ib.*, I, 47, 112 : **tu vero istam ne reliqueris**. *Ad Q. fr.*, II, 12, 5 : **jocum illius de sua egestate ne sis aspernatus** (cf. *ad Att.*, IV, 16, 7; VII, 3, 2; *p. Mur.*, 31, 65; *ad Fam.*, VII, 18, 3). — T.-LIVE, XXI, 44, 6 : **ne transieris Hiberum, ne quid rei tibi sit cum Saguntinis; nusquam te vestigio moveris**¹. Etc.
- b) EX. : CATON, *de Re rust.*, 9, 1 : **vilicus ne sit ambulator**. — CIC., *p. Sest.*, 66, 138 : **si qui voluptatibus ducuntur, missos faciant honores, ne attingant rem publicam...** — T.-LIVE, IX, 11, 13 : **moratus sit nemo, quominus, ubi visum fuerit, abeant**.

REMARQUES. — I. En pareil cas, l'emploi de **non**, au lieu de **ne**, appartient à la langue archaïque et familière, mais on le rencontre aussi chez les poètes.

EX. : ANTOINE CHEZ CICÉRON, *ad Att.*, XIV, 13, A, 3 : **non contempseris hanc familiam**. — VIRG., *Géorg.*, I, 456 : **non... quisquam me... moneat**. Etc.

II. A la seconde personne, l'emploi de subjonctif au lieu de l'impératif et (dans les défenses) l'emploi du subjonctif présent au lieu du subjonctif aoriste est une construction qui appartenait sans doute à la langue de la conversation.

EX. : PLAUTE, *Amph.*, 928 : **valeas, tibi habeas res tuas, reddas meas**. — CIC., *ad Att.*, I, 17, 11 : **te si expectari velis, cures, ut sciam**. *Ad Fam.*, XVI, 9, 4 : **cautus sis, mi Tiro**. Etc.

PLAUTE, *Mil.*, 1361 : **sequere illos, ne morere**. — TÉR., *Ad.*, 942 : **ne gravere**. — CIC. *p. Clu.*, 2, 6 : **ne repugnetis**. — *Ad Att.*, XIV, 1, 2 : **scribere ne pigresce**. Etc.

Toutefois, dans les *maximes générales*, où la deuxième personne du singulier a un sens particulier correspondant à celui de notre pronom indéfini on, l'emploi de **facias** au lieu de **fac** et de **ne facias**, au lieu de **ne feceris**, est très logique et très correct.

EX. : CATON, *de Re rust.*, 3, 1 : **ita ædifices, ne villa fundum quærat, neve fundus villam**. — CIC., *Tusc.*, V, 41, 118 : **sic injurias fortunæ, quas ferre nequeas, defugiendo relinquant**. *De Sen.*, 10, 33 : **isto bono utare, dum adsit, cum absit, ne requiras**. — SEN., *Ep.*, 47, 9 : **sic cum inferiore vivas, quemadmodum tecum superiorem velles vivere**. Etc.

III. L'emploi de l'impératif au lieu du subjonctif pour signifier une *défense* est peu correct en prose et paraît se rencontrer surtout dans la langue familière et dans la langue poétique.

EX. : SER. SULPICIUS CHEZ CIC., *ad Fam.*, IV, 5, 5 : **noli te oblivisci Ciceronem esse..., neque imitare** (régulièrement il faudrait **neve sis imitatus**)...

1. Je dois faire remarquer que ELMER (*American Journal of Philology*, t. XV, 2 et 3, 1894) s'inscrit en faux contre cette règle : il résulterait de ses statistiques que **ne feceris** est plutôt archaïque et rare dans la prose classique, que **ne facias** est, non pas incorrect, mais familier et enfin que **noli facere** est le seul tour régulier et correct. Voy. SCHMALZ, *Berlin. Phil. Week.*, 20 Juin 1896.

2. **Neque** ne pourrait correctement remplacer **neve** que si la proposition à laquelle il rattache la seconde renfermait un ordre positif, comme dans le second des exemples cités et aussi dans cette phrase de Salluste :

Jug., 85, 47 : **capessite rem publicam, neque quemquam ex calamitate aliorum metus coperit**.

La phrase de Sulpicius renferme donc deux irrégularités.

— Cic., *ad Att.*, XII, 22, 3 : *habe tuum negotium, nec quid res mea familiaris postulet... existima.*

Sur la périphrase **noli facere**, voy. ci-dessus, § 306, REM.

319. — Comme en grec (cf. ci-dessus, § 307) le subjonctif sert en latin à exprimer moins un ordre qu'une *permission*.

Ex. : **Abeat**, qu'il parte (j'y consens).

320. — Le latin ayant un subjonctif passé (§ 279, 2°) peut exprimer sous forme d'un ordre donné d'une façon rétrospective le *regret* qu'on éprouve de ce que telle ou telle chose n'a pas eu lieu¹.

Ex. : TÉR., *Heaut.*, 202 : **pateretur**, *litt.* qu'il le supportât, *c.-à-d.* il aurait dû le supporter. — Cic., *p. Sest.*, 24, 54 : **quod si meis incommodis lætabantur, urbis tamen periculo commoverentur.** *De Off.*, III, 22, 88 : **male Curio, cum causam transpadanam æquam esse dicebat, semper autem addebat : Vincat utilitas. Potius diceret non esse æquam.** *Ad Att.*, II, 4, 3 : **ne poposcisses**, tu n'aurais pas dû le demander. (Cf. *in Verr.*, II, 3, 84, 195). Etc.

REMARQUE. — On voit par les exemples précédents que dans cet emploi particulier le plus-que-parfait du subjonctif se rencontre concurremment avec l'imparfait.

Toutefois l'imparfait du subjonctif s'emploie surtout quand il s'agit d'une action qui, si elle avait lieu, se serait prolongée pendant un certain temps (**pateretur**) ou se serait répétée (**diceret**).

Au contraire, le plus-que-parfait s'emploie d'une action qui, si elle avait eu lieu, aurait été plus ou moins rapidement faite (**poposcisses**).

321. — Le subjonctif présent employé à la première personne exprime la résolution qu'on a de faire quelque chose soi-même ou de concert avec d'autres (cf. ci-dessus, § 310).

1° Dans le premier cas, le subjonctif se met à la première personne du singulier; mais cet emploi est rare.

Ex. : TÉR., *Heaut.*, 273 : **mane : hoc quod cœpi primum enarrem.**

2° Dans le second cas, le subjonctif se met à la première personne du pluriel.

Ex. : Cic., *p. Sest.*, 68, 113 : **amemus patriam, pareamus senatui, consulamus bonis, præsentis fructus neglegamus, posteritatis gloriæ serviamus.** Etc.

1. Le grec, qui n'a pas sur ce point les ressources du latin, est obligé d'employer une périphrase, avec *ἔδει*, etc. (cf. ci-dessus, § 292, 2°, a).

A *pateretur* correspond en effet le grec *ἔδει ἀνέχεσθαι*.

322. — Quand la proposition est négative, on emploie la première personne du pluriel du subjonctif (*présent ou aoriste*) précédée de la négation **ne**.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 7, 15 : **ne difficilia optemus**.

Cicéron aurait pu dire aussi **ne optaverimus**.

REMARQUE. — En pareil cas, l'emploi de **non**, au lieu de **ne**, est exceptionnel. On évite de s'en servir dans la prose littéraire, bien que Cicéron ait dit :

P. Cluent., 57, 155 : **quoniam omnia commoda nostra legibus obtinemus, a legibus non recedamus**.

323. — **Subjonctif délibératif**. — Comme en grec (cf. ci-dessus, § 311), le subjonctif présent employé dans une proposition interrogative sert à signifier qu'on est dans l'incertitude sur ce qu'on doit faire.

La négation employée est **non**¹.

Ex. : TÉR., *Ad.*, 784 : **quid ego nunc agam?** — Cic., *in Verr.*, II, 5, 1, 2 : **quid agam, judices? quo accusationis meæ rationem conferam? quo me vertam?**²

TÉR., *Eun.*, 46 : **quid igitur faciam? non eam, ne nunc quidem, quom accersor ultro? An ita me comparem...**

REMARQUES. — Le subjonctif présent est quelquefois, dans la langue familière, remplacé par l'indicatif présent.

Ex. : PLAUT., *Mil.*, 1400 : **jamne ego in hominem involo?** 1406 : **quem mox seco?** 1424 : **verberone etiam?** Etc.

Quelquefois une même phrase renferme l'indicatif et le subjonctif.

Ex. : Cic., *ad Att.*, XVI, 8, 2 : **Romamne venio, an hic maneo, an Arpinum... fugiam?**

324. — Les formes du subjonctif passé (cf. ci-dessus, § 279, 2^o et § 320) servent en latin à exprimer une délibération rétrospective sur ce qu'il eût fallu faire en tel ou tel cas³.

Ex. : TÉR., *Andr.*, 584 : **egon istuc facerem?** — Cic., *p. Sest.*, 19, 42 : **hæc cum viderem, quid agerem, judices? Contenderem contra tribunum plebis privatus armis.** — VIRG., *Égl.*, 1, 41 : **quid facerem?** Etc.

1. KCHNER (*ausf. Gramm. der lat. Sprache*, § 47, 2, t. II, p. 136 sq.) dit qu'en pareil cas la négation est **ne** et cite Cic., *ad Att.*, XII, 40, 2 : **ne doleam?** Mais, si l'on se reporte au passage lui-même, on voit que **ne** dépend d'un verbe facile à suppléer et introduit par conséquent une proposition finale. Voici le passage : on verra que **ne** est amené par l'idée de « vouloir », de « demander », contenue dans **postulent** :

Quod scribis te vereri, ne et gratia et auctoritas nostra hoc meo mœore minuat, ego, quid homines aut reprehendant aut postulent nescio : ne doleam? qui potest? ne jaceam? quis unquam minus?

2. Le subjonctif délibératif s'emploie aussi à la deuxième ou à la troisième personne, quand le sens le demande.

Ex. : **Quid faciatis?** « que vous faut-il faire? » **quid faciat?** « que doit-il faire? »

3. Ici, comme tout à l'heure (cf. p. 326, n. 1), le grec est obligé d'employer une périphrase : à **quid facerem?** correspond le tour **τί με χρὴν ποιεῖν**; En effet l'emploi, en pareil cas, de l'optatif est tout à fait exceptionnel.

Un exemple comme celui d'Homère :

II., XIX, 90 : **τί νεν ῥέξαμε**; (= **quid facerem?**)

est presque isolé.

REMARQUE. — Dans cette acception particulière, c'est l'imparfait du subjonctif que l'on rencontre ordinairement¹ : le plus-que-parfait est beaucoup plus rare.

325. — Le subjonctif délibératif n'est souvent, comme en grec (cf. § 312), qu'une forme oratoire servant à exprimer non pas l'incertitude sur ce qu'on doit faire, mais l'émotion qu'on éprouve à poser la question.

Le subjonctif présent s'emploie du présent, le subjonctif imparfait ou plus-que-parfait s'emploie du passé.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, XIV, 4, 5 : **o me perditum, o afflictum! Quid nunc rogem te...?** P. Mur., 35, 74 : **ergo ad cenam petitionis causâ si quis vocat condemnetur?** — PLAUTE, *Trin.*, 134 : **non² ego illi argentum redderem**, quoi! il ne fallait pas lui donner l'argent? — Cic., *in Verr.*, II, 2, 23, 57 : **non et in eum qui acceperisset animadvertisset et in eos qui dedissent?** ne fallait-il pas qu'il sévît et contre les corrompus et contre les corrupteurs?

326. — Par une extension illogique de l'emploi précédent, le latin emploie le subjonctif dans une proposition interrogative servant à exprimer le blâme ou un étonnement indigné.

Ex. : TÊR., *Hécyre*, IV, 2, 43 : **ex urbe rus tu habitatum migres?** — Cic., *de Fin.*, II, 24 : **verba tu fingas et ea dicas quæ non sentias?**

327. — Relativement à l'emploi des temps il faut remarquer ce qui suit.

1° On emploie le *présent* du subjonctif, quand l'affirmation contre laquelle on veut protester serait au *présent* de l'indicatif.

Ex. : Cic., *de Fin.*, IV, 3, 7 : **Incendit igitur eos qui audiunt. — Quid? ille incendat?** Restinguet citius, si ardentem acceperit.

2° On emploie le *parfait* du subjonctif quand l'affirmation contre laquelle on veut protester serait au *parfait* de l'indicatif.

Ex. : Cic., *ad Q. fr.*, I, 3, 4 : **ego te videre noluerim?** (réponse à la phrase : **tu me videre noluisti**)... P. Mur., 9, 21 : **apud exercitum mihi fueris... tot annos, forum non attigeris, afueris** tam diu, et, cum longo intervallo veneris, cum his, qui in foro habitarent, de dignitate contendas (la protestation répond à cette idée : **afuit** tam diu, et **nunc... de dignitate contendit**).

1. L'imparfait du subjonctif peut aussi, dans le cas d'une hypothèse contraire à la réalité, s'appliquer à un fait actuel.

Ex. : T.-LIVE, XXVIII, 43, 18 : **si nuper, et non annis ante quadraginta, ista clades accepta foret, qui ego minus in Africam Regulo capto quam Scipionibus occisis in Hispaniam trajeci trajicerem?** « Si la défaite de Regulus était toute récente et ne remontait pas à quarante ans, pourquoi mon devoir serait-il moins de passer en Espagne après la capture de Régulus qu'il ne l'est actuellement d'y passer après le trépas des Scipions? »

2. Sur l'emploi de **non**, voyez § 323.

3° On emploie l'*imparfait* (et quelquefois aussi le *plus-que-parfait* du subjonctif), quand l'affirmation contre laquelle on proteste serait à l'*aoriste* de l'indicatif.

Ex. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 40, 86 : **virgis iste cæderet sine causa socium populi Romani atque amicum?** (Protestation indignée contre cette idée : fortasse eum Verres virgis **cecidit**, sans doute Verrès le fit battre de verges.) P. Sull., 46, 43 : **mihi cujusquam salus tanti fuisset ut meam neglegerem?** (Protestation contre cette idée : Ciceroni hujus tunc hominis salus tanti **fuit** ut suam neglegeret¹.)

REMARQUE. — Il ne faut pas confondre avec cet emploi du subjonctif *seul* l'emploi du subjonctif précédé de *ut*.

Ex. : Cic., *in Cat.*, I, 9, 22 : **tu ut unquam te corrigas?**

Le subjonctif précédé de *ut* sert bien à exprimer une protestation ironique ou indignée, mais, en pareil cas, il y a une ellipse (= *fierine potest ut tu unquam te corrigas?*).

328. — Contrairement à ce qui a lieu en grec, le subjonctif latin peut prendre un sens particulier et signifier qu'on dispose *par la pensée* des hommes ou des choses².

Le subjonctif ainsi employé signifie ^{a)} supposons que... ou ^{b)} admettons que...

La négation employée est **ne**.

a) Ex. : CATON (cité par A.-GELLE, VII, 3, 50) : **sint sane superbi, quid ad nos attinet?** — Cic., *De Off.*, III, 43, 54 : **vendat ædes vir bonus...**³

b) Cic., *Tusc.*, II, 44, 33 : **pungit dolor, vel fodiat sane. Ib., II, 5, 44 : **ne sit sane summum malum dolor : malum certe est.****

1. J'ai respecté, comme c'était mon devoir, la pensée de Riemann qui, partageant en cela l'opinion de presque tous les grammairiens, voit un subjonctif proprement dit et non un potentiel dans les emplois signalés §§ 326 et 327. Sans doute, ce qui donne du poids à cette opinion, c'est que le grec emploie aussi le subjonctif. Mais je me demande si cette raison est suffisante. En effet, je constate que le français rend ces formes de phrase non seulement par le subjonctif ou par l'infinitif exclamatif (« moi, que j'ose opprimer et noircir l'innocence! » « moi, commettre cette action! ») ou par une périphrase (« est-il admissible que...? » « pouvez-vous supposer que...? »), mais encore par le *conditionnel* (« moi, je n'aurais pas voulu le voir » « Toi, tu commettrais cette vilaine action? »). Ce qui complique la question, c'est l'emploi de la négation dans ces sortes de propositions. Tandis qu'avec le subjonctif proprement dit les auteurs classiques se servent de **ne**, c'est **non** qu'on trouve toujours avec le subjonctif de protestation ou d'exclamation.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, XIV, 4, 5 : **Non rogem? Catil., IV, 1, 2 : **cur ego non læter?****

Or la négation **non** (comme οὐ, en grec) ne convient qu'au potentiel. Il y aurait donc lieu tout au moins d'étudier de nouveau la question, sans perdre ceci de vue que, pour les formes, le subjonctif latin est un mélange de subjonctif et d'optatif.

2. C'est une extension de l'emploi par lequel le subjonctif sert à marquer que, dans la réalité, on dispose des personnes ou des choses par les ordres qu'on donne. Le grec, qui n'a pas étendu ce sens figuré à son subjonctif, l'a tout au moins donné à son impératif. Cf. ci-dessus, § 307.

3. C'est ainsi que s'expliquent les locutions **velim nolim, scias nescias**.

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, I, 7, 17 : **velim nolim**, « que je le veuille ou que je ne le veuille pas. » — Sen., *Ep.*, 88, 15 : **scias ista nescias, fient**, « qu'on sache ces choses ou qu'on ne les sache pas, elles n'en auront pas moins lieu. »

329. — Relativement à l'emploi des temps il faut remarquer ceci. On emploie le présent ou le parfait du subjonctif quand on ne veut pas faire entendre expressément que la supposition ou la concession *est en réalité contraire à la vérité des faits*.

1° Le présent du subjonctif s'emploie dans le cas où l'on mettrait au présent de l'indicatif le verbe d'une proposition par laquelle on pourrait exprimer la supposition ou la concession.

Ex. : Cic., *de Off.*, III, 13, 54 : **vendat** ædes vir bonus propter aliqua vitia, quæ ipse norit, ceteri ignorent; pestilentes *sint* et *habeantur* salubres; *ignoretur* in omnibus cubiculis apparere serpentes; male materiatae *sint*, ruinosæ, sed hoc præter dominum nemo *sciat* (le présent s'explique parce que la supposition pourrait être exprimée aussi de la manière suivante : un propriétaire *met en vente* sa maison..., **vendit** ædes, etc.).

2° Le parfait du subjonctif s'emploie dans le cas où l'on mettrait au parfait de l'indicatif, *pour exprimer la situation actuelle résultant d'un fait passé*, le verbe d'une proposition par laquelle on pourrait exprimer la supposition ou la concession.

Ex. : Cic., *p. Lig.*, 6, 18 : **fuerint** cupidi, **fuerint** irati, **fuerint** pertinaces; sceleris vero crimine, furoris, parricidii liceat... carere (le parfait, parce que la concession pourrait être exprimée aussi de la manière suivante : **esto** : **fuerunt** cupidi, etc.). — Tac., *Hist.*, II, 47 : alii diutius imperium **tenuerint**, j'accorde que d'autres *ont conservé* l'empire plus longtemps.

330. — Lorsqu'on veut signifier que la supposition ou la concession *est en réalité contraire à la vérité des faits*, c'est l'imparfait du subjonctif que l'on doit employer.

La supposition ou la concession peut, en pareil cas, se rapporter ^{a)} soit au *passé*, ^{b)} soit au *présent*.

a) Ex. : Cic., *de Off.*, III, 19, 75 : si vir bonus habeat hanc vim, ut, si digitis conrepuerit, possit in locupletium testamenta nomen ejus irrepere : hac vi non utatur, ne si exploratum quidem habeat id omnino neminem unquam suspicaturum. At **dares** (mais supposons qu'on *eût donné*) hanc vim M. Crasso, ut digitorum percussione heres posset scriptus esse, qui **revera non esset heres** : in foro, mihi crede¹, saltaret, il aurait dansé en plein forum (pour être plus sûr du succès).

1. Sur **mihi crede**, voy. ci-après, p. 350, n. 2 et § 352, 2, a.

- b) Q.-CURCE, VI, 40, 9 : **Dymnus sane, ut viveret adhuc, vellet mihi parcere...**, admettons que (dans cette hypothèse) il *voulût* m'épargner¹...

REMARQUES. — I. S'il s'agit du *passé*, l'imparfait du subjonctif peut être remplacé par le *plus-que-parfait*.

Ex. : CIC., *p. Sest.*, 49, 43 : **vicissent improbos boni** (admettons que les bons l'eussent emporté)... : **quid deinde ?** — PLINE LE JEUNE, *Ep.*, I, 12, 8 : **dedisses huic animo par corpus : fecisset quod optabat.**

II. La locution de la langue familière **absque me** (*te*, etc.) **foret** s'emploie en parlant du passé et du présent.

Ex. : PLAUTE, *Trin.*, 832 : **absque foret te**, supposons que les choses se *fussent passées* sans toi. — TÉR., *Hec.*, 601 : **absque una hac (re) foret**, supposons que cette circonstance *n'existât* pas².

331. — Sur l'emploi de l'impératif pour exprimer une supposition ou une concession, voy. ci-dessus, § 307.

REMARQUE. — Pour tenir lieu de la troisième personne de l'impératif **esto**, on se sert non pas de **sit** tout seul, mais de **sit sane ita** ou de **sit ita**.

Ex : CIC., *p. Mil.*, 49, 49 : **age sit ita factum.** Etc.

F. — SUBJONCTIF LATIN CORRESPONDANT A L'OPTATIF GREC.

A. — Subjonctif potentiel.

332. — **Potentiel du présent.** — A l'optatif grec accompagné de *ἂν* (ou *mode potentiel*, cf. ci-dessus, § 316) correspond en latin le *subjonctif présent* ou *aoriste*.

Il sert à exprimer l'idée de possibilité, soit dans une proposition principale, soit dans une proposition indépendante.

1° Le subjonctif *présent* ou *aoriste* s'emploie dans une proposition principale, pour marquer que tel ou tel fait pourrait bien arriver dans un avenir plus ou moins prochain, *si telle ou telle condition venait à se réaliser*³.

Ex. : **si possim, id faciam**, s'il arrivait que cela devint possible, je le ferais. **Amicum si habeam, felix sim**, si je venais à avoir un ami, je serais heureux. — CIC., *de Off.*, III, 6, 29 : **nonne igitur sapiens, si fame ipse conficiatur, abstulerit cibum alteri homini ad nullam rem utili ?**

1. Cette phrase de Q.-Curce que, d'après les manuscrits, КЪМНУ (ausf. *Gramm. der lat. Spr.*, p. 144) reproduit ainsi : **sane et viveret adhuc et velut mihi parceret**, n'est intelligible que si l'on adopte la restitution de Riemann. Cf. *Rev. de Phil.*, t. XIII, p. 117.

2. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 169, Rem. II.

3. Le subjonctif présent équivaut donc, dans ce cas, au conditionnel présent employé en parlant de l'avenir. Pour l'expression du conditionnel présent employé en parlant du présent, voy. ci-après, § 337.

REMARQUES. — I. On a vu ci-dessus (§ 278) que le subjonctif aoriste ne se distingue pas pour le sens du subjonctif présent.

II. Quelquefois la proposition conditionnelle est remplacée par un participe.

Ex. : Cic., *de Off.*, I, 43, 157 : **magnitudo animi, remota a communitate conjunctioneque humana, feritas sit quædam et immanitas.**

2° Le subjonctif *présent* ou *aoriste* s'emploie dans une proposition indépendante¹ ^{a)} pour exprimer les diverses nuances de signification marquées en français par le verbe pouvoir ou ^{b)} pour donner à une affirmation relative au présent ou à l'avenir une forme moins absolue et plus adoucie.

a) Ex. : Cic., *de Off.*, I, 3 : **perfectum officium rectum, opinor, vocemus** (nous pouvons appeler). *De Nat. deor.* : **hic quærat** (se demandera *peut-être*) **quispiam**. *De Amic.*, 3 : **quis neget, cum illo actum esse præclare?** — T.-LIVE, II, 43, 10 : **adeo excellentibus ingeniis citius defuerit** (*peut* manquer) **ars qua civem regant quam qua hostem superent.**

b) Cic., *Tusc.*, V, 5, 12 : **Bruti ego judicium, pace tua dixerim, longe antepono tuo.** *Ib.*, III, 4, 7 : **nos hos motus perturbationes dixerimus** (= ego... *dixerim*). *Brut.*, 6, 25 : **hoc sine ulla dubitatione confirmaverim.** *De Sen.*, 3, 8 : **fortasse dixerit** (il pourrait y avoir aussi *dicat*) **quispiam.** Etc.

REMARQUES. — I. A la première personne du singulier, on emploie *ordinairement* le subjonctif aoriste comme subjonctif potentiel.

On trouve bien *quelquefois* le subjonctif présent.

Ex. : Cic., *p. Rosc. Am.*, 24, 68 : **pæne dicam...** — T.-LIVE, XXI, 18, 6 : **ego autem non... quærendum censeam** (cf. QUINTILIEN, X, I, 101, où se trouve aussi une autre irrégularité : **at non historia cesserit**² Græcis nec opponere Thucydidi Sallustium verear),

mais cet emploi est beaucoup plus rare et semble moins correct que l'autre.

Aux autres personnes c'est le subjonctif présent qui paraît le plus correct. Bien que Cicéron ait dit :

De Sen., 23, 83 : (ad mortuos illos) **me proficiscentem haud sane quis facile retraxerit nec tanquam Peliam recoxerit,**

et bien qu'on trouve assez souvent la locution **fortasse dixerit quispiam**, il n'en est pas moins vrai que, sauf à la première personne du singulier, c'est le *subjonctif présent* qui est *préféré* au subjonctif aoriste pour l'expression du potentiel³.

1. En réalité, cette proposition n'est indépendante que parce qu'il n'y a pas de proposition conditionnelle exprimée. Logiquement c'est une proposition principale et la proposition conditionnelle est sous-entendue.

2. Voyez ce qui est dit ci-après du subjonctif employé aux personnes autres que la première du singulier.

3. Le subjonctif *aoriste* dans le sens potentiel est particulièrement fréquent chez Tacite. Voy. A. DASSA, *Ueber Syntax u. Stil des Tacitus*, 3^e éd., p. 13.

LE VERBE. — EMPLOI DES MODES.

II. Quelquefois on trouve aussi le subjonctif *parfait* employé avec la vale potentiel¹.

Ex. : T.-LIVE, VI, 14, 4 : **tum vero ego... nequiquam hac dextra Cap Arcemque servaverim**, si civem commilitonemque meum... i tutem ac vincula duci **videam**, certes il se trouverait que j'aurais vain le Capitole..., si je voyais jamais charger de fers et emmener en escl concitoyen, un compaguon d'armes.

On voit que cette forme de phrase signifie que, si, à un moment donné, telle c venait à se réaliser, telle ou telle action serait *une chose accomplie*, tel rés trouverait *acquis* (cf. ci-dessus, §§ 241, 243 et 278)².

III. Le subjonctif présent **velim** (**malim**, **nolim**) est employé pour expr souhait dont la réalisation est encore possible (cf. ci-dessus, p. 324, n. 4).

Ex. : PLAUTE, *Asin.*, 814 : **emori** | **me malim**, quam hæc non eju indicem. — CIC., *ad Fam.*, XIII, 75, 1 : **quare velim** mihi i si... **videbor**... Brut., 83, 287 : Thucydidis orationes ego soleo : **imitari neque possim**, si **velim**, **nec velim** fortasse, si Ph., 14, 7, 18 : **nolim**. Etc.

333. — Le potentiel se rencontre dans des cas où la consti semblerait exiger un autre mode que le subjonctif.

1° A la deuxième personne du singulier, le potentiel sert à l'idée que le français exprime au moyen du pronom fini on³.

Ex. : CIC., *de Amic.*, 17, 64 : **ubi... istum invenias** (où trou qui honorem amici anteponat suo. *De Sen.*, 19, 69 : **remanet quod virtute et recte factis consecut** (= **quod... quis consecutus est**). *De Orat.*, III, :

1. Le subjonctif **scripserim** peut en effet avoir deux sens (cf. ci-dessus, § 278) : c'est le c indique s'il faut le considérer comme un parfait ou le prendre pour un aoriste.

2. Le conditionnel passé français peut avoir le même sens que ce parfait du subjonctif latin phrase comme : « Si je venais à être chargé de cette affaire, je l'aurais bien vite terminée. »

3. Cf. КЪННН, *ausf. Gramm. d. lat. Spr.*, II, p. 480. C'est Madvig qui a eu le mérite en lumière cet emploi particulier de la deuxième pers. du sing. du potentiel, mais il faut s objections que reprennent aujourd'hui E. HOFFMANN (*das Modusgesetz im lateinischen Zeitsat* 1891) et H. BLANK (*der Konjunktiv des Præsens im Bedingungssatze*, dans l'*Archiv. de Wöl* p. 19 et suiv.). Ces savants font remarquer que les trois personnes du verbe peuvent servir à l de l'indétermination et ils insistent surtout sur ce point qu'on trouve aussi la deuxième pers. c l'indicatif présent, citant APULIUS CLAUDIUS (*amicum cum vides, obliviscere miserias* SYRUS (v. 52 : **bis peccas, cum peccanti obsequium accommodas**). HORACE (*Sat.*, I **cum laqueo uxorem interimis matremque veneno | incolumi capite es**). H. B encore deux phrases de Cicéron à la théorie de Madvig (*de Fin.*, III, 70 : **etenim nec jui amicitia esse omnino poterunt, nisi ipsæ per se expetuntur** et *de Off.*, III, **comitas esse potest, non plus quam amicitia, si hæc non per se expetant voluptatem utilitatemve referantur**). De ces divers passages Blase conclut d'abord que de l'indétermination du sujet est liée non au mode, mais à la personne ou à la voix du verbe et « on » n'est jamais rendu par la deuxième personne du subjonctif, si le sens général de la comporte pas l'emploi du potentiel. Sans vouloir entrer dans l'examen minutieux que méri nouvelle théorie, je me contenterai de demander si elle suffit à rendre compte de Cic., *de Off.*, I **neque enim id est celare, quicquid reticeas**.

quibuscumque verbis uti *velis* (= quibuscumque verbis uti *volumus*). De Sen., 7, 21 : **At memoria minuitur.** — **Credo, nisi eam exerceas** (= nisi quis eam *exercet*) aut etiam si *sis* (= si quis *est*) **natura tardior.** — SALL., Jug., 31, 28 : **bonus... segnior fit, ubi negligas** (= ubi *neglegitur*). Etc.

2° En dehors de ce cas particulier, la nécessité de rendre l'idée de *possibilité* oblige souvent à employer le potentiel dans des propositions, qui, sans cette raison, seraient à l'indicatif.

Ex. : **Dicas**, on dira, **credas**, on pourra croire, **putes**, on pourra penser.

— TÈR., *Ad.*, 162 sq. : **tu quod te posterius purges** (quant à ceci que tu *pourras* plus tard chercher à t'excuser) **...hujus non faciam** (cf. ci-dessus, § 125, 3°, c, REM. I, p. 155). — CIC., in *Verr.*, II, 5, 68, 175 : **quod enim... cogites...**, quant à ceci que tu *pourras* penser. — *Orat.*, 53, 183 : **quanquam etiam, a modis quibusdam cantu remoto, soluta videatur oratio** (*peut* paraître de la prose). — T.-LIVE, I, 1 : **etsi eum, qui profiteri ausus sit perscripturum se res omnes Romanas in partibus singulis fatigari minime conveniat** (il ne sied *peut-être* pas...). Etc.

334. — **Potentiel du passé.** — Le subjonctif latin possédant un véritable passé (cf. ci-dessus, § 279, 2°), peut, contrairement à ce qui a lieu en grec, signifier à l'aide de l'imparfait ou du plus-que-parfait du subjonctif que la possibilité se rapporte au passé¹.

Ex. : **Crederes**, on *pouvait* croire. **Quis crederet?** Qui *pouvait* croire?

— CIC., de *imp. Cn. Pomp.*, 11, 31 : **hoc tantum bellum quis unquam arbitraretur... ab uno imperatore confici posse?** De *Fin.*, II, 17 : **poterat Sextilius impune negare : quis enim redargueret?**². In *Verr.*, II, 3, 12, 30 : **quod esset judicium?** quelle espèce de jugement cela *pouvait-il* être? — T.-LIVE,

1. Le grec rend cette idée par les temps passés de l'indicatif avec ἔν. Cf. ci-dessus, § 302. 1° Ce serait une erreur de croire avec ΚΙΝΗΣΑ (ausf. *Gramm. d. lat. Spr.*, § 46, 3 b, p. 136) que des expressions comme γνῶις ἔν, ἴδοις ἔν, φαίης ἔν, etc., sont des équivalents exacts des locutions latines **cerneres**, **diceres**, etc. Celles-ci appartiennent bien au potentiel du passé, mais celles-là sont proprement au potentiel du présent. Cela étant, il peut sembler illogique que nous traitions ici du potentiel passé, puisque, dans cet emploi particulier, le subjonctif latin ne correspond pas à l'optatif grec, mais à l'indicatif d'un temps historique accompagné de ἔν. Toutefois, nous avons pensé qu'il suffisait de signaler ce désaccord et que, d'autre part, il y avait intérêt à ne pas séparer les diverses constructions où le subjonctif latin exprime l'idée de possibilité.

2. Cette phrase montre très bien l'usage suivi par les Latins pour l'expression de l'idée de *possibilité* : quand elle est rendue au moyen du verbe **possum**, on applique les règles qui ont été données ci-dessus, § 292, 2°, b ; quand on ne juge pas nécessaire de se servir du verbe **possum**, on emploie une des formes

XXX, 10, 3 : **qui enim restitissent...?** Comment *pouvaient-ils* résister?

REMARQUES. — I. Le potentiel du passé s'emploie surtout :

1° Dans les propositions interrogatives avec **quis** (voy. les exemples ci-dessus).

2° A la deuxième personne du singulier pour exprimer l'idée du français on.

Ex. : **Crederes**, on *pouvait* croire, **putares**, on *pouvait* penser, **scires**, on *pouvait* savoir, **diceres**, on *pouvait* dire, **videres**, **cerneres**, on *pouvait* voir, distinguer, etc.

II. Les poètes remplacent quelquefois le potentiel du passé par le potentiel du *présent* : c'est que par imagination ils croient assister aux événements passés qu'ils rappellent.

Ex. : VIRG., *En.*, IV, 401 : **migrantes cernas**¹.

III. Le potentiel du passé peut aussi se rencontrer dans des propositions où l'on attendrait l'indicatif, s'il n'était pas nécessaire d'exprimer l'idée de possibilité.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 40, 86 : **vix erat hoc plane imperatum, cum illum spoliatum stipatumque lictoribus videres**, à peine cet ordre venait-il d'être donné, qu'on *pouvait* voir cet homme dépouillé et entouré de lieutenants.

B. — Subjonctif optatif.

335. — Subjonctif exprimant un souhait. — A l'optatif grec employé pour exprimer un souhait (cf. ci-dessus, § 317) correspond le subjonctif latin.

Le *présent* s'emploie quand le souhait est encore réalisable, le *parfait* se dit d'une action entièrement accomplie.

La négation employée est **ne**.

EX. : PLAUTE, *Asin.*, 46 : **di tibi dent quæcumque optes**, les dieux *t'accordent* tout ce que tu peux souhaiter! — CIC., *p. Mil.*, 34, 93 : **valeant cives mei, valeant! sint incolumes, sint florentes, sint beati! stet hæc urbs præclara mihi que patria carissima!** — VIRG., *En.*, VI, 62 : **hac Trojana tenus fuerit fortuna secuta!** fassent les Dieux que la fortune Troyenne ne nous *ait suivis* que jusqu'ici!

du potentiel : ici c'est l'imparfait, parce que la possibilité de faire l'action se rapporte au passé ; si elle se rapportait au présent, on emploierait le présent du subjonctif.

EX. : **Possum impune negare : quis enim redarguat?** « Je pourrais (actuellement) nier : en effet, qui pourrait me réfuter? »

1. C'est ainsi qu'en grec, on trouve l'optatif avec ἄν (καί, κεν) employé par les poètes au lieu de l'imparfait ou (plus ordinairement) de l'aoriste avec ἄν dans une proposition indépendante.

EX. : HOM., *Il.*, III, 220 : **φαίης καί** (cf. XV, 697) = **diceres**. Cf. *Il.*, IV, 429 ; XVII, 366 : **οὐδέ καί φαίης**. — *Il.*, IV, 223 : **οὐκ ἄν... ἔδοις**, V, 83 : **οὐκ ἄν γνῶιης**. — *Od.*, VII, 293 : **οὐκ ἄν ἔλποιο**, « tu n'aurais pas espéré. »

De même dans Hérodote,

1, 70 : **τάχα δὲ ἄν καὶ οἱ ἀποδόμενοι λέγοιεν** (« pouvaient dire », conjecture sur le passé) **ὡς ἀπαιρεθείσαν ὑπὸ Σαμίων**. Cf. VIII, 136, etc.

Mais c'est à tort que KOCH (*Gramm. gr.*, § 105, 3, Rkm. II) cite l'exemple d'HÉRODOTE, I, 2 : **Ἑλλήνων τινὲς φασί... ἀρπάσαι Εὐρώπην· εἴησαν δ' ἄν οὗτοι Κρήτες**. Le sens véritable est celui-ci : « on peut admettre qu'il s'agit ici de Crétois. » Le présent du potentiel est donc tout naturel dans cette réflexion de l'historien.

REMARQUES. — 1. L'expression du souhait peut être rendue plus vive par l'emploi d'un mot exclamatif.

1° Dans la langue archaïque on se servait de **ut**, dans la langue classique on emploie ordinairement **utinam** avec le subjonctif présent¹.

Ex. : PLAUTE, *Pœn.*, IV, 2, 90 : **valeas beneque ut sis tibi!** — TÉR., *Eun.*, 302 : **ut illum di desèque senium perdant!** — HOR., *Sat.*, II, 1, 43 : **ut pereat... telum!** — APUL., *de Mag.*, 46 : **ut producant!**

ENN., *Hecub.*, fr. 7 : **utinam mortem obpetam!** — PLAUT., *Asin.*, 841 : **utinam, male qui mihi volunt, sic redeant.** — CIC., *de Nat. deor.*, I, 32, 91 : **utinam tam facile vera invenire possim quam falsa convincere!** Etc.

La négation employée est **ne**. Par exception on trouve **non**.

Ex. : QUINTILIEN, *Inst. orat.*, IX, 3, 1 : **utinamque non pejora vincant**².

2° Dans la langue poétique on trouve *quelquefois* l'expression **o si**³ (cf. en grec εἴ γάρ, εἰ γάρ avec l'optatif) accompagnée du subjonctif présent.

Ex. : VIRG., *Én.*, VIII, 560 : **o mihi præteritos referat si Juppiter annos!** — HOR., *Sat.*, II, 6, 8 sq. : **o si angulus ille | proximus accedat, qui nunc denormat agellum.**

La négation employée est **non**⁴.

II. Comme en grec οὕτως... ὥς... (cf. ci-dessus, § 317, 2°, REM.), de même en latin **ita** (ou **sic** chez les poètes) placé à côté d'un subjonctif de souhait et suivi d'une proposition avec **ut** (*exprimée ou sous-entendue*) sert à restreindre le souhait que l'on forme au cas où telle condition se trouvera remplie.

Ex. : TÉR., *Heaut.*, 686 : **ita me di ament, ut ego nunc non tam meapte causa | lætor quam illius...** — CIC., *in Verr.*, II, 5, 14, 35 : **ita mihi salva re publica vobiscum perfrui liceat, ut ego non atrocitate animi moveor, sed singulari quadam humanitate et misericordia** (cf. *in Cat.*, 4, 6, 11; *ad Att.*, V, 15, 2, etc.). *Ad Fam.*, XVI, 20 : **sollicitat [ita vivam⁵] me tua, mi Tiro, valetudo.** — VIRG., *Égl.*, 9, 31 sq. : **sic cytiso pastæ distendant ubera vaccæ! Incipe si quid habes**⁶...

1. La forme primitive de **ut** étant **uti**, on peut considérer **utinam** comme un mot composé de **uti** et de la particule **nam**, qui entre aussi dans la composition du pronom **quisnam**.

2. Cet emploi de **non** peut paraître logique, si l'on songe à l'origine probable de ces constructions. En effet, le sens primitif de **ut** (et de **qui**, employé avec la même valeur dans l'ancienne langue) est le sens interrogatif : « comment...? » Dès lors, la phrase suivante : **ut (ou qui) illum di perduint (= perdant)!** peut être rendue littéralement par : « Comment pourrait-il bien arriver que les dieux le fassent périr? » Supplétez : « Je serais bien heureux que cela arrivât. » Le subjonctif serait donc, dans cette hypothèse, un véritable potentiel : or, ou sait qu'avec le potentiel la négation est **non**. Voy. ci-dessus p. 329, n. 1.

3. Ou bien **si** tout seul : cf. VINO., *Én.*, VI, 187.

4. Cet emploi s'explique par la même raison que ci-dessus (n. 2). En effet, la proposition exprimant le souhait peut être considérée comme une proposition conditionnelle au potentiel se rattachant à une proposition principale sous-entendue. **Si nunc se nobis ille aureus arbore ramus | ostendat** (VINO., *Én.*, VI 187) équivaut à **quam felix sim, si se... ostendat!**

5. Littéralement : « puisse-je ne vivre que dans la mesure où ce que je vais dire est vrai! »

6. Littéralement : « Puissent les vaches... n'avoir leurs mamelles gonflées de lait que dans la mesure où tu auras fait ce que je vais te demander : Commence, si tu as quelque chose à me chanter. »

336. — Subjonctif exprimant un regret. — Le latin ayant un subjonctif passé peut exprimer un *regret* sur ce que telle chose n'a pas eu lieu ou n'a pas lieu; en d'autres termes, un souhait *qui n'est plus réalisable*¹.

1° L'emploi d'un temps passé du subjonctif sans aucune particule paraît très rare. Cependant on trouve :

Cic., *ad Att.*, XI, 23, 1 : **modo valeres!** si seulement tu étais bien portant!

2° Mais la construction la plus ordinaire consiste à employer **utinam** avec l'*imparfait* ou le *plus-que-parfait* du subjonctif.

Ex. : PLAUTE, *Capt.*, 537 : **utinam te di prius perderent!** — TÉR., *Phorm.*, 157 : **quod utinam ne Phormioni id suadere in mentem incidisset!** — CIC., *Tusc.*, V, 22, 63 : **utinam ego tertius vobis amicus adscriberer!** *Plût aux dieux que je fusse admis en tiers dans votre amitié (mais, hélas! je ne le suis pas).* De *Off.*, II, 1, 3 : **utinam res publica stetisset nec in homines evertendarum rerum cupidos incidisset!** *Plût aux dieux que l'État fût demeuré solide et ne fût pas tombé entre les mains de gens désireux de tout détruire!*

3° On rencontre aussi *quelquefois* **si** avec un temps passé du subjonctif.

Ex. : CIC., *p. Flacc.*, 7, 15 : **o morem præclarum disciplinamque quam a majoribus accepimus si quidem teneremus!** Sed, nescio quo pacto, jam de manibus elabitur.

REMARQUE. — On voit, par ces divers exemples, qu'en général, le latin emploie l'imparfait du subjonctif dans les cas où le français se sert de *plût* au ciel avec l'imparfait du subjonctif, et qu'il met le plus-que-parfait du subjonctif là où le français emploierait *plût* au ciel avec le plus-que-parfait du subjonctif.

G. — SUBJONCTIF LATIN EXPRIMANT L'IRRÉEL.

337. — Dans le cas où le grec emploie les temps passés de l'indicatif avec *ἄν*, le latin se sert de l'*imparfait* ou du *plus-que-parfait* du subjonctif, pour signifier que l'action marquée par le verbe *aurait lieu* ou bien qu'elle *aurait eu lieu*, si la condition dont elle dépend se trouvait ou bien s'était trouvée remplie (cf. ci-dessus, § 302, 3°).

1. Ici encore (cf. ci-dessus, p. 334, n. 1), le subjonctif latin ne correspond pas à l'optatif grec, puisque le grec classique se sert, en pareil cas, de l'imparfait ou de l'aoriste de l'indicatif avec *εἴθε* ou *εἰ γάρ*. Mais il a paru convenable, comme ci-dessus, de ne pas séparer ce qui, au point de vue du sens, doit être uni. D'ailleurs, Homère emploie *quelquefois* l'optatif pour un souhait non accompli dans le présent.

Ex. : *Od.*, XVIII, 79 : *νῦν μὲν μήτ' εἴης, βουχάτε, μήτε γένοιο*, « tu ne mérites ni de vivre ni d'être né » (*lit.* « tu ne mériterais pas de vivre... »). Cf. *Il.*, VIII, 538; XIII, 825.

Ex. : Amicum si haberem, felicem me crederem, si (actuellement) j'avais un ami, je me *croirais* (actuellement) heureux (mais je n'en ai pas et je ne puis me croire heureux). **Amicum si habuissem, felix fuisset**, si j'avais eu un ami, j'*aurais été* heureux (mais je n'en ai jamais eu et je n'ai pas été heureux)¹.

REMARQUES. — I. Quand il est employé pour exprimer l'irréel, le *plus-que-parfait* du subjonctif latin correspond toujours au conditionnel passé français employé réellement en parlant du passé.

Mais l'*imparfait* du subjonctif latin employé pour exprimer l'irréel correspond tantôt à notre conditionnel présent employé réellement en parlant du présent, tantôt à notre conditionnel passé employé réellement en parlant du passé.

Ainsi, suivant le sens général du passage, une phrase comme **amicum si haberem felix essem** pourra signifier si (à l'heure qu'il est) j'avais un ami, je *serais* actuellement heureux, ou bien : si à (ce moment-là) j'avais eu un ami j'*aurais été* heureux.

En d'autres termes, si la phrase, au lieu d'exprimer une hypothèse contraire à la réalité, servait à constater un fait, le *plus-que-parfait* du subjonctif serait remplacé par l'*aoriste*, au contraire l'*imparfait* du subjonctif serait remplacé par le *présent* ou par l'*imparfait* de l'indicatif.

Ainsi la phrase **amicum si habuissem felix fuisset** aurait pour contre-partie : **sed amicum nunquam habui neque felix fui** et la phrase **amicum si haberem felix essem** aurait pour contre-partie, selon les cas, tantôt : **sed amicum non habeo neque felix sum**, tantôt **sed amicum non habebam neque felix eram**.

Il suit de là que la phrase : si j'*avais pu* le faire (ce que je n'ai pas pu), je l'*eusse* fait, se rendra en latin de *quatre* manières différentes, selon la nuance qu'il s'agira d'exprimer.

1° Si *potuissem*, id *fecissem* (entendez : id non *feci*, quia non *potui*).

2° Si *possem*, id *fecissem* (entendez : id non *feci*, quia non *poteram*).

3° Si *possem*, id *facerem* (entendez : id non *faciebam*, quia non *poteram*).

4° Id si unquam *facere potuissem*, tunc certe *facerem* (entendez : id tunc non *faciebam*, quia nunquam *facere potui*).

Ces observations serviront à faire comprendre plus tard la construction du subjonctif latin dans une phrase conditionnelle exprimant une *hypothèse contraire à la réalité*.

II. L'usage a attribué à l'*imparfait* du subjonctif, **vellem** (**mallem**, **nollem**)² un sens particulier : il signifie en effet qu'on veut présenter un souhait comme n'étant plus réalisable et, par conséquent, exprime plutôt un *regret* qu'un souhait véritable.

Ex. : PLAUTE, Pseud., 309 : ego te vivom salvomque vellem (sur quoi Pseudolus se récrie : *eho, an jam mortuost?*). — **TÉR., Ad., 165 : nollem factum.** — **CIC., Tusc., V, 7, 20 : nos vellem præmio elicere possemus, qui nobis aliquid attulisset, quo hoc firmitus crederemus.** V, 8, 21 : *vellem id quidem : sed habeo paulum, quod requiram.* I, 6, 12 : *jam mallem Cerberum metueres, quam ista tam inconsiderate diceres*, etc.

1. Ici encore, il n'y a pas correspondance entre le latin et le grec ordinaire, qui en ce cas emploie ἔν avec l'indicatif. Cependant, chez Homère, on trouve quelquefois l'optatif avec ἔν dans le sens d'un irréel associé à une proposition conditionnelle qui est à un temps passé de l'indicatif.

2. Et, par analogie, à **cuperem** (Cf. Cic., *ad Att.*, IV, 16, 7).

III. Le verbe **sum** ayant deux imparfaits du subjonctif **essem** et **forem**, on rencontre au plus-que-parfait du subjonctif **amatus forem**, à côté de **amatus essem**. La périphrase **amatus essem** peut toujours s'employer, l'autre (**amatus forem**) est plus rare ; mais les propositions au mode irréel sont parmi celles où elle est autorisée¹.

G. — INFINITIF.

338. — Infinitif remplaçant l'impératif². — Dans le grec homérique et quelquefois dans le grec classique, l'infinitif (présent ou aoriste³) sert à exprimer une prière ou un commandement⁴, ordinairement à la deuxième personne⁵.

Le sujet de l'infinitif se met au nominatif : il peut être au pluriel comme au singulier.

Ex. : HOM., *Il.*, XV, 459 : πάντα τάδ' ἀγγεῖλαι μηδὲ ψευδάγγελος εἶναι. XIV, 501 : εἰπέμεναι μοι, Τρῶες. II, 75 : ὑμεῖς δ' ἄλλοθεν ἄλλος ἐρητύειν ἐπέεσσιν. — SOPH., *Oed. R.*, 462 : καὶ ταῦτ' ἴων | εἰσω λογίζου, κἄν λάβῃς μ' ἐψευσμένον, | φάσκεναι ἐμ' ᾗδῃ μαντικῇ μηδὲν φρονεῖν. — THUC., V, 9, 4 : σὺ δέ, Κλεαρίδα, ... τοὺς μετὰ σαυτοῦ ἄγων αἰφνιδίως τὰς πύλας ἀνοίξας ἐπεκθεῖν καὶ ἐπείγασθαι ὡς τάχιστα ζυμῆξαι.

REMARQUES. — I. Il ne faut pas confondre cet emploi de l'infinitif précédé d'un sujet au nominatif avec celui dans lequel l'infinitif remplaçant aussi l'impératif est employé avec un sujet à l'accusatif.

Dans cette construction l'infinitif dépend en réalité d'un verbe sous-entendu (δεῖ ou χρῆ). C'est ce qu'on voit déjà dans Homère (*Il.*, III, 285), sur une inscription citée par Xénophon (*Anab.*, V, 3, 13) et sur une foule d'autres inscriptions⁶.

II. Homère et les poètes se servent quelquefois aussi de l'infinitif pour exprimer un *souhait* ; cet infinitif dépend sans doute de δός sous-entendu, quand il est employé avec un sujet à l'accusatif.

Ex. : HOM., *Il.*, VII, 179 : Ζεῦ πάτερ, ἧ Αἴαντα λαχεῖν ἧ Τυδῆος υἱόν. — ESCHYLE, *Sept c. Th.*, 253 : θεοὶ πολίται, μὴ με δουλείας τυχεῖν. — EUR., *Suppl.*, 3 : Δήμητερ, εὐδαιμονεῖν με Θησέα τε παῖδ' ἐμόν. — ARIST.,

1. Sur cette question, voy. O. RIEHMANN, *Études sur... Tite-Live*, 2^e éd., p. 226 et suiv.

2. Voy. R. WAGNER, *der Gebrauch des imperativischen Infinitiv im Griechischen* (Boil. zum Progr. des Gymn. zu Schwerin), 1890-1, cité par B. DELBŮCK, *Vergl. Syntax*, 2^e partie, p. 454. Cet emploi de l'infinitif existe aussi dans le sanscrit védique, mais ce qui distingue le grec, c'est que, dans cette langue, l'infinitif remplace surtout l'impératif employé comme le serait l'impératif latin en -to en parlant de l'avenir.

Ex. : HOM., *Od.*, XXII, 437 : ἄρχετε νῦν νέκυας φορέειν καὶ ἄνωγθε γυναῖκας· | αὐτὰρ ἔπειτα θρόνους περικαλλέας... | ὕδατι... καθαίρειν. *Il.*, IX, 254 : τέκνον ἐμόν, κάρτος μὲν Ἀθηναίη τε καὶ Ἥρη | ἐώσουσ', αἱ κ' ἐθέλωσι, σὺ δὲ μεγαλήτορα θυμόν | ἱσχέμεν ἐν στήθεσσιν...

3. Rarement le parfait : dans HOM., *Od.*, XIII, 307 : σὺ δὲ τετλάμεναι καὶ ἀνάγκη le parfait a le sens du présent.

4. Comparer les expressions françaises : « Disposer les troupes sur trois lignes — Donner à boire aux chevaux — Prendre les réserves disponibles — Faire suivre (sur l'adresse d'une lettre), etc. »

5. Rarement à la troisième personne. Voy. toutefois HOM., *Il.*, VI, 87-92 ; VII, 79.

6. Voy. BAUWACK, *Inscript. con Gortyn*, 76 ; MEISTER, *Dial.*, 2, 71, cités par B. DELBŮCK, *op. l.*, p. 454.

Acham., 816 : Ἐρμᾶ ἑμπολῶν, τὴν γυναῖκα τὴν ἑμὴν | οὕτω μ' ἀποδόσθαι τὴν τ' ἑαυτοῦ μητέρα.

On trouve même cette construction dans la prose d'Hérodote.

Ex. : HÉR., V, 105 : ὦ Ζεῦ, ἐκγενέσθαι μοι Ἀθηναίους τίσασθαι (cf. en français : « O! pouvoir me venger des Athéniens ! »). IX, 48 : ὁκότεροι δ' ἂν ἡμέων νικήσωσι, τούτους τῷ ἄπντι σὶ ἀποπέδω νικῶν.

Mais quelquefois aussi le sujet de cet infinitif de souhait est au nominatif.

Ex. : HOM., *Od.* 311 sqq. : αἱ γὰρ... τοῖος ἑών, οἷός ἐσσι....., παῖδά τ' ἑμὴν ἐχέμεν καὶ ἐμὸς γαμβρὸς καλέεσθαι (= σὺ ἔχοις... καὶ καλέοιο). XXIV, 376 sqq. : αἱ γὰρ οἷος Νήρικον εἶλον..., τοῖος ἑών τοι χθιζὸς ἐφεστάμεναι καὶ ἀμύνειν ἄνδρας μνηστῆρας τῷ κε σφέων γούνατ' ἔλυσσας (souhait se rapportant au passé). Cf. ESCHYLE, *Choéph.*, 362-366 et 368.

339. — Infinitif historique¹. — Dans les récits, le latin emploie l'infinitif pour marquer la suite rapide des événements² : il n'y a rien de semblable en grec ni dans aucune autre langue³, sauf en lithuanien.

Cet infinitif correspond, en latin, à l'imparfait de l'indicatif avec lequel il alterne d'ailleurs plus souvent qu'avec l'aoriste ou le présent historique³.

Ex. : TER., *Hec.*, 181-3 : si quando ad eam accesserat | confabulatum fugere e conspectu ilico, | videre nolle, elle se *sauvait...* elle *refusait* de la voir. — T.-LIVE, XXII, 42, 4 : et consul alter velut unus turbæ militaris erat, Paulus etiam atque etiam dicere providendum præcavendumque esse. — SALL., *Cat.*, 12, 4-5 : verum illi delubra deorum pietate, domos suas gloria decorabant. At hi contra... omnia ea sociis *adimere* quæ fortissimi viri victores reliquerant. Etc.

1. Voyez un intéressant article de WELFELIN, *die Entwicklung des Infinitivus historicus* (dans l'*Archiv...*, t. X, p. 177 sqq.).

2. On s'est demandé d'où venait cet usage, que les grammairiens latins expliquaient maladroitement par l'ellipse de *cœpi* : voy. le résumé des diverses opinions émises dans REISIG-HAASE, *Vorlesungen über latein. Sprachwissenschaft*, t. III, p. 802 de l'édition remaniée par Schmalz et Landgraf. Aucune n'est satisfaisante. Mais on lira cependant avec fruit les observations de JOLLY, *Gesch. des Infinitivs*, p. 181 sqq., de GUST. MONA, *de Infinitivo historico* (Halle, 1878) et enfin celles de J. WACKERNAEGL, *zur Geschichte des Infinitivus historicus* (Comptes rendus des séances du Congrès des philologues tenu à Zurich en 1888, p. 276 et suiv.).

3. Pour ce qui est du français, il suffira de remarquer que ce qu'on pourrait appeler infinitif historique n'est pas la même chose que l'infinitif historique des Latins. En effet, l'emploi de la préposition *de* devant cet infinitif (« grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ») montre assez que la construction est toute différente. D'ailleurs il n'y a rien d'étonnant à ce que cet infinitif historique ne se rencontre réellement ni en français ni dans les autres langues romanes ; car il semble bien que la langue latine l'a laissé perdre d'assez bonne heure. Voyez ce que disent les scolies de Berne à propos de VIRGILE, *Géorg.*, IV, 134 : « *carpere* : *carpebat* ; infinitivo imperfecta tempora significat more veterum, ut Probus ait ». Si la construction avait été encore vivace à l'époque du grammairien, il n'aurait pas songé à l'expliquer par un archaïsme. Il serait sans doute facile de montrer que notre hypothèse est conforme à la réalité, si l'on avait à sa disposition une grammaire exacte du latin postérieur ; mais ce travail n'est pas encore fait.

4. Voyez PLAUTE (*Amph.*, 1110 sqq. : *circumvisere... pergunt... trahere... ducere... persequi...*), SALLUSTE (*Cat.*, 60 : *instare... resistunt...*), T.-LIVE (I, 42, 1 : *munire, jungit...*), où l'infinitif alterne avec le présent historique. Il alterne plus rarement avec l'aoriste. Voyez cependant :

T.-LIVE, XXX, 42, 11 : cum hoc tam tristi responso dimissis Macedonibus. legati Carthaginenses vocati ; quorum ætatibus dignitatibusque conspectis..., tum pro se quisque *dicere*...

LIVRE DEUXIÈME

SYNTAXE DE LA PHRASE

CHAPITRE PREMIER

LA PHRASE PRIMITIVE. — JUXTAPOSITION ET COORDINATION

340. — Généralités. — La phrase peut être renfermée dans les limites d'une proposition simple, comme lorsqu'on dit : *le soleil luit pour tout le monde*, mais, le plus souvent, elle se compose d'une série de propositions coordonnées ou subordonnées qui concourent à donner à la pensée son développement complet.

A la syntaxe de la proposition simple la grammaire fait donc naturellement succéder la syntaxe de la phrase.

341. — Les propositions qui composent une phrase sont liées entre elles par des particules dont le rôle consiste à marquer avec toute la précision possible les relations signifiées déjà par le mode employé¹. Mais cet emploi des particules suppose un état de civilisation avancé. En étudiant le langage des enfants et des peuplades à demi sauvages, on a pu légitimement conjecturer que la phrase a commencé par n'être qu'une suite de petites propositions simplement juxtaposées².

D'ailleurs il reste dans toutes les langues (et particulièrement en grec, comme en latin) assez de traces de l'usage primitif pour qu'on ne puisse concevoir aucun doute à cet égard.

Dans la constitution de la phrase la seconde étape a été sans doute ce qu'on appelle la coordination. Après avoir dit, par exemple : il fait beau, je sortirai, on a dû dire : il fait beau, donc je sortirai.

Enfin la coordination a conduit à la subordination : il a suffi pour cela que, voulant serrer plus étroitement le lien qui unissait les propositions, l'esprit humain ait attribué à certaines particules la valeur de conjonctions complétives, causales, finales, etc. Si l'on examine quelle est l'origine d'une phrase comme celle-ci : puisqu'il fait beau, je sortirai, on trouve que dans nos langues classiques on peut la ramener à ce type primitif : à cause de ceci il fait beau, je sortirai.

En étudiant la syntaxe de la phrase, on essaiera donc, autant que possible, de suivre les transformations progressives qu'elle a subies depuis l'origine.

1. Comme toutes les langues de la famille indo-européenne renferment déjà des propositions subordonnées même dans les monuments les plus antiques que nous possédons, c'est une preuve qu'elles sont déjà très loin de leurs origines, au moment très ancien pourtant où nous les saisissons.

2. Voy. K. BRUCHMANN, *Griech. Grammatik*, § 202 ; J. H. SCHMALZ, *Lat. Grammatik*, § 163 (dans le *Handbuch* d'Ivan Mueller) et surtout la troisième partie (*Comment s'est formée la syntaxe*) du beau livre de M. BREAL, *Essai de Sémantique*, Paris, Hachette, 1897.

§ 1. — Syntaxe des propositions juxtaposées.

342. — La juxtaposition au lieu de la coordination. — Le grec ayant éprouvé de très bonne heure le besoin de marquer par des particules les diverses articulations de la pensée, il ne reste presque pas de traces dans cette langue de l'usage primitif; mais le latin nous en offre davantage. Dans Ennius, dans Plaute, dans Térence, dans la correspondance de Cicéron, en un mot dans le style archaïque et dans la langue familière, on trouve beaucoup d'exemples de la figure que les grammairiens et les rhéteurs appelaient l'*asyndeton* (ou absence de conjonction). De plus, la langue classique elle-même en présente encore quelques exemples.

REMARQUE. — Parmi les exemples qui vont suivre, il y en a quelques-uns où l'on verra que les auteurs ont tiré un effet de style de ce qui était primitivement un procédé instinctif de langage; mais cela importe peu. Puisque l'art n'a fait ici que se rapprocher de la nature, tous les exemples cités ont au moins autant de valeur les uns que les autres.

343. — 1° En latin, on peut supprimer toute conjonction copulative, quand il s'agit de relier entre eux *plus de deux termes* ou *plus de deux propositions*¹.

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 18, 57 : **sapienter, honeste, juste** (à côté de **sapienter, honeste, justeque**). In *Cat.*, I, 9, 23 : **egredere cum importuna sceleratorum manu, confer te ad Mallium, concita perditos cives, secerne te a bonis, infer patriæ bellum, exsulta impio latrocinio**². *Ib.*, 2, 1, 1 : **abiit, excessit, evasit, erupit**. Cf. les expressions consacrées **velitis jubeatis** (Cic., in *Pis.*, 29, 72; T.-LIVE, XXXVIII, 54, 3), **velitis jubeatisne** (T.-LIVE, XXI, 17, 4), **solutus liber, dare dicare** (T.-LIVE).

2° En général, l'écrivain se sert de cette figure pour produire un effet : la phrase en devient plus rapide ou plus énergique. L'effet est rendu plus sensible encore quand un même mot se trouve répété en tête de chacune des propositions juxtaposées (*anaphore*)³.

Ex. : Cic., *p. Arch.*, 6, 14 : **sed pleni omnes sunt libri, plenæ sapientium voces, plena exemplorum vetustas**. *Ad Fam.*, IX, 14, 4 : **nihil est, mihi crede, virtute formosius, nihil pulchrius, nihil amabilius**. — T.-LIVE, XXV, 6, 22 : **vis tu mari,**

1. Telle est la règle suivie par les écrivains classiques. Il est intéressant de voir qu'elle est fondée sur l'usage primitif.

2. On remarquera que tous les verbes sont ici à l'*impératif*. C'est un fait important à constater, que le latin semble avoir évité d'employer une conjonction copulative même entre deux impératifs (on sait pourtant qu'en général deux termes ou deux propositions doivent être unis par une conjonction). On a constaté que T.-Live dit toujours : **abi, renuntia; ite, consules, redimite civitatem**, et que c'est par exception qu'il emploie **et** après l'impératif **ite** (XXXVIII, 51, 10). Voy. SCHMALZ, *Lat. Gramm.*, § 163.

3. Voy. R. KCHNER, *ausf. lat. Gramm.*, p. 747 sq.

vis terra, vis acie, vis urbibus oppugnandis experiri virtutem?

REMARQUES. — I. En grec, l'absence de conjonctions *copulatives* n'est tolérée que dans le cas dont il vient d'être question : c'est une figure dont les auteurs se servent pour donner au style plus de vivacité et d'énergie et aussi pour signifier qu'on pourrait accumuler encore plus de faits et d'expressions¹.

Ex. : THUC., VII, 71, 4 : ἦν ἐν τῷ στρατεύματι πάντα ὁμοῦ ἀκοῦσαι, ὀλοφυρμός, βοή, νικῶντες, κρατούμενοι, ἄλλα ὅσα ἐν μεγάλῳ κινδύνῳ μέγα στρατόπεδον πολυειδῆ ἀναγκάζοιτο φθέγγεσθαι. — XÉN., *Hell.*, IV, 3, 19 : συμβαλόντες τὰς ἀσπίδας ἐωθοῦντο, ἐμάχοντο, ἀπέκτεινον, ἀπέθνησκον. — DÉM., XIX, 215 : ἀναισχυνοῦσιν ἀρνοῦνται, ψεύδονται, προφάσεις πλάττονται, πάντα ποιοῦσιν ὑπὲρ τοῦ μὴ δοῦναι δίκην. — ARISTOTE, *Rhet.*, III, à la fin : εἰρηκα, ἀκηκόατε, ἔχετε, κρίνατε (cf. la fin du disc. de LYSIAS, c. *Eratosthène*)².

II. En grec, comme en latin, l'effet de l'asyndeton est souvent doublé par l'emploi de l'anaphore.

Ex. : SOPHOCLE, *Oed. à Col.*, 1367 : νῦν αἶδε μ' ἐκσώζουσιν, αἶδ' ἐμαὶ τρόφοι, αἶδ' ἄνδρες, οὐ γυναικες, εἰς τὸ συμπονεῖν. — XÉN., *Anab.*, VII, 1, 21 : ἔχεις πόλιν, ἔχεις τριήρεις, ἔχεις χρήματα, ἔχεις ἄνδρας τοσοῦτους. — DÉM., XIX, 72 : πάντων τῶν πεπραγμένων ἐξέστη, ὧν ἀπήγγειλεν, ὧν ὑπέσχετο, ὧν πεφενάκιζε τὴν πόλιν. Etc.³

III. A l'emploi de cette figure on peut rattacher les constructions suivantes :

1° Un mot employé dans une phrase précédente est reproduit dans la phrase suivante sous une autre forme ou remplacé par un synonyme. En pareil cas, la seconde phrase est simplement juxtaposée à la première.

Ex. : XÉN., *Anab.*, III, 2, 33 : καὶ ὅτῳ δοκεῖ ταῦτα ἀνατεινάτω τὴν χειρά. Ἀνέτειναν ἅπαντες (cf. IV, 6, 21). *Ib.*, V, 6, 33 : καὶ ὅτῳ δοκεῖ... ταῦτα, ἀράτω τὴ χειρά. Ἀνέτειναν ἅπαντες (cf. VII, 3, 6).

2° L'idée exprimée par un mot employé dans une phrase précédente est reprise dans la phrase suivante par un mot de même racine ou de signification analogue, qui sert à l'expliquer ou à le développer, et l'on n'exprime pas la conjonction.

Ex. : PLATON, *Protag.*, 340 e : καὶ εἰμὶ τις γελοῖος ἱατρός· ἰώμενος μεῖζον τὸ νόσημα ποιῶ (cf. XÉN., *Anab.*, V, 4, 34 fin)⁴.

1. Voy. KATZKE, *Gr. Sprachlehre*, § 59, 1, 1 ; 5. Ce qui était l'effet de la naïveté des premiers temps est devenu en grec un procédé de rhétorique.

2. On peut citer aussi le passage où, dans un langage inspiré, Platon parle de l'amour :

Banq., 197 d : ἐν ἑορταῖς, ἐν χοροῖς, ἐν θυσίαις (ἔρωτος) γιγνόμενος ἡγεμών... φιλόδωρος εὐμενείας, ἄδωρος δυσμενείας, ἦλωος ἀγαθοῖς, θεατὸς σοφοῖς, ἀγαστὸς θεοῖς, ζηλωτὸς ἀμείροισι, κτητὸς εὐμείροισι, τρυφῆς, ἀδρότητος, χλιδῆς, χαρίτων, ἱμέρου, πόθου πατὴρ, ἐπιμελὴς ἀγαθῶν, ἀμελὴς κακῶν...

3. Ces particularités sont naturellement plus fréquentes encore dans le style poétique, plus animé que celui de la prose. Les exemples abondent chez les Lyriques, chez les Comiques et même chez les Tragiques, mais aussi déjà chez Homère. Voy. KATZKE, *Gr. Sprachl.*, 2^e partie, § 59, 1, 1 sqq. p. 128-133.

4. Chez les poètes, on trouve fréquemment une même pensée exprimée en termes différents dans deux propositions simplement juxtaposées.

Ex. : ΠΙΝΔΑΡΟΣ, *Ol.*, 1, 53 : ἐμοὶ δ' ἄπορα γαστρίμαργον μακάρων τίς· εἰπεῖν· ἀρίσταμαι. *Ib.*, 9, 40 : μὴ νῦν λαλάγῃ τὰ τοιαῦτα· ἔα πόλεμον μάχαν τε πᾶσαν | ἄκρις ἀθανάτων. — ΣΟΦΟΚΛΗΣ, *Trach.*, 1082 sq. : ἔθαλψεν ἄτης σπασμὸς ἀρτίως δὲ αὖ, | διῆξε πλεωρῶν (cf. *ib.*, 210 sqq. *Phil.*, 304).

344. — En latin, avec **jam**, déjà, **vix**, à peine, **nondum**, ne... pas encore, l'emploi d'une proposition coordonnée commençant par **et**¹ est souvent dans la langue de la conversation remplacé par la simple juxtaposition.

Ex : C^{IC.}, *ad Att.*, II, 15, 3 : **nondum** plane ingemueram : « **Salve, inquit Arrius.** » T^{ÉR.}, *Phorm.*, 594 : **vixdum** dimidium dixeram : **intellegerat.** Etc.

345. — Les Grecs juxtaposent souvent deux ou plusieurs propositions participiales sans les unir même par la simple conjonction **καί**. Mais il faut distinguer deux cas².

1° Les participes s'opposent entre eux, ou bien le dernier renchérit sur les autres : ce cas n'est fréquent que chez Homère.

Ex. : *Il.*, VIII, 231 sq. : **ἔσθοντες** κρέα πολλὰ βοῶν ὀρθοκραϊράων, | **πίνοντες** χρητῆρας ἐπιστεφείας οἶνοιο (opposition).
Od., XII sq. : αὐτοῦ δ' εἰνὶ θύρῃσι κατῆσθι **κεκλήγοντας**, | **χεῖρας** ἐμοὶ **ὀρέγοντας** (gradation). Etc.

2° Les participes ne sont pas opposés l'un à l'autre, mais, comme ils ne sont pas dans le même rapport avec le verbe principal, il serait *illogique* de les coordonner : ce cas est fréquent non seulement chez Homère et chez les poètes, mais aussi chez les prosateurs.

Ex. : *Hom.*, *Il.*, XVIII, 259 : **χαίρεσκον...** **ιαύων**, | **ἐλπόμενος** νῆας αἰρήσεμεν... (c.-à-d. je passais les nuits avec joie, parce que j'espérais...). — *PLATON*, *Théét.*, 180 e : κατὰ σμικρὸν γὰρ **προϊόντες** λελήθαμεν ἀμφοτέρων εἰς τὸ μέσον **πειπωκότες**, en avançant peu à peu, nous sommes tombés à notre insu entre les deux camps opposés.

Hom., *Od.*, V, 374 : αὐτὸς δὲ πρηνὴς ἀλὶ κάππεσε, **χεῖρε πετάσας** | **νηχεμένα** **μεμαώς**... (il étendit les bras impatient de nager). — *SOPH.*, *Phil.*, 410 sq. : εἰ **παρὼν** | **Αἴας** ὁ μείζων **ταῦθ' ὀρῶν** ἡνείχετο, (ce qui m'étonne) c'est qu'Ajax, s'il était là, pût (ait pu) supporter cette vue. — *XÉN.*, *An.*, I, 1, 7 : ὁ **Κῦρος ὑπολαβὼν** τοὺς **φεύγοντας συλλέξας** **στράτευμα** ἐπολιόρκει **Μίλητον**, *Cyrus, ex receptis exsulis collecto exercitu, Miletum obsidebat*³.

1. Ce tour d'ailleurs n'est pas correct; la langue classique emploie **cum** (et non **et**) en pareil cas.

2. Voy. R. K^{ÜHNER}, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, § 492, p. 660 sq. pour les exemples, mais non pour les explications qu'il en donne.

3. Les prosateurs emploient naturellement ce tour, quand les participes tiennent la place de propositions ou de compléments.

Ex. : *PLAT.*, *Apol.*, 31 a : ὑμεῖς δ' ἴσως τὰχ' ἂν **ἀχθόμενοι**, ὥπερ οἱ νυστάζοντες ἐγειρόμενοι, **κρούσαντες** ἄν με, **πειθόμενοι** Ἀνύτω, ῥαδίως ἂν ἀποκτείναιτε. — *Phaedon*, 70 a : μή... εὐθύς **ἀπαλλακτομένη** τοῦ σώματος καὶ ἐκθαίνουσα ὥπερ πνεῦμα ἢ καπνὸς **διασκαδασθεῖσα** οἴχηται **διαπτομένη** καὶ οὐδὲν ἔτι οὐδαμοῦ ἦ.

REMARQUE. — Mais quand les participes sont entre eux dans un seul et même rapport avec le verbe principal, c'est-à-dire quand ils expriment des circonstances de même nature par rapport à l'action principale, on les unit entre eux par les particules καί, τε... καί, δέ.

Ex. : XÉN., *Anab.*, II, 4, 8 : οὗτοι δὲ προσελθόντες καὶ καλέσαντες τοὺς τῶν Ἑλλήνων ἄρχοντας λέγουσιν, ὅτι κτλ. ¹.

346. — Il est très rare que l'on supprime les particules *disjonctives*. On ne cite pas d'exemples en grec ; en latin, on peut produire, outre la locution consacrée *velim nolim* (cf. ci-dessus, § 327, n. 3), quelques phrases comme celles-ci :

PLAUTE, *Trin.*, 210 : *falsone an vero laudent, culpent, non flocci faciunt*. — TÉRENCE, *Heaut.*, 643 : *melius pejus, prosit obsit, nihil vident, nisi quod lubet*. — PHÈDRE, *Fab.*, 2, 2, 2 : *a feminis utcunque spoliari viros, | ament amentur, nempe exemplis discimus*.

347. — Plus fréquente est la suppression des particules *causales*.

1° En grec, les poètes juxtaposent parfois deux propositions dont la seconde contient la raison de la première.

Ex. : SOPH., *Ph.*, 667 : θάρσει · παρέσται ταῦτά σοι καὶ θιγγάνειν | καὶ δόντι δοῦναι, κτλ. *OEd. R.*, 1061 : μὴ... ματεύσῃς τοῦθ' · ἄλῃς νοσοῦς' ἐγώ. *OEd. à Col.*, 741 : ἰκοῦ πρὸς οἴκου· πᾶς σε | Καδμείων λεῶς | καλεῖ. Etc.

2° Les poètes et les prosateurs aussi peuvent supprimer la conjonction γάρ (ou ἄρα), à savoir, c'est-à-dire, en tête d'une seconde proposition, qui explique la première.

Ex. : HOM., *Il.*, II, 217 : αἰσχιστος δὲ ἀνὴρ ὑπὸ Ἴλιον ἦλθεν · φοβλὸς ἔην, χλωλὸς δ' ἔτερον πόδα. — XÉN., *Anab.*, III, 1, 11 : μικρὸν δ' ὕπνου λαχὼν εἶδεν ὄναρ · ἔδοξεν αὐτῷ... σκηπτὸς πεσεῖν κτλ. *Ib.*, V, 7, 2° : οἶα δὲ... διαπεπράχασιν οἱ... στρατηγοί, σκέψασθε · Ζήλαρχος μὲν... οἴχεται ἀποπλέων κτλ. (cf. *ibid.*, V, 8, 21 ; VI, 1, 8 ; *Cyr.*, VIII, 1, 6 fin ; PLATON, *Lois*, 708 b. Etc.).

REMARQUES. — I. On peut rattacher à cet emploi de l'asyndète, celui qui consiste à supprimer toute particule explicative devant une comparaison qui sert à éclaircir ce qui précède ².

1. Voici un exemple de Platon qui montre côte à côte les deux espèces de constructions (juxtaposition et coordination) :

Gorgias, 471 b : τὸν θεῖον μεταπεμφόμενος... ξενίσας καὶ καταμεθύσας... ἐμβαλὼν εἰς ἄμαξαν, νύκτωρ ἐξαγαγὼν, ἀπέσφαξε, « ayant fait venir son oncle, il lui donna l'hospitalité, puis l'ayant enivré il le jeta dans une charrette ; après quoi, ayant fait sortir cette charrette pendant la nuit, il le fit égorguer. »

La conjonction καί réunit les deux groupes de circonstances qui ont précédé l'action, mais les circonstances indiquées dans chacun des groupes sont simplement juxtaposées et non coordonnées, parce qu'elles se complètent ou s'expliquent les unes les autres.

2. On peut rapprocher ce qui a été dit ci-dessus, § 343, Rzm. III, 2°.

Ex. : PLATON, *Rép.*, 557 c : κινδυνεύει καλλίστη αὕτη τῶν πολιτειῶν εἶναι·
ὥσπερ ἰμάτιον ποικίλον... οὕτω καὶ αὕτη πᾶσιν ἤθεσι πεποικιλμένη
καλλίστη ἂν φαίνοιτο (cf. *Gorg.*, 448 e).

II. De même il arrive quelquefois qu'on supprime toute particule explicative devant une proposition précédée d'une autre proposition où se trouve une expression, un pronom ou un adverbe démonstratif (τόδε, τοῦτο, ὥδε, οὕτως, etc.) qui prépare, en quelque sorte, ce qui va suivre¹.

Ex. : HOM., *Od.*, IX, 511 sq. ὃς μοι ἔφη τάδε πάντα τελευτήσεσθαι ὀπίσσω, |
χειρῶν ἐξ Ὀδυσῆος ἀμαρτήσεσθαι ὅπωπῆς (ce devin me dit que tout cela
s'accomplirait un jour, à savoir que je serais privé de la vue par les mains d'Ulysse).
— XÉN., *Anab.*, III, 2, 19 : ἐνὶ μόνῳ προέχουσιν ἡμᾶς οἱ ἰππεῖς,
φεύγειν αὐτοῖς ἀσφαλέστερόν ἐστιν ἢ ἡμῖν².

Le relatif joue quelquefois le rôle d'un démonstratif dans cet emploi spécial.

Ex. : THUC., VI, 11, 4 : ὅπερ νῦν ὑμεῖς... πεπόνθατε· διὰ τὸ... περιγεγε-
νήσθαι... καὶ Σικελίας ἐφίεσθε.

III. Enfin il arrive (mais très rarement) qu'on supprime toute particule explicative après τεκμήριον δέ, bien qu'en règle générale, on doive employer γάρ³.

Ex. : THUC., II, 50, 2 : τεκμήριον δέ· τῶν μὲν τοιοῦτων ὀρνίθων ἐπίλειψις
σαφῆς ἐγένετο... — XÉN., *Cynég.*, 5, 31 : τεκμήριον δέ, ὡς ἐλαφρόν
ἐστίν· ὅταν ἀτρέμα κτλ. (cf. *Anab.*, I, 9, 29).

348. — *En latin*, on omet assez volontiers les particules *causales*.

1° On supprime quelquefois la particule **nam** (*propr.* je m'explique),
devant un développement nouveau qui est comme l'explication
du précédent.

Ex. : CIC., *de Off.*, I, 29, 104 : ut pueris non omnem ludendi licentiam
damus, sed eam, quæ ab honestis actionibus non sit
aliena : sic in ipso joco aliquod probi ingenii lumen
eluceat. *Duplex* est omnino jocandi genus... (cf. *Tusc.*, II,
21, 47).

2° On supprime **enim** ou **nam** assez volontiers quand la seconde
proposition est l'explication naturelle de la première.

1. En pareil cas, l'usage correct demande qu'on emploie γάρ dans la seconde proposition.

Ex. : PLATON, *Apol.*, 31 a : ὅτι δ' ἐγὼ τυγχάνω ὧν τοιούτους... ἐνθὲν δὲ ἂν κατανοήσαιτε·
οὐ γάρ κτλ.

Sur toutes ces questions, voy. R. KÜHNER, *ausf. Gramm. d. gr. Spr.*, § 544, 1 et cf. § 546, 5 d.

2. Il ne faut pas confondre ces cas particuliers avec ceux dans lesquels la suppression de toute
particule explicative est justifiée par la vivacité du mouvement et par la passion de l'orateur.

Ex. : DÉM., IV, 14 : καὶ δὲ πειράσομαι λέγειν, δεηθεῖς ὑμῶν, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, τοσοῦ-
τον· ἐπειδὴν ἅπαντα ἀκούσητε, κρίνατε, μὴ πρότερον προλαμβάνετε.

3. Cf. XÉN., *Banq.*, 4, 17 : τεκμήριον δέ· θαλλοφόρους γάρ κτλ. Sur ce point, voy. encore
KÜHNER, à l'endroit cité ci-dessus, n. 1.

EX. : CIC., *p. Rosc. Am.*, 25, 70 : **supplicium in parricidas singulare excogitaverunt... : insui voluerunt in culleum vivos.** — T.-LIVE, II, 40, 42 : **grata... civitas fuit : statua in comitio posita, etc.**¹.

REMARQUE. — Comme en grec (cf. ci-dessus, p. 346, REM. II), on supprime toute particule explicative devant une proposition précédée d'une autre proposition où se trouve un démonstratif, etc., annonçant ou préparant ce qui va suivre.

3° Enfin on supprime toute particule causale, quand on veut détacher, en quelque sorte, du contexte l'explication proposée et la produire dans toute sa force : c'est un effet de style que recherche particulièrement Salluste.

EX. : SALL., *Cat.*, 7, 5 : **talibus viris non labos insolitus, non locus ullus asper aut arduus erat, non armatus hostis formidulosus : virtus omnia domuerat.** (Cf. *Cat.*, 6, 7 ; 17, 7 ; 37, 4 ; 43, 4 ; *Jug.*, 1, 4 ; 8, 1 ; 18, 6 ; 38, 2 ; 63, 6).

349. — Il peut arriver qu'il y ait intérêt à supprimer les conjonctions signifiant donc, par conséquent. En effet, quand on les exprime, c'est qu'on veut insister sur ce point que l'idée signifiée dans la proposition est une *conséquence logique* de la précédente : quand on les supprime, c'est qu'on envisage seulement le *résultat* acquis ou qu'on veut simplement résumer les idées énoncées.

1° *En grec*, il est très rare que cette figure soit employée².

Les prétendus exemples qu'on en cite sont contestables.

EX. : SOPH., *Œdipe roi*, 871 : μέγας ἐν τούτοις (sc. τοῖς νόμοις) θεὸς οὐδὲ γηράσκει (reprise de l'idée générale contenue dans

1. Il est naturel de n'exprimer aucune particule devant les propositions contenant un mot exclamatif comme **sic, tantus**, etc., puisque le mot exclamatif sert par lui-même de lien entre la proposition où il se trouve et celle qui précède.

EX : CIC., *Tusc.*, IV, 37, 79 : (Alexander) cum interemisset Clitum familiarem suum, vix a se manus abstinuit : **tanta vis fuit pœnitendi.**

Il en est de même en grec.

EX : EUR., *Alc.*, 465 : τοῖαν ἔλιπες θανοῦσα | μολπὰν μελέων ἀοιδοῖς.

Sur tout ceci, voy. KÜHNEN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.* (p. 754 et suiv.). D'ailleurs on lira avec profit dans le même ouvrage tout le § 177 (*Bemerkungen über die asyndetische Verbindung der Sätze*), où sont réunis un grand nombre d'exemples bien classés et bien interprétés : nous avons choisi les plus importants.

2. Toutefois on en trouve des exemples chez les poètes, particulièrement chez Homère et chez Pindare. Le plus souvent la proposition ainsi construite sert à exprimer le *résultat* d'un fait précédemment énoncé.

EX. : HOM., *Il.*, XVII, 50 : δοῦπῃσεν δὲ πεισῶν, ἀράβησε·δέ τεύχε' ἐπ' αὐτῶ. | Αἶματι οἱ δεύοντο κόμαι χαρίτεσσιν ὁμοῖαι. *Il.*, XXI, 350 : ὁ δ' ἐς ποταμὸν τρέψε φλόγα παμφανώσαν· παῖοντο πελέαι κτλ. (Cf. XXII, 393 ; XXXIII, 15). — ΠΙΝΔΑΡ, *Pyth.*, 2, 49 (après le récit du supplice d'Ixion) : θεὸς ἅπαν ἐπὶ ἐλπίδεσσι τέχμαρ ἀνύεται κτλ.

Mais il arrive aussi qu'Homère et Pindare suppriment toute conjonction, même en tête d'une proposition qui exprime la *conséquence* d'une proposition précédente.

EX. : ΠΙΝΔΑΡ, *Ol.*, 3, 45 : τὸ πόρσω δ' ἔστι σοφοῖς ἄβαν | χάσφοις· οὐ μιν διώξω (cf. 1, 114 ; *Ném.*, 4, 89). *Pyth.*, 1, 88 : πολλῶν | ταμίας ἐσσι· πολλοὶ μάρτυρες ἀμφοτέρους πιστοί, « tu régnes sur beaucoup d'hommes, (et par conséquent) tu as beaucoup de témoins de ce que tu peux dire de juste et de faux. »

la strophe on attendrait donc γάρ, et non οὖν). *EL.*, 673 : τέθνηκ' Ὀρέστης· ἐν βραχεί ξυθείς λέγω (on ne voit pas ici qu'une particule quelconque eût été à sa place). — *XÉN., Mém.*, II, 3, 49 : οὐκ ἂν πολλὴ ἀμαθία εἴη... τοῖς ἐπ' ὤφελειν πεποιημένοις ἐπὶ βλάβῃ χρῆσθαι; (c'est moins une conclusion qu'un jugement exprimé sur le fait précédemment énoncé). (Cf. *ib.*, III, 41, 1 : *Banq.*, 3, 9; *Hell.*, III, 1, 26; *Cyr.*, IV, 4, 5.)

C'est jouer sur les mots que de dire : on supprime parfois toute conjonction *conclusive*, quand il s'agit de *conclure* une narration développée ou un long discours.

Ex. : *SOPH., Ph.*, 620 : ἤκουσας, ὦ παῖ, πάντα. *Aj.*, 480 : πάντ' ἀκήκοας λόγον (cf. *EL.*, 59).

REMARQUE. — L'omission de la conjonction s'explique d'elle-même, quand elle est remplacée par un démonstratif qui résume ce qui vient d'être dit.

Ex. : *SOPH., Ant.*, 491 : τοιοῦτ' ἐγὼ νόμοισι τήνδ' αὖξω πόλιν. *ib.*, 207 : τοιόνδ' ἐμὸν φρόνημα. Etc. — *THUC.*, IV, 87 : πρὸς ταῦτα βουλευέσθαι (cf. I, 74, 7 : πρὸς τὰδε βουλευέσθαι (à la fin du discours des Corinthiens). — *XÉN., Ant.*, I, 3, 20 : ἔδρεξε ταῦτα (cf. III, 2, 38; 3, 20). *Mém.*, I, 1, 9 : τοὺς τὰ τοιαῦτα παρὰ τῶν θεῶν πυνθανομένους ἀθέμιστα ποιεῖν ἤγειτο.

2° *En latin*, on supprime les conjonctions consécutives (*igitur* ou *ergo*) quand on veut résumer avec force tout un développement.

Ex. : *CIC., in Verr.*, II, 2, 49, 120 : quorum ex testimoniis cognoscere potuistis totā Siciliā per triennium neminem ulla in civitate senatorem factum esse gratiis, neminem, ut leges eorum sunt, suffragiis, neminem nisi istius imperio aut litteris, atque in iis omnibus senatoribus cooptandis non modo suffragia nulla fuisse, sed ne genera quidem spectata esse, ex quibus in eum ordinem cooptari liceret, neque census neque ætates neque cetera Sicularum jura valuisse.

ou (le plus souvent) quand on veut marquer que la proposition résume le développement précédent et en indique le résultat.

Ex. : *CIC., in Verr.*, II, 5, 31, 82 : itaque excogitat rem singularem : naves... removisset. Accipit naves sociorum, etc. (Cf. *P. Sert.*, 31, 67; *de Leg. agr.*, 2, 5, 12.)

REMARQUE. — La particule *ergo* marquant la conclusion logique d'un développement ou d'un raisonnement ne peut être supprimée que devant une proposition qui forme en quelque sorte le couronnement d'une période.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 12, 29 : quod quia vidisti plures scire, cogitasti, si ei reddidisses, te minus habiturum, rem nihilo minus testatam futuram ; non reddidisti (p. ergo non reddidisti). Cf. *De prov. cons.*, 1, 1.

350. — Les conjonctions *adversatives*, mais, cependant, au contraire, etc., ne sont ordinairement supprimées qu'en latin¹.

C'est un moyen de marquer avec toute la force possible l'opposition qui existe entre deux membres de phrase.

1° Le cas le plus ordinaire est celui dans lequel on oppose une proposition affirmative à une proposition négative ou réciproquement.

Ex. : PLAUTE, *Mil.*, 208 : incoctum non expromet, bene coctum dabit. — CIC., *de Amic.*, 5, 19 : ex propinquitatē benevolentia tolli potest, ex amicitia non potest (cette figure est très fréquente chez Cicéron, cf. *de Sen.*, 23, 84 ; p. *Rosc. Am.*, 24, 67 ; *ad Fam.*, IX, 26, 4 ; *Tusc.*, I, 14, 31, 77 ; 48, 116 ; II, 14, 34 ; III, 17, 36 ; 18, 40 ; V, 32, 90 ; p. *Mil.*, 9, 26 ; p. *Planc.*, 24, 60 ; p. *Cluent.*, 6, 17), — T-LIVE, XXII, 27, 9 : nec se... dies imperii cum eo, exercitum (mais ce sera l'armée) divisurum. Etc.

2° Mais il peut arriver que deux propositions affirmatives soient ainsi juxtaposées.

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, I, 18, 1 : Cæsar celeriter concilium dimittit, Liscum (p. sed Liscum) retinet. — CIC., *in Verr.*, II, 3, 28, 69 : videbant Agyrinenses, quicquid ad eos recuperatores Apronius attulisset, illum perfacile probaturum ; condemnari (p. at condemnari) cum istius invidia infamiaque malebant quam ad ejus condiciones pactionesque accedere.

REMARQUE. — Cette figure s'accompagne souvent chez les auteurs qui ont souci du style d'un balancement parfait entre les termes ou les membres opposés.

Ex. : CIC., *Tusc.*, I, 45, 108 : in Hyrcania plebs publicos alit canes, optimates domesticos. *De Nat. deor.*, III, 36, 88 : judicium hoc omnium mortalium est : fortunam a deo petendam, a se ipso sumendam esse sapientiam. *Acad.*, II, 5, 15 : Plato reliquit perfectissimam disciplinam, Peripateticos et Academicos, nominibus differentes, re congruentes.

351. — En grec, et surtout en latin, on peut considérer comme un reste des constructions primitives l'emploi des parenthèses qui sont insérées dans la phrase sans faire réellement corps avec elle.

1. Il y a bien en grec des exemples de cette figure, mais ils sont rares et ne paraissent pas se rencontrer ailleurs que chez les poètes, en vue d'un certain effet à produire, pour rendre, par exemple, plus frappant le contraste entre deux idées, etc.

Ex. : SOPH., *Ant.*, 1334 : μέλλοντα ταῦτα τῶν προκειμένων τι χρὴ | πράσσειν, « cela c'est l'avenir, (mais) c'est du présent que tu dois l'occuper. » — *Aj.* 470 : οὐκ ἔστι ταῦτα (« c'est impossible ») παῖρά τις ζητητέα | τοιάδ', ἀφ' ἧς κτλ.

Voy. R. KÜHNKE, *ausf. Gr. der gr. Sprache*, § 346, 4 (p. 862).

C'est ainsi qu'on rencontre αἰτοῦμαι σε, οἶμαι (Hom. οἶω), οἶδα, εὖ ἴσθι (ἴστε)¹, δοκῶ, ὀρᾷς (ὀρᾷτε), φημί — *credo, puto, reor, dico, fateor, quæso, mihi crede*, etc., intercalés dans des propositions auxquelles les unit seulement le sens.

EX. : XÉN., *Cyr.*, III, 29 : ἀλλ', ὦ Ζεῦ μέγιστε, αἰτοῦμαι σε, δός μοι τοὺς ἐμὲ τιμῶντας νικῆσαι εὖ ποιοῦντα.

ARIST., *Plut.*, 216 : ἐγὼ γάρ, εὖ τοῦτ' ἴσθι, καὶ δὴ μ' ἀποθανεῖν, | αὐτὸς διαπράξω ταῦτα. *Thesm.*, 496 : ταῦθ' ὀρᾷς, | οὐπώποτ' εἴπεν.

TÉR., *Ad.*, 101 : non est flagitium, *mihi crede*², adulescentulum | scortari. — CIC., *Tusc.*, I, 36, 87 : hæc, *opinor, incommoda sunt carentis* (cf. 38, 92). 39, 94 : nam, *reor, nullis*, etc.). — VATIN., AP. CIC., *ad Fam.*, V, 9, 1 : non, *puto, repudiabis*. — CIC., *in Verr.*, II, 4, 47, 105 : ad ea, quæ dicturus sum, *reficite vos, quæso, iudices*. *Ad Att.*, VIII, 13, 3 : *Attica mea, obsecro te, quid agit?*

REMARQUES. — I. C'est à des propositions du même genre qu'on a affaire dans les expressions *amabo* ou *amabo te* si fréquemment employées dans la langue familière sous forme de parenthèses.

II. On trouve souvent chez T.-Live des phrases entières intercalées dans d'autres phrases sous forme de parenthèses sans aucune conjonction de liaison ; de même chez Pline le Jeune et chez Tacite. C'est encore un reste de la syntaxe primitive, qui se contentait de juxtaposer les propositions.

Mais il arrive aussi que ces parenthèses sont rattachées au reste de la phrase par une particule. Salluste est le premier qui ait employé *et* (cf. *Jug.*, 52 : *et jam die vesper erat*) ; T.-Live en offre de nombreux exemples ; Virgile se sert de *neque* (*Egl.*, 3, 102) ; Cicéron, T.-Live et Pétrone emploient *autem* ; on trouve *nam* déjà chez Térence, puis chez Cicéron, Salluste et Sénèque, *namque* chez Virgile, chez T.-Live et leurs imitateurs Q.-Curce, Pline le Jeune et les écrivains postérieurs, *enim*, chez Cicéron, T.-Live, Q.-Curce, Pline, etc., *etenim* (mais rarement) chez Cicéron, T.-Live et Ovide, enfin *sed* chez Pétrone³.

352. — La juxtaposition, au lieu de la subordination. — On doit considérer aussi comme un vestige de la syntaxe primitive l'emploi de la juxtaposition au lieu de la subordination⁴.

1. Quant à (εὖ) οἶδ' ὅτι, cette locution constituait, à l'origine, une proposition liée au reste de la phrase par la conjonction ὅτι. Mais, dans l'usage, ὅτι a perdu sa valeur propre de conjonction (cf. δηλονότι) et n'a plus aucune influence sur la construction de la phrase, qui dès lors se comporte comme elle se comporterait avec οἶδα tout seul.

EX. : PLAT., *Apol.*, 37 b : ἀντὶ τοῦτου δὴ ἔλωμαι ὧν εὖ οἶδ' ὅτι κακῶν ὄντων ; (par attr., au lieu de ἔλωμαι τι τοῦτων, ἃ εὖ οἶδα, ὅτι κακά ἐστίν). — DEM., IX, 1 : καὶ πάντων οἶδ' ὅτι φησάντων γ' ἂν (par attr., pour καὶ οἶδ' ὅτι πάντες φησaiέν γ' ἂν).

2. Il ne faut pas confondre cet emploi de *mihi crede*, qui forme une parenthèse, avec celui dont il sera question plus loin, § 352, 2 a.

3. Cf. SCHMALZ, *Lat. Gramm.*, § 164.

4. Il semble que quelques-uns des exemples cités au paragraphe précédent pourraient être placés ici. Mais il faut considérer que les passages rapportés ci-dessus ne sont pas tout à fait semblables à ceux qui vont être cités. Tout à l'heure il s'agissait de parenthèses, c'est-à-dire de membres de phrases qui peuvent se détacher de l'ensemble ; il s'agit maintenant de termes qui dominent toute la phrase et la subordonnent.

1° *En grec*, on ne peut citer qu'un très petit nombre d'exemples de cette construction.

a) Les poètes comiques et même Euripide emploient souvent les expressions *πῶς δοκεῖς*; *πόσον δοκεῖς*; *πῶς οἶει*; qu'en pensez-vous? avec la valeur d'une proposition signifiant au delà de ce qu'on peut exprimer ou c'est à peine croyable.

Ex. : ARISTOPH., *Acharn.*, 24 : ὥστιοῦνται, **πῶς δοκεῖς**; | ... περὶ πρώτου ξύλου (cf. *Plut.*, 742; *Nuées*, 881). *Gren.*, 54 : τὴν καρδίαν ἐπάταξε **πῶς οἶει**; σφόδρα. *Assembl. des femmes*, 399 : ὁ δῆμος ἀναβοᾷ, **πόσον δοκεῖς**; — EUR., *Hipp.*, 446 : τοῦτον λαβοῦσα, **πῶς δοκεῖς**; καθύβρισεν. Cf. *Héc.*, 1160. *Iph. à Aulis*, 1590.

REMARQUE. — Ces expressions avaient fini par prendre la valeur de véritables adverbes¹; mais, si l'on considère leur origine, elles remontent à l'époque où, au lieu d'être suivis d'une proposition infinitive, etc., les verbes signifiant dire, penser ou croire étaient simplement rapprochés des propositions qu'ils annonçaient.

b) A toutes les époques de la langue, le neutre des pronoms démonstratifs οὗτος, ὅδε, ἐκεῖνος sert à préparer une proposition subséquente.

Ex. : HOM., *Od.*, I, 82 : εἰ μὲν δὴ νῦν **τοῦτο** φίλον μακάρεσσι θεοῖσιν, | νοστήσαι Ὀδυσῆα. IX, 3 : ἦτοι μὲν **τόδε** καλὸν ἀκουόμεν ἐστὶν αἰοῖδου τοιοῦδε... XX, 334 : σὴ **τάδε** μητρὶ... κατάλεζον, | γῆμασθαι. — PLAT., *Rép.*, 341 d : ἐπὶ **τούτῳ** πέφυκεν, ἐπὶ **τῷ** τὸ ξυμφέρον ἐκάστῳ **ζητεῖν**. *Apol.*, 35 c : οὐ γὰρ ἐπὶ **τούτῳ** κάθηται ὁ δικαστής, ἐπὶ **τῷ** καταχαρίζεσθαι τὰ δίκαια. — XEN., *Cyr.*, VIII, 7, 25 : τί γὰρ **τούτου** μακαριώτερον, τοῦ γῆ **μιχθῆναι**; *Hell.*, IV, 1, 2 : ἐπορεύετο πάλοι **τούτου** ἐπιθυμῶν, τοῦ ἀφιστάναι τὸ ἔθνος ἀπὸ βασιλείας. — DÉM., XVIII, 123 : ἐγὼ λοιδορίαν κατηγορίας **τούτῳ** διαφέρειν ἡγοῦμαι, **τῷ** τὴν μὲν κατηγορίαν ἀδίκηματα **ἔχειν** κτλ.

XEN., *Banq.*, 4, 49 : ἐκεῖνο ἡδέως ἂν πυθοίμην, **πῶς** αὐτοὺς θεραπεύων οὕτω φίλους **ἔχεις**. — PLAT., *Gorg.*, 474 d : τί δὲ **τόδε**; τὰ καλὰ κτλ.²

1. La preuve, c'est que parfois elles sont, en quelque sorte, absorbées par la proposition principale.

Ex. : ARISTOPH., *Ach.*, 12 : πῶς τοῦτ' ἔσεισέ μοι **δοκεῖς** τὴν καρδίαν;

Voy. R. KÜMMER (ausf. gr. der gr. Spr., p. 873 et suiv.), qui voit dans ces expressions des parenthèses analogues à celles dont nous avons parlé ci-dessus (§ 351). Il nous a paru que le cas n'était pas tout à fait le même : ce sont bien des parenthèses, si l'on veut, mais on ne peut pas, comme les autres, les détacher de la phrase sans altérer profondément l'expression de l'idée ou plutôt du sentiment.

2. Les adverbes démonstratifs peuvent jouer le même rôle.

Ex. : PLAT., *Rép.*, 618 e : αὐτὴν **ἐκεῖσε** ἄξει, εἰς τὸ ἀδικιωτέραν γίνεσθαι. — XEN., *Anab.* IV, 6, 10 : ἐγὼ δ' οὕτω γινώσκω· εἰ μὲν ἀνάγκη κτλ.

REMARQUE. — On voit que de tous les exemples cités celui de Xénophon (*Danq.*, 4, 49) est le seul dont on puisse dire réellement qu'il reproduit la forme de la phrase primitive. Dans les autres, on trouve seulement une construction intermédiaire entre la juxtaposition simple et la subordination véritable. Néanmoins il convenait de les citer, afin de montrer que malgré la prédilection des Grecs pour la liaison étroite des propositions à l'aide des particules, il y avait encore dans leur langue, même à une époque avancée, des traces de l'état primitif¹.

c) Sur βούλει (ou βούλεσθε) suivi du subjonctif délibératif, voy. ci-dessus, § 341, REM. II (et la note).

d) Enfin on peut citer, à toutes les époques de la langue grecque, un certain nombre d'exemples où l'on trouve, sinon des propositions simplement juxtaposées, du moins des propositions dans lesquelles la subordination est remplacée par la coordination, forme intermédiaire entre la construction primitive et la construction postérieure.

α) Les particules *δέ*, *καί* ou *τε* remplacent quelquefois un relatif, une conjonction temporelle, etc.

Ex. : HOM., *Il.*, XV, 551 : ναίε δὲ παρ Πριάμῳ· ὁ δὲ μιν τίεν ἴσα τέκεσσι (au lieu de *ὅς* μιν τίεν). X, 185 : πολὺς δ' ὀρυμαγδὸς ἐπ' αὐτῷ | ἀνδρῶν ἡδὲ κυνῶν· ἀπὸ *τε* σρισίν ὕπνος ὀλωλεν (au lieu de *οἷς* ὕπνος ἀπόλωλεν). — HÉR., I, 1 : ἐλθεῖν ἐπὶ τὴν θαλάττην... τοῦ βασιλέως θυγατέρα· τὸ δὲ οἱ οὐνομα εἶναι... Ἰοῦν. — THUC., III, 88, 2 : οἰκοῦσι δ' ἐν μιᾷ τῶν νήσων οὐ μεγάλη, καλεῖται δὲ Λιπάρα. — XEN., *Anab.*, 1, 2, 48 : τῶν βαρβάρων φόβος πολὺς καὶ ἄλλοις, καὶ ἡ Κίλισσα ἔφυγεν (au lieu de *καὶ τῇ Κίλισσῃ ἥ* ἔφυγεν).

HOM., *Il.*, VI, 147 : φύλλα τὰ μὲν τ' ἄνεμος χαμάδις χέει, ἀλλὰ δέ θ' ὕλη | τηλεθώσα φύει· ἕαρος δ' ἐπιγίγνεται ὥρη (au lieu de *ὅτε* ἕαρος ἐπιγίγνεται ὥρη). *Od.*, II, 313 : ἦ οὐχ, ἄλκις, ὡς τὸ πάροιθεν, ἐκείρετε πολλὰ καὶ ἐσθλὰ | κτήματ' ἐμά, μνηστῆρες, ἐγὼ δ' ἔτι νήπιος ἦα; (au lieu de *πάροιθεν, ὅτε* ἐγὼ ἔτι νήπιος ἦα). *Il.*, XXII, 235 : νῦν δ' ἔτι καὶ μᾶλλον νοέω ρρεσί τιμῆσασθαι, | ὅς ἐτλης ἐμεῦ εἶνεκ', ἐπεὶ ἴδεις ὀφθαλμοῖσιν, | τείχεος ἐξελθεῖν, ἄλλοι δ' ἔντοσθε μένουσιν (au lieu de *ἐπειδὴ* [«alors que...»] ἄλλοι ἐντοσθε μένουσιν). Etc.

β) La langue classique a même conservé et consacré cet usage particulier de la coordination dans un emploi très connu de la conjonction *καί* (ou de *τε... καί*) servant à relier des propositions dont l'une est *logiquement* subordonnée à l'autre : *ἀμα... καί*, en même temps que, aussitôt que; *ἤδη... καί* (lat. *jam...*

1. D'ailleurs l'emploi du démonstratif dans ces sortes de phrases est intéressant à noter : il rappelle un fait bien connu, à savoir que dans toutes les langues ce sont les pronoms démonstratifs qui ont joué à l'origine le rôle de pronoms relatifs et de conjonctions ou particules de liaison. On peut même dire qu'au fond de tout relatif et de toute conjonction on retrouve le démonstratif. C'est ce qu'on tâchera d'établir, à l'occasion.

cum), οὐπω... καί (*nondum... cum*), οὐκ ἔφθασα... καί (*vix... cum*).

Ex. : PLAT., *Cratyle*, 440 b : ἄμα τ' ἂν μεταπίπτοι εἰς ἄλλο εἶδος γνώσεως, καὶ οὐκ ἂν εἴη γνώσις. — XEN., *Hell.*, VII, 1, 28 : καὶ ἄμα ταῦτ' ἔλεγε καὶ ἀπῆει. *An.*, II, 1, 7 : ἤδη τε ἦν περὶ πλήθουςαν ἀγορὰν καὶ ἔρχονται παρὰ βασιλείως... κήρυκες. — ISOCR., IV, 86 : οἱ Λακεδαιμόνιοι οὐκ ἔφθασαν πυθόμενοι τὸν περὶ τὴν Ἀττικὴν πόλεμον καὶ... ἦχον ἡμῖν ἀμυνοῦντες¹.

REMARQUE. — Certains écrivains (Thucydide en particulier) juxtaposent à l'aide de καί deux idées logiquement subordonnées l'une à l'autre ; mais c'est là un procédé de style tout artificiel dont l'étude appartient moins à la grammaire historique qu'à l'histoire littéraire. Voy. R. KÜHNER, *ausf. Gramm. d. gr. Sprache*, § 518, 9 (p. 783 et suiv.), et sur Thucydide en particulier les réflexions de M. A. Croiset, dans l'Introduction de son édition, p. 122.

2° En latin, les exemples sont beaucoup plus abondants, sans doute parce que la langue façonnée assez tard par le génie des écrivains a toujours conservé quelque chose de sa rudesse ou, si l'on veut, de sa naïveté primitive.

a) Quelques formes de langage reproduisent le type primitif de la phrase.

Ex. : CIC., *ad Att.*, II, 11, 1 : **narro tibi, plane relegatus mihi videor.** HOR., *Sat.*, II, 7, 68 : **evasti : credo, metues doctusque cavebis** (au lieu de *ut* [supposé que] *evaseris, credo te doctum esse et cauturum*). — PÉTR., *Satir.*, 429 : **crede mihi², non intellego.** Etc.

b) Après les verbes signifiant dire, penser ou croire, **sentio, audio, video, cogito, intellego, opinor, credo, spero, censeo, scio, certum est** (et quelquefois aussi après **moneo**), employés surtout à la première personne du singulier, on trouve, surtout chez les comiques et dans la langue familière, une proposition à l'indicatif et simplement juxtaposée, au lieu de la proposition infinitive.

Ex. : PLAUTE, *Mil.*, 1377 : **et sensi, hinc sonitum fecerunt fores.** — CATON (cité par A.-Gelle, XVI, 1, 4) : **cogitate cum animis vestris, si quid vos per laborem recte feceritis, labor ille a vobis cito recedet.** — PLAUTE, *Pers.*, 802 : **ludos me facitis, intellego.** *Rud.*, 661 : **opinor, leno pugnīs plectitur** (cf.

1. On voit qu'ici le grec n'est pas allé aussi loin que le latin. Cf. ci-dessus § 344.

2. Sur l'emploi de **crede mihi** et de **mihi crede**, voy. SCHWALZ, *Zeitschrift für Gymnasialwesen*, 1881, p. 115. Il résulte de cette étude que **crede mihi** est une expression de la langue familière, tandis que **mihi crede** se rencontre à peu près exclusivement dans le style châtié.

HOR., *Sat.*, I, 3, 53; *Ép.*, I, 16, 78,; II, 2, 17). *Amph.*, 297 : **credo, misericors est** (cf. *Aulul.*, II, 2, 27; TÉR., *Andr.*, 313). — SALL., *Cat.*, 32, 13 : **bene et composite C. Cæsar... de vita et morte disseruit, credo, falsa existumans ea, quæ de inferis memorantur.** — CIC., in *Cat.*, I, 2, 5 : **si te interfici jussero, credo, erit verendum mihi...** — TÉR., *Heaut.*, 588 : **recte dicit, censeo.** — PLAUTE, *Capt.*, 326 : **scio ego, multos jam lucrum homines luculentos reddidit** (cf. *ib.*, 971). *Amph.*, 1048 : **certumst, intro rumpam in ædis** (cf. *Aul.* IV, 6, 10). *Most.*, 196 : **moneo ego te, te ille deseret ætate et satietate**¹.

REMARQUE. — Quelquefois la proposition subséquente est préparée par un pronom démonstratif employé dans la proposition précédente².

Ex. : M. CATO, *ad Marc. filium* (Jordan, p. 77) : **et hoc puta vatem dixisse, quandoque ista gens suas litteras dabit, omnia corrumpet.** — PLAUTE, *Pseud.*, 119, sq. : **atque hoc... dico prius : | si neminem alium potero, tuum tangam patrem** (cf. TÉR., *Heaut.*, 795 sq. ; *Adelph.*, 163 ; 346 sq. ; *Eun.*, 898 sq. ; 971 sq.). — SÉNÈQUE, *Ep.*, 115, 18 : **hoc tibi philosophia præstabit, quo quidem nihil majus existimo : nunquam te pænitebit tui.** Etc.

c) Très souvent chez Plaute, quelquefois chez Caton, chez Térence et chez Apulée (qui a une prédilection marquée pour les étrangetés de l'archaïsme), on rencontre **facio** et surtout **faxo** suivi de l'indicatif futur, au lieu de **ut** avec le subjonctif.

Ex. : CATON, *de Re rust.*, 145, 3 : **si viride oleum opus siet, facito, accedet oleum et sal suæ usioni, quod satis siet.** — PLAUTE, *Amph.*, 1107 : **magis jam faxo mira dices** (cf. *Asin.*, 131 ; 749 ; *Bacch.*, 715 ; 831 ; *Cas.*, V, 2, 23). — TÉR., *Andr.*, 285 : **faxo... insultabis** (cf. *ib.*, 663 ; *Phorm.*, 308). — APULÉE, *Mét.*, VII, 27 (à la fin) : **senties efficiam misero dolori naturales vires adesse.**

d) Le subjonctif seul s'emploie dans le même sens qu'une proposition avec **ut** :

α) Avec les verbes ou les expressions signifiant une manifestation de la volonté ou nécessité, obligation³.

1. **Moneo** ainsi employé ne se rencontre pas ailleurs que chez Plaute ; **spero** n'est pas chez Cicéron, ni **opinor** chez Térence. Voy. SCHWALZ, *Lat. Gramm.*, § 209.

2. C'est le même cas qui a été vu plus haut, § 352, 1 b. Je ne vois pas pourquoi KĖANKA (*ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 178, 4 Anm. 2, p. 759) prétend, par un excès de subtilité, séparer ce cas du précédent, sous prétexte que la proposition annoncée par le pronom démonstratif est une simple apposition à ce pronom. Cela est vrai grammaticalement, mais n'empêche pas qu'on puisse voir dans cette construction un cas particulier de la juxtaposition.

3. C'est-à-dire avec **volo, nolo, malo**, avec l'impératif **sine**, avec **permitto**, « permettre de... », **impero**, « donner l'ordre de », **scribo**, « envoyer l'ordre de », **admoneo**, « avertir de », **hortor**, « exhorter à », **suadeo**, « conseiller de », **postulo, oro**, « demander, prier de... », etc., avec les impersonnels **licet**, « il est permis de... », **oportet**, « il faut que... », **necesse est**, « il est nécessaire que... », etc.

EX. : CIC., *de Orat.*, II, 21, 88 : **volo se efferrat in adulescente fecunditas** (cf. *de Rep.*, I, 40, 15). P. MUR., 28, 59 : **nolo accusator in judicium potentiam afferat**. — T.-LIVE, XXII, 39, 20 : **malo te sapiens hostis metuat, quam stulti cives laudent**¹. — T.-LIVE, VIII, 38, 13 : **sine modo, sese prædâ præpediant** (cf. VIRG., *En.*, II, 669; HOR., *Ép.*, I, 16, 70; 17, 32)². — SALL., *Cat.*, 45, 1 : **cetera, uti facto opus sit, ita agant permittit**³. — CÉS., *de Bell. Gall.*, IV, 28, 8 : **huic imperat, quas possit, adeat civitates** (cf. VII, 86, 2)⁴. — CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 46, 4 : **scribit Labieno... cum legione ad fines Nerviorum veniat**⁵. — CIC., *in Cat.*, 2, 9, 20 : **eos hoc moneo, desinant furere**. — CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 49, 3 : **hunc admonet, iter caute diligenterque faciat**. VI, 33, 5 : **Labienum Treboniumque hortatur... ad eam diem revertantur** (cf. *de Bell. civ.*, I, 21, 4)⁶. — CIC., *ad Att.*, III, 1 : **oro des operam, ut me statim consequare**. *Ad Fam.*, XIII, 35 : **magnoque opere abs te peto, cures, etc.**⁷. — CÉS., *de Bell. Gall.*, IV, 16, 3 : **qui postularent, eos... sibi dederent** (cf. CORN. NÉP., 7, 4, 1, etc.). — CIC., *p. Rosc. Am.*, 11, 31 : **licet omnes in me terrores periculaque impendeant omnia, succurram** (cf. CATON, *de Re rust.*, 83, etc.)⁸. — PLAUTE, *Pœn.*, V, 4, 74 : **pro hoc mihi patronus sim, necessest**. CIC., *de Fin.*, II, 35, 118 : **virtus voluptatis aditus intercludat necesse est**. *Sonn. Scip.*, 7 : **suis te oportet illecebris ipsa virtus trahat ad verum decus**⁹.

1. Cette dernière phrase est plus compliquée que les deux autres, à cause de l'emploi de **malo... quam...** Mais on voit que l'idée de volonté y est exprimée comme dans les deux autres par l'emploi du subjonctif seul (cf. ci-dessus, § 318). Les verbes **volo**, **nolo**, **malo** ne font qu'insister avec plus de force sur l'idée, comme dans cette phrase de Plaute : **diu vivat volo**, qu'on peut traduire littéralement ainsi : « qu'il vive longtemps : je <le> veux ».

2. A l'époque archaïque on trouve cette construction, même en dehors de l'impératif : cf. CATON, *de Re rust.*, 24; PLAUTE, *Pœul.*, 447, etc.; TER., *Andr.*, 900.

3. Cette construction est peut-être un archaïsme : elle se retrouve souvent dans T.-Live, mais ne paraît se rencontrer dans aucun écrivain vraiment classique.

4. On trouve la même construction avec **jubeo** dans la langue familière ou poétique. Cf. PLAUTE, *Stich.*, 396; *Pers.*, 605; *Mén.*, 955; *Rul.*, 707; TER., *Eun.*, 691; AUCT. B. ALEX., 73; AUCT. B. HISP., 27; OV. *Am.*, I, 4, 9, etc.; T.-LIVE, XXX, 19, 2; et les écrivains postérieurs.

5. De même, avec le verbe **mando** (cf. PLAUTE, *Merc.*, 428) :

EX. : CÉS., *de Bell. Gall.*, III, 11, 2 : **huic mandat... Remos adeat**.

6. De même avec **adhortor** et avec **cohortor**. Cf. T.-LIVE, V, 15, 5; CÉS., *de Bell. civ.*, II, 33, 2. Pour **suadeo**, voy. PLAUTE, *Trin.*, 681; CIC., *ad Fam.*, VII, 7, 1; CORN. NÉP., 9, 4, 1; PÉTR., *Sat.*, 35. **Persuadeo** ne se trouve qu'une fois avec le subjonctif seul, SALL., *Jug.*, 35, 2.

7. Κῆκκα, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 186, 2, b (p. 809), cite CÉSAR, *de Bell. Gall.*, VII, 63, 4; mais dans ce passage **ut** se trouve dans tous les manuscrits, sauf dans le *Romanus*.

8. C'est cet emploi de **licet** qui en a fait plus tard, à l'époque impériale, une véritable conjonction concessive; mais dans la prose classique **licet** n'est jamais une conjonction; c'est une forme verbale qui se construit avec le subjonctif seul et qui répond au français « je veux bien que... », « je consens à ce que... », etc. En poésie, on trouve **licebit** employé de même (cf. HOR., *Épôl.*, 15, 19).

9. De même **opus est** se construisait avec le subjonctif sans conjonction à l'époque archaïque (cf. PLAUTE, *Merc.*, 1004). Ce tour ne se retrouve que chez PLINUS LE JEUNE (*Ep.*, IX, 33, 11). La langue archaïque construisait aussi de la même façon **decet** (cf. PLAUTE, *Pœn.*, prol. 22) et **optimum est** (cf. PLAUTE, *Épid.*, I, 1, 37, etc.).

REMARQUES. — Il est intéressant de constater qu'avec quelques-uns de ces verbes (**volo, nolo, malo, necesse est**) ou quelques-unes de ces expressions impersonnelles (**licet, oportet, necesse est**), l'addition de **ut** est soit rare, soit même incorrecte¹ et que la langue classique a conservé et consacré sur ce point l'usage primitif.

Quant aux autres verbes qui marquent une manifestation de la volonté, ils se construisent *ordinairement* avec **ut** et le subjonctif *dans la langue classique*, mais l'usage primitif se retrouve encore, on le voit, dans un assez grand nombre d'exemples, même chez les meilleurs écrivains.

β) Avec certains verbes marquant une manifestation de l'activité et signifiant faire en sorte que..., obtenir que..., déterminer à..., veiller à ce que...; cette construction toutefois paraît propre à la langue *archaïque* ou *familière* et ne se rencontre pas *en général* chez les auteurs classiques.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, V, 10, 6 : **fortem fac animum habeas**. Etc. — SALL., *Cat.*, 44, 5 : **fac cogites** (remarquez aussi le tour familier : **fac sciam** et les expressions : **fac me ames, fac cogites, fac ante oculos tibi proponas**, pour **me ama, cogita, ante oculos tibi propone**). — PLAUTE, *Trin.*, 391 ; CAS., II, 3, 53 : **impetro** (avec le subjonctif seul), j'obtiens que... — PLAUTE, *Pœn.*, III, 2, 1 ; *Amph.*, 629 ; *Asin.*, 755 ; CATON, *de Re rust.*, 1, 4 : **video** (avec le subjonctif seul), je veille à ce que... — CATON, *de Re rust.*, 73 ; CIC., *ad Fam.*, II, 8, 1 ; PHÈDRE, *Fables*, V, 2, 6 ; PÉTRONE, *Sat.*, 58 : **curo** (avec le subjonctif seul), je prends soin que... — PLANC. AP. CIC., *ad Fam.*, X, 21, 6 ; POMPÉE chez CIC., *ad Att.*, VIII, 6 2 : **do operam** (avec le subjonctif seul), je prends soin que... Etc.

REMARQUES. — I. On rencontre parfois le verbe **censeo**, tel est mon avis, construit dans certains cas avec le subjonctif seul.

Ex. : CIC., *Ac.*, II, 30, 97 : **tribunum aliquem censeo adhibeant** (cf. T.-LIVE, XXXVI, 7, 17)². — HOR., *Ép.*, I, 14, 44 : **censebo exerceat**. — T.-LIVE, II, 48, 2 : **censuit... occuparent**.

Ces exemples sont un reste remarquable de la structure primitive des phrases.

II. Il ne faut pas confondre avec cette construction l'emploi du subjonctif seul, au lieu d'une proposition complétive avec **ne**, dans le tour familier **cave facias, cavete faciatis**, etc.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, IX, 21, 4 : **cave, si me ames, existimes me... abjecisse curam rei publicæ**. Etc.

1. Ainsi **volo, nolo, malo, necesse est, ut...** sont rares et **oportet, ut...** est absolument incorrect. Voy. R. KÜHNER, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 187, c, Ann. 2 (p. 812).

2. Mais dans SALLUSTE, *Cat.*, 52, 26, il n'est pas sûr qu'on puisse faire dépendre **misereamini et dimittatis** de **censeo** : ce sont des subjonctifs impératifs, et **censeo** est entre parenthèse : « ayez pitié d'eux, je vous le conseille » (Antoine-Lallier, éd. de Salluste, Paris, Hachette, 1888, p. 192, n. 26). Toutefois l'emploi du subjonctif, au sens d'un impératif, à la 2^e pers., est une irrégularité assez forte (cf. ci-dessus, § 318, 2^e, Rem. II).

Dans les phrases de ce genre **ne** est véritablement supprimé, sans doute par analogie avec la construction précédemment étudiée, où les Latins pouvaient supposer une ellipse de **ut**; mais, en tout cas, sans le verbe **caveo**, la proposition au subjonctif n'aurait point de sens ou bien aurait un sens opposé à celui qu'on attend. Au contraire, dans les exemples cités ci-dessus (α et β), l'ellipse de **ut** n'est qu'apparente. En effet, le subjonctif seul suffirait, sans verbe principal, à exprimer clairement l'idée de volonté qui domine toutes les phrases.

e) La proposition juxtaposée peut être négative.

EX. : PLAUTE, *Pœn.*, 900 : *ita dei faxint : ne apud lenonem hunc serviam.*

La proposition **ne... serviam** est du même ordre que celles qui ont été étudiées ci-dessus, § 333.

C'est dans des constructions de ce genre qu'il faut sans doute chercher l'origine de l'emploi de **ne** avec le subjonctif après les verbes signifiant craindre.

En effet, une phrase comme **ne veniat metuo** peut être traduite littéralement par : qu'il ne vienne pas ou puisse-t-il ne pas venir, (mais) je suis inquiet.

De même, **ne non veniat metuo** signifie proprement : puisse-t-il ne pas se faire qu'il ne vienne pas, (mais) je suis inquiet.

Enfin, dans la phrase **ut veniat metuo**, il vaut peut-être mieux considérer **ut** comme synonyme de **utinam**, puisse-t-il venir! mais je suis inquiet, que de remonter au sens primitif de la particule et d'expliquer je me demande avec crainte comment il pourrait venir.

REMARQUE. — Il est possible d'expliquer aussi simplement, mais pas tout à fait de la même manière, la construction des verbes grecs signifiant craindre ($\varphiοβεῖσθαι$, $δεδοέναι$, $δεινόν\ εστι\ μή...$) ou soupçonner quelqu'un de... ($ὕποπτεῦειν\ τινά\ μή...$), qui sont suivis d'une proposition commençant par $μή$, ou par $μή\ οὐ$ quand l'idée est négative. En effet $δέδοικα\ μή\ τοῦτο\ ποιήσης$, par exemple, signifie littéralement : ne fais pas cela (ordre négatif, cf. ci-dessus, § 313) < mais > je suis inquiet. Dans cette phrase la crainte se rapporte à l'avenir. Mais quand la crainte se rapporte au présent ou au passé, la construction n'est plus la même et $μή$ n'a plus le même sens. Ainsi $νῦν\ φοβοῦμαι\ μή\ ἡμάρτηκα$, je crains aujourd'hui d'avoir été déçu signifie proprement je me demande avec inquiétude si je n'ai pas été déçu. Toutefois l'on voit qu'ici encore la juxtaposition a précédé la subordination : en effet, l'on sait que $μή$ remplace souvent en grec $ἄρα\ μή$ et correspond au latin **num** dans l'interrogation directe simple : par conséquent la phrase qui vient d'être citée se ramène en dernière analyse à une proposition interrogative directe juxtaposée à une autre proposition : *est-ce que par hasard j'ai été déçu? Je me le demande avec inquiétude.*

f) Enfin l'on retrouve les traces de la structure primitive de la phrase dans les exemples cités aux §§ 307 et 327, où l'impératif et le subjonctif ont le sens concessif et remplacent des propositions subordonnées conditionnelles.

On peut ajouter les constructions suivantes où l'indicatif joue le même rôle.

Ex. : TÉR., *Eun.*, 251 : **negat quis, nego; ait, ajo** (cf. *Ad.*, 118; 120). — *Cic.*, *p. Tull.*, 34 : **arma cupiunt, dolo malo faciunt; tempus ad insidiandum ... idoneum eligunt, dolo malo faciunt; vi in tectum irruunt, in ipsa vi dolus est; occidunt homines, tectum diruunt, nec homo occidi nec consulto alteri damnum dari sine dolo malo potest** (cf. *p. Scst.*, 42. 92; *p. Rosc. Am.*, 20, 55). — *Virg.*, *Georg.*, II, 519 : **venit hiems, teritur Sicyonia baca trapetis**. — *Ov.*, *Trist.*, IV, 3, 33 : **tristis es, indignor**. — *Hor.*, *Sat.*, I, 3, 56 sq. : **probus quis | nobiscum vivit, multum demissus homo; illi | tardo cognomen pingui damus**. Etc.

353. — La langue littéraire n'a eu garde de négliger les ressources que lui offraient ces procédés naturels du langage pour donner au style plus de force, de vivacité ou de brusquerie, suivant les cas. Aussi voyons-nous que les meilleurs écrivains en ont usé : il serait trop long d'en donner des exemples¹.

§ 2. — Syntaxe des propositions coordonnées².

354. — Les propositions coordonnées sont celles qui sont unies à la principale par les conjonctions copulatives (et, aussi), disjonctives (ou, ou bien), causales (car, en effet), conclusives (donc, par conséquent) ou adversatives (mais, cependant, pourtant, etc.).

A. — PROPOSITIONS COORDONNÉES A L'AIDE DES CONJONCTIONS COPULATIVES.

I. — Grec : **τε et καί**.

355. — La plus ancienne des particules copulatives paraît être **τε** en grec³, qui, étant enclitique, se place toujours après un mot.

Elle s'emploie a) soit seule, b) soit en corrélation avec un autre **τε** pour relier des propositions.

a) La particule **τε** sans corrélatif est assez rare.

Ex. : *Hom.*, *Il.*, I, 38 : **ὃς Χρῦσῃν ἀμφιθέβηκας Τενέδοιό τε ἱπὶ ἀνάσσεις**.

1. Voy. R. KÜHNER, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 178, 5 (p. 761 et suiv.)

2. Dans ce chapitre, il sera question surtout de l'union des propositions entre elles et non de l'union des mots, qui appartient plutôt au chapitre relatif à l'emploi des particules. Nous renvoyons à ce chapitre pour toutes les observations importantes qui ne pourront pas trouver place ici.

3. L'étymologie rapproche **τε** de **quē**, en latin. Pour **τ**, au lieu de **qu**, cf. **πεντε** et **quinque**, **quattuor** et **τέτταρες**.

REMARQUE. — Ordinairement la particule τε, quand elle est employée sans corrélatif pour relier deux propositions, prend à peu près la même valeur que le latin *atque* signifiant et ainsi, et en outre, et donc, et par conséquent.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 256 : ἡ κεν γηθήσῃ Πριάμος Πριάμοιο τε παῖδες, | ἄλλοι τε (et ainsi) Τρῶες μέγα κεν κεχαροτάτο θυμῷ. — SOPH., *Aj.*, 657 : ἀλλ' εἶμι πρὸς... λειμῶνας... μολῶν τε... κρύψω τόδ' ἔγχος. — THUC., I, 2, 2 : νεμόμενοι τε (et en outre) τὰ αὐτῶν ἕκαστοι... (cf. 4 fin; 5, 3). I, 9, 1 : Ἀγαμέμνων τέ μοι δοκεῖ... τὸν στόλον ἀγείρει. I, 22, 4 : κτῆμά τε ἐς αἰὶ μάλλον ἢ ἀγώνισμα ἐς τὸ παρὰ χερσὶ μαχοῦσιν ζυγκείται¹. — PLATON, *Polit.*, 298 a : οἱ τ' αὐτὸ κυβερνήται μυρία ἕτερα τοιαῦτα ἐργάζονται (cf. *Lois*, 943 d). — LYS., XIII, 1 : ἐπραξε γὰρ οὗτος τοιαῦτα, δι' ἃ ὑπ' ἐμοῦ... μισεῖται ὑπὸ τε (et de plus) ὁμῶν... τιμωρηθήσεται. — XÉN., *Anab.*, I, 5, 14 : ὁ δ' ἐχάλεπαινε... ἐκέλευσε τε αὐτὸν ἐκ τοῦ μέσου ἐξίστασθαι. Etc.

b) Le plus souvent τε a pour corrélatif un autre τε et répond au français d'une part... d'autre part.

Ex. : HOM., *Od.*, II, 388 : δύσετό τ' ἥελιος σκιοῶντό τε πᾶσαι ἀγυιαί. — THUC., I, 23, 1 : τοῦτου δὲ τοῦ πολέμου μῆχος τε μέγα προύβη, παθήματά τε ξυνηνέχθη γενέσθαι ἐν αὐτῷ τῇ Ἑλλάδι οἷα οὐχ ἕτερα ἐν ἴσῳ χρόνῳ. — XÉN., *Mém.*, I, 2, 4 : Σωκράτης καὶ τοῦ σώματος αὐτός τε οὐκ ἡμέλει τοὺς τ' ἀμεινοντάς οὐκ ἐπὶ νει. *Anab.*, III, 2, 39 : ὅστις τε ὁμῶν τοὺς οἰκείους ἐπιθυμεῖ ἰδεῖν, μεμνήσθω ἀνὴρ ἀγαθὸς εἶναι· ὅστις τε ζῆν ἐπιθυμεῖ, πειράσθω νικᾶν.

c) Sur l'emploi de τε καὶ ou ... τε ... καὶ, voyez ce qui est dit ci-après, § 358.

REMARQUE. — Te n'a souvent d'autre rôle que de marquer l'articulation du discours et de faire ressortir l'idée exprimée par une autre particule. C'est ainsi que chez Homère et ses imitateurs on le trouve joint à μὲν et à δέ (μὲν τε... δέ τε) ou à μὲν seul (μὲν τε... δέ..., — μὲν τε... αὐτάρ..., — μὲν τε... οὐδέ..., — μὲν τε... ἡδέ) ou à δέ seul (μὲν... δέ τε...), etc.

356. — La particule καὶ est celle qui sert le plus communément à unir deux propositions.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 4, 8 : ἵππος πίπτει εἰς γόνατα, καὶ μικροῦ κἀκείνον ἐξέτραχίλισεν.

REMARQUES. — I. Καὶ équivaut souvent dans le récit au français alors², notamment dans la locution καὶ ὅς (at ille), qui indique, dans un dialogue, un changement d'interlocuteur.

Ex. : XÉN., *An.*, I, 8, 16 : καὶ ὅς ἐθαύμαζε τίς παραγγέλλει, καὶ ἤρετο ὅ τι καὶ εἴη τὸ σύνθημα.

1. Sur la fréquence et la valeur de cette particule chez Thucydide, voy. l'édition de M. A. Croiset, p. 143, n. 2.

2. Cf. XÉN., *An.*, I, 2, 6 : ἐνταῦθα ἔμειναν ἡμέρας τρεῖς καὶ ἔχε Μένων.

Quelquefois καί suffit tout seul à marquer cette idée.

Ex. : PLAT., *Phédon*, 60 a : καὶ ὁ Σωκράτης ἔφη, alors Socrate dit... Etc.

II. Καί marque parfois une conséquence de l'idée précédemment exprimée.

Ex. : PLAT., *Théét.*, 151 c : μικρὸν λαβὲ παράδειγμα καὶ πάντα εἶσει ἡ βούλομαι.

III. La particule καί est adverbe et signifie même, aussi, dans un grand nombre de locutions : il suffira de citer ici l'emploi de καί dans les comparaisons (cf. HOM., *Il.*, VI, 476 sq. ; PLATON, *Phéd.*, 64 c ; 76 e ; *Euthyphr.*, 6 a ; XÉN., *Mém.*, I, 6, 3, etc.) et la locution καὶ... δέ, qui correspond au latin *atque etiam*, *atque adeo*, *quin etiam* et signifie et aussi, et de plus ; dans cette locution, c'est δέ qui signifie et¹.

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 1, 2 : Δαρεῖος Κύρον στρατὴρην ἐποίησε καὶ στρατηγὸν δὲ ἀπέδειξεν (et lui avait donné en outre le commandement d'une armée).

IV. C'est par une extension du sens de et aussi que καί s'emploie, comme *ac* ou *atque* en latin, dans le sens du que français après les adjectifs ou adverbes qui signifient *égalité* ou *ressemblance*².

Ex. : THUC., VII, 71 : παραπλήσια ἐπεπόνθησαν οἱ Ἀθηναῖοι ἐν Συρακούσαις καὶ ἔδρασαν αὐτοὶ ἐν Πύλῳ (*litt.* les Athéniens avaient subi à Syracuse un sort analogue *et aussi* ils avaient à Pylos infligé < un sort analogue > à d'autres)³.

V. Sur l'emploi de καὶ, au lieu d'une particule de temps, voy. ci-dessus, § 352, 1, d, β (p. 352 sq.).

VI. Καί est renforcé parfois au moyen de γε (enclit.) ou de δῆ.

1^o Καί... γε... signifie proprement et certes, et vraiment.

Ex. : PLAT., *Rép.*, 314 d : καὶ καλῶς γε, ἔφη, λέγεις, *et vraiment* tu parles bien, dit-il.

2^o Καὶ δῆ s'emploie soit comme il a été dit ci-dessus (§ 300), soit dans les réponses avec la valeur du français oui, certes.

Ex. : SOPH., *Aj.*, 49 : ἦ καὶ παρέστη... ; καὶ δῆ 'πὶ δισσαῖς ἦν στρατηγίσιν πύλαις. *Oed. à Col.*, 173 : πρόσθιγέ νύν μου. Ψάω καὶ δῆ.

357. — Καί... καὶ sert ordinairement à unir deux expressions plutôt que deux propositions. Néanmoins on trouve quelquefois cette construction, quand il s'agit d'opposer entre eux deux membres de phrase.

Ex. : EUR., *Héc.*, 751 : τοῖ μὲν ἀνάγκη, καὶ νύ τ' ὅμως καὶ μὴ τύχῳ.

1. Voy. un intéressant article de M. MILTON W. HUMPHREYS dans *the Classical Review*, t. XI, p. 140 sq. (Avril, 1897).

2. Telle était du moins la valeur que καί avait à l'origine et qu'il conserve dans les phrases à construction simple. Mais l'usage lui ayant donné la valeur d'une particule de comparaison, on comprend qu'on le rencontre dans des constructions plus compliquées, comme celles-ci :

Ex. : HAN., VII, 50 : εἰ τοίνυν ἐκείνοι γνώμησι ἐχρέοντο ὁμοίησι καὶ σύ. — THUC., VII, 28 : αἱ δαπάναι οὐχ ὁμοίως καὶ πρὶν, ἀλλὰ πολλῶν μείζους καθίστασαν. II, 60, 6 : ὁ τε γνοὺς καὶ μὴ σαφῶς διδάξας ἐν ἑσφ καὶ εἰ μὴ ἐνεθυμήθη. III, 40, 2 : ἴσα καὶ ἰκέται ἐσμέν. — PLAT., *Ion.*, 500 d : οὐχ ὁμοίως πεποιήκασι καὶ Ὀμηρος.

Cet usage est plus fréquent en prose que chez les poètes.

3. On peut dire aussi avec KUNEN, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, § 423, Anm. 18, p. 361 (et peut-être cette explication vaut-elle mieux) que, même dans cet emploi, la particule καὶ signifie simplement « et ». En ce cas καὶ servirait à marquer que les deux termes coordonnés, à savoir l'objet que l'on compare et celui avec lequel on le compare, sont placés sur une seule et même ligne.

Dans ce cas, comme dans l'autre, *καί... καί* équivaut proprement au latin *cum... tum* (cf. ci-après, § 362, Rem. IV), et doit se traduire par : d'un côté... de l'autre, aussi bien... que, non seulement... mais encore.

REMARQUES. — I. Quelquefois *καί... καί* équivaut à *ἄμα... καί* (cf. ci-dessus, § 352, 1 d, β, p. 352).

Ex. : PLAT., *Phédon*, 59 e : *καί ἤκομεν καί ἡμῖν ἐξελθὼν ὁ θυρωρὸς... εἶπεν ἐπιμένειν.*

II. *Καί δὴ καί* signifie et certes aussi et sert à unir à une proposition contenant *τε* une autre proposition qui renchérit sur la première (cf. en latin *cum... tum vero etiam*) ; la combinaison la plus ordinaire est : *ἄλλος τε... καί δὴ καί*.

Ex. : PLAT., *Ion.*, 530 b : *ἐν τε ἄλλοις ποιηταῖς διατρίβειν πολλοῖς ἀγαθοῖς καί δὴ καί μάλιστα ἐν Ὀμήρῳ. Phédon*, 112 e : (*Ἀχέρων*) *δι' ἐρήμων τε τόπων ῥεῖ ἄλλων καί δὴ καί ὑπὸ γῆν ῥέων εἰς τὴν λίμνην ἀφικνεῖται τὴν Ἀγερουσιάδα.*

On trouve aussi *καί... καί δὴ καί*, voy. HÉROD., VI, 137 ; PLAT., *Gorg.*, 526 e ; *Rp.*, 352 a, etc., mais il est rare que *καί δὴ καί* s'emploie isolément, sans être rattaché à un *τε* ou à un *καί* précédent.

358. — La combinaison *τε καί* ou *τε... καί* sert particulièrement à relier deux mots qui s'opposent entre eux ou dont le second renchérit sur le premier, mais on peut l'employer aussi pour rattacher deux propositions.

Cet usage est particulièrement fréquent chez Thucydide¹.

Ex. : PLAT., *Eutyphr.*, 4 d : *τοῦ δεδεμένου ὠλιγώρει τε καί ἡμέλει.* — THUC., II, 51, 6 : *καί ἑμακαρίζοντό τε ὑπὸ τῶν ἄλλων καί αὐτοὶ τῷ παραχρῆμα περιχαρεῖ, καί ἐς τὸν ἔπειτα χρόνον ἱλπίδος τι εἶχον κούφης κτλ.* Etc.

Mais ordinairement la combinaison *τε καί* ou *τε... καί*, tout en reliant en apparence deux propositions entre elles, sert à opposer fortement les deux termes sur lesquels s'appuie chacune des particules.

Ex. : XÉN., *Mém.*, I, 1, 1 : *ἀποτρέπεσθαι τε καί προτρέπεσθαι.* I, 1, 14 : *γίγνεσθαι τε καί ἀπόλλυσθαι.* Etc.

REMARQUES. — A cette combinaison se rattachent les locutions *τί τε ἄλλα καί* les autres choses et (en particulier) celle-ci, *ἄλλα τε καί*, et à d'autres égards... et surtout (lat. *cum in aliis... tum*) et *ἄλλως τε καί*, surtout (lat. *præsertim*), litt. aussi pour d'autres raisons (ou à d'autres égards), mais surtout...

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 3, 3 : *τί τ' ἄλλα ἐτίμησε καί ἔδωκε...* — THUC., II, 3, 1 : *οἱ δὲ Πλαταιῆς... ἡσύχαζον, ἄλλως τε καί ἐπειδὴ ἐς οὐδὲνα οὐδὲν ἐνεωτέριζον.* — PLAT., *Banq.*, 176 d : *ἐγώ γέ σοι εἶωθα πείθεσθαι ἄλλως τε καί ἄττ' ἂν περὶ ἱατρικῆς λέγῃς.* Etc.

359. — 1° Pour relier une proposition négative à une proposition affirmative qui précède, on se sert de *καί οὐ* (*καί μή*).

1. Mais il faut prendre garde à des exemples comme ceux-ci :

THUC., II, 3, 4 : *προσιθαλὸν τε εὐθύς καί ἐς χεῖρας ἦσαν κατὰ τάχος.* I, 70, 5 : *κρατοῦντές τε τῶν ἐχθρῶν ἐπὶ πλείστον ἐξέρχονται καί νικῶμινοι ἐπὶ ἐλάχιστον ἀναπύουσιν.* Etc.

Dans des phrases de ce genre, *τε* n'est pas en corrélation avec le *καί* qui suit, mais sert à rattacher la phrase à ce qui précède ; il a à peu près la valeur de *οὖν*.

Ex. : THUC., I, 86, 2 : ἡμεῖς δὲ ὅμοιοι καὶ τότε καὶ νῦν ἐσμέν, καὶ τοὺς
 ζυμμάχους, ἦν σωφρονώμεν, οὐ περιοψόμεθα ἀδικουμένους
 οὐδὲ μελλήσομεν τιμωρεῖν.

2° Pour relier une proposition négative à une proposition négative¹
 qui précède, on se sert de οὐδὲ (μηδέ).

Ex. : DEM., I, 8 : οὐ δεῖ δὴ τοιοῦτον... καὶρὸν ἀρεῖναι οὐδὲ παθεῖν
 ταῦτόν, ὅπερ... πεπόνθατε.

Voyez aussi la seconde partie de la phrase de Thucydide qui vient
 d'être citée.

REMARQUES. — I. Οὐδὲ (μηδέ) employé seul *sans négation précédemment exprimée*
 correspond au latin *ne... quidem* et signifie tantôt *ne... pas même*, tantôt *non plus*.

Ex. : SOPH., *Œd. roi*, 1303 : ἀλλ' οὐδ' ἐσιδεῖν δύναμαί σε.

II. Souvent οὐδὲ, pris dans le sens du latin *ne... quidem*, sert à reprendre avec plus
 de force la négation simple οὐ.

Ex. : XÉN., *Anab.*, VI, 6, 25 : οὐ μέντοι ἔφη νομίζειν, οὐδ' εἰ παμπόνηρος ἦν
 Δέξιππος, βίᾳ χρῆναι πάσχειν αὐτόν, ἀλλὰ χριθέντα τῆς δίκης τυχεῖν.

III. Après οὐδὲ, *ne... pas même* (et quelquefois après οὐ, *ne... pas*), *μη ὅτι* correspond
 au latin *nedum* et signifie à plus forte raison, encore bien moins².

Ex. : PLATON, *Phèdre*, 240 d : ἃ καὶ λόγῳ ἐστὶν ἀκούειν οὐκ ἐπιτερπές, *μη*
ὅτι δὴ ἔργῳ... μεταχειρίζεσθαι. — XÉN., *Hell.*, II, 3, 35 : διὰ τὸν
 χειμῶνα οὐδὲ πλεῖν, *μη ὅτι* ἀναιρεῖσθαι τοὺς ἄνδρας δυνατὸν ἦν³. Etc.

IV. Au lieu de *μη ὅτι*, les orateurs emploient communément *μη τί γε*, seulement
 certes pas ou *μη τί γε δὴ*, évidemment certes... pas.

Ex. : DEM., II, 23 : οὐκ ἔνι δ' αὐτὸν ἀργοῦντα οὐδὲ τοῖς φίλοις ἐπιτάττειν
 ὑπὲρ αὐτοῦ τι ποιεῖν, *μη τί γε* δὴ τοῖς θεοῖς. XXI, 148 : ἀλλ' οὐδὲ
 καθ' αὐτὸν στρατιώτης οὗτος οὐδενός ἐστ' ἄξιός, *μη τί γε* τῶν ἄλλων
 ἡγεμῶν. Etc.

360. — 1° On emploie οὕτε (μήτε)... οὕτε (μήτε), comme en latin
neque... neque, pour opposer entre elles deux propositions ou
 deux phrases négatives : d'une part... ne... pas... d'autre part...
 ne... pas.

Ex. : PLATON, *Phèdre*, 241 c : οὕτε ἐστὶν οὕτε ποτὲ ἔσται⁴.

2° On emploie οὕτε (μήτε)... τε comme en latin *neque... et* pour
 opposer une phrase affirmative à une phrase négative : d'une
 part... ne... pas..., et d'autre part...

1. Ou de sens négatif.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 95 : ὃν ἦν(μησ' Ἀγαμέμνων οὐδ' ἀπέλυσε θυγάτρα (cf. ESCHYLE, *Prom.*,
 716 ; SOPH., *Œd. à Col.*, 39, etc.).

2. Cette locution résulte d'une ellipse ; l'expression complète serait *μη εἶπης ὅτι*, « qu'on ne dise pas
 que... »

3. Quelquefois la négation οὐ n'est pas exprimée, mais est implicitement contenue dans la première
 proposition.

Ex. : DEM., LIV, 17 : ἃ πολλὴν αἰσχύνην ἔχει (= οὐ πρόπει) καὶ λέγειν. *μη ὅτι γε* δὴ ποιεῖν.

4. Les combinaisons οὐ... οὕτε, οὕτε... οὐ, etc., sont rares ou, en tout cas, plus fréquentes chez les
 poètes que chez les prosateurs.

Ex. : HÉR., V, 49 : **οὔτε** γὰρ οἱ βάρβαροι ἀλκιμοὶ εἰσι· ὑμεῖς **τε** τὸν πόλεμον ἐς τὰ μέγιστα ἀνήκετε ἀρετῆς πέρι, car d'une
les Barbares ne sont pas vaillants, et d'autre part vous avez, pou
qui regarde la guerre, atteint le plus haut point de la valeur. — XÉN.,
VII, 7, 48 : **οὔτε** διανοήθην πώποτε ἀποστερήσαι ἀποδώσω

REMARQUES. — I. On voit par ce dernier exemple que dans cette combinaison
particule **τε** peut avoir le sens adversatif de mais et que **οὔτε** (μήτε)... **τε** peut,
conséquent, correspondre parfois au français ne... pas..., mais...

Ex. : XÉN., An., II, 2, 8 : ὥμοσαν **μήτε** προδώσειν ἀλλήλους σύμμαχοι
ἔσεσθαι, il jurèrent de ne pas se trahir, mais d'être alliés¹.

II. Dans la langue classique **οὔδέ** (μηδέ)... **οὔδέ** (μηδέ) ne sont pas employés
le même sens que **οὔτε** (μήτε)... **οὔτε** (μήτε), mais, quand ils sont opposés, le pr
οὔδέ signifie ne... quidam et le second neque.

Ex. : PLAT., Rép., 391 e : **μηδὲ** τίδε πειθώμεθα **μηδ'** ἐῷμεν λέγ
ὡς κτλ., ne croyons même pas cela et ne permettons pas qu'on dise. — X
An., III, 1, 27 : σύ γε **οὔδε** ὁρῶν γινώσκεις **οὔδε** ἀκούων μέμνη
toi tu ne sais même pas distinguer ce que tu as devant les yeux ni le souvenir d
que tu entends.

III. De même, quand on rencontre **οὔδέ** dans une des propositions reliées par **οὔτ**
οὔτε, la négation **οὔδέ** est subordonnée à l'un des deux **οὔτε** et signifie ni non plus.

Ex. : PLAT., Rép., 492 e : **οὔτε** γὰρ γίγνεται **οὔτε** γέγονεν **οὔδε** οὖν
γένηται ἄλλοῖον ἥθος.

II. — *Latin* : que, et, ac ou atque.

361. — L'époque archaïque paraît avoir eu une préférence marquée
pour la particule **-que**, si l'on en juge par les exemples qu'on trouve
chez des auteurs comme Caton et chez les poètes comiques. Mais **-et**
est employé à toutes les époques de la langue et sert plutôt à unir
des mots que des propositions. Dans l'un et l'autre cas, la particule
signifie que le dernier terme complète et clôt une série d'expressions
visant le même objet.

Il en résulte d'abord a) que **-que** unit souvent des termes presque
synonymes et ensuite b) qu'il équivaut souvent à et en effet, et en un mot
et enfin, et par conséquent.

a) Ex. : CATON, de Re rust., 141, 2 : **te precor quæsoque**. — CIC., ad Fam.
1, 2 : **peto quæsoque**. — T.-LIVE, XXIII, 9, 2 : **precor quæ
que**. II, 32, 41 : **quo vivimus vigemusque** (cf. VI, 22, 7; X
38, 8; XXXIX, 40, 7). Cf. certaines expressions toutes faites
T.-LIVE, X, 34, 4 : **oppidani cum omnibus rebus suis, q
ferri agique potuerunt, excesserunt**. XXXVIII, 15, 41 : **fe
agique res suas viderunt**. — CIC., de Rep., II, 20, 36 : **Sabi
equitatu fudit belloque devicit**. T.-LIVE, XXXV, 4, 8
fudisset cecidissetque hostes. Etc.

¹. Οὔτε (μήτε)... καὶ... est poétique. Cf. EUR., Iphig. en Taur., 591 sq.

- b) EX. : SALL., *Jug.*, 9, 3 : **Jugurtham beneficiis vincere aggressus est statimque** (c'est pourquoi) **eum adoptavit**. *Jug.*, 2, 3 : **corporis et fortunæ honorum ut initium, sic finis est omniaque** (et en effet) **orta occidunt et aucta senescunt**. *Jug.*, 70, 5 : **ad tempus non venit, metusque** (car) **rem impediēbat**¹. Etc.

REMARQUE. — Dans le sens de « aussi » la particule **que** ne se rencontre guère avant Vellejus Paterculus.

C'est aussi à la même époque qu'on voit paraître la locution **hodieque**, maintenant encore, si fréquente à l'époque impériale (VELL., SEN., QUINT., PLINE).

362. — La conjonction **et** est, en latin, la conjonction copulative par excellence². Elle sert à unir des mots et des propositions.

Il est inutile d'en donner des exemples.

REMARQUES. — I. Contrairement à l'usage classique, qui ne permet pas d'employer **et** après un impératif ou un subjonctif concessif pour indiquer la conséquence, on rencontre assez souvent la conjonction chez les poètes et les prosateurs de l'époque impériale ; à l'époque archaïque on n'en trouve qu'un exemple.

EX. : CATON, *de Re rust.*, 6 : **ulmos serito... et materia, si quæ opus sit, parata erit**³. — VIRGILE, *Égl.*, 3, 104 : **dic quibus in terris, et eris mihi magnus Apollo** (cf. HOR., *Ép.*, I, 48, 107 ; OV., *Am.*, II, 14, 43 ; PHÈDRE, III, 5, 7 ; PÉTRONE, *Sat.*, 137 ; LUCAIN, *Ph.*, II, 513 ; IV, 484 ; PLINE LE JEUNE, *Panég.*, 43, 3 ; 45, 6).

II. Quelquefois **et** remplace une conjonction adversative.

EX. : PLAUTE, *Bacch.*, 1195 : **lubet et metuo**. *Most.*, 52 : **mihi benest et tibi malest**. — CIC., *de Sen.*, 9 : **quod equidem adhuc non amisi et videtis annos**, etc. — CÉS., *de Bell. Gall.*, IV, 36, 4 : **naves... portum capere non potuerunt et paulo infra delatæ sunt**⁴.

III. Les poètes et les prosateurs de l'époque impériale emploient **et** et une proposition coordonnée, au lieu de **cum** et une proposition subordonnée temporelle après **jam**, déjà, **vix**, à peine, **nondum**, ne... pas encore, **vixdum**, à peine encore⁵.

1. L'emploi de **-que** (au lieu de **autem**, **sed**) après une proposition négative, bien qu'il se rencontre chez d'autres auteurs, est une particularité de la langue de Salluste.

2. L'étymologie rapproche **et** du grec **ἐτι**, et le sens primitif de **et** est celui du français « en outre, encore » ; c'est postérieurement que la particule a pris le sens de « et ».

3. Plaute a dit de même en employant **ac** :

Bacch., 695 : **Perge : ac facile ecfeceris**.

4. Cet usage fréquent chez Plaute et chez Térence se retrouve, on le voit, chez César et chez Cicéron (surtout dans les écrits philosophiques) ; rare chez les poètes du siècle d'Auguste, il est assez fréquent chez Cornélius Nepos, chez T. Live et chez Q.-Curce, mais nul auteur plus que Tacite n'emploie **et** de cette façon. Voy. DRAGON, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, § 311, 10 (2^e éd., t. II, p. 21 et suiv.), *Syntax und Stil des Tacitus*, § 113 (p. 47). SCHMALZ, *Lat. Gramm.*, § 166.

5. Heyne croit voir une imitation d'Homère dans Virgile (*Én.*, V, 857 : **vix... et...**). Sans doute, ainsi qu'on l'a vu plus haut (p. 352 sq.), le grec fait un usage analogue de **καί**, mais rien ne prouve que le latin ait imité le grec : il est possible que le tour employé par Virgile appartienne à la langue archaïque : en tout cas, ce ne serait pas le seul emprunt fait par les poètes à la langue des premiers temps : on sait que l'emploi de l'archaïsme était un des traits par lesquels les Romains tâchaient de distinguer leur langue poétique de celle de la prose. En ce cas, l'emploi de **et**, au lieu de **cum**, serait l'intermédiaire naturel entre la construction primitive dont il a été question ci-dessus, § 344 (p. 344), et la construction classique. Pour

EX. : VIRGILE, *En.*, V, 857 : *vix primos... et super incumbens...* (cf. VI, 498 ; 547). — T.-LIVE, XLIII, 4, 10 : *vixdum ad consulem se pervenisse, et audisse oppidum expugnatum.* — Q.-CURCE, IV, 12, 23 : *jamque... et...* — PLINE LE JEUNE, *Ep.*, VI, 20, 6 : *jam hora diei prima et adhuc dubius et quasi languidus dies* (cf. *ib.*, VI, 20, 14 ; IV, 17, 6 ; V, 16, 2 ; 20, 1 ; VII, 33, 7). — TACITE, *Hist.*, II, 95 : *nondum quartus a victoria mensis, et libertus... æquabat...* (cf. *Ann.*, XV, 40, etc.) — APULÉE, *Mét.*, II, 23 : *vix finieram et illico me perducit ad domum* (cf. VIII, 18 ; X, 6, etc.). Etc.

363. — **Ac** (devant une consonne) ou **atque** (devant une voyelle ou une *h*) sert à unir des mots, mais surtout des propositions. Cette conjonction doit à sa composition¹ une signification plus expressive que les autres. Plaute et Térence l'emploient souvent pour dire et précisément et, jointe à *ecastor*, *profecto*, *vero*, etc., pour exprimer l'affirmation dans toute sa force.

EX. : PLAUTE, *Épid.*, 97 : *sed ego cesso ire obviam adulescenti...* ; *atque ipse illic est.* *Bacch.*, 85 : *rapidus fluvius hic est...* ; *atque ecastor apud hunc fluvium aliquid perdundum est tibi.* *Stich.*, 582 : *sed videon ego Pamphilum cum patre suo Epignomo? atque is est* (eh oui, mais oui, c'est bien lui). *Truc.*, 422 : *Diniarchusne illic est? atque is est.*

Cet usage se retrouve chez Cicéron, mais surtout chez Salluste, qui, pour donner à son affirmation encore plus de force, fait suivre la particule **atque** du pronom *ego*. Voy. Cic., *Tusc.*, I, 20, 46 (*atque ea profecto...*) etc. ; SALL., *Jug.*, 11, 3 ; 31, 21, etc.².

REMARQUE. — On trouve chez Plaute (imité en cela par A. Gelle) la particule **atque** employée en tête de la proposition principale quand celle-ci est placée, dans la construction de la phrase, après la proposition subordonnée.

que cette hypothèse ne soit pas contestable, il faudrait avoir des exemples de ce tour dans Caton, dans Plaute et dans Térence : ni les grammairiens, ni les lexiques n'en font mention. Mais si l'on ne trouve pas d'exemples de ce genre dans les recueils, on rencontre à l'époque classique **et** construit après les pronoms démonstratifs d'identité et après l'adverbe **simul**, ce qui prouve que l'emploi de **et** pour marquer la simultanéité de deux actions était familier aux Latins.

EX. : CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 37, 1 : *hæc eodem tempore Cæsari mandata referebantur et legati... veniebant.* *De Bell. civ.*, I, 62, 3 : *eodem fere tempore pons in Hiberno prope effectus nuntiabatur et in Sicori vadum reperiebatur.* — SALL., *Jug.*, 97, 4 : *igitur simul consul ex multis de hostium adventu cognovit et ipsi hostes aderant.*

1. **Atque** est écrit **adque** sur les inscriptions et dans les manuscrits (cf. Naux, *Formenlehre*, II², p. 797 sq.) ; il n'est donc pas absurde de supposer qu'il est composé de **ad** et de **que** et signifie proprement « et en outre, et de plus ». Toutefois on considère généralement **atque** comme formé de **at** (cf. ci-après, § 390) et de **-que**. Quant à la particule **ac**, elle a le même sens, mais n'a peut-être pas la même origine que **atque**. Voy. ZIMMER, *Vergl. Syntax der indogerm. Kompar.*, p. 198.

2. Dans ce sens particulier, **atque** est souvent accompagné non seulement de **quidem**, mais encore de **adeo**, **insuper**, **etiam**, **quoque**. chez Plaute et chez Térence, puis chez les auteurs classiques, enfin chez Salluste et chez T.-LIVE. Voy. DRAGON, *op. cit.*, § 313

Ex. : PLAUTE, *Epid.*, 217 : *quom ad portam venio, atque ego illam illic video præstolarier*¹.

364. — Lorsqu'il y a plusieurs membres de phrase reliés par **et**, le premier membre lui-même peut être précédé de **et** : dans cet emploi particulier la conjonction correspond soit à *et... et...*, soit à *d'un côté... de l'autre...*

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, III, 8, 1 : *et naves habent Veneti plurimas et scientiâ nauticarum rerum reliquos antecedunt*.

REMARQUES. — I. Par exception on trouve **et... que...** (au lieu de **et... et...**).

Ex. : CIC., *Tusc.*, I, 2, 4 : *et Epaminondas fidibus præclare cecinisse dicitur, Themistoclesque, cum in epulis recusaret lyram, est habitus indoctior* (cf. CÉS., *de B. civ.*, III, 26, 3 ; T.-LIVE, II, 4, 5 ; V, 46, 40, etc.).

II. Au lieu de **et... et...** on trouve chez certains auteurs (mais pas chez Cicéron) les liaisons suivantes :

1° **-que et...** (*surtout entre deux termes*) chez Plaute, Térence, César, Salluste, T.-Live et les écrivains postérieurs.

Ex. : TÉRENCE, *Hécyre*, III, 5, 38 : *amoque et laudo et vehementer desidero*.
CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 27, 1 : *suosque languidius in opere versari jussit et quid fieri vellet ostendit*. Etc.

2° **-que... que...** (*surtout entre deux termes*), chez Ennius et chez les poètes, quelquefois aussi chez des prosateurs comme Salluste, T.-Live, Vellejus Paterculus, Sénèque, Quintilien, Pline le Jeune et Tacite.

3° **-que... atque...** (*surtout entre deux termes*) seulement chez Virgile et chez les prosateurs qui l'imitent.

Ex. : VIRG., *Géorg.*, I, 182 : *sub terris posuitque domos atque horrea fecit*.

III. Dans le style familier **et... et...** est remplacé aussi par **qua... quâ...**, d'un côté... de l'autre², mais cette liaison ne sert qu'à unir deux termes et non deux propositions. Il faut en dire autant de **tum... tum** correspondant au grec *τότε μὲν... τότε δὲ* et signifiant *tantôt... tantôt, soit... soit...*

IV. Il n'en est pas de même de la liaison **cum... tum**, qui sert régulièrement à unir des propositions. L'usage a fini par faire de cette combinaison un synonyme de **et... et...**, mais, si l'on remonte à l'origine de l'expression, on voit qu'elle signifie proprement alors que... en même temps. Ce sens se voit encore nettement dans certains passages d'auteurs classiques.

Ex. : CIC., *p. Arch.*, 4, 6 : *idque, cum ipse per se dignus putaretur, tum auctoritate et gratia Luculli ab Heraciensibus impetravit* (*litt.* et cet honneur, alors que par lui-même il en paraissait digne, en même temps il l'obtint grâce au crédit de Lucullus).

Le sens primitif de **cum... tum** explique que l'on s'en serve, quand on veut insister sur le second terme de l'opposition plus que sur le premier : d'une part..., d'autre part aussi (*surtout, cependant*).

1. SCHMALZ, *Lat. Gramm.*, § 174, considère avec raison cette tournure comme un mélange de deux constructions : *quom venio video* et *venio atque video*, ce qui ne doit pas surprendre dans la langue vulgaire ou familière.

2. Quâ paraît être l'ablatif féminin de l'indéfini *quis*, synonyme d'*aliquis*.

Cette liaison sert proprement à unir deux propositions; mais il faut distinguer deux cas.

1° *Chaque membre de phrase a son verbe* : en pareil cas, on emploie l'indicatif ou le subjonctif.

a) On emploie l'*indicatif*, quand *cum... tum* signifie simplement que les deux actions sont simultanées.

Ex. : CORN. NÉP., *Them.*, 2, 3 : *in quo (n.) cum divitiis ornavit, tum etiam peritissimos belli navalis fecit Athenienses.*

b) On emploie l'*indicatif* ou le *subjonctif*, quand il y a entre les deux termes de l'opposition un contraste bien marqué.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, XII, 30, 2 : *cum antea distinebar maximis occupationibus... tum hoc tempore multo distineor vehementius. Ib.*, XV, 9, 1 : *cum te a pueritia tua unice dilexerim..., tum hoc tuo facto* (cf. ci-dessus, § 192, 6°, p. 229) *multo acrius vehementiusque diligo.*

2° *Les deux membres de phrase n'ont qu'un verbe, qui leur est commun.* En pareil cas, l'on supprime le verbe soit dans le second membre de phrase, soit dans le premier.

Ex. : CIC., *p. Dej.*, 4, 12 : *ad quem cum* (alors que...) *di atque homines omnia ornamenta congessissent, tum tu ipse plurima et maxima* (sous-entendu *congessisti*). *Ib.*, 14, 39 : *cum* (en même temps que...) *de illo laboro, tum de multis amplissimis viris* (sous-entendu *laboro*)¹.

365. — Si l'un des deux membres de phrase reliés par *et... et...* est négatif ou si l'un et l'autre sont négatifs, *et non* est remplacé, en général², par *neque*.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 4, 4 : *Orgetorix mortuus est, neque abest suspicio... quin ipse sibi mortem consciverit* (cf. I, 7, 4; III, 14, 3; 22, 3, etc., etc.). *De Bell. Gall.*, II, 12, 5 : *quæ (opera) neque viderant ante Galli neque audierant.*

1. Cicéron aurait pu dire aussi : *cum de illo, tum de multis amplissimis viris laboro*. Cette dernière forme de phrase montre bien comment le sens primitif de *cum* ayant fini par s'effacer tout à fait, on en est arrivé à prendre *cum... tum* pour synonyme de *et... et...*

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 30, 2 : *multum cum in omnibus rebus, tum in re militari potest fortuna.*

Voy. O. RIEMANN, *Syntaxe lat.*, § 272, REM. III.

2. Cette restriction est nécessaire, parce que, indépendamment du cas dont il va être question ci-après dans la remarque, on trouve quelquefois *et non* dans certains passages tels que :

CIC., *ad Fam.*, XII, 22, 1 : *et semper me coluit diligentissimeque observavit, et a studiis nostris non abhorret* (en réalité *non abhorret* est une expression toute faite qui équivaut, comme *litote*, à *favet*). *In Verr.*, II, 4, 5, 9 : *mancipium... quo et omnes utimur et non præbetur a populo.*

Cependant il faut remarquer avec SCHMALZ, *op. cit.*, § 165, que *et non*, *et nihil*, *et nullus*, *et nemo*, *et nunquam*, etc., sont des constructions rares à l'époque archaïque, plus fréquentes chez l'auteur de la rhétorique à Hérénnius, chez Cicéron et chez T.-Live : rares chez César et chez Salluste, elles reparaissent dans Valère-Maxime, dans Plinie l'Ancien, dans Suétone, dans Pétrone et surtout dans Tacite (voy. DUBOIS, *Synt. u. Stil des Tacitus*, § 111), qui aime à insister sur l'idée négative exprimée par les adjectifs ou pronoms comme *nullus* et *nihil*.

REMARQUE. — Il peut arriver qu'il soit absolument nécessaire d'exprimer **et non**, comme lorsque la négation, par exemple, retombe non pas sur le verbe de la phrase, mais sur le mot devant lequel elle est placée.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, II, 23, 4 : **cum in dextro cornu legio duodecima et non magno intervallo septima constitisset** (non magno équivaut à parvo). — Cic., *in Verr.*, II, 4, 16, 36 : **nonne te et prolati et non prolati tabulis condemnari necesse est ?** *De Off.*, I, 41, 147 : **aliorum judicio permulta nobis et facienda et non facienda sunt ;**

ou bien lorsqu'on veut rectifier ou corriger une assertion :

Ex. : Cic., *ad Fam.*, VII, 12 : **si te Tarentum et non Samarobriam misissem.** Etc.

En pareil cas, c'est surtout **ac non**¹ que l'on emploie.

Ex. : Cic., *de Leg. agr.*, 2, 37 : **si hoc dissuadere est ac non** (et non pas *plutôt* **disturbare atque pervertere**²).

On emploie aussi **et non** dans d'autres cas dont il sera question à propos des négations.

366. — De la règle précédente il résulte que dans deux propositions négatives on emploie au lieu de **et... et...** les liaisons suivantes :

a) **Neque... neque..., nec... nec..., neque... nec..., nec... neque..., ni...**
ni..., OU *d'une part... ne... pas..., d'autre part... ne... pas...*

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 23, 5 : **quæ (materia) neque perrumpi neque distrahi potest.** — Cic., *de Amic.*, 12, 40 : **hæc lex in amicitia sanciat, ut neque rogemus res turpes, nec faciamus rogati.** — T-LIVE, XLIII, 9, 1 : **nam nec hostes moverunt arma, neque consul in agrum eorum legiones induxit.** Etc.

b) **Neque (nec)... et..., d'une part... ne... pas, d'autre part...**

Ex. : Cic., *de Orat.*, I, 39, 179 : **homo neque meo judicio stultus et suo valde sapiens.** *Tusc.*, I, 23, 54 : **natura animi atque vis neque nata certe est, et æterna est.**

REMARQUE. — *Par exception*³, on trouve aussi **neque... que.**

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 29, 71 : **Socrates nec patronum quæsit ad iudicium capitis, nec iudicibus supplex fuit adhibuitque liberam contumaciam.** *De Amic.*, 27, 104 : **nec illa extincta sunt alunturque**⁴ **potius et augentur cogitatione.**

c) **Et... neque (nec)..., d'une part... d'autre part... ne... pas...**⁵

Ex. : Cic., *de Sen.*, 3, 7 : **qui se et libidinum vinclis laxatos esse non moleste ferrent nec a suis despicerentur.** *Phil.*, 13, 6, 13 : **intellegitis Pompejo et animum præsto fuisse nec consilium defuisse.**

1. Chose intéressante à constater, **atque non** ne se trouve dans ce sens particulier que chez Pline l'Ancien.

2. En revanche, on trouve **neque** là où **et non** serait à sa place ; presque inconnu à l'époque archaïque, ce tour est moins rare même chez Cicéron et correspond au français « sans » suivi de l'infinitif.

Ex. : Cic., *de Rep.*, III, 14 : **aut facere injuriam nec accipere** (« sans la subir ») **aut et facere et accipere.**

3. En grec, au contraire, ainsi qu'on l'a vu ci-dessus (§ 360, 2°, p. 362) la tournure correspondante οὐτε... τε... est la seule correcte, tandis que οὐτε... καί... est rare et poétique (voy. ci-dessus, p. 363, n. 1).

4. Dans ces exemples, **-que** prend, en quelque sorte, une valeur adversative (cf. ce qui a été dit pour **et**, § 362, Rem. II).

5. Cette liaison ne se rencontre pas avant l'époque classique.

B. — PROPOSITIONS COORDONNÉES
A L'AIDE DES CONJONCTIONS DISJONCTIVES.

I. — *Grec* : **ἢ, ἢ... ἢ, εἴτε (ἐάν τε)... εἴτε (ἐάν τε...).**

367. — La conjonction **ἢ** s'emploie souvent entre deux propositions et correspond ordinairement au français ou alors, sinon.

EX. : THUC., I, 78, 3 : λέγομεν ὑμῖν τὰ διάφορα δίκη λύεσθαι· **ἢ** θεοὺς τοὺς ὀρκίους μάρτυρας ποιοῦμενοι πειρασόμεθα ἀμύνεσθαι πολέμου ἄρχοντας. — XEN., *Mém.*, I, 7, 2 : ἔργον γε οὐδαμοῦ ληπτέον, **ἢ** εὐθὺς ἐλεγχθήσεται· γελοῖος ὢν (*sinon*, on aura bientôt la preuve qu'il est ridicule).

368. — Quand il s'agit d'exprimer deux alternatives, on se sert de **ἢ... ἢ...**, qui correspond à la fois à **aut... aut** et à **vel... vel** (voy. ci-après, § 371).

EX. : XEN., *Cyr.*, III, 2, 4 : **ἢ** παντάπασιν ἀμαχεὶ λάβοιμεν ἂν τὸ ἄκρον **ἢ** ὀλίγοις τε καὶ ἀσθενέσι χρησάμεθ' ἂν πολεμίοις.

REMARQUE. — En pareil cas, on trouve quelquefois **ἢτοι**, au lieu de **ἢ**, au commencement de la première proposition chez Hérodote et chez les Attiques¹ (cf. ESCHYLE, *Agam.*, 662; SOPH., *Antigone*, 1182, etc.) et chez les poètes non attiques au commencement de la seconde².

369. — La syntaxe de **εἴτε (ἐάν τε)... εἴτε (ἐάν τε)...** appartient à la théorie des propositions conditionnelles.

II. — *Latin* : **aut, vel, ve, sive (seu).**

370. — 1° **Aut** signifie proprement ou bien et sert à distinguer deux idées ou deux objets.

EX. : TERN., *Phorm.*, 276 sq. : **sæpe propter invidiam adimunt diviti | aut propter misericordiam addunt pauperi.** — CIC., *Tusc.*, I, 24, 56 : **si nihil haberet animus hominis, nisi ut appeteret aut fugeret.** — T.-LIVE, XXI, 43, 5 : **hic vincendum aut moriendum est, etc.**

1. **ἢτοι** peut être renforcé par **γε**.

EX. : HÉROD., I, 11 : ἀλλ' **ἢτοι** ἐκείνόν γε ... δεῖ ἀπόλλυσθαι· **ἢ** σέ κτλ. (cf. III, 83; VII, 10; VIII, 108). — THUC., II, 40, 2 : καὶ αὐτοὶ **ἢτοι** κρίνομεν γε **ἢ** ἐνθυμούμεθα ὀρθῶς τὰ πράγματα. — PLATON, *Phédon*, 76 a : **ἢτοι** ἐπιστάμενοί γε γεγόναμεν ... **ἢ** ὕστερον ... ἀναμνησκονται.

2. M. WEIL a montré (*Revue des Études grecques*, t. III, p. 482) que les Attiques ne placent **ἢτοι** en tête de la seconde proposition que si la première ne commence pas par **ἢ**. Voy. A. BAILEY, *Dictionn. grec-français*.

REMARQUE. — Comme $\tau\acute{\iota}$ en grec (cf. ci-dessus, § 367), **aut** s'emploie souvent entre deux propositions au sens du français ou alors, sinon.

Ex. : TÉR., *Hec.*, 698 : **redduc uxorem, aut, quam ob rem non opus sit, cedo.**
— CIC., *de Orat.*, II, 2, 5 : **omnia, quæcumque in hominum disceptationem cadere possunt, bene sunt ei dicenda, qui hoc se posse profiteretur, aut eloquentiæ nomen relinquendum est.** — T.-LIVE, VI, 18, 7 : **audendum est aliquid universis, aut omnia singulis patienda.** Etc.

2° **Vel** ou **sive** (**seu**)¹ servent à exprimer que la distinction faite n'a point d'importance, à proprement parler : la traduction exacte serait : *ou si vous aimez mieux, ou ce qui revient au même.*

Ex. : CIC., *Tusc.*, II, 24 58 : **non sentiunt viri fortes in acie vulnera, vel sentiunt, sed mori malunt quam tantummodo de dignitatis gradu demoveri.**

REMARQUES. — I. Ces conjonctions s'emploient aussi : a) lorsqu'on veut reprendre une expression pour la corriger, ou b) lorsqu'on veut renchérir sur ce qui vient d'être dit : dans ce second cas **vel** (**sive**) est ordinairement accompagné de **potius** ou de **etiam**.

a) Ex. : CIC., *de Fin.*, I, 3, 10 : **vel dicam** (cf. **vel ut verius dicam**).

b) Ex. : CIC., *ad Fam.*, XVI, 12, 1 : **nisi qui deus vel casus aliquis subvenerit.**
IV, 14, 3 : **sed de nostris rebus satis, vel etiam nimium multa.** Etc.

II. L'emploi de **vel** au lieu de **aut**, ou bien, est une incorrection qu'on ne trouve pas avant l'époque impériale.

Ex. : TAC., *Ann.*, XIV, 35 : **vincendum illa acie vel cadendum esse.**

3° **Ve** (enclitique), synonyme de **vel**, s'emploie surtout pour relier un terme isolé à un autre terme; cependant on rencontre quelquefois **ve** entre deux propositions.

Ex. : CIC., *de Orat.*, II, 73, 306 : **quod dixeris dicturusve sis.** — T.-LIVE, I, 54, 8 : **quid vellet parens quidve præciperet.** XXV, 8, 8 : **Tarentinos leges suas suaque omnia habituros neque ullum vectigal Pœno pensuros præsidiumve invitos recepturos,** (il était entendu que) les Tarentins conserveraient leurs loix et leurs biens et que, d'autre part, ils ne paieraient aucun tribut à Hannibal *ou (ce qui eût été aussi pénible)* qu'ils ne recevraient aucune garnison malgré eux.

371. — 1° **Aut... aut**, ou bien... ou bien... s'emploie pour signifier que l'une des alternatives *exclut l'autre*.

Ex. : TÉR., *Phorm.*, 483 : **aut vivam aut moriar.** — CIC., *Ac.*, II, 30, 97 : **aut vivet cras Hermarchus aut non vivet** (cf. *Tusc.*, I, 7, 14).

1. **Sive** composé de **si** et de **ve** (cf. ci-après n° 3) appartient pour la syntaxe à la théorie des propositions conditionnelles; ce n'est qu'assez tard qu'il est devenu synonyme de **vel**.

2° **Vel... vel** (**sive... sive**)..., *soit...., soit....*, s'emploie pour signifier que l'on se préoccupe peu de savoir laquelle des deux alternatives est vraie ou réalisable.

Ex. : Cic., *de Leg.*, III, 14, 32 : **pauci honore et gloria amplificati vel corrumpere mores civitatis vel corrigere possunt**. Etc.

REMARQUE. **Ve... ve** ne se trouve employé que chez les poètes.

C. — PROPOSITIONS COORDONNÉES

A L'AIDE DES CONJONCTIONS CAUSALES.

I. — Grec : γάρ.

372. — La conjonction γάρ, qui se place toujours après un mot, s'emploie pour annoncer a) soit une *raison*, soit b) une *explication* et signifie tantôt car, en effet, tantôt c'est que.

a) Ex. : HOM., *Il.*, II, 118 : (Ζεὺς) πολλῶν πολίων κατέλυσε κέρηνα... τοῦ γὰρ κράτος ἐστὶ μέγιστον. — PLATON, *Protag.*, 349 d : ὥδε δὲ γινώσκει ὅτι τάληθ' ἴλέγω· εὐρήσεις γὰρ... — XEN., *Anab.*, VII, 6, 33 : ἐπιστεύουμην ὑπὸ τῶν Λακεδαιμονίων· οὐ γὰρ ἂν με ἔπεμπον πάλιν πρὸς ὑμᾶς (car autrement ils ne me renverraient pas auprès de vous). Etc.

REMARQUE. — Ainsi employée, la particule γάρ se place quelquefois avant la proposition dont elle donne la raison et sert à former une sorte de parenthèse¹.

Ex. : HOM., *Il.*, VII, 328 : Ἀτρεΐδῃ... πολλοὶ γὰρ τεθνᾶσι καρηχομόωντες Ἀχαιοί, | τῷ σε γρὴ πόλεμον παῦσαι... — PLATON, *Phédon*, 117 b : εἶεν, σὺ γὰρ τούτων ἐπιστήμων, τί γρὴ ποιεῖν;

b) Ex. : XEN., *Anab.*, V, 7, 6 : λεκτέα ᾧ γινώσκω· ἔχει γὰρ ἡ χώρα πεδία ἀλλίστρια, il me faut dire ce que je sais c'est à savoir que le pays a de magnifiques plaines. Etc.

REMARQUE. — Γάρ s'emploie souvent d'une façon assez difficile à traduire, après des démonstratifs qui annoncent ce qui va suivre ou après des expressions elliptiques comme τεκμήριον δέ, σημείον δέ, μαρτύριον δέ, τὸ δέ μέγιστον (s.-ent. τότε ἔστιν), en voici la preuve, un indice, un témoignage, et la preuve c'est que, le principal c'est que... ou voici le principal, ou σκέψασθε, examinez donc, δῆλον δέ, cela est évident, etc.

Ex. : HOM., *Il.*, VIII, 148 : ἀλλὰ τόδ' αἰὼν ἄγος κραδίην καὶ θυμὸν ἰκάνει· | Ἐκτὼς γὰρ ποτε φήσει κτλ. — THUC., I, 3, 1 : δηλοῖ δέ μοι καὶ τότε

1. En pareil cas, le sujet de la proposition principale devient quelquefois, par attraction, complément dans la proposition causale.

Ex. : HENRIOTTE, IV, 200 : τῶν δὲ πᾶν γὰρ ἦν τὸ πλῆθος αὐτῶν μεταίτιον οὐκ ἐδέχοντο (pour οἱ δέ. πᾶν γὰρ ἦν τὸ πλῆθος αὐτῶν μεταίτιον, οὐκ ἐδέχοντο). — THUC., I, 72, 1 : τῶν δὲ Ἀθηναίων ἔτυχε γὰρ πρεσβεία πρότερον ἐν τῇ Λακεδαιμονίᾳ περὶ ἄλλων παροῦσα (pour οἱ δὲ Ἀθηναῖοι, ἔτυχε γὰρ κτλ.).

τῶν παλαιῶν ἀσθένειαν οὐχ ἥκιστα· πρὸ γὰρ τῶν Τρωικῶν οὐδὲν φαίνεται πρότερον κοινῇ ἐργασμένη ἢ Ἑλλάς, I, 8, 1 : μαρτυρίον δέ· Διὸς γὰρ καθιζομένης... — ΧΕΝ., *Mém.*, II, 6, 38 : ἐκ τῶνδε σκέψαι· εἰ γὰρ, etc.

373. — Au commencement de la phrase, la conjonction γὰρ est parfois précédée de καί qui la renforce.

Il faut distinguer deux cas :

1° Καί ne correspond pas à un autre καί placé plus loin. En ce cas, καί γὰρ est tantôt l'équivalent du latin *etenim*, *namque*, et en effet, tantôt l'équivalent du latin *nam etiam*, et même.

Ex. : HOM., *Il.*, II, 377 : ἀλλὰ μοι αἰγίοχος Κρονίδης Ζεὺς ἄλγε' ἔδωκεν...

Καί γὰρ (*etenim*) ἐγὼν Ἀχιλεὺς... — THUC., I, 141, 7 : **Καί γὰρ** (*namque*) οἱ μὲν ὡς μάλιστα τιμωρήσασθαι τινα βούλονται... — ΧΕΝ., *Anab.*, II, 5, 5 : ἐξέλωμεν ἀλλήλων τὴν ἀπιστίαν· **καί γὰρ** (*etenim*) οἶδα ἀνθρώπους οἱ φοβηθέντες ἀλλήλους ἐποίησαν ἀνήκεστα κακὰ.

PLATON, *Apol.*, 40 e : **καί γὰρ** (*nam etiam*) οὐδὲν πλείων ὁ πᾶς χρόνος φαίνεται οὕτω δὴ εἶναι ἢ μία νύξ, c'est que même l'éternité paraît en ce cas n'avoir pas une durée plus longue qu'une seule nuit.

REMARQUES. — I. Καί γὰρ (*etenim*) est quelquefois renforcé lui-même par un autre καί : la locution καί γὰρ καί équivaut alors à *etenim etiam* et signifie simplement et même.

Ex. : THUC., IV, 108, 4 : **καί γὰρ καί** ἄδεια ἐφαίνετο αὐτοῖς. — ΧΕΝ., *Anab.*, II, 2, 15 : **καί γὰρ καί** καπνὸς ἐφαίνετο ἐν κόμμας οὐ πρόσω.

II. A καί γὰρ correspond οὐδὲ γάρ (*neque enim* ou *nam ne... quidem*) dans une proposition négative.

Ex. : HOM., *Il.*, XIX, 411 : οὐδὲ γὰρ ἡμετέρῃ βραδυτῇ τί τε νωχελίῃ τε | Τρῶες ἀπ' ὧμοιν Πατρόκλου τεύχε' ἔλοντο. — ΧΕΝ., *Mém.*, I, 2, 31 : οὐδὲ γὰρ ἔγωγε οὐτ' αὐτὸς τοῦτο πώποτε Σωκράτους ἤκουσα οὐτ' ἄλλου του φάσκοντος ἀκηκοέναι ἡσθόμεν.

HOM., *Od.*, XXIII, 266 : οὐδὲ γὰρ αὐτὸς | χαίρω, *car moi non plus* je n'ai pas lieu de me réjouir. — ΧΕΝ., *Anab.*, V, 5, 9 : οὐδὲ γὰρ ἡμεῖς ὑμᾶς οὐδὲν... ὑπὴρξάμεν κακῶς ποιοῦντες, *car nous non plus* nous n'avons pas eu les premiers torts à votre égard.

Dans une proposition négative καί γάρ καί est remplacé par οὐδὲ γάρ οὐδέ.

Ex. : HOM., *Il.*, V, 22 (cf. *Od.*, VIII, 32, etc.) : οὐδὲ γὰρ οὐδέ κεν αὐτὸς ὑπέκφυγε Κῆρα μέλαιναν (cf. *οὐδὲ γὰρ οὐδέ* τις ἄλλος, *ni aucun autre en effet, c.-à-d. et absolument aucun autre*). — ΧΕΝ., *Cyr.*, VII, 2, 20 : οὐδὲ γὰρ οὐδέ τοῦτο ἐψεύσατο, *car en cela il n'a certainement pas menti*.

2° Καί correspond à un autre καί placé plus loin. En ce cas, καί γάρ... καί... signifie *car d'une part... et d'autre part*.

Ex. : ΧΕΝ., *Mém.*, III, 12, 4 : **καί γὰρ** ὑγιαίνουν οἱ τὰ σώματα εὖ ἔχοντες **καί** ισχύουσιν. Etc.

II. — *Latin* : *nam*, *enim* — *namque*, *etenim* — *quippe*.

374. — *Nam*¹ se met en tête de la phrase et *enim*² se place après un mot; mais, pour le sens, les deux conjonctions ont à peu près la même valeur : *car*, *en effet*³.

Ex. : CÉS., *de B. Gall.*, I, 12, 4 : *hic pagus appellabatur Tigurinus; nam omnis civitas Helvetia in quattuor pagos divisa est.*
— CIC., *de Divin.*, I, 6, 11 : *cum antiquissimam sententiam, tum omnium populorum et gentium consensu comprobata sequor : duo sunt enim divinandi genera. Etc.*

REMARQUES. — I. Comme le grec γάρ, *nam* et plus rarement *enim* servent souvent à annoncer une explication et signifient *c'est que*.

Ex. : SALL., *Jug.*, 28, 5 : *interim Calpurnius, parato exercitu, legat sibi homines nobilis, factiosos, quorum auctoritate, quæ deliquisset, munita fore sperabat... Nam in consule nostro multæ bonæque artes et animi et corporis erant, quas omnis avaritia præpediebat*⁴.

II. *Nam* équivaut très souvent au français quant à : en pareil cas, il y a une ellipse dont les exemples suivants permettront de se rendre compte.

Ex. : CIC., *Tusc.*, IV, 23, 52 : *quid Achille Homérico fœdus, quid Agamemnone in jurgio? Nam Ajacem quidem ira ad furorem mortemque perduxit* (c'est comme s'il y avait : il est inutile de citer Ajax, *car* c'est un fait connu, que...). *Brut.*, 47, 175 : *dicebat etiam L. Scipio non imperite Gnæusque Pompejus... aliquem numerum obtinebat. Nam Sextus, frater ejus, præstantissimum ingenium contulerat ad summam juris civilis... scientiam* (c'est comme s'il y avait : je parle de Gnæus et non de Sextus, *car* pour Sextus, il avait consacré, etc.).

375. — Au grec xxi γάρ correspondent en latin *namque*⁵ et surtout *etenim*⁶, et en effet.

1. *Nam* est un mot d'origine pronominale, servant à attirer l'attention sur ce qu'on va dire.

2. *Enim* paraît être pour **ennim* (cf. l'ombrien *ennom*, *enem* et l'osque *inim*); la première syllabe s'est abrégée, comme cela arrive souvent en latin (cf. *quidem*, pour **quiddem*). Voy. M. BREAL et A. BAILLY. *Dictionn. étymologique latin*, p. 209.

3. *Nam* et *enim* sont également employés à toutes les époques de la langue : toutefois les poètes comiques, comme Plaute et Térence, se servent plus fréquemment de *enim* que de *nam*, surtout quand il s'agit d'insister sur l'affirmation ; *nam* ne prend guère toute son importance qu'à partir de l'époque classique.

4. C'est par une extension toute naturelle de cet usage particulier que *nam* est si souvent employé au commencement d'une narration servant à expliquer ce qui précède ou en tête d'une série d'exemples.

Ex. : TER., *Andr.*, 51 : *rem omnem a principio audies. | Nam is postquam excessit ex ephebis*. (Cf. CIC., *Acad.*, I, 2, 4 ; *de Nat. deor.*, I, 1, 2 ; *Brut.*, 21, 81 ; SEN., *de Ira*, III, 17, 3, etc.)

5. La conjonction *namque* est encore très rare à l'époque de Plaute et de Térence et ne se rencontre que devant des mots commençant par une voyelle : encore peu fréquente chez les auteurs classiques, elle est employée souvent par Varron, Cornélius Népos, Catulle, Salluste, Virgile, T.-Live et Tacite.

6. On ne trouve presque pas d'exemples d'*etenim* dans l'ancien latin : Plaute ne connaît pas cette conjonction, et elle ne devient fréquente qu'à partir de Varron et de Cicéron ; encore faut-il ajouter qu'à l'époque impériale elle est plus rare que *nam* et *enim* : Q.-Curce n'en a pas un seul exemple ; en revanche, Apulée s'en sert presque exclusivement. Voy. SCHMALZ, *Lat. Gramm.*, §§ 199, 200.

EX. : CIC., *de Leg.*, II, 45, 38 : **sonorum dici vix potest quanta sit vis in utramque partem : *namque* et incitat languentes et languescit excitatos.** I, 48, 48 : **sequitur et jus et omne honestum sua sponte esse expetendum ; *etenim* omnes viri boni ipsam æquitatem et jus ipsum amant : per se igitur jus est expetendum.** Etc.

REMARQUE. — Comme **etenim** peut remplacer **enim**, de même **non enim**¹ peut être remplacé par **neque enim**.

EX. : TÉR., *Hec.*, 834 : **neque enim est in rem nostram.** — CIC., *de Rep.*, I, 24, 38 : **nec enim hoc suscepi, ut tanquam magister persequeretur omnia.** Etc.

376. — Dans certains auteurs, comme Salluste, T.-Live et Q.-Curce, on trouve **quippe** employé comme synonyme de **enim**².

EX. : TÉR., *Phorm.*, II, 3, 45 **quippe** homo jam grandior se continebat ruri. — T.-LIVE, III, 67 : **non illi vestram ignaviam contempsere... : quippe toties fusi fugatique... et se et vos noverè.**

D. — PROPOSITIONS COORDONNÉES A L'AIDE DES CONJONCTIONS CONCLUSIVES.

1. — Grec : οὖν, ἄρα, τοίνυν.

377. — En grec, οὖν, qui se place toujours après un autre mot³, correspond à la fois à **ergo** et à **igitur**.

1° Comme **ergo**, il signifie qu'une chose résulte de ce qui précède.

EX. : XÉN., *Anab.*, III, 2, 29 : ἀναρχίᾳ ἂν καὶ ἀταξίᾳ ἐνόμιζον ἡμᾶς ἀπολέσθαι· δεῖ οὖν πολὺ τοὺς ἄρχοντας ἐπιμελειστέρους εἶναι τοὺς νῦν τῶν πρόσθεν.

2° Comme **igitur**, il sert a) soit à reprendre la suite d'un discours ou d'un récit, après une parenthèse, b) soit à marquer que le sujet annoncé d'une manière générale va être traité dans le détail.

1. En réalité **non enim** n'est employé que là où il est nécessaire d'insister sur l'idée de la négation, comme c'est le cas dans les oppositions.

Voy. CIC., *de Orat.*, I, 26, 120 : **non enim** pudendo, **sed non** faciendo id, quod non decet, **impudentiæ nomen effugere debemus** (cf. p. *Flacc.*, 28, 68).

2. Le sens propre de **quippe** est « bien sûr », comme on le voit dans les exemples suivants :

CIC., p. *Cæcin.*, 19, 55 : **recte igitur tu diceres te restitisse. Quippe : quid enim facilius est... ? De Fin., IV, 3, 7 : **ista ipsa... a te quidem apte ac rotunde (s.-ent. dicta sunt) : quippe : habes enim a rhetoribus.****

3. Le sens propre de οὖν est « certainement, réellement, en fait » (cf. ci-après, p. 376, n. 2) : c'est celui qu'il a notamment dans les réponses où il renforce simplement l'affirmation : οὐχουν, « assurément non », πάνυ μὲν οὖν, « oui certes », et qu'il conserve aussi dans quelques constructions dont il sera question tout à l'heure.

- a) EX. : HÉRODOTE, I, 69 : ὁ Λακεδαιμόνιοι, χρήσαντος τοῦ θεοῦ. τὸν Ἑλλήνα φίλον προσθέσθαι (ὕμεις γὰρ πυκνάνομαι προσστάναι τῆς Ἑλλάδος) ὑμῶν κατὰ τὸ χρηστῆριον προσκαλέομαι. — XÉN., *Anab.*, I, 5, 14 : ὁ δὲ Πύρρος (ἔτυχε γὰρ ὕστερος...), εὐθὺς οὖν... ἔθετο τὰ ὅπλα. — DÉM., XVIII, 261 : ἐπειδὴ δ' εἰς τοὺς δημότας ἐνεγράφης ὅπως σὸς (εἰ γὰρ τοῦτό γε), ἐπειδὴ δ' οὖν ἐνεγράφης κτλ.
- b) EX. : PLATON, *Phéd.*, 70 c : σκεψώμεθα δὲ αὐτὸ τῆδε πρῶτον, εἴτε ἄρα ἐν Αἰδοῦ εἰσὶν αἱ ψυχαὶ τελευτησάντων τῶν ἀνθρώπων εἴτε καὶ οὐ. Πάλαιός μὲν¹ οὖν ἔστι τις λόγος... Etc.

378. — La particule οὖν entre dans quelques combinaisons dont il est important de marquer le sens.

a) Καὶ γὰρ οὖν placé au commencement d'une proposition signifie c'est pourquoi naturellement.

EX. : XÉN., *Anab.*, I, 9, 11 : φανερόν δ' ἦν καὶ, εἰ τίς τι ἀγαθὸν ἢ κακὸν ποιήσῃ αὐτόν, νικᾶν πειρώμενος... καὶ γὰρ οὖν πλείστοι δὴ αὐτῶ... ἐπεθύμησαν καὶ χρήματα καὶ πόλεις καὶ τὰ αὐτῶν σώματα προσέσθαι...

b) Il ne faut pas confondre οὐκουν avec οὐκοῦν : le premier signifie donc ne... pas, par conséquent ne... pas, et le second : donc, en conséquence, par suite².

Οὐκουν se place ordinairement au commencement de la phrase³.

EX. : PLATON, *Rép.*, 398 c : ἐγὼ τοίνυν, ὦ Σώκρατες, κινδυνεύω ἐκ τῶν πάντων εἶναι· οὐκουν (non igitur) ἱκανῶς γε ἔχω ἐν τῷ παρόντι ξυμβαλέσθαι, ποῖ ἄττα δεῖ ἡμᾶς λέγειν, ὑποπτεύω μέντοι.

Οὐκοῦν se place aussi au commencement de la phrase.

EX. : PLATON, *Phédre*, 274 b : οὐκοῦν τὸ μὲν τέχνης τε καὶ ἀτεχνίας λόγων πέρι ἱκανῶς ἐχέτω⁴.

1. Ici μὲν a pour corrélatif καὶ trois lignes plus bas : καὶ εἰ τοῦθ' οὕτως ἔχει κτλ. La particule οὖν, dans cet emploi particulier, a gardé encore quelque chose de son sens propre : ici encore on peut traduire par « en fait ». Pour μὲν οὖν, voy. ci-après, p. 376. 6.

2. Ce sens de οὐκοῦν dérive de celui qu'il a dans les interrogations, où il correspond à **nonne ergo** « n'est-il donc pas vrai que...? » En effet, une phrase telle que celle-là suppose une réponse affirmative : « oui, cela est vrai ». Or en employant οὐκοῦν pour signifier « donc », on considère que la réponse a été faite et que la conséquence est admise.

3. Thucydide l'emploie dans le second membre de la phrase (II, 43, 1), mais cet emploi est rare.

4. Dans cette phrase οὐκοῦν paraît bien loin de sa signification propre et primitive, puisqu'il est suivi d'un impératif et qu'il n'est guère possible de ramener la proposition où il se trouve à une proposition interrogative ; c'est que οὐκοῦν a fini par devenir presque synonyme de οὖν. Mais on reconnaît encore la valeur propre et primitive de la particule dans des phrases comme celle-ci :

EX. : XÉN., *Mém.*, III, 6, 10 : οὐκοῦν, ἔφη, καὶ περὶ πολέμου συμβουλευέιν τὴν γε πρώτην ἐπισχῆσομεν· ἴσως γὰρ... οὕτω ἐξήταξας (on peut traduire litt. : « Nous nous abstiendrons pour commencer, n'est-il pas vrai ? de donner des conseils au sujet de la guerre ; car sans doute tu n'es pas encore au courant. »

c) **Γοὺν** (composé de γε et de οὖν) se place après un mot et correspond au latin **quidem** *certe*; il exprime une restriction : tout au moins, ce qui est sûr au moins, c'est que. On peut souvent lui donner pour équivalent en français : par exemple ou du moins.

Ex. : THUC., I, 2, 5 : τὴν **γοὺν** (par exemple) Ἀττικὴν ἐκ τοῦ ἐπὶ πλείστον διὰ τὸ λεπτόγειον ἀστασίαστον οὔσαν ἀνθρωποι ᾤκουν οἱ αὐτοὶ αἰεῖ. — PLATON, *Phédon*, 95 a : σύ μοι δοκεῖς, ἔφη ὁ Κέβης, ἐξευρήσειν· τουτονὶ **γοὺν** (tout au moins) τὸν λόγον τὸν πρὸς τὴν ἀρμονίαν θαυμαστῶς μοι εἶπες ὡς παρὰ δόξαν. — XÉN., *Mém.*, I, 6, 2 : σύ δέ μοι δοκεῖς τάναντία τῆς φιλοσοφίας ἀπολελαυκέναι· **ζῆς γοὺν** οὕτως, ὡς οὐδ' ἂν εἰς δοῦλος ὑπὸ δεσπότη διαιτώμενος μένειε.

d) **Δ' οὖν** se place après un mot et signifie ce qui est sûr, c'est que, souvent même quoi qu'il en soit¹.

Ex. : THUC., I, 3, 4 : οἱ **δ'** οὖν ὡς ἕκαστοι Ἕλληνες κατὰ πόλεις τε ὅσοι ἀλλήλων ζυνίσσαν καὶ ξύμπαντες ὕστερον κληθέντες οὐδὲν πρὸ τῶν Τρωϊκῶν δι' ἀσθένειαν καὶ ἀμειξίαν ἀλλήλων ἀθροοὶ ἔπραξαν.

e) **Μὲν οὖν** se place toujours après un mot et, quand il est employé comme particule conclusive, signifie donc, d'après cela, comme il résulte de cela, effectivement².

Il est d'un usage général dans toute la langue grecque, soit en corrélation avec δέ, ἀλλά, etc.³, soit isolément.

Ex. : HOM., *Od.*, IV, 780 : βᾶν δ' ἰέναι ἐπὶ νῆα θοὴν καὶ θίνα θαλάσσης. | Νῆα **μὲν οὖν** πᾶμπρωτον ἄλὸς βένθοσδε ἔρυσσαν, | ἐν **δ'** ἰστόν τ' ἐτίθεντο καὶ ἰστία νηὶ μελαίνῃ. — SOPH.,

1. « La liaison δὲ οὖν, fréquente chez Thucydide, dit M. Alfr. Croiset (éd. de Thucydide, p. 148, n. 12), marque le retour à l'idée principale d'un morceau après une parenthèse. Οὖν sert à écarter l'idée accessoire, et δέ marque la reprise, la continuation proprement dite. » On a vu ci-dessus (§ 375, 2, a) que οὖν tout seul a souvent la même valeur.

2. Cette combinaison renferme en réalité deux particules affirmatives : μὲν signifie proprement « certainement » et οὖν « réellement », « en fait » : elle a donc pour équivalent proprement dit l'expression française « sans aucun doute ». C'est ce qu'on voit particulièrement dans les réponses où μὲν οὖν soit seul, soit avec d'autres adverbes affirmatifs (πάννυ μὲν οὖν, μάλιστα μὲν οὖν) doit se traduire par « oui certes », « parfaitement » ; c'est ce qu'on voit même dans des exemples tels que :

PLATON, *Euthyd.*, 304 c : χαρίεν γὰρ τι πρᾶγμα ἐστὶν ἡ φιλοσοφία. — Ποῖον, ἔφη, χαρίεν...; οὐδενὸς **μὲν οὖν** ἄξιον (*lit.* : « c'est une belle chose, lui dis-je, que la philosophie. — Comment? une belle chose? répondit-il. En réalité, c'est une chose de nulle valeur »).

Mais on voit que le ton de la réponse permet, dans des cas analogues, de traduire par « bien plutôt », « tout au contraire ».

Enfin c'est ce qu'on voit dans des exemples comme ceux qui vont être cités dans le texte, exemples dans lesquels on peut presque toujours donner à οὖν son sens propre « en fait ».

3. On trouve encore, par exemple, μὲν οὖν... οὐ μὴν (ISOCH., IV, 68) μὲν οὖν... οὐ μὴν ἀλλά (ISOK., VIII, 5), μὲν οὖν... ὁμως (DEK., XXVII, 2). Quelquefois aussi μὲν οὖν est en corrélation avec δ' οὖν.

Ex. : PLAT., *Lach.*, 184 a : ἴσως **μὲν οὖν** εἴη ἂν τῶν ταῦτα, ὥσπερ Νικίας λέγει· οἷς **δ' οὖν** ἐγὼ ἐντετύχηκα, τοιαῦτ' ἅττα ἐστίν.

ÉL., 549 sq. : ἐγὼ μὲν οὖν... εἰ δέ... — PLATON, *Phédon*, 89 a : τὸ μὲν οὖν ἔχειν ὃ τι λέγοι ἐκεῖνος ἰσως οὐδὲν ἄτοπον· ἀλλὰ ἐγὼγε μάλιστα ἰθαύμασα κτλ.

SOPHOCLE, *OEdipe Roi*, 587 sqq. : ἐγὼ μὲν οὖν οὐτ' αὐτὸς ἱμεῖρων ἔφυν | τύραννος εἶναι μᾶλλον ἢ τύραννα δρᾶν, | οὐτ' ἄλλος ὅστις σωφρονεῖν ἐπίσταται.

REMARQUE. — A force d'être employé, μὲν οὖν finit par perdre en partie sa valeur propre et ne sert plus parfois que de formule de transition, comme par exemple dans Thucydide.

I, 15, 1 : τὰ μὲν οὖν ναυτικὰ τῶν Ἑλλήνων τοιαῦτα ἦν... ἰσχὺν δὲ περιποιήσαντο...

379. — L'adverbe *ἄρα*¹, qui se place toujours après un mot, est quelquefois employé comme particule conclusive : il signifie qu'une chose résulte *naturellement* ou *directement* d'une autre chose : donc ; précisément, mais équivalent quelquefois aussi au français tout naturellement ; sans doute (lat. *scilicet* ou *nimirum*).

EX. : HOM., *Il.*, I, 96 : τοῦνεκ' ἄρ' ἄλγε' ἔθηκεν, *précisément* à cause de cela le dieu a imposé des maux. — PLATON, *Phédon*, 79 b : τί οὖν περὶ ψυχῆς λέγομεν ; ὁρατὸν ἢ ἀόρατον εἶναι ; οὐχ ὁρατόν. Ἀἰδὲς ἄρα ; Ναί. Ὁμοιότερον ἄρα ψυχῇ σώματός ἐστιν τῷ αἰδεῖ, τὸ δὲ τῷ ὁρατῷ.

XÉN., *Cyr.*, I, 3, 8 : Σάκx δέ, φάναι τὸν Ἀστυάγην τῷ οἰνοχόῳ, ὃν ἐγὼ μάλιστα τιμῶ, οὐδὲν δίδως ; ὁ δὲ Σάκx *ἄρα* (*nimirum*)² καλὸς τε ὢν ἐτύγχανε (or ce Sacas était *précisément* beau) καὶ κτλ.

REMARQUES. — L'adverbe a fini par servir, comme *ergo* en latin, à marquer la conclusion d'un syllogisme.

EX. : LUCIEN, *Jup. trag.*, 51 : εἰ εἰσὶ βωμοί, εἰσὶ καὶ θεοί· ἀλλὰ μὴν εἰσὶ βωμοί· εἰσὶν ἄρα καὶ θεοί.

380. — *Τοῖνυν* est proprement une particule affirmative³ qui, chez les Attiques, se place toujours après un mot et qui, signifiant maintenant,

1. Dans Homère et chez les poètes épiques *ἄρα* (ἄρ devant une consonne, ῥα enclitique, ῖρ devant une voyelle, ῥά devant un digamma) n'exprime souvent qu'une simple transition : « puis », « alors », « et » ; de ce sens on passe aisément à celui de « par suite », « ainsi donc ».

2. Il faut remarquer que dans cet exemple c'est la particule δέ qui sert à unir les deux propositions ; ἄρα rappelle l'idée du verbe τιμῶ qui précède et signifie qu'on va donner les raisons *toutes naturelles* de l'estime d'Asiagès pour son serviteur. Cet emploi particulier de ἄρα explique pourquoi on le rencontre dans des constructions comme celle-ci :

XÉN., *Cyr.*, I, 3, 2 : ἐρωτώσης δὲ αὐτὸν τῆς μητρός..., ἀπεκρίνατο ἄρα ὁ Κύρος.

La phrase ne signifie pas : « sa mère l'interrogeant, il répondit *donc*... », mais bien : « sa mère l'interrogeant, il répondit *tout naturellement* ».

3. Elle équivaut souvent à « eh bien donc... » notamment au commencement d'un développement provoqué par l'intervention d'un interlocuteur.

EX. : PLATON, *Euthyphron*, 5 d : λέγε δῆ, τί φῆς εἶναι τὸ ὅσιον ; λέγω τοῖνυν ὅτι τὸ ὅσιον ἐστὶν ὅπερ ἐγὼ νῦν ποιῶ.

or, donc (dans les formules de transition), a fini par être employée avec la valeur du latin **itaque**, c'est pourquoi.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 4, 2 : **πάσας τοίνυν τὰς ἀγέλας ταύτας ἐδοκοῦμεν ὁρᾶν μᾶλλον ἐθελούσας πείθεσθαι τοῖς νομεῦσιν ἢ τοῖς ἀνθρώποις τοῖς ἄρχουσι.**

381. — Pour exprimer une conclusion avec plus de force on se sert de **τοιγάρτοι** et de **τοιγαροῦν**, qui s'emploient l'un et l'autre au commencement de la phrase et signifient et voilà pourquoi, c'est pour cela que...

Ex. : PLATON., *Phéd.*, 82 d : **τοιγάρτοι**¹ τούτοις μὲν ἅπανιν, ὃ Κέβης, ... χαίρειν εἰπόντες, οὐ κατὰ ταῦτά πορεύσονται αὐτοῖς... — XÉN., *Anab.*, II, 6, 20 : **τοιγαροῦν** αὐτῶ οἱ μὲν καλοὶ τε κάγαθοι τῶν συνόντων εὖνοι ᾗσαν, οἱ δὲ ἄδικοι ἐπεβούλευον.

II. — *Latin* : **ergo**, **igitur** — **itaque**, **quamobrem**, **quapropter**, **quocirca**.

382. — 1° A l'époque classique, la particule **ergo**² est celle que l'on emploie de préférence pour marquer la conclusion logique d'un raisonnement.

Ex. : CIC., *de Nat. deor.*, III, 13, 33 : **omne animal appetit quædam et fugit a quibusdam. Quod autem refugit, id contra naturam est, et quod contra naturam, id habet vim interimendi. Omne ergo animal intereat necesse. Etc.**

2° Igitur³ correspond aux diverses acceptions du français donc. On l'emploie non seulement comme **ergo** dans les conclusions,

Ex. : CIC., *Acad.*, II, 30, 96 : **si mentiris, mentiris; mentiris autem, mentiris igitur.**

mais encore pour résumer et pour conclure un récit, un développement précédent.

1. Cette particule qu'emploient Thucydide et Platon (dans ses premiers dialogues) ne se retrouve plus dans les derniers dialogues de Platon ni dans Aristote. Sur καὶ γὰρ τοι, « c'est pourquoi », voy. *Revue de Philologie*, t. VII, p. 33-44.

2. Proprement **ergo**, qui vient sans doute de **e rego** (cf. **e regione**, « dans la direction », « droit, directement ») signifie « en fait », « réellement »; aussi le mot a-t-il, à l'époque archaïque, la valeur d'une particule affirmative, soit seul, soit joint à **mecastor**, **edepol**, etc.

Ex. : PLAUTE, *Mil.*, 1233 : **ergo istus metus me macerat. Ib., 63 : **ergo mecastor, pulcher est.****

C'est ce qui explique pourquoi il forme quelquefois à la même époque, avec **igitur** une locution composée : **ergo igitur** « donc, en fait ». Cf. **itaque ergo**, qu'on trouve parfois dans T.-Live et qui est sans doute, chez cet auteur, un emprunt plus ou moins conscient fait aux vieux annalistes.

De plus l'étymologie d'**ergo** explique aussi qu'il ait pu être pris dans le sens de « ensuite » et de « en conséquence, donc ».

3. L'origine de **igitur** est assez obscure (voy. cependant M. BRÉAL et A. BAILLY, *Dictionnaire étymologique latin*); mais on sait que cette particule signifiait proprement « alors » (cf. PLAUTE, *Most.*, II, 1, 32; *Cas.*, II, 2, 39); ce sens conduit facilement à celui de « conséquemment, donc ».

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 28, 78 : **hæc igitur** et alia innumerabilia cum cernimus, possumusne dubitare quin iis præsit aliquis... effector? Etc.

ou pour reprendre, après une parenthèse, le fil d'un discours (cf. ci-dessus, § 377, 2, a).

Ex. : Cic., *de Fin.*, III, 44, 45 : **recta effectio** (κατόρθωσιν enim ita appello, quoniam rectum factum κατόρθωσα) **recta igitur** (dis-je) **effectio**... **crescendi accessionem nullam habet.**

ou enfin pour annoncer que le sujet annoncé d'une manière générale va être traité dans le détail (cf. ci-dessus, § 377, 2, b).

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, II, 30, 76 : **eamque disputationem tres in partes nostri fere dividunt**... **Primum igitur** aut negandum est esse deos...

REMARQUES. — I. La particule **igitur** est très ancienne dans la langue et alterne souvent avec **ergo**.

II. **Ergo** et **igitur** se placent en tête de la phrase, quand il y a lieu d'insister sur la conclusion ; autrement, ils se placent après le premier mot.

383. — Pour donner plus de poids et d'autorité à la conclusion, les Latins avaient recours, selon les cas, à des locutions composées que l'usage avait rapprochées des particules conclusives.

1° Itaque, formé de **ita** et de l'enclitique **que**¹, signifie proprement et ainsi, et de cette façon ².

Ex. : PLAUTE, *Amph.*, 15 : **ita huic facietis fabulæ silentium | itaque** æqui et justi hic eritis omnes arbitri (cf. *ib.*, 763 ; *Capt.*, 676, 878 ; *Pers.*, 781 ; *Mil.*, 791 ; *Truc.*, II, 6, 45 ; *Cist.*, II, 1, 36 ; *Tén.*, *Andr.*, 550 ; *Hec.*, 207 ; 579 ; 604). — CORN. NÉP., 7, 4, 2 : **inimici illud tempus exspectandum decreverunt quo exisset, ut absentem aggrederebantur, itaque fecerunt**³.

De ce sens on a passé naturellement à celui-ci : par suite, par conséquent : employé ainsi, **itaque** se place *régulièrement* en tête de la phrase⁴,

1. Les grammairiens latins avaient imaginé de distinguer deux **itaque** : l'adverbe **ita'que** « et ainsi », et la particule **i'taque** ; mais cette distinction, fût-elle fondée en fait, n'empêche pas de reconnaître dans le mot les éléments qui le composent.

2. **Itaque** peut signifier naturellement aussi « et de telle façon », comme **ita** signifie « de telle façon », mais nous n'avons pas à nous occuper ici de cette signification. Voy. R. КСНКА, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 173, 1 (p. 731 et suiv.).

3. **Itaque** conserve encore sa signification primitive quand il est employé pour signifier qu'une pensée générale va être expliquée par un exemple ou par une comparaison : il peut être traduit alors par « ainsi ».

Ex. : Cic., *de Fin.*, II, 4, 12 : **quod vestri quidem vel optimi disputant, nihil opus esse eum, qui philosophus futurus sit, scire litteras. Itaque ut majores nostri ab aratro abduxerunt Cincinnatum illum, ut dictator esset: sic vos de pagis omnibus colligitis bonos illos quidem viros, sed certe non pereruditos.**

4. En fait, c'est la règle suivie par tous les auteurs de l'époque archaïque, comme par César, Cicéron et Salluste : on ne trouve **itaque** placé après le premier mot de la phrase que chez Cornificius, chez Horace, T.-Live et Quintilien, quelquefois chez Q.-Curce et Valère-Maxime, jamais chez Plinius ni chez Tacite.

et sert ordinairement à signifier que le fait dont il va être question est la conséquence naturelle de celui qui précède.

EX. : CORN. NÉP., *Arist.*, 1, 1 : **Aristides æqualis fere fuit Themistocli. Itaque cum eo de principatu contendit.**

REMARQUE. — L'usage a fait souvent de **itaque** un synonyme pur et simple de **igitur** : c'est ainsi qu'on le trouve employé même par les meilleurs auteurs pour signifier qu'on reprend le fil d'un développement interrompu.

EX. : CIC., *de Amic.*, 1, 1-3 : **me ad pontificem Scævola contuli...; sed de hoc alias, nunc redeo ad augure : cum sæpe multa, tum... Itaque tum Scævola... exposuit nobis sermonem Læli de amicitia habitum.**

2° **Quam ob rem** ou **quamobrem** est une locution assez lourde que Cicéron emploie au sens de c'est pourquoi¹.

EX. : CIC., *p. Flacc.*, 27, 70 : **quamobrem quæso a vobis...**

3° **Quapropter** se rencontre à l'époque archaïque et dans Cicéron comme particule conclusive; plus tard il tend à disparaître.

EX. : ENNIUS (cité par VARRON, *de Ling. lat.*, VII, 82) : **quapropter Parim pastores nunc Alexandrum vocant** (cf. TÉR., *Heaut.*, 357 : *Ad.*, 342; *Héc.*, 364; CIC., *p. Rosc. Am.*, 4, 9; *Cæcin.*, 27, 78; *in Verr.*, II, 2, 73, 180; *Phil.*, 3, 11, 29; *de Amic.*, 8, 27; *ad Fam.*, IV, 15, 2, etc.).

4° **Quocirca** n'apparaît comme particule conclusive qu'à l'époque classique; on la retrouve chez quelques poètes, bien qu'elle soit très lourde.

REMARQUES. — I. Certains adverbes pronominaux sont employés aussi dans les conclusions; **hinc** (fréquent à toutes les époques), **inde** (fréquent à l'époque classique), **eo** et **ideo** (seulement à l'époque impériale), **idcirco** (surtout à l'époque archaïque et chez les écrivains postérieurs), **propterea** (surtout à l'époque archaïque).

II. **Proinde**, en conséquence, donc, ne s'emploie correctement que dans une proposition volitive² à l'impératif ou au subjonctif : cet adverbe sert alors à exprimer avec énergie un ordre adressé à d'autres ou une exhortation qu'on s'adresse à soi-même.

EX. : NÉV. (cité par FESTUS, p. 298 a, 29) : **proinde aperte dice.** — CIC., *ad Fam.*, XII, 6, 2 : **proinde fac animum habeas.** — CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 50, 6 : **proinde abite**³ (cf. T.-LIVE, V, 9, 6).

C'est seulement à partir de T.-Live que **proinde** devient synonyme de **itaque** ou d'**igitur**⁴.

1. Dans le latin archaïque et à l'époque classique, **quamobrem** est employé comme adverbe interrogatif au sens de « pour quelle raison, pourquoi » (dans l'interrogation indirecte, comme dans l'interrogation directe); mais ce n'est pas le même mot : ici **quam** est l'accusatif féminin de l'adjectif **quis**, là, c'est l'acc. fém. de l'adjectif **qui**.

2. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 276, REM. II.

3. On le trouve naturellement aussi dans le style indirect devant un subjonctif remplaçant un impératif.

EX. : CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 34, 2 : **duces pronuntiare jusserunt, ne quis ab loco discederet; illorum esse prædam...; proinde omnia in victoria posita existimarent** (cf. *ib.*, VII, 66, 4; CIC., *in Verr.*, II, 5, 71, 183).

4. Encore faut-il distinguer dans T.-Live certains emplois où **proinde** est à demi justifié, parce que la proposition où il se trouve implique encore un conseil. C'est le cas notamment pour les phrases suivantes :

T.-LIVE, III, 48, 3 : **proinde quiesce erit melius, inquit.** — II, 15, 4 : **proinde, si salvam esse vellet Romam, ut patiatur liberam esse, orare** (la proposition équivalait à **proinde pateretur liberam esse**).

E. — PROPOSITIONS COORDONNÉES
A L'AIDE DES CONJONCTIONS ADVERSATIVES.

I. — Grec : **δέ, ἀλλά, μήν, μέντοι, καίτοι, ὅμως.**

384. — En grec, la conjonction adversative la plus simple est la particule **δέ**, qui se place après un mot.

1° **Δέ** marque une opposition, mais assez faible : souvent même elle indique simplement qu'on passe d'une idée à une autre et ne peut se traduire en français que par *et*.

EX. : PLATON., *Phédon*, 59 d : περιεμένομεν οὖν ἐκάστοτε, ἕως ἀνοιγθῆι τὸ δεσμωτήριον, διατρίβοντες μετ' ἀλλήλων· ἀνεώγετο γὰρ οὐ πρῶ· ἐπειδὴ **δὲ** (ei) ἀνοιγθῆι, εἰσῆμεν κτλ.

2° Toutefois le grec se sert ordinairement de la particule **δέ** pour marquer qu'une idée est différente de celle qui précède, sans l'exclure ni lui être contraire.

EX. : PLATON., *Phéd.*, 117 e : καὶ ἡμεῖς ἀκούσαντες ἡσχύνθημέν τε καὶ ἐπέσχομεν τοῦ δακρύειν. Ὁ **δὲ** (oppose la personne de Socrate à ses amis) περιελθὼν, ἐπειδὴ κτλ. *Rep.*, 520 a : ζυμπονήσετε ἐν τῇ πόλει ἕκαστοι ἐν μέρει, τὸν **δὲ** πολὺν χρόνον μετ' ἀλλήλων οἰκήσετε ἐν τῷ καθαρῷ.

3° Très souvent **δέ** correspond à un **μέν** qui précède et qui, comme **δέ**, est toujours placé après un mot.

a) L'opposition de ces deux particules rend en quelque sorte sensible l'opposition qui existe entre deux idées¹ : à la vérité..., mais... ; tandis que..., (au contraire).

EX. : PLAT., *Phédon*, 87 d : ἡ **μέν** ψυχὴ πολυχρόνιον ἐστὶ, τὸ **δὲ** σῶμα ἁσθενέστερον καὶ ὀλιγοχρονιώτερον. — XÉN., *Anab.*, V, 6, 19 : τοῖς **μέν** ἐδόκει βέλτιστον εἶναι καταμεῖναι, τοῖς **δὲ** πολλοῖς οὗ, *landis que* les uns jugeaient préférable de résister de pied ferme, les autres, en plus grand nombre, étaient d'un avis contraire. Etc.

b) Mais il est rare que l'opposition puisse être toujours traduite aussi nettement en français.

1. Le sens premier de **μέν** est « en vérité », « sans doute », comme on le voit encore en quelques passages (cf. XÉN., *Anab.*, I, 7, 6 ; VII, 1, 9 ; 6, 11 ; *Mém.*, I, 2, 2) et dans certaines formules où il paraît remplacer **μήν** « vraiment », « certes » (πάνυ **μέν** οὖν, μάλιστα **μέν** οὖν, κομιδὴ **μέν** οὖν « oui, certainement », καὶ **μέν** δὲ « et certainement », ἀλλὰ **μέν** δὲ « mais certainement », οὐ **μέν** δὲ « certainement non », οὐ **μέν** οὖν « non en vérité », enfin **μέν** οὖν (cf. ci-dessus, p. 376). Mais quand **μέν** est en corrélation avec **δέ**, il signifie proprement « à la vérité », « il est vrai ». Voy. encore ci-après, *Rex.*, II, à la fin.

Le plus souvent, *μέν* et *δέ* servent simplement à mettre en regard l'une de l'autre les idées contenues dans les deux propositions : en ce cas on peut négliger de traduire *μέν*.

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 6, 9 : τοιαῦτα *μέν* πεποίηκε, τοιαῦτα *δέ* λέγει, voilà ce qu'il a fait *et* voilà ce qu'il dit. Etc.

REMARQUES. — I. Quand on veut marquer une opposition assez forte, on ajoute *αὐ*, d'autre part, au contraire, à la particule *δέ*.

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 10, 11 : οἱ Ἕλληνες ἐπῆσαν· οἱ *δ'* αὖ βάρβαροι οὐκ ἐδέχοντο.

II. La particule *δέ* opposée à *μέν* entre dans un certain nombre de locutions dont voici les principales : ὁ *μέν*... ὁ *δέ*, l'un... l'autre, οἱ *μέν*... οἱ *δέ*, les uns... les autres, ἐνθα *μέν*... ἐνθα *δέ*, ici... là; ἐνθεν *μέν*... ἐνθεν *δέ*, d'un côté... de l'autre; τότε *μέν*... τότε *δέ* (tum... tum, modo... modo), tantôt... tantôt; ἅμα *μέν*... ἅμα *δέ* (simul... simul, en même temps, πρῶτον *μέν*... εἴτα *δέ* (ou εἴτα, ἔπειτα sans *δέ*, ou enfin *δέ* tout seul), d'abord... ensuite.

III. Quelquefois *μέν* paraît n'avoir pas de corrélatif : c'est ce qui a lieu dans des cas où, bien que la contre-partie ne soit pas exprimée, la corrélation est néanmoins impliquée dans l'ensemble même de la phrase.

Ex. : HOM., *Od.*, VII, 237 : τὸ *μέν* σε πρῶτον εἰρήσομαι (il est évident qu'on fera d'autres questions). — XÉN., *Anab.*, I, 9, 14 : καὶ πρῶτον *μέν* τὴν αὐτῷ πόλεμος πρὸς Πισιδας (ce qui implique cette idée que Cyrus eut d'autres guerres à soutenir). Etc.

Toutefois, il faut peut-être mettre à part des locutions comme ἐγὼ *μέν* οἶμαι, ἐγὼ *μέν* οὐκ οἶδα, ἐγὼ *μέν* οὐχ ὄρω, dans lesquelles il n'est point sûr que la contre-partie soit sous-entendue. Il est plus simple de penser que *μέν* y conserve son sens propre (cf. ci-dessus, p. 381, n. 1) et de traduire « sûrement je pense (je ne sais pas, je ne vois pas) » ou tout simplement « pour moi je pense (je ne sais pas, je ne vois pas) »².

IV. Parfois *μέν*, au lieu d'être suivi de *δέ*, a pour corrélatifs *μέντοι* ou *μήν*, particules de signification analogue, mais plus expressives.

Pour *μέν*... *μέντοι* (tandis que, et cependant), cf. HÉR., I, 109; III, 36; THUC., VI, 60; XÉN., *Cyr.*, I, 3, 2, etc. Pour *μέν*... *μήν*, cf. PLATON, *Phèdre*, 268 e; XÉN., *Agés.*, 6, 1, etc.

385. — La particule adversative par excellence est *ἀλλά*³, qui signifie mais : elle se distingue de *δέ* en ceci qu'elle sert à lier deux idées dont l'une exclut l'autre, et correspond en latin à *at* et à *sed*.

1. Cf. XÉN., *Anab.*, I, 3, 2 : πρῶτα *μέν*... εἴτα...

2. Telle est du moins l'explication la plus simple pour la plupart des cas. Mais il est bien certain que quelquefois le ton est tel qu'on peut sous-entendre cette idée : « quant à ce que les autres pensent, savent ou voient, je ne m'en inquiète en aucune façon. »

Ex. : XÉN., *Hell.*, IV, 1, 37 : ἐλεύθερον εἶναι ἐγὼ *μέν* οἶμαι ἀντάξιον εἶναι τῶν πάντων χρημάτων.

3. Cette particule est proprement l'accusatif neutre pluriel de l'adjectif ἄλλος, avec changement d'accent : le sens d'*autrement* conduit facilement au sens *adversatif* « mais ». En tout cas il y a en grec des locutions et des tours dans lesquels ἄλλά a conservé le sens d'« autrement » : par exemple dans l'expression ἀλλ' ἢ « autrement que... » d'où « si ce n'est » (cf. XÉN., *Anab.*, VII, 7, 53 : ἀργύριον *μέν* οὐκ ἔχω ἀλλ' ἢ μικρόν τι) et peut-être dans les expressions bien connues : οὐ *μήν* ἀλλὰ (οὐ *μέντοι* ἀλλὰ), οὐ γὰρ ἀλλὰ : car il paraît très vraisemblable que ces deux expressions formaient à l'origine une proposition indépendante signifiant la première : « toutefois il n'en est pas autrement » et la

1° Comme **at**, la particule **ἀλλά** s'emploie pour introduire une objection ou pour y répondre et, en général, pour marquer une forte opposition.

EX. : ARISTOPH., *Acharn.*, 402 sqq. : ἐκκάλεσον αὐτόν. — 'Αλλ' ἀδύνατον. — 'Αλλ' ὅμως! οὐ γὰρ ἂν ἀπελθοίμ', ἀλλὰ κόψω τὴν θύραν... Εὐριπίδην... ὑπάκουσον. — 'Αλλ' οὐ σχολή. — 'Αλλ' ἐκκυκλήθητ'. — 'Αλλ' ἀδύνατον — 'Αλλ' ὅμως — 'Αλλ' ἐκκυκλήσομαι.

Toutefois, quand il s'agit d'introduire une objection, **ἀλλά** est ordinairement accompagné de γάρ² (cf. en latin **at enim**).

EX. : XÉN., *Anab.*, III, 2, 25 : καὶ ἡμῖν γ' ἂν οἶδ' ὅτι τρισάσμενος ταῦτ' ἐποίει, εἰ ἑώρα ἡμᾶς μένειν παρασκευαζομένους. 'Αλλὰ γὰρ δέδοικα, μή... ἐπιλαθώμεθα τῆς οἰκαδὲ ὁδοῦ, mais, *dira quelqu'un*, je crains que nous ne nous rappelions plus la route de notre patrie.

REMARQUES. — I. C'est parce que **ἀλλά** sert ordinairement à marquer une forte opposition qu'on l'emploie souvent

a) Pour interrompre brusquement un développement.

EX. : SOPH., *Phil.*, 11 : ἀλλὰ ταῦτα μὲν τί δεῖ λέγειν :

b) Pour insister fortement sur un ordre ou une exhortation (il correspond alors à « allons! », « mais voyons! »).

EX. : HOM., *Il.*, I, 259 : ἀλλὰ πίθεσθε καὶ ὕμεις. — PLAT., *Eutyphr.*, 6 b : ἀλλὰ μοι εἰπέ· σὺ ὡς ἀληθῶς ἡγεῖ ταῦτα οὕτω γεγρονέναι. *Protag.*, 311 a : ἀλλ' ἴωμεν. — XÉN., *Anab.*, V, 6, 14 : ἀλλὰ πορευώμεθα, allons, marchons! Etc.

c) Pour opposer ce qui est la réalité à une hypothèse exprimée ou sous-entendue (il correspond alors au français du moins).

EX. : SOPH., *frag.*, 677 : εἰ σώμα δοῦλον, ἀλλ' ὁ νοῦς ἐλεύθερος. *El.*, 411 : ὦ θεοὶ πατρώοι, συγγένεσθέ γ' ἀλλὰ νῦν (*entendez* : assistez-moi aujourd'hui du moins [si vous ne l'avez pas fait jusqu'ici]).

secoude : « en effet il n'en est pas autrement ». Ainsi la phrase οὐ μὴν ἀλλ' ὁρθῶς ἐλέγχθη τοῦτο équivaldrait à **neque tamen aliter (res est) : recte hoc dictum est** « mais il n'en est pas autrement : c'est avec raison que ceci a été dit » ; d'où « et cependant (mais cependant) c'est avec raison qu'on a dit ceci » ; d'autre part, la phrase οὐ γὰρ ἀλλ' ὁρθῶς ἐλέγχθη τοῦτο équivaldrait à **neque enim aliter (res est) : recte hoc dictum est**, « car il en est bien ainsi ; c'est avec raison qu'on a dit ». d'où « en effet, c'est avec raison qu'on a dit ceci ». L'explication ordinaire (voy. RISMANN-CUCULI, *Règles fondamentales de la syntaxe grecque*, 2^e édit., p. 203, n. 1, et cf. ci-après, p. 385, n. 6) ne me paraît pas exclure celle-ci, mais s'appliquer plutôt à des constructions qui ne sont ni primitives ni simples et dans lesquelles par conséquent ἀλλά a déjà la valeur de particule adversative.

1. 'Αλλ' ὅμως employé, comme ici, sans verbe sert à introduire une réponse à une objection ; cette locution correspond à « mais cependant », « tout de même ».

2. Il ne faut pas confondre cet emploi de ἀλλά γὰρ avec celui dont il sera question plus loin et qui correspond au latin **sed enim** (cf. ci-après, p. 386). A vrai dire l'origine des deux locutions est la même : dans un cas comme dans l'autre, il y a une ellipse : « mais (cela n'est pas), car... » La seule différence, c'est que dans le cas dont nous nous occupons présentement on ajoute encore par la pensée quelque chose à l'ellipse : « mais (cela n'est pas, *dira-t-on*), car... » Quelquefois même le verbe « dire » est exprimé (cf. PLAT., *Rhp.*, 365 c : ἀλλὰ γὰρ φήσει τις).

Souvent *ἀλλά* employé ainsi est renforcé par *γε* et même par *οὖν*.

Ex. : DINARQUE, II, 15 : εἰ μὴ πάντα, *ἀλλὰ* πολλά γ' ἴστε (si non omnia, at certe multa novistis). — PLATON, *Gorg.*, 470 : εἰ δὲ μὴ ὅρῳ, *ἀλλ'* αἰσίου γε. *Lois*, 859 b ; 885 e ; 918 c : εἰ μὴ... *ἀλλ'* οὖν... Etc.

2° Comme le latin *sed*, la particule *ἀλλά* s'emploie :

a) Après une proposition affirmative (et en relation avec *μέν*) pour marquer une légère opposition.

Ex. : HOM., *Il.*, XVI, 240 : αὐτὸς μὲν γὰρ ἐγὼ μενέω νηῶν ἐν ἀγῶνι, *ἀλλ'* ἔταρον πέμπω (cf. *Il.*, I, 22 sqq.). Etc.

b) *Ordinairement* après une proposition négative¹, pour *corriger* ce qu'on vient de dire et opposer ce qui est à ce qui n'est pas : ne... pas..., mais bien².

Ex. : THUC., I, 68, 2 : οὐ περὶ ὧν ἐδιδάσχομεν ἐκάστοτε τὴν μάθησιν ἐποιεῖσθε, *ἀλλὰ* τῶν λεγόντων μᾶλλον ὑπενόεῖτε ὡς ἔνεκεν τῶν αὐτοῖς ἰδίᾳ διαφόρων λέγουσι. — XEN., *Mém.*, I, 2, 3 : οὐδεπώποτε ὑπέσχετο διδάσκαλος εἶναι τούτου· *ἀλλὰ* τῷ φανερόν ἐστιν τοιοῦτος ὧν ἐλπίζειν ἐποίει τοὺς συνδιατρίβοντας ἑαυτῷ μιμουμένους ἐκείνον τοιούτους γενήσεσθαι. Etc.

REMARQUES. — I. C'est une extension de cet usage particulier qu'il faut voir dans les locutions bien connues :

οὐ (μὴ) μόνον..., ἀλλὰ καὶ (ou simplement *ἀλλά*³), non seulement... mais encore, mais même ;

οὐ (μὴ) μόνον..., ἀλλ' οὐδέ, non seulement..., mais... ne... pas même ;

1. Souvent après une proposition interrogative, qui implique l'idée d'une négation.

Ex. : XEN., *Mém.*, I, 2, 2 : πῶς οὖν αὐτὸς ὧν τοιοῦτος ἄλλους ἂν ἡ ἀσεβείᾳ ἢ παρανόμους ἐποίησεν ; 'ΑΛΛ' (« au contraire ») ἔπαυσε μὲν τούτων πολλοὺς ἀρετῆς ποιήσας ἐπιθυμεῖν. — DEM., XXVI, 7 : τί δεῖ λέγειν περὶ τῶν παλαιῶν ; 'Αλλὰ τοὺς ἐφ' ἡμῶν αὐτῶν ἀναλογίσασθε.

2. En pareil cas, *δέ* peut remplacer *ἀλλά*, mais cette construction est rare en somme et ne se rencontre guère que chez les poètes ou chez Thucydide.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 181 : σέθεν δ' ἐγὼ οὐκ ἀλεγίζω | οὐδ' ὄθομαι κοτέοντος, ἀπειλήσω δὲ τοι ὥδε. — THUC., I, 5, 1 : οὐκ ἔχοντός πω αἰσχύνῃν τούτου τοῦ ἔργου, φέροντός τι δὲ καὶ δόξης μᾶλλον. IV, 86, 1 : αὐτὸς οὐκ ἐπὶ κακῷ, ἐπ' ἐλευθερώσει δὲ τῶν Ἑλλήνων παρελθῆναι.

De plus, il est à remarquer que souvent, en ce cas, la proposition négative contient la particule *μέν* qui annonce *δέ*.

Ex. : THUC., I, 50, 1 : οἱ Κορίνθιοι τὰ σκάρη μὲν οὐχ εἶλον ἀναδούμενοι τῶν νεῶν ἃς καταδύσειαν, πρὸς δὲ τοὺς ἀνθρώπους ἐτράποντο φονεύειν διεκπλέοντες μᾶλλον ἢ ζωγρεῖν. Cf. I, 123, 2 ; II, 98, 3, etc.

3. On emploie *ἀλλά* (au lieu de *ἀλλὰ καὶ*), quand on veut appuyer sur l'opposition.

Ex. : XEN., *Mém.*, I, 6, 2 : ἰμάτιον ἡμπίεσαι οὐ μόνον φαῦλον, ἀλλὰ τὸ αὐτὸ θέρους τε καὶ χειμῶνος.

οὐ μόνον οὐ..., ἀλλὰ καὶ, non seulement... ne... pas..., mais même :

οὐ μόνον¹ οὐ..., ἀλλ' οὐδέ, non seulement... ne... pas..., mais... ne... pas même...

II. On emploie ἀλλ' οὐ (ἀλλὰ μή), au lieu de καὶ οὐ (καὶ μή), quand il s'agit de rendre l'idée de et non pas plutôt². C'est ce qui a lieu :

1^o) Après une phrase interrogative impliquant l'idée d'une négation.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, II, 2, 19 : καὶ τί δεῖ ἐμβαλεῖν περὶ τούτου, ἀλλ' οὐχὶ προειπεῖν, ὅτι οὕτω ποιήσεις³ ;

2^o) Après une phrase affirmative (ou interrogative avec οὐ).

Ex. : PLATON, *Phèdre*, 229 d : ἐκεῖθεν, ἀλλ' οὐκ ἐνθὲνδε ἡρπάσθη. — ISOCR., IV, 137 : ταῦτα πάντα γέγονε διὰ τὴν ἡμετέραν ἄνοιαν, ἀλλ' οὐ διὰ τὴν ἐκείνου δύναν⁴.

c) Le sens de la particule est souvent renforcé par οὐ μὴν ou par οὐ μέντοι. On dit οὐ μὴν ἀλλά..., οὐ μέντοι ἀλλά... (en latin et tamen, verum tamen) pour signifier et cependant, mais cependant⁵.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 4, 8 : ὁ ἵππος πίπτει εἰς γόνατα καὶ μικροῦ κἀκείνον ἐξετραχίλισεν· οὐ μὴν ἀλλ' ἐπέμεινεν ὁ Κύρος μόλις πω, καὶ ὁ ἵππος ἐξάνεστη. — PLATON, *Phédon.*, 62 b : καὶ γὰρ ἂν δόξειεν οὕτω γ' εἶναι ἄλογον· οὐ μέντοι ἀλλ' ἴσως ἔχει τινὰ λόγον⁶.

1. Au lieu de οὐ μόνον, on dit aussi μὴ ὅτι, μὴ ὅπως, οὐχ ὅτι, οὐχ ὅπως, expressions qui s'expliquent par l'ellipse d'un verbe signifiant « dire » : μὴ (εἰπῆς) ὅτι... (ou ὅπως) « n'allez pas dire que... », οὐ (λέγω) ὅτι..., οὐ (λέγω) ὅπως... « je ne dis pas que... »

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 3, 10 : μὴ ὅπως ὀργεῖσθαι ἐν ῥυθμῷ, ἀλλ' οὐδέ ὀρθοῦσθαι ἐδύνασθε (lit. : « ne dites pas que vous ne pouviez pas danser en mesure [ce ne serait pas assez dire], vous ne pouviez même pas vous tenir droit », « non seulement vous ne pouviez pas danser en mesure, mais vous ne vous teniez même pas droit »).

2. On voit qu'ici encore ἀλλά est employé conformément à sa signification propre et primitive. Le latin ne marque pas l'opposition avec autant de force que le grec, car il se contente souvent d'employer **et** **non**. Toutefois on trouve fréquemment **ac non** et l'on sait que **ac** a plus de force que **et** (cf. ci-dessus, § 362).

3. En somme, cette forme de phrase n'est que la traduction de celle-ci (sous une forme plus vive) : οὐ δεῖ ἐμβαλεῖν... ἀλλὰ προειπεῖν. Ce cas particulier rentre donc dans la règle générale en vertu de laquelle on emploie ἀλλά après une préposition négative.

4. Il est à noter que ces formes de phrases se ramènent à celles-ci : οὐκ ἐνθὲνδε, ἀλλ' ἐκεῖθεν — οὐ διὰ τὴν ἐκείνου δύναν, ἀλλὰ διὰ τὴν ἡμετέραν ἄνοιαν — et que par conséquent on a affaire à une application de la règle générale. Toutefois, en pareil cas, le latin met simplement **non**.

5. Cf. ci-dessus, p. 381, n. 1 et cf. p. 386, n. 4.

6. KERNER (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, p. 826) à qui sont empruntés ces exemples, rend compte de la construction au moyen d'une ellipse : c'est l'explication généralement admise et à laquelle j'ai fait plus haut allusion (p. 382, n. 3). En effet, étant donnée la construction des phrases citées, il semble bien évident que les auteurs ne se rendaient pas compte de la valeur exacte de ἀλλά et qu'ils avaient perdu de vue son origine. Comme ils lui donnaient le sens de « mais », ils entendaient que οὐ μὴν (οὐ μέντοι) signifiait « non certes » et sous-entendaient entre οὐ μὴν (οὐ μέντοι) et ἀλλά le verbe de la proposition précédente ou quelque expression comme τοῦτ' ἐγένετο, τοῦτ' ἔστι, τοῦτ' ἐγὼ ἡγοῦμαι (λέγω, etc.). Ainsi la seconde partie de la phrase de Xénophon (*Cyr.*, I, 4, 8) était pour eux l'abrégé de celle-ci : οὐ μὴν ἐξετραχίλισεν, ἀλλ' ἐπέμεινεν ὁ Κύρος κτλ., « non certes il ne jeta pas Cyrus à bas par-dessus son cou, au contraire Cyrus demeura ferme en selle, etc. » De même l'exemple de Platon (*Phédon*, 62 b) pourrait être rétabli ainsi sous sa forme complète : οὐ μέντοι ἄλογόν ἐστιν, ἀλλ' ἴσως κτλ., « non certes cela n'est pas irrationnel, mais cela a sans doute quelque raison d'être ».

REMARQUES. — I. Il faut noter aussi la locution **ἀλλὰ γάρ**¹, qui correspond au latin **sed enim**, mais c'est que, c'est qu'en effet...².

Ex. : HOM., *Il.*, VII, 243 : **ἀλλ' οὐ γάρ σ' ἐθέλω βαλέειν λήθρη ὅπιπτευσας**, *litt.*, mais (ne crains rien), car je ne veux pas te guetter sournoisement pour te frapper.

Dans des emplois semblables, γάρ joue un rôle important : il sert à confirmer une assertion précédente, mais ἀλλά donne au tour plus de vivacité³.

II. Dans la locution **οὐ γάρ ἀλλά**, c'est γάρ qui a l'air de jouer le principal rôle ; mais, si l'on veut se rendre compte de l'expression, on voit qu'ἀλλά, au moins à l'origine, avait toute sa valeur.

Ex. : PLATON, *Rép.*, 492 e : οἶμαι οὐδένα κρατήσσειν. — **Οὐ γάρ ἀλλά** καὶ τὸ ἐπιχειρεῖν πολλὰ ἄνοια (*entendez* : οὐ γὰρ κρατήσει τις, ἀλλὰ, κτλ., (*litt.* « non certes on ne s'en rendra pas maître ; loin de là, l'entreprise même serait tout à fait d'un fou) d'où : Je ne crois pas que personne s'en rende maître. — *En effet*, l'entreprise même serait tout à fait d'un fou. — ARISTOPH., *Gren.*, 58 : μὴ σκῶπτέ μ'· **οὐ γάρ ἀλλ'** ἔγω κακῶς, ne te moque pas de moi ; *en effet*, je ne suis pas bien (*entendez* : ne te moque pas de moi ; il n'y a pas de quoi ; *au contraire*, car je ne suis pas bien).

Toutefois, dans l'usage courant, οὐ γὰρ ἀλλά est l'équivalent d'un γάρ renforcé.

386. — Les particules **μήν** et **μέντοι**, qui se placent toujours après un mot, s'emploient pour marquer nettement une objection⁴ : et cependant, toutefois, pourtant.

1. Les deux particules peuvent être séparées par un ou plusieurs mots, quand il s'agit d'attirer l'attention sur le mot ou sur une expression entière. A l'exemple cité dans le texte on peut ajouter :

Ex. : LUCRÉTIUS, IX, 27 : **ἀλλ' οὐ γάρ τι προέχει** τούτων ἐπιμενεῖσθαι « mais (n'en parlons plus), car en fait il n'avance à rien de rappeler cela ». — XÉN., *Cyr.*, II, 1, 13 : **ἀλλὰ γιγνώσκω** γάρ...

Mais il faut bien prendre garde que souvent ἀλλά suivi de γάρ ne forme pas avec lui une locution composée. En effet, il peut arriver que la particule ἀλλά se rapporte à la fin de la phrase et que γάρ fasse partie d'une parenthèse donnant la raison de cette fin de la phrase. C'est ce qui a lieu notamment quand ἀλλά est séparé de γάρ par un ou plusieurs mots et retombe sur un verbe différent de celui auquel γάρ se rattache.

Ex. : HOM., *Od.*, XIV, 355 sqq. : **ἀλλ' οὐ γάρ σφιν ἐφαίνετο** κέρδιον εἶναι | μαίεσθαι προτέρω, τοὶ μὲν πάλιν αὐτίς ἔβαινον | νῆος ἐπὶ γλαφυρῆς (où ἀλλά se rattache à ἔβαινον, les mots οὐ γάρ σφιν ἐφαίνετο... *πρότερω* formant une parenthèse explicative). — SOPH., *Ph.*, 81 : **ἀλλ' ἤδ' οὐ γάρ** τοι κτήμα τῆς νίκης λαβεῖν τόλμα (c'est comme s'il y avait : ἀλλὰ τόλμα· ἤδ' οὐ γάρ... λαβεῖν. — XÉN., *An.*, III, 1, 24 : **ἀλλ'** ἴσως **γὰρ** καὶ ἄλλοι ταῦτ' ἐνθυμούνται... μὴ ἀναμένωμεν ἄλλους ἐρ' ἡμᾶς εἰλεῖν. Etc.

Il arrive même parfois chez les poètes que ἀλλά employé ainsi n'est séparé de γάρ par aucun mot.

Ex. : SOPH., *Ant.*, 148 : **ἀλλὰ γὰρ** ἃ μεγαλύνωμος ἦθε Νίκα, | ... ἐκ μὲν δὴ πολέμων | τῶν νῦν θέσθε λησμοσύναν (comme s'il y avait ἀλλὰ τῶν νῦν θέσθε λησμοσύναν· ἃ γὰρ Νίκα ἦθε... — EUR., *Phén.*, 1308 : ἀλλὰ γὰρ Κρέοντα λεύσω... στείχοντα, παύσω τοὺς παρστώτας λόγους (= ἀλλὰ παύσω... λεύσω γάρ...).

2. Sur l'origine de cette locution et sur la différence qu'il y a entre cet emploi et un autre emploi, voy. ci-dessus, p. 383, n. 2.

3. C'est ce qui a lieu en français avec « mais » dans des locutions d'une vivacité familière, comme par exemple : « *Mais* c'est que je n'entends pas de cette oreille-là ! » Entendez : « *Mais* vous avez tort de me parler ainsi, car... »

4. Proprement ces particules ont le sens nettement affirmatif et correspondent au latin **vero** signifiant « certainement, assurément ». Voilà pourquoi on les trouve si souvent dans les réponses. Il ne sera question ici que de leur rôle comme particules adversatives. De même qu'en latin **vero** a fini par signifier « mais », « au contraire », de même en grec, μήν et μέντοι, ont pris une valeur adversative, non pas seulement parce qu'elles étaient souvent précédées de ἀλλά, qui leur aurait communiqué une partie de sa force, mais aussi parce qu'on les emploie ordinairement dans les antithèses.

EX. : PLAT., *Lois*, 860 a : φιλονεικίας ἢ φιλοτιμίας ἕνεκα ἄκοντας μὲν ἀδίκους εἶναί φησιν, ἀδικεῖν μὴν (cependant) ἐκόντας πολλούς.
— XÉN., *Anab.*, II, 3, 9 : δοκεῖ μὲν καὶ μοι ταῦτα· οὐ μὲντοι (toutefois) ταχύ γε ἀπαγγεῖλω, ἀλλὰ διατρίψω, ἔστ' ἂν κτλ.

REMARQUES. — I. La particule μὴν est souvent précédée de ἀλλά ou de καί.
***Ἀλλὰ μὴν** correspond ordinairement au latin **at vero**, et **καί μὴν**, au latin **et vero** ou **et sane**.

1° On les emploie alors pour introduire une objection : et pourtant.

EX. : PLATON, *Phédon*, 63 a : καὶ ὁ Σιμμίας· **Ἀλλὰ μὴν**, ἔφη, νῦν γε δοκεῖ τί μοι καὶ αὐτῷ λέγειν Κέβης. — XÉN., *Mém.*, II, 3, 10 : δέδοικα, μὴ οὐκ ἔγω· ἐγὼ τοσαύτην σοφίαν... **Καί μὴν** οὐδέν γε ποικίλον, ἔφη ὁ Σωκράτης... δεῖ ἐπ' αὐτόν μηχανᾶσθαι.

2° Mais ces locutions peuvent aussi, comme le latin **jam vero**, amener simplement une idée nouvelle sous forme d'antithèse : d'ailleurs, d'autre part, ou marquer une gradation : en outre, mais de plus.

EX. : PLATON, *Rép.*, 328 d : δεῦρο παρ' ἡμῶν φοίτα ὡς παρὰ φίλους. **Καί μὴν** (assurément, dis-je, mais en vérité...), ἦν δ' ἐγὼ, χαίρω γε διαλεγόμενος τοῖς σφόδρα πρεσβύταις.

XÉN., *Cyr.*, V, 3, 31 : καὶ ἅμα δίκαια ποιοῖμεν ἂν χάριν ἀποδιδόντες· **ἀλλὰ μὴν** (en outre) καὶ ξύμφορά γ' ἂν πράξαιμεν ἡμῖν αὐτοῖς¹.

II. Pour οὐ μὴν ἀλλά, voy. ci-dessus, § 385, c.

387. — Le mot **καίτοι**² a deux emplois principaux.

1° Il signifie quoi qu'il en soit, cependant, toutefois, et se rencontre surtout dans les phrases où celui qui parle se fait à lui-même une objection.

EX. : ESCHYLE, *Prom.*, 101 : **καίτοι** τί φημι ; — SOPH., *Œd. à Col.*, 1132 : **καίτοι** τί φωνῶ ; mais que dis-je (cf. *quanquam* quid loquor ?) Etc.

2° Il correspond au latin **atqui**, or. et s'emploie dans les raisonnements.

EX. : XÉN., *Mém.*, I, 1, 5 : πολλοῖς τῶν ξυνόντων προηγόρευε τὰ μὲν ποιεῖν, τὰ δὲ μὴ ποιεῖν... **Καίτοι** τίς οὐκ ἂν ὁμολογήσειεν αὐτό βούλεσθαι κτλ³.

1. Pour plus de détails, voir KÜHNEN, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, p. 690.

2. Le sens propre de καίτοι, c'est « et certes, et en vérité » (cf. TAC., I, 10, 2 ; 69, 5 ; II, 64, 4 ; PLAT., *Phédon*, 65 b ; DÉM., XX, 141). Cette particule ne se rencontre ni dans Homère, ni dans Hésiode. Dans Homère

II., XIII, 267 sq. : καὶ τοι ἐμοὶ παρά τε κλισίῃ | πολλ' ἔναρα Τρώων, καὶ signifie « aussi » et retombe sur ἐμοί, la particule τοι, « vraiment, certes » modifie ἐστί (= ἔχω) sous-entendu.

3. Voy. KÜHNEN, *our. cit.*, p. 703, 7.

388. — Ὅμως ou ἀλλ' ὅμως¹ correspondent au latin **tamen**, néanmoins, cependant et s'emploient surtout après une particule concessive ou après une proposition participiale à sens concessif.

Ex. : Xén., *Anab.*, V, 5, 17 : καὶ Καρδούχους, καίπερ βασιλέως οὐχ ὑπηκόους ὄντας, ὅμως² πολεμίους ἐκτησάμεθα...

REMARQUE. — D'après une observation de Frohberger, reprise par Koch³, les prosateurs attiques mettent ordinairement la particule ὅμως avant le participe pris dans un sens concessif, afin d'indiquer à l'avance le rapport de ce participe à la proposition principale.

Ex. : LYSIAS, XII, 73 : ὑμεῖς δ' ὅμως καὶ (= καίπερ) οὕτω διακείμενοι ἐθοροβεῖθ' ὥς οὐ ποιήσοντες ταῦτα. — Cf. PLATON, *Lys.*, 213 a : τὰ νεωστὶ γεγονότα παιδία ὅμως καὶ μισοῦντα ἐν ἐκείνῳ τῷ χρόνῳ πάντων μάλιστα ἐστὶ τοῖς γονεῦσι φίλτατα. — DÉM., LII, 15 : ὅμως καίπερ οἰκείως ἔχων τοῦτοις οὐκ ἐτόλμα οὐδὲν εἰς ἡμᾶς ἐξαμαρτάνειν.

II. — *Latin* : autem, vero — at, sed, verum — tamen.

389. — En latin, deux particules correspondent à peu près exactement aux emplois du grec δέ : ce sont **autem** et **vero**.

1° La particule **autem**⁴ marque une simple opposition et sert le plus souvent à indiquer qu'on passe d'une idée à une autre.

a) On la trouve surtout là où le grec emploierait μὲν... δέ...

Ex. : CIC., *de Off.*, III, 9, 38 : a nullo videbatur, ipse **autem** omnia videbat. *De Nat. deor.*, III, 10, 25 : versutos eos appello, quorum celeriter mens versatur, callidos **autem**⁵, quorum animus usu concalluit.

REMARQUE. — Quelquefois on trouve dans le premier membre, pour mieux marquer l'opposition, la particule **quidem** qui correspond au grec μὲν. Mais en pareil cas, c'est **sed**, plutôt que **autem**, qui correspond au grec δέ, du moins à la bonne époque. En

1. Voy. ci-dessus (p. 383, n. 1) un emploi différent de ἀλλ' ὅμως.

2. La particule ὅμως se rattache sans doute à la racine qui a donné ὁμοῦ « ensemble » et ὁμοιος « semblable ». Le sens propre de ὅμως paraît donc avoir été « semblablement » et de ce sens on a passé à celui de « cependant » aussi facilement qu'en français on a pris « tout de même » dans le sens de « néanmoins », « pourtant », « cependant ».

Ex. : « Bien que je n'aie rien à attendre de lui, j'irai le trouver *tout de même* ».

3. *Grammaire grecque*, p. 496, REM. 1 de la traduction française (A. Colin et C^{ie}, éditeurs).

4. Ce mot est composé vraisemblablement de **au-** (analogue au grec αὐ) et d'un suffixe **-tem**, qu'on peut rattacher à la racine pronominale **-to** (cf. **i-tem**) ; il signifie donc proprement « d'un autre côté : en retour ; à (son) tour ». La première partie du mot se retrouve dans le vieux haut-allemand **ar-ar**, **ar-ur** (moyen haut-allemand **ar-er**, allemand moderne **aber**).

5. Dans des phrases du genre de celle-ci, l'opposition est assez marquée : c'est ce qui a lieu toutes les fois qu'on met en parallèle deux personnes, deux objets ou deux idées. Le sens assez fort que prend **autem** dans des phrases analogues a conduit certains auteurs à l'employer, là où on attendrait **sed** et même **at**.

Ex. : PLAUTUS, *Trin.*, 683 : non convenit | me... in diutius esse agrumque habere, egere illam **autem**. — CIC., *de Div.*, II, 56, 115 : (Crœsus) hostium vim sese perversurum putavit, pervertit **autem** suam. *De Off.*, I, 11, 35 : suscipienda quidem bella sunt ob eam causam, ut sine injuria in pace vivatur : parata **autem** victoria, conservandi ii, qui non crudeles in bello fuerunt (on attendrait **sed**, cf. ci-après la remarque).

effet, tandis que **quidem... autem** se rencontre surtout chez Q.-Curce (cf. IV, 4, 9; V, 10, 15; 10, 1, 8) et chez Justin (V, 1, 8), **quidem... sed** est employé souvent par Cicéron¹.

Ex. : Cic., *de Off.*, III, 33, 121 : **tibique persuade esse te quidem mihi carissimum, sed multo fore cariorum, si... De fato**, 2, 3 : **oratorias exercitationes non tu quidem, ut spero, reliquisti, sed certe philosophiam illis anteposuisti**².

b) On l'emploie aussi quand on répète un mot pour insister sur l'idée ou pour marquer une opposition.

Ex. : PLAUTE, *Mil.*, 678 : **liberæ ædes, liberum autem esse egomet me volo** (texte de Ritschl). — Cic., *in Pis.*, 38, 94 : **admoneri me satis est; admonebit autem nemo alius nisi rei publicæ tempus. Phil., 11, 10, 24 : **nunc, quod agitur, agamus; agitur autem, liberine vivamus an mortem obeamus**³.**

REMARQUE. — C'est peut-être cet usage qui a donné l'idée d'employer **autem**, au lieu d'**atque**, dans la mineure d'un syllogisme.

Ex. : Cic., *Tusc.*, III, 7, 14 : **quæ qui recipit, recipiat idem necesse est timiditatem et ignaviam; non cadunt autem hæc in virum fortem; igitur ne ægritudo quidem** (cf. *ib.*, III, 9, 19; V, 16, 47; *de Fin.*, III, 20, 65; *Top.*, 2, 9, etc.)⁴.

c) Souvent **autem** sert, dans une phrase interrogative, à revenir sur une expression qu'on ne trouve pas juste (*ἐπανόρθωσις*, *correctio*).

Ex. : Cic., *p. Rab. Post.*, 5, 40 : **num quis testis Posthumium appellavit? testis autem? non accusator? Ad Att., VI, 2, 8 : **quid tandem isti mali in tam tenera insula non fecissent? Non fecissent autem? Immo**⁵ **quid ante adventum meum non fecerunt?****

1. Voyez toutefois la note 5 de la page 388.

2. On voit par ces deux exemples que les Latins appuyaient de préférence la particule **quidem** sur un pronom personnel, au lieu de la placer après le mot sur lequel elle retombait en réalité. Dans le premier exemple on attendrait **carissimum quidem** et dans le second **reliquisti quidem**.

3. Voy. ΚΩΗΝΗ, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 165, 3 (p. 698 et suiv.). Le grec emploie **δέ** de la même façon :

Ex. : ΧΕΝ., *Mém.*, I, 1, 1 : **ἀδικεῖ Σωκράτης... καὶ τὰ δαιμόνια εἰσφέρων, ἀδικεῖ δέ...**

Ordinairement **δέ** est en corrélation avec **μέν**.

Ex. : ΗΕΡΟΔΟΤ., III, 52 : **καὶ εἶλε μὲν τὴν Ἐπίδουρον, εἶλε δὲ αὐτὸν Προκλέα.**

Voy. ΚΩΗΝΗ, *ausf. Gr. d. gr. Spr.*, II, § 527 (p. 808) et § 531, a.

4. Il est intéressant de constater que la particule **autem** est d'un emploi très fréquent dans les traités philosophiques et didactiques et qu'au contraire on la rencontre fort peu chez les historiens et chez les orateurs. « On a fait la remarque, dit Kühner (*ouv. cit.*, p. 698) que Cicéron n'emploie **autem** qu'une fois dans son discours pour Archias et que trois fois dans le *pro Ligario*; Tacite ne s'en sert pas du tout dans l'*Agricola*, ne l'emploie qu'au chap. XIII et XVI de la *Germanie*, que deux fois dans les *Histoires* et que cinq fois dans les *Annales*, tandis que dans le *Dialogue*, c'est-à-dire dans le style didactique, il en fait un fréquent usage. »

5. Dans ces formes de réponses, et en général dans les réponses, **immo** s'emploie comme il a été dit plus haut (p. 376, n. 2) du grec **μέν οὖν**. Quelquefois **immo** est renforcé (**immo vero** « bien au contraire »), cf. Cic., *ad Att.*, V, 5, 13.

d) Mais d'ordinaire **autem** perd à peu près le sens adversatif¹ et s'emploie comme le grec $\delta\acute{\epsilon}$ avec la valeur du français *et*.

Ex. : Cic., *Acad.*, II, 2, 4 : *quæ populari gloria decorari in Lucullo debuerunt, ea fere sunt et Græcis litteris celebrata et Latinis. Nos autem illa externa cum multis, hæc interiora cum paucis ex ipso sæpe cognovimus*².

2° La particule **vero**³ sert le plus souvent, comme **autem**, à marquer une faible opposition.

a) Elle établit (comme en grec $\mu\acute{\epsilon}\nu\ldots\delta\acute{\epsilon}\ldots$) une relation entre deux idées placées, en quelque sorte, l'une en regard de l'autre⁴.

1. On peut noter comme emplois intermédiaires les constructions suivantes :

1° **Autem** sert à annoncer qu'on va passer à une idée nouvelle (cf. Cic., *Ac.*, II, 42, 131 ; *Or.*, 54, 180 ; *Cæs.*, *de Bell. civ.*, III, 9, 2 ; *Conn. Nep.*, *Att.*, 1, 2 ; *Q.-Cæc.*, IV, 6, 2).

2° Comme $\delta\acute{\epsilon}$, il marque qu'on va reprendre et poursuivre un discours interrompu (cf. Cic., *de Off.*, I, 23, 79 ; *Tusc.*, I, 18, 42 ; 21, 49 ; *Conn. Nep.*, *Dion.*, 3, 3) particulièrement après une parenthèse (cf. Cic., *de Off.*, I, 43, 153, etc.).

3° Souvent **autem** s'emploie dans la parenthèse même pour déterminer ou expliquer ce qui précède (cf. Cic., *de Amic.*, 7, 24 ; *T.-Liv.*, VI, 1, 10).

Sur tout ceci voy. КЧУХА, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 165, 6 (p. 700 et suiv.).

2. Cet emploi d'**autem** avec la valeur d'une particule copulative explique la locution **et autem** (**et... autem**) qu'on rencontre à l'époque archaïque comme chez les prosateurs de l'empire (cf. *PLAUT.*, *Mil.*, 1149 ; *SEN.*, *Ep.*, 58, 12 ; *SURT.*, *Aug.*, 73 ; *Vesp.*, 32, etc.) et qui rappelle le grec $\kappa\alpha\iota\ldots\delta\acute{\epsilon}$. Il explique aussi la locution négative **neque autem** (**neque... autem**), qui dans la langue archaïque et familière remplace la locution classique **neque vero**. Voy. КЧУХА, *ouc. citée*, p. 702 et suiv.

3. C'est l'ablatif neutre de l'adjectif **verus**. Primitivement c'était une particule affirmative signifiant « vraiment, assurément », comme on le voit encore dans des exemples tels que :

Cic., *ad Qu. fr.*, I, 1, 7 : *tibi et fuit hoc semper facillimum et vero esse debuit.*

— SALL., *Cat.*, 37, 4 : *sed urbana plebs, ea vero præceps erat de multis causis.* *Cat.*, 58, 16 : *nam in fuga salutem sperare..., ea vero dementia est.* Etc.

Ce sens s'est encore conservé dans les réponses, où **vero** tout seul est une manière de répondre affirmativement : « mais certainement ».

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 11, 25 : *fuistine heri domi ? — Vero.* *Brut.*, 87, 300 : *sed tu... orationes nobis veteres explicabis ? — Vero.*

Même quand la réponse contient un verbe, **vero**, « mais certainement », peut être le premier mot de la phrase.

Ex. : Cic., *de Div.*, I, 46, 104 : *vero, mea puella, tibi concedo meas sedes.*

Enfin on retrouve encore le sens primitif de **vero** dans les expressions composées **at vero**, **sed vero**, **immo vero**, **an vero...** ? et aussi dans la locution **enimvero** qui s'emploie non seulement après **verum** pour donner à ce mot toute sa valeur, mais encore dans tous les cas où l'on veut exprimer l'étonnement ou l'indignation que cause quelque chose.

Ex. : Cic., *de Orat.*, I, 36, 165 : *enimvero, inquit Crassus, mirari satis non queo etiam te hæc, Scævola, desiderare.* — *TER.*, *Hec.*, 673 : *quæ hæc amentias ?* | *Enimvero* prorsus jam tacere non queo.

DREGER (*Hist. Synt.*, § 339, t. II, p. 131) soutient contre Hand que **enimvero** a pris chez certains auteurs comme Plin et Tacite (dans les *Annales* surtout) le sens adversatif de « mais » : cette opinion est contestable, car en regardant de près les exemples allégués, on voit qu'**enimvero** a surtout le sens affirmatif : « en fait, en réalité » ; le sens adversatif résulte de l'opposition entre les faits rapportés ou entre les idées émises.

4. Sans doute, il y a des passages où **vero** a très nettement le sens adversatif (cf. Cic., *de Fin.*, IV, 3, 7), mais ce n'est pas là l'emploi ordinaire.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 12,2 : **tres jam copiarum partes Helvetios id flumen traduxisse, quartam vero partem citra flumen Ararim reliquam esse.**

b) Elle correspond au français quant à dans les propositions qui contiennent une gradation et marque, en ce cas, que le terme après lequel elle est placée a une valeur particulière.

Ex. : CIC., *Orat.*, 8, 25 : (*hoc opimum genus dicendi*) **Rhodii nunquam probaverunt, Græci autem¹ multo minus, Athenienses vero funditus repudiaverunt.** *P. Arch.*, 8, 19 : **Smyrnæi vero...** — CORN. NÉP., *Épam.*, 1, 2 : **scimus musicen nostris moribus abesse a principis persona, saltare vero² in vitiis poni.**

c) Elle est employée dans les transitions soit seule, soit précédée de **jam**³.

Ex. : CIC., *de Nat. deor.*, II, 49, 125 : **illud vero ab Aristotele animadversum quis potest non mirari?** II, 49, 126 : **jam vero illa notiora, quanto se opere custodiant bestię.** Etc.

390. — Au grec ἀλλὰ signifiant « mais au contraire... » correspond la particule **at**⁴.

1° **At** marque une très forte opposition.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 32, 4 : **rejectis pilis comminus gladiis pugnatum est; at Germani phalange facta impetus gladiatorum exceperunt.** — CIC., *de Off.*, I, 11, 35 : **maiores nostri Tusculanos... in civitatem receperunt; at Carthaginem et Numantiam funditus sustulerunt.** Etc.

1. Cet exemple montre que dans le bon usage il y avait une légère différence de sens entre **autem** et **vero**, le premier étant considéré comme plus faible que le second.

2. C'est parce que **vero** sert souvent à faire ressortir le mot après lequel il est placé qu'on le trouve, par exemple, après la particule **tum**, pour marquer plus expressément le rapport de temps (cf. SALL., *Cat.*, 61, 1 : **confecto prælio. tum vero cerneret**, etc.), après la négation pour lui donner toute sa valeur (cf. **nec** ou **neque vero**, dans CIC., *Orat.*, 4, 16 ; CORN. NÉP., 10, 2, 1 ; et **nec vero non** dans CIC., *de Dic.*, II, 23, 71) et enfin après la particule **nunc**, quand il s'agit d'opposer à une hypothèse fautive ce qui est la réalité (cf. CIC., *Tusc.*, III, 1, 2 ; SALL., *Jug.*, 14, 16-17, etc.. Voy. ci-dessus, p. 301, n. 1 (νῦν δέ...)). En français, l'adverbe « maintenant » joue le même rôle. Au lieu de **nunc** ou de **nunc vero**, on rencontre aussi, en pareil cas, **sed** (CIC., *de Off.*, III, 3, 12 ; *ad Qu. fr.*, I, 1, 14 ; SALL., *Cat.*, 52, 35, etc.) ou **verum** (SALL., *Jug.*, 14, 7-8 ; QUINT., X, 1, 2). Quant à **nunc autem** (CIC., *Tusc.*, IV, 24, 5 ; *de Nat. deor.*, II, 36 init.), il marque une opposition et correspond au français « or, donc ».

3. En pareil cas, la particule **vero** sert à indiquer nettement qu'aux yeux de celui qui parle le nouveau fait ou la nouvelle idée exprimée est la plus importante. (Cf. SKYFFERT, *Scholæ latinæ*, I, p. 30 sq.)

4. Cette particule **at** est probablement un affaiblissement de **aut**, car en osque on trouve une conjonction **aut** signifiant « mais ». Le changement de **au** en **a** est fréquent dans le latin populaire où l'on trouve **Platus**, **Agustus**, **atem**, pour **Plautus**, **Augustus**, **autem**, etc. L'**a** qui devrait être long s'est abrégé devant le **t** final. Dans la langue archaïque et le style familier (cf. *Fragm. leg. Serv. Tulli* dans FRSCH., p. 230 b : CIC., *ad Att.*, I, 16, 17, etc.) on trouve **ast** au lieu de **at**. CURRAN a supposé que c'était pour **at set**, mais l'origine de la particule est obscure. Cf. BRUAL-BAILLY, *Dict. étym. latin.*

REMARQUE. — Dans cette acception, **at** peut être renforcé de **contra**.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 5, 26, 66 : **ecquando igitur isto fructu quisquam caruit, ut videre piratam captum non liceret? At contra, quacunq[ue] iter fecit, hoc jucundissimum spectaculum omnibus victorum captorum hostium præbebat** (cf. SALL., *Cal.*, 12, 4-5).

2° **At** (ou **atenim**) est l'expression consacrée par l'usage pour introduire une *objection* que l'on fait soi-même ou que l'on prête à un adversaire¹.

Ex. : CIC., *p. Rosc. Am.*, 33, 94 : **dices : quid postea ? si Romæ assiduus fui ? respondebo : at ego omnino non fui. Phil., 2, 2, 3 : **at enim te in disciplinam meam tradideras (nam ita dixisti), domum meam ventitaras.****

3° Le sens de la particule est parfois *affaibli*. Ainsi :

a) **At** s'emploie (mais assez rarement) au sens du français *or* dans la mineure d'un syllogisme² (cf. CIC., *Tusc.*, III, 7, 14; 15; V, 15, 44; 16, 48).

REMARQUE. — En pareil cas, **at** est ordinairement remplacé par **atqui**³.

Ex. : CIC., *Tusc.*, V, 15, 43 : **hunc dubitabis beatum dicere ? Atqui semper ita affectus est ; semper igitur sapiens beatus est.**

Quelquefois le syllogisme est abrégé et la conclusion manque ; en pareil cas, **atqui** signifie que la conclusion va de soi ou qu'elle est contenue dans ce qui précède.

Ex. : CIC., *p. Mil.*, 12, 32 : **atqui Milone interfecto Clodius hæc assequabatur** (cf. ci-dessus, § 236). (La conclusion est : « donc Clodius avait intérêt au meurtre de Milon ».)

b) La langue de la conversation emploie **at** au sens de *eh bien, ah !* dans les souhaits ou les imprécations.

Ex. : PLAUTE, *Pers.*, 488 : **at tibi di bene faciant omnes !** (cf. *Men.*, 1023 ; *Most.*, 38, etc.). — TÉR., *Eun.*, 431 : **at te di perdant.** — CATULLE, III, 13 : **at vobis male sit !** — Cf. VIRG., *En.*, II, 533 ; HOR., *Sat.*, II, 2, 40 ; JUSTIN, XIV, 4, 10.

c) Les poètes et quelques prosateurs⁴ emploient **at** dans le récit,

1. Voy. un autre emploi de **at enim** ci-après § 393, REM. (p. 395).

2. Voy. SEYFFERT, *Scholæ latinæ*, I, § 83.

3. Cette particule est composée de **at** et de **qui**, ablatif neutre du pronom indéfini **quis**, signifiant « dans une certaine mesure ». **Atqui** est donc un **at** atténué.

En dehors de la construction dont il est question ci-dessus, on l'emploie pour signifier « et pourtant » « eh bien, pourtant » ou simplement « eh bien ! »

Ex. : CIC., *de Fin.*, II, 3, 6 : **hoc vero... optimum, ut** (« c'est une bonne plaisanterie de dire que... ») **is qui finem rerum expetendarum voluptatem esse dicat... id ipsum quid et quale sit nesciat ! Atqui** (« eh bien ! pourtant ») **aut Epicurus quid sit voluptas aut omnes mortales nesciunt.** — T.-LIV., VIII, 9, 1 : **Atqui** (« eh bien ») **bene habet, inquit Decius, si ab collega litatum est.**

4. Cet usage n'est pas complètement étranger à la langue de Cicéron (cf. *de Div.*, I, 34, 74 ; 36, 78) ni à celle de César (cf. *de Bell. civ.*, II, 7, 3), mais il est chez eux exceptionnel, tandis que Celse et surtout Tacite en présentent de nombreux exemples.

pour indiquer qu'on passe d'un fait à un autre ou d'un personnage à un autre.

EX. : SALL., *Jug.*, 93, 1 : **At Marius...**, de son côté Marius. — VIRG., *En.*, I, 305 : **At pius Eneas** (cf. *ib.*, I, 657; 691; IV, 1; 296; 504; V, 35, etc. TIBULLE, II, 5, 33; STACE, *Silv.*, I, 1, 46; VAL.-FLACCUS, *Argon.*, VIII, 252). Etc.

REMARQUE. — C'est parce que, dans certains cas, **at** avait pris la valeur d'une simple particule de transition, tout en conservant quelque chose de son sens adversatif, qu'on l'employait, après une proposition conditionnelle¹, dans le sens du français du moins,

EX. : CÉS., *de Bell. Gall.*, VI, 40, 2 ; **si pars aliqua circumventa ceciderit, at reliquos servari posse**²

ou (mais *plus rarement*) après une proposition subordonnée quelconque pour indiquer où commence la proposition principale.

EX. : CORN. NÉP., *Iph.*, 3, 4 : **id cum omnibus mirum videretur, at ille** (alors lui), etc. — T.-LIVE, X, 19, 17 (rappelant une vieille formule) : **Bellona, si hodie nobis victoriam duis, ast** (eh bien) **ego tibi templum voveo**³.

391. — Les particules **sed**⁴ et **verum**⁵ sont à peu près synonymes et marquent une opposition moins forte que **at**.

1° Toutefois ce sont celles que l'on emploie à peu près exclusivement après une proposition négative⁶.

EX. : PLAUTE, *Capt.*, 241 : **non ego erus, sed tibi conservos sum.** — CIC., *de Nat. deor.*, II, 1, 2 : **est philosophi de diis immortalibus habere non errantem et vagam, sed stabilem certamque sententiam.** *De Orat.*, I, 60, 254 : **non quid nobis utile, verum quid oratori necessarium sit, quærimus.** Etc.

1. Comme en grec ἀλλά. Cf. ci-dessus, § 385, 1°, REM. I, C (p. 383).

2. Même emploi de **at** après une proposition concessive de sens négatif introduite par **si, etsi, etiamsi, quanquam** ou après **si non, si minus**. Voy. KCHEN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 163, 4 (t. II, p. 690).

3. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 274 d, REM. I, 2^e éd., p. 503 avec la note 1.

4. **Sed** est un adverbe devenu conjonction ; c'était primitivement l'ablatif d'un thème pronominal qu'on a fini par employer comme mot invariable. Il a signifié d'abord « à part » (cf. COMP. INSCR. LAT., t. I, 198, 69 : **sed fraude**), sens qu'on retrouve dans le préfixe **sed-** du mot **seditio**. L'e de **sed**, qui devrait être long, a été abrégé sous l'influence de la dentale finale. Employé comme conjonction **sed** signifie proprement « à part cela, au demeurant, mais » et se rapproche de l'allemand *sondern* ou de l'anglais *but*, qui tous deux avant d'avoir le sens adversatif, signifiaient une idée de séparation ou d'éloignement.

5. **Verum** est proprement l'accusatif neutre de **verus**, pris adverbialement. Le sens primitif est donc « vraiment, assurément » qu'on retrouve encore dans des passages tels que :

TER., *Heaut.*, V, 3, 11 : **facies? verum.** *Ad.*, IV, 2, 4 : **men' quæris? verum.**

L'intermédiaire entre le sens propre et le sens adversatif est : « en fait, en réalité », comme on le voit par les exemples suivants où **verum** sert soit à limiter soit à contredire une assertion précédente.

EX. : TER., *Eun.*, II, 3, 97 : **si certumst facere, faciam; verum ne post conferas culpam in me.** — CIC., *p. Murena*, 28 : **ea sunt omnia non a natura, verum a magistro.**

6. Ce n'est pas qu'on ne trouve aussi **at** dans cette acception particulière (cf. SALL., *Jug.*, 110, 6), mais cet emploi est rare dans la prose classique.

REMARQUE. — A cet emploi de **sed** et de **verum** se rattachent les locutions **non solum... sed etiam** (ou **verum etiam**), etc. Il en sera traité au chapitre des *Négations* dans la troisième partie de l'ouvrage, parce que les observations qu'elles suggèrent ne peuvent guère être séparées de la théorie des négations.

2° **Sed** et **verum** s'emploient aussi quand on s'interrompt dans une digression.

Ex. : CIC., *de Amic.*, I, 1 : **sed** de hoc alias; nunc redeo ad augurem (cf. *Tusc.*, III, 5, 41; *Brut.*, 69, 244). *Tusc.*, III, 34, 84 : **verum quidem hæc hactenus** (s.-ent. dicta sint). *De Orat.*, III, 13, 51 : **verum, si placet, ad reliqua pergamus**. Etc.

3° Quelquefois, au contraire, ces particules correspondent au français *mais*, pour en revenir à mon sujet... ou *eh bien* donc... quand, après une parenthèse, on reprend un développement commencé.

Ex. : CIC., *Acad.*, II, 32, 102 : **scripsit igitur his fere verbis** (sunt enim mihi nota, propterea quod earum ipsarum rerum... disciplina illo libro continetur), **sed scriptum est ita** : Academicis placere... *De Orat.*, III, 42, 45 : **equidem, cum audio socrum meam Læliam** (facilius enim mulieres...); **sed** (eh bien donc...) **eam sic audio, ut Plautum...** *In Verr.*, II, 4, 16, 35 : **verum, ut Lilybæum, unde digressa est oratio, revertatur, Diocles est...**

4° Enfin, dans le récit historique, **sed**, comme δέ en grec, marque une simple transition et correspond soit à *or* soit à *et*.

Ex. : SALL., *Cat.*, 43, 2 : **sed ea divisa hoc modo dicebantur**.

Cet emploi de **sed** est particulièrement fréquent chez Salluste¹.

392. — Les particules **at**, **sed** et **verum** sont très souvent renforcées par **tamen** (voy. ci-après § 395, p. 396).

REMARQUE. — Ce cas mis à part, il est très rare que **sed**² soit appuyé d'une autre particule.

1. Apulée emploie **sed**, comme en français on emploie « mais », pour protester de la vérité d'une assertion.

Ex. : *Mét.*, VII, 12 : **cuncti denique, sed prorsus omnes jacebant**. Cf. M^{me} DE SEVIGNÉ, *Lettre* 43 : « Elle y fut reçue très bien, *mais* très bien, c'est-à-dire que le roi la fit mettre dans sa calèche avec les dames. »

2. Quant à **verum**, on le trouve à l'époque archaïque et à l'époque classique renforcé de **enimvero** (cf. ci-dessus, p. 390, n. 3) et à l'époque archaïque de **vero** tout simplement.

Ex. : CATON (cité par A.-GELLE, XIII, 17, 1) : **verum vero inter offam atque herbam ibi vero longum intervallum est**. — PLAUTUS, *Curc.*, 375 : **verum hercle vero**.

Ici **vero** correspond au grec γάρ et sert à faire ressortir le mot sur lequel il s'appuie, mais on voit avec quelle lourdeur, si l'on compare la particule latine à la particule grecque.

Pour **verum enimvero** on peut citer :

PLAUTUS, *Capt.*, 905 : *Ter.*, *Ad.*, 255 : CIC., *in Verr.*, II, 3, 84, 194 ; SALL., *Cat.*, 2, 9 : **verum enimvero is demum mihi vivere atque frui anima videtur, qui...** Etc.

1° On cite quatre passages où *sed* semble renforcé par *autem* (PLAUTE, *Rud.*, II, 6, 15; *Truc.*, II, 3, 14; TÉR., *Phorm.*, IV, 2, 11; VIRG., *En.*, II, 101), mais si l'on examine ces passages, on voit que la particule *autem* retombe en réalité sur le pronom *quid* et sert à donner plus de vivacité à l'interrogation.

2° *Sed vero* est plus fréquent; comme on l'a indiqué plus haut (p. 390, n. 3), la particule *vero* y est employée avec son sens étymologique, en vérité, et sert à donner plus de force à l'opposition.

EX.: CIC., *in Verr.*, II, 5, 6, 14; *nec jam cum M'. Aquilio, fortissimo viro, sed vero cum Paullis, Scipionibus, Mariis conferendum!*

393. — La locution *sed enim* (très rare en prose¹) correspond à un des emplois du grec ἀλλὰ γάρ (cf. ci-dessus, § 385, 1°, p. 383) et sert à donner la raison de l'opposition : elle contient une ellipse que le contexte permet en général de compléter.

EX. : CIC., *p. Cæl.*, 24, 60 : *sed revertor ad crimen; sed enim* (*mais* [si je m'en suis écarté], *c'est que*) *hæc facta illius... mentio et vocem meam fletu debilitavit et mentem dolore impedivit.*
— VIRG., *En.*, I, 49 : *progeniem sed enim Trojano a sanguine duci* | *Audierat* (entendez : *sed timebat ut hoc efficere posset : audierat enim...*). II, 163 : *impius ex quo* | *Tydidès sed enim scelerumque inventor Ulixes...* | *Corripuere sacram effigiem* (entendez : *sed ex quo Tydides et Ulixes, sceleris enim auctores erant, corripuere...*).

REMARQUE. — Au lieu de *sed enim* on trouve quelquefois *verum enim* et même *at enim*.

Verum enim ne se rencontre sans doute qu'à l'époque archaïque (cf. PLAUTE, *Cist.*, 81; TÉR., *Phorm.*, 535; *Ad.*, 201).

Quant à *at enim*, on cite un passage de Cicéron (*de Fin.*, I, 27, 88) où cette locution remplace *at* employé dans une réplique à une objection, ou, si l'on veut dans la figure appelée ὑποφώρα (*subjectio*). De même en français *mais* employé ainsi signifie en réalité : *mais* (ce n'est pas vrai) *car...*

EX. : CIC., *in Cat.*, I, 11, 28 : *quid tandem te impedit? Mosne majorum? At persæpe etiam privati in hac republica perniciosos cives morte multarunt. An leges, quæ de civium Romanorum supplicio latæ sunt? At nunquam in hac urbe ii, qui a re publica defecerunt, civium jura tenuerunt.*

394. — L'adverbe *ceterum* a, dans certains auteurs, le sens adversatif².

1. On ne la trouve presque jamais dans Cicéron, jamais dans César, ni dans Salluste, ni dans T.-Live, ni dans Tacite; elle ne reparait que chez A.-Gelle.

2. *Ceterum* est proprement un accusatif neutre employé adverbiallement et signifiant « du reste, d'ailleurs ». Comme il servait à limiter une affirmation, il a fini par marquer une opposition. Une phrase comme celle-ci :

SALL., *Jug.*, 32, 1 : *ipsi pares, ceterum opibus disparibus,*

permet de se rendre compte de la façon dont s'est faite la transition.

Ex. : TÉR., *Eun.*, III, 1, 62 : **ridiculum** (tu plaisantes ou c'est pour rire) : **non enim cogitaras. Ceterum**, idem hoc tute melius quanto invenisses (autrement, comme tu aurais donné à ceci un tour plus heureux!), **Thraso!** — SALL., *Cat.*, 51, 26 : **illis merito accidet quicquid evenerit; ceterum vos**, quid in alios statuatis considerate (cf. *Jug.*, 2, 4; 14, 12, etc.). — T.-LIVE, I. 24, 3 : **foedera alia aliis legibus, ceterum eodem modo omnia fiunt.** Etc.

Cet emploi, inconnu à Cicéron et à César, est particulièrement fréquent chez Salluste, chez T.-Live et chez Tacite¹.

395. — **Tamen**² est une particule restrictive dont l'emploi se rattache plutôt (comme celui d' $\delta\mu\omega\varsigma$ en grec) à la syntaxe des propositions concessives.

C'est en effet après **quanquam**, **etsi**, **tametsi**, etc., qu'on trouve surtout **tamen**. C'est seulement par extension qu'on la rencontre dans une proposition principale.

En pareil cas. **tamen** est souvent placé après **sed** ou **verum**.

Ex. : CIC., *Brut.*, 77, 267 : **Domitius nulla ille quidem arte, sed Latine tamen et multa cum libertate dicebat.** *De Orat.*, II. 54, 219 : **leve est totum hoc risum movere; verum tamen multum in causis persæpe lepore et facetiis profici vidi.**

Quant à **attamen** (ou **at... tamen**), il sert particulièrement à renforcer l'opposition après une proposition concessive. Cicéron l'emploie presque exclusivement après une proposition concessive négative.

Ex. : CIC., *de Orat.*, III, 4, 14 : **atque ei etsi nequaquam parem illius ingenio, at pro nostro tamen studio meritam gratiam referamus.**

1. Voy. A. DAZEN, *Hist. Synt. der lat. Sprache*, t. II, § 340 (2^e éd., p. 132).

2. **Tamen** est un composé de **tam** et signifie vraisemblablement « autant, également ». Il y a encore dans le latin archaïque des exemples de **tam** mis pour **tamen** avec le sens de « cependant ».

TITINIUS (cité par FESTUS, p. 360) : **quamquam estis nihili, tam ecaster simul vobis consului.**

On peut expliquer de la même façon que pour $\delta\mu\omega\varsigma$ (cf. ci-dessus, p. 388, n. 2) le passage du sens de « également » à celui de « cependant ».

CHAPITRE II

SYNTAXE DE SUBORDINATION

§ 1. — Interrogation indirecte.

396. — Définition. — L'interrogation indirecte est une des formes les plus simples de la subordination.

On dit que l'interrogation est indirecte quand la question, au lieu d'être adressée directement à une personne, est rattachée à un verbe signifiant demander, dire, savoir, apprendre, etc.

Qui est venu ? est une interrogation directe ; dites-moi, savez-vous, apprenez-moi, etc., qui est venu ou je vous demande qui est venu est une interrogation indirecte.

La construction intermédiaire est représentée par une des deux phrases suivantes :

Dites-moi ; qui est venu ? — Je vous (le) demande : qui est venu ?

REMARQUE. — En grec et en latin, on comprend aussi dans les interrogations indirectes des propositions du genre de celle-ci : je ne sais (je me demande, etc.) *ce qu'il faut que je fasse*, dont le type primitif peut être ramené à celui-ci : que faut-il que je fasse ? *je ne sais* (je me le demande, etc.). Voy. ci-après.

397. — Formes de l'interrogation indirecte en grec. — En grec, les propositions indirectes commencent tantôt par un pronom ou un adverbe interrogatif, tantôt par une particule interrogative¹.

1° Les pronoms et les adverbes employés dans l'interrogation indirecte *peuvent* être les mêmes que dans l'interrogation directe (τίς, πότερος, ποῖος, πόσος — ποῖ, πῇ, ποῦ, πόθεν, πότε, πῶς), mais *plus souvent et plus régulièrement* on se sert de formes spéciales à l'interrogation indirecte (ὅστις, ὁπότερος, ὁποῖος, ὁπόσος — ὅπου, ὅπη, ὅποι, ὁπόθεν, ὁπότε, ὅπως).

1. C'est ce qui explique, on le verra (§§ 397, 1 et Rem. 1; 402, 406), le traitement que le grec d'une part et le latin archaïque d'autre part, appliquaient aux propositions de ce genre.

2. Après les verbes « dire, savoir, apprendre, s'apercevoir », on trouve aussi en grec ὅς, οἷος, ὅσος, etc. En réalité, ce sont des pronoms relatifs et très souvent on peut ou l'on doit leur conserver cette valeur. Ainsi, une phrase comme celle-ci :

THUC., I, 137, 2 : καί... δέσας φράζει τῷ ναυκλήρῳ ὅστις ἐστὶ καὶ δεῖ αὐτὸν φεύγει... pourrait se traduire : « Et (Thémistocle)... pris d'inquiétude, dit au capitaine *qui il est et les motifs qui le font s'exiler...* »

Mais, dans certains cas, la langue attribue bien à ces formes un sens interrogatif.

Ex. : THUC., I, 136, 4 : καὶ ἐλθόντος οὐ πολὺ ὕστερον τοῦ Ἀδμήτου δηλοῖ τε ὅς ἐστι πτλ. — PLATON, *Lach.*, 183 c : ὁρῶ οἷοί εἰσιν, *video quales sint.* — DEM., XXI, 135 : ὅσῳ δ' ὑμῖν αἰσχίον τῶν ἄλλων (ἐστὶν) ἀκούσατέ μου. Etc.

KÜHNEN (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, p. 942, 4) cherche à démontrer que ὅς n'est jamais employé avec la valeur d'un véritable interrogatif. Il est certain qu'il n'a pas le même sens que ὅστις ni que τίς et qu'il correspond plutôt au latin *qualis*, mais il est difficile d'établir, sans subtilité, qu'il n'a jamais le sens interrogatif.

REMARQUES. — I. L'emploi, dans l'interrogation indirecte, des pronoms ou des adverbes de l'interrogation directe est sans doute un souvenir de la construction primitive, puisque, en fait, on juxtapose purement et simplement l'interrogation au verbe de la proposition principale.

Ex. : XÉN., *Mém.*, I, 1, 4 : πολλὰς ἐθύμασα, τίσι ποτὲ λόγοις Ἀθηναίους ἔπεισαν οἱ γραψάμενοι Σωκράτην, ὡς ἄξιός εἴη θανάτου τῇ πόλει¹.
IV, 6, 2 : εἰπέ μοι, ποῖόν τι νομίζεις εὐσέβειαν εἶναι². Etc.

II. Au contraire, l'emploi (relativement ancien dans la langue) des pronoms ou des adverbes interrogatifs indirects est une preuve que d'assez bonne heure on se préoccupa de donner à ce genre d'interrogation une forme distincte de celle qui convenait à l'interrogation directe³.

Toutefois, en pareil cas, l'usage a toujours été un peu indécis ; car on voit souvent dans une suite de propositions interrogatives indirectes les pronoms ou adverbes indirects succéder aux pronoms ou adverbes directs.

Ex. : HOM., *Od.*, I, 169 sqq. : ἀλλ' ἄγε μοι τόδε εἰπέ καὶ ἀτρεκέως κατὰλεξον | τίς πόθεν εἰς ἀνδρῶν, πόθι τοι πόλις ἡδὲ τοκῆς | ὀπποίης τ' ἐπὶ νηὸς ἀφίκεο, πῶς δέ σε ναῦται | ἤγαγον εἰς Ἰθάκην, τίνες ἐμμεναι εὐχέσονται. — PLATON, *Crit.*, 48 a : οὐκ ἄρα... ἡμῖν οὕτω φροντιστέον, τί ἐροῦσιν οἱ πολλοὶ ἡμᾶς, ἀλλ' ὅ τι ὁ ἐπαίων περὶ τῶν δικαίων καὶ ἀδίκων. — XÉN., *Anab.*, II, 5, 7 : οὐκ οἶδα, οὐτ' ἀπὸ ποίου ἂν τάχους οὔτε ὅποι ἂν τις φεύγων ἀποφύγοι οὐτ' εἰς ποῖον σκότος ἀποδραχῇ οὐθ' ὅπως ἂν εἰς ἐχυρὸν χωρίον ἀποσταίῃ⁴. Etc.

III. On peut employer dans la même interrogation indirecte deux pronoms interrogatifs dépendant l'un de l'autre.

Ex. : PLATON, *Rép.*, 400 a : ποῖα ὀποίου βίου μιμήματα, λέγειν οὐκ ἔχω. *Soph.*, 253 a : πᾶς οἶδεν ὅποια ὀποίοις δυνατὰ κοινωνεῖν. — ISOCR., VI, 42 : τίς οὐκ οἶδεν, ἐξ οἷων συμφορῶν εἰς ὄσσην εὐδαιμονίαν κατέστησαν. — DÉM., XVIII, 8 : ἐξετάζεσθαι, τίς τίνας ζήτιος ἐστίν⁵. Etc.

1. Comparez cette phrase à celle-ci :

XÉN., *Rép. des Lacéd.*, I, 1 : ἐθαύμασα, ὅτε ποτὲ τρόπῳ τοῦτ' ἐγένετο.

2. Comparez quelques lignes plus bas :

XÉN., *Mém.*, IV, 6, 2 : ἔχεις οὖν εἰπεῖν, ὀποῖός τις ὁ εὐσεβής ἐστίν.

3. C'est seulement dans la grécité postérieure qu'on trouve les pronoms ou adverbes de l'interrogation indirecte employés dans l'interrogation directe. Les passages qui semblent contredire cette règle sont extrêmement rares et doivent être corrigés.

Ex. : EUR., *Rhés.*, 703 : τίς ἦν πόθεν ποίας πάτρας : | ποῖον (et non ὀποῖον) ἐπεύχεται τὸν ὑπατον θεῶν ; — PLAT., *Rép.*, 578 e : ἐν ποίῳ ἂν τινι καὶ ἐν πόσῳ (et non καὶ ὀπόσῳ) φόβῳ οἶε γενέσθαι αὐτόν ;

4. Il est plus rare que les pronoms ou adverbes de l'interrogation directe succèdent aux pronoms ou adverbes de l'interrogation indirecte. Cependant on cite (cf. KÜHNKE, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, p. 1017) :

PLATON., *Rép.*, 414 d : οὐκ οἶδα, ὀποία τόλμη ἢ ποίοις λόγοις χρώμενος ἔρω. — XÉN., *Mém.*, I, 1, 11 : σκοπῶν, ὅπως ὁ καλούμενος ὑπὸ τῶν σοριστῶν κόσμος ἔρω, καὶ τίσιν ἀνάγκαις ἕκαστα γίγνεται (cf. *ibid.*, IV, 4, 13 ; *Anab.*, III, 5, 13). — DÉM., XVIII, 144 : ἥτις δ' ἡ φύσις... γέγονεν τούτων τῶν πραγμάτων, καὶ τίνας ἐνεκα ταῦτα συνεσκευασθῇ καὶ πῶς ἐπράχθη, νῦν ἀκούσατα.

Remarquez toutefois que ce dernier exemple n'est pas tout à fait pareil à ceux qui précèdent. La proposition d'où dépendent les interrogations indirectes étant rejetée à la fin de la phrase, on peut admettre que Démosthène, en mettant ἥτις en tête de la première interrogation, a tenu à indiquer nettement dès l'abord qu'il avait affaire à une proposition interrogative dépendante. L'anomalie lui aurait donc été imposée par la nature même de la construction qu'il adoptait.

5. C'est d'ailleurs une extension toute naturelle de l'usage admis dans les propositions interrogatives directes.

Ex. : SOPH., *Trach.*, 421 : τίς πόθεν μολὼν σοι μαρτυρήσει ; — XÉN., *Mém.*, II, 2, 3 : τίνας ἀπὸ τίνων εὐροιμεν ἂν μείζω εὐεργετημένους ἢ παῖδας ὑπὸ γονέων. Etc.

IV. Il peut arriver (surtout chez les poètes) que l'interrogation indirecte dépende, non pas réellement du verbe principal, mais de l'idée qui s'y trouve impliquée.

Ex. : SOPH., *Aj.*, 794 : ὥστε μ' ὠδίνειν, τί φῆς (qui équivaut, dit Schneidewin, à ὥστε ἐμὲ συμβαίνει **ζητεῖν** μετὰ πόνου τί ἐστὶν ὁ λέγεις). *Œd. Roi*, 73 sq. : καὶ μ' ἤμαρ ἤδη συμμετρούμενον χρόνῳ | **λυπεῖ τί πρᾶσσει** (= **λυπεῖ ἐνθυμούμενον ὁ τι πρᾶσσει**). — ARIST., *Nuées*, 1392 : οἶμαι γε τῶν νεωτέρων τὰς καρδίας | **πηδᾶν, ὁ τι λέξει** (= τῶν νεωτέρων τὰς καρδίας πηδᾶν ἀγνοούντων ὁ τι λέξει). Etc.

V. Quelquefois aussi l'interrogation indirecte dépend d'un verbe sous-entendu, comme λέξον, εἰπέ, etc.

Ex. : PLATON, *Lys.*, 212 c : **ὁπότερος** οὖν αὐτῶν ποτέρου φίλος ἐστὶν (sous-ent. ἐροῖτό τις ἄν); *Rép.*, 348 b : **ὁποτέρως** οὖν σοι... ἀρέσκει (sous-ent. ἡδέως ἂν ἀκουσάμην); — XÉN., *Œcon.*, 12, 16 : τοὺς δὲ ἄλλους... εἰ... μετρίως ἔχουσιν, **ὅπως** ἐκδιδάσκεις... (au lieu de εἰπέ, ὅπως ἐκδιδάσκεις...¹);

VI. On considérera comme un cas particulier de la précédente remarque les constructions suivantes, dans lesquelles un pronom ou un adverbe interrogatif *indirect* sert, dans la réponse, à reprendre la question faite au moyen d'un pronom ou d'un adverbe interrogatif direct. Il faut dans la réponse sous-entendre tu demandes...²:

Ex. : ARISTOPHANE, *Gren.*, 198 : οὗτος τι ποιεῖς; Bacchus : **ὁ τι** ποιῶ (c.-à-d. ἐρωτᾷς ὁ τι ποιῶ | . *Cher.*, 128 : Nicias : καὶ πῶς; Démosthène : **ὅπως**; ὁ χρησμὸς ἀντικρὺς λέγει (cf. *ibid.*, 1073 ; *Nuées*, 677 ; 690). *Acharn.*, 594 : ἀλλὰ τίς γὰρ εἶ; Dicéopolis : **ὅστις**; πολίτης χρηστός. — PLATON, *Euthyphr.*, 2 b : ἀλλὰ δὴ τίνα γραφήν σε γέγραπται; Socr. : **ἥντινα**; οὐκ ἀγεννῆ, ἔμοιγε δοκεῖ. *Lois*, 662 a : καὶ πῶς ἂν ταῦτά γ' ἔτι συγχοροῖμεν; Ath. : **ὅπως**; εἰ θεός ἡμῖν... δοίη τις συμφωνίαν. Etc.

2° Comme l'interrogation directe, l'interrogation dépendante ou indirecte est *simple* ou *double* (c.-à-d. *disjonctive*). « Je vous demande *si* cela est vrai » est une interrogation indirecte *simple*. « Je vous demande *si* cela est vrai *ou* faux » est une interrogation double³ ou disjonctive.

Les *particules interrogatives* peuvent ne pas être les mêmes dans l'interrogation indirecte *simple* et dans l'interrogation indirecte *double*.

1. KÜHNER, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, p. 1017, REM. I) auquel sont empruntés ces exemples, cite aussi deux vers d'Homère qu'il écrit ainsi :

Il., X, 141 sq. : τίφ' οὕτω κατὰ νῆας ἀνὰ στρατὸν οἷοι ἀλᾶσθε | νύκτα δι' ἀμβροσίην; ὁ τι δὴ χρεῖω τόσον ἔχει;

et qu'il traduit : « Pourquoi errez-vous ainsi seuls...? Dites, quelle nécessité vous pousse ? »

Mais il est très facile de supprimer toute anomalie de construction en écrivant avec Bekker et Dæderlein : ὅτι δὴ χρεῖω τόσον ἔχει; Voy. l'édition de FRIED-FRANK. La phrase devient l'équivalent du latin : *an* (voy. ci-après, § 400) *quia adeo vos necessitas urget?* Pour justifier la leçon qu'il adopte, KÜHNER (à l'exemple de Didyme) rapproche de ce passage le vers de l'*Odyssée* (I, 171) que nous avons cité ci-dessus (p. 398, REM. II) ; mais il n'y a aucune analogie entre les deux passages : tandis que dans l'*Il.*, X, 142, ὁ τι ne pourrait dépendre que d'un verbe sous-entendu, dans *Od.*, I, 171, ὁποιήης se rattache tout simplement aux verbes εἰπέ καὶ ἀπρεχέως κατὰλεξον du vers 169.

2. Voy. KÜHNER, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, p. 1017, REM. I, au bas de la page.

3. Il ne faut pas confondre avec l'interrogation double des formes de phrase comme celle-ci : « Je me demande *si* et *si*... » En pareil cas, il y a deux interrogations rattachées l'une à l'autre par la conjonction « et » (il pourrait y en avoir davantage), mais il n'y a pas *double* interrogation, c'est-à-dire interrogation portant sur deux termes séparés ou opposés entre eux. Voy. ci-après, § 397, b, n. 1.

a). Dans l'interrogation indirecte *simple* on trouve ἄρα, mais surtout εἰ¹.

α) Ἄρα, si donc, est une particule employée *quelquefois*² par les prosateurs attiques pour exprimer que la question indirecte est faite soit avec impatience, soit avec crainte³.

EX. : PLATON, *Phédon*, 70 e : τοῦτο οὖν σκεψώμεθα, ἄρα ἀναγκαῖον, ὅσοις ἔστι τι ἐναντίον, μηδαμόθεν ἄλλοθεν αὐτὸ γίγνεσθαι ἢ ἐκ τοῦ αὐτοῦ ἐναντίου. — XÉN., *Cyr.*, V, 4, 35 : ἡ ψυχὴ μου διὰ τὸ ὑβρίσθαι καὶ ὀργίζεσθαι, ἀεὶ τοῦτο κυοῦσα διήγεν (ne cessait de concevoir cette pensée), ἄρά ποτε ἔσται ἀποτίσασθαι τὸν καὶ θεοὺς ἐχθρὸν καὶ ἀνθρώποις.

β) La particule la plus fréquemment employée est εἰ, qu'on rencontre surtout après les verbes signifiant demander, se demander, examiner, s'informer, rechercher, ne pas savoir, ignorer, etc.

EX. : PLATON, *Protag.* 326 e : ἀπορεῖς εἰ (tu te demandes avec embarras, si) διδασκτὸν ἔστιν ἀρετὴ. — XÉN., *Rev. d'Ath.*, I, 1 : ἐπεχείρησα σκοπεῖν, εἴ πῃ ἂν δύναιντ' ἂν οἱ πολῖται διατρέφεσθαι ἐκ τῆς ἐαυτῶν. *Cyr.*, I, 6, 10 : ἐρωτᾷς, εἴ που ἂν ἀπὸ σοῦ πόρος προσγένοιτο. Etc.

REMARQUES. — I. On emploie εἰ, même dans le sens du français si... ne pas, après les verbes exprimant l'incertitude ou le doute.

1. On enseigne (voy. ΚΑΤΟΧΗ, *Griechische Sprachlehre*, 2^e partie, 69, 29. 2 et 3, p. 191) que, dans l'interrogation indirecte, Homère et les poètes épiques remplaçaient εἰ par ἤ. On allègue en faveur de cette opinion des textes comme ceux-ci.

Hom., *Od.*, XIII, 415 : ὥχιστο πευσόμενος μετὰ σὸν κλέος, ἥ που ἔτ' εἴης. XVI, 138 : (κατάλεξον) ἥ καὶ Λαέρτη αὐτὴν ὁδὸν ἄγγελος ἔλθω. XIX, 325 : πῶς γὰρ ἐμεῦ σὺ, ξείνε, δαήσεται ἥ τι γυναικῶν | ἀλλῶν περίεμι νόον καὶ ἐπίφρονα μῆτιν.

Mais d'abord il faut supprimer le deuxième exemple, parce que εἰ καὶ (et non ἤ καὶ) est la leçon des meilleurs manuscrits. Quant aux deux autres, ils ne rentrent pas à proprement parler, dans l'interrogation indirecte *simple*. En effet, après ἥ που ἔτ' εἴης, il faut suppléer ἤ καὶ οὐκί (cf. *Il.*, II, 349), de même, après ἥ τι γυναικῶν... περίεμι νόον. Toutefois, ainsi qu'on le verra tout à l'heure (p. 404, n. 2), comme dans l'interrogation indirecte double, les poètes épiques, au lieu d'employer εἴτε... εἴτε..., se servent de ἤε (ἤ)... ἤε... (ἤ)... les exemples produits ne doivent pas être complètement rejetés : mais il vaudrait mieux citer des passages où ἤ est véritablement employé, comme εἰ chez les prosateurs classiques, dans une interrogation indirecte *simple*; or il y en a fort peu. Bekker voudrait écrire :

Il., I, 83 : ... σὺ δὲ φράσαι ἥ με σωώσεις.

Mais les manuscrits donnent εἰ, et il est difficile de soutenir que la correction ἤ s'impose. Je ne vois qu'un passage où l'on puisse garantir la forme ἤ, c'est celui-ci :

Il., VIII, 110 sq. : ὄρα καὶ Ἐκτωρ | εἴσεται ἥ καὶ ἐμὸν δόρυ μύνεται ἐν παλάμῃσιν.

Sur cette délicate question, voy. ΜΟΞΝΟ, *Homeric grammar*, § 338 (2^e édit., p. 309).

2. Il est à noter que la particule ἄρα si souvent employée dans l'interrogation *directe* n'est pas d'un usage fréquent dans l'interrogation indirecte *simple* ; c'est d'autant plus remarquable que dans l'interrogation indirecte par pronoms le grec se contente souvent de reproduire ceux-là mêmes qui servent à l'interrogation *directe*.

3. C'est une extension toute naturelle de l'emploi d'ἄρα dans l'interrogation *directe* où cette particule, qui correspond au français « est-ce donc que... ? » est-ce donc... ? » marque aussi l'impatience ou la crainte. La particule ἄρα n'existe pas chez Homère, mais on peut remarquer que dans l'usage la particule répond à l'expression homérique ἤ ῥα « est-ce donc que... ? » Voy. ΜΟΞΝΟ, *Homeric grammar*, § 346, 2^e éd., p. 316.

Ex. : PLATON, *Apol.*, 29 a : οἶδεν οὐδεὶς τὸν θάνατον οὐδ' εἰ τυγχάνει πάντων μέγιστον ὃν τῶν ἀγαθῶν, personne ne sait ce qu'est la mort, ni si ce n'est pas le plus grand de tous les biens¹.

II. La particule εἰ peut être renforcée par ἄρα, donc².

Ex. : XÉN., *Anab.*, III, 2, 22 : σκέψασθε εἰ ἄρα τοῦτο καὶ μωρότατον πεποιή-
χασιν οἱ βάρβαροι, voyez si ce n'est pas la plus grande faute que les barbares
aient commise, c.-à-d. songez que c'est la plus grande faute, etc.³.

III. Quand l'interrogation indirecte introduite par εἰ est négative, on emploie soit οὐ, soit μὴ (cf. ci-après, § 398).

1° On emploie ordinairement οὐ quand la réponse prévue serait affirmative⁴.

Ex. : HÉRODOTE, I, 90 : ὁ Κροῖσος πέμπων τῶν Λυδῶν ἐς Δελφοὺς ἐνετέλλετο
τιθέντας τὰς πέδας ἐπὶ τοῦ νηοῦ τὸν οὐδὸν εἰρωτῶν, εἰ οὐ τι
ἐπαισχύνεται κτλ.

2° On emploie ordinairement μὴ, quand la réponse prévue serait négative⁵. Mais il
peut arriver aussi que la réponse prévue soit affirmative.

Ex. : PLATON, *Rep.*, 349 b : ἀλλ' οὐ τοῦτο, ἦν δ' ἐγώ, ἐρωτῶ, ἀλλ' εἰ τοῦ μὲν
δικαίου μὴ ἀξιοὶ πλεόν ἔχειν μηδὲ βούλεται ὁ δίκαιος, τοῦ δὲ (cf. ci-
dessus, p. 384, n. 2) ἀδίκου (s.-ent. ἀξιοὶ πλεόν ἔχειν), mais ce n'est pas
cela, dis-je, que je te demande : je veux savoir si, à ton avis, il n'est pas vrai de dire
que le juste prétend et veut l'emporter non sur un autre juste, mais sur un homme
injuste. Et Thrasymaque répond : « Oui, c'est cette prétention qu'il a ».

IV. L'usage a établi une différence entre la particule εἰ interrogative et la particule
εἰ conditionnelle. Mais il n'est point douteux que ce soit la particule conditionnelle qui
ait donné naissance à la particule interrogative⁶.

1. La particule interrogative εἰ correspond donc à la fois au latin **nē** ou **num** et au latin **an**. Voy.
ci-après § 400, 2°, a.

Remarquez de plus que la locution οὐκ οἶδ' εἰ ne correspond pas au latin **haud scio an**, qui équivaut
à « peut-être » (voy. ci-après, § 400, 2°, a, Rem. IV, p. 409). En règle générale, οὐκ οἶδ' εἰ signifie
en effet « je ne sais si... », c'est-à-dire « peut-être que... ne... pas... », idée que le latin rend par
haud scio (ou **nescio**) **an non...** Voy. ci-après, § 400, 2°, a, Rem. V, p. 409.

Ex. : HOM., *Il.*, V, 183 : σάρα δ' οὐκ οἶδ', εἰ θεὸς ἐστίν, « je ne sais pas vraiment si c'est un
dieu », « peut-être, n'est-ce pas un dieu ». — XÉN., *Anab.*, I, 3, 5 : εἰ μὲν δὴ δίκαια
ποιήσω, οὐκ οἶδα· αἰρήσομαι δ' οὖν ὑμᾶς καὶ σὺν ὑμῖν, ὃ τι ἂν δέη,
πείσομαι. Etc.

2. C'est une extension toute naturelle de l'emploi de la particule ἄρα, qui sert dans l'interrogation
directe à donner plus de vivacité aux mots interrogatifs (τίς ἄρα; « qui donc? » τί ἄρα; « quoi donc? »
πῶς ἄρα; « comment donc? »)

3. Suivant KÜMMER (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, § 587, Rem. XXIV, p. 1033), il arriverait parfois
(mais rarement) que le verbe d'où dépend εἰ fût sous-entendu.

Ex. : PLATON, *Rep.*, 440 e : καλῶς γάρ, ἦν δ' ἐγώ, νοεῖς ὁ βούλομαι λέγειν· ἀλλ' (s.-ent.
ἐρωτῶ) εἰ πρὸς τούτῳ καὶ τόδε ἐνθυμῇ. Lois, 744 a : τί τε βούλομαι; καί, εἰ μοι
ἐμβαίνει τοῦτο ἢ καὶ ἀποτυχάνω τοῦ σκοποῦ;

Mais cette remarque ne paraît pas fondée. Sans doute le premier exemple est garanti par les mss.;
cependant les éditeurs modernes corrigent ἀλλ' εἰ en ἀλλ' ἢ (voy. l'édit. d'Hermann). Quant au second
passage, Stallbaum explique l'emploi de εἰ par une réticence et le traduit par « si » (voy. son édition). Ce
qui est tout à fait sûr, c'est que l'emploi de εἰ comme particule d'interrogation directe ne devient
fréquent que dans la grécité postérieure. Voyez les exemples tirés de la version des Septante et du
Nouveau Testament par WINER-LÜHMANN, *Gramm. des neutestamentlichen Sprachidioms*, 7^e éd.,
p. 474 et suiv. Cf. BLASS, *Gramm.*, § 77, 2.

4. De même, dans l'interrogation directe, ἄρ' οὐ (ou simplement οὐ) préjuge, comme le latin **nonne**,
une réponse affirmative.

5. De même, dans l'interrogation directe, ἄρα μὴ (ou simplement μὴ) préjuge, en général, comme le
latin **num**, une réponse négative.

6. C'est ainsi qu'en allemand ob a d'abord été conjonction conditionnelle (= wenn), avant de devenir
particule interrogative.

Il ne faut pas partir d'exemples comme ceux de l'époque attique, dans lesquels εἰ a nettement le sens interrogatif, mais il faut examiner certains emplois que fait Homère de εἰ κε (εἰ κε) ou ἤν avec le subjonctif.

En effet, qu'on considère d'abord un passage comme celui-ci :

Hom., *Od.*, II, 359 sq. : εἶμι γὰρ ἐς Σπάρτην .. | νόστον πευσόμενος
πατρὸς φίλου, ἣν που ἀκούσω,

on voit qu'il faut traduire littéralement : j'irai à Sparte m'enquérir du retour de mon père, pour le cas où j'en entendrai parler, c'est-à-dire que la proposition ἣν που ἀκούσω est proprement une proposition conditionnelle dépendant d'une proposition sous-entendue¹, implicitement contenue dans l'ensemble, quelque chose comme : afin d'en entendre parler. Pour que la proposition ἣν που ἀκούσω fût regardée comme une interrogation indirecte, il a suffi qu'on la rattachât étroitement à πευσόμενος, et d'après cette construction imaginaire, on a formé toute une série de locutions interrogatives². Mais il faut

1. Les vers qui correspondent à ceux-ci

Hom., *Od.*, I, 93 sqq. : πέμψω δ' ἐς Σπάρτην... | νόστον πευσόμενον πατρὸς φίλου, ἣν που ἀκούσῃ, | ἥδ' ἵνα μιν κλέος... ἔχῃσιν,

montrent la différence qu'il y a entre la proposition intentionnelle de la fin (ἵνα μιν κλέος... ἔχῃσιν) et la proposition conditionnelle (ἣν που ἀκούσῃ); ce qui est remarquable dans cet emploi de ἣν conditionnel, c'est que la proposition conditionnelle contient implicitement la proposition conséquente, laquelle exprime toujours une idée d'intention ou de désir. Quant à la proposition intentionnelle ἵνα... ἔχῃσιν, elle ne se coordonne pas à la conditionnelle, mais à πευσόμενον, qui est un participe futur du sens final. Voy. Goodwin, *Syntax of moods and tenses of the greek verb*, § 487 (nouv. édit., p. 180 et suiv.).

2. Cet emploi particulier de ἣν, etc., a-t-il complètement disparu de la langue? Non, puisqu'on trouve dans Aristophane des tours comme celui-ci :

Nubes, 535 : ζητοῦσ' ἡλθ' ἣν που πιτύχῃ.

Il semble même qu'il en reste encore d'autres traces. En effet, au lieu de εἰ (cf. ci-dessus, p. 401, Rem. II), on trouve quelquefois ἔάν (avec le subjonctif) chez les meilleurs prosateurs attiques après les verbes signifiant « se demander, examiner », σκοπεῖν, σκέπασθαι, etc.

Ex. : PLATON, *Répub.*, 427 d : τὸ δὲ δὴ μετὰ τοῦτο σκόπει ἐν αὐτῇ (c.-à-d. τῇ πόλει ὥκισμένην) φῶς ποθὲν πορισάμενος ἱκανὸν αὐτὸς τε καὶ τὸν ἀδελφὸν παρακίλει καὶ Πολέμαρχον καὶ τοὺς ἄλλους, ἔάν πως εἰδωμένον κτλ. *Ib.*, 432 c : ἄρα οὖν καὶ προθυμοῦ κατεπεῖν, ἔάν πως πρότερος ἐμοῦ εἴδῃ καὶ ἐμοὶ φράσῃ. *Phédon*, 64 c : σκέψαι δὴ, ὦ ἀγαθέ, ἔάν ἄρα (pour la valeur de ἄρα, cf. ci-dessus εἰ ἄρα, p. 401, Rem. II) καὶ σοὶ συνδοκῇ ἄτερ ἐμοῦ. — Xen., *Mém.*, IV, 4, 12 : εἰ τοῦτο μὴ ἱκανὸν δικαιοσύνης ἐπίδειγμα εἶναι σοὶ δοκεῖ, σκέψαι, ἔάν τόδε μᾶλλον ἀρέσκῃ· φημί γὰρ ἐγὼ τὸ νόμιμον δίκαιον εἶναι. Etc.

Mais, à les examiner de près, tous ces exemples sont-ils analogues à ceux qu'on trouve dans Homère et dont ci-dessus nous avons donné un des types? Goodwin (*ouv. cit.*, § 680) paraît le croire, bien qu'il ne le cite pas, quand il écrit : « Ἐάν ne peut pas signifier « si » interrogatif, et, toutes les fois qu'il introduit un subjonctif, l'expression est conditionnelle. » Cf. § 493 : « Dans le dialecte attique... c'est εἰ (jamais ἣν ou ἔάν) qui signifie « si » interrogatif, même quand le verbe est au subjonctif. » Sans doute l'origine de l'expression σκέπασθαι ἔάν se trouve dans Homère.

Ex. : *Il.*, XVII, 652 sq. : σκέπτοο νῦν, Μενέλαε διοτρεφέε, αἶ κεν εἶδῃαι | ζῶν ἔσ' Ἀντίλοχον...

Cependant on peut remarquer d'abord que dans Homère σκέπτομαι a le sens purement matériel de « regarder avec attention » et non pas le sens d'« examiner ». On comprend dès lors qu'on puisse traduire : « Regarde attentivement et (cherche des yeux) Antiloque si tu peux le voir encore vivant. »

Au contraire, dans les exemples des prosateurs attiques qui viennent d'être cités, peut-on soutenir sans subtilité que ἔάν a purement et simplement le sens conditionnel? Je suis porté à croire que non, quand je vois Platon (*Phédon*, 64 c) employer ἄρα après ἔάν de la même façon qu'on l'emploie après εἰ dans l'interrogation indirecte ordinaire, et quand je lis dans Andocide, I, 37 : ἀναμνησθεσθε, ἔάν ἀληθῆ λέγω « rappelez vos souvenirs et (demandez-vous) si je dis la vérité. » Quant à l'emploi du subjonctif, il était absolument nécessaire après ἔάν. Enfin ce qui, dans ce cas particulier, assure l'existence de la construction, c'est que l'interrogation indirecte amenée par les verbes en question était en général considérée comme portant sur un fait douteux ou incertain : or le doute et l'incertitude sont précisément exprimés par le subjonctif.

bien prendre garde que ce qu'on a retenu de la construction homérique, c'est précisément ce qui ne s'y trouvait pas, à savoir le sens interrogatif attribué à la particule : on n'a conservé ni la forme de la particule, ni le mode employé ; à εἰ κε (αἶ κε) ou ἥν, on a substitué εἰ, et au lieu du subjonctif, on a employé les différentes formes verbales exigées par le sens particulier de chaque interrogation (voy. ci-après, § 402).

Ce qui a favorisé encore cette erreur féconde du langage, c'est toute une série de propositions dans lesquelles εἰ κε ou ἥν (rarement εἰ) suivi du subjonctif dépendait d'οἶδα, εἶδον ou d'un verbe signifiant dire.

Ex. : *Hom., Od., II, 332* : τίς δ' οἶδ' **εἰ κε** καὶ αὐτὸς ἰὼν ἐπὶ νηὸς | τῆλε φίλων ἀπόλῃται ; (cf. *Il., XI, 792* ; *XV, 403* ; *XVI, 860*). *Il., IV, 247 sq.* : ἦ μένετε Τρῳᾶς σχεδὸν ἐλθέμεν, ἔνθα τε νῆες | εἰρύατ' εὐπρυμνοί, πολιτῆς ἐπὶ θινὶ θαλάσσης, | ὄφρ' ἰδοῖτ' **αἶ κ'** ὕμιν ὑπέρσχη χεῖρα Κρονίων ;

Traduire le premier de ces exemples par : qui sait *si* lui aussi *ne* périra pas ? c'est indiquer le sens que la construction a fini par avoir, mais ce n'est pas en rendre compte. Analysée dans ses éléments la phrase signifie littéralement : Qui sait ? s'il arrive que lui aussi périsse ? Elle équivaut à l'expression d'un souhait ou d'une espérance, et, en somme, le subjonctif avec εἰ κε, bien que la phrase soit elliptique, signifie comme dans les phrases complètes, une hypothèse de réalisation incertaine. De même le second exemple interprété littéralement signifie : Désirez-vous par hasard que les Troyens viennent à l'endroit où nos vaisseaux aux belles poupes sont tirés au sec... afin de voir le fils de Cronos étendre son bras sur vous, s'il arrive qu'il étende son bras sur vous ? Il n'en est pas moins vrai que la phrase devait paraître beaucoup plus simple à un auditeur non prévenu et qu'on entendait : afin de voir *si* le fils de Cronos n'étendra pas sa main sur vous.

C'est ainsi, à ce qu'il semble, que le sens interrogatif a fini par se substituer peu à peu au sens conditionnel. Voyez dans GOODWIN, *ouv. citée*, §§ 487, 491, 493, les exemples qui permettent de suivre le développement de ces modifications de sens.

b) Dans l'interrogation indirecte *double* ou *disjonctive*¹ on trouve soit **πότερον** (**πότερα**)²... **ἥ**..., soit **εἴτε**... **εἴτε**..., soit **εἰ**... **ἥ**..., soit enfin **εἰ**... **εἴτε**...

a) La locution **πότερον**³ (**πότερα**).. **ἥ**... est très fréquente dans la langue classique : il est superflu d'en donner beaucoup d'exemples.

Voy. XÉN., *Hell., III, 5, 22* : Παυσανίας ἐβουλεύετο **πότερον** μάχην ξυνάπτοι ἢ ὑπόσπονδον τόν τε Λύσανδρον καὶ τοὺς μετ' αὐτοῦ πεσόντας ἀναίροῖτο.

1. On l'appelle disjonctive, parce que la forme même de la proposition marque que les termes sont séparés ou opposés entre eux.

2. **Πότερον** est en, réalité, le neutre de l'adjectif interrogatif **πότερος** et sert simplement à indiquer que l'interrogation qui va suivre comprend deux alternatives. Quand on dit : ἐρωτῶ σε **πότερον** κάραστιν ἢ ἄρεστιν, cela signifie proprement : « Je vous demande laquelle des deux choses est vraie : est-il présent ou est-il absent ? » Si l'on emploie quelquefois le pluriel neutre **πότερα**, au lieu du singulier, ce n'est point sans doute parce que l'on envisage à la fois les deux alternatives (car le sens propre de **πότερος** ; « lequel des deux... ? » ne se prête point à cette explication), c'est parce que l'on a fini par considérer **πότερον** comme un véritable adverbe et que les adverbes ainsi formés d'adjectifs au neutre peuvent s'employer aussi bien sous la forme du pluriel que sous la forme du singulier, cf. τὸ λοιπὸν et τὰ λοιπά.

3. Homère qui connaît l'adjectif interrogatif **πότερος** (cf. *Il., V, 85*) n'emploie pas **πότερον** dans une interrogation indirecte disjonctive. Hérodote se sert de la forme usitée dans le nouvel ionien : **χότερον**.

Cette locution peut servir à exprimer qu'on regarde la seconde alternative comme plus importante que la première.

REMARQUES. — I. Au lieu de se servir de l'adverbe *πότερον*, on emploie, quand le sens le permet, l'adjectif interrogatif *πότερος*, sans qu'il soit nécessaire d'exprimer une particule interrogative devant le premier terme de l'interrogation indirecte disjonctive.

Ex: XÉN.. *Cyr.*, I, 3, 2 : ἐρωτώσης δὲ αὐτὸν τῆς μητρὸς **πότερος** καλλίων αὐτῇ δοκεῖ εἶναι, ὁ πατὴρ ἢ οὗτος, ἀπεκρίνατο ἄρα ὁ Κῦρος...¹.

II. Il arrive parfois qu'on trouve ἄρα... ἤ... là où régulièrement on attendrait *πότερον*... ἤ...

Ex.: PLATON, *Gorg.*, 476 : σκεψώμεθα τὸ διδόναι δίκην ἄρα μέγιστον τῶν κακῶν ἐστίν, ὡς σὺ ᾧου, ἢ μείζον τὸ μὴ διδόναι, ὡς αὖ ἐγὼ ᾧμην.

Mais cette construction s'explique par la liberté du langage de la conversation. En réalité la phrase de Platon n'a pas, dès l'abord, le caractère d'une interrogation disjonctive indirecte : on peut traduire littéralement : Examinons le fait d'être puni : est-ce vraiment le plus grand des maux, comme tu le pensais ? ou bien, n'être pas puni est-ce un mal plus grand, comme je le prétendais, moi ?

C'est pour une raison analogue qu'on trouve *quelquefois* dans l'interrogation *directe* double, ἄρα au premier membre, ἤ au second.

β) La locution **εἴτε... εἴτε**...² est employée pour exprimer qu'on attache la même valeur aux deux membres de l'interrogation indirecte.

1. En latin l'usage *régulier* est différent ; traduite exactement la phrase de Xénophon deviendrait : **interroganti matri uter pulchrior videretur, paternæ an Astyages.**

2. Dans Homère la locution εἴτε... εἴτε... a conservé presque partout le sens de « soit que... soit que... », même dans des cas où elle paraît avoir pris le sens interrogatif : « si... ou si... » Cela est évident pour les passages cités par Kühn (ausf. Gramm. der gr. Spr., p. 1035, 22) :

Ex.: HOM., *Il.*, XII, 238 sqq. : τῶν (οἰωνῶν) οὗ τι μετατρέποιμ' οὐδ' ἀλεγίζω | εἴτ' ἐπὶ δεξι' ἴωσι πρὸς ἡῶ τ' ἤελιόν τε, | εἴτ' ἐπ' ἀριστερὰ τοί γε ποτὶ ζόφον ἡρόεντα, « de ces oiseaux je ne m'inquiète nullement et je n'en ai souci, *soit qu'ils* volent à droite vers l'aurore et le soleil, *soit qu'ils* volent à gauche vers le sombre occident. » *Il.*, I, 64 sq. : ὅς κ' εἴποι ὅ τι τόσσον ἐχώσατο Φοῖβος Ἀπόλλων | εἴτ' ἄρ' ὃ γ' εὐχολῆς ἐπιμέμφεται εἴθ' ἐκατόμβης (la proposition introduite par εἴτε... εἴτε... ne se rattache pas à εἴποι, mais à ἐχώσατο et indique les conditions dans lesquelles Apollon a conçu son ressentiment). *Od.*, III, 89 sqq. : οὐ γάρ τις δύναται σάφα εἰπέμεν, ὅππῃ δ' ὦλεν, | εἴθ' ὃ γ' ἐπ' ἡπείρου δάμη ἀνδράσι δυσμενέσσιν, | εἴτε καὶ ἐν πελάγεσσι μετὰ κύμασιν Ἀμφιτρίτης (ici encore la proposition où se trouve εἴτε... εἴτε... se rattache non pas à εἰπέμεν, mais à ὦλεν, et indique les conditions dans lesquelles l'Iysse peut avoir trouvé la mort).

Toutefois voici un passage où εἴτε... εἴτε..., a bien le sens de « si... ou si... »

HOM., *Il.*, II, 348 sq. : πρὶν (= prius) Ἄργοςδ' ἵέναι, πρὶν καὶ Διὸς αἰγιόχοιο | γινώμεναι εἴτε ψεύδος ὑπόσχεσις εἴτε καὶ οὐκί, « (qui délibèrent) de s'en retourner à Argos, avant d'avoir appris si la promesse de Zeus... est un mensonge ou si elle n'en est pas un. »

Quoi qu'il en soit, c'est de ἡέ (ἤ)... ἡε (ἤ)... que se sert en général Homère pour introduire une interrogation indirecte disjonctive.

Ex.: *Od.*, I, 174 : καὶ μοι τοῦτ' ἀγόρευσον ἐτήτυμον, ὅφρ' ἐδ' εἶδω | ἡέ νέον μεθέπεις, ἡ καὶ πατρώος ἐσσι. *Il.*, II, 99 : τλήτε φλοιὶ καὶ μείνατ' ἐπὶ χρόνον, ὅρρα δαῶμεν, | ἡ εἴτεν Κάλχας μαντεύεται ἡε καὶ οὐκί.

Comme les récents éditeurs d'Homère, nous suivons la doctrine de Bekker, qui, conformément aux indications d'Hérodien, d'Apollonius et des autres grammairiens grecs (cf. LANGE, *Quæst. epic.*, p. 50 sq.).

EX. : SOPH., *Ant.*, 38 : καὶ δεῖξεις τάχα, | εἴτ' εὐγενὴς πέφυκας, εἴτ' ἐσθλὼν κακῇ. — THUC., II, 4, 6 οἱ Πλαταιῆς... ἐβούλευοντο εἴτε κατακαύσωσιν (αὐτοὺς)..., εἴτε τι ἄλλο χρήσονται. — PLATON, *Phèdre*, 237 d : τὴν σκέψιν ποιῶμεθα, εἴτε ὠφέλειαν εἴτε βλάβην παρέχει. — XÉN., *Cyr.*, III, 2, 13 : δίδωμι ὑμῖν σὺν τοῖς ἄλλοις Χαλδαίοις βουλευσασθαι, εἴτε βούλεσθε πολεμεῖν ἡμῖν εἴτε φίλοι εἶναι. Etc.

REMARQUE. — Les poètes suppriment quelquefois εἴτε devant le premier membre de l'interrogation.

EX. : SOPH., *Trach.*, 236 : ποῦ γῆς; πατρῴας εἴτε βαρβάρου, λέγε¹. — EUR., *Hel.*, 877 : οὐκ οἶσθα νόστον οἴκαδ' εἴτ' αὐτοῦ μενεῖς (= οὐκ οἶσθα εἴτε νοστήσεις οἴκαδ' εἴτε μενεῖς). Etc.

γ) La locution εἰ... ἢ..., (peut-être un peu moins fréquente que les deux précédentes) s'emploie, comme πότερον... ἢ..., pour indiquer que la seconde alternative l'emporte sur la première : si... ou bien si...; si... ou plutôt si...; si... ou au contraire si...

EX. : XÉN., *Anab.*, I, 10, 5 : ὁ Κλέαρχος ἐβουλεύετο Πιρόξενον καλέσας, εἰ πέμποιέν τινας ἢ πάντες ἴοιεν ἐπὶ τὸ στρατόπεδον ἀρήζοντες. Etc.

δ) Enfin la locution εἰ... εἴτε... se rencontre chez les poètes et chez les prosateurs, avec une valeur analogue à celle de εἴτε... εἴτε...

EX. : ESCHYLE, *Eum.*, 582 : ἀλλ' εἰ δικαίως εἴτε μὴ τῇ σῇ φρενὶ | δοκεῖ τόδ' αἶμα, κρῖνον. *Choéph.*, 757 : (λέγε) εἰ ξὺν λοχίταις εἴτε μονοστιβῇ. — EUR., *Alc.*, 139 sq. : εἰ δ' ἐστὶν ἐμψυχος γυνή | εἴτ' οὖν ὄλωλεν, εἰδέναι βουλοίμεθ' ἄν. — PLATON, *Cratyle*, 437 e : τάδε δὲ ἐπισκεψώμεθα, εἰ ἡμῖν καὶ τῇδε ὁμολογεῖς εἴτε καὶ οὐ. — XÉN., *Cyr.*, II, 1, 7 : ἀλλ' εἰ μὲν ἀνδρῶν προσδεῖ ἡμῖν εἴτε καὶ μὴ, αὐθις συμβουλευσόμεθα. Etc.

écrit partout ἢ (ἢ)..., ἢε (ἢ)..., au lieu de ἢ... ἢ..., dans les deux membres d'une interrogation disjonctive. Voy. MONRO, *Homeric grammar*, §§ 340, 341 (2^e éd., p. 310 sqq.).

Suivant quelques grammairiens, la construction homérique se rencontrerait encore chez les poètes dramatiques, dans EURIPIDE, par exemple :

Médée, 492 sq. : ... οὐδ' ἔχω μαθεῖν | ἢ θεοὺς νομίζεις τοὺς τότε οὐκ ἄρχειν ἔτι, | ἢ καὶνὰ κεῖσθαι θέσμ' ἐν ἀνθρώποις τὰ νῦν.

KUTNER (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, p. 1031, Rkm. XIX) est même porté à admettre que ce tour doit être conservé ou rétabli dans XENOPHON (*An.*, I, 10, 17). Mais il écrit ἢ... ἢ... et conteste (*ib.*, Rkm. XVIII) la légitimité de la doctrine orthographique suivie par Bekker et ses disciples.

1. Toutefois, il vaut peut-être mieux ponctuer avec Jebb :

ποῦ γῆς, πατρῴας εἴτε βαρβάρου; λέγε

et entendre littéralement : « Sur quel point de la terre (soit nationale, soit étrangère ? Parle. » Il y aurait bien une ellipse, mais ce serait celle d'une conjonction disjonctive εἴτε (qui peut s'employer seule ou répétée) et non pas celle d'une particule interrogative; le verbe à suppléer dans chaque terme est εἰλεπες qu'on tire aisément du v. 234.

398. — Quand l'interrogation indirecte est négative, on applique les règles suivantes¹ :

1° *En général*, on emploie οὐ, quand l'interrogation indirecte est introduite soit par un pronom interrogatif, soit par la particule ἄρα.

Ex. : Ἡρώτησα διὰ τί οὐκ ἔλθοι. — Ζητοῦμεν ἄρ' οὐ τοῦτ' ἄμερόν ἐστιν.

REMARQUE. — Toutefois, après les verbes qui signifient voir, considérer, etc., on emploie μή, qui s'explique le plus souvent par une idée de *but*, d'*intention* impliquée dans les phrases.

Ex. : THUC., VI, 33, 3 : ὁρᾷτε... ὅτω τρόπῳ... μήτε... ληφθήσεσθε μήτε... ἀμελήσετε². — XÉN., *Mém.*, III, 1, 10 : τί οὖν οὐ σκοποῦμεν, πῶς ἂν αὐτῶν μή διζμαρτάνοιμεν.

2° Quand l'interrogation indirecte est introduite par εἰ, on trouve aussi la négation οὐ.

Ex. : PLAT., *Protag.*, 344 b : ἐρωτᾷ, εἰ οὐκ αἰσχύνομαι τάγαθὰ δεινὰ καλῶν. *Gorg.*, 462 : ἐρωτᾷς εἰ οὐ καλή μοι δοκεῖ εἶναι ἡ ῥητορική. Etc.

Mais on emploie μή, quand on veut indiquer que la chose mise en question doit être résolue par la négative.

Ex. : PLAT., *Théét.*, 163 : βούλομαι ἔρεσθαι εἰ μαλὼν τίς τι καὶ μεμνημένος μή οἶδεν.

Cf. ci-dessus, p. 401, REM. III.

3° Dans les interrogations qui se présentent sous la forme de deux propositions relatives ou autres unies par καὶ, on emploie soit οὐ soit μή, quand le verbe est répété dans les deux propositions³.

Ex. : ESCHINE, I, 27 : ὁ νομοθέτης διαρρήδην ἀπέδειξεν, οὓς χρὴ δημηγορεῖν καὶ οὓς οὐ δεῖ (il pourrait y avoir μή δεῖ) λέγειν ἐν τῷ δήμῳ.

Mais quand le verbe est sous-entendu dans la seconde proposition on emploie seulement μή.

Ex. : XÉN., *Mém.*, III, 6, 10 : ἀλλά τοι περὶ γε φυλακῆς τῆς χώρας οἶδ' ὅτι σοὶ ἤδη μεμέληκεν καὶ οἶσθα, ὅπόσαι τε φυλακαὶ ἐπικαιροὶ εἰσι καὶ ὅπόσαι μή. *Ib.*, IV, 2, 26 : οἱ εἰδότες ἑαυτοὺς τὰ τε ἐπιτήδεια ἑαυτοῖς ἴσασι καὶ διαγιγνώσκουσιν, ἃ τε δύνανται καὶ ἃ μή. Etc.

399. — Quand le second membre de l'interrogation indirecte double est exprimé par ou non, on se sert en grec de ἢ οὐ ou bien ἢ μή indifféremment.

1. Pour l'emploi de la négation dans les propositions délibératives indirectes, voy. ci-après, § 405.

2. En pareil cas, la construction est peut-être influencée par l'analogie de locutions comme φυλάττω ὅπως μή ποιήσεις, « garde-toi de faire ».

3. Voy. MADVIG, *Syntaxe de la langue grecque* (trad. Hamant), § 204 b.

EX. : PLATON, *Rép.*, 387 d : σκοπεῖ δὴ, εἰ ὁρθῶς ἐξαίρήσομεν **ἢ οὐ** (cf. 394 d ; 431 d ; 432 e)¹.

PLATON, *Apol.*, 18 a : ὁμῶν δέομαι... τὸ σκοπεῖν, εἰ δίκαια λέγω **ἢ μή**. *Rép.*, 339 a : εἰ ἀληθὲς (ὃ λέγεις) **ἢ μή**, πειράσομαι μαθεῖν. Etc.

400. — Formes de l'interrogation indirecte en latin. —

En latin, comme en grec, les propositions interrogatives indirectes commencent tantôt par un *pronom* ou un *adverbe* interrogatif, tantôt par une *particule interrogative*.

- 1° Les pronoms et les adverbes employés dans l'interrogation indirecte sont *les mêmes* que dans l'interrogation directe : **quis, quantus, ubi, ut**, etc.

REMARQUE. — On peut employer dans la même interrogation indirecte deux pronoms interrogatifs dépendant l'un de l'autre.

Ex. : CIC., *p. Rosc. Com.*, 7, 21 : **considera... quis quem** fraudasse dicatur. *Mil.*, 11, 31 : **dijudicari non poterat, uter utri** insidias fecisset. *Or.*, 58, 196 : **quos autem numeros cum quibus** tanquam purpuram misceri oporteat, nunc dicendum est. Etc.

De même, on trouve un pronom interrogatif et un adverbe interrogatif simplement juxtaposés dans une même proposition.

Ex. : CIC., *in Cat.*, 4, 9, 19 : **cogitate quantis laboribus fundatum imperium una nox quam** pæne delerit. Etc.².

- 2° Les particules interrogatives ne sont pas les mêmes dans l'interrogation indirecte *simple* que dans l'interrogation indirecte *double* (cf. ci-dessus, § 397, 2°, p. 399).

a) Dans l'interrogation indirecte *simple* on emploie **nē**, qui se place après le mot sur lequel porte l'interrogation, ou **num** ; ces deux particules répondent l'une comme l'autre au français *si*³.

Ex. : CIC., *de Nat. deor.*, III, 25, 63 : **videamus primum, deorumne** providentia mundus regatur, deinde, **consultantne** rebus humanis. *Tusc.*, V, 14, 42 : **Lacedæmonii, Philippo** minitante **se omnia, quæ conarentur, prohibiturum, quæ**siverunt **num** se esset etiam mori prohibiturus. *P. imper. Cn. Pomp.*, 7, 19 : **videte, num** dubitandum vobis sit omni studio ad id bellum incumbere. Etc.

1. Comparez : *Phédon*, 70 d : σκοπέωμεθα, εἴτ' ἄρα ἐν "Αἰδοῦ εἰσὶν αἱ ψυχαὶ τελευτησάντων τῶν ἀνθρώπων εἴτε καὶ οὐ.

2. C'est d'ailleurs, comme en grec (cf. ci-dessus, p. 398, *Rxn.* III, n. 3), une extension toute naturelle de l'usage suivi dans les propositions interrogatives *directes*.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, XI, 24, 1 : **quam multa quam paucis** (s.-e. *scripsisti*) ? Etc.

3. On ne trouve donc pas dans l'interrogation indirecte la différence de sens qui existe entre **num** et **ne** dans l'interrogation directe, où **ne** signifie « est-ce que... » et **num** : « est-ce que par hasard... ? »

REMARQUES. — I. Quand l'interrogation indirecte est négative, c'est **nonne** qui répond au français *si... ne... pas...*

Ex. : CIC., *Tusc.*, V, 12, 34 : **cum esset ex eo quæsitum, Archelaum, Perdiccæ filium, qui tum fortunatissimus haberetur, nonne beatum putaret** (cf. *Acad.*, II, 24, 76; *Phil.*, 12, 7, 15; *de Fin.*, II, 18, 58; III, 4, 13; *Orat.*, 63, 214; *de Nat. deor.*, III, 10, 24)¹.

Au lieu de **nonne**, on trouve *quelquefois* **num non**, mais ce tour est très rare.

Ex. : CORNIF., *Rhet. ad Her.*, II, 9, 13 : **quæretur quid ei obfuerit... aut num non potuerit**²...

II. Une interrogation indirecte simple est quelquefois introduite par la particule **en** dans l'expression **en unquam**³, si jamais, qui a un sens pathétique. On en trouve deux exemples dans T.-LIVE. En voici un⁴ :

T.-LIVE, XXX, 21, 7-8 : **quotiens in consiliis voces manus ad cælum porgentium auditas en unquam ille dies futurus esset, quo vacuum hostibus Italiam bona pace florentem visuri essent!**

III. Aux interrogations indirectes par particules il faut rattacher l'emploi du pronom **ecquis**, si quelqu'un (qui est *peut-être* pour **en quis**).

Ex. : TÉR., *Eun.*, 521 : (huc evasit, c.-à-d. Thais rogavit) **postremo, ecqua inde parva perisset soror : | ecquis cum ea una; quid habuisset, quom perit; | ecquis eam posset noscere... Etc.**

L'accusatif neutre de ce pronom **ecquid**, signifie si en quelque chose, si à quelque égard.

Ex. : PLAUT., *Bacch.*, 1084 sq. : ... **nunc Mnesilochum | quod mandavi visso (= videro) ecquid eum [mi] ad frugem opera sua compulerit.** — CIC., *ad Fam.*, VII, 16, 3 : **quid agatis et ecquid in Italiam venturi sitis hac hieme, fac plane sciam.** — T.-LIVE, XXVII, 10, 2 : **quæsiwerunt.. ab iis ecquid milites ex formula paratos haberent.**

IV. L'emploi de **num** après **dubito** est une incorrection qu'on ne trouve qu'à l'époque impériale.

Ex. : QUINTILIEN, VI, 1, 3 : **licet et dubitare, num quid nos fugerit.** — PLINIE LE JEUNE, *Ep.*, VI, 27, 2 : **dubito num idem tibi suadere quod mihi debeam**⁵.

1. Il est à remarquer que dans tous ces exemples cités par KÜHNER (*ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 1012) d'après HAASE (*zu Reisig's Vorlesungen*, § 275, cf. l'éd. revue par Schmaltz et Landgraf, p. 300), **nonne** se trouve employé après le verbe **quæro**; mais ce n'est là probablement qu'un effet du hasard et il ne faut pas en conclure que **nonne** soit incorrect après d'autres verbes.

2. La locution **num non** existe bien dans l'interrogation directe, mais elle sert à rendre l'idée du français « est-il vrai que... ne... pas... »

Ex. : PLAUTE, *Most.*, I, 4, 23 : **num non vis obviam med his ire, anime mi?** « Est-il vrai que tu ne veux pas que j'aille à leur rencontre ? » — CIC., *Tusc.*, I, 32, 77 : **num non vis igitur audire, cur, etiamsi ita sit, mors tamen non sit in malis?**

Elle n'est donc pas ici synonyme de **nonne**, comme dans l'interrogation indirecte; ici en effet **num** garde sa valeur propre et **non** se joint au verbe.

3. Cette expression se retrouve dans l'interrogation directe, à qui elle est empruntée.

Ex. : PLAUTE, *Rud.*, 1166 : **quæso, en unquam hodie licebit mihi loqui?** (Cf. TÉR., *Phorm.*, 329 : **cedo dum, en unquam injuriarum audisti mihi scriptam dicam?** — T.-LIVE, IV, 3, 10; IX, 10, 5; X, 8, 10.)

4. L'indication du second passage (XXIV, 11, 8) donnée par DREGER, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, t. I, p. 344, 4, est inexacte; il faut lire XXIV, 14, 3-4.

5. Tacite emploie **num** dans le sens de « si... ne... pas... », après **dubitare** : au contraire il se sert de **an** pour signifier « si ». Voy. le Tacite de HERÆUS (*Hist.*, II, 37) et cf. KARLSS-SCHMALZ, *Antibarbarus*, etc., article **DUBITARE**.

Dans CICÉRON, *p. Sulla*, 68, on lit aujourd'hui **an**, au lieu de **num**, et *ad Fam.*, VII, 32, **num** dépend de **addubitavit**, et non de **dubitavit**.

Le verbe *dubitare*, douter (comme l'adjectif *dubius*) se rattachant à la même racine que *duo*, ne peut être régulièrement suivi que d'une interrogation double complète : *dubitare utrum... an...*, *dubitare... -nē... an..* ou abrégée : *dubitare an...* (Voy. ci-après).

V. Par conséquent, dans l'expression *dubito an*, et, par analogie, dans les expressions *incertum est an*, *haud scio (nescio) an*, il y a une ellipse, du moins à la bonne époque : seule la seconde partie de l'interrogation double est exprimée, la première restant sous-entendue¹. *Dubito an venerit* signifie donc littéralement : je doute (s'il en est autrement) ou si plutôt il est venu, et équivaut en somme à *peut-être est-il venu*. De même *nescio (haud scio) an recte fecerit*, je ne sais (s'il en est autrement) ou si (plutôt) il a eu raison d'agir ainsi, d'où je ne sais s'il n'a pas eu raison d'agir ainsi, et enfin *peut-être a-t-il eu raison d'agir ainsi*. En d'autres termes, *an* ainsi employé n'équivaut pas au français *si*, mais doit se traduire par *si... ne... pas...* ou *s'il n'est pas vrai que...*

Pour exprimer l'idée de peut-être on se sert aussi de *forsitan*², qui est pour *fors sit an* et équivaut à *incertum est an...* C'est pour cette raison, qu'à la bonne époque, *forsitan* est toujours suivi du subjonctif.

C'est seulement chez les poètes et chez les prosateurs de l'empire que *forsitan* étant pris pour un adverbe, se construit avec l'indicatif³.

VI. De ce qui a été dit dans la remarque précédente il résulte qu'à la bonne époque une phrase comme *nescio (ou dubito) an non venturus sit* ne pouvait signifier que : je ne sais s'il viendra, je doute qu'il vienne, peut-être ne viendra-t-il pas (littéral. je ne sais [s'il en est autrement] ou si [plutôt] il doit ne pas venir, ou encore je ne sais s'il n'est pas vrai qu'il ne doit pas venir.

VII. En dehors des cas précédemment étudiés, *an* n'est jamais, à la bonne époque, employé dans une interrogation indirecte simple ; ni Cicéron ni César ne s'en servent ainsi.

Mais cet emploi, qui appartenait sans doute au fond de la langue populaire, puisqu'il est fréquent chez les comiques, se généralise de plus en plus à partir de T.-Live et devient un des traits caractéristiques du latin de l'époque impériale.

VIII. Dans l'interrogation indirecte simple, *si*, au lieu de *num* ou de *ne*, est une construction incorrecte, bien qu'on en trouve quelques exemples même dans Cicéron⁴.

Ex. : PLAUTE, *Rudens*, II, 2, 24 sq. : *si quid amplius scit, si videro, exquisi-vero* (j'aurai bien vite fait de lui demander si...). — TÉR., *Eun.*, III, 4, 7 : *visam, si domist* (cf. PLAUTE, *Cas.*, 570 ; *Bacch.*, 527 ; TÉR., *Heaut.*, I, 1, 118 ; *Phorm.*, V, 8, 5). *Adelph.*, IV, 2, 10 : *si forte frater redierit viso*⁵. *Phorm.*, III, 3, 20 : *vide si quid opis potes afferre huic.* —

1. On peut dire que l'on sous-entend le premier membre de l'interrogation, parce qu'on penche en faveur du second.

2. *Forsan* remplace *forsitan* dans le langage familier et poétique s'emploie comme un véritable adverbe.

3. Cet usage tendait déjà à s'établir à l'époque de Salluste, qui a écrit :

Jug., 106, 3 : *incertæ ac forsitan paulo post morbo interituræ vitæ parcere.*

T.-Live emploie *forsitan* tantôt avec sa valeur étymologique (cf. IX, 9, 7 ; XXXI, 31, 19 ; 38, 4 ; XXXIX, 10, 4 ; XL, 15, 4), tantôt avec la valeur d'un adverbe (I, *præf.*, 12 ; I, 53, 9 ; II, 45, 2 ; V, 15, 10 ; XLIII, 1, 7). A partir de Q.-Curce, *forsitan* n'est plus employé que comme adverbe, et on finit par perdre sa bien conscience de sa valeur propre, que saint Jérôme l'emploie après *si*, *nisi*, *ne* (cf. H. GÖLLER, *Latinité de saint Jérôme*, p. 433).

4. On peut se demander si ce n'est pas là un emprunt direct fait au grec par les poètes comiques ; de là, *si* aurait passé dans la langue de la conversation. Ce qui est sûr, c'est qu'aux derniers temps de la langue latine, l'emploi de *si* interrogatif se rencontre surtout dans les versions latines de l'Écriture sainte, moins souvent chez les auteurs. Voy. H. ROESCH, *Italia u. Vulgata*, p. 493 ; H. GÖLLER, *Étude...*, de la latinité de saint Jérôme, p. 430 ; M. BONNET, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 320.

5. Ce qui prouve qu'après *videre* et *visere*, *si* a bien la valeur d'une particule interrogative et n'est pas une particule conditionnelle, c'est que dans la langue correcte on trouve *-nē* ou *num*, en pareil cas.

Cic., *de Inv.*, II, 29, 87 : *si* quid... sumi possit *videri* oportebit. II, 42, 122 : *ambigunt agnati cum eo qui est heres si filius ante quam in suam tutelam veniat mortuus sit.* — VIRGILE, *En.*, IV, 110 sq. : ...*fatis incerta feror, si Juppiter unam | esse velit Tyriis urbem Trojaque profectis.* — HORACE, *Ép.*, I, 6, 41 : *si posset... rogatus. Ib.*, I, 39 : *inspice si possum.* — T.-LIVE, XXV, 36, 5 : *agitare* (sc. animo) dux cœpit *si* quo modo posset vallum circumjicere, XXIX, 25, 8 : primum ab iis *quæsit si* aquam hominibus jumentisque in totidem dies quot frumentum imposuissent (cf. XXXIX, 50, 7 ; XL, 49, 6). XXXI, 9, 8 : tamen ad collegium pontificum *referre consul jussus si posset recte votum incertæ pecuniæ suscipi.* Etc. — S. JÉRÔME, *in Is.*, VII ad 19, 20 : *quæritur, si Egyptiis salvator et propugnator est missus qui liberet eos de angustiis*¹. Etc.

b) Dans l'interrogation indirecte *double* ou *disjonctive* on trouve *utrum*² ou *-nē* au premier membre, et ordinairement *an* au second membre.

Ex. : NÆVIUS (dans Ribbeck, *Comic.*, 22, 115) : *utrum scapulæ plus an collus calli jam habeat, nescio.* — PLAUT., *Aul.*, 426 sq. : *quid tu malum curas, | utrum crudum an coctum edim, nisi tu mihi es tutor?* — TÉR., *Phorm.*, 659 sq. : *utrum stultitia facere ego hunc an malitia | dicam, ...incertus sum.* — CIC., *Orat.*, 1, 1 : *utrum difficilior aut majus esset negare tibi sæpius idem roganti an efficere id quod rogares, diu multumque, Brute, dubitavi.* — T.-LIVE, XXIX, 18, 19 : *nil nostra interest utrum sub illo legato, sub illo præsidio Locros esse sinatis, an irato Hannibali et Pœnis ad supplicium dedatis.* Etc.

1. Il ne faut pas confondre avec ces constructions (dans lesquelles la particule *si* a réellement le sens interrogatif) l'emploi fréquent de *si* dans des phrases comme celle-ci :

Cic., *ad Att.*, XI, 9, 2 : *solvi (fasciculum), si quid ad me esset litterarum*, « j'ai défilé le paquet, pour le cas où il y aurait une lettre à mon adresse. »

En pareil cas, *si* conserve son sens *conditionnel* ordinaire, mais il y a une idée intermédiaire à suppléer : « (pour agir en conséquence) dans le cas où... » Ce qui prouve le bien fondé de cette remarque, c'est 1° que dans les phrases de ce genre, *si* est obligatoire et ne peut être remplacé par une particule interrogative, *-nē* ou *num*; 2° c'est ensuite qu'en certains cas, *si* employé d'une manière toute semblable, ne peut pas se traduire, comme d'ordinaire, par « pour voir si... »

Ex. : Cic., *ad Att.*, XIII, 22, 5 : *epistulam Cæsaris misi, si minus legisses* (c.-à-d. : *ut eam legeres, si minus legisses*) « je t'envoie la lettre de César, pour le cas où tu ne l'aurais pas lue. »

De même dans les constructions très correctes de *expecto*, *tento*, *conor*, *experior* avec *si*, la particule *si* n'est pas interrogative, mais conditionnelle ; le sens littéral de ces expressions c'est « être dans l'attente » ou bien « faire un essai, pour le cas où... ».

Sur cette question, voy. O. RIEMANN, *Études sur... Tite-Live*, 2^e éd., p. 302, n. 3.

2. La particule *utrum* est proprement le neutre de l'interrogatif *uter* ; elle servait à l'origine à marquer que l'interrogation subséquente comprendrait deux alternatives. Une phrase comme celle-ci : *quærimus utrum abierit an manserit* signifie donc littéralement : « nous demandons laquelle des deux choses (est vraie), s'il est parti ou s'il est demeuré. » On voit donc qu'il n'y a pas à proprement parler, dans la phrase latine, de particule qui corresponde au « *si* » du premier membre de la phrase française.

PLAUTE, *Capt.*, 267 : **servosne esse an liber mavelis, memora mihi**. Etc. — CIC., *Phil.*, 10, 2 : **quæro igitur, eum Brutine similem malis an Antoni**. *Ad Att.*, V, 6, 2 : **dubitans Romæne sis an jam profectus**. Etc. — T.-LIVE, XLI, 23, 3 : **donec ad certum redigatur, vanusnē hic timor noster an verus fuerit**. Etc. — Q.-CURCE, V, 2, 4 : **verone an falso honos cuique haberetur, ignorari non poterat**. — TAC., *Germ.*, 5 : **argentum et aurum propitiine an irati di negaverint, dubito**. — SÉT., *Aug.*, 19 : **imposne mentis an simulata dementia, incertum**. Etc.

REMARQUES. — I. Au premier membre d'une interrogation disjonctive, **utrum** ou **-nē** peut n'être pas exprimé.

Ex. : CIC., *Orat.*, 64, 217 : **nihil interest, dactylus sit extremus an creticus, quia postrema syllaba brevis an longa sit ne in versu quidem refert**. Etc.

Dans ce cas particulier, **an** peut être, au deuxième membre, remplacé par **-nē**, mais les exemples cités sont peu nombreux¹.

Cf. ENNIUS (éd. Vahlen, p. 15, 85) : **certabant urbem Romam Remoramne vocarent**. — CIC., *Phil.*, 2, 16, 41 : **albus aterne fuerit, ignoras**. Etc.

Ni César ni Salluste n'emploient ce tour².

II. **Utrum**, au premier membre de l'interrogation double, est quelquefois suivi de **-nē**, parce que l'on considère **utrum** comme insuffisant³.

Ex. : PLAUTE, *Capt.*, 268 : **set utrum strictimne attonsurum dicam esse an per pectinem, | nescio** (cf. *Bacch.*, 500 ; *Most.*, III, 1, 151). — CIC., *de Nat. deor.*, II, 34, 87 : **videamus utrum ea fortuitane sint an... Etc.**

A l'époque archaïque et à l'époque classique, **-nē** ainsi employé est toujours séparé de **utrum** par un ou plusieurs mots.

Utrumne (en un seul mot) paraît se rencontrer pour la première fois dans Horace et devient fréquent chez les prosateurs de l'empire, surtout chez Q.-Curce et chez Sénèque le philosophe. Il n'y en a pas de traces chez T.-Live, chez Velleius Paterculus, chez Valère Maxime, ni chez les deux Pline.

III. Dans le second membre de l'interrogation double, la particule **an** est quelquefois remplacée par **anne** ; **-nē** ne fait que donner plus de force à la seconde alternative.

Ex. : PLAUTE, *Bacch.*, 576 : **(me jussit percontarier), utrum aurum reddat anne eat secum semul**. — CIC., *Orat.*, 61, 206 : **quærendum, utrum una species sit earum anne plures**. Etc.

Mais à vrai dire, ce tour est plutôt rare.

1. Voy. DROGON, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, t. II³, p. 493 sq.

2. Dans les interrogations indirectes à allure précipitée, Cicéron ne craint pas de supprimer toute particule marquant disjonction.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 3, 25, 62 : **homo quid ageret, taceret, responderet (= taceretne an responderet), quid faceret denique illa ætate et auctoritate præditus nesciebat**.

3. C'est une conséquence logique de ce qui a été expliqué ci-dessus, p. 410, n. 2.

IV. Dans l'interrogation indirecte double, *-nē... -nē* (au lieu de *-nē... an*) est assez rare. Il n'y en a qu'un exemple dans César.

De Bell. Gall., VII, 14, 8 : *neque interesse ipsosne interficiant impedimentisne exuant.*

Les autres exemples cités¹ appartiennent aux poètes.

V. D'ailleurs les poètes emploient aussi deux autres constructions à la place du tour régulier *utrum... an* ou *-nē... an*.

1° Ils se servent parfois de *an... an*².

Ex. : VIRGILE, *Én.*, X, 781 sqq. : *animo nunc huc, nunc fluctuat illuc, | an sese mucrone., | induat et crudum per costas exigit ense, | fluctibus an jaciatur.* — OV., *Mét.*, 254 sq. : *sæpe manus operi tentantes admovet, an sit | corpus an illud ebur*³.

Cet usage a été suivi par quelques prosateurs.

Ex. : PLINIE, *Hist. nat.*, XV, 6 : *cetero distat an maturitas illa in torcularibus fiat an ramis.* XXXV, 59 : *dubitatur an ascendente cum clipeo pinxerit an descendente*⁴.

2° Par imitation de la construction εἴτε... εἴτε... (voy. ci-dessus, p. 404) les poètes emploient *sive... sive...*

Ex. : VIRGILE, *Én.*, I, 218 : *spemque metumque inter dubii, seu vivere credant (s'ils doivent penser) | sive extrema pati nec jam exaudire vocatos.*

401. — Dans le second membre d'une interrogation indirecte disjonctive ou non se rend ordinairement par *necne*.

En pareil cas, *utrum* est quelquefois exprimé dans le premier membre, mais il peut manquer.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 16, 35 : *quæram, utrum emeris necne*⁵.

— CÉSAR, *de Bell. Gall.*, I, 50, 4 : *ut matres familiæ eorum sortibus... declararent, utrum prælium committi ex usu esset, necne.* Etc.

TÉR., *Heaut.*, 95 : *habeam necne incertum est.* — CIC., *p. Mur.*, 11 : *posset lege agi necne, pauci quondam sciebant.* *De Nat. deor.*, I, 14 : *dubitatur, deus animans necne sit.* Etc.

1. Cf. DUBOIS, *Hist. Synt. der lat. Sprache*, t. II², p. 497.

2. Les prétendus exemples d'un semblable emploi chez Cicéron sont à bon droit suspects, et DUBOIS (*ouv. cit.*, t. II², p. 489) a tort d'en citer quelques-uns.

3. Dans ces exemples, *an* prend le sens de « si », qu'il n'a jamais à l'époque classique (voy. ci-dessus. RIM., IV, p. 409) ; mais en employant ce tour les poètes croyaient sans doute reproduire la construction homérique *ἢ... ἢ* (voy. ci-dessus, p. 400).

4. Il ne faut pas confondre ces constructions avec celles dans lesquelles *an* répété ne marque pas les deux alternatives d'une interrogation disjonctive, mais sert à indiquer les questions successives qu'on se pose. Ici encore l'emploi de *an* est incorrect, mais le cas grammatical est différent.

Ex. : QUINTILIEN, V, 10, 58 : *in deliberando intuemur... an voluerit quis, an potuerit.* — TAC., *Ann.*, XIV, 13 : *tamen cunctari in oppidis Campaniæ, quonam modo urbem ingrederetur, an obsequium senatus, an studia plebis reperiret, anxius.* Etc.

5. *Utrum... necne* ne se rencontre pas avant Cicéron.

REMARQUE. — L'emploi de **annon** pour rendre l'idée du français **ou non** paraît être assez rare¹.

On cite :

TÉR., *Hec.*, III, 5, 58; CORNIF., *Rhet. ad Her.*, III, 2, 2; CIC., *p. Cael.*, 21, 52; *De Inv.*, I, 12, 17; CATULLE, 17, 21; T.-LIVE, VIII, 13, 14.

402. — Emploi des modes dans l'interrogation indirecte.

— *En grec*, les propositions interrogatives indirectes conservent les modes des propositions interrogatives directes², quand elles sont rattachées à un verbe qui pour la forme ou pour le sens est à un temps principal.

a) INDICATIF :

EX. : HOM., *Il.*, V, 183 : *σάφα δ' οὐκ οἶδ' ἢ θεός ἐστιν*. VIII, 111 : *ὄρρα καὶ Ἐκτωρ εἴσεται ἢ καὶ* (= εἰ καὶ) *ἐμὸν δόρυ μαίνεται ἐν παλάμῃσιν* (cf. *Il.*, II, 299; *Od.*, IV, 487, 712, etc.). — THUC., I, 5, 2 : *τὰς πύστεις τῶν καταπλεόντων πικταχοῦ ὁμοίως ἐρωτῶντες εἰ λησταὶ εἰσιν*. — PLATON, *Gorg.*, 462 d : *ἐρωτᾷς εἰ οὐ καλὴ μοι δοκεῖ εἶναι*. *Théét.*, 163 d : *βουλούμενος ἐρέσθαι εἰ μαθὼν τίς τι μεμνημένος μὴ οἶδεν* (cf. *Rép.*, 451 d; *Phil.*, 21 b). *Phéd.*, 70 d : *περὶ πάντων ἴδωμεν, ἄρ' οὕτως γίγνεται πάντα*. — XÉN., *Anab.*, II, 1, 10 : *θαυμάζω πότερα ὥς κρατῶν αἰτεῖ τὰ ὅπλα ἢ ὥς διὰ φίλιαν δῶρα*. Etc.

b) MODE POTENTIEL :

EX. : HOM., *Il.*, XI, 792 sq. : *τίς δ' οἶδ' εἴ κεν οἱ σὺν δαίμονι θυμὸν ὀρίναις | παρεπιών;* (cf. *Od.*, XII, 113 sq.; XIV, 120). — XÉN., *Mém.*, I, 3, 5 : *οὐκ οἶδ' εἴ τις οὕτως ἂν ὀλίγα ἐργάζοιτο, ὥστε μὴ λαμβάνειν τὰ Σωκράτει ἀρκοῦντα*. *Cyr.*, I, 6, 41 : *εἰ τοιαῦτα ἐβελήσαις καὶ ἐπὶ τοῖς ἀνθρώποις μηχανᾶσθαι, οὐκ οἶδ' ἐγώ γε, εἴ τινας λίποις ἂν τῶν πολεμίων*. Etc.

c) MODE IRRÉEL :

EX. : ISOCR., XIX, 13 : *οὐκ οἶδ' ὅπως ἂν μᾶλλον κατὰ σὸν νόμον ἔπραξεν, ὅς, κτλ.* — ESCHINE, I, 80 : *σὺ δὲ τί οἶσθα, εἰ ἡμεῖς ἂν τούτου κατεψηφισάμεθα*. — DÉM., L, 67 : *ἡδέως ἂν ὑμῶν πυθοίμην³, ὡς ἄνδρες δικασταί, τίν' ἂν ποτε γνώμην περὶ ἐμοῦ εἴχετε, εἰ μὴ ἐπετρητάρχῃσα, ἀλλὰ πλέων ὡχόμην*.

1. Comme on le verra, c'est le contraire de ce qui se passe pour l'interrogation *directe double*, dans laquelle « ou non », au second membre, se rend par **annon** plus souvent que par **neque**. Voy. R. KÜHNEN, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 1013 (§ 234, 2).

2. C'est un reste de la syntaxe primitive (voy. ci-dessus, p. 397, n. 1) pour laquelle l'interrogation indirecte était simplement une question juxtaposée à un verbe dont elle ne dépendait que par le sens général de la phrase. Le type le plus pur de la construction primitive se rencontre dans les phrases où l'interrogation conserve non seulement les modes, mais encore les pronoms ou les particules de l'interrogation directe.

3. Potentiel du présent équivalent pour le sens à un temps principal.

d) SUBJONCTIF DÉLIBÉRATIF :

EX. : HOM., *Il.*, IV, 14 sqq. : ...φραζώμεθ'... | **ἢ ῥ' αὖτις πόλεμον...**
 | **ὄρσομεν** (subj.) **ἢ φιλότητα μετ' ἀμφοτέροισι βάλωμεν.**
Od., XXII, 166 sqq. : ...σὺ δέ μοι νημερτὲς ἐνίσπες, ἦ μιν
ἀποκτείνω... | **ἦε σοὶ ἐνθάδ' ἄγω...** — XEN., *Cyr.*, I, 4, 13 :
 βουλεύομαι **ὅπως** σε **ἀποδρῶ** (interr. directe : πῶς σε
 ἀποδρῶ;). — DEM., IX, 54 : οὐκ ἔγω **τί λέγω**. XXVII, 66 :
 πρὸς ἀμφοτέρα ἀπορῶ, ταύτην θ' **ὅπως ἐκδῶ** καὶ τᾶλλ'
ὀπόθεν διοικῶ (interr. directe : πῶς ταύτην ἐκδῶ; πόθεν
 τᾶλλα διοικῶ;). XIX, 120 : οὐ γὰρ δὴ δι' ἀπειρίαν γε οὐ
 φήσεις **εἶπαι** **ὅ τι εἶπης** (interr. directe : τί εἶπω;). —
 ESCHINE, III, 202 : ἐπανερομένου Κτησιφῶντος **εἰ καλέσῃ**
Δημοσθένην. Etc.

403. — Quand l'interrogation indirecte dépend d'une proposition dont le verbe est à un temps historique, on peut choisir entre deux constructions.

1° Ou bien on conserve les modes des propositions interrogatives directes.

EX. : HOM., *Od.*, XVII, 120 sq. : **εἴρετο...** | **ὅττευ** χρηίζων **ἐκόμεν.**
 — PLATON, *Apol.*, 21 b : **ἡπόρουν** τί ποτε λέγει. — XEN., *Hell.*,
 II, 1, 4 : **ἐρωτώντων** τινῶν **διὰ τί ἀπέθανεν**, παραγγέλ-
 λειν ἐκέλευεν. — DEM., XIX, 122 : ἐβουλεύονθ' οὗτοι **τίν'** αὐτοῦ
καταλείφουσιν. Etc.

HÉRODOTE, VII, 213 : ἀπορέοντος δὲ βασιλέως **ὅ τι** **χρήσεται** τῷ
 παρόντι πρήγματι, Ἐπιάλτης ἦλθε οἱ ἐς λόγους. — THUC.,
 I, 63, 1 : ἡπόρησε μὲν **ὅποτέρω** **σε διακινδυνεύσῃ** χωρήσας...
 II, 4, 6 : οἱ Πλαταιῆς ... ἐβουλεύοντο **εἴτε κατακαύσωσιν**
 (αὐτοὺς) ὥσπερ ἔχουσιν, ἐμπρήσαντες τὸ οἶκημα, **εἴτε** τι
ἄλλο **χρήσωνται**. Etc.

2° Ou bien (et c'est le cas le plus ordinaire) on remplace par l'optatif du style indirect¹ l'indicatif et le subjonctif délibératif.

EX. : HOM., *Od.*, XVII, 368 : ἀλλήλους τ' **εἴροντο** **τίς** **εἴη** καὶ **πόθεν**
ἔλθοι. — HÉRODOTE, I, 31 : **ἐπειρώτα**, **τίνα** **δεύτερον** μετ'
 ἐκείνων **ἴδοι**. — PLATON, *Apol.*, 21 a : **ἦρετο**, **εἴ** τις ἐμοῦ **εἴη**
σοφώτερος. Etc.

1. La règle qui est donnée ici convient, comme on le verra par la suite, à toutes les propositions subordonnées complétives, et en général à tous les cas où une proposition subordonnée est présentée comme résumant les paroles ou faisant partie de la pensée d'un sujet nommé dans ce qui précède.

Hom., *Il.*, I, 188 sqq. : ... ἐν δέ οἱ ἦτορ | μερμήριζεν, | ἥ δ' ἔγε... | τοὺς μὲν ἀναστήσειεν, ὁ δ' Ἀτρεΐδην ἐναρίζοι, | ἥε χόλον παύσειεν ἐρητύσειέ τε θυμόν (style direct : τοὺς μὲν ἀναστήσω; Ἀτρεΐδην δ' ἐναρίζω; παύσω ἐρητύσω τέ;). — Thuc., I, 25, 1 : οἱ Ἐπιδάμνιοι ... τὸν θεὸν ἐπῆρνοντο εἰ παραδοῖεν Κορινθίοις τὴν πόλιν ὡς οἰκίσταις καὶ τιμωρίαν τινὰ πειρῶντο ἀπ' αὐτῶν ποιέσθαι (style direct : παραδῶμεν τὴν πόλιν; πειρώμεθα τιμωρίαν ἀπ' αὐτῶν ποιέσθαι;) — Xén., *Anab.*, I, 10, 17 (cf. I, 10, 5) : ἐβούλευοντο εἰ τὰ σκευοφόρα ἐνταῦθα ἄγοιντο ἢ ἀπίοιεν ἐπὶ τὸ στρατόπεδον. Etc.

REMARQUE. — Les autres modes de l'interrogation directe, à savoir le potentiel et l'irréel ne subissent jamais de changement dans l'interrogation indirecte.

Ex. : Xén., *Anab.*, II, 4, 15 : ἡρώτησε τοὺς προφύλακας, ποῦ ἂν ἴδοι Πρόξενον ἢ Κλέαρχον (interr. directe : ποῦ ἂν ἴδοιμι; οὐ pourrais-je bien voir?)¹.

404. — Les propositions interrogatives indirectes conservent en grec le temps des interrogations directes, que le mode employé soit l'indicatif ou l'optatif. Ainsi :

à τί βούλονται; correspond ἐρωτᾷ τί βούλονται.
 — τί ποιήσουσιν; — ἐρωτᾷ τί ποιήσουσιν.
 — τί ποιεῖς; — ἡρώτησεν αὐτὸν τί ποιοῖ (ou τί ποιεῖ).
 — τί πεποιήκας; — ἡρώτησεν αὐτὸν τί πεποιηκώς εἶη (ou τί πεποιήκεν).
 — τί ποιήσεις; — ἡρώτησεν αὐτὸν τί ποιήσοι (ou τί ποιήσῃ).
 — τί ἐποιήκας; — ἡρώτησεν αὐτὸν τί ποιήσειεν (ou τί ἐποιήσεν).

Ex. : SOPH., *Antig.*, 41 : εἰ ξυμπονήσεις καὶ ξυνεργάσει σκόπει.
 Trach., 401 : Εὐβοίης ὦν δ' ἔδλασταν οὐκ ἔχω λέγειν². Etc.

HOM., *Od.*, XIII, 415 : ὥχετο πευσόμενος μετὰ σὸν κλέος, ἥ που ἔτ' εἶης (interr. directe : ἥ που ἔτ' ἐστίν;) XVII, 368 : ἀλλήλους τ' εἶροντο τίς εἶη καὶ πόθεν ἔλθοι (interr. directe : τίς ἐστίν καὶ πόθεν ἦλθεν). — Xén., *Anab.*, II, 1, 23 : ὁ τι δὲ ποιήσοι οὐ διεσήμνη (interr. directe : τι ποιήσω;). — DEM., L, 55 : ἡρώτων αὐτὸν εἰ ἀναπλεύσειεν³ ἔχων ἀργύρον (interr. directe : ἀνέπλευσας;). Etc.

REMARQUE. — I. Il faut bien prendre garde au sens particulier que prend l'imparfait français ou le plus-que-parfait dans des phrases comme celles-ci : il lui demanda s'il était prêt et il lui demanda s'il avait terminé. En pareil cas, l'imparfait et le plus-que-parfait sont

1. On verra par la suite que cette règle s'applique à toutes les propositions qui peuvent faire partie de ce qu'on appelle le style indirect. Jamais le potentiel ou l'irréel n'y subissent de changement.

2. Le sens particulier de λέγειν dans ce vers permet de voir dans ὦν un véritable pronom interrogatif plutôt qu'un relatif qualifiant un antécédent sous-entendu.

3. Il faut remarquer toutefois que ce tour est extrêmement rare; en pareil cas, on conserve, en général, dans l'interrogation indirecte, l'indicatif aoriste de l'interrogation directe.

de véritables formes du style indirect et remplacent dans la première phrase l'indicatif présent (*es-tu prêt*), dans la seconde le passé indéfini (*as-tu terminé*) de l'interrogation directe. Il en résulte que le grec aurait rendu la première proposition par *ἤρώτησεν αὐτὸν εἰ ἔτοιμος εἴη*¹ (ou *εἰ ἔτοιμός ἐστιν*) et la seconde par *ἤρώτησεν αὐτὸν εἰ πεποικώς εἴη* (ou *εἰ πεποίηκεν*), c'est-à-dire par une forme du présent ou du parfait.

Au contraire, si l'on suppose une phrase comme celle-ci : je lui demandai *s'il y avait* des témoins quand il a touché, on voit que l'imparfait *il y avait* exprime une action se référant à un temps antérieur au temps principal; on n'est donc pas surpris de voir l'imparfait dans une phrase grecque toute semblable :

Ex. : DÉM., XXX, 19 : τούτων ἕκαστον ἡρόμην εἴ τινες εἶεν μάρτυρες ὧν ἐναντίον τῇν προίχ' ἀπέδοσαν, αὐτὸν δ' Ἄφροβον, εἴ τινες παρήσαν ὅτ' ἀπελάμβανεν².

En d'autres termes, comme il y aurait l'imparfait dans l'interrogation directe, on garde ce temps dans l'interrogation indirecte, conformément à la règle générale.

II. Il peut arriver que dans une même phrase, après un temps historique, on trouve une interrogation indirecte à l'optatif à côté d'une interrogation indirecte à l'indicatif.

Ex. : ISÉE, VI, 13 : ἐρομένων ἡμῶν ὅστις εἴη καὶ εἰ ζῇ ἢ μή, ἐν Σικελίᾳ ἔφασαν ἀποθανεῖν στρατευόμενον. — XÉN., An., III, 5, 13 : οἱ βάρβαροι ἐθεώντο θαυμάζοντες ὅποι ποτὶ τρέφονται οἱ Ἕλληνες καὶ τί ἐν νῶ ἔχοιεν. Cyr., IV, 4, 4 : ἐπυνθάνετο ἥδη αὐτῶν καὶ ὁπόσῃν χώρᾳ διήλασαν καὶ εἰ οἰκοῖτο ἡ χώρα.

Les différents exemples de ce mélange des deux constructions ne peuvent être expliqués d'une seule et même manière. Il y a des cas où le choix de l'indicatif semble imposé à l'écrivain par le désir de reproduire presque exactement le ton de l'interrogation directe et de donner ainsi plus de vivacité à son style. Mais il y a des exemples comme ceux d'Isée (VI, 13) ou de Xénophon (Cyr., IV, 4, 4) pour lesquels cette explication ne convient pas. Peut-être est-il juste de dire, quand l'indicatif et l'optatif sont employés ainsi à côté l'un de l'autre, que l'indicatif sert assez souvent à indiquer que la réponse doit constater un fait indépendant de l'appréciation personnelle de celui qui est interrogé et que l'optatif, au contraire, sert à marquer qu'on demande l'opinion de la personne à qui l'on s'adresse. Ainsi la phrase d'Isée se traduirait : comme nous leur demandions quel homme c'était à leur avis et s'il vivait oui ou non, ils répondirent qu'il était mort en Sicile pendant l'expédition, et la phrase de Xénophon reviendrait à peu près à ceci : il leur demandait quelle étendue de pays ils avaient parcourue en fait, et si, à leur avis, la région était habitée.

405. — Les propositions interrogatives indirectes conservent la négation des interrogations directes³.

1. Cf. PLATON, *Apol.*, 21 a : ἤρετο, εἴ τις ἐμοῦ εἴη σοφώτερος (interr. directe *ἔστι τις σοφώτερος* :).

2. Dans cette phrase de Thucydide,

VI, 30, 2 : ἐνθυμούμενοι ὅσον πλοῦν ἐκ τῆς σφετέρας ἀπιστέλλοντο,

il faut remarquer que le verbe régissant ὅσον πλοῦν... ἀπιστέλλοντο est un verbe signifiant « réfléchissant, ayant dans l'esprit » et non pas un verbe de sens interrogatif. Or ce verbe, comme οἶδα, peut être suivi d'une proposition complétive avec ὅτι, qui garde naturellement le même temps qu'en français; mais au tour un peu froid ὅτι πολὺν πλοῦν... Thucydide a substitué le tour exclamatif plus vif et plus expressif : ὅσον πλοῦν... Ce qu'on a ici, c'est donc une construction toute différente de celle qui est citée dans le texte, malgré les apparences contraires.

3. C'est une conséquence de l'emploi des modes dans les dites propositions.

C'est donc la négation οὐ qu'on emploie dans la plupart des cas (cf. § 398).

Ex. : PLATON, *Protag.*, 341 b : Πρωταγόρας ἐρωτᾷ, εἰ οὐκ εὐδαίμων ἐστὶν ἢ εὐδαίμων. *Rep.*, 353 a : νῦν δὲ, οἶμαι, ἄμεινον ἂν μάθοις ὁ ἄρτι ἡρώτων πυνθανόμενος, εἰ οὐ τοῦτο ἐκάστου εἴη ἔργον, ὁ ἂν ἢ μόνον τι ἢ κάλλιστα τῶν ἄλλων ἀπερ γάζηται. Etc.

On ne trouve ordinairement μή dans ces propositions qu'à côté du subjonctif délibératif ou de l'optatif remplaçant un subjonctif délibératif.

Ex. : EUR., *Iph. à Aul.*, 639 : οὐκ οἶδ' ὅπως φῶ τοῦτο καὶ μή φῶ. Etc.

REMARQUES. — I. Toutefois, quand la proposition interrogative indirecte commence par εἰ, la négation peut être μή, au lieu de οὐ (cf. § 398, 2°).

Ex. : ARISTOPH., *Guepes*, 965 sq. : ... ἀπόκριναι σαφῶς, | εἰ μή κατέκνησας τοῖς στρατιώταις ἄλαβας. — PLATON, *Phil.*, 21 b : τοῦτ' αὐτὸ, εἰ χαίρεις ἢ μή χαίρεις, ἀνάγκη δὴ πού σε ἀγνοεῖν. *Rep.*, 412 e : δοκεῖ δὴ μοι τηρητέον αὐτοὺς εἶναι ἐν ἀπάσαις ταῖς ἡλικίαις, εἰ φυλακτικοί εἰσι τούτου τοῦ δόγματος καὶ μήτε γοητευόμενοι μήτε βιαζόμενοι ἐκβάλλουσιν ἐπιλανθανόμενοι δόξαν τὴν τοῦ ποιεῖν δεῖν, ἃ τῇ πόλει βέλτιστα.

II. On rencontre aussi μή, au lieu de οὐ, dans certaines propositions qui sont de forme interrogative, mais qui, pour le sens, équivalent à des propositions intentionnelles (cf. § 398, 1°, REM.).

Ex. : SOPH., *Anl.*, 685 sq. : ἐγὼ δ' ὅπως σὺ μή λέγεις ὀρθῶς τίδε (comment il se fait que tu ne parles pas raisonnablement), | οὐτ' ἂν δυνάμην μήτ' ἐπιστάμην λέγειν. — XÉN., *Mém.*, III, 1, 10 (cf. § 398, 1°, REM.). — DÉM., XXI, 135 : οὐκ αὐτὸς σκοπεῖς ὅ τι μή λυπήσεις τοὺς ἄλλους ποιῶν (tu ne cherches pas comment tu pourras t'y prendre pour faire la volonté sans gêner autrui).

406. — Il arrive parfois que le nom qui aurait dû être le sujet de l'interrogation indirecte devient, par une sorte d'attraction, le complément de la proposition principale.

C'est ce qu'on appelle *prolepse* ou *anticipation*.

Ex. : PLATON, *Euthyd.*, 294 c : οἶσθα Εὐθύδημον ὁπόσους ὀδόντας ἔχει¹.

407. — En latin, à l'époque classique et chez les écrivains corrects, le mode de l'interrogation indirecte est le subjonctif².

La construction est trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en donner des exemples; mais il faut noter que dans l'interrogation indirecte le subjonctif a quelquefois un sens particulier : dans *nescio quid agam*, le subjonctif *agam* peut avoir un double sens : car on peut se demander si au style direct il y aurait *quid ago?* que fais-je? ou *quid agam?* que dois-je faire? En d'autres termes, le subjonctif de

1. Dans des cas comme celui-ci :

XÉN., *Cyr.*, VII, 3, 14 : κατοικτῖρων τὴν τε γυναῖκα οἷου ἀνδρὸς στέρπειτο, καὶ τὸν ἄνδρα οἷαν γυναῖκα καταλιπὼν οὐκέτ' ὄψοιτο,

la proposition indirecte est en réalité exclamative et dépend d'un verbe sous-entendu, quelque chose comme ἐνθυμούμενος implicitement contenu dans le contexte.

2. Voy. A. DÄMON, *Hist. Synl. der lat. Sprache*, t. II², p. 473 sqq.

l'interrogation indirecte peut dans certains cas représenter un subjonctif délibératif¹.

EX. : CORN. NÉP., *Them.*, 2, 6 : **Athenienses ... miserunt Delphos consultum quidnam facerent** de rebus suis (style direct : **quid faciamus?** que *devons-nous* faire?) — T-LIVE, XXI, 56, 3 : ... **neque decernere possent qua suis opem ferrent** (style direct : **qua opem nostris feramus?**). XXII, 27, 5 : **statuendum omnium primum ait esse quemadmodum imperio æquo utantur** (= *utendum sit*). XXIII, 28, 9 : **cum diu consultassent utrum castra castris conferrent an satis haberent sociis Carthaginensium oppugnandis morari ab itinere proposito hostem** (« s'ils devaient rapprocher leur camp ou se contenter... »). XXVII, 25, 8 : **quod utri deo res divina fieret** (à quelle divinité il *fallait* offrir un sacrifice) **sciri non posset**. XXIX, 17, 1 : **quantum aestimetur** (quel cas il *faut* faire) **nostræ apud vos querelæ**². — Q.-CURCE, IV, 15, 30 : **dicitur ... Darius dubitasse an fugæ dedecus honesta morte vitaret** (« s'il ne *devait* pas éviter en mourant honorablement la honte de s'enfuir »). Etc.

L'emploi des temps est déterminé par les règles générales de la concordance des temps.

REMARQUES. — 1. C'est seulement dans la langue vulgaire et dans la langue poétique qu'on conserve, à l'interrogation indirecte, l'indicatif de l'interrogation directe. Cette *incorection*, fréquente chez les poètes comiques, où elle ne me paraît pas être une imitation pure et simple du grec³, se retrouve dans le latin de la décadence⁴; mais il ne faut rien exagérer ni croire que l'indicatif est, en pareil cas, beaucoup plus fréquent

1. La construction romane « je ne sais *que* faire » (cf. l'ital. *non so che fare*) a peut-être son origine dans des phrases comme celles-ci (voy. *Archiv...* de Wölfflin, t. II, p. 63 sq.) :

S. CYPRIAN, *Test.*, 3, 1 (p. 114, 6 *Hartel*) : **non habent unde retribuere tibi**. — S. AUG., *Eph.*, 28 : **ut habeat unde tribuere**. — VENANT., *Carm.*, 10, 1, 1 : **nesciendo quæ petere**.

2. Cette interrogation indirecte se rattache à une idée sous-entendue : « (pour la question de savoir) quel cas il faut faire de nos plaintes. »

3. Voy. J. BARRON, *Étude sur les hellénismes dans la Syntaxe latine*, p. 356.

4. Je ne crois pas pouvoir accepter dans tous ses termes l'assertion suivante de M. BONNET, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 678 sq. : « Il faut se garder de confondre cet indicatif tel qu'il se trouve chez les auteurs de la décadence avec l'indicatif de la question indirecte à l'époque archaïque. Dans les anciens temps, c'est un reste de la construction coordinative; primitivement dans **dic quid est**, il y a deux propositions indépendantes. C'est dans la suite seulement que la seconde prend le subjonctif, quand on s'est habitué à la subordonner à l'autre. Dans la langue de la décadence il n'en est pas de même. Car souvent ces questions commencent par **si**, qui ne peut servir à l'interrogation directe. Il est probable que la véritable raison de l'indicatif, c'est qu'on oublie que ces phrases sont des interrogatives. On les confond avec les propositions relatives, conditionnelles, etc., par lesquelles elles peuvent être quelquefois remplacées et par lesquelles elles le sont généralement en français. » Sans doute, la substitution de plus en plus fréquente de l'indicatif au subjonctif dans certaines propositions subordonnées est un des traits caractéristiques de la syntaxe du latin de la décadence et il est permis de croire que ce fait a contribué à généraliser l'emploi de l'indicatif dans l'interrogation indirecte; mais pourquoi ne pas vouloir reconnaître aussi l'influence de la syntaxe archaïque qui, ici comme souvent ailleurs, se confond avec la syntaxe vulgaire? En tout cas, il a été constaté que dans les parties de son œuvre où il fait parler les petites gens Pétrope se sert de cette construction, et le grammairien Diomède nous dit expressément que l'indicatif est une faute contre laquelle les gens instruits se tiennent en garde (cf. *Dion.*, 395, 15, *rd*).

que le subjonctif chez les écrivains postérieurs. On constate au contraire qu'il y a sur ce point une sorte de lutte entre l'indicatif et le subjonctif et que celui-ci est en somme plus fréquemment employé que l'autre, même dans des écrivains comme saint Jérôme et Grégoire de Tours¹.

II. Il ne faut pas confondre avec cette incorrection l'emploi que les poètes font de l'indicatif dans des propositions qui n'ont de l'interrogation indirecte que l'apparence, et qui sont proprement des propositions exclamatives juxtaposées à une autre proposition.

Ex. : PLAUTE, *Mort.*, 829 : **specta quam arte dormiunt** (= **specta : quam arte dormiunt**). *Curcul.*, I, 2, 65 : **hoc vide ut dormiunt pessuli pessumi**. — TÉR., *Ad.*, II, 2, 21 : **illud vide ut in ipso articulo oppressit**. Cf. dans Catulle, dans Properce et surtout dans Virgile les nombreux exemples de l'indicatif après les formules **audin**, **viden**, **aspice**, **scin**.

Toutefois « les poètes de l'âge d'Auguste, dominés par l'habitude de la subordination grammaticale, répugnaient à se servir d'un tour qui ne s'accordait plus guère avec leur goût raffiné². Tibulle, même après **viden**, préfère le subjonctif. »

Ex. : TIBULLE, II, 1, 25 : ... **viden ut felicibus extis** | **significet placidos nuntia fibra deos**.

III. Dans la prose correcte on emploie communément certains tours où il serait excessif de voir des infractions à la règle.

C'est ainsi qu'une locution comme **nescio quis** équivalait à une espèce de pronom composé, synonyme d'**aliquis**, en quelque sorte, et n'ayant aucune influence sur le mode du verbe suivant³.

Quelquefois **nescio** forme avec le pronom une véritable parenthèse.

Ex. : CIC., *Tusc.*, III, 6, 12 : **minime assentior iis, qui istam nescio quam indolentiam magno opere laudant**. Cf. *ib.*, I, 11, 24 : **sed nescio quomodo, dum lego, assentior : cum posui librum, assensio omnis elabitur**.

Ce sont des parenthèses du même genre qu'il faut voir dans les locutions : **mirum quantum** (T.-LIVE), **nimum quantum** (CIC.), **immane quantum** (SALL.), **mirum quam** (CIC.), **incredible quantum** (JUST.)⁴, **plurimum quantum** (FLORUS), **immensum** ou **infinitum quantum** (PLINE L'ANCIEN), etc.

Ex. : T.-LIVE, II, 1, 11 : **id mirum quantum profuit ad concordiam civitatis**.

Keil : eruditius dicetur « nescio quid facias » pro « nescio quid facis ». On peut écarter, si l'on veut, le témoignage de Diomède ; mais l'usage de Pétrone me paraît prouver que de Plaute à Grégoire de Tours, c'est bien la même syntaxe qui régissait les interrogations indirectes dans la langue populaire.

1. Voy. H. GOSLIER, *Étude... de la latinité de saint Jérôme*, p. 335, et M. BONNET, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 679. — Il faut mettre à part les ouvrages traduits du grec, comme le *Roman d'Apollonius*, ou remplis d'hellénismes, comme l'*Histoire* d'Ammien Marcellin. Dans les écrits de ce genre, l'indicatif au lieu du subjonctif peut et doit être considéré comme un emprunt direct fait au grec. Voy. FR. THEILMAIER, *über Sprache und Kritik des lat. Apolloniusromanes*, p. 40, et G. HASSEKSTEIN, *de syntaxi Ammiani Marcellini*, p. 38. Pour l'Ancien et le Nouveau Testament, voy. H. REXSCH, *Itala u. Vulgata*, 2^e éd., p. 428 sq.

2. Voy. J. BÉZOLIS, *ouv. cité*, p. 357 sq.

3. Il ne faut pas confondre **hoc nescio quis fecit** et **hoc nescio quis fecerit**. La première phrase signifie proprement : « quelqu'un (je ne sais qui) l'a fait. » Dans la seconde, le sens est tout différent : « je ne sais pas, j'ignore qui a fait ceci. »

4. KÜHNEN (*ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 993) cite à tort

Tsa., *Phorm.*, 247 : **o Phœdria, incredible quantum erum ante eo sapientia**.

Il faut lire, semble-t-il, **incredible est quantum** et de plus l'exemple n'est pas probant, parce que l'indicatif dans l'interrogation indirecte n'a rien d'extraordinaire chez Térence.

En réalité, *incredibile quantum*, c'est incroyable à quel point, *mirum quantum*, c'est étonnant à quel point, etc., devraient, dans tous les cas semblables, être placés entre parenthèses¹.

Ce sont si bien des parenthèses, que les écrivains postérieurs les emploient devant des verbes qui ne sont pas à un mode personnel.

Ex. : TAC., *Hist.*, III, 62 : *immane quantum aucto animo*. Etc.

408. — L'anticipation du sujet, moins fréquente qu'en grec (cf. ci-dessus, § 406) se rencontre néanmoins quelquefois dans des constructions comme

CIC., *Tusc.*, I, 24, 56 : *nam sanguinem, bilem, pituitam, ossa, nervos, venas... videor* (je crois) *posse dicere unde concreta et quomodo facta sint* (au lieu de *nam sanguis, bilis, pituita*, etc., *unde concreta ... sint videor posse dicere*).

§ 2. — Propositions relatives².

409. — Définition. — On appelle propositions *relatives*³ celles qui sont unies à une proposition principale par un relatif *défini* ou *indéfini*.

REMARQUE. — Contrairement à ce qui a lieu dans le français d'aujourd'hui, le grec et le latin peuvent, au moyen d'un relatif, rattacher à une proposition précédente contenant l'antécédent du relatif, une proposition participiale ou subordonnée dépendant d'une proposition principale qui suit⁴.

1. RIEHMANN, *Synt. lat.*, § 174, Rem. I, n. 2, a montré que au lieu de *mirum (est) quam* on a dû (par attraction) *mire quam* « étonnamment » et que d'après l'analogie de *mire quam*, il s'est formé toute une série d'expressions synonymes comme *sane quam, valde quam, oppido quam, per* (= *valde*) *quam*, etc., employés surtout dans le style familier. Il ne paraît pas, suivant lui, que l'emploi de *quam* (tout seul) dans le style familier pour signifier « étonnamment » soit dû à l'analogie des locutions précédentes. Dans des phrases comme celles-ci :

CÉLIUS (chez CIC., *ad Fam.*, VIII, 15, 2) : *habeo autem quam multa*. — CIC., *in Verr.*, II, 3, 88, 206 : *fecerunt alii quidem alia quam multa*,

il lui semble possible que *quam* ait eu à l'origine un sens exclamatif et qu'on doive le rapprocher de l'emploi de *ὥς* dans l'expression *ὥς ἀληθῶς*. Voy. aussi l'éd. des lettres de Célius par F. ANTOINE (Paris, A. Colin et C^{ie}) et un article de SCHMALZ, *Berl. phil. Woch.*, 1889, p. 210 sq.

2. Le relatif ayant servi, en grec et en latin (comme d'ailleurs dans les langues indo-européennes), à former presque toutes les conjonctions de subordination, il convient d'étudier tout d'abord les propositions qu'il sert à introduire lui-même. En traitant des propositions relatives, on ne considérera, pour le moment, que les différentes formes qu'elles peuvent prendre et que les modes, les temps et les négations qu'on y emploie. Il sera question plus tard (liv. III, ch. III) de l'origine même du pronom relatif et des règles d'accord et d'attraction.

3. On les appelle aussi quelquefois propositions *adjectives* parce qu'elles qualifient logiquement l'antécédent exprimé ou sous-entendu auquel elles ont rapport. Voy. ci-dessus, p. 297, n. 2.

4. Ce tour existait dans l'ancien français et a persisté jusqu'au XVII^e siècle.

H. ESTIENNE : « Chacune langue a je ne sais quoi de propre... dont si vous vous efforcez exprimer le naïf en une autre langue... votre diction sera contrainte. » — BOASSET : « Il y a partout la difficulté à laquelle si on succombe on périclite. »

Ex. : ARISTOPH., *Nuées*, 823 : νῦν σοι φοῖσος πρᾶγμα δὲ σὺ μαθὼν ἀνὴρ ἔσει. — THUC., V, 9, 3 : τὰ κλέμματα ταῦτα καλλίστην δόξαν ἔχει δὲ τὸν πολέμιον μάλιστα ἂν τις ἀπατήσας τοὺς φίλους μέγιστ' ἂν ὠφελήσειεν. VI, 31, 5 : εἰ γὰρ τις ἐλογίσατο τὴν τε τῆς πόλεως ἀνάλωσιν καὶ τῶν στρατευομένων τὴν ἰδίαν, τῆς μὲν πόλεως ὅσα τε ἤδη προετετελέκει καὶ ἂ ἔχοντας τοὺς στρατηγούς ἀπέστελλε... — XÉN., *Mém.*, II, 6, 10 : εἶναι τινὰς φασιν ἐπιδόξας ὅς οἱ ἐπιστάμενοι ἐπιδόντες οἷς ἂν βούλωνται φίλους ἑαυτοῖς ποιοῦνται. *Id.*, IV, 1, 25 : ἐφ' εἶναι ἄχρον δὲ εἰ μὴ τις προκαταλήψοιτο, ἄδύνατον ἔσεσθαι παρελθεῖν. — DÉM., XIX, 39 : οἱ Ἀλεῖς, οὓς ἵνα διαλλάττωσι, κατασγεῖν τοὺς πρέσβεις Φίλιππος φησι, τοιαύτης τετυγήκασι διαλλαγῆς, ὥστ' ἐξελέγλανται καὶ ἀνάστατος ἡ πόλις αὐτῶν γέγονεν. Etc.

CIC., *ad Fam.*, VI, 6, 5 : nolo... hunc... existimare ea me suasisse Pompejo quibus ille si paruisset,... hic (Cæsar)... tantas opes quantas nunc habet non haberet. — CORN. NÉP., *Att.*, 4, 2 : noli... adversum eos me velle ducere cum quibus ne contra te arma ferrem Italiam reliqui. Etc.

Il peut même arriver en latin qu'une proposition soit rattachée par un premier relatif à une proposition principale, qui la précède, et par un second relatif à une autre proposition principale, qui la suit.

Ex. : CIC., *de Fin.*, I, 7, 26 : est enim... non satis politus iis artibus quas qui tenent eruditi appellantur¹.

410. — Propositions relatives ordinaires. — En grec et en latin, une proposition relative n'a souvent que la forme d'une proposition subordonnée; pour le sens elle équivaut à une proposition indépendante coordonnée à la proposition principale².

1. En grec, le second relatif serait remplacé par l'article accompagné d'un participes. Voy. l'exemple de Xénophon (*Mém.*, II, 6, 10 : ὅς οἱ ἐπιστάμενοι...) cité dans le texte.

2. C'est ce qui a lieu surtout quand la proposition relative est *explicative*, c'est-à-dire quand elle est précédée d'une forte ponctuation et que le pronom « qui » équivaut à « et celui-ci », « mais celui-ci », « car celui-ci », « donc celui-ci », etc.

Ex. : XÉN., *Mém.*, I, 2, 64 : πῶς οὖν ἔνοχος ἂν εἴη τῇ γραφῇ; δὲ (= οὗτος γὰρ)... φανερός ἦν θεραπεύων τοὺς θεούς.

CIC., *Acad.*, II, 2, 4 : magno studio Lucullus philosophiæ deditus fuit in ipso bello : in quo (= in eo tamen) ita magna rei militaris esse occupatio solet, ut non multum imperatori sub ipsis pellibus otii relinquatur. Etc.

Le grec fait de cette construction un usage moins fréquent que le latin et préfère souvent employer le démonstratif : ainsi ταῦτα δὲ εἰπόντες, ταῦτα δὲ ἀκούσαντες, ὥς δὲ ταῦτα ἐγένετο, etc., sont des locutions qui correspondent au latin quæ cum dixissent, quæ cum audivissent, etc.

Mais, en grec comme en latin, quand le relatif remplace un démonstratif précédé ou suivi d'une conjonction de coordination, il est interdit d'exprimer la conjonction de coordination avec le relatif. Les seules particules dont on puisse, en pareil cas, accompagner le relatif sont γε et δῆ, en grec, quidem et tamen, en latin.

Ex. : XÉN., *Mém.*, II, 3, 15 : ἄποκα λέγεις, δὲ γε κελύσεις ἐμὲ νωτέρων ὄντα καθηγεῖσθαι. — EUR., *Iph. en Taur.*, 320 : οὐ δῆ (« c'est là, c'est alors que ») τὸ δεινὸν παρακλέυσμ' ἤκούσαμεν.

CIC., *ad Fam.*, XIII, 55, 1 : causam tibi exposuimus Ephesi, quam tu tamen (= sed eam tamen tu) coram facilius meliusque cognoscas. *De Sen.*, 14, 50 : atque hæc quidem studia doctrinæ : quæ quidem (= et illa quidem) prudentibus et bene institutis pariter cum ætate crescunt.

Dans les propositions où le relatif est suivi d'une conjonction de coordination, cette conjonction a rapport à l'antécédent et non point au relatif.

En ce cas, elle conserve le mode et la négation qu'elle aurait si elle se présentait sous la forme d'une proposition indépendante.

Voici quelques exemples : il serait très facile d'en multiplier le nombre, mais il suffit de lire un texte grec ou latin pour trouver, à tout instant, des applications de cette règle si naturelle.

1° INDICATIF.

EX. : SOPH., *Œd.* à Colone, 62 : τίς ἔσθ' ὁ χώρος δῆπ', ἐν ᾧ βεδήμα-
μεν; — THUC., I, 83, 3 : οἵπερ δὲ καὶ τῶν ἀποβαινόντων τὸ
πλέον ἐπ' ἀμφοτέρα τῆς αἰτίας ἔξομεν, οὔτοι καὶ καθ'
ἡσυχίαν τι αὐτῶν προίδωμεν. — DÉM., XXVII, 3 : ὅθεν δ' οὐν
ῥᾶστα μαθήσεσθε περὶ αὐτῶν, ἐντεῦθεν ὑμᾶς καὶ ἐγὼ
πρῶτον πειράσομαι διδάσκειν.

CIC., *Brut.*, 49, 183 : an alii oratores probantur a multitudine,
alii ab aliis, qui *intellegunt*? P. MIL., 20, 53 : res loquitur
ipsa : quæ semper *valet* plurimum. *Brut.*, 96, 329 : fortu-
natus Hortensi exitus qui ea non *vidit*, cum fierent,
quæ *providit* futura. — CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 43, 6 : centu-
riones nutu vocibusque hostes, si introire vellent, vocare
cœperunt : quorum progredi *ausus est* nemo. Etc.

2° IMPÉRATIF.

EX. : LYS., XIX, 61 : οὐκ οὖν ἄξιον τοῖς τῶν κατηγορῶν λόγοις πιστεῦ-
σαι, μᾶλλον ἢ τοῖς ἔργοις καὶ τῷ χρόνῳ ὃν ὑμεῖς σαφέστατον
ἐλεγchon τοῦ ἀληθοῦς νομίζατε.

CIC., *de Sen.*, 17, 59 : multas ad res perutiles Xenophontis libri
sunt : quos *legite*, quæso, studiose.

3° SUBJONCTIF D'EXHORTATION.

EX. : PLATON, *Mén.*, 89 e : Ἄνυτος ὁδε παρεκαθέζετο, ᾧ μεταδῶμεν
τῆς ζήτησεως.

On dirait de même en latin : quocum *communicemus*, etc.

4° OPTATIF.

EX. : EUR., *Iph.* à Aulis, 418 : καὶ παῖς Ὀρέστης, ᾧ γε τερφθείης
ιδῶν (en latin : quo *utinam delectere*!) — DÉM., XXVII, 67 :
ἂν γὰρ ἀποφύγη με οὗτος, ὁ μὴ γένοιτο, τὴν ἐπωβελίαν
ὀφλήσω.

EX. : CIC., *de Fin.*, III, 8, 27 : quod est bonum, omne laudabile est; quod autem
(= id autem quod) laudabile est, omne honestum est; bonum igitur
quod est, honestum est.

Voy. R. KÜNNER, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 871 sq.

De même, en latin, on connaît les expressions consacrées : *quod bonum, faustum felixque sit! quod bene vertat!*

Cf. aussi T.-LIVE, XXX, 12, 13-14 : *per hujusce regiae deos, qui te melioribus ominibus accipiant quam Syphacem hinc miserunt, hanc veniam supplici des!*, etc.

5° MODE POTENTIEL.

EX. : DÉM., XXIX, 5 : ἀρξομαι δ' ἐντεῦθεν δοῦν καὶ ὑμεῖς ῥῆσ' ἂν μάθοιτε καὶ γὰρ τάχιστ' ἂν διδάξαιμι.

CIC., *ad Fam.*, XIII, 23, 2 : *pergratum mihi feceris, si... eum, quod sine molestia tua fiat (= fieri poterit), si qua in re opus ei fuerit, juveris!* — T.-LIVE, XXX, 14, 5 : *nulla earum virtus est propter quas tibi appetendus visus sim qua ego æque ac temperantia et continentia libidinum gloriatus fuerim* (parmi les qualités à cause desquelles j'ai pu te sembler aimable il n'y en a point dont je serais aussi fier...). Etc.

6° MODE IRRÉEL.

EX. : DÉM., XXI, 69 : νῦν δὲ τοῦτο οὐκ ἐποίησεν, ἐν ᾧ τὸν δῆμον ἐτίμησεν ἄν.

De même, en latin, la phrase de Cicéron (*ad Fam.*, XIII, 23, 2) citée plus haut, n° 5, deviendrait, prise au passé : *pergratum mihi fecisses, si eum, quod sine molestia tua fieret, juvisses.*

411. — Propositions relatives indéterminées. — En latin, on met régulièrement à l'indicatif les propositions relatives *indéterminées*, c'est-à-dire les propositions commençant par *qui* signifiant celui qui, *quel qu'il soit...* et surtout par *quicumque, quisquis*³, *qualiscumque, quantuscumque*, etc.

1. De même avec le subjonctif passé signifiant un regret.

EX. : CIC., *ad Att.*, IX, 9, 3 : *hæc ad te die natali meo scripsi : quo utinam susceptus non essem...*

2. Mais c'est l'indicatif qu'on trouve dans les formules *quod commodo (abl. de manière, 183) rei publicæ facere poteris, quod commodo tuo facere poteris*, etc., en vertu de la règle générale.

EX. : CIC., *ad Att.*, I, 4, 1 : *nunc vero censeo, quod commodo tuo facere poteris, venias. Ib.*, I, 5, 7 : *quæ tibi mandavi... velim... cures, quod sine molestia tua facere poteris. XI*, 12, 4 : *velim ne intermittas, quod ejus (p. ejus rei, gén. part.) facere poteris, scribere ad me.* — T.-LIVE, XLIII, 15, 8 : *tu... in provinciam Macedoniam redibis, quod sine dolo malo facere poteris?*

Il est vrai qu'on trouve aussi *quod commodo rei publicæ facere possis*, mais il faut prendre garde que dans tous les exemples connus de ce subjonctif, la proposition relative se trouve intercalée dans une proposition qui est elle-même au subjonctif. Voy. CAS., *de Bell. Gall.*, I, 35, 4 ; CIC., *ad Fam.*, I, 1, 3 ; III, 5, 4 ; XIII, 26, 2 ; 35, 2. Il ne saurait donc être question de rattacher ces propositions relatives aux propositions relatives consécutives *quod sciam, quod meminerim* (cf. ci-après, § 418, f. REM. 1). Voy. O. RICHMAN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 375, n. 1.

3. De même *quisque*, arch. pour *quisquis*.

EX. : PLAUTE, *Mil.*, 460 : *quemque hic intus videro | ... eum ego obtruncabo extempulo.*

Ex. : ENNIUS (cité p. CIC., p. Balb., 22, 54) : *hostem qui feriet, mihi erit Karthaginiensis* | *quisquis erit* (cf. PLAUTE, *Mén.*, 717; *Rud.*, 925). — CIC., *Tusc.*, I, 27, 66 : *quicquid est illud, quod sentit, quod sapit, quod vivit, quod viget, cæleste et divinum sit necesse est*. IV, 17, 37 : *ergo is, quisquis est, qui moderatione et constantia quietus animo est sibi ipse placatus, is est sapiens*. *Parad.*, 2, 18 : *quocumque adspexisti, ... tuæ tibi occurrunt injuriæ*¹... — T.-LIVE, XXI, 44, 1 : *quocumque circumtuli oculos, plena omnia video animorum ac roboris*. — CIC., p. Marc., 2, 7 : *totum hoc, quantumcumque est (quod certe maximum est), totum est, inquam, tuum*. Etc.².

REMARQUES. — I. Toutefois, quand le verbe d'une proposition relative *indéterminée* doit être à l'*imparfait* ou au *plus-que-parfait*, il *peut* être aussi, dans certains cas, au *subjonctif*.

Mais cet emploi du subjonctif, rare chez Cicéron et chez César, ne devient fréquent que chez Cornélius Népos, T.-Live et les prosateurs de l'*époque impériale*; il ne saurait donc être considéré comme bien correct³.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 2, 54, 135 : (*solebat*) *quibus opus esset metum afferre; quibus expediret spem ostendere*⁴. *De Div.*, I, 45, 102 : *itemque in lustranda colonia ab eo, qui eam deduceret*⁵, ... *bonis nominibus qui*

1. Voy. ci-dessus, p. 269, n. 1.

2. Pour plus de détails, voy. R. KERNER, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 787 sq.

3. On rattache ordinairement ce tour au subjonctif dit de répétition, qu'on trouve de la même façon et à la même époque employé avec *cum* (*quotiens, ubi, si*) *ut quisque, prout*, etc., quand le verbe est à l'imparfait ou au plus-que-parfait. Il y a, en effet, un lien logique entre les propositions commençant par ces diverses conjonctions et les propositions relatives indéterminées. Mais je me demande si c'est bien l'analogie des propositions temporelles ou conditionnelles du latin qui a fait sentir son action aux propositions relatives indéterminées : je crois que dans un cas comme dans l'autre, on doit reconnaître l'influence de la syntaxe grecque. C'est parce que l'on remarquait qu'en grec les propositions relatives indéterminées, qui auraient dû être à l'imparfait ou au plus-que-parfait, avaient leurs verbes à l'optatif présent ou à l'optatif aoriste, qu'on a ou l'idée d'imiter cette construction et d'employer ici le plus-que-parfait, là l'imparfait du subjonctif; en le faisant, on se figurait marquer avec plus de précision le rapport logique entre la proposition subordonnée et la proposition principale et l'on obéissait à la tendance déjà signalée à propos de l'interrogation indirecte, tendance imposée par les grammairiens et qui consistait à voir dans le subjonctif le mode propre de la subordination. Il ne faut pas oublier, en effet, qu'avant l'époque impériale on ne signale qu'un très petit nombre d'exemples autorisés de cette construction; il n'y en a même pas durant la période archaïque. Il semble donc qu'on puisse voir dans ce tour un véritable hellénisme. Que si l'on demande pourquoi on ne le trouve pas ailleurs qu'avec l'imparfait ou le plus-que-parfait, je répondrai que cela tient vraisemblablement à ce que les Latins étaient plus frappés de l'emploi de l'optatif que de l'emploi du subjonctif avec *ŷv* : en effet, ils croyaient avoir dans leur langue l'équivalent exact de l'optatif, tandis qu'ils ne voyaient pas par quoi ils auraient pu rendre l'idée du subjonctif avec *ŷv*. Ce n'est pas toutefois qu'ils n'aient jamais essayé de le faire : on trouve dans certaines propositions temporelles le présent ou le parfait du subjonctif employé par quelques écrivains pour rendre l'idée de répétition ou de généralisation; mais d'une part le subjonctif tout seul est insuffisant et d'autre part ce tour paraît propre surtout à la langue vulgaire et incorrecte.

4. Toutefois cet exemple n'est pas très concluant, parce que rien n'empêche de voir dans *opus esset* et *expediret* un emploi particulier du style indirect au sens large du mot : « quand il le jugeait utile, quand il le croyait avantageux » (pensée du sujet de *solebat*).

5. Il est permis encore de trouver cet exemple peu concluant, parce que *ab eo, qui...* ne signifie pas « par celui, quel qu'il fût, qui... », mais bien « par celui qui devait, qui était désigné pour fonder la colonie ». De même dans la proposition qu'on lit quelques lignes plus haut, même passage :

rebus divinis, quæ publice fierent, ut « faverent linguis » imperabatur,

le relatif *quæ* est suivi du subjonctif, non pas parce qu'il est indéterminé, mais parce qu'il a le sens restrictif : « dans les sacrifices, dans ceux du moins qui avaient un caractère officiel. »

hostias ducerent eligebantur. — CORN. NÉP., *Dion.*, I, 4 : legationes vero omnes quæ essent illustriores per Dionem administrabantur. *Dat.*, 4, 2 : quæ regi portarentur abripiebat. *Eum.*, 3, 4 : etenim semper habiti sunt fortissimi qui summa imperii potirentur. — T.-LIVE, VI, 25, 9 : qua quemque suorum usum causæ ferrent. XXI, 58, 7 : nec quod statutum esset manebat (cf. XXI, 11, 9 ; 53, 11 ; XXII, 28, 1). III, 11, 2 : quemcumque lictor jussu consulis prendisset. IV, 13, 3 : quacumque incederet (cf. V, 42, 4 ; VI, 8, 6 ; IX, 19, 8). III, 55, 2 : quicquid... libertati plebis caveretur. XXI, 35, 2 : utcumque aut locus opportunitatem daret, aut... Etc.

II. L'emploi du présent ou du parfait du subjonctif dans les propositions relatives indéterminées est une *incorection* qui appartenait sans doute au latin vulgaire¹.

Les prétendus passages de César et de T.-Live que l'on citait pour prouver que cette construction était admissible² s'expliquent par une raison indépendante de la valeur du relatif ou doivent être corrigés, parce que le subjonctif n'est qu'une mauvaise leçon³.

412. — En grec, la construction des propositions relatives indéterminées dépend du relatif employé et du temps auquel se rapporte l'action.

1° Quand on se sert de **ὅστις**, celui, *quel qu'il soit*, qui..., on peut employer l'indicatif, l'idée d'indétermination étant suffisamment exprimée par la forme du relatif⁴.

La négation est **μή**.

Ex. : SOPH., *Ant.*, 178 sqq. : ἐμοὶ γὰρ **ὅστις** πᾶσαν εὐθύνων πόλιν | μὴ τῶν ἀρίστων ἀπτεται βουλευμάτων, | ἀλλ' ἐκ φόβου του γλῶσσαν ἐγκλίσας ἔχει | , κάκιστος εἶναι νῦν τε καὶ πάλα δοκεῖ | καὶ μείζον' **ὅστις** ἀντὶ τῆς αὐτοῦ πάτρας | φίλον νομίζει, τοῦτον οὐδαμοῦ λέγω. — THUC., II, 64, 5 : **ὅστις**... ἐπὶ μεγίστοις τὸ ἐπίφθονον λαμβάνει, ὁρθῶς βουλευέται. *Ib.*, 64, 6 : ...**οἵτινες** πρὸς τὰς συμφορὰς γνώμη μὲν ἥκιστα λυποῦνται, ἔργῳ δὲ μάλιστα ἀντέχουσιν, οὗτοι καὶ πόλεων καὶ ἰδιωτῶν κράτιστοί εἰσιν.

1. A. DROZ (Hist. Synt. der lat. Spr., t. II, p. 525-6) cite des exemples de PLINIE L'ANCIEN (*H. N.*, XXVII, 107 ; 114 ; XXXV, 129), un seul exemple de TACITE (*Ann.*, III, 74), plusieurs exemples de SÉNEQUE (*Aug.*, 49 : *Cal.*, 3 ; *Nér.*, 37 ; *Vit.*, 10 ; *Vesp.*, 21 ; *Tit.*, 5), de LACTANCE (I, 21, 29 ; IV, 13, 2 ; VI, 6, 20 ; VI, 19, 11 ; *Ira Dei*, 10, 20 ; 13, 23 ; de *Mort. perséc.*, 7, 8) et de S. AUGUSTIN (*de Civ. Dei*, III, 12 ; IV, 7 ; VIII, 1). Voy. des exemples de S. Jérôme dans ma thèse, p. 359-60. On sait que cette syntaxe incorrecte est devenue la règle en français après « qui que, quel que, quelque que... », mais non après le simple relatif : « ceux qui, tous ceux qui, quiconque... ».

2. Par exemple, A. FAIGELL, *Epilegomena ad T.-Livii librum primum*, p. 49-50.

3. Voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 297-298.

4. On trouve dans Homère δς employé au lieu de ὅστις avec l'indicatif.

Ex : HOM., *Od.*, XIV, 156 : ἐγθρὸς γάρ μοι κείνος ὁμῶς Ἀΐδα πύλῃσιν | γίγνεται, δς πένη ἐλκων ἀπατήλια βάζει.

Mais en prose, quand on veut rendre l'idée de « quiconque » à l'aide du relatif δς, on se sert ordinairement d'une des formes composées δς δὴ ποτε, δς δὴ ποτ' οὖν ou bien ὁσδὴ ποτε, ὁσδε ποτ' οὖν.

On trouve aussi ὅστις δὴ, ὅστις δὴ ποτε, et pour exprimer l'idée de grandeur indéterminée, ὅσος δὴ, ὅσοσοῦν (quantuscumque), ὅποσος δὴ, ὅποσοσοῦν. Voy. R. KÜHNEN, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, t. II, p. 928, 7.

On trouve même l'imparfait de l'indicatif avec ὅστις, au lieu de l'optatif présent qu'on attendrait conformément à la règle, § 419, 2, B, REM. I, b (p. 441).

EX. : XÉN., *An.*, I, 1, 5 : ὅστις δ' ἀφικνεῖτο¹ τῶν παρὰ βασιλείως πρὸς αὐτόν, πάντας οὕτω διατιθείς ἀπεπέμπετο.

REMARQUES. — I. C'est l'indicatif que l'on emploie généralement en grec (comme en latin) dans les propositions relatives indéterminées qui ont la valeur de parenthèses, comme ὃ τι ποτ' ἐστίν (*quidquid est*), quoi que ce soit, quoi qu'il en soit, ὅστις ποτ' ἐστίν (ou ἔσται), quel qu'il puisse être².

EX. : ESCHYLE, *Agam.*, 160 : Ζεὺς, ὅστις ποτ' ἐστίν, εἰ τόδ' αὐτῷ φίλον κεκλημένῳ, τοῦτό νιν προσεννέπω. — EUR., *Or.*, 418 : δουλεύομεν θεοῖς, ὃ τι ποτ' εἰσὶν θεοί.

HÉROD., VI, 12 : ἡμῖν γε χρέσσον... δουλιγὴν ὑπομείναι, *ἥτις ἐσται* (cf. VII, 16 : ὃ τι δὴ κοτέ ἐστι...).

Toutefois ὅστις peut être aussi, dans des constructions de ce genre, suivi immédiatement de ἄν et construit avec le subjonctif, quand il est question d'une condition future ou indéterminée.

EX. : ESCHINE, I, 127 : ἀλλ' ὁ προσαψάμενος αὐτῶν, ὅστις ἂν ᾗ, λόγον παρέχει. — DÉM., IV, 27 : ἀλλ' ὅφ' ἡμῶν ἔδει χειροτονημένον εἶναι τοῦτον, ὅστις ἂν ᾗ. Etc.

2° *Régulièrement*, on ne se sert de δς que si l'action n'est pas rapportée à un temps déterminé; en pareil cas, on rend l'idée d'indétermination à l'aide de la particule ἄν qui suit immédiatement le relatif et l'on met le verbe au subjonctif présent, au sens de l'indicatif présent latin, ou aoriste, au sens de l'indicatif parfait latin.

Mais, si l'action est formellement rapportée au passé, on se sert *ordinairement* de ὅστις avec l'optatif présent, au sens de l'imparfait latin, ou avec l'optatif aoriste, au sens du plus-que-parfait latin.

Dans l'un et l'autre cas, la négation est μή.

Cette construction rentre, en somme, dans celle des propositions relatives hypothétiques dont il sera question ci-après, § 419, 2°³.

413. — **Extension de sens des propositions relatives.** — Le relatif pouvant être modifié dans sa signification propre par la

1. Toutefois je dois faire remarquer que W. Vollbrecht (dans la 3^e éd. de l'*Anabase* de F. Vollbrecht) lit ἀφικνοῖτο, qui me paraît avoir plus d'autorité du côté des manuscrits.

2. Voy. Goonwin, *ouv. cité*, § 337, 1.

3. Logiquement, on peut en dire autant de toutes les constructions qui viennent d'être étudiées sous le nom de propositions relatives indéterminées. En effet, dans tous les cas qui ont été examinés, le relatif est pris dans un sens *général* et pourrait être remplacé, pour le sens, par une proposition hypothétique : il n'y a guère de différence entre *errat qui putat* et *errat si quis putat*. Ces propositions auraient donc pu être étudiées plus loin, § 419 : mais la question des propositions relatives hypothétiques étant déjà fort compliquée par elle-même, il a paru utile de mettre à part ce qui pouvait en être détaché sans inconvénient : or c'est le cas notamment pour les relatives indéterminées du latin qui, en règle générale, se construisent comme les relatives ordinaires et peuvent, par conséquent, en être rapprochées.

nature des phrases dans lesquelles il se trouve, il en résulte que les propositions relatives ne servent pas toujours à exprimer seulement des idées aussi simples que celles dont il a été question jusqu'ici. Elles peuvent servir aussi, selon les cas, à marquer une idée de *cause*, de *conséquence*, de *but*, et enfin elles peuvent prendre souvent la valeur de propositions *conditionnelles* ou *hypothétiques*.

414. — Propositions relatives causales. — Les propositions relatives qui marquent la cause n'ont pas la même construction en grec qu'en latin.

1° En *grec*, ces propositions conservent le mode des propositions indépendantes, c'est-à-dire l'*indicatif*, en parlant d'un fait réel, le *potentiel* (optatif avec *ἄν*) en parlant d'un fait qui pourrait bien se produire le cas échéant, et enfin l'*irréel* (indicatif d'un temps historique avec *ἄν*), en parlant d'une hypothèse qui ne se rencontre pas dans la réalité.

La négation employée est *οὐ*, en général¹.

Le relatif est ordinairement *ὅς*, mais on peut employer aussi *ὅστις*.

Ex. : HÉRODOTE, I, 33 : δόξας ἀμαθία εἶναι, *ὅς* ... ἐκέλευε. —

ANTIPHON, V, 66 : μὴ τοίνυν ἐμοὶ νείμῃτε τὸ ἄπορον τοῦτο, ἐν ᾧ μὴδ' ² ἂν αὐτοὶ εὐποροῖτε. — XÉN., *Mém.*, II, 7, 13 : // θαυμαστὸν ποιεῖς, *ὅς* ἡμῖν οὐδὲν δίδως.

SOPH., *Trach.*, 6 : ἐγὼ δὲ τὸν ἐμὸν (αἰῶνα)... | ἔξοιδ' ἐχουσα δυστυχῇ τε καὶ βαρύν, | *ἥτις* (= *quippe quæ*)... νυμφαίων ὄτλον | ἀλγιστον ἔσχον. — EUR., *Or.*, 285 : Λοξία δὲ μέμφομαι, | *ὅστις* (= *quippe qui*) μ' ἐπάρας ἔργον ἀνοσιώτατον | τοῖς μὲν λόγοις ἠΰφρανε, τοῖς δ' ἔργοισιν οὐ.

2° En *latin*, ces propositions se mettent régulièrement au subjonctif³.

1. On trouve quelquefois *μή*, parce qu'il peut se trouver des cas où la proposition paraîsse autant consécutive, conditionnelle, etc., que causale.

Ex. : ANTIPHON, V, 66 : μὴ τοίνυν ἐμοὶ νείμῃτε τὸ ἄπορον τοῦτο, ἐν ᾧ *μήδ'* ἂν αὐτοὶ εὐποροῖτε, « ne me plongez donc pas dans cette situation embarrassante, (qui est telle) que vous n'en sortiriez pas vous-mêmes, (le cas échéant) ». — PLATON, *Euthyd.*, 302 b : ταλαίπωρος εἶ, ᾧ *μή*τε θεοὶ πατρῴοι εἰσι *μήθ'* ἱερά, « tu es un malheureux, si, comme il paraît, tu n'as ni dieux ni culte qui te viennent des ancêtres ». Etc.

2. Pour l'emploi de la négation, voy. ci-dessus, n. 1.

3. Cette règle surprend d'abord, parce qu'en latin les propositions causales proprement dites conservent ordinairement, sauf dans certains cas particuliers, le mode des propositions indépendantes. Il est vrai qu'à l'époque archaïque on trouve encore très souvent l'indicatif dans les propositions relatives causales et qu'on a longtemps hésité entre l'indicatif et le subjonctif (cf. TRA., *Eun.*, 302 sq.). Voy. R. KÜHN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 832, Ann. I. Il semble bien qu'en employant le subjonctif dans une proposition relative causale les Latins se soient préoccupés de marquer avec précision le lien logique

EX. : PLAUTE, *Mil.*, 59 : **te omnes amant mulieres, neque id injuria, | qui sis tam pulcher.** — TÉR., *Eun.*, 802 : **miseret tui me, qui hunc tantum hominem facias inimicum tibi.** — CIC., *Tusc.*, I, 44, 107 : **magna culpa Pelopis, qui non erudierit filium nec docuerit, quatenus esset quidque curandum.** *P. Arch.*, 10, 24 : **Alexander cum in Sigeo ad Achillis tumulum adstitisset : « O fortunate, inquit, adulescens, qui tuæ virtutis Homerum præconem inveneris! ».** — CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 4, 2 : **id tulit factum graviter Indutimarus, suam gratiam inter suos minui, et, qui jam ante inimico in nos animo fuisset, multo gravius hoc dolore exarsit.** — CORN. NÉP., *Hann.*, 12, 2 : **patres conscripti, qui Hannibale vivo nunquam se sine insidiis futuros existimarent, legatos in Bithyniam miserunt..., qui ab rege peterent, ne inimicissimum suum secum haberet sibi que dederet.** — T.-LIVE, VII, 24, 8 : **inde barbari dissipati, quibus nec certa imperia nec duces essent, vertunt impetum in suos.** — Q.-CURCE, VI, 1 (3), 19 : **Antipater, qui probe nosset spiritus ejus, non est ausus ipse agere arbitria victoriæ.** — TAC., *Ann.*, IV, 37 : **qui omnia facta dictaque ejus vice legis observem, placitum jam exemplum promptius secutus sum.** Etc.

Dans Sénèque et dans Tacite, le subjonctif causal devient déjà très rare ; plus tard il cédera de plus en plus la place à l'indicatif².

REMARQUES. — I. Pour exprimer avec plus de précision l'idée de cause, les Latins pouvaient faire précéder le relatif des particules *ut*, *quippe* ou *utpote*. De ces trois

qui existait entre celle-ci et la proposition principale : or, nous l'avons déjà vu maintes fois, le subjonctif est pour les Latins le mode de la subordination par excellence. Mais ce serait une erreur de croire que le subjonctif a été introduit dans ces propositions par l'analogie de *cum* signifiant « puisque ». En réalité, l'emploi du subjonctif avec *qui* est antérieur à l'emploi du subjonctif avec *cum* : on trouve le premier, mais pas le second, chez Plaute et c'est seulement à l'époque de Térence qu'on rencontre les deux. Voy. R. KÜHN, *ouv. cité*, t. II, p. 831, 2 et 3.

1. Comparez la phrase suivante :

Cic., *Phil.*, 14, 12, 31 : **o fortunata mors, quæ naturæ debita pro patria est potissimum reddita.**

Ici l'indicatif est justifié, dans la pensée de Cicéron, parce que la proposition relative équivaut pour lui à une proposition coordonnée exprimant un fait réel. Au contraire, dans l'exclamation d'Alexandre rapportée ci-dessus, il a plu à Cicéron d'insister fortement sur l'idée de cause ; de là l'emploi du subjonctif dans la proposition relative.

2. Mais il ne faudrait pas croire que, même à l'époque classique, on avait le choix, en pareil cas, entre le subjonctif et l'indicatif : la vérité, c'est que le subjonctif est seul correct et que tous les bons écrivains l'emploient, quand ils veulent insister sur l'idée de cause contenue dans le relatif. Si l'on trouve l'indicatif dans cette phrase de Cicéron :

De Sen., 14, 46 : **habeoque senectuti magnam gratiam : quæ mihi sermonis aviditatem auxit, potionis et cibi sustulit,**

c'est qu'il y avait, comme je l'ai indiqué ci-dessus (p. 421, n. 2), une forte ponctuation après *gratiam* et que Cicéron considérait *quæ* comme l'équivalent de *ea enim* et non de *cum ea*. En d'autres termes, cette proposition rentre dans le cas du § 410.

particules, *ut* est la plus rare, bien qu'on la rencontre à toutes les époques de la langue; quant à *quippe qui*, *utpote qui*, on ne les emploie que dans les cas où l'on peut sentir encore la valeur étymologique de ces expressions : *bien sûr*, lui qui... — comme il est *naturel* (ou *possible*) de la part d'un homme qui. Encore faut-il ajouter que les exemples n'en sont pas extrêmement nombreux.

Ces trois particules sont *régulièrement* construites avec le subjonctif.

Ex. : PLAUTE, *Pseud.*, 566 : non demutabo, *ut quod ego jam certo sciam*. —

CIC., *Phil.*, 11, 12, 30 : *ut qui optimo jure eam provinciam obtinuerit* (cf. *de Nat. deor.*, 11, 57, 143; *ad Fam.*, V, 18, 2). — T.-LIVE, VII, 14, 6 : dictator, *ut qui magis animis quam viribus fretus ad certamen descenderet, omnia circumspicere cœpit* (cf. I, 1, 5; VII, 30, 2; XXXVIII, 21, 14¹). XXXVI, 46, 2 : nam neque opere emunitus erat (locus), *ut ubi* (= *ut in quo*) ipsius loci ac stagni præsidio satis creditum foret, nec ulla armatorum statio, etc. (cf. XXXVIII, 21, 14 : *ut ubi* = *ut in quibus*). Cf. PLINE LE JEUNE, *Ep.*, V, 8, 4; TAC., *Ann.*, 11, 10, *fin*; SUET., *Tit.*, 3; FLORUS, III, 17, 3.

PLAUTE, *Pers.*, 699 : *quippe qui frater siet*. — CIC., *de Nat. deor.*, 11, 15, 40 : solis candor illustrior est quam ullius ignis, *quippe qui in immenso mundo tam longe lateque colluceat*. *De leg.*, III, 8, 19 : tribunorum plebis potestas mihi quidem pestifera videtur, *quippe quæ in seditione et ad seditionem nata sit* (cf. *de Div.*, 11, 55, 144). — T.-LIVE, XXVI, 48, 11 : detestabili exemplo rem agi, *quippe ubi* (= *quippe in qua*) fraude ac perjurio decus petatur virtutis². Etc.

PLAUTE, *Rud.*, 462 : satin nequam sum, *utpote qui hodie amare inceperim?* — CIC., *Phil.*, 5, 11, 30 : Lucius quidem frater ejus, *utpote qui peregre depugnarit, familiam ducit*. — SALL., *Cat.*, 57, 4 : a Catilina in Galliam properante Antonius non procul aberat, *utpote qui magno exercitu locis æquioribus expeditus in fuga sequeretur*.

II. On ne trouve jamais *ut qui* avec l'indicatif. Mais, à l'époque archaïque et chez les écrivains peu préoccupés de marquer fortement le caractère particulier de la proposition causale, on rencontre souvent l'indicatif avec *quippe qui*³. Ce tour est *incorrect*.

1. T.-Live est l'auteur qui fait de ce tour le plus fréquent usage.

2. On a cité cet exemple à cause de l'emploi de *quippe ubi*, et non à cause de l'emploi du subjonctif. En effet, dans cette phrase le subjonctif est amené non seulement par la nécessité d'exprimer l'idée de cause, mais encore et surtout par le style indirect.

3. Voici d'après KÄRNER, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 853, Anm. 3, un résumé historique de la question. Chez Plaute et chez Térence, *quippe qui* avec l'indicatif est la règle (PLAUTE, *Amph.*, 22; AUL., II, 5, 22; *Rud.*, 384; *Truc.*, I, 49; TER., *Heaut.*, 538 sq.); de même l'indicatif est constant chez Salluste (cf. *Cat.*, 13, 2; 48, 2; *Jug.*, I, 3; 7, 6; 14, 19, etc.); on ne trouve pas *quippe qui* chez César, ni chez Q.-Curce, ni chez quelques autres écrivains postérieurs; chez Cornélius Népos, *quippe qui* ne se rencontre qu'une fois (*Dion.*, 2, 3), et il est suivi du subjonctif; par contre, T.-Live l'emploie quelquefois avec l'indicatif (voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 291); il y a chez Apulée (cf. *Met.*, I, 24; XI, 24; *de Mag.*, 29) et chez Aurelius Victor (cf. *Crs.*, 3, 6; 20, 33; 21, 3) quelques exemples de *quippe qui* avec l'indicatif; enfin Lactance l'emploie tantôt avec l'indicatif et tantôt avec le subjonctif, sans qu'il soit possible de trouver une autre raison à cette anomalie que le caprice ou l'indifférence. Quant à Cicéron, l'unique exception à la règle qu'il présente se trouve dans *de Nat. deor.*, I, 11, 28, où les mss donnent *revocat*; mais la correction à faire est si simple que les éditeurs écrivent *revocat*.

Kühner cite aussi quelques exemples où les mss autoriseraient à croire que *ut qui* et *utpote qui* se sont construits quelquefois avec l'indicatif. Mais ces exemples sont si rares, dit Riemann (*ouv. cité*, 2^e éd., p. 291, n. 3), qu'ils peuvent sembler suspects : Tacite, *Germ.*, 22, *occupat* peut être aisément corrigé en *occupet*; Valère-Maxime, 5, 3, ext. 2, *fertur* est à remplacer par *feratur*; à part ces deux exemples, on ne mentionne plus qu'un passage avec *utpote qui* et l'indicatif chez Apulée. Chez Cic., *ad Att.*, IV, 16, 6, le texte est aujourd'hui absolument transformé, à la suite des transpositions dont Th. Mommsen a montré la nécessité (voy. l'éd. de Baier et de Kayser); enfin, *ad Att.*, II, 24, 4, Orelli a corrigé *solemus* en *soleamus*.

415. — Aux propositions relatives causales se rattachent celles qui marquent une *opposition*. Ces propositions sont *ordinairement* au subjonctif¹.

EX. : PLAUTE, *Mil.*, 498 : tune te expurges mihi, | *qui facinus tantum tamque indignum feceris ?* — TÉR., *Heaut.*, 165 : non convenit, *qui illum ad laborem hinc pepulerim*, | nunc me ipsum fugere. — CIC., *de Orat.*, I, 18, 82 : egomet, *qui sero ac leviter Græcas litteras attigissem*, tamen, cum Athenas venissem, complures tum ibi dies sum commoratus (cf. *de Amic.*, 8, 28; *Tusc.*, I, 38, 91, etc.). — CÉS., *de Bell. civ.*, III, 96, 2 : hi miserrimo ac patientissimo exercitu Cæsaris luxuriam objiciebant, *cui semper omnia ad necessarium usum defuissent*. — T.-LIVE, XXIV, 5, 3 : *qui per tot annos Hieronem filiumque ejus Gelonem nec vestis habitu nec alio ullo insigni differentes a ceteris civibus vidissent*², ei conspexere purpuram ac diadema... Etc.

416. — **Propositions relatives finales.** — Les propositions relatives qui marquent le *but* auquel telle personne ou tel objet est destiné se construisent autrement en grec qu'en latin.

1° En grec, ces propositions sont à l'indicatif futur³ et ont la négation μή.

1. L'indicatif est fréquent à l'époque archaïque (cf. PLAUTE, *Trin.*, 682; *Mil.*, 329; etc.; TUN., *Eun.*, 794, etc.). On le rencontre quelquefois aussi à l'époque classique, mais dans des cas où l'auteur ne veut pas insister sur l'idée d'opposition.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, VII, 26, 2 : ita ego, *qui me ostreis et murænis facile abstinebam*, a beta et a malva deceptus sum.

2. Il me paraît plus simple de considérer *qui... vidissent* comme l'équivalent du français « alors qu'ils avaient vu » que de traduire « des gens dont telle était la condition qu'ils avaient pu voir » et de rattacher cet emploi du subjonctif à la règle du § 417.

3. Il s'agit ici du dialecte attique; mais la langue archaïque, représentée pour nous par le dialecte d'Homère, se sert d'une autre construction qui, en quelque façon, se rapproche de l'usage latin. En effet, chez Homère, les propositions relatives qui marquent le but se mettent au subjonctif (ordin. avec *κε*) quand la proposition principale est à un temps principal, et au présent ou à l'aoriste de l'optatif (sans *κε*), quand la proposition principale est à un temps secondaire.

SUBJONCTIF :

Ex. : HOM., *Il.*, IX, 165 : ἀλλ' ἄγετε, κλητοὺς ὀτρύνομεν, οἳ κε τάχιστα | ἔλθωσ' ἐς κλισίην Πηληϊάδεω Ἀχιλῆος (cf. *Od.*, IX, 355; X, 358; XV, 310; XIX, 403, etc.).

OPTATIF :

Ex. : HOM., *Il.*, XII, 333 : πάτηνεν δ' ἀνὰ πύργον Ἀχαιῶν, εἴ τι ν' ἴδοιτο | ἡγαμόνων, ὅς τις οἱ ἀρὴν ἐτάροισιν ἀμύναι. *Od.*, XV, 458 : ἀγγελον ἦκαν, ὃς ἀγγεῖλας γυναίκι.

Toutefois on trouve déjà le futur de l'indicatif dans Homère.

Ex. : *Od.*, XIV, 331 sqq. : (ῥέμοσε) νῆα κατειρύσθαι καὶ ἐπαρτίας ἔμμεν ἐταίρους, | οἳ δὲ μιν πέμψουσι φίλην ἐς πατρίδα γαίαν.

Voy. GOODWIN, *out. citée*, §§ 368 et 570.

Le relatif employé est ordinairement *ὅς*, mais on rencontre aussi *ὅστις*.

EX. : SOPHOCLE, *Œd. R.*, 1437 sq. : *ρίψόν με γῆς ἐκ τῆσδε...*, *ὅπου* | *θητῶν φανοῦμαι μηδενὸς προσήγορος*. *El.*, 379 sqq. : *μέλ- λουσι γὰρ σ', εἰ τῶνδε μὴ λήξεις γόων*, | *ἐνταῦθα πέμψειν ἔνθα μήποθ' ἡλίου* | *φέγγος προσόψει*, *ζῶσα δ' ἐν κατη- ρεφεί* | *στέγη χθονὸς τῆσδ' ἐκτὸς ὑμνήσεις κακὰ*. — THUC., III, 16, 3 : *ναυτικὸν παρεσκεύαζον ὃ τι πέμψουσιν ἐς τὴν Λέσθον*, ... *καὶ ναύαρχον προσέταξαν Ἀλκίδαν, ὃς ἐμελλεν ἐπιπλεύσεσθαι*¹. — XÉN., *Hell.*, II, 3, 2 : *ἔδοξε τῷ δήμῳ τριά- κοντα ἄνδρας ἐλέσθαι, οἳ τοὺς πατρίους νόμους ξυγγρά- φουσι, καθ' οὓς πολιτεύσουσι*. *Cyr.*, V, 2, 3 : (*ἐκέλευσε...*) *εἰσω δὲ πέμψαι τινάς, οἵτινες αὐτῷ τὰ ἔνδον ἰδόντες ἀπαγγελοῦσιν*. — DÉM., II, 11 : *φημὶ δὴ δεῖν ἡμᾶς πρὸς Θετταλοὺς πρεσβείαν πέμπειν, ἣ τοὺς μὲν διδάξει ταῦτα, τοὺς δὲ παροξυνεῖ*. Etc.

REMARQUE. — On rattache quelquefois aux propositions relatives finales des locutions comme *ἔχει ὃ τι εἶπῃ*, il a quelque chose à dire; mais, en réalité, ce tour s'explique par l'analogie de *οὐκ ἔχει ὃ τι εἶπῃ*, il ne sait que dire, qui renferme une interrogation indirecte.

Sur le modèle de *ἔχει ὃ τι εἶπῃ* on a formé des locutions comme celles-ci :

EX. : ISOCR., IV, 44 : *τοιοῦτον ἔθος παρέδωσαν, ὥστε ἑκατέρους ἔχειν ἐφ' οἷς φιλοτιμηθῶσιν*. — PLAT., *Banq.*, 194 d : *οὐδὲν ἔτι διοίσει αὐτῷ, ἐν μόνον ἔχῃ ὅτῳ διαλέγεται*. — XÉN., *Écon.*, 7, 20 : *τοῖς μέλλουσιν ἔξειν ὃ τι εἰσφέρωσιν*².

2° En latin, les propositions relatives finales se mettent régulièrement au *subjunctif*³.

EX. : PLAUTE, *Amph.*, 340 : *certumst confidenter [hunc] hominem contra adloqui, | qui possim videri huic fortis* (cf. *Trin.*, 15; *Épid.*, III, 3, 2 sq., etc.). — CÆCILIUS STATIUS, *Syneph.*, fragm. 2 : *serit arbores, quæ alteri sæculo prosint*. — CIC., *de Off.*, I, 14, 43 : *sunt multi (ils sont nombreux les gens) qui eripiant aliis, quod aliis largiantur* (cf. *de Fin.*, IV, 15, 41; *in Catil.*, I, 4, 9; *in Verr.*, II, 5, 62, 160; *de Leg.*, II, 26, 65; *in Cæcin.*, 18, 53; *de Orat.*, III, 35, 141; *de Nat. deor.*, II, 12, 34, etc., etc.). — CORN. NÉP., *Them.*, 10, 3 : (*Themistocli Artaxerxes*) *Lampsacum (urbem donarat), unde (= e qua) vinum sumeret*. — T.-LIVE,

1. Cet exemple montre deux choses, d'abord que le futur s'emploie toujours dans la proposition relative finale, même quand la proposition principale est à un temps passé (cf. XÉN., *Cyr.*, V, 2, 3, exemple cité ci-dessus), et ensuite qu'une intention se rapportant au passé peut être rendue par l'imparfait du verbe μέλλω. Cf. PLATON, *Apol.*, 20 a : *ἐπιστάτην λαβεῖν, ὃς ἐμελλεν αὐτῷ καλῶ τε καὶ ἀθῶ ποιήσειν*.

2. Sur ces expressions, voy. GOODWIN, *ouv. cit.*, § 572, 1° et l'Appendice VI (éd. de 1897, p. 411).

3. Cette syntaxe s'est conservée, en français :

ΕΥΚΛΕΙΩΝ : « Mentor voulait une grande quantité de jeux qui animassent le peuple. »

XXVIII, 22, 6 : (*Astapenses*) locum in foro destinant, quo (= in quem) pretiosissima rerum suarum *congererent*. Etc., etc.

417. — Propositions relatives consécutives. — Le grec et le latin ne construisent pas de la même façon les propositions relatives qui marquent la *conséquence*.

1° En grec, ces propositions conservent le mode des propositions indépendantes.

La négation est οὐ ou μή. Cependant μή paraît plus ordinaire, surtout quand le verbe de la proposition relative est au futur. Mais quand la proposition principale est négative ou interrogative, la négation de la proposition relative est toujours οὐ (οὐδείς τοιοῦτός ἐστιν ὅστις οὐ... — τίς τοιοῦτός ἐστιν ὅστις οὐ... ;)

Le pronom relatif employé est ὅς. Mais il peut être remplacé quelquefois par ὅστις¹ et il doit l'être toujours après une proposition principale négative ou de sens négatif.

a) INDICATIF AVEC LA NÉGATION οὐ².

EX. : SOPH., *OEd. à Col.*, 1352 : (ἀκούσας) τοιαῦθ' ἃ τὸν τοῦδ' οὐ ποτ' εὐφρανεῖ βίον. — XÉN., *An.*, II, 5, 12 : τίς οὕτω μαίνεται ὅστις οὐ βούλεται σοι φίλος εἶναι; — ISOCR., IV, 113 : τίς οὕτω πόρρω τῶν πολιτικῶν ἦν πραγμάτων, ὅστις οὐκ ἐγγὺς ἡναγκάσθη γενέσθαι τῶν συμφορῶν; — DÉM., I, 15 : τίς οὕτως εὐήθης ἐστὶν ὑμῶν, ὅστις ἀγνοεῖ τὸν ἐκείθεν πόλεμον δεῦρο ἥζοντα; Etc.

b) FUTUR (OU PRÉSENT) DE L'INDICATIF AVEC LA NÉGATION μή³.

EX. : HÉRODOTE, VIII, 54 : εὐχετο μηδεμίαν οἱ συντυχίην τοιαύτην

1. Il y a des emplois particuliers de ὅστις qu'on ne peut expliquer sans subtilité; mais aussi il y a des exemples où ὅστις est employé conformément à la règle générale qui veut qu'on s'en serve, comme du latin *quicumque* dont il a le sens indéfini, pour désigner toute une classe d'objets. On dira donc régulièrement ὅτου ὠνησόμεθα οὐ πάρεστιν et δεῖται τινος ὅστις αὐτὸν ὀνήσει, parce que l'antécédent étant indéfini, le relatif doit l'être aussi.

Mais voici un cas plus embarrassant :

PLATON. *Gorg.*, 508 d : ὁ δὲ δὴ ἐμὸς (λόγος ἐστὶν) ὅστις πολλάκις μὲν ἤδη εἴρηται, οὐδὲν δὲ κωλύει καὶ ἔτι λέγεσθαι.

Si l'on adopte la ponctuation que nous proposons (pas de virgule après ἐμὸς), on entendra ὅστις dans le sens consécutif et l'on traduira : « Quant à mon opinion à moi, c'est une opinion qui, bien que je l'aie déjà exprimée plus d'une fois, peut être de nouveau émise sans inconvénient », en latin : *mea autem sententia ea est quæ possit...*

2. Cette construction répond tout à fait à celle de ὥστε avec l'indicatif.

3. Cette construction répond à celle de ὥστε avec le présent ou l'aoriste de l'infinitif : mais, comme le fait remarquer GOODWIN, *ouv. cité*, § 576, elle exprime avec plus de précision que l'infinitif le résultat qu'on se propose d'atteindre. Quand la proposition relative est à l'indicatif futur, elle exprime ce qu'on attend ou ce qu'on pourrait attendre du sujet de la proposition.

γενέσθαι, ἥ μιν παύσει καταστρέψασθαι τὴν Εὐρώπην¹. — THUC., VI, 11, 1 : ἀνόητον ἐπὶ τοιοῦτους ἰέναι ὧν κρατήσας μὴ κατασχήσει τις. — ISOCR., III, 16 : τίς οὐκ ἂν διέξαιτο τοιαύτης πολιτείας μετέχειν, ἐν ἣ μὴ διαλήσει χρηστὸς ὧν. IV, 189 : οὐδὲ τοιαῦτα λέγειν (πρέπει) ἐξ ὧν ὁ βίος μὴδὲν ἐπιδώσει τῶν πεισθέντων. IV, 89 : βουλευθεὶς τοιοῦτον μνημεῖον καταλιπεῖν, δ μὴ τῆς ἀνθρωπίνης φύσεως ἐστίν. — DÉM., XXIII, 86 : ὁ γράφων ἰδίᾳ τι Χαριδῆμω τοιοῦτον δ μὴ πᾶσι καὶ ὑμῖν ἔσται. XIX, 324 : τοιαῦτ' ἀπαγγελοῦσιν ἐξ ὧν μὴδ' ἂν ὀτιοῦν ἢ κινήθῃσονται. Etc.².

c) POTENTIEL³.

EX. : PLATON, *Rép.*, 360 b : οὐδεὶς ἂν γένοιτο οὕτως ἀδαμάντινος, ὃς ἂν μείνειεν ἐν τῇ δικαιοσύνῃ.

REMARQUE. — On rattache aux propositions relatives consécutives les expressions suivantes : εἰσὶν οἳ, il y a des gens qui..., ἔστιν ὧν (cf. ci-dessus, § 6), il y a des gens dont..., ἔστιν οἷς, il y a des gens à qui, etc.; οὐκ ἔστιν ὅστις, οὐδεὶς ἔστιν ὅστις, il n'est personne qui..., οὐκ ἔστιν ὅστις οὐ, οὐδεὶς ἔστιν ὅστις οὐ, il n'est personne qui ne..., οὐκ ἔστιν ὅπως, il n'y a pas moyen que..., οὐκ ἔστιν ὅπως οὐ, il n'y a pas moyen que... ne... pas...

a) Ces expressions ne sont pas suivies du subjonctif (ni de l'optatif sans ἂν)⁴, mais elles se construisent ordinairement avec l'indicatif.

1. Il pourrait y avoir ὥστε μιν παῦσαι, dit GOODWIN (*ouv. citée*, p. 219, § 576), qui compare ISOCR., V, 66 : εἰς τοσαύτην ἦλθε μεταβολὴν ὥστ' ἀπάσης τῆς Ἀσίας γενέσθαι δεσπότης.

Mais remarquez que l'emploi de l'indicatif futur dans la phrase d'Hérodote donne à la pensée plus d'exactitude et de précision que ne ferait l'infinitif auquel manquent le temps, le nombre et la personne. De plus, ainsi que le constate lui-même Goodwin (§ 577), la construction de ὥστε après τοιοῦτος est assez rare : τοιοῦτος est naturellement suivi des corrélatifs ὃς et οἷος, de même que ὥστε a pour antécédent naturel οὕτως.

2. Une chose que l'on regarde comme éventuelle pouvant aussi se présenter à l'esprit comme possible, on conçoit que l'indicatif futur ait pu, dans certaines propositions relatives consécutives, être remplacé par le mode potentiel.

EX. : XEN., *Hell.*, VII, 1, 38 : ἀπήγγειλεν ὅτι βασιλεὺς ἀρτοκόπους μὲν καὶ ὀφιοποιοὺς καὶ οἰνοχόους καὶ θυρωροὺς παμπληθεῖς ἔχοι, ἄνδρας δὲ οἳ μάχονται⁵ ἂν Ἑλλήσι πάνυ ζητῶν οὐκ ἔφη δύνασθαι ἰδεῖν. *Cyr.*, IV, 5, 58 : οὐκ ἔχομεν ἄνδρας, οὓς ἀναδιβάσαιμεν ἂν ἐπὶ τούτους τοὺς ἵππους.

3. En dehors du cas dont il est question dans la note 2, l'emploi du potentiel est rare. L'exemple de Platon (*Rép.*, 360 b) paraît même, à première vue, contenir une irrégularité, puisque la proposition relative dépendant d'une proposition principale dont le verbe est au potentiel ne devrait pas avoir son verbe au potentiel, mais bien à l'optatif (cf. § 420, 2°). Toutefois, ce qui a déterminé Platon à se servir ici du potentiel, c'est qu'il a voulu dire expressément ceci : « on ne trouverait pas d'homme assez ferme pour que, placé dans les mêmes conditions que Ulysse, il pût persévérer dans la justice. »

4. Cependant on trouve l'optatif sans ἂν avec l'indéfini ἔστιν ὃς chez Homère et avec ἔστιν ὅστις, ἔστιν ὅπως, ἔστιν ὅποι chez les poètes attiques.

EX. : HOM., *Il.*, XXII, 348 : οὐκ ἔσθ' ὃς σῆς γε κύνας κεφαλῆς ἀπαλάλοιοι. *Il.*, II, 687 : οὐ γὰρ ἔην ὃς τίς σφιν ἐπὶ στίχας ἡγήσαιοτο. — ESCHYLE, *Agam.*, 620 : οὐκ ἔσθ' ὅπως λέξαιμι τὰ ψευδῆ καλὰ. *Prom.*, 292 : οὐκ ἔσθ' ὅτε μείζονα μοῖραν νεύμαιμ' ἢ σοι. *Choéph.*, 172 : οὐκ ἔστιν ὅστις πλὴν ἐνὸς κείραιτό νιν. — EUR., *Alc.*, 53 : ἔστ' οὐδ' ὅπως Ἄλκηστις ἐς γῆρας μόλοι; *Alc.*, 113 : ἔσθ' ὅποι τις στείλας παραλῶσαι ψυχάν;

Ici l'optatif sans ἂν a conservé le sens qu'il avait primitivement : il exprime l'idée de possibilité. Cf. ci-dessus, § 315.

Ex. : XÉN., *Hipp.*, 3, 4 : εἰσὶ δὲ καὶ οἱ φεύγουσιν. *Hell.*, VII, 5, 26 : οὐδεὶς ἦν ὅστις οὐκ ᾔετο. Etc.

b) Mais on trouve aussi le mode *potentiel* (optatif avec ἄν) ou *irréel* (potentiel du passé; indicatif d'un temps passé avec ἄν).

Ex. : ISOCR., VIII, 52 : οὐκ ἔστιν ὅστις τούτων οὐκ ἂν καταφρονήσειεν. — DÉM., XVIII, 43 : οὐ γὰρ ἦν δ τι ἂν ἐποιεῖτε.

2° En *latin*, les propositions relatives consécutives se mettent régulièrement au *subjonctif*.

On considère comme ayant la valeur de propositions consécutives :

a) Non seulement les propositions dont le relatif a pour antécédent **tam, tantus, talis, ejusmodi** et **is** (= **talis**)

Ex. : CIC., *de Amic.*, 7, 23 : **quæ tam firma civitas est, quæ non odiis funditus possit everti?** *Tusc.*, I, 13, 30 : **nemo omnium tam est immanis, cujus mentem non imbuerit deorum opinio.** *Ac.*, II, 39, 122 : **nulla acies humani ingenii tanta est, quæ penetrare in cælum, terram intrare possit.** *Ad Fam.*, X, 6, 3 : **talem te esse oportet, qui te ab impiorum civium societate sejungas.** *Tusc.*, III, 8, 16 : **innocentia est affectio talis animi, quæ noceat nemini.** *In Verr.*, II, 1, 33, 85 : **nomen legati ejusmodi esse debet, quod non modo inter sociorum jura, sed etiam inter hostium tela incolume versetur.** *De leg. agr.*, 2, 5, 10 : **non sum ego is consul, qui nefas esse arbitrer Gracchos laudare** (cf. *ad Fam.*, V, 12, 6; 21, 2; *Brut.*, 9, 38; in *Catil.*, 4, 11, 24)¹.

b) Mais encore toutes les propositions impliquant cette idée : un objet (une personne) *qui est de telle nature que...*, un objet (une personne) *qui répond à cette condition de...*

Ex. : CIC., *ad Att.*, XI, 8, 2 : **qui ex ipso audissent** (des gens en bonne situation pour l'apprendre de sa bouche)²... **nefaria quædam ad**

1. Dans ces sortes de phrases, le pronom **qui** tient la place de **ut**, ce qui explique l'emploi du subjonctif.

Quand on veut marquer avec force l'idée de conséquence, on se sert de **ut** plutôt que de **qui**.

Ex. : CIC., *p. Planc.*, 18, 45 : **neque vero tam durus in plebem noster ordo fuit, ut eam coli nostra modica liberalitate noluerit.** *Id.*, 26, 64 : **eum me fuisse in maximis imperiis arbitror, ut non ita mihi multum gloriæ sit ea quæstura laude repetendum** (cf. *ib.*, 31, 75; *p. Sull.*, 32, 89; in *Cat.*, 1, 9, 23; *ad Fam.*, X, 6, 3; in *Cat.*, 3, 10, 25; *p. Quinct.*, 35, 78; *Tusc.*, III, 29, 71; *de Orat.*, III, 31, 124, etc.

2. Entre **qui audierant** et **qui audissent** il y a souvent la même différence qu'en français entre « les gens qui avaient entendu » et « des gens qui avaient entendu ». De ces deux formes de phrase, la première vise les personnes déterminées qui ont réellement entendu quelque chose, la seconde désigne une catégorie de personnes placées de manière à entendre. De là la différence dans l'emploi du mode. Mais les choses ne sont pas toujours aussi simples et tous les emplois du subjonctif dans les propositions

me pertulerunt. *P. Rosc. Am.*, 18, 52 : nunc dicis *aliquid quod ad rem pertineat*. *De Off.*, III, 33, 117 : qui potest temperantiam laudare *is qui ponat*¹ summum bonum in voluptate? — T.-LIVE, XXII, 39, 15 : dubitas ergo quin sedendo superaturi simus *eum qui senescat* (un homme qui vieillit) *in dies*? XXII, 49, 17 : octoginta præterea aut senatores aut *qui* (des hommes qui remplissaient cette condition) eos magistratus gessissent. XXIII, 46, 9 : præsidio quod (= præsidio eo quod) per hiberna ad tenendum locum satis esset. XXIII, 49, 5 : quæ facile omnem patientiam vincerent nuntiabantur (on annonçait des choses qui étaient bien de nature à triompher de toute la patience du monde). XXIV, 34, 3 : summissa quædam et quæ planis vallibus adiri possent (cf. XXV, 26, 7). XXIII, 13, 3 : plerique, qui meminerimus, supersumus (*m. à m.* nous survivons encore en grand nombre répondant à cette condition, de nous souvenir). XXVII, 11, 15 : magnum... numerum eorum conquisiverunt qui equo merere deberent. XXIX, 30, 4 : minor spe multitudo nec cum qua tantam rem aggredi satis auderet (ses partisans étaient moins nombreux qu'il ne l'avait espéré et cela n'était pas fait pour lui donner beaucoup de courage). Etc.².

c) Et les expressions suivantes que les bons écrivains font suivre du subjonctif : *sunt qui...*, *reperiuntur qui...*, il y a, on trouve des gens *qui...*, *nemo est qui...*, *quis est qui...*? il n'est personne *qui...*, quel est l'homme *qui...*? *est ubi...*, il y a des cas où, *est quatenus...*, il y a un point

relatives de cette catégorie ne peuvent pas être expliqués par cette distinction de sens. Aussi les grammairiens sont-ils loin d'être d'accord sur cette question, comme on peut le voir en lisant leurs travaux. Je signale particulièrement le dernier en date, celui de A. DITTMAR, *Studien zur lateinischen Moduslehre* (Leipzig, Teubner, 1897), pp. 67-73; 97-120. Cet ouvrage est une critique assez vive, mais mesurée dans la forme, du livre de W. GARDNER HALE, *The cum constructions: their history and functions*, dans lequel l'auteur a déduit presque toute la syntaxe de la conjonction *cum*, de la syntaxe des propositions relatives. Je ne prétends pas que M. Dittmar ait raison sur tous les points (loin de là; voy. l'*Archiv* de WÆLFELIX, t. X, p. 558 sq.), mais il force à réfléchir de nouveau sur des questions qu'on pourrait croire résolues, et, en tout cas, son ouvrage est plein de faits et d'exemples assez nombreux pour qu'on puisse juger l'auteur lui-même et se faire une opinion personnelle.

1. Ici le subjonctif est amené par l'idée contenue dans *is qui*, « un homme capable de... » Mais il ne faudrait pas croire que *is qui* soit nécessairement, partout et toujours suivi du subjonctif. Il arrive même assez souvent que *is qui* (et aussi *talīs qui*) ne servant qu'à constater un fait, sont suivis de l'indicatif.

Ex.: Cic. *ad Fam.*, XV, 4, 11 : tu es *is, qui me tuis sententiis sæpissime ornasti*. I, 6, 2 : præsta te *eum, qui mihi a teneris, ut Græci dicunt, unguiculis es cognitus*. *De imp. Cn. Pomp.*, I, 3 : (mihi) *causa talīs oblata est, in qua oratio deesse nemini potest*. — T.-LIVE, IX, 3, 12 : *ista quidem sententia ea est, quæ neque parat nec inimicos tollit* (« c'est des trois avis proposés, celui précisément qui... »).

2. Voy. RIEMANN-BENOIST, éd. de T.-Live, XXI-XXII, Rem. 134; XXIII-XXV, Rem. 175; RIEMANN-BENOIST, éd. de T.-Live, XXVI-XXX, Rem. 138. L'application exacte de cette règle étant une des difficultés de la langue latine, on comprend qu'un écrivain médiocre, comme l'auteur du *de Bello Hispaniensi*, ait employé souvent le subjonctif à tort et à travers dans les propositions relatives.

jusqu'où..., **est quod...**, il y a une raison *pour laquelle...*, **quid est** (ou **quid est causæ**) **cur** (*quare, quamobrem, quod*)...? Etc.

EX. : VARR., *de Re rust.* II, 7, 13 : **sunt qui dicant...** — CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 77, 5 : **qui se ultro morti offerant, facilius reperiuntur, quam qui dolorem patienter ferant.** — CIC., *Tusc.*, V, 8, 23 : **est ubi id isto modo valeat** (cf. in Verr., II, 1, 45, 145 : **est unde...**; *p. Arch.*, 6, 12 : **suppeditat, ubi...**). *De Orat.*, III, 23, 89 : **nihil est quod quisquam magnitudinem artium ex eo, quod senes discunt, pertimescat.** — T.-LIVE, I, 28, 4 : **si unquam ante alias ullo in bello fuit, quod primum diis immortalibus gratias ageretis... hesternum id prælium fuit.** — CIC., *p. Cluent.*, 53, 147 : **quid est cur in hoc loco sedeas?** (cf. *de Fin.*, I, 40, 34; T.-LIVE, XXI, 43, 12). *Phil.*, 2, 29, 71 : **quid fuit causæ, cur in Africum Cæsarem non sequerere?** (cf. *p. Flacc.*, 2, 5; *de Orat.*, III, 48, 145; *ad Fam.*, II, 13, 2). In Verr., II, 4, 20, 43 : **quid erat quod Calidius Romæ quereretur...?**¹. Etc.

REMARQUES. — I. Parmi les expressions qui viennent d'être citées, celles qui, comme **nemo est** qui, etc., sont négatives de sens, sont *toujours*² suivies du subjonctif.

Mais celles qui sont *affirmatives* sont quelquefois suivies de l'indicatif, surtout dans la langue archaïque ou familière et chez les poètes³.

EX. : PLAUTE, *Trin.*, 91 : **sunt quos scio amicos esse** (cf. *Pseud.*, 462; *Capl.*, 263; *Bacch.*, 1149, etc.); — TÉR., *Andr.*, 448 : **est, quod suscenset tibi** (cf. *Phorm.*, 333). — CIC., *de Inv.*, I, 40, 72 : **sunt autem qui putant...**⁴. — HORACE, *Carm.*, I, 1, 3 sq. : **sunt quos... juvat** (cf. *Carm.*, I, 1, 19; I, 7, 5; *Sat.*, I, 4, 24, etc.).

1. Dans cette dernière phrase, le subjonctif est amené nécessairement par le sens, qui est en somme : « Pourquoi se plaignait-il, puisqu'il n'avait pas de raison de se plaindre ? » Au contraire, dans le même passage, un peu plus loin, Cicéron a écrit **quid erat, quod confirmabat...?** parce qu'il veut dire : « Quelle raison y avait-il, qui expliquât ce fait qu'il affirmait ?... » Dans les phrases de ce dernier type, **quod** est un véritable accusatif adverbial signifiant proprement « pour ce qui est de ce fait que... » et équivaut à « pour expliquer (ou pour justifier) ce fait que... ». Cf. plus loin, § 439.

2. Les passages de Cicéron où cette règle semble violée doivent être corrigés. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 375, n. 2.

3. Il faut d'ailleurs prendre garde que certains passages cités dans quelques grammaires comme peu corrects parce que **sunt qui**, etc., y est suivi de l'indicatif, n'ont point du tout la valeur qu'on prétend leur donner : en effet, le sens exact de ces passages exige qu'on emploie l'indicatif.

EX. : CÉS., *de Bello Gall.* IV, 10, 5 : **pars magna a feris barbarisque nationibus incolitur, ex quibus sunt qui** (« parmi lesquels se trouvent précisément ceux qui... ») **piscibus atque ovibus vivere existimantur.** VI, 27, 1 : **sunt item, quæ appellantur alces** « on y trouve de même les animaux qu'on appelle élan ».

Enfin d'autres passages doivent être manifestement corrigés. C'est le cas notamment pour

CIC., *de Off.*, I, 24, 84 : **sunt enim qui, quod sentiunt etiamsi optimum sit, tamen invidiæ metu non audent dicere,**

où la correction **audeant** semble exigée aussi par le subjonctif **optimum sit**.

4. Dans SALLUSTE, *Cat.*, 19, 4, le texte **sunt qui ita dicunt** n'est pas sûr.

Il faut cependant mettre à part les formes de phrase dans lesquelles l'expression, au lieu d'être indéterminée, comme dans **sunt qui...**, est rendue plus précise par l'addition de mots comme **multi, quidam, alii, nonnulli, pauci, omnes**, de substantifs comme **homines, philosophi**, etc.; enfin de noms de nombre, comme **unus, duo, tres**, etc. En pareil cas, le verbe peut être aussi bien à l'indicatif qu'au subjonctif. Tout dépend de la nuance de signification que veut rendre l'écrivain.

Ex. : Cic., *de Fin.*, V, 14, 38 : **sunt bestiae quaedam, in quibus inest aliquid simile virtutis, ut in leonibus, ut in canibus, ut in equis.** *De Off.*, I, 24, 84 : **inventi multi sunt, qui... vitam etiam profundere pro patria parati essent, ut Callicratidas.**

On voit que le subjonctif exprime dans la seconde phrase une idée toute différente de celle que rend l'indicatif dans la première; l'indicatif **inest** signifie qu'il y a *certainement* chez divers animaux quelque chose qui ressemble à du courage; le subjonctif **essent** laisse entendre que beaucoup de citoyens ont eu *assez* de vertu *pour* sacrifier leur vie à la patrie.

De même, une phrase comme celle-ci :

Cic., *de Off.*, I, 14, 43 : **sunt autem multi (et quidem cupidi splendoris et glorie) qui eripiunt aliis quod aliis largiantur,**

signifie littéralement : nombreux sont les gens... qui ravissent aux uns de quoi donner aux autres.

Le subjonctif **eripiant** aurait un tout autre sens; il faudrait entendre : il y a beaucoup de gens *capables* de ravir, etc.

On pourrait aisément multiplier les exemples.

II. L'emploi du subjonctif, au lieu de l'indicatif, suffit à modifier profondément le sens de certaines phrases qui ont, en apparence, une allure toute semblable.

Ainsi la phrase **nihil bonum est quod non eum qui id possidet meliorem faciat** n'a point du tout le même sens que celle-ci : **nihil bonum est quod non eum qui id possidet meliorem facit.** La première signifie : il n'y a point de bien qui ne rende meilleur celui qui le possède; la seconde signifie : toute chose qui ne rend pas meilleur celui qui la possède n'est pas un bien.

En d'autres termes, la seconde proposition n'est nullement consécutive, mais elle remplace une proposition commençant par **si** : **nihil bonum est, si eum qui id possidet meliorem non facit.**

Cf. Cic., *Parad.*, I, 3, 14 : **quicumque bonum est quod non eum qui id possidet meliorem facit? Phil., I, 14, 35 : **beatus est nemo qui ea lege vivit ut... interfici possit**¹. Etc.**

d) Les propositions relatives qui dépendent des adjectifs dignus (indignus), digne (indigne) de... et idoneus (aptus), propre à...²

1. En pareil cas, le subjonctif est amené quelquefois par une idée particulière et non par la forme de la proposition relative.

Ex. : Cic., *Phil.*, II, 26, 64 : **mea autem sententia, qui rei publicae sit hostis, felix esse nemo potest.**

Je crois qu'ici le subjonctif **sit** s'explique par une extension analogique de la règle du style indirect : car la phrase de Cicéron revient à celle-ci : **existimo autem, qui rei publicae sit hostis, felicem esse neminem posse.**

2. Pour **dignus ut...**, voy. ci-après, p. 520 avec la n. 3.

EX. : PLAUT., *Pseud.*, 611 : **non videre dignus, qui liber sies.** — TÉR., *Eun.*, 866 : **tu indignus** (sc. eras) **qui faceres.** — CIC., *de Leg.*, III, 2, 5 : **qui modeste paret, videtur, qui aliquando imperet, dignus esse.** *Brut.*, 18, 71 : *Livianæ fabulæ non satis dignæ, quæ iterum legantur.* Etc.

TÉR., *And.*, 492 sq. : **itane tandem idoneus | tibi videor esse, quem tam aperte fallere incipias dolis?** — CIC., *in Verr.*, II, 3, 16, 41 : **tibi fortasse idoneus fuit nemo, quem imitaretur** (cf. *Acad.*, I, 8, 30; CÉS., *de B. civ.*, III, 10, 2). *De Amic.*, 1, 4 : **in Catone majore Catonem induxi senem disputantem, quia nulla videbatur aptior persona, quæ de illa ætate loqueretur.** — Cf. T.-LIVE, XXVI, 43, 7 : *urbe... opportunissima... unde terra marique quæ belli usus poscunt suppeditentur.* Etc.

e) Les propositions commençant par **quam qui** (au lieu de **quam ut**) et qui dépendent d'un comparatif.

EX. : CÉS., *de B. Gall.*, II, 21, 3 : **non longius hostes aberant, quam quo telum adigi posset.** — OVIDE, *Mét.*, VI, 195 : **major sum, quam cui possit Fortuna nocere.** — T.-LIVE, XXVI, 12, 6 : **majora in defectione deliquerant, quam quibus** (neutre) **ignosci posset** (cf. XXVII, 50, 7; XXXI, 18, 3; XXXIII, 5, 6; 32, 6)¹.

f) Les propositions commençant souvent par **qui quidem** ou **qui modo** et qui ajoutent une restriction à l'idée énoncée dans la proposition principale².

EX. : CIC., *Brut.*, 17, 65 : **refertæ sunt (Catonis) orationes amplius centum quinquaginta, quas quidem adhuc invenerim et legerim, et verbis et rebus illustribus** (cf. 48, 180; 55, 203). *De Orat.*, II, 22, 93 : **antiquissimi fere sunt, quorum quidem scripta constant, Pericles atque Alcibiades.** *Ad Fam.*, III, 1, 1 : **ita est homo non modo prudens, verum etiam, quod juvet, curiosus.** Etc.³.

REMARQUES. — I. A cet emploi du subjonctif dans les propositions relatives restrictives se rattachent les locutions consacrées commençant par le pronom neutre **quod**⁴ (cf. **quod sciam** [cf. PLAUTE, *Men.*, 500; TÉR., *Ad.*, 641; CIC., *de Fin.*, II, 3, 7], **quod meminerim**, etc.).

1. Cette construction ne paraît pas se rencontrer dans Cicéron, qui préfère employer **quam ut** avec le subjonctif. Voy. R. КЮННУ, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 857 c et cf. ci-après, p. 533, Rem. III.

2. On rencontre aussi l'indicatif. Cf. CIC., *p. Dej.*, 6, 16; T.-LIVE, XXXII, 6, 8, etc.

3. Cf. CIC., *Tusc.*, V, 19, 55 : **M. Antonii, omnium eloquentissimi, quos ego audierim.** C'est la seule construction latine qui se rapproche un peu du tour français : « le plus éloquent que j'aie entendu, » lequel n'a pas d'équivalent exact en latin.

4. Il est remarquable que dans les formules du même genre commençant par **quantum, quoad, quatenus**, etc., on emploie toujours l'indicatif. La phrase de Quintilien (III, 1, 19 : **quantum ego quidem sciam**) est incorrecte.

II. C'est sans doute aussi un subjonctif à sens restrictif qu'on a dans le tour suivant¹ :

CIC., *p. Dej.*, 12, 34 : *solus... es... cujus in victoria ceciderit nemo nisi armatus...* (cf. CÉS., *de Bell. Gall.*, 1, 31, 8; 11, 4, 2²).

418. — Lorsque, dans la forme de phrase dont il a été question ci-dessus (§ 409, REM.), le relatif a le sens *final* ou *consécutif*, le verbe de la dernière proposition, dans laquelle le relatif ne joue plus aucun rôle grammatical, se met néanmoins au *subjonctif* en latin, comme si, au lieu du relatif, il y avait *ut*³.

EX. : CIC., *in Verr.*, 11, 4, 11, 26 : *vestrane urbs electa est ad quam cum adirent ex Italia (= ut, cum ad eam adirent...), crucem civis Romani... viderent?* — T.-LIVE, XXI, 41, 15 : *nec Alpes aliæ sunt quas dum superant comparari nova possint præsidia.* Etc.

419. — **Propositions relatives hypothétiques ou conditionnelles.** — En grec comme en latin, lorsqu'une proposition relative équivaut, pour le sens, à une proposition conditionnelle⁴, elle a le même mode que la proposition conditionnelle par laquelle on pourrait la remplacer.

Mais dans l'application de cette règle, qui est commune aux deux langues, chacune d'elles présente des différences de détail, qui tiennent à la façon différente dont elles expriment les divers aspects que peut prendre une proposition conditionnelle.

1° Si la proposition relative hypothétique signifie que la condition est supposée remplie, on se sert en grec et en latin de l'*indicatif*⁵.

En grec, la négation est *μή*⁶.

EX. : PLAT., *Apol.*, 21 d : *ἄ μὴ οἶδα* (= εἰ τίνα μὴ οἶδα), οὐδ' οἶμαι εἰδέναι. — XÉN., *Anab.*, VI, 4, 9 : τοὺς πλείστους ἐνθαπερ ἔπεισον ἐκάστους ἔθαψαν· οὐς δὲ μὴ εὗρισκον (= εἰ τίνας μὴ εὗρισκον), κενοτάριον αὐτοῖς ἐποίησαν. Etc.

PHÈDRE, *Fables*, I, 5, 1 : *amittit merito proprium qui alienum appetit.* Etc.

1. Le français l'a emprunté au latin ; cf. : « c'est le seul que je connaisse. »

2. Ces deux exemples de César sont au style indirect, mais s'ils étaient au style direct on aurait aussi le subjonctif. En effet, la première phrase deviendrait : *unus ego sum ex omni civitate Æduorum, qui adduci non potuerim ut jurarem aut liberos meos darem*, et la seconde : *Gallusque, qui ea loca incolebant, expulerunt solique sunt qui... Teutonon Ambrosque intra fines suos ingredi prohibuerint.*

3. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd. p. 378 (§ 224 bis) et *Revue de Philologie*, t. XII, p. 127.

4. C'est-à-dire quand le relatif peut être remplacé en grec par *εἰ* (ἐάν), en latin par *si*.

5. En pareil cas, la proposition principale peut présenter tous les modes des propositions indépendantes, et spécialement l'indicatif et l'impératif.

6. En grec, ces propositions ne se distinguent donc des propositions indicatives que par l'emploi de la négation.

REMARQUE. — Dans ces formes de phrase, l'indicatif futur, *en grec*, n'est employé qu'exceptionnellement¹.

Ex. : PLAT., *Theétète*, 186 c : οὐδὲ ἀληθείας τις ἀτυχήσει, ποτὲ τούτου ἐπιστήμων ἔσται; — XÉN., *Cyr.*, I, 5, 13 : ὁ τι γὰρ μὴ τοιοῦτον ἀποθῆσεται παρ' ὑμῶν, εἰς ἐμὲ τὸ ἐλλείπον ᾗξει.

2° Si la proposition relative signifie que l'hypothèse se rapporte à l'avenir, le grec, qui possède deux modes, le subjonctif et l'optatif, rend l'idée avec plus de finesse et de précision que le latin.

a) L'hypothèse *peut* se réaliser, le cas échéant.

En pareil cas, le grec fait suivre *immédiatement* le relatif de la particule ἄν et met le verbe au subjonctif (le verbe de la proposition principale est au futur).

Ex. : HOM., *Il.*, IX, 397 : τάων ἦν κ' ἐθέλωμι φίλην ποιήσομ' ἄκοιτιν. *Il.*, II, 139 : ἀλλ' ἄγεθ', ὥς ἂν ἐγὼν εἴπω (= ἐάν πως εἴπω), πειθώμεθα πάντες. — XÉN., *An.*, I, 3, 15 : τῷ ἀνδρί, ὃν ἂν ἔλῃσθε, πείσομαι. VII, 3, 20 : ὅσῳ ἂν μείζω τούτῳ δωρήσῃ, τοσούτῳ μείζω ὑπὸ τούτου ἀγαθὰ πείσει. — LYS., XII, 24 : ἀπόκριναι ὁ τι ἂν σε ἐρωτῶ. — DÉM., IV, 21 : τούτων δὲ Ἀθηναίους φημὶ δεῖν εἶναι πεντακοσίους, ἐξ ἧς ἂν τινος ὑμῖν ἡλικίας καλῶς ἔχειν δοκῇ.

Le latin se sert de l'indicatif futur.

Ex. : PLAUTE, *Mil.*, 460 : *quemque hic intus videro* | ... eum ego obtruncabo extempulo. — CIC., *in Verr.*, II, 3, 45, 106 : *utrum horum dixeris* (fut. antér.), *in eo culpa et crimen hærebit*. *Or.*, 17, 55 : *utcumque se affectum videri et animum audientis moveri volet* (orator), *ita certum vocis admovebit sonum*. Etc.

b) L'hypothèse *peut* se réaliser, mais celui qui parle n'indique pas *expressément* qu'il la considère comme possible : en d'autres termes, l'expression reste incertaine et équivaut à notre « si » suivi de l'imparfait de l'indicatif et employé en parlant de l'avenir.

En pareil cas, le grec emploie l'optatif dans la proposition relative et le verbe de la proposition principale est ordinairement au potentiel (optatif avec ἄν).

Ex. : HOM., *Il.*, XIII, 343 : μάλα κεν θρασυκάρδιος εἴη, | ὅς τότε γηθήσειεν ἰδὼν πόνον οὐδ' ἀνάχοιτο (cf. *Od.*, XI, 489). — PLAT., *Mén.*, 92 c : πῶς οὖν ἂν εἰδείης περὶ τούτου τοῦ πράγματος, ...

1. Cette construction est encore plus rare que l'emploi correspondant du futur dans les propositions conditionnelles : or, on sait que dans ces propositions on emploie beaucoup plus souvent ἐάν avec le subjonctif que εἰ avec le futur, bien qu'entre les deux constructions il n'y ait pas une différence de sens bien grande.

οὐ παντάπασιν ἄπειρος εἴη; *Euthyd.*, 302, a : ἄρ' ἂν ἡγοῖο ταῦτα σὰ εἶναι, ἃ σοι ἐξείη καὶ ἀποδόσθαι καὶ δοῦναι καὶ θῆσαι δὲ τῷ βούλοιο θεῶν; *Rép.*, 549 b : ὅσω δὲ πρεσβύτερος γίγνοιτο, μᾶλλον αἰεὶ ἀσπάζοιτο ἂν (χρήματα). — *Xén., Mém.*, II, 9, 2 : οὐκ ἂν οὖν θρέψαις ἄνδρα, ὅστις ἐθέλοι τε καὶ δύναιτο σοῦ ἀπερύκειν τοὺς ἐπιχειροῦντας ἀδικεῖν σε ;

En latin, on se sert en pareil cas du présent du subjonctif (potentiel), qui présente la supposition comme une simple idée, comme un simple produit de l'imagination (la proposition principale étant aussi au potentiel).

Ex. : *Cic., de Nat. deor.*, II, 4, 12 : *hæc ... qui videat* (= si quis videat, si quelqu'un venait à apercevoir) *nonne cogatur confiteri deos esse?*

REMARQUES. — I. Le subjonctif avec ἂν et l'optatif sans ἂν s'emploient aussi en grec pour marquer la répétition de l'action exprimée par la proposition relative hypothétique.

a) On se sert du subjonctif avec ἔν, quand la proposition principale est au présent.

Ex. : *ARIST., Plut.*, 1151 : πατρὶς γὰρ ἐστὶ πᾶς, ἔν' ἂν πράττη τις εὔ. — *Xén., Cyr.*, I, 2, 7 : οἱ Πέρσαι δὲν ἂν γινώσι δυνάμενον μὲν χάριν ἀποδιδόναι, μὴ ἀποδιδόντα δέ, κολάζουσιν ἰσχυρῶς.

b) On se sert de l'optatif (sans ἔν), quand la proposition principale est à un temps secondaire¹.

Ex. : *Xén., Anab.*, I, 9, 15 : πολλὰ ἦν ἀφθονία τῷ Κύρῳ τῶν θελόντων κινδυνεύειν, ὅπου τις οἴοιτο Κύρον αἰσθήσεσθαι. II, 5, 32 : μετὰ δὲ ταῦτα τῶν βαρβάρων τινὲς ἰππέων διὰ τοῦ πεδίου ἐλαύνοντες ᾤτινι ἐντυγχάνοιεν Ἑλληνι ἢ δούλῳ ἢ ἐλευθέρῳ πάντα ἔκτεινον.

II. En latin, pour marquer la répétition de l'action, on emploie en général l'indicatif, sauf toutefois dans le cas prévu ci-dessus, § 411, REM. 1².

Ex. : *Cic., Tusc.*, V, 37, 108 : *Teucri vox : patria est, ubicumque est bene.*

3° Si la proposition relative signifie que l'hypothèse est contraire à la réalité, suivant l'opinion de celui qui parle, le grec et le latin se servent chacun d'un mode spécial.

a) Le grec emploie l'indicatif imparfait ou aoriste (la proposition principale étant au mode irréel). L'imparfait exprime une hypothèse se rapportant au présent, l'aoriste une hypothèse se rapportant au passé.

Ex. : *PLAT., Charm.*, 171 e : οὔτε γὰρ ἂν αὐτοὶ ἐπεχειροῦμεν πράττειν ἃ μὴ ἠπιστάμεθα (= εἴ τινα μὴ ἠπιστάμεθα), οὔτε τοῖς

1. Pour l'emploi de l'imparfait, cf. ci-dessus, § 412, 1°.

2. Il convient d'ajouter qu'en grec l'emploi du subjonctif avec ἔν ou de l'optatif (sans ἔν) pour marquer la répétition n'est pas obligatoire. On peut, comme en latin, se contenter de l'indicatif; toutefois l'expression est alors moins précise, l'idée de répétition étant exprimée seulement par le contexte et non point par la forme grammaticale employée.

ἄλλοις ἐπετρέπομεν ὧν ἤρχομεν (= εἰ τινων ἤρχομεν) ἄλλοι τι πράττειν ἢ ὃ τι πράττοντες ὁρθῶς ἐμελλον (= εἰ τι ἐμελλον) πράξειν· τοῦτο δ' ἦν ἂν οὐ ἐπιστήμην εἶχον (= εἰ τινος εἶχον). — DEM., LIII, 25 : ἐβασάνιζον ἂν μέχρι οὗ αὐτοῖς ἐδόκει. Etc.

LYS., XXXII, 23 : ὁπότερον τούτων ἐποίησεν, οὐδενὸς ἂν ἦττον Ἀθηναίων πλούσιοι ἦσαν. Etc.

b) Le *latin* emploie une des formes passées du subjonctif (la proposition principale étant aussi au subjonctif *passé*).

EX. : CIC., in *Verr.*, II, 4, 23, 52 : **qui videret** (= **si quis videret**, si quelqu'un *avait vu* cela) ... **urbem captam diceret** (cf. ci-dessus, § 337).

420. — En grec, les propositions relatives subissent *dans certains cas* ce qu'on appelle l'*attraction modale*.

1° Ainsi une proposition relative qui se rattache à un optatif de souhait se met elle-même à l'optatif.

EX. : ARISTOPH., *Guêpes*, 1431 : ἔρδοι τις ἦν ἕκαστος **εἰδείη** τέχνην.

2° On met en grec ^{a)} à l'*optatif* les propositions relatives qui se rattachent à une proposition conditionnelle à l'optatif ou à une proposition principale au potentiel et ^{b)} à l'*indicatif imparfait* ou *aoriste* les propositions relatives qui se rattachent à une proposition au mode irréel ¹.

a) EX. : HOM., *Il.*, XIII, 322 : ἀνδρὶ δέ κ' οὐκ εἴξειε μέγας Τελαμώνιος Αἴας, | **ὃς** θνητός τ' εἴη. Etc. — ARIST., *Gren.*, 97 : γόνιμον δὲ ποιητὴν ἂν οὐχ εὖροις ἔτι | ζητῶν ἂν, **ὅστις** ῥῆμα γενναῖον λάκοι. — XÉN., *Mém.*, I, 7, 3 : κυβερνᾶν κατασταθεὶς ὁ μὴ ἐπιστάμενος ἀπολέσειεν ἂν οὖς ἥκιστα βούλοίτο.

b) EX. : HOM., *Il.*, VI, 350; *Od.*, I, 218. — ANTIPHON, V, 15 : εἴ γὰρ ᾗδησθ' ὅτι οὐδεὶς ἂν ἦν σοι **ὃς**... ἐμοῦ κατεμαρτύρησεν; V, 74 : εἰ... κατεμαρτύρουν **ἃ** μὴ σαφῶς ᾗδη, ἀκοῇ δὲ ἠπιστάμην, δεινὰ ἂν ἔφη πάσχειν ὑπ' ἐμοῦ. — ISOC., XIII, 1 : εἰ πάντες ᾗθελον οἱ παιδεύειν ἐπιχειροῦντες ἀληθῆ λέγειν καὶ μὴ μείζους ποιεῖσθαι τὰς ὑποσχέσεις ὧν ἤμελλον ἐπιτελεῖν, οὐκ ἂν κακῶς ᾗκουον.

REMARQUE. — On met aussi (mais *rarement*) à l'*optatif* les propositions relatives qui dépendent d'une proposition infinitive.

EX. : XÉN., *Cyr.*, I, 6, 19 : τοῦ αὐτὸν λέγειν **ἃ** μὴ σαφῶς εἰδείη εἵργεσθαι δεῖ.

1. C'est un cas différent de celui qui a été signalé ci-dessus (§ 419, 2° b et 3°) et qui ne s'appliquait qu'aux propositions relatives conditionnelles.

§ 3. — Syntaxe des conjonctions de subordination.

A. — CONJONCTIONS ISSUES DE L'ACCUSATIF DU PRONOM RELATIF¹.I. — Grec : *ὅ, ὅτε, ὅτι.*

421. — La conjonction *ὅ*. — L'accusatif neutre du pronom relatif avait donné en grec une conjonction de subordination *ὅ*², dont il y a encore quelques exemples chez Homère.

1° En effet, *ὅ* sert chez Homère à introduire une proposition complétive³, qui conserve les modes des propositions indépendantes et la négation *οὐ*.

1. On lira avec profit l'étude de P. SCHMITT, *über den Ursprung des Substantivsatzes mit Relativ-partikeln*, Würzburg, Stuber, 1889.

2. Sur l'origine de cette conjonction voyez dans P. SCHMITT, *op. cit.*, p. 15 sqq., le résumé des diverses hypothèses présentées par Schemann, Curtius, Delbrück, Pfudel et Capelle. Au lieu de voir dans *ὅ* un accusatif de relation, comme le propose Capelle, P. Schmitt est d'avis qu'à l'origine *ὅ* était un accusatif de qualification (ou, comme il dit, un accusatif de l'objet intérieur, voy. ci-dessus, § 61) : ainsi pour lui, une phrase comme *ὅρῳ ὃ νοσεῖς* aurait signifié primitivement « je sais de quelle maladie tu es malade », de même *οἷδ' ὃ σε ἐπῆνεσε* équivaldrait littéralement à « je sais quel éloge il t'a adressé ». Puis, dans ces locutions et dans d'autres du même genre qu'on peut imaginer, le sens de *ὅ* serait peu à peu devenu de plus en plus abstrait, comme c'est le cas pour *τί, οὐδέν, μηδέν, ἄλλο, τοῦτο, τόδε*, etc., qui, après avoir été employés comme de véritables accusatifs, de qualification avec des verbes, ont fini par devenir des adverbies de manière pouvant modifier non seulement des verbes, mais aussi des adjectifs et des adverbies. En d'autres termes, puisque *οὐδέν νοσεῖς* « tu n'as aucune maladie » a fini par signifier « tu n'es nullement malade », rien n'empêche de croire que *ὅρῳ ὃ νοσεῖς* « je vois quel mal tu as », a pu finir par signifier « je vois que tu as mal ». On lira dans Schmitt (*ouv. cit.*, p. 19 et suiv.) toute la discussion dont j'ai essayé de résumer ici les conclusions. Mais on ne devra pas négliger de consulter l'article de CAPELLE, *Beitr. zur hom. Synt.* (Philologus, XXXVI, p. 191 et suiv.).

3. On appelle propositions complétives les propositions subordonnées qui contiennent le *sujet* ou le *complément logique* de la proposition principale : « Je vous apprends qu'il est parti, » « je souhaite qu'il se rétablisse », « il est certain qu'il est malade » sont des propositions complétives, car elles contiennent, les deux premières l'idée qui est le complément logique de la proposition principale (c'est comme s'il y avait : « je vous apprends son départ, » « je souhaite son rétablissement »), et la dernière, l'idée qui est le sujet logique de la proposition principale (c'est comme s'il y avait : « sa maladie est certaine »).

Les Allemands donnent à ces propositions le nom de propositions *substantives*, parce qu'ils les opposent aux propositions relatives qu'ils appellent propositions *adjectives*, et aux propositions circonstancielles qu'ils appellent propositions *adverbiales*. Enfin, quelques grammairiens ont proposé de les appeler *objectives*, mais cette dénomination ne peut être adoptée, puisqu'elle exclut toutes les propositions qui contiennent le *sujet* logique du verbe principal et ne s'applique qu'à celles qui contiennent l'*objet* ou *complément* logique du verbe principal.

Aux propositions complétives s'opposent les propositions subordonnées qui ne sont pas absolument nécessaires pour compléter ou déterminer le sens du verbe dont elles dépendent, mais qui marquent simplement une circonstance qui accompagne ou explique le fait principal. Si l'on dit, par exemple : « Je désire que vous veniez, afin de dissiper les doutes, » la proposition « que vous veniez » contenant le complément logique de « je désire » (complément sans lequel le verbe n'aurait pas de sens), est une proposition subordonnée complétive ; mais la proposition « afin de dissiper les doutes » marque simplement une circonstance de but et n'est pas un complément indispensable de l'idée du verbe principal ; c'est donc une subordonnée non complétive.

Les propositions subordonnées *complétives* comprennent en grec et en latin des propositions interrogatives indirectes, des propositions commençant par *ὅτι, quod* « ce fait que », et des propositions infinitives ; en latin, des propositions commençant par *ut* ou par *ut ne* (*ne, ut non*), en grec et en latin des propositions commençant par *ὅπως, ὅπως μή, ne*, en latin des propositions commençant par *quominus* ou par *quin*, enfin des propositions au subjonctif sans conjonction.

Les propositions subordonnées non complétives sont celles qui expriment soit la *cause* ou le *but* ou la *conséquence* de l'action principale (propositions *causales, finales, consécutives*), soit la *condition* à

Ex. : HOM., *Il.*, VIII, 463 sq. : εὖ νυ καὶ ἡμεῖς | ἰδμεν, ὃ τοι σθένος οὐκ ἀλαπαδνόν. *Od.*, IV, 7, 71 : οὐδέ τι οἶδεν, ὃ οἱ φόνος οἱ τέτυκται. Etc.¹.

2° Homère emploie aussi ὃ dans les propositions causales².

Ex. : HOM., *Il.*, IX, 534 : χωσαμένη, ὃ οἱ οὐ τι θαλύσια γουνῶ ἀλωῆς | Οἶνεὺς ῥέξ(ε)... *Od.*, I, 382 (cf. XVIII, 411; XX, 269) : Τηλέμαχον θαύμαζον, ὃ θαρσαλέως ἀγόρευε. Etc.³.

REMARQUE. — Cette conjonction ὃ ne paraît pas se rencontrer ailleurs que dans Homère.

Mais il y a chez Homère un autre emploi de ὃ qui s'est conservé, à ce qu'il semble, dans la langue poétique.

Ex. : HOM., *Od.*, XVIII, 331 sq. (cf. 392 sq.) : ἤ ῥά σε οἶνος ἔχει φρένας ἤ νυ τοι αἰεὶ | τοιοῦτος νόος ἐστίν, ὃ καὶ μεταμῶνία βάζεις. — EUR., *Héc.*, 13 : νεώτατος δ' ἦν Πριαμίδων · ὃ καὶ με γῆς | ὑπεξέπεμψεν.

Dans ces exemples et dans d'autres analogues, ὃ équivaut à δι' ὃ (= διότι) et a la valeur d'une conjonction de coordination causale⁴.

422. — La conjonction ὅτε. — A la conjonction ὃ se rattache la conjonction ὅτε⁵, qui est proprement l'accusatif neutre du

laquelle cette action est liée (propositions *conditionnelles* ou *hypothétiques*), soit une *opposition* entre cette action et un autre fait qui ne l'empêche cependant pas d'avoir lieu (propositions *concessives*), soit encore les circonstances de *temps* dans lesquelles elle s'accomplit (propositions *temporelles*), enfin les propositions *relatives* et les propositions *comparatives*.

1. D'après SCHMITT, *ouv. cit.*, p. 27, sqq., les verbes après lesquels Homère emploie ὃ sont les suivants : οἶδα (9 fois), γινώσκω (6 fois), ὁράω (2 fois), λείσσω (1 fois), νοέω (1 fois), αἶω (1 fois), φρονέω (2 fois), μύμνημαι (1 fois), ἀγγελλομαι (1 fois).

2. SCHMITT, *ouv. cit.*, p. 31, distingue avec raison deux classes de propositions causales :

1° Celles qui complètent le sens du verbe principal et qu'il appelle causales objectives.

Ex. : χαίρω, ὅτι ὑγιαίνει.

2° Celles qui expriment purement et simplement une circonstance de cause et qu'il appelle causales adverbiales.

Ex. : μεγάλους πόνους φέρειν δύνασαι, ὅτι ὑγιαίνει.

La grande différence entre les deux classes, c'est que dans la première la proposition causale est nécessaire pour déterminer le sens du verbe principal, tandis qu'elle ne l'est pas dans la seconde. On pourrait donc aussi, en employant une expression usitée à propos des propositions relatives, appeler les premières *causales déterminatives*, et les secondes *causales explicatives*.

3. D'après SCHMITT, *ouv. cit.*, p. 32 et suiv., Homère emploie ὃ avec la valeur d'une particule objective après les verbes suivants : χῶμα (1 fois), γηθῶ (1 fois), θαυμάζω (1 fois), ὀλοφύρομαι (1 fois), ἀγαπάω « être content » (1 fois), ταρβέω (1 fois).

4. L'explication proposée par SCHMITT (*ouv. cit.*, p. 26) pour le vers d'Homère : « chose que tu montres aussi par tes paroles sans consistance » me paraît trop dictée par le besoin d'appuyer la thèse qu'il soutient à cet endroit de son travail : elle ne tient pas un compte suffisant des termes mêmes du texte. Peut-être lui a-t-elle été inspirée par Porson, qui, dans le vers d'Euripide (*Héc.*, 13) prend ὃ pour le sujet de la phrase : « cette circonstance, c.-à-d. ma grande jeunesse. » Comme le dit M. Weil, le sujet d'ὑπεξέπεμψεν est évidemment le même que celui de ἐκπέμπει (v. 10), mais on comprend à la rigueur l'erreur de Porson : au contraire, pour expliquer l'emploi de ὃ, Schmitt est obligé de supposer que le pronom est construit, non avec μεταμῶνία βάζεις, mais avec ληρεῖς qui en est l'équivalent.

5. SCHMITT (*ouv. cit.*, p. 47) me paraît avoir établi par de bonnes raisons qu'il n'y a pas lieu de distinguer deux conjonctions ὅτε, l'une qu'il faudrait écrire ὃ τ' et qui serait propre à Homère, l'autre qui s'écrirait ὅτε et qui serait commune à toute la grécité. Mais il me paraît difficile d'admettre les raisons subtiles à l'aide desquelles il veut déduire du sens temporel tous les sens de la particule ὅτε : du sens temporel on passe bien au sens causal, mais comment expliquer le sens de ὅτε « que » ? Je ne crois pas que pour ὅτε signifiant « que » les choses se soient passées autrement que pour ὃ.

relatif *ὅστε*¹, comme *ὁ* est l'accusatif neutre du pronom relatif *ὅς*.

1° Dans Homère, la particule *ὅτε*² a parfois la valeur de *ὁ* synonyme de *ὅτι*, « que »³.

Ex. : HOM., *Il.*, V, 331 : γιγνώσκων *ὅτ'* ἀναλκίς ἔην θεός (cf. XVII, 623; *Od.*, VIII, 299). *Il.*, VIII, 251 : ὡς εἶδονθ' *ὅτ'* ἄρ' ἐκ Διὸς ἦλυθεν ὄρνις. *Od.*, XX, 333 : νῦν δ' ἤδη τόδε δῆλον, *ὅτ'* οὐκέτι νοστί-μὸς ἐστίν.

2° Mais, dans l'usage ordinaire de la langue grecque, la particule *ὅτε* a perdu ce sens particulier et n'est plus restée employée que dans le sens *temporel* et dans le sens *causal*.

423. — "Οτε conjonction temporelle. — Comme particule temporelle *ὅτε* signifie un jour que, quand, lorsque. A cette particule il faut joindre *ὁπότε*⁴, toutes les fois que, lorsque par hasard ou à quelque moment que ce soit.

Ces deux particules servent à introduire des propositions temporelles dont la construction est double, comme celle de toutes ces propositions.

1. Le relatif *ὅτε* ne se rencontre que chez Homère et dans la poésie épique, dans la poésie lyrique et dans les parties lyriques de la tragédie grecque ; il est rare dans les parties dialoguées et ne se rencontre pas dans la prose attique. Mais il a donné, outre l'adverbe *ἄτε* et la conjonction *ὥστε* (dor. *ωτε*), la locution ἐφ' ὅτε « à la condition que » et les locutions temporelles ἐξ οὗτε « depuis que... », ἐς ὅτε « jusqu'à ce que... ».

2. Pendant longtemps on a cru que cette particule n'était autre que *ὅτι*, parce que, dans Homère, elle se rencontre presque toujours devant une voyelle et par conséquent sous la forme *ὅτ'*. Mais Bekker, *Homericæ Blæter*, t. I, p. 150, a montré que l'ι de *ὅτι* ne s'élide jamais et que *ὅτ'* cachait *ὅτε* et non pas *ὅτι*.

3. Il ne faut pas croire que cette construction homérique survive dans les locutions comme *μémνημαι ὅτε*, etc. Ces expressions ne signifient pas proprement « je me souviens que... », mais « je me rappelle l'époque (l'instant, le moment) où... », c'est-à-dire que *ὅτε* γ a véritablement le sens temporel (cf. en latin : *memini... cum hominem portare*, Cic., *ad Q. fr.*, II, 10, 2).

Ex. : THUC., II, 21, 1 : μémνημένοι καὶ Πλειστονάκτα... *ὅτε* ἐσθλὼν τῆς Ἀττικῆς ἐς Ἐλευσίνα... ἀπεχώρησε πάλιν. — Xen., *Cyr.*, I, 6, 8 : μémνημαι καὶ τοῦτο, *ὅτε*, σοῦ λέγοντος, συνεδόκει καὶ ἐμοὶ ὑπερμέγεθες εἶναι ἔργον τὸ καλῶς ἄρχειν.

D'ailleurs on ne trouve pas seulement *ὅτε*, mais encore *ἤνίχα* (et chez les poètes *ἤμος*), en pareil cas. Ces expressions s'expliquent sans doute par une ellipse dont la phrase suivante peut nous montrer la nature.

Ex. : Lys., XVIII, 26 : ἄξιον δὲ καὶ τούτους τοὺς συνδίκους εὐνοὺς ἡμῖν εἶναι ἐκείνου τοῦ χρόνου μνήσθεντας, *ὅτε*... ἀνδρας ἀρίστους ἐνομίζετ' εἶναι τοὺς ὑπὲρ ὧμῶν ἀποθνήσκοντας.

Mais il est bien vrai que, déjà à l'époque homérique, *μémνημαι ὅτε*... avait fini par signifier : « je me souviens que... », et c'est l'analogie de *μémνημαι ὅτε*..., qui explique qu'on ait dit οἶδα *ὅτε*, ἀκούω *ὅτε*, etc.

Ex. : Esch., *Hec.*, 110 : οἶσθ' *ὅτε* χρυσέοις ἐφάνη σὺν ὅπλοις. — Plat., *Lois*, 782 c : τούναντιον ἀκούομεν ἐν ἄλλοις *ὅτε* οὐδὲ βοὸς ἐτολμῶμεν γεύεσθαι. Etc.

Voy. Kühn, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, § 551, 7 (p. 886).

4. La particule *ὁπότε* (homérique *ὁπότε*, p. *ὁδ-ότε*) est l'accusatif neutre du pronom relatif *ὅς* suivi de *ποτε*, adverbe indéfini enclitique. C'est à la fois une particule interrogative indirecte et une conjonction de temps. Les deux significations sont réunies dans une construction homérique bien connue. En effet, après les temps passés des verbes signifiant « attendre » ou « s'attendre à », Homère emploie quelquefois *ὁπότε* avec l'optatif au sens de « jusqu'à ce que... ».

Ex. : HOM., *Il.*, VII, 414 sq. : (οἱ δ' ἔατ'...) ποτιδέγμενοι ὁπότε' ἄρ' (« attendant quand... », attendant le moment où, etc.) ἔλθοι | Ἰδαίος (cf. IV, 334; IX, 191; XVIII, 524).

1° La proposition temporelle exprime un fait qui ne s'est produit qu'une fois.

- a) Si la proposition temporelle exprime un fait qui ne s'est produit qu'une fois dans le passé ou dans le présent¹, on emploie l'indicatif, et la négation est οὐ².

Ex. : HOM., *Il.*, I, 493 : ἄλλ' ὅτε δὴ ρ' ἐκ τοῦτο δυωδεκάτη γένετ' ἥως,
| καὶ τότε δὴ πρὸς Ὀλύμπῳ ἴσαν θεοὶ αἰὲν ἔοντες. — PLAT.,
Protag., 322 b : ἦν ποτε χρόνος ὅτε θεοὶ μὲν ἦσαν, θνητὰ δὲ
γένη οὐκ ἦν. — XÉN., *Cyr.*, I, 3, 10 : καὶ γὰρ ὅτε εἰσιτίασας σὺ
τοὺς φίλους ἐν τοῖς γενεθλίοις, σαφῶς κατέμαθον φάρμακα
ὑμῖν αὐτὸν ἐγγέαντα. VI, 4, 13 : τὰ μὲν ἱερὰ οἱ θεοὶ ἡμῖν φά-
νουσιν οἰάπερ ὅτε τὴν πρόσθεν νίκην ἔδοσαν. *Anab.*, I, 8, 8 :
ὅτε... ἐγγύτερον ἐγγίγνοντο (quand l'ennemi fut plus près) τάχῃ
δὴ καὶ χαλκός τις ἤστραπτε καὶ αἱ τάξεις καταφανεῖς
ἐγγίγνοντο. *Anab.*, III, 2, 2 : χαλεπὰ... τὰ παρόντα, ὁπότε³
ἀνδρῶν στρατηγῶν τοιούτων στερόμεθα. Etc.

REMARQUE. — Avec ὅτε, comme avec les autres conjonctions temporelles, les temps du passé de l'indicatif sont employés, conformément aux règles qui ont été données ci-dessus, §§ 230-238, §§ 241-252 et §§ 256-261.

- b) Si la proposition temporelle exprime que l'action est future ou attendue, on se sert du subjonctif avec ἄν⁴.

La négation est μή.

Le subjonctif présent répond au futur simple et le subjonctif aoriste au futur antérieur du latin.

Quant à la particule ἄν, non seulement elle se place immédiatement après la conjonction⁵, mais ici elle fait corps avec elle (ὅταν, ὁπότεν)⁶.

Ex. : SOPH., *Antig.*, 91 : οὐχοῦν, ὅταν δὴ μὴ σθένω, πεπαύσομαι. —
XÉN., *Cyr.*, I, 3, 15 : ὅταν μὲν ἐν Πέρσῃς ᾤ, ὅταν δ' εἰς
Μήδους ἔλθω. — DÉM., XXVIII, 21 : τίνα οἴεσθε αὐτὴν ψυχὴν
ἔξειν, ὅταν ἐμὲ ἴδῃ τῶν πατρῶων ἀπεστερημένον ;
XÉN., *Cyr.*, I, 3, 14 : ὁπότεν (quand) βούλῃ εἰσιέναι ὥς ἐμὲ, ἐπὶ
σοὶ ἔσται, καὶ ὁπότεν (à quelque moment de l'avenir que) ἀπίης.
ἔχων ἄπει οὐς ἄν αὐτὸς ἐθέλῃς.

1. Voy. RIEMANN-CUCULI, *Règles fondamentales de la Syntaxe grecque*, § 120 a.

2. Quand on rencontre μή avec ὅτε ou avec ὁπότε suivi de l'indicatif, c'est que les deux particules sont synonymes de si.

3. Remarquez que dans cet exemple la conjonction ὁπότε exprime à la fois le temps et la cause.

4. Le futur est rare et ne se rencontre, en tout cas, que s'il s'agit d'exprimer une action future déterminée.

Ex. : DÉM., XIX, 262 : *τηνικαῦτα, ὅτε οὐδ' ὅ τι χρὴ ποιεῖν ἔξετε.*

Il semble qu'en employant presque toujours le subjonctif avec ἄν pour marquer le futur dans ces sortes de propositions, les Grecs aient voulu exprimer l'incertitude où l'on est relativement à l'avenir.

5. Nous avons vu ci-dessus (§ 417, 2°, a, p. 440) que c'est la même chose avec le relatif.

6. Dans Homère on trouve ὅτε κε, ὅτ' ἄν, etc.

2° La proposition temporelle exprime une idée de répétition.

- a) Quand la proposition temporelle exprime une idée de répétition dans le présent ou dans l'avenir, on emploie le subjonctif avec *ἄν*¹.

Ex. : SOPH., *Ant.*, 580 : φεύγουσι γάρ τοι χοί θρασεῖς, **ὅταν** πέλας ἦδῃ τὸν Ἀἰδην **εἰσορῶσι** τοῦ βίου. — XEN., *Cyr.*, I, 3, 5 : ὅτι σε, φάναι, ὁρῶ, **ὅταν** μὲν τοῦ ἄρτου ἄψῃ, εἰς οὐδὲν τὴν χεῖρα ἀποψόμενον, **ὅταν** δὲ τούτων τινὸς **θίγῃς**, εὐθὺς ἀποκαθαίρει τὴν χεῖρα εἰς τὰ χειρόμακτρα. — DEM., II, 9 : **ὅταν** μὲν ὑπ' εὐνοίας τὰ πράγματα **συστῇ** καὶ πᾶσι ταῦτά **συμφέρῃ** τοῖς μετέχουσι τοῦ πολέμου, καὶ συμπονεῖν καὶ φέρειν τὰς συμφοράς καὶ μένειν ἐθελουσιν ἀνθρώποι...².

REMARQUE. — Le subjonctif avec *ἄν* se rencontre même dans les propositions temporelles dépendant d'une proposition dont le verbe est à l'aoriste d'expérience (§ 260), car logiquement cet aoriste équivaut à un présent.

Ex. : DEM., II, 9 : **ὅταν** δ' ἐκ πλεονεξίας καὶ πονηρίας τις ὥσπερ οὗτος **ισχύσῃ**, ἡ πρώτη πρόφασις ἅπαντα ἀνεχαίτισε καὶ διέλυσεν.

- b) Quand la proposition temporelle exprime une idée de répétition dans le passé, on emploie l'optatif³ (sans *ἄν*⁴). La négation est *μή*.

Ex. : HOM., *Il.*, XX, 226 sq. : αἱ δ' **ὅτε** μὲν **σκιρτῶεν** ἐπὶ ζείδωρον ἄρουραν, | ἄκρον ἐπ' ἀνθερίκων καρπὸν θεόν... (cf. 228; *Od.*, XX, 138). — THUC., I, 99, 3 : καὶ τοῖς μὲν Ἀθηναίοις ἠϋζέτο τὸ ναυτικὸν ἀπὸ τῆς δαπάνης ἣν ἐκείνοι **ξυμφέροισιν**, αὐτοὶ δὲ, **ὅποτε** ἀποσταίεν, ἀπαράσκευοι καὶ ἄπειροι ἐς τὸν πόλεμον

1. Pour exprimer cette idée, Homère emploie très souvent le subjonctif (sans *κε* ou *ἄν*), conformément à ce qui a été dit ci-dessus (§ 308).

Ex. : HOM., *Il.*, I, 163 : οὐ μὴν σοὶ ποτε ἴσον ἔχω γέρας, **ὅππότε** Ἀχαιοὶ | Τρώων **ἐκπέρσωσ'** εὐναιόμενον πτολίεθρον. Etc.

De même, dans les comparaisons, il se sert presque exclusivement de *ὥς ὅτε* (rar. *ὥς ὅποτε*), au lieu de *ὥς ὅτ' ἄν*.

Ex. : *Il.*, II, 147 : *ὥς δ' ὅτε* **κινήσῃ** Ζεφυρὸς βαθὺ λήιον ἐλθὼν, | λάβρος ἐπαγίγῃ, ἐπὶ τ' ἡμῦναι ἀσταχύεσσιν, | *ὥς τῶν πᾶσ' ἀγορῇ κινήθῃ*... Cf. *Il.*, V, 597; VI, 506; VIII, 338; *Od.*, V, 328; IX, 391; XIX, 518. Pour *ὥς ὅποτε*, cf. *Od.*, IV, 335; XVII, 126.

2. Il est extrêmement rare que le présent de l'indicatif remplace le subjonctif avec *ἄν* dans les propositions de ce genre. Cf. toutefois

Lys., XXII, 22 : περὶ τῶν ἄλλων τῶν ἀδικούντων, **ὅτε** δικάζονται, δεῖ παρὰ τῶν κατηγορῶν πυθέσθαι.

3. En pareil cas l'emploi de l'indicatif est exceptionnel. Cf. toutefois

Xen., *An.*, IV, 7, 16 : εἶχον δὲ καὶ κνημίδας καὶ κράνη καὶ παρὰ τὴν ζώνην μαχαίριον ὅσον ξυλήν Λακωνικήν, ᾧ ἔσφαττον ὧν κρατεῖν δύναιντο, καὶ ἀποτεμόντες ἄν τὰς κεφαλὰς ἔχοντες ἐπορεύοντο (§ 302, 2°, p. 308), καὶ ἦδον καὶ ἐχόρευον **ὅπότε** οἱ πολέμοι αὐτοὺς ὄψεσθαι ἔμελλον.

Mais Anab., II, 6, 27, Vollbrecht lit *ὅποτε* ἀφίσταται.

4. C'est seulement dans Homère qu'on trouve *ὅτε* *κε* avec l'optatif dans une proposition temporelle marquant répétition dans le passé.

Ex. : HOM., *Il.*, IX, 525 : (ἐπευθόμεθα) **ὅτε** *κάν* τιν' ἐπιζάφειλος χόλος ἔκοι.

καθίσταντο. — XÉN., *Cyr.*, VII, 1, 10 : **ὁπότε προσβλέψαιέ**
 τινας τῶν ἐν ταῖς τάξεσι, εἶπεν ἄν (cf. § 302, 2°), ὧ
 ἄνδρες, κ-λ. Etc.

- c) Dans le *discours indirect*, lorsque la proposition temporelle se rattache à une proposition principale dont le verbe est à un temps historique, elle se met régulièrement et nécessairement¹ à l'optatif, pour remplacer le subjonctif avec ἄν.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 3, 17 : ἔπαισεν(με) ὁ διδάσκαλος **λέξας** ὅτι, **ὁπότε**
 μὲν τοῦ ἀρμόττοντος **εἴη** κριτής τις, οὕτω δέοι ποιεῖν,
ὁπότε δὲ κρίναι **δέοι** ποτέρου ὁ χιτῶν εἴη, τοῦτ' **ἔφη** σκεπ-
 τέον εἶναι τίς κτῆσις δικαία ἐστί... (style direct : **ὁπότε** **ἀν**
 μὲν τοῦ ἀρμόττοντος **ᾗ** κριτής τις, οὕτω δεῖ ποιεῖν, **ὁπότε** **ἀν**
 δὲ κρίναι **δέῃ**...).

424. — Attraction modale. — Enfin, lorsque une proposition temporelle se rattache soit à une proposition conditionnelle à l'optatif ou à une proposition principale au potentiel, soit à une proposition conditionnelle exprimant une supposition contraire à la réalité ou à une proposition principale au mode irréel, cette proposition temporelle se met ordinairement dans le premier cas à l'optatif (sans ἄν) et dans le second, à un temps passé de l'indicatif².

Ex. : XÉN., *Mém.*, II, 3, 12 : εἰ δὲ βούλοιο τῶν φίλων τινὰ προτρέψασθαι
ὁπότε ἀποδημοίης ἐπιμελεῖσθαι τῶν σῶν, τί ἄν ποιοίης;
 II, 1, 18 : πεινῶν φάγοι ἄν **ὁπότε βούλοιο**. *Cyr.*, I, 3, 11 :
 στάς ἄν ὥσπερ οὗτος ἐπὶ τῇ εἰσόδῳ, ἔπειτα **ὁπότε βούλοιο**
 παριέναι ἐπ' ἄριστον (quand il *voudrait* entrer pour déjeuner),
 λέγοιμ' ἄν ὅτι οὐπω δυνατόν τῷ ἀρίστῳ ἐντυχεῖν... εἴθ'
ὁπότε ᾗκοι ἐπὶ τὸ δεῖπνον (quand il *se présenterait* pour dîner).
 λέγοιμ' ἄν ὅτι λουῖται. I, 6, 3 : εἰκότως ἄν καὶ παρὰ θεῶν
 πρακτικώτερος εἴη, ὅστις μὴ **ὁπότε** ἐν ἀπόροις **εἴη** τότε
 κολακεύοι, ἀλλ' **ὅτε** τὰ ἄριστα **πράττοι** τότε μάλιστα τῶν
 θεῶν μεμνῶτο.

PLAT., *Rép.*, 428 a : ὥσπερ τοίνυν ἄλλων τινῶν τεττάρων, εἰ ἔν τι
 ἐζητοῦμεν αὐτῶν ἐν ὁπωῦν, **ὁπότε** πρῶτον ἐκεῖνο **ἔγνωμεν**,
 ἱκανῶς ἄν εἶχεν ἡμῖν, εἰ δὲ τὰ τρία πρότερον ἐγνωρίσαμεν,
 αὐτῷ ἄν τοῦτ' ἐγνώριστο τὸ ζητούμενον³.

1. En effet, quand le verbe principal est à un temps historique, l'emploi de l'optatif au lieu du subjonctif avec ἄν, facultatif dans d'autres propositions, paraît à peu près obligatoire dans les propositions temporelles.

2. Cette règle de l'attraction modale s'applique à la plupart des propositions subordonnées non complétives (cf. ci-dessus, § 420).

3. Il faut mettre à part l'exemple suivant dans lequel ἔδει s'explique indépendamment de la règle ci-dessus, par l'application de la règle § 292, 3° (pp. 299 sqq.)

PLATON, *Protag.*, 356 e : τί δ', εἰ ἐν τῇ τοῦ περιττοῦ καὶ ἀρτίου αἰρίσει ἡμῖν ᾗν ἡ σωτηρία

425. — "Ότε conjonction causale. — Comme particule causale *ότε* et *όποτε* signifient du moment que, puisque, comme¹ et se construisent avec l'indicatif.

La négation est *ού*².

Ex. : HOM., *Il.*, XVI, 133 sq. : ὦ μοι ἐγών, **ότε** μοι Σαρπηδόνα φίλτατον ἀνδρῶν | μοῖρ' (s.-ent. **ἐστίν**) ὑπὸ Πατρόκλοιο Μενοντιάδῃο δαμῆναι. — SOPH., *Aj.*, 1093 sqq. : οὐκ ἂν ποτ', ἄνδρες, ἄνδρα θαυμάσαιμ' ἔτι, | ... **ὅθ'** οἱ δοκοῦντες εὐγενεῖς πεφυκέναι | τοιαῦθ' **ἀμαρτάνουσιν** ἐν λόγοις ἔπη. — THEOC., I, 8, 2 : οἱ γὰρ ἐκ τῶν νήσων κακοῦργοι ἀνέστησαν ὑπ' αὐτοῦ, **ότε περ** (lat. *quandoquidem*) καὶ τὰς πολλὰς αὐτῶν κατ'ὥκειζε. DEM., I, 1 : **ότε** τοῖνον ταῦθ' οὕτως **ἔχει**, προσήκει, προθύμως ἐθέλειν ἀκούειν. ETC.

HER., II, 125 : **ὁκότε** χρόνον μὲν οἰκοδόμουν τὰ ἔργα τὸν εἰρημένον... — XEN., *Anab.*, III, 2, 2 : χαλεπὰ τὰ παρόντα, **όποτε** ἀνδρῶν στρατηγῶν τοιούτων στερόμεθα. — DEM., XXXIII, 30 : **όποτε** αἱ μὲν ἐξ ἀρχῆς συνθήκαι **ἠφρανίσθησαν** ἕτεραι δὲ μὴ³ **ἐγράφησαν**, πῶς ὁρθῶς ἂν ἐμοὶ δικάζοιτο, καὶ οὐ μὴ **ἔχει** παρασχεῖσθαι συνθήκας ; etc.

REMARQUE. — Quelquesfois *ότε* est accompagné de *δή* qui en renforce le sens.

Ex. : HOM., *Il.*, XX, 29. — PLAT., *Prot.*, 356 c : **ότε** **δή** τοῦτο οὕτως ἔχει, τότε μοι ἀποκρίνασθε, φήσω.

Enfin *όποτε* γε signifie attendu que (cf. XEN., *Cyr.*, II, 2, 13).

426. — Emploi de *ὅτι* dans une proposition complétive. — La particule *ὅτι*⁴ signifiait ce fait que peut introduire une proposition complétive à l'indicatif qui est logiquement le sujet ou le complément du verbe principal.

τοῦ βίου, **όποτε** τὸ πλέον ὁρθῶς **ἴδαι** ἐλῆσθαι καὶ **όποτε** τὸ ἑλαττον, ἢ αὐτὸ πρὸς ἑαυτὸ ἢ τὸ ἕτερον πρὸς ἕτερον, εἴτ' ἐγγύς εἴτε πόρρω εἴη, τί ἂν ἐσώζειν ἡμῖν τὸν βίον ;

1. La traduction suffit à elle seule à montrer comment du sens temporel est dérivé le sens causal.

2. On trouve *μή*, quand les conjonctions *ότε* et *όποτε* se rapprochent plutôt du sens de « si ».

Ex. : PLAT., *Phédon*, 85 e : **ότε** γε **μηδ'** ὑμᾶς δύνamai πείθειν. *Rép.*, 354 c : **όποτε** τὸ δίκαιον **μη** οἶδα, ὅ ἐστι, σχολῇ εἴσομαι, εἴτε ἀρετὴ τις οὕσα τυγχάνει εἴτε καὶ οὐ.

3. Pour l'explication de *μή*, voy. ci-dessus, n° 2.

4. C'est proprement l'accusatif neutre du relatif *ὅστις*, comme *ὅ* est l'accusatif neutre de *ὅς* et *ὅτε* l'accusatif neutre de *ὅστε*. Dans Homère on trouve la forme *ὅτι* (μ. *ὅδ-τι*), qui a exactement la même valeur que *ὅτι*. L'histoire des diverses significations de *ὅτι* est la même que pour *ὅ* (cf. ci-dessus, p. 443, n. 2).

C'est encore le neutre du relatif que l'on trouve dans *ὅτι* uni à un superlatif pour former une locution signifiant « le plus possible ».

Ex. : PLAT., *Lois*, 718 e : οὐκ ἀπθονία τῶν προθυμουμένων ὡς ἀρίστων (= οὕτω ἀρίστων ὡς ἂν ἄριστοι δύναιντ' εἶναι) **ὅτι** **μάλιστα** (= *quicquid maxime sit perfectum*) καὶ ὡς τάχιστα γίγνεσθαι ;

Dans la grécité postérieure on a même réuni ὡς *ὅτι* pour signifier « le plus possible ».

Dans la locution *ὅτι* *μή* nous trouvons encore le neutre de *ὅστις*.

Ex. : PLAT., *Crit.*, 52 : Σωκράτης οὐτ' ἐπὶ θεωρίαν πώποτε ἐκ τῆς πόλεως ἐξῆλθεν **ὅτι** **μή** ἀπὰς εἰς Ἰσμόν (litt. « il ne fit aucun voyage qui ne fût pas le voyage unique qu'il fit... »)

EX. : HOM., *Il.*, XV, 227 : πολὺ κέρδιον... ἐπλετο **ὅτι**... ὑπόειξεν, ce qui a été le plus utile, c'est *ce fait* qu'il a cédé la place. — PLATON, *Méneç.*, 234 b : τοῦτο ἄξιον ἐπαινεῖν, **ὅτι** τὸν φόβον διέλυσαν τῶν Ἑλλήνων, ce qu'il faut rapporter à leur louange, c'est *ce fait* qu'ils ont dissipé les craintes des Grecs. — XÉN., *Hell.*, VII, 4, 37 : ἀπορῆσαι δὴ μάλιστα ἐποίησε τὸν τε Θηβαῖον καὶ τοὺς μετ' αὐτοῦ ταῦτα πράττοντας **ὅτι** Μαντινέας... ὀλίγους τινὰς πάνυ εἶχον, ce qui donna le plus d'embarras au Thébain et à ceux qui l'aidaient, ce fut *cette circonstance* que ils n'avaient que très peu de Mantinéens entre leurs mains. Etc.

Signalons particulièrement les expressions δῆλον ou δῆλόν ἐστιν ὅτι, αἰτιόν ἐστιν ὅτι, etc., dans lesquelles la proposition introduite par ὅτι est logiquement le sujet de δῆλόν ἐστιν.

EX. : XÉN., *Mém.*, I, 4, 5 : δῆλον οὖν (sc. ἐστίν), **ὅτι** οὐκ ἂν προέλεγεν, εἰ μὴ ἐπίστευεν ἀληθεύειν. — DÉM., XXVII, 53 : εἰ μὲν ὁ πατὴρ ἤπισται τούτοις, **δῆλον ὅτι** οὐτ' ἂν τὰλλα ἐπέτρεπεν, οὐτ' ἂν ταῦθ' οὕτω καταλιπὼν αὐτοῖς ἔφραζεν. Etc.

PLATON, *Phédon*, 110 e : τὸ δ' αἰτιον τοῦτου εἶναι, **ὅτι** ἐκείνοι οἱ λίθοι καθαροὶ εἰσι. Etc.

REMARQUE. — Quelquefois la proposition avec **ὅτι**, au lieu d'être le *sujet* ou le *complément direct* logique de la proposition principale, se rattache à celle-ci d'une façon plus libre ; **ὅτι** signifie alors *pour ce qui est de* ce fait que ou *pour expliquer* ce fait que.

EX. : PLAT., *Protag.*, 330 e : εἵπομ' ἂν ἔγωγε ὅτι τὰ μὲν ἄλλα ὀρθῶς ἤκουσας, **ὅτι** δὲ καὶ ἐμὲ οἷε εἰπεῖν τοῦτο, παρήκουσας (mais *pour ce qui est de* ce fait que tu crois ce discours de moi, tu t'es mépris). *Eutylphr.*, 2 a : τί νεώτερον, ὦ Σώκρατες, γέγονεν, **ὅτι** (*pour expliquer ce fait que*) σὺ τὰς ἐν Λυκείῳ καταλιπὼν διατριβὰς ἐνθάδε νῦν διατρίβεις περὶ τὴν τοῦ βασιλέως στοάν ; Cf. SOPH., *Antig.*, 159-161 : χωρεῖ, τίνα δὴ μῆτιν ἐλίσσων, | **ὅτι**¹ σύγκλητον τῇνδε προὔθετο λίσσῃν... (quel projet roule-t-il donc dans son esprit, qu'il a convoqué cette assemblée?). — DÉM., XVIII, 37 : **ὅτι** δὲ (*comme preuve à l'appui du fait que*) οὕτω ταῦτα ἔχει, λέγε μοι τὸ τοῦ Καλλισθέ- νους ψήφισμα². Etc.

427. — La particule **ὅτι** signifiant que sert le plus souvent à intro-

1. Voyez chez SCHMITT, *ouv. cité*, p. 35 et suiv., d'intéressants exemples de cet emploi de ὅτι (ou de ὃ) chez Homère. Schmitt (p. 37) semble dire que cette construction est exclusivement poétique. En fait, on ne cite chez les Attiques que l'exemple de Sophocle rapporté ci-dessus et dont il faut rapprocher un emploi analogue de ὥς chez Aristophane (*Guêpes*, 266-7). On ne peut donc pas décider la question de savoir si la phrase française : « qu'avez-vous donc *que* vous ne mangiez pas ? » aurait été exprimée en prose attique exclusivement par τί παθὼν οὐκ ἐσθίεις ; ou aurait pu l'être aussi par τί ἐπαθες, ὅτι οὐκ ἐσθίεις ;

2. C'est par analogie avec cet emploi de ὅτι qu'on a pu, dans le même sens ou dans un sens analogue, se servir de la particule ὥς, qui sert, comme ὅτι, à introduire des propositions complémentives (cf. ci-après, § 481).

EX. : XÉN., *Hell.*, II, 3, 34 : ὥς δ' εἰκότα ποιοῦμεν (« comme preuve de ce fait que nous agissons raisonnablement »), καὶ τὰδ' ἐννοήσατε.

Les deux particules sont d'ailleurs employées l'une à côté de l'autre avec le même sens.

EX. : DÉM., LVII, 14 : καὶ ταῦθ' ὥς ἀληθῆ λέγω, καὶ **ὅτι** οὔτε ἐδόθη ἡ ψήφος ἐν ἅπασιν πλείους τ' ἐγένοντο τῶν ψηφισαμένων, μάρτυρας ὑμῖν παρέξομαι.

duire une proposition subordonnée complétive : on la rencontre ordinairement après les verbes signifiant dire¹ (concurrentement avec une proposition infinitive) et assez souvent avec les verbes signifiant savoir, apprendre, montrer² (concurrentement avec le participe).

La proposition ainsi introduite est logiquement le *complément direct* de la proposition principale.

428. — Emploi des modes. — 1° Elle conserve régulièrement (sauf dans le cas prévu ci-dessous, 2°) les modes des propositions indépendantes (l'*indicatif*, le *potentiel* ou l'*irréel*).

La négation est *οὐ*³.

EX. : SOPH., *Ant.*, 61 : ἀλλ' ἐννοεῖν χρὴ τοῦτο μὲν, γυναῖχ' **ὅτι** ἔφουμεν.
— ESCHINE, II, 145 : εὖ δ' ἴσται, **ὅτι** πλείστον διαφέρει φήμη καὶ συκοφαντία.

XÉN., *An.*, VI, 1, 29 : ἐννοεῖτε, **ὅτι** ἦττον ἂν στάσις εἴη ἐνὸς ἄρχοντος ἢ πολλῶν. — PLATON, *Apol.*, 32 a : ἀκούσατε δὴ μου τὰ ἐμοὶ ξυμβεβηκότα, ἵνα εἰδῆτε, **ὅτι** οὐδ' ἂν ἐνὶ ὑπεί-
κάθοιμι παρὰ τὸ δίκαιον δέισας θάνατον, κτλ.

PLAT., *Phèdre*, 233 d : ἐνθυμείσθαι χρὴ **ὅτι** οὐτ' ἂν τοὺς υἱεῖς περὶ πολλοῦ **ἐποιούμεθα**, κτλ. Etc.⁴

REMARQUE. — L'ellipse d'un verbe signifiant dire est l'origine des locutions οὐχ ὅτι, μή ὅτι dont il a été question ci-dessus, p. 385, n. 1.

2° Toutefois, quand la proposition complétive est à un temps historique, on peut ou bien^{a)} conserver l'indicatif ou bien^{b)} employer l'optatif du style indirect.

a) EX. : THUC., I, 90, 3 : ἀποκρινάμενοι **ὅτι** πέμφουσιν ὡς αὐτοὺς πρέσβεις... εὐθὺς ἀπήλλαξαν. I, 91, 4 : Θειμιστοκλῆς φανερώς **εἶπεν ὅτι** ἡ μὲν πόλις **τετείχισται**... — DÉM., XXX, 23 : **ᾗδεσαν ὅτι** τοὺς ἀπενεγκόντας οἰκέτας **ἐξαιτήσομεν**. Etc.

1. A l'exception de φημί, qui se construit *régulièrement* avec l'infinitif, mais non exclusivement, car on trouve ὅτι dans PLATON, *Gorg.*, 472 d ; il est vrai que cette construction est exceptionnelle.

2. La particule ὅτι ne paraît pas se rencontrer après les verbes signifiant « espérer, promettre », et elle est à peu près inusitée après les verbes signifiant « croire ». On cite :

PLATON, *Phédon*, 87 c : ὑπολαμβάνειν **ὅτι**... et POLYBE, 28, 9, 4 : δοκεῖ **ὅτι**... (cf. KÜHNEN, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, p. 875, Lum. 1, et KUBER, *Gr. Sprachlehre*, § 65, 1, 4).

Mais ces constructions sont incorrectes. Quant à λογίζομαι **ὅτι**... (cf. PLAT., *Apol.*, 21 d ; XÉN., *Hell.*, VI, 4, 6), ce verbe dérivé de λόγος peut se traduire littéralement : « je me *dis* en moi-même que... ».

3. L'emploi de μή est incorrect. On n'en cite que quelques exemples isolés à la bonne époque.

EX. : THUC., V, 659 : οὐδ' ὁμῶσαι χρὴ τοῦθ' **ὅτι** μήποτε πρόγμα τόδ' ἔσται. — ANTIEN., V, 21 : ταῦτα σκοπεῖτε, **ὅτι** μή προνοῖα μᾶλλον ἐγίγνετο ἡ τύχη.

Mais cette incorrection, due probablement à l'analogie, devient la règle dans la grécité postérieure, particulièrement dans Lucien.

Pour la locution ὅτι μή « si ce n'est que, sinon, excepté », voy. ci-après. 449. vii

4. On trouve naturellement aussi les imparfaits ἔδει, χρῆν, ἦν, etc., employés comme il a été dit ci-dessus (§ 292, 2°).

EX. : XÉN., *Mém.*, I, II, 87 : ἴσως οὖν εἴποι τις ἂν πρὸς ταῦτα, **ὅτι** χρῆν τὸν Σωκράτην μὴ πρότερον τὰ πολιτικά διδάσκειν τοὺς συνόντας ἢ σωφρονεῖν.

- b) EX. : THUC., I, 90, 4 : καὶ ὁ μὲν ταῦτα διδάξας καὶ ὑπειπὼν ἄλλα ὅτι αὐτὸς τάκει πράξει ὥχετο. II, 2, 3 : προῖδόντες γὰρ οἱ Θηβαῖοι ὅτι ἔσοιτο ὁ πόλεμος, ἐβούλοντο τὴν Πλάταιαν... προκαταλαβεῖν. II, 13, 1 : Περικλῆς... προηγόρευε τοῖς Ἀθηναίοις... ὅτι Ἀρχίδαμος μὲν οἱ ξένος εἴη, οὐ μέντοι ἐπὶ κακῷ γε τῆς πόλεως γένοιτο, τοὺς δ' ἀγροὺς τοὺς ἑαυτοῦ, καὶ οἰκίας, ἦν ἄρα μὴ δῆλωσωσιν οἱ πολέμιοι ὥσπερ καὶ τὰ τῶν ἄλλων, ἀρίστην αὐτὰ δημόσια εἶναι, καὶ μηδεμίαν οἱ ὑποψίαν κατὰ ταῦτα γίγνεσθαι¹. — PLAT., *Apol.*, 21 c : ἐπειρώμην αὐτῷ δεικνύναι, ὅτι οἶοιτο μὲν εἶναι σόφος, εἴη δ' οὐ. — XEN., *Cyr.*, II, 4, 7 : ἔλεξαν ὅτι πέμψειε σφᾶς ὁ Ἰνδῶν βασιλεὺς, κελεύων ἐρωτᾶν ἐξ ὅτου πόλεμος εἴη. VII, 2, 19 : ὁ δὲ εἶπεν ὅτι ἔσονται... *Anab.*, I, 4, 18 : ἔλεγον ὅτι οὐ πώποθ' οὗτος ὁ ποταμὸς διαδατὸς γένοιτο πεζῇ, εἰ μὴ τότε. II, 2, 21 : ἔγνωσαν ὅτι κενὸς ὁ φόβος εἴη. *Hell.*, VII, 1, 35 : ἔλεγε δὲ ὁ Πελοπίδας ὅτι Ἀργεῖοι καὶ Ἀρκάδες μάχῃ ἡττημένοι εἶεν ὑπὸ Λακεδαιμονίων².

REMARQUES. — 1. Une proposition au style indirect avec ὅτι et l'optatif est quelquefois suivie d'une autre proposition à l'optatif précédée de γάρ ou de οὖν qui continue l'exposé comme si elle dépendait elle-même de la conjonction ὅτι.

EX. : THUC., II, 72, 2 : οἱ δὲ Πλαταιῶν πρέσβεις... ἀπεκρίναντο αὐτῷ ὅτι ἀδύνατα σφίσιν εἴη ποιεῖν ἅ προκαλεῖται ἀνευ Ἀθηναίων (παιδὲς γὰρ σφῶν καὶ γυναῖκες παρ' ἐκείνοις εἶεν)¹. — DÉM., L, 50 : ἀποκρίνεται Ποσειδίππος ὁ κυβερνήτης, ὅτι τριήραρχός τε ἐγὼ τῆς νεῶς εἴην καὶ τὸν μισθὸν παρ' ἐμοῦ λαμβάνοι· πλεῦστοιτο οὖν, οἱ ἐγὼ κελεύω, εἰς Θίσον.

1. Cet exemple, entre beaucoup d'autres qu'on pourrait citer, montre le mélange des deux constructions possibles en pareil cas, le choix de l'une et de l'autre est toujours dicté par une raison de sens : ainsi l'indicatif ἀφίησιν présente la résolution de Périclès comme certaine et bien arrêtée.

2. L'emploi de l'optatif du style indirect, qui donne tant de souplesse, de variété et d'agrément à la langue de la bonne époque, était fort peu développé au temps d'Homère, sauf pourtant dans l'interrogation indirecte. Mais pour le cas qui nous occupe ici, le premier exemple d'optatif dans une proposition complétive dépendant d'un temps historique se rencontre dans l'*Hymne à Aphrodite* (v. 214 : εἶπεν ὡς εἴη...).

Par contre, Homère semble appliquer la règle dont il sera question au § 430, 2° : chez lui un présent ou un parfait de l'indicatif du style direct est, au style indirect, remplacé par un imparfait ou un plus-que-parfait après un verbe signifiant « savoir » employé à un temps historique. C'est ainsi qu'au lieu de dire ἐγίγνωσκον ὅτι κακὰ μῆδοιτο (ou μῆδεσσι), il dit :

Od., III, 166 : γίγνωσκον ὅ (= ὅτι) κακὰ μῆδετο (cf. *Il.*, V, 433 ; XIII, 674 ; XXII, 438 ; *Od.*, XXIV, 182).

C'est le même usage que l'on retrouve dans cette phrase de Xénophon :

An., III, 1, 2 : ἐν πολλῇ ἀπορίᾳ ᾗσαν οἱ Ἕλληνες, ἐννοούμενοι μὲν ὅτι ἐπὶ ταῖς βασιλείωσ θύραις ἦσαν κύκλω δὲ αὐτοῖς πόλεις πολέμια ἦσαν, ἀγορὰν δὲ οὐδεὶς ἐτι παρέξειν ἐμελλεν, ἀπείχον δὲ τῆς Ἑλλάδος οὐ μείον ἢ μύρια στάδια, προῦδεδωκεσαν δὲ αὐτοὺς καὶ οἱ βάρβαροι, μόνον δὲ καταλειμμένοι ἦσαν οὐδὲ ἰππία οὐδὲνα σύμμαχον ἔχοντες.

Je ne crois pas, en effet, qu'il faille prendre ἐννοούμενοι pour l'équivalent d'un verbe signifiant « dire » sous prétexte que « réfléchir » équivaut à « se dire » et qu'en ce cas, en style direct, il y aurait : ἐπὶ μὲν ταῖς βασιλείωσ θύραις ἴσμεν, κύκλω δὲ ἡμῖν πόλεις πολέμια εἰσιν, ἀγορὰν δὲ οὐδεὶς ἐτι παρέξειν ἐμελλει, ἀπείχον δὲ τῆς Ἑλλάδος οὐ μείον ἢ μύρια στάδια, προῦδεδωκάσι δὲ ἡμεῖς ; καὶ οἱ βάρβαροι, μόνον δὲ καταλειμμένοι ἴσμεν.

Je considère ἐννοούμενοι comme un verbe signifiant « savoir » et je vois dans l'emploi des imparfaits qui suivent l'application de la règle § 430, 2°.

II. Il arrive parfois qu'une proposition au style indirect avec *ὅτι* et l'optatif se rattache à un verbe qui n'est pas à un temps historique. En pareil cas, la construction est déterminée par une raison particulière que fera comprendre l'exemple suivant :

PLATON, *Rép.*, 490 a : ἄρ' οὖν δὴ οὐ μετρίως ἀπολογησόμεθα, *ὅτι*... πρὸς τὸ ὃν πεφυκὼς εἶη ἀμιλλᾶσθαι, καὶ οὐκ ἐπιμένοι... ἀλλ' ἴοι καὶ οὐκ ἀμβλύνοντο οὐδ' ἀπολήγοι τοῦ ἔρωτος, κτλ. (*litt.* aurons-nous donc tort de répondre (*sous-entendez* : ce que nous avons répondu souvent), à savoir qu'un tel homme est (*litt.* était) porté à faire effort en vue de connaître l'être, la pure essence, etc.

Platon dit « était » et non pas « est » parce qu'il a dans la pensée une réponse qui non seulement peut être faite au moment présent, mais encore a été déjà faite. Cf. l'emploi de l'imparfait dont il a été question ci-dessus, § 234.

429. — Même quand le verbe principal est à un temps historique, le *potentiel* et l'*irréel* du style direct sont conservés dans la proposition complétive.

EX. : XÉN., *An.*, I, 1, 10 : ἀπεκρίνατο *ὅτι* πρόσθεν ἂν ἀποθάνοιεν ἢ τὰ ὅπλα παραδοίησαν (*style direct* : πρόσθεν ἂν ἀποθάνοιμεν...);

PLATON, *Rép.*, 330 a : (Θεμιστοκλῆς) ἀπεκρίνατο, *ὅτι* οὗτ' ἂν αὐτὸς Σερίφορος ὢν ὀνομαστὸς ἐγένετο οὗτ' ἐκείνος Ἀθηναῖος².

430. — Emploi des temps. — 1° Les propositions complétives commençant par *ὅτι* et qui, dépendant d'un temps historique, demeurent à l'indicatif, conservent le temps des propositions du style direct, quand le verbe de la proposition principale est un verbe signifiant dire : en d'autres termes, on emploie le présent, l'imparfait, le futur, le parfait, etc., là où le style direct aurait le présent, l'imparfait, etc.

EX. : XÉN., *An.*, II, 1, 3 : οὗτοι ἔλεγον *ὅτι* Κῦρος μὲν τέθνηκεν κτλ. (*style direct* : Κῦρος τέθνηκεν). *An.*, III, 3, 12 : ἀκούσας δὲ Ξενοφῶν ἔλεγεν *ὅτι* ὀρθῶς ἠτιῶντο καὶ αὐτὸ τὸ ἔργον αὐτοῖς μαρτυροῖν (*style direct* : ὀρθῶς ἠτιᾶσθε καὶ τὸ ἔργον ὑμῖν μαρτυρεῖ). *Hell.*, VII, 1, 34 : εἶχε γὰρ λέγειν, καὶ *ὅτι* μόνον τῶν Ἑλλήνων βασιλεῖ συνεμάχοντο ἐν Πλαταιαῖς καὶ *ὅτι* ὕστερον οὐδέποτε στρατεύσαιντο ἐπὶ βασιλείᾳ (*style direct* : μόνον συνεμαχόμεθα καὶ οὐδέποτε ἐστρατεύσασμεθα). Etc.

1. Cf. KACON, *Gr. Sprachl.*, § 54, 6, 4. En pareil cas, les règles ordinaires du style indirect exigeraient plutôt l'infinitif.

2. Il en est de même, bien entendu, des imparfaits ἔδει, χρῆν, ἦν, etc., employés comme il a été dit § 292, 2°.

EX. : LYS., X, 95 : (ἔλεγεν) *ὅτι* κρεῖττον ἦν αὐτῷ τότε ἀποθανεῖν (*style direct* : κρεῖττον ἦν μοι ἀποθανεῖν).

REMARQUE. — Quand on emploie l'optatif du style indirect dans la proposition complétive, on le met au temps correspondant à celui de l'indicatif; mais comme l'imparfait n'a pas d'optatif, εἴη répond tantôt à ἐστὶ, tantôt à ἦν du style direct.

Ex. : XÉN., *Hell.*, VII, 1, 25 : ἔλεγε δὲ Πελοπίδας ὅτι Ἀργεῖοι καὶ Ἀρχάδες μάχῃ **ἡττημένοι εἶεν** ὑπὸ Λακεδαιμονίων (style direct : **ἡττηνται**). — *Hell.*, I, 7, 5 : τὰ πεπραγμένα διηγοῦντο, ὅτι αὐτοὶ μὲν ἐπὶ τοὺς πολεμίους **πλέοιεν**, τὴν δὲ ἀναίρεσιν τῶν ναυαγῶν **προστάξαιεν** ἀνδράσιν ἱκανοῖς (style direct : αὐτοὶ μὲν **ἐπλέομεν**, τὴν δὲ ἀναίρεσιν... **προσετάξαμεν**). Etc.

2° Quand le verbe de la proposition principale est un verbe signifiant savoir, apprendre, montrer, l'usage est mal établi.

Quand après un temps secondaire, on conserve l'indicatif, *il semble*¹ qu'on n'emploie pas, comme après le verbe dire, le temps qui serait celui du discours direct, mais bien le temps de la narration historique² (cf. ci-dessus, p. 452, n. 2).

Ex. : XÉN., *An.*, II, 2, 5 : ὁ μὲν ἤρχεν, οἱ δὲ **ἐπειθοντο ὁρῶντες** ὅτι μόνος **ἐφρόνει** οἷα δεῖ τὸν ἄρχοντα. — *Cyr.*, I, 3, 10 : ἐπελελησθε (vous ne saviez plus)... σύ τε ὅτι βασιλεὺς **ἦσθα**...

Mais on peut, naturellement, se servir de l'optatif du style indirect.

Ex. : XÉN., *An.*, I, 8, 21 : **ἦδει** βασιλέα (cf. ci-après, § 432) ὅτι μέσον **ἔχοι** τοῦ Περσικοῦ στρατεύματος.

431. — **Particularités de construction.** — Un hellénisme bien connu consiste à employer ὅτι devant une proposition au style direct rapportant textuellement les paroles de quelqu'un³.

Ex. : HÉRODOTE, II, 115 : τέλος δὲ δὴ σφι λόγον τόνδε ἐκφαίνει ὁ Πρωτεύς λέγων **ὅτι** Ἐγὼ εἰ μὴ περὶ πολλοῦ ἡγεύμην, κτλ.⁴. — THUC., IV, 38, 3 : ἀνὴρ ἀπήγγειλεν **ὅτι** Οἱ Λακεδαιμόνιοι κελεύουσιν ὑμᾶς αὐτοὺς περὶ ὑμῶν αὐτῶν βουλευέσθαι. — XÉN., *Anab.*, I, 6, 8 : ὁ δὲ ἀπεκρίνατο **ὅτι** Οὐδ' εἰ γενοίμην, ὦ Κῦρε, σοὶ γ' ἄν ποτε ἔτι δόξαιμι. Etc.

1. On ne peut rien affirmer, car on trouve aussi après ces verbes la même construction qu'après le verbe « dire ».

Ex. : THUC., III, 22, 3 : προσέμισγον... εἰδότες **ὅτι** ἐρήμοι εἴσι. — (ARIST., *Guêpes*, 635 : καλῶς γὰρ ἦδεν ὥς ἐγὼ ταύτη κράτιστός εἰμι.) — LYS., XIII, 17 : γνοὺς δὲ ταῦτα Θηραμένης καὶ οἱ ἄλλοι... **ὅτι** εἴσι τινας.

La question serait de savoir laquelle des deux tournures était la plus habituelle.

2. Cela s'explique, suivant Koch, *Grammaire grecque* (trad. Rouff, p. 504, Rem. I), par ce fait que l'auteur exprime en pareil cas une simple constatation et parle en son propre nom. Ainsi quand on dit : ἦδεισθα ὅτι ἔζη « tu savais qu'il vivait », c'est comme si l'on disait : ἔζη τοῦτ' ἦδεισθα « il vivait; tu le savais ».

3. A en croire Koch, *Gr. gr.* (trad. Rouff), p. 529, n. 1, ὅτι aurait été primitivement un démonstratif : « C'est la seule façon, dit-il, qui permette d'expliquer comment ὅτι peut introduire non le discours indirect, mais le discours direct. »

Ex. : THUC., I, 137, 4 : ἐδήλου ἡ γραφὴ ὅτι Θεμιστοκλῆς ἦκω παρὰ σέ « la lettre était ainsi conçue : « C'est Thémistocle qui vient (lit. est venu) à toi. »

Si cette hypothèse était fondée, il faudrait mettre cet emploi de ὅτι avant tous les autres, mais il est plus probable que l'expression (relativement récente dans la langue) est sortie de l'emploi de ὅτι étudié plus haut (§§ 427 et suiv.).

4. C'est le plus ancien exemple connu de ce tour. Voy. l'histoire de cet emploi de ὅτι dans SPIKKA, *Amer. Journal of Philology*, t. V, p. 221-227.

432. — Dans les propositions complétives, il arrive assez souvent en grec que le nom qui aurait dû être le sujet de la proposition devient par une sorte d'*attraction* soit le complément soit le sujet de la proposition principale.

1° Il en devient le complément à l'accusatif :

Ex. : XÉN., *Mém.*, IV, 2, 33 : τὸν Δαίδαλον οὐκ ἀκήκοας **ὅτι** ληρθεῖς ὑπὸ Μίνω διὰ τὴν σοφίαν ἠναγκάζετο ἐκείνῳ δουλεύειν; *Anab.*, I, 8, 21 : ᾗδε **βασιλέα ὅτι** μέσον ἔχοι τοῦ Περσικοῦ στρατεύματος. Etc.

2° Il en devient le sujet :

Ex. : XÉN., *Anab.*, V, 2, 26 : οἱ δὲ κατὰ τὸ στόμα δὴ ἔτι μόνοι ἐλύπουν καὶ **ἄλλοι ὅτι** ἐπικρίσονται ἐν τῇ ἐξόδῳ τε καὶ καταβάσει.

433. — **Ὅτι** exprimant une idée de cause. — Après les verbes exprimant un *sentiment*¹ la conjonction **ὅτι**, de ce que, sert à introduire une proposition qui a la valeur d'une proposition causale et se construit comme telle (cf. § 421, 2° et § 434).

Ex. : HOM., *Od.*, XIV, 52 : χαῖρε δ' Ὀδυσσεύς, | **ὅτι** μιν ὥς ὑπέδεκτο... (cf. *ib.*, 526). — PLATON, *Rép.*, 489 a : πρῶτον μὲν τοίνυν ἐκείνον τὸν θαυμάζοντα, **ὅτι** οἱ φιλόσοφοι οὐ τιμῶνται ἐν ταῖς πόλεσι, δίδασκέ τε τὴν εἰκόνα καὶ πειρῶ πείθειν, **ὅτι**, κτλ. — XÉN., *Anab.*, IV, 6, 2 : καὶ Χειρίσφορος αὐτῷ ἐχαλεπάνθη, **ὅτι** οὐκ εἰς κώμας ἤγαγεν. Etc.

434. — **Ὅτι** dans une proposition causale proprement dite. — La conjonction **ὅτι** signifie non seulement de ce que, mais encore parce que et sert à introduire une proposition causale proprement dite².

1° La proposition causale qui commence par **ὅτι** conserve les *modes* et la *negation* des propositions indépendantes.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 56 : κήδετο γὰρ Δαναῶν, **ὅτι** ῥα θνήσκοντας ὄρᾳτο. — HÉR., I, 44 : μᾶλλον τι εἰδαιολογέετο **ὅτι** μιν **ἀπέκτεινε** τὸν αὐτὸς φόνου ἐκάθηρε. — THUC., VII, 34 : οἱ Ἀθηναῖοι ἐνόμιζον ἡσῶσθαι, **ὅτι** οὐ πολὺ **ἐνίκων**. — XÉN., *Cyr.*, I, 3, 1 : μετεπέμψατο Ἀστυάγης τὴν ἑαυτοῦ θυγατέρα καὶ τὸν παῖδα αὐτῆς· ἰδεῖν γὰρ ἐπεθύμει, **ὅτι** ἤκουεν αὐτὸν καλὸν καὶ ἀγαθὸν εἶναι. *Econ.*, 8, 8 : καὶ τριήρης δέ τοι ἡ σεσαγμένη ἀνθρώπων διὰ τί ἄλλο φοβερόν ἐστι ἢ **ὅτι** ταχὺ πλεῖ; — DÉM., XVIII, 79 : **ὅτι** τῶν ἀδικημάτων **ἂν** ἐμέμνητο τῶν αὐτοῦ, εἴ τι περὶ ἐμοῦ γ' ἔγραψεν.

1. Par exemple θαυμάζειν « être étonné », ἀγανακτεῖν « être indigné », χαλεπαίνειν « être irrité », χαίρειν « se réjouir », etc.

2. **Ὅτι**, comme particule causale, se rencontre fréquemment sur les inscriptions attiques, notamment dans les locutions στεφανώσαι **ὅτι**, ἐπαινεῖσαι **ὅτι**. Voir MEISTERHANS, *Gr. d. Att. Inschriften*, § 50, 3 (cit. par Rouff, trad. de Koch, p. 448, n. 1).

REMARQUE. — A la particule ὅτι il faut rattacher **διότι**, parce que, à cause que (lat. **propterea quod**) et **διόπερ**, parce que.

Ex. : XÉN., *Mém.*, I, 2, 54 : τὸ σίαλον ἐκ τοῦ στόματος ἀποπτύουσιν ὡς δύνανται πορρωτάτω, **διότι** ὥφελει μὲν οὐδὲν αὐτοὺς ἐνόν, βλάπτει δὲ πολὺ μᾶλλον. *Écon.*, 8, 8 : διὰ τί δὲ ἄλλο ἄλυποι ἀλλήλοις εἰσὶν οἱ ἐμπλέοντες ἢ **διότι** ἐν τάξει κἀθῆνται; *Mém.*, IV, 8, 7 : οἱ ἐμοὶ φίλοι οὕτως ἔχοντες περὶ ἐμοῦ διατελοῦσιν, οὐ διὰ τὸ φιλεῖν ἐμέ, ἀλλὰ **διόπερ** καὶ αὐτοὶ ἂν οἴονται βέλτιστοι γίγνεσθαι. — DÉM., III, 19 : ἀλλ' οἶμαι, μέγα τοῖς τοιούτοις ὑπάρχει λόγους ἢ παρ' ἐκάστου βούλησις, **διόπερ** ῥᾶστον ἀπάντων ἐστὶν αὐτὸν ἐξαπατῆσαι.

435. — Quand la proposition principale est à un *temps historique*, on met à l'optatif la proposition causale, si l'on veut indiquer que la cause ou le motif est donné comme étant la pensée du sujet principal¹.

Ex. : HÉROD., I, 44 : ἐκάλει... τὸν μὲν ἐπίστιον (Δία)..., **διότι**... φονέα τοῦ παιδὸς ἐλάνθανε βόσκων, τὸν δὲ ἐταίρηιον, ὡς φύλακα συμπέμψας αὐτὸν **εὐρήκοι** πολεμιώτατον². — THUC., II, 21, 3 : Περικλέα... ἐκκίζον, **ὅτι** (parce que, *disaient-ils*) στρατηγὸς ὢν οὐκ **ἐπεξάγοι** (au style direct : κακίζομεν Περικλέα, ὅτι ἡμᾶς οὐκ ἐπεξάγει). Etc.

II. — *Latin* : quod, quia — cum (quom) — quam, etc.

436. — **La particule quod**. — Au grec ὅ, ὅτε, ὅτι correspond le latin quod, qui est proprement l'accusatif neutre du pronom relatif³.

437. — **Quod dans une proposition complétive**. — La particule quod signifiant *ce fait que* sert, après un verbe quelconque, à introduire une proposition complétive qui en est *logiquement* ^{a)} le sujet ou ^{b)} le complément direct.

Le mode de cette proposition complétive est l'indicatif⁴.

1. Cet emploi de l'optatif est inconnu à Homère.

2. Bien qu'ici l'optatif dépende de ὡς et non pas de διότι, je n'ai pas cru devoir réserver cet exemple pour plus tard et j'ai préféré en tirer tout de suite la leçon qu'il renferme : on y voit en effet l'indicatif employé en même temps que l'optatif et ce rapprochement montre très bien la différence des deux tournures : en mettant ἐλάνθανε βόσκων, Hérodote affirme en son propre nom que la cause de l'émoi de Crésus était qu'il avait sans le savoir nourri le meurtrier de son fils; en mettant εὐρήκοι Hérodote veut dire que *dans la pensée de Crésus* Adraste s'était montré son plus grand ennemi.

3. Le sens relatif de **quod** se reconnaît encore dans les plus anciens exemples, où le démonstratif antécédent est encore exprimé :

Ex. : PLAUTE, *Bacch.*, 1098 : **hoc est demum, quod** percrucior. *Stich.*, 127 : **set hoc est quod** ad vos venio quodque esse ambas conventas volo. *Merc.*, 368 : **istuc quid est tibi quod** commutatust color? *Pseud.*, 639 : ut id agas, **quod** missus huc sum. Etc.

4. On trouve naturellement aussi le subjonctif *potentiel*, quand il s'agit d'exprimer que le fait est considéré comme possible :

Ex. : TÉR., *Ad.*, 162 sq. **tu quod te posterius purges** (« pour ce qui est de ce fait que [cf. § 439] tu pourras plus tard chercher à t'excuser ») **hujus non faciam** (cf. ci-dessus, § 125, 3, C, REM I, p. 155). — CIC., *in Verr.*, II, 5, 68, 175 : **quod enim... cogites** « pour ce qui est de ce fait que tu pourrais penser... ».

- a) Ex. : CÍC., *ad Att.*, I, 17, 2 : **accidit perincommode quod eum nunquam vidisti** (*litt. : ce fait que tu ne l'as jamais vu est bien fâcheux*)¹. — CORN. NÉP., *Eum.*, I, 2 : **multum ei detraxit inter eos viventi quod alienæ erat civitatis** (ici la proposition complétive est *logiquement* le sujet de **detraxit**).
- b) CÍC., *p. Cluent.*, 66, 188 : **prætereo quod... eam sibi domum sedemque delegit** (ici la proposition complétive est *logiquement* le complément direct de **prætereo**, je passe sous silence). *Ad Q. fr.*, II, 15, 2 : **facis tu quidem fraterne quod me hortaris** (ici aussi la proposition complétive est *logiquement* le complément direct de la proposition principale). *De Leg.*, I, 24, 63 : **facio et lubenter et, ut spero, recte, quod eam... non possum silentio præterire**. Etc.

Aux propositions du type a) appartient la locution **accedit quod...**, à cela s'ajoute cette circonstance que...².

Aux propositions du type b) appartiennent les expressions **bene facis quod**, tu as raison de..., **adde quod...**, ajoutez ce fait que..., **quid quod...?** que faut-il penser de ce fait que...?

REMARQUE. — Dans le sens de ce fait que la particule **quod** sert encore à former une locution assez fréquente dans la langue familière, **tantum quod**, seulement ce fait que, qui, dans l'usage, est devenue synonyme de **vix**.

Ex. : CÍC., *ad Fam.*, VII, 23, 1 : **tantum quod ex Arpinati veneram, cum...** (phrase dont le sens littéral paraît être celui-ci : *ce fait seul* avait eu le temps de se passer, à savoir que j'étais revenu de ma propriété d'Arpinum, quand...). Cf. CÍC., *ad Att.*, XV, 43, 7; VELL. PATERC., II, 117, 1; SUÉT., *Aug.*, 63; 98; *Nero*, 6; *Vesp.*, 5³.

1. Il ne faut pas confondre cette construction avec celle dans laquelle **accidit** est suivi de **ut**. En effet, dans les locutions comme **accidit (fit) commode (incommodum)**, etc. **quod...**, le but de la phrase est de *porter un jugement* sur tel ou tel fait déjà connu de celui à qui l'on s'adresse, lecteur ou auditeur. Au contraire, quand on dit **accidit (fit, etc.) ut...**, le but de la phrase est d'*apprendre* à la personne à qui l'on s'adresse *que tel ou tel fait est arrivé*. Cf. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 173, REM. I.

2. Ordinairement il n'y a pas de différence de sens appréciable entre **accedit quod...** et **accedit ut...** Mais il faut nécessairement employer **ut...**, toutes les fois qu'il s'agit, non pas de rappeler un fait qui a *réellement* lieu, mais d'ajouter à d'autres circonstances une circonstance considérée comme une simple hypothèse.

Ainsi dans la phrase de Cicéron :

De Sen., 6, 16 : **ad Appii Claudii senectutem accedebat, ut cæcus esset**,

la conjonction **ut** avec le subjonctif pourrait être remplacée par **quod** avec l'indicatif (**accedebat, quod cæcus erat**) ; mais s'il s'était agi d'exprimer une hypothèse, il eût été nécessaire d'employer **ut** avec le subjonctif (**si accedet, ut cæcus sit**).

3. Il ne faut pas confondre cet emploi de **tantum quod** avec celui qu'on trouve dans T.-LIV., XXXIII, 4, 6, « seulement parce que... », ni surtout avec celui où la locution est synonyme de **nisi quod** « si ce n'est que... ».

Ex. : CÍC., *in Verr.*, II, 1, 45, 116 : **componit edictum iis verbis, ut quivis intellegere possit unius hominis causa conscriptum esse, tantum quod hominem non nominat**. Cf. APUL., *de Deo Socr.*, 8; SOLIN., c. 19 fin.

Voy. R. KÜHNEN, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, § 192, 2, b (p. 836 sq.).

438. — Les verbes qui signifient dire, croire, savoir, etc., peuvent, en latin, se construire avec **quod**, quand cette conjonction garde le sens de ce fait que.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, III, 8, 6 : **an mihi de te nihil esse dictum unquam putas? ne hoc quidem, quod... Taurum... tran-**
sisti? — TAC., *Ann.*, XIV, 6 : **illic reputans ideo se fallacibus**
litteris accitam... quodque, litus juxta, non ventis acta,
non saxis impulsa, navis... concidisset¹.

REMARQUES. — I. A partir du troisième siècle de notre ère, l'usage se répandit en latin de remplacer par **quod** signifiant que la proposition infinitive après les verbes dire, croire, savoir.

Ce solécisme se rencontre sans doute *quelquefois* déjà à l'époque archaïque,

Ex. : PLAUTE, *Asin.*, 51 sq. : **scio jam, filius quod amet meus | istam mere-**
tricem,

et chez certains auteurs incorrects comme

De Bello Hispan., 36 : **renuntiaverunt quod Pompejum in potestate**
haberent².

Mais c'est surtout chez Apulée, chez Justin, chez les auteurs de l'Histoire Auguste, chez Eutrope et enfin chez les Pères de l'Église qu'on la trouve employée couramment. **Quod** y est suivi tantôt du subjonctif, tantôt de l'indicatif, sans qu'on puisse dire au juste quelle considération a déterminé dans tel ou tel cas l'emploi de l'un ou de l'autre mode. La seule remarque à faire, c'est que l'indicatif appartient surtout à la basse latinité³.

II. Mais il y a plus : la conjonction **quod** tend déjà au IV^e et surtout au V^e siècle à prendre la place des autres conjonctions et à jouer les mêmes rôles que le *que* français.

1. Cet exemple où se trouve le verbe **reputans** construit à la fois avec une proposition infinitive et avec **quod**, montre bien le caractère véritable des deux constructions : **reputans** avec la proposition infinitive, exprime une simple conjecture : « réfléchissant *que...* » ; au contraire, **reputans quod...** « réfléchissant à ce *fait que...* » signifie qu'il n'y a plus d'hypothèse, mais qu'on se rappelle un fait réel et positif.

Ce n'est pas seulement après les verbes « dire, savoir, etc. » que la particule **quod** « ce fait que » peut remplacer une proposition infinitive.

On la trouve encore avec certaines expressions impersonnelles par lesquelles on exprime un jugement sur la *facilité*, la *nécessité*, l'*opportunité*, etc., qu'il y aurait à faire telle ou telle action ; mais pour qu'elle soit correctement employée, il faut que l'action énoncée dans la proposition complétive soit présentée comme un fait dont on garantit la *réalité*. Ainsi, tandis que la proposition infinitive peut *toujours* s'employer, quel que soit le sens de la phrase, la proposition complétive avec **quod** ne serait pas possible, si le fait qu'elle implique pouvait être considéré comme *douteux*. On dira donc : **utile erit fratrem tuum adesse**, si l'on veut signifier « la présence de ton frère sera utile », et **utile erit quod frater tuus aderit**, si l'on veut affirmer nettement que la personne en question sera réellement présente et qu'on aura lieu de se féliciter de sa présence. Mais **quod** ne pourrait pas être employé si l'on avait le moindre doute sur la présence future de cette personne. Voy. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 183, Rem. V.

2. Voyez dans R. KÜHNEN, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, § 192, 2, f (t. II, p. 838) l'indication d'autres passages où, comme le montre fort bien l'auteur, on a vu à tort soit des emplois incorrects de **quod**, soit des emplois conformes à celui dont il est question ici.

3. Sur ces questions, voy. H. GOELZER, *Étude... de la Latinité de saint Jérôme*, p. 375 sqq. ; M. BONNET, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 660 sqq. ; G. MAYEN, *de particulis quod, quia, quoniam*, quomodo, ut *pro accusativo cum infin. positis* (Kiel, 1889).

Quant à l'origine de cette substitution de **quod** à la proposition infinitive, c'est une question controversée. « Quelques-uns, dit M. Bonnet, veulent y voir un retour à un usage plus ancien, conservé par le peuple, tandis que les écrivains auraient cultivé la proposition infinitive : les preuves sont absolument insuffisantes. »

Ainsi **quod** remplace **ut**, pour marquer le *but* ou la *conséquence*.

Ex. : VOPISC., *Carin.*, 21 : **et hæc idcirco in litteras rettuli, quod futuros editores pudore tangeret ne patrimonia sua mimis et balatronibus deputarent.** — CASS. FELIX, 57 (p. 46, *Rose*) : **etiam et minas apozimate provocabis, quod possit humor fellitus depurgari.** Etc.

Sidoine Apollinaire et Salvien substituent même l'indicatif au subjonctif après **quod** mis pour **ut** :

Ex. : SID., *Ép.*, III, 3 : **tum demum officiis exequialibus occupabantur, sic tamen, quod nec ossa tumultuarii cæspitis mola tumulabant.** — SALV., *de Gub. Dei*, VII (p. 251, *Baluze*) : **Vandali, ita delicias corruptorum hominum indepti sunt, quod corruptelas morum repudiarunt**¹.

III. Enfin **quod** avec l'indicatif tient quelquefois, chez les écrivains de la décadence, la place de **cum**, de **ut** ou de **ex quo**, depuis que.

Ex. : SAINT JÉRÔME, *Ép.*, 77, 1 : **plures anni sunt quod super dormitione Blæssillæ Paulam venerabilem feminam, recenti adhuc vulnere, consolatus sum** (cf. *r. Pauli*, 10 ; *r. Hilar.*, 29 ; *adr. Jovin.*, I, 1)².

439. — Quelquefois la proposition introduite par **quod** se rattache à la proposition principale d'une manière assez libre : en ce cas, **quod** signifie tantôt pour ce qui est de ce fait que, tantôt pour expliquer (pour justifier) ce fait que.

Ex. : CIC., *de Orat.*, I, 56, 237 : **quod vero impudentiam admiratus es eorum patronorum..., ...facilis est et prompta defensio**, quant à l'étonnement où t'a plongé l'impudence des avocats en question, il est facile et commode de les justifier. *Ad Fam.*, V, 2, 5 : **quod scribis de reconciliata nostra gratia, non intellego, cur reconciliatam esse dicas, quæ nunquam imminuta est.** Etc.

CIC., *in Cat.*, I, 6, 16 : **quæ quidem (sica) quibus abs te initiata sacris ac devota sit nescio, quod eam necesse putas esse in consulis corpore defigere** (pour expliquer que tu crois nécessaire de le plonger dans le corps du consul). Etc.

440. — **Quod exprimant une idée de cause.** — Après les verbes qui signifient un sentiment ou l'expression d'un sentiment, comme « se réjouir, s'affliger, s'étonner, se plaindre, etc. », ou « louer, blâmer, féliciter, accuser, etc. », on construit avec **quod**

1. Voy. H. GÖTZER, *Étude... de la Latinité de saint Jérôme*, p. 381 sq. Il est intéressant de rencontrer dans des écrivains de la Gaule, comme Sidoine Apollinaire et Salvien, les premières traces d'une construction qui devait prévaloir en français.

2. A moins d'admettre que les passages suivants sont altérés, on constate déjà cet emploi particulier de **quod** chez Quintilien et Pline le Jeune.

Ex. : QUINT., X, 3, 14 : **tertium jam diem esse quod non inveniret exordium.** — PLINE LE JEUNE, *Ép.*, IV, 27 : **tertius dies est quod audiivi...**

(mais pas avec **quia** à l'époque classique¹) et le *subjonctif*² la proposition qui exprime l'*objet* de ce sentiment³.

Ex. : Cic., *de Amic.*, 17, 62 : **Scipio querebatur, quod omnibus in rebus homines diligentiores essent** (quam in amicis deligendis). — T.-LIVE, XXXVI, 41, 2 : **magis mirari se aiebat, quod non jam in Asia essent Romani, quam venturos dubitare.** Etc.

441. — Quod dans une proposition causale proprement dite. — La fonction la plus importante de la particule **quod** est d'exprimer l'idée de cause et d'introduire, par conséquent, une proposition causale⁴.

C'est comme partout ailleurs, la nature de la pensée exprimée par l'écrivain qui détermine l'emploi de l'indicatif ou du subjonctif avec **quod**.

1° Si la personne qui parle veut signifier que dans son opinion le motif énoncé est réel et véritable, on met l'indicatif.

Ex. : Cic., *Orat.*, 126 : **qui (loci) communes appellati sunt eo quod videntur multarum iidem esse causarum.**

2° Mais si l'on se borne à rapporter l'opinion d'autrui sans spécifier qu'on la prend pour son compte, on emploie le subjonctif.

1. A l'époque archaïque, l'emploi de **quia** est au contraire assez fréquent en pareil cas (Cf. *PLAUT.*, *Mil.*, 387 : **ego læta visa, quia soror venisset**, etc.)

2. Pour l'explication de cet emploi du subjonctif, voy. ci-après, § 441, 2, Rem. 1°.

3. Mais si la proposition qui suit ces verbes exprime le motif du sentiment éprouvé, on la construit indifféremment avec **quod** ou avec **quia** et toujours avec l'indicatif.

Ainsi, tandis que **gaudeo quod valeas** signifie : « je me réjouis que tu sois (à la pensée que tu es) en bonne santé », **gaudeo quod (ou quia) vales** signifie : « je me réjouis, parce que tu es en bonne santé. »

4. Il est permis de croire que cet emploi particulier de **quod** s'est développé grâce à des constructions comme celle-ci :

PLAUT., *Bacch.*, 1072 : **vos nunc ne miremini, quod non triumpho.**

Traduite littéralement, cette phrase signifie : « N'allez pas maintenant vous étonner de ce fait que je ne triomphe pas, » d'où l'on tire parfaitement : « N'allez pas maintenant vous étonner de ce que je ne triomphe pas. » Mais ce qui a contribué surtout à attacher l'idée de cause à cette particule, ce sont les tours, si nombreux à l'époque archaïque et même encore à l'époque classique dans lesquels on voit **quod** précédé d'un antécédent, comme **eo, ideo, idcirco, propter eam causam, ob eam causam, propterea**. Voy. *SCHWALZ*, *Lat. Gramm.*, § 230.

En tout cas, il semble bien que la particule **quod**, en tant que particule causale, est plus récente dans la langue que **cum, quoniam** et **quia** (cf. ci-après, p. 462, n. 4). Mais cette acquisition n'a point été pour le latin une richesse inutile. En effet, des trois particules citées (**cum, quoniam** et **quia**), les deux premières retenaient dans leur emploi nouveau une partie de leur signification ordinaire, qui est de marquer le temps : l'une, **cum**, voulait dire « comme, attendu que », ; l'autre, **quoniam** (= **quom jam**), exprimait la même idée avec une nuance : « puisque (comme vous le savez déjà) ; » quant à la troisième, elle représentait l'idée que rend notre « parce que », avec lequel il faut sous-entendre : « comme je vous l'apprends. » La conjonction **quod**, proche parente de **quia**, la suppléa d'abord (et tout naturellement) dans beaucoup d'emplois, mais il ne faudrait pas croire qu'elle lui fût complètement synonyme. On peut dire qu'elle insiste encore plus que **quia** sur l'idée de cause, et s'il fallait lui chercher un équivalent exact dans notre langue, on le trouverait dans la locution conjonctive « de ce que » et mieux encore dans « à cause que », qui malheureusement a vieilli.

Ex. : Cic., *Tusc.*, IV, 49, 44 : **noctu ambulabat in publico Thémistocles, quod somnum capere non posset** (parce que, *disait-il*, il ne pouvait pas prendre de sommeil), **quærentibusque respondebat Miltiadis tropæis se e somno suscitari**. V, 36, 105 : **Aristides nonne ob eam causam expulsus est patria, quod præter modum justus esset** (quod équivaut ici à parce que, *dans l'opinion de ses concitoyens*), de *Fin.*, I, 12, 40 : **inesse enim necesse est in eo... et firmitatem animi nec mortem nec dolorem timentis, quod mors sensu careat** (parce que, *sc dit-il*, la mort est insensible)¹.

REMARQUE. — Grâce au subjonctif, le latin peut exprimer avec **quod** certaines nuances fort délicates que le français rend imparfaitement.

1° Si l'on veut, par exemple, tout en considérant la cause comme vraie, ne pas l'exposer en son propre nom, on emploie le subjonctif.

Ex. : Cic., de *Off.*, II, 22, 76 : **laudat Panætius Africanum quod fuerit abstinens** (mais voy. aussi ci-dessus, § 440).

2° On emploiera encore le subjonctif en rapportant une opinion que l'on a eue jadis, si l'on ne veut pas dire expressément qu'on l'a conservée.

Ex. : Cic., *Tusc.*, II, 3, 9 : **mihi semper... Academiæ consuetudo de omnibus in contrariis partes disserendi non ob eam causam solum placuit, quod aliter non posset, quid in quaque re verisimile esset, inveniri, sed etiam quod esset ea maxima dicendi exercitatio**, j'ai toujours aimé la méthode de l'Académie de traiter en tout le pour et le contre, non pas seulement parce que c'est le seul moyen de voir où se trouve la vraisemblance, mais encore parce qu'il n'y a peut-être rien de si propre à nous donner l'habitude de la parole.

3° Enfin on met le subjonctif pour indiquer que le motif allégué n'est pas le véritable.

Ex. : Cic., de *Orat.*, III, 14, 52 : **nemo enim unquam est oratorem, quod latine loqueretur, admiratus** (mais cf. ci-dessus, § 440).

442. — C'est pour cela qu'avec **non quod** on met le subjonctif,

1. En d'autres termes, l'idée que nous rendons en français par une parenthèse, comme « *disait-il*, *croyait-il* », etc., est exprimée en latin par l'emploi du *subjonctif* dans la proposition causale. Le subjonctif se trouve même quand on juge à propos d'ajouter **ut ait ille, ut aiebat ille**, etc., pour rendre l'expression plus claire. Ainsi une phrase comme celle-ci : « Il l'a cité en justice parce que, *disait-il*, il avait commis un attentat contre la république », se rendrait en latin par : **eum in iudicium vocavit, quod ab eo res publica violata esset**, ou plus explicitement : **quod ab eo, ut aiebat** (cf. Cic., de *Fin.*, I, 7, 23), **res publica violata esset**.

Cela étant, on ne comprend pas que Cicéron ait pu écrire assez souvent des phrases comme celle-ci :

Ex. : Cic., p. *Cæli.*, 32, 78 : **non enim potest qui hominem consularem, quod ab eo rem publicam violatam diceret, in iudicium vocarit ipse esse in re publica civis turbulentus**.

Traduite littéralement cette phrase ne pourrait donner qu'un sens absurde : « parce que, *croyait-il*, il disait que... ». Il faut donc admettre que l'usage de plus en plus étendu du subjonctif dans les propositions subordonnées (cf. ci-dessus, p. 424, n° 3) avait autorisé cette construction logiquement incorrecte, mais très claire pour les Romains.

Cet emploi singulier du subjonctif se retrouve dans d'autres cas, par exemple dans des propositions relatives comme celle-ci :

Ex. : Cic., *Phil.*, 2, 4, 7 : **litteras, quas me sibi misisse diceret (= quas sibi misissem), recitavit**.

tandis qu'on emploie l'indicatif avec *sed quod* ou *sed quia*, qui suit et qui énonce la raison véritable.

Ex. : Cíc., *Tusc.*, II, 23, 56 : *pugiles in jactandis cæstibus ingemiscunt, non quod doleant animove succumbant, sed quia profundenda voce omne corpus intenditur venitque plaga vehementior.* *Ad Fam.*, IX, 1, 2 : *non idcirco eorum usum dimiseram, quod iis succenserem, sed quod eorum me suppedebat.* Etc.

REMARQUES. — I. Au lieu de *non quod* on trouve aussi *non quo* et (moins souvent) *non quia*, avec le subjonctif¹.

II. « Non que... *ne... pas* » se rend ordinairement par *non quod... non* avec le subjonctif.

Ex. : Cíc., *Acad.*, II, 40, 125 : *me accusas, non quod tuis rationibus non assentiar, sed quod nullis.* etc.²

443. — Quia dans une proposition causale. — La particule *quia*³, parce que, qui, à l'époque archaïque, était presque seule usitée avec la valeur d'une conjonction causale⁴, s'emploie, à l'époque classique, concurremment avec *quod*)⁵, sauf dans le cas du

1. *Non quo* est pour *non eo... quo* qu'on lit, par exemple, dans Cicéron (*p. Quinct.*, 2, 3), et qui est probablement (voy. plus loin, § 491), par l'effet d'une attraction particulière, sorti de *non eo... quod*. Sur *non quia*, voy. ci-après, § 443, Rem. III.

De ces locutions il faut rapprocher l'emploi du subjonctif dans des phrases comme celle-ci :

Cíc., *ad Fam.*, VI, 3, 1 : *superioribus litteris, benevolentia magis adductus quam quo res ita postularet, fui longior.*

En effet, cette phrase revient à celle-ci : *longior fui, non quod res ita postularet, sed quod benevolens fui.*

2. Au lieu de *non quod... non*, on trouve aussi *non quo... non*, *non quia... non* ou enfin *non quin* (voy. plus loin, § 491, 494).

3. *Quia* est à la fois l'accusatif pluriel neutre de *qui* relatif et l'accusatif pluriel neutre du pronom dont *quid* est l'accusatif neutre singulier. Cela explique pourquoi dans l'ancien latin on trouve *quia* employé comme mot interrogatif sous la forme *quianam* « pourquoi donc...? »

Ex. : NÉVIUS (cité par FESTUS, p. 237 a, 25 sq.) : *quianam Saturnium populum pepulisti?* — ENN., *Ann.*, VII, frag. 18 (p. 130 Vahlen) : *quianam dictis nostris sententia flexa est?* — ANN., II, fragm. 6 (p. 264 Vahlen) : *quianam legiones cædimus ferro?* — VINGO., *En.*, V, 13 : *heu! quianam tanti cinxerunt æthera nimbi?* (Cf. *En.*, X, 6 sq.)

Mais cette forme n'a rien de commun avec *quiane*, « est-ce parce que...? », « est-ce que...? » (cf. PLAUTE, *Pers.*, 551; VINGO., *En.*, IV, 538) qui est proprement la particule causale suivie de *-nē* interrogatif.

La signification propre de cet accusatif neutre *quia* est « comment », « pourquoi », ou plus exactement « relativement à quoi ». Selon que l'on donnait ou non à la phrase le ton interrogatif, *quia* avait le sens d'un pronom interrogatif ou d'un pronom relatif : on sait d'ailleurs que c'est pour cette raison que, dans la langue latine, le pronom interrogatif et le pronom relatif ont le même thème. Quoi qu'il en soit, *quia* « relativement à quoi » est devenu particule causale en passant par le sens intermédiaire « relativement à ceci que », « de ce que ». Il y a encore des traces nombreuses de l'emploi primitif de *quia* comme particule relative, par exemple dans les locutions où il est annoncé par un antécédent dans la proposition principale (cf. *eo... quia* [PLAUTE, CÍC.], *ea re... quia* [CORNÉL., CÍC.], *ob eam rem quia* [PLAUTE], *ideo... quia* [PLAUTE, CÍC.], *idcirco... quia* [PLAUTE, CÍC.], *propterea... quia* [PLAUTE, LUCR., CÍC.], etc.

4. Ainsi, dans Plaute, pour un emploi de *quod* on trouve vingt-deux emplois de *quia*. Dans Térence l'écart est moins grand : néanmoins pour un emploi de *quod* on trouve trois emplois de *quia*. Voy. DREGER, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, § 531, t. II³, p. 675, et cf. ZIMMERMAN, *Gebrauch der Conjunctionen « quod » und « quia » im älteren Latein* (Progr. du Mariengymnasium, Posen, 1880).

5. Sur la différence de sens, voy. ci-dessus, p. 460, n. 4.

§ 440). L'emploi des modes est absolument le même qu'avec *quod*.

Ex. : CIC., *Parad.*, 5, 1, 34 : **sapiens legibus non propter metum paret, sed eas sequitur, quia id salutare maxime esse judicat.** Etc.

REMARQUES. — I. Il est très rare que *quia* remplace *quod* pour introduire une proposition complétive du genre de celle qui a été étudiée ci-dessus (§ 437). On trouve cependant :

Ex. : CATON (éd. Jordan, 25, 1) : **Rhodiensibus id oberit, quod non male fecerunt, sed quia voluisse dicuntur facere.** — PLAUTE, *Cas.*, II, 6, 26 : **iniquom est quia** (ce fait que...) ... *Most.*, 51 : **invidere hoc mihi videre, quia mihi benest et tibi malest**¹. Etc.

II. De même que *quod*, la particule *quia* remplace, dans la langue de la décadence, la proposition infinitive après les verbes dire, savoir, montrer, etc. Toutefois cet usage ne remonte pas aussi haut que celui de *quod*, puisqu'on ne le trouve d'abord que dans les plus anciennes versions latines de l'écriture sainte².

Ex. : S. S. VET., *Joann.*, IV, 53 : **cognovit ergo pater, quia...** — TERT., *de anim.*, 5 : **credo quia... possunt.** — CYPR., *habit. virg.*, 15 : **nescientes, quia...** — HIER., *Ep.*, 22, 29 : **memento, quia...** — AUG., *Serm.*, 9, 3 : **ignoras, quia**, etc.³.

III. On a vu ci-dessus (§ 442, 3°, REM. I) que *non quod* était quelquefois remplacé par *non quia*. Dans ce cas, comme avec *non quod*, le mode employé est le *subjonctif* : l'indicatif est incorrect (cf. LUCR., II, 3 ; T-LIVE, XXXIII, 27, 6, etc.).

Mais il ne faut pas confondre cet emploi de *non quia*, mis pour *non quod* et signifiant *non que*, avec un autre emploi où *non quia* correspond au français *non point parce que...* En ce cas, l'indicatif peut être fort correct.

Ex. : T-LIVE, VII, 30, 13 : **nec enim quia dolent injuriam acceptam Samnites, sed quia gaudent oblatam sibi esse causam oppugnatum nos veniunt**, en effet *ce n'est pas parce qu'ils ressentent vivement l'injure reçue, c'est parce qu'ils sont heureux d'avoir un prétexte tout trouvé que les Samnites viennent nous attaquer* (le ressentiment des Samnites *est réel*, mais ce n'est pas la vraie raison de leur attaque).

444. — La conjonction cum. — La particule *cum* (arch. *quom*)⁴ a conservé le sens relatif dans un certain nombre de constructions dont voici quelques exemples.

1. Pour ce dernier exemple on peut contester que *quia* introduise une proposition complétive : on pourrait, contrairement à l'opinion de Zimmermann et de Dräger (*Hist. Synt.*, § 380, t. II, p. 232), lui donner la valeur d'une particule causale.

2. Ici, comme le fait justement remarquer M. BONNET, *ouv. cité*, p. 661 (cf. ci-dessous, n. 3), on ne peut guère douter qu'on ait affaire à un hellénisme, c'est-à-dire que *quia* soit la traduction de ὅτι.

3. Voy. H. GÖRZLER, *ouv. cité*, p. 383. Ajoutons avec M. BONNET (*le Latin de Grégoire de Tours*, p. 661) que le plus souvent *quia* ou *quod* sont pris au hasard l'un pour l'autre ou pour la proposition infinitive : il n'y a guère qu'un cas où *quia* seul est admis, c'est en tête d'un discours direct (cf. ce qui a été dit de ὅτι employé de la même façon, § 431).

4. On a tenté d'expliquer *cum* par le locatif du relatif, en rapprochant ce mot de la forme *cume* conservée dans le chant des Saliens (cf. JORDAN, *Kritische Beiträge*, p. 213 sqq.). Mais il est beaucoup plus naturel d'y voir l'accusatif singulier du thème pronominal *quo-* (cf. W. M. LINDSAY, *the Latin language*, p. 370), malgré l'anomalie de *m* désinentiel, au lieu de *d*, qui est la vraie forme de la désinence du neutre dans les pronoms ; pour écarter cette objection, il suffit de rappeler que le neutre du pronom *ipse* est *ipsum*, et que, par conséquent, il n'est pas absurde de voir dans *cum* (*quom*) une sorte de doublet de *quod*.

- 1° Par analogie avec les expressions *sunt qui*, etc. (cf. ci-dessus, § 417, 2°, c) on construit ordinairement avec le *subjonctif* les locutions *fuit (tempus) cum...*, *erit (tempus) cum*.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, VI, 24, 1 : *ac fuit antea tempus, cum Germanos Galli virtute superarent.* — Cic., *Brut.*, 2, 7 : *quod si fuit in re publica tempus ullum, cum extorquere arma posset e manibus iratorum civium boni civis auctoritas et oratio, tum profecto fuit, cum, etc.* P. *Mil.*, 26, 69 : *erit, erit illud profecto tempus, et illucescet ille aliquando dies, cum tu... desideres.* Etc.

Le subjonctif s'explique par l'idée de conséquence implicitement contenue dans la conjonction *cum*.

- 2° C'est de même l'idée de conséquence renfermée dans *cum* qui explique les constructions suivantes.

Cic., *de Off.*, III, 12, 50 : *incidunt... sæpe causæ cum* (dans des circonstances telles que) *repugnare utilitas honestati videatur.* *De Re publ.*, II, 10, 18 : *in id sæculum Romuli cecidit ætas, cum jam plena Græcia poetarum et musicorum esset* (un siècle tel que, etc.)¹.

REMARQUES. — I. A l'emploi de *cum* relatif il convient de rattacher les constructions suivantes, dans lesquelles *cum* signifie proprement (l'époque, le moment) où.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, VII, 28, 1 : *memini, cum mihi desipere videbare.* *Ad Qu. fr.*, II, 10, 2 : *memini, cum hominem portare.* Etc.

Dans ces formes de phrase, il semble que l'emploi de l'indicatif ou du subjonctif soit indifférent².

1. Par analogie avec ce qui a lieu dans les propositions relatives (§ 417, 2°), on doit toujours employer le subjonctif, quand les expressions *fuit (tempus) cum...*, *erit (tempus) cum...* sont négatives de forme ou de sens. On dira donc toujours *nunquam fuit (tempus) cum crederem* et *quod tempus erit cum beneficiorum memoria moriatur*?

Ex. : TERN., *Heaut.*, 359 : *nunquam commodius unquam erum audiui loqui, | nec (s.-c. fuit) cum male facere crederem mihi impunius | licere.* — Cic., *p. Mur.*, 38, 62 : *qui locus est, iudices, quod tempus, qui dies, quæ nox, cum ego non ex istorum insidiis ac mucronibus non solum meo, sed multo etiam magis divino consilio eripiar atque evolem?*

Au contraire, quand ces expressions sont affirmatives, on rencontre quelquefois l'indicatif, surtout dans la langue familière.

Ex. : PLAUTE, *Bacch.*, 416 : *jam aderit tempus, cum sese etiam ipse oderit.* — CORNÉL., *Rhet. ad Her.*, II, 19, 30 : *est, cum complexione supersedendum est... ; est, cum exornatio prætermittenda est...* — T.-LIVE, VII, 32, 13 : *fuit, cum hoc dici poterat...*

Enfin, quand l'expression temporelle est rendue plus précise par l'addition d'un adverbe ou d'un adjectif, on peut, comme dans les propositions relatives analogues, employer l'indicatif.

Ex. : TERN., *Hec.*, 308 : *nam sæpe est, quibus in rebus alius ne iratus quidem est, | cum de eadem causa est iracundus factus inimicissimus.* — Cic., *de Inv.*, I, 2, 2 : *nam fuit quoddam tempus, cum in agris homines passim bestiarum modo vagabantur et sibi victu fero vitam propagabant nec ratione animi quicquam, sed pleraque viribus corporis administrabant.* Etc. (voy. ci-après, § 447).

2. Toutefois, KÜHNER (*ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 202, 5, Anm. 4 (p. 884)) dit qu'on emploie

II. Au contraire, il semble qu'on emploie toujours le subjonctif dans les formules suivantes :

Cic., *de Orat.*, I, 28, 129 : *sæpe soleo audire Roscium, cum ita dicat se adhuc reperire discipulum, quem quidem probaret, potuisse neminem.*
 II, 6, 22 : *sæpe ex socero meo audiui, cum is diceret socerum suum Lælium semper fere cum Scipione solitum rusticari.* In *Verr.*, II, 3, 1, 3 : *hoc ex homine clarissimo, L. Crasso, sæpe auditum est, cum se nullius rei tam pœnitere diceret, quam quod C. Carbonem nunquam in iudicium vocasset.*

Peut-être faut-il chercher la raison de ce subjonctif dans le besoin d'établir entre les deux propositions une liaison plus étroite que ne ferait l'indicatif : je l'ai entendu, comme il disait (je lui ai entendu dire), etc.

Cf. Cic., *de Orat.*, II, 90, 365 : *audiui Metrodorum, cum de his ipsis disputaret.* De *Nat. deor.*, I, 21, 58 : *sæpe de familiare illo tuo videor audisse, cum te togatis omnibus anteferebat.*

Toutefois il faut ajouter que presque partout dans ces constructions le verbe est à l'imparfait ; or on sait qu'en pareil cas les Latins emploient le *subjonctif* (cf. ci-après, § 446, REM. I et § 447).

445. — Cum conjonction de temps. — Dans les constructions dont il vient d'être question, la particule *cum* conserve encore plus ou moins la valeur d'un relatif¹. Mais elle joue ordinairement le rôle

l'indicatif, quand *memini cum...* est l'équivalent de *memini temporis, quo...* et le subjonctif, quand *memini cum...* signifie « je me rappelle une époque telle que... ». D'autre part, W. Gardner Hale, *the cum constructions; their history and functions*, p. 159 et 193, a établi que *cum* suivi du subjonctif répond à la question « *quo statu rerum?* » et signifie « à un moment où... », tandis que *cum* suivi de l'indicatif répond à la question « *quando?* » et signifie « au moment où... ». Mais ces deux explications ne me paraissent pas rendre compte de la construction particulière dont il est question en ce moment ; celle de Kühner ne convient qu'à un très petit nombre de cas où l'on peut, en effet, établir la distinction qu'il fait ; quant à la remarque de W. Gardner Hale, elle paraît s'appliquer exclusivement aux propositions temporelles qui répondent à des propositions relatives comme celles-ci : *qui ex ipso audissent* « des gens qui... », et *qui ex ipso audierant* « les gens qui... ». Ainsi l'on trouve, en effet :

Cic., *p. Rosc. Am.*, 18, 50 : *accusator esses ridiculus, si illis temporibus natus esses, cum ab aratro arcescebantur qui consules fierent* (« si tu étais né à cette époque où l'on allait chercher à la charrue ceux dont on voulait faire des consuls »).

à côté de :

Cic., *p. Rosc. Com.*, 12, 33 : *accepit... agrum temporibus eis cum jacerent pretia prædiorum* (« à une époque où le prix des terres était avili »).

Remarquez de plus que dans ces deux exemples l'emploi du mode est en quelque sorte déterminé par le pronom même qui sert d'antécédent à *cum* relatif : il est évident en effet que le sens de *illis* dans le premier exemple ne permettrait pas d'employer un autre mode que l'indicatif et que dans le second exemple le sens de *eis* appelle, en quelque sorte, le subjonctif. Par conséquent l'explication de W. Gardner Hale, comme celle de Kühner (dont elle se rapproche d'ailleurs), ne saurait rendre compte que des constructions où la particule *cum* implique une idée particulière s'ajoutant à l'idée de temps, et il faut reconnaître que dans un grand nombre de cas l'usage permettait de mettre indifféremment l'indicatif ou le subjonctif, parce que le sens général de la phrase n'imposait pas l'obligation d'employer l'un plutôt que l'autre.

C'est ainsi encore qu'avec les locutions *video* (*videbam, vidi*) *cum...*, etc., on trouve l'indicatif à côté du subjonctif,

Ex. : Cic., *de Orat.*, III, 23, 87 : *dies et noctes virum summa virtute et prudentia videbamus, philosopho cum operam daret, Q. Tiberonem. P. Sestio, 59, 126 : cum quotidie gladiatores spectaret, nunquam est conspectus, cum veniret.* — Ovide, *Mét.*, XIV, 181-182, *vidi cum monte revulso | immanem scopulum medias permisit in undas.*

1. Cet emploi de *cum* doit, en effet, être rapproché du latinisme bien connu, qui consiste à

d'une conjonction de temps et, comme telle, elle est soumise à des règles assez délicates.

Il faut distinguer deux cas : la conjonction **cum** marque simplement un rapport de temps entre deux faits ou elle exprime une idée de répétition.

1° La conjonction **cum** marque simplement un rapport de temps.

446. — Quand **cum** ainsi employé signifie à l'époque où, au moment où ou bien depuis que, il se construit régulièrement avec les divers temps de l'indicatif.

Ex. : Cés., de Bell. Gall., VI, 12, 1 : **cum** Cæsar in Galliam venit, alterius factionis principes erant Hædui, alterius Sequani¹. I, 40, 5 : factum ejus hostis periculum patrum nostrorum memoria, **cum** Cimbris et Teutonis a C. Mario pulsus non minorem laudem exercitus quam ipse imperator meritus videbatur. De Bell. cir., III, 18, 4 : cujus rei opinio tolli non poterit, **cum** in Italiam... reductus existimabor. Etc.

Cic., ad Fam., XV, 41, 1 : multi sunt anni, **cum**² ille... a me diligitur. Philipp., 12, 40, 24 : vicesimus annus est, **cum** omnes scelerati me unum petunt³. — T.-LIVE, IX, 33, 3 : permulti anni jam erant, **cum** inter patricios magistratus tribunosque nulla certamina fuerant. Etc.

remplacer par des adverbess pronominaux des pronoms accompagnés d'une préposition. On doit fort bien :

Cic., Tusc., I, 12, 58 : apud Græcos, **indeque** (= et ab iis) perlapsus ad nos, Hercules tantus habetur deus. De Sen., 4, 12 : divinabam id quod evenit, illo extincto fore **unde** (= a quo) discerem neminem. Etc.

C'est pour cela qu'on a pu dire :

Cic., ad Att., III, 3 : utinam illum diem videam, **cum** (= quo) tibi agam gratias ! De Rep., II, 10, 48 : in id sæculum Romuli cecidit ætas, **cum** (= quo) jam plena Græcia poetarum et musicorum esset. Etc.

1. Dans la langue familière, on trouve **cum** « au moment où » construit avec le présent historique, au lieu de l'indicatif historique.

Ex. : Cic., in Verr., II, 4, 14, 32 : eo **cum** venio, prætor quiescebat (cf. ad Att., X, 16, 5).

2. Dans les phrases comme celle-ci où **cum** signifie « depuis que », la conjonction garde encore la valeur d'un relatif (cf. ci-dessus, § 444).

3. Remarquez la phrase suivante :

Cic., ad Att., XIII, 12, 3 : biennium præterit, **cum** ille Καλλιπιδης assiduo cursu cubitum nullum processerit.

Elle ne signifie pas : « il y a deux ans que notre homme (qui va si vite, quand il veut) n'a pas avancé d'une coudée, » mais bien : « deux ans se sont écoulés et cependant notre homme... n'a pas avancé d'une coudée. » Bien que dans cette phrase la conjonction **cum** soit l'équivalent de **cum interim** (voy. ci-après, § 449), le subjonctif est amené, je crois, par l'analogie des propositions commençant par **est**, **fuit** (etc.), **cum**... Il semble, en effet, qu'il faille traduire littéralement : « deux ans se sont écoulés, espace de temps tel que < cependant > il n'a pas avancé d'une coudée. » On pourrait voir aussi dans **processerit** un emploi particulier du subjonctif destiné à exprimer nettement la forte opposition qu'il y a entre les deux idées et par conséquent entre les deux propositions. En tout cas l'une ou l'autre explication me paraît préférable à celle qui voit dans ce tour une simple dérogation à la règle d'emploi de **cum** (**interim**).

REMARQUES. — I. Toutefois, quand la conjonction **cum** signifiant à l'époque où se trouve employée avec un verbe à l'imparfait, le verbe *peut* se mettre au *subjonctif*.

Ex. : Cic., *de Lege agr.*, 2, 24, 64 : **tum cum haberet** hæc res publica Luscinos, Calatinos, Acidinos..., et **tum cum erant** Catones, Philii, Lælii, etc.¹.

II. Pour l'emploi de **cum**..., **tum**..., voyez ci-dessus, § 364, REM. IV, p. 366 et suiv.

III. Avec **nunc**, **cum**... on ne trouve le subjonctif que si **cum** a le sens causal.

Ex. : Cic., *p. Murena*, 3, 6 : **quod si tum, cum res publica vim et severitatem desiderabat, vici naturam et tam vehemens fui, quam cogebam, non quam volebam, nunc, cum omnes me causæ ad misericordiam atque ad humanitatem vocent, quanto tandem studio debeo naturæ meæ consuetudinique servire?** Cf. *ibid.*, § 8 : **neque enim, si tibi tum, cum peteres consulatum, adfui, nunc, cum Murenam ipsum petas, adjutor eodem pacto esse debeo.**

Dans les deux cas il pourrait y avoir l'indicatif (**vocant** et **petis**), mais le sens ne serait pas le même : l'indicatif marquerait simplement une idée de temps, le subjonctif y ajoute une idée de cause.

447. — Quand **cum** est employé dans un récit pour marquer l'enchaînement des événements, il se construit avec l'imparfait ou le plus-que-parfait du *subjonctif*² et signifie lorsque, comme, alors que³ ou bien équivalant à une proposition participiale.

Ex. : Cic., *de Off.*, III, 2, 86 : **cum** (alors que, comme) **rex Pyrrhus populo Romano bellum ultro intulisset, cumque de imperio certamen esset cum rege generoso ac potente, perfuga**

1. La construction **tum cum haberet** est sans doute due à l'analogie de **fuit cum** (cf. p. 465, note) : **tum cum haberet**, « à une époque où il avait... ». **tum cum habebat**, « à l'époque où il avait... ». L'écrivain choisit entre les deux tournures, selon la nuance de pensée qu'il veut exprimer.

2. La langue latine a assimilé cet enchaînement des faits à un rapport de cause à effet, ce qui explique le subjonctif (cf. ci-après, § 452, 1°).

3. Il ne faut pas oublier que quand **cum** signifie « au moment où », il se construit avec l'indicatif, même dans le récit historique.

Ex. : T.-LIVE, XXIII, 49, 5 : **Cum** (« au moment où ») **hi commeatus venerunt, Ilturgi oppidum ab Hasdrubale... oppugnabatur.**

C'est pour la même raison qu'on trouve **cum** fort correctement employé avec l'indicatif aoriste dans une phrase comme celle-ci :

T.-LIVE, XLV, 34, 10 : **cum** (« à l'époque où ») **hæc in Macedonia Epiroque gesta sunt, legati in Asiam pervenerunt.**

Mais si **cum** signifie « lorsque, quand », il est tout à fait incorrect de l'employer ainsi : en effet, cette construction ne se trouve que chez des écrivains dont la langue n'est pas très pure.

Ex. : GALBA (chez Cic., *ad Fam.*, X, 30, 4) : **quo cum venit, complures ibi amisit** (on attendrait **quo cum venisset**, ou tout au moins **quo ubi...** **quo postquam venit**)... Cf. AUCR. *de Bell. Hisp.*, 3 ; 18 ; T.-LIVE, IV, 60, etc.

Les exemples de cette irrégularité sont d'ailleurs moins nombreux qu'il ne paraît, si l'on tient compte de ce fait que pour plusieurs d'entre eux le texte doit être évidemment corrigé.

Ex. : CÉS., *de Bell. civ.*, II, 17, 3 : **postea vero, cum... cognovit** (il faut corriger **postea vero quam**, cf. *de Bell. Gall.*, IV, 37, 4). — T.-LIVE, XXIX, 37, 8 : **cum ad tribunal Polliam ventum est** (Siesbye a corrigé **est** en **esset** avec raison, car cette confusion est fréquente dans les manuscrits). Etc.

ab eo venit in castra Fabricii. *P. Planc.*, 26, 64-65 : sic tum existimabam, nihil homines aliud Romæ nisi de quæstura mea loqui... At ego, *cum* (comme) casu diebus iis itineris faciendi causa, decedens e provincia, Puteolos forte *venissem*, *cum* (au moment [de l'année] où)¹ plurimi et lautissimi in iis locis *solent* esse, concidi pæne, iudices, *cum* (lorsque) ex me quidam *quæsisset* quo die Roma exissem et numquidnam novi esset. — *CORN. NÉP., Thras.*, 2, 7 : cecidit Critias..., *cum* (alors que) quidem ... fortissime *pugnaret* (cf. *de Reg.*, 3, 2 : Antigonus, *cum* adversus Seleucum Lysimachumque *dimicaret*, in prælio occisus est). Etc.

448. — Quand la conjonction *cum* vient après une proposition principale contenant *jam* (déjà [tel fait avait eu lieu]), *vix* ou *vixdum* (à peine [tel fait avait-il eu lieu]), *nondum* ([tel fait n'avait] pas encore [eu lieu]), elle se construit régulièrement avec l'indicatif.

Ex. : *TÉR., Eun.*, 633 : longe jam abieram, *cum sensi*. — *CÉS., de Bell. Gall.*, VI, 7, 2 : *jamque* ab eo non longius bidui via aberant, *cum* duas venisse legiones *cognoscunt*. — *CIC., in Verr.*, II, 5, 34, 88 : evolarat *jam* e conspectu... quadriremis, *cum* etiamtum ceteræ naves uno in loco *moliebantur*². — *T.-LIVE*, XXII, 4, 1 : *jam* ver appetebat, *cum Hannibal ex hibernis movit* (cf. XXIX, 7, 8), etc.

CIC., de Or., II, 21, 89 : *vix* annus intercesserat, *cum* Sulpicius accusavit C. Norbanum. *Ad Att.*, IX, 2 A, 3 : *vixdum* epistulam tuam legeram, *cum* ad me Postumus Curtius *venit*. — *T.-LIVE*, XXVII, 28, 41 : *vixdum* satis patebat iter, *cum* perfugæ certatim *ruunt* per portam³.

CIC., p. Cluent., 9, 28 : dies *nondum* decem intercesserant, *cum* ille alter filius *necatur*. — *T.-LIVE*, XXXV, 2, 4 : *nondum* ab Roma (cf. ci-dessus, § 143, *REM.*, IV, 1°, p. 175) profectus erat C. Flaminius prætor, *cum* hæc in Hispania *gerebantur*⁴.

1. De là l'indicatif *solent* (cf. p. 467, n. 3).

2. Au lieu de cet imparfait exprimant un état, certains écrivains (Salluste, Tacite) emploient aussi l'infinitif de description ou infinitif historique.

Ex. : *SALL., Jug.*, 98, 2 : *jamque* dies consumptus erat, *cum* tamen barbari nihil *remittere*... atque acius *instare*.

3. Dans la langue familière *vix* ou *vixdum* sont remplacés quelquefois par *tantum quod* (voy. ci-dessus, p. 457, *REM.*) ou par *commodum* « justement » (cf. ci-dessus, p. 75, n. 3).

Ex. : *CIC., ad Fam.*, VII, 23, 1 : *tantum quod* ex Arpinati veneram, *cum* mihi a te litteræ *redditæ sunt* (cf. *VALLER., II*, 117, 4). *Ad Att.*, II, 12, 2 : *emerseram commodum* ex Antiati in Appiam, *cum* in me *incurrit*.

4. La même construction de *cum* avec l'indicatif est de rigueur quand l'idée qui, dans la proposition

REMARQUES. — I. C'est seulement chez les poètes que *cum* employé ainsi peut être remplacé par une conjonction copulative. Cf. ci-dessus, p. 344, n. 1.

II. Contrairement à la règle rigoureuse qui a été exposée ci-dessus, Tite-Live a employé souvent le subjonctif imparfait : c'est une véritable incorrection¹.

Ex. : T.-LIVE, XXIII, 27, 5 : *ut quisque arma ceperat, sine imperio, sine signo, incompressi, inordinati in prælium ruunt; jam primi conseruerant manus, cum alii catervatim currerent, alii nondum e castris exissent*. XXVIII, 44, 19 : *et jam conflixerant cornua, cum... Pœni veterani Africæ nondum ad teli coniectum venissent neque in cornua... discurrere auderent*.

III. Mais il ne faut pas confondre cet emploi incorrect du subjonctif avec la construction *très correcte* qu'on trouve dans une phrase comme celle-ci :

CIC., *in Verr.*, II, 4, 40, 86 : *vix erat hoc plane imperatum, cum illum spoliatum stipatumque lictoribus videres*.

Dans cet exemple, *videres* est au mode potentiel et doit se traduire par : « on *pourrait* le voir. »

449. — Pour marquer une *circonstance qui accompagne l'action principale*, on emploie souvent dans la proposition subordonnée temporelle *cum interea*, *cum interim* ou simplement *cum*, locutions que le français peut rendre par *et* pendant ce temps-là, *et* cependant².

a) En pareil cas, le verbe de la proposition temporelle se met à l'*indicatif*, s'il doit être au *présent* ou au *parfait*.

principale, devrait être marquée par *jam*, *vix*, *nondum*, etc., est simplement impliquée dans l'ensemble.

Ex. : T.-LIVE, XXIII, 32, 7 : *erant, qui Magonem in Hispaniam averterent, cum Sardiniae recipiendae repentina spes affulsit*. XXIII, 18, 3 : *barbarus moliri portas parat, cum patefactis repente portis cohortes duae erumpunt*. — CIC., *p. Sest.*, 37, 79 : *fretus sanctitate tribunatus venit in templum Castoris, obnuntiavit consuli, cum subito manus illa Clodiana exclamat*. (Cf. *Phil.*, 2, 29, 73; *ad Att.*, IV, 2, 3; *p. Cæc.*, 10, 30.)

De même, on trouve, en pareil cas, l'infinitif historique remplaçant l'imparfait chez Tacite.

Ex. : TAC., *Ann.*, IV, 50 : *ingruebat nox..., cum Sabinus circumire, hortari, etc.*

1. Vraisemblablement due à une fausse analogie avec la règle § 447.

2. Il ne faut pas confondre *cum interea*, *cum interim*, etc., avec *cum tamen*. Dans cette locution, en effet, *tamen* est restrictif et joue le même rôle qu'après le relatif *qui* (cf. ci-dessus, p. 421, n. 2), c'est-à-dire que *cum tamen* équivaut au français « époque, circonstance dans laquelle cependant ».

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 5, 29, 74 : *fit gemitus omnium et clamor, cum tamen* (« et cependant dans cette circonstance ») *a præsenti supplicio tuo continuit populus Romanus se*. — T.-LIVE, XXVII, 20, 11-12 : *et jam de imperio abrogando ejus agebat, cum tamen necessarij Claudij obtinuerunt, ut... Marcellus Romam rediret* (cf. VI, 42, 10).

Par contre, on trouve quelquefois chez Tacite *cum interim* employé au lieu de *cum tamen*.

Ex. : TAC., *Hist.*, IV, 42 : *an Neronem extremum dominorum putatis? Idem crediderant, qui Tiberio, qui Gajo superstites fuerunt, cum interim* (« et pourtant ») *sævior exortus est*.

L'emploi du mode est soumis à la règle § 448.

Ex. : CIC., *p. Cluent.*, 30, 82 : anni sunt octo, ... *cum* omnia quæ ad eam rem pertinent ... *agitatis, tractatis, inquiritis* (cf. ci-dessus, § 446) : *cum interea* Cluentianæ pecuniæ vestigium nullum *invenitis*. — SALL., *Jug.*, 12, 5 : strepitu et tumultu omnia miscere (inf. hist.) : *cum interim* Hiempsal *reperitur*, etc. *Oratio Collæ*, § 7 : Macedonia plena hostium est nec minus Italiæ maritima et provinciarum, *cum interim* vectigalia parva et bellis incerta vix partem sumptuum sustinent. Etc.

CIC., *in Pis.*, 38, 93 : ultimas Hadriani maris oras petivit : *cum interim* Dyrrachii milites domum... obsidere cæperunt. Etc.

b) Le verbe de la proposition temporelle se met au *subjonctif*, s'il doit être à l'*imparfait* ou au *plus-que-parfait*.

Ex. : CIC., *P. Sulla*, 5, 16 : quod flagitium Lentulus non *cum* Autronio concepit? quod sine eodem illo Catilina facinus admisit? *Cum interim* Sulla cum eisdem illis... ne mediocri quidem sermone et congressu *conjungeretur*. — T.-LIVE, II, 5, 8 : nudatos virgis cædunt securique feriunt : *cum inter omne tempus* pater vultusque et os ejus spectaculo *esset*¹.

REMARQUE. — Toutefois, l'on trouve l'imparfait ou le plus-que-parfait de l'*indicatif* après *cum interea*, si la proposition principale est à l'*imparfait*.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 5, 62, 162 : *cædebatur* virgis... : *cum interea* nullus gemitus, nulla vox alia illius miseri... *audiebatur*, nisi hæc : « Civis Romanus sum. » — T.-LIVE, XXVIII, 2, 1 : tria milia ferme aberat, *cum* (p. *cum interea*) haudum quisquam hostium *senserat*. Etc.

Ici encore, certains auteurs (T.-Live, Tacite) remplacent dans la proposition temporelle l'imparfait de l'*indicatif* par l'*infinitif historique*.

Ex. : T.-LIVE, III, 37, 5 : id modo plebes *agitabat*, quonam modo tribuniciam potestatem... repararent : *cum interim* mentio comitorum nulla fieri. II, 27, 1 : Romanus promissa consulis... *expectabat* : *cum* (p. *cum interim*) Appius... quam asperime poterat... jus dicere.

c) Enfin le verbe de la proposition temporelle se met au *subjonctif*, si *cum* peut se traduire par quoique (cf. ci-après, § 452, 2°).

2° La conjonction *cum* marque une idée de répétition.

450. — Les propositions temporelles avec *cum* qui marquent la répétition d'une action se mettent régulièrement à l'*indicatif*.

1. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 220 bis; R. KÜHN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 886; A. DREGER, *Hist. Synt.*, t. II, p. 567.

EX. : CÉS., *de Bell. Gall.*, III, 14, 6 : **cum** funes ... comprehensi adduc-tique **erant**, ... **prærumpebantur**. III, 15, 1 : **cum** singulas binæ ac ternæ naves **circumsteterant**, ... contendebant. IV, 17, 4 : **hæc cum defixerat** fistucisque **adegerat**, ... statuebat. V, 19, 2 : **cum** equitatus noster ... se in agros **ejecerat**, ... emittebat; V, 35, 1 : **cum** quæpiam cohors ex orbe **excesserat** atque impetum **fecerat**, ... refugiebant. V, 35, 3 : **cum** in eum locum ... reverti **cœperant**, ... circumveniebantur. VII, 22, 2 : quas (falces) **cum destina-verant**, ... reducebant. *De Bell. civ.*, I, 58, 2 : **cum** propius **erat** ... ventum, ... confugiebant. I, 79, 3 : **cum** vallis aut locus declivis **suberat**, neque ii ... opem ferre **pote-rant**, etc. III, 44, 6 : atque **cum erant** loca Cæsari capienda, ... Pompejus ... sagittarios ... mittebat. Etc.

451. — Toutefois, comme on l'a vu ci-dessus (§ 410), on trouve par-fois le subjonctif imparfait ou plus-que-parfait dans des propositions de ce genre.

Cet emploi illogique du subjonctif, inconnu au latin archaïque, est rare avant Tite-Live. Cependant on en cite déjà quelques exemples chez des auteurs comme Cicéron et César¹.

EX. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 22, 48 : qui **cum** in convivium **venisset**, si quicquam cælati **aspexerat**, manus abstinere non poterat (cf. *Brut.*, 38, 143 : *de Orat.*, I, 54, 232; *de Div.*, I, 45, 102). — CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 16, 3 : **cum** longius necessario **proce-derent**. *De Bell. civ.*, II, 41, 6 : **cum** cohortes ex acie **pro-currissent**. — CORN. NÉP., *Cimon*, 4, 2 : **cum** aliquem ... **videret** (cf. *Alc.*, 1, 3; *Epam.*, 3, 3; 5; *Ag.*, 8, 1; *Tim.*, 4, 2; 3; *Att.*, 2, 4; 20, 1; 2. — T.-LIVE, II, 27, 8 : **cum** in jus duci debi-torem **vidissent** (cf. III, 11, 4; V, 48, 2; XXI, 28, 10; XXXV, 28, 2; XLIV, 29, 3, etc.)².

REMARQUE. — Quand le verbe de la proposition où se trouve **cum** ainsi employé n'est ni à l'imparfait ni au plus-que-parfait, le subjonctif est une grave incorrection (voy. ci-dessus, p. 425, REM. II).

452. — La particule **cum** dans une proposition causale ou concessive. — Du sens temporel la particule **cum** a passé au sens causal³ et au sens concessif.

1. Voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 294 et suiv.

2. Pour l'explication de cet emploi du subjonctif, voy. ci-dessus, p. 424, n. 3.

3. L'intermédiaire doit être cherché dans des phrases où **cum** signifie « quand », tout en se rapprochant de « du moment que ».

EX. : PLAUT., *Pseud.*, 931 : **occidis me, cum istuc rogitas**. — CIC., *in Verr.*, II, 64, 165 : **hi cum de tuis factis publice conqueruntur, nonne hoc indicant tantas esse injurias**. Etc.

1° Comme particule causale, *cum* signifie « du moment que », d'où puisque. Construit avec l'indicatif dans l'ancienne langue¹, il ne s'emploie à l'époque classique qu'avec le *subjonctif* : cela tient à ce qu'à l'époque classique on voyait dans l'emploi du *subjonctif* un moyen d'exprimer formellement le rapport de *cause* qui, auparavant, n'était pas énoncé par le tour grammatical.

Ex. : CIC., *de Fin.*, I, 20, 66 : *cum solitudo et vita sine amicis insidiarum et metus plena sit, ratio ipsa monet amicitias comparare*. *De Off.*, III, 2, 6 : *cum Athenas tanquam ad mercaturam bonarum artium sis profectus, inanem redire turpissimum est*. *De Leg. agr.*, 2, 12, 30 : *non intellego, quare Rullus quemquam intercessurum putet, cum intercessio stultitiam intercessoris significatura sit*. Etc.

REMARQUES. — I. On trouve encore un reste de la syntaxe primitive dans les constructions familières où la conjonction *cum* remplace *quod* après les expressions *gratulor, gratias ago, magna lætitia nobis est*, etc.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, IX, 14, 3 : *gratulor tibi, cum tantum vales apud Dola bellam*. *Id.*, XIII, 24 2 : *tibi maximas gratias ago, cum tantum litteræ meæ potuerunt, ut...* — SALL., *Jug.*, 102, 5 : *rex Bocche, magna lætitia nobis est, cum te talem virum dei monuere, uti aliquando pacem quam bellum malles*².

II. De même, lorsque *cum* correspond au gérondif français précédé de « en », on le construit avec l'*indicatif* présent, parfait ou futur ; mais si le verbe doit être à l'imparfait ou au plus-que-parfait, on le met au *subjonctif*³.

1. Voy. A. DRAGER, *Hist. Synt.*, t. II², p. 679. Notez qu'il se trompe en disant, d'après Lübbert, qu'on trouve dans Plaute trois exemples du *subjonctif* avec *cum* (*Mil.*, 1327 : *Pseud.*, 184 : *Capl.*, 892), dans lesquels le *subjonctif* aurait la valeur d'un potentiel : le premier exemple est à écarter, parce que *lacrumem* est une mauvaise correction ; dans les deux autres, *quom* a le sens *adversatif* et non causal ; en tout cas il ne saurait être question du potentiel. C'est seulement dans Térence qu'on voit pour la première fois la particule *cum* « puisque » construite avec le *subjonctif*.

Ex. : TER., *Hec.*, 704 sq. : *nam puerum injussu, credo, non tollent meo, | præsertim in ea re quom sit mi adjutrix socrus*.

Dræger cite un autre exemple de Térence (*Ad.*, 165 sq.), où il voit avec raison un emploi de *cum* pris dans le sens *adversatif*.

Ex. : TER., *Ad.*, 165 sq. : *novi ego vostra hæc : « Nolle factum ; dabitur jusjurandum, indignum | te esse injuria hac, » indignis cum egomet sim acceptus modis*.

L'idée générale est celle-ci : « Je connais vos excuses : « J'en suis au désespoir, vous ne méritiez pas ce traitement. » < On me dit cela >, alors que ce traitement indigne je l'ai subi tout de même. » 2. On voit que dans ces formes de phrases, *CUM* est employé avec la valeur de sa signification primitive « relativement à ceci que » ; en effet, étymologiquement c'est un doublet de *quod* (cf. ci-dessus, p. 463, n. 4). C'est ce qui explique encore des constructions comme celles-ci :

Ex. : PLAUT., *Most.*, 719 : *amice facis, cum me laudas*. — CIC., *p. Mil.*, 36, 99 : *tæ quidem, cum isto animo es, satis laudare non possum* (et par analogie avec l'idée du verbe *laudo* : CIC., *de Orat.*, II, 37, 154 : *quo etiam major vir [Numa] habendus est, cum illam sapientiam cognovit*). P. CÆCIN., 27, 79 : *permanam a nobis initis gratiam, cum hunc auctorem nostræ defensionis esse dicitis*. *De Fin.* III, 2, 9 : *præclare facis, cum... puerum diligis*. Etc.

3. En d'autres termes, la construction primitive s'est maintenue, en pareil cas, dans toutes les formes de phrase où ne pouvait pas s'exercer l'influence de la construction § 447.

Ex. : CIC., *p. Rosc. Am.*, 19, 54 : *concedo tibi ut ea prætereas, quæ, cum¹ taces, nulla esse concedis.* Etc.

Mais il faut écarter l'exemple suivant :

CIC., *p. Mil.*, 5, 12 : (Munatius Plancus) *cotidie meam potentiam invidiose criminabatur, cum diceret² senatum, non quod sentiret, sed quod ego vellem, decernere;*

dans lequel *cum diceret* équivaut au français disant et développe l'idée de *criminabatur*.

III. *Cum* signifiant puisque est quelquefois remplacé par *quippe cum* (ENN., PLAUTE, CIC.³, CORN. NÉP., T.-LIVE, APULÉE), bien sûr, *puisque*, plus rarement par *utpote cum* (CIC.⁴, ASIN. POL., VAL.-MAX., CELSE, Q.-CURCE, MIN. FELIX), comme il est possible, *puisque*, ou par *ut cum* (cf. QUINT., X, 1, 76) avec le *subjonctif*.

2° Comme particule concessive *cum* se construit toujours avec le *subjonctif* à l'époque classique⁵.

Ex. : CIC., *Tusc.*, I, 29, 71 : *Socrates, cum facile posset educi e custodia, noluit.* *P. Mil.*, 35, 98 : *hoc tempore ipso, cum omnes a meis inimicis faces meæ invidiæ subjiciantur, tamen omni in hominum cœtu celebramur.* *De Orat.*, III, 16, 60 : *Socratis ingenium variosque sermones immortalitati scriptis suis Plato tradidit (aoriste), cum ipse litteram Socrates nullam reliquisset⁶.* Etc.

453. — La conjonction *quoniam*. — A la conjonction *cum* on peut rattacher *quoniam*⁷, qui a pris dans la langue latine la valeur d'une particule causale⁸.

1. On voit que dans ces sortes de phrases le latin *cum* se rapproche plus du sens de « quand » que de « du moment que ». C'est précisément ce que rend le gérondif français précédé de « en ».

2. C'est une erreur de voir avec KCHMA (*ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 882, Anm. 2) dans l'expression *cum diceret* un subjonctif de répétition. On a dit plus haut (§ 450 sq.) ce qu'il faut penser de cette construction à l'époque classique.

3. Ex. : CIC., *de Leg.*, I, 1, 5 : *aliæ in historia leges observandæ, aliæ in poemate, quippe cum in illa ad veritatem referantur, in hac ad delectationem pleraque.*

4. Ex. : CIC., *ad Att.*, V, 8, 1 : *me incommoda valetudo qua jam emergeram, utpote cum sine febris laborassem, tenebat duodecimum jam diem Brundisii* (cf. ci-dessus, § 239 et § 251, *Rm.* V, p. 262 et 269).

5. Mais, dans l'ancienne langue, on pouvait le construire avec l'indicatif : *cum* signifiant proprement « alors que cependant » (d'où l'on a tiré « bien que, quoique »), on comprend que l'ancienne langue ait pu s'attacher surtout au sens temporel : de là l'emploi de l'indicatif.

6. On remarquera l'emploi du plus-que-parfait là où, d'après l'usage de la langue française, il semblerait qu'on dût avoir le parfait. C'est que le latin applique ici la règle générale dont il a été question ci-dessus (§ 251, *Rm.* I [p. 269, n. 1] et § 255).

7. La particule *quoniam* est pour *quom jam*, mais les Latins avaient si peu conscience de cette formation qu'on trouve, par exemple :

CIC., *in Cat.*, 3, 12, 29 : *quoniam jam nox est.*

8. Dans le latin archaïque *quoniam* conservait le sens primitif « après que ».

Ex. : PLAUTE, *Mil.*, 129 : *ego quoniam inspexi mulieris sententiam, | cepi tabellas...*

Le passage du sens temporel au sens causal a été favorisé par des expressions dans lesquelles *quoniam* tient autant de l'une que de l'autre signification « après que », « puisque ».

Ex. : PLAUTE, *Amph.*, 835 : *vera dico, set nequiquam, quoniam non vis credere.* — TRU., *Andr.*, 250 : *... ea quoniam nemini obtrudi potest, | itur ad me.* — CIC., *p. imp. Cn. Pomp.*, 8, 20 : *quoniam de genere belli dixi, nunc de magnitudine pauca dicam.*

A partir de Cicéron, c'est le sens causal qui domine : toutefois on trouve encore chez les écrivains

L'emploi des modes est réglé par les mêmes lois que ci-dessus (§ 441).

REMARQUES. — I. La particule **quoniam** est souvent accompagnée de **quidem** (cf. en grec *ἐπειδὴ γε*, puisque certes).

EX. : CIC., *Tusc.*, III, 27, 66 : **an est ullum tempus — quoniam quidem** (puisque aussi bien) **res in nostra potestate est —, cui non ponendæ curæ et ægritudinis causâ serviamus?** De *Leg.*, III, 1, 1 : **sane gaudeo quod te interpellavi, quoniam quidem tam pulchrum mihi dedisti iudicii tui testimonium.**

II. La signification propre de **quoniam** étant « alors que », il semble qu'on ne devrait pas trouver cette conjonction comme synonyme de **quod** ou de **quia**, parce que, à cause que). Cependant dans le latin populaire et à l'époque impériale cette confusion s'est produite.

EX. : [ASIN. POLLION], *de Bell. Afr.*, 42, 4 : **non est visa ratio propius accedendi eo die ad oppidum, quoniam ibi præsidium grande Numidarum cognoverat.** — TAC., *Ann.*, I, 10 : **ne Tiberium quidem caritate aut reipublicæ cura successorem adscitum, sed quoniam arrogantiam ... ejus introspererit** (style indir.). — SUÉT., *Jul.*, 74 : **piratas ... quoniam suffixurum se cruci juraverat, jugulari prius jussit, deinde affligi.** Etc.

De là des constructions comme **ideo quoniam** (PLINE, *H. N.*, XX, 35; AUG., *propterea quoniam* (A.-GELLE, *N. A.*, III, 6, 3), **eo quoniam** (A.-GELLE, *N. A.*, VII, 13, 3), **non ideo quoniam** (JUSTIN, AUG.).

III. Une confusion plus extraordinaire encore est celle que font les écrivains de la décadence quand ils emploient **quoniam**, au lieu de **quod** ou de **quia** (déjà fort incorrects, cf. ci-dessus, §§ 438, REM. I; 443, REM. II), pour tenir la place d'une proposition infinitive après les verbes signifiant dire, savoir, etc.¹.

EX. : SAINT JÉRÔME, *Ep.*, 147, 1 : **ignorans quoniam benignitas Dei ad pœnitentiam te hortatur.** In *Luc. hom.*, 12 : **annuntiet vobis quoniam natus est hodie vobis salvator** (cf. *ib.* 13; 35).

454. — La conjonction **donec**. — La conjonction **donec** (arch. **donicum**, **donique**) peut être, elle aussi, rattachée à la particule **cum**².

archaïsants, comme Aulu-Gelle, par exemple (cf. *Noct. Att.*, VI, 5, 4), quelques traces de l'ancienne et primitive acception du mot.

1. **Quoniam** est fréquent dans les versions latines de la Bible, comme traduction de *ὅτι* ou de *διότι*. Voy. KAULEN, *Handbuch z. Vulg.*, p. 246, cité par M. BONNET, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 661, et cf. H. GÖTZER, *Latinité de saint Jérôme*, p. 384.

2. Cf. W. M. LINDSAY, *the Latin language*, p. 609 : « Pour expliquer **dōnēc**, il ne faut pas le « séparer des formes accessoires **dōnicum** et **dōnique**. **Donicum** est cité comme une forme du vieux « latin par Charisius (p. 197, 15, *Keil*), lequel renvoie à deux vers de Livius Andronicus :

**Ibi manens sedeto donicum videbis
Me carpento vehente meam domum venisse,**

« à Caton et à Plaute (cf. *Pseud.*, 1168 ; *Capt.*, 329 ; *Most.*, 116 ; *Aul.*, I, 1, 19 ; *Truc.*, I, 1, 17).
« Cette particule contient « **do-ne** (c'-à-d. la préposition « **do**, cf. gr. *δομον-δε* et lat. *en-do*, suivie
« de l'afixe « **-ne**, cf. lat. *pō-ne*, ombr. *post-ne*, all. *vo-n*) et l'adverbe de temps **cum** : elle signifie
« proprement « jusqu'au moment où », « jusqu'à ce que, » et par suite « en attendant que » (cf. l'ombr.
« *ar-ni-po* et son équivalent latin *quo-ad*). Quelques-uns voient dans **donec** une forme de **donicum**
« dont la dernière syllabe serait tombée. Mais la chute d'une finale « **-um** en latin est assez rare, puisqu'on
« ne cite guère que **nihil** (pour **nihilum**) et **non** (pour **noen-um**) : il y aurait donc quelque hardiesse
« à joindre **donecum** à ces deux mots. Il semble d'abord plus naturel de dire que **donec** est une forme
« syncopée de **doni-que** (cf. *nec*, de *neque*) ; or **doni-que** n'est pas autre chose que « **done** augmenté

À l'époque classique, **donec** signifie jusqu'à ce que et paraît se construire plutôt avec l'*indicatif* qu'avec le *subjonctif*¹.

1° Quand **donec** marque un simple rapport de temps entre deux actions et correspond au français jusqu'au moment où, il se construit toujours avec l'*indicatif*.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 1, 6, 17 : **usque eo timui... donec ad rejiciendos judices venimus.** II, 4, 40, 87 : **neque tamen finis huic injuriæ crudelitatis fiebat, donec populus ... senatum clamore coegit, ut, etc.** — T.-LIVE, XXIII, 31, 9 : **ita de comitiis, donec rediit Marcellus, silentium fuit.** Etc.

REMARQUE. — S'il s'agit d'exprimer un fait à venir, on trouve quelques exemples du futur antérieur.

Ex. : TÉR., *Ad.*, 718 : **certum obsidere est usque donec redierit.** — HOR., *Carm.*, III, 6, 1 sq. : **delicta majorum immeritus lues, | Romane, donec templa refeceris.**

Mais le futur simple ne se trouve que dans la période archaïque.

Ex. : CATON, *de Re rust.*, 156 : **coquito usque donec ea commadebit bene.** Voy. d'ailleurs ce qui est dit ci-dessous, n. 1.

2° Quand la proposition où se trouve **donec** exprime un fait qui se répète (cf. ci-dessus, §§ 446-447), on ne voit pas bien quelles règles ont suivies les Latins, car les seuls exemples qu'on cite sont empruntés à Tite-Live dont la syntaxe, en pareil cas, n'est pas très correcte.

Ex. : T.-LIVE, XXI, 28, 11 : **(elephanti) trepidationis aliquantum edebant, donec quietem ipse timor circumspectantibus aquam fecisset.** Etc.

« de la particule -que « à quelque égard » (cf. **quandoque** et **dē-nique**) ; mais le point faible de « cette explication, c'est qu'avant Lucrèce on ne trouve pas **donique** et qu'ainsi **donique** est plus récent que **donec**. » Je me demande si l'on n'éviterait pas toutes ces difficultés en supposant que **donec** était primitivement ***doneque cum** « maintenant et pas quand » (**do** étant, non pas une préposition, mais une forme de la particule qui a donné **dum** « maintenant »). La phrase du rudiment : **exspecta donec rex adveniret** signifierait donc littéralement : « attends maintenant et pas quand le roi sera arrivé », et l'on voit comment le sens de « jusqu'à ce que » se serait dégagé peu à peu de ces locutions-là. Quant à l'omission de **cum** après **doneque** ou **donec**, on sait qu'une locution peut être mutilée sans rien perdre de sa signification. Voy. M. BONNET, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 255, et M. BAZAL, *Essai de Sémantique*, p. 163 sqq.

1. À l'époque archaïque, on ne trouve presque pas d'exemples du subjonctif. Mais la syntaxe de **donec** est imparfaitement connue et, faute d'éléments suffisants pour former son jugement, on doit se montrer très réservé.

En tout cas **donec** semble avoir été beaucoup moins employé que **dum**. On sait que Cicéron ne s'en sert presque pas et que César, Varron et Salluste n'en offrent aucun exemple ; de plus, il y a plusieurs cas où l'usage des bons écrivains préfère **dum** à **donec** ; par exemple quand le subjonctif présent ou l'indicatif présent sont employés en parlant d'un fait futur, c'est **dum** que l'on emploie, plutôt que **donec** ; de même, si l'on parle d'un fait passé et qu'à l'idée de temps s'ajoute l'idée d'une intention de la part du sujet principal, c'est **dum** (plus rarement **donec**) qui sert, avec le subjonctif, à signifier « en attendant que... ». Par contre, quand le verbe doit être à l'indicatif aoriste pour marquer tout simplement un rapport de temps entre deux actions, c'est **donec** ou **quoad** qu'on emploie (et non **dum**), pour rendre l'idée de « jusqu'au moment où... ». Cf. pourtant Cic., *in Verr.*, I, 6, 16.

REMARQUE. — Tacite construit presque partout **donec** avec le subjonctif, qu'il y ait ou non l'idée de répétition d'une action : cela tient à ce qu'il considère le subjonctif comme le mode de la subordination par excellence¹. Mais on rencontre déjà avant lui des exemples de ce solécisme.

Ex. : [ASIN. POLLION], de *Bell. Afr.*, 23, 2 : **Pompejo adveniente oppidani usque eo passi propius accedere, donec** (jusqu'au moment où) **ad ipsas portas ac murum appropinquaret** (il faudrait appropinquer).

455. — On voit, à partir de l'époque impériale, **donec** prendre peu à peu le sens de **quamdiu**, aussi longtemps que, tant que. Cet emploi dont les premiers exemples se lisent dans Horace (*Carm.*, I, 9, 17; III, 9, 1) est une des particularités de la langue de Tacite.

Ex. : TAC., *Dial.*, 8 : **donec libuit** (cf. *ib.*, 40; *Hist.*, I, 13; 37; III, 15; IV, 12; *Ann.*, I, 68; VI, 51, etc.).

Le mode employé est l'*indicatif*.

REMARQUE. — Avec **donec** synonyme de **quamdiu** T.-Live et les écrivains de l'époque impériale emploient le subjonctif de répétition.

Ex. : T.-LIVE, XXI, 28, 10 : **nihil sane trepidabant, donec continenti velut ponte agerentur**.

456. — La particule **quam**. — Enfin à l'accusatif du pronom relatif se rattache aussi la particule **quam**², qui est proprement une particule de comparaison, mais qui entre aussi dans la composition de conjonctions de temps, de conjonctions concessives, etc.

Il ne sera question pour le moment que des composés de **quam**³, l'emploi de la particule elle-même rentrant plutôt dans la théorie du comparatif.

457. — La particule **postquam**. — Employée après **post** ou **postea** par analogie avec la construction du comparatif, la particule **quam** a formé une locution composée⁴ qui exprime une idée particulière de temps, après que, depuis que (comme)⁵. Les deux éléments qui la constituent peuvent être séparés ou rapprochés de manière à former

1. Voyez les exemples cités par DUBOIS, *Hist. Synt.*, t. II², p. 614, lequel résume les données fournies par GRUBER, Progr. de Glückstadt, 1874. Voy. surtout GRUBER et GAEKE, *Lexicon Taciteum* (article *donec*).

2. **Quam** est l'accusatif singulier féminin du relatif, comme **tam** est l'accusatif féminin d'un thème démonstratif. Il n'est pas plus extraordinaire de voir, en latin, le féminin donner des adverbess qu'il ne l'est en français de trouver des locutions adverbiales comme « à la légère ».

3. A l'exception toutefois de **tanquam**, dont la syntaxe se rattache, d'une part, à celle des propositions comparatives et, d'autre part, à celle des propositions conditionnelles, sans parler de certaines particularités.

4. Au lieu de **die** (anno, etc.) **sexto postquam** on pouvait dire en latin ou bien (en sous-entendant **post**) : **die sexto quam**... (cf. T.-LIVE, VI, 29, 10), ou bien par une espèce d'attraction : **post diem sextum quam** (cf. CIC., p. *Mil.*, 16, 44; déjà dans CATON, de *Re rust.*, 65 : **post diem tertium quam lecta erit**).

5. La conjonction française « puisque » vient de **postquam**, qui était employé avec ce sens particulier dans la langue vulgaire,

Ex. : PLAUT., *Bacch.*, 531 : **postquam inanis sum**. — TER., *Ad.*, prol., 1 : **postquam poeta sensit scripturam suam | ab iniquis observari...**, | **indicio de se ipse erit**.

Mais on ne trouverait pas un seul exemple de cet emploi particulier dans la langue classique.

un seul mot : **post ... quam, postea ... quam** ou **postquam, posteaquam**¹.

La syntaxe de cette conjonction présente les particularités suivantes :

458. — Postquam avec l'indicatif. — **Postquam** exprimant un simple rapport de temps entre deux actions, se construit régulièrement avec l'**indicatif**².

1° On emploie l'**indicatif aoriste** lorsqu'il est question de deux faits consécutifs.

Ex. : TERN., *Eun.*, 20 : **postquam** *ædiles emerunt, perfecit, etc.* — CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 24, 1 : **postquam** *id animum advertit, copias suas Cæsar in proximum collem subducit* (prés. histor.). I, 27, 3 : **eo postquam** *Cæsar pervenit, obsides, arma ... poposcit* (cf. II, 5, 4; III, 15, 2; VI, 9, 1; 29, 1; VII, 58, 2; *de Bell. civ.*, II, 23, 5; III, 41, 1). Etc.

REMARQUE. — Dans le récit historique, **postquam**, au lieu de se construire avec l'**indicatif aoriste**, peut se construire aussi avec le **présent historique** (cf. ci-dessus, § 227).

CIC., *in Verr.*, II, 2, ch. 38 : **quem postquam videt non adesse, dolore ardere cœpit.** — SALL., *Cat.*, 21, 5 : **postquam** *omnium animos alacres videt, cohortatus ...* (toujours ainsi avec **videre** chez Salluste, cf. *Cat.*, 40, 3; 57, 5; 60, 7; *Jug.*, 15, 5; 53, 3; 61, 1; 76, 6; 79, 7; 86, 1; *Hist. fragm.*, I, 84, 5 éd. Kritz). — T.-LIVE, XXIII, 17, 4 : **postquam** *obstinatos in fide videt, obsidere atque oppugnare parat* (cf. XXXIV, 15, 7). — TAC., *Ann.*, III, 15 : **postquam intellegit** (et avec **videt**. *Hist.*, IV, 57; *Ann.*, I, 48; XIV, 60).

2° On emploie l'**indicatif imparfait** avec **postquam** lorsqu'on veut marquer qu'il s'était produit un état de choses qui durait encore au moment de l'action exprimée par le verbe principal.

Ex. : CIC., *p. Quinct.*, 22, 70 : **tu, postquam** *qui tibi erant amici non poterant vincere* (quand tu as vu que tes amis ne pouvaient pas l'emporter), **ut amici tibi essent qui vincebant, effecisti.** — T.-LIVE, XXI, 12, 4 : **postquam** *nihil lacrimæ movebant condicionesque tristes ... ferebantur, transfuga ex oratore factus apud hostem mansit.* *ib.*, 28, 4 : Galli, **postquam** *utroque vim facere conati pellebantur, quâ patere visum maxime iter perrumpunt* (cf. *ib.*, 31, 3; 59, 5; XXIII, 18, 7 : *omnium animi ... accenduntur, utique postquam* *corona aurea muralis proposita est atque*

1. La conjonction **posteaquam** paraît avoir été employée par Cicéron de préférence à **postquam**; mais après lui c'est **postquam** qui est beaucoup plus usité. La syntaxe de ces deux conjonctions est naturellement la même, et ce que nous dirons de l'une s'appliquera aussi à l'autre.

2. Quand il s'agit d'exprimer une action qui se répète, on se sert de **ubi**, plutôt que de **postquam**; du moins je ne vois pas qu'on cite beaucoup d'exemples de cette construction avec **postquam**.

Toutefois voyez : TAC., *Ann.*, XII, 59 : **legatus is Tauri...., postquam** *revererant...*, **magicas superstitiones objectabat.**

ipse dux ... segnem oppugnationem iis *exprobrabat* (les courages s'enflammèrent *après qu'*Hannibal eut promis une couronne murale et *lorsqu'ils virent qu'il leur adressait* des reproches). Etc.

On voit par ces exemples que **postquam** suivi de l'imparfait ne peut se traduire par après que, mais doit être rendu par comme, lorsque.

REMARQUE. — Chez Tacite, cet imparfait de l'état est remplacé par l'infinitif historique.

Ex. : Tac., *Ann.*, III, 26 : **postquam exui** (p. *exuebatur*) **æqualitas et pro modestia ac pudore ambitio et vis incedebat...**

Cette application hardie de la règle qui voit dans l'infinitif historique un équivalent de l'indicatif imparfait est particulière à Tacite et ne se trouve d'ailleurs que dans le passage cité après **postquam** ; mais elle se rencontre aussi après **ubi** (cf. *Ann.*, XI, 37 ; XII, 54, etc.), et après **ut** (cf. *Hist.*, III, 34), quand l'infinitif est suivi d'un verbe à un mode personnel dépendant de la même conjonction.

3° On emploie le *plus-que-parfait* de l'indicatif avec **postquam**

a) Lorsque le verbe de la proposition principale est à l'imparfait.

Ex. : T.-LIVE, XXII, 23, 2-3 : **quæ** (cunctatio Fabii), **ut Hannibalem non mediocri sollicitum cura habebat**, ... **ita contempta erat inter cives ...**, utique **postquam** **absente eo ... læsto verius dixerim quam prospero eventu pugnatum fuerat** (cf. § 251, Rem. III).

Le plus-que-parfait joue ici, par rapport à l'imparfait, le même rôle que joue l'aoriste par rapport au présent de l'indicatif.

b) Lorsque le verbe principal est lui-même au plus-que-parfait.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, XVI, 11, 2 : **profecti erant**, **postquam senatus consulibus ... negotium dederat**, ut...

REMARQUE. — Mais on trouve aussi **postquam** avec l'aoriste en pareil cas.

Ex. : T.-LIVE, XXVII, 4, 5 : **labare iis adversus Pœnum fidem senserat**, **postquam... excessisse... Hannibalem auditum est**.

c) Lorsque la proposition temporelle exprime un *état de choses* qui *durait encore* pendant qu'avait lieu l'action marquée par le verbe principal.

Ex : T.-LIVE, XXI, 33, 40 : **postquam liberata** (= libera)¹ **itinera fuga montanorum erant**, **stetit parumper tamen Hannibal**. XXII, 48, 4 : **postquam omnium animos ... occupaverat** (= occupatos tenebat) **certamen, tum ... aversam adoriuntur Romanam aciem**. XXIV, 35, 4 : **postquam ab Hippocrate occupatæ Syracusæ erant** (= tenebantur), **profectus Carthaginem**, etc.

1. On verra par les explications données entre parenthèses que ce cas rentre dans celui du § 458, 2°, puisque chacun des plus-que-parfaits cités pourrait être remplacé par l'imparfait d'un verbe de sens approprié.

- d) Enfin, lorsque le fait énoncé dans la proposition temporelle est séparé par un certain intervalle de temps de celui qui est rapporté dans la proposition principale.

EX. : T.-LIVE, XXI, 20, 9 : *legati Romam redeunt haud ita multo post quam consules in provincias profecti erant.* —
TAC., *Hist.*, III, 72 : *isdem rursus vestigiis situm est (Capitolium), postquam interjecto quadringentorum quindecim annorum spatio... flagrauerat.* Etc.

REMARQUE. — Mais là où il s'agit de marquer la succession immédiate des faits, l'emploi du plus-que-parfait, au lieu de l'aoriste (cf. ci-dessus, § 458, 1^o), est une *incorrection*.

EX. : CORN. NÉP., *Lys.*, 4, 3 : *postquam de suis rebus gestis... quæ voluerat dixerat, testimonii loco librum a Pharnabazo datum tradidit* (on attendrait *postquam dixit*, puisque le sens est *immédiatement après qu'il eut dit*).

- 4^o On emploie le présent de l'indicatif avec *postquam*, quand la proposition temporelle exprime un état de choses qui dure encore pendant qu'a lieu l'action principale, le verbe principal étant d'ailleurs au *présent* : en pareil cas, *postquam* signifie soit depuis que soit maintenant que.

EX. : T.-LIVE, XXI, 43, 4 : *postquam nec ab Romanis vobis ulla est spes nec vestra vos jam aut arma aut mœnia satis defendunt, pacem affero ad vos magis necessariam quam æquam.*

459. — *Postquam* avec le subjonctif. — On ne cite qu'un petit nombre d'emplois de *postquam* avec le subjonctif¹; mais cette construction tout à fait incorrecte est sans doute encore plus rare qu'on ne croit. En effet, dans les passages de Cicéron que l'on a cités (voy. *p. imp. Cn. Pomp.*, 4, 9; *p. Cluent.*, 64, 181; *de Leg.*, II, 25, 64; *ad Fam.*, II, 19, 1; *ad Att.*, XI, 12, 1), il y a, non *postquam*, mais *posteaquam*, qui doit être corrigé en *postea quom*².

Quant au texte du *de Bell. Africo*, 91, 3, bien que Wœlfelin et Miodonski lisent *postquam ... egisset* donné, il est vrai, par tous les manuscrits, on peut se demander si *postquam* ne doit pas être corrigé en *cum*, d'après le ch. 50, 3, où les manuscrits inférieurs ont *postquam ... cum*, tandis que le *Leidensis* porte seulement *cum*.

460. — Les conjonctions *priusquam* et *antequam*. — Ces conjonctions sont formées (comme *postquam*) par analogie avec la construction du comparatif.

Les éléments qui les composent sont ou bien séparés, *prius...*

1. Cf. A. DROGON, *Hist. Synt.*, t. II³, p. 591, 2.

2. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd. p. 360, n. 2.

quam ..., ante ... quam ..., ou bien réunis en un seul mot : **priusquam**, **antequam**¹. La syntaxe de ces conjonctions est soumise aux règles suivantes².

Ici encore il faut distinguer deux cas : la proposition temporelle exprime une action qui n'a lieu qu'une fois ou elle signifie une action qui se répète.

1° *L'action annoncée par priusquam (antequam) n'a lieu qu'une fois.*

461. — Emploi de l'Indicatif.

- a) Lorsque les conjonctions **priusquam** et **antequam** servent tout simplement à marquer un rapport de temps entre deux actions et peuvent se traduire par avant le moment où..., on les construit régulièrement³ avec l'indicatif.

Ex. : Cic., *de Orat.*, II, 47, 195 : **non prius sum conatus misericordiam aliis commovere, quam misericordia sum ipse captus.**
Ad Att., II, 7, 2 : **antequam tuas legi litteras, hominem ire cupiebam.** — Cés., *de Bell. Gall.*, I, 53, 1 : **omnes hostes terga verterunt neque prius fugere destiterunt, quam ad flumen Rhenum pervenerunt** (cf. CORN. NÉP., *Épam.*, 8, 4). — T.-LIVE, XXI, 31, 9 : **Hannibal ... tendit in Tricorios, haud usquam impedita via priusquam ad Druentiam flumen pervenit.** Etc.

REMARQUE. — On trouve naturellement aussi **priusquam** (**antequam**), avant le moment où, construit avec l'imparfait de l'état ou avec le plus-que-parfait employé comme imparfait.

Ex. : T.-LIVE, VII, 34, 1 : **Cornelius consul exercitum in saltum induxit nec prius, quam recipi tuto signa non poterant, imminemem capiti hostem vidit.** XXIII, 30, 3 : **postremo coriis herbisque et radicibus vixere, nec, antequam vires ad standum in muris ferendaque arma deerant, expugnati sunt** XXIII, 48, 1 : **nec ante violavit agrum Campanum quam jam altæ in segetibus herbæ pabulum præbere poterant** (cf. XXXVIII, 3, 8). Etc.

- b) Lorsque la proposition temporelle se rapporte à l'avenir, **priusquam** et **antequam** peuvent être suivis du futur antérieur, mais non du futur simple (excepté dans le latin archaïque⁴).

1. On trouve aussi, mais rarement, **antequam** (cf. Cic., *ad Fam.*, III, 6, 2).

2. Dans l'ancienne langue on ne trouve que **priusquam** et non **antequam**, qui d'ailleurs, si l'on met à part l'usage de Varron et Tacite, est beaucoup plus rare que **priusquam**. Voy. SCHWABE, *Lat. Synt.*, § 262.

3. L'emploi du subjonctif en pareil cas est une *incorection* dont on trouve des exemples chez les écrivains dont la langue n'est pas très pure.

Ex. : CORN. NÉP., *Éum.*, 4, 2 : **non prius distracti sunt quam alterum anima relinqueret.** — T.-LIVE, XXII, 38, 6 : **contiones, priusquam ab urbe signa moverentur, consulis Varronis multæ ac feroces fuere.** XXIV, 20, 12 : **Tarenti, triduo ante quam Hannibal ad mœnia accederet, a M. Valerio... missus M. Livius... neque hostibus neque dubiis sociis loci quicquam præbuit ad tentandum** (cf. XXV, 31, 12, etc.).

4. Cf. PLAUTUS, *Pseud.*, 524 : **priusquam istam pugnā pugnabo, ego etiam prius | dabo aliam pugnā claram** (cf. *ib.*, 885).

Ex. : TÉR., *Phorm.*, 1045 : **neque ego ignosco neque promitto quicquam neque respondeo, | priusquam gnatum videro.** — CÍC., *p. Flacc.*, 21, 51 : **etsi teneo, quid sit dicere paratus, nihil tamen contra disputabo, priusquam dixerit ...** *De Orat.*, III, 36, 145 : **non defatigabor, antequam illorum ancipites vias rationesque percepero.** — T.-LIVE, XXII, 3, 10 : **nec ante nos hinc moverimus, quam ...** C. Flaminium ab Arretio patres acciverint¹. Etc.

REMARQUE. — Le futur simple, qui n'est pas employé à l'époque classique, peut être remplacé par le *présent* de l'indicatif. Du moins c'est l'usage à peu près constant de Cicéron dans la formule particulière : avant de parler de ..., je veux parler de ...².

Ex. : CÍC., *in Cat.*, 4, 10, 20 : **nunc, antequam ad sententiam redeo, de me pauca dicam.** *P. Mur.*, 1, 2 : **antequam pro L. Murena dicere instituo, pro me ipso pauca dicam.** Etc. — SALLUSTE, *Jug.*, 5, 3 : **priusquam hujusmodi rei initium expedit, pauca supra repetam.** Etc.

Toutefois, en dehors de cette locution particulière, l'emploi de l'indicatif après **priusquam** et **antequam** pour parler d'un fait à venir paraît appartenir à la langue familière³ : la langue classique se sert du subjonctif, comme on va le voir.

462. — Emploi du subjonctif.

- a) Les conjonctions **priusquam** et **antequam** signifiant avant que, peuvent se construire avec le subjonctif présent, lorsque la proposition temporelle se rapporte à l'avenir⁴.

Ex. : CÍC., *Parad.*, 6, 1, 45 : **nunquam eris dives, antequam tibi ex tuis possessionibus tantum reficiatur, ut ex eo tueri sex legiones possis.** *De Leg. agr.*, II, 20, 53 : **is videlicet, antequam veniat in Pontum, litteras ad Cn. Pompejum mittet.** Etc.

- b) Si l'on parle d'un fait passé et qu'on veuille, avec **priusquam** (ou **antequam**), exprimer cette idée que telle personne a eu soin de faire (ou de ne pas faire) telle action *avant que tel autre fait eût lieu*, on emploie régulièrement le subjonctif.

Ex. : CÉS., *de Bell. civ.*, I, 22, 2 : **neque ab eo prius Domitiani milites discedunt (prés. hist.) quam in conspectum Cæsaris**

1. En pareil cas, l'action de la proposition temporelle étant logiquement antérieure à l'action de la proposition principale, on comprend l'emploi du futur antérieur ; c'est une extension naturelle de l'usage dont il a été question ci-dessus, § 255, p. 270.

2. Cf. MENOZET, *Lexicon zu den Reden des Cicero*, I, p. 248 ; III, p. 766, qui donne douze exemples de **antequam** et deux de **priusquam** avec le *présent* de l'indicatif, contre deux de **antequam** et un de **priusquam** avec le *présent* du subjonctif. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 356, n. 1.

3. Cf. T.-LIVE, II, 40, 5 : **mulier in iram ex precibus versa : Sine, priusquam complexum accipio, sciam, ad hostem an ad filium venerim.** XXII, 50, 8 : **antequam opprimit lux majoraque hostium agmina obsæpiunt iter, ... erumpamus.** Etc.

4. Sauf dans le cas particulier dont il vient d'être question et où l'indicatif présent est plus ordinaire que le subjonctif présent.

deducatur. — T.-LIVE, II, 37, 2 : *priusquam committerentur ludi*, Tullius ... *ad consules venit.* XXI, 39, 10 : *Scipio priusquam educeret in aciem...., talem orationem est exorsus.* Etc.

- c) Quand *priusquam* (*antequam*) signifie *sans attendre que...*, il se construit avec le subjonctif.

Ex. : T.-LIVE, III, 53, 7 : *prius pæne, quam ipsi liberi sitis, dominari jam in adversarios vultis.* XXII, 39, 6 : *nunc quoque consul, priusquam castra videat aut hostem, insanit.* Etc., etc.

REMARQUE. — L'indicatif, en pareil cas, appartient à la langue familière.

Ex. : PLAUTE, *Merc.*, 456 : *prius respondes, quam rogo.* — TÉR., *Andr.*, 311 : *omnia certumst experiri prius quam pereo.*

- d) Quand on veut avec *priusquam* (*antequam*) exprimer cette idée que tel ou tel fait a eu lieu avant que tel autre fait ait pu se produire, de sorte que le second fait n'a pas eu lieu ou n'a pas eu lieu à temps, ou enfin n'a pas eu besoin d'être accompli, c'est encore le subjonctif que l'on emploie.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, III, 26, 3 : *prius in hostium castris constituerunt quam plane ab his videri aut quid rei gereretur cognosci posset.* — T.-LIVE, XXI, 5, 16 : *priusquam a tanto pavore reciperent animos, Hannibal... fugam ex ripa fecit* (cf. 47, 3; 61, 1; XXII, 4, 7; 8, 1). XXII, 29, 4 : *priusquam ... manum consereret...* (sans qu'il eût besoin lui-même d'engager l'action) *suos a fuga effusa... continuit.* XXIII, 39, 4 : *prius se æstas circumegit quam movere ac moliri quicquam rex posset.* XXV, 18, 14 : *Badius, priusquam opprimeretur, parma atque equo relicto ad suos aufugit.* Etc.

REMARQUE. — Par conséquent, quand la proposition temporelle implique cette idée que l'action ne doit pas avoir lieu, l'emploi du subjonctif est obligatoire et l'indicatif est *incorrect*, bien qu'on trouve des exemples comme celui-ci :

CIC., *ad Fam.*, VII, 14, 1 : *dabo operam ut istuc veniam ante quam plane ex animo tuo effluo.*

Ici l'indicatif est évidemment amené par l'analogie de la règle § 461, b, REM. (p. 481), mais l'idée accessoire que renferme la proposition aurait dû le faire écarter.

2° L'action marquée par *priusquam* (*antequam*) se répète.

463. — Faute d'un nombre suffisant d'exemples, on ne peut pas, pour ce cas particulier, donner de règles formelles : il faut se contenter d'énoncer des probabilités.

464. — Quand le verbe de la proposition temporelle doit être au passé (imparfait ou plus-que-parfait), il semble bien que *priusquam*

(*antequam*) puisse se construire soit avec l'*indicatif*, soit avec le *subjonctif*¹.

Ex. : CIC., *p. domo*, 30, 78 : *qui (cives Romani) erant rerum capitalium condemnati, non prius hanc civitatem amittebant, quam erant in eam recepti, quo vertendi, hoc est mutandi soli causa venerant.*

T.-LIVE, XXII, 7, 11 : *neque avelli, utique ab notis, priusquam ordine omnia inquisissent poterant.*

465. — Mais, contrairement à la règle donnée pour *cum* (§ 450, p. 470), *antequam* (*priusquam*) paraît se construire régulièrement avec le *présent* du *subjonctif*, là où il s'agit d'un fait dont l'expérience constate la fréquence.

Ex. : CIC., *de Orat.*, I, 59, 251 : *cotidie, antequam pronuntient, vocem cubantes sensim excitant.* — SÉN., *Ep.*, 103, 2 : *tempestas minatur, antequam surgat; crepant ædificia, antequam corruant.* *Quæst. nat.*, II, 12 : *ante videmus fulgurationem, quam sonum audiamus.* Etc.

REMARQUE. — L'emploi de l'*indicatif* en pareil cas paraît être un archaïsme.

Ex. : PLAUTE, *Mil.*, 710 : *priusquam lucet adsunt.* — VARRON, *de Ling. lat.*, VII, 58 : *ante rorat quam pluit.*

466. — **Autres composés de *quam*.** — La particule *quam* a encore servi à former deux conjonctions temporelles, *quando* et *quamdiu*.

Mais, tandis que *quamdiu* est purement et simplement une conjonction temporelle, *quando* a ajouté parfois au sens temporel la signification causale².

467. — ***Quando* conjonction temporelle.** — Comme conjonction temporelle, *quando*³ est surtout employé à l'époque archaïque⁴ et se construit comme la conjonction *cum*⁵.

1. Peut-être toutefois convient-il de faire sur cet emploi du subjonctif les mêmes réserves qui ont été faites ci-dessus, p. 424, n. 3 (cf. § 451, p. 471).

2. Nous laissons de côté ici les emplois de *quando* comme adverbe *interrogatif* ou *indéfini*.

3. Au regard de la linguistique, *quando* paraît bien être l'acc. sing. fém. du relatif suivi de la préposition *do* (angl. *to*, all. *zu*), ou bien d'une forme de la particule *-de* (cf. en anc. lat. *quandø*). Le mot falisque *cuando* (cf. ZWETAUKF, *Inscriptiones Italiae inferioris dialecticæ*, 70) donne à penser que ce n'était pas primitivement un ablatif en *-d*. Sur ce point, voy. LINDSAY, *the Latin language*, p. 608.

4. Il ne semble pas que, comme particule de temps, *quando* se rencontre beaucoup après le siècle d'Auguste. Déjà Tércence, Varron et César évitent de l'employer; Cicéron ne s'en sert pas dans ses *Discours*, mais en offre quelques exemples dans les traités où, s'occupant d'antiquités romaines, il donne à son style une couleur quelque peu archaïque. C'est aussi par recherche d'archaïsme qu'après Plaute et Lucrèce, Virgile et Horace s'en servent quelquefois. Mais à partir de T.-Live, *quando* ne s'emploie plus comme conjonction de temps. Voy. SCHWALZ, *Lat. Synt.*, § 266.

5. C'est pour cela qu'à l'époque archaïque on lui donne parfois, comme à *cum*, le corrélatif *tum* à la proposition principale.

Ex. : PLAUTE, *Mén.*, 347 : *at tu, quando habebis, tum dato.*

REMARQUE. — On trouve encore chez Cicéron, *de Rep.*, VI, 24, la forme **quandoque**¹ (pour **quandocumque**), qui signifie toutes les fois que.

D'autres écrivains l'emploient aussi (peut-être par affectation d'archaïsme) pour signifier lorsque, à quelque moment que ce soit.

C'est ce mot, abrégé sous la forme **quandoc** (cf. *nec*, p. *neque*), que Festus (p. 258, O. Müller) mentionne comme se rencontrant dans la loi des Douze Tables.

468. — Quando conjonction causale. — Comme conjonction causale, **quando** signifie du moment que et se construit de la même façon que **quoniam**. César ne l'emploie pas, mais Cicéron s'en sert assez fréquemment.

REMARQUES. — I. Pour donner à l'idée de cause toute son énergie, l'ancienne langue employait la forme composée **quandoquidem** qu'on retrouve surtout chez Salluste (particulièrement dans les fragments de ses *Histoires*) et chez T.-Live, quand ils mettent en scène les anciens Romains et veulent reproduire la gravité et l'autorité inhérentes à leur langage. La syntaxe de **quandoquidem** n'offre pas de particularités.

II. Au lieu de **quando** ou de **quandoquidem** on trouve aussi, dans des formules de droit, **quandoque** (cf. Cic., *in Verr.*, II, 3, 80, 187; T.-Live, IX, 40, 9) ou même **quandoc** (GAIUS, IV, 21).

469. — La conjonction quamdiu. — La conjonction **quamdiu** signifie aussi longtemps que, tant que². Elle se construit comme les conjonctions temporelles marquant un simple rapport de temps entre deux actions, c'est-à-dire avec l'indicatif.

REMARQUE. — Dans le latin de la décadence, **quamdiu** a pris le sens de jusqu'au moment où : on le trouve ainsi employé avec l'indicatif chez Ammien Marcellin, mais plus souvent avec le subjonctif chez Macrobe, Firmicus Matimus, Spartien, Saint Cyprien, etc.³.

470. — La conjonction quamvis. — La conjonction **quamvis** est proprement une locution adverbiale⁴ qui équivaut au français autant que vous le voudrez⁵, mais qui a fini par signifier à quelque degré que⁶. quelque ... que⁷.

1. Ce mot se compose de **quando** et de la particule indéfinie **-que** (cf. le grec *-τε*). Il s'emploie non seulement comme conjonction de temps et (ainsi qu'on le verra tout à l'heure) comme conjonction causale, mais encore comme adverbe indéfini : « quelque jour, un jour ou l'autre ; » « de temps en temps, quelquefois. »

2. Cette particule est l'abrégé d'une locution complète qui était **tam diu... quamdiu** (on trouve aussi **tam diu, quam...**).

3. Voy. SCHMALE, *Lat. Gramm.*, § 264, qui résume les travaux de OTT, *Beitr. zur lat. Lexikogr.*, 2, 16, et de PAUCKER, *Add. lex. Latinis*, p. 38, ann. 37.

4. Formée de (**tam**)... **quam** (acc. fém. sing.) et de **vis**, 2^e pers. sing. du prés. de l'ind. de **volo**.

5. On trouve encore ce sens dans des exemples comme ceux-ci :

PLAUTE, *Mén.*, 313 : **quamvis ridiculus est** (« il est plaisant autant qu'on peut l'imaginer »), **ubi uxor non adest**. — CIC., *Tusc.*, I, 24, 47 : **quamvis copiose** (« avec autant d'abondance qu'on le voudrait ») **hæc diceremus, si res postularet**.

6. Voilà pourquoi il serait contraire au bon usage de dire **quamvis mortuus sit**, tandis qu'on dit fort bien **quamvis æger sit**. Les bons écrivains avaient grand soin de ne pas employer **quamvis** avec un participe passé exprimant un état qui ne comportait pas de degrés.

7. **Quamvis** est très rarement remplacé par **quantumvis**. **quamlibet**, **quantumlibet** dont la formation est très claire. Pour **quantumvis**, voy. R. КСННН, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 960, Ann. 2 ; pour **quamlibet** et **quantumlibet**, voy. A. ДАШЕН, *Hist. Synt.*, t. II², p. 770. Mais **quamvis** est parfois aussi remplacé par **quam** accompagné d'une autre forme du verbe **velle**.

Ex. : CIC., *de Nat. deor.*, II, 47, 47 : **quam volet** Epicurus **jocetur**.

La formation et le sens de cette particule expliquent la manière dont elle se construit.

1° *Quamvis* étant *proprement* un simple *adverbe*, on peut employer l'indicatif, si le sens le demande.

EX. : TÉR., *Ad.*, 279 : *quamvis* etiam maneo otiosus hic (texte douteux, cf. MADVIG, *Adv.*, II, 20). — CIC., *Tusc.*, IV, 26, 57 : de cujus excellentia multa quidem *quamvis* fuse lateque dici possunt. — CÉS., *de Bell. Gall.*, IV, 2, 5 : itaque ad quemvis numerum ephippiatorum equitum *quamvis* pauci adire solent.

REMARQUE. — Ce sens adverbial de *quamvis* explique qu'on puisse dire *quamvis* licet.

EX. : CIC., *Tusc.*, IV, 24, 53 : *quamvis* licet insectemur Stoicos (je consens, autant qu'on le voudra, à ce que nous attaquions les Stoïciens), metuo, ne soli philosophi sint. *De Leg.*, III, 10, 24 : et præter eos *quamvis* enumeres licet (je consens à ce qu'en outre vous en énumériez autant que vous voudrez). *De Nat. deor.*, III, 36, 88 : *quamvis* licet Menti delubra et Virtuti et Fidei consecremus. Etc.

2° Quand *quamvis* est *conjonction*, il est accompagné du subjonctif, qui est proprement le subjonctif d'hypothèse ou de concession qui a été étudié ci-dessus (§ 328, p. 329 et suiv.).

EX. : CIC., *Phil.*, 2, 28, 68 : *quamvis* enim sine mente, sine sensu sis, ut es, tamen et te et tua et tuos nosti, admettons que tu sois inintelligent, que tu sois insensible autant qu'on le voudra, comme tu l'es en effet; cela n'empêche pas que tu ne connaisses et toi-même et ce qui est à toi, biens et gens¹.

REMARQUE. — Malgré le bon usage, la conjonction *quamvis* finit par être employée dans le sens de quoique, et, par analogie avec *quamquam*, on la construit avec l'indicatif. Ce double solécisme, dont le premier exemple se trouve chez un des correspondants de Cicéron², Vatinius, devient assez fréquent chez les prosateurs et chez les poètes de l'époque impériale.

EX. : VATINIUS (cité par QUINT., VI, 3, 60) : *quamvis* reus sum. — CORN. NÉP., *Mill.*, 2, 3 : *quamvis* carebat nomine. — VIRG., *Égl.*, III, 84 : *quamvis* est rustica (cf. *Én.*, V, 542; VII, 492). — HOR., *Carm.*, I, 28, 11 : *quamvis* concesserat (cf. *Carm.*, III, 7, 23; 10, 13; *Sat.*, II, 2, 29; 5, 15; *Ep.*, I, 14, 6). — T.-LIVE, II, 40, 7 : *quamvis* infesto nomine perveneras³. Etc.

1. C'est le même emploi du subjonctif qu'on a dans les locutions familières dont voici deux exemples :

CIC., *p. Cæl.*, 28, 67 : *quam* volent diserti sint. *Phil.*, 2, 44, 119 : *quam* volent illi cedant otio consulentes, tamen a re publica revocabuntur.

2. On en citait même un exemple chez Cicéron lui-même :

EX. : CIC., *p. Rab. Post.*, 2, 4 : *quamvis* patrem suum nunquam viderat.

Mais ce passage, unique en son genre chez Cicéron, a paru à bon droit suspect à plusieurs critiques : aussi Halm a-t-il corrigé : *quamquam* patrem suum, etc. (*quamquam* serait devenu *quam*, par une faute fréquente chez les copistes, et un autre copiste aurait corrigé *quam* en *quamvis*).

Toutefois il convient d'ajouter que *quamvis* a déjà le sens de « quoique » chez Cicéron (cf. in *Verr.*, II, 5, § 168 : *quamvis* civis Romanus esset). Voy. SCHMALZ, *Lat. Synt.*, § 265.

3. Voyez d'autres exemples empruntés aux auteurs de l'époque impériale dans A. DREGER, *Hist. Synt.*, t. II³, p. 770.

471. — La conjonction *quanquam*. — La conjonction *quanquam* (pour *quamquam*) se rattache, non plus au pronom relatif, mais au pronom relatif indéfini¹.

Du sens primitif de quelque manière que, quelque ... que, on a passé au sens de quelque vrai qu'il soit que, d'où quoique, ce qui est le sens du mot à l'époque historique².

Cette conjonction ne se construit *correctement* qu'avec l'indicatif³.

Ex. : CÍC., *de Off.*, I, 17, 56 : *quanquam* omnis virtus nos ad se *allicit*, tamen justitia et liberalitas id maxime efficit. Etc.

REMARQUE. — L'emploi de *quanquam* avec le subjonctif est à peu près étranger à la prose de l'époque classique ; il se rencontre chez Varron (cité par A.-Gelle, XIV, 8, 2), chez Cornélius Népos (*Att.*, 13, 6), chez Virgile (*Én.*, VI, 394), plusieurs fois chez Horace, une seule fois chez Tite-Live (XXXVI, 34, 6), puis chez divers prosateurs de l'époque impériale, surtout chez Tacite, Pline le Jeune et Suétone. Enfin on ne doit pas être étonné de voir *quanquam* construit avec le subjonctif chez les Pères de l'Église latine et chez les écrivains ecclésiastiques en général⁴.

472. — Par une abréviation d'expression facile à comprendre, *quanquam* est devenu un véritable adverbe qui peut se traduire par mais ou par du reste ; on s'en sert quand on veut revenir sur une affirmation précédente pour y ajouter une rectification.

Ex. : CÍC., *in Cat.*, I, 9, 22 : *quanquam* (mais) quid loquor? — T.-LIVE, XXI, 49, 4 : *quanquam* (du reste), et si priore foedere staretur, satis cautum erat Saguntinis, etc.

B. — CONJONCTIONS ISSUES DU GÉNITIF DU PRONOM RELATIF.

473. — Οὕνεκα et ὁθούνεκα. — Les seules conjonctions ou plutôt les seules locutions conjonctives qu'on puisse rattacher au génitif du pronom relatif sont οὕνεκα (p. οὗ ἕνεκα) et ὁθούνεκα (p. ὅτου ἕνεκα), à cause de quoi, relativement à quoi, qui sont employées par les poètes.

1° Οὕνεκα et ὁθούνεκα tiennent lieu de particules causales, dans certains cas où l'on veut insister sur l'idée de cause, mais ὁθούνεκα ne paraît pas avant l'époque des Tragiques.

1. Il me paraît beaucoup plus simple d'en faire l'acc. fém. sing. de *quisquis* « qui que ce soit qui... », que de supposer comme le fait Schmalz (*Lat. Synt.*, § 263) que c'est *quam* indéfini uni à *quam* interrogatif.

2. Comparez le français « quoique », qui est pour « quoi que », c.-à-d. « quellement que ».

3. Quand on rencontre le subjonctif chez Cicéron, c'est qu'il a le sens potentiel (voy. le passage de l'*Orat.*, 55, 183 cité ci-dessus, § 333, 2°, p. 334), ou bien il est enclavé dans une proposition qui est elle-même au subjonctif, ou bien c'est une faute de copiste. Voy. DRAZEN, *ouv. cité*, t. II^e, p. 766-768.

4. Voy. H. GOSLZKA, *Étude... de la Latinité de Saint Jérôme*, p. 357 ; M. BONNET, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 687.

EX. : HOM., *Il.*, I, 440 sqq. : ... τοῦδ' ἐνεκά σφιν ἐκηθόλος ἄλγεα τεύχει,
 | οὕνεκ' ἐγὼ κούρης Χρυσηίδος ἀγλά' ἄποινα | οὐκ ἔθελον
 δέξασθαι. *Od.*, XXIII, 243 sqq. : αὐτὰρ μή νύν μοι τόδε χώεο
 μηδὲ νεμέσσα, | οὕνεκά σ' οὐ τὸ πρῶτον, ἐπεὶ ἶδον, ὧδ'
 ἀγάπησα. — SOPH., *Aj.*, 123 : (ἐποικτίρω δέ νιν...) ὁθούνεκ'
 ἄτη συγκατιζευκται κακῇ (cf. *Aj.*, 553; *Trach.*, 277).

REMARQUE. — Οὕνεκα comme locution conjonctive de cause se rencontre aussi sur les inscriptions attiques (voy. MEISTERHANS, *Gr. der Att. Inschr.*, p. 177, 25).

2° Οὕνεκα et ὁθούνεκα ont fini par remplacer quelquefois la particule ὅτι, que, chez les poètes¹.

La première est de beaucoup la plus employée : on la trouve déjà chez Homère, mais seulement dans l'*Odyssee*.

EX. : HOM., *Od.*, V, 245 sq. : ...οἶδα καὶ αὐτός | πάντα μάλλ', οὕνεκα
 σείο περίφρων Πηνελόπεια | εἶδος ἀκιδνοτέρη (s.-e. ἐστί)
 μέγέθος τ' εἰσάντα ἰδέσθαι. VII, 299 sq. : ...οὐκ ἐνόησεν | παῖς
 ἐμή, οὕνεκα σ' οὐ τι μετ' ἀμφιπόλοισι γυναιξίν | ἦγεν ἐς
 ἡμετέρου... — SOPH., *Phil.*, 232 sq. : ἀλλ', ὧ ξέν', ἴσθι τοῦτο
 πρῶτον, οὕνεκα | Ἑλληνές ἐσμεν... *Id.*, 839 sq. : ...ἐγὼ δ'
 ὀρώ οὕνεκα θήραν | τήνδ' ἀλίως ἔχομεν τόξων. *Æd. R.*,
 708 sq. : ἐμοῦ ἴππεσσιν καὶ μάθ' οὕνεκ' ἐστί σοι | βρόττειον
 οὐδὲν μαντικῆς ἔχον τέχνης. Cf. *Æd. à Col.*, 1393; *El.*, 1478, etc.

La seconde ne se trouve que chez les Tragiques.

EX. : SOPH., *El.*, 47 : ἀγγελλε δ' ὄρκον προστιθείς, ὁθούνεκα | τέθνηκ'
 Ὀρέστης (cf. *Phil.*, 634; *Trach.*, 812; *Æd. à Col.*, 853; 944; 1006;
El., 617; 1307; *Æd. R.*, 572).

La syntaxe de ces locutions ne présente aucune particularité remarquable.

C. — CONJONCTIONS ISSUES DE L'ABLATIF DU PRONOM RELATIF.

I. — Grec : ὥς, ὥστε, ὅπως, ἕως.

474. — Sens de la conjonction ὥς. — La conjonction ὥς sert en grec à marquer, d'une part, soit le *but* qu'on se propose, soit la *conséquence* d'une action; d'autre part, une idée de *temps* ou de *cause*; elle sert enfin à introduire une proposition subordonnée *complétive* et équivalant au français que².

1. Les sens intermédiaires sont les suivants : « comme quoi », « à savoir que », d'où « que ».

2. Ces emplois si différents s'expliquent par la nature même de la particule : ὥς est proprement l'ablatif du pronom relatif ὅς; mais, de même que le pronom ὅς, avant d'être relatif, était un démonstratif, de même ὥς a signifié « de cette manière, ainsi ». Quand ὥς est pris dans ce sens, on l'accentue

ως

475. — 'Ως dans une proposition finale. — Comme conjonction exprimant le *but* ou l'*intention*, la particule *ὥς* ne se rencontre guère que chez les poètes¹ : Xénophon est le seul prosateur qui s'en soit servi librement.

2 *ὥς* : mais cette distinction établie par les grammairiens ne doit pas empêcher de reconnaître que *ὥς* et *ὡς* sont *étymologiquement* un seul et même mot.

Mais il faut d'abord éliminer quelques locutions dans lesquelles un examen superficiel pourrait attribuer à *ὥς* une valeur qui n'est pas la sienne. Nous voulons parler de *ὥς* (ἔπος) εἰπεῖν « pour ainsi dire », *ὥς* συνελόντι εἰπεῖν « pour le dire en un mot », etc. Dans ces expressions *ὥς* ne détermine pas du tout l'emploi de l'infinitif et n'a point la valeur d'une particule marquant le but ou l'intention : il signifie purement et simplement : « dans la mesure où... » ; l'emploi de *ὥς*, en pareil cas, suppose donc, à l'origine, une ellipse : *ὥς* ἐμοὶ δοκεῖν « dans la mesure où (il m'est permis de l'affirmer), en tant que cela est mon avis », *ὥς* ἔπος εἰπεῖν « dans la mesure où (il est permis de le dire), en tant que ce qu'on dit là n'est qu'une façon de parler », *ὥς* εἰκάσαι « dans la mesure où (on peut l'affirmer), en tant qu'on exprime là une simple conjecture », etc. Quant à *ὥς* συνελόντι (cf. ci-dessus, § 91) εἰπεῖν, le sens littéral est celui-ci : « pour dire les choses telles qu'elles se présentent à un homme qui condense, qui résume. » En d'autres termes, dans toutes ces locutions, l'infinitif est construit d'une manière absolue, indépendante, et la particule *ὥς* exprime une idée de restriction qu'on peut rendre en français par « du moins ». Cf. RISMANN-COCUET, *Synt. grecque* (nouv. édit., p. 70, n. 2).

Mais il convient d'ajouter que les Grecs n'ayant plus conscience de la valeur propre de *ὥς* et le trouvant joint à l'infinitif, so figurèrent qu'il gouvernait cet infinitif ; de là des phrases comme celle-ci :

Χίμ., Cyr., I, 2, 8 : φέρονται κώθωνα ὥς ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ ἀρύσασθαι.

Notons en outre que cette construction n'est pas primitive (cf. ci-après, p. 492, n. 1).

Quand *ὥς* est suivi du subjonctif, l'analyse permet de lui conserver son sens primitif « ainsi, de cette manière » ; par exemple dans cette proposition finale :

Hom., Il., II, 383 : χρίν ἄνδρας... ὥς φρήτην φρήτηρην ἀρήγη,

on voit que l'idée du but à atteindre est exprimée par le subjonctif ἀρήγη et non par la particule *ὥς* : en effet, on peut traduire littéralement : « choisis les hommes : qu'ainsi la phratric porte secours à la phratric, » ce qui conduit naturellement à : « choisis les hommes, pour que les phratries se prêtent un mutuel appui. »

Quant aux propositions consécutives à un mode personnel, elles sont amenées plus souvent par ὥστε que par *ὥς* ; mais comme ὥστε est à *ὥς* ce que ὅστε est à ὅς, l'explication qu'on peut en donner convient aussi bien à l'une qu'à l'autre des particules. Or, si l'on examine une phrase comme celle-ci :

Χίμ., Cyr., V, 4, 11 : οὕτω μοι ἐδοθήσας ὥς νῦν σίσωσμαι.

on voit que la proposition consécutive se ramène à une proposition relative à laquelle le contexte seul donne sa valeur particulière. La seule chose qu'on puisse remarquer, c'est que ces sortes de propositions ont vraisemblablement une origine plus récente que les propositions finales dont il vient d'être question, puisque ici *ὥς* n'a plus la valeur d'un démonstratif mais bien celle d'un relatif.

C'est encore une proposition relative qu'il faut, en réalité, reconnaître dans une proposition temporelle comme celle-ci :

Χίμ., Cyr., I, 4, 8 : ὥς δὲ εἶδεν ἔλαφον...

et ici il est facile de remonter à l'origine de la construction. On trouve dans Homère, pour exprimer des actions d'une succession si rapide qu'elles ont l'air d'être simultanées, des phrases comme celle-ci :

Il., XIV, 294 : ὥς δ' ἶδεν, ὥς μιν ἔρωσ πυκινὰς φρένας ἀμφεκάλυψεν,

(litt. « comme il la vit, de même l'amour l'enveloppa et obscurcit sa raison », c'-à-d. il ne l'eut pas plus tôt vue que l'amour, etc. »).

On le voit, il n'y avait proprement dans ces sortes de phrases que deux actions comparées entre elles au moyen de la particule *ὥς* deux fois répétée ; mais l'idée de temps s'étant peu à peu dégagée de l'ensemble, on conçoit que la signification temporelle se soit attachée à la particule *ὥς* et qu'il n'ait plus été nécessaire de la répéter dans les deux propositions principale et subordonnée.

Quant au passage du sens temporel au sens causal, il est si simple et si naturel qu'il est inutile d'y insister. Voy. d'ailleurs ci-dessus.

Des observations précédentes il résulte que c'est le sens démonstratif ou le sens relatif qu'on retrouve au fond de tous les emplois de la particule *ὥς* qui viennent d'être examinés ; quant au sens de « que » qu'elle a dans certaines formes de propositions complétives, on verra tout à l'heure qu'il se rattache à l'emploi de *ὥς* comme adverbe interrogatif signifiant « comment ». Voir ci-après, p. 498, note 2. Enfin l'ordre suivi dans l'énumération des emplois de *ὥς* comme conjonction se trouve justifié par le résumé succinct de son histoire.

1. Voy. l'étude de Ph. WASSER, *Entwicklungsgeschichte der Absichtssätze* (dans les *Beiträge de SCHANZ*, fasc. IV et V). D'après ses statistiques, *ὥς* final se rencontre 24 fois chez Homère (16 fois dans

Le mode employé est le *subjonctif* après un temps principal et *ordinairement l'optatif* après un temps secondaire : la négation est μή.

Ex. : HOM., II., VIII, 36 sq. : βουλὴν δ' Ἀργεῖοις ὑποθήσόμεθ', ἥ τις ὀνήσει, | **ὥς μὴ πάντες δλωνται** ὀδυσσαμένοιο τεοῖο. — PINDARE, OL., 10 (11), 31 : πέφνε δ' Εὐρυτον, **ὥς** Αὐγέαν λάτριον μισθὸν **πράσσοιτο**. — SOPH., Ant., 19 : καὶ σ' ἐξέπεμπον, **ὥς** μόνη **κλύοις**. OED. Roi, 71 : ἔπεμψα **ὥς** **πύθοιτο**. — XEN., An., II, 4, 17 : διανοεῖται αὐτὴν (γέφυραν) λῦσαι..., **ὥς μὴ δια-δῆτε**, ἀλλ' ἐν μέσῳ **ἀποληφθῆτε**... An., I, 9, 21 : τοῦτο οὐπερ αὐτός ἐνεκα φίλων ᾤετο δεῖσθαι, **ὥς** συνεργούς **ἔχοι**.

REMARQUES. — I. La conjonction finale ὥς est quelquefois¹ accompagnée de la particule ἄν (hom. κε ou κεν), le cas échéant, qui exprime l'idée d'éventualité. Cette construction est presque exclusivement poétique, et, en prose, on n'en signale qu'un très petit nombre d'exemples presque tous de Xénophon.

Ex. : HOM., II., XVI, 84 : (πεῖθεο) **ὥς ἄν** μοι τιμὴν μεγάλην καὶ χυδός ἄρῃαι. Od., V, 143 sq. : αὐτὰρ οἱ πρόφρων ὑποθήσομαι οὐδ' ἐπιτεύσω, | **ὥς κε** μάλ' ἀσκηθῆς ἣν πατρίδα γαῖαν **ἱκῆται**. — HÉRODOTE, I, 36 : προσδεόμεθα ... συμπέμψαι ἡμῖν, **ὥς ἄν** μιν **ἐξέλωμεν** ἐκ τῆς χώρας. — THUC., VI, 91, 0 : (πέμψετε) ἄνδρα Σπαρτιάτην ἄρχοντα, **ὥς ἄν** τοὺς τε παρόντας **ἑυντάξῃ** καὶ τοὺς μὴ θέλοντας **προσαναγκάσῃ**. — XEN., An., II, 5, 16 : **ὥς δ' ἄν** μάθῃς..., ἀντάχουσιν (cf. An., VI, 3, 18)².

II. Une construction plus rare consiste à employer ὥς ἄν (ὥς κε) avec l'optatif, dans une proposition finale. Xénophon est le seul des prosateurs attiques qui en fasse usage.

Ex. : XEN., Cyr., I, 3, 8 : καὶ διδόασι τοῖς τρισὶ δακτύλοις ὀχοῦντες τὴν φιάλην καὶ προσφέρουσιν, **ὥς ἄν ἐνδοῖεν** τὸ ἐκπωμα εὐληπτότατα τῶ μέλλοντι πίνειν. Etc.³.

l'Iliade, 8 fois seulement dans *l'Odyssée*, 3 fois chez Hésiode et chez Pindare, 23 fois chez Eschyle, 52 fois chez Sophocle, 182 fois chez Euripide, 3 fois chez Aristophane (2 fois dans *Lysistrata*, dans le chœur des Laconiens, vv. 1265 et 1305, 1 fois dans *l'Assemblée des femmes*, v. 286), 16 fois dans Hérodoté, 1 fois chez Thucydide, 83 fois chez Xénophon, 1 fois chez Platon, 3 ou 4 fois chez les orateurs attiques, à l'exclusion de Démosthène (cf. Goodwin, *ouv. cité*, p. 398).

1. D'après les exemples réunis par Weber, on voit que *ὥς ἄν* (ὥς κε) se rencontre 38 fois chez Homère, 3 fois chez Hésiode, 1 fois chez Pindare, 11 fois chez Eschyle, 5 fois chez Sophocle, 27 fois chez Euripide, 14 fois chez Aristophane, 11 fois chez Hérodoté, 1 fois chez Thucydide, 8 fois chez Xénophon. Voy. Goodwin, *ouv. cité*, p. 398.

2. Il ne faut pas confondre avec cet emploi de ὥς ἄν certains tours dans lesquels ὥς ἄν avec le subjonctif joue le rôle d'un adverbe relatif indéfini.

Ex. : HOM., II., II, 139 : ἀλλ' ἄγεθ' **ὥς ἄν** ἐγὼν εἴπω, παρθώμεθα πάντες.

3. Sur l'emploi de ὥς ἄν dans Xénophon, voy. outre le travail de Weber, l'appendice IV de Goodwin, *ouv. cité*, p. 400-401.

Il faut se garder de confondre cet emploi de ὥς ἄν avec des constructions dans lesquelles ἄν, qui doit être rattaché au verbe, donne à l'optatif le sens du *potentiel*.

Ex. : XEN., Hipp., I, 16 : **ὥς δ' ἄν** καὶ οἱ πόδες εἴεν τῷ ἵππῳ κρτίστοι, εἰ μὲν τις ἔχει ῥᾶν ἄσκησιν (*quant aux moyens de rendre les pieds du cheval le plus forts possible, si quelqu'un possède une pratique plus facile, etc.*). — DEM., VI, 3 : ἔπειθ' ὑμεῖς οἱ καθήμενοι, **ὥς μὲν ἄν εἰποῖτε** δικαίους λόγους καὶ λέγοντος ἄλλου συνείητε, ἄμεινον Φιλίππου παρασκευάσθε, **ὥς δὲ κωλύσασαιτ'** ἄν ἐκείνον πράττειν ταῦτ' ἐφ' ὧν ἐστί νῦν παντελῶς ἀργῶς ἔχετε (cf. VI, 37).

Dans ces passages, ὥς a le sens de « comment » et remplace ὅπως de l'interrogation indirecte. Dans

C'est chez lui une réminiscence du tour homérique correspondant.

Ex. : *Hom., Od.*, II, 52 sqq. : οἱ πατὴρς μὲν ἐς οἶκον ἡπερρίγασιν νέεσθαι | Ἰκαρίου, ὥς κ' αὐτὸς ἐδνῶσαιτο θυγάτρα¹. Etc.

476. — Ὡς et ὥστε dans une proposition consécutive. — Comme conjonction exprimant la conséquence, ὥς est le plus souvent remplacé par ὥστε², mais les règles générales de la construction sont les mêmes pour l'une que pour l'autre.

La construction des propositions consécutives est déterminée par l'idée qu'elles expriment.

1° Si l'on veut affirmer la réalité de la conséquence exprimée, la proposition consécutive se met au mode qu'elle aurait si elle était indépendante, et, quand il y a lieu de l'employer, la négation est οὐ.

Ex. : *Soph., Oed. à Col.*, 82 : βέβηκεν, ὥστε πᾶν ἐν ἡσυχῇ, πάτερ, | ἔξεστι φωνεῖν (cf. *Ph.*, 75; *El.*, 1204). — *HÉRODOTE*, VII, 118 : ἐς πᾶν κακοῦ ἀπὶκατο, οὕτω ὥστε³ ἀνάστατοι ἐγίνοντο. III, 12 : αἱ μὲν τῶν Περσέων κεφαλαὶ εἰσι ἀσθενεῖς οὕτω, ὥστε, εἰ θέλεις ψήφῳ μούνη βαλεῖν, διατετρανείεις. — *Xén. Mem.*, II, 2, 3 : οὕτως ἡμῖν δοκεῖ παντὸς ἄξια εἶναι, ὥστε πάντες τὸ καταλιπεῖν αὐτὰ μάλιστα φεύγομεν. — *ISOCR.*, XII, 103 : εἰς τοῦτ' ἀπληστίας ἦλθον, ὥστ' οὐκ ἐξήρκεσεν αὐτοῖς ἔχειν τὴν κατὰ γῆν ἀρχήν, ἀλλὰ καὶ τὴν κατὰ θάλατταν δύναμιν οὕτως ἐπεθύμησαν λαβεῖν, ὥστε τοὺς συμμάχους τοὺς ἡμετέρους ἀφίστασαν. — *Dém.*, II, 26 : οὕτως ἀγνωμόνως ἔχετε ὥστε ἐλπίζετε αὐτὰ χρηστὰ γενήσεσθαι. Etc.

d'autres exemples, ὥς peut se traduire littéralement par « de cette manière, ainsi » : c'est le cas non seulement pour certains vers d'Homère comme ceux-ci :

Od., XXIII, 133 sqq. : αὐτὰρ θεὸς αἰοιδὸς ἔχων φόρμιγγα λίγειαν | ἡμῖν ἡγήσθω φιλοπαίγμονος ὀρχηθμοῖο. | ὥς πεν τις φαίη (« de cette manière on pourrait dire ») γάμον ἔμμεναι ἐκτὸς ἀκούων (cf. *Od.*, XIX, 310 sq. ; XXIV, 532).

mais encore pour certaines phrases de Xénophon lui-même, dans lesquelles ὥς n'a pas le sens d'une particule finale, mais marque plutôt la conséquence.

Ex. : *Cyr.*, VII, 5, 37 : ἔδοξεν αὐτῷ τοῦτο ποιῆσαι, ὥς ὅτι ἥμισα ἂν ἐπιφθόνως σπάνιος τε καὶ σεμνὸς φανεῖται. VII, 5, 81 : εἰ ὧν μὲν μάλιστα ἄνθρωποι ἐπιθυμοῦσιν ὁ δαίμων ταῦτα ἡμῖν συμπαρασκευάκεν, ὥς δ' ἂν ἥμισα ταῦτα φαίνοιτο αὐτός τις αὐτῷ ταῦτα παρασκευάσει κτλ. *Agés.*, 6, 7 : συντεταγμένον μὲν οὕτως ἦγε τὸ στρατεύμα ὥς ἂν ἐπικουρεῖν μάλιστα ἑαυτῷ δύναιτο, ἡσυχῶς δὲ ὥσπερ ἂν παρθένος ἢ σωρρονεστάτη προβαίνοι.

1. Voy. dans *Goodwin, ouv. cité*, p. 118 sq., un certain nombre d'autres exemples. Il y en a peu où le sens final soit indiscutable ; comme nous l'avons montré plus haut, p. 489, n. 3, dans beaucoup de cas on peut traduire ὥς soit par « comment », soit par « ainsi », soit enfin par « de manière à ce que », et donner au verbe accompagné de ἂν la valeur d'un potentiel. Il n'en est pas moins vrai que l'emploi fait par Xénophon de ce tour est tout à fait insolite dans la prose grecque : c'est un exemple de la tendance (si souvent signalée chez lui) qu'il avait à mêler à son style des formes et des constructions poétiques.

2. La particule ὥστε est pour ὥς suivi de τε (= εἰ) ; c'est un reste de l'époque où la langue n'avait pas encore de relatif et où le pronom qui, plus tard, joua ce rôle avait encore le sens démonstratif. Comparez ὅστε (= ὅς δὲ) chez Homère et Pindare. ἐπεὶ τε (= ἐπειδὴ), chez Hérodote.

3. Chez Hérodote, ces deux mots οὕτω ὥστε sont très souvent réunis et signifient « de telle manière que... » Voy. les exemples recueillis par *Goodwin, ouv. cité*, § 593 (avec l'infin.) et § 601.

Soph., *Oed. à Col.*, 270 sqq. : ...καίτοι πῶς ἐγὼ κακὸς φύσιν; |
 ὅστις παθὼν μὲν ἀντέδρων, ὥστ' εἰ φρονῶν | ἔπρασσον,
 οὐδ' ἂν ὧδ' ἐγινόμην κακός· | νῦν δ' οὐδὲν εἰδὼς ἰκόμην,
 ἴν' ἰκόμην. — Xen., *Agés.*, 1, 26 : πάντες πολεμικὰ ὅπλα παρε-
 σκεύαζον, ὥστε τὴν πόλιν ὄντως ἂν ἡγήσω πολέμου
 ἐργαστήριον εἶναι.

EX. : PLATON, *Phèdre*, 227 d : οὕτως ἐπιτεθύμηκα ἀκοῦσαι, ὥστε... οὐ
μή σου ἀπολειφθῶ.

On comprend donc aisément que la particule ὥστε ait été souvent employée pour signifier par conséquent (lat. *quapropter* ou *quocirca*).

II. Après la locution τοσούτου δὲω ποιεῖν τοῦτο **ὥστε** ... (en lat. : **tantum abest ut... ut...**), tant s'en faut que je fasse cela, *qu'*au contraire..., on emploie régulièrement l'indicatif.

III. Dans les propositions consécutives à un mode personnel, c'est *ὥστε* (et non pas *ὥς*) qui est communément employé. Toutefois il conviendrait d'ajouter ici les passages qui ont été cités p. 489, n. 3 et dans lesquels, malgré l'opinion de quelques éditeurs, on trouve *ὥς* employé comme particule consécutive et non comme particule finale.

Ex.: XEN., *Cyr.*, V, 4, 11 : οὕτω μοι προθύμως ἐβόηθησας ὥς νῦν σέσωσ-
 μαί. *Hell.*, VI, 1, 4, νομιζῶ οὕτως ἔχειν, ὥς ἀποστήσονται αὐτοῦ
 αἱ πόλεις. VON. GOODWIN, *ouv. cit.*, p. 232-3.

Ex. : HÉR., III, 12 : αἱ δὲ τῶν Αἰγυπτίων (κεφαλαί) οὕτω δὴ τι ἰσχυραὶ (soustent. ὥστε) μόγις ἂν λίθῳ παίσας διαρρηξείας. I, 31 : ῥώμη σώματος **τοιγάρ** (ὡς) ἀεθλοφόροι τε ἀμφοτέροι ὁμοίως ἦσαν, καὶ δὴ καὶ λέγεται ὁδὲ ὁ λόγος.

Ex.: XÉN., *Écon.*, 1, 13 : εἰ τις χρῶτο τῷ ἀργυρίῳ ὥστε περιμέμενος οἶον ἐταίραν διὰ ταύτην χάκιον μὲν τὸ σῶμα **ἐχ**οι, χάκιον δὲ τὴν ψυχὴν, πῶς ἂν ὠφέλιμον εἴη;

Digitized by Google

c/NOTE

2° Au contraire, si l'on ne veut rien affirmer sur la réalité de la conséquence exprimée, on emploie **ὥστε** (plus rarement **ὥς**¹) avec l'*infinitif* dans la proposition consécutive².

La négation est *régulièrement* **μή**.

On peut distinguer plusieurs cas.

- a) L'*infinitif* avec **ὥστε** (ou **ὥς**) sert à marquer que du contenu de la proposition principale ressort la *possibilité* que la conséquence se réalise.

Ex. : XÉN., *An.*, II, 2, 17 : κραυγὴν πολλὴν ἐποίουν καλοῦντες ἀλλήλους, **ὥστε** καὶ τοὺς πολεμίους ἀκούειν (de sorte que les ennemis même pouvaient les entendre). IV, 2, 27 : πολλὰ πράγματα παρείχον οἱ βάρβαροι· ἑλαφροὶ γὰρ ἦσαν, **ὥστε** καὶ ἐγγύθεν φεύγοντες³ ἀποφεύγειν (si agiles qu'ils pouvaient s'échapper tout en ne s'enfuyant qu'à quelques pas des Grecs). *Cyr.*, I, 2, 8 : φέρονται οἴκοθεν σίτον μὲν ἄρτον, πεινὴν δὲ, ἣν τις διψῇ, κώθωνα, **ὥς**⁴ ἀπὸ τοῦ ποταμοῦ ἀρύσασθαι (de manière à pouvoir puiser de l'eau à la rivière). Etc.

1. Cette particule **ὥς** qui, comme conjonction marquant la conséquence, est assez rare dans la prose attique, devient fréquente dans la grécité postérieure; l'emploi de ce mot est une des particularités de la langue de Lucien.

2. On ne trouve dans Homère que deux exemples de **ὥστε** suivi de l'*infinitif*.

Ex. : HOM., *Il.*, IX, 42 : εἰ δέ σοι αὐτῷ θυμὸς ἐπέσσυται **ὥς** τε νέεσθαι, | ἔρχεο. *Od.*, XVII, 20 sq. : οὐ γὰρ ἐπὶ σταθμοῖσι μένειν ἔτι τηλίκος εἰμί, | **ὥς** τ' ἐπιτεῖλα μὲνω σῆμάντορι πάντα πιδέσθαι.

Mais dans le second de ces exemples il semble évident que **ὥς** τε signifie « et ainsi, et dans ces conditions ». Dans le premier seul, **ὥστε** peut être interprété comme une véritable conjonction consécutive.

Quoi qu'il en soit, l'origine de la construction de **ὥστε** avec l'*infinitif* doit être cherchée vraisemblablement dans les constructions bien connues où le grec, pour exprimer l'idée du français « tellement... que... », met après le démonstratif οὗτος, τοσοῦτος, τοιοῦτος, etc., le relatif correspondant οἷος, ὅσος, etc., au même cas, puis l'*infinitif*.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 2, 3 : οἱ Περσικοὶ νόμοι ἐπιμέλονται ὅπως τὴν ἀρχὴν μὴ τοιοῦτοι ἔσονται οἱ πολλοὶ οἷοι πονηροῦ τινος ἢ αἰσχροῦ ἔργου ἐφείσθαι (m. à m. « tels quels [supplétez : ils doivent être] pour... »).

L'*infinitif* est donc un *infinitif* de but et il ne dépend pas du tout de οἷος, à proprement parler. On comprend dès lors qu'après un démonstratif adverbial οὕτως, on ait employé **ὥς** ou **ὥστε** avec l'*infinitif*, et que peu à peu on ait cru que c'était **ὥστε** tout seul, et non l'idée impliquée dans le rapprochement d'οὕτως et de **ὥστε**, qui déterminait l'emploi de l'*infinitif*.

Le même phénomène s'est produit d'ailleurs pour les relatifs ὅσος et οἷος : il arrive souvent, en effet, que les démonstratifs correspondants τοσοῦτος et τοιοῦτος n'étant pas exprimés, on les construit néanmoins avec l'*infinitif* : ὅσος signifie alors « suffisant pour... » et οἷος « capable de, propre à... ».

3. Le participe φεύγοντες est au nominatif conformément à la règle générale : on sait en effet que si l'*infinitif* a le même sujet que la proposition principale, on ne répète pas le sujet devant l'*infinitif* et que l'attribut ou l'apposition se met au cas du sujet principal, c'est-à-dire au nominatif.

Remarquez aussi le sens général de la phrase : ἑλαφροὶ ἦσαν **ὥστε** ἀποφεύγειν signifie proprement « assez agiles pour s'échapper » ; s'il y avait ἑλαφροὶ ἦσαν **ὥστε** ἀπέφυγον, le sens serait tout différent : « ils étaient si agiles qu'ils réussissaient à s'échapper ».

Mais il y a des cas où il peut être indifférent d'employer après **ὥστε** un mode personnel ou l'*infinitif* : ainsi l'on pourrait dire πλοῖα ἡμῖν πάρεστιν, **ὥστε** ἀποπλεῦσαιμεν ἂν, εἰ βουλοίμεθα aussi bien que πλοῖα ἡμῖν πάρεστιν, **ὥστε** ἀποπλεῦσαι ἂν ἡμᾶς, εἰ βουλοίμεθα.

4. Voy. dans GOODWIN, *ouv. cité*, p. 232, d'autres exemples de **ὥς** avec l'*infinitif*. Comme particule consécutive, **ὥς** se rencontre surtout chez Eschyle, Sophocle, Hérodote et Xénophon, à la place de **ὥστε**.

REMARQUE. — Pour exprimer avec plus de précision que la conséquence est ou serait possible on ajoute ἄν à l'infinitif : c'est l'ensemble de la phrase qui permet de voir si l'infinitif correspond au *potentiel* ou à l'*irréel*.

Ex. : THUC., II, 49, 5 : τὰ δὲ ἐντὸς οὕτως ἐκάετο **ὥστε** μήτε τῶν πάνυ λεπτῶν ἱματίων καὶ σινδόνων τὰς ἐπιβολὰς μὴδ' ἄλλο τι ἢ γυμνὸν ἀνέχεσθαι, ἡδιστὰ τε ἂν ἐς ὕδωρ ψυχρὸν σφᾶς αὐτοὺς **ρίπτειν**¹. VII, 42, 4 : ἀποτετειγισμένοι ἂν ἦσαν, **ὥστε** μὴδ' εἰ μετέπεμψαν, ἔτι ὁμοίως ἂν αὐτοὺς **ὠφελεῖν**, ils auraient été investis, de telle sorte que même s'ils avaient demandé du secours, il ne pouvait plus leur être utile. — PLATON, *Gorg.*, 464 d : ἡ ὀψοποικὴ προσποιεῖται τὰ βέλτιστα σιτία τῷ σώματι εἰδέναι, **ὥστ'** εἰ δέοι ἐν παισὶ διαγωνίζεσθαι ὀψοποιὸν τε καὶ ἱατρὸν, λιμῶ **ἂν ἀποθανεῖν** τὸν ἱατρὸν (de sorte que ... le médecin *pourrait* de faim). — DÉM., VIII, 35 : δέκα μῆνας ἀπογενομένου τάνθρώπου καὶ νόσῳ καὶ χειμῶνι καὶ πολέμοις ἀποληφθέντος **ὥστε** μὴ **ἂν δύνασθαι** ἐπανελθεῖν οἴκαδε (que Philippe n'*eût pu* revenir. s.-ent. quand même quelque tentative des Athéniens l'aurait provoqué). Etc.

- b) L'infinitif avec **ὥστε** (ou **ὥς**²) s'emploie *toujours* après un comparatif ou après une proposition principale *négative*, parce que, dans les deux cas, la proposition consécutive n'aurait pas de raison d'être sans l'action de la proposition principale³.

Ex. : XÉN., *Hell.*, IV, 8, 23 : ἤσθοντο αὐτὸν **ελάττω** ἔχοντα δύναμιν ἢ **ὥστε** τοὺς φίλους ὠφελεῖν. *Cyr.*, VI, 4, 17 : τὰς ἀσπίδας **μείζους** ἔχουσιν ἢ **ὥς** ποιεῖν τι καὶ ὄρᾱν. *Mém.*, III, 5, 17 : ῥοβοῦμαι αἰεὶ, μὴ τι **μείζον** ἢ **ὥστε** ῥέρειν δύνασθαι κκχὸν τῇ πόλει συμβῆ.

XÉN., *An.*, VII, 3, 5 : οὐκ ἔχομεν ἀργυρίον **ὥστε** ἀγοράζειν τὰ ἐπιτήδεια. *Reven. d'Ath.*, 4, 7 : ἀργυρίον οὐδεὶς πω οὕτω πολὺ ἐκτήσατο **ὥστε** μὴ ἔτι προσδεῖσθαι. — DÉM., XXI, 62 : οὐδεὶς πώποτ' εἰς τοσοῦτ' ἀναιδείας ἀφίκετο **ὥστε** τοιοῦτόν τι **τολμῆσαι** ποιεῖν. Etc.

REMARQUE. — Par analogie avec la construction du comparatif dont il vient d'être question, on trouve **ὥστε** et **ὥς** après un adjectif ou un adverbe au positif auquel on donne la valeur d'un comparatif.

Ex. : XÉN., *Mém.*, III, 13, 3 : τὸ ὕδωρ ψυχρὸν ἐστὶν **ὥστε** λούσασθαι. *Cyr.*, IV, 5, 15 : ἐν τῷ παρόντι **ὀλίγοι** ἐσμέν **ὥς** ἐγκρατεῖς εἶναι αὐτῶν⁴.

1. Cette phrase est intéressante en ce que, d'une part, elle montre réunis les deux emplois de l'infinitif, l'un sans ἄν, l'autre accompagné de ἄν, et que, d'autre part, *ρίπτειν ἂν* équivaut à *ἐρρίπττον ἂν* « se jetaient dans l'eau froide, le cas échéant (toutes les fois qu'on les abandonnait à eux-mêmes) », comme l'indique suffisamment la phrase suivante.

2. Après un comparatif, **ὥς** est aussi fréquemment employé que **ὥστε** devant un infinitif. Remarquez qu'après un comparatif **ὥς** (ou **ὥστε**) construit régulièrement avec l'infinitif correspond au français « trop pour... ».

Ex. : XÉN., *An.*, III, 3, 7 : οἱ ἀκοντιστὰι **βραχύτερα** ἡκόντιζον ἢ **ὥς** (« à une *trop* faible distance pour... ») ἐξικνεῖσθαι.

3. Voy. Kocin, *Gramm. grecque*, trad. Rouff (A. Colin et C^{ie}, éditeurs), p. 433.

4. On peut se demander cependant si dans cet emploi particulier **ὥστε** (ou **ὥς**) ne conserve pas tout simplement le sens qu'il avait à l'origine comme adverbe démonstratif, l'infinitif étant construit d'une manière indépendante.

En effet, ne peut-on pas traduire littéralement le premier exemple par : « L'eau est froide pour ce qui est de se baigner dans ces conditions » et le second par : « En ce moment nous sommes en petit nombre pour ce qui est de conserver ces richesses dans ces conditions. »

- c) L'infinitif avec *ὥστε* s'emploie avec un certain nombre de verbes exprimant l'idée d'activité (c'est le cas notamment après *διαπράττεισθαι ὥστε*, obtenir *que*, *ποιεῖν ὥστε*, faire en sorte *que*), quand on veut indiquer expressément que la conséquence est un *résultat voulu* de l'activité du sujet principal.

Par lui-même, l'infinitif n'exprime que la *conséquence*; mais le sens général de la phrase (et particulièrement le sens du verbe principal) donne à l'infinitif une signification plus précise en indiquant que la conséquence est *intentionnelle* et non simplement fortuite¹.

EX. : ESCHYLE, *Perses*, 417 : ἀμφὶ δὲ κυκλοῦντο πᾶσαν νῆσον, ὥστ' ἀμυχανεῖν ὅποι τράποιντο. Etc.

PLAT., *Gorg.*, 478 e : ὅς ἂν διαπράξῃται, ὥστε μήτε νοουθετεῖσθαι μήτε κολάζεσθαι. — XÉN., *Anab.*, I, 6, 6 : καὶ ἐγὼ αὐτὸν προσπολεμῶν ἐποίησα ὥστε δόξαι τούτῳ τοῦ πρὸς ἐμὲ πολέμου παύσασθαι.

PLAT., *Gorg.*, 479 c : πᾶν ποιούσιν, ὥστε δίκην μὴ διδόναι (*litt.* ils font tout ce qui est de nature à leur permettre d'éviter le châtiment). — XÉN., *An.*, I, 1, 5 : πάντας οὕτω διατιθείς ἀπεπέμπετο ὥστε αὐτῷ μᾶλλον φίλους εἶναι ἢ βασιλεῖ. Etc.

REMARQUES. — I. Par analogie avec cette construction on trouve chez Thucydide συνέβη ὥστε... (cf. *accidit, ut...*), les circonstances se combinèrent de telle façon que... et chez d'autres prosateurs, γίγνεται ὥστε... (cf. *fit, ut...*), il se produit un événement de telle nature que².

EX. : THUC., V, 14 : ξυνέβη..., ὥστε πολέμου μὴδὲν εἶτι ἀψασθαι μὴδετέρους. — XÉN., *Hell.*, V, 3, 10 : οὐδ' ἂν γενέσθαι, ὥστε ἅμα αμφοτέρους τοὺς βασιλεῖς ἐξω Σπάρτης γενέσθαι. — ISOCR., VI, 124 : πολλάκις γέγονεν, ὥστε³ καὶ τοὺς μείζω δύναμιν ἔχοντας ὑπὸ τῶν ἀσθενεστέρων κρατηθῆναι.

II. De même on trouve ὥστε avec l'infinitif après certains verbes signifiant *volonté, désir, commandement*, qui se construisent ordinairement avec l'infinitif seul.

EX. : SOPH., *Oed. à Col.*, 1350 : δικαίων ὥστ' ἐμοῦ κλύειν λόγους. — EUR., *Hipp.*, 1327 : Κύπρις γὰρ ἤθελ' ὥστε γίγνεσθαι τὰδε. — THUC., VIII, 45 : τοὺς στρατηγούς τῶν πόλεων ἐδίδασκεν ὥστε δόντα χρήματα αὐτὸν πείσαι. Etc.

1. Voilà pourquoi on trouve même des exemples dans lesquels ὥστε avec l'infinitif n'a pas besoin de dépendre réellement d'un verbe comme *ποιεῖν, διαπράττεισθαι*, etc., pour énoncer le résultat de l'activité exprimée par le verbe principal.

EX. : XÉN., *Cyr.*, II, 2, 20 : ἡ οἷε ψηφίσασθαι ἂν τὸ πλῆθος συνελθὼν ὥστε (aurait voté une loi « qui tendait à... ») τοὺς κρατίστους καὶ τιμαῖς καὶ δώροις πλεονεκτηῖν.

2. On sait que γίγνεσθαι sert de passif au moyen ποιεῖσθαι non seulement quand il signifie « faire quelque chose avec ses propres ressources », mais encore quand il a le sens général de « faire, produire quelque chose pour soi ».

3. Comparez encore συμπίπτειν, ὥστε avec l'inf.... (HÉR., V, 36 ; VIII, 441), συμβέβηκεν, ὥστ' ἔχειν (SOPH., *Trach.*, 1152).

De même la tournure latine *est, ut...* « il arrive que... » a pour équivalent en grec ἔστιν ὥστε avec l'infinitif.

EX. : PLATON, *Phédon*, 103 c : ἔστιν ἄρ', ὥστε... ἀξιοῦσθαι.

C'est pour la même raison qu'on trouve quelquefois ὥστε et l'infinitif après les adjectifs exprimant *capacité, ardeur, etc.*, ou l'idée contraire.

Ex. : PLAT., *Polit.*, 295 a : πῶς γὰρ ἂν τις *ικανὸς* γένοιτ' ἂν ποτε, **ὥστε** αἰετὶ *προσάττειν* τὸ προσήκον; Cf. *Phèdre*, 258 b, c; *Lois*, 875 a; *Protag.*, 338 c : ἀδύνατον¹ ὑμῖν, **ὥστε** Πρωταγόρου τοῦδε σοφώτερόν τινα εἰσθῆαι.

d) L'infinitif avec ὥστε s'emploie quand la particule peut se traduire par à condition que.

Ex. : XÉN., *Hell.*, V, 3, 14 : πολλὰ πρεσβεῖα· ἀπὴντων καὶ χρήματα εἰδίδοσαν, **ὥστε** μὴ ἐμβάλλειν τὸν Ἀγέσιλαον (à la condition qu'Agésilas n'envahit pas leur territoire). — DÉM., XXI, 3 : πάρειμι, ὥς ὀρᾷτε, πολλὰ χρημάτων ἐξόν μοι λαβεῖν **ὥστε** μὴ κατηγορεῖν (à la condition de ne point tenter de procès) οὐ λαβόν.

REMARQUE. — Toutefois, quand l'idée de à la condition est exprimée par ἐπὶ τούτῳ, l'idée de la conjonction que est rendue par ἐφ' ᾧ avec l'infinitif (et non pas par ὥστε). D'ailleurs c'est ἐφ' ᾧ² ou ἐφ' ᾧτε que l'on emploie le plus souvent, même quand l'antécédent ἐπὶ τούτῳ n'est pas exprimé.

Ex. : PLAT., *Apol.*, 29 c : ὦ Σώκρατες, νῦν μὲν Ἀνύτῳ οὐ πεισόμεθα, ἀλλ' ἀφίμεν σε, **ἐπὶ τούτῳ** μέντοι, ἐφ' ᾧτε μηκέτι φιλοσοφεῖν.

XÉN., *Anab.*, IV, 4, 6 : ὁ δὲ εἶπεν, ὅτι σπείσασθαι βούλοίτο, ἐφ' ᾧ μήτε αὐτὸς τοὺς Ἑλληνας ἀδικεῖν μήτ' ἐκείνους καλεῖν τὰς οἰκίας.

477. — L'infinitif construit avec ὥστε se met le plus souvent au présent ou à l'aoriste qui conservent, en pareil cas, leur signification distinctive (voy. les exemples cités dans ce qui précède).

On rencontre parfois le parfait, pour exprimer une action entièrement achevée ou un résultat acquis.

Ex. : THUC., VI, 12, 1 : καὶ μεμνησθαι χρὴ ἡμᾶς ὅτι νεωστὶ ἀπὸ νόσου μεγάλης καὶ πολέμου βραχὺ τι³ λελωφῆκαμεν, **ὥστε** καὶ χρήμασι καὶ τοῖς σώμασιν *ἠύξησθαι*. — XÉN., *Cyr.*, VI, 1, 40 : λόγων καὶ βουλευμάτων κοινωνόν ἂν σε ποιοῖντο, **ὥστε** μηδὲ ἐν σε *λεληθῆναι* ὧν βουλόμεθα εἰδέναι. Cf. LYS., XXXII, 27; ISOCR., III, 32; IV, 45; ISÉE, X, 1; DÉM., XVIII, 257; XXIII, 68, etc.⁴.

1. Cf. PLAT., *Phèdre*, 269 c : τὸ μὲν δύνασθαι, ὥστε (« posséder une telle capacité que... ») ἀγωνιστὴν τέλειον γνέσθαι.

2. Hérodote et Thucydide considèrent la locution ἐφ' ᾧ comme une expression purement relative, l'emploient avec l'indicatif futur par analogie avec les propositions relatives équivalant aux propositions consécutives. La négation est toujours μὴ. Cf. ci-dessus, § 417, 1°, b.

Ex. : HAN., III, 83 : ἐπὶ τούτῳ δὲ ὑπεξίσταμαι τῆς ἀρχῆς, ἐφ' ᾧτε ὑπ' οὐδενὸς ὑμῶν ἀρξομαι. VII, 153 : τοῦτοι δ' ὧν πίσυνος ἔων κατήγαγε, ἐφ' ᾧτε οἱ ἀπόγονοι αὐτοῦ ἱεροφάνται τῶν θεῶν ἔσονται. — THUC., I, 103, 1 : οἱ δ' ἐν Ἰθώμῃ... ἐνέδησαν πρὸς τοὺς Λακεδαιμονίους ἐφ' ᾧτε ἐξίσαιεν ἐκ Πελοποννήσου ὑπόσπονδοι καὶ μηδέποτε ἐπιθῆσονται αὐτῆς. I, 113, 3 : καὶ τὴν Βοιωτίαν ἐξέλιπον Ἀθηναῖοι πᾶσαν, σπονδὰς ποιησάμενοι ἐφ' ᾧ τοὺς ἄνδρας ποιοῦνται.

3. L'adverbe νεωστὶ et l'expression adverbiale βραχὺ τι ne sont pas employés comme il a été dit ci-dessus, § 476, 2°, b, Rm. (p. 493) : βραχὺ τι signifie « dans une certaine mesure » et ὥστε ne se rattache qu'à λελωφῆκαμεν.

4. Voy. GOODWIN, *ouv. cit.*, p. 226 (§ 590).

478. — Nous avons dit ci-dessus qu'avec ὥστε et l'infinitif on employait *régulièrement* μή comme négation.

Toutefois on emploie souvent οὐ, quand la proposition consécutive dépend d'une proposition infinitive subordonnée elle-même à un verbe signifiant dire ou croire.

EX. : THUC., V, 40, 1 : τοὺς γὰρ Βοιωτοὺς **ᾤοντο** πεπεισθαι ὑπὸ Λακεδαιμονίων τό τε Πάνακτον καθελείν καὶ ἐς τὰς Ἀθηναίων σπονδὰς ἐσιέναι, τοὺς τε Ἀθηναίους εἰδέναι ταῦτα, **ὥστε οὐδὲ** πρὸς Ἀθηναίους ἔτι σφίσιν εἶναι **ξυμμαχίαν** ποιήσασθαι. — PLAT., *Apol.*, 26 d : οἷσι αὐτοὺς ἀπείρους γραμμάτων εἶναι **ὥστε οὐκ** εἰδέναι... ; — XEN., *Hell.*, VI, 2, 6 : **ἔφασαν** τοὺς στρατιώτας εἰς τοῦτο τρυφῆς ἐλθεῖν **ὥστ' οὐκ** ἐθέλειν πίνειν εἰ μὴ ἀνθοσμίας εἴη. — LYS., X, 15 : ὑμᾶς εἰδέναι **ἡγοῦμαι** τοῦτον οὕτω σκαιὸν εἶναι **ὥστε οὐ** δύνασθαι μαθεῖν τὰ λεγόμενα. Etc.

REMARQUE. — La même construction se rencontre encore quand la proposition infinitive d'où dépend la proposition consécutive est remplacée par une proposition complétive avec ὅτι.

EX. : XEN., *Mém.*, IV, 8, 1 : **ἐννοησάτω** **ὅτι** οὕτως ἤδη τότε πόρρω τῆς ἡλικίας ἦν **ὥστ'**, εἰ καὶ μὴ τότε, **οὐκ** ἂν πολλῶ ὕστερον **τελευτῆσαι** τὸν βίον. Etc.¹

479. — Ὡς conjonction temporelle. — Comme conjonction temporelle, ὥς signifie comme ou lorsque (lat. *ut*) et se construit avec l'*indicatif*.

La locution ὥς τάχιστα correspond au latin *ut primum* et signifie dès que, aussitôt que.

EX. : HOM., *Il.*, I, 599 sq. : ἄσβεστος δ' ἄρ' ἐνῶρτο γέλως μακάρεσσι θεοῖσιν, | **ὥς ἔδον** Ἥφαιστον διὰ δῶματα ποιπνύοντα. — THUC., IV, 3, 1 : καὶ **ὥς ἐγένοντο** πλείοντες κατὰ τὴν Λακωνίην καὶ **ἐπυνθάνοντο** ὅτι, κτλ. — XEN., *Hell.*, VII, 3, 16 : **ὥς** εἶδον **τάχιστα** τοὺς πολεμίους, συνέρραξαν. Etc.

REMARQUES. — I. La locution ὥς ἂν suivie du subjonctif ne sert jamais en prose à former une expression temporelle², mais signifie ou bien de quelque manière que (lat. *utcumque*) ou bien afin que (cf. ci-dessus, § 475)³.

1. Voy. sur toute cette question GOODWIN, *our. cit.*, p. 227-229, qui a résumé ses propres recherches et celles de GILBERTSLEVEN, *Am. Journal of Phil.*, t. VII, p. 161-175 et de SEBASTI, *de Sententiis consecutivis Graecis*, Göttingen, 1883.

2. Mais chez les poètes on trouve ὥς ἂν avec le subjonctif employé pour ἕως ἄν. *h. v. l. c.*

EX. : SOPH., *Aj.*, 1117 : **ὥς ἂν** ᾗς οἶός περ εἴ. *Phil.*, 1330 : **ὥς ἂν** αὐτὸς ἦλτος | ταύτῃ μὲν αἶρη τῇδε δ' αὖ δύνη πάλιν.

3. Chez Hérodote, on trouve ὥς accompagné du subjonctif ou de l'optatif pour exprimer une idée de répétition dans le présent ou dans le passé.

EX. : HÉR., I, 17 : **ὥς** δὲ ἐς τὴν Μιλήσιον ἀπέκοιτο (« et toutes les fois qu'il arrivait en Milésie »), οἰκήματα μὲν τὰ ἐπὶ τῶν ἀγρῶν οὕτε κατέβαλλε οὕτε ἐνεπίμπρη οὕτε θύρας ἀπέσπα, **ἕα δὲ** κατὰ χώραν ἐστάναι. IV, 172 : τὸν δὲ **ὥς** ἑκαστός οἱ **μεχρὲ** (« toutes les fois qu'il s'unit à une femme »), διδοῖ δῶρον τὸ ἂν ἔχη φερόμενος ἐξ οἴκου.

II. Chez les poètes et chez Hérodote on trouve ὅπως (ὅκως), au lieu de ὡς, dans une proposition temporelle¹.

Ex. : HOM., *Il.*, XII, 208 : Τρῶες δ' ἐρρίγησαν, **ὅπως** ἴδον αἰόλον ἔφιν | κεί-
μενον ἐν μέσσοισι. *Od.*, III, 373 : θαύμαζεν δ' ὁ γεραίός, **ὅπως** ἴδεν
ὀφθαλμοῖσιν. XXII, 21 sq. : ... τοὶ δ' ὁμάρησαν | μνηστῆρες κατὰ
δῶμαθ', **ὅπως** ἴδον ἄνδρα πεσόντα. — ESCHYLE, *Pers.*, 201 sq. : τὸν δ'
ὅπως ὄρᾳ | Ξέρξης, πέπλους ῥήγνουσιν ἀμφὶ σώματι. — SOPH., *El.*,
749 : στρατὸς δ' **ὅπως** ὄρᾳ νιν ἐκπεπτωκότα | δίφρων, ἀνωλόλυξε τὸν
νεανίαν. Etc.

Hérodote emploie ordinairement l'optatif avec ὅκως pour marquer une idée de répétition dans le passé.

Ex. : HÉR., I, 17 : **ὅκως** μὲν εἴη ἐν τῇ γῇ καρπὸς ἀδρός, τηνικαῦτα ἐσέβαλλε
τὴν στρατιήν... ὁ δὲ τὰ τε δένδρεα καὶ τὸν καρπὸν τὸν ἐν τῇ γῇ
ὅκως διαφθείρειτε, ἀπαλλίσσετο ὀπίσω. I, 68 : καὶ ἀπὸ τούτου τοῦ
χρόνου, **ὅκως** πειρώατο ἀλλήλων, πολλῶ κατυπέρτεροι τῷ πολέμῳ
εἰγόντο οἱ Λακεδαιμόνιοι. Etc.

480. — Ὡς conjonction causale. — Comme conjonction causale, ὥς signifie comme, puisque et se construit de la même façon que ὅτι (cf. ci-dessus, § 425).

Ex. : SOPH., *fragm.*, 280 : πρὸς ταῦτα κρύπτει μηδέν, **ὥς** ὁ πᾶνθ' ὄρων
| καὶ πᾶντ' ἀκούων πᾶντ' ἀναπτύσσει χρόνος. — THUC., IV,
4, 1 : **ὥς** δὲ οὐκ ἔπειθεν... — PLATON, *Euthyd.*, 280 : δεῖ μὴ
μόνον κεκτῆσθαι τὰ ἀγαθὰ, ἀλλὰ καὶ χρῆσθαι αὐτοῖς, **ὥς**
οὐδὲν ὄφελος τῆς κτήσεως γίγνεται.

REMARQUES. — I. Après un temps secondaire à la proposition principale, on trouve quelquefois, comme après ὅτι, l'optatif du style indirect à la place de l'indicatif, quand le motif est présenté comme étant la pensée de la personne dont il s'agit².

Ex. : THUC., IV, 65, 3 : ἐλθόντας δὲ τοὺς στρατηγούς οἱ ἐν τῇ πόλει Ἀθηναῖοι
τούς μὲν φυγῇ ἐξημίωσαν Πυθόδωρον καὶ Σοφοκλέα, τὸν δὲ τρίτον
Εὐρυμέδοντα χρήματα ἐπράξαντο **ὥς** ἐξὸν αὐτοῖς τὰ ἐν Σικελίᾳ κατα-
στρέψασθαι, ὧροις πεισθέντες, **ἀποχωρήσειαν**. — XÉN., *Bag.*, 4,
6 : οἰσθα ἐπαινέσαντα αὐτὸν (Ὁμηρον) τὸν Ἀγαμέμνονα, **ὥς** βασιλεὺς
εἴη ἀγαθός.

Mais le plus souvent, c'est le participe avec ὥς qui sert à exprimer cette idée.

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 2, 49 extr. : ταύτην τὴν χώραν ἐπέτρεψε διαρπάσαι τοῖς
Ἑλλησιν **ὥς** πολεμῶν οὖσαν.

1. Sur ὅπως, voy. ci-après, § 483, p. 500. Il est aisé de voir comment l'adverbe relatif indéfini ὅπως signifiant proprement « de la façon que, comme » a pu prendre le sens temporel. Entre ὥς et ὅπως il y a le même rapport qu'entre ὅτε et ὅποτε. Mais tandis que la langue grecque a étendu l'usage de ὅποτε aussi loin que celui d'ὅτε, elle n'a pas développé la construction de ὅπως comme conjonction de temps.

2. Il faut remarquer d'ailleurs que la conjonction causale ὥς se distingue de ὅτι en ce qu'elle exprime souvent non pas la cause réelle, mais le motif que le sujet principal croit être le véritable.

Ex. : XÉN., *Hier.*, 6, 12 : ὁ ἐξήλωσας ἡμᾶς (τοὺς τυράννους), **ὥς** (« parce que selon vous »)
τούς μὲν φίλους μάλιστα εὖ ποιεῖν ἐυνάμεθα, τοὺς δ' ἐχθροὺς μάλιστα χειροῦμεθα,
οὕτως τοῦτο οὕτως ἔχει.

II. Souvent la particule *ὥς* a la valeur d'une simple conjonction de coordination et équivaut à *γάρ*.

Ex. : SOPH., *Phil.*, 914 : τί ποτε λέγεις, ὦ τέκνον; *ὥς* οὐ μανθάνω. — PLAT., *Protag.*, 335 d : δέομαι οὖν σου παραμεῖναι ἡμῖν· *ὥς* ἐγὼ οὐδ' ἂν ἐνὸς ἥδιον ἀκούσαιμι ἢ σοῦ. — XÉN., *Cyr.*, IV, 2, 25 : φυλάττεισθαι δεῖ τοῖς ἐφ' ἀρπυγὴν τραπέσθαι, *ὥς* ὁ τοῦτο ποιῶν οὐκέτ' ἀνήρ ἐστιν.

Il peut même arriver que *ὥς* ainsi employé puisse, dans le dialogue, signifier oui, car ou non, car.

Ex. : SOPH., *Aj.*, 39 : *ὥς* ἔστιν ἀνδρὸς τοῦδε τᾶργα ταῦτά σοι, oui, car ce massacre est, tu le sais, l'ouvrage de cet homme. *Phil.*, 812 : *ὥς* οὐ θέμις γ' ἐμοῦσι σοῦ μολεῖν ἄτερ, non, car il ne m'est pas permis de m'en aller sans toi.

ζ Cette locution s'explique par une ellipse : (tu as raison, tu dis vrai, etc.), car ou (tu n'as pas raison, ce n'est pas exact, etc.), car¹.

481. — 'Ὡς dans une proposition complétive. — La conjonction *ὥς*² sert, en certains cas, à rendre l'idée du français que, à la place de *ὅτι*.

Comme *ὅτι*, la conjonction *ὥς* s'emploie en tête d'une proposition subordonnée complétive après un verbe signifiant dire³ et après les verbes signifiant savoir, reconnaître, apprendre, faire savoir, montrer, etc.

Les règles déterminant l'emploi des modes, des temps et de la négation sont les mêmes que pour *ὅτι* (cf. ci-dessus, § 426).

Ex. : ESCHINE, I, 125 : λέγει γὰρ *ὥς*⁴ οὐδέν ἐστιν ἀδικώτερον φήμης. II, 151 : οὐ γὰρ ἂν τοῦτό γ' εἴποις, *ὥς* ἔλαθεν. Etc.

1. L'usage dont il vient d'être question est en germe dans un emploi particulier que fait Homère de la conjonction *ἐπεὶ*.

Ex. : HOM., *Od.*, I, 231 : ξείν', ἐπεὶ ἄρ δὴ ταῦτά μ' ἀνείρεαι ἡδὲ μεταλλᾷς, | μέλλεν μὲν ποτε οἶκος ὅδ' ἀρνεῖσθαι καὶ ἀμύμων | ἔμμεναι κατ'.

On voit en effet que dans cet exemple la particule causale répond à une idée qui est impliquée dans l'ensemble de la phrase, mais non expressément signifiée.

Pour l'emploi analogue de *ὅτι*

Ex. : HOM., *Il.*, XXIV, 239 sq. : ... οὐ νυ καὶ ὅμιν | οἶκοι ἔνεστι γόος, ὅτι μ' ἤλθετε κηδέσσαντες; (comparez en français : « n'avez-vous pas assez de votre deuil domestique, que vous venez ici m'importuner de vos inquiétudes? »). — *Od.*, V, 339 sq. : κάμμορε, τίπτε τοι ὦδε Ποσειδάων ἐνοστήθων | ὠδύσατ' ἐκπάγλως, ὅτι τοι κακὰ πολλὰ φουτεύει;

Voy. ci-dessus, § 426, RKM. et p. 430, n. 1.

2. P. SCHMITT, *über den Ursprung des Substantivsatzes mit Relativpartikeln im Griechischen*, p. 51 sq., a montré comment du sens fondamental de « comme » on était arrivé au sens de la conjonction « que ». La particule *ὥς*, qui se construisait d'abord dans des propositions exclamatives et interrogatives indirectes au sens de « comment », se rencontrait particulièrement après les verbes « voir, savoir, connaître, reconnaître, etc. », et c'est de cet emploi que s'est dégagé peu à peu le sens abstrait de « que ». Qu'on imagine cette phrase : « Quand Darius vit comme les siens mouraient, il voulut mourir aussi, » on verra qu'on en tire aisément celle-ci : « Quand Darius vit que les siens mouraient, il voulut mourir aussi. »

3. A l'exclusion, bien entendu, du verbe *φημί*, qui ne se construit régulièrement qu'avec une proposition infinitive.

4. D'après MEISTERMANN, *Gramm. d. Alt. Inschrift.*, § 50, 4, *ὥς* est rarement employé dans les inscriptions attiques, au lieu de *ὅτι*.

XÉN., *Hell.*, VII, 1, 23 : **ἐνέπλησε** φρονήματος τοὺς Ἀρκάδας, **λέγων ὥς** μόνοις μὲν αὐτοῖς πατρὶς Πελοπόννησος **εἶη**, πλείστον δὲ τῶν Ἑλληνικῶν φύλον τὸ Ἀρκαδικόν **εἶη**, καὶ σώματα ἐγκρατέστατα **ἔχοι** (cf. ci-dessus, § 428, p. 451)¹.

ISOCR., V, 23 : **ἔλεγον ὥς ἐλπίζουσιν** σὲ καὶ τὴν πόλιν ἔξειν μοι χάριν. — DÉM., XVIII, 169 : **ἦκε δ' ἀγγέλλων** τις ὥς τοὺς πρυτάνεις **ὥς Ἐλάτεια κατεῖληπται**. XXI, 104 : δεινούς λόγους **ἐτόλμα** περὶ ἐμοῦ λέγειν, **ὥς ἐγὼ τὸ πρᾶγμ' εἰμὶ τοῦτο δεδρακώς**. XXII, 2 : **αἰτιασάμενος** γὰρ με αὐτὸν καὶ λέγειν ἂν ὀκνήσειέ τις, τὸν πατέρα **ὥς ἀπέκτονα** ἐγὼ τὸν ἐμαυτοῦ (cf. ci-dessus, § 428, 2°).

REMARQUES. — I. On emploie volontiers ὥς au lieu de ὅτι, lorsqu'on veut présenter l'affirmation comme *mensongère* ou *douteuse*². C'est pour cela qu'on trouve cette conjonction surtout après διαβάλλειν, dire en calomniant quelqu'un, πείθειν, chercher à persuader que, ainsi qu'après les verbes signifiant dire employés avec une négation³.

Ex. : HÉROD., VIII, 90 : **διέβαλον** τοὺς Ἴωνας **ὥς** δι' ἐκείνους ἀπολοῖατο αἱ νῆες. — THUC., V, 45, 3 : ἐν τῷ δῆμῳ **διαβαλὼν** αὐτοὺς **ὥς** οὐδὲν ἀληθὲς ἐν νῶ ἔχουσιν οὐδὲ λέγουσιν οὐδέποτε ταῦτά...

PLAT., *Rép.*, 327 c : οὐκοῦν, ἦν δ' ἐγώ, ἔτι ἐλλείπεται τὸ ἦν **πεῖσωμεν** ὑμᾶς, **ὥς** χρὴ ἡμᾶς ἀφείναι; — XÉN., *Mém.*, I, 1, 1 : πολλῶν ἐθαύμασα, τίσι ποτὲ λόγοις Ἀθηναίους **ἐπεισαν** οἱ γραψάμενοι Σωκράτην, **ὥς** ἄξιός εἴη θανάτου τῇ πόλει.

XÉN., *Cyr.*, V, 4, 20 : οὐ τοῦτο **λέγω**, **ὥς** οὐ δεῖ ποτε ἵεναι ἐπὶ τοὺς πολεμίους. Etc.

II. Comme on l'a vu ci-dessus pour ὅτι (cf. p. 450, REM.), on trouve ὥς signifiant comme quoi, comme preuve à l'appui du fait que...

Ex. : XÉN., *Hell.*, II, 3, 34 : **ὥς** δ' εἰκότα ποιοῦμεν, καὶ τὰδ' ἐννοήσατε. — DÉM., LVII, 14 : καὶ ταῦθ' **ὥς** ἀληθῆ λέγω, καὶ ὅτι οὔτε ἐδόθη ἡ ψῆφος ἐν ἅπασιν πλείους τ' ἐγένοντο τῶν ψηφισαμένων, μάρτυρας ὑμῖν παρέξομαι.

1. On trouve aussi (après une proposition complétive avec ὥς et l'optatif) la construction dont il a été question ci-dessus (p. 452, REM. I) à propos de ὅτι.

Ex. : DÉM., I, 22 : ἔχουσιν δ' ἔγωγε τινῶν ὥς οὐδὲ τοὺς λιμένας καὶ τὰς ἀγορὰς ἔτι **δῶσοιεν** αὐτῷ καρποῦσθαι· τὰ γὰρ κοινὰ τὰ Θετταλῶν ἀπὸ τούτων **δοῖο** διοικεῖν, οὐ Φιλίππον λαμβάνειν.

2. C'est la théorie de MADVIG, *Griech. Syntax*, § 159, Anm. 3. Toutefois, si cette remarque se vérifie dans beaucoup de cas, il y a aussi un grand nombre de passages où l'on ne saurait trouver aucune différence de sens entre ὅτι et ὥς.

Ex. : THUC., I, 32, 1 : **ἀναδιδάξαι** πρῶτον μάλιστα μὲν ὥς καὶ εὐμύρορα δέονται, εἰ δὲ μή, **ὅτι** γε οὐκ ἐπιζήμια, **εἵπειτα δὲ ὥς** καὶ τὴν χάριν βέβαιον ἔξουσιν. — PLAT., *Itér.*, 392 a : πῶς; ὅτι οἶμαι ἡμᾶς εἰρεῖν, **ὥς** ἄρα καὶ ποιηταὶ καὶ λογοποιοὶ κακῶς λέγουσι περὶ ἀνθρώπων τὰ μέγιστα, **ὅτι** εἰσὶν ἄδικοι μὲν, εὐδαίμονες δὲ πολλοί, **δίκαιοι δὲ ἄθλιοι**, καὶ **ὥς** λυσitteλεῖ τὸ ἀδικεῖν κτλ. Cf. XÉN., *Hell.*, VI, 4, 7.

3. Après les verbes « espérer, promettre », on ne cite aucun exemple de ὥς (ni de ὅτι, d'ailleurs), si ce n'est que l'on trouve chez Euripide ἐλπίζειν ὥς... avec le futur.

Ex. : EUR., *El.*, 918 sqq. : εἰς τοῦτο δ' ἔλθεις ἀμαθίας, ὥστ' **ἡλπίσας** | **ὥς** εἰς σὲ μὲν δὴ μητέρ' οὐχ **ἔξεις** κακὴν | γήμας, ἐμοῦ δὲ πατρὸς ἡδίκαις λέχῃ.

482. — La particule ὥσπερ. — A la particule ὥς se rattache la particule ὥσπερ qui est avec elle dans le même rapport que δς περ avec δς. Elle signifie proprement tout à fait comme, ainsi que et exprime presque toujours une comparaison¹.

La syntaxe de cette particule qui est adverbe et non pas conjonction, n'offre rien d'intéressant au point de vue des modes; mais il y aura lieu d'étudier plus tard la locution ὥσπερ ἄν εἰ et l'emploi d'ὥσπερ avec le participe.

483. — Sens divers de la conjonction ὅπως. — La conjonction ὅπως (qui est avec ὥς dans le même rapport que ὅστις avec ὅς interrogatif et avec ὅς relatif)² sert, en grec, à signifier le but, l'intention et aussi à introduire certaines propositions complétives.

484. — Ὅπως conjonction finale. — Comme particule signifiant le but ὅπως ne s'emploie guère, à la bonne époque attique, qu'avec un subjonctif accompagné de ἄν³.

Ex. : ESCHYLE, *Choéph.*, 577 sq. (éd. Wecklein) : ...φύλασσε τὰν οἶκω καλῶς, | ὅπως ἂν ἀρτίκολλα συμβαίῃ τάδε (cf. *Prom.*

1. Il y a des cas où ὥσπερ n'est guère autre chose qu'un synonyme de ὥς, par exemple chez les poètes. Mais, chez les poètes aussi, on trouve certains emplois particuliers.

Ex. : SOPH., *Œd. à Col.*, 1300 sq. : οὐ κλαυστὰ δ' ἐστίν, ἀλλ' ἐμοὶ μὲν οἴσεται | τὰδ', ὥσπερ ἂν ζῶ, σοῦ φονέως μεμνημένον.

Bien qu'on ait voulu traduire ὥσπερ ἂν ζῶ par « de quelque façon que je vive », il semble plus naturel de corriger avec Reiske ὥσπερ en ἔωςπερ et d'entendre « aussi longtemps que je vivrai » (cf. *Aj.*, 1117 ; *Phil.*, 1330, où ὥς doit être de même, corrigé en ἔως). Dans ce cas, ἔως ne compte que pour une syllabe (par syzygèse).

2. C'est proprement un adverbe composé servant de relatif indéfini : il est formé du thème pronominal ὁ-, auquel est soudé l'ablatif singulier du thème pronominal πο-. La forme homérique ὅπως est pour ὁδ-πως, composé syntactique (cf. V. HXAN, *Précis*, § 220, 7, A), mais de même sens que ὅπως. Tous les sens de la particule se déduisent sans effort du double sens qu'elle avait à l'origine et qu'elle a conservé dans certains emplois. En effet, comme adverbe interrogatif indirect ὅπως signifie « comment », comme adverbe relatif indéfini il signifie « comme ». On a vu plus haut, à propos de l'interrogation indirecte (cf. p. 397) des exemples du sens interrogatif ; c'est celui-là qui est au fond de l'emploi d'ὅπως comme conjonction finale ou complétive. Quant au sens relatif, il n'a pas, à proprement parler, donné de conjonction, si l'on met à part l'emploi d'ὅπως dont il a été question ci-dessus, p. 497, Rza. II.

3. D'après MEISTERHANS, *ouv. cit.*, § 50, 7, ὅπως avec le subjonctif sans ἄν se rencontre pour la première fois sur les inscriptions attiques en 343 avant J.-C. Mais chez les poètes et chez les prosateurs dont la langue est mêlée d'éléments poétiques on trouve assez souvent cette construction :

Ex. : HOM., *Od.*, XIV, 180 sq. : τὸν δὲ μνηστῆρες ἀγαυοὶ | οἷκαδ' ἰόντα λογῶσιν, ὅπως ἀπὸ φύλον δῆται | νόνημον ἐξ Ἰθάκης Ἀρκείσιον ἀντιθέοιο. — SOPH., *El.*, 1205 : μέθες τόδ' ἄγρος νῦν, ὅπως τὸ πᾶν μάθης. — XEN., *Cyr.*, III, 1, 8 : εἰς χαῖρον ἤκεις, ὅπως τῆς δίκης ἀκούσης (cf. *Mém.*, II, 10, 2 ; IV, 4, 16).

Chez les poètes, chez Xénophon et chez Andocide, on trouve même le futur de l'indicatif, au lieu du subjonctif.

Ex. : HOM., *Od.*, I, 56 sq. : αἰεὶ δὲ μαλακοῖσι καὶ αἰμυλοῖσι λόγοισιν | θέλγει, ὅπως Ἰθάκης ἐπιλήσεται. — SOPH., *Phil.*, 1068 sq. : ... μὴ πρόσλευσσε, γενναῖός περ ὢν, | ἡμῶν ὅπως μὴ τὴν τύχην διαφθερεῖ, (cf. EUR., *Cycl.*, 561 ; ARIST., *Lys.*, 384 ; *Gren.*, 1120). — XEN., *Cynég.*, 9, 4 : προίεναι (δεῖ) τῶν τόπων ἐνθυμούμενον, ὅπως μὴ διαμαρτησεται. — AR., I, 43 : χρὴ ἀναβιδάζειν ἐπὶ τὸν τροχὸν τοῦ ἀναγαρέντας, ὅπως μὴ πρότερον νῦν ἔσται πρὶν πυθίσθαι τοὺς ἄνδρας ἀπαντας.

850; *Eum.*, 576; 1031; *Suppl.*, 239)¹. — *SOPH.*, *El.*, 40 sq. : ...ἴσθι πᾶν τὸ δρώμενον, | **ὅπως ἂν** εἰδῶς ἡμῖν ἀγγελίης σαφῆ. *Œd. à Col.*, 575 : τοῦτ' αὐτὸ νῦν διδάσχω, **ὅπως ἂν** ἐκμάθω². — *ARIST.*, *Lysistr.*, 1223 : οὐκ ἄπιθ', **ὅπως ἂν** οἱ Λάκωνες ἔνδοθεν | καθ' ἡσυχίαν ἀπίωσιν εὐωχημένοι; — *PLAT.*, *Banq.*, 199 a : καὶ φατε αὐτὸν τοιοῦτόν τε εἶναι καὶ τοσοῦτων αἵτιον, **ὅπως ἂν** φαίνεται ὡς κάλλιστος καὶ ἄριστος. *Hér.*, 567 a : καὶ ἂν γέ τις, οἶμαι, ὑποπτέυῃ ἐλεύθερα φρονήματα ἔχοντας μὴ ἐπιτρέψειν αὐτῷ ἄρχειν, (πολέμους κινεῖ) **ὅπως ἂν** τούτους μετὰ προφάσεως ἀπολλύῃ. — *XEN.*, *Cyr.*, V, 2, 21 : διὰ τῆς σῆς χώρας ἄξεις ἡμᾶς, **ὅπως ἂν** εἰδῶμεν, κτλ. — *ISOCR.*, III, 2 : εὐσεβοῦμεν καὶ τὴν δικαιοσύνην ἀσχοῶμεν, οὐχ ἵνα τῶν ἄλλων ἑλαττον ἔχωμεν, ἀλλ' **ὅπως ἂν** ὡς μετὰ πλείστων ἀγαθῶν τὸν βίον διάγωμεν³. — *DEM.*, XIX, 298 : τὴν πόλιν συνέχειν, **ὅπως ἂν** μίαν γνώμην ἔχωσιν ἅπαντες καὶ μὴ τοῖς ἐχθροῖς ἡδονὴν ποιῶσιν.

REMARQUES. — I. Après un verbe principal à un temps secondaire, ὅπως ἂν, dans la proposition finale, est régulièrement remplacé par ὅπως avec l'optatif; le subjonctif est plus rare⁴.

Ex. : *HOM.*, *Od.*, XIV, 312 : ἐν χεῖρεσσιν ἔθηκεν, **ὅπως** ἔτι πῆμα φύγοιμι. — *SOPH.*, *Œd. R.*, 1005 : ἀφικόμην, **ὅπως** | σοῦ πρὸς δόμους ἐλθόντος εὐ πράξαιμι τι. — *THUC.*, I, 126, 1 : ἐν τούτῳ δὲ ἐπρεσβεύοντο τῷ χρόνῳ πρὸς τοὺς Ἀθηναίους ἐγκλήματα ποιοῦμενοι, **ὅπως** σφίσιν ὅτι μεγίστη πρόφασις εἴη τοῦ πολεμεῖν, ἣν μὴ τι ἑσκακούσαι⁵. Etc.

1. Eschyle est le premier qui se soit servi de ὅπως ἂν avec le subjonctif, construction qui était dans le génie de la langue attique, puisque c'est la seule ou à peu près qu'on trouve sur les inscriptions. En dehors du dialecte attique on n'en cite qu'un exemple isolé chez Hérodote :

I, 12 : ταῦτα δὲ ἐποίεε τῶνδε εἰνεκεν, **ὅπως ἂν** ὁ κῆρυξ ἀγγείλῃ Ἀλυσίτῃ.

2. Cet exemple est intéressant en ce qu'il nous montre comment Sophocle modifie la formule homérique ὄφρ' εὖ εἰδῶ (*Od.*, I, 174). Sur ὄφρα, voy. ci-après, § 513, Rem. III, p. 544.

3. Cet exemple peut servir à montrer la différence que les Attiques établissaient entre la particule finale par excellence ἵνα et la locution ὅπως ἂν. Tandis que ἵνα signifiait purement et simplement « afin que », il est probable que ὅπως ἂν gardait en quelque manière la valeur que lui donnait la particule ἂν, « le cas échéant, » combinée avec ὅπως « de quelle manière, de quelle façon ». On peut supposer que l'origine de la locution employée au sens d'une particule finale se trouve dans des expressions comme celle-ci : ἐπιμελοῦνται, ὅπως ἂν οἱ νέοι μὴδὲν κακουργῶσιν (*PLAT.*, *Protag.*, 326 a), qu'on peut traduire littéralement ainsi : « il s'inquiètent de quelle façon le cas échéant les jeunes gens pourront ne rien faire de mal. » Puis cet emploi de ὅπως ἂν ayant paru commode pour des raisons qui nous échappent, on l'aura étendu peu à peu à des cas où le sens final s'est de plus en plus dégagé de l'ensemble.

4. D'après les résultats de l'étude de *Ps. WILCKA*, *Entwicklungsgeschichte der Absichtssätze*, on peut donner la règle suivante : « Quand le verbe principal est au passé, les poètes d'une part, Platon et Xénophon de l'autre, mettent la proposition finale plus volontiers à l'optatif qu'au subjonctif; — au contraire, chez Hérodote et Thucydide, le subjonctif, en pareil cas, est plus fréquent que l'optatif; — pour ce qui est des orateurs, l'usage varie de l'un à l'autre; chez Démosthène les deux modes sont également fréquents. »

5. Aux yeux de Thucydide, l'optatif et le subjonctif, en pareil cas, étaient également corrects, comme le prouvent certains passages où les deux modes sont employés à côté l'un de l'autre.

Ex. : *THUC.*, VI, 96, 3 : καὶ ἑξακόσους λογάδας τῶν ὀπλιτῶν ἐξέκριναν πρότερον, ὃν ἤρχε Διόμιλος, φυγὰς ἐξ Ἀνδρου, ὅπως τῶν τε Ἐπιπολῶν εἴησαν φύλακες, καὶ, ἣν ἐς ἄλλο τι δέη, ταχὺ ἐννεστώτες παραγίγνωνται. Cf. III, 22, 8 : παρανίσχον ἐξ καὶ οἱ ἐκ τῆς πόλεως Πλαταιῆς ἀπὸ τοῦ τειχους φρυκτοὺς πολλοὺς πρότερον παρεσκευασμένους ἐς αὐτὸ τοῦτο, ὅπως ἀσαφὴ τὰ σημεῖα τῆς φρυκτωρίας τοῖς πολεμίοις ἦ καὶ μὴ βοηθοῖεν.

II. L'emploi de ὅπως ἄν avec l'optatif est une construction rare que l'on trouve une fois chez Eschyle et chez Thucydide, quatre fois chez Xénophon. L'optatif a, en pareil cas, la valeur d'un potentiel.

Ex. : ESCHYLE, *Agam.*, 376 (éd. Wecklein) : ὅπως ἄν | μήτε πρό καιροῦ μήθ' ὑπὲρ ἄστρον | βέλος ἡλίθιον σκήψειν. — THUC., VII, 65, 2 : τὰς γὰρ πρώρας καὶ τῆς νεῆς ἄνω ἐπὶ πολὺ κατεβύρυσσαν, ὅπως ἄν ἀπολι-σθάνοι καὶ μὴ ἔχοι ἀντιλαβὴν ἢ χεὶρ ἐπιβαλλομένη. — XÉN., IV, 8, 16 : ἔδωκε γρήματα Ἀνταλκίδα, ὅπως ἄν, πληρωθέντος ναυτικοῦ ὑπὸ Λακεδαιμονίων, οἱ Ἀθηναῖοι μᾶλλον τῆς εἰρήνης προσδέοιντο. (Cf. *Hell.*, IV, 8, 30; *Cyr.*, VIII, 3, 33; mais pas *An.*, VII, 4, 2, où la leçon est douteuse).

III. Chez les poètes attiques on trouve ὅπως employé avec un temps passé de l'indicatif après une proposition principale à l'irréel¹. Il y a là une attraction modale dont il sera traité ci-après (§ 513, REM. II) à propos de la construction de ἴνα.

485. — Ὅπως dans une proposition complétive. — Aux propositions finales on peut, malgré certaines différences, rattacher les propositions *complétives* introduites par ὅπως.

1° Après les verbes ἐπιμελεσθαι (ou ἐπιμελεῖσθαι), σκοπεῖν, φροντίζειν, prendre soin que, veiller à ce que, πράττειν, faire en sorte que (par des négociations), agir de manière à ce que, παρασκευάζεσθαι, se préparer à, etc., on trouve en effet les constructions suivantes :

a) On peut employer le *subjonctif*² avec ὅπως.

La négation est μή.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 5, 14 : (παρασκευάζεσθαι) ὅπως σὺν θεῷ ἀγωνιζώ-μεθα. *Banq.*, 8, 25 : οὐ γὰρ ὅπως πλείονος ἄξιος γένηται ἐπιμελεῖται, ἀλλ' ὅπως αὐτὸς ὅτι πλείστα ὥραϊα καρπώ-σεται³. — PLAT., *Gorg.*, 515 b : ἄλλου του ἐπιμελήσει ἢ ὅπως ὅτι βέλτιστοι οἱ πολῖται ὦμεν; *Crit.*, 49 c : ὅρα ὅπως μὴ παρὰ δόξαν ὁμολογήῃ⁴. Etc.

1. GOODWIN, *ouv. cité*, p. 121, cite *Esch.*, *Prom.*, 747; *Choéph.*, 195; *SOPH.*, *El.*, 1134; *ARIST.*, *Paix.*, 135. Il ajoute quelques exemples de ὡς construits de la même façon (cf. *SOPH.*, *Œd.*, *R.*, 1391; *Esch.*, *Prom.*, 152; *XÉN.*, *An.*, VII, 6, 23 [seul exemple chez Xénophon]).

2. On semble avoir évité le subjonctif de l'aoriste premier dans les propositions complétives commençant par ὅπως, et les exemples qu'on en trouve sont si peu nombreux qu'ils peuvent sembler suspects. C'est dans ces propositions *seules* que se vérifie la règle dite de Dawes, en vertu de laquelle ὅπως ne pourrait se construire qu'avec le *subjonctif de l'aoriste second*, mais non avec le subjonctif de l'aoriste premier. Fausse en ce qui regarde les propositions finales proprement dites, elle est fondée pour ce qui est des propositions complétives avec ὅπως.

3. Sur l'emploi de ce futur, voy. ci-après, 2° (p. 504).

4. Dans la prose attique, ὅπως ainsi employé est rarement remplacé par ὅπως ἄν. On n'en cite d'exemples que chez Aristophane, Xénophon et Platon.

Ex. : *ARIST.*, *Chevaliers*, 80 : σκοπεῖ | ὅπως ἄν ἀποθάνωμεν ἀνδρικώτατα. Cf. *ib.*, 917; *Nuées*, 739; *Assembl.*, 623; *Acharn.*, 1060. — *XÉN.*, *An.*, VI, 1, 17 : μᾶλλον ἢ πρόσθεν εἰσῆι (s.-ent. ἐπιμελεῖται) αὐτοὺς ὅπως ἄν καὶ ἔχοντές τι οἴκατε ἀφίπνωνται. *Cyr.*, I, 2, 10 : τῶν ἄλλων ἐπιμελεῖται ὅπως ἄν θηρώσιν. Etc. — *PLAT.*, *Gorg.*, 481 a : ἐὰν δ' ἔλθῃ, μηχανητέον ὅπως ἄν διαφύγῃ. Cf. *Rép.*, 433 c; 488 c. Etc.

C'est là évidemment un reste de l'usage homérique (cf. GOODWIN, *ouv. cité*, § 342, p. 124). C'est aussi une survivance de l'usage homérique qu'il faut voir dans l'emploi de ὡς ou de ὡς ἄν, au lieu de ὅπως avec le subjonctif, qui se rencontre seulement chez les poètes, chez Hérodote et chez Xénophon (cf. *Hom.*, *Il.*, II, 3, etc.; *Eur.*, *Méd.*, 461; *Iphig. Taur.*, 467; *XÉN.*, *Ec.*, 20, 8, pour ὡς avec le subjonctif; cf. *Hom.*, *Il.*, IX, 112; *Od.*, I, 205, etc.; *HÉN.*, III, 85; *XÉN.*, *Hipp.*, 9, 3, pour ὡς ἄν avec le subjonctif). Voy. GOODWIN, *ouv. cité*, p. 124-127 et *Appendice IV*. L'exemple de *SOPH.*, *Antig.*, 215,

REMARQUE. — Après un temps secondaire, le subjonctif peut¹, en pareil cas, être remplacé par l'*optatif*.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, VIII, 1, 44 : ἐπεμέλετο αὐτῶν (cf. ci-dessus, § 406), **ὅπως** αἰετὶ ἀνδράποδα **διατελοῖεν**. *Anab.*, I, 8, 13 : ἀπεκρίνατο, ὅτι αὐτῷ μέλοι **ὅπως** καλῶς **ἔχοι**. *Hell.*, III, 3, 9 : ἐμεμελήκει δὲ αὐτοῖς **ὅπως** ὁ ἱππαγρέτης **εἰδείη** οὓς δέοι πέμπειν.

b) Mais les propositions complétives de cette catégorie sont bien plus souvent à l'*indicatif futur* qu'au subjonctif chez les auteurs attiques qui font autorité².

La négation est **μή**.

Ex. : ESCH., *Agam.*, 837 sq. (éd. Wecklein) : καὶ τὸ μὲν καλῶς ἔχον | **ὅπως** χρονίζον εὖ **μενεῖ** βουλευτέον. — SOPH., *Trach.*, 604 sq. : διδούς δὲ τόνδε φράζ' **ὅπως** μηδεὶς βροτῶν | κείνου πάροιθεν **ἀμφιδύσεται** χροί. — EUR., *Iph. Taur.*, 1051 : σοὶ δὴ μέλειν χρὴ τᾶλλ' **ὅπως** **ἔξει** καλῶς. — ARIST., *Acham.*, 26 : εἰρήνην δ' **ὅπως** **ἔσται** προτιμῶσ' οὐδέν. — HÉR., I, 9 : σοὶ μελέτω **ὅπως** **μή** σε **ὑφεται**. III, 36 : ὅρα **ὅπως** **μή** **ἀποστήσονται**. — THUC., V, 27, 2 : ὡς χρὴ ... ὅρῃ τοὺς Ἀργεῖους **ὅπως** **σωθήσεται** ἡ Πελοπόννησος³. — XÉN., *Mém.*, III, 2, 1 : ὥσπερ τὸν ποιμένα δεῖ ἐπιμελεῖσθαι **ὅπως** σφῶι τε **ἔσονται** αἱ οἶες καὶ τὰ ἐπιτήδεια **ἔξουσιν**, οὕτω καὶ τὸν στρατηγὸν ἐπιμελεῖσθαι δεῖ **ὅπως** σφῶι τε οἱ στρατιῶται **ἔσονται** καὶ τὰ ἐπιτήδεια **ἔξουσι**, καὶ οὐ ἔνεκα στρατεύονται τοῦτο **ἔσται**. — ISOCH., II, 16 : καλῶς δὲ δημαγωγῆσεις, ἣν σκοπῆς **ὅπως** οἱ βέλτιστοι μὲν τὰς τιμὰς **ἔξουσιν**, οἱ δ' ἄλλοι **μηδὲν ἀδικήσονται**. — DEM., XX, 157 : τί **μάλιστα** ἐν ἅπασιν **δισπούδαται** τοῖς νόμοις; **ὅπως** **μή** **γενήσονται** οἱ περὶ ἀλλήλους **φόνου**. Cf. XXIII, 62. Etc.

est un exemple douteux; car s'il y a ὡς ἄν, il n'y a pas de verbe principal exprimé : Dindorf corrige πῶς ἄν... ἔτε, Wecklein estime que la phrase ὡς ἄν... ἔτε est brusquement interrompue.

1. Ce n'est pas une obligation, comme on le voit par les exemples suivants :

SOPH., *El.*, 1402 : φρουρήσουσ' (ἤξα) **ὅπως** Αἰγισθος ἡμᾶς **μή** λάθῃ. — HÉR., II, 121 : τοῦτοισι δὲ (τοῖς παισὶ) ἀπηγγέσθαι ὡς ἐκείνων προορέων, **ὅπως** βίον ἄφθονον **ἔχουσι**, τεχνάσασθαι οἰκοδομῶν τὸν θησαυρὸν τοῦ βασιλέως. — THUC., I, 57, 4 : ἐπράσσειν... **ὅπως** πόλεμος **γένηται** αὐτοῖς πρὸς Πελοποννησίους. Cf. III, 70, 1 extr. — DEM., XVIII, 32 : ὠνεῖται παρ' αὐτῶν **ὅπως** **μή** **ἀπίωμεν** ἐκ Μακεδονίας.

2. Xénophon est presque le seul qui fasse exception : chez lui, en effet, le subjonctif (ou l'*optatif*) est plus fréquent que l'*indicatif futur* ; mais c'est là une preuve de plus de cette vérité qu'il ne faut pas prendre pour règle l'usage de Xénophon.

3. Des exemples de ce genre montrent fort bien comment la construction s'est établie. Primitivement **ὅπως** n'avait d'autre valeur que celle d'une particule interrogative « comment », et la proposition qu'il introduisait était une proposition interrogative indirecte : (s'il était nécessaire de prouver une chose aussi claire, il suffirait de rappeler qu'au lieu de **ὅπως** on trouve parfois, en pareil cas, ὅπῃ ou ὅτῳ τρόπῳ, ou ἐξ ὅτου τρόπου, cf. THUC., I, 65, 2 ; IV, 128, 5 ; DEM., XVI, 19). Puis, apercevant certaines analogies entre les locutions ainsi formées et les propositions finales proprement dites, on les fit rentrer, pour la construction, dans cette catégorie. Remarquons d'ailleurs les ressemblances frappantes qu'il y a au point de vue du sens entre le futur et le subjonctif (seul ou accompagné de ἄν) et nous comprendrons comment ces diverses constructions ont pu, à certains égards, paraître équivalentes aux yeux des Grecs. Mais il faut ajouter que l'usage qu'on peut appeler classique resta fidèle à la construction avec le futur, qui est étymologiquement la plus ancienne.

Quand la proposition principale est à un temps secondaire, l'indicatif futur n'en demeure pas moins dans la proposition complétive après ὅπως.

EX. : THUC., III, 4, 6 extr. : ἔπρασσον ὅπως τις βοήθει· α ἤξει. IV, 31, 3 : προθυμηθέντος ἐνὸς ἐκάστου, ὅπως αὐτῷ τινι εὐπρεπείῃ ἢ ναῦς προέξει καὶ τῷ ταχυναυτεῖν. — DÉM., XIX, 250 : οὐδ' ὅπως ὀρθῇ πλεύσεται προεῖδετο, ἀλλὰ τὸ καθ' αὐτὸν ὅπως ἐπὶ τοῖς ἐχθροῖς ἔσται παρεσκευάσεν¹. Etc.

REMARQUE. — L'indicatif futur² précédé de ὅπως sert à former certaines constructions elliptiques qu'on emploie pour adresser à quelqu'un un avertissement énergique.

C'est un cas particulier du tour dont il vient d'être question ; la seule différence, c'est que la proposition principale n'est pas exprimée : on sous-entend ὅρα, σκοπεῖ, etc.

Dans ces propositions elliptiques, la négation est μή, quand il y a lieu de l'employer.

EX. : ESCHYLE, *Prom.*, 68 : ὅπως μὴ σαυτὸν οἰκτιρεῖς ποτε³. — XÉN., *Anab.*, I, 7, 3 : ὅπως οὖν ἔσεσθε ἄνδρες (*tâchez* seulement de vous montrer des hommes) ἄξιοι τῆς ἐλευθερίας, ἣν κεκτησθε. — DÉM., XIX, 92 : ὅπως τοίνυν περὶ τοῦ πολέμου μηδὲν ἔρεῖς⁴. Etc.

2° L'analogie des propositions complétives introduites par ὅπως se reconnaît encore dans la construction des verbes signifiant se garder, φυλάττεσθαι, εὐλαβεῖσθαι, etc. En effet, ces verbes, quand ils ne se construisent pas avec μή et l'*infinitif*, peuvent être suivis de ὅπως μὴ avec le futur de l'indicatif.

EX. : PLAT., *Phédon*, 91 c : εὐλαβεῖσθε ὅπως μὴ ... οἰχήσομαι. — XÉN., *Mém.*, I, 2, 37 : φυλάττου ὅπως μὴ καὶ σὺ ἐλάττους τὰς βοῦς ποιήσεις.

REMARQUES. — I. Toutefois cette construction est quelquefois remplacée par μή avec le subjonctif, qui, après un temps historique, peut être remplacé par l'optatif⁵.

1. L'optatif futur est rare et se rencontre surtout chez Xénophon.

EX. : XÉN., *Écon.*, 7, 5 : ἔξη ὑπὸ πολλῆς ἐπιμελείας ὅπως ὡς ἐλάχιστα μὲν ὀψοῖτο, ἐλάχιστα δ' ἀκούσοιτο, ἐλάχιστα δ' ἔροιτο (ἐροῖν, Cobet). *Cyr.*, VIII, 1, 43 : ἐπιμελεῖτο ὅπως μὴ ἄιστοί ποτε ἔσονται. Cf. *Agés.*, 2, 8. — PLAT., *Rép.*, 430 a : μηδὲν οἷου ἄλλο μηχανᾶσθαι, ἢ ὅπως ἡμῖν ὅτι κάλλιστα τοὺς νόμους δεῖξοιτο ὥσπερ βαρῆν. — ISÈR., II, 10 : ἐσκόπει ὁ Μενεκλῆς ὅπως μὴ ἔσοιτο ἄπαι, ἀλλ' ἔσοιτο αὐτῷ ὅστις ζῶντά τε γηροτροφῆσοι καὶ τελευτήσαντα θάψοι αὐτόν, καὶ εἰς τὸν ἔπειτα χρόνον τὰ νομιζόμενα αὐτῷ ποιήσοι (cf. ci-dessus, § 420, 2°, p. 442).

2. Le subjonctif ne se trouve que dans des passages suspects.

3. C'est le plus ancien exemple de cette construction, qui, pour le ton, rappelle le tour homérique μή σε κτεῖω (*Il.*, I, 26).

4. L'emploi de la troisième personne est rare. On lit pourtant :

LYS., I, 21 : ὅπως ταῦτα μηδεὶς ἀνθρώπων πύσεται « que personne n'apprenne de toi ces choses ».

Une telle construction n'a pu se former qu'à une époque où l'on avait tout à fait perdu de vue la valeur propre de la locution et où l'on prenait ὅπως avec le futur pour un équivalent énergique de l'impératif.

5. C'est peut-être l'analogie de cette tournure qui fait qu'après ὀρᾶν et σκοπεῖν, signifiant « se donner garde » on trouve μή avec le subjonctif, au lieu d'ὅπως μὴ. Cf. SOPH., *Œd. à Col.*, 1180 : *Phil.*, 519 : EUR., *Herc. fur.*, 594 : *Andr.*, 755 : ARIST., *Guêpes*, 1386 : HÆN., VII, 103 : PLAT., *Banq.*, 213 d : XÉN., *Cyr.*, IV, 1, 18 : DÉM., XXI, 151. Cette construction se rencontre déjà dans Homère (*Il.*, XV, 164).

Ex. : ESCHYLE, *Prom.*, 406 (éd. Wecklein) : τούτου φυλάσσου μή ποτ' ἀχθεσθῇ κίεαρ. — THUC., IV, 11, 4 : ὁρῶν... ἀποκνοῦντας καὶ φυλασσομένους τῶν νεῶν **μή** **ξυντρέψωσιν**. Cf. XÉN., *Cyr.*, II, 3, 9; *Hell.*, VII, 2, 10. Etc.

II. Mais il faut ajouter que, quand ils signifient se garder de faire une chose les verbes εὐλαβεῖσθαι et φυλάττεσθαι se construisent avec l'infinitif.

486. — Construction des verbes signifiant craindre. — La construction des verbes signifiant craindre, φοβεῖσθαι, δεδιέναι, δεινόν ἐστι μή, etc. ou soupçonner, ὑποπτεύειν, etc., ne peut guère être séparée des tournures dont il vient d'être question.

En effet, il y a dans la langue classique quelques exemples où ces verbes sont suivis d'une proposition commençant par ὅπως μή avec le futur de l'indicatif, le subjonctif ou l'optatif (suivant les cas).

Ex. : SOPH., *Œd. Roi*, 1074 sq. : δέδοιχ' ὅπως | μή 'x τῆς σιωπῆς τῆσδ' ἀναρρήξει κακὰ¹. — ARIST., *Chev.*, 112 : τοῦ δαίμονος δέδοιχ' ὅπως **μή** **τεύξομαι** κακοδαίμονος.

PLAT., *Euthyphr.*, 4 e : οὐ φοβεῖ ὅπως **μή** ἀνόσιον πρᾶγμα **τυγχάνης** πράττων; — XÉN., *Mém.*, II, 9, 3 : ἡδέως ἂν (θρέψαιμι τὸν ἄνδρα), εἰ **μή** φοβοίμην ὅπως **μή** ἐπ' αὐτόν με **τράποίτο**. — DÉM., IX, 75 : δέδοιχ' ὅπως **μή** πανθ' ἅμ' ὅς' οὐ βουλόμεθα ποιεῖν ἡμῖν ἀνάγκη **γένηται**.

REMARQUE. — On emploie très correctement le subjonctif dans une proposition commençant par ὅπως μή (avec un verbe principal sous-entendu) pour exprimer une crainte que l'on a.

Ex. : PLAT., *Crat.*, 430 d : ἀλλ' ὅπως **μή** (je crains que...) ἐν... τοῖς ζωγραφήμασιν ᾗ τοῦτο. Etc.

487. — Mais ὅπως μή est le plus souvent remplacé, suivant les cas, par μή, qui correspond au latin *ne*, ou par μή οὐ², qui correspond au latin *ne non*.

L'emploi des modes est soumis aux règles suivantes :

1° Quand la crainte se rapporte à l'*avenir*, μή (ou μή οὐ) est suivi du subjonctif, si la proposition principale n'est pas au passé, et *peut* être suivi de l'optatif, si la proposition principale est à un temps historique.

Ex. : HOM., *Od.*, V, 473 : δειδῶ **μή** θήρῃσιν ἔλωρ καὶ κύρμα **γένωμαι**. *Il.*, X, 39 : δειδῶ **μή** οὐ τίς τοι **ὑπόσχηται** τόδε ἔργον (seul exemple de μή οὐ dans Homère). — EUR., *Or.*, 770 : οὐ φοβῇ

1. C'est le plus ancien exemple qu'on ait de ὅπως μή après un verbe signifiant « craindre ». On voit assez que ὅπως a gardé son sens propre : « comment ». On traduirait littéralement : « Je me demande avec crainte comment... des malheurs n'éclateront pas, » d'où : « je crains que... des malheurs n'éclatent. »

2. Il n'y a pas de rapport à établir entre ὅπως μή et μή après le verbe « craindre », et, en tout cas, μή n'est point un raccourcissement de l'expression complète ὅπως μή, puisque μή se rencontre déjà dans Homère, tandis qu'ὅπως μή ne se trouve pas avant Sophocle. En employant la construction ordinaire, on y attachait cette idée : « je crains que (tu ne viennes), » c'-à-d. « je désire (avec un sentiment d'inquiétude, de crainte) que tu ne viennes pas », de là l'emploi de μή avec le subjonctif ; ou bien : « je cherche (par mes craintes, mes desirs) à écarter la venue, ne pouvant faire autre chose pour l'empêcher, » d'où par analogie μή οὐ correspondant au latin *ne non*.

μή σ' Ἄργος ἀποκτεῖναι **θέλῃ**. — PLAT., *Rép.*, 368 b : δέδοικα **μή οὐδ'** ὅσιον **ἡ** ἀπαγορεύειν. *Phédon*, 70 a : τὰ περὶ τῆς ψυχῆς πολλὴν ἀπιστίαν παρέχει τοῖς ἀνθρώποις, **μή** ἐπειδὴν ἀπαλλαγῇ τοῦ σώματος οὐδαμῶς ἔτι **ἦ**, ἀλλὰ **διαφθείρηται** τε καὶ **ἀπολλύηται**. — XÉN., *Anab.*, VII, 7, 31 : οὐκοῦν νῦν καὶ τοῦτο κίνδυνος, **μή** λάθωσι προστάτας αὐτῶν τινὰς τούτων. Cf. ISOCR., XIV, 38. Etc.

THUC., III, 53, 2 : ὑποπτεύομεν καὶ ὑμᾶς **μή** οὐ κοινοὶ **ἀποθῇτε**. Etc.

HOM., *Il.*, V, 298 : δαίσας **μή** πῶς οἱ ἐρυσάλατο νεκρὸν Ἀχαιοὶ (cf. XIV, 261). — SOPH., *Trach.*, 21 : ἐγὼ γὰρ ἤμην ἐκπεπληγμένη φόβῳ, | **μή** μοι τὸ κάλλος ἄλγος **ἐξεύροι** ποτέ. — XÉN., *An.*, I, 10, 9 : ἔδεισαν οἱ Ἕλληνες **μή** προσάγοιεν πρὸς τὸ κέρας καὶ αὐτοὺς **κατακόφειαν** (cf. III, 4, 29; V, 7, 26). IV, 1, 6 : οὐδεὶς γὰρ κίνδυνος ἐδόκει εἶναι **μή** τις ἄνω πορευομένων ἐκ τοῦ ὀπισθεν **ἐπίσποιτο**. Etc.

XÉN., *Cyr.*, V, 2, 9 : ὑποπτεύσας **μή** τὴν θυγατέρα **λέγοι**, ἤρετο...¹. Etc.

REMARQUES. — I. L'indicatif futur se rencontre *quelquefois* dans ces propositions, ce qui indique bien encore la parenté des propositions de ce genre avec celles dont il a été question ci-dessus, § 485.

Ex. : ESCHYLE, *Perses*, 115 : φρὴν ἀμύσσεται φόβῳ, **μή** πόλις **πύθεται**... καὶ τὸ Κισσίων πόλισμ' ἀντίδουπον **ἥσεται**, βυσσίνοις δ' ἐν πέπλοις **πέση** λαχίς. — SOPH., *Trach.*, 550 : ταῦτ' οὖν φοβοῦμαι, **μή** πόσις μὲν Ἥρακλῆς | ἐμὸς **καλεῖται**, τῆς νεωτέρας δ' ἀνῆρ. — XÉN., *Cyr.*, II, 3, 6 : δέδοικα **μή** ἄλλου τινὸς **μεθέξω**. — PLAT., *Phil.*, 13 a : φοβοῦμαι δὲ **μή** τινὰς ἡδονὰς ἡδοναῖς **εὐρήσομεν** ἐναντίας. *Rép.*, 451 a : ἀλλὰ (φοβερόν καὶ σφαλερόν) **μή** σφαλεῖς **καίσομαι**².

II. Pour remplacer cet indicatif futur, on trouve *quelquefois* l'optatif avec ἄν :

a) Quand il s'agit de rendre l'expression moins affirmative.

Ex. : SOPH., *Trach.*, 631 : δέδοικα γὰρ **μή** πρῶς **λέγοις ἄν** τὸν πόθον | τὸν ἐξ ἐμοῦ. — THUC., II, 93, 3 : οὔτε γὰρ ναυτικὸν ἦν προσύλασσαν ἐν αὐτῷ οὐδὲν οὔτι προσδοχίᾳ³ οὐδεμίᾳ **μή ἄν** ποτε πολέμιοι ἐξαπιναιῶς οὕτως **ἐπιπλεύσειαν**. — LYS., XIII, 51 : δεδιότες **μή** **καταλυθεῖν ἄν** ὁ δῆμος.

b) Quand il y a lieu d'exprimer l'idée du *potentiel* après une proposition conditionnelle.

Ex. : XÉN., *Anab.*, VI, 1, 28 : εἰ οὖν **δοκοίην** ἄχυρον ποιεῖν τὸ ἐκείνων ἀξίωμα, ἐκείνο ἐννοῶ (je crains) **μή** λίαν **ἄν** ταχὺ **σωφρονισθεῖην**.

1. L'optatif n'est nullement obligatoire, comme le prouvent les exemples suivants :

HÉN., I, 165 : οἱ Φωκαῖες τὰς νῆσους οὐκ ἐβούλοντο πωλεῖν, δειμαίνοντες **μή** ἐμπόριον **γένωνται**. — THUC., III, 80, 1 : ὁ δὲ δῆμος τῶν Κερκυραίων ἐν τούτῳ περιδεῖς γενόμενος **μή** **ἐπιπλεύσωσιν** αἱ νῆες.... III, 83, 3 : τῷ γὰρ δεδιέναι τό τε αὐτῶν ἐνδεῖς καὶ τὸ τῶν ἐναντίων ξυνετόν, **μή** λόγοις τε ᾗσους ὥς τε καὶ ἐκ τοῦ πολυτρόπου αὐτῶν τῆς γνώμης **φθάσας** προεπιβουλευόμενοι, τολμηρῶς πρὸς τὰ ἔργα ἐχώρουν. Etc.

2. Voy. GOODWIN, *ouv. cité.*, § 367, p. 132.

3. Le substantif προσδοχία implique une idée de *crainte*.

2° Quand la crainte se rapporte au présent ou au passé, on emploie **μή** avec un temps du présent ou avec un temps du passé de l'indicatif.

Ex. : ARIST., *Nuées*, 493 : δέδοικα **μή** πληγῶν **δέει**, je crains que tu n'aies besoin de coups. PLAT., *Phédon*, 81 e : φοβείσθε **μή** δυσκολώτερόν τι νῦν **διάκειμαι** ἢ ἐν τῷ πρόσθεν βίῳ. Etc.

THUC., III, 53, 2 : νῦν δὲ φοβούμεθα **μή** ἀμφοτέρων ἅμα **ἡμαρτήκαμεν**, maintenant nous craignons d'avoir été déçus à la fois dans l'une et l'autre espérance. — DÉM., XIX, 96 : ἦν (τὴν εἰρήνην) δέδοικα μὲν, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, δέδοικα **μή** **λελήθαμεν** ὥσπερ οἱ δανειζόμενοι ἐπὶ πολλῷ ἄγοντες, je crains que nous n'ayons pas senti que nous jouissons de cette paix à la manière des gens qui prêtent à gros intérêts. Etc.

HOM., *Od.*, V, 300 : δειδῶ **μή** δὴ πάντα θεὰ νημερτέα **εἶπεν**, je crains que la déesse n'ait été trop véridique dans ses paroles.

REMARQUES. — I. Au lieu d'ὅπως **μή** on trouve **μή** (ou **μή** οὐ) avec le *subjonctif* sans proposition principale exprimée, pour rendre l'idée du français peut-être (litt. il est à craindre que), quand on veut exprimer une assertion avec une réserve prudente.

Ex. : PLAT., *Gorg.*, 462 e : **μή** ἄγροικότερον ἢ τὸ ἀληθὲς εἰπεῖν, (je crains que ce ne soit une preuve de rusticité...), peut-être y aura-t-il de la rusticité à dire la vérité. *Phéd.*, 67 b : **μή** οὐ θεμιτὸν ἢ, peut-être ne sera-ce pas permis. *Crit.*, 48 c : ἡμῖν **μή** οὐδὲν ἄλλο σκεπτέον ἢ, c.-à-d. j'incline à croire que nous n'avons pas autre chose à considérer.

II. Enfin le verbe qui exprime l'idée de crainte pouvant être sous-entendu devant un *indicatif* on a une phrase elliptique qui se prononce souvent sur un ton d'interrogation : **μή** ἡμαρτήκαμεν; (je crains fort que nous n'ayons commis une faute), n'avons-nous pas commis une faute?

C'est l'origine de l'emploi de **μή** interrogatif.

III. A la construction des verbes signifiant craindre se rattachent les divers emplois de l'idiotisme οὐ **μή** avec le *subjonctif* ou l'*indicatif* futur (voy. le chap. des *négations*).

488. — L'anticipation du sujet dont il a été parlé ci-dessus (§§ 406, 432) se rencontre aussi avec les verbes signifiant craindre.

Ex. : SOPH., *Phil.*, 493 sq. : ὃν δὴ παλαιὸν ἐξότου δέδοικ' ἐγὼ | **μή** μοι **βεβήκη**. — THUC., VI, 88, 1 : δεδιότες δ' οὐχ ἥσσον τοὺς **Συρακοσίους** ... **μή** καὶ ἄνευ σφῶν **περιγέγωνται**. Etc.

REMARQUE. — Pareille construction se rencontre aussi avec le verbe *ἐπιμέλεσθαι*.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, VIII, 1, 44 : ἐπεμέλετο αὐτῶν, ὅπως αἰεὶ ἀνδράποδα διατελοῖεν (cf. ci-dessus, p. 503, REM.).

489. — La *conjonction temporelle* **ἕως**. — La *conjonction* **ἕως** se rattache, elle aussi, à une forme de l'*ablatif* du pronom relatif¹.

1. Elle est pour ἧος (ἡ-Φος), que les linguistes rapprochent d'une forme sanscrite *yas-mât*, *ablatif* du thème *ya*. La prétendue forme homérique εἶος est une variante orthographique pour ἧος.

Comme conjonction, ἕως signifie ordinairement aussi longtemps que¹ ou bien jusqu'au moment où, jusqu'à ce que² et se construit comme les autres conjonctions de temps :

1° S'il s'agit d'exprimer un *fait* qui ne s'est produit *qu'une fois* dans le *passé*, on emploie l'indicatif et la négation est οὐ.

Ex. : HOM., *Od.*, VII, 280 : νῆχον πάλιν, ἦος ἐπῆλθον εἰς ποταμόν (jusqu'au moment où j'entrai dans le fleuve). — ESCHYLE, *Pers.*, 429 sq. (éd. Wecklein) : οἰμωγὴ δ' ὁμοῦ | κωκύμασιν κατέιχε πελαγίαν ἄλλα, | ἕως κελαινῆς νυκτὸς ὄμμ' ἀφείλετο. — EUR., *Alc.*, 758 : πίνει ἕως ἐθέρμην' αὐτὸν ἀμριβᾶσα φλόξ οἴνου. — XÉN., *Hell.*, I, 1, 29 : ἔμειναν ἕως ἀφίκοντο οἱ στρατηγοί. *Cyr.*, III, 3, 4 : καὶ τοῦτ' ἐποιοῦν ἕως ἐκ τῆς χώρας ἀπῆν. — LYS., XXV, 26 : οὐ πρότερον ἐπαύσαντο, ἕως τὴν πόλιν εἰς στάσεις κατέστησαν. — DÉM., XVIII, 48 : μέχρι τούτου φίλος ὀνομάζετο, ἕως προὔδωκεν Ὀλυμπον.

2° S'il s'agit d'exprimer une action *future* ou une action *attendue* par le sujet de la proposition principale, on emploie ἕως ἄν (hom. ἦός κε) avec le *subjonctif* dans la proposition temporelle.

Ex. : HOM., *Il.*, III, 291 : μαχήσομαι αὐθι μένων, ἦός κε τέλος πολέμοιο κίχαιω. — SOPH., *Oed. R.*, 834 : ἕως δ' ἄν οὖν πρὸς τοῦ παρόντος ἐκμάθῃς, ἔχ' ἐλπίδα. — LYS., XII, 37 : μέχρι γὰρ τούτου νομίζω χρῆναι κατηγορεῖν, ἕως ἄν θανάτου δόξῃ τῷ φεύγοντι ἄξια εἰργάσθαι. — XÉN., *Cyr.*, III, 3, 18 : οὐκ ἀναμένομεν ἕως ἄν ἡ ἡμετέρα χώρα κακῶται.

3° C'est encore le *subjonctif* que l'on emploie pour marquer la *répétition* ou l'*indétermination*, quand la phrase ne se rapporte pas au passé.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, IV, 5, 37 : ἃ δ' ἄν ἀσύντακτα ἦ, ἀνάγκη ταῦτα αἰεὶ πράγματα παρέχειν, ἕως ἄν χώραν λάβῃ. — Cf. ARIST., *Nuées*, 1458 : ποιοῦμεν ταῦθ' ἐκάπτοθ', ἕως ἄν αὐτὸν ἐμβάλωμεν ἐς κακόν.

1. En ce sens, ἕως est très souvent remplacé par ἕωσπερ ou ἕως περ, qui se construit absolument comme ἕως. Il est d'ailleurs inutile de donner des exemples de ἕως ou ἕωσπερ employé au sens de « aussi longtemps que ». Voir ce qui a été dit des propositions relatives temporelles et de la conjonction ὅτε.

2. L'idée du français « aussi longtemps que » et de « jusqu'à ce que » était rendue chez Homère par ὅφρα qui se construisait comme ἕως (γός). Quant à la conjonction ἕστε (même sens), c'est un mot d'origine dorienne, qui ne se rencontre pas sur les inscriptions attiques ni chez les prosateurs attiques, à l'exception de Xénophon (un seul exemple dans Platon), mais qui est assez fréquemment employé par les poètes dramatiques. La construction est la même qu'avec ἕως. Enfin la locution μέχρι οὐ. « tout le temps que, » « jusqu'à ce que » rentre dans le cas des propositions relatives étudiées ci-dessus, § 410, et suit la construction des conjonctions de temps comme ὅτε et ἕως.

REMARQUE. — Quand le verbe principal est au passé, l'idée de répétition est exprimée par l'*optatif* (comme p. ὅτε, cf. ci-dessus, p. 447, 2°, b).

Ex. : PLAT., *Phédon*, 59 d : περιεμένονμεν οὖν ἐκίστοτε, ἕως ἀνοιχθεῖν τὸ δεσμωτήριον.

4° Quand le verbe de la proposition principale est à un temps historique, on *peut* employer l'*optatif* avec ἕως pour marquer une idée d'*intention*¹.

Ex. : THUC., III, 102, 0 : ἡσύχαζε τῷ στρατῷ, ἕως (en attendant que) τοῖς Ἀμπρακιώταις δέοι βοθηεῖν. — Cf. LYS., XIII, 25. — XÉN., *Hell.*, III, 2, 20 : σπονδὰς ἐποιήσαντο, ἕως ἀπαγγελθεῖν τὰ λεχθέντα εἰς Λακεδαίμονα. Etc.

REMARQUE. — Mais cette construction n'est pas obligatoire.

Ex. : XÉN., *Hell.*, V, 3, 25 : ἕως ἄν (en attendant que) ταῦτα διαπράζωνται, φυλακὴν... κατέλιπε.

490. — L'attraction modale dont on a déjà vu des exemples ci-dessus (§ 424) est aussi de règle avec ἕως.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 3, 11 : εἰ δὲ πάνυ σπουδάζοι φαργεῖν, εἵποιμ' ἄν ὅτι παρὰ ταῖς γυναιξίν ἐστιν, ἕως παρατείναιμι τοῦτον. — PLAT., *Rép.*, 501 b : καὶ τὸ μὲν ἄν ἐξαλείφοιεν, τὸ δὲ πάλιν ἐγγράφοιεν, ἕως ὅτι μάλιστα ἀνθρώπεια ἦθη θεοφιλῇ ποιήσιν. Etc.

PLAT., *Gorg.*, 506 b : ἡδέως ἄν Καλλικλῆϊ τούτῳ ἔτι διελεγόμην, ἕως αὐτῷ τὴν τοῦ Ἀμφίονος ἀπέδωκα ῥῆσιν ἀντί τῆς τοῦ Ζήθου. *Crat.*, 396 c : οὐκ ἄν ἐπαυόμην, ἕως ἀπεπειράθην τῆς σοφίας ταυτησί. — DÉM., IV, 1 : ἐπισχὼν ἄν, ἕως οἱ πλείστοι τῶν εἰωθότων γνῶμην ἀπεφήναντο..., ἡσυχίαν ἄν ἦγον.

REMARQUE. — L'attraction modale a lieu aussi quand la proposition principale contient une des formes verbales qui ont été citées (§ 292, 2°) ou un participe à l'accusatif absolu (ἐξόν, παρόν — δέον, προσήκον) signifiant alors qu'il était permis, possible de... — alors qu'il fallait, qu'il convenait, etc.

Ex. : XÉN., *Hell.*, II, 3, 42 : ἐξὸν αὐτῶν τῶν πολιτῶν τοσούτους προσλαμβάνειν, ἕως ῥαδίως ἐμέλλομεν οἱ ἄρχοντες τῶν ἀρχομένων κρατήσιν.

II. — *Latin* : quo, quo minus, quin — ut.

491. — **La particule quo.** — La particule *quo*¹ garde nettement la valeur d'un relatif dans des constructions où elle est synonyme de *quod*, c'est-à-dire dans les locutions non *eo*, *quo*... (cf. ci-dessus).

1. C'est pour cela que dans l'*Odyssée* ἕως prend quelquefois la valeur d'une conjonction finale.

Ex. : HOM., *Od.*, IV, 799 sqq. : πέμπε δέ μιν πρὸς δῶματ' Ὀδυσσεὺς θεῖοιο, | ᾗος Πηνελόπειαν ὀδυρομένην γόδωσαν | παύσεε κλαυθμοῖο... (cf. *Od.*, V, 385 ; IX, 375 ; VI, 79 ; XIX, 367).

2. C'est proprement l'ablatif neutre du relatif signifiant « à cause de quoi ».

§ 442, REM., p. 462, et n. 1), d'où **non quo...**, non que (*litt.* non pas à cause de ceci que) et **non quo non...**, non que... ne... pas.

Ces locutions sont naturellement suivies du *subjonctif*, puisqu'elles impliquent cette idée que telle hypothèse, à laquelle on pourrait penser pour expliquer tel fait, est contraire à la réalité.

Ex. : CIC., *p. Quinct.*, 2, 5 : **non eo dico**, C. Aquilli, **quo mihi veniat in dubium tua fides et constantia**, aut **quo non in his viris spem summam habere P. Quinctius debeat**. *De Orat.*, II, 18, 74 : **non quo mea quidem intersit...**, sed tamen ista tua tantum cognoscendi studio adductus requiro. *Tusc.*, II, 26, 64 : **laudabiliora videntur omnia, quæ sine venditione et sine populo teste fiunt, non quo fugiendus sit**, sed tamen nullum theatrum virtuti conscientia majus est (cf. III, 22, 54).

CIC., *P. Sest.*, 28, 61 : **dux, auctor, actor rerum illarum fuit, non quo periculum suum non videret**, sed ... putabat.

REMARQUE. — Dans Cicéron et dans César, la locution **non quo** se trouve quelquefois remplacée par une construction particulière dont les exemples qui suivent feront connaître la nature (cf. aussi ci-dessus, p. 462, n. 1).

Ex. : CIC., *ad Fam.*, VI, 3, 1 : **superioribus litteris, benevolentia magis adductus quam quo res ita postulare** (= **non quo res ita postulare**, sed benevolentia adductus) fui longior. *Ad Fam.*, X, 3, 4 : **amore magis impulsus quam quo arbitrarer** (= **non quo arbitrarer...**, sed amore impulsus). Cf. CÉS., *de Bell. Gall.*, IV, 2, 1 : **mercatoribus est aditus magis eo, ut ... quibus vendant habeant, quam quo ullam rem ad se importari desiderent**.

492. — Propositions complétives avec quo minus. — Jointe à **minus** employé dans le sens d'une négation, la particule **quo** sert à introduire des propositions complétives¹ après certains verbes ou certaines expressions².

Quo minus (qu'on écrit aussi **quominus**) est naturellement suivi du *subjonctif*.

1. On peut se rendre compte de l'origine de cet emploi de **quo minus**, en étudiant des phrases comme celle-ci :

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 1, 9, 25 : **id igitur tu moleste tulisti, a me aliquid factum esse quo minus iste condemnari posset?** (*litt.* « quelque chose, par suite de quoi il pût ne pas être condamné », d'où « quelque chose, pour empêcher que... » Cf. CIC., *ad Att.*, II, 4 : **præter quercum Dodonæam nihil desideramus quo minus Epirum ipsam possidere videamur**).

Dans ces sortes de phrases, **quo** a encore le sens relatif et le subjonctif a la valeur d'un potentiel ; mais on conçoit que du tour dans lequel se trouvait **quo** on ait peu à peu dégagé l'idée d'une conjonction propre à signifier l'empêchement et qu'on ait réservé cette conjonction à cet emploi particulier. Mais il y a aussi telle construction dans laquelle **quo** paraît être, non plus l'ablatif du pronom relatif, mais l'ablatif neutre du pronom interrogatif. Cf. ci-après, p. 513, n. 3.

Enfin, il est certain que la construction dont il s'agit ici a été créée sous diverses influences (voy. encore ci-après, p. 511, n. 3).

2. Voy. G. HILDEBRAND, *Über einige Abweichungen im Sprachgebrauche des Cicero, Cæsar und Livius und über den Gebrauch des Infinitiv, der Supina und der Konjunktionen quo minus und qui bei diesen Schriftstellern* (Prog., du gymn. de Dortmund, 1854).

1° On emploie **quo minus** et le subjonctif après les verbes qui signifient empêcher, surtout quand ces verbes sont accompagnés d'une négation¹ ou d'une interrogation.

Ex. : CÍC., *de Sen.*, 17, 60 : **ætas non impedit², quominus** (litterarum) studia teneamus usque ad ultimum tempus senectutis. *Tusc.*, I, 38, 91 : **non deterret** sapientem mors, **quo minus** in omne tempus rei publicæ consulat. *De Orat.*, I, 60, 256 : **non repugnabo, quo minus** omnia legant, omnia audiant, in omni recto studio atque humanitate versentur. *Div. in Cæcil.*, 18, 58 : ego tecum in eo **non pugnabo, quo minus, utrum velis, eligas**. Etc.
— T.-LIVE, IX, 8, 6 : si qua obligavimus, ne quid divini humanive **obstet, quo minus** justum ineatur bellum.
— PLINE LE JEUNE, *Ep.*, VI, 29, 6 : **nec vero** Isocrati, **quo minus haberetur** summus orator, **offecit, quod** infirmitate vocis, mollitia frontis, ne in publico diceret, **impediebatur**. Etc.

CÍC., *de Nat. deor.*, I, 34, 95 : **quid obstat, quo minus sis** beatus? Etc.

REMARQUES. — I. Une proposition complétive avec **quo minus** peut dépendre d'une proposition impliquant l'idée d'un empêchement, sans qu'un verbe signifiant empêcher soit nécessairement exprimé³.

1. Mais **quo minus** se rencontre aussi quelquefois avec des verbes qui ne sont pas accompagnés d'une négation.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, IV, 22, 4 : **quæ** (naves) ...vento **tenebantur quo minus** in eundem portum venire possent. — CÍC., *p. Rose. Am.*, 38, 110 : **impedimento est, quo minus** de his rebus Sulla doceatur. *Ad Fam.*, VII, 1, 1 : si te infirmitas valetudinis tuæ tenuit, **quo minus** ad ludos venires. *In Cat.*, III, 6, 16 : **quæ religio** C. Mario fuerat (« scrupule qui avait empêché Marius »), **quo minus** C. Glauciam prætorem occideret, ea nos religione in privato Lentulo puniendo liberamur. *Ad Att.*, VIII, 8, 2 : **intercludor dolore, quo minus** ad te plura scribam. *De Nat. deor.*, II, 13, 35 : (rebus terrenis) multa externa, **quo minus** perficiantur possunt **obsistere**. Etc.

Toutefois **impedio quo minus**... est ordinairement remplacé par **impedio ne**...

Mais remarquez, à ce propos, que, quand Cicéron emploie **impedire quo minus**, il donne ordinairement comme complément direct à **impedire** le mot qui logiquement serait le sujet de la proposition complétive avec **quo minus** (cf. ci-dessus, §§ 406, 408, 432).

Ex. : CÍC., *p. Rose. Am.*, 2, 5 : forsitan quærat, **quæ sit tanta formido quæ tot ac tales viros impediât, quo minus**... (cf. *ad Fam.* III, 7, 3 ; XIII, 5, 1, etc.).

2. Nous citons cet exemple, parce qu'il renferme le verbe **impedire**, qui, par excellence, signifie « empêcher » ; mais il faut remarquer que l'emploi de **quo minus** même après **non impedire** est relativement rare : Cicéron n'en présente que quelques exemples, César n'en a aucun.

De même après (**non**) **prohibere**, l'emploi de **quo minus** est rare, bien que ce ne soit pas une incorrection (cf. CÍC., *ad Fam.*, XII, 5, 1).

3. Quelquefois la proposition principale contient un verbe de signification telle que **quo (minus)** paraît à la fois pris dans le sens final dont il sera question tout à l'heure (§ 493) et amené par l'idée d'empêchement qui est impliquée dans la phrase.

Ex. : CÉS., *de Bell. civ.*, I, 82, 3 : **eisdem causis... quo minus** dimicare **vellet movebatur**.

On ne peut nier d'ailleurs que les propositions complétives introduites par **quo minus** n'aient subi

Ex. : CÉS., *de Bell. civ.*, III, 70, 1 : **his tantis malis hæc subsidia succurrebant, quo minus omnis deleteretur exercitus, quod...** — CIC., *in Verr.*, II, 2, 76, 187 : **lege excipiuntur tabulæ publicanorum quo minus Romam deportentur** (les registres des publicains sont soumis par la loi à une exception qui empêche qu'on ne les transporte à Rome). *De Orat.*, I, 16, 70 : **in hoc quidem certe prope idem, nullis ut terminis circumscribat aut definiat jus suum, quo minus ei liceat eadem illa facultate et copia vagari, qua velit** (la poésie ressemble surtout à l'éloquence, en ce qu'elle ne reconnaît ni obstacles ni limites qui l'empêchent d'exercer son droit de courir et de moissonner partout). — SALL., *Cat.*, 51, 41 : **hanc ego causam, patres conscripti, quo minus novom consilium capiamus in primis magnam puto** (c'est là, selon moi, une raison des plus graves qui nous empêche d'adopter des mesures nouvelles). Etc.

II. C'est ainsi qu'on peut expliquer l'emploi de **quo minus** après l'expression **per me**, etc. (**non**) **stat, m. à m.** la chose est arrêtée, entravée (ou n'est pas arrêtée, entravée) par ma faute, et c'est moi (ou ce n'est pas moi) qui empêche que...

Ex. : TÉR., *Andr.*, 699 : **si poterit fieri, ut ne pater per me stetisse credat, | quo minus hæc fierent nuptiæ, ne vincerent.** — CÉS., *de Bell. civ.*, I, 41, 3 : **Cæsar ubi cognovit per Afranium stare, quo minus prælio dimicaretur** (cf. II, 13, 4). — T.-LIVE, XXIV, 17, 7 : **rediens adeo graviter est ab consule increpitus ut per eum stetisse diceret** (sc. consul) **quo minus accepta ad Cannas redderetur hosti clades** (cf. VI, 33, 2 ; VIII, 2, 2 ; IX, 14, 1 ; XXXIX, 47, 5 ; XLIV, 14, 12). Etc.

2° On emploie **quo minus** et le subjonctif après les expressions qui signifient *ne pas* refuser de...

Ex. : CIC., *de Fin.*, I, 3, 7 : **non recusabo, quo minus omnes mea legant** (cf. *de Off.*, III, 27, 100). — CORN. NÉR., *Épam.*, 8, 2 : **non recusavit quo minus legis pœnam subiret.** Etc.

REMARQUES. — I. En dehors de l'époque classique, on trouve **quo minus** employé après des verbes qui ne l'admettaient pas primitivement : c'est une extension de l'usage régulier.

Tel est le cas pour les verbes signifiant défendre et en particulier pour **vetare** que les deux Sénèque construisent avec **quo minus**.

II. Tacite va plus loin encore : non seulement il emploie **quo minus** après des verbes qui ne l'admettaient pas à l'époque classique, mais il le confond avec **quin**.

Ex. : TAC., *Hist.*, II, 45 : **nec apud duces Vitellianos dubitatum quo minus pacem concederent.** Etc.

III. Dans la langue familière on trouve quelquefois **quo setius**¹, au lieu de **quo minus**, mais les exemples en sont rares ; les seuls connus sont ceux-ci :

Ex. : AFRAN. (cité par Charisius, p. 195) : **perdit imbecillitas tua me quo setius me colligam.** — CORNIF., *Rhet. ad Her.*, IV, 34 : **cur, quo setius omnia scribant, impediuntur modestia?** (cf. *ib.*, I, 12 ; III, 17). — CIC., *de Inr.*, II, 45, 132 : **cur rei publicæ munere impediuntur quo setius suis rebus servire possint** (cf. *ib.*, II, 57, 170).

l'influence des propositions finales. Il y a telle construction où c'est le sens final qui se dégage le plus nettement de l'ensemble.

Ex. : TÉR., *Andr.*, 196 : **si sensero hodie quicquam in his te nuptiis fallaciæ conari, quo fiant minus.**

1. **Setius** sert aussi de synonyme à **minus** dans l'expression **nihilo setius**, qui est pour **nihilo minus**.

493. — Propositions finales avec quo. — La particule *quo* sert enfin à introduire des propositions finales au *subjunctif*¹.

1° Quelquefois *quo* peut se traduire simplement par l'expression pour que par là.

Ex. : Cic., *de Leg.*, II, 26, 65 : *in funeribus Atheniensium sublata erat celebritas virorum et mulierum, quo lamentatio minueretur* (cf. p. *Planc.*, 21, 52; p. *Cluent.*, 51, 140). — T.-LIVE, XXIV, 48, 4 : *pronuntiarunt verba orationemque eos adversus rem publicam habuisse, quo conjuratio deserendæ Italiæ causa fieret*. Cf. *ib.*, 27, 8 : *ut vero Appius naves ad ostium portus, quo suæ partis hominibus animus accederet, in statione habere cœpit...* Etc.

2° Mais le plus souvent *quo* s'emploie quand il y a un comparatif dans la proposition finale : il signifie, en ce cas, pour que... d'autant plus².

Ex. : TÉR., *Eun.*, 450 : *id, amabo, adjuta me, quo id fiat facilius*. — CÉS., *de Bell.*, civ., III, 30, 5 : *ignesque fieri prohibuit, quo occultior esset ejus adventus* (cf. *ib.*, I, 81, 2). — Cic., *de Orat.*, II, 30, 131 : *subacto mihi ingenio opus est, ut agro non semel arato, sed novato et iterato, quo meliores fetus possit et grandiores edere*. *Ad Att.*, VIII, 9, 1 : *eo scripsi, quo in suadendo plus auctoritatis haberem*.

REMARQUES. — I. Dans une proposition finale, la locution *quo minus* peut signifier non seulement pour que ... d'autant moins, mais encore et simplement pour que... ne ... pas.

Ex. : TÉR., *Andr.*, 496 : *si sensero hodie quicquam in his te nuptiis fallaciæ conari, quo fiant minus*.

Mais ce tour est assez rare et *quo minus* a fini par être employé presque exclusivement dans les constructions dont il a été question ci-dessus³.

1. L'ablatif neutre du relatif pouvant signifier « moyen par lequel... », on comprend aisément qu'on ait eu l'idée de s'en servir pour exprimer le but que se propose le sujet principal. Dans ces propositions, le *subjunctif*, qui primitivement était un potentiel (car ce qu'on se propose est toujours hypothétique), a fini par marquer purement et simplement la subordination.

2. Mais il faut se garder de croire que *quo* soit obligatoire en pareil cas. On trouve, en effet, dans CICÉRON, p. *Arch.*, II, 28 : *ut id libentius faciatis*, là où il *pourrait* y avoir *quo id libentius faciatis*. De plus, il y a évidemment des cas où *quo* serait un contresens. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 196, REX. I, prenant pour exemple la phrase de TACITE (*Dial.*, 3 : *an ideo librum istum apprehendisti, ut diligentius retractares*), fait justement remarquer ceci : Maternus a pris entre les mains une de ses tragédies « pour la remanier avec plus de soin qu'il n'avait fait jusque-là », et non « pour la remanier avec d'autant plus de soin », ce qui n'aurait aucun sens.

3. On remarquera, à ce propos, que *minus* étant une véritable négation, il y a quelque analogie entre cet emploi de *minus* et l'emploi de la négation μή, en grec, devant l'infinif, après certains verbes ou certaines expressions signifiant *défendre, empêcher, défense, empêchement*, etc., et en général après les verbes à sens négatif. Cette négation qui nous semble explétive, puisque nous ne la traduisons pas en français, avait sa raison d'être en latin. Quand on dit *nihil obstat quo minus venias*, on laisse entendre ceci : « par suite de quoi ne viendrais-tu pas ? il n'y a pas d'obstacle », d'où « rien ne s'oppose à ce que tu viennes ». Il est même permis de supposer, vu cet emploi de *quo minus*, qu'à l'origine c'étaient les expressions négatives seules qui se construisaient avec *quo minus* (et, en fait, c'est surtout avec ces expressions-là qu'on le trouve à l'époque classique) ; plus tard, ne se rendant plus compte de la véritable construction, on a fini par croire que c'était le verbe « empêcher », etc., qui déterminait l'emploi de *quo minus* et on l'a construit même après des expressions affirmatives.

II. **Quo ne**, au lieu de **ut ne**, dans une proposition finale, est *rare* et *peu correct*¹.

Ex. : HOR., *Sat.*, II, 1, 37 : **Missus ad hoc pulsus, vetus est ut fama, Sabellis**
| **quo ne per vacuum Romano incurreret hostis**².

494. — La particule *quin* dans une proposition causale. — La particule **quin**³ s'emploie avec la valeur d'une particule causale négative dans la locution **non quin** synonyme de **non quo non** (cf. ci-dessus, § 491)⁴.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, IV, 7, 1 : **etsi eo te adhuc consilio usum intellego, ut id reprehendere non audeam, non quin ab eo ipse dissentiam, sed quod ea te sapientia esse judicem, ut meum consilium non anteponam tuo.**

495. — Propositions complétives avec *quin*. — Mais la particule **quin** s'emploie surtout dans les propositions subordonnées complétives tantôt avec le même sens que **quo minus**, tantôt avec le même sens que **ut non**⁵.

1° A l'époque classique **quin** (= **quo minus**) s'emploie (avec le subjonctif, naturellement) après des expressions de forme ou de sens *négatif*⁶.

Ainsi l'on trouve **quin** et le subjonctif :

a) Après les expressions qui signifient *ne pas* s'abstenir de..., n'être pas éloigné de, — *ne pas* hésiter à faire telle ou telle chose OU *ne pas* douter que telle ou telle chose ne soit vraie, — je ne puis m'empêcher de... — il est impossible que... ne... pas.

1. SCHMALZ, *Lat. Synt.*, § 309, explique la rareté de ce tour en disant que **quo** étant considéré comme un relatif, on ne pouvait guère le faire suivre d'une négation inusitée dans les propositions relatives. Mais voyez la note 2.

2. On peut citer CICERON, *ad Fam.*, VII, 2, 1 : **sed eo vidisti multum, quod praefinisti, quo ne pluris emerem**; dans cette phrase, **quo** dépend de **pluris** et ne forme pas une locution composée avec **ne** : « tu m'as fixé un maximum, que je ne dois pas dépasser en achetant. » De même dans cette phrase de T.-LIVRE, XXXIV, 6, 14 : **cautum erat, quo ne plus auri et argenti facti, quo ne plus signati argenti et æris domi haberemus**, l'ablatif **quo** est le complément de **plus** et a pour antécédent l'idée de quantité implicitement contenue dans l'ensemble. Cf. SCHER., *Jul.*, 10 : **cautum est de numero gladiatorum, quo ne majorem habere liceret**. Si, dans ces exemples, **quo** a la valeur d'un relatif, il faut remarquer qu'on y trouve **ne**, au lieu de **non**.

3. Voy. KERNITZ, *de quin particula apud priscos scriptores usu* (Carlsruhe, 1878); SCHMALZ, *Lat. Synt.*, § 308; REISIG-HAASE, *Vorlesungen*, etc. (rev. par Landgraf et Schmalz), p. 476, n. 492.

4. C'est une extension toute naturelle de son sens propre « à cause de ceci que ne... pas... », « à cause de quoi ne... pas ». Cf. ci-après, n. 5.

5. Ce double emploi s'explique par l'étymologie de **quin**, qui est proprement pour **quine**, comme on le voit encore dans les exemples suivants :

TÉR., *Andr.*, 334 : **efficit qui detur tibi; | ego id agam mihi qui ne detur.**
— COM. INC., frag. 47 Ribbeck : **haud facile est defensu qui ne comburantur proxumæ.**

Quine, qui se composait de **qui**, ablatif neutre du relatif ou de l'interrogatif et de la négation **né**, s'est réduit à **quin**, la finale **é** ayant été syncopée. Le sens primitif de la particule était sans doute « à cause de quoi... ne... pas » (cf. CIC., *ad Fam.*, II, 17, 1 : **quin... decedam nulla causa est**) ou bien « comment ne... pas » (cf. PLAUT., *Aul.*, 85-86 : **mirum quin tua me causa faciat Juppiter | Philippum regem aut Darium** « il y a lieu de s'étonner comment il se fait que pour te faire plaisir, Jupiter ne fasse pas de moi un Crésus »).

6. C'est seulement à l'époque impériale qu'on rencontre **quin** employé d'une façon *incorrecte* après des verbes non accompagnés d'une négation ou d'une interrogation.

EX. : TAC., *Ann.*, XIV, 29 : **quin ultra bellum proferret morte prohibitus est.** Cf. APULÉE, *Mét.*, IX, 20 : **obsistere quin...**

EX. : Cic., *Acad.*, II, 4, 12 : *nec se tenuit, quin* contra suum doctorem librum etiam ederet. *Ad Att.*, XV, 14, 2 : *teneri non potui, quin* tibi apertius illud ... declararem. Etc.

Cic., *ad Att.*, XI, 15, 3 : *prorsus nihil abest, quin* sim miserimus. — Cés., *de Bell. civ.*, II, 35, 2 : *paulumque afuit, quin* Varum interficeret. II, 35, 4 : *neque multum afuit, quin* etiam castris expellerentur (cf. *de Bell. Gall.*, III, 18, 4; V, 2, 2). Etc.

Cic., *ad Att.*, VIII, 11 b, 3 : *sin omnia in unum locum contrahenda sunt, non dubito, quin* ad te statim veniam. *De imper. Cn. Pomp.*, 16, 49 : *dubitabitis, Quirites, quin* hoc tantum boni in rem publicam amplificandam conferatis?¹ *Ib.*, 23, 68 : *nolite dubitare, quin* huic uni credatis omnia². Etc.

Cic., *Brut.*, 18, 71 : *non dubitari debet, quin* fuerint ante Homerum poetæ. *Ad Att.*, V, 11, 6 : *non dubitabat* Xeno, *quin* ab Ariopagitis invito Memmio impetrari non posset. *Parad.*, 6, 2, 48 : *quis dubitet, quin* in virtute divitiæ sint?³ Cf. *Tusc.*, I, 14, 32; *div. in Cæcil.*, 20, 66; etc.⁴.

Cic., *ad Att.*, XII, 27, 2 : *facere non possum, quin*⁵ cotidie ad te mittam litteras. *Ad Fam.*, VI, 13, 1 : *facere non potui, quin* tibi et sententiam et voluntatem declararem meam. *In Verr.*, II, 5, 40, 104 : *fieri nullo modo poterat, quin* Cleomeni parceretur⁶. Etc.

REMARQUE. — Par analogie avec l'expression *non dubito quin...*, je ne doute pas que..., on rencontre des propositions avec *quin*, qui, dans une prose tout à fait soignée, devraient

1. Ici l'interrogation est une forme oratoire employée pour exprimer avec toute la vivacité possible l'idée qui est celle-ci : « vous ne pouvez pas hésiter à... »

2. Bien que le tour *non dubitare quin...* soit très correctement employé pour signifier « ne pas hésiter à (faire telle ou telle chose) », c'est l'infinitif que l'on construit couramment avec *dubito* dans la forme de phrase *non dubito dicere, facere*, etc., « je n'hésite pas à dire, à faire (telle ou telle chose) ».

3. Dans ce passage l'interrogation équivaut à une négation. Dans d'autres, l'idée négative se dégage non plus du tour interrogatif, mais de la forme de phrase employée ou bien encore de l'idée contenue dans l'ensemble.

EX. : Cic., *in Verr.*, II, 2, 44, 109 : *dubitate etiam, si potestis, quin...* (c'est comme s'il y avait : *dubitare non potestis, quin...*). *Ibid.*, II, 5, 30, 78 : *et nunc cuiquam credo esse dubium quin...* (phrase ironique qui équivaut à : *credo nemini esse dubium quin...*). Etc.

4. Par analogie avec *non dubito* et *dubium non est*, on trouve *controversia non est, non ambigitur, non discrepat, non aliter existimo* (*sentio, dico*), *non est aliter suspectum, non eximitur mihi, non quaeritur, non anquiritur* suivis de *quin* et du subjonctif. Cf. R. KILMER, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, p. 831, c. Voy. aussi ci-dessous p. 516, REM.

5. A l'époque archaïque, au lieu de *facere non possum*, on disait *non possum, quin...*, *nequeo quin...*

EX. : PLAUTUS, *Mit.*, 262 : *ille non potuit, quin* sermoni suo aliquem familiarium | participaverit (cf. *ib.*, 603 ; 693 ; 1342 : *nequeo, quin* fleam ; *Bacch.*, 559 ; *Trin.*, 705, etc.). — TÆN., *Héc.*, 385 : *nequeo, quin* lacrumem. Etc.

6. Toutefois Cicéron, dans ses discours, dit plus souvent *fieri non potest ut... non...* que *fieri non potest quin...*

Quant à *non potest quin...* (au lieu de *non fieri potest, quin* « il est impossible que... ne... pas »), c'est un tour archaïque.

être remplacées par une proposition infinitive (cf. **non ignorare quin...**, **non negare quin...**, **non contradicere quin...**, **quis ignorat quin...**? et voy. ci-dessus, p. 515, n. 4).

Ex. : CIC., *p. Flacco*, 27, 64 : **quis ignorat ... quin tria Græcorum genera sint vere? Orat. part.**, 14, 51 : **neque est obscurum, quin ... contraria (exempla) sint sumenda.** — CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 4, 4 : **neque abest suspicio ... quin ipse sibi mortem consciverit.** *De Bell. civ.*, III, 94, 3 : **neque vero Cæsarem fefellit quin ab iis cohortibus ... initium victoriæ oriretur.** — T.-LIVE, XL, 36, 2 : **negare non posse quin rectius sit, etc.**¹.

b) Après les expressions qui signifient *ne pas refuser*².

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, IV, 7, 3 : **neque tamen (Germanos) recusare, si lacesantur, quin armis contendant.** *De Bell. civ.*, III, 45, 6 : **non recusare se quin nullius usus imperator existimaretur, si...** — CIC., *Acad.*, II, 3, 7 : **non possumus, quin alii a nobis dissentiant, recusare.** — CORN. NÉP., *Dion.*, 2, 2 : **Dionysius (Dioni) adulescenti negare non potuit, quin eum arcesseret.** — Cf. VARR., *de Re rust.*, II, 4, 2 : **nec tamen defugio, quin dicam, quæ scio.**

c) Après les expressions qui signifient *ne pas empêcher*³, qu'est-ce qui empêche que...?

Ex. : PLAUTE, *Mil.*, 1368 : **vix reprimor, quin te manere jubeam.** *Ib.*, 369 : **nunquam hercle deterrebor, | quin viderim id, quod viderim.** — CÉS., *de Bell. Gall.*, II, 3, 5 : **ut ne Suesiones quidem ... detertere potuerint, quin cum his consentirent.** *De Bell. civ.*, II, 42, 4 : **non posse milites contineri, quin... in urbem irrumperent.** — MATIUS (chez CICÉRON, *ad Fam.*, XI, 28, 7) : **Cæsar nunquam interpellavit, quin, quibus vellem..., uteretur.** Etc.

CIC., *de Leg. agr.*, 2, 27, 74 : **quid est causæ, quin coloniam in Janiculum possint deducere? Etc.**

REMARQUE. — Par extension, on rencontre des phrases dans lesquelles se trouve une proposition subordonnée rattachée par **quin** à une proposition principale qui tout en ne contenant pas de verbe ou d'expression signifiant *empêchement* en implique néanmoins l'idée.

Ex. : PLAUTE, *Aulul.*, IV, 2, 5 : **ne affinem morer, quin extemplo filiam ducat (morer signifie « susciter des retards qui empêchent... »).** — CÉS., *de Bell. Gall.*, III, 23, 7 : **non cunctandum⁴ existimavit, quin pugnâ decertaret.** — T.-LIVE, I, 42, 2 : **nec rupit tamen fati necessitatem humanis consiliis quin invidia regni etiam inter domesticos infida omnia atque infesta faceret (c.-à-d. nec rupit fati necessitatem aut impedivit quin ...).** Etc.

1. Voy. KREBS-SCHWALZ, *Antibarbarus*, s. v. QUIN. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 190, REM. IV.

2. Dans ces formes de phrase, **quin** peut être remplacé par **quo minus**. Voy. ci-dessus, § 492. 2°.

3. Toutefois après **non impedio, quis impedit...**? la conjonction **quin** est plus rare que **quo minus** (voy. ci-dessus, § 492, 1°, p. 511).

4. **Cunctari** est construit ici d'une manière un peu insolite, car lorsqu'il signifie simplement « tarder à », « hésiter à » on le construit avec l'infinitif (cf. CIC., *Tim.*, 3 extr.; SALL., *Cat.*, 44, 6; *Jug.*, 13, 6; T.-LIVE, XXV, 39, 18; XXXI, 7, 5).

2° **Quin** remplace souvent **ut non** dans une proposition consécutive dépendant d'une proposition principale négative¹.

Ex. : TÉR., *Ad.*, 257 : **nunquam ita magnifice quicquam dicam, id virtus quin superet tua.** *Ad.*, 856 : **nunquam ita quisquam bene subducta ratione ad vitam fuit, | quin res, ætas, usus semper aliquid apportet novi.** — CIC., *in Verr.*, II, 4, 43, 93 : **nunquam tam male est Siculis, quin aliquid facete et commode dicant.** Etc.

REMARQUES. — I. Après une proposition principale négative de *sens* ou de *forme*, **ut non** correspondant au français *sans* que peut être remplacé par **quin**.

Ex. : TÉR., *Eun.*, 1092 : **nunquam etiam** (jamais encore) **fui usquam, quin me amarent omnes plurimum.** — CIC., *ad Att.*, VII, 15, 1 : **nullum adhuc intermisi diem, quin aliquid ad te litterarum darem.** Etc.

II. Après les expressions négatives de *forme*, comme **nemo est, nihil est, etc.**, ou de *sens*, comme **quis est...? quid est...?** on peut employer **quin** au lieu du *relatif* *suivre* d'une *négation*².

Ex. : TÉR., *Phorm.*, 697 : **nil est..., | quin male narrando possit depravarier.** — CIC., *de Oral.*, I, 30, 10 : **nemo fere studuisse ei scientiæ vehementius videtur, quin, quod voluerit, consecutus sit.** *In Verr.*, II, 1, 59, 154 : **quis unquam templum illud aspexit, quin avaritiæ tuæ testis esset?** Etc.³.

496. — La particule **ut**. — Mais les particules **quo** et **qui**⁴ dont il vient d'être question⁵ sont loin d'avoir dans la langue latine un usage aussi étendu que la particule **ut**⁶.

1. On a vu ci-dessus (p. 514, n. 5) que **quin** est étymologiquement l'équivalent de **ut non**.

2. En pareil cas, **ut non** est inusité. « Il n'est personne qui ne voie cela » ne peut se rendre que de trois manières, soit par **nemo est qui hoc non videat**, soit par **nemo est, quin hoc videat** *m. à m.* « personne n'existe dans des conditions telles qu'il ne voie pas cela », soit enfin, comme on le verra tout à l'heure (n. 3), par **nemo est quin is hoc videat**.

3. Le pronom **is** est quelquefois exprimé après **quin** dans la proposition consécutive.

Ex. : CIC., *de Leg. agr.*, 2, 18, 48 : **nihil est in hac provincia, quod majores vestri vobis reliquerint, quin id venire jubeat.** *Cf. de Nat. deor.*, III, 13, 34; *in Verr.*, II, 1, 59, 154 : **quis in circum maximum venit, quin is uno quoque gradu de avaritia tua commoneretur?** Etc.

4. **Quin** étant pour **qui ne**.

5. On pourrait ajouter la particule **quatenus** formée de l'ablatif féminin **qua** et de la préposition **tenus** « jusqu'à » (*cf. hactenus, de hac et de tenus*). Comme adverbe interrogatif, **quatenus** signifie « jusqu'à quel lieu » ou « jusqu'à quel moment », et au figuré « jusqu'à quel point » (CIC., T.-LIVRE). Comme adverbe relatif **quatenus** signifie « jusqu'au point où », « aussi loin que » (CIC., T.-LIVRE) et par extension figurée « dans la mesure où, autant que » (CIC., QUIN.). Du sens temporel qu'on trouve chez Cicéron (*Phil.*, 14, 5, 14 : **quibus auspiciis istos fascos augur acciperem? quatenus haberem?**) est sorti le sens causal qui se rencontre pour la première fois chez LUCRÈCE et qu'on retrouve chez les poètes du siècle d'Auguste et chez les prosateurs de l'empire à partir de VALÉRIUS-MAXIME (*cf. PLINUS LE JEUNE, SEXT., TAC.*) ; à l'époque de la décadence **quatenus** remplace même à peu près complètement **quoniam** (MURET, FELIX, SCLÉRIC, SEV., TRÉVILL., etc.) « étant donné que, puisque ». Enfin chez les juristes, **quatenus** remplace parfois **ut** « afin que, pour que ». La construction de **quatenus** est naturellement réglée par le sens.

6. L'étymologie ne permet pas de dire à quel cas de la déclinaison pronominale se rattache la particule **ut**. Tout ce qu'on sait, c'est qu'à l'époque archaïque et même encore après Cicéron on disait **uti** (et non **ut**) et que sur les plus anciens monuments de la langue latine on trouve la forme **utei**

497. — Ut dans une proposition complétive. — Cette particule est employée comme conjonction dans un grand nombre de propositions complétives qui jouent dans la phrase le rôle de *complément* ou de *sujet logique* du verbe principal.

1° Une proposition complétive commençant par ut est complément logique de la phrase, quand le verbe principal marque une manifestation de la *volonté* ou de l'*activité*, pour qu'une chose arrive ou n'arrive pas.

a) Les verbes qui, exprimant une manifestation de la volonté, se construisent avec *ut* sont les suivants : **velle**, vouloir, **malle**, aimer mieux, **nolle**, ne pas vouloir¹, **optare**, désirer², **exspectare**, attendre (que)..., **imperare**, **dicere**, **edicare**, **prædicere**, **scribere**, **præscribere**, **præcipere**, commander, ordonner (verbalement, par écrit, etc.)³; **statuere**, **constituere**, **decernere**, etc., décider⁴; **rogare**, **orare**, **precari**, **petere**, **postulare**, etc., demander, prier; **suadere**, **persuadere**, conseiller; **hortari**, etc., exhorter; **monere**, **admonere**, etc., avertir quelqu'un (de faire quelque chose); **concedere**, **permittere**, etc., permettre⁵.

Ex. : TÈR., *Ad.*, 874 : **illum**⁶, **ut vivat**, **optant** (cf. CÍC., *p. Cæcin.*, 9, 23). CÍC., *P. Rosc. Am.*, 29, 82 : **nisi forte exspec-**

(voy. C. I. L., t. I, n. 196 [Sénatuse. des Bacchan.] cité par LIMBAY, *the Latin language*, p. 607). Mais **utei** est-il une forme d'ablatif ? On serait plutôt tenté d'y voir un locatif. Toutefois la parenté qu'il y a entre **ut** et les particules analogues **quo** et **qui** ne permet pas de les séparer. En tout cas, **utei** (d'où **ûti**, **ûti**, puis **ût**, par chute de l'i final) se rattache à la racine pronominale qui a donné le thème **πο-** en grec (cf. **ποῦ**, **ποι**, **πότρεος**, etc.), **quô-**, d'où **cu-** en latin (cf. **si-cubi**, etc.). La chute de la gutturale initiale s'explique de la même façon que dans **ubi**. Voy. ci-après.

Le sens propre de **ut**, c'est « comme » ou « comment », selon que la particule est considérée comme *adverbe relatif* ou comme *adverbe interrogatif*. Au sens de « comment », ainsi qu'on le verra à l'occasion, se rattache l'emploi de **ut** comme particule complétive, consécutive et finale ; au sens de « comme » se rattache l'emploi de **ut** dans les comparaisons, dans les propositions temporelles, causales et concessives.

1. Toutefois l'emploi de **ut** est assez rare et plutôt archaïque après **velle**, **malle** et **nolle**, qui se construisent ordinairement avec l'infinitif. Cf. R. KICHKA, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 327, 11, et voy. ci-dessus, p. 356, n. 1.

2. **Cupere** « désirer » ne se construit que rarement avec **ut** et le subjonctif. R. KICHKA, *ouv. cité*, t. II, p. 306, i, ne cite qu'un exemple de Pliny le Jeune, mais la même construction se lit dans Plaute (*Capit.*, I, 2, 17). Voy. KREBS-SCHMALZ, *Antibarbarus*, s. v. **CUPERE**.

3. On trouve aussi, mais rarement, **jubere ut**.... Si l'on met à part la formule toute faite : **velitis jubeatis ut**...., Cicéron n'offre qu'un exemple de cette construction (*in Verr.*, II, 4, 12, 28). C'était probablement un tour familier et archaïque. Voy. R. KICHKA, *ouv. cité*, t. II, p. 530, c (quelques-uns des exemples cités ne conviennent pas, parce que **jubeo** y est associé à un autre verbe comme **decerno** qui se construit très correctement avec **ut**).

Quant au tour **jubere alicui ut**... (cf. Tac., *Ann.*, XIII, 40), c'est une incorrection.

4. Par analogie avec ces verbes, on trouve quelquefois **conjurare**, **animum inducere**, **cogitare**, **consilium capere ut**.... « former le projet de... ». Mais, en pareil cas, la construction ordinaire est l'infinitif. Pour **consilium capere**, voy. KREBS-SCHMALZ, *Antibarbarus*, s. v. **CONSILIUM**.

5. **Sinere** et **pati** ne s'emploient pas correctement avec **ut** et le subjonctif, mais bien avec l'infinitif. Toutefois on peut employer **ut** après **pati**, quand la proposition principale est négative.

Ex. : CAS., *de Bell. Gall.*, I, 45, 1 : **neque suam neque populi Romani consuetudinem pati, ut optime merentes socios desereret** (cf. *ib.*, VI, 8, 1 ; CÍC., *de Am.*, 25, 87 : *p. Font.*, 12, 27 ; *de Off.*, III, 5, 22).

6. Anticipation du sujet analogue à la construction dont il a été question ci-dessus, §§ 406, 408. On attendrait **optant ut ille vivat**.

tatis, ut illa diluam, quæ de rebus commenticiis objecit (cf. CÉS., de Bell. civ., I, 6, 5; T.-LIVE, XXIII, 31, 7)¹. — PLAUTE, *Mén.*, 841 : **mi imperat, ut ego illic oculos exuram.** — CÉS., de Bell. Gall., V, 37, 1 : **suis, ut idem faciant, imperat** (cf. *ib.*, I, 28, 1 et 3; II, 28, 3; V, 1, 1, etc., etc.). — TÉR., *Heaut.*, 340 : **dicam, ut revortatur domum.** — CIC., ad Fam., XII, 17, 2 : **dicam tuis, ut librum meum describant ad teque mittant.** — CÉS., de Bell. civ., III, 92, 2 : **Pompejus suis prædixerat, ut Cæsaris impetum exciperent** (cf. CORN. NÉP., *Thém.*, 7, 3, etc.). — CIC., ad Att., XIII, 45, 1 : **in epistula extrema scriptum erat, ut ad ludos omnia pararet.** — CORN. NÉP., *Mill.*, 1, 3 : **his consulentibus Pythia præcepit, ut Miltiadem imperatorem sibi sumerent.** — PLAUTE, *Pæn.*, V, 2, 158 : **nuntiate, ut prodeat.** — CIC., de Orat., II, 86, 353 : **nuntiatum Simonidi, ut prodiret.** — CÉS., de Bell. Gall., VII, 21, 2 : **statuunt, ut decem milia hominum in oppidum mittantur.** — SALL., *Cat.*, 43, 1 : **constituerant, uti L. Bestia ... quæreretur de actionibus Ciceronis.** — CIC., in *Cat.*, 1, 2, 4 : **decrevit senatus, ut L. Opi-mius videret, ne quid res publica detrimenti caperet**². In *Verr.*, I, 1, 17, 60 : **ab diis immortalibus... hoc idem... peto, ut in hoc iudicio nemo improbus reperiatur.** Ad Fam., IX, 13, 3 : **peto a te vel, si pateris, oro, ut homines miseros et ... calamitosos conserves incolumes.** Ad Att., XVI, 8, 2 : **equidem suasi, ut Romam pergeret** (cf. Div. in Cæcil., 16, 52). — CÉS., de Bell. Gall., III, 18, 2 : **huic magnis præmiis persuadet, uti ad hostes transeat** (cf. CORN. NÉP., *Thém.*, 2, 2). — PLAUTE, *Stich.*, 128 : **mihi ita auctores sunt amici, ut vos hinc abducam domum.** — CIC., ad Att.,

1. La locution **expectare ut...** répond au français « attendre que... » ; **expectare dum...** signifie « attendre, jusqu'à ce que... ». L'une et l'autre construction sont du reste également correctes.

D'après l'analogie de **expectare ut...**, Cicéron a dit :

Ad Fam., XI, 27, 1 : **nihil sibi longius fuisse quam ut me videret.**

Mais, en pareil cas, la construction la plus usitée paraît être, soit l'infinitif, soit **dum** avec le subjonctif.

Ex. : Cic., in *Verr.*, II, 4, 18, 39 : **nihil ei longius videbatur quam dum illud videret argentum.** P. Rab. Post., 12, 35 : **nec mihi longius quicquam est... quam videre hominum vultus.**

2. Cet exemple et les deux qui précèdent sont l'application de la règle suivante : « Les verbes qui signifient « décider » se construisent avec **ut** et le subjonctif, quand le sujet de la proposition subordonnée n'est pas le même que le sujet de la proposition principale. »

Mais il ne faudrait pas donner à cette règle une portée excessive : en effet, on trouve aussi **ut** et le subjonctif quand le sujet des deux propositions est le même, et cette construction se rencontre chez les écrivains les plus corrects.

Ex. : Cic., de Off., III, 14, 48 : **statuerentque (Athenienses), ut urbe relicta naves conscenderent.** Ad Att., XVI, 10, 1 : **constitueram, ut pridie Idus Aquini manerem.** Etc.

Toutefois il convient d'ajouter qu'en pareil cas c'est plutôt l'infinitif que l'on emploie.

XV, 5, 2 : *mihique, ut absim, vehementer auctor est. Ad Fam.*, IX, 2, 2 : *tibi idem consilii do, quod mihimet ipsi, ut vitemus oculos hominum. De Orat.*, I, 5, 49 : *hortemurque potius liberos nostros..., ut animo rei magnitudinem complectantur* (cf. CÉS., *de Bell. Gall.*, II, 21, 2). — T.-LIVE, III, 52, 41 : *orant ac monent, ut ipsis ab invidia caveatur. Cf. QUINT.*, II, 9, 1. Etc.

b) Les verbes qui, exprimant une manifestation de l'activité, se construisent avec *ut* sont les suivants : *facere, efficere, perficere*, etc., faire en sorte que; *impetrare, obtinere, pervincere*, etc., obtenir que.... réussir à ce que...; *consequi, assequi*, arriver à ce résultat que...; *adducere, inducere, compellere, cogere*¹, etc., déterminer, pousser, forcer quelqu'un à; *curare, consulere, videre, prospicere*, etc., veiller à ce que; *laborare, elaborare, dare operam*, etc., s'efforcer²; *tentare, experiri*, essayer.

Ex. : CIC., *de Nat. deor.*, II, 45, 41 : *sol efficit, ut omnia floreat. Ad Att.*, IX, 2 a, 1 : *impetrabis a Cæsare, ut tibi abesse liceat et esse otioso.* — T.-LIVE, II, 43, 41 : *obtinuere patres, ut in Fabia gente consulatus maneret.* II, 40, 2 : *pervicere, ut et Veturia et Volumnia in castra hostium irent.* — CIC., *de Nat. deor.*, II, 60, 150 : *intellegitur omnia nos consecutos (esse), ut salvi esse possemus. P. Rosc. Am.*, 34, 95 : *qua tu re nihil aliud assequeris, nisi ut... audacia tua cognoscatur. Ad Att.*, XI, 7, 3 : *assequere, quod vis, si me adduxeris ut existimem me bonorum iudicium non funditus perdidisse. De Fin.*, II, 17, 45 : *ea difficultas induxit imperitos, ut... nihil possent de diis immortalibus cogitare.* — CATO, *de Re rust.*, 5, 4 : *opus rusticum omne curet uti sciat facere* (cf. PLAUT., *Amph.*, 487 sqq.). — CIC., *ad Fam.*, IX, 24, 4 : *sic tibi persuade me dies et noctes nihil aliud agere, nihil curare nisi ut mei cives salvi liberique sint* (cf. SEN., *Ep.*, 41). *Ad Fam.*, XVI, 1, 2 : *navem idoneam ut habeas, diligenter videbis*³. *In Verr.*, II, 1, 58, 153 : *consulere vivi ac prospicere debemus, ut illorum (liberorum) solitudo et pueritia quam firmissimo præsidio*

1. Remarquez toutefois que *cogere* se construit plus souvent avec une proposition infinitive. On ne cite pas un seul exemple de *cogere* avec *ut* chez César; Cicéron et Salluste emploient quelquefois cette construction, T.-Live aussi. Voy. R. KÜHNEN, *ouv. cit.*, t. II, p. 596, Ann. 2 (à la fin).

2. Tous les verbes signifiant « s'efforcer » ne se construisent pas ainsi : en effet, *conari ut* ne se rencontre pas, *niti ut* est rare (cf. CATON, *de Re rust.*, 5, 7; SALL., *Jug.*, 13, 8; 85, 6), enfin *studere ut* n'est pas classique (cf. CATON, *de Re rust.*, 5, 7; AUCT. BRILL., *ALEX.*, I, 4).

3. Ce sont des phrases de ce genre qui permettent de voir d'où est venu l'emploi de *ut* servant à former des propositions complétives. En effet, on peut supposer que le sens primitif de locutions comme *vide ut hoc fiat, fac ut venias*, etc., devait être « vois comment cela pourrait être fait (= veille à ce que cela se fasse) », « agis d'une façon d'après laquelle il te soit possible de venir (= fais en sorte que tu puisses venir) ».

*munita sit. P. Quinct., 21, 69 : qui nunc, tu ut vincas, tanto opere laborant*¹. — CÉS., *de Bell., Gall.*, VII, 31, 1 : *Vercingetorix animo laborabat, ut reliquas civitates adjungeret.* — PLAUTE, *Cas.*, 16 : *verum ut cognoscant, dabimus operam sedulo.* — CIC., *de Orat.*, II, 24, 102 : *equidem soleo dare operam, ut de sua quisque re me ipse doceat. De Re publ.*, II, 12, 23 : *cum ... senatus ... tentaret*² *post Romuli excessum, ut ipse gereret sine rege rem publicam* (cf. T.-LIVE, IV, 49, 6; SUET., *Cæs.*, 11). *Ad Att.*, IX, 10, 3 : *experiar certe ut hinc avolem.* — CORN. NÉP., *Dal.*, 2, 3 : *Datames... experiri voluit ut sine armis propinquum ad officium reduceret.* Etc.

REMARQUES. — I. Le verbe *merere* (*mereri*), mériter, se construit aussi avec *ut* et le subjonctif (cf. PLAUTE, *Épid.*, V, 2, 47; *Aul.*, II, 2, 45; TÉR., *Andr.*, I, 5, 46; CIC., *de Orat.*, I, 54, 232); mais, par contre, la construction *dignus ut...* (cf. PLAUTE, *Mil.*, 1140; T.-LIVE, XXIII, 42, 13; XXIV, 16, 19) ne paraît pas être classique; peut-être appartenait-elle à la langue populaire³.

II. On rattache ordinairement aux propositions complétives dont il est question ici la construction de *ut*, au lieu de *ne non*, après les verbes *vereri*, *timere* et *metuere*⁴, quand ces verbes ne sont pas accompagnés d'une négation⁵.

1. Les verbes qui signifient « s'efforcer » sont suivis de *ut* surtout quand, comme ici, le sujet de la proposition subordonnée n'est pas le même que celui de la proposition principale. Quand le sujet des deux propositions est le même, on emploie ordinairement l'infinitif, et c'est notamment le cas pour *contendere* (cf. R. KCHNER, *ouv. cit.*, t. II, p. 491 [§ 124, 2]). Mais cette règle n'est pas absolue (voy. ci-dessus, p. 520, n. 2).

2. C'est par analogie avec les verbes signifant « s'efforcer » que *tentare* et *experiri* sont suivis d'une proposition complétive commençant par *ut*. Dans tous les cas où cette analogie n'est pas possible, ces mêmes verbes sont suivis de l'interrogation indirecte ou d'une proposition commençant par *si* « pour le cas où... ».

3. On remarquera du reste que les deux exemples de T.-Live sont tels qu'il n'y avait pas moyen d'employer la tournure classique *dignus qui...* :

Ex. : T.-LIVE, XXIII, 42, 13 : *si modo, quos ut socios haberes dignos duxisti, haud indignos judicas quos in fidem receptos tuearis.* XXIV, 16, 19 : *digna res visa ut simulacrum celebrati ejus diei Gracchus... pingi juberet in aede Libertatis.*

Mais il n'en est pas de même de T.-LIVE, XXII, 59, 17 : *cum indigni ut redimeremur vobis visi simus.*

Pour *dignus qui...* avec le subjonctif, voy. ci-dessus, p. 437, d.

4. Dans cet emploi particulier, *ut* gardait-il du moins primitivement, le sens propre de « comment » ? C'est ce que l'on est tenté de soutenir en considérant des phrases comme celle-ci :

Ex. : CÉS., *de Bell., Gall.*, I, 39, 6 : *rem frumentariam, ut satis commode supportari posset, timere (se) dicebant* « ils se demandaient avec crainte comment les approvisionnements pourraient arriver jusqu'à eux », d'où « ils craignaient que les approvisionnements ne pussent pas arriver jusqu'à eux ».

On sait d'ailleurs que les verbes signifant « craindre » peuvent se construire avec une proposition interrogative indirecte.

Ex. : SALL., *Orat. Lepidi*, 20 : *quantum audeatis vereor* « je me demande avec inquiétude jusqu'où ira votre audace ».

Quant à l'emploi de *ut* « comment », dans l'interrogation indirecte, il est fréquent et classique.

Ex. : CIC., *in Pis.*, 2, 3 : *omitto ut sit factus (consul) uterque nostrum.*

Toutefois voyez une autre hypothèse émise ci-dessus, § 352, 2°, e (p. 357).

5. Il ne faut pas confondre avec cet emploi de *ut* (= *ne non*) l'emploi de *ut* (= *ne*) qu'on trouve quelquefois dans la langue familière après *non timeo*, *non vereor*... (cf. HON., *Sat.*, I, 3, 120-121; T.-LIVE, XXVIII, 22, 12). « Je ne crains pas (que telle chose arrive) » se dit en latin classique : *non timeo* (*vereor*, *metuo*), *ne...*

Ex. : PLAUTE, *Curc.*, 461 : *ornamenta, quæ locavi, metuo, ut possim recipere* (cf. *Bacch.*, 762; *Pers.*, 319; TÉR., *Andr.*, 914; HOR., *Sat.*, II, 1, 60). — CIC., *ad Fam.*, XIV, 2, 3 : *omnes labores te excipere video; timeo, ut sustineas*. — CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 39, 6 : *rem frumentariam¹, ut satis commode supportari posset, timere (se) dicebant*. Etc.

III. Dans la langue *familière*, on trouve quelquefois les verbes signifiant empêcher construits avec *ut*, au lieu de *ne*.

Ex. : CIC., *p. Rosc. Am.*, 52, 151 : *Di prohibeant, ut hoc ... præsidium sectorum vocetur*.

Dans cette construction, *ut* sert simplement à exprimer la liaison des deux propositions et a perdu tout à fait le sens précis qu'il devait à son étymologie².

IV. Au contraire le sens primitif de la particule nous paraît se retrouver encore dans certaines constructions propres à la langue *familière*, comme celles-ci :

Ex. : TÉR., *Heaut.*, 617 : *at satis ut contemplata modo sis (anulum)*. *Andr.*, 277 : *sed ut vim queas ferre*. Etc.

Dans ces sortes de phrases, *ut* répond au français *pourvu que*, mais, pour comprendre d'où est sorti ce sens³, il faut supposer l'ellipse de *vide* ou d'une expression analogue (*vide modo ut...*, *veille seulement à ce que...*)⁴.

2° Une proposition complétive commençant par *ut* est sujet logique de la phrase.

a) Lorsque, dans les constructions énumérées ci-dessus (§ 497, 1°, a et b), le verbe principal est mis au passif.

Ex. : T-LIVE, XXXV, 20, 4 : *consuli permissum est, ut duas legiones scriberet novas*. — CIC., *in Cat.*, 2, 12, 26 : *mihi, ut urbi satis esset præsidii, consultum ac provisum est*. Etc.

b) Lorsqu'on emploie certaines expressions impersonnelles marquant que telle ou telle chose *a été décidée*, par ex. : *placet, convenit, in mentem venit, consilium est*, etc.

1. Il y a ici une anticipation du sujet de la proposition complétive analogue à celle dont il a déjà été question (cf. ci-dessus, § 408).

2. Ce sens précis, comme on l'a vu tout à l'heure, c'est celui de *but à atteindre* : on le trouve au fond de tous les emplois principaux de la particule employée non pas comme adverbe, mais comme conjonction de subordination dans les propositions finales, consécutives et complétives. Cf. ci-dessus, p. 517, n. 6, où l'on a essayé de montrer comment les sens particuliers de *ut* ainsi employés sont sortis du sens fondamental de « comment ».

3. Cette construction n'a qu'un rapport éloigné avec celle dont il a été question ci-dessus, § 335, Rem. I, 1°, et dans laquelle *ut* (uti) est employé comme mot exclamatif au lieu d'*utinam*.

4. C'est ainsi qu'en grec une ellipse semblable permet d'employer *ὅπως μή* dans le sens de « *pourvu que...* ne... pas... ! »

Ex. : ANIST., *Ois.*, 1494 : *ὁ Ζεὺς ὅπως μή μ' ὄψεται* (entendez : *ὁρᾶν δεῖ ὅπως μή ὁ Ζεὺς ὄψεται* με, « il faut que je veille à ce que Zeus ne me voie pas »), « *pourvu que Zeus ne me voie pas* : »

D'ailleurs on trouve aussi dans le latin *familiier* *ne* employé comme on vient de voir *ὅπως μή* en grec.

Ex. : CIC., *de Fin.*, V, 3, 8 : *sed ne, dum huic obsequor, vobis molestus sim* (on attendrait *videndum est ne vobis molestus sim*).

Ex. : Cic., *Phil.*, 14, 14, 38 : *senatui placere, ut consules ... iis, qui sanguinem pro vita, libertate fortunisque populi Romani profudissent, monumentum locandum faciendumque curent.* De *Orat.*, 1, 34, 155 : *postea mihi placuit, ut summorum oratorum Græcas orationes explicarem.* Ad *Att.*, VI, 1, 14 : *mihi cum Dejotaro convenit* (il a été décidé d'un commun accord entre Déjotare et moi), *ut ille in castris meis esset.* — T-LIVE, XXIV, 6, 7 : *pacto convenit, ut Himera amnis finis regni Syracusani ac Punici imperii esset.* — SALL., *Jug.*, 85, 8 : *ea uti accepta mercede deseram, est consilium.* — T-LIVE, XXIV, 30, 12 : *Hippocrates et Epi-cydes, non tam tutum prima specie quam unum ... consilium esse rati ut se militibus permetterent...* Etc.

c) Quand on se sert d'expressions signifiant il arrive que, comme fit *ut...*, *factum est ut...*, etc., et d'autres qui peuvent se ramener à cette idée, à savoir : *accedit ut...*, à cela s'ajoute cette circonstance que...; *multum abest, ut...*, il s'en faut de beaucoup que...; *tantum abest ut...*, il s'en faut de tant que...; *prope est ut...* ou *in eo res est ut...*, il va bientôt arriver que...¹; *mos est ut...*, *moris est ut...*, *consuetudo est ut...*, c'est un fait d'habitude, c'est une tradition que...; *est hoc, ut...*, il se produit cette particularité que, etc.

Ex. : CORN. NÉP., *Alcib.*, 3, 2 : *accidit, ut una nocte omnes hermæ dejicerentur.* — Cic., de *Orat.*, II, 36, 152 : *est ut² plerique philosophi nulla tradant præcepta dicendi.* *Tusc.*, I, 19, 43 : *accedit, ut³ eo facilius animus evadat ex hoc aere, quod nihil est animo velocius.* *Ac.*, II, 36, 117 : *ille, longe aberit, ut argumentis credat philosophorum.* *Phil.*, 10, 8, 17 : *tantum abfuit, ut periculorum rei publicæ M. Bruti putaret exercitum, ut in eo firmissimum rei publicæ*

1. Le tour *in eo est ut...* « il va bientôt arriver que... » est peu correct et assez rare, au lieu de *prope est ut...* ou *in eo res est, ut...*

2. *Est ut...* pris dans le sens de « il arrive que », « la vérité est que », sert à former des périphrases comme celles-ci :

Ex. : Cic., de *Div.*, I, 56, 128 : *non est igitur ut mirandum sit* (c.-à-d. non igitur mirandum est). *P. Cat.*, 22, 48 : *quando... fuit ut quod licet non liceret?* (c.-à-d. quando id quod licet non licuit?)

Enfin, on connaît les tours *fore ut...*, *futurum esse ut...*, *futurum fuisse ut...*

La locution *est ut* équivaut aussi à notre locution « il y a lieu de... ».

Ex. : Cic., p. *Mil.*, 13, 35 : *quid enim odisset Clodium Milo...? Ille erat ut odisset defensorem salutis meæ* (« il y avait lieu pour Clodius de haïr Milon, défenseur de ma vie civile et politique »). *P. Cat.*, 6, 14 : *magis est, ut ipse moleste ferat errasse se...*, *quam ut istius amicitiae crimen reformidet* (« il y a plus de raisons pour qu'il supporte avec peine... » — PLINIE, *Hist. nat.*, XVIII, 3 : *neque est ut putemus...* Etc.

3. Pour *accedit quod...* voy. ci-dessus, p. 457.

*præsidium poneret*¹. — T.-LIVE, II, 23, 14 : *jam prope erat ut ne consulum quidem majestas coerceret iras hominum*. II, 30, 2 : *ac prope fuit, ut dictator idem ille crearetur*. XXX, 49, 3 : *non in eo esse Carthaginiensium res ut Galliam atque Italiam armis obtineant*². — CIC., *Brut.*, 21, 84 : *est mos hominum, ut nolint eundem pluribus rebus excellere*. In *Verr.*, II, 1, 26, 66 : *negavit moris esse Græcorum, ut in convivio virorum accumberent mulieres*. *Ib.*, II, 2, 52, 129 : *est consuetudo Siculorum, ut nonnumquam eximant aliquem diem ex mense* (cf. *de Amic.*, 5, 17). *De Orat.*, II, 4, 4 : *fuit hoc in utroque eorum ut...*, l'un et l'autre présentaient cette particularité d'esprit que... — CORN. NÉP., *Chabr.*, 3, 3 : *est... hoc commune vitium magnis liberisque civitatibus, ut invidia gloriæ comes sit*.

d) Lorsqu'on se sert de certaines expressions impersonnelles pour exprimer un jugement sur la *facilité*, la *nécessité*, l'*opportunité*, etc., qu'il y aurait à faire telle ou telle action.

Ex. : TÉR., *Hec.*, 243 : *scio... meum jus esse, ut te cogam, | quæ ego imperem facere*. — CIC., *p. Balb.*, 17, 40 : *se hoc jus esse velle, ut sibi sit his gradibus ascensus etiam ad civitatem* (cf. *Cés.*, *de Bell. Gall.*, 1, 36, 1). *Ad Fam.*, XIII, 39 : *est igitur in tua potestate, ut ille in me satis sibi præsidii putet esse*. — SALL., *Jug.*, 14, 13 : *nos uti per otium tuti simus, in vostra manu est*. — CIC., *Tusc.*, V, 21, 62 : *atque ei ne integrum quidem erat ut* (et Denys n'avait même plus la pleine liberté de...) *ad justitiam remigraret*³. *P. Murena*, 4, 8 : *neque enim jam mihi licet neque est integrum ut meum laborem hominum periculis sublevandis non impertiam*⁴. — *P. Rosc. Am.*, 12, 33 : *neque his locus est*,

1. Telle est la construction ordinaire avec *tantum abest...* ; le premier *ut* dépend de l'idée contenue dans *abest* et introduit une proposition complétive ; le second se rattache à *tantum* et introduit une proposition consécutive.

2. On trouve aussi des constructions dans lesquelles l'expression impersonnelle est remplacée par une expression personnelle ayant pour sujet le mot qui, logiquement, ne devrait être que le sujet de la proposition subordonnée.

Ex. : CIC., *de Fin.*, III, 14, 48 : *qui jam appropinquat ut videat* (au lieu de *prope est* [impers.] *ut videat*). — CORN. NÉP., *Milt.*, 7, 3 : *cum jam in eo esset ut oppido potiretur* (cf. *Brut.*, *Fab.*, 261 ; toutefois dans ce passage, comme dans celui de Cornélius Népos, il est impossible de décider si *est* a pour sujet le sujet de la proposition subordonnée ou s'il est impersonnel). — *De Bell. Alex.*, 22 : *milites nostri tantum afuerunt ut perturbarentur*, etc.

Ces constructions sont rares et à peu près étrangères à la prose classique.

3. Toutefois, après *integrum est alicui, non integrum est...*, on emploie plutôt une proposition infinitive.

Ex. : CIC., *in Pis.*, 24, 58 : *non est integrum Cn. Pompejo consilio jam uti tuo*.

4. Remarquez que dans cet exemple la proposition complétive avec *ut* dépend uniquement de *non*

ut multa dicantur. Tusc., IV, 4, 1 : *nec vero hic locus est ut de moribus majorum loquamur*¹. *P. Balb.*, 26, 58 : *fuit hoc sive meum sive rei publicæ fatum, ut in me unum omnis illa inclinatio communium temporum incumberet*². *De Off.*, I, 27, 93 : *sequitur* (l'ordre logique veut maintenant) *ut de una reliqua parte honestatis dicendum sit. De Nat. deor.*, II, 29, 73 : *proximum est, ut doceam deorum providentia mundum administrari. Ad Att.*, VII, 13, 4 : *reliquum est ut et quid agatur explores scribasque ad me et quid ipse conjectura assequare. De Nat. deor.*, II, 61, 154 : *restat ut doceam omnia quæ sint in hoc mundo hominum causa facta esse. Etc.*

e) Lorsqu'on emploie certaines constructions impliquant cette idée que telle ou telle chose *doit* se faire ou qu'on *désire* qu'elle se fasse.

Ex. : *Cic.*, *de Nat. deor.*, II, 28, 71 : *cultus deorum est optimus... ut eos semper pura... et mente et voce veneremur. De Off.*, I, 20, 66 : *altera est res* (la seconde condition à remplir, c'est de...) *ut res geras ... vehementer arduas plenasque laborum et periculorum... In Verr.*, II, 4, 15, 33 : *ita studiosus est hujus præclaræ existimationis, ut putetur* (une réputation qui consiste à ce qu'on croie) *in hisce rebus intellegens esse*³. Etc.

REMARQUES. — I. Le latin a, cela est évident, une prédilection particulière pour les propositions complétives avec *ut*.

C'est ce qui explique pourquoi il les emploie :

1° Après des expressions qui *sont plutôt* suivies d'un infinitif accompagné d'un sujet à l'accusatif ;

2° Après des expressions qui *devraient être* suivies de l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.

1° Ex. : *TÉR.*, *Heaut.*, 79 : *rectum est* (il est juste) *ego ut faciam; non est te ut deterream. — Cic.*, *Tusc.*, III, 29, 73 : *rectum et verum (est), ut eos, qui nobis carissimi esse debeant, æque ac nosmet ipsos amemus* (cf. *de Am.*, 14, 50; *CORN. NÉP.*, *Ilann.*, 1, 1)⁴. *De Div.*, II, 2, 5 : *magnificum illud etiam Romanisque hominibus gloriosum, ut Græcis de philosophia litteris non egeant. Etc.*

integrum est et non pas de *licet*. En effet, l'emploi de *ut* après *licet* est une incorrection qu'on ne trouve que dans le latin moderne.

1. Comparez *tempus est ut...* chez Plaute :

Ex. : *Mil.*, 72 : *videtur tempus esse, ut eamus ad forum* (cf. *ib.*, 1101).

2. Comparez *Sext.*, *Vesp.*, 4 : *esse in fatis, ut... rerum potirentur*.

3. Voy. O. RIKMAN, *Synt. lat.*, § 186, c, à la fin.

4. L'analogie entraîne même Cicéron à écrire :

De Off., II, 22, 79 : *quam habet æquitatem ut agrum multis annis aut etiam sæculis ante possessum qui nullum habuit habeat,*

pour rendre cette idée : « il n'est pas juste qu'on possède », etc.

2° Ex. : Cic., *de Leg.*, I, 8, 25 : **ex quo efficitur illud ut** (il s'ensuit que) **is agnoscat deum**, qui, etc. *Parad.*, 3, 1, 22 : (si) **virtutes pares sunt inter se** ; **sequitur** (il s'en suit) **ut etiam vitia sint paria**. *De Div.*, II, 5, 14 : ita (ainsi) **relinquitur ut** (la seule hypothèse qui reste possible, c'est que) **ea fortuita divinari possint, quæ...** Etc.

II. C'est pour la même raison que Cicéron emploie les constructions suivantes¹ :

Ex. : Cic., *de Div.*, II, 31, 66 : **de ipso Roscio potest illud quidem esse falsum, ut circumligatus fuerit angui, sed ut in cunis fuerit anguis non tam est mirum**². *De Fin.*, II, 3, 6 : **hoc vero ... optimum** (c'est une bonne plaisanterie de dire que), **ut is qui finem rerum expetendarum voluptatem esse dicat ...**, id ipsum quid et quale sit **nesciat**. *Ad Att.*, X, 4, 8 : **nihil esse certius quam ut omnes ... restituerentur**. *P. Sest.*, 36, 78 : **an veri simile est ut civis Romanus ... cum gladio in forum descenderit ante lucem**, etc. ? (Cf. *p. Rosc. Am.*, 41, 121 ; *p. Sull.*, 20, 57).

Remarquons que toutes ces expressions signifient au fond la même chose que **fieri potest** ou **fieri non potest** ; c'est sans doute la raison de l'emploi de **ut**.

Il en est de même pour les locutions **incredibile est ut...** (*de Imp. Cn. Pomp.*, 21, 62), **quid tam inusitatum quam ut...** (*ib.*), **quid tam singulare quam ut...** (*ib.*), etc., et aussi pour **qui** (comment) **probari potest ut...** ? (*de Fin.*, III, 33, 108 ; *Tusc.*, III, 3, 5) qui revient à ceci : « il est inadmissible que... ».

III. Certaines locutions sont elliptiques.

Ex. : Cic., *de Fin.*, I, 5, 14 : **illud quidem adduci vix possum, ut ea ... tibi non vera videantur** (équivalent à **adduci vix possum ut credam ea tibi non videri vera**). III, 13, 42 : **ratio certe cogit ut in omnibus tormentis conservetur beata vita sapienti** (équivalent à **ratio cogit ut dicamus conservari beatam vitam sapienti**). Etc.

IV. Enfin quelques expressions sont *rare*s (interest ut..., refert ut..., necesse est ut..., il importe, il est nécessaire que, convenit ut..., il convient que³), d'autres sont *inusitées* à l'époque classique (comme opus est ut...) et d'autres (comme licet ut..., oportet ut...) sont *absolument incorrectes*⁴.

Après interest, refert, necesse est, convenit, opus est, licet et oportet, on emploie la proposition infinitive ; de plus, licet, oportet, necesse est peuvent être suivis d'une proposition complétive au subjonctif sans conjonction (cf. ci-dessus, § 332, 2°, d, α, p. 354-5).

498. — Emploi de la négation avec ut. — L'emploi de la négation dans les propositions complétives donne lieu à plusieurs observations importantes.

La négation est tantôt **non**, tantôt **ne** : c'est le sens général de la phrase qui décide s'il faut employer **ut non** ou **ut ne** (qui s'abrège ordinairement en **ne**).

1. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 189, REM. I, 2°.

2. En réalité, la seconde partie de la phrase s'explique par ce fait que **mirum ut...** signifie proprement : « comment il peut se faire que..., ce n'est pas étonnant ». Cf. ci-dessus, p. 514, n. 5.

3. Pour **convenit ut...**, « il a été décidé d'un commun accord que... », voy. ci-dessus, p. 522, 2° b.

4. Pour **interest (refert) ut...** voy. R. KERNER, *ouv. cit.*, t. II, p. 816, h ; pour **necesse est ut...**, voy. *id.*, *ibid.*, p. 812, c, Ann. 2 ; pour **convenit, ut...** cf. Cic., *Phil.*, 7, 2, 4 ; pour **opus est, ut...**, cf. PLAUTUS, *Truc.*, II, 3, 7 ; 6, 19 ; *Pœn.*, V, 7, 50 ; *Tac.*, *Dial.*, 31.

1° On emploie *régulièrement* **ut non**, quand le verbe principal n'implique aucune idée d'intention, et par conséquent après les expressions signifiant il arrive que (§ 497, 2°, c, p. 523), après celles qui contiennent un jugement sur la *facilité*, la *nécessité*, l'*opportunité*, etc., qu'il y aurait à faire telle ou telle action (§ 497, 2°, d), après celles qui impliquent cette idée que telle ou telle chose *doit* se faire, enfin après celles qui ont été énumérées au § 497, 2°, REM. I, II et III.

Ex. : CIC., *Tusc.*, II, 6, 16 : **ita fit, ut omnino nemo esse possit beatus**. *Parad.*, 5, 1, 34 : **solī hoc contingit sapienti, ut nihil faciat invitus**. — CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 19, 3 : **relinquebatur, ut neque** longius ab agmine legionum discedi Cæsar pateretur, etc. — CIC., *ad Att.*, VIII, 7, 1 : **unum etiam restat amico nostro ad omne dedecus, ut Domitio non subveniat**. Etc.

REMARQUE. — Quelquefois cependant **ut non** et **ut ne** se rencontrent l'un à côté de l'autre sans aucune différence de sens.

Ex. : CIC., *de Fin.*, II, 8, 24 : **ex quo efficitur, non ut voluptas ne sit voluptas, sed ut voluptas non sit summum bonum**.

Mais cette confusion est rare et les bons écrivains l'évitent ordinairement.

2° On emploie *régulièrement* **ut ne** (ou **ne** tout seul)¹ quand le verbe principal implique l'idée d'une *intention* et, par conséquent, après les verbes ou les expressions qui signifient une manifestation de la *volonté* ou de l'*activité tendant à ce que telle ou telle chose n'arrive pas*.

Ex. : TÉR., *Andr.*, 699 : **si poterit fieri ut ne pater per me stetisse credat, | quo minus hæc fierent nuptiæ, volo**. — CIC., *p. Cluent.*, 6, 16 : **statuit nihil sibi ... gravius faciendum, quam ut illa matre ne uteretur**. *Ib.*, 60, 168 : **fecisti, ut ne cui innocenti mæror tuus calamitatem afferret**. *Ad Fam.*, X, 12, 5 : **perfice ut ne minus res publica tibi quam tu rei publicæ debeas**. — TÉR., *Hec.*, 595 : **hæc mihi nunc curast maxuma ut ne quoi mea | longinquitas ætatis obstet**. — CIC., *ad Fam.*, II, 7, 4 : **nunc a tribuno plebis (peto) non ut decernatur aliquid novi..., sed ut ne quid novi decernatur**. — CORN. NÉP., *Them.*, 7, 3 : **eisque prædixit, ut ne prius legatos dimitterent, quam ipse esset remissus**². — CIC.,

1. L'expression **ut ne** est fréquente dans l'ancienne langue et assez fréquente chez Cicéron, mais ne se rencontre presque plus après lui.

2. Cet exemple montre que **ut ne** n'était pas absolument synonyme de **ne** et que l'usage de cette locution permettait d'exprimer avec force certaines nuances assez délicates : **ut** se rapporte à l'ordre, **ne** à la défense ; donc **prædicere ut ne**, c'est « ordonner de ne pas faire... ».

Orat., 58, 198 : **in dicendo nihil est propositum, nisi ut ne immoderata ... sit oratio. Etc.**

Cic., *in Verr.*, II, 5, 2, 5 : **M. Crassi virtute ... factum (est), ne fugitivi ad Messanam transire possent. Ad Fam., IV, 13, 1 : **perfeceratque fortuna ne quid tale scribere possem. — PLAUTE, Asin., 373 : **cavebis ne me attingas, si sapis**¹. *De Off.*, I, 39, 140 : **cavendum est ne extra modum sumptu et magnificentia prodeas. Ad Q. fr., I, 1, 1, 4 : **hoc te primum rogo, ne contrahas ac demittas animum. — Cés., de Bell. civ., II, 13, 3 : **Cæsar per litteras Trebonio magnopere mandaverat, ne per vim oppidum expugnari pateretur. — Cic., Phil., 2, 38, 97 : **nuper fixa tabula est, qua ... statuitur, ne ... sit Creta provincia. — T.-LIVE**, X, 27, 2 : **ita convenit, ne unis castris miscerentur omnes. Etc.************

REMARQUES. — I. Contrairement à la règle générale qui vient d'être donnée, les verbes ou expressions signifiant permettre se construisent, à ce qu'il semble, avec **ut non**.

Ex. : *Cic.*, *Orat.*, 43, 148 : **quis... se tam durum agrestemque præberet, qui hanc mihi non daret veniam, ut cum meæ forenses artes et actiones publicæ concidissent, non me aut desidiæ, quod facere non possum, aut mæstitiæ, cui resisto, potius quam litteris dederem? — Cés., de Bell. Gall., VI, 8, 1 : **neque suam pati dignitatem, ut tantis copiis tam exiguum manum... adoriri non audeant.****

II. C'est peut-être par analogie avec le tour tout à fait régulier **fieri non potest ut... non...**, il est impossible que... ne... pas, que l'on a dit **facere non possum ut... non...** (cf. *Cic.*, *de Leg. agr.*, 2, 3, 7), je ne peux m'empêcher de..., et même **non faciam** (syn. de **non committam**) **ut... non** (cf. *Cic.*, *in Cat.*, 3, 3, 7), je ne commettrai pas la faute de ne pas...

Mais, en dehors des cas énumérés ici et dans la remarque précédente, on ne trouve **ut non**, au lieu de **ne**, que dans des auteurs incorrects.

III. Au lieu de **ne quis, ne quid, ne ullus, etc.**, qu'on attendrait en vertu de la règle générale, on trouve **ut nemo, ut nihil, ut nullus, etc.**, quand le sens exige qu'on insiste sur l'idée du pronom.

Ex. : *T.-LIVE*, XXII, 39, 21 : **nec ego ut nihil agatur suadeo, sed ut agentem te ratio ducat. Etc.**

IV. De même que **volo ut...** est rare, comme nous l'avons dit (§ 497, 1^o, a), de même **volo ne...** ne se rencontre guère (cf. cependant *Cic.*, *ad Att.*, XI, 12, 4). On le remplace par **nolo** suivi d'une proposition au subjonctif sans conjonction².

1. Des exemples comme celui-ci pourraient donner à penser que la construction primitive était quelque chose comme : **ne me attingas : cave**. C'est ce que SCHWALZ (*Lat. Synt.*, § 211) laisse entendre, mais cette explication ne convient que pour **cavere ne...**; en effet, on n'a aucun exemple ancien de **ut ne** après **cavere**; on n'en cite que de Cicéron (cf. *de Am.*, 26, 99) et de T.-Live (XXXIV, 17. 8) : l'explication ne rend pas compte des autres constructions dans lesquelles **ne** est évidemment un raccourcissement d'expression pour **ut ne**.

2. Comme on dit aussi **volo facias, etc.**, on dit aussi, naturellement, **volo non facias, etc.**

Ex. : *Cic.*, *ad Att.*, III, 22, 1 : **vellem tua te occupatio non impedisset. Etc.**

499. — La conjonction *ne*. — On construit, non plus avec *ut* *ne*, mais avec *ne*¹ *tout seul* les verbes ou expressions signifiant craindre.

1° Une phrase comme je crains qu'il *ne* vienne se dit en latin *timeo ne veniat*.

Ex. : Cic., *de Leg.*, I, 4, 42 : *vereor, ne, dum minuere velim laborem, augeam*. — Cés., *de Bell. civ.*, I, 66, 2 : *veriti, ne noctu impediti sub onere conflagrare cogerentur aut ne ab equitatu Cæsaris in angustiis tenerentur*. Etc.

2° Une phrase comme je crains qu'il *ne* vienne *pas* se dit en latin *timeo ne non veniat*².

Ex. : Cic., *ad Att.*, VII, 12, 2 : *vereor ne exercitum firmum habere non possit*. *Ad Fam.*, XIV, 5, 4 : *intellexi te vereri ne superiores (litteræ) mihi redditæ non essent*. Etc.³.

REMARQUE. — L'analogie des verbes signifiant craindre a donné naissance à des expressions comme : *timor (metus, pavor) est ne...*, *cura est ne...*, *periculum est ne...*, *periculosum est ne...* (cf. CORNIF., *ad Her.*, I, 10, 17); *anxius sum, ne...* (cf. SALL., *Jug.*, 6, 3); *solicitus ne...* (cf. T.-LIVE, XXXV, 34, 1); *pavidus, ne...* (cf. T.-LIVE, XXXVIII, 7, 7); *non sum securus, ne...* (cf. T.-LIVE, XXXIX, 46, 6); *in metu esse, ne...*; *in periculo esse, ne...*; *cura incedit aliquem ne...* (cf. T.-LIVE, IV, 50, 7). Etc.

500. — La conjonction *ne*⁴ se construit aussi après les verbes qui signifient défendre (*interdico, interpello*, etc.⁵), empêcher (*impedio, obsto, intercedo*, etc.⁶), refuser de (*recuso*), éviter de (*vito*), s'abstenir de (*me teneo, me reprimo*, etc.).

Ex. : Cic., *de Div.*, I, 30, 62 : *Pythagoricis interdictum putatur, ne faba vescerentur*. — T.-LIVE, IV, 43, 8 : *tribunis interregem interpellantibus, ne senatusconsultum fieret*. — Cic., *ad Att.*, XI, 43, 5 : *plura ne scribam dolore impediatur*. In *Verr.*, II, 5, 2, 5 : *obstitisti, ne ex Italia transire in Siciliam fugitivorum copiæ possent*. — CORNIF., *ad Her.*, II, 28, 47 : *(Sulpicius) intercesserat, ne exsules reducerentur*. — CORN. NÉP., *Hann.*, 12, 3 : *illud recusavit (Prusias), ne id a se fieri postularent, quod adversus jus hospitii esset*. — Cic., *Orat. part.*, 17, 60 : *erit in enumeratione vitandum, ne*

1. *Ne* marque proprement une chose fâcheuse qu'on voudrait éloigner de soi. Sur l'origine probable de cet emploi de *ne* après les verbes signifiant « craindre », voy. ci-dessus, p. 357, 0.

2. Toutefois, il convient de remarquer que *ne non*, très rare dans l'ancienne langue, mais fréquent chez Cicéron, ne se rencontre presque plus après lui.

3. Sur la construction *metuo (timeo, etc.) ut...*, voy. ci-dessus, p. 521, REX. II et n. 5.

4. A cause du sens précis dont il a été question ci-dessus, n. 1.

5. Mais *veto ne* .. est poétique et, en tout cas étranger à la prose classique (cf. HOR., *Sat.*, II, 3, 187).

6. Mais *prohibeo ne...* est rare, bien qu'autorisé par l'usage classique (cf. CIC., *Div. in Cæcil.*, 10, 33).

ostentatio memoriæ suscepta videatur esse puerilis. —
 TÉR., *Hec.*, 765 : **me reprimam, ne ægre quicquam ex me**
audias. Etc.

REMARQUES. — I. Quelquefois la conjonction **ne** dépend d'un verbe sous-entendu dont l'idée est impliquée dans la proposition principale.

Ex. : T.-LIVE, VIII, 10, 10 : **Decii corpus ne eo die inveniretur nox quærentes oppressit** (c.-à-d. *oppressit atque ita impedit ne...*).

II. On a vu que les verbes énumérés ci-dessus se construisent avec **quo minus** ou avec **quin**, quand ils sont accompagnés d'une négation (cf. ci-dessus, §§ 492 ; 495).

Toutefois cette règle ne paraît pas s'appliquer aux verbes signifiant défendre.

Ex. : CIC., *de Fin.*, I, 3, 7 : **nec mihi tamen ne faciam interdictum puto**¹.

501. — Ut dans une proposition finale. — Au lieu de commencer une proposition complétive, la particule **ut** peut servir à exprimer le *but*, l'*intention* et introduire une proposition finale² au subjonctif.

Ex. : CORNIF., *ad Her.*, IV, 28, 39 : **esse oportet, ut vivas, non vivere ut edas. Etc.**

REMARQUES. — I. Pour l'emploi de **quo** ayant d'une manière générale le sens final, cf. ci-dessus, § 493, p. 513, 1^o, et pour l'emploi de **quo**, au lieu de **ut**, devant un comparatif, voy. ci-dessus, § 493, p. 513, 2^o.

II. Dans certaines phrases, le sens final de **ut** est très effacé.

Ex. : CIC., *de Fin.*, I, 16, 50 : **justitia restat ut de omni virtute sit dictum** (au lieu de *restat ut de justitia dicamus ut de omni virtute sit dictum*).
 Cf. en français : il nous reste à parler de la justice *pour* avoir fini de traiter..., etc.

502. — A la locution française pour ainsi dire répond le latin ut ita dicam, à l'époque classique ; c'est seulement à l'époque impériale (chez Quintilien et chez Tacite surtout) qu'on trouve, en pareil cas, **ut sic dixerim**. Dans ce tour, le subjonctif **dixerim** est à l'aoriste et n'a pas d'autre valeur que le subjonctif présent (cf. ci-dessus, § 278).

Il ne faut pas confondre avec cet emploi du subjonctif aoriste celui du *subjonctif parfait*, que l'usage le plus correct autorise toutes les fois que le *sens* le demande.

Ex. : T.-LIVE, XXXIII, 11, 6 (paroles des Étoliens qui ont été les alliés des Romains contre Philippe) : **cum Philippo jam gratiæ privatorum locum quærere** (sc. *Quinctium*), **ut dura atque aspera belli Etoli exhausserint, pacis gratiam et fructum Romanus in se vertat** (c.-à-d. *pour que les Étoliens aient eu tout le mal et que lui Quinctius recueille tout le profit*).

1. Voy. O. RIRMANN, *Synt. lat.*, § 189, REM. I.

2. Il est aisé de voir comment ce sens particulier s'est dégagé du sens de la particule dans les constructions où elle sert à exprimer une manifestation de la volonté ou de l'activité en vue d'un but à atteindre.

503. — Propositions finales négatives. — Dans les propositions finales négatives, c'est *ut ne* ou *plus souvent ne*¹ tout seul qui signifie pour que... *ne... pas*.

Ex. : ENN., cité par CIC., *de Orat.*, I, 43, 199 : (quos ego...) *dimitto, ut ne res temere tractent turbidas*. — PLAUTE, *Merc.*, 960 : *at ego expurigationem habebō, ut ne succenseat* (cf. *Capt.*, 267). — TÉR., *Eun.*, 941 sq. : (ego pol te...) *ulciscar, ut ne impune in nos inluseris*. — CIC., *in Verr.*, II, 4, 14, 32 : *quid vis nobis dare, ut isti abs te ne auferantur*? Cf. *P. Sest.*, 24, 58; *p. Rabir.*, 3, 9. *De Nat. deor.*, I, 7, 17 : *sed ut hic... ne ignoret, quæ res agatur, de natura agebamus deorum*². Cf. VARR., *de Re rust.*, II, 2, 19; III, 16, 34; [ASIN. POLL.], *de Bell. Afric.*, 9; PHÈDRE, *Fab.*, IV, 24, 14; SÉT., *Tib.*, 49; CAL., 41; A-GELLE, V, 12, 8.

CÉS., *de Bell. Gall.*, II, 5, 2 : *ne cum tanta multitudine uno tempore confligendum sit* (cf. III, 11, 3; V, 48, 4); VI, 5, 2 : *Cavarinum... proficisci jubet, ne quis... civitatis motus exsistat* (cf. VI, 9, 7; 13, 7; 29, 5; VII, 2, 2; 43, 8; 70, 2; 74, 2; 90, 5). *De Bell. civ.*, II, 10, 6 : *super lateres coria inducuntur, ne canalibus aqua immissa lateres diluere posset*. Etc.

C'est là une construction trop connue pour qu'il soit nécessaire d'en multiplier les exemples.

REMARQUE. — Pour l'emploi de *ut non* dans une proposition ayant l'apparence d'une proposition finale, voy. ci-après, § 507, REM. II, p. 537.

504. — Ut dans une proposition consécutive. — Les propositions marquant la conséquence commencent aussi par *ut* et sont au subjonctif.

La conjonction *ut* est employée tantôt avec un corrélatif, tantôt sans corrélatif exprimé.

1° Ut peut avoir comme corrélatif dans la proposition principale

1. L'expression négative *ut ne* se rencontre en latin d'Ennius à Aulu-Gelle, mais non pas chez tous les écrivains; beaucoup, comme César, Salluste et T.-Live, emploient *ne*, que quelques grammairiens considèrent comme la forme primitive (cf. SCHWABE, *Lat. Synt.*, §§ 214 et 287). Cicéron préfère *ut ne* à *ne* dans tous les cas où l'idée d'intention doit être marquée avec force.

2. Cette phrase renferme un tour ordinaire en latin. Au lieu de dire : « Mais pour que vous n'ignoriez pas le sujet dont nous nous occupons, sachez que nous traitons de la nature des dieux », le latin supprime les mots comme *sachez, écoutez, apprenez*, etc., et construit d'une manière indépendante la phrase qui logiquement devrait être subordonnée à un de ces verbes ou à un verbe analogue.

Ex. : CIC., *de Sen.*, 17, 59 : *atque ut intellegatis nihil ei (Xenophonti) tam regale videri quam studium agri colendi, Socrates in eo libro loquitur cum Critobulo Cyrum minorem... ostendisse*. Cf. *ib.*, 15, 52 : *satiari delectatione non possum, ut meæ senectutis requietem oblectamentumque noscatis*. Etc.

soit un adjectif ou un pronom (*is, talis, tantus*), soit un adverbe (*tam, tantum, sic, ita, adeo*)¹.

Ex. : CORNIF., *ad Her.*, IV, 24, 34 : *eos videbar ea accepisse condicione, ut eos, quoad possem, incolumes patriæ et parentibus conservarem.* — T.-LIVE, VIII, 14, 2 : *Lanuvinis civitas data (est) cum eo, ut² ædes lucusque Sospitæ Junonis communis Lanuvinis municipibus cum populo Romano esset.* — CIC., *de Fin.*, V, 1, 2 : *tanta vis admonitionis inest in locis, ut non sine causa ex his memoriæ ducta sit disciplina.*

CIC., *Orat.*, 40, 137 : *sic dicet orator, quem expetimus, ut verset sæpe multis modis eandem et unam rem, sæpe etiam extenuet aliquid, sæpe ut irrideat, ut declinet a proposito deflectatque sententiam.* *Tusc.*, III, 29, 71 : *quis tam demens (est), ut sua voluntate mæreat ?* *In Verr.*, Première action, 4, 12 : *(Siciliam) iste per triennium ita vastavit, vexavit ac perdidit, ut ea restitui in antiquum statum nullo modo possit.* — CORN. NÉP., *Hann.*, 4, 3 : *(Hannibal) petens Etruriam adeo gravi morbo afficitur oculorum, ut postea nunquam dextro æque bene usus sit.* Etc.

2° Quand *ut* est employé sans corrélatif exprimé³, il signifie à lui seul en sorte que.

Ex. : CIC., *de Fato*, 4, 8 : *in naturis hominum dissimilitudines sunt, ut alios dulcia, alios subamara delectent.* *P. Mil.*, 23, 61 : *magna vis est conscientiae et magna in utramque partem, ut neque timeant, qui nihil commiserint, et poenam semper ante oculos versari putent, qui peccarint.* — T.-LIVE, V, 43, 3 : *(Romani) ex loco superiore strage ac ruina fudere Gallos, ut nunquam postea nec pars nec universi tentaverint tale pugnæ genus.* Etc.

1. *Satis ut...* est rare, mais non incorrect.

Ex. : CIC., *p. Sull.*, 16, 47 : *nondum statuo te virium satis habere ut ego tecum luctari... debeam.* — T.-LIVE, XXIX, 12, 7 : *nec satis fidens viribus ut urbem oppugnaret.*

2. Dans cette phrase, *cum eo* signifie proprement « avec cette clause ». Ailleurs *cum eo* peut signifier « avec cette circonstance » et *ut*, en ce cas, introduit non plus une proposition consécutive, mais bien une proposition complétive du même genre que celles dont il a été question ci-dessus, § 497, 2°, c, p. 523.

Ex. : T.-LIVE, XXX, 10, 21 : *cum eo ut appareret haud procul exitio fuisset Romanam classem.*

3. Quelquefois le corrélatif est sous-entendu et se dégage du contexte.

Ex. : CIC., *de Am.*, 19, 68 : *si spem afferunt, ut tanquam in herbis non fallacibus fructus appareat* (c'est comme s'il y avait : *spem ejusmodi ou talem ut...*).

REMARQUES. — I. Aux propositions consécutives se rattache l'emploi elliptique de **tantum ut...** dans des phrases comme celle-ci :

CIC., *p. Flacc.*, 28, 66 : **summissa voce agam, tantum ut judices audiant** (en parlant juste assez haut pour que...).

Peut-être les locutions de ce genre ont-elles eu une influence particulière sur le développement de constructions dans lesquelles **tantum ut...** (ou **modo ut...**) équivalait au français pourvu que.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 5, 10 : **concede ut impune emerit, modo ut...** (*m. à m. à la condition seulement que...*) **bona ratione emerit.** Etc.

Ceci appartient à la langue familière.

II. **Ita... ut** (ou **ut** sans corrélatif) peut signifier une restriction.

Ex. : CIC., *Div. in Cæcil.*, 13, 44 : **cujus ego ingenium ita laudo ut non pertimescam, ita probo ut me ab eo delectari facilius quam decipi putem posse** (mon estime pour son talent est de telle nature que cependant...). *De Off.*, III, 26, 99 : **M. Atilius Regulus... juratus missus est ad senatum, ut (= ea condicione, ut), nisi redditi essent Pœnis captivi nobiles quidam, rediret ipse Carthaginem.**

III. Au français assez pour... correspond ordinairement en latin **tantum (tam, tot, etc.) ut...**; *trop... pour que...* se rend par un comparatif suivi de **quam ut...** (pour *quam qui*, voy. ci-dessus, p. 438 e).

505. — Emploi des temps dans les propositions consécutives. — L'emploi des temps dans les propositions consécutives donne lieu à une observation importante.

Dans un récit, **ut** marquant la conséquence se construit généralement avec l'*imparfait* du subjonctif, non seulement dans les cas où le français mettrait l'*imparfait*, mais même quand le français, au lieu d'employer l'*imparfait*, se servirait du *passé défini*¹.

Ex. : CIC., *de Fin.*, II, 20, 63 : **erat... ita non superstitiosus ut illa plurima in sua patria sacrificia et fana contemneret...** (il était si peu superstitieux qu'il méprisait...). *In Verr.*, II, 2, 49, 47 : **tantus in curia clamor factus est ut populus concurreret** (il s'éleva une telle clameur que le peuple accourut).

REMARQUES. — I. Chez Cicéron, les exceptions à cette règle ne sont qu'apparentes : en effet, dans les passages que l'on pourrait citer, la forme employée par lui doit être considérée comme un *subjonctif parfait* et non comme un subjonctif aoriste. Or le subjonctif parfait est très correct dans les propositions consécutives quand la conséquence dont il s'agit doit être présentée comme un *résultat présent* et non comme un *fait passé*².

1. Cette règle s'explique d'abord par ce fait qu'après un verbe principal au passé la concordance des temps (voy. ci-après, liv. II, ch. III) demande une des formes *passées* du subjonctif (cf. ci-dessus, § 279, 2°). Mais il faut remarquer aussi que l'application de cette règle au cas particulier des propositions consécutives est tout à fait logique, puisqu'il s'agit d'énoncer dans un récit quelle fût, à tel moment du passé, la conséquence de tel ou tel fait.

2. Cf. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 197.

Ex. : CIC. *in Verr.*, II, 5, 10, 27 : **dabat se labori atque itineribus, in quibus eo usque se præbebat patientem atque impigrum, ut eum nemo unquam in equo sedentem viderit** (personne ne l'a jamais vu [fait considéré dans ses rapports avec le moment *présent* ; Cicéron représente ce que faisait Verrès, et ce fait qu'on ne l'a jamais vu à cheval est une vérité historique, un argument dont on peut se servir *actuellement* pour montrer l'endurance de Verrès]). *P. Mur.*, 9, 20 : **Asiam istam refertam et eandem delicatam sic obiit, ut in ea neque avaritiæ neque luxuriæ vestigium reliquerit**. *P. Mil.*, 14, 37 : **C. Vibienus... ita est mulcatus, ut vitam amiserit** (tellement roué de coups qu'il en est mort [*réflexion* sur un *état de choses actuel*]). *De Fin.*, II, 20, 63 : **L. Thorius... erat... ita non superstitiosus ut illa plurima in sua patria sacrificia et fana contemneret** [proposition qui est un fragment de récit], **ita non timidus ad mortem ut in acie sit ob rem publicam interfectus** (il craignait si peu la mort qu'il a été tué sur le champ de bataille... [argument qui prouve encore aujourd'hui que L. Thorius n'avait pas peur de la mort]).

On voit que, dans la traduction de ces exemples, le français se sert, non du passé défini, mais du *passé indéfini* employé comme le parfait latin pour exprimer une action passée qui subsiste encore dans ses conséquences ou dans ses résultats.

Cette règle n'est appliquée dans toute sa rigueur que par Cicéron ; les historiens ne s'y astreignent pas toujours.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, III, 15, 5 : **nam singulas (naves) nostri consecrati expugnaverunt, ut perpaucae ex omni numero noctis interventu ad terram pervenerint**. V, 15, 1 : **equites hostium... acriter prælio cum equitatu nostro in itinere conflixerunt, tamen ut¹ nostri omnibus partibus superiores fuerint atque eos in silvas collesque compulerint**. VII, 17, 3 : **summa difficultate rei frumentariæ affecto exercitu... usque eo, ut complures dies frumento milites caruerint et pecore... famem sustentarent²**. — T.-LIVE, XXI, 2, 6 : **eo fuit habitu oris, ut, superante lætitia dolores, ridendis etiam speciem præbuerit** (cf. XXI, 25, 3 ; 58, 3 ; 61, 10 ; XXII, 5, 8³ ; 45, 4 ; 56, 4 ; 61, 14 ; XXIII, 16, 14 ; 24, 8 ; 49, 10-11 ; XXIV, 16, 1 ; 31, 10 ; 35, 6 ; XXV, 2, 7 ; XXVI, 12, 2, etc.)⁴.

506. — Emploi de la négation. — 1° Quand la proposition consécutive est négative, on se sert de **ut non**, qui signifie de sorte que... *ne... pas*, pour indiquer que la conséquence est présentée simplement comme *un fait*.

1. Pour le sens restrictif de **ut**, voy. ci-dessus, § 504, REM. II, p. 533, et cf. **ut tamen** dans HORACE, *Sat.*, II, 6, 82-83.

2. Ce passage montre que dans les propositions de ce genre, César se contente de mettre au subjonctif les temps correspondants de l'indicatif dans une proposition indépendante : **complures dies frumento caruerunt** (aor.) et **pecore famem sustentabant** (imparf.)

3. La règle des propositions consécutives s'applique aux propositions relatives qui les remplacent. T.-LIVE a donc commis une incorrection en écrivant

XXII, 6, 6 : **fuere quos... pavor... impulerit**.

Il faudrait **impelleret**, car ce n'est pas une réflexion de l'historien étrangère au récit ; c'est l'énoncé d'une conséquence du fait passé raconté par l'auteur.

4. Il est bien entendu d'ailleurs que les historiens emploient aussi le parfait du subjonctif d'une façon très correcte, quand la proposition consécutive contient une *réflexion* de l'auteur *étrangère* au récit.

Ex. : T. LIVE, XXI, 1, 2 : **adeo varia fortuna belli... fuit ut propius periculum fuerint qui vicerunt** (cf. XXI, 15, 4 ; XXII, 42, 2 ; XXIII, 16, 1 ; XXV, 6, 12, etc.).

Ex. : Cic., in *Verr.*, II, 5, 37, 96 : *urbe portus ipse cingitur et continetur, ut non alluantur mari mœnia extrema, sed ipse influat in urbis sinum portus.* — Cés., de *Bell. Gall.*, III, 15, 3 : *tanta... tranquillitas exstitit, ut se ex loco commovere non possent.* Etc.

REMARQUE. — *Ut non* peut souvent se rendre par *sans que*.

Ex. : Cic., de *Fin.*, II, 22, 71 : *malet existimari bonus vir, ut non sit, quam esse, ut non putetur* (*litt.* il aimera mieux passer pour un homme de bien dans des conditions telles qu'en réalité il n'en soit pas un que d'être homme de bien dans des conditions telles qu'il ne soit pas considéré comme tel)¹.

2° Mais si l'on veut marquer que la conséquence résulte d'une *intention*, on emploie *ita... ut ne* ou encore *ita... ne*, *litt.* en veillant à ce que... ne... pas.

Ces locutions ont ordinairement le sens restrictif dont il a été question ci-dessus, § 504, REM. II (p. 533).

Ex. : Cic., in *Verr.*, II, 2, 30, 70 : *qui sciret ita se in provincia rem augere oportere ut ne quid de libertate deperderet.* Etc.
— T.-LIVE, VII, 31, 2 : *auxilio vos dignos censet senatus, sed ita vobiscum amicitiam institui par est, ne qua vetustior amicitia ac societas violetur.* XXII, 61, 5 : *ita admissos esse (in urbem) ne tamen iis senatus daretur.*

REMARQUE. — *Par exception*, on trouve *ne* tout seul employé à la place de *ita ne*².

Ex. : T.-LIVE, XXV, 5, 41 : *Cannensis reliquæ cladis hic exercitus erat, relegatus in Siciliam, sicut ante dictum est, ne (avec cette condition que) ante Punici belli finem in Italiam reportarentur* (cf. liv. XXIII, *Periocha* : *reliquæ Cannensis exercitus in Siciliam relegates sunt ne recederent inde nisi finito bello*). Cf. XXVI, 2, 14 ; 34, 9 : *cis Vulturum (eos) emovendos censuerunt, ne (avec cette condition que) quis eorum propius mare quindecim millibus passuum agrum ædificiumve haberet.*

507. — *Ut* dans une proposition concessive. — L'emploi de *ut* dans des locutions comme *esto ut...*, *fac ut...*, admettons que, est l'origine de constructions dans lesquelles *ut* suivi du *subjunctif* signifie à supposer que, en admettant que, et *ut non*³, à supposer que... ne... pas, en admettant que... ne... pas.

Comme il y a souvent dans la pensée l'idée d'une *opposition*, *ut* ainsi employé peut signifier aussi à supposer même que, d'où quand même.

1. Cet emploi de *ut non* se rattache à l'emploi de *ita... ut* (ou de *ut* tout seul) pour marquer une restriction, emploi dont il a été question ci-dessus, p. 533, § 504, REM. II. Ce qui le prouve, c'est un passage comme celui-ci où *ut non*, « sans que » est encore précédé de *ita* :

T.-LIVE, XXV, 33, 6 : *ne ita externis credant auxiliis ut non plus sui roboris suarumque propriæ virium in castris habeant* (« dans des conditions telles qu'ils n'aient pas dans leur camp plus... de forces leur appartenant tout à fait en propre »).

2. C'est ainsi que *ita ut* se trouve souvent remplacé par *ut* tout seul. Mais ce tour est plus correct que *ne* pour *ita ne*.

3. Il ne faut pas confondre les propositions subordonnées dont il est question ici avec les propositions indépendantes dont il a été parlé ci-dessus, § 328. La différence essentielle qu'il y a entre les unes et les autres se manifeste en ceci surtout que après *ut* introduisant une proposition concessive la négation est *non*, jamais *ne*.

Dans ces sortes de propositions, le subjonctif se met au temps qu'exige le sens général et la construction de la phrase.

Ex. : Cæc., *de Orat.*, II, 4, 18 : **ut quæras omnia, quo modo Græci ineptum appellent, non reperies**¹. *Tusc.*, I, 8, 16 : **ut enim non efficias, quod vis, tamen mors ut malum non sit efficias**. Etc.

T.-LIVE, XXI, 47, 5 : **nam neque equites armis equisque salvis tantam vim fluminis superasse veri simile est, ut jam** (en admettant même que) **Hispanos omnes inflati travexerint**² utres et...

Cæc., *Tusc.*, I, 21, 49 : **ut rationem Plato nullam afferret, ipsa auctoritate me frangeret**. *De Div.*, I, 30, 62 : (Socrates et Plato) **ut rationem non redderent, auctoritate tamen hos minutos philosophos vincerent**³.

REMARQUES. — I. Les propositions concessives commençant par *ut* sont, quand le sens le permet⁴, soumises à la règle de la concordance des temps. C'est ainsi que l'imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif se rencontre dans les propositions qui se rattachent à un verbe principal au passé.

Ainsi une phrase comme celle-ci : **verum ut hoc non sit, tamen servat rem publicam** deviendrait au passé : **verum ut hoc non esset, tamen servavit (servabat) rem publicam**. Et de même, dans une phrase au style indirect dépendant d'un verbe principal au passé, l'imparfait du subjonctif remplace le subjonctif présent du style direct.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, III, 9, 5-6 : **navigationem impeditam ... sciebant ... ac jam ut omnia contra opinionem acciderent, tamen se plurimum navibus posse** (style direct : **ac jam ut omnia contra opinionem acciderent, tamen nos plurimum navibus possumus**). Etc.

1. Ici le subjonctif présent représente le futur, parce que la phrase entière appartient au futur. Le subjonctif présent pourrait naturellement représenter le présent comme dans cette phrase d'Ovide (*Pont.* 3, 4 : **ut desint vires, tamen est laudanda voluntas**), qui appartient au présent. Enfin il pourrait représenter le potentiel si la proposition principale était au potentiel : **ut quæras... reperias**.

2. Ici le subjonctif *travexerint* représente le parfait de l'indicatif qu'il y aurait si la proposition était indépendante : **jam Hispanos omnes inflati travexerunt utres**. La même forme *travexerint* pourrait représenter le futur antérieur, si, la phrase entière se rapportant à l'avenir, on voulait marquer l'antériorité de la proposition subordonnée relativement à l'action principale. Enfin elle pourrait représenter le parfait du subjonctif, si, la phrase entière étant au potentiel, on voulait marquer que la chose supposée serait un *fait accompli* à tel moment de l'avenir.

Ex. : **Ut gladium quis apud te sana mente deposuerit, repetat insaniens, reddere peccatum sit**, « à supposer que quelqu'un qui vous *eût confié* une épée en dépôt, vous la *redemandât* étant fu, la rendre *serait* une faute ».

3. Dans cette phrase, comme dans la précédente, l'imparfait du subjonctif après *ut* représente l'imparfait du subjonctif employé dans les propositions conditionnelles pour exprimer une hypothèse contraire à la réalité, ou, en d'autres termes, pour rendre l'idée du français « si » construit avec l'imparfait de l'indicatif et employé en parlant du présent, le verbe principal étant au conditionnel. L'imparfait du subjonctif après *ut* pourrait aussi correspondre à notre « si » construit avec un plus-que-parfait, le verbe principal étant au conditionnel passé (**ut rationem non redderent, ... vicissent**). Pour la construction **quæ ut essent conjungi debuerant**, « en admettant que ces faits fussent réels, il aurait fallu les réunir », cf. § 292, 2°, b, v. p. 302.

Il peut se faire aussi qu'un imparfait du subjonctif après *ut*, « quand même », représente un imparfait de l'indicatif latin : ainsi la locution **ut deessent vires** pourrait représenter **si deerant vires** dans une proposition signifiant un fait répété. De même **ut defuissent vires** peut représenter tantôt **si defuerant**, tantôt **si defuissent vires**.

4. En effet, il est bien évident qu'on n'aurait pas à appliquer la règle de la concordance des temps dans un cas comme celui-ci : « Admettons que cette assertion ne *soit* pas vraie, toujours est-il qu'il a *sauvé* la république, » **verum ut hoc non sit, tamen servavit rem publicam**.

II. — C'est peut-être à l'emploi de *ut* concessif qu'il faut rattacher la formule de prétérition *ut... non dicam*.

En effet, la traduction qu'on en donne en français (pour ne pas dire...) est *inexacte*, puisque si la proposition exprimait une idée d'intention, il faudrait *ne* (et non pas *ut non*, cf. ci-dessus, § 503, p. 531) : or dans ces locutions *ut non* n'est jamais remplacé par *ne*¹.

Ex. : CIC., *p. Imper. Cn. Pomp.*, 15, 44 : *ut plura non dicam...*, ab eodem Cn. Pompejo omnium rerum egregiarum exempla sumantur. *P. Mur.*, 15, 32 : *pugnax et acer et non rudis imperator, ut aliud nihil dicam* (cf. *p. Cæcin.*, 36, 104 : *ut nihil dicam amplius*). *P. Cluent.*, 47, 131 : *cum homines sapientissimi..., ut nihil dicam*² de iis qui condemnarunt, ... sibi dixerint non liquere. *In Verr.*, II, 4, 20, 45 : *ut non conferam vitam ... tuam cum illius ..., hoc ipsum conferam, quo tu te superiorem fingis*. Etc.

Ces exemples donnent donc à penser que la véritable traduction *littérale* de *ut... non dicam, ut non conferam...* serait *mettons* que je n'en dise pas davantage...; *mettons* que je ne compare pas...³.

508. — *Ut* dans une proposition comparative. — Dans les propositions comparatives, *ut* signifiant comme, de même que, au premier membre a pour corrélatifs, *sic* ou *ita*, ainsi, de même dans le second.

Mais il arrive souvent aussi que *ut... ita* (sic) ainsi employé marque une *opposition* qu'on peut traduire par *s'il est vrai que...*, il n'en est pas moins vrai que...

Ex. : CIC., *de Fin.*, I, 1, 3 : *ut Terentianus Chremes non inhumanus (est)... sic isti curiosi (sunt)...* — QUINT., X, 1, 72 : *ut pravis sui temporis judiciis Menandro sæpe prælatus est, ita consensu tamen omnium meruit credi secundus*.

509. — *Ut* dans une proposition temporelle. — Enfin la particule *ut* s'emploie comme conjonction de temps et signifie tantôt lorsque, tantôt depuis que⁴ (synonyme : *ex quo*)⁵.

1. Quand on trouve *ne dicam...*, c'est dans un tout autre sens que celui de *ut non... dicam*. En pareil cas, l'auteur a voulu marquer qu'il n'ose pas se servir de telle ou telle expression, de crainte qu'elle ne paraisse exagérée (cf. SEYFFERT, *Schol. lat.*, I, p. 90).

Ex. : CIC., *Phil.*, 13, 5, 12 : *satis inconsiderati fuit, ne dicam* (« je n'ose pas dire ») *audacis, rem ullam ex illis attingere*.

2. Ces formules de prétérition sont, sous une forme négative, la même chose que *ut omittam...*, locution dans laquelle *ut* doit être considéré aussi comme ayant la valeur d'une particule concessive : « mettons que je laisse (ou que je puisse laisser) de côté... »

3. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 211, a, REM.

4. L'emploi de *ut* comme conjonction de temps signifiant « lorsque » s'explique de la même façon que l'emploi de ὡς (cf. ci-dessus, p. 487-8, n. 1). De plus, voici une phrase d'Aulu-Gelle qui permet de voir comment, d'adverbe relatif, *ut* a pu devenir conjonction de temps.

AUL-GELLE, II, 29, 4 : *nidulatur in segetibus id ferme temporis* (cf. ci-dessus, § 75, p. 75) *ut appetit messis*.

Quant à l'emploi de *ut* signifiant « depuis que », il a ses origines dans des phrases comme celle-ci : *nam viri nostri domo ut abierunt, hic tertius est annus* (PLAUTE); cf. TAC., *Ann.*, XIV, 53 : *quartus decimus annus est, Cæsar, ex quo spei tuæ admotus sum; octavus, ut imperium obtines*.

C'est seulement à l'époque classique qu'il est devenu synonyme de *postquam* ou de *ex quo*.

Ex. : CIC., *Tusc.*, I, 38, 92 : *Endymion vero, si fabulas audire volumus, ut nescio quando in Latmo obdormivit, nondum, opinor, est expectectus*. *Brut.*, 5, 19 : *ut illos de re publica libros edidisti, nihil a te sane postea accepimus*. 89, 305 : *quanquam is quidem silebat, ut erat semel a contione universa relictus*. Etc.

5. Au latin *ex quo*, « depuis que », correspond le grec ἐξ ou ἀπ' οὗ, qui suit, comme *ex quo*, la construction des propositions relatives (cf. ci-dessus, § 410).

Jointe à *primum*, elle signifie aussitôt que, dès que.

La syntaxe de la conjonction temporelle *ut* est la même que celle de *ubi* (cf. ci-après, § 511).

REMARQUE. — On trouve dans Horace *utcumque* employé dans le sens de toutes les fois que.

D. — CONJONCTIONS ISSUES DU LOCATIF OU DE L'INSTRUMENTAL
DU PRONOM RELATIF.

Grec : *ἡνίκα, ὁπηνίκα*. — Latin : *ubi*.

510. — Les conjonctions *ἡνίκα* et *ὁπηνίκα*. — Les conjonctions *ἡνίκα* et *ὁπηνίκα*¹ s'emploient dans les propositions temporelles et signifient au moment où, dans le temps que, au temps où, quand, lorsque.

La syntaxe de ces conjonctions est, en somme, la même que celle d'*ὅτε* et d'*ὅποτε*, d'*ὅταν* et d'*ὅπόταν*, c'est-à-dire qu'on emploie *ἡνίκα* (*ὁπηνίκα*) avec les mêmes modes, temps et négations que *ὅτε* (*ὅποτε*) et *ἡνίκ' ἂν* dans les mêmes conditions qu'*ὅταν* et *ὅπόταν*.

REMARQUES. — I. On rencontre l'optatif avec *ἡνίξ' ἂν* dans des propositions comme celles-ci.

Ex. : XÉN., *Écon.*, 11, 14 : ἐγὼ ἀνίστασθαι ἐξ εὐνῆς εἴθισμι, *ἡνίξ' ἂν* εἴτι ἐνδον καταλαμβάνοιμι, εἴ τινα δεόμενος ἰδεῖν τυγχάνοιμι, j'ai l'habitude de me lever à l'heure où si je désirais rendre visite à quelqu'un, je pourrais encore le trouver chez lui. — DÉM., IV, 31 : φυλάξας (Φίλιππος) τοὺς ἐτησίας τῇ τὸν χειμῶν ἐπιχειρεῖ (οἷς διαπράττεται), *ἡνίξ' ἂν* ἡμεῖς μὴ δυναίμεθ' ἐκείσε (c.-à-d. εἰς τὴν χώραν αὐτοῦ) ἀφικέσθαι, épiaut le moment où soufflent les vents étésieus et les tempêtes, Philippe s'attaque à ses ennemis dans des circonstances telles qu'il nous soit impossible d'aller là-bas (dans son pays).

Dans la première phrase, la proposition temporelle est traitée comme le serait une proposition principale en relation avec la proposition conditionnelle qui suit. Dans la seconde phrase, la proposition *ἡνίξ' ἂν... μὴ δυναίμεθα* a la valeur d'une proposition relative consécutive : la conséquence y est *éventuelle* (d'où l'optatif avec *ἂν*) et *intentionnelle* (d'où la négation *μὴ*).

II. On emploie aussi (mais *exceptionnellement* encore) l'indicatif d'un temps historique après *ἡνίξ' ἂν* quand on veut indiquer, outre un rapport de temps, une supposition qui ne se rencontre pas dans la réalité.

Ex. : DÉM., XXIX, 16 : εἴπερ ὡς ἀληθῶς ταῦτα μὴ ἐμαρτύρησεν, οὐκ ἂν νῦν ἔξαρνος ᾗν, ἀλλὰ τότε εὐθὺς ἐπὶ τοῦ δικαστηρίου τῆς μαρτυρίας ἀναγινωσκομένης, *ἡνίκα* μᾶλλον *ἂν* αὐτὸν ᾗ νῦν ὠφέλει, si vraiment il n'avait pas attesté ces choses, ce n'est pas maintenant qu'il les nierait, mais il l'aurait fait immédiatement après la lecture de son témoignage devant le tribunal, au moment où plus que maintenant ses dénégations lui auraient été utiles.

1. Ni l'une ni l'autre ne se rencontre chez Homère, et l'origine en est assez obscure : toutefois on croit pouvoir rattacher *ἡνίκα* au thème féminin du relatif ὅς et supposer que ἡνί- cache une forme de locatif (cf. les corrélatifs *πηνίκα* et *τηνίκα*) suivie de la particule indéfinie κα analogue au -*quē* latin dans *quandoque*. Quant à *ὁπηνίκα* il est, au point de vue de la forme, dans le même rapport avec *ἡνίκα* que *ὅποτε* avec *ὅτε* ou que *ὅπως* avec *ὡς*.

III. On trouve ὁπηνίκα employé au même sens que ὁπότε, puisque.

Ex. : DÉM., XXI, 42 : ἀλλὰ μὴν ὁπηνίκα καὶ πεποικῶς ἃ κατηγορῶ καὶ ὕβρει πεποικῶς φαίνεται, τοὺς νόμους ἤδη σκοπεῖν δεῖ.

IV. Enfin, par analogie, les Tragiques emploient quelquefois ἦνίκα au lieu d'ὅτε après les verbes signifiant savoir, se souvenir.

Ex. : SOPH., *Aj.*, 1273 : οὐ μνημονεύεις οὐκέτ' οὐδέν, ἦνίκα... ὕμῃς οὗτος... ἐρρύσατο. — EUR., *Troy.*, 70 : οἶδ' ἦνίκα' Ἄλκις εἶλετο Κασσάνδραν βίη. Etc.

511. — La conjonction *ubi*. — La conjonction *ubi*¹ s'emploie dans les propositions temporelles² et se construit comme *postquam* (voy. ci-dessus, §§ 457 sqq.).

Quand elle est accompagnée de *primum*, elle forme une locution composée, *ubi primum*, signifiant dès que (comme ut *primum*...)³.

1° La conjonction *ubi*, comme *ut* temporel (dont on ne peut guère la séparer), ne marque presque jamais autre chose qu'un simple rapport de temps entre deux faits. Par conséquent, dans les phrases où il n'est pas question d'un fait répété, *ubi* et *ut* se construisent régulièrement avec un temps de l'indicatif, surtout avec le parfait employé en tant qu'aoriste.

1. *Ubi* est la forme classique, mais ce n'est qu'un affaiblissement d'une forme plus ancienne *ubei*, conservée sur de nombreuses inscriptions (voir C. I. L., t. I, p. 498). Cette forme *ubei* s'est réduite à *ubi*, qui dans le parler populaire se prononçait aussi *ube* (cf. QUIST., I, 7, 24). *Ubi* se compose de deux parties, une désinence *bi* qu'on croit pouvoir rattacher à la même origine que la désinence sanscrite *-bhyam* (forme d'instrumental), et un radical *u-*, qui est un débris d'une forme plus complète *-cu* (pour *quo-*), comme le prouvent les mots *si-cubi*, *ali-cubi* et aussi la forme populaire *cube* (cf. *Appendix Probi*, t. IV, p. 199, 16, *Keil* : *nescio ubi*, *non nescio cube*). De plus, l'adverbe ombrien *pufe* suppose un adverbe latin **quobi*, comme *uter* (alt. πότερος, ion. χότερος, osque *potoro-*) suppose une forme primitive *quoter*, *cuter*. Comment le *c* initial est-il tombé? On ne peut que constater le fait sans l'expliquer. Quoi qu'il en soit, il est évident que, étymologiquement, *ubi* est une forme d'instrumental du thème relatif *quo-*. Mais, ainsi qu'on va le voir (ci-dessous, n. 2), cette forme d'instrumental est employée avec la valeur d'un locatif.

2. L'origine de cet emploi est très claire. *Ubi* a été d'abord un adverbe relatif.

Ex. : PLAUTE, *Mil.*, 118 : *capiunt prædones navem illam, ubi vectus fui*.

Dans ce vers de Plaute, *ubi* a encore le sens d'un instrumental, mais le plus souvent il s'emploie là où l'on attendrait *in quo*, *in qua*, etc., et prend par conséquent la valeur d'un locatif.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, II, 35, 3 : *quæ civitates propinquæ his locis erant, ubi bellum gesserat*. — CIC., *p. Quinct.*, 9, 34 : *neque nobis adhuc præter te quisquam fuit, ubi nostrum jus contra illos obtineremus*. — SALL., *Cat.*, 54, 5 : *sibi magnum imperium exoptabat ubi virtus enitescere posset*. Etc. (cf. E. BENOIST, *Stylistique latine*, trad. Bonnet et Gache, § 54, Paris, Klincksieck, 1890).

Dans ces propositions, *ubi* n'a que la valeur d'un relatif et est soumis aux règles générales de la syntaxe des propositions relatives, cf. ci-dessus, pp. 420 et suiv.

Mais on conçoit aisément qu'employé dans des constructions de ce genre, avec la valeur d'un locatif, *ubi* ait fini par exprimer un rapport de temps : ce qui a dû favoriser le développement de ce nouveau sens, ce sont des tournures comme celle-ci :

TEN., *Andr.*, 631 : *post ubi tempust promissa jam perfici, | tum coacti necessario se aperiunt*.

3. L'idée de « dès que », « aussitôt que » est encore rendue en latin par les locutions suivantes : *simul atque* ou *simul ac*... (très usité), *simul* tout seul (assez rare), *simul ut*... (cf. CIC., *in Verr.*, II, 1, 26, 67 ; *de Fin.*, II, 4, 33 ; *Acad.*, II, 16, 51 ; *Tusc.*, IV, 2, 6 ; *Phil.*, 3, 1, 2). *simul et*... (assez rare, mais cf. CIC., *de Fin.*, II, 11, 33 ; V, 9, 24 ; *ad Att.*, II, 20, 2 ; X, 4, 12 ; XVI, 11, 6 ; *ad Q. fr.*, II, 6, 2), *simul primum*... (T.-Liv., VI, 1, 6), *simul ubi*... (T.-Liv., IV, 18, 7), *simul ac primum* (CIC., *in Verr.*, II, 1, 13, 34 ; *Phil.*, 4, 1, 1), *statim atque* (LIVRE, *Dig.*, XXI, 1, 25, 8 ; PAUL., *Dig.*, XVI, 1, 24), *statim ut* (CIC.), *continuo ut* (CIC.).

EX. : PLAUTE, *Amph.*, 216 : *hæc ubi legati pertulere*, Amphitruo e castris ilico | producit omnem exercitum. — TÉR., *Eun.*, 635 : *ubi ad ipsum veni* devorticulum, constitui. — CÉS., *de Bell. Gall.*, IV, 12, 1 : *hostes, ubi primum nostros equites conspexerunt*, impetu facto celeriter nostros perturbaverunt. Etc.

T.-LIVE, I, 12, 3 : *ut Hostius cecidit*, confestim Romana inclinatur (cf. ci-dessus, § 227) acies. — Q.-CURCE, IX, 3, 16 : *ut finem orationi Cœnus imposuit*, clamor undique cum ploratu oritur. Etc.

REMARQUES. — I. Le présent historique (§ 227) avec *ubi* ou *ut* peut remplacer l'aoriste toutes les fois qu'on veut donner au récit plus de vivacité.

EX. : PLAUTE, *Mil.*, 178 : *ubi abit*, conclamo. — SALL., *Jug.*, 51, 3 : *ubi videt* Numidas minus instare, paulatim milites in unum conducit (cf. *ib.*, 76, 2, etc.).

II. L'imparfait ^{a)} et le plus-que-parfait ^{b)} de l'indicatif s'emploient avec *ubi* et *ut* de la même façon qu'il a été dit ci-dessus (§ 438, 2° et 3°) à propos de *postquam*.

a) EX. : T.-LIVE, XXII, 5, 6 : *ubi in omnes partes nequiquam impetus capti* (s.-c. *sunt*) *et ab lateribus montes ac lacus, a fronte et ab tergo hostium acies claudebat... tum... nova de integro exorta pugna est* (m. à m. quand on eut fait en vain dans tous les sens, des mouvements d'attaque pour se frayer un passage, et comme on était emprisonné de tous côtés, etc.). XXII, 6, 7 : *quæ (fuga) ubi immensa ac sine spe erat*, aut *deficientibus animis hauriebantur gurgitibus*, aut *nequiquam fessi vada retro ægerrime repetebant...*

T.-LIVE, XXII, 14, 1 : *ut vero... exurebatur amœnissimus Italiæ ager... tum prope de integro seditio accensa (est)*. 14, 3 : *ut vero in extrema juga Massici montis ventum* (s.-ent. *est*) *et hostes sub oculis erant... nec ulla erat mentio pugnæ* : « Spectatum huc, inquit Minucius, etc. ». 44, 1 : *ut ventum ad Cannas est et in conspectu Pœnum habebant*, bina castra communiunt. Cf. XXIV, 1, 6; 26, 10; XXV, 26, 15, etc.

b) EX. : CIC., *ad Att.*, V, 10, 1 : *ut Athenas veneram, expectabam ibi jam quartum diem Pomptinum* (style épistolaire). — CÉS., *de Bell. cir.*, II, 9, 6 : *ubi, quantum storiæ demissio patiebatur, tantum elevarant, intra hæc tegimenta abdit...* *parietes lateribus exstruebant*. *ib.*, III, 63, 6 : *ut ad mare nostræ cohortes excubuerant* (nos cohortes étaient encore au bord de la mer où elles avaient campé pendant la nuit quand), *accessere subito prima luce Pompejani*. — T.-LIVE, I, 29, 4 : *ut vero jam equitum clamor exire jubentium instabat*, jam *fragores tectorum, quæ diruebantur, audiebatur*, pulvisque ex distantibus locis ortus velut nube inducta omnia impleverat¹; *raptim ... agmen migrantium impleverat vias*. Etc.

1. Dans ce passage, le plus-que-parfait *impleverat* est très correct, parce qu'il s'agit de marquer un état, une situation (comme le ferait l'imparfait d'un verbe de sens approprié, par ex. : *tegebat*). S'il était question d'un fait séparé d'autres faits par un intervalle de temps, il faudrait naturellement *postquam* et non *ubi*; enfin s'il était question de deux faits consécutifs, *ubi* (comme *postquam*, cf. § 438, 1°) devrait être suivi du parfait de l'indicatif. Cette phrase de T.-LIVE.

XXIII, 27, 3 : *quam ubi neglegentiam ex re, ut fit, bene gesta oriri senserat* Hasdrubal, cohortatus milites... pergit ire, présente donc une irrégularité.

2° Quand la proposition temporelle signifie une action qui se répète, l'usage classique demande qu'on emploie l'indicatif.

Ex. : SALL., *Cat.*, 51, 2 : *haud facile animus verum providet, ubi illa officiunt.*

CIC., *in Verr.*, II, 5, 53, 143 : *ut quisque istius animum aut oculos offenderat, in lautumias statim conjiciebantur.*

— SALL., *Cat.*, 6, 3 : *ubi pericula virtute propulerant, sociis atque amicis auxilia portabant.* — T.-LIVE, II, 48, 5 : *ubi abductas senserant legiones, agros incursabant.*

REMARQUE. — Toutefois quand le verbe de la proposition temporelle exprimant une action qui se répète doit être à l'imparfait ou au *plus-que-parfait*, on trouve le subjonctif¹, rarement chez Cicéron et chez César, assez souvent chez T.-Live et presque toujours chez les prosateurs de l'époque impériale (cf. ci-dessus, § 451, cf. p. 424, n. 3)².

512. — La conjonction *quoad*. — La conjonction *quoad* (composée de *quo* et de *ad*)³ signifie tantôt aussi longtemps que, tantôt jusqu'à ce que et se construit absolument comme *donec*⁴ dont elle est synonyme (cf. ci-dessus, p. 474 sqq.).

E. — LA CONJONCTION GRECQUE *ἵνα*.

513. — Propositions finales commençant par *ἵνα*⁵. — Les propositions qui expriment l'intention qu'on a, le but qu'on se pro-

1. Il faut mettre à part les phrases dans lesquelles le subjonctif est très régulier, parce que la particule *ubi* a la valeur de *si* conditionnel.

2. Tacite va plus loin encore et emploie le subjonctif avec *ubi* d'une façon tout incorrecte, là où il n'y a aucune idée de répétition.

Ex. : TAC., *Hist.*, II, 40 : *Titianus et Proculus, ubi consiliis vincerentur, ad jus imperii transibant.*

Autre chose est l'emploi extraordinaire du subjonctif qu'on trouve dans ce passage :

TEN., *Hec.*, 378 : *jam ut limen exirem.*

Si l'on ne corrige pas *exirem* en *exieram*, il faut supposer qu'on a affaire à une locution elliptique comme il y en a tant en latin dans le style familier :

Mater consequitur ; jam (in eo res erat) ut limen exirem : ad genua accidit.

Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 361, n. 1.

3. Il est difficile de dire ce qu'est au juste le mot *quoad* : pour la forme, *quo* paraît être un ablatif (cf. LUMSAT, *the Latin language*, p. 568), mais comment concilier l'emploi de l'ablatif avec celui de la préposition *ad* qui forme le second élément du mot ? On est d'autant plus embarrassé qu'à côté de *quoad* on trouve *adquo* à l'époque archaïque. En effet, Nonius (76, 6 M) nous a conservé deux fragments d'Afranius où on lit :

Comic. fr. (278 Ribb.) : *ut scire possis adquo te expediat loqui. Ib.* (249 Ribb.) : *iratus essem adquo liceret.*

Peut-être est-il légitime de croire que *quo* est un datif employé pour marquer le terme d'un mouvement (cf. ci-dessus, § 99).

4. La conjonction *quoad* est d'un emploi assez rare (cf. A. DAEGER, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, t. II², p. 613 sqq.). Mais il est intéressant de constater qu'Apulée, amateur de curiosités et de raretés, en fait un usage très étendu (cf. A. DAEGER, *l. l.* ; SCHWALZ, *Lat. Synt.*, § 293).

5. Il est difficile de donner l'étymologie exacte de la conjonction *ἵνα* : les savants sont loin d'être d'accord sur ce point, bien que la plupart voient dans *ἵνα* une forme d'instrumental d'une racine *ἵ-*, ayant le sens relatif. Pour la filiation des sens, voyez ce qui a été dit de *ὥς* et de *ὅπως* (p. 487, n. 2).

pose, commencent *ordinairement*¹ en grec par ἵνα. Le mode employé est le subjonctif du présent ou de l'aoriste².

La négation est μή³.

Ex. : HOM., *Il.*, II, 381 : νῦν δ' ἐρχεσθ' ἐπὶ δειπνον, ἵνα ξυνάγωμεν Ἄρκα (cf. *Od.*, II, 111). — SOPH., *Æd. R.*, 364 : εἶπω τι δῆτα καὶ ἄλλ', ἵν' ὀργέζῃ πλέον; — PLATON, *Cril.*, 43 b : ἐπιτηδές σε οὐκ ἔχειρον, ἵνα ὡς ἔδιστα διαγῆς. — XÉN., *Mém.*, III, 2,

1. Les propositions finales en grec ont fait l'objet d'une excellente monographie de PH. WEBER, *Entwicklungsgeschichte der Absichtssätze* (en deux parties), dans les *Beiträge* de SCHMIDT. Voici les conclusions principales de cet important travail.

a) Chez Homère et chez les poètes lyriques, la conjonction finale la plus fréquente est ὅρα, qui disparaît après eux (voy. ci-après, p. 544, REM. IV); — les tragiques emploient surtout ὥς, qui est au contraire très rare dans la prose attique, si l'on excepte Xénophon (voy. ci-dessus, § 473); chez Thucydide, c'est ὅπως qu'on rencontre le plus souvent, de même dans les inscriptions de l'époque attique (où ὅπως est presque constamment accompagné de ἄν, cf. ci-dessus, § 484); — Hérodote et Aristophane se servent principalement de ἵνα, qui finit par devenir presque la seule conjonction finale usitée en prose, si ce n'est que chez Xénophon ὅπως redevient très fréquent; — l'usage de Xénophon paraît avoir varié selon les différentes époques de sa carrière littéraire; dans ses derniers ouvrages ἵνα est plus rare, ὅπως et ὥς plus fréquents.

b) Quand le verbe principal est au passé, les poètes d'une part, Platon et Xénophon de l'autre, mettent la proposition finale plus volontiers à l'optatif qu'au subjonctif; — au contraire, chez Hérodote et Thucydide, le subjonctif, en pareil cas, est plus fréquent que l'optatif; pour ce qui est des orateurs, l'usage varie de l'un à l'autre; chez Démosthène, les deux modes sont également fréquents.

c) Quand le verbe principal est un optatif ou un potentiel, le subjonctif de la proposition finale *peut* être remplacé par un optatif; mais cet emploi, dû à une attraction, n'est nullement obligatoire.

d) Quand le verbe principal exprime une hypothèse contraire à la réalité, le verbe de la proposition finale est ordinairement à un temps passé (toujours sans ἄν), mais il *peut* être aussi au subjonctif ou à l'optatif; en pareil cas, la conjonction finale employée est presque partout ἵνα, rarement ὅπως (ὥς seulement en poésie et chez Xénophon).

2. C'est seulement dans la grécité postérieure que le subjonctif est remplacé par le futur après ἵνα. Ce tour est particulièrement fréquent dans le grec des Septante et du Nouveau Testament (cf. *SERR.*, *Lév.*, 10, 16; *Nouv. Test.*, I *Cor.*, 4, 6; 13, 3; *Galat.*, 4, 17; I *Pierre*, 3, 1, etc.

Quant à l'emploi de l'optatif, à la place du subjonctif, après un temps principal, c'est une irrégularité dont on ne cite que quelques exemples.

Ex. : HOM., *Od.*, XVII, 250 : (τόν ποτ' ἐγὼν...) ἀῖω τῇλ' Ἰθάκης, ἵνα μοι βίοντον πολὺν ἄλφοι (KINANSOHN écrit ἄλφῃ; FRIEDRICHUS comparent *Il.*, I, 344 et renvoient à Κάτωα. *Gr. Sprachlehre*, II, § 54, 8, Anm. 3). — HES., II, 93 : καὶ ἀναπλώνοντες ὅπισω τῆς αὐτῆς ἀντέχονται, ἐγχεριμπτόμενοι καὶ ψάυνοντες ὡς μάλιστα, ἵνα δὴ μὴ ἀμάρτοιεν τῆς ὁδοῦ διὰ τὸν ῥόον.

Il ne faut pas confondre cette construction fautive avec l'emploi de l'optatif qu'on trouve dans des phrases comme celles-ci où il est amené par l'idée implicitement signifiée par la proposition principale.

Ex. : DEM., XXII, 11 : διὰ ταῦτα γὰρ (ὁ νόμος...) τοῦτον ἔχει τὸν τρόπον ἵνα μηδὲ πεισθῆναι μὴδ' ἐξαπατηθῆναι γένοιτ' ἐπὶ τῷ δήμῳ (en réalité ἔχει signifie que la loi existante a été faite pour qu'il ne fût même pas au pouvoir du peuple de se laisser persuader ni duper; comparez dans DÉMOSTHÈNE, XXIV, 145 : καίτοι (ὁ νόμος οὗτος)... ἐπὶ τοῖς ἀκρίτοις, ἵνα μὴ... ἀναγκάζοντ' ἀγωνίζεσθαι, et plus bas, § 147 : ἐν... τῷ ὄρκῳ τῷ βουλευτικῷ γέγραπται, ἵνα μὴ λέγοιεν, où l'idée exprimée est la même). — ARIST., *Gren.*, 23 : τοῦτον δ' ὀχῶ, | ἵνα μὴ ταλαιπωροῖτο μὴδ' ἄχος φέροιτο (« tandis que lui je l'ai fait monter à dne, pour qu'il ne se fatiguât pas »).

3. Au lieu de ἵνα μὴ (homér. ὅρα μὴ), l'ancienne langue employait μὴ tout seul.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 522 : ἀπόστιχε, μὴ τι νοήσῃ Ἥρη. Etc.

Cet usage, dérivé bien évidemment des propositions prohibitives indépendantes avec μὴ (cf. ci-dessus, § 313), appartient d'une façon générale plutôt à la langue de la poésie qu'à celle de la prose. Il est rare chez les prosateurs attiques, à l'exception toutefois de Platon et de Xénophon. Voy. PH. WEBER, *ouv. cit.*, 2^e partie, p. 48 et suiv. : p. 70 et suiv., en ayant soin de mettre à part les propositions que Weber appelle propositions finales incomplètes et que nous nous appelons propositions *complétives* (voy. ci-dessus, § 485).

3 : καὶ γὰρ βασιλεὺς αἰρεῖται, οὐχ ἵνα ἑαυτοῦ καλῶς ἐπιμε-
ληται, ἀλλ' ἵνα καὶ οἱ ἐλόμενοι δι' αὐτὸν εὖ πράττωσι.
Anab., III, 2, 27 : δοκεῖ μοι κατακαῦσαι τὰς ἀμάξας, ἵνα μὴ
τὰ ζεύγη ἡμῶν στρατηγῇ. — *Dém.*, XVIII, 318 : πρὸς τοὺς
ζῶντας, ὡς χρηστὲ, ἵνα μὴδὲν ἄλλ' εἴπω¹, τὸν ζῶντ' ἐξέ-
ταξε καὶ τοὺς καθ' αὐτόν. *Etc.*²

REMARQUES. — I. Quand le verbe de la proposition principale est à un temps histo-
rique³, on se sert *souvent* de l'optatif au lieu du subjonctif (voy. p. 542, n. 1, b).

Ex. : *HOM.*, *Od.*, V, 2 : ὄρνυθ', ἵν' ἀθανάτοισι φῶς φέροι ἡδὲ βροτοῖσιν. —
XÉN., *Anab.*, II, 6, 21 : Μένων ὁ Θετταλὸς δῆλος ἦν ἐπιθυμῶν...
τιμᾶσθαι ἵνα πλείω κερδαῖνοι φίλος τε ἐδοῦλετο εἶναι τοῖς μέγιστον
δυναμένοις, ἵνα ἀδικῶν μὴ διδοίη δίκην. *Etc.*

II. Quand la proposition principale a son verbe à l'*optatif* ou au *potentiel*, la propo-
sition finale se met à l'optatif (sans ἄν), en vertu de la règle de l'*attraction modale*⁴.

Ex. : *HOM.*, *Od.*, XV, 407 : τάχιστα μοι ἔνδον ἑταῖροι | εἴεν, ἵν' ἐν κλισίῃ
λαρὸν τετυκοίμεθα δόρπον. — *SOPH.*, *Phil.*, 325 : θυμὸν γένοιτο
χεῖρι πληρῶσαι ποτε, | ἵν' αἱ Μυκῆναι γνοῖεν ἡ Σπάρτη θ' ὅτι | χῆ
Σκῦρος ἀνδρῶν ἀλκιμῶν μήτηρ ἔφυ. *Cf. Aj.*, 1218 sqq. (avec ὅπως). *Etc.*
XÉN., *Anab.*, II, 4, 3 : οὐκ ἐπιστάμεθα, ὅτι βασιλεὺς ἡμᾶς ἀπολέσει
περὶ παντὸς ἂν ποιήσαιο, ἵνα καὶ τοῖς ἄλλοις Ἑλλήσι φόβος εἴη
ἐπὶ βασιλείᾳ μέγαν στρατεύειν; *cf. Anab.* III, 1, 18 (avec ὥς); *Cyr.*, I,
6, 22 (avec ὅπως). *Etc.*

III. C'est par une semblable assimilation des modes que s'explique l'emploi d'un temps
passé de l'indicatif (sans ἄν) dans une proposition finale dépendant d'une proposition
principale dont le verbe est au *mode irréel* (*cf. ci-dessus*, §§ 292, 2°; 302, 3°)⁵.

Ex. : *SOPH.*, *Oed. R.*, 1387 : οὐκ ἂν ἐσχόμην | τὸ μὴ ἀποκληῖσαι τοῦμὸν
ἄθλιον δέμας, | ἵν' ἡ τυφλὸς τε καὶ κλύων μὴδέν. — *PLATON*, *Crit.*,
44 d : εἰ γὰρ ὄφελον (soudait irréalisable) οἷοί τε εἶναι οἱ πολλοὶ τὰ
μέγιστα κακὰ ἐξεργάζεσθαι, ἵνα οἷοί τε ἦσαν αὐτὸ καὶ ἀγαθὰ τὰ
μέγιστα· νῦν δὲ οὐδέτερα οἷοί τε. *Euthyd.*, 304 e : ἀξιον ἦν ἀκοῦσαι,
ἵνα ἤκουσας ἀνδρῶν διαλεγομένων οἷ νῦν σοφώτατοί εἰσιν. — *DÉM.*,

1. C'est comme s'il y avait : τοῦτο λέγω, ἵνα μὴδὲν ἄλλ' εἴπω.

2. *Cf. Goossens, ouv. cité*, p. 113.

3. La même règle est appliquée quand le verbe principal est au présent historique.

Ex. : *Dém.*, XVIII, 37 : ἂν γὰρ προορώμενος... καὶ λογιζόμενος τὸ ψήφισμα τοῦτο γράφω...
ἵν'... οὕτω γίγνοιεν θ' οἱ ὄρκοι, καὶ μὴ... κύριος τῆς Θράκης κατασταταίη.

4. Toutefois il faut prendre garde qu'une proposition finale n'a pas nécessairement son verbe à
l'optatif quand elle dépend d'une proposition principale au potentiel (*cf. ci-dessus*, p. 542, n. 1, c). Il
y a même des cas où l'optatif ne se comprendrait pas.

Ex. : *HOM.*, *Il.*, XXIV, 263 sq. : οὐκ ἂν δὴ μοι ἄμαξαν ἐποπλίσσας τάχιστα, | ταῦτά
τε πάντ' ἐπιθεῖτε, ἵνα πρήσσωμαι ὁδοῖο; (ici, comme *Od.*, VI, 57, sq., le potentiel
équivalent à un impératif adouci, *cf. ci-dessus*, § 316, 2°, d, p. 321). — *Dém.*, XXV, 32 :
τίς οὐκ ἂν εἰς ὅσον δυνατόν φεύγοι... ἵνα μὴδ' ἄκων αὐτῇ ποτε περιπέσῃ; (ici
l'interrogation n'est qu'un mouvement oratoire; le sens est celui-ci : δεῖ ἕκαστόν τινα
τοῦτο φεύγειν... ἵνα μὴδ' ἄκων αὐτῇ ποτε περιπέσῃ.) *Etc. Cf. R. Kühn, ausf.*
Gramm. der gr. Spr. (3° éd. revue par B. GERTH), p. 359.

5. La même règle s'applique à toutes les propositions finales, qu'elles commencent par ἵνα, ὅπως,
ὥς ou μή (*cf. ci-dessus*, §§ 473, 484 avec la *Rhm.* III).

XXIII, 48 : ταῦτά γε δήπου προσήκε προσγράψαι, ... ἔν' ὅτω ποτὲ τοῦργον ἐπράχθη, τούτω τὰ ἐκ τῶν νόμων ὑπῆρχε δέκαια. Etc.¹

IV. Au lieu de la particule ἵνα, les poètes épiques et lyriques emploient ordinairement ὄφρα dans une proposition finale².

La construction est la même qu'avec ἵνα.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 524 : κεφαλῇ κατανεύσομαι, ὄφρα πεποίθης *Od.*, VI, 255 : ὄρσοο δὴ νῦν, ξείνε, πόλινδ' ἵμεν, ὄφρα σε πέμψω. *Il.*, I, 118 : αὐτὰρ ἐμοὶ γέρας αὐτίχ' ἐτοιμάσας, ὄφρα μὴ οἷος Ἀργείων ἀγέραςτος ἔω. — PINDARE, *Ol.*, 14, 20 : δόμον Φερσεφόνας ἔλθῃ, ὄφρ' ἰδοῖς οὐδὲν εἴπης. Etc.

HOM., *Od.* III, 284 : ὥς ὁ μὲν ἐνθά κατέσχετ' ἐπειγόμενός περ ὁδοῖο, ὄφρ' ἔταρον θάπτοι καὶ ἐπὶ κτέρεα κτερίσειεν. Etc.

Toutefois on trouve quelquefois dans Homère le futur là où l'on attendrait le subjonctif.

Ex. : HOM., *Il.*, XVI, 242 : θάρσυνον δέ οἱ ἦτορ ἐνὶ φρεσίν, ὄφρα καὶ Ἐκτωρ εἴσεται (cf. *Il.*, VIII, 110; *Od.*, IV, 163; XVII, 6).

Enfin, de même que nous avons vu ci-dessus la particule ἄν (hom. xs) dans des propositions finales commençant par ὅπως ou par ὥς³, de même chez Homère ὄφρα xe ou ὄφρ' ἄν se rencontrent dans un petit nombre de cas avec le subjonctif et même avec l'optatif.

1. Cette règle est loin d'être absolue : on trouve, même en pareil cas, ἵνα avec l'optatif (et parfois aussi avec le subjonctif) toutes les fois que ἵνα correspond au latin *eo consilio ut...*

Ex. : DÉM., XXIV, 44 : καίτοι χρεὴν σ', ὦ Τιμόκρατες, ἢ τοῦτον μὴ γράφειν ἢ ἐκείνον λυεῖν, οὐχ', ἐν' ὃ βούλει σὺ γένηται, πάντα τὰ πράγματα συνταράξει.

KÜHNER-GERTH (*ouv. cit.*, p. 250) fait justement remarquer qu'on dira très bien ἐχρήν σε ἐλθεῖν ἵνα σώσεις, οὐχ' ἵνα διαφθείρεις, parce que le sens est : « tu aurais dû venir avec l'intention de sauver et non avec l'intention de détruire », tandis qu'on dira ἐχρήν σε ἐλθεῖν ἵνα ἐσώθῃμεν « tu aurais dû venir pour que nous fussions sauvés (*lit.* : tu aurais dû venir; alors nous étions sauvés) ».

2. Cette particule dont l'origine est obscure, se rattache peut-être à la même racine que le verbe φέρω. En tout cas, ce qui est sûr, c'est qu'elle n'est point, comme presque toutes les autres, d'origine pronominale. Homère ne l'emploie pas seulement dans les propositions finales; il s'en sert aussi comme d'une conjonction de temps signifiant « aussi longtemps que, pendant que, tandis que », ou « jusqu'à ce que ». Enfin, les poètes postérieurs l'emploient au sens du français « que » : c'est ainsi qu'Apollonius de Rhodes s'en sert au lieu de ὅπως après les expressions signifiant une idée de crainte, ce qui, à la rigueur, peut paraître une extension logique de l'emploi final de ὄφρα (cf. ce qui a été dit de ὅπως après δεδιέναι, § 486). Quant à Quintus de Smyrne et Nonnos, ils s'en servent dans les propositions complétives après les verbes signifiant « commander ».

Dans la grécité postérieure on s'est servi avec plus de liberté encore de la conjonction ἵνα, puisque, même chez Plutarque, mais surtout dans la langue du Nouveau Testament, on trouve ἵνα servant à former des propositions complétives après la plupart des verbes et des expressions que le latin construit avec *ut*.

Ex. : NOUVEAU TESTAMENT, I Jean, 3, 11 : αὕτη ἐστὶν ἡ ἐντολὴ αὐτοῦ, ἵνα πιστεῶμεν, « son commandement est que nous croyions ». II Jean, 6 : αὕτη ἐστὶν ἡ ἀγάπη, ἵνα περιπατῶμεν κατὰ τὰς ἐντολὰς αὐτοῦ, « l'amour consiste en ceci, que nous marchions selon ses commandements ». Matth., 18, 6 : συμπερίε... ἵνα... « il est utile que... » : 18, 14 : οὐκ ἐστὶν θέλημα... ἵνα... « ce n'est pas sa volonté que... » ; 20, 21 : εἰπὶ ἵνα καθίσωσιν « dis-leur qu'ils s'asseyent » ; Marc, 11, 16 : οὐκ ἔφειν (= ἤφιεν) ἵνα... « il ne permettait pas que... », etc.

VOY. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 293, n. 2; FR. BLASS, *Gr. d. neutest. Gr.*, § 69 (p. 217-225).

3. La particule finale ἵνα ne se rencontre jamais avec ἄν. Partout où l'on trouve ἵνα ἄν, on a affaire à l'équivalent du latin *ubicumque*; de plus, cette locution ἵνα ἄν se rencontre surtout chez les poètes.

Ex. : ARIST., *Plut.*, 1151 : πατρίς γὰρ ἔστι πᾶσ' ἐν' ἃν πράττει τις εὖ.

Ex. : HOM., *Il.*, II, 440 : ἵομεν, ὄφρα κε θᾶσσον ἐγείρομεν¹ ὁξύν Ἄρηα. *Od.*, XVII, 10 sq. : τὸν ξείνον... ἄγ' ἐς πόλιν, ὄφρ' ἂν ἐκείθι | δαῖτα πτωχεύῃ. Etc.

HOM., *Il.*, XII, 25 sq. : ὅε δ' ἄρα Ζεὺς | συνεγέρς, ὄφρα κε θᾶσσον ἀλί-
πλοα τεύγεα θεῖη. *Od.*, XXIV, 333 sq. : σύ δέ με προτεῖς καὶ πότνια
μήτηρ | ἐς πατέρ' Ἀυτόλυκον μητρὸς φίλον, ὄφρ' ἂν ἐλοιμήν |
δῶρα κτλ.²

F. — CONJONCTIONS ISSUES DE PRONOMS AUTRES QUE LE RELATIF.

I. — *Latin* : *dum*.

514. — *Dum*, conjonction temporelle. — La particule *dum*³ sert ordinairement à introduire des propositions temporelles dont la construction dépend du sens qu'on attache à la particule : or *dum* peut signifier pendant que, pendant *tout le temps* que et enfin jusqu'à ce que.

515. — 1^o Dans le récit historique, quand *dum* signifie pendant que, c'est-à-dire dans le même temps que⁴, il ne se construit régulièrement qu'avec le *présent* de l'indicatif, même si le verbe principal est au passé.

Ex. : ENNIUS, *Ann.*, 391 L. M. : missaque per pectus *dum transit*, *striderat hasta*. — CÉS., *De Bell. Gall.*, I, 46, 1 : *dum hæc in colloquio geruntur*, *Cæsari nuntiatum est equites Ariovisti... accedere* (cf. IV, 32, 1). Etc.⁵

T.-LIVE, XXVII, 5, 8 : *dum hæc Romæ geruntur*, *M. Valerius... in agrum Uticensem escensionem fecit*.

2^o On applique la même règle, quand *dum* signifiait tandis que, au moment où (*c'est-à-dire* dans le même temps que) se trouve dans une proposition temporelle se rapportant à l'avenir.

1. Remarquez ce subjonctif homérique représentant (comme ἵομεν d'ailleurs) la formation primitive du mode.

2. Sur cet emploi de l'optatif avec ἄγ dans une proposition finale dépendant d'un verbe principal au passé (cf. HOM., *Od.*, VIII, 21 sq.) voy. ci-dessus, p. 489, Rem. II et cf. KATZ, *Griech. Sprachlehre*, II, § 54, 8, 4 ; GOODEWIN, *ouv. cité* (p. 118, n. 1).

3. Cette particule signifie proprement « maintenant » ; c'est la même qui sert à renforcer le sens d'un impératif (*agedum*, etc.) ou d'un adverbe (*primumdum*, gr. πρῶτον δὴ, *nondum* « pas pour le moment », etc.) ; comme le grec δὴ, dont il est proche parent, le mot *dum* « maintenant » a passé au sens de « donc » dans ces diverses expressions ou locutions. C'est le sens de « maintenant » qu'on retrouve aussi dans *dum* employé comme conjonction temporelle : « maintenant que, pendant que, tant que ». De « tant que » on passe aisément à « jusqu'à ce que ».

4. Le grec rend cette idée par ἐν ᾧ dont la construction est absolument la même que celle des pronoms relatifs.

5. Voy. E. HOFFMANN, *Latin. Zeitpartikeln*, p. 6 sq. et 169 sqq.

Ex. : Cic., *p. Cluent.*, 4, 8 : **dum multorum annorum accusationi breviter dilucideque respondeo, quæso ut me... benigne attenteque audiat.** — T.-LIVE, XXIII, 8, 10 : **te id prius scire volui, si forte abesse, dum facinus patratur, malles.** XXVIII, 44, 10 : **ne** (pour ce qui est d'empêcher que...) **quid interim, dum trajicio, dum expono exercitum in Africa, dum castra ad Carthaginem promoveo, res publica hic detrimenti capiat, quod tu, Q. Fabi, ...potuisti præstare, hoc vide, etc.**

Cette construction n'est pas seulement celle de César et de Cicéron ; on la retrouve chez Salluste, chez T.-Live, chez les poètes et chez Tacite, même chez des écrivains médiocres ou d'ordinaire incorrects, comme Valère-Maxime et Justin.

REMARQUES. — I. Cet emploi du présent de l'indicatif avec **dum**, paraissait si naturel aux Latins qu'ils l'employaient, par analogie, même avec **dum** signifiant pendant tout le temps que.... (cf. § 517).

1° Ainsi T.-Live se sert de l'indicatif présent là où l'on attendrait l'indicatif imparfait ou plutôt (voy. ci-après, § 517, REM.) l'imparfait du subjonctif.

Ex. : T.-LIVE, XXVII, 42, 13 : **tantumque** (un espace de temps juste aussi grand qu'il le fallait) **ibi moratus dum milites ad prædam discurrunt¹, receptui deinde cecinit.**

2° De même le futur de l'indicatif est *quelquefois* remplacé par le présent après **dum**, pendant tout le temps que.

Ex. : T.-LIVE, *Præf.*, § 5 : **hoc ... laboris præmium petam, ut me a conspectu malorum quæ nostra ... vidit ætas tantisper certe, dum prisca illa tota mente repeto, avertam².**

II. Enfin une dernière preuve du goût qu'avaient les Latins pour cet emploi du présent de l'indicatif c'est qu'on le retrouve avec **dum** signifiant dans le même temps que, même dans des propositions qui devraient être soumises à la règle de l'attraction modale :

Ex. : T.-LIVE, XXI, 41, 15 : **nec est alius ab tergo exercitus, qui, nisi nos vincimus, hosti obsistat, nec Alpes aliæ sunt, quas dum superant³ comparari nova possint præsidia.** — Tac., *Ann.*, XI, 33 : **ne, dum in urbem revehitur** (Claudius), **ad pænitentiam... mutaretur, in eodem gestamine sedem poscit** (Narcissus),

ou qui font partie du style indirect :

Ex. : T.-LIVE, XXIV, 19, 3 : **itaque Nolam ad collegam mittit : " altero exercitu, dum Casilinum oppugnatur⁴, opus esse, qui Campanis oppo-**

1. Cf. T.-LIVE, XXV, 18, 12 : **tantum moratus dum imperatores consuleret.**

2. On pourrait citer aussi un passage de Cicéron :

De Sen., 23 : **nec mihi hunc errorem..., dum vivo, extorqueri volo.**

Mais cet exemple est peu concluant, parce que **dum** peut y avoir le sens de *ἕως ἔτι*, « pendant que je vis encore ».

3. On attendrait le subjonctif **superent**, puisque la proposition temporelle exprime une simple hypothèse et que de plus elle est enclavée dans une proposition déjà au subjonctif (cf. ci-dessus, § 418).

4. Toutefois cet emploi est rare à l'époque classique et ne devient fréquent qu'à l'époque impériale, surtout chez Tacite : on peut donc le considérer comme irrégulier, d'autant plus que T.-Live lui-même,

natur ». — TAC., *Hist.*, I, 33 : **non expectandum ut ... Capitolium adeat, dum egregius imperator domum cludit**. III, 38 : **versas illuc omnium mentes, dum Vitellius ... fevet æmulum** (cf. 70). *Ann.*, XV, 2 : **mandavit Tigranen Armenia exturbare, dum ipse ... molem belli ciet**.

III. **Dum**, dans le même temps que, est employé quelquefois (chez T.-Live surtout) avec l'imparfait de l'indicatif¹.

Ex. : T.-LIVE, V, 47, 1 : **dum hæc Vejīs agebantur, interim arx ... in ingenti periculo fuit**. Etc.

Ce tour est rare et peu correct, mais beaucoup moins incorrect que celui qui consiste à employer l'imparfait du subjonctif, en pareil cas².

Ex. : VARR., *Sat. Men.*, p. 132 *Riese* : **dum messem hornam... imponeret**. — VIRG., *Géorg.*, IV, 457 : **dum te fugeret** (cf. *En.* I, 5; X, 800). — T.-LIVE, I, 40, 7 : **dum intentus in eum se rex totus averteret, alter elatam securim in caput dejecit** (cf. II, 47, 5; X, 48, 1). — PRÉDRE, *Fab.*, I, 4, 2 : **canis ... carnem dum ferret**. Etc.

516. — **Dum**, dans le même temps que, prend souvent une signification voisine de celle du français en suivi du gérondif.

Ainsi employé, **dum** ne se trouve construit qu'avec le *présent* ou le *parfait* de l'indicatif.

1° L'indicatif présent *est toujours possible*, quel que soit le temps du verbe principal.

Ex. : CIC., *Div. in Cæc.*, 47, 56 : **dum pauca mancipia... retinere vult, fortunas omnes... perdidit** (aor.).

2° L'indicatif parfait se rencontre quelquefois au lieu du présent, quand le verbe de la proposition principale est au parfait.

Ex. : CIC., *Brut.*, 81, 282 : **dum Cyri et Alexandri similis esse voluit** (parfait)³... **et L. Crassi et multorum Crassorum inventus est** (parfait) **dissimillimus**.

REMARQUE. — Quand **dum** est ainsi employé comme conjonction *causale*, on le trouve construit, même dans le style indirect, avec le *présent* de l'indicatif.

Ex. : CIC., *Tusc.*, I, 42, 101 (traduction en vers de l'épigramme de Simonide) : **dic, hospes, Spartæ nos te hic vidisse jacentes (= mortuos), | dum sanctis patriæ legibus obsequimur**.

Mais cette construction doit être considérée comme exceptionnelle (cf. ci-dessus, § 515, REM. II).

en dehors du passage cité, construit toujours en pareil cas **dum** avec le *subjonctif*, conformément à la règle générale du style indirect ; voy. XXI, 21, 10 ; XXV, 20, 6, etc.

1. Les passages cités par HALL, *Tursell.*, t. II, p. 304 et p. 315, ne conviennent pas ici ; car **dum** y a certainement le sens de **quand** et par conséquent l'imparfait est tout naturel. Voy. ci-après, § 517 (cf. p. 548, n. 1) et cf. REISIG-HAASE, *Vorlesungen über lat. Sprachwissenschaft* (éd. revue par Landgraf et Schmalz), t. III, p. 340, n. 450.

2. Sur l'histoire de cette construction, qui paraît provenir d'une confusion de **dum** avec **cum**, voy. A. DAZZOS, *Hist. Synt.*, t. II², p. 608-9 ; O. RIEMANN, *Études sur...* T.-Live, 2^e éd., p. 298-9 ; H. GÖRLER, *Grammaticæ in Sulp. Severum observationes*, p. 56-7 ; *Étude... de la latinité de S. Jérôme*, p. 358 ; M. BONNET, *le latin de Grégoire de Tours*, pp. 318 et 683.

3. Il pourrait y avoir aussi bien **dum... vult**.

517. — **Dum** signifiant pendant *tout le temps* que, aussi longtemps que, tant que (en grec ὥς, ἔσται) ne marque ordinairement qu'un simple rapport de temps entre deux faits et par suite se construit correctement avec un des temps de l'indicatif¹.

PRÉSENT :

Ex. : PLAUTE, *Bacch.*, 737 : mane, **dum** scribit. — TÉR., *Andr.*, 266 : **dum** in dubio² animus... huc vel illuc impellitur. — CIC., *ad Att.* IX, 10, 3 : ægroto, **dum** anima est, spes esse dicitur. — PÉTRON., *Sat.*, 34 : ergo vivamus, **dum** licet esse bene. Etc.

IMPARFAIT.

Ex. : PLAUTE, *Truc.*, 1, 2, 63 : te, **dum** vivebas, noveram. — TÉR., *Andr.*, 52 : antea qui scire posses... **dum** ætas, metus, magister prohibebant ? — CIC., *p. Rosc. Am.*, 32, 91 : **dum** is in aliis rebus erat occupatus, erant interea, qui... In *Cat.*, III, 7, 16 : ille erat unus timendus..., sed tam diu, **dum** mœnibus urbis continebatur (cf. *p. Mur.*, 12, 26 ; *Tusc.*, I, 42, 101 ; etc.). — T.-LIVE, XXI, 23, 11 : nec, **dum** per patentia loca ducebatur agmen, apparuit hostis ; 58, 1 : haud longi inde temporis, **dum** intolerabilia frigora erant, quies militi data est³. Etc.

PARFAIT.

Ex. : PLAUTE, *Pseud.*, 257 : dedi, **dum** fuit. — TÉR., *Andr.*, 188 : **dum** tempus ad eam rem tulit, sivi (cf. *Hec.*, 594 ; 837). — CIC., *Phil.*, 3, 13, 33 : feci, **dum** licuit. Etc.

FUTUR.

Ex. : PLAUTE, *Bacch.*, 225 : non metuo mihi... **dum** quidem valebit pectus. — CIC., *p. Rosc. Am.*, 32, 91 : **dum** hominum genus erit, qui accuset eos non deerit ; **dum** civitas erit, judicia fient. Etc.³.

REMARQUE. — Il arrive parfois que, dans une proposition qui commence par **dum**, pendant tout le temps que⁴, se trouve l'idée d'une intention. En pareil cas, on *peut* employer le subjonctif.

Ex. : CIC., *ad Att.*, V, 16, 1 : subsedi in ipsa via, **dum** hæc tibi perscriberem (c.-à-d. pour me donner le temps de...). — T.-LIVE, XXIV, 40, 10 : diem insequentem quievire, **dum** præfectus juventutem Apolloniatium armaque et urbis vires inspiceret (il voulait se donner le temps de procéder à l'inspection)⁵. XXV, 18, 12 : tantum moratus **dum** imperatores consuleret (Crispinus ne prend que juste le temps de consulter les généraux). Etc.

1. C'est la même règle que pour **quandiu** et pour **quoad** « aussi longtemps que ».

2. Remarquez que dans ces deux exemples et d'autres semblables, l'imparfait de l'indicatif est employé comme il a été dit ci-dessus, § 230, pour insister sur la *durée* de l'action passée.

3. Sur les substitutions du présent de l'indicatif à l'imparfait ou au futur, voy. ci-dessus, p. 546, REX. 1. 1^o et 2^o.

4. La même règle s'applique à **quoad** « tant que ».

5. S'il y avait **dum... inspicit**, T.-LIVE voudrait dire que les deux faits, le repos des soldats et la revue, eurent lieu en même temps.

548. — Quand **dum** signifie jusqu'à ce que, la construction dépend de la nature de la proposition temporelle.

1° La proposition temporelle exprime-t-elle une action qui n'a lieu qu'une fois, il y a lieu de considérer si le fait se rapporte à l'avenir ou au passé.

a) Si le fait exprimé dans la proposition temporelle se rapporte à l'avenir, on emploie régulièrement **dum** avec le *subjonctif présent*.

Ex. : PLAUT., *Amph.*, 696 : **paulisper mane, dum edormiscat unum somnum.** — CIC., *ad Fam.*, XI, 23, 2 : **dum mihi a te litteræ veniant in Italia morabor.** Etc.

Toutefois si, dans une proposition temporelle se rapportant à l'avenir, on veut rendre l'idée de l'action *accomplie*, c'est le *futur antérieur* de l'indicatif qu'on emploie (et non pas le parfait du subjonctif).

Ex. : CIC., *ad Fam.*, XII, 19, 3 : **mihi usque curæ erit, quid agas, dum, quid egeris, sciero.** Etc.

REMARQUE. — Le subjonctif présent *peut* toujours (surtout dans le style familier) être remplacé par le *présent* de l'indicatif¹.

Ex. : TÉR., *Phorm.*, 982 : **retine, dum ego huc servos evoco.** EUN., 206 : **concedam hinc intro atque expectabo dum venit.** — CÆL. CHEZ CIC., *ad Att.*, X, 9 A, 3 : **quod si totum tibi persuadere non possum, saltem, dum, quid de Hispaniis agamus, scitur expecta.** — CIC., *ad Att.*, X, 3 : **ego in Arcano opperor, dum ista cognosco.** — T.-LIVE, VIII, 7, 7 : **visne igitur, dum dies ista venit...**, *interea tu ipse congredi mecum?*² Etc.

b) Si le fait exprimé dans la proposition temporelle se rapporte au *passé*, on emploie **dum**³ avec le subjonctif, quand on ne veut pas seulement marquer le rapport de temps qui existe entre la proposition temporelle et la proposition principale, mais quand on veut aussi exprimer l'idée que l'action de la proposition temporelle est *attendue* par le sujet principal.

En pareil cas, **dum** signifie en attendant que et non pas seulement jusqu'au moment où.

1. C'est seulement dans le latin archaïque qu'on trouve le futur simple de l'indicatif employé là où la langue classique se sert du subjonctif présent ou du présent de l'indicatif.

Par conséquent, on peut dire **expecta dum redeam** ou **expecta dum redeo**; mais **expecta dum redibo** est archaïque et incorrect.

2. Remarquez qu'avec le subjonctif présent ou l'indicatif présent, en parlant d'un fait à venir, c'est **dum** qu'on emploie presque exclusivement, **donec** et surtout **quoad** étant plus rares.

Cf. pourtant VARRON, *de Ling. Lat.*, V, 2, 7 : **quod usque id emit, quoad in aliquo consistit pretium.**

3. Plus rarement **donec** ou **quoad**.

Ex. : CÉS., *de Bell. civ.*, I, 58, 4 : **dum** locus comminus pugnandi **daretur**, æquo animo singulas binis navibus objiciebant¹.
— T.-LIVE, XXII, 38, 1 : dilectu profecto, consules paucos morati dies, **dum** ab sociis ac nomine Latino **venirent** milites. Etc.

2° Si la proposition temporelle exprime une action répétée, on applique la règle qui a été donnée ci-dessus à propos de **donec** (§ 454, 2°). Mais la construction est mal connue, parce que les exemples sont rares.

3° En dehors des deux cas précédents, on trouve **dum** assez rarement : on a vu ci-dessus (§ 454, cf. p. 475, n. 1) que **donec** remplace **dum** quand il s'agit de rendre l'idée de jusqu'au moment où. Cependant on trouve quelquefois **dum** employé en ce sens et suivi de l'indicatif aoriste.

Ex. : CIC., *in Verr.*, I, 6, 16 : ea mansit in condicione... usque ad eum finem **dum** iudices **rejecti sunt**².

519. — **Dum** conjonction conditionnelle³. — Dans une proposition au subjonctif, **dum** peut prendre le sens conditionnel de pourvu que. En pareil cas, la négation est **ne**.

Ex. : PLAUTE, *Cas.*, II, 5, 23 : unus tibi hic **dum** propitius **sit** Juppiter, | tu istos minutos cave deos flocci feceris. — CIC., *de Fin.*, V, 29, 89 : **dum** res **maneant**, verba fingant arbitrato suo. — SÉT., *Cal.*, 30 : Caligula tragicum illud subinde jactabat : « oderint, **dum** **metuant**. » Etc.

TÉR., *Andr.*, 902 : quidvis cupio, **dum ne** ab hoc falli me **comperiar**. — CIC., *ad Att.*, VIII, 11 B, 3 : ego si cui adhuc videor **seguior** fuisse, **dum ne** tibi videar, non laboro⁴. Etc.

1. Cet exemple pourrait être cité aussi ci-dessous, 2°, puisqu'il s'agit ici d'une action qui se répète. Toutefois le subjonctif paraît être amené dans la phrase de César, autant par le besoin d'exprimer cette idée que l'action est *attendue* par le sujet principal, que par application de la règle dont il a été question ci-dessus, §§ 411 et 451.

2. Cet emploi de l'indicatif est tout naturel puisque **dum** sert tout simplement à marquer un rapport de temps entre deux actions.

3. L'expression française : « que m'importe, tant que j'aurai... ? » c.-à-d. « pourvu que j'aie... ? » montre comment on peut passer du sens de « tant que » à celui de « pourvu que... » Quant à l'emploi de la négation **ne** (au lieu de **non**), qui, à première vue, s'oppose à ce qu'on adopte cette traduction, il s'explique très bien par une fausse analogie avec l'expression **modo ne**, qui sert aussi quelquefois à rendre l'idée de « pourvu que ne... pas » et dans laquelle **ne** est très régulier, puisque le subjonctif est employé d'une manière indépendante conformément à la règle § 318, 2°. En effet, une phrase comme celle-ci : « **modo ne** obsit tua pervicacia signifie littéralement : « *seulement* que ton entêtement ne soit pas un obstacle. »

Cf. CIC. *de Off.*, I, 23, 89 : quæ (mediocritas) placet Peripateticis, et recte placet, **modo ne** laudarent (« si *seulement* ils ne faisaient pas l'éloge ») iracundiam et dicerent utiliter a natura datam.

4. La négation **ne** peut être séparée de **dum** par quelques mots.

Ex. : PLAUTE, *Capt.*, 338 : quidvis, **dum** ab re **ne** quid ores, faciam ?

REMARQUES. — I. Le sens de *dum* est souvent renforcé par l'addition de l'adverbe *modo* : *dummodo*, pourvu *seulement* que, *dummodo ne*, pourvu *seulement* que... ne... pas¹.

Ex. : CIC., *de Off.*, III, 21, 82 : *multi omnia recta et honesta neglegunt, dummodo potentiam consequantur. Ad Fam.*, X, 25, 2 : *celeriter ad comitia veniendum censeo, dummodo ne hæc ambitiosa festinatio aliquid imminuat ejus gloriæ, quam consecuti sumus*².

II. Dans la langue familière on trouve souvent *dum* (et quelquefois *dummodo*) employé sans verbe par abréviation d'expression³.

Ex. : TÉR., *Phorm.*, 526 : AN. *non pudet vanitatis?* DO. *Minume, dum ob rem* (sc. *fiat*). — CIC., *Acad.*, II, 32, 104 : *...sequentes tantummodo, quod ita visum sit, dum sine assensu. Ad Att.*, XV, 6, 3 : *dummodo diligentibus*.

III. Sur *modo ut* et *tantum ut* (*tantum ne*), voy. ci-dessus, § 504, REM. I, p. 533.

C'est l'analogie de *modo ut* qui explique l'emploi de *dum ut*... (cf. CIC., *ad Att.*, VII, 23, 3).

II. — Grec : $\pi\rho\acute{\iota}\nu$ ⁴.

520. — $\Pi\rho\acute{\iota}\nu$, conjonction temporelle. — La conjonction $\pi\rho\acute{\iota}\nu$ ⁵ est celle que le grec emploie presque à l'exclusion de toute autre, pour signifier avant que⁶.

1. On trouve aussi quelquefois *tamen* « toutefois », joint à *dum* pour le renforcer.

Ex. : CIC., *de Orat.*, II, 77, 314 : *uti in oratore optimus quisque, sic etiam in oratione firmissimum quodque sit primum, dum illud tamen in utroque teneatur, ut ea, quæ excellent, servantur etiam ad perorandum*.

2. Quand il y a lieu de répéter l'idée de *dum modo* dans plusieurs propositions successives, on se contente de répéter le premier élément de l'expression.

Ex. : CIC., *Brut.*, 82, 285 : *sin autem jejunitatem et siccitatem et inopiam, dummodo sit polita, dum urbana, dum elegans, in Attico genere ponit, hoc recte duntaxat, sed, etc.*

3. Cet usage vient sans doute de l'analogie de *modo* qui s'emploie tout naturellement ainsi (cf. ci-dessus, p. 550, n. 2).

Ex. : CIC. *de Off.*, I, 26, 92 : *res familiaris quam plurimis, modo* (litt. « seulement, d'où du moins, en tous cas ») *dignis, se utilem præbeat*.

4. Consulter sur ce sujet l'excellente monographie de STUMM, *Entwicklungsgeschichte der Constructionen mit $\pi\rho\acute{\iota}\nu$* (dans les *Beitr. z. hist. Synt. d. gr. Spr.* de SCHANZ).

5. Préoccupé de rapprocher *prius* et $\pi\rho\acute{\iota}\nu$, CURTIUS (*Grundzüge der gr. Etymol.*, 5^e éd., p. 284) a essayé de démontrer que les deux particules ont absolument la même origine. Pour lui, elles se rattachent l'une et l'autre à la même racine *pro* : il estime en effet que la désinence *-iv* est analogue à la désinence *-ius* (pour *-ios*), $\pi\rho\acute{\iota}\nu$ tenant la place de * $\pi\rho\sigma$ -iv, qui lui-même viendrait de * $\pi\rho\sigma$ -iov, comparatif de $\pi\rho\acute{\iota}$, tandis que, d'après lui, *prius* est pour *pro-ios* : or on sait que des deux suffixes primitifs du comparatif, le grec a choisi la forme nasalisée *-iov*, tandis que le latin n'a jamais que la forme *-ios*. Mais, malgré l'autorité de Curtius, il est impossible d'accepter cette étymologie : d'abord il n'est pas absolument sûr que *prius* soit le comparatif de *pro* ; c'est bien plutôt à *præ* qu'il se rattache (cf. *Constr.*, *Beitr.*, p. 434) ; de plus, on ne trouve en grec aucun exemple de la réduction de *-iov* à *-iv*, bien au contraire, puisque la finale *-iov* se trouve conservée dans l'adverbe $\pi\rho\acute{\omega}\tau\omicron\nu$ « au matin, de bonne heure ». La plus simple et la plus naturelle des étymologies de $\pi\rho\acute{\iota}\nu$ paraît être celle qui, laissant de côté tout rapprochement avec *prius*, fait venir le mot de $\pi\rho\sigma$ - et du suffixe *-iv*, identique au suffixe latin *-im*, spécial aux particules adverbiales. Remarquez de plus que la contraction de * $\pi\rho\sigma$ -iv en $\pi\rho\acute{\iota}\nu$, rend compte de la quantité de $\pi\rho\acute{\iota}\nu$, qui est souvent long chez Homère et qui est commun chez les Attiques.

6. En effet, si l'on trouve dans le grec homérique et chez les tragiques la particule $\pi\rho\acute{\alpha}\rho\sigma$ employée pour rendre la même idée, il est certain que dans la langue courante c'est $\pi\rho\acute{\iota}\nu$ que l'on emploie ainsi.

C'est proprement un adverbe qui signifie auparavant¹ et que la langue a fini par employer comme conjonction².

524. — Πρίν avec l'infinitif. — La conjonction *πρίν* peut toujours se construire avec l'*infinitif*, mais cette construction est obligatoire si la proposition principale est *affirmative*³.

Ex. : *Hom.*, *Il.*, XIII, 172 : ναῖε δὲ Πηδαῖον πρίν ἐλθεῖν υἷας Ἀχαιῶν (cf. XVI, 322; *Od.*, IV, 668, etc.). XX, 100 : οὐδ' ἀπολήγει πρίν χροὸς ἀνδρομέοιο διελθεῖν. — *PIND.*, *Nem.*, 8, 19 ; ἴσταμαι ἀμπνέων πρίν τι φάμεν. — *HÉR.*, VIII, 144 : πρίν ὦν παρεῖναι ἐκείνον ἐς τὴν Ἀττικὴν, ὑμέας καιρὸς ἐστί προβοηθῆσαι ἐς τὴν Βοιωτίαν. — *SOPH.*, *Æd. à Col.*, 36 : πρίν νῦν τὰ πλείων ἰστορεῖν, ἐκ τῆσδ' ἔδρας | ἐξεῖθ' ἔχεις γὰρ κτλ. — *THUC.*, II, 12, 2 : ἀποπέμπουσιν οὖν αὐτὸν πρίν ἀκούσαι. 13, 1 : ἔτι δὲ τῶν Πελοποννησίων... ἐν ὁδῷ ὄντων, πρίν ἐσθαλεῖν ἐς τὴν Ἀττικὴν... — *PLAT.*, *Prot.*, 320 a : καὶ πρίν ἔξ μῆνας γεγονέναι, ἀπέδωκε. — *XEN.*, *Cyr.*, IV, 3, 10 : τῶν ἐπισταμένων νῦν, πρίν μαθεῖν, οὐδεὶς ἠπίστατο. *Anab.*, I, 4, 13 : Μένων, πρίν δῆλον εἶναι τι ποιήσουσιν οἱ ἄλλοι στρατιῶται..., συνέλεγε τὸ ἑαυτοῦ στράτευμα. — *ISOCR.*, VI, 26 : ἡμεῖς τοῖνυν Μεσσήνην εἰλομεν πρίν Πέρσας λαβεῖν τὴν βασιλείαν καὶ κρατῆσαι τῆς ἡπείρου, καὶ πρίν οἰκισθῆναι τινὰς τῶν πόλεων τῶν Ἑλληνίδων. Etc.

1. On le trouve employé ainsi chez Homère et chez les tragiques, et même en prose dans des expressions formées avec l'article et un substantif, comme τὸ πρίν γεγόμενον τέρας « le prodige arrivé précédemment » (*HÉR.*, VIII, 37) : enfin on connaît l'expression τὸ πρίν « dans le temps passé, autrefois » (*HOM.*, *ESCHYLE*, *HÉR.*, *PLAT.*, etc.). D'adverbe le mot est devenu préposition chez Pindare, mais cet emploi ne se retrouve que dans la grécité postérieure.

2. Voyez dans la monographie de Sturm l'histoire de ce changement de signification. Pour lui, la construction primitive est celle de πρίν avec l'infinitif : à l'origine l'infinitif avec πρίν avait purement et simplement la valeur d'un substantif construit à l'accusatif pour signifier dans quelle mesure est vraie l'affirmation contenue dans un adjectif, un adverbe, etc. (cf. ci-dessus, § 74, 2°) ; ainsi ce vers d'Homère (*Il.*, XVI, 322 : τοῦδ' ἔφθη ὀρεζόμενος πρίν οὐτάσαι) signifie littéralement : « il le prévint en le visant auparavant relativement au fait de frapper ». Mais on en vint à répéter πρίν dans deux propositions comme celles-ci :

Hom., *Il.*, VIII, 452 sq. : σφῶν δὲ πρίν περ τρόμος ἔλλαβε φαίδιμα γυῖα, | πρίν πόλεμόν τ' ἰδέειν πολέμοιο τε μέρμερα ἔργα,

et la répétition de πρίν, en forçant l'esprit à s'arrêter sur les deux actions signifiées par les deux verbes, l'amena à croire que l'idée de « avant que » était attachée à l'emploi de πρίν avec l'infinitif, tandis qu'en réalité elle se dégageait de l'ensemble.

Longtemps la langue grecque a dû se contenter de πρίν avec l'infinitif pour signifier « avant que ». La preuve c'est qu'Homère a très peu d'exemples de πρίν avec le subjonctif et présente un seul cas de πρίν avec l'optatif, tandis qu'il n'en a pas un seul de πρίν avec l'indicatif. Mais en se servant de l'infinitif, le grec ne marquait proprement qu'une chose, le rapport de temps établi par πρίν entre deux actions : tel fait se produit avant que tel autre se produise. L'expression d'un rapport aussi simple parut insuffisante aux Grecs le jour où ils surent se servir des modes pour rendre des idées et des nuances de plus en plus délicates. Aussi, πρίν étant devenu à leurs yeux une conjonction temporelle, ils finirent, dans certains cas, par la construire comme les autres conjonctions temporelles avec les formes personnelles du verbe.

3. Pourquoi? Parce que, dans des phrases de ce genre, ce qui est marqué c'est un simple rapport de temps (cf. πρίν ἐλθεῖν = πρὸ τοῦ ἐλθεῖν) et aussi parce que le sens est souvent que l'action exprimée par la proposition principale a lieu avant qu'une autre action puisse s'accomplir. C'est la même chose que pour ὥστε avec l'infinitif. Cf. *KUCH.* *Gramm. grecque* (trad. Rouff), § 113, 2 et § 118, 5.

L'infinitif est ordinairement à l'aoriste, même quand il ne s'agit pas d'un fait passé, probablement parce

REMARQUES. — I. Après une proposition principale *affirmative*, on trouve cependant quelquefois *πρίν* construit avec l'indicatif, lorsqu'il peut se traduire par jusqu'au moment où.

Ex. : THUC., I, 418, 2 : οἱ Λακεδαιμόνιοι... ἡσύχαζον... *πρίν* δὲ ἡ δύναμις τῶν Ἀθηναίων σαφῶς ἤρρετο (ici *πρίν* δὲ équivaut à *éως δὲ*, *donec tandem*, jusqu'au moment *précis* où)¹. Cf. III, 29, 4 ; VII, 39, 4 ; 71, 5 ; ESCHINE, I, 64.

II. On a vu ci-dessus que la construction de *πρίν* avec l'infinitif est toujours possible : il faut ajouter que souvent elle est seule possible, même quand la proposition principale étant *négative*, il semble qu'on pourrait rencontrer l'emploi d'une des formes personnelles du verbe.

Ainsi l'on trouve *πρίν* avec l'infinitif même après une proposition négative :

1° Quand la proposition commençant par *πρίν* sert simplement à signifier une action *antérieure* à l'action principale, c'est-à-dire quand *πρίν* signifie avant que..., et non quand il signifie jusqu'au moment où.

Ex. : THUC., I, 68, 2 : καὶ δι' αὐτὸ οὐ *πρίν* πάσχειν, ἀλλ' ἐπειδὴ ἐν τῷ ἔργῳ ἐσμέν, τοὺς συμμάχους τούσδε παρεκαλέσατε. — ISÉE, V, 21 : οὐδὲ γὰρ *πρίν* ἡττηθῆναι τὴν δίκην εἶχεν ὧν δικαζόμεθα.

Toutefois cette construction se rencontre surtout quand la proposition où est *πρίν* précède la proposition principale (c'est ce qu'on voit dans les exemples cités).

2° Quand la négation de la proposition principale est une forme oratoire destinée à remplacer une affirmation.

Ex. : LYS., XIX, 28 : ἐνθυμείσθε, ὅτι *πρίν* τὴν ναυμαχίαν νικῆσαι ἡμᾶς, γῇ μὲν οὐκ ἦν ἀλλ' ἡ γωρίδιον μικρόν, réfléchissez qu'avant notre victoire navale, il n'avait qu'un tout petit coin de terre, c.-à-d. il possédait pour tout bien un tout petit coin de terre.

522. — Πρίν avec une des formes personnelles du verbe. —

Lorsque la proposition principale est *négative*, *πρίν* se construit le plus souvent comme les autres conjonctions de temps (bien qu'il puisse encore être suivi de l'infinitif).

1° La proposition temporelle n'exprime pas une action répétée.

a) On construit *πρίν* avec l'indicatif pour marquer simplement un fait passé².

que ce qu'on veut indiquer, en pareil cas, c'est l'action verbale pure et simple (*πρίν* ἐλθεῖν « avant mon [ton, son, leur] arrivée »). L'explication donnée par Goodwin me paraît bien subtile. Voy. GOODWIN, *ouv. cité*, § 624 ; cf. *Am. Journal of Phil.*, II, p. 466 sqq.

1. Voy. RIEMANN-COCKE, *Syntaxe grecque*, p. 155 ; A. CHOISSET, éd. de Thucydide, p. 289, n. 15. — GOODWIN, *ouv. cité*, § 635, écarte des exemples comme THUC., III, 29, 4 : τοὺς... Ἀθηναίους λαόν θάνατος *πρίν* δὲ τῇ Διῶ (ἔσθον), parce que λαόν θάνατος lui paraît avoir la valeur d'une expression négative : il est évident que « échapper à la vue de quelqu'un » c'est « ne pas être vu par lui ». Mais n'y a-t-il pas là un excès de subtilité ?

2. Si on laisse de côté la locution homérique *πρίν γ' ὅτε* « auparavant que », qui se construit avec l'indicatif et a eu sans doute quelque influence sur le développement de la construction dont nous parlons ici, le plus ancien emploi de *πρίν* avec l'indicatif se trouve dans l'*Hymne à Apollon Pythien*,

cf. v. 178 sq. : ὅς τῃ γ' ἀντιάσειε, φέρεσκέ γέ μιν αἰσιμον ἤμαρ, | *πρίν* γέ οἱ τὸν ἐφθῆκεν ἄναξ ἐχάεργος Ἀπόλλων | χίρτερον...

et, ce qu'il y a de plus singulier, après une proposition affirmative. Mais cette anomalie s'explique par l'intention du poète qui voulait marquer la *réalité* de l'action accomplie par Apollon. En tout cas, l'emploi de l'indicatif n'était possible que parce que *πρίν* était devenu une véritable conjonction, et cela, grâce au développement qu'avait pris depuis Homère la construction de la particule avec le subjonctif et avec

EX. : HÉR., VI, 110 : οὐτι καὶ συμβολὴν ἐποιέετο **πρίν γε δὴ** αὐτοῦ πρυτανιῇ ἐγένετο (cf. VI, 79; VII, 239; IX, 22). I, 13 : τοῦτου τοῦ ἔπεος λόγον οὐδένα ἐποιεῦντο **πρίν δὴ ἐπετελέσθη**. — THUC., II, 65, 3 : οὐ μέντοι πρότερόν γε οἱ ζῦμπαντες ἐπαύσαντο ἐν ὀργῇ ἔχοντες αὐτὸν **πρίν ἐξημίωσαν** χρήμασιν. I, 132, 5 : ἀλλ' οὐδ' ὥς οὐδέ... ἤξιωσαν νεώτερόν τι ποιεῖν ἐς αὐτόν..., **πρίν γε δὴ** αὐτοῖς... ἀνὴρ Ἀργίλιος... μηνυτῆς **γίγνεται**. — XÉN., An., I, 2, 26 : οὔτε τότε Κύρω ἰέναι ἤθελε, **πρίν ἢ** γυνὴ αὐτὸν **ἔπεισε καὶ** πίστει **ἔλαβεν**. — DÉM., VIII, 65 : οὐκ ἦν ἐν Θήβαις ἀσφαλές (λέγειν... τὰ Φιλίππου), **πρίν τὴν** Βοιωτίαν **ἀπέδωκε καὶ** τοὺς Φωκέας **ἀνέλθεν**. Etc.

- b) Si la proposition principale contient un futur ou l'idée d'un futur, l'action de la proposition temporelle tombe dans l'avenir et par conséquent n'est qu'éventuelle : **πρίν**, dans ce cas, est accompagné de **ἄν** et se construit avec le *subjonctif*¹.

EX. : ESCHYLE, *Prom.*, 165 : οὐδὲ λήξει **πρίν ἄν ἡ** κορέση κίαρ ἡ **ἔλῃ** τις ἀρχάν. — EUR., *Iph. en Taur.*, 19 sq. : οὐ μὴ ναῦς ἀφορμίσῃ χθονός, | **πρίν ἄν** κόρην σὴν Ἴρι·γένειαν Ἄρτεμις | **λάβῃ** σφαγεῖσαν. — ARIST., *Guêpes*, 919 : μὴ προκαταγίνωσά, ὦ πάτερ, **πρίν ἄν γ'** ἀκούσης ἀφορτέρων. — HÉR., I, 32 : οὐκω σε ἐγὼ λέγω², **πρίν ἄν** τελευτήσαντα καλῶς τὸν αἰῶνα **πύθωμαι**. — XÉN., An., V, 7, 5 : ἀκούσατε οὖν μου πρὸς θεῶν, καὶ ἂν μὲν ἐγὼ φαίνωμαι ἀδικεῖν, οὐ χρεῖ με ἐνθένδε ἀπελθεῖν, **πρίν ἄν** δῶ δίκην³. — ISOCR., XIV, 18 : τοὺς δ' οὐ πρότερον⁴ παύσονται, **πρίν ἄν** οὕτως ὥσπερ ἡμᾶς **διαθῶσιν**. Etc.

l'optatif. On croit pouvoir placer la composition de l'hymne si non après, du moins pendant le siècle d'Hésiode. Or, l'emploi du subjonctif ou de l'optatif avec **πρίν** est déjà plus développé chez ce poète que chez Homère. Toutefois l'indicatif ne devient fréquent avec **πρίν** qu'à une période plus récente (dans la prose d'Hérodote et chez les Attiques), quand on n'eut plus du tout conscience de la valeur propre de la particule, et l'usage ne l'autorisa qu'après une proposition négative, pour marquer simplement un fait passé.

1. Voy. KOCH, *Gramm. grecque*, trad. Rouff, p. 466.

2. Sous-entendez εὐδαίμονα et remarquez que le présent λέγω est employé ici avec la valeur d'un futur. Je rétablis ici ἄν supprimé par Stein, qui ne tient pas un compte suffisant d'une leçon donnée à la fois par les mss A²Rbdz.

3. La phrase revient à ceci : « Je ne dois pas partir tant que je n'aurai pas été puni. »

4. Le pléonisme (οὐ) πρότερον πρίν. (οὐ) πρόσθεν πρίν, que l'on rencontre chez les meilleurs écrivains (cf. THUC., VIII, 45; ARIST., *Ois.*, 700; XÉN., *Cyr.*, V, 2, 2 : πρότερον πρίν...; PLAT., *Euthyd.*, 295 c; XÉN., An., III, 1, 16 : οὐ πρότερον πρίν...; XÉN., An., I, 1, 10; *Cyr.*, I, 4, 23 : οὐ πρόσθεν, μὴ πρόσθεν πρίν...; cf. enfin la locution οὐ πρότερον παύσασθαι πρίν... si fréquente chez les orateurs, se rattache à l'emploi de πρίν répété dont nous avons cité ci-dessus (p. 552, n. 2) un exemple chez Homère (*Il.*, VIII, 452 sq.). En effet, la construction est analogue à celle d'Homère, puisque la particule πρίν est simplement remplacée dans la première proposition par un synonyme, πρότερον ou πρόσθεν. C'est ce qui remplace chez les Attiques la locution complète πρίν ἢ, qu'on trouve deux fois chez Homère avec l'infinitif (cf. *Il.*, V, 287; XXII, 266) et fréquemment chez Hérodote avec l'infinitif (cf. II, 2; I, 78), avec l'indicatif (cf. VI, 45) et même avec le subjonctif sans ἄν (VII, 8; 10).

2° La proposition temporelle exprime une action répétée.

- a) Après une proposition principale négative dont le verbe est au présent ou au futur, on emploie **πρὶν ἄν** avec le *subjonctif* quand il s'agit d'un fait qui se répète, d'une action habituelle ou d'une vérité générale.

Ex. : THEOGN., v. 963 : μή ποτ' ἐπαινήσῃς¹ **πρὶν ἄν εἰδῇς** ἄνδρα σαφηνέως². — PLAT., *Phédon*, 114 b : οὐ πρότερον παύονται **πρὶν ἄν πείσωσιν** οὓς ἡδίκησαν. — XÉN., *Cyr.*, I, 2, 8 : ὁρῶσι τοὺς περὶσσότερους οὐ πρόσθεν ἀπιόντας γαστρός ἔνεκα, **πρὶν ἄν ἀφώσιν** οἱ ἄρχοντες. — ESCH., II, 2 : οὐ γὰρ πρότερον κατήγορος παρὰ τοῖς ἀκούουσιν ἰσχύει, **πρὶν ἄν** ὁ φεύγων ἀδυνατήσῃ τὰς προειρημένας αἰτίας ἀπολύσασθαι.

Le présent peut être, à la proposition principale, remplacé par l'*aoriste d'expérience* (§ 260).

Ex. : ESCH., III, 235 : οὐδεὶς πώποτε **ἐπέθετο** πρότερον τῇ τοῦ δήμου καταλύσει, **πρὶν ἄν** μείζον τῶν δικαστηρίων ἰσχύει.

REMARQUE. — A la proposition principale, on trouve quelquefois le potentiel qui, pour le sens, est assimilé à un présent ou à un futur.

Ex. : SOPH., *Trach.*, 2 : οὐκ ἄν αἰῶν' **ἐκμάθοις** βροτῶν, **πρὶν ἄν** θάνῃ τις. Etc.

- b) Régulièrement on devrait trouver **πρὶν** avec l'optatif, au lieu de **πρὶν ἄν** avec le subjonctif, quand la proposition principale est au passé.

On cite bien un exemple :

XÉN., *An.*, IV, 5, 30 : ὅπου δὲ παρίοι κώμην, ἐτρέπετο πρὸς τοὺς ἐν ταῖς κώμας καὶ κατελάμβανε πανταχοῦ εὐωχομένους καὶ εὐθυμουμένους, καὶ οὐδαμῶθεν ἀρίεσαν **πρὶν παραθεῖν** αὐτοῖς ἄριστον.

Mais c'est la leçon de quelques manuscrits inférieurs et malgré l'autorité de Krüger et de Cobet, qui l'approuvent, il est préférable d'adopter la leçon des meilleurs manuscrits : **πρὶν παραθεῖναι**³.

1. Subjonctif-impératif ayant la valeur d'un futur.

2. Chez Homère, le subjonctif avec **πρὶν** s'emploie sans **ἄν** (cf. *Il.*, XVIII, 135 ; *Od.*, XIII, 335 ; XVII, 7 ; etc.). La raison en est que dans ces constructions homériques **πρὶν** demeure adverbe et signifie « auparavant », tandis que le subjonctif garde sa valeur propre : il y a juxtaposition et non subordination.

Ex. : HOM., *Od.*, X, 174 sq. : ὦ φίλοι, οὐ γὰρ πῶ καταδυσόμεθ' ἀχνύμενοι περ | εἰς Ἀΐδαο δόμους, **πρὶν** μόρσιμον ἦμαρ **ἐπέλθῃ**.

On peut entendre littéralement : « Amis, nous ne descendrons pas tout affligés que nous sommes dans les demeures d'Hadès : auparavant le jour fatal *doit* arriver ». Nous avons vu ci-dessus (§ 308) que chez Homère le subjonctif s'emploie en parlant d'une action éventuelle : ce n'est que plus tard qu'en pareil cas on le fait accompagner de la particule **ἄν**. Toutefois il y a encore des traces de l'usage homérique chez Hérodote (IV, 157 ; VI, 82) et même chez les poètes attiques (cf. SOPH., *Phil.*, 917 ; *Ant.*, 619 ; *Aj.*, 742 ; 965 ; *Trach.*, 608 ; 946 ; EUR., *Alc.*, 848 ; *Or.*, 1218 ; 1357 ; ANIST., *Gren.*, 1281 ; *Ass.*, 629), ainsi que chez Thucydide (VI, 10, 5 ; 38, 2 ; etc.), dans des cas où l'on attendrait **πρὶν ἄν**, par application de la règle (p. 554, 1°. b) ou de la règle qui suit (p. 555, 2°, a).

3. Voy. STRAM, *ouvr. cité* (Beitr. de Schanz, t. I, p. 315).

L'optatif ne se trouve que dans le style indirect (voy. ci-dessous, § 524); en dehors de ce cas particulier, il semble bien qu'on le remplace par l'infinitif.

523. — Assimilation des modes.

1° Après une proposition principale¹ *négative* à l'*optatif* ou au *potentiel*, *πρίν* dans la proposition temporelle peut être suivi de l'*optatif*.

Ex. : SOPH., *Phil.*, 961 : ὅλοιο μὴ πῶ, *πρίν μάθοιμ'* εἰ καὶ πάλιν | γνῶμην μετοίσεις. *Trach.*, 655 : μὴ | σταίη πολύκωπον ὄχημα ναὸς αὐτῶ, | *πρίν* τάνδε πρὸς πόλιν ἀνύσειε... Etc.

THUC., III, 22, 8 : παρανίσχον δὲ καὶ οἱ ἐκ τῆς πόλεως Πλαταιτῆς ἀπὸ τοῦ τείχους φρυκτοὺς πολλοὺς πρότερον παρεσκευασμένους ἐς αὐτὸ τοῦτο, ὅπως ἀσαφεῖ τὰ σημεῖα τῆς φρυκτωρίας τοῖς πολεμίοις ἢ καὶ μὴ βοηθοῖεν, ...*πρίν* σφῶν οἱ ἄνδρες οἱ ἐξιόντες *διαφύγοιεν* καὶ τοῦ ἀσφαλοῦς *ἀντιλάβοιντο*. Etc.

SOPH., *Æd. R.*, 505 : . οὐποτ' ἐγωγ' ἄν, *πρίν ἴδοιμ'* ὀρθὸν ἔπος, μεμφομένων ἄν καταφαίην. — PLAT., *Lois*, 799 d : οὐκ ἄν πρότερον ὁρμήσειε, *πρίν* πῇ βεβαιώσαιτο τὴν σκέψιν τῆς πορείας. Etc.

2° Après une proposition principale *négative* au mode *irréel*, *πρίν* peut être suivi d'un des temps passés de l'*indicatif* sans ἄν².

Ex. : PLAT., *Mén.*, 86 d : οὐκ ἄν ἐπεσκεψάμεθα πρότερον εἴτε διδασκτὸν εἴτε οὐ διδασκτὸν ἢ ἀρετὴ, *πρίν* ὃ τι ἔστι πρῶτον *ἐζητήσαμεν* αὐτό. — ISOCR., IV, 19 : *ἐχρῆν* τοὺς ἄλλους μὴ πρότερον περὶ τῶν ὁμολογουμένων συμβουλευεῖν, *πρίν* περὶ τῶν ἀμφισβητουμένων ἡμᾶς *ἐδίδαξαν*. — DÉM., XX, 96 : *χρῆν* τοῖνον Λεπτίνην μὴ πρότερον τιθέναι τὸν ἑαυτοῦ νόμον, *πρίν* τοῦτον *ἔλυσε*. Etc.

524. — Πρίν dans le style indirect. — Dans le style indirect, le subjonctif avec ἄν, employé comme il a été dit ci-dessus (§ 522, 1°, b et 2°, a), *peut* être remplacé par l'*optatif*.

1. Nous prenons l'expression *proposition principale* dans l'acception la plus large, entendant par là toute proposition dont dépend une proposition subordonnée : nous n'oublions pas, par conséquent, qu'une proposition appelée par nous proposition principale relativement à une autre proposition qui lui est subordonnée, peut être elle-même subordonnée.

2. On trouve déjà cette construction avec *πρίν γ'* ὅτε δὴ chez Homère.

Ex. : HOM., *Od.*, IV, 178 sqq. : οὐδέ κεν ἡμέας | ἄλλο διέκρινεν. ., | *πρίν γ'* ὅτε δὴ θανάτοιο μέλαν νέφος ἀμπεκάλυπεν.

EX. : SOPH., *Phil.*, 551 : ἔδοξέ μοι μὴ σίγα, πρὶν φράσαιμ' ἑ σοί, | τὸν πλοῦν ποιεῖσθαι. — XÉN., *An.*, VII, 7, 57 : προσελθόντες δὲ αὐτῷ οἱ ἐπιτήδειοι ἐν τῷ στρατοπέδῳ ἔδεοντο μὴ ἀπελθεῖν πρὶν ἀπαγάγοι τὸ στράτευμα καὶ Θίβρωνι παραδοίῃ. — ISOCA., XVI, 5 : ἡγοῦντο οὐδὲν οἰοί τ' εἶναι κινεῖν, πρὶν ἐκποδῶν ἐκείνος αὐτοῖς γένοιτο. Etc.

REMARQUE. — Toutefois, même en pareil cas, il semble que la plupart du temps on préfère employer l'infinitif.

EX. : THUC., VII, 50, 5 : καὶ Νικίας... οὐδ' ἂν διαβουλεύσασθαι ἔτι ἔφη, πρὶν, ὥς οἱ μάντις ἐξηγοῦντο, τρεῖς ἑννέα ἡμέρας μείναι. — XÉN., *Hell.*, VI, 5, 23 : ἰκέτευον μηδαμῶς ἀποτρέπεσθαι, πρὶν ἐμβαλεῖν εἰς τὴν χῶραν. Etc.

III. — Grec : εἰ. — Latin : si.

525. — Emploi de la conjonction εἰ et de la conjonction si.

— La conjonction εἰ², comme le latin si, a pour principale fonction d'introduire une proposition conditionnelle ou suppositive.

La construction de la proposition conditionnelle ou suppositive dépend naturellement, en grec et en latin, de l'idée particulière qu'on veut exprimer³.

1. L'optatif, en pareil cas, n'est pas plus obligatoire qu'il ne l'est en général dans le style indirect.

EX. : SOPH., *Aj.*, 741 sq. : τὸν ἄνδρ' ἀπηύδα Τεῦκρος ἔνδοθεν στήγης | μὴ 'ξω παρήκειν, πρὶν παρὼν αὐτὸς τύχη (cf. ci-dessus, p. 554, n. 3). — XÉN., *Cyr.*, II, 2, 8 : εἶπον μηδένα τῶν ὀπίσθεν κινεῖσθαι πρὶν ἂν ὁ πρόσθεν ἡγήται.

2. Sur l'origine de cette conjonction, les savants ne sont point d'accord. Autrefois on enseignait que εἰ (ép. et dor. αἰ, cf. hom. αἶ κε, αἶ κεν) est issu de *sra-i*, locatif du réfléchi employé en fonction de relatif (cf. osque *svai*, ombre. *sve*. *σφεῖ, *φεῖ, cf. la glose d'Hesychius : βαίχαν. Κρήτες, c.-à-d. « les Crétois disent βαίχαν [= φαῖ κεν], au lieu de εἶ κεν ») et l'on ajoutait que le latin *si* (anc. *sei*) se rattache à la même racine. Aujourd'hui on considère que le latin *si* est le locatif singulier du pronom démonstratif **so-* (le même qu'on a dans *ip-se*). Quant à εἰ, les uns le rattachent à la même racine que le latin, les autres le rapprochent du lithuanien *jėi*, « si », locatif du pronom qui en latin a donné *i-se* ; cette dernière explication ne me paraît pas rendre compte de la présence de *s* dans *si*. En tous cas, on est d'accord pour voir dans la particule εἰ comme dans la particule *si*, le locatif singulier d'un pronom démonstratif signifiant « en cette façon, ainsi ». Comment l'idée conditionnelle est-elle entrée dans ces deux mots ? Sans doute par suite du tour hypothétique des phrases où εἰ et *si* étaient employés et par l'influence de l'optatif, dont εἰ était souvent suivi en grec, ou du subjonctif, qui accompagnait souvent *si* en latin. Sur le sens conditionnel de εἰ, voy. M. BAKAL, *Annuaire de la Société pour l'encouragement des Études grecques*, 1883, p. 135 sqq. La syntaxe primitive de εἰ a fait l'objet d'un important travail de L. LASKO, *der homer. Gebrauch der Partikel εἰ* : I. *Einleitung und εἰ mit dem Opt.* (1872). II. *Εἰ κεν mit Optat. und εἰ ohne Verbum finitum* (1873 : *Abh. der sächs. Ges. d. Wiss. philos. hist. Classe*, 1874). Leipzig, 1872-3.

3. Pour désigner la proposition conditionnelle on se sert parfois de l'expression : « proposition antécédente » ou « protase » (πρότασις), la proposition principale étant alors désignée sous le nom de « proposition conséquente » ou « apodose » (ἀπόδοσις). Le mot πρότασις, terme philosophique signifiant « proposition » et même « prémisses (d'un syllogisme) » a été pris par les rhéteurs grecs dans le sens restreint de « première partie d'une période » ; on l'entend ici dans le sens de « première partie d'une période conditionnelle ». Quant au terme de ἀπόδοσις, il est employé par Denys d'Halicarnasse pour signifier « proposition en relation avec une proposition antérieure » appelée, on vient de le voir, πρότασις. Voy. A. BAILLY, *Dict. grec-français*, art. πρότασις et ἀπόδοσις.

526. — Et et si dans une proposition conditionnelle. — Il peut se présenter trois cas.

- 1° On suppose que la condition se trouve remplie;
- 2° La supposition est présentée comme une simple idée;
- 3° La supposition est contraire à la réalité.

527. — La condition est supposée remplie. — Dans ce cas, le grec et le latin sont d'accord pour employer l'indicatif de tous les temps dans la proposition conditionnelle, et, à la proposition principale¹, les modes des propositions indépendantes, selon l'idée qu'il s'agit d'exprimer.

En grec, la négation est μή dans la proposition conditionnelle².

Ex. : HOM., *Il.*, I, 564 : **εἰ δ' οὕτω τοῦτ' ἐστίν, ἐμοὶ μέλλει φίλον εἶναι.** — EUR., *frag.*, 294 : **εἰ θεοὶ τι δρῶσιν αἰσχρὸν, οὐκ εἰσὶν θεοί.** — PLAT., *Phædr.*, 228 a : **εἰ ἐγὼ Φαῖδρον ἀγνοῶ, καὶ ἑαυτοῦ ἐπιλέλησμαι· ἀλλὰ γὰρ οὐδέτερά ἐστι τούτων³.** *Rep.*, 408 c : **εἰ μὲν (Ἀσκληπιὸς) θεοῦ ᾗν, οὐκ ᾗν αἰσχροκερδής· εἰ δ' αἰσχροκερδής, οὐκ ᾗν θεοῦ.** — DEM., XXIII, 54 : **εἰ δὲ ἐκεῖνος ἀσθενέστερος ᾗν, ἑαυτῷ τοῦ πάθους αἴτιον ἡγήσατο.**

TÉR., *Andr.*, 322 : **si id facis, hodie postremum me vides.** — CIC., *de Div.*, II, 8, 21 : (divinatio), **si fato omnia fiunt, nihil nos admonere potest, ut cautiores simus.** *De Orat.*, II, 40, 172 : **si bona existimatio divitiis præstat et pecunia tanto opere expetitur, quanto gloria magis est expetenda?** *P. Dej.*, 5, 13 : (Dejotarus) **Pharsalico prælio facto a Pompejo discessit; vel officio, si quid debuerat, vel errori, si quid nescierat, satisfactum esse duxit.** — SALL., *Orat. C. Licini Macri*, § 11 : **quæ profecto in cassum agebantur, si prius quam vos serviendi finem illi dominationis facturi erant.**

SOPH., *Ant.*, 98 : **ἀλλ' εἰ δοκεῖ σοι, στεῖχε.** *Phil.*, 526 : **ἀλλ' εἰ δοκεῖ, πλέωμεν, ὁρμάσθω ταχύς.** — ARIST., *Gren.*, 579 : **χάκιστ' ἀπολοίμην, Ἐανθίαν εἰ μὴ φιλῶ.**

1. Nous considérons ici la proposition principale comme indépendante.

2. Pour l'emploi de la négation dans les propositions conditionnelles du latin, voy. ci-après (emploi de **si non** ou de **nisi**). § 540.

3. Cet exemple prouve que, dans le cas dont nous nous occupons, il n'est pas nécessaire que la condition supposée remplie soit conforme à l'opinion véritable de celui qui parle. Ce que Platon a marqué dans cette phrase, c'est qu'il y a une relation certaine entre la condition qu'il suppose remplie et la conséquence qui doit en résulter, sans se préoccuper de la question de savoir si, en réalité, la condition se trouve remplie ou non. De même en latin, quand on dit **si Deus est, mundum conservat**, on veut simplement exprimer ceci, c'est que la providence divine est une conséquence nécessaire de cette supposition : l'existence de Dieu.

SALL., *Cat.*, 52, 5 : **si ista, quæ amplexamini, retinere voltis, expergiscimini aliquando et capessite rem publicam** (cf. *ib.*, 52, 32 sq.). — CIC., *de Orat.*, II, 40, 171 : **si ærarii copiis et ad belli adjumenta et ad ornamenta pacis utimur, vectigalibus serviamus.** *De Re publ.*, I, 7, 12 : **si qui sunt, qui philosophorum auctoritate moveantur, audiant eos, quorum summa est auctoritas apud doctissimos homines et gloria.** In *Cat.*, 4, 4, 7 : **decernatur, si placet** (cf. SALL., *Jug.*, 85, 17; T.-LIVE, XXII, 53, 11; TAC., *Agr.*, 46, 1, etc.).

CIC., *ad Fam.*, XVI, 13 a, 1 : **ne sim salvus, si aliter scribo ac sentio** (cf. *ad Fam.*, VII, 13, 1).

PLAT., *Apol.*, 25 b : πολλή γὰρ ἂν εὐδαιμονία εἴη περὶ τοὺς νέους, εἰ εἰς μὲν μόνους αὐτοὺς διαφθείρει οἱ δ' ἄλλοι ὠφελούσιν.

CIC., *de Sen.*, 19, 67 : **quid timeam, si aut non miser post mortem aut beatus etiam futurus sum?** *De Div.*, I, 16, 29 : **esto : fuerit hoc censoris, si judicabat (eum) ementitum (esse).** T.-LIVE, III, 21, 4 : **miser, si vana vestra auctoritas ad plebem est.** XXXV, 16, 6 : **ad hæc Antiocho responderi velim, si ex æquo disceptatur et non belli causa quæritur.** Etc.

DÉM., XVIII, 223 : καίτοι τότε τὸν Δημοκλέην τὸν ταῦτα γράφοντα καὶ τὸν Ὑπερίδην. εἴπερ ἄληθῆ μου νῦν κατηγορεῖ, μᾶλλον ἂν εἰκότως ἢ τόνδ' ἐδίωκεν.

PLAUTE, *Trucul.*, IV, 2, 35 : **si volebas participari, auferres dimidium domum.** — CIC., *p. Sest.*, 24, 54 : **si meis incommodis lætabantur, urbis tamen periculo commoverentur** (cf. ci-dessus, § 336). Etc.

REMARQUES. — I. On a vu ci-dessus que dans le cas particulier des propositions conditionnelles dont nous nous occupons ici, le grec et le latin emploient l'indicatif de tous les temps à la proposition conditionnelle.

Il en résulte que le grec et le latin peuvent employer **εἰ** et **si** avec le *futur*, toutes les fois que la condition se rapporte à l'avenir.

Toutefois, en grec, **εἰ** joint à l'indicatif futur² s'emploie surtout dans les *menaces*³.

1. Pour l'emploi de εἴπερ au lieu de εἰ, voy. ci-après, REM. II, p. 560.

2. On verra ci-dessous (§ 528) que le grec emploie aussi une autre forme pour exprimer que la condition se rapporte à l'avenir : en effet à la locution latine **si hoc facies** le grec répond par εἰ τοῦτο ποιήσεις et par ἂν τοῦτο ποιῇς. En général on se sert de la première forme, quand on mettrait en français « si jamais tu fais cela » et la seconde, quand on veut dire : « s'il l'arrête de faire cela » c'est-à-dire quand on veut faire entendre que, s'il y a des chances [pour que l'action se fasse, du moins on n'est pas tout à fait sûr qu'elle se fasse. Mais souvent aussi il n'y a aucune différence de sens entre les deux constructions; il n'y a qu'une différence d'usage : la seconde est plus souvent employée que la première.

3. Voy. GILDERSLERRE dans les *Trans. of American Phil. Assoc.* for 1876, p. 13.

Ex. : SOPH., *Anl.*, 93 : **εἰ** ταῦτα λέξεις, ἐχθαρεῖ μὲν ἐξ ἐμοῦ. — EUR., *fragm.*, 5 : **εἰ** μὴ καθέξεις | γλῶσσαν, ἔσται σοι κακί. — PLAT., *Apol.*, 28 c : **εἰ** τιμωρήσεις Παιτρόκλη τῷ ἐταίρῳ τὸν νόμον καὶ Ἐκτορα ἀποθάνεις, αὐτὸς ἀποθανεῖ. Etc.

Mais en latin l'emploi du futur cas est *obligatoire*¹. Remarquez de plus que le latin, préoccupé de marquer avec précision le rapport de temps qu'il y a entre la proposition subordonnée et la proposition principale (cf. ci-dessus, § 255 et cf. p. 269, n. 1), emploie souvent le *futur antérieur* dans la proposition conditionnelle, pour indiquer que l'action signifiée est logiquement antérieure à celle de la proposition principale.

Ex. : CIC., *de Orat.*, II, 30, 131 : **si** orator erit in moribus ac voluntatibus civium suorum hospes, non multum ei loci proderunt illi, ex quibus argumenta promuntur. *De Re publ.*, VI, 23, 25 : alte spectare **si** voles atque hanc sedem et æternam domum contueri neque te sermonibus vulgi dederis nec in præmiis humanis spem posueris rerum tuarum : suis te oportet illecebris ipsa virtus trahat ad verum decus. *P. Mil.*, 34, 93 : **si** mihi re publica bona frui non licuerit, at carebo mala. Etc.².

II. Il a été dit ci-dessus qu'en employant **εἰ** ou **σι** avec l'indicatif de tous les temps, le grec et le latin marquaient simplement que la condition est supposée remplie, abstraction faite de ce qui peut être l'opinion véritable de celui qui parle.

Néanmoins cette forme de phrase est aussi celle que l'on emploie en grec et en latin, lorsque l'opinion de celui qui parle est bien que la condition énoncée se trouve en effet remplie. Il y a donc des cas où **εἰ**, **σι** ne signifient pas seulement si, mais bien s'il est vrai que, du moment que, puisque.

Toutefois, en pareil cas, on emploie plus volontiers, en grec **εἴπερ**³ et en latin *siquidem*.

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 7, 9 : Κλέαρχος ὥδ' ὅς τις ἤρετο τὸν Κύρον· οἷε γάρ σοι, ὦ Κύρε, μαχεῖσθαι τὸν ἀδελφόν; Νῆ Δί', ἔφη ὁ Κύρος, **εἴπερ** γε Δαρείου καὶ Παρυσάτιδος ἐστὶ παῖς, ἐμὸς δὲ ἀδελφός, οὐκ ἀμαχεῖ ταῦτα ἐγὼ λήψομαι⁴.

1. On trouve quelquefois dans la langue populaire **σι** avec l'indicatif présent là où *régulièrement* on attendrait l'indicatif futur.

Ex. : TAC., *Ad.*, 231 : **nisi** eo (Cyprum) ad mercatum venio, damnum maximum est. Cf. T.-LIVE, XXIII, 47, 5. Etc.

Mais il ne faut pas confondre cette irrégularité avec l'emploi fort *correct* du présent dans certaines phrases où il est nécessaire de marquer qu'on suppose que telle ou telle condition se réalise, non pas dans un avenir plus ou moins éloigné, mais *tout de suite* :

Ex. : CIC., *Phil.*, 7, 6, 19 : **si** bellum *omittimus* (« aujourd'hui ») **pace** nunquam *fruemur*. — T.-LIVE, XXV, 38, 20 : **si** diem *proferimus* (si *aujourd'hui* nous ajournons la bataille) **et** hesternæ eruptionis fama (cf. ci-dessus, p. 229, 6°) **contemni desierimus** (« nous cessons d'ici à quelques jours »). **periculum est ne omnes duces, omnes copiae conveniant**. Cf. XXIII, 13, 11-12 (« si nous voulons maintenant, si *maintenant* nous laissons passer l'occasion »); XXIII, 5, 15; XXIV, 22, 17. Etc.

2. L'impératif étant, pour le sens, rapporté au futur, on trouve des phrases comme celles-ci :

CIC., *p. Sest.* 13, 31 : **si** in exponendis vulneribus illis de me ipso plura dicere *videbor, ignoscite*. *De Re publ.*, I, 19, 32 : **si** me audietis, adolescentes, *solem alterum ne metueritis*. Etc.

3. Du sens de « s'il est bien vrai que, si toutefois », on passe aisément à celui de « quand même » « quoique » ; de là l'emploi particulier que font de **εἴπερ** Homère et les poètes dramatiques (cf. HORN., II., VII, 117; *Od.*, I, 167 sq.; etc.).

4. Il y a des cas où **εἴπερ** a tout à fait la valeur d'une particule causale.

Ex. : XÉN., *Anab.*, VI, 1, 26 : ἐγὼ, ὦ ἄνδρες, ἤδομαι μὲν ὑπ' ὑμῶν τιμώμενος, **εἴπερ** ἀνδρωπός εἰμι, κτλ.

CIC., *Tusc.*, I, 23, 54 : principium extinctum nec ipsum ab alio renascetur nec ex se aliud creabit, *si quidem* necesse est a principio oriri omnia. *De Am.*, 24, 89 : molesta veritas, *si quidem* ex ea nascitur odium, quod est venenum amicitiae.

III. Les propositions conditionnelles *ironiques* commençant par εἰ μὴ ἄρα, nisi forte, nisi vero¹, à moins que cependant... se mettent toujours à l'indicatif.

Ex. : XÉN., *Mém.*, I, 2, 8 : πῶς ἂν ὁ τοιοῦτος ἀνὴρ διαφθεῖροι τοὺς νέους ; εἰ μὴ ἄρα ἢ τῆς ἀρετῆς ἐπιμέλεια διαφθορά ἐστίν. Etc.

CIC., *Tusc.*, IV, 23, 51 : hæc cum constituta sunt iudicio atque sententia, tum est robusta illa et stabilis fortitudo, *nisi forte*, quæ vehementer, acriter, animose fiunt, iracunde fieri *suspiciamur* (cf. *p. Rosc. Am.*, 29, 82 ; *de Off.*, II, 18, 62 ; *p. Mil.*, 7, 17, etc.). Cf. SALL., *Cat.*, 20, 17 ; QUINT., II, 3, 6, etc.

CIC., *p. Sull.*, 9, 28 : plenum forum est eorum hominum quos ego a vestris cervicibus depuli, a meis non removi, *nisi vero* paucos fuisse arbitramini, qui conari aut sperare possent se tantum imperium posse delere (cf. *in Verr.*, II, 5, 9, 24 ; *p. Mil.*, 3, 8 ; 5, 14 ; 7, 19, etc.).

528. — Le grec pouvant, grâce à l'emploi de ἂν avec le subjonctif, exprimer une action éventuelle, on conçoit que, dans une proposition conditionnelle se rapportant à l'avenir, on trouve ἐάν² avec le *subjonctif* (présent ou aoriste³), pour exprimer une hypothèse que celui qui parle considère comme pouvant se réaliser, *le cas échéant*⁴.

La proposition principale peut avoir tous les modes que comportent les propositions indépendantes, mais en particulier l'indicatif futur⁵ et l'impératif, l'optatif quelquefois, enfin le potentiel, modes qui par leur fonction se rapportent à l'avenir, comme l'indicatif futur.

1. Ajoutez *nisi* tout seul, employé ironiquement pour *nisi forte* (cf. PLAUTE, *Aul.*, III, 3, 13 ; CIC., *p. Rosc. Am.*, 50, 147 ; etc.).

2. 'Εάν est pour εἰ ἂν qu'on trouve bien (sous la forme ἐάν) sur certaines inscriptions attiques de la fin du quatrième siècle av. J.-C., mais qui ne se rencontre jamais dans les œuvres littéraires. La forme ἐάν est inconnue à Homère, qui cependant, à côté de εἰ κε (αἴ κε) ou εἰ κεν (αἴ κεν), emploie parfois ἤν, contraction de ἐάν. A côté de ἐάν, les inscriptions fournissent quelques rares exemples de ἂν qu'on trouve dans les éditions de Thucydide, de Platon et de Démosthène, mais elles n'offrent aucun exemple de ἤν.

3. Le subjonctif aoriste répond très souvent au futur antérieur latin employé comme il a été dit ci-dessus, p. 560, Rem. I. Mais il peut arriver aussi que le subjonctif aoriste soit employé, au lieu du subjonctif présent, pour marquer que l'on considère l'action indépendamment de sa durée. Enfin, pour certains verbes dont l'aoriste exprime l'entrée de l'action dans la réalité (cf. ci-dessus, § 258), le subjonctif aoriste conserve naturellement ce sens particulier.

4. 'Εάν avec le subjonctif est à peu près synonyme de εἰ avec l'indicatif futur. Cf. ci-dessus, p. 559, n. 2. Chez Homère, le subjonctif tout seul s'emploie avec εἰ (dans le même sens que εἰ κε ou ἤν) à la proposition conditionnelle.

Ex. : HOM., *Il.*, XXII, 86 sq. : ... εἰ περ γὰρ σε κατακτάνη, οὐ σ' ἔτ' ἔγωγ' | χλαύσομαι ἐν λεχέεσσι. Cf. *Il.*, I, 341 ; V, 258 ; XII, 223 ; 245 ; *Od.*, I, 204 ; V, 221 ; XII, 348.

Les poètes dramatiques ont imité cette construction homérique.

Ex. : SOCR., *Aj.*, 496 : εἰ γὰρ θάνης καὶ τελευτήσας ἀφῆς... *Œd. à Col.*, 1443 : δυστάλαινα τῶρ' ἐγὼ εἰ σου στερηθῶ.— ARIST., *Chév.*, 698 sq. : ... εἰ μὴ σ' ἐπαράγω | ἐκ τῆσδε τῆς γῆς, οὐδέποτε βιώσομαι. Etc.

Dans Thucydide (VI, 21), il faut vraisemblablement corriger εἰ ξυστώσιν en ἤν ξυστώσιν, qui est d'ailleurs la leçon de quelques manuscrits inférieurs.

5. Chez Homère, cet indicatif futur peut être remplacé par le subjonctif avec κε ou ἂν.

Ex. : *Il.*, I, 324 : εἰ δέ κε μὴ δώησιν, ἐγὼ δέ κεν αὐτὸς ἔλωμαι.

Ex. : HOM., *Il.*, II, 364 sq. : εἰ δέ κεν ὥς ἔρξης καὶ τοὶ παύωνται Ἀχαιοί, | γνώσῃ ἔπειθ' ὅς θ' ἡγεμόνων κακὸς ὅς τέ νυ λαῶν (cf. *Od.*, XVII, 549, etc.). — PLAT., *Gorg.*, 503 d : εἰ ζήτης καλῶς, εὐρήσεις. *Protag.*, 310 a : χάριν εἶσομαι, εἰ ἀκούητε. *Laches*, 201 c : ἤζω παρὰ σέ αὐριον, εἰ θεὸς ἐθέλῃ. XÉN., *Anab.*, IV, 5, 8 : εἰ τι φάγωσιν, ἀναστήσονται. VII, 3, 11 : εἰ δέ τις ἀνθίστηται, σὺν ὑμῖν πειρασόμεθα χειροῦσθαι. — DÉM., IV, 50 : εἰ μὴ νῦν ἐθέλωμεν ἐκεῖ πολεμεῖν αὐτῷ, ἐνθάδ' ἴσως ἀναγκασθόμεθα τοῦτο ποιεῖν. — ISOCR., VIII, 18 : ἦν γὰρ ταῦτα καλῶς ὀρισώμεθα, ἄμεινον βουλευσόμεθα καὶ περὶ τῶν ἄλλων.

HOM., *Il.*, III, 281 sqq. : εἰ μὲν κεν Μενέλαον Ἀλέξανδρος καταπέφνη, | αὐτὸς ἔπειθ' Ἑλένην ἐχέτω καὶ κτήματα πάντα, | ἡμεῖς δ' ἐν νήεσσι νεώμεθα ποντοπόροισιν. — XÉN., *Cyr.*, V, 4, 30 : καὶ χρῶ αὐτοῖς, εἰ δέ τι. *Ib.*, III, 2, 13 : ἦν μὲν πόλεμον αἰρήσῃ, μηκέτι ἦκετε δεῦρο ἄνευ ὀπλων, εἰ σωφρονεῖτε. ἦν δὲ εἰρήνης δοκῇτε δεῖσθαι, ἄνευ ὀπλων ἦκετε. ὥς δὲ καλῶς ἔξει τὰ ὑμέτερα, ἦν φίλοι γένησθε, ἐμοὶ μελήσει.

ARIST., *Gren.*, 586 sqq. : ἀλλ' ἦν σε τοῦ λοιποῦ ποτ' ἀφέλωμαι χρόνου, | ... κἀκιστ' ἀπολοίμην.

SOPH., *Oed. R.*, 216 sqq. — XÉN., *Anab.*, II, 4, 19 : οὐδὲ γὰρ εἰ πολλὰ γέφυραι ὦσιν, ἔχοιμεν εἰς ὅποι φυγόντες ἡμεῖς σωθῶμεν. Etc.

REMARQUES. — I. Ce qui, en latin, correspond à cette construction c'est l'emploi du futur ou du futur antérieur dans la proposition conditionnelle (voy. ci-dessus, § 527, REM. I).

II. Pour l'emploi de εἰ avec le subjonctif dans une proposition conditionnelle signifiant une action qui se répète, voy. ci-après, § 532, 1°, a.

529. — La supposition est présentée comme une simple idée. — Quand la personne qui parle veut exprimer formellement que la supposition est une *simple conception* de son esprit, un *simple produit de son imagination*, le latin et le grec emploient chacun le mode qui sert spécialement à donner à l'expression le ton d'*incertitude* qui convient en pareil cas².

1° *En grec*, on emploie εἰ avec l'*optatif* dans la proposition conditionnelle, et à la proposition principale le *mode potentiel* (optatif avec ἄν).

1. L'optatif avec ἄν ou potentiel équivalent à un futur atténué (cf. ci-dessus, § 316) : au lieu de signifier « telle chose arrivera », il signifie : « telle chose peut arriver. »

2. Ce qui, en français, correspond à peu près à cette forme de phrase, c'est dans la proposition principale, l'emploi du conditionnel présent pris dans le sens du futur, et, dans la proposition conditionnelle, l'emploi de l'imparfait de l'indicatif : « Si le monde s'écroulait un jour (ou si le monde venait à s'écrouler), cela n'effrayerait pas le sage. »

La négation est **μή** dans la proposition conditionnelle, **οὐ** dans la proposition principale.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 255 sqq. : ἡ **κεν** γηθήσαι Πρίαμος Πριάμοιό τε παῖδες, | ἄλλοι τε Τρῶες μέγα **κεν** **κεχαροῖατο** θυμῷ, | **εἰ** σφῶιν τάδε πάντα **πυθοῖατο** μαρναμένοιν (cf. *Il.*, VII, 28; *Od.*, III, 223; etc.). — ESCHYLE, *Prom.*, 1011 *Weckl.* : εἴης φορητὸς οὐκ ἂν, **εἰ** πράσσοις καλῶς. *Agam.*, 37 sq. : ...οἶκος δ' αὐτός, **εἰ** φθογγὴν λάβοι, | σαφέστατ' ἂν λέξειεν... — PLAT., *Phéd.*, 68 b : οὐ πολλὴ ἂν ἀλογία εἴη, **εἰ** φοβοῖτο τὸν θάνατον ὁ τοιοῦτος; — XÉN., *Anab.*, VII, 7, 11 : οὐδὲ γὰρ ἂν Μήδοκος με ὁ βασιλεὺς ἐπαινοίη, **εἰ** ἐξελαύνοιμι τοὺς εὐεργέτας. *Cyr.*, II, 1, 8 : οὐδ' **εἰ** πάντες ἔλθοιεν Πέρσαι, πλῆθει γε οὐχ ὑπερβαλοίμεθ' ἂν τοὺς πολεμίους. — ISOCR., II, 8 : **εἰ** δέ τις τοὺς κρατοῦντας τοῦ πλῆθους ἐπ' ἀρετὴν προτρέψειεν, ἀμφοτέρους ἂν ὀνήσειε. — DÉM., LVII, 11 : πῶς οὖν οὐκ ἂν οἰκτρότατα πάντων ἐγὼ πεπονθῶς εἴην, **εἰ** ἐμὲ ψηφίσαιντο εἶναι ξένον; Etc.¹.

REMARQUES. — I. Les Attiques font un grand usage de cette forme de phrase conditionnelle : « par politesse, ils expriment volontiers, comme des idées purement personnelles et n'ayant de valeur d'abord que pour la personne qui parle, soit des maximes générales admises de tout le monde, soit des suppositions dont la réalisation peut être considérée comme possible². »

1. Homère emploie quelquefois εἴ γε avec l'optatif dans la proposition conditionnelle; il y a aussi chez lui un exemple de εἴ περ ἂν (*Il.*, II, 597). Cette construction irrégulière, qui ne se retrouve pas ailleurs, est un des traits caractéristiques de la syntaxe homérique.

Ex. : HOM., *Il.*, IX, 141 sq. : εἰ δέ κεν Ἄργος ἰκθίμεθ' Ἀχαικόν, οὐθαρ ἀρούρης; | γαμβρός κεν μοι ῥοι... (cf. IX, 283; *Od.*, XII, 345; XIX, 589. Etc.).

Il serait subtil de chercher une différence entre ce tour et le tour régulier par εἰ et l'optatif. Voy. les exemples chez LAMON, *Partikel ei*, pp. 185-186.

Il ne faut pas confondre cet emploi irrégulier de εἴ γε chez Homère avec un petit nombre de constructions très correctes dans lesquelles on a εἴ avec le potentiel, parce que la phrase resterait conditionnelle, même si l'on retranchait εἴ.

Ex. : DÉM., XX, 62 : οὐκοῦν αἰσχρόν, εἰ μέλλοντες μὲν εὖ πάσχειν συκοφάντην ἂν τὸν ταῦτα λέγονθ' ἤγοῦσθε, ἐπὶ τῷ δ' ἀπελίσθαι τὰς τῶν προτέρων εὐεργετῶν δωρεὰς ταῦτα λεγόντων ἀκούσεσθε, *m. à m.* « donc ce serait une honte si, tandis que touchant un service à recevoir, vous traiteriez un tel orateur de sycophante, vous deviez, touchant des récompenses à retirer à d'anciens bienfaiteurs, écouter favorablement ce même langage ».

C'est pour une raison analogue que l'on trouve le mode irréel avec ἂν dans une proposition conditionnelle comme celle-ci :

DÉM., XIX, 172 : ἐπεὶ, εἰ μὴ διὰ τὸ τοῦτους βούλεσθαι σῶσαι, ἐξώλης ἀπολοίμην καὶ προώλης, εἰ προσλαθὼν γ' ἂν ἀγρύροιν πᾶν πολὺ μετὰ τούτων ἐπρέσβευσα, « car, si ce n'eût été dans l'intention de sauver (les prisonniers), puis-je souffrir mille morts, si j'aurais été ambassadeur avec ces gens-là, oui, quelque argent que je dusse en retirer ».

Comme le fait remarquer M. Weil, la particule ἂν a sa raison d'être dans cette dernière phrase : car elle subsisterait, si la phrase n'était plus sous la dépendance de εἰ. On aurait : προσλαθὼν γ' ἀγρύροιν πᾶν πολὺ οὐκ ἂν ἐπρέσβευσα μετὰ τούτων.

Mais ces constructions sont très rares et GOODWIN, *ouv. cité*, § 506, a tort de donner comme exemples des phrases dont le texte est mal établi, comme PLAT., *Protag.*, 329 b et DÉM., IV, 18.

2. E. KOENIG, *Gramm. grecque*, § 114, 3 (trad. Rouff., p. 443, librairie A. Colin et C^{ie}).

II. Ce genre de phrase peut aussi s'employer pour formuler une supposition dont la réalisation est impossible, mais que l'imagination conçoit fortement.

Ex. : SOPH. *Él.*, 548 : **φαίη δ' ἄν ἡ θανοῦσά γ', εἰ φωνήν λάβοι**, elle dirait comme moi celle qui n'est plus, si (maintenant) elle prenait la parole. Cf. DÉM., XX, 87 : **σκοπεῖτε δὴ καὶ λογίσασθ' ἐν ὑμῖν αὐτοῖς, εἰ τινες τούτων τῶν τελευτηκότων λάθοιεν** τρόπῳ τινὶ τοῦ νυνὶ γιγνομένου πράγματος αἰσθησιν, ὡς ἄν εἰκότως ἀγανακτήσειαν. Etc.

III. On a vu ci-dessus que dans cette forme de phrase conditionnelle, c'est le potentiel qu'on trouve en général à la proposition principale. Néanmoins, si l'on veut donner au reste de la phrase un caractère plus affirmatif, on peut employer l'indicatif.

Ex. : PINDARE, *Isthm.*, 4 (5), 14 : **πάντ' ἔχεις¹, εἰ σε τούτων μοῖρ' ἐφίκοιτο** καλῶν. *Pyth.*, 1, 81 : **καίρῳ εἰ φθέγγαιο**, μείων **ἐπεται** μῶμος ἀνθρώπων. — HÉR., I, 32 : **οὐχ ὁ μέγα πλούσιος** μᾶλλον τοῦ ἐπ' ἡμέρην ἔχοντος ὀλβιώτερός **ἐστι**, **εἰ μὴ οἱ τύχῃ ἐπίσποιτο** πάντα καλὰ ἔχοντα τελευτῆσαι εὖ τὸν βίον. — DÉM., XVIII, 21 : **εἰ γὰρ εἶναι τι δοκοίη** τὰ μάλιστα ἐν τούτοις ἀδίκημα, οὐδέν **ἐστι** δήπου πρὸς ἐμέ. Etc.

IV. Par conséquent, on emploie aussi l'indicatif à la proposition principale, quand on veut marquer qu'il n'en saurait être autrement, quoique l'hypothèse ait été énoncée à l'optatif.

Ex. : DÉM., XXIV, 35 : **εἰ γὰρ εἴησαν** δύο τινὲς ἐναντίοι νόμοι, καὶ τινες ἀντίδικοι παρ' ὑμῖν **ἀγωνίζονται** ἢ περὶ δημοσίων ἢ περὶ ἰδίων πραγμάτων, **ἀξιοῖται δ'** ἑκάτερος νικᾶν μὴ τὸν αὐτὸν δεικνύων νόμον, οὗτ' ἀμφοτέροις **ἐνὶ δήπου** | ψηφίσασθαι, πῶς γάρ; οὔτε θατέρῳ ψηφίζομένους εὐόρκεῖν· παρὰ γὰρ τὸν ἐναντίον, ὄντα δ' ὁμοίως κύριον, ἡ γνώσις **συμβαίνει**. *γμ. 502*

2° *En latin*, on emploie **si** avec le subjonctif présent ou parfait² à la proposition conditionnelle, et à la proposition principale le subjonctif (*présent, parfait, aoriste* ayant le sens d'un *présent*)³ correspondant à l'optatif grec avec ἄν (mode potentiel)⁴.

Ex. : PLAUTE, *Men.*, 640 : **pol haut rogem te, si sciam**. — CIC., *de Nat. deor.*, III, 32, 81 : **dies deficiat, si velim numerare, quibus bonis male evenerit, quibus improbis optime**. *De Fin.*, II, 48, 59 : **si scieris** aspidem occulte latere uspiam et velle aliquem imprudentem super eam assidere, cujus mors tibi emolumentum futura sit; **improbe feceris, nisi monueris, ne assideat**. *De Off.*, III, 25, 95 : **si gladium**

1. L'emploi du présent dans ces formes de phrases a quelque analogie avec celui dont il a été question ci-dessus (§ 228) : il équivaut à un futur.

Or, dans l'ancienne langue, on trouve aussi, en pareil cas, le futur de l'indicatif ou l'impératif à la proposition principale.

Ex. : HOM., *Il.* X, 222 : ... ἄλλ' εἰ τίς μοι ἀνὴρ ἄμ' ἔποιτο καὶ ἄλλος, | μᾶλλον θαλπωρὴ καὶ βαρσαλεώτερον **ἔσται** (cf. XX, 100 sqq.).

2. Le subjonctif *parfait* s'emploie si l'on veut marquer qu'on suppose qu'à tel moment de l'avenir telle chose soit un *fait accompli*.

3. Voy. ci-dessus, p. 285, § 278 (avec la REM.).

4. Voy. ci-dessus, p. 331 et suiv., § 322, 1 et 2 (avec les REMARQUES).

quis apud te sana mente *deposuerit* (parfait), *repetat* insaniens; reddere peccatum *sit*, officium non reddere. *Ib.*, I, 17, 57: omnes omnium caritates patria una complexa est, pro qua quis bonus *dubitet* mortem oppetere, *si ei sit* profuturus? — T.-LIVE, VI, 14, 4: tum vero ego... nequiquam hac dextra Capitolium Arcemque *servaverim* (parfait, cf. § 332, 2°, REM. II, p. 333), *si civem commilitonemque meum... in servitutem ac vincula duci videam*. Etc.¹.

REMARQUES. — I. Cette forme de phrase peut s'employer pour formuler une supposition dont la réalisation est impossible, mais que l'imagination conçoit fortement.

Ex. : T.-LIVE, XXXIX, 37, 3 : *si existat*² hodie ab inferis Lycurgus, *gaudeat* ruinis eorum et... *dicat*. Etc.

II. Dans la langue *archaïque* et chez les *poètes*, on trouve quelquefois, soit dans la proposition conditionnelle, soit dans la proposition principale, le *présent* du subjonctif employé là, où, d'après la règle qui sera donnée § 530, il faudrait l'imparfait, parce qu'il s'agit d'une hypothèse contraire à la réalité.

Ex. : TÉR., *Andr.*, 276 : *haud verear, si in te sit solo situm*, je serais aujourd'hui sans inquiétude, si cela ne dépendait que de toi.

On trouve même des exemples comme ceux-ci, où le potentiel et l'irréel sont réunis dans la même phrase sans différence de sens appréciable.

Ex. : LUCR., I, 356-7 : *quod nisi inania sint* (hypothèse toujours actuelle : par conséquent, il faudrait *essent*), *qua corpora quæque valerent* | *transire* *haud ulla fieri ratione videres*. — VIRG., *Géorg.*, IV, 146 sqq. : *atque equidem, extremo ni jam sub fine laborum* | *vela traham et terris festinem advertere proram*, | *forsitan et, pingues hortos quæ cura colendi* | *ornaret, canerem, biferique rosaria Pæsti*. Etc.³.

1. On voit, par ces exemples, que le latin emploie le subjonctif potentiel dans la proposition conditionnelle toutes les fois qu'il s'agit d'exprimer une supposition par rapport à l'avenir et qu'on veut en même temps donner à l'expression ce ton d'incertitude que marque en français l'emploi de l'imparfait de l'indicatif avec « si ».

2. Il ne faut pas confondre cet emploi du potentiel en parlant du présent avec celui qu'on trouve dans d'autres propositions pour formuler une supposition dont la réalisation *actuelle* est impossible, du moment qu'on la fait pour l'avenir.

Ex. : CIC., *de Sen.*, 23, 83 : *si quis deus mihi largiatur* (« s'il arrivait qu'un dieu m'accordât un jour »), *ut ex hac ætate repuerascam et in cunis vagiam, valde recusem*. *De Off.*, III, 5, 22 : *sic, si unusquisque nostrum ad se rapiat commoda aliorum detrahatque quod cuique possit emolumenti sui gratia, societas hominum et communitas evertatur necesse est*. Etc.

Dans ces deux exemples et dans d'autres semblables l'emploi du potentiel est conforme à la règle, puisqu'il s'agit d'une supposition faite pour l'avenir.

De même la supposition peut être considérée comme rapportée à l'avenir dans un certain nombre de passages semblables à celui-ci :

CIC., *p. Cat.*, I, 1 : *si quis, iudices, forte nunc adsit ignarus legum...* *miretur profecto*, « si quelqu'un venait à entrer dans cette assemblée ignorant des lois..., il s'étonnerait à coup sûr... ».

Enfin, il y a bien des cas où il peut être à peu près indifférent de se servir du potentiel ou de l'irréel (cf. ci-après, § 530).

Ex. : CIC., *in Cat.*, I, 8, 19 : *hæc si tecum... patria loquatur, nonne impetrare debeat...*? (« s'il arrivait que la patrie te tint ce langage, etc. »). (Cf. *Div. in Cæc.*, 5, 19 : *Sicilia tota, si una voce loqueretur, hoc diceret* (« voici le langage que la Sicile tiendrait aujourd'hui, si elle avait une bouche pour te parler »).

3. Cette incorrection est étrangère à la prose de l'époque classique. Les prétendus exemples qu'on croit pouvoir citer s'expliquent tout naturellement, si l'on prend garde que la supposition y est certaine-

III. On a vu ci-dessus (§ 529, 2°, p. 564) que, dans la forme de phrase conditionnelle dont nous nous occupons ici, c'est le *potentiel* qu'on trouve en général à la proposition principale. Néanmoins, si l'on veut donner au reste de la phrase un caractère plus affirmatif, on peut employer l'indicatif.

Ex. : PLAUT., *Pseud.*, 291 : *atque adeo, si facere possim* (à supposer que je puisse le faire), *pietas prohibet*. *Amph.*, 336 : *non edepol nunc, ubi terrarum sim, scio, si quis roget*. — CIC., *de Fin.*, I, 19, 72 : *sapiens non dubitat, si ita melius sit*¹, *migrare de vita*. — CÉS., *de Bell. Gall.*, VI, 11, 4 : *suos quisque opprimi et circumveniri non patitur neque, aliter si faciat, ullam inter suos habet auctoritatem*. — SALL., *Cat.*, 58, 6 : *diutius in his locis esse, si maxime animus ferat, frumenti egestas prohibet*². Etc.

530. — La supposition est contraire à la réalité. — Quand la personne qui parle veut exprimer que la supposition est *contraire à la réalité*, le latin et le grec emploient chacun le mode qui exprime la non-réalité³.

1° *En grec*, on emploie *ei* avec l'indicatif *imparfait* (plus-que-parfait) ou *aoriste* dans la proposition conditionnelle, et, à la proposition principale, le mode *irréel* (imparfait ou aoriste avec *ǣν*).

La négation est *μή* dans la proposition conditionnelle, *οὐ* dans la proposition principale.

a) *L'imparfait* dans la proposition conditionnelle répond à l'imparfait français, et, à la proposition principale, l'*imparfait accompagné de ǣν* répond à notre conditionnel *présent* proprement dit.

ment rapportée à l'avenir. Dans d'autres cas, le subjonctif présent s'explique par le style indirect : c'est ainsi que dans son édition de Salluste, Wirz explique la première phrase du discours de Memmius :

Jug. 31, 1 : *Multa me dehortantur a vobis, Quirites, ni studium rei publicæ omnia superet*.

Il faut entendre : « *Multa me quasi his verbis dehortantur* : Desiste, Memmi, *populi res curare, ni studium rei publicæ omnia superat*. » Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 339, n. 1.

1. Peut-être y a-t-il ici un cas particulier et faut-il entendre : « *s'il se dit* que cela vaut mieux ainsi. » Le subjonctif s'expliquerait alors à la proposition conditionnelle par l'emploi du style indirect dans le sens large du mot. Voyez, ci-après n. 2.

2. Il ne faut pas confondre ces exemples avec d'autres comme celui-ci :

CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 7, 7 : *si vim faciat neque pareat, interfici jubet*,

dans lesquels la proposition principale résume les paroles ou la pensée d'une personne désignée précédemment et, par conséquent, soumet la proposition conditionnelle aux règles du style indirect. Mise au style direct la phrase de César deviendrait : *si vim faciet neque parebit, eum interfice*, par application de la règle § 527, REX. I. On voit donc que les subjonctifs *faciat* et *pareat* ne sont pas de même nature que ceux dont il est parlé à la REX. III.

3. Ce qui, en français, correspond à cette forme de phrase, c'est, dans la proposition principale, l'emploi du conditionnel présent ou du conditionnel passé, et, dans la proposition conditionnelle, l'emploi de l'imparfait ou du plus-que-parfait de l'indicatif.

La difficulté qu'éprouvent les commençants à employer correctement les modes dans les propositions conditionnelles grecques ou latines vient de ce qu'ils ne distinguent pas soigneusement les deux idées bien nettes cependant que signifie le conditionnel français improprement appelé présent. En réalité, cette forme verbale peut se rapporter au présent ou à l'avenir et l'on ferait bien de distinguer dans toutes les grammaires françaises un conditionnel *présent* et un conditionnel *futur*.

Quand je dis : « Si j'avais un ami, je serais heureux », cela peut vouloir dire ou bien : « Si actuellement j'avais un ami, je serais heureux » ou bien : « Si un jour j'avais un ami, je serais heureux. » Le latin et le grec ont un mode spécial pour chacune des deux idées : au conditionnel *présent* correspond le mode *irréel* (cf. ci-dessus, § 530), au conditionnel *futur* correspond le *potentiel* (cf. ci-dessus, § 529).

EX. : SOPH., *El.*, 556 : **εἰ δέ μ' ὥδ' αἰεὶ λόγους | ἐξηρχες, οὐκ ἂν ἦσθα** λυπηρὰ κλύειν. — HÉRODOTE, I, 120 : καὶ νῦν **εἰ** φοβερὸν **τι ἐνωρῶμεν, πᾶν ἂν σοι προεφράζομεν.** — PLAT., *Phéd.*, 73 a : λέγουσι πάντα ἢ ἔχει· καίτοι : **εἰ μὴ ἐτύγγανεν** αὐτοῖς ἐπιστήμη ἐνοῦσα, **οὐκ ἂν οἰοί τ' ἦσαν** τοῦτο ποιεῖν. *Rep.*, 489 b : πολὺ **ἂν** θαυμαστότερον **ἦν, εἰ ἐτιμῶντο.** — XÉN., *Cyr.*, I, 2, 16 : ταῦτα **οὐκ ἂν ἐδύναντο** ποιεῖν, **εἰ μὴ καὶ διαίτη μετρίαν ἐχρῶντο.** — ISOCR., VI, 87 : οὐχ οὕτω δ' **ἂν** προθύμως ἐπὶ τὸν πόλεμον ὑμᾶς **παρεκάλουν, εἰ μὴ τὴν εἰρήνην ἐώρων** αἰσχροὺς ἐσομένην. Etc.

- b) L'*aoriste* ou l'*imparfait* dans la proposition conditionnelle répond au plus-que-parfait français et, à la proposition principale, l'*aoriste* ou l'*imparfait accompagné de ἂν* répond à notre conditionnel *passé*.

On choisit l'*imparfait* ou l'*aoriste*, selon que l'on mettrait l'*imparfait* ou l'*aoriste*, si la phrase, au lieu d'être conditionnelle, était affirmative.

α) IMPARFAIT EN PARLANT DU PASSÉ.

EX. : SOPH., *Oed. à Col.*, 951 : καὶ ταῦτ' **ἂν οὐκ ἔπρασσον, εἰ μὴ μοι** πικρὰς αὐτῷ τ' ἄρᾳς **ἤρατο** (phrase affirmative : il lançait des imprécations contre moi ; voilà pourquoi je *faisais* cela). — THUC., I, 9, 4 : οὐκ **ἂν** (ὁ Ἀγαμέμνων)... νήσων... **ἐκράτει, εἰ μὴ τι καὶ ναυτικὸν εἶχεν** (phrase affirmative : Agamemnon *possédait* une marine ; voilà pourquoi il *avait* des flottes dans son empire). PLAT., *Gorg.*, 516 e : οὕτοι, **εἰ ἦσαν** ἄνδρες ἀγαθοί, ὥς σὺ φῆς, **οὐκ ἂν ποτε ταῦτα ἔπασχον** (phrase affirmative : il n'y *avait* pas d'hommes bons, voilà pourquoi ils *souffraient* ainsi). — XÉN., *Mém.*, I, 1, 5 : (ταῦτα) οὐκ **ἂν προέλεγεν, εἰ μὴ ἐπίστευεν** ἀληθεύσειν (phrase affirmative : il *était* sûr de dire la vérité, c'est pourquoi il *prédissait* l'avenir ainsi)¹.

β) AORISTE EN PARLANT DU PASSÉ.

EX. : EUR., *Hipp.*, 657 sq. : **εἰ μὴ γὰρ ὀρκοῖς... ἠρέθην, | οὐκ ἂν ποτ' ἔσχον** μὴ οὐ τὰδ' ἐξεῖπείν πατρί (phrase affirmative :

1. Voici la phrase tout entière : τίς οὐκ ἂν ὁμολογήσειε τὸν Σωκράτην βούλεσθαι (= ὅτι ἐβούλετο) μὴτ' ἡλίθιον μὴτ' ἀλαζδὼνα φαίνεσθαι τοῖς συνοῦσιν; ἐδόκει δ' ἂν ἀμφοτέρω, εἰ προαγορεύων ὥς ὑπὸ θεοῦ φαινόμενα κατὰ ψευδόμενος ἐφαίνετο· ὁ δὲ οὖν, ὅτι οὐκ ἂν προέλεγεν, εἰ μὴ ἐπίστευεν ἀληθεύσειν.

On voit que l'emploi de l'*imparfait* dans la proposition *ἐδόκει δ' ἂν*... *εἰ*... *ἐφαίνετο*, est déterminé comme dans la dernière proposition par l'idée exprimée dans la proposition qui sert de prémisses au raisonnement : « Socrate ne *voulait* passer aux yeux de ses disciples, ni pour un imbécile ni pour un charlatan. » On pourrait rendre en français de la manière suivante la fin du raisonnement : « Or il *méritait* ce double reproche si, dans ce qu'il prétendait lui avoir été révélé par un dieu, on *pouvait* le convaincre de mensonge ; donc il est évident que s'il *prédissait* l'avenir c'est qu'il *était* sûr de dire la vérité. » Cette traduction de la phrase grecque montre que l'emploi de l'*imparfait* est parfaitement naturel.

j'ai été enchaîné par mes serments, aussi ai-je été empêché de tout raconter à mon père). — PLAT., *Apol.*, 32 d : καὶ ἴσως ἂν διὰ ταῦτ' ἀπέθανον, εἰ μὴ ἡ ἀρχὴ διὰ ταχέων κατελύθη (phrase affirmative : cela n'a pas été une cause de mort, parce que le gouvernement a été renversé). — DÉM., IV, 5 : εἰ τοίνυν ὁ Φίλιππος τότε ταύτην ἔσχε τὴν γνώμην..., οὐδὲν ἂν ὦν νυνὶ πεποίηκεν ἔπραξεν, οὐδὲ τοσαύτην ἐκτήσατο δύναμιν (phrase affirmative : Philippe a fait ce qu'il a fait et il a acquis cette énorme puissance, parce qu'il n'a pas eu cette idée, etc.).

REMARQUES. — I. A la règle générale ci-dessus énoncée, il convient d'ajouter ceci :

1° En parlant du passé, l'*imparfait* s'emploie en général, au lieu de l'*aoriste*, quand il s'agit d'une action qui implique une idée de *durée*. Ainsi εἶχον ἂν correspond à la fois à *haberem* et à *habuissem*, je posséderais et j'aurais possédé.

2° En parlant du présent, l'*aoriste* s'emploie en général, au lieu de l'*imparfait*, quand l'action supposée se conçoit sans aucune idée de durée.

EX. : PLAT., *Gorg.*, 453 c : εἰ ἐτύγγανόν σε ἐρωτῶν, τίς ἐστι τῶν ζωγράφων Ζεῦξις, εἰ μοι εἶπες ὅτι ὁ τὰ ζῶα γράφων, ἀρ' οὐκ ἂν δικαίως σε ἡρόμην ὁ τὰ ποῖα τῶν ζώων γράφων καὶ ποῦ¹;

3° Enfin avec les verbes dont il a été question ci-dessus (§ 258) il est nécessaire d'employer l'*aoriste* (et non l'*imparfait*), quand on veut exprimer l'idée de mise en acte ou d'entrée dans une situation.

L'*aoriste* ἔσχον ἂν exprime donc, à l'occasion, l'idée d'entrer en possession : *acciperem* ou *accepissem*, je recevrais ou j'aurais reçu.

Voyez aussi un exemple comme celui-ci :

XÉN., *Hell.*, III, 4, 18 : ἐπερρώσθη δ' ἂν τις καχεῖνο ἰδὼν, on aurait repris courage à voir aussi cela.

II. Le *plus-que-parfait* étant avec le parfait dans le même rapport que l'*imparfait* avec le présent (cf. ci-dessus, § 247), il ne remplace l'*imparfait* que dans les cas où, pour marquer l'idée d'un présent, l'on se servirait, en grec, d'un parfait.

EX. : ISOCR., V, 56 : λοιπόν δ' ἂν ἦν ἡμῖν ἔτι περὶ τῆς πόλεως διαλεχθῆναι τῆς ἡμετέρας, εἰ μὴ προτέρα τῶν ἄλλων τὴν εἰρήνην ἐπεποίητο (= λοιπόν δ' οὐκ ἔστιν ἡμῖν... διαλεχθῆναι, διότι προτέρα... τὴν εἰρήνην πεποίηται).

2° En latin, on emploie *si* avec le *subjonctif imparfait* ou *plus-que-parfait* dans la proposition conditionnelle, et, à la proposition principale, le mode irréel (*imparfait* ou *plus-que-parfait* du *subjonctif*).

a) Si avec l'*imparfait* du *subjonctif* correspond le plus souvent au *si* français construit avec l'*imparfait* de l'indicatif et employé en parlant du présent².

1. Dans cet exemple emprunté à Kock, *Gramm. grecque*, § 114, 4, Rem. 1 (trad. Rouff. p. 446), les deux aoristes εἶπες et ἡρόμην expriment une action qui se rapporte au présent.

2. Il ne faut pas oublier que *si* avec l'*imparfait* peut exprimer une vérité générale, qui, si la phrase était affirmative, serait rendue par le présent de l'indicatif.

EX. : « Si la mort faisait peur, L. Brutus ne serait pas mort sur le champ de bataille » (phrase affirmative : « La mort ne fait pas peur : aussi L. Brutus est-il mort sur le champ de bataille »).

EX. : PLAUTE, *Asin.*, 592 : **aliquanto amplius valerem, si hic maneres** (cf. *Pseud.*, 640; etc.). — CIC., *de Fin.*, I, 3, 7 : **si plane sic verterem Platonem aut Aristotelem, ut verterunt nostri poetæ fabulas, male, credo, mererer de meis civibus, si ad eorum cognitionem divina illa ingenia transferrem.** *Id.*, I, 43, 41 : **eximiæ pulchræque virtutes nisi voluptatem efficerent, quis eas aut laudabiles aut expetendas arbitraretur?** Etc.

REMARQUE. — Toutefois il peut arriver que *si* avec l'imparfait du subjonctif corresponde au *si* français employé avec le *plus-que-parfait* de l'indicatif (cf. ci-dessus, § 337, p. 337 et suiv.)¹.

EX. : TÉR., *Ad.*, 106-7 : **si esset unde id fieret, | faceremus** (phrase affirmative : non *erat* unde id fieret : idcirco non *faciebamus*). — CIC., *Orat.*, 9, 29 : qui (Pericles) **si tenui genere uteretur, nunquam ... fulgere, tonare, permiscere Græciam dictus esset** (phrase affirmative : non tenui genere *utebatur* : ideo *fulgere ... dictus est*). *In Verr.*, II, 2, 1, 3 : non tam facile opes Carthaginis tantæ **concidissent, nisi Sicilia, illud et rei frumentariæ subsidium et receptaculum, classibus nostris pateret** (phrase affirmative : facile opes Carthaginis ... *concederunt*, quia Sicilia ... *classibus nostris patebat*). *P. Arch.*, 7, 16 : Africanus, Lælius, Furius, Cato ille senex profecto, **si nihil ad percipiendam colendamque virtutem litteris adjuvarentur, nunquam se ad earum studium contulissent** (phrase affirmative : propterea quod ... *litteris adjuvabantur*, se ad earum studium *contulerunt*). Etc. — T.-LIVE, II, 56, 14 : violatusque esset tribunus, ni et contio omnis atrox coorta ... **esset et concursus in forum ex tota urbe concitatus multitudinis fieret** (phrase affirmative : pœne violatus est tribunus : sed contio ... *coorta est* et concursus in forum ex tota urbe ... *fiebat*). Etc.

b) *Si* avec le *plus-que-parfait* du subjonctif correspond au *si* français construit avec le *plus-que-parfait* de l'indicatif².

EX. : TÉR., *Andr.*, 808 : **si id scissem, nunquam huc tetulissem pedem.** — CIC., *de Inv.*, I, 47, 87 : **si venisses ad exercitum, a tribunis militaribus visus esses; non es autem ab his visus; non es igitur profectus ad exercitum.** *Tusc.*, II, 2, 4 : in Græcia philosophia tanto in honore nunquam **fuisset,**

mors si timeretur, non L. Brutus in prælio concidisset (Cic., *Tusc.*, I, 37, 89). Cf. Cic., *de Sen.*, 6, 19 : **consilium, ratio, sententia nisi esset in senibus, non summum consilium majores nostri appellassent senatum** (phrase affirmative : consilium, ratio, sententia *est* in senibus : ideo summum consilium majores nostri *appellaverunt* senatum). Etc.

1. Pour se rendre compte de la légitimité de cette construction, il suffit de remplacer la phrase conditionnelle par une phrase affirmative : supposant le fait réalisé, il suffit de voir si la phrase qui servirait à le constater pourrait avoir ou non l'imparfait de l'indicatif.

2. Ou au plus-que-parfait du subjonctif employé dans une proposition conditionnelle au lieu de l'indicatif. En effet, on sait qu'on peut dire en français : « si j'eusse aimé », au lieu de « si j'avais aimé », de même que dans la proposition principale on peut dire : « j'eusse aimé » au lieu de : « j'aurais aimé. » La construction du subjonctif est un emprunt fait au latin.

nisi doctissimorum contentione vigeret. De Div., I, 51, 116 : aurum et argentum, æs, ferrum frustra natura genuisset, nisi eadem docuisset, quemadmodum ad eorum venas perveniretur. Etc.

REMARQUE. — Des règles § 529 et § 530 il résulte d'une part, que *si* ne devrait être suivi du subjonctif *présent* (mode potentiel) que dans le cas où l'on aurait en français *si* accompagné de l'imparfait de l'indicatif, la proposition principale étant au conditionnel *futur*, et, d'autre part, que *si* ne devrait être suivi de l'imparfait du *subjonctif* (mode irréel) que dans le cas où l'on aurait en français *si* accompagné de l'imparfait de l'indicatif, la proposition principale étant au conditionnel *présent*¹.

Néanmoins on trouve *exceptionnellement* l'imparfait du subjonctif² là où il faudrait régulièrement le présent.

Ex. : CIC., *Tusc.*, I, 41, 98 : *quanta delectatione autem afficerer, cum Palamedem, cum Ajacem, cum alios iudicio iniquo circumventos convenirem* (le sens est : « si après ma mort je pouvais me rencontrer et m'entretenir avec Palamède » ; l'hypothèse se rapporte donc à l'avenir et l'irréel est tout à fait inattendu ici³). — TAC., *Ann.*, XII, 37 : *supplicium mei oblivio sequeretur* (il faudrait *sequatur*) : *at si incolumem servaveris, æternum exemplar clementiæ ero. Etc.*

531. — *En grec*, les indicatifs ἤν, ἔδει, etc., et *en latin*, les indicatifs *poteram, debebam*, etc., peuvent s'employer, quand le sens le demande, dans la proposition principale, même à côté d'une proposition conditionnelle au mode irréel.

1° Régulièrement, on ne devrait employer ainsi l'indicatif que dans les cas où il s'agit d'une possibilité ou d'une obligation indépendante de la condition exprimée (cf. ci-dessus, p. 304, REM. I, et p. 303, REM. I).

1. Les deux constructions peuvent d'ailleurs se rencontrer l'une à côté de l'autre, quand le sens le demande.

Ex. : CIC., *de Off.*, III, 5, 22 : *ut, si unumquodque membrum sensum hunc haberet, ut posse putaret se valere si proximi membri valetudinem ad se traduxisset* (hypothèse contraire à la réalité), *debilitari et interire totum corpus necesse esset : sic, si unusquisque nostrum ad se rapiat commoda aliorum detrahatque quod cuique possit emolumenti sui gratia* (hypothèse se rapportant à l'avenir), *societas hominum et communitas evertatur necesse est. Ib., III, 9, 39 : hæc est vis hujus anuli* (l'anneau de Gyges) *et hujus exempli : si nemo sciturus, nemo ne suspicaturus quidem sit, cum aliquid divitiarum, potentiæ, dominationis, libidinis causa feceris. si id dis hominibusque futurum sit semper ignotum, sisne facturus* (interrog. dir. : *faciasne*). *Negant id fieri posse. Nequaquam potest id quidem, sed quæro, quod negant posse, id si posset, quidnam facerent.*

Voy. O. RIEHMANN, *Synt. lat.*, § 205 bis, REMARQUE.

2. Pour le présent du subjonctif employé indifféremment au lieu de l'imparfait, voy. ci-dessus, p. 565, REM. II.

3. Il est d'autant plus inattendu que ce passage est traduit de Platon :

Apol., 41 a, b : ἔμοιγε... θαυμαστὴν ἂν εἶναι τὴν διατριβὴν αὐτόθι, ὅποτε ἐντύχοιμι Παλαμῆδει καὶ Αἴαντι, etc.,

et que dans le texte grec il y a, conformément à la règle, l'optatif avec ἂν (mode potentiel).

Voy. O. RIEHMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 342, n. 1.

Ex. : THUC., I, 38, 5 : **καλὸν δ' ἦν**, εἰ καὶ ἡμαρτάνομεν, τοῖσδε μὲν εἰζαὶ τῇ ἡμετέρᾳ ὀργῇ, ἡμῖν δὲ **αἰσχροὺς** βιάσασθαι τὴν τούτων μετριότητα. Etc.

CIC., *Phil.*, 2, 38, 99 : **omnibus eum contumeliis onerasti quem patris loco, si ulla in te pietas esset, colere debebas**. Etc.

2° Mais, en fait, il arrive *quelquefois*, en grec comme en latin, que par une extension *illogique* de cette construction on trouve ἦν, ἔδει, etc., **poteram, debebam**, etc., même dans les cas où la possibilité, l'obligation, etc., étant *subordonnées à une condition*, il faudrait régulièrement **ἂν ἦν, ἔδει ἂν**, etc., **possem, deberem**, etc. (cf. ci-dessus, p. 304, REM. II, et p. 304, REM. III).

Ex. : DÉM., IX, 6¹ : εἰ μὲν οὖν ἅπαντες ὡμολογοῦμεν Φίλιππον τῇ πόλει πολεμεῖν καὶ τὴν εἰρήνην παραβαίνειν, οὐδὲν ἀλλ' **ἔδει** (= ἔδει ἂν) τὸν παριόντα λέγειν καὶ συμβουλεύειν ἢ ὅπως ἀσφαλέστατα καὶ ῥᾶστί αὐτὸν ἀμυνόμεθα· ἐπειδὴ δ' οὕτως ἀτόπως ἔνιοι διακίενται, ὥστε... ἀνέχεσθαι τινῶν... λεγόντων..., ἀνάγκη φυλάττεσθαι καὶ διορθοῦσθαι περὶ τούτου. Etc.

CIC., *Tusc.*, III, 1, 2 : **quod si tales nos natura genuisset** (s'il était vrai, ce qui n'est pas, que la nature nous eût ainsi conformés en nous donnant le jour) **ut eam ipsam... perspicere... possemus, haud erat** (on attendait **esset**) **sane quod** (cf. ci-dessus, § 75, 4°, p. 77) **quisquam... doctrinam requireret**.

532. — Propositions conditionnelles marquant une idée de répétition. — Les propositions conditionnelles qui marquent la *répétition* d'une action sont soumises en grec et en latin aux mêmes règles qui régissent les propositions relatives et les propositions temporelles².

1° *En grec*, il faut distinguer deux cas :

- a) Quand l'action de la proposition conditionnelle n'est pas rapportée à un temps déterminé et que, par suite, elle n'est pas non plus rapportée spécialement au passé, on emploie **ἔάν** avec le *subjonctif présent* au sens de l'indicatif présent latin ou avec le *subjonctif aoriste*, au sens de l'indicatif parfait latin.

1. Je corrige ici l'erreur que j'ai commise ci-dessus (p. 304, REM. I) en considérant **ἔδει** comme employé d'une façon logique. Ce qui prouve qu'il n'en est rien et qu'il faudrait régulièrement **ἔδει ἂν**, parce que l'obligation est bien subordonnée à une condition, c'est la suite de la phrase : ἐπειδὴ δ' οὕτως ἀτόπως ἔνιοι διακίενται ὥστε... ἀνέχεσθαι, ἀνάγκη φυλάττεσθαι καὶ διορθοῦσθαι περὶ τούτου, ce qui revient à dire : « Si l'on était d'accord sur ce point que Philippe nous fait la guerre, l'orateur n'aurait d'autre obligation que de conseiller des mesures de défense ; *mais cela n'est pas*, et, dans l'état actuel des choses, comme on n'est pas d'accord, une autre obligation s'impose à lui. »

2. Voy. ci-dessus, §§ 411 (cf. p. 424, n. 3) ; 423, 2° ; 450. D'ailleurs dans toutes les constructions, dont on va lire quelques exemples, on remarquera que **εἰ** et **εἰ** ont plutôt la valeur de conjonctions temporelles que de conjonctions conditionnelles.

En pareil cas, le verbe de la proposition principale est ^{α)} au *présent* ou ^{β)} à l'*aoriste d'expérience* (cf. ci-dessus, § 260).

- α) Ex. : Eur., *Alc.*, 671 : ἦν ἐγγὺς **ἔλθῃ** θάνατος, οὐδεὶς βούλεται θνήσκειν. — HéR., I, 133 : ἦν μὲν **ᾄδῃ** καὶ νήφουσι, **χρέωνται** αὐτῷ· ἦν δὲ μὴ **ᾄδῃ**, **μετιεῖσι**. — Xén., *Cyr.*, V, 4, 35 : διατελεῖ μισῶν, οὐκ ἦν τίς τι αὐτὸν **ἀδικῇ**, ἀλλ' **ἐάν** τινα **ὑποπτεύσῃ** βελτίονα ἑαυτοῦ εἶναι. — Dém., II, 12 : ἅπας λόγος, **ἂν ἀπῇ** τὰ πράγματα, μάταιόν τι **φαίνεται** καὶ κανόν. XXIII, 69 : **ἐάν** δὲ **δόξῃ** τὰ δίκαια ἐγκαλεῖν καὶ **ἔλῃ** τὸν δεδρακότα τοῦ φόνου, οὐδ' οὕτω κύριος γίγνεται τοῦ ἀλόντος. XXIII, 76 : **ἐάν** λίθος ἢ ξύλον ἢ σίδηρος ἢ τι τοιοῦτον ἐμπεσὼν **πατάξῃ**, καὶ τὸν μὲν βαλόντ' **ἄγνοῃ** τις, αὐτὸ δ' **εἰδῇ** καὶ **ἔχῃ** τὸ τὸν φόνον εἰργασμένον, τούτοις ἐνταῦθα λαγχάνεται (la plainte contre ces objets est reçue par ce tribunal). Etc.

- β) Thuc., I, 70, 7 : ἦν δ' ἄρα τοῦ καὶ πείρα **σφαλῶσιν**, ἀντελπίσαντες ἄλλα **ἐπλήρωσαν** τὴν χρεῖαν. — Xén., *Cyr.*, I, 2, 2 : ἦν δὲ τις τούτων τι **παραβαίνει**, **ζημίαν** αὐτοῖς **ἐπέθεσαν**. Etc.

- b) Quand l'action qui se répète est formellement rapportée au passé, on emploie **εἰ** avec l'*optatif présent*, au sens de l'imparfait latin ou avec l'*optatif aoriste*, au sens du plus-que-parfait latin.

En pareil cas, le verbe de la proposition principale est ^{α)} à l'*imparfait* (avec ou sans ἄν) ou ^{β)} à l'*aoriste avec ἄν* (cf. ci-dessus, § 231, 2°, et § 302, 2°, p. 308).

- α) Ex. : Eur., *Alc.*, 755 : ἀλλ' **εἴ** τι μὴ **φέροιμεν**, ὥτρυνεν φέρειν. — HéR., I, 100 : **εἴ** τινα **πυνθάνοιτο** ὑβρίζοντα, τούτου ὅπως μεταπέμψαιτο, κατ' ἀξίην ἐκάστου ἀδικήματος **ἐδικαίεω**. — Xén., *Cyr.*, V, 3, 55 : **εἰ** δὲ τινὰς θορυβουμένους **αἰσθοίτο**, τὸ αἶτιον τούτου σκοπῶν κατασβεννύναι τὴν παραχὴν **ἐπειρᾶτο**. Cf. *Anab.*, IV, 5, 13; *Mém.*, IV, 2, 40. — Lys., XIII, 78 : ἐπειδὴ δὲ εἶδον αὐτὸν **τάχιστα**, συλλαβόντες ἄγουσιν ἀντικρυς ὡς ἀποκτενοῦντες, οὐπερ καὶ τοὺς ἄλλους **ἀπέσφαττον εἴ** τινα ληστήν ἢ κακοῦργον **συλλαβοῦν**. Etc.

Xén., *Mém.*, IV, 6, 13 : **εἰ** δὲ τις αὐτῷ περὶ τοῦ ἀντιλέγοι, ἐπὶ τὴν ὑπόθεσιν **ἐπανήγεν ἂν** πάντα τὸν λόγον.

Thuc., VIII, 66, 2 : **εἰ** δὲ τις καὶ ἀντείποι, εὐθὺς ἐκ τρόπου τινὸς ἐπιτηδείου **ἐτεθνήκει** (plus-que-parfait ayant la valeur d'un imparfait).

- β) Ex. : Thuc., VII, 71, 3 : **εἰ** μὲν τινες **ἴδοιεν** πῃ τοὺς σφετέρους ἐπικρατοῦντας, **ανεθάρσησάν τε ἂν** καὶ πρὸς ἀνάκλησιν θεῶν... **ἐτρέποντο**. Etc.

REMARQUES. — I. Dans les poèmes homériques on trouve déjà le subjonctif employé dans la proposition conditionnelle pour marquer une idée de répétition indéterminée. Le plus souvent *εἰ* n'est pas accompagné de *καί*¹.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 81 sqq. : *εἴ περ γάρ τε χόλον γε καὶ αὐτῆμαρ καταπέψῃ, | ἄλλ' (cf. ci-dessus, § 385, 1^o, REM. I c, p. 383) γε καὶ μετόπισθεν ἔχει κότον, ὄφρα τελέσῃ, | ἐν στήθεσσι ἐοῖσι* (cf. IV, 261 sqq. : XII, 238, etc.).

Mais on n'y rencontre qu'un *seul exemple* de l'optatif employé avec *εἰ* pour exprimer une idée de répétition rapportée au passé.

Ex. : HOM., *Il.*, XXIV, 768 sqq. : *ἀλλ' εἰ τίς με καὶ ἄλλος ἐνὶ μεγάροισιν ἐνίπτοι | δαέρων ἢ γαλῶν...*, | *ἀλλὰ σὺ τὸν γ' ἐπέεσσι παραιφύμενος κχτέρουες.*

II. Une phrase conditionnelle, qui *logiquement* devrait être considérée comme exprimant une action répétée, est quelquefois construite en grec avec l'indicatif (au lieu du subjonctif ou de l'optatif), quand celui qui parle ne veut pas donner à sa pensée une portée générale : en pareil cas, *εἰ* équivalant à pour le cas où et non à toutes les fois que.

Ex. : PINDARE, *Pyth.*, 4, 145 : *μοῖράϊ δ' ἀφίσταντ', εἰ τις ἔχθρα πέλει ὁμογύ- νοις, αἰδῶ καλύφαι* (cf. *Ol.*, I, 64)².

Ordinairement cette construction se rencontre avec *εἰ τις*, *εἰ τι*, etc.³.

Ex. : SOPH., *Trach.*, 943 sqq. : ... *εἰ τις δύο | ἢ καὶ τι πλείους ἡμέρας λογιζέται, | μήταιός ἐστιν.* — THUC., II, 37, 2 : *ἐλευθέρως δὲ... πολιτεύομεν...*, οὐ δι' ὀργῆς τὸν πέλας, *εἰ καθ' ἡδονὴν τι δρᾷ, ἔχοντες.* VII, 10, 1 : *καὶ εἰ τίς τι ἡρώτα, ἀπακρίνοντο.* — XEN., *Anab.*, V, 1, 16 : *καὶ τὰ μὲν ἀγώγιμα, εἰ τι ἦγον, ἐξαιρούμενοι φύλακας καθίστασαν.* V, 5, 14 : *καὶ εἰ τις αὐτοῖς φίλος ἦν τῶν βαρβάρων, τούτων ἀπειχόμεθα*⁴. Etc.

2^o *En latin*, on met régulièrement à l'indicatif⁵ les propositions conditionnelles qui marquent la répétition d'une action.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 21, 47 : *si quod erat grande vas aut majus opus inventum, læti afferebant ; si minus ejusmodi quippiam venari potuerant..., capiebantur patellæ, pateræ, turibula.* Etc.

1. C'est par imitation de la syntaxe homérique que les poètes dramatiques emploient quelquefois *εἰ* avec le subjonctif, en pareil cas.

Ex. : ESCHYLE, *Eum.*, 233 sq. (éd. Wecklein) : *δεινὴ γὰρ ἐν βροτοῖσι κὰν θεοῖς πέλει | τοῦ προστροπαίου μῆνις, εἰ προδῶ σφ' ἐκὼν* (cf. *Suppl.*, 95 sqq.). — SOPH., *Antig.*, 710 sq. : *ἀλλ' ἄνδρα. καὶ τις ἢ σοφός, τὸ μανθάνειν | πόλλ' αἰσχρὸν οὐδὲν καὶ τὸ μὴ τείνειν ἄγαν* (cf. *Aj.*, 521 ; *Œd. R.*, 198 ; 874 ; *Œd. a Col.*, 509).

2. Ce tour ne doit pas surprendre chez Pindare, qui, on l'a remarqué (voy. *Am. Journ. of Phil.*, t. III, p. 438) préfère l'indicatif avec *εἰ* à toutes les autres formes de la proposition conditionnelle.

3. Remarquez que *εἰ τις* équivalait à *ὅστις* et qu'avec *ὅστις* on peut employer l'indicatif, l'idée de répétition indéterminée étant suffisamment exprimée par la forme du relatif (cf. ci-dessus, § 412, 1^o, p. 425). Comparez en français : « *Quiconque croit* pouvoir compter sur deux jours ou encore sur plusieurs jours, est déraisonnable. »

4. Dans cette phrase *εἰ τις... τῶν βαρβάρων* n'est considéré que comme une périphrase destinée à exprimer l'idée du complément de *ἀπειχόμεθα*, de là sans doute l'emploi de l'indicatif ἦν, au lieu de l'optatif qu'on attendrait et qu'on trouve dans la proposition qui suit immédiatement : *τούς δὲ πολέμιους αὐτῶν, ἐφ' οὓς αὐτοὶ ἠγοῖντο, κακῶς ἐποιοῦμεν ὅσον ἐδυνάμεθα.*

On trouve aussi l'imparfait de l'indicatif employé à côté de l'optatif de répétition, sans qu'on puisse trouver d'autre raison à ce fait que le désir qu'éprouve tout écrivain d'éviter la monotonie en variant les tours.

Ex. : XEN., *Agés.*, 11, 3 : *ἐμίσει οὐκ εἰ τις κακῶς πάσχων ἡμύνετο, ἀλλ' εἰ τις εὐεργετού- μενος ἀχάριστος φαίνοιτο.*

5. Voyez ce qui a été dit ci-dessus, § 411, REM. I (p. 424, avec la note 3).

REMARQUES. — I. Toutefois, quand le verbe de la proposition conditionnelle qui contient une idée de *répétition* doit être à l'*imparfait* ou au *plus-que-parfait*, il *peut* être aussi, dans certains cas, au *subjonctif*.

Cet emploi illogique du subjonctif, inconnu au latin archaïque, assez rare chez Cicéron et chez César, devient fréquent en latin à partir de T.-Live¹.

Ex. : CIC., *de Orat.*, I, 54, 232 : *erat enim Athenis reo damnato, si fraus capitalis non esset, quasi pœnæ æstimatio.* — CÉS., *de Bell. civ.*, III, 110, 4 : *fugitivis ... certus erat Alexandriæ receptus : quorum si quis a domino prehenderetur, concursu militum eripiebatur.* — CORN. NÉP., *Agés.*, I, 3 : *sin is virilem sexum non reliquisset, tum deligebatur qui proximus esset propinquitate.* — T.-LIVE, III, 36, 8 : *decemviri judicia domi conflabant, pronuntiabant in foro : si quis collegam appellasset, ab eo, ad quem venerat, ita discedebat, ut pœniteret non prioris decreto stetisse* (cf. III, 50, 12; VIII, 8, 9; 11; IX, 6, 2; XXI, 50, 3; XXVI, 38, 5; XXXIX, 40, 6; XLIV, 29, 4).

II. Quand le verbe de la proposition conditionnelle exprimant une idée de *répétition* n'est ni à l'*imparfait* ni au *plus-que-parfait*, l'emploi du subjonctif au lieu de l'indicatif est tout à fait *incorrect*.

Ex. : TAC., *Germ.*, 17 : *tegumen omnibus sagum fibulæ aut, si desit, spina consertum.* *Ann.*, XIV, 14 : *mox ultro vocari populus Romanus laudibusque extollere, ut est vulgus cupiens voluptatum et, si eodem princeps trahat, lætum.*

533. — Propositions conditionnelles remplaçant des propositions complétives. — Après les verbes θαυμάζειν, s'étonner, ἄχθεσθαι, être importuné, supporter avec peine, ἀγανακτεῖν, s'indigner, αἰσχύνεσθαι, rougir, avoir honte, μέμψεσθαι, reprocher, δεινὸν ποιεῖσθαι, s'indigner. δεινὸν ἐστί, c'est une chose étrange, ἀγαπᾶν, être content, satisfait, φθονεῖν, être jaloux, αἰσχροὺν ἐστί, etc., c'est une honte, le grec emploie souvent une proposition conditionnelle avec εἰ, pour le cas où, au lieu d'une proposition complétive avec ὅτι.

Ce tour est une formule polie qui substitue une hypothèse à l'expression d'un fait réel : mais, comme chacune des propositions ainsi introduites équivaut, pour le sens, à une proposition affirmative, on trouve *ordinairement*, en pareil cas, les modes des propositions affirmatives (*indicatif, optatif avec ἄν ou mode potentiel, indicatif d'un temps historique avec ἄν ou mode irréel*)¹.

a) INDICATIF :

Ex. : HÉR., VII, 9 : *δεινὸν ἂν εἴη πρῆγμα, εἰ Σάκκας μὲν δούλους ἔχομεν, Ἕλληνας δὲ οὐ τιμωρησόμεθα.* — THUC., I, 35, 3 : *καὶ δεινὸν* (ce serait une chose étrange) *εἰ τοῖσδε... ἔσται πληροῦν τὰς ναῦς.* VI, 60, 4 : *δεινὸν ποιούμενοι... εἰ τοὺς ἐπιβουλεύοντας σφῶν τῷ πλήθει μὴ εἴσονται.* — PLAT., *Phéd.*, 95 a : *ἐθαύμαζον, εἴ τι ἔξει τις χρῆσασθαι τῷ λόγῳ αὐτοῦ.* *Laches*, 194 a : *ἀγανακτῶ, εἰ οὕτωςι ἂ νοῶ μὴ οἴος*

1. Pour l'emploi de la négation, voy. ci-après, § 538, p. 580.

τ' εἰμὶ εἰπεῖν. — XÉN., *Cyr.*, IV, 3, 3 : (Κῦρος) **κατεμέμφετο** καὶ αὐτὸν καὶ τοὺς συν αὐτῷ, **εἰ** οἱ ἄλλοι... **ἔδδουν**, κτλ.
— DÉM., XVIII, 160 : **αἰσχροὺν ἐστίν**, **εἰ** ἐγὼ μὲν τὰ ἔργα τῶν ὑπὲρ ὑμῶν πόνων ὑπέμεινα, ὑμεῖς δὲ μηδὲ τοὺς λόγους αὐτῶν **ἀνέξεσθε**. Etc.

b) OPTATIF AVEC ἄν :

EX. : PLAT., *Mén.*, 91 d : **τέρας λέγεις**, **εἰ**... οὐκ ἂν **δύναιντο** λαθεῖν.
— XÉN., *Cyr.*, III, 3, 37 : **ἀγαπητόν**, **εἰ** καὶ ἐξ ὑποβολῆς **δύναιντ' ἂν** (texte douteux) ἄνδρες ἀγαθοὶ εἶναι. *Agés.*, 1, 1 : οὐ γὰρ ἂν **καλῶς ἔχοι**, **εἰ**, ὅτι τελῶς ἀνὴρ ἀγαθὸς ἐγένετο, διὰ τοῦτο οὐδὲ **μειόνων ἂν τυγχάνοι** ἐπαίωνων.

c) INDICATIF D'UN TEMPS HISTORIQUE AVEC ἄν :

EX. : XÉN., *Mém.*, II, 3, 9 : **θαυμαστά γε λέγεις**, **εἰ** κύνα μὲν, **εἰ**... σοὶ... **ἐχαλέπαινον**, ἀμελήσας ἄν τοῦ ὀργίζεσθαι **ἐπειρῶ** εὖ ποιήσας **πραύνειν** αὐτόν, τὸν δὲ ἀδελφόν... οὐκ ἐπιχειρεῖς, κτλ.
— ESCHINE, I, 85 : **ἄτοπον ἂν εἴη**, **εἰ** μηδὲν ἐμοῦ λέγοντος αὐτοὶ βοᾷτε..., ἐμοῦ δὲ λέγοντος ἐπιλέλησθε καὶ μὴ γενομένης μὲν κρίσεως περὶ τοῦ πράγματος **ἦλω ἂν**, γεγονότος δὲ ἐλέγχου ἀποφεύζεται. — ISÉE, X, 12 : **θαυμαστὸν γὰρ ἂν ᾔην**, **εἰ** τὴν ἐμὴν μητέρα ἔχοντι... οὐκ ἂν οἶόν τε **ᾔην** τῶν ἐκείνης κυρίῳ γενέσθαι. Etc.

REMARQUES. — I. On trouve aussi quelquefois, en pareil cas, ἔάν avec le subjonctif employé, comme dans les propositions conditionnelles ordinaires, pour signifier une action future ou attendue.

EX. : ISOCR., *Ép.*, 6, 7 : μὴ **θαυμάζετε δ'**, ἄν τι **φαίνωμαι** λέγων. XV, 17 : **ἀγαπητόν** (s.-ent. ἐστίν) **ᾔην** ἐκλαβεῖν **δυνηθῶσι** τὸ δίκαιον. — DÉM., IX, 74 : **ἀγαπητόν** γὰρ **ἔάν** αὐτοὶ **σφύζωνται** τούτων ἐκίστοις, chacun de ces peuples doit s'estimer heureux, s'il se sauve lui-même. Etc.

II. L'optatif sans ἄν s'emploie quelquefois dans ces sortes de propositions après un verbe principal à un temps historique :

EX. : XÉN., *Cyr.*, II, 2, 3 : ἐγὼ ἀκούσας **ἠχθέσθην**, **εἰ** τι **μείον δοκοῖεν** ἔχειν.
— ISOCR., XIX, 20 : οὐδ'... **ἠγάπησα**, **εἰ** τοὺς οἰκείους τοὺς ἑαυτοῦ διασῶσαι **δυνηθείην**¹.

Ou dans une proposition faisant partie du style indirect :

EX. : ESCH., II, 157 : **ἐπέειπεν**... ὡς **δεινὸν εἴη**, **εἰ** ὁ μὲν... **μεγαλόφυχος γένοιτο**. Etc.

1. Dans l'exemple d'Isocrate, comme dans celui de Xénophon, l'optatif s'explique parce que la proposition dans laquelle il se trouve fait partie de la pensée du sujet principal. Ce qu'il y a de remarquable dans l'un et l'autre passage c'est que la proposition subordonnée y est traitée comme si elle était complétive (cf. ci-dessus, § 438, 2°, p. 431). On constate donc une fois de plus que, comme nous l'avons fait remarquer ci-dessus (§ 533), les auteurs se préoccupaient uniquement, en substituant εἰ à ὅτι, d'adoucir la rudesse de l'assertion : ils ne voyaient pas nécessairement, dans ces sortes de propositions, des propositions conditionnelles proprement dites. Toutefois ils pouvaient aussi à l'occasion les traiter comme des propositions conditionnelles, ce qui explique, par exemple le cas de la REX. I.

534. — Ce qui correspond en latin à ce tour grec, c'est l'emploi de *si* après les expressions qui signifient s'étonner : *miror si...*, *mirum est si...* (avec l'indicatif).

EX. : PLAUTE, *Pseud.*, 442 : *id nunc mirare, si patrissat filius?* —

CIC., *de Amic.*, 15, 54 : *miror, illa superbia et importunitate si quemquam amicum habere potuit.* *De Orat.*, II, 13, 55 : *minime mirum, si ista res adhuc nostra lingua illustrata non est.* *De Sen.*, 11, 25 : *quid mirum in senibus, si infirmi sunt aliquando.* — T.-LIVE, IX, 18, 40 : *miremur, si... fortuna variaverit?* Etc.

REMARQUE. — Dans la langue familière on trouve aussi *indignor si...* (SULPIC. chez CIC., *ad Fam.*, IV, 5; VAL.-MAX., III, 8, 7, Q.-CURCE, VI, 5, 11, etc.)¹.

535. — **Propositions conditionnelles elliptiques.** — En grec, comme en latin, les propositions conditionnelles se présentent souvent sous une forme elliptique.

1° Sans parler de l'ellipse très fréquente de l'indicatif présent du verbe être dans la proposition conditionnelle, il convient de remarquer qu'on rencontre fréquemment en grec εἴ τις, εἴ ποτε, εἴπερ ou εἴπερ ποτέ sans verbe exprimé. En pareil cas, il faut sous-entendre dans la proposition conditionnelle le verbe de la proposition principale en le mettant à la forme exigée par le sens.

EX. : PLATON, *Soph.*, 217 : αἰρήσει Θεαίτητον ἢ καὶ τῶν ἄλλων εἴ τις σοὶ κατὰ νοῦν (s.-ent. αἰρετέος ἐστίν). *Rép.*, 497 e : οὐ τὸ μὴ βούλεσθαι, ἣν δ' ἐγώ, ἀλλ' εἴπερ (s.-ent. διακωλύσει), τὸ μὴ δύνασθαι διακωλύσει. — DÉM., I, 6 : φημί δεῖν ἐθελῆσαι καὶ παροξυνθῆναι καὶ τῷ πολέμῳ προσέχειν, εἴπερ ποτέ (s.-ent. ἔδει), καὶ νῦν. Etc.².

2° Dans les oppositions indiquées par εἰ μὲν (ἐὰν μὲν)... εἰ δὲ μὴ... (cf. ci-après, § 539, 2°), il arrive fréquemment que le premier terme n'est pas suivi de la proposition principale qu'on attendrait logiquement. En pareil cas, on sous-entend, comme proposition principale, le verbe dont l'idée est suggérée par ce qui précède, en le mettant au temps, au mode et à la personne qu'exige le sens général.

EX. : PLATON, *Banq.*, 185 d : ἐὰν μὲν σοὶ ἐθέλῃ ἀπνευστὶ ἔχοντι πολὺν χρόνον παύεσθαι ἢ λύγξ (s.-ent. ἀπνευστὶ ἔξει)· εἰ δὲ μὴ,

1. Voy. *Zeitschrift f. G. W.*, 1881, p. 120. La construction ordinaire avec *indignari* est l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet (cf. CÉS., *de Bell. civ.*, III, 108; CIC., *de Inv.*, II, 56; SALL., *Jug.*, 31, 9 et voy. A. DREGER, *Hist. Synt.*, II, p. 293) ou une proposition complétive avec *quod* (cf. CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 19). L'emploi de l'infinitif seul après *indignari* est une construction propre à la langue de l'époque impériale (VELLEJUS PATERCULUS, VAL.-MAX., SEN., etc. cf. GROEGER, *Jahresbericht über lat. Lexikogr.*, 1880, p. 402 et 428 dans le *Jahresbericht de Bursian*).

2. C'est par suite d'une ellipse de même nature qu'après une proposition négative εἰ μὴ prend le sens de « hormis, excepté » (voy. ci-après, § 539, p. 582).

ὑδατι· ἀνακογχυλίασον. — XÉN., *An.*, VII, 7, 15 : **εἰ μὲν** σύ τι ἔχεις, ὦ Μηδόσαδες, πρὸς ἡμᾶς λέγειν (s.-ent. λέγε), **εἰ δὲ μή**, ἡμεῖς πρὸς σὲ ἔχομεν. *Cyr.*, VIII, 7, 24 : **εἰ μὲν** ἐγὼ ὑμᾶς ἱκανῶς διδάσκω οἷους δεῖ πρὸς ἀλλήλους εἶναι (s.-ent. καλῶς ἔχει)· **εἰ δὲ μή**, καὶ παρὰ τῶν προγεγεννημένων μανθάνετε.

536. — On rencontre, en latin comme en grec, certains emplois de **εἰ** ou de **si** qu'on traduit généralement par *pour voir si*. Mais cette traduction est inexacte, comme on va le voir.

1° *En grec, εἰάν (ἦν) suivi du subjonctif ou, après un temps secondaire, εἰ suivi de l'optatif signifient pour le cas où dans certaines phrases elliptiques dont les exemples qui suivent feront comprendre la nature.*

Ex. : HOM., *Od.*, II, 359 sq. (cf. I, 93 sqq.) : εἰμι γὰρ ἐς Σπάρτην... | νόστον πευσόμενος πατρὸς φίλου, **ἦν** που ἀκούσω (cf. ci-dessus, p. 402, avec la note 1). *Od.*, IX, 228 sqq. : ἀλλ' ἐγὼ οὐ πιθόμην... | ὅφρ' αὐτόν τε ἴδοιμι καὶ **εἴ** μοι ξείνια δοῖη (mais je ne les écoutai pas..., afin de voir le Cyclope [et de recevoir ses dons d'hospitalité] *pour le cas où* il m'en offrirait). Etc.¹. — SOPH., *Œd. à Col.*, 1769 sqq. : ...Θήβας δ' ἡμᾶς | τὰς ὠργυγίους πέμψον, **εἰάν** πῶς | διακωλύσωμεν ἰόντα φόνον | τοῖσιν ὁμαίμοις. — EUR., *Herc. fur.*, 278 : τῆς ἐμῆς γνώμης ἄκουσον, **ἦν** τι σοι δοκῶ λέγειν (entendez : ἵνα πειθῇ, ἦν τι σοι δοκῶ λέγειν). — HÉR., V, 30 : ἐδέοντο τοῦ Ἀρισταγόρεω, **εἴ** κως αὐτοῖσι παράσχοι (entendez : ἐδέοντο τοῦ Ἀρισταγόρεω παρασχεῖν αὐτοῖσι δύναμιν τινα, εἴ κως... παράσχοι) δύναν μιν τινα καὶ κατέλθοιεν ἐς τὴν ἑωυτῶν (cf. VI, 52; VII, 145; VIII, 6; IX, 14). — ARIST., *Ois.*, 120 sq. : ταῦτ' οὖν ἰκέται νῶ πρὸς σὲ δεῦρ' ἀφίγμεθα, | **εἴ** τινα πόλιν φράσειας ἡμῖν εὖερον (entendez : ἵνα φράσειας, εἴ τινα φράσειας, etc.). — THUC., I, 58, 1 : Ποτειδεῖται δὲ πέμψαντες... πρέσβεις, **εἴ** πῶς πείσειαν (= ἵνα πείσειαν, εἴ πῶς πείσειαν...). — PLATON, *Rép.*, 358 b : ἄκουσον καὶ ἐμοῦ, **εἰάν** σοι ταῦτ' ἀδοκῇ (pour le cas où tu serais du même avis que moi). Etc.².

1. Voy. dans GOODWIN, *ouv. cité*, § 487 et § 488, un grand nombre d'exemples empruntés à Homère et dans lesquels, suivant l'expression de Goodwin, l'*apodose* (cf. ci-dessus, p. 557, n. 3) est, comme dans les exemples ci-dessus, contenue dans la *protase*.

2. Il ne faut pas expliquer de la même manière des exemples comme celui-ci : THUC., III, 20, 1 : ἐπιβουλεύουσιν... ἐξελεῖν, **ἦν** δύνωνται βιάσασθαι. En effet, dans cette phrase et dans d'autres semblables la proposition conditionnelle fait partie de ce qu'on appelle le style indirect au sens large du mot. Thucydide résume les paroles des Platéens, qui, au style direct, seraient ainsi exprimées : « Il faut sortir d'ici et c'est ce que nous ferons, si nous pouvons forcer le passage ». Le grec dirait : « Si nous pouvons », en employant la forme de phrase notée ci-dessus, § 528. Il n'y a donc pas dans la phrase de Thucydide la même construction que dans les phrases citées précédemment, mais un cas particulier du style indirect, ἐξελεῖν, ἦν δύνωνται βιάσασθαι représentant ἐξελθωμεν, ἦν δυνώμεθα βιάσασθαι.

2° *En latin*, on trouve la même construction avec *si*. La conjonction *si* y est suivie du *subjonctif* parce que la proposition dans laquelle elle se trouve fait partie de la pensée du sujet de la proposition principale¹.

Ex. : CÍC., *ad Att.*, XIII, 22, 3 : *epistulam Cæsaris misi, si minus legisses* (entendez : *ut legeres, si minus legisses*). *Ib.*, XI, 9, 2 : *solvi (fasciculum), si quid ad me esset litterarum*. — CÉS., *de Bell. Gall.*, VI, 29, 4 : *L. Minucium Basilum cum equitatu præmittit, si quid celeritate itineris proficere possit*. VI, 37, 4 : *circumfunduntur hostes, si quem aditum reperire possent* (cf. VII, 55, 9). — VIRG., *En.*, I, 180 sqq. : *Æneas scopulum interea conscendit, et omnem | prospectum pelago late petit, Anthea si qua | jactatum vento videat*. Etc.

REMARQUES. — I. La même ellipse se rencontre aussi *en latin* pour *si* employé avec des verbes signifiant essayer ou attendre.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 8, 4 : *nonnunquam interdium, sæpius noctu, si percurrere possent, conati, operis munitione et militum concursu et telis repulsi hoc conatu destiterunt*. *De Bell. civ.*, I, 58, 1 : *remos... detergere si possent, contendebant*. *Ib.*, *ib.*, 83, 4 : *illi vadum fluminis Sicoris tentare, si transire possent*. *Fragm.*, 145, 6 : *tentemus, hoc modo si possimus omnium voluntates recuperare*. — CÍC., *Phil.*, 9, 1, 2 : *Ser. Sulpicius non recusavit, quo minus vel extremo spiritu, si quam opem rei publicæ ferre posset, experiretur*. — T.-LIVE, I, 57, 3 : *tentata res est, si primo impetu capi Ardea posset*. Etc.

CÉS., *de Bell. Gall.*, II, 9, 1 : *hanc (paludem) si nostri transirent, hostes expectabant* (cf. *ib.*, I, 5, 5 ; II, 34, 1). *De Bell. civ.*, III, 75, 3 : (Pompejus) *spectans* (al. *eadem expectans*) *si itinere impeditos perterritos apprehendere posset, exercitum e castris eduxit*. — CÍC., *ad Att.*, XVI, 2, 4 : *expectabamque, si quid de eo ad me scriberes*. Etc.

II. C'est de même qu'il faut expliquer en latin :

1° Certains tours où entre *ni*, qui peut alors se traduire par *pour le cas ... où... ne... pas...*

Ex. : T.-LIVE, XXVIII, 45, 4 : *non ego ignarus quid responsurus factururus esses quæsi, quippe cum præ te feras tentare te magis quam consulere senatum et, ni provinciam tibi quam volueris extemplo decernamus, paratam rogationem habeas*.

2° *Sive ... sive ...* signifiant pour le cas où ..., ou bien où :

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 32, 2 : *cum ad hostem proficisci constituisset, sive eum ex paludibus ... elicere sive obsidione premere posset*. Etc.

Il faut mettre à part un exemple comme celui-ci :

CÉS., *de Bell. civ.*, I, 81, 2 : *eo die tabernacula statui passus non est, quo paratiores essent ad insequendum omnes, sive noctu sive interdium percurrerent* dans lequel *sive... sive...* équivaut à *si vel... vel...* : ils tentaient de s'échapper soit de nuit, soit de jour.

1. C'est ce qu'on appelle le style indirect au sens large du mot. Cf. ci-après, § 632, p. 710.

537. — En grec et en latin, les propositions conditionnelles ne se présentent pas toujours sous la forme de propositions commençant par **εἰ** (ἐάν) ou **si** avec une des formes personnelles du verbe : l'idée peut en être exprimée de diverses manières :

1° Soit par un participe (souvent au génitif ou à l'ablatif absolu).

Ex. : HOM., *Od.*, I, 390 : καὶ κεν τοῦτ' ἐθέλοιμι Διὸς γε διδόντος ἀρέσθαι (= εἰ Ζεὺς διδοίη). — ESCH., *Sept.*, 195 : τοιαῦτά τ' ἄν γυναιξὶ συνναίων ἔχοις (= εἰ συνναίοις). — SOPH., *Ant.*, 185 : οὐδ' ἂν σιωπήσαιμι τὴν ἄτην ὁρῶν στείχουσιν ἀστοῖς (= εἰ ὁρώην). *Ib.*, 1255 : ἀλλ' εἰσόμεσθα δόμους παραστείχοντες (= ἔάν παραστείχωμεν). — ARIST., *Nuées*, 904 : πῶς δῆτα δίκης οὕσης (= εἰ δίκη ἐστίν) ὁ Ζεὺς οὐκ ἀπόλωλεν τὸν πατέρ' αὐτοῦ; *Ois.*, 1390 : σὺ δὲ κλύων εἰσεῖ τάχα (= ἔάν κλύης). — THUC., I, 10, 2 (οἶμαι...) Ἀθηναίων δὲ τὸ αὐτὸ τοῦτο παθόντων (= εἰ Ἀθηναῖοι... πάθοιεν) διπλάσιαν ἂν τὴν δύναμιν εἰκάζεσθαι ἀπὸ τῆς φανεράς ὅψεως τῆς πόλεως ἢ ἐστίν. VII, 28, 2 : καὶ ἐς φιλονεικίαν καθέστασαν τοιαύτην ἢν πρὶν γενέσθαι ἠπίστησεν ἂν τις ἀκούσας (= εἰ ἤκουσεν). — DÉM., XVIII, 228 : οὐ γὰρ ἂν μεταπεῖθιν ὑμᾶς ἐζήτει μὴ τοιαύτης οὕσης τῆς ὑπαρχούσης ὑπολήψεως (= εἰ μὴ τοιαύτη ἦν). XIX, 308 : ἐστὶν οὖν ὅπως ταῦτ' ἂν, ἐκεῖνα προεὶρηκώς, ὁ αὐτὸς ἀνὴρ μὴ διαφθαρεῖς (= εἰ μὴ διεφθάρη) ἐτόλμησεν εἰπεῖν. Etc.

CIC., *de Div.*, II, 71, 146 : cum mendaci homini, ne verum quidem dicenti, credere soleamus. *De Off.*, I, 44, 157 : magnitudo animi, remota communitate conjunctioneque humana, feritas sit quædam et immanitas. — T.-LIVE, XXI, 44, 4 : deditos (= qui si dediti essent) ultimis cruciatibus affecturi fuerunt. Etc.

2° Soit par une proposition relative (cf. ci-dessus, § 419) ;

3° Soit par une préposition suivie de son complément :

Ex. : THUC., VII, 13, 1 : ἡμῖν δ' ἐκ πολλῆς ἂν περιουσίας (= εἰ πολλὴν περιουσίαν εἶχομεν) νεῶν μόλις τοῦτο ὑπῆρχε, καὶ μὴ ἀναγκαζομένοις, ὥσπερ νῦν, πάσαις φυλάσσειν. — DÉM., XVIII, 49 : διὰ γε ὑμᾶς αὐτοὺς πάλαι ἂν ἀπολώλειτε, si cela n'avait dépendu que de vous seuls, il y a longtemps que vous auriez péri. Etc.

CIC., *de Off.*, II, 4, 15 : quid enumerem artium multitudinem sine quibus (= quæ nisi essent) vita omnino nulla esse potuisset. *De Amic.*, 7, 24 : stantes plaudebant in re ficta : quid arbitramur in vera (= si vera fuisset) facturos fuisse? Etc.

4° Soit enfin par l'ensemble de la phrase :

Ex. : XÉN., *Cyr.*, VIII, 2, 21 : οὔτε ἐσθίουσι πλείω ἢ δύνανται φέρειν, διαρραγείεν γὰρ ἄν· οὐτ' ἀμφιέννυνται πλείω ἢ δύνανται φέρειν, ἀποπνιγείεν γὰρ ἄν, ils ne mangent pas plus qu'ils ne peuvent supporter, car (*s'ils faisaient cela*), ils éclateraient, et ils ne se couvrent pas plus qu'ils ne peuvent, car (*s'ils faisaient cela*), ils étoufferaient. *Anab.*, IV, 2, 10 : καὶ αὐτοὶ μὲν ἄν ἐπορεύθησαν ἢ περ οἱ ἄλλοι· τὰ δ' ὑποζύγια οὐκ ἦν ἄλλη ἢ ταύτη ἐκβῆναι, pour eux, ils auraient pu (*s'ils avaient voulu*) prendre la même route que les autres, mais il n'était pas possible de faire passer les bêtes de somme par une autre route que celle-là. Etc.

CIC., *p. Mil.*, 32, 88 : **senatus, credo, prætorem eum circumscriptisset** (s.-ent. *si prætor factus esset*). *De Amic.*, 3, 11 : **quid igitur hunc paucorum annorum accessio** (= *si pauci anni accessissent*) **juvare potuisset?** *Ad Att.*, XIV, 13, 6 : **quæ Cæsar nunquam neque fecisset neque passus esset** (s.-ent. *si etiam tum vixisset*), **ea nunc ex falsis ejus commentariis proferuntur.** Etc.

538. — Emploi des négations. — L'emploi des négations dans les propositions conditionnelles, en grec et en latin, est soumis aux règles suivantes :

1° En grec, ainsi qu'on l'a vu précédemment, la négation *μή* est de règle dans toutes les formes de propositions conditionnelles (cf. §§ 529, 530, 531).

Toutefois, il se présente certains cas particuliers dont voici les principaux :

a) La négation *οὐ* étant si étroitement unie à certains mots qu'elle forme, en quelque sorte, corps avec eux, on la conserve même après *εἰ* ou *ἐάν*.

Ex. : SOPH., *Aj.*, 1131 : **εἰ τοὺς θανόντας οὐκ ἔῃς** (= *κωλύεις*) **θάπτειν παρών** (cf. DÉM., XXII, 41). — THUC., III, 53, 3 : **εἰ δ' ἀποστῆναι Ἀθηναίων οὐκ ἠθελήσαμεν** (nous nous sommes refusés à) **ὑμῶν κελευσάντων, οὐκ ἠδικοῦμεν.** — LYS., XIII, 62 : **εἰ μὲν οὖν οὐ πολλοὶ** (= *ὀλίγοι*) **ῆσαν...** — PLAT., *Apol.*, 25 b : **ἐάν τε... οὐ φῆτε** (= *negabitis*) **ἐάν τε φῆτε...** Etc.¹.

b) Quand *εἰ* équivaut à *ὅτι*, que, de ce que, parce que, l'emploi de *οὐ* au lieu de *μή*, a sa raison d'être. C'est pour cela que dans la

1. C'est parce que la négation *οὐ* fait corps avec le verbe qu'on trouve quelquefois des exemples comme celui-ci :

DÉM., XIX, 74 : οὐδ' ὥς εἰ μὴ Πρόξενον **οὐχ ὑπεδέξαντο**, dans lequel *οὐχ ὑπεδέξαντο* équivaut à *ἀπεώσαντο*.

construction signalée ci-dessus (§ 533) on trouve la négation οὐ plus souvent peut-être que la négation μή¹.

EX. : EUR., *Méd.*, 88 : εἰ τοὺς δε γ' εὐνῆς οὐνεν' οὐ στέργει πατήρ, parce que Jason n'a plus d'affection pour ses enfants, afin de plaire à sa femme (Cf. ANTIPH., III, γ, 3). — THUC., I, 121, 5 : **δεινὸν ἂν εἴη εἰ** οἱ μὲν ἐκείνων ζύμμαχοι ἐπὶ δουλείᾳ τῇ αὐτῶν φέροντες οὐκ ἀπεροῦσιν, ἡμεῖς δ' ἐπὶ τῷ τιμωρούμενοι τοὺς ἐχθροὺς καὶ αὐτοὶ ἅμα σῶζεσθαι οὐκ ἄρα δαπανήσομεν. — DEM., XV, 23 : εἰτ' οὐκ αἰσχροὺς, ὧ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, εἰ τὸ μὲν Ἀργείων πλῆθος οὐκ ἐροβήθη τὴν Λακεδαιμονίων ἀρχὴν..., ὑμεῖς δ' ὄντες Ἀθηναῖοι βάρβαρον ἄνθρωπον, καὶ ταῦτα γυναῖκα, φοβήσεσθε ; — ISOCR., I, 44 : μὴ θαυμάσης εἰ πολλὰ τῶν εἰρημένων οὐ πρόπει σοι. Etc.

- c) Il peut arriver aussi que εἰ signifie s'il est vrai que et que cette idée rende nécessaire l'emploi de οὐ.

EX. : XEN., *Anab.*, I, 7, 18 : εἶπεν αὐτῷ (ὁ μάντις) ὅτι βασιλεὺς οὐ μαχεῖται δέκα ἡμερῶν (cf. ci-dessus, § 137, 2°, p. 171), Κύρος δ' εἶπεν, οὐκ ἄρα ἔτι μαχεῖται, εἰ ἐν ταύταις οὐ μαχεῖται ταῖς ἡμέραις (c'est comme s'il y avait : εἰ ἀληθῆ λέγεις, ὅτι οὐ μαχεῖται...). Etc.².

- d) Enfin il peut se faire que εἰ domine toute une phrase faite de deux membres opposés par μὲν... δὲ..., dans laquelle le premier membre ait en réalité la valeur d'une proposition indépendante ; dès lors, comme le fait ou l'idée qu'il exprime ne dépend pas de la condition, il est tout naturel que la négation y soit celle d'une proposition affirmative.

EX. : THUC., I, 121, 5 : **δεινὸν ἂν εἴη** εἰ οἱ μὲν ἐκείνων ζύμμαχοι ἐπὶ δουλείᾳ τῇ αὐτῶν φέροντες οὐκ ἀπεροῦσιν, ἡμεῖς δ' ἐπὶ τῷ τιμωρούμενοι τοὺς ἐχθροὺς καὶ αὐτοὶ ἅμα σῶζεσθαι οὐκ ἄρα δαπανήσομεν. — XEN., *Anab.*, VII, 1, 29 : καὶ δικαίως, εἰ βάρβαρον μὲν πόλιν οὐδεμίαν ἠβελήσαμεν κατασχεῖν, Ἑλληνίδα δέ, εἰς ἣν πρῶτην πόλιν ἤλθομεν, ταύτην ἐξαλαπάρομεν.

1. A première vue, il semble que les écrivains aient employé μή toutes les fois qu'ils voulaient insister sur le caractère particulier que donne à la phrase l'emploi de εἰ, au lieu de ὅτι, et qu'au contraire ils se soient servis de οὐ quand, satisfaits d'avoir adouci l'expression par l'emploi de εἰ, ils voulaient néanmoins indiquer qu'il fallait considérer la proposition comme exprimant un fait et non une simple hypothèse. On ne peut pas donner de règle certaine, parce que les exemples ne sont ni assez nombreux ni assez bien classés. Remarquez que l'exemple de Démosthène (XV, 23) serait peut-être mieux placé ci-dessous, d) : car on peut considérer la proposition où se trouve οὐκ ἐροβήθη comme construite d'une manière indépendante, ce qui expliquerait l'emploi de οὐ : « d'une part le peuple d'Argos n'a pas eu peur des Lacédémoniens ; d'autre part, vous, des Athéniens, vous auriez peur d'un barbare : n'est-ce pas honteux ? ».

2. Par contre, on rencontre quelquefois des exemples où l'emploi de εἰ a entraîné celui de μή, bien que la logique semble exiger οὐ.

EX. : THUC., I, 32, 5 : καὶ ξυγγνώμῃ (= καὶ συγγνώμῃ ἡμῖν παρ' ὧν γενέσθαι ἄξιόν ἐστιν), εἰ (« on ne doit pas nous faire un crime de ce que... ») μή μετὰ κακίας, δόξης δὲ (cf. ci-dessus, p. 384, n. 2) μᾶλλον ἀμαρτίᾳ, τῇ πρότερον ἀπραγμοσύνῃ ἐναντία τολμῶμεν.

— Lys., XXXI, 31 : σχέτλιον δ' ἂν εἴη, **εἰ** οὗτος μὲν ἅπαντας τοὺς πολίτας περὶ οὐδενὸς ἡγήσατο, ὑμεῖς δὲ τοῦτον ἓνα ὄντα μὴ ἀποδοκιμάσατε.

539. — 1° **Εἰ μή...** signifie ordinairement si... ne pas et correspond au latin *si non* (cf. ci-après, § 540).

Mais il correspond aussi à *nisi* et, comme *nisi*, il peut, après une négation, être employé comme un simple adverbe et signifier excepté, hormis¹.

Ex. : HÉR., I, 200 : οὐδὲν ἄλλο σιτέονται **εἰ** μὴ ἰχθῦς μούνον. — XÉN., *Anab.*, I, 5, 6 : τὸ δὲ στράτευμα ὁ σίτος ἐπέλιπε καὶ πρίασθαι οὐκ ἦν, **εἰ** μὴ ἐν τῇ Λυδίᾳ ἀγορᾷ. II, 1, 12 : νῦν ἡμῖν οὐδὲν ἀγαθὸν ἄλλο **εἰ** μὴ ὅπλα καὶ ἀρετή². Etc.

REMARQUES. — I. Au lieu de *εἰ μή*, on trouve quelquefois, mais rarement, *εἰ μὴ εἰ*, excepté si.

Ex. : THUC., I, 17 : ἐπράχθη τε ἀπ' αὐτῶν οὐδὲν ἔργον ἀξιόλογον, **εἰ** μὴ **εἰ** τι³ πρὸς περιόικους τοὺς αὐτῶν ἐκάστοις. — PLATON, *Hér.*, 581 d : ὁ γε χρηματιστικὸς πρὸς τὸ κερδαίνειν τὴν τοῦ τιμᾶσθαι ἡδονὴν ἢ τὴν τοῦ μαυθάνειν οὐδενὸς ἄξιαν φήσει εἶναι, **εἰ** μὴ **εἰ** τι αὐτῶν ἀργυρίον ποιεῖ.

II. On a vu ci-dessus (p. 561, REM. III) que *εἰ μή* ἄρα correspondant au latin *nisi forte* se construit toujours avec l'indicatif.

III. Par suite d'une ellipse facile à comprendre, on trouve souvent en grec la locution *εἰ μὴ διὰ*, avec laquelle on peut sous-entendre un verbe signifiant empêcher.

Ex. : THUC., II, 18, 4 : καὶ ἐδόκουν οἱ Πελοποννήσιοι ἐπελθόντες ἂν διὰ τήτους πάντα ἐτι ἔξω κατὰλαβεῖν, **εἰ** μὴ διὰ τὴν ἐχείνου μέλλεσθαι (n'est éié sa lenteur à agir, *lill.* si sa lenteur à agir n'y avait pas fait obstacle). — PLAT., *Gorg.*, 516 e : Μιλτιάδην τὸν ἐν Μαραθῶνι εἰς τὸ βάραθρον ἐμβαλεῖν ἐψηφίσαντο, καὶ **εἰ** μὴ διὰ τὸν πρύτανιν, ἐνέπεσεν ἂν (sans l'intervention du prytane il y eût été jeté). — ISOCR., V, 92 : φαίνονται οἱ Ἕλληες κρατήσαντες ἂν τῶν βασιλέως πραγμάτων, **εἰ** μὴ διὰ Κῦρον. — Lys., XII, 60 : οὐ διαλλάξαι ἀλλ' ἀπολέσαι παρεσκευάζοντο τὴν πόλιν, **εἰ** μὴ δι' ἄνδρας ἀγαθοὺς (si des gens de cœur ne s'y étaient pas opposés), οἷς ὑμεῖς δηλώσατε παρὰ τῶν ἐχθρῶν δίκην λαβόντες ὅτι κάκεινοις χάριν ἀποδώσετε. — DÉM., XIX, 74 : οὐ γὰρ ὡς **εἰ** μὴ διὰ Λακεδαιμονίους (si cela n'avait manqué par la faute des Lacédémoniens), οὐδ' ὡς **εἰ** μὴ Πρόξενον οὐγ' ὑπεδέξαντο, οὐδ' ὡς **εἰ** μὴ δι' Ἠγήσιππον, οὐδ' ὡς **εἰ** μὴ διὰ τὸ καὶ τὸ ἐσώθησαν ἂν οἱ Φωκεῖς (cf. *ib.*, 90). Etc.

1. Cet emploi de *εἰ μή* s'explique par une ellipse. Voy. ci-dessus, p. 576, n. 1.

2. Au lieu de *εἰ μή*, on trouve quelquefois *πλὴν εἰ* « si ce n'est, excepté », avec ellipse du verbe.

Ex. : ARIST., *Ois.*, 601 : οὐδεὶς οἶδεν τὸν θησαυρὸν τὸν ἐμὸν πλὴν **εἰ** τις ὄρνις. — XÉN., *Hell.*, IV, 2, 21 : οὐκ ἀπέθανον αὐτῶν, πλὴν **εἰ** τις ἐν τῇ ξυμβολῇ ὑπὸ Τεγεατῶν. Etc.

Ce tour elliptique est sorti tout naturellement de la locution *πλὴν εἰ* (*πλὴν ἐάν*), employée couramment en grec, avec une forme verbale appropriée, pour signifier « excepté si, si ce n'est que, à moins que ».

3. Leçon du *Laurentianus* et d'autres manuscrits adoptée par Bekker; le *Vaticanus* porte *εἰ μὴ τι*. Voy. l'édition A. Croiset. Notez que dans l'exemple de Platon (*Hér.*, 581 d) *εἰ μὴ εἰ* « excepté si... » est suivi du verbe *ποιεῖ*, tandis que dans celui de Thucydide (I, 17) *εἰ μὴ εἰ* se trouve employé *sans* verbe, ce qui est exceptionnel.

- 2° Dans les oppositions, **εἰ δὲ μή** signifie proprement mais si... ne... pas..., d'où sinon et par extension autrement (en latin : **si minus, sin aliter**).

Ex. : XÉN., *Anab.*, II, 2, 1 : εἰ βούλεσθε συναπιέναι, ἤκειν ἤδη κελεύει τῆς νυκτός· **εἰ δὲ μή**, αὔριον πρὸς ἀπιέναι φησίν.

REMARQUES. — I. C'est une formule d'un usage si étendu qu'elle est en quelque sorte stéréotypée et qu'on la trouve même dans des cas où elle est illogique, par exemple après ἐν μὲν...

Ex. : XÉN., *Anab.*, III, 2, 3 : δεῖ... πειρᾶσθαι, ὅπως, **ἦν μὲν** δυνώμεθα, καλῶς νικῶντες σωζώμεθα· **εἰ δὲ μή**, ἀλλὰ καλῶς γε ἀποθνήσκωμεν. — DÉM., IX, 71 : ...ἵν' **ἐὰν μὲν** πείσητε, κοινωνοὺς ἔχητε καὶ τῶν κινδύνων καὶ τῶν ἀναλωμάτων, ἅν τι δέη, **εἰ δὲ μή**, χρόνους γ' ἐμποιῇτε τοῖς πράγμασιν. Etc.

II. Elle se rencontre même assez souvent après une proposition négative et prend alors le sens affirmatif du français autrement.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, VII, 1, 35 : μὴ οὕτω λέγε, **εἰ δὲ μή**, οὐ θαρροῦντά με ἔξεις, ne parle pas ainsi : autrement (= car, si tu parles ainsi) tu ne me donneras pas du courage.

540. — *En latin*, si... ne... pas se traduit par **si non** et quelquefois par **ni**; excepté si..., à moins que... se rendent par **nisi**.

Toutefois **nisi** peut être employé dans le sens de **si non**, si... ne... pas..., mais **si non** ne peut pas remplacer **nisi**, excepté si...

REMARQUE. — Il semble qu'entre **nisi** et **si non**, il y ait la même différence qu'entre le français s'il n'arrive pas que, si l'on ne suppose pas que, non pas (toutefois) si¹, etc., d'une part, et s'il arrive que ... ne ... pas ..., si l'on suppose que ... ne ... pas ..., etc., d'autre part.

En d'autres termes, avec **nisi** la négation porte sur la conjonction suppositive elle-même, avec **si non** la négation tombe sur le mot devant lequel elle est placée.

Ainsi **homo beatus esse non potest, nisi virtutem colit** signifie littéralement : impossible pour l'homme d'être heureux, à moins toutefois qu'il ne pratique la vertu; **beatus esse non potest, si virtutem non colit**, impossible pour l'homme d'être heureux, s'il ne pratique pas la vertu (au cas où il ne la pratiquerait pas). Etc.

541. — De ce qui précède, il résulte que **si non** doit nécessairement être employé toutes les fois qu'il importe d'insister sur l'idée de la négation.

Par conséquent on emploie exclusivement **si non** (jamais **ni**, non plus que **nisi**) :

- 1° Quand à une hypothèse consistant à supposer que telle chose se fasse on oppose l'hypothèse contraire consistant à supposer que telle chose ne se fasse pas.

Ex. : PLAUTE, *Trin.*, 348 : bene **si amico feceris**, ne pigeat fecisse; ut potius pudeat, **si non feceris**. — CIC., *de Fin.*, V, 28, 86 :

1. D'où l'on tire aisément « excepté si, à moins que ».

si (hæc) *mala sunt*, *is*, qui erit in iis, *beatus non erit*; *si mala non sunt*, jacet omnis ratio Peripateticorum. *Phil.*, 2, 22, 34 : *miserum te, si intellegis*; *miseriorem, si non intellegis hoc litteris mandari. Ad Fam.*, V, 19, 2 : *si feceris id quod ostendis, magnam habebis gratiam*; *si non feceris, ignoscam. Etc.*

REMARQUE. — Quand le verbe est exprimé dans les deux membres de phrase on peut, quoique ce soit plus rare, remplacer *si non* par *si minus* ou par *sin minus*¹.

Ex. : *Cic.*, de *Inver.*, II, 29, 88 : *defendet te, si poterit; sin minus poterit, negabit.* — *Cés.*, de *Bell. Gall.*, II, 9, 5 : *ut, si possent, castellum expugnarent; si minus potuissent, agros Remorum popularentur.*

Mais, si le verbe est sous-entendu dans le second membre, on doit employer *si minus* ou *sin minus*².

Ex. : *Cic.*, ad *Att.*, III, 19, 3 : *me, si putas te istic visurum, exspectes; si minus, invisas, si potes.* — *T.-Live*, XXXI, 36, 2 : *præceperat Athenagoræ et equitibus, ut, si aperto prælio procederet res, uterentur fortuna; si minus, cedendo sensim ad insidiarum locum, hostem pertraherent. Etc.*

2° Quand la phrase conditionnelle signifie que *quand même* telle chose n'aurait pas lieu, telle autre du moins se produirait.

Ex. : *Cic.*, p. *Mil.*, 34, 93 : *si mihi bona re publica frui non licuerit, at ego carebo mala. Tusc.*, II, 1, 2 : *in vita occupata pauca multum sæpe prosunt et ferunt fructus, si non tantos, quanti ex universa philosophia percipi possunt, tamen eos, quibus aliqua ex parte interdum aut cupiditate aut ægritudine aut metu liberemur. Etc.*

REMARQUE. — Si le verbe est commun aux deux membres de phrase et que l'opposition ne soit qu'entre deux mots, *si non* peut être remplacé par *si minus*.

Ex. : *Cic.*, de *Fato*, 10, 23 : *si minus verbis, re cogitur confiteri. Etc.*

Au contraire, là où chacune des deux propositions a son verbe, il est rare que *si non* soit remplacé par *si minus*.

542. — Il arrive quelquefois que *nisi* soit employé là où l'on attendrait plutôt *si non*³.

1. *Minus* est l'équivalent de la négation (voy. ci-dessus, § 492, ce qui a été dit de *quo minus*).

2. Il est rare qu'en pareil cas on emploie *si non*. Cf. cependant *Cic.*, ad *Fam.*, VII, 3, 5; *T.-Live*, XXVIII, 29, 4; *Hon.*, *Ép.*, I, 6, 67, etc.

3. Voici deux phrases qui montrent bien que la différence établie par l'usage et par la logique entre *nisi* et *si non* était parfois insensible.

Ex. : *Cic.*, de *Orat.*, I, 6, 20 : *ex rerum cognitione efflorescat et redundet oportet oratio, quæ, nisi sunt ab oratore percepta et cognita, inanem quandam habet elocutionem et pæne puerilem.*

Cic., de *Orat.*, I, 12, 50 : *hæc autem oratio, si res non subest ab oratore percepta et cognita, aut nulla sit necesse est aut omnium irrisione ludatur.*

Dans les deux phrases c'est la même idée qui est exprimée : or elle a été rendue la première fois par *nisi*, la seconde fois par *si non*.

Si l'on met à part quelques locutions consacrées par l'usage, comme *nisi fallor*, *nisi me fallit animus*, *nisi molestum est*¹, etc., il reste certains tours où l'emploi de *nisi* est illogique tout en étant employé par les meilleurs écrivains.

1° Quand il s'agit de rendre cette idée : s'il n'est pas vrai que, il semble qu'on ne devrait employer que *si non* ; on trouve cependant *nisi*.

Ex. : SALL., *Cat.*, 52, 33 : *ignoscite Cethegi adolescentiæ, nisi (= si non, s'il n'est pas vrai que) iterum jam patriæ bellum fecit.*

2° Quand la proposition conditionnelle est au *mode irréel*, on attendrait *logiquement si... non*, mais on rencontre aussi *nisi*.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, VII, 30, 2 : *quæ quidem ego non ferrem, nisi me in philosophiæ portum contulissem.* IX, 24, 1 : *incautior fuisset, nisi a te admonitus essem.* XII, 25, 4 : (Octavianus) *nisi fuisset, Antonii reditus a Brundisio pestis patriæ fuisset.* — CORN. NÉP., *Agés.*, 6, 1 : *talem se imperatorem præbuit, ut eo tempore omnibus apparuerit, nisi ille fuisset, Spartam futuram non fuisset*². Etc.

REMARQUES. — I. Après une négation ou après une interrogation équivalant à une négation, *nisi* s'emploie, comme un simple adverbe, dans le sens de *excepté*, si ce n'est.

Ex. : CIC., *de Fin.*, IV, 9, 22 : *si neque virtus in ullo nisi in sapiente nec felicitas vere dici potest.* *Ad Fam.*, II, 16, 2 : *nil tamen unquam de perfectione, nisi vobis approbantibus, cogitavi.* — Q. CIC. (chez CIC., *ad Fam.*, XVI, 8, 1) : *te penitus rogo, ne te tam longæ navigationi et viæ per hiemem nisi bene firmum committas neve naviges nisi explore.* — CIC., *p. Planc.*, 33, 80 : *quid est pietas nisi voluntas grata in parentes?* Etc.

II. A l'époque classique, *non* et *nisi* sont toujours séparés par un ou plusieurs mots.

Ex. : CIC., *de Am.*, V, 18 : *nisi in bonis amicitiam esse non posse.* *Tusc.*, II, 1, 1 : *nec pauca, nisi e multis, eligi possunt.* — T.-LIVE, XXII, 38, 4 : *sese... non abituros neque ex ordine recessuros nisi teli sumendi... causa.* Etc.

C'est seulement à l'époque impériale que *non nisi* sont rapprochés l'un de l'autre et forment une sorte d'adverbe composé signifiant seulement (cf. OV., *Trist.*, III, 12, 35 ; CELS., III, 4, etc. ; QUINT., V, 14, 115, etc.).

III. *Nisi* prenant, comme il a été dit ci-dessus (REM. I), le sens de *excepté*, il en résulte que, dans la *langue familière* surtout, on rencontre quelquefois le pléonasme *nisi si* (cf. *εἰ μὴ εἰ*, § 539, REM. I), *excepté si*.

1. Quoiqu'on dise *si tibi*, etc., *molestum non est*, quand le complément au datif est exprimé.

2. Comparez avec cette phrase où se trouve régulièrement *si non* :

CORN. NÉP., *Conon*, 2, 3 : *neque vero non fuit apertum, si ille non fuisset, Agesilaum Asiam Tauro tenus regi fuisset erepturum.*

Ex. : TÉR., *Eun.*, 662 : *neque mirari satis, | quo illic abire ignavos possit longius, nisi si domum forte ad nos rediit.* Cf. CÍC., *de Orat.*, II, 58, 237; *Tusc.*, III, 48, 42; CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 31, 44; T.-LIVE, VI, 26, 5, etc.

IV. **Nisi forte** employé comme il a été dit ci-dessus (p. 561, REM. III) se construit toujours avec l'indicatif.

V. **Nisi** après une proposition négative, **nisi quod** après une proposition affirmative¹, s'emploient, avec un verbe à l'indicatif, dans le sens de si ce n'est que..., avec cette restriction que...

Ex. : SALL., *Jug.*, 67, 3 : *id misericordiane hospitibus an pactione an casu ita evenierit, parum comperimus, nisi, quia (si ce n'est que, comme...) illi in tanto malo turpis vita integra fama potior fuit, improbus intestabilisque videtur.* Etc.

PLAUTE, *Capt.*, 394 : *equidem, nisi quod custodem habeo, liberum me esse arbitror.* — CÍC., *ad Fam.*, XIII, 4, 2 : *cum Patrone Epicureo mihi omnia sunt, nisi quod in philosophia vehementer ab eo dissentio.* *Ad Att.*, II, 4, 11 : *Tusculanum et Pompejanum valde me delectant, nisi quod me illum ipsum vindicem æris alieni, ære non Corinthio, sed hoc circumforaneo obruerunt.* — TAC., *Agr.*, 6, 2 : *vixerunt mira concordia per mutuam caritatem et invicem se anteponendo, nisi quod in bona uxore tanto major laus quanto in mala plus culpæ est.* Etc.

543. — **Ni** (qui n'est point pour **nisi**)² remplace **si non** dans la langue archaïque.

Dans la langue courante, il est plus ou moins consacré par l'usage dans les formules de *serment*, comme « *moriar, ni ita est!* », dans les *imprécations*, dans les *paris*, etc., et peut alors se traduire par *s'il n'est pas vrai que*.

Ex. : PLAUTE, *Persa*, 186 : *da hercle pignus, ni memini omnia et scio.* — SCIPION L'AFRICAIN (cité par A.-GELLE, VII, 11, 9) : *ni hoc ita est, qui spondet mille nummum?* — CÍC., *in Pis.*, 23, 55 : *cum ego Cælimontana porta introissem, sponsione me, ni Esquilina introisset, homo promptissimus lacesivit.* Etc.

544. — **Si d'une part... si au contraire...**

1° Quand on oppose entre elles deux hypothèses contraires et qui s'excluent l'une l'autre, *en indiquant la conséquence de l'une*

1. Quelquefois aussi après une proposition négative.

Ex. : SALL., *Jug.*, 95, 3 : *Sulla cupidus voluptatum, sed gloriæ cupidior, otio luxurioso esse; tamen ab negotiis nunquam voluptas remorata, nisi quod de uxore potuit honestius consuli.*

2. En effet, en latin, un **s** intervocalique ne tombe pas, mais se change en **r**. Cette particule **ni** (arch. **nei**) est une autre forme de la négation **ne**.

Quand on emploie **ni**, l'idée de condition est sous-entendue, comme en allemand dans la construction bien connue : *erlange ich es nicht, so muß ich mich schon in mein Schicksal ergeben.*

Ni est donc synonyme de **si non** et non point de **nisi**.

et de l'autre hypothèse, si d'une part... si au contraire..., se rendent en grec par *εἰ μὲν... εἰ δὲ*..., etc., qui se construisent suivant les règles générales des propositions conditionnelles exposées ci-dessus (§§ 527, 528, 529).

REMARQUE. — Sur la construction *εἰ μὲν... εἰ δὲ μή*..., voy. ci-dessus, § 535, 2° et § 539, 2°.

2° En pareil cas, le latin peut exprimer si, d'une part..., si, au contraire... de plusieurs manières : *si... si...*; *si... sin...*; *si... si autem*; *si... sin autem*...¹.

Ex. : CÍC., de Sen., 19, 71 : *poma ex arboribus, cruda si sunt, vix evelluntur; si matura et cocta, decidunt.* — CÍs., de Bell. civ., III, 17, 4 : *si hoc sibi remitti vellent, remitterent ipsi de maritimis custodiis; si illud tenerent, se quoque id retenturum.* Etc.

CÍC., in Cal., I, 7, 18 : *hunc mihi timorem eripe : si est verus, ne opprimar, sin² falsus, ut tandem aliquando timere desinam.* De Off., III, 22, 7 : *si gloriæ causa regnum expetendum est, scelus absit, in quo non potest esse gloria : sin ipsæ opes expetuntur quoquo modo, non poterunt utiles esse cum infamia.* — SALL., Jug., 10, 6 : *vobis regnum trado firmum, si boni eritis, sin mali, imbecillum.* Etc.

CÍC., ad Fam., XVI, 1, 2 : *hoc tibi persuade, si commodo valeditudinis tuæ fieri possit, nihil me malle quam te esse*

1. La locution *si... sin vero*... n'est pas classique.

Ex. : COLUMELLE : VII, 3, 11 : *primum esse admissuræ tempus vernum Parilibus, si sit ovis matura; sin vero feta, circa Julium mensem.*

Mais on trouve *si vero* dans la langue de la conversation.

Ex. : CÍC., ad Fam., X, 11, 2 : *si nudus huc se Antonius conferet, facile mi videor per me sustinere posse; si vero copiarum aliquid secum adducet, tamen, ne quid detrimenti fiat, dabitur opera a me.* Divin. in Cæcil., 18, 60 : *si summam injuriam ab illo accepisti, tamen, quoniam quæstor ejus fuisti, non potes eum sine ulla vituperatione accusare; si vero nulla tibi facta est injuria, sine scelere eum accusare non potes.*

2. Sin est pour *si nō* et devrait par conséquent signifier « si ne... pas... », mais l'usage n'a retenu du sens primitif qu'une idée d'opposition correspondant au français « au contraire ».

Toutefois, quand *sin* est employé seul et sans verbe, il garde sa valeur propre et primitive et équivaut au français « sinon ».

Ex. : CÍC., ad Att., XVI, 13 b, 2 : *si pares æque inter se, quiescendum; sin (« sinon »), latius manabit.* Ad Fam., XII, 6, 2 : *Brutus Mutinæ vix jam (rem) sustinebat. Qui si conservatus erit, vicimus; sin (« sinon »), quod dii omen avertant! omnis omnium cursus est ad vos.* Etc.

Mais c'est surtout *sin aliter* (cf. CÍC., de Leg. agr., 3, 1, 2; p. Mur., 13, 28; ad Fam., VI, 18, 4; X, 6, 3; XI, 14, 3, etc.) et (quoique plus rarement) *sin secus* (PLAUTE, Cas., II, 6, 24; CÍC., Brut., 96, 330) qu'on emploie en pareil cas, et l'on voit que dans ces constructions aussi *sin* n'a plus le sens négatif : ce sont des locutions elliptiques, sorties de phrases comme celles-ci, dans lesquelles le verbe est exprimé.

Ex. : PLAUTE, Trin., 47 : *tui benevolentis (sous-ent. vox est), si ita's, ut ego te volo; sin aliter es, inimici atque irati tibi.* — TER., Ad., 515 : *si est... | faciat; sin aliter de hac re est ejus sententia, | respondeat mi.*

mecum : *si autem intelleges opus esse te Patris convalescendi causa paulum commorari, nihil me malle quam te valere.*

TÉR., *Hec.*, 539 : *si est, ut dicat velle se (uxorem), | redde; sin est autem, ut nolit, recte ego consului meæ.* — CÍC., *p. Rosc. Am.*, 49, 142 : *si id actum est, fateor me errasse; sin autem victoria nobilium ornamento atque emolumento rei publicæ debet esse, tum vero optimo et nobilissimo cuique meam orationem gratissimam esse oportet.* Etc.

REMARQUE. — Dans les dilemmes, on peut de même, pour rendre *si* d'une part..., *si* au contraire... employer les formes de phrase énumérées ci-dessus; mais comme cette forme de raisonnement sert à montrer qu'il n'y a que deux alternatives qui, conduisant chacune à une conséquence différente, entraînent l'une et l'autre la réfutation de l'opinion adverse, on emploie aussi *sive*... *sive*¹...

Ex. : CÍC., *de Divin.*, II, 8, 21 : *divinatio, si fato omnia fiunt, nihil nos admonere potest, ut cautiores simus; sin autem id flecti potest, nullum est fatum.* Etc.

Cf. CÍC., *de Fin.*, I, 1, 3 : *sive ...ad sapientiam perveniri potest, non paranda nobis solum ea, sed fruenda etiam est; sive hoc difficile est, tamen nec modus est ullus investigandi veri, nisi inveneris, et quærendi defatigatio turpis est, etc.*

A cet emploi de *sive*... *sive*... correspond en grec εἴτε... εἴτε...

Ex. : DÉM., I, 18 : εἴτε γὰρ ὑμῶν τὴν ἐκείνου κακῶς ποιούντων, ὑπομείνας τοῦτ' Ὀλυμπον παραστήσεται, ῥαδίως ἐπὶ τὴν οἰκείαν ἐλθὼν ἀμυνεῖται· εἴτε βοηθησάντων μόνον ὑμῶν εἰς Ὀλυμπον, ἀκινδύνως ὁρῶν ἔχοντα τὰ οἴκοι, προσκαθεδεῖται καὶ προσεδρεύσει τοῖς πράγμασι, περιέσται τῷ χρόνῳ τῶν πολιορκουμένων.

545. — **Soit que... soit que...** — Pour rendre l'idée du français *soit que... soit que...* on emploie en grec εἴτε (ἐάν τε)... εἴτε (ἐάν τε)... et en latin *sive* (seu)... *sive* (seu)...

1° L'emploi des modes avec la locution grecque est déterminé par les règles qui régissent les propositions conditionnelles ordinaires.

Ex. : XÉN., *Hell.*, I, 6, 5 : ἐμοὶ μὲν ἀρκεῖ οἴκοι μένειν, καὶ εἴτε Λύσανδρος εἴτε ἄλλος τις ἐμπειρότερος περὶ τὰ ναυτικὰ βούλεται εἶναι, οὐ κωλύω². Etc.

1. La forme de phrase *si... sive*... est plus rare.

Ex. : CÍC., *de Fin.*, I, 6, 20 : *si omnes atomi declinabunt, nullæ unquam adherescent; sive aliæ declinabunt, aliæ suo nutu recte ferentur, primum erit hoc quasi provincias atomis dare, quæ... — Sen., *Ep.*, 117, 22 : si vis vivere, quid optas mori? sive non vis, quid deos rogas, quod tibi nascenti dederunt?*

2. Cette locution sert à former des expressions elliptiques du genre de celle-ci :

Ex. : DÉM., XVIII, 20 : (συνηγώνισατο Φιλίππῳ) ἡ τῶν ἄλλων Ἑλλήνων εἴτ' ἄγνοιαν εἴτε χρὴ κακίαν εἴτε καὶ ἀμρότερα ταῦτ' εἰπεῖν.

PLATON, *Lois*, 630 b : ὁ ἀγαθὸς ἀνὴρ σώφρων ὢν καὶ δίκαιος εὐδαι-
μων ἐστὶ καὶ μακάριος, **ἐάν τε** μέγας καὶ ἰσχυρὸς, **ἐάν τε**
σμικρὸς καὶ ἀσθενὴς ἢ καὶ ἐὰν πλουτῇ καὶ μὴ. — XEN., *Cyr.*,
III, 3, 17 : ἴσοι ὄντες μαχοῦμεθα, **ἦν τε** ἐνθάδε ἐπιόντας
αὐτοὺς δεχώμεθα, **ἦν τε** ἐπ' ἐκείνους ἰόντες τὴν μάχην
συνάπτωμεν. Etc.

REMARQUE. — Au lieu de εἶτε... εἶτε... on trouve assez souvent εἶτε... ἢ...

EX. : PLATON, *Phèdre*, 277 a : **εἶτε** Λυσίας ἢ τις ἄλλος πώποτε ἔγραψεν, ὄνειδος
τοῖς γράφοντι, εἶτε τίς φησιν εἶτε μὴ. Etc.

2° En latin, on emploie en pareil cas l'*indicatif* dans la bonne
langue².

EX. : CIC., *ad Att.*, XII, 12, 2 : **sive** habes quid **sive**³ nihil habes,
scribe tamen aliquid. *Tusc.*, I, 31, 76 : **veniet tempus** (sc.
mortis), **et quidem celeriter, et sive retractabis, sive**
properabis. *Ib.*, II, 14, 34 : **Cretum leges, quas sive**
Juppiter sive Minos sanxit, laboribus erudiunt
juventutem. Etc.

1. Mais εἶτε tout seul (au lieu de εἶτε... εἶτε...) est assez rare, sauf chez PLATON, cf. *Lois*, 632 ; 784 ; 814 ; 841 ; 844 ; 864 ; 907 ; 914 ; 929. Voy. KATZKE, *Griechische Sprachlehre*, § 69, 25, 1.

Chez Homère on ne trouve pas ἦν (ἐάν) τε... ἦν τε, mais on rencontre chez lui εἶτε... εἶτε avec le subjonctif (cf. *Il.*, XII, 239). Cf. ci-dessus, p. 373, REM. I (et avec le subjonctif chez Homère).

2. GROSSE, dans son *Dictionnaire*, cite un exemple de Tacite (*Dial.*, 6) où **sive** serait suivi du subjonctif ; mais dans ce passage **attulerit** est au futur antérieur et non pas au parfait du subjonctif. Quand on trouve le subjonctif, à l'époque classique, c'est qu'il est amené soit par la dépendance d'une proposition infinitive (cf. Cic., *Brut.*, 6, 23 ; *Tim.*, 4, etc.), soit par la règle § 333, 1° (cf. Cic., *Acad.*, I, 2, etc.). Dans T-LIVR (I, 36, 7), on trouve le subjonctif du passé avec **seu... seu...** pour marquer une idée de répétition ; toutefois l'exemple n'est pas concluant ; DRACKE (*Hist. Synt.*, II², 733) cite des exemples plus probants de Tacite et de Suétone.

En effet, à l'époque impériale, on trouve le subjonctif employé d'une façon *incorrecte* ; le premier exemple paraît être de QUINTILIEN (I, 6, 3), et ce solécisme devient fréquent à l'époque postérieure : on le trouve chez FRONTON, chez CLAUDIEN, chez SIDOIRE APOLLINAIRE, dans les *Institutes*, etc.

3. Dans l'ancienne langue on trouve aussi **si... sive...** employé dans le sens du français « soit que... soit que... » :

EX. : PLAUT., *Stich.*, 119 : **ere, si ego taceam, seu loquar, scio scire te**. Etc. — T-LIVR, XXII, 10, 6 (fragment d'une *rogatio*) : **si nocte, sive luce, si servus, sive liber faxit, probe factum esto**. Etc.

On rencontre même, à la même époque, **si... si...** au lieu de **sive... sive...** :

EX. : PLAUT., *Amph.*, 1050 : **si patrem, si avom videbo, (seum) obtruncabo in ædibus** (cf. *Capt.*, 144 ; LUCR., IV, 781 ; MACROBE, *Saturn.*, III, 9, 7 [citant une ancienne formule religieuse], etc.).

On cite aussi cette locution chez Cicéron, mais dans un passage où il a voulu éviter la répétition monotone de **sive... sive...**

EX. : CIC., *de Divin.*, II, 72, 149 : (superstitio) **instat et urget et, quo te cumque verteris, persequitur, sive tu vatem, sive tu omen audieris, sive immolaris, sive avem aspexeris, si Chaldæum, si haruspicum videris, si fulserit, si tonuerit, si tactum aliquid erit de cælo, si ostenti simile natum factumve quippiam**.

Ce tour se retrouve enfin chez FRONTON (*de Nep. am.*, 2, 22), mais c'est chez lui une affectation d'archaïsme. Voy. R. KATZKE, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, t. II, p. 953, 3.

En grec, l'emploi de εἶ... εἶτε... au lieu de εἶτε... εἶτε... paraît ne se rencontrer que chez les poètes. Voy. KATZKE, *Gr. Sprachlehre*, II, § 69, 25, Anm.

REMARQUES. — I. Quand *sive* (seu) est employé seul et non pas répété, il peut signifier ou, si et remplacer *vel* si...

Ex. : TÉR. *Andr.*, 190 : *postulo, sive æquum est, te oro.* — CÍC., *de Rep.*, I, 17, 29 : *ut mihi Platonis illud, seu quis dixit alius* (ce mot de Platon, ou d'un autre, si c'est un autre qui l'a prononcé) *perelegans esse videatur.*

II. Pour *sive* employé entre deux mots comme un simple synonyme de *vel*, ou, voy. ci-dessus, pp. 370-371.

546. — Et et si dans des propositions comparatives.

Dans les propositions conditionnelles *comparatives* (comme si, etc.), on emploie en grec *ὥσπερ ἂν εἰ*¹ avec l'*optatif* ou bien avec l'*indicatif d'un temps historique* selon la règle générale des propositions conditionnelles².

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 3, 2 : ὁ Κῦρος εὐθὺς ἡσπάζετο αὐτόν, *ὥσπερ ἂν εἴ τις πάλαι φιλῶν ἀσπάζοιτο.* — ISOCR., I, 28 : *παραπλήσιον οἱ τοιοῦτοι πάσχουσιν, ὥσπερ ἂν εἴ τις ἵππον κτήσαιτο καλὸν κακῶς ἱππεύειν ἐπιστάμενος*³. Etc.

ISOCR., IV, 69 : *πρὸς μόνους τοὺς προγόνους τοὺς ἡμετέρους συμβαλόντες ὁμοίως διεφάρησαν, ὥσπερ ἂν εἴ*⁴ *πρὸς ἅπαντας ἀνθρώπους ἐπολέμησαν.* Etc.

547. — En latin, l'idée de comme si se rend par *quasi*⁵, *tanquam* (si), *ut si*, *velut si*, *perinde ac si*.

Avec *tanquam* on supprime ordinairement *si*, mais avec *velut* et *perinde ac* l'ellipse de *si* est assez rare⁶.

Ces conjonctions peuvent avoir deux syntaxes tout à fait différentes⁷.

1° *Quelquefois* elles suivent la règle des propositions conditionnelles et se mettent, *selon le sens*, soit au *présent*, soit à l'*imparfait* du subjonctif (cf. ci-dessus, §§ 529, 2° et 530, 2°).

1. Locution elliptique pour *ὥσπερ ἂν γίγνοιτο* (ἐγένετο), εἰ...

2. L'emploi de ὥς εἰ « comme si » est poétique. Cette locution a fini par former une sorte d'adverbe composé, ὥσεϊ, signifiant « comme, à peu près » (cf. XÉN., *Hell.*, I, 2, 9 : ἀποκτείναντες ἐξ αὐτῶν ὥσεϊ ἑκατόν).

3. Suivant la remarque de KOCU, *Gramm. grecque*, § 114 b, 1 (p. 447 de la trad. Rouff), l'optatif s'emploie, en règle générale, quand le sujet est τις.

4. La locution *ὥσπερ ἂν εἰ* a fini par former une sorte d'adverbe composé *ὥσπερᾶνεϊ*, signifiant « comme » (cf. PLAT., *Gorg.*, 479 a : ὥσπερᾶνεϊ παῖς).

5. *Quasi* paraît bien être pour *quam si*, locution qu'on trouve quelquefois, bien que rarement, et qui paraît être issue de *tam... quam si* (cf. CÍC., *ad Fam.*, XVI, 5, 1) ou de *sic... quam si* (cf. CÍC., p. *Planc.*, 25, 60, mais le sens est douteux). *Quasi si*, qu'on trouve déjà dans Plaute, appartient à la langue populaire : cette locution doit son origine à ce fait que *quasi* avait fini par signifier simplement « comme », de même que *nisi* (cf. ci-dessus, p. 585, REM. I) avait fini par signifier « excepté », d'où l'expression *nisi si*...

6. Pour *velut*, au lieu de *velut si*, voy. ci-après, p. 592, n. 1. *Perinde ac* au lieu de *perinde ac si*, se trouve déjà dans CORNICIUS (*ad Her.*, III, 16, 28), mais est surtout fréquent chez T.-LIVR. Au lieu de *perinde ac si* on trouve aussi *proinde ac si*, qui est quelquefois remplacé par *proinde ac* (cf. LUCR., III, 1013). L'exemple de CÉSAR (*de Bell. civ.*, III, 60, 5 : *proinde ac suis*...) est douteux, parce que le mot *suis* commençant par s, on peut admettre que la disparition de *si* est due à une erreur de copiste.

7. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 208.

Ex. : *Ut si¹ dicat*, comme s'il lui arrivait de dire un jour. — *Ut si diceret*, comme s'il disait (maintenant, ce qu'il ne fait pas). — Cic., *ad Fam.*, II, 14, 1 : *ejus negotium sic velim suscipias, ut si esset res mea. Ad Att.*, III, 13, 1 : *qua de re, quoniam comitia habita sunt tuque nihil ad me scribis, proinde habebō ac si scripsisses nihil esse.*

Mais ce cas est relativement rare².

2° *Le plus souvent* on néglige la différence qu'on fait d'ordinaire dans les propositions conditionnelles, entre le présent et l'imparfait du subjonctif, et alors, *si le verbe de la proposition principale n'est pas au passé*, on met la proposition conditionnelle comparative au *présent* ou au *parfait* (aoriste) du subjonctif, même si elle exprime une supposition *contraire à la réalité*; si le verbe de la proposition principale est au *passé*, on emploie l'*imparfait* ou le *plus-que-parfait* du subjonctif dans la proposition conditionnelle comparative. En d'autres termes, l'emploi des temps du subjonctif dans cette sorte de proposition est déterminé ordinairement, non pas par les règles générales des propositions conditionnelles, mais par celles de la concordance des temps.

Ex. : Cic., *Tusc.*, III, 26, 62 : *stultissimum est in luctu capillum sibi evellere, quasi calvitio mæror levetur. De Sen.*, 4, 12 : *cujus sermone ita tum cupide fruebar, quasi jam divinarem illo extincto fore, unde discerem, neminem. De Off.*, I, 14, 42 : *qui aliis nocent, ut in alios liberales sint, in eadem sunt injustitia, ut si in suam rem aliena convertant. Ad Fam.*, II, 16, 7 : *de Dolabella quod scripsi, videas suadeo tanquam si tua res agatur*³. — CORN. NÉP.,

1. Il ne faut pas confondre cet emploi de *ut si* avec l'emploi de *ut* signifiant « de même que », « par exemple » et suivi de la conjonction *si*. Dans ces formes de phrase, la proposition commençant par *si* est une proposition conditionnelle proprement dite dans laquelle on emploie le temps et le mode appelés par le sens, d'après les règles générales des propositions conditionnelles (§§ 528 et suiv.).

Ex. : Cic., *de Nat. deor.*, II, 29, 74 : *ut, si quis dicat Atheniensium rem publicam consilio regi, desit illud Areopagi : sic, cum dicimus providentia mundum administrari, deesse arbitrator deorum. De Off.*, I, 10, 32 : *ut, si constitueris cuiusdam te advocatum in rem præsentem esse venturum atque interim graviter ægrotare filius cœperit, non sit contra officium non facere quod dixeris. Etc.*

On trouve de même en grec ὥσπερ εἰ.

Ex. : PLATON, *Gorg.*, 447 d : ὥσπερ ἂν, εἰ ἐτύγγανεν ὧν ὑποδημάτων δημιουργός, ἀπεκρίνατο ἂν δὴ πού σοι ὅτι σκυτοτόμος.

Remarquez que dans cet exemple ἂν, après ὥσπερ, annonce et double le ἂν répété après ἀπεκρίνατο et ne s'explique pas par une ellipse comme dans la locution ὥσπερ ἂν εἰ... (§ 546).

2. La question de l'emploi des temps dans les propositions comparatives conditionnelles a fait l'objet d'un travail précis et intéressant de M. J. LUBARTON, *Revue de Philologie*, t. XXII, p. 274 sqq. (juillet 1898).

3. Dans ces deux derniers exemples, on attendrait logiquement l'imparfait du subjonctif, car la

Agés., 6, 2 : *Agésilas, ut si bono animo fecissent, laudavit consilium eorum, quod eum locum occupassent.* — *T.-LIVE*, XXXI, 1, 1 : *me quoque juvat, velut¹ ipse in parte laboris ac periculi fuerim, ad finem belli Punici pervenisse* (cf. *Cés.*, de *Bell. Gall.*, I, 32, 4 : *quod absentes Ariovisti crudelitatem, velut si coram adesset, horrerent*). Etc.

REMARQUE. — Dans la *langue poétique* et chez les prosateurs de l'époque impériale (SÉNÈQUE, PLIN L'ANCIEN, SUÉTONE) on trouve *cœu* construit avec le *subjonctif* et signifiant comme *si*².

548. — Et et si dans des propositions concessives.

1° *En grec*, les propositions conditionnelles deviennent des propositions *concessives*, quand *εἰ* (ou *ἐάν*) se trouve immédiatement précédé de *καί*, même, οὐδέ (*μηδέ*), pas même, ou immédiatement suivi de *καί* : *καί εἰ*, *καί ἐάν* (*κἄν*), οὐδ' *εἰ* (*ἐάν*), même si..., quand même... — *εἰ καί*, *ἐάν καί*, *εἰ (ἐάν) καί μή*; bien que, quoique³.

Ces locutions conjonctives suivent les règles générales des propositions conditionnelles.

EX. : SENTENCE : γελᾷ δ' ὁ μῶρος, *κἄν* τι *μὴ* γελοῖον ᾗ. — *XÉN.*, *Anab.*, III, 2, 24 : Μῦσοις βασιλεὺς πολλοὺς μὲν ἡγεμόνας ἂν δοίη καὶ ὁδοποιήσειέ γ' ἂν αὐτοῖς, *καὶ εἰ* σὺν τεθρίπποις βούλοιντο ἀπιέναι.

LYSIAS, XXXII, 11 : ἡ μήτηρ εἶπεν, ὅτι, *εἰ καὶ*⁴ πρότερον μὴ εἰθιστά· λέγειν ἐν ἀνδράσι, τὸ μέγεθος τῶν συμφορῶν αὐτὴν ἀναγκάσει. Etc.

2° *En latin*, les propositions conditionnelles deviennent concessives.

supposition énoncée se rapporte au *présent* et est *contraire à la réalité*, mais le *présent* est plus conforme à l'*usage ordinaire*.

1. *Velut*, au lieu de *velut si*, n'est point conforme à l'usage classique. Le premier exemple qu'on en ait parait se rencontrer chez CORNELIUS NÉPOS (*Timoth.*, 3, 4). SALLUSTE (*Cat.*, 38, 3; *Jug.*, 60, 4) emploie dans le même sens *sicuti*.

2. *Cœu* (= *cœve*) est une particule qui signifie proprement « comme »; c'est un mot poétique, qui se rencontre aussi chez les prosateurs de l'époque impériale.

3. En fait, la différence de sens que nous établissons ici entre l'un et l'autre tour ne se rencontre pas toujours (cf. ci-dessous, n. 4), et l'idée du français « quoique », ainsi qu'on le verra plus loin (§ 606, 1°, d, p. 680) est ordinairement rendue par *καίπερ* avec le participe.

4. Dans ce passage, *εἰ καί* signifie bien « quoique, bien que »; mais il y en a d'autres où *εἰ καί* ne se distingue pas de *καὶ εἰ*.

EV. : *XÉN.*, *Anab.*, III, 2, 22 : πάντες οἱ ποταμοί, *εἰ καί* (« lors même que ») πρόσω τῶν πηγῶν ἄποροι εἰσι, προῖοῦσι πρὸς τὰς πηγὰς διαβατοὶ γίνονται οὐδὲ τὸ γόνυ βρέχοντες.

Dans la grammaire grecque de KOCH (§ 116, REX.), où se trouvent ces exemples, on lit que *ἐπεὶ γὰρ*, ou simplement *ἐπεὶ*, s'emploie (mais rarement) dans le sens de « quand pourtant », « bien que » (lat. *cum*), et KOCH renvoie à PLATON (*Protag.*, 333 c; 335 c). Pour ces deux passages, voy. ci-après, § 550, REX. IV. PARE, dans son *Dictionnaire*, s. v. *ἐπεὶ*, donne d'autres exemples qu'il faudrait examiner de près.

- a) Soit quand **si** dans la proposition conditionnelle est suivi de **tamen** dans la proposition principale; **si** équivaut alors au français même si, quand même, et l'on applique en ce cas les règles générales des propositions conditionnelles.

Ex. : TÉR., *Eun.*, 865 : **si** ego digna hac contumelia | **sum** maxume, **at** tu indignus, qui faceres **tamen**. — CIC., *p. Mur.*, 4, 8 : quæ **si** causa non *esset*, **tamen** dignitas hominis summam mihi superbie famam inussisset, **si** hominis amplissimi causam repudiassem. *De Orat.*, I, 41, 185 : nam **si** *esset* ista cognitio juris magna atque difficilis, **tamen** utilitatis magnitudo deberet homines ad suscipiendum discendi laborem impellere. Etc.

- b) Soit quand **si** est immédiatement précédé de **etiam** ou de **et** : **etiam si** ou **et si**¹, même si, quand même : en ce cas aussi, les propositions concessives se construisent comme les propositions conditionnelles.

Ex. : PLAUTE, *Aul.*, III, 2, 7 : **pol et si taceas**, palam id quidem est. — CIC., *de Orat.*, I, 16, 73 : ut qui aliquid fingunt, **et si** tum pictura nihil *utuntur*, **tamen**, utrum sciant pingere an nesciant, non obscurum est; sic in orationibus, **etiam si** proprie ceteræ non *adhibeantur* (cf. ci-dessus, § 529, 2°) artes, **tamen** facile declaratur, utrum is, qui dicat, tantummodo in hoc declamatorio sit opere jactatus, an ad dicendum omnibus ingenuis artibus instructus accesserit. — T.-LIVE, XXI, 19, 4 : quanquam, **et si** priore fœdere *staretur*, satis cautum erat Saguntinis. Etc.

REMARQUE. — Au lieu de **et si**, on trouve, mais rarement, **vel si** (cf. CIC., *de Fin.*, II, 15, 49; T.-LIVE, XXX, 26, 8 : **vir certe** fuit dignus tanto cognomine [le surnom de Maximus], **vel si** novum ab eo inciperet [même si ce surnom n'avait pas été héréditaire dans la famille]), ou même **tametsi** employés dans le sens de quand même et suivant la même construction.

- c) Soit enfin quand la proposition est amenée par **tametsi** (**tametsi**²), quoique; **tametsi** employé ainsi se construit avec l'indicatif.

1. On pourrait, comme le demande Welfflin, distinguer dans les éditions **etiam si** ou **et si** signifiant « quand même... » et **etiamsi** ou **etsi** signifiant « quoique ».

2. La forme **tametsi** appartient au latin archaïque et au langage familier (cf. CIC., *ad Att.*, V, 17, 2; *ad Fam.*, XIII, 71).

Il est probable que cette locution est sortie de phrases du genre de celle-ci :

CIC., *ad Fam.*, IV, 15, 2 : **sed tamen etsi** antea scripsi, quæ existimavi scribi oportere, **tamen** hoc tempore breviter commonendum putavi, ne quo periculo te proprio existimares esse,

dans laquelle **tamen**, qui, en réalité, s'appuie sur **sed** et oppose toute la phrase à la précédente (**illud si** scissem, ad hoc litteras meas accommodassem), a pu être considéré comme se rattachant à **etsi**.

EX. : SALL., *Cat.*, 31, 4 : **Catilinæ crudelis animus eadem illa movebat, tametsi præsidia parabantur, et ipse lege Plantia interrogatus erat ab L. Paullo. Etc.**

REMARQUE. — Il est rare que **etsi** ou **etiamsi** remplacent **tametsi** dans le sens du français quoique; néanmoins on trouve **etsi** chez CÉSAR (*de Bell. Gall.*, IV, 31, 1) et chez SÉNÈQUE (*de Brev. vit.*, 13, 3; *de Ira*, I, 16, 5; *Nat. quæst.*, préf., 26 : IV, 5, 1) et **etiamsi** chez T.-LIVE (XXVIII, 35, 10).

Quant à la construction de **tametsi** ou de **etsi**, quoique, avec l'imparfait ou le plus-que-parfait du subjonctif, c'est un solécisme propre à la langue postérieure (JUSTIN, LACTANCE, etc.).

549. — **Ei et si dans une proposition temporelle.** — Employées dans une proposition temporelle, la conjonction grecque **ει** (ἐὶν) et la conjonction latine **si** signifient toutes les fois que et suivent les règles générales qui ont été données ci-dessus (§ 532).

550. — **Les conjonctions grecques ἐπεὶ et ἐπειδὴ.** — La particule **εἰ** sert à former les conjonctions **ἐπεὶ** et **ἐπειδὴ** (= ἐπεὶ δὲ) qui s'emploient comme conjonctions de temps ou de cause.

1° Comme conjonctions de temps, **ἐπεὶ** et **ἐπειδὴ** signifient lorsque, après que et se construisent de la même façon que **ὅτε** et **ὅταν** (cf. ci-dessus, § 423), c'est-à-dire qu'ils s'emploient *seuls* avec l'indicatif et l'optatif, et combinés avec **ἄν** (d'où **ἐπ'άν**¹, **ἐπειδ'άν**), avec le subjonctif.

EX. : XÉN., *Anab.*, I, 4, 3 : **ἐπειδὴ ἐτελεύτησε Δαρειὸς καὶ κατέστη Ἀρταξέρξης**... I, 9, 9 : **ἐπεὶ** Κύρος Τισσαφέρνηι ἐπολέμησε, πᾶσαι αἱ πόλεις ἐκοῦσαι Κύρον εἶλοντο ἀντὶ Τισσαφέρνηους. — DÉM., XVIII, 42 : **ἐπειδὴ ἐξηπάτησθε μὲν ὑμεῖς, ἐξηπάτηντο δὲ οἱ Φωκεῖς καὶ ἀνήρηντο αἱ πόλεις, τί ἐγένετο;** (l'indicatif parce qu'il s'agit d'un *fait* qui s'est produit dans le passé)².

PHILÉMON, *frag.*, 109 : **ἐπ'άν τις τυγχάνη** λυπούμενος, ἥττον ὀδυνᾶται, φίλον ἔαν παρόντ' ἴδῃ (subjonctif de répétition, cf. ci-dessus, § 423, 2°, a). — XÉN., *Cyr.*, VIII, 7, 20 : ὅπως ἄρρων ἔσται ἡ ψυχὴ, **ἐπειδ'άν** τοῦ ἄφρονος σώματος διχὰ γένηται, τοῦτ' οὐ πέπεισμαι (subjonctif employé en parlant de l'avenir, cf. ci-dessus, § 423, 1°, b).

PLATON, *Phédon*, 59 d : περιεμένομεν ἐκάστοτε, ἕως ἀνοχθεῖν τὸ δεσμωτήριον (cf. ci-dessus, § 489, 3°, REM.) : **ἐπειδὴ** δὲ

1. La forme **ἐπ'άν** ne se rencontre pas sur les inscriptions attiques; elle appartient au dialecte ionien. Cependant on la trouve, suivant ΚΑΘΟΝΑ, *Griech. Sprachlehre*, § 69, 26, chez EUR., *Herc.*, 1364; ARIST., *Ois.*, 983; 1355; *Lys.*, 1175; THUC., V, 47, 6; VIII, 58, 6; ISOCRATE, V, 38, 4.

2. Relativement à l'emploi des temps il faut remarquer qu'on se sert de l'aoriste, de l'imparfait et du plus-que-parfait conformément aux règles générales qui ont été données ci-dessus (§§ 230 et suiv., 247 et suiv., 256, 258, 259). De la règle § 258 il résulte que **ἐπεὶ** et **ἐπειδὴ** peuvent avoir l'un et l'autre un sens un peu différent suivant qu'ils sont suivis de l'imparfait ou de l'aoriste : ainsi **ἐπεὶ** (**ἐπειδὴ**) **ἡσθάνει** Δαρειὸς signifie « depuis que » ou « comme Darius *était* malade », et **ἐπεὶ** (**ἐπειδὴ**) **ἡσθάνει** Δαρειὸς « après que Darius *fut* tombé malade ».

ἀνοιχθείη (optatif de répétition, § 423, 2°, b), εἰσῆμιν παρὰ τὸν Σωκράτη. — XÉN., *Anab.*, I, 5, 2 : οἱ ὄνοι οἱ ἄγριοι, **ἐπεὶ** τις διώκοι, προδραμόντες ἂν ἕστασαν, καὶ πάλιν, **ἐπεὶ** πλησιάζοι (même cas) ὁ ἵππος, ταῦτ' ἐποιοῦν. Etc.

REMARQUE. — Pour rendre l'idée de dès que, aussitôt que, on se sert soit de **ἐπεὶ** **τάχιστα**, soit de **ἐπειδὴ** **τάχιστα**.

Ex. : XÉN., *Hell.*, II, 3, 11 : οἱ τριάκοντα ἡρέθησαν, **ἐπεὶ** **τάχιστα** τὰ τεῖχη καθηρέθη. *Anab.*, IV, 6, 9 : ἐμοὶ δοκεῖ, **ἐπ'ὰν** **τάχιστα** ἀριστήσωμεν, ὥς **τάχιστα** ἵεναι ἐπὶ τοὺς ἄνδρας. — LYS., X, 31 : **ἐπειδὴ** **τάχιστα** ἐδοκιμάσθη, ἐπεξῆλθον τοῖς τριάκοντα ἐν Ἀρείῳ πάγῳ. Cf. PLATON, *Protag.*, 325 b : **ἐπειδ'ὰν** θάττον συνή τις τὰ λεγόμενα, καὶ τροφὸς καὶ μήτηρ καὶ παιδαγωγὸς καὶ αὐτὸς ὁ πατήρ περὶ τούτου διαμάχονται ὅπως ὥς βέλτιστος ἔσται ὁ παῖς¹.

2° Comme conjonction causale **ἐπεὶ**² signifie comme, puisque, et se construit comme ὥς dont il est synonyme (voyez ce qui a été dit ci-dessus, § 480).

Ex. : HOM., *Il.*, I, 231 : δημοβόρος βασιλεὺς, **ἐπεὶ** οὐ τιδανοῖσιν ἀνάσσει. — XÉN., *An.*, I, 3, 5 : **ἐπεὶ** ὑμεῖς οὐ βούλεσθε συμπορεύεσθαι, ἀνάγκη μοι... μεθ' ὑμῶν εἶναι. — XÉN., *Mém.*, II, 3, 4 : μέγα δὲ τὸ ὁμοῦ τραφεῖναι, **ἐπεὶ** καὶ τοῖς θηρίοις πόθος τις ἐγγίγνεται τῶν συντρόφων. Etc.

Il est inutile de multiplier les exemples.

REMARQUES. — I. Ἐπειδὴ s'emploie aussi quelquefois comme conjonction causale et se construit comme ὅτε, ὅποτε, vu que, puisque, dont il est synonyme (cf. ci-dessus, § 425).

Ex. : PLAT., *Rép.*, 369 a : γίγνεται πόλις, **ἐπειδὴ** τυγχάνει ἡμῶν ἕκαστος πολλῶν ἐνδεής. *Protag.*, 335 c : νῦν δέ, **ἐπειδὴ** οὐκ ἐθέλεις καὶ ἐμοὶ τις ἀσχολία ἐστὶ καὶ οὐκ ἂν οἷός τ' εἴην σοι παραμεῖναι ἀποτείνοντι μικροὺς λόγους, ἐλθεῖν γάρ ποί με δεῖ, εἰμι· **ἐπεὶ** καὶ ταῦτ' ἂν ἴσως οὐκ ἀγῶς σου ἤκουον. Etc.

II. Une proposition causale avec **ἐπεὶ** peut être interrogative.

Ex. : SOPH., *OEd. Roi*, 390 : **ἐπεὶ**, φέρ' εἰπέ, ποῦ σὺ μάντις εἰ σαφής;

Mais, en pareil cas, **ἐπεὶ** équivaut à γάρ.

III. Une proposition causale avec **ἐπεὶ** peut avoir son verbe à l'impératif ou à l'optatif de souhait.

Ex. : SOPH., *El.*, 352 : **ἐπεὶ** διδάξον, ἢ μάλθ' ἐξ ἐμοῦ, τί μοι κέρδος γένοιτ' ἂν (cf. *OEd. à Col.* 969). — PLATON., *Gorg.*, 474 b : **ἐπεὶ** σὺ δέξαι' ἂν (potentiel en fonction d'impératif adouci). — SOPH., *OEd. Roi*, 662 : **ἐπεὶ** ἄθεος ἀφιλος ὅτι πύματον ὀλοῖμαν³.

1. Pour exprimer l'idée de « dès que », « aussitôt que », on emploie quelquefois aussi ὅτε πρῶτον ou ὥς **τάχιστα**.

Ex. : DÉM., XX, 137 : νόμον φάμεν θήσιν, ὅταν πρῶτον γίνωνται νομοθέται. — XÉN., *Anab.*, IV, 3, 9 : ὥς **τάχιστα** ἕως ὑπέβαινον, ἐθύοντο.

2. On a vu ci-dessus (p. 449, n. 1) comment du sens temporel on passe au sens causal.

3. Il est intéressant de voir qu'une proposition exprimant un commandement ou un souhait (c.-à-d. une proposition d'ordinaire indépendante) peut être introduite par **ἐπεὶ**.

IV. Par suite d'une ellipse facile à comprendre, la conjonction *ἐπεὶ* a fini par signifier et pourtant, surtout quand elle est renforcée par des particules (*ἐπεὶ γε*, *ἐπεὶ γε δὲ*, etc.).

Ex. : PLAT., *Protag.*, 333 c : αἰσχυνοίμην ἂν ἔγωγε τοῦτο ὁμολογεῖν, *ἐπεὶ* entendez : (je parle pour moi seul, car...) πολλοὶ γέ φασι τῶν ἀνθρώπων.
Cf. PLATON, *Protag.*, 335 c (exemple cité ci-dessus, REM. 1).

§ 4. — De l'infinitif et des formes qui s'y rattachent.

A. L'infinitif.

I. — OBSERVATIONS GÉNÉRALES.

551. — Valeur de l'infinitif. — En grec et en latin, l'infinitif est la forme *substantive* du verbe¹ : il participe donc à la fois du substantif et du verbe.

552. — L'infinitif considéré comme substantif. — Comme le substantif, il peut jouer le rôle de *sujet*, d'*attribut* d'*apposition* ou de *complément*.

1° *En grec et en latin*, il se construit comme *sujet* de la proposition et peut avoir pour attributs des substantifs de tout genre et des adjectifs neutres.

Ex. : MÉNANDRE, *Sent.*, 7 : ἔργον εὖρεῖν συγγενῇ πένητός ἐστιν. *Ibid.*, 686 : ξένον προτιμᾶν μᾶλλον ἀνθρώποις ἔθος.

XÉN., *Cyr.*, I, 4, 28 : ἐν Πέρσαις νόμος ἐστὶν οὗτος συγγενεῖς φιλεῖν. *Mém.*, IV, 2, 11 : οὐχ οἷόν τε ἀνευ δικαιοσύνης ἀγαθὸν πολίτην γενέσθαι, Etc.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, VI, 1 : bene sentire recteque facere satis est ad bene beateque vivendum. *Tusc.*, III, 10, 21 : invidere non cadit in sapientem. — CORN. NÉP., *Alc.*, 11 : apud Persas summa laus est fortiter venari, etc. Cf. ci-après prop. complét. sujet (§ 560).

2° *En grec et en latin*, il se construit comme *attribut*.

Ex. : PLAT., *Théétète*, 209 e : τὸ γινῶναι ἐπιστήμην που λαβεῖν ἐστιν.

CATO, *de Re rust.*, præf., 1 : est interdum præstare mercaturis rem quærere. — CIC., *Tusc.*, V, 38, 111 : loquor de docto homine, cui vivere est cogitare, etc.

1. Étymologiquement l'infinitif est pour certaines de ses formes (-εν, -ειν, -μεν) le *locatif*, et pour d'autres (-ναι, -μεναι, -σαι, -ρε) le *datif* d'un substantif verbal signifiant une idée d'action. Employées primitivement d'une façon conforme à leur étymologie (il en reste encore une trace dans la construction de l'infinitif exprimant le but, cf. ci-après, § 568), ces différentes formes ont fini par perdre leur valeur propre comme cas distincts, et l'infinitif, tout en gardant sa valeur verbale, a pu être considéré d'abord comme une sorte de substantif qu'on pouvait employer en fonction soit de sujet, soit de complément direct ; puis, en grec, quand on l'eut fait précéder de l'article (voy. ci-dessous, p. 597. n. 2), comme un véritable substantif déclinable à tous les cas.

3° En grec, il se construit ordinairement en *apposition explicative* soit à un pronom, soit à un adverbe démonstratif ou de sens équivalent; en latin, on le trouve surtout construit en apposition à un pronom démonstratif.

Ex. : HOM., *Il.*, XII, 243 : εἷς οἰωνὸς ἄριστος, ἀμύνεσθαι περὶ πάτρης. — PLAT., *Protag.*, 345 b : αὕτη... μόνη ἐστὶ κακὴ πρᾶξις, ἐπιστήμης στερηθῆναι. — XÉN., *Econ.*, 8, 2 : ἐστὶ πενία αὕτη σαφές, τὸ δ' ἐόμενόν τινος μὴ ἔχειν χρῆσθαι. *Ib.*, 12, 10 : τοῦτο ἐγὼ παντάπασι διδασκὸν ὥμην εἶναι, τὸ ἐπιμελῆ ποιῆσαι. *Cyr.*, VIII, 7, 10 : ὅμᾶς, ὦ παῖδες, οὕτως ἐξ ἀρχῆς ἐπαίδευον, τοὺς μὲν γεραιτέρους προτιμᾶν, τῶν δὲ νεωτέρων προτετιμῆσθαι. Etc.

CIC., *Div. in Cæcil.*, 19 : semper hæc ratio accusandi fuit honestissima, pro sociis inimicitias suscipere. *De Off.*, II, 18, 63 : hæc benignitas etiam rei publicæ est utilis, redimi e servitute captos, locupletari tenuiores, etc.

REMARQUE. — On trouve quelquefois en grec l'infinitif construit au génitif d'apposition (voy. ci-dessus, § 107, p. 118).

553. — L'infinitif précédé de l'article :

1° En grec, l'infinitif a même des cas, comme on le voit dans les constructions, où il est précédé de l'article neutre² dont la flexion permet de le décliner.

L'emploi de l'article est obligatoire quand le rapport qui unit l'infinitif à un autre mot doit être exprimé par le *génitif*, par le *datif* ou par une *préposition*.

On trouve l'article avec l'infinitif :

1. Quand il est accompagné de l'article (cf. ci-après, § 553), l'infinitif peut se construire en apposition absolument de la même façon que le substantif.

Ex. : PLATON, *Rép.*, 590 e : ἡ τῶν παίδων ἀρχή, τὸ μὴ εἶναι ἐλευθέρους εἶναι, ἕως κτλ. *Gorg.*, 483 e : τοῦτό ἐστι τὸ ἀδικεῖν, τὸ πλεον τῶν ἄλλων ζητεῖν ἔχειν. *Rép.*, 578 d : τοῦτο προσόμοιον ἔχουσι τοῖς τυράννοις, τὸ πολλῶν ἀρχεῖν. — XÉN., *Cyr.*, VIII, 7, 25 : τί τοῦτου μακαριώτερον, τοῦ γῆ μιχθῆναι; *Hier.*, 7, 3 : δοκεῖ τούτω διαφέρειν ἄνθρω τῶν ἄλλων ζώων, τῷ τιμῆς ὀρέγεσθαι.

2. Les plus anciens exemples de cette construction se trouvent dans Pindare, mais, chez lui, l'infinitif précédé de τὸ est toujours au nominatif, sauf un cas douteux. Chez les poètes dramatiques et chez Hérodote il est ordinairement au nominatif ou à l'accusatif, mais on le trouve déjà construit avec τοῦ ou τῷ et précédé de prépositions. Chez Thucydide (surtout dans les *Discours*), on rencontre l'infinitif construit avec l'article au nominatif, à l'accusatif, au génitif et au datif avec ou sans préposition. Mais c'est seulement chez les orateurs attiques et particulièrement chez Démosthène qu'on trouve cette construction dans son plein développement. Voy. BIRKBEIN, *Entwicklungsgeschichte des substantivierten Infinitivs* (dans les *Beiträge* de Schanz) et cf. GILDERSLEEVE, *Contributions to the History of the Articular Infinitive* (dans les *Trans. of Amer. Phil. Assoc. for 1878*, pp. 5-19) ; *The Articular Infinitive in Xenophon and Plato* (dans *Amer. Jour. of Phil.*, t. III, p. 193-202).

a) Construit comme *sujet* ou *complément* d'un verbe¹.

Ex. : PIND., *Pyth.*, 1, 99 : τὸ δὲ παθεῖν² εὔ πρώτον ἀέθλων. — PLATON, *Théét.*, 209 e : τὸ γινῶναι ἐπιστήμην που λαβεῖν ἐστίν. *Gorg.*, 476 d : τὸ δίκην διδόναι πότερον πάσχειν τί ἐστίν ἢ ποιεῖν ; — XÉN., *Cyr.*, VIII, 3, 42 : οὗτοι ἡδύ ἐστι τὸ ἔχειν χρήματα οὕτως ὡς ἀνιάρων τὸ ἀποβάλλειν. — DÉM., I, 23 : πολλὰκις δοκεῖ τὸ φυλάξαι τάχαθὰ τοῦ κτήσασθαι χαλεπώτερον εἶναι. Etc.

ESCHYLE, *Agam.*, 1290 : τλήσομαι τὸ κατθανεῖν. — SOPH., *Phil.*, 1241 : ἐστίν τις, ἐστίν, ὅς σε καλύσει τὸ δρᾶν (cf. *El.*, 467 ; *Œd. à Col.*, 442 ; *Trach.*, 545, etc.). — THUC., VII, 33, 3 : ἐπέσχον τὸ εὐθέως τοῖς Ἀθηναίοις ἐπιχειρεῖν. Etc.

REMARQUES. — I. L'infinitif précédé de τὸ se rencontre quelquefois avec la valeur d'un complément direct après des verbes qui ne se construiraient pas avec l'infinitif sans article.

Ex. : HÉRODOTE, IX, 79 : τὸ μὲν εὐνοεῖν τε καὶ προορᾶν ἄγαμαί σευ. — XÉN., *Cyr.*, I, 4, 21 : μόνον ὁρῶν τὸ παλεῖν τὸν ἀλίσχόμενον. — ISOCHR., I, 43 : τὸ τελευτῆσαι πάντων ἡ πεπωμένη κατέκρινε, τὸ δὲ καλῶς ἀποθανεῖν ἴδιον τοῖς σπουδαίοις ἀπένειμεν.

II. L'infinitif du style indirect est quelquefois précédé de l'article après les verbes signifiant dire et penser.

Ex. : SOPH., *Ant.*, 264 sqq. : ἦμεν δ' ἐτοίμοι... θεοὺς ὀρκωμοτεῖν | τὸ μῆτε δρᾶσαι μῆτε τῷ ξυνειδέναι | τὸ πρᾶγμα βουλευσάντι. *Id.*, 535 : ἐξομεῖ τὸ μὴ εἰδέναι ; — XÉN., *Apol.*, 13 : καὶ τὸ προειδέναι γε τὸν θεὸν τὸ μέλλον καὶ τὸ προσημαίνειν ὃ βούλεται, τοῦτο πάντες καὶ λέγουσι καὶ νομίζουσι³. Etc.

III. C'est surtout après les verbes ou après les expressions signifiant ou impliquant une idée d'empêchement, de défense, etc., et après les verbes ou expressions de sens négatif (cf. ci-après, p. 621, REM. IV) que l'on trouve le simple infinitif remplacé par l'infinitif précédé de l'article : en pareil cas, à μὴ avec l'infinitif (cf. § 563, 1°, REM. VI) on substitue τὸ μὴ et l'infinitif ; de même, à μὴ οὐ avec l'infinitif (cf. § 563, 1°, REM. VI) on substitue τὸ μὴ οὐ et l'infinitif.

Cette construction a peut-être pour effet de rendre plus étroit le rapport qui lie l'infinitif au terme dont il est le complément⁴.

Ex. : HÉRODOTE, V, 101 : τὸ δὲ μὴ λεηλατῆσαι ἐλόντας σφέας τὴν πόλιν ἔσχε τόδε. — THUC., III, 1, 1 : τὸν πλείστον... ὁμίλον εἶργον τὸ μὴ προεξιόντας τῶν ὀπλων τὰ ἐγγὺς τῆς πόλεως κακουργεῖν. — PLATON, *Phédon*, 117 c : οἷόι τε ἦσαν κατέχειν τὸ μὴ διακρύειν. — XÉN., *An.*,

1. Ordinairement l'infinitif sujet ou complément d'un verbe est construit sans article (cf. ci-après, § 560 sqq.). Quand on ajoute l'article, c'est qu'on veut, dans la mesure du possible, faire jouer à l'infinitif le rôle d'un véritable substantif. On a souvent comparé l'emploi de l'infinitif précédé de l'article en grec à l'emploi des substantifs abstraits en -tío en latin ; mais on verra par les exemples qui vont être donnés, que cette assimilation est superficielle. Les substantifs abstraits du latin sont beaucoup moins expressifs que la construction grecque, puisqu'ils n'ont qu'une valeur substantive, tandis que l'infinitif y ajoute la valeur verbale.

2. La construction grecque de l'infinitif avec l'article ne peut être, la plupart du temps, rendue en français que par une périphrase comme « le fait » ou « ce fait que... ».

3. L'infinitif du style indirect ainsi construit avec l'article peut être naturellement accompagné de la particule ὅν, quand le sens le demande.

Ex. : SOPH., *Ant.*, 235 : τῆς ἐλπίδος γὰρ ἔρχομαι δεδραγμένος, | τὸ μὴ παθεῖν ἂν ἄλλο πλὴν τὸ μόρσιμον.

4. Cf. GOODWIN, *ouv. citée*, §§ 811-814, p. 324 sqq.

IV, 8, 14 : οὗτοί εἰσιν μόνοι ἔτι ἡμῖν ἐμποδῶν τὸ μὴ ἤδη εἶναι ἐνθα πάλαι ἐσπεύδουμεν. — DEM., XXIII, 205 : Κίμωνα παρὰ τρεῖς ἀφείσαν ψήφους τὸ μὴ θανάτῳ ζημιῶσαι. Cf. XXIII, 167 : τρεῖς δὲ μόνοι ψῆφοι διήνεγκαν τὸ μὴ θανάτου τιμῆσαι.

ESCHYLE, *Prom.*, 786 : οὐκ ἐναντιώσσομαι τὸ μὴ οὐ γεγωνεῖν πᾶν ὅσον προσγρῆζετε (cf. *ib.*, 918). — SOPH., *Oed. Roi*, 1232 : λείπει μὲν οὐδ' ἄ πρόσθεν ἥδουμεν τὸ μὴ οὐ βαρύστον εἶναι. *Ant.*, 544 : μήτοι, κασιγνήτη, μ' ἀτιμάσης τὸ μὴ οὐ θανεῖν τε σὺν σοι τὸν θανόντα θ' ἀγνίσαι. — PLAT., *Rep.*, 354 b : οὐκ ἀπεσχόμεν τὸ μὴ οὐκ ἐπὶ τοῦτο ἐλθεῖν. — XÉN., *Cyr.*, I, 6, 32 : οὐκ ἀπέσχοντο οὐδ' ἀπὸ τῶν φίλων τὸ μὴ οὐχὶ πλεονεκτεῖν αὐτῶν πειρᾶσθαι. *Banq.*, 3, 3 : οὐδεὶς ἀντιλέγει τὸ μὴ οὐ λέξειν ὃ τι ἐκαστος ἡγείται πλείστου ἄξιον ἐπίστασθαι. *Hell.*, III, 3, 6 : οὐδένα δύνασθαι κρύπτειν τὸ μὴ οὐχ ἡδέως ἂν καὶ ὤμων ἐσθίειν αὐτῶν. Etc.

IV. Dans quelques cas, τὸ μὴ οὐ (et plus rarement¹ τὸ μή), se rencontre, non plus après des verbes de sens négatif, mais après des verbes ou des expressions accompagnées d'une négation ou (ce qui revient au même) employées dans un sens interrogatif.

Ex. : ARISTOPH., *Gren.*, 68 : κοῦδεὶς γέ μ' ἂν πείσειεν ἀνθρώπων τὸ μὴ οὐκ ἐλθεῖν ἐπ' αὐτόν. — XÉN., *Hell.*, V, 2, 36 : οὐ μέντοι ἐπειθὲ γὰρ τὸ μὴ οὐ μεγαλοπράγμων τε καὶ κακοπράγμων εἶναι. *Cyr.*, VII, 5, 42 : τοῖς θεοῖς οὐδὲν ἂν ἔχοιμεν μέμψασθαι τὸ μὴ οὐχὶ πάντα πεπραχέναι². Etc.

b) Construit comme l'accusatif de relation (cf. ci-dessus, § 74) après des adjectifs ou des substantifs :

Ex. : SOPH., *Ant.*, 79 : τὸ δὲ βίᾳ πολιτῶν δρᾶν ἔρυν ἀμήχανος.

El., 1030 : μακρὸς τὸ κρῖναι ταῦτα χῶ λοιπὸς χρόνος.

Ibid., 1079 : τὸ μὴ βλέπειν ἐτοίμα. *Oed. Roi*, 1416 : ἐς δέον πάρεσθ' ὅδε Κρέων τὸ πράσσειν καὶ τὸ βουλευεῖν. —

THUC., II, 53, 3 : τὸ προσταλαίωπρεῖν οὐδεὶς πρόθυμος ἦν.

VI, 17, 1 : τὸ μὲν ἐς τὴν γῆν ἡμῶν ἐσβάλλειν, κἂν μὴ ἐκπλεύσωμεν, ἱκανοὶ εἰσι. — PLATON, *Lach.*, 190 e : αἵτιος τὸ σὲ ἀποκρίνεσθαι³ μὴ τοῦτο. Etc.

SOPH., *Oed. à Col.*, 47 : οὐδὲ τοῦξανιστάναι ἐστὶ θάρσος. —

THUC., II, 87, 1 : ἡ... ναυμαχία... οὐχὶ δικαίαν ἔχει τέκμαρσιν τὸ ἐκφοδῆσαι⁴. Etc.⁵

1. Pour l'emploi moins régulier de τὸ μή, au lieu de τὸ μὴ οὐ, voy. GOODWIN, *ouv. cité*, §§ 812, 813, 814.

2. Dans ces exemples, τὸ μὴ οὐ (τὸ μή) a un sens véritablement négatif; la négation (simple ou composée) n'y a plus la valeur explicite que nous sommes habitués à lui attribuer dans les passages cités à la remarque précédente : μὴ est appelé par le sens et μὴ οὐ (le verbe principal étant pris négativement) par l'application de la règle générale (cf. p. 817, Rkm. VI).

3. Construction rare, parce qu'αἵτιος est ordinairement construit avec l'infinitif précédé de τοῦ, quand il ne l'est pas avec l'infinitif sans article. Toutefois cf. DEM., VIII, 56 ; IX, 63.

4. Mais on peut se demander s'il ne vaut pas mieux avec Bæhne et Croiset rattacher τὸ ἐκφοδῆσαι à ἔχει et entendre : « le combat naval n'entraîne pas à titre de conclusion légitime ceci qu'il doit vous effrayer. » De même, dans la phrase de Sophocle, τὸ ξανιστάναι peut être considéré comme construit avec θάρσος dont l'idée est implicitement contenue dans ἐστὶ θάρσος.

5. L'infinitif précédé de l'article a souvent une valeur que ne saurait avoir le simple infinitif employé sans article.

Ex. : LYCOURG., c. *Léocrate*, 91 : ἐπεὶ γὰρ τὸ ἐλθεῖν τοῦτον (« car, pour ce qui est de son départ »), οἶμαι θεόν τινα αὐτὸν ἐπ' αὐτὴν ἀγαγεῖν τὴν τιμωρίαν.

- c) Construit comme un substantif au génitif pour signifier les mêmes rapports que le génitif proprement dit ou que le génitif remplaçant l'ablatif (cf. ci-dessus, §§ 101-142, §§ 147-163).

EX. : THUC., II, 56, 4 : πρὸς τὴν πόλιν προσβαλόντες εἰς ἐλπίδα ἤλθον τοῦ ἐλεῖν. VII, 84, 3 : τοῦ πιεῖν ἐπιθυμία (§ 104). CF. I, 87, 6 : ἡ δὲ διαγνώμη αὕτη τῆς ἐκκλησίας τοῦ τὰς σπονδὰς λελύσθαι¹ (§ 107). — XÉN., Cyr., I, 5, 12 : πόνους δὲ τοῦ ζῆν (§ 104, REM. I) ἡδέως ἡγεμόνας νομίζετε. — DÉM., I, 23 : τὸ γὰρ εὖ πράττειν παρὰ τὴν ἀξίαν ἀφορμὴ τοῦ κακῶς φρονεῖν (§ 102, REM. 1) τοῖς ἀνόητοις γίγνεται. Etc.

THUC., II, 65, 10 : ὀρεγόμενοι τοῦ πρῶτος ἕκαστος γίγνεσθαι (§ 118, 3°, a, p. 138). — PLAT., *Phédon*, 117 e : ἐπέσχομεν τοῦ δακρύνειν (§ 147). — XÉN., *Anab.*, I, 4, 15 : δόξετε αἴτιοι εἶναι, ἄρξαντες τοῦ διαβαίνειν (§ 118, 5°, p. 141). *Mém.*, I, 2, 55 : παρεκάλει ἐπιμελεῖσθαι τοῦ ὡς φρονιμώτατον εἶναι (§ 118, 3°, a, p. 138).

DÉM., XXI, 134 : ἀξιος (cf. § 123, 2°, p. 153) αὐτοῖς ἐδόκει εἶναι τοῦ τοιαῦτ' ἀκούειν. — ISOCR., IV, 28 : τοὺς καρπούς, οἱ τοῦ μὴ θηριωδῶς ζῆν (§ 131) ἡμᾶς αἵτιοι γεγόνασιν (cf. XÉN., *Anab.*, VII, 7, 48).

DÉM., I, 23 : πολλάκις δοκεῖ τὸ φυλάξαι τὰγαθὰ τοῦ κτήσασθαι (cf. § 159) χαλεπώτερον εἶναι (cf. XÉN., *Cyr.*, I, 5, 13). — MÉNANDRE, *Sent.*, 387 : νέοις τὸ σιγᾶν κρεῖττον ἐστὶ τοῦ λαλεῖν.

THUC., IV, 34, 1 : τοῦ θαρσεῖν τὸ πλεῖστον εἰληφότες (cf. § 110, 5°). — DÉM., XXXVII, 45 : οὐδὲν οὔτε ἀναιδείας οὔτε τοῦ ψεύδεσθαι (cf. § 110, 6°, p. 124) παραλείψει. XXII, 16 : εἰς τοῦτ' ἐλήλυθε τοῦ νομίζειν (cf. § 110, 7°, p. 125).

XÉN., *Mém.*, II, 1, 8 : τὸ, μεγάλου ἔργου ὄντος τοῦ ἐαυτῷ τὰ δέοντα παρασκευάζειν, μὴ ἀρκεῖν τοῦτο (cf. § 139)².

- d) Construit comme un substantif au datif pour signifier les mêmes rapports que le datif proprement dit ou que le datif remplaçant l'instrumental :

EX. : XÉN., *Apol.*, 14 : ἵνα ἀπιστῶσι τῷ ἐμὲ τετιμῆσθαι ὑπὸ δαιμόνων (cf. § 79). — ISOCR., XV, 24 : οὐ γὰρ δὴ τῷ γε κοσμίως ζῆν ἄξιον πιστεύειν (§ 79). Etc.

ESCHYLE, *Agam.*, 253 : ἴσον δὲ τῷ προστένειν (cf. § 86, 1°). — PLATON, *Phédon*, 71 c : τῷ ζῆν (cf. § 86, 1°, REM. II) ἐστὶ τι ἐναντίον, ὥσπερ τῷ ἐγρηγορέναι τὸ καθεύδειν. — DÉM., XVIII, 269 : ὁμοίον ἐστὶ τῷ ὀνειδίζειν (cf. § 86, 1°).

1. Les mots τοῦ τὰς σπονδὰς λελύσθαι sont effacés par Herwerden, Cobet, Stahl, A. Croiset.

2. Pour τοῦ ou τοῦ μὴ avec l'infinitif marquant le but, voy. ci-après, p. 602, REM. 1.

ARISTOPH., *Plut.*, 146 : **τῷ πλουτεῖν ὑπήκοα** (cf., p. 160, n. 1).

PLAT., *Rép.*, 468 d : **ἄμα τῷ τιμᾶσθαι** et *ib.*, 468 e : **ἄμα τῷ τιμᾶν** (cf. ci-dessus, § 176, 3°, p. 208).

XÉN., *Mém.*, I, 2, 3 : **ἀλλὰ τῷ φανερός εἶναι** τοιοῦτος ὢν (cf. § 191, 2°, p. 224). — Lys., XXXI, 2 : **οὐδὲ τῷ δύνασθαι καὶ εἰωθέναι** λέγειν ἐπαρθεῖς (cf. *ibid.*). — DÉM., VIII, 11 : **οὐδενὶ τῶν πάντων πλέον κεκράτηκε** Φίλιππος ἢ **τῷ** πρότερος πρὸς τοῖς πράγμασι **γίγνεσθαι**. Etc.

e) Construit avec une préposition suivie du cas approprié¹ :

Ex. : THUC., VII, 28, 1 : **ἀντὶ τοῦ πόλις εἶναι** φρούριον κατέσθη (cf. I, 69, 5). — XÉN., *Agés.*, 1, 46 : **Ἀγησίλαος ἀντὶ τοῦ ἐπὶ Καρίαν ἰέναι** εὐθὺς ἀντιστρέψας ἐπὶ Φρυγίας ἐπορεύετο.

THUC., I, 138, 2 : **ἀπὸ τοῦ** πείραν διδούς **ξυνετός φαίνεσθαι**.

— DÉM., III, 3 : **ἐκ τοῦ** πρὸς χάριν **δημηγορεῖν** ἐνίους. —

XÉN., *Econ.*, 13, 6 : **τὰ ἄλλα ζῶα ἐκ δύοιν** τούτοιιν τὸ πειθεσθαι **μανθάνουσιν, ἐκ τε τοῦ** ὅταν ἀπειθεῖν ἐπιχειρῶσι **κολάζεσθαι, καὶ ἐκ τοῦ** ὅταν προθύμως ὑπηρετῶσιν **εὐπάσχειν**.

DÉM., III, 1 : **τοὺς γὰρ λόγους περὶ τοῦ τιμωρῆσασθαι** Φίλιππον ὁρῶ γιγνομένους. Etc.

XÉN., *Mém.*, II, 6 : **πῶς ἂν ταῦτα δοκιμάσαιμεν πρὸ τοῦ χρῆσθαι;**

— DÉM., XVIII, 26 : **πρὸ τοῦ** τοὺς ὄρκους ἀποδοῦναι.

DÉM., XXIII, 188 : **ἐν τῷ** πολίτην **ποιεῖσθαι** (Χαρίδημον).

XÉN., *Mém.*, IV, 8, 2 : **τὸν ἔμπροσθεν χρόνον, Σωκράτης πάντων ἀνθρώπων μάλιστα ἐθαυμάζετο ἐπὶ τῷ** (à cause de ce fait que...) **εὐθύμως τε καὶ εὐκόλως ζῆν.** Hell., VII, 5, 2 : **ἐπὶ τῷ** κακόν τι ἡμᾶς **ἐργάζεσθαι** (en vue de nous faire du mal) **στρατεύειν** παρασκευάζονται. Etc.

DÉM., XIX, 229 : **πρὸς τῷ** (outre ce fait que) **μηδὲν ἐκ τῆς πρεσβείας λαβεῖν.**

XÉN., *Mém.*, II, 1, 15 : **ὅμως διὰ τὸ ξένος εἶναι** οὐκ ἂν οἶε ἀδικηθῆναι. IV, 8, 2 : **ἀνάγκη ἐγένετο τῷ Σωκράτει μετὰ τὴν κρίσιν τριάκοντα ἡμέρας βιώσαι διὰ τὸ** Ἀθήλια μὲν ἐκείνου **τοῦ μηνός εἶναι, τὸν δὲ νόμον μηδένα ἑᾶν** δημοσίᾳ ἀποθνήσκειν, **ἕως ἂν ἡ θεωρία ἐκ Δήλου ἐπανέλθῃ.**

XÉN., *Cyr.*, I, 3, 1 : **πάντων διαφέρων ἐφαίνετο καὶ εἰς τὸ ταχὺ μανθάνειν** ἃ δεοί **καὶ εἰς τὸ καλῶς ἕκαστα ποιεῖν.**

PLATON, *Apol.*, 28 c : **παρὰ τὸ αἰσχροὺν τι ὑπομεῖναι.**

1. L'infinitif précédé de l'article n'est jamais construit avec ἀνά, jamais avec ἀμφί suivi de l'accusatif ou du datif, jamais avec κατὰ suivi du génitif, jamais avec παρὰ suivi du génitif ou du datif, jamais avec περὶ suivi du datif, jamais avec πρὸς suivi du génitif, jamais avec ὑπέρ suivi de l'accusatif, jamais enfin avec ὑπό suivi de l'accusatif ou du datif. Voy. GOODWIN, *ouv. cité*, § 801, p. 320.

XÉN., *Mém.*, I, 2, 1 : **πρὸς τὸ μετρίων δεῖσθαι πεπαιδευμένος.**
Cf. DÉM., I, 4.

REMARQUES. — I. La préposition **ὕπέρ** ou l'adverbe **ἐνεκα** suivis du génitif de l'article avec l'infinitif sont les équivalents d'une proposition finale.

Ex. : ISOCR., VII, 64 : **ἐτοιμοὶ εἰσιν ὅτιοῦν πάσχειν ὕπέρ τοῦ μὴ ποιεῖν τὸ προσταττόμενον.** — ESCHINE, III, 1 : **τὰς δεήσεις αἰς κέχρηται τινες ὕπέρ τοῦ τὰ μέτρια καὶ τὰ συνήθη μὴ γίγνεσθαι ἐν τῇ πόλει.** — DÉM., XVIII, 204 : **εἰς τὰς τριγῆρεις ἐμβάντες ὕπέρ τοῦ μὴ τὸ κελευόμενον ποιῆσαι.**

ISOCR., I, 19 : **οἱ ἔμποροι τηλικαῦτα πελάγη διαπερῶσιν ἐνεκα τοῦ πλείω ποιῆσαι τὴν ὑπάρχουσαν οὐσίαν.**

Toutefois, même sans **ὕπέρ** ou sans **ἐνεκα**, le génitif de l'infinitif s'emploie parfois pour marquer le *but*, surtout quand l'infinitif est accompagné d'une négation. Cette construction, qui paraît se rencontrer pour la première fois dans Thucydide, est chez cet auteur d'un emploi très fréquent.

Ex. : THUC., I, 4 : (Μίνως) **τὸ ληστικὸν καθήρει, τοῦ τὰς προσόδους μᾶλλον ἰέναι αὐτῷ.** I, 23, 5 : **τὰς αἰτίας προὔγραψα... τοῦ μὴ ζητῆσαι.** Cf. II, 22, 1 ; 75, 1 ; 93, 4, etc. — PLATON, *Gorgias*, 457 e : **πρὸς τὸ πρᾶγμα φιλονεικοῦντα λέγειν τοῦ καταφανὲς γενέσθαι.** DÉM., XVIII, 107 : **τοῦ μὴ τὰ δίκαια ποιεῖν.** Etc.

Pour cet emploi de **τοῦ** (τοῦ μὴ) avec l'infinitif pour marquer le *but*, voy. ci-dessus, § 141.

II. Quand l'infinitif est construit comme complément d'une préposition, il doit être *toujours* accompagné de l'article. C'est tout à fait par exception qu'on trouve :

HÉRODOTE, I, 210 : **ὅς ἀντὶ μὲν δούλων ἐποίησας ἐλευθέρους Πέρσας εἶναι, ἀντὶ δὲ ἀρχεσθαι¹ ὑπ' ἄλλων ἀρχειν ἀπάντων.** Cf. VI, 32.

III. L'adverbe **πλὴν**, excepté, peut être suivi de l'infinitif sans article.

Ex. : ESCH., *Eum.*, 737 : **πλὴν γάμου τυχεῖν.** — SOPH., *Phil.*, 100 : **τί ἄλλο πλὴν ψευδῆ λέγειν;**

2° *Le latin*, qui n'a pas, comme le grec, la faculté de décliner son infinitif, supplée dans une certaine mesure à cette incapacité par l'emploi d'une espèce de substantif verbal appelé *gérondif* (cf. ci-après, § 575).

Malgré l'infériorité que l'absence d'article crée au latin par rapport à la langue grecque, la nature substantive de l'infinitif se montre néanmoins fort bien dans des phrases comme les suivantes, où il est employé comme *sujet* ou comme *complément direct* à la place d'un véritable substantif ou d'une proposition avec **quod** (cf. ci-dessus, § 437)².

Ex. : SALL., *Jug.*, 31, 14 : **quos omnes eadem cupere** (*le fait* d'avoir mêmes désirs), **eadem odisse, eadem metuere in unum coegit.**

1. Dans ce passage on peut expliquer par une raison de symétrie l'emploi de **ἀντὶ ἀρχεσθαι** faisant pendant à **ἀντὶ δούλων**.

2. Sur l'infinitif latin pris substantivement voy. un article de Wœlfelin dans l'*Archiv. f. lat. Lexikogr.* u. *Gramm.*, t. III, p. 71.

Cic., *de Fin.*, II, 27, 86 : **beate... vivere** (la vie bienheureuse) **alii in alio, vos in voluptate ponitis. Ib., I, 8, 26 : **quid ei reliquisti, nisi te.... intellegere quid diceret?** quel mérite lui as-tu laissé, sinon *ce fait que* tu arrives à le comprendre¹?**

REMARQUES. — I. L'emploi dont il vient d'être question est assez rare dans la langue latine et il est restreint aux cas où l'infinitif joue le rôle de *nominatif* ou d'*accusatif*.

II. L'infinitif latin peut dépendre de la préposition **inter** dans l'expression **interest inter**, il y a une différence entre...

Ex. : SÉN., *de Ben.*, V, 40, 2 : **multum interest inter dare et accipere**. Cf. Cic., *de Fin.*, II, 13, 43.

Mais dans les passages où l'infinitif est précédé de **præter** (cf. HOR., *Sat.*, II, 5, 68 sq. ; OV., *Hér.*, 7, 164), le mot **præter** peut être considéré comme un *adverbe* pris pour synonyme de **præterquam**² ou de **nisi**, excepté³.

Au contraire, on trouve dans la langue des grammairiens des constructions comme celles-ci :

VARR., *de Ling. lat.*, VI, § 50 : **mærere a marcere**, *mærere* vient de *marcere*. — SUÉT., *Oct.*, 87 : **ponit assidue... betizare pro languere**, Auguste dit toujours *betizare* au lieu de *languere*.

554. — L'infinitif considéré comme verbe. — Si l'infinitif a, comme on vient de le voir, la valeur d'un substantif dans un assez grand nombre de constructions, il n'en est pas moins vrai que sa nature verbale se montre en ceci, que

1° Il a des formes différentes pour exprimer les *temps* et les *voix* ; en grec il peut même, quand il est joint à la particule **ἄν**, prendre le sens du *potentiel* ou de l'*irréel* (voyez ci-après, § 559, REM. III)⁴.

1. On peut ajouter à ces exemples les phrases suivantes dans lesquelles l'infinitif est construit comme complément direct d'un verbe transitif, à la place d'un substantif abstrait à l'accusatif.

Ex. : CATON (cité par CHARISIUS, 2, p. 181 P) : **pleraque Gallia duas res industriosissime persequitur, rem militarem et argute loqui** (= *argutum sermonem*). — PLAUTE, *Pers.*, 224 : **nihil facio scire** (= *scientiam*). *Bacch.*, 158 : **hic vereri** (= *verecundiam*) **perdidit**. *Curc.*, 28 : **tuum conferto amare semper** (= *tuas amationes*). Etc. — CIC., *Tusc.*, II, 6, 15 : **Hieronymus dolore vacare** (= *doloris vacationem*) **summum bonum dixit**. *Ad Fam.*, VI, 3, 3 : **mori** (= *mortem*) **nemo sapiens miserum duxit**. *De Orat.*, I, 33, 150 : **vere illud dicitur, perverse dicere homines perverse dicendo facillime consequi**. *De Off.*, I, 6, 18 : **omnes trahimur ad cognitionis et scientiæ cupiditatem, in qua excellere pulchrum putamus; labi autem, errare, nescire, decipi malum et turpe ducimus**. Voy. R. KÜHNEN, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II², p. 490, d.

2. On trouve d'ailleurs chez CICÉRON (*ad Q. fr.*, I, 1, § 16) le mot **præter** employé comme *adverbe* pour **præterquam** ou pour **nisi** dans le sens du français « excepté ».

3. Toutefois, voy. J. BARRON, *Étude sur les Hellenismes dans la syntaxe latine*, p. 344.

4. L'emploi de la particule **ἄν** se rencontre aussi avec l'infinitif précédé de l'article.

Ex. : THUC., VI, 18, 3 : **ἀνάγκη τοῖς μὲν ἐπιβουλεύειν, τοὺς δὲ μὴ ἀνέναι, διὰ τὸ ἀρχεῖναι ἄν ὅφ' ἐτέρων** (correction de Usener et de Stahl), **εἰ μὴ αὐτοὶ ἄλλων ἄρχοιεν** (= *ὅτι ἀρχεῖσθαι ἄν*). VII, 62, 2 : **(ὄχλῳ) ναυμαχίαν ποιοῦμενοι οὐκ ἂν ἐχρώμεθα διὰ τὸ βλάπτειν ἄν τῇ βαρύτερῃ τῶν νεῶν** (= *ὅτι ὁ ὄχλος ἐβλάπτεν ἄν*). — PLATON, *Banq.*, 174 a : **πῶς ἔχεις πρὸς τὸ ἐθέλειν ἄν ἰέναι ἀχλὺς ἐπὶ δεῖπνον**; c'est comme s'il y avait *ἐθέλοις ἄν ἰέναι*...; cf. ci-dessus, p. 596, n. 3.

2° Le complément de l'infinitif ne se met point, comme celui d'un substantif verbal, au génitif de l'objet (cf. ci-dessus, § 104, a) mais au cas voulu par les autres formes du verbe.

3° Le sujet de l'action marquée par l'infinitif ne se met pas ordinairement au génitif (cf. ci-dessus, § 104, b).

REMARQUES. — I. On trouve *exceptionnellement* en grec l'infinitif construit comme un véritable substantif avec un génitif exprimant le sujet de l'action¹.

Ex. : XÉN., *An.*, VII, 7, 24 : γιγνώσκω τὰς τούτων ἀπειλὰς οὐχ ἥττον σωφρο-
νίζουσας ἢ ἄλλων τὸ ἥδη κολάζειν. — DÉM., XIX, 269 : τὸ εὖ
φρονεῖν αὐτῶν μιμεῖσθε. *Ib.*, 289 : οὐ δέδοικα εἰ Φίλιππος ζῇ,
ἀλλ' εἰ τῆς πόλεως τέθνηκε τὸ τοὺς ἀδικοῦντας μισεῖν καὶ
τιμωρεῖσθαι². Etc.

II. En latin, *mais non pas à l'époque classique*, l'infinitif est parfois accompagné d'un génitif possessif (cf. ci-dessus, § 101), comme un véritable substantif.

Ex. : VAL.-MAX., VII, 3, 7 : *cujus* (= *Fabi Cunctatoris*) *non dimicare vincere*
fuit. — SÉN., *Ép.*, 101, 13 : *quid autem hujus vivere* (= *vita*)
est? Etc.

4° Enfin, pour qualifier l'idée signifiée par l'infinitif, on ne se sert pas d'un adjectif, mais d'un adverbe.

REMARQUE. — Toutefois, l'infinitif étant considéré comme une sorte de substantif neutre, il est *quelquefois*, en latin, accompagné d'un adjectif *démonstratif*, d'un adjectif *possessif* ou des adjectifs *ipsum, solum, totum*³.

Ex. : CIC., *de Fin.*, II, 27, 86 : *beate vivere vestrum*. III, 13, 44 : *sapere solum... sapere ipsum*. *Brut.*, 37, 140 : *ipsum Latine loqui*. *Tusc.*, III, 6, 12 : *istuc nihil dolere*. V, 11, 33 : *totum hoc beate vivere*, Etc.⁴.

555. — Emploi du sujet de l'infinitif. — Il y a deux cas à distinguer : 1° Quand exprime-t-on le sujet de l'infinitif? 2° Lorsque le sujet de l'infinitif est exprimé, à quel cas se met-il?

1° a) En grec, on n'exprime pas le sujet de l'infinitif quand il est *identique au sujet principal*.

1. VOY. BIERLIN, *Entwicklungsgeschichte des substantivirten Infinitives*, p. 93.

2. Cf. *Trans. of American Philol. Assoc. for 1878*, p. 7.

3. Cet emploi devait appartenir à la langue savante, car on n'en rencontre pas d'exemples dans la langue ordinaire; en tout cas, on remarquera que cette construction ne se trouve pas dans les *Discours* de Cicéron.

4. La construction qu'on trouve chez HORACE, (*Ép.*, I, 7, 27 : *reddes dulces loqui*) est toute différente : *dulces* n'est pas un adjectif qualifiant *loqui* employé comme substantif, c'est le complément de *loqui* (cf. ci-dessus, p. 63, 3°).

Par contre, PLIN LE JEUNE n'a pas craint d'employer un adjectif au neutre pour qualifier un infinitif dans la phrase suivante :

Ép., VIII, 9, 1 : *nescio quid sit otium, quid quies, quid denique illud iners quidem, jucundum tamen nihil agere*.

Mais ce tour est tout à fait exceptionnel.

EX. : EUR., *fragm.* : ὁμολογῶ δέ σ' ἄδικεῖν, j'avoue que *je* te fais tort. —
 XÉN., *Anab.*, I, 30, 10 : ἀδικεῖσθαι νομίζει ὑφ' ἡμῶν. IV, 4, 16 :
 πυρὰ οὐκ ἔφη ἰδεῖν. I, 4, 13 : Κύρος ὑπέσχετο ἀνδρὶ ἐκάστῳ
 δώσειν πέντε ἀργυρίου μνᾶς.

REMARQUE. — Toutefois, quand le sujet de l'infinitif étant identique au sujet principal doit néanmoins *être mis en relief*, parce qu'il est opposé à d'autres, on l'exprime et on le met au *nominatif*¹.

EX. : THUC., IV, 28, 2 : Κλέων οὐκ ἔφη αὐτὸς, ἀλλ' ἐκείνον στρατηγεῖν². —
 PLAT., *Hipp. maj.*, 299 d : αὐτῷ τούτῳ διαφέρει τῷ ἢ μὲν ἡδονὴ εἶναι,
 ἢ δὲ μὴ ἡδονὴ τῶν ἡδονῶν. — XÉN., *Cyr.*, VI, 1, 14 : τὰ ἐπιτήδεια
 ἀνακεκομισμένοι εἰσὶν εἰς ἐρύματα, ὥστε αὐτοὶ μὲν ἔχειν, ἡμᾶς δὲ
 ταῦτα μὴ δύνασθαι λαμβάνειν. — DÉM., IV, 74 : εἰ δ' οἴεσθε Χαλκι-
 δέας τὴν Ἑλλάδα σώσειν ἢ Μεγαρέας, ὑμεῖς δὲ ἀποδράσεσθαι τὰ
 πράγματα, οὐκ ὀρθῶς οἴεσθε.

b) *En latin*, on doit toujours après les verbes signifiant dire, croire ou savoir, exprimer le sujet de l'infinitif, même quand il est identique au sujet principal.

Ainsi les phrases données ci-dessus comme exemples deviendraient en latin : fateor *me* esse in te injuriosum; a nobis *se* injuria affici existimat; ignes negabat *se* vidisse; Cyrus pollicitus est *se*... daturum (esse).

REMARQUES. — I. Il ne faut pas confondre avec la construction grecque étudiée ci-dessus, la construction latine qui consiste à *sous-entendre* l'accusatif sujet de l'infinitif. La différence est :

1° Que si l'infinitif est accompagné d'un attribut, cet attribut se met à l'accusatif (conformément à la règle § 556, 1°) et non au nominatif.

EX. : T.-LIVE, VI, 17, 6 : *refracturosque* (s.-ent. *se*) *carcerem* minabantur.

2° Que l'accusatif sujet de l'infinitif peut être sous-entendu, même si le sujet de l'infinitif est *différent* de celui du verbe principal.

EX. : T.-LIVE, XXV, 8, 10 : *nocte maxime commeare* (s.-ent. *eum*) *propter metum* hostium credebant.

II. L'accusatif sujet de l'infinitif est sous-entendu dans la prose classique plus souvent qu'on ne croit³. On trouve des exemples de cette ellipse même dans les discours de CICÉRON.

Cf. P. Dej., 7, 21 : in cubiculo (vomere) malle (s.-ent. te) dixisti.

Mais on la rencontre surtout dans le *style familier* et chez les *historiens* (particulièrement dans les discours rapportés en *style indirect*).

1. Quand le sujet de l'infinitif est un pronom personnel de la première ou de la deuxième personne, on peut le mettre à l'accusatif, mais on emploie toujours en pareil cas une *forme accentuée*.

EX. : XÉN., *Anab.*, VII, 1, 30 : ἐγὼ εὐχομαι πρὶν ταῦτα ἐπιτεῖν ὑφ' ὑμῶν γενόμενα, μυρίας ἑμὲ γε κατὰ τῆς γῆς ὀργυίας γενέσθαι.

2. Cet exemple et d'autres semblables permettent de formuler la règle suivante : « Quand l'infinitif a deux sujets qui s'opposent l'un à l'autre et dont l'un est le même que le sujet principal, tandis que l'autre en est différent, on les exprime tous les deux, en mettant le premier au nominatif et l'autre à l'accusatif, conformément à la règle § 555, 2°, b. »

3. V. O. RICHMAN, *Synt. lat.*, § 177, REM. II.

Ex. : TÉR., *Andr.*, 13 sq. : **quæ convenere... fatetur transtulisse** (s.-ent. **se** atque **usum pro suis**. — CÍC., *de Orat.*, I, 22, 101 : **dum mihi liceat negare posse** (s.-ent. **me**) **quod non potero et fateri nescire** (s.-ent. **me**) **quod nesciam**. — T.-LIVE., XXV, 8, 6 : **tuto ac sine certamine id facturos** (s.-ent. **eos**) **promissum est**. Etc.¹.

- c) *En grec et même en latin* (sauf les réserves qui ont été et seront faites), quand le nom ou le pronom qui est le sujet *logique* de l'action marquée par l'infinitif est déjà dans la proposition principale soit comme sujet (*[ille] vult profiscici*, [οὗτος] βούλεται ἀπελθεῖν), soit comme complément (*illi licet proficisci*, τούτῳ ἔξεστιν ἀπελθεῖν), on n'exprime pas en général le sujet devant l'infinitif.

REMARQUE. — En latin, cette règle comporte des exceptions (voy. ci-après, § 539. REM. 1) : la plus importante, c'est que l'usage exige qu'on exprime le sujet de l'infinitif après les verbes signifiant dire, croire ou savoir, bien que *logiquement* l'infinitif seul puisse paraître suffisant.

- 2° *En grec*² et *en latin*, quand le sujet de l'infinitif est exprimé, on le met à l'*accusatif*.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 117 : βούλομ' ἐγὼ λαὸν σὸον ἔμμεναι ἢ ἀπολέσθαι. — THUC., VI, 29, 5 : καὶ ἔδοξε πλεῖν τὸν Ἀλκιβιάδην. — XÉN., *Anab.*, I, 10, 19 : πρὶν καταλῦσαι τὸ στράτευμα πρὸς ἄριστον, βασιλεὺς ἐφάνη. II, 2, 17 : κραυγὴν πολλὴν ἐποιοῦν καλοῦντες ἀλλήλους, ὥστε καὶ τοὺς πολεμίους ἀκοῦειν. Etc.

CÍC., *Acad.*, II, 17, 55 : **Democritus dicit innumerabiles esse mundos**. *De Nat. deor.*, I, 38, 107 : **Orpheum poetam docet Aristoteles nunquam fuisse**. Etc.

556. — **Emploi de l'attribut.** — L'attribut se mettant au même cas que le nom auquel il se rapporte, il en résulte ceci :

- 1° *En grec et en latin* quand le sujet de l'infinitif est à l'*accusatif*, l'attribut se met à l'*accusatif*.

Ex. : HOM., *Il.*, 117 : βούλομ' ἐγὼ λαὸν σὸον ἔμμεναι ἢ ἀπολέσθαι. — PLATON, *Gorg.*, 470 e : τὸν καλὸν κάγαθὸν ἄνδρα καὶ γυναῖκα εὐδαίμονα εἶναι φημι, τὸν δὲ ἄδικον καὶ πονηρὸν ἄθλιον. — LYS., I, 10 : ὥμην τὴν ἑμαυτοῦ γυναῖκα πασῶν σωφρονεστάτην εἶναι τῶν ἐν τῇ πόλει. Etc.

CÍC., *Acad.*, II, 17, 55 : **Democritus dicit innumerabiles esse mundos**. SEN., *Ep.*, 88 : **magnum esse solem philosophus probabit**; **quantus sit, mathematicus**. Etc.

1. Il ne faut pas confondre avec la construction elliptique dont il vient d'être question le tour grec *ait esse paratus* (HOM., *Ép.*, I, 7, 22) qui est rare et exclusivement poétique en latin. Voy. J. BARRON, *les Hellenismes dans la syntaxe latine*, p. 329.

2. A part le cas particulier mentionné ci-dessus, 1°, 2, REM.

2° *En grec et en latin*, quand le sujet de l'infinitif n'est pas exprimé, l'attribut se met au cas du sujet principal, c'est-à-dire la plupart du temps au nominatif¹, puisque le sujet principal est la plupart du temps au nominatif.

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 6, 8 : ὁμολογεῖς οὖν περὶ ἐμὲ **ἀδίκος** γεγενῆσθαι.

IV, 4, 17 : ἐρωτώμενος δὲ ποδαπὸς εἶη, **Πέρσης** μὲν ἔφη

εἶναι... IV, 4, 21 : οἱ **οἶνοχόοι** φάσκοντες εἶναι. *Cyr.*, I, 4, 3 :

(ὁ Κύρος) διὰ τὸ **φιλομαθῆς** εἶναι πολλὰ... τοὺς παρόντας

ἀνηρώτα. — DÉM., XVIII, 7 : ἐκ τοῦ **πρότερος** λέγειν ὁ

διώκων ἰσχύει. Etc.

CIC., in *Verr.*, II, 4, 51, 115 : **dissoluti si cupiamus esse...** *Tusc.*,

II, 25, 60 : **Dionysius a Zenone fortis esse didicerat.** Etc.

REMARQUE. — En grec, cette règle s'applique même à des cas comme celui-ci :

Ex. : XÉN., *Cyr.*, V, 2, 17 : ἐκείνοι ἐπὶ τῷ σίτῳ οἴονται δεῖν **φρόνιμοι** καὶ **μέτριοι** φαίνεσθαι,

dans lequel le sujet de la proposition infinitive auquel se rapportent les mots φρόνιμοι καὶ μέτριοι φαίνεσθαι est le même que celui d'οἴονται.

557. — Particularités relatives à l'emploi du sujet et de l'attribut. — Quand le sujet de l'infinitif est une personne indéterminée (en fr., on), ce sujet est *ordinairement* supprimé et l'attribut (ou l'apposition) se met à l'accusatif (*en grec et en latin*) comme s'il se rapportait à τινά, *aliquem*, sous-entendu.

Ex. : ECR., *fragm.* : ἡδὺ **σωθέντα** (apposition) μεμνησθαι πόνων. —

THUC., II, 62, 5 : αἰσχρὸν **ἔχοντας** (apposition) ἀφαιρεθῆναι

ἢ **πτωμένους** ἀτυχεῖσθαι. — PLAT., *Apol.*, 29 a : τὸ θάνατον

δεδιέναι οὐδὲν ἄλλο ἐστὶν ἢ δοκεῖν εἶναι **σοφὸν** (attribut) **μὴ**

δντα (apposition). — ISOCR., II, 15 : **φιλόθρωπον** εἶναι δεῖ

καὶ **φιλόπολιν**. Etc.

CIC., *Tusc.*, V, 15, 44 : **non sunt ea bona dicenda, quibus**

abundantem (apposition) **licet esse miserrimum**

(attribut). Etc.

558. — Quand le nom qui devrait être le sujet de l'infinitif se trouve exprimé dans la proposition principale à un autre cas que le nominatif, il faut distinguer l'usage grec de l'usage latin.

1° *En grec*, on ne répète pas ce sujet devant l'infinitif, mais l'attribut (ou l'apposition²) se met soit à l'accusatif, soit au cas où se trouve le sujet logique de l'infinitif dans la proposition principale.

1. Ce qui est dit de l'attribut s'applique naturellement aussi à l'adjectif ou au participe construit en apposition au sujet sous-entendu de l'infinitif.

Ex. : XÉN., *An.* IV, 2, 27 : ἐλαφροὶ... ᾗσαν, ὥστε καὶ ἐγγύθεν **φεύγοντες** ἀπορεύειν (cf. ci-dessus, § 476, 2°, a, p. 492).

2. Sauf la réserve qui sera faite ci-après à la REMARQUE.

Ex. : XÉN., *An.*, I, 3, 5 : ἀνάγκη μοι ἢ ὑμᾶς **προδόντα** (apposition à με sous-entendu) τῇ Κύρου φιλίᾳ χρῆσθαι ἢ πρὸς ἐκείνον **φεισάμενον** μεθ' ὑμῶν εἶναι. *Cyr.*, VII, 2, 23 : διαθρυπτόμενος ὑπὸ τῶν δεομένων μου **προστάτην** (attribut de με sous-entendu) γενέσθαι ἐδεξάμην τὴν στρατηγίαν.

PLATON, *Apol.*, 41 a : ἀπαλλαγείς **τούτων** τῶν φασκόντων **δικαστῶν** εἶναι. — XÉN., *Hell.*, I, 5, 2 : Κύρου ἐδέοντο ὡς **προθυμοτάτου...** γενέσθαι. — ESCHINE, III, 186 : ὁ δῆμος συνεχώρησε **Μιλτιάδῃ** **πρώτῳ** γραφεῖναι **παρακαλοῦντι** τοὺς στρατιώτας. Etc.

REMARQUE. — En pareil cas, l'*attribut* se met plutôt au *génitif* ou au *datif* qu'à l'accusatif.

Quant à l'*apposition* au sujet non exprimé de l'infinitif, elle peut toujours être à l'accusatif.

Si elle n'est pas à l'accusatif, elle peut être au *datif*, mais elle n'est jamais au *génitif*.

Ex. : XÉN., *Hell.*, IV, 1, 35 : ἔξεστί σοι μεθ' ἡμῶν γενομένων μηδένα **προσκυνοῦντα** μηδὲ δεσπότην **ἔχοντα** ζῆν.

PLAT., *Rép.*, 406e : οὐδενὶ σχολή διὰ βίου κάμνειν **ιατρευομένῳ**. — XÉN., *Cyr.*, III, 1, 26 : δοκεῖ μοι τοῦ αὐτοῦ ἀνδρὸς εἶναι **εὐτυχοῦντα** ἐξυβρίσαι καὶ **πταίσαντα** ταχὺ πτῆξαι. — DÉM., IV, 47 : κακούργου μὲν ἐστὶ **κριθέντ'** ἀποθανεῖν, στρατηγοῦ δὲ **μαχόμενον** τοῖς πολεμίοις.

2° En latin, il y a deux cas à considérer.

a) Quand le nom qui devrait être le sujet de l'infinitif se trouve exprimé au *génitif* dans la proposition principale, on ne le répète pas devant l'infinitif et l'*attribut* se met à l'accusatif, ainsi que le participe construit en *apposition* au sujet sous-entendu de l'infinitif.

Ex. : CÍC., *de Off.*, I, 23, 80 : **fortis... animi et constantis est non perturbari rebus asperis nec tumultuantem de gradu dejici, ut dicitur.**

b) Quand le nom qui devrait être le sujet de l'infinitif se trouve exprimé au *datif* dans la proposition principale, on ne le répète pas devant l'infinitif et l'*attribut* (ou l'*apposition*) se met au *datif*¹.

Ex. : CÍC., *p. Marc.*, 11, 33 : **quia non est omnibus stantibus** (en se tenant debout [apposition]) **necesse dicere.** — T-LIVE, XXI, 44, 8 : **vobis** **necesse est fortibus viris esse.** XXIII, 29, 5 : **quibus... inter acerrimam sæpe pugnam in recentem**

1. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 244, 6.

equum ex fesso armatis (apposition) **transultare mos erat.** — HOR., *Ép.*, I, 16, 61 : **da mihi fallere, da justo sanctoque videri.** — OV., *Mét.*, VIII, 554 sq. : **nec fortibus illic | profuit armentis nec equis velocibus esse.** — VAL.-MAX., III, 6, 3 : **chlamydato** (apposition) **sibi et crepidato...** **ambulare deforme (esse) non duxit.**

REMARQUES. — I. La construction dont on vient de parler est fréquente dans la *prose classique* avec le verbe **licet**¹, et même ce n'est guère qu'après ce verbe qu'elle se rencontre chez les bons auteurs.

EX. : PLAUTE, *Épid.*, III, 2, 2 : **quieto tibi licet esse.** — CIC., *Tusc.*, I, 15, 33 : **licuit esse otioso Themistocli.** P. Flacco, 29, 71 : **cur iis esse liberis non licet ?** — CÉS., *de Bell. Gall.*, VI, 35, 8 : **quibus licet esse fortunatissimis.** — T.-LIVE, XXI, 44, 8 : **illis timidis et ignavis licet esse.** Etc.

II. La construction de l'attribut à l'*accusatif*, au lieu du datif, après le verbe **licet**, est, on peut le dire, *exceptionnelle*, bien qu'on rencontre

CIC., *p. Balb.*, 12, 29 : **civi Romano licet esse Gaditanum.** — CÉS., *de Bell. civ.*, III, 1 : **is enim erat annus quo per leges ei consulem fieri liceret.**

III. Par contre, on trouve assez souvent des exemples d'*attributs* ou d'*appositions* mis à l'*accusatif*, mais après des verbes autres que **licet**.

EX. : TÉR., *Heaut.*, 388 : **expedit bonas esse vobis.** — CIC., *de Off.*, III, 20, 81 : **Mario... consulem... fieri, quod sibi tum proposuerat, valde utile (esse) videbatur.** — HOR., *Sat.*, I, 4, 39 : **illorum, dederim quibus esse poetas** (variante moins autorisée : **poetis**). — T.-LIVE, XXIX, 23, 9 : **ne sibi interesse certaminibus eorum armaque aut hæc aut illa, abnuentem** (apposition) **alteram societatem, sequi necesse sit.** Etc.

II. — INFINITIF SERVANT A FORMER UNE PROPOSITION COMPLÉTIVE².

559. — Propositions infinitives. — L'infinitif grec et latin, employé comme sujet ou comme complément direct de la proposition principale, sert à former des propositions complétives auxquelles on a donné le nom de propositions infinitives.

Il y a deux sortes de propositions infinitives : celles dans lesquelles l'infinitif est employé *sans sujet* exprimé, et celles dans lesquelles l'infinitif est accompagné d'un *accusatif sujet*.

1. La question de **licet** est étudiée avec soin par EMORY B. LEASE, dans un article (*zur Konstruktion von licet*) de l'*Archiv...* de WOLFFLIN, t. XI, p. 9 sqq.

2. Pour la définition de ce terme, voy. ci-dessus, p. 443, n. 3.

On remarquera que le latin et le grec ne présentent que quelques points communs dans la construction des propositions complétives à l'infinitif. Cela tient à ce que dans beaucoup de cas où le latin emploie l'infinitif, le grec se sert d'une proposition complétive commençant par *ὅτι* (cf. ci-dessus, § 426) et que d'autre part, là où le grec construit la proposition infinitive, le latin se sert de la conjonction **ut** avec le subjonctif (cf. ci-dessus, § 497).

- 1° L'infinitif est, en règle générale¹, employé *sans sujet* exprimé, lorsque le nom ou le pronom qui est le sujet logique de l'action marquée par l'infinitif est déjà exprimé dans la proposition principale, soit comme sujet, soit comme complément.

Ex. : Οὗτος ὁ ἀνὴρ βούλεται ἀπελθεῖν, *ille vult proficisci*. —
Τούτῳ τῷ ἀνδρὶ ἐξεστὶν ἀπελθεῖν, *illi licet proficisci*.

- 2° L'infinitif est, en règle générale, accompagné d'un *accusatif sujet*, lorsque le nom ou le pronom qui est le sujet logique de l'action marquée par l'infinitif n'est pas déjà exprimé dans la proposition principale, soit comme sujet, soit comme complément.

Ex. : Τοῦτον τὸν ἄνδρα βούλομαι ἀπελθεῖν, *illum volo proficisci*. —
Τοῦτον τὸν ἄνδρα ἐξεστὶν ἀπελθεῖν, *illum licet proficisci*.

REMARQUES. — 1. Cette règle n'est pas absolue, surtout en latin, où ^a) l'usage demande que dans les propositions infinitives dépendant des verbes signifiant dire, croire, savoir, le sujet de l'infinitif soit exprimé, même s'il est identique à celui du verbe principal (voy. ci-dessus, § 555, REM. 1), et où ^b) il permet que dans les propositions infinitives dépendant des verbes vouloir et désirer le sujet de l'infinitif soit exprimé même s'il est identique au sujet du verbe principal.

- a) C'est surtout chez les *poètes*² qu'on rencontre des constructions comme celles-ci visiblement imitées du grec (voy. ci-dessus, § 555, 1°, a)³.

Ex. : PLAUTE, *Asin.*, 634 : *quas (minas)... Diabolus ipsi daturus dixit*. —
CATULLE, *Carm.*, 4, 1, sq. : *phaselus ille, quem videtis, hospites, | ait fuisse navium celerrimus*. — VIRG., *En.*, IV, 305 sq. : *dissimulare... speranti... tantum | posse nefas tacitusque mea decedere terra*. —
HOR., *Ép.*, I, 7, 22 : *vir bonus et sapiens dictis ait esse paratus*. —
OV., *Mét.*, XIII, 141 : *rettulit Ajax | esse Jovis pronepos*. — LUCAIN, *Phars.*, IX, 1037 : *tutumque putavit | jam bonus esse socer*. Etc.

- b) On pouvait dire également bien en latin *me cupio esse clementem* et *cupio esse clemens*.

Ex. : CIC., *In Verr.*, II, 4, 51, 115 : *dissoluti si cupiamus esse*. In *Cat.*, 1, 1, 4 : *cupio... me non dissolutum videri*. Cf. (avec l'ellipse de l'infinitif *esse*) CIC., *Phil.*, 2, 8, 19 : *cupit... se audacem*. *Ib.*, 5, 14, 38 : *quam (combien) populum Romanum liberum cuperet*. De *Off.*, II, 22, 78 : *qui... se populares volunt*.

II. L'emploi de l'infinitif sans sujet exprimé après les verbes signifiant promettre appartenait au langage familier.

Ex. : CÉS., de *Bell. Gall.*, IV, 21, 5 : *legati veniunt, qui polliceantur obsides dare*⁴.

1. Voyez en effet ce qui a été dit ci-dessus, § 555.

2. De plus, selon KAULEN, *Handbuch sur Vulgata* (p. 245), le nominatif avec l'infinitif est un tour fréquent dans la Vulgate et dans la basse latinité en général.

3. Cf. R. KÜHNEN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 317, 2 et voy. ΒΑΚΥΟΣ, *our. cité*, p. 338.

4. Cette phrase renferme deux irrégularités : non seulement le sujet de l'infinitif n'est pas exprimé, mais encore l'infinitif, au lieu d'être au futur, est au présent. Cf. ci-après, § 562.

A. — *Propositions infinitives jouant le rôle de sujet*¹.

560. — Constructions impersonnelles. — L'infinitif s'emploie comme sujet

1° *En grec*, avec les impersonnels *χρή, δεῖ*, il faut, *ἔξεστιν* (*πάρεστιν, ἔνεστιν, ἔστιν*), il est permis, il est possible, *πρέπει, προσήκει*, il convient et les locutions impersonnelles formées de substantifs ou d'adjectifs, comme : *ᾠρα ἐστί, καιρός ἐστι*, c'est le moment de; *δίκαιόν ἐστιν*, il est juste; *ἀναγκαῖόν ἐστιν, ἀνάγκη ἐστί*, il est nécessaire; *καλόν ἐστιν*, il est beau de...; *αἰσχρόν ἐστι*, il est honteux ou injurieux de... — *En latin*, avec les impersonnels ou les expressions impersonnelles exprimant un jugement sur la *facilité*, la *nécessité*, l'*opportunité*, etc., qu'il y aurait à faire telle ou telle action : *licet, jus est, fas est*, il est permis; *oportet, necesse est, opus est*, il faut, il est nécessaire; *tempus est*, c'est le moment de; *decet* (et le contraire *dedecet*), *convenit*, il sied, il convient; *delectat, juvat*, il est agréable; *prodest, utile est*², il est utile; *obest*, il est nuisible; *præstat*, il vaut mieux; *interest, refert, expedit, conducit*, il importe, il est avantageux; *non attinet*, ce n'est pas la peine...; *satis est*, il suffit; *laus est*, c'est un mérite; *facinus est*, c'est une mauvaise action; *decorum est*, il est beau; *turpe est*, il est honteux, etc.

REMARQUE. — En latin, *est* avec l'infinitif, par exemple *est videre* (TAC., *Germ.*, 5), *cernere erat* (VIRG., *En.*, VI, 596; VIII, 676), est une construction *incorrecte* en prose et que l'on croit être d'origine *vulgaire*, mais qui pourrait bien être empruntée au grec.

2° *En grec*, avec *οἷόν τ' ἐστί* et *δυνατόν ἐστιν*, il est possible, ainsi qu'avec *συμβαίνει*, il arrive. — *En latin*, avec *mos est* et (*très rarement*) avec des expressions signifiant il arrive que³.

3° *En grec* avec *δοκεῖ*; *en latin* avec *placet, videtur*, il paraît bon, il a été décidé.

REMARQUES. — I. En grec comme en latin, le sujet de l'infinitif est tantôt exprimé et tantôt supprimé (conformément à ce qui a été dit § 555), suivant le sens général de la phrase. Ainsi l'on n'exprime pas le sujet de l'infinitif, si le sens est : il est beau (utile, nécessaire, permis, etc.) *de faire telle chose*; au contraire, on l'exprime, si le sens est : il est beau (utile, nécessaire, permis, etc.) *que telle chose se fasse*.

EX. : EUR., *Fragm.* : οὐκ ἔστιν εὐρεῖν βίον ἄλυπον οὐδένι, il est impossible *de* trouver une existence exempte de peines. — ISOCR., VI, 50 : *χρή τοὺς εὖ*

1. D'une manière générale, on peut faire remarquer que beaucoup des verbes qui vont être énumérés dans ce paragraphe et dans les suivants se construisent tantôt avec une proposition infinitive et tantôt avec *ut* (cf. ci-dessus, § 497). C'est l'usage seul qui peut apprendre d'une manière précise quelles sont les expressions qui se construisent avec l'infinitif et quelles sont celles qui se construisent avec *ut*.

2. Sur l'emploi d'une proposition complétive avec *quod* après ces expressions impersonnelles, voy. ci-dessus, p. 458, n. 1.

3. La construction ordinaire est *ut* avec une proposition complétive, cf. ci-dessus, § 497, 2°, c, p. 523.

πράττοντας τῆς εὐχύνης ἐπιθυμεῖν, il faut que ceux qui sont dans la prospérité désirent la paix (ceux qui sont dans la prospérité doivent désirer la paix). Etc.

Comparez en latin **necesse est proficisci** et **necesse est me proficisci**.

II. Quand il y a lieu d'exprimer le sujet de l'infinitif, on se conforme, *en grec et en latin*, aux règles données ci-dessus, § 555.

4° *En latin*, avec diverses locutions impersonnelles exprimant un jugement sur la *vérité* d'une affirmation : **apparet, liquet, constat, convenit, manifestum est**, il est certain, évident *que...*; **verum est**, il est vrai *que...*; **falsum est**, il est faux *que...*; **veri simile est**, il est vraisemblable *que...*; **incredibile est**, il est invraisemblable *que...*, etc.; **efficitur, sequitur**, il s'ensuit *que...*, cela prouve *que...*, et autres locutions de sens analogue.

Comme l'indique suffisamment la traduction des expressions citées, l'infinitif qui en dépend doit toujours être accompagné d'un *accusatif sujet*.

REMARQUES. — I. La construction de **non dubium est** avec un *infinitif accompagné d'un accusatif sujet* est peu correcte et paraît avoir appartenu surtout au langage familier.

Ex. : TÉR., *Héc.*, 326 : **perisse me una haud dubium est**. Cf. ci-dessus, p. 9, n. 4.

II. Les locutions grecques qui répondent aux locutions latines rappelées ci-dessus se construisent avec ὅτι, c'est du moins le cas pour δῆλόν ἐστι, il est certain et φανερόν ἐστι, il est évident.

On trouve aussi très souvent la construction personnelle : δῆλός εἰμι et φανερός εἰμι ὅτι... (cf. ci-dessus, § 432).

5° *En latin*, avec plusieurs expressions impersonnelles marquant que telle personne a résolu de faire telle chose : **certum (deliberatum, propositum, etc.) est...**, on a résolu, on s'est proposé de...; de même avec **in mentem venit**, et dans le langage familier avec **in animo est, consilium** ou **sententia est, consilium** ou **sententia stat**, etc.

Dans ces constructions, l'infinitif ne peut être employé que sans sujet.

REMARQUE. — La construction de **restat** (cf. TÉR., *Phorm.*, 85; T.-LIVE, XLIV, 4, 8) ou **reliquum est...** (CIC., *ad Att.*, VII, 5, 5; SALL., *Fragm.*, III, 81, 2 Kritz), il reste à (faire telle chose), avec un infinitif sans sujet exprimé appartient au langage familier.

La construction classique est **restat, reliquum est ut...** (voy. ci-dessus, § 497, 2°, d, p. 525).

6° *En latin*, avec **pænitet, pudet, piget**.

REMARQUES. — I. Ces verbes ont *presque toujours* pour sujet un *infinitif seul*. Une construction comme celle-ci :

T.-LIVE, XXVIII, 40, 7 : *dum me ne pæniteat adhuc aliorum speciosiora primo aspectu consilia semper visa esse, mea usu meliora,*

est rare et exceptionnelle : en pareil cas, on préfère employer une proposition complétive avec *quod* (cf. ci-dessus, § 440) :

EX. : CIC., *ad Att.*, II, 4, 2 : *mihi nunquam veniet in mentem pænitere, quod a me ipse non desciverim.* Etc.

II. Par analogie avec *puDET*, T.-Live construit *religio est*, *verecundia est* avec une proposition infinitive (cf. VIII, 17, 4 ; III, 62, 9 ; XXIV, 42, 9).

7° *En latin*, avec les constructions impersonnelles dont il sera question ci-après (§ 563, 2°) et dans lesquelles la proposition infinitive remplit les fonctions de *sujet* par rapport au verbe principal.

561. — Chez Cicéron et chez César, il n'y a encore qu'un petit nombre d'expressions formées d'un substantif et du verbe *esse* qui puissent se construire avec une proposition infinitive (*consilium est*, *tempus est*, *mos est*, etc.).

Mais chez les *poètes* et chez les *prosateurs* de l'*époque impériale* à partir de T.-Live, le nombre de ces expressions se multiplie.

Toutefois il faut remarquer que dans la plupart des cas les *poètes* construisent ainsi, non pas des *substantifs seuls*, mais des *substantifs* qui, étant accompagnés d'un verbe, forment avec lui des *expressions équivalant à un verbe simple*.

EX. : VIRGILE, *En.*, VI, 433-4 : ... *si tanta cupido est* (= *si cupis*) | *bis Stygios innare lacus.* Cf. *id.*, II, 40 : *sed si tantus amor s.-ent. est*) *casus cognoscere nostros.* Etc.

T.-LIVE, XXV, 41, 40 : *isque finis Hannibali fuit* (équivalent de *ita destitit*) *ea parte arcem oppugnare.* Etc.¹.

562. — Constructions personnelles :

1° *En grec*, on remplace *fréquemment* la construction impersonnelle par la *construction personnelle* : ainsi au lieu de dire *δίκαιόν ἐστιν*, il est juste, on dit *δίκαιός εἰμι*, je suis autorisé à, je mérite de, je suis obligé de..., au lieu de *ἐπιτήδειόν ἐστιν*, il est avantageux, on rencontre souvent *ἐπιτήδειός εἰμι*, il est avantageux que je...

EX. : PLAT., *Protag.*, 339 e : ὦ Πρόδικε, σὸς Σιμωνίδης πολίτης· *δίκαιος εἶ βοηθεῖν τῷ ἀνδρί.* — XÉN., *Hell.*, V, 2, 32 : *δίκαιός εἰμι ζημιοῦσθαι.* Etc.

1. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 183, REM. III. Pour plus de détails, cf. R. KÜCHER, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. I², p. 554.

THUC., VIII, 70 : ἀνδρας τινὰς ἀπέχτειναν οὐ πολλούς, οἱ ἐδόκουν ἐπιτήδαιοι¹ εἶναι ὑπεξαίρεθῆναι.

REMARQUE. — Au lieu de δεῖ με τοῦτο ποιεῖν, il faut que je fasse cela, on trouve aussi δέομαι τοῦτο ποιεῖν.

2° Certaines locutions mêmes ne sont autorisées qu'à la construction personnelle : telles sont : δοκῶ, il semble que je, ἐπίδοξός εἰμι, je suis considéré comme... *c.-à-d.* il est à présumer que je, πολλοῦ, μικροῦ, τοσούτου δέω, il s'en faut beaucoup, peu s'en faut, tant s'en faut, que je...².

Ex. : ISOCR., VI, 8 : ἐπίδοξός εἰμι τυχεῖν τῆς τιμῆς ταύτης, il est à présumer que j'aurai le même honneur.

XÉN., *Anab.*, VII, 6, 18 : πολλοῦ μοι δοκῶ δεῖν τὰ ὑμέτερα ἔχειν. — ISOCR., IX, 62 : μικροῦ ἐδέησεν ὁ Εὐαγόρας Κύπρον ἀπασαν κατασχεῖν. — LYS., XVII, 1 : ἐγὼ δὲ τοσούτου δέω περὶ τῶν μὴ προσηκόντων ἱκανός εἶναι λέγειν, ὥστε δεδοικα μὴ καὶ περὶ ὧν ἀναγκαῖόν μοι ἐστὶ λέγειν, ἀδύνατος ᾧ τὰ δέοντα εἰπεῖν. Etc.

REMARQUE. — Cette construction est tout à fait *exceptionnelle* en latin et ne se rencontre qu'en *poésie* ou chez les prosateurs de l'époque impériale³.

Ex. : SÉN., *de Prov.*, 5, 1 : *apparebant bona esse*. — SUÉT., *Nero*, 1 : *quo facilius appareat degenerasse a suorum virtutibus Nero*⁴. Etc.

B. — Propositions infinitives jouant le rôle de complément.

563. — *L'infinitif* s'emploie, comme complément logique du verbe contenu dans la proposition principale :

1° *En grec et en latin* après les verbes qui signifient dire ou croire (promettre, espérer, etc.).

1. Cette construction personnelle est l'effet d'une attraction facile à comprendre. C'est la même attraction qui donne lieu à des locutions comme

PLATON, *Lois*, 751 b : προσήκοντά τινα λόγον ῥηθῆναι (pour λόγον ὃν προσήκει ῥηθῆναι). — ISOCR., V, 110 : τὸ πλεῖθος τῶν ἐνόντων εἰπεῖν (pour τούτων ἃ ἐνεστικ εἰπεῖν).

2. Comparez la locution παρὰ μικρὸν ἔρχομαι, *non multum abest* quinqu.

Ex. : ISOCR., XIX, 22 : παρὰ μικρὸν ἦλθον ἀποθανεῖν.

3. On trouve déjà dans VARRON (*de Re rust.*, I, 6, 2) : *hæc apparent magis ita esse* (texte douteux, puisque *apparent* peut être une mauvaise leçon, au lieu de *apparet*) et dans une *Lettre de Bautes* (chez CIC., *ad Fam.*, XI, 11, 2) : *quæ istic opus erunt administrari*, exemple qui prouve, à ce qu'il semble, que l'attraction en usage chez les Grecs se faisait en latin dans le langage familier.

Mais les exemples analogues qu'on cite de CICÉRON (cf. R. KUNEN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. I², p. 521) ne sont probablement que des fautes de copiste ; voy. par exemple :

CIC., *de Fin.*, III, 7, 23 : *membra nobis ita data sunt ut ad quandam rationem vivendi data esse appareant*,

où il est facile de corriger *appareant* en *apparet* (cf. ci-dessus, p. 8 en haut).

4. Remarquez que dans ces exemples la construction personnelle du verbe *apparet* peut avoir été influencée par celle de *videor*.

REMARQUES. — I. En grec, conformément à la règle § 553, 1°, a, quand le sujet de la proposition infinitive est le même que celui du verbe principal, on ne doit pas l'exprimer.

Ex. : XÉN., *Écon.*, 20, 29 : ἐπομόσας λέγω ἡ μὴν πιστεῦειν σοι φύσει νομίζειν φιλεῖν ταῦτα πάντας ἀφ' ὧν ἂν ὠφελείσθαι νομίζωσιν. — ΜΕΝ., *Sent.*, 382 : νόμιζε γήμας δοῦλος εἶναι. *Ib.*, 155 : ἐλπιζε τιμῶν τούτων γονεῖς πράξειν καλῶς. Etc.

Sur l'imitation de ce tour par les Latins, voy. ci-dessus, § 559, REM. I, a.

II. Avec les verbes de cette catégorie l'infinitif grec (sans ἂν) a le même sens que les temps correspondants de l'indicatif (cf. ci-dessus, § 280, 1° avec la REM.).

III. 1° L'infinitif grec (présent ou aoriste) avec ἂν s'emploie dans le sens du potentiel, en parlant de l'avenir¹, après les verbes signifiant dire et surtout après les verbes signifiant croire.

Ex. : HOM., *Il.*, IX, 684 : καὶ δ' ἂν τοῖς ἄλλοισιν ἔφη παραμυθήσασθαι (style direct : καὶ δ' ἂν παραμυθησαίμην). — THUC., V, 32, 2 : Κορίνθιοι καὶ Ἀργεῖοι... ἔρχονται ἐς Τεγέαν, εἰ σφίσι προσγέναιτο, νομίζοντες ἅπασαν ἂν ἔχειν Πελοπόννησον (style direct : ἅπασαν ἂν ἔχοιμεν). — XÉN., *Anab.*, I, 9, 29 : νομίζοντες παρὰ Κύρῳ ὄντες ἀγαθοὶ ἀζιωτέρας ἂν τιμῆς τυγχάνειν ἢ παρὰ βασιλεῖ (style direct : ἀζιωτέρας ἂν τιμῆς τυγχάνοιμεν). III, 1, 17 : τί ἂν οἰόμεθα παθεῖν; (style direct : τί ἂν πάθοιμεν); *Cyr.*, I, 2, 7 : οἱ Πέρσαι οἴονται τοὺς ἀχαρίστους καὶ περὶ θεοῦ ἂν μάλιστα ἀμελῶς ἔχειν (style direct : ἀμελῶς ἂν ἔχοιμεν). *Mém.*, I, 1, 16 : τοὺς μὲν εἰδότας (ταῦτα) ἡγείτο καλοὺς κάγαθους εἶναι, τοὺς δ' ἀγνοοῦντας ἀνδραποδώδεις ἂν διχάτως κεκλησθαι. — LYSIAS, XXVII, 8 : ἡγοῦμαι²... εἰ μὴ... τιμῆσαιτε, οὐκ ἂν ἀχρίτους αὐτοὺς ἀπολωλέναι, ἀλλὰ τὴν προσήκουσαν δίκην δεδωκέναι. Etc.

2° En latin, la périphrase qui supplée à l'absence de *futur* dans les propositions infinitives (adjectif verbal en *-urus* accompagné du verbe *sum*) sert aussi à exprimer l'idée du potentiel dans ces mêmes propositions.

Par conséquent, la périphrase *scripturum esse*, dans une proposition infinitive, correspond non seulement au futur *scribam*, mais encore au *potentiel scribam* des propositions indépendantes.

Ainsi la phrase : *amicum si habeam, felix sim*, deviendra au *style indirect* : *dicit se, amicum si habeat, felicem futurum esse* ou (si le verbe principal est au passé) : *dicebat se, amicum si haberet, felicem futurum esse* (application de la règle dite de la concordance des temps, § 643).

La périphrase qui sert d'infinitif futur actif, *peut être*, on le sait, remplacée par une autre périphrase : *fore* ou *futurum (esse) ut...*, (je dis, je crois) qu'il arrivera que (voy. ci-dessus, § 497, 2°, c, et cf. p. 523, n. 2). Toutefois, quand la périphrase *scripturum esse* est employée, comme il vient d'être dit ci-dessus, au sens du *potentiel*, on ne voit pas que les Latins l'aient remplacée par *futurum esse ut scribam*, etc.³.

1. Les Attiques semblent proscrire l'emploi de l'infinitif futur avec ἂν avec la même rigueur qu'ils proscrivent l'emploi correspondant de l'indicatif futur avec ἂν. Voy. STAHL, *Quæst. gramm.*, p. 9 sqq. et cf. KCHNER-GERTH, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, § 398, p. 241.

2. On trouve la même construction après le verbe δοκῶ signifiant « il me semble que ».

Ex. : XÉN., *Cyr.*, V, 5, 9 : ἐγὼ δοκῶ δεκάκις ἂν κατὰ τῆς γῆς καταδύνασθαι ἥδιον ἢ ὀφθῆναι οὕτω ταπεινός (st. dir. : δεκάκις ἂν ἀποθάνοιμι ἥδιον ἢ ὀφθῆναι).

3. C'est du moins ce qu'assure HARRÉ, *Lat. Schulgramm.*, II, p. 136, n. 3.

Si le verbe est au *passif* et que l'infinitif futur en soit inusité, on peut recourir à l'emploi du verbe *possum* pour rendre l'idée du *potentiel*. Ainsi la phrase *amicum si habeam, jure felix existimer* deviendrait : *dicit se, amicum si habeat, jure felicem existimari posse*.

IV. 1° L'infinitif grec (présent et aoriste) avec *ἄν* s'emploie dans le sens du mode *irréel* (cf. ci-dessus, § 302, 3°).

Ex. : THUC., III, 89, 5 : ἄνευ δὲ σεισμοῦ (c.-à-d. εἰ μὴ σεισμὸς ἐγένετο) οὐκ ἂν μοι δοκεῖ τὸ τοιοῦτο ξυμβῆναι γενέσθαι (style direct : οὐκ ἂν ξυνέβη γενέσθαι). IV, 40, 2 : ἀπεκρίνατο αὐτῷ πολλοῦ ἂν ἄξιον εἶναι τὸν ἀτρακτον εἰ τοὺς ἀγαθοὺς διεγίγνωσκε (style direct : πολλοῦ ἂν ἄξιος ἦν). — PLAT., *Gorg.*, 486 d : εἰ χρυσῆν ἔχων ἐτύγχανον τὴν ψυχὴν, οὐκ ἂν οἶμαι με ἄσμενον εὐρεῖν τούτων τινὰ τῶν λίθων κτλ. (style direct : ἡῦρον ἂν). *Apol.*, 32 e : ἄρ' οὖν ἂν με οἴεσθε τοσάδε ἔτη διαγενέσθαι, εἰ ἐπραττον τὰ δημόσια ; (style direct : οὐκ ἂν διεγενόμην). — XÉN., *Mém.*, I, 4, 16 : οἶμαι δ' ἂν τοὺς θεοὺς τοῖς ἀνθρώποις δόξαν ἐμφοῦσαι, ὥς ἱκανοὶ εἰσιν εὖ καὶ κακῶς ποιεῖν, εἰ μὴ δυνατοὶ ἦσαν (s.-ent. εὖ καὶ κακῶς ποιεῖν), καὶ ἀνθρώπους ἐξαπατωμένους τὸν πάντα χρόνον οὐδέποτε ἂν αἰσθῆσθαι ; (style direct : οἱ θεοὶ οὐκ ἂν ἐνεφύσαν..., καὶ οἱ ἄνθρωποι ἂν ᾔσθοντο). Etc.

2° En latin, c'est la périphrase *scripturum fuisse*¹ qui correspond à l'irréel *scriberem* ou *scripsissem*. Ainsi la phrase *amicum si haberem, felix essem* deviendrait au style indirect : *dicit se, amicum si haberet, felicem futurum fuisse* ; de même la phrase *amicum si habuissem, felix fuisset* deviendrait : *dicit se, amicum si habuisset, felicem futurum fuisse*.

Ex. : CIC., *p. Sulla*, 7, 22 : Si jam tibi hoc concedam, Q. Hortensium..., si, hos tales viros non suo stare iudicio, sed meo : si hoc tibi dem, quod credi non potest, nisi ego huic adessem, hos adfuturos non fuisse, etc. — T.-LIVE, XXII, 25, 10 : quas ob res, si antiquus animus plebei Romanæ esset, audaciter se laturum fuisse de abrogando Q. Fabi imperio. Etc.

CIC., *p. Cæl.*, 1, 2, etenim si attendere diligenter, existimare vere de omni hac causa volueritis, sic constitueris, iudices, nec descensurum quonquam ad hanc accusationem fuisse cui utrum vellet liceret, nec, cum descendisset, quicquam habiturum spei fuisse, nisi alicujus intolerabili libidine et nimis acerbo odio niteretur. Cf. CORN. NEP., *Agés.*, 6, 1 ; T.-LIVE, XXVI, 29, 6 ; etc.

Si le verbe est au *passif*, on emploie la périphrase *futurum fuisse ut...*

Ex. : CÉS., *de Bell. civ.*, III, 101, 3 : nisi eo ipso tempore quidam nuntii de Cæsaris victoria... essent allati, existimabant plerique futurum fuisse uti amitteretur (oppidum).

Au style direct il y aurait : *oppidum amissum esset*².

1. Voy. SP. VARRIS, *Revue de Phil.*, t. XI, p. 42 sqq. et O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 241.

2. Les indicatifs *possum, potui*, etc., employés comme il a été dit ci-dessus (§ 292, 2°, b, p. 301 et suiv.) sont naturellement remplacés dans une proposition infinitive, par *posse* ou *potuisse*.

Ainsi l'exemple de CIC., *Orat.*, 9, 32 (cf. ci-dessus, p. 303, l. 3) deviendrait au style indirect : *quæ manifestum est eos vel sine magistro facere potuisse*.

De même qu'on trouve les indicatifs *possum, poteram*, etc., là où *is* sens exigerait l'emploi de *possim, possem*, etc., de même on rencontre des phrases comme celle-ci :

CIC., *in Verr.*, II, 4, 7, 15 : dixit... neque se illa habuisse venalia neque ulla condicione, si, utrum vellet, liceret, adduci unquam potuisse ut venderet illa... (style direct : neque ulla condicione, si liceret, adduci unquam potuissem...).

V. *En grec*, la négation est *en général* οὐ, en particulier après les verbes λέγειν et φάναι et après ceux qui signifient croire, penser¹.

Ex. : THUC., I, 67, 2 : Αἰγινῆται ἐνῆγον τὸν πόλεμον λέγοντες οὐκ εἶναι αὐτόνομοι κατὰ τὰς σπονδὰς. — PLAT., *Protag.*, 328 : ἡγοῦμην οὐκ εἶναι ἀνθρωπίνην ἐπιμέλειαν ἢ ἀγαθοὶ οἱ ἀγαθοὶ γίγνονται. — XÉN., *Hell.*, VII, 4, 22 : ἐνόμισεν οὐκ ἂν δύνασθαι μένειν τοὺς πολιτορκοῦντας. *Mém.*, II, 2, 10 : ἐγὼ μὲν οἶμαι, εἰ τοιαύτην μὴ δύνασαι φέρειν μητέρα, τὰγαθὰ σε οὐ δύνασθαι φέρειν. — DÉM., XXIX, 48 : εἰ τι τούτων ἀληθὲς ἦν, οἴεσθε οὐκ ἂν αὐτὴν λαβεῖν;

Toutefois, si le verbe principal est à un mode ou à une construction qui exigerait la négation μή, on emploie *nécessairement* μή devant l'infinitif.

Ex. : THUC., VI, 18, 7 : νομίζατε νεότητα καὶ γῆρας ἄνευ ἀλλήλων μηδὲν δύνασθαι².

ANDOC., I, 70 : εἰ τις νομίζει τι μὴ ἱκανῶς εἰρησθαι, ἀναστὰς ὑπομνησάτω³.

VI. Après les verbes qui signifient nier, on ajoute ordinairement devant l'infinitif μή, qui est remplacé par μή οὐ, si la proposition principale est négative de forme ou de sens.

Ex. : SOPH., *Antig.*, 442 : φῆς ἢ καταρνέει μὴ δεδρακέναι τὰδε; (*litt.* : nies-tu en disant que tu ne l'as pas fait?) — PLAT., *Gorg.*, 461 c : τίνα οἶει ἀπαρνῆσθαι μὴ οὐχὶ καὶ αὐτὸν ἐπίστασθαι τὰ δίκαια καὶ ἄλλους διδάξειν.

La négation surabondante μή οὐ ne s'emploie pas après οὐ φημι, je nie.

VII. 1° Après les verbes ἐλπίζειν, espérer, προσδοκᾶν, s'attendre que, ὑπισχνεῖσθαι et ἐπαγγέλλεσθαι, promettre, ἀπειλεῖν, menacer, ainsi qu'après ὀμνύναι, jurer (quand le serment se rapporte à l'*avenir*) on emploie l'*infinitif futur* ou bien l'*infinitif présent* ou *aoriste avec ἄν* qui exprime l'idée du potentiel et équivaut par conséquent à un futur adouci.

La négation est μή, parce que ces verbes impliquent un *désir* et non pas un jugement⁴.

Ex. : XÉN., *Anab.*, II, 1, 4 : ἐπαγγελλόμεθα δὲ Ἀριαίῳ, ἐν ἐνθάδε ἔλθῃ, εἰς τὸν θρόνον τὸν βασιλείου καθιεῖν αὐτόν. *Mém.*, III, 5, 4 : Βοιωτοὶ νῦν ἀπειλοῦσιν ἐμβαλεῖν εἰς τὴν Ἀττικὴν. *An.*, III, 1, 14 : τὸν στρατηγὸν προσδοκῶ ταῦτα πράξειν. — LYC., 76 : ὀμνύασι πάντες οἱ πολῖται, ἐπειδὴν ἐφηβοὶ γέωννται, μήτε τὰ ἱερὰ ὅπλα κατασχευεῖν μήτε τὴν τάξιν λείπειν, ἀμυνεῖν δὲ τῇ πατρίδι καὶ ἀμείνω παραδώσειν.

XÉN., *Mém.*, II, 6, 38 : εἰ ναύκληρος ἐπιτρέψειέ σοι τὴν ναῦν μὴ ἐπισταμένῳ κυβερνᾶν, ἔχεις τινὰ ἐλπίδα μή ἂν στυτὸν τε καὶ τὴν ναῦν ἀπολέσαι;

2° Après certaines expressions analogues aux verbes énumérés ci-dessus (1°), par exemple après ἐλπίς ἐστίν, ἐν ἐλπίδι εἰμί, ἐλπίδα παρέχω, ou, en d'autres termes, après les expressions impliquant l'idée d'attendre, on trouve *quelquefois* l'infinitif aoriste *seul* au lieu de l'infinitif aoriste avec ἄν ou de l'infinitif futur⁵.

1. Cet emploi de la négation οὐ est dû à l'analogie des propositions complétives commençant par ὅτι ou par ὥς et dans lesquelles on se sert régulièrement de οὐ.

2. Il y a μή, parce que le verbe principal est à l'impératif, mode qui exige la négation μή.

3. Il y a μή, parce que le verbe principal est dans une proposition conditionnelle avec εἰ qui exige l'emploi de μή.

4. Cependant, après les verbes signifiant « espérer », on trouve aussi la négation οὐ. Cf. XÉN., *Anab.*, IV, 6, 18.

5. Mais *jamais* cela n'a lieu pour les verbes qui signifient simplement « dire » ou « croire ». Dans les passages qui semblent contredire cette observation, le texte est altéré. Voy. ΚΩΝΑΝ-ΓΕΑΤΗ, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, § 389, d, Ann. 7 (p. 196).

Ex. : THUC., IV, 70, 2 : λέγων ἐν ἐλπίδι εἶναι ἀναλαβεῖν Νίσαιην. — PLAT., *Phédon*, 67 e, 68 a : εἰ μὴ ἄσμενοι ἐκέιστε ἴοιεν, οἱ ἀφικουμένοις ἐλπίς ἐστίν, οὐ διὰ βίου ἤρων, τυχεῖν. Etc.

VIII. 1° En latin, le verbe **sperare** se construit régulièrement avec l'*infinitif futur* accompagné d'un accusatif sujet.

Cependant l'*infinitif présent* est possible quand l'idée du futur est impliquée dans le verbe employé.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, IX, 6, 3 : **sperabam tuum adventum appropinquare**. Cf. *ib.*, IX, 1, 1 : **in spem venio appropinquare tuum adventum**.

En outre, on trouve l'*infinitif présent* quand il s'agit d'exprimer cette idée que l'action dont l'accomplissement aura lieu dans l'avenir commence déjà dans le moment présent.

Ex. : CIC., *Tusc.*, I, 41, 97 : **magna me spes tenet, bene mihi evenire, quod mittar ad mortem**.

Enfin **sperare** se construit très régulièrement avec l'*infinitif présent*, quand il signifie simplement croire.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, II, 2 : **spero nostram amicitiam non egere testibus**¹. Etc.

2° Par analogie avec la construction de **sperare** on trouve quelquefois **expecto eum venturum esse**, je m'attends à ce qu'il vienne (je crois qu'il viendra); mais ce tour est rare et peu correct, bien qu'on le rencontre chez VARRON (*de Ling. lat.*, X, 40 : *Sal.*, p. 199 R) et chez T.-LIVE (XLIII, 22, 2).

3° Quant aux verbes signifiant promettre, **promitto**, **polliceor**, etc., ils sont régulièrement construits à l'époque classique avec l'*infinitif futur* accompagné d'un accusatif sujet².

Pour l'emploi de l'*infinitif* sans sujet exprimé après **promittere** et **polliceri**, voy. ci-dessus, p. 610, REM. II.

IX. Par analogie avec la construction des verbes signifiant dire, on trouve des verbes signifiant accuser, suivis quelquefois de l'*infinitif* accompagné d'un accusatif sujet : tels sont **accuso** (TAC., *Ann.*, XIV, 18), **incuso** (TAC., *Ann.*, III, 38), **arguo**, **coarguo** ([ASIN. POLL.], *de Bell. Afric.*, 68; QUINT., IV, 2, 4; TAC., *Germ.*, 43), **redarguo** (A.-GELLE, XV, 9, 7), **insimulo**. Mais cette construction est assez rare; on préfère, à l'époque classique, employer une proposition avec **quod** (cf. ci-dessus, § 440).

X. Enfin, par analogie avec la construction des verbes signifiant croire, on rencontre assez souvent chez Cornélius Népos, chez T.-Live, chez Q.-Curce et chez Pline le Jeune l'expression **non dubito** suivie d'une proposition infinitive. Toutefois c'est une construction peu correcte et qui paraît avoir appartenu surtout au langage familier³ : la construction classique est **non dubito quin...** (§ 496, 1°).

2° En latin seulement, avec les verbes qui signifient savoir, apprendre, faire savoir, montrer⁴, etc.

1. Voy. KREDS-SCHMALZ, *Antibarbarus*..., s. v. **SPERARE**.

2. On trouve l'*infinitif présent* accompagné d'un accusatif sujet dans deux phrases de Cicéron :

Ex. : P. Quinct., 7, 29 : **ut idibus Septembribus P. Quinctium sisti... promitteret**. *ib.*, 21, 67 : **ut... promittat... sisti Quinctium**.

Ces deux exemples renferment probablement une expression toute faite empruntée à la vieille langue populaire, qui était moins exacte que le latin classique à marquer les rapports de temps. RIEMANN (*Synt. lat.*, 2^e éd., p. 275, n. 1) ajoute que du reste **sistere** est un verbe dont l'*infinitif futur* passif ne pouvait être formé.

3. Voy. SCHMALZ, *über den Sprachgebrauch des Asinius Pollio* (Festschrift zur XXXVI Phil. Vers., p. 88); O. RIEMANN, *Étude sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 284).

4. En grec, ces verbes se construisent surtout avec le participe ou avec ὄντι (cf. ci-après, § 612, 1°, et ci-dessus, § 427).

REMARQUE. — C'est probablement par analogie avec ces verbes que dans le latin archaïque on construisait *scilicet* et *videlicet*¹ avec une proposition infinitive.

Ex. : SALL., *Orat. Philippi*, § 5 : *at scilicet eos... gratiam ab eo peperisse*.

3° En latin surtout², après un certain nombre de verbes qui expriment un *sentiment* : *gaudere*, *lætari*, se réjouir ; *dolere*, s'affliger ; *mirari*, s'étonner ; *indignari*, s'indigner ; *ægre ferre*, être fâché ; *curare*, se soucier, etc.

Ces verbes se construisent *régulièrement* avec l'infinitif *accompagné d'un accusatif sujet*, parce que le sens est : je me réjouis, je m'afflige, etc., à la pensée que³.

REMARQUES. — I. La construction d'un verbe marquant un sentiment avec un *infinitif seul* est rare et généralement *peu classique*.

C'est ainsi qu'on trouve *gaudeo accipere* (TÉR., *Ad.*, 254 ; cf. LUCR., III, 614 ; VIRG., *En.*, II, 239, etc.) ; *delector dici* (HOR., *Ép.*, I, 16, 32) ; *erubesco* avec l'infinitif (VIRG., *Égl.*, 6, 2 ; T.-LIVE, X, 8, 5) ; *aspernor rogari* (STACE, *Silv.*, I, 2, 105 ; TAC., *Ann.*, IV, 46) ; *contemno* avec l'infinitif (HOR., *Ép.*, I, 1, 29 ; SEN., *Phœn.*, 197) ; *doleo vinci* (HOR., *Carm.*, IV, 4, 62), etc.⁴.

Toutefois *curare*, se soucier de, avec l'*infinitif seul* se rencontre chez CICÉRON (*p. Flacc.*, 27, 64, etc.).

II. Le verbe *amare*, se plaire à, n'est construit avec l'infinitif que chez les poètes et dans la prose de l'époque impériale.

Ex. : HOR., *Ép.*, I, 14, 9 : *amat... obstantia rumpere claustra*⁵. Etc.

III. La construction de *timere* avec le présent de l'infinitif pour signifier craindre de..., avoir peur de (faire telle ou telle chose) est tout à fait *incorrecte* en prose. On la trouve parfois chez les poètes.

Ex. : OV., *Mét.*, XIV, 179-180 : *hosti | prodero me timui* (= *timui ne, si clamarem, me proderem*).

1. L'étymologie de *scilicet* et de *videlicet* paraît en effet être celle-ci : les deux particules seraient formées des impératifs *sci*, *vide* accompagnés de *licet* (« sache-le, vois-le, tu le peux »).

2. En grec, la construction de ces verbes avec un *infinitif* est un tour rare et poétique (cf. ΚΑΛΟΓΑ, *Griech. Sprachlehre*, II, § 56, 6, 3). D'après SCHMIDT, *ueber den Ursprung des Substantivsatzes mit Relativpartikeln im Griechischen*, p. 7, on trouve chez Homère l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet 8 fois après *νεμεσάζομαι*, 2 fois après *νεμεσιζομαι* « s'irriter, s'indigner », 3 fois après *θαυμάζω*, 1 fois après *θαυμάζω* « s'étonner ».

Il n'y a pas de rapport entre cette construction et l'emploi de l'*infinitif seul* après *αἰσχύνομαι* signifiant « s'abstenir (par honte ou par pudeur) de faire telle ou telle chose » (PLAT., *Apol.*, 22 b ; XEN., *Cyr.*, V, 1, 21), de même qu'après *αἰδοῦμαι*, *φεύγω*, *ἀπέχομαι* (voy. ci-après, p. 620, 4°, a).

3. En grec, les verbes correspondants se construisent avec le participe au nominatif (voy. ci-après, § 591, 1°, p. 661) : quelques-uns, comme *θαυμάζειν* « être étonné », *ἀγανακτεῖν* « être indigné », *χαλεπαίνειν* « être irrité », *χαίρειν* « se réjouir », peuvent être suivis aussi d'une proposition avec *ὅτι* (cf. ci-dessus, § 433) ou d'une proposition avec *εἰ* (cf. ci-dessus, § 532). Pour l'emploi analogue de *quod* ou de *si* en latin avec les verbes de *sentiment*, voy. ci-dessus, §§ 440 et 534.

4. Voy. R. KÜHNEN, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 495 et suiv. ; cf. J. BÉZOUZ, *Étude sur les Hellénismes dans la Syntaxe latine*, p. 304 et suiv.

5. Quant à *amare* pris comme synonyme de *solere* et suivi de l'infinitif, c'est un emprunt fait au grec (cf. QUINT., IX, 3, 17) dont les premiers exemples paraissent chez SALLUSTE (*Jug.*, 34, 1) puis chez HORACE (*Carm.*, I, 2, 50) et qu'on retrouve dans Tacite, imitateur de Salluste. On sait qu'en grec *φιλόω*, employé par les poètes et dans la prose d'Hérodote pour signifier « se plaire à » avait fini par devenir synonyme de *εὐθόω* « avoir coutume de » et par se construire comme lui.

IV. Par analogie avec les verbes signifiant croire, on emploie *quelquefois* (mais *plutôt rarement*) avec une proposition infinitive *au futur*¹ des verbes signifiant craindre².

Ex. : T.-LIVE, X, 36, 3 : *neutris animus est ad pugnandum, diversique... abissent, ni cedenti instaturum alterum timuissent.*

4° *En grec et en latin*, après des verbes qui marquent une manifestation de la *volonté* pour qu'une chose arrive ou n'arrive pas.

a) *En grec*³ les principaux verbes appartenant à cette catégorie sont les suivants : βούλεσθαι, vouloir, préférer; ἐπιθυμῆναι, désirer; φοβεῖσθαι, ἀπέχεσθαι, avoir honte de, craindre de, s'abstenir de; εὐλαβεῖσθαι, φυλάττεσθαι, se garder de faire une chose; — δέισθαι, τιμῆναι, αἰτεῖν τινα, prier; ἀξιόουν, juger juste, demander; συμβουλεύειν, conseiller; προτρέπειν, pousser à; πείθειν, persuader de⁴; προστάττειν τινί, καλεῖν τινα, commander; ἀπαγορεύειν τινί, ἀντιλέγειν τινί, défendre, etc.⁵.

REMARQUES. — I. L'emploi du sujet, la construction du sujet et de l'attribut sont soumis aux règles qui ont été exposées ci-dessus (§§ 555 et 556).

II. L'infinitif employé ainsi est mis *ordinairement* au *présent* ou à l'*aoriste* (sans ἔν⁶).

Ex. : THUC., I, 24, 6 : οἱ... Ἐπιδάμνιοι... πέμπουσιν ἐς τὴν Κέρκυραν πρέσβεις ὡς μητρόπολιν οὖσαν, *δεόμενοι* μὴ σφᾶς περιορᾶν φειρομένους, ἀλλὰ τοὺς τε φεύγοντας *ξυναλλάξαι* σφίσι καὶ τὸν τῶν βαρβάρων πόλεμον *καταλῦσαι* (περιορᾶν, au présent, parce que ce serait par hypothèse un état d'esprit durable; ξυναλλάξαι, καταλῦσαι à l'aoriste, pour désigner une action qu'on accomplit une fois pour toutes [Classen et A. Croiset]).

1. Il y a en grec quelque chose qui ressemble à cette assimilation des verbes signifiant « craindre » aux verbes signifiant « croire ». On trouve en effet, bien qu'*assez rarement*, des phrases comme celle-ci :

6 V. 7. Xen., Cyr., VI, 2, 30 : μὴ δέισσῃς ὡς οὐχ ἔδῃς *καθευδῆσαι* « n'ayez point d'inquiétude et ne croyez pas que vous dormirez mal »,

dans lesquelles ὡς avec le futur de l'indicatif s'explique par une extension de la règle § 481.

2. L'emploi, en pareil cas, de l'*infinitif présent* au lieu de l'*infinitif futur* paraît avoir appartenu au langage familier (cf. Cœl. ap. Cic., *ad Fam.*, VIII, 11, 3 : Cic., *ad Att.*, VIII, 3, 2), bien qu'on le retrouve dans les traités de Cicéron.

Ex. : *De Orat.*, II, 82, 334 : vincit utilitas plerumque, cum subest ille timor, ea neglecta ne dignitatem quidem posse retineri. Cf. *de Leg.*, II, 32, 57 où le texte est douteux ; les manusc. ont : quod haud scio an timens suo corpori posset accidere ; Baier, Vahlen et Mueller ajoutent ne d'après Lambin ; peut-être vaut-il mieux avec d'autres corriger posset en posse.

3. Nous avons cru devoir mettre à part le grec et le latin, parce que dans le détail des constructions il y a certaines divergences importantes.

4. Quand on veut rendre l'idée de « persuader que... », on construit *généralement* πείθειν avec ὡς et l'indicatif ; cf. ci-dessus, § 481, Rem. I.

5. Quelques-uns de ces verbes (φοβεῖσθαι, ἀπέχεσθαι, — εὐλαβεῖσθαι, φυλάττεσθαι, προτρέπειν) peuvent être considérés aussi comme exprimant une manifestation de l'activité ; cf. ci-après, p. 623, 5°. Quant à αἰδεῖσθαι, c'est proprement un verbe de *sentiment*, qui se construit régulièrement avec le participe, quand il s'agit d'énoncer la cause de ce sentiment ; mais quand il signifie « s'abstenir par honte de faire... », il se construit avec l'*infinitif* par analogie avec les verbes dont il sera question p. 623, 5°.

6. Dans l'ancien dialecte attique (chez THUCYDIDE, SOPHOCLE), on trouve quelques exemples de ces verbes construits avec l'*infinitif futur* (cf. ci-dessus, p. 287, n. 4). Mais cette construction est rare et quelquefois suspecte. Cf. FOASSMANN, *de Infinitivi usu Thucydideo* (dans les *Studien* de Curtius, VI, p. 35 sqq.) ; STAMM, *Quæstiones gramm.*, etc., p. 8 sq.

L'infinitif se met au parfait quand le sens le demande (cf. ci-dessus, § 282, 3°).

Ex. : XÉN., *Hell.*, V, 4, 7 : **εἶπον τὴν θύραν κεκληθῆσθαι**, ils donnèrent l'ordre que la porte fût (c.-à-d. *restât*) fermée. — DÉM., XIX, 223 : **βουλόμενος ἀγωνίᾳ καὶ δικαστηρίῳ μοι διατρίβειν παρ' ὑμῖν ὅτι τὰναντία ἐμοὶ καὶ τοῦτοις πέπραχται**, je veux un débat et un jugement après lequel il demeure établi à vos yeux que ma conduite n'a rien eu et n'a rien de commun avec la leur.

III. L'infinitif ayant dans ces constructions la valeur des propositions *volitives*¹ qui prennent la négation μή, c'est aussi μή qu'on trouve avec l'infinitif ainsi employé.

Ex. : THUC., I, 91, 1 : **καλεῖται αὐτοὺς μή λόγοις μᾶλλον παράγεσθαι ἢ πέμψαι ἄνδρας** (style dir. : **μή λόγοις παράγεσθε, ἀλλὰ πέμψατ' ἄνδρας**). — XÉN., *Cyr.*, IV, 5, 32 : **συμβουλεύω σοι μή ἀφαιρεῖσθαι ἃ ἂν δῶς** (style direct : **μή ἀφάιρου ἃ ἂν δῶς**). Etc.

IV. Après les verbes à *sens négatif*, tels que défendre, empêcher², etc., on ajoute ordinairement³ devant l'infinitif μή, qui est remplacé par μή οὐ, si la proposition principale est négative.

Ex. : THUC., V, 25 : **ἀπέσχοντο μή ἐπὶ τὴν ἐκατέρων γῆν στρατεῦσαι**. — XÉN., *Mém.*, I, 2, 33 : **καλέσαντες... τὸν Σωκράτην τοῖς νέοις ἀπειπέτην μή διαλέγεσθαι**⁴. Etc.

b) *En latin*, parmi les verbes de cette catégorie⁵, les uns se construisent *régulièrement*, selon que le sens le demande, tantôt avec l'*infinitif* employé *sans sujet*, tantôt avec l'*infinitif accompagné d'un accusatif sujet*, les autres ne s'emploient qu'avec l'*infinitif seul*⁶.

1. C'est-à-dire des propositions qui expriment la *volonté* de celui qui parle, tantôt comme une *résolution* d'agir soi-même, tantôt comme un *ordre* d'agir adressé à d'autres (cf. ci-dessus, § 309 et suiv.).

2. Bien qu'« empêcher » soit un verbe d'activité, nous ne croyons pas devoir le séparer de « défendre ».

3. Il faut mettre à part les verbes dont il a déjà été question ci-dessus (§ 538, 1°, a. p. 580), οὐκ ἔω « défendre », οὐκ ἔθελω « refuser » ; après ces verbes on n'ajoute pas la négation devant l'infinitif ; par analogie, il en est de même après κωλύω « empêcher ».

Ex. : XÉN., *Anab.*, II, 5, 7 : οἱ θεῶν ἡμῶς ὄρκοι **κωλύουσι πολέμιους εἶναι ἀλλήλοισ**. —

DÉM., XXIII, 130 : οὐδὲν ἂν αὐτὸν **ἐκώλυεν ἀθλιώτατον ἀνθρώπων ἀπάντων εἶναι**.

4. Cette phrase signifie littéralement : « tous deux firent à Socrate une défense, lui disant de ne pas converser avec les jeunes gens ». Cette traduction montre fort bien l'origine de l'emploi particulier de μή, et l'on peut dire avec vraisemblance que c'est l'analogie des constructions où l'infinitif se rattachait soit à ἀπαγορεύειν, soit à ἀντιλέγειν qui a permis d'étendre l'usage de la négation μή à tous les cas où l'infinitif dépendait d'un verbe quelconque signifiant « défendre », puis « empêcher ».

5. Pour la construction de ces verbes avec ut et une proposition complétive, voy. ci-dessus, § 497, 1°, a (p. 518 qq.).

6. C'est surtout à propos de ces verbes que se vérifie l'observation faite ci-dessus (p. 609, n. 1) qu'en latin l'emploi de l'infinitif est beaucoup moins étendu et moins libre qu'en grec. Toutefois, il convient de remarquer que beaucoup de constructions de l'infinitif seul ou de l'infinitif avec sujet à l'accusatif, rejetées par la prose littéraire de la bonne époque, appartenaient au latin populaire et au latin archaïque. Les poètes *dactyliques*, trouvant commode, en beaucoup de cas, la substitution du tour par l'infinitif au tour par une conjonction suivie d'un mode personnel, contribuèrent à faire revivre et à répandre la construction archaïque ou populaire. On connaît l'influence de la langue poétique sur la prose de l'époque impériale, et l'on ne saurait être surpris de voir après le siècle d'Auguste l'emploi de l'infinitif se généraliser de plus en plus. On peut suivre les principaux traits de cette histoire dans A. DANKER, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, t. II², p. 300 et suiv.

Un autre fait digne de remarque, c'est l'importance prise, à l'époque de la décadence, par la proposition infinitive après les verbes de cette catégorie. Tandis qu'après les verbes *dicere*, *credere*, etc., on la trouve assez souvent remplacée par *quod* ou *quia* avec le verbe à un mode personnel, on constate au contraire qu'elle gagne du terrain après les verbes *velle*, *jubere*, etc. : beaucoup de verbes plus ou moins synonymes de *jubere* adoptent la construction propre jusque-là à ce verbe, à *vetare* et à un petit nombre d'autres. Voy. M. BONNET, *Le Latin de Grégoire de Tours*, p. 659.

α) *Verbes qui se construisent avec l'infinitif seul ou, si le sens le demande, avec l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.*

Ce sont surtout les suivants : **velle**, vouloir; **nolle**, ne pas vouloir; **malle**, préférer; **cupere**, désirer¹; **jubere**, ordonner²; **vetare**, défendre³; **postulare**, demander⁴; **pati**, **sinere**, permettre⁵, etc.

REMARQUES. — I. Sur l'emploi du sujet de l'infinitif avec les verbes de cette catégorie, voy. ci-dessus, p. 606, et cf. p. 610, REM. I, b, pour la double construction possible avec les verbes signifiant vouloir ou désirer.

II. Sur l'emploi des formes de phrases **hoc factum velim**, **hoc te monitum volo**, **te conventum cupit**, voy. ci-dessus, § 284, REM. II, p. 291 sq.

III. Dans une construction comme celle-ci : **jubeo (veto, sino⁶) aliquem facere aliquid**, on s'est demandé si **aliquem** est le complément du verbe principal ou le sujet de l'infinitif; mais il convient de remarquer qu'on ne disait ni **jubeo**, ni **veto aliquem**, alors qu'on dit **jubeo** ou **veto aliquid**.

IV. On construit **jubere** et **vetare** avec l'infinitif seul (sans sujet exprimé), quand on veut laisser dans le vague la personne à laquelle s'adresse l'ordre et la défense ou quand le sujet est facile à suppléer.

Ex. : CÉS., de Bell. Gall., II, 5, 6 : **Cæsar castra munire jubet** (s.-ent. milites). Cf. *ib.*, V, 33, 3; 34, 1. — CIC., Brut., 4, 15 : **Hesiodus eadem mensura reddere jubet**, qua acceperis, aut etiam cumulatione, si possis. Ad Att., XVI, 15, 5 : **desperatis etiam Hippocrates vetat adhibere medicinam**, De Leg., I, 6, 19 : **legis ea vis est, ut recte facere jubeat, vetet delinquere**. Tusc., III, 15, 33 : **vetat ratio intueri molestias**. In Cat., 3, 8, 20 : **jusserunt simulacrum Jovis facere majus**. — T.-LIVE, XXIX, 7, 6 : **receptui canere cum jussisset...** Etc.

V. **Censeo aliquid fieri**, *Je suis d'avis qu'on fasse quelque chose*, est une construction rare, bien qu'on la trouve chez Cicéron⁷ :

Ex. : Phil., 8, 7, 21 : **cum... legatos non decerni censissem**.

1. Ainsi que la plupart des verbes signifiant « désirer », sauf pourtant **optare**, après lequel la construction infinitive est rare, quoique correcte. Voy. A. DRAGON, *ouv. cité*, t. II², p. 403.

2. Avec **imperare** la construction de l'infinitif avec un accusatif sujet ne se rencontre guère que si l'infinitif est au passif : **hæc fieri imperavit**. Voy. A. DRAGON, *ouv. cité*, t. II², p. 409 sq. Sur la construction rare de **imperare** avec un infinitif seul, construction d'ailleurs étrangère à Cicéron et à César, voy. A. DRAGON, *ib.*, t. II², p. 326.

3. Avec **vetare** on trouve plus souvent et plus régulièrement l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet que l'infinitif seul (l'infinitif seul n'est pas dans César). Voy. A. DRAGON, *ouv. cité*, p. 336. Toutefois voy. ci-après, REM. III.

4. La construction de ce verbe avec l'infinitif seul est tout à fait exceptionnelle dans la prose classique (seul exemple dans Cicéron, de Fin., III, 17, 58); voy. A. DRAGON, *ouv. cité*, t. II², p. 331 sq. L'infinitif accompagné d'un accusatif sujet se rencontre surtout quand l'infinitif doit être au passif : **hæc fieri postulo**. Sur la construction de **postulo**, voy. Ph. THIELMANN, de sermonis proprietatibus, quæ leguntur apud Cornificium, etc., p. 84; H. HELLMUTH, de sermonis proprietatibus, quæ in prioribus Ciceronis orationibus inveniuntur. Act. sem. phil. Erlang., I, p. 156; SCHWALZ, Lat. Synt., § 328.

5. **Permitto** (ou **concedo**) **alicui aliquid facere** est une construction rare quoique classique : cf. A. DRAGON, *ouv. cité*, § 419, t. II², p. 330 et suiv.

6. De même pour **cogo**, **prohibeo aliquem facere aliquid**, construction dont il sera question plus loin, p. 625, α.

7. On trouve, à partir de T.-Live, la construction suivante (cf. XXVIII, 25, 13) : **inclinavit sententia** (= placuit) **universos ire**, qui se rattache aux propositions infinitives employées comme sujet logique de la phrase. On pourrait peut-être y voir aussi une extension analogique de la construction dont il vient d'être question avec **censeo**.

Ce tour n'a rien de commun avec la construction *très régulière* et très ordinaire *legatos decernendos esse censeo*, je pense qu'on doit décréter l'envoi d'une députation, construction dans laquelle *censeo* est employé avec le sens d'un verbe signifiant *penser*¹.

β) *Verbes qui se construisent régulièrement avec l'infinitif seul et non avec l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.*

Dans la *prose classique* ce sont surtout les suivants² : *cogito*, in animo habeo, destino, avoir l'intention de...³; *statuo*, *constituo*, prendre la résolution de, etc.⁴;

Plus rarement, *hortor*, exhorter à; *moneo*, avertir quelqu'un d'avoir à faire telle ou telle chose; *suadeo*, conseiller de...; *rarement* aussi certains verbes comme *recusare*, *abnuere*, refuser, etc.⁵.

REMARQUE. — Quand des verbes de cette catégorie sont construits avec un *infinitif accompagné d'un accusatif sujet*, c'est qu'ils sont pris dans un sens un peu différent et doivent être rattachés à ceux qui signifient dire ou croire; par exemple : *constitui hoc mihi faciendum esse*, ou (mais *plus rarement*) : *constitui hoc me facturum* signifie : je me suis dit, j'ai pensé que...⁶.

De même, dans cette phrase de Salluste :

Cat., 52, 24 : *conjuravere urbem incendere*.

conjurare construit avec l'*infinitif seul* signifie : former en commun le projet de... S'il y avait *conjuravere se urbem incensuros (esse)*, cela signifierait : il ont juré en commun qu'ils mettraient le feu à la ville.

5° *En grec et en latin*, après des verbes qui marquent une manifestation de l'*activité* pour qu'une chose arrive ou n'arrive pas.

a) *En grec*⁷, les principaux verbes appartenant à cette catégorie sont les suivants : ποιεῖν, διαπράττεισθαι (cf. ci-dessus, § 476, 2°, c, p. 494), κατεργάζεσθαι, faire que, διαμάχεσθαι, s'efforcer énergiquement, σπουδάζειν, s'appliquer à, ζητεῖν, chercher à, διδόναι τινί, παρέχειν τινί, ἐπιτρέπειν τινί, accorder de, fournir le moyen de, κωλύειν, empêcher, etc.

1. Remarquez le passage suivant de T.-Live, dans lequel, si le texte n'est pas altéré, on trouve une négligence assez grave de construction.

Ex. : T.-LIVE, XXVI, 32, 2 : cum... cum tyrannis bellum gerendum fuisse censerent... et urbem recipi, non capi.

Le sens étant : « ils étaient d'avis que la ville aurait dû être reprise (= *recipiendam fuisse*) », l'emploi de l'infinitif présent passif est tout à fait extraordinaire. Peut-être faut-il adopter la correction suggérée par Riemann (éd. classique des livres XXVI à XXX, chez Hachette, p. 476) : et urbem recipi <debuisset>, non capi.

2. Pour l'emploi d'une proposition complétive avec ut, voy. ci-dessus, § 497, 1°, a.

3. Destino construit avec l'infinitif se trouve chez CÉSAR (*de Bell. civ.*, I, 33, 4).

4. Et, par analogie, les expressions in animum inducere (Cic., p. Sulla, 30, 83; SALL., *Cat.*, 54, 4; T.-LIVE, II, 18, 11; XXVIII, 18, 4, etc.), consilium capere (Cic., CÉS., T.-LIVE).

5. Pour l'histoire de ces constructions dans la langue latine, voy. A. DRÆGER, *ouv. cité*, § 417, 3, 4; § 424, 6 (*hortari* et ses composés, t. II¹, p. 322; *monere* et ses composés, t. II², p. 323; *suadere*, *persuadere*, *dissuadere*, t. II², p. 324; *recusare*, t. II², p. 326; *abnuere*, p. 337) et voy. H. GONZLEB, *Étude... de la latinité de saint Jérôme*, p. 364 et suiv.; KREBS-SCHMALZ, *Antibarbarus...*, aux articles concernant chacun de ces verbes.

6. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 180, 2° éd., p. 283, n. 1.

7. Même observation que ci-dessus, p. 620, n. 3.

REMARQUES. — I. Quelques-uns des verbes qui signifient s'efforcer, par exemple *μηχανάζομαι*, *φροντίζω*, etc., se construisent plutôt avec *ὅπως* (cf. ci-dessus, § 485).

II. Ce qui a été dit de l'emploi des temps de l'infinitif après les verbes marquant une manifestation de la volonté s'applique aussi au cas dont nous nous occupons ici.

Ex. : XÉN., *Mém.*, IV, 3, 1 : Σωκράτης μηχανικούς γίγνεσθαι τοὺς συνόντας οὐκ ἐσπυδεν. — DÉM., I, 12 : τί τὸ κωλύον ἔτ' αὐτὸν βαδίζειν ὅποι βούλεται; — MÉN., *Fragm.*, 358 : μή σπεῦδε πλουτεῖν, μή ταχέως πένης γένῃ. Etc.

THUC., IV, 87, 3 : διαμάχομαι μὴ μεταγνῶναι ὑμᾶς τὰ προδεδογμένα. Etc.

ARIST., *Nuées*, 1426 : δίδομεν αὐτοῖς προῖκα συγκεκόφθαι. Etc.

III. L'emploi de la négation *μή* devant les infinitifs dépendant de ces verbes s'explique de la même façon que ci-dessus (p. 621, REM. III).

Ex. : THUC., II, 69, 1 : (Φορμίων) φυλακὴν εἶχε (= ἐφύλαττε, veillait à ce que) **μήτ'** ἐκπλεῖν ἐκ Κορίνθου **μηδένα μήτ'** ἐσπλεῖν. — XÉN., *An.*, III, 5, 5 : ἃ γάρ, ὅτε ἐσπένδοντο, διαπράττοντο, **μή** κάειν (sc. ἡμᾶς) τὴν βασιλείῳ χώρᾳ, νῦν αὐτοὶ χέουσιν ὡς ἄλλοτριαν.

IV. Après les verbes à *sens négatif*, comme *ἀντέχω*, *ἐναντιοῦμαι*, s'opposer à. *εὐλαβοῦμαι*, se garder de, *ἐμποδῶν* *εἰμι*, empêcher², etc., on ajoute devant l'infinitif *μή*, qui est remplacé par *μή οὐ*, si la proposition principale est négative.

Ex. : PLAT., *Apol.*, 32 b : τότε ἐγὼ μόνος τῶν πρυτάνεων **ἡναντιώθην μηδὲν ποιεῖν** παρὰ τοὺς νόμους (*m. à m.* seul des prytanes je fis de l'opposition, *disant* qu'il ne fallait rien faire contre les lois). — XÉN., *An.*, III, 1, 13 : εἰ δὲ γεννησόμεθ' ἐπὶ βασιλεῖ, **τί ἐμποδῶν³ μή οὐχί...** ὑβριζομένους ἀποθανεῖν⁴. Etc.

1. Sur la construction de *κωλύω* avec l'infinitif employé sans négation surabondante, voy. ci-dessus, p. 621, n. 2.

2. Pour *κωλύω*, il admet cette construction, mais suit aussi l'analogie de *οὐκ ἐῶ*, voy. ci-dessus, p. 621, n. 2, et cf. *ib.*, n. 3.

3. L'interrogation est ici, comme il arrive très souvent, un tour oratoire déguisant une négation : « qu'est-ce qui empêchera... ? » équivaut à « rien n'empêchera... ».

4. On a vu ci-dessus (p. 598, REM. III) que très souvent cet infinitif avec *μή* et avec *μή οὐ* est précédé de l'article; en pareil cas, il est construit à l'accusatif de qualification (cf. § 62).

Ex. : THUC., III, 1, 1 : καὶ προσβολαί, ὥσπερ εἰώθεσαν, ἐγίνοντο τῶν Ἀθηναίων ἱππέων ὅτη παρείκοι, καὶ τὸν πλείστον ὄμιλον τῶν ψιλῶν εἰργον τὸ **μή** προσεόντας τῶν ὀπλῶν τὰ ἐγγὺς τῆς πόλεως **κακουργεῖν** (*litt.* « en s'opposant à ces attaques ils réalisaient ce fait que les environs de la ville n'eussent pas à souffrir »).

Par une extension hardie de cet usage les poètes purent dire, en sous-entendant l'idée « d'empêcher » :

Cf. EUR., *Hipp.*, 48-50 : ... τὸ γὰρ τῆσδ' οὐ προτιμήσω καχόν | τὸ **μή** (« de manière qu'il y ait empêchement à ce que ») οὐ παρασχεῖν τοὺς ἐμοὺς ἐχθροὺς ἐμοὶ | ἔλκην τοσαύτην ὥστ' ἐμοὶ καλῶς ἔχειν

ou bien, avec la même ellipse, mais sans employer l'article devant l'infinitif.

Cf. SOPH., *El.*, 103 sqq. : ἄλλ' οὐ μὲν δὴ | λήξω θρήνων συγερῶν τε γόων | ... (sous-ent. : « et rien ne m'empêchera... ») **μή οὐ** τεχνολέταιρ' ὥς τις ἀγδῶν | ἐπὶ κωκυτῷ τῶνδε πατρώων | πρὸ θυρῶν ἡχώ πᾶσι προφωνεῖν.

Quand les verbes signifiant « empêcher de, détourner de » sont construits avec l'infinitif précédé de *τοῦ*, la négation ne doit pas être exprimée.

Ex. : XÉN., *Mém.*, II, 1, 16 : ἀρα οὐ τοῦ δραπετεύειν δεσμοῖς οἱ δεσπότηαι τοὺς οἰκέτας ἀπείργουσιν;

parce que le génitif de l'infinitif exprime l'objet sur lequel porte l'action du verbe principal et non pas l'idée de cette action.

On est donc surpris de lire dans Xénophon,

Anab., III, 5, 11 : πᾶς γὰρ ἀσπὸς δύο ἄνδρας ἔξει τοῦ **μή** καταδύναι.

Peut-être faut-il dans ce passage, et dans d'autres semblables, écrire *τὸ μή* ou supprimer *μή*, si l'on garde *τοῦ*. En tout cas la question est controversée : voy. E. TOUTENHAR, *Rev. de Phil.*, XXI, p. 66; KIELHOFF, *ib.*, p. 179, sq.; MORTIMER L. EATON, *ibid.*, XXII, p. 182, sq.

b) *En latin*, parmi les verbes de cette catégorie¹, les uns se construisent tantôt avec l'*infinitif* employé *sans sujet*, tantôt avec l'*infinitif accompagné d'un accusatif sujet*, les autres ne s'emploient qu'avec l'*infinitif seul*.

α) *Verbes qui se construisent avec l'infinitif sujet, ou, si le sens le demande, avec l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.*

Ce sont les suivants : **cogere** (**subigere**), forcer² et **prohibere**, empêcher³.

β) *Verbes qui, dans la prose classique, se construisent avec l'infinitif seul.*

Ce sont les suivants : **conari**, **studere**, **contendere**⁴, **niti**, s'efforcer de, essayer de, **perseverare**, **instare**, **insistere** (surtout au parfait **institi**), persévérer à, s'obstiner à, mettre de l'insistance à⁵, **properare**, s'empresse à, se hâter de⁶; *rarement* le verbe **cavere**, se garder de⁷; enfin certains verbes comme **mittere**, **omittere**, **negligere**, etc., s'abstenir de⁸.

1. Pour la construction de ces verbes avec **ut** et une proposition complétive, voy. ci-dessus, § 497, 1°, b, p. 520.

2. **Cogere** se construit avec un infinitif accompagné d'un accusatif sujet dans des cas comme celui-ci : Cic., p. Rabir. perd. reo, 4, 12 : **civem Romanum capitis condemnari coegit** (cf. T.-Live, VII, 2, 4).

Mais la construction de **cogere** avec l'infinitif seul est bien plus fréquente que celle-là. Voy. A. DROZ, *ouv. cité*, t. II², p. 328 (pour ce verbe et les verbes de même sens). Toutefois après **cogere**, comme avec **jubere**, **vetare**, **sinere**, on peut se demander, quand l'infinitif est à l'actif, si l'accusatif qui l'accompagne est complément du verbe principal ou sujet de l'infinitif (cf. : **cogit aliquem aliquid facere**).

3. C'est la construction ordinaire de ce verbe à l'époque classique.

Ex. : Cic., p. Sest., 14, 32 : **quis unquam consul senatum ipsius decretis parere prohibuit?** — Cés., de Bell. Gall., VII, 17, 1 : **circumvallare loci natura prohibebat**. IV, 24, 1 : **barbari... nostros navibus egredi prohibebant**. VII, 33, 3 : **cum leges duo ex una familia vivo utroque non solum magistratus creari vetarent, sed etiam in senatu esse prohiberent**. Etc.

Mais après **impedire** l'infinitif est assez rare; l'infinitif seul se rencontre quelquefois (cf. Cic., de Orat., I, 33, 163; de Off., II, 2, 8), mais non pas l'infinitif avec sujet. Voy. A. DROZ, *ouv. cité*, t. II², p. 345 sq. **Arceo** avec l'infinitif est poétique; **deterreo** chez Cicéron n'est construit avec un infinitif que quand il est au passif (**deterreo facere**) : enfin on trouve chez Tacite un exemple unique de **obstare** suivi d'un infinitif accompagné d'un accusatif sujet.

L'observation faite ci-dessus (n. 2) s'applique aussi à **prohibere**; dans une phrase comme celle-ci : **prohibuit aliquem aliquid facere**, on peut se demander si **aliquem** est sujet de **facere** ou complément direct de **prohibuit**.

4. **Tendere** avec l'infinitif est poétique, et **querere** ainsi employé n'est pas classique.

5. **Obstinaverat animis vincere aut mori** qu'on lit dans T.-Live (XXIII, 29, 7) est une tournure très rare. **Perstare** avec l'infinitif se trouve une fois chez Cicéron (de Fin., II, 33, 107 : **si perstiteris... referre**), mais est employé fréquemment par Ovide et par les écrivains postérieurs, surtout par Tacite. Voy. A. DROZ, *ouv. cité*, t. II², p. 316.

6. **Festinare** avec l'infinitif est classique, mais très rare chez Cicéron. Voy. SCHWAB, *ueber den Sprachgebrauch des Asinius Pollio* (Festschrift zur XXXVI Phil. Vers., p. 69). **Mature aliquid facere** est classique (Cic., ad Att., IV, 1, 8; Cés., de Bell. Gall., I, 7), mais employé surtout par T.-Live (cf. A. DROZ, t. II², p. 319). **Differre** « différer, tarder à » ne se rencontre pas avant Horace et T.-Live; **pigrari** est construit avec l'infinitif dans l'unique passage où on le rencontre en prose (Cic., ad Att., XIV, 1, 2).

7. **Cavere** se construit ordinairement avec **ne** et le subjonctif (cf. ci-dessus, p. 527, 2°). **Cave facere** ou **parce facere** sont des synonymes de **noli facere** (cf. ci-dessus, § 306, Rem.), usités surtout dans la langue familière.

8. Voy. A. DROZ, *ouv. cité*, t. II², p. 337.

REMARQUES. — I. Le verbe **studere**, s'efforcer de, se construit quelquefois avec un *infinitif accompagné d'un accusatif sujet*, quand il est pris comme synonyme d'un verbe signifiant vouloir (par ex. vouloir de toutes ses forces).

Ex. : TÉR., *Eun.*, 1 : **qui placere se studeat bonis**. — CÉS., *de Bell. civ.*, I, 4, 5 : **Pompejus... rem ad arma deduci studebat**. — SALL., *Cat.*, 1, 1 : **sese student præstare ceteris animalibus...**

On trouve même dans Cicéron :

De Off., II, 20, 70 : **gratum se videri studet**,

là où il semble qu'on devrait avoir **gratus videri studet**.

Ce tour est archaïque et propre aussi sans doute au langage familier. Toutefois, en employant l'infinitif avec un sujet à l'accusatif, l'auteur a peut-être voulu marquer avec plus d'énergie l'effort accompli par le sujet.

C'est de la même façon qu'on pourrait expliquer la construction *exceptionnelle* du verbe **properare** qu'on trouve dans ce passage de Salluste :

Cat., 7, 6 : **se quisque hostem ferire, murum ascendere... properabat**.

II. Par analogie avec les verbes signifiant se hâter de, T.-LIVE a construit **occupare** avec l'infinitif.

Ex. : T.-LIVE, I, 14, 4 : **occupant bellum facere**.

Le verbe **occupare** employé ainsi signifie faire quelque chose *le premier*¹ et paraît avoir appartenu à la langue familière.

III. La construction de **facere** (**efficere**) avec un *infinitif accompagné d'un accusatif sujet* dans le sens de faire en sorte que, est un tour *familier* ou *poétique*.

Ex. : VARR., *de Re rust.*, III, 5, 3 : **desiderium macrescere facit volucres**.
— LUCR., III, 101 : **quod faciat nos | vivere cum sensu**. Etc.².

6° *En grec seulement* après les verbes signifiant dire, quand ils marquent une manifestation de la volonté.

Ex. : HOM., *Il.*, 1, 23 : (ἐπευφήμησαν Ἀχαιοί) **αἰδεσθῆναι θ'** ἱερῆα καὶ ἀγλαὰ **δέχθαι** ἄποινα. — SOPH., *Ajax*, 1089 : καὶ σοι προφωνῶ τόνδε **μὴ θάπτειν**. — THUC., III, 15, 1 : τοῖς τε **ξυμμάχοις** παροῦσι κατὰ τάχος ἔφραζον **ἵεναι** ἐς τὸν ἰσθμόν. VI, 29, 3 : οἱ ἔλεγον (= ἐκέλευον) νῦν μὲν **πλεῖν** καὶ **μὴ κατασχεῖν** τὴν ἀναγωγὴν. Etc.³.

1. C'est l'idée qu'on rend en grec par φθάνω accompagné d'un participe (cf. ci-après, p. 669, 5°).

2. Voy. A. DRESCH, *ouv. cité*, II², p. 416 (§ 442); SCHMALZ, *Zeitschr. f. Gymn.*, 1881, p. 123-124; H. GÖRLER, *Étude... de la latinité de saint Jérôme*, p. 373; LANDGRAF, *Bayr. Gymn.*, XVI, 327.

Cicéron a dit (pour une raison de symétrie, cf. ci-dessus, p. 10) :

Brut., 38, 142 : **nulla res magis penetrat in animos... talesque oratores videri facit quales ipsi se videri volunt**.

Cette construction n'a rien de commun avec l'emploi très correct et très ordinaire de **facere** « supposer que... » et de **efficere** dans le sens de « démontrer que... » qui rentre dans le cas des verbes signifiant « dire » (cf. ci-dessus, p. 614) : l'infinitif employé après ces verbes avec un accusatif sujet est conforme à la règle générale.

De même, quand **facio** est synonyme de **simulo** « faire semblant de... », il peut être suivi de l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, XV, 18, 1 : **facio me alias res agere**.

3. En latin, les verbes signifiant « dire » se construisent avec **ut** et le subjonctif, quand ils sont employés en ce sens. Cf. ci-dessus, § 407, 1°, a.

7° *En grec et en latin après les verbes suivants, qui ne peuvent se construire qu'avec l'infinitif employé sans sujet* : δύναμαι, **possum**¹, pouvoir; ἔχω, pouvoir; ἐπίσταμαι, οἶδα, **scio**, savoir, avoir appris à (d'où être capable de)²; nescio, ne pas savoir, être incapable de; πέφυκα, être naturellement fait pour; ὀφείλω, **debeo**, devoir; θαρρῶ, **audeo**, oser³; αἰσχύνομαι, φοβοῦμαι, δέδοικα, ὀκνῶ, **vereor**, ne pas oser; μανθάνω, **disco**, apprendre à; **dedisco**, désapprendre de; **cœpi, incipio**, commencer à⁴; **pergo**, continuer à; **desino** (dont le parfait dans la bonne langue est, en ce cas, remplacé par **destiti**), cesser de; εἶθα, εἶθισμαι, avoir l'habitude de; ἐθίζω, **assuefacio**, faire prendre à quelqu'un l'habitude de, habituer quelqu'un à.

REMARQUES. — I. **Habeo** se construit dans le même sens que le grec ἔχω, je peux, avec certains infinitifs (ordinairement **dicere** ou **scribere**).

Ex. : Cic., *p. Balb.*, 14, 33 : **quid habes igitur dicere...**? qu'as-tu à dire⁵?

Cette construction est synonyme de **quid habes quod dicas**?

A l'époque impériale (PLINE LE JEUNE, TAC.) on disait aussi : **quid dicendum habes**, tournure dans laquelle l'adjectif verbal en **-ndus** ne marque nullement l'obligation, mais la possibilité. L'obligation ne peut se marquer que par le tour : **quid tibi dicendum est**? On a cru trouver un exemple de **habeo** synonyme de **debeo** dans un fragment de CESTIUS (cité par SÉNÈQUE LE RHÉTEUR, *Contror.*, I, 1, 19) : **quid habui facere**? Mais, au lieu de traduire par « que devais-je faire? » rien n'empêche d'entendre : « que pouvais-je faire? » Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 288, n. 1.

II. « Je n'hésite pas à... » se rend couramment en latin par **non dubito** (avec l'infinitif); mais quand le verbe **dubito** ne doit pas être précédé d'une négation, ou quand la phrase n'est pas interrogative, on préfère ordinairement le remplacer par **cunctor** ou **moror** avec l'infinitif, bien qu'on trouve chez Cicéron **dubito venire** (cf. *ad Att.*, X, 3 a, 2)⁶.

564. — Construction impersonnelle et construction personnelle. — Lorsqu'il s'agit de rendre, au moyen du *passif*, des verbes signifiant dire, croire, etc., l'idée *on dit que...*, *on croit que...*⁷, etc.,

1. En latin, **valere** avec l'infinitif n'est pas classique. Voy. A. DREGER, *ouv. cité.* t. II², p. 301.

2. Pour « savoir que... », avoir appris que... », voy. ci-dessus, § 563, 2°, p. 618 et *ib.*, n. 4.

3. L'emploi de **gustineo**, au lieu de **audeo**, ne se rencontre ni dans CICÉRON, ni dans CÉSAR; c'est un tour poétique (Ov.), qui a passé dans la prose de l'époque impériale (T.-LIVE, VELLEJ., Q.-CURE, SÉNÈQUE).

4. On verra ci-après la différence qu'il y a, en grec, entre ἀρχομαι λέγειν « je me mets à parler » et ἀρχομαι λέγων « je commence seulement de parler », « je suis au début de mon discours ».

5. Pour le tour incorrect et vulgaire **facere habeo** (= **facturus sum**), qui a donné naissance au futur des langues romanes, voy. ci-dessus, p. 278, 2°.

6. **Dubito** se rencontre aussi (par exception) avec l'infinitif seul dans le sens de : « être presque disposé à... » (m. à m. « balancer pour savoir si on ne doit pas... »). On en cite un exemple chez CICÉRON :

Ad Att., XII, 49, 1 : **o tempora ! fore, cum dubitet Curtius consulatum petere !**

et un second exemple chez TACITE :

Ann., IV, 57 : **nam dubitaverat Augustus Germanicum.. rei Romanæ imponere; sed precibus uxoris evictus Tiberio Germanicum, sibi Tiberium adscivit.**

7. Et en latin, « on sait que... » Cf. ci-dessus, § 560, 4°, *REX.* II, p. 612 (pour le grec).

la construction *logique*, c'est que l'infinitif (accompagné, s'il y a lieu, de son accusatif sujet) devienne le sujet du verbe principal et que celui-ci soit mis à la troisième personne du singulier.

EX. : XÉN., *An.*, I, 2, 21 : **ἐλέγετο καὶ Σύννεσιν εἶναι ἐπὶ τῶν ἄκρων**
(en latin : **Syennesim in montium jugis esse ferebatur**).

Cette construction qu'on peut appeler construction *impersonnelle*¹ se rencontre dans certains cas particuliers en grec et en latin ; mais, d'une manière générale, on peut dire que les deux langues préfèrent employer la construction *personnelle*, c'est-à-dire faire du sujet de l'infinitif le sujet du verbe principal lui-même (il y a là une espèce d'*attraction*) :

EX. : XÉN., *An.*, I, 2, 12 : **Ἐπύαξα... ἐλέγετο Κύρω δοῦναι χρήματα**
(en latin on dirait : **Epyaxa ferebatur Cyro magnas pecunias dedisse**).

565. — 1° En grec, l'usage est mal connu ; toutefois Koch² donne la règle suivante :

Les verbes signifiant dire, annoncer, avouer s'emploient, en pareil cas, soit à la construction *personnelle*, soit à la construction *impersonnelle* ; les verbes signifiant croire ne s'emploient qu'à la construction *personnelle*.

EX. : PLAT., *Banq.*, 202 b : **Ἔρως ὁμολογεῖται παρὰ πάντων μέγας θεός εἶναι**. *Charm.*, 153 b : **ἡγγεῖται δεῦρο ἢ τι μάχη πάντο ἰσχυρὰ γεγονέναι καὶ ἐν αὐτῇ πολλοὺς³ τῶν γνωρίμων τεθνάναι**. — XÉN., *An.*, I, 2, 12 ; 21 (exemples cités ci-dessus, § 564). — ISOCR., IV, 23 : **ὁμολογεῖται τὴν πόλιν ἡμῶν ἀρχαιοτάτην εἶναι**. Etc.⁴.

REMARQUES. — I. On rattachera à la construction *personnelle* des verbes signifiant croire l'emploi de δοκῶ, φαίνομαι, ἔοικα avec un infinitif pour signifier *il semble que je...* (ou *croit que je...*)⁵.

1. On ne peut dire, en pareil cas « emploi du *passif impersonnel* », car ici le passif n'est impersonnel qu'en apparence : il a en réalité pour *sujet* la proposition complétive dont il est accompagné.

2. *Grammaire grecque*, trad. Rouff (A. Colin et C^{ie}, édit.), § 120, I, *REX.* III, p. 473.

3. On remarquera le passage brusque de la construction *personnelle* à la construction *impersonnelle*. Ce changement de construction est des plus naturels et se rencontre aussi, dans le même cas, en latin :

EX. : CIC., *de Sen.*, 18, 63-64 : **consurrexisse omnes illi dicuntur et senem sessum recepisse ; quibus cum a cuncto consessu plausus esset multiplex datus, dixisse ex iis quendam Athenienses scire quæ recta essent, sed facere nolle**.

4. КОСЯ (*l. l.*) ne donne d'exemples que pour les verbes signifiant « dire » ; il n'en cite aucun pour les verbes signifiant « croire ». КѢМЪ (*ausf. Gramm. der gr. Spr.*, t. II, p. 598) auquel j'ai emprunté le passage d'Isocrate, ne cite que des emplois de νομίζομαι et d'ἀκούω signifiant « être regardé comme ».

5. Voy. ci-dessus, p. 611, 3°, pour δοκεῖ « il paraît (bon, juste, convenable) ».

Ex. : THUC., VIII, 70, 2 : καὶ ἄνδρας τέ τινας ἀπέκτειναν οὐ πολλούς, οἱ **ἐδόκουν** ἐπιτίθεται εἶναι ὑπεξαίρεθῆναι (ceux dont il *semblait* que la suppression était utile), καὶ ἄλλους ἔδησαν. — ARIST., *Nuées*, 403 : εὖ λέγειν φαίνεται, il *semble* que tu parles bien. — XÉN., *Cyr.*, I, 4, 6 : ποιεῖ ὅπως βούλει· σὺ γὰρ νῦν γε ἡμῶν **ἔοικας** βασιλεὺς εἶναι, il *semble* que tu sois notre roi.

De même, il me semble que je... s'emploie toujours à la construction personnelle : **δοκῶ** ὁρᾶν, il me *semble* que je vois. C'est l'origine de l'emploi de δοκῶ avec l'infinitif au sens de je me figure que, je crois que...

II. Il y a en grec une construction particulière dont l'exemple suivant fera connaître la nature.

XÉN., *Hell.*, I, 7, 20 : **κατεγνώσθην** ἀδικεῖν, c'est un vote de culpabilité qui a été rendu contre moi (un jugement, une condamnation).

Ce qui est appliqué ici c'est la règle § 212, 1° : car à l'actif on aurait, par exemple : κατέγνων **μου** (ὁ δῆμος) **ἀδικεῖν** (cf. DÉM., XXI, 180 : **Κτησικλέους** ὁ δῆμος ἅπας κατεχειροτόνησεν **ἀδικεῖν**), par application de la règle ci-dessus, § 555.

2° En latin, l'usage est très compliqué, car il varie d'un verbe à l'autre : on se bornera donc ici à donner les règles les plus importantes¹.

a) Le verbe **videri**, sembler, ne s'emploie guère en latin qu'à la construction *personnelle*, à quelque temps ou à quelque forme qu'il doive être employé² : illum audire **mihi videor** ou simplement illum audire **videor** signifie : il me *semble* que je l'entends.

De plus, c'est encore la construction *personnelle* qui correspond au tour impersonnel français à ce qu'il me (nous, etc.) *semble*.

Ex. : CIC., *ad. Att.*, V, 18, 2 : **consiliis, ut videmur** (à ce qu'il nous semble)³, **bonis utimur**.

REMARQUE. — La construction impersonnelle n'est possible que si l'expression **mihi videtur** signifie je suis d'avis que (voy. ci-dessus, p. 611, 3°).

Ex. : CIC., *Tusc.*, V, 5, 12 : **non mihi videtur ad beate vivendum satis posse virtutem** (au lieu de **satis posse virtus**)⁴.

Encore faut-il ajouter qu'elle est *exceptionnelle*.

b) Certains verbes (**dicere, tradere, ferre, existimare, putare, etc.**) ne s'emploient *correctement* qu'à la construction *personnelle*. Tel est du moins l'usage de Cicéron et de César ; c'est seulement à partir de Cornélius Népos et de T.-Live qu'on trouve la construction impersonnelle.

1. Pour le détail, voy. A. DRÄGER, *Hist. Synt.*, § 457 ; GOSSEAU, *Lat. Sprachlehre*, § 437 ; cf. H. GONZLEK, *ouv. cité*, p. 373 sqq.

2. En d'autres termes, la règle donnée ci-dessous, b, REMARQUE, ne lui est pas applicable.

3. De même en grec, ὡς δοκεῖς, ὡς ἔοικας « à ce qu'il te semble », et (par attraction avec un sujet à la 2^e personne), « à ce qu'il semble (= ὡς δοκεῖ, ἔοικε) ». Cf. R. KÜHNER, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, t. II, p. 996, 6.

4. Sur la construction *exceptionnelle* **soror laudatum iri videtur**, voy. SCHULTZ, *Lat. Sprachl.*, § 504, et cf. *Revue critique*, 1881, II, p. 260.

REMARQUE. — Toutefois l'usage autorise ou impose certaines dérogations à cette règle.

1° La construction *impersonnelle* est toujours *possible* lorsque le verbe principal doit être, soit un parfait passif ou un temps dérivé du parfait (*dictum est, erat, etc.*), soit un adjectif verbal en *-ndus* accompagné du verbe *sum* (*dicendum est, erat, etc.*).

Ex. : CIC., *Brut.*, 56, 204 : *ut Isocratem... dixisse traditum est, etc.* (à côté de CIC., *de Rep.*, II, 27, 49 : *regnum occupare voluisse dicti sunt*). Etc.

VIRGILE, *En.*, VI, 719 : *anne aliquas ad cælum hinc ire putandum est?* (à côté de CIC., *in Verr.*, II, 3, 92, 214 : *idem fecisse erit existimandus*). Etc.

2° La construction impersonnelle est *la plus ordinaire* quand le verbe *dicere* est accompagné d'une *détermination* (complément indirect au datif, adverbe, expression adverbiale, etc.).

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 18, 38 : *de hoc Verri dicitur* (on vient de dire à Verrès que) *habere eum perbona toreumata*. *De Fin.*, III, 18, 60 : *non sine causa dicitur* (on dit avec raison que) *ad ea referri omnes nostras cogitationes*.

Mais la construction *impersonnelle* n'est pas obligatoire.

Ex. : CIC., *p. Scauro*, § 11 : *tum illa est a liberto suspendisse se dicta*.

3° La construction impersonnelle est *obligatoire* si, dans le cas prévu ci-dessus, 1°, l'infinitif de la proposition complétive est, lui aussi, à une forme composée où entre le verbe *sum* (infinitif parfait passif).

Ex. : CIC., *de Nat. deor.*, II, 52, 154 : *Athenas... Atheniensium.. causa putandum est conditas esse*. — T.-LIVE, VIII, 24, 1 : *eodem anno Alexandream in Ægypto proditum (est) conditam (esse)*. Etc.

c) Certains verbes, comme *afferre*, par exemple, ne se rencontrent qu'à la construction *impersonnelle*.

Ex. : T.-LIVE, IV, 55, 1 : *Volscos et Æquos prædatum extra fines exisse ... affertur*. Cf. IV, 45, 3.

d) Certains verbes se rencontrent avec l'une et l'autre construction.

Ex. : CÉS., *de Bell. civ.*, I, 14, 1 : *Cæsar enim adventare jam jamque et adesse ejus equites falso nuntiabantur* (à côté de *de Bell. Gall.*, VI, 4, 1 : *adesse Romanos nuntiatur*). — SALL., *Cat.*, 15, 2 : *timens privignum adulta ætate... creditur necato filio vacuum domum scelestis nuptiis fecisse* (à côté de T.-LIVE, XL, 29, 8 : *creditur Pythagoræ auditorem fuisse Numam*)¹.

e) Les poètes et les écrivains de l'époque impériale répandent dans l'usage certaines constructions personnelles évitées par les classiques : *accusor*², *insimulor* (VAL.-MAX., JUSTIN, AMM.),

1. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 178, C.

2. Mais *arguitur patrem occidisse* « on l'accuse d'avoir tué son père », est une construction

deferor (TAC.), on m'accuse de...; **addor** (TAC., *Ann.*, XVI, 17), on ajoute que je...; **annotor** (TAC., *Ann.*, XIII, 35), on remarque que je...; **agnoscor** (APUL.), **animadvertor** (A.-GELLE), on reconnaît, on remarque que je...; **dubitor** (TAC., *Ann.*, III, 8, voyez la note de Nipperdey), on met en doute que je...; **colligor**, on conclut de là que je... (OV., *Am.*, II, 6, 61); **finger**, on suppose que je... (*Quint.*, VIII, 51, 22); **habeor**, on considère, on croit que je... (SALL., *frag.*, IV, 56 Kritz; TAC., *Ann.*, IV, 45; XII, 15); **permittor**, on permet que je... (AMM., AUR.-VICT.); **prodor** (JUST., XXVIII, 4, 14; XLIV, 4, 12), on rapporte que je...; **promittor**, on promet, on assure que je... (PLIN. L'ANC., *Hist. nat.*, XXIX, 127; XXXVII, 60); **speror**, on espère que je... (TAC., *Hist.*, II, 72; AMM.), etc.

D'autre part, à la même époque, on voit s'étendre la construction impersonnelle à des cas où les classiques l'évitaient :

Ex. : T-LIVE, V, 33, 2 : **eam gentem traditur...** Alpes transisse;
CORN. NÉP., *Paus.*, 5, 3 : **dicitur eo tempore matrem Pausaniae vixisse.** Etc.

566. — 1° La construction personnelle est la seule que le grec et le latin emploient quand il s'agit de rendre cette idée, *on ordonne, on empêche, on défend* que...

Ex. : THUC., I, 145 : οἱ δ' Ἀθηναῖοι... τοῖς Λακεδαιμονίοις ἀπεκρίναντο τῇ ἐκείνου γνώμῃ (d'une manière conforme à l'avis de Périclès) καθ' ἑκαστά τε ὡς ἔγραψε καὶ τὸ ξύμπαν (et leur réponse exprimait en général cette idée que) οὐδὲν κελεύόμενοι ποιεῖν (ils ne feraient rien *sur injonction*). Cf. les constructions ordinaires : **κωλύομαι ποιεῖν, ἐπείσθην ποιεῖν**, etc.

CIC., *de Bell. Gall.*, V, 37, 1 : **jussus arma abjicere imperatum facit.** — T-LIVE, XXIII, 16, 9 : **Nolani muros portasque adire vetiti sunt.** Etc.

CIC., *in Verr.*, II, 5, 45, 117 : **parentes prohibentur adire ad liberos, prohibentur liberis suis cibum vestitumque ferre.** Etc.

2° Même lorsqu'on n'exprime pas le nom de la personne à qui s'adresse l'ordre, sur laquelle s'exerce la contrainte, etc.¹, le latin emploie au passif la construction *personnelle*, en faisant, par une sorte d'*attraction*, du sujet de l'infinitif le sujet du verbe principal.

classique, bien que l'emploi de **accusare** avec une proposition infinitive (au lieu de **quod** avec le subjonctif) soit assez rare (cf. ci-dessus, § 440 et voy. aussi § 563, 1°, REM. IX, p. 618).

Par analogie avec le tour **arguitur patrem occidisse**, Cicéron a dit aussi :

In Verr., II, 4, 13, 30 : **cum in suspicionem venissent... fanum explasse Apollinis.**

1. Par exemple, dans les constructions telles que **jubeo (impero), veto (prohibeo) aliquam rem fieri** « j'ordonne (je défends, j'empêche) que telle ou telle chose se fasse ».

Ex. : T.-LIVE, XXIV, 47, 41 : **Hispanis duplicia cibaria dari jussa**, on commanda de donner double ration aux Espagnols. XXII, 60, 3 : **ibi cum sententiis variaretur et... alii « nullam publice impensam faciendam, nec (= nec tamen) prohibendos ex privato redimi... » censerent...**, les autres étaient d'avis qu'il ne fallait pas engager les finances de l'État, mais qu'il ne fallait pas non plus s'opposer au rachat des prisonniers aux frais de leurs familles. Etc.

REMARQUE. — On trouve en grec les constructions suivantes : τὰ ἡμῖν παραγγεληθέντα διεξελεῖν — χιλίων δραχμῶν ὁμολογηθεῖσων ἀπολαβεῖν — δύο μνῆαι τεταγμέναι ἐκτίνειν, etc.

Ce qui constitue la différence entre ce tour grec et la construction latine dont il vient d'être parlé, c'est qu'en grec l'infinitif reste à l'*actif*, tandis qu'en latin il est au passif. En grec, la construction χιλῖαι δραχμαὶ ὁμολογήθησαν ἀπολαβεῖν correspond à celle-ci, qui n'est pas usitée, mais qui montre bien pourquoi l'infinitif actif demeure : ὁμολογήθη (pass. impers.) χιλίας δραχμὰς (αὐτόν, αὐτούς, etc.) ἀπολαβεῖν. De même le tour δύο μνῆαι τετάγεται ἐκτίνειν se rattache à celui-ci : τέτακται (pass. impers.) δύο μνέας (αὐτούς) ἐκτίνειν¹.

En d'autres termes, si l'infinitif actif est conservé, c'est que tout en employant la construction personnelle, les Grecs ont dans l'esprit la forme de la phrase qui résulterait de la construction impersonnelle.

567. — On peut faire telle ou telle chose se dit en latin *res potest fieri*; de même on doit (on a coutume de, etc.) faire telle ou telle chose se dit *res debet (solet, etc.) fieri*.

Il n'existe naturellement pas, en pareil cas, de construction impersonnelle.

REMARQUE. — On évite de construire incipio ou desino avec un infinitif passif² : *res incipit (ou desinit) fieri* est donc insolite.

On sait de plus qu'à côté d'un infinitif passif l'usage correct demande qu'on emploie, au lieu des parfaits cœpi, desii, les formes passives cœptus sum, desitus sum.

Ex. : CIC., *Brut.*, § 7, 26 : qua in urbe... primum... litteris... oratio est cœpta... mandari. *Ib.*, 32, 123 : veteres orationes... a plerisque legi sunt desitæ³.

III. — INFINITIF MARQUANT LE BUT.

568. — **Emploi particulier au grec.** — L'infinitif employé pour marquer le but est une construction particulière au grec.

1° A l'époque homérique et chez les poètes, on trouve l'infinitif employé pour exprimer le but à atteindre après un verbe de mouvement, comme envoyer ou venir.

1. KAUZKE, *Griech. Sprachlehre*, § 55, 3, 14, cite les exemples suivants :

THUC., I, 132, fin. : αὐτὸν ἡῦρεν ἐγγεγραμμένον (masculin, mais ce pourrait être un neutre) πτείνειν. — XEN., *Hell.*, VII, 1, 29 : ἐξῆκεν ὁ χρόνος ὃς ἦν εἰρημένος παραμένειν (pour ὃν [« durant lequel »] ἦν εἰρημένος [« il avait été prescrit »]).

2. VOY. HANKE, *Lat. Schulgr.*, II, p. 74, n. 1.

3. Sur les dérogations à cette règle pendant l'époque impériale, voy. O. RIEMANN, *Études... sur T.-Live*, 2^e éd., p. 208-213.

Ex. : HOM., *Od.*, VII, 14 : καὶ τότε Ὀδυσσεὺς ὤρτο (il se leva pour aller) πόλινδ' ἔμην (cf. III, 176 ; VI, 255). *Il.*, II, 183 : βῆ δὲ θέειν, ἀπὸ δὲ χλαῖναν βάλε, il se mit en marche pour courir et rejeta son manteau. *Od.*, VI, 130 : βῆ δ' ἔμην (il se mit en marche pour aller) ὥς τε λέων ὀρεσίτροφος ἀλκι πεποιθὺς. Etc. — SOPH., *Oed. à Col.*, 12 : μανθάνειν γὰρ ἤκομεν. — EUR., *Ion.*, 1559 : ἡμᾶς δὲ πέμπει τοὺς λόγους ὑμῖν φράσαι, il nous a envoyés vous porter ces paroles. Etc.

REMARQUE. — On trouve encore cette construction chez Thucydide.

Ex. : IV, 132, 3 : Ἰσχαγόρας καὶ Ἀμεινίας καὶ Ἀριστεύς ὡς Βρασίδαν ἀφίκοντο, ἐπιθεῖν πεμφάντων Λακεδαιμονίων τὰ πράγματα. VI, 50, 2 : δέχα δὲ τῶν νεῶν προὔπεμψαν ἐς τὸν μέγαν λιμένα πλεῦσαι τε καὶ κατασκέψασθαι, καὶ κηρύξαι, κτλ. Etc.

Et même après un verbe signifiant partir.

Ex. : THUC., I, 128, 3 : ἀφικνεῖται ἐς Ἑλλάσποντον, τῷ μὲν λόγῳ ἐπὶ τὸν Ἑλληνικὸν πόλεμον, τῷ δὲ ἔργῳ τὰ πρὸς βασιλέα πράγματα πρᾶσσειν (pour continuer ses menées avec le grand roi)¹.

2° Chez Homère, l'emploi de l'infinitif était encore plus libre, puisqu'il pouvait remplacer une *proposition finale*.

Ex. : HOM., *Il.*, XXI, 6 sq. : ἡέρα δ' Ἥρη | πίτνα πρόσθε βαθεῖαν ἐρυκέμεν (pour les arrêter). XV, 54 sq. : καὶ δεῦρο κάλεσσον | Ἴριν τ' ἐλθέμεναι². *Od.*, XII, 135 : (νύμφας) Θρινακίην ἐς νῆσον ἀπώκισε τηλόθι ναίειν. Etc.³.

1. C'est vraisemblablement une extension analogique de cette construction qu'il faut voir dans les emplois que fait Thucydide du moyen *τρέπεσθαι* « se tourner vers », d'où « s'occuper de, s'appliquer à », suivi de l'infinitif.

Ex. : THUC., I, 50, 1 : πρὸς δὲ τοὺς ἀνθρώπους ἐτράποντο φονεύειν (c.-à-d. ἐτράποντο μὲν πρὸς τοὺς ἀνθρώπους, ἐτράποντο δὲ αὐτοὺς φονεύειν). Et surtout : II, 65, 10 : καὶ ὀρεγόμενοι τοῦ πρώτος ἕκαστος γίγνεσθαι ἐτράποντο καθ' ἡδονὰς τῷ δήμῳ καὶ τὰ πράγματα ἐνδεδόναι.

2. Toutefois on peut expliquer ce tour en disant que κάλεσσον est synonyme de κέλευσον et que l'infinitif est mis ici en vertu de la règle § 563, 6° (p. 626).

3. Remarquez la construction suivante :

HOM., *Il.*, XXII, 512 sqq. : ἀλλ' ἤ τοι τάδε πάντα καταπλέξω πυρὶ κηλέω, | οὐδὲν σοὶ γ' ὄφελος, ἐπεὶ οὐκ ἐγκείσεται αὐτοῖς, | ἀλλὰ πρὸς Τρώων καὶ Τρωιάδων κλέος εἶναι,

construction dans laquelle l'apposition restrictive οὐδὲν... ὄφελος, au lieu d'avoir pour pendant une autre apposition exprimant le but réel de l'action marquée par καταπλέξω (quelque chose comme ἀλλὰ κλέος σοί), est suivie d'un infinitif de but équivalant à εἰς τὸ κλέος εἶναι σοί.

Cet emploi particulier de εἶναι est fréquent chez Homère et se retrouve dans Hérodote.

Ex. : *Il.*, XI, 19 sq. : θώρηκα περὶ στῆθεσιν ἔδυνεν, | τὸν ποτὶ οἱ Κινύρης δῶκε ξεινήιον εἶναι (au lieu de ξεινήιον tout seul). XXI, 403 sqq. : λίθον εἴλετο χειρὶ παχείῃ | | τὸν ῥ' ἄνδρες πρότεροι θέσαν ἔμμεναι οὖρον ἀρούρης (au lieu de la simple apposition οὖρον). — HES., V, 25 : Δαρεῖος καταστήσας Ἀρταφέρνηα ὑπαρχον εἶναι Σαρδίων. Etc.

Dans ces sortes de phrases, l'infinitif pouvant être considéré comme marquant aussi bien la conséquence

REMARQUE. — Les poètes dramatiques ont gardé aussi quelque chose de cette liberté de syntaxe.

Ex. : SOPH., *Antig.*, 63 sq. : ἔπειτα δ' οὐνεκ' ἀρχόμεσθ' ἐκ κρείσσωνων | καὶ ταῦτ' ἀκούειν ἅτι τῶνδ' ἀλγίονα¹. *Id.*, 1074 sqq. : τούτων σε λωβή-
τηρες ὑστεροφθόροι | λογῶσιν Ἄιδου καὶ θεῶν Ἑρινύες, | ἐν τοῖσιν αὐτοῖς τοῖσδε ληφθῆναι κακοῖς.

3° Mais, *en prose attique*, l'infinitif marquant le but ne s'emploie plus que dans certains cas :

a) Après les verbes signifiant donner, prendre, abandonner (par ex., διδόναι, λαμβάνειν, ἐπιτρέπειν, παρέχειν, etc.).

Ex. : THUC., II, 12, 5 : Βοιωτοὶ δὲ μέρος μὲν τὸ σφέτερον καὶ τοὺς ἱππέας **παρείχοντο** Πελοποννησίοις **ξυστρατεύειν**. — PLAT., *Gorg.*, 480 : **παρέχω** ἑμαυτὸν **τέμνειν** καὶ **καίειν**. *Protag.*, 312 b : μέλλεις τὴν ψυχὴν τὴν σαυτοῦ **παρασχεῖν** **θεραπεύσαι** ἀνδρὶ σοφιστῇ. — XÉN., *Hell.*, I, 7, 28 : Ἀριστάρχω **ἔδοτε** ἡμέραν **ἀπολογήσασθαι**. *Anab.*, I, 2, 19 : ταύτην τὴν χώραν **ἐπέτρεψε** **διαρπάσαι** τοῖς Ἑλλήσιν ὡς πολεμῖαν οὖσαν. V, 2, 1 : ἐξάγει εἰς Δρίλας τὸ ἥμισυ τοῦ στρατεύματος, τὸ δὲ ἥμισυ **φυλάττειν** **κατέλιπε** τὸ στρατόπεδον. *Hell.*, IV, 4, 15 : τὴν πόλιν καὶ τὴν ἄκραν **φυλάττειν** αὐτοῖς **παρέδωκαν**. *Mém.*, I, 5, 2 : εἰ βουλοίμεθα τῷ **ἐπιτρέφαι** ἢ παιῖδας **παιδεύσαι** ἢ χρήματα **διασῶσαι**. — DÉM., XIX, 71 : ὅς γάρ ἂν ὑμᾶς λάθῃ, τοῦτον **ἀφίετε** τοῖς θεοῖς **κολάζειν**.

b) Après les verbes signifiant choisir, désigner, instituer, αἰρεῖσθαι, καθιστάναι, ἐφιστάναι, etc.

Ex. : PLAT., *Apol.*, 28 e : οἱ ἄρχοντες, οὓς ὑμεῖς **εἴλεσθε** **ἄρχειν** μου. XÉN., *Anab.*, IV, 8, 25 : **εἵλοντο** Δρακόντιον Σπαρτιάτην δρόμου τ' **ἐπιμεληθῆναι** καὶ τοῦ ἀγῶνος **προστατῆσαι**. *Mém.*, I, 7, 3 : δῆλον, ὅτι **κυβερνᾶν** **κατασταθεῖς** ὁ μὴ

que le but, on conçoit qu'on trouve chez certains prosateurs le simple infinitif εἶναι là où l'on attendrait ὥστε εἶναι.

Ex. : THUC., II, 13, 1 : ἀφίσιν αὐτὰ δημόσια **εἶναι** (= ὥστε δημόσια εἶναι). — DÉM., XXIX, 25 : μνημονεύουσιν ἀφέντα τοῦτον ἐλεύθερον **εἶναι**.

C'est ainsi encore que dans Thucydide on trouve l'infinitif seul là où l'on attendrait plutôt ὥστε ou ἐφ' ᾧ (cf. ci-dessus, p. 495, d, Rem.) :

Ex. : THUC., II, 4, 7 : ξυνέβησαν τοῖς Πλαταιεῦσι (« ils convinrent avec les Platéens de... ») **πακταδοῦναι** σφᾶς αὐτοῦς καὶ τὰ ὅπλα **χρήσασθαι** (cf. ci-dessus, § 568, 3°, a, p. 634) ὅ τι ἂν βούλωνται.

1. Dindorf croit que l'infinitif ἀκούειν dépend de l'idée de βιάζεσθαι implicitement contenue dans l'expression ἀρχόμεσθ' ἐκ κρείσσωνων.

Il vaut peut-être mieux considérer ici l'infinitif comme un infinitif de conséquence, explication qui convient aussi pour le vers 1076.

ἐπιστάμενος ἀπολέσειεν ἂν οὐς ἥκιστα βούλοιτο. — ISOCR., VII, 37 : τὴν ἐξ Ἀρείου πάγου βουλὴν ἐπέστησαν ἐπιμελεῖσθαι τῆς εὐκοσμίας. Etc. ¹.

REMARQUES. — I. Les verbes énumérés ci-dessus peuvent être au passif.

Ex. : XÉN., *Hier.*, 5, 2 : ὅταν οἱ τύραννοι τοὺς κοσμίους καὶ δικαίους διὰ τὸν φόβον ὑπεξαιρῶνται, τίνες ἄλλοι αὐτοῖς καταλείπονται χρῆσθαι, ἀλλ' ἢ οἱ ἄδικοι καὶ ἀκρατεῖς ; Etc.

Mais il est rare que les verbes qui en dépendent soient employés à l'infinitif passif.

Ex. : PLAT., *Charm.*, 157 b : μηδεὶς σε πείσῃ τῷ φαρμάκῳ τούτῳ τὴν αὐτοῦ κεφαλὴν θεραπεύειν, ὅς ἂν μὴ τὴν ψυχὴν πρῶτον παράσχῃ τῇ ἐπωδῇ ὑπὸ σοῦ θεραπευθῆναι (on attendrait : σοὶ θεραπεῦσαι).

II. Par une extension naturelle de la construction étudiée ci-dessus, les auteurs attiques ont employé *quelquefois* l'infinitif après les verbes donner, mettre (à la disposition de), avoir (à sa disposition), pour signifier une idée particulière dont les exemples suivants feront comprendre la nature :

XÉN., *An.*, VII, 1, 7 : οἱ στρατιῶται ἀργυρίον οὐκ εἶχον ἐπισιτίζεσθαι c.-à-d. les soldats n'avaient pas d'argent, au moyen de quoi ils pussent s'approvisionner.

PLATON, *Phèdre*, 229 b : ἐκεῖ σκιά τ' ἐστὶ καὶ πόα καθίζεσθαι γ', ἐὰν βουλώμεθα, κατακλιθῆναι, là, nous avons et de l'ombre et du gazon, pour nous asseoir ou même, si nous voulons, pour nous coucher ².

569. — Emploi rare en latin. — Ce qui dans la langue latine ordinaire correspond à l'emploi dont il vient d'être question en grec, c'est la construction (*correcte* mais plutôt familière) de l'infinitif dans les deux locutions : *dare bibere*³, *ministrare bibere* (Cf. CIC., *Tusc.*, I, 26, 65 ; T.-LIVE, XL, 47, 5).

REMARQUES. — I. Le latin archaïque connaissait l'emploi de l'infinitif après les verbes de mouvement dans le sens du supin en -um.

Ex. : ENN., *Ann.*, 337 : duxit dilectos bellum tolerare. — PLAUTE, *Bacch.*, 900 : abiit ædem visere. Etc. — TÉR., *Eun.*, 528 : misit porro orare, ut venirem. *Phorm.*, 102 : voltisne eamus visere ? Etc. ⁴.

1. Ces diverses constructions existaient déjà à l'époque homérique.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 338 : ὁδὸς ἄγαιν (cf. *ib.*, 107 ; 108). II, 127 : Τρώων ἄνδρα ἕκαστον (εἰ) ἑλοίμεθα οἶνοχοῦσιν.

2. Parmi les emplois de l'infinitif marquant le but, GOODWIN (§ 770) cite le passage suivant dont l'interprétation a donné lieu à tant de discussions :

THUC., II, 44, 1 : καὶ οἷς ἐντυδαίμονησαι τε ὁ βίος ὁμοίως καὶ ἐντελευτῆσαι ἐνυμετρῆθῃ.

Mais les deux infinitifs ne sont-ils pas plutôt construits comme des accusatifs de relation déterminant l'expression ὁ βίος ἐνυμετρῆθῃ « et à qui la vie a été mesurée par rapport à ces deux faits : le fait d'être heureux dans la vie et le fait de mourir en plein bonheur » ?

3. Sur cette construction qu'il considère comme une formule employée d'abord par les médecins, voy. WACKELIN, *Archiv*, etc., II, p. 201, Rem., et cf. J. BERNOUS, *ouv. cité*, p. 269 pour la question en général.

4. Voy. HOLZER, *Synt. prisc. script. lat.*, II, p. 31 sq. ; KÉHNER, *auf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 501, 2. C'est sans doute un archaïsme qu'il faut voir aussi dans cette phrase de Varron :

De Re rustica, II, 10, 1 : stabulari solent equas abigere.

Les poètes ont fait revivre cette construction, peut-être sous l'influence de leurs modèles grecs.

Ex. : VIRG., *Én.*, I, 527 sq. : non... *Libycos populare penates | venimus*. Etc.
— HOR., *Carm.*, I, 2, 7 : *pecus egit altos | visere montes*. Etc.¹.

II. C'est seulement chez les poètes et probablement par imitation du grec (cf. § 568) qu'on trouve l'infinitif employé en latin :

a) Après les verbes signifiant donner, prendre, abandonner, là où le latin classique emploie l'adjectif verbal en -ndus en accord avec le complément du verbe principal (voy. ci-après, § 631).

Ex. : VIRG., *Én.*, I, 319 : *dederatque comas diffundere ventis*. — PERSE, *Sat.*, 2, 28 : *præbet tibi vellere barbam*. — HOR., *Carm.*, I, 26, 2 : *tristitiam et metus | tradam protervis in mare Creticum | portare ventis*.
I, 12, 2 : *quem virum aut heroa lyra vel acri tibia sumis celebrare, Clio ?*

b) Après certains verbes pour remplacer une proposition finale qui aurait comme sujet le mot qui est le complément du verbe principal.

Ex. : VIRG., *Én.*, V, 571 sq. : *Sidonio est invectus equo, quem candida Dido | esse sui dederat monumentum* (cf. l'homérique δῶκε ξεινήϊον εἶναι).

Cet emploi b) de l'infinitif est très rare, même chez les poètes.

IV. — INFINITIF DE DÉTERMINATION.

570. — Emploi assez étendu en grec. — L'infinitif étant un nom verbal peut *logiquement* se construire comme un substantif à l'accusatif (cf. ci-dessus, § 74), pour exprimer à quel point de vue tel ou tel sujet possède telle ou telle qualité signifiée par un adjectif.

Toutefois cet emploi particulier de l'infinitif est beaucoup plus étendu en grec qu'en latin.

Il se rencontre en grec :

1° Après les adjectifs marquant *habileté, capacité, aptitude* ou l'idée contraire, *incapacité, maladresse*, etc., ainsi qu'après les adjectifs qui marquent l'*empressement* ou la *répugnance* à faire quelque chose².

1. Quelques prosateurs de l'époque impériale ont à leur tour, emprunté cette construction aux poètes.

Ex. : VAL.-MAX., V, 1 ext. 1 : *quis illam osculari non curreret ?* — AULU-GELLE, N. A., XVI, 3, 2 : *cum isset visere*. XVI, 19, 5 : *proficiscitur terras inclitas visere*.
APULÉE, *Mét.*, VIII, 4 : *canes invadere bestias inmittuntur* (cf. *ib.*, IV, 3 ; VI, 9).
JUSTIN, XVIII, 7, 7 (*mittor* avec l'infinitif).

Peut-être cet emploi de l'infinitif chez Aulu-Gelle et chez Apulée est-il affectation d'archaïsme.

2. On peut dire sans doute que cet emploi particulier de l'infinitif après les adjectifs de ces catégories est une extension analogique de la construction infinitive après les verbes exprimant une manifestation de la *volonté* ou de l'*activité* énumérés ci-dessus.

En pareil cas, le substantif auquel se rapporte l'adjectif est sujet *logique* de l'infinitif.

Ex. : Lys., II, 42 : ... Θεμιστοκλέα, ικανώτατον εἰπεῖν καὶ γινῶναι καὶ πράξει. — DÉM., II, 20 : αἱ γὰρ εὐπραξίαι δεινὰ συγκρῦσαι τὰ τοιαῦτα ὀνειδῇ. — ISOC., VII, 39 : κυρίαν ἐποίησαν ἐπιμελεῖσθαι τῆς εὐταξίας. Etc.

HÉR., III, 138 : βίην δὲ ἀδύνατοι ἦσαν προσφέρειν. — ARISTOPH., *Paix*, 430 : τᾶλλα εὐρήσεις ὑπουργεῖν ὄντας ἡμᾶς οὐ κακούς. Cf. THUC., VI, 38, 2 : ἡμεῖς δὲ κακοί, πρὶν ἐν τῷ παθεῖν ὤμεν, προφυλάξασθαι τε καὶ αἰσθόμενοι ἐπεξελθεῖν¹. Etc.

HÉR., II, 3 : τὰ μὲν νυν θεῖα τῶν ἀπηρημάτων οἷα ἤκουον, οὐκ εἰμὶ πρόθυμος ἐξηγγέσθαι². — ANTIPHANE, *fragm.*, 86 : οὐδεὶς πώποτ', ὦ δέσποτ', ἀπέθαν' ἀποθανεῖν πρόθυμος ὢν. Etc.

Il serait facile de donner beaucoup d'autres exemples; ceux-là suffisent à faire comprendre la construction.

REMARQUES. — 1. On peut rattacher à cet emploi de l'infinitif après les adjectifs signifiant *capacité* la construction de οἷος ou de ὅσος avec l'infinitif conformément à la règle suivante :

Quand τοιοῦτος (corrélatif de οἷος) ou τοσοῦτος (corrélatif de ὅσος) est exprimé ou sous-entendu dans la proposition principale, on remplace souvent ὥστε suivi de l'infinitif (cf. p. 494, REM. II), par οἷος ou par ὅσος qu'on fait accorder avec son corrélatif en genre, en nombre et en cas et qui est suivi de l'infinitif.

1. C'est l'idée d'*incapacité* contenue implicitement dans l'adjectif κακός qui justifie l'emploi de l'infinitif. Il en est de même pour la construction de l'infinitif après les adjectifs μαλακός, ταπεινός, et autres semblables.

Ex. : THUC., II, 61, 2 : ταπεινὴ ὑμῶν ἡ διάνοια ἡγκαρτερεῖν ἂ ἔγνωτε. — PLAT., *Rép.*, 556 b : μαλακοὶ καρτερεῖν. Etc.

Peut-être est-ce pour une raison semblable qu'on trouve ὀλίγος suivi de l'infinitif (pour ὀλίγος suivi de ὥστε ou de ὡς avec l'infinitif, voy. ci-dessus, p. 493, b, REM.). Il suffit de traduire ὀλίγος par « incapable, à cause de leur petit nombre, de... », pour se rendre compte des constructions suivantes :

Ex. : HÉR., VII, 109 : ὀλίγοι στρατιῇ τῇ Μήδων συμβάλλειν (cf. VI, 207). — THUC., I, 50, 5 : δεισαντες... μὴ... αἱ σφέτεροι δέκα νῆες ὀλίγαι ἀμύνειν ὥσι. Etc.

Enfin, c'est vraisemblablement par analogie avec les constructions ci-dessus étudiées qu'après un comparatif on emploie quelquefois en grec ἢ (au lieu de ἢ ὥστε) avec l'infinitif.

Ex. : SOPH., *Œd. R.*, 1293 : τὸ γὰρ νόσημα μεῖζον ἢ φέρειν (« le mal dépasse ce que je suis capable de supporter »). — PLAT., *Théétète*, 149 c : ἡ ἀνθρωπίνη φύσις ἀσθενεστέρα ἢ λαθεῖν τέχνην ὧν ἂν ἡ ἀπειρος (« la nature humaine à cause de sa faiblesse est incapable de... »).

2. Ce qui a certainement contribué au développement de cette construction, c'est l'analogie du verbe προθυμοῦμαι qui s'emploie avec l'infinitif comme les verbes exprimant une manifestation de la volonté.

De même, c'est parce que ἐπίσταμαι « savoir, être apte à, capable de », se construit avec un infinitif qu'on a pu dire ἐπιστήμων λέγειν τε καὶ σιγᾶν (PLAT., *Phèdre*, 276 a).

Ex. : PLAT., *Crit.*, 46 b : ἐγὼ αἰ τοιοῦτος οἶος... μηδενὶ ἄλλῳ **πειθεσθαι** ἢ τῷ λόγῳ¹. — XÉN., *Anab.*, II, 3, 13 : οὐκ ἦν ὥρα οἷα τὸ πεδίον **ἄρδεν** (*litt.* le moment n'était pas tel qu'on pût arroser...). *Ib.*, IV, 1, 5 : ἐλείπετο τῆς νυκτὸς **δσον σκοταίους διελθεῖν** τὸ πεδίον (*litt.* il restait de la nuit autant qu'il en fallait pour qu'ils pussent traverser la plaine dans l'obscurité). Etc.².

Voy. à ce propos, ce qui est dans GOODWIN, *ouv. citée*, § 759.

II. Par analogie encore, certains substantifs signifiant *aptitude* à quelque chose se construisent avec l'infinitif.

Ex. : PLAT., *Laches*, 187 : οἱ παῖδες ὑμῖν ὀλίγου **ἡλικίαν** ἔχουσι **παιδεύεσθαι** (l'âge susceptible d'instruction). Etc.

2° Après les adjectifs qui signifient facile, agréable, bon, beau, digne ou qui expriment des idées contraires.

En pareil cas, le substantif auquel l'adjectif se rapporte est complètement logique de l'infinitif et l'infinitif exprime par rapport à quelle action l'épithète convient au substantif.

Ex. : HOM., *Il.*, II, 119 : **αἰσχροὺν** γὰρ τόδε γ' ἐστὶ καὶ ἐσσομένοισι **πυθέσθαι** (cf. *Il.*, I, 107; 589). — DÉM., XXI, 24 : τοὺς γὰρ ὑπὲρ τούτων λόγους ἐμοὶ μὲν **ἀναγκαιοτάτους προσιπεῖν** ἡγοῦμαι, ὑμῖν δὲ **χρησιμωτάτους ἀκοῦσαι**. — II, 22 : **φοδερὸν προσπολεμῆσαι**. Etc.

XÉN., *Mém.*, I, 6, 9 : ἐκπολιορκηθεῖη δὲ πότερος ἂν θᾶπτον, ὁ τῶν **χαλεπωτάτων εὐρεῖν** δεόμενος, ἢ ὁ τοῖς **ράστοις ἐντυγχανεῖν** ἀρκούντως χρώμενος; Etc.

Il est inutile de multiplier les exemples.

REMARQUES. — I. C'est l'infinitif *actif* qu'on emploie de préférence avec cette seconde classe d'adjectifs.

Le passif, beaucoup plus rare, se rencontre cependant.

Ex. : XÉN., *Cyn.*, 3, 3 : (κύνες) αἰσχροὶ **ὀρᾶσθαι** (on attendrait ὀρᾶν). — ISOCR., XV, 115 : ἔστι δ' ὁ λόγος φιλαπερχήμων μὲν, **ῥηθῆναι** δὲ οὐκ ἀσύμφορος.

Dans cette construction, le substantif auquel se rapporte l'adjectif devient le sujet logique de l'infinitif, comme dans le cas 1°.

II. L'adjectif ἄξιος se construit aussi bien avec l'infinitif passif qu'avec l'infinitif actif.

1. C'est là (avec ellipse de τοιοῦτος) l'origine des expressions οἶός τε εἰμί avec l'infinitif « je suis capable de... » et οἷόν τε ἐστίν avec l'infinitif « il est possible de... ».

2. Chez Homère, on trouve les adjectifs pronominaux τοῖος, τοιοῦτος, τόσος, τηλίκος et ποῖος employés quelquefois sans relatifs correspondants et suivis de l'infinitif pour signifier l'idée de « capable de ».

Ex. : OD., II, 60 : ἡμεῖς δ' οὐ νύ τι τοῖοι **ἀμυνέμεν**. OD., XXI, 195 : ποῖοι κ' εἰτ' Ὀδυσσεὺς **ἀμυνέμεν**... ; Cf. *Il.*, VI, 463 ; OD., III, 205 ; VII, 309 ; XVII, 20. Cf. GOODWIN, *ouv. citée*, § 760.

EX. : HÉR., IV, 42 : εὖρεος δὲ περὶ οὐδὲ συμβάλλειν ἀξίη φαίνεται μοι εἶναι.
— THUC., I, 138, 3 : ἦν ὁ Θεμιστοκλῆς μᾶλλον ἐτέρου ἀξίος θαυμάσαι. — PLAT., *Méneç.*, 237 c : ἔστι δὲ ἀξία ἡ χώρα ὑπὸ πάντων ἀνθρώπων ἐπαινεῖσθαι¹. Etc.

3° D'une manière beaucoup *plus libre* après un adjectif se rapportant à un substantif qui n'est ni sujet ni complément logique de l'infinitif.

L'adjectif ainsi construit signifie *par rapport à quoi* l'idée exprimée par l'adjectif convient bien au substantif qualifié.

EX. : PLAT., *Méneç.*, 239 b : ὡς ἤμυναν Ἀργείοις πρὸς Καδμείους καὶ Ἡρακλείδαις πρὸς Ἀργείους, ὁ... χρόνος βραχὺς ἀξίως διηγῆσασθαι. Etc.

574. — **Emploi restreint en latin.** — Cette construction de l'infinitif est limitée en latin (du moins dans la langue classique) à un petit nombre d'adjectifs comme *paratus* (CÉS., CIC.²), *assuetus* (VIRG., T.-LIVE), *doctus* (OV., *Mét.*, V; 55; etc.), etc., qui sont proprement les participes passés des verbes énumérés ci-dessus (§ 563, 7°, p. 627).

REMARQUE. — Mais les *poètes* et les *prosauteurs* de l'époque impériale³ construisent avec l'infinitif :

1° Les adjectifs qui signifient *habile à, capable de ou désireux de, décidé à ou encore content de*, ainsi que ceux qui expriment des idées contraires à celles-là : *peritus* (VIRG., TAC.); *nescius* (VIRG., HOR., PROP., PERSE, LUCAIN, JUV., SIL.); *scitus* (SIL., XV, 594); *bonus* (VIRG., VAL.-FLACC.)⁴; *callidus* (HOR., *Carm.*, I, 10, 7 sq.; PERSE); *ignarus* (OV., STACE); *docilis* (HOR., *Ép.*, I, 2, 64; SIL., XIII, 120; etc.); *indocilis* (HOR.); *prudens* (HOR., *Epod.*, 17, 47; etc.); *sollers* (HOR., *Carm.*, IV, 8, 8); *sagax* (OV., *Mét.*, V, 146); *rudis* (SIL.)⁵. — *avidus* (VIRG., OV., PLINE L'ANCIEN); *cupidus* (PROP., APUL.); *certus*, décidé à... (VIRG., *Én.*, IV, 464; OV., TAC., APUL.); *piger* (HOR., *Sat.*, I, 4, 12); *impiger* (HOR., *Carm.*, IV, 14, 22); *lassus*, fatigué de... (PROP., II, 13, 28; III, 30, 26); *lentus* (SIL., V, 19); *contentus*, satisfait de... (OV., VELL., PERSE, etc.); etc.

2° Les adjectifs qui signifient *facile, utile, bon, beau, etc., à faire ou digne d'être fait*, ainsi que ceux qui expriment des idées contraires à celles-là : *facilis* (PROP., LUC., SIL., A.-GELLE); *difficilis* (VAL.-MAX., STACE); *arduus* (VAL.-MAX., VI, 8, 5 :

1. Mais il faudrait nécessairement dire (en employant l'infinitif actif) : ἔστι δὲ ἀξία ἡ χώρα ἐπαινοῦ τυχεῖν.

2. Remarquez que chez Cicéron *paratus* est ordinairement joint à *esse*. Voy. G. MULLER, sur *Lehre vom Infinitiv im Lateinischen*, p. xvii (Görlitz, 1878) et JON. SCHMIDT, *de usu infinitivi apud Lucanum*, etc., p. 97 (Halle, 1881).

3. Voy. A. DÆGGEN, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, § 434, t. II², pp. 370 sqq.

4. A *bonus* pris dans le sens de *doctus*, *peritus* on rattachera le comparatif *melior* p. *peritior* (PERSE, LUCAIN, SIL.) et le superlatif *optimus* p. *peritissimus* (STACE, SILVÈS, II, 3, 70 : *optimus condere divitias*).

5. Et par analogie avec les adjectifs signifiant « qui sait » ou « qui ne sait pas » : *vetus* p. *expertus* ou *peritus* (SIL., XVI, 201); *novus* p. *imperitus* (SIL., XVI, 332 : *nova ferre jugum*).

arduum dignosci) ; **utilis** (HOR., VAL.-MAX.) ; **lubricus aspici**, dangereux à regarder¹ (HOR., *Carm.*, I, 19, 8 ; cf. SIL., V, 18) ; **cantari dignus** (VIRG., *Ég.*, 5, 54 ; cf. *Égl.*, 5, 89 ; QUINT., X, 1, 96 ; PLIN. LE JEUNE, *Pan.*, 7, 4)². Etc.

3° Enfin les adjectifs les plus divers employés de telle manière que l'infinitif dont ils sont accompagnés marque par rapport à quoi l'idée exprimée par l'adjectif convient bien au substantif qu'il qualifie.

Ex. : HOR., *Carm.*, I, 15, 18 : **celerem sequi** (= **in sequendo**), rapide quand il s'agit de poursuivre (cf. *A. poet.*, 165 : **relinquere pernix** ; STACE, *Théb.*, VI, 797 : **velox absistere** ; SIL., III, 338 : **acer juga venatibus metiri**). *Sat.*, II, 7, 59 sq. : **contemnere honores** | **fortis** (cf. *Carm.*, I, 37, 26 ; STACE, *Théb.*, X, 906). *Carm.*, I, 3, 25 : **audax**³ **omnia perpeti** (cf. PROP., IV, 5, 13 ; SEN., *Herc. fur.*, 548 ; LUC., VII, 246 ; SIL., I, 409). — SIL., XIII, 220 : **audere trucem**. XI, 8 : **odium renovare ferox** (cf. HOR., *Ép.*, I, 15, 30 : **opprobria fingere sævus** ; JUV., IV, 110). — HOR., *Sat.*, I, 4, 8 : **durus componere versus** (= **in componendis versibus**). — VIRG., *Géorg.*, I, 284 : **septima (dies) post decimam felix... ponere vitem** (pour ce qui est de planter la vigne). Etc.

V. — INFINITIF ABSOLU.

572. — Emplois propres au grec. — L'infinitif s'emploie en grec d'une manière indépendante.

1° Dans le sens d'un *impératif* (voy. ci-dessus, p. 339, § 338).

2° Dans le sens de l'*optatif*, pour exprimer un *souhait* (voy. ci-dessus, p. 339, § 338, REM.).

3° Tantôt seul, tantôt précédé de $\omega\varsigma$ ⁴ dans un certain nombre de locutions⁵.

a) $\omega\varsigma$ $\epsilon\pi\omicron\varsigma$ $\epsilon\iota\pi\epsilon\iota\nu$ ou (*ordinairement*) $\omega\varsigma$ $\epsilon\iota\pi\epsilon\iota\nu$, pour ainsi dire ; $\omega\varsigma$ $\sigma\upsilon\nu\epsilon\lambda\omicron\nu\nu\tau\iota$ $\epsilon\iota\pi\epsilon\iota\nu$, pour le dire en un mot (XÉN., *Mém.*, III, 8, 10).

1. Remarquez qu'en pareil cas le latin, contrairement à ce qui a lieu en grec, emploie l'infinitif *passif* et non l'infinitif *actif*. C'est par exception (même en poésie) qu'on rencontre l'infinitif *actif* dans une construction comme celle-ci :

Ex. : LUCAIN, *Ph.*, I, 164 sq. : **cultus gestare decoros** | **vix nuribus rapuere mares**.

2. De même qu'en grec $\alpha\tilde{\iota}\tau\omicron\varsigma$, en latin **dignus** se construit chez les poètes avec l'infinitif *actif*, quand il signifie « qui mérite de (faire, d'obtenir, etc., telle ou telle chose) ».

Ex. : HOR., *Ép.*, I, 10, 48 : **tortum digna sequi potius quam ducere funem**.

Même construction avec **indignus** :

Ex. : HOR., *Ép.*, I, 3, 3 : **indigni fraternum rumpere fœdus**.

Mais dans cet exemple et dans d'autres analogues, on voit de plus qu'les poètes substituent la construction personnelle à la construction impersonnelle (**indignum est** = **non decet**). En effet, on attendrait : **quos rumpere fœdus indignum est**.

3. Toutefois la construction de l'adjectif **audax** avec l'infinitif est peut-être due à l'analogie d'**avidus** ; cf. ci-dessus, § 571, REM. 1°.

4. Pour le sens de $\omega\varsigma$, voy. ci-dessus, p. 487, n. 2.

5. V. GÄRTNERWALD, *der freie formelhafte Infinitiv der Limitation im Griechischen* (VI^e fasc. des *Beiträge de Schanz*).

b) ἐμοὶ δοκεῖν ou (moins souvent) ὥς ἐμοὶ δοκεῖν, à mon avis; et quelques autres expressions similaires comme (ὥς) εἰκάζσαι, autant qu'on peut le conjecturer (HÉR., I, 34; EUR., *Herc. fur.*, 713; THUC., IV, 36, etc.); (ὥς) συμβάλλειν (HÉR., THUC.), à comparer..., si l'on compare; ὥς οὕτω γ' ἀκοῦσαι (PLAT., *Euthyphr.*, 3 b), à l'entendre dire, c.-à-d. d'après ce qu'on dit, sans autre preuve; ὥς ἰδεῖν, à le voir, c.-à-d. d'après les apparences (PLAT., *Rép.*, 430 e, etc.)¹; ὀλίγου (μικροῦ) δεῖν (à s'en falloir de peu), c.-à-d. presque² (DÉM., IX, 1; XVIII, 269; ISOC., IV, 144; VIII, 44; 89, etc.).

c) εἶναι dans ἐκὼν εἶναι, volontairement (HÉR., VIII, 116; THUC., II, 89; VI, 14, etc.), et, avec l'article, dans les expressions τὸ κατὰ τοῦτον εἶναι, pour ce qui le regarde; τὸ ἐπὶ σφῶς εἶναι, pour ce qui le regarde, en tant que cela dépend d'eux (cf. THUC., IV, 28, 1; VIII, 48; XÉN., *An.*, I, 6, 9; *Hell.*, III, 5, 9); τὸ ἐπ' ἐμοὶ (ἐπ' ἐκείνοις, ἐπὶ τούτοις, etc.) εἶναι, en tant que cela dépend de moi, d'eux, etc.; τὸ νῦν εἶναι, pour le moment (cf. ISOCR., XV, 270; PLAT., *Lach.*, 201 c; *Rep.*, 506 e; XÉN., *Cyr.*, V, 3, 42, etc.)³.

573. — Emploi propre au latin. — Le seul emploi de l'infinitif absolu qui soit propre au latin est celui dont il a été question ci-dessus (§ 539, p. 339 : *infinitif historique*).

574. — Emploi commun au grec et au latin. — En grec et en latin, l'infinitif est employé d'une manière indépendante dans certaines phrases exclamatives. On appelle cet infinitif *infinitif exclamatif*.

1° En grec, l'infinitif accompagné ou non d'un accusatif sujet sert quelquefois à exprimer la *surprise* ou l'*indignation*.

EX. : ESCHYLE, *Eum.*, 837 : ἐμὲ παθεῖν τάδε, φεῦ, ἐμὲ ταλαίφρονα, κατὰ τε γᾶν οἰκεῖν, ἀτίετον, φεῦ, μύσος. *Agam.*, 1662 : ἀλλὰ τοῦσδ' ἐμοὶ ματαιίαν γλώσσαν ὥδ' ἀπανθίσαι κἀκβαλεῖν ἔπη τοιαῦτα. — SOPH., *Aj.*, 410 : ὦ δυστάλαινα, τοιάδ' ἄνδρα χρησιμὸν φωνεῖν. — ARIST., *Guépes*, 835 : τοιοῦτονὶ τρέφειν κυνὰ. — DÉM., XXXI, 209 : τοῦτον δὲ ὑβρίζειν : ἀναπνεῖν δέ.

REMARQUE. — L'infinitif exclamatif peut être précédé de l'article.

EX. : ARIST., *Nuées*, 819 : τῆς μωρίας τὸ Δία νομίζειν, ὄντα τηλικουτονί (cf. *ib.*, 268).

1. Cf. ARIST., *Paix*, 856 : ὅσα γ' ὥδ' ἰδεῖν. *Nuées*, 1252 : οὐχ, ὅσον γέ μ' εἰδέναι.

2. On trouve aussi, mais rarement, πολλοῦ δεῖν (= ἥχιστα, *minime*).

EX. : DÉM., XXIII, 7 : ἵν' εἰδῇτε πολλοῦ δεῖν ἄξιον ὄντα (qu'il est tant s'en faut digne) τυχεῖν τοῦ ψήφισματος αὐτὸν τουτονί.

3. Dans ces diverses constructions, l'infinitif construit d'une manière indépendante équivaut en réalité à un substantif employé à l'accusatif adverbial (cf. ci-dessus, § 75) : voilà pourquoi on le traduit littéralement en le faisant précéder de : en tant que..., pour ce qui est de...

2° En latin, mais surtout dans la langue familière, on trouve l'infinitif (soit seul, soit avec un accusatif sujet) avec ou sans la particule interrogative *nē* dans les propositions exclamatives exprimant la surprise, l'indignation, le chagrin, etc.

EX. : TÉR., *Andr.*, 253 : **tantamne rem tam neglegenter agere !** — CIC., *in Verr.*, II, 5, 38, 100 : **o spectaculum miserum atque acerbum !.. In portu Syracusano de classe populi Romani triumphum agere piratam !** — VIRG., *En.*, I, 37 : **mene incepto desistere victam !** Etc.

B. — Le gérondif¹ et l'adjectif verbal en *-ndus*
dans ses rapports avec le gérondif.

575. — **Nature et emploi du gérondif.** — Comme on l'a vu ci-dessus (§ 553, 2°), c'est par exception et chez les poètes seulement que l'on rencontre en latin l'infinitif employé dans les constructions qui demandent un autre cas que l'accusatif employé sans préposition.

Pour suppléer *dans une certaine mesure*² à l'incapacité où il est de décliner son infinitif comme fait le grec (cf. ci-dessus, § 553, 2°), le latin possède une espèce de *substantif verbal* qu'on appelle *gérondif*.

Le gérondif n'a pas de nominatif et peut se construire avec le même cas que le verbe dont il est formé.

REMARQUE. — Le gérondif n'a pas de passif et sa forme n'exprime pas la voix.

En effet, s'il y a des cas où il peut en français se traduire par l'infinitif actif précédé de telle ou telle préposition, il y en a d'autres où l'emploi du gérondif ne peut pas s'expliquer, si on ne le considère pas comme l'équivalent d'un simple *substantif verbal*.

EX. : CIC., *Acad.*, II, 31, 101 : **ut ei vera multa videantur neque tamen habere insignem illam et propriam percipiendi (= perceptionis) notam.**
Tusc., I, 23, 53 : **etiam ceteris quæ moventur, hic fons, hoc principium est movendi** (cf. PLAT., *Phèdre*, 245 c : ἀλλὰ καὶ τοῖς ἀλλοῖς ὅσα

1. Ce nom de *gérondif* est d'origine assez récente, car les grammairiens latins ne connaissent que *gerundium*, mot que l'on rencontre à partir du troisième siècle pour désigner les formes verbales indiquant que l'action exprimée par le verbe se fait ou va se faire. *Gérondif* a dû être refait sur les mots *indicatif*, *subjonctif*, etc.

Dans certaines grammaires (voy. par ex. KÜHNEN, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 129, t. II, p. 540) on distingue le *gerundium* (*legendi*, *legendo*, etc.) et le *gérondif* (*legendus*, *a*, *um*). En France, l'usage a prévalu de désigner sous le nom de gérondif les formes *legendi*, *legendo*, etc., et sous le nom d'adjectif verbal en *-ndus* les formes comme *legendus*, etc.

Quelle est l'origine du gérondif ? C'est une question sur laquelle on est loin d'être d'accord. Nous nous contenterons de renvoyer à DAWSON, *ouv. cité*, t. II², p. 819, à KÜHNEN, *loc. cit.*, et surtout à FA. SCHALL, *Archiv...* de Wölfflin, t. II, p. 203 et suiv., où l'on trouvera avec une bibliographie complète une discussion serrée de la question.

2. En effet, tandis que l'infinitif grec précédé de l'article équivaut à un véritable substantif, le gérondif latin, comme on le verra tout à l'heure, n'a que quelques-uns des emplois du substantif.

κινεῖται τοῦτο πηγῇ καὶ ἀρχῇ κινήσεως). *P. Mil.*, 4, 11 : *dat ipsa lex potestatem defendendi* (= *defensionis*, le droit de légitime *défense*). *De Nat. deor.*, I, 39, 82 : *ne fando* (= *fama*) *quidem auditum est crocodilum... violatum ab Egyptio*. — *Cés.*, *de Bell. Gall.*, VII, 51, 1 : *signo recipiendi* (= *receptus*) *dato*, le signal de la *retraite*. — *CORN. NÉP.*, *Att.*, 9, 2 : *Antonius hostis judicatus Italia cesserat; spes restituendi* (= *restitutionis*, réintégration) *nulla erat*. — *Cf. LUCR.*, I, 312 : *anulus in digito subter tenuatur habendo* (= *usu*, par le fait de le porter). — *VIRG.*, *Géorg.*, III, 454 : *uritque videndo* (= *visu*, par le fait qu'on la voit) | *femina*. Etc.

576. L'adjectif verbal en *-ndus*, identique de forme avec le gérondif, a un emploi particulier¹ qui le rapproche encore de ce substantif verbal : c'est que, si le gérondif est *accompagné d'un complément à l'accusatif*, il *peut* et dans certains cas (*cf. ci-après*, § 577) il *doit* être remplacé par l'adjectif verbal en *-ndus*. Dans cette construction, l'adjectif verbal en *-ndus* s'accorde avec le substantif qui aurait dû être le complément du gérondif et se met au même cas où le gérondif aurait dû être mis.

Ex. : *Cés.*, *de Bell. Gall.*, IV, 14, 2 : *neque consilii habendi neque arma capiendi spatio dato* (où se trouvent réunies les deux constructions possibles). — *Cic.*, *ad Fam.*, IV, 2, 3 : *gratiam nos inire ab eo (Cæsare) defendenda pace*² (au lieu de *defendendo pacem*) *arbitrabamur*.

577. — Dans certains cas, il est *incorrect* de construire le gérondif avec un complément à l'accusatif. Ainsi on est *obligé* de substituer l'adjectif verbal en *-ndus* :

1° Au *datif* du gérondif.

Ex. : *T.-LIVE*, XXI, 47, 1 : *apparuit campos patentes bello gerendo*³ *Romanis aptos non esse*. Etc.

REMARQUE. — Les exceptions sont *très rares* (*cf. PLAUTE*, *Epid.*, IV, 2, 35 ; *Pæn.*, I, 2, 13 ; *OV.*, *Mét.*, IX, 684)⁴.

1. Pour l'autre emploi de l'adjectif verbal en *-ndus*, emploi tout à fait distinct de celui-ci, voy. ci-après, § 630.

2. Traduit littéralement en français, le membre de phrase *defendenda pace* donnerait « par la paix étant défendue ». En d'autres termes, le sens que la langue latine a attribué à l'adjectif verbal ainsi employé est celui d'une espèce de *participe présent passif*, qui contient simplement l'idée verbale. Mais il n'en a pas toujours été ainsi et des exemples comme *oriundus* (= *qui oritur*), *secundus* (= *qui sequitur*) semblent indiquer clairement qu'à l'origine l'adjectif verbal en *-ndus* avait la valeur d'un *participe présent actif*. On lit encore sur les *Fastes de Préneste* (*Corp. Inscr. Lat.*, t. I, p. 317) : *Floræ, quæ rebus florescendis* (« à la floraison des choses ») *præest*, et Virgile emploie l'expression *volvenda dies* (*En.*, IX, 7) pour signifier « le temps qui roule » (*dies quæ volvitur*). La contradiction entre l'usage ancien et l'usage plus récent n'est qu'apparente : en effet, l'adjectif verbal en *-ndus* employé comme il est dit ci-dessus n'est pas autre chose que le substitut du gérondif : or le gérondif, comme tout substantif verbal, a le sens actif ou le sens passif suivant la signification générale de la proposition : *defensio*, par exemple, peut signifier aussi bien « le fait d'être défendu » que « le fait de défendre ».

3. Cet emploi du datif est peu ordinaire ; on attendrait plutôt *ad* ; *cf. p. 648, n. 1.*

4. Dans *T.-LIVE*, XXI, 54, 1, les manuscrits ont : *equites tegendo satis latebrosum* ; mais peut-être faut-il corriger *equiti tegendo* (Muret, J. Fr. Gronove, Madvig).

2° A l'accusatif du gérondif.

Ex. : T.-LIVE, XXXIII, 6, 7 : **magnum impedimentum ad rem gerendam fuit.** Etc.

REMARQUE. — Les exceptions sont rares et peu correctes.

Ex. : PLACIUS CHEZ CICÉRON, *ad Fam.*, X, 23, 3 : **ut spatium ad colligendum se homines haberent.** — SÉNÈQUE, *Nat. quæst.*, II, 21, 2 : **non ad exercendum verba diutius hoc idem pertracto.**

3° A l'ablatif du gérondif quand il est précédé d'une préposition.

Ex. : T.-LIVE, XXIII, 1, 10 : **ab oppugnanda Neapoli Pœnum absterruere conspecta mœnia.** Etc.

REMARQUE. — Toutefois l'ablatif du gérondif précédé d'une préposition peut être accompagné d'un complément à l'accusatif, si ce complément est un *pronom neutre*.

Ex. : CIC., *Orat.*, 26, 87 : **in narrando aliquid.** *Tusc.*, I, 43, 102 : **de nihil sentiendo.** *Brut.*, 21, 85 : **in suum cuique tribuendo.**

Mais, en dehors de ce cas, l'emploi du gérondif ablatif avec un complément direct est contraire à la règle.

Ex. : VARR., *de Re rust.*, III, 9, 12 : **in supponendo ova observant, ut sint numero imparia**¹.

578. — L'usage est moins rigoureux quand le gérondif est au *génitif* ou bien à l'ablatif *non précédé d'une préposition*.

En effet, on préfère bien, même en ce cas, substituer l'adjectif verbal au gérondif.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 76, 2 : **universæ Galliæ consensio fuit libertatis vindicandæ et pristinæ belli laudis recuperandæ.** — CIC., *de Sen.*, 7, 21 : **his ipsis legendis in memoriam redeo mortuorum.** Etc.

Mais si cette substitution est habituelle elle n'est pas obligatoire.

Ex. : CIC., *Phil.*, 2, 22, 53 : **nulla causa justa cuiquam esse potest contra patriam arma capiendi.** — T.-LIVE, XXXIX, 49, 2 : **Philopœmenem pudor relinquiendi equites tenuit.**

CIC., *p. Ligar.*, 12, 18 : **homines ad deos nulla re propius accedunt quam salutem hominibus dando.** — SALL., *Jug.*, 85, 21 : **eorum fortia facta memorando clariores sese putant.** Etc.

1. Il faut mettre à part cette phrase de CICÉRON :

Tusc., III, 9, 20 : **verbum invidiæ ductum est a nimis intuendo fortunam alterius.**

Cicéron était obligé d'employer la tournure qu'il a choisie : *a nimis intuenda fortuna* n'aurait pas eu de sens. Ce qu'il s'agit d'exprimer, en effet, c'est cette idée : « le mot *invidia* vient de l'expression *nimis intueri fortunam alterius*, » et non pas celle-ci : « le mot *invidia* vient de trop considérer le sort d'autrui. » De plus, on sait que le tour *defendendo pacem*, par exemple (abl. d'instrument sans préposition), ne peut être remplacé par *defendenda pax*, s'il s'agit d'un *fait*. Il faut tourner alors par le participe passé (voy. ci-après, § 607, REM. III, p. 686).

Et même la substitution n'a pas lieu ordinairement, quand le complément direct du gérondif est un adjectif ou un pronom au neutre (*cupiditas discendi aliquid, ars vera ac falsa dijudicandi*, etc.)¹.

579. — Génitif du gérondif. — Le génitif du gérondif ou de l'adjectif verbal en *-ndus* peut dépendre d'un substantif, d'un adjectif et d'un verbe (particulièrement du verbe *esse*)².

1° Comme complément d'un substantif il exprime surtout les rapports que marque un substantif ordinaire construit au *génitif possessif* (cf. ci-dessus, § 102).

Ex. : ENN., *Ann.*, XVIII, 437 : *respirandi copia* (cf. PLAUT., *Épid.*, I, 2, 59), — TER., *Andr.*, 138 : *vera objurgandi causa sit*. *Id.*, 821 : *orandi jam finem face*. — CIC., *de Fin.*, I, 13, 42 : *sapientia ars vivendi putanda est*. V, 29, 86 : *beate vivendi cupiditate incensi omnes sumus*. *De Amic.*, 5, 19 : *virī boni sequuntur naturam, optimam bene vivendi ducem*. *Brut.*, 54, 200 : *intellegens dicendi existimator uno aspectu et præteriens de oratore sæpe judicat*. — T.-LIVE, XXIV, 43, 3 : *conjuratio deserendæ Italiæ*. XXXIV, 26, 5 : *sententia ordiendi belli*. Etc.

Parmi les emplois intéressants à noter, on peut signaler les constructions où le génitif du gérondif sert à marquer la *destination*.

Ex. : SALL., *Orat. Phil.*, § 3 : *exercitum opprimundæ libertatis*. — T.-LIVE, 14, 45, 18 : *oratores pacis petendæ*. Etc.³.

1. Selon WOLFFLIN, *Liv. Krit.*, p. 16, cité par SCHWAB-LANDORF (dans leur réédition de REISIG-HAASE, *Vorlesungen über lat. Sprachwissenschaft*, t. III, Syntaxe, p. 793, n. 596 b), T.-Live préférerait le gérondif à l'adjectif verbal en *-ndus* ;

1° Pour éviter de faire rimer deux syllabes :

Ex. : T.-LIVE, V, 16, 14 : *auctores signa relinquendi et deserendi castra* (au lieu de *signorum relinquendorum*, etc.).

2° Pour éviter toute confusion de genre :

Ex. : T.-LIVE, I, 46, 7 : *initium turbandi omnia*. I, 47, 7 : *ingentia pollicendo*.

3° Pour éviter l'accumulation de plusieurs gérondifs :

Ex. : T.-LIVE, XXV, 40, 2 : *initium mirandi Græcarum artium opera*.

2. On trouvera la liste de tous les mots avec lesquels le génitif du gérondif peut se construire dans J. K. WITT, *Progr.*, Gumbinnen, 1873 et 1883.

3. Ces constructions ont peut-être contribué à introduire dans la langue des façons de parler comme celle-ci, qu'on rencontre surtout chez Tacite :

Ex. : TAC., *Ann.*, II, 59 : *Ægyptum* (cf. ci-dessus, p. 67, n. 4) *proficiscitur cognoscendæ antiquitatis* (« pour étudier les antiquités de ce pays »).

Dans des phrases de ce genre, les gérondifs de substantifs accompagnés d'adjectifs verbaux en *-ndus* sont employés pour marquer le *but*, l'*intention*, mais ne dépendent grammaticalement de rien.

Une autre explication assez vraisemblable (cf. BARNOUS, *Étude sur les Hellénismes dans la syntaxe*

REMARQUES. — I. Les formes **mei, nostri**, etc., qui servent de génitif à **ego, nos**, etc., sont en réalité les génitifs des adjectifs possessifs *neutres* **meum, nostrum**, etc., pris substantivement et signifient littéralement de mon être, de notre être.

Il en résulte que l'adjectif verbal doit toujours être mis au génitif *neutre singulier*, quand il se rapporte à **mei, nostri**, etc.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, III, 6, 1 : **neque sui colligendi hostibus facultatem relinquunt**. — Ov., *Hér.*, 20 (19), 74 : **copia placandi sit modo parva tui** (paroles adressées à une femme). Etc.¹.

II. On trouve quelquefois chez Cicéron des phrases comme celle-ci :

De Fin., V, 7, 19 : **facere omnia voluptatis causa... aut non dolendi... aut eorum quæ secundum naturam sunt adipiscendi** (cf. *in Verr.*, II, 2, 31, 77 ; 4, 47, 104 ; *Phil.*, 5, 3, 6).

De toutes les explications proposées² pour rendre compte de cette construction, la plus satisfaisante nous paraît être celle de Bergaigne³, qui, se fondant sur des analogies sanskrites, croit qu'en pareil cas les deux génitifs étaient, à l'origine, construits d'une façon parallèle, l'un et l'autre dépendant directement de l'expression qui, dans la phrase, gouverne ce cas et le second génitif étant ajouté pour expliquer le premier ; ainsi pour l'exemple du *de Finibus*, la traduction qui rendrait compte de l'origine de la construction serait : « tout faire en vue du plaisir ou en vue de l'absence de douleur ou en vue des biens qui sont selon la nature, à savoir en vue de les obtenir »⁴.

2° Comme complément d'un adjectif, il exprime en général les mêmes rapports que le substantif au génitif complément d'un adjectif.

Ex. : Cic., *de Orat.*, II, 4, 16 : **equidem sum cupidus te in illa longiore ac perpetua disputatione audiendi**. — Cés., *de Bell. Gall.*, V, 6, 3 : **insuetus navigandi**. — CORN. NÉP., *Épam.*, 3, 2 : **Epaminondas studiosus fuit audiendi**. Etc.

Cic., *de Orat.*, I, 20, 29 : **Demosthenes Platonis studiosus audiendi fuit**. *De Off.*, I, 22, 74 : **(multi sunt) cupidi bellorum gerendorum**. Etc.⁵.

latine, p. 113 et suiv.) consiste à voir dans cette construction une imitation de la syntaxe grecque (cf. ci-dessus, p. 602, REM. 1). « Ainsi chez TERRENCE, *Ad.*, 270 : **ne id adsentandi magis quam quo habeam gratum facere (me) existumes** », le gérondif **adsentandi** (« pour me flatter ») pourrait bien être une transcription du tour grec τοῦ avec l'infinitif, qui se trouvait peut-être dans l'original que Térence imitait ou traduisait. » (O. RIRMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 444, n. 1.)

1. Voy. O. RIRMANN, *Synt. lat.*, § 250, REM., III.

2. Voy. REISIG-HAASE, *Vorlesungen über lat. Sprachw.* (éd. Schmalz-Landgraf), t. III, Syntaxe, p. 785, n. 5.

3. Voy. *Mém. de la Soc. de Linguistique*, t. III, p. 152-153.

4. O. RIRMANN (*Synt. lat.*, 2^e éd., p. 445, n. 1) à qui est emprunté ce résumé de l'opinion de Bergaigne, rapproche de la phrase citée des constructions grecques comme

DEM., II, 4 : τοῦτων οὐχὶ νῦν ὁρῶ τὸν καιρὸν τοῦ λέγειν, *litt.* « je ne vois pas qu'il y ait maintenant du temps pour ces choses, à savoir, pour les dire ».

Il est vrai que τοῦτων n'est pas dans le manuscrit S, mais il est donné par tous les autres et par Hermogène (III, p. 151 et 155), qui cite le passage.

5. Un fait intéressant à noter (cf. REISIG-HAASE, *Vorlesungen*, etc., éd. Schmalz-Landgraf, p. 784, n. 594), c'est que dans l'ancien latin la construction des adjectifs avec le génitif du gérondif ou de

3° Le verbe *esse*, construit avec le génitif d'un substantif accompagné de l'adjectif verbal en *-ndus*, forme un latinisme qui peut se traduire par tendre à¹.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 2, 53, 132 : ... *studia cupiditatesque honorum atque ambitiones : quæ res evertendæ rei publicæ solent esse*. De *Leg.*, II, 23, 59 : *cetera... minuendi sumptus sunt lamentationisque funebris*. — SALL., *Cat.*, 6, 7 : *regium imperium, quod initio conservandæ libertatis... fuerat, in superbiam dominationemque se convortit*. *Ib.*, 46, 2 : *impunitatem (illorum) perdundæ rei publicæ fore credebat*. Cf. T.-LIVE, III, 24, 1 ; XXVII, 9, 12 : *ea prodendi imperii Romani ... esse*, etc.

Quelquefois le verbe *esse* est sous-entendu.

Ex. : SALL., *Jug.*, 88, 4 : *quæ postquam gloriosa modo, neque belli patrandi* (s.-ent. *esse*) *cognovit*.

REMARQUE. — L'emploi du génitif du gérondif dépendant d'un verbe autre que *esse* est *exceptionnel et incorrect*.

Ex. : TAC., *Ann.*, IV, 59 : *cum primores civitatis... tumultus hostilis et turbandæ rei publicæ accerserentur* (= *accusarentur*). VI, 10 : *occupandæ rei publicæ argui non poterant*². — DONAT, *in Ter. Adolph.*, init. : *admonitus abeundi*³.

580. — Datif du gérondif. — Le datif du gérondif ou de l'adjectif verbal en *-ndus* se construit avec *certain*s substantifs, avec *certain*s adjectifs et avec *certain*s *verbes*.

1° Les substantifs avec lesquels on trouve le datif du gérondif ou de l'adjectif verbal en *-ndus* sont : *tempus*, *dies*, *locus*, époque, jour, endroit *fixé pour...*, *destiné à...* ; *comitia*, comices (tenus) *pour...* et particulièrement ceux qui désignent des *fonctions* (*decemviri legibus scribundis*, *curator muris reficiendis*), etc.⁴.

l'adjectif verbal en *-ndus* était très rare : on n'en trouve aucun exemple chez Plaute ; chez Térence, on a trois exemples de *cupidus*, qui se rencontre aussi, mais une fois seulement, chez Lucrèce. Comme cette construction ne se trouve pas non plus chez Vitruve, PRAUX (*Bemerkungen zur Syntax des Vitruv.*, Bamberg, 1885, p. 66) en conclut qu'elle répugnait au latin populaire.

1. La filiation des sens est celle-ci : « appartenir à... » d'où « se rattacher à... », se rapporter à telle ou telle destination ».

2. Dans TAC., *Ann.*, II, 43 : *et Plancinam haud dubie Augusta monuit æmulatione muliebri Agrippinam insectandi*, Nipperdey-Andresen (éd. des *Annales* de la collection Weidmann) a peut-être raison de dire que le génitif *insectandi* ne dépend pas de *monuit*, mais de *æmulatione muliebri* (cf. *Ann.*, III, 63 : *sed cultus numinum utrisque Dianam aut Apollinem venerandi*, exemple dans lequel *venerandi* joue le rôle d'un génitif explicatif, voy. ci-dessus, § 108).

3. Cf. A. DÆDERA (*Hist. Synt. der lat. Spr.*, t. II^a, p. 835). D'après lui, il n'y a pas d'autres exemples connus de ce tour.

4. Remarquez la construction suivante :

T.-LIVE, XXII, 35, 5 : *Philo Romæ juri dicundo urbana sors... evenit* (au lieu de : *sors evenit ut jus diceret*). C'est une locution consacrée de la langue politique.

Ex. : T.-LIVE., IX, 5, 6 : *tempus statutum tradendis obsidibus*. —
CIC., *ad Att.*, I, 14, 5 : *cum dies venisset rogationi ferendæ*.
— T.-LIVE., V, 54, 4 : *urbi condendæ locum elegerunt*.
XXI, 47, 6 : *locum rate jungendo flumini inventum tradunt*. Etc.

T.-LIVE., VI, 35, 9 : *comitia indicite, patres, tribunis militum creandis*. XXIV, 23, 1 : *comitia prætoribus creandis habita*. Etc.

CIC., *Top.*, 10, 43 : *finibus regendis arbiter*. — T.-LIVE., V, 13, 6 : *duumviri sacris faciundis Apollinem placavere*. —
SALL., *Jug.*, 42, 1 : *triumvirum coloniis deducundis necaverat*. Etc.

2° La construction des adjectifs avec le datif du gérondif s'est surtout développée à partir de T.-Live¹.

Les adjectifs qui s'emploient ainsi sont principalement ceux qui signifient propre à... : *accommodatus* (CIC.), *aptus* (T.-LIVE), *idoneus* (TAC.), *opportunus* (T.-LIVE), *natus* (PLAUTE, TÉR., T.-LIVE), *utilis* et *inutilis* (T.-LIVE, QUINT.), *bonus* (CATON, T.-LIVE), etc. ; disposé à... : *promptus* (T.-LIVE), *paratus* (T.-LIVE) ; appliqué à : *intentus* (T.-LIVE), *impiger* (CIC., *ad Fam.*, II, 1, 1), etc. ; mais à partir de l'époque impériale on en trouve d'autres et des plus divers, par ex. *communis* (dans QUINT., XI, 2, 35 : *illud ediscendo scribendoque commune est*, litt. une chose commune au fait d'apprendre et au fait de composer), etc.²

REMARQUE. — Quelquefois un adjectif comme *accommodatus*, etc., est remplacé par un autre adjectif de sens plus précis, mais qui conserve la construction propre à *accommodatus*.

Les exemples suivants feront comprendre la nuance de sens particulière que prennent ces adjectifs.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, IX, 16, 4 : *Quod tritas aures haberet notandis generibus poetarum* (c.-à-d. une oreille que l'exercice rendrait propre à...). — T.-LIVE., II, 5, 4 : *ut... area firma... templis quoque ac porticibus sustinendis esset* (c.-à-d. un terrain propre par sa solidité à porter...). Etc.

1. Cela tient à ce fait souvent constaté que, déjà dans Tite-Live, le datif se rencontre employé d'une façon assez libre au lieu de *ad* avec l'accusatif. De même qu'on disait :

T.-LIVE., XXI, 53, 11 : *paratos pugnæ* ; 53, 8 : *continendis in fide sociis maximum vinculum esse* ; XXIV, 34, 7 : *machinamenta... quatiendis muris* ; XXX, 12, 18 : *data dextra obligandæ fidei* (« pour engager sa foi »), etc.,

on en arrivait à dire :

T.-LIVE., XXI, 7, 6 : *æquus agendis vineis* ; 47, 1 : *campos... bello gerendo Romanis aptos non esse* ; XXVIII, 43, 13 : *an ætas mea tunc maturior bello gerendo fuit...* ; XXXVI, 13, 2 : *tempus rebus gerendis immaturum*, etc.

2. Voyez ce que dit KÜHNEN, *Ausf. Gramm. der lat. Sprache*, § 133 (I. II, p. 537 sq.).

3° La construction du datif du gérondif, comme complément d'un verbe, paraît avoir été assez rare en latin, du moins avant l'époque impériale.

A l'époque archaïque et à l'époque classique on ne cite guère, à part *studere* et *operam dare*, que quelques expressions techniques comme *solvendo non esse*, ne pas être solvable (cf. Cic., *Phil.*, 2, 2, 4)¹ ou *scribendo adesse*, prendre part à la signature d'un procès-verbal (Corp. Inscr. Lat., t. I, n° 196, l. 2; Cic., *de Har. resp.*, 7, 13, etc.).

Plus tard on trouve construits avec le datif du gérondif les verbes suivants : *esse*, être pour..., c.-à-d. être en état de..., être capable de..., être propre à ; *præesse*, être à la tête de..., être préposé à... ; *præficere*, préposer à... ; *studere* (*operam dare*), s'occuper activement de..., se consacrer à... ; *deesse*, faillir à..., se refuser à... ; *non deesse*, se consacrer à... ; *satis esse*, suffire à... ; *opus esse*, être nécessaire à..., etc.

Ex. : T.-LIVE, IV, 35, 9 : *experiundam rem... esse, sitne aliqui plebejus ferendo magno honori*. XXX, 6, 3 : *eo modo quæ restinguendo igni forent portantes*.

Cic., *p. Rosc. Am.*, 18, 50 : *præesse agro colendo flagitium putas*. — T.-LIVE, XXV, 12, 10 : *ludis faciendis præerit prætor*.

PLAUTE, *Merc.*, 192 : *armamentis complicandis, componendis studuimus* (cf. *Stich.*, 678). — Cic., *de Rep.*, V, 3, 5 : *juri et legibus cognoscendis studere*. — T.-LIVE, XXII, 2, 1 : *dum consul placandis Romæ dis habendoque dilectu* (datif) *dat operam...* (cf. III, 34, 1). Etc. XXII, 29, 6 : *Epicydes, ne... deesset pro parte sua concitando bello* (cf. Tac., *Hist.*, III, 54; *Ann.*, II, 1)². Etc.

Cic., *de Orat.*, I, 28, 127 : *satis est ceteris artificiis percipiendis*. — T.-LIVE, IX, 43, 19 : *indulgent consules, ut qui scirent novum militem ne tentando quidem satis certamini fore*. XXVI, 36, 11 : *aurum, argentum et æs conferunt, ut nec triumviri accipiundo nec scribæ referendo sufficerent*³.

T.-LIVE, I, 41, 1 : *quæ curando vulneri opus sunt*. Etc.

1. Voyez une autre expression technique dans le passage suivant :

Cic., *p. Flacco*, 32, 80 : *illud quæro, sintne ista prædia censui censendo*, « je demande si ces biens-fonds se prêtent à l'opération du cens », c'est-à-dire « je demande s'ils sont dans les conditions voulues pour qu'on les compte ».

2. Voyez A. DANKA, *Synt. u. Stil des Tacitus*, § 206.

3. C'est peut-être par analogie avec ces expressions verbales qu'on a dit *par esse*.

Ex. : Cic., *de Orat.*, I, 56, 240 : *Crassus, cum disserendo par esse non posset, ad auctores confugit*. — Cas., *de Bell. Gall.*, V, 34, 2 : *erant et virtute et numero pugnando pares nostri*.

REMARQUE. — Les écrivains de l'époque impériale (T.-Live déjà, mais surtout Tacite) emploient d'une manière *incorrecte* le datif du gérondif ou de l'adjectif verbal pour marquer le *but*, sans le rattacher à aucun mot de la proposition en particulier.

Ex. : T.-LIVE, XXVII, 15, 5 : *naves, quas Livius tutandis commeatibus* (= *ad tutandos commeatus*) *habuerat*. — TAC., *Ann.*, III, 31 : *Tiberius, quasi firmandæ valetudini* (comme *pour* affermir sa santé) *in Campaniam concessit*. *Ib.*, XV, 16 : *adstantibus iis quos testificando* (*pour servir de* témoins) *rex misisset*.

584. — **Accusatif du gérondif.** — L'accusatif du gérondif ou de l'adjectif verbal en *-ndus* se rencontre à l'époque classique après *ad*, à, pour, en vue de OU pour ce qui est de ; *ob*, en vue de ou bien en échange du fait de, et *inter*, signifiant pendant.

Ex. : CIC., *de Fin.*, III, 20, 66 : *non solum ad dicendum propensi sumus, verum etiam ad docendum*. *De Off.*, II, 19, 65 : *hæc opera ad beneficiis obstringendos homines accommodata est*¹. — CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 26, 2 : *palus Romanos ad insequendum* (*pour ce qui était de* poursuivre) *tardabat* (*cf.* VII, 26, 3 ; VII, 10, 1 ; *de Bell. civ.*, I, 62, 2 ; III, 75, 3 ; 76, 3)².

CIC., *p. Mur.*, 1, 1 : *eadem precor ab iisdem immortalibus ob ejusdem hominis consulatum una cum salute obtinendum*. — SALL., *Jug.*, 89, 2 : *existumans Jugurtham ob suos tutandos in manus venturum*.

CIC., *in Verr.*, II, 2, 32, 78 : *est flagitiosum ob rem judicandam pecuniam accipere*, recevoir de l'argent *en échange du fait de*³ rendre tel ou tel jugement... ; *flagitiosius eum, a quo pecuniam ob absolvendum acceperis, condemnare*.

PLAUTE, *Cist.*, IV, 2, 55 : *inter rem agendam istam heræ huic respondi*. — T.-LIVE, VI, 11, 5 : *inter accipiendum aurum* (*cf.* IX, 11, 7). — QUINT., I, 3, 12 : *mores puerorum se inter ludendum simplicius detegunt*.

1. Telle est la construction ordinaire des adjectifs signifiant « propre à... » : *aptus* (Cic.), *idoneus* (Cés. *de Bell. Gall.*, IV, 23, 4), *opportunus*, etc.

2. La préposition *ad* a le même sens dans les expressions bien connues *facilis ad intellegendum*, « facile à comprendre » (*lit.* « pour ce qui est de comprendre »), *ad audiendum jucundus*, « agréable à entendre », *inutilis ad dicendum*, « inutile à dire », *necessarius ad probandum*, « qu'il est nécessaire de démontrer », et dans d'autres locutions un peu plus rares, comme celle-ci :

T.-LIVE, XXIII, 22, 9 : *si quid unquam... sancti... ad silendum... fuerit* (m. à m. : « quelque chose qui inspirât des scrupules religieux, *pour ce qui était du fait de le taire* » ; c'-à-d. : « un secret qu'on dût taire comme un mystère sacré »).

3. Tel est le sens que la préposition *ob* avait dans certains cas à l'époque archaïque ; ce sens s'est conservé dans l'expression classique citée, mais se reconnaît aussi dans l'expression de SALLUSTE (*Jug.*, 31, 5) : *ob rem*, « avec profit » ; m. à m. : « en échange d'un objet réel ».

REMARQUE. — On trouve aussi, mais *plus rarement*, l'accusatif du gérondif ou de l'adjectif verbal en *-ndus* après les prépositions *in* (CIC., *de Or.*, II, 48, 199 ; *Ph.*, 10, 8, 16 ; *de imp. Cn. Pomp.*, 16, 49) ; *ante* (VIRG., *Géorg.*, III, 206 sq.) ; *circa* (QUINT., IV, 1, 9 ; 5, 6 ; FLORUS, III, 19, 12), employé au lieu de *ad* avec l'accusatif ou de *in* avec l'ablatif au sens de pour ce qui est de ..., quand il s'agit de ... ; enfin *propter* (VAL.-MAX., III, 2, 9 ; ARNOBE), employé au lieu de *ob* signifiant en vue de.

582. — Ablatif du gérondif. — L'ablatif du gérondif ou de l'adjectif verbal en *-ndus* s'emploie correctement soit après une préposition, soit d'une façon indépendante comme ablatif instrumental.

REMARQUE. — Il est donc *très rare* en latin que l'ablatif du gérondif ou que l'ablatif d'un substantif accompagné de l'adjectif verbal en *-ndus* serve de complément à un *comparatif* ou bien à un *adjectif* ou à un *verbe* qui se construit avec l'ablatif.

Ex. : CIC., *de Off.*, I, 15, 47 : *nullum... officium referenda gratia* (= *relatione gratiæ*) *magis necessarium est*.

T.-LIVE, VI, 14, 41 : *nec jam providendis publicis agris* (= *possessione... agrorum*) *contentos esse* (Patres). — TAC., *Ann.*, XIII, 14 : *digna stirps suscipiendo patris imperio* (= *quæ suscipiat imperium*).

T.-LIVE, IV, 55, 5 : *ut tum denique desisterent impediendo bello*. IX, 34, 2 : *continuando abstinit magistratu*. XXIX, 33, 8 : *fessum abstinere sequendo tenuit*. XXIV, 18, 7 : *neque senatu modo... regendo cura se censorum tenuit*¹.

583. — L'ablatif du gérondif ou de l'adjectif verbal en *-ndus* se trouve après les prépositions *in*, quand il s'agit de², à l'endroit de, à propos de ; *ab*, de, au point de vue de, d'après ; *ex*, de, d'après ; *de*, au sujet de ; *pro*, pour, en faveur de.

Ex. : CIC., *de Leg.*, I, 19, 52 : *in voluptate spernenda et repudianda virtus vel maxime cernitur*. I, 12, 33 : *lex est recta ratio in jubendo et vetando*.

CIC., *Brut.*, 87, 272 : *nullum tempus illi unquam vacabat aut a scribendo aut a cogitando*. — T.-LIVE, XXIII, 1, 40 : *ab oppugnanda Neapoli Pœnum absterruere conspecta mœnia*. Etc.

CIC., *de Fin.*, V, 18, 48 : *nonne videmus eos... cum maximis curis et laboribus compensare eam, quam ex discendo capiant, voluptatem* ? *De Off.*, I, 44, 151 : *virtus constat ex hominibus tuendis*. Etc.

1. Il ne faut pas confondre avec cette construction celle que l'on trouve dans le passage suivant.

Ex. : CIC., *ad Att.*, IV, 6, 3 : *in alia incidi, non immemor istius mandati tui : sed non hercule incipiendo* (= incipiens, cf. ci-après, § 584, Rem.) *refugi*.

2. Quelquefois aussi quand il équivaut à « au moment où ».

Ex. : CIC., *de Nat. deor.*, II, 4, 11 : *quod... in redeundo* (= rediens), *cum idem pomerium transiret auspicari esset oblitus*.

TER., *Eun.*, 784 : **consilium de occludendis ædibus**. — CIC., *de Fin.*, V, 25, 73 : **multa sunt dicta ab antiquis de contemnendis ac despiciendis rebus humanis**. Etc.

PLAUTE, *Pers.*, 426 : **pro liberanda amica**. — CIC., *Brut.*, 90, 311 : **tumultus pro recuperanda republica** (fuit). *De Off.*, III, 5, 25 : **magis est secundum naturam pro omnibus gentibus, si fieri possit, conservandis aut juvandis maximos labores molestiasque suscipere quam vivere in solitudine... in maximis voluptatibus**.

REMARQUE. — On trouve aussi, mais *rarement*, l'ablatif du gérondif ou de l'adjectif verbal en **-ndus** après les prépositions **pro**, au lieu de (cf. T.-LIVE, XXIII, 28, 11); **super**, au sujet de (cf. TAC., *Ann.*, XV, 5); **cum**, avec (cf. QUINT., I, 5, 3 : **scribendi ratio conjuncta cum loquendo est**) et **sine**, sans (cf. VARR., *de Ling. lat.*, VI, § 75 : **nec sine canendo tibicines... dicti**).

584. — L'ablatif du génitif ou de l'adjectif verbal en **-ndus** s'emploie, sans être précédé d'une préposition, comme ablatif d'*instrument* ou de *moyen* (cf. ci-dessus, § 187).

EX. : TER., *Andr.*, 17 : **faciunt intellegendo, ut nil intellegant**. — CIC., *de Sen.*, 7, 21 : **his ipsis legendis in memoriam redeo mortuorum**. *De Off.*, I, 30, 105 : **hominis... mens discendo alitur et cogitando**. *De Orat.*, I, 34, 157 : **exercenda est... memoria ediscendis ad verbum ... et nostris scriptis et alienis**. Etc.

REMARQUE. — Il arrive parfois (mais c'est *exceptionnel* à l'époque classique) que l'ablatif du gérondif ou de l'adjectif verbal en **-ndus** tient la place d'un *participe présent* ou d'une proposition avec **dum**, c'est-à-dire signifie *dans quelles circonstances* s'est produite l'action du verbe principal.

EX. : CIC., *Orat.*, 68, 228 : **athletas... videmus nihil (aucun mouvement) nec vitando** (= *vitantes* ou *dum vitant*¹, *lorsqu'ils parent*) **facere caute nec petendo** (*lorsqu'ils portent un coup*) **vehementer in quo non motus hic habeat palæstram quandam** (une certaine grâce étudiée). *De Off.*, I, 2, 5 : **quis est enim qui nullis officii præceptis tradendis philosophum se audeat dicere?** (c'est comme s'il y avait : **cum nulla... præcepta tradat** ou tout au moins **nulla... præcepta tradens**). — VIRG., *Æn.*, II, 6 : **quis talia fando** (= *dum fatur*) | ... **temperet a lacrimis?** — T.-LIVE, XXXIII, 3, 5 : **exercendo cotidie milite hostem opperiebatur** (cf. XXIV, 26, 14 ; 36, 1 ; XXV, 19, 14 ; 30, 6 ; 40, 6 ; XXVIII, 13, 4 ; 14, 14 ; 16, 10, etc.)². — TAC., *Ann.*, VI, 32 : **ceterum regendis provinciiis prisca virtute egit**. Etc.

1. Ou bien encore *in vitando*, cf. ci-dessus, p. 651, n. 2.

2. Voyez les exemples recueillis par Riemann dans son édition classique de la troisième décade de T.-Live (Paris, Hachette).

C. — Le supin.

585. — Nature du supin. — Le supin¹ est un *substantif verbal* à deux formes et à trois cas (*accusatif, ablatif et datif*²), qui est employé dans certaines constructions pour suppléer à l'insuffisance de l'infinitif latin.

586. — Le supin en -um. — L'*accusatif* du supin ou supin en -um s'emploie comme accusatif marquant le *but* (cf. ci-dessus, § 66 sq.) avec les verbes de *mouvement*.

Il se construit comme le verbe dont il est formé et peut être en conséquence accompagné, par exemple, d'un accusatif complément direct.

EX. : PLAUTE, *Stich.*, 139 : **stultitias, pater, venatum ducere invitas canes.** — TÉR., *Hec.*, 224 : **rus habitatum abii.** — CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 30, 1 : **totius fere Galliae legati ad Cæsarem gratulatum convenerunt.** — CORN. NÉP., *Eum.*, 8, 1 : **Eumenes Antigonum in Mediam hiematum coegit redire; ipse in finitima regione Persidis hiematum copias divisit.** *Them.*, 2, 6 : **Athenienses miserunt Delphos consultum, quidnam facerent de rebus suis.** Etc.

CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 31, 9 : **se ... Romam ad senatum venisse auxilium postulat.** — SALL., *Jug.*, 108, 1 : **præmissus ab Jugurtha subdole speculatum Bocchi consilia.** — CORN. NÉP., *Hann.*, 6, 1 : **Hannibal invictus patriam defensum revocatus bellum gessit adversus P. Scipionem.** Etc.³

1. Le mot supin est emprunté du latin *supinum* (s.-e. *verbum*), terme au moyen duquel les grammairiens désignaient les formes verbales en *um* et en *u* (ex. : *auditum, auditu*), parce que, tout en ayant une désinence substantive, elles inclinent néanmoins vers le verbe (cf. CHARIS., 175, 25 ; PAUS., VIII, 49). Pour l'histoire de ce mot et pour les emplois divers qu'en faisaient les grammairiens latins, voy. L. JOE, *de Grammaticis vocabulis apud Latinos*, pp. 103, 108 sq., 119, 150, 152, 154, 164.

2. Voyez ci-après, p. 654, n. 2.

3. Le supin en *um*, très fréquent à l'époque archaïque (surtout après certains verbes, cf. KÜHNEN, *ausf. Gram. der lat. Spr.*, p. 534, Ann. 1), devient de plus en plus rare à partir de Cicéron et de César, si ce n'est qu'on le voit reparaitre chez les écrivains épris d'archaïsme (cf. KÜHNEN, *ouv. cité*, p. 535, Ann. 4).

Le supin en *um* n'existant pas dans tous les verbes, on le remplace à l'occasion, soit par *ad* (avec l'*accusatif* du gérondif ou de l'adjectif verbal en -*ndus*), soit par *ut* ou *qui* avec le subjonctif, soit enfin par *causâ*, ou plus rarement par *gratiâ*, avec le génitif du gérondif ou de l'adjectif verbal en -*ndus*.

Ces formes diverses sont celles que l'on emploie aussi pour exprimer l'idée de *but*, quand elle ne se rattache pas à un verbe principal signifiant l'idée de *mouvement*.

Pour *ut*, voy. ci-dessus, § 501, et pour *qui*, § 416, 2°. Quant à *causâ*, « en vue de... », avec le génitif du gérondif on en trouve de très nombreux exemples :

Cf. CIC., *de Nat. deor.*, II, 14, 37 : **animantes hominum causâ generati sunt ut equus vehendi causâ, arandi bos, venandi et custodiendi canis.** — CÉS., *de Bell. Gall.*, II, 21, 4 : **cohortandi causâ profectus.** *De Bell. civ.*, I, 81, 5 : **aquandi causâ nemo egreditur.** etc.

En dehors de ces constructions classiques, on trouve aussi, mais seulement chez les poètes ou chez les prosateurs de l'époque impériale, l'infinitif (voy. ci-dessus, § 369, Rzm. I) ou l'adjectif verbal en -*urus* (cf. ci-après, § 626).

REMARQUE. — *Par extension*, on trouve le supin en -um après un verbe qui ne signifie pas précisément une idée de mouvement, mais pourrait se construire avec *ad*. Cet emploi est très rare.

Ex. : SALL., *Orat. Licini Macri*, § 17 : *neque ego vos ultum injurias hortor*¹.

587. — Le supin en -u. — L'autre forme de supin (ou supin en -u²) s'emploie avec divers *adjectifs* pour marquer *par rapport à quelle action* la qualité exprimée par l'adjectif convient bien au substantif que cet adjectif qualifie.

On le trouve ainsi construit surtout après les adjectifs *jucundus*, *suavis*, *gratus*, agréable ; *injucundus* (cf. *acerbus*, *gravis*), désagréable ; *facilis*, facile ; *difficilis*, difficile ; *honestus*, honnête ; *optimus*, excellent ; *pulcher*, beau ; *turpis*, *foedus*, etc., laid ; *credibilis*, croyable ; *incredibilis*, incroyable, etc.³.

Ex : CIC., *de Orat.*, I, 8, 31 : *quid est tam jucundum cognitu atque auditu quam sapientibus sententiis gravibusque verbis ornata oratio ?* *Orat. part.*, 25, 88 : *facile est intellectu, quæ sint contraria*. *De Off.*, II, 14, 48 : *difficile est dictu, quanto in odio simus*. *Ad Att.*, VII, 22, 1 : *quod optimum factu videbitur, facies*. *In Verr.*, I, 12, 32 : *omnia præteribo, quæ mihi turpia dictu videbuntur*. Etc.

REMARQUES. — I. Le supin en -u se construit aussi avec les *substantifs fas* et *nefas* et, *par exception*, avec *opus* est⁴.

1. Peut-être y a-t-il dans cette construction une analogie avec la construction *familière* : *pacem hortari* (cf. CIC., *ad Att.* VII, 14, 3).

2. « Les grammairiens ne s'accordent pas sur la question de savoir si le supin en -u doit être considéré comme un *ablatif* ou un *datif*. D'une part, on rencontre (*tout à fait par exception*, il est vrai), des passages comme

PLAUTE, *Bacch.*, 60 : *istæc lepida sunt memoratui*,

qui peuvent donner lieu de croire que, dans la construction *lepidus memoratu*, le mot *memoratu* est également un *datif* (sur les datifs en u préférés par César aux datifs en -ui, voy. A.-GALL, IV, 14), datif signifiant « *par rapport au fait de* », voy. ci-dessus, § 93, p. 101 sq. Mais, d'autre part, il ne manque pas non plus de passages où le supin en -u est évidemment une forme d'*ablatif* :

Ex. : T.-LIVR., IV, 43, 1 : *nihil dignum memoratu (= commemoratione) actum*. *Præf.*, § 10 : *foedum inceptu, foedum exitu* (exitu étant à l'*ablatif*, *inceptu* ne peut être qu'au même cas). XXXI, 38, 3 : *id dictu quam re... facilius erat* (« c'était plus facile à dire qu'à faire »), etc.

et d'ailleurs l'emploi du supin en -u, d'une façon générale, s'expliquerait aussi bien par la syntaxe de l'*ablatif* que par celle du *datif* : « *facilis dictu* » facile pour ce qui est du fait de le dire », *ablatif de relation* (cf. ci-dessus, § 194). Je serais donc disposé à croire qu'à l'origine il existait une double construction, le *datif* du supin, *lepidus memoratui*, ou *memoratu* et l'*ablatif* du supin, *lepidus memoratu*, puis que ces deux constructions se sont confondues, la seconde ayant absorbé la première. » O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., § 256.

3. Voyez une liste à peu près complète dans KÜHNEN, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, § 128, 3, t. II, p. 536. Nous avons dû nous borner ici à citer les tours les plus ordinaires.

4. On trouve chez Tacite le tour *exceptionnel*, *pudet dictu* (*Agr.*, 32), peut-être par analogie avec *puendum dictu* (*Hist.*, II, 61), cf. *horrendum dictu*, qui est une construction d'un usage fréquent en latin.

Ex. : CÍC., *Tusc.*, V, 13, 38 : *humanus animus cum alio nullo nisi cum ipso deo, si hoc fas est dictu, comparari potest. De Sen.*, 5, 13 : *nefas est dictu miseram fuisse Fabii senectutem*¹.

TER., *Heaut.*, 941 : *ita dictu opus est.* — CÍC., *de Inv.*, I, 20, 28 : *non longius quam quod scitu opus est*². — TIB., *El.*, IV, 4, 17 : *fletu nil opus est.*

II. Dans le latin *archaïque* on pouvait employer le supin en -u comme ablatif de la question *unde*.

Ex. : PLAUTE, *Men.*, 286 : *obsonatu redeo*, je reviens d'acheter les provisions³.

III. Le supin en -u ne se rencontrant que pour un petit nombre de verbes, on est souvent obligé d'en exprimer l'idée au moyen d'autres tours.

Ceux qu'on emploie en pareil cas sont parfois préférés à la construction du supin en -u, même dans certaines circonstances où l'on pourrait l'utiliser.

On se sert pour remplacer le supin en -u :

a) De l'*infinitif actif*⁴, surtout après *facile, difficile est* (par ex. : *non facile est invenire, dicere*, etc.), est la construction ordinaire chez Cicéron, après *opus, fas, nefas est*⁵.

b) D'une *forme personnelle* du verbe modifiée par un *adverbe* tenant lieu de l'adjectif (cf. *non facile dijudicatur, facilius intellegi potest*, etc.).

c) De l'*accusatif du gérondif* (cf. *facilis ad credendum*, etc., ci-dessus, p. 650, n. 2).

d) De l'*ablatif neutre du participe passé* (dans le cas particulier dont il sera question ci-après, § 608, REM., p. 686 : *opus est facto*, etc.).

e) D'un *substantif verbal* employé soit comme dans les exemples suivants :

CÍC., *Orat. part.*, 15, 52 : *facilior est explicatio perorationis. In Verr.*, II, 4, 23, 51 : *oppidum erat difficili ascensu atque arduo*, etc.

Soit comme dans ceux-ci (après *dignus, indignus, opus est*) :

CÍC., *Orat.*, 21, 70 : *cognitione dignus. Brut.*, 49, 181 : *d. commemoratione aut laude* (cf. p. Balb., 17, 36 ; de Off., III, 31, 111, etc.). P. Rosc. Am., 10, 37 : *opus est conjectura*. Etc.

Soit enfin comme dans ceux-ci (après des adjectifs divers) :

CÍC., *Orat.*, 68, 228 : *ad adspectum venustus. In Verr.*, II, 4, 52, 117 : *præclaro ad adspectum*. Etc.

f) D'une *proposition subordonnée* :

Ex. : CÍC., p. Planc., 6, 16 : *quod mihi gravissimum esset, si dicerem (= gravissimum dictu)*. Etc.⁶.

1. En dehors des expressions *fas est dictu* et *nefas est dictu*, qui sont très ordinaires, on trouve aussi, mais *plus rarement*, *fas auditu* (TAC.), *nefas visu* (OV.).

2. Remarquez que *scitu* est le seul supin en -u que Cicéron construise avec *opus est*. Encore faut-il ajouter que c'est seulement dans le *de Inventione* et que dans le *de Inventione*, comme dans les autres œuvres de sa jeunesse, Cicéron n'a point évité les tours archaïques ou familiers dont il devait plus tard s'abstenir avec soin.

3. Cette construction a été imitée par STACE (*Ach.*, I, 119 : *venatu redeo*), à moins que *venatu* ne soit l'ablatif du substantif verbal *venatus* et non pas du supin *venatum*.

4. L'infinitif passif ne se rencontre chez les poètes et les écrivains de l'époque impériale. Voy. ci-dessus : *cantari dignus*, § 571, REM., 2°, p. 640.

5. Ces expressions sont suivies de l'infinitif passif, quand l'infinitif est employé impersonnellement.

Ex. : CÍC., *ad Att.*, VI, 3, 8 : *opus scit sciri*. — T.-LIVE, XXIII, 42, 4 : *si dici fas est*. Etc.

6. Voyez plus de détails dans R. KÜHNEN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 537-540.

§ 5. — Le participe et les formes qui s'y rattachent.

A. — Le participe.

I. — REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

588. — Nature du participe. — Le participe est la forme *adjective* du verbe.

Il tient de l'*adjectif* en ce qu'il peut qualifier un substantif et qu'il peut aussi être pris substantivement.

Il tient du verbe en ce qu'il peut recevoir les mêmes compléments que le verbe auquel il appartient, en ce qu'il a des temps, enfin en ce qu'il peut être, à l'occasion, modifié par un adverbe¹.

REMARQUE. — Indépendamment des observations particulières auxquelles donnera lieu plus tard l'emploi des *négations* dans les diverses constructions du *participe grec*, on peut dès maintenant donner les deux règles suivantes qui résument toutes les autres².

1° La négation du participe est *μή*, lorsque la proposition participiale équivaut, pour le sens, à une *proposition personnelle* dont la négation serait *μή*.

Ex. : THUC., I, 124, 2 : ψηφίσασθε τὸν πόλεμον *μή* φοβηθέντες (c'est comme s'il y avait καὶ *μή* φοβηθῆτε) τὸ αὐτίκα δεινόν.

ANTIPH., III, 8, 9 : δεινὰ πείσομαι, ἃ ὁ νόμος ἀποδίδωσί μοι *μή* τυχὼν παρ' ὕμῶν (c'est comme s'il y avait ἐὰν *μή* τύχῳ παρ' ὕμῶν).

2° La négation du participe est *οὐ* dans le cas contraire.

Ex. : EUR., Alc., 1096 : θάνοιμ' ἐκείνην καίπερ οὐκ οὔσαν προδοῦς (c'est comme s'il y avait ἢ οὐκ ἔστιν ὅμως, qui pourtant n'est plus). — THUC., I, 124, 1 : εἰ γνωσθῆσόμεθα ξυνηλθόντες μέν, ἀμύνεσθαι δὲ οὐ τολμῶντες (la proposition participiale équivaut à une proposition complétive introduite par ὅτι : si l'on s'aperçoit que... nous n'osons pas nous défendre, cf. ci-dessus, § 428). — PLAT., Gorg., 460 d : ἐὰν ὁ ῥήτωρ τῇ ῥητορικῇ ἀδίκως χρῆται, (δεῖ) *μή* τῷ διδάξαντι ἐγκαλεῖν..., ἀλλὰ τῷ ἀδικοῦντι καὶ οὐκ ὀρθῶς χρωμένῳ τῇ ῥητορικῇ (la proposition participiale équivaut à une proposition relative qui aurait la négation οὐ : à lui-même... qui ne se sert pas de la rhétorique comme il devrait le faire ; cf. ci-dessus, § 410). Etc.³.

1. Remarquez, en particulier, qu'en grec, le participe présent ou aoriste joint à ἄν prend le sens de l'*irréel* ou du *potentiel* : cette construction, qui est postérieure à Homère, a reçu dans la langue une très grande extension.

Ex. : SOPH., Œd. à Col., 965 : θεοῖς γὰρ ἦν οὕτω φίλον | τάχ' ἄν τι μνηϊοῦσιν εἰς γένος πάλαι (= θεοῖς, οἱ τάχ' ἄν τι μνηϊοῖεν). — THUC., VI, 38, 9 : οὔτε ὄντα οὐτ' ἄν γενόμενα λογοποιούσιν (= ἃ οὔτε ἔστιν οὐτ' ἄν γένοιτο). — Xen., An., VI, 4, 7 : εἰς τὸ πόλισμα ἄν γενόμενον οὐκ ἐβούλοντο στρατοπεδεύεσθαι (= εἰς τὸ χωρίον, ὃ πόλισμα ἄν ἐγένετο). — PLAT., Phil., 30 c : σοφία λεγομένη δίκαιότατ' ἄν (= ἡ σοφία λέγοιτο ἄν). — DEM., XXIX, 49 : οὗτος οὐκ ἔχων ἄν εἰπεῖν ὅπου τι τούτων ἀπέδωκεν. Etc.

Voy. KÜHNER-GERTH, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, p. 242.

2. Voy. O. RIEMANN et C. CUCUL, *Règles fondamentales de la Syntaxe grecque*, § 134 b.

3. Les infractions à cette règle s'expliquent en général par une espèce d'*attraction*. Ainsi il arrive

589. — Participe employé comme adjectif épithète. — De même que l'adjectif, le participe peut être employé comme *épithète*.

1° *En grec*, quand le participe est employé comme *épithète*, il peut être seul ou recevoir les mêmes compléments que le verbe.

Ex. : THUC., IV, 3, 2 : ἐν τῇ Μεσσηνίᾳ ποτε οὐσῇ γῇ. III, 88, 1 : στρατεύουσιν ἐπὶ τὰς Αἰόλου νήσους καλουμένας. — XÉN., *Mém.*, IV, 1, 3 : αἱ ἄρισται δοκοῦσαι εἶναι φύσεις. — DÉM., XVIII, 220 : ἐπεπείσμεν μέγαν εἶναι τὸν κατειληφότα κίνδυνον τὴν πόλιν.

Mais il n'a pas, en général, de degrés de comparaison¹ et ne s'emploie guère qu'au présent² ou au parfait quand il a la signification d'un présent³.

2° *En latin*, l'emploi des participes comme adjectifs est beaucoup plus étendu qu'en grec.

Non seulement il y a toute une série d'adjectifs (*cautus, quietus, tacitus, præteritus*, etc.) qui sont d'anciens participes passés actifs tirés de verbes intransitifs (cf. ci-dessus, p. 296, n. 1), mais encore beaucoup de participes latins (présents ou passés) deviennent de véritables adjectifs, puisque, d'une part, ils ont un *comparatif* ou un *superlatif* ou l'un et l'autre à la fois (cf. *sapiens, doctus, eruditus, ornatus*, etc.) et que, d'autre part, les participes présents de verbes transitifs, quand ils ne sont pas accompagnés d'un adverbe, abandonnent leur construction verbale pour se construire avec le génitif (cf. ci-dessus, p. 163, 5°, a) : *homo injuriarum perferens*, mais *facile injurias perferens*⁴.

souvent qu'on trouve μή là où régulièrement on devrait avoir οὐ, parce que la proposition participiale se rattache à une proposition *qui, si elle était négative, aurait μή*.

Ex. : THUC., I, 35, 1 : λύσετε δὲ οὐδὲ τὰς Λακεδαιμονίων σπονδὰς δεχόμενοι (= ἐὰν δέχησθε) ἡμᾶς μηδετέρων ὄντας ξυμμάχους. 71, 1 : οἱ ἂν τῇ μὲν παρασκευῇ δίκαια πράσσωσι, τῇ δὲ γνώμῃ, ἣν ἀδικῶνται, δῆλοι ὥς μή ἐπιστρέφοντες (ici la proposition participiale équivaut à une proposition complétive avec ὅτι dont la négation serait régulièrement οὐ, cf. ci-dessus, § 428 ; mais elle dépend d'une proposition conditionnelle qui ne peut avoir d'autre négation que μή, cf. ci-dessus, § 538, et c'est cela qui a déterminé l'emploi de μή). — Cf. SORN., *Ant.*, 546 : μήδ' ἂν μή 'θιγες (= ἔθιγες) | ποιοῦ σκαυτῆς (la proposition relative étant l'équivalent d'une proposition affirmant un fait réel et non supposé, on attendrait la négation οὐ, cf. ci-dessus, § 410, mais elle se rattache à une proposition prohibitive dont la négation est naturellement μή, et c'est cette considération qui a déterminé Sophocle à employer μή).

1. Ce n'est que *par exception* qu'on trouve un participe grec avec des degrés de comparaison (cf. ἔρρωμένος, ἔρρωμενέστερος, ἔρρωμενέστατος).

2. Pour le sens qu'il faut donner à ce mot *présent*, voy. ci-dessus, § 285, Rem. I.

3. Toutefois l'aoriste peut être nécessaire, par exemple dans des formes de phrases comme celle-ci : ἀνὴρ εὐτυχίας « un homme autrefois heureux ».

4. Le participe passé passif répond souvent à nos adjectifs en *-ble* ; cf. *contemptus* « méprisable », *apertus* « accessible », *indomitus* « indomptable », *invictus* « invincible », *inconcussus* « inébranlable », *intactus* « inviolable ».

Ex. : SALL., *Jug.*, 2, 3 : *animus incorruptus, æternus*. 76, 1 : *rex nihil jam infectum*

590. — Participe employé substantivement. — Comme l'adjectif, le participe peut faire fonction de substantif, mais cet emploi du participe est beaucoup plus libre en grec qu'en latin.

1° *En grec*, l'emploi du participe comme substantif est, en quelque sorte, *illimité* : il suffit de le faire précéder de l'article.

Comme le substantif, le participe précédé de l'article désigne soit des *individus* déterminés, soit une *catégorie* d'individus qu'on veut distinguer d'autres catégories différentes.

a) Quand il désigne des *individus* déterminés (par ex. : ὁ λέγων, l'orateur [qui parle en ce moment]; ὁ διώκων, l'accusateur; ὁ φεύγων, l'accusé, etc.), il *doit*, s'il y a lieu d'employer une négation, être accompagné de οὐ (ex. : ὁ οὐ δράσας, l'homme dont il s'agit, qui n'a pas fait la chose en question, etc.).

XÉN., *An.*, II, 5, 5 : οἶδα ἀνθρώπους, τοὺς μὲν ἐκ διβρολῆς, τοὺς δὲ καὶ ἐξ ὑποψίας, οἱ φοβηθέντες ἀλλήλους, φθάσαι βουλόμενοι, πρὶν παθεῖν, ἐποίησαν ἀνήκεστα κατὰ τοὺς οὕτε μέλλοντας οὕτ' αὖ βουλομένους τοιοῦτον οὐδέν'.

b) Quand il désigne une catégorie d'individus il équivaut à une proposition relative hypothétique : ὁ λέγων, l'orateur (en général); οἱ πολιτευόμενοι, les hommes d'État; ὁ βουλόμενος, celui, quel qu'il soit, qui désire; ὁ τυγχών, le premier venu; ὁ ἀδικηθείς, l'opprimé (en général), etc.

Conformément à la règle générale des propositions relatives hypothétiques (voy. ci-dessus, §§ 412, 419 et ci-après, § 597, b), la négation, en pareil cas, est μή.

EX. : XÉN., *An.*, IV, 5, 11 : τῶν δ' ἄλλων στρατιωτῶν οἱ μὴ δυνάμενοι (= εἰ τινες μὴ ἐδύναντο) διατελέσαι τὴν ὁδὸν ἐνυκτέρευσαν ἄσιτοι.

REMARQUES. — I. Le participe employé *sans article* s'emploie aussi *quelquefois* substantivement : ainsi à οἱ λέγοντες, les gens qui disent, peut correspondre quelquefois λέγοντες, des gens qui disent.

(« impossible ») Metello credens. — T.-LIVE, III, 53, 7 : cum religione inviolatos eos, tum lege etiam fecerunt. XXIX, 18, 8 : ausi sunt nihilo minus sacrilegas admovere manus intactis illis thesauris. Etc.

Voy. NAGELSACH, *Lat. Stilistik* (7^e éd., revue par I. Müller), p. 216 sq.

1. Les exceptions à cette règle se justifient par une raison particulière.

EX. : SOPH., *Œd. Roi*, 397 : ἀλλ' ἐγὼ μολών, | ὁ μὴδὲν εἰδὼς Οἰδίπους (« moi, cet Œdipe, qui, à ton sens, ne sait rien ») ἐπ' αὐσά νιν.

En substituant μή à οὐ on peut ainsi indiquer nettement que l'on ne prend pas pour son compte l'opinion d'un autre. V. R. KÜHNEN, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, t. II², p. 756, Anm. 4.

EX. : XÉN., *Hell.*, V, 1, 19 : ἐπλεῖ δώδεκα τριήρεις ἔχων ἐπὶ πολλὰς ναῦς **κεκτημένους**, il mit à la voile avec douze trières contre *des gens* qui'en avaient un grand nombre. *Cyr.*, VII, 5, 73 : ὅταν **πολεμούντων** πόλεις ἀλφ, chaque fois qu'une cité *de belligérants* est prise. ISOCR., XVII, 41 : μετὰ ταῦτα ἀφικνοῦνται μοι **ἀπαγγέλλοντες** (*des gens* qui annoncent) ὅτι ὁ πατήρ ἀφείται.

II. Le participe pris substantivement peut marquer le *temps*. C'est ainsi qu'une expression comme *les accusateurs* de Socrate se rendra, selon le cas, par οἱ γραφόμενοι (γραφόμενοι, γραψόμενοι) Σωκράτην.

Mais la construction dont il vient d'être question rentre plutôt dans le cas du participe remplaçant une proposition relative.

Pour le participe avec l'article remplaçant une *proposition relative* (*temporelle, causale, consécutive, finale*, etc.), voy. ci-après, §§ 597-606.

2° Le latin n'ayant pas d'article, emploie beaucoup moins librement que le grec le participe comme substantif.

On remarquera d'une façon générale que l'emploi du participe comme substantif est plus fréquent *au pluriel* qu'au singulier.

Le participe passé passif s'emploie substantivement au *neutre* plus souvent qu'au masculin¹. Au masculin, il ne s'emploie guère qu'au *pluriel* pour désigner une classe d'individus (*vinciti, damnati*, etc.).

Le participe présent actif ne s'emploie pas substantivement au nominatif singulier, sauf dans des cas *extrêmement rares*²; de même il s'emploie rarement à l'ablatif singulier; mais il se rencontre assez souvent aux autres cas, notamment au génitif pluriel qui répond à beaucoup de substantifs abstraits du français : *fremitus indignantium*, un frémissement d'*indignation*; *somnia vaticinantium* atque *insanientium*, les rêves d'un *fanatisme insensé*; *terrentium parentiumque voces*, cris de *menace* et de *frayeur*, etc.³.

594. — Participe construit en apposition. — Le participe se construit en apposition au sujet ou au complément.

1. Certains participes passés passifs sont devenus de véritables substantifs (*dictum, factum, institutum*, etc.) : beaucoup forment avec une préposition des locutions connues (*ex composito, ex improviso, ex insperato*, etc.); enfin, beaucoup s'emploient au pluriel (*acta, responsa, promissa*, etc.). Ils peuvent être accompagnés d'un adjectif (*fortia facta, improbum factum*), qui se change en adverbe quand ils doivent être déterminés par un pronom ou qualifiés par un adjectif (cf. Cic., *de Amic.*, 2 : *multa Catonis et in senatu et in foro vel provisâ prudenter, vel acta constanter vel responsa acute forebantur*).

2. O. RIEMANN (*Synt. lat.*, § 259) cite cette phrase de Cicéron :

De Sen., 20, 74 : *mortem igitur omnibus horis impendentem timens* (= qui *timet*) *qui* (= *quomodo*) *poterit animo consistere?*

3. Ces observations sont empruntées aux notes autographiées de CH. THURNOR, p. 99 sq. La question du participe pris substantivement appartenant plutôt à la théorie du style qu'à celle de la syntaxe, nous avons dû rester sobres de détails. On la trouvera traitée avec tous les développements nécessaires dans O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 79-106.

Construit en apposition le participe peut exprimer une simple circonstance (*moyen, manière, etc.*), c'est-à-dire remplacer un adverbe, une locution adverbiale, etc., ou tenir lieu d'une proposition subordonnée exprimant le plus souvent les circonstances de l'action, le temps, la cause, le but, etc. (voyez ci-après, §§ 599-606).

La négation employée est οὐ, sauf dans le cas du § 588, REM., 1° (ci-dessus).

Il ne sera question pour le moment que du participe en apposition exprimant une simple circonstance et non pas du participe remplaçant toute une proposition subordonnée.

1° *En grec*, le participe construit en apposition au sujet exprime une circonstance de *moyen* quand il est joint aux verbes νικᾶν, être vainqueur, l'emporter; ἡττᾶσθαι, avoir le dessous, être vaincu, etc.; une circonstance de *manière* avec εὖ (καλῶς) ποιεῖν, avoir raison; ἀδικεῖν, ἀμαρτάνειν, être dans son tort, avoir tort; avec οἵχεσθαι (cf. ci-dessus, p. 254, REM. II), être parti, etc.

Quand il est construit avec un verbe signifiant un *sentiment* (ἀγαπᾶν, être content; ἀγανακτεῖν, ἄγχεσθαι, χυλεπῶς ou βαρέως φέρειν, etc., être mécontent, indigné, etc.; χαίρειν, ἡδեսθαι, se réjouir; αἰσχύνεσθαι, avoir honte; μεταμελεσθαι, se repentir): il exprime l'occasion qui fait naître ce sentiment¹.

EX. : XÉN., *Hier.*, 11, 14, sq. : πάντας (τοὺς φίλους) πειρῶ νικᾶν εὖ ποιῶν· ἐὰν γὰρ τοὺς φίλους κρατῆς εὖ ποιῶν, οὐ μὴ σοι δύνωνται ἀντέχειν οἱ πολέμιοι. Cf. *Anab.*, I, 9, 11, 24; II, 3, 23 : οὐχ ἡττησόμεθα εὖ ποιοῦντες (cf. II, 6, 17). *Mém.*, II, 4, 7 : εὐεργετῶν οὐδενὸς λείπεται (de même avec ἐλλείπεσθαι, rester en arrière, être inférieur à...; *ib.*, II, 6, 5). *Mém.*, II, 3, 17 : ὅπως περιγένηται σου καὶ λόγῳ καὶ ἔργῳ εὖ ποιῶν. Etc.

HÉR., V, 24 : εὖ ἐποίησας ἀφικόμενος. — PLAT., *Phéd.*, 60 c : εὖ γ' ἐποίησας ἀναμνήσας με. Etc.

THUC., I, 52, 2 : ἀδικεῖτε... πολέμου ἄρχοντες καὶ σπονδὰς λύοντες. II, 71, 2 : οὐ δίκαια ποιεῖτε οὐδ' ἄξια οὔτε ὑμῶν οὔτε πατέρων ὧν ἐστέ, ἐς γῆν τὴν Πλαταιῶν στρατεύοντες. — XÉN., *Mém.*, I, 1, 1 : ἀδικεῖ Σωκράτης οὓς μὲν ἡ πόλις νομίζει θεοὺς οὐ νομίζων, ἕτερα δὲ καινὰ δαιμόνια εισφέρων. *Cyr.*, III, 3, 56 : ὁ Κυαξάρης ἔλεγεν, ὅτι (ὁ Κύρος) ἑξαμαρτάνοι διατρίβων καὶ οὐκ ἄγων ὡς τάχιστα ἐπὶ τοὺς πολεμίους. Etc.

1. Pour les raisons qui nous ont fait placer ici ces constructions, voy. ci-après, § 596 (p. 670, n. 2).

Hom., *Il.*, II, 71 : ὦχετ' ἀποπτάμενος, il était déjà parti, envolé. —
HÉR., I, 157 : ὦχετο φεύγων. — PLATON, *Phédon*, 108 b : οἷχεται
ἀγομένη, elle est entraînée rapidement. Etc.¹

EUR., *Hipp.*, 8 : τιμώμενοι χαίρουσιν (οἱ θεοὶ) ἀνθρώπων ὕπο.
— PLAT., *Rép.*, 328 e : χαίρω διαλεγόμενος τοῖς σφόδρα
πρεσβύταις (cf. *Apol.*, 33 b, c). *Prot.*, 315 b : τοῦτον τὸν χρόνον
μάλιστα ἔγωγε ἰδὼν ἦσθην. *Rép.*, 475 b : ὑπὸ σμικροτέρων
καὶ φαυλοτέρων τιμώμενοι ἀγαπῶσιν. — XÉN., *Mém.*, I, 2,
47 : ὑπὲρ ὧν ἡμάρτανον ἐλεγχόμενοι ἤχθοντο. Etc.²

XÉN., *Cyr.*, V, 4, 21 : τοῦτο οὐκ αἰσχύνομαι λέγων³. THUC., IV,
27 : μετεμέλοντο τὰς σπονδὰς οὐ δεξάμενοι (cf. V, 35 ;
VII, 50, 3)⁴.

REMARQUES. — I. Quand les verbes qui expriment un *sentiment* sont accompagnés
d'un complément désignant la personne à propos de laquelle on éprouve ce sentiment
(*joie, indignation, etc.*), le participe peut, à l'occasion, s'accorder avec le complément
(*μή μοι ἄχθεσθε λέγοντι τῷ τῷ, etc.*).

1. L'emploi du participe pour exprimer une circonstance de moyen ou de manière est très étendu en
grec.

Non seulement on le trouve dans les constructions qui viennent d'être énumérées et dans beaucoup
d'autres encore, comme le prouvent les exemples suivants :

a) *Moyen* :

XÉN., *Cyr.*, III, 2, 25 : ληξόμενοι ζῶσιν « ils vivent de brigandages ». — ISOCR., XII, 44 :
τοὺς Ἕλληνας ἐδίδασαν, ὃν τρόπον διοικούντες τὰς αὐτῶν πατρίδας καὶ πρὸς
οὓς πολεμοῦντες μεγάλην ἂν τὴν Ἑλλάδα ποιήσειαν. — PLAT., *Gorg.*, 484 d :
τῶν νόμων ἄπειροι γίνονται καὶ τῶν λόγων, οἷς δεῖ χρώμενον ὁμιλεῖν τοῖς
ἀνθρώποις (cf. DEM., III, 23), etc.

b) *Manière* :

PLAT., *Banq.*, 202 b : καὶ ἡ γελάσασα ἔφη. — XÉN., *Mém.*, IV, 4, 4 : προσέλετο μᾶλλον
τοῖς νόμοις ἐμμένων ἀποθανεῖν ἢ παρανομῶν ζῆν (cf. III, 5, 16), etc.

Mais il y a une foule de participes qui sont employés comme de véritables prépositions ou adverbess.

Ex. : χρώμενος « au moyen de » (cf. THUC., II, 84 : βοῇ χρώμενοι) ; φέρων « en hâte » ; φερό-
μενος « avec élan, avec violence, avec impétuosité » ; ἀνύσας « promptement, vite » ;
κατατείνας « avec ardeur » ; διατεινόμενος ou διατεταμένος « avec toute la force
possible » ; λαθῶν « secrètement », etc.

2. En français, le rapport, que le grec exprime au moyen du participe, est marqué par la préposition « de »
suivie de l'infinitif : « Ils s'indignaient d'être convaincus de fautes qu'ils avaient commises ». Mais la con-
struction française ne doit pas faire illusion sur la nature de la construction grecque. Le grec met bien le
participe là où le français emploie une proposition infinitive, mais cela ne veut pas dire qu'en grec le
participe remplace une proposition subordonnée. On a vu ci-dessus en effet qu'après les verbes signifiant
une affection de l'âme (§ 433) on trouvait assez souvent une proposition causale introduite par ὅτι ; or,
si l'on compare cette construction avec celle du participe, on s'aperçoit que la valeur n'en est pas la
même. En employant ὅτι on indique simplement l'objet de la *joie*, de l'*indignation*, etc. ; en employant
le participe, on établit une liaison intime entre l'action du verbe principal et l'occasion qui la provoque.

3. Quand αἰσχύνομαι est construit avec le participe, il signifie « j'ai honte de... » ; mais quand il
s'agit de rendre cette idée : « je m'abstiens par honte ou par pudeur de faire telle ou telle chose », on
le construit avec l'infinitif par analogie avec les verbes du § 563, 4^e, a (p. 620).

4. Quand μεταμέλομαι est remplacé par μεταμέλει μοι « je me repens », on construit naturel-
lement le datif du participe en apposition avec le complément du verbe.

Ex. : HÉR., VII, 54 : εἰ μετεμέλησέ οἱ τὸν Ἑλλήσποντον μαστιγῶσαντι. — PLAT.,
Apol., 38 : μεταμέλει μοι οὕτως ἀπολογησαμένῳ.

Ex. : HOM., *Od.*, XIX, 463 : τῷ μὲν ῥα χαῖρον νοστήσαντι (cf. *Il.*, XVIII, 259).
— PLAT., *Apol.*, 33 c : χαίρουσιν ἐξεταζομένοις τοῖς οἰομένοις μὲν
εἶναι σοφοῖς οὖσι δ' οὐ. Etc.

II. Il ne faut pas confondre cette construction avec le tour fréquent chez les poètes et inconnu aux prosateurs, qui consiste à employer avec l'*accusatif* et le *participe* des verbes comme χαίρω ou ἄγχομαι, bien que le complément de ces verbes se mette ordinairement au datif.

Ex. : EUR., *Hipp.*, 1339-1340 : τοὺς γὰρ εὐσεβεῖς θεοὶ | θνήσκοντας οὐ
χαίρουσι (cf. SOPH., *Aj.*, 136). — SOPH., *Phil.*, 1314 : ἦσθην σε
εὐλογοῦντα πατέρα τὸν ἐμόν. Etc.

2° En latin, cet emploi du participe est à peine connu. Tout au plus peut-on dire que dans une phrase comme celle-ci :

Cic., *de Nat. deor.*, II, 39, 101 : aer *effluens* huc et illuc ventos
efficit.

le participe *effluens* exprime le moyen par lequel se réalise l'action d'*efficit*.

Pour le participe en apposition remplaçant une proposition circonstancielle, voy. ci-après, §§ 599-604.

REMARQUES. — I. En grec, les participes construits en apposition peuvent être *accumulés* et employés avec un même verbe principal.

1° On met parfois les uns à la suite des autres plusieurs participes aoristes dont chacun marque antériorité relativement au suivant.

Ex. : PLATON, *Gorg.*, 471 b : Ἀρχέλαος τὸν... θεῖον μεταπεμφάμενος...
ξενίσας καὶ καταμεθύσας... ἐμβαλὼν εἰς ἄμαξαν νύκτωρ ἐξαγαγὼν
ἀπέσφαξε. — XÉN., *Anab.*, I, 1, 7 : Κύρος ὑπολαβὼν τοὺς φεύγοντας
συλλέξας στράτευμα Μίλητον ἐπολιόρκει.

Les Latins, qui n'ont pas de participe passé à la voix active, sont obligés, en pareil cas, d'employer des constructions diverses et, par exemple, de faire alterner une proposition participiale à l'ablatif absolu et une proposition temporelle : *Cyrus, postquam perfugas excepit* (prop. temp.), *collecto exercitu* (abl. abs.) *Miletum oppugnare coepit*¹.

2° Un participe peut en modifier un autre.

Ex. : XÉN., *Hell.*, II, 1, 3 : ἐντυχὼν ἀνθρώπῳ ὀφθαλμιῶντι, ἀπιδόντι ἐξ
ἰατρείου χάλαμον ἔχοντι, ἀπέχτεινεν.

1. Avec le participe passé passif les Latins ont plus de liberté : ainsi l'on trouve des phrases comme celle-ci :

Cés., *de Bell. cir.* II, 22, 1 : *Massilienses omnibus defessi malis, rei frumentariæ ad summam inopiam adducti, bis navali prælio superati, crebris eruptionibus fusi, gravi etiam pestilentia conflictati,...* dejecta turri, labefacta magna parte muri, auxiliis provinciarum et exercituum desperatis... sese dedere constituunt.

Mais il suffit de comparer cette phrase à une des phrases grecques qui ont été ou qui vont être citées pour constater que le latin est bien inférieur au grec dans l'emploi du participe.

3° Ils peuvent se rapporter à un même verbe principal avec une valeur différente :

Ex. : PLATON, *Rép.*, 486 c : ἡ προσδοχῆς ποτέ τινά τι ἱκανῶς ἂν στέρξει, ὁ πρᾶττων ἂν ἀλγῶν τε πρᾶττοι καὶ μόγις σμικρὸν ἀνύτων ; — XÉN., *Anab.*, II, 2, 9 : ὤμοσαν σφάξαντες κῆπρον βάπτοντες οἱ μὲν Ἕλληνες ξίφος, οἱ δὲ βάρβαροι λόγχην. V, 2, 4 : προδραμόντες διαβάδαντες τὴν χαράδραν, ὁρῶντες πρόβατα πολλά, προσέβαλλον πρὸς τὸ χωρίον. V, 4, 22 : θύσαντες, ἐπεὶ ἐκαλλιεργήσαντο, ἀριστήσαντες, ὀρθίους τοὺς λόχους ποιησάμενοι, ... ἐπορεύοντο τοὺς τοξότας μεταξὺ τῶν λόχων ὀρθίων ἔχοντες. Etc.¹.

II. Le grec a une telle prédilection pour l'emploi du participe en apposition qu'il lui arrive souvent, dans une proposition, de rendre l'idée de l'action principale au moyen du participe et l'idée secondaire ou accessoire par le verbe principal.

Ex. : XÉN., *An.*, I, 6, 8 : τί ἀδικηθεῖς ὑπ' ἐμοῦ νῦν τὸ τρίτον ἐπιβουλεύεις μοι ; quel tort t'ai-je fait, que tu me tends une troisième fois des embûches ? IV, 5, 13 : ἦν τοῖς ὀφθαλμοῖς ἐπικούρημα τῆς χιόνης, εἴ τις μέλαν τι ἔχων πρὸ τῶν ὀφθαλμῶν πορεύοιτο, en mettant devant ses yeux quelque chose de noir, quand il marchait. — LYS., XII, 92 : βούλομαι ὀλίγα ἐκατέρους ἀναμνήσας καταβαίνειν, je veux rappeler quelques faits aux uns et aux autres avant de descendre de la tribune. Etc.

De même au lieu de εὖ ποιῶ ὀργιζόμενος, etc., j'ai raison de m'irriter, etc., on trouve en grec εὖ ποιῶν (καλῶς ποιῶν) ὀργίζομαι, etc.

Ex. : DÉM., XXI, 2 : καλῶς καὶ τὰ δίκαια ποιῶν ὁ δῆμος ὠργίσθη, le peuple a bien fait et a eu raison de se fâcher.

Cette locution εὖ ποιῶν est ordinairement employée d'une façon sarcastique.

Ex. : ARIST., *Paix*, 271 : εὖ ποιῶν ἀπόλωλ' ἐκεῖνος καὶ δέοντι τῇ πόλει.

Enfin on connaît l'emploi de la locution οὐ χαίρων (*lit.* non content, non réjoui) prise dans le sens de notre adverbe non impunément.

Ex. : XÉN., *An.*, V, 6, 32 : οὐ χαίροντες ἀπαλλῆζετε.

La locution οὐ χαίρων peut être naturellement remplacée par κλαίων.

Ex. : SOPH., *Oed. Roi*, 401 sq. : κλαίων δοκεῖς μοι καὶ σὺ γὰρ συνθεῖς τάδε | ἀγῆλατῆσιν.

III. Certains participes construits en apposition sont devenus en grec des expressions toutes faites (ἄγων, ἔχων, φέρων, λαβών, avec² ; ἀρχόμενος, au début ; τελευτῶν, à la fin ; διαλιπών, après quelque temps, etc.).

Ex. : HOM., *Od.*, XVII, 72 : Πείραιος... ἦλθεν ξεῖνον ἄγων (cf. III, 342 ; XV, 269). — XÉN., *Cyr.*, I, 3, 1 : ἐργεται ἡ Μανδάνη πρὸς τὸν πατέρα καὶ τὸν Κύρον τὸν υἱὸν ἔχουσα (cf. I, 6, 10). *An.*, VII, 7, 53 : ταῦτα λαβὼν καὶ τοὺς... ὁμήρους προσλαβὼν ἄπιθι.

1. Voy. KUBER, *Griechische Sprachlehre*, § 56, 15, 15.

2. Les poètes épiques principalement emploient souvent les participes ἔχων, φέρων, λαβὼν, αἰείρας, ἄγων auprès de verbes signifiant « donner » « placer », etc., pour représenter l'attitude du personnage avant ou pendant l'action principale.

Ex. : HOM., *Il.*, VII, 302 : δῶκε ξίφος ἀργυρόηλον σὺν χολεῷ τε φέρων καὶ εὐξέστω τελαμῶνι. *Od.*, I, 130 : αὐτὴν δ' ἐς θρόνον εἰσεν ἄγων. Cf. *Od.*, III, 416 ; SOPH., *Phil.*, 431 ; 488, etc.

Voyez d'autres exemples dans KUBER (*ausf. Gramm. der gr. Sprache*, § 486, 6, Anm. 10, p. 646). Sur l'emploi chez les Tragiques des participes παρών, ἐλθών, μολών, ἰών, λαβών, etc., voyez aussi KUBER (*ibid.*).

THUC., IV, 61, 1 : ἐγώ, ἄπερ καὶ ἀρχόμενος εἶπον, ἀξιῶ συγχεῖν.
V, 10, 11 : οὐ πολὺ διαλιπὼν ἐτελεύτησεν. — PLAT., *Rép.*, 351 a :
ἀντί δὲ φιλονεικῶν καὶ φιλοτίμων ἀνδρῶν φιλοχρηματιστὰ καὶ φιλο-
ζήματοι τελευτῶντες ἐγένοντο. Cf. XÉN., *Cyr.*, I, 6, 19, etc.

IV. Remarquez aussi les constructions suivantes :

a) ἀπὸ σοῦ ἀρξάμενοι πάντες, πολλοί, tous, beaucoup, etc., à commencer par toi.

Ex. : PLAT., *Gorg.*, 471 d : ἴσως ἔστιν ὅστις Ἀθηναίων ἀπὸ σοῦ ἀρξάμενος
δέξαιτ' ἂν ἄλλος ὅστισοῦν Μακεδόνων γενέσθαι μᾶλλον ἢ Ἀρχέλαος,
sans doute il y a des Athéniens, à commencer par toi, qui aimeraient mieux être un
autre Macédonien quelconque que d'être (le roi) Archélaos. — ISOCR., VIII, 104 :
τοὺς ἐν πλείσταις ἐξουσίαις γεγεννημένους ἴδοι τις ἂν ταῖς μεγίσταις
συμφοραῖς περιπετωκότας ἀρξάμενους ἀφ' ἡμῶν καὶ Λακεδαι-
μονίων. Etc.¹.

b) τί παθών, qu'est-ce qui (vous, etc.) prend, que...? τί μαθών, qu'avez-vous dans l'esprit,
que...? locutions remplaçant τί, pourquoi, lorsqu'il s'agit d'insister sur le
mécontentement ou le blâme qu'exprime l'interrogation.

Ex. : HOM., *Il.*, XI, 313 : τί παθόντε λελάσμεθα θούριδος ἀλκῆς; (cf. *Od.*,
XXIV, 106). — ARIST., *Ach.*, 826 : τί δὲ μαθὼν φαίνεται ἄνευ θρυαλλίδος;
(cf. *Guêpes*, 251; *Nuées*, 1506). *Id.*, 912 : τί δὲ κακὸν παθὼν | ὄρναιπε-
τιοῖσι πόλεμον ἦρα καὶ μάχην. Etc.

c) τί ἔχων, qu'as-tu, que...? Cf. ARIST., *Assemblée des femmes*, 1151 : τί διατρίβεις
ἔχων; qu'as-tu que tu restes là?

Comme τί διατρίβεις aurait suffi dans une certaine mesure à exprimer l'idée, la
langue grecque en vint à considérer l'addition de ἔχων comme facultative à côté de
certains verbes. De là les expressions φλυαρεῖς ἔχων, ληρεῖς ἔχων (cf. ARIST.,
Gren., 203 : οὐ μὴ φλυαρήσεις ἔχων, etc.), dans lesquelles ἔχων n'ajoute absolument
rien au sens de φλυαρεῖς ou de ληρεῖς.

V. Enfin, en grec, dans les constructions où le participe est en *apposition*², le
participe ὢν ne peut être omis à côté d'un substantif ou d'un adjectif jouant le rôle
d'attribut³.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 6, 28 : πῶς μὴν παῖδας ὄντας ἡμᾶς καὶ ἐρήβους τάναντία
τούτων ἐδιδάσκετε;

Cette règle ne souffre guère d'exception que pour les participes ἔκων, libens et
ἀκων, invitus.

Ex. : PLAT., *Théétète*, 180 c : παρὰ τούτων οὐκ ἂν ποτε λάβοις λόγον οὔτε
ἐκόντων οὔτε ἀκόντων.

Le participe ὢν se trouve encore dans tous les cas où, pour exprimer l'idée de
comme, en qualité de, le latin se contente de construire un substantif en apposition au
sujet du verbe ou à la désinence verbale.

Prætor Rhodum veni se dirait en grec στρατηγὸς ὢν εἰς Ῥόδον ἦλθον.

1. Par extension, on est arrivé à prendre l'expression ἀπὸ τινος ἀρξάμενος dans le sens du français
« quelqu'un avant tous les autres », « principalement ».

Ex. : PLAT., *Rép.*, 600 e : τιθώμεν ἀπὸ Ὁμήρου ἀρξάμενους (« et principalement Homère »)
πάντας τοὺς ποιητικοὺς μιμητὰς εἰδῶλων εἶναι (cf. SCHNEIDER : « quod primum est
in aliqua rerum serie, ab eo res ipsæ ἀρχεσθαι, initium habere, dicuntur »).
Voy. KÜHNER, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, p. 640, Anm. 1.

2. La règle est la même quand le participe est employé absolument, cf. ci-après, § 619 (p. 695).

3. Les exceptions sont rares et surtout poétiques; toutefois, même en prose (THUC., PLAT., XÉN.), on
trouve quelques exemples de l'omission de ὢν après les particules ἄτε, οἷα, ὥς et καίπερ ou après un
autre participe. Voy. GOODWIN, *ouv. cité*, § 875; R. KÜHNER, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, p. 639 sq.

592. — Le participe grec construit en apposition s'accorde souvent, non pas avec le mot auquel il se rapporte ou se rapporterait grammaticalement, mais avec celui que l'auteur avait dans l'esprit au moment où il écrivait : souvent la construction adoptée n'est pas continuée (*anacoluthie*).

Ex. : Eur., *Pal.*, 4 (fragm.) : Λάϊε, πάλαι δὴ σ' ἐξερωτῆσαι **θέλων** σχολή μ' ἀφείργεν (= θέλων ἀφείρχθην σχολῇ). *Bacch.*, 1131 sq. : ἦν δὲ πᾶσ' ὁμοῦ βοή (= ἐβόων ὁμοῦ), | ὁ μὲν **στενάζων** ὅσον ἐτύγγανεν πνέων, | αἱ δ' ἡλάλαζον¹. — *Thuc.*, II, 53, 4 : θεῶν δὲ φόβος ἢ ἀνθρώπων νόμος οὐδεὶς ἀφείργε, τὸ μὲν **κρίνοντες** ἐν ὁμοίῳ καὶ σέβειν καὶ μὴ ἐκ τοῦ πάντας ὄραν ἐν ἴσῳ ἀπολλυμένους, τῶν δὲ ἀμαρτημάτων οὐδεὶς **ἐλπίζων** μέχρι τοῦ δίκην γενέσθαι βιοῦς ἂν τὴν τιμωρίαν ἀντιδοῦναι (c'est comme s'il y avait : θεῶν δὲ φόβῳ ἢ ἀνθρώπων νόμῳ οὐδένι ἀφείρχθησαν, ... κρίνοντες κτλ). Cf. III, 36, 2 ; IV, 23, 2 ; V, 70 ; VI, 61, 5, etc. — *Xen.*, *Hell.*, II, 2, 3 : ἡ οἰμωγὴ εἰς ἄστυ διῆκεν, ὁ ἕτερος τῷ ἐτέρῳ **παραγγέλλων** (c'est comme s'il y avait : ὦμωζον γὰρ ὁ ἕτερος τῷ ἐτέρῳ παραγγέλλων). Etc.².

593. — **Participe construit comme attribut.** — Construit comme attribut, le participe s'emploie soit avec des verbes employés intransitivement, soit avec des verbes employés transitivement.

Avec des verbes employés intransitivement le participe se rapporte au sujet ; avec des verbes employés transitivement le participe se rapporte en général³ au complément.

REMARQUE. — Il ne sera question pour le moment que du participe construit comme attribut avec certains verbes employés intransitivement ; en effet, dans cette construction, sauf quelques cas particuliers, le participe n'ajoute au verbe qu'une détermination rendue le plus souvent en français par un *adverbe* ; dans l'autre construction, au contraire, le participe joint à un verbe employé transitivement remplace toute une *proposition* à un mode personnel et, par conséquent, l'ordre logique demande qu'on en traite en même temps que des autres cas où le participe joue le même rôle.

594. — En grec, le participe se joint comme attribut aux verbes intransitifs suivants :

1° A εἶναι, qui sert, en pareil cas, à faire ressortir plus nettement l'idée signifiée par le verbe auquel appartient le participe.

1. Au lieu de αἱ δ' ἀλαλάζουσαι, par un changement de tour fréquent chez les poètes.

Cf. Eur., *Héracl.*, 40 : δυοῖν φερόντων δὲ στρατηγείτῃ φυγῇ, ἐγὼ μὲν... **παγχαίνων**... ἡ δ' αὖ... **σώζει**.

2. Voy. KATZKE, *Griechische Sprachlehre*, § 56, 10, 4 ; R. KÜHNEN, *ausf. Gr. der gr. Sprache*, § 493, 2.

3. Cette restriction s'explique par la construction des verbes signifiant une perception physique ou intellectuelle (cf. ci-après, § 609, p. 687 et suiv.).

Ex. : THUC., I, 38, 4 : καὶ δὴλον ὅτι, εἰ τοῖς πλείοσιν ἀρέσκοντές ἐσμεν (*lit.* nous sommes dans la situation de gens bien vus',
 — τοῖσδ' ἂν μόνοις οὐκ ὀρθῶς ἀπαρέσχοιμεν. — XÉN., *Anab.*, II, 2, 13 : ἦν δὲ αὕτη ἡ στρατηγία οὐδὲν ἄλλο δυναμένη (*lit.*, cette manière de conduire l'armée n'avait pas d'autre *signification*) ἢ ἀποδρᾶναι ἢ ἀποφυγεῖν. — DÉM., XXI, 104 : ἐτόλμα περὶ ἐμοῦ λέγειν, ὥς ἐγὼ τὸ πρᾶγμ' εἶην τοῦτο δεδρακώς (que c'était moi l'auteur de cette action). Etc.¹.

REMARQUES. — I. On trouve quelquefois aussi le participe précédé de l'article.

Ex. : DÉM., XVIII, 62 : ὁ γὰρ ἐνταῦθ' ἐαυτὸν τάξας τῆς πολιτείας εἰμ' ἐγώ.

Dans ces exemples et dans d'autres semblables le participe, bien qu'attribut², est précédé de l'article, parce qu'il désigne le sujet lui-même.

S'il désignait toute une catégorie dans laquelle le sujet serait également compris, il ne prendrait pas l'article.

Ainsi, dans XÉN. (*Mém.*, II, 7, 14), le chien dit aux brebis :

ἐγὼ εἰμι ὁ ὑμᾶς σφῶν.

parce que la phrase revient à celle-ci : « votre gardien n'est autre que moi, le chien ».

Au contraire, dans cette phrase :

XÉN., *Anab.*, II, 6, 7 : Κλέαρχος φιλοκίνδυνός τε ἦν καὶ ἡμέρας καὶ νυκτὸς ἄγων ἐπὶ τοὺς πολεμίους,

le participe ἄγων ne prend pas l'article parce que d'autres que Cléarque faisaient de même.

II. Sur l'emploi *poétique* de ἔχω accompagné du participe actif d'un verbe, voyez ci-dessus, p. 265, REM. I, et sur la signification particulière du même tour *en prose*, voy. *ibid.*, REM. II.

III. *En latin*, l'usage du participe avec *sum* est bien différent.

1° Quand le *participe présent* est construit comme attribut du verbe *sum*, il a tout à fait le sens d'un adjectif.

Ex. : CIC., *de Off.*, II, 3, 11 : eorum (animalium) autem alia rationis expertia sunt, alia ratione utentia (construction due à une raison de symétrie).

Ou bien (mais dans un très petit nombre de cas seulement³) il sert à exprimer un état permanent.

1. Démosthène emploie souvent ὑπάρχειν de la même manière que εἶναι avec un participe attribut.

Ex. : DÉM., XXI, 38 : οὐ γὰρ ἐχθρός γ' ὑπῆρχεν ὢν, ἐρ' ὕβρει τοῦτ' ἐποίησεν. Etc.

Dans ce passage et dans d'autres passages semblables, ὑπάρχειν a un sens intermédiaire entre celui de εἶναι et celui de τυγχάνειν. Il n'y a rien de commun entre cette construction et celle d'ὑπάρχειν dont il sera question tout à l'heure (§ 594, 5°, p. 689).

2. Il y a des cas où le participe ne peut pas et ne doit pas être considéré comme attribut.

Ex. : PLAT., *Phæd.*, 97 c : νοῦς (attribut) ἐστὶν ὁ διακοσµῶν τε (sujet) καὶ πάντων αἴτιος. *Ihède*, 245 d : οὕτω δὲ κινήσεως ἀρχὴ (attribut) τὸ αὐτὸ αὐτὸ κινεῖν (sujet). — XÉN., *Anab.*, II, 4, 5 : ὁ ἡγησώμενός (sujet) οὐδεὶς (attribut) ἐσται. III, 1, 43 : οὐτε πλεθρός (attribut) ἐστὶν οὔτε ἰσχύς (attribut) ἢ ἐν τῷ πολέμῳ τὰς νίκας ποιοῦσα (sujet). Etc. *ἡ δὲ ἀρχὴ τῆς ἀντιλήψεως*.

Voy. KÜHNER-GERTH, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, § 461, 1, Anm. 3 (p. 592).

3. Cf. DÄCKER, *Hist. Synt. der lat. Spr.*, I², p. 293 ; KÜHNER, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 29 (p. 116 sq.).

Ex. : CAT., *de Re rust.*, pr. § 4 : **minimeque male cogitantes sunt, qui in eo studio occupati sunt.** — CIC., *Brut.*, 38, 141 : **gestus erat (in Antonio) non verba exprimens, sed cum sententiis congruens.** *De Sen.*, 8, 26 : **videtis, ut senectus sit operosa et semper agens aliquid et moliens.** — T.-LIVE, XXVIII, 44, 17 : **illa longa oratio... nec ad vos pertinens sit.** Etc.¹.

2° Employé avec **sum**, le *participe passé* exprime les temps passés du passif (cf. ci-dessus, § 263 ; voy. aussi p. 264, REM. ; p. 268, REMARQUES ; p. 271, REM. IV).

3° Sur la forme improprement appelée *participe futur* jointe au verbe **sum**, voy. ci-après, § 625 (p. 704).

2° A des verbes exprimant l'idée d'*existence* avec une modification dont le français rend le sens au moyen d'un adverbe ou d'une locution adverbiale : τυγχάνω ὦν, je suis *précisément*, *par circonstance*, *par hasard* d'où je me trouve, il se trouve que je suis ; λανθάνω ὦν, je suis, *sans qu'on le remarque* ; λανθάνω ποιῶν, je fais, *sans qu'on le remarque* ; φαίνομαι ὦν, je suis *évidemment*.

Ex. : PLAT., *Gorg.*, 469 : μέγιστον τῶν κακῶν τυγχάνει ὅν τὸ ἀδικοῦν (l'injustice *est précisément* le plus grand des maux). *Rép.*, 502 a : τοῦδε δὲ περὶ τις ἀμφισβητήσῃ, ὥς οὐκ ἂν τύχοιεν γενόμενοι βασιλέων ἔχγονοι ἢ δυναστῶν τὰς φύσεις φιλόσοφοι² ;

HOM., *Il.*, XXIV, 477 : τοὺς δ' ἔλαθ' εἰσελθὼν Πρίαμος (Priam entra à leur insu). — HÉR., I, 44 : φονέα τοῦ παιδὸς ἐλάνθανε βόσκων (il nourrissait à son insu le meurtrier de son fils)³. — SOPH., *Ant.*, 9 : ἥ σε λανθάνει | πρὸς τοὺς φίλους στείχοντα τῶν ἐχθρῶν κακὰ (littér. ou bien est-ce à ton insu que des maux venant de nos ennemis vont fondre sur nos amis ?). — PLATON, *Crit.*, 49 b : ἐλάθομεν ἡμᾶς αὐτοὺς παίδων οὐδὲν διαφέροντες ; (c.-à-d. n'avons-nous pas conscience de rester toujours semblables à des enfants ?). — ISOC., VIII, 32 : οἱ τῆς αὐτῶν διχνοίας ἀμελοῦντες λελήθασι σφᾶς αὐτοὺς (sans le savoir eux-mêmes) ἅμα τοῦ τε φρονεῖν ἄμεινον καὶ τοῦ πράττειν βέλτιον τῶν ἄλλων ὀλιγοροῦντες. Etc.⁴.

1. Cette construction qu'on retrouve chez les auteurs de la basse époque (A.-GELLE, *N. A.*, V, 9, 5 ; APUL., *Met.*, VII, 19 ; ASCLEP., 2, p. 287 ; *dogm. Plat.*, 3, p. 267 ; ANTONIN, III, 38) et qui, peut-être, appartenait à l'usage archaïque et familière, avait passé dans l'ancien français : « Suis vostre grace attendant ».

2. Chez les poètes κυρῶ se construit comme τυγχάνω en prose (cf. ESCHYLE, *Perses*, 503 ; SOPH., *Ph.*, 444 ; *Œd. à Col.*, 414 ; EUR., *Alc.*, 954 ; etc.). Chez Hérodotote συμπίπτω (cf. I, 82 ; IX, 101, etc.) et chez Platon συμβαίνω (cf. *Men.*, 237 c ; *Phil.*, 42 c ; *Rép.*, 402 d, etc.) se construisent aussi comme τυγχάνω.

3. Au lieu d'être employé avec un accusatif complément direct désignant la personne aux regards de qui l'on échappe, le verbe λανθάνω peut être employé *absolument*. Selon qu'il faut sous-entendre ἑαυτὸν ou τοὺς ἄλλους, le verbe λανθάνω ainsi employé équivaut au français « à son insu » (voy. l'exemple du texte) ou à l'adverbe « secrètement ».

Ex. : XÉN., *Hell.*, I, 3, 22 : Ἐλαθεν ἀποδράς καὶ ἀπεσώθη, « il s'échappa *secrètement* et se réfugia (à Décelie) ».

4. Le verbe διαλανθάνω (cf. ISOC., III, 16) est pris quelquefois comme synonyme de λανθάνω et se

PLAT., *Phédon*, 107 c : ἡ ψυχὴ ἀθάνατος φαίνεται οὕσα (*est évidemment immortelle*). — DÉM., XXVII, 16 : φανήσεται παῦθ' ὁμολογηκώς (*il sera évident qu'il en est tombé d'accord*). Etc.¹.

REMARQUES. — I. Avec l'aoriste de λανθάνω on emploie, en règle générale, le participe *aoriste* (§ 286, 2°).

Toutefois, quand il s'agit de marquer un *état* de chose qui se prolonge, on peut employer le participe présent.

Ex. : PLATON, *Crilon*, 49 b : ἐλάθομεν ἡμᾶς αὐτοὺς παίδων οὐδὲν διαφέροντες ;

II. Quand φαίνομαι est synonyme de δοκῶ, il semble que je ..., il se construit avec l'*infinitif* (voy. ci-dessus, § 562, 2°, p. 614).

Ex. : ARISTOPHANE, *Nuées*, v. 403 : εὖ λέγειν φαίνει, *il semble que tu parles bien, tu parais bien parler*.

III. Le verbe εἰκέναι peut se construire avec l'*infinitif* ou avec le *datif* du participe.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 4, 9 : ποίει ὅπως βούλει· σὺ γὰρ νῦν γε ἡμῶν ἔοικας βασιλεὺς εἶναι. *Anab.*, IV, 6, 20 : οἱ μὲν μεθύουσιν ἐφικεσαν, οἱ δὲ μαινομένοις, οἱ δὲ καὶ ἀποθνήσκουσιν.

3° A des verbes qui expriment certaines phases de l'action, comme ἄρχομαι, commencer ; διατελεῖν, διαγίγνεσθαι, διαχεῖν, continuer² ; λήγειν, παύεσθαι, cesser, finir.

Ex. : PLAT., *Menez.*, 237 a : πόθεν ἂν ὀρθῶς ἀρξαίμεθα ἀνδρας ἀγαθοὺς ἐπιανοῦντες, par où pourrions-nous bien commencer l'éloge... ? *Banq.*, 186 b : ἀρξομαι ἀπὸ τῆς ἱατρικῆς λέγων, je veux commencer mon discours par ce qui se rapporte à la médecine. Etc.

HÉR., III, 83 : αὕτη ἡ οἰκίη διατελέει μούνη ἐλευθέρη ἐοῦσα Περσέων (cette maison est toujours la seule qui...). — XÉN., *An.*, IV, 3, 2 : ἐπτα γὰρ ἡμέρας... πάσας μαχόμενοι διετελέσαν (*combattant sans cesse, sans répit*). — DÉM., XVIII, 1 : τοῖς θεοῖς εὐχομαι..., ὅσῃν εὖνοϊαν ἔχων ἐγὼ διατελῶ τῇ τε πόλει καὶ πᾶσιν ὑμῖν, τοσαύτην ὑπάρξει μοι παρ' ὑμῶν... Etc.

XÉN., *Mém.*, IV, 8, 4 : οὐδὲν ἄλλο ποιῶν διαγεγένηται ἢ διασκοπῶν τὰ τε δίκαια καὶ τὰ ἄδικα, il n'a jamais eu qu'une occupation, discerner le juste et l'injustice. *Anab.*, I, 4, 11 : ἐλπιδας λέγων διῆγεν, il leur parlait continuellement d'espoir, etc.³.

construit avec le participe ; chez les poètes λήθω remplace souvent λανθάνω ; chez Platon et chez Xénophon enfin on rencontre quelquefois ἀποκρύπτομαι avec le participe (cf. PLAT., *Phèdre*, 271 c ; XÉN., *Mém.*, II, 3, 14 ; *Banq.*, I, 6, etc.). Voy. ΚΕΝΑΝ, *ausf. Gramm. der griechischen Sprache*, § 482, 15 (p. 625).

1. C'est par analogie avec cette construction de φαίνομαι qu'on a dit δηλός εἰμι et φανερός εἰμι ὢν, « je suis manifestement », « il est manifeste que je suis ». Toutefois ces expressions peuvent être aussi suivies de ὅτι, voy. ci-dessus, § 432, 2°.

2. Chez les poètes on trouve διανύω dans le même sens et construit de même.

Ex. : HOM., *Od.*, XVII, 517 : ἀλλ' οὕτω κακότητα διήνυσεν ἦν ἀγορεύων, « mais il n'avait pas encore achevé le récit de son malheur ».

3. Avec les verbes signifiant « ne pas cesser de », c'est naturellement le participe présent qu'on doit employer et qu'on emploie toujours (cf. ci-dessus, § 286, 1°).

Hom., *Il.*, XXI, 224 : Τρωας δ' οὐ λήξω ἐναρίζων. — Eur., *Hipp.*, 706 : παῦσαι λέγουσα¹.

REMARQUE. — Quand ἄρχομαι est construit avec le participe, c'est qu'on veut marquer qu'on est au commencement de telle ou telle action (ἄρχομαι λέγων, je suis au commencement de mon discours).

Quand il est construit avec l'infinitif, c'est qu'on veut attirer l'attention sur l'action que l'on commence (ἄρχομαι λέγειν, je me mets à parler); voilà pourquoi l'infinitif avec ἄρχομαι signifie souvent que l'on commence une action par opposition à une autre.

Ex. : PLAT., *Phèdre*, 241 e : οὐκ ἤσθου, ὦ μακάριε, ὅτι ἤδη ἐπη φθέγγομαι, ἀλλ' οὐκέτι διθυράμβους, καὶ ταῦτα ψέγων; ἐάν δ' ἐπαινέειν (à louer par opposition à blâmer) τὸν ἕτερον ἄρξωμαι, τί με οἶει ποιήσαιν; etc.

5° Aux verbes ὑπάρχειν, prendre l'initiative de et φθάνειν, prendre les devants sur quelqu'un en faisant telle ou telle chose, être le premier à...; verbes qui se rattachent aux précédents et se construisent comme eux avec le participe.

Ex. : XÉN., *Anab.*, II, 3, 23 : ἐάν μέντοι τις ἡμᾶς καὶ εὖ ποιῶν ὑπάρχη, καὶ τούτου εἰς γε δύναμιν οὐχ ἡττησόμεθα εὖ ποιοῦντες. Etc.

Hom., *Il.*, XVI, 322 : ἐφθη ὀρεξάμενος, il le visa le premier. — HÉR., IV, 136 : ἐφθησαν πολλῶ τοὺς Πέρσας ἀπικόμενοι, ils partirent bien avant les Perses. — XÉN., *An.*, III, 4, 49 : φθάνουσιν (prés. histor.) ἐπὶ τῷ ἄκρῳ γενόμενοι τοὺς πολέμιους, ils occupent le sommet avant les ennemis. Etc.².

REMARQUES. — I. L'observation faite ci-dessus à propos du temps auquel il faut mettre le participe après l'aoriste de λανθάνω (§ 594, 2°, REM. I) s'applique aussi à φθάνω. Avec l'aoriste de ce verbe on emploie le participe aoriste, sauf parfois quand on veut marquer un état de chose qui se prolonge.

II. L'expression οὐκ ἂν φθάνοις³ suivie du participe est un idiotisme qui sert à inviter quelqu'un d'une manière pressante à faire quelque chose, sans retard : allons, dépêche-toi de...

1. On construit aussi l'actif παύειν « faire cesser », avec le participe qui se rapporte alors naturellement au complément du verbe (παύειν τινά λέγοντα, « faire taire quelqu'un »).

Ex. : PLAT., *Gorg.*, 482 a : τὴν φιλοσοφίαν παῦσον ταῦτα λέγουσαν.

2. Au lieu d'être accompagné d'un accusatif complément direct désignant la personne sur laquelle on prend les devants, le verbe φθάνω peut être employé absolument.

Ex. : ESCHYLE, III, 348 : φθάνουσιν ἐπ' αὐτὰ καταφεύγοντες, « ils sont les premiers à recourir à cela ».

3. Il est rare qu'on emploie dans un sens analogue la première ou la troisième personne.

Ex. : PLAT., *Bang.*, 214 e : οὐκ ἂν φθάνοιμι (s.-ent. λέγων), « voici, sans plus tarder... ». — DEM., XXIV, 143 : εἰ οὖν μὴ τιμωρήσεσθε τούτους, οὐκ ἂν φθάνοι τὸ πλῆθος τοῦτοις τοῖς θηρίοις δουλεύον (« le peuple tombera on ne peut plus vite dans la servitude... »).

Ex. : HÉR., VII, 162 : ἐπεὶ ἔχειν τὸ πᾶν ἐθέλετε, οὐκ ἂν φθάνοιτε τὴν ταχίστην ὁπίσω ἀπαλλασσόμενοι. — XÉN., *Mém.*, III, 11, 1 : οὐκ ἂν φθάνοιτ' ἀκολουθοῦντες. Etc.¹.

III. Οὐκ ἔφθασα construit avec le participe et suivi de καί (cf. ci-dessus, § 352, 1° d, β, p. 353) répond à la tournure française : je n'eus pas plus tôt fait telle chose que...

Ex. : ISOCR., V, 53 : οὐ γὰρ ἔφθασαν τῶν ἐχθρῶν κρατήσαντες καὶ πάντων ἀμελήσαντες ἡνώχλουν ταῖς πόλεσι ταῖς ἐν Πελοποννήσῳ, ils n'eurent pas plus tôt maîtrisé leurs ennemis, que par leur indifférence ils étaient devenus insupportables aux cités du Péloponnèse.

6° Aux verbes ἀνέχεσθαι, καρτερεῖν, supporter d'éprouver telle ou telle chose, persévérer à et κάμνειν, ἀπαγορεύειν, être fatigué de, se décourager, qui, comme les précédents, se rattachent aussi aux verbes exprimant une phase de l'action et se construisent comme eux par analogie.

Ex. : EUR., *Hipp.*, 354 : οὐκ ἀνέξομαι ζῶσα. — HÉR., VIII, 26 : οὔτε ἡνέσχετο σιγῶν. — XÉN., *Cyr.*, V, 1, 26 : ὁρῶντές σε ἀνέξόμεθα καὶ καρτερήσομεν ὑπὸ σοῦ εὐεργετούμενοι.

PLATON, *Gorg.*, 470 c : μὴ κάμης φίλον ἄνδρα εὐεργετῶν. — XÉN., *An.*, V, 1, 2 : ἀπείρηκα ἤδη συσκευαζόμενος καὶ βαδίζων καὶ τρέχων καὶ τὰ ὅπλα φέρων καὶ ἐν τάξει ἰὼν καὶ φυλακᾷ φυλάττων καὶ μυχόμενος. Etc.

REMARQUE. — Le verbe ἀνέχεσθαι se construit avec le *génitif absolu* (cf. ci-après § 620) du participe, quand le participe ne se rapporte pas au sujet du verbe principal.

Ex. : PLAT., *Apol.*, 31 b : ἀνέχεσθαι τῶν οἰκείων ἀμελουμένων, *m. à m.* alors que les intérêts sont en souffrance, le supporter, *c.-à-d.* supporter que ses intérêts soient en souffrance.

595. — Quand le participe est construit comme attribut, la négation est toujours οὐ, sauf dans le cas signalé ci-dessus (§ 588, REM., 1°).

596. — Le participe s'emploie encore avec d'autres verbes employés intransitivement, pour exprimer une circonstance se rapportant au sujet.

Mais dans ces constructions il n'est point attribut et doit être considéré comme étant en apposition au sujet².

1. Le sens exact de cet hellénisme semble être : « ce ne sera pas trop tôt que tu feras telle ou telle chose », « tu n'as pas à craindre, en te dépêchant, d'agir trop tôt ». Mais on avait fini par lui donner tout simplement la valeur que nous attribuons en français à la locution adverbiale « au plus vite » ou à « sans plus tarder ».

2. Par exemple, avec un verbe principal qui qualifie une action ou un état (εὖ ποιεῖν, « bien agir » d'où « avoir raison » : ἀδικεῖν, « mal agir », « avoir tort », « être coupable » ; ἀγαπᾶν, « être heureux, content », etc.), le participe exprime souvent l'état ou l'action qualifiée ; c'est un rapport de *manière* et le participe est grammaticalement construit en apposition avec le sujet du verbe. Voilà pourquoi, contrairement à l'usage suivi dans quelques grammaires, nous avons traité de cette construction ci-dessus (§ 591, 1°) et non pas à la suite de celles dont il vient d'être question. C'est à un véritable artifice qu'il faut avoir recours pour ranger ces constructions dans la catégorie du participe attribut. Il est bien vrai que νικῶ, par exemple, peut signifier « je suis vainqueur » et ἀδικῶ, « je suis coupable » et

II. — PARTICIPE EMPLOYÉ AVEC LA VALEUR D'UNE PROPOSITION SUBORDONNÉE.

A. — Participe remplaçant une proposition subordonnée non complétive.

597. — Participe tenant lieu d'une proposition relative.

1° *En grec*, le participe avec l'article remplace une proposition relative.

Ex. : HÉR., IX, 70 : *πρῶτοι ἐσῆλθον Τεγεῆται ἐς τὸ τεῖχος, καὶ τὴν σκηνὴν τὴν Μαρδονίου οὗτοι ἦσαν οἱ διαρπάσαντες.* — XÉN., Cyr., II, 2, 20 : *αἰσχροὺς ἀντιλέγειν τὸ μὴ οὐχὶ τὸν πλείστα πονοῦντα καὶ ὠφελοῦντα τὸ κοινὸν τοῦτον καὶ μεγίστων ἀξιοῦσθαι.* Etc.¹.

La négation est *οὐ*, sauf quand le participe tient lieu d'une proposition relative *hypothétique* ou conditionnelle : en ce cas la négation est *μή*.

a) Négation *οὐ* :

Ex. : ANTIPH., VI, 26 : *οἱ δ' αἰτιώμενοι καὶ φάσκοντες ἀδικεῖσθαι αὐτοὶ ἦσαν οἱ οὐκ ἐθέλοντες ἐλέγχειν, εἴ τι ἡδικοῦντο.* — ANDOC., III, 35 : *εἰώθατε τὰ οὐκ ὄντα λογοποιεῖν ὡς ἔστιν ὑμῖν ἔτοιμα.* Etc.

b) Négation *μή* :

Ex. : THUC., I, 71 : *λύουσι σπονδὰς οὐχ οἱ δι' ἐρημίαν ἄλλοις προσιόντες, ἀλλ' οἱ μὴ βοηθοῦντες, οἷς ἂν ξυνομόσῃσι.* — DEM., XVIII, 247 : *ὁ μὴ λαβὼν καὶ διασθαρεῖς νενίκηκε τὸν ὠνούμενον.* Etc.

2° *En latin*, le participe construit comme adjectif remplace assez souvent une proposition relative.

Ex. : CIC., Ph., 11, 12, 28 : *lex est recta ratio imperans honesta, prohibens contraria.* Tusc., IV, 8, 18 : *misericordia est ægritudo ex miseria alterius, injuria laborantis.* De Orat., III, 34, 137 : *Pisistratus primus Homeri libros, confusos antea, sic disposuisse dicitur, ut nunc habemus.* Etc.

que le participe, dans des propositions comme *νικῶ εὖ ποιῶν, ἀδικῶ πολέμου ἄρχων*, peut paraître ajouter une détermination aux attributs « vainqueur » et « coupable » ; mais il me semble qu'on est plus près de la vérité en voyant dans *εὖ ποιῶν, ἄρχων*, etc., de simples appositions. D'ailleurs ce qui distingue essentiellement l'attribut de l'apposition, c'est qu'on ne saurait supprimer l'attribut sans ôter toute signification à la proposition, tandis que l'apposition peut être enlevée sans que la proposition cesse d'avoir un sens : or, les verbes *νικῶ, καλῶς ποιῶ, ἀδικῶ, ᾄδωμαι*, etc., etc., ont par eux-mêmes un sens complet, le participe ne fait qu'y ajouter une détermination particulière.

1. Remarquez la différence qu'il y a entre *οἱ πολέμιοι ἀκούσαντες κραυγὴν ἔφυγον*, « l'armée ennemie ayant entendu de grands cris prit la fuite » et *οἱ πολέμιοι οὗ ἀκούσαντες κραυγὴν ἔφυγον*, « ceux des ennemis qui avaient entendu de grands cris prirent la fuite ».

REMARQUE. — Au français « nommé » répond en grec ὁ καλούμενος, ὁ λεγόμενος, ὁ ὀνομαζόμενος (cf. HÉR., VI, 61 ; THUC., I, 112 ; XÉN., *Mém.*, I, 1, 11 ; *Hiér.*, I, 31 ; PLAT., *Rép.*, 493 d, etc.), mais en latin on est obligé d'employer une proposition relative : qui (quæ, etc.) dicitur ou vocatur, quem (quam, etc.) dicunt, vocant, etc.

598. — Le participe avec l'article peut s'employer aussi en grec dans le sens d'une proposition *relative consécutive* — (c'est le cas dans les expressions εἰσὶν οἱ οἰόμενοι, **sunt qui putent**, il y a des gens qui pensent ; οὐκ ἔστιν ὁ ἀντιλέγων, **nemo est qui contra sit dicturus**, il n'y aura personne qui parle contre, et dans d'autres semblables) — ou dans le sens d'une proposition *relative finale* (c'est le cas pour le participe futur dans des constructions comme celle-ci : μέλλουσιν οἱ Ἀθηναῖοι αἰρεῖσθαι τὸν ἐροῦντα, les Athéniens vont choisir quelqu'un pour porter la parole).

EX. : XÉN., *An.*, II, 4, 5 : ὁ ἡγησόμενος οὐδεὶς ἔσται. *Hell.*, VII, 5, 24 : χαλεπὸν εὐρεῖν τοὺς ἐθελήσοντας μένειν, ἐπειδὴν τινὰς φεύγοντας τῶν ἑαυτῶν ὀρώσι. — *Isoc.*, VIII, 139 : πολλοὺς ἔχομεν τοὺς ἐτοίμους συναγωνιζομένους ἡμῖν. — *Dém.*, XXI, 49 : νόμον δημοσίᾳ τὸν ταῦτα κωλύσοντα τίθειναι τοῦτον. Etc.

599. — **Participe tenant lieu d'une proposition subordonnée circonstancielle.** — En grec, le participe sans article et en latin le participe peut tenir lieu d'une proposition signifiant une circonstance de *temps*, de *cause*, de *but* ou bien exprimant soit une *hypothèse*, soit une *concession*.

REMARQUE. — Il est bon de rappeler d'une manière générale que, indépendamment du petit nombre de participes dont il dispose en comparaison du grec, le latin n'a point du tout pour les propositions participiales dont il va être question la même prédilection que le grec. Les exemples cités ne devront donc pas faire illusion sur la fréquence de cette construction.

600. — **Participe exprimant une Idée de temps :**

1° En grec et en latin le participe dit *présent* (cf. ci-dessus, § 285 sqq.) sert pour le présent et l'imparfait et exprime les rapports que signifient en français les conjonctions tandis que, pendant que, lorsque, tant que, aussi souvent que, etc.

EX. : PLATON, *Rép.*, 370 b : πότερον κάλλιον πράττει ἂν τις εἰς ὧν πολλὰς τέχνας ἐργαζόμενος, ἢ ὅταν μίαν εἰς ; — *THUC.*, IV, 32, 4 : ἀναχωροῦσιν ἐπέκειντο, quand l'ennemi *ballait* en retraite, ils le harcelaient.

EX. : *CIC.*, *de Nat. deor.*, III, 33, 82 : quid dicam de Socrate cuius morti illacrimare soleo Platonem legens ? *De Sen.*, 16, 53 : Curio ad focum *sedenti* (au moment où il était assis) Samnites magnum auri pondus attulerunt.

2° En grec, le *participe aoriste*, en latin, le *participe passé*, expriment l'antériorité de l'action relativement à la proposition principale.

Ex. : EUR., *Andromède*, 15 : ἡδὺ σωθέντα (après qu'on s'est sauvé) μεμνηῖσθαι πόνων. — THUC., VI, 59 : τυραννεύσας δὲ ἔτη τρία (après avoir exercé le pouvoir personnel pendant trois ans) Ἰππίας ἐχώρει ὑπόσπονδος εἰς Σίγειον. — XÉN., *Cyr.*, III, 1, 37 : νῦν μὲν δειπνεῖτε· δειπνήσαντες δὲ (après souper) ἀπελαύνετε¹.

CIC., *Tusc.*, III, 12, 27 : Dionysius tyrannus Syracusis expulsus (après son expulsion) Corinthi pueros docebat. — CORN. NÉP., *Hann.*, 5, 3 : Hannibal Gracchum in insidias inductum (après l'avoir attiré dans un piège) sustulit. Etc.

3° En grec, le *participe parfait*, en latin, le *participe passé*, expriment l'entier achèvement de l'action relativement à la proposition principale : ils ont la signification du parfait et du plus-que-parfait.

Ex. : THUC., III, 69, 1 : καταλαμβάνουσι... Βρασίδαν... ἐπεληλυθότα. II, 56, 6 : τοὺς δὲ Πελοποννησίους οὐκέτι κατέλαβον ἐν τῇ Ἀττικῇ ὄντας, ἀλλ' ἀνακχωρηκότας. — XÉN., *Anab.*, III, 4, 3 : Ἕλληνες διαβεδηκότες (quand les Grecs eurent achevé le passage) ἀπείχον τῆς χαράδρας ὅσον ὀκτὼ σταδίου. Etc.

CIC., *de imp. Cn. Pomp.*, 9, 23 : hunc (Mithridatem) in timore et fuga Tigranes, rex Armeniæ, excepit diffidentemque rebus suis confirmavit et afflictum (alors qu'il était tout à fait abattu) erexit perditumque recreavit. Etc.

4° Le *participe futur* grec ne marque le plus souvent que l'intention², et non le temps; en latin, à l'époque classique, il n'y a point de *participe futur* (voy. ci-après, § 625, p. 703).

1. L'emploi particulier du *participe aoriste* que renferme cet exemple est fréquent en grec : pour rendre l'idée exprimée en français par « sur ce, après cela », on reprend le verbe de la proposition précédente en le mettant au *participe aoriste*.

Ex. : HÉN., VI, 108 : Ἀθηναῖοισι ἐπεσθῆκαντο Βοιωτοί· ἐπιθέμενοι δὲ ἐσωσάντων τῇ μάχῃ (cf. I, 158; VII, 60). — PLATON, *Phédon*, 114 a : τούτους δὲ ἐμπεσεῖν μὲν εἰς τὸν Τάρταρον ἀνάγκη, ἐμπεσόντας δ' αὐτοὺς καὶ ἐν αὐτὸν ἐκεῖ γενομένους ἐκβάλλει τὸ κύμα. — XÉN., *Cyr.*, III, 1, 37 (exemple cité). AN., VII, 1, 13; HELL., II, 3, 11. Etc.

2. Voyez ci après, § 602. Le *participe futur* n'exprime le temps qu'après les verbes signifiant une perception physique ou intellectuelle (*percevoir*, *s'apercevoir*, etc., cf. ci-après, § 609, p. 687) et aussi dans des cas semblables à ceux-ci :

НОМ., II, 1, 70 : δὲ ἤδη τὰ τ' ἐόντα τὰ τ' ἐσσόμενα πρό τ' ἐόντα. — THUC., I, 138, 3 : τῶν μελλόντων ἐπὶ πλείστον τοῦ γενησομένου ἄριστος εἰκαστής. VII, 56, 2 : τὸν ὕστερον ἐπενεχθησόμενον πόλεμον ἐνεγκεῖν. — DEM., XXI, 30 : νόμους ἔθεσθε πρό τῶν ἀδικημάτων ἐπ' ἀδελοῖς τοῖς ἀδικήσουσιν.

REMARQUE. — Le participe employé pour remplacer une proposition temporelle peut, comme c'est aussi le cas pour les propositions temporelles, prendre un sens à la fois temporel et conditionnel.

EUR., *fragm.* cité par STOBÉE, *Flor.*, 20, 39 : ὁ θυμὸς ἀλγῶν (au cas où, si...) ἀσφάλειαν οὐκ ἔχει. — MÉN., *Sentences*, 752 : ὦ τρίς κακοδαίμων ὅστις ὦν πένης γαμεῖ. — PLATON, *Rép.*, 391 e : πᾶς γὰρ ἑαυτῷ συγγνώμην ἔξει κακῶ ὄντι. — XÉN., *Mém.*, I, 6, 3 : χρήματα πτωμένους εὐφραίνει καὶ κεκτημένους ἐλευθεριώτερον καὶ ἥδιον ζῆν ποιεῖ. Etc.

CIC., *ad Fam.*, XI, 16, 1 : *epistolæ offendunt non loco redditæ. De Orat.*, III, 45, 179 : *hæc tantam habent vim, ut paulum immutata coherere non possint.* Etc.

601. — Participe exprimant une idée de cause. — Le participe, en grec et en latin, peut tenir lieu d'une proposition causale.

Ex. : PLAT., *Phédon*, 102 d : λέγω δὲ τοῦδ' ἔνεκα, βουλόμενος δόξα σοὶ ὅπερ ἐμοί. — XÉN., *Mém.*, I, 2, 22 : ἀπείχοντο κερδῶν, αἰσχρὰ νομίζοντες εἶναι. Etc.¹.

CIC., *de Off.*, II, 7, 25 : *Dionysius cultros metuens tonsorios candenti carbone sibi adurebat capillum.* — CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 5, 5 : (*Hæduorum milites*) *legatis nostris renuntiant se Biturigum perfidiam veritos revertisse.* — CORN. NÉP., *Alc.*, 7, 2 : *Athenienses Alcibiadem corruptum a rege capere Cymen noluisse arguebant.* Etc.

602. — Participe exprimant une idée de but :

1° *En grec*, le participe futur employé après un verbe de mouvement sert à exprimer le but de l'action marquée par le verbe.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 13 : ἦλθε λυσόμενος θύγατρα. — THUC., VI, 42, 2 : ἔπειτα δὲ προῦπεμψαν καὶ εἰς τὴν Ἰταλίαν καὶ Σικελίαν τρεῖς ναῦς εἰσομένας αἵτινες σφᾶς τῶν πόλεων δέζονται. — ISOCR., VI, 1 : παρελήλυθα συμβουλευσών. — PLAT., *Crit.*, 51 b : ἐὰν (ἡ πατρίς) εἰς πόλεμον ἄγῃ τρωθησόμενον ἢ ἀποθανούμενον. — XÉN., *Hell.*, II, 1, 6 : ἐβουλευσαντο πέμπειν εἰς Λακεδαίμονα πρέσβεις ταῦτά τε ἐροῦντας καὶ Λύσανδρον αἰτήσοντας ἐπὶ τὰς ναῦς.

REMARQUES. — I. Le participe futur est parfois employé avec un verbe autre qu'un verbe de mouvement.

Ex. : THUC., II, 18, 1 : προσβολὰς παρεσκευάζοντο τῷ τείχει ποιησόμενοι μηχαναῖς τε καὶ ἄλλω τρόπῳ.

1. Remarquez les constructions suivantes dans lesquelles le participe fait partie d'une proposition interrogative.

Ex. : PLAT., *Phédon*, 63 a : τί γὰρ ἂν βουλόμενοι (*litt.* « c'est parce qu'ils désirent quoi? ») ἄνδρες σοφοὶ ὡς ἀληθῶς δεσπότης ἀμείνους αὐτῶν φεύγοιεν; — XÉN., *Hell.*, I, 7, 26 : τί γὰρ δεδιότες σφόδρα οὕτως ἐπιείσεθ; Etc.

Mais, en pareil cas, on ajoute ordinairement au participe la particule *ὥς* (voy. ci-après, § 606, 1°, c, p. 679).

II. Il est rare que le participe présent soit employé dans le sens final.

Ex. : THUC., I, 116, 1 : *ἔτυχον γὰρ αἱ μὲν (νῆες) ἐπὶ Καρίας ἐς προσκοπήν τῶν Φοινισσῶν νεῶν οἰχόμεναι, αἱ δ' ἐπὶ Χίου καὶ Λέσβου περιεργέλλουσαι βοηθεῖν*¹.

Toutefois, avec *πέμπειν*, on peut employer aussi le participe *présent* pour indiquer la mission confiée à l'envoyé (cf. *πέμπειν τινὰ ἀγγέλλοντα* ou *ἀγγελοῦντα*).

2° *En latin*, ce qui répond à l'usage grec, c'est l'emploi peu classique de l'adjectif verbal en *-urus* devenu participe futur (voy. ci-après, § 626, p. 704).

603. — Participe exprimant une idée de condition :

1° Le participe grec peut tenir la place d'une proposition conditionnelle : employé à ses divers temps il sert, en ce cas, à rendre les idées que signifient l'indicatif, l'irréel ou le potentiel, quand la proposition conditionnelle est exprimée sous sa forme ordinaire et complète.

La négation est *μή*.

Ex. : MÉN., *Sent.*, 405 : *οὐκ ἔστιν αἰσχρὸν ἀγνοοῦντα* (= εἰ τις ἀγνοεῖ) *μανθάνειν*.

PLAT., *Banq.*, 208 d : *οἷεσι σὺ Ἀλκηστίν ὑπὲρ Ἀδμήτου ἀποθανεῖν ἂν, ἥ Ἀχιλλεῖα Πατρόκλῳ ἐπαποθανεῖν, μὴ οἰομένους* (= εἰ μὴ ᾤοντο) *ἀθάνατον μνήμην ἀρετῆς περὶ ἐαυτῶν ἔσεσθαι*. — DÉM., IX, 45 : *οὐ γὰρ ἂν αὐτοῖς ἔμελεν μὴ τοῦθ' ὑπολαμβάνουσιν* (= εἰ μὴ... ὑπελάμβανον).

EUR., *Crétoises*, fr. 5 : *οὐκ ἂν δύναιο μὴ καμῶν* (= εἰ μὴ κάμοις) *εὐδαιμονεῖν*. *Phén.*, 504 : *ἄστρων ἂν ἔλθοιμ' ἡλίου πρὸς ἀντολὰς καὶ γῆς ἔνερθε, δύνατος ὦν δρᾶσαι τάδε* (= εἰ δυνατός εἴην).

2° Le participe latin sert assez souvent à remplacer une proposition conditionnelle ; le présent et le passé répondent aux différentes formes de l'indicatif ou du subjonctif qui seraient employées, si la proposition conditionnelle était exprimée au moyen d'un mode personnel.

1. Dans Homère (*Il.*, I, 159 sq.) le cas est différent ; voici le passage :

ἀλλὰ σοί, ὦ μέγ' ἀναιδές, ἄμ' ἐσπόμεθ', ὄφρα σὺ χαίρης, | τιμὴν ἀρνύμενοι
Μενελάῳ σοί τε, κυνῶπα.

Le sens n'est pas : « dans l'intention de venger l'outrage fait à Ménélas », mais « cherchant à venger ». En d'autres termes, le participe présent ne tient pas la place d'un participe futur, il est employé pour marquer un effort, une tentative (cf. ci-dessus, § 286, 1°, b).

Ex. : Cic., *de Div.*, II, 59, 121 : *quis est, qui totum diem jaculans* (= si totum diem jaculetur), *non aliquando collineet?* II, 71, 146 : *cum mendaci homini ne verum quidem dicenti credere soleamus.* *de Fin.*, III, 4, 13 : *quæro nonne tibi faciendum idem sit reliquarum rerum discrimen omne tollenti.* — Cks., *de Bell. Gall.*, V, 39, 4 : *hanc adepti* (= si adepti essent) *victoriam in perpetuum se fore victores confidebant.* Etc.

604. — Participe exprimant une idée de concession. — Enfin le participe tient souvent lieu d'une proposition concessive qui commencerait par bien que, quoique, quand bien même, etc.

Ex. : Eur., *El.*, 553 : πολλοὶ μὲν ὄντες (tout en étant, bien qu'ils soient) εὐγενεῖς εἰσιν κακοί. — Xén., *Cyr.*, III, 2, 15 : ὀλίγα δυνάμενοι προορᾶν (bien que notre prescience soit bornée) περὶ τοῦ μέλλοντος πολλὰ ἐπιχειροῦμεν πράττειν. — Dém., XXVIII, 14 : οὗτος δὲ καὶ μεταπεμθῆναι φάσκων ὑπὸ τοῦ πατρὸς, καὶ ἐλθὼν εἰς τὴν οἰκίαν, εἰσελθεῖν μὲν οὐ φησιν, Δημοφῶντος δ' ἀκοῦσαι γραμματεῖον ἀναγινώσκοντος, καὶ προεισεληλυθὼς καὶ ἅπαντα διωμολογημένος πρὸς τὸν πατέρα. Cf. XXIII, 107 : ἐλὼν καὶ δυνηθεὶς ἂν αὐτὸς ἔχειν, εἴπερ ἐβουλήθη, παρέδωκεν (bien qu'il eût fait ces prises et alors même qu'il aurait pu les conserver, s'il l'avait voulu, il les a abandonnées). Etc.

Cic., *Tusc.*, I, 27, 67 : *ut oculus, sic animus, se non videns, alia cernit.* *De Orat.*, II, 58, 235 : *quomodo risus interdum ita repente erumpat, ut eum cupientes tenere nequeamus.* *De Fin.*, II, 34, 111 : (bestiis) *ipsa terra fundit ex sese pastus varios, nihil laborantibus; nobis autem aut vix aut ne vix quidem suppetunt multo labore quærentibus.* *In Cat.*, 3, 5, 12 : *ibi vehementissime perturbatus Lentulus, tamen et signum suum et manum cognovit.* Etc.

605. — Mêmes idées rendues par le participe absolu. — Tous les rapports que nous venons de voir exprimés par le participe construit en apposition¹ au sujet ou au complément du verbe principal peuvent être rendus aussi par le participe construit absolument dont les règles seront exposées ci-après (§ 619 et suiv.).

a) IDÉE DE TEMPS :

Ex. : Xén., V, 1, 7 : ναυμαχίας πρὸς τὴν σελήνην γενομένης τέτταρας τριήρεις λαμβάνει Γοργώπας.

1. Quelques grammairiens donnent à cette construction le nom de *participium conjunctum* par opposition à la construction du participe absolu, *participium absolutum*.

CÉS., de Bell. civ., I, 68, 1 : *Cæsar exploratis regionibus albente cælo omnes copias castris educit.*

b) IDÉE DE CAUSE :

EX. : THUC., VII, 13 : τὰ πληρώματα διὰ τὸδε ἐφθάρη τε ἡμῖν καὶ ἔτι νῦν φθείρεται, τῶν ναυτῶν τῶν μὲν διὰ φρυγανισμὸν καὶ ἀρπαγὴν μικρὰν καὶ ὑδρεῖαν ὑπὸ τῶν ἱππέων ἀπολλυμένων, οἱ δὲ θεραπεύοντες αὐτομολοῦσι.

CIC., de Nat. deor., II, 3, 8 : *C. Flaminium Cælius, religione neglecta, cecidisse apud Trasumenum scribit.*

c) IDÉE DE CONDITION :

EX. : ISOCR., IV, 2 : τῶν μὲν ἀθλητῶν δις τοσαύτην ῥώμην λαβόντων οὐδὲν ἂν πλέον γένοιτο τοῖς ἄλλοις, ἐνὸς δ' ἀνδρὸς εὖ φρονήσαντος ἅπαντες ἂν ἀπολαύσειαν οἱ βουλόμενοι κοινωνεῖν τῆς ἐκείνου διανοίας. Etc.

CIC., de Fin., II, 35, 117 : *maximas virtutes jacere omnes necesse est, voluptate dominante. De Leg., I, 14, 40 : quænam sollicitudo vexaret impios, sublato suppliciorum metu? Etc.*

d) IDÉE DE CONCESSION :

EX. : MÉN., Sent., 477 : πολλῶν κατὰ γῆν καὶ κατὰ θάλατταν θηρίων | ὄντων μέγιστόν ἐστι θηρίον γυνή. Etc.

CIC., ad Fam., VI, 1, 4 : *eo pertinet oratio, ut, perditis omnibus rebus, tamen ipsa virtus se sustentare posse videatur. Etc.*

606. — **Particules déterminant le sens du participe.** —

Pour indiquer plus nettement que ne le fait le participe le rapport de sens qui existe entre la proposition principale et le participe, on ajoute souvent certaines particules *avant* ou *après* le participe.

1° *En grec*, l'usage de ces particules est extrêmement fréquent. Voici celles qu'on trouve soit à côté d'un participe mis en apposition au sujet ou au complément, soit à côté d'un participe absolu :

a) *Particules de temps* : τότε, alors ; ἤδη (τότε ἤδη), ἐνταῦθα, à ce moment-là ; εἵτα, ἔπειτα, ensuite, qui servent à marquer avec précision la suite des événements et se placent dans la proposition principale ; αὐτίκα, εὐθύς (ion. ἰθὺς), aussitôt ; ἅμα, en même temps ; μεταξὺ, au milieu de, qui se placent souvent devant le participe, bien que logiquement elles modifient le verbe de la proposition principale.

EX. : HÉR., VI, 23 : πειθόμενων τῶν Σαμίων καὶ σχόντων τὴν Ζήγκλην ἐνθαῦτα οἱ Ζαγκλαῖοι ἐβοήθηον. — PLAT., *Gorg.*, 456 d : ἐάν τις εἰς παλαίστραν φοιτήσας, εὔῃχων τὸ σῶμα καὶ πυκτικὸς γενόμενος **ἔπειτα** τὸν πατέρα τύπτῃ. — XÉN., *Cyr.*, I, 4, 16 : ἀκούων οὖν ἐν τοῖς μεθορίοις πολλὰ θηρία εἶναι..., **ἐνταῦθα** ἐπεθύμησεν ἐξελθεῖν. *An.*, IV, 7, 13 : αἱ γυναῖκες ῥίπτοῦσαι τὰ παῖδιά εἶτα καὶ ἑαυτὰς ἐπικατερρίπτουσι. *Banq.*, 4, 23 : οὗτος συμφοιτῶν εἰς ταῦτά διδασκαλεῖα ἐκείνῳ **τότε** ἰσχυρῶς προσεκαύθη. Etc.

HÉR., I, 179 : ὀρύσσοντες **ἄμα** τὴν τάφρον ἐπλίνθουσιν. VI, 10 : ταῦτα μὲν νυν **ἰθέως** ἀπικομένων ἐς τὴν Μίλητον τῶν Περσέων ἐγίνετο. — THUC., II, 91, 2 : ἐπαιάνιζόν τε **ἄμα** πλείοντες. — XÉN., *An.*, III, 1, 47 : καὶ **ἄμα** ταῦτα εἰπὼν ἀνέστη (cf. VI, 3, 5; PLAT., *Phédon*, 60 b; 77 b). — PLAT., *Rép.*, 328 c : **εὐθύς** οὖν με ἰδὼν ὁ Κέφαλος ἡσπάζετό τε καὶ εἶπεν... *Lys.*, 207 a : ὁ Μενέξενος ἐκ τῆς αὐλῆς **μεταξὺ** παίζων εἰσέρχεται. *Euthyd.*, 275 e : καὶ αὐτοῦ **μεταξὺ** ταῦτα λέγοντος ὁ Κλεινίας ἔτυχεν ἀποκρινάμενος. Etc.

REMARQUE. — Très souvent la proposition principale commence par οὕτως, qui reprend et résume l'idée contenue dans la proposition participiale.

EX. : HÉR., VI, 104 : ἀποφυγὼν δὲ καὶ τούτους στρατηγὸς οὕτω Ἀθηναίων ἀπεδέγθη (cf. VII, 174). — XÉN., *An.*, VII, 1, 4 : ἐκέλευσεν αὐτὸν συνδιαδάντα **ἔπειτα οὕτως** ἀπαλλάττεσθαι. Etc.

b) *Particules causales* : **ἄτε** (plus rarement οἷον ou οἷα δὴ), attendu que, pour indiquer que la cause est *quelque chose de réel* ; **ὥς**, dans la pensée que, parce que *disait-il* (*pensait-il*), pour indiquer que la cause est donnée comme *la pensée du sujet principal*.

EX. : HÉR., I, 190 : **ἄτε** χρόνου ἐγγινομένου συγχοῦ (cf. THUC., VII, 85). — PLAT., *Charm.*, 153 a : οἷον δὲ διὰ χρόνου ἀφικόμενος, ἀσμένως ἦα ἐπὶ τὰς συνήθεις διατριβάς. — XÉN., *Cyr.*, I, 3, 3 : ὁ δὲ Κύρος **ἄτε** παῖς ὢν καὶ φιλόκαλος καὶ φιλότιμος ᾗδετο τῇ στολῇ. *Hell.*, VI, 4, 26 : μάλα δὲ χαλεπῶς πορευόμενοι, **οἷα δὴ** ἐν νυκτὶ τε καὶ φόβῳ ἀπρόντες εἰς Αἰγύθθηνα ἀρρινοῦνται. Etc.

XÉN., *Hell.*, V, 4, 9 : ἐκ δὲ τούτων εὐθύς ἐκήρυττον ἐξίεναι πάντας Θηβαίους, **ὥς** τῶν τυράννων τεθνεώτων (parce que, *disaient-ils*, les tyrans étaient morts). *Mém.*, I, 2, 10 : οἱ βιασθέντες **ὥς** ἀφαιρεθέντες (parce qu'ils se croient dépouillés) μισοῦσιν. Etc.

REMARQUES. — I. De la définition donnée ci-dessus, à savoir que la particule ὥς indique la cause comme étant la pensée du sujet principal, il résulte qu'on peut la traduire par : dans la pensée, la conviction, l'opinion que...

Ex. : PLAT., *Apol.*, 29 a : δεδίασι (τὸν θάνατον) δ' ὥς εἴδοτες ὅτι μέγιστον τῶν κακῶν ἐστὶ, ils ont peur de la mort, *en s'imaginant* savoir, comme une chose certaine, qu'elle est le plus grand des maux. — XÉN., *Anab.*, IV, 3, 2 : ὥς οὖν ἀπληλαγμένοι τούτων τῶν κακῶν (*se figurant* qu'ils étaient débarrassés définitivement de ces maux) ἡδέως ἐκοιμήθησαν.

Quand le participe est au futur, la particule ὥς peut se traduire par : dans l'attente, dans l'espérance que... ou *parce que* vraisemblablement.

Ex. : XÉN., *An.*, I, 3, 8 : ἔλεγε θαρρεῖν ὥς καταστησομένων τούτων εἰς τὸ δέον (espérant qu'ils reviendraient dans la bonne voie). *Mém.*, II, 2, 3 : αἱ πόλεις ἐπὶ τοῖς μεγίστοις ἀδικήμασι ζημίαν θάνατον πεποιθήκασιν, ὥς οὐκ ἂν μείζονος κακοῦ φόβῳ τὴν ἀδικίαν παύσοντες¹, *parce que vraisemblablement* c'était le plus grand mal dont la crainte pût mettre un terme à l'injustice.

II. Quand il s'agit de marquer une hypothèse contraire à la réalité, ce n'est point ὥς², mais ὥσπερ qu'on emploie devant le participe : ὥσπερ équivaut alors au français comme si.

Ex. : ISOCR., VIII, 9 : ὥσπερ ἦδη σαφῶς εἰδότες ὁ πρακτέον ἐστὶν οὐκ ἐθέλει ἀκούειν. IV, 86 : ἀπήντων ὀλίγοι πρὸς πολλὰς μυριάδας, ὥσπερ ἐν ἄλλοτρίαις ψυχαῖς μέλλοντες κινδυνεύουσιν. IV, 179 : τὴν ἡμίσειαν εἴληφεν ὥσπερ πρὸς τὸν Δία τὴν γῶραν νεμόμενος, ἀλλ' οὐ πρὸς τοὺς ἀνθρώπους τὰς συνθήκας ποιούμενος. — DÉM., XVIII, 276 : καὶ πρὸς τοῖς ἄλλοις, ὥσπερ αὐτὸς (*comme s'il était le seul qui...*) ἀπλῶς καὶ μετ' εὐνοίας πάντας εἰρηκῶς τοὺς λόγους φυλάττειν ἐμὲ καὶ τηρεῖν ἐκέλευεν. Etc.

c) *Particule finale* : ὥς, dans cette intention que..., qui se place devant le participe futur marquant le but.

Ex. : XÉN., I, 1, 3 : Ἄρταξέρξης συλλαμβάνει Κῦρον ὥς ἀποκτενῶν (pour le faire mettre à mort³). IV, 7, 13 : Αἰνείας λοχαγὸς ἰδὼν τινα θέοντα ὥς ῥίψοντα ἑαυτὸν στολὴν ἔχοντα καλὴν ἐπιλαμβάνεται ὥς κωλύσων (pour le retenir). Etc.

REMARQUES. — On emploie la même construction après le verbe παρασκευάζεσθαι, se préparer.

Ex. : THUC., II, 7, 1 : οἱ Ἀθηναῖοι παρεσκευάζοντο ὥς πολεμήσοντες (*se préparaient à faire la guerre, m. à m. se disant qu'ils allaient faire la guerre*). — PLAT., *Phéd.*, 98 a : καὶ εἴ μοι ταῦτα ἀποφαίνοιτο, παρεσκευάσμεν ὥς οὐκέτι ποθεσόμενος αἰτίας ἄλλο εἶδος. Etc.

1. L'emploi du participe futur avec ἂν est une construction proscrite par les meilleurs écrivains attiques. Voy. КЕННЕР-ГЕНТН, *ausf. Gr. der gr. Sprache*, § 398, 2 (p. 242).

2. Toutefois ὥς doit s'employer devant le participe, au lieu d'ὥσπερ, quand il s'agit d'exprimer un simple prétexte.

Ex. : XÉN., *Anab.*, V, 8, 23 : Βοίσκος ὁ πύκτης τότε διεμάχετο ὥς κάμων (*« sous prétexte qu'il était malade »*) ἀσπίδα μὴ φέρειν.

Cette construction a surtout sa raison d'être avec le participe futur, quand il s'agit d'exprimer une intention fautive prétextée par le sujet principal.

Ex. : PLAT., *Gorg.*, 471 b : Ἀρχέλαος τὸν θεῖον μεταπεψάμενος ὥς ἀποδώσων τὴν ἀρχήν, « Archélaus ayant fait venir son oncle *comme pour lui restituer* le pouvoir... ».

3. La traduction littérale : « *en se disant qu'il le ferait mettre à mort* » montre le rapport qu'il y a entre la particule ὥς employée comme il est dit ici avec la particule ὥς employée comme il a été dit ci-dessus, b, p. 678.

II. On a vu ci-dessus (§ 602, 1^o, p. 674), qu'après un verbe principal signifiant aller, venir, envoyer, il n'était pas nécessaire d'exprimer la particule ὥς devant le participe futur.

d) *Particules concessives* : καί, même ou καίπερ qui se placent devant le participe dans le sens de quoique¹; ὅμως, cependant²; ὅμως καί, cependant, même.

Ex. : HOM., *Il.*, IX, 655 : Ἑκτορα καὶ μεμαῶτα μάχης σχήσεσθαι οἶω³.

— EURIPIDE, *Andromède*, 20 : καὶ δοῦλος ὦν τίμιος πλουτῶν ἀνὴρ. — XÉN., *Cyr.*, IV, 5, 32 : συμβουλεύω σοι, καίπερ νεώτερος ὢν. *Anab.*, II, 3, 25 : διαπεπραγμένος ἦκε, καίπερ πάνυ πολλῶν ἀντιλεγόντων. Etc.

EUR., *Hec.*, 568 : καὶ θνήσκουσ' ὅμως, πολλὴν πρόνοιαν εἶχεν εὐσχήμως πεσεῖν. — PLAT., *Phéd.*, 91 c, d : Σιμμίας μὲν γάρ, ὥς ἐγώμαι, ἀπιστεῖ τε καὶ φοβεῖται μὴ ἡ ψυχὴ ὅμως καὶ θεϊότερον καὶ κάλλιον ὢν τοῦ σώματος προαπολλύηται ἐν ἀρμονίας εἶδει οὔσα. — XÉN., *Écon.*, 14, 8 : οὗς ἂν αἰσθάνωμαι ὅμως καὶ εὐπάσχοντας ἔτι ἀδικεῖν πειρωμένους, τούτους ὥς ἀνηκέστους πλεονέκτας ὄντας ἤδη καὶ τῆς χρήσεως ἀποπαύω. Etc.

REMARQUE. — Lorsque le participe remplace une proposition concessive négative, la particule καί est ordinairement remplacée par οὐδέ (μηδέ).

Ex. : EUR., *Dictys*, fragm. 6 : Κύπρις οὐδέ νοθετουμένη χαλᾷ. *Hipp.*, 11 : γυναικὶ πείθου μηδέ⁴ τάληθῃ κλύων.

1. Καίτοι ne se rencontre que très rarement :

Cf. SIMONIDE (fragm. dans PLAT., *Protag.*, 338 c) : οὐδέ μοι ἐμμελέως τὸ Πιττάκειον νέμεται | καίτοι σοφοῦ παρὰ φωτὸς εἰρημένον· χαλεπὸν φάτ' ἐσθλὸν ἔμμεναι. — LYS., XXXI, 34 : ἱκανά μοι νομίζω εἰρῆσθαι, καίτοι (corrigé par Frohberger en καίπερ) πολλὰ γε παραλιπῶν.

2. Sur cet emploi de ὅμως, voy. ci-dessus, § 388, REX. (p. 388).

3. Dans Homère les deux éléments qui constituent la particule καίπερ sont ordinairement séparés par le participe.

Ex. : HOM., *Il.*, VIII, 125 : τὸν μὲν ἔπειτ' εἶασε, καὶ ἀχνύμενός περ ἐταίρου. | κείσθαι, etc.

ou par un mot important rattaché au participe.

Ex. : HOM., *Il.*, XV, 195 : καὶ κρατερός περ ἐὼν μενέτω τριτάτῃ ἐνὶ μοίρῃ. Etc.

Souvent aussi la particule περ suffit à marquer l'idée de concession, d'opposition.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 586 sqq. : τέτλαθι, μῆτερ ἐμή, καὶ ἀνάσχειο κηδομένη περ, | μὴ σε φίλην περ εἶδουσιν ἐν ὀφθαλμοῖσιν ἰδωμαι | θεινομένην· τότε δ' οὐ τι δυνήσομαι ἀχνύμενός περ | χραίσμεν.

Ces usages et ces constructions se retrouvent naturellement aussi chez les poètes dramatiques.

Ex. : ESCHYLE, *Sept*, 1037 : τάφον γὰρ αὐτὴ καὶ κατασκαφὰς ἐγώ | γυνὴ περ οὔσα τῷδε μηχανήσομαι. — EUR., *Or.*, 680 : καγὼ σ' ἰκνοῦμαι, καὶ γυνὴ περ οὗσ' ὅμως.

Il y en a aussi des traces chez HÉRODOTE (cf. III, 131 : ἀσκευῆς περ ἐὼν). Voy. GOODWIN, *our.* citée, § 860.

4. Pour l'emploi de μηδέ, voy. ci-dessus, § 588, REX., 1^o.

2° *En latin*, l'usage des particules servant à déterminer le sens du participe est beaucoup plus rare qu'en grec et se rencontre surtout vers la fin de l'époque classique (à partir de T.-Live) et à l'époque impériale.

Voici celles qu'on trouve soit à côté d'un participe mis en apposition au sujet ou au complément, soit à côté d'un participe absolu :

- a) *Particules de temps* : **vixdum**, à peine ; **statim**, **extemplo**, aussitôt (Cic.) ; **simul**, en même temps ; **non ante quam**, pas avant que... (T.-Live).

Ex. : Cic., *in Cat.*, I, 4, 10 : **hæc ego...**, **vixdum etiam** (à peine encore) **cœtu vestro dimisso, comperi** (cf. T.-Live, V, 52, 1 ; XXXII, 28, 4 ; Tac., *Ann.*, I, 50). *P. red. in sen.*, 9, 22 : **Calidius statim designatus...** **quam esset cara sibi mea salus declaravit** (cf. T.-Live, XXIV, 27, 4 ; XXVIII, 7, 9, etc.). — T.-Live, VII, 39, 15 : **imperator extemplo adveniens appellatus** (cf. XXIII, 42, 1 ; XXXV, 35, 6, etc.). X, 26, 5 : **invenio apud quosdam, extemplo consulatu inito profectos esse**. XXII, 3, 11 : **hæc simul increpans cum ocus signa convelli juberet...** VII, 35, 5 : **qui hunc collem imminentem capiti suo non ante viderit quam captum a nobis**. XXI, 14, 4 : **nullum ante finem pugnae quam morientes fecerunt**. XXIV, 18, 12 : **non ante quam confecto bello accepturos (se) esse (pretia servorum)**. Etc.

REMARQUES. — I. De même qu'en grec τότε, ἔπειτα, etc. (voy. ci-dessus, § 606, 1°, a, p. 677), de même, en latin, surtout à partir de T.-Live, les adverbes **protinus inde**, **deinde**, **protinus**, **tum**, **tum vero**, **tum denique**, **tum demum**, servent à marquer d'une manière précise l'enchaînement des faits rappelés dans la proposition principale et dans la proposition participiale.

Ex. : T.-Live, IX, 28, 1 : **consules parta egregia victoria protinus inde ad Bovianum oppugnandum legiones ducunt** (cf. IX, 38, 7). XXIV, 13, 7 : **triduum ibi moratus Pœnus, ab omni parte tentato præsidio, deinde...** **ad populandum agrum Neapolitanum processit**. XXII, 30, 1 : **signo dato, conclamatur inde** (cf. II, 39, 5 ; XXIII, 23, 5, etc.). III, 19, 1 : **parta pace, instare tum tribuni Patribus, ut P. Valeri fidem exsolverent**. — SALL., *Cat.*, 61, 1 : **confecto prælio, tum vero cerneret, quanta audacia fuisset in exercitu Catilinæ** (cf. T.-Live, II, 29, 3). — T.-Live, II, 29, 1 : **utraque re satis experta, tum demum consules, etc.** — Cic., *de Orat.*, II, 77, 315 : **hisce omnibus rebus consideratis, tum denique id, quod primum est dicendum, postremo soleo cogitare**. Etc.

II. Après une proposition participiale remplaçant une proposition temporelle, l'emploi de **sic** ou de **ita**, dans ces conditions (cf. gr. οὕτως, ci-dessus, § 606, 1°, a, Rem., p. 678) paraît appartenir à la langue familière ou à la langue poétique.

Ex. : VIRG., *Én.*, I, 223-226 : **Juppiter, æthere summo | despiciens mare velivolum..., sic vertice cæli | constitit, etc.** — POLLION, *de Bell. Afric.*, 17 : **alternis conversis cohortibus..., ita coronam hostium dividit.** — T.-LIVE, XXXVII, 34, 6 : **in eo delapsum tumultu ex equo cum duobus equitibus oppressum ita ad regem deductum esse.** Etc.

On pourrait multiplier ces exemples particulièrement fréquents à l'époque impériale.

b) *Particules causales* : **quippe** (SALLUSTE) OU **utpote** (HOR., T.-LIVE), parce que.

Ex. : SALL., *Jug.*, 105, 4 : **timor aliquantus, sed spes amplior, quippe victoribus¹ et adversum eos, quos semper vicerant.** — HOR., *Carm.*, I, 31, 13 sq. : **dis carus ipsis, quippe ter et quater | anno revisens æquor Atlanticum | impune.** — T.-LIVE, III, 63, 2 : **quippe fuso suæ partis validiore cornu, impetum facit** (cf. V, 14, 8 ; VIII, 4, 5 ; XXVII, 39, 4 ; TAC., *Hist.*, I, 32 ; 72, etc.). — HOR., *Sat.*, I, 5, 94 : **inde Rubos fessi pervenimus, utpote longum | carpentes iter.** — T.-LIVE, II, 23, 8 : **clamor inde oppidanorum Romanis auxit animum et turbavit Volscos, utpote capta urbe** (cf. XXXI, 33, 9 ; XXXVI, 24, 11). Etc.

REMARQUE. — Il arrive parfois (à partir de T.-Live), que *ut* est employé, au lieu de *quippe*.

Ex. : T.-LIVE, XXIV, 45, 11 : **fama per totam urbem vulgata tumultum, ut² principe amisso** (comme il était naturel que cela arrivât, puisqu'ils avaient perdu leur prince), **fecit.**

c) *Particules de comparaison* : **quasi**, comme si (CIC.) et chez d'autres écrivains, dans le même sens : **sicut** (CÉS.), **velut** (SALL.), **tanquam** (CORN. NÉP., T.-LIVE)³.

Ex. : CIC., *de Sen.*, 8, 26 : **(litteras Græcas) sic avide arripui quasi diuturnam sitim explere cupiens.** *Ib.*, 23, 83 : **nec vero velim, quasi decurso spatio, ad carceres a calce revocari** (cf. T.-LIVE, XXVI, 21, 4 ; SUET., *Cæs.*, 82). — CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 43, 3 : **hostes maximo clamore, sicuti parta jam atque explorata victoria, turres testudinesque agere et scalis vallum ascendere cœperunt.** — SALL., *Cat.*, 48, 1 : **(plebs) veluti ex servitute erepta gaudium atque læti-**

1. **Victoribus** répond au grec *νενικηκόσι* : le participe du verbe « être » n'existe pas en latin.

2. **Ut** signifie proprement « dans la pensée que... ». Voy. ci-après, d (p. 683) : il est donc employé ici d'une manière abusive.

3. On peut ajouter à cette liste les particules suivantes, qui ne se rencontrent que chez les écrivains de l'époque impériale jointes au participe : **perinde atque** (T.-LIVE, IX, 14, 2 ; VAL.-MAX., III, 2, ext. 6 ; 8, ext. 6, etc.) et **quamlibet** (VELL., II, 41, 1). De plus on trouve chez T.-LIVE **nec aliter quam, haud secus quam** (VIII, 9, 12, etc.).

tiam agitabat. — T.-LIVE, VIII, 3, 4 : quod responsum Campanos metu abalienavit, Latinos, *velut* nihil jam non *concedentibus* Romanis, ferociores fecit. — CORN. NÉP., Hann., 2, 2 : Hannibalem in suspicionem regi adduxerunt *tanquam* ab ipsis corruptum alia atque alia sentire. — T.-LIVE, I, 12, 7 : restitere Romani *tanquam* cælesti voce *jussi*. Etc.

d) *Particule ut* signifient dans la pensée que (cf. gr. ὥς, ci-dessus, § 606, 1°, b, p. 678).

Ex. : CÉS., *De Bell. civ.*, II, 13, 2 : *ut re confecta* (dans la pensée que tout était fini) omnes curam et diligentiam remittunt (cf. *de Bell. Gall.*, III, 18, 8). Etc.

REMARQUES. — Au lieu de *ut*, dans la pensée que..., on trouve chez T.-Live *tanquam* ou *velut* pris dans le même sens et employés par conséquent d'une manière impropre.

Ex. : T.-LIVE, XXIV, 23, 6 : *suspecti observarentur, tanquam novandi res aliquam occasionem quærentes* (dans la pensée qu'ils cherchaient une occasion de faire une révolution). Cf. XXIV, 23, 7 : *ad Hieronymum tanquam amicum ac socium* (où il faut avec *tanquam* amicum ac socium suppléer l'idée du participe ὄντα lequel n'a pas d'équivalent en latin). I, 4, 5 : *velut defuncti regis imperio... pueros exponunt*. Etc.

II. Sur *tanquam* construit avec le participe futur, voy. ci-après.

e) *Particules concessives : etsi, quanquam*, bien que, quoique.

Ex. : CÉS., *de Bell. civ.*, I, 67, 5 : *etsi aliquo accepto detrimento, tamen summa exercitus salva locum quem petant capi posse* (c.-à-d. locum ita capi posse ut, etsi aliquod detrimentum acceptum sit, tamen summa exercitus salva sit). — T.-LIVE, XXXI, 41, 7 : *sequente, quanquam non probante, Amynandro*.

REMARQUE. — La particule *quamvis* (cf. ci-dessus, § 470) signifient proprement à quelque degré que..., ne peut guère s'employer que devant un adjectif.

Ex. : CIC., *Phil.*, 2, 45, 116 : *res bello gesserat quamvis rei publicæ calamitosas, at tamen magnas*.

Devant un participe elle est très rare et ne se rencontre qu'à l'époque impériale.

Ex. : COLUMELLE, IX, 14, 14 : *quamvis porticu protecta vasa nihilominus... supertegemus*. — SUÉT., *Jul.*, 70 : *Cæsarem milites quamvis recusantem ultro in Africam sunt secuti*.

Quant à *licet*, l'emploi en est incorrect (cf. ci-dessus, p. 355, n. 8). Cf. pourtant OV., *Mét.*, XV, 62 sq. : *isque licet cæli regione remotos | mente deos adiit*.

f) *Particules conditionnelles : Quand la proposition principale est négative, on emploie parfois nisi* devant le participe.

Ex. : Cic., *de Orat.*, II, 42, 180 : non, hercule, mihi (istuc), *nisi* admonito (= nisi à te admonitus essem), venisset in mentem. Etc.

Enfin l'idée de pourvu que... est parfois rendue par modo placé à côté du participe.

Ex. : T.-Live, XXIII, 5, 13 : Italiam Numidarum... pati provinciam esse cui non, *genito modo* in Italia (c.-à-d. *genitus modo* in Italia sit), detestabile sit ?

B. — Participe remplaçant une proposition subordonnée complétive.

607. — Participe épithète ou en apposition. — En grec et surtout en latin, un simple participe peut remplacer une proposition complétive qui serait introduite par *ὅτι* ou par *quod*, ce fait que (cf. ci-dessus, §§ 426 et 437).

1° Ainsi, l'on trouve en grec des phrases comme celle-ci :

THUC., IV, 29, 3 : καὶ αὐτῷ ἔτι ῥώμην καὶ ἡ νῆσος ἐμπρησθεῖσα παρέσχε, ce qui contribua à l'enhardir, ce fut *ce fait que* l'île avait été incendiée (ce fut *un incendie* survenu dans l'île,

dans lesquelles un participe aoriste passif, s'accordant avec le mot qui serait le sujet de la proposition, remplace une proposition complétive commençant par *ὅτι*, ce fait que et dont le verbe serait au passé.

De plus, on rencontre aussi en grec le participe employé à tous les cas (avec ou sans préposition), comme le serait un substantif abstrait ou un infinitif précédé de l'article.

Ex. : HÉR., I, 34 : μετὰ δὲ Σόλωνα οἰχόμενον (après *le départ* de Solon) ἔλαβε νέμεσις μεγάλη Κροῖσον. I, 15 : ἐπὶ τούτου τυραννεύοντος, sous *sa domination* (cf. VIII, 44). — THUC., VI, 3, 3 : ἔτει πέμπτῳ μετὰ Συρακούσας οἰκισθείσας (après *la fondation* de Syracuse, *post conditas Syracusas*). — PLAT., *Banq.*, 198 b : μετὰ καλὸν οὕτω καὶ παντοδαπὸν λόγον ῥηθέντα (= μετὰ τὸ καλὸν οὕτω... λόγον ῥηθῆναι). — XÉN., *Mém.*, I, 2, 63 : τῇ πόλει οὔτε πολέμου κακῶς συμβάντος οὔτε στάσεως πώποτε αἴτιος ἐγένετο (= τοῦ πόλεμόν τινα κακῶς συμβῆναι)¹.

1. Voy. Goodwin, *ouv. cité*, § 829, b. Cette construction est déjà dans Homère.

Ex. : II., I, 601 : ἐς ἥλιον καταδύντα « jusqu'au coucher du soleil » ; IX, 682 : ἄμ' ἡοὶ φαινομένηφι, « avec l'apparition de l'aurore ».

2° Mais c'est surtout en latin que cette construction s'est développée : le participe passé joint à un substantif remplace soit une proposition complétive qui serait introduite par *quod* et dont le verbe serait à un des temps composés du passif, soit un substantif verbal abstrait. Cette construction n'est pas étrangère à Cicéron, mais T.-Live en fait un usage beaucoup plus libre et plus fréquent¹.

Ex. : Cic., in *Pis.*, 35, 85 : *dubitabat nemo, quin violati hospites, legati necati, pacati atque socii nefario bello lacessiti, fama vexata hanc tantam efficerent vastitatem* (cf. *ad Fam.*, IV, 13, 2 ; *p. Planc.*, 18, 45). — T.-LIVE, XXI, 1, 5 : *angebant virum Sicilia Sardiniaque amissæ*. XXIII, 41, 1 : *memorablem pugnam fecit Hasdrubal captus*. XXXVII, 54, 13 : *terra mutata mutavit mores*. Etc. — Q.-CURCE., IV, 6, 23 : *ultima pestis urbis fuit cuniculo subrutus murus*. — TAC., *Ann.*, I, 8 : *occisus dictator Cæsar*. Etc.

REMARQUES. — I. La principale raison pour laquelle les écrivains latins ont développé cette construction, c'est qu'elle donnait au style une plus grande aisance que l'emploi d'une proposition complétive commençant par *quod*.

En effet, d'une part la proposition avec *quod* est un peu lourde², et, d'autre part, elle ne peut remplir dans la phrase que les fonctions de sujet ou de complément direct : au contraire, le participe est plus dégagé et il peut s'employer à tous les cas.

Ex. : T.-LIVE, XXI, 16, 2 : *pudor non latet auxilii* ; 63, 7 : *conscientia spreto*rum (deorum). X, 31, 14 : *ne infeliciter quidem defensæ libertatis tædebat*. XXIII, 12, 9 : *interroganti senatori (Hannone), pœniteatne adhuc suscepti adversus Romanos belli*. XXXVIII, 56, 8 : *cum L. Scipio et accusatus et damnatus sit pecuniæ captæ ab rege*. XXVI, 37, 6 : *Capuæ amissæ Tarentum captum æquabant* (cf. XXXIII, 4, 1). XXII, 27, 1 : *Hannibale victo gloriari*. Etc.

Enfin, il peut être précédé d'une préposition.

Ex. : T.-LIVE, VI, 1, 1 : *ab condita urbe Roma*. III, 61, 13 : *Sabini ab re priore anno bene gesta feroces*. VI, 1, 1 : *ad captam eandem (urbem)*, jusqu'à la prise de cette même ville. V, 25, 7 : *ante conceptum votum*. XXII, 36, 6 : *propter territores vulgo homines*. XXVIII, 12, 6 : *post Hasdrubalis... exercitum... deletum*. Etc.

II. Cette construction se rencontre aussi après *opus est* (arch. *usus est*).

Ex. : SALL., *Cat.*, 31, 7 : *ne existimarent sibi patricio homini... perdita re publica opus esse*.

1. Voy. A. DABOW, *Hist. synt.*, II^a, p. 779 sqq. ; KERNST, *Livianische Syntax*, p. 267 ; МАСЛОВСКИЙ, *Lat. Stil.*, p. 98 ; SCHULTZ, *Lat. Sprachl.*, § 411, Anm. 1 ; KERNST, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, II, p. 573 et suiv.

2. Il y a aussi des cas où la proposition complétive avec *quod* ne pourrait guère s'employer et où la proposition participiale est d'un tour très heureux.

Ex. : Cic., *de Am.*, 9, 32 : *si utilitas amicitias conglutinet, eadem commutata* (m. d. m. « le fait que l'intérêt se trouverait avoir changé ») *dissolveret*.

Le caractère hypothétique du fait désigné par *eadem commutata* n'aurait pas pu être exprimé à l'aide d'une proposition complétive commençant par *quod*.

III. On a vu ci-dessus (p. 685, 2°) que le participe ainsi employé équivalait souvent à un substantif verbal abstrait, et l'on verra d'autre part (§ 630, Rem. II) que l'adjectif verbal en *-ndus*, lui aussi, peut jouer ce rôle.

Mais à ce propos il convient de remarquer qu'un substantif verbal ne contient pas seulement l'idée verbale, mais peut exprimer aussi l'idée d'une action *accomplie, terminée*, qui peut d'ailleurs être présente, passée, future ou même simplement hypothétique (cf. p. 685, n. 2).

Ainsi de *interfectione Ciceronis* peut signifier non seulement : au sujet du fait de tuer Cicéron, mais encore au sujet de ce fait que Cicéron est (a été, sera, serait) tué.

Or de *interficiendo Cicerone* ne peut signifier autre chose que au sujet du fait de tuer Cicéron, tandis que de *interfecto Cicerone* signifie au sujet de ce fait que Cicéron est (a été, sera, serait) tué.

Les deux tournures ne sauraient donc se prendre l'une pour l'autre.

608. — Un cas particulier de la règle précédente, c'est celui où le participe passé passif, au lieu d'être accompagné d'un substantif, est employé tout seul au neutre, comme *passif impersonnel*¹.

Cette construction hardie, dont on ne cite presque pas d'exemples avant T.-Live², est assez fréquente chez lui.

Ex. : T.-LIVE, I, 53, 1 : in ea arte (dans l'art de la guerre) *æquasset (Tarquinius) superiores reges, ni degeneratum in aliis huic quoque decori officisset*. XXVIII, 12, 6 : post... *exercitum deletum cedendoque... cetera Italia concessum* (= postquam exercitus deletus ceteraque Italia concessum erat). Cf. IV, 16, 4 ; 59, 7 ; VII, 8, 5 ; 13, 4 ; 22, 1 ; XXVII, 37, 5 ; 45, 4 ; XXVIII, 42, 7 ; XXIX, 10, 4.

REMARQUE. — Bien que la construction dont il vient d'être question soit rare à l'époque classique, il n'en est pas moins vrai qu'elle n'était pas contraire au génie de la langue, puisque, même à l'époque classique, on trouve après *opus est* des ablatifs neutres de participes passés comme *facto, consulto, properato*, etc.

Ex. : CIC., p. Mil., 19, 49 : *erat nihil, cur properato opus esset* (m. à m. il n'y avait pas de raison pour qu'on eût besoin de ce fait qui consiste à ce qu'on se soit hâté)³. — SALL., Cat., 1, 6 : *præquam incipias, consulto et, ubi consulueris, mature facto opus est* (cf. 43, 3). — T.-LIVE, VIII, 13, 17 : *maturato opus est, quicquid statuere placet* (cf. XLIV, 17, 7). Etc.

1. Il s'agit en effet de la construction qui consiste à remplacer par un participe passé neutre, employé au passif impersonnel, une proposition qui commencerait par *quod*, « ce fait que », et qui remplirait par rapport à la proposition principale le rôle de sujet ou de complément logique. Ainsi *quod degeneravit in aliis huic quoque decori officit* ou bien, au passif impersonnel, *quod degeneratum est (ab eo) in aliis huic quoque decori officit* deviendra *degeneratum in aliis* (« ce fait qu'il y avait décadence pour le reste ») *huic quoque decori officit*. Voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 104.

2. On a signalé les commencements de cette construction chez Cicéron :

Ex. : Part. Orat., 33, 114 : *hæc proprie attingunt eos ipsos qui arguuntur, ut tolum, ut vestigium, ut cruor, ut deprehensum aliquid quod ablatum ereptumve videatur, ut responsum inconstanter, ut hæsitatum, ut titubatum, ut cum aliquo visus ex quo suspicio oriatur, ut eo ipso in loco visus in quo facinus, ut pallor, ut tremor, ut scriptum aut obsignatum aut depositum quippiam*.

Mais c'est chez lui un tour exceptionnel. Cf. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 106.

3. Dans la langue archaïque et familière on disait aussi, par exemple, *si quid opus facto esset*

609. — Participe attribut. — *En grec*, on construit avec un participe se rapportant au complément les verbes transitifs qui signifient percevoir (*physiquement* ou *intellectuellement*) : ὁρᾶν, voir ; ἀκούειν, entendre ; πυθάνεσθαι, s'apercevoir de ; γινώσκειν, reconnaître ; μαθηθῆναι, apprendre ; συνιέναι, comprendre ; et, par analogie, les verbes εἰδέναι, ἐπίστασθαι, savoir ; μνησθεσθαι (μνησθῆναι), se souvenir ; ἐπιλανθάνεσθαι, oublier, pour indiquer l'objet de la perception, de la connaissance, etc. (cf. οἶδα αὐτὸν τεθνεῶτα, je sais qu'il est mort).

Le participe ainsi construit équivaut donc à une proposition complétive commençant par ὅτι ou par ὥς (voy. ci-après, REM. I).

Ex. : HOM., *Il.*, I, 587 : μή σε ἴδωμαι θεινομένην (cf. *Od.*, X, 99 ; XVIII, 379, etc.). — THUC., VII, 31, 2 : ἐπύθετο κατὰ πλοῦν ἦδη ὦν τὸ Πηλημύριον ὑπὸ τῶν Συρακοσίων ἐαλωκός. — PLAT., *Gorg.*, 503 : Θεμιστοκλέα οὐκ ἀκούεις ἄνδρα ἀγαθὸν γεγονότα. — XEN., *Cyr.*, I, 1, 2 : ἀνθρώποι ἐπ' οὐδένας μᾶλλον συνίστανται ἢ ἐπὶ τούτους οὓς ἂν αἰσθωνται ἄρχειν αὐτῶν ἐπιχειροῦντας. VII, 5, 46 : τὰ τοῦ πολέμου τοιαῦτα ἐγίγνωσκον ὄντα ὥς μὴ ὑστερίζειν δεόν τὸν ἄρχοντα. *Hell.*, III, 2, 10 : Χερρόνησον κατέμαθε πόλεις ἑνδεκα ἢ δώδεκα ἔχουσαν. *Mém.*, II, 6, 33 : οὐδένα οἶδα μισοῦντα τοὺς ἐπαινοῦντας. — ISOCR., V, 107 : ἡπίστατο τοὺς Ἕλληνας οὐκ εἰθισμένους ὑπομένειν τὰς μοναρχίας. — PHILÉMON, *fragm.*, 91 : ὁρῶ λύπας ἔχοντας μείζονας τοὺς μείζονας. Etc.¹.

Cf. THUC., I, 76, 1 : καὶ εἰ τότε ὑπομείναντες διὰ παντὸς ἀπήχθεσθε ἐν τῇ ἡγεμονίᾳ, ὥσπερ ἡμεῖς, εὖ ἴσμεν μὴ² ἂν ἦσσαν ὑμᾶς λυπηροὺς γενομένους τοῖς ξυμμάχοις (= εὖ ἴσμεν ὅτι οὐκ ἂν... ἐγένεσθε). — ISOCR., V, 133 : εὖ δ' ἴσθι μηδὲν³ ἂν με τούτων ἐπιχειρήσαντά (= ὅτι οὐδὲν ἂν ἐπεχείρησα) σε πείθειν, εἰ δυναστέλαν μόνον ἢ πλοῦτον ἐώρων ἐξ αὐτῶν γενησόμενον (= ὅτι γενήσεται).

(cf. CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 42, 5 ; CIC., *ad Fam.*, VIII, 8, 5), construction dans laquelle **quid** devait avoir primitivement la valeur d'un accusatif adverbial (= « par rapport à quelque chose »). Mais comme on trouve aussi, CATON, *de Re rust.*, 2, 6 : *quæ opus sient locato locentur* (cf. ΚΩΝΙΚΑ, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, II, p. 571 et suiv.), il faut en conclure que l'intelligence de la construction s'était perdue de bonne heure et qu'on avait pris **quid** pour un nominatif. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 460, n. 2.

1. Remarquez les constructions suivantes dans lesquelles le participe présent a le sens d'un *imparfait* (cf. ci-dessus, § 255, REM. I) :

Ex. : XEN., *Mém.*, I, 2, 18 : οἶδα τὸν Σωκράτην δεικνύοντα (= ὅτι ἐδείκνυ) τοῖς ξυνοῦσιν ἑαυτὸν καλὸν κάγαθόν ὄντα· οἶδα δὲ κάκεινῳ σωφρονοῦντα (= ὅτι ἐσωφρονοῖ-την) ἔστε Σωκράτει συνήστην.

2. Négation μὴ, parce que la proposition participiale équivaut à une proposition principale qui se rattacherait à une proposition conditionnelle avec εἰ (cf. ci-dessus, § 588, REM., p. 656, n. 3).

3. Même remarque que pour la note 2 (ci-dessus).

REMARQUES. — I. Les verbes de cette catégorie peuvent aussi se construire avec ὅτι ou avec ὥς introduisant une proposition complétive *de même sens* que le participe (cf. ci-dessus, § 427 et § 481), mais la construction de ὁρᾶν, εἰδέναι, etc., avec une proposition infinitive n'est pas correcte.

Cependant on trouve quelquefois chez les poètes l'impératif ἴσθι, sache, suivi de l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.

Ex.: ESCHYLE, *Perses*, 433 : εὖ γὰρ τόδ' ἴσθι, μηδ' αὖ' ἡμέρᾳ μιᾷ πλῆθος τοσοῦτ' ἰθιμον θανεῖν. — SOPH., *Ant.*, 473 : ἴσθι τοι τὰ σκληρὰ ἄγαν φρονήματα | πίπτειν μάλιστα. Etc.¹.

II. Quand ἐπίστασθαι et εἰδέναι signifient s'entendre à, être capable de, ils se construisent avec l'infinitif : il en est de même de μανθάνειν, apprendre à, devenir capable de (cf. ci-dessus, § 563, 7°, p. 627).

III. C'est encore l'infinitif qu'on emploie après γινώσκειν, décider de faire quelque chose²; μεμνήσθαι, se souvenir de, penser à faire quelque chose; ἐπιλανθάνεσθαι, oublier de faire quelque chose, ces verbes suivant l'analogie de ceux qui ont été énumérés ci-dessus (§ 563, 4°, p. 620).

Ex.: XÉN., *Hell.*, IV, 6, 9 : ἔγνω δίδωκεν. Cf. III, 1, 12; ISOCR., XVII, 16.

XÉN., *Cyr.*, VIII, 6, 6 : μεμνήσονται δεῦρο ἀποπέμπειν.

ARIST., *Guêpes*, 853 : ἐπελαθόμενι τοὺς καδίσκους ἐκφέρειν. — PLAT., *Rep.*, 563 b : ὀλίγου ἐπελαθόμεθ' εἰπεῖν. Etc.

IV. Quand le verbe περιόρᾳν signifie voir avec indifférence, par suite tolérer, il peut suivre l'analogie du verbe εἶν et se construire comme lui avec l'infinitif.

Ex.: THUC., VI, 86, 1 : εἰ περιόφόμεθα ὑμᾶς ὑπὸ Συρακοσίοις γενέσθαι, καὶ αὐτοὶ κινδυνεύσομεν.

Néanmoins on le trouve le plus souvent construit avec le *participe*, comme ὁρᾶν.

Ex.: XÉN., *Anab.*, VII, 3, 3 : οὐ περιόψεται ἔτι ὑμᾶς ὥσπερ νυνὶ δεομένους τῶν ἐπιτηδείων. — ISOCR., VI, 43 : εἴλοντο περιιδεῖν ἀνάστατον τὴν πόλιν γεγεννημένην μᾶλλον ἢ δουλεύουσαν. Etc.

V. La construction du verbe ἀκούειν dépend de l'idée qu'il s'agit d'exprimer : cf. ἀκούω σου ᾄδοντος, je t'entends (de mes propres oreilles) chanter; ἀκούω σε ᾄδοντα ou ὅτι ᾄδεις, j'ai connaissance (par d'autres) de ce fait que tu chantes; ἀκούω σε ᾄδειν, j'entends dire que tu chantes.

Ex.: HOM., *Od.*, VIII, 95 : βαρὺ δὲ στενάχοντος ἄκουσεν (cf. IX, 497; SOPH., *Oed. à Col.*, 1645). — XÉN., *Mém.*, II, 4, 1 : ἤκουσα δὲ ποτε αὐτοῦ περὶ φίλων διαλεγομένου. *Bang.*, 3, 13 : ἅπαντες ἡσθέντες, ὅτι ἤκουσαν αὐτοῦ φωνήσαντος, προσέβλεψαν.

XÉN., *An.*, I, 4, 5 : ἤκουσε Κῦρον ἐν Κιλικίᾳ ὄντα. V, 5, 7 : περὶ τῆς χώρας, ὅτι ἤκουον δηουμένην.

XÉN., *An.*, II, 5, 13 : ἀκούω δὲ καὶ ἄλλα ἔθνη πολλὰ τοιαῦτα εἶναι. — DÉM., XIX, 202 : ἀκούω αὐτὸν εἰπεῖν, j'entends dire qu'il va parler. Etc.

1. Dans le vers suivant (cité *inexactement* par Pape dans son dictionnaire) :

ECM., *Iph. à Aulis*, 1035 : ὥς ἔνγ' ἀκούσας ἴσθι, μὴ ψευδῶς μ' εἰπεῖν...

la proposition infinitive est le développement de ἔν.

2. Quand γινώσκειν signifie « décider que », il se construit avec un infinitif accompagné d'un accusatif sujet.

Ex.: HEN., I, 74 : Ἀλυάττεα ἔγνωσαν δοῦναι τὴν θυγατέρα Ἀστυαγαί.

La même construction s'applique aux verbes αἰσθάνεσθαι, sentir, s'apercevoir de, d'où comprendre, et πυνθάνεσθαι, s'enquérir, s'informer, être informé, apprendre.

Ex. : XÉN., *Mém.*, IV, 4, 11 : ἤσθησαί μου ἢ ψευδομαρτυροῦντος ἢ συκοφαντοῦντος, vous êtes-vous aperçu *vous-même* que je rendais un faux témoignage ou que je faisais le sycophante ? *c.-à-d.* m'avez-vous surpris rendant un faux témoignage... ? — PLAT., *Rép.*, 440 b : οἶμά σε οὐκ ἂν φάναι γενομένου τότε ἐν σαυτῷ τοῦ τοιοῦτου αἰσθέσθαι, tu n'affirmerais pas, je crois, avoir remarqué que quelque chose de semblable se fût produit en toi-même.

ΗΟΜ., *Il.*, XVII, 377 : οὐ πω πεπύσθη Πατρόκλοιο θανόντος, ni l'un ni l'autre n'avaient encore appris la mort de Patrocle. — THUC., IV, 6, 1 : οἱ δὲ... Πελοποννήσιοι ὥς ἐπύθοντο τῆς Πύλου κατειλημμένης, les Péloponnésiens n'eurent pas plus tôt appris l'occupation de Pylos¹, que...

THUC., I, 61, 1 : πῶς ἤσθοντο καὶ τοὺς μετὰ Ἀριστέως ἐπιπαριόντας. IV, 50, 3 : πυθόμενοι αὐτόθι βασιλεῖ Ἀρταξέρξη τὸν Ξέρξου νεωστὶ τεθνηκότα.

THUC., VI, 59, 3 : αἰσθανόμενος αὐτοὺς μέγα παρὰ βασιλεῖ Δαρεῖω δύνασθαι comprenant (par ce qu'on lui disait) qu'ils étaient en grand crédit auprès du grand roi Darius. IV, 105, 1 : πυνθανόμενος τὸν Θουκυδίδην κτῆσίν τε ἔχειν τῶν χροσίων μετ' ἄλλων ἐργασίας ἐν τῇ περὶ ταῦτα Θράκη καὶ ἀπ' αὐτοῦ δύνασθαι ἐν τοῖς πρώτοις. Etc.

610. — Si l'objet est en même temps *sujet* des verbes énumérés ci-dessus (§ 609), on ne l'exprime pas et le participe se met au nominatif².

Ex. : EUR., *Bacch.*, 188 : ἐπιεληήμεθ' ἡδέως γέροντες ὄντες. — ARIST., *Plut.*, 944 : ἄπειμι γινώσκω γὰρ ἥττων ὦν πολὺ ὤμῶν, je reconnais (j'avoue) que je suis beaucoup moins fort que vous. — THUC., VII, 47, 1 : τοῖς ἐπιχειρήμασιν ἐώρων οὐ κατορθοῦντες (ils voyaient qu'ils ne réussissaient pas dans leurs entreprises)³ καὶ τοὺς στρατίωτας ἀχθομένους τῇ μόνῃ. — XÉN., *Hell.*, VII, 1, 12 : οὐκ αἰσθάνεσθε ἐξαπατώμενοι, vous ne sentez pas qu'on vous trompe, *litt.* vous ne sentez pas que vous êtes trompés. AN., V, 8, 14 : ἐν τῷ ἰσχυρῷ χειμῶνι καθεζόμενος συχνὸν χρόνον κατέμαθον ἀναστὰς μόλις καὶ τὰ σκέλη ἐκτείνας, je m'étais aperçu que j'avais peine à me mettre debout et à étendre les jambes. II, 1, 13 : ἴσθι ἀνόητος ὦν, εἰ οἶε κτλ., sache que tu es insensé, si tu te

1. Si l'on compare cette phrase avec celle qui a été citée ci-dessus, § 609, p. 687 :

THUC., VII, 31, 2 : ἐπύθετο... τὸ Πλημμύριον... ἐαλωκός,

on voit que le sens change avec la construction : tandis que πυνθάνεσθαι avec le génitif signifie « apprendre par soi-même », πυνθάνεσθαι avec l'accusatif signifie « apprendre par d'autres », « être informé » ; mais dans la pratique cette nuance n'est pas toujours marquée, parce qu'elle est peu sensible. Comparez en français « j'ai appris » et « on m'a appris ».

2. Ainsi construit le participe est en réalité employé comme apposition et non comme attribut au sujet du verbe principal ; mais il y aurait eu inconvénient à séparer la règle § 610 de la règle § 609.

3. Cet exemple montre réunies les deux constructions possibles du participe attribut après un verbe signifiant « voir » : οὐ κατορθοῦντες est au nominatif, parce que l'objet du verbe « voir » en est en même temps le sujet ; au contraire, ἀχθομένους est à l'accusatif parce qu'il se rapporte à l'objet du verbe « voir », lequel n'étant plus ici le même que le sujet doit être exprimé à l'accusatif.

figures, etc. *Cyr.*, I, 6, 29 : ἀνθρώπων εἰ καὶ δόξαμι βούλεσθαι ἐξαπατῆσαι τινα, πολλὰς πληγὰς οἶδα λαμβάνων¹. I, 6, 6 : μέμνημαι τοιαῦτα ἀκούσας σου². Etc.

REMARQUES. — I. Si l'objet d'un de ces verbes, bien qu'identique au sujet, est un *pronom réfléchi*, on doit avoir soin de l'exprimer, quand il est en opposition avec un autre mot de la phrase : en ce cas, le participe s'accorde naturellement avec lui.

Ex. : DÉM., VI, 18 : ἀμφοτέρ' οὖν οἶδε καὶ αὐτὸν ὑμῖν ἐπιβουλευόντα καὶ ὑμᾶς αἰσθανομένους.

Ici αὐτόν s'oppose à ὑμᾶς.

II. L'expression σύνοιδα ἑμαυτῷ (lat. : *mihi conscius sum*), j'ai conscience, est suivie d'un participe qui peut s'accorder soit avec le sujet de σύνοιδα et se mettre par conséquent au *nominatif*, soit avec son complément ἑμαυτῷ et se mettre par conséquent au *datif*.

Ex. : PLAT., *Apol.*, 21 b : ἐγὼ οὔτε μέγα οὔτε μικρὸν ξύνοιδα ἑμαυτῷ σοφός ὢν. 22 d : ἑμαυτῷ γὰρ ξυνήδη οὐδὲν ἐπισταμένῳ.

Au contraire, l'expression σύνοιδα τινι, je sais avec quelqu'un, je suis confidant de quelqu'un, je suis dans le secret, est toujours suivie du participe au *datif*.

Ex. : PLAT., *Apol.*, 34 b : ἐκεῖνοι ξυνίσασι Μελήτω μὲν ψευδομένῳ ἐμοὶ δὲ ἀληθεύοντι, ils savent, ceux-là, que Mélitus ment et que moi je dis la vérité.

Les exemples sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les multiplier.

644. — *En latin*, la construction du participe attribut, dont il vient d'être question, ne se rencontre³ qu'avec les verbes *audire* et *videre*; quand il s'agit de rendre cette idée : entendre (voir) telle personne *faire* telle ou telle chose : **eum audiui canentem**, je l'ai entendu *chanter* (c.-à-d. je l'ai entendu *qui chantait*, alors qu'il chantait); **eum vidi ingredientem**, je l'ai vu *entrer* (c.-à-d. je l'ai vu *qui entrait*, alors qu'il entrait).

Quand *audire* ou *videre* sont construits avec un *infinitif* accompagné d'un *accusatif* sujet⁴, le sens n'est point le même : **eum audiui canere**, j'ai entendu qu'il *chantait*; **eum vidi ingredi**, j'ai vu qu'il *entrait*.

1. Remarquez ce participe qui équivaut à un imparfait : si la proposition participiale était remplacée par une proposition complétive, il y aurait : οἶδα ὅτι ἐλάμβανον, « je sais que je recevais... ».

2. Les poètes latins ont imité hardiment ces constructions grecques.

Ex. : VING., *En.*, II, 377 : *sensit medios delapsus in hostes* (= ᾗσθητ' ἐμπετών).

Sur cette construction, voy. BARNES, *Étude sur les Hellénismes*, etc., p. 333 et suiv.

3. Il faut pourtant ajouter qu'on trouve une phrase comme celle-ci :

CORN. NÉP., *Ham.*, 2, 1 : **multo aliter ac sperarat rem publicam se habentem cognoverat**

et que peut-être dans la phrase de César déjà citée (p. 130),

De Bell. Gall., V, 6, 1 : **eum magni animi, magnæ inter Gallos auctoritatis cognoverat**,

ce n'est point l'infinitif *esse*, mais l'idée du participe ὢν qu'il faudrait suppléer. En tout cas, l'exemple de Cornélius Népos donne à penser que cette dernière explication n'est point absurde.

4. Pour la construction **audiui**, *cum*..., **vidi**, *cum*... (avec l'imp. du subj., voy. ci-dessus, p. 463, Rem. II).

On emploiera donc le participe toutes les fois qu'on veut insister sur l'action qu'on a entendu ou qu'on a vu telle ou telle personne faire.

Au contraire, on se servira de l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet, quand on veut marquer que l'important, c'est le fait de voir ou d'avoir vu, d'entendre ou d'avoir entendu telle ou telle chose¹.

Ex. : Cic., *Tusc.*, V, 27, 77 : **adulescentium greges Lacedæmone vidimus ipsi incredibili contentione certantes**. — T.-LIVE, I, 25, 8 : **respiciens videt magnis intervallis sequentes** (il les voit qui le suivaient à de grandes distances les uns des autres), **unum haud procul ab sese abesse** (il s'aperçoit que l'un d'eux était plus près de lui).

Cic., in *Verr.*, II, 2, 5, 13 : **C. Hejum juratum dicere audistis**, vous avez entendu que C. Hejus affirmait par serment... (cf. *ib.*, II, 4, 23, 50; 24, 53; 27, 62).

REMARQUE. — On observera toutefois :

1° Que la plupart du temps le sens permet également l'une ou l'autre construction.

Ex. : T.-LIVE, IX, 4, 8 : **patrem meum... sæpe audi vi memorantem** (= cum memoraret) **se in Capitolio unum non fuisse auctorem senatui redimendæ auro a Gallis civitatis** (à côté de : TER., *Andr.*, 858 sq. : **illum audi vi dicere Glycerium se scire civem esse Atticam**). Cf. TER., *Eun.*, 967 : **ecce autem video rure redeuntem senem et ibid.**, 918 sq. : **virum bonum, eccum, Parmenonem incedere | video**.

2° Qu'on trouve la proposition infinitive employée dans des cas où, d'après la règle donnée ci-dessus, on attendrait le *participe*.

Ex. : PLAUTE, *Rud.*, 43 sq. : **eam vidit ire e ludo fidicinio domum, amare accepit** (le sens est : il la vit qui revenait).

Cet emploi irrégulier de l'infinitif était peut-être une particularité du latin populaire, puisqu'on le retrouve en français : je l'ai vue revenir².

612. — *En grec*, le participe se construit aussi comme attribut se rapportant au complément.

1° Après les verbes signifiant montrer : **δεικνύειν** (ἀποδεικνύειν, ἐπιδεικνύειν), δηλοῦν, ἀποφαίνειν, montrer, révéler, prouver; ἐλέγχειν (ἐξελέγχειν), convaincre.

Ex. : XÉN., *Mém.*, III, 9, 11 : **ἐν ταλασίῃ τὰς γυναῖκας ἐπεδείκνυεν ἀρχούσας τῶν ἀνδρῶν διὰ τὸ τὰς μὲν εἰδέναι ὅπως χρὴ ταλασιουργεῖν, τοὺς δὲ μὴ εἰδέναι**. — DÉM., XXIX, 5 : **ἐπιδείξω δὲ τοῦτον οὐ μόνον ὁμολογηκότα εἶναι τὸν Μιλίαν ἐλεύθερον**.

1. Voyez R. KÜHNER, *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, § 127, 4 (p. 519) et comparez avec la règle que nous donnons ici.

2. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 470, n. 1.

XÉN., *Mém.*, IV, 8, 11 : Σωκράτης ικανὸς ἦν ἄλλους δοκιμάσαι τε καὶ ἁμαρτάνοντας ἐξελέγξαι καὶ προτρέψασθαι ἐπ' ἀρετὴν καὶ καλοκάγαθίαν. Etc.

REMARQUE. — Ces verbes peuvent naturellement se construire aussi avec une proposition complétive introduite par ὅτι ou par ὥς (cf. ci-dessus, § 427 et § 481).

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 9, 7 : Κύρος ἐπέδειξεν αὐτὸν ὅτι περὶ πλείστου ποιοῖτο, εἴ τῳ σπείσαιτο καὶ εἴ τῳ σύνθοιτο καὶ εἴ τῳ ὑπόσχοιτό τι, μὴδὲν ψεύδεσθαι. Etc.

2° Après les verbes signifiant représenter : ποιεῖν, représenter, mettre en scène (sur le théâtre ou dans un ouvrage) ; τίθεναι, supposer.

Ex. : ISOCR., IX, 9 : **πλησιάζοντας τοὺς θεοὺς τοῖς ἀνθρώποις οἰόντες τοῖς ποιηταῖς ποιῆσαι καὶ διαλεγομένους καὶ συναγωνιζομένους οἷς ἂν βουλευθῶσιν.** — DÉM., XXIII, 76 : (αὐτὸν) **θήσω ἀδικοῦντα.** Etc.¹.

613. — *En latin*, on trouve *facere* construit avec un complément accompagné d'un participe présent pour signifier représenter, mettre en scène quelqu'un comme faisant telle ou telle chose, tandis que construit avec une proposition infinitive il signifie ordinairement supposer que (cf. ci-dessus, p. 626, n. 2)².

Ex. : CIC., *Tusc.*, V, 39, 115 : **Polyphemum Homerus... cum ariete... colloquentem facit ejusque laudare fortunas**, Homère *représente* Polyphème causant avec son bélier et il *suppose* qu'il le félicite de son sort.

REMARQUE. — Toutefois, même quand *facere* signifie représenter, mettre en scène, il peut être aussi construit avec une proposition infinitive, surtout quand le verbe doit être au *parfait* ou au *passif* (deux cas pour lesquels le participe fait défaut).

Ex. : TER., *Heaut.*, 31 sq. : **qui nuper fecit servo currenti in via | decesse** (= *decessisse*) **populum.** — VIRGILE, *Én.*, VIII, 630 sq. : **fecerat et viridi fetam Mavortis in antro | procubuisse lupam** (= *lupam fecerat quæ procubuerat*). — PLINÉ L'ANCIEN, *Hist. nat.*, XXXIV, § 59 : **fecit** (le peintre a représenté) ... **Libyn puerum tenentem tabellam**, etc. ; item **Apollinem, serpentemque ejus sagittis confici**³.

1. Quand τίθημι signifie « supposer que » on peut le construire avec l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.

Ex. : PLATON, *Lois*, 677 c : **Θῶμεν δὲ τὰς πόλεις ἐν τῷ τότε χρόνῳ διατρίβεσθαι** (cf. *Phédon*, 93 c ; *Parmen.*, 133 c, etc.).

Il en est de même de ποιεῖν, qui, signifiant « admettre que, supposer que... » peut être construit non seulement avec le participe, mais encore avec un infinitif accompagné d'un accusatif sujet (cf. XÉN., *An.*, V, 7, 9 : **ποιῶ δ' ὅμᾳς ἐξαπατηθέντας ὅπ' ἐμοῦ ἦσαν εἰς Φᾶσιν**).

2. En effet *facere*, « supposer que... » rentre dans la catégorie des verbes signifiant « croire » et se construit de même ; même observation pour *efficere* signifiant « démontrer que... ».

3. Dans les exemples de Cicéron qu'on cite quelquefois, *facio* signifie « supposer ».

Cf. CIC., *de Nat. deor.*, I, 18, 49 : **Plato construi a deo atque ædificari mundum facit.** *De opt. gen. orat.*, 6, 17 : **Isocratem Plato admirabiliter in Phædro laudari facit a Socrate.** Etc.

Voy. R. KÜHN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 319 sq. et O. RIEMANN, *Synt. lat.*, p. 468, n. 2 (2^e éd.).

614. — *En grec, quand l'objet des verbes énumérés ci-dessus (§ 612) en est en même temps le sujet, on ne l'exprime pas et le participe se met au nominatif.*

Ex. : THUC., I, 21, 2 : καὶ ὁ πόλεμος οὗτος... **δηλώσει** **μείζων γεγεννημένος** αὐτῶν (= ὅτι μείζων γεγέννηται). V, 9, 7 : ἐγὼ **δείξω** οὐ παραινέσαι οἷός τε **ὦν** μᾶλλον τοῖς πέλαις ἢ αὐτὸς ἐργῶ ἐπεξελθεῖν. — ANDOCIDE, IV, 14 : **'Αλκιβιάδης ἐδήλωσε** τῶν νόμων **καταφρονῶν**. — LYCURGUE, c. *Leocr.*, 50 : οἱ **'Αθηναῖοι φανερὸν ἐποίησαν** οὐκ ἰδίᾳ **πολεμοῦντες**, ἀλλ' ὑπὲρ κοινῆς ἐλευθερίας **προκινδυνεύοντες**. Etc.

615. — Se construisent aussi *en grec* avec un participe se rapportant au complément, les verbes **εὑρίσκειν**, trouver; **καταλαμβάνειν**, surprendre; **παραλαμβάνειν**, prendre sur le fait, et en général ceux qui signifient trouver, surprendre quelqu'un dans tel ou tel état ou au milieu de telle ou telle action.

Ex. : HOM., II, I, 498 : **εὔρεν δ' εὐρύοπα Κρονίδην ἄτερ ἡμενον** ἄλλων. — THUC., II, 6, 3 : ὁ δὲ κῆρυξ ἀφικόμενος **ἤυρε** τοὺς ἀνδρας **διεφθαρμένους**. I, 59, 2 : αἱ δὲ τριάκοντα νῆες... **καταλαμβάνουσι τὴν Ποτίδαιαν καὶ τὰλλα ἀφεστηκότα**.

REMARQUE. — Quand **εὑρίσκειν** signifie trouver, découvrir (par la réflexion) que, il peut se construire soit avec une proposition infinitive, soit avec le participe.

Ex. : HÉR., I, 79 : **εὔρισκε** **πρῆγμα** οἱ **εἶναι** (sibi opus esse) **ἐλαύνειν** ἐπὶ τὰς Σάρδεις (cf. I, 125 ; VII, 12 ; PLAT., *Lois*, 699 b, etc.).

HÉR., I, 5 : διὰ τὴν Ἰλίου ἄλωσιν **εὔρισκουσι** **ἐοῦσαν** τὴν ἀρχὴν τῆς ἔχθρης.

Mais la construction avec le participe est plus ordinaire, à ce qu'il semble.

616. — Il est rare que des verbes signifiant dire ou croire soient construits avec un participe attribut comme les verbes qui ont été énumérés §§ 609-615.

Toutefois le verbe **ἀγγέλλειν** peut être suivi de l'accusatif et du participe, quand on veut marquer expressément que la nouvelle annoncée *est réelle*¹.

1. La construction des autres verbes signifiant « dire » ou « croire » avec l'accusatif et le participe est une construction poétique dont on trouve de rares exemples en prose.

Ex. : HOM., *Od.*, XXIII, 2 : (ἀνεβήσεται) **θεσποίνῃ ἐρέουσα** (= ἀγγελοῦσα) **φίλον πόσιν ἔνδον ἰόντα**. — SOPH., *Œd. R.*, 463 sq. : τίς ὄντιν' ἅ θεσπιέπεια Δελφίς **εἶπε** πέτρα | ἄρρητ' ἄρρητων **τελέσαντα** φοινίσαι χερσίν ; — PLAT., *Gorg.*, 481 c : πότερόν σε **φῶμεν** νυνὶ **σπουδάζοντα** ἢ **παίζοντα** ;

Quant à l'impératif **νόμιζε**, il est quelquefois pris comme synonyme de **εἰ** (soit) et construit de même :

Ex. : PLAT., *Rep.*, 450 a : ἀμέλει, ἔφη ὁ Θρασύμαχος, **πᾶσι ταῦτα δεδογμένα** ἡμῖν **νόμιζε**, ὦ Σώκρατες. — XEN., *An.*, VI, 6, 24 : **νόμιζε** δ', ἐὰν ἐμὲ νῦν ἀποκτείνῃς, δι' ἄνδρα δειλόν τε καὶ πονηρὸν ἄνδρα ἀγαθὸν ἀποκτείνων.

XEN., *Mém.*, IV, 8, 11 : Σωκράτης ἱκανὸς ἦν ἄλλους δοκιμάσαι τε καὶ ἁμαρτάνοντας ἐξελέγχει καὶ προτρέψασθαι ἐπ' ἀρετὴν καὶ καλοκἀγαθίαν. Etc.

REMARQUE. — Ces verbes peuvent naturellement se construire aussi avec une proposition complétive introduite par ὅτι ou par ὥς (cf. ci-dessus, § 427 et § 481).

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 9, 7 : Κύρος ἐπέδειξεν αὐτὸν ὅτι περὶ πλείστου ποιοῖτο, εἴ τῳ σπείσαιο καὶ εἴ τῳ σύνθοιτο καὶ εἴ τῳ ὑπόσχοιτό τι, μηδὲν ψεύδεσθαι. Etc.

2° Après les verbes signifiant représenter : ποιεῖν, représenter, mettre en scène (sur le théâtre ou dans un ouvrage); τιθέναι, supposer.

Ex. : ISOCR., IX, 9 : πλησιάζοντας τοὺς θεοὺς τοῖς ἀνθρώποις οἰόντες τοῖς ποιηταῖς ποιῆσαι καὶ διαλεγομένους καὶ συναγωνιζομένους οἷς ἂν βουληθῶσιν. — DÉM., XXIII, 76 : (αὐτὸν) θήσω ἀδικοῦντα. Etc.¹.

613. — En latin, on trouve *facere* construit avec un complément accompagné d'un participe présent pour signifier représenter, mettre en scène quelqu'un comme faisant telle ou telle chose, tandis que construit avec une proposition infinitive il signifie ordinairement supposer que (cf. ci-dessus, p. 626, n. 2)².

Ex. : CIC., *Tusc.*, V, 39, 115 : *Polyphemum Homerus... cum ariete... colloquentem facit ejusque laudare fortunas*, Homère représente Polyphème causant avec son bélier et il suppose qu'il le félicite de son sort.

REMARQUE. — Toutefois, même quand *facere* signifie représenter, mettre en scène, il peut être aussi construit avec une proposition infinitive, surtout quand le verbe doit être au parfait ou au passif (deux cas pour lesquels le participe fait défaut).

Ex. : TER., *Heaut.*, 31 sq. : qui nuper fecit servo currenti in via | decesse (= decessisse) populum. — VIRGILE, *En.*, VIII, 630 sq. : fecerat et viridi fetam Mavortis in antro | procubuisse lupam (= lupam fecerat quæ procubuerat)³. — PLIN L'ANCIEN, *Hist. nat.*, XXXIV, § 59 : fecit (le peintre a représenté) ... Libyn puerum tenentem tabellam, etc. ; item Apollinem, serpentemque ejus sagittis confici³.

1. Quand τίθμι signifie « supposer que » on peut le construire avec l'infinitif accompagné d'un accusatif sujet.

Ex. : PLATON, *Lois*, 677 c : Θῶμεν δὲ τὰς πόλεις ἐν τῷ τότε χρόνῳ διαρθεῖν (cf. *Phédon*, 93 c ; *Parmen.*, 133 c, etc.).

Il en est de même de ποιεῖν, qui, signifiant « admettre que, supposer que... » peut être construit non seulement avec le participe, mais encore avec un infinitif accompagné d'un accusatif sujet (cf. XEN., *An.*, V, 7, 9 : ποιεῖν δ' ὅμῃς ἐξαπατηθέντας ὅπ' ἐμοῦ ἤκειν εἰς Φᾶσιν).

2. En effet *facere*, « supposer que... » rentre dans la catégorie des verbes signifiant « croire » et se construit de même ; même observation pour *efficere* signifiant « démontrer que... ».

3. Dans les exemples de Cicéron qu'on cite quelquefois, *facio* signifie « supposer ».

Cf. CIC., *de Nat. deor.*, I, 18, 49 : Plato construi a deo atque ædificari mundum facit. *De opt. gen. orat.*, 6, 17 : Isocratem Plato admirabiliter in Phædro laudari facit a Socrate. Etc.

Voy. R. KIRCHER, *ausf. Grammat. der lat. Spr.*, t. II, p. 319 sq. et O. RIEMANN, *Synt. lat.*, p. 464, n. 2 (2^e éd.).

614. — *En grec*, quand l'objet des verbes énumérés ci-dessus (§ 612) en est en même temps le *sujet*, on ne l'exprime pas et le participe se met au nominatif.

Ex. : THUC., I, 21, 2 : καὶ ὁ πόλεμος οὗτος... δηλώσει μείζων γεγεννημένος αὐτῶν (= ὅτι μείζων γεγένηται). V, 9, 7 : ἐγὼ δείξω οὐ παραινέσαι οἷός τε ὦν μᾶλλον τοῖς πέλας ἢ αὐτὸς ἔργῳ ἐπεξελεῖν. — ANDOCIDE, IV, 14 : Ἀλκιβιάδης ἐδήλωσε τῶν νόμων καταφρονῶν. — LYCURGUE, c. Leocr., 30 : οἱ Ἀθηναῖοι φανερόν ἐποίησαν οὐκ ἰδίᾳ πολεμοῦντες, ἀλλ' ὑπὲρ κοινῆς ἐλευθερίας προκινδυνεύοντες. Etc.

615. — Se construisent aussi *en grec* avec un participe se rapportant au complément, les verbes εὐρίσκειν, trouver; καταλαμβάνειν, surprendre; φῶρξιν, prendre sur le fait, et en général ceux qui signifient trouver, surprendre quelqu'un dans tel ou tel état ou au milieu de telle ou telle action.

Ex. : HOM., II, I, 498 : εὗρεν δ' εὐρύοπα Κρονίδην ἄτερ ἡμενον ἄλλων. — THUC., II, 6, 3 : ὁ δὲ κῆρυξ ἀφ' ἰκόμενος ἤδυρε τοὺς ἄνδρας διεφθαρμένους. I, 59, 2 : αἱ δὲ τριάκοντα νῆες... καταλαμβάνουσι τὴν Ποτίδαιαν καὶ τὰλλα ἀφестηκότα.

REMARQUE. — Quand εὐρίσκειν signifie trouver, découvrir (par la réflexion) que, il peut se construire soit avec une proposition infinitive, soit avec le participe.

Ex. : HÉR., I, 79 : εὗρισκε προηγά οἱ εἶναι (sibi opus esse) ἐλαύνειν ἐπὶ τὰς Σάρδεις (cf. I, 125; VII, 12; PLAT., Lois, 699 b, etc.).

HÉR., I, 5 : διὰ τὴν Ἰλίου ἄλωσιν εὐρίσκουσι εὖσαν τὴν ἀρχὴν τῆς ἔχθρης.

Mais la construction avec le participe est plus ordinaire, à ce qu'il semble.

616. — Il est rare que des verbes signifiant dire ou croire soient construits avec un participe attribut comme les verbes qui ont été énumérés §§ 609-615.

Toutefois le verbe ἀγγέλλειν peut être suivi de l'accusatif et du participe, quand on veut marquer expressément que la nouvelle annoncée est *réelle*¹.

1. La construction des autres verbes signifiant « dire » ou « croire » avec l'accusatif et le participe est une construction poétique dont on trouve de rares exemples en prose.

Ex. : HOM., Od., XXIII, 2 : (ἀνεβήσεται) δεσποίνῃ ἑρέουσα (= ἀγγελοῦσα) φίλον πόσιν ἔνδον ἰόντα. — SOPH., Œd. R., 463 sq. : τίς ὄντιν' ἄ θεσπίεπεια Δελφίς εἶπε πέτρα | ἄρρητ' ἄρρητων τελέσαντα φοινίσαι χερσίν; — PLAT., Gorg., 481 c : πότερόν σε φῶμεν νυνὶ σπουδάζοντα ἢ παίζοντα;

Quant à l'impératif νόμιζε, il est quelquefois pris comme synonyme de εὐ ἴσθι et construit de même :

Ex. : PLAT., Rép., 450 a : ἀμέλει, ἔφη ὁ Θρασύμαχος, πᾶσι ταῦτα δεδομένα ἡμῖν νόμιζε, ὦ Σώκρατες. — XEN., An., VI, 6, 24 : νόμιζε δ' ἐάν ἐμὲ νῦν ἀποκτείνῃς, δι' ἄνδρα δειλὸν τε καὶ πονηρὸν ἄνδρα ἀγαθὸν ἀποκτείνων.

Ex. : Xén., *An.*, II, 3, 19 : ταῦτα δὲ γνούς ἡτούμην βασιλέα, λέγων αὐτῷ ὅτι δικαίως ἂν μοι χαρίζοιτο, ὅτι αὐτῷ **Κυρόν τε ἐπιστρατεύοντα** πρῶτος **ἡγγεῖλα** καὶ βοήθειαν ἔχων ἅμα τῇ ἀγγελίᾳ ἀρικόμην. *Hell.*, VII, 5, 10 : **ἐξήγγεῖλε** τῷ Ἀγησιλάῳ **προσιὼν τὸ στρατεύμα**¹. Etc.

617. — Le passif des verbes énumérés aux §§ 609, 612 et 615 se construit personnellement et, en ce cas, le participe de l'attribut s'accorde avec le sujet de la proposition auquel il se rapporte naturellement.

Ex. : THUC., I, 124, 1 : **γνωσθισόμεθα** (on apprendra que nous...) **ἔνυελ-θόντες** μέν, ἀμύνεσθαι δὲ οὐ **τολμῶντες**. — EUR., *Hipp.*, 435 : νῦν δ' **ἐννοοῦμαι** φαῦλος οὔσα. — PLAT., *Apol.*, 29 c : ἐὰν **ἀλῶς** (si l'on te *surprend*)² ἔτι τοῦτο **πράττων**, ἀποθανεῖ. — Xén., *An.*, III, 5, 2 : **νομαὶ** πολλαὶ βοσκημάτων **διαβιδαζόμεναι** εἰς τὸ πέραν τοῦ ποταμοῦ **κατελήφθησαν**. *Mém.*, I, 7, 2 : εὐθύς **ἐλεγχθήσεται** γελοῖος ὢν. *Hell.*, IV, 3, 13 : ἔλεγεν ὡς **ἀγγέλλοιτο** ὁ Πείσανδρος **τετελευτηκώς**. DEM., III, 4 : **ἀπηγγέλθη** Φίλιππος ὑμῖν Ἡραίων **τείχος πολιορκῶν**. Etc.

REMARQUE. — L'emploi de cette construction n'était pas inconnu à la langue latine.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, VII, 30, 1 : **quo mortuo nuntiato** (qui est pour **quem mortuum esse cum esset nuntiatum**).

Cela étant, on peut se demander quelle est au juste la valeur du participe dans des phrases comme celles-ci :

Ex. : CIC., *p. Mil.*, 25, 67 : **omnia invidiose ficta comperta sunt**. — CÉS., *de Bell. civ.*, I, 62, 3 : **pons in Hiberno prope effectus nuntiabatur**.

Esse est-il sous-entendu avec le participe et doit-on dire que **omnia comperta sunt, pons nuntiabatur** sont construits avec l'infinitif (cf. ci-dessus, § 565, 2°, b, p. 629) ? Ou bien la proposition infinitive n'est-elle pas plutôt remplacée ici par une proposition participiale jouant le rôle d'une véritable proposition *complétive*³ ?

618. — Bien que l'omission du participe d'εἰμὶ employé comme attribut se rapportant au complément du verbe principal ne soit pas en général autorisée par l'usage, cependant on en trouve *quelquefois* des exemples qu'on peut rapprocher de ceux qui ont été indiqués ci-dessus (p. 664, REM. V).

1. L'infinitif προσιέναι ne serait pas possible ici, parce que l'approche des ennemis est certaine. Mais s'il s'agissait de marquer que l'on ne sait pas encore si l'événement est certain, il faudrait employer l'infinitif.

Ex. : Xén., *Cyr.*, I, 5, 30 : ὁ Ἀσσύριος εἰς τὴν χώραν **ἐμβάλλειν** ἀγγέλλεται.

2. Le verbe ἀλίσκεσθαι peut servir de passif aux verbes signifiant « surprendre, convaincre de... ».

3. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 264, REM. II.

EX. : EUR., *Hec.*, 423 : ἄγγελλε πασῶν ἀθλιωτάτην ἐμέ (s.-ent. οὖσαν).
 — SOPH., *OEd. à Col.*, 1210 : σὺ δὲ σῶς ἴσθι (s.-ent. ὦν). —
 ARIST., *Nuées*, 124 : ἀλλ' οὐ περιόφεται μ' ὁ θεὸς ἀνιππον
 (s.-ent. ὄντα). — DÉM., IV, 18 (cf. IV, 41) : εἰδὼς εὐτρεπεῖς
 ὑμᾶς (s.-ent. ὄντας). XVIII, 211 : καταλαμβάνομεν Φιλίππου
 παρόντας πρέσβεις καὶ τοὺς μὲν ἡμετέρους φίλους ἐν φόβῳ
 (s.-ent. ὄντας), τοὺς δ' ἐκείνου θρασεῖς. Etc.

III. — PARTICIPE ABSOLU.

619. — Définition. — Quand le participe ne se rapporte ni au sujet ni au complément du verbe principal, il se met en grec au *génitif* ou (dans certains cas) à l'*accusatif*, et en latin à l'*ablatif*. On dit alors qu'il est *absolu*, parce qu'il ne dépend grammaticalement d'aucun des termes essentiels de la phrase.

REMARQUE. — En latin, c'est peut-être à l'*ablatif* de *temps* (cf. ci-dessus, § 171 et § 173) qu'il faut rattacher la construction de l'*ablatif absolu*, bien que dans certains cas il puisse se rattacher à l'*ablatif d'accompagnement* (§ 180).

Quant au *génitif absolu*, en grec, il pourrait aussi se rattacher au *génitif de temps* (§ 137), puisque le plus souvent une proposition au *génitif absolu* sert à déterminer le *moment* où a lieu l'action signifiée par la proposition principale.

Enfin, l'*accusatif absolu* paraît être un cas particulier de l'*accusatif adverbial* (§ 75).

620. — Génitif absolu¹. — Construit au *génitif absolu*, le participe grec exprime ordinairement une circonstance de temps, mais peut aussi signifier une circonstance de cause ou remplacer une proposition soit conditionnelle, soit concessive.

EX. : HOM., *Il.*, I, 88 : οὗ τις ἐμεῦ ζῶντος σοὶ βαρείας χεῖρας ἐποίσει.
 — ISOC., III, 60 : οἷάπερ παρόντος ἐμοῦ λέγετε, τοιαῦτα καὶ
 περὶ ἀπόντος φρονεῖτε². IX, 56 : ταῦτ' ἐπράχθη Κόνωνος
 μὲν στρατηγούντος, Εὐαγόρου δὲ τοῦτο παρασχόντος
 καὶ τῆς δυνάμεως τὴν πλείστην παρασκευάσαντος.

DÉM., IV, 2 : οὔτε μικρόν οὔτε μέγα οὐδὲν τῶν δεόντων ποιούντων
 ὑμῶν κακῶς ἔχει τὰ πράγματα³.

1. Voy. GOODWIN, *ouv. cité*, §§ 847-850 ; et cf. SPIEKEB, *the Genitive Absolute in the Attic Orators* (Am. Journ. of Philology, VI, p. 310-343).

2. Remarquez la construction suivante :

THUC., IV, 20, 3 : πολεμοῦνται ἀσφῶς ὀποτέρων ἀρξάντων, « aujourd'hui ils supportent la guerre, sans savoir qui l'a provoquée ».

3. Souvent le participe causal au *génitif absolu* est accompagné de ἄτε ou de ὥς employé comme il a été dit ci-dessus (p. 678, b).

EX. : XÉN., *Hell.*, IV, 5, 10 : ἄτε ἀήθους τοῖς Λακεδαιμονίοις γεγεννημένης τῆς τοιαύτης συμφορᾶς, πολὺ πένθος ἦν. Cyr., III, 1, 9 : ἐρώτα ὁ τι βούλει ὥς τάληθ' ἐροῦντος (s.-e. ἐμοῦ). — ISOCR., VI, 86 : ἐγὼ τούτους εἰρήκα τοὺς λόγους οὐκ ὥς οὐδεμιᾶς ἄλλης ἐνούσης ἐν τοῖς πράγμασι σωτηρίας, ἀλλὰ βουλόμενος.

EUR., *Protésilas*, fr. 2 : δύοιν λεγόντοιν **θατέρου θυμουμένου** |
ὁ μὴ ἀντιτείνων τοῖς λόγοις σοφώτερος. — THUC., I, 10, 2 :
Ἀθηναίων δὲ τὸ αὐτὸ τοῦτο **παθόντων**, διπλάσιαν ἂν τὴν
δύναμιν εἰκάζεσθαι (οἶμαι).

DÉM., XXXII, 14 : ἀφίκετο δεῦρο τὸ πλοῖον, γνόντων τῶν
Κεφαλλήνων (parce que les Céphalléniens avaient décidé) **ἀντι-
πράττοντος** τοῦτου (bien que celui-ci s'opposât)¹ ...καταπλεῖν.

REMARQUES. — I. Contrairement à ce qui a lieu en latin pour l'ablatif (cf. ci-après. § 622, REM.), on ne construit pas en grec (du moins en prose²) un adjectif au génitif absolu avec ὄντος sous-entendu.

Dans des cas comme Θεμιστοκλέους ἄρχοντος, le mot ἄρχοντος doit être considéré comme un participe.

Au latin Cicerone consule correspond Κικέρωνος ὑπατεύοντος, ou ἐπὶ Κικέρωνος ὑπάτου.

Les adjectifs ἐκὼν et ἄκων sont considérés comme des participes.

Ex. : PLAT., *Crit.*, 52^ρ : ἐξ ἦν σοι ὅπερ νῦν ἀκούσης τῆς πόλεως ἐπιχειρεῖς, τότε ἐκούσης ποιῆσαι.

II. Le génitif absolu se rencontre souvent sans sujet exprimé :

1° Quand la suite des idées permet de suppléer facilement ce sujet.

Ex. : XÉN., *An.*, I, 2, 17 : θᾶπτον **προϊόντων** (s.-ent. αὐτῶν), σὺν κραυγῇ δρόμος ἐγένετο.

(Avec οὕτως ἔχοντος, οὕτως ἐχόντων on sous-entend τοῦ πράγματος, τῶν πραγμάτων.)

2° Quand le sujet est indéterminé.

Ex. : ARISTOTE : *Écon.*, 6 : οὐχ οἶόντε μὴ καλῶς **ὑποδεικνύοντος** (s.-ent. τινός) καλῶς μιμεῖσθαι³.

III. Avec les participes passifs des verbes signifiant annoncer (ἀγγελθέντων, ἀγγελθέντος, etc.), la proposition subordonnée qui indique ce qui fut annoncé, etc., joue par rapport au participe absolu le rôle de sujet.

Ex. : THUC., I, 116, 3 : Περικλῆς δὲ λαβὼν ἐξήκοντα ναῦς ἀπὸ τῶν ἐφορμουσῶν ὤχετο κατὰ τάχος ἐπὶ Καύνου καὶ Καρίας, **ἐσαγγελθέντων** ὅτι Φοίνισσαι νῆες ἐπ' αὐτοὺς πλέουσιν. I, 74, 1 : σαφῶς **δηλωθέντος** ὅτι ἐν ταῖς ναυσὶ τῶν Ἑλλήνων τὰ πράγματα ἐγένετο.

Toutefois, en pareil cas, c'est plutôt l'*accusatif absolu* (§ 621) que l'on emploie.

IV. La proposition au génitif absolu peut avoir le même sujet que la proposition principale :

Ex. : THUC., III, 13, 6 : **βοηθησάντων** ὑμῶν προθύμως πόλιν προσλήψεσθε,

1. On ajoute ordinairement καίπερ au participe ainsi employé :

Ex. : XÉN., *An.*, II, 3, 23 : διαπεπραγμένος ἦκε **καίπερ** πάνυ πολλῶν ἀντιλεγόντων. Etc.

2. En poésie, on trouve, par exemple, ὑψηλῆτος οὐδενός (SOM., *Œd. d. Col.*, 1588 ; cf. *Œd. R.*, 966, 1260, etc.). Voy. KATZKE, *Gr. Sprachlehre*, § 47, 4. 6.

3. Remarquez cette phrase de Thucydide, I, 7, 1 : τῶν δὲ πόλειων ὅσαι μὲν νεώτατα ἐκίσθησαν καὶ ἤδη πλοῦμωτέρων ὄντων..., dans laquelle πλοῦμωτέρων est au neutre avec sujet indéterminé : « lorsqu'il y eut plus de facilité à naviguer ».

ou se rapporter à un mot qui joue le rôle de complément dans la proposition principale.

Ex. : XÉN., *Anab.*, V, 2, 24 : **μαχομένων δὲ αὐτῶν καὶ ἀπορουμένων θεῶν τις αὐτοῖς μηχανὴν σωτηρίας δίδωσιν** (cf. I, 4, 12). Etc.

Cette anomalie se rencontre surtout quand la proposition au génitif absolu précède la proposition principale¹.

621. — Accusatif absolu. — Au lieu du génitif absolu on trouve en grec l'accusatif absolu :

1° Dans des expressions *impersonnelles* en apparence, mais ayant en réalité pour *sujet* logique une *proposition subordonnée à l'infinitif* dont l'addition est nécessaire pour déterminer le sens de l'expression (cf. § 620, REM. III). Dans ce cas, l'emploi de l'accusatif absolu est *en général* obligatoire. Ces expressions sont : ἐξόν, παρόν, alors qu'il est (était, sera) permis, possible de... ; δέον, προσήκον, πρέπον, alors qu'il faut (qu'il fallait, qu'il faudra)... ou alors qu'il est (etc.) convenable de... — δοκοῦν, puisqu'il parait bon de ; δόξαν, après qu'on eût résolu de — les participes parfaits passifs δεδογμένον, puisqu'on a résolu de... ; προσταχθέν, εἰρημένον, alors que, puisqu'on a prescrit de..., etc ; de même les adjectifs neutres δυνατόν, ἀδύνατον, δίκαιον, etc., accompagnés de ὄν, alors qu'il est (qu'il était, qu'il sera) possible, impossible, raisonnable, juste, etc., de faire (ceci ou cela).

Ex. : Eur., *Iph. en Taur.*, 688 : ἀπλᾶς δὲ λύπας **ἐξόν** (s.-ent. φέρειν), οὐκ οἶσω διπλᾶς. — Hérodote, V, 49 : **παρέχον** δὲ τῆς Ἀσίης πάσης ἄρχειν εὐπετέως, ἄλλο τι αἰρήσεσθε ; — Thuc., I, 120, 3 : εὖ δὲ **παρασχόν** ἐκ πολέμου πάλιν ξυμβῆναι (= ἦν δὲ τοῦτο [c.-à-d. τὸ πάλιν ξυμβῆναι] καλῶς ἔχον αὐτοῖς τύχη). I, 125, 2 : **δεδογμένον** δὲ αὐτοῖς, εὐθύς... ἀδύνατα ἦν ἐπιχειρεῖν ἀπαρασκεύοις οὖσιν. V, 30, 2 : **εἰρημένον** κύριον εἶναι ὅτι ἂν τὸ πλῆθος τῶν ξυμμάχων ψηφίσσεται (cf. V, 56). VII, 44, 5 : **παρεκελεύοντό τε, ἀδύνατον ὄν** ἐν νυκτὶ ἄλλω τῷ σημῆναι². — PLAT., *Alcib.*, 115 b : οἱ δ' οὐ βοηθήσαντες **δέον**

1. Il est en effet plus rare de trouver des phrases comme celle-ci :

Thuc., III, 22, 1 : προσέμειξαν τῷ τείχει λαθόντες τοὺς φύλακας, ἀνὰ τὸ σκοτεινὸν οὐ προῖδόντων αὐτῶν.

2. Remarquez la phrase suivante :

Thuc., I, 2, 2 : τῆς γὰρ ἐμπορίας οὐκ οὔσης οὐδ' ἐπιμεινόντες ἀδεῶς ἀλλήλοις οὔτε κατὰ γῆν οὔτε διὰ θαλάσσης, νεμόμενοί τε τὰ αὐτῶν ἕκαστοι ὅσον ἀποζῆν καὶ περὶ οὐσίαν χρημάτων οὐκ ἔχοντες οὐδὲ γῆν φυτεύοντες, **ἄδελον ὄν** ὁπότε τις ἐπιθῶν, καὶ ἀτειχίστων ἅμα ὄντων (cf. ci-dessus, p. 696, n. 3), ἄλλος ἀραιρήσεται, τῆς τε καθ' ἡμέραν ἀναγκαίου τροφῆς πανταχοῦ ἂν ἡγούμενοι ἐπικρατεῖν, οὐ χαλεπῶς ἀπανίσταντο,

dans laquelle ἄδελον ὄν explique ce qui précède et particulièrement οὐδὲ γῆν φυτεύοντες. On voit de plus réunies ici les diverses constructions du participe grec employé pour exprimer les circonstances (*temps, cause, etc.*) d'une action principale. Si la phrase parait longue et embarrassée,

ὕγιεις ἀπῆλθον. — Xén., *Cyr.*, II, 2, 20 : ἔγωγ', ἔφη ὁ Κύρος, οἶμαι ἅμα μὲν συναγορευόντων ἡμῶν, ἅμα δὲ καὶ αἰσχροὺς ὄν τὸ ἀντιλέγειν¹ κτλ. VI, 1, 26 : ἀντιπαρεσκευάζετο ἔρρωμένως, ὥς μάχης ἐτι δεήσον². VIII, 5, 28 : συνδόξαν τῷ πατρὶ καὶ τῇ μητρὶ, γαμῆι τὴν Κυαξάρου θυγατέρα. *Hell.*, II, 4, 1 : οἱ δὲ τριάκοντα, ὥς ἔξον ἤδη αὐτοῖς τυραννεῖν ἀδεῶς, προείπον κτλ. — Dēm., L, 12 : καὶ ἐνθὺνδε πάλιν, προσταχθέν μοι ὑπὸ τοῦ δήμου Μένωνα ἄγειν εἰς Ἑλλά-στοντον, ὥχόμεν. Etc.

On pourrait multiplier les exemples.

REMARQUES. — I. Le participe absolu τυχόν, s'il est arrivé que..., en cas que..., s'emploie adverbialement dans le sens de peut-être.

Ex. : Xén., *An.*, VI, 1, 20 : ὁ Ξενοφῶν ἐβούλετο ταῦτα (γ consentit), νομίζων τυχόν ἀγαθοῦ τινος ἢ αἰτίος τῇ στρατιᾷ γενέσθαι.

c'est que Thucydide ne pouvait pas posséder l'art de construire une période souple et dégagée : sa phrase eût été parfaitement claire, s'il avait mis en bonne place, de manière à les présenter en pleine lumière, parmi les circonstances principales, celles qui rendaient les émigrations faciles dans la Grèce primitive : 1° la pauvreté des habitants (περιουσίαν χρημάτων οὐκ ἔχοντες) et 2° l'assurance de trouver partout de quoi se suffire (τῆς τε καθ' ἡμέραν ἀναγκαίου τροφῆς πανταχοῦ ἂν ἵσχύμενοι ἐπικρατεῖν). Mais cette observation faite, on s'aperçoit qu'il s'est en général conformé à l'usage que la raison même conseillait aux écrivains et qui consistait, les circonstances principales étant exprimées à l'aide du participe construit comme apposition ou comme attribut, à marquer au moyen du participe absolu les circonstances accessoires ou plus exactement celles qui donnent la raison des circonstances principales. C'est ce qu'on voit, par exemple, pour les mots τῆς ἐμπορίας οὐκ οὔσης qui expliquent οὐδ' ἐπιμυγνόντες ἀλλήλοις, pour ἀτειχίστων ἅμα ὄντων à côté de ἐπελθὼν τις et pour ἀδελφον ὄν, explication des mots οὐδὲ γῆν φυτεύοντες. Cette règle est particulièrement appliquée dans un passage comme celui-ci :

Xén., *An.*, I, 10, 6 : οἱ μὲν Ἕλληνες στραφέντες (circonstance de temps, circonstance principale déterminant l'action qui va suivre) παρεσκευάζοντο ὥς ταύτῃ προσιόντος (s.-ent. βασιλέως : « dans l'idée que le roi allait attaquer par là », circonstance de cause expliquant à la fois παρεσκευάζοντο et le participe qui suit) δεξιόμενοι (circonstance de but déterminant le verbe παρεσκευάζοντο et considérée comme circonstance principale).

Si les écrivains n'expriment pas toujours au moyen du participe absolu les circonstances *logiquement* accessoires, c'est que, comme on l'a vu dans tout ce qui précède, ils trouvent dans leur langue une grande liberté pour l'emploi du participe construit comme apposition ou comme attribut, et c'est aussi que certaines de ces circonstances accessoires ont une importance particulière qui permet de les assimiler à des circonstances principales. Ainsi, dans la phrase de Thucydide, les mots οὐδ' ἐπιμυγνόντες ἕκαστοι ἀλλήλοις et νεμόμενοί τε τὰ αὐτῶν οὐδὲ γῆν φυτεύοντες expriment bien *logiquement* des circonstances accessoires, puisqu'ils expliquent pourquoi les populations primitives de la Grèce étaient pauvres, mais ces circonstances ont une importance capitale aux yeux de Thucydide ; de là la construction qu'il leur a donnée. Enfin, quand il s'agit de cet auteur, il ne faut pas oublier qu'il recherche avant tout la variété des constructions et que cette recherche exclut souvent la netteté ; c'est pour cela, qu'après avoir exprimé au moyen du génitif absolu τῆς γὰρ ἐμπορίας οὐκ οὔσης une des raisons de la pauvreté des Grecs, il a eu l'air de reprendre la même idée, à l'aide du participe en apposition οὐδ' ἐπιμυγνόντες, tandis que dans sa pensée les mots τῆς γὰρ ἐμπορίας οὐκ οὔσης, « le commerce n'étant pas organisé comme il l'est aujourd'hui » expliquent οὐδ' ἐπιμυγνόντες ἀλλήλοις, « ils ne se mélaient pas les uns aux autres », « ils n'avaient pas de relations » : οὐδὲ ne doit pas faire illusion sur le rapport qui unit les deux propositions.

1. Cet emploi de l'infinifit précédé de l'article dépendant d'un participe absolu à l'accusatif est assez rare en grec. Cf. Xén., *Cyr.*, V, 1, 13 ; PLATON, *Rép.*, 521 a ; 604 c, etc. (GOODWIN, *our.* cité, § 852).

2. Remarquez cette construction, dans laquelle le participe neutre est accompagné de ὥς, « dans la pensée, dans la persuasion que... ». On trouve aussi quelquefois les participes neutres ἔξόν, δέον, etc., accompagnés de ὥσπερ, « comme si... ».

Ex. : Xén., *An.*, III, 1, 13 : ὅπως ἀμυνόμεθα οὐδεὶς παρασκευάζεται οὐδὲ ἐπιμελεῖται, ἀλλὰ κατακείμεθα ὥσπερ ἔξόν (« comme s'il nous était possible ») ἡσυχίαν ἄγειν.

II. Les participes neutres δέον, προσήκον, δόξαν, etc., peuvent être aussi employés *personnellement* avec un pronom neutre qui leur tient lieu de sujet.

En ce cas, on peut les mettre soit à l'accusatif, soit au génitif absolu; mais ce tour est relativement rare¹.

Ex.: THUC., V, 65, 3 : δ δέ, ἄλλο τι δόξαν ἐξαίφνης, πάλιν τὸ στρατεύμα ἀπῆγεν. — XÉN., *Hell.*, III, 2, 19 : δόξαντα ταῦτα² καὶ περανθέντα, τὰ στρατεύματα ἀπῆλθε. V, 2, 24 : δοξάντων τούτων ἐκπέμπουσιν οἱ Λακεδαιμόνιοι Εὐδαμίδα.

2° Avec des propositions participiales précédées de ὥς ou de ὥσπερ (cf. p. 678, b et p. 679, REM. II).

Ex.: XÉN., *Mém.*, I, 2, 20 : διὸ καὶ τοὺς υἱεῖς οἱ πατέρες ἀπὸ τῶν πονηρῶν ἀνθρώπων εἵργουσιν, ὥς τὴν μὲν τῶν χρηστῶν ὁμιλίαν ἄσκησιν οὖσαν τῆς ἀρετῆς, τὴν δὲ τῶν πονηρῶν καταλύσιν (s.-ent. οὖσαν). II, 3, 3 : οἱ δυνάμενοι... φίλους κτῶνται ὥς βοηθῶν δεόμενοι, τῶν δ' ἀδελφῶν ἀμελοῦσιν, ὥσπερ ἐκ πολιτῶν μὲν γιγνομένους φίλους, ἐξ ἀδελφῶν δὲ οὐ γιγνομένους. *Banq.*, 1, 11 : ἐκεῖνοι σιωπῇ ἐδεῖπνον, ὥσπερ τοῦτο ἐπιτεταγμένον αὐτοῖς ὑπὸ κρείττονός τινος. *ESCHINE*, III, 142 : ὥς τοὺς Βοιωτοὺς τὴν τῶν ὀνομάτων σύνθεσιν τῶν Δημοσθένους ἀγαπήσοντας. — DÉM., XIV, 14 : μέγιστον οὕτω διακεῖσθαι τὰς γνώμας ὑμῶν, ὥς ἕκαστον ἐχόντα προθύμως ὃ τι ἂν δέη ποιήσονται³. Etc.

622. — Ablatif absolu. — Les Latins construisent à l'ablatif absolu le participe que les Grecs mettent au génitif absolu.

REMARQUES. — I. Contrairement à ce qui a lieu en grec (cf. ci-dessus, § 620, REM. I), l'ablatif absolu peut s'employer en latin *sans qu'il y ait un participe exprimé* (on sous-entend, en pareil cas, l'idée du participe présent du verbe être).

Ex.: T.-LIVE, XXII, 25, 14 : *propediem effecturum* (s.-ent. se) *ut sciant homines bono imperatore* (quand il y a un bon général) *haud magni fortunam momenti esse*. — CIC., *p. Arch.*, 2, 3 : *tanto conventu hominum ac frequentia* (quand il y a une assemblée si nombreuse). *Id.*, *ibid.* : *hoc concursu hominum litteratissimorum* (quand il y a un tel concours de personnes si instruites), *hac vestra humanitate*. Etc.

1. Il est encore plus rare que le pronom neutre sujet de ces participes absolus soit remplacé par un substantif.

Ex.: ISÆN., V, 12 : προσήκον αὐτῷ τοῦ κλήρου μέρος ὅσον περ ἐμοί.

2. Notez qu'on dit aussi : δόξαν ταῦτα par une extension assez hardie de la règle τὰ ζῶα τρέχει.

Ex.: XÉN., *An.*, IV, 1, 13 : δόξαν ταῦτα (= ἐπεὶ ἔδοξε ταῦτα) ἐκέρυξαν οὕτω ποιεῖν.

3. Remarquez la phrase suivante :

DÉM., XIV, 15 : ὁρᾷτε γάρ, ὦ ἄνδρες Ἀθηναῖοι, ὅτι ὅσα μὲν πῶποθ' ἅπαντες ἐβουλήθητε καὶ μετὰ ταῦτα τὸ πράττειν αὐτὸς ἕκαστος ἑαυτῷ προσήκειν ἡγήσατο, οὐδὲν πῶποθ' ὑμᾶς ἐξέφυγεν, ὅσα δ' ἐβουλήθητε μὲν, μετὰ ταῦτα δ' ἀπεβλέψατε εἰς ἀλλήλους ὥς αὐτὸς μὲν ἕκαστος οὐ ποιήσων, τὸν δὲ πλεῖστον πράξοντα, οὐδὲν πῶποθ' ὑμῖν ἐγένετο.

Dans cette phrase ὥς ... πράξοντα est à l'accusatif absolu conformément à l'usage, mais αὐτὸς ... ποιήσων est au nominalif, parce qu'il a le même sujet que ἀπεβλέψατε.

II. Toutefois, c'est seulement à partir de T.-Live que l'emploi de l'ablatif absolu non accompagné d'un participe devient très libre.

A l'époque classique, dans l'usage *le plus ordinaire* de la bonne prose, cet emploi de l'ablatif absolu sans participe exprimé est restreint à un petit nombre de cas.

Il se rencontre surtout¹ :

1° Lorsque *le substantif* mis à l'ablatif est un des noms **adjutor, arbiter, auctor, deprecator** (Cés., *de Bell. Gall.*, I, 9, 2), **dux, judex, magister, præceptor, socius, testis**, ou un nom désignant l'âge, **puer, adulescentulus**, etc., ou encore un nom désignant une magistrature, **consul, prætor**, etc.

2° Lorsque *l'adjectif* mis à l'ablatif est **hic, ille, nullus, tantus, tot** (Cic., *in Verr.*, II, 4, 1, 1) ou un des qualificatifs **adversus, conscius, frequens, imprudens, incertus** (Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 32, 5; VII, 62, 6; *de Bell. civ.*, II, 32, 6, **incolumis, integer, invitus, nescius, propitius, recens, reliquus, salvus, secundus, superstes, vivus**.

3° Peut-être, lorsque l'adjectif mis à l'ablatif est au *superlatif* (Cic., *p. imp. Cn. Pomp.*, 10, 28; Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 40, 4; *de Bell. civ.*, I, 50, 2; III, 73, 3; 77, 2), au *comparatif* (Cés., *de Bell. Gall.*, III, 5, 1) ou lorsqu'il est précédé de **tam** (Cic., *ad Fam.*, XVI, 15, 2; Cés., *de Bell. Gall.*, I, 16, 6).

III. Enfin, il y a même dans Cicéron et dans César quelques exemples qu'il n'est pas possible de faire rentrer dans la règle précédente.

Ex. : Cic., *Acad. pr.*, II, 31, 100 : **si jam ex hoc loco proficiscatur Puteolos..., probo navigio², bono gubernatore, hac tranquillitate**. — Cés., *de Bell. Gall.*, VI, 21, 5 : **parvis... tegimentis utuntur, magna corporis parte nuda**. III, 12, 5 : **summa... erat, vasto atque aperto mari, magnis æstibus, raris ac prope nullis portibus, difficultas navigandi**.

623. — Employé à l'*ablatif absolu* le participe latin exprime les mêmes rapports de temps ou de cause que le participe grec; comme lui aussi, il peut remplacer une proposition conditionnelle ou une proposition concessive.

1° IDÉE DE TEMPS :

Dans ce sens le participe est en latin beaucoup plus fréquent qu'en grec.

Ex : Cic., *Tusc.*, I, 16, 38 : **Pythagoras Tarquinio Superbo regnante in Italiam venit**. — Cés., *de Bell. civ.*, I, 68, 1 : **Cæsar exploratis regionibus albente cælo omnes copias castris educit**. — CORN. NÉP., *Thras.*, 8, 4 : **Thrasylbulus a barbaris, ex oppido noctu eruptione facta, in tabernaculo interfectus est**. Etc., etc.

1. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., § 70. Riemann a soin d'ajouter : « La règle que je donne est empruntée, sauf quelques additions, à GRYSAR, *Theorie des lateinischen Stiles*, 2^e éd. (Cologne, 1843), p. 275-76; mais, en réalité, la question dont il s'agit ici n'a pas encore été suffisamment étudiée, et, ce qui la complique, c'est que... il n'est pas toujours facile de distinguer l'ablatif absolu de l'ablatif exprimant une circonstance accompagnante, pour lequel il n'est nullement nécessaire que l'adjectif soit accompagné d'un participe ».

2. Toutefois je verrais volontiers dans **probo navigio** un ablatif d'instrument.

REMARQUE. — On ajoute parfois après la proposition absolue **tum, tum vero, tum denique**, pour donner plus de force à la proposition principale (voy. ce qui a été dit ci-dessus, § 606, 2°, a, REM. I, p. 684).

2° IDÉE DE CAUSE :

EX. : CIC., *de Nat. deor.*, II, 3, 8 : **C. Flaminium Cælius, religione neglecta, cecidisse apud Trasumenum scribit.** — T-LIVE, IV, 18, 6 : **parumper silentium et quies fuit, nec Etruscis, nisi cogerentur, pugnam inituris¹, et dictatore arcem Romanam respectante, ut...** Etc.

REMARQUE. — Sur les particules employées pour faire ressortir l'idée de cause, voy. ci-dessus, § 606, 2°, b, p. 682.

3° SUPPOSITION :

EX. : CIC., *de Fin.*, II, 33, 117 : **maximas virtutes jacere omnes necesse est, voluptate dominante.** P. PLANC., 33, 80 : **quæ potest esse jucunditas vitæ, sublatiis amicitiiis?** CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 40, 3 : **sibi quidem persuaderi, cognitis suis postulatis atque æquitate condicionum perspecta, eum neque suam neque populi Romani gratiam repudiaturum.** Etc.

REMARQUE. — On ajoute parfois **nisi** au participe absolu *après une proposition négative* (cf. ci-dessus, p. 683, f).

EX. : CIC., *ad Fam.*, I, 4, 1 : **quoniam tu, nisi perfecta re, de me non conquiesci.** — QUINT., *proem.*, § 26 : **nihil præcepta atque artes valent nisi adjuvante natura.**

Dans les propositions comparatives on peut ajouter **quasi** à l'ablatif absolu, et *après Cicéron* on le trouve avec **tanquam, velut**, etc. (voy. ci-dessus, p. 683, d, REM.).

4° CONCESSION :

EX. : CIC., *ad Fam.*, VI, 4, 4 : **eo pertinet oratio, ut, perditis omnibus rebus, tamen ipsa virtus se sustentare posse videatur.**

REMARQUE. — On trouve, *après Cicéron*, la proposition concessive absolue construite avec **quanquam** et **quamvis** (cf. ci-dessus, p. 683, e).

EX. : TAC., *Hist.*, I, 60 : **quies provinciæ, quanquam remoto consulari, mansit.** — SUÉT., *Jul.*, 34 : **Cæsar, quanquam obsidione Massiliæ retardante, brevi tamen omnia subegit.** Etc.

624. — *Régulièrement* le sujet de la proposition absolue ne devrait être ni sujet ni complément dans la proposition principale.

Cependant, il arrive quelquefois que, pour marquer avec plus de force le rapport signifié par le participe, on construit le participe absolument, quoique le sujet soit complément dans la proposition principale.

1. Sur cet emploi irrégulier de l'adjectif verbal en **-urus**, voy. ci-après, § 626.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 4, 1 : **Vercingetorix, convocatis suis clientibus, facile incendit** (s.-ent. *eos*). — Cic., *Phil.*, 11, 10, 23 : **nemo erit...**, qui credat, **te invito, provinciam tibi esse decretam**¹. — SALL., *Jug.*, 14, 11 : **Jugurtha, fratre meo atque eodem propinquo suo interfecto, primum regnum ejus sui sceleris prædam fecit**².

REMARQUES. — I. Le sujet de l'ablatif absolu peut être *sous-entendu*, quand il n'en résulte aucune obscurité pour le sens³ (cf. ci-dessus, § 620, REM. II).

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, IV, 12, 1-2 : **impetu facto celeriter nostros perturbaverunt; rursus resistentibus** (c.-à-d. *nostris*), **consuetudine sua ad pedes desiluerunt**. *De Bell. civ.*, I, 30, 3 : **Caralitani, simul ad se Valerium mitti audierunt, nondum egresso** (sc. *eo*) **ex Italia sua sponte Cottam ex oppido ejiciunt**. — T.-LIVE, XXI, 57, 3 : **ita terribitis** (sc. *eis*), **Sempronius consul advenit** (cf. XXII, 61, 6; XXV, 9, 13; XXVII, 20, 4; XXVIII, 12, 9, etc.).

Quelquefois le sujet n'est pas exprimé, quand il est indéterminé :

Ex. : T.-LIVE, XXIX, 5, 8 : **dimissis, des gens** ayant été envoyés. XXIX, 14, 13 : **precantibus**, pendant qu'on priait. Etc. Cf. TAC., *Hist.*, I, 27 : **causam digressus requirentibus**, comme on lui demandait pourquoi il parlait.

II. On rencontre quelquefois à l'*ablatif absolu* un participe passé *neutre* ayant pour sujet *toute une proposition subordonnée* (voy. ci-dessus, § 620, REM. III).

Ex. : Cic., *de Inv.*, II, 10, 34 : **hoc loco præterito et cur prætereatur demonstrato**. *De Fin.*, II, 27, 85 : **perfecto enim et concluso neque virtutibus neque amicitiiis usquam locum esse, si ad voluptatem omnia referantur**. *De Off.*, II, 12, 42 : **adjuncto vero ut iidem etiam prudentes haberentur**. — SALL., *Hist. fragm.*, V, 12 (*Kritz*) : **audito Q. Marcium Regem proconsulem per Lycaoniam cum tribus legionibus tendere**. *Ib.*, V, 14 : **comperto lege Gabinia Bithyniam et Pontum consuli datum**. — HOR., *Ep.*, I, 10, 50 : **excepto quod non simul esses, cetera lætus**. Etc.

1. Il y a aussi des cas où le tour donné à la phrase ne permettait pas une construction autre que celle du participe absolu.

Ex. : Cic., *p. Sest.*, 24, 54 : **statim, me percusso, ad meum sanguinem hauriendum et, spirante etiam re publica, ad ejus spolia detrahenda advolaverunt** (la construction *ad meum percussi sanguinem hauriendum et ad spirantis etiam reipublicæ spolia detrahenda* eût été intolérable).

2. Cet emploi du participe absolu est particulièrement fréquent chez César, et les exemples qu'on en trouve ne peuvent pas toujours être justifiés par la raison donnée ci-dessus (n. 1).

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, V, 44, 6 : **quo percusso et exanimato, hunc scutis protegunt**. VII, 76, 3 : **coactis equitum octo millibus... hæc in Hæduorum finibus recensebantur**. Etc.

Mais cet emploi peut-il être considéré comme une incorrection véritable ? C'est une question délicate, parce qu'en fait cette construction est bien plus fréquente qu'on ne le croit généralement. Voy. T.-LIVE, XXIII, 6, 1 ; 24, 10 ; XXIV, 9, 9 ; XXV, 17, 7 ; 24, 9, etc.

3. C'est ce qui arrive particulièrement quand le sujet serait un pronom qualifié par une proposition relative.

Ex. : T.-LIVE, I, 37, 1 : **additur dolus, missis, qui magnam vim lignorum ardentem in flumen conjicerent** (cf. XXI, 23, 1).

Cette construction est rare à l'époque classique ; elle ne paraît se trouver ni chez César ni chez Cornélius Népos, elle devient fréquente chez T.-Live et chez les historiens de l'époque impériale.

III. On trouve aussi dans l'ancienne langue, mais particulièrement chez T.-Live, des participes passés passifs employés au *neutre* et à l'*ablatif absolu* pour remplacer une proposition subordonnée dont le verbe serait au *passif impersonnel*.

Ex. : TÉR., *Hec.*, 737 : *nam ea ætate jam sum ut non siet, peccato* (= *si a me peccatum sit*), *mihi ignosci æquum*. — T.-LIVE, XXII, 53, 3 : *nondum palam facto* (= *cum nondum palam factum esset*). XXVI, 21, 4 : *eum quasi debellato* (= *quasi debellatum sit*) *triumphare*. XXVIII, 27, 15 : *summoto* (= *cum summotum esset*, c.-à-d. *cum summotum esset turba*). Etc.¹.

IV. Il est *rare*, en latin, que le participe passé d'un verbe *déponent*, employé à l'*ablatif absolu*, soit accompagné d'un complément direct.

Cette forme de phrase peu ordinaire se rencontre surtout chez T.-Live² :

Ex. : T.-LIVE, XXIII, 26, 2 : *P. et Cn. Scipionibus inter se partitis copias*. 39, 5 : *transgresso Vulturum Fabio* (cf. I, 29, 6 ; IV, 44, 10 ; 52, 4 ; 53, 1 ; XXX, 25, 5 ; XXXVI, 2, 5 ; XXXVII, 12, 8).

B. — L'adjectif verbal en -urus.

625. — Emploi classique. — Les prosateurs classiques n'emploient presque jamais l'adjectif verbal en -urus que joint au verbe *sum*³ : ce n'est donc point, à proprement parler, un participe futur ; c'est un adjectif qui, avec le verbe *sum*, sert à exprimer l'idée que le grec rend au moyen de μέλλω accompagné de l'infinitif (*facturus sum*, μέλλω ποιήσειν, cf. ci-dessus, § 267).

1. On cite déjà dans l'ancienne langue et chez Cicéron quelques participes employés de cette manière ; mais ce sont en général des ablatifs absolus qui ont tout à fait pris une valeur adverbale ; ainsi chez Cicéron :

mihi optato veneris ; quod et raro datur et nunc peroptato nobis datum est (*ad Att.*, XIII, 28, 3 ; *de Orat.*, II, 5, 20). Cf. *ad Att.*, XVI, 6, 3 : *quod satisdato* (« après que caution a été donnée ») *debeo*. *De Orat.*, I, 39, 177 : *intestatoque esset mortuus*. *In Verr.*, II, 4, 51, 126 : *lex est... quæ in annos singulos Jovis sacerdotem sortito* (« après qu'on a tiré au sort ») *capi jubeat*. *De Div.*, I, 2, 3 : *auspicato* (« après les auspices pris ») *urbem condidisse*, etc.

L'expression est donc ici beaucoup moins hardie que dans la plupart des passages de T.-Live. (Mais dans *Leg. agr.*, II, 2, 5, on lit aujourd'hui, d'après les meilleurs mss. :

cujus errato nulla venia. recte facto exigua laus... proponitur, au lieu de *cui, errato, nulla venia, recte facto, exigua laus*, etc.).

Voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 305-307, § 131.

2. Avant T.-Live on cite un exemple de Salluste :

Jug., 103, 7 : *Sulla omnia pollicito*,

et cet emploi se retrouve chez les écrivains de l'époque impériale.

Voy. A. DÄGER, *Hist. Synt.*, II², p. 706-707 ; SCHWALK, dans l'*Archiv de Wælfelin*, t. I, p. 344-347.

3. Les exceptions sont rares ; toutefois on peut citer : Cic., in *Verr.*, II, 1, 21, 56 : *adest de te sententiam iaturus* (cf. *ad Qu. fr.*, II, 5, 2 [6, 1] ; *ad Att.*, VIII, 9, 2). Voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 303, n. 3.

626. — L'adjectif verbal assimilé à un participe futur. — Ce n'est guère qu'à partir de T.-Live que l'adjectif verbal en *-urus* s'emploie librement en prose comme un véritable *participe futur*¹.

De même que les autres participes,

a) tantôt il joue le rôle d'*adjectif* :

Ex. : SALL., *Jug.*, 35, 10 : *urbem venalem et mature perituram*. — ASIN. POLLION (cité par SÈNÈQUE LE RHÉTEUR, *Suas.*, 6, 24) : *operibus mansuris*. — T.-LIVE, II, 10, 11 : *rem ausus plus famæ habituram ad posteros quam fidei*. Etc.

(les exemples sont en nombre considérable à partir de l'époque impériale);

b) tantôt il est pris *substantivement* (chez les prosateurs de l'époque impériale), non seulement au pluriel, mais au singulier :

Ex. : TAC., *Germ.*, 3 : *ituri in prœlia canunt...* — PLINE LE JEUNE, *Pan.*, 7, 5 : *imperaturus omnibus eligi debet ex omnibus*. Etc.

c) tantôt il joue le rôle d'une *proposition complétive* (cf. ci-dessus, § 607, p. 684 et suiv.) :

Ex. : T.-LIVE, I, 25, 3 : *publicum imperium servitiumque obversatur animo futuraque ea deinde patriæ fortuna quam ipsi fecissent* (ce fait que le sort de leur patrie serait à l'avenir celui qu'eux-mêmes lui auraient assuré);

d) tantôt enfin il remplace une *proposition subordonnée non complétive* (cf. ci-dessus, § 597, p. 671 et suiv.) :

Ex. : T.-LIVE, XXVIII, 15, 13 : *Carthaginienses, prima luce oppugnantur hostibus castra, saxis undique congestis augent vallum* (cf. XXXI, 36, 5). — Q.-CURCE, III, 3 (6), 1 : (*Thymodi*) *præceptum est a rege (Dario), ut omnes peregrinos milites a Pharnabazo acciperet, opera eorum usurus in bello*. VII, 11 (43), 23 : *Cophes suadere cœpit Arimazi petram tradere, gratiam regis inituro, si tantas res molientem in unius rupis obsidione hæreere non coegisset*. Etc.

1. Voy. dans O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 303, n. 3, les exemples qui lui font supposer que l'habitude d'employer le participe en *-urus*, sans le joindre au verbe *sum*, a peut-être pris naissance dans le langage familier. Mais voyez les restrictions apportées à cette opinion par J. BARNOUX, *Étude sur les Hellénismes dans la syntaxe latine*, p. 349.

Chez Virgile, l'emploi de l'adjectif verbal en *-urus*, sans le verbe *sum*, paraît tout à fait ordinaire : voy., par exemple, *Georg.*, III, 263; *En.*, II, 511; IV, 415; IX, 553; 641; X, 811, etc.; de même chez Horace, *Carm.*, II, 3, 4; 27; 28; 6, 4; III, 4, 60; IV, 3, 20, etc.

627. — Employé comme participe futur, l'adjectif verbal en *-urus* peut d'ailleurs avoir les divers sens suivants :

1° Il peut marquer ce qui *doit arriver* :

Ex. : T.-LIVE, XL, 8, 7 : *sedeo... miserrimus pater judex inter duos filios...*, aut conficti aut commissi criminis labem apud meos *inventurus*. XXVI, 5, 2 : *vicit tamen respectus Capuæ, in quam omnium sociorum hostiumque conversos videbat animos, documento futuræ, qualemcumque eventum defectio ab Romanis habuisset*¹ (cf. XXI, 21, 6; 32, 2; 44, 3; 52, 6; XXII, 43, 11; XXIV, 4, 1; XXV, 6, 9; XXVI, 5, 2; etc.).

2° Il peut marquer ce qu'on est *sur le point* de faire :

Ex. : T.-LIVE, XXI, 1, 4 : *cum, perfecto Africo bello, exercitum eo trajectorys sacrificaret*. XXVI, 38, 8 : *mox de Blattio cogniturus*. Etc.

3° Il peut marquer l'*intention* de faire telle ou telle chose :

Ex. : T.-LIVE, VIII, 26, 1 : *sineret se classe circumvehi ad Romanum agrum, non oram modo maris, sed ipsi urbi adjecta loca depopulaturum*. X, 26, 7 : *Senones Galli multitudine ingenti ad Clusium venerunt, legionem Romanam castraque oppugnaturi* (cf. XXI, 13, 6; 32, 1; 5; 10; 58, 2; XXII, 12, 2, etc.; XXIII, 1, 5; 14, 6; XXV, 27, 10, etc.; XXVII, 47, 10). Etc.

REMARQUE. — Le participe futur peut être, en pareil cas, précédé de *ut* (cf. en grec ὥς, ci-dessus, § 606, 1°, b, REM. I, p. 679)².

Ex. : T.-LIVE, XXI, 32, 10 : *subiit tumulos, ut* (avec l'intention de) *ex aperto... vim per angustias facturus*;

ou de *tanquam* pris dans le sens de *ut* (cf. ci-dessus, § 606, 2°, d, REM. I, p. 683) :

Ex. : T.-LIVE, XXI, 61, 1 : *transgressus Hiberum Hasdrubal cum octo millibus peditum, mille equitum, tanquam* (= *ut*, dans la pensée que..., c.-à-d. avec l'intention de...) *ad primum adventum Romanorum occursurus*³.

4° Enfin le participe en *-urus* peut servir, dans la langue postérieure à Cicéron, à exprimer un fait dont l'accomplissement est subordonné à une *condition* ou à marquer une *hypothèse contraire à la réalité*.

1. Sur ce subjonctif *habuisset* qui représente la *pensée* d'Annibal, voy. ci-après § 643 : au style direct il y aurait *documento erit, qualemcumque ... habuerit* (futur antérieur).

2. Remarquez la phrase suivante :

Ex. : T.-LIVE, III, 5, 1 : *carpere multifariam vires Romanas, ut non suffecturas ad omnia, aggressi sunt*.

Le participe, bien qu'employé dans le sens du n° 1, y est néanmoins précédé de *ut* : « dans la pensée que ces forces ne pourraient pas (= ne devaient pas) résister à toutes ces attaques ».

Même emploi du participe futur avec *tanquam* mis pour *ut* (cf. XXXVI, 41, 1; 43, 10).

3. Sur l'emploi de *tanquam* mis pour *ut* et signifiant « dans cette pensée que... », emploi d'ailleurs peu correct, voy. A. DAZORA, *Hist. Synt.*, II², p. 816-817 (cf. 680-681) et O. RIEMANN, *Revue critique*, 1881, t. II, p. 259.

a) FAIT SUBORDONNÉ A UNE CONDITION :

EX. : T.-LIVE, XXI, 17, 6 : **Ti. Sempronius missus in Siciliam, ita in Africam transmissurus si ad arcendum Italia Pœnum consul alter satis esset** (il avait ordre de passer en Sicile, si l'autre consul suffisait à écarter Hannibal de l'Italie). Cf. IV, 18, 6 ; VIII, 17, 10 ; IX, 29, 4. Etc.

b) HYPOTHÈSE CONTRAIRE A LA RÉALITÉ :

T.-LIVE, XXII, 38, 7 : (**bellum**) **mansurum** (= quod mansurum fuisset, qui serait demeurée éternellement) **in visceribus rei publicæ, si plures Fabios imperatores haberet, se, quo die hostem vidisset, perfecturum.** XXIII, 44, 2 : **an dedituris se Hannibali fuisset accersendum Romanorum præsidium?** (entendez : an sibi, si se Hannibali dedituri fuissent, accersendum erat... ? s'ils avaient l'intention de se rendre à Hannibal, est-ce qu'ils devaient appeler une garnison romaine ?). Cf. XXVI, 25, 3 ; XXVIII, 2, 13 ; XL, 35, 6 : **antiqua disciplina milites habuerat ; de præda parcius quam speraverant... dederat nihil relicturis** (litt. parce qu'ils étaient disposés à ne rien laisser, d'où parce qu'ils n'auraient rien laissé), **si aviditati indulgeretur, quod in ærarium deferret.** Etc.¹

C. — Les adjectifs verbaux en -τος et en -τός.

L'adjectif verbal en -ndus.

628. — Adjectifs verbaux en -τος. — Les adjectifs verbaux en -τος signifient que l'action exercée sur une personne *se trouve faite ou peut être faite*².

Ainsi στρεπτός signifie soit tourné (tordu, tressé) soit qui peut être tourné (flexible).

Mais il est rare que l'adjectif verbal en -τος s'emploie à la fois dans l'un et l'autre sens. Le plus souvent il s'emploie pour signifier que l'action exercée sur le sujet peut être faite³.

REMARQUES. — I. Quelquefois ces adjectifs verbaux peuvent se traduire par digne de⁴.

1. Dans T.-LIVE, XXX, 7, 4 : **nec in arcem se includere, turba locum artum impediturus, voluit**, le participe **impediturus** n'équivaut pas à **quia erat impediturus**, mais à **ita ut impeditet**, « il ne voulut pas s'enfermer dans la citadelle pour encombrer un lieu déjà étroit. »

2. « Le second sens est une conséquence du premier : en effet, ce qui a déjà été fait est censé pouvoir être fait encore : τὰ ὁρατά « les choses qui ont été ou qui sont vues » et par conséquent « les choses visibles » ; τὰ ἀόρατα « les choses qui n'ont pas été ou qui ne sont pas vues » et par conséquent « les choses invisibles ». E. KOCH. *Gramm. grecque*, § 94, 1, REX.

3. KÄRSTEN, *Griechische Sprachlehre*, § 41, 11, 25 et suiv. Remarquez que les adjectifs composés d'une préposition signifient que l'action peut être faite, quand ils sont *oxytons* et que leur féminin est en -ή : comparez ἐλαττός, -ή, -όν « qui peut être ôté », et ἐλατρεός, « ôté, excepté ».

4. Quelques-uns correspondent aux adjectifs français en -ble, marquant possibilité. C'est ainsi qu'en latin certains participes passés passifs en -tus (dont la parenté avec les adjectifs verbaux en -τος est

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 6, 2 : ὁρῶν τὰ ὁρατὰ καὶ ἀκούων τὰ ἀκουστά (ce qui mérite d'être vu et ce qui mérite d'être entendu) γινώσκεις. — MÉN., *Sent.*, 225 : ἢ μὴ ποίει τὸ κρυπτόν (ce qui doit être caché) ἢ μόνος ποίει. Cf. PLATON, *Cratyle*, 416 d : ὅσα μὲν ἄν νοῦς τε καὶ διάνοια ἐργάσῃται, ταῦτά ἐστι τὰ ἐπαινετά, ἃ δὲ μὴ, ψεκτά. Etc.

II. Les adjectifs verbaux en -τος ont en général le sens passif.

Toutefois, θνητός a le sens actif (qui peut mourir, mortel); δυνατός a tantôt le sens actif, capable de, tantôt le sens passif, possible à (ex. : ἀνὴρ δυνατός λέγειν, un homme capable de parler, et λόγος δυνατός λέγειν, discours qu'on peut tenir).

De même, certains adjectifs en -τος, composés de ἀ privatif, ont un double sens : ἄπρακτος, qui n'a rien fait (cf. THUC., IV, 61, 5) ou qui n'a pas été fait (cf. XÉN., *Mém.*, II, 1, 2); ἀφύλακτος, qui n'est pas gardé (cf. THUC., II, 93, 1) ou qui ne se garde pas (cf. THUC., VII, 29, 2). Etc.¹

629. — Adjectifs verbaux en -τέος. — Les adjectifs verbaux en -τέος signifient que l'action doit être faite et marquent par conséquent nécessité, obligation.

Ils s'emploient à la construction personnelle ou à la construction impersonnelle : le verbe εἰμί est souvent supprimé (voy. ci-dessous, REM. I).

1° Ils s'emploient ordinairement² à la construction personnelle, quand le sujet représente l'idée principale.

Ex. : PLAT., *Rép.*, 595 c : ἀλλ' οὐ γὰρ πρό γε τῆς ἀληθείας τιμητέος ἀνὴρ, ἀλλ', ὃ λέγω, ῥητέον. — XÉN., *Mém.*, II, 6, 27 : οἱ συμμαχεῖν ἐθέλοντες εὖ ποιητέοι. — ESCH., I, 138 : ἃ τοῖς ἐλευθέροις (cf. ci-dessus, p. 96, 4°) ἡγοῦντο εἶναι πρακτέα, ταῦτα τοῖς δούλοις ἀπείπον μὴ ποιεῖν. Etc.

2° Ils s'emploient ordinairement à la construction impersonnelle³, quand l'action à faire représente l'idée principale⁴.

Ex. : EUR., *Ion*, 1260 : οἰστέον τὴν τύχην. — PLAT., *Euthyphron*, 8 : τῷ ἀδικοῦντι δοτέον δίκην. — XÉN., *Cyr.*, I, 6, 9 : ἐνία ἐστὶν ἃ οὐ πρὸς ἀνθρώπους ἀγωνιστέον, ἀλλὰ πρὸς αὐτὰ τὰ πράγματα. Etc.

visible) s'emploient aussi dans le sens des adjectifs français en -ble (cf. *invictus* « invincible », etc.). Voy. ci-dessus, p. 657, n. 4.

1. Voy. KILCKER, *Griechische Sprachlehre*, § 56, 17.

2. Il y a des cas où il est indifférent de dire ὁ ποταμὸς διαβατέος ἐστὶν ou τὸν ποταμὸν διαβατέον ἐστὶν. Mais la construction impersonnelle est de rigueur quand le verbe actif a son complément à un autre cas que l'accusatif.

3. Sur l'emploi de l'adjectif verbal en -τέος au pluriel neutre, voy. ci-dessus, § 16, REM. II.

4. En latin, cette construction existe aussi, mais c'est un tour archaïque ou familier (cf. PLAUT., *Trin.*, 869; LUCIEN., I, 211; II, 492; V, 43, etc.; VAR., *de Re rust.*, I, 21; 32, 2; 2, 7, 11, etc.), dont l'emploi dans la prose littéraire de l'époque classique est tout à fait exceptionnel.

Ex. : CIC., *de Sen.*, 2, 6 : *tanquam longam aliquam viam confeceris, quam nobis quoque ingrediendum sit.* P. SCAURO, II, 13 : *obliviscendum vobis putatis matrum in liberos, virorum in uxores scelera?*

La présence de cette construction dans la langue archaïque ne permet guère d'y voir un emprunt à la syntaxe grecque. KILCKER, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 543, b, la rapproche de l'emploi des substantifs verbaux en -tio avec un complément à l'accusatif (voy. ci-dessus, p. 50, § 53).

REMARQUES. — I. La personne dont on réclame l'action se trouve assez souvent exprimée à l'accusatif, parce que l'idée de *δεῖ* ou de *γρή* est contenue dans la construction impersonnelle : en pareil cas, on a l'habitude en grec de *sous-entendre* *ἔστιν* à côté du neutre de l'adjectif verbal.

Ex. : PLAT., *Crit.*, 49 a : οὐδενὶ τρόπῳ φαμέν **ἐκόντας** ἀδικητέον εἶναι (= δεῖν ἐκόντας ἀδικεῖν). — ISOCR., IX, 7 : οὐ δουλευτέον τοὺς νοῦν **ἔχοντας** τοῖς κακῶς φρονοῦσιν (= οὐ δεῖ τοὺς νοῦν ἔχοντας δουλεύειν, etc.).

II. Si l'actif et le moyen d'un verbe ont des sens différents, l'adjectif verbal en *-τέος* qui en est tiré peut avoir l'un et l'autre sens (cf. : *πειστέον*, il faut persuader ou il faut obéir ; *φυλακτέον*, il faut garder ou il faut se garder)¹.

Ex. : PLAT., *Rép.*, 365 e : οἷς ἢ ἀμφοτέρᾳ ἢ οὐδέτερά **πειστέον**. — EUR., *Hipp.*, 1182 : **πειστέον** πατρός λόγοις. Etc.

630. — Adjectifs verbaux en -ndus. — Aux adjectifs verbaux en *-τέος* correspondent en latin les adjectifs verbaux en *-ndus*, qui marquent une idée d'*obligation* ou une idée voisine de celle-là².

Ils s'emploient ordinairement comme *adjectifs qualificatifs* (cf. *leges observandæ*, *liber legendus*, et les adj. *optandus*, *laudandus*, etc.), ou bien comme *attributs* à côté du verbe *esse* pour signifier que l'action doit être faite.

Ex. : TÉR., *Phorm.*, 56 : magna **habendast** gratia. — CIC., *de Orat.*, II, 35, 148 : hæc (*diligentia*) **præcipue colenda est nobis, hæc semper adhibenda**. Etc.

REMARQUES. — I. L'emploi de l'adjectif verbal en *-ndus* au pluriel neutre, comme substantif, paraît être peu correct, excepté lorsqu'il se rapporte, comme *attribut* ou comme *apposition*, à un sujet composé de plusieurs noms de choses :

Ex. : CIC., *de Fin.*, III, 11, 39 : **stultitiam... et timiditatem et injustitiam et intemperantiam cum dicimus esse fugienda** (que ce sont des choses à fuir). — SALL., *Cat.*, 10, 2 : eis otium, divitiæ, **optanda** (choses souhaitables) alias, oneri miseræque fuere.

Par conséquent, on peut considérer comme irrégulier ce passage de Tite-Live :

XXXIX, 10, 5 : si coacta caritate ejus **silenda** (des choses qu'il eût fallu taire) enuntiasset.

Mais cet emploi n'est pas rare chez les poètes, non plus que chez les prosateurs de l'époque impériale (cf. HOR., *Sat.*, I, 2, 75 ; 10, 51 ; ÉP., I, 7, 72 ; SÉNÈQUE, *Ép.*, 88, 35 ; PLINE LE JEUNE, *Ép.*, VI, 16, 3, etc.)³.

II. Il arrive quelquefois qu'un adjectif verbal en *-ndus* marquant obligation soit employé en apposition à un substantif pour remplacer une proposition complétive avec *quod*.

1. L'adjectif verbal *φοβητέον* ne se trouve que dans le sens de « il faut craindre » (du passif *φοβή-θῃναι* τινα « redouter quelqu'un »).

2. Pour l'emploi de l'adjectif verbal en *-ndus* servant simplement à remplacer le gérondif, voy. ci-dessus, p. 612 et suivantes.

3. Voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 90, n. 1 ; cf. F. H. H. W., *Quæstiones syntactice de participiorum usu Tacitino, Vellejano, Sallustiano*.

Ex. : T.-LIVE, II, 13, 2 : *adeo moverat eum (Porsinam) et primi periculi casus... et subeunda dimicatio totiens quot conjurati superessent* (*ce fait qu'il lui faudrait courir encore le même risque autant de fois qu'il restait de conjurés*). Etc.

III. Il arrive quelquefois (ordinairement dans des phrases *negatives* de forme ou de sens¹) que l'adjectif verbal en *-ndus* employé comme *adjectif qualificatif* ou comme *attribut* avec le verbe *esse*, marque plutôt une idée de *possibilité* qu'une idée d'obligation.

Ex. : CIC., *de Fin.*, IV, 19, 53 : *si... asperum (dolorem) et vix ferendum (esse) putabit* (à peine supportable). *Tusc.*, I, 1, 2 : *jam illa, quæ natura, non litteris (Romani) assecuti sunt, neque cum Græcia neque ulla cum gente sunt comparanda*. *De Fin.*, II, 35, 118 : *maiores nostri labores non fugiendos (inévitables) tristissimo tamen verbo ærumnas etiam in deo nominaverunt*. Etc.

634. — Les adjectifs verbaux en *-ndus* marquent plutôt une *intention* qu'une obligation dans la construction bien connue *dare alicui liberos educandos*, confier à quelqu'un *des enfants pour qu'ils soient élevés* ; *oppidum diripiendum militibus concedere*, abandonner une place aux soldats *pour qu'elle soit pillée*, etc.

Les verbes qui se construisent ainsi avec un complément à l'*accusatif* accompagné d'un adjectif verbal en *-ndus* sont avant tout et *régulièrement* ceux qui signifient donner, livrer, confier ou bien se charger de, s'occuper de².

Il est inutile de donner des exemples.

REMARQUES. — I. T.-Live a employé assez souvent, en leur faisant exprimer une idée d'intention, des adjectifs verbaux en *-ndus* joints à des substantifs compléments d'une *préposition*.

Ex. : T.-LIVE, XXIX, 22, 3 : *circa armamentaria et horrea bellicæ alium apparatus visendum prætor legatique ducti*. II, 48, 4 : *in... Equorum agrum depopulandum transit*. *Præf.*, § 6 : *ante conditam condendamve urbem* (avant la fondation de Rome ou même avant qu'on eût l'intention de la fonder).

II. Pour exprimer l'idée d'intention avec plus de force, il arrive parfois, *quoique rarement*, qu'on emploie la préposition *ad* devant le gérondif après les verbes énumérés dans la règle ci-dessus.

Ex. : ENN., *Euhem.* fr., 11, v. 64 : *exemplum ceteris ad imitandum dedit*.
— CIC., *Ph.*, 10, 2, 5 : *propones illi (filio tuo) exempla ad imitandum*.
— CÉS., *de Bell. civ.*, III, 80, 6 : *(Cæsar) oppidum ad diripiendum militibus concessit*. Etc.³.

C'est là l'origine de la construction française : donner à piller, l'infinitif s'étant substitué au gérondif dans le *bas latin*.

1. Parfois aussi dans des propositions suppositives :

Ex. : CIC., *p. Mil.*, 5, 12 : *quæ quidem, si potentia est appellanda, appellatur ita sane*. Etc.

Sur cette question, voy. R. KÜHNEN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 544, 3, Anm. 1.

2. Voy. R. KÜHNEN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, II, p. 545, 4.

3. Voy. R. KÜHNEN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, II, p. 546, Anm. 3.

III. Par analogie peut-être avec la construction *suscipio aliquid faciendum*, on trouve (mais *très rarement*) *promitto (polliceor) aliquid faciendum* (*litt.* promettre quelque chose comme devant être fait, d'où promettre de faire...).

Ex. : T.-LIVE, III, 45, 3 : *ducat puellam sistendamque... promittat.*

IV. Dans aucun cas, l'adjectif verbal en *-ndus* n'a chez les bons écrivains le sens d'un participe futur passif.

Mais à partir d'Aulu-Gelle on voit ce sens nouveau se développer.

Ex. : A.-GELLE, *Noct. Att.*, XVIII, 6, 7 : *dictamque ita esse (matronam) a matris nomine, non adepto jam, sed... mox adipiscendo.*

L'origine de cet emploi nouveau doit être cherchée sans doute dans des phrases comme celle-ci :

T.-LIVE, XXI, 21, 8 : *inter labores aut jam exhaustos aut mox exhaustiendos* (ou celles qu'il faudrait bientôt supporter),

dans laquelle l'adjectif verbal en *-ndus* marque en réalité une idée d'*obligation*, mais où une vue superficielle pouvait apercevoir une idée de futur.

Quoi qu'il en soit, le sens du futur s'étant attaché à l'adjectif en *-ndus*, la périphrase *scribendum esse* se trouve chez des auteurs du troisième ou du quatrième siècle après J.-C. employée comme infinitif futur passif, au lieu de *scriptum iri* (cf. SPART., *Hadr.*, 3, 10 ; MAX., 22, 1 ; AMM., XX, 8, 20, etc. ; SYMM., ep., I, 39 ; S. JÉRÔME, S. AUG., etc., etc.)¹.

CHAPITRE III

STYLE INDIRECT — ATTRACTION MODALE

632. — Définition. — L'expression *style indirect* s'applique à deux constructions particulières suivant qu'on la prend au sens propre ou dans un sens un peu plus large.

1° On entend par style indirect, *au sens propre du mot*, le fait de rapporter les paroles de quelqu'un, non pas en les citant telles qu'elles ont été prononcées, mais en les rattachant, sous forme de propositions subordonnées, à un verbe principal, par lequel on exprime que la personne en question les a dites : « *Je suis prêt* », dit-il, voilà le style direct ; il dit *qu'il était prêt*, voilà le style indirect *proprement dit*.

¹ Voy. R. KÜHNEN, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, II, p. 546, 3 ; H. GOSLIER, *Études sur... la latinité de saint Jérôme*, p. 386, 2 ; *Grammaticæ in Sulp.-Sec. observationes*, p. 70 ; M. BOSSERT, *le Latin de Grégoire de Tours*, p. 634.

REMARQUE. — On rattache au style indirect *proprement dit* les constructions comme celles-ci : il croyait, il comprenait, etc., *qu'il était prêt*, constructions dans lesquelles on rapporte, non les paroles, mais la *pensée* de quelqu'un¹.

2° Mais on comprend aussi sous la dénomination de style indirect, en donnant à cette expression *un sens un peu plus large*, tous les cas où une proposition subordonnée est présentée comme résumant les *paroles* ou faisant partie de la *pensée* d'un sujet nommé dans ce qui précède.

633. — L'emploi du style indirect est fort peu étendu en grec ; de plus, l'emploi des modes et des temps y est réglé par les lois générales de la syntaxe grecque ; il suffit donc de renvoyer aux §§ 420 ; 424 ; 428-430 ; 435 ; 475 ; 484, REM. I ; 487 ; 490 ; 513, REM. II et III ; 523 ; mais on aura soin de signaler ci-après, à l'occasion des règles latines, certaines particularités du grec.

Au contraire, le style indirect est très développé en latin et soumis à des règles délicates qui vont être exposées.

§ 1. — Style indirect proprement dit.

I. — RÈGLES RELATIVES A L'EMPLOI DES MODES.

634. — **Deux cas principaux.** — Pour donner les règles de l'emploi des modes dans le style indirect proprement dit, il faut considérer que ces règles dépendent de la forme qu'auraient les propositions si elles étaient au style direct : on traitera donc successivement des *propositions qui seraient indépendantes dans le style direct* et des *propositions qui seraient déjà subordonnées dans le style direct*.

A. — Propositions qui seraient indépendantes dans le style direct.

635. — **Propositions qui, dans le style direct, seraient à l'indicatif.** — Les propositions qui, dans le style direct, seraient des propositions indépendantes à l'indicatif, sont, dans le style indirect, soumises aux règles suivantes :

1° Elles sont mises à l'*infinitif* (avec un *accusatif sujet*), lorsqu'elles sont *affirmatives*.

1. En faisant ce rapprochement on a égard à ce que la construction est la même dans les deux cas ; en effet, que le verbe principal soit « dire » ou qu'il soit « croire, comprendre », etc., on emploie après lui la même forme de proposition subordonnée.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 13, 3 : (Divico) ita cum Cæsare egit : « si pacem populus Romanus cum Helvetiis faceret, in eam partem *ituros* atque ibi *futuros Helvetios* ubi eos Cæsar constitueret (style dir. : in eam partem *ibimus Helvetii* atque ibi *erimus...*). *Ib.*, § 6 : *se* ita a patribus majoribusque suis *didicisse*, ut magis virtute contenderent quam dolo aut insidiis niterentur (style dir. : ita a patribus majoribusque nostris *didicimus*, ut magis virtute contenderemus, etc.). *Ib.*, 14, § 1 : his Cæsar ita respondit : « *eo sibi minus dubitationis dari*, quod... (style dir. : *eo mihi minus dubitationis datur*, quod...). Etc.

REMARQUES. — I. La même règle s'applique en grec aux propositions qui, dépendant du verbe *φάναι* à la proposition principale, doivent être mises à l'infinitif, avec cette réserve toutefois que le sujet n'en est pas exprimé quand il est identique au sujet principal (cf. ci-dessus, § 554, 1^o, a).

De plus, il faut observer que, chez les historiens, les discours avec style indirect, sont ordinairement assez courts. En effet, il arrive fréquemment qu'après quelques phrases on passe au style direct ; quand on ne le fait pas, on *répète* au moins le verbe principal auquel se rattachent les propositions subordonnées ; de cette manière, au lieu d'un seul discours développé en style direct on a une série de discours indirects de peu d'étendue. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 227 (2^e éd., p. 386, n. 2) qui cite comme exemple :

THUC., VII, 48 : § 3, οὐκ ἔφη ἀπάξειν τὴν στρατιάν. Εὖ γὰρ εἰδέναι κτλ. § 4, τῶν τε παρόντων στρατιωτῶν πολλούς... ἔφη, κτλ. § 5, τὴν τε Συρακοσίων ἔφη, κτλ. § 6, τρίβειν οὖν ἔφη χρῆναι, κτλ.

II. En latin, le sujet de la proposition infinitive (*se* ou *eum*, *eos*) peut être sous-entendu, quand il n'en résulte pas d'obscurité (cf. ci-dessus, p. 605, REM. II).

Ex. : T.-LIVE, XXI, 38, 5 : *ex ipso audisse* (s.-ent. *se*) Hannibale, *postquam Rhodanum transierit, triginta sex milia hominum ... amisisse* (style direct : *audivi...*). Etc.

2^o Lorsque ces propositions sont *interrogatives*, elles sont tantôt à l'*infinitif*, tantôt au *subjonctif*¹.

Il y a plusieurs cas à considérer : car la construction semble dépendre à la fois du *sens* de la proposition interrogative et de la *personne* du verbe employé dans la proposition interrogative².

α) Si l'interrogation exprime une question *réelle*, ou, en d'autres termes, si la question implique, de la part de celui qui la pose, une incertitude véritable sur la réponse qu'on pourra lui faire, le mode du style indirect sera soit le *subjonctif*, soit l'*infinitif* ou le *subjonctif*.

1. Ce cas particulier a été étudié par O. RIEMANN, *Revue de Philologie*, VII, p. 112-131 et 164-169. En grec, on ne rencontre jamais, dans le cours d'un discours indirect, une proposition interrogative : les propositions interrogatives doivent toujours se rattacher, d'une façon immédiate, à un verbe principal.

2. Ainsi qu'on va le voir, l'usage est ici fort compliqué ; si l'on veut se contenter d'une règle générale, admettant un certain nombre d'exceptions, mais s'appliquant cependant à la majorité des cas, on peut dire que le *subjonctif* s'emploie surtout là où l'interrogation directe serait à la seconde personne, et l'*infinitif* là où l'interrogation directe serait à la première ou à la troisième personne.

Ce sera le *subjonctif*, si la proposition énoncée en style direct devait être à la *seconde* personne.

Ex. : T.-LIVE, V, 20, 3 : **quid de præda faciendum censerent?** (style dir. : **quid censetis?**).

Ce sera l'*infinitif* ou quelquefois le *subjonctif*, si l'interrogation directe devait être à la *première* ou à la *troisième* personne.

Ex. : T.-LIVE, XXVI, 35, 10 : **unde... paraturos** (style dir. : **parabimus**) **navales socios**¹? XXV, 35, 6 : **quo modo autem non obstitisse aut ab tergo secutum fratrem**²...? — TAC., *Ann.*, I, 41 : **quis ille flebilis sonus** (s.-ent. **esset**)?

β) Si l'interrogation n'est qu'une *forme oratoire* impliquant une *affirmation* ou une *négation* déguisée, le mode de l'interrogation indirecte est ordinairement l'*infinitif*.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 28, 6 : **docebant ex proximis hibernis et a Cæsare conventura subsidia; postremo, quid esse levius aut turpius** (on prévoit comme réponse : **nihil est... turpius**), **quam auctore hoste de summis rebus capere consilium?** *De Bell. civ.*, I, 9, 5 : **quonam hæc omnia nisi ad suam perniciem pertinere** (= **hæc omnia ad nihil nisi ad perniciem pertinent**). — T.-LIVE, X, 26, 2 : **quonam modo se oblivisci P. Decii... posse?** (entendez : **nullo modo... oblivisci possum**). IV, 2, 14 : **nonne Canulejo duce se speraturos Capitolium atque arcem scandere posse, si patribus tribuni cum jure ac majestate adempta animos etiam eripuerint?** (entendez : **sperabunt**). Cf. XXI, 30, 9; 53, 3 : **quid enim ... teri tempus?** (entendez : **non recte teri tempus**). XXII, 50, 5 : **cur enim illos ... non venire?** (entendez : **illos ad se debere venire**)³. — CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 14, 3 : **quod si veteris contumeliæ oblivisci vellet, num etiam recentium injuriarum... memoriam deponere** (s.-ent. **se**) **posse** (entendez : **non possum**)? — T.-LIVE, I, 50, 3 : **an quicquam superbius esse quam ludificari sic omne nomen Latinum?** (c.-à-d. **nihil superbius est, etc.**). XXVIII, 24, 7 : **primo sermones tantum occulti serebantur : « si bellum in provincia esset, quid sese inter pacatos facere?** (entendez : **nihil facimus**). Etc.

REMARQUE. — Toutefois la proposition interrogative se met au *subjonctif*, lorsque le verbe de cette proposition est le verbe croire ou penser et que de plus l'interrogation directe serait à la *seconde* personne.

1. Toutefois cet exemple rentre peut-être dans le cas β.

2. **Fratrem** est le sujet. P. Scipion se demande comment son frère Gnéus ne s'est pas opposé à la marche d'Hasdrubal et de Magon ou tout au moins ne s'est pas attaché à leurs pas.

3. Toutefois cet exemple et le précédent rentrent peut-être dans le cas γ. Si on les rapporte au cas γ, l'*infinitif* s'y explique par le fait que l'interrogation directe serait à la 3^e personne.

Ex. : T.-LIVE, XXXIX, 43, 5 : *ignominiane sua quemquam doliturum... censeret?* (style direct : *ignominiane tua quemquam doliturum censes?* le personnage interrogé, s'il est de bonne foi, ne pourra répondre que ceci : *neminem censeo... doliturum*).

γ) Si l'interrogation n'est qu'une forme *oratoire*, qui ne demande aucune réponse, mais qui sert simplement à exprimer un *blâme*, un *reproche*, une *plainte*, etc., au sujet de tel ou tel fait, le mode du style indirect dépend de la personne employée.

C'est le *subjonctif*, si l'interrogation directe devait être à la *seconde* personne.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 40, 4 : *quid tandem vererentur?* (style direct : *quid veremini?* forme de phrase laissant entendre que leur peur est déraisonnable et qu'ils ne trouveront rien à répondre, ou du moins rien de satisfaisant).

C'est le *subjonctif* ou l'*infinitif*, si l'interrogation devait être à la *première* ou à la *troisième* personne.

Ex. : T.-LIVE, V, 24, 5 : *cur enim relegari plebem in Volscos...?* (style dir. : *cur plebs relegatur?*). XXVIII, 24, 7 : *cur in Italiam non revehi?* (style dir. : *cur non revehimur?* cette forme de phrase laisse entendre que la plèbe *ne devrait pas* être reléguée, que l'on *a tort* de ne pas revenir). — CÉS., *de Bell. civ.*, I, 32, 3 : *qui si improbasset (id quod latum esset), cur ferri passus esset?* (style dir. : *cur... passus est?*). Etc.

REMARQUE. — On le voit, il y a plus qu'une nuance de signification entre le cas β et le cas γ. L'emploi du subjonctif dans le cas γ oblige à donner ici une règle spéciale.

636. — **Propositions qui, dans le style direct, seraient à l'impératif.** — Les propositions qui, dans le style direct, seraient des propositions indépendantes à l'*impératif*, se mettent au subjonctif dans le style indirect.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 41, 7 : *Cicero ad hæc respondit : non esse consuetudinem populi Romani ullam accipere ab hoste armato condicionem : si ab armis discedere velint, se adjutore utantur¹ legatosque ad Cæsarem mittant* (style dir. : *me adjutore. utimini legatosque... mittite*). III, 5, 3 : *convocatis centurionibus celeriter milites certiores facit : paulisper intermitterent prælium ac tantummodo tela missa exciperent seque ex labore reficerent, post dato signo ex castris erumperent atque omnem spem salutis in virtute ponerent.*

1. Sur cet emploi du subjonctif *présent*, voy. ci-après, § 649, 2° (concordance des temps).

REMARQUES. — En grec, on emploie *en général*, pour remplacer l'impératif, une périphrase avec *χρῆναι*.

Ainsi, à la phrase du style direct *πέμψατε ἄνδρας ὡς ἐμέ*, correspondrait *ordinairement* au style indirect la phrase : *πέμψαι ἔφη χρῆναι ἄνδρας ὡς ἐαυτόν*.

Toutefois l'impératif du style direct est *quelquefois* remplacé par l'*infinitif* dans le style indirect.

Ex. : THUC., IV, 50, 2 : εἰ οὖν βούλονται σαφεὲς λέγειν, *πέμψαι*... ἄνδρας ὡς αὐτόν.

637. — Propositions qui, dans le style direct, seraient au subjonctif. — Qu'elles soient interrogatives ou non, les propositions qui dans le style direct seraient des propositions indépendantes au subjonctif, restent au subjonctif dans le style indirect.

Ex. : CÉS., *de Bell. civ.*, I, 72, 2 : Cæsar in eam spem venerat, se sine pugna rem conficere posse; cur enim secundo prælio aliquos ex suis *amitteret*? cur vulnerari *pateretur* optime de se meritis milites? cur denique fortunam *periclitaretur*? (style dir. : cur... amittam..., patiar, ... pericliter?). Etc.

CÉS., *de Bell. civ.*, I, 2, 6 : plerique inviti et coacti Scipionis sententiam sequuntur : (*uti*)¹ ante certam diem Cæsar exercitum *dimittat*. — T.-LIVE, XLII, 46, 6 : responsum ex decreto est : optare pacem Rhodios; si bellum esset, *ne* quid ab Rhodiis *speraret* aut *peteret* rex, quod veterem amicitiam disjungeret sibi ab Romanis. Etc.

REMARQUE. — Là où le subjonctif du style direct aurait le sens *conditionnel* (mode potentiel ou bien mode irréel), on emploie régulièrement l'*infinitif* au style indirect. Voy. ci-dessus, § 563, REM. III, 2° et IV, 2°.

B. — Propositions qui seraient déjà subordonnées dans le style direct.

638. — Le subjonctif est de règle. — Les propositions à un mode personnel qui, dans le style direct, seraient déjà des propositions subordonnées, se mettent régulièrement au *subjonctif* dans le style indirect.

Ex. : CIC., *de Sen.*, 20, 71 : Ennius non censet lugendam esse mortem, *quam* immortalitas *consequatur* (style dir. : non lugenda est mors, *quam* immortalitas *consequitur*). — CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 13, 3 : (Divico) ita cum Cæsare egit : Si pacem populus Romanus cum Helvetiis *faceret*, in eam partem ituros atque ibi futuros Helvetios, *ubi* eos Cæsar *constituisset* atque esse *voluisset* (style dir. : si

1. La conjonction *uti* n'est pas nécessaire : César aurait pu dire simplement *dimittat*; en employant le tour *uti... dimittat*, il a voulu montrer expressément que la proposition subordonnée est le développement et l'explication de *sententiam*. Nous la conservons pour ne pas dénaturer le texte, mais nous prions qu'on en fasse abstraction pour mettre l'exemple d'accord avec la règle.

pacem populus Romanus nobiscum *faciet*, in eam partem ibimus atque ibi erimus ubi tu nos *constitueris* atque esse *volueris* [fut. antér.]). *Ibid.*, § 5 : *quod* improvise unum pagum adortus *esset*, cum ii qui fulmen *transissent* suis auxilium ferre non possent, ne ob eam rem aut suæ magno opere virtuti tribueret aut ipsos despiceret (style dir. : *quod* improvise unum pagum adortus *es*, cum ii qui flumen *transierant* suis auxilium ferre non possent, noli ob eam rem aut tuæ magno opere virtuti tribuere aut nos despiceret). *Ib.*, 14, 3 : *quod si* veteris contumeliæ oblivisci *vellet*, num etiam recentium injuriarum, *quod* eo invito iter per provinciam per vim *tentassent*, quod Hæduos, quod Ambarros, quod Allobrogas *vexassent*, memoriam deponere posse? (st. dir. : *quod si* veteris contumeliæ oblivisci *vellem*, num etiam recentium injuriarum, *quod* me invito iter per provinciam per vim *tentavistis*, quod Hæduos, quod Ambarros, quod Allobrogas *vexavistis*, memoriam deponere possum?) Etc.

639. — Toutefois on peut mettre à l'*infinitif* les propositions relatives du genre de celles dont il a été question ci-dessus (§ 410, cf. p. 421, n. 2), parce qu'elles équivalent à des propositions coordonnées (*qui* = *atque is*, *nam is*, *sed is*, *is autem*, *is igitur*, etc.) et que les propositions coordonnées sont, au style indirect, traitées comme les propositions indépendantes.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 40, 6 : *ex quo* (= *ex hoc autem*) *judicari posse* quantum haberet in se boni constantia, etc.¹. Cf. T.-LIVE, XXII, 53, 5 : nobiles juvenes quosdam, quorum principem (*esse*) L. Cæcilium Metellum (sorte de parenthèse : *horum autem principem esse ...*) spectare.

REMARQUES. — I. C'est pour une raison semblable que l'on trouve l'*infinitif* employé au lieu du subjonctif dans des formes de phrase comme celles-ci :

Ex. : CIC., *p. Cluent.*, 49, 138 : *ex quo* intellegi potuit..., *ut* mare... *ventorum vi agitari* atque *turbari*, sic populum Romanum... *hominum seditiosorum vocibus... concitari* (cf. T.-LIVE, II, 43, 8 ; XXIII, 12, 4 ; XXXIII, 45, 7 ; TAC., *Ann.*, I, 12 ; *Hist.*, I, 7 ; 47, etc.). — T.-LIVE, IV, 3, 3 : *cives nos eorum esse et, si non easdem opes habere, eandem... patriam incolere*. Etc.

1. Il y a des cas où l'on peut se demander avec hésitation s'il faut mettre une proposition relative à l'*infinitif* ou au subjonctif.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 39, 3 : *orat ne* patiat^r civitatē pravis adolescentium consiliis ab amicitia populi Romani deficere, *quod* futurum *provideat*, si se tot hominum milia cum hostibus conjunxerint.

On attendrait aussi bien : ... *deficere*; *quod* (= *id autem*) futurum *providere* (se), si, etc. Voy. R. KEMN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 1036, 2.

En pareil cas, les propositions étant opposées l'une à l'autre sont traitées comme si elles étaient *coordonnées*, au lieu d'être subordonnées, et par suite elles sont mises au même mode que les propositions indépendantes.

II. De même *quanquam* signifiant du reste (§ 472) étant considéré comme un simple adverbe et *cum interim* équivalant presque à *atque interim* (§ 449) peuvent être suivis dans le style indirect d'une proposition infinitive.

Ex.: T.-LIVE, IV, 15, 5 : (dictator) *Manlium jure cæsum pronuntiavit... Nec cum eo tanquam cum cive agendum fuisset, qui, in qua urbe nuper decemviros capite multatos (sciret) ob superbiam regiam, in ea spem regni conceperit, et quis homo? Quanquam nullam nobilitatem, nullos honores, nulla merita cuiquam ad dominationem pandere viam* (cf. XXXVIII, 58, 12; TAC., *Ann.*, XII, 65).

T.-LIVE, IV, 51, 4 : (ægerrime plebs ferebat) *jacere tamdiu irritas sanctiones, quæ de suis commodis ferrentur; cum interim de sanguine et supplicio suo latam legem confestim exerceri et tantam vim habere*. Cf. VI, 27, 6¹.

III. En grec, comme en latin, on met à l'*infinitif*, au style indirect, le verbe d'une proposition relative équivalant pour le sens à une proposition coordonnée.

Ex.: XÉN., *An.*, II, 2, 1 : οὔτοι δὲ ἔλεγον ὅτι πολλοὺς φάτιν Ἀριαῖος εἶναι Πέρσας αὐτοῦ βελτίους, οὓς οὐκ ἂν ἀνασχέσθαι αὐτοῦ βασιλεύοντος (= καὶ τούτους οὐκ ἂν ἀνοσχέσθαι). *Mém.*, I, 1, 8 : τὰ δὲ μέγιστα τῶν ἐν τούτοις ἔφη τοὺς θεοὺς αὐτοῖς καταλείπεσθαι, ὧν οὐδὲν δῆλον εἶναι τοῖς ἀνθρώποις. Cf. *Mém.*, III, 11, 1; etc.

IV. Contrairement à ce qui a lieu ordinairement en latin, on trouve assez souvent en grec l'infinitif du style indirect dans une proposition commençant par ἐπεὶ (= γὰρ) ou même par ὥς, ὅτε, ἐπεὶ, ἐπειδὴ, employés comme conjonctions de temps².

Ex.: XÉN., *Mém.*, I, 1, 13 : ἐθαύμαζε δ' εἰ μὴ φανερὸν αὐτοῖς ἐστὶν ὅτι ταῦτα οὐ δυνατόν ἐστιν ἀνθρώποις εὐρεῖν· ἐπεὶ καὶ τοὺς μέγιστον φρονούντας ἐπὶ τῷ περὶ τούτων λέγειν οὐ ταῦτ' ἀδοξάζειν ἀλλήλοις, ἀλλὰ τοῖς μαινομένοις ὁμοίως διακείσθαι πρὸς ἀλλήλους. Etc.

1. On trouve *exceptionnellement* la même construction après *quia*, considéré comme l'équivalent de *nam, enim*, et après *nisi forte* pris comme synonyme de *scilicet, nimirum*.

Ex.: T.-LIVE, XXVI, 27, 12 : *ideo se mœnibus inclusos tenere eos, quia, si qui evasisent aliqua, velut feras bestias per agros vagari et laniare et trucidare quodcumque obvium detur* (telle est la leçon du *Puteanus*, mais Friederichsdorf, suivi par O. Riemann, a corrigé *quippe, si qui...*). — SÉNÈQUE., *Ep.*, 97, 13 : *crimina vitanda esse, quia vitari metus non posse*. — TAC., *Ann.*, II, 33 : *nisi forte clarissimo cuique plures curas, majora pericula subeunda, delenimentis curarum carendum esse*.

La phrase suivante est encore plus hardie que celles-là :

De Bell. Hisp., ch. XXII : *transfugæ nuntiaverunt oppidanorum bona venire neque extra vallum licere exire nisi discinctum, idcirco quod... metu conterritos complures profugere in Bæturiam*.

2. Chez Hérodote on trouve même εἰ « si » et διότι « parce que » suivis de l'infinitif du style indirect.

Ex.: HÉR., I, 129 : εἰ γὰρ δὴ δεῦν πάντως περιθεῖναι ἄλλω τέῳ τὴν βασιλῆην, (ἔφη) δικαιοτέρον εἶναι Μήδων τέῳ περιβαλεῖν τοῦτο. Cf. II, 64; III, 108; VII, 229, etc. III, 55 : τιμῶν δὲ Σαμίων ἔφη, διότι ταφῆναι οἱ τὸν κάππον δημοσίῃ ὑπὸ Σαμίων.

HÉR., I, 54 : μετὰ δέ, ὡς παύεσθαι, ἄκα διζῆσθαι (λέγουσι). — DÉM., XIX, 195 : ὡς ἀποῦσαι τοὺς παρόντας, θόρυβον γενέσθαι (φασίν).

PLAT., *Banq.*, 174 d : ἐπειδὴ δὲ γενέσθαι ἐπὶ τῇ οἰκίᾳ τῇ Ἀγρίθωνος, (ἐφη) ἀνεωγμένην καταλαμβάνειν τὴν θύραν. *Rép.*, 614 b : ἐφη δὲ, ἐπειδὴ οὐ ἐκδῆναι τὴν ψυχὴν, πορεύεσθαι.

THUC., II, 102, 5 : λέγεται δὲ καὶ Ἀλκμέωνι..., ὅτε δὲ ἄλᾳσθαι αὐτὸν μετὰ τὸν φόνον τῆς μητρὸς, τὸν Ἀπόλλω ταύτην τὴν γῆν χρῆσαι οἰκεῖν. Etc.

V. Beaucoup plus rare est en grec l'emploi de l'infinitif dans une proposition relative ayant la valeur d'une proposition interrogative indirecte.

Ex. : DÉM., XX, 158 : ἔθηκεν ἐφ' οἷς ἐξεῖναι ἀποκτινύναι. XXIII, 26 : καὶ διὰ ταῦτα ἂν τις ἀποκτείνῃ τινά, τὴν βουλὴν δικάζειν ἔγραψε, καὶ οὐχ ἄπερ, ἂν ἄλῳ, εἶναι. XXIII, 74 : διορίζουσι σαφῶς ἐφ' οἷς ἐξεῖναι ἀποκτινύναι. Etc.

640. — Il est rare qu'on conserve à l'indicatif dans le style indirect une proposition subordonnée qui, faisant partie du discours rapporté au style indirect, aurait été à l'indicatif dans le style direct.

Cet emploi *peu correct*¹ de l'indicatif se rencontre surtout chez T.-Live et chez les écrivains postérieurs.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 40, 5 : *factum (esse) ejus hostis periculum patrum nostrorum memoria, cum... non minorem laudem exercitus quam ipse imperator meritus videbatur*². — SALL., *Jug.*, 38, 9 : Jugurtha postero die cum Aulo... *verba facit : tametsi ipsum cum exercitu fame ferroque clausum tenet*, tamen se... incolumes omnes sub jugum missurum. *Id.*, 81, 1 : Jugurtha Bocchi animum oratione accendit : Romanos injustos... communes omnium hostis esse, *quis omnia regna adversa sunt*³. — T.-LIVE, II, 15, 3 : missi ad Porsenam legati eam esse dixerunt voluntatem omnium, ut, *qui libertati erit in urbe finis*, idem urbi sit. II, 32, 9 : Menenius Agrippa narrasse fertur : tempore, *quo in homine non, ut nunc, omnia in unum consentiebant*, sed singulis membris suum cuique consilium... *fuera*t, indignatas reliquas partes sua cura... ventri

1. Appartenait-il au style familier? Peut-être. En tout cas, le latin archaïque, dont le latin familier n'est en quelque sorte que le prolongement, ne mettait pas au subjonctif du style indirect les propositions indicatives du style direct, parce qu'il n'était pas assujéti à la loi de la subordination.

Ex. : PLAUTE, *Truc.*, I, 2, 87 : *melius jam fore credo, te ubi videbit. Merc.*, 797 : *eloquar me istanc capillo protracturum esse in viam, nisi hinc abducit*.

Voy. R. KÜHNER, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 1036 et cf. SCHWALZ, *Lat. Synt.*, § 236.

2. C'est le seul passage de César qui ne donne pas lieu à contestation; pour les autres, voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 290.

3. Ce passage du style indirect au style direct paraît être dans Salluste et dans les écrivains qui l'ont suivi une imitation consciente de la syntaxe grecque. V. BARRON, *ouv. cité*, p. 359 et suiv. Sur la question en général (indicatif dans le style indirect), voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd. p. 290.

omnia quæri. III, 71, 6 : *ibi infit annum se tertium et octogesimum agere et in eo agro de quo agitur militasse. Etc.*
 — Q.-CURCE, VIII, 3, 7 : *at illa purgare se quod quæ utilia esse censebat... suasset* (cf. III, 2, 18 ; IV, 13, 36 ; VI, 8, 13 ; IX, 4, 3 ; 10, 22 ; X, 5, 3 ; 8, 10). — TAC., *Ann.*, III, 6 : *proin repeterent sollemnia, et quia ludorum Megalensium spectaculum suberat, etiam voluptates resumerent*. III, 69 : *non quidem sibi ignara quæ de Silano vulgabantur. Etc.*¹.

REMARQUES. — I. D'après ce qui a été dit ci-dessus (§ 515, REM. II et § 516), de la prédilection des Latins pour l'emploi de l'indicatif après *dum* signifiant soit dans le même temps que, soit en (suivi du gérondif), on comprend qu'on puisse retrouver cette construction même dans le style indirect. Néanmoins c'est surtout Tacite qui l'emploie ; avant lui, on trouve beaucoup plus souvent le subjonctif que l'indicatif, conformément à la règle générale du style indirect.

Ex. : T.-LIVE, XXI, 24, 10 : *inde partiens curas simul in inferendum atque arcendum bellum, ne, dum ipse terrestri... itinere Italiam peteret, nuda apertaque Romanis Africa ab Sicilia esset, valido præsidio firmare eam statuit*. XXV, 20, 6 : *Cn. Fulvium prætorem Apuli legati nuntiabant primo, dum urbes quasdam Apulorum... oppugnaret, intentius rem egisse. Etc.*².

II. Il ne faut pas confondre avec ces emplois plus ou moins incorrects de l'indicatif le cas dont il sera question plus loin, § 644.

II. — RÈGLES RELATIVES A L'EMPLOI DES TEMPS.

641. — Propositions infinitives. — Dans les propositions infinitives du style indirect, le *présent* de l'infinitif remplace le *présent*³ de l'indicatif ; l'*aoriste* et le *futur* ont le même sens que les temps correspondants de l'indicatif.

Quant au *parfait*, il signifie, comme à l'indicatif, l'*entier achèvement de l'action*.

Voyez ci-dessus, §§ 280 sqq. et 283 sqq.

642. — Propositions subjonctives — Il faut distinguer deux cas :

Les propositions subjonctives qui remplacent des propositions indépendantes du style direct ;

Les propositions subjonctives qui remplacent des propositions dépendantes du style direct.

1. Cette incorrection devient de plus en plus fréquente chez les écrivains de la basse époque : dans sa dissertation sur la latinité d'Ammien Marcellin (p. 37), Hassenstein en cite 26 exemples.

2. Une dérogation remarquable à la règle du style indirect est celle qu'on trouve dans Cicéron :

P. Cæcin., 9, 24 : *mihî certum est... antequam ad meam defensionem meosque testes venio. illius uti confessione et testimoniis.*

Il semble qu'*antequam* avec l'indicatif employé comme il a été dit ci-dessus (p. 481, REM.) ait constitué une formule qu'on devait employer sans changement même dans le style indirect.

3. En grec, le *présent* de l'infinitif peut aussi remplacer l'*imparfait* de l'indicatif ; mais en latin, cela ne se rencontre qu'exceptionnellement.

1° Dans les premières, l'emploi des temps est déterminé par les règles générales de la concordance des temps (ch. iv, § 648), c'est-à-dire qu'on met au *subjonctif proprement dit* (§ 279, 1°) les propositions qui dépendent d'un verbe principal au présent ou au futur, et au *subjonctif passé* (§ 279, 2°, b) les propositions qui dépendent d'un verbe principal au passé.

2° Dans les secondes, l'emploi des temps du subjonctif donne lieu à quelques observations importantes.

a) Lorsqu'une proposition *relative déterminative, temporelle ou conditionnelle*, qui, dans le style direct, serait au *futur* ou bien au *futur antérieur* de l'indicatif, est mise au subjonctif, en vertu de la règle, § 637, l'idée du futur *cesse d'y être marquée* par la forme grammaticale employée : le *futur* simple du style direct est remplacé, selon les cas, par le *présent* ou par l'*imparfait du subjonctif* (d'après la règle de la concordance des temps, § 648); le *futur antérieur* du style direct est remplacé de même, selon les cas, par le *parfait* ou par le *plus-que-parfait* du subjonctif.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 13, 3 : (Divico) ita cum Cæsare egit : « *si pacem populus Romanus cum Helvetiis faceret, in eam partem ituros atque ibi futuros Helvetios ubi eos Cæsar constituisset atque esse voluisset* (style dir. : *si pacem populus Romanus nobiscum faciet, in eam partem ibimus atque ibi erimus ubi tu nos constitueris atque esse volueris*). I, 13, 4 : *sin bello persequi perseveraret, reminisceretur... veteris incommodi populi Romani* : (style dir. : *si bello persequi perseverabis, reminiscere... veteris incommodi populi Romani*). I, 14, 6 : *cum ea ita sint¹, tamen, si obsides ab iis sibi dentur, uti ea quæ polliceantur facturos (sous-ent. eos) intellegat, et si Hæduis de injuriis quas ipsis sociisque eorum intulerint, item si Allobrogibus satisfaciant, sese cum iis pacem esse facturum* (style dir. : *cum ea ita sint, tamen, si obsides a vobis mihi dabuntur, uti ea quæ pollicemini facturos vos intellegam, et si Hæduis de injuriis quas ipsis sociisque eorum intulistis, item si Allobrogibus satisfacietis, ego vobiscum pacem faciam*). Etc.

1. Il y a *sint*, etc., et non *essent*, etc., parce que le parfait *respondit* (I, 14, 1) d'où dépendent toutes ces propositions au style indirect est considéré comme ayant la valeur d'un présent (cf. ci-après, § 649, 2°, p. 728).

REMARQUE. — La forme verbale **scriptus ero** devient dans les propositions subjonctives amenées par le style indirect tantôt **scriptus sim**, tantôt **scriptus essem**, suivant que le verbe d'où dépendent les propositions au style indirect est au présent (ou au futur) ou bien au passé.

Certains auteurs, T.-Live surtout, remplacent, en pareil cas, **scriptus essem** par **scriptus forem**.

Ex. : T.-LIVE, XXV, 23, 4 : **tentare hominum animos jussit et fidem dare, si traditæ forent Syracusæ, liberos eos ac suis legibus victuros esse.** XXXI, 12, 4 : **quæ inventa pecunia esset reponi; si quo minus inventum foret, expleri.** Etc.¹.

- b) Au contraire, dans les propositions *causales* le *futur* de l'indicatif du style direct est dans le style indirect remplacé par une périphrase formée de l'adjectif verbal en **-urus** accompagné de **sim**, si le verbe principal est au présent ou au futur; ou de **essem**, si le verbe principal est au passé.

Ex. : CORN. NÉP., *Dion*, 8, 1-2 : **Callicrates quidam... adit ad Dionem et ait eum magno in periculo esse propter offensionem populi et odium militum, quod nullo modo evitare posset, nisi alicui suorum negotium daret qui se simularet illi inimicum; quem si invenisset (cf. ci-dessus, a) idoneum, facile omnium animos cogniturum..., quod inimici ejus dissidenti² suos sensus aperturi forent.** Etc.

REMARQUES. — I. La même règle était peut-être³ appliquée aux propositions *relatives explicatives*.

Ex. : CIC., *in Cat.*, 1, 3, 7 : **meministine me... dicere in senatu fore in armis certo die, qui dies futurus esset** a. d. VI. Kal. Novembres, C. Manlium...? Etc.

II. Le *futur antérieur passif* du style direct devrait être remplacé au style indirect, dans les propositions *causales* et dans les propositions *relatives explicatives*, par la périphrase **futurus sim** (ou **essem**) avec le participe passé du verbe à employer (voy. ci-après, § 657, REM. III).

III. Il est difficile de dire quelle construction adoptaient les Latins, quand ils avaient affaire à un verbe auquel manquait l'adjectif verbal en **-urus**.

La périphrase **futurum sit** (ou **esset**) **ut...** était-elle employée?

Il semble bien que ce tour grammatical ait été considéré comme barbare; en tout cas, les grammairiens n'en citent pas d'exemples.

1. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 240; *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 229.

2. Les mss donnent **dissidentes**, mais la correction **dissidenti** paraît nécessaire. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 421, n. 1.

3. Il faut se rappeler en effet que toutes ces questions n'ont pas encore été suffisamment étudiées.

Bien que les règles données ci-dessus, a et b, se vérifient dans un grand nombre de cas, il arrive quelquefois qu'elles ne sont pas appliquées exactement. Ainsi l'on trouve la périphrase **scripturus sim** (ou **essem**) là où l'on attendrait tout simplement **scribam** (ou **scriberem**), c'est-à-dire dans des propositions *conditionnelles*, dans des propositions *temporelles* ou enfin dans des propositions *relatives* qui ne sont pas *explicatives*.

Ex. : CIC., *Acad. pr.*, II, 24, 67 : **illud (c.-à-d. quod Arcesilas probabat) primum, sapientem, si assensurus esset (au lieu de assentiretur), etiam opinaturum, falsum esse Stoici dicunt.** Etc.

§ 2. — Style indirect au sens large du mot.

643. — Emploi régulier du subjonctif. — Les propositions subordonnées qui résument les paroles ou font partie de la pensée d'un sujet nommé dans ce qui précède (voy. ci-dessus, § 632, 2°) se mettent *nécessairement* au subjonctif.

Ex. : Cic., *ad Att.*, II, 1, 2 : Pætus... omnes libros quos frater suus *reliquisset* mihi donavit¹. — T.-LIVE, V, 54, 3 : equidem cum abessem, quotienscumque patria in mentem veniret (cf. ci-dessus, p. 424, n. 3), hæc omnia occurrebant, colles campique et Tiberis et assueta oculis regio et hoc cælum, sub quo natus educatusque *essem*². XXIII, 19, 4 : Marcellum... preces Nolanorum Acerranorumque tenebant, Campanos timentium, si præsidium Romanorum *abscessisset*³. XXIII, 23, 9-10 : duæ legiones urbanæ alteri consuli, qui in locum L. Postumii *suffectus esset*, decretæ sunt, eumque, cum primum salvis auspiciis *posset*, creari placuit; legiones præterea duas primo quoque tempore ex Sicilia acciri atque inde consulem cui legiones urbanæ evenissent militum sumere quantum opus *esset*⁴.

Inversement, on trouve *scribam* (ou *scriberem*), là où il faudrait (d'après la règle b) *scripturus sim* (ou *essem*).

Ex. : Cic., *p. Cluent.*, 15, 45 : intellegebat... bona ejus omnia ad matrem esse ventura, quæ ab sese postea... *necaretur* (style direct : bona ejus omnia ad matrem venient, quæ a me necabitur; la périphrase quæ futurum esset ut ab sese necaretur eût été barbare). — T.-LIVE, XXVII, 25, 8 : negabant unam cellam duobus (deis) recte dedicari, quia, si de cælo tacta aut prodigii aliquid in ea *factum esset* (application de la règle a), difficilis procuratio foret (on attendrait futura esset), quod utri deo res divina fieret, sciri non *posset* (la périphrase quod non futurum esset ut... sciri posset eût été intolérable).

Il est vrai que dans les deux exemples cités la forme grammaticale employée était, en quelque sorte, imposée à l'auteur par la difficulté ou par l'impossibilité de tourner autrement.

1. La proposition quos... *reliquisset* représente les paroles de Pætus à Cicéron : « Omnes libros quos frater meus reliquit tibi dono. » Si, au lieu de mihi donavit, il y avait mihi donare se dixit, cette phrase rentrerait dans le cas du style indirect proprement dit. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 232.

2. Le subjonctif, parce que c'est comme s'il y avait sub quo natum educatumque me esse *cogitabam*, l'idée de *cogitabam* étant contenue dans les mots hæc omnia occurrebant.

3. Les mots si... *abscessisset* résument les paroles des habitants de Nola et d'Acerra : « Periculum nobis erit a Campanis, si præsidium Romanorum *abscesserit* (fut. antér.). »

4. Cette phrase présente à côté l'une de l'autre les deux espèces de style indirect. Les mots qui... *suffectus esset* résument une partie de la teneur du décret; la fin de la phrase legiones... duas... acciri, etc., se rattache à placuit. Au style direct il y aurait : duæ legiones urbanæ alteri consuli dabuntur, qui in locum L. Postumii *suffectus erit*; legiones præterea duas primo quoque tempore ex Sicilia arcessentur atque inde consul cui legiones urbanæ *evenierint* (fut. ant.) militum sumet quantum opus *erit*. Pour les temps du subjonctif, cf. ci-dessus, § 642, a.

Cf. CÉS., *De Bell. civ.*, III, 44, 1 : **neque munitiones Cæsaris prohibere poterat** (Pompejus), **nisi prælio decertare vellet** (la pensée de Pompée était celle-ci : **munitiones prohibere non possum, nisi prælio decertare statuum** [futur]). — SALL., *Jug.*, 31, 1 : **multa me dehortantur a vobis, Quirites, ni studium rei publicæ omnia superet** (cf. ci-dessus, p. 565, n. 3). — T.-LIVE, XXIII, 45, 4 : **præmia atque honores, qui (= eis qui) remanserint ac militare secum voluissent**¹, **proposuit** (c'est comme s'il y avait : **præmia... eis qui remanserint ac militare secum voluissent se daturum esse edixit**). Etc.

On pourrait multiplier les exemples.

REMARQUE. — La règle qui vient d'être exposée est, en latin, d'une application si rigoureuse² que l'on trouve le subjonctif même dans des cas où, pour indiquer plus clairement que l'on cite la pensée de tel ou tel, on ajoute une expression comme *ut ait ille*, etc.

Ex. : CIC., *de Fin.*, I, 7, 23 : **confirmat autem (Epicurus) illud vel maxime quod ipsa natura, ut ait ille, sciscat et probet**. Etc.

644. — Cas où l'indicatif est régulier. — Toute remarque incidente faite par l'écrivain lui-même est considérée en latin comme interrompant le style indirect³ et, par conséquent, la proposition qui l'exprime se met à l'indicatif.

Ex. : CIC., *Tusc.*, I, 39, 94 : **apud Hypanim fluvium, qui ab Europæ parte in Pontum influit** (proposition relative intercalée par Cicéron comme parenthèse explicative et ne faisant pas partie de la pensée ou des paroles d'Aristote), **Aristoteles ait bestiolas quasdam nasci quæ unum diem vivant**. Etc.⁴.

1. Sur le mélange dans cette proposition subjonctive du subjonctif proprement dit et du *subjonctif passé*, voy. ci-après, § 653.

2. Les exceptions sont extrêmement rares et peu correctes ; peut-être y en a-t-il une dans cette phrase de Cicéron :

P. Rosc. Am., 2, 6 : **hunc sibi ex animo scrupulum, qui se dies noctesque stimulat ac pungit, ut evellatis, postulat**...

Si l'on n'admet pas que la proposition **qui... pungit** fait partie de la *pensée* exprimée par le sujet de **postulat**, on est obligé de reconnaître que l'emploi de **se** est irrégulier. Il est vrai qu'en supprimant **se**, on aurait une proposition dans laquelle l'indicatif pourrait en soi être correct ; mais si l'on conserve **se**, il est difficile de ne pas trouver une incorrection dans l'emploi de l'indicatif, au lieu du subjonctif (**stimulet ac pungat**), que le style indirect demanderait ici.

3. En prenant cette expression dans l'un ou dans l'autre des deux sens qu'elle peut avoir.

4. C'est sans doute par une raison analogue qu'il faut expliquer cette phrase :

Ex. : T.-LIVE, XXVI, 28, 5 : **parati milites essent qui in præsidio erant, si quo opera eorum opus esset**.

L'indicatif **erant**, dans un passage en style indirect, serait incorrect, si la proposition relative où il se trouve faisait partie de la lettre dont les termes sont ici rapportés. Mais il est probable que la lettre devait porter simplement : **parati milites sint** ; c'est T.-Live qui ajoute l'explication **qui in præsidio erant**, pour marquer de quels soldats il s'agit. Voy. O. RICHMAN, éd. classique des livres XXVI-XXX, p. 487 (RICH., 137 bis), Paris, Hachette.

REMARQUES. — I. L'usage permet aussi quelquefois de mettre à l'*indicatif* toute proposition relative, qui, bien que faisant réellement partie de la pensée attribuée à tel ou tel sujet, constitue en même temps une *périphrase* servant à désigner une certaine catégorie d'objets que l'écrivain n'a pas pu ou n'a pas voulu désigner par un seul mot.

Ex. : CÍC., *in Cal.*, 3, 9, 21 : **quis potest esse tam aversus a vero... qui neget hæc omnia quæ videmus** (= τὰ ὁρατά, le monde visible)..., **deorum immortalium potestate administrari?** *P. Arch.*, 9, 20 : **eximie L. Plotium dilexit, cujus ingenio putabat ea quæ gesserat** (= res a se gestas) **posse celebrari**¹. Etc.

II. Lorsque le verbe principal est à un des modes du *présent*, il arrive parfois qu'on conserve sans changement au style indirect le *futur simple* et le *futur antérieur* du style direct.

Ex. : CÍC., *de Off.*, III, 33, 121 : **tibi persuade esse te quidem mihi carissimum, sed multo fore cariorum, si talibus... præceptis... lætabere.** *De Sen.*, 22, 79 : **nolite arbitrari... me, cum a vobis discessero, ...nullum fore.**

§ 3. — Attraction modale.

645. — Règle générale. — Les propositions subordonnées du latin qui se rattachent à une proposition *infinitive* ou *subjunctive* se mettent volontiers au *subjunctif*.

Ex. : CÍC., *Brut.*, 88, 301 : **primum memoria (erat) tanta quantam in nullo cognovisse me arbitror, (ita) ut quæ secum commentatus esset ea sine scripto verbis eisdem redderet quibus cogitavisset.** *De Orat.*, II, 1, 1 : **erantque multi qui, quanquam non ita se rem habere arbitrantur, tamen... id quod dixi de illis oratoribus prædicarent, (ita) ut, si² homines non eruditi summam essent prudentiam atque incredibilem eloquentiam consecuti, inanis omnis noster esse labor... videretur.** Etc.

REMARQUE. — Pour le grec, il suffira de renvoyer à ce qui a été dit ci-dessus, § 420 (avec la REM.) ; § 424 ; § 484, REM. III ; § 513, REM. II, § 523.

646. — Cas où le subjunctif est obligatoire. — Le subjunctif est *nécessaire* lorsque la proposition où il doit se trouver exprime une idée qui complète et achève l'expression de la pensée contenue dans la proposition infinitive ou subjunctive à laquelle elle se rattache.

1. Remarquez de plus qu'ici la tournure employée par Cicéron supprime l'ambiguïté qu'aurait créée la forme *gessisset* : en effet, *gessisset* correspondrait à la fois à *ejus ingenio ea quæ gessi poterunt celebrari* et à *ejus ingenio ea quæ gessero* (cf. ci-dessus, § 642, a) *poterunt celebrari*. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 233, REM. I (avec la note).

2. Si ayant ici le sens de « puisque, du moment que... » se construirait nécessairement avec l'indicatif, si la proposition où il se trouve ne dépendait pas d'une proposition au subjunctif. Voy. ci-dessus, p. 566. REM. II.

Ex. : Cic., *de Orat.*, I, 8, 30 : **neque vero mihi quicquam... præstabilius videtur quam posse dicendo tenere hominum cœtus, mentes allicere, voluntates impellere quo velit.**
Etc.

La proposition **quo velit**, dans le sens où l'on veut, est au subjonctif, parce qu'elle ne contient pas une idée dont on puisse affirmer la réalité indépendamment de la pensée contenue dans la proposition **posse dicendo tenere hominum cœtus, etc.**

647. — Cas où le subjonctif est possible. — Quelquefois le subjonctif est simplement *possible*, l'indicatif l'étant aussi.

Ex. : Cic., *Ad Qu. fr.*, I, 4, § 28 : **nos isti hominum generi (c.-à-d. Græcis) præcipue debere videmur ut, quorum præceptis sumus eruditi, apud eos ipsos quod ab iis didicerimus velimus expromere.**

Dans cette phrase on voit que, au lieu de mettre au subjonctif, non seulement **didicerimus**, mais encore **eruditi sumus**, Cicéron s'est contenté d'exprimer **didicerimus**, au subjonctif, sous l'influence de **velimus**, tandis qu'il a mis l'indicatif **eruditi sumus**, parce qu'il considère l'idée de la proposition **quorum præceptis sumus eruditi** comme ayant une réalité indépendante de la pensée contenue dans **ut... velimus expromere**.

Il aurait pu aussi bien écrire **didicimus**, car il est bien certain que la proposition où se trouve ce verbe contient elle aussi une idée dont on peut affirmer la réalité indépendamment de la proposition **ut... velimus expromere**.

Mais Cicéron ayant le choix entre l'indicatif et le subjonctif les a employés l'un et l'autre, peut-être pour varier l'expression.

REMARQUE. — L'application de la règle, dite d'attraction modale, est tellement générale en latin qu'on trouve le subjonctif même dans des cas où, d'après ce qui vient d'être dit, on attendrait l'indicatif.

Ex. : Cic., *Acad. pr.*, II, 3, 9 : **quibus de rebus et alias sæpe nobis multa... disputata sunt et quondam in Hortensii villa quæ est ad Baulos, cum eo Catulus et Lucullus nosque ipsi postridie venissemus quam apud Catulum fuissemus** (au lieu de **fueraimus**, qu'on attendrait, puisque la proposition sert à affirmer un fait comme *ayant réellement eu lieu*). — Cés., *de Bell. Gall.*, V, 39, 2 : **accidit... ut nonnulli milites, qui lignationis munitionisque causa discessissent, repentino equitum adventu interciperentur** (on attendrait **discesserant**, et cela paraîtrait d'autant plus naturel que le membre de phrase **accidit ut... interciperentur** sert à exprimer un fait dont on affirme la réalité)¹.

1. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 234, REM.

CHAPITRE IV

DE LA CONCORDANCE DES TEMPS¹

648. — Règle générale. — Dans les propositions subordonnées au subjonctif, l'emploi du subjonctif *proprement dit* (cf. ci-dessus, § 279, 1°) est *obligatoire*, si le subjonctif dépend d'un verbe qui est au *présent* ou au *futur*; l'emploi du *subjonctif passé* (cf. ci-dessus, § 279, 2°) est *obligatoire*, si le subjonctif dépend d'un verbe au *passé*².

C'est ce qu'on appelle la *règle de la concordance des temps*.

Ex. : *Dic, quid amicus tuus fecerit, aut quid ipsi acciderit, aut quid dixerit aut quid faciat, quid ipsi accidat, quid dicat aut quid facturus sit*³, *quid ipsi casurum sit, qua sit usurus oratione*. (Cf. Cic., *de Inv.*, I, 25, 36.) — *Frater mihi narrabat, quid amicus tuus fecisset, quid ipsi accidisset, quid dixisset et quid faceret, quid ipsi accideret, quid diceret et quid facturus esset, quid ipsi casurum esset, qua esset usurus oratione*⁴.

Cic., *in Cat.*, 4, 9, 19 : *cogitate, quantis laboribus fundatum imperium... una nox pæne delerit*. *Ib.*, 1, 13, 32 : *sit inscriptum* (parfait) *in fronte uniuscujusque, quid de re publica sentiat*. *In Verr.*, II, 4, 52, 115 : *nemo fere vestrum est, quin, quemadmodum captæ sint a M. Marcello Syracusæ, sæpe audierit* (parfait). Etc.

1. Cette question est une de celles que Riemann a étudiées avec le plus de science et de conscience dans sa *Syntaxe latine* (ch. XIII), Paris, Klincksieck.

2. Les temps du passé sont :

1° A l'indicatif : l'imparfait, le *plus-que-parfait*, l'aoriste (§ 261), et, logiquement parlant, le *présent historique* (§ 227) ;

2° Au subjonctif : l'imparfait, le *plus-que-parfait* et l'aoriste employé comme il a été dit ci-dessus, § 279, 1° ;

3° A l'infinitif : l'*infinitif historique* (puisque'il correspond à un imparfait de l'indicatif, § 339) et l'aoriste (§ 283).

Mais il faut ajouter que l'infinitif (ainsi que le participe) n'exprimant ordinairement le temps que par rapport à la proposition principale, l'infinitif (et le participe) *présent* ainsi que l'infinitif *parfait* représentent logiquement un temps du *passé*, toutes les fois qu'ils dépendent d'un *verbe principal au passé*.

Dans les cas où la proposition subjonctive dépend d'une proposition à l'infinitif ou au participe, il est facile de distinguer si cet infinitif ou ce participe, *par rapport au moment où l'on parle*, appartiennent ou non au passé ; il suffit de se guider sur le sens de la phrase.

Ex. : *Dicitur dubitasse* (= *dubitavit*) *an* (cf. ci-dessus, p. 409, REM. V) *fugæ dedecus honesta morte vitaret*. — *Dubitare visus est* (= *dubitavit*) *an fugæ dedecus honesta morte vitaret*. — *Proxima nocte se castra moturum edixit, ut hostes incautos opprimeret* (le sens est : *castra moturus erat, ut...*). — *Eo* (abl. n.) *quale sit breviter constituto, accedam ad cetera* (= *id ubi constitutum erit*). Etc.

Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 236, REM. I.

3. Sur la valeur de cette périphrase, voy. ci-après, § 657.

4. Voy. R. KÜNNER, *auf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 779.

Cés., de Bell. Gall., I, 16, 1 : *interim cotidie Cæsar Hæduos frumentum, quod essent publice polliciti* (que, disait-il, ils lui avaient officiellement promis, cf. ci-dessus, § 643), *flagitare* (inf. hist., cf. ci-dessus, p. 726, n. 2). — SALL., Cat., 27, 2 : *hortari uti semper intenti paratique essent*. Etc.¹.

Si l'on considère les exemples ci-dessus on voit que chacune des formes du subjonctif employées marque deux choses : 1° que la proposition subjonctive est présente, passée ou future par rapport à la proposition principale ; 2° que la proposition subjonctive, comme l'ensemble de la phrase, appartient ou n'appartient pas au passé par rapport au moment où l'on parle, suivant que la forme du subjonctif employée est une forme du passé ou une forme du présent.

Les propositions subjonctives expriment donc le temps à la fois d'une façon *absolue* et d'une façon *relative*, puisqu'elles le marquent à la fois par rapport au moment même où l'on parle et par rapport au temps exprimé dans la proposition principale.

Les propositions subordonnées au subjonctif sont les seules où le latin puisse exprimer le temps d'une façon absolue, grâce à la double série de formes dont il a été question ci-dessus (§ 279) : les autres propositions n'expriment le temps que d'une façon relative.

REMARQUE. — En grec, il n'y a pas à proprement parler de règle relative à la concordance des temps. Sans doute, diverses propositions subordonnées, qui doivent être soit à l'*indicatif*, soit au *subjonctif*, si le verbe principal est au *présent* ou au *futur*, peuvent être mises à l'*optatif* si le verbe principal est au *passé*, et, en pareil cas, l'*optatif* joue un rôle analogue à celui qui est dévolu en latin aux formes passées du subjonctif (cf. ci-dessus, §§ 428, 2°, b ; 430 ; 481 ; 484, REM. I ; 485, 1°, a, REM. [p. 503], etc.) ; mais, tandis que la règle de la concordance des temps est absolue en latin, l'emploi de l'*optatif* n'est en général nullement obligatoire en grec.

649. — Particularités. — La règle de la concordance des temps dans les propositions subjonctives présente certaines difficultés d'application.

- 1° Le *présent historique* (cf. ci-dessus, § 227) est grammaticalement un temps du *présent*, mais logiquement un temps du *passé*, puisqu'il tient la place d'un aoriste : il est donc naturel que les écrivains aient hésité entre les formes du subjonctif proprement dit et celles du subjonctif passé dans les propositions subjonctives dépendant d'un présent historique.

L'usage le plus régulier paraît être celui-ci :

- a) Si la proposition subordonnée *précède* le présent historique, elle est au subjonctif *passé*.

1. L'emploi du subjonctif proprement dit dans une proposition dépendant d'un infinitif historique est une véritable incorrection.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 13, 4 : *reliquas copias Helvetiorum ut consequi posset, pontem in Arare faciendum curat*¹.

- b) Si la proposition subordonnée *suit* le présent historique, elle peut être soit au subjonctif *proprement dit*, soit au subjonctif *passé*.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, I, 3, 4 : *persuadet* Castico... Sequano... ut regnum in civitate sua *occuparet*. I, 9, 4 : a Sequanis *impetrat* ut per fines suos Helvetios ire *patiantur*. Etc.

- 2° *Scripsi, scripserim* et *scripsisse* employés en tant que *parfaits*, étant des temps du présent (cf. ci-dessus, p. 726, n. 2), devraient être toujours suivis du subjonctif *proprement dit* dans les propositions subjonctives qui en dépendent : en effet, cette syntaxe se rencontre assez souvent.

Ex. : Cic., *p. Tull.*, § 13 : *quoniam, quod iudicium et quo consilio constitutum sit, cognostis* (= *scitis*). *P. Cluent.*, 6, 17 : *initium quod huic... cum matre fuerit simultatis, audistis*. *Ad Fam.*, XVI, 12, 1 : *in eum locum res deducta est, ut, nisi qui deus vel casus aliquis subveniret, salvi esse nequeamus*. *P. Rosc. Am.*, 11, 32 : *etiamne venistis* (= *adestis*), *ut hic me aut juguletis aut condemnetis*? *In Cat.*, 1, 13, 32 : *sit inscriptum in fronte uniuscujusque, quid de re publica sentiat* (cf. *in Verr.*, II, 4, 52, 115). — *T.-Live*, XXIV, 8, 9 : *quoniam quales viros creare vos consules deceat satis est dictum, restat ut pauca de eis in quos prærogativæ favor inclinavit dicam*. Etc.

Néanmoins il arrive très souvent (et peut-être cette syntaxe est-elle plus ordinaire que l'autre) qu'on fait suivre ces formes verbales du subjonctif *passé*, par fausse analogie sans doute avec les cas où *scripsi, scripserim*, et *scripsisse* sont employés en tant qu'*aoristes*.

1. Cette règle n'est tout à fait exacte que pour quelques auteurs classiques. *T.-Live* ne s'y astreint déjà plus.

Ex. : *T.-Live*, XXII, 9, 11 : *M. Æmilius... omnia ea ut mature fiant curare jubet*.

On a cru s'apercevoir aussi que César et Salluste y dérogeaient, mais les cas où ils s'éloignent de la règle sont au nombre de deux, et, pour le premier de ces deux cas tout au moins il y a une raison logique qui justifie la construction adoptée par eux.

Donc César et Salluste emploient, contrairement à la règle, le subjonctif *proprement dit* au lieu du subjonctif *passé* :

1° Dans les phrases où la proposition subjonctive, avec le présent historique d'où elle dépend, est déjà précédée elle-même d'un autre présent historique.

Ex. : *Sall.*, *Cat.*, 45, 1 : *Cicero... prætoribus... rem omnem aperit... ; cetera, uti facto opus sit, ita agant permittit*. Etc.

2° Lorsque la proposition qui dépend du présent historique est une interrogation indirecte.

Ex. : Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 37, 7 : *reliqua qua ratione agi placeat constituunt*. Etc.

Voy. O. RIEMANN, *Études sur... T. Live*, 2^e éd., p. 256-257 ; *Synt. lat.*, § 236, Rem. II.

Ex. : CÍC., *p. Rosc. Am.*, 52, 151 : **ad eamne rem vos reservati estis... ut eos condemnaretis quos sectores ac sicarii jugulare non potuissent?** *De Off.*, II, 1, 1 : **quemadmodum officia ducerentur ab honestate... satis explicatum** (parfait) **arbitror libro superiore; sequitur ut hæc officiorum genera persequar, quæ pertinent ad vitæ cultum.** Etc.

650. — Les bons écrivains se préoccupent à tel point d'appliquer la règle de la concordance des temps, qu'ils l'observent même dans des cas où la logique permettrait de la négliger.

Voici les principaux cas.

1° *Contrairement à ce qui a lieu en français*, une proposition interrogative indirecte dépendant d'un verbe principal au *passé* est *nécessairement* au subjonctif *passé*, même si elle exprime une pensée *générale* vraie dans tous les temps.

Ex. : CÍC., *in Cat.*, 3, 5, 11 : **tum ille subito, scelere demens, quanta conscientiæ vis esset ostendit** (on dirait en français : il montra ce que *peut* faire une mauvaise conscience).

REMARQUE. — Par application de cette règle et de la règle précédente (§ 649, 2°), on trouve au subjonctif *passé* des propositions interrogatives indirectes qui expriment une *vérité générale* et dépendent d'un verbe principal au *parfait*.

Ex. : Q.-CURCE, VIII, 14, 43 : **quod hic... dies tibi suadet, quo expertus es quam caduca felicitas esset** (où tu as appris par expérience combien le bonheur est fragile). — Cf. CÍC., *Tusc.*, I, 44, 107 : **requiescere in sepulcro putat mortuum, magna culpa Pelopis, qui non erudierit filium nec docuerit** (il n'a pas appris à Thyeste et par conséquent Thyeste ignore [parf. et non pas aor.]) **quatenus esset quidque curandum** (jusqu'à quel point il faut se soucier de telle ou telle chose). Etc.

Toutefois il convient d'ajouter qu'après un verbe principal au parfait le subjonctif proprement dit est également possible, puisqu'on trouve assez souvent, en pareil cas, des phrases comme celle-ci :

Ex. : CORN. NÉP., *Alc.*, 1, 1 : **in hoc quid natura efficere possit videtur experta** (le sens est : *experta est*). Etc.

2° C'est par une application rigoureuse de la règle de concordance des temps que s'explique l'emploi du subjonctif *passé* dans les propositions subjonctives dépendant d'un verbe au *mode irréel* même lorsque, tout à fait *indépendantes de l'hypothèse* exprimée dans la proposition à laquelle elles se rattachent, ces propositions ont pour objet de signifier un fait *réel* et *présent*.

Cette règle s'applique rigoureusement aux propositions interrogatives qui se rattachent à un verbe au mode irréel.

Ex. : CÍC., *de Orat.*, I, 42, 190 : **hisce ego rebus exempla adjungerem, nisi apud quos hæc haberetur oratio cernerem**, j'appuierais ces faits d'exemples, si je ne voyais pas devant qui je *parle* (*logiquement* il faudrait **habeatur**, mais **habeatur** aurait choqué à côté de **cernerem**). *Ad Fam.*, 13, 66, 1 : **A. Cæcīnam... non commendarem tibi, cum scirem... qua clementia in calamitosos soleres esse, nisi me... hujus fortuna ita moveret ut hominis... conjunctissimi movere debebat**, je ne te recommanderais pas A. Cécina, alors que je *sais* quelle *est* ta bienveillance pour les gens infortunés, si je ne me sentais pas ému de son sort comme il convient quand il s'agit d'un ami intime. *De Nat. deor.*, II, 18, 49 : **quæ si bis bina quot essent didicisset Epicurus, certe non diceret**, ce sont des choses qu'Épicure ne dirait certainement pas, s'il savait combien *font* deux fois deux. Cf. *Ib.*, II, 1, 3 : **te vicissim audire vellem, cum ipse tam multa dixissem**, je voudrais t'entendre parler à ton tour, après que *j'ai gardé* si longtemps la parole. *Acad. pr.*, II, 1, 3 : **cujus (= Luculli) mihi consilium et auctoritas quid tum in maximis rebus profuisset, dicerem, nisi de me ipsos dicendum esset, quod hoc tempore non est necesse**, combien *m'ont servi* alors sa prudence et son crédit dans des affaires très importantes, c'est ce que je dirais, s'il ne fallait aussi parler de moi-même, ce qui présentement n'est point nécessaire. Etc.

REMARQUE¹. — Toutefois il y a des exceptions à cette règle rigoureuse :

Ainsi, l'on rencontre *quelquefois* le subjonctif proprement dit au lieu du subjonctif passé, surtout quand la proposition subordonnée *précède* le verbe au mode irréel dont elle dépend.

Ex. : CÍC., *ad Fam.*, XIII, 6, 4 : **quæ quantum in provincia valeant vellem expertus essem**. — T.-LIVE, XXVI, 31, 8 : **quæ captis acciderint, apud Hannibalem et Carthaginienses victos justius quam apud victoris populi senatum quererentur**, quant à ce qui *est arrivé* aux prisonniers, c'est à Hannibal et aux Carthaginois plutôt qu'au Sénat romain qu'ils devaient adresser leurs plaintes.

Et même quand la proposition subordonnée *suit* le verbe au mode irréel (mais ce cas est plus rare) :

Ex. : SALL., *Cat.*, 7, 7 : **memorare possem quibus in locis maxumas hostium copias populus Romanus parva manu fuderit... ni ea res longius nos ab incepto traheret**. Cf. CÍC., *de Fin.*, I, 7, 25 : **si concederetur, etiam si ad corpus nihil referatur, ista... per se esse jucunda, per se esset... virtus... expetenda**².

1. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 236, REM. VI.

2. Voyez d'autres exemples dans R. KCHNER, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 785, 8. Mais écartez celui-ci :

De Nat. deor., II, 1, 3 : **mallem audire Cottam, dum, qua eloquentia falsos deos sustulit, eadem veros inducat**,

dans lequel le sens semble exiger qu'on corrige **mallem** en **malim**, *m. d. m.* : « j'aimerais mieux

651. — Exceptions à la règle. — Ainsi qu'on l'a déjà dit (§ 650), les bons écrivains appliquent rigoureusement la règle de concordance des temps¹ : chez eux, les exceptions sont *rare*s et dues presque toujours soit à des raisons de *sens*, soit à des raisons de *style*.

652. — En effet, le sens ne permet pas toujours de suivre exactement la règle.

Voici les cas principaux.

1° Il peut arriver, dans le *style indirect*, qu'on ait à exprimer le rapport de temps entre une proposition subordonnée et la proposition principale.

Il en résulte parfois des phrases, comme celle-ci, qui paraissent incorrectes à première vue.

Ex. : T-LIVE, XXX, 30, 4 : *tibi quoque inter multa egregia non in ultimis laudum hoc fuerit* (fut. antér.²), *Hannibalem, cui tot de Romanis ducibus victoriam di dedissent, tibi cessisse.*

REMARQUE. — On attendrait et il pourrait y avoir : *Hannibalem, cui tot de Romanis ducibus victoriam di dederint, tibi cessisse*, mais l'expression serait moins exacte, puisque le rapport de temps entre la proposition relative et la proposition principale serait négligé : en effet, la phrase ainsi écrite correspondrait à celle-ci dans le style direct : *Hannibal, cui... victoriam di dederunt, tibi cessit*; or, en pareil cas, les Latins n'oublient pas de marquer l'antériorité de la proposition subordonnée par rapport à la proposition principale; donc ils auraient dit au style direct : *Hannibal, cui... victoriam di dederant, tibi cessit*, et c'est cette nuance délicate que T-Live a voulu marquer en mettant *dedissent* au style indirect pour tenir lieu de *dederant* du style direct.

2° Dans les propositions consécutives, il peut arriver qu'un fait *passé* (énoncé par un verbe au *passé*) ait pour conséquence un fait *actuel*.

On conçoit, qu'en pareil cas, on soit obligé dans la proposition subjonctive d'employer le subjonctif *proprement dit* (présent ou parfait) : l'emploi d'une des formes du subjonctif *passé* serait absurde.

écouter Cotta, pendant qu'avec la même éloquence qui lui a servi à ruiner les faux dieux il introduirait les véritables. »

Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 409, n. 2.

1. Mais la langue populaire et la langue poétique présentent parfois de graves infractions à la règle.

Ex. : PLAUTE, *Mil.*, 131-133 : (tabellas) *dedi* (aoriste) *mercatori cuidam, qui ad illum deferat.* ..., *ut is huc veniret.* — TAC., *Heaut.*, 895 : *magis unum etiam instare* (inf. histor.) *ut hodie conficiantur* (il faudrait *conficerentur*, cf. ci-dessus) *nuptiæ.* — VING., *En.*, IV, 452 sqq. : *quo magis inceptum peragat lucemque relinquat. | vidit, thuricremis cum dona imponeret aris, | (horrendum dictum) latices nigrescere sacros, etc.* (toutefois on peut, avec Wagner, expliquer : *quo magis inceptum peragat, eo impellitur, quod vidit...*). Etc.

2. Le futur antérieur, appartenant au radical du parfait, n'est pas considéré par les Latins comme un *passé*.

EX. : CORN. NÉP., *Arist.*, 1, 2 : **quanquam...adeo excellibat Aristides abstinencia ut unus post hominum memoriam... cognomine Justus sit appellatus, tamen exsilio decem annorum multatus est** (Aristide est le seul homme qui ait été surnommé le Juste, voilà le fait qui est *actuellement* vrai, et c'est ce que marque le parfait du subjonctif). Voy. ci-dessus, § 505.

REMARQUE. — Il ne faut pas confondre cette dérogation logique à la règle de concordance des temps avec l'*irrégularité* réelle que présentent des phrases comme celle-ci :

EX. : T-LIVE, I, 16, 1 : **tempestas... tam denso regem operuit nimbo ut conspectum ejus contioni abstulerit** (il faudrait *auferret*, voy. ci-dessus, § 505).

3° Dans l'interrogation indirecte on est souvent obligé par le sens d'employer le subjonctif *délibératif* s'appliquant au passé (§ 324), même quand le verbe principal n'est pas au passé.

EX. : CIC., *in Vat.*, 2, 5 : **sed quæro a te cur C. Cornelium non defenderem**, je te demande pourquoi il eût *fallu* que je ne le défendisse point ?¹ Etc.

4° Une proposition au *mode irréel* peut dépendre d'une proposition qui *n'est point au passé*.

EX. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 6 11 : **veri simile non est ut ille homo tam locuples, tam honestus religioni suæ... pecuniam anteponeret**². Etc.

5° Une proposition dont le verbe est au *potentiel du passé*, autre forme du mode irréel (cf. ci-dessus, § 334), peut dépendre d'une proposition qui *n'est point au passé*.

EX. : CIC., *p. Rosc. Am.*, 33, 92 : **video... causas esse permultas, quæ istum impellerent** (qui *pouvaient* le pousser à agir), Etc.

6° Quelquefois, mais *rarement*, les écrivains négligent la règle de la concordance des temps afin de pouvoir exprimer l'idée de l'*imparfait*³ dans une proposition subordonnée dépendant d'un verbe qui n'est point au passé.

1. Mais on peut ponctuer : **sed, quæro a te, cur C. Cornelium non defenderem ?** et ramener la proposition interrogative à une forme d'interrogation directe.

2. Voyez ci-après §§ 658-662 les règles relatives à l'expression du conditionnel dans certaines catégories de propositions subjonctives.

3. Le subjonctif n'ayant qu'une seule forme (*scripserim* ou *scripsissem*, selon les cas) pour marquer un fait *passé* par rapport au temps du verbe principal, il en résulte qu'on est obligé, en général, de ne pas marquer dans une proposition au subjonctif la nuance de sens qui existe, à l'indicatif, entre l'*imparfait* et l'*aoriste*. Voy. ci-après.

EX. : CÍC., in *Verr.*, II, 5, 11, 28 : **scitote oppidum esse in Sicilia nullum... quo in oppido non isti... delecta mulier esset.**
De Orat., I, 44, 196 : **cujus rei** (l'amour de la patrie) **est tanta vis... ut Ithacam illam in asperrimis saxulis tanquam nidulum affixam sapientissimus vir immortalitati anteponeret.**

Régulièrement il faudrait dans le premier exemple **mulier fuerit** et **anteposuerit** dans le second.

7° Quelquefois la forme de subjonctif employée se justifie non pas par le rapport apparent qu'elle a avec le verbe dont elle dépend grammaticalement, mais par une idée que l'écrivain a dans l'esprit et à laquelle il la rattache.

EX. : CÍC., in *Verr.*, II, 5, 21, 52 : **dices frumentum Mamertinos non debere. Quomodo non debere ? an ut ne venderent ?** »

Il faut entendre, en effet : « Vous direz que les Mamertins ne sont pas astreints à fournir du blé. Comment l'entendez-vous ? Vous étendez, je suppose, cette exemption au blé qu'il *s'agissait* de fournir contre paiement¹. »

653. — Parmi les raisons de style qui ont quelquefois entraîné les meilleurs écrivains à négliger la règle de la concordance des temps, la plus importante, à coup sûr, est la recherche de la variété.

En effet, il semble bien que, pour éviter une trop grande uniformité dans l'emploi du subjonctif, les historiens latins ont tenu à *mélanger* les formes du subjonctif *proprement dit* avec les formes du subjonctif *passé* dans les phrases au style indirect² qui dépendent non seulement d'un verbe au présent historique, mais encore d'un verbe au passé.

EX. : CÍC., *De Bell. Gall.*, I, 40, 6-7 : **ex quo judicari posse, quantum haberet in se boni constantia, propterea quod, quos aliquandiu inermos sine causa timuissent, hos postea armatos ac victores superassent.** Denique hos esse eosdem, quibuscum sæpenumero Helvetii congressi non solum in suis, sed etiam in illorum finibus, plerumque **superarint**, qui tamen pares esse nostro exercitui non **potuerint**, etc. (tout ce discours indirect dépend des mots **vehementer eos incusavit** du § 1). — T.-LIVE, XXI, 24, 3-4 : **oratores... misit : colloqui semet ipsum... velle ; vel**

1. Suivant la remarque de L. Havet citée par Riemann (*Synt. lat.*, 2^e éd., p. 412, n. 3), « la pensée sante sans effort du principe juridique absolu, qui s'énonce par le présent, à l'acte particulier, qui s'énonce par des temps passés. »

2. En prenant cette expression dans le sens le plus étendu.

illi *accederent*, *vel se*, etc., *nec stricturum ante gladium*, si per Gallos *liceat*, quam in Italiam *venisset* (cf. XXI, 30, 2; 5; 7; 8; 10; 11; 45, 5; XXII, 30, 10; 32, 8; 55, 4, etc.) XXIII, 2, 5-6 : *cum præfatus esset*, quippe qui... *haberet* filiamque *dedisset*..., eo se periculo posse liberare eos, si *permittant* sibi (cf. 11, 4-6; 12, 13; 15, 4, etc.). XXVII, 44, 8 : in iis locis hunc coegisse exercitum quibus ille majorem partem militum fame ac frigore, quæ miserrima mortis genera *sint*, *amisisset* (cf. XXVI, 26, 5-8; XXVII, 47, 6; XXIX, 1, 7; 27, 9, etc.¹). Etc.

REMARQUE. — C'est sans doute en vertu du même principe qu'il faut expliquer les constructions suivantes, en apparence irrégulières.

EX. : Cic., *in Verr.*, II, 4, 7, 16 : *ut homo turpissimus esset impudentissimeque mentiretur*, hoc *diceret*, illa se habuisse venalia eaque sese quanti *voluerit* vendidisse (style direct : ea quanti *volui* vendidi). — Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 33, 3 : *cum... doceretur... alio tempore atque oportuerit fratrem a fratre renuntiatum*. VII, 40, 4 : *adhortatus* milites ne... itineris labore *permoveantur*. Etc.².

CHAPITRE V

RAPPORT DE TEMPS ENTRE UNE PROPOSITION SUBORDONNÉE ET CELLE DONT ELLE DÉPEND.

EXPRESSION DU CONDITIONNEL DANS UNE PROPOSITION SUBORDONNÉE

654. — Définition. — On l'a déjà vu ci-dessus (§ 648) : tandis que les propositions subjonctives expriment le temps d'une manière *absolue*, c'est-à-dire par rapport au moment où l'on parle, les autres propositions subordonnées n'expriment le temps que d'une façon *relative*, c'est-à-dire par rapport au temps exprimé dans la proposition dont elles dépendent ; de plus, les propositions subjonctives elles-mêmes, considérées dans leurs rapports avec la proposition principale, expriment aussi le temps d'une façon relative. Il y a donc lieu de compléter les observations du chapitre précédent par l'exposé des règles appliquées dans ce cas particulier.

1. Voyez les nombreux exemples relevés par Riemann dans ses éditions classiques de la troisième décade de T.-Live (liv. XXI-XXII, *Rem.*, 149, p. 249 ; liv. XXIII-XXV, *Rem.*, 193, p. 369 ; liv. XXVI-XXX, *Rem.*, 155, p. 485, Paris, Hachette.)

2. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 410, n. 2.

655. — Propositions à l'indicatif. — Propositions à l'infinitif. — A vrai dire, la question a été traitée ci-dessus (§§ 221-267) pour les propositions qui sont à l'indicatif, et §§ 280-284 pour celles qui sont à l'infinitif; de plus, à propos des diverses conjonctions de temps, on a rappelé les principales règles de l'usage¹.

Il reste à dire quelques mots de la construction des propositions subjonctives qui ne sont pas amenées par le style indirect².

656. — Propositions subjonctives. — Dans les propositions subjonctives qui ne sont pas amenées par le style indirect, c'est le sens même de la phrase qui détermine le plus souvent le rapport de temps existant entre elles et la proposition principale.

Ainsi, quand je dis *rogo ut venias*, la forme *venias* exprime une action *future* par rapport à *rogo*; de même quand je dis *cura ut omnia perficiantur* ou *cura ut omnia perfecta sint, cum rediero*, les formes *perficiantur* et *perfecta sint* expriment l'une et l'autre une action *future* par rapport à *cura*; la seule différence entre les deux formes c'est que *perficiantur* exprime le futur purement et simplement, tandis que le parfait *perfecta sint* ajoute à l'expression du futur cette idée qu'à tel moment de l'avenir l'action sera un fait *accompli*.

On conçoit donc que dans ces sortes de phrases il serait barbare de chercher à exprimer le futur par une forme spéciale.

REMARQUE. — Néanmoins, après un verbe principal signifiant craindre, on trouve quelquefois une forme spéciale pour rendre l'idée du futur.

Ex.: CIC., *in Verr.*, II, 5, 63, 163 : *quas (pœnas) veritus esset ne iste... non esset persoluturus* (au lieu de *persolveret*).

Il peut même arriver que le sens exige, en pareil cas, l'usage de cette forme spéciale, par exemple, quand il s'agit d'opposer un fait à venir à un fait actuel (ex. : *non versor ne nunc veniat, sed ne venturus sit postea*).

C'est ainsi que pour éviter toute confusion avec le présent, Cicéron a remplacé *habeat* par *habitura sit* dans la phrase suivante :

P. Marc., 8, 26 : *vide... ne tua divina virtus admirationis plus sit habitura quam gloriæ.*

1. Il convient d'ajouter ici que dans une proposition relative rattachée à une proposition dont le verbe est au *présent historique*, le temps de la proposition relative dépend de la valeur que l'écrivain attache à la forme verbale appelée *présent historique*.

Le verbe de la proposition relative se met à l'aoriste si l'écrivain n'a égard qu'à la *valeur grammaticale* du *présent historique*.

Ex.: CAS., *de Bell. Gall.*, VI, 30, 1 : *Basilus ut imperatum est facit.*

Au contraire, le verbe de la proposition relative se met au plus-que-parfait si l'écrivain a égard à la *valeur logique* du *présent historique*.

Ex.: T.-LIVE, I, 59, 2 : *ut præceptum erat jurant.* Etc.

2. Pour cette catégorie de propositions, voy. ci-dessus, § 641, 2°.

657. — Cependant il y a des cas où le sens de la phrase ne détermine pas le temps auquel il faut rapporter la proposition subjonctive. Ainsi certaines propositions (interrogations indirectes¹, propositions complétives dépendant de *sequitur ut...* ou de *non dubito quin...*, propositions causales introduites par *cum*, puisque, propositions relatives consécutives *sunt qui...*, *quis est qui...*? etc.) peuvent se rapporter à un fait *présent*, *passé* ou *futur*.

En pareil cas, l'usage a attribué au subjonctif trois temps : le présent (*scribam*) marque une action *présente*, l'aoriste (*scripserim*), une action *passée*, la périphrase *scripturus sim* sert de subjonctif futur actif et marque une action *future*² par rapport à celle du verbe principal.

Ex. : Cic., *p. imp. Cn. Pomp.*, 15, 45 : *et quisquam dubitabit, quid virtute perfecturus sit*, qui tantum auctoritate perfecterit? *Phil.*, 2, 4, 8 : ego quoque te disertum putabo, si ostenderis, *quomodo sis eos inter sicarios defensurus*. *Ad Fam.*, II, 5, 2 : ea... cogita quæ esse in eo cive ac viro debent *qui* (relatif consécutif) *sit rem publicam... in veterem dignitatem... vindicaturus*. *Phil.*, 7, 6, 18 : parumne erunt multi? Præsertim *cum...* parati *sint* ad *nutum futuri*. *De Leg. agr.*, 2, 35, 97 : singularis homo privatus... *vix... sese... continet : nedum isti... non statim conquisituri sint* aliquid sceleris et flagitii. Etc.

Si le verbe principal était au passé, on aurait, par exemple, dans cette dernière phrase, en vertu de la règle de concordance des temps : *singularis homo privatus vix sese continebat : nedum isti non statim conquisituri essent* aliquid sceleris et flagitii. Etc.

1. Pour l'emploi du subjonctif délibératif dans les propositions interrogatives indirectes, voy. ci-dessus, § 407, p. 417.

2. Dans la langue familière surtout on négligeait assez souvent de marquer l'idée du futur.

Ex. : Tæn., *Heaut.*, 715 : *quid me fiat (= futurum sit) parvi pendis*. *Andr.*, 391-392 : *nam hoc haud dubium est. quin Chremes | tibi non det (= daturus sit) gnatum*. — Cæs., *de Bell. Gall.*, I, 31, 15 : *non dubitare quin de omnibus obsidibus... gravissimum supplicium sumat*. — Cic., *in Verr.*, II, 1, 9, 24 : *utar oratione perpetua, non quo jam hoc sit necesse, verum ut experiar utrum ille ferat (= laturus sit) molestius, me tunc tacuisse an nunc dicere* (mais il ne faut pas citer p. *Cluent.*, 58, 158, où le subjonctif, après *non dubito quin* a le sens potentiel, voy. ci-après, § 662). — T.-Liv., XXV, 38, 11 : *nunc, quia tantum ausi estis sponte vestra, experiri libet quantum audeatis (= ausuri sitis) duce vestro auctore* (cf. XXIV, 22; 24, 8; 27, 5; XXV, 3, 16, etc.).

Mais il y a des cas où cette négligence d'expression est tolérée par l'usage : c'est quand le verbe est au *passif*.

Ex. : Cic., *p. Rab. Post.*, 1, 4 : *erat nemini dubium quin is in regnum restitueretur*.

Il est vrai qu'en pareil cas Cicéron aurait eu la ressource de dire : *erat nemini dubium quin futurum esset ut is in regnum restitueretur*. Mais cette périphrase (cf. *non dubium est quin futurum sit, ut... restitueretur*) n'a jamais été employée, à notre connaissance, parce qu'elle est trop lourde : c'est une invention de quelques grammairiens.

REMARQUES. — I. 1° Le subjonctif n'ayant qu'une seule forme (*scripserim* ou *scripsissem*, selon les cas) pour marquer un fait *passé* par rapport au temps de la proposition principale, le latin est contraint, la plupart du temps, de négliger la nuance qui existe, à l'indicatif, entre l'*imparfait* et l'*aoriste*.

Ex. : CÍC., *in Verr.*, II, 5, 12, 30 : **quarum incredibile est quanta multitudo fuerit Syracusis**, on ne saurait croire combien il y *avait* de ces femmes à Syracuse.

Pour rendre l'imparfait il aurait fallu mettre *esset*, ce qui eût été choquant après *est* verbe principal.

Cependant il arrive quelquefois que les écrivains aiment mieux violer la règle de concordance des temps que de ne pas exprimer l'idée de l'imparfait. Voy. ci-dessus, § 652, 6°.

2° Pour exprimer l'idée de *répétition* que l'imparfait marque quelquefois à l'indicatif, le latin est moins gêné ; il a la ressource d'employer une périphrase comme celle-ci :

Ex. : CÍC., *in Verr.*, II, 3, 18, 45 : **quorum quanti conventus... fieri soliti sint quis ignorat ?** (à l'indicatif : **quanti conventus... fiebant !**)

II. Le *plus-que-parfait* de l'indicatif du style direct peut se remplacer par une périphrase dans une proposition subjonctive : ainsi l'expression *omnia paraverat* devient, par exemple, **non dubito quin omnia tum parata habuerit**, etc., et l'expression *omnia parata erant* devient, par exemple, **non dubito quin omnia tum parata fuerint**, etc.

III. Le *futur antérieur* employé pour signifier qu'à tel moment de l'avenir une action se trouvera *achevée* peut (*mais au passif seulement*) se remplacer par une périphrase dans une proposition subjonctive.

Ex. : CÍC., *ad Fam.*, VI, 12, 3 : **nec dubito quin legente te has litteras confecta jam res futura sit**.

A l'actif, il semble qu'on aurait pu dire : **non dubito quin... confectam rem habiturus sis**. En tout cas, cette périphrase, bien qu'on n'en rencontre peut-être pas d'exemples, est plus naturelle et bien moins lourde que celle-ci : **non dubito quin futurum sit ut... rem confeceris**, qui d'ailleurs ne se rencontre pas non plus et paraît bien être une invention des grammairiens.

658. — Expression du conditionnel¹. — Lorsqu'il s'agit de rendre l'idée du potentiel (§ 332) ou de l'irréel (§ 337) dans une proposition subjonctive, les écrivains latins semblent avoir hésité entre deux constructions possibles.

1° Ils conservent dans la proposition subjonctive la même forme du subjonctif qu'ils auraient employée dans une proposition indépendante, et donnent ainsi au subjonctif une double fonction, celle qu'il doit à son rôle de mode destiné à marquer la subordination et celle qu'il doit au sens de potentiel ou d'irréel que l'usage lui a assigné.

1. Il ne sera question ici que du conditionnel dans une proposition subjonctive ; pour le conditionnel dans une proposition infinitive ou participiale, voy. ci-dessus, § 563, *Rhm.* III et IV et § 627, 4°.

2° Ils ont recours à une périphrase formée au moyen de l'adjectif verbal en *-urus* et du subjonctif du verbe *sum*.

Il faut distinguer trois cas (ci-après §§ 659, 660, 661)¹.

659. — *Si la proposition était indépendante, elle serait au présent (aoriste ou parfait), du subjonctif (mode potentiel).*

En pareil cas, on rencontre tantôt l'une, tantôt l'autre des deux constructions signalées ci-dessus (§ 658, 1° et 2°).

Ex. : PLAUTE, *Rud.*, 206 : *nec loco tecta quo sim nescio* (style dir. : *quo loco tecta sim?* où pourrais-je me trouver à l'abri?) — CIC., *Orat.*, 62, 211 : *quæ nescio cur, cum Græci κόμματα et κῶλα nominent, nos non recte « incisa » et « membra » dicamus* (style dir. : *cur nos non... dicamus?*) — T.-LIVE, XXII, 36, 1 : *adeo... variant auctores ut vix quicquam... affirmare ausus sim* (j'oserais [aoriste]). Etc.

T.-LIVE, II, 38, 4 : *quid eos... existimasse putatis, nisi aliquod profecto nefas esse quo, si intersimus spectaculo, violaturi simus ludos...?* (style dir. : *si intersimus spectaculo, violemus ludos*). Etc.

660. — *Si la proposition était indépendante, elle serait à l'imparfait du subjonctif.*

En pareil cas, la première des deux constructions signalées ci-dessus (cf. § 658, 1°) est seule usitée.

Ex. : CIC., *de Fin.*, II, 15, 49 : *ego... judico... non ob eam causam... illud dici esse honestum, quia laudetur a multis, sed quia tale sit ut, vel si ignorarent id homines..., sua tamen pulchritudine esset laudabile* (style dir. : *si ignorarent id homines, sua tamen pulchritudine esset laudabile*).

REMARQUE. — Dans l'exemple précédent l'imparfait du subjonctif *esset* a le sens de notre conditionnel *présent*; mais on peut encore, dans une proposition dépendante au subjonctif, conserver sans changement l'imparfait du subjonctif quand il a le sens de notre conditionnel *passé*.

1. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 242. En grec, la question est beaucoup plus simple.

En effet, quand il s'agit d'exprimer l'idée du *potentiel* ou de l'*irréel* dans une proposition *subordonnée* qui doit être à un mode *autre que l'infinitif*, on peut employer en général le même mode que si la proposition était indépendante; en d'autres termes, on substitue tout simplement la forme du *potentiel* ou de l'*irréel*, telle qu'elle est employée dans les propositions *indépendantes*, au mode demandé par la syntaxe ordinaire de l'espèce de proposition subordonnée dont il s'agit.

Ex. : XEN., *Rev. d'Ath.*, 4, 41 : *εἰ δὲ τινες αὐτὸ φοβοῦνται, μὴ ματαῖα ἂν γένοιτο αὕτη ἢ κατασκευή, εἰ πόλεμος ἐγερθεῖ* (style direct : *ματαῖα ἂν γένοιτο αὕτη ἢ κατασκευή, εἰ πόλεμος ἐγερθεῖ*).

Ces propositions sont donc affranchies de la loi de subordination. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2° éd., p. 425, n. 2.

Ex. : Cic., *p. Rosc. Am.*, 41, 119 : **qui... tales... a populo Romano putantur ut quicquid dicerent** (ce qu'ils *auraient pu* dire) **nemo esset** (au lieu de **nemo futurus fuerit**, qui paraîtrait régulier d'après le § 638, 2°), **qui non æquum putaret** (il n'y *aurait eu* personne pour le trouver injuste). Etc.

661. — *Si la proposition était indépendante, elle serait au plus-que-parfait du subjonctif.*

En pareil cas, on n'emploie *régulièrement*¹ que la seconde des constructions signalées ci-dessus (§ 638, 2°).

Ex. : T.-LIVE, II, 1, 3 : **neque ambigitur quin Brutus idem qui tantum gloriæ Superbo exacto rege meruit pessimo publico id factururus fuerit, si... priorum regum alicui regnum extorsisset** (style dir. : **id fecisset, si... priorum regum alicui regnum extorsisset**). XXVIII, 24, 2 : **apparuit... quantum excitatura molem vera fuisset**² **clades, cum vanus rumor tantas procillas excivisset** (style dir. : **vera clades molem magnam excitavisset**). Etc.

REMARQUES. — I. Quand le sens le permet, on peut, pour rendre l'idée de l'irréel, se servir, au passif, de la périphrase suivante :

Ex. : T.-LIVE, XXI, 34, 7 : **in eos versa peditum acies haud dubium fecit quin, nisi firmata extrema agminis fuissent, ingens in eo saltu accipienda clades fuerit**³ (régulièrement il faudrait *fuisset*, voy. ci-dessous, n. 2).

II. Les indicatifs *possum, poteram, potui*, etc., employés comme il a été dit ci-dessus (p. 301 et suiv.), là où le français met le conditionnel, sont naturellement remplacés, dans une proposition subjonctive, par les formes *possim, potuerim* (ou *possem, potuissem*, selon les cas).

Ex. : Cic., *ad Fam.*, I, 1, 2 : **sic egit (parfait) causam tuam, ut neque eloquentia majore quisquam... nec studio agere potuerit**. XV, 4, 14 : **his ego subsidiis ea sum consecutus, quæ (relatif consécutif) nullis legionibus consequi potuissem** (style dir. : **nullis legionibus ea consequi potui**). — T.-LIVE, XXIV, 42, 3 : **haud dubia res fuit quin, nisi ea mora intervenisset, castra eo die Punica capi potuerint** (régul. il faudrait *potuissent*, cf. ci-dessous, n. 2).

1. Parmi les exceptions assez rares, les unes s'expliquent par le fait que le verbe est au passif et que l'écrivain a reculé devant l'emploi d'une lourde périphrase comme *futurum fuerit* ou *futurum fuisset, ut...*

Ex. : Cic., *p. Sest.*, 29, 62 : **quod ille si repudiasset, dubitatis quin ei vis esset allata...** ? (il aurait fallu dire, d'après quelques grammairiens : **dubitatis quin futurum fuerit ut ei vis afferretur** ? mais ce tour paraissait sans doute intolérable).

D'autres exceptions sont moins excusables et constituent une irrégularité réelle.

Ex. : T.-LIVE, II, 33, 9 : **cessisset**, au lieu de **cessurum fuerit**, qui seul eût été correct.

2. T.-LIVE néglige parfois, en pareil cas, la règle de la concordance des temps.

Ex. : T.-LIVE, XXIV, 26, 12 : **velut captæ furore eo cursu se ex sacrario proripuerunt (aoriste), ut, si effugium patuisset in publicum, impleturæ urbem tumultu fuerint** (au lieu de *fuissent*). Etc.

3. On se rendra compte de l'origine de la périphrase en considérant des phrases comme celles-ci :

Ex. : T.-LIVE, II, 38, 5 : **et hanc urbem vos non hostium ducitis, ubi si unum diem morati essetis, moriendum omnibus fuit** (= *mori omnes coacti essetis*). XXI, 47, 5 : **multorum dierum circuitu Padi vada petenda fuerunt** (= *vada petere coacti essent*), etc.

662. — Les règles ci-dessus (§§ 659, 660, 661) ne s'appliquent pas aux propositions conditionnelles (ou hypothétiques) qui peuvent se rattacher à des propositions subjonctives exprimant l'idée du conditionnel.

Ainsi **si... scribam** ne se remplace jamais par **si... scripturus sim**, ni **si... scriberem** par **si... scripturus essem**, pour exprimer purement et simplement l'idée du potentiel ou de l'irréel.

Par conséquent, quand on rencontre ces périphrases dans une proposition conditionnelle, c'est que l'auteur a tenu à exprimer une idée particulière.

Ex. : Cic., *p. Clu.*, 58, 158 : **non... debeo dubitare... quin... etiam si inviti absoluturi sitis** (même si vous étiez disposés à l'absoudre), **tamen absolvatis.** Etc.

LIVRE TROISIÈME

OBSERVATIONS SUR QUELQUES PARTIES DU DISCOURS¹

CHAPITRE PREMIER

DE L'ADJECTIF²

CONSTRUCTION DU COMPARATIF ET DU SUPERLATIF

663. — Adjectif épithète et adjectif attribut. — L'adjectif est dit *épithète* quand il qualifie le substantif sans l'intermédiaire d'un verbe (καλὸν ρόδον, *pulchra rosa*, *belle rose*) et *attribut* quand il qualifie le substantif par l'intermédiaire d'un verbe (τὸ ρόδον καλὸν ἔστι, *rosa pulchra est*, *la rose est belle*).

REMARQUES. — I. Les règles d'accord de l'adjectif *épithète* ont été exposées ci-dessus, §§ 18-20 et celles de l'adjectif *attribut*, ci-dessus, §§ 12-17.

1. Il ne sera question dans ce troisième et dernier livre que des questions qui se rattachent proprement à la syntaxe; par conséquent on ne traitera pas de ce qui appartient plutôt à la *stylistique* (du genre, du nombre, des substantifs concrets employés dans un sens collectif, du pluriel des substantifs concrets, du pluriel des substantifs abstraits, des substantifs abstraits employés dans un sens concret, des substantifs employés comme adjectifs, de l'emploi des adjectifs ou des participes comme substantifs, de certains pronoms indéfinis, des verbes simples employés au lieu des verbes composés, des adverbes ou expressions adverbiales jouant le rôle d'adjectifs, etc.); on ne s'occupera pas non plus de ce qui est plutôt du domaine de la *lexicographie*, comme la construction des prépositions avec tel ou tel cas et dans tel ou tel sens, etc.

2. Quand nous disons καλὸν ζῶον, πονηρὸς ἀνὴρ, *pulchrum animal*, *malus vir*, etc., les mots καλόν, πονηρός, *pulchrum*, *malus*, etc., expriment une qualité que nous jugeons appartenir à ζῶον, ἀνὴρ, *animal*, *vir* : ce sont des *adjectifs*.

Le mot *adjectif* s'appliquant à une partie du discours n'est pas très ancien dans la langue grammaticale : il remonte au douzième siècle. Pour les anciens (et, en particulier, pour les Grecs), l'adjectif ne formait pas une catégorie distincte de celle du substantif : ἐπιθετὸν ὄνομα ou ἐπιθετόν, que les Latins ont traduit par *adjectivum nomen* (d'où *adjectivum* sans *nomen*) désignait un substantif en apposition (cf. Αἰστωτα, *Rhet.*, III, 2; 3; ΑΡΟΛΛ. ΔΥΣΚΟΛΑ, περὶ συντάξεως, p. 20, cf. p. 41), et ὄνομα désignait à la fois le substantif et l'adjectif.

Il est intéressant de remarquer que cette confusion ancienne entre le substantif et l'adjectif était, sans que les grammairiens s'en doutassent, conforme à la réalité des choses : en effet, l'étymologie montre que l'adjectif n'était pas à l'origine distinct du substantif et qu'en somme le substantif est sorti de l'adjectif : avant d'atteindre la substance, on n'a d'abord vu dans tout objet que ses modes, que ses qualités apparentes et frappantes : ζῶον c'est « le vivant », *animal* c'est « le doué de vie », etc. C'est seulement assez tard et dans un état de civilisation avancée que, devenu capable de concevoir l'idée de l'être indépendamment de ses modes, l'esprit a distingué les substantifs des adjectifs, créant des formes nouvelles pour les premiers ou faisant servir les seconds à l'expression d'idées pour lesquelles ils ne semblaient pas faits (cf. en français : « cet *animal* est mort » — « ce *liquide* s'est durci » — « il est impossible de transporter ces *meubles*, etc. »).

Quoi qu'il en soit, on comprend que les progrès du langage et de l'analyse grammaticale aient conduit les grammairiens du moyen âge à distinguer le *nomen adjectivum* et le *nomen substantivum*. Par adjectif, ils désignaient et nous désignons une partie du discours signifiant une qualité considérée comme inhérente à un objet, tandis que le nom abstrait signifie la qualité indépendante de son objet.

II. Sur l'emploi de l'adjectif épithète au lieu d'un génitif, voy. ci-dessus, § 401, § 404, REM. IV.

III. En grec et en latin, chez les prosateurs comme chez les poètes, deux ou plusieurs adjectifs qualificatifs peuvent se rapporter à un même substantif.

Mais la construction des adjectifs dépend, en pareil cas, de la manière dont ils sont unis au substantif.

1° Les adjectifs concourent également à qualifier le substantif : en pareil cas, ils sont reliés entre eux par les conjonctions copulatives καί, τε... καί, et, -que.

Ex. : Σωκράτης ἀγαθός καί σοφός ἦν, *Socrates bonus sapiensque fuit*¹.

2° Parmi les adjectifs qui se rapportent au substantif, un seul ou plusieurs forment avec lui une sorte d'expression, tandis que les autres qualifient l'expression ainsi formée ; en pareil cas, le ou les adjectifs qui forment avec le substantif une véritable expression s'intercalent, en grec, entre le ou les adjectifs qui qualifient cette expression et le substantif qui concourt à la former (ex. : πολλοὶ ἀγαθοὶ ἄνδρες, πολλὰ καλὰ ἔργα, πολλοὶ ἀγαθοὶ καί σοφοὶ ἄνδρες, etc.) ; en latin, on ne met aucune conjonction de liaison entre l'adjectif et l'expression complexe qu'il qualifie².

Ex. : HOM., *Od.*, IX, 322 sq. : ἰσθός νηὸς ἐπικοσόροιο μελαίνης. — XÉN., *Anab.*, I, 5, 4 : πόλις ἐρήμη μεγάλη, une grande ville déserte. *Cyr.*, I, 4, 21 : κύων γενναῖος ἄπειρος, un chien de race non dressé. Etc.

PLAUTE, *Bacch.*, 761 : *insanum magnum molior negotium*. — ΤΡΑ., *Andr.*, 6 sq. : qui *malivoli* | *veteris poetæ maledictis respondeat*. — CÉS., *de Bell. Gall.*, II, 29, 3 : *locum duplici altissimo muro munierant*. — CIC., *Tusc.*, V, 21, 61 : *in aureo lecto strato pulcherrimo textili stragulo magnificis operibus picto*. *De Off.*, II, 20, 71 : *cum (Themistocles) consuleretur, utrum bono viro pauperi an minus probato diviti filiam collocaret.... In Verr.*, II, 4, 48, 106 : *Syracusani festos dies anniversarios agunt*. *Ib.*, II, 5, 52, 136 : *privata navis oneraria maxima*, un très grand navire marchand appartenant à un particulier. *De Leg.*, III, 6, 14 : *mediocriter doctos magnos in re publica viros et doctissimos homines non nimis in re publica versatos multos commemorare possumus*. — CORN. NÉP., *Att.*, 7, 1 : *incidit Cæsarianum civile bellum*. — T.-LIVE, II, 53, 3 : *dus potentissimæ et maximæ finitimæ gentes*. XXIV, 3, 6 : *columna aurea solida*. XXVII, 22, 12 : *naves longas triginta veteres*. Etc.

1. Les poètes suppriment toute conjonction, surtout lorsque les épithètes sont *descriptives*, afin de forcer l'esprit du lecteur à considérer successivement, quoique rapidement, les diverses qualités de l'objet représenté.

Ex. : HOM., *Il.*, XVI, 140 : ἔγχος βριθύ, μέγα, στιβαρόν, κεκορυμμένον (cf. *Od.*, I, 97 : IX, 205). — VIRGILE., *En.*, III, 658 : *monstrum horrendum, informe, ingens, cui lumen ademptum*. Etc.

En prose grecque c'est beaucoup plus rare, bien qu'on trouve :

XÉN., *An.*, V, 4, 25 : δόρατα παχέα, μακρά. *Cyr.*, VI, 4, 2 : χιτῶνα πορφυροῦν, ποδῆρη, στολιεωτὸν τὰ κάτω.

En latin on peut, en vue d'un certain effet, supprimer les conjonctions, même en prose.

SALL., *Cat.*, 43, 4 : *natura ferox, vehemens, manu promptus erat*.

2. En pareil cas, l'adjectif ou les adjectifs qualifiant l'expression complexe jouent *logiquement* le rôle d'attribut par rapport à cette expression.

IV. En grec, l'adjectif πολλοί, αἱ, ἄ, en latin, les adjectifs *multi* et *plurimi*, *ae*, *a* sont unis par une conjonction de liaison aux adjectifs qui servent à former l'expression complexe, quand il y a lieu d'insister sur l'idée de pluralité.

Ex. : XÉN., *An.*, V, 6, 4 : πολλά μοι καγαθὰ γένοιτο (cf. IV, 6, 27 ; *Mém.*, II, 9, 6 ; III, 11, 4 ; IV, 2, 35 ; PLAT., *Rép.*, 416 e ; *Phèdre*, 244 b, etc.). *An.*, III, 2, 23 : πολλάς τε καὶ εὐδαίμονας καὶ μεγάλας πόλεις. Etc.¹.

CIC., *in Verr.*, II, 5, 45, 119 : *multae et magnae cogitationes*. — SALL., *Jug.*, 5, 4 : *Masinissa multa et praeclara rei militaris facinora fecerat*. 32, 2 : *plurima et flagitiosissima facinora fecere*. — T.-LIVE, XXII, 19, 6 : *multas et locis altis positas turres Hispania habet*. Etc.².

§ 1. — Observations sur l'emploi de l'adjectif attribut.

664. — Attribut qualificatif et attribut adverbial. — Employé comme attribut, l'adjectif ne qualifie pas seulement un substantif par l'intermédiaire d'un verbe (*attribut qualificatif*) ; il peut encore exprimer l'une des circonstances de l'action signifiée par le verbe et devenir ainsi l'équivalent d'un adverbe (*attribut adverbial*).

Dans une phrase comme cette rose est *belle*, l'attribut *belle* est *qualificatif* ; dans la phrase il arriva *premier*, l'attribut *premier* est *adverbial*.

665. — Emploi de l'attribut qualificatif. *pedicula*

1° En grec comme en latin, l'adjectif s'emploie comme attribut qualificatif particulièrement avec les verbes intransitifs qui signifient être ou devenir (cf. ci-dessus, p. 40, n. 4)³ ;

2° Quand l'adjectif est construit comme attribut par l'intermédiaire d'un verbe transitif, il exprime ou bien l'objet direct et immédiat de l'action signifiée par le verbe (ex. : ils le déclarèrent *juste* et *bon*), ou bien le résultat de l'action elle-même (ex. : faites ce mur plus *épais*).

a) En grec et en latin surtout, ce dernier tour est assez rare.

Néanmoins on en trouve en grec quelques exemples, surtout avec les adjectifs μετέωρος, μέγας, ὑψηλός, μακρός et les verbes αὔξειν, αἰρῆναι, etc. ; en latin, c'est moins fréquent⁴.

b) Au contraire, le premier tour est très fréquent : on trouve l'adjectif employé ainsi, non seulement après des verbes qui se construisent avec l'accusatif (cf. ci-dessus, § 56), mais encore, en grec, après des verbes qui s'emploient avec le génitif, le datif ou une préposition.

1. Sur ce point particulier voy. ΚΩΝΝΑ, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, § 523, 1 (p. 796).

2. Sur la question générale traitée dans les remarques III et IV, voy. ΚΩΝΝΑ-ΓΕΝΤΗ, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, p. 277 ; ΚΩΝΝΑ, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, t. II, p. 179.

3. Pour les détails et les exemples, voy. ΚΩΝΝΑ-ΓΕΝΤΗ, *ausf. Gramm. der griech. Sprache*, t. I, § 353 (p. 37 sqq.) et § 355 (p. 42 sqq.) ; ΚΩΝΝΑ, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 4 (p. 5 sqq.).

4. Voy. ci-dessus, § 57. Au passif, cet attribut se met naturellement au nominatif (voy. *ibid.*).

Ex. : EUR., *Hell.*, 696 : τῆς τύχης εὐδαίμονος τύχοιτε. Etc.

EUR., *Fragm.*, 14 : δύστηνος ὅστις καὶ τὰ καλὰ ψευδῇ λέγων | οὐ τοῖσδε χρῆται τοῖς καλοῖς ἀληθείσιν. — XEN., *An.*, I, 5, 9 : ἐνόμιζεν ὅσω ἂν θᾶπτον ἔλθοι, τοσούτῳ ἀπαρασκευαστοτέρῳ βασιλεῖ μαχεῖσθαι. Etc.

XEN., *An.*, VII, 6, 31 : διεχειμάσχετε ἐν ἀφθόνοις τοῖς ἐπιτηδείοις. — DEM., XX, 16 : τὸ ὑπὸ τῶν ὁμοίων ἐκόντων θαυμάζεσθαι τοῦ παρὰ τοῦ δεσπότου λαμβάνειν ὅτιοῦν κρεῖττον εἶναι δοκεῖ. XXI, 30 : νόμους ἔθεσθε ἐπ' ἀδῆλοις μὲν τοῖς ἀδίκησουσι, ἀδῆλοις δὲ τοῖς ἀδίκησομένοις. Etc.

REMARQUE. — En grec, on le voit, il suffit que l'adjectif ne soit pas précédé immédiatement de l'article pour qu'il puisse être employé comme attribut avec un verbe quelconque.

Cependant avec les verbes qui signifient dire ou penser on emploie ordinairement l'infinitif εἶναι et avec ceux qui signifient sentir, montrer, trouver, on emploie ordinairement le participe ὄν.

Ex. : EUR., *Iph. en Taur.*, 391 : οὐδένα οἶμαι δαιμόνων εἶναι κακόν. — ISOCR., VI, 59 : μεγίστην ἡγοῦμαι συμμαχίαν εἶναι καὶ βεβαιωτάτην τὸ τὰ δίκαια πράττειν. Etc.

DEM., XLV, 34 : τοῦτο τὸ γράμμα δηλοῖ ψευδῇ τὴν διαθήκην οὖσαν. Etc.¹.

666. — Emploi de l'attribut adverbial. — L'adjectif employé comme attribut adverbial exprime, soit l'intensité de l'action signifiée par le verbe, soit la disposition d'esprit dans laquelle le sujet accomplit l'action, soit l'ordre de succession dans lequel l'action est faite, soit enfin le temps ou bien le lieu où elle est faite.

1° *En grec*, ce tour n'est pas rare ; il donne à l'expression quelque chose de vivant et d'énergique, en ce sens que les circonstances immédiates de l'action sont rattachées intimement à la personne de celui qui l'accomplit : on comprend donc qu'on le rencontre surtout chez les poètes².

1. Mais il y a des cas où cette règle n'est pas appliquée.

Ex. : PLAT., *Protag.*, 359 : τὰς καλὰς πράξεις ἀπάσας ἀγαθὰς ὡμολογήσαμεν (cf. *Tim.*, II, 40, 3 : κρᾶτιστοι ἂν τὴν ψυχὴν δικαίως κριθεῖεν οἱ τὰ τε δεινὰ καὶ ἡδὲ σαφέστατα γινώσκοντες καὶ διὰ ταῦτα μὴ ἀποτρεπόμενοι ἐκ τῶν κινδύνων). Etc.

SOPH., *Trach.*, 452 : ὀφθήσει κακός. — XEN., *An.*, II, 6, 25 : Μένων ὅσους (ἂν) αἰσθάνοιτο ἀδίκους ὡς εὐ ὥπλισμένους ἐροεῖτο. — ISOC., I, 41 : διαθήκας ἥδη πολλοὶ ψευδεῖς ἀπέφηναν. Etc.

2. Il est bien évident que cet emploi de l'adjectif, au lieu de l'adverbe, est exclusivement borné aux cas où la logique permet de considérer la circonstance exprimée comme une qualité propre au sujet ou au complément : ainsi, l'on ne saurait remplacer l'expression καλῶς ἄδεις par καλὸς ἄδεις, parce que dans des phrases de ce genre on considère la manière dont se fait l'action indépendamment des qualités de la personne qui l'accomplit.

Parmi les adjectifs les plus fréquemment employés de cette manière, nous citerons¹ :

a) *Adjectifs exprimant une idée d'intensité* : πολὺς, συχνός, ἀθρόος, πυκνός, μέγας, ἄφθονος, σπάνιος, etc.

EX. : ESCHYLE, *Sept.*, 80 : ῥεῖ πολὺς ὅδε λεώς. — THUC., IV, 22, 2 : Κλέων δὲ... πολὺς ἐνέκειτο, λέγων... 34, 2 : καὶ ὁ κονιορτός... ἐχώρει πολὺς ἄνω. VI, 104, 3 : ἀρπασθεὶς ὑπ' ἀνέμου, ὃς ἐκπνέει ταύτη μέγας. II, 5, 2 : ὁ γὰρ Ἀσωπὸς ποταμὸς ἐρρύη μέγας. (Cf. XÉN., *An.*, V, 8, 20.) Etc.

HOM., *Il.*, XIII, 133 : πυκνοὶ ἐφέστασαν ἀλλήλοισιν. — XÉN., *An.*, VI, 4, 4 : ἄφθονος ῥέουσα. Etc.

b) *Adjectifs exprimant dans quelles dispositions le sujet accomplit l'action* (cf. ἐκὼν, ἄκων, ἐκούσιος, ἐθελοούσιος, ἄοκνος, etc.), *de quelle manière il exerce son activité* (cf., chez les poètes, ὀξύς, ταχύς, θοός, αἰφνίδιος, βραδύς, en prose ἥσυχος, etc.), et enfin *à la faveur de quelles circonstances il l'exerce* (cf. ὑπόσπονδος, ἀσπονδος, ὀρκιος, etc.).

EX. : SOPH., *Trach.*, 927 : δρομαία βᾶσα. *Phil.*, 808 : ἦδε (s.-e. ἡ νόσος) μοι | ὀξεῖα φοιτᾷ καὶ ταχεῖ' ἀπέρχεται (cf. HÉS., *Œuvres et jours*, 103 : νοῦσοι δ' ἀνθρώποισι... | αὐτόματοι φοιτῶσι). XÉN., *Cyr.*, V, 3, 55 : ἥσυχος κατεθεᾶτο. Etc.

SOPH., *OEd. à Col.*, 1637 : κατήνεσεν τάδ' ὀρκιος δράσειν ξένῳ. — HÉR., VI, 103 : κατῆλθε ἐπὶ τὰ ἰωτοῦ ὑπόσπονδος. — THUC., I, 63, 3 : τοὺς νέκρους ὑποσπόνδους ἀπέδωσαν τοῖς Ποτειδαιάταις. II, 22, 2 : ἀνείλοντο... αὐτοὺς αὐθημέρον ἀσπόνδους. Etc.

c) *Adjectifs marquant l'ordre de succession* (cf. πρῶτος, πρότερος, ὕστατος, ὕστερος).

Comparez πρῶτος Μηθύμνη προσέβαλε, *il fut le premier qui attaqua* (ou *le premier il attaqua*) Méthymne ; πρῶτῃ Μηθύμνη προσέβαλε. Méthymne *fut le premier point* qu'il attaqua, et πρῶτον Μηθύμνη προσέβαλε, ce fut *d'abord* Méthymne qu'il attaqua, *il commença par* attaquer Méthymne².

1. Pour plus de détails, voir KÜHNEL-GERTH, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, t. I, § 403, 2 (p. 273 sqq.).

2. Cette distinction ne paraît pas avoir été toujours observée par les écrivains.

EX. : THUC., III, 101, 2 : καὶ αὐτοὶ πρῶτοι (Krüger et Stahl : πρῶτον) δόντες ὁμήρους... Etc.

La même règle est appliquée à μόνος et à μόνον.

EX. : μόνῃν τὴν ἐπιστολὴν ἔγραψα « cette lettre est la seule que j'ai écrite » et μόνον ἔγραψα τὴν ἐπιστολὴν « je n'ai fait qu'écrire la lettre (mais je ne l'ai pas envoyée, etc.). »

Toutefois on trouve : LYCURGUS, c. *Léocrate*, 116 : τοὺς λόγῳ μόνον βοηθήσαντας à côté de λόγῳ

- d) *Adjectifs exprimant le temps où l'action s'accomplit* (cf. ὄψιος, ὀρθριος, ἑωθινός, ἡφιος, ἐσπέριος, νύχτιος, μεσονύκτιος, θερινός, χθιζός, ἑαρινός, χειμερινός, etc., chez les poètes, δευτεραίος, τριταίος, etc., le deuxième, le troisième jour, etc., ποστᾶιος, quel jour? etc., en prose).

Ex. : Hom., *Il.*, I, 497 : **ἡερίη** (p. ἡρι, au matin, *litt.* enveloppée des brouillards du matin) δ' ἀνέβη. 423 : Ζεὺς... **χθιζός** (p. χθίς) ἔβη κατὰ δαίτα. VIII, 530 : **ὑπηλοῖοι** (= ὑπ' ἡῶ) θωρηχθέντες. *Od.*, IX, 336 : **ἐσπέριος** δ' ἦλθεν. *Il.* II, 2 : εὐδον **παννύχιοι**. *Od.*, XI, 303 : ζώουσ' **ἐτερήμεροι**, Castor et Pollux vivent alternativement un jour sur deux. Etc. — Soph., *Œd. à Col.*, 441 : ἡλαυνέ μ' ἐκ γῆς **χρόνιον**. — Eur., *Héc.*, 914 : **μεσονύκτιος** ὠλλύμαν. Etc.

Hom., *Od.*, 257 : **πεμπταῖοι** δ' Αἴγυπτον ἰκόμεσθα. — Thuc., I, 61, 5 : **τριταῖοι** ἀφίκοντο εἰς Γίγωνα. II, 49, 6 : διεφθείροντο οἱ πλείστοι **ἐναταῖοι** καὶ **ἐβδομαῖοι** ὑπὸ τοῦ ἐντός καύματος... — Xen., *Cyr.*, V, 3, 28 : **ποσταῖος** ἂν ἐκείσε ἀφικοίμην ; *Anab.*, IV, 1, 10 : κατέβαινον εἰς τὰς κόμας ἥδη **σκοταῖοι** (il était déjà nuit). Etc.

- e) *Adjectifs marquant une circonstance de lieu* (rares en prose, fréquents chez les poètes).

Ex. : Hom., *Il.*, XVII, 361 : τοὶ δ' **ἀγγιστῖνοι** (pressés les uns sur les autres) ἐπιπτον νεκροί. *Od.*, XI, 233 : αἱ δὲ **προμνηστῖναι** (les unes après les autres) ἐπήισαν. XXI, 146 : ἐξ **μυχόιτατος** (dans le coin le plus reculé). VII, 248 : ἐμὲ τὸν **δύστηνον ἐφέστιον** ἤγαγε δαίμων (= ἐπὶ τὴν ἐστίαν, c.-à-d. οἰκίαν). Etc. — Pind., *Pyth.*, 9, 62 : ταὶ δ' **ἐπιγουνίδιον** (qu'on pose sur ses genoux) κατθηκάμεναι βρέφος αὐταῖς. — Eschyle, *Agam.*, 51 : **ὑπατοὶ** λεγέων στροφοδινοῦνται. — Soph., *Œd. roi*, 32 : ἐζόμεσθ' **ἐφέστιοι**. 1340 : ἀπάγετε **ἐκτόπιον**. *Œd. à Col.*, 118 : ποῦ κυρεῖ **ἐκτόπιος** συθεῖς ; 233 : σὺ δὲ τῶνδ' ἐδράνων **ἐκτόπιος** | αὐθις ἀφορμος ἐμὰς χθονὸς ἐκθορε. Etc.

Cf. Soph., *Œd. roi*, 1411 : **θαλάσσιον** (= εἰς θάλασσαν) ἐκρίψατε (cf. Eur., *Héc.*, 797 : ἀφῆκε **πόντιον**). *Ant.*, 785 : φοιτᾷς δ' **ὑπερπόντιος**. *Phil.*, 34 : κοῦδέν ἐσθ' **ὑπόστεγον** (= ὑπὸ στέγῃ). — Eur., *Suppl.*, 93 : ὀρῶ... **μητέρα βωμίαν** (= ἐπὶ βώμῳ) ἐφημένην. *Méd.*, 440 : **αἰθερία** (= ἐν αἰθέρι) δ' ἀνέπτα. Etc.

μόνῳ προδιδόναι προδιδόντα (*ibid.* 122 et 123). Voy. Kühner-Gerth, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, p. 275. Ann. 3.

THUC., I, 134, 1 : ἵνα μὴ ὑπαίθριος (= διὰ τὸ ὑπαίθριος εἶναι) ταλαιπωροίη (cf. XÉN., *An.*, V, 5, 21 : σκηνοῦμεν ὑπαίθριοι ἐπὶ τῇ τάξει). — XÉN., *An.*, VII, 2, 33 : ἐκαθεζόμεν ἐνδίφριος (= ἐν δίφρῳ). *Hell.*, II, 1, 7 : ἀνήγοντο οἱ Ἀθηναῖοι ἐκ τῆς Χίου πελάγιοι (= εἰς τὸ πέλαγος, *in altum*). Etc.¹

REMARQUE. — A cet emploi de l'adjectif attribut pris dans un sens adverbial se rattache la construction si fréquente en grec de l'adjectif ἄλλος pour remplacer un adverbe signifiant soit a) d'un autre côté, ailleurs, soit b) d'ailleurs, en outre, soit enfin c) en particulier, surtout.

- a) Ex. : HOM., *Od.*, I, 132 : πᾶρ δ' αὐτὸς κλισμὸν θέτο ποικίλον ἔκτοθεν ἄλλων | μνηστῆρων (loin des prétendants qui étaient d'un autre côté). VIII, 367 : αὐτὰρ Ὀδυσσεὺς | τέρπετο... ἥδὲ καὶ ἄλλοι | Φαίηκες (et d'autre part les Phéaciens). — THUC., VII, 61, 1 : ἄνδρες στρατιῶται Ἀθηναίων τε καὶ τῶν ἄλλων ξυμμάχων, soldats qui d'un côté appartiennent à Athènes et de l'autre à ses alliés. — PLAT., *Gorg.*, 473 c : εὐδαιμονιζόμενος ὑπὸ τῶν πολιτῶν καὶ τῶν ἄλλων ξένων.
- b) Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 5, 5 : οὐ γὰρ ἦν χορτὸς οὐδὲ ἄλλο δένδρον (d'ailleurs pas même un arbre). — PLAT., *Banquet*, 191 b : ἀπέθνησκον ὑπὸ τοῦ λιμοῦ καὶ τῆς ἄλλης ἀργίας (et aussi des suites de leur oisiveté).
- c) Ex. : PLAT., *Phèdre*, 232 e : τῶν ἐρώντων πολλοὶ πρότερον τοῦ σώματος ἐπεθύμησαν ἢ τὸν τρόπον ἐγνωσαν καὶ τῶν ἄλλων οἰκείων ἔμπειροι ἐγένοντο (avant de connaître leur caractère et leurs qualités propres en particulier). *Rep.*, 520 b : ὑμῖν τε αὐτοῖς τῇ τε ἄλλῃ πόλει (et en particulier pour l'état) ἡγεμόνας τε καὶ βασιλέας ἐγεννήσαμεν.

2° En latin², on trouve, comme en grec, un adjectif attribut employé là où le français se sert d'un adverbe ou d'une locution adverbiale.

Mais on peut se demander, à ce propos, dans quel cas l'emploi de l'adjectif est ici préférable en latin à l'emploi de l'adverbe, et réciproquement; puis dans quelle mesure cet emploi de l'adjectif a pu varier aux différentes époques de la langue.

Or l'adjectif³ paraît plus fréquent que l'adverbe toutes les fois qu'il

1. Voy. ΚΩΝΣΤΑΝΤΙΝΟΥ, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, t. I, p. 274, a.

2. La question est traitée avec tous les développements nécessaires par O. RIEMANN, *Études sur... T-Live*, 2^e éd., p. 106 et suiv.; nous ne donnons ici que l'essentiel.

3. La règle donnée ici est celle de ΝΑΙΚΙΣΣΑΚΗ, *Lat. Stilistik*, 7^e éd., p. 260 sqq. Elle se vérifie dans un grand nombre de cas et il faut avouer que la distinction qu'elle établit a sa raison d'être logique : en effet, dans une phrase comme *mansus sedeo*, l'idée ajoutée par l'adjectif est celle d'une manière d'être propre au sujet pendant l'action, et l'adjectif nous semble ici tout à fait naturel ; au contraire, dans une phrase comme *serus redeo*, il s'agit d'une manière d'être de l'action elle-même, et l'adverbe nous paraîtrait mieux à sa place que l'adjectif. Toutefois cette distinction n'est pas absolue, et l'on voit que dans bien des cas les auteurs ont jugé à peu près indifférent pour le sens d'employer l'adverbe ou bien l'adjectif.

Comparez T.-LIV., III, 3, 3 : *agrestesque pavidi incidentes portis* et V, 39, 8 : *quæ ad Alliam tam pavide fugerat*. Etc.

De même, cf. T.-LIV., XXXI, 43, 3 : *confertim et pugnans et cedunt*, et XXIX, 34, 12 : *plures simul conferti porta effusi æquaverunt certamen*. Etc.

est question d'une disposition de l'âme qu'éprouve le sujet pendant telle ou telle action : ce n'est que par extension et pour certains adjectifs seulement que cet usage a été appliqué au cas où il s'agit d'exprimer, non plus une manière d'être du sujet pendant l'action, mais une manière d'être de l'action elle-même.

De plus, comme le sens de l'adjectif, en pareil cas, porte sur le verbe, l'adjectif n'est point ordinairement séparé du verbe par le substantif auquel il se rapporte¹.

- a) *Adjectifs exprimant une manière d'être du sujet* (cf. *lætus, mæstus, libens, voluntarius, mitis, infensus, ferox, pavidus, trepidus, securus, quietus, incautus, etc.*).

Ex. : ENN., *fragm.*, I, 57, 88 : *omnes avidi spectant ad carceris oras*. — PLAUTE, *Cas.*, V, 1, 15 : *lubens et solens fecero*. — TÈR., *Ad.*, 887 : *lubens bene faxim*. — CIC., *p. Mil.*, 14, 38 : *cum totius Italiæ concursus facti illius gloriam lubens agnovisset*. *Ad Fam.*, XIV, 1, 2 : *si nostris consiliis usi essemus, beatissimi viveremus*. — T.-LIVE, I, 58, 6 : *Lucretiam sedentem mæstam in cubiculo* (cf. XXII, 7, 13). II, 56, 14 : *ni et contio omnis atrox coorta... esset*. VIII, 4, 10 : *quod illi vobis taciti concedunt* (cf. XXIV, 1, 7), etc.

REMARQUE. — A ces adjectifs il faut ajouter ceux-ci, qui expriment une manière d'être du sujet plutôt qu'une manière d'être de l'action : *occultus, secretus*, en secret ; et surtout *vivus*, de son vivant ; *præsens*, en sa présence ; *absens*, en son absence.

Si l'on met à part *secretus*, qui est poétique (cf. VIRG., *En.*, IV, 494) et *occultus*, que Tacite (cf. *Ann.*, IV, 40, etc.) paraît avoir employé par imitation de *secretus*, il reste *vivus, præsens* et *absens*, dont l'emploi est très ordinaire à toutes les époques de la langue.

- b) *Adjectifs exprimant une manière d'être de l'action elle-même et particulièrement :*

- α) *L'intensité de l'action* (cf. *multus, assiduus, rarus, etc.*).

Ex. : CIC., *de Off.*, II, 16, 56 : *est multus in laudanda magnificentia*. — SALL., *Jug.*, 84, 1 : *multus atque ferox instare* (cf. THUC., IV, 22, 2, cité plus haut). *Ibid.*, 96, 3 : *in operibus, in agmine atque ad vigilias multus adesse*. Etc.

CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 9, 6 : *ipsi ex silvis rari propugnabant*. 16, 4 : *accedeabat huc, ut nunquam conferti, sed rari*

1. Cette remarque est de GOSSENAT, *Lat. Sprachlehre*, § 367 ; mais il a tort de lui donner une portée générale : car, si l'on dit ordinairement *subitum oritur monstrum*, il n'est pas vrai qu'on n'ait jamais dit : *subitum monstrum oritur*.

Ex. : T.-LIVE, I, 60, 2 : *liberatorem urbis læta castra accepere*. II, 46, 2 : *non alio ante bello infestior Romanus... prælium iniit*. XXI, 31, 7 : *peropportuna disceptatio... rejecta (est)*. X, 33, 10 : *diversi consules... discedunt*. XXXI, 46, 9 : *Oreum diversi Romani et rex Attalus oppugnabant*. Etc.

magnisque intervallis præliarentur. — T.-LIVE, I, 21, 1 : **deorum assidua** (sans cesse) **insidens cura.** XXIV, 18, 5 : **convenere ad eos frequentes**, en grand nombre. — (cf. Cic., *ad Fam.*, X, 12, 3 : **senatus frequens convenit**). Etc.

REMARQUE. — A cet emploi se rattache celui de **nullus**, au lieu de **non** ou plutôt de **nullo modo**, en aucune manière, dont on trouve plus d'un exemple chez Cicéron comme chez les comiques et qui appartenait à la *langue familière*.

Ex. : PLAUTE, *Asin.*, II, 4, 2 : **is nullus venit.** — CIC., *ad Att.*, XV, 22 : (**Sextus**) **ab armis nullus discederet.** XI, 24, 4 : **Philotimus non modo nullus venit, sed ne per litteras quidem certiorum facit me, quid egerit.** *In Cal.*, 1, 7, 16 : **miseri cordia, quæ tibi nulla debetur.** Etc.

β) *L'ordre de succession* (cf. les adjectifs **primus**, **prior**, **princeps**, **postremus**, **novissimus**, tous très usités) :

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 4, 53, 119 : **quarta est urbs, quæ quia postrema** (en dernier lieu) **ædificata est, Neapolis nominatur.** — T.-LIVE, XXI, 4, 8 : (**Hannibal**) **princeps in prælium ibat, ultimus conserto prælio excedebat.** — Q.-CURCE, IV, 20, 19 : (**Tyrionum**) **gens litteras prima** aut docuit aut didicit. Etc.

REMARQUE. — Comparez : **hanc urbem primus adii**, j'ai été le premier à aller dans cette ville ; **hanc urbem primam adii**, cette ville est la première où je sois allé, et **hanc urbem primum adii**, j'ai commencé par aller dans cette ville (et aussi, je suis allé pour la première fois dans cette ville). Etc.

γ) *Une circonstance de temps* (cf. **vespertinus**, **matutinus**, **nocturnus**, **crastinus**, etc., employés par les poètes, et **frequens**, au sens de souvent, dans la langue familière).

Ex. : HOR., *Ép.*, I, 6, 20 : **vespertinus pete tectum** (cf. *Sat.*, II, 4, 17 ; *Épod.*, 16, 51). A. *poét.*, 269 : **vos exemplaria Græca | nocturna versate manu, versate diurna.** — VIRG., *Géorg.*, III, 538 : **nocturnus obambulat** (cf. T.-LIVE, XXVI, 21, 10 : **altero duce nocturno Syracusas introitum erat**). ÉN., VIII, 465 : **Æneas se matutinus agebat** (cf. APULÉE, *Mét.*, IX, 11 ; II, 31 : **crastinus advenit** ; SID. APOLL. *Carm.*, 24, 51). Etc.

CIC., *de Sen.*, 11, 38 : **venio in senatum frequens** (souvent). (Cf. T.-LIVE, III, 24, 5 ; XXIII, 15, 14 ; XXXIX, 35, 11.) *Ad Att.*, XII, 1, 2 : **noctuabundus** (= **per noctem profectus**) **ad me venit cum epistula tua tabellarius.** P. CÆL., 4, 10 : **Cælius fuit assiduus** (constamment) **mecum.** Etc.

δ) *Une circonstance de lieu* (cf. **superior**, **inferior**, **summus**, **extremus**, **infimus**, **medius**, **propior**, **proximus**, **sublimis**, en l'air ; **diversus**, à l'opposé, etc.).

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, II, 23, 2 : *diversæ* duæ legiones proeliabantur. — CIC., *Brut.*, 47, 173 : duobus summis (oratoribus) Crasso et Antonio L. Philippus *proximus* accedebat. Etc. T.-LIVE, III, 60, 1 : in provincias *diversi* abiere. XXXI, 46, 9 : Oreum *diversi* Romani et rex Attalus oppugnabant. I, 16, 2 : *sublimem* raptum procella¹. I, 16, 7 : *sublimis* abiit (cf. I, 34, 8). Etc.

REMARQUE. — Chez les poètes, on trouve *domesticus* qui correspond au grec *ὀπίστανος* ou *ἐφέστιος*.

Ex. : HOR., *Sat.*, I, 6, 128 : *domesticus* otior.

ε) Une circonstance de manière (cf. *secundus*, *prosperus*, *adversus*, etc.).

Ex. : CÉS., *de Bell. civ.*, III, 73, 4 : si non omnia caderent *secunda*. — SALL., *Cat.*, 26, 5 : quæ occulte tentaverat *aspera foedaque* evenerant. Jug., 63, 1 : cuncta *prospera* eventura. — T.-LIVE, XXI, 21, 9 : si cetera *prospera* evenissent (cf. XXV, 40, 13 ; VIII, 31, 5 ; XXVIII, 42, 15). XXXVII, 47, 4 : ut ea res *prospera* et *laeta* eveniret. Etc.

REMARQUE. — De même qu'en grec *ἄλλος*, en latin *alius* et *ceteri* s'emploient pour signifier d'autre part, d'un autre côté, en outre (cf. ci-dessus, § 666, 1^o, REM.).

Ex. : CIC., *in Verr.*, I, 16, 47 : *aliis* recte factis. Or., 69, 231 : nam de laudibus multa diximus quibus sunt *alia* perspicue vitia contraria, nous avons longuement parlé de leurs qualités, auxquelles s'opposent évidemment d'autre part les défauts contraires. — T.-LIVE, I, 12, 9 : et *alia* Romana acies. IV, 41, 8 : eo missa plaustra jumenta*que* *alia* (et aussi, et en outre les bêtes de somme). VII, 8, 1 : primores et vulgus *aliud* armatorum, etc. XXII, 45, 7 : ex *ceteris* levium armatorum auxiliis prima acies facta, en outre c'étaient les troupes auxiliaires comprenant l'infanterie légère qui formaient la première ligne. Etc.

§ 2. — Construction du comparatif et du superlatif.

667. — Degrés de signification. — L'adjectif peut avoir trois formes, selon qu'il exprime que telle qualité existe simplement dans tel ou tel objet (*positif*), qu'elle y existe à un degré plus élevé que dans d'autres (*comparatif*) et enfin qu'elle y existe au degré le plus élevé (*superlatif relatif*) ou à un degré très élevé (*superlatif absolu*).

Le grec ni le latin ne distinguent par une forme spéciale le superlatif absolu du superlatif relatif.

Ces trois formes : *positif*, *comparatif* et *superlatif* s'appellent *degrés de comparaison*².

1. T.-Live, à l'imitation de Virgile, joint l'adjectif remplaçant l'adverbe non à un mode personnel du verbe, mais, ce qui est plus hardi, à un participe (cf. VINE., *Géorg.*, I, 163 : *tarda... volentia*; I, 320 : *sublimem expulsam*; II, 377 : *gravis incumbens*; III, 28 : *magnum... fluentem*; ÉN., III, 70 : *lenis crepitans*; V, 764 : *creber... aspirans*, etc.).

2. Le plus ancien exemple de cette expression (*gradus*) se trouve chez Romanus (cf. *Gramm. lat.*).

Cic., *p. Mil.*, 29, 78 : *non timeo ne libentius hæc in illum evomere videar quam verius. De opt. gen. dic.*, 2, 6 : *est ut alius gravitatem sequens subtilitatem fugiat, alius acutiorem se quam ornatiorum velit.* — T.-LIVE, IV, 52, 3 : *pestilentia coorta, minacior tamen quam perniciosior...* XXII, 38, 8 : *Paulli contio fuit verior quam gratior populo* (cf. II, 40, 8 ; XXXIX, 1, 3 ; XLI, 10, 3 ; etc.). — TAC., *Agr.*, 44, 2 : *habitus decentior quam sublimior fuit* (cf. *Hist.*, II, 24 ; IV, 40 ; *Ann.*, XV, 3). Etc.

III. On peut employer aussi le positif avec *μᾶλλον*, *magis* devant le premier adjectif, *ἢ*, *quam* devant le second.

Ex. : EUR., *Méd.*, 485 : *εἰς Ἴωλκὸν ἰκόμην ξὺν σοί, πρόθυμος οὖσα μᾶλλον ἢ σοφωτέρα*. Etc. (Cf. EUPOLIS, *fragm.*, 214 : *ὡς εὐτυχῆς εἰ μᾶλλον ἢ κακῶς φρονεῖς*, où le second adjectif est remplacé par une expression verbale.)

Cic., *ad Att.*, X, 1, 4 : *Celer tuus disertus magis est quam sapiens. Tusc.*, I, 47, 41 : *quod subtiliter magis quam dilucide dicitur* (cf. *ad Qu. fr.*, I, 1, 11, 32 ; *p. Planc.*, 15, 37 ; *de Orat.*, I, 42, 190 ; *Brut.*, 68, 241). — T.-LIVE, III, 5, 7 : *se temere magis quam satis caute in mediam dimicationem infert.* — TAC., *Hist.*, III, 62 : *scite magis quam probe*. Etc.

En grec, l'emploi en pareil cas de *μᾶλλον* avec le positif ne paraît pas se distinguer, pour le sens, de l'emploi du comparatif.

Mais en latin les deux tournures ne sont pas, à la bonne époque, absolument synonymes : comparez *fortior est quam prudentior*, il est encore plus brave qu'habile. et *fortis magis est quam prudens*, il est plutôt brave qu'habile.

Plus tard toute différence de sens paraît s'être effacée, et l'emploi du tour *fortior quam prudentior* est devenu obligatoire dans tous les cas où il était possible.

C'est là l'origine de la règle donnée dans les anciennes grammaires élémentaires.

IV. En grec et en latin, le comparatif s'emploie sans que le terme surpassé soit exprimé¹.

1° Quand le terme surpassé est indiqué par le sens :

Ex. : THUC., III, 57, 1 : *οὐκ ἀποδέχονται ὑμᾶς ἀνδρῶν ἀγαθῶν πέρι αὐτοὺς ἀμείνους ὄντας ἀπρεπές τι ἐπιγινῶναι*. 82, 2 : *ἐν εἰρήνῃ οἱ ἰδιῶται ἀμείνους τὰς γνῶμας ἔχουσιν*. V, 111, 5 : *οἵτινες τοῖς μὲν ἴσοις μὴ εἴκουσι, τοῖς δὲ κρείσσοσι κακῶς προσφέρονται, πρὸς δὲ τοὺς ἡσσούς μέτριοι εἰσι πλείστ' ἂν ὀρθοῖντο*². — ARISTOTE, *Polit.*, II, 1, 7 : *αἰρετώτερον τὸ αὐταρχέστερον* (entendez τοῦ ἡττον αὐτάρχους). Etc.

Cic., *de Off.*, II, 9, 31 : *gloria in rebus majoribus* (surtout quand il s'agit d'affaires importantes) *administrandis adjuvat plurimum*. Etc.

2° Quand le terme surpassé est l'idée de juste mesure :

Comme la juste mesure peut être surpassée de beaucoup ou de peu, le comparatif renferme soit a) l'idée de trop, soit b) l'idée de pas trop, un peu, assez.

1. Voy. ΚΑΨΟΝ, *griech. Sprachlehre*, § 49, 6 ; ΚΕΧΣΚΑ, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, p. 989, Ann. 18.

2. On remarquera la fréquence de cet emploi du comparatif chez Thucydide qui, pour atteindre la concision, fait l'économie de tous les mots que l'intelligence peut suppléer.

- a) Ex. : THUC., III, 45, 1 : πόλις ἀφισταμένη τίς πω ἦσσω τῇ δοκῇσιν ἔχουσα τὴν παρασκευὴν τούτῳ ἐπεχείρησεν. — ARISTOPH., *Lys.*, 69 : μῶν ὅστεραι πάρεσμεν, ὦ Λυσιστράτη; — XÉN., *Mém.*, IV, 2, 35 : πολλοὶ διὰ τὴν ἰσχύον μείζουσιν ἔργοις ἐπιχειροῦντες οὐ μικροῖς κακοῖς περιπίπτουσιν. Etc.

TER., *Andr.*, 130 : ad flammam accessit imprudentius. — CIC., de *Orat.*, II, 4, 17 : qui *plura loquitur, is ineptus esse dicitur*. De *Sen.*, 12, 41 : si quidem ea (c.-à-d. voluptas), cum *major esset atque longior, omne animi lumen exstingeret*. — CORN. NÉP., *Them.*, 1, 2 : Themistocles *liberius vivebat*. Etc.

- b) Ex. : PLAT., *Apol.*, 30 e : ἀτεχνῶς, εἰ καὶ γελοιώτερον (un peu ridicule) εἰπεῖν, πρόσκειμαι τῇ πόλει ὑπὸ τοῦ θεοῦ ὥσπερ ἵππῳ δεομένῳ ἐγείρεσθαι μῦσπος τινος. *Théét.*, 177 : ἐμοὶ τὰ τοιαῦτα οὐκ ἀηδέστερα (ne sont pas trop désagréables) ἀκούειν. Etc.

CIC., de *Sen.*, 16, 55 : senectus est *natura loquacior* (un peu bavarde). — CÉS., de *Bell. Gall.*, V, 24, 1 : eo anno frumentum in Gallia propter siccitates *angustius provenerat*. Etc.

3° Quand le terme surpassé est le contraire de l'autre terme :

Ex. : THUC., I, 138, 4 : Θερμιστοκλῆς τὸ ἄμεινον ἢ χεῖρον (ce qu'il fallait faire ou ne pas faire) ἐν τῷ ἀφανεῖ ἔτι προεώρα μάλιστα. — PLAT., *Rép.*, 590 e : ἄμεινόν ἐστι παντὶ ὑπὸ θεοῦ καὶ φρονίμου ἀρχεσθαι (suppl. ἢ μή). Etc.

CÉS., de *Bell. Gall.*, VII, 84, 5 : omnia plerumque, quæ absunt, *vehementius hominum mentes perturbant* (suppl. quam præsentia). — CIC., de *Off.*, I, 24, 83 : (medici) *gravioribus morbis periculosas curationes et ancipites adhibere coguntur* (aux maladies plus graves que les maladies ordinaires). Etc.

V. En grec et en latin, c'est presque toujours le positif que l'on emploie au lieu du comparatif pour signifier il serait trop long de dire, de raconter, d'énumérer, etc.

Ex. : ANDOCIDE, II, 15 : οἷα τῷ σώματι ἡνεσχόμεν, μακρὸν ἂν εἴη μοι λέγειν (cf. III, 9). — LYS., XXIII, 11 : ὅσα αὐτόθι ἐρρήθη πολλὸς ἂν εἴη μοι λόγος διηγεῖσθαι. Etc.

CIC., *Tusc.*, I, 49, 116 : quos enumerare *magnum est* (cf. l'expression si fréquente *longum est dicere, enumerare*, etc.).

Les exemples sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les multiplier.

VI. En grec, le positif avec ou sans ὥστε (ὥς) sert souvent à marquer qu'une qualité dépasse la juste mesure relativement à l'action exprimée par un infinitif.

Ex. : THUC., II, 61, 2 : ταπεινὴ ὁμῶν ἢ διάνοια ἐγκαρτερεῖν ἃ ἐγνώτε (cf. p. 637, n. 1). — XÉN., *Cyr.*, IV, 5, 15 : ὀλίγοι ἐσμέν ὥς ἐγκατατεῖς εἶναι αὐτῶν. Etc. Cf. ci-dessus, p. 493, b, REM.

669. — Construction du comparatif. — Le complément du comparatif (ou le terme surpassé) peut être précédé, en grec, de ἢ et en latin de *quam* ou se mettre en grec (ci-dessus, § 158) au génitif-ablatif, en latin (ci-dessus, § 158) à l'ablatif de comparaison.

1° *En grec*, il est précédé de ἤ, quand on veut mettre en parallèle les deux termes comparés¹; mais la construction du génitif-ablatif est beaucoup plus ordinaire (cf. § 158).

Ex. : MÉN., *Sent.*, 290 : κρείττον σιωπᾶν ἐστὶν ἢ λαλεῖν μάτην.

REMARQUE. — Au lieu de ἤ, le terme surpassé est quelquefois précédé de la préposition ἀντί, pour marquer le choix dans une alternative, ou de la préposition πρό, pour marquer la préférence; παρά et πρός s'emploient quelquefois aussi pour marquer relativement à.

Ex. : XÉN., *Rép. des Lacéd.*, 9, 1 : Λυκοῦργος κατειργάσατο ἐν τῇ πόλει αἰρετώτερον εἶναι τὸν καλὸν θάνατον ἀντὶ τοῦ αἰσχροῦ βίου.

PLAT., *Crit.*, 54 a : μήτε παιδᾶς περὶ πλείονος ποίου μήτε τὸ ζῆν μήτε ἄλλο μηδὲν πρὸ τοῦ δικαίου.

THUC., I, 23, 3 : ἡλίου ἐκλείψει πυκνότεραι παρὰ τὰ ἐκ τοῦ πρὶν χρόνου μνημονευόμενα ξυνέβησαν.

THUC., III, 37, 1 : οἱ φαυλότεροι τῶν ἀνθρώπων πρὸς τοὺς ξυνετωτέρους ὥς ἐπὶ τὸ πλεῖον ἀμεινον οἰκοῦσι τὰς πόλεις.

2° *En latin*, il est précédé de **quam**² dans tous les cas où l'on ne peut pas employer l'ablatif (construction beaucoup plus restreinte que la construction grecque correspondante du génitif-ablatif, cf. ci-dessus, § 158).

Les termes comparés sont *au même cas* s'ils sont sujets ou compléments du même mot ou s'ils sont dans une proposition infinitive avec sujet à l'accusatif.

Ex. : CIC., *de Orat.*, I, 3, 11 : **multo pauciores oratores quam poetæ boni** reperiuntur. *De Nat. deor.*, I, 27, 77 : homini natura præscepit, ut nihil **pulcrius quam hominem** putaret (on dirait de même : ego tui studiosior sum **quam fratris tui**, ou ego te magis amo **quam fratrem** et divitiæ a **stultis magis quam a sapientibus** expectantur). Etc.

CIC., *de Fin.*, I, 3, 10 : ita sentio locuplettiorem esse **Latinam linguam quam Græcam**. Etc.

1. Cf. KATZON, *Griechische Sprachlehre*, § 47, 27.

2. L'emploi de **ac** (atque) est archaïque et poétique.

Ex. : T.-LIVS (citant une vieille formule), XXII, 20, 6 : si **antidea** (= prius) **senatus populusque** jusserit fieri **ac** **faxitur**. — PLAUTE, *Merc.*, 897 : **amicior mihi nullus vivit, atque is est** (cf. *Cas.*, V, 1, 7). — TER., *Andr.*, 698 : non **Apollinis magis verum atque hoc responsumst**. — CIC., *ad Att.*, V, 11, 2 (exemple unique chez lui) : videtur non **minus stomachi nostro (Pompejo) ac Cæsari fecisse**. Cf. CATULL., 61, 176; VING., *En.*, III, 561; HOR., *Æpod.*, 15, 5; *Sat.*, I, 1, 46; I, 22, etc.; SUST., *Jul.*, 14 (dernier exemple en latin de cette construction). Voy. R. KCHNER *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, t. II, § 153, 6, p. 646.

REMARQUE. — Si le terme comparé n'est pas complément du même mot que l'autre terme, il est construit avec une forme personnelle du verbe *sum*.

Ex. : PLAUTE, *Curcul.*, II, 2, 6 : *meliozem, quam ego sum, suppono tibi.* — CIC., *in Verr.*, II, 4, 20, 44 : *non opinor negaturum esse te homini honesto, sed non gratiosiori, quam Cn. Calidius est, L. Curidio te argentum reddidisse. De inv.*, I, 31, 52 : *si vicinus tuus meliozem equum habeat, quam tuus est. Ad Att.*, IX, 11 a, 2 : *magis idoneum, quam ego sum, ad eam causam profecto reperies neminem.*

Cependant le terme comparé peut être mis à l'accusatif, si l'autre terme est à l'accusatif.

Ex. : TER., *Phorm.*, IV, 2, 1 : *ego hominem callidiorē vidi neminem quam Phormionem.* — CIC., *ad Fam.*, V, 7, 3 : *hæc tanta animi magnitudine a me gesta esse cognosces, ut tibi multo majori, quam Africanus fuit, tamen non multo minorem quam Lælium facile et in re publica et in amicitia adjunctum esse patiari.*

3° *En grec*, quand on n'emploie pas *ἤ*, le terme surpassé est mis au génitif, quel que soit le cas de l'autre terme (cf. ci-dessus, § 159).

Il est inutile de rappeler ici les exemples.

REMARQUES. — I. On peut au terme surpassé substituer son complément.

Ex. : THUC., IV, 92, 4 : *ἐπικινδυνότεραν ἐτέρων τὴν παροικήσιν* (p. τῆς ἐτέρων παροικήσεως) *τῶν δὲ ἔχομεν.* (Cf. THUC., I, 71, 3 : *τὰ Ἀθηναίων ἐπὶ πλεον ὁμῶν κεκαίνωται, p. μᾶλλον ἢ τὰ ὑμέτερα.*)

II. Le terme surpassé peut être un nom de personne, et l'autre terme un nom de chose.

Ex. : SOPH., *Ant.*, 74 : *πλείων χρόνος ὃν δεῖ μ' ἀρέσκειν τοῖς κάτω τῶν ἐνθάδε.* — THUC., VIII, 52, 1 : *πλείοσι ναυσὶ τῶν Ἀθηναίων παρήσαν.* — ISOCR., XII, 244 : *μέγιστον τῶν ἀγαθῶν ἅπαντες εἶναι νομίζομεν τὸ πλεον εἶναι τῶν ἄλλων.*

III. Quand un objet est comparé avec lui-même, ou, en d'autres termes, quand on veut exprimer que tel objet possède à un moment donné telle qualité à un degré plus élevé que d'ordinaire, on emploie le comparatif suivi du *pronom réfléchi toujours au génitif*, et quelquefois on met encore l'objet en relief à l'aide du pronom *αὐτός*.

Ex. : PLAT., *Protag.*, 350 a : *οἱ ἐπιστήμονες τῶν μὴ ἐπισταμένων θαρραλέω-τεροὶ εἰσιν, καὶ αὐτοὶ ἑαυτῶν ἐπειδὴν μάθωσιν ἢ πρὶν μαθεῖν.* — ISOCR., XV, 267 : *οἱ περὶ τὴν γραμματικὴν διαπονθηθέντες αὐτοὶ αὐτῶν εὐμαθέστεροι γίνονται πρὸς τὰ μείζω καὶ σπουδαιότερα τῶν μαθημάτων.* Etc.

4° *En latin*, quand on n'emploie pas *quam*, le terme surpassé est mis à l'ablatif.

Mais cette construction n'est possible que si l'autre terme est au nominatif ou dans certains cas à l'accusatif (cf. ci-dessus, § 158).

Ici encore il est inutile de rappeler les exemples.

REMARQUE. — Pour le cas où le terme surpassé est un relatif faisant partie d'une proposition négative, voy. ci-dessus, § 158, REM. 1 ; pour l'emploi de l'ablatif ou du génitif-ablatif remplaçant après le comparatif une proposition entière, voy. ci-dessus, § 160, 1° et 2°.

5° Pour marquer qu'une qualité est disproportionnée relativement à quelque chose, on emploie après le comparatif

ἢ κατὰ
ἢ ὥστε

a) *En grec*, ἢ κατὰ avec l'accusatif¹ quand la *disproportion est relative à un objet*; ἢ ὥστε (plus rarement ἢ ὡς) avec l'infinitif, quand la *disproportion est relative à une action*².

EX. : THUC., VII, 75, 4 : οἱ Ἀθηναῖοι ἐν Σικελίᾳ μείζω ἢ κατὰ δάκρυα ἐπιπόνθησαν. — XÉN., *Mém.*, IV, 4, 24 : τὸ τοῦς νόμους αὐτοῦς τοῖς παραβαίνουσι τὰς τιμωρίας ἔχειν βελτίονος ἢ κατ' ἀνθρώπον νομοθέτου δοκεῖ μοι εἶναι. Etc.

XÉN., *Mém.*, III, 5, 17 : φοβοῦμαι αἰεὶ μὴ τι μείζον ἢ ὥστε φέρειν δύνασθαι κακὸν τῇ πόλει συμβῇ. Cf. I, 4, 10 : τὸ δαιμόνιον μεγαλοπρεπέστερον ἡγοῦμα : ἢ ὡς τῆς ἐμῆς θρησκείας προσδεσθαι. Etc.

b) *En latin*, quam pro... quand la *disproportion est relative à un objet*³, quam ut... (et quelquefois quam qui, cf. ci-dessus, p. 438, e), quand la *disproportion est relative à une action*.

EX. : T.-LIVE, XXI, 29, 2 : praelium atrocius quam pro numero pugnantium editur (cf. X, 44, 24 ; 41, 6 ; VIII, 6, 9 ; Tac., *Germ.*, 43, 2 ; *Hist.*, IV, 33 ; *Ann.*, XII, 21).

CIC., *Brut.*, 18, 70 : quis non intellegit Canachi signa rigidiora esse, quam ut imitentur veritatem ? *Orat.*, 13, 41 : (Isocrates) majore mihi ingenio videtur esse, quam ut cum orationibus Lysiae comparetur. Etc.

6° *En grec*, πλέον, ἔλαττον, μείον s'emploient comme *adverbes* ou, en d'autres termes, restent invariables (qu'ils soient seuls ou en apposition à un substantif) quand ils sont suivis d'un nom de nombre construit avec ἤ ou mis au génitif.

1. Plus rarement ἢ πρός (cf. THUC., IV, 39 : ὁ ἄρχων Ἐπιτάδας ἐνδεστέρας ἐκίστην παρείχεν ἢ πρός τὴν ἐξουσίαν).

2. Cf. THUCOT, *Notes manuscrites* ; voy. KÄRSTEN, *Griechische Sprachlehre*, § 49, 4.

3. Toutefois cette construction n'apparaît pas en latin avant T.-Live ; aussi les écrivains antérieurs ont-ils recours à d'autres tournures.

EX. : CIC., *ad Fam.*, IX, 14, 2 : sum avidior, quam satis est, gloriae. In *Verr.*, II, 3, 23, 57 : iis plus frumenti imperabatur, quam quantum exararant (cf. T.-LIVE, I, 33 : praeda major, quam quanta belli fama fuerat, revector est).

Tacite remplace quam pro... par quam ad..., par imitation plus directe du tour grec ἢ πρός qui, on l'a vu, remplace quelquefois ἢ κατὰ (cf. *Hist.*, III, 53 : Antonius... litteras ad Vespasianum composuit jactantius quam ad principem).

CONSTRUCTION DU COMPARATIF ET DU SUPERLATIF.

757

EX. : XÉN., *An.*, I, 2, 11 : τοῖς στρατιώταις ὠφέϊλετο μισθὸς πλεόν
ἢ τριῶν μηνῶν. *Hell.*, VII, 4, 23 : ἀπέθανον οὐκ ἑλαττον
τῶν εἴκοσιν.

XÉN., *Cyr.*, V, 3, 28 : οὐκ ἂν δύναιο μείον ἢ ἐν ἑξ ἢ ἐπτά ἡμέραις
ἔλθεῖν πρὸς τὴν ἐμὴν οἴκησιν. — DÉM., XXIV, 141 : τοῦτον
μόνον λέγονται Λοκροὶ θέσθαι τὸν νόμον ἐν πλεόν ἢ
διακοσίοις ἔτεσιν. Etc.

REMARQUE. — Au lieu des adverbes πλεόν, μείον, etc., on trouve assez souvent le pluriel des adjectifs correspondants construit soit avec ἢ ou sans ἢ, soit avec le génitif.

EX. : PLATON, *Apol.*, 17 d : ἔτη γεγινώς πλείω ἐβδομήκοντα. — XÉN., *An.*, VI, 2, 16 : Ἀρχίδες καὶ Ἀχαιοὶ πλείους ἢ τετρακισχίλιοι καὶ πεντακόσιοι. Etc.

7° *En latin*, les comparatifs **plus, amplius, longius, minus** (très rarement **propius**) sont employés comme invariables, seuls ou quelquefois accompagnés de **quam**, avec les noms de nombre ou de mesure, et ces noms de nombre ou de mesure restent au cas qu'exigerait la construction de la phrase, si **plus, amplius, etc.**, n'y étaient pas.

EX. : CATON, *de Re rust.*, 5, 3 : **ne plus quattuor digitos transversos emineant**. — CATON (cité par VAR., *de Re rust.*, II, 3, 3) : **capræ feræ sunt, quæ saliunt e saxo pedes plus sexagenos**. — TÉR. *Ad.*, 199 : **plus quingentos colaphos infregit mihi**. — CÉS., *de Bell. civ.*, I, 38, 5 : (**spatium**) **non amplius pedum sescentorum**. — CIC., *p. Rosc. com.*, 3, 8 : **amplius triennium est**. — T.-LIVE, XXI, 61, 40 : **per triginta dies raro unquam nix minus quattuor pedes alta jacuit**. XXIX, 34, 17 : **inter eos satis constabat non minus ducentos Carthaginiensium equites fuisse**. Etc.

T.-LIVE, XXXIX, 31, 13 : **cæduntur Hispani, nec plus quam quattuor milia hominum effugerunt**. Etc.

Il est inutile de multiplier les exemples.

REMARQUES. — I. Quand on peut considérer **plus, amplius, minus** comme des substantifs neutres employés au nominatif ou à l'accusatif, le nom qui exprime le nombre ou la mesure est quelquefois mis à l'ablatif sans **quam**.

EX. : CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 15, 5 : **inter novissimum hostium agmen et nostrum primum non amplius quinis aut senis millibus passuum intererat**. IV, 37, 3 : **nostri milites amplius horis quattuor fortissime pugnauerunt**. Etc.

II. Quand il s'agit de rendre cette idée que quelqu'un a *plus (moins) de trente ans, etc.*, on a le choix entre les tournures suivantes :

- 1° *natus plus (amplius)* ou *minus (quam)* *triginta annos* (cf. CORN. NÉP., *Hann.*, 2, 3 : *puerulo me utpote non amplius novem annos nato*).
- 2° *major* ou *minor quam triginta annos natus* (cf. T.-LIVE, XLV, 32, 3 : *maiores quam quindecim annos nati*).
- 3° *major* ou *minor triginta annos natus* (cf. CORN. NÉP., *de Reg.*, 2, 3 : *Dionysius prior... major... annos sexaginta natus decessit*).
- 4° *major* ou *minor triginta annis* sans exprimer *natus*¹ (cf. T.-LIVE, XXII, 11, 9 : *ex urbano exercitu qui minores quinque et triginta annis erant, in naves impositi*. Etc.)².

III. Quand *amplius*, *plus*, *minus*, sont unis à un pluriel avec ou sans *quam*, le verbe doit être au pluriel (voy. ci-dessus, p. 33, § 27, REM. IV).

IV. Sur l'ablatif de mesure ou de différence construit avec un comparatif, voy. ci-dessus, § 196 (et cf. § 195 pour le datif grec de mesure).

670. — Emploi du superlatif. — Comme on l'a vu ci-dessus (§ 667), le superlatif est la forme que prend l'adjectif en grec et en latin pour exprimer que l'objet qualifié possède telle ou telle qualité au degré le plus élevé ou à un degré très élevé.

REMARQUE. — En grec, on emploie *μάλιστα* et, en latin, *maxime*, pour exprimer le superlatif, quand on ne peut pas le former par des suffixes (cf. ci-dessus, § 667. REM.).

671. — Le superlatif peut être renforcé.

- 1° En grec, on renforce le superlatif en le faisant précéder immédiatement de *ὅτι*³ ou de *ὥς*, plus rarement de *ἥ* (chez les poètes seulement⁴, de *ὅσον* ou de *ὅπως*) : la locution ainsi formée répond au français le plus possible.

EX. : SIMONIDE D'AMORGOS (Bergk, II, 742) : *ὅπως τιν' ὥς μέγιστον ἔρξειεν κακόν*; — PLAT., *Laches*, 186 a : *προθυμούμεθα τῶν υἱέων ὥς ἀρίστας εἶναι τὰς ψυχὰς*. *Lois*, 812 e : *δεῖ ὅτι μάλιστα εὐμαθεῖς εἶναι τοὺς νέους*. *Ib.*, 718 e : *οὐκ ἀφθονία τῶν προθυμουμένων ὥς ἀρίστων ὅτι μάλιστα καὶ ὥς τάχιστα γίγνεσθαι*; — XÉN., *Mém.*, I, 6, 10 : *ἐγὼ νομίζω τὸ μὲν μηδενὸς δεῖσθαι θεῖον εἶναι, τὸ δ' ὥς ἐλαχίστων ἐγγυτάτω τοῦ θείου*. *Æcon.*, 7, 15 : *σωφρόνων ἐστὶ καὶ ἀνδρὸς καὶ γυναικὸς οὕτω ποιεῖν ὅπως τά τε ὄντα ὥς βέλτιστα ἔξει καὶ ἄλλα ὅτι πλείστα ἐκ τε τοῦ καλοῦ καὶ δικαίου προσγενήσεται*. *Cyr.*, VII, 5, 82 : *φημί χρῆναι νῦν ἐπιταθῆναι ἡμᾶς εἰς ἀνδραγαθίαν, ὅπως τῶν ἀγαθῶν ἦ ἀριστον καὶ ἥδιστον ἀπολαύσωμεν*.

1. L'emploi de *natus* en pareil cas est rare et peu correct. Voy. KÜHNEN, *op. cit.*, p. 978, ANM. 16.
 2. On trouve aussi dans la langue familière et chez les juriconsultes la construction *major* ou *minor triginta annorum* (cf. VARR., *de Re rust.*, II, 7, 1; TITE-LIVE, XXXVIII, 38, 15; PLIN. LE JEUNE, *Ép.*, X, 84, 1; SEXT., *Oct.*, 38; GAIUS, *Instit.*, I, § 20, 21; ULP., *Fragm.*, tit. 1, § 12 et 13, etc.).
 3. Sur l'origine et le sens propre de cette construction, voy. ci-dessus, p. 449, n. 4. Le plus ancien exemple se trouve chez Homère (cf. *Od.*, V, 112 : *ὅτι τάχιστα*).
 4. Voyez, par exemple, *ὅσον τάχιστα* (SOPH. *Ant.*, 1103; *El.*, 1433), *ὅπως ἀρίστα* (ESCHYLE, *Ag.*, 600; SOPH., *Phil.*, 627) et *ὅπως ἀνωτάτω* (ARIST., *Paiz.*, 207), etc.

REMARQUES. — I. Avec *ὥς* et avec *ἤ*, rarement avec *ὅπη*¹, on peut aussi, pour renforcer le superlatif, employer une forme personnelle du verbe *δύναμαι* ou une autre expression synonyme, comme *οἷός τε εἰμι*, etc.

Ex. : ISOCR., XXI, 2 : διηγῆσθαι ὑμῖν *ὥς ἂν δύνωμαι διὰ βραχυτάτων*.

PLAT., *Rep.*, 403 e : ψυχὴ ἀγαθὴ τῇ αὐτῆς ἀρετῇ σῶμα παρέχει *ὥς οἷόν τε βέλτιστον*. — XÉN., *Rep. des Lacéd.*, I, 3 : οἱ Λακεδαιμόνιοι τὰς κόρας σίτῃ *ἢ ἀνυστόν*² μετριωτάτῃ τρέφουσι καὶ ὅψῃ *ἢ δυνατόν μικροτάτῃ*. — DÉM., XLIII, 2 : πειράσομαι διδάσκειν ὑμᾶς *ὥς ἂν οἷός τε ὧ σαφέστατα* περὶ τῶν πεπραγμένων. Etc.

II. Pour renforcer le superlatif on trouve quelquefois *οἷός*³.

Ex. : PLATON, *Apol.*, 23 a : πολλὰ μὲν ἀπέχθεται μοι γεγονόασι καὶ *οἷαι χαλεπώταται καὶ βαρύτεραι*. (Cf. *Banquet*, 220 b; XÉN., *An.*, IV, 8, 2; VII, 1, 24). LYS., XIII, 23 : ὁρῶ τὰ πράγματα οὐχ *οἷα βέλτιστα* ἐν τῇ πόλει ὄντα. Etc.

Quand *οἷός* est remplacé par *ὅσος* ou *ὅπόσος*⁴, on ajoute ordinairement à l'expression une forme personnelle de *δύναμαι* ou une expression synonyme⁵.

Ex. : THUC., VII, 21, 1 : ἤγε στρατιὴν *δσὴν ἐκασταχόθεν πλείστην ἐδύνατο*. — XÉN., *Cyr.*, IV, 5, 29 : ἡγαγον συμμάχους οὐχ *ὅσους* σὺ ἐπείσας ἀλλ' *ὅπόσους ἐγὼ πλείστους ἐδυνάμην*. — DÉM., XXIV, 88 : ἄδειαν πεποιήκε τοσαύτην *δσὴν οἷόν τε γενέσθαι πλείστην*. Etc.

III. Quand le superlatif est précédé d'une préposition, on ajoute toujours *ὥς* ou *ὅτι*, lorsqu'on veut le renforcer.

Ex. : THUC., I, 63, 2 : *ὥς ἐς ἐλάχιστον* χωρίον. III, 46, 1 : δεῖ *ὅτι ἐν βραχυτάτῃ* τὴν ἀμαρτίαν καταλῦσαι. — XÉN., *Cyr.*, I, 6, 26 : *ὥς ἐν ἐχυρωτάτῃ*. — DÉM., IX, 51 : δεῖ *ὥς ἐκ πλείστου* φυλάττεσθαι ταῖς παρασκευαῖς. Etc.⁶.

2° En latin, on renforce le superlatif en le faisant précéder de *quam* ou de *quantus*, quand c'est un adjectif, et de *quam*, *quantum*, *ut*, quand c'est un adverbe.

Quantus, *quantum* et *ut* doivent être accompagnés d'une forme appropriée du verbe *possum*; *quam* est la seule particule qui puisse s'employer immédiatement devant le superlatif, sans qu'il soit besoin d'exprimer *possum*.

1. Mais jamais avec *ὅτι*, cf. KATZON, *Griech. Sprachlehre*, § 49, 10, 2.

2. Forme rare pour *ὥς δυνατόν*, cf. XÉN., *An.*, I, 8, 11.

3. L'origine de cet emploi particulier de *οἷός* se trouve vraisemblablement dans des phrases du genre de celle-ci :

Ex. : XÉN., *Mém.*, IV, 8, 11 : Σωκράτης ἐδόκει τοιοῦτος εἶναι *οἷός ἂν εἴη ἀριστος*.

4. En ce sens, *ὅποιός* est rare; on le trouve cependant chez Thucydide et chez Platon.

Ex. : THUC., V, 47, 3 : ὑπισχνοῦνται βοηθεῖν τρόπῳ *ὅποιῳ ἂν δύνωνται ἰσχυροτάτῃ* κατὰ τὸ δυνατόν.

5. La construction de *οἷός* avec une forme personnelle du verbe *δύναμαι*, qui ne paraît pas usitée dans la langue littéraire, se rencontre quelquefois dans la langue ordinaire.

Ex. : CORP. INSCA. ATTICARUM, *Suppl.*, 27^a, I, 28 : ξύμμαχος ἔσομαι *οἷός ἂν δύνωμαι ἀριστος*.

6. La préposition doit être intercalée, on le voit, entre *ὅτι* ou *ὥς* et le superlatif.

Ex. : Cic., *ad. Fam.*, XV, 4, 7 : *quam potui maximis itineribus ad Amanum exercitum duxi. De Div.* I, 32, 70 : *exposui, quam brevissime potui, somnii oracula. De Fin.*, I, 42, 41 : *statue aliquem confectum tantis animi corporisque doloribus, quanti in hominem maximi cadere possunt. De Am.*, 20, 74 : *tanta est inter eos, quanta maxima potest esse, morum studiorumque distantia. Ad Fam.*, V, 17, 2 : *ut potui accuratissime, te tuamque causam tutatus sum. VII*, 17, 2 : *sic Cæsari te commendavi, ut gravissime et diligentissime potui. Etc.*

Cic., *ad. Fam.*, XIII, 6 a, 5 : *cura, ut mihi Cuspius quam maximas quam primum quam sæpissime gratias agat. Etc.*¹.

672. — Parmi les moyens employés en grec et en latin pour renforcer le superlatif on peut encore signaler les suivants.

1° *En grec*, pour renforcer le superlatif, on ajoute εἰς ἄνθρωπος comme apposition au nom de la personne désignée.

Ex. : ESCHYLE, *Perses*, 327 : εἰς ἄνθρωπος (en tant qu'homme pris à part, c.-à-d. parmi tous les autres hommes) πλεῖστον πόνου ἐχθροῖς παρασχών. — SOPH., *Œd. Roi*, 1380 : κάλλιστ' ἄνθρωπος εἰς ἐν γε ταῖς Θήβαις ἐτράφη. Cf. *Aj.*, 1340; *Phil.*, 1344 sq. — HÉROD., VI, 127 : ἦλθε Σμινδουρίδης... Συβαρίτης, ὅς ἐπὶ πλεῖστον δὴ χλιδῆς εἰς ἄνθρωπος ἀπίκετο. — THUC., VIII, 68 : ('Αντιφῶν) τοὺς ἀγωνιζομένους καὶ ἐν δικαστηρίῳ καὶ ἐν δῆμῳ πλεῖστα εἰς ἄνθρωπος... δυνάμενος ὠφελεῖν. — XÉN., *Cyr.*, VIII, 2, 15 : ἐξῆν Κύρῳ θησαυροὺς χρυσοῦ πλείστους ἐνὶ ἀνδρὶ ἐν τῷ οἴκῳ καταθέσθαι. Etc.

2° *En latin*, on ajoute unus ou unus omnium.

Ex. : Cic., *Tusc.*, III, 16, 34 : *quæ cogitatio una* (prise à part, entre toutes) *maxime molestias omnes extenuat. III*, 33, 81 : *id genus ægritudinis, quod unum est omnium maximum. Etc.*

REMARQUES. — 1. En grec, et particulièrement chez Hérodoté, Thucydide et Platon, le superlatif est souvent renforcé ou atténué (selon le sens général) par ἐν τοῖς, qui était primitivement une locution elliptique où il fallait suppléer au participe le verbe de la proposition, mais qui devint ensuite invariable et comme adverbial².

1. On trouve aussi des constructions comme celle-ci : tam bonus quam qui optimus, etc.

Ex. : Cic., *ad Fam.*, V, 2, 6 : tam sum amicus rei publicæ, quam qui maxime (s.-e. est). P. Sull., 31, 87 : tam sum mitis, quam qui lenissimus. *Ad Fam.*, XIII, 22, 2 : gratissimum mihi feceris, si huic commendationi meæ tantum tribueris, quantum cui tribuisti plurimum. *Ad Q. Fr.*, II, 6, 6 : domus celebratur ita, ut cum maxime (s.-e. celebratur). Etc.

2. Voy. KATZ, *Griechische Sprachlehre*, § 49, 10, 6. Mais, pour l'origine de la locution, comparez ce que dit KCHNER-GERTH, *ausf. Gr. der gr. Sp.*, p. 29, Anm. 4.

Ex.: HÉR., VII, 137 : τοῦτό μοι ἐν τοῖσι θεϊότατον φαίνεται γίνεσθαι. — THUC., I, 6, 3 : ἐν τοῖς πρώτοι (furent des premiers à) δὲ Ἀθηναῖοι τὸν τε σίδηρον κατέθεντο καὶ ἀναιμένη τῇ διαίτῃ ἐς τὸ τρυφερώτερον μετέστησαν. III, 81, 4 : ὥμῃ ἢ στάσις ἔδοξε μάλλον, διότι ἐν τοῖς πρώτῃ ἐγένετο. VIII, 90, 1 : Ἀρίσταρχος ἐν τοῖς μάλιστα καὶ ἐκ πλείστου ἐναντίος τῷ δήμῳ ἦν. Etc. Cf. PLAT., *Banq.*, 178 c ; 173 b ; *Crit.*, 52 a, etc.

II. En latin, on trouve exceptionnellement la locution *in primis* (et non l'adverbe *imprimis*) jointe au superlatif pour le renforcer.

Ex.: CIC., *in Verr.*, II, 3, 27, 68 : *homini in primis improbissimo*. — SALL., *Jug.*, 7, 5 : *quod difficillimum in primis est*¹.

III. Sur πολλῶ, *multo* ou *longe*, de beaucoup, employés devant un superlatif relatif, voy. ci-dessus, §§ 195 et 196.

673. — Certains superlatifs² sont employés comme attributs adverbiaux de la même manière qu'on a vu ci-dessus (§ 665) certains adjectifs au positif (ἑσχάτη ἡ νῆσος, l'île considérée en son extrémité, l'extrémité de l'île, *extrema insula*, cf. *infimus collis*, le bas de la colline, *ultima Gallia*, l'extrémité de la Gaule ; *intimæ ædes*, le fond de la maison, etc.).

En grec, la place de l'adjectif attribut (mis avant l'article qui accompagne le substantif³), en latin, le sens général déterminent la signification qu'il convient de donner à l'adjectif.

REMARQUES. — I. En grec, l'adjectif μέσος et en latin l'adjectif *medius* s'emploient de même ; *media insula* correspond à la fois à μέση ἡ νῆσος, le milieu de l'île (l'île considérée en son milieu) et à ἡ μέση νῆσος, l'île qui est au milieu.

II. Ces superlatifs sont remplacés par des comparatifs (cf. ci-dessus, § 668) si l'on n'envisage que deux parties dans les objets, par exemple, si l'on oppose le haut au bas sans considérer le milieu.

En ce cas, au lieu de *summus* ou *infimus mons*, le haut (le bas) de la montagne, on dira : *superior* ou *inferior mons*.

674. — Construction du superlatif. — La construction du superlatif est soumise aux règles suivantes :

1° En grec, le superlatif relatif se construit avec le génitif des objets surpassés (cf. ci-dessus, p. 123, 5°) ; il s'accorde ordinairement en genre avec le substantif qui les désigne⁴.

Ex. : PLAT., *Timée*, 31 e : δεσμῶν κάλλιστος ὅς ἂν αὐτὸν καὶ τὰ ζυγδούμενα μάλιστα ἐν ποιῇ. Lois, 626 e : τὸ νικᾶν αὐτὸν πασῶν νικῶν πρώτη τε καὶ ἀρίστη. — XÉN., *Mém.*, II, 4, 1 : πάντων κτημάτων κράτιστον ἂν εἴη φίλος σαφῆς καὶ ἀγαθός⁵. Etc.

1. Voy. R. KÜHNEN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 982, Ann. 23.

2. Cette règle s'applique surtout au latin ; car, en grec, si l'on met de côté le mot ἑσχατος qui peut être assimilé aux superlatifs, ce sont des adjectifs qui jouent le rôle indiqué (ἄκρον τὸ ἐξυδρὸν correspond à *summa arbor*, etc.).

3. Comparez ἑσχάτη ἡ νῆσος « l'extrémité de l'île » et ἡ ἑσχάτη νῆσος « l'île qui est à l'extrémité ».

4. Voyez cependant ci-dessus, § 32 et cf. KÜHNEN-GERTH, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, § 363 (p. 63).

5. On voit, par cet exemple, que le superlatif s'accorde régulièrement en genre avec son complément, même quand le sujet de la proposition où il se trouve est d'un genre différent.

REMARQUES. — I. L'objet qualifié par le superlatif peut être un nom de chose et les objets surpassés peuvent être des noms de personne, ou inversement.

Ex.: THUC., IV, 60, 1 : οἱ Ἀθηναῖοι δύναμιν εἶχον **μεγίστην τῶν Ἑλλήνων**.
— XÉN., Cyr., VIII, 2, 7 : Κύρος διήνεγκε τῷ **πλεῖστα ἀνθρώπων** ὠρεῖσθαι¹.

II. Le superlatif ne prend l'article que quand le sens l'exige absolument.

Ex.: ISOCR., VIII, 39 : ἐμὸν ἔργον ἐστὶ προαιρεῖσθαι **τῶν λόγων μὴ τοὺς ἡδίστους, ἀλλὰ τοὺς ὠφελιμωτάτους**. Cf. les exemples de Platon cités ci-dessus (Tim., 31 e; Lois, 626 e)².

III. Comme le superlatif de l'adjectif, le superlatif de l'adverbe se construit aussi avec le génitif.

Ex.: PLAT., Laches, 197 : Πρόδικος **τῶν σοφιστῶν κάλλιστα** τὰ ὀνόματα διήρει. — XÉN., Cyr., III, 1, 25 : **πάντων τῶν δεινῶν ὁ φόβος μάλιστα** καταπλήττει τὰς ψυχάς. — LYS., XXI, 6 : ἡ νῆὺς **ἀριστά μοι ἐπλεῖ παντὸς τοῦ στρατοπέδου**. Etc.

IV. Le superlatif peut se construire avec le génitif du pronom réfléchi, quand on compare un objet avec lui-même.

Ex.: PLAT., Lois, 715 e : νέος ὢν πᾶς ἄνθρωπος τὰ τοιαῦτα **ἀμδλύτατα αὐτὸς αὐτοῦ** ὁρᾷ, γέρων δὲ **ὀξύτατα**. Etc.³.

2° En latin, on met les objets surpassés soit au génitif (cf. ci-dessus, p. 123, 5°), soit à l'ablatif avec **ex**, soit à l'accusatif avec **inter**.

Quand on emploie le génitif, l'adjectif s'accorde en genre a) tantôt avec les objets surpassés, b) tantôt avec le terme qu'il qualifie.

a) Ex.: CIC., Phil., 2, 44, 113 : **servitus postremum malorum**.

b) Ex.: CIC., de Nat. deor., II, 52, 130 : **Indus, qui est omnium fluminum maximus**⁴.

Il est inutile de multiplier les exemples.

REMARQUE. — En latin comme en grec, le superlatif de l'adverbe peut se construire avec le génitif, voy. ci-dessus, § 110, 5°, REM. (p. 124.)

1. Kaßner (*griechische Sprachlehre*, § 47, 29, 7) qui cite ces deux exemples, en ajoute deux autres qu'il met entre parenthèses :

XÉN., Banq., 8, 40 : Καλλίας σώμα **ἀξιοπροσπείστατον** ἰδεῖν **τῆς πόλεως** εἶχεν. — PLAT., Protag., 342 a : σοφία **παλαιότατη** τε καὶ **πλεῖστη** τῶν Ἑλλήνων ἐν Κρήτῃ τε καὶ Λακεδαιμόνι καὶ σοφιστὰι **πλεῖστοι γῆς** ἐκεῖ εἰσιν.

Mais l'exemple de Platon (Protag., 342 a) est tout différent des trois autres (THUC., IV, 60, 1; XÉN., Cyr., VIII, 2, 7; Banq., 8, 40); là ce sont les Athéniens qui sont comparés avec le reste des Grecs (dont ils font partie) ou Cyrus avec les autres hommes, ou Callias avec le reste des citoyens; ici au contraire, les termes comparés entre eux sont Ἑλλήνων et Κρήτῃ καὶ Λακεδαιμόνι, γῆς et ἐκεῖ : par conséquent il est difficile d'admettre que le génitif partitif dépende du superlatif; il doit dépendre du terme avec lequel on le compare et qui en forme une partie.

2. L'exemple du Timée montre assez clairement qu'en grec on disait **δεσμῶν κάλλιστος, ἀνδρῶν βέλτιστος** (et non **τῶν δεσμῶν κάλλιστος, τῶν ἀνδρῶν βέλτιστος**). Cf. VAN HEERWERDEN, *Σχολ.* Thuc., 24.

3. Sur la construction du superlatif avec le génitif en grec voyez l'excellente dissertation de LAMLOTZ, *de genetivi Græci cum superlativo conjuncti ratione et usu* (Leipzig, 1876).

4. Voy. ci-dessus, § 32 et cf. R. KÜHNEN, *ausf. Gr. der lat. Sprache*, § 11, p. 21.

CHAPITRE II

LE PRONOM¹

§ 1. — Pronoms personnels.

675. — Emploi du pronom personnel sujet. — La plupart du temps, en grec et en latin, la désinence verbale suffit à exprimer l'idée du pronom personnel-sujet.

On n'ajoute le pronom personnel que pour exprimer avec plus

1. Nous croyons intéressant de donner, d'après les leçons de Ca. Trauer recueillies par nous à l'École normale, un résumé des doctrines grammaticales relatives au pronom et les conclusions proposées par ce savant maître.

Les grammairiens anciens considéraient le pronom comme une partie du discours distincte des autres, et cette opinion s'est transmise à travers les âges. On ne s'est jamais accordé sur l'étendue qu'il faut donner au mot de pronom : les grammairiens grecs avaient adopté une autre définition du pronom que celle qui paraît prédominer chez les grammairiens latins ; ils entendaient ce mot dans son sens le plus étroit, et les grammairiens latins dans le sens le plus étendu. Denys le Thrace (p. 640) nous donne cette définition du pronom d'après les grammairiens grecs : ἀντωνυμία ἐστὶ λέξις ἀντὶ ὀνόματος παραλαμβάνουμένη προσώπων ὁρισμένων δηλωτικῇ, « le pronom est une partie du discours qui se prend à la place du nom (ἀντωνυμία, **pronomén**) et qui signifie des personnes déterminées. » Priscien est le seul des grammairiens latins qui ait suivi les Grecs : il définit ainsi le pronom (liv. XII, ch. 1) : *pars orationis quæ e nomine proprio uniuscujusque accipitur personasque finitas accipit*. Comme les Grecs, il distingue deux espèces de pronoms : **pronomina primitiva** (ἀντωνυμῖαι πρωτότυποι) et **pronomina possessiva** (ἀντωνυμῖαι κτηνικαί). D'après cette définition, les pronoms *primitifs* sont ou des pronoms de la première personne (ἐγώ, **ego**) ou des pronoms de la deuxième personne σύ, tu) ou des pronoms de la troisième personne (en grec ἔ, οὗ, οἱ, ἑ, ἐκεῖνος, ὅδε, οὗτος, et les cas obliques de αὐτός, en latin, d'après Priscien, ille, ipse, iste, hic, is et se). Les Grecs et Priscien ne connaissent pas d'autres pronoms que ceux-là et les pronoms *possessifs* qui en dérivent : les autres sont pour eux des espèces de noms. Dans les pronoms primitifs ils établissent trois catégories ou espèces : 1° les pronoms que les Grecs appellent ἀντωνυμῖαι δευτερικαί et les Latins **pronomina demonstrativa** (Paisien, liv. XII, 3-4) ; ce sont ceux de la première et de la deuxième personne ; 2° les pronoms que les Grecs appellent ἀναφορικαί et les Latins **pronomina relativa** (ce sont, en grec, ἑ, οὗ, οἱ, ἑ et αὐτός, en latin, is, sui, sibi, se ; 3° les pronoms tantôt démonstratifs et tantôt relatifs (ou *anaphoriques*), comme ἐκεῖνος, ὅδε, οὗτος, ille, ipse. C'est Priscien (XII, 4) qui nous a conservé la définition de la δεῖξις et de l'ἀναφορά, dont il explique ainsi la différence : *interest inter demonstrationem et relationem hoc quod demonstratio interrogatione reddita primam cognitionem ostendit* (« *quis fuit ? ego* ») ; *relatio vero secundam cognitionem significat* (« *quis fuit ? is, de quo jam dixi* »), « il y a cette différence que la *demonstratio* ramenée à une interrogation exprime une connaissance qui n'est pas antérieure, tandis que la *relatio* signifie quelque chose d'antérieurement connu. »

Les grammairiens latins ont adopté, nous l'avons dit, une définition du pronom beaucoup plus étendue que Priscien qui suivait les Grecs. Voici comment s'exprime Donat (II, 11) : *pronomén est pars orationis quæ pro nomine posita tantumdem pæne significat personarum interdum accipit*, « le pronom est une partie du discours qui, mise à la place du nom, signifie à peu près la même chose et peut à l'occasion désigner des personnes. » Il le divise d'abord en pronoms *déterminés* (*finita*) et *indéterminés* (*infinita*), les pronoms déterminés étant ceux qui désignent des personnes (**ego**, tu, ille) et les pronoms indéterminés ceux qui ne désignent pas des personnes (**qui**). Puis il ajoute : *sunt pronomina minus quam finita, ut « iste, ipse » ; sunt prepositiva, ut « quis, hic » ; sunt subjectiva vel relativa ut « qui, tam »*.

Les grammairiens du moyen âge avaient sous les yeux Priscien et les autres grammairiens latins ; ils ont essayé de concilier les deux définitions, qui sont inconciliables : aussi ont-ils forcé le sens de Priscien pour l'accommoder à celui de Donat. Le P. Sanchez (*Sanctius*) dans sa *Minerva* (liv. I, ch. 11) a combattu par de bons arguments l'idée que le pronom est employé à la place du nom : il fait remarquer avec raison que quand on dit **ego**, ce pronom ne tient pas la place du nom propre de la personne qui parle. Pourtant les grammairiens de Port-Royal (ch. viii) ont adopté l'idée que le pronom tient la place du nom.

Dans le courant du dix-huitième siècle prévaut la théorie suivante développée par Condillac. *Grammaire*, ch. vii : « Le pronom est un nom qui, n'ayant par lui-même aucune signification, est mis dans certaines

de force l'idée de la personne, comme, par exemple, dans les oppositions :

Ex. : SOPH., *Phil.*, 123 : σὺ μὲν μένων νυν κείνων ἐνθάδ' ἐκδέχου, | ἐγὼ δ' ἄπειμι. Cf. *Ant.*, 559 : σὺ μὲν ζῆς, ἡ δ' ἐμὴ ψυχὴ πάλαι τέθνηκεν. — PLAT., *Protag.*, 319 a : ἐγὼ Ἀθηναίους, ὥσπερ καὶ οἱ ἄλλοι Ἕλληνες, φημὶ σοφοὺς εἶναι. — LYS., I, 26 : οὐκ ἐγὼ σε ἀποκτενῶ, ἀλλ' ὁ τῆς πόλεως νόμος. Etc.

PLAUTE, *Can.*, III, 6, 10 : *tu amas, at ego esurio et sitio.* — CIC., *p. Rosc. Am.*, 50, 145 : *prædia mea tu provides, ego aliena misericordia vivo.* — HOA., *Ep.*, I, 10, 6 : *tu nidum servas, ego laudo ruris amœni | rivos.* Etc.

REMARQUE. — 1° *En grec*, on compte beaucoup plus qu'en latin et surtout qu'en français sur l'intelligence du lecteur ou de l'interlocuteur : on passe brusquement d'un sujet à un autre.

Ex. : XÉN., *An.*, I, 4, 5 : Κῦρος τὰς ναῦς μετεπέμψατο, ὅπως ὀπλίτας ἀποβιβάσειεν... βιασομένους τοὺς πολεμίους εἰ φυλάττοιεν (suj. οἱ βάρβαροι). — DÉM., LIX, 115 : τῶν νόμων αὐτῶν ἀκούετε τί κελεύουσι καὶ τί παραβέβηκασιν (s.-ent. οἱ ἀντίδικοι). Etc.

2° *En latin*, loin d'avoir la même liberté, on se sert souvent du pronom *is* pour représenter la personne ou la chose qu'on vient précisément de désigner dans la phrase précédente.

Ex. : TER., *Andr.*, 222 : fuit olim hinc quidam senex | mercator ; navem *is* freight apud Andrum insulam ; | *is* obiit mortem. — CIC., *ad Fam.*, XIII, 77, 1 : Dionysius servus meus aufugit ; *is* est in provincia tua. Etc.

Quand le sujet change, on l'indique souvent par l'emploi de *ille* ou de *ipse* (qui marque une opposition plus forte que *ille*)¹.

676. — Emploi du pronom personnel complément. — 1° *En grec*, le pronom de la troisième personne est très souvent supprimé aux cas obliques, quand l'objet auquel il se rapporterait est exprimé dans ce qui précède².

phrases à la place d'un autre nom qui a été énoncé dans une phrase précédente et dont il faut éviter la répétition. » Il ajoute : *Je, tu, nous, vous* sont des substantifs qui ne tiennent la place d'aucun autre nom. *Ce, cet, mon, mien, nôtre* sont des adjectifs possessifs. » En conséquence, il n'admet comme pronoms que les mots qui tiennent la place d'un nom énoncé dans la phrase précédente, c'est-à-dire *il, elle, le, la, les, y, en*.

Cette théorie touche de très près à la vérité : on y arrivera tout à fait si l'on ajoute que *il, elle, le, la, les, y, en* ne sont pas des pronoms.

En effet, d'après Ch. Thurot, le pronom n'est pas une partie du discours. Les pronoms sont des mots dont la racine signifie une relation entre la personne qui parle et l'objet dont elle parle. Les racines pronominales ne signifient primitivement que deux relations de l'objet avec la personne qui en parle : 1° elles désignent l'objet par le rôle qu'il joue dans l'entretien relativement à la personne qui parle (les racines qui ont cette signification forment les *pronoms personnels* qui sont des substantifs, et les *pronoms possessifs* qui sont des adjectifs) ; 2° elles désignent l'objet comme présent aux yeux ou à l'esprit de la personne qui parle ou de celle à qui l'on parle (les racines qui ont cette signification servent à former les pronoms *démonstratifs*, *indéfinis*, *interrogatifs* et, en outre, deux espèces de mots qui sont originellement des pronoms : les *pronoms relatifs* et l'*article*).

1. Voici une phrase qui servira à faire comprendre la valeur du pronom *ipse* :

T.-LIVR. : *navis tantum jactura facta, incolumes ipsi* (les marins opposés au vaisseau) *evaserunt*.

2. Voy. KATZMA, *Griech. Sprachlehre*, § 60, 7, 1.

Ex. : XÉN., *Mém.*, III, 9 : πολλοὶ οὕτω πρὸς τινὰς ἔχουσιν ὥστε κακῶς μὲν πράττοντας (suppl. αὐτοὺς) μὴ δύνασθαι περιορᾶν, ἀλλὰ βοηθεῖν ἀτυχοῦσιν (suppl. αὐτοῖς), εὐτυχούντων δὲ (suppl. αὐτῶν) λυπεῖσθαι. *Anab.*, I, 7, 8 : ἐμπιπλὰς ἀπάντων τὴν γνῶμην ἀπέπεμπεν (suppl. αὐτούς). *Hell.*, III, 4, 3 : ἐπαγγειλάμενου τοῦ Ἀγησιλάου τὴν στρατείαν διδόασιν (suppl. αὐτῷ) οἱ Λακεδαιμόνιοι δσαπερ ἤτησεν. *Econ.*, 4, 1 : αἱ δοκοῦσαι κάλλισται τῶν ἐπιστημῶν καὶ ἐμοὶ πρέποιεν ἂν μέλιστα ἐπιμελομένῳ (suppl. αὐτῶν), ταύτας μοι ἐπιδείκνυε. *Cyr.*, III, 2, 5 : ἤν τις μαλακύνηται, μὴ ἐπιτρέπετε (suppl. τοῦτο αὐτῷ). Etc.

2° *En latin*, on supprime ordinairement *eum*, *eos*, *eas*, *ea*, *iis*, quand l'objet auquel se rapporterait le pronom se trouve au même cas ou même au nominatif dans la proposition qui précède :

On dira donc : *fratrem tuum in ceteris rebus laudo* ; *in hac una reprehendere cogor* (en supprimant *eum*).

De même : *non obsistam fratris tui voluntati* ; *favere non potero* (en supprimant *ei*) ; *libri de quibus scribis mei non sunt* : *sumpsi a fratre meo* (en supprimant *eos*)¹. Etc.

REMARQUE. — A la question des pronoms personnels on peut rattacher l'emploi des personnes du verbe : voici les principales observations qu'on peut faire sur ce que nous appellerons l'emploi *figuré* des personnes du verbe.

1° *En grec et en latin* on emploie la *première personne* du pluriel pour se désigner soi-même individuellement.

a) Chez les *tragiques grecs* l'usage est même assez étendu.

Ex. : EUR., *Troy.*, 904 (c'est Hélène qui parle) : οὐ δικάως, ἣν θάνω, θανούμεθα.

De plus, il est d'usage chez les poètes, qu'en pareil cas, la distinction du genre disparaisse, si bien qu'on trouve un attribut masculin se rapportant à un sujet féminin (cf. ci-dessus, § 20, REM., p. 29) :

Ex. : EUR., *Héc.*, 511 : οὐκ ἄρ' ὥς θανουμένους μετῆλθες ἡμᾶς.

En prose, on emploie souvent la première personne du pluriel pour annoncer qu'on va traiter un sujet et, en général, pour avvertir le lecteur de ce que l'on fait : en pareil cas, c'est toujours l'écrivain lui-même qui est le sujet de la proposition.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 1, 6 : ὅσχι ἐπιθόμεθα παρὶ Κύρου, ταῦτα πειρασόμεθα διηγῆσθαι.

b) *En latin*, un auteur emploie par modestie le pluriel en parlant de lui-même.

Ex. : CIC., *p. imp. Cn. Pomp.*, § 16 : *reliquum est ut de felicitate Pompei pauca dicamus*. Etc.

1. Voy. MADRID, *Lat. Sprachlehre*, § 484.

2° La *deuxième personne* du singulier s'emploie en grec et en latin pour désigner un sujet indéterminé (en fr. on).

a) Cet emploi de la 2° pers. du sing. est très fréquent, *en grec*, à l'impératif dans les maximes (cf. ἴσθι θνητὸς ὢν).

En dehors de ce cas, la 2° pers. du singulier ne se rencontre que dans les locutions εἶδες ἄν (*cerneres*), on aurait pu voir, ἠγγήσω ἄν (*crederes*), on aurait cru; ἠγγήσατο ἄν (*credideris*), on pourrait croire; ἦρπες ἄν, on aurait trouvé, etc.

b) *En latin*, cet emploi est fréquent à l'impératif et au subjonctif dans les maximes.

En dehors de ce cas, la 2° pers. du sing. du subjonctif exprime un sujet indéterminé dans toutes sortes de propositions, mais surtout dans les propositions suppositives (cf. ci-dessus, § 333, 1°, p. 333).

Ex.: Cic., *de Off.*, I, § 31 : *aequabilitatem conservare non possis, si aliorum naturam imitans omittas tuam.* — SALL., *Jug.*, 31 : *bonus segnior fit, ubi negligas.* Etc.

c) L'emploi de la deuxième personne du pluriel, quand on s'adresse *par politesse* à une seule personne, est inconnu en latin classique¹.

C'est seulement à partir du v° siècle que les auteurs (SIDOINE APOLLINAIRE, RURICIUS, etc.) considèrent l'emploi de la 2° pers. du pluriel comme une marque de respect (*facultative* du reste)².

Au vi° siècle, ENNODIUS (cf. *Rev. des revues*, V, 168) dit en s'adressant à une seule personne : *valet, mi domine*³.

En grec, le pluriel employé en s'adressant à une personne a été signalé chez Eutokios, commentateur d'Archimède, qui vivait sous Justinien.

3° Il arrive souvent en français qu'une personne parlant d'elle-même emploie la troisième personne quand elle se désigne par son nom : « Annibal vous demande la paix. » En pareil cas, le latin emploie la première personne, *du moins à la bonne époque* ; c'est-à-dire que le nom propre est construit en apposition à la désinence personnelle du verbe.

Ex.: T.-LIVE, XXX, 30, 29 : *Hannibal peto pacem.*

1. Des exemples comme :

Cic., *de Orat.*, I, 35, 160 : *quid est, Cotta? inquit, quid tacetis?* — VIRG., *Én.*, IX, 526 : *vos, o Calliope, precor, adspirate canenti*

ne sont que des exceptions apparentes à cette règle : dans le passage de Cicéron, Scévola s'adresse aux assistants, mais il n'en nomme qu'un ; de même Virgile invoque les Muses, mais il ne s'adresse nominativement qu'à Calliope.

La même chose a lieu en grec, surtout chez les poètes, où l'on trouve avec un pronom pluriel de la deuxième personne ou un verbe employé à la deuxième personne du pluriel, l'emploi du vocatif singulier désignant l'une seulement des personnes présentes, parce qu'elle est la personne principale parmi toutes celles à qui l'on s'adresse.

Ex.: HOM., *Od.*, II, 310 : 'Ἀντίνο', οὗ πως ἔστιν ὑπερφιάλοισι μεθ' ὤμαϊν | δαίνυσθαι. XII, 82 : νῆα ἰθύνετε, φαίδιμ' Ὀδυσσεύ (cf. XVI, 91; XX, 97). — PINDARE, *Olymp.*, 8, 15 : Τιμόσθινες, ὕμνε δ' ἐκλάρωσεν πότμος Ζηνί. — SOPH., *Oed. à Col.*, 1102 : ὦ τέκνον, ἢ πάρεστον; *ib.*, 1104 : προσέλθετ', ὦ παῖ. — EUR., *Iph. à Aul.*, 1368 : μήτερ, εἰσακούσατε | τῶν ἐμῶν λόγων. Etc.

2. Voy. E. CHATELAIN, *Revue de Phil.*, 1880, p. 128 et suiv.

3. Il dit même *domini* en parlant à une seule personne. Le premier emploi de *domine* au sens de notre mot « monsieur » se trouve dans SÉNÈQUE (*Ep.* 3, 1; cf. SEXT., *Claud.*, 21).

En grec, le mot κύριος « monsieur » se trouve dans POLYBE, VII, 9, 5 (d'après Pape). Voyez dans le *Bulletin de corresp. hell.*, I, p. 289, une inscription de l'an 83 ou 84 ap. J.-C., dans laquelle un inférieur s'adressant à son supérieur lui dit κύριε.

Des formes de phrase comme *Vatinius cliens advenit* (VATIN. chez CIC., *ad Fam.*, V, 9, 1), au lieu de *cliens advenio*, sont peu correctes en latin.

En grec, au contraire, l'une et l'autre forme est possible dans le style épistolaire.

Ex. : THUC., I, 128, 7 : Πausανίας ὁ ἡγεμὼν τῆς Σπάρτης τοῦσδε τέ σοι χαρίζεσθαι βουλόμενος ἀποπέμπει κτλ. à côté de THUC., I, 137, 4 : ἐδήλου δ' ἡ γραφή ὅτι Θεμιστοκλῆς ἦκω παρὰ σε... (cf. ci-dessus)¹.

§ 2. — Pronoms réfléchis et adjectifs possessifs.

A. — Règles relatives au grec.

677. — **Emploi des pronoms réfléchis en grec.** — Tandis que le latin n'a qu'une forme spéciale de pronom réfléchi, celui de la troisième personne, le grec possède des pronoms réfléchis pour toutes les personnes, pronoms composés des pronoms personnels et du démonstratif αὐτός : ἐμαυτοῦ, σεαυτοῦ, ἑαυτοῦ, etc.².

1. Voy. KÜHNEN-GERTE, *ausf. Gramm. der griech. Spr.*, § 371, Anm. 3, p. 88.

2. Le latin rend donc par *mihi noceo* ce que le grec exprime par ἐμαυτὸν βλάπτω. Toutefois, si je veux insister sur cette idée que c'est à moi-même et non à d'autres que je fais du tort, j'ajouterai au pronom personnel le pronom *ipse* mis au cas approprié : *mihi ipsi noceo*. On voit que dans ces formes de phrase le pronom *ipsa* ne fait pas corps avec le pronom personnel comme en grec αὐτός dans ἐμαυτόν, et que, par conséquent, il n'y a point à rapprocher les formes latines des formes grecques.

Ce qui correspond en grec à la construction latine indiquée ce sont les formes de phrase ἐμὲ αὐτόν βλάπτει, *mihi ipsi nocet*, αὐτόν σε βλάπτω, *tibi ipsi noceo*, employées quand le pronom personnel ne renvoie pas au sujet de la proposition.

L'emploi du pronom *ipse* joint aux pronoms personnels est, en latin, réglé par le sens, et l'on distingue ordinairement à la bonne époque entre *mihi ipsi noceo*, « c'est à moi-même (et non à d'autres) que je fais du tort » et *mihi ipse noceo*, « c'est moi-même qui me fais du tort (ce ne sont pas les autres qui m'en font). »

Ex. : CIC. *Tusc.*, I, 34, 83 : *fecimus hoc in eo libro in quo nosmet ipsos consolati sumus*. *De Am.*, 3, 10 : *non egeo medicina, me ipse consolor*. Etc.

Toutefois, il arrive parfois qu'on trouve par une sorte d'attraction avec le sujet de la phrase le pronom *ipse* employé au nominatif, là où l'on attendrait une autre construction.

Ex. : CIC., *ad Q. fr.*, I, 1, 2, 7 : *quid est enim negotii continere eos quibus præsis, si te ipse* (logiquement il faudrait *ipsum*) *contineas* ?

Cette question a été traitée en détail par RIEMANN, *Études sur...* *T.-Live*, 2^e éd., p. 153.

De même il faut distinguer pour le sens *sua ipse fraude captus est*, « c'est lui-même (et non son ennemi) qui fut pris à son piège » et *sua ipsius fraude captus est*, « c'est à son propre piège (et non aux embûches de son ennemi) qu'il s'est laissé prendre ».

Ex. : T.-LIVE, XXVII, 28, 13 : *ita inde Hannibal suamet ipse fraude captus abiit* (cf. TERN., *Andr.*, I, 1, 68 ; CIC., in *Verr.*, II, 2, 18, 44).

T.-LIVE, I, 28, 4 : *si unquam... ullo in bello fuit quod primum das immortalibus gratias ageretis, deinde vestra ipsorum virtuti*.

Toutefois, comme le latin était porté à employer *ipse* au nominatif avec le pronom personnel, même dans des cas où le sens ne le faisait pas attendre, la même tendance l'a entraîné à mettre *ipse* au nominatif avec le possessif, là où l'opposition contenue dans la phrase semblerait demander que l'adjectif possessif fût accompagné du génitif de *ipse*.

Ex. : T.-LIVE, II, 9, 5 : *nec hostes modo timebant, sed suosmet ipsi* (le sens demanderait *ipsorum*) *cives*. Etc.

Voy. O. RIEMANN, *Études sur...* *T.-Live*, 2^e éd., p. 155 sqq.

En grec, l'emploi des pronoms réfléchis composés de αὐτός est obligatoire dans une seule et même proposition pour renvoyer au sujet de cette proposition (cf. γῶθι σαυτόν).

EX. : XÉN., Cyr., IV, 6, 2 : δίδωμί σοι ἐμαυτὸν δοῦλον. An., II, 3, 29 : ἦξω ὡς ἀπάξων ὑμᾶς εἰς τὴν Ἑλλάδα καὶ αὐτὸς ἀπιὼν ἐπὶ τὴν ἐμαυτοῦ ἀρχήν. Etc.

REMARQUES. — I. Toutefois ce sont les pronoms personnels et non pas les pronoms réfléchis que l'on emploie comme sujets dans une proposition infinitive, quand il y a lieu de les exprimer (cf. ci-dessus, § 553, 1° a, REM.).

EX. : PLATON, Gorg., 474 b : ἐγὼ οἶμαι καὶ ἐμὲ καὶ σὲ καὶ τοὺς ἄλλους ἀνθρώπους τὸ ἀδικεῖν τοῦ ἀδικεῖσθαι κάκιον ἡγεῖσθαι. Etc.

Enfin, l'expression δοκῶ μοι (cf. ci-dessus, § 565, REM. I) est plus ordinaire que l'expression δοκῶ ἐμαυτῷ, il me semble que..., je crois, je me figure que... (en lat. mihi videor).

II. Les pronoms réfléchis de la première et de la seconde personne (ἐμαυτοῦ, σεαυτοῦ, etc.) ne s'emploient jamais dans une proposition subordonnée pour renvoyer au sujet de la proposition principale.

678. — Le pronom réfléchi composé de la troisième personne ἐαυτοῦ, etc., est employé tantôt comme réfléchi direct, tantôt comme réfléchi indirect.

1° Employé comme réfléchi direct, il renvoie au sujet de la proposition dans laquelle il se trouve : le pronom réfléchi est obligatoire, quand il se rapporte au sujet de la proposition dans laquelle il est exprimé.

EX. : XÉN., Cyr., III, 3, 45 : οἱ μὲν νικῶντες τὰ τε ἐαυτῶν σφύρουσι καὶ τὰ τῶν ἡττωμένων προσλαμβάνουσιν, οἱ δὲ ἡττώμενοι ἅμα ἐαυτοῦς τε καὶ τὰ ἐαυτῶν πάντα ἀποβάλλουσιν.

2° Employé comme réfléchi indirect, il se trouve dans une proposition subordonnée et renvoie au sujet de la proposition principale : cette construction, sans être obligatoire (voy. ci-après. REM. II), est possible quand la proposition subordonnée où se trouve le pronom représente la pensée du sujet principal.

EX. : XÉN., Anab., II, 5, 29 : ἐβούλετο ὁ Κλέαρχος ἅπαν τὸ στράτευμα πρὸς ἐαυτὸν ἔχειν τὴν γνώμην. Anab., VII, 1, 39 : εἰσιέναι ἐκέλευσεν, εἰ μέλλοις σὺν ἐαυτῷ ἐκπλεῖν. Etc.¹.

1. Dans les langues letto-slaves, les formes du radical pronominal *sya* s'emploient pour les trois personnes au sens réfléchi et l'on a émis l'hypothèse que la même racine se retrouve dans la désinence du passif latin (*lego-r* serait pour *lego-re*).

Quoi qu'il en soit, on trouve en grec des traces de l'emploi réfléchi de la racine *é* (= σFi) pour les trois personnes.

EX. : HOM., Il., X, 398 : σύξιν βουλευοῖσθε μετὰ σφίσιν (= μεθ' ὑμῖν αὐτοῖς). Od., IV, 27 : οὗτοι ἐγώ γε | ᾗς (= ἐμῇς) γαίης δύναιμι γλυκερώτερον ἄλλο ἰδέσθαι.

Voy. KOCH, Gramm. grecque (trad. Rouff), p. 252, n. 1 ; et cf. KATONA, Gr. Sprachl., § 51, 2, 15 :

REMARQUES. — I. Au lieu du pronom *composé* αὐτοῦ employé comme *réfléchi indirect*, on peut se servir du pronom réfléchi simple (οὐ), οἱ, ἐ, σφεῖς, σφᾶς, σφῶν, σφισι(v), qui, d'ailleurs, est exclusivement réservé à cet usage dans la prose attique¹.

Ex.: XÉN., *Anab.*, I, 2, 8 : λέγεται Ἀπόλλων ἐκδεῖραι Μαρσύαν, νικήσας ἐρίζοντά οἱ περὶ σοφίας. I, 8, 2 : οἱ Ἕλληγες ἐδόκουν ἀτάκτοις σφίσιν ἐπιπεσεῖσθαι βασιλεία. VI, 2 10 : οἱ δὲ λόγοι ἦσαν αὐτοῖς, ὡς αἰσχρὸν εἶη τοὺς μὲν πόνους σφᾶς ἔχειν, τὰ δὲ κέρδη ἄλλους. VII, 5, 9 : λέγειν ἐκέλευεν αὐτοὺς ὅτι οὐδὲν ἂν ἤττον σφεῖς² ἀγάγοιεν τὴν στρατιάν ἢ Ξενοφῶν. Etc.

II. Quand le pronom se trouve dans une proposition subordonnée³ et se rapporte au sujet de la proposition principale, l'écrivain *peut* (contrairement à ce qui a lieu en latin) remplacer le réfléchi par les cas obliques du pronom αὐτός : en pareil cas, l'écrivain se substitue à la personne dont il rapporte la pensée⁴.

Ex.: THUC., II, 65, 2 : ἐπειράτο τοὺς Ἀθηναίους τῆς ἐπ' αὐτὸν ὀργῆς παραλύειν. — XÉN., *An.*, I, 1, 5 : τῶν παρ' αὐτῷ βαρβάρων ἐπεμελείτο ὡς πολεμῆν τε ἱκανοὶ εἴησαν καὶ εὐνοικῶς ἔχοιεν αὐτῷ⁵. III, 1, 7 : οὐ τοῦτο πρῶτον ἡρώτα πότερον λῶν εἴη αὐτῷ πορεύεσθαι ἢ μένειν, ἀλλ' αὐτὸς ἔκρινεν ἰτίον εἶναι. V, 6, 36 : λέγουσιν ὅτι μεταμῆλοι αὐτοῖς. Cf. *An.*, I, 1, 10 : Κύρος δεῖται αὐτοῦ μὴ πρόσθεν καταλῦσαι πρὸς τοὺς ἀντιστασιώτας, πρὶν ἂν αὐτῷ συμβουλευσῇται. Etc.

III. *Régulièrement*, on emploie les cas obliques du pronom αὐτός (au lieu du réfléchi) quand la proposition subordonnée où il se trouve *ne fait point partie de la pensée du sujet principal*.

Ex.: ANTIPHON, I, 11 : εἰ ἠθέλησαν τὰ ἀνδράποδα ᾗ τὴν αὐτοῖς παράδοῦναι. Etc.

IV. Pour mettre en relief le sens réfléchi exprimé déjà par le pronom on ajoute souvent αὐτός au sujet de la proposition.

Ex.: PLATON, *Gorg.*, 483 b : οὐχ οἶός τε ἐστὶν αὐτὸς αὐτῷ βοηθεῖν. Etc.

on pourrait ajouter les exemples suivants : PLATON, *Phéd.*, 78^b (δεῖ ἡμᾶς ἀνερέσθαι ἑαυτούς); ANTIPL., II (ou B), 8, 1 (δικαία ἐκάτεροι αὐτούς οἰόμεθα λέγειν); ANTIPL., II, 8 (σφᾶς αὐτούς, 2^e pers.); LYCURGUS, c. *Leocr.*, 91 (αὐτῶν, 1^{re} pers.); ISOCH., IV, 106 (σφας αὐτούς, 1^{re} pers.). DEM., XVIII, 163 (ἀναλαβεῖν αὐτούς, 1^{re} pers., leçon de F; S porte οὐδ' ἀναλαβεῖν ἂν ἡδυνήθημεν) KÜHNEN-GRANT, *ausf. Gramm. der gr. Spr.* (§ 453, 7, p. 572) cite des exemples d'Eschyle et de Sophocle tout à fait probants, puisqu'ils sont garantis par le mètre (cf. ESCHYLE, *Choéph.*, 111 : πρῶτον μὲν αὐτὴν, p. σκαυτήν, s.-c. προσίνεπε). Cet emploi du réfléchi de la 3^e personne, étendu à toutes les personnes, devint ordinaire dans le dialecte d'Alexandrie.

1. Dans Homère, le pronom réfléchi *simple* se trouve dans la proposition simple pour renvoyer au sujet.

Ex.: HOM. *Il.*, IV, 496 : ἀκόντισε δουρὶ φαιινῷ ἀμφὶ ῥ' παπτήνας. Etc.

On le retrouve chez Platon, mais dans des passages d'une inspiration poétique (voy. KATHOKA, *Griech. Sprachlehre*, § 51, 2, 4). Sur l'emploi du pronom ἑ chez Homère et dans le dialecte ionien, voy. KÜHNEN-GRANT, *ouv. cité*, § 453, Anm. 5-8, p. 565 et suiv.

2. Remarquez le nominatif pluriel du pronom réfléchi : en pareil cas, le latin serait forcé d'employer *ipsi*, car il n'a pas de nominatif pluriel du pronom réfléchi. D'ailleurs, même en grec, on pouvait remplacer σφεῖς par αὐτοί, et au singulier on était obligé d'employer αὐτός (lat. *ipse*), car il n'y a pas de nominatif singulier du pronom réfléchi.

3. D'après KÜHNEN, *ad Xen. Mem.*, I, 2, 49 (cf. KÜHNEN-GRANT, *ouv. cité*, § 453, 5, p. 563), la construction dont il s'agit est presque de règle dans les propositions subordonnées à l'indicatif. Voyez aussi la n. 4, ci-dessous.

4. Cette substitution est très fréquente, d'après KOCH (*Gramm. grecque*, trad. fr., § 75, p. 253), dans les propositions complétives avec ὅτι ou ὡς, dans les interrogations indirectes et, en général, dans toutes les propositions subordonnées qui ne dépendent pas directement du verbe principal.

5. Toutefois, dans ce passage et dans beaucoup d'autres, on peut se demander si αὐτῷ, etc. (pour αὐτῷ = ἐαυτῷ, etc.), n'est pas une faute de copiste, et cette observation montre que la règle est quelque peu incertaine.

679. — Emploi en grec des pronoms possessifs. — 1° *Quand on renvoie à un autre mot que le sujet de la proposition, le rapport de possession se marque en grec :*

- a) soit par les génitifs des pronoms personnels : μου (enclitique), σου (enclitique), αὐτοῦ, ἡμῶν, ὑμῶν, αὐτῶν (voy. ci-dessus, p. 111, REM. III);
- b) soit par les adjectifs possessifs ἐμός, σός, ἡμέτερος, ὑμέτερος (pour la 1^{re} et la 2^e pers.), quand on veut marquer avec force le rapport de possession (voy. ci-dessus, p. 111, REM. III); à la 3^e pers., le pronom σφέτερος qui a toujours le sens réfléchi est remplacé par les génitifs αὐτοῦ, ἐκείνου, etc.

2° *Quand on renvoie au sujet de la proposition, le rapport de possession se marque en grec :*

- a) soit par les adjectifs possessifs ἐμός, ἡμέτερος, σός, ὑμέτερος, σφέτερος¹ (voy. ci-dessus, p. 111, REM. III);
- b) soit par le génitif des pronoms réfléchis : ἐμαυτοῦ, σεαυτοῦ, ἑαυτοῦ, ἐμαυτῆς, etc.; au pluriel, ἡμῶν αὐτῶν, ὑμῶν αὐτῶν sont *ordinairement* remplacés par ἡμέτερος αὐτῶν, ὑμέτερος αὐτῶν, expressions dans lesquelles le génitif αὐτῶν est construit en apposition à ἡμῶν, ὑμῶν, implicitement contenus dans les adjectifs possessifs; toutefois ἑαυτῶν est plus usité que σφέτερος αὐτῶν² (voy. ci-dessus, p. 111, REM. III).

REMARQUES. — I. On n'exprime pas en grec le pronom possessif quand il ne peut pas y avoir de doute sur le possesseur; en ce cas, l'article suffit.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, VII, 1, 38 : Κῦρος καταπηδήσας ἀπὸ τοῦ ἄρματος τὸν θώρακα ἐνέδου καὶ ἀναβὰς ἐπὶ τὸν ἵππον τὰ παλὰ εἰς τὰς χεῖρας ἔλαβε. Etc.

Cf. ci-après, § 699, 2° (p. 795).

II. On n'emploie pas l'article avec le possessif.

1° *Quand on ne désigne que l'un des objets possédés* (μαθητῆς ἐμός, un de mes disciples, un disciple à moi, un mien disciple; κατ' ἐμὴν δόξαν, d'après une de mes opinions, d'après une opinion à moi).

2° *Quand le possessif qualifie l'attribut ou est attribut :*

Ex. : PLAT., *Eutyphr.*, 5 : μαθητῆς ἐπιθυμῶ γενέσθαι σός. — DÉM., IX, 41 : οὐ λόγους ἐμαυτοῦ λέγω, ce que je dis là n'est pas de moi. Etc.

EUR., *fragm.*, 129 : ἐγὼ ἐμός εἰμι, je m'appartiens. — XÉN., *Cyr.*, V, 4, 30 : νόμιζε τὰ ἐμὰ σὰ εἶναι. Etc.

1. Au singulier, ὅς, *suus*, ne se rencontre que chez les poètes et chez Hérodote; on le remplace par ἑαυτοῦ.

2. Comme génitif possessif on n'emploie jamais σφῶν αὐτῶν.

3° Quand il qualifie une apposition (cf. Νικήας πατήρ ἐμός) :

Ex. SOPH., *Trach.*, 736 : τὸν ἄνδρα τόνδε, ἐμὸν λέγω πατέρα, κατέκτεινεν. Etc.

III. On emploie l'article avec le possessif.

1° Pour désigner l'objet possédé comme présent à la pensée :

Ex. : PLAT., *Cratyle*, 435 : τὴν σιγὴν σου συγχώρησιν θήσω.

2° Pour opposer la possession de quelqu'un à celle d'autrui :

Ex. : DÉM., XVIII, 256 : τὴν ἐμὴν τύχην ἐξετάζων πρὸς τὴν σαυτοῦ σκόπει καὶ εὐρήσεις τὴν ἐμὴν βελτίω τῆς σῆς.

3° Pour désigner tout ce qui appartient dans le même genre à quelqu'un :

Ex. : MÉN., *Sent.*, 551 : ψυχῆς ἐπιμελοῦ τῆς σεαυτοῦ¹.

B. — Règles relatives à l'emploi du pronom réfléchi et de l'adjectif possessif réfléchi de la troisième personne en latin².

680. — **Observations préliminaires.** — Les règles qui déterminent en latin l'emploi du pronom réfléchi de la troisième personne sont les mêmes pour l'adjectif possessif correspondant ; les deux questions se ramènent donc à une seule³ ; ce qu'il faut distinguer, c'est l'emploi du réfléchi ou de l'adjectif possessif dans la proposition simple, et l'emploi du réfléchi ou de l'adjectif possessif dans la proposition complexe, c'est-à-dire en somme dans les propositions subordonnées.

681. — **Le réfléchi dans la proposition simple.** — Dans la proposition simple, le réfléchi (ou l'adjectif possessif) de la troisième personne renvoie au sujet *grammatical*, mais il peut renvoyer aussi au sujet *logique* de la proposition.

1° Il renvoie au sujet *grammatical* (*se quisque diligit, bestii homines utuntur ad suam utilitatem*) ; c'est la règle élémentaire et il est inutile d'en donner des exemples.

2° Il renvoie au sujet *logique*, c'est-à-dire à un mot qui, sans être au nominatif, représente cependant, au point de vue logique, la personne qui est l'auteur ou le sujet de l'action dont l'idée est contenue dans la proposition⁴.

1. Les Remarques II et III sont empruntées aux *Notes autographées* de CH. THOMAS (p. 147 sq.) et à KATZON, *Griech. Sprachlehre*, § 51, 4, 8 ; 9, 10.

2. Les règles si délicates et si difficiles du pronom réfléchi *sui, sibi, se* et de l'adjectif possessif *suius* me paraissent avoir été exposées presque en perfection par O. RIEMANN, dans ses *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 115-153. Je ne donne ici que les conclusions de cet important travail, mais je renvoie au livre même tous ceux qui voudront avoir des détails plus complets ; ils auront en même temps un aperçu des résultats auxquels peut conduire la méthode grammaticale appliquée avec rigueur en même temps qu'avec finesse.

3. Sauf cependant la distinction dont il sera question ci-après, § 684, REM. IV.

4. C'est une application particulière du principe, en vertu duquel la construction d'une phrase peut dépendre du sens et non de la nature des rapports grammaticaux.

Ex. : T.-LIVE, X, 7, 7 : *jam ne nobilitatis quidem suæ plebejos pænitere* (le nom de la personne qui se repent est le sujet *logique* de *pænitet*). IV, 34, 5 : *jussoque magistro equitum abdicare se magistratu* (= *ut se magistratu abdicaret*). X, 44, 48 : *integræ vires sistunt invehentem se jam Samnitem* (= *dum se invehit*). XXX, 34, 10 : *principum quoque signa fluctuari cœperant vagam ante se cernendo aciem* (= *cum ante se cernerent aciem*). XXXII, 13, 6 : *rerum suarum... ferendarum secum dominis jus fiebat* (= *ut res suas secum ferrent*). Etc.¹.

REMARQUES. — I. Le réfléchi peut renvoyer au *sujet logique* dont l'idée est contenue dans un *substantif* ou un *adjectif verbal*.

Ex. : T.-LIVE, XXI, 43, 15 : *semestri duce, desertore exercitus sui* (= *qui deseruit exercitum suum*). IV, 41, 1 : *Tempani oratio... non suis vana laudibus, non crimine alieno læta*². Etc.

II. Le réfléchi renvoie au *sujet indéfini* on, dont l'idée est sous-entendue.

Ex. : CIC., *de Fin.*, I, 20, 67 : *amicitiæ... effectrices sunt voluptatum tam amicis quam sibi. De Off.*, I, 28, 99 : *neglegere quid de se quisque sentiat... arrogantis est. De Am.*, 22, 82 : *pares autem primum ipsum esse virum bonum, tum alterum similem sui querere*. — T.-LIVE, XXVIII, 44, 4 : *ab se remoto periculo alium in discrimen adducere quale sit*. Cf. VII, 40, 2 : *ultimaque rabies secessio ab suis habebatur*.

III. Lorsqu'une partie d'une proposition représente la pensée d'un *sujet logique*, on renvoie à ce sujet par le réfléchi, qu'il soit en même temps *sujet grammatical* de la proposition ou non.

1. On voit par les exemples ci-dessus que l'emploi du pronom ou de l'adjectif possessif réfléchi est tout naturel en pareil cas, puisque le *sujet logique* auquel ils renvoient l'un ou l'autre deviendrait *sujet grammatical*, si on remplaçait le verbe impersonnel par un verbe personnel, et la proposition infinitive ou participiale et le gérondif par une proposition subordonnée indicative ou subjonctive.

2. Au fond, il y a là une proposition secondaire abrégée, comme c'est le cas pour les propositions participiales : l'adjectif *vana* équivaut à un participe qu'on peut rattacher au *sujet logique* de toute la proposition (qu'on pense à *Tempanus orationem habuit non suis vanam laudibus*).

Toutefois dans le cas particulier des propositions participiales équivalant à des propositions secondaires abrégées, il est souvent difficile de poser une règle tout à fait précise ; ce qu'on peut dire, à ce qu'il semble, c'est que :

1° On emploie le réfléchi quand on peut rattacher la proposition participiale au *sujet grammatical* ou à la pensée du *sujet grammatical* de toute la proposition (cf. ci-après, § 682).

Ex. : T.-LIVE, XXII, 59, 18 : *rediere cum legatis... ad redimendos sese missis (sese renvoie au sujet grammatical de rediere). XXVII, 47, 11 : spatium dedit ad insequendum sese hosti (= spatium dedit hosti, ut sese insequeretur. cf. § 682).*

L'emploi du réfléchi est surtout naturel dans les propositions à l'ablatif absolu, quand c'est le *sujet grammatical* de toute la proposition qui fait l'action exprimée par le participe à l'ablatif absolu :

Ex. : T.-LIVE, XXXI, 42, 4 : *et ipsis imperatum ut statutis signis armisque ante se positis (= cum statuissent signa armaque ante se posuissent) raptim cibum caperent*. Etc.

2° On emploie *is* quand la proposition participiale ne peut en aucune manière être rattachée à la pensée du *sujet grammatical* de toute la proposition, mais exprime une circonstance tout à fait indépendante de l'action de ce sujet.

Ex. : T.-LIVE, XXIV, 3, 9 : *ea tum arce... Crotoniatum optimates tenebant se, circumsedente cum Brutiis eos etiam plebe sua (leur propre, cf. ci-après, Rem. IV). Etc.*

Ex. : CIC., *p. Planc.*, 33, 81 : *quis est... cui non magistri sui atque doctores, cui non locus ipse... in mente versetur?* *P. Rab. Post.*, 16, 43 : *nec illius animi aciem præstringit splendor sui nominis.* *De Fin.*, V, 13, 37 : *neceesse est huic partes quoque sui caras esse.* — CORN. NÉP., *Dat.*, 8, 3 : *spes omnis consistebat Datami in se.* — SALL., *Cat.*, 21, 4 : *admonebat (= memorem esse iubebat) alium egestatis, alium cupiditatis suæ.* — T.-LIVE, XXI, 50, 4 : *Romanis multitudo sua* (la pensée de leur nombre) *auxit animum.* XXV, 16, 13 : *id (eis) pignus fidei secum fore,* ce leur serait une garantie que Gracchus voulait agir de bonne foi à leur égard. 38, 1 : *ne tamen (milites) subita res et nocturnus terror et jam non suæ fortunæ consilium perturbaret* (la pensée qu'une pareille résolution ne convenait plus à leur situation présente). Cf. I, 26, 3; 52, 4; II, 41, 2; 52, 1; IX, 7, 6; XXXIV, 28, 4. Etc.¹.

IV. Certaines irrégularités dans l'emploi de l'adjectif possessif *suus* ne sont qu'apparentes.

En effet, cet adjectif est à la fois *réfléchi* et *possessif* et souvent il arrive que le sens réfléchi s'efface plus ou moins : *suus* n'est plus alors qu'un adjectif exprimant l'idée de *propriété* et s'opposant à *alienus* ; en ce cas, il signifie *son propre*² et peut très bien se rapporter à un mot de la même proposition qui n'est ni sujet grammatical ni sujet logique ; il peut même s'employer si ce mot est sous-entendu dans la proposition.

Ex. : NÆVIUS (cité par A.-GELLE, *Nuits Attiques*, VI, 8, 5) : *eum suus pater... ab amica abduxit.* — PLAUTE, *Mil. glor.*, II, 1, 33 sq : *nam is illius filiam | conjicit in navem milēs clam matrem suam.* — CIC., *p. Sest.*, 68, 142 : *hunc sui cives e civitate ejecerunt.* *De Orat.*, III, 32, 126 : *oratorem... in majorum suorum regno collocare* (un royaume qui lui revenait de droit, puisqu'il avait été celui de ses propres ancêtres). *Orat.*, 31, 109 : *quibus nihil posset in suo genere* (dans le genre qui leur était propre) *esse perfectius.* *De Inv.*, II, 17, 52 : *hunc pater suus* (son propre père) *conci- lium plebis habentem de templo deduxit.* *De Fin.*, IV, 4, 10 : *etiamsi quid obrutum erit, poterit eruere semperque esse in disputando suus* (ne relevant que de lui-même, original). Etc. — T.-LIVE, XXV, 9, 11 : *sopitos vigilēs in cubilibus suis obtruncat.* 14, 7 : *manipulares sui primum transcendentem fossam, dein legio tota secuta est.* XXVIII, 9, 18 : *plura carmina militaribus (= militum) jocis in C. Claudium quam consulem suum jactata.* XXIX, 37, 11 : *æque fœdum certamen inquinandi famam alterius cum suæ famæ damno factum est* (a C. Claudio et M. Livio) *exitu censuræ* (il y a du reste ici une proposition secondaire abrégée : *certamen, quo inquinaret uterque, etc.*). Etc.³.

1. C'est par la même raison que se justifie l'emploi du réfléchi dans les passages suivants :

Ex. : T.-LIVE, III, 63, 2 : *in hostes jam pavidos, quippe fuso suæ partis validiore cornu.* VII, 6, 12 : *Ap. Claudium... eventum reprehensi ab se consilii incusantem.* XL, 54, 3 : *stimulabat animum (s.-e. ejus)... destituta senectus, aliis exspectantibus suam mortem.* Etc.

Dans ces exemples, la proposition secondaire abrégée fait partie de la pensée d'une personne dont le nom est exprimé dans la proposition principale.

2. La langue populaire emploie quelquefois dans ce sens *suus sibi* (comme elle emploie d'ailleurs *meus mihi*, cf. PLAUTE, *Truc.*, III, 2, 30).

Ex. : TAC., *Ad.*, 958 : *suo sibi hanc gladio jugulo.*

Mais c'est par inadvertance qu'on a cité, comme exemples de cet emploi, certains passages de Cicéron (par ex. : *ad Att.*, VII, 11, 4 : *sibi habeat suam fortunam* ; *de Am.*, 3, 11 : *factus est consul... iterum sibi suo tempore, rei publicæ pœne sero*).

3. Ce n'est guère que dans le *langage familier* qu'on trouve *suus* « son propre », employé de même,

682. — Le réfléchi dans les propositions subordonnées. — Dans les propositions subordonnées, le réfléchi peut renvoyer au sujet (*grammatical* ou *logique*) de la proposition principale¹, toutes les fois qu'on veut présenter la proposition subordonnée *comme faisant partie de la pensée de ce sujet*.

1° *Le réfléchi renvoie au sujet grammatical de la proposition principale :*

Ex. : T.-LIVE, III, 58, 8 : *nihilum deprecans quin, si quam suam noxam reus dicere posset, privatus iterum in se sæviret.* XXII, 34, 2 : C. Terentio Varroni... *patres summa ope obstabant, ne se insectando sibi æquari assuescerent homines* (se et sibi renvoient au sujet de *obstabant*, dont la proposition subordonnée *ne... assuescerent* représente l'intention, c.-à-d. la pensée). XXIII, 7, 7 : *misit qui vocarent Magium ad sese in castra.* Etc.

On pourrait aisément multiplier ces exemples (voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2° éd., p. 135 et suiv.).

2° *Le réfléchi renvoie au sujet logique de la proposition principale :*

Ex. : T.-LIVE, I, 5, 5 : *Faustulo spes fuerat (= Faustulus speraverat) regiam stirpem apud se educari.* Cf. II, 37, 9 : *proficiscentibus deinde indignatio oborta (= proficiscentes indignabantur) : se... abactos esse.* XXVI, 45, 5 : *quod spem... obsessis... etiam in posterum dedit...; opera et difficilia esse et tempus datura ad ferendam opem imperatoribus suis.* Etc.

REMARQUE. — Il peut se faire que le sujet logique ne soit pas exprimé dans la proposition principale : mais, en pareil cas, il est facile de le suppléer.

Ex. : T.-LIVE, II, 46, 1 : *prope certa spes erat (suppl. eis) non magis secum pugnaturos quam pugnarint cum Æquis (= sperabant non magis [eos] secum pugnaturos [esse] quam, etc.).* XXIII, 10, 9-10 : *extemploque (Magius) impositus in navem et Carthaginem missus (suppl. ab Hannibale), ne (pensée d'Annibal) metu aliquo Capuæ... orto senatum quoque pæniteret dediti principis et legatione missa ad repetendum eum aut negando... offendendi sibi novi socii aut tribuendo habendus Capuæ esset seditionis ac turbarum auctor.* Etc.

lorsque le mot auquel il se rapporte est dans une autre proposition et ne pourrait être répété dans celle où se trouve *suus*.

Ex. : CIC., *ad Att.*, VI, 2, 5 : *mira erant in civitatibus ipsorum furta Græcorum, quæ magistratus sui fecerant.* — CORN. NÉP., *Cim.*, 3, 1 : *incidit in eandem invdiam quam (= in quam) pater suus.* Etc.

Mais certaines expressions particulières formées au moyen de *suus* s'emploient même dans la prose littéraire la plus pure, *quelle que soit la forme de la phrase*. Telles sont : *sui* « les siens », (cf. CIC., *de Orat.*, III, 2, 7 : *is (annus) omnem ejus spem... morte pervertit; fuit hoc luctuosum suis, etc.*); *sua verba*, « mots propres » (cf. CIC., *de Orat.*, III, 40, 159 : *sed in suorum verborum maxima copia, tamen homines aliena (= translata, « métaphores »), multo magis... delectant*); *sui dei*, « des divinités particulières » (cf. CIC., *de Leg.*, II, 10, 35); *sui juris*, expression consacrée dont on se servit par abus même pour la première personne (cf. PAUL., *Dig.*, XLVI, 2, 20); *heres suus* « héritier naturel », qui hérite pour ainsi dire de *soi-même* en héritant d'une propriété qui, du vivant de son père, lui appartenait déjà en puissance (expression juridique bien connue).

1. Nous rappelons que l'expression de *proposition principale* pouvant être prise en grammaire dans

683. — D'autre part, le réfléchi peut naturellement aussi renvoyer au sujet de la proposition subordonnée où il se trouve.

Ex. : T.-LIVE, XXI, 45, 6 : *daturum se operam ne cuius suorum popularium mutatam secum* (= cum fortuna sua) fortunam esse vellent (on dirait plus simplement et plus régulièrement : *ne cuius... fortuna mutatam suam vellent*). XXXIV, 48, 5 : *id minime conveniens liberanti Græciam videbatur tyrannum reliquisse non suæ solum patriæ gravem*, etc. (*suæ* se rapporte au sujet de reliquisse qui n'est pas exprimé, cf. ci-dessus, p. 605, REM. II). XLV, 4, 7 : *Paulo ut se suaque omnia in fidem et clementiam populi Romani permetteret tendente*. Etc.

REMARQUES. — I. Les Latins se préoccupaient si peu, en pareil cas, d'éviter une amphibologie apparente que souvent ils employaient, l'un à côté de l'autre, deux réfléchis renvoyant, l'un au sujet de la proposition principale, l'autre au sujet de la proposition subordonnée¹.

Ex. : CIC., *de Orat.*, II, 67, 173 : *cum... rogaret... eum* (Fabium) Salinator ut *meminisset opera sua* (Salinatoris) *se* (Fabium) Tarentum recepisse (c'était grâce à son concours à lui Salinator, que Fabius avait reconquis Tarente). — T.-LIVE, I, 50, 6 : *si se* (se rapportant au sujet de la proposition principale) *audiant, domum suam* (se rapportant au sujet de la subordonnée) *quemque inde abituros*. Etc.².

II. Chez T.-Live (et probablement chez d'autres auteurs), quand les discours des ambassadeurs sont rapportés en style indirect, le réfléchi désigne quelquefois, non les ambassadeurs eux-mêmes, mais les personnes au nom desquelles ils parlent³.

un sens relatif, c'est ce sens là que nous lui donnons dans ce chapitre : nous entendons simplement par là la proposition d'où dépend une proposition subordonnée.

1. Pour plus de détails, voy. O. RIEMANN, *ouv. cité*, 2^e éd., p. 137 et suiv.

2. Chez certains prosateurs de l'époque impériale (et peut-être pour la première fois chez Q.-Curce) on trouve *ipse* employé au lieu du pronom réfléchi.

Ex. : Q.-CURCE, VII, 8, 8 : *illi nec de fide nec de potentia regis ipsos* (= *se*) *dubitare respondent*.

C'est là une *incorection* qu'il ne faut pas confondre avec l'emploi très naturel et très régulier de *ipse* dans une proposition subordonnée quand il est réclamé par le sens.

Ex. : SALL., *Jug.*, 46, 2 : *igitur* (Jugurtha) *legatos ad consulem... mittit qui tantummodo ipsi liberisque vitam peterent* (*ipsi*, « pour lui personnellement » (par oppos. à *liberis*) remplace *sibi ipsi*). Cf. CAS., *de Bell. Gall.* I, 40, 4 : *cur de sua virtute aut de ipsius diligentia desperarent?* (au style direct il y aurait *cur de vestra* aut de *mea diligentia desperatis?* en exprimant cette idée au style indirect, César ne pouvait pas répéter deux fois le réfléchi, parce qu'il y a dans la pensée une opposition : « pourquoi désespérez-vous de votre courage ou de mon zèle à moi ? » et que, pour marquer cette opposition, il faut absolument employer deux pronoms différents).

Il y a donc dans l'expression du pronom *ipse* une nécessité logique, et ce n'est pas du tout pour éviter une équivoque que les écrivains classiques l'emploient.

On voit par là combien est mal fondée la prétendue règle donnée par certains grammairiens : « Lorsque, dans une proposition subordonnée, l'emploi du réfléchi pourrait faire équivoque, on doit employer *ipse* pour renvoyer au sujet de la proposition principale et réserver le réfléchi pour renvoyer au sujet de la proposition subordonnée. » Cette règle inventée, à ce qu'on croit, par Laurentius Valla (*de reciprocatione sui et suus liber*, ch. X) vient d'une interprétation tout à fait inexacte et superficielle de quelques passages. Voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, § 36, 2^e éd., p. 148 et suiv.).

3. L'ambassadeur faisant lui-même partie du peuple qui l'envoie peut parler au nom de ce peuple en employant la première personne du pluriel, qui dans le style indirect devient le réfléchi ; et, dans les cas qui ne s'expliquent point par cette considération, l'on peut dire que l'ambassadeur ne fait que répéter les paroles qu'un autre l'a chargé de transmettre. Voy. KÜHNAST, *Livianische Syntax* (p. 91) et O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, § 31, à qui sont empruntées les lignes ci-dessus.

Ex. : T.-LIVE, XXXI, 14, 3 : *Atheniensium legati orantes ut se obsidione eximeret* (style direct : *nos obsidione exime*). Cf. XXII, 37, 2 sqq. : *legati... nuntiarent eadem C. Flamini... adeo ægre tulisse regem Hieronem ut nulla sua* (réfléchi qui renvoie au sujet de la proposition subordonnée)... *clade moveri magis potuerit*; [3] *itaque* (lettre d'Hieron qu'il a chargé les ambassadeurs de lire aux Romains), *quanquam probe sciat*, etc...; [4] *tamen se* (Hiéron) *omnia... misisse*; ...*se... orare*. [5] *Jam omnium primum... afferre sese* (les ambassadeurs)... [6] *Adversisse etiam* (s.-ent. *se*)... *et... subvecturos* (les §§ 5-6 forment une parenthèse où les ambassadeurs interrompent la lecture de la lettre pour parler en leur propre nom). [7] *Milite atque equite scire*, etc. (la lettre d'Hieron reprend).

684. — Emploi du pronom *is* au lieu du réfléchi. — On emploie le pronom *is*, en règle générale :

1° Dans une proposition simple, pour renvoyer à un nom qui n'est pas le sujet grammatical.

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 28, 70 : *Deum agnoscis ex operibus ejus. Ad Fam.*, IX, 14, 5 : *semper amavi... M. Brutum propter ejus summum ingenium. Etc.*¹;

2° Dans une proposition subordonnée, pour renvoyer au nom d'une personne dont il est question dans la proposition principale, mais dont la proposition subordonnée ne représente pas la pensée².

1. Dans toute cette question de l'emploi du réfléchi ou du pronom *is*, les Latins se règlent tantôt sur les rapports grammaticaux des mots, tantôt sur leurs rapports logiques, et il s'ensuit que, dans certains cas, l'usage peut être incertain.

Que l'on compare, par exemple, les deux passages suivants :

CONN. NÉR., *Them.*, 8, 2 : *hic (adv.) cum, propter multas ejus (supprimé par Halm) virtutes, magna cum dignitate viveret (Themistocles)...* et Cic., *ad Fam.*, XV, 14, 1 : *a me diligitur (Fadius) propter summam suam humanitatem*.

Dans le premier, *ejus* semble incorrect au point de vue grammatical, mais peut se justifier par cette considération que *propter multas ejus virtutes* est une réflexion de l'historien, un fait complètement indépendant de la pensée du sujet de *viveret*; dans le second passage, au contraire, c'est la construction grammaticale qui entraîne *suam*, et *propter summam ejus humanitatem* (pensée de Cicéron, et non de Fadius) semblerait plus logique. Voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 134.

2. Il résulte de cette règle qu'on peut renvoyer au sujet de la proposition principale par le pronom *is*, quand on ne veut pas présenter la proposition subordonnée comme la pensée de ce sujet.

Ex. : T.-LIVE, XXVIII, 26, 9 : *excepti sermonibus de industria compositis, lætum opportunumque adventum eorum esse* (paroles de ceux qui les accueillent : *suum* serait inadmissible). Etc.

Souvent on peut employer le réfléchi ou *is* à peu près indifféremment, suivant le point de vue où l'on veut se placer.

Ex. : Cic., *de Off.*, III, 22, 86 : *perfuga... venit in castra Fabricii ei que est pollicitus, si præmium sibi proposuisset, se... clam in Pyrrhi castra rediturum et eum veneno necaturum* (la proposition *si... proposuisset* faisant partie des paroles du transfuge rapportées en style indirect, l'emploi de *sibi* est tout naturel). — CONN. NÉR., *Dat.*, 10, 1 : *is pollicitus est regi se eum interfecturum, si ei rex permitteret ut quodcumque vellet liceret impune facere* (ici *ei* semble moins naturel, mais si l'on songe que *si... permitteret* est conçu comme représentant les paroles du roi : *tibi permitto ut quodcumque velis liceat impune facere*, on comprend que *tibi* du style direct soit remplacé par *ei* dans le style indirect). Voy. O. RIEMANN, *ouv. cit.*, p. 140 avec la note.

Ex. : Cés., *de Bell. civ.*, III, 28, 4 : **tirones... jurejurando accepto nihil iis nocituros hostes, se Otacilio dediderunt** (la proposition **nihil... hostes** représente la pensée exprimée par Otacilius, qui prête serment, et non pas la pensée des tirones). — T.-Live, XLII, 26, 5 : **quæsitum est, quid ita non adissent magistratum, ut... sciretur denique venisse eos et super qua re venissent** (paroles de ceux qui les interrogent; style dir. : **vos venisse**; si T.-Live avait voulu dire que telle personne était allée trouver le magistrat dans l'intention de faire savoir son arrivée, il aurait pu mettre : **adiit magistratum, ut sciretur venisse se**). XLV, 4, 6 : **itaque alteræ litteræ... et petiere et impetravere ut aliqui ad eum mitterentur** (c'est l'historien qui parle : s'il n'y avait eu que **petiere**, T.-Live aurait peut-être mis **se**). Etc.

REMARQUES. — I. L'emploi de **is**, dans des cas où il faudrait nécessairement le réfléchi, est une incorrection fréquente dans la langue vulgaire.

Ex. : JUSTIN, III, 3, 41 : **jurejurando obligat civitatem nihil eos de ejus legibus mutatuos priusquam reverteretur** (il faudrait ou bien **nihil se de ejus legibus**, en considérant **nihil... mutatuos** comme la pensée de ceux qui prêtent le serment, ou bien **nihil eos de suis legibus**, en considérant ces mots comme la pensée de Lycurgue qui exige ce serment).

II. Contrairement à la règle § 684, on emploie le réfléchi, et non le pronom **is**, pour renvoyer, dans une même proposition, à un nom autre que le sujet grammatical :

1° Lorsque le nom de la personne qui possède et le nom de l'objet qu'elle possède sont reliés par **cum**.

Ex. : CIC., *Tusc.*, I, 18, 41 : **Dicæarchum vero cum Aristoxene æquali et condiscipulo suo... omittamus**¹. — T.-Live, XXIII, 32, 41 : **Magonem cum classe sua copiisque in Hispaniam mittunt**. Etc.

2° Dans certaines expressions toutes faites formées au moyen de prépositions : **per se, propter se, inter se**.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, X, 3, 4 : **cum ipsum Furnium per se vidi libentissime, tum hoc libentius, quod... De Fin., V, 47, 47 : **cur non etiam... propter se formæ dignitatem sequamur**. — T.-Live, XXXII, 20, 2 : **res (accus.) inter se sequentes**².**

1. Il faut prendre garde à des exemples comme celui-ci :

CIC., *Orat.*, 30, 405 : **quoniam... hunc tu oratorem cum ejus studiosissimo Pamмене... totum diligentissime cognovisti**.

Ici **ejus** est nécessaire parce que le sens est **hunc oratorem tu et Pammenes cognovisti**.

2. Lorsque **inter se** ne renvoie pas à un nominatif ou à un accusatif, il peut être remplacé par **inter ipsos**.

Ex. : CIC., *de Leg.*, II, 7, 16 : **quamque sancta sit societas civium inter ipsos**.

Mais **inter se ipsos** ne s'emploie que s'il y a l'idée d'une opposition exprimée ou simplement contenue dans la pensée :

Ex. : T.-Live, XXXIX, 39, 13 : **ingens certamen tribunis et inter se ipsos et cum consule fuit**. II, 43, 9 : **sed ad bella externa prope supererant vires, abutebanturque iis inter semet ipsos certando**.

3° Lorsque l'adjectif possessif est employé à côté de **quisque**.

Ex. : T.-LIVE, XXI, 48, 2 : *in civitates quemque suas* (on attendrait plutôt *in suas quemque civitates*) dimisit¹.

685. — Idée de réciprocité. — Pour marquer une action réciproque, on se sert en latin de *inter nos*, *inter vos*, *inter se* avec *ellipse obligatoire* du pronom qui devrait être le complément direct du verbe.

Ex. : TÉR., *Ad.*, V, 3, 41-42 : *video eos sapere, intellegere..., inter se amare.* — CIC., *in Cat.*, 3, 5, 13 : *furtim nonnunquam inter se aspiciabant.* *De Orat.*, II, 3, 13 : *qui cum inter se... amicissime consalutassent.* Etc.

REMARQUE. — *Inter se*, réciproquement, peut être accompagné de *in vicem*, alternativement :

Ex. : T.-LIVE, IX, 43, 17 : *in vicem inter se gratantes.*

Ce sont peut-être les phrases où les deux expressions se trouvaient à côté l'une de l'autre qui ont donné à penser que *in vicem* pouvait être pris au sens de *réciproquement*. Cet emploi incorrect de *in vicem*, réciproquement, qui est peut-être d'origine vulgaire, est fréquent à l'époque impériale, et au lieu de *amant inter se* on dit alors, soit *amant in vicem*, soit (plus rarement) *amant se in vicem* (cf. PHÈDRE, *Fab.*, III, 7, 3 ; QUINTILIEN, I, 4, 16 ; II, 2, 10 ; IV, 5, 13 ; V, 13, 33 ; XII, 10, 1, etc. ; PLINIE, *Hist. Nat.*, XXXVI, 117 ; PLINIE LE JEUNE, *Ép.*, VII, 20, 7 ; *Panég.*, 51, 4 ; TAC., *Hist.*, II, 47 ; III, 46 ; *Ann.*, XII, 47 ; XIII, 2 ; XIV, 17 ; etc.).

686. — En grec, l'idée de réciprocité est exprimée ordinairement à l'aide du pronom ἀλλήλους, ἀλλήλων, etc.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, VI, 4, 17 : *κωλύσουσιν ἀλλήλους μάχεσθαι.* *Mém.*, II, 6, 20 : *φθονοῦντες ἑαυτοῖς μισοῦσιν ἀλλήλους.* Etc.

Mais on voit déjà dans ce dernier exemple que *les pronoms réfléchis au pluriel* (cf. ἑαυτοῖς) peuvent s'employer au lieu du pronom réciproque ἀλλήλους.

Ex. : XÉN., *Hell.*, I, 7, 8 : *οἱ συγγενεῖς σύνεισι σφίσιν αὐτοῖς.* — PLAT., *Rép.*, 621 c : *δικαιοσύνην ἐπιτηδεύομεν, ἵνα καὶ ἡμῖν αὐτοῖς φίλοι ὦμεν καὶ τοῖς θεοῖς.* — DÉM., IX, 21 : *ἀπίστω καὶ στασιαστικῶς ἔχουσι πρὸς αὐτοὺς οἱ Ἕλληνες.* XLVIII, 6 : *ἡμῖν αὐτοῖς διαλεξόμεθα.*

L'emploi de ces pronoms, au lieu du pronom réciproque, est tout naturel, quand ils s'opposent à ἄλλος exprimé ou sous-entendu².

Ex. : ISOC., IV, 15 : *χρὴ διαλυσσάμενους τὰς πρὸς ἡμᾶς αὐτοὺς ἐχθρας* (les haines que nous entretenons les uns contre les autres) *ἐπὶ τὸν βάρβαρον τράπεσθαι* (cf. LYS., VIII, 49 ; XIV, 42 ; DÉM., XXIII, 8 ; etc.)³.

1. En dehors des cas qui précèdent, il est très rare que le réfléchi renvoie à un autre mot que le sujet. Une phrase comme celle-ci :

COMM. NÉR., *Épam.*, 7, 1 : *cum eum propter invidiam cives sui præficere exercitui noluisse* est tout à fait incorrecte.

Pour la discussion d'autres cas particuliers, voy. O. RIMMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 132.

2. Sur cette question, voyez KÜHNEN-GARNH, *ouv. cité*, § 455, 8-9, p. 574 et suivante.

3. Pour l'expression de l'idée de réciprocité à l'aide de la voix moyenne, voy. ci-dessus, § 208 (p. 239).

§ 3. — Pronoms démonstratifs¹.

687. — Emploi des démonstratifs dans les oppositions. —

1° Lorsqu'il y a simplement, d'une manière générale, l'idée d'une opposition entre deux objets, deux groupes de personnes, deux directions, etc., sans qu'on veuille par l'emploi d'un pronom spécial désigner l'un plutôt que l'autre des deux objets qu'on oppose entre eux, c'est, en pareil cas, *ἐ μὲν... ὁ δὲ...*, en grec, *hic... ille...*, en latin, qui correspondent tout à fait à l'un... l'autre...

EX. : PLAT., *Rép.*, 475 : τὸν φιλόσοφον σοφίας ἐπιθυμητὴν εἶναι οὐ **τῆς** **μὲν** **τῆς** **δ'** οὐ, ἀλλὰ πάσης. *Crit.*, 47 a : οὐ πάσας χρὴ τὰς δόξας τῶν ἀνθρώπων τιμᾶν, ἀλλὰ **τὰς** **μὲν** **τὰς** **δ'** οὐ (cf. THUC., VI, 100, 2 : ἡ ἄλλη στρατιὰ **ἡ** **μὲν** [une partie] πρὸς τὴν πόλιν ἐχώρου [cf. ci-dessus, § 22], **ἡ** **δὲ** [l'autre partie] πρὸς τὴν πυλίδαν). — XÉN., *Anab.*, III, 3, 19 : ὁρῶ ἱπποὺς ὄντας ἐν τῷ στρατεύματι, **τοὺς** **μὲν** τινὰς παρ' ἐμοί, **τοὺς** **δὲ** Κλεάρχου καταλελειμμένους. *Ib.*, IV, 8, 10 : **τῇ** **μὲν** ἄνοδον, **τῇ** **δὲ** εὐδον εὐρήσομεν τὸ ὄρος (cf. PLAT., *Lois*, 838 a : τέχνην **τῇ** **μὲν** βῆδιν ἐχῶ, **τῇ** **δ'** αὖ χαλεπωτάτην). Etc.

T.-LIVE, II, 51, 9 : inter duas acies Etrusci, cum in vicem *his* atque *illis* terga darent, occidione occisi. XXVIII, 6, 10 : nunc *huc*, nunc *illuc* verso mari. XXXIV, 46, 2 : nec ante in *hanc* aut *illam* partem moveri acies potuerunt. Etc.

2° Mais quand il s'agit de renvoyer d'une façon déterminée à l'un ou à l'autre des deux objets opposés entre eux, οὗτος et *hic* renvoient

1. Pour les raisons données ci-dessus, p. 741, n. 1, on ne traitera pas ici des questions suivantes : 1° Pronoms démonstratifs marquant proximité ou éloignement (ὅδε, *hic* « ici présent », « qui est à côté de moi », « qui est devant nous », « d'aujourd'hui » ; *istò* « que tu connais, que tu vois, qui a lieu là où tu es », etc. ; *ἐκεῖνος*, *ille* « qui est là-bas », « qui a eu lieu auparavant », « d'autrefois », etc.). 2° Pronoms démonstratifs marquant opposition relativement à une autre personne (*ἐκεῖνος*, *ille* : cf. XÉN., *An.*, I, 8, 26 : Κύριος καθορᾶ βασιλείαν καὶ τὸ ἀμφ' ἐκεῖνον στίφος, etc. ; Cic., *p. Sest.*, § 3 : et ad eum filiam ejus adduxit, ut *ille*... aliquam partem mœroris sui deponeret) ; 3° Pronoms démonstratifs exprimant la notoriété (*ἐκεῖνος*, *ille* « le célèbre ») ; 4° Pronoms démonstratifs employés pour rappeler ce qui précède ou pour annoncer ce qui va suivre (οὗτος et les composés τοιοῦτος, τοσοῦτος, οὕτως, les cas obliques d'αὐτός employés plus particulièrement pour rappeler ce qui précède : ὅδε, τοιόσδε, τοσόσδε, ὥδε pour annoncer ce qui va suivre, bien que ces distinctions soient très souvent effacées ; *is*, souvent *hic* et même *istò*, employés pour rappeler ce qui précède ; *is*, *hic* et *ille* employés pour annoncer ce qui va suivre, *ille* avec cette nuance que ce qui va suivre est nouveau ou notoire) ; 5° Pronoms démonstratifs marquant identité ou opposition (αὐτός, *ipse* « même » signifiant opposition, équivalent au français « pur, sans mélange » ou encore « précisément » ; ὁ αὐτός, *idem* « le même » d'où « en même temps, aussi » et par extension « pourtant » ; 6° Pronoms démonstratifs marquant diversité (ἐτερος, ἄλλος, *alter*, *alius*).

S'il est fait une exception en faveur des questions traitées dans le texte, c'est que ces questions touchent de près à la syntaxe et aussi qu'elles sont peut-être moins connues que les autres.

Pour les particularités relatives à l'accord du démonstratif, voy. ci-dessus, §§ 27 et suiv.

- a) soit à l'objet qui est *logiquement* le plus rapproché de la pensée (ἐκεῖνος et ille renvoient alors à l'objet qui est logiquement le plus éloigné);
- b) soit, lorsque les deux objets sont logiquement aussi rapprochés l'un que l'autre, à celui qui a été nommé en *dernier lieu* (ἐκεῖνος et ille renvoient alors à l'objet qui a été nommé en premier lieu).

a) Ex. : PLAT., *Euthyphr.*, 14 c : ἀνάγκη τὸν ἐρώντα τῷ ἐρωμένῳ ἀκολουθεῖν, ὅπῃ ἂν ἐκεῖνος (= ὁ ἐρώμενος) ὑπάγῃ. — XEN., *Mém.*, I, 3, 13 : τοσοῦτῳ δεινότερόν ἐστι τῶν φαλαγγίων, ὅσῳ ἐκεῖνα (les tarentules, dont il a été question plus haut) μὲν ἀψάμενα, τοῦτο (l'objet qui occupe présentement la pensée) δὲ οὐδ' ἀπτόμενον. — LYS., XVI, 7 : ὥστε πολὺ ἂν δικαιότερον ἐκεῖνοῖς τοῖς γράμμασιν ἢ τοῦτοῖς πιστεύοιτε· ἐκ μὲν γὰρ τούτων κτλ. — DEM., VIII, 72 : καὶ (δεῖ) τὸ βέλτιστον αἰεὶ, μὴ τὸ ῥᾶστον ἅπαντας λέγειν· ἐπ' ἐκεῖνο (c.-à-d. τὸ ῥᾶστον) μὲν γὰρ ἡ φύσις αὐτὴ βαδιεῖται, ἐπὶ τοῦτο (c.-à-d. τὸ βέλτιστον, le parti que l'orateur conseille précisément de suivre) δὲ τῷ λόγῳ δεῖ προάγεσθαι διδάσκοντα τὸν ἀγαθὸν πολίτην¹.

T.-LIVE, XXIII, 18, 13 : *illa enim cunctatio* (fait déjà ancien) *distulisse modo victoriam videri potuit, hic error* (fait tout récent) *vires ademisse ad vincendum*. XXV, 29, 7 : *ne plus apud vos Hieronymi quam Hieronis memoria momenti faciat : diutius ille* (Hiéron, le plus éloigné dans le temps) *multo amicus fuit quam hic hostis*. Cf. III, 72, 3 : *hoc socios audire, hoc hostes, quo cum dolore hos* (c.-à-d. *socios*, qui touchent de plus près celui qui parle), *quo cum gaudio illos* (= *hostes*) ! Etc.².

b) Ex. : PLAT. *Euthyd.*, 271 b.³.

1. Voyez aussi la note de G. A. SCHAEFER : « Relationem dicas *logicam*, non *grammaticam*; quippe τὸ ῥᾶστον *removendum*, τὸ βέλτιστον *amplexandum*. »

2. Voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 158.

3. En grec, οὗτος peut être opposé aussi à ὅδε. En pareil cas, l'usage est assez délicat.

Si les deux objets représentés par les deux pronoms se trouvent mentionnés antérieurement, il semble au premier abord que chez Homère οὗτος se rapporte au plus éloigné et ὅδε au plus proche.

Ex. : HOM., *Il.*, VIII, 109 : τούτῳ (les deux chevaux de Nestor dont il a été question au v. 104) μὲν θεράποντες κομείτων· τῷδε (les deux chevaux d'Énée dont il vient d'être question au v. 108) δὲ νόϊ | ... ἰθύνουμεν.

Mais si l'on examine le passage cité (KÜHNEN-GERTH, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, p. 644), on voit qu'ainsi formulée la règle est inexacte; ce n'est pas seulement l'objet le plus éloigné *matériellement* que désigne le pronom οὗτος, ni l'objet le plus rapproché *matériellement* que désigne ὅδε, mais ce qu'il faut dire c'est que, par rapport à ὅδε désignant un objet qui touche de près à la personne dont il s'agit (soit parce qu'il lui appartient, soit parce qu'elle le montre, etc.), le pronom οὗτος désigne un objet considéré comme secondaire et par conséquent plus éloigné logiquement que l'autre de la pensée. En effet, dans le vers d'Homère (*Il.*, VIII, 109), Diomède désigne par τούτῳ les chevaux de Nestor, parce que pour lui ils sont médiocres (au v. 104 il les a trouvés lourds) et au contraire il désigne par τῷδε les deux chevaux

T.-LIVE, I, 7, 1 : *priori Remo augurium venisse fertur, sex vultures...*; *jamque cum duplex numerus Romulo se ostendisset, utrumque regem sua multitudo consalutaverat* : tempore *illi* præcepto, at *hi* numero avium regnum trahebant. XXXIV, 46, 12 : Q. Victorius primi pili centurio et C. Atinius tribunus militum, quartæ *hic*, *ille* secundæ legionis, etc.

688. — Les démonstratifs latins¹ dans le style indirect.

1° Dans le style indirect, *ille* ou *is* remplacent régulièrement la deuxième personne du style direct.

Ex. : CÉS., de *Bell. Gall.*, I, 34, 2 : *si quid ille se velit, illum ad se venire oportere* (style dir. : *si quid (tu) me voles, te ad me venire oportebit*). 3, 7 : *se... illis regna conciliaturum confirmat* (st. dir. : *ego vobis regna conciliabo*). 14, 6 : *si obsides ab iis sibi dentur... sese cum iis pacem esse facturum* (style dir. : *si obsides a vobis mihi dentur, ego vobiscum pacem faciam*). Etc.² — T.-LIVE, I, 9, 14 : *illas tamen in matrimonio... fore* (style dir. : *[vos] tamen in matrimonio eritis*). I, 41, 5 : *propediem ipsum eos visuros*. Etc.

2° De plus, dans le style indirect, *ille* remplace régulièrement *hic* du style direct, de même que *tunc* remplace *nunc*.

Ex. : CÉS., in *Verr.*, II, 4, 29, 67 : *rex... clamare cœpit candelabrum... ab se C. Verrem abstulisse* : *id... tum se in illo conventu civium Romanorum dare... Jovi Optimo Maximo* (style dir. : *id nunc ego in hoc conventu... do Jovi*). — T.-LIVE, III, 61, 1 : *illo die primum liberos pro libera urbe Romana pugnare*. XXI, 33, 9 : *mœniaque eos* (cf. ci-dessus, 1°) *tum transcendere non Italiæ modo, sed etiam urbis Romanæ* (style dir. : *mœniaque vos nunc transcenditis*, etc.).

qu'il a pris à Énée, qui lui appartiennent et qu'il montre. Il semble donc que la vraie règle soit celle-ci : « Quand ὅδε et οὗτος sont opposés, celui qui parle désigne par ὅδε l'objet auquel il attache le plus de prix et par οὗτος celui dont il fait moins de cas. » Voy. dans ΚΙΝΗΣΑ-ΓΕΝΗ (ouv. cité, p. 644) l'application de cette règle à des exemples qui, au premier abord, semblent en contradiction avec elle.

Quant à l'emploi particulier de οὗτος opposé à ὅδε et se rapportant à ce qui a été dit antérieurement, tandis que ὅδε annonce ce qui va suivre, il peut très bien s'expliquer d'une manière analogue.

Dans une phrase comme celle-ci :

HEA., V, 53 : ταῦτα μὲν Λακεδαιμόνιοι λέγουσι..., τὰδε δὲ... ἐγὼ γράζω,

et dans d'autres semblables, le pronom οὗτος et le pronom ὅδε désignent des objets aussi rapprochés l'un que l'autre, mais comme on s'intéresse moins à ce qui a été dit par un autre qu'à ce à quoi l'on songe soi-même, on réserve ὅδε pour représenter l'objet auquel on tient.

Voy. ΚΙΝΗΣΑ-ΓΕΝΗ, § 467, 7, p. 646.

1. En grec, où le style indirect est bien moins développé qu'en latin, la question est mal connue.

2. Il semble que chez César *is* est plus fréquemment employé que *ille* dans ce cas particulier. Salluste au contraire, emploie toujours *ille*, jamais *is*. Quant à T.-Live, il semble qu'il emploie aussi souvent l'un que l'autre. Voy. O. RIEMANN, *Etudes sur...* T.-Live, 2^e éd., p. 164.

REMARQUE. — Toutefois cette règle n'est pas absolue et l'on trouve quelquefois *hic* ou *nunc* employé même dans le style indirect; mais la plupart du temps cette dérogation à la règle est justifiée par le sens¹.

Ex.: CIC., *in Verr.*, II, 4, 29, 67 : *hoc sibi eripi miserum esse* (style direct : *hoc mihi eripi miserum est*). — SALL., *Jug.*, 111, 1 : *amicitiam, fœdus, Numidiæ partem, quam nunc peteret, tunc ultro adventuram* (ici l'emploi de *nunc* opposé à *tunc* se comprend très bien). — T.-LIVE, III, 40, 9 : *quonam fato incidisset... ut decemviros qui decemviratum petissent aut soli aut hi maxime* (il les montre du doigt) *oppugnarent*. VIII, 31, 34 : *et tunc invidia impedire virtutem alienam voluisse... et nunc id furere*, etc. XXV, 22, 15 : *et antea se solvisse obsidionem et nunc* (opp. à *antea*) *adventum suum consules non laturos*. Etc.

689. — Pronoms ajoutant une détermination à ce qui précède.

1° *En grec*, on emploie *καὶ οὗτος* a) pour signifier lui aussi par opposition à ce qui a été dit sur un autre objet; b) pour ajouter à un substantif précédent une détermination importante généralement exprimée par un adjectif.

a) Ex.: XÉN., *Anab.*, II, 6, 30 : *Ἀγίας καὶ Σωκράτης καὶ τούτῳ ἀπεθανέντην* (cf. I, 10, 18; III, 2, 5). I, 1, 11 : *Σοφαίνετον καὶ Σωκράτην, ξένους ὄντας καὶ τούτους*, ἐκέλευσεν κτλ. Etc.

b) Ex.: HÉR., I, 147 : *οὗτοι μούνοι Ἰώνων οὐκ ἄγουσι Ἀπατούρια, καὶ οὗτοι κατὰ φόνου τινὰ σκῆψιν*. — XÉN., *Econ.*, 2, 6 : *ξένους προσήκει σοὶ πολλοὺς δέχεσθαι, καὶ τούτους μεγαλοπρεπῶς*. *Anab.*, II, 5, 21 : *ἀπόρων ἐστὶ... καὶ τούτων πονηρῶν οἵτινες ἐθέλουσι δι' ἐπιτοκίας πράττειν τι*. Etc.

REMARQUE. — Quand il s'agit d'ajouter à une proposition une détermination importante, ce qui a lieu généralement au moyen d'un participe ou d'une locution équivalente, *καὶ οὗτος* est remplacé par *καὶ ταῦτα* au neutre pluriel.

Ex.: XÉN., *An.*, II, 3, 1 : *εἰσὶν οἱ χρησιμώτερον νομίζουσι χρήματα ἢ ἀδελφούς, καὶ ταῦτα τῶν μὲν ἀφρόνων ὄντων, τοῦ δὲ φρονίμου*. II, 4, 15 : *Μένωνά δὲ οὐκ ἐζήτει, καὶ ταῦτα παρ' Ἀριαίου ὧν τοῦ Μένωνος ξένου*. *Mém.*, I, 4, 8 : *σὺ σαυτὸν δοκεῖς τι φρόνιμον ἔχειν, ἄλλοθι δ' οὐδαμοῦ οὐδὲν οἶει φρόνιμον εἶναι; καὶ ταῦτα εἰδὼς ὅτι γῆς μικρὸν μέρος τῷ σώματι, πολλῆς οὐσης, ἔχεις*. Etc.².

2° Ce qui, *en latin*, correspond à *καὶ οὗτος* c'est *et is* (atque *is*, *isque*), souvent aussi *et is quidem*³ ou *sed is* employé pour ajouter à un substantif une détermination exprimée généralement par un adjectif.

1. On trouve aussi *hic* ou *nunc* dans le style indirect, sans qu'on puisse invoquer cette raison, et même chez des écrivains comme César dont la latinité est très pure. Voy. O. RICHMAN, *Études sur...* T.-Live, 2^e éd., p. 162 sq.

2. Selon KILCOCK, *Griechische Sprachlehre*, § 51, 7, 14 (cf. § 62, 3, 5) la locution *καὶ ταῦτα* s'expliquerait à l'origine par l'ellipse d'une forme appropriée du verbe *ποιῶ*.

3. Et de même *nec* (*neque*) *is* dans une expression négative.

Ex.: CIC., *Brut.*, 76, 265 : *erant in Torquato plurimæ litteræ, nec eas vulgares*. Etc.

Ex. : Cic., *Tusc.*, I, 24, 57 : (animus hominis) habet memoriam, et eam infinitam rerum innumerabilium. De Sen., 20, 75 : quod adolescentes, et ii quidem indocti, contemnunt, id docti senes extimescent? De Nat. deor., II, 6, 18 : esse aliquam mentem et eam quidem acriorem et divinam existimare debemus. Brut., 83, 287 : si quis Falerno vino delectetur, sed eo nec... nec... Etc.

REMARQUES. — I. Quand il s'agit d'ajouter à une proposition une détermination importante à l'aide d'un adjectif ou d'une locution équivalente on emploie *idque*, atque *id* (cf. gr. καὶ ταῦτα).

Ex. : Cic., *ad Fam.*, XIII, 16, 4 : doctum hominem (Crassum) cognovi et studiis optimis deditum, *idque* a puero. *Ad Att.*, V, 12, 1 : negotium magnum est navigare atque *id* mense Quintili. *Tusc.*, II, 23, 55 : ingemiscere nonnunquam viro concessum est, *idque* raro, ejulatus ne mulieri quidem¹.

II. On reprend l'idée du pronom personnel contenue dans une désinence verbale par un pronom personnel suivi de *quidem*, et l'on reprend un substantif par *ille quidem* dans les propositions où il est essentiel d'insister sur l'idée concessive ou restrictive marquée par *quidem*, il est vrai, sans doute, du moins, tout au moins, parce que ces propositions sont opposées à une autre proposition commençant par *sed*.

Ex. : Cic., *ad Q. fr.*, II, 16, 4 : reliqua non *equidem* (au lieu de *ego quidem*)² contemno, sed plus habent tamen spei quam timoris. *Ad Att.*, VIII, 2, 2 : quod me hortaris ad memoriam factorum meorum, facis amice tu quidem mihi gratissimum ; sed mihi videris aliud tu honestum meque dignum in hac causa judicare atque ego existimem.

Cic., *de Sen.*, 18, 65 : ea vitia habent aliquid excusationis, non illius quidem justæ, sed quæ probari posse videatur. *Tusc.*, I, 3, 6 : multi esse Latini libri dicuntur, scripti inconsiderate ab Epicureis, optimis illis quidem viris, sed non satis eruditis. Etc.

§ 4. — Pronoms relatifs.

690. — Signification des pronoms relatifs.

1° Les pronoms relatifs sont en grec ὅς³, ὅσπερ et ὅστις.

Ὅς qualifie l'antécédent purement et simplement ; ὅσπερ, comme tous les mots composés de περ, signifie une idée

1. Lorsque la détermination doit être précédée d'une idée que le français rend par « en même temps, à la fois, pourtant », on emploie en grec καὶ ὁ αὐτός, en latin *idemque* (et *idem*, atque *idem*).

Ex. : *Tusc.*, I, 23, 3 : σεισμῶν τε πέρι, οἱ ἐπὶ πλείστον ἅμα μέρος γῆς καὶ ἰσχυρότατοι οἱ αὐτοὶ ἐπέσχον (= κατέσχον).

Cic., *de Leg.*, II, 6, 14 : ut vir doctissimus fecit Plato atque *idem* gravissimus philosophorum omnium. *De Off.*, I, 6, 18 : quidam nimis magnum studium in res obscuras conferunt, *easdemque* non necessarias. Etc.

2. Ce sont des emplois comme celui-ci qui avaient fait croire que la particule *equidem* (composée en réalité de *e* démonstratif et de *quidem*) était pour *ego quidem*.

3. Ὅς, ᾧ, ὃ est originellement un pronom démonstratif ; Homère l'emploie tantôt comme démonstratif et tantôt comme relatif. Il reste même encore dans le dialecte attique quelques traces de ce sens primitif du pronom (cf. les expressions καὶ ὅς « et lui », ᾧ ὃ ὅς « dit-il », ᾧ ὃ ᾧ « dit-elle »). De même l'adverbe

d'*identité*, le même qui; enfin *ὅστις* ajoute l'idée que l'antécédent appartient à la classe de choses ou de personnes qualifiées par la proposition relative ¹.

Ex. : HOM., *Il.*, I, 271 : κείνοισι δ' ἂν οὔτις | τῶν, οἷ νῦν βροτοί· εἰσιν ἐπιχθόνιοι, μαχέοιτο. — XÉN., *Anab.*, IV, 1, 25 : ἔφη εἶναι ἄκρον δ' εἰ μή τις προκαταλήψοιτο ἀδύνατον ἔσεσθαι παρελθεῖν. — MÉN., *Sent.*, 179 : ἔστιν δίκης ὀφθαλμός, ὃς τὰ πάνθ' ὁρᾷ. Etc. — DÉM., XIX, 342 : ἐπὶ τῆς αὐτῆς ἥσπερ νῦν ἐξουσίας μενεῖ. Etc. — MÉN., *Sent.*, 340 : μακάριος ὅστις οὔσιαν καὶ νοῦν ἔχει. Etc.

REMARQUES. — I. Les relatifs indéfinis *ὅσος*, *ὅποιος*, etc., sont à *ὅς*, *οἷος*, etc., ce que *ὅστις* est à *ὃς*, c'est-à-dire qu'ils ont un sens générique, tandis que les autres ont un sens individuel : tandis que *ὅς* équivalait à *quantus* et *οἷος* à *qualis*, *ὅσος* équivalait à *quantuscumque* et *ὅποιος* à *qualiscumque*.

II. Remarquez que *ὃς ἂν* avec le subjonctif est l'équivalent de *ὅστις* et cf. ci-dessus, § 412, 2°.

Ex. : PLATON, *Timée*, 31 e : δεσμῶν κάλλιστος ὃς ἂν αὐτὸν καὶ τὰ ζυνδούμενα μάλιστα ἐν ποιῇ. Etc.

III. 1° Avec des noms de choses les relatifs adverbiaux s'emploient comme équivalents du relatif adjectif précédé d'une des prépositions *ἐν*, *ἐξ*, *εἰς*.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, V, 4, 15 : ἀπὶ τῶν ἐκ τῆς πόλεως οὗ κατέφυγε. — PLAT., *Gorg.*, 486 : παῦσαι ἐλέγχων, πραγμάτων δ' εὐμουσίαν ἄσκει, καὶ ἄσκει ὁπόθεν δόξεις φρονεῖν.

2° Avec des noms de personnes les relatifs adverbiaux s'emploient pour signifier du côté où, d'où.

Ex. : XÉNOPHON : ἤρξαντο καταβαίνειν πρὸς τοὺς ἄλλους ἐνθα τὰ ὄπλα ἔκειτο.

2° En latin *qui* avec le subjonctif a souvent une signification analogue à celle de *ὅστις* (cf. ci-dessus, § 419, 2°).

REMARQUES. — I. *Quicumque*, *quisquis*, *utcumque*, etc., sont proprement des pronoms ou des adverbes *relatifs*, qui doivent, à la façon dont ils sont composés, de prendre un sens plus général, qui quo ce soit qui, de quelque manière que..., etc.

Mais à partir de T.-Live on voit qu'ils perdent le sens relatif pour prendre le sens *indéfini* et ne plus signifier que n'importe qui, n'importe comment ².

La transition dut se faire par des phrases comme les suivantes, où *quicumque* conserve encore sa valeur de *relatif*, mais où il y a un verbe sous-entendu :

Ex. : CIC., *ad Att.*, III, 21 : te oro ut, si quid erit quod perspicias, *quancumque* in partem, quam planissime ad me scribas. — T.-LIVE, I, 39, 5 : hic, *quacumque* de causa, tantus illi honos habitus credere prohibet. Etc.

ὅς, qui est proprement l'ablatif de *ὃς*, a conservé le sens démonstratif dans certaines locutions employées par le dialecte attique : καὶ ὥς « de cette manière aussi », οὐδ' ὥς (μηδ' ὥς) « pas même ainsi, ni ainsi ». Sur le passage du sens démonstratif au sens relatif, voy. la thèse de Ch. BANO, *Le Pronom relatif et la conjonction en grec* (Paris, Picard, 1891) et cf. M. BRÉAL, *Essai de Sémantique*, p. 227.

1. Définition empruntée à Ch. TAVENOT, *Cours de Grammaire professé à l'École normale* (notes autographées, p. 194).

2. C'est ce qui a lieu en grec pour les pronoms correspondants *ὅστις* ou *ὅπου*.

Ex. : PLAT., *Gorg.*, 516 b : οὐ δοκεῖ σοι καχὸς εἶναι ἐπιμελητῆς ὅστις οὖν ὅπου ὅς ἂν κτλ.

On connaît les expressions toutes faites *quacumque ratione, quocumque modo*, etc., qui primitivement s'énonçaient sous cette forme *quacumque ratione potero* ou *fieri potest*, etc.

II. Les pronoms adverbiaux *ubi, unde, quo* sont souvent les équivalents d'un relatif adjectif précédé d'une préposition.

Employés relativement à des personnes, ils se rapportent souvent moins à la personne elle-même qu'à une chose qui lui appartient et dont l'idée est contenue implicitement dans la proposition¹.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, II, 35, 3 : *quæ civitates propinquæ his locis erant, ubi bellum gesserat*. V, 56, 2 : *armatum concilium indicit, quo omnes puberes armati convenire consuerunt*. — CIC., *de Orat.*, I, 46, 203 : *vobis fontes unde hauriretis atque itinera ipsa putavi demonstranda*. — T.-LIVE, II, 21, 5 : *Tarquinius Superbus mortuus Cumis, quo se... contulerat*. Etc.

CIC., *p. Quint.*, 9, 34 : *neque nobis adhuc præter te quisquam fuit, ubi* (au tribunal de qui, devant qui) *nostrum jus contra illos obtineremus*. In *Verr.*, II, 4, 18, 38 : *Diodorus homo et domi nobilis et apud eos, quo* (dans la résidence desquels, auprès de qui) *se contulit, ... gratus*. Etc.

691. — Construction du relatif. — Accord du relatif. — Sur la construction du relatif dans une proposition dépendante en grec et en latin, voy. ci-dessus, § 409, REM.

692. — Le pronom relatif s'accorde en genre et en nombre avec son antécédent contenu dans la proposition principale, mais il prend le cas demandé par le rôle qu'il joue, comme sujet ou comme complément, dans la proposition dépendante.

REMARQUES. — I. Sur l'accord du relatif avec le substantif attribut, voy. ci-dessus, § 28 (p. 33 et suiv.).

II. 1° Le pronom relatif neutre singulier peut, *en grec*, se construire dans une proposition abrégée qui est en apposition à toute une proposition subéquente.

Ex. : PLAT., *Banq.*, 220 a : *πίνειν οὐκ ἐθέλων, ὅποτε ἀναγκασθεῖη, πάντας ἐκράτει, καὶ, ὁ πάντων θαυμαστότατον, Σωκράτη μεθύοντα οὐδεὶς πώποτε ἐδράκεν ἀνθρώπων*².

2° *En latin*, le relatif neutre qualifie très souvent comme en apposition une proposition entière ou une portion de proposition.

Ex. : PLAUTE, *Épid.*, I, 2, 28 : *empta ancillast, quod* (chose relativement à laquelle) *tute ad me litteras | missiculabas*³. — TER., *Eun.*, 400 : *labore alieno magno partam gloriam | verbis sæpe in se transmovet, qui habet salem, | quod* (qualité qui) *in test*. — CIC., *Parad.*, 6, 3, 52 : *sapientes soli, quod est proprium divitiarum, contenti sunt rebus suis*.

1. Cf. TAUNOT, *Cours professé à l'École normale* (notes autographiées, p. 196).

2. Dans ce genre de propositions elliptiques, composées du relatif ὅ ou ὅπερ et d'un adjectif, le relatif peut être remplacé par l'article, qui, en pareil cas, conserve son sens démonstratif originel.

Ex. : XÉN., *Cyr.*, V, 5, 24 : *τὸ δὲ πάντων μέγιστον καὶ κάλλιστον, τὴν μὲν σὴν χώρην αὐξανομένην ὄρεας, τὴν δὲ τῶν πολεμίων μειουμένην*.

Voy. un autre exemple (XÉN., *Hell.*, VI, 3, 8) ci-dessus, § 76 (p. 79).

3. Au lieu du relatif neutre, on trouve aussi *quæ res* :

Ex. : CÉS., *de Bell. civ.*, II, 25, 7 : *omnes Uticam relinquunt et, quo imperatum est, transeunt ; quæ res omnium rerum copia complevit exercitum*.

On le trouve très souvent aussi avec l'antécédent *id*¹.

Ex. : CIC., *in Verr.*, II, 1, 14, 36 : *non suspicabatur (id quod nunc sentiet) satis multos testes nobis reliquos esse*. Cf. *de Orat.*, I, 61, 261 ; *de Am.*, 4, 15 ; etc.

693. — Attraction du pronom relatif.

1° *En grec*, si le relatif doit être à l'*accusatif* et que son antécédent soit au *génitif* ou au *datif*, le relatif s'accorde le *plus souvent* en cas avec son antécédent ; c'est ce qu'on appelle *attraction du relatif*.

Cette construction est d'ailleurs bornée aux cas où la proposition relative étant absolument nécessaire pour déterminer le sens de l'antécédent se trouve ainsi étroitement unie à la proposition principale.

Ex. : PLAT., *Euthyphr.*, 14 e : τίς ἡ ὠφέλεια τοῖς θεοῖς τυγχάνει οὐσα ἀπὸ τῶν δῶρων ὧν παρ' ἡμῶν λαμβάνουσιν ; — ISOCR., VIII, 32 : τοῖς ἀγαθοῖς οἷς ἔχομεν ἐν τῇ ψυχῇ, τούτοις κτώμεθα καὶ τὰς ἄλλας ὠφελείας. Etc.

XÉN., *Cyr.*, I, 3, 2 : Μῆδων ὅσων ἐόρακα ἐγὼ ὁ ἐμὸς πάππος κάλλιστος. — ISOC., IX, 48 : χρὴ τὰς πόλεις διοικεῖν τοιούτοις ἡθεσιν οἷοις Εὐαγόρας εἶχεν. Cf. XÉN., *Hipp.*, 1, 5 : τῶν ἱππῶν ὑπαρχόντων οἷων δεῖ τοὺς ἱππέας αὐτῶν ἀσκητέον.

REMARQUES. — I. Quand cette attraction a lieu, le pronom qui devrait servir d'antécédent au relatif est omis, s'il n'est pas joint à un substantif².

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 6, 45 : πολλοὶ ἐπιθυμήσαντες κύριοι εἶναι πάντων διὰ ταῦτα καὶ ὧν (= καὶ τούτων δ) εἶχον ἀπέτυχον. — DÉM., XVIII, 18 : Θηβαῖοι οἷς ἡτύχηκεσαν ἐν Λεύκτροις οὐ μετρίως ἐκέχρητο. XIX, 216 : ἀφ' ὧν ἴστε αὐτοὶ τὰ πράγματα κρίνειν δεῖ. — ISOCR., XV, 196 : μέλλουσιν ἐτέραν μεταλήψεσθαι δόξαν ἀνθ' ἧς νῦν τυγχάνουσιν ἔχοντες. Etc.

II. Si l'antécédent est un substantif, on le place souvent, sans article, dans la proposition relative elle-même (voy. ci-après, § 695, 1° REM. I, p. 789).

1. Les appositions explicatives à un mot isolé et non à toute la proposition peuvent être précédées de *is qui*.

Ex. : CIC., *de Div.*, I, 19, 36 : *contemnamus etiam Babylonios, eos qui numeris stellarum cursus et motus persequuntur*. *De Nat. deor.*, I, 13, 55 : *nec audiendus Theophrasti auditor Strato, is qui physicus appellatur*. *De Sen.*, 4, 10 : *ego Q. Maximum, eum qui Tarentum recepit, senem adulescens ita dilexi ut æqualem*. Etc.

2. Toutefois l'omission du pronom, bien que très ordinaire, n'est pas obligatoire, et il y a des cas où les auteurs (quelquefois pour des raisons d'harmonie ou de clarté, cf. KATZKE, *Griech. Sprachl.*, § 51, 10, 2) non seulement l'expriment, mais encore ne font pas l'attraction du relatif.

Ex. : PLAT., *Euthyphr.*, 15 a : ἄρ' οἶσι τοὺς θεοὺς ὠφελῆσθαι ἀπὸ τούτων δ παρ' ἡμῶν λαμβάνουσιν ; cf. *Gorg.*, 520 : τοῖς σοφισταῖς οὐκ ἐγχεῖται μίμρῃσθαι τούτῳ τῷ πράγματι δ αὐτοὶ παιδεύουσιν. Etc.

III. Si, dans une proposition relative ayant pour attribut l'adjectif οἷος (ou ἡλίκος), on supprime le verbe être, non seulement οἷος, mais encore le sujet de la proposition relative se mettent au cas de l'antécédent¹.

Ex. : XÉN., *Mém.*, II, 9, 3 : πολλῶ ἥδιόν ἐστι χαριζόμενον οἷῳ σοὶ ἀνδρὶ (au lieu de ἀνδρὶ οἷος σὺ εἶ) ἢ ἀπεγθόμενον ὠφελεῖσθαι. Cf. ARISTOPH., *Assembl.*, 465 : ἐκεῖνο δεινὸν τοῖσιν ἡλίκοισι νῶν.

2° En latin, cette attraction est fort rare et peu correcte.

Ex. : CORNIF., *Rhet. ad Her.*, I, 7, 11 : apertis rationibus quibus (= quas) præscripsimus. — T.-LIVE, I, 29, 4 : quibus quisque poterat elatis (= elatis iis quæ quisque poterat [efferre]).
IV, 39, 9 : quibus poterat saucius ductis secum. X, 40, 8 : quanto maxime (maximo Madvig) posset moto pulvere².
Cf. HOR., *Sat.*, I, 6, 14-15 : notante | iudice quo nosti populo (au lieu de quem nosti)³.

REMARQUE. — Les pronoms quivis et quilibet (cf. en grec ὃς βούλει, PLAT., *Gorg.*, 517 b) ne sont pas pour is quem vis, is quem libet, et ne s'expliquent pas par une attraction.

L'origine doit en être cherchée dans des phrases comme quem vis (quem libet) elige, cui vis (ou libet) probabis, cujus vis (ou libet) admirationem consequi potes; la langue s'étant habituée à voir dans ces formes les divers cas d'un pronom créa, par analogie, un nominatif quivis, qui, par lui-même, n'a pas de sens.

694. — 1° En grec, il est plus rare que, par une attraction inverse, l'antécédent se mette au même cas que le relatif.

Ex. : XÉN., *Hell.*, I, 4, 2 : ἔλεγον ὅτι Λακεδαιμόνιοι πάντων ὧν δέονται πεπραγότες εἶεν παρὰ βασιλείῳς. — LYS., XIX, 47 : τὴν οὐσίαν ἣν κατέλιπεν οὐ πλείονος ἀξία ἐστίν. — ISOCR., VI, 48 : τὴν μὲν ἐμπειρίαν οὐ μᾶλλον τῶν ἄλλων ἔχομεν, πολιτείαν δ' οἷαν εἶναι χρὴ παρὰ μόνοις ἡμῖν ἐστιν. Etc.

REMARQUES. — I. Cependant cette attraction inverse est de règle dans l'expression toute faite οὐδεὶς ὅστις οὐ, tout le monde, qui est pour οὐδεὶς ἔστιν ὅστις οὐ..., il n'est personne qui ne... pas...

En effet, au lieu de dire οὐδεὶς ἔστιν ὅτου, ὅτῳ, etc., on dit toujours (en supprimant le verbe εἶμι) οὐδενὸς ὅτου οὐ..., οὐδενὶ ὅτῳ οὐ..., etc.

Ex. : PLAT., *Théét.*, 178 : πάντων μέτρον ἀνθρωπός ἐστιν, λευκῶν, βαρέων, κουφῶν, οὐδενὸς ὅτου οὐ τῶν τοιούτων. *Méneç.*, 70 : Γοργίας οὐδενὶ ὅτῳ οὐκ ἀπεκρίνετο. — DÉM., XVIII, 200 : οὐδένα κίνδυνον ὄντιν' οὐχ ὑπέμειναν οἱ πρόγονοι. Etc.

1. Voy. CUCHEL-RIEMANN, *Synt. grecque*, p. 20 (REM. II).
2. Ce sont les trois seuls exemples de cette attraction chez Tite-Live. On remarquera que les phrases où ils se trouvent ont toutes la même forme elliptique. Voy. O. RIEMANN, *Études sur... Tite-Live*, 2^e éd., p. 274.
3. Un exemple comme celui-ci :
CÉS., *de Bell. Gall.*, V, 2, 3 : sescentas ejus generis cujus supra demonstravimus naves... invenit
n'est pas tout à fait concluant : on pourrait, à la rigueur, expliquer cujus par une ellipse : ejus generis cujus [eas fuisse] supra demonstravimus (cf. TEN., *Heaut.*, 87 : scire hoc vis ? — Hac quidem causa qua tibi dixi [s.-ent. me velle hoc scire]). Voy. O. RIEMANN, *Synt. Lat.*, § 16.

II. On trouve une attraction analogue dans l'association d'un adjectif avec ὅσος, comme θαυμαστὸς ὅσος, θαυμαστοῦ ὅσου, etc., locutions qui remplacent θαυμαστόν ἐστιν ὅσος, ὅσου, etc.

Ex. : ARISTOPH., *Plutus*, 750 : ἦν περὶ αὐτὸν ὄγλος ὑπερφυῆς ὅσος. — PLAT., *Rép.*, 350 : ὠμολόγησε ταῦτα ἐλκόμενος καὶ μόγις, μετὰ ἰδρωτός θαυμαστοῦ ὅσου. Etc.¹.

2° En latin (contrairement à ce qui a lieu en grec), l'attraction du substantif antécédent est assez fréquente; en ce cas le substantif est presque constamment placé après le relatif².

a) Cette attraction inverse³ a lieu quelquefois lorsque la proposition relative précède.

Ex. : CÆC., *Ad Att.*, XIII, 51 : ad Cæsarem, *quam* misi *epistulam*, *ejus* exemplum fugit me tibi mittere. P. Sulla, 33, 92 : *quæ* prima innocentis mihi *defensio* est oblata, suscepi. De Nat. deor., II, 60, 152 : *quas* res violentissimas natura genuit, earum moderationem nos soli habemus. Etc.

REMARQUE. — Cette attraction a lieu dans la langue familière, lors même que la proposition relative suit son antécédent pronominal exprimé ou sous-entendu.

Ex. : TÉR., *Andr.*, prol. 3 : poeta id sibi negoti credidit solum dari | populo ut placerent, *quas* fecisset *fabulas*. — HOR., *Sat.*, I, 10, 26 : illi scripta quibus comœdia prisca viris est, | hoc stabant. Etc.

b) L'attraction inverse a presque toujours⁴ lieu quand l'idée signifiée par le substantif antécédent est rapportée mentalement en apposition à un mot ou à une proposition antérieure.

Ex. : CÆS., *de Bell. Gall.*, I, 10, 1 : Santones non longe a Tolosatium finibus absunt, *quæ* civitas est in provincia. — CÆC., *ad Att.*, V, 20, 3 : Amanus Syriam a Cilicia dividit, *qui* mons erat hostium plenus sempiternorum. De Am., 17, 62 : amici

1. C'est de la même façon que θαυμαστῶς ὥς est devenu une locution adverbiale signifiant « étonnamment ». On a eu successivement, par exemple : θαυμαστόν ἐστὶν ὥς σοφός ἐστι, puis θαυμαστόν ὥς σοφός ἐστι, puis, par attraction inverse, θαυμαστῶς ὥς σοφός ἐστιν.

2. La construction *urbem quam statuo vestra est* (VING., *Én.*, I, 573) est exceptionnelle (cf. cependant PLAUT., *Amph.*, 1009; *Curc.*, 410; *Bacch.*, 935; *Capt.*, 1; TÉN., *Eun.*, 653; *Heaut.*, 724; *Ad.*, 807; SÉNÈQUE, *Herc. Œt.*, 410; ΠΕΤΡΟΝ., *Sat.*, 134).

3. Si l'on veut rester dans les limites étroites de la définition fixée par certains grammairiens, il faut reconnaître que le latin, sauf dans la langue familière (voy. ΚΩΝΣΤΑΝ., *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 193, 10, p. 847), ne fait pas grand usage de l'attraction inverse non plus que le grec. Toutefois il nous semble difficile de ne pas voir dans les constructions examinées au § 694, 2° a, b, c, de véritables attractions inverses, et c'est pour cela que nous avons suivi dans la rédaction de ce paragraphe la doctrine adoptée par CH. THOMAS, *Cours de Grammaire*, notes autographiées, p. 204 et suiv. D'autres, tout en reconnaissant qu'il y a attraction, traitent de ces questions au chapitre de la construction de l'antécédent (voy. par ex. ΚΩΝΣΤΑΝ., *ouvr. cité*, § 195, 4, p. 865).

4. C'est à partir de T.-LIVE que l'on paraît renoncer à appliquer constamment cette règle.

Ex. : T.-LIVE, I, 44, 4 : pomerium postmœrium interpretantur esse; est autem magis circumœrium, locus, quem ... consecrabant (mais ici il y a une raison particulière; l'auteur veut appuyer sur l'antécédent locus); cf. IV, 46, 10; IX, 29, 9; XXIII, 7, 4; XXIV, 4, 5; VELLÆUS, II, 17, 1, etc. Voy. ΚΩΝΣΤΑΝ., *ausf. Gramm. der lat. Sprache*, § 195, 4 (p. 866).

sunt firmi et stabiles et constantes eligendi, *cujus generis est magna penuria*. De Sen., 4, 10 : *quæstor deinde factus sum, quem magistratum gessi consulibus Tuditano et Cethego* (app. à l'idée de *quæsturam* implicitement contenue dans *quæstor factus sum*). — T.-LIVE, II, 35 : *peregrinum frumentum, quæ sola alimenta ex insperato fortuna dedit, ab ore rapitur*. IV, 44, 12 : *eodem anno a Campanis Cumæ, quam Græci tum urbem tenebant, capiuntur*. Etc.

- c) Cette attraction a ordinairement lieu quand le substantif antécédent a avec toute la proposition principale un rapport que le latin exprime assez souvent par l'ablatif de qualité ou par la préposition *pro*¹ et le français par la préposition avec : ce tour est surtout fréquent dans la langue familière.

Ex. : CIC., p. Cæl., 19, 45 : *copiam sententiarum et verborum, quæ vestra prudentia est, perspexistis*. Ad Fam., XI, 13, 1 : *qua prudentia es, nihil te fugiet*. VII, 2, 1 : *si mihi negotium permisisses, qui meus in te amor est, confecissem*. De Off., I, 31, 113 : *Ajax, quo animo traditur* (s.-ent. fuisse), *millies oppetere mortem quam illa perpeti maluisset*. Etc.

695. — Expression de l'antécédent.

- 1° En grec, *ὅς* a pour antécédent *οὗτος*, de même *τοιούτος* sert d'antécédent à *οἷος*, *τοσοῦτος* à *ὅσος*, *τηλικούτος* à *ήλικος*, etc.

REMARQUES. — I. Si l'antécédent est un substantif, on le place souvent (mais, en ce cas, ordinairement sans article) après la proposition relative, rarement après le relatif.

Ex. : THUC., VI, 39, 2 : *ἀμαθέστατοί ἐστε ὧν ἐγὼ οἶδα Ἑλλήνων*. — XÉN., Mém., I, 1, 1 : *ἀδικοῖ Σωκράτης, οὗς ἡ πόλις νομίζει θεοὺς οὐ νομίζων*. — DÉM., XX, 142 : *μὴ ἀφέλθῃς ὑμῶν αὐτῶν ἣν διὰ παντὸς αἰ τοῦ χρόνου δόξαν κέκτησθαι καλήν*. Etc.

II. Pour donner plus d'importance à la proposition relative, on met souvent après elle le pronom démonstratif antécédent avec la proposition dans laquelle il est sujet ou complément.

Ex. : XÉN., Mém., I, 2, 22 : *πολλοὶ τὰ χρήματα καταναλώσαντες, ὧν πρόσθεν ἀπείχοντο κερδῶν, αἰσχροῖ νομίζοντες, τούτων οὐκ ἀπέχονται*. — ISOCR., I, 15 : *ἃ ποιεῖν αἰσχρόν, ταῦτα νόμιζε μηδὲ λέγειν εἶναι καλόν*. Etc.

III. Si le relatif est précédé d'une préposition, on la répète devant le démonstratif, quand la proposition relative précède (cf. p. 790, n. 1).

Ex. : PLAT., Rép., 423 : *πρὸς ὃ τι τις πέφυκε, πρὸς τοῦτο ἕνα πρὸς ἓν ἕκαστον ἔργον δεῖ κομίζειν*. — XÉN., Cyn., I, 6, 22 : *οὐκ ἔστιν, ὦ παῖ,*

1. En d'autres termes, au lieu de *pro ea, qua es prudentia* ou de *pro tua prudentia*, on emploie *qua prudentia es* ou *quæ tua est prudentia*.

συντρμωτέρα ὁδὸς περὶ ὧν ἂν βούλῃ δοκᾶν φρόνιμος εἶναι ἢ τὸ γενέσθαι περὶ τούτων φρόνιμον. Etc.¹.

IV. Les démonstratifs de qualité ou de quantité (τοιοῦτος, τοσοῦτος, τηλικούτος) doivent être suivis de leurs corrélatifs οἷος, ὅσος, ἡλίκος, *quand il y a comparaison*.

V. Le pronom d'identité ὁ αὐτός peut avoir pour corrélatifs ὅς ou ὅσπερ, ou καί, ou le datif².

2° *En latin*, qui a pour antécédent *is* (ou *idem*)³; de même *talīs* sert d'antécédent à *qualis*, *tantus* à *quantus*, *tot* à *quot*, *tam* à *quam*, etc.

REMARQUES. — I. L'antécédent du pronom relatif peut être implicitement contenu dans le pronom possessif (voy. ci-dessus, § 33).

II. On place la proposition relative avant celle où se trouve l'antécédent, quand on veut marquer plus fortement le rapport des deux propositions et insister sur l'idée exprimée par l'une d'elles.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, II, 16, 2 : *nam non eam cognovi aciem ingenii tui, quod ipse videam, te id ut non putem videre*, je connais trop bien ta sagacité pour penser que tu ne vois pas ce que je vois moi-même. *Brut.*, § 86 : *cum in ceteris rebus tum in dicendo semper, quo nihil est melius, id laudari, quaecumque est, solet*, dans tout, mais surtout dans l'éloquence, ce qui vaut relativement le mieux est ordinairement loué, quel qu'en soit le mérite réel. Etc.⁴.

III. *Quand il y a comparaison*, les pronoms ou adjectifs *idem*, *talīs*, *tantus*, etc., doivent avoir pour conséquents leurs corrélatifs.

1. Mais, quand l'antécédent précède, on ne répète pas la préposition devant le relatif.

Ex. : PLAT., *Rép.*, 533 e : οὐ περὶ ὀνομάτων ἢ ἀμφισβήτησις οἷς τοσοῦτων περὶ σιγῆς ὅσων ἡμῖν πρόκειται, — XEN., *Bag.*, I, 1 : ἐγὼ ἐν τῷ χρόνῳ ᾧ ὑμῶν ἀκούω ἀπορρύντων τί τὸ δίκαιον, ἐν τούτῳ δικαιότερους τοὺς ἀνθρώπους ποιεῶ. — DEM., XIX, 342 : ἐπὶ τῆς αὐτῆς ἡσπερ νῦν ἐξουσίας μενεῖ.

2. Sur la valeur du datif avec αὐτός, voy. ci-dessus, p. 90 (§ 86, REM. III). Toutefois, d'après KIEBER-GERTH, *auf. Grammatik der griechischen Sprache*, § 423, Anm. 9 (p. 412), on peut se demander si ce datif n'a pas dans certains cas la valeur d'un instrumental exprimant une idée d'accompagnement (cf. ci-dessus, § 176); par exemple τὸ αὐτὸ ἡμῖν σπεύδετε peut être rendu littéralement : « vous avez le même but avec nous » et τὰ αὐτὰ Κῦρος ὅπλα εἶχον, « ils avaient les mêmes armes avec Cyrus ».

3. Et non pas *hic*, car *hic*, qui... signifierait « celui-ci, qui... » et non « celui qui... ». Voy., par exemple, CIC., *Orat.*, 68, 229 : *qualis eorum* (« de ceux ») *motus quos ἀπαλαίστρους Ὁραὶ vocant, talis horum* (« de ces gens-ci, de ces gens comme il y en a beaucoup aujourd'hui ») *mibi videtur oratio, qui non claudunt numeris sententias*.

Les dérogations à cette règle qu'on a cru rencontrer chez certains auteurs classiques viennent de fautes de copistes : en effet, rien n'est plus fréquent dans les manuscrits des auteurs que la confusion entre *is*, *iis*, et *his* *hiis* (I), *i*, *ii* et *hi*, *hii* (voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 162, n. 1).

Toutefois la confusion entre *is* et *hic* paraît être du fait de l'auteur et non des copistes dans un passage comme celui-ci :

Q.-CURCE, X, 7, 18 : *hos* (= *eos*) *qui Alexandri corpus tueri vellent sevocat*.

Enfin la règle n'est applicable qu'aux cas où la proposition relative suit le pronom démonstratif : au contraire, qui... *is*..., qui..., *ii*... peuvent être remplacés sans grande différence de sens par qui..., *hic*..., qui..., *hi*...

Ex. : CIC., *Tusc.*, I, 18, 41 (citant un vers) : *quam quisque norit artem, in hac se exerceat*. — CÉS., *de Bell. Gall.*, I, 14, 5 : *quos... ulcisci velint, his secundoiores... res... concedere* (texte mieux autorisé par les mss. que *iis*).

4. Cf. CH. TACROT, *Cours professé à l'École normale*, notes autographiées, p. 207.

Ex. : CIC., *de Am.*, 22, 82 : plerique perverse amicū talem volunt, quales ipsi esse non possunt. *De Imp. Cn. Pomp.*, 16, 48 : nemo unquam tam impudens fuit, qui a diis immortalibus tot et tantas res tacitus auderet optare, quot et quantas dii immortales ad Cn. Pompejum detulerunt. Etc.

696. — Suppression de l'antécédent. — *En grec*, le pronom οὗτος, *en latin*, le pronom is, antécédents du relatif, peuvent être sous-entendus, non seulement lorsqu'ils devraient être au même cas que le relatif, mais même *quelquefois*¹ lorsqu'ils auraient été à un cas différent.

1° *En grec*, la proposition relative ainsi construite est traitée absolument comme un substantif qui serait ^{a)} au nominatif, ^{b)} à l'accusatif, ^{c)} au datif, ^{d)} au génitif, ^{e)} dépendant d'une préposition, ^{f)} uni par καί à d'autres substantifs².

a) Ex. : XÉN., *Banq.*, 4, 42 : οἷς μάλιστα τὰ παρόντα ἀρκεῖ ἥκιστα τῶν ἄλλοτρῶν ὀρέγονται. — ΜΕΝ., *Sent.*, 128 : ὃν οἱ θεοὶ φιλοῦσιν ἀποθνήσκει νέος. Etc.

b) Ex. : ΘΥC., VIII, 14, 1 : ὅσοις ἐπιτύχοιεν ξυνελάμβανον. — XÉN., *Banq.*, 8, 17 : τίς μισεῖν δύναιτ' ἂν ὅφ' οὐ εἰδείη καλός τε καὶ ἀγαθὸς νομιζόμενος ; ΜΕΜ., IV, 3, 3 : ἐπιμελῶς οἱ θεοὶ ὧν οἱ ἄνθρωποι δέονται κατεσκευάσασιν. Etc.

c) Ex. : ΘΥC., II, 61, 2 : ταπεινὴ ὑμῶν ἡ διάνοια ἐγκαρτερεῖν ἂ ἐγνώτε. — XÉN., *Mém.* 1, 2, 6 : Σωκράτης τοὺς λαμβάνοντας τῆς ὁμιλίας μισθὸν ἀνδραποδιστὰς ἑαυτῶν ἀπεκάλει διὰ τὸ ἀναγκαῖον αὐτοῖς εἶναι διαλέγεσθαι παρ' ὧν ἂν λάβοιεν τὸν μισθόν. — ΜΕΝ., *Sent.*, 291 : καλὸν τὸ θνήσκειν οἷς ὕβριν τὸ ζῆν φέρει. Etc.

d) Ex. : ΕΥΡ., *Ion*, 560 : ἡ θίγω δῆθ' οἱ μ' ἔφυσαν ; — XÉN., *Cyr.*, V, 2, 35 : αἱ νίκαι ἐν τοῖς πολεμικοῖς ἔργοις οὐκ εἰσὶν ὁπότεροι ἂν πλείονα ὄχλον ἀπαριθμήσωσιν. — ΔΕΜ., XXVI, 21 : ὧν ἔργῳ πείραν εἰλήφατε τί δεῖ τοῖς λόγοις πιστεύειν ; Etc.

e) Ex. : XÉN., *Écon.*, 3, 5 : πολλοὶ ἀναλίσκουσιν οὐκ εἰς ἂ δεῖ μόνον, ἀλλὰ καὶ εἰς ἂ βλάβην φέρει. ΜΕΜ., II, 6, 34 : ἐγγίγνεται μοι εὐνοία πρὸς οὓς ἂν ὑπολάβω εὐνοϊκῶς ἔχειν πρὸς ἐμέ. Etc.

f) Ex. : ΘΥC., III, 9, 2 : οἱ τε ἀφιστάμενοι καὶ ἀφ' ὧν διακρίνονται ἴσοι εἰσὶν. — XÉN., *Cyr.*, V, 1, 26 : ἐγὼ καὶ ὧν ἐγὼ κρατῶ μενοῦμεν παρὰ σοί. VII, 5, 72 : ἔχομεν καὶ γῆν πολλὴν καὶ οἵτινες ταύτην ἐργαζόμενοι θρέψουσιν ἡμᾶς. Etc.

1. Toutefois cet usage est en somme plus fréquent en grec qu'en latin.

2. Voy. KATZNER, *Griech. Sprachlehre*, § 51, 13.

REMARQUES. — I. Comme le relatif sans antécédent a souvent un sens d'indétermination, il se trouve, en grec, employé comme équivalent de εἰ τις :

- 1° Avec des substantifs de différents genres et avec des adjectifs neutres qui expriment une idée de qualité (en pareil cas le verbe ἔστιν est le plus souvent sous-entendu avec le substantif ou l'adjectif ; enfin, on n'emploie ainsi que les relatifs qui se rapportent aux personnes).

Ex. : EUR., *fragm.*, 28 : συμφορὰ δὲ ἂν (c'est un malheur pour quiconque...) τύχῃ κακῆς γυναικός· εὐτυγεῖ δ' ἐσθλῆς τυχών. *Iph. en Taur.*, 605 : τὰ τῶν φίλων αἰσχιστον ὅστις καταβαλὼν ἐς συμφορὰς αὐτὸς σέσωσται. — THUC., VI, 14 : τὸ καλῶς ἄρξαι τοῦτ' ἔστιν δὲ ἂν τὴν πατρίδα ὠφελήσῃ ὥς πλείστα. — XÉN., *Econ.*, 4, 19 : ἐγὼ τοῦτο ἡγοῦμαι μέγα τεκμήριον ἀρχοντος ἀρετῆς εἶναι ὅ ἂν ἐκόντες ἐπώνται καὶ ἐν τοῖς δεινοῖς παραμένειν ἐθέλωσιν. Cf. THUC., III, 45, 5 : πολλῆς εὐθελείας ὅστις οἶεται τῆς ἀνθρωπείας εὐσεως ὀρμωμένης προθύμως τι πράξει ἀποτροπὴν τινα ἔχειν. Etc.¹.

- 2° Avec une proposition qui contient implicitement l'idée de l'antécédent et qui suit la proposition relative.

Ex. : THUC., I, 70, 7 : (οἱ Ἀθηναῖοι) ἃ... ἂν ἐπινοήσαντες μὴ ἐπεξέλθωσιν, οἰκείων στέρεσθαι ἡγοῦνται (= εἰ ἂν μὴ ἐπεξέλθωσιν ἃ ἐπενόησαν). — XÉN., *Mém.*, II, 2, 6 : ἃ ἂν αὐτοὶ ἔγωσιν οἱ γονεῖς ἀγαθὰ πρὸς τὸν βίον διδάσκουσιν· ἃ δ' ἂν οἴωνται ἄλλον ἱκανώτερον εἶναι διδάξει, πέμπουσι πρὸς τοῦτον (s.-ent. διδάσκεσθαι) δαπανώντες.

- II. L'antécédent de οἷος, ὅς, ὅσπερ peut être contenu dans la signification de ἴσος, ὁμοῖος, παραπλήσιος².

Ex. : PLATON, *Rép.*, 590 : ὅφ' ὁμοίου ἄρχεται οἴου (= ὅφ' οἴου) ὁ βέλτιστος. — XÉN., *Anab.*, V, 4, 34 : οἱ Μοσσύνοικοι μόνον ὄντες ὁμοῖα ἐπραττον ἅπερ ἂν μετ' ἄλλων ὄντες. — ISOCR., XII, 57 : Λακεδαιμόνιοι παραπλησίαις ἀτυχίαις ἐχρήσαντο καὶ συμφοραῖς αἷσπερ ἡμεῖς. Etc.

- III. La proposition relative avec οἷος et ὅσος est très souvent construite avec une proposition principale qui contient implicitement l'idée de réflexion³.

Ex. : EUR., *Cresphonte*, *fragm.* 13 : ἐχρῆν μὲν ἡμᾶς σύλλογον ποιουμένους | τὸν φόντα θρηνεῖν εἰς ὅσ' ἔρχεται | κακὰ (= λογιζόμενος εἰς ὅσ' ἔρχεται κακὰ). — PLAT., *Phédon*, 117 c : ἐγκαλυψάμενος ἀπέκλειον ἑμαυτόν· οὐ γὰρ δὴ ἐκεῖνόν γε, ἀλλὰ τὴν ἑμαυτοῦ τύχην, οἴου (= λογιζόμενος οἴου) ἀνδρὸς ἐταίρου ἐστερημένος εἶην. — XÉN., *Anab.*, VII, 4, 1 : (κατέκαυσε) τὰς κώμας, ὅπως φόβον ἐνθείη καὶ τοῖς ἄλλοις (suppl. λογιζόμενοις) οὐ ἐνθυμουμένοις) οἶα πείσονται. Etc.

- IV. Sur la locution εἰσὶν οἷ...⁴, voy. ci-dessus, p. 433, REM.

On emploie ἔστιν ὅστις dans les propositions interrogatives et négatives comme si l'on sous-entendait τις pour antécédent⁵.

1. Voy. Кабан, *Griech. Sprachlehre*, § 51, 13, 11.

2. Il y a quelque chose d'analogue en latin : cf. *pari numero equitum quem relinquebat naves solvit* (Cks. de Bell. Gall., V, 8). Voy. Кабан, *ouv. cité*, § 51, 13, 16.

3. Voy. Кабан, *ouv. cité*, § 51, 13, 17.

4. Sur ἔστιν οἷ..., voy. ci-dessus, § 6, p. 19.

5. Remarquez, à ce propos, que dans l'expression εἰσὶν οἷ..., l'indéfini τις peut être exprimé entre le verbe εἰσὶν et le relatif.

Ex. : Lys., XIII, 17 : εἰσὶ τινες οἷ κωλύουσιν.

Ex. : XÉN., *Econ.*, 3, 12 : ἔστιν ὅτε πλείω ἐπιτρέπεις ἢ τῇ γυναικί; Etc.

On trouve très souvent des exemples comme celui-ci :

LYS. : οὐκ ἂν εἴη ὅστις οὐκ ἐπὶ τοῖς γεγενημένοις ἀγαναχτοίη.

2° *En latin*, la proposition relative n'est ordinairement assimilée à un substantif que dans le cas où le substantif mis à la place de la proposition serait au nominatif ou à l'accusatif.

Ex. : CIC., *de Am.*, 22, 82 : **maximum ornamentum amicitiae tollit, qui ex ea tollit verecundiam.** — SALL., *Cat.*, 37, 3 : **quibus** (= ii quibus) **opes nullae sunt bonis invident.** *Ib.*, 58 : **quem** neque gloria neque pericula excitant frustra hortere.

Quant à l'antécédent, il peut arriver qu'il soit sous-entendu même dans le cas où il eût été à un cas autre que le relatif.

Ex. : CIC., *Tusc.*, V, 7, 20 : **Xerxes... praeium proposit, qui** (= ei qui) **invenisset novam voluptatem.** *De Rep.*, II, 29, 51 : **non novam potestatem nactus, sed quam** (= ea quam) **habebat usus injuste.** — CORN. NÉP., *Dion*, 9, 5 : **quam... sit... miseranda vita qui** (= eorum qui) **se metui quam amari malunt.** Cf. SALL., *Cat.*, 37, 3 (exemple cité plus haut). Etc.

REMARQUES. — I. Dans certains cas le relatif employé ainsi sans antécédent a le sens de **si quis** (voy. l'exemple de CORN. NÉP., *Dion*, 9, 5, où **qui** pourrait être remplacé par **si qui** et cf. ci-dessus, § 696, 1°, REM. 1)¹.

II. Sur l'emploi de **sunt qui...**, il y a des gens qui, voy. ci-dessus, p. 435, c.

697. — **Manière de suppléer un second relatif.** — Là où il devrait y avoir deux propositions relatives reliées par une conjonction copulative, le grec et le latin remplacent *le plus souvent* le second relatif par un pronom démonstratif.

Ex. : PLAT., *Gorg.*, 452 d : τί ἐστι τοῦτο, ὃ φῆς σὺ μέγιστον ἀγαθὸν εἶναι τοῖς ἀνθρώποις καὶ σὲ δημιουργὸν εἶναι αὐτοῦ; Etc.

CIC., *Brut.*, 74, 258 : **omnes tum fere qui nec extra urbem hanc vixerant nec eos aliqua barbaries domestica infuscaverat recte loquebantur.** Etc.

REMARQUE. — Lorsque, dans cette construction, le *démonstratif* devrait être au nominatif, il ne s'exprime pas.

Ex. : XÉN., *An.*, III, 1, 17 : ἡμᾶς, οἷς κηδεμῶν μὲν οὐδεὶς πάρεστιν, ἐστρατεύσαμεν δ' (s.-ent. αὐτοί) ἐπ' αὐτόν, τί ἂν οἰόμεθα παθεῖν; Etc.

1. C'est peut-être l'habitude de sous-entendre l'antécédent qui a conduit les Latins à employer réellement **qui** dans le sens de **si quis**.

Ex. : PLAUT., *Asin.*, 321 : **ista virtus est, quando usust, qui malum fert fortiter.** Sur cette construction propre à l'époque archaïque, voy. KÜHNEN, *ausf. Grammatik der lateinischen Sprache*, § 193, 12, p. 849.

SALL., *Jug.*, 101, 5 : cum peditibus quos Volux... adduxerat neque (s.-ent. ii) in priore pugna adfuerant. Cf. in *Verr.*, II, 4, 5, 9 : mancipium..., quo et omnes utimur et (s.-ent. id) non præbetur a populo. Etc.

§ 5. — L'article¹.

698. — Définition. — L'article est un pronom démonstratif² que l'on ajoute au substantif pour marquer que l'étendue donnée à sa signification est déterminée.

Le substantif déterminé peut l'être en deux manières : dans une portion déterminée ou bien dans la totalité de son étendue.

- 1° Le substantif peut être employé d'un ou de plusieurs individus déterminés, l'homme, les hommes *c.-à-d.* l'individu, les individus ou bien d'une ou de plusieurs espèces du genre qu'il exprime : les animaux qui vivent dans l'eau, etc.

Dans ces deux cas, le substantif est pris dans une portion déterminée de son étendue.

- 2° Le substantif déterminé peut être pris dans la totalité de son étendue, quand il désigne l'espèce entière ou le genre tout entier : l'homme est mortel ; les animaux respirent.

L'article ne marque pas par lui-même cette différence, c'est le sens général qui l'indique³.

1. Le mot est emprunté du latin *articulus*, traduction du grec ἄρθρον, par lequel les grammairiens grecs désignaient à la fois le relatif et l'article (cf. DENTS LE THRACE, p. 640 ; APOLL. DYSCOLI, περὶ συντάξεως, p. 43-45) ; pour eux, le relatif δὲ était ἄρθρον ὑποτακτικόν « article postérieur », parce qu'il se place en général après le mot (antécédent) qu'il détermine, tandis que l'article était ἄρθρον προτακτικόν « article antérieur », parce qu'il se place devant le nom. C'est seulement de nos jours qu'on a établi une théorie scientifique de l'article.

2. L'étymologie et la grammaire historique sont ici d'accord. Non seulement ce que nous appelons l'article joue dans Homère (sauf dans un petit nombre de cas) le rôle d'un véritable démonstratif, mais conserve encore le sens démonstratif dans certaines locutions employées en prose attique : ὁ μὲν... ὁ δὲ... « l'un... l'autre (à tous les cas) » ; τὸ μὲν... τὸ δὲ... et τὰ μὲν... τὰ δὲ... « d'un côté... de l'autre » ; au nominatif, ὁ δὲ « mais lui », et à l'accusatif, τὸν δὲ, dans une proposition infinitive, « mais que lui... » ; de même encore, dans une proposition infinitive, καὶ τὸν « et que lui... » (pour le nominatif, qui est καὶ ὅς, voy. ci-dessus, p. 783, n. 3) ; τὸν καὶ τὸν « telle personne et telle autre », τὸ καὶ τὸ « telle chose et telle autre » ; πρὸ τοῦ « avant cela, auparavant » ; enfin on connaît l'emploi de l'article comme antécédent du relatif (en pareil cas, l'article est à un cas autre que le nominatif et précède immédiatement le relatif, cf. Lys., XXIII, 8 : τὸν τε Εὐθύκριτον... καὶ τὸν δὲ ἐξη δεσπότης τούτου εἶναι, μάρτυρας παρέξομαι). Voy. KÜHNEN-GERST, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, p. 575-578.

Comment la signification de ce pronom démonstratif est en quelque sorte transposée et se trouve confusée au profit de la syntaxe, c'est ce que montre fort bien M. BRÉAL, *Essai de Sémantique*, p. 231, en prenant comme exemple notre article français « le », qui représente le latin *ille* : « Ce dernier servait à montrer les objets ou les pronoms : *magnus ille Alexander* ! — *Ita ille faxit Juppiter* ! Mais avec le temps, le geste démonstratif s'est réduit à une simple indication grammaticale : « La personne dont je t'ai parlé hier. — Les pays que nous avons traversés. » L'article ne figure ici que comme antécédent du pronom relatif. Il est devenu un outil grammatical. »

3. Cette définition est de CH. TACROT, *Cours professé à l'École normale* (d'après les notes recueillies par H. Goelzer).

699. — Article joint aux substantifs. — Quand l'article est employé pour marquer que la signification du substantif est restreinte à une partie déterminée de son étendue,

1° *Le substantif désigne un objet connu de celui à qui l'on parle.*

a) Soit parce qu'il a été mentionné antérieurement :

Ex. : XÉN., *Cyr.*, I, 2, 9-12 : οἱ ἔφηβοι **δέκα ἔτη** κοιμῶνται περὶ τὰ ἀρχεῖα... ἐπειδὴν δὲ τὰ **δέκα ἔτη** διατελέσωσιν κτλ. les jeunes gens veillent pendant dix ans autour des édifices publics... ; puis, quand ils ont passé *les dix ans dont je viens de parler*, etc.

b) Soit parce qu'il est présent aux sens ou à l'esprit :

Ex. : XÉN., *An.*, VI, 3, 21 : ἄνδρες ἴωμεν ἐπὶ τοὺς ἄνδρας (cf. en fr. : marchons à l'ennemi). — THUC., IV, 91, 2 : ἐβούλετο **τὴν μάχην** ποιῆσαι. Etc.

c) Soit parce qu'il est connu de tout le monde :

Ex. : PLAT., *Tim.*, 20 : τῶν ἐπτά σοφώτατος ἦν Σόλων. — THUC., I, 11, 2 : οἱ Τρῶες τὰ (comme on sait) **δέκα ἔτη** ἀντείχον. Etc.

2° *Le substantif désigne une personne ou un objet déterminé par le sens général de la phrase.*

a) Il remplace alors un pronom possessif :

Ex. : XÉN., *An.*, I, 8, 3 : Κύρος καταπηδήσας ἀπὸ τοῦ ἄρματος τὸν θώρακα ἐνέδου καὶ ἀναβὰς ἐπὶ τὸν ἵππον τὰ παλτὰ εἰς τὰς χεῖρας ἔλαβε¹. — ISOCR., I, 14 : τοιοῦτος γίγνου περὶ τοὺς γονέας οἷους ἂν εὖζαιο περὶ σεαυτὸν γενέσθαι τοὺς σεαυτοῦ παῖδας. Etc.

b) Il exprime un rapport de convenance :

Ex. : CHÉRÉMON (cité par STOBÉE, p. 79, 25) : γένοιτό μοι τὰς χάριτας (la reconnaissance que je lui dois) ἀποδοῦναι πατρί. — XÉN., *Cyr.*, I, 3, 8 : οἱ τῶν βασιλέων οἰνοχόοι τοῖς τρισὶ δακτύλοις (avec les trois doigts destinés à cet usage) ὀχοῦντες τὴν φιάλην. — DÉM., XVIII, 105¹ : τὸ μέρος τῶν ψήφων (le nombre exigé de suffrages) οὐ λαβὼν ἀπέτισε τὰς πεντακοσίας δραχμὰς (les cinq cents drachmes [d'amende] fixées par la loi). Etc.

c) Il exprime un rapport de distribution :

Ex. : THUC., VII, 62, 3 : στήσουσι τὴν πάλιν ἀνάγκουσιν τῆς (de chaque vaisseau) προσπεσούσης νεώς. — XÉN., *Anab.*, I, 3, 21 : ἔδωκεν ἀντὶ δαρεικοῦ τρία ἡμιδαρεικά τοῦ μηνὸς τῷ στρατιώτῃ (à chaque soldat par mois).

1. Le latin, qui n'a pas d'article, se contente de ne pas exprimer le possessif, quand il ne peut y avoir de doute sur le possesseur : *patrem diligo* (*diligis, diligit*).

d) Il exprime le rapport de la partie au tout :

Ex. : XÉN., *Hell.*, VII, 5, 10 : ἀπῆσαν τῶν λόγων δέκα ὄντων οἱ τρεῖς (trois sur dix). — MÉN., *Sent.*, 172 : εἰ μὴ φυλάξεις μικρ', ἀπολεῖ τὰ μεῖζονα. Cf. EUR., *Ion*, 7 : ζητῶν τὰ πλείον', εἴτα πάντ' ἀπώλεσεν.

THUC., I, 10, 2 : Λακεδαιμόνιοι Πελοποννήσου τῶν πέντε τὰς δύο μοίρας νέμονται (les deux cinquièmes du Péloponnèse)¹.

e) Il exprime une approximation avec les noms de nombre.

Ex. : PLAT., *Rép.*, 460 e : δοκεῖ μέτριος χρόνος ἀκμῆς τὰ εἰκοσιν ἔτη γυναικί, ἀνδρὶ δὲ τὰ τριάκοντα (l'époque moyenne de la pleine force se place pour la femme vers vingt ans et pour l'homme vers trente). — XÉN., *Cyr.*, I, 2, 13 : λέγονται Πέρσαι ἀμφὶ τὰς δώδεκα μυριάδας εἶναι, on dit que le nombre des Perses est d'environ cent vingt mille hommes. Etc.

3° L'extension du substantif est limitée à des individus par un adjectif, une proposition relative ou un complément (ὁ ἀγαθὸς ἀνὴρ, ὁ τῶν Ἀθηναίων δῆμος, ἡ πόλις ἣν ἐπολιορκούμεν, etc.).

REMARQUE. — On supprime souvent l'article :

1° Avec les noms propres (Θουκυδίδης Ἀθηναῖος, Ξενοφῶν Ἀθηναῖος), sauf quand on veut marquer que la personne désignée est connue pour une raison quelconque (ὁ Σωκράτης, Socrate le philosophe bien connu, Socrate dont nous avons parlé).

2° Avec βασιλεὺς désignant le roi de Perse, parce qu'il équivaut à un nom propre (cf. μέγας βασιλεὺς, le grand roi) et, pour la même raison, avec ἄστυ, la ville par excellence, Athènes.

3° Avec le pluriel des noms de famille et de peuple ('Ασκληπιάδαι [PLAT., *Rép.*, 406 a], Ἀθηναῖοι, Βοιωτοί, Ἀργεῖοι, Λακεδαιμόνιοι [XÉN., *Hell.*, IV, 4, 1]², Ἕλληνες καὶ βάρβαροι [XÉN., *Banq.*, 4, 48])³.

4° Avec les noms de fêtes (ex. : Δήλια, les fêtes de Délos [XÉN., *Mém.*, IV, 8, 2]).

5° Avec les noms de vent (cf. XÉN., *An.*, V, 7, 7 : βορέας μὲν ἕξω τοῦ Πόντου ἐς τὴν Ἑλλάδα φέρει, νότος δὲ εἰσω εἰς Φᾶσιν).

6° Avec les noms d'astre ἥλιος, σελήνη (PLAT., *Gorg.*, 451) et avec οὐρανός, γῆ, qui, désignant des objets seuls de leur espèce, n'avaient pas besoin d'être déterminés par l'article⁴.

1. De même avec les nombres employés abstraitement.

Ex. : PLAT., *Rép.*, 337 a : εὐ οὖν ᾗδεσθα ὅτι, εἴ τινα ἔροιο ὅποσα ἴσθι τὰ δώδεκα... μὴ ἱρᾷς, ὅτι ἔσθι τὰ δώδεκα δις ἕξ (que douze, c.-à-d. le nombre douze c'est deux fois six).

2. On remarquera que les noms de peuples employés sans article désignent toute la nation ou l'État.

3. Les noms de pays prennent ordinairement l'article, étant pour la plupart, originellement, des adjectifs (ἡ Ἑλλάς « la terre Hellade, la Grèce », ἡ Ἀττικὴ « la terre Attique »). Mais l'étymologie de ces adjectifs ayant été plus tard oubliée, on les considéra comme des noms propres et pour cette raison on omit l'article, voy. КОСН, *Gramm. grecque* (trad. Rouff, p. 238, Rem. IX).

4. On peut ajouter le mot θάλαττα qu'on emploie sans article pour désigner la mer par opposition au continent, mais qui prend l'article (ἡ θάλαττα) quand il désigne telle mer déterminée.

7° Avec les noms qui désignent les divers membres de la famille (père, mère, enfants, etc.), quand il s'agit des parents mêmes de la personne en question ; il en est de même de πατρίς, la patrie, de πόλις, la ville natale.

Ex. : ANDOC., I, 48 : ἤχον δὲ τῷ μὲν **μήτηρ**, τῷ δὲ **ἀδελφῇ**, τῷ δὲ **γυνὴ καὶ παῖδες**. — PLATON, *Rép.*, 574 a : αὐτὸς ἀξιώσει νεώτερος ὢν **πατρός** τε καὶ **μητρός** πλέον ἔχειν. — LYS., XII, 69 : ἐπιτρέψατε αὐτῷ **πατρίδα καὶ παῖδας καὶ γυναῖκας**¹. Etc.

700. — Quand l'article marque que le substantif est pris dans toute son extension, le singulier exprime qu'on prend un individu pour type de l'espèce².

Ex. : DÉM., XVIII, 242 : **πονηρὸν ὁ συκοφάντης** *ἐστίν*, le calomniateur est toujours quelque chose de méchant.

Le pluriel signifie que le substantif désigne tous les individus compris dans l'espèce ou toutes les espèces du genre.

Ex. : XÉN., *An.*, I, 9, 13 : οὐκ ἄν τις εἴποι ὡς Κύρος **τοὺς κακούργους καὶ ἀδίκους** εἶα **κχταγελᾶν** (se laissait bafouer par les *malfaiteurs* et les *scélérats*), ἀλλ' ἀφειδέστατα ἐτιμωρεῖτο. — DÉM., XVIII, 35 : **τὰς οἰκειότητος** βεβαιοῦν, affermir les amitiés de toute espèce.

REMARQUES. — I. Les noms abstraits (vertus, vices, arts, sciences) s'emploient régulièrement *sans article*, sauf quand le nom abstrait se rapporte à une personne ou à un objet déterminé.

Ex. : XÉN., *Mém.*, I, 1, 2 : Σωκράτης **μαντικῇ** χρώμενος οὐκ ἀφανὴς ἦν. — ISOCR., I, 33 : ἀρχὴ **φιλίας** μὲν **ἐπαίνος**, **ἐχθρας** δὲ **φύγος**. Etc.

Mais on devrait dire : ἡ Σωκράτους σωφροσύνη, la modération de Socrate.

II. Les mots θεός, ἄνθρωπος, ἄνθρωποι sont *souvent* employés sans article, quand ils ne désignent pas un dieu, un homme, des hommes déterminés.

Ex. : PLAT., *Théét.*, 178 b : πάντων μέτρον **ἄνθρωπος** *ἔστω*. *Banq.*, 202 e : καὶ γὰρ πᾶν τὸ δαιμόνιον μεταξύ ἐστὶ **θεοῦ** τε καὶ **θνητοῦ**..., ἐρμηνεύον καὶ διαπορθεῖν **θεοῖς** τὰ παρ' **ἀνθρώπων** καὶ **ἀνθρώποις** τὰ παρὰ **θεῶν**. Etc.

1. L'article est omis aussi dans les locutions suivantes formées de la préposition ἐν (ou εἰς) et de noms communs qu'on était arrivé à considérer comme des noms propres : εἰς πόλιν, ἐν πόλει « dans l'acropole » (cf. C. I. A., I, Suppl. 27 a, l. 60 ; *Inschr.*, V, 13 ; 23 ; 47, etc.), εἰς βουλευτήριον « dans le lieu de délibération du sénat » ; ἐν νεωρίοις « dans les chantiers maritimes » ; ἐν πρυτανείῳ « au prytanée ». Voy. KOCH, *Gramm. grecque*, trad. fr., p. 238, n. 3 (note du traducteur) et pour les exceptions à cet usage, cf. MEISTERHANS, *Gramm. der Att. Inschriften*, § 44, 3, d.

2. De là vient que le singulier contient souvent l'idée que le français rend en ajoutant « par excellence ».

Ex. : PLAT., *Méne.*, 248 a : οὗτός ἐστιν ὁ **σώφρων** καὶ οὗτος ὁ **ἀνδρεὺς** καὶ φρόνιμον.

— XÉN., *Cyr.*, III, 3, 4 : ἀνεκάλουν Κύρον τὸν **εὐεργέτην**, τὸν ἄνδρα τὸν ἀγαθόν.

— ESCHINE, II, 166 : ταῦτ' ἐστὶν ὁ **προδότης** καὶ τὰ τοῦτοις ὅμοια.

Quelquefois aussi le singulier désigne un individu quelconque de l'espèce et, en ce cas, répond plutôt au français « un » qu'à l'article défini.

Ex. : XÉN., *An.*, II, 6, 10 : δεῖ τὸν **στρατιώτην** (« un soldat ») φοβεῖσθαι μᾶλλον τὸν **ἀρχοντα** (« son général ») ἢ τοὺς πολέμους.

III L'article peut manquer encore :

1° Devant les accusatifs de relation ὄνομα, γένος, μέγεθος, πλῆθος, etc. (voy. ci-dessus, § 74, 2°, p. 74).

2° *Toujours* avec certaines désignations de temps ou de lieu, unies en général à des prépositions ou à des adverbes (ex. : ἅμα ἔω, ἀφ' ἐσπέρας, ἀπ' ἀνατολῶν ἐπὶ δυσμᾶς, ἕξω πόλεως, διὰ νήσων, ἐπὶ θύραις, etc.), et avec les indications générales de temps qui se mettent au génitif (cf. ci-dessus, § 137, 1°, p. 171 avec la note 4).

3° Avec les noms des fonctionnaires de l'État (cf. στρατηγοῖς εἰς Σικελίαν, aux stratèges envoyés en Sicile; ἑλληνοταμίαις καὶ παρέδροις, aux percepteurs et à leurs collègues; ἀθλοθέταις καὶ συνάρχουσι, à ceux qui donnent des jeux et à leurs collègues (voy. MEISTERHANS, *Gr. der Att. Inschriften*, § 44, 3, g).

701. — Article joint aux autres parties du discours. —

L'article peut donner la valeur d'un substantif 1° à l'adjectif et au participe (cf. ci-dessus); 2° à l'infinitif (voy. § 553); 3° à l'adverbe et aux prépositions (cf. οἱ πλῆσιόν, les voisins, οἱ ἐκεῖ, les gens de là-bas, οἱ ἔνδον, ceux qui sont à l'intérieur, οἱ νῦν, les modernes, les contemporains, οἱ ἔπειτα, les descendants, la postérité, οἱ πάλαι, ceux d'autrefois¹, etc. Τὸ ἄνω, le haut, τὸ ἔνδον, l'intérieur, etc., τὸ μὲν αὐτίκα, ... τὸ δὲ μέλλον, dans le moment présent..., pour l'avenir; — οἱ παρὰ τοῦ Νικίου, les envoyés de Nicias, οἱ ἀφ' Ἀρμοδίου καὶ Ἀριστογείτονος, les descendants d'Harmodios et d'Aristogiton, οἱ ἐφ' αὐτῶν, οἱ καθ' ἑαυτόν, leurs contemporains, ses contemporains, οἱ ἀμφὶ Ἀριστοτέλην καὶ Μελάνθιον καὶ Ἀρίσταρχον, Aristote, Melanthios, Aristarchos et leurs partisans, οἱ ἀμφὶ Θεμιστοκλέα, Thémistocle et ses pareils; οἱ περὶ Νικίαν στρατηγοί, Nicias et ses collègues, etc.); 4° à une proposition tout entière (τὸ γῶθι σαυτόν, *la maxime* connais-toi toi-même).

REMARQUE. — En grec, l'article au pluriel neutre suivi d'un génitif remplace, suivant le sens général de la proposition, les mots propriétés, intérêts, affaires, rapports, sentiments, actions, etc. (voy. ci-dessus, p. 110, REM. II)².

1. En grec, l'article permet de donner la valeur d'un *adjectif* soit à un adverbe (ή τότε ναυμαχία), voy. ci-après, p. 800, REM. III), soit à une préposition accompagnée de son complément (ή ἐν Σαλαμῖνι ναυμαχία). En latin, l'absence d'article rend très dure la construction d'un adverbe ou d'une préposition accompagnée de son complément dans le sens d'un adjectif. Toutefois on rencontre assez souvent une expression adverbiale, beaucoup plus rarement (au moins chez Cicéron et chez César) un adverbe proprement dit remplissant, à côté d'un substantif, les fonctions d'un adjectif.

Ex. : T.-Liv., III, 39, 4 : Romulum... *deincepsque reges* (= καὶ τοὺς ἐπεῖτῃ βασιλεία); XII, 45, 2 : Numidas ad invadendos ex minoribus castris Romanorum aquatores (= τοὺς ἐκ τοῦ ἐλάττωτος στρατοπέδου...) trans flumen mittit. — Cf. Cic., *de Fin.*, II, 26, 84 : si tua sint *Puteolis granaria* (= ea granaria quæ sunt Puteolis). *Phil.*, 4, 5, 11 : nullus ei ludus videtur esse jucundior quam cruor, quam cædes, quam ante oculos trucidatio civium (= ante oculos facta trucidatio). Etc.

Mais c'est seulement par exception qu'on trouve en latin un adverbe ou une expression adverbiale jouant le rôle d'un substantif, tout que la présence de l'article rend en grec si naturel et si ordinaire.

Ex. : Cic., *ad Att.*, XI, 15, 1 : *Achaici, item ex Asia* (cf. οἱ ἐκ τῆς Ἀσίας).

2. Pour l'emploi apparent de *hic* ou de *ille* en latin, dans le sens de l'article, voy. aussi ci-dessus, p. 110, REM. II.

702. — Place de l'article.

1° Quand un nom propre est construit en apposition à un nom commun qui l'annonce, le nom commun prend l'article et souvent aussi le nom propre.

Ex. : DÉM., LIII, 10 : ὁ ἀδελφὸς ὁ Ἀρεθοῦσιος οὐδένα εἶα ὠνεῖσθαι.

REMARQUES. — I. Les noms propres de fleuves ou de montagnes, s'ils sont du même genre que le nom générique qui leur sert d'apposition se placent *entre l'article et ce nom générique* (cf. ὁ Εὐφράτης ποταμός, le fleuve de l'Euphrate ; τὸ Πήλιον ὄρος, τὸ Αἰγάλεων ὄρος, le mont Pélion, le mont Aegaleo).

Mais si le nom propre n'est pas du même genre que son apposition il faut mettre l'article devant l'apposition (cf. [ὁ] Πίνδος τὸ ὄρος, [ῆ] Γεράνεια τὸ ὄρος).

II. L'apposition à un nom propre de personne prend l'article quand elle désigne quelque chose de connu ou une qualité distinctive.

Ex. : XÉN., *Anab.*, I, 4, 7 : Ξενίας ὁ Ἀρχάς, στρατηγός, ἀπέπλευσεν. Cf. ARIST., *Nuées*, 1187 : ὁ Σόλων ὁ πλαιῖος ἦν φιλόδημος τὴν φύσιν. Etc.

2° Quand un adjectif ou une locution adjectivale est construite comme épithète, l'article (s'il y a lieu de l'employer) précède toujours immédiatement l'épithète. On place le premier le terme sur lequel on veut appeler l'attention.

Ex. : PLAT., *Rép.*, 545 a : πῶς ποτε ἡ ἄκρατος δικαιοσύνη πρὸς ἀδικίαν τὴν ἄκρατον ἔχει εὐδαιμονίας πέρι ; Etc.

REMARQUES. — I. L'épithète d'un pronom personnel exprimé ou contenu dans la désinence verbale prend l'article au cas où elle l'aurait eu dans une autre construction.

Ex. : PLAT., *Lois*, 707 : τὴν περὶ Σαλαμῖνα ναυμαχίαν ἡμεῖς γε οἱ Κρήτες τὴν Ἑλλάδα φαμέν σῶσαι. *Ion*, 532 : χαίρω ἀκούων ὁμῶν τῶν σοφῶν. — DÉM., XXIX, 45 : οὐκ ἐβούλετο τὸν ὄν ἐμὲ πένητα καταστῆσαι. Etc.

PLATON, *Lois*, 680 : οὐ σφόδρα χρώμεθα οἱ Κρήτες τοῖς ξενικοῖς ποιήμασιν. Etc.

II. Le substantif qui précède l'épithète prend l'article dans tous les cas où il l'aurait eu dans une autre construction.

Ex. : DÉM., XXIV, 207 : νόμος αἰσχρὸς ὅταν κύριος ᾖ, τῆς πόλεως ἑνεϊδός ἐστι τῆς θεμένης (l'article désigne ici une certaine classe de villes et marque le genre).

XÉN., *Mém.*, IV, 5, 11 : τί διαφέρει ἄνθρωπος ἀκρατὴς θηρίου τοῦ ἀμαθεστάτου (θηρίου sans article désigne un animal quelconque, l'article devant le superlatif oppose l'animal le plus grossier à tous les autres animaux grossiers)¹.

1. Cf. TAUBERT. *Cours de Grammaire*, etc. (notes autographiées), p. 247. J'ai cru bien faire, toutes les fois que cela m'a été possible, de prendre pour guide dans la rédaction de ce chapitre le résumé fait par mon ancien maître du travail de KATZMA, *Griech. Sprachlehre*, § 50.

III. Quand le substantif est construit avec un adverbe, l'adverbe est placé comme l'adjectif épithète.

Ex. : THUC., I, 47, 3 : οἱ γὰρ ταύτῃ ἡπειρώται αἰεὶ ποτὲ αὐτοῖς φίλοι εἰσίν.
I, 130, 1 : ὁ Πausanías ἐν μεγάλῳ ἦν ἀξιώματι διὰ τὴν Πλαταιαίων
ἡγεμονίαν. — PLAT., *Rep.*, 589 a : τοῦ ἀνθρώπου ὁ ἐντὸς ἀνθρώπος
ἔσται ἐγκρατέστατος. — ISOCR., IV, 152 : οἱ σατράπαι οὐ κατασιγύνουσιν
τὴν ἐκεῖ παιδείusin. Etc.

3° Le génitif possessif et celui des pronoms réfléchis sont considérés comme les équivalents d'un adjectif épithète et se construisent *le plus souvent* comme lui (ἡ τῶν Περσῶν ἀρχή¹, et voy. ci-dessus, p. 111, REM. III)².

4° Le génitif partitif et celui des pronoms personnels *non réfléchis* (cf. ci-dessus, p. 111, REM. III) se placent le plus souvent devant le substantif accompagné de son article (cf. τῶν Ἀθηναίων οἱ γεραίτατοι, les plus anciens des Athéniens, etc.).

5° Quand plusieurs déterminations (adjectif, génitif possessif, adverbe, préposition avec complément) sont unies par l'article à un substantif, on peut ou bien les enclaver entre l'article et le substantif ou bien enclaver les unes et placer les autres après le substantif en employant l'article.

Ex. : XEN., *Hell.*, VII, 4, 38 : ἔπεμπον εἰς τὰς ἄλλας Ἀρκαδικὰς πόλεις.

PLATON, *Banq.*, 209 d : καὶ εἰς Ὀμηρον ἀποβλέψας καὶ Ἡσίοδον καὶ τοὺς ἄλλους ποιητὰς τοὺς ἀγαθοὺς. — ESCHINE, II, 44 : τῶν ἐπὶ τοῦ βήματος παρ' ὑμῖν λόγων ὑμεῖς ἀκηκόατε.

THUC., I, 108, 3 : οἱ Ἀθηναῖοι τὰ τεῖχη τὰ ἑαυτῶν τὰ μακρὰ ἐπετέλεσαν. Etc.

REMARQUES. — I. Toutefois quand le substantif accompagné de l'article signifie une action, on peut placer après lui une détermination consistant en une préposition avec son complément, sans être obligé de répéter l'article.

Ex. : THUC., II, 52, 1 : ἐπίσσε τοὺς Ἀθηναίους ἡ ξυγκομιδὴ ἐκ τῶν ἄγρων εἰς τὸ ἄστυ. — XEN., *Hell.*, VI, 4, 27 : τὰ αἷτια τῆς ἐπιβουλῆς ὑπὸ τῆς γυναικὸς οὕτω λέγεται. Etc.

1. On peut dire aussi τῶν Περσῶν ἡ ἀρχή ou ἡ ἀρχὴ τῶν Περσῶν ou encore ἡ ἀρχὴ ἡ τῶν Περσῶν, suivant qu'on veut insister sur telle ou telle partie de l'idée.

Ex. : PLAT., *Lois*, 803 d : δεῖ παιδείας κοινωθεῖν τὸ θῆλυ γένος ἡμῖν τῷ τῶν ἀρρένων γένει (on insiste sur l'idée qualificative). — XEN., *An.*, V, 1, 1 : ὅσα μὲν δὴ ἐν τῇ ἀναβάσει τῇ μετὰ Κύρου ἐπραξαν οἱ Ἕλληνες καὶ ὅσα ἐν τῇ πορείᾳ τῇ μέχρι ἐπὶ θάλατταν, ἐν τῷ πρόσθεν λόγῳ δεδήλωται (on insiste sur l'idée du substantif).

La formule officielle pour désigner le peuple athénien par opposition aux autres peuples était ὁ δῆμος ὁ Ἀθηναίων (voy. les inscriptions).

2. Il arrive même parfois qu'une proposition relative considérée comme l'équivalent d'un adjectif qualificatif est enclavée entre l'article et son substantif.

Ex. : DEM., XIX, 234 : Σόλων ἐμίσει τοὺς οἷος οὗτος ἀνθρώπους.
Voy. KROCK, *Grich. Sprachlehre*, § 50, 8, 16.

II. Enfin quand l'infinitif, le participe ou l'adjectif sont accompagnés de l'article, les déterminations qui en précèdent le sens ne sont pas nécessairement enclavées.

Ex. : MÉN., *Sent.*, 673 : γυναῖκ' ὁ διδάσκων γράμματ' οὐ καλῶς ποιεῖ.

XÉN., *Cyr.*, V, 3, 19 : σοῦ ὁ Ἀσσύριος παῖδας μὲν τὸ ποιεῖσθαι ἀφείλετο, οὐ μέντοι τό γε φίλους κτᾶσθαι δύνασθαι ἀπεστέρησεν. *Mém.*, I, 6, 13 : τὴν σοφίαν τοὺς ἀργυρίου πωλοῦντας σοφιστὰς ἀποκαλοῦσιν. Etc.

703. — Absence d'article devant l'attribut. — L'article ne s'emploie pas devant l'attribut.

Ex. : ARIST., *Assembl.*, 481 : πολλοὶ οἱ πανοῦργοι, nombreux sont les gredins. — DIPHILE, *fragm.*, 44 : ἐφημέρους γε τὰς τύχας κεκτήμεθα, le bonheur que nous possédons est passager. — XÉN., *Econ.*, 5, 17 : ἔφη τὴν γεωργίαν τῶν ἄλλων τεχνῶν μητέρα καὶ τρόφον εἶναι. — PLATON, *Phédon*, 107 c : εἰ μὲν γὰρ ἦν ὁ θάνατος τοῦ παντὸς ἀπαλλαγῇ, ἔρμαιον ἂν ἦν τοῖς κακοῖς ἀποθανοῦσι τοῦ σώματος ἀπηλλάχθαι. — ISOCR., VII, 17 : οἱ Ἀθηναῖοι παρ' ἐκόντων τῶν συμμαχῶν τὴν ἡγεμονίαν ἔλαβον, c'est de leur plein gré que les alliés d'Athènes lui donnèrent l'hégémonie. Etc.

Comparez τὰς εὐπραγίας ἴσμεν οὐ παραμενούσας, nous savons que la prospérité ne dure pas et τὰς οὐ παραμενούσας εὐπραγίας εὔ ἴσμεν, nous connaissons la prospérité qui ne dure pas; de même, φεύγοντες οἱ πολέμιοι, en s'enfuyant les ennemis..., et οἱ φεύγοντες πολέμιοι, les ennemis qui s'enfuyaient...

REMARQUES. — I. Contrairement à la règle, l'article est joint à l'attribut, quand cet attribut désigne un objet déjà connu; il signifie alors celui (dont il a été déjà question) qui...

Ex. : ANTIPH., VI, 27 : οὗτοι ἦσαν οἱ φεύγοντες τὸν ἔλεγχον, c'étaient là ceux qui, comme je l'ai déjà dit, se dérobaient à l'épreuve.

II. C'est parce qu'ils font partie de l'attribut que les adjectifs dont il a été question ci-dessus (§ 663) sont employés sans article.

704. — Article avec les pronoms. — Certains pronoms employés comme adjectifs se placent comme les adjectifs dont il a été question § 663 et veulent que le substantif qui les accompagne soit précédé de l'article. Ce sont :

1° αὐτός, *ipse* (cf. αὐτὸς ὁ βασιλεύς, le roi en personne, le roi à lui seul, le roi de son propre mouvement; au contraire ὁ αὐτός, *idem*, garde toujours l'article même quand il est employé comme attribut).

2° ὃς, οὗτος, ἐκεῖνος (cf. οὗτος ὁ νεανίας ou ὁ νεανίας οὗτος, ce jeune homme-ci; ἐκεῖνος ὁ νεανίας ou ὁ νεανίας ἐκεῖνος, ce jeune homme-là)¹.

1. Quand le substantif déterminé par le démonstratif est accompagné d'un adjectif qualificatif, cet adjectif se place entre l'article et le substantif (ex. : οὗτος ὁ ἀγαθὸς ἀνὴρ, ὁ ἀγαθὸς ἀνὴρ οὗτος ou encore ὁ ἀγαθὸς οὗτος ἀνὴρ).

REMARQUE. — L'article *peut* manquer quand on *montre* du geste une personne ou un objet présent ; en pareil cas, l'adjectif démonstratif se met *ordinairement* après le substantif (cf. Σωκράτης **ὅδε**, Socrate que voici ; τόξον **τοῦτο**, l'arc que voilà, etc.)¹.

En pareil cas aussi, on emploie dans le dialecte attique, les formes démonstratives οὔτοσί, τουτοί, etc. (cf. XÉN., *Mém.*, IV, 2, 3 : Εὐθύδημος οὔτοσί, etc.).

3° ἄμφω (avec le duel du substantif), ἀμφοτέροι, tous les deux ensemble, ἐκάτερος, l'un et l'autre (cf. ἄμφω τῷ πόλει, ἐπ' ἀμφοτέροις τοῖς λιμέσιν, καθ' ἐκάτερον τὸν ἔσπλουν, etc.).

4° πᾶς (ἅπας) et ὅλος, tout entier, quand le substantif même employé sans cet adjectif aurait eu l'article (cf. πᾶσαν ὑμῖν τὴν ἀλήθειαν ἐρῶ, mais ἐπαινεῖν δεῖ πάντας θεούς).

5° ἕκαστος (mais le substantif peut ne pas prendre l'article, et c'est même le cas le plus fréquent)².

REMARQUES. — I. Quand πᾶς et ἅπας construits avec un substantif signifient chaque ou complet, entier, pur, le substantif ne prend pas l'article (cf. παντὶ στόλῳ, avec une flotte au complet).

II. Quand l'article précède πᾶς, c'est qu'on oppose le tout à ses parties (cf. ὁ πᾶς ἄριθμος, le total ; πέμπουσι χιλίους τοὺς πάντας ὁπλίτας, ils envoient mille hoplites en tout). Etc.

CHAPITRE III

LES PARTICULES

§ 1. — Négations.

705. — **Négations simples.** — Les négations sont simples ou composées.

1° *En grec*, les négations simples sont οὐ (οὐχ devant une voyelle simple, οὐχ³ devant une aspirée) et μή.

Entre οὐ et μή il y a cette différence générale que οὐ nie *indépendamment de toute vue de l'esprit* et que avec μή la négation est *subordonnée à une vue de l'esprit*.

2° *En latin*, les négations simples sont non⁴, haud et nē (par un ē long).

1. Voy. KÜHNER-GERTH, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, § 465, Anm. 6, a (p. 628 et suiv.).

2. Voy. KÜHNER-GERTH, *ouv. cité*, § 465, 7 et pour toute cette question de l'emploi de l'article avec les pronoms, le § 465 tout entier, pp. 625-639.

3. La négation οὐχί qui est employée plus rarement nie plus fortement que οὐ. Sur cette négation, voy. *American Journal of Philology*, avril 1898.

4. Non représente nōnu forme archaïque pour nōnum, contractée de nē cōnum (= ne oinom, c'est-à-dire nē unum, « pas même en une seule chose »). C'est donc par abus qu'on peut dire de non que c'est une négation simple ; en réalité c'est une forme composée. La négation simple nē

Non et haud correspondent à οὐ et à μή (du moins dans quelques-uns de ses emplois).

REMARQUE. — Dans la prose classique, **haud** peut remplacer **non** devant un *adjectif* ou un *adverbe* (cf. *haud magnus, haud sane*, etc.), mais s'emploie rarement devant un verbe, sauf devant **scio**¹.

706. — Négations composées. — Aux négations simples s'opposent les négations composées.

1° Ce sont, *en grec*, οὔτε (μήτε), qui ne s'emploient guère que corrélativement (§ 360), οὐδέ (μηδέ), non plus, ou pas même (§ 359, REM., I-III).

2° *En latin*, ce sont **nec, neque, neve** qui s'emploient tantôt corrélativement tantôt isolément (voy. ci-dessus, § 363 pour **nec, neque**)².

REMARQUES. — I. 1° Ordinairement on se sert en grec de καὶ οὐ, καὶ μή pour unir une proposition négative à une proposition affirmative et de οὐδέ (μηδέ) pour relier une proposition négative à une proposition négative qui précède (§ 359).

2° Contrairement à ce qui a lieu en grec, **et non** (ac non) ne s'emploie que :

a) Dans le sens de **et non pas** plutôt (en grec ἀλλ' οὐ [μή]) pour opposer à une hypothèse fausse ce qu'on veut présenter comme étant la réalité.

Ex. : T.-LIVE, II, 38, 5 : illud non succurrit, vivere nos quod maturarimus proficisci ? si hoc profectio, et non fuga, est.

a servi à former d'autres mots que **non** ; on la retrouve dans **nō-ūter, nō-fas, nō-que, nō-queo ne-scio, nihil** (p. *ne-hilum*, « pas même la petite raie noire qu'on voit sur une fève »), **nunquam** (p. *ne-unquam*), **nullus** (p. *ne-ullus*), **nemo** (p. *ne-hemo* ou *homo*, « pas un homme ») ; cf. dans Plaute **nēvis** (p. *non vis*) et **nēvolt** (p. *non-volt*).

1. César n'emploie **haud** qu'une fois (dans l'expression **haud scio**) ; dans ses discours, Cicéron ne construit **haud** avec un verbe que dans l'expression **haud scio an...** Les exemples **haud niteretur** (de Sen., 23, 82) et **haud erravero** (de Nat. deor., II, 21, 57) sont isolés ; dans p. Mil., 25, 68, **haud dubitans** est régulier, si l'on considère **dubitans** comme un adjectif ; enfin **haud dubitavit** (p. Sest., 56, 120) se trouve dans une citation poétique.

2. Pour l'emploi des négations dans les propositions indépendantes ou dépendantes, devant l'infinitif ou devant le participe, voy. ci-dessus, liv. II, aux différents chapitres où il en est traité, et ci-après aux *Index alphabétiques*, ainsi qu'à la *table analytique des matières*.

Il reste ici à dire un mot de la construction grecque des négations avec le substantif, l'adjectif, l'adverbe ou la préposition. La règle est la même que pour l'emploi des négations avec le participe, c'est-à-dire que l'on emploie οὐ, sauf quand il y a une idée de supposition ou quand les négations se trouvent dans une proposition qui exige μή.

Ex. : PLAT., *Rép.*, 422 : εἰς πύκτης δυοῖν μή πύκταιν (= εἰ μή πύκται εἰσὶν) οὐκ ἂν δοκεῖ σοι βραδίως μάχεσθαι ; — ARISTOTE., *Assembl.*, 115 : οὐκ οἶδα· δεινὸν δ' ἔστιν ἢ μή ἐμπειρία (= εἰ τις μή ἔμπειρός ἐστι). — ARISTOTE., *Rhét.*, II, 9 : τὸ τῶν ὁμοίων ἡξιῶσθαι τοὺς μή ὁμοίους (= εἰ τινες μή ὁμοῖοι εἰσιν) οὐ δίκαιον.

THUC., II, 45, 1 : τὸ μή ἐμποδῶν ἀνταγωνίστῳ εὐνοία τετιμῆται. — ISOCR., XIII, 6 : οὐδὲν καλῶς τοὺς περὶ ἕτερα δεινοὺς γενομένους μή χρηστοὺς εἶναι : περὶ τὰ συμβόλαια.

PLAT., *Phédon*, 115 c : τὸ μή καλῶς λέγειν... καχὸν τι ἐμποιεῖ ταῖς ψυχαῖς (μή à cause de l'infinitif). — LYS., XX, 10 : δεινόν μοι δοκεῖ εἶναι εἰ τοῖς σίποσιν περὶ τὸ πλῆθος τὸ ὑμέτερον μή τὰ ἄριστα ὁ μὴδὲν εἰπὼν ταῦτ' αἰσέσται (μή, parce que la proposition est suppositive).

b) Lorsque **et non** sert à exprimer l'étonnement, l'indignation.

Ex. : Cic., *de Har. resp.*, 12, 25 : **videmus... examina tanta servorum immissa in populum Romanum... et non commovemur!**

c) Lorsque **et** est séparé de **non** par une proposition incidente.

Ex. : Cic., *p. Mur.*, 10, 23 : **et, quoniam mihi videris istam scientiam juris tanquam filiolum osculari tuam, non patiar, etc.**¹.

d) Dans d'autres cas dont il a été parlé ci-dessus, p. 368 (REM.).

3° On trouve **et nemo, et nullus, etc.**, là où le sens demanderait **et non** (cf. Cés., *de Bell. Gall.*, VII, 65, 4; Cic., *de Orat.*, II, 8, 32); partout ailleurs on emploie régulièrement **nec quisquam, nec ullus, etc.**, les exceptions sont *rare*s (cf. cependant, Cic., *p. Clu.*, 64, 179; *de Div.*, II, 48, 143 et voy. ci-dessus, p. 367, n. 2°).

II. **Neve** (et par abréviation **neu**) s'emploie pour rendre le français *et... ne... pas*, dans les propositions où la syntaxe demanderait **ne** et non pas **non**.

Régulièrement et logiquement **neve** ne devrait pas se rencontrer dans des phrases où la conjonction copulative et la négation ne font pas partie de la même proposition. Cependant les poètes emploient en pareil cas **neve**.

Ex. : Ov., *Mét.*, I, 151 : **neve foret (= et, ne foret) terris securior arduus æther**².

III. Dans les propositions subordonnées **ne... neve...** peut être remplacé par **neve... neve...** (de même que dans les propositions à l'indicatif ou à l'infinitif **non... neque** se remplace souvent par **neque... neque...**).

Ex. : Cic., *p. Sest.*, 38, 65 : **cum... Duodecim Tabulis sanctum esset ut neve privilegium irrogari liceret, neve de capite, nisi comitiis centuriatis, rogari.** — T.-LIVE, XXX, 37, 4 : **bellum neve in Africa neve extra Africam gererent.**

IV. **Neve** peut être très correctement remplacé par **neque** :

a) Dans les formes de phrase où l'on aurait **ut, neve... neve** (cf. ci-dessus, REM. III) :

Ex. : Cic., *de Am.*, 12, 40 : **haec igitur lex in amicitia sancitur, ut neque rogemus res turpes nec faciamus rogati** (au lieu de **ut neve rogemus... neve faciamus...**).

b) Lorsque la proposition qui précède celle où devrait se trouver **neve** contient une affirmation ou un ordre positif.

Cic., *de Rep.*, I, 2, 3 : **teneamus eum cursum... neque ea signa audiamus quæ receptui canunt.** — Cés., *de Bell. Gall.*, II, 10, 5 : **his persuaderi ut diutius morarentur neque suis auxilium ferrent non poterat.** Etc.³.

1. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 268; A. MEILLET, *Revue de Phil.*, t. XII, p. 172.

2. Quelques prosateurs, et T.-LIVE particulièrement, emploient de même **neque** là où logiquement il faudrait **et non** (cf. XXI, 48, 8-9; XXII, 22, 4; 59, 12; XXIII, 10, 13; 26, 10; 41, 3; XXVI, 9, 12; 20, 2; XXVIII, 21, 6, etc.).

3. Au contraire, si la première proposition renferme la négation **ne**, c'est-à-dire exprime une *défen*se. l'idée de cette négation doit être régulièrement continuée par **neve** dans la seconde proposition; cette règle est souvent violée par T.-LIVE (cf. II, 32, 10, etc.).

707. — Au grec οὐδέ, ne... pas... même ou non plus (cf. § 359, 2°, REM. 1) répond le latin **ne ... quidem**.

On intercale entre **ne** et **quidem** le mot sur lequel porte la négation¹.

Si **ne... quidem** porte sur l'ensemble d'une proposition, on peut intercaler entre **ne** et **quidem** la proposition tout entière, à condition qu'elle comprenne au plus trois mots; sinon, on se borne à enclaver le mot ou les mots les plus importants.

Ex. : CIC., *de Off.*, III, 40, 43 : **neque contra rem publicam neque contra jusjurandum ac fidem amici causa vir bonus faciet, ne si judex quidem² erit de ipso amico** (ici **ne... quidem** porte sur l'ensemble de la proposition **si judex erit de ipso amico**, mais Cicéron a dû se borner à intercaler entre **ne** et **quidem** les deux mots les plus importants de cette proposition).

REMARQUE. — Au lieu de **non modo non... sed ne... quidem...**, on trouve en latin **non modo... sed ne... quidem**.

Ex. : CIC., *de Am.*, 24, 89 : **quæ (= assentatio) non modo amico, sed ne libero quidem digna est³**.

Cet emploi n'est vraiment correct que s'il y a *un seul verbe commun aux deux membres de phrase*⁴; en pareil cas, la négation contenue dans **ne... quidem** porte sur les deux membres de phrase; c'est comme s'il y avait **assentatio non modo amico, sed etiam libero non digna est⁵**.

1. C'est seulement chez des auteurs incorrects que **ne** et **quidem** sont rapprochés l'un de l'autre.

Ex. : GAUCI, III, § 93 : **ut ne quidem in Græcum sermonem ... proprie transferri possit**.

2. C'est surtout à partir de l'époque impériale (cf. cependant CIC., *Top.*, 4, 23) que l'on trouve **nec** employé pour **ne... quidem** (cf. οὐδέ, en grec, ci-dessus, § 359, 2°, REM. 1).

T.-LIVE emploie ainsi **nec ipse** (gr. οὐδ' αὐτός) comme il emploie **et ipse** (= καὶ αὐτός). Voy. par exemple XXIII, 18, 4.

3. Cette forme de phrase paraît avoir été beaucoup plus employée par Cicéron (du moins dans ses discours, voy. MAHOUST, *Lexikon zu den Reden des Cicero*, t. III, p. 180 sqq.) que la forme logique **non modo non... sed ne... quidem**.

4. Par conséquent, dans une phrase comme celle-ci :

T.-LIVE, XXV, 26, 10 : **ut non modo lacrimis... prosequerentur mortuos, sed ne efferrent quidem**,

la grammaire demanderait **non modo non... prosequerentur sed ne efferrent quidem**. Mais la tournure employée par T.-Live s'explique par une analogie toute naturelle avec le cas dont il est question ci-dessus.

Ce qui est plus extraordinaire et absolument incorrect, c'est une phrase comme la suivante :

T.-LIVE, XXIV, 40, 12-13 : **ut non modo alius quisquam arma caperet..., sed etiam ipse rex**,

dans laquelle **non modo** (= **non modo non**) est suivi de **sed etiam** et non de **sed ne... quidem...**

5. C'est un fait analogue à celui dont nous trouvons un exemple dans cette phrase :

CIC., *de Orat.*, III, 14, 52 : **neque eum oratorem tantummodo, sed hominem non putant**,

dont la forme pourrait être aussi bien : **eum non modo oratorem, sed ne hominem quidem putant**.

D'ailleurs la phrase de Cicéron pourrait encore être exprimée de deux manières : *assentatio ne libero quidem digna est, non modo amico* (en renversant les termes de l'opposition) ou bien : *assentatio ne libero quidem, nedum amico digna est* (cf. ci-après, § 708).

708. — 1° Au grec οὐδὲ... μὴ δτι (cf. ci-dessus, § 339, 2° Rev. III, p. 362), le latin répond par *non* (ou *ne... quidem*) ... *ne* (ou *nedum*¹), encore bien moins (à plus forte raison), pour opposer un *terme* à un autre terme qui *précède*.

Ex. : Cic., *ad. Fam.*, IX, 26, 2 : *me vero nihil istorum ne juvenem quidem movit unquam, ne nunc senem.* — T.-LIVE, VI, 7, 2 : *ægre* (mot de sens *néгатif*) *inermem tantam multitudinem, nedum armatam, sustineri posse.* Etc.

2° *Ne* et surtout *nedum* s'emploient avec le sens de bien loin que, pour opposer à une proposition principale *néгатive*, qui *précède*, une proposition secondaire au *subjonctif*.

Ex. : Cic., *p. Cluent.*, 35, 93 : *optimis, hercule, temporibus... nec P. Popilius neque Q. Metellus... vim tribuniciam sustinere potuerunt, nedum his temporibus, his moribus, his magistratibus sine vestra patientia... salvi esse possimus.* — SALL. *Cat.*, 11, 8 : *quippe secundæ res sapientium animos fatigant* (proposition principale de forme affirmative, mais qui équivaut à celle-ci : *secundas res vix sapientium animi tolerare queunt, idée négative*), *ne* (var. *nedum*) *illi, corruptis moribus, victoriæ temperarent*².

REMARQUES. — I. *Nedum ut*, au lieu de *nedum* (tout seul) est étranger à la prose classique (cf. T.-LIVE, III, 14, 6 : *ne voce quidem incommoda, nedum ut ulla vis fieret*).

II. C'est seulement à partir de l'époque impériale qu'on rencontre *nedum* après une proposition principale *nettement affirmative*.

a) Pour signifier encore moins, à plus forte raison (cf. T.-LIVE, XLV, 29, 2 : *quæ vel socios, nedum hostes victos, terrere possent*, au lieu de : *quæ etiam socios, non modo hostes victos terrere possent*).

1. *Nedum* est tout simplement un *ne* renforcé ; la particule *dum* est la même que celle dont il a été question ci-dessus, p. 545, n. 3.

2. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 270, qui explique de la manière suivante l'origine de l'emploi de *nedum*.

Il part de passages comme celui-ci :

PLAUTE, *Amph.*, 326 : *vix incedo inanis, ne ire posse cum onere existumes.*

et il ajoute : « *Ne* marque le *but* : (Je dis cela) *pour que* tu ne croies pas, etc. » (cf. T.-LIVE, XXVI, 50, 4 : *juvenis juvenem appello, quo minor sit inter nos hujus sermonis verecundia*, où la proposition finale se rattache à une idée sous-entendue : « [je dis cela] pour que... ») *Par suite d'une abréviation d'expression*, cette forme de phrase a pu être remplacée par la suivante : *vix incedo inanis, ne* (ou *nedum*) *cum onere ire possim* ».

Quant à l'emploi de *nedum* sans verbe (ci-dessus, § 708, 1°), il a pu sortir de l'emploi précédent : en effet, la phrase qui vient d'être prise pour exemple pourrait s'abrégée ainsi : *vix inanis, nedum cum onere ire possum* (O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 270, Rev. 1).

- b) Pour signifier bien loin que avec le subjonctif (cf. T.-LIVE, XXVI, 26, 11 : qui vel in pace tranquilla bellum excitare possent, *nedum* in bello respirare civitatem forent passuri).

III. Dans le *style familier* *nedum* remplace parfois *non solum*.

Ex. : BALBUS et OPIUS (chez CIC., *ad Att.*, IX, 7, a, 1) : *nedum* hominum humilium, ut nos sumus, *sed etiam* amplissimorum virorum consilia ex eventu, non ex voluntate, a plerisque probari solent.

Mais chez CIC., *ad Att.*, X, 16, 6, le texte quoniam ... *nedum* novum morbum removisti, *sed etiam* gravedinem est douteux.

IV. Tacite et les écrivains de l'époque impériale emploient au lieu de *nedum*, à plus forte raison, l'adverbe *adeo* qui devient *adeo* non, quand le sens le demande.

Ex. : TAC., *Hist.*, IV, 80 : *æqualium quoque* (= *etiam*) *adeo* superiorum intolerantis. III, 64 : Vitellium ne prosperis (la prospérité) quidem parem, *adeo* ruentibus debilitatum. III, 39 : nullius repentini honoris, *adeo* non principatus, appetens. Etc.¹.

709. — Place de la négation. — La négation se place immédiatement devant le terme sur lequel elle porte (cf. οὐ πάντα ὁρθῶς ἐποίησεν, *non* omnia recte fecit, il a bien fait *non pas* tout ce qu'il a fait, mais une partie OU il a eu raison de faire *non pas* tout, mais une partie; πάντα οὐκ ὁρθῶς ἐποίησεν, omnia *non* recte fecit, il a tout fait *non pas* bien, mais mal ou bien il n'a pas eu raison mais tort de tout faire; ὁρθῶς πάντα οὐκ ἐποίησεν, recte omnia *non* fecit, c'est avec raison qu'il n'a pas fait tout ce qu'il avait à faire).

Par conséquent la négation précède immédiatement le verbe² quand la proposition est négative³.

REMARQUES. — I. En grec, quand la négation, au lieu de précéder immédiatement le substantif, est placée devant l'article ou devant la préposition, c'est qu'on veut donner à entendre le contraire de l'idée exprimée par le substantif.

Ex. : LYS., XX, 5 : ἐγὼ ἡγοῦμαι ἀδικεῖν εἴ τις ὀλίγας ἀρξας ἀρχὰς μὴ τὰ ἀρίστα (suppl. ἀλλὰ τὰ χάκιστα) ἤρξε τῇ πόλει. — DÉM., XIX, 118 : πᾶσιν οἷον αἰρεῖται παρ' ὑμῶν μᾶλλον ἢ Φιλίππῳ τι ποιῆσαι μὴ πρὸς ἡδονήν (suppl. ἀλλὰ λυπηρόν). Etc.⁴.

1. Cet emploi de *adeo*, dit O. RIEMANN (*Synt. lat.*, 2^e éd., p. 488, n. 1), repose sur une simple abréviation d'expression : on avait commencé par dire : *ne* *æquales* quidem ferebat; *adeo* (« tellement ») *superiorum erat intolerans*; on en vint à dire : *æqualium etiam, adeo superiorum, intolerans erat*.

2. En grec, la négation οὐ est parfois unie si étroitement à certains verbes qu'elle forme corps avec eux et implique le contraire de l'idée exprimée par eux :

Ex. : οὐ φημι, *negō* « je nie » ou (avec l'inf. futur) « je refuse » ; οὐκ ὑπισχνοῦμαι « je refuse », οὐκ ἄξιόν « je désire que cela ne soit pas (cf. THUC., II, 89, 1) », οὐκ ἐῷ (= κωλύω) « j'empêche », οὐκ ἐθέλω « je refuse ».

De même, en dehors des verbes, οὐκ ἦσσαν signifie souvent μᾶλλον, et οὐκ ἦκιστα signifie μάλιστα, ce sont des *lites* (voy. ΚΑΘΑΡΑ, *Griech. Sprachlehre*, § 67, 1, 2 et 3).

Ex. : XEN., *Hell.*, VI, 2, 39 : ταύτην τὴν στρατηγίαν τῶν Ἰφικράτους οὐκ ἦκιστα ἐπαινώ (cf. HEN., II, 43 : οὐκ ἦκιστα, ἀλλὰ μάλιστα. THUC., VII, 44 : μέγιστον δὲ καὶ οὐκ ἦκιστα ἐβλαψεν). Etc.

3. En latin, la place de *ne* n'est pas ainsi fixée : *ne* est très souvent en tête de la proposition et séparé du verbe, quoique la proposition soit négative. *Nec* (*neque*) est toujours en tête de la proposition.

4. Voy. ΚΑΘΑΡΑ, *Griech. Sprachlehre*, § 67, 10, 4.

II. Dans une antithèse dont le deuxième membre est introduit par ἀλλά, la négation peut être séparée du verbe et placée immédiatement devant le premier membre : l'opposition est ainsi plus fortement marquée :

Ex. : THUC., III, 10, 2 : ξύμμαχοι ἐγενόμεθα οὐκ ἐπὶ καταδουλώσει τῶν Ἑλλήνων, ἀλλ' ἐπ' ἐλευθερώσει. — XÉN., An., V, 6, 10 : ἐγὼ οὐ χάλειπὴν ὑμῖν εἶναι νομίζω τὴν πορείαν, ἀλλὰ παντάπασιν ἀδύνατον.

III. Dans une antithèse fortement marquée (particulièrement avec μέν... δέ...), la négation suit le terme sur lequel elle porte.

Ex. : THUC., VI, 68, 2 : ὑπερφρονοῦσι μὲν ἡμᾶς, ὑπομένουσι δ' οὐ. — Cf. LYS., VI, 27 : ἐδέθη καὶ ἡκίσθη, ἀπώλετο δ' οὐχί, ἀλλ' ἐλύθη. — Gnomiques, 539 : φίλου τρόπους γίγνωσκε, μισήσης δὲ μή. Etc.

IV. La négation qui précède un participe peut aussi affecter le verbe suivant.

Ex. : THUC., VI, 33, 1 : οὐ καταφοδηθεὶς ἐπιστήσω (cf. I, 12, 1 : μετὰ τὰ Τρωικά ἡ Ἑλλὰς μετανίστατό τε καὶ κατωκίζετο, ὥστε μὴ ἡσυχάσασα αὐξήθη). —

710. — Union de plusieurs négations. — La présence de deux ou de plusieurs négations dans une proposition donne lieu aux observations suivantes :

1° En grec et en latin, deux négations qui se rapportent à des idées différentes dans une même proposition conservent chacune leur valeur.

Ex. : DÉM., XIX, 120 : οὐ δὲ ἀπειρίαν γε οὐ φήσεις ἔχειν ὁ τι εἴπης. XXXVII, 55 : οὐκ ἀγνοῶ οὐ τῶν εὐ πεφυκότων ὦν ἀνθρώπων.

CIC., ad. Att., VIII, 2 : non potui non dare litteras ad Cæsarem. Etc.

Les exemples sont trop connus pour qu'il soit nécessaire de les multiplier.

2° La négation peut porter sur deux propositions opposées, dont l'une est affirmative, l'autre négative, et qui sont considérées dans leur ensemble¹.

Ex. : DÉM., XVIII, 179 : οὐκ εἶπον μὲν ταῦτα, οὐκ ἔγραψα δέ, οὐδ' ἔγραψα μὲν, οὐκ ἐπρέσβευσα δέ, οὐδ' ἐπρέσβευσα μὲν, οὐκ ἔπεισα δὲ Θεβαίους (litt. on ne peut pas prétendre que j'aie donné le conseil sans faire la motion, ni que j'aie fait la motion mais que je ne suis pas allé en ambassade, ni que je sois allé en ambassade, mais que je n'ai pas convaincu les Thébains). — CIC., p. Mil., 30, 84 : neque in his corporibus inest quiddam quod vigeat et sentiat, non inest in hoc tanto naturæ tam præclaro motu, et il n'est pas vrai qu'il y ait un principe vivant en chacun

1. L'auteur veut dire, en pareil cas, qu'on aurait tort de croire que, telle chose étant vraie, telle autre chose n'est pas vraie en même temps.

de nous et qu'il n'y en ait point un dans l'ensemble de la nature). Cf. QUINT., IX, 3, 53 (traduisant le passage de Démosthène cité ci-dessus): **non enim dixi quidem, sed non scripsi, nec scripsi quidem, sed non obii legationem, nec obii quidem legationem, sed non persuasi Thebanis.**

3° *En grec*, une négation peut être reprise ^{a)} quand elle est éloignée ou ^{b)} quand on veut donner plus de force à l'expression.

a) EX. : XÉN., *Anab.*, III, 2, 25 : δέδοικα μὴ, ἂν ἅπαξ μάθωμεν ἄργοι ζῆν..., μὴ ἐπιλαθώμεθα τῆς οἰκαδὲ οδοῦ. Etc.

b) EX. : ARISTOPHANE, *Gren.*, 1043 : οὐ μὰ Δι', οὐ Φαιδρας ἐποίουν. Etc.

711. — 1° *En grec* comme *en latin*, une négation composée (οὐδέεις, οὐδέποτε, οὔτε, etc. — **nemo, nunquam**, etc.) est *détruite* par une négation simple qui la suit ¹.

EX. : XÉN., *Banq.*, 1, 9 : τῶν ὁρώντων οὐδεὶς οὐκ (il n'y a personne qui ne... c.-à-d. tout le monde) ἔπασché τι τὴν ψυχὴν. Etc.

CIC., *de Am.*, 26, 99 : aperte adulantem **nemo non videt, nisi qui admodum excors est** ². Etc.

REMARQUE. — Il en est de même en latin pour **nec... non** et il ne faut pas dire (ou croire) que ne... pas...

EX. : CIC., *de Fin.*, IV, 22, 60 : **nec hoc ille (Zeno) non vidit, et il ne faut pas croire que Zénon n'a pas vu cela.** — CÆLIUS (chez CIC., *ad Fam.*, VIII, 16, 1) : quibus (litteris) te nihil nisi triste cogitare ostendisti neque id quid esset præscripsisti neque non tamen quale esset quod cogitares aperuisti (mais ne va pas croire que tu ne m'aies pas laissé entrevoir de quelle nature étaient tes pensées).

Dans la prose classique, **nec non** unit des propositions et non des mots et **nec** est ordinairement séparé de **non** ³.

On voit, d'après le sens littéral des passages donnés ci-dessus, que **nec** suivi de **non** ajoute à la pensée une nuance que **et** ne contiendrait pas.

2° a) *En grec*, une négation simple est renforcée par une négation composée.

EX. : EUR., *Hel.*, 1618 : σῶφρονος ἀπιστίας οὐκ ἔστιν οὐδὲν ⁴ χρησιμώτερον βροτοῖς. *Danaë*, fr. 13 : οὐκ ἔστιν οὔτε τεῖχος οὔτε χρήματα οὐτ' ἄλλο δυσφύλακτον οὐδὲν ὡς γυνή.

1. Dans le latin vulgaire, cette règle n'était pas toujours observée.

EX. : TAC., *Andr.*, 205 : **neque tu haud dices**, « et tu ne diras pas... » Etc.

2. Mais, en grec, οὐδέ signifiant « pas même » peut être quelquefois renforcé par la négation simple, comme dans une phrase du genre de celle-ci : οὐδ' ἐάν τις καταλύῃ τὸν δῆμον, οὐ πείσομαι.

3. Déjà dans Varron (*de Re rust.*, III, 2, 14) on trouve **neqnon** employé pour signifier « et aussi » ; mais c'est seulement chez les poètes et chez les prosateurs qui les imitent qu'on trouve **nec non** (en un seul mot) employé comme simple synonyme de **et**. On voit à quel point s'était affaibli le sentiment de la valeur réelle de cette locution. Cf. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 267, a.

4. On dit même ordinairement οὐκ ἔστιν οὐδὲν plutôt que οὐκ ἔστι τι.

- b) *En latin*, au contraire, une négation composée est détruite par une négation simple qui la précède, mais **non nemo** n'est point du tout synonyme de **nemo non**.

Tandis que **nemo non** signifie il n'y a personne qui ne... et par conséquent tout le monde, **non nemo** signifie *il n'est pas vrai* que personne ne... et par conséquent quelques personnes, quelques-uns.

Ex. : CÍC., *de Div.*, II, 26, 55 : **non nunquam** (il n'est pas vrai que jamais... ne... pas, d'où quelquefois) **errorem creat similitudo**. — CORN. NÉP., *Hann.*, 13, 2 : **Hannibal tantis bellis districtus non nihil temporis tribuit litteris**. Etc.¹.

- 3° a) *En grec*, deux négations composées réunies dans la même proposition se renforcent.

Ex. : XÉN., *Mém.*, I, 1, 11 : οὐδεὶς πώποτε Σωκράτους οὐδὲ ἄσεβες οὐδὲ ἀνόσιον οὔτε πράττοντος εἶδεν οὔτε λέγοντος ἤκουσεν. Cf. *Cyr.*, VIII, 7, 22 : θεοὺς φοβούμενοι μήποτ' ἄσεβες μηδὲν μηδὲ ἀνόσιον μήτε ποιήσητε μήτε βουλεύσητε. Etc.

b) *En latin*, au contraire, elles se détruisent (cf. **nunquam ille nihil dixit**, il n'y a jamais eu d'occasion où il n'ait rien dit, c'est-à-dire il a toujours dit quelque chose).

742. — *En latin*, deux négations peuvent se suivre dans la même proposition sans se détruire :

- 1° Quand le sens de la première négation est repris et éclairci par plusieurs autres négations (ordinairement **neque... neque...**) opposées l'une à l'autre et servant à distinguer, dans l'affirmation générale, plusieurs cas particuliers.

Ex. : CÍC., *ad Att.*, XIV, 20, 3 : **nemo unquam neque poeta neque orator fuit, qui quemquam meliorem quam se arbitraretur**. In *Verr.*, II, 5, 27, 68 : **nihil tam tutum ad custodiam nec fieri nec cogitari potest**. — CÉS., *de Bell. Gall.*, VII, 75, 1 : non omnes eos qui arma ferre possent... convocandos statuunt, sed certum numerum cuique (principi)... imperandum, ne, tanta multitudine confusa, nec moderari nec discernere suos nec frumentandi rationem habere possent².

1. Dans le latin vulgaire, cette règle n'est pas toujours observée.

Ex. : PLAUT., *Mil.*, 1403 : jura te nociturum **non esse homini de hac re nemini**.

Mais chez CICÉRON (in *Verr.*, II, 2, 24, 60 : **debat... nullum nummum nemini** ou **nummum nullum nemini**), de même que chez ASIN.-POLLION (*de Bell. Afr.*, 8 : **neque locum excusatio nullum haberet**) et chez T.-LIVRE (XLIII, 13, 1 : **neque nuntiari admodum nulla prodigia**), le texte est suspect et doit être corrigé. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, 2^e éd., p. 479, n. 2.

2. Voy. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 267, d, 1^o et cf. R. KÜHN, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, § 149, 8. Anm. 8 (p. 626) où sont réunis d'autres exemples.

2° Quand la première négation est suivie de **ne... quidem** (§ 707).

Ex. : CIC., *Phil.*, 12, 6, 14 : **nolite ne Tirones quidem, Numisios, Mustelas, Sejos contemnere.** Etc.

713. — En grec οὐ et μή s'emploient *ensemble* dans divers cas qui ont déjà été étudiés et qu'il suffira de rappeler brièvement. Mais ils forment aussi des locutions dont il n'a pas encore été question et que nous allons examiner.

Il faut d'ailleurs distinguer μή οὐ et οὐ μή.

1° On emploie μή οὐ :

- a) Avec une forme personnelle du verbe après les expressions signifiant l'idée de crainte (§ 487).
- b) Avec l'infinitif après une proposition principale négative de forme ou de sens (§§ 533, 1°, a, REM. III [p. 598], 563, 1° REM. VI [p. 617], 563, 3°, a, REM. IV [p. 621]).
- c) *Quelquefois* enfin avec le participe pour remplacer une proposition suppositive négative après une proposition principale négative.

Ex. : SOPH., *Oed. Roi*, 221 : οὐ γὰρ ἂν μακρὰν ἔχνευον αὐτὸς, μή οὐκ ἔχων τι σύμβολον. Cf. GOODWIN, *ouv. citée*, § 818.

2° Οὐ μή¹ est pour οὐ δεινόν ἐστιν μή (cf. § 487, REM. III), il n'y a pas de danger que et se construit avec le subjonctif², plus rarement avec l'indicatif futur.

Ce tour s'emploie quand on veut marquer qu'il est *difficile* que telle ou telle chose arrive (même en parlant d'une chose qui serait plutôt à *désirer* qu'à craindre)³.

Ex. : XÉN., *Anab.*, II, 2, 12 : ἦν ἅπαξ δύο ἢ τριῶν ἡμερῶν ὁδὸν ἀπόσχωμεν, οὐκ ἔτι μή δύνηται βασιλεὺς ἡμᾶς καταλαβεῖν (il ne sera plus à craindre que le grand roi puisse nous surprendre, c.-à-d. le grand roi ne pourra plus guère nous surprendre). IV, 8, 13 : ἦν εἰς πη δυνηθῇ τῶν λόχων ἐπὶ τὸ ἄκρον ἀναβῆναι, οὐδεὶς μὴκέτι (= οὐ μή τις ἔτι) μείνη τῶν πολεμίων (c.-à-d. il sera difficile aux ennemis de tenir encore). — PLAT., *Criton.*, 44 b : (ἐστὶς-ρήσομαι τοιούτου ἐπιτηδεύου) οἷον ἐγὼ οὐδένα μή ποτε (= οὐ μή ποτέ τινα) εὐρήσω (il n'y a pas de danger que j'en retrouve jamais un pareil). Etc.

1. Οὐ peut être remplacé par οὐδέν pris adverbialement : « nullement ».

2. C'est généralement avec le subjonctif aoriste.

3. Voy. CURRIE-RIEMANN, *Synthese grecque*, § 139.

§ 2. — Particules de comparaison¹.

714. — Expression du *que* français. — 1° Le *que* français marquant la comparaison se rend en grec par ἤ :

- a) Après les comparatifs (voy. ci-dessus, § 666, 1°) et les expressions qui impliquent l'idée d'un comparatif (αἰρεῖσθαι ou βούλεσθαι... ἤ, aimer mieux, ἐπιθυμεῖν... ἤ, désirer... plutôt que...), etc.
- b) Après les adjectifs ou les adverbes qui expriment une idée de diversité, de différence, comme ἄλλος, autre, ἐναντίος, contraire. διάφορος, différent.

Ex. : PLAT., *Apol.*, 20 c : ἐπραττες ἄλλοτον ἢ οἱ πολλοί. — XÉN., *Mém.* III, 12, 4 : πάντα τάναντία συμβαίνει τοῖς εὔ τα σώματα ἔχουσιν ἢ τοῖς κακῶς. IV, 4, 14 : διάφορόν τι οἷε ποιεῖν τοὺς τοῖς νόμοις πειθομένους φαυλίζων ἢ εἰ τοὺς ἐν τοῖς πολέμοις εὐτακτοῦντας ψέγοις ; Etc.

2° Il se rend en latin :

- a) Par *quam* après les comparatifs (voy. ci-dessus, § 666, 2°) ainsi qu'après les expressions qui impliquent l'idée d'un comparatif (*malle*, *præstare*, etc., *ante*, *post*, *ultra*, etc.).
- b) Par *atque*² (ou *ac*) après *idem* ou *alius* ainsi qu'après les mots de sens analogue (cf. *par*, *æquus*, *similis*, *pariter*, *æque*, *similiter*, *perinde atque*... et *contrarius*, *alius*, *contra*, *aliter*, *secus atque*...).

REMARQUES. — I. On trouve *quam* (au lieu de *atque*) : 1° après *contra* (CIC., in *Pis.*, 8, 18) ; 2° après *non alius*, *non aliter*, *non secus*... (cf. CIC., in *Ferr.*, II, 1, 9, 24)³.

1. Il a été question dans un chapitre spécial du livre II (*syntaxe de coordination*, ch. I, § 2) des diverses particules de coordination et de leur syntaxe. Il ne saurait être question d'y revenir ici, d'autant que ce que nous pourrions ajouter relève plutôt de la stylistique que de la syntaxe.

Toutefois, il y a, à propos des conjonctives copulatives en latin, deux remarques importantes à faire.

a) Lorsqu'il s'agit de relier entre eux plus de deux termes (ou de deux propositions), l'usage correct demande ou bien qu'on répète *et* entre chaque terme et le terme suivant *virī et equi et arma* ou bien qu'on supprime toute conjonction copulative *virī, equi, arma*, ou bien qu'on se contente de rattacher par *que* le dernier terme aux précédents (*virī, equi armaque*). Cette règle est violée par les écrivains de l'époque impériale (cf. T.-LIVE, *fors*, *tempus ac necessitas*).

b) Lorsqu'un membre de phrase rattaché à un autre par une conjonction copulative se divise en parties reliées aussi entre elles par une conjonction copulative, l'usage est en général de ne pas employer dans les deux cas la même conjonction copulative.

Ex. : CIC., *p. Cluent.*, 62, 175 : *in morbum incidit ac satis vehementer diuque ægrotavit*. — CÉS., *de Bell. Gall.* III, 8, 1 : *et* (§ 364) *naves habent... plurimas... et scientia atque usu nauticarum rerum reliquos antecedunt*. Etc.

2. Et au lieu de *atque*, « *que* » est extrêmement rare (cf. cependant CIC., *de Fin.*, IV, 23, 64 ; IV, 12, 31).

3. Mais *quam* employé après une expression affirmative est une construction peu correcte bien qu'on la rencontre chez CICÉRON (cf. *p. Quint.*, 27, 84) et chez SALLUSTE (*Jug.*, 82, 3).

A partir de T.-LIVE, ce qui était une négligence de la langue familière devient presque la règle. Une construction moins correcte encore est celle de *æque quam* (T.-LIVE, XXXI, 1, 4), de *juxta quam* (T.-LIVE, X, 6, 9), de *proinde quam* (TAC. *Hist.*, I, 30) ou de *perinde quam* (SEXT., *Dom.*, 15).

II. Après les adjectifs (ou les adverbes) exprimant l'égalité, **talis, tantus, tot**, etc., l'idée du que français se rend par le relatif correspondant, **qualis, quantus, quot**, etc., (cf. § 695, 2°, REM. III).

C'est pour la même raison que **idem** se construit avec le relatif **qui**.

Ex. : CORN. NÉP., *Cim.*, 3, 1 : *incidit in eandem invidiam quam (= in quam) pater suus*¹.

c) Par **ut** après **sic, ita, item, itidem** (toutefois **ita... ut si..., sic... ut si** peuvent se remplacer par **ita... quasi..., sic quasi**).

REMARQUE. — C'est par analogie avec **sic... ut...** que l'on construit avec **ut** diverses expressions adverbiales qui s'en rapprochent plus ou moins par le sens.

Ex. : CIC., *Acad. pr.*, II, 28, 89 : **non perinde movebatur falsis ut veris moveretur** (autant qu'il aurait été ému). *In Verr.*, 1^{re} Act., 2, 3 : **nunquam tanto opere pertimui ut nunc in ipso iudicio**.

Cf. **proinde... ut...** (CIC., *Phil.*, 14, 7, 19); **pro eo ut...** (L. METELLUS cité par CIC., *in Verr.*, II, 3, 54, 126); **eodem modo ut...** (CIC., *in Verr.*, II, 4, 12, 27; ANTOINE cité par CIC., *Phil.*, 13, 11, 26). Etc.

715. — Construction de *potius quam*. — 1° Les propositions comparatives commençant par **potius quam**, se mettent au subjonctif, quand **potius quam** équivaut au français plutôt que de suivi de l'infinitif ou à plutôt que suivi du subjonctif.

Ex. : CIC. *Tusc.*, II, 22, 52 : **perpessus est omnia potius quam conscios indicaret**. *Ad Att.*, VII, 7, 7 : **depugna potius quam servias**. Etc.².

2° Mais quand plutôt que signifie qu'une des deux affirmations que l'on compare est plus exacte que l'autre, les deux verbes reliés par plutôt que se mettent *au même mode*, en latin comme en français.

Ex. : CIC., *p. Cluent.*, 64, 178 : **ut velle atque optare aliquid calamitatis filio potius quam id struere et moliri videretur**. — T.-LIVE, XLII, 29, 11 : **fecerat potius cur suspectus esset Romanis quam satis statuerat utram foveret partem**. Etc.

REMARQUES. — I. *L'usage* permettait d'employer la seconde construction dans certains cas où le *sens* eût demandé la première.

C'est ce qui a lieu :

1° Très souvent lorsque **potius quam** se rattache à une forme du verbe **sum** accompagnée de l'adjectif verbal en **-ndus**.

Ex. : CIC., *de Off.*, III, 6, 30 : **suum cuique incommodum ferendum est potius quam de alterius commodis detrahendum** (cf. *in Verr.*, II, 1, 32, 81).

1. **Idem atque...** est plus rare (cf. cependant CIC., *p. Sull.*, 18, 51 ; *p. Domo*, 20, 51).

2. Dans les phrases de ce genre il y a l'idée d'une personne placée entre deux alternatives et choisissant l'une avec l'idée arrêtée de repousser l'autre ; c'est cette idée d'intention qui amène le subjonctif.

2° *Souvent*, lorsque **potius quam** se rattache à un *infinitif futur* :

Ex. : CIC., *ad Fam.*, II, 16, 3 : *nonne tibi affirmavi quidvis me potius perper-surum (esse) quam ex Italia ad bellum civile exiturum?* Etc.

3° *Rarement*, lorsque **potius quam** se rattache à un *indicatif parfait* (ou, dans le style indirect, à un *infinitif parfait*).

Ex. : CIC., *p. Domo*, 22, 56 : *cur me flentes potius prosecuti sunt quam aut... retinuerunt aut... reliquerunt?* *P. Dej.*, 8, 23 : *non quæro quam veri simile sit... eos victos potius quam necatos (esse).*

4° *Très rarement*, quand **potius quam** se rattache à un *indicatif futur*.

Ex. : PLAUTE, *Cist.*, 358 : *perdam operam potius quam carebo filia.*

5° *Quelquefois* enfin, lorsque **potius quam** se rattache à un *infinitif dépendant* d'une des expressions diverses qui peuvent se construire avec ce mode.

Ex. : T.-LIVE, XXIII, 9, 8 : *hic te deterreri sine potius quam illic vinci* (on attendrait *potius quam vincare*). Etc.¹

II. Au lieu de **potius quam** on trouve quelquefois **prius quam** ou **citius quam**² employés dans le *même sens* et avec la *même construction* (pour **prius quam**, cf. CIC., *p. Rab. perd. reo*, 5, 15; CÉS., *de Bell. civ.*, III, 1, 6; 49, 2, etc.; et pour **citius quam**, cf. T.-LIVE, V, 24, 9; XXIV, 3, 12).

III. L'emploi de **potius quam ut...** au lieu de **potius quam** avec le *subjonctif* paraît être surtout une particularité de la langue de T.-Live.

Ex. : T.-LIVE, II, 34, 11 : *audeo dicere... ipsos potius cultores agrorum fore quam ut armati coli (agros) prohibeant*³. Etc.

§ 3. — Prépositions.

716. — **Construction des prépositions.** — La préposition se construit comme l'adverbe⁴.

1° *Elle peut se construire sans complément* : Dans Homère c'est très fréquent, même dans des cas où l'on admet une *tmèse*.

1. La construction de **potius quam** a été étudiée d'une manière approfondie par O. RIEMANN dans un article de la *Revue de Philologie*, t. XII, p. 43-59, article utilisé et résumé par lui pour la *Syntaxe latine*, § 226.

2. Quelques erreurs relatives à la syntaxe de **prius quam** « avant que » viennent de ce qu'on a confondu certains cas où l'expression est synonyme de **potius quam** avec ceux où elle est vraiment conjonction de temps.

Remarquez une phrase comme celle-ci :

T.-LIVE, XXVI, 26, 7 : *non passurum quicquam prius agi quam ut Sicili in senatum introducantur.*

Ici, **priusquam**, dans le sens de « avant que », ne peut être remplacé par **prius quam ut...** mais la construction est celle-ci : **quicquam prius agi quam (hoc agatur) ut**, etc. (st. direct. : *nihil prius agetur quam ut...*). Voy. O. RIEMANN, *Études sur... T.-Live*, 2^e éd., p. 289, n. 1).

3. Cette construction a *peut-être* pour origine des phrases comme celle-ci, où *ut* dépend d'un verbe sous-entendu :

Ex. : CIC., *p. Lig.* 12, 34 : *quidvis prius futurum fuisse quam* (suppl. *futurum fuisse, ut hi fratres diversas sententias... sequerentur. Ad Att.* XIII, 26, 1 : *quidvis enim potius* (supplétez l'idée de *fiat*) *quam* (suppl. *fiat*) *ut non hac æstate absolvatur.*

4. A l'origine, les prépositions étaient des adverbes, comme le prouve l'étymologie et comme on le voit encore chez Homère. Voy. KÜCHER-GUTH, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, § 443, a et KÜCHER, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 111, 1 (p. 418).

Ex. : HOM., *Od.*, XI, 49 : ἀλλ' ἐπὶ νύξ ὅλοη τέταται δειλοῖσι βροτοῖσιν, mais une nuit funeste s'étend *par-dessus* au détriment des malheureux mortels (βροτοῖσι peut être en effet considéré comme un datif de désavantage, cf. § 89, 10 et ἐπὶ garder la valeur adverbiale au dessus)¹.

Mais en prose on n'emploie ainsi que πρὸς dans l'expression πρὸς δὲ καὶ ou καὶ πρὸς et en outre (cf. DÉM., XX, 112).

En latin, on peut employer sans complément beaucoup de mots qui sont désignés comme des prépositions : *adversus*, *ante*, *circa* (*circum*), *citra*, *clam*, *contra*, *coram*, *extra*, *infra*, *juxta*, *pone*, *prope*, *post*, *propter*, *subter*, *super*, *supra*, *ultra*.

REMARQUE. — Aux prépositions employées comme *adverbes* on peut ajouter :

1° *Ad*, environ, devant un nom de nombre, quand le nom de nombre qui suit immédiatement la préposition est *indéclinable*.

Ex. : CÉS., *de Bell. Gall.*, II, 33, 5 : *occisis ad hominum millibus quattuor*. — T.-LIVE, XXIII, 37, 6 : *ad mille trecenti* (cf. XXVIII, 34, 2)².

2° Quelquefois *præter*, excepté (cf. CIC., *ad Q. fr.*, I, 1, 16)³.

3° *Per*, à côté d'un adjectif ou d'un adverbe pour remplacer le superlatif absolu.

Ex. : CIC., *ad Fam.*, III, 5, 3 : *per fore accommodatum tibi*. *De Or.*, I, 49, 214 : *per mihi mirum visum est*. *Ad Q. fr.*, II, 9, 2 : *per mihi benigne respondit*⁴.

4° *Pro*, dans l'expression *prout*, selon que et *de*, dans la locution familière *susque deque* (cf. *susque deque ferre*, *habere aliquid*, tenir indifféremment une chose tournée en haut ou tournée en bas, *c.-à-d.* s'en soucier fort peu).

5° *Circiter*, qui est plus souvent *adverbe* que préposition.

2° Comme les adverbes, les prépositions se construisent principalement avec le verbe, en grec et en latin (verbes composés)⁵.

3° Comme les adverbes, la préposition suivie de son régime peut être l'équivalent d'une proposition entière :

Ex. : PLATON, κατὰ γὰρ αὐτοὺς τοὺς λόγους ἡπίστανται ἂν ὑμῖν, si je ne m'en étais rapporté qu'à vos paroles, je me défierais de vous (cf. § 537, 3°, p. 579).

TAC., *Ann.*, VI, 8 : *de amicitia et officiis (= quod ad amicitiam et officia attinet) idem finis et te, Cæsar, et nos absolverit*.

1. Voy. KÜHNEL-GERTH, *ausf. Gr. der gr. Spr.*, § 443 a (les prépositions considérées comme adverbes de lieu).

2. Tite-Live emploie, dans le même cas, *supra* comme adverbe (cf. XXX, 6, 9 : *equi Numidici supra (= plus quam) duo milia septingenti*).

3. Sur *præter* employé comme synonyme de *præterquam* ou de *nisi*, voy. ci-dessus, § 553, 2°, RUM. II (p. 603).

4. C'est la même préposition-adverbe qu'on trouve en composition avec certains adjectifs auxquels elle donne la valeur d'un superlatif : *peraccerbus*, *peracutus*, *peramans*, *peramplus*, *perblandus*, etc., etc. Ces adjectifs composés appartiennent au langage familier comme les locutions dont il est question dans le texte.

5. Sur la *tmèse*, voy. KÜHNEL-GERTH, *ausf. Gr. der gr. Sprache*, § 445, c (p. 350) et KÜHNEL, *ausf. Gr. der lat. Spr.*, § 411, 1 (p. 418).

4° a) *En grec*, la préposition se construit avec l'article (cf. *ci παρὰ τοῦ Νικίου*, § 701).

Quelquefois même la préposition suivie de son régime peut, sans article, jouer dans la proposition le rôle d'un substantif.

Ex. : THUC., VII, 30, 3 : *ξυμβοήθησαν εἰς εἴκοσι μάλιστα ἱππέας* (la préposition et son complément jouent le rôle de sujet, cf. XÉN., *Hell.*, IV, 6, 11; IV, 2, 16). VII, 32, 2 : *διέφθειραν ἐς ὀκτακοσίους* (la préposition et son complément jouent le rôle de complément direct). — XÉN., *Hell.*, V, 4, 5 : *ἤδη συνειλεγμένων ὥς περὶ ἑπτακοσίους λαβὼν αὐτοὺς καταβαίνει* (la préposition et son complément jouent le rôle de génitif sujet du participe absolu). Etc.

b) *En latin*, on trouve quelques constructions semblables :

Ex. : T.-LIVE, XXVI, 25, 11 : *ab quindecim ad sexaginta annos conjurant* (les citoyens de quinze à soixante ans).

5° On rencontre quelquefois *en latin* la préposition suivie de son complément, construite comme un adjectif ou un participe en apposition (cf. p. 798, n. 1).

Ex. : SALL., *Jug.*, 91, 5 : *pars civium extra mœnia (= quæ erat extra mœnia) in hostium potestate* (se trouvant [οὔσα] au pouvoir des ennemis) *coegere, ut deditionem facerent*, cette circonstance qu'une partie des citoyens habitant hors des murs était au pouvoir des ennemis, les contraignit à capituler.

6° *En grec*, un certain nombre de prépositions disyllabes s'emploient absolument avec ellipse du verbe être (cf. *ἐν*, p. *ἐνεστι*, *πάρα* p. *πάρεστιν*, etc.).

717. — Compléments de la préposition. — La préposition se construit :

- 1° Avec le substantif (l'étude des significations que prennent les prépositions avec les cas est surtout du domaine de la lexicographie)¹;
- 2° Avec les mots employés substantivement (adjectifs, participes et adverbes précédés de l'article en grec);
- 3° Avec l'infinitif (voy. ci-dessus, § 553, 1°, e, p. 601);

¹. Les prépositions étant proprement des adverbes, les cas joints aux prépositions n'ont par eux-mêmes que l'un des sens qu'ils pourraient avoir s'ils étaient employés tout seuls. et, *en principe*, les prépositions servent uniquement à marquer avec plus de précision le sens de tel ou tel cas.

4° Avec l'adverbe, mais rarement en grec chez les bons écrivains (cf. εἰς τήμερον, εἰς νῦν, ἐς αὐτίκα, ἐς ὕστερον, ἐς ἔπειτα, εἰς τότε, ἐς ὁψέ, εἰς ἀεί, ἐς αὔριον)¹;

REMARQUE. — Cet emploi est assez rare en latin (cf. *exinde*, *deinde*, qui sont de véritables adverbes).

Dans les expressions *in ante diem*, *ex ante diem*, les mots *ante diem* sont considérés comme de véritables substantifs indéclinables dépendant des prépositions *in* ou *ex*.

5° Avec d'autres prépositions ou avec des locutions prépositives (seulement chez Homère, cf. ἀμφιπερί, ἀποπρό, διαπρό, περιπρό, διέχ, ὑπέχ, παρέχ²).

718. — Place de la préposition. — En général, la préposition précède immédiatement son complément : on n'intercale entre la préposition et le substantif complément que des mots étroitement liés au substantif (comme l'article, le pronom, l'adjectif épithète).

En grec, l'attribut est placé entre la préposition et le mot qualifié :

Ex. : PLAT., *Hipp.*, 781 : ἐπὶ πρῶτον ἐμὲ ἔρχεται, je suis le premier qu'il atteint.

REMARQUE. — Cette règle souffre certaines exceptions :

1° En grec, chez les poètes, toutes les prépositions disyllabiques et quelques prépositions monosyllabiques peuvent suivre le complément (cf. δωμάτων ἄπο); en ce cas, les prépositions disyllabiques (à l'exception d'ἀνά et de διά, et de celles qui ont plus de deux temps, comme ἀμφί et ἀντί, ont l'accent sur la pénultième ; c'est ce qu'on appelle *anastrophe*.

2° En prose (et sur les inscriptions), περί se rencontre souvent après son complément au génitif (cf. PLAT., *Phil.*, 49 a : σοφίας περί); il en est de même de l'adverbe ἔνεκα employé comme préposition et de χάριν (p. 77, REM. 1) correspondant au latin *causā*, *gratiā* (cf. ESCHINE, III, 10 : ἀρετῆς ἔνεκα).

Avec d'autres prépositions l'anastrophe est exceptionnelle (cependant cf. PLAT., *Crit.*, 115 : τοῖδε ἐν τάξει et THUC., VII, 86, 4 : πᾶσαν εἰς ἀρετήν, etc.).

3° Quand le complément de la préposition est précédé de l'article, on intercale ordinairement entre la préposition et l'article les conjonctions qui ne se placent qu'après un mot (γάρ, οὖν, μέν, δέ).

Ex. : DÉM., II, 28 : ἐπ' οὖν τὸ λυσitteλοῦν αὐτοῖς ἕκαστον (on dirait de même ἐπὶ μὲν τὸ λυσitteλοῦν..., ἐπὶ γὰρ τὸ λυσitteλοῦν)³.

719. — En latin, les prépositions se placent comme en grec avant leur complément.

REMARQUES. — 1. Toutefois cette règle souffre aussi certaines exceptions :

1° *Causa*, *gratia*, *ergo* (*versus*) et surtout *tenuis*, qui jouent le rôle de prépositions, sont placés presque toujours après leur complément.

2° On dit toujours *meum*, *tecum*, *secum*, *nobiscum*, *vobiscum* et *quicum* ; on dit *quocum* (CIC.) ou *cum quo* (T.-LIVE), *quacum* (CIC.) ou *cum qua* (T.-LIVE), *quibuscum* (CIC.) ou *cum quibus* (T.-LIVE).

1. Voy. KÜHNEN-GERTH, *ausf. Gr. der gr. Sprache*, § 446, p. 538 et suiv.

2. Mais, en pareil cas, il paraît évident que l'une des deux prépositions est employée comme adverbe. Toutefois voy. KÜHNEN-GERTH, *ouv. cité*, p. 528.

3. Voy. KÜHNEN-GERTH, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, § 453, 1, a (p. 553 et suiv.).

- 3° Les prépositions monosyllabiques, *plus rarement adversus*, sont souvent placées entre l'adjectif et le substantif, quand on veut appeler l'attention sur l'adjectif (cf. *multis de causis, paucos post menses, hanc adversus urbem*, etc.)¹.
- 4° Les prépositions disyllabiques *contra, inter, propter, plus rarement adversus, ante, circa, penes, sine, ultra*, se placent quelquefois immédiatement après leur complément quand c'est un *relatif* (cf. *ii quos inter erat; is quem contra venerunt*)².
- 5° On peut intercaler entre la préposition et son complément un génitif, un adverbe (cf. *inter sociorum jura, ad judiciorum certamen; ad beate vivendum; ad recte discendas litteras*) ou même un génitif déterminé par une proposition relative (cf. Cic., *de Off.*, II, 1, 1 : *hæc officiorum genera, quæ pertinent ad earum rerum, quibus utuntur homines, facultates*); il est plus rare qu'on intercale un accusatif (cf. cependant Cic., *Brut.*, 21, 85 : *in suum cuique tribuendo; ib.*, 12, 45 : *nec in constituentibus rem publicam nec in bella gerentibus nasci cupiditas discendi solet*) ou une conjonction de coordination (cf. cependant Cic., *de Fin.*, III, 11, 36 : *præter enim tres disciplinas; II*, 13, 43 : *post enim Chrysippum; de Off.*, II, 8, 27 : *post vero Sullæ victoriam*, etc.).

II. Remarquez l'ordre des mots dans les formules de prière pressante : au lieu de l'ordre régulier (cf. Cic., *p. Dej.*, 3, 8 : *per dexteram istam te oro*), on trouve (*peut-être* plus souvent) l'ordre qu'on peut appeler pathétique.

Ex. : T.-LIVE, XXIII, 9, 2 : *per ego te...*, *fili, quæcumque jura liberos jungunt parentibus precor*³.

720. — Lorsqu'on veut joindre la conjonction copulative *-que*, et, à une préposition accompagnée de son complément, on peut mettre *-que*

- a) tantôt après la préposition (cf. *inque eam rem, exque his*, etc.);
b) tantôt après le complément (cf. *in convivioque, in portumque*, etc.).

L'ordre b) est à *peu près obligatoire* après *ab, ad, ob* et *sub*, il est possible avec *cum, de, ex, in, per, post* ou *pro* (pour *inter* et *propter*, il ne se rencontre que si le complément est un *pronom*, cf. *inter nosque*), il est *interdit* là où la même préposition est répétée deux fois (cf. *per viscera perque os*, etc.).

721. — **Répétition de la préposition.** — On doit considérer à part le grec et le latin.

- 1° *En grec*, devant les *appositions explicatives*, les prépositions tantôt se répètent, tantôt ne se répètent pas :

EX. : PLAT., *Phédon*, 68 a : ὑπὸ ταύτης ἀγόμενοι τῆς ἐλπίδος τῆς τοῦ ὀψέσθαι τε ἐκεῖ ὧν ἐπεθύμουν...

1. Mais on ne dit pas, en général : *deorum in mente*. On ne le dit qu'avec le relatif ou le démonstratif : *quorum de virtutibus*, etc.

2. On trouve bien des constructions comme : *Fœsula inter Arretiumque*, mais seulement chez les poètes et chez les écrivains postérieurs à Cicéron.

3. C'est la même chose en grec.

EX. : SOPH., *Phil.*, 467 : πρὸς νῦν σε πατρός, πρὸς τε μητρός, πρὸς τ' εἴ τί σοι κατ' οἶκόν ἐστι προσφιλές, ἐκείνης (ἐκνοῦμαι).

PLAT., *Lys.*, 183 b : **ἐκ τούτων** οἱ ὀνομαστοὶ γίνονται, **ἐκ τῶν** ἐπιτηδευσάντων ἕκαστα.

Mais devant une *apposition qualificative*, la préposition ne se répète pas :

EX. : MÉN., *Sent.*, 130 : **περὶ χρημάτων** λαλεῖς, **ἀδεδαίου πράγματος**. Etc.

2° Devant le relatif, la préposition se répète quand le relatif précède l'antécédent.

EX. : PLAT., *Rép.*, 423 d : **πρὸς ὃ** τις πέφυκε, **πρὸς τοῦτο** ἕνα πρὸς ἓν ἕκαστον ἔργον δεῖ κομίζειν. Etc. (Voy. KRÜGER, *Griech. Sprachlehre*, § 51, 11).

Elle ne se répète pas ordinairement, quand le relatif suit l'antécédent.

EX. : DÉM., XIX, 342 : **ἐπὶ** τῆς αὐτῆς ἡσπερ νῦν ἐξουσίας μενεῖ. Etc. (Voy. KRÜGER, *Griech. Sprachlehre*, § 51, 11, 1.)

3° Quand le complément d'une préposition est comparé avec un autre objet représenté par un nom précédé de *ὡς* ou de *ὥσπερ*,

- a) la préposition est répétée devant les deux termes comparés, si celui qui est accompagné de *ὡς*, *ὥσπερ* vient après ;
- b) elle n'est placée qu'une fois et devant le terme accompagné de *ὡς*, *ὥσπερ*, si celui-ci précède (voy. KRÜGER, *Griech. Sprachlehre*, § 68, 11, 8).

a) EX. : PLAT., *Rép.*, 328 d : **παρ' ἡμᾶς** φοῖτα *ὡς παρὰ* φίλους τε καὶ πᾶν οἰκείους.

b) EX. : ISOCR., VIII, 12 : **ὥσπερ** ἐν ἄλλοτρίᾳ τῇ πόλει ἐκινδύνευον.

Il y a des exceptions pour *ὥσπερ*, quand le terme accompagné de *ὥσπερ*, quoique placé le premier, n'est pas un adjectif (voy. KRÜGER, *ibid.*).

4° Quand une préposition a plusieurs compléments coordonnés, on n'exprime *en général* la préposition qu'une fois.

EX. : ANTIPH., VI, 3 : ἡγοῦμαι ὑμῖν τοῖς δικασταῖς **περὶ** πολλοῦ εἶναι τὰς φονικὰς δίκας ὀρθῶς διαγιγνώσκειν, μέλιστα μὲν τῶν θεῶν **ἐνεκα** καὶ τοῦ εὐσεβοῦς, **ἐπειτα** δὲ καὶ ὑμῶν αὐτῶν.
— ISOCR., VIII, 106 : εὐρήσετε τοὺς πλείστους τῶν ἀνθρώπων ἄμεινον βουλευομένους **ὑπὲρ** τῶν ἐχθρῶν ἢ σφῶν αὐτῶν. Etc.

5° Quand plusieurs prépositions ont le même complément, ce complément doit être répété après chaque préposition (cf. *ἐπὶ γῆς* καὶ *ὑπὸ γῆς*).

722. — 1° *En latin*, la préposition ne se répète pas devant l'apposition.

- 2° Elle peut ne pas être répétée devant le relatif, quand le relatif est complément du même verbe que le démonstratif antécédent.

Ex. : CÆC., *ad Att.*, III, 19 : **me tuæ litteræ nunquam in tantam spem induxerunt quantam (= in quantam) aliorum.** VIII, 15 : **in eadem opinione fui qua (= in qua) reliqui omnes.**
Tusc., I, 39, 94 : **in eadem propemodum brevitate qua (= in qua) illæ bestiolæ reperiemur.**

CORN. NEP., *Cim.*, 3, 1 : **incidit in eandem invidiam quam (= in quam) pater suus.** Etc. (Voy. KÜHNER, *ausf. Gramm. der lat. Spr.* § 112, p. 423).

- 3° Elle peut encore ne pas être répétée dans une interrogation ayant pour but de préciser l'idée d'un terme qui, dans ce qui précède, dépend d'une préposition.

Ex. : CÆC., *p. Rosc. Am.*, 27, 74 : **si per alios fecisse (s.-ent. eum) dicis, quæro servosne an liberos (= per servosne...).** *De Sen.*, 6, 15 : **a rebus gerendis senectus abstrahit. Quibus? an iis quæ juventute geruntur et viribus?¹.**

- 4° La préposition se répète devant plusieurs compléments, si on les considère dans ce qu'ils ont de distinct².

Par conséquent, on la répète toujours après **et... et...** (cf. CÆC., *in Cat.*, 2, 10, 21 : **et ex urbe et ex agris**); après **nec... nec...**; ordinairement après **aut... aut...**, **vel... vel**; après **nisi** (cf. CÆC., *Acad.*, I, 5, 19 : **neque ulla alia in re nisi in natura quærendum est summum bonum**).

Toutefois, on ne la répète pas, quand les compléments sont unis par **-que**.

- 5° Un même complément ne se construit pas ordinairement avec deux prépositions.

Au lieu de dire **ante postve aciem**, il vaut mieux dire **ante aciem postve eam**. (Toutefois, on lit chez CÉSAR, *de Bell. cir.*, III, 72, 2 : **intra extraque munitiones**.)

1. La même construction existe en grec.

Ex. : PLAT., *Soph.*, 243 d : **πρὸς δὲ τοῦ μεγίστου τε καὶ ἀρχηγοῦ πρώτου νῦν σκοπεῖον.**
 — Τίνος δὲ λέγεις;

Voy. KÜHNER-GERTH, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, § 451, 5 (p. 551).

2. Toutefois, dans les comparaisons (**ut... ita...**) où l'on considère ce qui rapproche deux objets, l'usage veut qu'on répète la préposition.

Ex. : CÆC., *de Off.*, I, 40, 144 : **quemadmodum in oratione constanti, sic in vita omnia sunt apta inter se et convenientia.**

ADDITIONS ET CORRECTIONS¹

- Page 6, ligne 12 : *Lisez* : eût dû.
- ligne 19 : *Lisez* : le souvenir de cette valeur.
- n. 2, l. 2 : *Lisez* : DELBRÜCK ; l. 3 und Deutschen et plus bas l. 6 *Ursprung*.
- 7, note 2 : *Ajoutez* : (chap. 1).
- 8, ligne 5 : Remplacer *magna* et *magnā* par *magnam* (*magnā*).
- ligne 12 : La question de *äv* avec le futur est ici traitée trop sommairement. Malgré l'opinion de van Heerwerden (*Rev. de Phil.*, VI, p. 22 sqq.), Stahl ne croit pas (cf. *Quæst. Thucyd.*, 2^e éd., p. 24, n. 1) qu'on puisse nier la présence de *äv* ou de *xs* (v) avec le futur chez Homère (voy. d'ailleurs Goodwin, *the Moods and Tenses*, etc., §§ 196-197). De plus, le passage de Thucydide cité en note n'est pas concluant : L. Herbst et Stahl (*Quæst. Thucyd.*, 2^e éd., p. 20, n. 2) croient pouvoir expliquer *äv* en le rapprochant de *σχόντες*. Sur l'emploi de *äv* avec le futur, voy. KÜHNER-GERTH, *ausf. Gramm. der gr. Sprache*, p. 209.
- 8, ligne 14 : *Lisez* : *prohibitus fui* employé comme aoriste.
- n. 1, l. 4 : *Lisez* : écartés d'abord (*sans virgule*).
- n. 1, l. 8-9 : *Lisez* : cite les constructions *esse* ou *habere in potestatem*, mais il a soin d'ajouter qu'aucun
- n. 1, l. 9 : *Lisez* : t. 1, § 298, c, 5.
- n. 2, l. 1 : *Lisez* : ῥαδίως.
- 9, ligne 16 : Supprimez les guillemets.
- ligne 20 : Remarquez de plus que dans cet exemple la métaphore se continue et que *lumen* appelle *extinctum*.
- 9, ligne 27 : *Lisez* : nombreuse.
- 10, ligne 1 : *Lisez* : la construction de l'infinitif avec l'accusatif sujet.
- ligne 6 : *Lisez* : εἰ τε et Ὀλυμπίαιιν.
- 11, ligne 2 : *Lisez* : la tempête de l'été.
- 12, n. 1, l. 4 : *Lisez* : *Absichtssatz*-e.
- 15, n. 2, l. 2 : *Lisez* : HELLMUTH.
- n. 2, l. 4 : *Lisez* : *De sermonis proprietatibus*.
- 16, ligne 21 : *Lisez* : a été emprunté.
- 17, § 2, Rem. : Retrancher l'exemple de Thucydide (IV, 88) qui se rapporte plutôt à § 24, et dans les deux exemples qui suivent remarquez l'idée de *pluralité*, de *quantité* rendue plus sensible encore par l'emploi du mot πολλά (circonstance particulière qui justifie l'emploi du pluriel).
- 18, § 4, l. 3 : *Lisez* : avec des *noms de choses* au pluriel (*nasc.* ou *fém.*).
- § 4, l. 4 : *Lisez* : PIND., *Olymp.*, 11, 4 sqq. (*ἀρχαί* est la leçon de BCDE ; d'après A et le scoliaste, Christ lit *ἀρχά*, ce qui ramène le passage au cas du § 26, attraction de l'attribut ou d'un terme interposé). Le passage d'Hippoxax cité d'après Krüger est à écarter, s'il faut avec Hiller, *Anthologia lyrica*, éd. 1890, fragm. 11 (12), lire *εἰσιν* (et non *εἰσιν*).

1. Personne ne s'étonnera, je pense, du nombre et de l'importance des corrections qu'une revision attentive du présent livre a rendues nécessaires pendant l'impression. Je ne parle pas seulement des fautes matérielles qui ont échappé à ma vue, et dont je ne songe pas le moins du monde à rendre responsable l'excellente imprimerie Capiomont ; mais il y a un certain nombre de points de doctrine sur lesquels mon opinion s'est modifiée pendant que se poursuivait la composition du volume et que j'ai le devoir de signaler ici au lecteur. Si le nombre des erreurs (à peu près inévitables dans un travail comme celui-ci) n'est pas plus considérable encore, je le dois à M. RENÉ DURAND, maître de conférences à la Faculté des Lettres de l'Université de Lyon, qui, par amitié pour moi et par reconnaissance pour RIEMANN, son ancien maître, a bien voulu se charger de relire après moi toutes les épreuves, besogne souvent ingrate, mais aussi fort délicate. Je ne saurais assez dire ce que je dois à la science et au dévouement de M. DURAND. C'est à ses soins que je suis redevable aussi des *index* indispensables qui terminent le livre.

- Page 18, § 4, Rem.: Des exemples cités, un seul (PLATON, *Banq.*, 188, b) ne prête pas à discussion; encore pourrait-on dire à la rigueur que c'est bien l'idée de *choses* qui domine, d'où l'emploi du singulier γίγνεται. En effet les noms énumérés ne le sont qu'à titre d'exemples, et, après ἔρυσσιν, il y a dans la pensée quelque chose comme καὶ τὰ τοιαῦτα (en fr. *etc.*). Le second exemple (lire *Rép.*, 363, a) se termine ainsi : γάμοι καὶ ὄσα περ Γλαύκων διήλθεν, ce qui met en pleine évidence l'idée de *choses*. Remarquez de plus que le verbe est placé en tête, avant les sujets (ce qui est le cas du § 5). Enfin l'exemple d'Andocide (I, 145) est douteux : Blass écrit γογγύνηται.
- 18, § 5, l. 1 : *Lisez* : par une extension illogique de la règle τὰ ζῶα τρέχει...; l. 4. *Lisez* : avec plusieurs sujets masculins ou féminins.
 - 18, note 4 : *Ajoutez* : Cf. F. BLASS, *Gramm. des neustamentlichen Griechisch*, p. 3; 36; 76; (Göttingen, Vanderhœck et Ruprecht, 1896). Une 8^e édit. de la grammaire de Winer revue par P. SCHMIDEL (même librairie) est en cours de publication.
 - 18, note 5 : *Ajoutez* : compte rendu d'une dissertation inaugurale de O. WILPERT (*de schemate Pindarico et Alcmænico*, 1878). Remarquez toutefois que O. WILPERT dans un article des *Neue Jahrbücher*, t. 155, p. 504-506 (1897) intitulé *das schema Pindaricum bei Platon*, revient sur le même sujet et déclare qu'il s'est trompé dans sa dissertation en retrouvant cette figure chez PLATON.
 - 19, ligne 3 : *Lisez* : le sujet véritable est *ordinairement* annoncé.
 - 19, § 6, l. 5 : *Lisez* : des tours si communs dans le dialecte attique.
 - 19, ligne 8 : *Lisez* : PLATON, *Phédon*, 111, d.
 - 19, ligne 9 : *Lisez* : εἶναι.
 - 19, § 6, Rem. III, l. 1 : *Lisez* : IV, 8, 17.
 - 20, ligne 18 : *Lisez* : PLATON, *Protag.*, 311, d.
 - 20, ligne 21 : *Lisez* : CIC., *in Verr.*, II, 4, 42, 92.
 - 20, ligne 31 : *Lisez* : PLATON, *Rép.*, 613, e.
 - 22, § 10 : En latin, il conviendrait de séparer le cas où les sujets sont unis par aut du cas où ils le sont par nec. Avec nec... nec... le pluriel n'a rien d'illogique, puisque les deux actions ne sont pas nécessairement opposées ni même séparées (T.-LIVE, XXVI, 5, 17 : *sed neque multitudo hostium neque telorum vis arcere impetum ejus viri potuerunt*; cf. CIC., *de Fin.*, III, 21, 70). Le cas n'est pas le même avec aut... aut..., où des deux alternatives l'une exclut généralement l'autre. Encore faut-il distinguer un cas comme celui-ci : CIC., *de Fin.*, IV, 50 : *jam aut Callipho aut Diodorus quomodo poterunt tibi istud concedere?* que ce soit Callipho ou Diodore, comment ces deux philosophes pourront-ils te concéder cela? D'ailleurs toute cette question a besoin d'être étudiée encore.
 - 22, § 11, l. 2-3 : *Lisez* : mais aussi en personne.
 - 23, ligne 16 : *Lisez* : *meique*, avec mes amis, forme une sorte de parenthèse.
 - 23, § 12, l. 9 : *Lisez* : εἴλοντο.
 - 24, ligne 1 : *Lisez* : si les sujets sont des *noms d'êtres animés*.
 - 24, ligne 9 : L'exemple cité ne prouve rien, pas plus que ceux qui sont dans les grammaires; on s'en convaincra en se reportant à KÜHNER-GERTH, *ouv. cité*, p. 78, β. Toute cette question a besoin d'être étudiée de nouveau.
 - 24, 2^e, Rem., ligne 2 : *Lisez* : ne se met jamais au neutre (sauf dans le cas du § 15).
 - 24, 3^e : La règle donnée ne convient qu'au grec et, en latin, aux écrivains postérieurs à l'époque classique. Chez CICÉRON l'accord de l'attribut a lieu, en pareil cas, avec un seul sujet (cf. *Orat.*, 178; *de Nat. déor.*, I, 66; *Acad.*, II, 65; *de Fin.*, V, 71; *de Leg.*, I, 1, etc.), sauf dans un seul passage (*de Div.*, I, 128) où, en raison même de cette singularité, on a proposé de corriger : *qui cursum rerum eventorumque consequentiam diuturnitate pertractatam notarunt*.
 - 25, ligne 5 : L'exemple de T.-LIVE (V, 15, 22) appartient à la remarque; quant à XL, 10, 6 et XLIV, 24, 2, ce sont des cas particuliers dont il sera question au § 15 : *sua, des choses à eux*, ce qui entraîne le pluriel neutre *futura*; de même *inimica, des principes ennemis*.
 - 25, § 14, l. 3 : *Lisez* : σωφρονῶν.

Page 25, § 14, REMARQUE : Ajoutez : THUC., IV, 112 : Βρασιδάς καὶ τὸ πλῆθος εὐθύς ἄνω ἐπρά-
πτο βουλόμενος κατ' ἄκρας ἐλεῖν αὐτήν. — XÉN., An., I, 10, 1 : βασιλεὺς καὶ
οἱ σὺν αὐτῷ, δειώκων εἰσπύπτει.

Avant l'exemple latin ajoutez : HOR., SAT., II, 6, 65 sqq. : o noctes cenæque
deum quibus ipse meique ante Larem proprium vescor.

Après l'exemple latin ajoutez : Cf. CIC., de Leg., I, 1 : lucus ille et hæc
quercus agnoscitur sæpe a me lectus in Mario,

- 26, ligne 23 : Lisez : ἐπέ.
- 26, ligne 43 : Lisez : αὐτά.
- 27, ligne 1 : Lisez : Une construction analogue.
- 28, ligne 10 : On peut considérer χλια comme une sorte de substantif neutre (mille têtes
de bétail) auquel les noms qui suivent servent d'*apposition qualificative* : on
pourrait mettre une virgule après ἐπίστη.
- 28, ligne 15 : σωφρόνων est construit d'une manière indépendante en tête de la phrase :
entendez : c'est le fait de gens sensés, homme et femme...
- 28, ligne 45 : Ajoutez : soit, quand le substantif n'est exprimé qu'à la fin, Latina et
Græca linguæ ou Latina et Græca lingua.
- 28, ligne 47 : Lisez : CIC., Phil., 2, 39, 101 (le texte exact est hæc quondam arationes,
Campana et Leontina, ... ferebantur, ce qui ôte à l'exemple un peu de sa valeur).
- 28, ligne 51 : Ajoutez une REMARQUE : Il y a des cas où le singulier semble bien nécessaire.
Ex. : T.-LIVE, XXII, 31, 1 : Atilius Fabianus, Servilius Minuciano accepto
exercitu, etc. (les deux armées ici sont séparées, indépendantes l'une de l'autre).
- 29, ligne 3 : Mais Salluste lui-même écrit ailleurs (Cat., 17) : P. et Ser. Sullæ.
- 29, ligne 14 : Ajoutez : et, si c'est une femme qui parle, au féminin.
- 29, ligne 16 : Ajoutez : cf. EUR., Iph. en Taur., 349 (exemple donné plus bas, l. 27).
- 29, ligne 20 : Lisez : l'adjectif qui s'y rapporte, s'il est au pluriel, se met au masculin.
- 29, l. 25-28 : A supprimer (étant donné la nouvelle rédaction proposée ci-dessus).
- 29, ligne 33 : Lisez : Avec un nom collectif au singulier, le verbe, l'adjectif ou le par-
ticipe (attribut ou apposition, mais non qualificatif) peuvent se mettre au pluriel.
- 30, ligne 2 : Lisez : ἀργυρίων.
- 30, ligne 9 : Lisez : decoraveræ.
- 30, ligne 17 : Supprimez l'exemple de CIC., p. Arch., 12, 31 (dans la phrase citée le
verbe est au pluriel, parce que le sujet qui est au pluriel ; quant à qui, il s'accorde
en nombre, non pas avec eo, mais avec eorum qui représente eo, cf. hic
terror pour hujus rei terror, voy. MADVIG, Lat. Sprachl., § 215, a, Rem.).
- 30, ligne 21 : Ajoutez cette REMARQUE : Cicéron construit au pluriel des verbes auxquels
il donne pour sujet partim accompagné d'un génitif partitif ou de ex.
Ex. : De prov. cons., 10, 24 : cum partim mihi illorum (il pourrait y avoir
aussi ex illis) familiares, partim etiam me defendente capitis judiciis
essent liberati.
Cette construction extraordinaire est peut-être un mélange des deux tours
logiques : cum illi partim... essent liberati et cum illorum pars esset
liberata. Voy. O. RIEMANN, Synt. lat., 2^e éd., p. 50, n. 4¹.
- 31, ligne 8 : Lisez : ἐπιμέμνηται.
- 31, § 25 : Rédaction insuffisante. Il eût fallu distinguer l'adjectif épithète (ex. : TÉR.,
Eun., 302 : illum senium), l'adjectif attribut (ex. : CIC., ad Fam., I, 9, 15 :
primum illa furia [Clodius]..., qui non pluris fecerat Bonam Deam quam
tres sorores, impunitatem est... assecutus, T.-LIVE, X, 1, 3 [exemple cité]) et
le relatif (CIC., p. Sest., 17 ; ad Fam., I, 9, 15). Pour le relatif, il semble que dans
le cas particulier dont les exemples cités donnent une idée, le seul accord
possible soit l'accord de sens.
- 32, ligne 17 : On a déjà fait remarquer ci-dessus (p. 821, l. 21) que dans cet exemple
il y a une métaphore qui se continue : c'est lumen qui appelle extinctum.
Un exemple plus probant serait celui-ci : T.-LIVE, I, 21, 2 : antea castra non
urbem positam in medio... crediderant, dans lequel les mots non urbem for-
mant une parenthèse, c'est une attraction qui substitue positam à posita.

1. Je cite toujours la seconde édition, uniquement parce qu'elle est de RIEMANN seul.

- Page 32, ligne 28 : Il aurait fallu citer et expliquer des exemples comme ceux-ci : TÉR., *Ad.*, 634 : *aperite aliquis... ostium* (cf. PLAUT., *Amph.*, 1071 : *neque nostrum quisquam sensimus*), dans lesquels le pronom indéfini construit en apposition *limitative* au sujet réel du verbe ne modifie pas l'accord (par contre ENNIUS a dit, *Ann.*, III, p. 15, *Vahlen* : *vosque Lares tantum nostrum qui fundita' curant*, au lieu de *curatis*).
- 33, ligne 12 : *Supprimez* encore.
- 33, ligne 19 : *Lisez* : ῥεῦμα.
- 33, n. 1, l. 2 : *Lisez* : DRÆGER, I², p. 184.
n. 1, l. 9 : *Lisez* : c'est *Id.*
- 34, ligne 2 : *Lisez* : le genre et le nombre.
ligne 16 : *Supprimez* l'exemple de PLATON, *Lois*, 744.
ligne 26 : *Lisez* : *difficillimum*.
ligne 27 : *Lisez* : Grèce et *optimi*.
- 35, ligne 4 : L'exemple de T.-LIVE est mal choisi ou mal placé. En réalité, la règle est différente suivant que l'antécédent déterminé est en relation avec une proposition relative *explicative* ou avec une proposition relative *déterminative*. Dans le premier cas, l'attraction est de règle ; dans le second cas, l'accord a lieu avec l'antécédent. Toutefois la question aurait encore besoin d'être étudiée.
ligne 25 : *Lisez* : καλεῦνται.
ligne 27 : *Lisez* : περὶ.
ligne 30 : *Lisez* : voyez le chapitre du *pronom relatif* (p. 785 sqq.).
- 36, ligne 21 : *Lisez* : τὸ πᾶθος.
ligne 22 : *Ajoutez pour le latin les exemples suivants* :
CIC., *Tusc.*, IV, 11, 25 : *quod accepimus de Timone, qui μισάνθρωποι ἀποκαλεῖσθαι λέγεται*. — T.-LIVE, XXII, 57, 3 : L. Cantilius, *scriba pontificis, quos* (= *scribas pontificios*) *nunc minores pontifices appellant*, etc...
ligne 26 : *Lisez* : τῶν τοιούτων.
ligne 29 : *Lisez* : ὅς.
ligne 33 : *Lisez* : *quoque* *mos*.
- 36, ligne 38 : *Ajoutez une REMARQUE*. — On trouve aussi des exemples comme ceux-ci :
1° T.-LIVE, XXX, 34, 2 : *pugna Romana stabilis* (erat), et *suo et armorum pondere incumbendum in hostem* (*incumbentium* s'accordant avec *Romanorum* dont l'idée est implicitement contenue dans *Romana*), etc.
2° HOR., *Sat.*, I, 4, 23 : *mea scripta... timentis* (cf. *mea ipsius culpa, tua unius, opera*, etc. ; mais la construction d'Horace est rare et hardie).
- 37, n. 2, l. 19 : *Lisez* : Grundriss et fermez la parenthèse après K. BRUGMANN et B. DELBRÜCK.
- 38, ligne 14 : *Lisez* : μελαίνῃ.
ligne 15 : *Lisez* : μεταλλάς.
ligne 26 : *Lisez* : *In Verr.*
ligne 28 : *Lisez* : ὦ.
- 39, ligne 28 : *Lisez* : que pour l'autre.
- 40, n. 4, l. 2 : *Lisez* : ἐτύχθην (*je fus fait* = je devins).
- 41, ligne 5 : *Lisez* : διχῇ (de plus le texte n'est pas sûr : HERMANN revu par WOHLRAB donne *θεῖαν μὲν καὶ ἀνθρωπίνην*).
ligne 28 : *Lisez* : au gérondif (ou au participe en -ndus avec *ad*) ou bien à l'ablatif absolu.
ligne 35 : *Lisez* : *ad liberandas suas quisque regionis civitates discesserunt* (*legati*).
- 42, ligne 31 : *Supprimez* CICÉRON, *de Domo*, 55, 140 (texte suspect).
ligne 39 : *Lisez* : Ζεῦ.
ligne 40 : ἐφορᾷς.
ligne 41 : *A propos de SOPH.*, *Aj.*, 529 : ὦ φίλ' Αἴας, remarquez que la forme du vocatif, qui est Αἴαν chez HOMÈRE, ne se trouve pas chez SOPHOCLE : ce poète emploie toujours Αἴας, là même où le mètre permettrait d'employer Αἴαν. Peut-être chez les Attiques le vocatif de ce nom propre se confondait-il avec le nominatif : voy. KÜHNER-BLASS, *ausf. Gramm. der gr. Spr.*, I, p. 415 (§ 448, b).

- Page 43, ligne 30 : *Lisez* : CATULLE, 77, 1.
- 44, ligne 28 : *Lisez* : εὔ ou καλῶς λέγειν, εὐλογεῖν τινα.
- 46, l. 29-30 : *Lisez* : Phédon.
- ligne 35 : *Supprimez* παραιμὶ τινα.
- ligne 36 : *Lisez* : παρέρχομαι.
- 47, ligne 9 : *Lisez* : Phéd.
- ligne 13 : *Supprimez* : THUC., III, 69.
- ligne 32 : *Supprimez* l'exemple d'Eschine qui n'existe pas (car dans ESCHINE, I, 95 [et non XIII, 34?]) il y a : ἐπειδὴ δὲ ταῦτα μὲν ἀπωλώλει καὶ κατεκεκρύβετο καὶ κατωφιοφάγητο...).
- ligne 33 : *Lisez* : ISÉE, V, 43.
- 48, ligne 12 : *Lisez* : MADVIG.
- 49, ligne 35 : *Ajoutez* : Toutefois ce qui détermine la construction employée dans les exemples cités, ce ne sont pas précisément les substantifs verbaux λῆσθιν, οἰμωγάν, etc., ce sont les *locutions analytiques* λῆσθιν ἴσχειν, etc., qui ont force transitive.
- 51, l. 25-26 : Les exemples de LUCRÈCE (I, 87) et d'HORACE (*Odes*, I, 14, 19 sqq.) doivent être rejetés dans la note 3; ce sont, en effet, des exemples de la tournure passive.
- 52, n. 4, l. 7 : *Lisez* : Μύλιττα. Mais l'exemple est à écarter. Μύλιττα est un mot étranger qu'HÉRODOTE traite en indéclinable.
- 54, ligne 8 : *Lisez* : CICÉRON a dit dans un cas particulier (cf. ci-après, § 617, REM., p. 694).
- 55, note 3 : *Supprimez* l'exemple Rép., 414, d dans lequel ε, qui est un pronom neutre, ne prouve rien pour la règle.
- 55, note 5 : *Supprimez la note.*
- 56, ligne 23 : *Lisez* : la personne à qui l'on demande quelque chose.
note : *Supprimez* PLATON, *Gorgias*. 515 b; SOPH., *Aj.*, 831; EURIP., *Phén.*, 621; *supprimez de même* HOM., *Od.*, II, 210 (et non I, 210) et PIND., *Mém.*, 5, 32. Dans tous ces exemples, le second accusatif est celui d'un pronom neutre; or ce cas est celui du § 63.
- 57, ligne 15 : La construction de *doceor* avec l'infinitif rentre dans la règle § 563, 7° (p. 627); ce qu'il eût fallu citer ici, c'est la construction de *doctus, edoctus* avec l'accusatif chez SALLUSTE (cf. *Hist.*, fragm., I, 111 : *doctus militiam*).
- 58, ligne 4 : *Supprimez* l'exemple de Térence (*Eun.*, 17) : *quæ* est un pluriel neutre.
- ligne 15 : *Lisez* : T.-LIVE, XXXII, 23, 1.
- n. 2, l. 2 : *Lisez* : *im*
- 59, ligne 10 : *Lisez* : ἰστένασι.
- 60, ligne 6 : L'exemple de THUCYDIDE (V, 105) est douteux ou du moins fort suspect.
— ligne 10 : Dans PLAUTE, *Cas.*, I, 1, 30, *lucabis* est plutôt transitif et signifie tu feras briller (cf. *resonare silvas*).
- ligne 18 : *Lisez* : Quand le substantif est déterminé par l'article.
- n., l. 11 : *Lisez* : *Vorlesungen über*
- 61, ligne 14 : *Supprimez* ce qui est dit des expressions προβαίνειν κῶλον et πόδα πεζεύων. Si l'on y voit des accusatifs de qualification, il faut et les citer p. 62, 2° et les rapporter au type Ὀλύμπια νικᾶν.
- n. 2, l. 2 : L'expression de Pindare (*Ol.*, VIII, 63) a été citée déjà plus haut (§ 50, REM. II, p. 45) comme un exemple hardi et poétique d'accusatif régime direct. Si l'on y voit plutôt un accusatif de qualification, il faut déplacer l'exemple et le mettre p. 62, 2° comme les expressions d'Euripide citées ci-dessus.
- l. 16 (cf. n. 3) : Il y a eu confusion entre le texte et la note; *lisez* : Si l'on prend θαῶζω dans le sens de être assis, qu'il paraît avoir aussi chez Eschyle et chez Euripide.
note 3 : *Ajoutez* : Cette interprétation, qui fait de θαῶζω l'équivalent de σπεύδω, hâter, presser, oblige à prendre ἔδρας dans le sens d'attitude fixe, d'ou supplication (= ἱκέτεια), par une hardiesse singulière.

- Page 61, ligne 22 : *Lisez* : σοφός.
- n. 1, l. 4 : *Lisez* : ληρείς.
- n. 4, l. 2 : *Lisez* : σοφός εἰμι.
- 62, n. 1, l. 3 : *Lisez* : θύειν διαβατήρια, offrir un sacrifice pour obtenir une heureuse traversée, puis, par extension, pour obtenir un résultat, etc.
- 62, n. 2, l. 7 : *Lisez* : ἡττάσθαι.
- 62, n. 3, l. 7 : *Lisez* : ARISTOTE, *Poét.*, 7, 11.
- 63, ligne 1 : *Lisez* : ESCHYLE, *Agam.*, 1309.
- 64, ligne 17 : *Lisez* : Sur le modèle de μέγα πλουτεῖν, les poètes ont créé
- 65, ligne 9 : *Lisez* : γραφήν.
- ligne 25 : *Lisez* : τὸ στράτευμα.
- note 6 : *Lisez* : Quand le verbe passif διακρίσθαι signifie être distingué, ce complément qualificatif devient le sujet
- 66, n. 2, l. 2 : *Lisez* : LA ROCHE, *der Akkusativ bei Homer*.
- 67, ligne 10 : *Lisez* : Voy. ci-après, p. 653 (§ 586).
- 68, ligne 8 : *Lisez* : Πιρᾶα.
- 70, ligne 8 : *Lisez* : Συρακουσῶν.
- 71, ligne 6 : *Lisez* : on peut employer πολύ et ὀλίγον.
- ligne 18 : *Ajoutez* : Voyez cependant Cic., *de Orat.*, III, 24, 92; *ad Fam.*, III, 11, 1, passages qu'on a voulu corriger; mais en a-t-on le droit?
- note 1 : Supprimez la note.
- 72, n. 3, l. 1 : *Lisez* : τὰς νύκτας.
- 74, ligne 24 : *Lisez* : τὴν γνώμην καὶ τὴν ἰδέαν.
- 77, n. 5, l. 2 : *Lisez* : ἀπανταχοῦ λόγος |
- n. 5, l. 3 : *Lisez* : ἐξ
- 78, ligne 4 : *Lisez* : SALLUSTE, *Hist. fragm.*, II, 59 (éd. Kritz).
- 79, n. 1, l. 22 : *Lisez* : τοῦτο τὸ γένος.
- 81, ligne 24 : *Lisez* : à peu près comme, en français, le substantif.
- 84, ligne 1 : *Lisez* : La langue archaïque peut fournir les exemples suivants : *invidere aliquam rem* (construction employée par le poète Accius et que CICÉRON paraît regretter, cf. *Tusc.*, III, 9, 20; ce tour archaïque, remplacé à l'époque classique par l'emploi du datif, probablement sous l'influence des verbes signifiant nuire à, fut ensuite repris par les poètes [VIRG., HOR., OV.], puis ajouté à la construction nouvelle).
- 84, ligne 18 : *Ajoutez* : Pour *intercludere*, voy. ci-après, p. 181, n. 2.
- note 1 : *Ajoutez* : Quant à T-LIVE, XLII, 43, 6 : *quis legati nullo in praesentia responso dato Chalcidem se sequi jusserunt*, il faut considérer que *quis* se rattache à *responso dato* et non à *jusserunt* : le pronom, selon l'usage latin, n'est exprimé qu'une fois.
- 85, ligne 7 : *Lisez* : ψυχὴν.
- ligne 14 : *Lisez* : ἡμαί.
- ligne 33 : *Lisez* : ex, in, inter.
- 86, ligne 30 : *Lisez* : des places fortes.
- n. 1, l. 3 : *Lisez* : quicquid.
- 88, ligne 28 : *Lisez* : λέβαι.
- 90, note 1 : *Lisez* : un datif d'intérêt.
- 91, ligne 6 : *Lisez* : σοί.
- ligne 15 : *Lisez* : omni animali.
- ligne 24 : *Lisez* : accommodatus.
- 92, ligne 3 : *Lisez* : notre préposition.
- ligne 27 : *Lisez* : assurrexerit.
- 94, ligne 5 : *Lisez* : εἶναι.
- ligne 22 : *Lisez* : castra.
- ligne 23 : *Lisez* : Le tour employé par SALLUSTE, *Hist.*, I, 75 (éd. Kritz) s'explique par ce fait que *oblivionis* est le génitif d'un *substantif abstrait*.
- 97, ligne 23 : *Lisez* : τὴν μέντης παρ' ἐμοί.

- Page 99, ligne 3 : *Lisez : illi populo.*
- 100, ligne 25 : Dans l'exemple de TAG., *Ann.*, I, 42, le datif *quibus* s'explique plutôt par la règle § 89, 3°.
- ligne 27 : *Lisez : tu modo enitere.*
- ligne 28 : *Lisez : quanti videberis.*
- n. 3, l. 2 : *Lisez : bei den lateinischen.*
- 101, n. 1, l. 2 : *τῇ ναυμαχίᾳ.*
- n. 1, l. 8 : *Lisez : Le datif τῷ πολέμῳ est un cas particulier du datif d'intérêt.*
- 103, note 2 : *Supprimer l'exemple de DÉM., 920, 26.*
- 107, ligne 9 : *Lisez : Mais on peut ajouter un adjectif marquant une idée de quantité. Cf. O. RIEMANN, Revue de Phil., 1890, p. 63.*
- 108, n. 1, l. 4 : *Lisez : le casque en peau de chien où le sort (κλήρος) est jeté.*
- note 5 : *Supprimez : employé en tant qu'ablatif.*
- 109, ligne 25 : *Lisez : et le génitif exprime tous les rapports*
- note 4 : *Lisez : p. 116, Rm. I.*
- 110, Rm. II : Il aurait mieux valu présenter les choses ainsi (la rédaction eût été plus logique et plus claire) : 1° En grec, emploi du génitif de l'article (masculin, féminin ou neutre) auquel se rattache naturellement la remarque sur l'emploi en latin de *hic, ille*, suivi d'un génitif; 2° construction grecque τὰ ἀνθρώπων, etc., auquel se rattache le tour latin : *illud Pherecydis.*
- 111, ligne 8 : *Lisez : de filii sorte.*
- 112, ligne 4 : *Supprimez l'exemple de CÉSAR (de B. Gall., IV, 28) dont le texte n'est pas sûr; de plus, même en acceptant la leçon sui, il faudrait l'expliquer tout autrement.*
- ligne 26 : *Lisez : εἴγε.*
- 113, ligne 35 : *Lisez : ἐαυτοῦ.*
- 114, ligne 16 : *Ajoutez : En latin, on peut dire stulti est ou stultum est, mais prudens est serait barbare : le seul tour correct est prudentis est.*
- 115, ligne 20 : L'exemple d'HOMÈRE, *Il.*, XV, 138, est à écarter : le génitif est un génitif de relation, qui équivaut à, au sujet de.... C'est à ce tour qu'il faut rattacher les exemples cités dans la note 2.
- 116, ligne 6 : L'exemple d'ISOCRATE, XV, 57, n'est pas à sa place, car il se rapporte plutôt au cas b (l. 14).
- ligne 12 : L'exemple de XÉN., *Anab.*, II, 5, 7 et celui de DÉM., IV, 5 rentrent dans le cas a.
- 117, ligne 15 : *Lisez : Il est plus rare que le génitif possessif ou que le génitif du sujet soit remplacé par un adjectif.*
- Ex. : TÉR., *Andr.*, 602 : *erilem filium.* — Cic., *ad Att.*, VI, 1, 19 : *erratum fabrile.*
- n. 1, l. 2 : *Lisez : SOPH., Aj., 55 : πολυτέρως et supprimez l'exemple d'HÉRÓDOTE (VII, 190).*
- n. 3, l. 3 : *Lisez : une rumeur sur toi.*
- n. 3, l. 6 : *Ajoutez : Voy. O. RIEMANN, Revue de Philologie, t. VI, p. 73.*
- 118, note 1 : *Supprimez cette note.*
- 119, ligne 8 : *Lisez : On peut rattacher au génitif explicatif (en supprimant toutefois).*
- ligne 26 : *Supprimez l'exemple de SÉN., Ép., XVI, 5, 1 (artium civilium n'est pas un génitif explicatif).*
- 121, ligne 20 : *Lisez : disent ordinairement.*
- 122, ligne 17 : *Lisez : SALLUSTE et T-LIVE paraissent être les premiers qui aient écrit.*
- n. 2, l. 7 : *Lisez : Ἀρχαίων et ajoutez aux exemples : οἱ χρηστοὶ τῶν ἀνθρώπων.*
- 123, ligne 2 : *Lisez : presque tous les autres sont tirés de la correspondance... (voy. toutefois de Am., 4, 14 : cujus disputationis fuit extremum fere de immortalitate animorum; de Sen., 20, 72 : illud breve vitæ reliquum; cf. aussi de Fin., IV, 13, 32; de Div., II, 43, 91, cas particuliers, à cause du sujet neutre quod). Ce qui est dit de l'influence grecque est donc un peu exagéré.*

Page 123, ligne 19 : Il aurait fallu tenir compte d'exemples comme ceux-ci :

SALL., *Jug.*, 93, 4 : *cuncta gignentium* (*cuncta* étant amené par *gignentia*, pluriel neutre). — T.-LIVE, X, 31, 5 : *Samnitiū omnes considunt* (leçon des mss corrigée par MADVIG en *Samnitiū omnes copias considunt*). Le tour n'est donc pas exclusivement poétique, comme il est dit dans la REMARQUE III. Quant à T.-LIVE, XXXI, 45, 7 : *Macedonum fere omnibus*, on peut dire que *fere omnibus* implique une idée partitive (cf. CIC., *Orat.*, 26, 90 : *e quibus non omnes faceti*).

— 124, ligne 13 : Lisez : PLAT., *Rép.*, 488 d, et *véων*.

ligne 16 : la remarque sur le génitif après *unus* serait mieux placée plus haut, p. 122, 2° (*noms de nombre*).

n. 1. 1 : Lisez : *divine* entre les déesses.

n. 1. 5 : Lisez : *ὦ* (et non *ᾧ*).

— 125, ligne 1 : Mettez après substantivement l'appel de note indûment placé ligne 4 après *ποιοῦτω*.

ligne 31 : La REMARQUE II serait mieux placée plus haut p. 122, 3°.

— 128, note 2 : Ajoutez : cf. toutefois THUC., IV, 3, 2 (cité § 110, 7° et REM.).

— 134, ligne 19 : Il est peut-être plus exact de dire que la construction signalée dans Plaute est amenée par l'analogie de *participem facit*.

— 135, ligne 1 : La construction d'*ἑστιᾶν* est plutôt à rapprocher de celle des verbes d'abondance.

n. 1, 1. 2 : Lisez : *ἑστιᾶν*.

ligne 26 : Dans les constructions signalées (XÉN., *Hipp.*, 6, 9; *An.*, I, 6, 10) le génitif peut difficilement s'expliquer par le génitif proprement dit; c'est bien plutôt un génitif-ablatif.

— 136, ligne 9 : Lisez : *τοῦ*. (Il est peut-être plus simple de rattacher *τοῦ* et *σιλίνου* à *λαίμωνες*, cf. § 109, a ou même b; ou bien, si l'on veut les construire avec le verbe, il serait préférable de les expliquer par l'analogie des verbes d'abondance, comme *πλουτεῖν*, *γέμειν*, etc., cf. notamment SOPH., *Oed. à Col.*, 16 : *χώρος βρύων δάφνης, ἐλαῖας*, etc.).

n. 4, 1. 1 : Lisez : *ὁσπράτομαι*.

n. 5, 1. 2 : Lisez : Dans une phrase comme celle-ci (ARIST., *Thesm.* 164 ...), le verbe *ἀκούειν*.... Quant à l'exemple d'ARIST., *Paix*, 603 ..., il renferme....

— 137, ligne 22 : Lisez : chez Hérodote, chez les poètes dramatiques et chez Thucydide.

ligne 24 : Ajoutez : THUC., VII, 83 : πάντα μᾶλλον ἐπίζειν ἢ σφῶν πίθεσθαι αὐτούς.

ligne 28 : Lisez : *ἄγε*.

ligne 30 : Lisez : *πυθίσθαι*.

note 1 : Peut-être pourrait-on expliquer par un génitif absolu (à l'origine) la construction signalée dans XÉN., *Hell.*, IV, 2, 19 et même dans THUC., V, 83 (cf. l'exemple de Thucydide cité n. 2).

— 138, ligne 22 : Lisez : *δαιμόνων ἐπίσαι φιλοτιμίας*.

— 139, ligne 5 : Supprimez la REMARQUE II : en effet, on ne voit pas que, dans l'exemple cité, *ἀντιποιεῖσθαι* change de sens ni de construction; dans XÉN., *An.*, II, 3, 23 : οὐκ ἀντιποιούμεθα βασιλεῖ τῆς ἀρχῆς (§ 121, REM. II), le sens *littéral* est : nous ne faisons pas valoir des droits sur le commandement concurrentement avec le grand roi; la construction est donc la même qu'ici. De plus, dans les deux cas, l'analogie à signaler est plutôt celle des verbes se saisir de que celle des verbes désirer.

ligne 24 : De tous les exemples cités, celui de SOPH., *Phil.*, 716, est le seul qui doive être gardé ici (encore s'explique-t-il par l'analogie des verbes « jouir de », cf. *ἀπολαύειν*, *εὐχαρίσθαι*, etc. et voy. HOM., *Il.*, II, 780 : αὐτὰρ ἐπεὶ τάρπημεν ἐδῆτύος ἥδ' ἐποτῆτος). Tous les autres exemples me paraissent se rapporter au génitif de cause. Voyez d'ailleurs les n. 1 et 2 de la page 139.

— 141, ligne 31 : Lisez : *ῥηθεός*.

n. 11. 3 : Lisez : les chapitres 108 à 112.

— 142, ligne 27 : Lisez : XÉN., *Æcon.*, 6, 1 : *παιρᾶσθε*....

ligne 28 : Lisez : *Cyr.*, I, 5, 13 : *ἔρχονται*....

Page 144, ligne 7 : Orelli rapproche de cette construction de Plaute le vers d'HORACE, *Carm.*, II, 13, 38 : *dulci laborum decipitur sono* et y voit un hellénisme (cf. *χλέπτεισθαι τῶν πόνων*) équivalant à *obliviscitur pœnarum*. Mais le texte *laborum* est douteux; d'après Keller et Holder *laborem*, leçon des mss de la troisième classe et variante de ceux de la première et de la deuxième, est, à coup sûr, mieux autorisé : *laborem* est un accusatif employé à la manière grecque.

ligne 25 : Lisez : *ἀμυνομένους*.

— 146, ligne 25 : Lisez : *καταγέλασταιν*.

— 147, ligne 2 : Lisez : *ἀπάντων*.

ligne 5 : ajoutez : *ὑπερμάχεται τινας* lutter dans l'intérêt de quelqu'un.

— 148, ligne 4 : Pour *ἀντιποιεῖσθαι*, voy. la correction ci-dessus, p. 828, l. 42.

— ligne 6 : Lisez : *τῆς*.

ligne 9 : La filiation des constructions notées aux Rm. III et IV serait mieux marquée comme il suit : On dit *θαυμάζω τινά τινας*, mais on dit naturellement aussi *θαυμάζω τινός* (*gén. possessif*) *τι* (*compl. direct*). De ceci on passe à XÉN., *Cyr.*, III, 1, 15 (*θαυμάζω τινός ὅσα βεβούλευται*), puis à *θαυμάζω τινός ὅτι* (ce fait que, cf. § 426, proposition complétive tenant lieu du régime direct); enfin, par une fausse interprétation de cette dernière construction, on arrive à dire *θαυμάζω τινός ὅτι* (parce que, cf. § 433, proposition causale), où, dès lors, *τινός* apparaît comme le vrai régime de *θαυμάζω*.

n. 1, l. 3 : Lisez : *οὐδ*.

— 150, ligne 12 : Lisez : *κατηγορίας*.

— ligne 33 : Lisez : Il est rare avec les verbes composés de *κατά* que le nom du crime ou du châtement...

ligne 35 : Lisez : Ex. : PLAT., *Rép.*, 558 a : *ἀνθρώπων καταψηφισθέντων θανάτου ἡ φυγῆς*. — DÉM., XXI, 5, etc.

n. 1, l. 2 : Supprimez : et même *κατηγορῶ τινός τινας*.

— 151, ligne 28 : Ajoutez : REMARQUE III. En grec, le génitif de cause ne se construit pas seulement avec des adjectifs (§ 132) ou avec *ἔχω* et un adverbe (§ 134); il exprime encore une idée de relation (par rapport à..., pour ce qui est de..., au sujet de...), dans certaines constructions qu'on trouve chez les poètes avec les verbes dire, parler, interroger.

Ex. : SOPH., *Phil.*, 439 : *ἀνὰ ξίφος φωτός ἐξερήσομαι*. *Oed. à Col.*, 307 : *κλύων σου* (entendant parler de toi). *El.*, 317 : *τοῦ κασιγνήτου τί φῆς*; — Cf. HOM., *Od.*, II, 174 : *εἰπὲ δέ μοι πατρός τε καὶ υἱός*. — SOPH., *Oed. à Col.*, 355 : *ἀ τοῦδ' ἐχρήσθη σώματος*.

Et même en latin, ne serait-ce pas un génitif de relation qu'on pourrait voir dans *omnium* (*ceterarum*, etc.) *rerum alieni credere*, qu'on lit chez PLAUTE (cf. ci-après, p. 173-4, note), et que KÜHNER rapproche de son contraire : *fallebar sermonis?*

— 151-2, note : L'explication donnée ici est forcée et contradictoire avec ce qui sera dit, p. 152, n. 2.

— 153, n. 2, l. 3 : Lisez : (Cf. ci-après, § 188, 2°), réserve faite pour *assis*, *floci*, *nanci*, et pour les expressions citées plus loin, p. 154, Rm. I.

— 154, ligne 9 : Lisez : *illum unum*.

n. 3, l. 1 : Lisez : En effet, au point de vue tant du sens que de la construction, il n'y a...

n. 3, l. 3 : Lisez : *pararet*.

— 155, n. 3, l. 1 : Lisez : *æstimata est*.

— 156, n. 1, l. 1 : Ajoutez : Cf. E. AUDOUIN, *le Génitif de la peine en latin* (*Revue de Phil.*, 1890, p. 111-112).

— 157, ligne 3 : Lisez : *cervicibus tuis onus, sub quo concidas*.

ligne 7 : Lisez : plus rare en prose.

n. 2, l. 14 : Ajoutez : Cf. P. LEJAY (*Revue de Phil.*, 1892, p. 24-27).

note 4 : La distinction faite entre PLAUTE, *Pseud.*, 1085 et HOR., *Sat.*, I, 1, 50 est arbitraire : dans un cas comme dans l'autre on a affaire à un datif d'intérêt.

Page 158, l. 23-24 : L'adjectif *πρέπων* et l'adverbe *πρεπόντως* s'emploient avec le génitif par analogie avec *ἄξιος*, *ἀξίως*. De plus l'exemple de PLATON, *Rép.*, 400 b, n'est pas probant : les génitifs peuvent dépendre de *βάσις*, l'adjectif *πρέπουσαι* étant pris absolument.

note 5 : Il paraît impossible d'admettre l'explication proposée : *χθονός* est tout simplement le régime de *τύραννον* (SOPH., *Oed. R.*, 939 : *τύραννον αὐτὸν οὐπιχώριοι χθονός | τῆς Ἰσθμίας στήσουσιν*).

— 159, n. 1, l. 6 : Sur la construction d'*alienus* avec le datif, voy. § 146, 3° (p. 182, n. 6).

— 160, ligne 16 : *Lisez* : *τῆς*.

— 163, ligne 25 : *Lisez* : *οἶόν*.

ligne 26 : *Lisez* : *συναστάς*.

— 164, ligne 25 : Les deux exemples de SOPH., *Aj.*, 798 et *Ant.*, 365, cités d'après les grammairiens me paraissent aujourd'hui devoir être écartés; pour le premier, le texte est gravement altéré; dans le second, *τέχνας* n'est pas génitif de l'objet par rapport à *μηχανόν*, mais génitif possessif; c'est une de ces expressions si fréquentes chez les Tragiques et chez Thucydide (la force *inventive* de l'art) et *σοφόν τι* est attribut : ayant, au delà de tout ce qu'on peut imaginer, dans la force inventive de son art, quelque chose d'ingénieux. (Note de R. DURAND.)

— 164, n. 3, l. 2 : L'exemple de Virgile est à écarter : le génitif *rerum* est bien plutôt un génitif de relation qu'un génitif de cause.

— 167, ligne 4 : *Lisez* : heureux pour ce qui est de sa contenance.

ligne 5 : *Supprimez* : c'est un génitif de cause.

— 168, n. 5, l. 2 : *Lisez* : *καὶ διατρέ*.

— 169, ligne 5 : *Ajoutez* une REMARQUE IV : C'est encore le génitif de relation qu'on trouve dans certaines constructions peut-être d'origine *populaire*, comme *animi atrox* (SALL.). Dans cette locution *animi*, signifie une qualité permanente (pour ce qui est du caractère). C'est un emploi tout à fait distinct de celui dont il sera question plus loin, p. 197 (§ 164, Rem. IV).

— 170, note 3 : L'explication a quelque chose de forcé; peut-être faut-il admettre que le passage est altéré.

— 171, ligne 4 : *Lisez* : Le génitif s'emploie en grec pour marquer un rapport de temps.

— 173, ligne 17 : *Lisez* : sujet ou complément de la proposition.

n. 5, l. 2 : *Lisez* : si l'absorption de l'ablatif par le génitif, complètement...

— 174, n. 1.3 : *Lisez* : PLAUTE, *Asin.*, II, 4, 53.

n. 1.5 : *Ajoutez* : Cf. *Amph.*, 672 : *nunquam edepol tu mihi divini creduis*. Voy. KÜHNER, *ausf. Gramm. der lat. Spr.*, p. 347, et cf. ci-dessus, p. 829, l. 36.

— 175, ligne 9 : L'exemple de T.-LIVE, XXI, 56, 1 (ou 55, 11) est douteux (voy. l'édition classique de Benoist-Riemann).

l. 23-24 : Chez PLAUTE et chez TERENCE, on peut admettre que des locutions comme *ex Epheso*, *ex Andro*, etc., sont de simples transcriptions de l'original grec (ἐξ Ἐφέσου, ἐξ Ἀνδρου, etc.) et ne peuvent être considérées par conséquent comme des constructions appartenant à la langue vulgaire proprement dite.

— 175, n. 3, l. 2 : *Lisez* : mais comme le nom d'une région.

— 176, ligne 19 : *Lisez* : un nom de la question *ubi*°.

— 177, ligne 5 : *Lisez* : Ἀθηνῶν.

n. 1, l. 10 : L'exemple de SOPHOCLE, *Oed. R.*, 1163 (ἰδεῖσθαι δὲ τοῦ) ne rentre pas dans la question *unde* proprement dite; la construction *δεῖσθαι τινος* se rattache plutôt à l'ablatif du point de départ (cf. en latin *capere ab*, *accipere ab*, etc.).

— 179, note 1 : *Ajoutez* : pour *prohibere*, cf. RIEMANN, *Revue de Phil.*, 1890, p. 67 sq.

— 181, note 3 : Ce texte de Quintilien est bien embarrassant, en raison des deux erreurs de fait qu'il contient : 1° il n'est pas vrai que *invidere hanc rem* ne se dit plus de son temps (cf. PÉTRONE, VAL.-MAX., PLINE, *Hist. nat.* XV, 8 : *oleum ac vinum non invidit natura solo Africæ*); 2° il attribue à Cicéron, comme aux anciens, une construction qu'on ne trouve pas chez lui, du moins dans ce que nous avons conservé de lui. (Note de R. DURAND.)

- ✓ Page 184, ligne 12 : *Lisez* : νόσου.
- ✓ n. 1, l. 11 : *Lisez* : σώζεσθαι.
- ✓ — 185, ligne 12 : *Lisez* : ἐλευθερώσας.
- ✓ ligne 19 : ἐτέρου.
- ✓ n. 1, l. 3 : ὁδοί γε πολλὰι.
- ✓ n. 4, l. 1 : *Lisez* : ἐναντίος.
- ✓ — 186, n. 4, l. 5 : *Lisez* : quæstorio
- ✓ ligne 11 : *Lisez* : ferunt.
- ✓ — 190, en haut (avant 2°) ajoutez : REMARQUE. — Il convient de rattacher à cette construction, l'emploi des verbes capere ou accipere, etc., avec la préposition ab.
- ✓ — 192, ligne 19 : *Lisez* : CÉS. AP. CIC., ad. Att., X, 8, B.
- ✓ n. 2, l. 7 : *Lisez* : der griechischen Comparison.
- ✓ — 196, ligne 1 : Remplacez l'exemple de : Χέν., Hier., 4, 1 par Hier., 1, 18 : ταύτη τῇ εὐφροσύνῃ τῆς ἐλπίδος μειονεκτοῦσι (οἱ τύραννοι) τῶν ἰδιωτῶν.
- ✓ — ligne 15 : *Lisez* : il en est de même quelquefois de ὑπερέχιν.
- ✓ — n. 4, l. 1 : *Lisez* : pour en tirer parti.
- ✓ — 198, ligne 27 : *Lisez* : κινήσαντες.
- ✓ ligne 28 : Ajoutez : L'usage autorisait aussi des constructions comme Εὐρίπιδης, Ἐκάδῃ, Euripide dans Hécube.
- ✓ — 199, n. 2, l. 3 : Un tour comme celui de PLAUTE (in Epheso) s'explique peut-être par une transcription pure et simple du grec ἐν Ἐφέσῳ (cf. ci-dessus, p. 830, l. 40).
- ✓ — 200, n. 1, l. 5 : *Lisez* : mais, en somme, il est extrêmement rare que l'ordre terra marique soit interverti.
- ✓ — n. 3, l. 4 : Dans la phrase de CICÉRON (in Verr., II, 5, 14, 37) l'expression in loco signifie en bonne place, en bonnes mains.
- ✓ — 202, ligne 2 : *Lisez* : ἡμέρα.
- ✓ ligne 17 : *Lisez* : au moment des fêtes.
- ✓ ligne 32 : *Lisez* : ἐν τῷ τότε.
- ✓ n. 1, l. 2 : φῆς.
- ✓ — 203, ligne 27 : Supprimez l'exemple de César (de Bell. Gall., VII, 11, 6).
- ✓ — 208, ligne 27 : *Lisez* : πολλῇ.
- ✓ note 4 : *Lisez* : le pronom αὐτός.
- ✓ — 209, ligne 7 : *Lisez* : οὐκ.
- ✓ n. 2, l. 3 : *Lisez* : HOR., Epod., 2, 9 : vitium propagine altas.
- ✓ — 210, ligne 3 : *Lisez* : aviditate.
- ✓ — 211, ligne 3 : Ajoutez : Comparez l'expression hardie modelée sur celles-là par T.-LIVE, II, 1, 3 : aliquid pessimo publico facere.
- ✓ n. 1, l. 3 : *Lisez* : TAC., Ann., XIV, 11.
- ✓ — 212, ligne 17 : *Lisez* : outrageusement, etc.².
- ✓ — 213, ligne 36 : *Lisez* : δυοῖν.
- ✓ — 214, ligne 13 : Supprimez l'exemple de THUCYDIDE (IV, 60, 2), dans lequel τέλει équivalait à δαπάναις, à nos frais, à nos dépens.
- ✓ ligne 15 : *Lisez* : γῆν.
- ✓ — 216, ligne 22 : *Lisez* : si denariis.
- ✓ note 5 : Supprimez cette note.
- ✓ — 218, note 1 : L'exemple de CICÉRON (in Verr., II, 3, 8, 19) ne convient pas ici, si l'on se reporte au contexte.
- ✓ — 220, note 2 : *Lisez* : le latin se sert aussi.
- ✓ n. 2, l. 2 : *Lisez* : rei militaris.
- ✓ — 221, n. 2, l. 2 : *Lisez* : HÉR., III, 117.
- ✓ — 223, ligne 37 : *Lisez* : d'un verbe passif (de forme ou de sens).
- ✓ — 226, ligne 6 : Ajoutez : Pour le cas où la personne est représentée comme une cause passive (cf. CIC., p. Mil., 20, 54 : uxore pæne constrictus), voy. ci-dessus, § 187, p. 215, n. 2.
- ✓ — 228, ligne 28 : *Lisez* : on se sert le plus souvent de (au lieu de il faut mettre)...

- Page 228, n. 3, l. 1 : *Lisez* : KÜHNER, ..., p. 293-4.
 n. 3, l. 3 : *Lisez* : *arcam* (sc. *pecuniam*) *habenti*.
- 229, note 1 : Dans l'exemple de T.-LIVE (VI, 40, 1) il n'est pas impossible de voir une négation impliquée (l'indignité du spectacle *les empêche de parler, de bouger...*).
- 230, ligne 10 : *Lisez* : *δημαγωγών*.
- 231, ligne 27 : *Lisez* : on trouve *assez souvent*.
- 232, l. 17-18 : *Lisez* : deux tiers de blé de plus.
- 239, ligne 2 : *Lisez* : les préparatifs d'une chasse.
 ligne 3 : *Lisez* : Mais souvent le moyen se distingue...
- 242, ligne 34 : *Lisez* : participe passé à sens passif (employé *en tant que participe*, mais non pas dans la formation des temps composés).
- 243, ligne 19 : *Lisez* : ἀπόλλυται.
 ligne 21 : *Lisez* : qui devient *ordinairement*...
 ligne 24 : *Lisez* : *forte*.
 ligne 27 : *Ajoutez* : mais on trouve aussi des exemples comme ceux-ci :
 XÉN., *Hell.*, V, 2, 36 : Ἰσμηνίας καταφροσθήσθαι καὶ ἀποθνήσκει. — PLATON, *Rép.*, 558, a : ἀνθρώπων καταφροσθέντων θανάτου ἢ φυγῆς (cf. ci-dessus, § 123, *Rxn.* III [p. 150]).
 ligne 30 : *Lisez* : qui dans la construction active se met au datif.
- 244, ligne 9 : les exemples d'Horace ne sont pas concluants : en effet, dans le premier (*A. poét.*, 56), quelle que soit la ponctuation adoptée (*acquirere pauca, si possum, invidetur* ou bien *acquirere pauca si possum, invidetur*), *acquirere* dépend grammaticalement d'*invidetur*; or *invidetur acquirere* est grammaticalement une construction passive personnelle qui correspond à *invidetur me acquirere* (comme *credor facere*, à *credunt me facere*) et qui signifie on m'empêche, *par jalousie*, de gagner... De même, dans le second exemple (*Ep.*, I, 5, 21), la construction *imperor facere* est un tour poétique pour *jubeor facere*. Dans les deux cas, par conséquent, on a bien affaire à des constructions poétiques, mais qui ne se rapportent pas expressément au cas étudié ici.
- ligne 11 : *Ajoutez* : REMARQUE. — Les verbes exprimant une affection de l'âme (*lugeo, doleo, horreo, gemo, fleo, ploro*), quoique pouvant se construire en général transitivement à la voix active, ne se mettent pas cependant *dans la prose classique, au passif personnel*.
- ligne 34 : *Lisez* : le complément qui qualifie l'action.
- 245, ligne 8 : *Supprimez les lignes 8 à 10* (fin de la REMARQUE).
- ligne 13 : *Lisez* : un complément qualificatif de l'action.
- ligne 19 : *Lisez* : En latin, les verbes qui signifient, avertir, exhorter, etc., et d'autres encore peuvent se construire avec l'accusatif de qualification, à la condition que cet accusatif soit représenté par un pronom neutre.
- 246, ligne 21 : *δεχθῆναι*, être reçu, ne s'emploie pas à l'époque classique.
- 247, ligne 13 : *Lisez* : τέθηκα.
 ligne 15 : *Lisez* : fut mis à mort par Nicandre.
- 250, n., l. 31 : *Ajoutez* : La théorie de RIEMANN a été vivement combattue par F. BLASS, *Demosth. Studien*, III (Aor. und Imperfekt) dans *Rhein. Mus.*, XLIV, p. 406, 430; mais, dans son effort pour ramener à un principe unique tous les emplois de l'aoriste chez Démosthène, Blass tombe très souvent dans l'obscurité ou dans la subtilité. Dans la dernière édition de sa *Grammaire grecque*, KOCH (cf. un article de lui dans les *Jahrbücher*, t. 146, année 1892, p. 435-443) rejette décidément les définitions jadis acceptées : pour lui, le présent n'exprime plus la *durée*, l'aoriste n'exprime plus ni l'action *momentanée* (KÜHNER) ni l'*entrée de l'action dans la réalité* (KRÜGER, CURTIUS); il attribue au présent la fonction de marquer l'action en cours, l'action commencée, mais non terminée (et abstraction faite de son terme), à l'aoriste, au contraire, la fonction de marquer une action finie, qui prend ou qui a pris fin, qui a abouti ou qui doit aboutir (mais dont on ne considère point le résultat présent). Voyez aussi HULTSCH, *die erzählenden Zeitformen des Polybios* (Leipzig, 1891), qui est d'accord avec Koch sur la signification de l'indicatif aoriste.

- ✓ Page 253, ligne 15 : *Lisez* : En grec et en latin, comme en français...
 — ligne 30 : *Lisez* : οἷτινες.
- 254, ligne 27 : *Lisez* : γινώσκαι (c.-à-d. personne parmi vous n'a-t-il appris à connaître Socrate et ne le connaît-il ?).
- 255. La REMARQUE II se rapporterait plutôt au § 226 ; car il s'agit ici, non pas précisément de *présents historiques*, mais de l'emploi *poétique* de certains *présents* avec sens de *parfaits* pour signifier quelque chose de permanent.
- ✓ — 256, note 2 : *Cette note ne se rapporte nullement à la REMARQUE II, mais elle est la suite de la REMARQUE I, après laquelle il faut la rétablir sous la forme suivante* : Dans une proposition conditionnelle dépendant d'une proposition principale au futur ou à l'impératif, le présent de l'indicatif ne tient pas lieu de futur, mais conserve sa signification propre ; *et la suite comme dans le texte de la note 2.*
- ✓ — 257, ligne 29 : *Lisez* : c'est-à-dire que ces imparfaits s'expliquent au passif comme à l'actif par le sens propre du verbe qui exprime un *état* (remarquez que la même observation s'applique au présent, cf. T.-LIVE, XXV, 17, 10 : eo enim urbs dividitur amni ; etc.).
- 258, ligne 2 : *Lisez* : on se mit sans tarder.
- ✓ — note 3 : *Lisez* : l'imparfait de l'état ὄψεσθαι s'explique par le sens même du verbe.
- ✓ — 259, ligne 4 : *Lisez* : ils s'occupaient à faire.
- ✓ — ligne 33 : *Lisez* : flumina.
- ✓ — 260, ligne 11 : *Lisez* : ἤκον.
- ✓ — ligne 28 : *Lisez* : οἱ.
- 261, ligne 17 : *Lisez* : bien que la chose énoncée demeure toujours vraie, l'écrivain, au lieu de la donner pour elle-même, la fait entrer dans son récit et la met en relation avec le fait particulier dont il s'agit.
- ✓ — 261, ligne 31 : *Lisez* : ἐμελλεν.
- ✓ — 262, ligne 7 : *Supprimez* le n° 238 qui doit être reporté plus bas (l. 13).
 — ligne 13 : Avant l'exemple de XÉN., An., I, 1, 1, *ajouter* :
 § 238. — En grec, avec ἐπει (correspondant au latin *postquam*) l'imparfait exprime souvent un état, une situation qui est encore présente au moment où le fait principal a lieu.
 Ex. : XÉN., An., I, 1, 1 : ἐπει δὲ ἡσθάνει Δαρείος καὶ ὁπώπτευσ τελευτήν τοῦ βίου, ἐδούλετο τῷ παιδὶ ἀμφοτέρω παρεῖναι (le fait de s'affaiblir et d'entrevoir la mort prochaine a commencé avant le fait principal [ἐδούλετο] et se prolonge après).
- ✓ — 262, ligne 19 : La REMARQUE doit être remontée plus haut avant le nouveau § 238.
- ✓ — 263, note 3 : *Lisez* : Stil des jung.
- ✓ — 264, ligne 12 : *Lisez* : quæ penitus jam.
 — ligne 24 : *Lisez* : d'une action antérieurement accomplie.
 — note 2 : *Supprimez la note.*
 — n. 3, l. 9 : *Lisez* : DELBRÜCK, Grundlagen.
- ✓ — 265, ligne 4 : *Lisez* : οἶδα.
- ✓ — 266, ligne 16 : *Lisez* : VIRG., Én., X, 804. Cette REMARQUE devrait former un paragraphe à part : πεποιήχασιν et fecerunt, ils ont vite fait de... marquent, en effet, une action qui est accomplie ou s'accomplit rapidement (voy. ci-après, § 248, ce qui est dit du plus-que-parfait employé pour marquer la rapidité de l'exécution).
 — ligne 31 : *Lisez* : PLAUTE.
- ✓ — 267, ligne 5 : C'est ici que devrait figurer la REMARQUE indûment placée après § 250 (p. 268, en haut).
 — ligne 15 : *Lisez* : ἀνεδοθήκει.
 — ligne 19 : *Lisez* : un usage analogue, et même plus étendu...
 — ligne 33 : L'exemple de Properce est suspect.
- ✓ — 269, ligne 10 : Les REMARQUES II, III et IV présentent les faits d'une manière confuse : il aurait mieux valu procéder de la manière suivante :
 1° Scripta erat epistula. La forme scripta erat appartient proprement à la catégorie du parfait et, comme la forme active scripserat, exprime un *état dans le passé*. Mais, de même que scripserat, cette forme est employée en

outre pour marquer l'action antérieurement passée d'où est sorti tel ou tel état passé : en d'autres termes, on est venu du sens de plus-que-parfait proprement dit au sens d'un *plus-que-passé* ou, si l'on veut, d'un *antérieur au passé* : ainsi l'une et l'autre forme prennent la valeur non plus d'un parfait, mais d'un aoriste transporté dans le passé (de même *scripsi parfait*, c.-à-d. *présent de l'état*, est devenu *aoriste*, c.-à-d. *passé de l'action*);

2° *Scripta fuerat epistula*. La forme *scripta fuerat*, c'est proprement *scripta erat* projeté dans un passé plus éloigné, c'est-à-dire un *plus-que-parfait à la deuxième puissance*, si l'on peut ainsi parler, mais c'est proprement aussi une forme du parfait signifiant un *état*. De ce sens propre dérive un sens secondaire analogue à celui qu'on a vu plus haut pour *scripta erat* et pour *scripserat*, c'est-à-dire que la forme *scripta fuerat* est employée aussi pour marquer une action antérieure à un état et d'où cet état est sorti; mais cet état étant passé par rapport à un passé (tandis que dans *scripta erat* l'état était un passé par rapport au présent), il en résulte que l'action antérieure marquée par *scripta fuerat* est antérieure à un passé de passé.

Chacune de ces deux formes *scripta erat* et *scripta fuerat* a donc deux significations : a) l'une propre (qui consiste à marquer l'état) et b) l'autre dérivée et secondaire qui consiste à signifier une action. Mais ces deux formes sont bien distinctes l'une de l'autre, et chez les écrivains classiques, on voit qu'entre la signification b) de l'une et la signification b) de l'autre, il y a la différence d'un degré dans le passé.

Toutefois cette différence n'est pas toujours observée : il arrive parfois, surtout dans la langue familière (Cic., *Lettres*) et plus souvent dans la langue vulgaire, que pour signifier l'action qu'exprimerait correctement *scripta erat*, on met la forme *scripta fuerat*. C'est une incorrection analogue à l'emploi fautif de *scripta fuit*, au lieu de *scripta est* (aoriste).

Page 269, n. 1, l. 4 : Lisez : *tus tibi occurrunt*.

— 270, n. 1, l. 5 : Lisez : § 255.

— 271, note, l. 2 : Supprimez l'exemple de César.

— note 2 : L'exemple de T.-LIVE (II, 23, 5) est à supprimer : *fuerit* n'est pas un futur antérieur, mais un subjonctif parfait de style indirect.

— 272, ligne 32 : Lisez : *τοῦτό γε*.

ligne 33 : Lisez : *ἀπὸ πλεονεξίας* et *ἐπ' οἴχου*.

n. 2, l. 1 : Lisez : DELBRÜCK, *Grundlagen*.

n. 5, l. 7 : Lisez : nous ne savons pas, au juste.

— 273, ligne 2 : Lisez : *ἐπειδὴ*.

note, l. 3 : Lisez : *ἔδην*.

n. 3, l. 2 : Lisez : DELBRÜCK, *Grundlagen*.

— 274, ligne 25 : Lisez : Il est bien entendu que ces aoristes n'expriment pas l'entrée de l'action ou de l'état dans la réalité; il est des cas où ils expriment simplement que l'action ou l'état signifié par le radical appartient au passé.

— 275, ligne 18 : Lisez : en employant l'aoriste, les Grecs se contentent.

ligne 19 : Lisez : qu'ils ont faite.

ligne 20 : Lisez : les Grecs, veulent, comme c'est le cas en français et dans les autres langues.

ligne 28 : Lisez : *πάντας*.

ligne 30 : Lisez : *πάντων*.

— 276, ligne 40 : L'exemple de SALLUSTE (*Jug.*, 70, 1) offre bien quelque chose de particulier, mais non pas au même titre que les autres : *deseruit* ne tient la place d'un plus-que-passé que si on le met en relation avec le verbe de la proposition principale (*novas res cupere* [inf. hist. tenant lieu d'un passé]).

— 277, ligne 4 : Lisez : à laquelle l'usage.

— ligne 22 : Lisez : aut *nudavit in conspectu suorum tegenda*.

— ligne 34 : Lisez : que quelque chose arrivera ou existera dans l'avenir.

— 278, ligne 8 : Lisez : *habeo dicere* ou *scribere*.

— ligne 9 : Ajoutez : Les infinitifs *dicere* et *scribere* sont à peu près les seuls qui se construisent ainsi.

- Page 278, ligne 9 : *Supprimez* ou je dois (cf. O. RIEMANN, *Synt. lat.*, § 182, REM. II, n. 1).
 ligne 10 : *Lisez* : **habeo** suivi de l'adjectif verbal en -ndus (cf. *habeo aliquid dicendum, habeo dicenda omnia*).
- 279, ligne 8 : *Lisez* : soyons.
 n. 1, l. 5 : *Lisez* : devrais-je.
 n. 1, l. 8 : *Lisez* : εἶναι.
 n. 3, l. 3 : *Lisez* : La seconde fonction (abstraction faite bien entendu, de leur valeur modale).
- 280, ligne 5 : *Lisez* : ἐλκυῶς.
 ligne 15 : *Lisez* : ἐμοί τε.
 ligne 21 : *Lisez* : au singulier on dirait : αἰσεί.
 — 281, ligne 5 : *Lisez* : Le parfait du verbe λέγω exprime.
 ligne 11 : *Lisez* : La seconde b) ne s'emploie correctement (et seulement à la 2^e pers.) qu'en parlant.
 ligne 17 : *Lisez* : **judices : deinde... quæretis**.
 ligne 18 : *Lisez* : **rem vobis proponam : vos eam**
- 282, note 1 : *Ajoutez* : expression qui se trouve concurremment avec **tibi habe** (cf. CIC., in *Verr.*, II, 4, 8, 18, etc.).
- 283, ligne 19 : *Supprimez l'exemple* d'ARIST. (*Ois.*, 1350) : πεπλήγη, en effet, est le subjonctif de l'aor. 2 ἐπέπληγον (épique).
- 284, ligne 2 : *Lisez* : 1^o L'optatif présent exprime le présent ou l'imparfait¹ :
 ligne 14 : *Lisez* : le temps².
 note 1 : *Supprimez la première ligne et lisez* : En effet l'optatif, qu'on appelle présent, peut s'employer...
 note 2 (*Cette note doit commencer après les quatre premières lignes de la n. 1*) : *Lisez* : S'il ne marque pas le temps par lui-même, l'optatif grec peut signifier, grâce au contexte, divers rapports de temps. Ainsi l'optatif dit *aoriste*...
 n., l. 14 : *Lisez* : εἰ τοῦτο ποιήσας.
- 286, n. 1, l. 3 : *Lisez* : **quis est qui**
- 287, ligne 18 : *Lisez* : exprime le présent ou, en certains cas, l'imparfait (cf. REM., p. 288).
 ligne 19 : *Lisez* : ἀποβήσκειν.
 ligne 21 : *Lisez* : l'infinitif aoriste.
 note 4 : *Supprimez cette note* : depuis Cobet et Stahl on a fait disparaître le futur dans les passages cités et dans ceux qui leur sont analogues. Voyez d'ailleurs STAHL, *Quæstiones grammaticæ*..., p. 8 et suiv., cf. p. 18-20.
- 288, ligne 1 : La REMARQUE est mal rédigée, car en tant qu'imparfait, l'infinitif marque *antériorité* relativement au temps principal : ne pas confondre φημι ποιεῖν, je dis que je fais et φημι ποιεῖν, je dis que je faisais ; εἶπε ποιεῖν (style dir. ποιῶ), il a dit qu'il faisait (imparfait de concordance) et εἶπε ποιεῖν (style dir. ἐποίησεν), il a dit qu'il faisait (imparfait logique).
 n. 1, l. 2 : *Lisez* : ainsi l'on trouve.
- 289, ligne 6 : *Lisez* : ὁμόνοισιν.
 ligne 9 : *Lisez* : Φιλίππου.
 n., l. 2 : *Lisez* : ἵεναι.
- 291, ligne 11 : *Remplacer la REMARQUE 1 par celle-ci* :
 L'infinitif **scripsisse** est tantôt un *aoriste* et tantôt un *parfait*. Employé comme *aoriste*, **scripsisse** répond très souvent à un *imparfait* (cf. § 283, REM. II, p. 290).
 Comme *parfait*, l'infinitif **scripsisse** a ordinairement la même valeur que l'indicatif **scripsi**.
 A **scripseram**, plus-que-parfait de l'indicatif, répondent les périphrases **scriptum habuisse**, pour l'actif, et **scriptum fuisse** pour le passif.
 Ainsi j'affirme qu'à tel moment j'*avais fini* d'écrire la lettre, se dirait en latin : **dico me tum scriptam habuisse epistulam** ou **dico tum scriptam mihi** (cf. § 89, 3^e) **fuisse epistulam**.
 Mais, de même qu'à l'indicatif, **scripseram** sert à marquer parfois, non plus

un état passé, mais l'*antériorité au passé*, de même *scriptum habuisse* à l'actif et *scriptum fuisse* au passif peuvent perdre leur valeur propre pour prendre celle d'un temps signifiant l'*antériorité au passé*.

Or on a vu ci-dessus (§ 262, Rm., p. 276, au bas) qu'à l'indicatif, on peut, en latin, faire abstraction de ce rapport d'antériorité et mettre à l'aoriste une action qui logiquement devrait être signifiée par le plus-que-parfait, c'est-à-dire employer *scripsi* là où logiquement il faudrait *scripseram*. Cet emploi particulier de *scripsi* se retrouve à l'infinitif *scripsisse*, qui équivalait alors non plus à un parfait, mais à un aoriste signifiant un *plus-que-passé*.

Page 291, ligne 31 : Lisez : **unum**

n. 3, l. 3 : Lisez : **hæc videre**.

— 292, ligne 10 : Lisez : Au lieu de construire l'infinitif présent, comme c'est la règle en prose, ils se servent du parfait.

— ligne 15 : Ajoutez : Ces constructions particulières s'expliquent par une raison de commodité métrique et aussi par ce fait que peu à peu en latin la nuance de signification propre au parfait avait disparu.

— ligne 18 : Lisez : **λελυώς**.

— ligne 24 : La Remarque I devrait être ainsi rédigée :

Le participe appelé présent exprime simultanéité relativement à l'action principale, soit dans le présent, soit dans le passé.

Ainsi, tandis que *οἶδα ὧν* signifie je sais que je suis (simultanéité dans le présent), *ᾔδην ὧν* signifiera je savais que j'étais (simultanéité dans le passé). Mais il faut bien prendre garde que dans la traduction française, l'imparfait j'étais est amené par notre règle de concordance des temps : en réalité dans la phrase grecque *ὧν* a encore la valeur d'un présent.

Mais dans certains cas, *οἶδα ὧν* pourra signifier je sais que j'étais ; en d'autres termes, le participe ne marquera plus simultanéité, mais *antériorité* relativement à l'action principale et il aura la valeur de notre *imparfait* proprement dit. De même *ᾔδην* pourra, dans certains cas, signifier je savais (à ce moment-là) que j'étais (auparavant). C'est le cas des exemples cités en haut de la p. 293.

n. 2, l. 3 : Lisez : **πρωτικόν**.

— 294, ligne 3 : Lisez : L'idée verbale pure et simple sans idée d'antériorité.

— ligne 18 : Ajoutez : Rm. II. — Pour la construction de *ἐλαθόν* avec le participe *aoriste*, voy. ci-après, § 594, 2° Rm. I (p. 668) et pour *ἐξηγην* avec le participe *aoriste*, voy. § 594, 5°, Rm. I (p. 669).

— ligne 31 : Lisez : Le participe présent paraît avoir quelquefois la valeur d'un imparfait (ici les exemples). Mais dans ces exemples l'imparfait de la traduction française est un imparfait de concordance : en réalité *sedenti* et *intuens* sont des *présents* marquant simultanéité dans le passé avec le verbe principal (*attulerunt, dirigebat*).

— 295, ligne 5 : Supprimez la Rem. III (*mortuus* est ou synonyme de *θανών*, et alors c'est un *aoriste*, ou synonyme de *τεθνηκώς*, et alors c'est un *présent* : dans la traduction française, l'imparfait n'est dû qu'à la règle de concordance.

— ligne 30 : Lisez : au moment de l'action marquée...

— ligne 33 : Lisez : pour marquer que l'action ainsi désignée est simultanée et non point antérieure à l'action principale.

— 296, n. 5, l. 3 : Lisez : reconnaissons.

— ligne 6 : Lisez : imprécatives (*ἀρατικά*).

— ligne 12 : Lisez : Halicarnasse.

— 298, ligne 17 : *ἐδέησα*

— ligne 26 : Lisez : *ἐλάχιστον*

— ligne 27 : Lisez : *ἐπι*

— 299, ligne 20 : Lisez : *ἀπωλλύμην*

— ligne 26 : Lisez : *ἡδ'*

— ligne 34 : Lisez : *ἐνόμιζεν*

— 300, ligne 1 : *οἶόν τ'*

Page 300, n. 2, l. 6 : *Lisez* : Le sens de la phrase est celui-ci : (Les Égyptiens ne connaissent le nom ni de Poséidon, ni des Dioscures.) Or s'ils avaient reçu des Grecs le nom de quelque dieu, c'est de ceux-là surtout (de Poséidon ou des Dioscures, de préférence à Héraclès) qu'ils devraient se souvenir.

n. 2, l. 12 : *Lisez* : ce sont eux.

— 301, ligne 7 : *Supprimez* l'exemple (DÉM., IX, expliqué autrement, p. 571, n. 1.

— ligne 18 : *Lisez* : ὑπόψιον ἄλλων.

— ligne 21 : L'exemple de *LYSIAS* (XII, 48) est controversé : Bekker, La Roche, Rauchenstein - Fuhr et Frohberger-Gebauer suppriment ἄν. Si on le garde, on doit le considérer comme *illogique* : c'est à tort qu'il figure dans la Rm. II.

— n., l. 3 : *Lisez* : Traduite littéralement la phrase signifie : Beaucoup de gens croiront, se disant que (ὥς) j'étais à même (*participe imparf.* = j'eusse été à même) de le sauver en dépensant un peu d'argent, que j'ai négligé de le faire.

— n. 1, l. 3 : *Lisez* : ἔδει.

— n. 1, l. 12 : *Lisez* : DÉM., XXIX, 58.

— 303, ligne 14 : *Lisez* : **quod jampridem factum esse oportuit.**

— 304, ligne 20 : *Lisez* : qui n'est pas ou n'a pas été remplie.

— ligne 28 : *Lisez* : ὑμεῖς

— ligne 29 : *Lisez* : ὁμῶν αὐτῶν φέρεσθε...

— 307, ligne 24 : *Lisez* : pouvait ou a pu se produire...

— 309, ligne 24 : *Lisez* : tu te garderais bien.

— 315, ligne 17 : *Lisez* : SOPH., *Ajax*, 1085.

— 317, ligne 5 : *Lisez* : πτόμεθα ;

— 321, ligne 4 : *Lisez* : τί δῆτα...

— ligne 25 : *Lisez* : ἄν

— 323, ligne 5 : *Lisez* : φιλος

— n. 3, l. 8 : *Lisez* : μῆ

— 327, n. 1, l. 5 : *Lisez* : **postulent**

— 333, ligne 24 : *Lisez* : **suo?**

— n. 3, l. 13 : *Lisez* : **utilitatemve.**

— 335, n. 1, l. 14 : *Lisez* : οὔτοι.

— 337. *Ajoutez une note 2 dont l'appel se trouverait dans le texte l. 31 après les mots* les temps passés de l'indicatif².

2. Cependant même en grec, du moins chez Homère, on trouve quelquefois l'optatif avec ἄν (dans le sens d'un irréel) associé à une proposition conditionnelle qui est à un temps passé de l'indicatif.

Ex. : HOM., *Il.*, V, 311 : καὶ νύ πεν ἔνθ' ἀπόλοιοτο ἄναξ ἀνδρῶν Αἰνείας, | εἰ μὴ ἄρ' ὀξὺ νόησε Διὸς θυγάτηρ Ἀρροδίτη (cf. *Il.*, V, 388 ; XVII, 170 ; *Od.*, I, 236).

— 358, ligne 11 : *Ajoutez une REMARQUE.* — On pourrait noter aussi en latin comme exemples de juxtaposition remplaçant la subordination :

1° L'emploi de constructions comme celles-ci, dans lesquelles la juxtaposition tient lieu de *ut*, de telle sorte que, suivi du subjonctif :

Ex. : PLAUT., *Aul.*, 460 : *ita mihi pectus peracuit, capio fustem.* — TÉR., *Enn.*, 97 : *sed ita erat res, faciendum fuit.*

Cf. CIC., *Ad Att.*, XIII, 21, 5 : *tantum aberat, ut binos scriberent, vix singulos confecerunt* (au lieu de *tantum aberat ut..., ut vix..., conficerent*). *De Fin.*, V, 20, 57 : *tantum abest ut voluptates sectentur, etiam curas et sollicitudines et vigilias perferunt.* *Brut.*, § 80 : *tantum afuit, ut inflammare nostros animos : somnum isto loco vix tenebamus.*

2° La juxtaposition de l'interrogation au lieu de l'interrogation indirecte (cf. : *dic mihi : quid tibi vis ?*).

3° L'emploi de **an** portant sur l'ensemble de deux propositions, dont la première est logiquement subordonnée à la seconde (de même l'emploi de **ergo** dans l'*argumentatio e contrario*).

Ex. : Cic., *p. Arch.*, 12, 30 : **an statuas et imagines, non animorum simulacra, sed corporum, studiose multi summi homines reliquerunt, consiliorum relinquere ac virtutumstrarum effigiem non multo malle debemus...**? Cf. *De Off.*, I, 31, 114; *Tusc.*, V, 36, 104; etc. (Cf., en grec, l'emploi correspondant de μέν... ἐτέ...).

4° L'emploi de tours comme celui-ci :

Cic., *ad Att.*, III, 21, 2 : **sed vereor ne hos tamen tenere potuerimus tribunos plebis amiserimus**, etc.

Page 362, ligne 16 : Lisez : τυχεῖν.

— 368, ligne 14 : Lisez : négations (cf. ci-après, § 706, Rem. 1. p. 803).

— 371, ligne 21 : Lisez : Ἀτρεΐδην... |

— 385, ligne 9 : Lisez : ἐρπίσθη

n. 1, l. 1 : οὐ μόνον οὐ

— 406, ligne 27 : On peut douter que dans Esch., I, 27, οὐς soit employé avec la valeur interrogative qu'aurait οὐστίνας ou τίνας. C'est plutôt le relatif avec ellipse de l'antécédent : la négation οὐ est dès lors justifiée par le fait que la relative n'a rien d'hypothétique ni d'indéterminé, les personnages dont il est question étant précisément déterminés par la loi.

— 417, ligne 22 : L'emploi de μή dans l'exemple de Soph., *Ant.*, 685 ne saurait s'expliquer par la raison indiquée. Ne serait-ce pas qu'il y a dans l'expression un doute, tenant à ce que la proposition principale (οὐτ' ἂν θύναται) est négative? La proposition ὅπως σὺ μὴ λέγεις ὀρθῶς τάδε équivaut vraisemblablement à ceci : εἰ πως σὺ μὴ λέγεις ὀρθῶς τάδε, οὐτ' ἂν θύναται λέγειν <ὅπως τάδε> οὐκ ὀρθῶς λέγεις> κτλ., si en quelque manière ce que tu dis n'est pas juste, je ne saurais dire en quoi, etc. (Note de R. DURAND.)

— 451, note 1 : L'exemple de PLATON, *Gorg.*, 487 d, ne prouve rien pour la construction de ὅτι après φημί : outre que ὅτι est en tête de la phrase, avant que φημί n'ait été exprimé, il faut remarquer que φημί n'est pas le seul verbe employé : αὐτό; τε σὺ φῆς καὶ ὁ λόγος... ὁμολογεῖ σοι...

note 3 : L'explication est insuffisante : dans l'exemple de Théognis, le verbe principal est un verbe signifiant jurer; or après les verbes signifiant jurer, promettre, la négation de l'infinitif n'est plus οὐ, mais redevient μή; donc il semble qu'ici la proposition avec ὅτι remplaçant une proposition infinitive, l'emploi de μή soit dû à l'analogie de la construction infinitive. Mais cette analogie ne peut rendre compte du second exemple (Antiphon). Le passage a paru suspect; Jebb corrige ὅτι<οὐ τῇ ἐ>μή προνοίῃ... et cette conjecture a passé dans le texte de Blass. Si on garde la leçon des mss, on peut voir dans l'emploi de μή l'influence de l'impératif et penser qu'il a été amené par l'idée : n'allez pas croire que..., littér. : considérez que ces choses sont arrivées, non (= ne croyez pas que ce soit) par l'effet de... (Note de R. DURAND.)

— n. 3, l. 6 : Lisez : Voy. ci-dessus, p. 419, n. 4.

— n. 4, l. 3 : Lisez : Xén., *Mém.*, I, 2, 17.

— 452, ligne 15 : Lisez : εἶτη

ligne 18 : La REMARQUE pourrait être supprimée, car les propositions examinées (parenthèse avec γάρ, propos. avec οὖν) font bien partie du style indirect et se rattachent bien, elles aussi, à ὅτι, qui commande toute la phrase. Plus intéressants seraient les passages cités par Goodwin (§ 675, 2) et auxquels on ajouterait : HÉR., IV, 135 (μέλλοι) et PLATON, *Phédon*, 87 d (ἐπιδεικνύοι). Dans ces exemples-là, la proposition est bien indépendante; on a affaire à une sorte de style demi-indirect, intermédiaire entre le style indirect proprement dit (εἰπὼν ὅτι...) et le style direct, et cette construction s'explique sans doute par un raccourcissement d'expression.

— 453, note 1 : Lisez : ὅτι

Page 458, ligne 13 : L'exemple de PLAUTE, *Asin.*, 51 sq. est unique, et il est suspect. Blass (*Rh. Mus.*, 1882, p. 151, cf. ce qu'il dit dans son *Hermeneutik*, Handbuch d'Iw. Müller, I, p. 175 sq.), ponctuant tout le passage autrement qu'on ne fait d'ordinaire, sépare *quod amat* de *scio* et en fait une proposition causale dépendant de *quod filio succenseam*, qui est plus haut, la phrase du vieillard étant interrompue par l'esclave. L'explication de Blass est, il est vrai, repoussée par Goetz-Schöell, qui gardent le texte traditionnel en inclinant (*præf.*, p. VIII) vers la correction *amat* proposée par Lorenz.

— 464, n. 1, l. 6 : Au lieu de suppléer *fuit* entre *nec* et *cum*, il est plus naturel avec Gray de sous-entendre après *nec* le verbe *audivi* du vers précédent.

— 476, ligne 7 : Il y aurait lieu de citer aussi l'emploi que fait Tacite de *donec*, jusqu'à ce que... avec l'*infinitif historico* alternant dans la même phrase avec l'*imparfait*.

Ex. : TAC., *Ann.*, XIII, 57 : *neque exstingui poterant, ... donec ... agrestes quidam ... saxa jacere, dein ... absterrebant.*

NIPPERDEY (*Ann.*, II, 4) cite aussi *Hist.*, III, 10 : *donec fatiscere seditio et... dilaberentur.* Mais HERÆUS lit *fatisceret*.

— 489, ligne 24 : GOODWIN (§ 329, 2) fait observer avec raison que dans cette construction ὥς n'est pas proprement *final*, mais plutôt relatif ou interrogatif et que l'*optatif* avec ἄν est un *potentiel*.

— 491, ligne 10 : Lisez : Pour οὐ μή avec le *subjonctif*, voy. ci-après, § 713, 2°, p. 811.

ligne 35 : Il y a, en ce cas, construction par *juxtaposition* (cf. en latin la locution *tantum abest ut* suivie d'une proposition indépendante, ci-dessus, p. 835, l. 43).

— 493, ligne 3 : En fait, même dans le cas particulier de cette remarque, l'*infinitif* avec ἄν dépendant de ὥστε n'exprime jamais un *irréel* proprement dit. L'*infinitif* exprime une possibilité que ἄν ne fait que conditionner. La traduction française mourrait, n'eût pu revenir, est due à une transposition de la pensée, mais ne rend pas compte du tour grammatical : littéralement il faudrait dire : d'où pour le médecin la possibilité de mourir, si... ; d'où l'impossibilité pour Philippe d'avoir la force de revenir, même si... etc. Si l'on veut expressément marquer *possibilité dans le passé, mais possibilité non réalisée*, il faut recourir au mode personnel : toutefois dans le style indirect, mais dans ce cas seulement, ὥστε ἄν ποιῆσαι peut équivaloir véritablement à ὥστε ἄν ἐποίησεν, et alors la négation est *ordinairement* οὐ (cf. GOODWIN, § 595).

— 495, ligne 33 : Ajoutez : Sur l'*infinitif futur* voy. GOODWIN, § 591.

— 496, note 2 : Notez que dans les deux passages de Sophocle cités, la plupart des éditeurs corrigent en ἔωε la leçon ὥε des mss et scandent par synizèse.

— 506, ligne 34 : L'exemple de Lysias (XIII, 51) n'est pas absolument sûr : les mss ont καταλυθείσαν, la correction καταλυθείη ἄν, généralement adoptée, nous paraît certaine : Bekker seul lit καταλυθείη.

ligne 39 : Ajoutez une REMARQUE III : Quand le verbe craindre est à un temps passé, on emploie quelquefois l'*optatif futur* au lieu de l'*indicatif* (cf. GOODWIN, § 131).

— 563, n. 1, l. 11 : L'exemple de DÉM., XX, 62, offre quelque chose de particulier : la phrase commandée par εἰ comprend deux membres opposés par μέν... δέ..., c'est un cas de coordination grammaticale là où logiquement il faudrait subordination (en fr., c'est tandis que... qui correspond à μέν). Or, comme il arrive dans des constructions de ce genre, le premier membre (μᾶλλοντε μέν... ἡγεῖσθε), s'il est rattaché grammaticalement à εἰ, ne fait pas partie de la condition : il exprime un fait qui vaut par lui-même, indépendamment de la condition, et dès lors il garde naturellement la construction d'une proposition indépendante.

— 565, note 2 : La distinction faite ici est inutile. La vérité c'est que, dans ces sortes de phrases, où il s'agit d'hypothèses invraisemblables, il y a toujours relation à l'*avenir*, à un avenir d'ailleurs plus ou moins éloigné ; c'est ce qui fait que, en dépit de l'*invraisemblance*, il y a toujours *logiquement* possibilité : ainsi dans l'exemple du texte (T.-LIVE, XXXIX, 37, 3), *hodie* n'empêche pas plus la référence à l'*avenir* (avenir rapproché) que *nunc* dans CIC., *p. Cæl.*, I, 1, cité dans la note.

Page 573, note 1 : Dans ESCHYLE (*Eum.*, 231), εἰ προδῶ est en effet la leçon du *Mediceus*, mais le sens n'en est guère bon (Weil : δὲ προδῶ — Kirchhoff, ἢν προδῶς). Que si l'on veut garder εἰ προδῶ, il faut l'expliquer, non pas par une pensée générale, mais plutôt par une supposition rapportée à l'avenir (cas du § 528, p. 561, n. 4).

— 575, ligne 12 et suiv. : Les exemples cités ici rentrent dans le cas particulier signalé plus haut, p. 839, l. 42 : en effet dans XÉN., *Mém.*, II, 3, 9, le premier membre (κῦνα μὲν... ἄν... ἐπειρῶ), s'il est, par le fait de la coordination μὲν... ἔπειτα, rattaché grammaticalement à εἰ, est, pour le sens, indépendant de la condition : il se construit comme la proposition dont il a la valeur logique : ἄν ἐπειρῶ, parce que la proposition est subordonnée à une condition non réalisée, εἰ ἐχάλεπαινε. En outre, dans ESCH., I, 85, ce qui dépend proprement de εἰ, ce n'est pas tant ἤλω ἄν (proposition équivalant pour le sens à une proposition indépendante) que ἀποφεύξεται. Enfin dans ISÉE, X, 12 le texte cité est tronqué : le passage doit être rétabli ainsi : θαυμαστὸν γὰρ ἂν ἦν, εἰ τὴν ἐμὴν μητέρα ἔχοντι Ἀπολλοδώρῳ... οὐκ ἂν οἶδόν τε τὴν τῶν ἐκείνης κυρίῳ γενέσθαι, ... ἀλλ' ἐτέρῳ αὐτὴν ἐκδόντι ἔξεσται εἰς τὰ ταύτης χρήματα υἱὸν εἰσποιῆσαι. Ici encore la proposition οὐκ ἂν οἶδόν τε ἦν, bien que grammaticalement construite avec εἰ, ne fait pas partie de la condition, et c'est pour cela que dans une proposition de ce genre il peut y avoir non seulement tous les modes d'une proposition indépendante, mais encore la négation οὐ.

— 757, ligne 37. L'exemple de CÉSAR (*de Bell. Gall.*, IV, 37, 3) est douteux. L'ablatif peut s'y expliquer, à la rigueur, par la règle précédente (ablatif de durée, cf. ci-dessus, § 174, p. 206, cas demandé par la construction de la phrase) et non par la règle relative aux expressions dépendant du comparatif.

— 771, ligne 3. *Supprimez* l'exemple de SOPH., *Trach.*, 736 (λέγω étant exprimé, ἐμὸν πατέρα, n'est plus en apposition, à proprement parler).

— 780, ligne 30 : *Lisez* : PLATON, *Euthyd.*, 271 b³ : ὃν μὲν ἐγὼ λέγω, ἐκ δεξιᾶς τρίτος ἀπὸ σοῦ καθήστο· ἐν μέσῳ δ' ὁ μὲν τὸ Ἀξιόχου μειράκιον ἦν. Καὶ μάλα πολὺ, ὦ Σώκρατες, ἐπιδεδωκέναι μοι ἔδοξεν, καὶ τοῦ ἡμετέρου οὐ πολὺ τι τὴν ἡλικίαν διαφέρειν Κριτοβούλου. Ἀλλ' ἐκεῖνος μὲν σκληρρός, οὗτος δὲ προφερὴς καὶ καλὸς κάγαθος τὴν ὥσιν.

— 789, ligne 40. *Supprimez* l'exemple de XÉN., *Cyr.*, I, 6, 22 (περὶ τούτων n'est pas l'antécédent de περὶ ὧν, lequel est sous-entendu).

— 805, note 4, ligne 5. *Ajoutez* : L'expression équivaut en effet à quelque chose comme : **ut non modo lacrimis mortuos, sed ne sepulcro quidem prosequerentur.** De ce que, dans la phrase de T.-Live, chaque membre a son verbe particulier, il ne s'ensuit pas que la phrase soit *logiquement* différente de celle qu'on a citée plus haut : c'est toujours la négation contenue dans **ne...quidem** qui se trouve porter sur les deux membres de phrase.

INDEX GREC

[Les chiffres renvoient aux paragraphes; les abréviations « p. », « n. », « l. », « R. » signifient : « page », « note », « ligne », « Remarque »].

A

- ἀγαθὴ τύχη** (p. 208), n. 6; (p. 103) n. 2.
ἀγάλλομαι, dat. 191, 2°; ἐπὶ et dat. *ib.* R. I.
ἀγαμαι, génit. 131, R. III; prop. infin. (p. 619), n. 2.
ἀγανακτέω-ω, dat. 191, 2°; ἐπὶ et dat. *ib.* R. I; ὅτι, 433; εἰ, 533; avec le partic. 591, 1°; cf. (p. 619), n. 3.
ἀγαπάω-ω, dat. et acc. 191, 2°, R. II; εἰ, 533; ἐάν, *ib.* R. I; avec le partic. 591, 1°; cf. (p. 670), n. 2.
ἀγαπητόν, εἰ, 533.
ἀγγέλλω, ὅτι, 427 sqq.; ὥς, 481; avec le partic. 616.
ἄγε, ἄγετε et subj. 310; cf. (p. 315) n. 2.
ἄγυστος, gén. 130, 2°.
ἄγνός, gén. 137.
ἄγωναστος, gén. 132, R.
ἄγων (= avec, idiotisme), 176 (p. 208), n. 2; 591, 2° R. III (p. 663).
ἀγωνίζομαι, acc. 62, 2°; *ib.* (p. 62), n. 3; dat. 84, 2°.
ἄδην, gén. 135; cf. *ib.* n. 1.
ἀδικέω-ω, avec le partic. 591, 1°; cf. (p. 670), n. 2.
ἀδύνατος, et infin. 570, 1°.
ἄδωρος, gén. 130, 5°.
ἀήθης, gén. 130, 3°.
ἀθέατος, gén. 133, R.
Ἀθήνησιν, 166, R. IV.
αἰ (= εἰ), 525 (p. 557), n. 2.
αἰ κε, voy. εἰ.
αἰδέομαι-οὔμαι, et infin. 563 (p. 620), 4°; cf. (p. 619), n. 2; partic. (p. 620), n. 5.
αἰθε (= εἴθε), 301.
αἰνέειν, et gén. de cause, 121, R. I.
αἰρεῖν τινα ὑψηλόν, 57; cf. 665, 2°.
αἰρώ-ω (= convaincre de), et gén. du délit, 123; — a pour passif ἀλίσκομαι, 214.
αἰρέομαι-οὔμαι, et infin. 568, 3°; constr. avec ᾗ, 714, 1° a.
αἰσθάνομαι, constr. 118, 2° et (p. 137) n. 1; cf. *Add.* (p. 828), l. 39 sqq.; constr. avec infin. et partic. 609, R. V et 610.
αἶσσω, acc. 50, R. II.
αἰσχρός, et inf. 570, 2°; αἰσχρόν ἐστιν εἰ, 533.
αἰσχύνομαι, constr. 191, 2°; εἰ, 533; avec infin. 563, 7°; cf. 591 (p. 661), n. 3 et (p. 619), n. 2; avec partic. 591, 1°.
αἰτέω-ω, double acc. 58; cf. *Add.* (p. 825), l. 29 sqq.; — αἰτῶ τινα et infin. 563, 4°.
αἰτούμαι σε, formant parenthèse, 351.
αἰτεῖσθαι-ώμαι, gén. du délit, 123.
αἰτίος, gén. 131; τό et infin. 553, 1° b; τοῦ et infin. *ib.* (p. 599), n. 2; αἰτίον ἐστιν ὅτι, 426.
ἀκάρπωτος, acc. 53 (p. 50), n. 2.
ἄκληρος, gén. 130, 2°.
ἄκμῃν, 75, 1° et n. 2.
ἀκολουθεῖν, dat. 176, 1° et n. 6; μετά et gén. 176, R.
ἀκοντίζω, gén. (p. 141), n. 3.
ἀκούω, constr. 118, 2°; *ib.* R. I et II; *ib.* (p. 136), n. 5; — avec le gén. (avec ou sans παρά, πρός, ἐκ, ἀπό de la personne de qui on apprend qqc. 153, 2°; cf. *ib.* n. 1; — avec le nom. (en tant que passif de καλεῖν, ὀνομάζειν), 56, 2° R. et n.; — ἄ. ὅτε, 422 (p. 445), n. 3; — ἄ. ὅτι, 427 sq.; ὥς, 481; — avec l'infin. (= être regardé comme), 565, 1° (p. 618) n. 4; avec le partic. 609; différence de sens entre les diverses constructions de ἀκούω, 609, R. V.
ἀκροᾶσθαι, constr. 118, 2°.
ἀλγεῖν, constr. 191, 2°.
ἀλγύνομαι, dat. 191, 2°.
ἀλέξιν, constr. (p. 93), n. 7.
ἄλις, gén. 135; cf. *ib.* n. 1.
ἀλίσκομαι, sert de passif à αἰρώ = convaincre de (p. 694), n. 2; avec gén. du délit, 123; avec partic. 617.
Ἀλκμανικόν σχῆμα, 8, R.
ἀλλά, 385; ἀλλά, ἀλλὰ καί, ἀλλ' οὐδέ (après οὐ μόνον), 385, 2° b, R. I et (p. 384), n. 3; ἀλλ' οὐ (μή), 385, 2° b, R. II; ἀλλὰ γάρ = at enim, 385, 1°; ἀλλὰ γάρ = sed enim, 385, 1° (p. 383) n. 2; cf. 385, 2° c, R. I et n. (p. 386); ἀλλά... γε, 385, 1° R.; ἀλλ' οὖν, 385, 1° R.; ἀλλ' ὅμως, *ib.* (p. 383), n. 1 et 388; ἀλλά μὲν, 386, R. I; ἀλλ' ἢ = si ce n'est, 385 (p. 382), n. 3; οὐ γάρ ἀλλά, 385, 2° c, R. II (p. 386); οὐ μὲν (μέντοι) ἀλλά, 385, 2° c (p. 385).
ἀλλήλων, 686.
ἄλλοις, gén. 161.
ἄλλος, gén. 161; ᾗ, 714, 1° b; employé à la place d'un adverbe (= ailleurs, d'ailleurs, en outre, etc.), 666, 1° (p. 747) R.; ἄλλα τε καί, 358, R.
ἄλλοτριος, gén. 161.
ἄλλως τε καί, 358, R.
ἀλύσκω, gén. (p. 184), n. 1.
ἄμα, dat. 176, 2°; avec le partic. 606, 1° a; ἄμα... καί, 352, 1° d; cf. 357, R. I; ἄμα μὲν... ἄμα δέ, 384, R. II.
ἀμαρῆς, acc. 62, 1° R. III.
ἀμαρτέανω, gén. 118, 5°; partic. 591, 1°.
ἀμελεῖν, gén. 118, 3° a.
ἀμελής, gén. 130, 1° b.

ἀμάρηανος, τὸ et infin. 553, 1° b.
ἀμειλλᾶσθαι, dat. 84, 2°.
ἀμνημονεῖν, gén. 118, 4°; acc. *ib.* R. I.
ἀμνήμων, gén. 130, 1° b.
ἀμοιρος, gén. 130, 2°.
ἀμύνειν, constr. (p. 93), n. 7.
ἀμφοτέρω, double acc. 58.
ἀμφοτερί, 717, 5°.
ἀμφοτεστητέιν, dat. 84, 2°; gén. 121, R. II.
ἀμφοτέροι, constr. avec l'article, 704, 3°.
ἀμφο, constr. avec l'art. 704, 3°.
ἄν, particule, 302 (p. 307), n. 3; — *Indicatif* passé avec ἄν, 302, 1° et R. (potentiel du passé); 302, 2° (répétition); 302, 3° (irréel); ἐθουλόμην ἄν, *ib.* R.; ἔδει, etc., ἔδει ἄν, 292, 2° a, R. II et (p. 301), n. 1; — *Indicatif* futur avec ἄν (p. 313), n. 4; — *Subjonctif* avec ἄν, 308 (action événementielle); 412, 1° R.; 412, 2°; 423, 1° b; 423, 2° a; 475; cf. avec l'aoriste (= antériorité), 273 (p. 282), n. 3; ἄν omis, 522, 2° a (p. 555), n. 2 (après πρίν); 528 (p. 561), n. 4 et 532, 1° R. I (p. 573) et n. 1 (après εἰ); 423 (p. 447), n. 1, (après ὅτε, ὅποτε); — *Optatif* avec ἄν, 316 : voy. *Optatif* et *Potential*; ἄν(κε) joint à l'optatif construit avec εἰ, 529 (p. 563), n. 1; avec ὅτε, 423, 2° b (p. 447), n. 4; — *Infinitif* avec ἄν, 554, 1°; 563, 1° R. III, IV, VII; *infinitif*, précédé de l'article, avec ἄν, 554 (p. 603), n. 4; cf. (p. 598) n. 3; *infinitif* futur avec ἄν (p. 615), n. 1; — *Participe* avec ἄν, 588 (p. 656), n. 1. — Pour ἄν avec le futur, voy. (p. 8) et *Add.* (p. 821), l. 6 sqq.
ἄν = ἐάν. Voy. ἐάν.
ἀναγκαῖος, infin. 570, 2°.
ἀνακοινοῦν, ἀνακοινοῦσθαι, constr. 84, 1°.
ἀναμνησκω, double acc. 58; ἀναμνησκομαι ἐάν (p. 402), n. 2.
ἀναπνεῖν, gén. (p. 184), n. 1.
ἀνάσσειν, gén. 118, 6° (p. 144) n. 3.
ἀναφορικαὶ ἀντωνυμιαί, 675 (p. 763), n. 1.
ἀνέχομαι, gén. (p. 138), n. 1; partic. 674, 6°; avec gén. absolu, *ib.* R.
ἀνήκοος, acc. 53.

ἀνέναι (se relâcher de), gén. (p. 185), n. 1.
ἀντάω-ω, gén. 118, 5°, R. I.
ἀντέχω, μή et infin. 563, 5° a, R. IV (p. 624); — ἀντέχομαι, gén. 118, 5°.
ἀντί, suivi d'un infin. (sans article), 553, 1° e (p. 602), R. II; après un comparatif (au lieu de ἤ), 669, 1° R.
ἀντιάζω, gén. (p. 143), n. 1.
ἀντιάω-ω, gén. 118, 5° R. I (p. 143), n. 1.
ἀντιβολέω-ω, gén. (p. 143), n. 1.
ἀντελέγω, infin. 563, 4°; μή et infin. *ib.* R. IV; τὸ μή et infin. 553, 1° a, R. III.
ἀντιποιεῖσθαι, gén. 118, 3° a, R. II; 121, R. II; cf. *Add.* (p. 838), l. 43.
ἀντωνυμία, 675 (p. 763), n. 1.
ἀνύσας (= promptement, idiotisme), 591 (p. 661), n. 1.
ἄξιον, gén. 125, 2°; infin. 563, 4°.
ἄξιος, infin. 570, 2°, R. II.
ἀπαγορεύω, infin., 563, 4°; μή et infin. *ib.* R. IV; partic. 594, 6°.
ἄπει, gén. 132, R.
ἀπαλλάττεσθαι, gén. 147.
ἄπας, avec l'article, 704, 4°; sans art., *ib.*; cf. R. I.
ἀπειλεῖν et infin. fut. 563, 1° R. VII.
ἀπειργεῖν, gén. 147; τοῦ et infin. (p. 624), n. 4; μή et infin. (p. 624), R. IV.
ἄπειρος, gén. 130, 3°.
ἀπέχω, être éloigné de, gén. 147.
ἀπέχω, tenir éloigné de, gén. (p. 184), n. 1.
ἀπέχομαι, gén. 147; infin. 563 (p. 620) 4° et (p. 619) n. 2; τὸ μή et infin. 553, 1° a, R. III.
ἀπό, = à une distance de, 72, R. I; après verbes passifs, 217, R. I; ἄπο, par anastrophe, 718, R. 1°.
ἀποδείκνυμι, avec le partic. 612, 1° et 614.
ἀποδέχομαι, génit. (p. 138), n. 1.
ἀπόδοσις, 525 (p. 557), n. 3.
ἀποκρίνομαι, ὅτι, 427 sq.
ἀποκρύπτω, double acc. 58; av. le partic. 594, 2° (p. 667), n. 4.
ἀποκτείνω, a pour passif ἀποθνήσκω, 214.
ἀπολαύω, gén. (p. 134), n. 4.
ἀπολείπομαι, gén. 162.

ἀπολύω, gén. 147; son passif, 214.
ἀπόλωλα et acc. de qual. 62, 1° a et b.
ἀποπρό, 717, 5°.
ἀπορώ, gén. 156.
ἀποστερεῖν, constr. 58, R. I; 156, R. IV, et (p. 192), n. 1.
ἀποτρέπω, gén. 147.
ἀποτυγχάνω, gén. 118, 5°.
ἀποφαίνω, avec partic. 612, 1° et 614.
ἄπρακτος, double sens 638, R. II.
ἄπτομαι, gén. 118, 5°.
ἄρ, 379 n. 1.
ἄρα, 379; εἰ ἄρα, 397, 2° a, R. II; τίς ἄρα, πῶς ἄρα, *ib.* (p. 401), n. 2; ἐάν ἄρα (p. 402), n. 2.
ἄρα, int. dir. et indir. 397, 2° b, cf. R. II (p. 404); 397, 2° a, α, n. 2 et 3; ἄρ' οὐ (p. 401), n. 4 et 398, 1°; ἄρα μή (p. 401), n. 5.
ἄρδρον, 698 (p. 794), n. 1.
ἀριτελέκετος, avec gén. parl. (p. 123), n. 5.
ἀριστεροῦς, à gauche, 136 (p. 170), n. 4.
ἀρμυδῆσθαι, double acc. 63 (p. 65) et n. 2.
ἀρχή, adv. 75, 1°; cf. 75, 5°; ἀρχὴν οὐ (μή), 75, 5° et n. 3.
ἄρχω, commander, gén. 118, 6°; α. ἀρχήν, 62, 1° R. I; au passif, 212, 1° a.
ἄρχω, ἀρχομαι, commencer; différence de sens entre actif et moyen, 207; cf. (p. 142), n. 5; gén. 118, 5° et 147, R. I; ἀρχὴν ὀδὸν (p. 70), n. 1, infin. et partic. 594, 3° et la R.; cf. (p. 627), n. 4; idiotisme ἀπὸ σοῦ ἀρχόμενοι πάντες (à commencer par toi), 591, 2° R. IV, a (p. 664), et cf. *ib.* n. 1; idiotisme ἀρχόμενος (= au début), 591, 2°, R. III (p. 663).
ἀσθενεῖν νόσον, 62, 1° b.
ἄτε (p. 445), n. 1; avec le partic. 606, 1° b et 620 (p. 695), n. 3.
ἀτημαλής, gén. 130, 1° b.
ἄτμος, acc. 62, 1° R. III; gén. 132, R.
αὐ, 384, R. I.
αὐτίκα, avec le partic. 606, 1° a.
αὐτός (ipse), divers sens (p. 779), n. 1; joint au datif pour rendre l'idée d'accompagnement, 176, 3° R.; remplace aux cas obliques le réfléchi indirect, 678 R. II et III; ellipses des cas obliques, 676, 1°; remplace, au génitif, l'adj. possessif 679; construit avec l'article, 704, 1°.

αὐτός (*δ*, *idem*), divers sens (p. 779), n. 1; avec le datif, 86, 1° R. III; cf. (p. 790), n. 2; ses corrélatifs, 695, 1° R. V; καὶ ὁ αὐτός (p. 783), n. 1.
αὐτοῦ, adv. de lieu, 136.
αὐξεῖν τινὰ μέγαν, 57; cf. 665, 2°.
ἀφαίρειν, constr. 58, R. I.
ἀφαιρούμαι, double acc. 58; cf. 156, R. IV, n. 1; τινός τι, 58, R. I.
ἀφίσταμαι et acc. de qual., 62, 1° a.
ἀφνειος, gén. (p. 165), n. 2; dat. 188, 1° n. 1.
ἀφρονεῖς, gén. 130, 1° b.
ἀφύλακτος, double sens, 628, R. II.
ἀχθομαι, dat. 191, 2°; ἐπὶ et dat. *ib.* R. I; εἰ, 533; avec le partic. 591, 1°; cf. *ib.* R. I; avec l'acc. et le partic. *ib.* 1° R. II.
ἄχρηστος, dat. 83.
B
βαίκαν, mot crétois, 525 (p. 557), n. 2.
βάλλω (= bannir) : son passif, 214.
βλαβερός, dat. 83.
βλάπτειν, constr. 50; cf. 80.
βλαστεῖν, gén. 149 (p. 187), n. 2.
βλέπειν σκῆπτρῳ, 62, 2° R.
βοῦλετον σχῆμα, 4 et n.
βοῦλει, βοῦλεσθε et subj. 311, R. II; cf. 352, 1° c.
βούλομαι, infin. 563, 4°; avec l'infin. futur (p. 287), n. 4, cf. *Add.* (p. 835, l. 34); βούλομαι ἢ (*aimer mieux*), 714, 1° a; βουλόμην ἄν (p. 321), n. 1; ἐβουλόμην (avec et sans ἄν), 302, 3° R.; tour τοῦτό ἐστιν ἐμοὶ βουλομένῳ, 90, R. II.
βραχύς, et infin. 570, 3°.
βριθεῖν, dat. 188, 1° n. 1.
βρύειν, gén. (p. 143), n. 2; cf. *Add.* (p. 828), l. 29 sq.; dat. 188, 1° n. 1.
Γ
γαμῆσθαι, constr. 84, 2° (p. 88), n. 2.
γάρ, 372; omission de γάρ, 347; — voy. les art. καί, οὐδέ, ἀλλά.
γαῖαν, constr. 191, 2° et R. I.
γέμειν, gén. 118, 7°; cf. *Add.* (p. 838), l. 29.

γεῦω, γεύομαι, gén. 118, 1° a, R. III.
γίγνομαι, avec gén. de possession, 103, 1°; avec gén. de prix, 125, 1°; sert de passif à ποιεῖσθαι, 84, R. II; 207, 2° n. 1; (p. 494), n. 2; γίνεται ὥστε, 476, 2° c, R. I (p. 494).
γινώσκω, avec dat. (= *d'après*), 186; ὅτι, 427 sq.; ὥς, 481; avec inf. 609, R. III et (p. 688), n. 2; avec partic. 609-610, γούν, 378 c.
γράφεσθαι, double acc. 63; gén. du délit, 123.
γυμνός, gén. 157.

Δ

δαιμόνιος, avec gén. part. (p. 123), n. 5.
δασύς, gén. (p. 165), n. 2.
δέ, 384; remplaçant un relatif ou une conjonction, 352, 1° d; au lieu de ἀλλά, après une prop. négative, 385, 2° b (p. 384), n. 2; δ' αὖ, 384, R. I.
δέδοικα, ὅπως, 486; ὅπως μὴ, *ib.*; μὴ, 487; ὅφρα, 513, R. IV (p. 544), n. 2; ὥς (p. 620), n. 1; avec infin. 563, 7°.
δεδορκῶς (dans l'expr. πῦρ δ.), 62, 2° R.
δεῖ, impers.; gén. 156, R. I; constr. personnelle πολλοῦ δέω ἔχειν, etc., 156, R. I, n. 3; 476, 1° R. II (p. 491); 562, 2°; constr. pers. δέομαι τοῦτο ποιεῖν, 562, 1° R.; loc. ὀλίγου δεῖν, 572, 3° b; πολλοῦ δεῖν, *ib.* (p. 641), n. 2; ἔδει et ἔδει ἄν, 534; δέον, acc. abs. 621, 1°; cf. *ib.* R. II.
δείκνυμι, ὅτι, 427 sq.; ὥς, 481; avec le partic. 612, 1° et 614.
δεικτικαὶ ἀντωνυμίαι, 675 (p. 763), n. 1.
δειλός, avec gén. part. (p. 123), n. 5.
δεινός, et infin. 570, 1°; δεινόν ἐστὶ μὴ, 487; δεινόν ἐστὶν εἰ, 533.
δέμας (*à la façon de*) (p. 73), n. 1.
δεξιὰς (*à droite*), 136 (p. 170), n. 4.
δέομαι, gén. de la chose, 156; gén. de la personne, 156, R. III; acc. d'un pron. neutre, 156, R. II; gén. et un infin. 563, 4°; — δέομαι τοῦτο ποιεῖν (attr. pour δεῖ με τ. π.), 562, 1° R.

δεῦρο, et subj. 309 (p. 314), n. 2.
δεύτερος, gén. 161.
δεχομαι, gén. 144 (p. 177), n. 1, cf. *Add.* (p. 830), l. 47 sq.; dat. 188, 10° (p. 219), n. 2; δεχθῆναι, sens passif, 213 [mais cf. *Add.* (p. 832), l. 40]].
δηλός εἰμι, ὅτι, 560, 4° R. II; cf. 432; avec le partic. 594, 2° (p. 668), n. 1; δηλόν (ἐστιν) ὅτι, 426.
δηλὸν-ὦ, ὅτι, 427 sqq.; avec le partic. 612, 1° et 614.
διά, avec le gén. pour marquer la durée, 73, R. II; le moyen, 185, R. I; question *quā*, 190; avec l'acc. = *grâce à*, 185, R. I, n.; cf. (p. 225), n. 2; = *à cause de*, 191, 4°, R.
διαβαίνω, acc. 51.
διαβάλλω, ὥς, 481, R. I.
διαδιβάζω, double acc. 55.
διαγίγνομαι, et partic. 594, 3°.
διάγω, et partic. 594, 3°.
διαίρειν, double acc. 64.
διαλανθάνω, et partic. 591, 2° (p. 667), n. 4.
διαλέγομαι, dat. 84, 2°.
διαλειπών (= *après qq. temps*, idiotisme), 591, 2° R. III (p. 663).
διαλλάττομαι, dat. 84, 2°.
δικμάχομαι, et ppn. infin. 563, 5° a.
διανοοῦμαι, et inf. futur (p. 287), n. 4 [mais cf. *Add.* (p. 835, l. 34)].
δικνύω, et partic. 594, 3° (p. 668), n. 2.
διαπλεῖν, acc. 51.
διαπράττομαι, et ppn. infin. 563, 5° a; ὥστε, 476, 2° c.
διαπρό, 717, 5°.
διατεινάμενος (= *avec toute la force possible*, idiotisme), 591 (p. 661), n. 1.
διατελῶ, et partic. 594, 3°.
διαφέρω, gén. 147; cf. (p. 88), n. 4.
διαφέρομαι, dat. 84, 2° a, et n.
διαφερόντως, gén. 147, R. IV.
διάφορος, dat. 86, 1° et R. II; gén. 147, R. IV; constr. avec γ, 714, 1° b.
διδασκαλικός, gén. 130, 4°.
διδάσκω, double acc. 58; ὅτι, 427 sqq.; ὥς, 481; cf. *ib.* (p. 499), n. 2; διδάσκειν τινὰ σοφόν, 57 (cf. 665, 2°).
δίδωμαι, inf. de but, 568, 3°; δ. τινι et infin. 563, 5° a.
δίαν, 717, 5°.
διεξίναί, acc. 51.

διερῶν, double acc. 55.

διελχῶ, gén. 147.

δικάζω, gén. du délit, 123 ;
δικάζομαι, dat. 84, 2°.

δικαιῶς εἶμαι, et infin. 562, 1°.

δικην (à la manière de), 75, 3° ;
cf. (p. 75) n. 1.

διόπερ, 434, R.

διός, avec gén. part. (p. 123),
n. 5.

διότι, 434, R. ; suivi de l'infin.
dans le style indirect, 639,
R. IV.

διφρηλατῶ, acc. 50, R. II.

διψῶ, gén. 118, 3° a.

διώκω (accuser), gén. du délit,
123 ; son passif, 214.

δοκεῖ (il semble), ὅτι, 427
(p. 451), n. 2 ; se construit per-
sonnellement avec l'infin., 562,
2° ; 563, 1° R. I ; δοκῶ, for-
mant parenthèse, 351 : δοκεῖ
(= il a été décidé de) et infin.
560, 3° ; δοκοῦν (δόξαν, δε-
δογμένον), acc. abs. 621, 1° ;
cf. ib., R. II ; δόξαν ταῦτα
(p. 699), n. 2.

δουλεύειν δουλείαν, 62, 1°
R. I (p. 61).

δοῦλος, et acc. 62, 1° R. III.

δ' οὐν, 378, d.

δραῖν (κακά, κακῶς, etc.),
constr. 50.

δράσασθαι, gén. 118, 5°
R. II.

δύναμαι, et inf. 563, 7° ;
ώστε, 476, 2° c, R. II (p. 495),
n. 1.

δυνατός, double sens, 628
R. II ; et infin. 570, 1°.

δυσέρως, gén. 130, 1° b.

δωρεάν (gratis), 75, 6° R. I et
n. 4.

δωτήνην (gratis), ib., n. 4.

Ε

ἐ (σφε), réfléchi direct (p. 768),
n. 4 ; (p. 769) n. 1 ; réfl. indirect,
678, R. I ; sert comme réfléchi
pour les trois personnes (p. 768),
n. 1. — Voy. art. σφεῖς.

ἐάν, origine, 528 (p. 561), n. 2 ;
conj. condit. 528 ; 532, 1° a ;
construit avec verbes de senti-
ment, 533, R. I ; avec verbes
examiner, etc. (= pour le cas
où, pour voir si), 397, 2° a ;
R. IV ; 536, 1° ; cf. (p. 402) n. 2 ;
employé comme particule inter-
rogative, 397, 2° a, R. IV (p. 402),
n. 2 ; ἐάν ἄρα, ib. ; ἐάν τε...
ἐάν τε, 369 ; 545 ; ἐάν μὲν...
εἰ δὲ μή, avec ellipse, après le

1° terme, de la prop. principale,
535, 2° ; ἐάν καί, καί ἐάν,
οὐδ' ἐάν, 518, 1°.

ἐαυτοῦ, réfléchi direct et indi-
rect, 678 ; sert pour les trois
personnes, ib. (p. 769) n. 1 ; sert
à remplacer l'adj. poss. 679, 2° ;
constr. avec le comparatif, 669,
3° R. III ; avec le superlatif,
674, 1° R. IV ; ἐαυτῶν employé
au lieu du réciproque, 686.

ἐγκαλεῖν, constr. 80, 2°.

ἐγώ, 675 ; au gén. pour rempla-
cer l'adj. poss., 679, 1°.

ἐθέλω, οὐκ ἐθέλω (= refuser)
et inf. 563, 4° n. 2.

ἐθελῶ, double acc. 58 (p. 55),
n. 3 ; inf. 563, 7°.

εἰ, conjonct. condit. : origine, 525
(p. 557), n. 2 ; avec l'indicatif,
527 ; 533, 1° R. II et les notes ;
527, R. II (= s'il est vrai que,
puisque) ; avec l'indicatif futur
(menaces), 527, R. I ; — avec
l'indicatif passé, 530, 1° ; avec
l'irréel, 529, 1° (p. 563) n. 1
et 533 c ; cf. Add. (p. 839,
l. 42 et 840, l. 5) ; avec le
subjunctif, 528 (p. 561), n. 4 ;
avec l'optatif, 529, 1° ; 532,
1° b ; avec le potentiel, 529,
1° (p. 563) n. 1 et 533 b ; cf.
Add. (p. 839, l. 42) ; avec l'infini-
tif, dans le style indirect, 639,
R. IV ; — constr. avec verbes
de sentiment, 533 ; = toutes
les fois que, 549 ; 532 ; = pour
le cas où (pour voir si), 536,
1° ; εἴ τις, εἴ τι, etc., et indic.
532, 1° R. II (p. 573) ; εἴ τις
= ὅστις, ib. (p. 573), n. 3 ;
emploi elliptique de εἴ τις, 535,
1° : — εἴ ποτε, 535, 1° ; —
εἰ μή, 539, 1° ; 535, 1° (p. 576)
n. 2 ; εἰ μή εἰ, 539, 1° R. I ;
εἰ μή ἄρα, 527, R. III ; 539,
1° R. II : εἰ μή διὰ (idiotisme),
539, 1° R. III ; — εἰ μὲν... εἰ
δὲ, 544, 1° ; εἰ μὲν... εἰ δὲ μή,
avec ellipse, après le 1° terme,
de la prop. principale, 535, 2° ;
— εἰ δὲ μή, 539, 2° ; illogique,
après ἐάν μὲν, ib. R. I ; =
autrement, ib. R. II ; — εἰ...
εἴτε (soit que... soit que), 545
(p. 589), n. 3 ; — εἰ καί, καί
εἰ, οὐδ' εἰ, 548, 1° ; — ὥς εἰ,
546 (p. 590), n. 2 ; ὥσπερ ἂν
εἰ, 546.

εἰ, au lieu de εἰ γάρ, devant
l'optatif de souhait (p. 323), n. 1.

εἰ γάρ, joint à l'optatif de souhait,
317 ; à un temps passé de
l'indic. 301 ; à ὥφελον, 301, R.

εἰ κα, hom. pour ἐάν ; 528 ; 532,
1° b, R. I (p. 573) ; 529, 1°
(p. 563) n. 1. — Voy. ἐάν.

εἰ, particule interrogative : origine
de cet emploi, 397, 2° a, R. IV ;
dans interr. directe, 397, 2° a,
R. II (p. 401), n. 3 ; dans inf.
indir. 397, 2° a, β ; εἰ... ᾤ, εἰ...
εἴτε, 397, 2° b ; εἰ ἄρα, ib. 2°
a, R. II ; εἰ οὐ, εἰ μή, 398
(p. 401), R. III.

εἰάν, 528 (p. 561), n. 2.

εἶθε, avec indic. 301 ; avec opt.
317 ; joint à ὥφελον, 301, R.

εἶθισμαι, et inf. 563, 7°.

εἰκάζειν, dat. 84, 1°.

εἰκεῖν, gén. 147.

εἶμαι, voy. λέναι.

εἶμι, avec gén. poss. 103, 1° ;
avec gén. d'origine, 149 (cf. ib.
n. 1) ; avec gén. de prix, 125,
1° ; avec dat. (différence entre
celle constr. et celle du gén.
poss.) (p. 94), n. 2 ; avec un
partic. 594, 1° ; avec participe
précédé de l'article, ib., R. I et
(p. 666) n. 2 ; tour εἰσιν εἰ-
οίόμενοι, 598 ; omission de ὧν
devant subst. ou adj. attribut,
591, 2° R. V, et (p. 664) n. 3 ;
663 R. et (p. 744) n. 1 ; 618 ;
même omission dans la constr.
du génit. abs. 620, R. I ; expr.
δίκαιον ὄν, etc., 621, 1° ; ἔστιν
et inf. 560, 1° — voy. art. ἔστιν.

εἶος, 489 (p. 507), n. 1.

εἰπερ = s'il est vrai que, 527,
R. II ; particule causale, ib.
(p. 560), n. 4 ; = quand même,
quoique, ib. (p. 560), n. 3 ; emploi
elliptique de εἰπερ, εἰπερ ποτέ,
535, 1°.

εἰργῶ, gén. 147 ; dat. (p. 93)
n. 7 ; avec τὸ μή et inf. 553,
1° a, R. III ; avec τοῦ et inf.
(p. 624), n. 4 ; avec τοῦ μή et
inf. ib.

εἰρημένον, acc. abs., 621, 1°.

εἶς ἀνὴρ, sert à renforcer le
superlatif, 672.

εἰς, à la question quo, 65 ; εἰς
διδασχάλου φοιτᾶν, 102, R. VI ;
εἰς Σημαχιδῶν, etc., 166
(p. 198), n. 4 ; constr. avec un
adv. (εἰς νῦν, etc.), 717, 4°.

εἰσιάναι, acc. et dat. 51, R. I.

εἰσιν οἱ, 6, R. I.

εἰσιπτεῖν, acc. 51, R. I.

εἰσπράττειν, double acc. 55
(p. 55), n. 5 ; cf. Add. (p. 825),
l. 27.

εἰσιτιθέσθαι, double acc. 55.

εἶτα, répondant à πρῶτον μὲν,
384, R. II.

εἶτε... εἶτε (sire... sire), 369 ;
545, 1° ; cf. (p. 404) n. 2 ; dans
les dilemmes, 544, 2° R. : εἶτε...

ἤ (soit que... soit que). 543, 1° R.; εἴτε employé seul, *ib.* (p. 589), n. 1.

εἴτε... εἴτε, dans l'interr. indir. double, 397, 2° b, β; cf. (p. 404) n. 2; ellipse du 1° εἴτε, 397 (p. 405), R. et n. 1.

εἰωθα, et inf. 563, 7°; cf. (p. 619) n. 5.

ἐκ, après verbes passifs, 217, R. I. **ἐκαστος**, constr. avec l'article, 704, 5°.

ἐκάτερος, constr. avec l'art. 704, 3°.

ἐκβαίνω, acc. 51, R. I.

ἐκδύω, double acc. 58.

ἐκείνος, divers sens, 687 (p. 779), n. 1; marque éloignement, 687, 2°; constr. avec l'article, 704, 2°.

ἐκλέγω, double acc. 58 (p. 55), n. 5; — cf. *Add.* (p. 825), l. 27.

ἐκὼν εἶναι, 572, 3° c.

ἐλαττον ἤ, constr. 669, 6°.

ἐλέγχω, avec le partic. 612, 1° et 614.

ἐλεῖν, avec gén. du délit, 123.

ἐλευθερος, gén. 147, R. III.

ἐλευθεροῦν, constr. 147, R. II.

ἐλθών, emploi particulier chez les Tragiques (p. 663), n. 2.

ἐλπίζω et inf. fut. 563, 1° R. VII; ὥς, 481, R. I (p. 499), n. 3; ὅτι, 427 (p. 451), n. 2.

ἐλπίζει et inf. aor. 563, 1° R. VII, 2°.

ἐμαυτοῦ, 677-679; différence d'emploi entre ἐμαυτόν et ἐμὲ αὐτόν, 677 (p. 767), n. 2; δοκῶ ἐμαυτὸν et δοκῶ μοι, 677, R. I; net à remplacer l'adj. poss. 679, 2°.

ἐμμένω, constr. 81, 1°.

ἐμός, 679.

ἐμπειρος, gén. 130, 3°.

ἐμπίμπλημι, gén. 118, 7°.

ἐμπίπτω, constr. 81, 1° R. II.

ἐμποδῶν εἶμι, μὴ (μὴ οὐ) et inf. 563, 5° a, R. IV (p. 624); τὸ μὴ et inf. 553, 1° a, R. III.

ἐμφύω, dat. 81, 1°.

ἐν, à la question ubi, 166; ἐν Σκαμδωνιδῶν, 166 (p. 198), n. 4; ἐν Ἀΐδου, 102, R. VI; tour Εὐριπίδης Ἑκάδῃ, *Add.* p. 831, l. 19; pour l'omission de ἐν, cf. (p. 10); — devant le datif de temps, 169, R.; 170; — marque la manière (ἐν δόχῃ), 179, R.

ἐναντίος, gén. 147, R. IV; dat. 86, 1° R. II; constr. avec ἤ, 714, 1° b.

ἐναντιοῦσθαι, gén. 121, R. II; μὴ (μὴ οὐ) et infin. 563, 5° a, R. IV (p. 624); τὸ μὴ et infin. 553, 1° a, R. III.

ἐνδεής, gén. 157.

ἐνδύειν, double acc. 58.

ἐνεῖναι, constr. 81, 1°.

ἐνεστικ et infin. 560, 1°; tour τὰ ἐνόντα εἰπεῖν, 562 (p. 614), n. 1; ἐνόν, employé absolument, 621, 1°.

ἐνεκα, 718, R. 2°.

ἐνθα μὲν... ἐνθα δέ, 384, R. II.

ἐνθυμοῦμαι, ὅτι, 427 sqq.

ἐνι. p. ἐνεστικ, 716, 6°.

ἐνωῶ, ὅτι, 427 sqq.

ἐνοχος, gén. 131.

ἐντός et gén. = *en moins de*, en parlant du temps (p. 203), n. 2.

ἐξαερετός, ἐξαίρετος, 628 (p. 706), n. 3.

ἐξαρνος, acc. 53.

ἐξελέγχω, avec le partic. 612, 1° et 614.

ἐξέρχομαι (ἐξεῖναι) ἐξόδους, 62, 1° b.

ἐξετάζω, double acc. 58 (p. 55), n. 5; cf. *Add.* (p. 825), l. 29 sqq.

ἐξεστικ et infin. 560, 1° (cf. pour l'attribut, 558, 1°); ἐξόν, employé absolument, 621, 1°.

ἐξικνεῖσθαι, gén. 118, 5°.

ἐξισασθαι, acc. 51, R. I.

ἐοικα, dat. 84, 1°; infin., 565, 1° R. I; cf. 594, 2°, R. III (p. 668).

ἐπαγγέλλομαι et inf. fut. 563, 1°, R. VII.

ἐπαινώ, gén. de cause, 121, R. I.

ἐπακούω, gén. 118, 2°, R. II.

ἐπάν, 550, 1°.

ἐπανόρθωσις, figure, 389, 1° c.

ἐπεῖ, temporel, 550, 1°; ἐπεὶ τάχιστα, *ib.* R.; suivi de l'imparfait, *Add.* (p. 833, l. 29); de l'infinitif, dans le style indirect, 639, R. IV; — causal, 550, 2°; emploi particulier, 480, R. II (p. 498), n. 1; — γάρ, dans une prop. interrogative, optative, impérative, 550, 2° R. II-III; — ἐπεὶ, ἐπεὶ γε = *quand pourtant, bien que*, 548, 1° (p. 592), n. 4; — *et pourtant*, 550, 2°, R. IV.

ἐπειδάν, 550, 1°.

ἐπειδὴ, temporel, 550, 1°; ἐπὶ τάχιστα, *ib.* R.; suivi de l'infinitif, dans le style indirect, 639, R. IV; causal, 550, 2°, R. I; ἐπειδὴ γε, cf. 433, R. I.

ἐπειτα, répondant à πρῶτον μὲν, 384, R. II.

ἐπέρχομαι, acc. 51, R. I.

ἐπήκοος, gén. et dat. 130, 1° a et n.

ἐπήν, 550 (p. 594), n. 1.

ἐπὶ et dat. après les verbes exprimant une affection de l'âme, 191, 2°, R. I; ἐπὶ τούτῳ (*à cette condition*), 476, 2° d, R.; ἐφ' ᾧ (ᾧτε) (*à la condition que*), avec l'infin., *ib.*; avec l'indic. futur, *ib.* (p. 495), n. 2; — ἐπὶ empl. comme adverbe, 716, 1°.

ἐπιβαίνω, gén. 119.

ἐνδεής, gén. 157.

ἐπιδεικνυμι, avec le partic. 612, 1° et 614.

ἐπιδόξος εἶμι et infin. 562, 2°.

ἐπιθετόν (ὄνομα), 663 (p. 741), n. 1.

ἐπιθυμῶν, gén. 118, 3° a; infin. 563, 4°; constr. avec ἤ, 714, 1° a.

ἐπικούρος, gén. 132.

ἐπιλανθάνομαι, gén. 118, 4°; acc., *ib.* R. I et n. 1; infin., 609, R. III; partic., 609-610.

ἐπίληθος, gén. 130, 1° b.

ἐπιμελόμαι, gén. 118, 3° a; ὅπως, 485, 1°; ὥς, *ib.* (p. 502), n. 4.

ἐπιμελής, gén. 130, 1° b.

ἐπίσταμαι et inf. 563, 7°; 609, R. II; et partic. 609-610.

ἐπιστεφής, gén. (p. 165), n. 2.

ἐπιστήμων, acc. 53; gén. 130, 3°; inf. 570, 1° (p. 637) n. 2.

ἐπιστρατεύειν, constr. 51, R. I.

ἐπιτάττω : constr. au passif, 212, 1° a, R. II (p. 243).

ἐπιτιθέσθαι εἶμι et inf. 562, 1°.

ἐπιτιμᾶν, constr. 80, 2°.

ἐπιτρέπω et inf. de but, 568, 3°; ἐ. τινὶ et inf. 563, 5° a; constr. au passif, 212, 1° a, R. II (p. 243).

ἐπιχωριος, gén. 128, R.

ἐπομαι, dat. 176, 1° et n. 6; μετά et gén. 176, R.

ἐρᾶν, ἐρασθῆναι, gén. 118, 3° a.

ἐργον ἔστί, et gén. (p. 222), n. 2.

ἐρέσθαι, double acc. 58; gén. de relation, *Add.* (p. 829), l. 28 sqq.

ἐρημος, gén. 157.

ἐρημόν, gén. 156.

ἐρητύειν, gén. (p. 184), n. 1.

ἐρίζειν, dat. 84, 2°.

ἐρύεσθαι, gén. (p. 184), n. 1.

ἐρχομαι (παρὰ μικρὸν ἐρχ.) et inf. 562, 2° (p. 614) n. 2.

ἐρῶσιν, gén. (p. 184), n. 1.

ἔρωτᾶν, double acc. 58.
ἐς, voy. εἰς.
ἐσθίειν, gén. 118, 1° a, R. III.
ἐστάναι, acc. qual. 62, 1° a.
ἔσται, 489 (p. 508), n. 2.
ἐστινά-ω, gén. 118, 1° a, R. III;
 cf. *Add.* (p. 828), l. 20; dat.
ib. (p. 135), n. 1.
ἔστιν et inf. 560, 1°; ἔστιν
 ὥστε, 476, 2° c, R. I (p. 494),
 n. 3; ἔστιν οἷον... 417, 1° R.;
 cf. 6; ἔστιν ὅπως, *ib.*
ἔσχατος, épith. et attr. 673 et
 (p. 761), n. 3.
ἔτερος, gén. 161.
ἐτοῖμος, τὸ et inf. 553, 1° b.
εὖ ποιῶ, voy. ποιῶ.
εὖ λέγω, voy. λέγω.
εὐδαιμονίζω, gén. de cause,
 121.
εὐδαιμων, gén. 132.
εὐθεῖαν (τήν), p. 76, n. 4.
εὐθύ, gén. 136, R.
εὐθύς, avec le partic. 606, 1° a.
εὐλαβεῖσθαι, ὅπως μή, 485,
 2°; μή et subj. *ib.* R. I; infin.
ib. R. II; 563, 4°; μή (μή
 οὐ) et infin., 563, 3° a, R. IV
 (p. 624).
εὐλογεῖν, acc. 50.
εὐνοῦς, dat. 86, 1°.
εὐπορῶ, gén. 118, 7°.
εὐρίσκω, avec le part. 613;
 part. et prop. inf. *ib.* R.
εὐχεσθαι τί τινα, 80, 3°.
ἐφίεμαι, gén. 118, 3° a; inf.
 fut., (p. 287), n. 4 [mais cf.
Add. (p. 835, l. 34)].
ἐφικνούμαι, gén. 118, 5°.
ἐφίστημι, dat. 162, R.; inf.,
 568, 3°.
ἔχω, avec un partic. aor. 244,
 R. I; cf. 594, 1° R. II; avec
 un partic. parfait, 244, R. II;
 ἔχω (= pouvoir) et inf. 563,
 7°; cf. 266, R.; ἔχω (= empê-
 cher), constr. avec τὸ μή et
 inf. 553, 1° a, R. III; avec τοῦ
 μή et inf. (p. 624), n. 4; —
 ἔχω, avec adv. de manière,
 134 (p. 168), n. 3; constr.
 avec gén., 134; avec acc., 134,
 n. 4; — idiosmes : ἔχων =
 avec, 176 (p. 208), n. 2; 591,
 2° R. III (p. 663); τί ἔχων,
 591, 2° R. IV, c (p. 664);
 ληρεῖς ἔχων, *ib.*
ἐχομαι (= se tenir à), gén.
 118, 5° (p. 141); (= s'abste-
 nir de), gén. 147 (p. 184), n. 1.
ἐχθρός, dat. 86, 1°.
ἐῶ : οὐκ ἐῶ (= défendre) et inf.
 563, 4° (p. 621) n. 2.

ἔως, conj. temporelle 489; ἔως
 ἄν, 479, R. I (p. 496), n. 2; —
 conj. finale (Hom.), 490.
ἔωσπερ, 489 (p. 508), n. 1.

Z

ζηλῶ, gén. 121.
ζημιῶ, dat. 186; acc. neutre.
ib. (p. 214), n. 4; son passif,
 214.
ζητῶ et infin. 563, 5° a; ἐάν
 (p. 402), n. 2.

H

ἢ, adv. 190; devant le superlatif,
 671, 1°; cf. *ib.* R. I.
ἦ, particule de comparaison, 714,
 1°; après comparatifs, 669; cf.
 159; ἦ κατὰ, 669, 5°; ἦ ὥστε
 (ὥς) *ib.*; ἦ πρὸς, *ib.* (p. 756),
 n. 1.
ἦ, particule disjonctive, 367; ἦ...
 ἦ..., 368.
ἦ, particule interrogative (pour *est*),
 (p. 400), n. 1.
ἡγείσθαι, gén. 118, 6°; dat. *ib.*
 R. II.
ἡδὴ... καὶ, 352, 1° d.
ἡδομαι, dat. 191, 2°; ἐπί, et
 dat. *ib.* R. I; gén. 118, 3° b;
 cf. *Add.* (p. 828), l. 49 sqq.;
 avec partic., 591, 1°; cf. *ib.*
 R. I; avec acc. et partic. *ib.*
 R. II.
ἡδ (ἦ)... ἦε (ἦ), dans l'interr.
 ind. double (p. 400), n. 1;
 (p. 404), n. 2.
ἡλικίαν ἔχειν et inf. 570, 1°
 R. II.
ἡλικός : tour ἡλικῶ σοὶ ἀνδρί,
 693, 1° R. III.
ἡμαῖς, 675; empl. pour se dési-
 guer soi-même, 676, R., 1°
 (pour l'attribut, en ce cas, cf.
 20 et la R.); ἡμῶν, au lieu de
 l'adj. poss. 679, 1°; ἡμῶν
 αὐτῶν, mis pour ἀλλήλων, 686.
ἡμέτερος, 679.

ἡμός, 422 (p. 445), n. 3.

ἦν = ἐάν. Voy. ἐάν.

ἦν ἀρα, 234, R.

ἡνέκα, 510; au lieu de ὅτε, après
 certains verbes, *ib.* R. IV; cf. 422
 (p. 445), n. 3.

ἦος, 489 (p. 507), n. 1.

ἦτοι, 368, R.

ἦττασθαι, acc. de qual. 62, 3°
 (p. 62) n. 2; gén. 162; avec le
 partic. 591, 1°.

Θ

θάλλω (θῆλω), gén. 118, 1° b
 (p. 136), R.; cf. *Add.* (p. 828),
 l. 36).
θανάτου, gén. de prix, 125, 2°,
 R. I; cf. 123, R. I.
θαρρῶ et inf. 563, 7°.
θάσος ἐστί et inf. 553, 1° b.
θαυμαζῶ, gén. 121 : *ib.* R. III;
 cf. *Add.* (p. 829), l. 13-20; ἐπί
 et dat. 191, 2° R. I; ὅτι, 433;
 εἰ, 533; ἐάν, *ib.* R. I; partic.
 (p. 619), n. 3; prop. infin.
 (p. 619), n. 2.
θέειν ὁρόμον, 62, 1° R. I.
-θεν (p. 177), n. 2.
θηλέω-ω. Voy. θῆλω.
θειγγάνω, gén. 118, 5° R. II.
θοάζω, acc. 62, 1° R. II; cf.
Add. (p. 825, l. 52-57).
θύω, acc. 62, 2° et *ib.* (p. 62),
 n. 1; cf. *Add.* (p. 826), l. 4.

I

ἱ- thème de relatif, 513 (p. 541),
 n. 5.
ἱδίος, gén. 128; dat. *ib.* (p. 158),
 n. 3.
ιδιώτης, gén. 132.
ιδίαι δὲ μάχης et dat. 84,
 2°; ἰών, chez les Tragiques.
 (p. 663), n. 2.
ἱερός, gén. 128.
ἱθε et subj. 310.
ἱθύς, ἰθύ, gén. 136, R.
ἱκανός et infin. 570, 1°; τὸ et
 inf., 553, 1° b.
ἱνα, conj. finale : subj. 513; opt.,
ib. R. I et II; cf. (p. 542), n. 1 et
 2; indic. d'un temps passé, 513.
 R. III; cf. (p. 542), n. 1; diffé-
 rence de sens entre l'opt. et
 l'indic. passé (p. 544), n. 1 :
 indic. futur, 513 (p. 542), n. 2 :
 — dans une prop. complétive
 (= ut), 513, R. IV (p. 544), n. 2.
ἱνα, adv. : ἵνα ἄν (*uticumque*).
 513, R. IV (p. 544), n. 3; cf.
 (p. 441), R. I, a.
ἱσθε : εὖ ἴσθι, parenthèse. 351.
ἱσόμευρος, gén. 130, 2.
ἱσος, dat. 86, 1°; ἱσος... 6;
 (οἶος, ὅσπερ), 696, 1° R. II.
ἱσῶν, dat. 84, 1°.
ἱστορεῖν, double acc. 58 (p. 55),
 n. 5; cf. *Add.* (p. 825), l. 29 sqq.
ἰών, emploi particulier chez les
 Tragiques (p. 663), n. 2.

K

κα (= lat. -quid), (p. 538), n.
κάθημαι ἔδραν, 62, 1° R. II.
καθιπνοτροφεῖν, acc. 51, R. II.
καθίστημι et inf. 568, 3°.
καί, 356; **καί... καί**, 357; **καί**. après adj. ou adv. signifiant *égalité* ou *resemblance*, 356, R. IV; dans les expressions **ἀμα... καί**, **ἕδῃ... καί**, **οὕτω... καί**, etc., 352, 1° d; empl. au lieu d'un relatif ou d'une conjonction, *ib.*; devant un partic. 606, 1° d; — **καί** *et*, **καί** *et*, voy. *et*, *et*; — **καί... γε**, 356, R. VI; **καί γάρ**, 373; **καί γάρ οὖν**, 378 a; **καί γάρ τοι**, 381, n. 1; **καί... δέ**, 356, R. III; **καί δὲ**, 356, R. VI; **καί δὴ καί**, 357, R. II; **καί οὐ** (*μή*), 359, 1°.
καίπερ, joint au partic. 606, 1° d; cf. *ib.* (p. 680), n. 3; cf. 548, 1° (p. 592) n. 3; à génit. abs., 620 (p. 696), n. 1.
καίτοι, 387; joint à partic. 606, 1° d (p. 680), n. 1.
κακός et infin. 570, 1°.
καλῶ : expr. *ὁ καλούμενος*, 597, R.
κάμνω et partic. 594, 6°.
κάν, 548, 1°.
καρτερῶ et partic. 594, 6°.
κατά (verbes composés de) : constr. avec l'acc., 51, R. II; avec le gén., 119; verbes de la langue judiciaire : leur constr. 123; au passif, 212, 1° a, R. I; cf. *Add.* (p. 832), l. 15; — *ἡ κατά*, après comparatif, 669, 5°.
καταβοῶ, acc. 51, R. II; gén. 119.
καταγγελλῶ, gén. 119; constr. pass., 212, 1° a.
καταγιγνώσκω, constr. 123, R. II; cf. (p. 243), n. 2; au pass., 212, 1° a, R. I; cf. *Add.* (p. 832), l. 15; tour **κατέγνω μου ἀδικεῖν**, **κατέγνωσθην ἀδικεῖν**, 565, 1° R. II.
καταδικάζω, constr. 123, R. II-III; cf. (p. 243), n. 2; au pass., 212, 1° a, R. I (p. 243); cf. *Add.* (p. 832), l. 15.
κατακράζω, acc. 51, R. II.
κατακρίνω, comme **καταδικάζω**.
καταλαμβάνω, avec le partic. 613.
καταλλάττομαι, dat. 84, 2°.
καταναμαχῶ, acc. 51, R. II.
κατανέμω, double acc. 64.

καταπολεμῶ, acc. 51, R. II.
καταπολιτεύομαι, acc. 51, R. II.
καταστίναις (= avec ardeur, idiotisme), 591 (p. 661), n. 1.
καταφρονῶ, gén. 119; au pass., 212, 1° a.
καταχειροτονῶ : gén. 119; tour *ὁ δῆμος καταχειροτόνησεν αὐτοῦ ἀδικεῖν*, 565, 1° R. II.
καταψηφίζομαι, comme **καταδικάζω**.
κατέαγα, acc. et gén. 118, 1° a, R. V.
κατεπιστῆν, gén. 119.
κατεργάζομαι et prop. infin. 563, 5° a.
κατέχω, τὸ *μή* et inf. 553, 1° a, R. III.
κατηγορῶ, τινός *τι*, 123, R. II; cf. (p. 243), n. 2; τινός *τινος*. *ib.* R. III; τινός *περί* τινός. *ib.* (p. 150), n. 1; au pass. 212, 1° a, R. I (p. 243); cf. *Add.* (p. 832), l. 15.
κατήκοος, gén. et dat. 130, 1° a et n.
κατηρεφής, gén. (p. 165), n. 2.
κατοφωραγῶ, acc. 51, R. II.
κε (*κεν*), 302 (p. 307), n. 3. Voy. *αν*.
κελεύω, constr. 80, 4°; 563, 4°; 566, 1°.
κενός, gén. 157.
κενώ, gén. 156.
κεύθω, double acc. 58 (p. 55), n. 4.
κηδομαι, gén. 118, 3° a.
κενθονεύω, emploi particulier, 292, 1° R. II.
κλαίω (= non impunément, idiotisme), 591, 2° R. II (p. 663).
κληρῶ, au passif, 214.
κλύω, constr. voy. *ἀκούω*; *ἐξ*, *πρός*, etc., 153, 2° n. 1; gén. de relation, *Add.* (p. 829), l. 28 sqq.
κοιμᾶσθαι, acc. qual. 62, 1° b.
κοινωνῶ, gén. 118, 1° a; τινί *τινος*, 84, 1°.
κολάζω, double acc. 58, R. III; dat. 186.
κοινός, gén. 128 et (p. 158), n. 4; dat., 86, 1° R.
κότερον (p. 403), n. 3.
κουφίζω, τινά *τινος*, 147, R. V.
κρατῶ, gén. 118, 6° (cf. *ib.* n. 2); acc. *ib.* R. I.
κρίνω, gén. du délit, 123; *θανάτου*, 125, 2°; dat. (= d'après), 186.
κρύβδω, κρύβδην, gén. 130, 1° R.

κρύπτω, double acc. 58.
κρύφα, gén. 130, 1° R.
κτητικαί (*ἀντωνυμιαί*), 675 (p. 783), n. 1.
κυρῶ, gén. (p. 142), n. 1; partic., 594, 2° (p. 667) n. 2.
κύριος et inf. 570, 1°; = *fr. monsieur* (p. 766), n. 3.
κωλύω, gén. 147; inf. (*σὺς* *μή*), 563, 5° a (p. 623); cf. *ib.* (p. 624), n. 2; *μή* et inf., 563, 4° a (p. 621), R. IV; *ib.* 5° a (p. 624), R. IV; — au pass. 566, 1°.
κωλυτικός, gén. 130, 4°.
κωφός, gén. 132; cf. n. 1.

Λ

λαθών (= avec, idiotisme), 176 (p. 208), n. 2; 591, 2° R. III (p. 663); — emploi particulier chez les Tragiques (p. 663), n. 2.
λαγχάνω, sert de passif à *κλήρω*, 56 (p. 52), n. 2; 214.
λάβρα, λαθραίως, gén. 138, 1° b, R.
λαθών (= secrètement, idiotisme), 591 (p. 661), n. 1.
λαϊᾶς (= à gauche), 136, n. 4.
λαμβάνω, τινά *τινος* (p. 142), n. 2; cf. 118, 1° R. III; *λ.* et inf. 568, 3°; voy. *λαθών*.
λαμβάνομαι, gén. 118, 5°; gén. de la partie, 118, 1° a, R. V; double gén. 118, 5°; cf. *ib.* (p. 142), n. 2.
λανθάνω et partic. 594, 2°; cf. *ib.* (p. 667), n. 3; partic. aor. *ib.* (p. 668) R. I; voy. *λαθών*.
λανθάνομαι, gén. (p. 140), n. 1.
λέγω, *ὅτι*, 427 sqq.; *ὥς*, 481; cf. *ib.* R. I; inf. 563, 1°; 564-565; partic. 616 (p. 693), n. 1; tour *εἰπέ μοι πατρός*, *Add.* (p. 829), l. 28 sqq.; tour *ὁ λεγόμενος*, 597 R.; — *εὖ* (*χαλῶς*, etc.) *λέγω*, constr. 50; a pour passif *εὖ* *ἀκούω*, 214.
λείπω, τὸ *μή* et inf. 553, 1° a, R. III.
λείπομαι, gén. 162.
λήγω, gén. 147; partic. 594, 3°.
λήθω, part. 594, 2° (p. 667), n. 4.
λήστιν ἔσχη et acc. 53; cf. *Add.* (p. 825), l. 16 sqq.
λητουργῶ, acc. qual. 62, 1° a.
λίσσομαι, double acc. 58 (p. 55), n. 5; cf. *Add.* (p. 825), l. 29 sqq.
λιτανεύω, comme *λίσσομαι*.
λοιγίζομαι, *ὅτι*, 427 (p. 451), n. 2.

λοιποῦ (τοῦ), τὸ λοιπόν, 137, 1°; cf. *ib.* n. 4; 75, 5°.

λυποῦμαι, dat. 191, 2°; ἐπὶ et dat. *ib.* R. I.

λύω, τινά τινος, 147, R. V.

M

μαίνομαι, acc. qual. 62, 1° R. I.

μακαρίζω, gén. de cause, 121.

μακρός, τὸ et inf. 553, 1° b.

μαλακός et inf. 570, 1° (p. 637), n. 1.

μάλιστα, sert à exprimer le superlatif, 667, R.; 670, R.

μᾶλλον, sert à exprimer le comparatif, 667, R.; 668, R. III.

μαυθάνω et inf. 563, 7°; 609, R. II; et partic. 609-610; idiomisme τί μαθών, 591, 2° R. IV b (p. 664).

μάντις et acc. 53; cf. *ib.* (p. 49), n. 5.

μάχομαι, dat. 84, 2°.

Μεγαροῦ, 163.

μαθήμι, gén. (p. 185), n. 1.

μεθίστημι, gén. (p. 185), n. 1.

μεθορμίζω, gén. (p. 185), n. 1.

μετὼν ᾧ, constr. 669, 6°.

μέλει μοι, gén. 118, 3° a.

μέλλω et inf. 267; cf. (p. 300) n. 2; sens de cette périphrase après εἰ, 267, R.: = *il faut que je, ib.* n. 1; τί (πῶς) οὐ μέλλω, *ib.* n. 1; emploi particulier de l'imparfait dans une prop. relative finale, 416 (p. 431), n. 1.

μέμνημαι, gén. 118, 4°; acc. *ib.* R. I; ὅτε (ἦνίκα, ἤμος), 422 (p. 445), n. 3; cf. 510, R. IV; ὅτι, 427 sqq.; inf. 609, R. III; partic. 609-610.

μέφομαι, gén. de cause, 121, R. I; εἰ, 533.

μέν, 384, n. 1; μέν... δέ, 384; μέν... δὲ, *ib.* n. 1; μέν οὖν, 378 e; cf. 384, n. 1.

μέντοι, 386; μέν... μέντοι, 384, R. IV; οὐ μέντοι ἄλλα, 385, 2° c.

μέσος, épith. et att. 673; cf. *ib.* (p. 761), n. 3.

μεστός, gén. 130, 6°.

μετά et gén. après ἐπεσθαι, etc. 176, 1° R.; μετά et gén. pour marquer les circonstances d'une action, 178, R.; pour marquer la manière, 179, R.; μετά μισθοῦ (p. 152), n. 1; son emploi comparé à celui de σύν (p. 7). μεταδιδῶμι, gén. 118, 1° a.

μεταλαγχάνω, gén. 118, 1° a.

μεταλαμβάνω, gén. 118, 1° a.

μεταμύλει, const. 591, 1° (p. 661) n. 4.

μεταμέλομαι et partic. 591, 1°.

μεταξύ et partic. 606, 1° a.

μετέρχομαι, acc. 51.

μέτισταί μοι τινος, 118, 1° a, R. II.

μετόχω, gén. 118, 1° a et n. 2; τινί τινος, 84, 1°.

μέτοχος, gén. 130, 2°.

μέχρι οὐ, 489 (p. 508), n. 2; cf. 410.

μή, négation — différence générale entre οὐ et μή, 703, 1°; constr. avec subst. adj. adv. prép. (p. 803), n. 2; devant subj. de résolution, 309-310; subj. délibératif, 311; subj. aor. de défense, 304, R.; 313; devant l'impér. 304; devant optatif de souhait, 317; devant 2° pers. indic. fut. (défense), 293, R.; — dans l'interr. indir. 397, 2° a, R. III; 398; 399; 405; au lieu de οὐ, 405, R. II; cf. *Add.* (p. 838, l. 22); — dans prop. conditionnelles, 538-539; — dans prop. relatives, 412; 414, 1° (p. 427) n. 1; 416; 417, 1°; 419; — dans prop. temporelles, 423, 1° b; 423, 2°; cf. (p. 446) n. 2; — dans prop. causales, 435, n. 2; — dans prop. déclarative introd. par ὅτι, 428 (p. 451), n. 3; cf. *Add.* (p. 838, l. 33); — dans prop. finales, 513; — devant l'inf. constr. avec ὥστε, 476, 2°; après verbes dire, croire, 563, 1° R. V; après verbes espérer, jurer, etc., *ib.* R. VII; après verbes de volonté, 563, 4° a, R. III; d'activité, *ib.* 5° a, R. III; μή (μή οὐ), surabondant, après verbes de sens négatif, 563, 1° R. VI; 563, 4° a, R. IV; 5° a, R. IV (p. 624); τὸ μή et inf. après verbes et expressions de sens négatif, 553, 1° a, R. III; cf. (p. 624), n. 4; — devant le participe, 588, R. 1°; 590, 1° b; 597, 1° b; 603, 1°; cf. (p. 803) n. 2; cf. pour certains emplois particuliers (p. 687), n. 2 et 3; — καὶ μή, 706, R. I; ἄλλὰ μή, *ib.*

μή, introd. prop. complétive : après verbes εὐλαβεῖσθαι, etc. 485, 2° R. I; ὅρᾶν, σχοπεῖν, etc. *ib.* (p. 504), n. 5; μή, μή οὐ après verbes de crainte, 352, 2° e, R.; 487; avec ellipse de la prop. principale (μή = *peut-être que*; μή

οὐ = *peut-être que ne... pas*). 487, 2° R. I; cf. 309, n. 3; mis pour ἵνα μή, dans prop. finale, 513 (p. 542), n. 3.

μή (= num), interrogatif, 487, 2° R. II; cf. 352, 2° e, R. (p. 357); cf. (p. 401) n. 5; — ἄρα μή, (p. 401), n. 5.

μή ὅπως (p. 385), n. 1; μή ὅτι, 428 (p. 451), R.

μή οὐ et subj. ou ind. après verbes de crainte, 352, 2° e, R.; 487; avec ellipse (= *peut-être que ne pas*), 309, n. 3; 487, 2° R. I; — devant un inf. après verbes ou expressions de sens négatif, 563, 1° R. VI; 4° a, R. IV; 5° a, R. IV, cf. *ib.* (p. 624), n. 4; τὸ μή οὐ et inf. 553, 1° a, R. III; cf. (p. 624) n. 4; devant un partic. 713, 1° c.

μηδὲ, 706, R. I; 359, 2°; devant un partic. (sens concessif), 606, 1° d, R.; μηδὲ... μηδέ... 360, R. II.

μήν, 386; ἄλλὰ μήν, καὶ μήν, *ib.* R. I; μέν... μήν, 384, R. IV; οὐ μήν ἄλλὰ, 385, 2° c.

μήτε, 360; 706.

μή τί γε, μή τί γε δὲ, 399, R. IV.

μηχανόεις, gén. 130, 5° R. I; cf. *Add.* (p. 830), l. 12 sqq.

μείννυμι, constr. 84, 1°; cf. *ib.* n. 1.

μεινύσκειμαι, inf. 609, R. III; partic. 609-610.

μνημονεύω, gén. 118, 4°; acc. *ib.* R. I; ὅτε, ἦνίκα, 510, R. IV.

μνήμων, gén. 130, 1° b.

μνησθῆναι, gén. 118, 4°; acc. *ib.* R. I.

μολών, emploi particulier chez les Tragiques (p. 663), n. 2.

μόνον : οὐ μ. οὐ, ἄλλὰ καί..., 385, 2° b, R. I.

N

νεμεσίζομαι et prop. inf. (p. 619), n. 2.

νεμεσίζομαι et prop. inf. (p. 619), n. 2.

νικῶ, acc. de qualif. 62, 2°; avec le partic. 591, 1°.

νομίζω, gén. poss. 103, 2°; dat. 188, 13° n. 2; ὅτι, 427 (p. 451), n. 2; inf. 563, 1°; 564-565, partic. 616 (p. 693), n. 1.

νύκτα = νυχτός, 73, R. III, n. 3.

0

ὁ, démonstratif, 698; ὁ δέ, etc., τὸ καὶ τὸ, πρὸ τοῦ, *ib.* (p. 794), n. 2; antécédent du relatif, *ib.*; ὁ μὲν..., ὁ δὲ, 384, R. II; 687; — article, 698 sqq.; neutre plur. τὰ, suivi d'un gén. 701, R.; cf. (p. 110) R. II; ἐν τοῖς, joint à superlatif, 672, R. I.

ὁ, conjonction, 421.

ὁδὲ, divers sens, 687 (p. 779), n. 1; opp. οὗτος, 687 (p. 780), n. 3; constr. avec l'art. 704, 2°.

ὁδοῦ (τῆς), 136.

ὁζεν, gén. 118, 1° b.

ὁδοῦναι, sens causal 473, 1°; après verbe déclaratif, 473, 2°.

ὁῖδα, ὅτε, 422 (p. 445), n. 3; ἦνίκα, 510, R. IV; ὅτι, 427 sqq.; ὥς 481; inf. 563, 7°; 609, R. II; cf. 609, R. I; partic. 609-610; — οἷδ' ὅτι, parenthèse, 351, n. 1; εὖ ἴσθι, parenthèse, 351.

οἰκίζος, constr. 128; *ib.* n. 3.

οἰκτεῖρω, gén. de cause, 121.

οἰμαί, parenthèse, 351.

οἰμαγάν τάκεν (Soph.) et acc. 53; cf. *Add.* (p. 823), l. 16 sqq.

οἰμῶζω, acc. 53.

οἶος, relatif, 690, 1° R. I; idionisme οἶω σοὶ ἀνδρὶ, 693, 1° R. III; ἴσος (ὁμοιος, etc.)... οἶος, 696, 1° R. II; dépendant d'une idée s.-ent., *ib.* R. III; sert à renforcer le superlatif, 671, 1° R. II; *ib.* (p. 759), n. 5; constr. avec l'inf. 476, 2° (p. 492) n. 2; 570, 1° R. I; οἶός τέ εἰμι et inf. *ib.* (p. 638), n. 1; οἶόν τ' ἐστίν et inf. 560, 2°; οἶον, οἶα ὅη, avec le partic. 606, 1° b.

οἰχομαι, avec le partic. 591, 1°.

οἶω, parenthèse, 351.

ὀπνῶ, et inf. 563, 7°.

ὀπως, voy. ὀπως.

ὀλέθριος, gén. 130, 5° R. I; cf. *Add.* (p. 830), l. 12 sqq.

ὀλίγος et inf. 570, 1° (p. 637) n. 1; ὀλίγον et ὀλίγω devant le comp. 195; ὀλίγου (ζεῖν), 292, 1°.

ὀλιγοῦρῶ, gén. 118, 3° a.

ὀλος, constr. avec l'art. 704, 4°.

ὀμιλῶ, dat. 84, 2.

ὀμνυμι, ὅτι, 427; cf. 428 (p. 451), n. 3; inf. fut. 563, 1° R. VII.

ὀμοιος, dat. 86, 1°; ὁμ... ὅς (οἶος, ὁσπερ), 696, 1° R. II.

ὀμοιῶ, dat. 84, 1°.

ὀμολογῶ, dat. 84, 1°.

ὀμοπαθής, gén. 130, 5°.

ὀμορος, dat. 86, 1°.

ὀμοῦ, dat. 176, 3°.

ὀμως, 388; ἀλλ' ὀμως, *ib.* (p. 383), n. 1; ὀμως (ὀμ. καί) avec le partic. 606, 1° d; cf. 388, R.

ὀναρ, voy. ὕπαρ.

ὀνειδίζω, constr. 80, 2°.

ὀνομα ἔχω et nomin. 56 (p. 52), n. 4; ὀνομά μοι ἐστί, et nomin. *ib.*; ὀνομα τίθημι τινι, constr. *ib.*; cf. (p. 94) n. 3; τὸ ὄνομα, ne se construit pas avec gén. 107, R. I.

ὀνομάζω, constr. avec εἶναι, 56, 3° R. I; tour ὁ ὀνομαζόμενος, 597, R.

ὀπη, int. ind. 397, 1°; sert, avec ὄναι, à renforcer le superlatif, 671, 1° R. I.

ὀπηνίκα, conj. de temps, 510; conj. causale, *ib.* R. III.

ὀπόθεν, 397, 1°.

ὀποι, 397, 1°.

ὀποῖος, relat. indéf. 690, 1° R. I; sert, avec ὄναι, à renforcer le superlatif, 671, 1° R. II (p. 759), n. 4; int. ind. 397, 1°; int. dir. (p. 398), n. 3.

ὀπόσος, comme ὀποῖος.

ὀποσοσύν, 412 (p. 425), n. 4.

ὀπότεν, 423, 1° b; *ib.* 2° a.

ὀπότε, conj. de temps, 423; avec subj. sans ἄν (Hom.), *ib.* (p. 447), n. 1; cf. 308; — conj. causale, 425; ὀπότε γε, 425, R.; — int. ind. 397, 1°.

ὀπότερος, 397, 1°.

ὀπου, 397, 1°.

ὀπότες, 423 (p. 445), n. 4.

ὀπως, étym. et sens divers, 483; conj. finale, avec le subj. (avec ou sans ἄν), 484; cf. 513 (p. 542), n. 1; avec fut. ind. 484 (p. 500) n. 3; différence de sens avec ἴνα, *ib.* (p. 501), n. 3; avec optatif, *ib.* R. I; ὀπως ἄν et opt. *ib.* R. II; ὀπως et temps passé de l'ind. *ib.* R. III; cf. 513, R. III (p. 543), n. 5; cf. (p. 542) n. 1, d; — conjonction de temps (au lieu de ὥς), 479, R. II; cf. *ib.* (p. 497), n. 1; — dans une prop. complétive, 485; ὀπως ἄν, *ib.* (p. 502), n. 4; ὀπως et ind. fut. ou subj. (sans prop. principale exprimée), *ib.* 1° b, R.; cf. (p. 504), n. 2-4; ὀπως μὴ, après verbes εὐλαθεῖσθαι, etc., *ib.* 2°; après verbes de crainte,

486; ὀπως μὴ et subj. (sans prop. principale exprimée), *ib.* R.; ὀπως μὴ = *pourvu que ne... pas* (p. 522), n. 4; — int. ind. 397, 1°; — sert à renforcer le superlatif, 671, 1°; — μὴ (οὐχ) ὀπως (p. 383), n. 1.

ὀπωσοῦν (p. 784), n. 2.

ὀράω-ῶ, ὅτε, 427 sqq.; ὀπως, 483, 1°; μὴ et subj. 483, 4° (p. 504) n. 4; ἔάν (p. 402), n. 2; partic. 609-610; ὀράς, ὀράτε, parenthèse, 351.

ὀργίζομαι, gén. de cause, 121, R. I.

ὀργίζομαι, gén. 118, 3° a; *ib.* n.

ὀρμῶμαι, gén. (p. 141) n. 3; gén.-abl. 144 (p. 177), n. 1.

ὄς, adj. poss. 679 (p. 770), n. 1.

ὄς, démonstratif, 690, 1° (p. 783), n. 3; καὶ ὄς, *ib.*; cf. 356, R. I; ἤ ὄς (p. 783), n. 3.

ὄς, relatif, 690 sqq.; avec l'art. comme antécédent, 698 (p. 794), n. 2; mis pour ὅστις (sens indéfini), 412 (p. 425), n. 4; ὄς δὴ ποτε, ὄς δὴ ποτ' οὖν, *ib.*; ὄς γε, ὄς δὴ (p. 421), n. 2; ἐξ οὗ, ἀφ' οὗ, 509 (p. 537), n. 5; ἐν ᾧ, 515 (p. 545), n. 4; ὄς βούλει, 693, 2° R; ὄς ἄν (= εἰ τις), 696, 1° R. I; sert de corrélatif à ἴσος (ὁμοιος, etc.), *ib.* R. II; εἰσὶν οἱ, *ib.* R. IV; règles de l'attraction, 693; de l'attr. inverse, 694; tour οὗτος, ὄς... καὶ αὐτοῦ..., 697. — Voy. Relatif.

ὄς, employé comme interr. ind. (p. 397), n. 2; cf. 398 (p. 406), 3°; *Add.* (p. 838, l. 17).

ὄσημέραι, loc. 165.

ὄσος, 690, 1° R. I; θαυμαστὸς ὄσος, θαυμαστοῦ ὄσου, etc., 694, 1° R. II; dépendant d'une idée s.-ent. 696, 1° R. III; constr. avec inf. 570, 1° R. I; 476, 2° (p. 492) n. 2; sert, avec ὄναι, à renforcer le superlatif, 671, 1° R. II; ὄσον et superl. 671, 1°; ὄσος δὴ, ὄσοσύν, 412 (p. 425), n. 4; int. ind. (p. 397), n. 2.

ὄσπερ, 690 sqq.; sert de corrélatif à ἴσος (ὁμοιος, etc.), 690, 1° R. II.

ὄστε, 423 (p. 445), n. 1; ἐφ' ὧτε, ἐξ οὗτε, ἐς ὅτε, *ib.* — Voy. ἄτε.

ὄστις, relatif indéterminé, 690 sqq.; 412; équivalent de εἰ τις, 696, 1° R. I; ἐστὶν ὄστις, *ib.* R. IV; dans prop. causales, 414; dans prop. finales, 416;

dans prop. consécutives, 417, 1°; *ib.* n. 1; οὐδεις ὅστις οὐ, οὐδενός δτου οὐ, etc., 694, 1° R. I; cf. 417, 1° c (p. 433), R.; ὅστις δὴ (δὴ ποτε), 412 (p. 425), n. 4; — interr. ind. 397, 1°. — Voy. ὅτι.

ὅστισοῦν (p. 784), n. 2.

ὁσφραίνομαι, gén. 118, 2°.

ὅταν (hom. ὅτε κεν), 423, 1° b; 2° a.

ὅτε = δ, ὅτι, d. prop. complétive, 422; conj. de temps, 422; μέμνημαι (οἶδα) ὅτε, 422 (p. 445), n. 3; avec subj. (sans ἄν), 423 (p. 447), n. 1; cf. 308; avec l'inf. dans le style ind. 639, R. IV; ὅτε πρῶτον, 550 (p. 595), n. 1; ὅτε καί, 423; *ib.* (p. 447), n. 4; conj. causale, 425; ὅτε δὴ, *ib.* R.

ὅτε = *ce fait que*, 426; remplacé par un partic. joint au subst. 607, 1°; = *pour ce qui est de ce fait que*, 426, R.; = *que*, dans des phrases comme « *qu'avez-vous, que vous pleurez?* », 480, R. II (p. 498), n. 1; — après verbes *dire, savoir, etc.* 427-432; après *croire, espérer*, 427 (p. 451), n. 2; introduit un discours direct, 431; ὅτι μή, 426 (p. 449), n. 4; cf. (p. 451), n. 3; οὐχ ὅτι, 428 (p. 451), R.; cf. (p. 385), n. 1; μή ὅτι, *ib.* et 359, R. III; — conj. causale, 433-434; — renforce le superlatif, 671, 1°; 426 (p. 449), n. 4; tour ὅτι ἐν βραχυτάτῳ, 671, 1° R. III; ὥς ὅτι = *le plus possible* (p. 449), n. 4.

ὅτετι, 426 (p. 449), n. 4.

ὄ, pron. réfléchi; voy. ἔ.

οὐ, négation; différence générale entre οὐ et μή, 705, 1°; constr. avec un subst. adj. adv. prép. (p. 803), n. 2; fait corps avec certains mots, 538 a; *ib.* (p. 581), n. 1; 709 (p. 807), n. 2; renforcé par une négation composée qui suit, 711, 2°; οὐχ ἦσπον = μάλλον, etc. (p. 807), n. 2; — οὐ et fut. indic. (*exhortation ou ordre*), 298, R.; 295; οὐ et 2° pers. ind. fut. (*défense*), 293, R.; — dans l'int. ind. 397, 2° a, R. III; 398-399; 405; cf. *Add.* (p. 838, l. 22); — dans prop. relatives 414; 417, 1°; — dans prop. temporelles, 423, 1° a; — dans prop. causales, 425; dans prop. conditionnelles, 538; — devant l'inf., construit avec ὥστε, 478; après verbes *dire,*

croire, 563, 1° R. V; après verbes *espérer, etc.*, *ib.* (p. 617), n. 4; — devant le participe, 588, R. 2°; 590, 1° a; 591; 595; 597, 1° a; cf. (p. 803), n. 2; — οὐ... οὕτε, 360 (p. 382), n. 4; καὶ οὐ, ἀλλ' οὐ, 706, R. I; — ἀρ' οὐ = *nonne* (p. 401), n. 4; dans int. ind. 398, 1°; — οὐχ ὅπως (p. 385), n. 1; οὐχ ὅτι, 428 (p. 451), R.; cf. (p. 385) n. 1; οὐ γὰρ ἀλλά, οὐ μὴν (μέντοι) ἀλλά, 385 (p. 382), n. 3.

οὐ μή et subj., ou ind. fut. 713, 2°; ὥστε οὐ μή..., 476; — οὐ μή et 2° pers. ind. fut. (*défense*), 295, R.; *ib.* n.; tour οὐ καλεῖς αὐτὸν καὶ μὴ ἀρήσεις; 295, R.

οὐδαμοῦ, 136.

οὐδέ, 359, 2°; 706, R. I; devant le partic. (sens concessif), 606, 1° d, R.; οὐδ' εἰ, οὐδ' ἔάν, voy. εἰ, ἔάν; οὐδέ... οὐδέ..., 360, R. II; οὐδέ... οὐ, se renforçant (p. 809), n. 2; οὐδέ γάρ, οὐδέ γὰρ οὐδέ, 373, 1°, R. II.

οὐδεις... οὐ, 711, 1°; οὐκ... οὐδεις, 711, 2°; οὐδεις (οὐδέν) μή et subj. 713, 2°; οὐδεις, avec verbe au pluriel, 22, R.; οὐδεις ὅστις οὐ, 694, 1° R.

οὐδέποτε... οὐ, 711, 1°.

οὐκουν et οὐκοῦν, 378, b.

οὐν, 377.

οὐνεκα, sens causal, 473, 1°;

après verbes déclaratifs, *ib.* 2°.

οὐπω... καί, 352, 1° d.

οὕτε, 360; 706; οὕτε... οὐ, 360, n. 4; 711, 1°; οὕτε... τε, 360, 2°; οὕτε... καί, *ib.* R. I, n.; cf. (p. 368) n. 3; οὕτε... οὕτε, 360, R. III.

οὕτως, divers sens, 687 (p. 779), n. 1; opp. à ἐκείνος, *ib.* 2°; opp. à ὅδε, *ib.* (p. 780), n. 3; καὶ οὕτως, 689, 1°; καὶ ταῦτα, *ib.* R.; en appos. au voc. σύ sous-ent. 47, R. III; constr. avec et sans art. 704, 2°; sans art. à la question *quamdudum*, 73, R. IV-V; antécédent de ὅς, 695, 1°; 696, 1°.

οὕτως ὥστε (p. 443), n. 1; οὕτως joint à l'optatif, 217, R.; en tête de la prop. principale, pour résumer une prop. participiale, 606, 1° a, R.; rappelant ce qui précède (p. 779), n. 1.

ὀφείλω et inf. 563, 7°.

ὀφρα, orig. 513, R. IV (p. 544), n. 2; conj. de temps, *ib.*; 489

(p. 508), n. 2; — conj. finale. 513, R. IV; *ib.* n. 2; cf. (p. 501) n. 2; (p. 542) n. 1; ὀφρα καὶ (ἄν), 513, R. IV; — introd. prop. complétive (au lieu de ὅπως), après certains verbes (p. 544), n. 2.

ὀψιμαθής, gén. 130, 5°.

II

παίδεῦσα, double acc. 58; π. τινὰ κακόν, 57; cf. 665, 2°.

παίω, acc. qual. 62, 1° b.

παρά, constr. avec le gén. après verbes *demande*, 58, R. I; après verbes passifs, 217, R. I; avec le dat. au sens d'un dat. de relation (p. 99), n. 3; avec l'acc. pour marquer la durée, 73, R. II; après un compar. 669, 1° R.

πάρα, p. *πάρεστιν*, 716, 6°.

παράδαινα, acc. 51;

παραιρούμαι τινός τι, 58, R. I.

παραισλεύομαι, constr. 80, 4°.

παρὰπλήσιος, dat. 86, 1°; suivi de ὅς (οἷος, ὁσπερ), 696, 1°, R. II.

παρὰσκυλάζομαι, *δπως*, 485, 1°; ὥς, *ib.* (p. 502), n. 4; ὥς et partic. fut. 606, 1° c, R.

παρὰσυναστικός, gén. 130, 4°.

παρὰχωρῶ, gén. 147.

παρέκ, 717, 5°.

παρέρχομαι, acc. 51.

πάρεστιν et inf. 560, 1°; *παρών*, emploi particulier chez les Tragiques (p. 663), n. 2; *παρών*, acc. abs. 621, 1°.

παρέχω et inf. de but, 568, 3°; π. τινί et inf. 563, 5° a.

πάρος (= *avant que*), 520 (p. 551), n. 6.

πᾶς, constr. avec l'art. 704, 4°; cf. *ib.* R. II; sans art. *ib.*; cf. R. I.

πάσχω, sert de pass. à ποίω, 214; idiotisme τι παθών, 591, 2° R. IV, b (p. 664).

παύω, παύομαι, gén. 147; partic. 594, 3°.

πᾶς τὸ πάθος, 62, 1° R. II; cf. *Add.* (p. 825), l. 45.

πείθω, ὥς, 481, R. I; cf. (p. 620) n. 4; inf. 563, 4°; πείθομαι (= *obéir*) et gén. 118, 2°, R. II; double sens du verbal πειστίον, 629, R. II.

- πεινώ**, gén. 118, 3° a.
πειρώ, gén. (p. 142), n. 4; acc. *ib.*; moy. *πειρώμαι*, gén. 118, 5°.
πέμπω πομπήν, 62, 1° R. I; *πέμπω* avec partic. prés. ou fut. 602, 1° R. II.
περ, sens. 690, 1°; joint au partic. 606, 1° d (p. 680), n. 3.
περί et gén. avec *ποιεῖσθαι*, pour marquer le prix, 125, 2°, R. II; *πέρι*, par anastrophe. 718, R. 2°.
περιβάλλω, double acc. 33.
περιγίγνομαι, gén. 162.
περιδίδομαι, gén. (p. 151), n. 3; cf. *Add.* (p. 829), l. 41.
περιεῖναι, gén. 162.
περιεῖναι, acc. 51.
περιστάμαι, acc. 51.
περιορώ, avec inf. et partic. 609, R. IV.
περιπρό, 717, 5°.
περισσός, περισσέω, gén. 161; *ib.* n. 1.
περιφοβός, gén. 130, 1° b.
πέφυκα, inf. 563, 7°.
πη, 190; 397, 1°.
πηνίκα, 510 (p. 538), n.
πέμπλημι, dat. 188, 1° n. 1.
Πενδαρικόν σχήμα, 4: *ib.* n.; *Add.* (p. 821), au bas; (p. 822) l. 16 sqq.
πίνω, gén. 118, 1° a, R. III.
πίπτω, sert de passif à *βάλλω*, *δαννir*, 214; acc. 62, 1° a.
πιστεύω, constr. pass. 212, 1° a; *ib.* (p. 243) R. II; acc. de qual. 62, 1° b.
Πλαταΐδαι, 166, R. IV.
πλείων : tour *πλείους* (7) *χλιτοί*..., 669, 6° R.
πλέον ή, constr. 669, 6°; *πλέον* (πλ. τι, τὸ πλ.) pour exprimer le comparatif, 667, R. (p. 751), n. 1.
πλεονεκτώ, gén. 162.
πλέω, acc. (p. 70), n. 1.
πλήν, constr. avec inf. sans article, 553, 1° c (p. 602), R. III; *πλήν εἰ*, avec ellipse du verbe, 539 (p. 582), n. 2.
πληρης, gén. 130, 6°; dat. 188, 1° n. 1.
πληρώ, gén. 118, 7°.
πλοούσιος, gén. 130, 6°.
πλούτω, gén. (p. 145), n. 2; cf. *Add.* (p. 828), l. 29.
πνέω, acc. 62, 2° R.; gén. 118, 1° b.
πόθεν, 397, 1°.
ποῦ, 397, 1°.
ποῖω ὥστε, 476, 2° c; inf. 563, 5° a; 612, 2° (p. 692) n. 1; partic. 612, 2°; *ib.* n. 1; — *εὖ* (κακῶς, ἄγαθα, etc.) *ποῖω*, acc. 50; au pass. 214; *εὖ* (καλῶς) *ποῖω* et partic. 591, 1°; cf. (p. 670), n. 2; idiotisme *εὖ ποῖων*, 591, 2° R. II (p. 663); — moy. *ποιοῦμαι*, avec l'acc. d'un nom verbal, 84, R. II; 307, 2°; avec gén. poss. 103, 2°; π. πολλοῦ et π. περὶ πολλοῦ, 125, 2° R. II.
ποῖος, interr. 397, 1°; constr. avec infin. 570 (p. 638), n. 2.
πολέμιος, dat. 86, 1°.
πολεμῶ, acc. 62, 1°, cf. R. I; tour *ὁ πόλεμος οὕτως ἐπολεμήθη*, *ib.* R. IV; dat. 84, 2°; *πρός τινα*, *ib.* R. I; *μετά τινος*, *ib.* (p. 89), n. 1.
πολυκτῆμων, gén. (p. 165), n. 2.
πολύς : constr. *πολλὰ καὶ μέγαλα*, 663, R. IV; *πολύ* et *πολλῶ*, devant le compar. 195.
πορεύω, double acc. 55 (p. 51), n. 2.
πόσος, 397, 1°.
πόττε, 397, 1°.
πότερος, 397, 1°; *πότερον... ή*, 397, 2° b, a.
ποῦ, 397, 1°.
πράττω ὅπως, 485, 1°; *ώς*, *ib.* (p. 502), n. 4; — moy. *πράττομαι*, double acc. 58.
πρέπει, inf. 560, 1°; *πρέπον*, acc. abs. 621, 1°.
πρεπόντως, gén. 128, R.; cf. *Add.* (p. 830), en haut.
πρέπων, gén.— *Voy. πρεπόντως*.
πρίν, élym. 520 (p. 551), n. 5; — adv. 520; τὸ *πρίν*, *ib.* (p. 552), n. 1; prép. *ib.* (p. 552), n. 1; — conjonction, *ib.* n. 2; avec l'infin. 521; cf. *ib.* R. II; 524, R.; avec l'indic. 521, R. I; 522, 1° a; avec l'indic. d'un temps passé, par attraction modale, 523, 2°; avec le subj. sans *ἄν* (p. 554), n. 3; avec *ἄν* et le subj. 522, 1° b; *ib.* 2° a; avec l'optatif, 522, 2° b et, par attraction modale, 523, 1°, mais cf. 522, 2° a, R. (p. 555); dans le style ind. 524; — *πρότερον* (*πρόσθεν*) *πρίν*, *πρίν ή*, *πρίν... πρίν* (p. 555), n. 1; *πρίν γ' ὅτε* (*δῆ*), 523 (p. 553), n. 2; 523 (p. 556), n. 2.
πρό, après un compar. 669, 1° R.
προαίρουμαι, gén. 162, R.
προβαίνω, acc. 50, R. II; 62, 1° R. II; *ib.* n. 2, cf. *Add.* (p. 825), l. 43 sqq. et l. 48 sqq.
προεστάναι, gén. 162, R.
προέχω, gén. 162.
πρόθυμος et inf. 570, 1° R. I; τό et inf. 553, 1° b.
προῖκα, 75, 6° R. I.
προίστημι, gén. 162, R.
προκινδυνέω, gén. 119.
προκρίνω, gén. 162, R.
προλαμβάνω, avec gén. 136; cf. *ib.* (p. 170), n. 3; cf. *Add.* (p. 830), l. 29.
προπίνω, avec gén. de prix (dans un sens particulier), 123, 1° R.; cf. *ib.* (p. 153), n. 1.
πρός, avec le gén. après verbes passifs, 217, R. I; constr. *πρός νῦν σε πατρός... ἱκνούμαι*, 719, R. II (p. 818), n. 3; — avec l'acc. après un comparatif. 669, 1° R.; *ή* *πρός* après un comp. 669, 5° (p. 756), n. 1; employé comme adv. (*πρός δὲ καί, καὶ πρὸς*), 716, 1°.
προσαγορεύομαι, gén. poss. 103, 2°.
προσβάλλω, acc. 51, R. I.
προσδοκῶ, et inf. fut. 563, 1° R. VII.
προσδοκία constr. avec *μή*, 487 (p. 506), n. 3.
προσεῖναι, dat. 81, 1°.
προσῆκει μοι, gén. 118, 1° a, R. II (p. 134); inf. 560, 1°; tour *λόγον προσήκοντα ῥηθῆναι*, 562 (p. 614), n. 1; *προσήκον*, acc. abs. 621, 1°; cf. *ib.* R. II.
πρόσθεν... πρίν (p. 555), n. 1.
προσοικῶ, acc. et dat. 51, R. I.
προσπαίζω, acc. et dat. 51, R. I.
ποσπίνω, acc. 51, R. I.
προστατεύω, gén. 162, R.
προσταττω et inf. 563, 4°; *προσταχθέν*, acc. abs. 621, 1°.
προστρέπω, double acc. 58 (p. 55), n. 5; — cf. *Add.* (p. 825), l. 29 sqq.
προσφέρωμαι (καλῶς), dat. 84, 2°.
πρόσφορος, gén. 128, R.
πρότασις, 523 (p. 557), n. 3.
πρότερον... πρίν (p. 555), n. 1.
προτιμῶ, gén. 119; *ib.* n. 1; 162, R.
προτρέπω et inf. 563, 4°.
προτρέχω, gén. 119.
πρόφασιν, 73, 6° R. I.
πρωτότυποι ἀντωνυμίας, 675 (p. 768), n. 1.

πρωτότυπον ὄνομα, 667
(p. 750), n. 2.
πυνθάνομαι, gén. de la pers.
(avec ou sans prép.), 153, 2°;
ib. n. 2; gén. de la chose, 118,
2° R. III; ib. n.; avec un par-
tic. 609-610; constr. diverses,
609, R. V; ib. (p. 689), n. 1.
Πυθοῖ, 163.
πῶς, 397, 1°.

P

πα, 379, n. 1.
πάδιος et inf. 570, 2°.

Σ

σεαυτοῦ, 677-679; diff. d'em-
ploi entre σεαυτόν et αὐτόν
σε, 677 (p. 767), n. 2; gén.
poss. 679, 2°.
σέθεν = σου (p. 177), n. 2.
σέψασθαι, éαν (p. 402), n. 2.
σκοπῶ, δτι, 427; 428 (p. 434),
n. 3; ὅπως, 485, 1°; ὥς, ib.
(p. 502), n. 4; μή et subj.
485, 2° (p. 504), n. 5; éαν
(p. 402), n. 2.
σός, 679.
σοφός, acc. 62, 1° R. III.
σπανίζω, gén. 156.
σπένδομαι, dat. 84, 2°.
σπουδάζω et inf. 563, 5° a.
στενάζω, dat. 191, 2°; ἐπί et
dat. ib. R. I.
στένω, gén. 118, 3° b; — cf.
Add. (p. 828), l. 49 sqq.
στέρεσθαι, gén. 156.
στοχάζομαι, gén. 118, 5°;
cf. (p. 138), n. 3.
στρατεύω, acc. qual. 62, 1° b.
στρατηγῶ, acc. qual. 62, 1° a.
σύ, 673; σου, gén. poss. 679,
1°; constr. ὡ σοφὲ σύ, 41,
R. IV.
συγγενής, dat. 86, 1°.
συγγνώμων, gén. 130, 3°.
συγκριτικὸς τρόπος, 667
(p. 750), n. 2.
συλῶ, double acc. 58.
συμβαίνω et partic. 594, 2°
(p. 667), n. 2; συνέδω ὥστε,
476, 2° c, R. I (p. 494); infin.
560, 2°.
συμβουλεύω, inf. 563, 4°.
συμμίγνυμι, dat. 84, 1°.
συμπιπτω et partic. 594, 2°
(p. 667), n. 2; ὥστε, 476, 2° c,
R. I (p. 494), n. 3.

συμπονῶ, dat. 81, 1°.
συμφωνῶ, dat. 84, 1°.
σύμψηφός τινί τινος, 132.
σύν, son emploi comparé à celui
de μετά (p. 7).
συναγωνίζομαι, dat. 81, 1°
R. III.
συναδικῶ, dat. 81, 1° R. III.
συναλλάττομαι, dat. 84, 2°.
συνελόντι εἰπεῖν, 94.
συνετός et acc. 53.
σύνεργός τινί τινος, 130, 5°.
συνίημι, gén. 118, 2° R. IV;
part. 609.
σύννοδια, constr. 610, R. II.
σφάλλομαι, gén. 118, 5°.
σφεῖς, voy. ῥ. — σφῶν αὐτῶν,
ne s'emploie pas comme gén.
poss. 679 (p. 770), n. 2.
σφίζομαι, gén. (p. 184), n. 1.
σωτήριος, gén. 130, 5° R. I.

T

τ = lat. qu, 353, n. 3.
ταπεινός et inf. 570, 1° (p. 637)
n. 1.
ταύτη, adv. 190.
ταχίστην (τήν), 75, 3°.
τε, 355; τε... καί, ib.; 358; τε,
au lieu d'un relatif ou d'une
conj. 353, 1° d.
τέθηκα, au pass. 214.
τεκμαίρομαι, dat. (= d'après),
186.
τελευτῶν (= à la fin, idiotisme),
591, 2° R. III (p. 663).
τέμνω, gén. 118, 1° a, R. IV.
-τέος (adj. verbaux en), 629.
τέρπομαι gén. Add. (p. 828),
l. 51.
τηλίκος et inf. 570 (p. 638),
n. 2.
τηλικοῦτος, 695, 1°.
τηνίκα, 510 (p. 538), n.
τίθημι, gén. poss. 103, 2°; avec
le partic. 812, 2°; avec prop.
infin. ib. (p. 692), n. 1.
τίκτω, au pass. 214.
τιμῶ, τιμῶμαι, gén. 125, 2°;
différ. de sens, ib.
τιμωροῦμαι, gén. du délit, 123.
τίς, 397, 1°.
τλήμων, acc. 53.
τοιγαροῦν, τοιγάροτ, 381.
τοίνυν, 380.
τοῖος et inf. 570 (p. 638), n. 2.
τοιόσδε et inf. ib.; annonce ce
qui va suivre (p. 779), n. 1.

τοιούτος, ὥστε (p. 433), n. 1;
ὅς, ib.; οἷος, ib.; 695, 1°;
constr. avec l'inf. 570 (p. 638).
n. 2; renvoie à ce qui précède
(p. 779), n. 1.
τοξεύω, gén. (p. 141), n. 3.
-τος (adj. verbaux en), 628.
τόσος et inf. 570 (p. 638), n. 2.
τοσόσδε (p. 779), n. 1.
τοσοῦτος, antécéd. de ὅσος,
695, 1°; renvoie à ce qui précède
(p. 779), n. 1.
τραφεῖς (natus), gén. 149, n. 2.
τρέπομαι et inf. 568, 1° (p. 623)
n. 1.
τρέφω, double acc. 58 (p. 55),
n. 3; cf. Add. (p. 825), l. 25;
constr. τρέφειν τινὰ μέγαν,
57; cf. 665, 2°; — τοῖ.
τραφεῖς.
τρόπον (à la manière de) 75, 3°;
cf. (p. 75) n. 1.
τυγχάνω, gén. 118, 5°; partic.
594, 2°; τυχόν (= peut-être),
621, 1° R. I.
τυφλός, gén. 132.

Υ

ὕει, dat. 186, 12° n. 6; acc. ib.
n. 7.
ὕμεις, 675; à une seule personne.
676, R., 2° c; ὑμῶν, gén. poss.
679, 1°; ὑμῶν αὐτῶν, mis pour
ἀλλήλων, 686.
ὕμειτρος, 679.
ὕπαγω, avec gén. θανάτου,
125, 2°.
ὕπακούω, gén. 118, 2° R. II.
ὕπαρχω, avec le partic. 594, 1°
(p. 666), n. 1; 594, 5°.
ὕπαντι, gén. (p. 143), n. 1.
ὕπαρ καὶ ὄναρ, 75, 6°, R. I.
ὕπειν, 717, 5°.
ὕπερισταμαι, acc. 51, R. I.
ὕπερβαίνω, acc. 51.
ὕπερβάλλω, acc. 162, R.
ὕπερέρω, gén. 162; acc. 162.
R.; cf. Add. (p. 831), l. 16.
ὕπερθετικὸς τρόπος, 667
(p. 750), n. 2.
ὕπερκαθήμεναι, gén. 119.
ὕπερφανήναι, gén. 119.
ὕπερφέρω, double acc. 55.
ὕπερφρονῶ, gén. 119.
ὕπερρχομαι, acc. 51.
ὕπερῦθυνος, gén. 131; dat. ib.
n. 3.
ὕπηκος, gén. et dat. 130, 1° a
et n.

ὑπεργνωσμαι, ὅτι, 427 (p. 451), n. 2; ὡς, 481 (p. 499), n. 3; inf. fut. 563, 1° R. VII.

ὑπέρ, avec le gén. après verbes passifs, 217, 1°; cf. (p. 188) n. 3; pour marquer la cause, 191, 3° R.; avec le dat. après verbes passifs, 217, R. I.

ὑπέρδικος, gén. 131.

ὑποδύομαι, acc. 51.

ὑπολαμβάνω, ὅτι, 427 (p. 451), n. 2.

ὑπομενήσχω, double acc. 58.

ὑπομενέω, μή, 487.

ὑποφορά, figure, 393, R.

ὑστερος, gén. 161.

ὑστερῶ, gén. 162.

ὑφίσταμαι (se reldcher de), gén. (p. 185), n. 1; moy. ὑφίσταμαι, gén. 147.

ὑφίσταμαι, acc. 51.

Φ

φαίνομαι avec le partic. 394, 2°; avec l'inf. ib. R. II (p. 668); 563, 1° R. I.

φανερὸς εἶμαι, ὅτι, 560, 4° R. II; cf. 432; partic. 594, 2° (p. 668), n. 1.

φείδομαι, gén. 147.

φειδωλός, gén. 130, 1° b.

φείρε et subj. 310; cf. (p. 315) n. 2.

φέρω φόρον, 62, 1° R. I.; χαλεπὸς φέρω, avec le gén. 118, 3° b, cf. Add. (p. 828), l. 49 sqq.; ib. n.; 121, R. I (p. 148), n. 1; avec le dat. 191, 2° R. II; avec le partic. 591, 1°; idiotismes: φέρων = en hâte, φερόμενος = avec élan, 591 (p. 661), n. 1; φέρων, avec, 591, 2° R. III (p. 663).

φεῦ, gén. 140.

φεύγω, sert de passif à διώχω, 214; avec gén. du délit, 123; avec l'inf. (p. 619), n. 2; 563 (p. 620), 4°.

φημί, ὅτι, 427 (p. 451), n. 1; cf. Add. (p. 838), l. 29; ὡς, 481 (p. 498), n. 3; avec le partic. 616 (p. 693), n. 1; avec l'inf. 563, 1°; φημί, parenthèse, 351.

φθάνω, avec le partic. 594, 5°; ib. (p. 669), n. 2; avec partic. aor. ib. R. I; οὐκ ἂν φθάνοις et partic. ib. R. II, cf. n. 3; οὐκ ἔφθασα... καί, ib. R. III; 352, 1° d.

φθονῶ, gén. de cause, 121; constr. pass. 212, 1° a; φθονῶ εἰ, 533.

φιλαναλωτής, gén. 130, 5°.

φιλέω et inf. 563, 3° R. II (p. 619), n. 5.

φιλόδωρος, gén. 130, 5°.

φιλοιδάμων, gén. 130, 5°.

φιλομαθής, gén. ib.

φίλος, dat. 86, 1°.

φοβερός et inf. 570, 2°.

φοβούμαι, ὅπως μή, 486; μή, 487; infin. 563, 7°; sens du verbal φοβητέον, 629 (p. 708), n. 1.

φρονῶ (μέγα), constr. 191, 2° R. I.

φρονεῖζω, gén. 118, 3° a; ὅπως, 485, 1°; ὡς, ib. (p. 502), n. 4.

φυλάττω φυλακὰς, 62, 1° R. I; — φυλάττομαι, ὅπως μή 485, 2°; μή et subj. ib. R. I; μή et inf. ib.; inf. ib. R. II et 563, 4°; double sens du verbal φυλακτέον, 629, R. II.

φύνακ, gén. poss. 103, 1°; gén. (= naltre de), 149, n. 2.

φύξιμος, acc. 53.

φωρῶ avec le partic. 615.

X

χάζομαι, gén. (p. 184), n. 1.

χαίρω, dat. 191, 2°; ἐπί (et dat. ib. R. I; ὅτι, 433; partic. 591, 1°; cf. ib. R. I; acc. et partic. ib. R. II; partic., ὅτι ou εἰ (p. 619) n. 3; οὐ χαίρων (= non impunément), 591, 2° R. II (p. 663).

χαλεπαίνω, ὅτι, 433; partic., ὅτι ou εἰ (p. 619), n. 3.

χαλεπός et inf. 570, 2°.

χαμαί, 163.

χάριν, 75, 6°, R. I; 718, R. 2°.

χορεύω, acc. 50, R. II.

χορηγῶ, acc. qual. 62, 1° R. I.

χράω avec gén. de relation (ἐ τοῦδ' ἐχρήσθη σώματος), Add. (p. 829), l. 28 sqq.

χράομαι -ῶμαι, constr. 188, 13° (p. 221) n. 2; cf. (p. 88), n. 5; χρώμενος = au moyen de (idiotisme), 591 (p. 661), n. 1.

χρή et inf. 560, 1°.

χρήσιμος, dat. 83; inf. 570, 2°.

χωρίζομαι, gén. 147.

Ψ

ψαύω, gén. 118, 5° R. II.

ψεύδομαι, gén. 118, 5°.

Ω

ῶ, devant le voc. 40; 41, R. I; ib. R. III; ῶ οὗτος, 47, R. III.

ῶδε (p. 779), n. 1.

ὠραῖος, gén. 132.

ὦς, orig. et sens primitif (p. 783), n. 3; cf. (p. 487), n. 2; καὶ ὦς, οὐδ' ὦς, etc. ib.; — ὡς ἀληθῶς (p. 420), n. 1; θαυμαστῶς ὡς (p. 788), n. 1; ὡς renforçant le superlatif, 671, 1°; ib. R. I; tour ὡς ἐς ἐλάττωστον χωρίον, ib. R. III; ὡς ὅτι = le plus possible, 426 (p. 449), n. 4; — ὡς joint à ὠφελον, 301, R.; joint à l'opt. de souhait (p. 323), n. 3; = comme, dans la pensée ou l'opinion de, devant le datif de relation, 91, R.; cf. ib. (p. 100), n. 1; devant le partic. 602, 1° R. I; 606, 1° b; ib. R. I; devant partic. fut. (intention), 606, 1° c; omis après verbes de mouvement, ib. R. II; cf. 602, 1°; cf. ib. R. I; mis pour ὥσπερ (= sous prétexte que), 606, 1° c (p. 679), n. 2; avec sens causal, 480, R. I; devant partic. au gén. abs. 620 (p. 695), n. 3; devant partic. à l'acc. abs. 621, 2°; cf. (p. 698), n. 2; — constr. ὡς ἐν ἀλλοτρίᾳ τῇ πόλει, 721, 3° b; — dans locutions comme ὡς εἰπεῖν, ὡς ἐμοὶ δοκεῖν, etc. 474 (p. 488), n.; 572, 3° b; ὡς συνελόντι εἰπεῖν, ib.; 94; — conj. de subordination, sens divers, 474 (p. 487), n. 2; = comme quoi, pour expliquer ce fait que, 426 (p. 450), n. 2; cf. 481, R. II; après verbes déclaratifs, 481; diff. avec ὅτι, ib. R. I; ὡς (ὡς ἂν), mis pour ὅπως, dans prop. complétive, 485 (p. 502), n. 4; ὡς final, 475; cf. 513 (p. 542) n. 1; joint à ἄν, avec sens final, 475, R. I, et (optatif) R. II; cf. ib. (p. 489) n. 3 (p. 490), n. 1; ὡς final avec temps passé de l'indic. (attraction), 513 R. III

(p. 543), n. 5; cf. (p. 542) n. 4, d; ὥς ἄν et subj. = *utcumque*, 475 (p. 489), n. 2; 479, R. 1; ὥς consécutif (= ὥστε), 476; ἢ ὥς et inf. après un compar. 476, 2° b; 669, 5°; ὥς et inf. après un adj. ou un adv. 476, 2° b, R.; ὥς lemporel, 479; ὥς τάχιστα, *ib.*; 550 (p. 595), n. 1; suivi de l'inf. dans le style ind. 639, R. IV; ὥς ἄν et subj. mis pour ἕως ἄν, 479, R. I (p. 496), n. 2; cf. *Add.* (p. 839, l. 35); ὥς causal, 480; diff. d'emploi avec

ὅτι, *ib.* (p. 497), n. 2; = γάρ, *ib.* R. II.

ὥσαί, 546 (p. 590), n. 2.

ὥσπερ, 482; constr. ὥσπερ ἐν ἄλλοτριᾷ τῇ πόλει, 721, 3° b; devant le partic. 606, 1° b, R. II; devant partic. à l'acc. abs. 621, 2°; cf. (p. 698), n. 2; ὥσπερ ἄν εἰ subj. mis pour ἕωσπερ, 482 (p. 500), n. 1.

ὥσπερ ἀνεί, 546 (p. 590), n. 4.

ὥστε, conj. conséc. 476-478; après τοιοῦτος (p. 433), n. 1;

= καὶ οὕτως (*quapropter*), 476, 1° R. I (p. 491); ἢ ὥστε et inf. après compar. 476, 2° b; 669, 5°; ὥστε et inf. après un adj. ou adv. (= *trop pour*), *ib.* R.; après certains verbes, 476, 2° c.; δύναμαι ὥστε, *ib.* (p. 495), n. 1; après adjectifs, *ib.* R.; = à condition que, 476, 2° d; suivi de l'inf. avec ἄν, *ib.* 2° α, cf. *Add.* (p. 839, l. 23).

ὥφελον, 301, R.; cf. (p. 300, n. 1; empl. avec l'indic. (= *ut* nam), 301 (p. 307), n. 2.

INDEX LATIN

[Les chiffres renvoient aux paragraphes ; les abréviations « p. », « n. », « l. », « R. » signifient : « page », « note », « ligne », « Remarque ».]

A

- a, ab, prép.** après verbes passifs, 192, R. I, II; 217, 2°; 452, 2°; après verbes intransitifs, 152, 2°; après **capere, accipere**, etc., *Add.* (p. 831), l. 9; après adj. verbal en *-ndus* (p. 96), n. 2; devant le gér. 583; devant un inf. 553, 2° (p. 603) R. II; devant un nom de ville, 143, R. IV, V; cf. 150, n. 3; = *à une distance de*, 72, R. I; exprimant le motif d'une action, 192, 5° n. 7; marquant le point de vue, 194, R.; = *d'après*, 192, 7° R.
- abesse, ab**, 143, R. V; abl. sans *ab, id.*; cf. *ib.* n. 2 et 3; avec acc. et abl. de la distance, 71; 72, R. I; **multum abest ut**, 497, 2° c.; **tantum abest ut...** 497, (p. 524), n. 1; **tantum abest ut...** suivi, au lieu d'un second *ut*, d'une prop. juxtaposée, *Add.* (p. 837, l. 50); **multum absum ut** (p. 524), n. 2; **paulum abest quin**, 495, 1°.
- abhino**, constr. 73, R. V.
- abhorre**, constr. 145, 4° R. II.
- abnuere**, et inf. 563, 4° b, p (p. 823); cf. *ib.* n. 5.
- absolvere**, abl. avec et sans *ab*, 145, 3°; avec gén. du délit, 124.
- absque me** (to, etc.) foret, 330, R. II.
- abstinere**, gén. 130, 5° a.
- abstinere**, gén. 147, R. V; **abstinere se**, constr. 145, 1°.
- abundans**, gén. 130, 6° R. I.
- abundare**, gén. (p. 145), n. 3; abl. 188, 1°.
- abunde**, gén. 135, R. I.
- ac**, après un impér. concessif, 363, n. 3; **ac non**, 365, R.; = *fr. que*, après mots impliquant comparaison, 714, 3° b; après un comparatif, 669, 2° (p. 754) n. 2, *Voy. atque*.
- accedere**, acc. 52; **accedit ut**, 497, 2° c; **accedit quod**, 437 (p. 457), n. 2.
- accidere**, acc. 52; **accidit ut**, 497, 2° c; **accidit** (commode, etc.) **quod**, 437 (p. 457), n. 1.
- accingi**, moy. ind. 210, 2° R. I.
- accipere aliquem teoto**, 188, 10° R. I, n. 1; **accipere ab**, *Add.* (p. 831), l. 9.
- accollere**, acc. 52.
- accommodatus**, constr. 87; avec dat. du gérondif, 580, 2°.
- accusare**, gén. 124; abl. *ib.* n. 2; **de** et abl. *ib.* R. II; **inter sicarios**, *ib.* R. II; avec prop. infin. 563, 1° R. IX (p. 618); **accusor**, et infin. 565, e; **quod**, p. 618, R. IX; cf. 440.
- acer**, et infin. 571, R. 3°.
- acerbus**, avec supin en *-u*, 587.
- ad**, devant un nom de ville, 67, R. IV; dev. le gérondif 581; **tour dare ad imitandum**, 631, R. II; = *pour ce qui est de*, 194, R.; après **damnare**, 188, 3° n. 2; **quam ad** (au lieu de **quam pro**) après comparatif, 669, 5° (p. 756) n. 3; acc. après verbes composés de *ad*, 52; empl. comme adverbe, 716, 1° R.
- adde quod**, 437.
- addor**, et inf. 565 e.
- adduco**, ut, 497, 1° b.
- adducor**, ut, *ib.*; avec abréviation d'expression, *ib.* 2° (p. 526) R. III.
- adeo**, ut, 504, 1°; cf. R. III; **adeo non**, mis pour **nedum**, 708, R. IV; *ib.* n.
- adesse**, constr. 81, 2°; *ib.* n.; **scribendo ades**, 580, 3°; **em tibi ade**, 90; cf. p. 98, n. 1.
- adfatim**, gén. 135.
- adhortor**, subj. sans *ut*, p. 355, n. 6.
- adigere aliquem arbitrum, iurjurandum**, 55, R.; **iurjurando**, 188, 7°.
- adipisci**, gén. 118, 5° R. III.
- adire**, acc. 52.
- aditio**, acc. 54.
- adiacere**, acc. 52.
- Adjectivum (nomen)**, 663 (p. 741), n. 1.
- admonere**, gén. et abl. avec *de*, 118, 4° R. II; R. III, c; double acc. 63 (p. 65), n. 5; *ut*, 497, 1° a; subj. sans *ut*, 352, 2° d.
- adnare**, acc. 52.
- adoriri**, acc. 52.
- adque**, 363, n. 1.
- adquo**, 512, n. 3.
- adulari**, constr. 80, 6°.
- advehi**, acc. 52.
- adversus**, adj. avec le datif, 86, 2°.
- adversus**, adv. 716, 1°.
- adversus**, prép. mis après son complément, 719, R. I.
- advolare**, acc. 52.
- advolvi**, acc. 52.
- ager**, gén. 133.
- seculari**, constr. 80, 5°.
- aeque**, abl. 161, R. II; **atque**, 714, 3° b; **quam**, *ib.* (p. 812), n. 3.
- aequus**, dat. 86, 2°; abl. 188, 2° n. 1; **atque**, 714, 2° b; **aequum est ut**, 497, 2° (p. 525) R. I; *ib.* n. 4; **sequi boni (que) facere alqd.**, 110 b; cf. p. 155, n. 5.
- aestimare**, constr. 125, 3° *ib.* n. 1; **aestimare litem capitia**, *ib.* R. II; *ib.* (p. 155), n. 8.
- affatim**, gén. 135.
- affertur**, et prop. infin. 565, 3° c.
- affinis**, gén. 130, 2° R. II; 86, 2° R. III; dat. 86, 2°; = *complice*, gén. et dat. 131, n. 2.
- affilare**, acc. 52.
- agedum**, 514, n. 3.
- agere, poursuivre en justice**, gén. du délit, 124; **actum agere**, 62 (p. 59), n. 2.
- aggredi**, acc. 52.
- agnoscor**, et infin. 565 e.
- alienus**, gén. 129; 146, 3° n. 6; dat. 86, 3°; 129, n. 1; 146, 3° n. 6; abl. avec ou sans *ab*, 146, 3°; 129, n. 1.
- aliquanto, aliquantum**, devant un compar. 196.

aliter, *atque*, 714, 2° b; **non aliter quam**, *ib.* R. I; **ne aliter quam**, avec le partic. 606, 2° c (p. 682), n. 3; **non aliter existimo** (*sensio*, etc.) *quin*, 495 (p. 515), n. 4.
alius, avec l'abl. 161, R. II; *atque*, 714, 2° b; **non a. quam**, *ib.* R. I; empl. au lieu d'un adverbe (= *d'autre part*, *en outre*), 666, 2° b, s R. (p. 750).
alliabi, acc. 52.
amare = *se plaire à*, et inf. 563, 3° R. II; = *solere*, et inf. *ib.* (p. 619), n. 5; **amabo**, *amabote*, parenthèse, 351, R. I.
amans, gén. 130, 5° a.
ambigitur, **non a. quin**, 495, 1° (p. 515) n. 4.
ambiguus, gén. 133.
ambulare terram (p. 70), n. 1.
amicus, dat. 86, 2°; gén. *ib.* R. III.
amor est, et inf. 561.
amovere, constr. 145, 2° n. 1.
amplius (*quam*) mille, et constr. 669, 7°; **amplius**, et abl. *ib.* R. I.
an, ds. int. ind. double, 400, 2° b; simple, 400, 2° a, R. V; *ib.* R. VII; cf. (p. 412), n. 4; **an...** *an*, 400, 2° b, R. V (p. 412); **an non**, ds. int. double, 401, R.; *ib.* n. 1; après *dubito*, *nescio*, etc., 400, 2° a, R. VI; **an** portant sur l'ensemble de deux prop., dont la 1^{re} est logiquement subordonnée à la seconde, *Add.* (p. 838, l. 1).
angi, in et abl. 192, 2° R. III.
anhelare, acc. 62, 2° R.
animadvertor, et inf. 565 e.
animi, loc. 164, R. IV; **pendere animi**, etc., *ib.*; cf. (p. 144), n. 1; cf. (p. 7), n. 1; gén. de relation (*animi atrox*, etc.), *Add.* (p. 830), l. 24 sqq.
animum advertere alqd., 55, R.
animum inducere, et inf. 55, R.; inf. ou ut. 497, 1° a (p. 518), n. 4; in **animum inducere**, et inf. 563, 4° b, s (p. 623), n. 4; **in animo est**, et inf. 560, 5°; **in animo habere**, et inf. 563, 4° b, s (p. 623).
anne, 400, 2° b, R. III (p. 411).
annotor, et inf. 565 e.
anquiritur, **non a. quin**, 495 (p. 515), n. 4.
ante, *ado*, 716, 1°; **non ante quam**, avec le partic. 606, 2° a; voy. *antequam*; — *prép.*, avec le gérondif, 581, R.; mis après son complément, 719, R. I.
antequam, 460 (p. 480), n. 1.
anteoedere (*multum*), 72, R. II.
anteire, acc. 53; au pass. *ib.*

antequam, 460-465; avec indic. passé, 461 a; *ib.* R.; futur, *ib.* b; cf. *ib.* (p. 480), n. 4; présent, *ib.* b, R.; avec subj. 462; 461 (p. 480), n. 3; avec indic. au lieu du subj. 462 c, R.; *ib.* d, R.; empl. pour action qui se répète, 464-465; **non ante quam**, avec le partic. 606, 2° a.
anxiari, gén. de cause 122, R. III.
anxius, abl. 192, 2°; de, *ib.* R. I; **anxius sum ne**, 499, R.
apisci, gén. 118, 5° R. III.
apparet, inf. 560, 4°; **appareo** (constr. pers.) et inf. 562, 2° R.
appetens, gén. 130, 5° a.
apprehendere, gén. 118, 2° R. V.
appropinquo ut, 497, 2° c (p. 524), n. 2.
aptus, constr. 87; *ib.* n. 1; avec dat. du gérondif, 580, 2°; avec ad et gér. 581 (p. 650), n. 1; avec qui, 417, 2° d (p. 437).
apud, empl. avec le sens d'un dat. de relation (p. 99), n. 3.
arceare, abl. avec ou sans ab, 145, 2°; dat. 89, 1° R. IV; infin. 563, 5° b (p. 625), n. 3.
arcessere, gén. du délit. 124.
ardere, abl. 192, 2°.
arduus, et infin. 571, R. 2°.
arguere, gén. 124; prop. infin. 563, 1° R. IX (p. 618); **quod**, *ib.*; cf. 440; **arguor**, et inf. 565 e (p. 631), n. 1.
argutus, gén. 131, n. 2.
articulus, 698 (p. 794), n. 1.
aspergere, constr. 80, 6° R. III.
aspernari, et inf. 563, 3° R. I.
assequi, ut, 497, 1° b.
assuefacio, constr. 188, 8° (p. 218) n. 3; avec l'inf. 563, 7°.
assuefio, voy. **assuefacio**.
assuescere, acc. 50, R. II; dat. abl. acc. avec ad, 188, 8° (p. 218) n. 3.
assuetus, acc. 50, R. II; abl. 188, 8°; dat. *ib.* (p. 218), n. 3; inf. 571.
at (*ast*), 390; mis pour **at enim**, **sed enim**, 393, R.; empl. pour répondre à une objection, 393, R.; **at enim**, 390, 2°; **at tamen**, 395; **at tibi**, 90.
atque, conj. copul. 363; en tête de la prop. principale, après prop. temporelle avec *cum*, *ib.* R.; **atque... quidem** (*adeo*, etc.), *ib.* n. 2; cf. 356, R. III; **atque non**, 365, R. n. 1; — conj. de comparaison, 714, 2° b; après un comparatif, 669, 2° (p. 754) n. 2.
atqui, 390, 3° R.; *ib.* n. 2.
attendere, acc. 52.
audax, gén. 130, 5° b; inf. 571, R. 3°.
audeo, et inf. 563, 7°.
audire, gén. 118, 2° R. V; **ex de**, ab, 153, 1°; **bene** (*male*) **audire**, 56 (p. 53), n. 1; **audio**

(= *dloor*) et nomin. *ib.*; **audio**, et juxtaposition, 353, 2° b; **audio cum**, 414, R. II; cf. (p. 465), R. II; avec le partic. ou l'inf. 611; **audien**, suivi d'int. ind. à l'indic. 407, R. II.
auscultare, dat. et acc. 80, 5°.
auspicato (p. 703), n. 1.
aut, 370, 1°; **aut... aut**, 371, 1°.
autem, 389, 1°; **et autem** (p. 390), n. 2; **neque autem**, *ib.*; **nuno autem** (p. 391), n. 2; **sed autem**, 392, R.
avarus, gén. 130, 3° a.
averti, acc. 210, 2° R. II.
avidus, gén. 130, 3° a; dat. (?) *ib.* n. 1; in et acc. *ib.* n. 1; inf. 571, R. 1°.

B

belli, loc. 165; **bello**, in **bello** (p. 205), n. 2.
benevolus, dat. 86, 2°.
benignus, gén. 130, 6° R. I.
bonus, avec dat. du gérondif, 580, 2°; avec l'inf. 571, R. 1°; **boni consilere**, 110, b; cf. (p. 155), n. 5; **bono publico**, 182, R.; cf. (p. 103), n. 2.
brevis, gén. 130, 6° R. II.
-bundus (adj. en), constr. avec l'acc. 54.

C

cassim, 75 (p. 75), n. 1.
callidus, gén. 130, 3° R. II; inf. 571, R. 1°.
campi, loc. p. 11.
canere receptui, 95.
capax, gén. 130, 5° b.
capere, ab, *Add.* (p. 831), l. 9.
capitis, 125, 3° R. II; *ib.* n. 8; **capite**, *ib.* n. 8.
carere, gén. 118, 7° R.; abl. 151.
carptim, 75 (p. 75), n. 1.
Carthagini, loc. 161.
carus, dat. 86, 2°; abl. 188, 2° n. 1.
cassus, 161, 155.
causa, prép. 719, R. 1; avec le gér. (= *en vue de*) 586 (p. 653), n. 3; **quid est causa**, *quin...* 495, 1°.
cavere, abl. (*prædibus*, *obsidibus*) 187, R. II; ut ne, (p. 523), n. 1; infin. 563, 5° b; cf. *ib.* (p. 625), n. 7; **cave**, **cavete**, et subj. 352, 2° d, s R. II (p. 356).
celare, constr. 59, 1° *ib.* n. 2.
celer, et inf. 571, R. 3°.
censere, subj. sans ut, 352, 2° d, s R. I (p. 356); **c. alqd fieri**, 563, 4° b, s (p. 625), R. V; **c. alqd. faciendum esse**, *ib.*

- censeo**, et juxtaposition, 352, 2° b; **censum censere**, 62 (p. 59), n. 2.
- certare**, dat. 85, R. I.
- certus**, *certain de*, gén. 130, 3° R. II; *décidé d.*, gén. 133; inf. 571, R. 1°; **certum est**, ou *a résolu de*, et inf. 560, 5°; **certum est**, et juxtaposition, 352, 2° b; **certiorem facere**, et gén. 130, 3° R. I; **de** et abl. *ib.* n. 4; **nihil certius quam ut**, 497, 2° (p. 526) R. II.
- ceteri**, empl. au lieu d'un adverbe (= *d'autre part, en outre*), 666, 2° b, a R. (p. 750).
- ceterum**, 75, 3°; 394.
- ceu**, 547, R.
- cingor**, moy. ind. 210, 2° R. I.
- ciroa**, adv. 716, 1°; prép. = *pour ce qui est de*, avec le gén. 581, R.; mis après son complément, 719, R. I.
- ciroiter**, adv. 716, 1° R.
- ciroum**, adv. 716, 1°.
- ciroumdare**, constr. 80, 6° R. III; au pass. avec acc. 55.
- ciroumjotus**, avec acc. 55.
- citius quam** = **potius quam**, 715, R. II.
- clira**, adv. 716, 1°.
- clam**, adv. 716, 1°; avec le gén. (?) (p. 9).
- clueo** (= **diloor**) et nomin. 56 (p. 53), n. 1.
- coarguere**, gén. 124; prop. inf. 563, 1° R. IX (p. 618); **quod**, *ib.*
- coepi**, et inf. 563, 7°; **coeptus sum**, et inf. passif 567.
- cogitare**, ut, 497, 1° a (p. 518), n. 4; inf. *ib.*; 563, 4° b, 3° (p. 623); **cogito**, et juxtaposition, 352, 2° b.
- cognatus**, dat. 86, 2°; gén. *ib.* R. III.
- cognoscere**, ex, ab, 153, 1°; *ib.* (p. 189), n. 2; avec le partic. 611 (p. 690), n. 3.
- cogere**, ut, 497, 1° b; ut, avec abréviation d'expression, 497, 2° (p. 526) R. III; inf. 497, 1° (p. 520) n. 1; 563, 5° b; prop. inf. *ib.* (p. 623), n. 2.
- cohorteri**, subj. sans ut, p. 353, n. 6.
- coire**, acc. 52.
- colens**, gén. 130, 5° a.
- colligir**, et inf. 565 c.
- comitari**, constr. 80, 5°.
- comitatus**, abl. 180.
- committo**: **non committam ut (ut non)**, 498, 2° R. II.
- commodo meo**, tuo, etc., 182, R.
- commodum**, adv. 75, 3°; cf. (p. 75), n. 3; (p. 76), n. 5; **commodum... cum**, 418 (p. 468), n. 3.
- commonere**, gén. 118, 4° R. II, n. 2; **de** et abl. *ib.* R. III c.
- commovere**, constr. 145, 2° n. 1.
- communicare**, constr. 84, 1°.
- communis**, constr. 86, 2° R. II; 129; avec dat. du gé. 580, 2°.
- compellere**, ut, 497, 1° b.
- compertus**, gén. 131, n. 2.
- complere**, gén. 118, 7° R.
- completus**, gén. 130, 6°; *ib.* n. 5.
- compos**, gén. 130, 2°; abl. 116, 3° R.; cf. (p. 216), n. 3.
- concedere**, ut, 497, 1° a; inf. (p. 622), n. 5.
- concupiens**, gén. 130, 5° a.
- concourse**, acc. 52.
- condemnare**, voy. **damnare**.
- condonare**, double acc. 60, R.
- conducit**, inf. 560, 1°.
- confertus**, abl. 188, 1° (p. 216) n. 2.
- conficiens**, gén. 130, 5° a.
- confidere**, **confisus**, constr. 83, R. II; 192, 3°.
- conjunctus**, abl. 180.
- conjurare**, ut, 497, 1° a (p. 518), n. 4; inf. *ib.*; inf. et prop. inf. 563, 4° b, 3° (p. 623), R.
- conari ut**, 497, 1° b (p. 520), n. 1; inf. *ib.* (p. 521), n. 1; 563, 5° b; **si**, 536, 2° R. I; cf. (p. 410), n. 1.
- consolus**, gén. 130, 3° a.
- consequi ut**, 497, 1° b.
- consilium est (stat)**, ut, 497, 2° b; inf. 560, 5°.
- consilium capere**, ut, 497, 1° a (p. 518), n. 4; inf. *ib.*; 563, 4° b, 3° (p. 623), n. 4.
- consistere**, constr. (p. 220), n. 2.
- consors**, gén. 130, 2°.
- constare**, constr. (p. 220), n. 2.
- constituere ut**, 497, 1° a; infin. *ib.* (p. 519), n. 2; 563, 4° b, 3° (p. 623); prop. inf. *ib.* R.
- constriatus**, abl. d'un nom de personne, 187 (p. 215), n. 2.
- consuetudo est ut**, 497, 2° c.
- consulere**, dat. 89, 1° R. III; *ib.* n. 3; double acc. 60 R.; cf. 63 (p. 65), n. 5; **consuli**, et acc. 60;
- consulere ut**, 497, 1° b; cf. (p. 528), n. 1; **boni consulere**, 110, b; cf. (p. 153), n. 5.
- consultus**, gén. 130, 3° R. I; abl. *ib.* n. 3.
- contemnere**, et inf. 563, 3° R. I.
- contendere**, dat. 85, R. I; ut, ou inf. 497, 1° b (p. 521), n. 1; inf. 563, 5° b; **si**, 536, 2° R. I.
- contentus**, abl. (p. 220), n. 3; inf. 571, R. 1°.
- continere**, **contineri**, constr. 188, 10° R. II; **non contineri quin**, 495, 1° c.
- contingit**, inf. 560, 2°; ut, 497, 2° c.
- contra**, prép. mis après son complément, 719, R. I; adv. 716, 1°; suivi de **ac** (attaque), 714, 2° b; de **quam**, *ib.* R. I.
- contrarius**, dat. 86, 2°; **atque**, 714, 2° b.
- contradiciere**, **non c. quin**, 495, 1° a R.
- controverbia non est quin**, 495 (p. 515), n. 4.
- convenire**, acc. 53; **convenit ut**, 497, 2° b; *ib.* (p. 526), R. IV; inf. *ib.*; 560, 1°; 560, 4°.
- convincere**, gén. 124.
- coram**, adv. 716, 1°.
- coordi est mihi alqd**, 96.
- cotidie**, 163; *ib.* n. 5.
- crassus**, acc. 69.
- crede mihi, mihi crede**, 80, 6° R. IV; 351; cf. (p. 353), R. IV; (p. 350), n. 2.
- credere alicui omnium rerum** (p. 173), n. 5; cf. *Add.* (p. 849), l. 37 sqq.; (p. 830), l. 35; **credo**, et prop. inf. 563, 1°; 565, 2° d; **quod**, 438, R. I; **quia**, 443, R. II; **credo** et juxtaposition, 352, 2° b; **credo**, formant parenthèse, 351.
- credibilis**, avec supin en -u, 587.
- crimine** (p. 151), n. 2.
- ou** (= **quo**), rad. du relatif, 496 (p. 517), n. 6; 511 (p. 539), n. 1.
- quando**, 466 (p. 483), n. 4.
- cube** (= **cubi**), 511 (p. 539), n. 1.
- cum**, conj.; origine, 444 (p. 463), n. 4; cf. (p. 472), n. 2; conj. relative, 444; **fuit, erit tempus cum**, *ib.* et n. 1; **memini cum**, *ib.* R. I; *ib.* (p. 464), n. 2; **video cum**, *ib.*; **audiui cum**, *ib.* R. II; — conj. temporelle, 444-451; = *au moment où*, 416; suivi du prés. hist. 446 (p. 466), n. 1; = *depuis que*, *ib.*; cf. n. 2 et 3; **multos annos est cum**, 73 (p. 71), n. 4; **nunc cum**, 446, R. III; **tum cum**, *ib.* R. I; **cum**, dans le récit, pour marquer l'enchaînement des événements, avec le subj. 447; avec l'indic. *ib.* (p. 467), n. 3; **jam** (**vix**, **vixdum**, **nondum**)... **cum**, 448; cf. *ib.* (p. 468), n. 4; **suivi**, en ce cas, d'un inf. historique, *ib.* (p. 468), n. 2; cf. (p. 469), n. 4; après **tantum quod** (= **vix**), *ib.* (p. 468), n. 3; après **commodum**, *ib.*; suivi du potentiel du passé, 448, R. III; **cum interea, cum interim**, 419; cf. 446 (p. 466), n. 3; (p. 472), n. 1; suivi de l'imparf. indic. ou de l'inf. historique, 449, b, R.; suivi de l'inf. dans le style indirect, 639, R. II; **cum tamen**, 419 (p. 469), n. 2; **cum**, avec idée de répétition, 450; **cum temporel** suivi du subj. imparf. 444, R. II; 446, R. I; 447;

448, R. II; cf. R. III; 449, b; 451; — conj. causale, 441 (p. 360), n. 4; 452, 1°; empl. au lieu de *quod*, après *gratulor*, *gratias ago*, etc., *ib.* R. I; = *en*, et gérondif fr. *ib.* R. II; *quippe cum*, etc., *ib.* R. III; cf. pour l'expression du futur, après *cum* causal, 657; — conj. concessive, 452, 2°; *ib.* (p. 473), n. 3; 449, c; *cum... tum*, 364, R. IV; 446, R. II; cf. 357.

cum, prép. avec l'abl. d'accompagnement, 180, 2° R.; *ib.* 3°; avec l'abl. circonstanciel, 182; avec l'abl. de manière, 183, R.; avec l'abl. du gérondif, 583 R.; *me-cum*, etc., 719, R. I; *quocum et cum quo*, *ib.*

cume, 444 (p. 463), n. 4.

cumulatus, gén. 130, 6° R. I.

cunoti, avec le gén. *Add.* (p. 628), l. 1 sqq.

cunctari, et inf. 563, 7° R. II; **non cunctor quin**, 495, 1° c. R.; **non cunctor et inf.** *ib.* (p. 516), n. 4.

cupere, gén. 118, 3° a, R. III; dat. 89, 1° R. III; **ut**, 497, 1° a (p. 518), n. 2; inf. 559, R. I, b; 563, 4° b, a; constr. *te conventum cupit*, *ib.* R. II; **cupit se audacem**, 559, R. I, b.

cupido est, inf. 561.

cupidus, gén. 130, 3° a; inf. 571, R. 1°.

cupiens, gén. 130, 5° a.

curs alqd mihi est, 96; **cursa est ne**, 449, R.

curare, dat. 80, 5°; 50; subj. sans ut, 352, 2° d, p; **ut**, 497, 1° b; prop. inf. 563, 3°; inf. seul, *ib.* R. I; avec l'adj. verbal en *-ndus*, 631.

curatio et acc. 54.

curatus, constr. avec l'acc. 187, n. 4; avec l'abl. d'un nom de personne, *ib.*

curiosus, gén. 130, 5° R. III.

currere stadium, 62, 2°.

D

damnare, abl. 188, 3° R.; dat. *ib.* n. 2; ad, *ib.* n. 2; acc. *ib.*; cf. 60; **damnari**, et acc. 60; gén. du délit, 124; **nocere** p. 151, n. 2.

damni infecti promittere, 124, R. I.

dare bibere, 569; **dare**, avec l'adj. verbal en *-ndus*, 631.

dator, et acc. 53 (p. 49), n. 4.

de, prép.: après *admonere*, etc., 118, 4° R. III; après *meminisse*, *ib.*; après verbes *accusare*, *condamner*, 124, R. II; après *facere*, 188, 9° n. 1; après verbes et adjectifs exprimant un sentiment,

192, 2° R. I; empl. pour marquer l'instrument, 188, 9° (p. 219) n. 1; = *conformément à* (de *sententiâ*, etc.), 192, 4° R.; = *d'après*, *selon*, *ib.* 7° R.; avec le gérondif, 583.

-de, particule, 467 (p. 483), n. 4.

debeo et inf. 563, 7°; à l'indicatif là où le français met le condit. 292, 2° b; diff. de sens entre *debeo* et *debebam*, *debebam et debui*, etc., *ib.*; cf. 531; *debebam*, mis pour *deberem*, 531, 2°.

decernere, **ut**, 497, 1° a; inf. *ib.* (p. 519), n. 2.

decet, acc. 50; dat. *ib.*; 80, 5°; subj. sans *ut* (p. 355), n. 9; inf. 560, 1°.

decipi, avec le gén. ou l'acc. *Add.* (p. 829), l. 1 sqq.

decoorus, inf. 571, R. 2° (p. 640) n. 1.

dedisco, et inf. 563, 7°.

deesse, avec le dat. du gérondif, 580, 3°.

defendere alqd. alicui, 89, 1° R. IV.

deferor et inf. 565 e.

defugio, **non d. quin**, 495, 1° b.

deinoeps (p. 9).

deinde, 606, 2° a, R. I; 717, 4° R.

delectari, abl. avec et sans *ab*, 192, 2°; *ib.* (p. 226), n. 3; in et abl. 192, 2° R. III; inf. 563, 3° R. I; **delectat**, et inf. 560, 1°.

deliberatum est et inf. 560, 5°.

demovere, constr. 145, 2° n. 1.

depellere alqd. alicui, 89, 1° R. IV.

desinare, gén. 147, R. V; inf. 563, 7°; **desitus sum et inf.** passif. 567.

desipere, gén. (p. 144), n. 1.

desistere, gén. 147, R. V.

desolatus, gén. 147, R. V.

destinare, et inf. 563, 4° b, p (p. 623), et n. 3.

destitit et inf. 563, 7°.

detertere, constr. 145, 4° R. II; *ib.* n. 4; **quominus**, 492; **non d. quin**, 495, 1° c; inf. 563, 5° b (p. 625), n. 3.

dico, **quod**, 438, R. I; **quia**, 443, R. II; **quoniam**, 453, R. III; **ut**, 497, 1° a; prop. inf. 563, 1°; 565, 2° b; **tour qui dicitor**, **quem dicunt**, 597, R.; **dico**, parenthèse, 351.

dies, avec dat. du gérondif, 580, 1°; **die quarti** (*quarte*), etc., 163; **die orastini**, *proximi*, 165.

differre, dat. 85, R. III; inf. 563, 5° b (p. 635), n. 6.

difficilis, avec l'inf. 571, R. 2°; avec le supin en *-u*, 587.

dignari, abl. 188, 2° (p. 217) n. 1.

dignus, abl. 188, 2° R.; **qui**, 417, 2° d (p. 437); **ut**, 497, 1° b, R. I; *ib.* n. 3; inf. 571 R., 2°; *ib.* (p. 640), n. 2; inf. passif. 587 (p. 655), n. 4; supin en *-u*, 587 (p. 654), n. 2.

dimovere, constr. 145, 2° n. 1.

disco, et inf. 563, 7°; sert de passif à *docere*, 60.

discrepare, dat. 85, R. III; **non discrepat quin**, 495 (p. 515), n. 4.

dispar, dat. 86, 2°.

dissimilis, constr. 130, 2° R. II.

dissolvere, gén. 147, R. V.

distare, constr. 71; 72, R. I.

disaidere, dat. 85, R. III.

dissuadere, et inf. p. 623, n. 5.

dives, gén. 130, 6° R. I.

divinus, gén. 133, n. 4.

do, prép. 467 (p. 483), n. 4; cf. (p. 474), n. 2.

docere, constr. 59; *ib.* n. 1; d. **aliquem fidibus**, 59, n. 1; au pass. est remplacé par *discere*, 60; constr. avec l'inf. *Add.* (p. 825), l. 33; **doctum docere**, 62 (p. 59), n. 2.

docilis, gén. 130, 3° R. II; inf. 571, R. 1°.

doctus, gén. 130, 3° R. II; acc. *Add.* (p. 825), l. 33; inf. 571.

dolere, abl. 192, 2°; **de**, *ib.* R. I; **rem** (p. 45), R. II; cf. *Add.* (p. 832), l. 30; avec prop. inf. 563, 3°; avec inf. seul, *ib.* R. I; **hoc mihi dolet**, 80, 6° R. II.

domesticus, attribut adverbial. 666, 2° b, d, R. (p. 750).

domi, 163; **domi mea**, etc. et **in domo mea**, 164, R. II.

domo (*quest. unde*), 143; **domo tua**, et **a domo tua**, *ib.* (p. 174), n. 2; **domum**.

domos (*quest. quo*), 67-68.

dominari, gén. 118, 6° R. III.

domine = fr. *monsieur* (p. 766), n. 3.

domutio, 68.

donec, orig. 454 (p. 474), n. 2; = *jusqu'à ce que*, 454; avec fut. simple, 454, 1° R.; avec subj. 454, 3°; *ib.* R. cf.; (p. 549), n. 3; avec subj. ou indic. prés. 518 (p. 549), n. 2; avec inf. historique, *Add.* (p. 839, l. 11); = *quasi longtemps que*, 455.

donicam, 454 (p. 474), n. 2.

donique, *ib.*

donare, constr. 80, 6° R. III.

dubito, num. 400, 2° a, R. IV; *ib.* (p. 408), n. 5; **an**, *ib.* R. V (p. 409); **non**, *ib.* R. VI; **non dubito**, constr. avec *quin*, 495, 1°; avec *quominus*, 492, 2° R. II (pour l'expression du futur, cf. 657); avec *quin*, ou inf. 495, 1° (p. 515) n. 2; avec

prop. inf. 563, 1° R. X. (p. 618);
dubito, et inf. 563, 7° R. II.;
ib. (p. 627), n. 6; **dubitor**, et
 inf. 563 e.
dubius, gén. 133; **non dubium**
est, constr. avec **quin**, 495,
 1°; avec prop. inf. 560, 4° R. I;
 cf. (p. 9).
dum, particule, 514 (p. 545), n. 3.
dum, conj., orig. 514, n. 3; =
dans le même temps que, avec
 ind. prés. 515; même dans le
 style indirect, *ib.* R. II; cf. 640,
 R. I; avec ind. imparf. 515,
 R. III; avec subj. imparf. *ib.*;
 cf. (p. 8); = *en*, avec le gérondif
 516; = *pendant tout le temps*
que, 517; avec ind. imparf.
 (p. 547), n. 1; avec le prés. au
 lieu de l'imparf. ou du futur 515,
 R. I; avec le subj. 517 R.; =
jusqu'à ce que, avec subj. prés.
 518, 1° a; avec ind. prés. (au
 lieu du futur) *ib.* R.; avec ind.
 futur *ib.* (p. 549), n. 1; avec
 subj. imparf. 518, 1° b; avec
 ind. passé, 518, 3°; marquant
 une idée de répétition (voy.
doneo), 454, 2°; emploi de
dum comparé à celui de **donec**,
 454 (p. 473), n. 4; = *pourvu que*,
 519; **dum modo**, **dum modo**
ne, *ib.* R. I; **dum tamen**, *ib.*
 (p. 551), n. 1; **dum**, **dummodo**,
 empl. sans verbe, *ib.* R. II; **dum**
ut, *ib.* R. III.
duplex, constr. avec **quam**, 161,
 n. 3 (p. 194).
dupli, 125, 3° R. III.
durus, et inf. 571, R. 3°.

E

e, particule (p. 783), n. 2.
e, prép.; **e regione**, 382, 1° n. 2;
 — voy. **ex**.
ea, 189; 126 (p. 136), n. 4.
eoce, constr. 78, R. II.
ecceum, **ecceam**, *ib.*
eoquis, **eoquid**, 400, 2° a. R. III.
edioere ut, 497, 1° a.
effetus, gén. 133.
efficiens, gén. 130, 5° a.
efficio, *démontrer que*, avec prop.
 inf. 563, 5° b (p. 626), n. 2; cf.
 (p. 692), n. 2; *faire en sorte que*,
 avec prop. inf. 563, 5° b. R. III
 (p. 626); avec **ut**; 497, 1° b; —
effloir, et inf. 560, 4°; **ut**,
 497, 2° (p. 535) R. I, 2°.
effusus, gén. 130, 6° R. I.
egens, gén. 130, 6° R. II.
egere, gén. 118, 7° R.; abl. *ib.*;
 cf. 154; cilié à tort par Dræger
 comme se construisant avec l'acc.
 (p. 140), n. 3.

ego, 675.
egredi, acc. 52; cf. (p. 8), n. 1.
elaborare ut, 497, 1° b; inf. *ib.*
 (p. 521), n. 1.
ellum, **ellam**, 78, R. II.
eludere, double acc., 60, R.; **elu-**
dere, *faire l'insolent*, 200, 1°.
em (**en**) **tibi**, 90; *ib.* n. 2.
emovere, constr. 145, 2° n. 1.
en, constr. 78, R. II.
en unquam, 400, 2° a, R. II; cf.
ib. (p. 408), n. 3.
enim, 374; **non enim**, **neque**
enim, *ib.* R. et n. 1; **sed**
enim, 393; **at enim**, 390, 2°;
 393, R.; **verum enim**, 393, R.;
 omission de **enim**, 348.
enimvero (p. 390), n. 3; (p. 394),
 n. 2.
eo amentis, etc., 110, 7° et R.
 I. — Voy. **is**.
eqludem (p. 783), n. 2.
ergo, prép. 719, R. I.
ergo, adv. (*en fait*) 183, n. 2.
ergo, conj. 382, 1°; **ergo igitur**,
ib. n. 2; omission de **ergo**,
 349, 2°.
erubescere, in et abl. 192, 2° R.
 III; avec l'inf. 563, 3°, R. I.
esse, avec gén. poss. 103; avec
 gén. (= *être le propre de*), *ib.* R.
 I; avec le dat. (p. 94), n. 2; alqd.
mihi est usui, 98; **esse ali-**
cui, **esse in aliquo**, 89, 2° R.
 II; **esse ex**, 148, n. 3; **esse** =
coûter, valoir, avec gén. de prix,
 125, 3°; 188, 2° n. 5; avec abl.
 de prix, 188, 2°; **esse**, constr.
 avec gén. du gérondif, 579, 3°;
 avec dat. du gérondif, 580, 3°;
 avec un partic. présent, 591,
 1° R. III; **est quibus**, 6, R. III;
est hoc ut, 497, 2° c; **est ut**,
ib. (p. 523), n. 2; cf. (p. 494), n. 3;
multos annos est cum,
 73 (p. 71), n. 4; **esto**, 272, R. II;
esto ut, 507.
esurire, et gén. 118, 3° a, R. III.
et, 362; après un impér. ou un
 subj. concessif, *ib.* R. I; avec
 sens adversatif, 362, R. II; au
 lieu de **cum**, après **vix**, **jam**,
nondum, 344, n. 1; 362, R. III;
 au lieu de **atque**, après mots
 impliquant comparaison, 714, 2°
 b (p. 812), n. 2; cf. 362, R. III.
 n. 5; **et... et**, 364; **et... que**.
ib. R. I; **et... et... et**, 714
 (p. 812), n. 1, a; **et... ac** (**atque**)
ib. b; **et... neque**, 366, c; **et**
non (**et nihil...**), 365, n. 2;
 365, R.; **et autem** (p. 390), n. 2.
etiam, 375.
etiāmal, 548, 2° b; cf. *ib.* 3° R.
etiam, 548, 2° b; cf. *ib.* 3° R.; avec
 le partic., 606, 2° e.
evadere, sens, 56 (p. 52), n. 3;
 avec l'acc. 52.

ex, devant un nom de ville, 143,
 R. III; cf. (pour **ex Epheso**)
Add. (p. 830), l. 40 sqq.; omis
 devant un nom de pays (p. 10);
facere *ex*, 188, 9° n. 1; = *d'a-*
près, selon, 192, 7° R.; avec abl.
 du gérondif, 583; **ex compo-**
sito, **ex insperato**, 590, 2°
 (p. 659) n. 1; constr. **ex ante**
diem, 717, 4° R.; après le super-
 latif, 674, 2°; acc. après verbes
 composés de **ex**, 52.
excedere, acc. 52; cf. (p. 8), n. 1.
excoipere tecto, 188, 10° R. I, n. 1.
exire, acc. 52.
exheres, gén. 130, 2° R. II; abl.
 155, n. 6.
exigere, double acc. 60, R.
exiguum, avec le gén. 112, 2°,
 R. II.
eximtur: **non e. mihi quin**,
 495 (p. 513), n. 4.
exinde, 717, 4° R.
existimo, et prop. inf. (constr.
 pers. et impers.), 565, 2° b.
exonerare, constr. 145, 3°.
exorare, double acc. 60, R.
expedit, et inf. 560, 1°.
experiri, ut 497, 1° b; int. ind.
ib. (p. 521), n. 2; **ai**, 536, 2° R. I;
 cf. (p. 410), n. 1.
expers, gén. 130, 2°; abl. 146, 3°
 R.; 155.
expertus, gén. 130, 3° R. II.
expetessere preces, 62, 1° R. I
 (p. 61).
exposcere, double acc. 60, R.
exsequias ire, 66.
exsolvere, constr. 145, 3°.
exsors, gén. 130, 2°.
exspectare, ut 497, 1° a; *ib.*
 (p. 519), n. 1; **dum** (p. 519), n. 1;
ai, 536, 2° R. I (p. 410), n. 1;
 prop. inf. 563, 1° R. VIII, 2°
 (p. 618).
exsul, gén. 130, 2° R. I.
extemplo, avec le partic. 606, 2° a.
extorria, gén. 130, 2° R. I; abl.
 146, 1°.
extra, adv. 716, 1°.
exuor, moyen indir. 210, 2° R. I.
exutus, gén. 130, 2° R. I.

F

facilis, inf. 571, R. 2°; supin en -u,
 587; ad et gén. 581 (p. 650), n. 2.
facere, double acc. 56; *ib.* (p. 52).
 n. 1; gén. poss. 103, 2°; gén.
 part. 110, b; gén. de prix, 125,
 3°; dat. 89, 1° R. III; 188, 9° n. 1;
 abl. 188, 9°; cf. (au sens de *faire*
un sacrifice) 188, 11° n. 4; **de**,
 ou **ex**, 188, 9° n. 1; **facio**, **faxo**,
 et indic. fut. (par juxtaposition)
 352, 2° c; **fac ut**, 507; **fac**, et
 subj. 352, 2° d, s; **facere ut**,

497, 1° b; non faciam ut (ut non), 498, 2° R. II; non possum facere, constr. avec quin, 495, 1°; avec ut non, 498, 2° R. II; facere, avec prop. inf. 563, 5° b, R. III (p. 626); ib. n. 2; 613; ib. (p. 692), n. 2; avec le partic. 613.
falli, gén. 118, 5° R. III.
falsum est, ut, 497, 2° (p. 526) R. II; inf. 560, 4°.
familiaris, dat. 86, 2°; gén. ib. R. III.
fas, avec le supin en -u, 587, R. I; cf. (p. 635), n. 1; **fas est**, et inf. 560, 1°.
fastidiosus, gén. 130, 5° R. III.
fastidire, gén. 122, R. II.
fateor, parenthèse, 351.
fecundus, gén. 130, 6° R. I.
felix, gén. 133; inf. 571, R. 3°.
ferox, inf. 571, R. 3°.
feror fecisse, fertur me fecisse, 565, 2° b; **segre ferre**, constr. 563, 3°.
fertilis, gén. 130, 6° R. I.
fessus, gén. 133.
festinare et inf. 563, 5° b (p. 623), n. 6.
fetus, plein de, gén. 130, 6° R. I.
fidere, constr. 192, 3°.
fidus, dat. 86, 2°.
finger et inf. 565, e.
finis fuit et inf. 561.
finitimus, dat. 86, 2°; gén. ib. R. III.
fieri, pass. de **facio**, 215; avec gén. poss. 103; avec l'abl. 188, 9°; avec **de**, ib. n. 1; avec **ab**, 152, 2°; **fit ut**, 497, 2° c; **fit ut et fit** (commode) **quod**, 437 (p. 457), n. 1; **fit** et inf. 560, 2°; **fieri non potest**, constr. avec **quin**, 495, 1°; avec **ut non**, 498, 2° R. II.
firmus, avec dat. du gérondif, 580, 2° R.
flagitare, constr. 59, 2°; ib. n. 3; **flagitor** et acc. 60.
flagrare, abl. 192, 2°.
fleo et acc. **Add.** (p. 832), l. 30.
flocui, 123, 3° R. I.
fluere, abl. 188, 12° R.
foedus, avec supin en -u, 587.
foras, 67.
fore ut, voy. futurum esse ut.
forem, 337, R. III; 642, 2° a, R. forsan, 400, 2° a, R. V (p. 409), n. 2.
forsitan, 400, 2° a, R. V; ib. (p. 409), n. 3.
fortis et inf. 571, R. 3°.
fortunatus, gén. 133.
fretus, dat. 83, R. II; abl. 192, 3°; cf. (p. 228), n. 4.
frugalis (p. 129), n. 2.
frugi (p. 129), n. 2; 96, R. II.

fruor, acc. 50; cf. **ib.** R. I; abl. 188, 13°.
fugax, gén. 130, 5° b.
fugiens, fugitans, gén. 130, 5° a.
fugitivus, gén. 130, 2° R. I.
fungor, acc. 50; **ib.** R. I; abl. 188, 13°.
futurum esse, sort d'inf. fut. à **fieri**, 188, 9°; **ib.** n. 1; **fut. esse ut**, 497, 2° c; cf. (p. 523), n. 2; ne sert pas pour le potentiel, 563, 1° R. III, 2°; **futurum fuisset ut**, 563, 1° R. IV; **futurum sit (esset) ut**, 642, 2° b R. III (p. 721); 657, R. III; **futurum fuerit (fuisset) ut**, 661 (p. 739), n. 1.

G

gaudere, abl. 192, 2°; **de, ib.** R. I; **quod**, 440; **quia, ib.**; cf. p. 460, n. 1 et 3; prop. infinit. 563, 3°; inf. seul, **ib.** R. I.
gemere, et acc. **Add.** p. 832, l. 30.
genus, acc. de relation (p. 74), n. 4; **id genus, quod genus, omne genus** (= **ejus generis**, etc.), 75, R. V; **ib.** n.; **huius generis, hoc genere, ex hoc genere**, 115, R. II.
gerens, gén. 130, 5° a.
gerundium, 575 (p. 642), n. 1.
gigni = **nattre**; **gignentia** = **les plantes**, 210, 4°.
gloriar, abl. 192, 2°; **de, ib.** R. I; **in** et **abl. ib.** R. III.
gloriosum est ut, 497, 2° (p. 525) R. I.
gnarus, gén. 130, 3° a.
gratia, prép. 719, R. I.
gratia, 183, n. 2.
gratulabundus, dat. 83, R. I.
gratulari, gén. 122, R. III.
gratus, dat. 86, 2°; supin en -u, 587.
gravari, acc. 50, R. II.
gravis, avec supin en -u, 587.

H

habeo alqd. quæstui, etc. 97; **tout ut quisque audientia habet**, 134, R. III; **h. rem cognitam**, 244, R. III; cf. (p. 95), n. 2; 250, R. I; 284, R. I; **habeo**, et inf. 563, 7° R. I; **ib.** (p. 627), n. 5; 266, R.; cf. **Add.** (p. 834, l. 56 sqq.); **habeo alqd. dicendum**, 266, R.; 563, 7° R. I (p. 627); cf. **Add.** (p. 834, l. 56 sqq.); **bene habet**, 200, 3°; **habeto** = **sache que**, 272; R. I; **tibi habeto, ib.** (p. 282), n. 1; cf. **Add.** (p. 835, l. 17); **habeor**, avec le gén. poss. 103, 2°; avec l'inf. 565, e.
hac, adv. 189; 126 (p. 156), n. 4.

hactenus (p. 517), n. 3.
hærerere, constr. 85.
haud, 705, 2° R.; **ib.** (p. 803), n. 1.
heres, et dat. 95, R. I; **heres suus** (p. 773), n. 3.
heu, et gén. 140, R.
hic, sens divers, 687 (p. 779), n. 1; **hic... ille**, 687, 1°; sert à marquer rapprochement, 687. 2°; remplacé par **ille** dans le style ind. 688, 2°; conservé dans le style ind. **ib.** R.; ajouté à l'abl. de temps (**his annis quadringentis**), 172, R. III; empl., en apparence, au sens de l'article (p. 110), R. II; (p. 798), n. 2; cf. 102. R. II; **hic, qui et qui...**, **hic**, 695, 2° (p. 790) n. 3; **hic tibi**, 90.
hino, 383, R. I.
hodie, à côté de l'impr., dans le style épistolaire, 240, R. I; **hodieque**, = **maintenant encore**, 361, R.
honestus, avec supin en -u, 587.
horreo, acc. **Add.** (p. 832), l. 30.
hortari alqd., 586 (p. 654), n. 1; avec le supin en -um, 586, R.; **aliquem alqd.** 63; **ut**, 497, 1° a; subj. sans ut, 352, 2° d; inf. 563, 4° b, p. (p. 623), et n. 5.
huius non faciam, 123, 3° R. I.
hum, 164; **humo** (p. 174), n. 3.

I

idoiroo, 363, R. I.
idem, sens divers (p. 779), n. 1; suivi du dat. 86, 2° R. IV; de et, 362, R. III, n. 5; de atque, 714, 2° b; cf. (p. 813), n. 1; de qui, **ib.** R. II; de ut, **ib.** 2° c, R.; **idemque**, et **idem**, atque **idem** (p. 783), n. 1.
ideo, 383, R. I.
idoneus, constr. 87; avec **qui**, 417, 2° d (p. 437); avec dat. du gérondif, 580, 3°; avec **ad** et le gér. 581 (p. 630), n. 1.
igitur, 382, 2°; omis, 319, 2°.
ignarus, gén. 130, 3° a; inf. 571, R. 1°.
ignoro, quia, 443, R. II; **quoniam**, 453, R. III; **non ignoro quin. quis ignorat quin**, 495, 1° a, R.
illac, adv. 189; 126 (p. 156), n. 4.
ille, sens divers, 687 (p. 779), n. 1; **hic... ille, ib.** 1°; marque éloignement, **ib.** 2°; remplace, dans le style ind., la 2° pers. du style dir. 688, 1°; remplace, dans le style ind., **hic** du style dir. 688, 2°; cf. (p. 773), n. 1, 3°; marque un changement de sujet, 673, R. 2°; empl. en apparence, au sens de l'article (p. 110), R. II; (p. 798), n. 2; cf. 102,

R. II; ille **quidem**, 689, 2° R. II; **illud statim**, 75, R. V; **ultimum illud**, 75, 2°.

immensum, avec le gén. 112, 2° R. II.

immo (p. 376), n. 2; (p. 389), n. 5; **immo vero**, *ib.*

immolare, constr. 188, 11°; *ib.* (p. 220), n. 5.

immunis, constr. 146, 1°, et n. 3.

impar, dat. 86, 2°.

immemor, gén. 130, 1° b.

impedire, **quominus** 492, 1° (p. 511) n. 1; *ib.* n. 2; **quo setius**, 492, 2° R. III; **ne**, 500; *inf.* 563, 5° b (p. 625), n. 3; **non impedio**, constr. avec **quominus** ou **quin**, 495, 1° c (p. 516), n. 3.

imperare, *ut* 497, 1° a; *subj.* sans *ut*, 352, 2° d; *prop. inf.* 563, 4° b, a (p. 623), n. 2; *inf. seul.* *ib.*; **imperator**, *Add.* (p. 832), l. 20 sqq.

imperitus, gén. 130, 3° b.

impetrare, *ut*, 497, 1° b; *subj.* sans *ut*, 352, 2° d, p.

impiger, dat. du gérondif 580, 2°; *inf.* 571, R. 1°.

implere, gén. 118, 7° R.; *abl. ib.*

impos, gén. 130, 2°.

impotens, gén. 130, 2°.

imprimis, *in primis*, 672, R. II.

improbatus, avec gén. de cause, 122, R. III.

improvidus, gén. 130, 3° a.

imprudens, gén. 130, 3° b.

in, avec l'*abl.* (quest. *ubi*) 167-168; *in Epheso*, *Add.* (p. 831), l. 21; **esse** (*habere*) *in potestatem*, etc. (p. 8), n. 1; devant l'*abl.* de temps, 171, R.; 172; constr. *in ante diem*, 717, 4° R.; avec *abl.* du gérondif, 583; *cf. ib.* (p. 631), n. 2; avec acc. du gér. 581, R.; *in* et *abl.* après verbes de sentiment, 192, 2° R. III; *in* = *à propos de* (p. 227), n. 1; acc. après verbes composés de *in*, 52.

inanis, gén. 130, 6° R. II; *cf.* 155 (p. 191), n. 1; *abl.* 155; *cf.* (p. 182), n. 1.

incessit timor, avec acc. ou dat. 52.

incertus, gén. 130, 3° R. II; *cf.* 133; **incertum est an**, 400, 2° a R. V (p. 409).

incipio et *inf.* 563, 7°; ne se construit pas avec un *inf. passif*, 567.

includere, constr. 81, 2° R.; 188, 10°; *ib.* (p. 219), n. 3.

incredibilis, avec *supin* en -u, 587; **incredibile est**, constr. avec *ut*, 497, 2° (p. 526) R. II; avec l'*inf.* 560, 4°.

incumbere (p. 86), n. 1.

incuriosus, gén. 120, 5° R. III.

incurrere, acc. 52.

incursare, acc. 52.

incusare, gén. 124; *prop. inf.* 563, 1° R. IX (p. 618); **quod**, *ib.*

inde, adv. de temps, 606, 2° a, R. I; — particule conclusive, 383, R. I.

indigere, gén. et *abl.* 118, 7° R.; *abl.* 154, n. 4.

indignor, *si*, 534, R.; *inf. seul.* *ib.* n. 1; *prop. inf.* ou **quod**, *ib.*; *cf.* 563, 3°.

indignus, *inf.* 571, R. 2° (p. 640) n. 2; avec *qui*, 417, 2° d (p. 437).

indigus, gén. 130, 6° R. II.

indocilis, gén. 130, 3° R. II; *inf.* 571, R. 1°.

indocutus, gén. 130, 3° R. II.

inducere, dat. 81, 2° R.; constr. avec *ut*, 497, 1° b.

induer, moy. *ind.* 210, 2° R. I; avec l'acc. *ib.* (p. 241), n. 2.

inire, acc. 52.

inexpertus, gén. 130, 3° R. II.

infelix, gén. 133.

infensus, dat. 86, 2°.

inferre, dat. 81, 2°; *ib.* (p. 86), n. 3.

infestus, dat. 86, 2°.

infidus, dat. 86, 2°.

infinitas ire, 66; avec l'acc. 54.

inflare, acc. 52.

infra, adv. 716, 1°.

ingratis, 183, n. 2.

ingratus, dat. 86, 2°.

ingredi, acc. 52.

inimicus, dat. 86, 2°; gén. *ib.* R. III.

iniquus, dat. 86, 2°.

injuvandum, avec *supin* en -u, 587.

injuriarum satisfacere alii, *oui*, 124, R. I.

innocens, gén. 131.

innoxius, gén. 131.

inops, gén. 130, 6° R. II; *abl.* 155.

inoculus, gén. 130, 3° a.

insidère, acc. 52.

insidère, acc. 52.

insimulare, gén. 124; *prop. inf.* 563, 1° R. IX (p. 618); *inf. seul.* 563, e; **quod**, 563 (p. 618), R. IX.

insistere, et *inf.* 563, 5° b.

insolens, gén. 130, 3° b.

insona, gén. 131.

instar, *ad instar*, 75, R. III; *ib.* n. 2 et 3.

instare, et *inf.* 563, 5° b.

insuetus, gén. 130, 3° b; *abl.* 188, 8°; dat. *ib.* n. 3.

integrum est ut, 497, 2° d; *inf.* *ib.* (p. 524), n. 3.

intellegens, gén. 130, 5° a.

intellego et juxtaposition, 352, 2° b; **intellegor** et dat. 89, 3° R. II.

intentus, dat. du gérondif, 580, 2°.

inter = *pendant* (p. 205), n. 4; = *dans l'espace de*, *ib.*; suivi de l'*inf.* 553, 2° (p. 603) R. II; de l'acc. du gérondif, 581; constr. **accusare** (**damnare**) **inter alios**, 124, R. II; après le *superlatif*, 674, 2°; **inter nos** (**vos**, **se**), 685; **inter se in vicem**, *ib.* R.; **inter**, mis après son complément, 719, R. I; *cf. ib.* (p. 818), n. 2.

intercedere, *ne*, 500.

intercolinare, double acc. 55.

interoludere, constr. 80, 6° R. III; 145, 4° et n.; **quominus**, 492, 1° (p. 511) n. 1.

interdoloere, constr. 145, 4° et n.; *ne*, 500; **non interd. ne**, *ib.* R. II.

interire, *ab*, 153, 2°; *abl.* 192, 1°.

interest, gén. 126; **meâ**, *ib.*; *ad* et acc. 127, R. II; avec *sujet* au nominatif (p. 158), n. 2; avec *adv.* de *prix* au gén. ou à l'acc. neutre, 125, 3° R. IV; 127, R. III; constr. avec *ut*, 497, 2° (p. 526) R. IV; avec l'*inf.* *ib.*, 560, 1°.

interfusus, et acc. 55.

interpellare ne, 500; **non interpell. quin**, 495, 1° c.

interrogare, double acc. 59, n. 4.

intervallo, (p. 206), n. 4.

intestato, (p. 703), n. 1.

intimus, dat. 86, 2°.

intra dies centum = *d'ici à cent jours, en moins de cent jours* (p. 205), n. 4.

inustatum : **quid tam inusquam ut**, 497, 2° (p. 526) R. II.

inutilis, dat. 83; dat. du gérondif, 580, 2°; *ad* et *gér.* 581 (p. 630), n. 2.

invadere, const. 52; 81, 2° R.

invahi, avec l'acc. 52.

in vicem, empl. pour marquer la réciprocité, 685, R.

invidere, acc. 80, 6° R. II; *cf. Add.* (p. 826), l. 29 sqq.; acc. et *abl.* 145, 4° R. I; *cf. Add.* (p. 830), au bas; dat. *ib.*; gén. 122, R. III;

invideri, au pass. 212, 1° b; *cf. Add.* (p. 832), l. 20 sqq.

invitare teoto, 188, 10° R. I.

ipse, sens divers (p. 779), n. 1; marque un changement de *sujet*, 675, R. 2° et (p. 764), n. 1; empl. au lieu du réfléchi, 683 (p. 775), n. 2; **inter ipsos**, au lieu de **inter se**, 684, R. II (p. 777), n. 2; emploi prétendu de *ipse* pour éviter une équivoque (p. 7) : **mihi ipsi noceo**, et **mihi ipse noceo**, 677 (p. 767), n. 2; **sua ipsius fraude** et **sua ipse fraude captus est**, *ib.*; et **ipse, nec ipse** (p. 805), n. 2.

ira, constr. avec gén. de relation, *Add.* (p. 827), l. 29-31.

is, emploi 675, R. 2°; ellipse des cas obliques, 676, 2°; opp. au réfléchi (p. 772), n. 2, 2°; 684 et R. I; antécédent de *qui*, 695, 2°; peut, en ce cas, se sous-entendre, 696, 2°; remplace dans le style indirect la 2° pers. du style dir. 688, 1°; et *is* (atque *is*, *isque*) et *is quidem*, *sed is*, 689, 2°; *neque* (*neo*) *is*, *ib.* (p. 782), n. 3; *Idque*, atque *Id*, *ib.* R. I; *eo* = *d cause de cela*, 192, 6°; *eo*, particule conclusive, 383, R. I; *is ut*, 504, 1°; *cum eout*, *ib.*; *ib.* (p. 532), n. 2; *pro eo ut*, 714, 2° c, R.; *in eo res est*, *ut*, 497, 2° c; *in eo est ut*, *ib.* (p. 523), n. 1; *in eo sum ut*, *ib.* (p. 524), n. 2; *Id* (= *ideo*) (p. 77), n. 2; *Id temporis* (= *eo tempore*), 75, 1°; *Id etatis*, *Id auctoritatis*, 75, R. V et la n.; *Id quod est* (= fr. *le mot*) (p. 119), n. 3; *eius*, au neutre, (= *ejus rei*) (p. 423), n. 2.

iste, 687 (p. 779), n. 1.

istus, arch. 382, 1° (p. 378) n. 2.

ita, sert à reprendre, dans une prop. principale, l'idée d'une prop. participiale de temps, 606, 2° a, R. II; *ita... ut*, 714, 2° c; 504, 1°; *ib.* (p. 533), R. II; *ita ut ne*, 506, 2°; *ita ne*, *ib.*; *ita ut non*, *ib.* 1° (p. 535), n. 1; *ita et*, au lieu de *ut*, juxtaposition, *Add.* (p. 837, l. 46); *ita... quasi*, 714, 2° c; *ut... ita*, 508.

itaque, 383, 1°; *itaque ergo*, 382, 1° (p. 378) n. 2.

item... ut, 714, 2° c.

itidem... ut, *ib.*

J

jacere testibus, 187, R. II.

jacitare se, abl. 192, 2°.

jam... et, 382, R. III; 448, R. I; cf. (p. 314), n. 1; *jam... cum*, 448; *jam vero*, 389, c.

jejunus, gén. (p. 164), n. 1.

jubere, dat. 80, 6° R. II; cf. *Add.* (p. 826), l. 36; double acc. 63; *ut*, 497, 1° a (p. 518), n. 3; subj. sans *ut* (p. 355), n. 4; prop. inf. 563, 4° b, a; cf. R. III; *inf. secul.*, *ib.* R. IV (p. 622); *jubeor*, et *inf.* 566, 1°; *res jubetur fieri*, *ib.* 2°.

juvundus, avec *supin* en -u, 587; avec *ad* et *gér.* 581 (p. 630), n. 2.

judicare = condamner (p. 151), n. 1; *j. aliqui alioj. rei*, *ib.*; *j. aliqui perditionem*, *ib.*

jungere, constr. 85.

junctus, constr. 180.

jus est, *ut*, 497, 2° d; *inf.* 560, 1°; *sui juris* (p. 777), n. 3.

juvat, et *inf.* 560, 1°.

juxta, adv. 716, 1°; avec le dat. 88, R.; avec *atque*, *ac*, 714, 2° b; avec *quam*, *ib.* (p. 812), n. 3.

L

laborare, *ut*, 497, 1° b; *inf.* *ib.* (p. 521), n. 1.

lactari, abl. 192, 2°; *de*, *ib.* R. I; *in* et *abl.* *ib.* R. III; prop. inf. 563, 3°.

laetus, abl. 192, 2°; *de*, *ib.* R. I; gén. 133.

largiter, gén. 135, R. I.

largus, gén. 130, 6° R. I.

lassus, gén. de relation (?) (p. 168), n. 2; *inf.* 571, R. 1°.

laudare, avec gén. de cause, 122, R. III.

legor = *lego-se* (p. 768), n. 1.

lentus, et *inf.* 571, R. 1°.

lepidus, avec *supin* en -u, 587.

levare, abl. 145, 3°; gén. 147, R. V.

liber, abl. avec et sans *ab*, 146, 2°; gén. 130, 2° R. I; 133; 147, R. V.

liberalis, gén. 130, 6° R. I.

liberare, abl. avec et sans *ab*, 145, 3°; avec gén. du délit, 124.

licet, avec subj. 352, 2° d; *ib.* (p. 355), n. 8; avec *ut*, *ib.* R.; 497, 2° d (p. 524), n. 4; cf. *ib.* (p. 526), R. IV; *inf.* 558, 2° b; *ib.* R. I et II; 560, 1°.

licet, conj. (p. 355), n. 8; avec le partic. 606, 2° c, R.

licere, *liceri*, 210, 3° R. I.

loco, *in loco*, 168, 4°; *ib.* 6°; cf. *Add.* (p. 831), l. 25.

locuples, gén. 130, 6° R. I.

loquptare, abl. 198, 1°.

locus, avec dat. du gér. 580, 1°; *locus est ut*, 497, 2° d; voy. *loco*.

longe, gén. 147, R. V; *longe ab*, 143, R. V; *longius* (*quam*) *mille*, et constr. 669, 7°; *nihil mihi longius videtur quam*, avec *ut*, *dum* ou *inf.* 497, 1° a (p. 519), n. 1.

loqui, dat. 85, R. II.

lubricus, et *inf.* 571, R. 2°.

luere, acc. *Add.* (p. 825), l. 41.

lucri (*facere alqd.*), 110 b; cf. (p. 155), n. 8.

ludere aleam, 62, 2°.

lugere, acc. *Add.* (p. 832), l. 30.

M

maerere, abl. 192, 2°; *de*, *ib.* R. I.

magis, empl. pour le comparatif, 667, R; 668, R. III.

magnificum est ut, 497, 2° (p. 525) R. I.

major (*minor*) *triginta annos natus*, 669, 7° R. II; *major* (*minor*) *triginta annorum*, *ib.* (p. 758), n. 2; *majoris*, gén. de prix, 125, 3°.

maïo, *ut*, 497, 1° a; *ib.* (p. 516), n. 1; subj. sans *ut*, 352, 2° d et R.; *inf.* 563, 4° b, a; avec *quam*, 714, 2° a.

malo publico (p. 103), n. 2; 182, R.

manare, acc. 50, R. II; *abl.* 188, 12° R.

mandare, avec subj. sans *ut* (p. 355), n. 5.

mane septimi, etc., loc. 163.

manere, acc. et dat. 80, 6° R. I.

manifestus, gén. 131.

[in vestra] manu est ut, 497, 2° d.

maritus, *maritare*, avec *abl.* 180, 1° n. 2.

maturare et *inf.* 563, 5° b (p. 625), n. 6.

maturus, gén. 133.

maxime, empl. pour le superlatif, 667, R.; 670, R.

moderi, dat. et acc. 80, 6° R. II.

medius avec gén. part. (p. 124), n. 1; = *le milieu de*, 673.

memini, constr. 118, 4° R. II, III; *ib.* (p. 141), n. 1; avec *inf.* 283, R. I; *ib.* n.; avec *cum*, 444, R. I; *ib.* (p. 464), n. 2; 422 (p. 415), n. 3; avec *quia*, 443, R. II.

memor, gén. 130, 1° b.

[in] mentem venit, avec le gén. 118, 4° R. II; avec *ut*, 497, 2° b; *inf.* 560, 5°.

merere, *mereri* avec *ut*, 497, 1° b, R. I.

metuere, constr. avec *ut* (= *ne non*), 497, 1° b, R. II (p. 521); avec *ut* (= *ne*), *ib.* (p. 521), n. 5; avec *int. ind.* *ib.* n. 4; avec *ne*, *ne non*, 499; *metuans*, avec le gén. 130, 5° a.

meus mihi (p. 773), n. 2.

mihi crede, *crede mihi*, 80, 6° R. IV.

militis, 164.

mille, constr. (p. 128), n. 1; accord du verbe et de l'altr. après *mille*, 23, R.

ministrare bibere, 569.

minor, voy. *major*.

minus quam, et constr. 669, 7°; *minus* et *abl.* *ib.* R.; négation, 493 (p. 513), n. 3; *quo minus*, *ib.* 2° R. I; *si minus*, 541 (p. 584), n. 1.

mirari, gén. 122, R. III; *quod*, 440; 441; *si*, 534; prop. inf. 563, 3°.

miरे quam (p. 420), n. 1.

mirum est ut, 497, 2° (p. 525) R. II; *ib.* n. 2; *si*, 534; *mirum quantum*, 407, R. III.

miscere, constr. 85; 188, 5°; cf. (p. 88), n. 1.
miserari, acc. et gén. (p. 148), n. 2.
misereri, gén. 122; dat. (p. 148), n. 2.
miseret, acc. 50, R. III; gén. 122.
mittere, et inf. 563, 5° b.
moderari, constr. 80, 5° et n.
modo ut, *pourvu que*, 504, R. I;
modo ne, 519 (p. 550), n. 3;
modo (même sens), avec le part. 606, 2° f; sans verbe, 519 (p. 551), n. 3; — **non modo** = **non modo non**, 707, R.; *ib.* (p. 805), n. 4.
monere, double acc. 60, R.; gén. 118, 4° R. II, n. 2; avec gén. du gérondif, 579, 3° R. (p. 647), n. 2; *ut*, 497, 1° a; inf. 563, 4° b, 3 (p. 623); *ib.* n. 8; **monere** et juxtaposition, 352, 2° b.
morari, et inf. 563, 7° R. II; **non m. quin**, 495, 1° c, R.
mos (moris) est, constr. avec *ut*, 497, 2° c; avec inf. 560, 2°.
movere, constr. 145, 2°; *intrans.* 200, 3°; **moveri**, au moy. 62, 2°; *ib.* (p. 62), n. 4.
multiplex quam (p. 194), n. 3.
multus sum (inasto), 666, 2° b, a (p. 748); constr. **multa et magna**, 663, R. IV; **multo** et **multum** devant compar. 196 et R. I; **multo** devant superl. 196, R. II; **multos annos est cum** (p. 71), n. 4.
munificus, gén. 130, 6° R. I.
mutare, constr. 188, 6°; *ib.* (p. 218), n. 1-2.

N

nam, 374; *omis*, 348.
namque, 373.
narro, et juxtaposition, 352, 9° a.
nasoi, abl. avec et sans *ex*, 148; *ib.* n. 3-4.
natus, dat. ou ad et acc. 93; *ib.* (p. 104), n. 2; dat. du gérondif, 580, 2°; **natus major (quam) triginta annos**, 669, 7° R. II.
nauci, 125, 3° R. I; *ib.* (p. 155), n. 2; *ib.* n. 4.
-ne, affixe (p. 474), n. 2.
nē, partic. interr. 400, 2° a; (p. 407), n. 2; **nē... an**, dans int. ind. 400, 2° b (p. 411); **ne... ne**, 400, 2° b (p. 412), R. IV; **ne**, au 2° membre d'une int. ind. double, *ib.* R. I; **ne**, joint à l'acc. exclamatif, 78, R. I.
nē, négation (p. 802), n. 4.
nē, négation, devant l'impér. 306, cf. (p. 324), n. 6; devant subj. de défense, 306; 318; devant subj. d'exhortation, 322; devant subj.

délibératif, 323, n. 1; devant subj. de souhait, 335; après verbes de crainte, 499; 352, 2° a (p. 357); après verbes *empêcher, défendre*, etc., 500; avec ellipse, *ib.* R. I; après *dum* = *pourvu que*, 519; *ib.* (p. 550), n. 3; mis pour *ut ne* dans prop. complétives, 498, 2°; cf. (p. 528), n. 1; pour *ut non*, 498, 1° R.; **ne** = *pourvu que ne pas* (p. 532), n. 4; mis pour *ut ne* dans prop. finales, 503; dans prop. consécutives, 506, 2°; = *ita ne*, *ib.* R.; **ne dicam**, et **ut non dicam**, 507, R. II (p. 537), n. 1; **ne quis, ne quid**, (*ut nemo*, etc.), 498, 2° R. III; **ne = nedum**, 708; **ne... neve**, et **neve... neve**, 706, R. III.
ne... quidem, 359, R.; 707; **ne quidem**, *ib.* (p. 805), n. 1.
neo = ne... quidem (p. 805), n. 2; **neo ipse**, *ib.*; **neo... non**, 711, 1°; **neque... haud**, se renforçant, *ib.* (p. 809), n. 1.
necessarius, avec *ad* et *gér.* 581 (p. 650), n. 2.
necesse est, avec subj. 332, 2° d (p. 354); avec *ut*, *ib.* R.; 497, 2° (p. 526) R. IV; avec l'inf. 560, 1°.
neone, 401; *ib.* (p. 413), n. 1.
nedum, 708; cf. 359, R. III; **nedum ut**, 708, R. I; **nedum**, après prop. affirmative, *ib.* R. II; sans verbe, *ib.* (p. 806), n. 3; mis pour **non solum**, *ib.* R. III.
nefas, avec supin en -u, 587, R. I; cf. (p. 655), n. 1.
negare; **non n. quin**, 493, 1° a et b.
negligere, gén. 118, 3° a, R. III; inf. 563, 5° b.
negotium est (p. 222), n. 2.
nei, arch. pour **ni**, 543 (p. 586), n. 2.
nemo, diff. de sens entre **nemo mortalis** et **nemo mortaliū**, 110, 6° R. I; **nemo... non**, 711, 1°; **non... nemo**, 711, 2° b; *ib.* (p. 810), n. 1; et **nemo**, 706, R. I, 3°.
neque, 363; cf. 360; mis pour **et non**, = *sans*, 365 (p. 364), n. 2; **neque... neque**, 366, a; **neque... et**, *ib.* b; **neque... que**, *ib.* b, R.; mis pour **neve**, 706, R. IV; cf. (p. 325), n. 1; mis pour **et non**, 706 (p. 804), n. 2; **neque enim**, 375, R.; **neque autem** (p. 390), n. 2.
nequeo quin, 495 (p. 515), n. 5.
nescio an, 400, 2° a, R. V (p. 409); **an non**, *ib.* R. VI; **nescio quis** = *aliquis*, 407, R. III; **nescio**, et inf. 563, 7°.
nescius, gén. 130, 3° a; inf. 571, R. 1°.

neu, voy. **neve**.
neve (neu), 706, R. II; mis pour **et ne**, *ib.*; **neve... neve**, *ib.* R. III; remplacé par **neque**, *ib.* R. IV; cf. (p. 325), n. 1.
nēvis, nēvolt (p. 802), n. 4.
ni, 540-543; = *pour le cas où ne pas*, 536, 2° R. II.
nihil (homo), 125, 3° R. I; *ib.* (p. 155), n. 3; **nihilum** (p. 474), n. 2.
nimis, gén. 135.
nimum quantum, 407, R. III.
nisi, 540, 542 = *excepté*, 542, R. I; **nisi al.**, *ib.* R. III; **nisi forte**, *ib.* R. IV; cf. 527, R. III; suivi de l'inf. dans le style ind. 639 (p. 717), n. 1; **nisi quod**, 542, R. V; constr. avec le part. 606, 2° f; 623, 3° R.
nit., *ut*, 497, 1° b (p. 520), n. 2; inf. *ib.* (p. 521), n. 1; 563, 5° b.
nocere noxam, 62, 1° R. I; cf. (p. 59) n. 2; **noceri**, pass. 212, 1° b.
notae disaeque (p. 72), n. 2.
noenum (p. 474), n. 2; (p. 802), n. 4.
nolo, subj. sans *ut*, 352, 2° d; *ut*, *ib.* R.; 497, 1° a; *ib.* (p. 518), n. 1; **nolo** et subj. au lieu de **volo** *ne*, 498, 2° (p. 528) R. IV; avec l'inf. 563, 4° b, a.
nomen mihi est Caesari, on **Caesar**, 89, 2° R. I; cf. 56 (p. 52), n. 4; **nomen mihi est (habeo)** et gén. 89, 2° R. I; **nomine**, constr. avec *accusari*, etc. (p. 151), n. 2; **nomine** = *de nom*, 194.
non, orig. 705, 2°; (p. 802) n. 4; mis devant le subjonctif de défense, 318, R. I; d'exhortation, 322; délibératif, 323-325; de protestation, 326-327; de souhait, 335, R. I; **volo non**, et subj. 498, 2° (p. 528) n. 2; **ut non**, voy. *ut*; et **non (so non)**, 706, R. I, 2°; **non... nisi (non-nisi)**, 542, R. II; **non nemo**, et **nemo non**, etc., 711.
nondum... et, 362, R. III; 448, R. I; cf. (p. 344), n. 1; **nondum... cum**, 448.
nonne, 400, 2° a, R. I (p. 408).
nos, 675; empl. pour se désigner soi-même, 676, R. 1°.
notio, et acc. 54.
novus, et inf. 571, R. 1° (p. 639) n. 5.
noxius, gén. 131.
nubere, constr. 89, 1° R. III; cf. (p. 88) n. 2.
nudus, const. 116, 1°; 147, R. V.
nullus, empl. au lieu de **non**, **nullo modo**, 666, 2° b, a, R. (p. 749); et **nullus**, 706, R. I, 3°.

num, int. dir. (p. 407), n. 2; int. ind. 400, 2° a; **dubito num**, *ib.* (p. 408) R. IV, et n. 5; **num non**, *ib.* R. I; *ib.* (p. 408), n. 2.
numero, in **numero**, 168, 6°.
nuno, avec l'imperf. dans le style épistolaire, 240, R. I; remplacé par **tuno** dans le style ind. 688, 2°; conservé dans le style ind. *ib.* R.; **nuno**, **nuno vero**, opposant à une hypothèse fautive ce qui est la réalité (p. 391), n. 2; **nuno autem**, *ib.*
nunquam non, 711, 1°; **non nunquam**, 711, 2° b.
nuntiantur adesce et **nuntiantur eos adesce**, 565, 3° d; **nuntiare**, constr. avec un partic. 56, 3° R. III; **tour quo mortuo nuntiato**, *ib.*

O

o, devant le voc. 40; devant l'acc. 78; devant le gén. 140, R.; **o si**, devant subj. de souhait, 335, R. I; 336, 3°.
ob, empl. pour indiquer la raison d'un fait, 192, 6° n. 3; = *en échange de*, 581 (p. 650), n. 3; constr. avec le gérondif, 581.
obambulare, acc. 52.
obaudire, gén. 118, 2° R. V.
obequitare, acc. 52.
obest et inf. 560, 1°.
obire, acc. 52.
oblitrare, acc. 52.
oblivioli, constr. 118, 4° R. II-III.
obnoxios, gén. 131, n. 2.
obœdiens, gén. (p. 164), n. 2.
obrepere, acc. 52.
obsecrare, double acc. 63.
obsidere, acc. 52.
obstinare et inf. 563, 5° b (p. 625), n. 5.
obstare (**obsistere**), **quominus**, 492; **quin** (sans nég.), 495 (p. 514), n. 6; **quin** (après nég.), 495, 1°; **ne**, 500; prop. inf. 563, 5° b (p. 625), n. 3.
obtinere, ut, 497, 1° b.
obtrectare, dat. et acc. 80, 6°.
occidione occidere, 62 (p. 59), n. 2.
occurrere mortem, 62, 2°; *ib.* n. 5.
occupare et inf. 563, 5° b, R. II (p. 626).
oculis meis, etc., = fr. *à mes yeux*, 92, n. 5-6.
offendi, constr. 192, 2° R. III.
omitto, et inf. 563, 5° b.
omnes, constr. avec gén. *Add.* (p. 828), l. 1 sqq.; **omnium nostrum**, gén. poss. 102, R. IV.
onustus, gén. 130, 6° R. I.

operam dare, et subj. 352, 2° d, 3; avec ut, 497, 1° b.
opinor et juxtaposition, 352, 2° b.
oportet et subj. 352, 2° d, a (p. 354); avec ut, *ib.* R.; 497, 2° (p. 526) R. IV; avec inf. 560, 1°.
oppido quam (p. 420), n. 1.
opportunos, dat. 83; dat. du gér. 580, 2°; ad et gér. 581 (p. 650), n. 1.
optare, ut, 497, 1° a; inf. (p. 622), n. 1.
optato, 183, n. 2 (p. 703), n. 1.
optimus, avec supin en -u, 587;
optimum est et subj. (p. 355), n. 9; avec ut, 497, 2° (p. 526) R. II.
opulentus, gén. 130, 6° R. I.
opus est, abl. 188, 14°; cf. *ib.* (p. 221), n. 3; *ib.* R.; 156, R. I, n. 2; génit. 188, 14° R. et (p. 222), n. 2; nomin. *ib.* R.; acc. *ib.* (p. 222), n. 3; avec abl. de participle, 607, 2° R. II; **tour maturato opus est**, 608, R.; 587, R. III, d; **tour si quid opus facto esset**, et **quas opus sient locato**, 608, R. (p. 686), n. 3; **opus est** et subj. (p. 355), n. 9; avec ut, 497, 2° (p. 526) R. IV; avec l'inf. *ib.*; 587, R. III, a; cf. *ib.* n. 5; 580, 1°; **tour quas opus erunt administrari**, 562 (p. 616), n. 3; avec supin en -u, 587, R. I; cf. (p. 635), n. 2.
opus habere, 188, 14° (p. 221), n. 3.
orare, constr. 59, 2°; *ib.* n. 3; avec subj. sans ut, 352, 2° d; avec ut, 497, 1° a.
orator, constr. avec l'acc. 54.
orbare, abl. 145, 4°.
orbis, abl. 146, 1°; avec ab, *ib.* n. 2.
ornatus, gén. 130, 6° R. I.
ortus, constr. 148.

P

pœnitet, acc. 50, R. III; avec un sujet au nom.; *ib.*; gén. 122; inf. 560, 6°; prop. inf. ou quod, *ib.* R. I.
par, dat. 86, 2°; dat. du gérondif, 580, 3° (p. 649) n. 3; gén. *ib.* R. III; abl. 161, R. II; 188, 2° n. 1; avec qui (p. 702), n. 2; avec **atque**, 714, 2° b.
parare, dat. 95; *ib.* (p. 105), n. 2.
paratus, dat. (p. 105), n. 2; dat. du gérondif, 580, 2°; inf. 571.
parcere, dat. et acc. 80, 6° R. II.
parous, gén. 130, 6° R. II.
pariter atque, 711, 2° b.

pars, avec le plur. 32; **pars**, à suppléer avec **hac**, **illac**, etc. 126 (p. 156), n. 4.
particeps, gén. 130, 2°.
participare, gén. 118, 1° a, R. I; cf. *Add.* (p. 828), l. 18.
partim, adv. 74, R.; construit avec gén. partitif, ou **ex**, 135, R. II; jouant le rôle de sujet, avec verbe au pluriel, *Add.* (p. 823), l. 39-46; jouant le rôle d'un abl. etc., 74 (p. 74), n. 3.
parum, gén. 135.
parvum, avec le gén. 112, 2° R. II; **parvo** (abl.), avec le gén. *ib.* R. V.
patior, ut, 497, 1° a (p. 511), n. 5; prop. inf. 563, 4° b, a.
patronus, dat. 95, R. I.
pauper, gén. 130, 6° R. II.
pavidus, **ne**, 499, R.
pavor est, **ne**, 499, R.
pecunie judicati, 124, R. I; cf. (p. 156), n. 2.
pellere alqd. aliquid, 89, 1° R. IV.
penes, prép., mis après son complément, 719, R. I.
penetrare, acc. 50, R. II.
pensil, gén. de prix, 125, 3° R. I; gén. de quantité, *ib.* n. 3.
per, adv. 718, 1° R.; en compos. donne aux adj. la valeur d'un superlatif, *ib.* (p. 815), n. 4.
per, prép. marquant la durée, 73, R. II; à la question **quâ**, 189, R. I; = *par le moyen de*, 187, R. I; *ib.* n. 1; au lieu de l'abl. pour exprimer la manière, 183, R.; **per commodum rei publicæ** (au lieu de **commodo r. p.**), 182, R. (p. 211), n. 1; constr. **per ego te Deos oro**, 719, R. II.
percontari, double acc. 59, n. 4; 63.
perdere, au pass. 215.
perire, avec l'abl. 192, 1°; pass. de **perdere**, 215.
periferens, gén. 130, 5° a.
perficere, ut, 497, 1° b.
pergo et inf. 563, 7°.
perioum est ne, 499, R.
perinde, **ac** (**atque**), 714, 2° b; **ac si**, 547; **ac** (= **ac si**) *ib.* (p. 590), n. 6; **atque**, avec le partic. 608, 2° c (p. 682), n. 3; **quam**, 714, 2° b (p. 812), n. 3; ut, *ib.* c, R.
peritus, gén. 130, 3° b; inf. 571, R. 1°.
permitto, ut, 497, 1° a; subj. sans ut, 352, 2° d; inf. (p. 622), n. 5; **permittor** et inf. 565, c; cf. 212, 1° b.
pernix et inf. 571, R. 3°.
peroptato (p. 703), n. 1.
perquam (= **valde quam**) (p. 430), n. 1.

perrogari et acc. 60.
perseverans, gén. 130, 5° a.
perseverare et inf. 563, 5° b.
perstare et inf. 563, 5° b (p. 625), n. 5.
persuadere, ut, 497, 1° a; subj. sans ut (p. 355), n. 6; inf. (p. 623), n. 5; **persuaderi**, pass. 212, 1° b.
pervincere, ut, 497, 1° b.
possimo publico, *Add.* (p. 831), l. 37.
petere, ut, 497, 1° a.
piger et inf. 571, R. 1°.
piget, acc. 50. R. III; avec un sujet au nomina. *ib.*; gén. 122; inf. 560, 6°.
pignerare, **pignerari**, 210, 3° R. I.
pigrari et inf. 563, 5° b (p. 625), n. 6.
placet, ut, 497, 3° b; inf. 560, 3°.
plenus, gén. 130, 6°; abl. *ib.* n. 3; 118, 7° R.; cf. 188, 1° n. 2.
ploro, acc. *Add.* (p. 833), l. 30.
pluit, abl. 188, 12°; acc. *ib.* n. 7.
plus, empl. pour le compar. 667, R. (p. 751), n. 2.
plus (*quam*) et constr. 669, 7°; *plus* et abl. *ib.* R. I.
polluceri et inf. seul, 559, R. II; prop. inf., 563, 1° R. VIII, 3° (p. 618); *p. alqd. faciendum*, 631, R. III.
pondo, **pondo esse** et acc. (p. 69), n. 2.
pone, adv. 716, 1°.
populabundus, acc. 54.
poscere, constr. 59, 2°; *ib.* n. 3;
posci et acc. 60.
positivus, 667 (p. 750), n. 2.
possum et inf. 563, 7°; à l'indic. là où le fr. met le condit. 292, 2° b. (cf. 531); diff. de sens entre **possum** et **poteram**, etc., *ib.*;
possum, **poteram**, où le sens demanderait le subj. *ib.* R. III, n. 2 (cf. 531, 2°); **possim**, **possem**, où le sens demanderait l'ind. *ib.* R. II; **possem**, au lieu de l'ind., après un compar. suivi de *quam* (p. 304), n. 1; **possim**, etc., au lieu de **possum**, etc., dans prop. subj. 661, R. II; **posse**, **potuisse**, correspondant à **possum**, **poteram** d'une prop. ind., 563, 1° R. IV, 2° (p. 616) n. 2; emploi de **posse** pour suppléer à l'absence d'inf. futur correspondant à un potentiel, 563, 1° R. III, 2°; **non possum facere**, constr. avec *quin*, 495, 1°; avec *ut non* 498, 2° R. II; **non possum quin**, 495, 1° (p. 515) n. 5; **non potest quin**, *ib.* (p. 515), n. 6.
post, adv. 716, 1°.
postea *quam*, à corr. en **postea quam**, 447 (p. 467), n. 3.

postea quam, voy. **postquam**; à corr. en **postea quom**, 459.
postillonem postulare, 62 (p. 59), n. 2.
postquam, 457-459; = *puisque*, 457 (p. 476), n. 5; = *après que*, avec prés. histor. 458, 1° R.; avec imparf. 458, 2°; avec inf. histor. *ib.* R.; avec plus-q.-parf. 458, 3°; avec prés. indic. 458, 4°; empl. pour une action qui se répète, (p. 477), n. 2; avec le subj. 459.
postulare, double acc. 60, R.; gén. du délit, 124; ut, 497, 1° a; subj. sans ut, 352, 2° d; inf. et prop. inf. 563, 4° b, a et (p. 622) n. 4.
potens, gén. 130, 2°.
[in tua] potestate est ut, 497, 2° d.
potire, **potiri**, 210, 3° R. II; **potire**, et pass. **potiri**, avec le gén. 118, 5° R. III; **potiri**, dép. avec le gén. *ib.*; avec l'abl. *ib.*; cf. 188, 1° R.; avec l'acc. 50; *ib.* R. I.
potiusquam, constr. 713; *quam* ut, *ib.* R. III.
præ, marquant la cause, 192, 5° R. II; dans une prop. affirmat. (p. 229), n. 1; cf. *Add.* (p. 832), l. 3.
præcipere, ut, 497, 1° a.
prædicere, ut, *ib.*
præesse, dat. du gér. 580, 3°.
præficere, dat. du gér. *ib.*
præfagus, gén. 130, 3° R. II.
præscius, gén. *ib.*
præscribere, ut, 497, 1° a.
præsidio relinquere, 95; *ib.* (p. 104), n. 1.
præstare, acc. et dat. 52; **multum**, 72, R. II; **præstat** et inf. 560, 1°; **præstat...quam**, 714, 2° a.
præstolari, constr. 80, 6°.
præter, adv. 716, 1° R.; = **præter quam**, *nisi*, 553, 3° R. II; *ib.* (p. 603), n. 2; suivi d'un inf. 553, 2° (p. 603) R. II.
præcari, ut, 497, 1° a.
pridie, loc. 163.
primitivus, 667 (p. 750), n. 2.
primumdum, 514, n. 3.
principari et gén. 118, 6° R. III.
priusquam, 460-465; voy. **antequam**; — = **potius quam**, 715, R. II; **prius quam ut**, *ib.* (p. 814), n. 2.
privare, gén. 147, R. V; abl. 145, 4°.
pro, constr. avec le gérond. 583; *ib.* R.; avec l'inf. 553, 2° (p. 603), R. II; **quam pro**, après un compar. 669, 5°.
probare, avec gén. de cause, 122, R. III; **pr. alqd. aliovi** (p. 96), n. 1; **probari**, avec le dat. 89, 3° R. II; **qui potest probari ut**, 497, 2° (p. 526) R. II.
procul et abl. 143, R. II.

prodest et inf. 560, 1°.
prodigus, gén. 130, 6° R. I.
prodor et inf. 563, e.
profugus, gén. 130, 2° R. I.
profundus, ne se construit pas avec acc. 69.
profusus, gén. 130, 6° R. I.
prohibere, avec dat. d'intérêt, 89, 1° R. IV; avec l'inf. 563, 5° b; cf. (p. 7); **prohibeor** et inf. 566, 1°; **tour res prohibetur fieri**. *ib.* 2°; **prohibere**, ne, 500 (p. 529), n. 6; **quominus**, 492 (p. 511), n. 2; **quin**, 493 (p. 514), n. 6; ut (au lieu de ne), 497, 1° b, R. III (p. 522).
proinde, 383, R. II; constr. avec *ao si*, 347; avec *ao* (= *ao si*), *ib.* (p. 590), n. 6; avec *quam*, 714, 2° (p. 812) n. 3; avec *ut*, 714, 2° c, R.
promittere et prop. inf. 563, 1° R. VIII, 3° (p. 618); *ib.* n. 2; inf. seul, 559, R. II; **promittor** et inf. 565, e; **promitto alqd. faciendum**, 631, R. III.
promptus, dat. du gérondif 580, 2°.
pronomen, 675 (p. 763), n. 1.
prope, adv. 716, 1°; **prope est ut**, 497, 2° c; **propius quam**, constr. 669, 7°.
proparare, acc. 50, R. II; inf. 563, 5° b; prop. inf. *ib.* R. I (p. 626).
propinquare, acc. 30, R. I.
propinquus, dat. 86, 2°; gén. *ib.* R. III.
propior, dat. 86, 2°.
proptius, dat. 86, 2°.
propositum est, 560, 3°.
proprius, constr. 86, 2° (p. 90) n. 2; 129; joint au possessif, 129, n. 2.
propter, adv. 716, 1°.
propter, prép., empl. pour marquer la raison d'un fait, 192, 6° R.; = *en vue de*, avec le gérond. 581, R.; mis après son complément, 719, R. I.
propterea, 383, R. I.
prosper, gén. 130, 6° R. I.
prospicere, constr. 89, 1° R. III; *ib.* n. 4; avec *ut*, 497, 1° b.
protinus, 606, 2° a, R. I.
prout, 716, 1° R.
providere, constr. 89, 1° R. III; *ib.* n. 4.
proximus, gén. 130, 3° a.
proximus, dat. 86, 2°; **proximum est ut**, 497, 2° d.
prudens, gén. 130, 3° b; inf. 571, R. 1°.
pudet, acc. 30, R. III; avec un sujet au nomina, *ib.*; gén. 122; double gén. *ib.* R. I; inf. 560, 6°; prop. inf. ou *quod*, *ib.* R. I; **pudet dictu**, 587 (p. 654), n. 4.

pugnare, dat. 83, R. I; cf. (p. 87), n. 1; tour **hao pugna pugnat**, 62, 1° R. IV.
pulcher, avec supin en -u, 587.
putare, et prop. inf. (constr. pers. et impers.), 565, 2° b; **putato**, 272, R. I; **puto**, parenthèse, 351.
purgor, moy. indic. 210, 2° R. I; avec l'acc. *ib.*
purus, gén. 147, R. V.

Q

quâ, adv. 189; 126 (p. 156), n. 4;
quâ... quâ, 364, R. III.
quadrupli, 125, 3° R. III.
quarere et inf. 363, 5° b (p. 625), n. 4; **non quaritur quin**, 495 (p. 515), n. 4.
quasso, parenthèse, 351.
qualiscumque, 411.
quam, particule de compar. 714, 2°; après certaines expressions affirmatives, *ib.* (p. 812), n. 3; après **potius**, 715; après **duplex**, **multiplex** (p. 194), n. 3; après les comparatifs, 158 et R. I; 669; **quam pro**, **quam ut**, **quam qui**, après un compar. 669, 5°; **quam ad**, *ib.* (p. 756), n. 3; **quam quantus...**, *ib.* n. 3; ellipse de **quam** après un compar. 125, 3° (p. 156) R. III, n. 1; 159, n. 1; **plus** (**amplius**, etc.), **quam**, et constr. 669, 7°; tour **dix sexto quam**, **post diem sextum quam**, 457 (p. 476), n. 4; **mirè quam**, **sane quam**, **valde quam**, **oppido quam**, **per quam** (p. 420), n. 1; **quam** = **étonnamment** (p. 420), n. 1; **quam** renforçant le superlatif, 671, 2°.
quamde, 467 (p. 483), n. 4.
quamdin, 469; *ib.* R. I; 517; *ib.* n. 1.
quamlibet, 470 (p. 484), n. 7; avec le partic. 606, 2° c (p. 682), n. 3.
quamobrem, 383, 2°.
quamvis, adv. 470, 1°; cf. (p. 484) n. 5; **quamvis licet**, 470, 1° R.; *conj. ib.* 2°; avec l'indic. *ib.* 2° R.; cf. n. 2; avec le partic. 606, 2° e, R.; cf. 623, 4° R.; **quam volet**, 470 (p. 484), n. 7; cf. *ib.* (p. 485), n. 1.
quando, étym. 467 (p. 483), n. 4; conj. de temps, 467; conj. causale, 468.
quandoque, 467, R.; 468, R. II.
quandocumque = **quandocumque**, 467, R.; = **quando causal**, 468, R. II; cf. (p. 538), n. 1.
quandoquidem, 468, R. I.

quantum, orig. 471, n. 1; adv. 472; conj. 471; avec l'inf. dans le style ind. 639, R. II; avec le partic. 606, 2° e; cf. 623, 4° R.
quantus, empl. avec **possum**, pour renforcer le superlatif, 671, 2°; **quanto** et **quantum** dev. les compar. 196; **quantum** dans expr. restrictives, avec l'indic. et le subj. (p. 438), n. 4; **mirum quantum**, **nimum quantum**, etc., 407, R. III.
quantumlibet, **quantumvis**, 470 (p. 484), n. 7.
quantuscumque, 411.
quapropter, 383, 3°.
quasi, 547; **quasi si**, *ib.* (p. 590), n. 5; avec le partic. 606, 2° e; cf. 623, 3° R.
quatenus, divers sens, 496 (p. 517), n. 5; dans expr. restrictives, avec l'indic. (p. 438), n. 4.
-que, particule indéfinie, 467 (p. 484), n. 1; (p. 474), n. 2; (p. 538), n.
que, conj. copul. 361; 714 (p. 812), n. 1; place de **que** (**inque convivio**, et **in convivioque**), 730; **que** = **autem**, 361, b, n. 1; **que... et**, **que... que**, **que... atque**, 361, R. II.
qui, pron. relat. 690 sqq.; **qui** = **et is**, **nam is**, 409 (p. 421), n. 2; **qui tamen**, **qui quidem** (mais non **qui autem**, ou **qui vero**), *ib.*: tour **omnes qui... nec eos**, 697; tour **vestra interest**, **qui... estis**, 695, 2° R. I; cf. 33; tour **judice quo nosti**, 693, 2°; tour **urbem quam statuo vestra est**, 694, 2° (p. 788) n. 2; tour **quæ tua est prudentia**, ou **quæ es prudentia**, 694, 2° c (p. 789); antécédents de **qui**, 695, 2°; **qui** = **si quis**, 412 (p. 426), n. 3; 696, 2° R. I et n.; tour **in eadem opinione fui qua** (= **in qua**) **omnes**, 722, 2°; tour **illa furia qui**, 25; cf. *Add.* (p. 823) l. 48-54; tour de **Timone**, qui **μισάνθρωποι** **appellantur**, *Add.* (p. 824), l. 27 sqq.; **qui** = **chargé de désigner pour**, et subj. (p. 424), n. 5; tour **qui audissent** = **des gens qui**, et **qui audierant** = **les gens qui**, 417, 2° b; *ib.* (p. 434), n. 2; **sunt qui**, etc., **multi sunt qui**, 417, 2° c et R. I; **nihil bonum est quod non faciat**, et **quod non facit**, *ib.* (p. 437) R. II; **qui**, après **dignus**, **idoneus**, 417, 2° d; **quam qui**, après un compar. 417, 2° e; **qui modo**, **qui quidem**, avec indic. et subj. 417, 2° f; cf. (p. 438), n. 2;

(p. 424), n. 5; **solus qui**, et subj. *ib.* R. II (p. 439); **ex quo**, 509 (p. 537), n. 5. Voy. **quod**.
qui, adv. devant subj. de souhait, 335, R. I, n. 2.
quia, orig. 443 (p. 462), n. 3; conj. causale, 443; 441 (p. 460), n. 4; **non quia**, avec subj. et ind. *ib.* R. III; 442, R. I; **quia**, avec l'inf. dans le style ind. 639 (p. 717), n. 1; avec le subj., après verbes de sentiment (au lieu de **quod**), 440; *ib.* (p. 460), n. 1; **quia**, au lieu de **quod**, dans une prop. complét. 443, R. I; après verbes **dire**, **savoir**, etc., *ib.* R. II.
quianam, 443 (p. 462), n. 3.
quiane, *ib.*
quicunque, 411, empl. dans le sens indéfini, 690, 2° R. I.
quid = **pourquoi**, 75, 4°.
quid, avec le gén. 112, 2° R. I.
quid quod, 437.
quidem, 389, 1° a, R.; cf. (p. 389), n. 2; mis après un pron. person. 689, 2° R. II.
quiescere, et gén. 147, R. V.
quillibet, 693, 2° R.
quin, étym. 495 (p. 514), n. 5; après expressions négatives, 495, 1°; après verbo non accompagné d'une négation, *ib.* (p. 514), n. 6; cf. (p. 515) n. 3; par ext. après verbo impliquant une idée d'empêchement, *ib.* c, R.; non **habito quin** et subj. futur, 657; **quin** au lieu de **ut non**, pour marquer la conséquence, 495, 2°; **quin** = **sans que**, *ib.* R. I; **quin**, au lieu de **qui non**, *ib.* R. II; **quin is**, *ib.* (p. 517), n. 2 et 3; **non quin**, 495; 442 (p. 462), n. 2; **quin etiam**, 356, R. III.
quippe, 376; avec le partic. 606, 2° b; 623, 1° R.; **quippe qui**, avec le subj. 414, 2° R. I; avec l'indic. *ib.* R. II et n. 3; **quippe cum**, 452, 1° R. III.
quisquam (p. 8).
quisque = **quisque**, 411 (p. 423), n. 3.
quisquis, 411; empl. dans le sens indéfini, 690, 2° R. I.
quivis, 693, 2° R.
quo, anc. dat. 99 (p. 108), n. 3; 512, n. 3.
quo, adv. de lieu, avec le gén. 110, 7°; *ib.* R. I; mis à la place d'un pron. relat. 690, 2° R. II.
quo, abl. adv. indéfini = **à quelque égard**, 194.
quo, abl. particule relative, 491; **non quo**, **non quo non**, 442, R. I et n. 1; 491; tour **magis... quam quo**, 491, R.; **quo** = **afin que par là**, 493, 1°; **quo**.

devant un compar. = *afin que d'autant plus*, *ib.* 2°; cf. n. 2; **quo minus** = *pour que ne pas*, *ib.* R. I; **quo ne** (pour ut ne), 493, 2° R. II; **quo** (= *abl. du relatif*) **ne**, *ib.* (p. 514), n. 2; **quo setius**, voy. **setius**; — voy. **quominus**.

quoad, 512, n. 3; conj. de temps, 512, cf. n. 4; 517, cf. n. 1, n. 4; 518; *ib.* (p. 519), n. 2 et 3; — **quoad**, dans expr. restrictives, avec l'indic. (p. 438), n. 4.

quocirca, 383, 4°.

quod, neutre du relatif = **propter quod**, 75, 4° et (p. 77) n. 2; **est quod**, **quid est quod**, etc., 76, 4°; 417, 2° c; diff. de sens entre **quid erat quod confirmabat** et **quid erat quod confirmaret**, *ib.* (p. 436), n. 1; **quod solam**, **quod meminim**, 417, 2° f, R. I; **quod commodum tuo facere poteris** et **quod sine molestia tua fiat**, 410, 5° et (p. 423) n. 2; **quod ejus** (= *ejus rei facere poteris*), *ib.* n. 2.

quod, conj.; orig. 436; *ib.* n. 3; = *ce fait que*, 437; **accidit** (= *commode*) **quod**, et **accidit ut**, *ib.* (p. 457), n. 1; **accedit quod** et **accedit ut**, *ib.* n. 2; **tantum quod**, *ib.* n. 3; *ib.* R.; **bene facis quod**, *ib.*; diff. de sens entre *utile erit te adesse* et *utile erit quod aderis*, 438 (p. 438), n. 1; **quod** = *pour ce qui est de ce fait que*, 439; — **quod**, après verbes *dire*, *croire*, *savoir*, etc., 438; — **quod**, conj. causale 441, et (p. 460), n. 4; après verbes de sentiment, 440; diff. de sens entre *gaudeo quod valeas* et *gaudeo quod vales*, *ib.* (p. 460), n. 3; **non quod**, 442; **idcirco quod**, avec l'inf. dans le style indirect, 639 (p. 717), n. 1; **quod** = *depuis que* (au lieu de *oum*, *ut*, *ex quo*), 438, R. III; cf. (p. 459), n. 2; **quod**, au lieu de *ut*, pour marquer le but ou la conséquence, 438, R. II.

quom, voy. **oum**.

quominus, 493 (p. 513), n. 3; cf. (p. 7); constr. avec certains verbes, 492; empl. au lieu de **quin**, *ib.*, 2° R. II.

quoniam, orig. 453 (p. 473), n. 7; = *après que*, *ib.* n. 8; — conj. causale, 453; cf. 441 (p. 460), n. 4; **quoniam quidem**, 453, R. I.; **quoniam**, empl. dans le sens de **quod** ou **quia**, *ib.* R. II; au lieu de **quod**, après verbes *dire*, *savoir*, etc., *ib.* R. III.

quotannis, etc., **quotquot annis** (p. 196), n. 5. **quotidie**, 163; cf. n. 5.

R

re, reapse, 194; *ib.* (p. 230), n. 2. **receptio** et acc. 54.

receptui canere, 95; *ib.* R. I.

recolector, constr. 118, 4° R. II, III.

rectum est ut, 497, 2° (p. 525) R. I.

recusare, **ne**, 500; avec l'inf. 563, 4° b, p (p. 623); cf. n. 5; **non r.**, constr. avec **quominus**, 492, 2°; avec **quin**, 493, 1° b.

redarguere, et prop. inf. 563, 1° R. IX (p. 618).

reddere (= *facere*) **aliquem beatum**, 56 (p. 52), n. 1; **reddi** = *effici*, incorr. *ib.*; cf. (p. 9), l. 5 sqq.

redire viam (p. 70), n. 1.

redolere et acc. 62, 2° R.

referre, *abl.* 188, 1°.

refert, étym. 127, n. 2; constr. avec l'abl. *mea*, *tua*, etc., 127; avec gén. de la personne, *ib.*; gén. de la chose, 127, R. II; avec ad, *ib.* R. II; avec le dat. *ib.* n. 4; cf. *Add.* (p. 829), en bas; avec un sujet au nomin. (p. 158), n. 2; avec *ut*, 497, 2° (p. 526) R. IV; avec l'inf. *ib.*; 560, 1°; accompagné de **magni**, **multum**, **magnopere**, 125, 3° R. IV; 127, R. III.

refertur, gén. 130, 6°; *abl.* *ib.* n. 4. **regnare**, avec le gén. 118, 6° R. III.

religio est, constr. avec **quominus**, 492, 1° (p. 511) n. 1; avec l'inf. 560, 6° R. II.

relinquitur ut, 497, 2° (p. 525) R. I, 2°.

reliquum est, constr. avec *ut*, 497, 2° d; avec l'inf. 560, 5° R.

reminiscor, gén. 118, 4° R. II.

remittere, intrans. 200, 3°.

removere, constr. 145, 2° n. 1.

reor, parenthèse, 351.

replere, *abl.* 188, n. 1.

repletus, gén. 130, 6° R. I.

reposcere, double acc. 60, R.;

repositi, et acc. 60.

reprimor me, **ne**, 500; **vix reprimor quin**, 493, 1° c.

rerum omnium, etc. = *à tous égards* (p. 173), n. 3.

restat ut, 497, 2° d; inf. 560, 5° R.

retinens, gén. 130, 5° a.

reus, gén. 131.

reveretur (me) et gén. 122, R. II.

rex regum, 62 (p. 59), n. 2.

rogare, constr. 59, 2°; 3° *ib.* n. 3; double acc. 63; **rogari** et acc. 60; **rogare ut**, 497, 1° a.

rudis, gén. 130, 3° b; inf. 571, R. 1°.

rus (à la quest. **quo**), 67; **ruri**, 164; **rure**, 143.

S

sacer, constr. 129.

sacramento (**rogare**), 188, 7°.

sacrificare, *abl.* 188, 11°.

sævus, inf. 571, R. 3°.

sagax, inf. 571, R. 1°.

salutare et acc. 62, 2°.

salutaris, dat. 83.

salvere ab = *être salué par*, 152, 2°.

sanctus, constr. avec ad et gén. 581 (p. 650), n. 2.

sane quam (p. 420), n. 1.

sanus, gén. 133, n. 4.

satis, avec le gén. 135; avec *ut*, 504 (p. 532), n. 1; **satis est** et

inf. 560, 1°.

satisdato (p. 703), n. 1.

satur, gén. 130, 6° R. I.

saturare et gén. 123, R. II.

scatere et gén. (p. 145), n. 3.

sciens, gén. 130, 5° a.

sollicit, étym. (p. 619), n. 1; avec

prop. inf. 563, 2° R. (p. 619).

scio, **quod**, 438, R. I. cf. *Add.*

(p. 839, l. 1); **quia**, 443, R. II;

quoniam, 453, R. III; **scio** et

inf. 563, 7°; **scio** et juxtaposition, 352, 2° b; **scito**, **scitote**,

272, R. I; **scias**, **scias**, 328,

n. 3; **scin** *ut*, et indic. 407, R. II;

haud scio, voy. **nescio**.

scitrus, gén. 130, 3° R. II; inf. 571,

R. 1°.

solus, gén. 130, 3° R. II.

scribere ut, 497, 1° a; subj. sans

ut, 352, 2° d.

secernere, constr. 145, 4° R. II;

ib. n. 5.

secundus, gén. 161, R. I; **ab**, *ib.*

(p. 195), n. 2.

securus, gén. 130, 5° R. III; **non**

s. ne, 499, R.

seous (*virile*, *muliebre*), 75,

R. IV.

seous, adv. constr. avec **atque**,

714, 2° b; **non** (*haud*) **seous**

quam, *ib.* R. I; avec le partic.

606, 2° c (p. 682), n. 3.

sed, 391; **sed tamen**, 392; **sed**

autem, 392, R.; **sed vero**, *ib.*,

cf. (p. 390) n. 3; **sed enim**,

393; **sed**, opposant à une hypo-

thèse fautive ce qui est la réalité

(p. 391), n. 2.

sei = *si*, 525 (p. 557), n. 2.

semisalis, 125, 3° R. I.

sententia est (stat) et inf. 560, 5°; constr. **inclinavit sententia** (=placuit) universos ire, 563, 4° b, α (p. 622), n. 7.
sento et juxtaposition, 552, 2° b; tour **sensit delapsus** (p. 690), n. 2.
separare, constr. 145, 4° R. II; *ib.* n. 5.
sequitur, constr. avec **ut**, 497, 2° d; *ib.* (p. 525) R. I, 2°; cf. pour l'expression du futur, 537; avec l'inf. 560, 4°.
servire servitutum, 62, 1° R. I.
setius : **nihil setius** (p. 512), n. 1; **quo setius**, 492, 2° (p. 512) R. III.
seu, 370, 2°; **seu...**, **seu**, 545, 2°; **seu = vel si**, 545, 2° R. I; **seu = vel**, *ib.* R. II.
si, conj. conditionnelle, orig. 525 (p. 537), n. 2; avec l'indic. 527; = *s'il est vrai que, puisque*, *ib.* R. II; avec le subj. 529, 2°; 530, 2°; **si = si seulement**, devant subj. de souhait, 335, R. I, n. 3; 336, 3°; **si = toutes les fois que**, 532, 2°; 549; **si = même si, quand même**, 548, 2° a; **si**, après verbes d'étonnement, 534; **si = pour le cas où (pour voir si)**, 536, 2° I; cf. (p. 410) n. 1; **si** après **tentare, experiri, expectare**, etc., 536, 2° R. I; cf. (p. 410), n. 1; (p. 521) n. 2; **si** au lieu de **num** ou **ne**, dans l'interrog. ind. 400, 2° a, R. VIII (p. 409); **si non**, 540; 541; suivi de l'inf. dans le style ind. 639, R. I; **si minus**, 541, 1° R.; *ib.* 2° R.; **si...**, **si (sin, si autem, sin autem)**, 544, 2°; **si...**, **si (sin) vero**, *ib.* (p. 587), n. 1; **si...**, **sive**, dans les dilemmes, *ib.* (p. 588), n. 1; **si... sive = soit que...**, 545, 2° (p. 589) n. 3; **si... si**, même sens, *ib.* n. 3.
sic... ut, 504, 1°; 714, 2° c; **sic...** **quasi**, *ib.*; **ut...** **sic**, 508; **sic**, dans une prop. principale, pour reprendre l'idée d'une prop. particip. 606, 2° a, R. II.
sicubi, 496 (p. 517), n. 6.
sicut, **sicuti**, avec le partic. 606, 2° c; = *comme si*, 547 (p. 592), n. 1.
similia, constr. 86, 2° R. I; 130, 2° R. II; avec **atque**, 714, 2° b.
similiter atque, 714, 2° b.
simul, avec le partic. 606, 2° a; **simul...** et, 362, R. III, n. 5; **simul** **ao** (atque), **simul** **ut** (**ubi**), **simul** **ao primum**, **simul** (**simul primum**) = *dès que*, 511 (p. 539), n. 3.
sin, 544 (p. 587), n. 2; **sin autem**, 544, 2°; **sin vero**, *ib.* n. 1;

sin = sinon, *ib.* n. 2; **sin aliter**, **sin secus**, *ib.* n. 2; **sin minus**, 541, 1° R.
sine, prép. avec le gér. 583, R.; mis après son complément, 719, R. I.
sinere, avec le subj. 352, 2° d; avec **ut**, 497, 1° a (p. 518), n. 5; avec prop. inf. 563, 4° b, α; cf. *ib.* R. III.
singulare : **quid tam s. quam** **ut**, 497, 2° (p. 526) R. II.
siquidem, 527, R. II.
sitiens, gén. 130, 5° a.
sitio, gén. 118, 3° a, R. III.
sive, 370, 2°; **sive...** **sive**, dans les dilemmes, 544, 2° R.; **sive...** **sive = soit que...** **soit que**, 545, 2°; **sive...** **sive = soit...** **soit**, 371, 2°; **sive...** **sive = pour le cas où... ou bien où**, 536, 2° R. II; **sive...** **sive**, dans l'interrog. ind. 400, 2° b, R. V (p. 412); **sive = ou si**, 545, 2° R. I; **sive = ou**, *ib.* R. II.
sollers, gén. 133; inf. 371, R. 1°.
sollicitus, constr. avec **de**, 192, 2° R. I; avec **ne**, 499, R.
solutus, gén. 130, 2° R. I; avec **ab** (p. 180), n. 1.
solvere, constr. 145, 3°.
sonare, acc. 62, 2° R.
sortito (p. 703), n. 1; cf. 183, n. 2.
spatio, 174 (p. 207), n. 1; cf. 189.
specie, 194.
spectare, **attendre**, constr. avec **si**, 536, 2° R. I.
sperare et inf. prés. 563, 1° R. VIII, 1° (p. 618); **speror** et inf. 565, e; **spero** et juxtaposition, 352, 2° b.
spirare, acc. 62, 2° R.
spoliare, abl. 145, 4°.
stare, abl. 192, 3°; **stat per me** **quominus**, 492, 1° R. II.
statim, étym. 75 (p. 75), n. 1; avec le partic. 606, 2° a; avec **atque**, 511 (p. 539), n. 3.
statuere, **ut**, 497, 1° a; inf. *ib.* (p. 519), n. 2; 563, 4° b, β (p. 623).
sterilis, gén. 130, 6° R. II.
stipatus, abl. 180.
studere, gén. 118, 3° a R. III; avec dat. du gérondif, 580, 3°; avec **ut**, 497, 1° b (p. 520), n. 2; avec l'inf. *ib.* (p. 521), n. 1; 563, 5° b; avec prop. inf. *ib.* R. I (p. 626).
studiosus, gén. 130, 3° b; dat. *ib.* n. 2, cf. 83, R. I; **ad**, *ib.* n. 2.
stultus stultus, 62 (p. 59), n. 2.
suadere, avec le subj. 352, 2° d; cf. (p. 355) n. 2; avec **ut**, 497, 1° a; avec l'inf. 563, 4° b, β (p. 623); cf. *ib.* n. 5.
suavis, avec supin en -u, 587.
subigere et inf. 563, 5° b.

subire, acc. et dat. 52.
subjectio, figure 393, R.
subter, adv. 716, 1°.
succedere, acc. 52, *ib.* n. 1.
sudare, acc. 50, R. II; cf. (p. 63) n. 1; abl. 188, 12° R.
summovere, constr. 145, 2° n. 1.
super, prép. avec le gér. 583, R.
super, adv. 716, 1°.
superbus, abl. 192, 2°.
supersedere, abl. 145, 3°; dat., *ib.* n. 2; acc. *ib.* n. 2; au pass. *ib.* n. 2.
suppetias ire alicui, 66.
supra, adv. 716, 1°; cf. *ib.* (p. 815), n. 2.
susque deque, 716, 1° R.
suscipere, avec adj. verbal en -ndus, 631.
suspectus, gén. 131.
[in] suspitionem venire et inf. 565 e (p. 631), n. 1.
sustinere et inf. 563, 7° (p. 627) n. 3.
sui, **sibi**, **se**, 680-686; dans la prop. simple, 681; dans les prop. subordonnées, 682-683; s.-ent. avec **ipse**, 683 (p. 775), n. 2; répété dans la même prop. pour renvoyer à des noms différents, 683; *ib.* R. I; empl. au lieu de **is**, 684, R. II; **inter se**, par **se**, **propter se**, *ib.* 2°; **inter se**, marquant réciprocité, 685; **inter se**, remplacé par **inter ipsos** (p. 777), n. 2.
suus, dans la prop. simple, 681; = *son propre* (oppos. à **alienus**), 681, R. IV; *ib.* (p. 773), n. 3; **suus sibi**, *ib.* (p. 773), n. 2; **sui = les siens** (p. 773), n. 3; **suas verba = mots propres**, *ib.*; **sui dei**, **heres suus**, etc., *ib.*; — joint à **quisque**, 684, R. II, 3°; dans les prop. subordonnées, 682-683; cf. *ib.* R. I; empl. au lieu de **ejus**, **eorum**, etc., 684, R. II.

T

taotio et acc. 54.
taedet, acc. 50, R. III; avec un sujet au nomin. *ib.*; gén. 122.
talis **ut**, 504, 1°; **talis... qualis**, 695, 2° et R. III; cf. 714, 2° R. II.
tam, 456, n. 2; constr. avec **ut**, 504, 1°; cf. *ib.* R. III; avec **quam**, 695, 2°.
tamen, 395; **at tamen**, *ib.*; **sed tamen**, **verum tamen**, 392.
tamenetsi, 548, 2° (p. 593) n. 2.
tametal, 548, 2°, c.
tangere, gén. 118, 3° R. II.

tanquam (si), 547; avec le partic. 606, 2° c; 623, 3° R.; avec partic. futur. 606, 2° d, R. II; mis pour **ut**, 606, 2° d, R. I; 627, 3° R.; *ib.* (p. 705), n. 3.
tantopere ut, 714, 2° c, R.
tantus..., **quantus**, 693, 2°; *ib.* R. III; 714, 2°, R. II; **tantum facere**, 123, 3° R. I; **tantum est**, etc., *ib.* (p. 155), n. 6; **tanto** (**altero tanto, bis tanto**), 196; **tanto** et **tantum** devant les compar. 196; **tantus** ut, 304, 1°; *ib.* R. III.
tantum, acc. adv. 75, 3°; avec le gén. 112, 2°; *ib.* R. V.
tantum, adv.; **tantum** ut = assez pour, 504, 2° (p. 533) R. III; **tantum** ut, ellipse, = *pourvu que*, 504, R. I; **tantum quod** = *vix*, 437, R.; suivi de **cum**, 448 (p. 468), n. 3; **tantum quod** = *nisi quod*, 437 (p. 457), n. 3; **tantum quod** = *seulement parce que*, *ib.*
temperare, dat. 89, 1° R. III; *ib.* n. 2; dat. et acc. 80, 5°; *ib.* n.; *ab.* 145, 1°.
tempus, avec dat. du gér. 580, 1°; **tempus** est, constr. avec **ut**, 497, 2° d (p. 525), n. 1; avec l'inf. 560, 1°; **tempore**, in **tempore** (p. 204), n. 1.
tenax, gén. 130, 5° b.
tendere et inf. 563, 5° b (p. 625), n. 4.
tenere, se, gén. 147, R. V; *ne*, 500; **quominus**, 492, 1°; *ib.* (p. 511), n. 1; **non...** **quin**, 495, 1°.
tentare, constr. avec **ut**, 497, 1° b; avec interr. ind. *ib.* (p. 521), n. 2; avec *si*, *ib.*; cf. (p. 410) n. 1; 536, 2° R. I.
tenuis, gén. 130, 6° R. II.
tenuis, prép. 719, R. I; cf. (p. 517) n. 5.
terre, loc. (p. 197), n. 2.
tertio = **tertium** (p. 76), n. 2.
Tiburi, loc. 164.
timere, **ne** (**ne non**), 499; cf. 656, R.; **ut** (= **ne non**), 497, 1° b, R. II (p. 521); **ut** (= **ne**), *ib.* (p. 521), n. 5; avec interr. ind. *ib.* n. 4; avec l'inf. (= **ne**), 563, 3° R. III (p. 619); avec prop. inf. *ib.* R. IV (p. 620); *ib.* (p. 620), n. 2.
timidus, gén. 130, 5° R. II.
tot ut, 504, R. III; **tot quot**, 695, 2°; *ib.* R. III; cf. 714, 2° R. II.
trudere, avec l'adj. verbal en **-ndus**, 631; avec prop. inf. (constr. pers. et impers.) 565, 2° b.; = *enseigner*, 59, n. 1.
traducere, double acc. 55.
trajicere, double acc. 55.

transadigere, double acc. 53.
transportare, double acc. 53.
tremere, acc. 50, R. II.
trepidare, avec gén. de cause (?) (p. 149), n. 2.
trepidus, gén. 133 (p. 164) n. 3; cf. *Add.* (p. 830), l. 19.
tritus, avec dat. du gér. 580, 2° R.
trux et inf. 571, R. 3°.
tu, 675.
tum (**tum vero, tum denique, tum demum**), 606, 2° a, R. I; 623, 1° R.; **tum...tum**, 364, R. III; **tunc**, dans le style ind. remplaçant **nunc** du style dir. 688, 2°.
turpis, avec supin en **-u**, 587.
tutor, avec le dat. 95, R. I.

U

ubei, **ube**, 511 (p. 539), n. 1.
uber, gén. 130, 6°, R. I.
ubi, adv. mis à la place d'un pronom relatif, 690, 2° R. II; — cf. (p. 539) n. 2.
ubi, conj. 511 (p. 539), n. 1; **ubi primum**, 511; avec prés. hist. *ib.* 1° R. I; avec imparf. et plusq.-parf. indic. *ib.* 1° R. II; avec subj. (répétition), *ib.* 2° R.; avec subj. (sans répétition), *ib.* (p. 541), n. 2; emploi comparé à celui de **postquam** (p. 477), n. 2.
ultra, adv. 716, 1°; prép. mis après son complément, 719, R. I; **ultra quam**, 714, 2° a.
unde, adv. relat. mis à la place d'un pronom relatif, 690, 2° R. II.
unus, avec gén. part. 110, 6° R. II; cf. (p. 126) n. 1; **unus omnium**, joint au superlatif, 672; **nemo unus**, etc. (p. 9).
usurpo = *nommer, dénommer*, 56, 2° R.; *ib.* n.
usus est, avec l'abl. 188, 14°; avec le nomin. *ib.* (p. 222), n. 1; avec l'abl. d'un participe, 607, 2° R. II.
ut, étym. 496 (p. 517), n. 6; **ut**, avec **possum**, pour renforcer le superlatif, 671, 2°; **ut** = *comment* (p. 521), n. 4; **ut**, conj. de comparaison, 714, 2° c; 508; **ut... ita** (sic), marquant une opp. *ib.*; **ut**, suivi de l'inf. dans l'expression **ut... sio** (*ita*), au style ind. 639, R. I; **ut si** = *de même que*, *si...* 547 (p. 591), n. 1; **ut si** = *comme si*, 547; **ut**, devant le partic. au sens de **quippe**, 606, 2° b, R. (p. 682); = *dans la pensée que*, 606, 2° d; devant le partic. en **-urus**, 627, 3° R.; **ut qui**, **ut ubi**, 414, 2° R. I et II; *ib.* (p. 429),

n. 3; **ut** **oum**, 452, 1° R. III; **ut**, constr. avec un gén. (**ut quisque audentis habuisset**), 134, R. III; — **ut**, conj. de temps, 509; avec le subj. par une sorte d'ellipse, 511, 2° (p. 541) n. 2; **ut primum**, 509; — **ut**, servant à former des prop. complétives au subj. 497; après verbes de volonté, *ib.* 1° a (cf. 352, 2° d, R.); d'activité, *ib.* 1° b; cf. (p. 520) n. 3; après **mereri**, **dignus sum**, *ib.* (p. 521) R. I; après verbes de crainte, *ib.* R. II, cf. 352, 2° e; (p. 521) n. 5; après verbes *empêcher*, etc., *ib.* R. III; **ut** = *pourvu que*, *ib.* R. IV (p. 522); **ut** = *utinam*, 335, R. I, 1°; **ut**, devant le subj. de protestation, 327, R.; **ut**, après diverses expr. impersonnelles, 497, 2°; au lieu d'une prop. inf. *ib.* (p. 525), R. I et II; amené par une ellipse, *ib.* (p. 526) R. III; **ut** explicatif, *ib.* 2° e (p. 525); — **ut**, conj. finale, 501-503; **ut** et **quo**, 493; **ut sio dixerim**, 502; **ut nemo, ut nihil** (au lieu de **ne quis, ne quid**), 498, 2° R. III; **ut**, conj. conséc. 304-506; après *ita*, 504, 2°, cf. (p. 532) n. 3; marquant une restriction, *ib.* R. II; **ut tamen** (p. 534) n. 1; **ut**, après *tam, talis, is*, etc., 417, 2° (p. 434) n. 1; **ut**, conj. concessive = *ad supposer que*, 507; **ut non dicam**, *ib.* R. II.
ut ne, dans prop. complét. 498; dans prop. finales, 503; dans prop. conséc. 506, 2°; mis pour **ut non**, 498, 1° R.
ut non, dans prop. compl. 498, 1°; cf. *ib.* 2° R.; mis pour **ut ne** ou **ne, ib.** 2° R. I et II; dans prop. conséc. 506, 1°; = *sans que*, *ib.* 1° R.; cf. 495, 2° R. I; = *ad supposer que ne pas*, 507; **ut non dicam**, etc. *ib.* R. II; cf. 503, R.
utcumque, sens, 690, 2° R. I; conj. de temps, 509, R.
utei = **ut**, 496 (p. 517), n. 6.
uterque, constr. 110, 6° R. II.
uti = **ut**, 496 (p. 517), n. 6.
utilis, avec dat. du gérond. 580, 2°; avec l'inf. 571, R. 2°; **utile est**, avec l'inf. 560, 1°; avec **quod** (p. 458), n. 1.
utinam, 335, R. I; 336, 2°.
utor, constr. 188, 13°.
utpote, avec le partic. 606, 2° b; cf. 623, 1° R.; **utpote qui**, 414, 2°; **utpote cum**, 452, 1° R. III.
utrum, dans l'interr. ind. 400, 2° b; **utrum... an, ib.**; **utrum... ne... an, ib.** R. II; **utrum... necne**, 401 (p. 412), n. 5.
utrumne, 400, 2° b, R. II.

V

vacare, dat. 89, 1° R. III; abl. *ib.* (p. 93) n. 1; 143, 4°.
vacuus, gén. 130, 6° R. II; 147, R. V.
valde quam (p. 420), n. 1.
valere, et inf. 563, 7° (p. 627) n. 1.
vanus, gén. 133.
vapulare ab, 152, 2°.
vastities (p. 48), n. 3.
ve, 370, 3°; **ve...** **ve**, 371, 2° R.
vel, 370, 3°; **vel...** **vel**, 371, 2°; **vel...** **si**, 548, 2° b, R. (p. 593).
velox et inf. 571, R. 3°.
velut, avec le partic. = *comme si*, 606, 2° c; = *ut*, 606, 2° d, R. I; cf. 623, 3° R.; **velut si**, 547; **velut** = **velut si**, *ib.* (p. 590), n. 6; cf. (p. 592), n. 1.
vendere, au pass. 215.
venire, sert de pass. à **vendere**, 215; constr. avec **ab**, 152, 2°.
venit in mentem, gén. 118, 4°.
R. II; ut, 497, 2° b; inf. 560, 3°.
venum ire, etc., 67.
verecundia est, inf. 560, 6° R. II.
vereri, gén. 122, R. II; **ne** (**ne non**) 499; cf. 656, R.; **ut** (= **ne non**) 497, 1° b, R. II (p. 521); **ut** (= **ne**) *ib.* (p. 521) n. 5; avec interr. ind. *ib.* n. 4; avec l'inf. 563, 7°.
veretur (me), gén. 122, R. II.
verisimile est, constr. avec *ut*, 497, 2° (p. 526) R. II; avec l'inf. 560, 4°.

vero, 389, 2°; **vero** = *oui* (p. 390), n. 3; **sed vero**, *ib.*; 392, R.; **at vero**, **an vero** (p. 390) n. 3.
versus, prép. 719, R. I.
vertere, intrans. 200, 3°.
verum, 391; (p. 391), n. 2; **verum tamen**, 392; **verum enim**, 393, R.; **verum enim vero** (p. 394), n. 2.
verum est, constr. avec *ut*, 497, 2° (p. 525) R. I; avec l'inf. 560, 4°.
vesoor, acc. 50; abl. 188, 13°.
vesperi, 165.
vetare, **ne**, 500 (p. 529), n. 5; **quominus**, 492, 2° R. I; avec prop. inf. 563, 4° b, α; cf. *ib.* R. III; avec inf. seul. *ib.* (p. 622) n. 3; *ib.* (p. 622), R. IV; **vetor** et inf. 566, 1°; **res vetatur fieri**, *ib.* 2°.
vetus et inf. 571, R. 1° (p. 639) n. 5.
vicem meam (tuam, aliojus), 75, R. II; **ad vicem**, **in vicem**, *ib.* n. 1; **vice**, *ib.* n. 1.
vicinus, dat. 86, 2°; gén. *ib.* R. II.
videlicet (p. 619), n. 1; avec prop. inf., 563, 2° R. (p. 619).
videre et dat. (= **providere**) (p. 93), n. 4; **video** (**vidi**, etc.) **oum**, 444, R. I (p. 464), n. 1; cf. (p. 465) R. II; **videre ut**, 497, 1° b; **videre**, avec le subj. 352, 2° d, β; avec le partic. ou l'inf. 611; **viden ut** et indic. 407, R. II; **video** et juxtaposition, 352, 2° b; **videro** (**videris**, etc.) 235, R. I.
videri, *sembler*, et inf. (constr. pers.), 565, 2° a; constr. impers.

ib. R.; **videor** = *il me semble que je...* *ib.*; constr. **soror laudatum iri videtur**, *ib.* (p. 629), n. 4; **videtur** = *il paraît bon de*, avec l'inf. 560, 3°; **mihi videtur**, *je suis d'avis que et* inf. 563, 2° a, R.
viduus, gén. 130, 6° R. II.
vincere Olympia, 62, 2°.
vitare, avec le dat. 50; 80, 5°; avec **ne**, 500.
vivere, avec acc. qual. 62, 1°; *ib.* 2°.
vix (**vixdum**)... et. 362, R. III; 448, R. I; cf. (p. 344) n. 1; **vix** (**vixdum**)... **oum**, 448; **vixdum** avec le partic. 606, 2° a.
voce vocare, 62 (p. 59), n. 2; **tour qui vocatur, quem vocant**, 597, R.
volo aliquem, 63 (p. 65), n. 4; **aliquem aliquid**, 63; **volenti mihi est aliquid**, 90, R. II;
volo, avec le subj. 352, 2° d;
volo ut, 497, 1° a; *ib.* (p. 518), n. 1; **volo ne**, 498, 2° R. IV;
volo facias, volo non facias, ib. (p. 528), n. 2; **velim**, 332, R. III; **velim nolim, velis nolis**, etc., 328, n. 3; **vellem**, 337, R. II; **volo**, avec l'inf. 559, R. I, b; 563, 4° b, α; **tour hoc factum velim, te monitum volo, ib.** (p. 622) R. II; **tour qui se populares volunt**, 559, R. I, b; **quid sibi vult**, etc., 89, 1° R. III; *ib.* n. 5.
vos, 675; empl. en s'adressant à une seule personne, 676, R. 2° c.
votum vovere, 62, 1° R. I (p. 61); **voti damnari**, 124, R. I.

INDEX FRANÇAIS

[Les chiffres renvoient aux paragraphes; les abréviations « p. », « n. », « l. », « R. » signifient : « page », « note », « ligne », « Remarque. »]

A

Ablatif. Orig. du mot 142, n. 4; remplacé en grec par le génitif, *ib.* n. 5; abl. d'éloignement (quest. unde), 143; abl. d'un nom de pays sans *ex*, cf. (p. 10); abl. de séparation, 145-146; abl. d'origine, 148; 150; abl. de matière, 152, 1°; abl. précédé de *ab*, après verbes passifs ou intrans. de sens passif, 152, 2°; après adj. verbal en *-ndus* (p. 96), n. 2; après un pass. impers. 212, 1° c; abl. précédé de *ab*, *ex*, *de*, après verbes signifiant *apprendre qqc. de qqn.* 153; abl. de disette, 154-155; abl. après les comparatifs 158; cf. 669, 4°; abl. *æquo, justo, solito, spe*, etc., après un compar. 160, 1°; abl. après *alius, æque, par*, 161; abl. de lieu (quest. ubi), 167-168; abl. d'un nom de ville, précédé de *in*, cf. (p. 10); abl. de temps (quest. quando), 171; abl. marquant l'espace de temps dans les limites duquel un fait se place, 173; tour *quatrinduo quo* (= *postquam*), 172, R. II; abl. marquant le temps qu'on met à faire qqc. 188, 4°; abl. de durée, 174; 73, R. I; abl. de distance, 174; 72, R. I; abl. d'accompagnement, 180; abl. circonstanciel, 182; *bono (malo) publico*, etc., 182, R.; *ib.* n.; abl. de manière, 183; remplacé par *per* et acc. *ib.* R.; abl. de qualité, 184; diff. d'emploi avec le gén. 114, R. I; abl. au lieu du gén. pour indiquer la classe ou la catégorie, 115, R. II; *ib.* (p. 132), n. 1; abl. d'instrument ou de moyen, 187; abl. d'un nom de personne marquant la cause, *ib.* n. 2; abl. avec *docere*, 59, n. 1; abl. de la partie (p. 136), n. 1; abl. avec verbes et adjectifs

marquant l'abondance, 188, 1°; abl. de prix, 125, 3°; 188, 2°; abl. de la peine, 188, 3°; abl. avec *miscere*, *ib.* 5°; avec *mutare*, *ib.* 6°; avec *facere*, *ib.* 9°; avec verbes signifiant *enfermer, recevoir*, etc., *ib.* 10°; avec verbes signifiant *faire un sacrifice*, *ib.* 11°; avec *opus est*, *ib.* 14°; abl. de la quest. *quā*, 189; distinction entre l'abl. de la quest. *ubi* et l'abl. de la quest. *quā* (p. 201), n. 1; abl. de cause, 192; après un verbe passif, *ib.* 1°; après verbes et adj. exprimant un sentiment, *ib.* 2°; après les expr. signifiant *avoir confiance*, *ib.* 3°; abl. du motif (*irā, odio*, etc.), *ib.* 5°; abl. (au lieu de *propter* et acc.) pour marquer la raison d'un fait, *ib.* 6°; abl. = *d'après, selon*, *ib.* 7°; abl. de relation ou du point de vue (= *pour ce qui est de*), 194; abl. de mesure ou de la différence (*multo major, tribus diebus ante*), 196; abl. absolu, 173; 622-624; constr. *in maiore avo-πία*, 37.

Accord du verbe avec un sujet au plur. neutre, en grec, 2; avec un sujet au duel, 3; verbe au sing. en grec, avec noms de choses masc. ou fém. au pluriel, 4; cf. *Add.* (p. 821), au bas, et (p. 822), en haut; avec noms de personnes au plur. 5; ἔστιν οἱ et εἰσιν οἱ, 6; *est quibus*, *ib.* R. III; accord du verbe, quand il y a plusieurs sujets réunis par *et, καί*, 7-8 (en nombre); 11 (en personne); réunis par *καί, cum*, 9; par une conj. disjonctive, 10; cf. pour le latin, *Add.* (p. 822), l. 29 sqq.; accord de l'attribut, 12-16; cf. en latin, *Add.* (p. 822), l. 43 sqq. l. 47 sqq.; accord du participe formant apposition au sujet, 17; cf. 24; accord de l'adj. qualificatif, 18; cf. 24, R.; constr. *Cn. et P.*

Scipiones, 19; constr. *legiones (legio) nona et decima*, 19; cf. *Add.* (p. 823), l. 16-24; accord grammatical sacrifié au sens, 22-23 (en nombre); 24-25 (en genre); cf. *Add.* (p. 823), l. 48-54; verbe au pluriel après un singulier collectif, en grec 23; en latin 23; cf. (p. 9); cf. pour le pluriel, en lat. après *partim*, *Add.* (p. 823), l. 39-46; accord du partic. joint au pluriel de modestie, 676, R. 1° a; 20, R.; cf. *Add.* (p. 823), l. 26-29; accord grammatical modifié par une attraction 26-32; verbe s'accordant avec l'attribut, 26; verbe et alitr. s'accordant avec un terme en apposition au sujet, 27; cf. *Add.* (p. 823), en bas; (p. 824), en haut; cf. (p. 9); verbe et alitr. s'accordant avec un subst. rattaché au sujet par *ἤ, quam; ὡςπερ, tanquam*; etc., 27, R. III; accord du verbe après *πλέον ἤ, plus (amplius) quam* suivi d'un nom de nombre, 27, R. IV; accord, par attraction, du démonstratif et du relatif, 28-31; attr. avec le superlatif, 32; tour *ἡ ὑμᾶς ἐρα οἰκία, οἱ..., vostra consilia qui, servili tumultu quos*, 33; tour *ἡ ἡτος, &...* 34; cf. en lat. *Add.* (p. 824), l. 27 sqq.; tour *τοὺς ἄλλους, ὃν κε κτεῖω*, 35; en lat. *ib.* R.; tour *tuum hominis simplicis pectus*, 36; cf. *Add.* (p. 824), l. 34-39; vocat. sing. constr. avec un pronom pluriel de la 2° pers. (p. 766), n. 1; particularité dans l'accord du partic. en grec (*anacoluthie*), 592.

Accusatif, orig. du mot 49, n. 1; acc. compl. dir. 50-60; avec *pœnitēt, pudet*, etc., 50, R. III; avec verbes intrans. construits transitivement 50, R. I-II; avec verbes composés de prép. 51-52; avec verbes *se souvenir, oublier*, etc., 118,

4° R. I et III; avec subst. et adj. verbaux, 53-54; avec verbes *aller*, *voyager* (p. 70), n. 1; double acc. avec verbes trans. composés de prép. 55; acc. avec verbes passifs composés d'une prép. 55; ib. n. 3; verbes constr. avec un acc. compl. dir. et un acc. attr. 56; verbes constr. avec acc. de la personne, et acc. de la chose, 58-60; verbes passifs constr. avec acc. de la chose, *ib.*; constr. βαλεῖν τινα χάροσιν, 74 (p. 73), n. 3; constr. ἀπεμύθησεν τὰς κεφαλὰς, *trajectus lora*, 74 (p. 73), n. 3; 212, 3° R. II; acc. avec verbes passifs, en latin, à sens moyen, 210, 2°; acc. qualificatif, ou d'objet intérieur, 61-64; cf. 58, R. III; constr. avec des adj. 62, 1° R. III; acc. de pronom neutre, constr. avec un verbe quelconque, 62, 4°; cf. 56, 3° R. II; acc. qual. employé à côté d'un acc. compl. dir. 63; acc. qual. constr. avec un verbe passif, 213, 3°; acc. qual., en grec, avec verbes signifiant *diviser*, 64; acc. de la quest. **quo**, 65-68; avec subst. verbaux, en latin, 68; distinction, pour cet emploi, entre noms de villes et noms de lieux, 67, R. III; acc. de dimension, en lat. 69; acc. constr. avec **pondo**, *ib.* n. 2; acc. marquant l'espace parcouru, 70; acc. de distance, 71-72; acc. au lieu de l'abl. devant les comparatifs et les mots impliquant une idée de comparaison, 72, R. II; cf. *Add.* (p. 826), l. 19 sqq.; acc. de durée, 73; acc., en grec, par abus, pour marquer le temps où se fait une action, 73, R. III; acc. de la partie, 74, 1°; diff. de sens entre κατέαγε τὴν κεφαλὴν et κατέαγε τῆς κεφαλῆς, 118, 1° a, R. V; acc. de relation (= *pour ce qui est de*), 74, 2°; *ib.* 3°; *ib.* R. et n. 4; acc. adverbial, 75; acc. d'apposition à une phrase, 76-77; acc. exclamatif, 78; acc. après *est*, **pluit**, 188, 12° (p. 220) n. 7; acc. absolu du participle, en grec, 621; acc. accompagnant le gérondif en **-ndo** (cf. *Nominatif*) au style indirect, 46, R. IV.

Active (voix) 198-203; emploi de la voix active avec le sens causatif, 203; emploi arch., en latin, de la forme active de certains verbes déponents, 210,

3° R. III; actif et pron. réfléchi, empl. au lieu du passif, en latin (p. 241), n. 1.

Adjectif, définit. 663; *ib.* (p. 741), n. 1; adj. épithète, 663; règles d'accord, 18-20; adj. attribut, 663; règles d'accord, 12-17; attr. qualificatif, 664-665; tour ἡύξηθη μέγας, διδάσκειν τινα σοφόν, 665, 2° a; cf. 57; attr. adverbial, 664; 666; cf. 673; constr. **subitum oritur monstrum et subitum monstrum oritur** (p. 748), n. 1; attr. adverbial joint, en lat. à un participle (p. 750), n. 1; constr. de deux ou plusieurs adj. se rapportant à un même substantif, 663, R. III-IV; subst. employé adjectivement, cf. (p. 7) n. 1; adj. remplaçant un génitif, 101, et n. 1; 104, R. IV; *ib.* n. 1 et 2; cf. *Add.* (p. 827), l. 36 sqq.; adj. remplaçant, en lat., le nom de la ville ou du pays d'où on est originaire, 150; en grec, le nom du dème auquel appartient un citoyen, 151; adj. qualif. joint, en lat. à un nom de ville, 67, R. V; 143, R. VII; adj. latins représentant d'anciens partic. passés, 589, 2°; adj. se construisant avec le dat. et, pris substantivement, avec le gén. en lat. 86, 2° R. III; adj. en -πλάσιος et en -στός, constr. 161; adj. au masc. ou fém. constr. avec gén. partitif, 110, 3°; *ib.* R. I; *ib.* 5° n. 5; adj. au neutre, constr. avec gén. part. *ib.* R. II-III; constr. ὁ λοιπὸς τοῦ χρόνου, τῆς γῆς ἢ ἀρίστου, 110, 7° R. II; adj. au neutre, constr. avec gén. d'espèce, en grec 111, R.; en lat. 112, 2°; constr. **parvo** (= *un peu*) **aluminis, in tantum altitudinis**, *ib.* R. V; adj. au neutre construit adverbialement avec un verbe intrans. 62, 3°; avec un autre adj. (μέγα εὐχαλμῶν), *ib.* R.; adj. au positif, contr. en grec, avec ὥστε (ὥς) et inf. 476, 2° b, R. (p. 493); *ib.* c, R. II; — voy. **Positif, Comparatif, Superlatif**; voy. **Génitif, Datif**, etc.

Adjectifs possessifs remplaçant le gén. possessif des pronoms personnels, 102, R. III-IV; remplaçant le gén. objectif, 105; adj. poss. employé en lat. avec **proprius**, 129, n. 2.

Adjectifs verbaux en τέος, 629; au plur. neutre, dans expr. imp. 16, R. II; constr. οὐκ ἔφη ἰκόντας ἀδικοῦντας εἶναι..., 629, R. I.

Adjectifs verbaux en τος, 628; diff. de sens, pour certains, correspondant à une diff. d'accentuation, 628 (p. 706), n. 3.

Adjectifs verbaux en **-bundus**, constr. avec l'acc. 54.

Adjectifs verbaux en **-ndus**, formés de verbes non transitifs (p. 10); empl. à l'origine, avec le sens d'un part. prés. actif, 576, n. 2; empl. avec le sens d'un part. prés. pass. *ib.*; cf. 287, R. IV, n. 1; empl. pour remplacer le gérondif, 575-584; constr. librement au gén. pour marquer le but, 141, R.; marquant l'obligation, 620; la possibilité, *ib.* R. III et n. 1; l'intention, 631; empl. avec le sens d'un partic. futur passif, 631, R. IV; adj. en **-ndus** joint à un subst. pour remplacer une prop. complétive avec **quod** = *ce fait que*, 620, R. II; pour remplacer un subst. verbal abstrait, *ib.*; cf. 607, 2° R. III; diff. de sens entre *de interficiendo* *Cicerone* et *de interfecto* *Cicerone*, *ib.*; adj. en **-ndus** joint à un subst. complément d'une prép. 631, R. I; tour **dare ad imitandum**, 631, R. II; constr. **colendum est virtutem**, 629 (p. 707), n. 4. — Voy. **habere**.

Adjectifs verbaux en **-urus** 625-627; accompagnés du verbe **sum**, 625; 267; emploi de cette périphrase pour former l'inf. futur, 283; pour former une sorte de subj. futur, 279, 1°; pour rendre l'idée du conditionnel, à l'ind. (p. 300), n. 2; à l'infinitif, 563, 1°; au subj. 658-661; sens de **scripturum esse**, 563, 1° R. III, 2°; sens de **scripturum fuisse**, *ib.* R. IV, 2°; adj. en **-urus**, empl. comme partic. futur, 626-627; précédé de *ut* ou de *tanquam*, 627, 3° R.; sens de l'adj. en **-urus**, après *si*, 267, R.

Adverbes de lieu ou de temps, constr. avec le gén. part. 116, 7° R. I; adv. au superlatif, constr. avec gén. part. 110, 5° R.; adv. ou expr. adverbiales constr. en grec, avec l'article, 110, 4°; 701; jouant de même, en lat. le rôle d'un adj. ou d'un

subst. 701 (p. 798), n. 1; adv. pronominaux empl. au lieu de pronoms accompagnés d'une prép. 445 (p. 465), n. 1; adv. relatifs employés au lieu des pronoms relatifs, 690, 1° R. III; 2° R. II.

Adverbes en -δε ou -ζε à la quest. **quo**, 65 et n. 3; adv. en -θεν, à la quest. **unde**, 144; remplaçant la forme du génit. *ib.* n. 2; formés avec des noms de dèmes, 151; adv. de manière constr. avec ἔχειν et gén. de relation, 134; et acc. de relation, 134, n. 4; adv. constr. avec ὥστε (ὥς) et inf. 476, 2° b, R. (p. 493).

Adverbes en -τιμ ou -sim (p. 75), n. 1; adv. en -ο (**quo**, 60, etc.), anc. dat. (p. 108), n. 3.

allitération (p. 59), n. 2.

Ammien Marcellin, son style est rempli d'hellénismes (p. 419), n. 1.

Anaphore, 343.

Anastrophe, 718, R.; 719, R.

Antécédent du relatif, 695-696.

Anticipation du sujet, dans l'int. indir. (οἷδ' αὖ σ' ὄστις εἴ), en grec, 406; en lat. 408; avec verbes de crainte, grec, 488; lat. (p. 522), n. 1; avec ἐπιμέλεισθαι, 488, R.; avec οἷδα 432; avec ἀκούω, empl. comme synonyme de οἷδα (p. 136), n. 5; avec optare, 497 (p. 519), n. 6.

Aoriste grec, sens propre, 256; à l'indic. alternant avec l'imparf. dans le récit, 256, R. II; confondu avec le parfait, *ib.* R. III; cf. 245; employé là où le fr. met le présent, 257; marque l'antérieur au passé, 259; aor. gnomique, ou d'expérience, 260; sans influence sur le temps de la subordonnée, 522, 2° a (p. 555); 532, 1° a, β; aor. des compar. homériques, 260, R. III; aor. avec πολλάκις (au lieu de l'imparf.) pour exprimer la répétition d'un fait isolé dans le passé, 231, 2° R. I; aor. avec ἄν, 302; sens de l'aor. et de l'imparf. dans les prop. condit. 530, 1°; — à l'impr., à peu près inusité dans les défenses, 313 et n. 4; — au subjonctif, avec ἄν, correspondant à un fut. ant. latin, 273, n. 3; — à l'optatif, correspondant à un plus-q.-parf. 275, 2° et n. 1; — inf. aor. sans ἄν (au lieu d'inf. futur ou

d'inf. avec ἄν), après ἐλπίς ὅστις, 563, 1° R. VII, 2°; après *dire, croire, ib.* (p. 617), n. 5; — participe aor. marquant antériorité, 285; marquant l'idée verbale pure et simple, à côté d'un verbe à l'aoriste, 286, 2°; constr. obligatoirement avec l'aor. de λανθάνω, 594, 2° R. I; av. l'aor. de φθάνω, 594, 5° R. I; cf. *Add.* (p. 836, l. 33).

Aoriste grec, sens inchoatif, à l'ind. 258; cf. 530, 1° R. I; à l'impr. 270, 2°; au subj. 273, 2°; à l'opt. 277, 2°; à l'inf. 282, 2°; au partic. 286, 3°; cf. en lat. le partic. passé, à sens inchoatif, de certains verbes déponents, 287, R. V.

Apodose, 525 (p. 557), n. 3.

Apposition, en grec, à toute une phrase, 77; partic. constr. en appos. 591, 1°; 592; cf. pour l'accord (p. 492), n. 3; appos. d'un nom propre à l'expr. τὸ ὄνομα, 107, R. I; R. II; place de l'art. constr. avec un nom en appos. 702, 1°; — en latin, à toute une phrase, 77; partic. constr. en appos. 591, 2°; appos. d'un nom propre géographique à un nom commun, 108, R. III; appos. à un nom de ville, quest. **ubi**, 164, R. II; *ib.* n. 5; 168, R.; quest. **quo**, 67, R. V; quest. **unde**, 143, R. VII; génit. en appos. à un pronom dont l'idée est contenue dans un adj. poss. 36; cf. 127, R. I.

après (ad'), rendu en grec par le dat. 186; en lat. par l'abl. 192, 7°; par **ab, de, ex, ib.** R.

Article, définition, 698; à l'orig., sens démonstratif, *ib.* et (p. 794) n. 2; antécédent du relatif, *ib.*; joint aux subst. 699-700; joint aux noms de nombre, 690, 2° e: *ib.* (p. 796) n. 1; omis, 699, R.; 700, R. I; R. II; R. III; cf. (p. 797) n. 1; art. sing. correspondant au fr. *un* et au fr. *par excellence* (p. 797), n. 2; art. neutre au plur. constr. avec le gén. poss. 102, R. II; 701, R.; place de l'art. 702, 1° et 2°; tour ἡμεῖς οἱ Κρήτες, χρώμεθα οἱ Κρήτες, 702, 2° R. I; prop. relative enclavée entre l'art. et le subst. (p. 800), n. 2; art. omis ou exprimé devant l'art. 703; art. avec les pronoms, 704; art. devant le nominatif en app. à un voc. 47, R. II; art. constr. avec l'inf. accompagné d'un acc. sujet, 280, 2°; avec l'inf. seul,

553; 701; avec inf. exclamatif, 574, 1° R.; dans expr. comme τὸ ἐπ' ἐμοὶ εἶναι, etc. 572, 3° c; τὸ μὴ (τὸ μὴ οὐ) et inf. après verbes d'empêchement, défense, etc., 553, 1° a, R. III; cf. (p. 624), n. 4; τοῦ et inf. pour marquer le but, 141; art. constr. avec le participe, 590; devant partic. joint comme attribut à εἶναι (ἐγὼ εἰμι ὁ ὕμῳ σῶζων), 594, 1° R. I; cf. n. 2; devant partic. employé avec le sens d'une prop. conséc. ou finale, 598; art. constr. avec les adv. et les prép. 701; art. constr. avec toute une proposition, 701; ἐν τοῖς, renforçant le superlatif, 672, R. I; — particularités de syntaxe résultant de l'absence d'article en latin, 102, R. II.

Asyndeton, 342; en grec, 343; 345; 347; 348, 2° n. 1; 349, 1°; 350, n. 1; 352, 1°; en latin, 343; 344; 346; 348; 349, 2°; 350; 352, 2°; cf. (p. 411), n. 2; emploi de οἷμαι, οἷδα, etc., *credo, amabo*, etc., formant parenthèse, 351.

Attraction, accord par attr. du verbe avec l'attribut, 26; avec un terme en appos. ou interposé, 27; accord par attr. du démonstratif et du relatif avec l'attribut, 28-31; cf. *Add.* (p. 824), l. 18; attr. avec le superlatif, 32; cf. 674, 2° b; attr. du relatif, 693; attr. inverse du relatif, 694; tour θαυμαστός τὸς ὅσος, θαυμαστός ὥς, 694, 1° R. II; *ib.* (p. 788) n. 1; πολλοῦ δέω ἔχειν, etc., 156, R. I, n. 3; 476, R. II; τὰ ἡμῖν παραγγελθέντα διετέλεσιν, etc., 566, R.; tour *quo mortuo nuntiato*, 617, R.; *dicor fecisse*, 565, 2°; tour insolite *Antonio hosti judicato remisit*, 56, 3° R. III; *jubeor facere*, etc., 566; tour *in eo sum ut*, etc. 497, 2° c (p. 524), n. 2; *post diem sextum quam*, 457 (p. 476), n. 4.

Attraction modale, en grec 645, R.; 420; 424; 484, R. III; *ib.* (p. 502), n. 1; 482; 513, R. II; *ib.* (p. 542), n. 1, c; 513, R. III; *ib.* (p. 542), n. 1, d; (p. 544), n. 1; 523; — en latin, 645-647; cf. 515, R. II.

Attribut, rattaché au sujet par verbes *être, devenir*, etc., 43; *ib.* n. 4; attr. à l'acc. à côté d'un compl. dir. 56; tour insolite *Antonio hosti judicato*

remisit, *ib.* 3° R. III; attr. rattaché au compl. après ὀνομάζειν, par εἶναι, *ib.* 3° R. I; attr. exprimant la conséquence de l'action, 57; 665, 2° a; participle construit comme attr. 593-595; 609-618; omission de ὦν devant l'attr. 591, 2° R. V (p. 664); cf. 56, 3° R. I; place de l'attr. (constr. ἐπὶ πρῶτον ἐπὶ ἔρχεται), 718; attr. de l'infin. 556-558; — **Voy. Accord, Adjectif.**

C

Cas, sens primitif des cas, 38, et n.

Collectifs (subst.), accord après subst. coll. au sing. 22-23.

Comitatif, (p. 207), n. 3.

Comparatif, emploi du comp. 668; τί νεώτερον, empl. p. τί νέον, 668, R. I; ἀξυνετώτερος ἡ ἀδικιωτέρος, **fortior quam prudentior**, *ib.* R. II-III; comp. correspondant à l'idée de **surtout, trop, un peu, assez**, *ib.* R. IV; comp. remplacé par le positif dans certaines expr. *ib.* R. V; constr. du comp. 669; **voy.**

Ablatif, Génitif, quam, ac. ἤ; tour αὐτοὶ αὐτῶν εὐμαθέστερο: γίγνονται, 669, 3° R. III; comp. suivi de ἡ κατὰ (**quam pro**), *ib.* 5°; comp. suivi de ἡ ὥστε, ἡ ὥς (**quam ut, quam qui**), *ib.* 5°; cf. pour ἡ ὥστε, 476, 2° b; pour **quam qui**, 417, 2° e (p. 438); pour **quam ut**, *ib.* n. 1; (p. 533), R. III; comp. suivi de ἡ et inf. (sans ὥστε), 570, 1° (p. 637), n. 1; tour πλείους < ἡ > χίλιοι, **plus < quam > mille**, etc., 669, 6° et 7°; tour **major (minor) triginta annos natus**, *ib.* 7° R. II; tour **longior fui benevolentia magis ad ductus quam quo res ita postularet**, 442 (p. 462), n. 1; comp. constr. avec le gén. part. 110, 5°; construction avec le comp. du nom marquant la mesure ou la différence, 195-196; cf. 669, 7° R. IV; comp. des participes, 589.

Concordance des Temps, en grec, 648, R.; en latin, 648; après un inf. hist. *ib.* (p. 727), n. 1; après un prés. hist. 649; dans une interr. ind. après verbe au passé, 650; après verbe au parfait, *ib.* 1° R.; après verbe

au mode irréel, *ib.* 2°; négligée dans le style ind. 652, 1°; *ib.* 6°; *ib.* 7°; 653; dans prop. conséc. 652, 2°; dans prop. au subj. délibér. au potentiel du passé, à l'irréel, *ib.* 3°-5°; négligée par Tite-Live (p. 739), n. 2.

Conditionnel français, prés. et fut. 530 (p. 566), n. 3; expr. du condit. dans une prop. au subj. 658-662; dans une prop. à l'inf. (style ind.), 563, R. III, 2°; R. IV, 2°; cf. 637, R.; — **Voy. Irréel, Potentiel.**

Conjonctif (p. 282), n. 2; (p. 287), n. 1.

Conjonctions de coordination : **copulatives**, en grec, 355-360; en lat. 361-366; **disjonctives**, en grec 367-369; lat. 370-371; **causales**, gr. 372-373; lat. 374-376; **conclusives**, gr. 377-381; lat. 382-383; **adversatives**, gr. 384-388; lat. 389-395.

Conjonctions de subordination, **voy. Propositions.**

Coordination, 354-395.

D

Datif, orig. du mot (p. 81), n. 2; dat. propr. dit, 79-99; dat. compl. des verbes intransitifs, 80; dat. après verbes composés de prép. 81; dat. après certains subst. verbaux, 82; dat. avec les adj. dérivés de verbes intrans. 83; dat. avec les verbes marquant rapprochement ou contact, 84-85; dat. avec les verbes signifiant **lutter contre**, *ib.*; dat. avec les adj. exprimant une idée analogue, 86-87; dat. avec **idem**, 86, 2°, R. IV; dat. avec les adv. dérivés de ces adj. 88; dat. avec **juxta**, *ib.* R.; dat. de possession constr. avec des subst. (cf. en fr. *la fille à Pierre*), 95, R. I; cf. (p. 106), n. 1; dat. d'intérêt, 89; dat. = en l'honneur de, *ib.* R. I; dat. d'intérêt construit, en grec, avec des noms, *ib.* 1° R. II; constr. avec εἶναι, 688, *ib.* 2°; avec les verbes passifs, *ib.* 3°; cf. 317, 1°; avec les adj. verbaux en -τέος et en -νδus, *ib.* 4°; dat. éthique ou de sentiment, 90; dat. de relation ou de p. de vue = **par rapport à**, 91-94; dat. marquant la destination, 95-98; **dare dono, venire auxilio**, etc., 95; **hoc mihi curæ est**, 96; cf. (p. 105),

n. 1; cf. **Add.** (p. 827) l. 10; **habere aliquid quæstui**, 97; **dare (ducere) aliquid crimini**, 98; dat. de destination employé librement au lieu de ad, 95; dat. de but, 99.

Datif grec correspondant au localif (p. 84), n. 3; dat. de lieu, 166; cf. (p. 140); constr. **Εὐριπίδης ἑκάδῳ**, **Add.** (p. 831), l. 19; constr. **βιβλίῳ 2°, τέλει** (ou τοῦ τέλους) = au livre VI, à la fin, 136 (p. 170), n. 2; dat. de temps, 169-170; accompagné de ὅδε, οὗτος, etc., cf. 138, R.

Datif grec correspondant à l'instrumental (p. 84), n. 3; (p. 87), n. 1; (p. 95), n. 1; dat. d'accompagnement, 176; dat. accompagné de αὐτός, *ib.* 3° R.; dat. marquant les circonstances d'une action, 178; dat. de manière, 179; dat. d'instrument ou de moyen, 185; dat. de la peine, 186; dat. = **d'après**, 186; dat. constr. avec verbes et adj. marquant l'abondance, 188, 1° n. 1; dat. avec δέχεσθαι, 188, 10° n. 2; dat. avec ὅς, *ib.* 12° n. 6; dat. avec χρῆσθαι, νομίζειν, *ib.* 13° n. 2; dat. empl. à la quest. **quā** (πῇ, ταύτῃ, etc.), 190; dat. de cause ou de motif, 191; dat. avec les verbes de sentiment, 191, 2°; dat. indiquant la raison d'un fait, *ib.* 4°; dat. = **pour ce qui est de**, 193; dat. de mesure ou de différence, 195; dat. d'un mot grec dans les phrases latines où la syntaxe demande l'ablatif (**in majore æropia**), 37; dat. du nom de la tribu à laquelle appartient un citoyen romain (transcription de l'abl. lat.), 150 (p. 188), n. 1.

Défenses (manière de formuler les), en grec : μὴ et imp. 304; μὴ et subj. aor. *ib.* R.; 313; οὐ μὴ et ind. fut. 295, et n.; οὐ (μὴ) et ind. fut. 293; ὅπως μὴ et indic. fut. (ou subj.), 485, 1° b, R.; cf. (p. 504) n. 2-4; en latin, **ne** et subj. 306; 318; **ne** et imp. 318, R. III; 306, R.; **noli** et inf. 306, R.; **fac (cave) ne** et subj. **cave** et subj., **vide ne** et subj. *ib.*; **parce** (mitte, fuge, etc.) et inf. *ib.* n. 1; défenses rétrospectives s'appliquant au passé, 320; formule arch. **ne quis fecisse velit** (p. 292), n. 1.

Degrés de comparaison, 667.

Démonstratifs (pronoms), 687-689; emploi du démonstr. pour annoncer une prop. qui suit, en grec 352, 1^o b; en lat. 352, 2^o b; emploi du démonstr. pour suppléer le relatif, 697; emploi des démonstr. latins dans le style ind. 688; voy. *Attraction*; οὗτος, etc.; *is*, *ille*, etc.

Déponents (verbes), en grec, 209; en latin, 210, 3^o; dép. latins empl. dans la langue arch. à la voix active, *ib.* R. III; dép. latins empl. au sens passif, *ib.* R. IV; partic. passé d'un verbe déponent empl. à l'abl. absolu avec compl. dir. 624, R. IV.

F

Figure étymologique (p. 58), n. 1; (p. 59) n. 2.

Futur grec : indic. fut. 265; opt. 275; inf. fut. avec μέλλω, 267; avec verbes signifiant *projeter*, *vouloir*, etc., 280, 1^o n. 4; cf. (p. 620), n. 5; *Add.* (p. 835); inf. fut. accompagné de ἄν (p. 8), 1. 12; (p. 615), n. 1; *Add.* (p. 821), 1. 6; partic. fut. 285.

Futur latin : indic. 266; avec *dum* = *jusqu'à ce que*, 518 (p. 549), n. 1; expr. du futur dans une prop. au subj. 656-657; après verbes signifiant *craindre*, 656, R.; dans le style ind. 642; inf. fut. 283; partic. fut. 287, R. VII.

Futur antérieur, en grec, 252-253; avec le sens d'un simple fut. 253, R. I; exprimant une idée de rapidité (p. 271), n. 1; — en latin, 254-255; empl. au lieu d'un simple fut. 255, R. I; cf. R. III; empl. pour marquer une idée de rapidité, *ib.* R. II; *scriptus ero* et *scriptus fuero*, *ib.* R. IV; expr. du fut. ant. dans une prop. au subj. 657, R. III; dans le style ind. 642, 2^o b, R. II (p. 721).

G

Gémitif pluriel arch. meum factum, 122, R. I.

Gémitif, orig. du mot (p. 108), n. 4; gén. prop. dit et gén.-abl. en grec (p. 108), n. 5.

Gémitif proprement dit : gén. épithète et gén. attr. 101; gén. possess. 102; constr. *mea*

unius culpa, 36; cf. *Add.* (p. 824), 1. 34-39; constr. *oratores pacis petendæ*, 102, R. I; constr. *dies tertius ejus diei*, *ib.* n. 1; gén. poss. dépendant, en grec, de l'art. ou, en latin, de *hic* et *ille*, 102, R. II; gén. poss. exprimant le rapport de fils à père, d'esclave à maître, etc., 102, R. V; gén. poss. avec ellipse d'un mot signifiant *demeure*, *temple*, 102, R. VI; gén. poss. attribut, 103; constr. *stulti (prudentis) est*, cf. *Add.* (p. 827), 1. 27; gén. du sujet et gén. de l'objet 104-106; gén. explicatif 107-108; gén. avec τὸ ὄνομα, 107, R. 1; gén. d'un nom propre avec πόλις, etc., *ib.* R. II; gén. avec *nomen*, *vox*, etc., 108, R. I; constr. *urbs Patavi*, 108, R. III; gén. d'espèce, 108, R. I; gén. dans expr. comme *scelus viri*, *monstrum hominis*, 108, R. II; gén. de matière, 109; cf. 107, R. III; gén. partitif, 110; constr. avec adj. ou partic. au positif, *ib.* 3^o R. I; avec adj. ou partic. au neutre, *ib.* 3^o R. II-III; cf. *Add.* (p. 827), 1. 52; avec adv. de lieu ou de temps, *ib.* 7^o R. I; gén. part. empl. sans qu'aucun mot exprime une idée de division, 110, 8^o; gén. constr. avec *cuncti*, *omnes*, cf. *Add.* (p. 828), en haut; constr. τῆς Θετταλίας Φαροσλος, *Phocidis Elatia*, 110, 8^o R.; gén. constr. avec le superl. 674; gén. part. attr. 110 b; gén. poss. et gén. part., leur construction en grec (p. 122), n. 2; gén. de quantité ou du contenu, 111-112; *nihil novi*, mais *nihil utile*, 112, R. IV; cf. (p. 10); gén. de qualité, 114; exceptionnel en grec, *ib.* R. II et n. 1; cf. 103, 1^o R. II; gén. indiquant, en latin, la classe, la catégorie, 115; gén. marquant l'évaluation, 116; gén. empl. librement dans des expr. comme *novem annorum* (= *a neuf ans*) *profectus est*, *ib.* R.; gén. empl. pour indiquer ce que réclame telle personne, tel objet, 117; — gén. avec verbes renfermant une idée de participation, en grec, 118, 1^o a; constr. τῶν χρητῶν ἔραγον, *ib.* R. III; τῆς γῆς ἔκτεμον, *ib.* R. IV; κατέαγε τῆς κεφαλῆς, *ib.* R. V; ἄγει τῆς ἡνίας τὸν ἵππον, *ib.* R. V; gén. avec verbes ἔζω et

πνέω, 118, 1^o b; gén. avec verbes se rapportant aux opérations des sens, en grec, 118, 2^o; en lat. *ib.* R. V; gén. avec verbes signifiant *désirer*, *se soucier de*, etc., en grec, 118, 3^o; en lat. *ib.* a, R. III; gén. avec verbes signifiant *se souvenir*, *oublier*, en grec, 118, 4^o; en lat. *ib.* R. II-III; gén. avec verbes signifiant *viser d*, *toucher*, *commencer*, ou le contraire, en grec, 118, 5^o; en lat. (*rerum potiri*), *ib.* R. II-III; gén. avec verbes signifiant *commander*, en grec, 118, 6^o; en lat. *ib.* R. III; gén. avec verbes d'abondance, en grec, 118, 7^o; en lat. *ib.* R.; avec verbes de privation, en lat. *ib.* R.; gén. avec verbes composés de prép. en grec, 119; gén. de cause, 120-124; avec verbes marquant une affection de l'âme (θαυμάζω, *misereor*, etc.), 121-123; avec verbes de la langue judiciaire, 123-124; *damnari voti*, *damni infecti promittere*, *pecuniæ judicati*, 124, R. I; gén. de l'enjeu, constr. avec περιόδομαι = *gager*, *parier*, 125 (p. 151), n. 3; gén. de prix, 125; gén. de la peine, en lat. *ib.* 3^o, R. II, n. 8; R. III, et n. 2; cf. (p. 10), 1. 13; cf. *Add.* (p. 829), 1. 50; gén. avec *interest*, 126; avec *refert*, 127; — gén. avec les adj. 128-134; cf. 86, 3^o R. III; gén. avec adj. en -ικός, 130, 4^o; gén. avec participes présents, en lat. 130, 5^o; gén. avec adj. en -ax, *ib.*; gén. avec adj. marquant abondance, *ib.* 6^o; gén. en lat. avec adj. signifiant *disette*, *ib.* R. II; gén. de cause, avec adj. se rapportant à des actes judiciaires, 131; gén. de relation = *pour ce qui est de*, *par rapport d*, en grec, 132; en lat. 133; gén. avec adj. composés de ἀ-privatif, 132, R. constr. *omnium rerum alicui credere*, *Add.* (p. 829), 1. 37 sqq.; gén. de relation constr. en grec avec adv. de manière joint à ἔχω, 134; avec verbes *dire*, *interroger*, *Add.* (p. 829), 1. 28 sqq.; gén. de relat., en grec, ne se rattachant à aucun mot dans la phrase, 134, R. II; — gén. constr. avec adv. de quantité pris substantivement, 135 — gén. grec de lieu, 136; τοῦ τέλους = *à la fin*, 136, n. 2; τῆς ὁδοῦ, *ib.*; cf. n. 3; ἀριστερᾶς, etc., = *à droite*, *d*

gauche...., *ib.* n. 4; gén. grec de temps, 137; avec l'art. au sens distributif, *ib.* R.; empl. au lieu du dat. pour marquer la date précise, 138; gén. absolu, 139; 620; gén. exclamatif, 140; gén. de but (*τοῦ* et inf., *proficiscitur cognoscendæ antiquitatis*), 141.

Génitif grec, correspondant à l'ablatif : à la question *unde*, 144; marquant le point de départ, *ib.* n. 1; avec verbes *éloigner* de, *s'éloigner* de, etc., 147; avec des adj. *ib.* R. III-IV; avec verbes composés de *ἀπό* (p. 185), n. 1; constr. librement chez les poètes, *ib.* n. 1; gén. d'origine, 149; 151; gén. constr. avec *ἀκούω*, *πυνθάνομαι*, 153, 2°; avec verbes de privation, 156; avec adj. de même sens, 157; avec les comparatifs, 159; cf. 158, R. I, n. 3; 669, 3°; emploi elliptique du gén. (*τοῦ ὄντος*, *τῆς ἐλπίδος*, etc...) avec un compar. 160, 2°; gén. constr. avec adj. impliquant comparaison, 161; avec verbes impliquant comparaison, 162; — gén. latin (arch. et poét.), empl. au lieu de l'abl. pour rendre l'idée de séparation, 147, R. V; constr. avec un compar. 159, R.; constr. avec *secundus*, 161, R. I.

Gérondif, 575-584; gér. et adj. en *-ndus*, 576-578; gér. équivalent d'un subst. verbal, 575, R.; gér. à sens réfléchi, 210, 1° R. I; gér. à sens actif et à sens passif, 576 (p. 643), n. 2; constr. *ad quam perficiendum*, 577, 2° R.; cf. (p. 8); gén. du gérondif, 579; constr. avec *esse*, *ib.* 3°; avec un verbe autre que *esse*, *ib.* R.; empl. pour marquer le but, 141, R.; 579, 1° (p. 645) n. 3; constr. *eorum adipiscendi causa*, *ib.* (p. 646), R. II; dat. du gér. 580; constr. avec *esse*, *adesse*, etc., *ib.* 3°; avec *par*, *ib.* (p. 649), n. 3; empl. pour marquer le but, sans être rattaché à aucun mot, *ib.* (p. 650) R.; acc. du gér. 581; abl. du gér. 582; *defendendo pacem*, et *defendenda pace*, diff. d'emploi (p. 644), n. 1; compl. d'un compar. ou d'un adj. ou d'un verbe, *ib.* R.; constr. avec une prép. 583; mis à la place d'un part. prés. ou d'une prop. avec *dum*, 584, R.

H

Hellénismes, en latin (p. 16); G, R. III; (p. 101), n. 2; n. 3; 102, R. V; 118, 2° R. V; 118, 3° a, R. III; 118, 5° R. II; *ib.* R. III; *ib.* 6° R. III; 133, cf. (p. 168), n. 2; 134, R. III; 140, R.; 141, R.; (p. 145), n. 3; 147, R. V; 159, R.; 161, R. I; 212, 3° R. II; (p. 241), n. 2; 400, 2° b. R. V (p. 412); (p. 412), n. 3; 411 (p. 424), n. 3; 559, R. I, a; 569, R. II: — hellénismes dans *Ammien Marcellin* (p. 419), n. 1.

I

Imparfait grec-latin : marque la durée, 230; cf. 530, 1° R. I; marque l'effort, 231, 1°; marque la répétition, 231, 2°; empl. dans le récit historique, *ib.* 3° et 4°; cf. 256, R. II; marque simultanéité dans le passé, 232; empl. avec le sens d'un plus-que-parf. 233; empl. en apparence au lieu du présent, 234-235; empl. par abréviation, au sens d'un fut. dans le passé (*assequebatur* = *assecurus erat*, *ἡρανίζετο* = *ἐμύλλε ἀπανίζεσθαι*), 236.

Imparfait grec, dans l'interr. ind. 404, R. I; dans prop. complétive introd. par *ὅτι*, 430; cf. (p. 452), n. 2; (p. 454), n. 2; après *ἐπεὶ*, cf. *Add.* (p. 833); diff. entre imparf. et aor. dans les prop. conditionnelles, 530, 1°; manière de rendre l'imparfait dans une prop. subord. à l'opt. 275, 1° n. 1; à l'inf. 280, 1° R.; — imparf. de l'indic. avec *ἄν*, 302; voy. *Irréel*.

Imparfait latin, empl. en apparence au lieu du plus-que-parf. (*urbs muniebatur*, etc.), 230, R.; empl. après *ubi*, ut temporel, 511, 1° R. II; après *postquam*, 458, 2°; imparf. du subj., empl. pour exprimer un ordre ou une défense se rapportant au passé, 320; une délibération rétrospective, 324; une supposition ou concession contraire à la réalité des faits, 330; un souhait relatif au passé, 336; le mode irréel, 337; sens de l'imparf. du subj. dans les prop. consécutives, 505; dans les prop. conditionnelles, 530, 2°; manière de rendre l'idée de l'imparf.

dans une prop. infinit. 283, R. I-II; concordance des temps négligée en vue d'exprimer l'idée de l'imparf. 652, 6°; cf. 657, R. I, 1° et 2°.

Impératif : sens des temps de l'impér. en grec, 269-270; imp. en *-to*, en lat. 271-272; empl. de l'imp. en grec 304; 307; en lat. 305-307; prop. relat. à l'imp. 410, 2°.

Indicatif, sens propre, 290; voy. pour les temps, *Présent*, *Parfait*, etc.

Indicatif grec, empl. en apparence au lieu de l'irréel, 292, 1°; substitué au mode irréel par suite d'une ellipse, *ib.* R. I-II; par procédé oratoire, *ib.* R. III; empl. là où le fr. se sert de *pouvoir* au condit. suivi de l'inf. *ib.* R. IV; empl. là où le fr. met un conditionnel illogique *ἐξῆν*, *ἔδει*, etc.), 292, 2°; *ἔδει* *ἄν*, etc. *ib.* a, R. II; cf. *Add.* (p. 837), l. 8 sqq.; indic. dans les prop. délibératives, 298; indic. concessif, 299-300; indic. dans une prop. principale, la conditionnelle étant à l'opt. 329, 1° R. III; *ib.* n. 1; *ib.* R. IV; indic. futur, avec *οὐ*, à la 2° pers. pour exprimer un ordre, 295; avec *οὐ μή* pour exprimer une défense, *ib.* R. et n.; ind. fut. là où le fr. se sert du verbe *pouvoir*, 297; indic. d'un temps passé, précédé de *εἶδε* (et *ᾔδει*), 301; indic. passé, par attr. modale, dans prop. relatives, 420, 2°; dans prop. temporelles, 424; dans prop. finales, 484, R. III; *ib.* (p. 502), n. 1; 513, R. III; (p. 542), n. 1 d; (p. 544), n. 1; après *ἔως*, 489, 5°; indic. passé avec *ἄν*, marquant la répétition, 302, 2°; cf. 532, 1° b (p. 572); indic. passé avec *ἄν*, mode irréel, 303, 3°; voy. *Irréel*, *Potentiel* du *passé*.

Indicatif latin, empl. en apparence au lieu de l'irréel, 292, 1°; substitué au mode irréel par suite d'une ellipse, *ib.* R. I et II; par procédé oratoire, *ib.* R. III; empl. de *possum*, *debeo*, *opus est*, etc., au lieu du conditionnel illogique fr. *ib.* 2° b; diff. de sens, en ce cas, entre les temps de l'indic. *ib.*; emploi de *poteram*, *debebam*, etc., à côté d'une prop. condit. au mode irréel, 531, 1°; *poteram*, *debebam*, etc., mis au lieu de *possem*, *debe-*

rem., etc., *ib.* 2°; indic. prés. dans une prop. principale, la conditionnelle étant au futur, 228, R. II; cf. 246; la conditionnelle étant au mode potentiel, 529, 2° R. III; cf. (p. 565), n. 3; indic. à sens concessif ou suppositif, 552, 2° f.; indic. fut. empl. pour exprimer un ordre ou une défense, 394; ind. fut. par juxtaposition, après **faxo**, etc., 552, 2° c; indic. dans l'interr. ind. 407, R. I; *ib.* R. II; après **nescio quis**, *ib.* R. III; indic. dans les prop. relatives indéterminées, 411; indic. exprimant la répétition, après **cum**, 450; après **præquam**, 464; 465, R.; après **donec** (?), 454, 2°; après **dum** (?), 518, 2°; après **sic**, 532, 2°; indic. dans les expr. **quod commodò reipublice facere poteris**, etc. 410 (p. 423), n. 2; indic. dans le style indirect, 640; 644; 647.

Infinitif, valeur étym. 551; (p. 596), n. 1.

Infinitif grec : sens des temps 280-282; inf. prés. à sens d'imparf. 250, 1° R.; cf. *Add.* (p. 835); pour l'inf. futur accompagné de **ἔν**, cf. (p. 615), n. 1; (p. 6), l. 12; *Add.* (p. 831), l. 6; emploi de l'inf. 551; comme sujet, 552, 1°; comme attr. *ib.* 2°; comme appos. *ib.* 3°; précédé de l'article, 553; après verbes **dire**, **penser**, *ib.* 1° a, R. II; τὸ μὴ (μὴ οὐ) et inf. après verbes de sens négatif, *ib.* R. III; cf. (p. 624), n. 4; τὸ ὑπὲρ et inf. après verbes empêcher de, détourner de (p. 624), n. 4; inf. construit au gén. d'appos. 552, R.; cf. 107 (p. 118); constr. comme acc. de relation avec des adj. ou des subst. 553, 1° b; constr. avec une prép. *ib.* e; τὸ ὑπὲρ et inf. pour marquer le but, 141; 553, 1° e (p. 602), R. I; constr. avec un gén. du sujet, 554, 3° R. I; — inf. considéré comme verbe : empl. du sujet, 555-558; cf. 563, 1° R. I; constr. de l'attribut, 556-558; constr. de l'apposition, 558; prop. infinit. précédée de l'art. neutre, 280, 2°; prop. infinit. jouant le rôle de sujet, 560; constr. **δὲ καὶ οὕτως εἰπεῖν**, 562; prop. inf. jouant le rôle de compl. après certains verbes, 563; inf. aor. au lieu de l'inf. aor. avec **εἶναι** ou de l'inf. fut. après **dire**, **croire** (p. 617),

n. 5; inf. aor. après **ἐλπίζει**, 563, 1° R. VII, 2°; inf. futur après verbes de volonté ou de désir, 280, 1° n. 4; cf. 563, 4° (p. 620), n. 5; cf. *Add.* (p. 835, l. 34); inf. après verbes qui expriment un sentiment (rare), (p. 619), n. 2; constr. pers. et constr. impers. au passif, 564-566; inf. après **ὥς** (**ὥστε**), 476, 2°; inf. après (**τοσοῦτος**) **ὅσος**, (**τοιοῦτος**) **οἷος**, etc., *ib.* (p. 492), n. 2; inf. de but, après verbes de mouvement, 568, 1°; empl. au lieu d'une prop. finale, *ib.* 2°; au lieu de **ὥστε** ou **ἐπὶ ᾧ**, *ib.* (p. 634), n. 3; après verbes **donner**, **prendre**, **choisir**, *ib.* 3°; inf. de détermination avec les adj. 570; constr. avec comp. suivie de **ἢ**, *ib.* 1° (p. 637), n. 1; inf. absolu, au sens d'un impér. 338 et R. I; 572, 1°; au sens d'un opt. 338, R. II; 572, 2°; dans certaines locutions **ἐμοὶ δοκεῖν**, **ὥς εἰπεῖν**, **ὀλίγου δεῖν**, etc., 572, 3°; inf. exclamatif, 574, 1°; inf. dans le style ind. après un relatif ou une conjonction, 639.

Infinitif latin : sens des temps, 283-284; inf. prés. à sens d'imparf. 283, R. I et n. 2; inf. prés. et inf. parf. avec **memini**, 283, R. I et n. 1; inf. parf. et inf. aor. 284, R. I; cf. *Add.* (p. 835); inf. parf. avec, en apparence, le sens d'un prés. 284, R. II-III; inf. parf. dans la formule arch. de défense, **ne quis fecisse vellet**, *ib.* (p. 292), n. 1; temps de l'inf. dans le style indirect, 641; — emploi de l'inf. 551; comme sujet, 552, 1°; comme attr. *ib.* 2°; comme appos. *ib.* 3°; inf. pris substantivement comme sujet ou compl. direct, à la place d'une prop. avec **quod**, 553, 2° (p. 602); à la place d'un subst. abstrait à l'acc. *ib.* (p. 603), n. 1; inf. dépendant de prép. *ib.* 2° (p. 603), R. II; inf. constr. avec un gén. poss. 554, 3° R. II; inf. accompagné d'un adj. démonstr. ou poss., de **ipsum**, etc., *ib.* 4° R.; d'un adj. qualificatif, *ib.* (p. 604), n. 4; inf. considéré comme verbe : emploi du sujet, 555-558; ellipse du sujet, 555, 1° b, R. I-II; 558, 2°; cf. 635, 1° R. II (p. 712); constr. de l'attribut, 556-558; constr. de l'apposition, 558; constr. **dixit daturus, ait esse paratus**, 559, R. I; prop. inf. jouant le rôle de sujet, 560; avec expr.

formées de **esse** et d'un subat. 561; constr. pers. (**quæ opus erunt administrari**, etc.), 562, 2° R.; prop. inf. jouant le rôle de compl. après certains verbes, 563; constr. pers. et impers. au passif, 564-567; — inf. dans l'interr. ind. 407 (p. 418), n. 1; inf. dans le style ind. après conjonctions ou après le relatif, 639; inf. de but, dans l'expr. **dare (ministrare) bibere**, 569; au lieu du supin, avec verbes de mouvement, 569, R. I; avec verbes **donner**, **prendre**, *ib.* R. II, a; cf. (p. 16); au lieu d'une prop. finale, *ib.* R. II, b; inf. de détermination avec les adj. 571; cf. pour l'emploi de l'inf. actif, *ib.* (p. 640), n. 1; inf. historique, 339; 573; après **postquam**, 458, 2° R.; après **cum** temporel, 448 (p. 468), n. 3; cf. (p. 469), n. 4; après **cum**, **cum interea**, 449 b, R.; inf. exclamatif, 574, 2°.

Impersonnel (p. 311), n. 1.

Instrumental, défini. 175 et n. 2; restes de l'instr. *ib.* n. 4; remplacé en grec par le datif (voy. **Datif**), 175; en lat. par l'abl. (voy. **Ablatif**), *ib.*

Interrogatifs (pronoms), dépendant l'un de l'autre dans une même interr., en grec, 397, 1° R. III; *ib.* (p. 398) n. 5; en lat. 400, 1° R.; *ib.* (p. 407) n. 2.

Interrogation directe, introduite, en grec, par les pron. ou adv. de l'interr. ind. (p. 398), n. 3.

Interrogation indirecte, en grec, 397; introd. par pron. ou adv. interr. *ib.* 1°; par pron. de l'interr. dir. *ib.* 1°; cf. R. I; dépendant d'un verbe sous-entendu, *ib.* R. V-VI; introd. par une particule, 397, 2°; interr. simple, *ib.* 2° a; double, *ib.* 2° b; négation de l'int. ind. 398-399; cf. 405; modes, 402-403; temps, 404; anticipation du sujet, 406; — latin, introd. par un pronom, 400, 1°; par une particule, *ib.* 2°; int. simple, *ib.* 2° a; double, *ib.* 2° b; 401; modes et temps, 407; anticipation du sujet, 408; int. double, sans aucune particule (p. 411), n. 2; int. ind. au subj. futur, 657; au subj. passé, par attr. après verbe au passé, 650, 1°; après verbe au mode irréel, *ib.* 2°; interr. ind. remplacée par simple juxtaposition, *Add.* (p. 837);

interr. dans le style indirect, en grec, 635 (p. 712), n. 1; cf. 639, R. V; en latin, 635, 2°.

Intransitifs (verbes), pris transitivement, 202; empl. en grec à la voix moyenne, 307, 2° R. II; servant de passif à certains verbes, en grec 214; en lat. 215; constr. dans ce cas, en lat., avec *ab*, 152, 2°.

Irréel (mode), en grec, 302, 3°; dans une interr. ind. 402 c; 403, R.; dans prop. relative, 410, 6°; 414, 1° R.; dans prop. déclarative, 428, 1°; 429; dans prop. temporelle, 510, R. II; après *gl*, 529 (p. 563), n. 1; 533 c; exprimé par l'inf. avec *ἔν*, 563, 1° R. IV; expr. par le partic. avec *ἔν*, 588 (p. 636), n. 1; — en latin, 337; 529, 2° R. I-II; empl. au lieu du potentiel, 530, 2° b, R. (p. 570); expr. à l'inf. par *-urum fuisse*, 563, 1° R. IV, 2° (p. 616); expr. par le partic. en *-urus*, 627, 4°; dans une prop. au subj. 660-661; *si scriberem et si scripturus essem*, 662; irréel dans une subordonnée dépendant d'un verbe non au passé, 652, 4°.

J

Juxtaposition (syntaxe de), 342-353; j. au lieu de coordination, 342-351; j. au lieu de subordination, 352-353; cf. en lat. *Add.* (p. 837).

L

Latinismes en grec (p. 113), n. 1; (p. 312), n. 2.

Locatifs, 163; cf. (p. 7), n. 1; (p. 11); loc. désignant le lieu, 164; noms de villes au loc. en latin, 164; noms de pays, *ib.* R. III; *animi*, loc. *ib.* R. IV; *campi*, loc. (p. 11); loc. désignant le temps, 165.

M

Modes, voy. *Indicatif*, *Impératif*, etc.

Mot (le mot plaisir), manière de rendre cette idée, en grec, 107, R. I; en lat. R. I et n.

Moyenne (voix), en grec, 204-209; moyen à sens causatif,

206, R. II; 207, 3°; moyen exprimant l'idée de réciprocité, 208; futur moyen à sens passif, 216; passif à sens moyen, 206, R. III; — en lat. 210.

N

Négations, simples, 705; composées, 706 sqq.; place de la nég. 709; nég. devant un participle, portant à la fois sur le participle et sur le verbe, 709, R. IV; nég. portant sur deux prop. opposées, considérées dans leur opposition, 710, 2°; reprise de la négation, *ib.* 3°; négations se détruisant ou se renforçant, 711-712; constr. d'une négation, en grec, avec un subst., un adj., un adv., une prép. (p. 803), n. 2; nég., en grec, devant le participle, 588, R.; 590, 1°; 591; 595; 597, 1°; 603, 1°; cf. (p. 687), n. 2 et 3. — Voy. *où*, *μή*, *non*, *ne*.

Neutre pluriel, considéré en grec comme désignant un tout, sans idée de pluralité, 2, R.; cf. 16, R. III; attr. au neutre, le sujet étant ms. ou fém. 15; attr. au neutre, le sujet étant un inf. 16; adj. neutre constr. avec un verbe intrans. 62, 3°; avec un autre adj. *ib.* R.; neutre d'un pronom ou d'un adj. pronominal constr. avec un verbe intrans. 62, 4°; avec un verbe passif, 58, R. II; 56, 3° R. III; avec un verbe trans. déjà accompagné d'un compl. direct, 63; — voy. *Adjectif*, *Pronoms*.

Nominatif, orig. du mot, 43 et n. 3; empl. au lieu du voc. 47; constr. en app. à un voc. 47, R. II; exclamatif, 48; — en grec, nom. abs. dans une énumération, 44; nom. abs. en tête d'une phrase, 45; en lat. nom. intercalé dans une prop. à l'abl. abs. ou au gérondif, 46; dans une prop. participiale non absolue, 46, R. III.

Noms de villes, accompagnés d'un adj. 67, R. V; 143, R. VII; 164, R. I (p. 197), n. 5; cf. 168, 1° R.; distinction, pour la constr. entre noms de villes et noms de lieux, 67, 4° R. III; 143 (p. 175), n. 3; 167, n. 2; à la quest. *ubi*, au loc. 164; à l'abl. *ib.* R. I; 167, n. 2; 168, 1°; à la quest. *quo*, 67, 4°; à la quest. *unde*, 143; à l'abl. pour indiquer l'origine, 150.

O

Optatif grec, sens des Temps, 275-277; empl. de l'opt. futur, 275, R.; cf. (p. 504), n. 1; *opt. sans ἄν*, avec sens potentiel, 315; cf. (après *ἔστιν* *ἔστω* *ἔστω*) 417, 2° R. (p. 433), n. 4; marquant un souhait, 317; cf. (dans prop. relat.) 410, 4°; empl. chez Hom. au lieu de l'irréel, pour un souhait non accompli dans le présent (p. 337), n. 1; empl. au sens d'un délibératif du passé (p. 327), n. 1; *opt. après temps secondaire*, 448, R.; 428, 2°; *ib.* R. I-II; 416 (p. 430), n. 3; 480, R. I; 481; 484, R. I; 485, 1° a R.; *ib.* 2° R. I; 487, et (p. 506), n. 4; 489, 3° R.; 489, 4°; 490; 513, R. I; *ib.* (p. 542), n. 1 b; 533, R. II; après prés. hist. (p. 543), n. 3; *opt. de répétition*, 413, 2°; 419, 2° R. I, b (p. 444); 423, 2° b; 479 (p. 496), n. 3; *ib.* R. II; 489, 3°; 532, 1° b; *ib.* R. I; *opt. dans une prop. conditionnelle*, 529, 1°; cf. (prop. relative) 419, 2° b; *opt. par attraction modale*, 420; 424; 489, 5°; 513, R. II [cf. (p. 542), n. 1 c]; *opt. du style indirect*, 403, 2°; 423, 2° c; 428, 2°; 435; 480, R. I; 481 (p. 499), n. 1; cf. (p. 452), R. I; — *opt. avec ἄν*, avec le sens d'un irréel, 334, R. II, n. 1; 336 (p. 337), n. 1; cf. *Add.* (p. 837); empl. au lieu de l'opt. de répétition (*ὅτε* *ἔστω* et *opt.*) (p. 447), n. 4; avec le sens potentiel, 316; dans prop. relat. conséc. 417, 1° c; dans prop. finale, 475, R. II; *ib.* (p. 489), n. 3; (p. 490), n. 1; 484, R. II; 513, R. IV; dans prop. complétive introd. par *ἄν*, après verbes *craindre*, 487, R. II; dans prop. temporelle, 510, R. I; dans prop. conditionnelle, 529 (p. 563), n. 1; 533, b.

Optatif latin, voy. *Subjonctif*.

P

Parfait grec, 241; 243; empl. avec le sens d'un présent, 243; remplacé par *ἔχω* et partic. aor. ou parf. 244, R. I; confondu avec l'aor. 245; cf. 256, R. III; empl. avec le sens d'un futur, 246; empl. pour marquer la rapidité de l'action, 245, R. — *parf.* latin, 242; empl. avec le

sens d'un présent, 244; remplacé par *habeo* et partic. passé pass. 244, R. III; empl. au lieu du fut. 246; expr. la rapidité de l'action, 245, R. cf. *Add.* (p. 833); parf. latin correspondant à l'aor. grec, 261-264; empl. où il semblerait qu'on dût attendre un imparf. 262, R.; *clausus fui*, employé comme aor. 263; parf.-aor. gnomique, 264; parf. du subj. empl. pour le mode potentiel, dans une prop. indépendante, 332; dans une prop. finale, 502; consécutive, 505, R.; parf. de l'inf. 284; empl. en apparence au lieu du présent, *ib.* R. II-III; *ib.* n. 3; empl. au sens d'un plus-q.-parf. *ib.* R. I. — cf. *Add.* (p. 835) au bas.

Participe, en grec; sens des Temps, 283-286; cf. 600; cf. pour part. prés. à sens d'imparf. *Add.* (p. 836); emploi du part. 588-624; constr. avec l'art. 286; avec l'art. au sens d'une prop. conséc. ou finale, 598; tour τοῦτό ἐστιν ἐμοί βούλομένω, 90, R. II; part. joint à un nom au datif pour indiquer une position géographique ou une circonstance de temps, 93; *partic. absolue*, 605; 619; au gén. 620; οὕτως ἐχόντων, *ib.* R. II; δηλωθέντος ὅτι, *ib.* R. III; avec même sujet que la prop. princ. *ib.* R. IV; part. abs. à l'acc. 631; avec ὡς (ὡςπερ), *ib.* 2°; part. tenant lieu d'une prop. avec ὅτι = *ce fait que*, 607; part. empl. dans une prop. interrog. (p. 674), n. 1; part. exprimant l'idée principale, le verbe principal correspondant à une idée secondaire, 591, 2° R. II; part. constr. avec verbes de sentiment, 591, 1°; *ib.* (p. 661), n. 2; avec εἶναι, 594, 1°; avec τυγχάνω, λαμβάνω, *ib.* 2°; avec ἀρχομαι, παύεσθαι, etc.; *ib.* 3°; avec φθάνω, ὑπάρχω, *ib.* 5°; avec κάμνω, etc.; *ib.* 6°; avec verbes signifiant une perception physique ou intellectuelle (voir, comprendre, savoir, etc.) 609-610; avec verbes montrer, convaincre, 612, 1°; avec ποιεῖν, τιθέναι, *ib.* 2°; avec καταλαμβάνειν, φεράω, etc., 615; avec εὐρίσκειν, *ib.* R.; avec verbes dire, croire, 616 et (p. 693), n. 1; part. accompagné d'une particule, 606, 1°; part. prés. empl. dans le sens final,

602, 1° R. II; part. fut. avec verbes de mouvement, 602, 1°; emploi de certains partic. avec la valeur de prép. ou adv. 591 (p. 661), n. 1; cf. (p. 663), R. III, et n. 2; anacoluthé dans la constr. du part. 592; voy. *Accord, Négation, ἄν.*

Participe, en latin; sens des Temps, 287; cf. 600; cf. pour le part. prés. à sens d'imparf. *Add.* (p. 836); emploi du part. 588-624; *hoc mihi volenti est*, 90, R. II; dat. du partic. joint à un nom pour indiquer une position géographique ou une circonstance de temps, 93; constr. *vere aestimanti (cogitanti, quaerenti) mihi*, etc., 94; *ib.* (p. 103), n. 1; abl. abs. du partic. 605; 622-624; tour *cur praeiteratur demonstrato*, 624, R. II; tour *peccato, debellato*, *ib.* R. III; abl. abs. sans participe, 622; abl. abs. du partic. quoique le sujet soit compl. dans la prop. principale, 624; abl. abs. d'un part. passé dénotant avec compl. dir. *ib.* R. IV; part. remplaçant une prop. avec *quod* = *ce fait que*, 607; part. empl. avec la valeur d'un subsl. abstrait, *ib.* 2°; diff. de sens entre *de interfecto* et *de interficiendo* Cicerone, *ib.* R. III; constr. *degeneratum = quod degeneratum est*, 608; — part. présent constr. avec le gén. 130, 5°; 589, 2°; part. prés. à sens réfléchi, 210, 1° R. I; part. prés. suppléant à l'absence de part. aor. act. 287, R. VI; part. prés. passif suppléé par l'adj. verbal en *-idus*, *ib.* R. IV, n. 1; — part. passé, à sens actif, de verbes intrans. 287, R. VI, n. 1; 589, 2°; part. passé de verbes déponents empl. avec le sens inchoatif, 287, R. V; empl. au lieu du présent, *ib.* R. IV, n. 2; part. passé de verbes déponents, avec le sens passif, 210, 3° R. IV; part. passé passif au sens d'un moyen ind. 210, 2°; correspondant aux adj. fr. en *-ble*, 589, 2° (p. 657), n. 4; empl. au sens d'un part. prés. passif, 287, R. IV; empl. pour une circonstance qui suit l'action principale, *ib.* R. IV, n. 2; empl. au neutre dans des loc. comme *ex composito*, etc., 590, 2° (p. 659), n. 1; part. futur, 287, R. VII; part. constr. avec *audire, videre*, 611; avec

cognoscere, *ib.* (p. 690), n. 3; avec *nuntiare*, 56, 3° R. III; constr. *sensit delapsus in hostes* (p. 690), n. 2; part. accompagné d'une particule, 606, 2°; 623, R.

Passive (voix) 211-217; pass. grec remplaçant le moyen, 206, R. III; pass. latin à sens réfléchi, 210; pass. en latin, remplacé par l'actif accomp. du pronom réfléchi (p. 241), n. 1; diff. entre *clausus sum* et *fui*, 242, n. 2; cf. 263; entre *clausus eram* et *fueraam*, 251, R. II-IV, cf. *Add.* (p. 833); entre *clausus ero* et *fuero*, 255, R. IV; sens de *clausum fuisse*, 284, R. I.; futur grec moyen à sens passif, 216; aor. de verbes moyens, en grec, de forme et de sens passif, 213; emploi, au sens passif, de verbes déponents, en lat. 210, 3° R. IV; emploi de *coptus sum, desitus sum* avec inf. pass. 213, R. II; passif de certains verbes, suppléé par des intrans. en grec 214; en lat. 215; passif personnel de verbes intrans. en grec, 212, 1° a; en lat. *ib.* 1° b; cf. *Add.* (p. 832), l. 20 sqq.; *passif impersonnel*, en grec, 212, 1° c, R.; en lat. 212, 1° c; constr. *degeneratum = quod degeneratum est*, 608; *maturato opus est*, *ib.* R.; *peccato (= si peccatum est), summoto (= cum summotum esset)*, 624, R. III; pass. constr. avec un acc. se rattachant à la prép. contenue dans le verbe, 55, et n. 3; passif constr. avec l'acc. d'un pronom neutre, 58, R. II; 56, 3° R. II; pass. constr. avec l'acc. d'un nom de chose, en grec 58; en lat. 60; pass. constr. avec un acc. de qualification, 62, 1° R. IV; constr. *ἀπερμήθησαν τὰς κεφαλὰς*, 212, 3° R. II; cf. 74 (p. 73), n. 3; constr. *κατεφάρσθη οὗτος*, *Add.* (p. 832), l. 15; constr. *hac pugna pugnata*, 212, 2° et R.; constr. au pass. d'un verbe qui, à l'actif, admet un double compl. direct, 212, 3° R. I; constr. du complément des verbes passifs, 217; au dat. 89, 3°; à l'abl. avec *ab*, 152, 2°.

Pronoms (pronoms), 675-676; empl. au génit. poss. en grec, 102, R. III; en lat. *ib.* R. IV; cf. 679, 1°; empl. au gén. du sujet, 103; empl. au gén. de l'objet, 103; *ib.* n. 3;

empl. au datif de sentiment, 90; empl. en grec au lieu des pron. réfléchis, 677, R. I.

Personnes, emploi figuré des personnes du verbe, 676, R.; plur. de modestie, à la 1^{re} pers. *ib.* R. 1^o; plur. de politesse, à la 2^o pers. *ib.* R. 2^o c; tour *Hannibal peto pacem*, *ib.* R. 3^o.

Pluriel de modestie, 676, R. 1^o; cf. 20, et R.; plur. de politesse, 676, R. 2^o c; plur. du verbe après nom collectif au sing. en grec 22; après οὐδέτις, *ib.* R.; en latin, 23.

Plus-que-parfait, sens propre, 247; marque la rapidité de l'action, 248-250; à sens d'imparfait, 247, n. 1; empl. dans le récit, comme *antérieur au passé*, 251; accompagné de ἄν (p. 310), n. 1; — en lat. *scripta erat et fuerat epistula*, 351, R. II-IV; cf. *Add.* (p. 833 sq.); remplacé par *habebam* et part. passé, 250, R. I; empl. au lieu du part.-aor. 251, R. I; empl. dans le style épistolaire, *ib.* R. V; empl. après *ubi*, ut temporel, 511, 1^o R. II; après *postquam*, 458, 2^o et 3^o; — plus-que-parf. du subj. dans prop. indépendantes, 279, 2^o a; dans prop. conditionnelles (diff. de sens avec l'imp.), 530, 2^o; — manière de rendre l'idée du plus-que-parf. à l'inf. 284, R. I; au subj. dans le style ind. 657, R. II.

Postif (adj. au), 667; empl. dans certaines expressions avec le sens de *trop* (*longum est*, etc.), 668, R. V; contr. avec l'inf. (avec ou sans ὥστε, ὥς), *ib.* R. VI.

Possessifs (pronoms), 679.

Potentiel (mode), en grec 316; empl. au lieu du pot. du passé, 234, R. II, n. 1; empl. au lieu de l'irréel, 529, 1^o (p. 564) R. II; empl. dans une int. ind. 402 b; 403, R.; dans une prop. relative, 410, 5^o; 414, 1^o R.; 417, 1^o cf. (p. 433) n. 2 et 3; dans une prop. déclarative, 428, 1^o; 429; dans une prop. finale, 484, R. II; dans une prop. complétive introd. par μή après verbes de crainte, 487, R. II; après *ei*, 529 (p. 563), n. 1; 533, b.; expr. par l'inf. avec ἄν, 563, 1^o R. III; expr. par le part. avec ἄν, 588 (p. 656), n. 4; — en latin, 332; empl. au lieu du pot. du passé, 334,

R. II; empl. au lieu de l'irréel, 529, 2^o R. I (p. 563), n. 2; *ib.* 2^o R. II; empl. dans une prop. avec *quod*, 437 (p. 436), n. 4; dans une prop. finale (*ut sic dixerim*), 502; exprimé à l'inf. par *-urum esse*, 563, 1^o R. III, 2^o (p. 615); cf. 637, R.; exprimé par le part. en *-urus*, 627, 4^o; expr. du pot. au style ind. dans une prop. au subj. 659; *si scribam et si scripturus sim*, 662.

Potentiel du passé, en grec, 302, 1^o, et R.; — en latin, 334; constr. avec *cum* temporel, 448, R. III; dans une prop. subordonnée dépendant d'un verbe non au passé, 652, 5^o; manière de le rendre dans une prop. au subj. 660, R.

Prépositions, 716-723; emploi de certaines prép. comme adv. 716; prép. avec son compl. jouant le rôle de subst. sujet ou compl. 716, 4^o; prép. avec son compl. jouant le rôle d'adj. ou de part. en app. *ib.* 5^o; prép. constr. avec l'inf. sans art. en grec 717, 3^o; 553, 1^o e (p. 602), R. II; en latin, 553, 2^o R. II; prép. constr. avec un adv. 717, 4^o; avec une autre prép. *ib.* 5^o; avec l'acc. du gér. 581; avec l'abl. du gér. 583; place de la prép. 718-720; constr. ὅτε (ὥς) ἐν ἀλλοτριᾷ τῇ πόλει, 721, 3^o b; constr. ἐπὶ γῆς καὶ ὑπὸ γῆς, *ib.* 5^o; constr. *in eadem opinione fui qua* (= *in qua*) omnes, 722, 2^o; en grec, 721, 2^o; cf. 693, 1^o R. III; *ib.* (p. 790), n. 1; constr. *intra extraque munitio-* nes, 722, 5^o.

Présent: diff. avec le parfait, 221; présent marquant l'idée d'un effort, 222; prés. au lieu du passé, 224-225; prés. à sens de parfait, 226; prés. au lieu du fut. 228; prés. au lieu de l'aor. en dehors du récit, 227, R. I-II; prés. historique, 227; prés. historique, en lat., après *cum* = au moment où, 446 (p. 466), n. 1; après *postquam*, 458, 1^o R.; après *ubi*, ut temporel, 511, 1^o R. I; temps du subj. dans une prop. dépendant d'un prés. hist. en latin, 649; prés. de l'action pure et simple, 229; prés. de l'optatif, en grec, à

sens d'imparfait, 275, 1^o n. 1; prés. de l'inf. à sens d'imp. en grec 280, R.; en lat. 283, R. I et n. 2; cf. *Add.* (p. 835); prés. du part. à sens d'imparf. 285, R. I; 609 (p. 687), n. 1; — en latin, prés. de l'indic. après *dum*, en parlant de l'avenir, 515, 2^o; *ib.* R. I, 3^o; 518, 1^o a, R.; en parlant du passé, 515, 1^o; 515, R. I, 1^o; 516, 1^o; même dans le style indirect, 515, 1^o R. II; 516, R.; prés. de l'indic. après *si*, au lieu du futur, 527, R. I (p. 560), n. 1; prés. du part. suppléant à l'absence d'un part. aor. à sens actif, 287, R. VI; prés., en latin, dans le style épistolaire, 240.

Proleps. voy. *Anticipation*.

Pronoms (définition et classif. des), 675 (p. 763), n. 1.

Propositions, *causales*, 431, 2^o (p. 441) n. 2; en grec, 423; 433-434; 473; 480; en lat. 440-442; 443; 441 (p. 460), n. 4; 452, 1^o; 453; 457 (p. 476), n. 5; 491; 494; 516; *comparatives*, en grec, 346; en lat. 547; cf. 508; *complétives*, voy. ὅτι, ὥς, ὅπως, μή; *quod, quominus, ut, nō, concessives*, en grec, 548; en lat. 548; 470; 471; 507; *conditionnelles*, en grec, 525-550; en lat. *ib.*; cf. pour ut suppositif, 507; pour *dum*, empl. comme conj. condit. 519; *consecutives*, en grec, 476-478; en lat. 504-506; 495, 2^o; *exclamatives*, ayant l'apparence d'inter. ind., en grec, 406, n. 1; en lat. 407, R. II; *inales*, en grec, 475; 484; 490; 513; en lat. 493; 501-503; *relatives*, 409-420; à l'inf. dans le style ind. en latin, 639; en grec, *ib.* R. III; R. V; *temporelles*, en grec, 423; 479; 489; 510; 520-524; en lat. 445-451; 453 (p. 473), n. 8; 454-455; 457-459; 460-465; 467; 469; 509; 511 (cf. p. 477, n. 2); 512; 514-518.

Protase, 325 (p. 557), n. 3.

Q

Que, expr. du *que* franç. marq. la comparaison, en grec, 714; 336, R. IV; en lat. 714; 362, R. III, n. 5; manière de rendre *que*, en grec, dans des phrases comme « qu'a-t-il qu'il ne répond pas? », 421, R.; 426 (p. 450), n. 1; en lat. (p. 436), n. 1.

R

Réciprocité (manière d'exprimer l'idée de), en grec, 686; par le moyen, 208; en latin, 685.

Réfléchis (pronoms), en grec, 677-679; empl. au pluriel, au lieu du pron. réciproque, 686; réfl. de la 3^e pers. empl. pour les autres personnes, 678 (p. 768), n. 1; renforcé par l'add. de αὐτός, *ib.* R. IV; gén. du pron. réfl. remplaçant l'adj. poss. 679, 2°; en latin, 680-686.

Relatifs (pronoms), 690 sqq.; constr. et accord du relatif, 691-692; accord du relat. avec l'attribut, 28-31; cf. *Add.* (p. 824), l. 18 sqq.; tour *prodigia quos*, 25; relatif. au pluriel, après antécédent sing. en grec, 34; en lat. *Add.* (p. 824), l. 27 sqq.; cf. 23; relat. au sing. après antécédent pluriel, 35; relat. se rattachant à un antécédent non exprimé dont l'idée est contenue dans un adjectif, 33; 127, R. I; attraction du relat. 693; attr. inverse, 694; expression de l'antécédent, 695; suppr. de l'ant. 696; relat. suppléé par un démonstr. 697; relat. remplacé par un adv. relatif, 690, 1° R. III; 2° R. II; relat. tenant lieu d'un démonstr. accompagné d'une conj. de coordination, 409 (p. 421), n. 2; tour *quo nihil est gravius*, 158, R. I; tour *ea Pompeio suasi, quibus si paruisset, tantas opes non haberet*, 409; tour *artes quas qui tenent*, ... 409; tour *nec Alpes aliæ sunt, quas dum superant, comparari nova possint præsidia*, 418; relat. au neutre, en appos. à toute une prop. 692, R. II; prop. relative enclavée, en grec, entre l'article et le subst. (p. 800), n. 2; relat. en grec, introduisant une interr. ind. 397, n. 2; emploi particulier du relat. en grec, avec sens causal (ὥς = ὅτι οὕτως, οἷον = ὅτι τοιούτων), 414, 1°.

S

Salluste, sa langue (p. 13) sq.

Sociatif (p. 207), n. 3.

Style épistolaire, emploi de l'imparf. en lat. dans le style épist. 239; cf. 240, R. I-II;

emploi du plus-q.-parf. 251, R. V; constr. du nom de la ville d'où l'on écrit, dans la suscription, en lat. 143, R. VI.

Style indirect, 632-644; prop. dit, 634-642; au sens large, 643-644; en grec, maintien des temps du style direct, 430; cf. 428, 2° (p. 452) n. 2; voy. *Optatif*; — en lat. mélange du subj. prop. dit et du subj. passé, 653; maintien du prés. indic. après *dum*, 515, R. II; *ib.* (p. 546), n. 4; 516, R.: tour *litteras, quas me sibi misisse diceret, recitavit*, 441 (p. 461), n. 1; emploi des démonstr. lat. dans le style ind. 688.

Subjonctif grec, 273; subj. homérique à voyelle brève, (p. 545), n. 1; subj. empl. dans le sens d'un futur, 308, et R.; subj. d'exhortation, 309-310; subj. exclamatif, 312; subj. précédé de μή, dans les défenses, 313; cf. 304, R.; subj. exprimant un ordre 313, n. 3; subj. délibératif, 311; dans une interr. ind. 402, d; 311, n. 3; cf. 403, 2°; subj. dans les prop. relatives, 410, 3°; 416 (p. 430) n. 3; ἔχει ὁ τι εἶπεν, 416, 1° R.: subj. marquant répétition ou indétermination, 479 (p. 496), n. 3; subj. dans les prop. temporelles (p. 447), n. 1; 522, 1° b. (p. 554), n. 3; subj. après εἰ, 528 (p. 561), n. 4; 532, 1° R. I; *ib.* (p. 573) n. 1; — subj. avec ἄν, correspondant au fut. antérieur lat. 273, n. 3; dans une prop. indépendante, au sens du futur, 528 (p. 561), n. 5; dans une prop. relative, 412; 419, 2° a; *ib.* b. R. I; dans une prop. temporelle, 423, 1° b; *ib.* 2° a; voy. ὅταν, ὅποτε, ἐπειδάν, ἔάν, etc.

Subjonctif latin, proprement dit, 274; 278-279; empl. à la 2° pers. sing. pour rendre l'idée de on, 318, R. II; 333, 1° et n. 3; 334, R. I; 676, R. 2° b; subj. d'ordre ou de défense, 318; au passé, 320; subj. de permission, 319; subj. d'exhortation, 321; subj. de protestation, 326-327; subj. de supposition ou de concession, 328-331; subj. délibératif, 323; au passé, 334; dans une interr. ind. 407; au passé, dans une int. ind. après verbe au prés., 652, 3°; subj. dans une prop. relative, 410, 3°-6°; 411, R. I-II; 414, 2°; 415; 416, 2°; 417, 2°; **quod**

sciam (meminerim), **quod commodo reipublicæ facere possis**, 410 (p. 423), n. 2; **litteras, quas me sibi misisse diceret, recitavit**, 441 (p. 461), n. 1; subj. sans ut, après certains verbes, 352, 2° d; subj. sans ne, après cave, *ib.* β, R. II; subj. après quod, 440; 441, 2° R.; *ib.* 3°; tour **eum in iudicium vocavit, quod ab eo rem publicam violatam diceret**, 441 (p. 461), n. 1; subj. après cum, amené par l'idée de conséquence, 444; — subj. imparfait après cum temporel, 444, R. II; 446, R. I; 447; 448, R. II-III; 449, b; après cum causal (= en et part. prés.), 452, 1° R. II; subj. de répétition, 411 (p. 424), n. 3; 451; cf. (p. 473), n. 2; 454, 2°; 455, R.; 461-465; 511, 2° R.; 532, 2° R. I; *ib.* R. II (p. 574); — subj. du style indirect, 642-643, subj. futur suppléé par l'adj. verbal en -urus joint au subj. de esse, 279; subj. amené par l'attraction modale, 645-647; — subj. correspondant à l'optatif grec, pour expr. un souhait, 335; au passé, 336; au sens d'un potentiel, 332-333; dans une prop. relative conditionnelle, 419, 2° b; au sens d'un potentiel du passé, 334; au sens d'un irréel, 337; dans une prop. relative conditionnelle, 419, 3° b.

Substantif, empl. comme adjectif (p. 7), n. 1.

Superlatif (emploi du), 670-673; renforcé par ὅτι, ὥς, etc., quam, quantus, ut, etc., 671; renforcé par εἰς ἀνθή, unus, 672; par ἐν τοῖς, in primis, *ib.* R. I-II; par πολλῶ, multo, etc., *ib.* R. III; cf. 195-196; empl. comme attribut adverbial (ἐσχάτη ἡ νῆσος, ultima Gallia), 673; remplacé par le compar. 668; 673, R. II; constr. du superl. 674; cf. 110, 5°; constr. en grec avec l'article, 674, 1° R. II; constr. avec le gén. du pron. réfl. en grec, *ib.* 1° R. IV; tour **Indus fluminum maximus**, *ib.* 2° b; 32; superl. de participe, en grec, 589, 1° (p. 657) n. 1; en lat. 589, 2°; superl. remplacé, chez les Tragiques grecs, par la répétition au génitif de l'adj. au positif (p. 123), n. 5; tour

latin correspondant au fr. « le plus éloquent que j'aie entendu » (p. 438), n. 3.

Supin, 585; supin en *-um*, 586; supin en *-u*, 587.

T

Tacite, imitateur de Salluste, 50, R. I.

Temps, théorie des temps, 218 et n.; cf. *Add.* (p. 832), I. 43 sqq.; double fonction des temps de l'indicatif, 218-219; temps de l'impér. 269-272; temps du subj. en grec 273; en lat. 274; 278-279; temps de l'optat. 275-277; temps de l'inf. 280-

284; temps du partic. 285-287; 600; maintien, au style ind. en grec, des temps du style direct, 430; cf. 428, 2° (p. 452) n. 2; emploi des temps, en latin, dans le style indirect, 641-642; expression du rapport de temps entre une prop. subordonnée et la prop. dont elle dépend, en latin (p. 269), n. 1; cf. (p. 291) n. 3: 255; 654-657; à l'indic. 655 (cf. 221-267); à l'inf. 655 (cf. 280-284); au subj. 656-657.

Thucydide, son style (p. 697), n. 2.

Tite-Live, sa langue (p. 13) sqq.

Transitifs (verbes), empl. dans un sens intransitif, 200; verbes tantôt trans. tantôt intr. 201;

verbes trans. changeant de sens à la voix moyenne, en grec, 206, R. IV.

V

Vocatif, 39-42; origine du mot, 39, n.; voc. suivi de *δέ, γάρ*, 39, R.; voc. avec ou sans *ω, ο*, 40; voc. en grec, séparé de *ω* par *ἐφ'η*, 41, R. I; voc. qualifié par un adj. 41, R. II-IV; voc. empl. au lieu du nominatif, en grec, 42; en lat. 42, R.; constr. *ὦ οὐτος Αἰας*, 47, R. III; voc. sing. construit avec un pron. de la 2° pers. au pluriel, en grec (p. 766), n. 1.

Voix, voy. *Active*, *Moyenne*, *Passive*.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

	Pages.
AVERTISSEMENT.....	5
INTRODUCTION.....	6

LIVRE PREMIER

SYNTAXE DE LA PROPOSITION SIMPLE

CHAPITRE PREMIER. — *Syntaxe d'accord.*

1. Règles générales de l'accord.....	17
§§ 1-11. Accord du verbe avec le sujet. — §§ 12-16. Accord de l'attribut. — § 17. Accord du sujet et du participe formant apposition. — §§ 18-19. Accord du substantif et de l'adjectif qualificatif.	
2. Accord grammatical sacrifié au sens.....	29
§§ 20-21. Observations générales. — §§ 22-23. Accord en nombre sacrifié au sens. — §§ 24-25. Accord en genre sacrifié au sens.	
3. Accord grammatical modifié par une attraction.....	31
§ 26. L'attribut est un substantif d'autre nombre ou d'autre genre que le sujet. — § 27. Le sujet est un nom propre de ville, accompagné d'une apposition.	
4. Attraction du démonstratif et du relatif.....	33
§§ 28-30. Accord en genre du démonstratif ou du relatif avec le substantif attribut. — § 31. Attraction dans les propositions relatives explicatives.	
5. Attraction avec le superlatif.....	35
§ 32. Accord du superlatif avec le substantif dont il est l'attribut.	
6. Irrégularités diverses.....	36
§ 33. Relatif se rapportant à un pronom personnel non exprimé. — § 34. Relatif au pluriel se rapportant à un antécédent au singulier. — § 35. Relatif à sens collectif. — § 36. Génitif construit en apposition à un adjectif possessif.	

CHAPITRE II. — *Syntaxe des cas.*

A. — <i>Vocatif</i>	39
§§ 37-38. Généralités. — §§ 39-42. Emploi du vocatif.	
B. — <i>Nominatif</i>	40
§ 43. Définition. — §§ 44-46. Particularités. — § 47. Emploi du nominatif au lieu du vocatif. — § 48. Nominatif exclamatif.	

C. — <i>Accusatif</i>	44
§ 49. Sens et valeur de l'accusatif. — §§ 50-52. Accusatif complément direct; emploi de l'accusatif avec les verbes composés de prépositions. — §§ 53-54. Accusatif avec certains substantifs et adjectifs verbaux qui gardent la construction transitive du verbe. — § 55. Double complément à l'accusatif avec certains verbes composés. — § 56. Double accusatif, l'un complément direct, l'autre attribut. — § 57. Attribut exprimant la conséquence de l'action. — §§ 58-60. Double complément direct avec certains verbes grecs et latins. — §§ 61-62. Accusatif complément qualificatif de l'action. — § 63. Double accusatif, l'un complément direct, l'autre complément qualificatif de l'action. — § 64. Construction des verbes grecs signifiant partager, diviser. — §§ 65-68. Accusatif de lieu ou de direction (question <i>quo</i>). — §§ 69-72. Accusatif servant à marquer l'extension dans l'espace. — § 73. Accusatif servant à marquer l'extension dans le temps. — § 74. Accusatif marquant une extension figurée (accusatif de relation, accusatif du point de vue). — § 75. Accusatif adverbial marquant le temps, l'ordre, la manière, le motif, la portée qu'il faut donner à une affirmation, enfin des rapports divers. — §§ 76-77. Accusatif d'apposition. — § 78. Accusatif exclamatif.	
D. — <i>Le datif proprement dit</i>	81
§§ 79-80. Datif complément d'un verbe, d'un adjectif ou d'un adverbe. — §§ 79-80. Datif avec les verbes. — § 81. Datif avec les verbes composés. — §§ 82-83. Datif avec certains noms verbaux. — §§ 84-85. Datif avec les verbes de contact. — §§ 86-87. Datif avec les adjectifs. — § 88. Datif avec les adverbes. — § 89. Datif d'intérêt. — § 90. Datif de sentiment. — §§ 91-94. Datif de relation. — §§ 95-98. Datif servant à marquer la destination, l'usage, l'effet de telle ou telle chose. — § 99. Datif marquant le but.	
E. — <i>Le génitif proprement dit</i>	108
§ 100. Définition. — §§ 101-147. Génitif complément d'un substantif. — §§ 101-103. Génitif possessif. — §§ 104-106. Génitif de l'objet; génitif du sujet. — §§ 107-108. Génitif explicatif. — § 109. Génitif de matière. — § 110. Génitif partitif. — §§ 111-112. Génitif d'espèce, de qualité ou de contenu. — §§ 113-117. Génitif de qualité ou génitif descriptif. — § 114. Génitif indiquant une qualité distinctive. — § 115. Génitif indiquant la classe ou la catégorie. — § 116. Génitif d'évaluation. — § 117. Génitif indiquant ce que réclame telle personne ou tel objet. — § 118. Génitif complément de verbes. — § 119. Génitif avec les verbes composés de prépositions. — §§ 120-124. Génitif de cause. — § 125. Génitif de prix. — §§ 126-127. Construction d'intérêt et de refert. — §§ 128-130. Génitif complément d'un adjectif ou d'un adverbe. — §§ 128-129. Génitif possessif. — § 130. Génitif objectif. — § 131. Génitif de cause. — §§ 132-134. Génitif de relation. — § 135. Génitif joint à des adverbes. — §§ 136-141. Emplois du génitif particuliers au grec (§ 136. Génitif de lieu. — §§ 137-138. Génitif de temps. — § 139. Génitif absolu. — § 140. Génitif exclamatif. — § 141. Génitif de but.).	
F. — <i>Ablatif proprement dit. — Génitif grec correspondant à l'ablatif proprement dit</i>	173
§ 142. Fonction de l'ablatif. — §§ 143-144. Ablatif d'éloignement. — §§ 145-147. Ablatif de séparation. — §§ 148-153. Ablatif d'origine. — §§ 154-157. Ablatif de disette. — §§ 158-162. Ablatif de comparaison.	
G. — <i>Le locatif</i>	196
1° Le locatif proprement dit.....	196
§ 163. Définition. — § 164. Locatif désignant le lieu de l'action. — § 165. Locatif désignant le moment de l'action.	
2° Le datif grec et l'ablatif latin jouant le rôle de locatif.....	198
§ 166. Datif grec de lieu. — §§ 167-168. Ablatif de lieu. — §§ 169-170. Datif grec de temps. — §§ 171-172. Ablatif de temps. — § 173. Ablatif absolu. — § 174. Ablatif au lieu de l'accusatif.	

H. — <i>L'instrumental</i>	207
§ 175. Définition.	
1° Le datif grec et l'ablatif latin exprimant une idée d'accompagnement....	207
§§ 176-177. Datif grec d'accompagnement. — § 178. Datif grec indiquant les circonstances d'une action. — § 179. Datif grec de manière. — §§ 180-181. Ablatif exprimant une idée d'accompagnement. — § 182. Ablatif indiquant les circonstances d'une action. — § 183. Ablatif de manière. — § 184. Ablatif de qualité.	
2° Le datif grec et l'ablatif latin exprimant une idée d'instrument.....	213
§§ 185-186. Datif d'instrument et de moyen. — §§ 187-188. Ablatif d'instrument ou de moyen. — §§ 189-190. Ablatif de la question <i>qua</i> . — § 191. Datif grec de cause. — § 192. Ablatif de cause. — § 193. Datif grec du point de vue. — § 194. Ablatif du point de vue. — § 195. Datif grec de mesure ou de différence. — § 196. Ablatif de mesure de différence.	

CHAPITRE III. — Le verbe.

1. Emploi des voix.....	233
A. — <i>Voix active</i>	233
§§ 197-200. Définition. — Verbes transitifs et intransitifs. — § 201. Observations sur certains verbes grecs flottant en quelque sorte entre la signification transitive et la signification intransitive. — § 202. Verbes intransitifs employés transitivement. — § 203. Verbes causatifs.	
B. — <i>Voix moyenne</i>	236
§§ 204-205. Définitions. — § 206. Le moyen direct. — § 207. Le moyen indirect. — § 208. Moyen exprimant l'idée de réciprocité. — § 209. Verbes déponents en grec. — § 210. Ce qui reste de la voix moyenne en latin ; les verbes déponents en latin.	
C. — <i>Voix passive</i>	243
§ 211. Définition. — § 212. Particularités dans l'emploi du passif ; le passif impersonnel. — § 213. Verbes moyens ayant des aoristes passifs de forme et de sens. — § 214. Verbes intransitifs remplaçant le passif inusité de certains verbes. — § 215. De quelques verbes latins inusités au passif. — § 216. Verbes grecs dont le futur moyen a le sens passif. — § 217. Construction du complément du verbe passif.	
2. Emploi des temps.....	249
A. — <i>Sens des temps de l'indicatif</i>	249
§ 218. Définitions. — § 219. Tableau résumant les règles fondamentales de l'emploi des temps. — § 220. Temps principaux ; temps secondaires. — §§ 221-240. Temps de l'action non encore accomplie (§§ 221-229. Présent. [§§ 221-222. Présent marquant une action qui dure. — § 223. Emplois figurés du présent. — §§ 224-227. Présent au lieu du passé. — § 228. Présent au lieu du futur. — § 229. Présent exprimant l'action pure et simple.] §§ 230-240. Imparfait. — [§§ 230-232. Imparfait marquant la durée de l'action dans le passé. — § 233-238. Emplois figurés de l'imparfait. — § 239-240. Imparfait du style épistolaire latin). — §§ 241-255. Temps de l'action accomplie (§§ 241-246. Parfait. [§§ 241-244. Sens du parfait. — §§ 245-246. Emplois figurés du parfait]. — §§ 247-251. Plus-que-parfait [§ 247. Plus-que-parfait au sens propre. — §§ 248-251. Sens figurés du plus-que-parfait]. — §§ 252-255. Futur antérieur. [§§ 252-254. Valeur du futur antérieur. — § 255. Le futur antérieur dans une proposition subordonnée]). — §§ 256-267. Temps de l'action pure et simple. — (§§ 256-260. L'aoriste grec. — [§ 256. Sens propre de l'aoriste. — §§ 257-260. Sens figurés de l'aoriste]. — §§ 261-264. Parfait latin correspond à l'aoriste grec. — [§ 261. Définition. — § 262. Le parfait, temps de la narration historique. — § 263. L'aoriste passif en latin. — § 264. L'aoriste d'expérience en latin]. — §§ 265-267. Le futur. — [§ 265. Sens et valeur du futur grec. — § 266. Sens et valeur du futur latin. — § 267. Emploi de μέλλω et de l'adjectif verbal en -urus accompagné du verbe <i>sum</i>]).	

	Pages
B. — <i>Sens des temps dans les modes autres que l'indicatif</i>	279
§§ 268. Observations préliminaires. — §§ 269-272. Sens des temps de l'impératif. — §§ 273-274. Sens des temps du subjonctif grec. — §§ 275-277. Sens des temps de l'optatif grec. — §§ 278-279. Du subjonctif latin. — § 279. Formes du subjonctif latin se rapportant les uns au présent, les autres au passé.	
C. — <i>Sens des temps dans les formes nominales du verbe</i>	287
§§ 280-282. Sens des temps de l'infinitif grec. — §§ 283-284. Sens des temps de l'infinitif latin. — §§ 285-286. Sens des temps du participe grec. — § 287. Sens des temps du participe latin.	
3. <i>Emploi des modes dans les propositions indépendantes</i>	296
§§ 288-289. Définition et division du sujet.	
A. — <i>Indicatif</i>	297
§§ 290-291. Sens propre de l'indicatif. — § 292. Sens figurés de l'indicatif. — §§ 293-297. Indicatif exprimant un ordre ou une défense. — § 298. Indicatif dans les propositions délibératives. — §§ 299-300. Indicatif concessif. — § 301. Indicatif exprimant un souhait. — § 302. Indicatif grec avec <i>ἄν</i> (<i>mode irréel</i>).	
B. — <i>Impératif</i>	311
§ 303. Sens de l'impératif. — §§ 304-306. Emploi de l'impératif. — § 307. Sens dérivés de l'impératif.	
C. — <i>Subjonctif grec</i>	313
§§ 308-309. Sens du subjonctif grec. — § 310. Subjonctif grec exprimant la résolution qu'on a de faire quelque chose. — § 311. Subjonctif délibératif ou dubitatif. — § 312. Subjonctif exclamatif. — § 313. Subjonctif employé dans les défenses.	
D. — <i>Optatif grec</i>	318
§ 314. Sens propre de l'optatif. — § 315. Optatif homérique sans <i>ἄν</i> . — § 316. Optatif avec <i>ἄν</i> ou mode potentiel (valeurs et emplois divers). — § 317. Optatif sans <i>ἄν</i> exprimant un souhait.	
E. — <i>Subjonctif latin correspondant au subjonctif grec</i>	324
§§ 318-320. Subjonctif remplaçant l'impératif. — §§ 321-322. Subjonctif exprimant la résolution de faire quelque chose. — §§ 323-327. Subjonctif délibératif. — §§ 328-31. Subjonctif concessif.	
F. — <i>Subjonctif latin correspondant à l'optatif grec</i>	331
A. — <i>Subjonctif potentiel</i>	331
§§ 332-333. Potentiel du présent. — § 334. Potentiel du passé.	
B. <i>Subjonctif optatif</i>	335
§ 335. Subjonctif exprimant un souhait. — § 336. Subjonctif exprimant un regret.	
G. — <i>Subjonctif latin exprimant l'irréel</i>	337
§ 337. Emploi dans ce sens des diverses formes du subjonctif passé.	
II. — <i>Infinitif</i>	339
§ 338. Infinitif remplaçant l'impératif. — § 339. Infinitif historique.	

LIVRE DEUXIÈME

SYNTAXE DE LA PHRASE

CHAPITRE PREMIER. — La phrase primitive. — Juxtaposition et coordination.

	Pages.
§§ 340-341. Généralités.....	341
1. Syntaxe des propositions juxtaposées.....	341
§ 342. La juxtaposition au lieu de la coordination. — §§ 343-345. Suppression des conjonctions copulatives. — § 346. Suppression des particules disjonctives. — §§ 347-348. Suppression des particules causales. — § 349. Suppression des conjonctions consécutives. — § 350. Suppression des conjonctions adversatives. — § 351. Des parenthèses. — §§ 352-353. La juxtaposition au lieu de la subordination.	
2. Syntaxe des propositions coordonnées.....	358
§ 354. Division du sujet.	
A. — Propositions coordonnées à l'aide des conjonctions copulatives.....	358
§§ 355-356. En grec, τε et καί. — § 357. Emploi de καί... καί... — § 358. La combinaison τε καί ou τε... καί... — § 359. Emploi de καί οὐ (καί μή). — § 360. Emploi de οὔτε (μήτε)... οὔτε (μήτε)... — §§ 361-366. En latin, -que, et, ac ou atque. — § 361. Emploi de -que. — § 362. Emploi de et. — § 363. Emploi de ac (atque). — § 364. Emploi de et... et... (-que et, -que... -que, -que... atque); emploi de cum... tum... — § 365. Emploi de neque (nec). — § 366. Emploi de neque... neque (nec... nec...; neque... nec...; nec... neque...), de neque (nec)... et...; de et... neque (nec)...	
B. — Propositions coordonnées à l'aide des conjonctions disjonctives.....	369
§§ 367-369. En grec, ἢ, ἤ... ἢ, εἴτε (ἐάν τε)... εἴτε (ἐάν τε)... — §§ 370-371. En latin, aut, vel, ve, sive (seu).	
C. — Propositions coordonnées à l'aide des conjonctions causales.....	371
§ 372. Emploi de γάρ. — § 373. Emploi de καί γάρ. — § 374. Emploi de nam et de enim. — § 375. Emploi de namque et de etenim. — § 376. Emploi de quippe.	
D. — Propositions coordonnées à l'aide des conjonctions conclusives.....	374
§ 377. Emploi de οὖν. — § 378. Emploi de καί γάρ οὖν, de οὐκ οὖν et de οὐκοῦν, de γοῦν, de δ'οὖν et de μὲν οὖν. — § 379. L'adverbe ἄρα. — § 380. Emploi de τοίνυν. — § 381. Emploi de τοιγάρτοι et de τοιγαροῦν. — § 382. Les particules latines ergo et igitur. — § 383. Emploi de itaque, de quamobrem, de quapropter, de quocirca, de proinde, etc.	
E. — Propositions coordonnées à l'aide des conjonctions adversatives.....	381
§ 384. La particule δέ. — § 385. Emploi de ἀλλά et de diverses combinaisons où entre cette particule. — § 386. Les particules μὲν et μέντοι. — § 387. Emplois de καίτοι. — § 388. Les particules ὅμως et ἀλλ' ὅμως. — § 389. Les particules autem et vero. — § 390. Emploi de at. — § 391. Les particules sed et verum. — § 392. At tamen. sed tamen, verum tamen. — § 393. La locution sed enim. — § 394. L'adverbe ceterum. — § 395. La particule restrictive tamen.	

	Pages.
CHAPITRE II. — <i>Syntaxe de subordination</i>	397
1. <i>Interrogation indirecte</i>	397
§ 398. Définition. — § 397. Formes de l'interrogation indirecte en grec. — §§ 398-399. Emploi des négations. — §§ 400-401. Formes de l'interrogation indirecte en latin. — §§ 402-405. Emploi des modes dans l'interrogation indirecte en grec. — § 406. Emploi de la prolepse ou anticipation. — § 407. Emploi du subjonctif dans les interrogations indirectes du latin. — § 408. La prolepse ou anticipation en latin.	
2. <i>Propositions relatives</i>	420
§ 409. Définition. — § 410. Propositions relatives ordinaires. — §§ 411-412. Propositions relatives indéterminées. — § 413. Extension de sens des propositions relatives. — § 414. Propositions relatives causales. — § 415. Propositions relatives marquant opposition. — § 416. Propositions relatives finales. — §§ 417-418. Propositions relatives consécutives. — § 419. Propositions relatives hypothétiques ou conditionnelles. — § 420. Attraction modale en grec dans certaines formes de propositions relatives.	
3. <i>Syntaxe des conjonctions de subordination</i>	443
A. — <i>Conjonctions issues de l'accusatif du pronom relatif</i>	443
1. <i>Grec : ὅ, ὅτε, ὅτι</i>	443
§ 421. La conjonction ὅ. — § 422. La conjonction ὅτε. — § 423. Ὅτε conjonction temporelle. — § 424. Attraction modale dans une proposition temporelle. — § 425. Ὅτε conjonction causale. — §§ 426-427. Emploi de ὅτι dans une proposition complétive. — §§ 428-429. Les modes de la proposition complétive introduite par ὅτι. — § 430. Les temps de la proposition complétive introduite par ὅτι. — §§ 431-432. Particularités de construction. — § 433. Ὅτι exprimant une idée de cause. — §§ 434-435. Ὅτι dans une proposition causale proprement dite.	
II. <i>Latin : quod, quia — cum (quom) — quam, etc.</i>	456
§ 436. La particule quod. — §§ 437-439. Quod dans une proposition complétive. — § 440. Quod exprimant une idée de cause. — § 441. Quod dans une proposition causale proprement dite. — § 442. Emploi de non quod avec le subjonctif. — § 443. Quia dans une proposition causale. — § 444. La conjonction cum. — § 445. Cum conjonction de temps. — §§ 446-449. La conjonction cum marquant un simple rapport de temps. — § 446. Cum signifiant au moment où. — § 447. Cum employé dans un récit pour marquer l'enchaînement des événements. — § 448. Vix... cum..., nondum... cum..., etc. — § 449. Cum interea (interim). — §§ 450-451. La conjonction cum marquant une idée de répétition. — § 452. La particule cum dans une proposition causale ou concessive. — § 453. La particule quoniam. — §§ 454-455. La conjonction donec. — § 456. La particule quam. — § 457. La particule postquam. — § 458. Postquam avec l'indicatif. — § 459. Postquam avec le subjonctif. — § 460. Les conjonctions priusquam et antequam. — §§ 461-462. L'action annoncée par priusquam (antequam) n'a lieu qu'une fois. — § 461. Emploi de l'indicatif. — § 462. Emploi du subjonctif. — §§ 463-465. L'action marquée par priusquam (antequam) se répète : règles encore mal établies. — § 466. Autres composés de quam. — § 467. Quando conjonction temporelle. — § 468. Quando conjonction causale. — § 469. La conjonction quamdiu. — § 470. La conjonction quamvis. — §§ 471-472. La conjonction quanquam.	
B. — <i>Conjonctions issues du génitif du pronom relatif</i>	486
§ 473. Οὗνεκα et ὁδούνεκα tenant lieu de particules causales et remplaçant ὅτι, que chez les poètes.	

C. — Conjonctions issues de l'ablatif du pronom relatif.....	487
I. Grec : ὡς, ὥστε, ὅπως, ἵως.....	487
§ 474. Sens de la conjonction ὡς. — § 475. Ὡς dans une proposition finale. — §§ 476-478. Ὡς et ὥστε dans une proposition consécutive. — § 479. Ὡς conjonction temporelle. — § 480. Ὡς conjonction causale. — § 481. Ὡς dans une proposition complétive. — § 482. La particule ὥστε. — § 483. Sens divers de la conjonction ὅπως. — § 484. Ὅπως conjonction finale. — § 485. Ὅπως dans une proposition complétive. — §§ 486-487. Construction des verbes signifiant craindre. — 488. Anticipation du sujet. — § 489. La conjonction temporelle ἵως. — § 490. Attraction modale avec ἵως.	
II. Latin : quo, quo minus, quin — ut.....	509
§§ 491. La particule quo. — § 492. Propositions complétives avec quo minus. — § 493. Propositions finales avec quo. — § 494. La particule quin dans une proposition causale. — § 495. Propositions complétives avec quin. — § 496. La particule ut. — § 497. Ut dans une proposition complétive. — § 498. Emploi de la négation avec ut. — § 499-500. La conjonction ne. — §§ 501-502. Ut dans une proposition finale. — § 503. Propositions finales négatives. — § 504. Ut dans une proposition consécutive. — § 505. Emploi des temps dans les propositions consécutives. — § 506. Emploi de la négation dans les propositions consécutives. — § 507. Ut dans une proposition concessive. — 508. Ut dans une proposition comparative. — § 509. Ut dans une proposition temporelle.	
D. — Conjonctions issues du localif ou de l'instrumental du pronom relatif..	538
Grec : ἧντα, ὅπηντα. — Latin : ubi.....	538
§ 510. Les conjonctions ἧντα et ὅπηντα. — § 511. La conjonction ubi. — § 512. La conjonction quoad.	
E. — La conjonction grecque ἵνα.....	541
§ 513. Propositions finales commençant par ἵνα avec le subjonctif présent ou aoriste : attraction modale.	
F. — Conjonctions issues de pronoms autres que le relatif.....	546
I. Latin : dum.....	546
§§ 514-518. Dum, conjonction temporelle. — § 519. Dum, conjonction conditionnelle.	
II. Grec : πρίν.....	551
§ 520. Πρίν, conjonction temporelle. — § 521. Πρίν avec l'infinitif. — § 522. Πρίν avec une des formes personnelles du verbe : 1° la proposition temporelle n'exprime pas une action répétée; 2° la proposition temporelle exprime une action répétée. — § 523. Assimilation des modes avec πρίν.	
III. Grec : εἰ. — Latin : si.....	557
§ 525. Emploi de la conjonction εἰ et de la conjonction si. — § 526. Εἰ et si dans une proposition conditionnelle. — §§ 527-528. La condition est supposée remplie. — § 529. La supposition est présentée comme une simple idée. — §§ 530-531. La supposition est contraire à la réalité. — § 532. Propositions conditionnelles marquant une idée de répétition. — § 533. Propositions conditionnelles remplaçant des propositions complétives. — § 534. Mirror, si... — § 535. Propositions conditionnelles elliptiques. — § 536. Εἰ et si traduits inexactement par pour voir si... — § 537. Equivalents des propositions conditionnelles. — § 538. Emploi des négations dans les propositions conditionnelles. — § 539. Εἰ μή..., et εἰ δὲ μή. — §§ 540-542. Si non et nisi. — § 543. Emploi de ni. — § 544. Si d'une part..., si au contraire... — § 545. Soit que..., soit que... — §§ 546-547. Εἰ et si dans des propositions comparatives. — § 548. Εἰ et si dans des propositions concessives. — § 549. Εἰ et si dans une proposition temporelle. — § 550. Les conjonctions grecques ἐπεὶ et ἐπειδή.	

	Pages.
4. De l'infinitif et des formes qui s'y rattachent.....	596
A. — <i>L'infinitif</i>	596
1. Observations générales.....	596
§ 551. Valeur de l'infinitif. — § 552. L'infinitif considéré comme substantif. — § 553. L'infinitif grec précédé de l'article. — § 554. L'infinitif considéré comme verbe. — § 555. Emploi du sujet de l'infinitif. — § 556. Emploi de l'attribut. — §§ 557-558. Particularités relatives à l'emploi du sujet et de l'attribut.	
II. — <i>Infinitif servant à former une proposition complétive</i>	609
§ 559. Propositions infinitives.	
a. — <i>Propositions infinitives jouant le rôle de sujet</i>	611
§§ 560-561. Constructions impersonnelles. — § 562. Constructions personnelles.	
b. — <i>Propositions infinitives jouant le rôle de complément</i>	614
§ 563. Verbes après lesquels l'infinitif s'emploie comme complément. — §§ 564-567. Construction impersonnelle et construction personnelle.	
III. — <i>Infinitif marquant le but</i>	632
§ 568. Emploi particulier au grec. — § 569. Emploi rare en latin.	
IV. — <i>Infinitif de détermination</i>	636
§ 570. Emploi assez étendu du grec. — § 571. Emploi restreint en latin.	
V. — <i>Infinitif absolu</i>	640
§ 572. Emplois propres au grec. — § 573. Emploi propre au latin. — § 574. Emploi commun au grec et au latin.	
B. — <i>Le gérondif et l'adjectif verbal en -ndus dans ses rapports avec le gérondif</i>	642
§ 575. Nature et emploi du gérondif. — §§ 576-578. L'adjectif verbal en -ndus substitué du gérondif. — § 579. Génitif du gérondif. — § 580. Datif du gérondif. — § 581. Accusatif du gérondif. — §§ 582-584. Ablatif du gérondif.	
C. — <i>Le supin</i>	653
§ 585. Nature du supin. — § 586. Le supin en -um. — § 587. Le supin en -u.	
5. Le participe et les formes qui s'y rattachent.....	656
A. — <i>Le participe</i>	656
I. — <i>Remarques préliminaires</i>	656
§ 588. Nature du participe. — § 589. Participe employé comme adjectif épithète. — § 590. Participe employé substantivement. — §§ 591-592. Participe construit en apposition. — § 593-596. Participe construit comme attribut.	
II. — <i>Participe employé avec la valeur d'une proposition subordonnée</i>	671
a. — <i>Participe remplaçant une proposition subordonnée non complétive</i>	671
§§ 597-598. Participe tenant lieu d'une proposition relative. — § 599. Participe tenant lieu d'une proposition subordonnée circonstancielle. — § 600. Participe exprimant une idée de temps. — § 601. Participe exprimant une idée de cause. — § 602. Participe exprimant une idée de but. — § 603. Participe exprimant une idée de condition. — § 604. Participe exprimant une idée de concession. — § 605. Mêmes idées rendues par le participe absolu. — § 606. Particules déterminant le sens du participe.	
b. — <i>Participe remplaçant une proposition complétive</i>	684
§ 607. Participe épithète ou en apposition. — § 608. Participe passé passif employé au neutre comme passif impersonnel. — §§ 609-618. Participe attribut.	

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.

891

Pages.

III. — Participe absolu.	695
§ 619. Définition. — § 620. Génitif absolu. — § 621. Accusatif absolu. — § 622-624. Ablatif absolu.	
B. — L'adjectif verbal en -urus.	703
§ 625. Emploi classique. — § 626. L'adjectif verbal assimilé à un participe futur. — § 627. Sens divers de l'adjectif verbal employé comme participe futur.	
C. — Les adjectifs verbaux en -τος et en ττός. — L'adjectif verbal en -ndus. ..	706
§ 628. Adjectifs verbaux en -τος. — § 629. Adjectifs verbaux en -ττός. — § 630. Adjectifs verbaux en -ndus. — § 631. Construction dans laquelle l'adjectif en -ndus marque plutôt une <i>intention</i> qu'une <i>obligation</i> .	
CHAPITRE III. — Style indirect. — Attraction modale.	710
§ 632. Définition. — § 633. Emploi fort restreint du style indirect en grec.....	711
1. Style indirect proprement dit.	711
1. Règles relatives à l'emploi des modes.	711
§ 634. Deux cas principaux à distinguer.	
A. — Propositions qui seraient indépendantes dans le style direct.	711
§ 635. Propositions qui, dans le style direct, seraient à l'indicatif. — § 632. Propositions qui, dans le style direct, seraient à l'impératif. — § 637. Propositions qui, dans le style direct, seraient au subjonctif.	
B. — Propositions qui seraient déjà subordonnées dans le style direct.	715
§ 638. Le subjonctif est de règle. — § 639. Cas où l'on peut néanmoins employer l'infinitif. — § 640. Emploi peu correct de l'indicatif.	
II. — Règles relatives à l'emploi des temps.	719
§ 641. Propositions infinitives. — § 642. Propositions subjonctives.	
2. Style indirect au sens large du mot.	722
§ 643. Emploi régulier du subjonctif. — § 644. Cas où l'indicatif est régulier.	
3. Attraction modale.	724
§ 645. Règle générale. — § 646. Cas où le subjonctif est obligatoire. — § 647. Cas où le subjonctif est possible.	
CHAPITRE IV. — De la concordance des temps.	726
§ 648. Règle générale. — § 649. Particularités (valeur du présent historique, du parfait proprement dit). — § 650. Applications rigoureuses de la règle. — § 651. Exceptions à la règle. — § 652. Exceptions déterminées par le sens général. — § 653. Exceptions déterminées par des raisons de style.	
CHAPITRE V. — Rapport de temps entre une proposition subordonnée et celle dont elle dépend. — Expression du conditionnel dans une proposition subordonnée.	734
§ 654. Définition. — § 655. Propositions à l'indicatif; propositions à l'infinitif. — § 656. Propositions subjonctives. — § 657. Cas où le sens de la phrase ne détermine pas le temps auquel il faut rapporter la proposition subjonctive. — § 658. Expression du conditionnel dans une proposition subordonnée. — § 659. Si la proposition était indépendante, elle serait au mode potentiel. — § 660. Si la proposition était indépendante, elle serait à l'imparfait du subjonctif. — § 661. Si la proposition était indépendante, elle serait au plus-que-parfait du subjonctif. — § 662. Cas des propositions conditionnelles ou hypothétiques qui peuvent se rattacher à des propositions subjonctives exprimant l'idée du conditionnel.	

LIVRE TROISIÈME

OBSERVATIONS SUR QUELQUES PARTIES DU DISCOURS

	Page.
CHAPITRE PREMIER. — <i>De l'adjectif. — Construction du comparatif et du superlatif.</i>	741
§ 663. Adjectif épithète et adjectif attribut.	
1. <i>Observations sur l'emploi de l'adjectif attribut.</i>	743
§ 664. Attribut qualificatif et attribut adverbial. — § 665. Emploi de l'attribut qualificatif. — § 666. Emploi de l'attribut adverbial.	
2. <i>Construction du comparatif et du superlatif.</i>	750
§ 667. Degrés de signification. — § 668. Emploi du comparatif. — § 669. Construction du comparatif. — § 670. Emploi du superlatif. — §§ 671-672. Cas où le superlatif est renforcé. — § 673. Emploi de certains superlatifs comme attributs adverbiaux. — § 674. Construction du superlatif.	
CHAPITRE II. — <i>Le pronom.</i>	763
1. <i>Pronoms personnels.</i>	763
§ 675. Emploi du pronom personnel sujet. — § 676. Emploi du pronom personnel complément.	
2. <i>Pronoms réfléchis et adjectifs possessifs.</i>	767
A. — <i>Règles relatives au grec.</i>	767
§ 677. Emploi des pronoms réfléchis en grec. — § 678. Le pronom réfléchi <i>composé</i> de la troisième personne. — § 679. Emploi en grec des pronoms possessifs.	
B. — <i>Règles relatives à l'emploi du pronom réfléchi et de l'adjectif possessif réfléchi de la troisième personne en latin.</i>	771
§ 680. — Observations préliminaires. — § 681. Le réfléchi dans la proposition simple. — §§ 682-683. Le réfléchi dans les propositions subordonnées. — § 684. Emploi du pronom <i>is</i> au lieu du réfléchi. — §§ 685-686. Expression de l'idée de réciprocité.	
3. <i>Pronoms démonstratifs.</i>	779
§ 687. — Emploi des démonstratifs dans les oppositions. — § 688. Les démonstratifs latins dans le style indirect. — § 689. Pronoms démonstratifs ajoutant une détermination à ce qui précède.	
4. <i>Pronoms relatifs.</i>	783
§ 690. Signification. — § 691-692. Construction et accord du relatif. — § 693. Attraction du pronom relatif. — § 694. Attraction inverse. — § 695. Expression de l'antécédent du pronom relatif. — § 696. Suppression de l'antécédent. — § 697. Manière de suppléer un second relatif.	
5. <i>L'article.</i>	794
§ 698. Définition. — §§ 699-700. Article joint aux substantifs. — § 701. Article joint aux autres parties du discours (à l'adjectif et au participe, à l'infinitif, à l'adverbe et aux prépositions, et même à une proposition dépendante). — § 702. Place de l'article. — § 703. Absence d'article devant l'attribut. — § 704. Article avec les pronoms.	

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.	893
	Pages.
CHAPITRE III. — Les Particules	802
1. Négations	802
§ 705. Négations simples. — § 706. Négations composées. — § 707. Emploi de <i>ne... quidem</i> . — § 708. Emploi de <i>nedum</i> . — § 709. Place de la négation. — §§ 710-713. Union de plusieurs négations.	
2. Particules de comparaison	812
§ 714. Expression du <i>que</i> français. — § 715. Construction de <i>potius quam</i> ...	
3. Prépositions	814
§ 716. Construction des prépositions; prépositions employées comme adverbcs. — § 717. Compléments de la préposition. — § 718. Place de la préposition en grec. — §§ 719-720. Place de la préposition en latin. — §§ 721-722. Répétition de la préposition.	
ADDITIONS ET CORRECTIONS.....	821
INDEX GREC.....	841
INDEX LATIN.....	855
INDEX FRANÇAIS.....	871
TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES.....	883

IMPRIMERIE E. CAPIOMONT ET C^{ie}

PARIS

57, RUE DE SEINE, 57

ὁ δῆμος ὁ 'Αθυσταίων

C. 1. A. 2. 52^e; 2. 114.6 and after in misc.

Aeschines 2. 60 etc.

1. 85 f. Bekk. (rân Aθ. Fr)

ὁ δῆμος ὁ τῶν 'Αθυσταίων

Andoc. 3. 2, 3, 4, 10. Here Spengel and Blew delete τῶν

ὁ δῆμος τῶν 'Αθυσταίων

decease in D. 18. 186

Res. 1. 25. Cabot delete τῶν 'Αθ.

leaving τῶν (It's hard to read τῶν 'Αθ.)

Aes. 3. 90 so A. Blew ὁ 'Αθ. δῆμος

" 3. 116

" τῶν δῆμον τῶν 'Αθ. with f.

ὁ 'Αθυσταίων δῆμος

~~Aes. 3. 90~~. Aes. 3. 90 in h.l. where ἐκ has 2. A.
Blew read. ὁ δ. ὁ 'Αθ.

D. 18. 186 decrease.

This book should be returned to
the Library on or before the last date
stamped below.

A fine of five cents a day is incurred
by retaining it beyond the specified
time.

Please return promptly.

Returned
JUN 20 71 H
36683

APR 21 1971
APR 24 1971
APR 27 1971

APR 28 1971
MAY 2 1971
MAY 4 1971
MAY 5 1971

